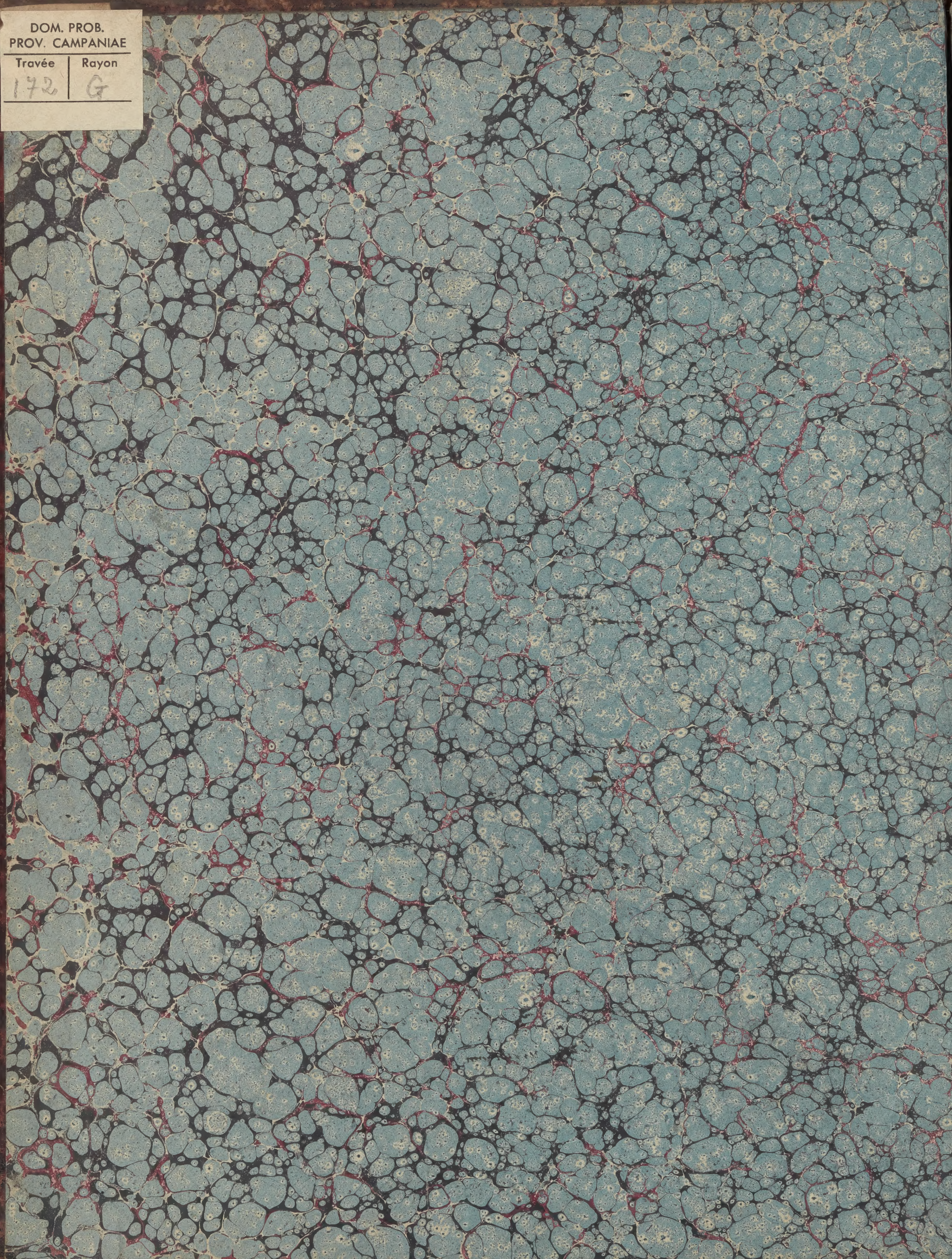
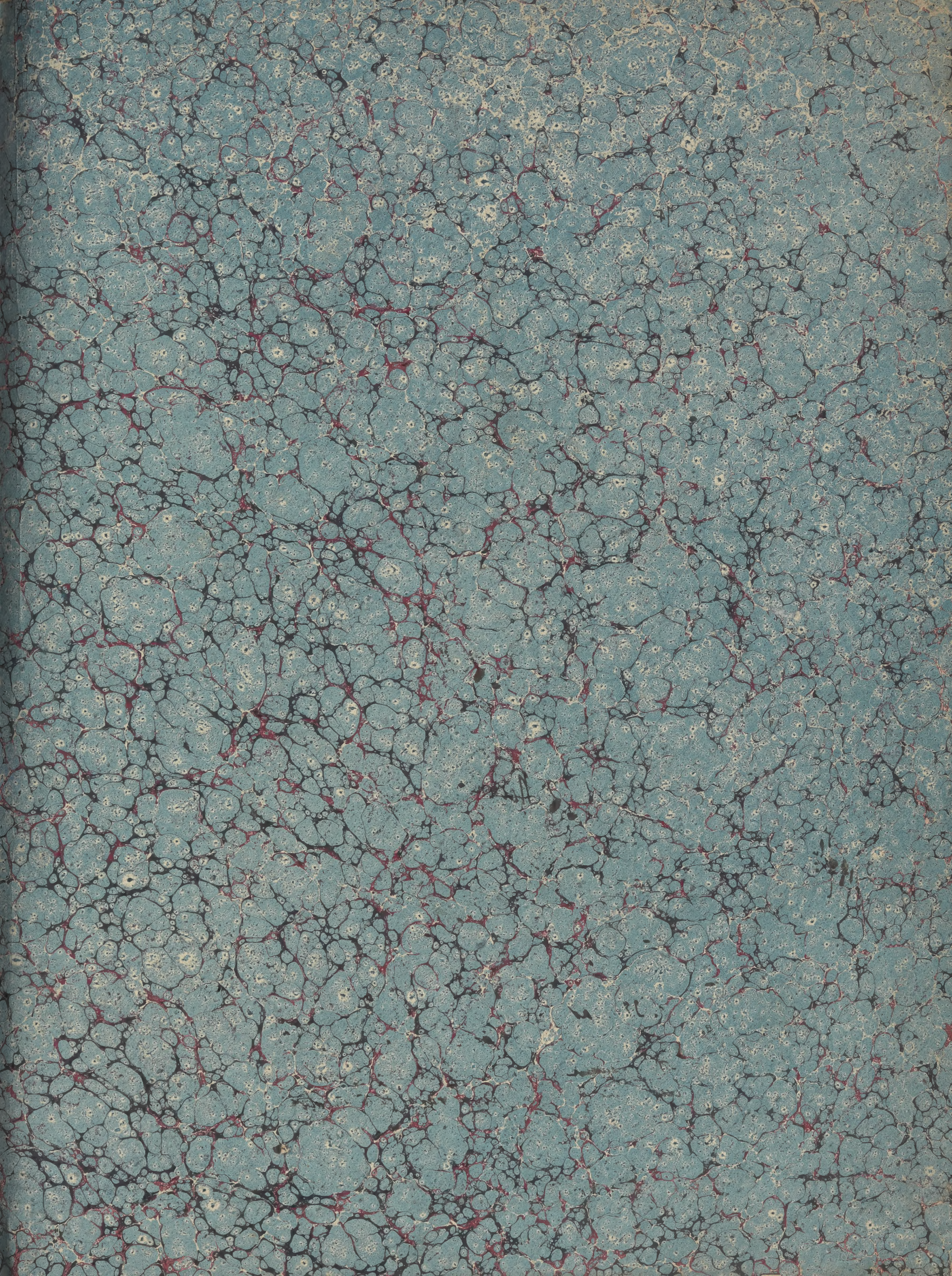



DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE
Travée
Rayon
172
G





Lettres des Scolastiques de Laval.

– Mars 1865. –





Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de . . . .

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.

Pax Christi.

Espagne. — Lettre du P. Gasparri aux Scolastiques de Laval, Manrèse, Novembre 1864. — Le Seigneur continue à bénir nos œuvres, et grâce à la tranquillité dont nous jouissons ici, la Compagnie voit augmenter chaque année le nombre de ses maisons et de ses enfants. Bien que le gouvernement, comme vous le savez, ne nous reconnaisse que dans les trois maisons de Loyola, Léon, Puerto Sta Maria et dans les Missions étrangères, la Compagnie cependant, grâce à cet esprit qui lui est propre et qui lui conserve toujours son activité et sa vigueur, s'étend avec une grande rapidité, favorisée par les Evêques et appelée en beaucoup d'endroits par le vœu des populations. Il y a encore en Espagne quelques autres Ordres religieux qui possèdent comme nous des maisons reconnues par le Gouvernement, dans le but de fournir des Missionnaires aux colonies ; mais le nombre de leurs établissements et de leurs sujets est loin de s'accroître autant que les nôtres. — Je vous disais que les Evêques nous aident de tout leur pouvoir, aiment et favorisent nos ministères. En voici des preuves frappantes. Il y a peu de temps, le gouvernement, je ne sais trop dans quel but, a demandé aux Evêques quel Ordre religieux ils préféraient avoir dans leur diocèse ; tous, à l'exception de trois, demandèrent les Jésuites. Entre tous ces Prélats, c'est le Cardinal-Archevêque de Burgos qui se distingue par son affection pour la Compagnie. Quand les Evêques d'Espagne se réunirent a Barcelone en 1862 avant d'aller à Rome, dans plusieurs conférences qu'ils tinrent au sujet des intérêts religieux de ce royaume, le Cardinal insista beaucoup auprès des Evêques pour qu'ils se servissent du ministère de la Compagnie, et il fit si bien par ses discours que plusieurs d'entre eux, à dater de cette époque, nous ont chargés de leurs séminaires diocésains, et beaucoup d'autres font actuellement tout leur possible pour nous appeler dans leur province ; mais la Compagnie en ce moment n'est pas en état d'accepter ces offres multipliées. Ce n'est pas tout : la plupart des maisons que nous possédons nous ont été données par les Evêques, et voici comment. Par suite des décrets de 1835, qui supprimaient les Ordres religieux en Espagne, 900 couvents d'hommes existant depuis les temps de Charles III, durent être abandonnés, beaucoup d'entre eux furent démolis, brûlés etc. Le gouvernement en garda quelques uns pour son propre usage, en vendit quelques autres, et céda le reste aux Evêques pour en tirer le parti qu'ils voudraient. Aujourd'hui on trouve à chaque pas de ces couvents, convertis en maisons de refuge, de retraite etc. La Compagnie en a reçu plusieurs, sans autres conditions que de donner des missions au peuple, et des retraites au Clergé. C'est ainsi qu'avec la protection des Evêques elle a ouvert plusieurs résidences, quelques noviciats et un Scolasticat. Toutefois, il ne nous est pas encore permis d'avoir librement des collèges ou des pensionnats, et les Evêques ne peuvent employer la Compagnie pour l'enseignement que dans leurs séminaires. Quant aux autres écoles et pensionnats, il faut pour les ouvrir se soumettre aux lois communes et accomplir toutes les formalités requises. Or l'une de ces formalités exige qu'on prenne les grades dans les universités, et pour cela il faut suivre dans l'université même le cours des études qui est fort long. Vous voyez donc qu'il y a là de grandes difficultés à surmonter. Parmi les nôtres, très-peu ont pris les grades universitaires avant d'entrer dans la Compagnie, et par conséquent, ne pouvant faire mieux dans les circonstances présentes, les Supérieurs en envoient quelques uns pour suivre les cours de l'université, afin que leurs grades une fois pris, ils puissent être employés à ouvrir d'autres collèges et répondre ainsi aux demandes qui nous arrivent de toutes parts. Remarquez encore que le collège ouvert dans ces conditions reste soumis à l'université

de la province qui impose les livres, le système d'enseignement, et envoie des examinateurs à la fin de l'année pour les examens des élèves. C'est ainsi que les choses se passent ici même, dans notre collège de Manrèse, ouvert depuis trois ans. Ce sont, il est vrai, des obstacles, mais il faut faire de nécessité vertu, et pour le moment il ne paraît pas qu'on puisse obtenir une plus grande liberté d'enseignement. C'est encore sur ce pied qu'on a ouvert le nouveau collège de *Porto-reale* dans l'Andalousie pour la province de Castille. Ainsi fera-t-on dans cette province d'Aragon pour commencer, quand tout sera réglé, les collèges qui nous ont été demandés cette année à *Valence*, et *Calatayud*. En attendant, notre province n'a qu'un seul collège, celui de Manrèse. C'est l'ancien collège de la Compagnie. Il est bâti tout près de l'hôpital de Ste Lucie où St Ignace fut malade. De cet hôpital il ne reste plus debout que l'église et les murailles. Outre cette église, nous possédons dans la ville une autre beaucoup plus grande qui a été élevée par nos anciens Pères. Le collège qui s'appelle *collège de St Ignace* appartient à *l'Ayuntamiento* (conseil de ville) et pendant longtemps, il est resté entre les mains des séculiers; ensuite on décida de le donner à la Compagnie, mais comme il n'y avait pas assez de Pères ou de Scolastiques gradués pour remplacer les anciens professeurs, on commença par y mettre un Supérieur et quelques Pères de la Compagnie avec cette clause qu'à mesure que la Compagnie aurait un plus grand nombre de sujets gradués, les séculiers se retireraient. Cela suffit pour donner au collège une grande renommée. Au commencement, on comptait au plus 30 ou 40 pensionnaires; cette année, leur nombre est monté à 190 et celui des externes à 160. On n'en peut admettre davantage parceque le local fait défaut. Il y a encore quelques professeurs séculiers, disposés à quitter leur poste dès que nous le voudrons; du reste ils sont très consciencieux, et font bien marcher le collège. Les élèves sont bons et travaillent avec assiduité. Chaque premier dimanche du mois, à moins qu'il ne se trouve quelqu'autre jour plus solennel, ils font la Communion générale. Pour le moment, le collège n'ayant pas encore de chapelle particulière, les offices se font dans l'ancienne chapelle de Ste Lucie, dite de *extasi*, par ce que c'est là que St Ignace eut son extase de huit jours. Là aussi se réunissent à des heures différentes les congrégations des pensionnaires et des externes. – Tous les ans, les élèves ont plusieurs séances d'académies. La plus belle de celles de l'année dernière fut donnée en l'honneur de l'Immaculée Conception. C'était une académie tout à la fois musicale et poétique. On y récita des pièces de vers composées en dix langues, latine, grecque, italienne, française, anglaise, allemande, espagnole, arabe, catalane et basque. Cette année nous en aurons une semblable pour la fête de Noël. – Outre le collège de St Ignace, nous avons encore à Manrèse la maison et l'église de la *Santa Cueva* ou de la sainte Grotte, dont j'ai parlé plus haut. La maison, il y a quelques années, était encore habitée par des séculiers, et l'église avait été transformée en écurie et magasin. Cependant un de nos Frères ayant réussi à s'y établir en 1835, y resta jusqu'à ce jour, et il eut soin de la Sta Cueva, qui le plus ordinairement demeura fermée. Après 20 ans environ, les Pères, grâce aux bonnes dispositions de la municipalité et à la protection des Évêques, rentrèrent en possession de la maison et de l'église. Ils y fondèrent d'abord une résidence, et bientôt après, la maison ayant été un peu agrandie, on y établit le 3me an de probation qui jusqu'à présent sert pour les deux provinces de Castille et d'Aragon. On n'y compte actuellement que 15 Pères, dont plusieurs Italiens. – Cette année le Scolasticat de la province d'Aragon a été transféré de Balaguer à Tortosa. A Balaguer sont rentrés les novices et les júnenistes qui dans ces dernières années avaient été placés, les novices à la *Selva*, et les juvénistes à *Sta Coloma*, car ni l'une ni l'autre de ces deux maisons n'était assez vaste pour qu'on pût les réunir, eu égard au grand nombre des uns et des autres. La maison de Balaguer où ils viennent d'entrer avait été obtenue, il y a quatre ans, de l'Evêque d'Urgel, précisément pour mettre ensemble les novices et les juvénistes, mais on pensa alors qu'il valait mieux en faire un Scolasticat, soit pour donner un asile aux scolastiques Italiens qui, expulsés de leur patrie, arrivaient en Espagne et ne pouvaient tous être placés à Léon, soit encore parceque le nombre des étudiants en philosophie devenait chaque jour plus nombreux. La maison de Balaguer devint donc un Scolasticat, les juvénistes restèrent à *Sta Coloma*, et les novices à *la Selva*. Depuis la séparation des provinces, ils y étaient fort à l'étroit, et l'on sentait plus que jamais le besoin d'une maison plus ample pour les novices, vu leur

nombre toujours croissant. Enfin, au mois de Mai dernier, la Providence nous en fit trouver une de la manière la plus inattendue. Le R. P. Provincial devait aller faire sa visite à Valence; il s'était proposé d'y aller par mer, mais comme la mer était horriblement agitée, il dût faire la route en voiture, le chemin de fer de Barcelone à Valence n'étant pas encore établi. Arrivé à Tortosa, soit pour se reposer un instant, soit pour rendre visite à l'Evêque qu'il connait intimement, il jugea à propos de s'arrêter un jour. Il alla donc visiter sa Grandeur et l'entretint de diverses affaires. Mais au moment de se séparer, et pendant que le R. P. Provincial prenait une légère réfection en compagnie de Monseigneur lui-même, il prit la liberté de lui demander s'il avait déjà fait la visite de son diocèse. Sa Grandeur répondit négativement et désira savoir le motif de cette question: "C'est, répondit le Père, que si vous aviez trouvé dans le cours de votre visite quelque couvent ou maison religieuse abandonnée propre à devenir un noviciat, je vous aurais prié de la donner à la Compagnie. – Je n'en ai qu'une à Tortosa, répondit l'Evêque, à un quart d'heure de distance de la ville; si vous voulez aller la voir, allez-y, voyez-la, et au cas qu'elle vous convienne, disposez-en à votre gré." – Le R. P. Provincial va aussitôt visiter la maison. Il la trouve très-convenable et appelle immédiatement à Tortosa le Père maître des novices, avec les consulteurs et le Procureur de province pour qu'ils donnassent leur avis. Ceux-ci en furent enchantés et l'un d'eux proposa d'y établir un Scolasticat. Le projet ayant été accueilli favorablement par tous les autres, on écrivit sur le champ à Rome pour faire décider la question par le T. R. P. Général. Sa Paternité répondit d'accepter la maison pour en faire un Scolasticat et d'envoyer les novices et les juvénistes à Balaguer. A peine l'approbation fut elle arrivée de Rome que l'Evêque remit la maison entre les mains du R. P. Provincial et on y commença sur l'heure les restaurations nécessaires pour la rendre habitable le plus tôt possible. Ces réparations ont entraîné, il est vrai, des dépenses considérables, mais ce n'est pas le cas de s'en plaindre. L'Evêque en nous cédant ce couvent ne nous a imposé d'autres conditions que de donner la retraite au clergé, à ceux qui doivent recevoir les Saints Ordres, et quelque autre chose semblable. Ce n'est pas tout: comme il n'y avait pas de jardin, Sa Grandeur en acheta un contigu à notre maison, pour 3,000 écus, et il en fit don à nos Pères; il donna aussi une autre somme d'argent pour acheter des ornements d'église etc... et depuis lors il continue à se montrer en toute occasion plein de bienveillance et d'affection pour la Compagnie. La population n'a pas été moins contente de nous voir établis au milieu d'elle. La maison est un ancien couvent de Franciscains, dit *le couvent de Jésus*, bâti dans un faubourg de Tortosa qui s'appelle le faubourg de Jésus du nom même de ce couvent. Une église est réunie à la maison, elle appartenait aussi aux P.P. Franciscains, mais nous ne pourrons pas l'avoir parcequ'elle est devenue paroisse, et qu'elle est la seule église de ce faubourg. Toutefois le chœur nous appartient et Sa Grandeur nous a laissé toute liberté de faire dans l'église tout ce que nous voudrons. Cette église est à trois nefs et d'une grandeur raisonnable. La maison, de figure rectangulaire, a trois étages et on peut facilement en ajouter un quatrième. Au rez de chaussée et au 1er étage règne sur les quatre faces un cloître servant de corridor. Le jardin, assez grand, est divisé en deux parties par un canal d'irrigation. Cette année la maison n'a été habitée que par 39 philosophes, et 7 théologiens du petit cours. L'année prochaine on y transportera probablement le théologat tout entier. Quant aux novices et aux juvénistes, ils sont installés, comme je l'ai dit, à Balaguer et s'y trouvent tellement bien que le Recteur ne changerait pas Balaguer pour Tortosa. Ils sont en tout, si je ne me trompe, plus de 60. Par leur départ, Sta Coloma et la Selva sont redevenues de simples résidences. Je ne vous dis rien pour le moment des autres maisons de cette province, telles que Saragosse, Majorque, Canarie, etc, soit parceque je serais trop long, soit parceque je n'ai pas de nouvelles suffisamment certaines à vous donner. – Un mot seulement des Missions de la province d'Aragon aux Iles Philippines, et dans les contrées de l'Amérique du Sud, c. à d. au Brésil, au Paraguay, dans la République argentine et au Chili. La Compagnie n'est reconnue par le gouvernement que dans les Iles Philippines. Elle a par conséquent dans ces îles toute liberté dans l'exercice du St Ministère, et le gouvernement, d'accord en cela avec les populations, nous favorise beaucoup. Dans les autres Missions, la Compagnie se trouve plus ou moins

libre, suivant la tendance politique et la manière de voir des gouvernements. La générosité de l'Espagne à envoyer des Missionnaires dans ces pays lointains est vraiment admirable : Chaque mission reçoit annuellement de nombreux renforts. Ainsi cette année, il est parti de la seule province d'Aragon plus de 30 Jésuites, prêtres pour la plupart. Les deux provinces espagnoles, afin de subvenir plus facilement aux besoins des Missions, demandent et reçoivent volontiers, et en grand nombre, les sujets des provinces italiennes dispersées, et leur laissant les maisons et les collèges les plus commodes d'Europe, ils s'en vont au delà des mers accroître le nombre de ceux qui travaillent dans ces missions pénibles et difficiles. Il me semble vraiment que cette immense charité des provinces espagnoles attire sur elles les bénédictions de Dieu, car on les voit croître merveilleusement et prospérer partout. Vous avez pu voir que l'accroissement de cette année sur l'année 1863 s'est élevé au chiffre de 80 pour toute la Compagnie en Espagne. — Daigne Notre-Seigneur continuer à la protéger après tant de persécutions et de vicissitudes, afin qu'elle retrouve bientôt dans ce pays son premier éclat et cette admirable fécondité des anciens temps.

Gasparri S.J.

Comme complément de la lettre qu'on vient de lire, nous ajoutons, d'après plusieurs articles du journal espagnol *El Pensamiento* (28 Octobre, 1er et 27 Novembre, 30 Décembre 1864), quelques détails concernant les Missions données par nos Pères sur divers points du royaume. — Les PP. Juan Lobo et Pedro de Echevarria, appelés par le Cardinal Archevêque de Tolède ont prêché dans cette ville une retraite de 8 jours au mois d'Octobre dernier, puis en Novembre, une mission à *Valdepeñaz* dans la province de Ciudad-Real. Au mois de Décembre, nous les retrouvons encore à *Trujillo* et à *Miajadas*, dans l'Estremadure. — Quelques mois auparavant, à une autre extrémité de l'Espagne, les PP. Ignacio Cabrera, Julian Garro et Pedro Garagarza donnaient à *Mondoñedo*, en Galice, la retraite au clergé et la mission au peuple, puis une autre mission à *Villalba*, dans la province de Lugo. Partout ces ouvriers évangéliques, qui sans aucun doute comptent de nombreux imitateurs, ont obtenu dans leur ministère les succès les plus consolants. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier les relations du *Pensamiento* que nous avons sous les yeux, tant elles respirent cette vieille foi espagnole, si tendre et si chevaleresque tout ensemble, et qui après avoir traversé tant d'orages semble ne rien avoir perdu de sa vivacité.

A Tolède, les Missionnaires ont laissé comme fruit de leur passage la congrégation des Filles de Marie établie par eux dans le cours de la retraite. — A *Valdepeñaz*, durant 22 jours, ils furent constamment occupés au confessionnal et à la direction des âmes, dans les instants que leur laissait libres la prédication de la parole sainte. 12 000 Communions ont été le résultat de leur mission et la récompense de leurs travaux. — A *Miajadas*, où ils arrivaient accompagnés de sa Grandeur l'évêque du diocèse, ils furent reçus par un immense concours de tout le peuple. Sa Grandeur voulut elle-même ouvrir la mission : " Vos âmes, dit-elle aux fidèles accourus pour l'entendre, sont l'unique objet de mes soins et de ma sollicitude. Répondez à mon appel, mes chers enfants, afin qu'un jour, quand nous comparaîtrons tous au tribunal du juste Juge, votre Evêque ait la joie de voir qu'il ne s'est pas perdu une seule des brebis qui lui ont été confiées par le Pasteur Eternel." — La mission justifia l'attente du saint Evêque. Les pluies fréquentes et la rigueur de la saison ne ralentirent en rien l'ardeur des habitants de Miajadas et des populations voisines, et l'église n'était pas assez grande pour contenir l'affluence des auditeurs. L'*ayuntamiento* ou conseil de ville se distingua par sa piété dans la réception qu'il fit à sa Grandeur et par sa fidélité à suivre tous les exercices de la mission. Ses membres furent les premiers à concourir aux processions publiques et à donner l'exemple de la réception des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie : " Plaise à Dieu, dit en terminant l'article d'où nous extrayons ces détails, que les représentants de l'autorité chez tous les peuples leur donnent autant d'édification que ceux de Miajadas nous en ont donné par leur noble conduite !" — A *Villalba*, où il n'y avait point eu de mission depuis plus de 30 ans, la venue des Pères était ardemment désirée. Aussi furent ils reçus avec grande joie par les habitants. La mission commença

par les enfants, ces amis privilégiés du bon Jésus. Chaque jour, une multitude de petits garçons et de petites filles de 6 à 12 ans, parfois jusqu'au nombre de mille, sous la surveillance de leurs maîtres et maîtresses, se rendaient processionnellement à l'église, précédés par une belle bannière et chantant des cantiques tout le long du chemin. Alors le P. Garagarza, dans l'église ou sur la place voisine, par des instructions appropriées à la capacité de son innocent auditoire, les préparait à la Ste Communion. Tout cela formait un spectacle attendrissant. Qui ne se fût senti profondément ému en entendant toutes ces voix enfantines invoquer dans leurs cantiques la Mère du divin Enfant de Bethléem, en voyant tous ces jeunes cœurs, encore étrangers au mal, écouter attentivement la voix du Missionnaire qui, se faisant petit avec les petits, les inclinait doucement à suivre toujours le chemin du bien véritable? Heureux enfants s'ils gardent soigneusement la parole qui leur fut alors annoncée! - Pendant ce temps, le reste des fidèles n'était pas négligé. Deux fois par jour, sur la place publique, les deux autres Pères expliquaient la doctrine chrétienne; et le soir un sermon réunissait une si grande quantité d'auditeurs que, bien que Villalba soit peu considérable et qu'aux environs, dans un rayon de 34 kilomètres, il n'y ait aucun centre de population comptant plus de 500 âmes, on évalue cependant à 12 ou 16000, en moyenne, le nombre de ceux qui accouraient chaque jour pour participer à la mission. Là aussi les autorités se distinguèrent par leur fidélité à suivre tous les exercices, et chose admirable! malgré ce concours si extraordinaire de fidèles qui se pressaient de toutes parts pour entendre le Missionnaire, l'ordre n'a pas cessé de régner dans la multitude. Voici un fait qui montre avec quelle avidité la parole sainte était reçue. - Le Père était obligé de parler en plein air, faute d'église et de tout autre édifice assez vaste pour contenir tant de monde, et cependant la pluie qui tomba plusieurs fois ne diminua pas le nombre des auditeurs ni ne les dispersa à la recherche d'un abri. Tous la supportaient gaîment, à ce point qu'un jour ils se retirèrent mécontents parce que, à cause de la pluie qui tombait et de celle qui menaçait encore, le sermon n'avait pas eu lieu ce soir là. Avec de si bonnes dispositions les fruits ne pouvaient manquer d'être très-abondants. Ils furent tels que les Pères durent retarder de trois jours leur départ après la clôture de la mission, pour satisfaire tous ceux qui n'avaient pu trouver le moyen de se confesser auparavant. Le jour de la clôture de la mission, il se passa un fait très-touchant. Pendant que l'on donnait au peuple la Communion dans l'église, le P. Cabrera, du haut d'une chaire placée en dehors des portes, y préparait les fidèles par une chaleureuse allocution. Il les conjurait, avant de s'approcher de la Ste table, de déposer toute haine et tout sentiment contraire à la charité pour s'embrasser dans un fraternel amour. Tous ceux qui l'entendaient, saisis au même instant d'un transport extraordinaire, éclatent en sanglots et se donnent le baiser de paix avant d'aller s'asseoir au banquet divin. Ce fut une scène indescriptible. Une fois de plus s'accomplissait le divin précepte de la charité, de cette vraie fraternité qu'on cherche en vain hors du catholicisme. La paix du Seigneur descendait et se reposait sur ces heureux chrétiens ... Les missionnaires quittèrent *Villalba* au milieu des bénédictions et des témoignages de reconnaissance de toute la population.

— Nos Petites Sœurs des Pauvres se sont établies en Espagne: elles y prospèrent beaucoup, et nous avons appris par des lettres particulières de Barcelone et de Manrèse que nos Pères les aident de tout leur pouvoir. Ceux d'entre eux qui ont séjourné jadis en France peuvent même leur procurer parfois le bonheur d'entendre une exhortation dans la langue maternelle. - Voici ce qu'écrivait naguère aux Petites Sœurs de France la Supérieure Générale, alors en tournée de visite avec M. l'abbé le *Pailleur*, fondateur de la Congrégation: « Manrèse, Samedi — Nous avons quitté Barcelone hier matin et nous sommes arrivés à Manrèse vers 10 heures - - - Le soir nous sommes allées avec le bon Père (c'est-à-dire, M. l'abbé Pailleur) rendre visite aux Pères Jésuites et nous avons demandé d'aller prier à la Sainte Grotte. Le R. P. Supérieur, le P. Ministre, avec un Père qui parle français, nous y ont accompagnés, et nous ont donné toutes les explications que la piété et même la curiosité peuvent désirer. Nous avons été bien heureux de pouvoir prier

sur ce rocher qui a servi un an d'abri au grand St Ignace; là où il a bien prié, jeûné et fait pénitence: en ce lieu béni on ressent le calme et la paix. Le R. P. Supérieur a offert au bon Père d'y célébrer chaque jour la sainte Messe, s'il le voulait. Celuici a répondu qu'il en serait heureux et qu'il acceptait toujours pour le lendemain. Ce matin donc, toutes les Petites Sœurs sont descendues à la Grotte. On l'a tout illuminée et on a allumé tous les cierges de l'autel. Les plus beaux ornements ont été donnés au bon Père, et un Père Jésuite parlant français était là pour lui rendre tous les services possibles. C'est à 6h ½ qu'il a dit la Ste Messe, où nous avons eu toutes le bonheur de Communier. Nous étions bienheureuses de pouvoir prier pour vous, mes enfants, et pour toute la petite famille. A la fin de l'action de Grâces, on est venu chercher le bon Père; et comme nous nous en allions, un Père Jésuite nous a arrêtées et nous a fait passer par la Communauté. On nous a fait entrer au parloir, et là nous voyons un charmant déjeûner servi; on nous invite, et nous nous mettons à table avec le bon Père. Le P. Ministre avec deux ou trois Pères dont plusieurs parlaient français sont venus nous tenir compagnie. Ils ont poussé la charité jusqu'à servir eux-mêmes les Petites-Sœurs. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous avons été surpris et émus de cette si bonne hospitalité. J'ai su depuis que plusieurs Petites-Sœurs avaient voulu se retirer à l'issue de la Messe pour aller faire leur ouvrage auprès des pauvres; mais il y avait à la porte un Père qui les en empêchait. Ils voulaient avoir le plaisir de donner à manger à notre bon Père et à son petit troupeau. Comme ces Pères sont bons! On ne saurait dire le bien qu'ils font aux Petites-Sœurs tant au Spirituel qu'au temporel. Que le bon Dieu leur rende ce qu'ils nous donnent si généreusement! Le bon Père est sorti avec l'un d'eux pour visiter un endroit où St Ignace a reçu de grandes grâces. Moi, j'ai eu la visite des mères de nos Petites-Sœurs espagnoles. L'une apportait un panier de poires, une autre huit grands gâteaux, une troisième avait une bonne poule et deux poulettes. Ces bonnes mères disent qu'elles sont aussi heureuses de nous voir qu'elles le seraient de voir leurs filles. Tous ces bienfaiteurs sont excellents, ce sont comme des patriarches; quel bon peuple! Ils sont très-travailleurs, sobres et intelligents. Les enfants ont moins d'instruction que dans nos pays; mais la bonne éducation remplace complètement ce qui leur manque; et d'ailleurs ils ont l'esprit très-vif. Nous sommes heureuses de connaître tant de bons chrétiens; ils sont remplis de vénération pour les Petites-Sœurs. - - -

Marie Augustine, Supre génle.

Belgique. — *Extraits de plusieurs lettres.* —

Nous ne disons rien des épreuves que la Compagnie a eu à subir en Belgique dans ces derniers temps. Ce sont des faits suffisamment connus. Nous nous bornons à citer quelques détails relatifs, pour la plus grande partie, aux collèges de cette province.

La Compagnie dirige en Belgique dix collèges, sans compter dans ce nombre l'Institut d'Anvers destiné à l'enseignement des sciences commerciales. 3085 jeunes gens, c'est-à-dire 28 de plus que l'année dernière, y reçoivent l'instruction et l'éducation. Si l'on ajoute à ce chiffre les 115 élèves du collège de Calcutta, on aura le nombre total de 3200 enfants confiés à la direction de nos Pères de la province de Belgique. Ce nombre est réparti de la manière suivante pour les établissements d'Europe: Collège de Liège, 483 élèves; " de Bruxelles, 437; " de Namur, 404; " de Gand, 313; " d'Anvers, 278; " de Verviers, 236; " de Tournay, 216; " de Turnhout, 208; " Institut d'Anvers, 199; Collège de Mons, 156; " d'Alost, 155.

L'ancien évêque de Bruges, Mgr Malou, dont la Belgique pleure encore la perte, a longtemps désiré d'avoir un collège de la Compagnie dans sa ville épiscopale. Il nous offrait même les bâtiments, mais le grand nombre d'établissements dont la province est chargée et le manque de sujets nous empêchèrent d'accepter. Des raisons d'une autre nature font que dans nos collèges, si l'on en excepte ceux de Namur et de Gand, il n'y a point de cours pour

l'enseignement de la philosophie. Nos élèves vont après leurs études littéraires suivre ce cours à l'Université catholique de Louvain. — Grâce au ministère maçonico-libéral qui nous gouverne, il a été établi en Belgique un examen littéraire préparatoire aux études de philosophie et de droit. C'est une première atteinte portée à la liberté d'enseignement si favorable aux Ordres religieux; ce ne serait probablement pas la dernière, si nos libéraux étaient maîtres de réaliser tous leurs projets. Dès 1849, cet examen avait été introduit par eux sous le nom d'*examen d'élève Universitaire*: mais la loi n'avait été votée alors que pour 6 ans, et les réclamations des catholiques, l'exagération du programme et aussi la chute momentanée des auteurs de cette loi en amenèrent l'abrogation à la fin de 1854. Ils rentrèrent au pouvoir en 1857, au milieu des cris: "*à bas les couvents! Les Jésuites à la potence!*" qu'on vociférait contre nous dans toutes les villes de Belgique, pendant qu'on assiégeait à coups de pierres nos maisons de Bruxelles, de Louvain, d'Anvers, de Gand et surtout de Mons. Les francs-maçons d'alors n'avaient pas encore recours aux calomnies des journaux ministériels et aux diffamations judiciaires; ils se contentaient d'exploiter les instincts brutaux d'une populace enivrée de haine et de bière qu'ils soulevaient contre nous. Etant donc revenus au ministère, ils n'eurent rien de plus pressé que de ressusciter leur loi favorite, mais perfectionnée et plus propre à faire apprécier le progrès des élèves. Ces derniers sont tenus de présenter un certificat constatant qu'ils ont suivi un cours complet d'humanités. Ils passent ensuite un premier examen écrit qui se compose d'un discours latin, d'un discours français, d'une version latine et d'une version grecque. A l'examen oral, les cand ats sont priés de traduire durant un quart d'heure dans un auteur latin quelconque le passage indiqué par l'examinateur. Viennent enfin quelques questions sur l'algèbre et la géométrie, le tout pendant une demi-heure. Le jury d'examen est composé ainsi qu'il suit: trois membres de l'enseignement de l'Etat, et trois membres des collèges libres appartenant au clergé ou aux religieux. Le président est nommé par le ministre. — Voilà l'examen auquel nous sommes forcés de soumettre nos élèves lorsqu'ils veulent suivre les cours de droit ou de philosophie; mais, grâce à Dieu, nos succès n'ont pas été jusqu'ici aussi mesquins que le désireraient les partisans de l'enseignement de l'Etat. En 1862, époque où la loi fut remise en vigueur, nous présentâmes 86 élèves à cet examen: 68 furent admis et 18 rejetés: Les écoles du gouvernement, sur 74 candidats, en eurent 59 admis et 15 rejetés. La proportion se soutint encore à la fin de 1863. Nos collèges présentaient 86 élèves, ceux de l'Etat, 87; 74 candidats des athénées et 68 des nôtres furent admis. Enfin cette année 1864, nous ne comptons que 5 échecs sur le nombre d'élèves présentés par 5 de nos collèges, les seuls dont les résultats nous soient connus jusqu'ici. De plus, l'examen le plus brillant des trois années vient d'être subi par un de nos élèves de Namur. Sur 140 points, total de l'examen, il en a obtenu 110 et a remporté tous les suffrages pour le discours français, et cela, devant un jury présidé par le Grand-Orient de la loge Belge, M. *Van-Humbeeck*, successeur du trop célèbre *Verhaegen*, dont l'enterrement scandaleux, il y a trois ans, a été le signal de toutes les manifestations impies des solidaires — Puisque je viens de prononcer ce nom de *solidaires*, laissez-moi vous en dire quelques mots. Vous êtes peut-être désireux de connaître le nombre de ces fanatiques d'irréligion. S'il fallait en croire les journaux qui font l'article pour eux, ils se multiplieraient avec une grande rapidité et auraient déjà atteint le nombre de 13.500; c'est le chiffre officiel des journaux du ministère. Mais il faut beaucoup en rabattre, car ces Messieurs suppléent au nombre par l'audace et chacun d'eux fait du bruit comme dix. Si l'on en compte 3.000 dans toute la Belgique, c'est tout; c'est même beaucoup. Ils se recrutent de tous ceux qui, étant ou voulant être *libres-faiseurs*, tiennent à se décorer du titre de *libres-penseurs*. On n'est l'un que pour devenir l'autre, et la perversion de l'esprit marche ordinairement de pair avec la corruption du cœur. Ils ne rejettent même pas les mauvais prêtres. C'est ainsi qu'ils en ont accepté un tout récemment à Bruxelles, et ce misérable, avant de mourir sans Sacrements, a désigné pour son légataire universel le secrétaire de cette société sans pudeur. Les femmes elles-mêmes s'en mêlent. Dernièrement une femme mourut en libre-penseuse à Ixelles

(près de Bruxelles), et ses derniers moments furent si affreux que les solidaires eux-mêmes qui entouraient son lit de mort, prirent la fuite d'horreur. Elle blasphémait, se mordait les bras, s'arrachait les cheveux : c'était une répétition de la mort de Voltaire. — Ce n'est pas la seule tentative antireligieuse des Loges maçonniques qui gouvernent la Belgique. On veut émanciper la femme. Fourier n'y a pas réussi, et son phalanstère provoque le dégoût ; aujourd'hui, l'on s'y prend autrement. On établit des écoles d'où l'on bannit tout symbole, toute pratique, tout enseignement religieux ; importation américaine, comme les prisons cellulaires, pâle copie de l'idée de Stéphen Gérard à Philadelphie. On a avisé pour cela une Demoiselle Gatti de Gamond, échappée de phalanstère (d'après le journal de Bruxelles) et destinée à faire peut-être le personnage de déesse dans nos futures fêtes de la Raison. Cette demoiselle a pris son rôle au sérieux et elle l'accomplit comme une mission sociale. On n'a pas dit jusqu'ici sur quelle base elle établira son code de morale, ni si elle adoptera pour ses élèves, sur l'article des passions, les théories peu gênantes de Fourier. Une chose bien remarquable, c'est que l'immortel fondateur de cet établissement, le maire de Bruxelles, qui a une fille déjà grandelette, s'est bien gardé de la confier à Mlle Gatti. Il est père d'abord, bourgmestre ensuite... Mais si M. Anspach n'est pas conséquent, le libéralisme l'est autant qu'on peut l'être. M. Laurent, professeur de droit naturel à l'Université (de l'État) de Gand, a dernièrement prononcé cette parole bien significative : "Entre le libéralisme et le catholicisme il ne peut y avoir d'alliance : impossible d'être libéral d'une main et catholique de l'autre." On agit en conséquence. La loi nouvellement signée par le roi met à la dévotion du gouvernement les bourses d'études qui auparavant étaient laissées à la collation des communes, des chapitres ou des parents des fondateurs. On voit d'ici où seront obligés d'aller les boursiers. — Je vais vous citer en terminant un fait qui vous paraîtra incroyable, mais qui est l'exacte vérité. On n'a pas eu honte d'imprimer en toutes lettres et de publier dans un journal qu'une prime de 30,000 francs est promise à quiconque pourra trouver un Jésuite en défaut pour les mœurs, parce qu'on ne demande qu'une affaire scandaleuse pour nous expulser de la Belgique. Et ce qui prouve que la promesse n'est pas vaine, c'est qu'on a déjà tenté par d'indignes calomnies de réaliser cette manœuvre abominable. Vous voyez assez par là que nous avons notre bonne part des persécutions auxquelles la Compagnie est en butte, et que pour nous aussi se vérifie cette parole : *Eritis odio omnibus propter nomen meum*.

Allemagne. — *Lettre d'un Père de Maria-Laach, 9 Janvier 1865*

Trois bandes de Missionnaires, de trois Pères chacune, sont exclusivement occupées parmi nous de l'œuvre des missions, et ne viennent pas à bout de satisfaire aux nombreuses demandes qui leur sont faites. Les trois Missionnaires de Gorheim ont donné dans le courant de l'année 18 missions ou renouvellements de missions ; ceux de *Cologne*, 19 ; ceux de *Munster*, 16. Elles ont toutes produit des fruits aussi abondants qu'on pouvait les désirer. Le peuple montre partout une grande bienveillance pour les Missionnaires et un généreux empressement à profiter du bienfait de la mission. Dans plusieurs endroits, ceux qui habitaient à une ou deux lieues de l'église ne se laissaient arrêter ni par la rigueur du froid, ni par les pluies ou les excessives chaleurs ; mais on les voyait accourir plusieurs fois le jour d'une grande distance, en habits de fête, oubliant tous leurs travaux pour ne songer qu'aux intérêts de leur salut. Peu d'hommes dans chaque mission résistèrent aux sollicitations de la grâce. Ainsi les Pères de Munster ont pu facilement compter ceux qui refusèrent de se confesser. Il y en a eu un ou deux dans quelques missions, quelquefois trois ou quatre, une fois sept ; vrais lépreux qui s'exclurent eux-mêmes de la société de leurs frères et ne voulurent prendre part à aucun exercice. La plupart de ces missions se terminent par l'érection solennelle d'une croix et l'établissement d'une congrégation de la Ste Vierge, surtout pour les hommes. Les fruits sont durables. Quand les années suivantes, des Pères sont invités à retourner dans ces mêmes paroisses pour prêcher

et entendre les confessions, aux grandes solennités de l'Eglise, ils sont édifiés et consolés de voir avec quelle foi et quel empressement les fidèles viennent à eux. Le spectacle des Communions, auxquelles les hommes participent en aussi grand nombre et avec autant de recueillement que les femmes, est vraiment édifiant et montre combien vive et combien pratique est la foi parmi les populations catholiques. C'est du reste l'usage dans la plupart des paroisses qu'aux principales fêtes de l'année le plus grand nombre des fidèles, hommes et femmes, s'approchent des Sacrements. La veille et le jour de ces solennités, les Pères des résidences et ceux qui sont envoyés au dehors ne peuvent qu'à grand peine suffire aux nombreux pénitents qui assiègent leurs confessionnaux. — Outre les missions prêchées par les trois bandes dont j'ai parlé, plusieurs autres ont été données pendant l'année. Deux Pères du troisième an, entre autres, ont fait leur expériment avec succès à Emmerich. Cette ville située sur le Rhin, aux frontières de la Hollande, compte 7000 habitants, dont 1500 protestants. Elle est partagée en deux paroisses, et la moins considérable des deux célèbre ses offices dans une église de l'ancienne Compagnie. Le Curé, témoin des fruits merveilleux opérés par les exercices que nos Pères venaient de donner dans une ville voisine, voulut à tout prix que la mission qui avait fait tant de bien à sa paroisse, il y a 14 ans, fût renouvelée par une retraite destinée aux hommes seulement et à laquelle il espérait que tous ceux de la ville prendraient part. Ses espérances furent pleinement réalisées et la mission eut un fruit merveilleux. Dès le premier jour des exercices, catholiques et protestants accoururent en si grand nombre que l'église était littéralement pleine, surtout pour les méditations du soir. Ceux des catholiques que la mission précédente n'avait pu convertir, cédèrent cette fois à l'entraînement de l'exemple et aux sollicitations de la grâce. Dès le 4e jour, commença le travail des confessions. Malgré l'activité des deux Missionnaires et de quelques prêtres venus à leur secours, quand arrivait l'heure de midi, il restait encore 200 ou 300 pénitents qui attendaient leur tour depuis 3 ou 4 h. du matin. Un ouvrier fut pendant trois jours fidèle à son poste depuis 4 h. du matin jusqu'à 8 h. du soir, sans avoir pu réussir à s'approcher du confesseur! Il voulut en finir le 4e jour. Il se lève à minuit, arrive à 1 h. à la porte de l'église, bien persuadé qu'il s'y trouverait le premier. Mais il fut bien étonné d'y voir 14 hommes qui l'avaient devancé et occupaient déjà la place. Les maîtres de fabrique protestants donnèrent pleine liberté à leurs ouvriers de fréquenter les sermons. L'un d'eux, qui est à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, vint lui-même à tous les exercices et y amena tous ses hommes; bien plus il déclara publiquement que si les méditations duraient 3 heures il y viendrait quand même avec tout son monde. Cette ardeur pour les exercices de la retraite se fit surtout remarquer parmi les ouvriers assez nombreux qui gagnent leur vie à charger ou à décharger les bateaux que le commerce du Rhin amène tous les jours au rivage. Ils montraient jusque là une certaine indifférence pour leurs devoirs religieux. Les méditations de la retraite les remuèrent profondément et les remplirent d'une sainte ardeur pour l'affaire de leur salut. Ils montrèrent par leur conduite qu'il n'y avait plus pour eux d'occupation importante que celle d'une sincère conversion. Ainsi un soir, peu de temps avant l'heure de la méditation, arrive au port une barque chargée de houille. La barque était vieille et faisait eau en plus d'un endroit. Faute d'un prompt secours, elle allait sombrer et causer une perte énorme au batelier. Double paye aux ouvriers s'ils veulent par un travail continu sauver la barque et sa charge. Ils refusent. C'est l'heure de la méditation. Le batelier insiste, car le danger est imminent et ne souffre aucun retard. Enfin la charité chrétienne trouva le moyen de tout concilier. Les ouvriers pompent à la hâte autant d'eau qu'il fallait pour empêcher la barque de sombrer, courent ensuite à l'église et après l'exercice reviennent à leur ouvrage qu'ils ne terminent qu'au milieu de la nuit. — Ils n'étaient pas si habiles à expédier l'affaire de leur confession. Un soir que plusieurs se trouvaient réunis dans une auberge, où du reste tout se passait selon les règles de la tempérance et de l'honnêteté, grâce à la

fermeté et à la prudence de la maîtresse de la maison, la conversation vint à tomber sur les confessions qui avaient commencé le jour même : « On nous a dit de bonnes choses, dit l'un, mais ce n'est pas tout, il s'agit maintenant de se confesser. C'est le point difficile. — Je me confesserais volontiers, dit un second, mais voilà 5 ans que je n'en use pas — Et moi donc ! il y a dix ans que je mène une vie de païen ; comment débrouiller tout ce que j'ai fait ? » — Là dessus, un camarade entre tout joyeux : « Allons vous autres, à l'église à votre tour, pour vous confesser. Rien de plus facile. Je viens de terminer mon affaire, et il y avait 22 ans que je n'avais pas déchargé ma conscience » — La joie qu'il manifestait détermina la bande à s'expédier promptement. — Le dernier jour des exercices, 3 000 hommes réunis dans l'église, parée comme aux jours de fête, prononcèrent d'une voix ferme, au milieu des larmes d'un grand nombre, leur profession de foi catholique et leur consécration à la Ste Vierge. Afin de conserver les fruits recueillis pendant ces jours de bénédiction, une congrégation de la Ste Vierge fut érigée pour les ouvriers du port et des fabriques, et elle fut confiée aux soins du vicaire de la paroisse. Grâce à l'initiative du premier magistrat, les maîtres de fabrique s'engagèrent par écrit à abolir la coutume de faire travailler les ouvriers une partie du dimanche pour les laisser ensuite passer le lundi dans l'oisiveté.

La nouvelle résidence de *Bonn* a ouvert cette année une charmante église gothique dédiée au *Sacré-Cœur*. Les Pères désiraient en faire la dédicace sans bruit et sans ostentation. Mais les catholiques de la ville ne l'ont pas souffert. Ils voulurent que la fête fût célébrée avec une grande solennité, afin, disaient-ils, de donner aux habitants l'occasion de montrer par une manifestation publique l'amour et l'estime qu'ils professent pour leur religion. Deux magistrats furent députés à Cologne auprès de Mgr *Baudry*, évêque coadjuteur, pour convenir avec lui de l'ordre des cérémonies. Sa Grandeur, reçue à la station par une députation de la ville, se rendit processionnellement à la grande église de St Martin où l'attendaient les Pères et le clergé de la paroisse. De là, une magnifique procession se déroula à travers les rues de la ville ornées par les habitants, pour transporter les saintes reliques à la nouvelle église. En tête s'avançaient les diverses confréries avec leurs bannières et leurs insignes particuliers, les membres de la Société de St Vincent de Paul, des enfants de chœur jetant des fleurs, et la châsse contenant les reliques, portée par 4 Pères. A la suite marchaient le clergé de la ville et de la campagne, les Pères de la Compagnie, l'Évêque coadjuteur, les magistrats, le cercle catholique et le reste des habitants de la ville. La société musicale *l'Arion*, formée par les élèves de l'Université, prêta son concours pour la messe qui suivit la consécration de l'église et pour le *Te Deum* qui la termina. Depuis ce jour, les offices se célèbrent régulièrement dans l'église du Sacré-Cœur. Les fidèles y viennent avec empressement ; les diverses Congrégations dirigées par nos Pères y tiennent leur réunions. Pour former un chœur de musiciens le P. Supérieur avait fait annoncer dans un journal de Bonn que ceux qui désiraient chanter régulièrement aux offices de la nouvelle église pourraient se présenter à la résidence. Quarante jeunes gens vinrent s'offrir. Le P. de Boss en choisit une vingtaine. Il les exerce une fois par semaine, et maintenant ils sont si bien formés qu'ils rivalisent avec les meilleures sociétés de ce genre qui soient en ville. Si l'on peut juger des faveurs que le Sacré-Cœur se prépare à répandre sur son nouveau sanctuaire par la protection spéciale qu'il a accordée pour mener les constructions à bonne fin, nous devons espérer beaucoup pour l'avenir. Il y a deux ans, nos Pères savaient à peine où se loger et les embarras étaient si grands qu'on délibérait s'il ne fallait pas supprimer la résidence. Dès qu'il fut décidé qu'on bâtirait une église dédiée au Sacré-Cœur, les secours ne cessèrent pas d'arriver. On a remarqué que c'est le vendredi, jour du Sacré-Cœur, que les plus grandes difficultés pour les contrats et les permissions ont été levées. Les travaux marchèrent avec tant de rapidité, toujours avec les ressources de la charité, qu'en 16 mois, résidence et église, tout fut achevé. On peut dire que tous les ordres de la ville ont apporté leur pierre. Le cercle catholique, établi depuis un an, décréta dans sa première réunion que des collectes seraient faites régulièrement pour nous venir en aide, et la décision fut parfaitement remplie. Les dames de la ville organisèrent une vente publique. Elles

réunirent tous les objets de commerce les plus recherchés pour la saison et d'un usage plus ordinaire, les exposèrent avec beaucoup d'art dans la grande salle du Casino transformée en bazar et menèrent leur commerce improvisé avec tant d'adresse qu'elles en retirèrent plusieurs milliers de francs. Le directeur de la fabrique de gaz fit les frais de tous les vitraux des fenêtres latérales, un maître d'atelier donna un confessionnal de 3 à 400 fr., un menuisier tout le bois pour les bancs. Les congrégations se sont chargées des autels. Seize jeunes gens nobles, congréganistes et élèves de l'université, font exécuter à leurs frais le grand vitrail qui sera près de l'autel de la Ste Vierge. Les armes des donateurs, parmi lesquelles celles du prince de *Radziwil*, parent de la reine de Prusse et l'un des plus fervents congréganistes, seront représentées au bas du tableau. Un don assez singulier par son origine et par la transformation qu'il a subie est celui d'une riche étoffe de soie blanche, brodée à l'aiguille, qui avait servi au baptême de Napoléon III. La famille de *Berghes* l'offrit au P. Supérieur, et sous la main habile des Sœurs de l'Enfant Jésus la draperie est devenue une belle chape gothique. Bien d'autres objets ont été fournis par la charité des fidèles; ainsi par exemple, un élégant ciboire de 400 fr., un ostensoir gothique d'une richesse et d'un goût remarquables, un tapis qu'avait gagné une pauvre bonne vieille de l'hôpital, dans une loterie organisée en faveur de l'église par la congrégation des jeunes personnes. Les pauvres surtout ont multiplié leurs petites offrandes. — La Confrérie du Sacré Cœur a été érigée dans la nouvelle église et compte déjà un grand nombre d'associés. Bientôt elle sera élevée au rang d'archiconfrérie pour l'Allemagne. Le P. Supérieur a le dessein, qu'il commence déjà à réaliser, de réunir dans la maison une bibliothèque de tous les ouvrages qui ont rapport à la dévotion au Sacré-Cœur. Le Cardinal-Archevêque de Cologne lui avait envoyé peu de jours avant sa mort de précieuses reliques de la B. Margte Marie qu'il venait de recevoir de l'aumônier de la visitation de *Paray-le-Monial*. En un mot, tout fait espérer pour la nouvelle résidence l'accomplissement de la promesse qu'on lit sur la grande cloche, baptisée du nom du Sacré-Cœur: *Et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.* —— Notre collège de *Feldkirch* compte environ 370 élèves, malgré sa situation retirée loin des grandes voies de communication qui est un obstacle à son agrandissement. L'inspecteur du gouvernement visite chaque année toutes les classes, entrant dans les plus grands détails, et fait toujours un éloge sincère de la force des études et des méthodes d'enseignement. Les examens de la fin de l'année viennent prouver combien ces éloges sont mérités. — L'an passé, au mois de janvier, la Duchesse de Parme confia aux Pères l'éducation de son plus jeune fils, le comte de *Bardi*. A sa mort elle répétait souvent qu'elle éprouvait une grande consolation d'avoir remis son enfant aux mains des Pères de Feldkirch. Au mois de Mai, le Comte de *Chambord* honora le collège de sa visite. Dans la lettre par laquelle il annonçait au R. P. Recteur qu'il arriverait à une heure assez avancée de la matinée il demandait en même temps qu'on lui réservât une messe, afin qu'il pût encore y assister ce jour là. L'auguste visiteur se montra d'une bienveillance extrême et témoigna l'affection qu'il avait toujours portée à la Compagnie. Il manifesta hautement les sentiments de foi vive et élevée qui l'animent: il semblait ne pouvoir assez recommander que l'on développât dans le cœur du jeune comte, son neveu, la crainte du Seigneur, l'estime des vérités de la foi et la pratique des vertus chrétiennes. Il insistait sur le *Quid prodest*, sur le danger des grandeurs et de la fortune, si elles ne reposent sur la crainte de Dieu, comme sur un fondement nécessaire.

Syrie. — *Lettre du P. Cornely — Besummar, 22 Octobre 1864.* — Notre Mission vient d'entrer, ce semble, *Deo favente*, dans une ère nouvelle. Il y a 15 jours, nous avons reçu un nouveau Supérieur dans la personne du R. P. Gautrelet, que nous avions vu arriver ici l'année dernière en qualité de Visiteur et qui ensuite était retourné à notre grand regret dans sa mission d'Alger. De plus, il a amené avec lui de France 3 Pères et 3 Scolastiques Allemands. Il est vrai que pour le moment ces nouveaux venus ne peuvent guère se rendre utiles à la mission, puisque

aucun d'eux ne sait l'arabe : mais notre nouveau Supérieur en a mis 5 tout de suite à l'étude de cette langue, au lieu de les employer dès leur arrivée au collège de Ghazir, et de cette façon nous avons quelques Missionnaires en perspective. Plût à Dieu que nous eussions des Pères solides et parlant bien l'arabe : l'ouvrage ne ferait pas défaut, et nos écoles ne seraient pas inférieures à celles des protestants. — Le P. *Bourquenoud* cette année est simplement *scriptor*, de sorte qu'il a tout le temps de s'occuper de sa photographie et de son archéologie. Il vient de partir aujourd'hui, je ne sais dans quel but, pour un voyage de 2 à 3 mois dans la Haute-Egypte et la Nubie. . . . — Voici maintenant quelques détails sur mon second voyage en Terre-Sainte. Nous partîmes, le R. P. Recteur et moi, vers la mi-Août. De Beyrouth, un *Lloyd* nous porta jusqu'à *Kaïfa*, petit village au pied du Carmel. Le R. P. Recteur y donna la retraite aux Dames de Nazareth. Pour moi je me mis à la recherche de ce que les environs ont d'intéressant. Un jour me suffit pour visiter d'abord le beau couvent du Carmel, qui a été rebâti à neuf, il y a 30 ou 40 ans — parce qu'il avait été détruit en partie par les Français, lors du siège de St Jean d'Acre (à 2 lieues de là), en partie par le pacha d'Acre, *Abdallah*, — puis la grotte d'Elie, sur laquelle s'élève une belle église neuve, ainsi que la grotte du prophète au pied du Carmel vers la mer. Le nouveau couvent est situé magnifiquement sur la première pointe du Carmel, avec une superbe vue sur la mer : l'ancien était bâti beaucoup plus bas ; du moins montre-t-on là une cellule, où le B. Simon *Stock* doit avoir vécu 15 ans. Aussi bien là que dans la grotte d'Elie, et généralement partout, j'ai commis plus d'un pieux vol : ou plutôt ils ont été commis par un jeune élève que le R. P. Recteur avait pris avec lui pour nous servir la Messe et qui me servait à moi de socius, pendant que le P. Recteur donnait la retraite. C'était vraiment comique de voir l'ardeur qu'il mettait à détacher partout des pierres pour lui et pour moi ; plus d'une fois il m'a troublé à la Ste Messe, quand je la disais dans quelque sanctuaire et que subitement je le voyais occupé à nous voler un souvenir. Quand nous passâmes toute la nuit dans l'église du St Sépulcre, il s'est même attaqué au Calvaire, et ainsi j'en ai eu plus que les Franciscains n'en distribuent dans une année entière. — Je ne restai donc qu'une nuit sur le Carmel, et après avoir mis le jour suivant mon voyage sous la protection de N.-Dame, je pris avec mon élève le chemin de Nazareth qui est à 7 lieues de là. Ce chemin n'a rien de bien intéressant. Le pays est maintenant sûr, bien que notre guide eût encore suspendu à son épaule, par un reste de précaution, quelque chose qui dans les anciens jours pouvait avoir ressemblé à un fusil, mais avec quoi, certes, il n'aurait fait de mal à aucun Bédouin. L'an dernier à la même époque, il n'en était pas ainsi : un pauvre Franciscain qui portait des aumônes à Nazareth y fut dépouillé et tellement maltraité qu'il en mourut peu après. Vers 3h. nous fûmes à Nazareth. Le premier aspect de cette petite ville est vraiment très-agréable. Elle est située sur le versant Sud d'une montagne assez haute, entourée de tous les côtés d'autres montagnes, de manière qu'on n'en aperçoit rien avant d'être arrivé à un ¼ d'heure de la ville. Dès l'entrée, s'offre à l'œil le grand couvent des Franciscains, dans lequel se trouve la grotte où l'Ange apporta à Marie l'heureuse nouvelle. La *Santa-Casa* de Lorette a dû être bâtie devant cette grotte : les dimensions coïncident : ce qui peut étonner, c'est qu'on a à descendre une vingtaine de marches pour arriver de l'église dans la grotte, mais cela trouve son explication dans les décombres qui ont pu s'amasser ici, tout comme à Jérusalem où il y a parfois 40 pieds de décombres à écarter avant que l'on puisse établir les fondements des maisons sur le roc naturel. . . Les incrédules se sont beaucoup moqués de ce que dans la Terre-Sainte on place tous les événements dans des grottes : il y a la grotte d'Elie, la grotte de l'Annonciation, la grotte de la Nativité du Sauveur et de celle de St Jean-Baptiste, la grotte où ce Saint habitait, la grotte où St Pierre pleura son péché, etc. Il est possible que plus d'une ait été réellement élevée au rang d'un lieu saint par la pieuse simplicité des pèlerins ; mais je ne conçois pas de quel droit les incrédules ne veulent d'aucune grotte absolument. En Palestine rien n'est plus fréquent que de voir une grotte former une partie de la maison : pour-

quoi la Ste Vierge n'aurait-elle pas habité une maison pareille ? et pourquoi la grotte, étant la partie la plus tranquille, n'aurait-elle pas été précisément celle où Marie se fût retirée pour prier, quand l'Ange lui apparut ? De plus la tradition nous dit que dès le temps de Constantin une église fut bâtie sur la grotte de l'Annonciation, de sorte qu'un doute raisonnable n'est pas possible touchant l'authenticité de ce saint lieu. La Ste grotte a 4 autels, dédiés, celui du milieu à l'Annonciation ; les 2 latéraux à St Gabriel et aux Sts parents de Marie. Celui du milieu occupe le centre de la grotte ; le 4e est situé dans le fond contre le mur. Les 4 ont ce privilége qu'on y dit toujours la messe de Annunte avec Gloria et Credo... On montre aussi à Nazareth la *mensa Christi*, une roche en forme de table, à laquelle, dit-on, le Sauveur a mangé avec ses disciples. Puis l'église, appartenant maintenant aux Grecs-unis, qui occupe la place de la synagogue où Notre-Seigneur enseignait ; enfin le rocher d'où les Nazaréens irrités voulurent précipiter le Sauveur ; ce dernier endroit n'est pas historiquement sûr. Vers la pointe Nord de la montagne, on trouve le tombeau d'un prétendu saint mahométan ; de ce côté, et encore plus du haut de la montagne située au Sud, l'on a une superbe vue sur le pays. Tout d'abord on aperçoit à 2 lieues le Thabor, qui s'élève tout seul de la plaine d'Esdrelon. S'il est bien certain que la Transfiguration y a eu lieu, certes le Sauveur n'aurait guère pu choisir une plus belle montagne ; du moins la vue de ce côté-là est unique. Plus loin, c'est la cîme neigeuse du gd *Hermon*, puis le petit *Hermon*, et à ses pieds le pauvre village de Naïm, Endor, etc, puis *Gelboë*, le Carmel et enfin la Méditerranée. Entre toutes ces montagnes s'étend la grande plaine d'Esdrelon, qui a vu bien des batailles, depuis celle de *Déborah* jusqu'à celles de Napoléon. — Sur le Thabor les Grecs ont une belle église neuve avec une maison pour quelques moines : les Latins n'y ont qu'une chapelle extrêmement pauvre, tellement pauvre, que j'ai failli n'y pouvoir dire la messe. Du Thabor au Jourdain la route n'est pas sûre, car le pays est continuellement parcouru par les Bédouins avec leurs troupeaux. Mais nous avions appris que dans le moment un chef de Bédouins ami des chrétiens, campait dans la contrée ; et de fait je fus heureux comme toujours. Huit jours après un chrétien fut tué sur le même chemin... Le Jourdain, que j'ai vu maintenant à 5 endroits différents, n'est pas ce qu'on appelle un beau fleuve. Son eau est agréable à boire, un peu doucereuse, mais toujours trouble : ses rives sont formées presque partout par des rochers tout nus, qui ne font pas bonne impression. Mais dans un pays où des journées entières on ne rencontre pas un ruisselet, sa vue n'en surprend pas moins agréablement. Nous ne nous refusâmes pas le plaisir d'un bain, et après avoir recueilli quelques coquillages, nous galopâmes pendant près d'une heure et ½, d'abord le long du Jourdain, puis sur les bords du lac de *Génésareth* jusqu'à Tibériade, où les Franciscains ont aussi un hospice avec une petite église dédiée à St Pierre. Nous n'y trouvâmes qu'un Frère très-vieux, qui cependant nous arrangea avec la plus grande activité chambres, lits et tout. Je préférai, pour de bonnes raisons, comme il parut le lendemain, m'envelopper dans mon plaid et me coucher ainsi sur la terrasse formant toit. Je dis pour de bonnes raisons, car le lendemain mon compagnon, qui avait couché dans une chambre, était tellement maltraité des puces et des punaises qu'il ne put me suivre... Tibériade est une petite ville insignifiante, principalement habitée par des Juifs, qui y avaient autrefois leurs plus grandes écoles et y écrivirent une grande partie de leur Talmud. C'est de Tibériade que St Jérôme fit venir son maître d'Hébreu, comme il nous le dit lui-même dans un de ses écrits. De nos jours, on y trouve encore une école pour l'éducation des jeunes rabbins. — Je ne sais pourquoi en Palestine précisément les Juifs sont l'objet d'une répugnance si prononcée : je n'ai jamais pu gagner sur moi de me mettre, n'importe comment, en rapport avec ceux que j'y ai vus... Le lac de Génésareth peut sous le rapport de la beauté soutenir la comparaison avec n'importe quel lac des Alpes : seulement au lieu de la fraîcheur et de la vie l'on n'a ici sous les yeux que mort et que désert. Tout autour du lac il n'y a plus que 4 hameaux habités, dont 3 se composent d'une vingtaine de huttes en terre. Et cependant c'est à peine si dans le monde entier il y a une plaine plus fertile que celle qui s'étend sur une espace de 2 lieues depuis Magdalum jusqu'à

Khan Minyah! Sur le lac, où jadis Vespasien livra une bataille navale, je n'ai vu que 2 barques, destinées à conduire les pélerins de Tibériade. La malédiction divine repose visiblement sur ce pays .... — Laissez-moi vous dire encore que j'ai fait dans ce voyage quelques connaissances intéressantes. D'abord celle de l'abbé Ratisbonne, qui vit maintenant à Jérusalem comme Recteur des Dames de Sion fondées par lui... Il est resté très-dévoué à la Compagnie et travaille de toutes ses forces à nous rendre possible une maison à Jérusalem. Comme vous le savez, aucun autre Ordre que celui de St François ne peut avoir de couvents en Terre Ste, mais peut être viendra-t-il un jour où d'autres Ordres entreront en communication de ce privilége. — Une 2de connaissance fut celle du nouveau directeur de l'hospice autrichien, jeune docteur en théologie de Vienne, envoyé en Palestine par le Cardinal-Archevêque comme je l'ai été moi-même par le R. P. Provincial, pour étudier les langues orientales. Malheureusement il n'a point à sa disposition toutes les ressources qu'il aurait s'il appartenait à un Ordre religieux, et comme il ne pouvait faire de grands progrès dans l'étude de la langue, il s'est rejeté sur l'archéologie. En ce moment il imprime un travail sur Emmaüs dans lequel il défend la bonne vieille tradition contre le docteur Sepp et le P. Bourquenoud. Dans une des excursions que je fis avec lui aux environs de Jérusalem, nous visitâmes Cubeibah, l'endroit que la tradition désigne comme l'ancien Emmaüs. C'est là que je fis ma 3e connaissance, celle de la marquise de Nicolaij, dont tous les frères ont fait leurs études à Fribourg. La marquise était venue en Terre Ste pour y employer sa fortune aux lieux saints. Elle fit don à plusieurs églises d'autels neufs, puis elle voulut entreprendre un oeuvre plus considérable et bâtir des églises dans les saints lieux où il n'y en avait plus. Ainsi elle acheta les ruines de Kefr Cenna (Cana), d'El-Azariah (Béthanie) et de Cubeibah (Emmaüs), et se résolut à commencer par la construction d'un hospice et d'une église à Cubeibah. Mais voilà que les difficultés surgirent de tous côtés. D'abord vinrent les savants pour prouver que Cubeibah n'était pas Emmaüs. La dame prit la plume et défendit brillamment sa thèse, en se bornant à montrer la constance de la tradition et laissant à d'autres le soin de prouver l'absurdité des opinions contraires, parce qu'elle ne voulait que défendre, non pas attaquer. Après les savants vinrent les autorités ecclésiastiques. Le Patriarche (peu importe pour quels motifs: on sait seulement qu'il avait eu lui-même la pensée d'y construire une église) défendit aux Franciscains d'aider madame Nicolaij de leurs conseils et travailla à ce que la construction fut défendue de Rome, en s'appuyant sur l'opinion des dits savants. La Marquise fit elle-même le voyage de Rome, plaida sa cause et la gagna. Mais le Patriarche déclara que l'autorisation de Rome avait été obtenue subrepticement et interdit l'endroit. Madame Nicolaij, sans se décourager, alla une seconde fois à Rome, et au mois de juillet de cette année le S. Père décida de nouveau en sa faveur. Le Patriarche se laissera-t-il fléchir cette fois? On ne le croit pas, car il cherche par tous les moyens à empêcher les Franciscains de s'étendre. A ces difficultés vinrent se joindre les difficultés ordinaires en Terre Ste. A Cubeibah-Emmaüs il n'y a point de chrétiens, mais seulement des mahométans et ceux-là sont fanatiques. Il fallait donc chercher une autorisation à Constantinople et gagner les mahométans de l'endroit. — Comme les Franciscains ne devaient pas donner de conseils, la Marquise dût elle-même, sinon tracer, du moins corriger les plans et prendre la direction de la construction. Toutes ces difficultés sont vaincues; l'église ou plutôt la chapelle est achevée, une aîle est sous toit, et nous fûmes à peu près les premiers pélerins qui reçurent l'hospitalité dans le nouvel hospice, où jusqu'ici la dame habite encore seule et n'a que de temps en temps un Frère Franciscain pour son aide. N'est-ce pas avoir du courage que de se retirer ainsi dans un village tout mahométan pour y bâtir un couvent avec de pareilles entraves? Sur l'aile neuve s'élève déjà la croix, et tous les grands politiques qui avaient affirmé que l'on ne montrerait jamais un signe du Christianisme à Emmaüs, ont été trouvés faux prophètes, vu que les Turcs regardent la Croix plutôt avec respect qu'avec répugnance. — Je pourrais vous raconter encore un événement qui a eu lieu 3 jours avant mon arrivée à Cubeibah, et qui rappelle la multiplication des pains. Je l'ai entendu de la bouche non seulement de la Marquise,

mais de plusieurs autres témoins oculaires mahométans. Vous le regarderiez aussi bien que moi comme un miracle. Mais vous savez qu'en fait de miracles je n'aime à parler que de ceux qui ont été reconnus comme tels par l'Eglise...

Depuis mon retour je me suis remis à l'étude de l'arménien. Le professeur, avec lequel je travaille au moins 5h. par jour -dans ces 5 heures il m'enseigne l'arménien, moi je lui donne des leçons de latin: le tout se fait en italien! - mon professeur, dis-je, est un excellent *arméniste*, le premier de tout le patriarcat. Bien qu'il n'ait que 29 ans, il est prêtre depuis 9 ans, et très-certainement il serait sous peu évêque, s'il ne lui manquait une qualité, absolument nécessaire en Orient pour être évêque. Le pauvre jeune homme n'a point de barbe, et voilà la raison pour laquelle il ne pourra jamais ni être évêque ni travailler comme Missionnaire. Ce dernier point l'afflige plus que le 1er, et il a déjà essayé bien des traitements pour pouvoir devenir Missionnaire: mais le bon Dieu ne le veut pas. — L'ouvrage manque, ce me semble, moins que jamais chez les Arméniens. Les quelques prêtres du patriarcat ne suffisent pas pour conserver dans la foi les anciens catholiques et recevoir les Schismatiques qui reviennent. Le collége d'ici n'a que 30 élèves; 5 autres du patriarcat sont à Ghazir; autant à Rome: mais cela ne suffit qu'à remplir les vides, et point à fonder de nouvelles missions. Les ressources manquent pour recevoir plus d'élèves. Tout irait à merveille si le Patriarche arménien avait plus de revenus pour ses 40 000 catholiques.... Je crois que si certaines circonstances et situations des Missions étaient mieux connues en Europe, les administrations de Lyon, Cologne, Vienne etc. répartiraient peut-être autrement leurs secours: mais d'où les Européens apprendraient-ils tout cela? Les pélerins ordinaires n'ont point le temps de réfléchir là-dessus, et d'autres n'ont point mission ou point d'envie de leur en faire part. Quand on vient à Jérusalem, qu'on y voit les immenses établissements des Russes, des Grecs, des Arméniens et qu'on leur compare ensuite ceux des catholiques, on croirait que ces derniers manquent de ressources; mais il n'en est rien. Par exemple, les Franciscains à eux seuls ont reçu d'Espagne cette année 6 millions ½ de francs. Je tiens ce chiffre de la bouche du consul espagnol. Ces fonds proviennent des quêtes faites dans les églises, principalement le jour du Vendredi-saint, pour la Mission de Terre Ste. Depuis le temps de la révolution le gouvernement espagnol avait mis cet argent sous séquestre, mais sans y toucher. Le séquestre vient d'être enfin levé et il s'est trouvé 13 millions à partager entre le consul espagnol et les Franciscains. Ajoutez à cette somme ce qui vient de France, de Belgique, d'Allemagne etc, et tout ce que reçoivent les divers instituts.... Pourquoi donc les résultats sont-ils si médiocres? Pourquoi, je n'en sais rien. L'une des raisons est certainement qu'en beaucoup de choses on n'est pas assez au courant du pays et de la langue. Les Dames de Sion, par exemple, ont acheté 650 000 fcs le terrain pour leur couvent et elles n'ont qu'une station, celle de l'*Ecce Homo*. Le prêtre arménien catholique a acheté 30 000 fcs un terrain pour le moins double et il s'y trouve deux stations sur la même route que la première, celle de la première chute sous la croix et celle de la rencontre de Marie. Le même prêtre paie 2fcs 50 une charge de pierres de construction transportée à dos de chameau, tandis que les Français pour la restauration de l'église Ste Anne la paient 10 francs, c'est-à-dire que chaque pierre brute leur revient à 5 francs. Que de cette façon on parvienne à dépenser l'argent, cela se comprend; et je me mis à rire quand j'entendis le consul français se plaindre devant nous qu'il avait encore 130 000 fcs à employer pour la restauration jusqu'au 1er Janvier et qu'il ne savait comment s'y prendre, parce qu'il fallait qu'il n'en restât rien. Avec pareille prodigalité (et je pourrais vous citer d'autres faits du même genre) il n'est pas très-étonnant qu'on n'arrive à rien. L'immense établissement des Russes, maintenant achevé, n'a coûté que 4,500 000 fcs. Il renferme, outre deux églises, le logement d'un évêque avec 6 prêtres, 6 diacres et 6 lecteurs; plus, de quoi donner l'hospitalité à 3 ou 400 pèlerins. Nous verrons si les Latins sauront faire un si bon usage de leurs fonds et ce que coûtera la restauration de l'église Ste Anne, pour laquelle on a déjà dépensé, dit-on, 400.000 francs sans qu'une pierre ait été remuée.

Amérique. — Mission des Montagnes Rocheuses. — Lettre du P. Urbain Grassi, Supérieur de la résidence de St Ignace, adressée au R. P. Giorda, Supérieur des Missions des Montagnes Rocheuses, avec cette épigraphe: « Une nation de plus dans les filets de St Pierre ». —

Sinielem, le 10 Novembre 1863. — Mon Révérend Père .... M. Mac-Cléral, agent de la compagnie de la baie d'Hudson, vint me voir au commencement d'Octobre et m'annonça son intention de se rendre à la prairie du Tabac où il avait appris que les Arc-à-plat, autrement dits Paddlers ou Flat-Bows, tribu indienne de la nation des Coutonais, devaient bientôt arriver pour faire le négoce. Je lui témoignai un grand désir de voir cette tribu; mais je n'avais pas de cheval pour le voyage. « Qu'à cela ne tienne! me dit-il gracieusement; j'aurai le plaisir de vous en fournir un. Pour les provisions, vous n'avez pas besoin d'y songer; nous voyagerons ensemble, et je me charge de tout. » Nous partîmes donc le 12 Octobre. La prairie du Tabac est située au Nord de notre Mission de St Ignace, à une distance de plus de 200 milles: la route, ou pour mieux dire, le sentier qui y conduit, est ce qu'on peut voir de plus affreux. — Arrivés à la prairie du Tabac, nous fûmes bien désappointés: pas un Arc-à-plat ne s'y trouvait; mais seulement 8 loges du camp de Michel. Ce Michel est le chef des Coutonais, excellent chrétien, et très-respecté des sauvages, ce qui est rare. — Je me mis à réunir chaque jour les Indiens de ces loges pour la prière. Le 2e jour, comme je leur parlais de la charité fraternelle, la parabole du Samaritain se présente à mon esprit et je la leur explique. Le cœur encore plein de regret de ma déception: « Je suis moi-même ce Samaritain, leur dis-je tout ému; les Arc-à-plat sont cet homme blessé. L'été dernier, je voulais guérir leur blessure; mais vous, en me privant de votre secours, vous m'avez empêché de faire cette charité à vos frères. » Le sermon continua sur ce ton jusqu'au bout. — A la fin de la réunion, je veux me retirer dans ma loge; mais ils me font signe d'attendre. Alors l'un d'eux s'approche de moi: « Si vous voulez visiter les Paddlers, me dit-il, je serai votre compagnon. — Moi aussi, ajoute un second. — Mais, répliquai-je, je n'ai pas de cheval. — Je vous prête le mien, dit un troisième. — Je manque de provisions. — Nous vous en procurerons. — Mais, continuai-je (car je voulais voir si leurs offres étaient sincères), la saison est trop avancée; la neige viendra nous surprendre et nous fermer tous les passages: il en est déjà tombé la nuit dernière. — Non, ne craignez rien, repartit un petit vieillard; cette neige va se fondre et avant un mois nous n'en aurons guère ». — Je vis alors que je ne pouvais plus reculer. Pour dernière objection, je leur dis que je resterais certainement gelé sur le chemin. Aussitôt l'un d'eux m'offre le seul vêtement qui couvrait ses épaules, une peau de buffle toute neuve. Pouvais-je refuser provisions, chevaux et compagnons si bien disposés à réparer le passé et à m'aider dans le pieux office du Samaritain? Je crus que Dieu parlait par la bouche de ces âmes simples, et je ne cherchai pas d'autre preuve de sa divine volonté. — « C'est bien, leur dis-je, j'accepte vos offres. » — Nous nous mîmes en route peu de temps après cette conférence, et marchâmes à cheval, d'un bon pas, pendant 4 jours entiers, franchissant les montagnes, traversant des vallées, des marais, des broussailles, des rivières et des torrents. Nous faisions de 50 à 60 milles par jour, dans la direction du Nord, sur le territoire anglais, vers les 51e, 52e, 53e degrés de latitude.

— Sans doute Dieu voulait mettre jusqu'au bout notre zèle à l'épreuve, car étant arrivés au pays des Arc-à-plat, nous n'y trouvâmes pas un seul sauvage. J'oubliais de vous dire qu'à notre départ des terres de Michel nous avions eu la précaution d'envoyer par la rivière deux messagers pour les prévenir de notre visite, mais ceux-ci ne firent pas assez grande diligence et nous arrivâmes avant eux. Deux sauvages que nous avions envoyés de même à la recherche dès le second jour de notre voyage, revinrent sans avoir rien trouvé. Enfin la Providence nous fit rencontrer un parent du chef des Arc-à-plat. Ce brave Indien partit lui aussi à la découverte et fut plus heureux. Après un jour de marche il trouve le chef, vieillard aveugle, qui sur-le-champ dépêche vers ses fils des courriers porteurs de la bonne nouvelle, et s'empresse lui-même, malgré son grand âge, d'accourir vers nous avec les quelques loges qui l'accompagnaient. — Il m'est impossible, mon R. P. Supérieur, de vous dire les

battements de mon cœur à la vue des transports de joie que firent éclater ces pauvres Paddlers en apercevant la Robe-Noire. Ils ne l'avaient vue qu'une seule fois; c'était le P. Smet, et il y avait de cela 22 ans! Depuis ce temps ils n'avaient plus entendu la voix du prêtre, et voilà que Dieu dans sa bonté m'avait réservé, à moi le dernier de ses serviteurs, le bonheur de faire entendre sa parole à ces pauvres sauvages qui sont aussi ses enfants. Inutile de dire combien de fois par jour je leur prêchais: à part le temps des repas, ce n'était qu'une continuelle prédication. Je ne pus voir toute la tribu: quelques loges étaient tellement avancées dans l'intérieur des bois, qu'il fut impossible de les trouver. Dans les 40 loges qui sont venues, et qui comptaient environ 400 âmes, je trouvai très-peu d'Indiens baptisés, et aucun qui fût légitimement marié: tous cependant croyaient et priaient! En arrivant dans mon camp, tous se séparèrent de leur femme, sans que j'aie eu besoin de leur en parler. On m'a même dit que 2 ou 3 qui avaient plusieurs concubines eurent soin, avant d'arriver, de les renvoyer, ne gardant que la plus ancienne. J'ai baptisé 160 adultes et béni 36 mariages. Les dispositions extraordinaires de ces pauvres Indiens, leur constance admirable à réciter et à se rappeler depuis si longtemps des prières que le P. de Smet n'avait pu leur apprendre que bien imparfaitement, puisqu'il demeura très-peu de temps parmi eux et qu'il ignorait même la langue des Coutenais, leur empressement à se rendre auprès de la Robe-Noire et enfin leur docilité à la voix intérieure du St Esprit en congédiant leurs concubines et en se séparant de leur femme, tout cela me fit admirer le travail de la grâce dans ces âmes simples et me permit d'abréger la préparation aux Sacrements. Il m'était d'ailleurs impossible de la prolonger, à cause de l'état avancé de la saison. – Je désignai un endroit pour la chapelle, j'en traçai le plan, puis il fallut songer au retour. — Pendant que j'étais chez les Arc-à-plat, le camp de Michel revint de la chasse d'été. Apprenant qu'un prêtre était si près d'eux, ces bons Indiens ne voulurent point aller vendre leurs peaux, comme ils le font d'ordinaire; mais ils se groupèrent autour de leur petite église, attendant la Robe-Noire. J'arrivai parmi eux le 1er Novembre, et j'y demeurai le jour de la Toussaint et celui des Morts. Ils étaient à peu près 50 loges. Je leur ai demandé s'il y avait quelqu'un parmi eux qui, ne m'ayant pas vu l'été dernier, voulût se confesser: "Tous, nous voulons nous confesser", répondirent-ils; et ils s'approchèrent en effet du sacrement de Pénitence. – Puis, la saison était trop avancée pour que je pusse demeurer plus longtemps avec eux; je dus me hâter de revenir à la Mission de St Ignace.

U. Grassi S.J.

Nous empruntons à deux autres lettres de cette même Mission quelques détails propres à faire connaître la vie et les épreuves de nos Pères parmi les peuples sauvages. —— Lettre du R. P. Giorda, Supérieur de la Mission des Montagnes Rocheuses, au R. P. Provincial de Piémont. *St Pierre, le 5 Mai 1864.* —— « Que diriez-vous, mon R. Père, si vous voyiez le Supérieur général des Missions, que vous regardez comme votre Vicaire dans ces contrées, aller à la recherche des chevaux et des vaches, labourer la terre, conduire un char, fendre le bois comme le dernier des manœuvres? Vous ririez un peu aux dépens du pauvret, au front duquel coule à grosses gouttes la sueur mêlée à la poussière. Mais voici une aventure qui vous fera plus rire encore. — Le 5 du mois de Février, je revenais de visiter un malade à une distance de 12 milles, lorsque j'entends crier: « les bestiaux se noient! » Je cours et trouve le P. Imoda, les Frères, les blancs, les sauvages, tous occupés à sauver nos bestiaux. Qu'était-il donc arrivé? Le voici. Notre Mission de St Pierre n'est éloignée du Missouri que de 2 portées de fusil. Pendant l'hiver le fleuve se gèle fortement, au point qu'on voyage sur les eaux glacées comme sur la terre ferme. Nous avions donc fait passer nos bestiaux de l'autre côté du fleuve, où se trouvent de meilleurs pâturages. Après quelques jours, la température s'étant extrêmement radoucie, nous les fîmes repasser de notre côté, craignant de ne plus pouvoir le faire si la glace venait à se fondre. Mais cela ne faisait pas l'affaire de nos bêtes qui avaient pris goût à ces gras pâturages; et comme ici on ne connaît

point d'étables, elles purent y retourner à leur gré. Or il arriva que la glace, devenue trop mince, se brisa sous leur poids: six tombèrent dans le fleuve, et deux disparurent aussitôt sous la glace; les 4 autres surnageaient encore lorsqu'on arriva, mais elles étaient emprisonnées dans les glaçons. Tout le monde rivalisait d'efforts pour opérer le sauvetage: les uns fendaient la glace jusqu'au bord du fleuve; les autres soutenaient les bêtes, soit avec des cordes liées à leurs cornes, soit avec de longues perches passées sous leur corps: tous étaient dans l'eau glacée. Pour fruit de tant d'efforts, une seule vache fut sauvée; un taureau et deux bœufs furent amenés à demi-morts sur le rivage: nous les avons écartelés pour qu'ils servent du moins à notre nourriture. La nuit était venue: après avoir allumé un grand feu autour de leur chair pour en écarter les loups, nous nous retirâmes. Votre serviteur un peu étourdi de tout ce bruit repasse le fleuve, tenant à la main une corde à laquelle étaient attachés les poumons d'un bœuf. Mais, hélas! au lieu de suivre le petit sentier par où il était venu, il tourne plus à gauche. Soudain la glace se fend sous ses pieds, et le voilà nageant avec les poissons. Je veux saisir un glaçon, il glisse dans mes mains et s'enfonce; je me cramponne à la glace du fleuve; elle se casse et disparaît. Plusieurs fois je renouvelle la même tentative, toujours ces frêles planches de salut s'échappent de mes mains. Je pousse alors des cris. Ils furent si perçants, que vous avez dû, mon R. Père, en entendre les derniers échos. Heureusement le Seigneur voulait me frapper, mais non me détruire. Je ne sais comment, j'arrive à un endroit où la glace à laquelle je me suspens est assez forte pour me soutenir tant que je reste tranquille, et trop faible pour que je puisse en m'appuyant sur elle me tirer hors de l'eau glacée. — A mes cris, un jeune *Pied-noir* accourt; mais dans sa précipitation, il tombe lui aussi dans le fleuve. Heureusement, plus habile que moi, il en sort en un instant et court se réchauffer. Un 2d *Pied-noir*, plus âgé, vient avec plus de précaution: sentant que la glace menace de se fendre, il s'étend sur elle, s'avance ventre à terre jusqu'à moi et me tend la main. Je vous laisse à penser si je la serrai fortement; même trop fortement, car la glace commençait à céder sous l'effort que nous faisions tous deux. « Laisse-moi," me crie-t-il. Je le laisse, de peur de causer deux morts au lieu d'une. « Un bâton!" crie-t-il ensuite. Le bâton fut inutile. « Une corde!" On n'en trouve pas dans l'obscurité de la nuit. Le P. Imoda présente sa ceinture de jésuite; lorsqu'on me tire, elle se casse entre mes mains. A ce moment il me revient à l'esprit que j'avais apporté une corde. Me soutenant d'une main à la glace, je la cherche de l'autre et la trouve heureusement qui surnageait près de moi, grâce aux poumons du bœuf. Je me l'attache autour des poings, et on parvient ainsi à me tirer hors de l'eau. Il était temps; j'étais tout transi de froid. On me transporte à la maison; et après m'être réchauffé près d'un grand feu, et reposé le reste de la nuit, il n'y paraissait plus. Je vous assure, mon R. P. Provincial, que depuis je n'ai jamais trouvé de meilleure composition de lieu pour méditer sur la mort, que de me remettre en esprit sur ces glaçons. Maintenant que Dieu m'a sauvé dans sa miséricorde, ne dois-je pas me consacrer tout entier au salut de ces sauvages qui, bien qu'infidèles, ont eu le courage d'exposer leur vie pour sauver la mienne?

Giorda S. J.

Autre lettre du R. P. Giorda au R. P. Provincial de Piémont. — Mission des Cœurs-d'Alène, 20 Août 1864. — *Mon R. Père* — La Mission de St Ignace a failli être entièrement détruite. Voici le fait. Pendant l'été de 1863, un misérable sauvage de cette mission tua d'un coup de fusil un blanc américain pour s'emparer de son cheval. Le meurtre fut découvert; mais il n'en résulta d'abord rien de fâcheux, jusqu'à ce qu'au printemps dernier d'autres sauvages de la même nation volèrent encore des chevaux aux américains. Alors quelque zélateur partit inviter le *Vigilance-Committee* à venir exterminer toute cette nation. Le Vigilance-Committee est une association de mineurs, instituée pour faire la police dans ces pays où il n'y a ni gouvernement,

ni lois, ni justice. Les mines d'or sont, vous le savez, un repaire de voleurs, de bandits et d'assassins de tous les pays. Aussi, comme dans les derniers temps les crimes et les désordres dépassaient toute mesure, les mineurs eux-mêmes s'organisèrent en un comité de police qui, sans forme de procès, pend, fusille et exile comme bon lui semble. — Plusieurs membres de ce comité étaient déjà arrivés parmi nous et les autres étaient attendus dans quelques jours. Heureusement je me trouvais là pour affaires: voyant le danger que courait la Mission, j'ordonnai un triduum solennel en l'honneur de St Joseph. Pendant ce temps, le chef des sauvages de St Ignace arrêta l'assassin pour le livrer au Comité: mais le rusé compère trouva moyen de s'évader. Toutefois, apprenant ensuite que tout le pays était en danger par sa faute, il vint se présenter au Comité, accompagné de son père et du chef de la nation, avoua sa faute et fut pendu. De cette manière la colère des blancs fut apaisée. Mais il fallait encore restituer les chevaux volés par les sauvages. Les chefs du comité vont trouver le R. P. Grassi, Supérieur de la Mission, et se consultent avec lui sur ce qu'il y avait à faire. Le Père fait venir les chefs des sauvages, qui s'offrent à parcourir le pays avec les membres du Comité pour reconnaître et faire restituer les chevaux dérobés aux blancs; ce qui fut exécuté. Ainsi, grâce à la protection de St Joseph et à l'industrie du P. Grassi, la Mission fut délivrée du danger qui la menaçait. —— Aux Cœurs-d'Alêne, d'où je vous écris, le 8 du mois de Mai dernier, le feu prit pendant la nuit à notre maison de bois, faute d'avoir bien couvert le feu de la cuisine. Celui qui dormait tout près de là, réveillé par la fumée qui le suffoquait, se lève et court donner l'alarme. On s'empresse d'aller réveiller le R. P. Supérieur; mais, comme il a le sommeil très-dur, il fallut que le P. *Caruana*, aidé par les sauvages, enfonçât à coups de hache la porte de sa chambre, le saisit sans lui rien dire et le traînât hors de la maison. On ne put qu'à grand peine sauver les personnes et quelques misérables objets. Les sauvages voulaient se jeter au milieu des flammes et arracher à l'incendie nos autres meubles; mais le R. P. Supérieur le leur défendit, ne voulant point les exposer au danger d'être victimes de leur dévoûment. Les maisons voisines commençaient aussi à brûler; heureusement, des femmes, montées sur les toits, parvinrent à éteindre le feu qui s'y déclara par trois fois. L'église, toute en bois comme la maison dont elle n'est éloignée que de plusieurs pas, fut bientôt enveloppée de fumée et menacée par l'incendie. On brise la porte, pour mettre en lieu sûr le *Très-Saint Sacrement* et un beau tableau du Sacré-Cœur de Jésus qui surmonte le maître-autel. Six hommes vigoureux essaient de détacher ce tableau; mais tous leurs efforts sont inutiles. "Laissons-le, dit à la fin le Père, à la garde de son église." Dieu bénit cette confiance; car, par une protection toute spéciale, contre toutes les prévisions, l'église est restée intacte. —— Après cet incendie, nos Pères et Frères se trouvèrent sans aucun meuble, et, qui plus est, sans un morceau de pain. Les sauvages leur fournirent ce qu'ils pouvaient dans leur pauvreté; et les Missions de *Colvil*, de St Ignace et de St Pierre, en apprenant la fatale catastrophe, s'empressèrent d'envoyer les choses dont le besoin était plus urgent; et ce qu'elles-mêmes purent retrancher de leur nécessaire. —— A *Colvil*, le P. *Menetrey*, appelé pour un moribond à une distance de 50 milles, s'y rendait sur un cheval fougueux. En descendant une montagne, le cheval bronche, tombe et roule sur le chemin. Le pauvre Père dans sa chute, eut le pouce droit disloqué et la main rudement écorchée. Les sauvages voulurent le guérir; mais le seul résultat de leurs efforts fut d'augmenter tout à la fois l'inflammation et la douleur. Le Père envoya alors un jeune homme chercher le P. *Gazzoli*, excellent chirurgien, qui réussit à remettre le pouce à sa place.

Voilà, mon R. Père, les charmes et les délices des Montagnes Rocheuses. Mais au milieu de tous ces accidents, plus fréquents cette année que jamais, nous avons eu la consolation de voir se manifester la vive affection des pauvres sauvages pour leurs Pères Missionnaires...

Giorda S. J.

République de l'Equateur. — Lettre du P. Profeta aux Scolastiques de Laval

Quito, le 5 Novembre 1864. — Vous me demandez quelques détails sur notre Mission : je vais essayer de vous satisfaire de mon mieux. — Parlons d'abord du collége que nous possédons à Quito. C'est celui qu'avaient fondé nos anciens Pères, sous le nom de *collége de St Grégoire*, et qui a été en partie rendu à la Compagnie, il y a 13 ans. Représentez-vous un vaste édifice, de forme carrée, très-solide et bien bâti. Nous n'en occupons jusqu'à présent qu'une toute petite partie qui n'est certainement pas suffisante pour les besoins du pensionnat. Le reste forme d'un côté une caserne dont les soldats nous dérangent beaucoup par leurs cris et leurs exercices militaires ; et de l'autre les classes de l'université où une multitude de jeunes gens accourent de tous côtés pour étudier la grammaire, la philosophie, le droit, la médecine, la chirurgie, la botanique etc. etc. Ce simple aperçu peut vous donner une idée de la grandeur des bâtiments. Vous savez qu'anciennement la Province de Quito était une des plus florissantes de la Compagnie dans cette partie du monde. Outre le collége de St Grégoire et l'église dont je vous parlerai bientôt, elle possédait encore ici le pensionnat dit de St Louis roi de France, situé en face du 1er ; et dans les provinces, 10 autres colléges très-bien fournis de sujets et de revenus, savoir à *Riobamba, Ibarra, Loxa, Cuenca, Guayaquil, Popayan, Panama* etc. Le nombre total des Jésuites dans la province dépassait 200, et sur ce nombre une grande partie étaient occupés dans la seule ville de Quito. — Aujourd'hui nous n'avons au collége de Quito que 8 Pères, 3 Scolastiques, 4 Frères coadjuteurs et 5 novices. Un autre collége, comprenant pensionnat et externat, a été commencé à Guayaquil avec 6 Pères, 3 Scolastiques et 4 Frères coadjuteurs. Enfin un 3e Collége a été ouvert à *Riobamba*, où il y a 3 Pères, 3 Scolastiques et un Frère coadjuteur ; il comprend les classes de 5e, 4e, 3e philosophie et théologie. A *Cuença* est le noviciat avec 16 novices et 3 Pères. — Revenons maintenant à notre collége St Grégoire de Quito. Les élèves, internes et externes, sont au nombre de 140 environ. Nous y avons toutes les classes de grammaire, de philosophie et de théologie. La Rhétorique et les humanités seules font défaut jusqu'ici. Parmi les langues vivantes, on y enseigne le français et l'anglais. Vous me demanderez peut-être comment un si petit nombre de Pères peut suffire à tant de classes, de cours et d'accessoires. Que voulez-vous ? nous ne sommes pas ici comme dans un collége d'Europe à qui rien ne manque. Chacun s'en tire du mieux qu'il peut. Deux Scolastiques et un Père s'occupent des 3 classes de grammaire ; un autre Père fait le cours de physique et de mathématiques ; un 3e, le cours de philosophie, 2e et 3e année ; et enfin le dernier est chargé des classes de dogme et de morale. La chaire de philosophie est occupée par un docteur séculier et celle de droit-canon par un abbé Italien, compagnon du délégat apostolique Mgr *Tavani*. Le R. Père Recteur s'est chargé de l'enseignement du français et le professeur de théologie fait le cours d'anglais. L'année prochaine, si la Providence envoie à notre aide d'autres Pères d'Europe, nous espérons pouvoir nous passer des professeurs séculiers. — Vous trouverez sans doute le nombre de nos élèves bien restreint. Nous n'admettons que ceux qui fréquentent les Sacrements et cela suffit pour en éloigner plusieurs qui trouvent plus commode d'aller faire leurs classes à l'université publique : nous les regrettons peu. Nos pensionnaires sont au nombre de 55, parmi lesquels beaucoup sont Granadins et se distinguent par leur bonne conduite. Leur réglement est à peu près celui des colléges d'Europe : 2h ½ de récréation par jour, promenade le jeudi et sortie deux fois par mois. Malheureusement ils sont très à l'étroit dans les bâtiments qui nous ont été cédés jusqu'ici. On nous a bien donné, il est vrai, un autre corps de logis pour nous agrandir, mais comme il menace ruine, il ne peut servir ni pour y établir les élèves ni pour y loger les Pères. Par suite de cet état de choses, nos enfants ont un peu à souffrir : nous n'avons à leur donner ni un bon jardin ni une grande cour où ils puissent prendre leurs ébats et se livrer aux exercices de gymnastique. Cela n'empêche pas néanmoins que le collége ne marche d'une manière satisfaisante. — Les examens publics et privés que les pensionnaires et les externes

ont subis à la fin de cette année ont bien réussi, et tous, nous en avons été contents. Tous les mois, ils ont des espèces de menstruales, et chaque semaine une sabbatine. Vers la fin du mois de juin dernier, pour la clôture des classes, nos élèves ont présenté une tragédie intitulée *La prise d'Antioche par les chrétiens*. Les costumes étaient vraiment magnifiques, car ils avaient été travaillés par les premières familles de Quito; les enfants s'acquittèrent très-bien de leurs rôles, et tout le monde sortit enchanté de la séance. — Cette année nous avons élevé dans notre collège un observatoire de météorologie. Les habitants de Quito en sont très-contents, car il va tous les jours de mieux en mieux, et sur ce plateau si élevé ce n'est pas la matière qui manque aux observations. Nous n'avons cependant que très-peu d'instruments. Il nous faudrait un cabinet de physique, car jusqu'ici nous avons été réduits à enseigner la physique expérimentale seulement en théorie. M. le Président de la République s'était bien proposé d'acheter des instruments de physique à Paris, mais les affaires politiques l'en ont empêché... Notre Président actuel, M. *Gabriel Garcia Moreno*, dont je viens de vous parler, est très-bien disposé en faveur de la religion; ce qui le prouve, c'est le zèle qu'il fait paraître pour la réforme des mœurs et la protection qu'il accorde aux Ordres religieux. Il a demandé à l'Italie des Pères Dominicains et Augustins qui déjà sont installés ici et travaillent de toutes leurs forces à la plus grande gloire de Dieu. Il a demandé aussi la Compagnie, afin que la République eût de véritables instructeurs de la jeunesse. Enfin il a beaucoup travaillé à introduire la discipline dans les écoles publiques, la police dans la ville et le bon ordre partout. Une telle conduite n'est pas sans mérite, alors que ce petit état se voit entouré et menacé de tous côtés par de furieux ennemis de notre Ste Religion. — Mais revenons à Quito, et parlons de l'église de nos anciens Pères qui nous a été rendue en même temps que le collège. C'est la plus belle de la ville; elle ne serait déplacée dans aucune de nos grandes cités d'Europe, tant pour la beauté et la symétrie des détails que pour la majesté de l'ensemble. La façade est du travail le plus exquis; les piliers, d'ordre corinthien, ont 30 pieds de haut et chacun d'eux est taillé d'un seul bloc de pierre blanche. L'intérieur est construit sur le modèle du Jésus de Rome et orné de sculptures fort remarquables. Dans une des anciennes chapelles nous avons élevé un autel au *Lys de Quito*, la Bienheureuse Marie-Anne de Jésus, dont le corps repose dans l'église même. Cette chapelle est dit-on, la plus splendide de toutes celles que jusqu'ici on a vues à Quito. L'église a 3 nefs avec des autels dans les bas-côtés. Tous les dimanches et les jours de fête on y prêche avec grande affluence de peuple; on y confesse aussi beaucoup et le seul P. *Silva* qui est en même temps ministre de la maison, préfet d'église, etc. confesse fréquemment jusqu'à 500 personnes. Je ne dis rien du R. Père Supérieur de la Mission, du R. Père Recteur et du P. *Borda*, qui, malgré leurs autres occupations, entendent aussi beaucoup de confessions. Deux congrégations sont établies dans notre église, celle de la Bse Marie-Anne de Jésus et celle des filles de Marie. Pendant le carême on y donne des retraites au peuple, sans préjudice des missions que nous prêchons dans les villes et villages voisins. — Deux mots maintenant sur la ville même. Elle est bâtie d'une manière assez irrégulière, à l'Est du volcan *Pichincha*. Lorsque je suis arrivé ici, les rues étaient horribles, tortueuses et construites sans ordre; à présent, grâce aux soins de M. le Président, presque toutes ont été arrangées. La ville s'embellit tous les jours, soit par les nouvelles constructions, soit par les réparations faites aux anciennes. Les maisons n'ont ordinairement que deux étages, de peur que le tremblement de terre, si fréquent ici, ne les renverse. Une maison à trois étages est une merveille pour les habitants de Quito. Les voies de communication pour aller d'un lieu à un autre, jusqu'à présent sont impraticables, si l'on en excepte quelques-unes réparées et entretenues par les soins de notre Président de la République. Ici point de chemins de fer, point de voitures, point de charrettes; on voyage à cheval ou à pied. — Aussi les pauvres Européens qui viennent dans ce pays, n'étant pas accoutumés à de semblables routes et ne sachant

pas aller à cheval, sont bien à plaindre. J'ai déjà parcouru presque toute la République de l'Equateur et j'ai pu me convaincre que les chemins sont tous plus détestables les uns que les autres. Ce mauvais état des routes fut pour nous la cause de maintes fatigues et de maints dangers durant la guerre de *Guaspud*, que soutint à la fin de 1863 notre République contre le général Granadin *Mosquera*. — (Le reste de la lettre du P. Profeta est consacré au récit de cette petite guerre, dans laquelle il servit d'aumônier, avec les PP. Silva, Gomez et Boro. Après la défaite des troupes Equatoriennes, tous les quatre tombèrent aux mains de Mosquera, fougueux ennemi de l'Eglise et de la Compagnie, et ne durent qu'à des circonstances providentielles de sauver leur tête du danger qui la menaçait. — Ces faits ont été racontés sommairement dans nos Lettres du mois de Juin dernier. C'est pourquoi nous nous abstenons de les reproduire ici.)

Chine — *Mission du Kiang-nan* — *Extrait d'une lettre du P. Gandar à un Scolastique de Laval.* — *Chang-hai, 13 Août 1864.* . . . . . Vous connaissez déjà sans doute la bonne nouvelle de la prise de *Nan-kin* sur les Rebelles. *Tien-Wang*, l'empereur-Compétiteur, l'homme de paille des *Taepings*, s'était installé dans cette ville depuis onze ans, comme dans sa capitale. Les Impériaux vinrent en faire le siège, il y a plusieurs années; mais ne pouvant réussir à forcer les retranchements, ils se jetèrent sur les villes des provinces occupées par les Rebelles, et grâce au secours et aux exemples des corps franco et anglo-Chinois ils chassèrent les brigands de tout le pays. Néanmoins *Nan-kin*, qui se trouve dans notre Mission, leur servait toujours de place-forte et de repaire. Après la prise de *Tchang-tcheou-fou*, il y a deux mois, les troupes impériales vinrent les attaquer dans leur capitale, et au bout de quelques semaines de lutte, elles parvinrent à faire une brèche qui leur ouvrit l'entrée de la ville. Voici quelques détails que je traduis du journal anglais de *Chang-hai*, *the North-China-Daily-news*: " La muraille, à l'endroit où la mine a fait explosion, a 60 pieds de haut et 40 pieds de large, et on dit que l'on s'est servi pour la faire sauter de 68000 livres de poudre. L'endroit choisi est le même qu'avaient attaqué les Rebelles à l'époque où *Nan-kin* tomba en leur pouvoir. Les Impériaux disent qu'ils ont eu 5000 hommes tués ou blessés sur ce point. Quand les troupes eurent dépassé la muraille, elles se précipitèrent sur le palais de *Tien-Wang* qui était à une distance d'environ 4 milles de la brèche. Ce palais était entouré d'une muraille d'environ 25 à 30 pieds de haut, sans embrasures. La seule difficulté qu'éprouvèrent les assiégeants, fut à la porte d'entrée, où ils firent, s'il faut les en croire, des pertes immenses. Plusieurs des femmes de *Tien-Wang* étaient pendues aux arbres du jardin; on trouva aussi le cadavre de l'empereur, qui, dit-on, se donna la mort en avalant une feuille d'or. On le jeta dans un petit jardin situé derrière les appartements impériaux, où il gît encore. Alors l'œuvre de destruction commença. La ville était un vrai désert dépourvu d'habitants. Diverses troupes de pillards qui la parcoururent en tous sens n'y trouvèrent aucun article de valeur. A peine y avait-il du riz. Les rues dans plusieurs endroits étaient encombrées de morts et de mourants. Le palais était orné avec profusion, et bien qu'il ait été brûlé le lendemain de la prise de la ville, il reste encore assez de traces de sa magnificence pour qu'on puisse s'en faire une idée. On trouva aussi les sceaux impériaux, au nombre de trois, et on les remit au Vice-roi des deux *Kiang*, *Tseng-kou-fan*. L'un de ces sceaux est en or massif, du poids d'environ 30 livres. Pendant ce temps, *Chung-Wang*, le prince fidèle, qui s'était échappé avec le fils de *Tien-Wang*, fut pris par quelques paysans à plusieurs milles de la ville et ramené en triomphe à *Nankin* où l'attend sa sentence. Quant au jeune prince, il a pu s'échapper, grâce, dit-on, au dévouement de *Chung-Wang* qui lui offrit son cheval. — Une Commission de visiteurs anglais a été envoyée à *Nankin* par la société royale

Asiatique, pour voir quel espoir de succès peuvent fonder les commerçants qui iraient, aux termes du traité, s'installer dans cette ville. Voici le compte rendu de M. Alabaster : La cité tartare a plus l'apparence d'un fourré que d'une ville. Les maisons et les murs sont rasés. Ce serait un magnifique parcours de chasse. Une belle route conduit à travers des monceaux de ruines aux habitations des officiers des Rebelles, seules constructions un peu convenables que ceux-ci eussent élevées. On voit encore dans ce quartier quelques maisons debout, mais toutes dégradées. Une partie des dégâts vient sans doute de la prise et reprise de la ville par les Impériaux; mais la plus grande partie est évidemment l'œuvre des *Taepings* eux-mêmes, qui, pour bâtir un palais fortifié à leur empereur, ont renversé indistinctement murs et maisons. Les Impériaux, en entrant dans la ville, furent si dégoûtés de son aspect, qu'ils détruisirent le peu de maisons qui restaient, pour rebâtir Nankin tout à neuf. M. Alabaster parcourant à cheval la principale rue, fit lever un faisan; et le préfet venant pour prendre possession de cette cité, a été incapable de trouver une maison pour s'y installer. Les Rebelles n'ont pas même eu la pensée d'élever quelques habitations. Durant 11 ans qu'ils ont occupé Nankin, ils n'ont fait que détruire. Ils ont converti cette fameuse cité avec ses larges rues et ses magnifiques places en un affreux désert." Voilà un échantillon de la manière dont se fait la guerre dans ce pays.— A la date du 2 Août, on apprend que *Chung-Wang* a été décapité à Nankin. On dit qu'il n'a point été torturé avant l'exécution. Il s'est montré fort courageux jusqu'à la fin et s'est obstiné à ne point obéir aux officiers qui étaient présents. Il a nié qu'il eût eu aucun rapport avec les Rebelles de *Hou-Chow*. — Vous voyez par ce dernier mot que tout n'est pas encore fini avec les Rebelles. On parle de bandes de 5 à 600.000 hommes dans les provinces du midi. Quoi qu'il en doive arriver plus tard, dans ce moment nous sommes tranquilles, pouvant parcourir en toute sécurité notre immense Mission. Un magnifique champ se trouve ainsi ouvert au zèle des Missionnaires....— Les Anglais vont devenir nos voisins à *Zo-sè*; ils ont choisi une montagne située à 2 Kilomètres de la nôtre pour y construire une école d'artillerie; les plaines qui l'entourent leur serviront de champ de manœuvres.

Gordon s'est déjà installé dans sa nouvelle propriété et a fait au P. *Léveillé*, qui est toujours à *Zo-sè*, une visite de bon voisinage. Les Anglais, sur la demande du *Fou-tai*, vont former des officiers indigènes pour l'artillerie, et même pour l'infanterie; ces officiers, connaissant les manœuvres européennes, seront chargés plus tard de les apprendre aux Impériaux, et dans quelques années toutes les troupes chinoises auront subi une transformation radicale.

Extrait d'une lettre du P. Royer ——— *Chang-hai, 15 Octobre 1864*.... A quoi pourrais-je comparer les ravages que les Rebelles ou *Zammos* ont fait autour de nous? Pillage, meurtres, incendies, rien en Europe ne peut vous donner l'idée d'une telle dévastation. Notre province seule a plus des deux tiers des maisons brûlées, par conséquent trente millions d'habitants sont sans abri! Pour mon compte, j'ai vu dans mon district, il y a dix-huit mois, avant ma maladie, des villes de deux cent mille âmes, de cent mille âmes, de cinquante mille, de petits bourgs de trois à vingt mille habitants, à peu près ruinés de fond en comble, ne présentant plus à l'œil que des débris et des bois embrasés. Je n'en finirais pas si je voulais vous citer tous les noms de ces villes et bourgades. ...Il y a six semaines, un lieutenant de vaisseau revenait de Nan-kin, ville de deux millions d'âmes. "Je n'y ai plus vu de maisons dans l'enceinte des remparts, nous dit-il. L'intérieur de la ville embrasse une étendue de 5 à 6 lieues; j'étais sur une terrasse d'où l'on domine le pays: eh bien! de quelque côté que je portais les yeux, je n'apercevais que ruines!" — Les pertes sont incalculables. Celles de la Mission même, si on y comprend les fortunes de nos familles chrétiennes, dépassent certainement plusieurs millions. Nous avons eu plusieurs centaines d'églises, de maisons d'écoles, de maisons des Pères, complètement brûlées.. Les autres, en partie brûlées, en partie détruites,

toutes ont eu à subir quelque dommage. — Hier, le commandant du corps Franco-Chinois me disait : "Mon Père, je viens de parcourir une grande partie de la province : j'ai vu Tsin-pou, Kadin, San-kan, Kouen-Cé, Ta-tsan, Sou-tseu, Tsan-zo, Wousi etc, ce ne sont plus que des ruines. A Sou-tseu seulement, vous retrouverez un tiers environ des maisons ; non seulement les villes, mais une quantité de bourgs, de villages, ont disparu, on ne retrouve que des pans de murailles, des briques, au milieu des herbes. - Le peuple commence à rentrer ; que de malheureux sans abri, sans nourriture ! ils élèvent de tous côtés des maisons en paille qui ressemblent à de vraies huttes à chiens ! Je distribuai toutes les sapèques que j'avais, mais mon cœur se fendait de voir tant de milliers de malheureux à qui je ne pouvais donner des secours. — Voilà un aperçu des pertes matérielles qui ne sont rien encore en comparaison des pertes morales ! Par suite de tant de destructions (je ne parle pas des païens), nos chrétiens qui forment la proportion de 1 sur 1000, entassés dans quelques maisons, exilés, sans abri, sans nourriture, les uns durant trois mois, les autres plus d'un an, d'autres depuis quatre ans, et ceux de Nan-kin depuis près de douze ans ! nos chrétiens, dis-je, ont été décimés par la maladie, la faim, la démoralisation, les peines de toutes sortes : dans les deux années dernières, nous en avons perdu de dix à quinze mille. Les Missionnaires, eux aussi, ont ressenti le contre-coup de tant de misères : voulant relever le moral des chrétiens, aider et soulager les maux du corps et de l'âme, plusieurs sont morts victimes de leur dévouement ; deux ont péri sous le fer des Rebelles ; l'un (le P. Massa), au milieu des orphelins de la Ste Enfance, l'autre (le R.P. Vuillaume), au milieu de son district ; d'autres ont eu le choléra, la dyssenterie, le typhus, au milieu des chrétiens atteints de ces fléaux. Ces dernières années marqueront tristement dans les Annales de notre Mission. — Elles marqueraient d'une manière bien plus funeste encore dans l'histoire du Céleste Empire, si l'on pouvait connaître tous les horribles détails de la guerre que nous venons de traverser. Durant plusieurs mois de l'année 1863, et le 1er mois de 1864, avant la prise de Sou-tcheou, Tchang-tcheou-fou et Nankin, trois des principales villes de notre province, la contrée était si malheureuse, que chez les Rebelles assiégés, chez les assiégeants et parmi le simple peuple, dans les villes de Wousi, de Tsan-tseu, de Nankin et autres, on a mangé de la chair humaine, non pas une fois, mais durant plusieurs mois ; non en cachette, mais publiquement. Il y a eu boucherie de chair humaine ! ouverte, publiée... on tuait selon les besoins ! on ne laissait plus les moribonds mourir de mort naturelle ! d'autres fois on dévorait les cadavres... la chair de cadavre se vendait 60 sapèques la livre (environ 6 sous) ; la chair d'homme tué, 160 sapèques ! celle de femme, plus délicate, disait-on, 170 sapèques. Je frémis d'horreur en vous écrivant ces choses, et ma plume se refuse à aller plus loin... Oh ! que l'on comprend bien ici, en face de ces abominations, la grâce inestimable que Dieu nous a faite, à nous Européens, en nous tirant de la barbarie par le don de la Foi ! Mais au moins, me direz-vous, cet assemblage inouï de calamités n'a-t-il pas ouvert les yeux à vos païens et avancé leur conversion ! Hélas ! bien petit est le nombre de ceux qui ont profité du châtiment ; ce sont les âmes simples et les cœurs droits, et ils sont rares, ici comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs ; les autres, aveugles endurcis, n'ont pas reconnu la main qui les frappe. La destruction totale de leur fortune, le choléra, le typhus, la famine, la guerre civile, l'anthropophagie, rien n'a été capable de les tirer de leurs superstitions diaboliques ou de les arracher à leurs vices enracinés. — Les deux tiers au moins des pagodes ont été brûlées. C'est le plus grand bien qu'aient opéré les Zammos. Ils avaient épargné les églises jusque dans les deux dernières années. Ce n'est qu'à partir du moment où les Européens se sont tournés contre eux, qu'ils se sont mis à brûler les églises, pour se venger du secours que l'on donnait aux troupes régulières de l'empereur

Extrait d'une lettre du F. Bernard au P. Basuiau — Tom-ka-dou, 15 juillet 1864. — Je veux vous dire quelques mots, mon R. Père, d'une œuvre déjà connue de vous, que nous avons fondée, ou plutôt que St Joseph a fondée à Tom-ka-dou, pour les malades du dehors. J'espère qu'avec la grâce de Dieu et le secours si puissant de St Joseph qui en est l'auteur, elle prendra de grands développements et contribuera beaucoup à faire connaître et embrasser la religion à Chang-hai et dans les environs. Le 29 Juin, fête des bienheureux Apôtres St Pierre et St Paul, a été le jour où nous avons ouvert notre pharmacie. J'ai éprouvé un sensible plaisir en apprenant que l'ouverture en aurait lieu dans le mois du Sacré-Cœur de Jésus; car au milieu des répugnances qu'éprouve notre pauvre nature dans le pansement des plaies, ulcères etc. on ne saurait trop recourir au Sacré-Cœur de notre bon Maître. Cinq médecins chinois se sont offerts pour m'aider dans cette œuvre de charité. Le P. Nicolas Massa, ministre par intérim à Tom-ka-dou, a fait poser des affiches sur le mur extérieur, afin d'en donner connaissance au public. Ces affiches portent qu'on ne recevra les malades que le 3, le 6, le 9, le 13... de la lune, c'est-à-dire toutes les fois qu'il se rencontre un 3, un 6 ou un 9 dans le quantième (usage particulier aux médecins chinois), et dans la matinée seulement, par la raison que le R. Père Supérieur, me voyant déjà si accablé d'ouvrage, désire que j'y consacre le moins de temps possible; malgré cela, on ne renvoie pas ceux qui se présentent les autres jours. J'ai déjà eu pour mon compte 160 visites environ, je ne sais au juste combien en ont eu les médecins chinois. Une maladie qui est très-commune en Chine et pour laquelle les médecins du pays n'ont pas beaucoup de remèdes, c'est l'œdème ou enflure des jambes et des pieds. Ce sont, je crois, de vraies hydropisies des parties inférieures. Lorsque les Chinois font l'acupuncture (c'est, je crois, leur unique remède) il en sort une quantité d'eau considérable, parfois mêlée de sang. L'enflure diminue alors pour un temps, puis revient peu après. Cependant, comme les malades désirent beaucoup qu'on leur fasse l'acupuncture et qu'ils la demandent très-souvent, il est important que les premiers Frères coadjuteurs qui doivent venir en Chine apprennent en France la manière de la pratiquer, car les Chinois la font d'une manière trop cruelle et il arrive assez souvent des accidents. Si les Frères infirmiers de nos maisons connaissent d'autres remèdes plus efficaces, ils me rendraient service en me les indiquant. Vous savez, mon R. Père, que je compte sur St Joseph pour les frais de cette belle œuvre, puisque c'est lui qui en est le fondateur, le protecteur et le médecin principal. Si donc des âmes pieuses, poussées par ce grand Saint, désiraient faire quelques bonnes œuvres, et qu'elles se servissent pour cela de votre intermédiaire, vous voudrez bien, je pense, ne pas nous oublier; je crois qu'elles feront une œuvre bien agréable à St Joseph et qu'il les en récompensera largement.

Bernard S.J.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau — Ile de Tsum-ming, 16 Juin 1864.

... Dans un petit centre, une de nos bonnes vierges tenait une école de filles; c'était l'an passé: on vint lui parler d'une vieille païenne malade et sur le point de mourir, faute de secours. Son bon cœur lui donne du courage, elle va hardiment chez la famille indiquée et entre dans la petite cabane de la vieille malade. C'était à soulever le cœur: le lit était plein d'ordures, le corps de cette pauvre vieille tombait en putréfaction; les yeux fermés, la tête enfoncée dans le lit et tournée vers la muraille, elle n'attendait que la mort. D'une voix compatissante notre courageuse vierge invite la païenne à se retourner et tout doucement lui découvrant la tête, lui dit: "Vieille tante, vous souffrez beaucoup dans cet état; si vous le voulez, je vais vous nettoyer et vous changer". — La malade surprise se retourne et commence à pleurer, puis raconte à la vierge les indignes traitements de ses fils et de ses brus, lui dit que désespérée elle avait cherché à se noyer et à se pendre, mais que la force

lui manquant, elle espérait mourir d'épuisement. La conversation avait été entendue; les brus s'impatientent et chassent notre vierge, qui sort en disant de bonnes paroles: le lendemain elle revient avec quelques linges et demande des nouvelles de la vieille. On lui retire le petit pont, qui, à Tsum-ming, est le seul passage pour entrer dans l'intérieur des habitations (chaque maison est enfermée dans un enceinte double: au dehors une haie, et en dedans de la haie un large fossé toujours plein d'eau). Sans se décourager, la vierge prie de remettre le pont en place et montre le linge qu'elle apporte: Cette vue décide à lui donner passage; elle entre donc, supplie en grâce les brus de faire chauffer de l'eau, puis elle lave la malade des pieds à la tête, change son linge et met l'ordre et la propreté dans toute la cabane. Le cœur de la vieille fut touché de ces bons soins et prit en grande affection notre bonne vierge; elle écouta tout ce qu'on lui disait de Dieu, de son âme, du bonheur du Ciel. Chaque jour, durant une semaine, la visite fut continuée ainsi que les soins, et le dernier jour, voyant que la malade allait mourir, notre sainte fille la baptisa. Vous croyez sans doute que le reste de la famille va se convertir? pas du tout; les fils dirent à la vierge: "puisque tu l'as baptisée, nous ne dépenserons pas une sapèque pour sa bière et ses obsèques; ce n'est plus notre mère". Notre charitable vierge fut en conséquence obligée de faire une quête dans le voisinage pour couvrir les frais de sépulture de cette pauvre vieille; ell s'en acquitta sans trop de peine, bienheureuse à ce prix d'avoir pu sauver une âme. — *Nouvelle Superstition*. — Voici une pratique bien singulière: vous l'approuverez ou la condamnerez comme bon vous semblera. Elle consiste à faire une croix sur les grains qu'on sèche au soleil. Depuis deux ans, dans le haut de l'île, cet usage devient presque général. — Et dans quel but me direz-vous? le voici. Nos braves païens sont voleurs et le diable l'est bien un peu aussi, je pense; or les plus vilains soupçons planent contre lui et les neuf dixièmes des vols lui sont attribués. Je ne veux point ici prendre sa défense, mais exposer ce que païens et chrétiens disent et croient à son sujet. Presque partout il y a des hommes ou des femmes en commerce avec lui. Ils vivent comme mari et femme; le démon va à la maraude et apporte à la maison tout ce qui est nécessaire au ménage, en sorte que d'ordinaire cette famille s'enrichit. Malheur à la pauvre victime de cet impur démon, si elle cherchait à lui résister et faire divorce! Une seule voie reste d'ordinaire, c'est de se déclarer sorcier ou sorcière pour le service du public: encore la santé ne peut-elle résister longtemps à l'action malfaisante du diable, soit qu'il vienne comme *démon familier*, soit qu'il s'empare des sens de ces illuminés sorciers. Or le moyen que prenaient jadis nos païens pour se garder de l'incommode voisinage des démons familiers, c'était de mettre une lampe chinoise sur le coin des paillassons où les grains séchaient au soleil. Ce petit système de lampe ressemble assez bien à un fauteuil ou chaise de nuit: vous conviendrez avec moi que cette superstition est bien singulière: c'est pourtant la vérité. La vue de cette chaise-lampe donnait l'épouvante au diable voleur, et pas un grain ne passait chez les voisins. Les chrétiens, eux, ne prennent aucune précaution et rien ne leur manque; leur parle-t-on des démons: "le signe de croix nous délivre de tout", disent-ils. Peu à peu cette doctrine de l'efficacité du signe de croix s'est répandue; et sans penser le moins du monde à se faire chrétiens, une foule de gens de la campagne ont essayé du signe de croix comme épouvantail du diable voleur. Il paraît que la chose a réussi dans le haut de l'île, car je vois neuf familles sur dix pratiquer cet usage. Je laisse à nos docteurs d'Europe le soin de décider s'il y a là de la superstition, ou si nous n'y devons pas plutôt reconnaître une fois de plus la vertu infaillible du signe de la Croix, même dans les mains de ses ennemis.

Conversion d'un Bachelier. — Dieu se sert souvent des épreuves et des malheurs publics pour le salut de ses élus. En voici un exemple. — L'an passé, un Bachelier païen, réfugié dans la ville de Tsum-ming,

à cause de l'invasion des Rebelles dans son pays, se vit réduit à la dernière pauvreté. Un fumeur et vendeur d'opium lui offrit de le loger et nourrir avec son jeune enfant, âgé de 8 ans, à condition qu'il se prêterait de bonne grâce à tout ce qui tient du commerce de l'opium. Notre bachelier accepta, et dès lors il employa une partie de son temps à enseigner les lettres aux enfants des familles voisines; l'autre, à servir les fumeurs. Cependant il rougissait de cet état d'humiliation. La Providence permit qu'un chrétien vint un jour à l'opiomerie; la conversation s'engagea et le bachelier demanda en grâce à me parler. J'étais alors pour affaires à notre église de la ville; il s'empressa de venir, me disant que, exhorté autrefois par des chrétiens de son pays, il avait résisté à la grâce, mais que puni de Dieu, il était maintenant décidé à suivre la sainte Religion: "Après avoir tant souffert, dit-"il, si Dieu me reçoit au nombre de ses enfants, je compterai toutes mes peines pour rien, et si je meurs le lende-"main de mon baptême, ce sera avec la plus grande joie et sans regret de la vie". De si bonnes dispositions me surprirent beaucoup et ne me réjouirent pas moins. Je le confiai à un de nos plus savants et fervents catéchistes. Deux mois durant, il étudia nos livres de religion, puis pour l'éprouver, je lui donnai de tout petits enfants à instruire. Il s'en acquitta bien. Survint la retraite de mes maîtres et administrateurs: il fut un modèle pour tous. Depuis ce temps ses bonnes dispositions ont toujours continué. Il aime surtout à faire le chemin de la croix, les douleurs de Notre Seigneur, sont comprises de cet homme qui, lui aussi, a passé par le creuset des souffrances. Il est encore en ce moment chargé d'une école de petits enfants et tous font son éloge. La vie qu'il mène est sous un rapport plus dure que dans l'opiomerie: obligé de laver lui-même son linge, cuire son riz etc., et n'ayant que juste de quoi se nourrir; malgré cela, il ne cesse de remercier Dieu. Je pense que nous pourrons le baptiser bientôt. Espérons que de retour dans son pays, il sera d'un grand secours pour la conversion des païens; son fils est d'une capacité remarquable: c'est une espérance de plus pour l'avenir.

Demi-conversions. —— Il n'y a qu'un vrai motif de foi, c'est Dieu, Dieu connu, espéré, aimé. Oh! qu'il est difficile à nos Chinois, tout argent et tout chair, de saisir ce point centre de notre sainte Religion! les motifs les plus ridicules, les plus disparates, nous amènent chaque jour des païens de toute qualité. L'un voyant que nous faisons des bonnes œuvres, veut être chrétien, pensant qu'il sera vêtu, logé, nourri sans rien faire, ou tout au moins qu'il aura bonne part aux aumônes. Tel autre, pris en faute et menacé d'un procès, veut être chrétien à tout prix, dans l'espoir d'être aidé et délivré de son procès. C'est qu'en effet, malgré les temps mauvais que nous traversons, on n'ose pas trop s'attaquer aux chrétiens par des procès, et qu'un mot des Missionnaires a fréquemment suffi pour absoudre des innocents accusés. Une dispute, une division de biens à faire, un marché qui n'est pas clair, en voilà assez pour amener nos Tsum minois dans nos églises: c'est qu'ils ont vu que les Missionnaires, aidés des administrateurs, arrangent à l'amiable, sans recevoir une sapèque de <u>boni</u>, tous les petits différends qui surgissent entre chrétiens, tandis que, entre païens, un rien fait boule de neige et ruine souvent deux familles. Ils veulent donc à toute force être chrétiens; mais bien entendu à cause de la chicane commencée qui menace de devenir un gouffre où toute leur fortune ira s'engloutir. Il y a des motifs un peu plus voisins de la foi: le démon montre les dents et vexe par trop ses victimes; de dépit elles viennent se réfugier dans nos églises. Souvent alors le démon plus rusé qu'eux fait semblant de les laisser tranquilles, et eux se croyant hors de tout danger, oublient Dieu et sa Religion en quittant le seuil de nos chapelles. — L'autre jour, un beau monsieur païen vint à moi d'un air très-empressé, me fit 4 salutations des plus profondes, et tirant de sa manche le fameux *Tsao-kien-ba*, (c'est ici le dieu du foyer domestique, le seul presque qui soit universellement logé dans les maisons), il me pria

de le recevoir, comme marque sincère de sa conversion à la sainte Religion du Seigneur du Ciel. Je me gardai bien de le croire sur parole, et lui objectai que pour sûr il y avait quelque procès qui le talonnait. Là dessus nouvelles prostrations, avec des serments capables de convaincre un vieux Missionnaire; à cela il joignait des soupirs et des larmes. Que faire? on le reçut pour quelques jours. Par une heureuse rencontre, ceux qui lui intentaient procès, sachant qu'il s'était entendu avec nous, au lieu de le poursuivre furent épouvantés et s'offrirent à tout finir à l'amiable. Notre cher et si fervent catéchumène, une fois libre de ses craintes, n'eut garde de tenir ses belles promesses; à son premier passage devant un marchand de Tsao-Kien-bà, il en acheta un tout neuf. Quelques chrétiens lui faisant des observations un peu dures à ce sujet: "moi, dit-il, je n'y tiens pas à ce Tsao-Kien-bà. C'est ma femme qui en veut un absolument." A coup sûr, il ne reparaîtra plus parmi nous, à moins peut-être qu'un nouveau procès ne lui inspire la pensée de recourir encore une fois au même stratagème. Pauvres païens, ensevelis dans les préoccupations matérielles de ce monde, au point de traiter comme accessoire la seule affaire importante, celle de leur salut!

Mission du Pé-tché-ly — Lettre du F. Guillon, à M. l'abbé Millet, Supérieur du petit Séminaire de Blois — *Chien-chien, 26 Mars 1864.* - Que vous dire de nos Chinois? Je voudrais pouvoir vous annoncer qu'après avoir brisé leurs idoles, ils entrent enfin en masse dans le giron de l'Eglise notre mère, mais nous n'en sommes point tout-à-fait là, et ce n'est encore qu'à force de travail et de souffrances que le Missionnaire peut espérer voir fructifier ses travaux. Plus que jamais pourtant nos espérances sont grandes; depuis deux ans, le nombre des catéchumènes va toujours croissant, dans cette Mission du Pé-tché-ly plus qu'en aucune autre de la Chine. Si la protection généreuse de la France peut continuer à nous assurer la liberté que les derniers traités ont sanctionnée, bientôt ce nombre sera assez grand pour récompenser les Missionnaires de leurs travaux, réjouir les chrétiens d'Europe qui, depuis tant d'années, s'imposent des sacrifices pour ces Missions, et consoler notre très-Saint-Père, des outrages, de la défection de tant d'autres de ses enfants. Cependant un nouveau danger nous menace, c'est qu'en même temps que les gouvernements européens nous aplanissent les voies, l'exemple scandaleux de tous ces hommes qui nous viennent d'Europe, ne contrebalance ou n'annule même ces bienfaits. Ainsi lorsque l'an dernier je passai par Tien-tsin, dans les quarante maisons anglaises qui y sont déjà établies, je ne sais s'il y avait trois ou quatre hommes qui, au vu et au su de tous les Chinois, ne vécussent dans le désordre; et parmi ceux qu'abritait le drapeau français dans cette même ville, je crois qu'il n'en est qu'un dont la conduite soit irréprochable; encore est-ce un enfant de la Suisse. Son histoire pourrait avoir son intérêt; c'est pourquoi je veux vous en dire un mot. Son père était ministre protestant et lui-même avait déjà étudié deux années environ pour suivre la même carrière; mais il n'était pas toujours très-édifié de voir le bonhomme boire un peu plus qu'il ne convenait. Plusieurs fois aussi, allant en promenade avec son père, il avait remarqué que tous les enfants, après être venus au devant du digne Pasteur pour lui présenter leurs respects, aussitôt qu'il avait tourné le dos, lui tiraient des pieds-de-nez, en y ajoutant mille grimaces et gentillesses du même genre, comme en sait si bien faire la gent écolière de tout pays. Ce point achera de le dégoûter du métier de ministre. Il se fit horloger, exécuta son petit tour d'Europe, et vint enfin chercher fortune en Chine. Il y trouva plus qu'il ne cherchait, car à Chang-hai, ayant vu les Missionnaires catholiques à l'œuvre, il put comparer leur vie avec celle des autres Européens et des ministres protestants; ses préjugés tombèrent à ce spectacle, et comme d'ailleurs son cœur était droit, le travail de la grâce s'opéra bien vite. Ce fut le P. Desjacques qui reçut son abjuration. Ceci m'amène tout naturellement à vous parler des ministres protestants qui, ici tout comme en Europe, viennent planter leurs tentes à côté des nôtres et font tous leurs efforts, moins pour faire des prosélytes que pour entraver les œuvres

catholiques. Quoiqu'ils aient pour eux le nombre et l'argent, nous les redoutons peu, méprisés qu'ils sont de tous les Chinois et des Européens. A *Chang-hai*, on en compte 35 ou 40, établis depuis bien des années. Ils n'ont pu jusqu'ici recruter des ouailles que parmi leurs marmitons; encore ces adeptes ne demeurent-ils fidèles qu'autant que durent les appointements. A *Tien-tsin*, ils sont déjà une quinzaine, qui, avec l'opium, distribuent des bibles chinoises et surtout des écrits contre les catholiques. Ce sont des païens qui leur servent de catéchistes et qui prêchent la doctrine pour eux, moyennant forte solde sans doute. Plusieurs de ces prêcheurs sont venus jusqu'ici, à *Tchen-Tchen*. Quant aux ministres eux-mêmes, ils ne se hasardent pas si loin; car comment s'éloigner de madame la ministresse et des petits? et dans leur absence, à la fidélité de quel serviteur ou ami pourraient-ils confier cette chère famille? Du reste, ils sont généralement l'objet du mépris, même de leurs coreligionnaires, qui dans l'occasion le leur font durement sentir. A *Ta-Kou*, par exemple, dans la garnison anglaise, le service de l'aumônerie était confié l'an dernier, pour les soldats catholiques, à un des Missionnaires de *Tien-tsin* et pour les protestants à un ministre. Or tout d'abord le prêtre catholique obtint sans difficulté des chefs représentant parmi nous la nation *très-protestante*, d'avoir une chapelle pour y célébrer la Ste Messe: quand vint à son tour le ministre protestant pour solliciter la même grâce, on lui répondit par un refus bien net, et comme il demandait qu'au moins il lui fût permis de se servir de la chapelle des catholiques, lorsque ces derniers n'y sont pas: « Pour cela non, répondit le colonel protestant; tout ce que je puis vous accorder, c'est de faire votre prêche ici sur la place publique ou sur le pont d'un des navires qui sont en rade, et je donnerai à mes soldats toute permission d'aller vous entendre; mais pour la chapelle des catholiques, elle est à eux et à eux seuls." Ce n'est pas tout: quand vient le missionnaire catholique, sa place est toujours marquée à la table du colonel et à sa droite, tandis que le ministre protestant est relégué avec les sous-officiers. — A *Tien-tsin* et à *Pékin* existent maintenant des établissements des Sœurs de St Vincent de Paul. L'arrivée de ces femmes missionnaires fut un véritable évènement pour les chrétiens du pays. Que de caquets, que de questions et de conjectures, surtout dans la classe féminine! « Mais que peuvent venir faire ici ces vieilles tantes (comprenez: ces religieuses) d'Europe? Disent-elles aussi la messe comme les Pères, prêchent-elles? etc etc" Bon nombre de commères se prononçaient pour l'affirmative. Quelques-unes des savantes nièrent pourtant le fait en ce qui regarde la Messe; mais après des nouvelles plus positives apportées de *Tien-tsin* par quelqu'un qui avait vu les Sœurs à l'œuvre, on tomba d'accord que leur mission était d'administrer l'Extrême-Onction et de confesser les femmes: Si bien que les vierges chinoises, nos voisines, vinrent solliciter de Mgr les mêmes pouvoirs et se montrèrent fort étonnées de la réponse qui leur fut faite. — En voilà assez sur ce point: maintenant quittons les ports et pénétrons un peu dans les terres. Sauf une petite perte de temps, cette manière de voyager en esprit peut avoir ses charmes; il n'en est pas de même quand on fait le voyage en chair et en os, assis sur une brouette chinoise. Je suis bien sûr qu'au bout de la première heure de marche vous seriez forcé de crier merci, car ces diligences vous auraient vingt fois brisé la tête et les épaules, meurtri tout le corps et peut-être un peu renfoncé les côtes. Pour le missionnaire cependant, c'est une de ses moindres misères; on s'y accoutume encore assez vite. Un autre désagrément qu'il lui faut subir assez souvent, mais auquel il s'accoutume bien moins, lui vient des voleurs: voleurs à pied, voleurs à cheval ou en Char, voleurs par petites troupes de cinq à six et voleurs par armées de vingt et trente mille hommes; il y en a pour tous les goûts et toutes les fortunes. C'est dommage seulement que vous n'ayez pas aussi la liberté du choix. Tous à peu près, nous avons eu l'occasion de rencontrer ces vaillants de la plaine: c'était d'abord le P. *Leboucq* qui, surpris par eux dans la nuit de Noël était emporté, couvert de blessures et laissé pour mort au milieu d'un champs de riz: c'était ensuite le P. *Vabeau* et moi qui étions arrêtés au milieu de la province du *Chang-tong* et dépouillés de

tout; mais nous n'avions pas, comme le P. Leboucq, l'honneur de voir couler notre sang. Une autre fois c'était le P. Octave qui, aux portes mêmes de notre résidence, était dévalisé par une douzaine de cavaliers au moment où il partait pour une grande excursion. Il laissa entre leurs mains, outre sa chapelle, ses ornements et tous ses vêtements, une assez forte somme d'argent destinée au soutien des œuvres de la Ste Enfance dans son district. Quelque temps auparavant, notre Supérieur, le R.P. Brueyre, avait dû avec tous les élèves du Séminaire fuir précipitamment du village où était alors notre principale résidence, abandonnant notre maison et tout ce qui s'y trouvait à la merci des brigands, qui en effet arrivaient presque aussitôt et dévastaient tout. Ils ne détruisirent pourtant point la maison ni la petite église qui y était attenante, mais rien de ce qu'elles contenaient ne fut épargné. On y conserve encore une des images qui furent alors déchirées par ces malfaiteurs, à cause d'un trait providentiel dont elle rappelle le souvenir. Pendant le pillage, un de ces brigands, passant devant un tableau du Sacré-Cœur exposé dans l'église, se mit à blasphémer contre cette sainte figure, et dans sa fureur la transperça d'un coup de lance. Après cet exploit il monte à cheval; mais il n'était pas encore sorti du village, que sa monture s'emporte et le jette avec violence contre terre, couvert de blessures, avec un bras et une jambe cassés; il était là depuis quelque temps étendu le long du chemin, lorsque des chrétiens le trouvent, et touchés de compassion malgré le mal qu'il leur a fait, le mettent sur un char et se disposent à le transporter en lieu sûr. Mais la vengeance de Dieu le poursuivit jusque dans les mains charitables de ces chrétiens; à peine ont-ils fait quelques pas, que le char à son tour est renversé et le malheureux tué net par cette nouvelle chûte. Ces brigands ont causé d'immenses ravages dans notre Mission depuis trois ans. Il serait trop long de vous raconter tous les traits de Providence dont nous ou nos chrétiens fûmes l'objet au milieu de tous ces maux, comme aussi les actes admirables de vertu qu'ils donnèrent lieu à nos chers néophytes de pratiquer. —— Dans ces incursions subites, ce sont surtout les jeunes gens et les jeunes personnes qui ont tout à redouter de la part de ces brigands. Ils les entraînent à leur suite, les uns pour en faire des soldats ou des esclaves, les autres pour satisfaire leurs passions. Dans le village dont j'ai parlé tout-à-l'heure, étaient trois jeunes filles chrétiennes dont deux avaient consacré à Dieu leur virginité. Surprises par l'arrivée subite des voleurs, elles ne purent s'enfuir assez tôt et tremblant pour le danger que courait leur vertu, elles n'eurent que le temps de se jeter dans une grande fosse remplie de sable au milieu duquel elles s'enterrèrent. Cependant les voleurs arrivent et choisissent précisément cet endroit pour y faire reposer leur nombreuse cavalerie. Ainsi foulées aux pieds, ces admirables filles aimèrent mieux se laisser étouffer dans le sable que de faire le moindre mouvement pour conserver leur vie: toutes trois moururent martyres de l'angélique vertu. Pendant que ces vierges périssaient ainsi, d'autres chrétiennes d'un village voisin étaient au contraire protégées d'une manière toute providentielle. Quelques jours auparavant elles avaient prévu le danger. Par leurs soins, une maison avait été choisie pour servir de retraite commune; la porte murée avec soin avec un trou seulement qu'elles pratiquèrent au toit, et par lequel elles descendirent au nombre de plus de vingt dans cette espèce de prison. Cependant l'armée des brigands arrive au village; pendant deux jours elle demeure casernée dans toutes les habitations voisines de celle où étaient ces pieuses chrétiennes sans qu'il vînt en pensée à aucun de ces brigands d'aller fouiller cette maison. Notre-Seigneur, que ces bonnes filles avaient prié pendant tout ce temps, avait eu pitié d'elles, et ses anges étaient venus les mettre sous leur garde. — A Fou-kia-tchuang est une des plus riches maisons de chrétiens de ce vicariat. A la première visite des brigands, tous avaient fui avec leurs objets les plus précieux. Un seul chrétien avec deux vierges d'un grand âge, ses sœurs, demeura pour tâcher d'empêcher la destruction complète de la maison. Pris et frappé par les brigands, auxquels il ne pouvait

donner d'argent. ce chrétien ne dût la vie qu'à ses deux sœurs, qui par leur courage et leur vertu surent toucher ces cœurs endurcis. Parmi les objets qui dans cette maison excitèrent la convoitise des voleurs, était un char assez propre, ordinairement réservé pour l'usage du P. Missionnaire, quand il voyage dans cette Contrée. Ils se mettent en devoir de l'emmener, mais quelle fut leur surprise quand, arrivé à la porte, le char refusa obstinément de sortir? un ou deux hommes suffisaient autrefois pour le traîner, et voilà que tout d'un coup, bien que vide, il est devenu si lourd que dix et quinze hommes ne peuvent le remuer; si bien que force fut aux voleurs de le laisser. Tout le monde était dans l'étonnement de ce prodige, dont on ne voyait pas la cause; lorsqu'une des vierges vint en donner l'explication en montrant un *Scapulaire* qu'elle avait cousu à la couverture du char pour le mettre sous la protection de la Ste Vierge. — Au milieu de tous ces troubles, les voleurs les plus à craindre sont ceux qui font le métier sous le nom de soldats et sous l'inviolabilité des bannières de l'Empereur, fils du Ciel. Tout ce qu'épargnent les Rebelles devient la proie de ces soldats qui semblent n'avoir été enrôlés que pour dévaster le pays sous prétexte de le protéger. Il en est du reste parmi eux comme dans tout le reste de l'administration de l'Empire; les plus grands voleurs sont ceux qui sont les plus élevés en dignité. Une des causes de ce désordre, c'est la vénalité des charges toujours données au plus offrant. D'après la lettre de la loi, les emplois ne devraient être accordés qu'après beaucoup d'examens et de précautions; en fait, il n'y a qu'un moyen pour les obtenir, l'argent; qu'un moyen pour les conserver, l'argent; d'où il arrive que la plupart de ceux qui y parviennent ne le font qu'en sacrifiant leur fortune et se chargeant de dettes; et puis, pour payer ces dettes, s'enrichir de nouveau et cependant conserver son poste, il faut voler, et cela par tous les moyens que mettent à leur disposition l'autorité et la force dont ils disposent. Que si par exception il se rencontre un officier chez qui reste encore un peu de bonne volonté et de courage, force lui est de suivre le torrent pour ne pas se voir abandonné. — Lorsque commença la rébellion dans le *Tché-ly*, le *Tao-tai* de *Tai-min-fou* fit une levée de boucliers et appela autour de lui tous les soldats des villes environnantes. Un jour il voulut faire une revue générale de ses troupes sur une grande place hors des remparts, et près des portes de la ville. Des milliers de soldats étaient accourus se ranger sous ses ordres. Il venait de les haranguer; des hourras pleins de la plus noble ardeur guerrière, accompagnés de gestes et de fanfaronnades plus ou moins burlesques l'avaient vingt fois obligé d'interrompre son discours et lui donnaient l'assurance d'une victoire éclatante sur ses ennemis, lorsque tout-à-coup vient à déboucher au détour d'une rue une poignée de cavaliers armés. Ce sont les voleurs. La comédie se change bientôt en la plus lugubre des tragédies. La débâcle est générale: tous fuient, tous vont se réfugier derrière les remparts de la ville, dont ils se hâtent de fermer les portes, sans attendre même que la multitude, qui était accourue à la revue, ait eu le temps de rentrer. Pendant que du haut des remparts où ils n'ont plus rien à craindre, tous nos braves, par leurs cris et leurs menaces, provoquent de loin leurs ennemis au combat et font retentir les airs des détonations de leurs fusils, les brigands sous leurs yeux faisaient un horrible carnage et se gorgeaient de butin. Cependant on cherchait de tous côtés le grand Mandarin. Au milieu de la bagarre, chacun ne pensant qu'à soi, on l'avait perdu de vue. Après le départ des brigands, on le retrouve enfin au milieu des victimes; il n'en restait plus qu'un cadavre. Le pauvre homme, au moment du péril, abandonné par ses gardes, délaissé par ses porteurs et embarrassé par sa dignité, n'avait pu fuir assez vite, et lorsque se fermèrent les portes de la ville, il se trouvait parmi les retardataires que massacrèrent les brigands. — Ce coup hardi des voleurs et la mort de ce haut fonctionnaire fut comme le cri d'alarme qui jeta la terreur par toute la province. *Pékin* même s'émut. Le vice-roi fut puni et dégradé pour avoir laissé tuer son *Tao-Tai*, dont il était éloigné alors de plus de 700 lis. Son successeur, pour mieux mériter de l'Empire, se mit aussitôt en campagne avec une

armée plus nombreuse que celle des brigands qu'il poursuivit pendant plusieurs mois, ayant toujours bien soin de ne les aller chercher que là où il était sûr de ne pas les trouver. Il fut cassé à son tour. Son successeur fut plus avisé : il appela auprès de lui quelques soldats Anglais qui commandaient un petit corps de Chinois formés à l'Européenne. Les affaires alors changèrent de face. Battus dans plusieurs rencontres et poursuivis sans relâche pendant deux mois, les brigands perdirent beaucoup de monde et se débandèrent. Depuis lors ils ont toujours été en s'affaiblissant. Aujourd'hui, le reste de leur armée, commandé par un général traître à son empereur, s'est jeté sur les provinces voisines de la nôtre où ils continuent ce qu'ils ont fait chez nous. — Pendant tout ce temps, la divine Providence daigna nous protéger et conserva notre principal établissement; mais ne pouvant espérer le secours de qui que ce soit, au milieu de périls incessants et d'un Empire impuissant à se défendre lui-même, nous cherchâmes à y aviser, et Rome consultée nous encouragea à prendre nous-mêmes nos moyens de défense. Nous nous sommes mis à l'œuvre avec ardeur. Nous avons fortifié notre village par une ligne de remparts; nous nous sommes procuré des canons, des fusils, des lances; nous avons fabriqué une provision de poudre, de boulets et autres munitions de guerre, et maintenant, à l'abri de toute surprise, la Mission peut continuer le développement de ses œuvres; car bien que toutes ces dispositions de défense soient plus apparentes que réelles, cependant, grâce à la réputation de courage que nous fait notre titre de Français, il n'est pas en Chine d'armée de voleurs qui osât venir nous inquiéter. Ainsi la divine Providence, qui sait se servir de tout pour l'accomplissement de ses desseins miséricordieux, a fait que ces troubles dont nous avions tout à craindre, contribuassent à établir cette Mission sur un pied beaucoup plus solide, à relever notre nom de Chrétien aux yeux des populations païennes, et à faire connaître et respecter ses ministres; pour sa plus grande gloire et l'extension de notre Sainte Religion.

Lettre du F. Guillon à ses Parents. — Tchang-kia-tchuang, 9 Octobre 1864.

...Quoi qu'en aient dit quelquefois ceux qui n'ont pas examiné d'assez près la méthode des Chinois en agriculture, il est certain qu'ils savent aussi bien que le feraient des Européens, tirer parti de la terre que la Providence leur a donnée. Si cette région est d'ordinaire si stérile, ce n'est point par défaut de bonne culture, ni même par le fait du sol, mais uniquement par le manque de pluies. Le plus souvent elles sont si peu abondantes qu'à peine compte-t-on une ou deux années sur dix, où elles suffisent pour entretenir dans le sol la fraîcheur nécessaire à la végétation. Or sans pluies, il ne peut y avoir de fourrages; sans fourrages, point de troupeaux, partant point d'engrais; et sans eau ni engrais que peut-on attendre de la terre même la meilleure et la mieux cultivée? Les Chinois, il est vrai, n'ont point toutes nos grandes inventions modernes, nos machines à vapeur pour battre le grain, faire les drainages etc... Le Chinois, c'est le peuple aux petits moyens; mais le fait est qu'avec ses petits moyens il arrive à des résultats qui souvent valent bien les nôtres. J'admire par exemple comment d'une manière si simple et si facile ils parviennent, pour suppléer à la sécheresse du sol, à arroser des plaines entières, ce qu'en Europe nous ne pourrions faire qu'avec une multitude de machines très-dispendieuses que la plupart des petits cultivateurs ne peuvent se procurer. On a fait beaucoup de bruit en France à propos d'une *charrue-semeuse* qu'un de nos savants en agriculture avait inventée. Nos Français ignoraient sans doute que les Chinois en ont une semblable depuis plus de mille ans, et je ne crois pas que la charrue-semeuse des Chinois le cède en rien à cette nouvelle invention de la France; bien plus, il est certain qu'elle doit l'emporter par sa simplicité, car sans le secours d'aucun artiste, chaque laboureur Chinois, muni d'une scie et un grand couteau, se fabrique lui-même sa machine à semer. Le grain qu'il veut semer se répand sous le soc de la charrue, à mesure qu'il creuse son sillon, avec une parfaite régularité, à telle profondeur et en

telle quantité qu'il le veut. Pour diriger sa machine, une petite ficelle, qu'il tient de la main gauche, lui suffit, tandis que de la main droite il conduit la charrue. — Etant en France, j'ai entendu parler d'une nouvelle méthode qu'un directeur de ferme-modèle avait inventée pour faire couver les œufs de poule par une chaleur artificielle; mais cette invention, c'est des Chinois qu'il l'avait apprise sans doute, car ils n'en ont pas d'autre. La paysanne chinoise qui a quelques milliers d'œufs à faire couver, ne s'amuse pas à les confier à une multitudes de poules plus ou moins capricieuses qui souvent lui perdraient ses œufs; elle trouve bien plus simple de les étendre sur des claies, autour desquelles, avec le feu qui lui sert à cuire son riz, elle entretient une chaleur humide toujours égale et qui fait que ses œufs réussissent bien plus sûrement et sans se perdre. — Il y a quelques jours, je rencontre un de nos voisins portant à la main un morceau de viande assez malpropre: " ka-sien-chen- Tu veux te régaler aujourd'hui? Non, me répond-il, mais je n'ai plus de savon. — Ainsi, c'est du savon que tu veux faire? — Oui, ma provision est épuisée". Quelques instants après, je le vois broyant, hachant sa viande avec quelques poignées d'une espèce de sel dont on se sert ici pour la cuisine; puis ce mélange était étalé au soleil, où il restait pendant quelques jours, et lorsque je repassai par là, il me montra plusieurs morceaux d'un savon qui n'a pas, il est vrai, la finesse du nôtre, mais qui suffit pour son usage. Que dirait chez nous la ménagère si, à l'approche d'une grande lessive, le fermier lui défendait d'acheter du savon et disait: " tu as de la viande, du sel, tout ce qui faut pour faire ton savon, cela suffit, tire-toi d'affaire sans recourir à l'épicier". Elle se récrierait qu'on se moque d'elle etc, c'est pourtant ce que fait le premier venu de nos paysans chinois. — L'an dernier, j'avais appelé un petit forgeron de campagne pour travailler quelques morceaux de fer de construction; c'est un ouvrier ambulant, dans le genre de nos rétameurs qui courent les campagnes en portant leur forge et tout leur matériel sur les épaules. Mon travail fini, je le congédiais, lorsque le bonhomme me dit: " Monsieur n'aurait-il pas besoin de fusils? — Est ce que tu en as à vendre? — Non; mais si ces Messieurs en avaient besoin, je pourrai leur en faire!!!" J'ai vu en effet quelques uns de ces fusils fabriqués par des goujats de campagne, avec lesquels nos braconniers tuent passablement de lièvres. Qu'en diraient encore nos artistes forgerons de France! — Mais votre étonnement et votre admiration pour l'industrie de nos Chinois serait bien autre encore, si j'avais le temps de vous dire comment trois ou quatre paysans, avec quelques mauvais morceaux de bois et de la terre prise dans le premier champ venu, vous installent en quelques heures une *fonderie de canons, de cloches, de boulets etc*, toutes choses pour lesquelles en Europe il faut tout un immense attirail de machines dont la seule installation exige des dépenses qu'un millionnaire ou même le gouvernement peuvent seuls supporter.

Extrait d'une lettre du P. Lebouc à M. de Fontenay, Supérieur du Grand Séminaire de Séez (Orne) —— *Village de Nan-tze-ta, 21 Avril 1864.* —— Les quelques mois de campagne que je fis l'an dernier, en compagnie de tous les plus hauts fonctionnaires civils ou militaires de la province, me fournirent les moyens d'étudier de près le caractère de nos Mandarins. Je pus connaître, sans qu'ils s'en aperçussent trop, leurs dispositions à l'égard de la Religion Chrétienne et même à l'égard des Européens; mais j'ai pu étudier aussi leur faible et apprendre tant soit peu la manière de les aborder et de leur faire rendre justice à nos chrétiens opprimés. Presque tous les jours, je reçois avis que quelque catéchumène a été arrêté et mené en prison: sans retard, je prends d'abord le chemin du village de l'accusé, j'appelle ses accusateurs, et s'ils consentent à demander l'élargissement de mon chrétien en disant au Mandarin qu'ils s'étaient trompés, l'affaire est finie; s'ils ne veulent pas se désister de leurs poursuites, alors je tourne bride droit sur le prétoire de la localité et demeure chez le magistrat jusqu'à ce que, bon gré mal gré, il

ait fait droit à mes réclamations, qui du reste se bornent ordinairement au strict nécessaire : mettre l'accusé en liberté, citer ses ennemis au tribunal et les forcer de signer avec la partie adverse une pièce par laquelle ils s'engagent à ne plus molester les chrétiens à l'avenir. Tous les jours à peu près, j'ai de semblables expéditions à faire. Et jusqu'ici j'ai eu généralement le bonheur de réussir. — Depuis une quinzaine de jours à peine, j'ai visité plus de 150 villages païens. J'y ai trouvé des adorateurs du vrai Dieu : j'ai tâché de leur persuader que la patience et la pensée d'une vie meilleure doivent être leur force et leurs armes pour résister à leurs oppresseurs. Et en même temps toutefois, j'ai appris à ces derniers à se conduire avec plus de modération. Aujourd'hui même j'ai été appelé dans une petite chrétienté distante de 2 lieues seulement de celle où je suis en ce moment. Les chrétiens étaient accourus ici tout haletants et pleins d'effroi : "Père, venez vite chez nous ; les païens se préparent à assommer un de vos meilleurs catéchumènes." En un instant je suis arrivé au petit village de Tcheou-kia-Tchouang, mais qu'y avait-il donc ? La mère de l'un de mes catéchumènes, sollicitée depuis longtemps par la grâce, avait résisté et refusé de se faire chrétienne ; personne ne s'occupait plus d'elle : chaque jour elle allait à la pagode du village prier le bonze de brûler en l'honneur de Fô quelques paquets d'herbes odoriférantes, afin de lui obtenir après sa mort une place d'honneur dans l'autre monde ; elle a si bien été exaucée que le démon et son disciple Fô, ont accordé à cette malheureuse la faveur de se jeter dans un puits et d'y mourir. Elle avait deux enfants : les parents de la famille se réunissent en grand conseil et décrètent que " la défunte s'étant "donné la mort elle-même, les funérailles doivent se faire avec une grande pompe pour faire oublier ce que cette mort "a eu de déshonorant pour la mère et pour ses enfants. 600 000 sapèques (3000 f^{cs}) seront dépensées pour l'enterrement. "La moitié de cette somme sera employée à payer les frais de la cérémonie civile : le reste servira aux honoraires de "20 ou 30 bonzes qui seront invités pour accompagner le cercueil et prier pour la défunte ; et en même temps aux frais "d'une comédie en 3 actes qui sera jouée sur la tombe après la cérémonie funèbre." Le fils aîné, qui est fervent catéchumène, avait répondu à ces conclusions qu'il ne pouvait les signer. Étant chrétien, il ne pouvait payer la moitié de la somme destinée aux superstitions ; A peine eut-il donné cette réponse qu'un cri de rage se fait entendre : "aux armes ! tombons tous sur cet apostat de Fô !" Heureusement mon cheval franchit assez tôt la distance qui me séparait de ce village pour que j'arrive avant le combat. J'y trouve tous les païens soulevés, maudissant mon catéchumène aussi bien que la religion qu'il embrasse. J'appelle les 6 chefs de famille qui sont causes de ces troubles. Vous pensez peut-être qu'ils n'ont pas voulu se présenter ? Point du tout. Ils viennent au milieu d'une foule que la peur a rendue silencieuse, se mettent à genoux devant moi et me demandent pardon en disant qu'ils sont encore à l'état d'enfance (expression d'humilité en usage en Chine) qu'ils ignoraient la loi chrétienne et ne savaient pas qu'elle défend les superstitions etc. etc. — L'affaire a donc été terminée à peu de frais ; on a décidé que le catéchumène paierait 50 000 sapèques seulement. Son frère devra payer à lui seul le reste de la somme décrétée. Je viens d'apprendre qu'après mon départ le conseil de famille s'était de nouveau réuni pour consoler la défunte de l'injure que lui a faite son fils aîné, en se faisant chrétien d'abord, et ensuite en refusant de contribuer aux prières que feront les bonzes pour l'âme de sa mère. Les chefs de la famille ont condamné la bru de cette infortunée à se revêtir d'une peau d'âne et à marcher à quatre pattes pendant toute la durée de l'enterrement : "C'est une pénitence humiliante, ajoutait le conseil, mais elle n'en sera que plus agréable à l'âme de la défunte." Vous croiriez volontiers, M. le Supérieur, que cette pénitence est difficile à accomplir en Chine. Détrompez-vous.. La bru a loué pour deux jours une magnifique peau d'âne qui sert en semblables circonstances à ceux qui la demandent : le matin du jour de l'enterrement, elle s'est revêtue de ce singulier uniforme ; son oncle maternel lui a mis

et attaché sur le dos, un bât pesant, mais recouvert de magnifiques toiles. Elle a ensuite ouvert la bouche pour recevoir le bridon, complément indispensable de l'accoutrement et s'est laissé conduire pendant deux heures au moins par un de ses oncles sur la tombe de sa mère. Pour croire à de pareilles scènes, il faut être en Chine. Pauvre pays! Dites aux Chinois que leurs usages (au moins celui dont je viens de parler) ne découlent pas d'une civilisation supérieure à celle des autres nations, ils vous rient au nez et haussent les épaules en disant: "Voyez donc ce sauvage, il ne comprend rien!" — Jusqu'ici nous avons pu protéger nos chrétiens et leur faire rendre justice, mais je trouve que nous commençons à être débordés, et sans être prophète, je crois pouvoir affirmer qu'avant peu d'années nos efforts seront inutiles. La haine du paganisme, au lieu de diminuer, grandit d'une manière effrayante, et nous laisse entrevoir un avenir bien sombre pour nos chers néophytes. Mais à chaque jour suffit sa peine. D'ailleurs les amertumes qui nous abreuvent de temps en temps sont compensées par d'innombrables et indicibles consolations: la joie ne manque pas, et nous sommes bien heureux de vivre en Chine, je vous assure... Au moment où je vous écris plus de 40 chrétiens sont assis à ma porte, bien qu'elle soit irrévocablement fermée pour eux jusqu'à demain matin. Il est 8 heures du soir. Je leur ai plusieurs fois crié de s'en aller; ils restent là, silencieux ou parlant à voix basse. La plus grande fête de l'année pour ces pauvres néophytes, c'est le jour où il leur est donné de voir le Missionnaire arriver chez eux. Le cri: "le Père spirituel arrive," vole de bouche en bouche; ceux qui nous aperçoivent les premiers vont avertir les autres. En un clin d'œil, tout le monde est au poste, c'est-à-dire à la porte de la vieille masure où se trouve le Missionnaire. Les hommes ont l'honneur d'entrer dans la chambre. Ce sont eux qui servent à table et même assez souvent font la cuisine. Les femmes se tiennent silencieuses en dehors de la porte ou de la croisée, écoutant avec avidité les paroles qui se disent à l'intérieur. Plus nos Chinois ont de défauts, plus ils ont droit, bien entendu, à l'affection de leur Père. Mais ce qui nous attache à eux, M. le Supérieur, oui, ce qui nous attache à eux à la vie à la mort, c'est surtout la difficulté qu'ils ont eue à se faire chrétiens, et les obstacles qu'il nous a fallu vaincre pour les gagner à Jésus-Christ, ce sont les persécutions quotidiennes que leur suscitent les païens. Ces épreuves nous font aimer nos néophytes et nous attachent comme irrévocablement à leur sort.

Lettre du P. Octave aux Novices d'Angers. — Tché-ly Sud-Est, 13 juin 1864. —

C'est toujours du Midi du vicariat que je vous écris. Je réside encore le plus souvent auprès d'une Sous-préfecture que les Chinois appellent Wei-Chien. Mais cette année j'y suis sans voleurs, du moins sans nos grands voleurs de profession. Il sera donc quelque peu embarrassant pour moi de leur faire vos commissions, à moins qu'il ne leur prenne fantaisie de reparaître, ce que je ne désire que fort médiocrement. Où sont-ils allés, les voleurs? — Pas loin, je vous assure. Je vous dirais bien la demeure de plusieurs, et pourrais vous indiquer tel village, à peu près désert au temps de l'expédition, et repeuplé maintenant de ces nobles hôtes, redevenus honnêtes gens, au moins à l'extérieur, au moins pour un temps. Ils ne vivent point cependant sans quelque inquiétude, soit scrupule de conscience pour avoir commis sur la route quelques peccadilles, soit plutôt parce qu'un beau jour il pourrait bien prendre envie aux Mandarins de se ressouvenir de leurs anciens péchés pour les corriger ou tout au moins pour leur extorquer quelques milliers de sapèques. A cause de cela, et peut-être aussi pour de plus purs motifs, nous avons présentement un bon nombre de ces anciens voleurs qui demandent à se faire chrétiens. Dans une Mission voisine de la nôtre, les Pères en ont enrôlé plusieurs centaines parmi leurs catéchumènes et les ont délivrés plusieurs fois des poursuites ou des représailles qui s'exerçaient contre eux. Plusieurs sont venus me trouver moi-même, me demander des catéchismes et des calendriers chrétiens. Sans les rebuter entièrement, nous leur faisons peu d'avances. — Des difficultés nouvelles sont survenues. C'est la

règle en Mission, et s'en voir entièrement délivré est chose tout à fait exceptionnelle, comme aussi, selon St Ignace, très-peu désirable. Après les voleurs, c'est donc un autre embarras. Depuis quelques mois les païens, grands et petits, surtout les grands, manifestent de plus mauvaises dispositions à l'égard des étrangers. On dirait qu'ils voudraient essayer comme une réaction, se débarrasser des derniers traités qui leur pèsent sur le cœur et renvoyer les Européens, surtout les Anglais, vivre dans leur pays. Les Missionnaires représentent ici les étrangers, et le mauvais vouloir des païens s'attaque naturellement à nous. Au Nord, on répand toutes sortes de bruits plus ou moins vraisemblables; en particulier, que la milice chinoise, si elle en finit avec les brigands du Nord et du Midi, consacrera ses loisirs à nous renvoyer en Europe. Dans la contrée que j'habite, plus loin de Pékin et de Tien-tsin, l'audace des méchants est naturellement plus grande encore. Je vous ai parlé quelquefois de Quam-pim-fou, l'une de nos plus grandes villes du midi, dans la partie qui offre en ce moment le plus d'espérances. Dernièrement, un écrit absurde, grossièrement injurieux contre la Religion, en même temps qu'outrageux pour l'Angleterre, vient d'être affiché aux quatre portes et sur les places publiques, et il se termine par un appel aux armes. Ce n'est point l'œuvre, du moins avouée, des Mandarins. Les auteurs sont quelques notables de la cité, dont la haine contre la Religion n'en est pas à son coup d'essai. Nous étions sur le point de nous établir dans la ville; ils ont jeté l'alarme. Cet écrit, qu'on a lu un mois durant, a fait beaucoup de bruit. Les catéchumènes en ont souffert et en souffrent encore; plusieurs n'osent plus avancer, ni même avouer leurs bonnes résolutions: car les païens ont jeté le ridicule sur eux et dans quelques endroits même en sont venus aux voies de fait, pour se venger de les avoir vus abandonner les idoles. Nous avons immédiatement pris des mesures efficaces. L'écrit a été envoyé par Monseigneur Languillat à la légation française, à Pékin, et il a été communiqué à l'ambassade d'Angleterre. Les Mandarins ont dû faire réparation publique.

Extraits de plusieurs autres lettres du Pé-tché-ly. —— On a fait courir, durant ces derniers temps, des bruits diffamatoires sur notre compte, et cela dans toutes les parties de la province. Voyant que les païens se convertissaient en grand nombre, sans qu'il pût les en empêcher, l'enfer a inspiré à ses agents les calomnies les plus absurdes. "Les Européens veulent se rendre maîtres de la Chine... Les baptiseurs coureurs qu'ils envoient avec des remèdes à la recherche des enfants malades, sont des empoisonneurs etc. Les Européens mangent le cœur des enfants, leur arrachent les yeux pour en faire des lunettes etc." Ces absurdités sont crues et admises gratuitement par un bon nombre de paysans et sont de nature, plus que les persécutions, à arrêter nos œuvres. Tout récemment on disait que deux de nos baptiseurs qui se rendaient à la résidence avaient été jetés dans le fleuve par les païens, à 10 lieues de Tchang-kin-tchuang. Ce bruit, auquel nous n'avons nullement ajouté foi d'abord, s'est confirmé depuis; car ces deux fervents chrétiens n'ont point reparu chez eux... Il est très-difficile de savoir comment les choses se sont passées, mais le Mandarin du lieu s'est bien conduit; et celui qu'on suppose le plus coupable parmi les païens, ayant été mis en prison s'est hâté de verser une bonne somme d'indemnité pour les parents, tout en se déclarant lui-même innocent du meurtre. Il a avoué cependant qu'on ne pouvait pas manquer de rejeter tout sur lui; ce qui montre qu'il a la conscience de ses mérites. Un autre procès, mal jugé par le Mandarin Chien-chien, vient aussi de se terminer à l'avantage des Chrétiens; le Mandarin, notre cher voisin, est maintenant dans ses petits souliers, et ne demande pas mieux que de faire des accommodements avec l'Eglise, comme on dit ici. Ce qui nous vaut cela, *après la Protection spéciale du grand St Joseph*, c'est, je crois, l'amitié du Tche-fou ou grand préfet de la province, siégeant à Ho-kien-fou. Cet homme est un Tartare, dont le frère aîné est ministre de la maison de l'Empereur. Il se montre vraiment ami et veut lire les livres chinois les plus remarquables sur la Religion Chrétienne.

4 Octobre 1864 — Le grand Mandarin de Ho-kien-fou, (c'est la préfecture de 1re ordre, dont relève Chien-Chien) est venu nous visiter en grande tenue et en grand cortège, le 20 Août dernier, au grand ébahissement de tous les Chinois ; faisant ainsi la leçon à son subordonné, le mandarin de Chien-Chien, dont il casse en ce moment un arrêt sottement rendu. De plus, le même grand Tche-fou a accepté notre invitation à dîner pour le 25 Août, et il a ce jour là régalé son âme plus que son estomac. Depuis lors il veut étudier la Religion. On lui a donné à lire quelques-uns des beaux livres de nos Pères ; il en veut encore d'autres. Il a retenu pendant 7 heures le P. Leboucq, notre décoré de la perle bleue et son ami intime, qui vient de passer à Ho-kien-fou, et il veut revenir chez nous en Novembre passer un jour et une nuit, un jour, pour faire tirer sa photographie, et une nuit, pour voir..quoi?... une séance de lanterne magique ! C'est là qu'on aura matière à lui en dire ! Veuillez faire prier pour cette affaire, elle peut devenir importante. Si la belle lanterne magique venue d'Amiens, allait se transformer tout-à-coup en un piège à prendre les Mandarins ! Rien n'est impossible à Dieu et tous les moyens lui sont bons, même les plus petits.

Extrait d'une lettre de Mgr Languillat à M. J... S... — Tché-ly (Sud-Est), 10 7bre 1864.

Ici une nouvelle ère semble, depuis la campagne de 1860, s'être ouverte pour l'Église. J'ai tâché de prendre de suite possession de la nouvelle position qui nous était faite, en visitant tous les Mandarins du Vicariat. Depuis, je suis toujours, selon les occasions qui ne manquent pas de se présenter, en rapports officiels avec eux, comme Vicaire-Apostolique. Quelques uns sembleraient y mettre même de la cordialité ; d'autres paraissent quelquefois un peu revêches. Quoi qu'il en soit, nous prenons pied, et notre Sainte Religion acquiert peu à peu droit de cité en cette province. Sans doute les populations ne viennent pas encore demander le baptême en masse ; mais la voix de la prédication s'est fait entendre partout, partout il y a un mouvement visible et prononcé. C'est par milliers que nous comptons nos catéchumènes. Le nombre de nos baptêmes d'adultes, qui n'atteignait pas la centaine chaque année à mon arrivée, s'élève maintenant presque au chiffre de mille. Il serait beaucoup plus considérable, si nous étions moins sévères. Chose singulière, et pour moi, humainement parlant, presque inexplicable ! De tous les points de la Mission, les païens, riches ou pauvres, sont-ils vexés, ou du moins croient-ils l'être par leurs Mandarins, ou même ont-ils entre eux des difficultés de famille, de suite ils parlent de se faire chrétiens et recourent au Missionnaire comme à l'interprète certain et désintéressé de la justice. Jugez vous-même si nous n'avons pas besoin d'une grande prudence, car vous comprenez qu'il y a danger, et à repousser ce mouvement, et à le suivre sans discernement. D'un autre côté, et c'est là pour moi une preuve non équivoque que l'on craint notre influence et qu'on la sent, des bruits plus absurdes les uns que les autres - que nous avons sujet de croire venir de haut - circulent quelquefois d'un bout de la province à l'autre. Nous arrachons les yeux aux malades, pour en faire, devinez ? des lunettes d'approche, on nous a vus manger les cœurs encore palpitants d'enfants dont nous venions d'ouvrir les entrailles. Tantôt c'est le généralissime tartare qui vient reprendre sa revanche, et doit arriver bientôt pour massacrer tous les Européens et couper la tête à tous les chrétiens. — Ces bruits finissent par tomber, mais ils font toujours des dupes et retiennent les timides et les ignorants. Ici donc, comme en Europe, l'Église a aussi la lutte pour partage et pour condition de succès.

Autre lettre de Mgr Languillat à un F. Scolastique de St Acheul. — 10 7bre 1864

Vous désirez venir évangéliser la Chine, même votre désir est approuvé par vos Supérieurs — je vous félicite d'une si belle vocation. C'est à mon avis, le datum optimum, donum perfectum, descendens a Patre luminum. Pour vous aider, autant qu'il est en moi, et répondre à vos questions, je commence par vous peindre en deux mots, et notre position actuelle et l'avenir que nous devons, avec la grâce de Dieu, tendre, selon moi, à nous créer. En présence

des faits, il vous sera facile de voir la science et les autres qualités que doit avoir un Missionnaire de Chine. — La position de l'ancienne Compagnie jadis à sa première entrée en Chine, et la nôtre en y rentrant il y a une vingtaine d'années, furent diamétralement opposées. Le P. Ricci et ses successeurs durent, par la force même des choses, s'adresser aux grands et aux Mandarins; et de ceux-ci, ou, si vous le voulez, de la tête, leur doctrine descendit et arriva au peuple, au corps de la nation, avec une espèce d'auréole de gloire et un prestige qui, *cooperante Deo*, et grâce aussi à l'attrait de la nouveauté, leur valurent un succès immense. A partir de la mort de *Kang-hi*, cette gloire s'éclipsa peu à peu; puis, à cause des persécutions, des morts pour la Foi et des défections parmi les grands, la Religion finit par se réfugier chez le peuple et même par s'exiler dans les campagnes. A notre rentrée en Chine, ce furent donc des gens du peuple, de pauvres artisans, des paysans, qui furent à peu près nos premiers maîtres en fait d'éducation chinoise et aussi nos uniques disciples en fait de religion. C'est du peuple donc qu'il nous faut remonter vers les grands, c'est-à-dire de bas en haut: tout l'inverse de nos anciens Pères. La classe Mandarine, si du moins j'en juge par ce que j'en ai vu jusqu'ici, n'est guère disposée à embrasser l'Evangile. Elle n'aborde même pas cette question. Elle est matérialiste, infatuée de son Confucius; quoique, pour contenter le peuple, elle ne se fasse aucun scrupule, et même s'impose comme une loi d'état d'aller brûler de l'encens aux autels des Bonzes et des Taossos. — La campagne providentielle de 1860 et le traité de paix qui la suivit, nous ont ouvert une ère nouvelle. Quel malheur si nous n'en savions point profiter! Jusqu'ici, trop peu nombreux, nous n'avons pu nous livrer à des études qui pussent être en rapport avec notre position nouvelle. Pouvons-nous négliger nos chrétiens, et même ne pas seconder le mouvement religieux qui se manifeste parmi le peuple? — *Hæc oportuit facere*, me direz-vous, *et illa non omittere.* — C'est précisément ce qui me donne la confiance que la Compagnie ne fera pas défaut à sa noble et nouvelle tâche; mais qu'elle comprendra aussi que l'on n'obtient rien qu'il n'en coûte, et que la grandeur du succès se mesure sur celle des sacrifices. Le temps est venu de reprendre notre ancienne position, autant que le permet le nouvel état de choses; et, après nous être munis et armés de toutes pièces, de monter enfin à l'assaut de la haute société chinoise. Mon plan, ma pensée unique, depuis la paix, a toujours été de rentrer dans les villes, d'aborder les grands centres. C'est dans ce but que j'ai poursuivi et obtenu du gouvernement Chinois lui-même des concessions de terrain dans plusieurs villes; un collège, un observatoire, une pharmacie, que sais-je? Par exemple, la ville de *Ho-kien*, où l'on nous désire, serait un centre d'action qui, avec le temps et surtout de *la persévérance*, rayonnerait au loin. — Après ce préambule que je ne croyais pas devoir être si long, et où je parle (voyez la prétention!), par vous, à nos *Riccis* et *Verbiests* futurs, vous pouvez facilement comprendre que, sur le fondement des vertus solides, plus vous aurez superposé de science et de savoir-faire pratique, plus aussi vous serez un instrument apte à beaucoup faire entre les mains de Dieu. Heureux si de l'observatoire astronomique où vous aurez mesuré les Cieux, vous pouvez descendre dans la cave de nos tisserands chinois, dans l'atelier des forgerons, dans les campagnes auprès des laboureurs etc, etc!!! Apprenez avant tout en Europe ce que vous ne pourrez apprendre ni même voir ici. Visitez là-bas les usines, les manufactures, etc, de manière à pouvoir parler un peu pertinemment de tout. — Oui, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, voire un peu de chirurgie; le dessin, la mécanique, l'architecture religieuse, en un mot tout ce pour quoi vous pouvez avoir de l'aptitude; la tenue des livres même, car chaque Missionnaire ici a entre les mains des fonds, soit de la Ste Enfance, soit de la Mission, qu'il doit gérer lui-même dans son district. Vous voyez combien mon programme est vaste. Je n'ai pas besoin de vous dire que la prudence doit présider à son exécution. Qui trop embrasse mal étreint. Comme chacun a une spécialité, c'est d'abord celle-là qu'il faut cultiver, et vous plus particulièrement la vôtre, ensuite les branches pour lesquelles vous vous sentez plus d'aptitude. — De grâce, point d'utopie; point de système ni de parti pris *a priori*; avant tout du *bon sens*; de ce *sens commun*-

pratique, qui parfois ne peut trouver à loger dans quelques têtes où il y a trop d'esprit et grande provision de hautes sciences. — Arrivé en Chine, vous vous défierez de vos yeux et des premières impressions ; vous écouterez aussi beaucoup, sans jurer de suite par tout ce que vous diront même quelquefois de vieux Missionnaires ; car vous entendrez des appréciations contradictoires sur la Chine, sur les Missions, etc. ; sans être enthousiaste ni pessimiste, peu-à-peu, avec la prière qui obtient tout de Dieu, et avec les conseils des prudents, vous tâcherez d'être vous-même, c'est-à-dire, de tirer de votre talent le meilleur parti possible, selon les hommes, les affaires, les lieux, etc. Est-il bon d'apprendre l'anglais ? oui, et qui plus est, cette langue est bien souvent nécessaire ; le portugais même, si vous le pouvez, pour être utile à ces pauvres Manillois qu'on rencontre dans les ports. — Je suis de l'avis du P. K*** pour l'étude du chinois : ne pas l'apprendre en Europe ; en peu de temps, témoin le P. Couvreur, on peut y faire ici de rapides progrès. Je vous engage toutefois à vous procurer les traductions de livres classiques chinois qu'on trouve, m'assure-t-on, facilement à Paris.. Il doit y avoir aussi à la bibliothèque impériale une foule de manuscrits, livres, etc, concernant la Chine et nos anciens Pères. Il est bon d'en prendre connaissance. — Quant à l'histoire de la Chine, j'en dis autant que de l'étude du chinois. Ici en peu de temps, vous en saurez bientôt plus que nos lettrés. Ma pensée est qu'il ne faut pas vous appliquer à cette étude au préjudice de ce que n'ayant pas appris en Europe vous ne pourriez plus apprendre ici. ——— Assez pour cette fois, mon bien cher Frère ; je vous donne, selon votre désir, mes idées, ma manière de voir. Je suis loin d'avoir la prétention que ce soient *Verba Magistri*. Ne faites pas attention au décousu de ma lettre ; je vous écris — après avoir prié Dieu de me bénir — selon que les pensées se présentent. . Encore un mot. — Vous le savez, le P. *Ricci* a réussi grâce à son invincible persévérance. Voilà l'unique vertu (*humanum dico*) qui opérera cette merveille de la conversion de la Chine. Nous autres Européens, nous avons un écueil à éviter en Chine ; après avoir formé de beaux plans, après les avoir même essayés, si le succès n'est pas sensible, s'il est trop lent à notre gré, quittant le premier projet, nous courons vite à l'essai d'autres œuvres. . Le Chinois nous observe : s'il voit que nous nous possédons, que, après avoir mûri nos plans, nous suivons une marche uniforme et constante, alors il commence à prendre les choses au sérieux. Quand il s'est rendu, lui-même il tient ferme et n'est pas d'ordinaire changeant. — Si Dieu vous donne de venir en ces Missions, prenez pour règle de ne point voir seulement les défauts des Chinois ; mais malgré leurs défauts et leurs mœurs aux antipodes des nôtres, tâchez de les aimer. Le cœur seul et l'affection peuvent gagner le cœur et l'affection, même des Chinois. — Dieu vous bénisse, mon bien aimé Frère, et ces lignes avec vous. Commencez votre apostolat dès maintenant, en priant beaucoup pour moi, pour nos Missionnaires, pour nos Chinois.

† *Languillat S.J.*

Amérique. — *États-Unis* — *Nous recevons au dernier moment plusieurs lettres auxquelles nous empruntons les détails suivants :* — Un de nos Pères (le P. Ouellet), aumônier dans l'armée du Nord, écrit du camp devant Richmond : — « Le corps du général *Hancock* auquel je suis attaché est, plus que tout autre dans l'armée, presque constamment en mouvement. Ce ne sont que marches et contre-marches : Aujourd'hui devant *Petersburg*, demain à *Deep-Bottom*, sur la rivière James, à l'extrême droite ; puis le jour suivant à la station de *Reams* sur le chemin de fer de *Weldon*, c'est-à-dire à l'extrême gauche, distante de 30 à 35 milles de la droite. Ces changements de positions ne s'effectuent pas sans de grandes fatigues et sans mettre beaucoup d'obstacles à l'exercice de mon ministère, à ce point que parfois je ne puis dire la messe, même le dimanche. Il arrive aussi de temps en temps que nous nous trouvons sous le feu des ennemis : alors les boulets sifflent au dessus de nos têtes et les bombes éclatent autour de nous. Une bombe est déjà tombée dans ma tente ; je n'eus que le temps de chercher un abri à quelque

distance pour me préserver des éclats. Dieu sera, je l'espère, avec moi, soit que je vive, soit que je meure. Il faut des prêtres dans l'armée, et dussent tous les autres abandonner les pauvres soldats catholiques, je pense que la Compagnie ne le devrait pas. Comme je me trouve avoir été choisi par la Ste obéissance pour la représenter sur le champ de bataille, j'espère malgré mon indignité, n'être pas entièrement infidèle à ma sainte mission. – (10 Septembre 1864) Le capitaine Edouard *Brownson*, mon ancien élève à *New-York* et mon ami le plus dévoué dans l'armée, a été tué dans le désastre que nous avons essuyé à la station de *Reams*. Je n'appris cette perte que le lendemain, car après être resté sur le théâtre de l'action jusqu'à 4 hrs de l'après midi je m'étais retiré avec les blessés presque au moment où nos troupes allaient être entourées de tous côtés par un cercle d'ennemis. Un quart d'heure après mon départ, j'entendis derrière moi le cri (*yell*) des confédérés retentir tout le long de la ligne: c'était l'annonce d'une terrible charge. Un feu bien nourri de mousqueterie suivit; nos canons furent bientôt réduits au silence. L'ennemi avait rompu nos lignes pris nos ouvrages et mis en déroute nos braves soldats écrasés par le nombre. C'est à ce moment que périt le capitaine *Brownson* qui faisait partie de l'état major du général *Hancock*. Je n'ai pas d'inquiétude à son sujet il avait toujours été très-régulier dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et s'était confessé à moi 15 jours auparavant (*) — *1er Octobre* — Encore un aumônier séculier qui vient de résigner ses fonctions et a quitté notre corps. Je reste seul désormais. – *Décembre 1864*. Nous voici transférés à l'extrême gauche, à 10 ou 12 milles de *City point* et tout près des quartiers du P. *Eagan*, aumônier du 5e corps, 1re division. Nous sommes en pleins quartiers d'hiver, mais je ne sais combien de temps nous en jouirons. En attendant j'ai élevé une petite chapelle en bois recouverte d'une toile: Elle est à portée de tous les régiments de ma brigade qui peuvent entendre le son de ma clochette et venir assister aux offices. — Les exécutions pour désertion sont à l'ordre du jour, et l'échafaud est en permanence. Une grande partie de mon ministère consiste à préparer à la mort ces pauvres déserteurs. Tantôt c'est un Canadien, tantôt un Polonais, tantôt un Allemand, car toutes les nations du globe ont ici leurs représentants. Il y a quelque temps, une dépêche télégraphique du général *Butler* me demandait en toute hâte pour assister un condamné de cette espèce. C'était la nuit; je monte à cheval, et après m'être égaré dans l'obscurité, après avoir fait 13 ou 14 milles, j'arrive enfin au corps d'armée du général *Butler* et trouve mon prisonnier endormi sous un arbre, entouré de ses gardes. Je fus pour lui comme un ange envoyé du Ciel, car il était presque au désespoir en pensant qu'il mourrait sans s'être réconcilié avec Dieu. Je ne le quittai qu'après l'exécution et après avoir rendu à ses restes les derniers devoirs. — Le 17 de ce mois, se passait dans notre division un fait du même genre, mais plus consolant encore pour moi. Trois hommes allaient être pendus, toujours pour désertion: un catholique et deux protestants. N'ayant été informé de l'exécution que la veille, je n'eus que bien peu de temps pour préparer mon catholique à la mort. C'était un Allemand du duché de Bade, mais qui heureusement parlait passablement le français. Les deux autres ayant été visités par le ministre, je crus plus prudent de ne pas m'occuper d'eux. Cependant au moment du départ pour l'exécution, je remarquai que le ministre ne donnait ses soins qu'à l'un des condamnés, anglais de naissance, et délaissait entièrement l'autre, qui était Allemand et ne savait point l'anglais.

(*) Par cette mort, de tous les enfants de *Brownson*, il n'en reste plus qu'un seul, celui qui a été Jésuite quelque temps. – On ne sera peut-être pas fâché de savoir à cette occasion que Brownson a cessé de faire paraître sa *Revue* avec le No d'Octobre dernier. Personne n'en a exprimé de regrets. Dans ses deux derniers numéros il a attaqué les Jésuites, cherchant à les représenter comme des rétrogrades, hostiles à la liberté, au progrès, à l'émancipation des esclaves et défavorables à l'Union. Tout cela mélangé de quelques éloges pour la Cie qui, disait-il, avait pu convenir à d'autres temps, mais n'était plus du nôtre. Quoique nous n'ayons pas répondu, les journaux s'en sont un peu occupés pour et contre. Un journal protestant nous a même appelés *les Serpents de l'Eden Américain* !! mais tout ce bruit est tombé bien vite.

Ce pauvre homme, se voyant ainsi abandonné, se tourne naturellement de mon côté, par sympathie, je suppose, pour son compatriote. J'en profitai pour sonder ses dispositions. A l'aide du peu d'allemand que je sais et de l'interprétation de mon catholique, je crus trouver en lui les dispositions essentielles : je m'assurai qu'il avait été baptisé ; une espèce de confession fut improvisée et depuis lors jusqu'à la fin, je partageai mes soins entre mes deux Allemands qui, je l'espère, n'auront pas changé de route après leur mort et seront allés ensemble au Ciel. Arrivés au lieu de l'exécution, le ministre protestant fit profession publique de son impuissance à remettre les péchés : s'étant mis à genoux avec son pénitent, il conjura Dieu de lui pardonner son crime de désertion. Que pouvait-il faire de plus ? Il n'avait d'autre commission que celle d'Uncle Sam. — Ayant, moi, une commission divine, je pus agir *tanquam potestatem habens*, et sans faire autant d'éclat mais avec plus d'efficacité, je donnai l'absolution et l'indulgence plénière. Le contraste frappa les spectateurs. Plusieurs catholiques du corps, qui avaient ignoré jusque là qu'il y eût des prêtres dans l'armée, vinrent me trouver après l'exécution pour savoir où ils pourraient me rencontrer. Je donnai rendez-vous : puisse Dieu en tirer sa gloire ! — 5 Janvier 1865. — Je suis on ne peut mieux établi pour l'hiver. Ma petite chapelle a été décorée par les soldats d'un major qui a fait dernièrement son abjuration entre mes mains avec la ferveur la plus édifiante. Elle se trouve si bien au point central des trois brigades que le régiment le plus éloigné n'a pas 5 minutes de marche pour venir assister aux offices. De plus, les dernières exécutions m'ont fait connaître et nos catholiques en profitent pour régler les affaires de leurs consciences. L'ouvrage ne manque pas en ce moment." Ici finit la lettre du P. Aumônier. —

Nos Pères de New-York réunissent tous les dimanches un grand nombre d'enfants catholiques ; on les fait assister à la Ste Messe, puis on leur fait le catéchisme pour les instruire des mystères de notre Foi, et de leurs devoirs. La plupart de ces enfants fréquentent pendant la semaine les écoles protestantes, et finiraient par être infectés eux-mêmes du poison de l'hérésie, si le zèle de nos Pères ne venait à leur secours. Il faut savoir qu'un grand nombre de familles catholiques n'ont pas d'autre ressource pour faire instruire leurs enfants que de les envoyer aux écoles protestantes. Or le Père qui faisait le catéchisme avait recommandé aux enfants de ne jamais lire aucun livre hérétique, nommément la bible protestante, qu'il est d'usage de lire dans les écoles de New-York au commencement de chaque classe. Après leur avoir fait connaître la défense de l'Eglise sur ce point, et les dangers d'une pareille lecture, il ajouta qu'il n'y avait pas d'inconvénient pour eux à s'abstenir de cette lecture, attendu que la loi leur laissait toute liberté à cet égard. A peu de temps de là, un instituteur s'aperçut qu'un enfant catholique, âgé de 11 ans environ, n'arrivait à l'école depuis plusieurs jours que la lecture de la bible terminée. Se doutant du motif de ce retard, il menaça l'enfant des férules, s'il ne venait au commencement de la classe. Pendant deux ans cet enfant reçut tous les jours les férules, et rudement appliquées, plutôt que d'exposer sa foi en lisant la bible ! — Un autre, nommé Paul, fut plus hardi ; il refusa formellement de lire la bible protestante ; son maître épuisa toutes les ressources de sa rhétorique pour l'y engager : enfin à bout de moyens et furieux de sa défaite, il déshabille l'enfant et le frappe avec une telle violence qu'il met son petit corps tout en sang. Il s'arrêtait de temps en temps pour demander à l'enfant s'il consentait à lire la bible, et sur son refus il reprenait avec acharnement son traitement barbare. Cette affaire parut si grave qu'elle fut portée devant les tribunaux, mais elle fut ensuite étouffée. Les catholiques de la ville votèrent une médaille d'or à ce généreux confesseur de la foi. — Un autre pensa payer de la vie sa fidélité à remplir le 3e Commandement de Dieu. Tous les dimanches, il était maltraité par son père pour avoir assisté à la Ste Messe. Un jour, celui-ci, plus irrité qu'à l'ordinaire de voir l'enfant persévérer dans l'accomplissement de ce devoir sacré, lui montre un pistolet chargé et lui dit : "Si tu vas encore à la Messe, je te casse la tête." Le malheureux était homme à tenir cette horrible menace ; ses excès dans la boisson l'avaient mis dans un état voisin de la frénésie et son fils avait souvent ressenti les effets de sa brutalité. Il ne laissa pas cependant d'aller entendre la Ste Messe ; il y pria avec plus de ferveur, et ne put retenir ses larmes au souvenir des menaces que son père lui avait faites.

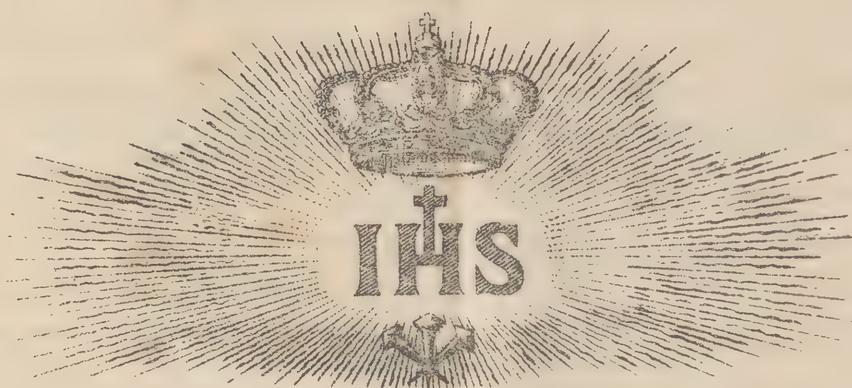
Un Père qui s'était aperçu de sa douleur voulut en savoir la cause, mais il se trouva bien embarrassé et ne savait quel parti prendre quand il apprit ces détails. Fort heureusement la mère de l'enfant étant survenue le tira d'embarras. Elle se chargea de ramener son fils, mais cette pauvre femme ne put si bien le protéger qu'il ne reçût de son père un coup violent qui lui cassa le bras. Nous avons lieu de bénir Dieu de ce qu'il inspire à des enfants tant de courage et de constance dans la pratique de leurs devoirs, et de ce qu'il daigne répandre ses bénédictions sur les travaux que nos Pères s'imposent pour les maintenir dans la foi. — 4 de nos Pères ont donné à Philadelphie une grande mission à l'occasion de la consécration de la cathédrale qui a eu lieu le 20 Novembre dernier. Les résultats ont été 20000 confessions et un nombre proportionné de communions, dont 15000 dans la nouvelle cathédrale. Plus de 30 protestants firent leur abjuration. — Dans le courant de l'année dernière, le P. Meagher a obtenu à Québec 23 abjurations, et depuis qu'il est à New-York il en a déjà reçu 17. Le P. Duranquet a eu dans l'année plus de 100 conversions, dont une vingtaine dans la ville de New-York et le reste dans les hôpitaux. — Les collèges vont bien. Celui de New-york a 480 élèves au moins; celui de Fordham, environ 200, dont 170 pensionnaires; celui de Montréal 250, dont 120 à 130 pensionnaires. Notre église de Montréal se couvre en ce moment; on espère que ce travail sera fini pour le mois d'Avril. Ses dimensions sont, pour la longueur (y compris la sacristie) 200 pieds; 100 pieds de large dans les nefs et près de 150 dans le transept, 70 pieds de haut dans la principale nef et 30 environ dans les bas côtés. De plus, on a construit un soubassement qui aura 12 pieds de haut partout, et sous le transsept, de 12 à 20 pieds: il y aura là une grande salle en amphithéâtre pour les séances et les distributions de prix. On se propose d'élever au printemps les bases de deux tours ou clochers qui auront plus de 200 pieds de haut. — A Buffalo, le P. Durthaller a aussi construit une belle et grande église. Nous espérons fonder un collège dans cette ville quand nous aurons assez de sujets. Celui que les Lazaristes y possédaient vient, comme vous le savez, d'être réduit en cendres par un grand incendie. Ils allaient le rouvrir dans un autre endroit, mais plusieurs professeurs étant tombés malades, ils ont dû forcément suspendre les cours.

Nos Pères du Nord souffrent de la guerre sans doute, mais assez peu dans les pays qui ne sont pas le théâtre de la lutte. Le P. de Smet a pu obtenir du Président Lincoln la délivrance de 12 à 15 des nôtres qui auraient dû prendre les armes, d'après les nouvelles lois sur la conscription. La ville de New-york a voté dernièrement 25.000 fs pour notre collège St François-Xavier, et a fait remise des taxes, non seulement pour le collège, comme par le passé, mais encore pour une maison attenante que nous avons achetée l'été dernier. Ce don a excité quelques murmures, non parce qu'il était fait aux Jésuites, comme vous seriez tenté de le croire, mais parce qu'il était en faveur d'une secte religieuse c'est-à-dire des catholiques (contrairement au principe que l'état ne doit pas se mêler de religion). Mais on montra que la ville avait fait de semblables dons à des églises protestantes, et tout s'arrêta là. Le nouvel Archevêque de New-york, Mgr Mac-Closkey, se montre aussi très aimable pour nous. Remplissant les derniers désirs de son prédécesseur Mgr Hughes, il vient de nous céder la propriété de l'église de notre collège. — Nos Pères ont fait dernièrement dans leur grande salle un bazar pour les pauvres de la paroisse et ont obtenu par là un profit de 30 000 fs. Cette somme a été partagée entre les dames et la société de St Vincent de Paul. Ce n'est pas trop par le temps qui court, car depuis la guerre les objets de première nécessité ont augmenté de 4, 5 et 6 fois leur valeur: il va sans dire que les pauvres sont les premiers à s'en ressentir.

Au mois de Novembre dernier, trois de nos Pères, les PP. Verdière, Bégin et Achille Magnier se sont embarqués pour la Mission de Cayenne. Leur traversée a été marquée par un bien triste accident. Le P. Magnier est mort de la dyssenterie non loin de Ténériffe, après 8 jours seulement de maladie. C'est le 3 Décembre, fête de St François-Xavier qu'il a succombé et il a dû être immergé à peu près à l'endroit où jadis nos 40 Martyrs ont été précipités dans les flots. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer le récit détaillé de cette mort, que nous savons d'ailleurs avoir été fort édifiante. Nous ne rapporterons qu'un extrait de la lettre écrite, en date du 8 janvier dernier, par le Capitaine de la Cérès à sa famille : — "Le lendemain de la mort du "pauvre P. Magnier, il a fallu immerger son corps qui commençait à se décomposer, malgré l'embaumement. Nous avons eu une céré-"monie vraiment touchante, et au moins s'il n'a pu avoir la terre pour le couvrir il a eu toutes les prières des morts. Les Pères Jésuites "avaient dit la Messe pour lui, pendant qu'on préparait tout pour l'immersion, qui s'est faite de la batterie basse. Une fois la Messe "dite, tous les Prêtres du bord, suivis de l'état major tout entier, de tous les passagers et d'une bonne partie de l'équipage, pendant que le reste "était en rang autour de la bière, se sont rendus près du corps, et là, on a fait la cérémonie comme si nous avions été à l'église. Tous les "condamnés étaient en rang dans leur bagne, et découverts. Bientôt après, on a laissé glisser le corps, et tout a été fini. Je vous as-"sure que j'ai eu l'âme bien triste pendant plusieurs jours, et je ne puis y penser sans pleurer encore. Ces Messieurs m'ont témoigné "la plus vive reconnaissance de tout ce que j'avais fait en cette circonstance pour leur confrère et ont voulu que j'acceptasse en souve-"nir un ouvrage et une image de Notre-Saint-Père le Pape. Ils sont excellents, et je suis forcé d'avouer que partout où on rencontre "des Jésuites, on se sent porté vers eux. Samedi dernier, ces mêmes Pères ont été assez bons pour dire la Messe pour moi et pour toute "ma famille ; j'y ai assisté avec les deux docteurs du bord..."

Au moment où nous terminons ces Lettres, nous arrive la nouvelle d'une autre mort : celle du R.P. Delvaux. Tout le monde sait quelle perte la Province de France et la Compagnie viennent de faire en la personne de ce Père vénéré. D'autres rediront ses travaux, ses éminentes vertus et les grands services qu'il a rendus durant 45 années passées dans la Compagnie. Nous donnons ici le récit de ses derniers instants, d'après une lettre écrite au R.P. Provincial par le P. Supérieur de la Résidence de Quimper : "Le P. Delvaux a rendu son âme à Dieu hier soir, 21 février, à 10 h. ½. Depuis "huit jours, sa maladie avait fait des progrès si rapides qu'on pouvait en quelque sorte les constater d'heure en heure. Au dire du mé-"decin, il est mort asphyxié ; l'ossification des valvules du cœur les avait comme paralysées ; elles ne fonctionnaient plus que très-"difficilement ; de là, suffocation très-fatigante. Bientôt les douleurs vives se sont fait sentir dans toute la partie supérieure du "corps, excepté la tête qui a toujours laissé au Père sa lucidité d'esprit. Lundi soir, après les litanies, nous lui avons donné les derniers "Sacrements et appliqué l'indulgence plénière. La nuit suivante, sans apporter aucune amélioration, a été assez calme, grâce, je crois, "à la satisfaction spirituelle qu'il avait éprouvée. Il a un peu dormi ; mais, hier matin, (mardi) le mal avait passé à l'état aigu, "état prévu et annoncé par le médecin, et qui, selon lui, devait être l'avant-coureur de la mort. La journée s'est passée dans des souf-"frances continuelles et très-vives que notre cher malade a supportées avec une patience admirable. Il souriait à la douleur, et, dans "les moments de crise qui imprimaient à sa tête et à ses épaules des mouvements brusques et convulsifs, au lieu de se plaindre ou de "jeter un cri, il disait avec le sourire sur les lèvres : « C'est bien drôle, c'est bien singulier que je ne puisse pas me tenir, » et puis, "le nom de Jésus répété cent fois, et puis *fiat voluntas tua* etc etc. J'avais voulu le veiller pendant la nuit avec le Frère infir-"mier, et au moment où je pensais qu'il venait de s'endormir, je l'entends pousser un soupir prolongé, suivi bientôt d'un autre. Je "m'approche, je lui parle, il n'entend plus. Il pousse encore un soupir ; c'était le dernier. Cette mort si précipitée nous a tous "consternés et nous comprenons la perte que nous avons faite : car, bien que le cher défunt ne pût pas remplir de ministère "actif, il édifiait, et c'est beaucoup."





Lettres des Scolastiques de Laval.

(2) — Juillet 1865 —



Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de . . .

NOS RR. PP. et NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Turquie. — Lettres du P. du Fougerais — Constantinople, 16 Mai 1865.

Je m'empresse de répondre à votre bonne lettre du 21 Avril, et de vous transmettre les renseignements que vous me demandez sur la fondation du nouveau collège de Constantinople. Je les ai recueillis pour la plupart de la bouche même de notre R.P. Supérieur. — La pensée d'établir à Constantinople un collège de la Cie est due au P. de Damas, qui eut occasion de séjourner dans cette ville pendant la guerre d'Orient, lorsqu'il était Aumônier de l'armée. Il communiqua à plusieurs reprises cette pensée à nos Supérieurs et fit dès cette époque quelques efforts pour la réaliser. — Étant revenu à Constantinople dans ces dernières années, il tenta, toujours dans le même but, de nouvelles démarches qui malheureusement n'eurent pas plus de succès que les premières. A son retour en France, il passa par Syra, île de l'Archipel, où nos PP. Siciliens ont une résidence. Le P. Supérieur, R.P. Aloysio, lui dit qu'il était question de fonder un collège à Chio, et que ce projet avait l'assentiment du T. R.P. Général : le P. de Damas se montra très-satisfait de cette bonne nouvelle, et promit au vénérable Supérieur de lui venir en aide dans son entreprise. — C'est alors que le P. Aloysio vint à Constantinople pour sonder les dispositions des familles à notre égard et voir si cette grande ville fournirait quelques élèves au futur établissement. Il fit part du projet en question à Mgr Brunoni, Archevêque latin, qui accueillit cette ouverture avec beaucoup de bienveillance et témoigna le désir de voir le collège s'établir à Constantinople, position bien autrement importante que celle de Chio. On revint donc définitivement au premier plan du P. de Damas. Le R.P. Aloysio fut nommé Supérieur; on lui adjoignit le P. Romano et bientôt après le P. Marino. Puis on s'occupa activement de chercher un local convenable. Après bien des démarches, on découvrit, rue Chichli, une maison bâtie par un riche Arménien catholique pour servir de pensionnat aux jeunes filles de sa nation. Ce pensionnat était fermé depuis 5 ans. C'est là qu'a été fondé le nouveau collège, sous le titre de Ste Pulchérie. La maison est située sur la colline de Péra, près de la campagne, sans être pourtant éloignée du centre de ce quartier européen. Elle est grande, aérée, bâtie en pierre et abondamment fournie d'eau, avantage fort recherché dans ce pays de grande chaleur; en un mot, elle est parfaitement convenable pour les commencements de notre œuvre. Ce qui laisse le plus à désirer, c'est la cour de récréation qui n'a guère que 35 pas de long, sur une vingtaine de large. Mais par compensation, elle communique de plain-pied avec 2 grandes salles qui nous servent de hangars,

[illegible] précieuse quand le temps est mauvais. A Constantinople, le luxe est plutôt dans la toilette que dans [illegible] s'en ressent. — Les Cours ont été ouverts le 1er Décembre dernier. Depuis, 3 autres Pères et 3 [illegible] sont venus prêter main-forte à leurs devanciers. — Toutefois, l'influence de la France étant ici très considérable, et la langue française, surtout depuis la guerre de Crimée, ayant pris et prenant chaque jour une nouvelle extension, plusieurs personnes, parmi lesquelles M. le Mis de Moustier, notre Ambassadeur, exprimèrent à nos Pères Siciliens le désir de voir se joindre à eux quelques Pères français, afin de répondre aux voeux et à l'incontestable tendance des familles. Sur l'exposé de ces motifs, le T. R. P. Général, pria le R. P. Provincial de Lyon d'envoyer quelques sujets de sa Province. Mais celui-ci n'en ayant pas alors de disponibles, en écrivit au R. P. Provincial de Paris, qui nous désigna, le F. Bonat et moi, pour remplir cette mission. Nous partîmes de Marseille le 4 Février, sur le Danube, magnifique paquebot des Messageries impériales, et nous eûmes une navigation assez calme jusqu'au sortir du détroit de San-Bonifacio, mais alors le navire fut assailli par une tempête qui dura 24 h. et nous conduisit sans un moment de relâche, jusqu'aux îles Lipari, situées près du détroit de Messine. Heureusement, à l'approche de ces îles, le vent tomba et la mer redevint plus tranquille. Nous passâmes près des écueils célèbres de Charibde et de Scylla, mais nous eûmes beau chercher, le F. Bonat et moi, nous ne pûmes découvrir ni gouffres, ni sirènes. Le reste de notre voyage se résume ainsi: heureuse arrivée au port du Pirée; visite au Consul, M. de Varicux, dont le fils est notre élève à Vaugirard; puis grosse mer jusqu'aux Dardanelles. Là le soleil reparut, le temps devint plus favorable, et nous jetâmes l'ancre dans le port de Constantinople, le lundi 13 Février, après dix jours de traversée et 48 h. de retard. Nous avons été reçus à bras ouverts par nos Pères Siciliens qui nous attendaient avec impatience. — Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous sommes rendus auprès de notre Ambassadeur, le Mis de Moustier, dont le fils est élevé dans notre collège de Metz, et les deux neveux, à celui de Vaugirard. Malgré les douleurs rhumatismales dont il souffrait alors, il a bien voulu nous recevoir et s'est montré pour nous d'une grande bienveillance, nous assurant que sa protection était acquise au nouvel établissement. Je dois en dire autant de l'Archevêque Latin, Mgr Brunoni, qui paraît enchanté de voir un Collège de la Cie à Constantinople. Dès le lendemain, sa Grandeur daignait nous rendre la visite que nous lui avions faite. Le Clergé régulier et séculier ne nous a pas reçu avec moins de cordialité; plusieurs religieux même nous ont prévenus, sans attendre notre visite. — Et maintenant vous attendez sans doute de moi que je vous dise quelques mots sur cette grande ville de Constantinople? Certes la matière est riche; mais je ne vous donnerai que mes premières impressions. Laissez-moi vous dire tout d'abord que le beau et le laid, tous les deux portés à l'extrême, se donnent ici la main. Rien de plus magnifique que la position de cette immense ville, considérée des hauteurs de Péra, cité européenne séparée de la première seulement par le port. C'est vraiment quelque chose d'admirable. Ce port vaste et sûr, ce Bosphore sillonné par une foule de bateaux à vapeur, cette délicieuse côte d'Asie, toute parsemée de villes et de villages, cette mer de Marmara, ces îles des Princes et à l'horizon les hautes montagnes de l'Arménie, souvent couvertes de neige; tout cela offre peut être le tableau le plus splendide qui se puisse imaginer. Mais quand vous vous arrachez à cet imposant spectacle pour entrer dans le faubourg de Péra, et au delà du port, dans le vieux Stamboul, ah! cher Père, quel contraste! quel changement de décoration! D'affreuses maisons en terre et en bois, des rues sales et étroites, horriblement pavées et terminées souvent par des escaliers plus sales encore, voilà bien de quoi contrebalancer ce sentiment d'admiration qu'avait excité en vous l'aspect extérieur de la ville. Les maisons qui bordent les rues se rapprochent en s'élevant de manière à intercepter la lumière du jour; les fenêtres sont barricadées en dehors par des grillages serrés. Un instant le cœur se serre et l'on est tenté de

se croire dans un véritable coupe-gorge, car les Juifs et les chiens sales et galeux que l'on rencontre à chaque pas ne sont pas de nature à vous rassurer : mais, malgré cet aspect repoussant, bêtes et gens sont d'ordinaire très-inoffensifs. Dans quelques rues plus larges, la scène qu'on a sous les yeux ne manque pas d'un certain intérêt qui distrait quelque peu de ces pénibles impressions. Parcourir dans toute sa longueur la grande rue de Péra, c'est assurément le spectacle le plus curieux et le plus divertissant qu'on puisse se procurer. Une foule compacte de Grecs, de Turcs, de Persans, de Circassiens, d'Arméniens, de Croates, se croisant avec nos fashionables d'Europe, à la canne pomme d'or et aux gants beurre-frais ; l'iman, le derviche, le pontife de Bouddha, le prêtre schismatique, le prêtre Arménien, le ministre protestant, le rabbin Juif, le pope russe, coudoyant le prêtre français, le Cordelier, le Capucin, le Frère Mineur, le Dominicain, le Père de la Terre Ste etc. La femme Turque, au visage voilé, traînant péniblement des sandales de cuir jaune, et ressemblant assez bien à un paquet de chiffons ambulant ; à ses côtés une européenne, toute de velours et de soie, étalant une vaste crinoline et tout l'attirail de la mode Parisienne, ce sont là des contrastes, dont il est impossible de se faire une idée. Vous seriez encore étonné, je n'en doute pas, de rencontrer ici ces petits carosses à la Louis XIV, octogones ou tout ronds, environnés de glaces, ornés de fleurs et de dorures et conduits par un cocher, qui dirige à pied le cheval dont il tient les rênes : plus loin les sentinelles de la police et autres, montant la garde debout sur un escabeau de bois, de peur sans doute de se mouiller les pieds ; puis des porteurs d'eau, vêtus d'une casaque de cuir, et portant leur eau dans des vases de métal qui ont la forme de mandolines. — Mais je m'arrête j'en ai dit assez, peut-être trop. Je voulais vous parler de choses sérieuses, et voilà que, sans le vouloir, je me suis laissé entraîner à vous entretenir de frivolités ; elles auront au moins l'avantage de vous égayer un instant, au milieu des graves études de la théologie, et c'est pour cela que vous voudrez bien, je l'espère, me les pardonner. — Revenons maintenant à notre collège de Ste Pulchérie ; mais avant d'y rentrer je vous ferai remarquer à deux pas de la maison un hôpital civil et maritime, tenu par les Sœurs de St Vincent de Paul. C'est là qu'est mort le P. Gloriot, victime de son dévoûment pour nos braves soldats dans la guerre de Crimée. La Supérieure de l'hôpital, (sœur de M. de Merlis, de Poitiers) m'a montré la chambre où il a rendu le dernier soupir. Sa tombe est dans la crypte de l'église du St Esprit, notre paroisse. — J'ai vu aussi à Galata, quartier européen qui fait suite à celui de Péra, la maison qu'occupaient nos Pères de l'ancienne Compagnie. Elle est située au fond de la vallée, près du port et dans une situation peu avantageuse. Au moment de la suppression, cette résidence fut donnée aux Lazaristes, qui l'occupent encore aujourd'hui et lui ont conservé le titre de St Benoit qu'elle avait alors. L'église est encore, à ce qu'il paraît, dans l'état où l'avaient laissée nos Pères : aucun changement n'y a été fait. Le Portrait de St Ignace, richement encadré, décore l'un des côtés de l'autel. Celui de St Vincent-de-Paul, moins riche d'ornements, lui fait face. Deux inscriptions placées dans le petit vestibule d'entrée et portant la date de 1696 et 1732 rappellent le souvenir de deux incendies qui auraient détruit jadis cette église. Le chiffre de la Compagnie parfaitement conservé se voit encore au dessus de l'ancienne porte d'entrée. La sacristie est une vaste salle voûtée derrière l'église. Le caveau de nos anciens Pères est placé sous cette sacristie. Les Lazaristes ont continué d'y enterrer leurs morts..... Mgr Brunoni a fait prêcher tous nos Pères durant le carême. Le P. Saria a donné deux retraites en grec. Il y avait foule à ses sermons : plusieurs vieux pécheurs se sont convertis. Un petit mot de critique a été publié dans un journal contre ce Père ; mais il a tourné à la honte de l'écrivain auquel personne n'a daigné répondre. Le R.P. Supérieur, de son côté, a donné une retraite en italien avec non moins de succès que le P. Saria. Tous nos autres Pères ont été bien goûtés. Ces commencements sont d'un bon augure pour la Compagnie, qui depuis bientôt un siècle n'avait plus reparu à

Constantinople comme corps religieux. Déjà il est question d'établir une bibliothèque pour les fidèles, à l'instar de celle de nos Pères de Nantes, et de fonder une congrégation de filles dans notre cathédrale de St Jean Chrysostome, basilique un peu moins grande qu'une chapelle de nos collèges, mais entourée à l'intérieur de plusieurs rangées de tribunes, ainsi qu'il se pratique dans ce pays. Ici les églises ne sont que de très-modestes chapelles; encore n'ont-elles pas de façade sur la rue, parceque le fanatisme musulman ne le permettait pas autrefois. Ce n'est même que depuis peu de temps que l'usage des cloches est toléré: aussi en use-t-on avec modération. — Du reste, il faut bien le dire, le temps du fanatisme Turc est passé sans retour. L'influence de l'Europe, celle de la France en particulier, est très-considérable et s'accroît chaque jour: c'est un fait incontestable et incontesté. Les ambassadeurs sont ici de véritables puissances, et nous sommes loin de l'époque où l'Occident tremblait devant l'Islamisme. — Mais il est temps de finir cette lettre en vous mettant sous les yeux l'état de notre collège et les progrès qu'il a déjà faits. A notre arrivée ici, en Février, il comptait 6 Pères Siciliens et 3 Frères coadjuteurs, avec 19 élèves, dont 11 pensionnaires, 4 demi-pensionnaires et 4 externes. Ce nombre a triplé et au delà; car nous avons aujourd'hui plus de 60 enfants, recrutés pour la plupart dans la classe aisée des catholiques, Grecs et Arméniens. Le jeune de Longeville, fils d'un drogman de l'ambassade de France et parent du P. Cor, est le seul élève français que nous ayons jusqu'ici. La pension des internes est de 100 fcs par mois; celle des externes, de 300 fcs par an. Les familles nous témoignent une confiance qui semble s'accroître tous les jours: de nouvelles demandes nous arrivent sans cesse et nous avons tout lieu de compter sur une belle rentrée après les grandes vacances. — Il ne manque pourtant pas de maisons d'éducation ou d'institutions à Péra et aux environs. Mais toutes laissent quelque chose à désirer, soit à cause de la discipline, soit à cause de leur éloignement. Il faut placer en tête de ces établissements le collège de Bébeck, tenu par les Pères Lazaristes et situé à 2 lieues de Constantinople, sur le Bosphore, dans une délicieuse position. Nous l'avons visité dernièrement et nous y avons été reçus de la manière la plus cordiale. Vient ensuite la maison de M. Laplanche, bonne institution française, mais située à Kadi-Keui (ancienne Chalcédoine) sur la côte d'Asie, de l'autre côté du Bosphore, également à 2 lieues de Constantinople. Enfin nous avons dans Péra même 2 collèges Italiens: l'un, le collège italien proprement dit, dont les élèves, vêtus d'un assez joli costume, portent le sabre au côté; et l'autre, le collège italien-maçonnique, entreprise de philanthropie qui donne aux jeunes gens, outre l'instruction gratuite, le vivre et le couvert. On reconnait ces malheureux enfants au triangle qu'ils portent sur leurs casquettes! Ce collège est peu nombreux, car les ressources de la philanthropie sont très-limitées; il se recrute dans la classe indigente et jouit du mépris universel, qu'il mérite parfaitement. Du reste, il est à son agonie et la protection de son gouvernement ne le sauvera pas. Son confrère, le collège italien proprement dit, est en ce moment en pleine déconfiture. Depuis longtemps il menaçait ruine. Mais le directeur ayant eu l'idée de conduire ses élèves, le 19 Mars dernier, au théâtre, où l'on célébrait en grande pompe la fête de Garibaldi, et leur ayant fait prendre part au banquet patriotique qui a suivi cette démonstration, ou plutôt cette orgie; les simples, les candides parents, lesquels ici comme ailleurs ont souvent un bandeau sur les yeux, ont fini par y voir clair et ont retiré leurs enfants. Nous avons eu quelques bonnes épaves de ce naufrage depuis longtemps prévu. Les élèves nous ont appris des choses admirables sur la manière dont ces professeurs avancés faisaient la classe. Le régent montait en chaire, disait aux marmots d'étudier leurs leçons et pendant ce temps lisait tranquillement son journal. Il s'était au préalable entendu avec quelques-uns de ses écoliers; ceux-ci, toujours aux aguets, devaient l'avertir aussitôt que M. le directeur viendrait à paraître. Paraissait-il; à l'instant on cachait le journal et le professeur

interrogeait ses élèves, avec une animation qui témoignait bien haut de son zèle, et de l'intérêt qu'il leur portait.

Le danger une fois éloigné avec la personne du directeur, le digne maître reprenait son journal et les marmots étudiaient de nouveau leur leçon. Vous croirez sans peine que ce n'est point là notre méthode au collège de Ste Pulchérie; aussi cette chère institution jouit-elle déjà d'une réputation de travail que je crois méritée. — Le Cours de latin a commencé depuis Pâques: il compte une douzaine d'élèves. Nous avons en outre des Cours de français, d'italien, de grec, de turc, de littérature, de mathématiques et même de lecture. L'enseignement est complet, ou peu s'en faut. Nous sommes contents de nos enfants. Doux, laborieux, dociles, ils semblent nous être très-affectionnés. Ils sont tous polyglottes; il n'y en a pas un seul qui ne parle au moins 3 langues. Aussi devons-nous prendre des mesures d'ordre pour éviter à Ste Pulchérie une confusion semblable à celle de la Tour de Babel. Vous ne sauriez croire combien ces petits grecs ont de facilité pour les langues. Le Cte de Bonnier, 1er Secrétaire d'ambassade, que je voyais dernièrement, me disait qu'il en connaissait plusieurs qui parlaient jusqu'à sept idiomes différents. Il est vrai que s'ils parlent beaucoup de langues, en revanche ils n'en savent aucune; mais peu importe! pour gagner des piastres il suffit de se faire comprendre, et comme avant toute chose l'homme a été créé et mis au monde pour gagner des piastres, une connaissance superficielle lui suffit amplement. — Il ne faut pourtant pas que je vous dise trop de mal de nos petits Pérottes, (C'est ainsi qu'on appelle les habitants de Péra). Ils ont certaines habitudes de famille vraiment bien louables, entre autres celle-ci: Quand un enfant a été puni et que sa punition est faite ou qu'il a été gracié, il baise la main de celui qui l'a puni et la porte à son front comme s'il voulait dire: « accordez moi mon pardon, je vous en prie. » — Nous avons commencé à organiser de petits saluts du St Sacrement. On a fait copier aux enfants quelques hymnes, et ils chantent de si bon cœur que celui qui porte l'encensoir ne veut pas s'en priver et suit le chant comme les autres, en tenant son papier de la main gauche. — Nos promenades ordinaires ne sont pas très-belles, car il faudrait aller loin pour trouver de beaux sites. Mais nos enfants, qui ne connaissent pas les usages de France, ne désirent rien de plus. Nous espérons cependant en été pouvoir les mener en bateau à vapeur à quelques-unes des campagnes environnantes. Il est à peu près hors de doute qu'à la prochaine rentrée, notre local sera tout à fait insuffisant pour le nombre des élèves. Alors se présente la difficulté, très-grande sans doute, d'en trouver un autre. Peut-être vaudrait-il mieux bâtir; mais la province est pauvre, le terrain hors de prix, et l'intérêt légal de l'argent est de 12 pour cent!! Enfin, notre Provincial, le R.P. Fontana, nous arrive samedi prochain: il aura à débattre ces graves questions qui finiront, j'espère, par s'éclaircir. Un fait incontestable, c'est que, si ce collège se développe dans les conditions qu'exigent les tendances de la population, il est appelé à faire un bien dont il est encore impossible de calculer la portée. — Priez donc, pour que le bon Dieu achève son œuvre si heureusement commencée. — De cœur tout à vous en N. S. E. du Fougerais S. J.

Extraits d'une relation du F. Bonat. — Constantinople, 12 Avril 1865.

. . . Il est d'usage que le Sultan se rende tous les vendredis, à midi, dans une des principales mosquées pour y faire sa prière. Dans ces occasions il est facile de le voir, et même d'assez près. Sa garde, quoique rangée en bataille autour de sa personne, est plutôt là pour la parade que pour écarter la foule. Je voulais moi aussi voir le personnage et sa suite, afin de pouvoir en donner quelques nouvelles à l'occasion. Un jour donc, je me rendis devant le palais quelques minutes avant midi. Il y avait là une grande multitude de femmes et d'enfants; peu d'hommes, si ce n'est les soldats. Les officiers subalternes ou supérieurs, les généraux, les hauts fonctionnaires étaient un peu pêle-mêle, jasant à qui mieux mieux. Tout-à-coup ces causeurs de haute volée se précipitent; chacun d'eux court à son cheval, que tient un écuyer. Le silence se fait, l'ordre s'établit, et deux haies d'officiers se forment. Au milieu apparaît sur un beau cheval blanc de race arabe,

Sa Majesté le Sultan. Son costume était des plus simples : il consistait en une redingote noire, boutonnée jusqu'au cou, et un pantalon noir. Le bonnet grec était toute sa coiffure. Un collier de barbe fort épais encadrait le bas de sa figure, qui est imposante. Je lui ai donné de 38 à 40 ans. Ses ministres l'entourent et le suivent. Vient ensuite la garde impériale à pied. Elle se compose de jeunes gens de familles nobles, choisis parmi les différentes races soumises au Grand-Turc. Le premier rang est habillé à la turque, c'est-à-dire, porte le pantalon et la veste comme nos Zouaves : le drap est d'un rouge pourpre chamarré d'or. Ils sont coiffés du turban et portent les bottes à l'écuyère : deux grands pistolets richement ciselés pendent à leur ceinture. — Au second rang sont les Arabes ; leur costume est celui de nos chefs de tribus algériennes ; ils portent en bandoulière un long fusil incrusté de nacre. — Après eux viennent les Grecs à la jupe blanche, au gracieux justaucorps de drap rouge, brodé de passementeries en fil d'or. — Au 4e rang on voit s'avancer les sombres et fiers Circassiens, qui ont mieux aimé quitter leurs montagnes que subir le joug de la Russie. Leur costume est loin d'être élégant : ils portent une longue redingote noire, qui descend jusqu'à leurs bottes. Un haut bonnet fourré leur tombe presque sur les yeux et leur donne un air tout-à-fait sauvage. Ils ont deux pistolets à la ceinture et un carquois sur l'épaule. Les Zouaves forment l'escorte. Derrière eux se précipite une populace qui n'est venue là que pour ramasser des petites pièces de monnaie que l'on jette à la suite du Grand Turc, chaque fois qu'il sort. Au bout de quelque temps l'ordre se rétablit un peu, et l'on voit apparaître au milieu de ce pêle-mêle une foule de promeneurs. De petites voitures dorées, style Louis XIV, passent et repassent sans cesse ; elles sont occupées par les femmes du Sultan ou par celles de ses ministres. — Le petit prince, futur héritier du trône de Turquie, ne dédaigne pas de se confondre dans la foule des promeneurs. Il n'a à ses côtés, dans sa voiture découverte, qu'un seul petit nègre de son âge. Tout ce spectacle plaît par un certain mélange de grandeur et de simplicité. — Du palais, je vous conduirai dans une mosquée, si vous ne craignez pas de m'y suivre. Soyez sans inquiétude ; dans le pays où nous vivons un peu d'effronterie est un bon laisser-passer. Nous allons voir les derviches tourneurs ; ce sont des religieux turcs qui font profession de mener une vie pénitente. Une de leurs mortifications consiste à tourner longtemps sur eux-mêmes. Je vais vous raconter la chose comme je l'ai vue. Tout d'abord, comme j'avais remarqué que chacun ôtait ses souliers en entrant, je fis de même, mais gardai mon chapeau sur ma tête. Cette mosquée a la forme d'un octogone régulier. De petites colonnes élégantes et richement peintes soutiennent les tribunes qui font le tour de l'édifice. Le parquet est proprement ciré. Un octogone intérieur, formant comme un sanctuaire, est la partie réservée aux derviches. Du reste, pas un tableau, pas un siège ; nul ornement qu'un lustre suspendu au milieu. Je pris place au milieu de plusieurs personnes qui n'étaient, comme moi, que des curieux, et m'assis par terre à la turque comme tout le monde. Après quelques minutes d'attente, les derviches arrivent un à un, font en entrant dans le sanctuaire une profonde inclination et se rendent chacun à leur place, les dignitaires marchant les derniers. Celui qui est le Supérieur va se placer en face des autres sur un tapis qui lui est destiné, et après quelques minutes passées en salutations, prostrations, etc, il commence les oraisons. Mais pendant que je regarde tout ce manège, je me sens assez violemment frappé dans le dos. Je me retourne : ce n'était rien ; on voulait seulement me faire signe d'ôter mon chapeau. Les oraisons finies, le chœur de la tribune entonne des chants qu'accompagnent une sorte de violoncelle et un tambour de basque. A ce moment les derviches paraissent en proie à un esprit intérieur : leur visage se compose, ils s'animent par degrés. A ce chant en succède un autre, pendant lequel ces religieux, le Supérieur en tête, font trois fois le tour de la salle, n'oubliant pas l'inclination profonde au tapis et à celui qui suit, chaque fois qu'on passe devant la place du Supérieur. Après cette première procession, ils reprennent leurs places, ôtent leur manteau et font descendre à terre leur vêtement de dessous. Puis l'orchestre entonne de nouveaux chants. Alors chaque religieux, après avoir passé devant le Supérieur et l'avoir salué,

commence à tourner sur lui-même, d'abord assez lentement, puis s'animant et s'accordant avec la musique, dont le rythme devient de plus en plus vif, il arrive à tourner avec une si grande rapidité qu'il en sue à grosses gouttes. La même comédie recommence trois fois, et chaque fois nos valseurs prennent en commençant une position différente. Les chants terminés, ils s'arrêtent, retournent silencieusement à leurs places, reprennent leur manteau et complètent la cérémonie par quelques oraisons. Enfin ils se retirent en silence, comme des hommes contents d'eux-mêmes et qui ont beaucoup édifié le prochain. — Pour moi, je me suis bien ennuyé à pareil spectacle, et j'en serais sorti dès le commencement, si les portes n'eussent été fermées. Je ne regrette cependant pas de savoir ce que c'est qu'une mosquée et ce à quoi peut conduire le fanatisme. — J'ai visité deux fois Stamboul, c'est-à-dire l'ancien Constantinople, peuplé par les Turcs, par les Grecs et par plusieurs milliers de Juifs. Il y a vingt ans, les Européens n'avaient pas le droit d'y entrer, mais depuis ce temps là et surtout depuis la guerre de Crimée, les choses ont bien changé: l'Européen s'y promène aujourd'hui avec la plus entière liberté. — Dans ma première visite à Stamboul, j'ai traversé ce fameux bazar voûté qui est comme une ville de marchands; mais, comme il était déjà 4 heures, on fermait les boutiques, et je n'ai pas assez vu pour bien apprécier ce marché: j'attendrai pour vous en donner quelques détails que je l'aie vu une seconde fois, de manière à pouvoir en bien juger. C'est dans Stamboul que se trouve Ste Sophie; j'en ai fait le tour, mais je n'ai pu y entrer; on me demandait pour cela 10 piastres et je ne les avais pas. Cette ancienne Basilique, qui a coûté des sommes fabuleuses, est aujourd'hui tellement entourée de maçonneries, sans art, sans plans suivis, qu'elle n'est plus de près qu'une masse informe. Les Turcs en ont fait leur mosquée principale. Elle a la figure d'une croix grecque. Quatre minarets s'élèvent à chacun de ses angles. — La seconde fois que j'ai visité Stamboul, j'accompagnais le P. du Fougerais; nous avions un jeune Grec catholique qui nous servait de conducteur et de cicerone. Nous nous étions dirigés du côté des Grecs et notre guide nous fit entrer dans l'église schismatique de St Nicolas. Un prêtre grec nous expliqua avec assez d'obligeance tout ce qu'il y avait de curieux. Si vous avez visité la chapelle russe de Paris, vous vous ferez aisément une idée de l'église St Nicolas: c'est un rectangle d'environ 25 mètres de long; avec les bas-côtés et la nef du milieu elle a de 24 à 25 mètres de large, ce qui en fait presque un carré. Dans ce qu'on peut appeler la nef du milieu, sont placées les stalles des prêtres. Il n'y a dans l'église ni chaises, ni bancs. L'unique autel est séparé de la nef par une cloison richement ornée de sculptures et de peintures; le tout dans le style russe. Une porte donne vue sur l'autel, mais cette ouverture n'est pas assez large pour laisser apercevoir à la fois le côté de l'épître et de l'évangile; de telle sorte que la grande moitié des assistants ne doit pas voir le prêtre quand il célèbre. Une douzaine de fort beaux lustres en verre sont suspendus parallèlement, deux à deux, dans la nef principale. Ce que j'ai remarqué de particulier, c'est la grosseur des cierges dont on se sert dans ces églises; je ne serais pas étonné que quelques-uns atteignissent le poids de 50 livres. — De St Nicolas, nous nous sommes rendus au Phanar, quartier sacré des Grecs; c'est dans ce quartier que se trouve le palais du Patriarche grec, le séminaire, l'église St Georges, etc. J'ai examiné de l'extérieur ce vieux palais en bois. Ce qui m'a le plus frappé, c'est sa malpropreté. Quant à l'édifice lui-même, il a certainement plusieurs siècles d'existence; le cachet de son style et la vétusté du bois ne permettent pas d'en douter. Je dois y entrer un jour et l'examiner plus en détail; je ne manquerai pas de vous communiquer tout ce que j'y aurai remarqué. Du palais nous entrâmes dans l'église St Georges, qui est, pour les dimensions et pour l'ornementation, semblable à celle que j'ai décrite plus haut: la seule différence c'est que les sculptures et les peintures y sont encore beaucoup plus riches. Nous assistâmes dans cette église, sans l'avoir prévu, et en qualité de curieux, à un bien triste spectacle pour un cœur catholique. Un évêque officiait, assisté d'un archimandrite; des prêtres, en habits de cérémonie, étaient dans les stalles, d'autres prêtres grecs debout derrière les stalles, les mains appuyées sur les épaules les uns des autres, étaient là comme nous en curieux. Voilà que, à un moment donné, un individu en redingote, tenant dans la main droite un cierge et dans la

gauche un papier ouvert, s'avance au milieu des prêtres et fait abjuration du catholicisme. L'évêque officiant, tourné vers lui, lit à son tour quelque chose en Grec que j'ai pensé être leur symbole, puis lui fait différentes questions, parmi lesquelles celle-ci: "Reconnaissez-vous pour unique successeur de St Pierre, etc... Mgr Sinphronions, Patriarche unique, Sr Patriarche de Constantinople? etc". A toutes ces questions le malheureux répondit toujours affirmativement. Puis l'évêque l'encensa à plusieurs reprises, car cet apostat est prêtre, et il retourna à son rang, sur le banc des prêtres. Le surlendemain j'appris que l'apostat allait, ce même jour, vers 4 heures, être sacré évêque. J'aurais pu voir cette consécration; mais je n'étais pas sûr que ma conscience fut à l'abri de toute faute si j'y assistais même en curieux; en second lieu, c'était fort loin de chez nous et je n'avais pas assez de temps à perdre. Nous fûmes cependant bien consolés de ce malheur en apprenant que ce prêtre avait d'abord été schismatique, qu'il s'était fait catholique; mais que ne trouvant pas ce qu'il espérait dans le catholicisme, il retournait à son premier état. L'épiscopat était le prix de son apostasie. — Les exemples de ce genre de la part des Grecs sont fort nombreux; il me serait facile de vous en rapporter d'autres, mais celui-là suffit bien comme échantillon. Ce qu'il y a de certain, c'est que le proverbe: "faux comme un grec" n'est que trop souvent justifié par des faits. — Quant aux signes caractéristiques de cette race, ils sont toujours les mêmes: souplesse d'esprit; délicatesse des traits, et cette finesse de profil que les artistes du temps des Phidias et des Apelle ont reproduite avec tant de perfection sur le marbre, la toile et les métaux. — Le turc, au contraire, se distingue des Européens en général, par la largeur du visage, par les pommettes des joues fortement saillantes; le front ordinairement assez bas et bombé, de manière à indiquer plutôt la force brutale que l'intelligence élevée; bref, par tout un ensemble accusant la dégradation morale. Jusqu'à présent il m'a été impossible de lire sur un visage turc « Joie dans la souffrance à cause des biens que j'attends ». Cette physionomie est morne, abattue, parce que la douce espérance d'un bonheur éternel ne vient pas réchauffer ce cœur, dilater cette âme et se refléter jusque dans tous les traits du visage. On dit que les Turcs sont très-hospitaliers; c'est du reste une loi pour eux. Ils sont bons maris et bons pères de famille. On leur accorde encore plusieurs autres vertus morales que je n'ai pu ni contester ni vérifier. — J'aurais encore à vous faire le portrait du Circassien, du Persan, du Croate, du Bulgare, du Slave, etc, car vous ne pouvez faire un pas dans une rue de Constantinople sans coudoyer toutes ces races. Je me contenterai de quelques traits généraux. Les Circassiens, depuis leurs derniers efforts pour résister à la Russie, efforts infructueux, comme vous le savez, ont émigré en masse en Turquie; dernièrement on portait leur nombre à plus de 250,000. Un grand nombre d'entre eux se sont fixés à Constantinople; ils sont généralement de taille élevée, mais n'ont pas la large carrure des Turcs: ils professent la religion mahométane. Leur figure est très-sombre. La tristesse est comme leur cachet distinctif. — Le Persan n'a de particulier qu'un ensemble efféminé: visage, démarche, costume, tout en lui porte ce cachet. — Les Croates, les Bulgares, les Slaves, sont gros, grands et membrés comme des Athlètes. Leur visage grave et plein, leurs moustaches noires et très-fournies leur donnent un mélange de gravité et de force qui impose. Parmi eux, il y a des grecs schismatiques, des Catholiques et des musulmans. — Je voudrais bien pouvoir vous faire une belle description de Constantinople; mais outre que ce travail m'entraînerait trop loin, je n'ai pas non plus assez d'usage du style descriptif pour y bien réussir; je me bornerai donc à vous communiquer simplement mes observations. — Stamboul et Péra sont reliées ensemble par deux ponts de bateaux, s'ouvrant au milieu du port, pour donner passage aux vaisseaux qui se rendent à l'arsenal. Pour traverser ces ponts il faut de 7 à 9 minutes; par conséquent ils doivent avoir 5 ou 600 mètres de longueur. Du milieu de l'un des ponts, et le visage tourné vers l'Asie, nous avons d'abord à notre droite Stamboul, l'ancienne cité de Constantin. Cette ville est bâtie sur un dos de terrain formant presqu'île et dominant à la fois la mer de Marmara, l'entrée du Bosphore et le port. 80,000 maisons à peu près sont entassées les

unes sur les autres avec une désolante monotonie. Les mosquées seules, avec leurs dômes immenses et leurs blancs minarets aux flèches aiguës, ressortent de cette masse de toits noirs et enfumés. Quelques têtes de cyprès, élevant leur sombre verdure au dessus des toits, varient le tableau sans l'égayer. – Voilà pour Stamboul. – Si nous tournons à gauche, nous voyons Péra, Galata et Top-Hané. Ces trois faubourgs forment une ville d'environ 200,000 âmes. Péra occupe la partie la plus élevée. C'est le quartier spécialement habité par les Européens; là sont bâtis les palais des différentes ambassades; celle d'Angleterre domine la hauteur, à 154 mètres environ au dessus du port. Des hauteurs de Péra jusqu'en bas, les maisons semblent groupées les unes sur les autres comme par étages. De là on a une vue incomparable: on domine Stamboul, le Bosphore, Scutari, la mer de Marmara et l'entrée du port. – La plupart des casernes sont à Péra: l'arsenal même et le bagne sont placés au bas de ce faubourg. – Galata est l'ensemble des maisons qui longent le port, ainsi que la partie basse de la montagne. – Top-Hané (lieu où sont les canons: de top, canon; Hané, lieu) est une autre colline contiguë à celle de Péra; sa population est essentiellement turque et Grecque; l'élément Européen n'y compte presque pour rien. — Maintenant revenons à notre point d'observation, c'est-à-dire au milieu du pont, et regardons devant nous; nous apercevons la riante côte d'Asie, dont la fraîche verdure nous a fait désirer plus d'une fois d'y faire quelques excursions. Cette côte ne semble former qu'un seul quai, depuis Chalcédoine jusque bien au delà d'un nouveau palais du Sultan. Scutari, tranquillement assise sur le Bosphore, peut avoir de 80 à 100,000 âmes. Cette ville offre le même aspect que Stamboul. – Que dirai-je maintenant de ce beau port, la merveille de Constantinople? Les vaisseaux de haut-bord y trouvent toute la profondeur nécessaire pour leur tirant d'eau; ils y seraient à l'aise au nombre de plusieurs milliers. La sûreté ne laisse rien à désirer; car les efforts des vents les plus violents sont arrêtés de chaque côté par les montagnes, de telle sorte que ses eaux sont toujours parfaitement tranquilles. L'entrée de ce port est défendue, du côté de la Mer Noire, par la longueur et l'exiguïté du canal qui, en plusieurs endroits, n'a pas plus de 500 mètres de large; et par le détroit des Dardanelles, qui est aussi facile à défendre, à cause des difficultés qu'il présente; mais surtout par la position du port lui-même. Des hauteurs de Péra et de la Corne d'or, on pourrait anéantir toute flotte assez audacieuse pour vouloir entrer. De la rive d'Asie même, de fortes batteries, bien placées et bien servies, seraient d'un immense secours. Mais malheureusement la nature ne fait pas tout; il faut aussi que l'on sache profiter de ses dons. L'incurie des Turcs, leur peu de capacité pour l'art militaire rendraient presque nuls tous ces avantages devant quelques frégates blindées, montées par des matelots Anglais ou Français. Mais je laisse des éventualités pour continuer mes observations. – Ce beau port est sans cesse sillonné par mille embarcations de toutes grandeurs: caïques, barques, bateaux de pêche, vapeurs, bâtiments à voiles. Les uns font le passage entre Stamboul et Péra; d'autres desservent les villages de la côte nord. De nombreux vapeurs enfin traversent le Bosphore, la Mer de Marmara, et vont à Scutari, à Chalcédoine, aux îles des Princes etc. Le retour de ces bateaux, se croisant avec ceux qui repartent de nouveau, donne à tout cet ensemble une vie, une animation, un cachet étrange, que la différence des mœurs et des costumes ne fait qu'augmenter. Nos ports européens, si l'on en excepte peut-être celui de Marseille, n'offrent rien d'approchant. — Les incendies sont ici très-fréquents et très-considérables. Hier encore et cette nuit, plus de 120 maisons ont été la proie des flammes. – Peut-être croyez-vous que les environs de Constantinople sont couverts de frais ombrages, offrant à la vue de vertes prairies, des ruisseaux aux contours gracieux. Détrompez-vous; rien de plus aride, de plus sauvage et de plus inculte. Pourquoi, direz-vous? Ah! pourquoi? c'est que la barbarie musulmane, que Renan appellera peut-être du progrès, a passé par là et y a fortement imprimé son cachet de destruction. – Priez, je vous en conjure, pour cette race infidèle, et faites prier pour elle. Plus d'une fois, en traversant ces rues, le cœur serré, les larmes aux yeux, j'élevais mon cœur vers le Ciel, offrant à Dieu le Sang de son Fils pour ce peuple

infidèle; mais je retombais aussitôt sur moi-même, accablé d'une tristesse profonde, car je sentais que pour guérir une telle plaie, il faudrait un autre médiateur que moi, d'autres prières que les miennes ..... Bonat S.J.

Amérique. — Lettres du F. Peultier — Montréal - Collège Ste Marie; Février et Mai 1865. — (Note - Les derniers événements de la guerre d'Amérique enlèvent aux détails que l'on va lire une partie de leur actualité. Ce n'a pas été pour nous une raison de les supprimer, nos Lettres ayant pour objet de procurer l'édification bien plus que de satisfaire la curiosité.)

... Je vous ai déjà parlé d'un Père Américain du Nord, le P. Nash, qui a passé 3 ans à l'armée en qualité d'aumônier, et qui aujourd'hui se trouve au collège de Montréal. Il nous a raconté bon nombre d'histoires qui vous intéresseront peut-être. Et comme lui même a écrit une relation de ces faits, je vais en extraire les détails de nature à vous édifier. „ Il est extrêmement regrettable, dit-il, que le nombre des aumôniers catholiques ait été si peu considérable, tandis que les ministres protestants pullulaient. J'étais seul pour tout un corps d'armée et par conséquent je ne pouvais suffire: tous, officiers et soldats, catholiques et protestants, montraient les meilleures dispositions et c'est bien le cas de dire: *messis quidem multa, operarii autem pauci.* Je me trouvais au département du golfe du Mexique. On annonce une marche qui devait être assez longue, et présenter de nombreux dangers: aussitôt je me mets à l'œuvre et ma tente ne désemplit pas jusqu'au signal du départ. Il me restait des milliers de soldats à confesser: que faire? je pars, je chevauche sur les flancs de l'armée, et tout le long de la route je confesse fantassins et cavaliers, qui sans le moindre respect humain se succédaient à mes côtés. Le soir, halte; aussitôt on se presse autour de moi et je continue mon œuvre, me séparant le plus possible des autres soldats pour sauver le secret de la confession; mais la foule ne diminuait pas: que de fois j'ai été interrompu par des cris de toutes sortes! "Mon Père, dit l'un, faites moi donc avancer; vos voisins se sont confessés plusieurs fois pendant la guerre, et moi, voilà des années que je n'ai vu un prêtre. — Mon Père, crie un autre, il y a 4 heures que j'attends sans pouvoir avancer d'un pas, et il faut qu'à l'instant j'aille monter la garde: écoutez moi, je me confesserai d'ici. — Mais, mon cher, tout le monde vous entendra. — Çà ne fait rien, ils ne valent pas mieux que moi; n'est-ce pas, John?" il me fallut l'entendre. Ces pauvres soldats n'ont plus personne maintenant. Parmi les protestants je n'en ai trouvé qu'un qui sur le point de mourir, ne voulût point devenir catholique. Toutefois il m'arriva plusieurs fois de les entendre parler comme un certain officier de marine des États, blessé dangereusement et laissé sur le champ de bataille. „ Mon Père, me dit-il, si vous me croyez mourant, faites moi catholique; mais s'il n'y a pas danger immédiat, je voudrais attendre" et je dus aller à un autre. — Les ministres protestants ne jouissent pas de la moindre estime, soit auprès des soldats, soit ~~auprès des~~ officiers. Un général disait un jour: « c'est de l'argent perdu pour le gouvernement que tous ces chapelains protestants: « pendant la paix, soit; mais en temps de guerre ils ne servent à rien; ils n'ont pas de Sacrements à administrer et le « moindre soldat a tout autant de pouvoir spirituel qu'eux-mêmes. Les Prêtres catholiques seuls peuvent quelque chose pour « les militaires sur le champ de bataille » Le même général avait demandé et obtenu l'autorisation de se débarrasser de tous ces Messieurs. Dans ce but il publia une défense aux colonels de régiments de garder aucun aumônier qui ne fût proprement *ordonné*: et pour s'en assurer, il ordonna à tous les aumôniers de remettre à son adjudant en chef, les papiers attestant de qui où et quand ils avaient reçu les Ordres; quelle autorité ecclésiastique les avait désignés comme aumôniers et quel emploi ils remplissaient lors de leur nomination etc... Tandis que les officiers les plus dévergondés n'auraient pas osé prononcer un mot tant soit peu équivoque en présence d'un prêtre, ils traitaient, m'a-t-on dit, les ministres comme des gens qui n'étaient pas meilleurs qu'eux-mêmes. — Le général Arnold, protestant, qui commandait le département de la

Floride-Ouest, avait blasphémé en ma présence: deux jours après, il est venu me demander pardon, en disant: « Sachez qu'il n'y a qu'un Prêtre catholique pour qui je ferais pareille démarche ». Les colonels protestants donnaient à leurs soldats catholiques toute facilité de venir dans mon régiment me parler et se confesser. Les soldats eux-mêmes étaient autant d'apôtres, suppléant ainsi au manque de Prêtres. A Frisk-Rend, dans la Louisianne, il y avait eu, en Avril 1863, une courte, mais sanglante bataille. Un régiment ayant attaqué une batterie, fut repoussé avec de grandes pertes; je m'y trouvais: des soldats catholiques me crient: « Mon « Père, nous avons laissé de l'autre côté un protestant mortellement blessé et qui désire vous voir ». La mitraille passait sur nos têtes et nous étions ventre à terre: lever la tête était s'exposer à une mort presque certaine. « Comment! s'écrie un autre, perdre « le seul prêtre qu'il y ait dans ce département! Le Père n'ira pas! — Eh bien, suggère un 3e, creusons un zigzag jusqu'au « pauvre homme ». Qui fut dit fut fait; le zigzag fut creusé, j'arrivai pendant la bataille jusqu'au protestant, je le baptisai et il mourut peu après. — Le 9 Octobre 1861, eut lieu la bataille de Sta Rosa, dans une île du golfe du Mexique. Comme on m'apportait trop lentement à l'ambulance les hommes ramassés sur le champs de bataille, je pris le parti de courir çà et là, partout où je voyais des blessés, pour entendre leurs confessions. Les uns me disaient: « Père, ne perdez pas votre temps « avec moi, je vous reverrai plus tard; je n'ai que la jambe cassée ». Plus loin: « Père, allez à d'autres, je vous ai vu samedi; rien de mauvais depuis ». Un 3e: « Mon Père, il y a quelque temps j'ai vu tomber un protestant qui a prononcé votre nom au moment « où il était frappé: s'il n'est pas mort, vous le trouverez de l'autre côté de la colline ». J'y cours et je trouve un caporal, natif de New-York. Le sable était tout rougi de son sang: je le croyais mort. Je le pris par la main, il ouvrit les yeux. « Oh! c'est vous, « mon Père. Je vous attendais! — Eh bien, mon pauvre ami, où en êtes-vous? Je meurs, mon Père; 2 balles et une baïonnette « ont traversé mon corps. — Eh bien! mon cher, vous savez qui je suis; désirez-vous mourir dans l'Eglise catholique? — Oh! de « tout mon cœur ». Il fallait le baptiser, mais pas d'eau; rien pour aller en chercher; personne à envoyer: tout autour de moi il n'y avait que morts et blessés. D'un autre côté, le pauvre moribond me conjurait de ne pas l'abandonner: enfin je m'arrache à lui; j'arrive en rampant au rivage du golfe, trempe mon mouchoir dans l'eau, reviens et le baptise en pressant mon mouchoir sur son front: « Ah! dit-il, grâce à Dieu! je suis sauvé! Mais je vous en prie, mon Père, ne me laissez pas. — « Cependant, cher ami, il y en a d'autres qui m'attendent — Oui, mais, ils sont catholiques, ils savent mourir: moi, j'étais protes- « tant, et jamais je n'ai songé à me préparer à la mort. Dans quelques minutes je ne serai plus ». Je ne le quittai qu'après qu'il fut mort: avant d'expirer, il me pria de communiquer à sa famille le bonheur qu'il trouvait à mourir dans le sein de l'Eglise catholique et tout le regret qu'il éprouvait en pensant qu'eux-mêmes vivaient dans la privation d'une si grande grâce. Je le fis, mais ne reçus aucune réponse. Dans la même bataille, je trouvai parmi les blessés sudistes, deux catholiques que je confessai avant qu'ils n'expirassent. Je rencontrai aussi un mort qui avait autour du cou, un agnus Dei, une croix et un scapulaire: il était encore à genoux, appuyé contre une petite éminence de sable. — Au mois de Février 1862, 6 soldats furent condamnés à mort: trois catholiques et trois protestants. Quelques jours avant l'exécution, un des 3 derniers vint se joindre aux 3 catholiques, et le jour même un second l'imita: restait donc un protestant. Un instant avant le moment fatal, je préparais mes 5 catholiques, dans l'omnibus conduisant à la fusillade. Un ministre protestant vint se joindre à la seule ouaille qui lui restât. Il ne cessait de réciter des hymnes, des psaumes, des invocations, avec des gestes et une déclamation ridicule: le tout accompagné de force Alleluia, Glory to God. Moi je récitais le chapelet, puis après nous gardâmes le silence, pendant que le ministre continuait ses simagrées. Enfin il finit; puis se tournant vers le pauvre condamné: « Eh bien, dit-il, vous vous sentez mieux n'est-ce-pas? — Ah! diable de mieux..... Qu'est-ce que ça me fait: Alleluia, alleluia!! — Mais ces 5 autres prient bien? — « Ils disent, eux: « Priez pour nous à l'heure de notre mort »: au moins voilà qui me va: je vais avec eux.... Ah çà, mon vieux, voulez-vous de moi? » Je l'accepte; il se lève et vient s'asseoir près de moi: Je l'interroge sur la religion:

"Oh! dit-il, je crois tout ce que ceux-là croient". — Arrivés à l'endroit de l'exécution, commutation de la peine ; ce qui comble de joie les 5 catholiques, mais non le 6e qui n'était pas encore baptisé : "Ah! s'écrie-t-il, quel malheur ! je croyais entrer dans le Ciel ; manqué ! la mauvaise chance me suit partout. — Faites-vous baptiser lui dis-je. — Oh! non ! là où on nous envoie je serai avec des vauriens : impossible de vivre bon catholique avec eux. Comme protestant, ça ira toujours bien : je pourrai toujours chanter Alleluia : » et il est resté protestant. Puisse le bon Dieu ne pas le punir un jour d'avoir laissé passer la grâce sans en profiter.... Quand le R. P. Tellier me rappela de l'armée, ce ne furent que regrets et prières de ne pas partir, ou d'envoyer un remplaçant : Le colonel, qui était protestant, se jeta à mes genoux. Je pleurais : mais l'obéissance avait parlé.. Pendant plus de 2 ans, je n'avais couché dans aucune maison, ni ôté une seule nuit mes bottes ni mes habits... — Ce n'est pas seulement dans l'armée et sur les champs de bataille que nos Pères ont déployé leur dévoûment. Pendant que les uns vivaient dans les camps, exposés à tous les hasards de la guerre, d'autres mouraient dans les hôpitaux. On m'écrit de New-York en Février : "Nous avons célébré le 23 les funérailles du P. Laufhuber, enlevé par la fièvre typhoïde. C'est le quatrième Père que la Cie perd au service des malades dans l'hôpital de Black-Well's Island. Trois dans un an, n'est-ce pas autant que dans les Missions les plus meurtrières ! Le P. Duranquet a aussitôt pris la place du P. Laufhuber. Il ambitionne le même bonheur, mais je crois que la mort aura fort à faire pour terrasser ce Missionnaire endurci aux fatigues." — A Montréal, nous venons de faire une perte bien regrettable dans la personne du P. Mainguy, Missionnaire. C'était l'apôtre du Canada. Il est mort les armes à la main, dans une paroisse du diocèse de Québec où il donnait la Mission. Nous n'avons encore aucun détail : c'est avant-hier, 10 Mai, que la nouvelle nous est arrivée par le télégraphe. Le Curé réclamait la présence de quelqu'un des Nôtres pour les funérailles ; et dès le soir même le R. P. Recteur avec le P. Schneider se sont rendus dans cette paroisse. « La Compagnie de Jésus et tout le pays, dit ce matin un journal Montréalais, vont ressentir vivement cette perte. « Le zèle que le P. Mainguy déployait dans ses fonctions de Missionnaire n'était surpassé que par les succès qu'il obtenait. « Les diverses campagnes du Bas-Canada ont eu le bonheur dans leurs retraites de recueillir plusieurs fois sa parole ardente « et convaincue. En ces occasions, le R. Père avait pour règle de se lever à 3 hs du matin, afin de remplir immédiatement « tous ses exercices religieux. Il prêchait ensuite une partie de la journée et passait le reste du temps au confessionnal. Ainsi « s'écoulaient les jours de ce digne serviteur de Dieu ; et la mort l'a frappé au milieu de l'exercice même de son ministère « de dévoûment et de charité. Le R. P. Mainguy était né le 2 Mars 1795, à St Brieuc. Il est entré dans la Cie en 1843, « et vint en Canada en Octobre 1844." — De fait, ce bon Père était tellement Missionnaire, que l'an passé je n'ai pu faire sa connaissance que 3 ou 4 mois après mon arrivée à Montréal ; et je crois que dans ces 2 années, il n'a guère passé que 3 mois au collège. Tout à l'heure j'ai été témoin de la douleur d'un Curé qui, se présentant chez le portier au moment où je m'y trouvais, demanda à parler au P. Mainguy. A la nouvelle : « il est mort » il demeura stupéfait, la parole lui manqua et il se hâta de sortir sans pouvoir ajouter un seul mot... — Le portail de notre église de Montréal monte et s'annonce bien ; les Anglais le regardent d'un œil d'envie : « à la bonne heure, voilà qui s'appelle bâtir ! " disait l'un d'eux à un catholique de nos amis. Les protestants ont à Montréal plus d'églises que les catholiques, vu le nombre de leurs sectes ; mais aucune n'a le grandiose de la nôtre qui, dit-on, n'a pas sa pareille dans tout le Canada.

E. Peultier S.J.

Cayenne. — *Extrait de deux lettres du P. Jardinier* — St Louis du Maroni, 9 Janvier 1865.

L'évasion est une des maladies inguérissables de nos pauvres transportés. Nous autres, personnes libres, nous ne saurions nous faire une idée de la fièvre de nostalgie qui travaille la tête d'un homme condamné pour la vie à la Guyane. En ce moment, c'est une épidémie : il y a plus de 30 évadés, qui, n'ayant point réussi dans leur expédition, rôdent toute

la nuit dans les environs, vivant de rapines, et volant à leurs compagnons d'infortune chemises, souliers, pantalons, vareuses, vivres, tabac, etc... Tant bien que mal, deux évadés de St Louis étaient parvenus à la pointe française du Maroni, et de là ils se dirigeaient sur le bourg de Mana, dans l'espérance d'y voler, la nuit, une embarcation ou un canot qui les conduirait par mer sur la Guyane Hollandaise à Surinam, ou chez les Anglais à Déméravy. Le commandant averti, détacha à leur poursuite plusieurs surveillants et soldats. C'était la nuit, par un clair de lune et par les petits sentiers de la forêt. Vers 11 h. du soir, les soldats sont assurés d'être à peu de distance des évadés; ils les entendent parler et marcher. Aussitôt le surveillant plein d'ardeur s'élance à leur poursuite et leur crie de se rendre. Au lieu de répondre, tous deux se jettent en sens opposé dans les broussailles. Mais voilà que sans s'en douter un des évadés se trouve tout à coup en face d'un militaire qui le met en joue en lui criant: "Rends-toi ou je te tire"! Le malheureux essaie encore de fuir, quoique gêné dans sa marche par les lianes. Le soldat le suit en faisant les dernières sommations et enfin il tire. La balle traverse le bras, et après avoir ricoché, va se loger dans le ventre du pauvre fugitif qui tombe sur le coup. Son camarade craignant un pareil sort s'écrie: "Ne tirez pas, je me rends"! On se saisit de lui, et laissant l'autre sur la place on retourne aux concessions de la pointe française pour envoyer une corvée ramasser et rapporter le blessé. Or c'était à 2 ou 3 lieues de l'établissement que le fait s'était passé; la corvée se perd dans la forêt et finit par revenir à la concession raconter sa mésaventure. Une nouvelle corvée est commandée. Le soldat qui avait tiré s'offre avec le surveillant chef à en faire partie. Enfin vers 3 h. de l'après-midi, ils rencontrent le blessé baigné dans son sang et gisant à terre depuis plus de 12 heures, mais calme et ne faisant entendre aucune plainte. On l'installe sur un brancard et on l'apporte à Mana où l'on arrive de nuit. Pendant le trajet, le blessé continua de supporter ses douleurs en silence et ne manifesta aucun ressentiment contre le militaire. — Vous avez lu que dans la sanglante expédition de Sébastopol, nos troupes, après avoir bravement échangé contre les Russes force boulets de canon et balles meurtrières, fraternisaient ensuite avec l'ennemi par de chaudes poignées de main et par un coup d'eau-de-vie pris ensemble. — Scène bien plus touchante et disons-le tout de suite, scène digne de l'admiration des Anges et des hommes se passait au blockans de Mana, où, à défaut d'hôpital, on avait déposé le malheureux blessé. C'était vraiment un spectacle attendrissant de voir à genoux un soldat, étanchant avec la sollicitude d'une Sœur de charité le sang qu'il avait été forcé de faire couler, et d'un autre côté le blessé le regardant avec attendrissement et le remerciant du ton le plus cordial: "Mon pauvre soldat, je vous donne bien de l'embarras, n'est-ce pas"? — "Ce n'est rien, répondait l'autre, mais j'aurais bien voulu ne pas tirer... Que voulez-vous? c'est la consigne"? — "C'est bien, c'est bien, reprenait le blessé, je ne vous en veux pas, n'en parlons plus." — Le surveillant était allé chercher quelques rafraîchissements et un peu de nourriture. "Vous devez avoir soif, lui dit le brave militaire, vous boirez bien un coup. — Oui dà, même deux, répartit-il". Et il but à leur santé. — La sollicitude du surveillant pour l'âme et les intérêts spirituels du malade ne fut pas moins touchante: "Quand je vis, dit-il, que notre blessé se trouvait mieux, je le quittai pour aller prendre aussi quelque nourriture; mais je n'étais pas tranquille, je redoutais un nouvel accident. Je revins donc près de lui; il était 9 h. du soir. Le pauvre diable ne paraissait pas se douter du danger de sa position, et pensait à toute autre chose qu'à régler ses comptes; cela me faisait de la peine. Alors je lui dis: — Est-ce que vous ne voudriez pas voir M. le Curé de Mana? — Moi, dit-il, je n'ai rien à faire avec lui. Et puis, je ne suis pas si malade. — Écoutez, mon garçon, lui dis-je, je ne veux pas vous cacher ma pensée.... je crois que vous êtes nettoyé.... voilà! moi, je suis militaire, eh bien!.. je serais à votre place je demanderais le Père... Nous sommes des chrétiens après tout; il ne faut pas mourir comme des chiens. — Je ne refuse pas non plus, dit le patient d'un ton soumis, vous pouvez faire venir M. l'Aumônier." — Je me rendis avec joie chez M. le Curé (un Père de la Congrégation du St Esprit); j'avais le cœur léger, car je sentais que j'avais fait une bonne action, et j'étais content pour ce pauvre homme qui allait bien mourir.

M. le Curé se leva aussitôt et vint avec tout ce qu'il fallait pour les derniers Sacrements. Le mourant fut content de le voir et lui dit avant de se confesser : "C'est bien de ma faute si je suis blessé ; je n'en veux pas au militaire, qui est un brave garçon, ... il a fait son devoir, ... il ne fallait pas m'évader ; ... ou bien il fallait me rendre quand il a criés rends toi ... c'est ma faute ? .. – Il se confessa et reçut avec piété les derniers Sacrements. Le Curé de Mana se retira après lui avoir souhaité une bonne nuit, et je l'accompagnai jusqu'au presbytère, pendant que le militaire restait pour garder le moribond. Nous y étions à causer depuis un ¼ d'heure à peine, quand le militaire arriva en disant : "Il est mort !.. Pour se reposer un peu, le blessé avait demandé à changer de position et il avait expiré entre les bras de son charitable gardien".

– Voici une autre évasion dont l'histoire est un peu moins édifiante, quoique plus piquante peut-être. – Un médecin de 2e classe, marié, envoyé par son chef de l'île royale à St Louis de Maroni, avait demandé au directeur du pénitencier d'emmener avec lui 2 transportés qu'il avait à son service depuis 6 mois. " Ma femme et moi, lui dit-il, en sommes parfaitement contents, et nous n'avons pas l'ombre de reproche à leur faire. Ils ont notre confiance ; eux-mêmes sollicitent comme une grâce de nous suivre au Maroni. – S'il en est ainsi, j'accorde volontiers," répond le directeur. Et là dessus notre médecin se met en route avec ses deux bons et loyaux serviteurs. Un mois ne s'était pas écoulé, que l'un d'eux, le Cuisinier, se faisait donner son congé pour malhonnêteté ; mais c'est une peccadille à laquelle on est habitué ici. Deux mois plus tard, l'autre transporté, de la probité duquel on aurait juré devant les tribunaux, partait la nuit, emportant tout ce qu'il avait pu trouver dans la caisse de son maître, c'est-à-dire environ 500 fcs. C'est peu encore : non content de voler le docteur trop confiant, il voulut endosser sa personnalité, et pour cela il avait enlevé avec la bourse tous les vêtements et insignes de son maître. Étant de même taille, il a trouvé sans doute que l'habit à 2 galons lui siérait mieux et le protégerait plus sûrement que sa vareuse de transporté. Comment est-il parti ; comment a-t-il enlevé ces effets ? Je vous le donnerais en mille, que vous ne devineriez pas. Bref, à l'aide d'un compère, il mit le tout dans la baignoire du docteur ; tous deux la portèrent pendant la nuit au fleuve du Maroni, à deux pas de la maison ; ils se jettent dans la baignoire qui surnage et les voilà partis... vogue la galère ! La baignoire descend le courant du fleuve, emportant avec elle les deux larrons. – Mais s'il y a des voleurs, il y a aussi une Providence, disait le F. Firmin de Ste mémoire. Cette nuit là donc, le commandant du pénitencier de St Louis était allé avec sa baleinière à St Laurent. Il revenait par le fleuve, lorsqu'il aperçoit quelque chose de noir sur le courant. – "Qu'est ce que cela ? dit-il à ses canotiers. – Commandant, c'est probablement un arbre. – Un arbre ? – C'est bien ; pousse au large." – Néanmoins, un instant après : " Cet arbre est bien gros, dit-il, il ne bouge pas ... accoste de ce côté". – On dirige la baleinière sur le susdit arbre, et voilà qu'on voit, ou plutôt qu'on entend sortir de l'arbre deux hommes presque nus qui gagnent rapidement la rive et se sauvent à toutes jambes vers la forêt. On s'empara de la baignoire et l'on y trouva tous les vêtements du médecin ; plus, le pantalon de toile d'un de nos héros, avec deux cents francs restés dans les poches. Troublés dans leur expédition nocturne par la malencontreuse baleinière, les deux voleurs dans l'obscurité s'étaient trompés de pantalon et avaient involontairement abandonné une partie du magot. Ils n'ont donc avec eux que 300 fcs. On les suppose dans la forêt depuis 8 à 10 jours : Avec cet argent ils essaieront sans doute de faire ou d'acheter un canot qui les servira mieux peut-être que leur baignoire. Quant au brave docteur, s'il avait été d'abord désagréablement surpris et passablement embarrassé le matin à son réveil, il fut un peu consolé quand le Commandant lui remit les 200 fcs avec tous ses habits, moins le pantalon. Il n'en revenait pas : "qui aurait jamais cru cela ! disait-il, ce garçon qui nous paraissait si bon !" – Je ne veux pas vous laisser sous la mauvaise impression de cet abus de confiance. Si partout on rencontre du mal, comme des épines, on récolte aussi du bien, comme des fleurs. Je recevais un jour pour un transporté une lettre qui lui annonçait

la mort de sa mère. Il semblait pressentir ce malheur, et quand je fus arrivé au passage qui lui annonçait cette triste nouvelle, il se mit à fondre en larmes. Je le laissai pleurer, parceque en de telles circonstances ces larmes soulagent et font l'éloge du cœur. Puis nous récitâmes ensemble une prière pour sa mère. Je lui promis de dire une Messe à cette même intention. Il ne savait comment me remercier et je vis qu'il comprenait le prix d'une messe pour les défunts. Mais là n'est pas le plus édifiant. Le lendemain était la fête de St. Maurice, le patron de la concession. J'avais dit le dimanche précédent: « la meilleure manière d'honorer les Saints, c'est d'imiter leurs vertus et de communier". Lui, qui ne communie qu'une fois l'an, et c'est déjà beaucoup, ne pensait pas du tout à s'approcher de la Ste Table. Mais le soir, il vint de lui-même me trouver et me dit: "Voulez-vous me confesser: je voudrais communier demain pour ma mère." En effet le lendemain il communia avec 4 de ses camarades à la grand' Messe de 8h., devant tous les transportés et les officiers. Je dois vous dire que cet acte tout spontané a d'autant plus de mérite devant Dieu, que le hideux respect humain s'est embarqué avec nos transportés sur la gabare qui les a amenés de France et il est venu s'intrôniser, hélas! dans nos pénitenciers comme dans certaines localités de la mère patrie. D'où il suit que, pour communier ainsi publiquement, il faut être résolu à essuyer dans la case ou ailleurs toute une série de quolibets et de réflexions pénibles pour la nature. C'est donc de la part de mon brave pénitent une action non pas précisément héroïque, mais du moins très-méritoire. — L'appétit vient en mangeant; c'est aussi en écrivant que les bons traits me reviennent en mémoire. Je vous en donne encore un: — Dans un chantier de bois, un équarrisseur se blessa avec son outil: le sang coulait à flots; une veine était ouverte, ce qui affligea et attendrit ses camarades. Il fut envoyé à l'hôpital; il va bien maintenant. Quelques jours après, on faisait la paie; un des camarades dit: " Ah ça! que pensez-vous de mon projet? Si nous nous cotisions pour envoyer quelques sous à notre pauvre Renard qui est à l'hôpital. — C'est une bonne idée... tu as raison... nous allons faire la quête pour lui". — On fait la quête; on reçoit en aumône 4 fr. 15 qu'on remet au surveillant avec un billet que je copie textuellement: « Mon cher ami, tous les camarades praine pard au malheur qui t'es survenu, nous voulon tous y participé par la réunion des camarades pour te faire une petite qu'ête pour te réunir quelques sous pour te soulagé dans ta maladie. La somme ce monte à 4,15. Ton ami". — Suivent deux signatures.

Chine. — Mission du Kiang-nan. — Extrait d'une lettre de Mgr. Languillat au P. Basuiau — Tien-tsin, 9 Mars 1865 — C'est le 2 Février dernier que nous avons reçu les Bulles; le 19 du même mois, j'ai sacré Mgr. Dubar, assisté par Mgr. Mouly. Mgr. Anouilh n'a pu se rendre à l'invitation. Le 23 Février, je quittai le cher Tchély Sud-est pour me rendre ici, afin d'être plus libre et d'être sûr de ne pas manquer le premier navire, lorsque le Pei-ho sera libre de glaces. Cette année, l'hiver a été très-long et d'une ténacité peu ordinaire. Après quelques jours de printemps, les frimas et la gelée nous reviennent de plus belle. — Nos Sœurs de Charité, sans faire en apparence de grandes œuvres, s'implantent peu à peu. Les yeux des Chinois s'habituent à leur costume et à leur cornette. Elles n'excitent même plus la curiosité, quand elles passent dans les rues ou qu'elles se rendent dans les villages où elles ont déjà fait quelque apparition. Elles viennent d'acheter pour plus de treize mille piastres une vaste maison qui occupe tout un quartier et vont y installer toutes leurs œuvres: hôpital, orphelinats des deux sexes, crèche, dispensaire etc. Les frais de réparation et d'installation seront énormes. — Le Commissaire impérial des trois ports, son Excellence Tchong-Leou, que le P. Leboucq accompagna jadis à la guerre, et qui lui obtint de l'impératrice et du conseil de Régence, la décoration de la perle bleue, ne s'est point contenté avec moi d'une visite réciproque, où il avait été d'une politesse exquise, je dirais presque cordiale. Il m'invite ce soir à dîner chez lui, en compagnie

de Mgr Mouly et de M. Dévéria, gérant du consulat de France. Plusieurs fois, il m'a demandé la permission de me rendre visite, s'il allait jamais au Kiang-nan. Je me suis empressé de répondre que, aussitôt que j'apprendrais l'arrivée de Son Excellence dans le Sud, je me hâterais, fallût-il faire mille lys, de la prévenir moi-même et d'aller à sa rencontre. Il m'a rappelé la bonne réception que nous lui avions faite à notre résidence de Tchang-kia-tchuang, au retour de son expédition contre les rebelles. Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il a traité nos affaires de la meilleure grâce du monde. — Comme j'étais le premier Vicaire apostolique de ces contrées transféré à une autre mission, j'ai eu à cœur de ne point établir de précédents, ou plutôt de n'en établir d'autres que ceux qu'on doit attendre d'un religieux. Je n'emporte donc qu'un bréviaire et une bible. J'ai tout laissé, même la Croix pastorale, la chaîne d'or et le costume complet que je tiens de votre générosité, ainsi que tout ce que j'avais reçu de Heinzheim, de Montauban, de Châlons et d'ailleurs. Quant au costume, outre qu'il ira à Mgr Dubar, j'avais réservé de l'étrenner pour le jour de l'ouverture de la belle église, chef-d'œuvre du F. Guillon. Si j'ai mal interprété votre intention, mon bien cher Père, vous serez obligé de m'absoudre sans contrition. Cette chère Mission que j'avais épousée dans la pauvreté et dans les larmes et dont je comptais ne me séparer qu'avec la vie, pouvais-je la laisser sans parure, sans un double souvenir, de vous d'abord et puis de son premier Vicaire apostolique! —— Chang-hai, 24 Mars — Je suis arrivé ici le 22 au milieu de mille et mille distractions; loin de pouvoir continuer ma lettre, je n'ai pas même le temps de la relire. La malle va partir. Je pensais écrire à la Propagation de la Foi et à la Ste Enfance. Mais je suis obligé de remettre au prochain courrier.

En Union etc. ✝ Languillat S.J.

P.S. Demain à Tum-ka-dou, grand orchestre à la Messe Pontificale avec les instruments que Zi-ka-Wei vous doit. Chef d'orchestre: P. Ravary.

Lettre du F. Hersant au P. Lejariel — Zi-ka-Wei, 19 Avril 1865. — Monseigneur Languillat nous est arrivé le 22 Mars en parfaite santé. Il y avait 8 ans, jour pour jour, qu'il avait reçu la consécration épiscopale. Monseigneur nous disait ces jours derniers qu'il ne peut s'empêcher de rire quand il pense que dans 3 ans il aura 60 ans. A dire le vrai, on ne lui en donnerait pas plus de 45. Dans quelques jours il va partir avec le R. P. Supérieur pour Nankin et préparer toutes les voies, afin que les nombreux renforts qui sont annoncés puissent de suite battre en brèche le paganisme et exterminer tous les diables de la province. — Vous avez déjà appris, je pense, la douloureuse perte que notre Mission vient de faire dans la personne du bon Père Sécher. C'est le jour même de l'arrivée de Mgr Languillat qu'il attrapa un coup de soleil et un refroidissement qui nous l'ont si promptement enlevé en Paradis. Le 25 Mars, la fièvre le saisit. A cette époque les fièvres sont souvent pernicieuses. Quand le F. Rousseau l'amena à Zi-ka-Wei, je vis de suite qu'il était atteint comme le R. P. Lemaître et malheureusement j'avais rencontré juste dans mes prévisions. Ce bon Père me dit en arrivant: "mon Frère, avertissez-moi quand il faudra recevoir les derniers sacrements; n'ayez pas peur de me parler de la mort. Il fait toujours bon d'y penser". Le P. Sécher était content de parler du Ciel: "cependant, me disait-il, si le bon Dieu me trouve digne de travailler encore longtemps au salut de ces pauvres païens, *fiat*! que sa Ste volonté soit faite! mais il n'a besoin de personne." Le 3 Avril, il me dit: "Frère, c'est ce matin que le R. P. Recteur doit me donner l'Extrême-Onction: voulez-vous faire préparer tout ce qui est nécessaire?" Il fit la Ste Communion et reçut l'Extrême-Onction, suivant la cérémonie avec connaissance entière, récitant lui-même son Confiteor etc. Quand le R. P. Zottoli lui dit qu'il allait lui donner l'indulgence in articulo mortis: "Mon Crucifix des vœux", dit-il aussitôt; je le détachai du clou qui le retenait pendu à son lit et il le baisa amoureusement, ce qu'il faisait souvent. Il répétait de temps en temps "Jésus, Marie, Joseph" etc... puis

fixait ses regards sur une jolie petite image de la bonne mort. Je lui dis: « vous aussi, mon Père, vous faites votre semaine de la Passion sur la croix.— Oh! reprit-il, c'est un bon lit et non une croix!! » Le 4 Avril au soir, Mgr Languillat venait le visiter et le bénir. Il lui proposa de faire un vœu à St Joseph: « Bien volontiers, dit le malade, St Joseph est un canal par lequel Notre-Seigneur nous accorde tant de grâces! » Puis il remercia Monseigneur de la belle médaille du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie qu'il lui avait envoyée. Le lendemain matin, 5 Avril, à 4h. 3/4, commença l'agonie qui fut vraiment comme le repos du juste. Mgr Languillat, le R.P. Zottoli et tous ses frères entouraient son lit. Quand le R.P. Supérieur lui suggérait des pensées pieuses et lui parlait du Paradis où il allait bientôt entrer, il levait ses deux bras comme s'il eût voulu s'y envoler tout de suite. Il ne pouvait parler, mais je crois que ce signe prouve qu'il comprenait bien. Ses derniers moments ressemblaient beaucoup à ceux du bon Père Laimé, son compagnon de voyage. Je me console de leur perte en pensant qu'ils vont nous envoyer de nombreux renforts. Ils nous l'ont promis... Oh! comme ils doivent tous, ces ardents Missionnaires, intercéder auprès de Notre-Seigneur pour cette chère et si éprouvée Mission du Kiang-nan! Joignez-vous à eux, mon R. Père, et pensez un peu, s'il vous plaît, à celui qui a le plus de besoin de vos bonnes prières et qui aime à se dire: Votre tout dévoué et reconnaissant Serviteur en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hersant S.J.

P.S. Le P. Launay va pianissimo; il se recommande aussi à vos bonnes prières.

Mission de Calcutta. — (Province de Belgique.) — Nous empruntons à plusieurs lettres la description du collège St François-Xavier, quelques détails sur la manière de vivre de nos Pères, et le récit de la visite faite par le Duc de Brabant au très-regretté Mgr Van Heule. Nous devons aussi à l'obligeance d'un Scolastique de Namur l'historique de cette Mission, l'une des plus pénibles et des plus éprouvées de la Compagnie. Nous l'insérons à la fin de nos Lettres, à titre de document.

Collège St François-Xavier — (Extrait d'une lettre du F. Henry, 18 Mars 1865).... Les Anglais s'y sont pris bien simplement pour créer Calcutta. Ils ont tout bonnement tracé une large route circulaire, circular road, pour en déterminer l'enceinte. Trois villages hindous, le fort-William, quelques factoreries européennes y furent englobés, le temps a fait le reste. A l'intérieur de l'enceinte, la construction des maisons est soumise à des règlements de police: les toits de chaume sont prohibés; la tuile exigée, etc — Tout cela ennuie l'Hindou, qui aime autant se loger de l'autre côté de la Circular road, et voilà les faubourgs formés. La cité européenne, de son côté, s'est agrandie de jour en jour. Il y a cinq ans, notre collège était à l'extrémité de la ville. Aujourd'hui le collège est à peu près au centre: les nouvelles maisons ont occupé tout l'espace libre et même sur certains points dépassent la Circular road. La position que nous occupons devient de plus en plus saine. Il y a à peine un an et demi qu'un pâté de maisons hindoues, situées à 100 pas, a disparu pour faire place à un bel étang public, (a tank) qui nous fournit notre eau. La transformation est lente, mais sûre; c'est bien là le tact anglais: ils ont fait de Calcutta une ville de palais, et c'est là le nom qu'elle porte: the city of palaces. Mais j'ai hâte d'arriver au collège. Je ne vous le cache pas, j'ai été bien agréablement surpris en y entrant. Aucun collège en Belgique ne s'annonce avec plus de magnificence que St François-Xavier. Après avoir franchi la grille, vous arrivez en voiture sous un portique très-élevé soutenu par de fortes colonnes, au pied d'un grand escalier en pierres de 24 marches, qui vous conduit au 1er étage. Là, vous vous trouvez dans un parloir ouvert et spacieux, derrière lequel s'étend jusqu'au fond du bâtiment la grande salle. Lorsqu'on ouvre les portes, le coup-d'œil est imposant. On comprend cet arrangement, lorsqu'on se rappelle que le collège était d'abord un théâtre. La salle de spectacle, aujourd'hui

notre grande salle, sert de dortoir à nos 52 pensionnaires. Tout l'espace est occupé; nous n'aimons pas de les mettre à l'étroit; et pourtant bientôt ce sera trop petit. De part et d'autre de la salle règne une large galerie, probablement les loges d'autrefois : on en a fait des chambres. Nous sommes très-pauvrement logés; heureusement on construit un nouveau bâtiment pour nos Pères; il contiendra 14 chambres de professeurs, une salle de récréation et une plate-forme. Descendons maintenant d'un étage; au dessous de l'escalier d'entrée, se trouve la cave et le cellier; au dessous du parloir, notre réfectoire, et au dessous de la grande salle un grand espace libre pour le *foot-ball* (jeu de ballon au pied). Des deux côtés de cette salle de récréation, on rencontre les classes, la salle d'études, le réfectoire des élèves etc, etc. Ces dernières places sont exposées aux quatre vents du ciel; il n'y a pas ombre de carreau de vitre, mais seulement une espèce de toile transparente qui nous préserve des moustiques. — La cour est vaste; c'est plutôt une grande prairie qui contient un petit étang, près duquel s'élèvent 12 cabines pour les bains. — Les classes s'organisent peu à peu comme en Belgique. Nous en avons six, qui ne correspondent pas parfaitement aux six années de latin dans nos colléges d'Europe; plus, des cours préparatoires faits par des professeurs laïques et des cours d'anglais etc. Le niveau des études ne cesse pas de monter, grâce à notre excellent Préfet, le P. Veys. Le nombre de nos élèves croît aussi rapidement. En Mars 1864, nous n'en comptions que 106; en Mars 1865, nous en avons plus du double : 220. Une partie de cette augmentation est due à l'achat d'omnibus qui vont prendre nos élèves à domicile; le reste, à l'habile direction de notre Préfet, au zèle du R. P. Recteur, au soin qu'il prend de correspondre avec les parents et aux peines qu'il se donne pour son collége. Déjà nous pouvons compter sur 300 élèves en Janvier 1866, si Dieu bénit nos examens. L'opinion s'accrédite déjà parmi nos adversaires que nous deviendrons le 1er Collége de Calcutta et par conséquent des Indes. Mais j'oubliais les omnibus. En voici l'histoire : les Anglais dans la métropole des Indes avaient voulu se donner le luxe des omnibus de Londres. Une compagnie s'est formée; les actionnaires ont payé; les omnibus ont roulé par les rues, mais vides. On avait des omnibus comme à Londres; il ne manquait que la population de Londres. Bref, la compagnie en a été pour ses frais. Les omnibus avaient coûté environ 1200 roupies (3,000 fr.) : je crois qu'on a été heureux de les céder au collége pour le tiers de cette somme. Calcutta est une ville immense; les rues y sont d'une longueur fabuleuse, grâce à la manière dont on bâtit ici. Je crois en vérité que si Paris était bâti dans le même système il s'étendrait jusqu'aux frontières naturelles. Ajoutez à cela des orages quotidiens dans le temps des grandes chaleurs, des pluies continuelles depuis le milieu de Juin jusqu'à la fin de Septembre, vous voyez qu'on ne peut s'aventurer dans les rues sans avoir le feu ou l'eau au dessus de sa tête. Aussi les parents qui ne pouvaient payer des voitures pour amener leurs enfants au collége devaient chercher une institution plus à leur portée. Les omnibus sont venus les tirer d'embarras. Tous les matins, ils partent dans 3 directions différentes et nous reviennent tous les 3 chargés au grand complet. Un 4e nous sera bientôt nécessaire. Les parents paient volontiers une rétribution mensuelle : ils y gagnent beaucoup. Nous y perdons, à ne considérer que l'argent, mais cela permet à des enfants catholiques de venir au collége, tandis qu'auparavant ils n'y pouvaient prétendre; et c'est pour eux, non pour les roupies, que nous sommes venus. A un demi-mille du collége se trouve la Martinière, établissement fondé par un général français, Claude Martin, au service du roi d'Oude, et destiné dans les vues de son fondateur à élever des enfants catholiques. Très richement doté, pourvu de 75 bourses entières, il se trouve entre les mains d'administrateurs protestants, et par une transformation malheureusement trop fréquente aujourd'hui, une fondation catholique devient une arme contre les catholiques. Eh bien! la Martinière s'est ému d'effroi à la vue de nos Omnibus. Les Révérends Gentlemen qui le dirigent en ont acheté un, et le 1er jour qu'il a circulé, ils ont battu la caisse dans tous les journaux, grands et petits, de Calcutta. — Mgr Van Heule à peine arrivé de 8 jours a fait la visite du collége : elle s'est terminée par la distribution des différents emplois. Le P. Carbonnelle enseigne l'astronomie et compose en même temps un cours de mathématiques à l'usage de nos élèves. De plus il vient d'être nommé examinateur public pour les mathématiques. Sa première session aura lieu en Décembre. C'est un événement pour notre collége. — Les cinq cents roupies

que sa gracieuse Majesté lui fait tenir comme honoraires, ne sont rien en comparaison de l'effet moral produit en ville par cette nomination. La réputation du P. Carbonnelle y grandit tous les jours. Aussi Mgr a-t-il jeté les yeux sur lui pour la fondation et la direction d'un journal catholique. Depuis longtemps les catholiques de ce pays désiraient avoir une feuille qui plaidât leurs intérêts, car tous les journaux sont protestants. Mgr se rendit à leurs instances. Le P. Victor de Buck sera, dit-on, l'un des correspondants du nouveau journal en Europe.

Henry S. J.

Extraits d'une lettre du P. Carbonnelle. —— Puisque vous me demandez le détail intime de notre vie dans ces climats, je vais parler un peu sur ce sujet, mais sans suivre d'ordre. Je sors de classe; mon thermomètre, que je viens de consulter, marque 37 degrés centigrades à l'ombre; si le soleil tombait maintenant de son ciel bleu, il ferait, j'en suis sûr, un trou à mon plafond, tant il est bien sur ma verticale. Aussi, de quelque côté que je regarde par mes fenêtres, je ne vois que des maisons blanches qui, tournées aux 4 vents du ciel, n'ont point d'ombre que celle de leurs corniches; et un peu plus loin, dans un vieux cimetière, une cinquantaine d'obélisques éclairés sur leurs 4 faces. Heureusement nous avons bien souvent la brise, qui, sans faire baisser le thermomètre, nous rafraîchit considérablement par l'évaporation. L'évaporation de quoi? direz-vous — De la sueur. Quand la brise s'arrête, la transpiration recommence et nous arrosons le plancher de grosses gouttes, larges comme des pièces de deux francs. Le carton sur lequel j'appuie les mains en écrivant ceci est déjà tout transpercé et je dois manœuvrer habilement pour sauver la partie déjà griffonnée. — Il y en a qui se font *ponker*. Qu'est-ce que cela? Pour le comprendre, entrez chez le P. Stockman. Il est assis tout habillé de blanc, à son pupitre, au milieu d'une grande chambre; au dessus de sa tête chauve, à un peu moins d'un mètre, est suspendu un grand rectangle blanc, long de trois mètres horizontalement et haut d'un mètre; une corde y est attachée, va passer dans la gorge d'une poulie fixée à la muraille et se termine à un Indien accroupi, vêtu de sa peau noire et d'un lambeau d'étoffe autour des reins. Cette machine humaine n'a d'autre occupation que de tirer la corde qui balance continuellement sur la tête du P. Stockman l'autre machine rectangulaire que je vous ai décrite et qui s'appelle un *Ponka*. N'allez pas croire que le P. Stockman est un Sybarite. Il y a ici des Ponkas partout: au parloir, au réfectoire etc. Bien des gens se font *ponker* dans leur lit pendant toute la nuit. Ces instruments ne sont pas d'usage dans les églises catholiques, mais tout paroissien et toute paroissienne y agite continuellement son éventail, qui par extension s'appelle aussi *ponka*. Autres pays, autres mœurs: un ponka est ici plus nécessaire qu'un habit; et puis songez qu'il n'y a pas une seule cheminée dans toute la maison. — Pas de cheminée, direz-vous; vous mangez donc votre riz tout cru? A cela j'ai deux réponses: d'abord la cuisine, chez nous comme chez nos voisins, n'est pas dans la maison, mais dans le *Compound*, c'est-à-dire dans le vaste terrain qui entoure la maison. Ensuite, et ceci est péremptoire, même à la cuisine il n'y a pas de cheminée. Ces noirs Indiens qui sont nos cuisiniers, sont accoutumés à faire du feu sans s'occuper de la fumée qui s'échappe par où elle peut, par les fenêtres, par l'œil de bœuf, par les fentes du toit. Si vous étiez comme moi philosophe à manger des hannetons, je vous introduirais dans cette cuisine. Mais je ne sais de quelle espèce est votre philosophie et je crois que plusieurs d'entre vous ne voudraient point entrer dans ce taudis-là de peur d'y perdre à jamais l'appétit. Les Indiens, qui n'ont pas d'habits, sont de vrais dandys pour leur chevelure; ils ont tous de beaux cheveux noirs, souvent très-longs, toujours très-luisants; je crois fort que notre beurre y contribue beaucoup. Laissez-les dans leur antre et venez au réfectoire vous asseoir sous le *ponka*; aujourd'hui on nous servira du mouton et de la volaille, demain de la volaille et du mouton; de temps en temps rien que de la volaille. En fait de légumes, vous en verrez successivement paraître de toute espèce, mais si vous m'en croyez, vous n'y toucherez pas, car ils n'ont d'autre goût que celui de l'eau croupie. — Outre le déjeûner du matin et le dîner qui a lieu à 3 heures½, nous faisons encore par jour deux autres repas: l'un à midi, sous le nom de *tiffin*, se compose au maximum d'un verre de bière, d'une croûte de pain et d'un fruit; pour

beaucoup d'entre nous il se réduit à une seule de ces trois choses ; pour plusieurs et pour moi en particulier, à rien du tout. L'autre, à 8 heures du soir, consiste en une tasse de thé, avec ou sans pain. Et maintenant, quittons ce lieu de misère pour n'y plus revenir. — Venez voir ma chambre. Elle n'a pas de punka, mais quatre fenêtres, ouvertes nuit et jour ; deux au midi par où le soleil n'entre pas, et deux à l'orient où des persiennes lui interdisent l'accès chaque matin. Si vous pouviez m'apercevoir en ce moment à mon bureau, vous verriez un homme en souliers blancs, pantalon blanc, chemise blanche, et rien de plus. Il y a sur un fauteuil une soutane en calicot blanc, sans boutons, et une ceinture blanche, que je mets pour aller par la maison, mais dont j'ai toujours grand soin de me débarrasser dans mon for intérieur. Mon lit est une espèce de large sopha, sur lequel il y a un je ne sais quoi, qui n'est ni une paillasse, ni un matelas. C'est un sac plat, de huit à neuf centimètres d'épaisseur, intérieurement garni de crin ; par dessus, deux draps de lit (c'est du luxe ; la plupart des gens dans ces pays n'en emploient qu'un seul) et un oreiller dur comme le matelas ; mais le plus beau, ce sont les 4 montants supportant un rectangle horizontal auquel est suspendu la moustiquaire. La moustiquaire nous sert ici pendant toute l'année. C'est une pièce de tulle qui vient se terminer sous le matelas ; derrière ce fragile rempart, s'il n'a de brèche en nul endroit, on goûte le plaisir d'entendre bourdonner les moustiques impuissants et exaspérés ; en Décembre et en Janvier il y en a des nuages, mais on savoure en les entendant, les vers de Tibulle : *quam juvat immites ventos audire cubantem !* Qu'est-ce qu'un moustique ? C'est le cousin-germain de nos Cousins d'Europe, généralement un peu plus petit, mais tout-à-fait de même forme ; il chante et pique comme eux. Seulement sa piqûre est un peu plus douloureuse et il s'ensuit une tumeur plus grosse et plus durable. Rien ne peut garantir de leurs atteintes : ils savent enfoncer leur dard même à travers une double enveloppe de linge. Je ne suis guère piqué en moyenne plus de cinq ou six fois par jour. J'avoue que je ne leur rends pas amour pour amour ; j'ai sur la conscience des milliers de meurtres avec préméditation, embuscade et autres circonstances aggravantes. — Ces insectes ne sont pas mes seuls compagnons de chambre. Il y a de plus maintenant quelques millions de fourmis noires ou rouges dont j'écrase chaque jour inutilement plusieurs centaines ; il y a des lézards, qui ne sont pas muets comme en Europe, mais font de temps en temps entendre une courte chanson. Ces lézards s'adonnent comme moi à la chasse des insectes et je me garde bien de les chasser eux-mêmes ; il en vient même régulièrement tous les soirs écouter les points que je donne aux Frères. Dans ma chambre encore il y a d'horribles cancrelas, grands insectes d'un brun très foncé, longs de 4 à 5 centimètres et qui ont le privilège d'inspirer une horreur universelle. Pour les aimer il faudrait être aussi poète que M. Victor Hugo qui veut réhabiliter « le crapaud, pauvre monstre aux doux yeux ». Il y a de petits poissons blancs, insectes qui ne vivent pas dans l'eau, mais qui sont abondants surtout pendant la saison des pluies ; ces poissons savent, en moins de rien, faire de larges trous dans le drap et dans les étoffes. Pendant la nuit, j'entends parfois rôder les rats et les souris. La moustiquaire me défend contre leurs entreprises. Quant aux chauves souris, aux hiboux, aux chouettes, je ne pense pas qu'il en entre jamais par nos fenêtres ouvertes. Ces hiboux se logent de préférence dans les églises, par dévotion pour les cierges et les chandelles. J'ai entendu dire qu'ils avaient parfois volé des cierges tout allumés et que se cachant ensuite dans les combles pour faire leur repas sans souffler dessus, ils auraient ainsi mis le feu à l'église. Les oiseaux de proie sont aussi très-nombreux, et quelque part que je sois dans ma chambre, du haut des monuments voisins je ne sais combien de milans me contemplent. — Les corneilles, ou comme on dit en Anglais les *crows*, sont une autre espèce de bêtes aussi intéressantes qu'ennuyeuses. Elles vivent le long du fleuve, où les Indiens jettent leurs morts ; on en voit souvent deux, trois et plus qui au milieu de l'eau ont l'air de naviguer sur une barque invisible, et cette barque est un cadavre qu'elles dépècent chemin faisant. Parfois, le long du fleuve, les chacals leur disputent cette ho[illegible]le proie et vous verriez à quelque distance de la ville ces animaux trotter avec des membres humains au travers de la [illegible]le. Dans la ville, les corneilles vivent de débris de toute

espèce : on les trouve surtout réunies aux portes des cuisines ; pendant nos repas il y en a toujours de 20 à 30 devant notre réfectoire. Là elles ont l'air de mendier des os, des croûtes de pain, etc, et reçoivent volontiers tout ce qu'on leur jette. Les milans, moins nombreux et moins audacieux, mais beaucoup plus voraces, montent la garde avec elles et leur enlèvent souvent en volant ce que ces pauvres crows avaient ramassé par terre. En revanche, c'est un plaisir de voir un milan ronger un os dont il s'est emparé. S'il n'a pas soin de faire cette opération au haut des airs, il est invariablement flanqué de deux crows dont l'une le houspille constamment par derrière pour le mettre en colère, tandis que l'autre profite de ces impatiences pour becqueter l'os entre les serres mêmes du milan. Au bout d'un certain temps, les crows changent de rôle et chacune à son tour tire les marrons du feu. J'aperçois en ce moment dans notre cour un autre oiseau moins commun que les deux espèces précédentes, mais qui n'est pas rare du tout ; le nom qu'il porte ici ordinairement, c'est celui d'adjudant ; ailleurs on lui donne le nom beaucoup plus pittoresque de *philosophe*. Pour vous en faire une idée, donnez à un héron ordinaire la taille d'une petite autruche ; son bec, large de 10 centimètres, en a 50 ou 60 de long ; ses pattes et ses jambes, aussi blanches que maigres, ont plus d'un mètre de haut ; le cou, presque toujours replié et formant jabot, a un développement de 60 à 70 centimètres ; entre ces deux extrémités, mettez un gros corps blanc recouvert de grandes ailes d'un gris foncé et vous aurez à peu près l'adjudant ou philosophe, qui mérite bien ce dernier nom par la pédantesque gravité de sa démarche et la niaise expression de sa physionomie. Quoique digne de son nom, cet oiseau est très-utile. Il mange, dit-on, une énorme quantité de serpents et de bêtes malfaisantes ; il est d'ailleurs très-beau dans son vol ; il déteste les milans et protège les crows. Je me promets de vous en empailler un exemplaire. — Mais, à propos de la description de ma chambre, me voici entraîné à vous faire un cours d'histoire naturelle ; rentrons dans nos appartements. Dans ma chambre, il n'y a plus rien de curieux que les deux cloisons qui avec les murs de la maison forment l'enceinte. Ces cloisons n'ont que deux mètres de haut, tandis que le plafond est à plus de 5 mètres ; c'est ainsi qu'elles sont disposées généralement pour livrer passage à la brise. En sortant de chez moi, montons sur le toit ou plutôt sur la terrasse ; car toutes les maisons sont sous ce rapport bâties à l'Italienne : pas de toit, tout le haut est une vaste terrasse. Nous allons souvent nous promener là quand le soleil veut bien se promener ailleurs. Là, soir et matin, mais seulement alors, la chaleur est tolérable ; on y peut même faire de la poésie. Là je vais quelquefois m'asseoir et penser à mes amis ; j'y passe en revue le passé, j'oublie le présent et comme partout ailleurs je ris de ce qu'en ce monde on appelle <u>avenir</u>. L'avenir, c'est le Ciel. Il me semble que j'en suis plus près ici qu'en Europe. Dieu nous fasse la grâce de nous y retrouver tous un jour. — C'est par oubli que j'ai omis de vous parler des salles de bains, au nombre d'une douzaine, où il n'y a pas une seule baignoire, mais de grands vases de terre cuite, toujours pleins d'eau et de petits vases de cuivre de la capacité d'un litre environ. On s'y plante debout sur le pavé, on puise avec le petit vase dans le grand et on s'en verse une cinquantaine de fois le contenu sur la tête. Cela s'appelle prendre un bain ; on dit que c'est très-salutaire ; tout le monde dans ce pays prend des bains quotidiens, excepté moi, faute de temps ; tout le monde aussi a été plus ou moins malade, excepté moi, pour la même raison. — Vous me demandez de vous dire ce qu'il en est de ma réputation de photographe : voici tout. Le secrétaire de la société de photographie m'invita un jour à venir à une des séances pour y monter un appareil de Bertsch complètement inconnu ici et que j'avais acheté à Paris. Comme je ne savais pas assez d'anglais pour improviser une description publique, j'écrivis une courte notice dont le secrétaire donna lecture ; puis je me tirai tant bien que mal des explications qui me furent demandées. Cela parut au compte-rendu. Le secrétaire me pria d'écrire un article plus étendu pour son journal de photographie ; cet article fut la pièce de résistance de son premier numéro. Dans la préface il y avait une huitaine de lignes pour me remercier et

demander d'autres communications. Un journal reproduisit ces lignes et reprocha à la société de réclamer l'assistance des Jésuites, la déclarant indigne de s'appeler désormais une société protestante. Et voilà tout. Oh! pardon, j'oubliais; nous avons ici des religieuses chez qui je ne vais jamais, mais qui disent à leurs visiteurs qu'il y a au collège des Jésuites un professeur de physique des plus distingués. L'autre jour, un médecin protestant avec qui je causais en chemin de fer, m'en demanda des nouvelles. Je lui dis d'abord qu'il n'y avait pas encore de professeur de physique cette année, qu'il y en aurait un l'année prochaine; comme il insistait, je lui dis que cet homme si distingué, c'était moi-même. Ce qu'il y eut de mieux là-dedans, c'est que le susdit médecin échangea sa carte avec moi et déclara tout haut qu'il allait se faire catholique. Je l'engageai à s'instruire d'abord, car le catholicisme est plus inconnu des protestants anglais que ne l'est chez vous la religion des habitants de la lune. C'est pour cela que nous nous reverrons.

Carbonnelle S.J.

— Visite du Duc de Brabant — S.A.R. le Duc de Brabant séjourna deux fois à Calcutta. Dans l'intervalle, il avait visité une grande partie des provinces septentrionales des Indes, non sans avoir fait auparavant de bonnes études sur le pays dans les meilleurs ouvrages: tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, s'en apercevaient bien vite. On sentait qu'il venait vérifier de ses yeux ce qu'il avait lu, et contrôler par la conversation avec les hommes les plus instruits et par l'inspection des localités les idées qu'il s'était formées sur ces immenses colonies anglaises. — C'était le premier prince européen qui mît le pied en ces contrées lointaines. Cette circonstance, jointe au profond respect que les Anglais professent pour la royauté, donna partout un grand relief au voyage du Duc. — Ce même voyage n'a pas été moins avantageux à la religion catholique. Partout le Duc s'acquitta de ses devoirs religieux avec simplicité, mais sans respect humain. Comme ses moindres démarches, vu l'intérêt qu'excitait sa personne, étaient des événements, sa présence aux offices divins et ses rapports de bienveillance et de respect avec les évêques produisirent un effet considérable. Beaucoup de catholiques, même dans les villes où S.A.R. ne parut pas, en apprenant comment le Duc avait fait ailleurs profession publique de sa religion, sont sortis de leur ancienne léthargie et revenus à la pratique de leurs devoirs envers Dieu. — A Calcutta, il entendit la messe à l'église Saint Thomas; et à l'issue de cet acte religieux, il admit à une audience particulière, dans un appartement qu'il avait au palais du vice-roi, Mgr l'Archevêque Van Heule, qui avait célébré les saints mystères en sa présence. — Le vice-roi fit en l'honneur du Duc deux réceptions, et le lieutenant gouverneur du Bengale en fit une troisième. Les principaux fonctionnaires, les plus grandes familles de la ville et quelques seigneurs hindous s'y rendirent avec empressement. Mgr Van Heule accepta également les invitations qui lui furent adressées et fut l'objet d'égards et de démonstrations respectueuses qui prouvent combien les préjugés des protestants contre les catholiques tendent à disparaître. Dans toutes ces circonstances, il se montra en soutane violette avec la croix pectorale, et le Père Depêchin, recteur du collège, l'accompagnait en soutane noire.... Plus tard, S.A.R. visita le collège St François Xavier où on l'accueillit avec enthousiasme; il fut complimenté en Français, en Flamand, en Anglais etc, et répondit en chacune de ces langues. Dans les intervalles la musique exécutait des airs nationaux, entre autres la Brabançonne. Puis il se rendit au salon des Pères, leur adressa à chacun de gracieuses paroles sur leur ville natale et prit même leurs noms; tous étaient ravis. Autant il fut bienveillant et simple avec les Pères, autant il se montra plein de respect et d'égards envers Mgr Van Heule, soit en public, soit en particulier. Dans la première des soirées du vice-roi, le Duc, donnant le bras à la vice-reine, entra dans la salle où l'attendaient le gouverneur général des Indes et les autres personnages qui devaient lui être présentés. Il demanda tout d'abord qu'on lui présentât l'évêque catholique, et Mgr s'étant approché, S.A.R. s'entretint quelques minutes avec lui, le remerciant à haute voix d'un service peu important qu'il en avait reçu.

Il le revit même en particulier et le questionna longuement sur l'Évangile, les libertés modernes, etc. Enfin, pour tout dire en un mot, tel a été l'effet produit par la conduite religieuse du Prince et l'ascendant moral acquis à Mgr Van Heule par toutes les attentions dont il a été l'objet, que nous pouvons en espérer les meilleurs résultats pour l'avenir de notre Mission. Ces nouvelles si consolantes étaient à peine connues en Europe qu'arrivait comme un coup de foudre une dépêche télégraphique ainsi conçue : " Mgr Van Heule est mort à Calcutta, le 10 Juin, d'une attaque d'apoplexie" !

Documents historiques sur la Mission de Calcutta.

C'est en 1833 que Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI confia cette Mission à la Compagnie. En 1834, le P. St Léger, ancien vice-Provincial d'Irlande, revêtu du titre de vicaire Apostolique, débarquait à Calcutta avec 4 autres Pères. Je ne dirai rien des œuvres qu'ils y commencèrent, des travaux entrepris par les P.P. Moré, Erwin et Weld, de la fondation de 2 collèges, celui de St François-Xavier et Seal-College etc. Crétineau-Joly a raconté ces débuts dans le 6e volume de son histoire. Mais bientôt les Brahmes, les Mahométans, les Schismatiques et toutes les sectes dissidentes ne purent voir sans dépit les progrès de la Cie et mirent tout en œuvre pour les traverser. Nos Pères furent obligés d'abandonner leurs collèges et de rentrer en Europe. La Mission qui était loin d'être florissante à leur arrivée en 1834, se trouva bientôt dans un état plus triste encore. En 1842, elle ne comptait que 8,000 catholiques et ce chiffre continua de diminuer. Les principales causes de cette décadence sont: l'influence protestante, un climat énervant qui en amollissant les mœurs corrompt l'esprit et le cœur, le manque d'éducation chrétienne, la pénurie de prêtres, l'amour du luxe et du confortable. – Ému du triste état de son diocèse, Mgr Oliffe, Archevêque de Calcutta, avait maintes fois demandé au St Siège des Pères de la Compagnie pour l'aider dans ses travaux. Pour hâter la réalisation de ses vœux, il résolut de venir à Rome plaider la cause de ses fidèles et la sienne; mais Dieu voulut qu'il reçût la récompense de son zèle avant d'être arrivé au terme de son voyage: il mourut à Naples, dans notre collège des Nobles. Enfin au mois de Mars 1859, le St Père Pie IX, informé de cet état de choses, pria le P. Général d'envoyer au plus tôt des Jésuites à Calcutta afin d'y ouvrir un collège. La Province Belge n'avait jusqu'alors aucune Mission étrangère qui lui fut spécialement affectée. Le T.R.P. Général lui assigna celle de Calcutta, et dès le mois d'Octobre 1859 partirent les premiers Missionnaires : c'étaient les P.P. Depelchin, Devos, Deynodt, Van-der Straeten, Everard et Shea, avec le Frère Sharples. Ces trois derniers avaient été cédés par la Province d'Angleterre pour faciliter nos débuts dans un pays où les coutumes anglaises sont aussi fortement enracinées que dans la Grande-Bretagne même. Mgr Steins, Supérieur de la Mission de Bombay, les attendait, et accompagné de quelques amis, prêtres ou laïques, il les conduisit directement au Collège acheté par l'Evêque défunt. Deux prêtres séculiers qui l'occupaient cédèrent la place à nos Pères, sur l'ordre du Provicaire Apostolique qui résidait alors à Chandernagor. Outre le collège St François-Xavier, on confia à nos Pères l'église paroissiale de St Thomas, fréquentée surtout par les Européens catholiques qui habitent Calcutta et voisine du couvent et du pensionnat des Sœurs dites de Lorette. Un de nos Pères fut chargé du soin de cette paroisse; il administre les Sacrements et prêche en français et en anglais. Un autre devait s'occuper des soldats et des habitants du Fort-William, ainsi que de trois hôpitaux avoisinants. L'ouvrage ne manquait pas, lorsque, à peine arrivé de quinze jours, le Supérieur de la Mission, le R.P. Depelchin, fut surpris par le choléra. Il reçut les derniers Sacrements et pendant deux semaines fut toujours entre la vie et la mort. Enfin, grâce aux soins et aux prières de ses frères, il entra en convalescence et fut envoyé à Sérampore où la douceur du climat le remit entièrement. Pendant ce temps les catholiques de Calcutta ne cessaient de presser nos Pères de faire au plus tôt l'ouverture du Collège. On céda à leurs instances, et le 16 janvier 1860 les classes commencèrent. Le nombre des élèves ne tarda pas à s'accroître rapidement. On en comptait

100 avant la fin de Décembre 1860; et parmi eux 30 pensionnaires. Heureux de ces premiers succès, le R. P. Steins crut son concours désormais inutile et retourna à Bombay au mois de Février. Au mois de Juin 1860, le R. P. De Vos avait remplacé le P. Depelchin comme vice-Recteur du collège et Supérieur de toute la Mission. Il conserva cette charge jusqu'à l'arrivée de Mgr Van Heule, qui le nomma son secrétaire, en Septembre 1864. — Pendant cette même année 1860, aux 7 premiers Missionnaires vinrent se joindre 4 Pères et 3 Frères coadjuteurs. Ce renfort doublait le nombre des ouvriers; mais pour éprouver leur dévoûment Dieu permit que tous les nouveaux venus sans exception fussent réduits à l'inaction par les fièvres, les dyssenteries et d'autres maladies dues aux excessives chaleurs du climat. Ils se virent obligés d'abandonner Calcutta pour aller chercher leur guérison sous un ciel moins brûlant. Un seul alla recevoir la récompense du serviteur fidèle: ce fut le P. Van der Straeten, l'un des premiers arrivés. Il rendit son âme à Dieu le 12 7bre, après avoir édifié ses frères par l'exemple d'une patience et d'un courage héroïques. Il était entré dans la Compagnie en 1844 et avait toujours mené la vie d'un religieux fidèle et fervent. Surveillant à Turnhout durant 5 ans, tels étaient son calme et son respect en traitant avec les élèves que ceux-ci avaient hautement déclaré n'avoir jamais surpris dans leur surveillant un seul mouvement d'impatience. En même temps sa piété se manifestait dans toutes les occasions où il lui était donné de s'occuper plus directement du bien spirituel des âmes, dans les catéchismes, les instructions, les sermons et les retraites. — Vers la fin de l'année fut confiée aux Missionnaires l'aumônerie spirituelle des soldats en résidence à Dum-dum, poste militaire situé à environ 6 milles de Calcutta. Chaque jour après avoir fait la classe, un de nos Pères se rend auprès de ces chers soldats, pour la plupart Irlandais, et revient le lendemain matin s'occuper des enfants du collège sur qui repose surtout l'espoir de la Mission. C'est par eux en effet, comme partout ailleurs, qu'il faut commencer la régénération spirituelle de ce malheureux pays. Le petit nombre des Catholiques de Calcutta vivent dans un état d'indifférentisme religieux difficile à concevoir: peu ou point d'usage des Sacrements; le baptême même différé parfois pendant des mois et des années entières. A peine deux ou trois écoles catholiques dirigées par des religieuses et dans lesquelles le nombre des enfants protestants, exemptés de toute pratique religieuse, l'emporte sur celui des catholiques. De là de fréquentes défections et une grande insouciance des devoirs religieux. Espérons que ce triste état touche à son terme et que Dieu jettera des yeux de miséricorde sur cette ville dont il veut avant tout, semble-t-il, appeler à lui les enfants. — Nos Pères, eu égard à leur nombre et à leurs forces, ne peuvent guère s'occuper activement que du collège. Cependant un d'entre eux confesse chez les Sœurs de Lorette, soit en ville, soit dans les faubourgs. Chaque dimanche et jour de fête deux ou trois autres célèbrent les offices et prêchent dans les différents oratoires de la ville, plus ou moins éloignés de notre maison. Dès la première année, 12 protestants furent ramenés dans le sein de l'Eglise catholique. Et l'examen public subi par nos élèves à la fin de l'année scolaire (qui dans ce pays correspond avec la fin de l'année civile) fut couronné d'un succès plus que satisfaisant, de l'aveu de tous ceux qui y assistèrent. Il ne sera pas inutile d'ajouter un mot sur les ressources pécuniaires dont pouvait disposer la Compagnie pour commencer cette laborieuse Mission. L'usage absolu du collège et des bâtiments nous fut accordé par le Provicaire Apostolique, mais à la condition de pouvoir les recouvrer, si jamais nous venions à quitter la Mission. Le mobilier était pauvre, insuffisant; la bibliothèque, petite et ruinée par les vers et l'humidité: tout restait donc à faire avant l'ouverture des Cours. Pour faire face aux frais d'établissement, à l'entretien des Nôtres et à la rétribution de 3 professeurs laïcs, nos Pères disposaient de quelques milliers de francs, alloués pendant deux ans seulement par la Propagation de la Foi, d'aumônes venues de Belgique, de la rétribution des élèves internes et externes, de la pension payée par le gouvernement anglais à l'aumônier du Fort-William (déduction faite des dépenses et des aumônes qu'entraîne nécessairement cet office), du casuel de l'église St Thomas et des intentions de Messe accordées par dispense du S. Pontife. Voilà les ressources tout-à-fait insuffisantes dont nos Missionnaires pouvaient disposer

la première année de leur établissement. — Au commencement de l'année 1861, la Mission de Calcutta comptait 9 Prêtres et 4 Frères coadjuteurs ; 4, et bientôt 5 laïques les secondaient dans le service du collège lorsque de nouvelles maladies vinrent fondre sur quelques Pères et les forcer à se retirer, soit à Darjeeling, soit à Ishapore, pour y respirer un air plus pur et plus sain. Parmi les œuvres que la Mission entreprit cette année, il faut compter l'œuvre de la jeunesse. Elle a pour but de ramener les jeunes catholiques à la pratique des devoirs religieux et de faire entrer les jeunes gens protestants dans le sein de l'Église. Deux de nos Pères s'occupent spécialement de cette œuvre. Ils cherchent d'abord à gagner ces jeunes gens par la douceur et l'affabilité de leurs manières, puis ils leur proposent les vérités de la Foi et les préparent insensiblement à la grâce de l'abjuration ou du retour à une vie plus chrétienne. Après leur conversion, ils cherchent encore à les revoir aussi souvent que possible, pour fortifier leur foi et leurs mœurs contre des dangers sans cesse renaissants. Parmi ces jeunes hommes, il s'en est rencontré un qui à l'âge de 20 ans n'avait pas encore reçu le baptême. Entraîné par un de ses amis, bon catholique, il vint trouver nos Pères. Mais à cette nouvelle sa famille ne put contenir son indignation et le nouveau converti se vit interdire l'entrée de la maison paternelle. Dans cette extrémité, son ami ne lui fit point défaut et quoique chargé d'une nombreuse famille, il le reçut chez lui et le traita comme un des siens. — Un anglican zélé de la secte trouve un jour un de ses amis plongé dans le sommeil et lui prend un livre qui traitait de la religion catholique. Il le lit avidement et transformé en un autre homme, il se rend au collège, se fait instruire dans la Foi et devient fervent catholique. A son tour il fut exclus de la maison paternelle, mais comme le précédent il fut recueilli par son ami, qui avait été l'occasion heureuse, quoique involontaire, de sa conversion. Cependant les succès n'étaient pas toujours aussi consolants. — Un troisième jeune homme, né dans l'île de Ceylan de parents protestants, demanda et obtint, peu de temps après son entrée au collège, d'être reçu dans la vraie religion. Son frère aîné, chez qui il habitait, lui refusa dès lors l'entrée de sa demeure. Nos Pères accueillirent chez eux le jeune homme qui manifestait déjà le désir d'entrer dans la Compagnie. Pendant quelque temps sa conduite fut exemplaire mais bientôt, hélas! il succomba à une tentation perfide. Dans le dessein de convertir son père, il voulut retourner dans l'île de Ceylan, et là, retombé sous l'influence de son frère, il ne tarda pas à retourner à l'hérésie de gré ou de force. Depuis il a tellement changé de sentiments qu'il osa écrire à quelques Pères des lettres pleines de blasphêmes et de calomnies. — Une autre œuvre chère aux Missionnaires fut celle des soldats. Catholiques ou hérétiques, plusieurs furent fidèles à la grâce, à dater surtout des mois de Mai et de Juin qui furent célébrés avec beaucoup de piété et de magnificence en l'honneur de Marie et du Cœur adorable de Jésus. A la vue du mouvement religieux, les ministres protestants et les chefs militaires non catholiques résolurent d'attaquer ouvertement notre Foi. Un matin, un soldat catholique, connu pour son zèle et sa ferveur, se vit avec trois de ses compagnons, nouveaux convertis, amené à l'improviste devant un conseil de guerre. Le chef supérieur, après les avoir interrogés, les condamna à une peine militaire: trois d'entre eux, professeurs dans l'école du régiment, furent privés de leur emploi; le quatrième, dégradé. Conduits ensuite chez un ministre protestant, ils y défendirent leur foi avec tant de fermeté, qu'on fut obligé de les renvoyer libres, mais non sans les accabler de menaces et d'injures. Ces braves soldats sont soumis depuis lors à de fréquentes vexations; ils n'en persévèrent pas moins et servent d'exemple à d'autres moins généreux dans le service de Dieu. Le lendemain même de cet incident un soldat recevait le baptême sous condition dans la chapelle du fort et chaque semaine plusieurs autres sont admis à la même grâce. — Au mois de Juillet 1861, un Père de la Mission de Bombay vint s'adjoindre à nos Missionnaires; on lui confia le soin de la paroisse et de l'école de Sérampore, petite ville d'environ 10,000 âmes, à peu de distance de Calcutta, dans un lieu très sain sur les bords de l'Hoogly. Le presbytère de cette ville pourra servir aux Nôtres comme maison de campagne ou lieu de refuge pendant la convalescence. Le Provicaire Apostolique nous l'a cédé à la condition que chaque semaine un Père s'y rendrait pour

entendre les confessions, célébrer la Messe et remplir les autres charges du ministère pastoral, en faveur de 100 catholiques environ qui vivaient dans cette ville, éloignés pour la plupart de toute pratique religieuse. Nous visitons parfois Burowan et Soorez, qui depuis un temps considérable voyaient à peine une fois chaque année un prêtre séculier. — La discipline du collège et l'application de nos élèves portèrent d'heureux fruits; à la fin de l'année, ils subirent un examen public très-satisfaisant devant un nombreux auditoire, juge très-compétent dans la matière. Un petit drame fut exécuté avant la distribution des prix. Les protestants eux-mêmes qui assistèrent à la représentation, déclaraient hautement que les Jésuites l'emportent sur tout le monde dans l'éducation des jeunes gens. L'académie des sciences de Calcutta donna au collège le diplôme d'affiliation avec tous les droits et privilèges qui y sont attachés. Ces succès nous concilièrent de plus en plus la confiance des parents et firent tomber une foule de préjugés. Les ministres protestants, outrés de dépit, déclamèrent à l'envi contre nous dans leurs prêches, menaçant de la damnation éternelle les parents et les enfants qui ne fuiraient pas de tout leur pouvoir la contagion du papisme. Ces déclamations n'eurent d'autre résultat que d'augmenter le nombre de nos élèves. — L'état pécuniaire du collège fut plus précaire encore cette année-ci que l'année précédente. Les aumônes recueillies en Belgique furent presque entièrement employées à l'achat d'objets indispensables au collège. A un certain moment, la gêne fut si grande que privé de tout secours humain, le P. Recteur ne crut pas mieux faire que de s'adresser à Celui même qui fut ici bas la Providence du Sauveur. La communauté fit une neuvaine en l'honneur de St Joseph; et, confiant en sa protection, le P. Recteur exposa l'état du collège aux amis de la maison et en particulier à M. Bowring, vice-roi du pays; grâce à d'abondants secours, on put sortir de la détresse présente. — Cette année comme la précédente, la mort enleva un Missionnaire; le P. Breen était mûr pour le Ciel. Ce zélé religieux avait été conduit par la Providence au sein de la Compagnie à travers des incidents qui ne manquent pas d'intérêt. Né en Irlande dans le village de Balyunamona, (diocèse de Cashel) en 1804, de parents pauvres, le P. Michel Breen, devenu orphelin fort jeune, fut obligé pour vivre de s'engager comme domestique. Après quelques années de service, il vint en France et vécut 2 ans à Versailles. C'est là qu'il commença à s'adonner d'une manière spéciale à la piété et fut admis vers l'âge de 20 ans au petit séminaire de Versailles. Il y fit son cours d'humanités avec de brillants succès. Depuis longtemps il brûlait du désir d'entrer dans la Compagnie, mais la faiblesse de sa santé était un obstacle à ses vœux. Le Supérieur du petit séminaire l'envoya à Courtrai dans la famille de M. Béthune où pendant 8 ans il s'occupa de l'éducation des enfants du sénateur. Le souvenir du P. Breen est resté en vénération dans cette famille distinguée par ses principes religieux et par son dévoûment à la bonne cause. Je me souviens encore d'avoir vu à Alost M. le Sénateur Béthune et ses deux fils, l'un Chanoine de Bruges et professeur d'archéologie au grand Séminaire, l'autre membre de la société de St Vincent de Paul, donner au P. Breen avant son départ pour Calcutta les témoignages les plus touchants de leur amour et de leur reconnaissance. C'est du sein de cette pieuse maison que le P. Breen entra au noviciat de Tronchiennes le 30 7bre 1838, ne demandant qu'à servir Dieu en qualité de Frère coadjuteur. Ordonné prêtre, il enseigna d'abord les mathématiques et la physique dans les collèges d'Alost et d'Anvers et à 56 ans il partait pour Calcutta avec les premiers Pères de cette Mission. Sa santé fut assez bonne pendant les premiers mois de son séjour; mais bientôt il fut pris du même mal qui accabla tous nos autres Pères. Il y fit d'abord peu d'attention: un jour, parcourant le cimetière avec un des Nôtres, il lisait les inscriptions des tombes, puis s'adressant à son compagnon: " Voyez donc, dit-il, nous sommes tous deux arrivés à l'âge le plus avancé que les Européens atteignent dans ce pays. Oh! oui, nous n'avons pas ici bas de demeure permanente: il faut nous hâter de nous rendre au Ciel. " Il disait plus vrai qu'il ne croyait. Cette promenade fut la dernière qu'il fit, et son compagnon lui-même fut conduit deux fois dans le cours de cette même année jusqu'aux portes de la mort. Epuisé par la dyssenterie, le P. Breen souffrit son mal avec patience et résignation: le médecin le fit transporter en barque jusqu'à Chandernagor où après 15 jours de fièvre et de souffrances il rendit son âme à Dieu. Le Curé de la paroisse, ami de la Compagnie, lui fit

de splendides funérailles. — A la fin de cette même année 1861, deux Pères et un Frère coadjuteur partirent de la Belgique pour se joindre à la Mission : L'un était le P. Carbonnelle qui devait remplacer le P. Breen dans l'enseignement de la physique et des mathématiques, l'autre le P. Ingels, venait d'être Recteur du collège d'Alost et partait avec le titre de Supérieur de la Mission. Jeune encore, plein de talents et de vertus, il faisait concevoir de grandes espérances pour l'avancement de la gloire de Dieu dans ces contrées infidèles : « Nos Pères sont bien souvent malades, disait-il, parce qu'ils ne veulent pas se ménager ; aussi je me propose bien de les obliger à prendre les précautions que demande la prudence ». Malheureusement lui-même ne se ménagea pas tout le premier ; et les chaleurs excessives de la mer Rouge jointes aux fatigues du voyage, épuisèrent complètement ses forces. Il parvint cependant à Calcutta, mais en proie à des fièvres continuelles et à une maladie de foie. Transporté de là en Birmanie, il ne tarda pas à s'éteindre dans le Seigneur, ajoutant un grand deuil à tous ceux que cette Mission avait déjà éprouvés.

N.B. Nous donnerons dans nos prochaines Lettres la suite de ce résumé historique durant l'année 1862 et les suivantes.

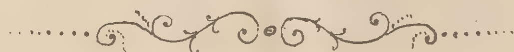


Année 1866



Lettres des Scolastiques de Laval.

Juin.





Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.....

NOS RR. PP. et NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

France —. Résidence de Quimper —. Retraites et Missions en langue bretonne.

Grâce à plusieurs lettres de Quimper, nous pouvons donner sur les œuvres de nos Pères bretons quelques détails qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt : " La Bretagne, nous disait l'un de ces Missionnaires, par la nature de son sol, par l'aspect sauvage de ses côtes, par la langue, les mœurs et le caractère de ses habitants, n'est pas moins éloignée du reste de la France que ce que nous appelons contrées lointaines et missions étrangères." — Les Pères parlant le Breton ont pour œuvres principales les missions et les retraites, et chacun d'eux est occupé à peu près sans relâche durant toute l'année. Ce que nous allons dire de leurs travaux est extrait en entier de leurs lettres. Nous n'avons fait que changer l'ordre pour plus de clarté et pour éviter des redites :

" Il se manifeste actuellement parmi nous un retour marqué à la langue bretonne. Cette langue qui allait, disait-on, mourir de sa belle mort, est plus vivace que jamais. Aujourd'hui, parmi les Bretons, c'est à qui la parlera le plus purement, le plus élégamment. MM. de Courson et de la Villemarqué ont donné l'exemple les premiers. Il n'y a pas jusqu'à Mgr David, évêque de St Brieuc, qui ne s'y mette tout de bon, et ne donne à tous ses diocésains des leçons de langue bretonne. — Il y a un an, au mois de Février 1865, a été fondé par les soins et sous le haut patronage de Mgr Sergent, évêque de Quimper, un journal hebdomadaire en breton ayant pour titre *Ar Feiz ha Breiz* (Foi et Bretagne), et pour but, comme son nom l'indique, la conservation de la foi en Bretagne. Mgr David ne s'est pas montré moins zélé que Mgr Sergent pour ce journal, qui fera, nous l'espérons, un grand bien parmi nous. — Ici j'ajouterai une réflexion : On parle beaucoup de la solidité de la foi en Bretagne ; On a raison, et tous les jours j'ai lieu de m'en convaincre, puisque toute mon existence a été mêlée à celle des Bretons. Eh bien ! savez-vous à quoi, après Dieu, nous devons l'insigne faveur d'avoir conservé la foi ? A notre langue, à nos usages bretons. Oui, ce sont là les deux murs qui nous ont préservés de l'invasion des barbares ; car on peut bien appeler barbare tout ce qui tend à nous enlever la foi, notre unique bien, pour nous léguer à sa place, ou l'impiété, ou quelques unes de ces doctrines perverses si fort à la mode aujourd'hui.

" Quant à nous, nos moyens d'action nous étaient indiqués par l'exemple de nos anciens Pères : nous n'avions qu'à reprendre les retraites du Père Huby et les Missions du Père Maunoir. — Parlons d'abord des *Retraites*. Jusqu'ici nous n'en avons guère donné que dans le diocèse de St Brieuc. Dans trois villes de ce diocèse s'élèvent des maisons destinées aux retraitants. Elles sont tenues par des religieuses qui offrent à leurs hôtes tout ce qu'ils peuvent désirer, nourriture, logement, livres et objets de piété ; en sorte qu'il leur est facile de rompre entièrement avec le dehors pour se livrer de tout cœur à leurs saints exercices. Dans chacune de ces maisons ont lieu régulièrement, à diverses époques de l'année, 5 ou 6 retraites, les unes pour les hommes, les autres pour les femmes ; toutes sont prêchées par nos Pères. Elles sont toujours suivies par plusieurs centaines de Bretons de tout

âge et de toute condition, venus souvent de bien loin. Tous, riches en bons désirs et pleins de bonne volonté, viennent à nous, portant sur les lèvres ou dans le cœur la parole : « Quid me vis facere ? » Je vous surprendrais peut-être, cher frère, si je vous disais qu'ils s'assujettisent pour les huit jours que dure la retraite à une règle que chacun pratique avec une exactitude digne d'être proposée pour modèle aux Communautés les plus ferventes. Le silence, même dans les retraites des femmes, est bien observé. Aussi presque toujours le succès dépasse nos espérances. — Sur la fin du Carême de 1865, ayant pu trouver quelques jours libres, chose assez rare parmi nous, nous voulûmes en profiter pour donner aussi dans notre résidence de Quimper deux petites retraites. Le croiriez-vous ? 800 femmes se présentèrent pour la première huitaine ! 800 ! C'était une rude besogne : il fallait prêcher, puis prêcher encore, soutenir sans cesse le chant de nos cantiques bretons qui donnent tant de vie à nos œuvres ; puis tout ce monde demandait à se confesser plusieurs fois, car on prétendait faire les choses en règle. Pour suffire à la tâche, toute la résidence fut mise à contribution. Les femmes qui à l'usage de leur langue maternelle joignaient l'art d'estropier quelques mots de la langue française devinrent les ouailles de nos Pères Français ; le nombre n'en était pas grand : elles n'aiment pas à se confesser dans une langue où elles n'ont pas péché. Le reste s'adressait aux Pères Bretons. Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'à la fin de cette première retraite nous étions bien fatigués. Mais à la seconde semaine ce fut bien autre chose encore. Notre petite église de St Joseph était comble. 900 hommes étaient là qui avaient répondu à notre appel. Nous fîmes de notre mieux, la grâce fit le reste ; nous fûmes contents, et j'aime à croire que Dieu l'aura été aussi ; car tout ce monde y allait de bon cœur et s'il y avait de la fatigue pour tous, les consolations ne faisaient pas défaut. — Mais, me direz-vous, si vos Bretons ont tant de ferveur, vos retraites ne doivent guère trouver de conversions à opérer. — C'est ce qui vous trompe, mon bien cher frère ; ici comme partout ailleurs l'ivraie pousse avec le bon grain, le démon est là qui nous crée sans cesse de la besogne à mesure que nous multiplions nos efforts. Il semble que dans la Bretagne tout participe un peu à la nature de son sol de granit : la tête du Breton est dure, sa vie très-dure aussi, sa constitution robuste, ses passions très-fortes en général, sa foi plus forte encore et la force de sa pénitence ne le cède pas à la force de son péché. Toutefois, pour ne pas calomnier nos Bretons, ajoutons que Dieu compte en ce pays, et en grand nombre, de bien belles âmes, des âmes d'élite jusque sous les apparences les plus vulgaires.

— Missions bretonnes — "Cette œuvre a commencé dès le 17e siècle avec Michel le Nobletz et le vénérable P. Maunoir. Après la suppression de la Compagnie, elle fut continuée par les prêtres séculiers de divers diocèses de Bretagne. Nos Pères, depuis leur rétablissement à Quimper, l'ont reprise conjointement avec eux.

Vous me demandez combien de prêtres s'occupent des missions bretonnes, soit dans la Compagnie, soit au dehors. — Dans la Compagnie : 6 à Quimper et 3 à Vannes ; à Brest, on compte encore 3 Pères sachant le Breton, mais ne donnant plus de mission en cette langue. A Paris, plusieurs Pères sont de temps en temps appelés à confesser des bretons malades dans les hôpitaux : on m'assure même que dans ces dernières années ils ont donné un carême en langue bretonne dans une des églises de la capitale. Dans quelques unes de nos résidences voisines de la Bretagne, il peut se présenter aussi de temps à autre quelque ministère semblable à remplir ; mais à ma connaissance nous n'avons à poste fixe que les 9 Missionnaires bretons de Quimper et de Vannes. — En dehors de la Compagnie, il y a pour s'occuper de cette œuvre le clergé même des diocèses dans lequel l'évêque choisit des prédicateurs de mission, lorsque l'occasion s'en présente. Je ne connais qu'un seul missionnaire proprement dit dans le diocèse de St Brieuc ; c'est le P. Le Page, de la Congrégation de Ste Croix du Mans. Il travaille beaucoup, mais ne donne que des missions de 8 jours qui ne suffisent pas ordinairement pour régénérer une population. Aussi, depuis nombre d'années, ce sont nos Pères de Quimper qui ont donné pour ainsi dire toutes les missions

sions bretonnes de 15 jours dans ce même diocèse de St. Brieuc. Dans celui de Quimper, elles se donnent à peu près en égal nombre par la Cie et par le clergé diocésain sans notre concours. Toutefois depuis quelques années nos ministères s'étendent aussi beaucoup de ce côté. Il y a près de 7 ans, le P. Rot et le P. Casimir Kervennic ont été appelés à donner une mission de 3 semaines à Plouguerneau sur les côtes de la Manche. C'est une des plus grandes paroisses du Finistère et la patrie de Michel Le Nobletz. Le succès inouï de cette mission et l'autorité du Curé qui nous donnait sa confiance suffirent pour nous rendre populaires dans ces parages où nous étions à peine connus auparavant. Permettez-moi d'accorder une petite place dans ma lettre au souvenir de ce bon Curé; il accorde bien une large part dans ses prières comme dans son cœur à notre Compagnie. C'est un vénérable septuagénaire. Il a blanchi au milieu de son peuple qu'il gouverne depuis 40 ans avec un zèle et un talent qui offrent peu d'exemples et qui portent chaque jour de nouveaux fruits pour la consolation des âmes chrétiennes. Parmi ses 5 à 6 mille paroissiens, la plupart ont été baptisés de sa main: il les a formés à son image, et c'est dire qu'ils sont formés à l'image d'un saint. Tous le respectent et l'aiment comme leur père. Parlez-leur de leur Curé: "Monsieur le Recteur, vous diront-ils imperturbablement, depuis longtemps, pour devenir évêque il ne lui a manqué que de le vouloir". Ils sont fiers de leur Recteur et à bon droit, mais à mon avis celui-ci peut à son tour être fier de ses ouailles. — Un petit trait vous donnera la mesure de son autorité. Peu après la mission, un des notables de la paroisse se permit d'atteler sa voiture le dimanche pour transporter du lin à une ville voisine. La chose fut connue du Curé. Le dimanche suivant il monte en chaire, et tandis que le coupable sollicitait son pardon par sa posture suppliante, il lui adresse une semonce des plus sévères en présence de tout le peuple qu'il avait scandalisé. Si une autre autorité se fût permis à son endroit quelque chose de semblable, cet homme eût montré les dents; mais c'était plus que toute autorité humaine, c'était son vieux Recteur qui avait parlé et la petite cérémonie de la pénitence publique ne fit que resserrer les liens de leur affection mutuelle. Je ne m'arrêterai pas à vous dire le succès de cette mission déjà loin de nous. Les 5 ou 6000 habitants se portaient aux instructions comme s'ils n'eussent fait qu'une famille. Un seul homme resta éloigné des Sacrements. — Pendant les 40 jours qui suivirent notre présence au milieu de ce bon peuple, on vit chaque soir le clergé et les fidèles réunis au son de la cloche au pied de la statue de la Ste Vierge splendidement illuminée. Là, après le chant de pieux cantiques tout parfumés du souvenir du saint temps qu'ils regrettaient, ils renouvelaient ensemble leurs résolutions et demandaient la persévérance pour eux-mêmes et pour leurs frères absents. Partout, dans les champs au milieu de leurs travaux comme autour du foyer dans les veillées d'hiver, leur plus douce récréation était de chanter des cantiques. Leurs voisins envièrent leur bonheur; de toutes parts on se mit à demander des missions à cor et à cris, et les Recteurs, ne fût-ce que pour avoir la paix, étaient dans la douce obligation de s'exécuter. Monseigneur a fort encouragé ces désirs; je sais même qu'au dernier Synode on a parlé d'imposer à chaque paroisse l'obligation d'avoir au moins une mission tous les dix ans. Mais cette mesure n'allait pas au caractère de nos Curés et elle a été rejetée. Toutefois il n'en est aucun, je crois, qui n'ait procuré à son troupeau une mission ou deux depuis 10 à 12 ans. Il y a parmi les Bretons une sainte rivalité pour cette œuvre. L'impulsion a été donnée et le mouvement est si fort que les moins zélés sont entraînés par le courant. — Les populations elles-mêmes nous aiment et nous vénèrent. L'esprit de foi qui anime le paysan breton et qui lui fait professer une sorte de culte pour ses prêtres, est parfaitement fait pour sentir et comprendre le prêtre religieux. Quand on lui parle de notre vœu de pauvreté, quand il entend dire qu'un seul mot de nos Supérieurs nous envoie au-delà des mers pour évangéliser les pays lointains dont il a ouï parler dans les Annales de la Propagation de la foi, il nous regarde avec vénération et voit en nous quelque chose de surhumain: "Dernièrement, me disait un ecclésiastique du diocèse,

en passant par une paroisse où vos Pères venaient de donner une mission, je m'arrêtai pour causer avec un pilote : c'était un vieillard dont la jambe avait été broyée sous navire pendant qu'il s'acquittait de son périlleux devoir. On en vint à parler de la mission et des Pères : « Oh ! s'écria le vieillard avec attendrissement, ceux-là ne sont pas des hommes, ce sont des Anges ! » Puis, après quelques moments de silence, il poursuivit, en me montrant sa jambe de bois : « Tenez, Monsieur, Biel ar Pors ne pleure pas pour rien ; quand on a démaillé la jambe qui a précédé celle-là je n'ai pas versé une larme ; eh bien ! quand je pense à ceux là, je pleure comme un enfant. » Là-dessus il me prit la main, la porta à ses lèvres et la couvrit de ses larmes. » — Je reprends la suite de vos questions et j'y réponds de mon mieux. Combien de missions donnons nous chaque année ? Les Missionnaires de Quimper à eux seuls en donnent de 18 à 20 en moyenne, et souvent en sus des *retours de mission* dont la durée est de 8 jours. Quant aux missions, elles ne durent jamais moins de 15 jours, ainsi que je l'ai dit plus haut, et sont données par deux Pères qui se partagent la besogne. Des prêtres du diocèse désignés par l'Évêque nous viennent en aide pour entendre les confessions : leur nombre varie de 16 à 30 et tous trouvent à s'occuper pendant la quinzaine ; les prêtres de la paroisse même ne confessent que les infirmes. La mission se partage en deux semaines. Dans chaque maison, le chef de famille divise son monde en deux parts : l'une reste au logis pour les travaux essentiels du ménage, tandis que l'autre fait sa mission ; la semaine suivante les rôles changent et la 1re bande à son tour profite pleinement des saints exercices sans être astreinte à nul souci des choses temporelles. Nous avons chaque jour 4 instructions d'environ une heure chacune, sans compter les gloses et le bouquet spirituel du soir. La première a lieu à 7h 1/2, à la suite de la messe commune, la 2de est à 9h 1/2, et deux autres se font le soir, l'une à 2, l'autre à 4 heures. Quatre instructions d'une heure et parfois même de 5 quarts d'heure, cela peut vous sembler bien long ; mais si vous voyiez nos bretons debout autour de la chaire (car l'usage des chaises à l'église, au moins dans une bonne partie du pays, est une délicatesse réservée à nos neveux) si vous les voyiez, dis-je, immobiles, les yeux ouverts et plus encore les oreilles, vous seriez tenté de regretter comme eux que l'instruction ne fût pas plus longue. Du reste, si nous remarquons que la fatigue nuit à l'attention, nous avons un moyen infaillible de la renouveler ; on interrompt le sermon ; un cantique est entonné, mille voix le répètent aussitôt avec un entrain à faire trembler les voûtes de l'église, et le chant fini le prédicateur continue son sermon. Ailleurs cette pratique serait chose fort singulière ; mais n'oubliez pas que nous sommes en Bretagne, qu'il faut faire, comme on dit, flèche de tout bois, et qu'en ceci, comme dans tout le reste, nous sommes plus soucieux du succès que des applaudissements. — Ce serait ici le cas de vous dire un mot du secours puissant que nous offrent les cantiques bretons. Déjà le P. Maunoir et Michel Le Nobletz avaient pu apprécier toute la ressource qu'ils offrent pour graver les vérités de la foi et entretenir la piété au milieu de populations simples et ignorantes. Nous en faisons l'expérience à notre tour. Chacun sait combien le Breton a de goût pour les légendes, les rondes, les refrains chantés. Il porte ce goût jusque dans l'église ; il aime à la faire retentir de ses chants, et ne paraît se résoudre que très-difficilement à l'humble rôle d'auditeur. Je connais tel Recteur qui à la messe de paroisse, au milieu du chant de la Préface, dut se retourner vers ses ouailles pour les prier de se taire et de laisser entendre la voix du célébrant. — Je ne puis omettre un des plus beaux exercices de nos missions, qui a eu le privilège de ramener à Dieu bon nombre de pécheurs. Je veux parler de la belle procession qui termine chacune de nos journées : prêtres et fidèles tous y assistent pour demander le succès de la mission et le retour des âmes indociles à la grâce. Les litanies de la Ste Vierge sont entonnées solennellement sur les marches de l'autel, et l'on sort de l'église sur deux lignes, au son des cloches lancées à toute volée. La procession se déploie à perte de vue. Dès que les premiers rangs ne sont

plus à portée d'entendre le chant, ils commencent un de leurs cantiques bretons, le centre en fait autant à son tour; à la fin s'avance le clergé poursuivant le chant commencé à l'église en l'honneur de Celle qui est appelée la Vierge puissante, le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens. On défile ainsi à travers les rues; bientôt toutes les parties de la ville ou de la bourgade sont enveloppées comme d'un réseau animé, et ce n'est partout qu'un immense concert. Parfois il se produit un incident assez curieux, quand au détour d'un angle de rue, le premier Chœur passant à une faible distance du 2d ou du 3e, leurs chants viennent à s'entrechoquer; chacun alors redouble d'ardeur pour ne pas perdre le ton au contact de ses voisins; il en résulte une certaine cacophonie, accrue encore par l'enthousiasme universel; mais rien ne choque, car tout cela part du cœur. Il est beau surtout d'entendre au retour ces divers chants se succéder sous les voûtes de l'église et venir expirer successivement au pied des autels. — L'oreille qui s'est fermée à la voix du missionnaire ne saurait être sourde à ces chants: le pécheur rebelle à la grâce sent le poids de son isolement, il regrette d'être seul triste quand tous sont dans la joie, et le lendemain la procession compte un heureux de plus. ——— Quels sont les fruits de nos missions? — Il est rare, bien rare qu'elles n'obtiennent pas un plein succès et que le missionnaire en retour de ses fatigues ne soit pas inondé de consolations. Peut être, sur une population de 2 à 3000 âmes, restera-t-il un individu ou deux à ne point profiter des grâces de la mission. Encore en reçoivent-ils quelque secrète influence par les chants qui retentissent alors de toutes parts et par tout ce que les autres leur racontent des Sts exercices. Ces fruits, on le comprend, sont plus ou moins durables, selon que MM. les Recteurs ont plus ou moins de zèle, savent plus ou moins entretenir le bon effet produit par la mission. Un de nos plus puissants moyens d'assurer la persévérance, c'est la dévotion à St Joseph. Tous les hommes, on peut dire sans exception, se font inscrire sur le cahier de St Joseph. Comme cette industrie peut donner à d'autres Missionnaires l'idée de réaliser quelque chose de semblable, je vais vous dire en quoi elle consiste. Nous ne présentons pas précisément cette dévotion comme une confrérie, de peur d'effaroucher nos Bretons. Nous demandons simplement aux hommes, pas aux femmes, un signe, une marque de dévotion à St Joseph, un jour seulement dans l'année, le jour qu'ils voudront à leur choix. Ce jour là, chacun à son tour ira à confesse, Communiera, si on le lui permet, dira quelques petites prières en l'honneur de St Joseph, puis, c'est fini; plus rien jusqu'à l'année suivante. Tous les hommes, Messieurs et autres de nos populations rurales, se font inscrire sur le registre de St Joseph, et les Recteurs nous disent que généralement ils sont fidèles à leurs engagements. Une confession, une Communion de plus par an, c'est énorme pour les hommes! et voilà précisément à quoi nous visons plutôt que de faire retentir à leurs oreilles le mot de Confrérie, vis-à-vis duquel les hommes, en basse-Bretagne comme ailleurs, sont toujours dans une sorte de défiance. Ou ils n'entreraient pas dans cette confrérie, de crainte de se voir assimilés aux femmes et d'encourir l'épithète de Frères, ou s'ils donnaient leurs noms, ils ne s'acquitteraient pas de leurs promesses; ils y perdraient par conséquent, et le bon St Joseph aussi; tandis qu'en suivant notre méthode, ils y gagnent beaucoup et St Joseph également".

Pour compléter tout ce qu'on a bien voulu nous communiquer sur les missions bretonnes, nous citerons encore deux lettres, l'une du P. Kervennic, l'autre du P. le Forestier, auquel nous devons la plus grande partie des détails qu'on vient de lire.

Lettre du P. le Forestier au F. Gourvenec — Quimper, maison St Joseph, 29 janvier 1865 —

Votre lettre est venue me trouver à Plévin où nous donnions une mission, le P. le Conniat et moi, sur la tombe du P. Maunoir. C'est dans cette paroisse qu'est mort en 1683 l'apôtre vénéré des Bretons. Il a sa tombe au milieu de l'église, tout près de cette chaire d'où nous avions à distribuer la parole sainte au peuple fidèle. Je crois que

du haut du ciel il a daigné abaisser un regard sur ses deux frères et bénir leurs travaux, car notre mission a tout emporté. L'église était remplie à tous nos sermons. Il y a des villages à 6 Kil. du bourg et pour s'y rendre des chemins affreux. Eh bien! dans le mois de Janvier, par un temps épouvantable, ces bonnes gens arrivaient au bourg détrempés, couverts de boue, de neige, dès 2 h. ½ ou 3 h. du matin. Ils entraient à l'église et se mettaient aussitôt à chanter des cantiques. Ce n'est pas seulement dans ce pays, c'est partout que nous voyons même empressement à se rendre à la mission. — A Plévin, nous avons obtenu une conversion tout-à-fait remarquable: Il y avait dans la paroisse un individu connu dans tout le pays sous le nom de Dru-Rollin, homme vendu au péché, plein d'esprit satanique, les poches toujours pleines de mauvais livres, de mauvaises gazettes, faisant partout et sous toutes les formes de la propagande pour l'enfer, n'allant à l'église que pour épier les prêtres et parodier la parole de Dieu. Vous comprenez sans peine quel mal il faisait au milieu de pauvres gens qui ne savent pas lire et ne connaissent pas le français. Tel était celui que la Ste Vierge et le P. Maunoir viennent de convertir; et voici comment la chose est arrivée: Cet individu a assisté à plusieurs de nos instructions, se plaçant tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, apparemment pour n'être pas trop reconnu. On l'a même vu auprès d'un confessionnal, ayant l'air d'attendre son tour: mais on m'a assuré que ce n'était qu'un jeu de sa part; et je le crois; car, lorsque le confesseur arrivait, l'oiseau s'était envolé. Quoi qu'il en soit, je demandais à Dieu l'âme de cet homme avec ardeur et confiance. Il me semble qu'il m'eût été impossible d'être content de ma mission si je l'avais laissée entre les mains du démon. On était à l'avant-veille de la clôture. Je venais de donner la conférence comme de coutume, et j'étais de retour à la sacristie. Aussitôt le sacristain me tire à part avec mystère et me dit tout bas à l'oreille: "Notre homme est dans l'église." — Où donc? montrez-le moi." — Et me l'indiquant du doigt en cachette: "Voyez-vous, dit-il, là-bas dans un coin cet homme qui porte un habit de peaux? C'est lui." — Il fallait profiter de l'occasion; il était probable qu'elle ne se représenterait plus. Je me rends immédiatement au pied de l'autel, me tourne vers le peuple et au milieu d'une attention redoublée par la surprise, je dis à voix haute et d'un ton solennel: "La mission va bientôt finir; s'il reste encore quelque pécheur qui ait fermé jusqu'à présent son cœur à la grâce, nous le conjurons au nom de Dieu de rentrer en lui-même. Le Cœur de Jésus est toujours ouvert...?" — En même temps, je fais tomber tout le monde à genoux aux pieds de la Ste Vierge, le refuge des pécheurs; je commente brièvement le memorare, récite trois Ave Maria; puis m'étant relevé, je vais droit à mon homme; et, devant tout le monde, lui glisse quelques paroles à l'oreille, en lui indiquant du doigt le chemin de la sacristie. Il comprend parfaitement ce que cela veut dire et demeure tout saisi. Il y avait bien de quoi; de toutes parts dans l'église les yeux étaient fixés sur nous et l'étonnement était à son comble. Le désir du salut de cette âme et la persuasion que j'étais secondé par un secours d'en haut me donnaient de l'assurance. Lui, voyant que je ne paraissais pas d'humeur à démordre, finit par me dire à voix basse et avec une sorte de timidité: « du moins donnez-moi 5 minutes, afin que je n'aie pas l'air de céder à la violence. Je vais sortir un instant; puis, je reviendrai. — Est-ce bien sûr? — Je vous donne ma parole d'honneur." Là dessus je le laisse et je me rends dans la sacristie. J'y étais à peine depuis trois minutes que je le vois arriver, mais d'un air décidé. A sa vue, tout le monde s'esquive bien vite; je ferme la porte de la sacristie, et nous voilà tous les deux. Il commence: « Mais, Monsieur, je ne sais pas pourquoi vous m'avez appelé ici; je n'ai rien à faire avec vous. Je n'ai pas la foi. — Vous allez l'avoir, lui dis-je, mettez-vous à genoux et dites: Mon Père bénissez-moi — « Mais, je ne crois à rien. — Faites ce que je vous dis, à genoux!" Enfin, ses genoux fléchissent. — « Disons d'abord un Ave Maria." A peine cette courte

prière est-elle terminée, qu'un changement subit s'opère en lui : il devient calme, sérieux, réfléchi ; se confesse et tout en se confessant : " O mon Père, que je suis misérable ! Je devrais sangloter là à vos pieds, grand pécheur que je suis, et je ne puis que regretter... Mais je regrette amèrement ... Croyez-vous que Dieu me pardonne ? ... Pardon, mon Dieu ! Miséricorde ! O Jésus ! » Je lui donne une bonne demi-heure d'audience, le priant de venir ce soir même terminer dans ma chambre. Il fut fidèle au rendez-vous. Nous avons passé deux heures ensemble dans ma chambre, tant pour causer que pour terminer l'œuvre de sa réconciliation avec Dieu. La divine miséricorde versait à flots ses grâces sur ce pécheur. L'ancien Dru-Rollin n'était plus reconnaissable. Le lendemain il était à l'église de grand matin, et me répondait la Ste Messe, à la grande admiration, je dirais presque, à la grande stupéfaction de tout le monde : a Domino factum est istud. Le reste de la mission, il ne se possédait pas de joie : il priait, chantait, parlait de son bonheur à tout le monde. — Vous pouvez, si vous le voulez, publier cette conversion, car dans tout ce pays on la regarde comme miraculeuse. Inutile de vous dire, après cela, que tout le monde a fait sa mission.

Le Forestier S.J.

Lettre du P. Casimir Kervennic à ses frères, à Laval — Quimper, le 18 janvier 1866 —

Vous me demandez des détails sur nos missions bretonnes. Au fond l'article publié dans le journal Foi et Bretagne par M. Gabriel Morvan, notre délicieux et spirituel collaborateur dans la mission de Loctudy, en donne la physionomie complète. Trois points seulement seraient à ajouter ; le temps ne me permet que de les indiquer ici. L'arrivée des Missionnaires, — leur départ, — la cérémonie des morts. — *L'arrivée !* Les cloches sonnant à toutes volées, les populations interrompant leurs travaux et accourant sur le seuil de leurs maisons ou sur le bord de la route pour saluer avec respect les missionnaires, qui de leur côté arrivent en priant à haute voix les Sts Anges et les Sts Patrons de la paroisse de bénir leur apostolat .. — *La cérémonie des morts !* qui, surtout lorsqu'elle se termine par ce qu'on appelle un enterrement de reliques, a un cachet qu'on ne saurait retrouver ailleurs (*) Le matin, messe des morts solennelle avec diacre et sous-diacre ; sermon sur le purgatoire, et cela en face d'un catafalque couvert de vraies têtes de morts et de vrais ossements de morts. Le soir, procession, mais quelle procession ! Au milieu de l'église, des ossements et des têtes de morts entassées forment une immense pyramide. Les petits enfants, les jeunes gens, les vieillards, les femmes, les prêtres, les Missionnaires eux-mêmes, tous, avant de sortir de l'église, prennent en main un de ces ossements ou une de ces têtes de morts ; on défile ainsi un à un sur deux lignes, le chœur et les prêtres chantant le Miserere et la foule répondant par le Requiem æternam. Ces chants lugubres, les cloches sonnant le glas, le contraste entre ces visages pleins de vie et ces insignes de mort, tout cela produit une impression qu'on n'oublie jamais. Bientôt la procession est arrivée au bord de la fosse creusée pour recevoir les ossements. Là, le missionnaire parle, une tête de mort en main : il ne lui est pas difficile d'être éloquent. On termine par le cantique du purgatoire, cantique d'une mélancolie saisissante, vrai cri des âmes qui souffrent. — C'est en résumé ce qui a eu lieu dans ma dernière mission de Locarn, mission que Notre-Seigneur a bénie d'une manière extraordinaire et la 1ère où j'aie encore présidé.

Le départ. — Les cloches sonnent encore à toutes volées : il y a foule, tous veulent voir une dernière fois les Missionnaires de Dieu. Beaucoup pleurent — quelques uns sont à genoux. C'est la grande grâce de la mission qui s'en va. —— Je vous parlais tout-à-l'heure de Locarn. Jamais je n'ai reçu plus de consolations

(*) Dans plusieurs paroisses de la Bretagne on trouve à un angle du cimetière une petite chapelle destinée à recevoir les ossements que le fossoyeur soulève en creusant de nouvelles tombes C'est ce qu'on appelle le reliquaire. Ces ossuaires ne tardent pas à se combler et alors l'on fait choix d'un jour solennel, ordinairement durant la mission, pour transférer tous les ossements dans une fosse commune. C'est la cérémonie dont il est ici question.

solations : « On ne dort plus ici, nous disait le sacristain, ancien militaire, très-intelligent. Dès 2 h. du matin, l'église est assiégée ! bon gré malgré, il faut que j'ouvre. C'est à qui sera le premier auprès du confessionnal des Pères ! Pour trouver le temps moins long, on le passe à chanter des cantiques ». — Le 3e jour de la mission je venais de confesser un homme d'une cinquantaine d'années : « Mon Père, me dit-il, savez-vous qu'il est bien difficile d'aborder votre confessionnal ? J'ai perdu deux journées entières en vaines tentatives. Enfin nous avons pris, ma jeune fille et moi, un parti désespéré. Nous avons quitté la maison (à 6 Kilomètres du bourg) à 11 heures du soir et nous étions ici un peu après minuit. — Et qu'avez-vous fait depuis ce temps là ? — Eh bien ! Père, après nous être promenés une heure environ, comme il faisait froid, nous avons prié le sacristain de nous donner les clefs de l'église et nous avons fait ici des chemins de Croix et récité des chapelets en vous attendant. » — Une jeune mère disait au P. Arzur, mon compagnon : « Ah ! maintenant que j'ai pu me confesser, je suis heureuse ! Hier j'étais dans une grande inquiétude. J'étais partie de fort belle heure laissant mon pauvre petit nourrisson entre les mains de son père. J'ai dû, et encore sans succès, attendre mon tour toute la journée ; le soir en arrivant chez moi, j'ai trouvé mon enfant si faible, si faible, que j'ai été épouvantée. Oh ! maintenant dans l'intervalle des exercices je pourrai prendre soin de lui. » Le Père la gronda, tout en admirant sa foi.

Casimir Kervennic S.J.

Voici la traduction de l'article du journal breton auquel renvoie le P. Kervennic dans la lettre qu'on vient de lire. Il a été publié par un prêtre du diocèse de Quimper, à la suite de la mission de Loctudy dont la clôture a eu lieu le 3 Décembre 1865 :

« Rien de plus beau pour l'œil du chrétien et de plus consolant pour l'âme du prêtre que le spectacle d'une mission dans notre Bretagne. Sortez à telle heure qu'il vous plaira de la matinée ; soyez assez vigilant pour devancer les premières lueurs de l'Aurore, vous ne sauriez l'être assez pour prévenir cette foule se dirigeant vers l'église de son village, avec un empressement qui n'a d'égal que les profonds sentiments de foi qui l'inspirent. — Il est aisé de lire sur les traits de ces divers groupes que leur esprit est captivé par une pensée plus grande que toutes les choses de la terre. Ils s'avancent, pieux et recueillis, le long de leurs sentiers étroits : quelques rares paroles seulement interrompent le silence d'une marche qui dure des heures entières. Leurs travaux, leurs affaires et les mille autres thèmes de leurs conversations de chaque jour, il n'en est plus question ; mais souvent la récitation du chapelet ou un souvenir des prédications de la veille vient tromper la longueur du chemin. On dirait des hommes qui ont complètement oublié la terre : leur unique pensée, leur seule préoccupation est le soin de leur salut. Cependant ils arrivent à l'église. Qui n'admirerait ici leur foi simple et franche, le sentiment de profonde vénération qui les range à genoux autour des saints autels ? Quelle piété dans leurs prières ! Quelle douleur surtout dans l'aveu de leurs fautes ! Mais voici un prêtre, un Père missionnaire qui monte dans la chaire de vérité. Qu'on aime à les voir alors, debout, les yeux immobiles fixés sur la chaire sacrée, attendant et recevant avec une sainte avidité la parole aimée de leur Père ! Les cœurs sont ouverts : que la voix du prêtre jette au milieu de cette foule la divine semence, sa parole ne tombera pas sur une terre stérile. —

Avant et après les sermons, entre les divers exercices, dans les intervalles mêmes occupés par les confessions, l'église ne cesse de retentir de cantiques populaires, dont tous à l'envi, hommes et femmes, les hommes plus encore que les femmes, chantent le refrain avec un enthousiasme qu'on ne saurait exprimer. Le froid et l'humidité des matinées pluvieuses détendent parfois les cordes vocales et donnent à certaines voix une expression que n'approuverait pas toujours l'oreille du musicien : pour moi je n'ai jamais entendu de musique plus belle, je n'en ai jamais entendu

qui eût pour moi autant de charmes, parce que je n'en ai jamais entendu qui sortît autant du cœur : il me semble que les Anges doivent l'écouter avec transport et la présenter à Dieu avec allégresse. — Plusieurs fois déjà j'ai eu le bonheur d'être témoin des heureux fruits de nos missions. J'y ai toujours vu un tel entrain, le travail de la grâce s'y faisait tellement sentir, qu'il me paraît impossible de le décrire ; il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. Aussi ai-je compris alors que des pasteurs qui avaient blanchi dans l'apostolat, ont pu dire du haut de la chaire en terminant leur mission "que jamais dans leur vie de prêtre ils n'avaient eu de jour si beau". — Le bonheur de respirer le parfum de cette foi si vive, de cette ferveur digne des premiers siècles, vient de m'être accordé encore une fois dans la paroisse de Loctudy, située sur le bord de l'Océan, en la terre de Cornouaille. La mission a été prêchée par le P. Rot et le P. Kervennic. Tout le diocèse de Quimper connaît ces deux zélés Jésuites et les aime. On sait leur ardeur infatigable, leur habileté à gagner les cœurs. Il est vraiment prodigieux que les forces humaines suffisent à prêcher, à chanter, à entendre les confessions depuis 5 heures du matin jusqu'à 7 h. du soir, sans presque un seul moment de répit, comme font ces missionnaires. Mais il faut le dire, ils trouvaient une population qui n'était pas indigne de leur zèle. Cette mission, comme toutes les autres, a duré 15 jours, pendant lesquels tous les travaux étaient à peu près suspendus. L'époque était venue où les semailles réclamaient des soins qu'il n'était peut-être pas prudent de différer ; de violentes bourrasques avaient couvert la côte de goëmon et venaient offrir le séduisant appât d'un gain facile et extraordinaire. N'importe ; la mission avant tout : la terre attendra ses semailles, la mer remportera ses trésors vers d'autres plages. On s'adonnait exclusivement et de tout cœur à la grande affaire et on ne semblait y dérober qu'à regret une partie de son temps pour l'accorder au sommeil. Dès 3 heures du matin, beaucoup sont déjà sur pied et souvent ils ne rentrent chez eux qu'à une heure assez avancée de la nuit. Demandez-leur s'ils sentent la fatigue, chacun sans hésiter vous répondra que jamais il ne goûta tant de bonheur, que s'il peut avoir un regret, c'est de voir que la mission ne dure pas toujours. — Une chose qui édifiait beaucoup et qu'on verrait peut-être difficilement hors de la Bretagne, c'est l'empressement avec lequel les personnes de la haute classe suivaient les exercices de la mission. On les voyait çà et là confondues dans la foule. Si vous arrêtiez vos regards sur la partie supérieure de l'église, que les hommes, fermes possesseurs d'une tradition antique, n'ont jamais cédé aux empiètements du sexe féminin, vous rencontriez le seigneur à côté du pauvre, le noble auprès de l'homme du peuple ; si vous jetiez les yeux sur la partie inférieure, là encore la châtelaine ne se distinguait de la paysanne et de l'ouvrière que par un recueillement plus profond, une plus grande avidité de la parole divine. Combien de fois n'ai je pas vu de mes propres yeux des dames de condition noble qui, accompagnées de leurs filles d'un âge encore tendre et d'une complexion délicate, se rendaient à l'église longtemps avant le jour, à la clarté d'une petite lanterne, pour avoir l'avantage d'entendre la première messe ! et c'était sous les plus fortes pluies de la saison d'hiver, c'était par les chemins creux et presque impraticables si communs dans notre pays ! Tous trouvent dans la mission un véritable bonheur ; ce sont pour tous des jours d'indicible joie ; mais les vieillards surtout font éclater leurs transports. Ils sont hors d'eux-mêmes en entendant les instructions et les saints cantiques, ils sont ravis à la vue de ces splendides illuminations qui environnent d'une brillante auréole la Statue de la Ste Vierge ; en contemplant ces fleurs qui étincellent de loin à son autel comme autant d'étoiles d'or et d'argent, volontiers ils avouent que leur église revêt une magnificence inconnue dans leur jeune âge. Ils ne sentent plus le poids des années, leurs regards sont charmés et leur cœur est au Ciel. — Mais j'omettrais une des parties les plus intéressantes de la sainte quinzaine, si je ne parlais de la mission des petits enfants ; car eux aussi ont eu leur mission. Le P. Rot avait invi

les mères à amener à l'église tous ceux d'entre leurs enfants qui n'avaient pas encore fait leur première Communion. L'invitation fut entendue: dans l'après-dînée réservée à la mission enfantine, tous les chemins qui menaient à l'église étaient couverts d'une troupe joyeuse et bruyante de petits enfants, dont les uns étaient portés entre les bras de leurs pères ou de leurs mères, les autres suspendus à leurs vêtements. Depuis le berceau jusqu'à 10 ans nul n'avait endurci son cœur, nul n'avait fait défaut à l'appel du Père, et l'on vit bientôt une réunion de plus de 400 de ces petits fidèles. Obtenir le silence en pareille assemblée n'était pas chose facile: l'autorité paternelle, après plusieurs tentatives des plus consciencieuses, dut s'y avouer complètement impuissante. Mais ce que ne pouvaient les parents, la seule présence du P. Rot le fit. Dès qu'il parut, les plus petits étaient là, immobiles, fixant sur lui des yeux ébahis, tandis que leurs aînés se disaient tout bas avec une sorte de crainte révérentielle: « An tad missioneur, an tad missioneur! Le Père missionnaire, le Père missionnaire!" A un signal, tous tombèrent à genoux, et une courte prière ouvrit solennellement la sainte mission. Le P. Rot commença alors un catéchisme dont la simplicité était à la portée de toutes les intelligences; sans laisser d'être fort instructif. Quatre enfants des deux sexes étaient debout, chargés de répondre; tous les autres écoutaient bien attentivement, car on leur avait fait entendre qu'une répétition allait suivre, où tous auraient à répondre aux mêmes questions: —

"Qui est le maître dans l'enfer.?. —.. le diable.
Quelle est la couleur du diable...?........ il est noir.
A-t-il été fait noir.......?...... non.
Comment l'est-il devenu.....?..... par le péché.
L'âme des petits enfants en naissant est-elle blanche ou noire...?... noire.
Est-ce qu'ils ont fait eux aussi quelque péché.........?... non.
C'est donc à cause du péché d'un autre que leur âme est noire?.... oui, à cause du péché du père Adam.
Comment Adam a-t-il fait pour pécher........?... manger une pomme.
Est-ce que c'est péché de manger des pommes.....?.. Oh! non. (excepté à l'église, ajouta une voix).
Pourquoi donc Adam a-t-il péché en mangeant sa pomme.?.. Parce que le bon Dieu l'avait défendu.
Comment l'âme des petits enfants est-elle devenue blanche,
puisqu'elle était noire.............?. Par le Baptême.
Peut-elle devenir noire encore.........?. Oui.
Comment.....................?.. Par le péché.
Est-ce que le péché est mal...........?. Oh! oui.
Vaut-il mieux mourir que de faire un péché....?.. Ici les opinions furent partagées; mais à la voix du Père l'horreur du péché prédomina. C'était une conversion en masse. — Après ces questions et plusieurs autres d'une égale simplicité sur le Sacrement de pénitence, eut lieu la répétition: tous alors répondaient d'une voix et cette fois sans hésiter. Ensuite le Père fit à la troupe innocente une distribution de médailles bénites, et chacun pressa sa petite médaille sur ses lèvres avec reconnaissance. Alors M. le Curé vint, revêtu du surplis et de l'étole et précédé de la Croix. Il chanta d'une voix solennelle le passage de l'Évangile qui raconte l'empressement des Juifs à venir réclamer pour leurs enfants la bénédiction du divin Maître. Puis, après quelques oraisons chantées pour implorer la bénédiction du Ciel sur cette partie si intéressante de son troupeau, le pasteur, au nom du Sauveur Jésus, étend-

sur elle sa main pour la bénir. Il fit ensuite une autre cérémonie qui ne parut pas moins du goût de son petit peuple que la première : ce fut une distribution copieuse de gâteaux bénits. Tant qu'elle dura le P. Rot occupa les enfants en leur enseignant quelques courtes prières, telles que celles-ci : "Mon Jésus, miséricorde ; doux Cœur de Marie, soyez mon salut ; Saint Joseph, priez pour nous". Après tout cela, Jésus sortit de son tabernacle et voulut bien couronner cette petite mission d'environ deux heures par la bénédiction solennelle de son Saint Sacrement. On était heureux ; c'était pour tous un beau jour. Espérons qu'il aura déposé dans ces jeunes âmes le germe d'un vif amour pour la religion qui apparaîtra quand l'âge leur aura donné la maturité ; comme on voit ces caractères imperceptibles gravés par une main enfantine sur l'écorce des fruits naissants, croître avec le fruit lui-même et présenter en belles lettres à sa maturité les noms bien aimés de Jésus et de Marie !"

Grèce — Ile de Syra (Archipel) — Extrait d'une lettre du R. P. Decorradi, Supérieur de la résidence, à un Scolastique de Laval — Syra, le 6 Novembre 1865. — Syra, petite île de l'Archipel au centre des Cyclades, d'environ trente milles de diamètre, était une station de peu d'importance avant la guerre de l'indépendance hellénique. Depuis une trentaine d'années seulement, elle est devenue le centre du commerce de l'Archipel et du nouveau royaume de Grèce. Elle n'a que deux villes, l'ancienne et la moderne. L'ancienne, située à un mille du port, compte 5000 habitants, lesquels quoique généralement pauvres, ont le grand bonheur d'appartenir, à peu d'exceptions près, à l'Eglise catholique. Depuis plusieurs siècles elle jouit d'un siège épiscopal, et compte même parmi ses évêques un martyr, le vénérable Jean Carga, massacré en 1617 par les Turcs en haine de la Foi dans le port même de Syra. Deux paroisses, desservies par un nombre suffisant de prêtres, se partagent cette partie de l'île. La ville moderne, qu'on appelle Hermopolis, est située sur le rivage de la mer autour du port. Ses habitants montent au nombre de 30000, tous schismatiques, à l'exception de 500 environ. La fondation de cette ville, qui aujourd'hui est la première après Athènes, date de l'année 1820. A cette époque un grand nombre de Grecs échappés aux massacres et aux dévastations des Turcs, vinrent se réfugier dans l'île qui jouissait d'une entière neutralité sous la protection du drapeau français, et donnèrent naissance à une ville nouvelle.

— *Etat de la Mission* — L'ancienne Compagnie, à partir de 1744, eut à Syra une maison et une église. Pendant la suppression, les deux Pères qui composaient toute la mission, continuèrent leurs travaux apostoliques. S'étant ensuite réunis à la Compagnie vivant en Russie, ils eurent le bonheur de voir avant leur mort deux de leurs frères leur succéder dans cet apostolat. Notre maison située au haut de la colline, a été rebâtie et agrandie en 1854 avec les secours de la Propagation de la Foi, et grâce aux soins de l'infatigable P. Aloisio. L'église attenante à la maison a été élevée en 1825 sur l'emplacement de l'ancienne qui s'écroulait. Après la révolution de 1860, notre personnel a été doublé, nous sommes donc à présent 4 Pères et 4 Frères coadjuteurs. La grande difficulté pour tous ceux qui viennent ici, c'est la langue. Le langage écrit est le grec moderne, qui tend de plus en plus à se rapprocher de l'ancien. Le peuple parle aussi la même langue, mais elle est déjà tellement corrompue, que pour peu qu'on connaisse l'ancien grec, on ne peut s'empêcher de rire en l'entendant parler. On connaît fort peu l'italien et le français.

— *Travaux des Missionnaires* — Quel est ici le but de toutes les fatigues d'un Missionnaire ? Le voici en deux mots. Maintenir dans la foi et dans la piété les catholiques, qui privés de notre appui perdraient bientôt le bienfait d'appartenir à l'Eglise romaine. Eux-mêmes confessent que sans les Pères de la Compagnie

depuis longtemps la ville de Syra serait tombée au pouvoir des schismatiques. Ces derniers eux-mêmes l'avouent : "C'est à cause de ces Jésuites que nous sommes ainsi divisés, disait tout récemment à nos catholiques un schismatique des plus influents ; s'ils n'y étaient pas, nous serions tous dans l'unité." Je pourrais confirmer par des exemples la vérité de ces paroles. Qu'il me suffise de dire qu'en plusieurs endroits de la Grèce où nos Pères ne sont point restés, il n'y a plus aujourd'hui un seul catholique. Ainsi l'île d'Andro, à 15 milles de Syra, avait, il y a un siècle, un évêque, un nombreux clergé et grand nombre de fidèles ; à présent tous les habitants sans exception ont passé au schisme. — A Syra au contraire le nombre des catholiques, loin de diminuer, s'est accru. Pour obtenir ce résultat, notre principale occupation, celle de tous les jours, est d'entendre les confessions qui sont très-fréquentes, tellement qu'aux veilles de grandes fêtes et des clôtures de retraites, il n'est pas rare de rester 12 heures au saint tribunal. — On donne annuellement dans notre église 5 retraites spirituelles : à savoir au clergé, aux hommes, aux mères de famille, aux petites filles, aux Sœurs de charité et autres personnes dévotes. — Les ministères ordinaires ne nous empêchent pas d'aller prêcher l'avent et le carême dans d'autres villes, telles que Chio, Naxos, Athènes etc. Tous les dimanches matin il y a l'explication de l'Evangile pendant la Messe ; après quoi les enfants chantent l'Office de la Ste Vierge qui est suivie d'une instruction. Le soir a lieu le catéchisme, la réunion des jeunes gens, de laquelle je dirai un mot tout à l'heure, et enfin la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Nous faisons tous nos efforts pour propager les bons livres parmi nos catholiques. Un jeune homme de Syra vient de nous traduire en grec moderne les "Réponses" de Mgr de Ségur et d'autres ouvrages non moins utiles. Grâce au secours d'argent que nous a fait parvenir un Père de Vaugirard, nous espérons mettre bientôt au jour ces productions. On ne saurait croire à combien de dangers sont ici exposés nos catholiques à cause des mauvais livres et des mauvais journaux ; il n'en est pas un seul qui ne soit infecté de principes schismatiques. Il nous en faudrait donc de bons et en grande quantité pour les opposer à l'erreur. Mais où trouver les moyens ? Voilà pour nos catholiques. Et pour la conversion des schismatiques, me dira-t-on, que faites-vous ? Hélas ! rien ou presque rien. Car ici, outre l'ignorance orgueilleuse et fanatique des Grecs, nous avons à combattre aussi l'intolérance et les lois sévères du gouvernement contre ce qu'ils appellent le prosélytisme. Un petit trait vous montrera jusqu'où peut aller l'acharnement de ces schismatiques. Il y a quelques années à peine, le P. Sarria, prêchant à l'église catholique d'Hermopolis, voulut réfuter certaines erreurs que les journaux grecs répandaient à ce temps là à propos de la conversion des Bulgares ; ils reprochaient à ces peuples d'avoir abandonné l'Église leur mère, pour devenir catholiques. Plusieurs schismatiques assistaient au sermon ; loin de se rendre à la force des raisons du Père, ils commencèrent à faire grand tapage, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent à des violences ouvertes. Les journaux de leur côté crièrent au scandale et au fanatisme, les injures et les menaces ne manquèrent point, sans compter les réclamations faites au gouvernement. Bref, le P. Sarria fut obligé le dimanche suivant d'abandonner cette question irritante et de changer le sujet de ses prédications.

— *Congrégation de St Louis de Gonzague.* — Depuis longtemps notre désir le plus ardent était de trouver un moyen pour empêcher que la corruption des mœurs et le poison de l'incrédulité ne se glissât parmi nos jeunes-gens, surtout ceux de la classe ouvrière. On ne saurait croire à combien de dangers ils sont exposés, à cause des rapports journaliers avec les schismatiques, auprès desquels ils trouvent du travail ou les soins d'une instruction primaire. Toute leur religion se bornait jusqu'à présent à assister à la Messe les dimanches et fêtes. — Nous avons eu l'idée de les réunir en congrégation sous le patronage de St Louis de Gonzague. Nos espérances n'ont

pas été vains ; au premier appel, 50 jeunes gens se sont empressés de donner leurs noms, et en moins de deux mois ils étaient déjà au nombre de 150. Tous les dimanches nous avons nos petites réunions. Elles sont remplies par la prière, l'instruction et les autres exercices communs à toutes les congrégations. Les jours de fête nos congréganistes s'approchent tous de la Sainte Table. Il nous reste encore un grand vide à combler ; c'est de leur procurer un lieu de réunion où ils puissent passer leur temps en d'honnêtes récréations et perdre ainsi l'habitude des cafés et des estaminets. — Mais nous vivons sur les secours de la Propagation de la Foi, qui suffisent à peine à nos besoins ; et Dieu sait quand nous pourrons réaliser tous les bons desseins que nous formons pour la préservation et la moralisation de ce peuple dont la foi nous est confiée .....

Decorradi S. J.

Amérique — Cayenne — Lettre du P. Bégin à un Scolastique de Vaugirard.

St Louis du Maroni, le 11 Novembre 1865. — En retour de votre bonne lettre, que vais-je vous dire de la Guyane ? — Autrefois c'était le pays des grandes choses, des nouvelles tristement intéressantes pour la famille religieuse ; aujourd'hui c'est le train de vie le plus ordinaire qui règne parmi nous. Autrefois à peine était-on arrivé qu'on tombait malade ; on languissait quelques mois, on se consumait dans des travaux héroïques et puis on mourait à la hâte et comme en courant d'un combat à un autre. Aujourd'hui, on arrive en Guyane, on s'installe chez soi comme en France, puis l'on vit comme partout ailleurs. Les mois se passent à attendre quelque fièvre, quelque maladie qui vous mette en face de la mort, sinon dans ses bras ; mais c'est en vain... Le choléra lui-même craint de nous visiter et nous sommes ici plus en sécurité qu'à Paris. — Cependant, bien qu'il n'y ait rien de nouveau, Dieu merci, par rapport à nos santés, je puis vous annoncer quelques changements. Ainsi je ne suis plus à la montagne d'argent : ce pénitencier est totalement évacué par la transportation. Les lépreux nous y remplacent. Voilà donc un établissement de moins. Celui qui se trouvait aux portes de Cayenne, à Montjoli, est détruit aussi depuis quelques jours ; les derniers restes de ses habitants nous arrivent au Maroni. — St Louis, où je me trouve depuis le 30 Août, a également subi une transformation radicale. Depuis sa fondation, qui date de 5 à 6 ans, il formait un beau et nombreux pénitencier de 500 transportés environ ; mais au mois d'Octobre dernier, il a cessé d'être pénitencier ; ses hommes et son personnel libre l'ont successivement abandonné ; il est presque désert aujourd'hui. On le destine à devenir un village de concessionnaires. Il paraît que pour le mois de Janvier prochain il sera occupé par une centaine de ces nouveaux propriétaires du sol de la Guyane, et comme tel deviendra une dépendance administrative de St Laurent. Les condamnés que nous avions à St Louis sont montés plus haut et ont été échelonnés en groupes de 150 ou 200 hommes le long du fleuve ou de ses affluents, où on les occupe à préparer des bois de marine. Il faudra qu'un de nous emporte sa chapelle de missionnaire chaque dimanche pour leur procurer le bienfait de la Ste Messe et des autres secours de la religion. C'est un moment de transition : l'avenir nous apprendra peu à peu ce qu'il faudra faire pour procurer le plus efficacement la gloire de Dieu. — Voilà donc la transportation entrée dans une nouvelle phase. Les transportés ne meurent plus et même ne veulent plus mourir comme au début. Loin de là ! On veut vivre ici comme en France, et ces hommes, déshérités pour jamais de la patrie d'Europe, demandent à se créer une nouvelle patrie sur le sol de la Guyane. Aussi des familles se fondent ; des villages nouveaux apparaissent sous le soleil ; les forêts défrichées se transforment en jardins, en prairies et en terres labourées. Voilà déjà cinq de ces villages nouveaux groupés sur un espace assez peu étendu. St Laurent, qui est la métropole ; St Louis ; St Pierre, St Maurice et St Jean. Le P. de Monfort est pasteur de St Pierre, village composé d'hommes condamnés à temps, mais devant rester en Guyane. — St Maurice

est échu au P. Jardinier : là sont des condamnés à perpétuité ; ils demandent et obtiennent une concession, se marient avec des femmes venues librement de France, et s'établissent dans leur propriété pour y vivre à toujours. Cette paroisse va devenir considérable et s'étend au loin dans les grands bois : aussi le P. Jardinier sera-t-il obligé de prendre un cheval pour visiter aisément toutes ces familles dispersées sur de grands espaces et établies chacune dans son propre domaine. Mon lot à moi est St. Jean, à trois lieues en amont de St. Laurent, sur le fleuve. Je n'y vais encore que tous les 15 jours pour l'Office du dimanche, car je reste chargé pour quelque temps encore d'alterner à St. Maurice avec le P. Jardinier. J'espère que bientôt nous pourrons aller nous installer chacun dans nos paroisses respectives. En attendant, je me rends à St. Jean par le fleuve : je pars vers 5 heures du matin, conduit par 7 hommes et protégé par un militaire sous les armes. Je voyage ainsi pendant 1h ½ sur les eaux tranquilles du Maroni, côtoyant les îles fort étendues formées dans son lit qui est large 6 ou 7 fois comme la Seine à Paris et encaissé dans des rives de verdure. Mes paroissiens sont des condamnés à moins de 8 ans de travaux forcés, mais qui doublent les années de leur peine. Lorsqu'ils ont atteint le premier terme de leur châtiment, ils sont libérés, et comme tels, séparés de la masse des condamnés des divers pénitenciers : on les dirige alors sur St. Jean où ils feront ce qu'ils appellent leur doublage. Que vont-ils entreprendre pendant ces quelques années, en attendant que les portes de la patrie se rouvrent enfin pour les recevoir ? Ils peuvent accepter une concession de terrain qu'on leur offre ou bien ils travailleront de leur métier, s'ils en ont un qu'on puisse utiliser, et recevront une rétribution de 10, 15, 20, ou 25 sous, selon leur travail. Mais en général ils ont peu de goût pour se faire une position quelconque : ils sont nourris par l'état ; cela leur suffit. Tous sont atteints du mal du pays : le chagrin, l'impatience, le désir de revoir la France les dévorent et font leur tourment. Ce sont les plus malheureux de toute la transportation. Les autres ont pris leur parti ; la Guyane est forcément leur patrie, ils s'y résignent et oublient la France qu'ils ne doivent jamais revoir. Mais ces pauvres libérés qui devraient, ce semble, être les plus joyeux, puisqu'ils doivent rentrer un jour au pays, sont cependant les plus à plaindre. Comme autrefois les Hébreux sur les rives de l'Euphrate, ils ne peuvent que répéter les chants de l'exil ; car ce sont de vrais exilés sur les rives silencieuses du Maroni. Aussi les plus déterminés ne songent qu'à s'évader. Ils quittent le camp pendant la nuit, emportant vivres et bagages autant qu'ils peuvent ; mais cela ne les mène pas loin. S'ils ont pu emporter quelques outils, ils s'enfoncent dans les grands bois et là ils fabriquent une embarcation sur laquelle ils hasarderont leurs jours en descendant clandestinement le grand fleuve, au risque d'être pris en passant devant St. Louis et St. Laurent, ou bien à l'entrée du Maroni dans l'océan ; car à l'embouchure stationne un petit vapeur qui a mission d'arrêter ces pauvres évadés, ou de tirer sur eux à balle comme sur du gibier. Malgré tant d'obstacles et de périls, les tentatives d'évasion, surtout dans cette saison, sont très-fréquentes. Mais, dira-t-on, dans l'intervalle de temps qui s'écoule pendant la fabrication de l'embarcation, il faut vivre et souvent on n'a rien. Que fait-on ? Pendant la nuit on se rapproche des cases des petits concessionnaires, on pénètre dans le poulailler, on fait rafle de tout. D'autres s'y prennent mieux encore ; ils portent leurs vues sur le presbytère et y font butin. C'est ce qui est arrivé chez nous à St. Louis, il y a 3 semaines. Une bande d'évadés de la prison de St. Louis même rôdait dans les environs, mourant de faim ; le dimanche, pendant la 1re Messe, la bande se distribue les cases à visiter : deux au moins pénètrent au presbytère tout nouvellement construit, brisent les persiennes qui donnent sur la galerie, pénètrent ainsi dans les appartements, ouvrent secrétaire, armoire, tirent le linge au milieu de la chambre, brisent les tiroirs du bureau du P. Micou, le maître de la maison, en un mot bouleversent deux ou trois chambres pour trouver quelque trésor et ne peuvent découvrir et emporter que 14 francs ; pour mieux reprendre leur course ils emportent dans leurs pieds une paire de mes souliers et une

autre du P. Macon. Le soir, deux d'entre eux, ivres à ne pouvoir plus se sauver, sont repris dans un vieux carbet abandonné; les autres prennent la fuite laissant là tout le butin qu'on charge sur les épaules des deux captifs, et ces malheureux rentrent ainsi à St. Louis au milieu des huées de toute la population. — L'aumônier est toujours bien vu par la grande majorité des transportés; ceux qui sont en ménage sont heureux de recevoir la visite du Père, de lui montrer leur case, leur belle chambre, leur petit bétail et les petites cultures de leur jardin. La paroisse de St. Louis surtout est agréable à visiter. Vous y rencontrez des visages bienveillants, ouverts, reflétant les joies du présent et les espérances de l'avenir. Quel changement pour eux de passer de la communauté du bagne à la vie de famille, d'échanger les lourdes chaînes du forçat pour les liens dorés du mariage, enfin d'avoir son chez soi avec un joli domaine! A St. Jean, où les transportés font, comme je vous l'ai dit, leur doublage, les figures sont plus sombres; elles sourient rarement et péniblement. Ils se disent libres et sont encore sous le joug du régime pénitentiaire qu'ils abhorrent; mécontents d'un présent qui pèse sur leur cœur comme un remords, ils ne rêvent que l'avenir. Pour se distraire un peu d'une situation si pénible, ils viennent demander à l'aumônier des livres de lecture, causent volontiers avec lui, voudraient l'avoir au milieu d'eux, parce qu'il est le seul qui entende leurs doléances et prenne leurs intérêts en main. D'autres occupent leur temps à tendre des pièges aux oiseaux et au gibier du pays; ils y réussissent assez. Il faut que je vous raconte à ce propos, pour distraire vos petits enfants de St. Joseph, le beau fait de chasse d'un de ces braconniers. Le dimanche qui suivit la fête de la Toussaint, je suis arrivé à St. Jean pour y faire l'Office, bien que je les eusse prévenus que ce jour là j'irais à St. Maurice. Ils ne m'attendaient pas; quelques uns étaient allés voir leurs pièges et chercher fortune dans les grands bois. L'un d'eux, accompagné de son petit chien chasseur et armé d'un sabre d'abatis, s'enfonce dans la forêt, cherchant du gibier. Bientôt son chien par ses aboiements précipités l'avertit de la présence de quelque animal: il s'avance de ce côté et aperçoit à 20 pas environ une bête fauve qu'à ses mouchetures blanches et noires, il prend pour un tigre: saisi de frayeur il resta un moment immobile; mais enfin s'armant d'un courage désespéré, il s'avance à l'attaque avec son arme unique, un mauvais sabre. Or à mesure qu'il approche de l'animal, il s'aperçoit que ce n'est pas un tigre mais bien un énorme serpent, emprisonnant et étouffant dans ses vigoureux anneaux une biche de moyenne taille, qu'il se préparait à engloutir: déjà la tête de la biche avait disparu dans le gosier du reptile dont les puissantes mâchoires, démesurément ouvertes, commençaient à broyer les épaules de sa victime. Notre homme reprend courage à cette vue et malgré le regard flamboyant du monstre qui se voit menacé, il s'approche et décharge sur le cou du serpent deux ou trois coups de sabre qui suffirent pour le mettre hors de combat; puis dégageant la biche des nœuds du serpent qui se détendent d'eux-mêmes, il laisse celui-ci mourant sur le sol, charge la biche sur ses épaules et arrive triomphalement au village avec sa belle capture. Elle fut vite dépouillée, dépecée et vendue aux amateurs; j'en rapportai un cuissot à St. Louis, pour l'offrir, le mardi suivant, à nos Pères de St. Laurent invités à dîner chez nous ce jour-là. La biche expédiée, notre braconnier, aidé d'un camarade, retourne au lieu du combat et rapporte son magnifique serpent chasseur. Je causais encore avec mes paroissiens sur la place lorsque nos deux hommes revinrent des bois: ils déposèrent devant moi cet énorme reptile et l'étendirent sur le sol afin qu'on pût le contempler à souhait: il mesurait 15 pieds de long et sa grosseur dépassait les proportions ordinaires: car dès lors que ce chasseur aux biches se mettait en frais pour avaler celle-ci d'une pièce, il fallait bien que son estomac fût capable de la loger tout entière. Il fut dépecé à son tour, et ses tronçons, d'une chair blanche et tendre, firent le régal de nos libérés: on dit que ce mets vaut du lapin....

Bégin S. J.

Lettre du P. Gally au R. P. Dorr — Cayenne, 16 Décembre 1865 — ... Ici c'est le P. Demangin qui s'occupe des Pontons. Dans la rade de Cayenne il y a trois vaisseaux, à trois cents pas du quai. Ces vaisseaux sont les habitations de 1200 malheureux forçats. Chaque matin ils quittent leur bagne et viennent travailler en ville aux plus gros ouvrages, nettoyer les rues etc: ils vont prendre leur repas à 10 h., recommencent leur ouvrage à 2 h. et retournent le soir à 5 h. aux pontons pour souper et se coucher. Le P. Demangin y va tous les dimanches deux fois: le matin, dire la Messe et prêcher; le soir, chanter les vêpres, prêcher et donner la bénédiction du St. Sacrement. Il s'y rend aussi deux fois la semaine, de 10 h. 1/2 à midi, pour causer avec eux et leur distribuer des livres. Il a eu pour la Toussaint environ une centaine de ses paroissiens à Communier. J'y suis allé trois fois assister aux vêpres et y ai prêché deux fois. Ils écoutent le sermon de la manière la plus attentive. — Le P. Faleur, momentanément à Cayenne, donne le jubilé à la cathédrale de la ville. Il a commencé le dimanche, 26 Novembre, pour terminer le jour de Noël. — Tous nos Pères et Frères se portent admirablement bien. Ils ont de la santé de reste. — Nous avons ici une petite chapelle assez longue (19 mètres), mais elle est peu large (4 mètres seulement): je ne pense pas qu'elle ait aussi plus de 4 mètres de hauteur. Tout le contour est en persiennes, à l'exception d'une maçonnerie en briques d'un mètre de haut. Elle est très bien dans son genre, mais elle est trop étroite et sa voûte est trop basse. La chapelle de Montjoli va la remplacer. Elle n'est pas plus longue, il est vrai; mais elle a 11 mètres de largeur et autant de hauteur. Elle a trois nefs, il y aura aussi une tribune et on mettra à celle-ci tout le contour de l'autre. Mais comment, me direz-vous, transporter si loin une église et un clocher? Rien de si facile; comme le tout est en bois, on démonte toutes les pièces, on les dépose dans une charrette attelée de deux chevaux et conduite par le F. Strasser. Cinq à six transportés suffisent pour faire tous les travaux; ils demeurent toute la journée ici et y prennent leurs repas; bien plus, il y en a trois qui couchent dans la cour sous un hangar. Que penser de ces trois personnages qui montent ainsi la garde auprès de nous pendant la nuit? Ce serait à faire frémir si on ne les connaissait pas; mais ce sont de véritables moutons, doux comme des agneaux; on croirait qu'ils n'ont jamais connu le péché. — Voici le R. P. Supérieur qui me conduit dans ma chambre au 1er étage: deux côtés ne sont composés que de persiennes dont les lames s'ouvrent à volonté pour laisser passer la brise. On peut bien ouvrir les lames, mais pas les persiennes tout entières, de crainte des vampires et des reptiles. De ma chambre je contemple le jardin qui est très beau. Je vois le cocotier, le manguier, le pommier, le bananier etc, etc. qui ont des fleurs, des fruits verts et des fruits bons à manger. Ce sont des arbres qui promettent pour l'avenir. C'est un véritable paradis terrestre que ce jardin! Il en est de même de tous les jardins de Cayenne, sans parler de toutes les propriétés de la Guyane. Les orangers, les citronniers, etc, donnent aussi des fruits bons à manger toute l'année. — Dès le lendemain de mon arrivée, le R. P. Supérieur me fait visiter la petite ville de Cayenne, dont la population s'élève à six mille âmes à peine et où l'on voit plus de noirs que de blancs. Toutes les maisons sont bâties comme celles de Fort de France à la Martinique, mais un peu plus élégamment. elles ont généralement ici deux étages. Jamais on ne ressent de tremblement de terre comme dans les Antilles. — Nous passons sur la place qui est plantée de palmistes. Ce sont des arbres très-droits, très élevés, dont le sommet est terminé par une touffe de branches vertes. Un peu au dessous se trouve un choux appelé le choux palmiste, bon à manger. La place et les arbres ont droit à l'admiration d'un Européen. — Nous allons visiter M. le Gouverneur, M. Hennique, qui a mis cette année son fils au collège de Vaugirard et qui tient, pour ne rien dire de plus, à ce que les employés assistent à la Messe le dimanche. Il aime beaucoup les Pères de la Compagnie. — Puis nous nous dirigeons vers la demeure de Mgr Dossat, vice-préfet Apostolique de

toute la Guyane française et de tous nos pénitenciers. C'est de lui que découle toute notre juridiction ordinaire. Il nous a reçus d'une manière très-gracieuse. Nous sommes entrés à la cathédrale qui n'a rien de bien remarquable : elle est vaste, a trois nefs ; ses murs, ses colonnes et les cintres qui relient les colonnes sont en briques enduites de chaux. Là règne le style roman. Quant à la voûte, c'est simplement un plancher très-plat. La couverture, comme celles de toutes les maisons est faite avec de petites planches appelées bardeaux. Nous avons visité l'hôpital où vont sans aucune répugnance, non seulement les transportés, mais les officiers, les employés supérieurs, les prêtres, pour se faire soigner quand ils sont malades. Il y a une vingtaine de Sœurs qui s'occupent des malades, comme de véritables mères. Ce sont des religieuses de St Paul de Chartres. Outre cet hôpital, il y en a encore un autre en dehors de la ville (camp de St Denis) avec une dizaine de Sœurs du même institut. Vingt Sœurs de St Joseph de Cluny, de Paris, prennent soin de l'éducation des jeunes personnes. Seize Frères de Ploërmel s'occupent de celle des garçons : ils ont pour professeur de latin un monsieur de la ville, qui a en tout 12 élèves. La plupart des jeunes gens comme des jeunes personnes un peu aisés vont en France faire ou achever leur éducation. — Nous voici montés sur un point très-élevé qui domine la ville, c'est le fort. C'est là qu'est placé le phare, et qu'on indique par des signaux l'arrivée des vaisseaux et leur départ. On y construit en ce moment des réservoirs qui vont recevoir de l'eau fraîche venant de plus de 4 lieues, du sommet d'une montagne, pour être distribuée dans tous les quartiers de la ville. Arrivés en haut nous avons une vue de la plus grande beauté ; à nos pieds, du Nord-ouest au Nord-est, c'est la rade, vaste et remplie de vaisseaux de toute grosseur ; plus loin, c'est la mer avec sa majesté ; à l'Ouest, l'embouchure de la rivière de Cayenne, recevant plusieurs affluents considérables et ayant dans cet endroit plus d'une lieue de largeur ; à l'Est, sur le bord de la mer, on aperçoit la caserne, la maison du gouverneur, l'hôpital et diverses habitations, à une distance de deux Kilomètres ; au Midi, la ville s'étend à la même distance. Aussitôt après les dernières maisons de la ville, à l'Est, au midi, assez loin à l'Ouest et tout-à-fait dans le lointain au Nord-ouest, ce ne sont que des forêts, des montagnes couvertes d'arbres de toute sorte. —— La chaleur est très-supportable, bien qu'elle soit en ce moment à 26° environ ; mais nous avons continuellement les vents alizés et dans ce moment les pluies parfois torrentielles qui tombent pendant 10, 20, 30 minutes, sans orage. Voici la température de l'année dernière qui est la même tous les ans. Les six premiers mois de l'année et celui de Décembre ont eu 26 degrés centigrades, les mois de juillet, Août, Octobre et Novembre, 27° ; enfin le mois de Septembre, 28°. — Pendant la nuit la plus fraîche, on a au moins 22 degrés et pendant les chaleurs les plus fortes, jamais plus de 32 degrés. Nous ne sortons jamais de la maison sans prendre un parapluie de soie, qui sert de parasol au besoin. Le soleil est loin d'être aussi malfaisant qu'on le dit. Cependant il ne faudrait pas s'arrêter tête nue sous ses rayons ; on serait bientôt mort. Après dîner, pendant notre récréation que nous passons dehors à l'ombre, nous sommes réellement au frais à cause de la brise. — De temps en temps, nous allons faire quelques promenades sur les bords de la mer. Nous avons près d'ici, à une lieue, la montagne aux tigres. Ces animaux y viennent réellement parfois, mais jamais ils ne s'approchent de la ville et quoique féroces, ils ne font de mal à l'homme, surtout en plein jour, qu'autant qu'ils sont attaqués. — Dans la ville même vivent un grand nombre de vautours. — Je n'engage pas beaucoup le Frère dépensier à venir ici chaque matin faire ses provisions ; tout est un peu cher : les œufs 1f 80 centimes la douzaine, les dindons 27f la pièce etc. — Sortons de Cayenne et allons nous promener du côté de Montjoli. Ici, bien entendu, il n'y a pas de chemin de fer, il n'y a point non plus de voitures publiques. Pourquoi y en aurait-il ? personne n'y monterait, Cayenne est la seule ville de toute la Guyane française.

C'est à peine si on trouve un sentier pour voyager. Les Noirs, seuls habitants de l'intérieur, ne connaissent que le canot et les rivières. Il y a cependant une route conduisant à Montjoli, qui n'aura bientôt plus un seul habitant. Or cette route dont l'entretien coûte très-cher, ressemble très-souvent à un des plus mauvais chemins de France à cause des pluies trop fréquentes. Nous montons en cabriolet; un Frère conduit et nous voici voyageant sur cette route. Nous passons tout près des montagnes, nous apercevons çà et là plusieurs petits castels de Noirs. Voici comment ils sont souvent construits : Quelques gros pieux plantés dans la terre, unis ensemble par des branches entrelacées, avec une couverture de feuilles ; c'est tout. Je suis entré dans une de ces cases, j'y ai trouvé un noir qui avait la fièvre : il était assis sur une espèce de chaise faite avec des branches d'arbres. Le lit est aussi formé par des branches entrelacées ; le fusil complète l'ameublement. Quant à la cuisine, elle se fait toujours dehors. – Je suis allé trois fois à Montjoli dire la Messe le dimanche et j'avais avec moi un employé de Cayenne, homme très-religieux. Après la Ste Messe et un léger déjeuner, nous allons à pied faire une promenade à trois ou quatre Kilomètres de là. Ce ne sont que des forêts de toutes parts : nous voyons voltiger de charmants oiseaux, mais ils ne savent pas chanter. Voici une maison en bois ; c'est presque un château ; c'est la municipalité de la paroisse ; pas de rez-de-chaussée. Nous montons par une échelle au premier. Nous saluons M. le Maire et son secrétaire. Ils n'ont d'autres compagnons que quelques fusils. A un Kilomètres de là, voici une dizaine de cases : j'ouvre de grands yeux, je vois la tour de Loyola bâtie autrefois par nos Pères ; ils avaient là une exploitation de roucoux, de cocotiers, etc : la tour, la maison, le hangar existent encore. Le hangar était plein de vaisseaux contenant du roucou pour la teinture rouge. On cultive aussi le café etc. C'est une propriété considérable rapportant de 60 à 80 mille francs ; mais on ne voit que des arbres partout ; seuls les propriétaires ont changé : sic vos non vobis :

Gally S.J.

Extrait d'une lettre du F. Bailly au R.P. Dorr – Cayenne, 31 Décembre 1865.

– Première Communion d'un vieux Nègre – Le R.P. Girre, notre Supérieur, avait envoyé le P. Jardinier qui venait de faire sa retraite à Cayenne remplacer un autre Père auquel il voulait procurer le même bienfait. Dans le pénitencier, raconte le P. Jardinier, il y avait des chevaux. Persuadé qu'il me serait utile d'avoir l'habitude du cheval pour visiter les brebis que Dieu nous a confiées et qui de jour en jour vont s'éloignant dans la forêt, à des distances presque infranchissables pour un piéton, me rappelant que N. Seigneur et la Ste Vierge montaient au moins à âne, que St Ignace était cavalier, je résolus de profiter de l'occasion A.M.D.G. et Salutem animarum. Un brave maréchal des logis de gendarmerie à cheval s'offrit à me donner des leçons d'équitation. – Vous monterez Bijou, me dit-il ; il est doux comme un agneau et je réponds de vous. J'acceptai de grand cœur. Quelques jours après, le Curé de la paroisse voisine, dont le district a 10 lieues de circuit et qui lui aussi est bon cavalier, voulut être de la partie – "Volontiers ; plus il y a de monde, plus il y a de plaisir". Mais où diriger notre course ? – J'aurais bien voulu, dit M. le Curé, visiter un bon vieux Noir à 2 lieues d'ici. Il baisse tous les jours ; il n'a point fait sa 1ère Communion et il ne veut point la faire, parceque, dit-il, il n'en est point digne. Qui est-ce donc ? demande le maréchal des logis. – C'est Sylvestre – Lui ! Mais c'est la crème des hommes ... jamais il n'a eu affaire avec la gendarmerie. – Eh bien, dis-je, allons voir ce bon Noir". – Nous voilà partis, longeant le rivage de la mer qui baigne ces quartiers ou villages jusqu'à Cayenne. A notre arrivée, nous trouvons un bon vieux Nègre, avec cheveux gris et crépus, barbe blanche, couché tout habillé sur un lit bien propre. Comme sa

femme, un peu moins noire que lui, et ses 2 enfants, il paraît non pas surpris, mais joyeux et reconnaissant de la visite des 3 cavaliers :– « Sylvestre, dit M. le Curé, je vous amène deux de mes amis qui ont voulu vous visiter et vous encourager.– Cà, Cà bien, M. le Curé," dit-il; et il remerciait de la tête et des mains en nous considérant avec curiosité. Il parut voir avec un plaisir marqué M. le maréchal des logis qui lui avait dès l'entrée donné une poignée de main. Après quelques questions préliminaires sur sa santé qui, selon moi, n'a guère d'autre tort que celui d'avoir plus de 60 ans de date, il fallut bien aborder l'affaire de la première Communion. Le Noir se contenta de répondre dans son langage créole : "Mo pas pouvé... mo pas digne... mo pas assez savant."– M. le Curé et moi nous lui répondîmes comme aurait fait tout théologien : que sans doute il n'en était pas digne, puisque sur la terre personne n'est digne de cet honneur, mais qu'il en avait besoin ; que Dieu le voulait, le commandait, et, ce qui était la vérité, qu'il était assez instruit pour pouvoir Communier saintement : j'ajoutai même que St Sylvestre, Pape, son patron, avait fait sa 1ère Communion, et qu'il ne serait pas content si le chrétien qui portait son nom ne Communiait pas comme lui. Sylvestre se contentait de répondre timidement : « Mo pas dire non ».– Or c'était un oui que nous voulions de cette bonne âme qu'une crainte fausse et pernicieuse avait jetée dans l'erreur et l'obstination. A cet instant critique, notre brave maréchal des logis nous vint en aide avec un à-propos providentiel. Ces gens-là, dans leur franchise toute militaire, ont un langage et une théologie à eux que Dieu bénit et récompense. Comme nous, vous serez heureux d'entendre son petit discours. Après la grâce de Dieu qui est la première ouvrière dans les âmes, je suis persuadé que les paroles pleines de bon sens et de cordialité de ce gendarme ont porté, bien plus que les nôtres, la conviction dans l'âme candide du pauvre Nègre français :– « Comment ! mon père Sylvestre, lui dit-il, toi que je connais depuis 10 ans, toi que la gendarmerie n'a jamais trouvé en défaut, toi qui n'a jamais paru devant la justice, toi qui as été baptisé comme nous, tu mourrais sans faire ta 1ère Communion !... Un brave homme comme toi !... Non, ce n'est pas possible... Puisque M. le Curé et le Père te disent que tu peux la faire, il faut la faire, Sylvestre, obéis-leur ; vois-tu, l'obéissance, moi, je ne connais que cela." Et le bon vieux Noir, touché et attendri comme nous de ce langage franc et cordial, répétait : "Mo pas dire non... mo bien voulé... quand M. le Curé voulé."– Vous comprenez la joie de tous, et surtout de sa famille, à cette bonne parole. Huit jours après, M. le Curé m'écrivait : « Remerciez Dieu ! Notre vieux nègre Sylvestre a reçu son Créateur dans des sentiments admirables de piété et de religion "– Que de gens dans le monde, dans des occasions délicates, n'auraient souvent, comme notre maréchal des logis, qu'une parole courageuse et affectueuse à prononcer pour sauver l'âme de leur frère !– Avant de remonter sur nos chevaux qu'un Noir était fier de garder, il nous fallut prendre un petit rafraîchissement chez ces braves gens, qui du reste sont à l'aise. Refuser, c'était les affliger. La joie brillait dans les yeux de la femme de Sylvestre qui depuis de longues années demandait à Dieu son retour.– Demandez et vous recevrez !... Comme résultat de notre course à cheval chez ces gens simples, nous pouvions dire comme N. Seigneur après sa visite dans la maison du pêcheur Zachée : "hodie huic domui Salus facta est, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu."

Voici une autre course du P. Jardinier qui peut édifier et tout ensemble récréer ceux qui connaissent ce zélé Missionnaire : C'est le P. Bégin qui la raconte :– La veille de l'Immaculée Conception, dès 8h du matin le P. Jardinier arrive de St Laurent où il réside, à notre paroisse de St Louis : et après avoir attaché sa mule à la grille de la maison il entre cinq minutes pour nous saluer. Il allait visiter une quarantaine de ses hommes occupés à faire du bois de marine à 2 lieues environ de St Louis, dans les grands bois, le long d'un cours d'e

qui se jette dans le Maroni. Le chantier où ils travaillent est baptisé du nom de Ste Anne. Il nous quitte donc au plus vite, afin d'être de retour pour dîner avec nous et se trouver à St Laurent où il doit donner une instruction aux femmes du couvent, à ces filles venues de France pour former avec nos transportés des ménages nouveaux. Le voilà parti. Midi arrive; point de P. Jardinier. Nous attendons quelques minutes et regardons du côté de la forêt, si notre cavalier ne paraît pas... Rien! Nous dînons sans être interrompus par son arrivée. Bien plus, la journée se passe et nous avons oublié notre Missionnaire, sans nous rendre compte cependant du chemin qu'il a pu prendre pour retourner chez lui sans passer par chez nous. Mais avec le P. Jardinier, il faut s'attendre à toute sorte de surprises. Sans doute il aura passé l'eau sur quelque radeau destiné au flottage des bois; cela se peut à la rigueur, même avec sa monture; donc, il n'y a pas d'inquiétude à concevoir. On n'y pense plus le reste du jour. Or, vers 7h 1/4, au moment où nous descendions à la collation, j'entends quelqu'un appeler le Frère, du milieu du chemin: "Frère Salmon! Veuillez dire aux Pères de ne pas s'inquiéter de moi, je me hâte d'arriver à St Laurent afin de rassurer le P. Garnier sur mon sort. Je me suis un peu égaré dans les bois! mais enfin me voilà retrouvé. Bonsoir!" C'était le brave P. Jardinier qui repassait. Que lui était-il arrivé? Où avait-il trouvé à manger? Nous ignorions les péripéties de cette course. — Le mardi suivant, jour où nous avons l'habitude de nous réunir à peu-près tous, soit à St Laurent, soit à St Louis, pour nous voir, entendre une petite exhortation domestique chaque 15 jours et échanger nos petites nouvelles d'aumônier, je priai le P. Jardinier de nous mettre au courant de sa journée du jeudi précédent, ce qu'il fit avec sa naïveté charmante. — Après avoir quitté St Louis, il arriva à un premier poste, appelé la briqueterie, où sont occupés une trentaine d'hommes connus pour la plupart du P. Jardinier. Il prie l'un d'eux de l'accompagner quelque peu afin de le mettre sur le chemin du chantier Ste Anne. On s'empresse de lui faire ce plaisir; mais une fois dans ce chemin, il le trouva embarrassé de gros arbres tombés en travers sous la hache des équarrisseurs et formant de véritables barricades que sa mule eût dû franchir sur un long espace. Il descend de dessus sa monture et la remet aux mains de son guide pour la garder à la briqueterie jusqu'à son retour de Ste Anne; et le voilà à pied franchissant les obstacles avec ses jambes de 15 ans. C'est bien, il est déjà loin et le chemin est devenu praticable; mais bientôt il se trouve en présence d'une bifurcation! De quel côté aller? Le cas était embarrassant: il consulte son Ange gardien et quelque peu ses souvenirs sur la position de Ste Anne où l'année dernière il est allé remplir son ministère; bref, il se détermine pour aller à gauche, sans réfléchir qu'il prenait là une fâcheuse détermination. C'était une large tranchée au travers de la forêt, destinée à haler les pièces de bois jusqu'au bord de la rivière, autrement dit de la crique, selon l'expression du pays. C'était donc un chemin de halage que parcourait en ce moment notre infatigable voyageur, et il ne réfléchissait pas que cette voie le ferait nécessairement aboutir, non à Ste Anne, mais à la crique voisine. La pluie tombait à flots; il regarde sa montre... 11h! Il faut aller jusqu'au bout, se dit-il, et puis nous verrons. En effet, après une dernière demi-heure de marche sous une magnifique averse, il aboutit à la crique, dont les rives sont bordées d'une vase profonde et embarrassées de lianes impénétrables. Que faire encore une fois? Retourner? Non! c'est trop de chemin déjà fait pour ne pas aboutir! Une espérance lui reste. Chaque jour un canot remonte la crique, portant les vivres aux hommes de Ste Anne. Il est probable qu'il est monté, car voilà 11h 1/2. Donc il redescendra, et j'en profiterai pour me rendre par eau jusqu'à la briqueterie qui se trouve plus bas sur le même cours d'eau. Cette résolution prise, il se met à faire son examen particulier; à casser une croûte qu'il avait dans sa poche, un peu trempée par la pluie; car on ne quitte jamais la maison pour une excursion, sans prendre un morceau de pain avec une banane ou une orange.

on ne sait pendant combien de temps on marchera ! Il mange donc son morceau de pain de bon appétit, mais il ne touche pas à l'orange ; il n'est pas sûr du reste de la journée ! Il faut toujours garder une poire pour la soif, dit le proverbe. Après son morceau de pain, vient le bréviaire, puis le chapelet, puis les réflexions, les oraisons jaculatoires... Entre chaque exercice, il prête l'oreille pour recueillir du plus loin possible le bruit des avirons ; rien ! Une seconde averse était venue compléter l'œuvre de la première et le pauvre Père n'avait plus rien de sec sur lui. Malgré la chaleur toujours brûlante de notre soleil tropical, il commençait à sentir le frisson, condamné qu'il était à l'immobilité. Que faire ? Le missionnaire ne délibère pas long-temps. Il va plonger sa chemise dans la rivière, fait sa petite lessive, l'étend ensuite aux feux du soleil qui l'auront bientôt séchée, et, interpose entre ses épaules et la soutane trempée son mouchoir plié en deux. Vous souriez, peut-être, mon Révérend Père ; mais le P. Jardinier est dans le désert : il ne peut être aperçu que par les singes qui l'épient en silence du haut des grands arbres ; et il n'y a point de scandale à craindre de ce côté ; ils ne pourront jamais en faire autant. La besogne fut bientôt faite : voilà la chemise étendue au soleil et séchant à la hâte. Tout-à-coup le P. Jardinier a cru entendre du bruit en aval de la rivière. Il prête l'oreille... C'est bien le bruit cadencé des rames ! Voilà le canot des vivres... il n'y a pas à en douter ; mais il monte seulement ! Voilà 3 heures après midi ! N'importe ; c'est le canot et il monte à Ste-Anne. Ah ! quelle bonne Providence ! Le Père ne sera pas privé de voir ses hommes. Il enlève et replie à la hâte sa pauvre chemise à moitié séchée et la met sous son bras avec son bréviaire. Le canot approche ; il est présidé par un gendarme que connaît le Père. Mais il faut se hâter de se faire reconnaître, de peur d'être pris pour un évadé et de se voir bel et bien exposé au feu des carabines. Il s'avance donc sur le bord : "Le brigadier un tel voudrait-il offrir une place au P. Jardinier ?" — Aussitôt le gendarme de mettre la main à sa carabine, au premier son de voix qui vient frapper ses oreilles sur ces bords inhabités ; mais jetant les yeux de côté, il aperçoit, sur la rive gauche de la crique, le Père qu'il reconnaît aussitôt : "Comment ! c'est vous qui êtes là, P. Jardinier, perdu dans ces déserts, s'écrie-t-il. Si j'ai une place pour vous dans mon canot ! Mille noms, je le crois bien, mon P. Jardinier !" Et l'embarcation se dirige vers le Père qui s'assied à la place d'honneur : "Mais depuis combien de temps, attendez-vous là ? demande le militaire. — Depuis 11h ½ — Et dîner ! poursuit le gendarme, vous devez avoir faim ;.. tenez, voilà une tablette de chocolat :" ce disant, il la tire à la hâte de sa gibecière et la met entre les mains de son hôte. Puis jetant un coup d'œil sur sa toilette :.. "et sans chemise encore ! s'écrie-t-il ; hâtons-nous d'arriver ; allons, vous autres garçons, en s'adressant aux rameurs, allongez les bras et que ça file vite ; le Père gagne la fièvre et je n'ai pas de chemise ici à lui donner !" Et les rameurs de pousser vigoureusement en avant. On arrive bientôt à Ste-Anne. Le P. Jardinier saute à terre et court voir ses hommes à droite et à gauche, pour se donner un peu de mouvement et secouer la fièvre. Bientôt il rentre dans le petit carbet qui sert de pied-à-terre au brigadier, et il trouve quoi ?.. une omelette toute servie et une bouteille de vin qui l'attendent : "Entrez, entrez mon Père, dit le bon gendarme, voilà un petit dîner fait à la hâte, vous devez mourir de faim !" puis le conduisant au fond du carbet, il lui montre une chemise bien blanche et bien plissée qu'il a déposée là pour lui : "Avant de manger, dit-il, mettez-vous au sec dans cette chemise pour chasser les frissons". Le P. Jardinier, avec son aimable sourire, accepte tout sans façon, remerciant la bonne Providence qui, par le bon cœur d'un gendarme, le nourrissait, le logeait, le vêtait et le conduisait au milieu de son troupeau. Tandis qu'il prend sa petite réfection, le gendarme préparait tout pour le retour, car il était tard et dans cette saison il fait nuit à 6h ½. Bientôt on redescend la crique avec le cours de l'eau ; on arrive près de la briqueterie ; le P. Jardinier quitte le canot, serre avec reconnaissance la main du brigadier, demande sa

mule qui l'attend patiemment sous un pan de carbet, salue tout le monde et se remettant en selle, disparaît sur le chemin de St Louis où il nous arrive sur les 7h, comme je le disais au début de ce récit. Le surlendemain, il renvoyait au gendarme sa chemise, blanchie et plissée avec soin, accompagnée d'un melon, d'une salade et d'une Imitation de J. C. avec un mot de remerciement. Il disait au brigadier, en le priant d'accepter ce petit livre, de ne pas le quitter de sa vie et d'avoir soin de l'emporter avec lui en France à son départ de la Guyane. Le brigadier le promit. — Voilà, mon R. Père, une course de Missionnaire au Maroni; mais c'est une course du P. Jardinier, le Missionnaire par excellence des transportés; il n'y a que lui qui ait le secret de telles pérégrinations....

Extrait d'une lettre du P. Bavastro, Missionnaire dans le Honduras (Vicariat Apostolique de la Jamaïque) au R. P. Provincial de Piémont — Corozal, 31 Octobre 1865. — J'ai eu occasion, depuis ma dernière lettre, de faire quelques courses dans les petits villages voisins et une excursion de 20 jours au Rio-Hondo. Que vous dirai-je de ce peuple? Les Espagnols (ainsi nommés parce qu'ils sont d'origine espagnole) sont de superbes gueux, pauperes superbi, comme on dit. Ils n'apparaissent à l'église que le Vendredi Saint seulement, et encore ils y viennent plutôt pour commander que pour prier. On peut dire qu'ils ne donnent jamais aucun signe de religion, qu'ils ont perdu même tout sentiment de moralité. Le concubinage et l'adultère sont choses si fréquentes parmi eux que maintenant personne n'y fait attention. Vous devinez sans peine que les Indiens n'ont pas manqué d'apprendre très-vite et de retenir les leçons que leurs donnaient les Espagnols. Cependant ces Indiens sont d'un naturel plus docile et mieux disposé à entendre les vérités de la foi. S'ils sont dépravés, la faute en est surtout à l'ignorance et aux mauvais exemples des Espagnols. Pour convertir ce peuple il me semble malheureusement nécessaire que les Espagnols soient frappés de quelque grand châtiment où les incrédules eux-mêmes ne puissent s'empêcher de reconnaître la main de Dieu. Il faudrait aussi que les Indiens fussent cultivés par de bons Curés qui resteraient toujours au milieu d'eux pour les instruire, leur administrer les Sacrements et faire tous les Offices de l'Eglise. Ces Curés devraient être, sinon savants, du moins pieux et réguliers; je dis cela parceque les Curés du Yucatan, que l'on ne cesse de proclamer bons et édifiants, ont des femmes et des enfants. Voilà où en est la religion parmi ces peuples. Nous-mêmes nous ne pouvons pas leur donner l'instruction nécessaire. Car chez de pauvres indigènes qui ne savent aucune des prières de la religion, qui ne peuvent jamais assister à la Messe, la visite d'un Missionnaire durant une semaine, ou un dimanche tous les trois mois, ne peut opérer une sensible amélioration. Quelques-uns se laissent engager à se marier légitimement quand on va les visiter dans leurs maisons. Nous avons aussi confessé quelques jeunes gens et quelques hommes mariés, assisté quelques infirmes; mais voilà tout. Pour établir des réformes permanentes, il faudrait plus de temps. Le bien que nous faisons est partiel et peu durable, parceque l'ignorance reste toujours et que les scandaleux influents ne se convertissent pas...

Bavastro S. J.

Californie — Extrait d'une lettre du P. Pollano au R. P. Provincial — San-Francisco — Collége de Santa-Clara, Décembre 1865 .... La ville de San-Francisco s'est beaucoup agrandie dans ces derniers temps et le nombre des habitants s'est accru en proportion. Plusieurs quartiers restés déserts depuis longtemps sont maintenant peuplés. On a réuni par des ponts différentes parties de la ville, qui auparavant séparées par de petits bras de mer ne communiquaient entre elles qu'avec difficulté. En un mot on ne peut se faire une idée de ce qu'est aujourd'hui San-Francisco, à moins de l'avoir connue et étudiée avant ces changements. — Il y a quelques jours, je lisais dans une statistique officielle le nombre des maisons bâties ou commencées du 10 Octobre

au mois de Décembre: on en comptait jusqu'à 145, et cependant, d'après ce qu'on m'a dit, cette saison n'est pas celle où l'on construit le plus. Pour ce qui regarde les progrès matériels et les arts mécaniques, on est ici au moins au niveau de n'importe quelle ville d'Europe. La partie intellectuelle est fort négligée. Aussi personne n'est moins prisé ici qu'un professeur de Théologie ou de philosophie. Il faut en dire autant des régents de mathématiques et sciences naturelles, à moins toutefois que ceux-ci n'emploient leur savoir à calculer les dollars, à purifier les métaux, à reconnaître les terrains où se trouvent les mines: quand ils veulent s'élever à quelque chose de plus abstrait, ils sont enveloppés dans le sort commun. C'est là, pour le dire en passant, ce qui fait le désespoir du P. Varsi. Quoi qu'il en soit des tendances matérielles de ce peuple, un grand collège avec un bon nombre de prédicateurs auraient à S. Francisco un champ immense à cultiver et pourraient, Dieu aidant, y faire de grands fruits, puisque cette ville dès à présent est la seconde d'Amérique et sera dans quelques années, si les choses marchent du même pied, une des villes les plus considérables du monde. — Ce que j'avance peut vous paraître extraordinaire; mais faites réflexion que dans quelques années il n'y aura entre les ports occidentaux d'Europe et celui de S. Francisco, que 19 ou 20 jours de voyage; que dès à présent nous avons ici une compagnie de messageries qui en treize jours fait régulièrement le trajet de S. Francisco à Canton, en passant par le Japon. Ajoutez à cela que la voie plus sûre pour les marchandises et les voyageurs allant de l'Europe occidentale en Australie sera celle de S. Francisco. —

Un mot maintenant sur l'état religieux de ce pays, et en particulier de cette grande ville; ce qui vous montrera davantage le besoin qu'on a ici d'avoir de bons missionnaires, jeunes, qui viennent avec une bonne disposition pour prononcer l'anglais et une meilleure pour l'apprendre. San-Francisco sous le rapport religieux est une vraie Babel. Il y a des hommes de toutes les religions, depuis les 20 000 idolâtres, en grande partie Chinois, jusqu'aux catholiques dont le nombre monte à peu-près à 35.000, presque tous Irlandais. Les protestants comptent aussi un très-grand nombre d'adeptes; mais les plus nombreux et les plus influents sont les indifférents et les francs-maçons, dont le nombre va croissant de jour en jour. Ajoutez encore les magiciens, les sorcières, les prophètes et les prophétesses qui exercent publiquement leur art. — Les gouverneurs de la ville sont fiers de cette liberté religieuse; ils croient que c'est le nec plus ultra de la perfection en matière de culte; de sorte qu'il est impossible de voir ce qui se passe à San Francisco sous ce rapport, sans se rappeler ces paroles de St. Léon parlant de Rome païenne: "*Magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem.*" Bien entendu que cette égalité des cultes n'est respectée qu'en théorie; en fait, ceux qui dominent, qui sont aidés et privilégiés en tout, ce sont les sectateurs des fausses religions; surtout les protestants et les francs-maçons. Le plus splendide palais de la ville, sans contredit, c'est la loge de ces derniers; viennent ensuite des églises protestantes, beaucoup plus belles que celles des catholiques. Mais l'édifice le plus remarquable de tous, à l'extérieur du moins, c'est une nouvelle synagogue bâtie sur le penchant d'une des 7 collines sur lesquelles est située San. Francisco... — L'autorité municipale a ouvert un grand nombre de collèges et d'écoles, en mettant pour cela tous les habitants à contribution. Mais les catholiques qui ne veulent pas voir corrompre dans ces écoles les mœurs de leurs enfants, paient encore une fois pour les envoyer chez nous...

Chine — Mission du Kiang-nan —

Nous avons déjà fait connaître les efforts tentés par nos Pères pour rentrer dans les anciennes possessions de la Compagnie à Nankin, selon les droits que leur donne le traité franco-chinois, et malgré le mauvais vouloir qu'ils rencontrent dans les autorités du céleste empire. La lettre et le mémoire qu'on va lire sont d'une date antérieure au voyage de Mgr. Languillat

en juillet 1865. Nous les reproduisons néanmoins à cause de leur importance et de leur intérêt.

Lettre du P. de Carrère au R. P. Provincial — Zi-ka-wei, 15 janvier 1865. — J'ai écrit à mon frère au 3ème an le 1er voyage que j'ai fait à Nankin avec le R. P. Gonnet. Le R. P. Supérieur désire que je vous fasse connaître mon second voyage. Je me hâte d'obéir, car ce soir même je dois commencer ma retraite. — Après avoir visité Tsem-Kiam, Iam-tcheou et Nankin, le R. P. Supérieur aurait désiré pousser ses courses plus loin; mais son absence ne pouvait être prolongée; il lui fallut donc retourner sur ses pas. Pendant qu'il reprenait le chemin de Chang-hai par l'intérieur pour visiter le district, je regagnai seul en vapeur cette grande résidence du Sud. A peine arrivé, l'excellent commandant de la marine M. Pallu, interprétant les intentions bienveillantes de M. l'Amiral Jaurès, dont il était sûr, disait-il, d'avoir l'approbation, vint proposer le passage à un ou deux de nos Pères sur la canonnière le Bourdais qui devait remonter le Yan-tse-Kiang jusqu'à Han-Keou. Le R. P. Olive, chargé des affaires pendant l'absence du R. P. Supérieur, jugea que je devais profiter de cette occasion et me voilà encore en bateau à vapeur pour obtenir des mandarins tout ce que je pourrais en faveur de la religion. Réclamer les anciennes églises de Nankin était surtout mon but. Mais auparavant nous avions des affaires graves à régler à Tum-tcheou. C'est là que la canonnière fit sa 1ère halte. Il y avait déjà 8 ans que j'étais en rapports d'amitié et d'affaires avec les mandarins de cette ville: ils m'avaient aplani bien des difficultés dans ce terrible Kompo où j'ai couru souvent des dangers de mort et où nos chrétiens ont eu à subir de cruelles persécutions. Malgré ses bonnes dispositions, le mandarin de Tum-tcheou n'avait pas pu vaincre la mauvaise volonté et l'opposition de son conseil municipal qui nous empêche d'acheter quelques maisons et de bâtir une église. Ce mandarin était remplacé pour un mois et le nouveau magistrat n'était pas au courant. C'est pourquoi, malgré la courtoisie avec laquelle il nous avait accueillis et celle avec laquelle il nous rendit sa visite, il ne put pas terminer nos affaires; mais il nous promit une proclamation au peuple, et notre achat est très-avancé. Voici en deux mots le résultat obtenu dans les autres villes. A Tsem-Kiam (ou Tchim-Kiam) nous avons visité le Tsé-fou et le Tsé-chien. J'étais avec M. le commandant Pallu et M. le capitaine du Bourdais. A chaque tribunal on nous a salués de trois coups de canon à notre entrée; la même salve s'est fait entendre à notre départ. Ces mandarins se sont montrés on ne peut mieux disposés. M. le Commandant a insisté sur un point très-important: il a fait ressortir la différence qu'il y a entre les Missionnaires et les autres Européens, le dévouement des premiers et leur désintéressement; les vues de trafic et de gain qui guident les seconds. J'ai exhibé ensuite mon passeport où sont constatés les droits que nous accordent les traités. Les mandarins ont répondu par de grands compliments si fort en usage en Chine. J'ai exposé ensuite à ces magistrats le désir que nous avions d'établir des écoles et des orphelinats pour soulager la misère de ce pauvre pays cruellement ravagé par les rebelles; la difficulté où nous étions pour acheter un emplacement assez vaste, attendu que les terrains avant la guerre étaient très-morcelés et qu'au milieu d'un certain nombre de petits propriétaires, il se trouvait de petites maisons en ruine dont les maîtres ne reparaissaient pas et ne reparaîtraient peut-être jamais. Je demandai le droit d'acheter ces terrains sauf à remettre aux propriétaires qui reparaîtraient le prix de leurs possessions. Les deux mandarins ont répondu qu'on ne pouvait être trop reconnaissant pour nos bonnes œuvres, que nous n'avions qu'à les prévenir, qu'ils feraient mesurer les terrains en question et que le prix en serait payé au tribunal, qui s'engageait à indemniser les propriétaires dès qu'ils reparaîtraient. — Le P. Sentinier est maintenant sur les lieux, il écrit que notre visite aux mandarins l'a déjà tiré d'un mauvais pas. L'effet produit sur la population a été excellent et ce bon Père s'occupe de l'achat d'un terrain magnifique, sur le penchant d'une jolie petite colline très-fertile. — Le lendemain matin, nous quittions

Tsem-Kiam et nous remontions le canal impérial en compagnie de deux officiers et de 4 soldats armés de leurs fusils et de leurs sabres-baïonnettes. Ce canal, sur une longueur de 6 lieues, est bordé de camps gardés par les impériaux. M. le commandant qui voulait jouir du spectacle, a quitté notre embarcation. Je l'ai suivi à pied et nous avons parcouru toute cette longue chaîne de fortifications. Partout les impériaux nous accueillaient avec la plus grande bienveillance. C'étaient de tous côtés des invitations à nous reposer, à prendre le thé. Nous avons passé la nuit dans notre petite barque et le lendemain matin, vers les 10 heures, nous avons fait notre entrée dans cette immense ville de Jam-tcheou, autrefois si florissante et qui n'offre plus aux regards qu'un immense champ de ruines, mais de magnifiques ruines. C'était autrefois la ville la plus opulente et la plus corrompue de la province; elle a eu son châtiment. Ce qui en reste parait avoir bien profité de la leçon. Au lieu de l'ancien luxe, on ne voit que des hommes simples et bienveillants, bien disposés à écouter le Missionnaire et, je crois, faciles à convertir. Autrefois on admirait à Jam-Tcheou une foule de magnifiques pagodes et l'impôt des sels fournissait une nourriture abondante à 500 bonzes. Aujourd'hui toutes les pagodes à peu près ont été rasées et ces pauvres bonzes sont réduits à mourir de faim ou à tendre une main suppliante. L'un d'eux était sur le bord du canal, tenant à la main un long bambou terminé par un petit filet, de la grandeur et de la forme d'un de nos bonnets de nuit; il avançait sa longue perche vis-à-vis des barques qui passaient, pour pêcher les quelques sapèques que des âmes généreuses laissaient tomber par pitié dans la poche de ce malheureux mendiant du diable. Il est à craindre que cette ruse de guerre ne les remette à même de rebâtir quelques uns de leurs temples maudits. Maintenant que les idoles sont renversées, que les préjugés sont tombés, que les idées sont bouleversées, oh! qu'un envoi nombreux d'ouvriers évangéliques, forts et dévoués, serait utile à la cause de Notre Seigneur! Du monde, mon R. Père, de grâce, du monde! Du monde! Sans cela nous courons le risque ou de perdre en partie ce que nous laisserons inculte derrière nous, ou d'abandonner à l'ennemi de Dieu des moissons abondantes sur ce nouveau et si vaste champ qui s'ouvre devant nous. — Mais je reviens à nos affaires de tribunaux. Je ne vous dépeindrai pas la terreur de nos chrétiens à la vue des officiers et des armes. Pauvres gens, autrefois abandonnés, peu nombreux et continuellement sous la terreur de la persécution dans cette ville éloignée, ils crurent que notre présence allait achever de les perdre. Déjà à notre première visite incognito, 15 jours auparavant, ils avaient à peine osé nous accompagner sur la barque. Cette fois-ci pas un n'a paru. Cependant nous marchions d'un pas assuré, suivis de nos braves troupiers. J'installe mon monde dans une grande et vaste maison chrétienne qui avait échappé à la destruction. Les habitants sont plus morts que vifs. Vers le soir, je pars avec M. le commandant, deux officiers et deux catéchistes, pour les tribunaux autrefois si redoutés des Tse-fou, Té-iüm-se et Tsé-chien. Mais que les temps étaient changés! Derrière nous, nos 4 marins, l'arme au bras, la baïonnette au bout du fusil, faisaient retentir du bruit de leurs pas cadencés les pavés des rues encore fréquentées. Nous allons d'abord chez le Tsé-fou. Nos 4 braves s'installent sur deux rangs à la porte du tribunal: un employé veut entrer; les baïonnettes sont croisées; 2 fois il revient à la charge, 2 fois il est forcé de reculer. Je crie aux soldats de laisser entrer cet hôte inoffensif: il vient bien vite, se revêt de ses belles bottes de soie et de son grand chapeau rouge, tout fier de son triomphe. — Le Tsé-fou était absent; il ne rentra que très-tard. A son arrivée, le brave homme a été saisi d'une telle frayeur, qu'il s'est fait excuser, promettant d'accorder aux Missionnaires tout ce qui serait accordé à Tsem-Kiam et à Nan Kin. Je l'ai fait rassurer par un mandarin militaire qui est venu me voir deux fois dans la soirée. La panique une fois passée, il nous a fait dire qu'il nous recevrait; mais le temps nous a manqué pour revenir chez lui. — Le Second tribunal, celui de Té-iüm-se, est le plus

considérable de Tam-tchéou. Ce haut dignitaire, qui n'a pas moins de 4 mille employés pour les différentes branches de son administration, était à Nankin. Son remplaçant nous a offert le thé avec beaucoup de grâce; il a fait prendre copie de mon passeport pour la remettre au Tüm-se à son retour et m'a promis de me secourir dans toute la province, en punissant sévèrement les mandarins qui se permettraient encore de persécuter mes chrétiens, comme cela était arrivé dans les salines du Konpo. — Enfin la nuit tombait lorsque nous sommes arrivés au tribunal du Tsé-chien. Il était absent; tout-à-coup des cris se font entendre: c'est son escorte qui arrive. Nos 4 braves se tiennent immobiles de chaque côté de la porte: le caporal les fait manœuvrer comme un régiment. Au cri: portez arme, les soldats à chapeau pointu qui formaient l'avant garde du cortège chinois, reculent et prennent la fuite d'épouvante. Grande gaîté parmi nos marins. On avance en traversant une 1re, puis une 2me et puis encore une 3me cour éclairées par plusieurs rangées de lanternes rouges. La réception est des plus amicales. Le Tsé-chien examine mes pièces. M. le Commandant fait ressortir ici comme partout le but de notre mission, donne le passeport comme le signe distinctif des vrais Missionnaires et nous recommande nous et nos chrétiens à la protection du Tsé-chien, qui assure que nous l'aurons toujours. Le lendemain, le Tsé-chien vient rendre sa visite, accompagné de son nombreux cortège: chaises, fantassins, cavaliers, rien n'y manquait. Je lui dis qu'il était dans une maison chrétienne et que je la lui recommandais; tout comme aussi, si quelques uns de nos chrétiens, ce qui était bien rare, venaient à enfreindre les lois, je le priais de les punir plus sévèrement que les autres. Il a paru très-satisfait de cette double demande et m'a assuré que je pouvais compter sur lui pour la protection de mes chrétiens. Il m'a demandé des remèdes contre l'opium et des livres de religion. Ce mandarin est très-simple et a l'air bien bon: puisse-t-il puiser dans ces livres les seules vraies connaissances qu'ils renferment! Je ne doute pas que cette lecture ne lui fasse ouvrir de gros yeux. Après cette visite, nos chrétiens ont repris courage; ils se sont montrés la tête levée et je les ai quittés en leur disant que je comptais bien désormais sur leur intrépidité et leur dévouement à exhorter les païens. — Nous voilà rentrés sur nos barques, redescendant le grand Canal vers Tsem-Kiam. Là, nous remontons sur notre vapeur et le Bourdais nous a transportés en quelques heures sous les murs de Nankin. J'ai déjà décrit à mon frère la désolation de cette ancienne et magnifique capitale. Rien n'y reste debout, si ce n'est quelques édifices sans valeur. J'ai visité la tour si fameuse dans l'histoire, la tour de porcelaine: ce n'est plus qu'une montagne de ruines; tout est démoli et brisé. J'en ai emporté quelques morceaux représentant des fleurs et des chapiteaux de colonnes. Si la distance était moins grande, je les enverrais volontiers à nos Pères de France. L'intérieur de la muraille était en briques; la partie extérieure seule était en porcelaine aux mille couleurs. — Il y a encore à Nankin un temple protestant élevé par M. Roberts, ministre protestant, autrefois ministre intime de sa majesté Rebelle. Ce temple est condamné à tomber, m'assure-t-on, comme tous les monuments de la rébellion. Mais voici une histoire assez curieuse que je tiens des habitants même de Nankin. C'est un dernier progrès de la propagande biblique. Malheureusement pour elle, ses ministres ont femme et enfants. Ce n'est pas petit embarras pour un apôtre d'avoir avec soi une chère moitié et une petite famille; quelque intéressante qu'elle soit. M. Roberts, enfin l'expérience. Il avait un charmant petit poupon qui se permit une petite impolitesse sur les parquets de sa majesté céleste. L'empereur du ciel ne put supporter un pareil affront: il exigea de papa Roberts une génuflexion sur les lieux mêmes. Ce n'est pas qu'il demandât un acte d'idolatrie: disciple fidèle de papa Roberts, il adorait le maître du ciel et ne rendait le culte de latrie qu'à Jésus, selon l'expression des zélés ministres. Cependant M. Roberts ne pliera pas le genou; sa foi s'oppose à cette indignité ...."il ne s'agenouille, s'écrie-t-il, que devant Jésus".

Là dessus le Tien-Wam lui applique deux soufflets et le chasse de sa capitale. M. Roberts (qui me racontait pas cette mésaventure jusqu'ici inconnue) perdit en un instant son troupeau, pour lequel, disait-il, il avait eu la gloire d'être confesseur de la foi. — Mais revenons à nos affaires. La veille de Noël, je quittai le Bourdais pour me diriger vers le Ha-si-men, petite porte de l'Est. C'est près de cette porte que se trouvait notre premier Kom-sou. Je le trouvai habité par des familles païennes qui n'ayant plus de toit y avaient cherché un abri; il était du reste bien misérable; pas une chambre où il ne manquât une ou deux murailles. Je fis venir bien vite 5 maçons, un menuisier et j'achetai de vieilles portes et fenêtres, puis encore une table et quelques chaises, pour préparer une chambre à nos officiers. J'écrivis au Commandant de ne venir que le lendemain et de m'envoyer mes effets et ma chapelle. Mais le bon et généreux M. Pallu voulut avoir sa part dans la pauvreté de la crèche; il part avec mes bagages et arrive dans la nuit avec deux soldats. Les portes de la ville étaient fermées: il fit donc sa nuit de Noël dans la misérable cabane au milieu des champs où j'avais passé trois jours avec le R.P. Supérieur, lors de notre premier voyage. Pour moi, je la passai dans le Kom-sou, sans lit et sans manteau, dans une chambre ouverte à tous les vents. Mais il fait bon, bien bon de partager la pauvreté du divin Sauveur. Le lendemain matin, jour de Noël, dès que les portes de la ville furent ouvertes, j'allai vers notre ancienne cabane et je rencontrai en route M. le Commandant qui arrivait accompagné de ses hommes portant ma chapelle, mon lit et mes habits. Quelques chrétiens, une douzaine, car il n'en reste guère à Nankin, vinrent entendre les trois Messes. M. le Commandant et les deux soldats se joignirent à eux. Un autel avait été improvisé, pauvre comme la crèche de Bethléem. C'était une porte, sur la muraille était attaché un tapis qui servait à envelopper mes habits pendant la route; les images de mon bréviaire y étaient suspendues par des épingles; une couverture verte formait le devant d'autel; tandis que le vice-roi, les 40000 bacheliers accourus aux examens du doctorat et les cent et quelques grands mandarins qui se trouvaient dans cette célèbre réunion occupaient ce qui restait de plus confortable dans cette grande ville de Nankin: Les uns étalant le faste de l'orgueil mondain, les autres s'efforçant par leur travail et leurs brillantes compositions de monter au plus haut degré de la gloire littéraire. N'était-ce pas Noël? Cependant le divin Sauveur descendu trois fois dans cette matinée sur notre modeste autel, répandait ses bénédictions sur ces vastes ruines de Nankin, pour en faire surgir, j'en ai la douce confiance, une nouvelle Eglise. J'eus la consolation d'y baptiser deux adultes et de suppléer les cérémonies à deux autres. Vous me demanderez peut-être d'où venaient ces catéchumènes dans une ville occupée pendant 12 ans par les rebelles et à peine délivrée de leur joug. Un de nos bons chrétiens, nommé Lô, qui était resté au milieu des rebelles, a prêché, converti et baptisé plus de cent adultes; il a reçu sans doute sa récompense: les soldats impériaux l'ont pris pour un rebelle et lui ont tranché la tête. Le bon Dieu n'a-t-il pas des élus et des saints au milieu même des abominations? Une cinquantaine de ces nouveaux chrétiens doit avoir survécu, me dit-on. Ils reparaîtront peu-à-peu. Dans l'après-midi nous avons visité un grenier public appelé Fum-pe-itsom. C'était une ancienne église, celle-là même que le P. Supérieur avait visitée à notre premier voyage trois semaines auparavant. M. le Commandant donna ordre par écrit au capitaine du Bourdais de venir le lendemain à Nan-Kin avec les 2 autres officiers et 12 hommes sous les armes. Il avait été convenu que chacun de ces messieurs porterait ses épaulettes. M. le commandant devait avoir en outre ses deux décorations sur la poitrine. J'envoyai nos cartes de visite au Kiam-nin-fou. — Le lendemain, à 1 heure après midi, nous parcourions des rues très-longues et très-larges, pavées en marbre, le plus souvent bordées de grandes et hautes murailles en ruines. Mais vers la porte du Sud encore bien peuplée, les 12 soldats fidèles à la consigne marchaient en-

bon ordre l'arme au bras. Tout le monde contemplait ce cortège avec étonnement. Il est difficile de dépeindre le bon accueil que nous trouvâmes auprès du Kiam-nin-fou. Je ne puis vous dire les demandes que je lui fis, les explications que le bon cœur de M. le Commandant dictait aux interprètes sur le caractère des œuvres des Missionnaires. J'ai consigné en peu de mots ce qu'il y a d'important dans un mémoire que j'ai rédigé à mon retour à Chang-hai et dont je prie le R. P. Supérieur de vous envoyer une copie, parce que quelques uns de nos Pères y liront peut-être avec plaisir ce que j'ai pu recueillir sur nos anciennes possession de Nankin. Le mandarin que nous visitions nous avait préparé un repas splendide, il a également régalé nos braves soldats; puis il a pris mon passeport pour plaider notre cause, ce qu'il a du reste parfaitement fait auprès du vice-roi et du fou-tai. Nous étions allés à pied: des chevaux nous ont été préparés pour le retour. Voilà donc votre pauvre serviteur en cavalcade au milieu des officiers, suivi de deux catéchistes en grande tenue et de 12 soldats au pas. Je crois que notre guide a tenu à honneur de nous promener longtemps; le fait est qu'il a dirigé la cavalcade dans une direction tout opposée à celle que nous devions prendre. Ce n'est qu'après avoir parcouru les longues rues encore bien fréquentées, que m'apercevant de l'erreur, je lui ai dit: "Tu te trompes". Il a répondu: "Ah! c'est vrai." Le brave homme était païen. C'était sans doute la Providence qui voulait nous promener dans ce bel équipage au milieu de ces milliers de bacheliers accourus de tous les points de la province pour faire savoir à tous les coins de notre vaste champ évangélique que de beaux jours se préparent pour eux et que Dieu va faire descendre de nouveau ses rosées célestes sur cette patrie des 1ers enfants de St Ignace. Espérons que l'hosanna ne sera pas suivi de la persécution et que l'œuvre commencée en ce jour se continuera pendant de longues années. Le temps des grands travaux évangéliques sur une vaste échelle est, ce me semble, venu. - Mais, mon R. Père, de grâce! des ouvriers; des hommes vigoureux, dévorés du zèle de la gloire de Dieu et le salut des âmes. Doublez, triplez en le nombre, il y aura encore du travail pour tous au dessus de leurs forces. — Monsieur le consul a remercié le R. P. Supérieur du rapport qui lui a été envoyé; il va l'expédier au plus tôt au ministre à Pékin; c'est la marche indiquée par les traités. Il y a tout lieu d'espérer qu'outre notre Kom-sou, nous aurons encore notre ancienne cathédrale de Nankin.

de Carrère S. J.

Mémoire adressé à M. le Consul général à Chang-hai et envoyé à la légation à Pékin.

Je vais vous exposer 1° le résultat du voyage que je viens de faire, grâce à l'obligeance de l'excellent commandant, M. Pallu, qui a bien voulu nous offrir un passage sur sa canonnière; 2° les donnés que j'ai pu recueillir en interrogeant les chrétiens et païens au sujet de quelques anciennes églises, 3° celles que nous fournissent les documents historiques écrits sur notre Mission. Je mets des numéros à chaque article pour résumer plus facilement nos droits.

Article I.

— Voyage sur le Yam-tse-Kiang — 1. Tum-tchéou. — Sur la demande de M. le Consul, le Tao-tai de Tchin-Kiam a ordonné au mandarin de Tum-tchéou de régler nos deux affaires. Malgré cela le mandarin provisoire de Tum-tchéou nous a répondu au sujet de la maison que nous voulons acheter pour une église: "Je connais très bien les traités; les mandarins locaux ne sont pas obligés de s'occuper de ces affaires, arrangez-les vous-même, pour moi, je ne m'en occupe pas. Quant aux chrétiens persécutés, il faudra, dit-il, attendre plusieurs

années encore. — 2. Tchim-Kiam. — Le Tsé-fou et le Tsé-chien paraissent bien disposés. Ils ont promis de nous aider à acheter des terrains. J'ai appris depuis que nous avons là une ancienne église à réclamer. — 3. Tam-tchéou — Le Tsé-fou et le Tsé-chien paraissent aussi très-bien disposés, Le Tsé-fou m'a fait dire que pour obtenir notre ancienne église ou un terrain équivalent, il fallait s'adresser au Fou-tai; que du reste, il nous accorderait tous les avantages que nous aurions obtenus à Tchim-Kiam et à Nankin. — 4. Nankin. — Le Kiam-nin-fou s'est montré on ne peut plus favorable. Voici ma demande: "Nous avions autrefois à Nankin 4 églises avec des terrains; pour le moment je ne viens qu'en réclamer qu'une; elle est placée près de la porte de l'Ouest, appelée ha-si-men et a été changée en grenier public appelé Fum-peï-tson." Il m'a répondu qu'il allait garder mon passeport, le montrer au vice-roi et au Fou-tai dans la soirée même et que le lendemain il me ferait connaître leur réponse. - La voici: le vice-roi et le Fou-tai lui ont demandé si réellement le Fum-peï-tson était autrefois une église. Le Tsé-fou a répondu que d'après les renseignements qu'il avait eus, il devait en être ainsi. Le Fou-tai a ajouté: "Les deux empereurs de Chine et de France étant en bonne intelligence, il faut faire droit à cette demande. Il faut que le consul français m'écrive." — Après m'avoir donné cette réponse, le Kiam-nin-fou est allé avec moi sur les lieux pour les visiter; le Fum-peï-tson a eu ses portes murées, pour empêcher les dégâts et vols qui auraient pu avoir lieu et une proclamation du Tsé-fou a été affichée sur ses murailles à la même fin. Le Tsé-fou m'a prié de presser la dépêche de M. le Consul pour le mettre à l'abri des vexations auxquelles un retard l'exposerait de la part des autres mandarins supérieurs. — Voilà en résumé les résultats de notre voyage.

Article II.

Résultat de nos recherches, ou tradition orale au sujet de diverses églises, à Nankin, Tchim-kiam et Tam-tchéou —— 1° Témoignage des païens —— Plusieurs païens de Nankin, voisins de la petite porte de l'Ouest appelée ha-si-men, m'ont dit que le Fum-peï-tson était une église qu'ils ont vue, qui a été détruite, il y a 18 ou 20 ans, sous l'empereur Tao-Kouam et remplacée par les greniers publics qui ont échappé à la destruction des rebelles. L'église, disent-ils, était très-grande et très-élevée. — 2° Témoignage des chrétiens — Nos chrétiens les plus vieux qui sont venus de Nankin et qui se trouvent encore à Chang-hai tiennent de leurs pères et grands-pères que l'église dont nous nous occupons fut élevée la 33e année de l'empereur Nam-lié, de la race des Mins, qu'elle fut fermée et changée en grenier public appelé Tsam-bin-tson sous l'empereur Yum-tsen, successeur de l'empereur Tao-Kouam, c'est-à-dire en 1847 et remplacée par de nouveaux greniers qui reçurent le nom de Fum-peï-tson. — D'après eux, le terrain appartenant à cette église avait pour bornes à l'Est Tie-kué-djiao, à l'Ouest Mubekin, au Sud Tem fu hon, au Nord Som-saku. Voici le plan ci-contre tel qu'ils nous le donnent, il représente l'église telle qu'elle existait encore en 1847. Ils ajoutent que d'après ce que leur racontaient leurs parents toutes les terres environnant le Kom-sou, ou église, étaient occupées les jours de fêtes par 3 à 400 chars ou voitures qui portaient les chrétiens aux offices. — A la porte de l'Est se trouve une pagode, fusem miao, elle est près du port Papé-dgino. C'était autrefois une église. — Il y avait à la porte du Sud une église qui fut transformée en tribunal appelé Tsai-sao-fou. A la porte du Nord était une église qui devint un édifice public affecté au service du gouvernement, sous le nom de Set-se-ku. Il y a hors de la porte du Sud, à 3 lis de distance, près de la colline appelée Tchao tai, un cimetière appelé le Cimetière de l'Évêque et connu sous le nom de Tsu Kiao ven; on y voit encore les tombeaux d'un évêque et de quelques Pères. — Conclusion — Il résulte de ces données de la tradition orale 1° qu'il y avait à Nankin 4 églises et un cimetière catholique; 2° Que ces églises étaient situées aux 4 portes principales de la ville; 3° que celle de la porte de l'Ouest est la plus connue et qu'elle existait encore

dans sa forme primitive en 1847.

Article III

Renseignements puisés dans les documents historiques, copiés textuellement. — 1° Extraits du catalogue des Pères de la Mission de Chine, écrit vers l'an 1681 par le P. Verbiest. — N° XVI. Pater Alphonsus Vagnoni, Pedemontanus, Vamlié imperatoris anno 33, (1605) ingressus Nankin metropolim, ubi publicam aperuit ecclesiam — N° XVII. Pater Felicianus de Silva, Lusitanus, eodem anno venit in metropolim Nankin, ubi sedem et ecclesiam inchoavit et hoc ipso anno 1605 e vivis exeptus, extra portam australem, ad pedem collis Jo hao tai dicti sepultus est. LX. P. Emmanuel Georgius, Lusitanus, eodem anno (c'est-à-dire d'après le N° XLIX, en 1649, et d'après le N° LVI, sous l'empereur Kum-chi) venit prædicatum sacram legem in metropolim Nankin, nunc Kiannhim dictam, ubi novam ecclesiam ædificavit. — N° XXII. Franciscus Sambiasi, Neapolitanus, Vamlié imperatoris anno 41, (1613) venit in Iamtseu, etc... quibus in locis ædes et ecclesias erexit. — N° LXXV. Pater Joannes Dominicus Gabiani, Pedemontanus, eodem anno (N° LXXIV, 1657; c'est-à-dire la 14e année de Kum-chi) venit prædicatum fidem in provinciam Nankin, urbes Iam-tseu et Tchim-kiam, ubi ædes novas stabilivit anno 1662. — N° LXXVI. Pater Philippus Couplet, Belga, anno 1659 prædicavit fidem in provincia Nankin, in urbibus vero Tchim-kiam etc, novas et ampliores ædes construxit.

— 2° Extraits des lettres édifiantes (édition de Lyon). — Lettre du P. Bouvet au P. de la Chaise, 30 9bre 1699. — « L'empereur envoya aux deux églises qui sont à Nankin une personne pour y adorer le vrai Dieu et pour s'informer de l'état de ses églises » (tome 9, p. 240) — Lettre du P. du Tartre à M. du Tartre, son père 17 Xbre 1701. — « Nous partons dans trois jours avec le P. Fontenai. Les uns s'arrêteront sur la route, les autres iront à Nankin pour y établir un séminaire ». (tome 9 p. 307) — Lettre du P. Fontaney au P. de la Chaise, janvier 1704. — Après avoir parlé du P. de Leonissa, le P. de Fontaney continue ainsi sa lettre: " Don Grégoire Lopès ... l'avait nommé avant sa mort vicaire apostolique du Kiang-nang... et lui avait laissé sa maison de Nankin qu'il avait achetée peu de temps avant son décès. Il trouvait de la difficulté à s'en mettre en possession, parce que cette maison joignant la salle de l'audience d'un des premiers seigneurs de la Cour, il eut peur que ce mandarin ne formât quelque opposition, ou ne fît naître quelque incident, pour l'empêcher d'occuper cette maison et d'y établir une église. Le mandarin reçut sa visite et la lui rendit ensuite en faisant deux sortes de présents: l'un, disait-il, pour le remercier de celui qu'il avait reçu de lui et l'autre pour lui marquer la joie de l'avoir en son voisinage." (Tome 9 p. 467) — Lettre du P. de Mailla au Père +++, 16 8bre 1724. — Ce Père rapporte dans sa lettre: une délibération du tribunal des rites présentée à l'empereur le 10 janvier 1724 — Il y est dit: « Que les temples qu'ils ont bâtis soient tous changés en édifices publics. Le lendemain l'empereur écrivit avec son pinceau rouge la sentence qui était conçue de la sorte: Qu'il soit fait selon qu'il a été déterminé par le tribunal des rites.

3° Extrait de la Bulle d'érection de l'évêché de Nankin — Alexander Episcopus, servus servorum Dei... Cum adsit inter cætera unum oppidum d-Nankin nuncupatum... et in dicto oppido d-Nankin, ecclesia B. Virgini dicata, altera inibi existente major et principalis... jam pridem erecta et fundata existat... dictam ecclesiam Beatæ Virgini dicatam in cathedralem ecclesiam sub invocatione ejusdem B. Virginis pro uno Episcopo d-Nankin nuncupando... perpetuo erigimus et instituimus. — Conclusions — D'après ces données, il est certain qu'à Nankin, 1° il existait au moins 4 églises dont la 1re fut achevée la 33e année

de Vanlié (1605) de la race des Mins. — La 2e commencée avec une résidence, la même année. — La 3e bâtie en 1649 sous l'empereur Kum-chi. — La 4e achetée et ouverte vers l'an 1692, époque de la mort du P. Lopès. De plus un cimetière qui existe encore auprès de la porte du Sud. — 2° La tradition orale, dont nous avions recueilli les renseignements avant de faire ces recherches, est bien d'accord avec la tradition écrite et désigne les 4 édifices publics et les charges auxquelles ont été affectées ces églises. Ajoutons que cette tradition est bien confirmée sur ce point par l'arrêté de l'empereur qui ordonne de changer toutes les églises en édifices publics. — Sur ces 4 églises il y en avait deux principales dont l'une avait été érigée en cathédrale par le Pape Alexandre VIII. — Comme dernière conclusion pratique, peut-être gagnerions-nous à peu près tout ce que nous pouvons espérer, si — 1° pour Nankin, M. le Consul, portant à la connaissance du Fou-tai les titres qui attestent l'existence de 4 anciennes églises et d'un cimetière catholique à Nankin, exige pour le moment : La restitution du Tum-pei-tson dont il raconterait les transformations diverses et les anciennes limites d'après les données ci-dessus ; en second lieu, un ordre au Kiang-nin-fou de nous faire remettre, outre cette propriété, les trois autres églises que l'on désignerait par leurs noms actuels donnés plus haut, avec le cimetière également désigné ci-dessus, sauf à s'entendre avec nous pour des indemnités en terrains, édifices, etc, si les anciennes églises en question étaient par trop nécessaires aux œuvres du gouvernement chinois — Si 2°, pour Tchim-Kiam et Tam-tcheou, s'appuyant sur les titres mentionnés plus haut, M. le Consul exige du Fou-tai un ordre aux Tsé-fou de ces deux villes, de nous accorder des terrains ou maisons, en compensation des églises que nous avions là autrefois. Près de Tam-tcheou se trouve encore un cimetière avec la pierre sépulcrale d'un de nos Pères : ce monument atteste bien l'existence d'une église. Les chrétiens indiquent encore la place de cette église, occupée maintenant par des particuliers. Si 3° à Tum-tcheou, pour les 2 affaires déjà traitées par les lettres de M. le Consul à Tchim-Kiam, M. le Consul trouvait bon de faire de nouvelles instances, ou d'employer tout autre moyen qu'il jugera à propos pour vaincre la mauvaise volonté du mandarin provisoire de Tum-tcheou. — Le succès de ces différentes entreprises, tout en servant l'œuvre de Dieu, donnerait un nouveau lustre à l'efficacité déjà reconnue de nos traités et nous attacherait par de nouveaux liens de reconnaissance au Consulat français.

De Carrère, Missionnaire de la Cie de Jésus

— Lettre du P. de Carrère au P. Bourdilleau, en Chine — Tum-Ka-dou, le 9 Octobre 1865.

...Vous voyez que nous voyageons à la vapeur : c'est vous dire que tout n'est pas rose dans nos affaires. Trois ou 4 jours après vous avoir quitté, je suis parti pour Ngan-Kin parce qu'un des gardiens de la maison achetée par le P. Tum dans cette capitale du Ngan-hoé, est venu nous dire qu'on les menaçait tous les jours, qu'on ne voulait pas leur permettre de rester dans la ville, parce qu'ils étaient chrétiens. En conséquence j'ai avancé mon départ de trois jours. Arrivé à Ngan-kin le dimanche matin 24 7bre, on m'a monté dans la ville par une embrasure de canon, au lieu de me faire entrer par la porte. J'ai donc escaladé les murailles : on m'a ensuite enfermé dans une chaise et porté dans notre maison. Après avoir célébré la Ste Messe, j'ai demandé aux 2 gardiens qui étaient restés, où en étaient les affaires. Ils m'ont répondu que si je n'étais pas arrivé ce jour là, ils allaient abandonner la maison, parce qu'ils étaient en grand danger. Les tum-ze (administrateurs de ville), dont le chef était un nommé Hu, les menaçaient fortement ; s'ils avaient tenu jusque là, ils le devaient à un mandarin de Leam-dai, dont la mère avait été guérie par un des deux gardiens qui faisait la médecine chinoise à son compte. Je leur ai rendu force et courage et j'ai envoyé mes cartes aux tribunaux du Tsé-fou et du Tsé-chien, en leur annonçant ma visite pour le lendemain à 11 heures. — L'envoyé me revint sans leur carte. Je le dépêchai de nouveau, en disant que j'attendais leur carte pour savoir si ma commission avait été faite ou non. — On répond

que le Tsé-fou est en visite et qu'on ne sait pas s'il rentrera le lendemain. Quant au Tse-chien, il m'envoya sa carte en me faisant dire qu'il me recevrait à l'heure indiquée. — Le lendemain à 11 heures, je commence mes visites par le Tsé-fou. Il me reçoit comme un petit garçon et m'offre la chaise qui est à côté de la porte; je lui dis de ne pas faire de cérémonie et je l'engage à prendre cette place lui-même. Pour ne pas prolonger cette singulière lutte de politesse, je m'asseois et il n'a pourtant pas le front de monter sur son trône; il s'asseoit aussi auprès de la porte à côté d'une table. Je dis à mon catéchiste de lui expliquer qu'ayant appris que l'on persécute les chrétiens dans la ville je suis envoyé pour faire reconnaître leurs droits; puis je lui fais exhiber mon passeport. Il se contente de jeter les yeux sur la date et me dit: "J'ai reçu depuis un Ven-zü (ordonnance) du Tsum-li-iamen qui annule tes titres." En même temps il donne l'ordre d'apporter cette pièce et comme on ne se pressait pas, ce brave mandarin, oubliant sa gravité, se lève et va la chercher lui-même. Dans ce Ven-zu il était dit que les Anglais et les Français n'ont pas le droit d'aller à l'intérieur pour y faire le commerce, y bâtir des églises, etc. Je répondis au Tsé-fou que cette pièce-là n'était pas contre moi, parceque je n'avais ni acheté ni bâti une maison à Nyan-Kin; mais qu'un sié-sen (bourgeois) chinois, nommé Tsin, l'avait acquise en son nom et que l'on tourmentait les chrétiens qui la gardaient. Et voilà une discussion qui s'engage entre le mandarin et mon catéchiste. Tout cela n'aboutissait à rien et me fatiguait singulièrement. Je me levai vivement et me dirigeai droit au Tsé-fou qui se leva aussi un peu décontenancé. Je lui dis alors: "Il ne me faut pas beaucoup de paroles. Je ne te fais que trois questions; réponds-y clairement. 1° Ce passeport est-il absolument sans valeur? 2° Puis-je exercer mon ministère dans ta ville? 3° Les chrétiens chinois ont-ils droit de se bâtir ici des églises, aussi bien que les païens ont droit d'y bâtir des pagodes?" — Il a répondu à la 1re question: "Ce passeport est sans valeur puisque j'ai un ven-zü postérieur qui l'annule." — à la 2e: "En quoi consiste ton ministère? — Zée-Kiao (prêcher la religion). Vois le passeport. — Ton passeport étant nul, tu n'as pas droit d'exercer ici ton ministère." — à la 3e: "Les chrétiens ne peuvent pas bâtir une église; non, à moins que je n'aie un ven-zü du vice-roi Li qui les y autorise." — Je lui ai dit: "J'ajoute une 4ème question: On distribue dans toutes les maisons un livre infâme et calomnieux contre les chrétiens: vas-tu le faire retirer ou en faire connaître la fausseté par une proclamation?" — Il m'a répondu: "ce livre n'a pas été imprimé ici, mais dans le Ho-nan." — J'ai ajouté: "J'ai des ordres de mes Supérieurs et des droits reconnus par le Tsum-li (préfet supérieur) opposés à ceux que tu reçois. Je ne crois pas que lorsqu'il s'agit d'un traité entre deux nations il puisse être changé par l'une sans le consentement de l'autre. Je n'ai cependant reçu aucun avis à ce sujet des autorités françaises. Je vais donc les avertir." Le Tsé-fou a paru un peu déconcerté. Il m'a dit: "Mais ce n'est pas ma faute; j'ai reçu un Ven-zü." Je lui ai dit: "Je ne te fais pas de reproches: fais ton devoir et moi je vais faire le mien ... On prépare un coup contre la maison de Tsin-sée-sen; vas-tu prendre des mesures?" — A quoi il a répondu: "ne prêche pas la religion et sois sûr qu'on n'y touchera pas." — J'ai pris congé de lui et il m'a reconduit à ma chaise avec toutes les politesses d'usage. — De là je suis allé voir le Tsé-chien qui m'a très-bien reçu; il m'a dit qu'il n'avait pas eu connaissance du fameux Ven-zü; mais que, quoi qu'il en soit, personne ne doit m'empêcher de prêcher la religion. Je me suis empressé d'écrire à Monseigneur, en demandant à grands cris des pharmaciens et des remèdes. — Le soir, il est venu quelques païens grands et enfants, tous bien disposés; j'ai distribué des [illegible] aux enfants: tout le monde paraissait très-satisfait. A 9h½ il est venu un jeune païen très-habile, que je ne connaissais pas et qui me dit: "Je n'ose pas te parler

de peur d'être entendu; mais je vais t'écrire trois lignes". — En voici le sens : Les Tum-ze agissent par ordre des mandarins. Le peuple donnera son nom : le peuple ne sait pas si tu es bon ou mauvais, il fera ce que lui diront les tum-ze. — Cet avis semblait présager un orage. Dès que mon catéchiste a eu lu ce billet, le jeune païen qui le tenait à la main l'a déchiré et brûlé. Puis il s'est retiré et à 10 heures nous dormions profondément. Vers une heure on frappe la porte à coups redoublés. On crie. Je me lève et j'avais à peine attaché ma ceinture, que le médecin et mon Sié-sen enfoncent une des trois portes de ma chambre et sans s'occuper de ma toilette, m'entraînent violemment chacun par un bras vers une petite porte dérobée: en me poussant ils me jettent sur des pierres et me blessent aux deux jambes. Le médecin rentre et nous ferme la petite porte sur le nez. Mon catéchiste ôte sa robe et me la met. J'ai beau lui dire: "mais nous ne savons pas ce que c'est, voyons un peu". Il n'écoute rien et m'entraîne vers un petit sentier. Nous voilà toujours dans l'enceinte de la ville, mais dans une partie inhabitée et comme en plein champ. Nous rencontrons un de nos gardiens qui fuyait: le catéchiste le rassure. Il nous fait coucher derrière un tertre au milieu de la rosée et nous couvre d'herbes. Puis il s'éloigne en nous recommandant de ne pas bouger. — Je n'ai pas pu m'en tenir à sa consigne. il est revenu un instant après, en me disant : "Père, c'est grave; il y a bien du monde". Il nous a éloignés de la route d'une trentaine de pas, nous a de nouveau couverts d'herbes et est reparti, la queue retroussée. Il est allé au milieu de cette foule et a demandé: qu'est-ce qu'il y a?" Chacun de ces gens avait une lanterne au bout d'un bambou et un gros bâton à la main: les tum-ze étaient en tête. Mon catéchiste n'a pas été reconnu; on lui a dit: "Nous venons prendre un Européen". Il a fait chorus avec eux pour mieux jouer son rôle. On a enfoncé les deux autres portes de ma chambre et comme on ne me trouvait pas, un homme de la bande a dit: "Il doit être dans quelque coin de la cour du Nord". Une dizaine se sont écriés: "Allons-y". Un d'eux a ajouté: "peut-être y a-t-il des iam-paô (lingots d'argent, 60 à 70 francs) les autres ont répondu: "ça ne fait rien". Cependant personne n'a osé passer au Nord. On est tombé alors sur le médecin qui a été délivré par un tum-ze qu'il avait guéri quelques jours auparavant, et s'est enfui. Le désordre a duré environ 2 heures. Le jeune homme qui était caché avec moi ne me permettait pas de faire un mouvement, il ne me laissait presque pas respirer. A chaque instant: "Père, Père, on va nous entendre". Un pa-kia (scolopendre, ou vulgairement mille pieds) entre dans ma manche et me mord; à peine si mon pauvre gardien, à demi-mort de peur, souffre que je m'en débarrasse. — Enfin, ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient, les tum-ze qui empêchaient le pillage, vu qu'ils n'en voulaient qu'à moi, pressent la foule de se retirer. Ils n'ont pas pu empêcher cependant bien des objets de disparaître. Mon catéchiste est venu me raconter ce qui s'était passé: "je veux rentrer," lui dis-je. Mais il me fait rester encore dans mon misérable gîte, en disant qu'il va d'abord chercher des garanties au tribunal. Il rencontre le pao-tzen (sorte de maire), l'épouvante sur la manière dont il gouverne son district et tous les deux viennent me chercher avec une lanterne. Je rentre et me mets au lit. Cinq minutes après, arrivent deux cavaliers suivis d'une 20^{ne} d'hommes. Avec les objets volés on avait emporté la proclamation impériale Zam-iü que j'avais affichée à la salle d'attente: cela les a épouvantés; ils la rapportaient en cachette en disant que les tum-ze n'y étaient pour rien, non plus que les mandarins et qu'eux étaient des hommes du peuple. Je les ai laissés se disputer avec mon Sié-sen. Ils sont partis en disant que si l'on n'en

seignait pas la religion on pourrait faire de cette maison tout ce qu'on voudrait. J'ai dormi ainsi que mes gens bien profondément jusqu'à 7 ou 8 heures du matin. Le lendemain je fis écrire un acte d'accusation au mandarin, le Tsé-chien, qui envoya un Wé-ien (petit mandarin) avec des gens. Il était grandement temps; la maison était de nouveau remplie de brigands, le pillage commençait en grand. Je leur ai tenu tête en plaisantant au milieu d'eux. Le Wé-ien nous a délivré, m'a donné sa chaise et m'a fait conduire hors de la ville. Un vapeur qui passait quelques instants après me transporta avec nos chrétiens à Tsen-kiam, d'où je suis revenu ici après 4 jours de forte fièvre. Le Consul a pris la chose à cœur. Tous les protestants prennent fait et cause pour nous et cela chaudement. Ils demandent une guerre sérieuse. Mais selon toute apparence nous n'avons pas besoin d'en venir là. de Carrère S.J.

— Extraits de plusieurs lettres —

Shang-hai, janvier 1866. — "Nous sommes depuis quelque temps en frais de politesses et de prévenances mutuelles avec les premières autorités de Shang-hai. Le 1er janvier, vers 4 heures du soir, les 4 plus grands mandarins de la ville sont venus nous rendre visite. Ils étaient en grand costume avec leur nombreuse suite de petits mandarins, de lettrés, de bacheliers, de satellites, de soldats et tout le reste, en tout 200. Rien n'y manquait. Comme on les attendait, on avait fait quelques préparatifs pour cette réception. Un grand tapis avait été étendu dans la salle de récréation transformée en salon et tous les fauteuils rangés de telle sorte qu'on pût faire les grands saluts d'usage et s'asseoir ensuite par ordre de dignité. Monseigneur Languillat alla recevoir les visiteurs à la porte et les conduisit en silence, selon l'étiquette chinoise jusqu'à la salle où étaient déjà rangés le P. Visiteur et les autres Supérieurs. C'est là seulement qu'on fit tous les saluts. Monseigneur était aussi en grand costume comme les mandarins et même il les éclipsait tous en beauté et en dignité. Après les compliments, on prit une tasse de thé; on les fit entrer ensuite à côté dans la salle à manger, où un goûter avait été préparé. Comme il n'est nullement contre la civilité en Chine de regarder par les portes et les fenêtres je me suis donné le plaisir de contempler à mon aise ces grands personnages. Ils ont mangé de bon appétit les gâteaux, les confitures, les fruits et bu avec plaisir les vins de France qu'on leur offrait. Ils sont âgés d'une quarantaine d'années, ont de bonnes manières et paraissent affables. Voici un usage reçu parmi ces grands messieurs qui, je crois, passerait difficilement en mode à Paris. Avant d'entrer, le Tao-tai, 1er mandarin, tire un morceau de papier de dedans sa botte (c'est ce qui leur sert de poche) l'applique fortement à son nez pour en extraire ce que je n'ai pas besoin de vous dire, plie gravement le papier et le donne à un des hommes de sa suite. — Après cette petite fête qui dura peut-être 3/4 d'heure, ils prirent congé. Monseigneur alla reconduire le Tao-tai jusque sur la place de l'église où était sa chaise; là ils se firent les derniers saluts de la manière la plus affectueuse. Une foule compacte de chrétiens et de païens était rassemblée devant l'église. Les chrétiens étaient fiers et contents. — Quelques jours avant le 1er janvier, Monseigneur et le Supérieur étaient allés dîner chez le Tao-tai qui est la 1ère autorité chinoise à Shang-hai. Ce grand mandarin fut très-gracieux envers nos Pères. Il les félicita d'être venus en Chine, non pour faire le commerce, comme les autres Européens, mais pour pratiquer et enseigner la vertu, s'adonner aux bonnes œuvres et soulager les malheureux. Peut-être aimerez-vous à savoir le menu de ce dîner. Il était composé de 4 services, avant lesquels on servit, selon les usages chinois, une douzaine de hors-d'œuvre arrosés d'une bouteille portant l'étiquette Champagne; mais ce n'était que du cidre. Les marchands de vin ont beau jeu avec le palais des Chinois. Plus d'un convive fit en secret la grimace. — Premier service: 8 plats de divers ragoûts suivis de l'orgeat. Second service. 8 plats formés de poissons, de nageoires de requin et de nids d'hirondelles, le thé

à la chinoise, c'est-à-dire sans sucre, aida nos R. Pères à perdre le goût de cette cuisine dont les Européens ne sont friands que par curiosité. Troisième service : 8 plats : cochonnaille à toutes les sauces et pour boisson bouillon de porc. Enfin quatrième et dernier service : 8 plats (décidément le nombre 8 est ici le symbole de la perfection) variétés de granivores et de palmipèdes, comme poules, faisans, canards, etc, non découpés. Un thé à l'Européenne, bien sucré, couronna ce festin. A l'exemple du Tao-tai, chacun s'arma ensuite d'une longue pipe ou d'un cigare, on alla respirer l'air frais du jardin et du haut d'une tour jeter un coup d'œil sur la ville de Shang-hai. Le soir Monseigneur et le R.P. Gonnet revenaient avec plus d'appétit qu'à l'heure des repas. Comme une politesse en mérite une autre, nous invitâmes à notre tour le Tao-tai à dîner à Zi-Ka-Wei. Il y vint le 15 janvier. Tout avait été préparé en conséquence. Ce jour là vers 11 heures, 6 coups de canon tirés au poste de Zi-Ka-Wei par les artilleurs de Shang-hai nous annoncèrent l'approche de l'illustre visiteur. Tous les soldats étaient sous les armes, ayant en tête leur commandant, M. Pallu, lieutenant de l'armée française et neveu de l'évêque de Blois. Bientôt apparurent les parasols rouges des trois grands mandarins, et tout le cortège se dirigea vers le champ de Mars de Zi-Ka-Wei. Les mandarins s'arrêtèrent une heure pour voir faire l'exercice aux soldats chinois formés à la française. Puis ces messieurs firent leur entrée à Zi-Ka-Wei. Mgr Languillat en grand costume, le R.P. Fessard, vêtu comme à son ordinaire, le R.P. Gonnet et le P. de Carrère en habits de cérémonie, reçurent les trois mandarins et les introduisirent à la salle de récréation décorée comme la 1re fois. Tous prirent le thé puis remontèrent en chaise pour aller visiter l'Orphelinat de Tou-tsé-Vé, qui est à 5 minutes de Zi-Ka-Wé et où sont élevés 350 enfants. Le Tao-tai, à la vue des nombreux ateliers et des travaux exécutés par les petits orphelins, ne cessait d'exprimer son admiration. Au sortir de l'imprimerie, il voulut emporter quelques livres de religion. Puissent-ils lui ouvrir les yeux ! Vers 2 heures ½, il était de retour à Zi-Ka-Wei et se restaurait sans façon à une table moitié chinoise, moitié française. La table était tout-à-fait bien dressée, un magnifique dessert était distribué dessus avec symétrie ; au milieu s'étalait un énorme gâteau de Savoie fait par un pâtissier européen de Shang-hai, et décoré de beaux dessins en sucre de couleur par notre F. Goussery. On servit un excellent dîner : rien n'y manquait, pas même le vin de Champagne et l'on remarqua que les mandarins le buvaient avec délices. Ils étaient, je crois, 10 chinois à table. Avec eux était un chrétien distingué qui accompagnait, comme au 1er de l'an, les grands mandarins. Après dîner, à 4 heures, visite du collège : les élèves étaient réunis et préparés à cet intention. Ils firent de grandes salutations de la manière la plus gracieuse, selon le rituel chinois. Après cela, les plus habiles prononcèrent un discours et chantèrent des couplets à leurs Excellences. Le Tao-tai en fut si touché qu'il pleura. Avant de sortir il ouvrit sa bourse et donna 100 piastres (environ 600 f.) pour le collège et l'orphelinat. – Il allait partir, lorsqu'il aperçut un appareil de photographie. Sur une aimable invitation de Monseigneur, il ne fit pas difficulté de se placer devant l'objectif ; les deux grands mandarins et deux mandarins inférieurs posèrent à ses côtés. Depuis longtemps deux de ces magistrats désiraient vivement se faire tirer en photographie par le F. Hersent, ils étaient même venus 2 fois à Zi-Ka-Wei à cette intention. Mais le rusé Frère répondait toujours qu'il ne le pouvait à ce moment, qu'il fallait être prévenu à l'avance afin d'être sûr de la réussite. Ce jour là l'occasion était trop belle pour refuser. Il se mit aussitôt à préparer une plaque et prit le portrait du noble personnage entouré des 4 mandarins. L'opération a réussi à souhait, car le Frère qui s'y attendait avait essayé préalablement ses produits pour être sûr du succès. Cinq heures sonnent : Vite les palanquins ! Le cortège se remet en marche entre deux haies de

soldats franco-chinois, puis disparaît au milieu des nuages de fumée que forment dans les airs 7 coups de canon du plus petit calibre. De crainte d'être trop long, je ne dis rien des conversations ; mais, pendant le dîner surtout, Mgr Languillat n'a pas craint de parler en Évêque. Il a expliqué la fin de l'homme et le R.P. Fessard disait que Monseigneur lui paraissait alors inspiré. Daigne la Bonté Divine arroser cette semence et lui faire porter des fruits ! C'est la 1ère fois que les mandarins viennent ainsi dîner amicalement avec les Missionnaires. — Tout cela, me direz-vous, doit donner de la confiance et promet pour l'avenir. Ici on ne va pas si vite dans ses conclusions. Le Chinois reste toujours Chinois ; sans avoir étudié Machiavel, il excelle dans la politique moderne. La feinte et la ruse ont été de temps immémorial ses armes de prédilection ; elles lui ont réussi et il ne les quittera pas de sitôt. Du reste, si d'un côté nous avons de belles espérances, d'un autre nous ne sommes pas sans crainte. Les rebelles sont loin d'être abattus. Li-fou-tai, vice-roi de Nankin, celui là même avec qui Monseigneur eut une entrevue au mois de Juin dernier et dont le P. de Carrère a su tout récemment déjouer les artifices, comme je vous le raconterai tout à l'heure, Li-fou-tai a déjà reçu 4 fois l'ordre de marcher contre ces brigands et 4 fois il a refusé. Cet implacable ennemi de la religion catholique et des Européens médite en silence un grand coup. Selon les uns, il veut se proclamer Empereur du midi ; selon d'autres, il veut l'extermination de tous les Européens. Aussi le journal de Shang-hai faisait-il dernièrement un appel à tous les commerçants, pour la formation d'une garde nationale ; par là ils se mettraient à l'abri d'une attaque subite et pourraient attendre en sûreté les secours de leurs puissances respectives. Li-fou-tai a sous les armes près de deux cent mille hommes, dont une partie est formée à l'Européenne. Il a de plus à son service une tête fertile en expédients et merveilleusement secondée par l'énergie de sa volonté. Presque tous les mandarins du Kiang-nan sont ses créatures et prêts à suivre sa fortune. Dans les circonstances actuelles, c'est donc un homme redoutable. Quelques uns de nos Pères, plus à même que les autres d'apprécier la situation, voient déjà les signes précurseurs de l'orage. Selon toute apparence, le dénouement ne se fera pas attendre. Li-fou-tai ne peut garder le masque plus longtemps. S'il triomphe... Dieu nous soit en aide, car il fera de grands maux à la Mission ! En attendant, c'est entre lui et nous un véritable assaut de ruse d'une part, d'énergie et de persévéranse de l'autre. Vous savez déjà qu'il refuse de rendre les propriétés de nos anciens Pères, dans la ville de Nankin, malgré les droits que nous donnent les derniers traités de Pékin. Il consent bien à donner du terrain hors de la ville, mais non ce que l'on demande ; et nos Pères, avec plus de raison veulent avoir ce qui leur appartient ou au moins s'établir au centre de la ville. Déjà nous y avons une chapelle et une petite maison où les chrétiens, même au temps des persécutions, se réunissaient pour faire les prières. Le P. de Carrère qui est revenu de Nankin il y a quelques jours a eu dans cette ville une grande affaire où il a triomphé des embûches de ses ennemis. A l'instigation du vice-roi Li-fou-tai, les mandarins l'invitèrent à un grand dîner donné en son honneur. Ils s'étaient entendus ensemble pour lui faire avouer publiquement que le peuple ne voulait pas recevoir les Missionnaires à Nankin (ce qui est faux) et que par conséquent ils ne devaient pas penser à s'y établir. Le P. de Carrère eut connaissance de ces menées et refusa tout d'abord l'invitation. Mais des instances plus pressantes se succèdent. Le Père qui dans l'intervalle avait mûri son plan, leur fit dire que si c'était en ami qu'ils l'invitaient il s'y rendrait de grand cœur. Ces Messieurs répondirent que leurs intentions étaient des plus amicales et qu'il vint en toute assurance. Il faut dire ici que le P. de Carrère passe pour évêque, que c'est la croyance des mandarins. Ainsi le lendemain, cet excellent Missionnaire présidait un dîner de 140 mandarins. C'est l'usage en Chine de donner la 1ère place (la place du maître) à celui qu'on veut honorer. Le dîner se passa très-bien et le Père

leur montra la plus grande confiance. Comme il le dit lui-même, il y avait autant de sincérité d'une part que de l'autre. Les mandarins étaient convenus d'attendre la fin du dîner pour presser le Père d'abandonner ses prétentions. Mais celui-ci les prévint et joua au plus fin. Au plus fort de leur expansion d'amitié il leur fit dire publiquement et répéter à plusieurs reprises que pour eux ils ne s'opposaient pas à l'établissement des Missionnaires à Nankin. C'était tout ce qu'il demandait. Alors il ajouta : "Le peuple non plus ne s'y oppose pas; au contraire, il en paraît très content." Ces mots passèrent sans réclamation et l'on semblait d'accord sur le rétablissement. Le Père de Carrère n'en demandait pas davantage. Déjà la fin du dîner approchait et les mandarins semblaient se concerter pour prendre leur revanche. Tout à coup le Père se lève de table, quitte la salle et part immédiatement pour Shang-hai, ayant soin cependant de laisser une lettre pour le Vice-roi dans laquelle il l'informait de tout ce qui s'était passé. Arrivé ici il trouve, ce à quoi il s'attendait bien, une lettre écrite dès la veille du dîner par le vice-roi au Consul général de France, dans laquelle le rusé chinois annonçait que les mandarins et le peuple s'opposaient à l'établissement des Missionnaires dans la ville de Nankin. Le P. de Carrère n'eut pas de peine à détromper notre Consul par le récit de ce qui s'était passé et l'affaire se traite maintenant entre le Consul général et le vice-roi.

Mort du P. d'Haucour — Extrait d'une lettre du P. Le Lec — Shang-hai, 20 Février 1866.

— Arrivé en Chine au mois de Décembre 1864, le P. d'Haucour jouit d'abord d'une santé meilleure qu'en France. Il prépara et passa son examen de 3e année sans difficulté, tout en étudiant le Chinois. Puis il prit ses points; mais il dut bientôt les abandonner, car le coup de soleil qui nous enleva le P. Sécher, causa au P. d'Haucour qui l'accompagnait, une maladie grave dont il ne s'est jamais complètement guéri. Cependant il se remit assez bien pour que, sans continuer la préparation de ses points, il pût donner la retraite ecclésiastique aux Prêtres chinois. Il le fit consciencieusement, trop peut-être, ayant pris soin d'écrire toutes les méditations. Le succès fut si complet que les Supérieurs le chargèrent de donner encore le Triduum de Rénovation. Survinrent les chaleurs qui le fatiguèrent beaucoup, l'appétit disparut pour ne plus revenir; enfin une diarrhée presque continuelle l'affaiblissait beaucoup. Il s'appliquait à remplir ses fonctions avec un soin extrême. Quelques conférences qu'il nous fit sur l'emploi nous montrèrent bien comment il entendait les choses; il s'y dévoila à nous tout entier. Cependant les Supérieurs alarmés de cet état de faiblesse si persistant, lui imposèrent d'aller passer huit jours à Zao-sé, dans notre maison de campagne. Cette maison est située à 10 lieues de Shang-hai, sur une colline très-élevée, on y respire un air vif et pur, qui a rétabli bien des santés. Mais pour lui, malgré le repos et le bon air, il ne se trouva pas à la fin beaucoup mieux qu'au commencement; au contraire la diarrhée devint plus violente et l'affaiblit encore davantage. Pendant quelques jours, il usa des remèdes ordinaires du Frère infirmier, sans consulter le P. Rousseau, notre préfet de santé et son compagnon de voyage, dont il redoutait la sévérité. « Si je le vois, je suis perdu, disait-il; il va me mettre au repos et que deviendront mes élèves! » Cependant il fallut bien le voir et le repos tant redouté fut ordonné. Bien plus un Père de Zi-Ka-Wei fut désigné pour faire la classe à sa place. La maladie, en effet, prenait un caractère de plus en plus alarmant. Les premiers symptômes du scorbut parurent bientôt. Enfin le P. Rousseau étant tombé gravement malade lui-même, des docteurs de Shang-hai furent appelés. Un d'eux, le docteur Gall ausculta le P. d'Haucour, déclara une maladie [illegible]. A ce mot la consternation fut générale; car on sait qu'en Chine cette maladie est incurable.

Il fut soumis à un traitement très-énergique; mais cette fois encore sans succès. Le bon Père ne croyait nullement à cette nouvelle maladie, assurant qu'il ne souffrait pas de l'organe indiqué. Cependant les forces trahirent plusieurs fois son courage et lui donnèrent à penser. Voici comment. On connaissait son amour extrême pour la Sainte Eucharistie, aussi lui permit-on de dire la Messe jusqu'au mois de Janvier. Deux fois il se trouva mal et fut obligé de s'asseoir pendant le St. Sacrifice. Après la déclaration du docteur Gall et après un dernier accident arrivé le 1er Vendredi de Janvier, la Ste Messe lui fut interdite, à sa grande désolation. Cet accident consistait en une syncope accompagnée de vomissements. Il était à la chapelle, assistant au Salut: «J'ai voulu rester à genoux pendant le chant de l'hymne au Sacré-Cœur», me dit-il après; et ce fut sans doute ce qui détermina l'accès. Je le vis se lever et chanceler, je m'avançai promptement vers lui et le reçus dans mes bras. Il ne s'aperçut pas de ses vomissements tout d'abord, tant la syncope fut complète. Quand il revint à lui: «qu'ai-je fait là, me dit-il, devant Notre Seigneur!» et il se mit à pleurer. Je le consolai de mon mieux. A partir de ce moment, il baissa à vue d'œil. Le docteur Gall avait dit dès la première visite: «dans quinze jours je pourrai prononcer sur son sort». En effet, après ce temps, il ne nous laissa plus d'espoir. On songea de bonne heure à lui administrer les Sacrements de crainte d'être surpris. Au premier mot d'Extrême-Onction il fut un peu étonné; il ne se croyait pas aussi près de paraître devant Dieu, car il souffrait très-peu, ne se plaignait jamais que de sa faiblesse et de son manque d'appétit. La communauté et le grand Séminaire furent donc réunis et il reçut l'Extrême-Onction et le St. Viatique des mains du R. P. Visiteur. Notre cher malade ne songea plus dès lors qu'à se préparer à la mort ou plutôt à «aller voir le bon Dieu». Car la mort, pour lui, n'était pas autre chose et il en parlait comme de la chose du monde la plus simple: «Pauvre Père, me disait-il un jour, vous allez préparer votre examen de Théologie dans quelque temps (nous devions le préparer ensemble) vous aurez sans doute beaucoup de difficultés sur le mystère de la Ste Trinité; pour moi, à ce moment, je n'en aurai plus du tout», et il riait de ce rire cordial qui lui était ordinaire. — Nous-mêmes, à notre tour, nous lui demandions sans façon si décidément il voulait nous quitter et il nous répondait sur le même ton. Il dit un jour au R. P. Visiteur: «Mon calme en présence de la mort est si grand que j'en serais effrayé, s'il n'avait pour fondement la miséricorde infinie du Cœur Sacré de Notre-Seigneur» puis il ajouta: «Je le dois en grande partie aux prières du Frère un tel».

Si son calme était inaltérable et vraiment extraordinaire, sa reconnaissance envers tous ceux qui lui rendaient, ou lui avaient rendu quelques services, n'était pas moindre. Il pleura en apprenant que le R. P. Visiteur et le P. Supérieur allaient partir pour Zi-Ka-Wei: «Leur visite et leur seule présence me faisaient tant de bien!... j'avais ouï dire que personne ne pouvait remplacer une mère, me dit-il une autre fois, pour moi, je crois que la mienne, malgré sa bonté, ne m'aurait pas soigné avec plus de charité et de dévouement que le F. Bernard». — Il me pria d'écrire au R. P. Pillon pour le remercier de tout ce qu'il avait fait pour lui à Vannes et à la Rue des Postes. — Sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, parut d'une manière bien éclatante dans les circonstances qu'il me reste à raconter. Il avait remarqué que la plupart de ses accidents, syncopes, hémorragies, etc, lui étaient arrivés le Vendredi, jour consacré au Sacré-Cœur. Il en conclut qu'il mourrait un vendredi et s'en convainquit tellement qu'il croyait pouvoir nous annoncer sa mort pour le dernier vendredi de Janvier. Dès le matin, il me fit appeler avant l'heure ordinaire pour entendre sa confession, puis il reçut le St. Viatique. A une heure de là, il était pris d'une hémorragie très-abondante qui le réduisit à l'extrémité. Cependant il revint un peu à lui et l'accident du matin ayant achevé de le persuader qu'il mourrait ce jour là, il passa toute la journée dans des transports de joie vraiment extraordinaires.

« Quel bonheur, s'écriait-il de mourir dans les plaies de Notre Seigneur et dans sa Compagnie! » puis c'étaient des aspirations amoureuses au divin Cœur et des soupirs si ardents que le Frère infirmier crut devoir le modérer. Nous finîmes nous-mêmes par partager sa conviction. Le soir arrivé, tous les symptômes de la mort parurent, il perdit connaissance et nous crûmes que le moment était arrivé, mais cet état dura jusqu'au lendemain. J'étais auprès de lui quand il parut comme se réveiller d'un profond sommeil : « D'où est-ce que je viens, demanda-t-il? Je ne me rappelle rien de ce qui s'est passé depuis telle heure. - Quelqu'un lui dit que probablement il avait été faire un tour au Paradis: « Oh! pour cela, non, répondit-il vivement, car si j'y avais été, j'y serais resté. » Alors le voyant de si belle humeur, je le plaisantai un peu sur sa prédiction. « Eh bien, lui demandai-je, quand est-ce que vous nous quittez? » Il me répondit en se plaignant de sa déception : « Hélas! cher Père, je ne sais plus à quoi m'en tenir! » puis après un soupir : « J'espère maintenant pour vendredi prochain »! - Pour le coup, personne ne voulut le croire. Il paraissait impossible que sa vie pût se prolonger jusqu'à ce moment. Il ne prenait plus pour toute nourriture que quelques cuillerées de lait et un peu de gelée. - Je ne le quittai presque plus afin de lui donner une dernière absolution au moment suprême. — La semaine entière se passa ainsi entre la vie et la mort à notre grande surprise. Le jeudi, je lui fis mes adieux avant de partir pour Zi-Ka-Wei où j'étais appelé pour renouveler mes Vœux avec tous les Pères et Frères réunis. Je lui demandai s'il irait renouveler les siens au Ciel: « C'est bien ce qu'il y aurait de mieux, répondit-il, mais que la Volonté de Dieu soit faite! » Il ajouta immédiatement : « A quelle heure aura lieu la Messe de rénovation? » Je lui indiquai l'heure, il garda le silence un instant : « Dites au R.P. Visiteur que je mourrai aujourd'hui si c'est sa volonté ». Arrivé à Zi-Ka-Wei je ne manquai pas de dire au R.P. Fessard que notre cher malade paraissait attendre sa permission pour mourir... Le lendemain, au sortir de la Messe de rénovation, nous apprenions que le divin Cœur et la Ste Vierge dont nous faisions la fête, l'avaient appelé à eux à 5 h., c'est-à-dire au moment même où le R.P. Visiteur commençait le St Sacrifice. Ne nous est-il pas permis d'espérer après cela, que pendant que nous déposions nos vœux aux pieds de Notre Seigneur sur la terre, il les lui présentait avec les siens dans le Ciel! — Le R.P. Visiteur nous a dit depuis en parlant du P. d'Haucour: « Il est rare que l'on meure comme cela, même dans la Compagnie!.

— Après le récit d'une mort si triste pour la Mission du Kiang-nan qui s'est vu ravir coup sur coup ses plus belles espérances, nous sommes heureux de constater que Dieu lui conserve encore de bons ouvriers désireux de la servir longtemps.

— Extrait d'une lettre au R.P. Studer. — Vers la fin de 1855, au moment de partir pour notre mission, nous étions allés tous les six nous agenouiller une dernière fois aux pieds du R.P. Provincial, et ce Père vénéré nous disait en nous bénissant: « Allez, mes Pères, que les Anges de Dieu vous accompagnent, travaillez bien, travaillez beaucoup. Je ne vous permets pas de mourir avant dix ans, à moins toutefois qu'on ne vous coupe la tête » — Aujourd'hui, 8 Février, dixième anniversaire de notre arrivée en Chine, tous nos Pères et Frères sont réunis à Zi-Ka-Wei pour fêter le B. Berchmans, et vos six enfants sont là debout fidèles au poste, ils ont obéi. Ils ont vu tomber leurs frères par dizaine, ils ont vu tous la mort de bien près, mais ils n'avaient pas la permission d'aller au delà. — Ces quelques lignes porteront l'expression de notre respect filial au Père qui nous a bénis. Que Dieu le conserve longtemps. Mais ne pourrait-il pas nous obtenir une prolongation de cette bénédiction pour cinq et même pour six années? Quoi qu'il en soit, mon R. Père, vous voudrez bien ne pas nous oublier au St Autel, afin que les jours qui nous restent soient pleins aux yeux du Seigneur et que nous mourrions dans les bras de la Compagnie notre Mère. — Rae Vae servus in Xo. P. Olive — P. Rollinat — P. de Carrère
P. Desjacques — P. Ravary — F. Bernard.



Lettres du Canada.

Lettres du R. P. Férard, supérieur de la Mission du Fort-William aux Scholastiques et aux Novices de la Province de Champagne.

1re Lettre – Le Canada proprement dit – Ses mœurs – Son état actuel.

Mission de l'Imm. Conception, Fort-William, Juillet 1864.

Très-chers et bien aimés frères.

P.C.

Notre R. P. Provincial nous ayant témoigné par l'entremise du R. P. Tellier le desir qu'il a de recevoir des nouvelles détaillées de nos missions sauvages dans le Canada, nous nous faisons un devoir et un plaisir de remplir ses bienveillantes intentions, en vous envoyant de temps à autre quelques lettres fraternelles. Nous n'avons pas la présomption de croire que nous vous apprendrons quelque chose de nouveau, après tant de relations si intéressantes de nos PP. Missionnaires qui se trouvent dans vos bibliothèques; mais seulement de rafraîchir votre mémoire et d'allumer de plus en plus votre zèle pour la conversion des pauvres sauvages. Plaise à Dieu que nous trouvions bientôt parmi vous des collaborateurs! Si les Chinois, les Hindous et les Japonais vous sont chers, à cause surtout des glorieux martyrs qu'ils ont procurés à notre Cie, les sauvages ne doivent pas nous l'être moins; car le Canada, lui aussi, a eu ses nobles martyrs dans les P.P. Lallemant, de Brébeuf, Jogues et une foule d'autres, dont les anciennes relations nous retracent la constance invincible au milieu des plus cruels tourments. Chère province de Champagne, dilate les entrailles de ta charité, donne et l'on te donnera!

Avant d'entrer dans l'histoire des pays sauvages, je crois, mes chers frères, qu'il vous sera agréable d'avoir sur le Canada civilisé quelques notions préliminaires, car avant d'arriver aux pays des sauvages, il faut le traverser dans toute sa longueur.

Le Canada proprement dit est un vaste pays qui s'étend depuis l'embouchure du majestueux St Laurent jusqu'à l'extrémité Nord du grand lac Supérieur. Il se divise en deux provinces: le Bas et le Haut-Canada. Jusque vers 1837, les deux provinces étaient gouvernées directement par la Couronne Britannique; mais comme le Bas-Canada se trouvait alors politiquement à peu près dans la position de l'Irlande, c.à.d. insulté et opprimé, les Bas-Canadiens se révoltèrent, et les Américains, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour amener le Bas-Canada à leur confédération, voulurent profiter de l'occasion pour pêcher en eau trouble. Cependant la révolte fut promptement assoupie, et le gouvernement Britannique, profitant de la leçon, accorda au Canada le droit de se gouverner par lui même, se réservant seulement le privilège de nommer le gouverneur général et de plus un veto nominal. Depuis lors le Bas et le Haut-Canada furent réunis ...

une seule province ayant son Conseil législatif (ou Sénat électif) et une assemblée législative élective (ou chambre des Députés) sous la présidence d'un gouverneur général nommé par la couronne d'Angleterre. — Le Bas-Canada, qui formait en grande partie ce qu'on appelait la Nouvelle-France du temps de la domination française, fut colonisé, comme vous le savez, sous les rois Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, et cédé à l'Angleterre par le roi Louis XV, de triste mémoire. La Colonie, durant le 1er siècle, fit des progrès très-lents, à cause surtout des incursions et des guerres cruelles des Iroquois, guerres suscitées la plupart du temps par les Hollandais et les Anglais, jaloux de la France. Ce ne fut qu'après l'extinction de ces races sauvages, mais surtout depuis l'avènement du gouvernement anglais, que la Colonie commença à prendre son essor. — Le Bas-Canada s'étend tout le long de la vallée du St-Laurent, en remontant presque jusqu'au lac Ontario. L'immense majorité de la population est d'origine française, tous catholiques; et à l'exception de ceux qui habitent Québec, Montréal, les Trois Rivières et les gros villages, tous sont fermiers ou habitants dont les fermes et les maisons s'échelonnent à droite et à gauche du fleuve, sur une zone qui s'élargit de jour en jour par le défrichement des forêts et l'accroissement de la population. D'après les articles du traité de cession qui eut lieu en 1763, les Bas-Canadiens ont leur religion, leur langue et leurs lois et coutumes de Paris garanties pour toujours, et il faut dire à la louange du gouvernement Britannique que cette garantie a été fidèlement respectée jusqu'à ce jour. Ainsi les députés Bas-Canadiens, quoique sachant tous l'anglais, ont le droit de parler français à la chambre, et ils usent largement de ce droit, quand bon leur semble, au grand dépit des députés protestants du Haut-Canada, dont la grande majorité ne parle ni ne comprend le français. Tous les documents législatifs sont imprimés et publiés dans les deux langues. La religion catholique est aussi libre en Bas-Canada qu'elle l'est à Rome même, et peut être plus encore. Toutes ses cérémonies et processions se font en public, non par concession ou par tolérance, mais de droit, et personne n'a rien à dire. Toutefois on dit que le Protestantisme, ou plutôt l'indifférence religieuse et l'esprit voltairien (vieille singerie de la France du siècle passé) commencent à faire sentir, surtout dans les villes, leur influence délétère.

Le Haut-Canada s'étend depuis le Haut du fleuve St-Laurent et à l'ouest de la rivière Ottawa, au nord des lacs Ontario, Erié, St-Clair, Huron et Supérieur. Ces lacs sont séparés au milieu par une ligne idéale de démarcation qui marque la frontière entre les Etats-Unis et le Haut-Canada. D'après les articles qui ont réglé cette frontière, il a été stipulé que ni l'Angleterre ni les États-Unis ne pourraient avoir de vaisseau de guerre dans ces eaux en temps de paix. Quelqu'un qui n'aurait voyagé qu'en Europe ne pourrait avoir une idée exacte de ces lacs immenses, dont quelques uns ont plus de 130 lieues de long,

30 à

30 à 35 lieues de large et 800 à 1000 pieds de profondeur. Le long des lacs Ontario, Érié, Saint-Clair et Huron, les Colons émigrants commencent à pousser leurs défrichements de plus en plus vers le Nord. Le long du lac Supérieur, le rivage nord est encore désert et habité par les sauvages; tandis que le rivage sud du même lac, qui appartient aux Américains, se couvre de villages et de villes, fondées près des mines de fer et de cuivre qui abondent tout le long du littoral.

Le Haut-Canada est peuplé, en très-grande majorité, par des Colons Anglais, Ecossais, Irlandais et Allemands et quelques Bas-Canadiens qui y ont émigré. Les diverses religions ou sectes y sont aussi multipliées que les nationalités; il n'est pas de gros villages ni de petites villes, où l'on ne trouve une demi-douzaine d'églises différentes, Méthodistes anglicanes, Presbytériennes, Réformées, Allemandes, Luthériennes, etc. etc.

Les Catholiques sont disséminés partout et forment, surtout dans les grandes villes, telles que Kingston, Toronto, Hamilton, une minorité fort respectable; et il n'est pas de gros village qui n'ait son Église ou Chapelle catholique. Dans le Haut-Canada, la religion catholique est parfaitement libre dans l'intérieur des Églises, mais par suite des circonstances locales, les pompes et cérémonies publiques et extérieures ne peuvent avoir lieu comme dans le Bas-Canada; le droit existe, mais la prudence des Evêques a jugé à propos de n'en pas faire usage. Le Clergé catholique, en général, porte au dehors l'habit séculier, presque comme aux États-Unis. Les lois et coutumes municipales sont calquées sur celles de la Grande-Bretagne. Le système des écoles communes est, à peu d'exceptions près, celui des Etats du Nord de l'Union, c. à. d. que tous les enfants, de quelque dénomination que ce soit, et sans aucune distinction de secte ou de religion, sont admis *gratis* dans ces écoles; on ne s'y occupe nullement de l'enseignement religieux; tout au plus lit-on dans quelques unes un chapitre de la Bible avant ou après la leçon. Mais les catholiques ne furent pas longtemps sans s'apercevoir que ces écoles étaient des foyers de corruption et d'indifférence religieuse pour les enfants, et avertis par la voix des Evêques, ils parvinrent, à force de pétitions à la Chambre législative et par l'appui des Députés catholiques du Bas-Canada, à se faire accorder des Ecoles séparées, sous l'influence du Clergé et la direction de Maîtres catholiques. Comme toutes les Ecoles en Canada sont soutenues en grande partie par des taxes spéciales, ils obtinrent en même temps pour leurs propres écoles, une part du produit des taxes proportionnée à leur nombre. Toutefois cette concession arrachée aux protestants a été accompagnée de clauses plus ou moins vexatoires pour les catholiques. Partout où le Protestantisme a la majorité, et par conséquent la force en main, il fait sentir l'esprit d'intolérance qui lui est tout-à-fait propre. Ce qui se passe en ce moment même au Canada ne fournit une preuve de plus de ce que je viens d'avancer. Voici les faits: Quand les deux provinces

furent

fussent réunis en une seule, la population du Bas-Canada l'emportait de beaucoup sur celle du Haut-Canada; par conséquent les catholiques avaient naturellement le droit d'envoyer à la Chambre un plus grand nombre de députés; mais par un sentiment de générosité, pour donner aux protestants un exemple de vraie tolérance et leur ôter tout prétexte de se croire dominés par les catholiques, ces derniers refusèrent d'user de leur droit et posèrent le principe libéral que les deux provinces seraient sur le même pied d'égalité, par rapport à la représentation dans l'assemblée législative. Les choses allèrent assez bien pendant une vingtaine d'années, mais quand par suite des émigrations annuelles, composées d'Anglais, Ecossais, Irlandais (qui naturellement se portèrent vers le Haut-Canada, où la langue, les mœurs, les lois, tout en un mot est sur le pied anglais) la balance de la population pencha vers le Haut-Canada; les protestants ne manquèrent pas de profiter de leurs avantages. Oubliant le principe qu'on leur avait appliqué quand ils étaient en minorité, ils veulent maintenant à tout prix avoir un nombre de députés proportionnel à l'augmentation de leur population. Leur but avoué, c'est de dominer le Bas-Canada et d'abolir, s'ils le peuvent, les lois, les coutumes, la langue, la Religion des Canadiens-français, ainsi que la liberté des écoles séparées dans le Haut-Canada. – Voilà la question sérieuse, qui au fond est une question de Religions et de races, et qui à cette heure-ci divise profondément les deux Provinces et entrave essentiellement la marche d'un gouvernement unique et général. Heureusement pour les Canadiens français que tous leurs députés forment sur ce point une phalange serrée et déterminée à ne pas se laisser fouler aux pieds par les protestants, tandis que les députés du Haut-Canada sont divisés entre eux et religieusement et politiquement. C'est un état critique pour ces provinces; on pense qu'elles seront obligées de se séparer et de former une fédération, à laquelle viendront probablement se joindre les autres provinces de l'Amérique Britannique du Nord: l'Ile de Terre Neuve, l'Ile du Prince Edouard, la Nouvelle Ecosse et le Nouveau Brunswick; puis plus tard, la Rivière-Rouge, la Colombie et l'Ile de Vancouver. Chaque Province aurait le contrôle de ses affaires locales, et il y aurait un gouvernement général dont le Président ou Vice-Roi serait nommé par la Couronne d'Angleterre, sous la protection de l'Empire Britannique. Si les choses en viennent là, le Bas-Canada est sauvé, mais il est à craindre que les catholiques du Haut-Canada, tant qu'il ne formeront pas une minorité forte et respectable, ne soient en butte à l'esprit intolérant du Protestantisme.

Quelques mots maintenant sur le climat, les mœurs, etc. du Canada. Le climat du Canada ne ressemble nullement à celui de France. Ici les extrêmes se touchent, le froid et le chaud. L'hiver en Bas-Canada dure généralement cinq ou six mois et il est très-rigoureux, surtout en Janvier et en Février; mais en revanche l'air est très-pur et très-vif, le ciel clair et brillant. Les chemins se couvrent d'une couche épaisse de neige qui forme, quand elle est battue, d'excellentes routes. Le fleuve St. Laurent, presque dans tout son cours, se gèle à une profondeur d'un, deux et trois pieds et sert de grande voie publique pour le

transport

transport de toutes les denrées du pays. Un hiver si rigoureux et qui semblerait insupportable à un Européen, est ici pour les habitants la saison du repos et du plaisir, durant laquelle on se visite et l'on se fête: chacun a son cheval et sa *sleigh* ou carriole qui le transporte rapidement sur la neige à de grandes distances. On souffre très-peu du froid, car les forêts immenses, qui se trouvent presque à la porte de l'habitant, lui permettent de se chauffer en grand. Dans l'intérieur, les maisons sont élevées à la température d'été, ce qui permet au Canadien d'être vêtu à la légère; quand il sort pour voyager, il s'enveloppe le haut du corps dans un épais paletot de fabrique indigène avec un capuchon; et les pieds et les jambes ensevelis dans de chaudes robes de buffalos, il s'assied confortablement dans sa sleigh élégante, puis lance son hardi poney au grand trot sur la neige glissante ou sur la glace vive du fleuve: dans ce dernier cas on ferre les chevaux à glace afin de les empêcher de tomber. Pour éviter les accidents, surtout dans la nuit, la loi exige que les chevaux portent au cou un collier garni de petits grelots ou sonnettes, qui, tout en excitant leur ardeur, servent par leur joyeux retentissement à rompre la monotonie des voyages, durant lesquels on n'aperçoit partout que de la neige. A l'hiver succède subitement l'été, qui est très-chaud: les moissons mûrissent en 3 ou 4 mois. — Le Canadien français a l'humeur tranquille et le caractère gai; il est très-ami de la liberté et de l'indépendance; dans la jeunesse, il aime à voyager; mais, quand il est marié, il vit sédentaire et s'occupe peu des affaires étrangères; il est encore, (comme on dirait en France) de l'ancien régime et se contente de marcher sur les traces de ses ancêtres. Le système patriarcal règne dans les familles; l'hospitalité y est antique; la générosité du cœur et la charité chrétienne parfaites, surtout dans l'adoption et l'éducation des orphelins. J'ai vu un couple que Dieu avait privé d'enfants, en adopter et élever successivement dix-huit. En général, les familles sont très-nombreuses en Bas-Canada; et, si ce n'était que le Haut-Canada se recrute annuellement par les émigrations d'Europe, le Bas-Canada l'emporterait de beaucoup par sa population native. — Le Canadien se nourrit, sinon délicatement, du moins solidement. Porc, bœuf, farine et pois en abondance, avec l'éternel thé anglais, voilà ce qu'il appelle de la *forte* nourriture. Aussi, quand un bas-Canadien monte dans le Haut-Canada, on a coutume de l'appeler un mangeur de lard. L'intérieur des maisons, sans avoir de luxe, est très-confortable. Les vêtements des hommes sont d'étoffes grossières et faites dans le pays, mais chaudes et propres au climat. Les femmes et les jeunes filles, en général, sont plus amies du luxe, surtout le dimanche. — Voici à ce sujet une petite anecdote que nous racontait un de nos Pères. A son arrivée en Canada, la première fois qu'il monta en chaire, il aperçut un auditoire très-nombreux, composé en grande partie de dames et demoiselles très-élégamment vêtues: caraboles (chapeaux) à fleurs, voiles verts ou bleus, robes de soie, etc. Comme le village n'était pas loin de Montréal, le Père s'imagina que peut-être la grande société de la métropole s'était donné rendez-vous à son sermon, et l'idée lui vint presque de faire de l'éloquence. Mais quelle ne fut pas sa surprise, après la messe, de recevoir la visite de plusieurs de ces grandes dames et de rencontrer en elles de bonnes et braves paysannes, dont le langage contrastait singulièrement avec la parure?

Pour ce qui regarde l'agriculture et le progrès industriel, les Anglais reprochent aux Canadiens français d'être stationnaires et même rétrogrades; de craindre trop les banqueroutes; de n'être pas assez spéculateurs et trop peu avides de faire fortune *per fas et nefas*; d'aimer trop à rester chez eux; d'être encroûtés dans les superstitions, et de se laisser dominer par les prêtres, etc. etc. et autres gros péchés catholiques, dont,

grâce à Dieu

grâce à Dieu, disent-ils, ils ont, eux, la conscience tout-à-fait nette. —— Le Canadien français, en général, parle la langue française, mais celle du bon vieux temps. On retrouve dans les campagnes beaucoup de vieilles locutions normandes et picardes, qui, mélangées d'anglicismes, surtout dans les environs des villes, donnent au langage une couleur toute particulière. Toutefois, sauf ces expressions vieillies et quelques fautes de prononciation, nos paysans parlent plus correctement et plus purement le français qu'on ne le parle dans les campagnes de France, où l'on rencontre des patois inintelligibles à d'autres qu'à ceux de la province même dans laquelle ils ont cours. La Religion, comme je l'ai fait remarquer plus haut, est parfaitement libre en Bas-Canada, et elle y est en grand honneur. Le Canadien tient de cœur à toutes les pompes du culte, et l'insulter sur ce point, c'est le blesser à la prunelle de l'œil. Cependant il faut avouer, pour être vrai, que, à mesure que l'on remonte le St Laurent et qu'on se rapproche des limites protestantes, la foi et la simplicité antiques du Canadien français perdent de leur vigueur et de leur beauté. Ainsi Québec est meilleur que Trois-Rivières, Trois-Rivières que Montréal, Montréal que Kingston etc. Cela n'empêche pas néanmoins que la Religion catholique ne fasse de grands progrès, surtout dans le Haut-Canada. En 1836, il n'y avait dans tout le pays qu'un Évêque catholique, résidant à Québec; maintenant il y en a neuf: L'Archevêque de Québec, les Évêques de Trois-Rivières, de Montréal, de St Hyacinthe, de Kingston, d'Ottawa, de Toronto, d'Hamilton et de Sandwich. Le nombre des communautés religieuses, tant d'hommes que de femmes, augmente rapidement. Par exemple, Montréal, à lui seul, a des Sulpiciens, des Oblats, des Prêtres de Ste Croix, des Jésuites, des Frères des écoles chrétiennes, des Sœurs grises, des Sœurs hospitalières de St Joseph, des Sœurs de la congrégation des Dames du Sacré-Cœur, des Sœurs du Bon-Pasteur, des Sœurs de la Providence. Il y a deux collèges: celui des Sulpiciens, et celui des Jésuites, un grand Séminaire, une douzaine d'églises bâties depuis 15 ou 20 ans; dernièrement, nos Pères ont jeté près du collège les fondements de la leur. Les confréries, les associations, les sociétés de tempérance, les instituts littéraires se développent comme les branches vigoureuses de jeunes arbres. En un mot, le Bas-Canada, pour ce qui regarde la culture morale et religieuse, n'a presque rien à envier aux vieux pays d'Outre-mer. Sous le rapport matériel, il est peu de pays, si l'on en excepte les Etats-Unis, qui en si peu de temps ait fait de si grands progrès. — Le Haut et Bas-Canada sont traversés par de grandes lignes de chemins de fer; elles transforment en une partie de plaisir de quelques jours, un voyage qui, il y a 50 ans, exigeait six mois de dangers et de privations de toutes sortes. Les rapides nombreux du St Laurent qui en entravaient la navigation, ont été évités par le creusement de superbes canaux, qui permettent aux paquebots de remonter en quelques jours de Québec à l'extrémité du lac Supérieur. Le Haut-Canada, présente une toute autre physionomie que le Bas-Canada. L'activité Anglo-Saxonne s'y développe en liberté et peuple rapidement les forêts. Presque tout le commerce se fait dans ces régions et, le Bas-Canada qui possède l'embouchure du St Laurent, n'en est pour ainsi dire, que le débouché. La population est une agglomération d'une foule de nationalités différentes, avides de gain et de bien-être matériel. On y voit cette multiplicités de sectes qui accompagne le protestantisme comme son ombre partout où il s'établit. On y retrouve aussi, importée du Nord de l'Irlande, la société sécrète des Orangistes qui a juré une haine mortelle au Catholicisme et qui montre sa rancune fanatique dans toutes les occasions. Toutefois la Providence a permis que les émigrations annuelles de la

pauvre

pauvre Irlande fussent, ici comme ailleurs, une semence qui a servi à implanter fortement l'arbre catholique dans le Haut-Canada. Mais on ne peut se dissimuler que la 2e génération de ces Irlandais a déjà eu à souffrir moralement du contact avec le protestantisme.

Voilà, mes chers Frères, un tableau rapide de l'état actuel du Canada. Ce pays, vous le voyez, traverse actuellement une crise politique et sociale qui peut avoir une issue funeste à nos Missions, lesquelles se trouvent toutes dans le Haut-Canada. Déjà le protestantisme en a ébranlé les fondements, comme vous l'avez appris sans doute par les lettres de nos Pères de Manitouline. Priez Dieu qu'il daigne prendre notre défense. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous! Dans la prochaine lettre nous entrerons à pleines voiles dans le pays sauvage. Nous nous recommandons à vos bonnes prières. Au revoir dans le mois d'Août, s'il plaît à Dieu.

2e Lettre — Pays sauvage. — 12 Août 1864.

Très-chers et bien aimés Frères

P. C.

Dans une première lettre on vous a donné une notice abrégée sur le Canada proprement dit et sur l'état actuel des choses en ce pays; maintenant nous allons aborder le pays des sauvages. Si vous prenez la carte de l'Amérique Britannique du Nord, vous apercevrez une vaste superficie de terrain qui s'étend du 50° jusqu'au delà du 70° de latitude, et du 57° au 140° de longitude. Ce vaste pays, plus large que la moitié de l'Europe, est connu sous le nom de *Territoire de la compagnie de la Baie d'Hudson*, Compagnie gigantesque pour le trafic des pelleteries dans tout le Nord. Le monopole de ce commerce lui a été cédé, avec le territoire sus dit, par une charte qui date, je crois, du temps de Charles II, roi d'Angleterre. C'est là, à proprement parler, le pays des Sauvages du Nord de l'Amérique. Le nombre actuel de ces sauvages, de ceux du moins qui trafiquent avec la compagnie de la Baie d'Hudson (et c'est l'immense majorité), s'élève à 250,000, s'il faut en croire le rapport fait, il y a quelques années, par cette même Compagnie devant un comité d'enquête de la chambre des communes d'Angleterre. Un très-petit nombre seulement sont convertis au christianisme; le reste est encore tout-à-fait païen. La charte de la compagnie stipule, il est vrai, que l'on travaillera à la civilisation et à l'instruction des sauvages; mais cette condition, qui naturellement mettrait un obstacle au trafic des pelleteries, a toujours été une lettre morte, à l'exception de quelques centres où la civilisation des blancs a pénétré.

Figurez-vous donc un immense réseau de lacs majestueux, de rivières sans nombre, de marais interminables, qui s'entrelacent, s'enchaînent, se relient de toutes parts; le tout entrecoupé d'immenses forêts vierges et de prairies à perte de vue, où rôdent en liberté le sauvage et les bêtes fauves; figurez-vous de nouveau tout ce pays couvert, pendant 6 ou 7 mois de l'année, d'une couche de 4, 6, 8, pieds de neige; les lacs et les rivières solidement glacés à 3, 4, 6, pieds de profondeur, selon la latitude; et vous aurez une légère idée du pays sauvage. On dirait que le déluge en se retirant a voulu du moins se conserver ce coin du monde. Cependant le sauvage connaît ce pays, comme un vieux cocher de fiacre à Paris connaît toutes les

rues

rues de la grande cité. A l'aide d'un léger canot d'écorce, dont la façon et la fabrication lui coûte un jour ou deux de travail, il peut, de marais en marais, de rivière en rivière, de lac en lac, en faisant çà et là quelques portages, traverser de part en part cet immense réseau de lacs, de cours d'eau, et parcourir avec une rapidité dont on ne se fait guère d'idée ces interminables régions. Ce pays est vraiment la partie que Dieu a réservée au sauvage et que les Blancs ne pourront jamais coloniser en grand. De fait, c'est la nature même du pays qui a réduit l'homme à cet état, et je ne doute point qu'une colonie de blancs qui voudrait essayer de s'établir dans le cœur des grandes forêts du Nord, ne finit après quelques générations par former une colonie de nouveaux sauvages. Pour l'Amérique du Sud, le cas pourrait être différent, mais ici, sous un climat aussi dur et sur une terre si entrecoupée de cours d'eau, les arts et la culture qui sont les fondements de la civilisation moderne, ne pourraient prendre racine. Les saisons sont extrêmes: froid excessif durant un hiver de 6 à 7 mois, et chaleurs accablantes durant un été de 2 mois; le printemps et l'automne qui passeraient aisément pour des hivers dans certaines parties de la France se partagent le reste de l'année. Le froid est dû en partie aux vastes réservoirs d'eau que renferme le pays et aux sombres forêts qui ne permettent point à la chaleur des rayons du soleil de pénétrer le sol, si ce n'est pendant un ou deux mois de l'année. Les grandes chaleurs de l'été par la même raison viennent du manque de courants d'air interceptés par d'impénétrables forêts, et de la réflexion des rayons du soleil sur ces immenses surfaces d'eau. Ne vous figurez pas nos forêts à la façon de vos belles forêts artificielles d'Europe, où l'air, la lumière circulent librement entre des arbres choisis, magnifiquement plantés à des distances presque régulières, perdant leurs feuilles périodiquement, et sous l'ombre desquels on peut, grâce à de splendides allées, se livrer à une promenade solitaire ou à une chasse aisée. Nos forêts sauvages sont formées d'arbres toujours verts ou très-touffus, tels que pins, sapins, de toutes espèces, tamaracs, mélèzes, bouleaux, trembles, érables etc. qui presque tous répandent par leurs branches touffues une ombre impénétrable aux rayons du soleil. En outre, les broussailles, les ronces, les halliers, les arbrisseaux, joints aux troncs d'arbres décrépits que l'âge ou le vent ont abattus et qui jonchent le sol dans tous les sens, font de ces forêts vierges des fourrés impénétrables à tout autre qu'à des bêtes sauvages et à des Indiens; encore ces derniers ne les traversent-ils généralement qu'en hiver, lorsque 6 à 8 pieds de neige ont formé un pont solide au dessus de tous les obstacles. En été, le sauvage voyage presque toujours en canot; il vit alors de pêche. Il réserve ses grandes excursions de chasse pour l'hiver, où il substitue les raquettes au canot, le fusil à l'aviron et les pièges aux filets à poisson. Pour revenir aux forêts sauvages, le silence qui y règne a quelque chose de divinement solennel, qui n'est interrompu que par la marche ou le cri des animaux, ou bien par le retentissement du fusil du sauvage répété sourdement par les échos des dômes lointains de la forêt. Tout porte au sérieux et à la réflexion dans ces profondes retraites de la nature. Mais je vous entends me demander, nos très-chers Frères, comment un être humain peut vivre dans ces contrées horribles. Je réponds que Dieu, qui a bien fait tout ce qu'il a fait, n'a point abandonné ses enfants des forêts. Il pourvoit à la vie du pauvre sauvage qui n'a d'autre témoin de ses pas errants que Celui dont l'œil ne se ferme jamais, qui veille sur toute la nature et qui ouvre sa main bienfaisante, dans le temps opportun, pour nourrir les oiseaux du Ciel et les habitants des bois. Ces forêts et les prairies immenses qui les bordent, regorgent d'animaux féroces et de gibier qui sert à nourrir le sauvage et à le vêtir: buffalos, orignals, ours, caribous, cerfs, lynx, loups, renards, lièvres et une foule

d'autres

d'autres de plus petite taille. Les riches fourrures de ces animaux leur servent pour obtenir en échange de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des objets d'utilité domestique et tout leur approvisionnement de chasse. Voilà pour l'hiver. En été, les lacs et les rivières fourmillent d'excellents poissons de toute espèce, tels que truites, carpes, brochets, etc, tandis que leur surface est sillonnée par des milliers d'oiseaux aquatiques, depuis le noble cygne et l'oie sauvage jusqu'à l'élégante sarcelle. Les marais eux-mêmes sont peuplés d'une quantité de canards sauvages, de plus de trente espèces différentes, attirés par les racines bulbeuses et succulentes des plantes marécageuses, ou par les champs aquatiques de folle avoine, dont les blancs sont encore plus friands que les sauvages et les oiseaux.

Vous voyez donc, mes chers frères, que le sauvage, soit au printemps, soit en été ou en automne, trouve une nourriture abondante et variée, et qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'à étendre la main pour se la procurer. En hiver, quand par le manque de neige ou par quelque circonstance extraordinaire la chasse a été infructueuse, la famine peut bien se faire sentir; mais alors encore, si vous en exceptez les régions les plus septentrionales, il est facile de se procurer chaque jour des lièvres qui abondent dans nos forêts, ou bien d'aller sur quelque lac et à l'aide d'une ligne de fond, de prendre du poisson par un trou fait dans la glace. Permettez-moi, pour briser la monotonie de cette lettre, de vous raconter un petit trait arrivé, il y a cinq ou six ans, au lac Nipigon, l'une de nos stations. Une bande de sauvages, composée d'environ cinquante personnes, hommes, femmes et enfants, jeûnait depuis trois jours : point de gibier, point de lièvres. La faim les força d'aller au lac, qui était gelé à deux ou trois pieds de profondeur. Ils se dirigent vers une pointe où, selon la tradition des anciens, le poisson abonde d'ordinaire. Chaque famille se met en devoir d'ouvrir un trou dans la glace avec des hachets; puis, armés de lignes et d'hameçons, ils essaient le fond de l'eau. La pêche fut très-heureuse: en moins d'un jour ou deux ils prirent 700 truites, pesant chacune de 4 à 6 livres. Combien de temps pensez-vous qu'il leur fallut pour absorber cette quantité de poisson? ... 2 jours! ... Je laisse à nos scolastiques mathématiciens de calculer la quantité absorbée par chaque individu. La portion congrue devra vous paraître énorme, mais elle ne surprend point ceux qui connaissent l'appétit du sauvage, surtout quand, après trois jours de jeûne, il n'a que le poisson tout seul pour assouvir sa faim.

Revenons au pays sauvage. Je vais par quelques faits précis vous donner une idée plus complète de notre climat. A notre mission du Fort-William situé, comme vous le savez, à l'extrémité Ouest du Lac Supérieur, le froid est descendu, le 1er Janvier 1864, à 38° Réaumur, c'est-à-dire 47°,5 centigrades au dessous de zéro. Plusieurs sauvages, quoique habitués à vivre en plein air, furent gelés vivants. C'est ainsi qu'aux îles Manitouline, deux jeunes gens, l'un blanc et l'autre métis, s'étant égarés dans une tourmente de neige, furent trouvés morts quelque temps après. Ce qui contribua à rendre ce froid plus insupportable, ce fut un vent de nord-est qui l'accompagnait et qui à travers les vêtements les plus épais, pénétrait jusqu'à la moëlle des os. Autre particularité: à l'heure où j'écris ces lignes, vers le commencement d'Août, le thermomètre atteint à l'ombre environ 28° Réaumur (35° centigrades) et au soleil environ 36° Réaumur (45° centigrades) Vous vous imaginez sans peine comme les plantes poussent sous

les ardeurs

les ardeurs d'un tel soleil, accompagné de temps en temps d'orages et de pluies torrentielles. Aussi, dans l'espace d'une semaine, un champ, un jardin ont changé complètement d'aspect. Mais, comme je l'ai dit plus haut, les extrêmes se touchent ici, dans les différentes saisons; par exemple: le 20 Mai 1864, le thermomètre fut à 0° Réaumur au lever du soleil; à midi, il monta à 30° (37° centigrades), et au coucher du soleil retomba à 0°. Je vous parlais tout à l'heure d'orages et de pluies torrentielles: le 31 Juillet, fête de notre Père St Ignace, juste au moment où l'on sonnait le premier coup de la grand'messe, à notre mission du Fort-William, survint un orage terrible accompagné d'un vent violent et de torrents de pluie, qui dura une demi-heure seulement. Toutes les maisons du village furent inondées; les champs, les jardins furent changés en étangs; des torrents se précipitèrent de toutes parts. Heureusement que la terre était très-sèche; le soir, toute cette eau avait été absorbée ne laissant que les débris et la fange entraînée par le courant. Ces orages sont toujours suivis d'un refroidissement subit de l'athmosphère et il n'est pas rare que nous ayons ainsi, au milieu des mois de Juin, Juillet et Août, de la gelée blanche et même de la glace le matin. C'est une règle générale qu'il gèle ici dans tous les mois de l'année. Les seules céréales que l'on essaie, sont l'orge, l'avoine et les pois; on cultive aussi les patates: mais qu'arrive-t-il souvent? L'avoine et les pois ne mûrissent pas, l'orge se rouille, et les pommes de terre ont presque toujours leurs feuilles brûlées par la gelée avant qu'elles soient entièrement mûres. L'hiver est sujet, comme l'été, à des changements soudains. A des froids intenses succèdent quelquefois deux ou trois semaines d'un doux printemps. Un climat si excessif dans ses variations ne peut manquer d'être dangereux aux constitutions faibles ou épuisées par la faim et la misère. Aussi les sauvages meurent-ils le plus souvent de pulmonie, de fluxion de poitrine ou de pleurésie. Mais pour les constitutions fortes et qui prennent les précautions ordinaires, le climat est très-sain. On ne connaît point ici les fièvres jaunes, tremblantes, typhoïdes ou nerveuses, si connues dans les pays chauds. Mentionnons encore une particularité de notre climat: ce sont les brouillards qui, en été surtout, couvrent tout le pays, près des grands lacs. La chose s'explique naturellement par la grande évaporation que les chaleurs intenses de l'été soulèvent à la surface de ces vastes bassins d'eau: le refroidissement de l'athmosphère durant la nuit condense cette vapeur d'eau et la fait retomber en brouillards épais. Le Lac Supérieur, en particulier, est très-sujet à ces brouillards durant les mois de Juillet et d'Août, ce qui en rend la navigation pénible et dangereuse. Voilà, mes chers frères, quelques notions générales qui suffiront pour vous donner une idée du Pays sauvage du Nord de l'Amérique. Parlons des habitants eux-mêmes.

Notions générales sur les Sauvages du Canada. — Il est à peu près prouvé aujourd'hui que les Sauvages du Nord de l'Amérique sont originaires de la Tartarie ou du Nord de la Chine, et que ce fut probablement par le Détroit de Behring, ou ce qui en tenait lieu, que se seraient faites les émigrations primitives. Les raisons plausibles de cette opinion sont déduites de la langue, des coutumes et de la physionomie des Tartares qui offrent des analogies remarquables avec celles des sauvages purs. Vous connaissez peut-être ce trait qu'on rapporte

d'un de nos

d'un de nos anciens Missionnaires, qui, après avoir évangélisé les tribus sauvages du Canada pendant plusieurs années, fut ensuite envoyé dans les Missions de la Tartarie. Un jour, il fit rencontre dans ce dernier pays d'une Sauvagesse qu'il reconnut au premier abord, et dont il fut également reconnu. Interrogée par quel accident elle se trouvait dans ce pays, cette femme lui répondit que, faite prisonnière de guerre en Canada, elle avait été amenée de village en village, jusqu'à l'endroit où elle se trouvait alors; et le Père lui ayant demandé comment elle pouvait se faire comprendre ou comprendre elle même ceux parmi lesquels elle avait vécu, elle répondit que sur toute sa route les diverses tribus parlaient au fond la même langue, et que les dialectes seuls étaient différents. En effet le même Père se donna la peine de rassembler bon nombre de mots exprimant les notions intellectuelles et matérielles les plus fondamentales d'une langue, et à sa grande surprise il trouva une analogie frappante entre le tartare et le sauvage. Les racines des mots étaient presque identiques, les terminaisons seules différaient et donnaient lieu à des dialectes qui paraissaient tout d'abord être des langues séparées. Je me réserve de vous entretenir plus tard avec plus de détails de la langue sauvage, du moins de celle que nous parlons ici; et les Philologues parmi vous seront agréablement surpris de trouver que cette langue n'est rien moins que sauvage. La manière de vivre de ces peuplades, plusieurs de leurs coutumes ont encore aujourd'hui une certaine analogie avec celles des Tartares, et très-probablement cette analogie était beaucoup plus grande il y a 3 ou 400 ans, avant l'arrivée des blancs, dont le contact a dû nécessairement introduire quelques changements dans leurs mœurs. Quant à la physionomie, si je me rappelle ce qu'on raconte des Tartares, qu'ils ont les pommettes faciales très-saillantes, les cheveux noirs et longs, le teint cuivré ou foncé, le front fuyant, je trouve que ce sont précisément les traits caractéristiques du Sauvage pur.

Qu'est-ce que le Sauvage? A ne le prendre que par le dehors, c'est un homme: il pense, il parle, il agit avec préméditation, il vit en famille, forme des tribus, des nations qui reconnaissent un certain code de loi naturelle et de loi civile; mais évidemment cet homme est au bas de l'échelle de la civilisation. Cet homme, ou plutôt cet enfant des forêts (car l'Indien est enfant toute sa vie) n'était pas sauvage primitivement; ce sont les circonstances de pays, de climat, et par suite le genre de vie, qui ont dû le rendre tel. Le P. de Charlevoix, dans son histoire de la Nouvelle France, nous raconte qu'un bon nombre de Canadiens Français avaient été faits prisonniers par les Iroquois et adoptés dans les tribus où ils s'étaient établis et même alliés aux naturels. Dans un traité de pacification, il fut stipulé que tous les prisonniers Français seraient rendus; mais la plupart préférèrent la vie des bois et voulurent rester parmi les sauvages: sans aucun doute les enfants et les petits-enfants de ces Français ne tardèrent pas à perdre toute trace de civilisation.

Le Sauvage est homme, mais il est par excellence l'homme animal et charnel décrit par St Paul, dont le Dieu est son ventre. Il a un esprit assurément, mais cet esprit se meut dans une sphère extrêmement limitée. J'aime assez l'idée de certains philosophes qui divisent l'intelligence humaine en esprit et en âme. L'esprit est la partie vraiment noble où réside l'intellect qui s'occupe des choses invisibles, métaphysiques et spirituelles; l'âme est cette autre partie de l'intelligence, qui s'occupe des choses visibles et corporelles. L'âme est très-développée chez le sauvage, et l'esprit infiniment

infiniment peu. On conçoit aisément qu'un homme forcé comme lui de pourvoir jour par jour et avec de grandes fatigues aux besoins les plus impérieux de la nature, ait très peu de temps ou d'occasions de développer ses facultés purement intellectuelles. Aussi toutes les notions métaphysiques et intellectuelles des Sauvages se bornent-elles à quelques idées générales, confuses et traditionnelles, d'un autre monde invisible, de l'existence de certains Êtres fictifs, appelés Manitous et doués d'un pouvoir malin qu'ils s'efforcent, en certaines occasions extraordinaires, d'apaiser par l'offrande ou le sacrifice de quelques objets de grand prix à leurs yeux, tels que tabac, fourrures, venaison etc... Le Sauvage réfléchit cependant, mais ses réflexions ne portent que sur les objets qui sont propres à flatter ses appétits sensuels. Il a de l'astuce, mais c'est celle du renard pour attraper le gibier. Il a du courage, mais c'est plutôt la férocité du loup qui attaque à la sourdine et fuit lâchement s'il est découvert. Il a une affection paternelle, très-vive même, pour ses enfants en bas âge, mais c'est l'amour de la bête pour ses petits; car aussitôt que le petit sauvage est assez grand pour se passer de son père et de sa mère, toute affection, du moins apparente, cesse chez les parents. Qu'un sauvage, surtout une sauvagesse, perdent un enfant au berceau, jamais ils n'en perdront le souvenir, et leur douleur les suit jusqu'à la tombe. Mais qu'une grande sœur, un grand frère, un père, une mère, viennent à mourir; on n'en fait pas plus de deuil que s'il s'agissait d'un étranger. Un sauvage rougirait alors de répandre des larmes, parce qu'on le regarderait comme un lâche. Quant aux affections et aux amitiés chrétiennes, ce sont des fruits de la civilisation évangélique qui ne croissent pas sur un sol infidèle. Le sauvage a de la mémoire et une très-longue mémoire, mais ce n'est que pour se rappeler l'injure, et nullement le bienfait; le mot de reconnaissance ne se trouve pas dans sa langue: c'est que l'idée dont ce mot serait l'expression n'existe pas dans son esprit. Ils ont bien, il est vrai, un certain mot que nous traduisons par Merci, mais ils emploient ce mot le plus souvent pour remercier ironiquement celui dont ils reçoivent une insulte. Leur vrai mot de Merci est une aspiration gutturale, hoh! qui me fait assez l'effet du joyeux grognement de certains animaux quand on leur jette la pâture. La liberté naturelle et illimitée dont jouit le sauvage lui permet de donner à ses désirs charnels toute leur extension possible; de là une vie animale et sensuelle qui ne diffère guère de celle des brutes. Toujours renfermé dans ses forêts, naviguant sur ses lacs et rivières solitaires, il n'a l'idée d'aucun progrès et se contente de suivre les traces marquées par ses ancêtres, de sorte que, sans les améliorations que le contact avec les Blancs lui a fait connaître, le sauvage de nos jours serait encore ce qu'il était avant la découverte de l'Amérique. Un aviron, un canot, un dard, un arc, une hache, une couverture de bête fauve et son calumet, voilà tout son mobilier. Quelques écorces de bouleau et le plus souvent la voûte du ciel forment sa demeure. Je me hâte cependant d'ajouter que les sauvages chrétiens, et surtout ceux qu'on a pu amener à vivre en villages à moitié civilisés, ont perdu beaucoup de leurs anciens usages et ont acquis en retour plusieurs avantages de la civilisation, surtout pour ce qui regarde l'âme et le bien-être matériel: mais malgré tout, le sauvage perce toujours par quelque endroit. C'est un fait historique que parmi toutes nos Missions celles du Canada qui, humainement parlant, ont été cultivées avec le plus de soins et de sacrifices, sont celles qui ont produit le moins de fruits appréciables. A quoi cela tient-il? Comme j'ai été assez long cette cette fois-ci et que je suis au bout de mon papier,

je remets

je remets la réponse à une nouvelle lettre. Je hasarderai avec simplicité mon opinion à ce sujet; car il est juste que ceux d'entre vous, mes chers Frères, qui sont destinés un jour à nous aider ou à nous succéder dans ces Missions, connaissent ce qui peut éclairer leur zèle sans le décourager.

3e Lettre – Missions sauvages – Fort William, 25 Septembre 1864.

Très chers et bien aimés Frères

P. C.

Dans ma dernière lettre j'ai posé la question: *Pourquoi les Missions du Canada, parmi toutes les autres Missions de la Compagnie ont-elles été anciennement les plus dures, et sont-elles encore, humainement parlant, les plus ingrates, quoique aux yeux de la foi les plus dignes du zèle de nos Missionnaires?* Voici quelques idées qui peuvent jeter de la clarté sur cette question, et servir à la résoudre.

Les Missions du Canada ont été et sont encore de nos jours des Missions essentiellement sauvages, c'est-à-dire établies au milieu d'êtres, de tribus, de nations entièrement destituées des formes mêmes de la civilisation, vivant au sein des forêts primitives, dans un pays tout à fait exceptionnel, couvert de neiges et de frimas plus de la moitié de l'année, au milieu de circonstances inévitablement adverses à la civilisation, telles par exemple que la nécessité de chercher une subsistance quotidienne dans de longues et pénibles excursions; entourées d'obstacles extérieurs causés par la civilisation elle même, v. g. le luxe qui recherche avec avidité des fourrures précieuses, et qui force le sauvage à errer sans cesse dans les forêts pour les fournir; le contact funeste avec les agents et serviteurs sans foi ni loi des compagnies de pelleteries; et l'abus des liqueurs fortes fournies par l'avarice de ces mêmes compagnies. Voilà ce qui donne aux Missions du Canada une physionomie tout à fait différente de celle des autres Missions. Pour jeter encore plus de jour sur la question, permettez moi d'entrer dans quelques détails généraux sur les diverses classes des Aborigènes du continent Américain. – On peut diviser les sauvages de l'Amérique en trois grandes classifications: ceux de l'Amérique du Sud; ceux de l'Amérique du Nord, ou des Etats-Unis, et ceux du Canada ou Amérique Britannique.

La première classe vit, en général, sous un climat très-chaud, jouit d'une température exempte de changements brusques et subits, d'un ciel très-pur, d'un sol exubérant de richesses végétales et sillonné de grandes rivières qui regorgent de myriades de poissons. Cette classe vit généralement de fruits, de racines et de poissons. – La seconde classe, aux Etats-Unis, jouit d'un climat tempéré, d'un sol fertile, couvert d'immenses prairies et de longues vallées au milieu des montagnes Rocheuses qui servent de pâturages et d'asile à d'immenses troupeaux de Bisons ou Buffalos, Elans, Cerfs etc. Cette seconde classe vit de grandes chasses faites avec leurs nombreux chevaux, leurs fusils ou leurs arcs. – La troisième classe, celle du Canada, confinée sur un sol ingrat, sous un climat glacé, faisant des sombres forêts sa demeure habituelle, ou parcourant sur son canot solitaire le vaste réseau des lacs, des rivières et des marais du Nord, vit de petites chasses, telles que lièvres, perdrix, canards sauvages, ou de la chair

des animaux

des animaux à fourrures que recèlent leurs forêts.

La première classe — vu la fertilité du sol, la facilité de vivre et la chaleur tropicale, qui ne permettrait pas à des colonies de Blancs une expansion aisée — aurait de grandes chances de pouvoir être civilisée jusqu'à un certain point ; et de fait, le problème a été résolu sur une assez grande échelle par nos anciens Pères, dans les belles Réductions du Paraguay etc.

La deuxième classe, vu les avantages d'un climat tempéré et d'un sol en général fertile, pourrait également être civilisée, peut-être même à un plus haut degré que la précédente, si les Missionnaires avaient une liberté parfaite d'action. Quelques essais heureux ont été commencés par nos Pères dans le Missouri et l'Orégon. Mais l'état social de cette Zône de l'Amérique, ne permettra jamais d'introduire la civilisation chez les sauvages de cette seconde classe, dont les 3/4 ont déjà été engloutis par les flots incessants de l'émigration et de la colonisation des Blancs; et selon toutes les apparences humaines, avant 50 ans, les restes de ces sauvages auront disparu pour toujours.

La troisième classe, quoique en apparence plus mal partagée que les deux précédentes, par rapport aux conditions de la vie matérielle, cependant a plus de chance que les deux autres d'échapper à une destruction totale, ou du moins pourra prolonger son existence plus longtemps, à cause de la rigueur de son climat et de son sol improductif. Mais pour ce qui est de la civilisation comprise dans le sens Européen, on voit clairement qu'il n'en peut être question pour cette dernière classe. Cette classe est-elle susceptible en grand, d'une amélioration, ou, si l'on veut, d'une civilisation morale, en d'autres termes, d'être amenée au Christianisme? La réponse est affirmative, mais les conditions suivantes seraient requises : un nombre *suffisant* de Missionnaires zélés et détachés du confortable de la vie civilisée, une séparation complète des sauvages d'avec les blancs, et un gouvernement catholique, qui aurait à cœur le salut de ces pauvres âmes. Tel fut le cas des premiers Missionnaires du Canada, qui élevèrent la presque totalité de la nation Huronne, ainsi qu'une partie des nations Montagnaise et Algonquine à un haut degré de civilisation évangélique et morale. Mais quand les desseins mystérieux de la Providence furent remplis à l'égard de ces nations, elles disparurent de la surface de la terre, par des maladies que les blancs avaient introduites, par des guerres d'extermination suscitées par l'enfer et le protestantisme, et enfin par le flot de la colonisation, à ce point que depuis l'embouchure du St Laurent, jusqu'à sa source au sommet du lac Supérieur, à droite et à gauche en remontant son cours, dans une Zône susceptible de culture, on rencontre à peine quelques débris épars des anciens Aborigènes. Ce qui reste de sauvages proprement dits est refoulé et circonscrit dans les immenses forêts et les lacs qui couvrent la surface du territoire de la baie d'Hudson ; territoire exceptionnel, où probablement les restes de la race sauvage de l'Amérique du Nord se conserveront de longues années encore, tant que le monopole de la Compagnie de la baie d'Hudson continuera d'exister. Si cette Compagnie était catholique, si ses agents et ses serviteurs étaient des gens moraux ayant des principes religieux, on pourrait raisonnablement espérer de christianiser ces pauvres sauvages. Malheureusement nous n'en sommes pas là. Les agents et les serviteurs de la Compagnie, à quelques honorables exceptions près, sont des gens de basse condition, de mœurs dépravées, qui n'ont en vue que le commerce des fourrures, et qui ne cherchent

ne cherchent qu'à satisfaire à tout prix leur avarice et leurs honteuses passions. Aussi la grande majorité des sauvages, de ceux surtout qui sont le plus en contact avec les différents postes de la Compagnie, est déjà infectée par l'alliance impure de deux sangs différents: joignez à cela l'abus des liqueurs fortes et les maladies introduites par les blancs, et vous aurez une idée de la situation présente des Sauvages du Canada. — Voilà, mes chers Frères, ce qui rend la Mission du Canada en partie infructueuse pour le présent et stérile en résultats pour l'avenir. Cependant au milieu de ces difficultés, qui sont faites pour décourager la nature, une considération soutient, console le vrai Missionnaire, c'est que les missions ingrates du Canada ressemblent davantage à la Mission infructueuse du Sauveur lui-même, qui venu sur la terre pour rassembler les restes d'Israël, opéra si peu de conversions parmi les Juifs, et cela sans doute pour soutenir le courage de ses apôtres, quand le succès ne répondrait pas à leurs efforts. Excusez, mes chers Frères, cette longue digression, que j'ai cruutile pour vous donner une idée vraie de nos Missions sauvages et que votre charité patiente me pardonnera.

Coutumes et façons des Sauvages. — Je ne prétends point, mes chers Frères, vous apprendre quelque chose de nouveau après toutes les lettres fort longues et intéressantes des P.P. Frémiot, Hanipaux, Chôné, du Ranquet, qui sont sans doute dans vos bibliothèques; je me contenterai d'ajouter quelques petites nuances à leurs tableaux.

Le Sauvage n'est point délicat pour le manger; tout ce qu'il peut attraper sert à assouvir sa faim: lièvres, porcs-épics, loutres, écureuils, loups-cerviers, chiens, ours, etc. Sa cuisine n'est pas raffinée: une marmite et de l'eau du lac ou de la rivière lui sert à faire bouillir sa venaison. Point de sel, point de poivre, point de légumes, point de pain; de la viande bouillie toute pure, ou bien, quand il veut diversifier un peu son régal, un bâton pointu qu'il enfonce dans la terre près du feu, lui sert de broche à rôtis. Le poisson subit aussi l'une ou l'autre de ces préparations. La table du sauvage n'est pas difficile à mettre. Tantôt c'est une pierre plate qui se rencontre là, tantôt quelques branches qu'il répand sur la terre, quelquefois un morceau d'écorce de bouleau qu'il arrache d'un arbre voisin; d'autres fois le couvercle de la marmite. Les doigts du sauvage lui servent alternativement de fourchette et de mouchoir, de cuillère et de torchon. Quand le sauvage mange dans sa loge, la femme fait la cuisine, et quand tout est cuit, elle distribue dabord à son mari la part du lion, puis à chacun de ses enfants une portion suffisante et se sert elle-même la dernière. Sans faire de cérémonie, chacun s'empare de quelque coin de la loge, puis se tournant le dos ou le côté, commence en grand silence à faire l'exercice rapide des mâchoires, entretenu sans interruption par le va-et-vient des deux mains. Le repas, qui, à en juger par la quantité que renferme le plat d'écorce, semblerait devoir être interminable pour un blanc, est expédié avec une promptitude qui ferait pâlir les plus gloutons. L'estomac du sauvage n'est pas délicat, mais très-complaisant il peut se charger fortement sans inconvénient. La raison en est simple. Habitué à marcher, à dormir, à vivre presque toujours en plein air, son sang acquiert une circulation plus rapide; les organes digestifs ont une puissance très-énergique qui réclame une quantité proportionnée de nourriture.

Le sauvage

Le sauvage, quand il le peut, mange beaucoup; mais l'étonnement que son apparente gloutonnerie cause au blanc cesse quand on réfléchit qu'il n'a ni pain, ni légumes, ni assaisonnements, ni aucun de ces entremets qui surchargent la table des Européens. Quand le sauvage est dans sa loge, il mange ordinairement deux fois le jour, le matin et le soir; mais sans avoir d'heure fixe. Quand il voyage ou quand il chasse, il mange lorsque la faim le presse. Quelquefois il passera tout un jour sans rien prendre, et le soir, quand il revient à sa loge, si la chasse a été infructueuse, il va se coucher à jeun. — La cuisine du sauvage n'est pas des plus propres. L'unique marmite de la famille sert à toute sorte d'usages, et la sauvagesse ne perd jamais son temps à la laver; la graisse ou la crasse du repas précédent ne sert qu'à enrichir le repas suivant, et ainsi de suite durant plusieurs saisons. Si un membre de la famille était absent durant le repas, à son retour il se jette sur les plats d'écorce qui renferment les débris de ce repas et se met à nettoyer avec ses doigts et ses dents les os et les arêtes qui ne sont pas assez nets, puis va fouiller au fond de la marmite pour en retirer ce qui y reste. — Permettez-moi de vous raconter à ce sujet une petite anecdote arrivée à l'un de nos Pères qui fut invité à manger dans une loge, durant une de ses excursions. La famille était un peu civilisée. Le repas qui consistait en poisson bouilli fut servi au Père et aux membres de la famille dans de petites écuelles de bois. Le sauvage, sa femme et les enfants, à mesure qu'ils dépeçaient et dévoraient leur part, rejetaient les arêtes et les débris dans la marmite. Comme le Père ne pouvait absorber sa part avec la même promptitude que les autres, il resta le dernier à manger. Quand il eut presque achevé, la sauvagesse, par politesse, lui offrit encore un petit morceau qu'elle avait découvert, en fouillant dans les débris au fond de la marmite. Vous devinez sans peine que le Père refusa de grand cœur.

Vêtements du Sauvage. — Le sauvage du Canada, surtout en hiver, a pour tout vêtement une couverture de laine, qui lui est fournie par la compagnie de la Baie d'Hudson, en échange de ses fourrures; une paire de *mitasses* ou jambes de pantalons qui se suspendent aux hanches; un brayer, ou pièce d'étoffe qui couvre le bas-ventre; souvent aussi un espèce de paletot fait de peaux de lièvres. Les femmes ont en outre une jupe courte d'étoffe et une pièce de drap qui leur couvre une partie du sein. Près des forts ou postes de la Compagnie, les sauvages en général sont mieux habillés et imitent les blancs autant qu'ils le peuvent. Comme le sauvage des bois ne connait point l'usage du savon, on se figure aisément que ses vêtements se ressentent de cette ignorance. Après un hiver passé dans les bois et les taillis, sous des loges enfumées, ces vêtements n'ont guère de forme ni de couleur définissables. La crasse, la mauvaise odeur, jointes aux centaines de certains petits insectes qui fourmillent en sécurité dans ces habits, ne peuvent manquer d'exciter le dégoût chez tout autre que le sauvage. Mais celui-ci n'y fait pas même attention, et quand on lui dit que les blancs changent fréquemment de linge, il se contente d'une petite exclamation. De fait le sauvage ne quitte jamais ses vêtements, même pour dormir, mais ce sont ses vêtements qui à la longue finissent par le quitter, pièce par pièce. Le sauvage pur porte rarement quelque chose sur la tête, si ce n'est quelquefois un mouchoir, en forme de turban, plutôt par coquetterie que par nécessité. Ses longs cheveux noirs, plats et raides lui servent de couvre-chef. Quant à la sauvagesse, elle va toujours

nu-tête,

nu-tête, si ce n'est que dans les froids extrêmes, lorsqu'elle sort de sa loge ; elle s'enveloppe la tête de sa couverture. — Vous croyez peut-être qu'avec un tel accoutrement, le sauvage est exempt de luxe et de coquetterie dans ses vêtements ; vous vous trompez. Mais où met-il ce luxe ? Au bas des jambes, sur ses Mitasses. Les femmes sont très-habiles à enfiler des grains de verre de toutes couleurs, dont elles forment de gracieux ornements qu'elles appliquent en forme de broderies sur les Mitasses. L'amour de la vanité et l'orgueil se retrouvent sous tous les climats et chez tous les peuples. Les femmes, outre les mitasses brodées, recherchent avec une passion extrême les colliers de verre, les bagues, les boucles d'oreilles et autres colifichets. Celles qui fréquentent les postes de la Cie sacrifieraient tout pour se procurer des rubans, dont elles ornent leurs cheveux et leurs robes. — Une autre particularité du sauvage à demi civilisé, c'est que s'il a deux paires de pantalons, il les portera toujours toutes les deux : quand le dimanche arrive, il met celui de dessous, qui est le plus propre, par dessus, et le lundi, il remettra celui de dessus par dessous. Sans doute que n'ayant point de garde-robe, il pense que ses jambes sont le meilleur porte-manteau.

M. Férard S.J.

Nous faisons suivre ces lettres du P. Férard de quelques nouvelles plus récentes écrites de Fordham par le F. Carrez : 21 Mars 1865.

Vous avez sans doute entendu parler de l'effroyable incendie qui au mois de Juin 1864 s'est déclaré dans les forêts de Manitouline, et pendant plus de deux mois a ravagé le territoire de nos pauvres sauvages. Le P. Hanipaux, dans une lettre écrite pendant l'embrasement, évaluait à plus de cent lieues en tous sens le terrain dévasté par l'incendie. Bois, terres ensemencées, prairies, tout a été la proie des flammes, et ce n'est que par une lutte incessante que les sauvages ont pu en préserver leurs habitations. Avec les récoltes et les forêts, ont péri les animaux sauvages et les oiseaux dont la chasse pouvait offrir une dernière ressource à ces pauvres peuples. Il fallait donc venir à leur secours sous peine de les voir périr par la disette. Le gouvernement envoya des commissaires pour constater les dégâts et distribuer des provisions. Cette répartition a été pour nos Pères une nouvelle cause de luttes et de désagréments, mais aussi l'occasion de montrer une fois de plus leur dévouement aux intérêts des sauvages qu'ils évangélisent. M. Anderson, qui dirigeait l'enquête, s'était montré fort bienveillant ; il fit même des aumônes de sa bourse aux Sœurs. Sur son rapport, et sur celui de beaucoup d'autres personnes, entre autres de l'arpenteur en chef de l'île, de M. Wilson, du Sault Ste Marie, etc, le gouvernement accorda des secours aux victimes de l'incendie. M. Dupont, surintendant des sauvages, avait commission de les leur procurer. En même temps, on obtint que les habitants de Wikwemikong auraient les 0,60es de l'octroi, et que les Pères seraient chargés de la distribution. Tout allait bien jusqu'ici. Quand M. Dupont fut revenu de son voyage pour acheter les provisions, le P. Chôné lui donna connaissance des communications qui lui avaient été faites de la part de l'honorable Sir E. Taché, 1er ministre. Mais le surintendant refusa de les ratifier, parce que, disait-il, rien dans ses instructions ne portait expressément que l'octroi dût être gratuit. En vain le Missionnaire s'offrit-il à prendre sur lui toute la responsabilité ; M. Dupont ne se rendit pas encore, mais voulut avoir des instructions plus amples. En attendant, il donna en trois fois 16 barils de farine — Cependant il agissait secrètement auprès du gouvernement. Le P. Chôné fut mis au courant de ses manœuvres par une lettre de M. Cazeau, grand vicaire de Québec, en date du 21 Décembre : "L'agent du gouvernement « à Manitouline, disait M. Cazeau, et plusieurs chefs sauvages, dont quelques-uns se prétendent catholiques, viennent « de faire des représentations ici pour obtenir que ce qui reste de provisions à distribuer le soit par le dit agent et non

par les prêtres catholiques. Le choix qu'on a fait de vous comme distributeur parait avoir grandement mécontenté l'agent, ainsi que les ministres protestants qui résident auprès des sauvages. On se plaint que les sauvages loyaux sont maltraités par le gouvernement, et on semble insinuer par là que les sauvages choyés par lui ne sont pas aussi loyaux. On prétend aussi que les sauvages catholiques (ceux de Wikwemikong, sans doute) n'ont pas perdu autant que les autres. « Bref, le gouvernement envoie sur les lieux un M. Wilson, du Sault, homme, me dit Sir E. Taché, sans préjugés. Une « copie de la plainte lui est envoyée et vous sera sans doute montrée. Vous ferez bien de la demander à M. Wilson pour « être en mesure de réfuter les diatribes de votre bon agent. J'espère que rien ne sera fait pour déposséder les sauvages de leurs « terres. Mais nos Ministres catholiques sont sur le qui vive ». — A la réception de cette lettre, le P. Chône envoya à M. Cazeau ses représentations pour qu'il les transmît au ministre, s'il le jugeait à propos: « Le gouvernement, en octroyant 60 pour % « aux Missionnaires catholiques, n'avait pas agi sans connaissance de cause. - La répartition avait été faite pour le « mieux; car il est certain que nous avons ici plus de 50 familles qui n'ont rien récolté. Et nos sauvages ont été forcés de « tuer au commencement de l'hiver leurs animaux, au nombre de plus de 25 têtes, perte qui se fera sentir plusieurs années. « De plus, pas de semences, pas de récoltes. M. Dupont n'a pas considéré ces choses; il ne nous a pas consultés sur la « meilleure manière d'employer les secours. Il n'a pensé qu'à la *mangeaille*. Nous aurions porté nos vues plus loin et songé « à l'avenir. Il y a lieu de s'étonner qu'après une distribution faite sur des informations, qu'on avait lieu de croire impar- « tiales, des motifs venus tardivement et qui ne trahissent que trop un peu de jalousie, aient eu assez de poids pour faire « remonter la balance. » Le P. Chône n'en resta pas là, il se rendit chez M. Dupont, et lui donna loyalement connaissance du contenu de sa lettre à M. Cazeau. De son côté, M. Dupont lui montra la lettre qu'il venait de recevoir du bureau du ministère, et tout commença à s'arranger. Dès le lendemain, l'agent écrivit à nos Pères qu'il avait reçu de nouvelles instructions du gouvernement; et quelques jours après, il rendit sa visite au P. Chône en compagnie de son frère, de sa dame et du docteur, qui réside à Manitouaning. Le Père leur servit de son mieux une collation; ils furent charmés de la réception. — Quelques jours après, arriva M. Wilson, avec M. Dupont et son entourage. Les sauvages apportèrent la liste de toutes les familles, avec la quantité de grains récoltés par chacune d'elles, en 63 et 64, puis ils retournèrent chez eux. Bref, il fut décidé en dernière analyse que le reste des vivres serait divisé en deux parts, dont l'une serait remise aux Missionnaires en deux fois: la moitié en Mars; l'autre moitié sur la demande des sauvages pour la culture. Une moitié se compose de 33 barils de farine de blé d'inde, 16 barils de farine, 100 livres de lard, 75 livres de saindoux, 1 baril de haricots. Un quart de ces provisions doit être distribué en charité, le reste en échange de bois à couper dans les forêts par les sauvages. Ces conditions sont désavantageuses sans doute, mais nos sauvages n'en souffriront pas trop, et nous avons gagné à être connus, ainsi que nos chrétiens et nos œuvres. M. Dupont et ses Dames sont enchantés de Wikwemikong. Mme Dupont a amené depuis la femme du ministre! On a fait pour la 3e fois une visite aux Sœurs et à leurs écoles. Les Sœurs de leur côté en ont fait une à Manitouaning. M. Dupont donnera ce qui nous manque pour notre scierie. On nous promet encore des vivres pour faire un chemin au moulin au fond de la baie. — Après la conclusion de toute cette affaire, le P. Chône écrivit au ministre, lui représentant que le moyen de civiliser les sauvages n'était pas de les garder en tutelle, comme on l'a fait jusqu'ici; mais de les laisser gérer leurs affaires eux-mêmes, tirer profit de leur travail, s'encourager, s'industrier, voir leurs fautes, se corriger, etc.

On vient de découvrir une source d'huile sur la réserve des sauvages. L'agent du gouvernement l'a aussitôt demandée pour le gouvernement! Wakekyig, leur chef, alla donner par écrit la réponse des sauvages à l'agent: c'est un *kawin*, c'est-à-dire un *non*. La source va être exploitée par deux catholiques, au profit des sauvages. — Carrez, S.J.

Année 1865



Lettres des Scolastiques de Laval

N° 3 — Décembre.

LES SCOLASTIQUES de LAVAL aux PP. et FF. de.....

Nos RR. PP. et Nos TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

Constantinople — *Extrait de plusieurs lettres* — Collège de Ste Pulchérie 7bre 1865

—*Une Messe à l'église des Arméniens*— Nous avons à côté de chez nous une église d'Arméniens catholiques. Le 27 Août dernier, jour où les Arméniens célèbrent la fête de l'Assomption de la très Ste Vierge, j'eus l'idée d'assister à la grand'Messe dans cette église, pour étudier, autant que je le pourrais, les différences extérieures de ce rite d'avec le rite catholique latin. Le monument est une fort belle rotonde dans l'intérieur, quoique à l'extérieur il ait la forme d'un octogone. L'architecture est de style grec très-pur: un beau marbre blanc y est prodigué, mais sans excès; des dorures faites avec goût et aussi sans profusion, en font agréablement ressortir la blancheur. Au milieu de l'église est suspendu un lustre fort grand et magnifique, que l'on dit avoir été donné par notre vénéré Pie IX, mais je ne l'affirme pas. En ce jour de fête l'église était pleine de monde: tous les hommes occupaient la droite en entrant; les femmes étaient à gauche; il y avait bien au moins autant d'hommes que de femmes. Le moment de commencer la Messe étant venu, on tira un grand rideau de couleur entre le sanctuaire et les fidèles, de telle sorte que ceux qui devaient remplir quelques fonctions pendant le St Sacrifice avaient disparu aux yeux du peuple: les enfants de chœur seuls étaient en deçà du rideau. Après quelques minutes d'attente, pendant lesquelles le prêtre s'était revêtu des habits sacerdotaux, le voile fut écarté et la Ste Messe commença. Le Célébrant portait une chape blanche, il avait sur la tête une tiare ronde surmontée d'une petite croix. Ceux qui l'assistaient immédiatement et tous les autres officiers étaient revêtus d'une longue chape violette avec pèlerine de soie verte tirant sur le bleu clair. Les chants ne tardèrent pas à se faire entendre. Mais quels chants monotones à l'excès et surtout nasillards. Ils agissaient tellement sur mes nerfs qu'à chaque instant malgré la sainteté du lieu j'étais obligé de retenir des éclats de rire. De chaque côté de l'autel se tenaient deux officiers portant dans la main droite une crosse surmontée d'un soleil d'or aux rayons argentés, à peu près de la figure que ferait un ostensoir entièrement circulaire. A certains moments, ceux qui tenaient ces crosses imprimaient, je ne sais comment, un mouvement très-rapide aux deux soleils et produisaient ainsi un bruit semblable à celui de plusieurs clochettes d'argent. Rien de tout cela n'était disgracieux ni choquant; il y avait dans les cérémonies de la dignité, une certaine pompe, un coup d'œil d'ensemble qui plaisait: à part les chants, je n'ai rien trouvé à critiquer dans tout l'office, rien qui pût nous autoriser à mettre les cérémonies de ces bons catholiques au dessous des nôtres. Après l'Offertoire, le Prêtre, tourné vers les fidèles, leur montra lentement le calice qu'il tenait dans ses mains, élevé et couvert d'un voile en fil d'or. De l'Offertoire à la Préface, un jeune enfant de chœur lut à haute voix dans un livre comme s'il eût prêché au peuple. Il termina sa lecture en entonnant des espèces de versets auxquels les chantres répondirent. Rien de particulier jusqu'à la Communion. Un peu avant la communion, le célébrant, tenant l'Hostie dans la main droite et le calice dans la main gauche, se tourna vers le peuple qu'il bénit avec les Saintes Espèces. Quand il se fut retourné vers l'autel, on tira un grand voile blanc qui resta fermé pendant tout le temps qu'il fit la Ste Communion. Lorsqu'il eût fini, on

ouvrit le voile et le prêtre donna alors la Communion aux fidèles. A la dernière bénédiction, c'est encore avec la petite croix en argent qu'il bénit le peuple. Les hommes ont la coutume de rester couverts pendant tout le St. Sacrifice, si ce n'est au moment de l'élévation et de la Communion qu'ils ôtent le Fez (bonnet grec à l'énorme houppe de soie).

Le choléra à Constantinople — Cette capitale a été visitée et assez rudement éprouvée par le Choléra. Vous savez que ce fléau prit naissance à la Mecque, à l'époque des grands pèlerinages que les Musulmans ont faits vers le commencement de cette année au tombeau de leur prophète. Il se répandit bientôt dans toute l'Egypte, d'où il nous fut apporté par un navire turc, venant d'Alexandrie. Il paraît que dans la grande cité égyptienne on avait poussé l'incurie à un point tel que le choléra devait y puiser une nouvelle recrudescence. Voici comment le journal de Constantinople rapporte le fait : « A Alexandrie, une mortalité effrayante s'étant déclarée parmi les animaux, on en jetait les cadavres dans le Nil, un peu au dessous du château d'eau qui distribue l'eau à toute la ville. Peu à peu cette agglomération de cadavres forma comme une digue de pourriture contre l'écoulement des eaux, qui, devenues ainsi croupissantes et infectes, étaient cependant distribuées dans tous les quartiers de la ville, sans que personne songeât à remédier à un pareil état de choses ; pas même le directeur de l'administration du château-d'eau, que l'on accuse à juste titre d'une bien coupable indifférence. Les gens de basse classe ne tardèrent pas à être atteints de diarrhées et de dyssenteries qui rendirent facile au choléra l'œuvre de destruction qu'il avait mission d'opérer dans cette ville. » A Constantinople, le fléau eut également un puissant auxiliaire dans la malpropreté des logements, dans la paresse et l'incurie des Turcs, des Grecs et des Juifs du bas peuple, qui habitent les quartiers fangeux, humides et malsains. Les rues de ces quartiers se trouvaient être, comme c'est l'ordinaire du reste, de véritables égoûts d'immondices, au milieu desquels gisaient des chiens morts et autres cadavres d'animaux domestiques. A ces deux raisons il faut ajouter la malheureuse habitude qu'ont les gens du peuple, au commencement des grandes chaleurs, de se nourrir de fruits verts et peu mûrs, tels que melons d'eau, pastèques, etc, ce qui provoque fréquemment la dyssenterie. C'est dans ces conditions que le choléra vint à Constantinople. Le champ sur lequel il devait exercer ses ravages est d'une immense étendue : la ville et les faubourgs comptent environ un million d'habitants ; les voies étaient bien préparées ; aussi s'étendit-il promptement et fit-il un grand nombre de victimes. Les journaux n'ont pas dit la vérité là-dessus. Ils ne pouvaient pas la dire non plus et c'était prudence à eux de la dissimuler. Les personnes les mieux renseignées, comme les médecins, portent le chiffre total des décès en 24 heures à 1500, pendant les 15 jours de la période la plus élevée. Ce chiffre de 1500 décès par jour peut être admis d'autant plus facilement qu'il n'y a ici aucun contrôle de police, ni chez les Turcs, ni chez les Grecs, ni chez les Juifs. Chez les Turcs par exemple, un esclave meurt, une femme meurt ; le cadavre est jeté au fond d'une fosse creusée dans un coin du jardin, sans autre forme de procès et sans qu'il en soit nullement question au dehors. Et pour ce qui a paru en public, on a vu plusieurs fois, dans certains quartiers retirés, des cadavres entassés les uns sur les autres, jetés ensuite pêle-mêle dans une fosse commune recouverte d'un peu de terre seulement. A Stamboul, sur la rive de la mer de Marmara, quartier exclusivement turc, on entassait les morts dans de grandes barques, puis on les jetait à la mer à quelques centaines de mètres de distance de la terre. Il fallait bien procéder ainsi, car les porteurs n'auraient pas suffi, ni les cimetières non plus. Voici quelques faits qui se sont produits pendant cette triste période et qui m'ont paru assez intéressants pour vous être transmis. ——

Un Pacha turc, passablement riche et qui ne tenait que tout juste à s'en aller visiter le royaume des morts, avait fait préparer d'avance des remèdes anti-cholériques, pour s'en servir au besoin. Un jour, se croyant attaqué, parce qu'il ressentait quelque indisposition, il ordonna au nègre qui lui servait de valet de chambre d'aller chercher le remède en question et de l'en frotter vigoureusement. Notre africain se trompa de fiole et revenant à son maître, il se mit à le frotter de toutes ses forces. L'effet de la médecine ne se fit pas attendre. En un instant les bras, les jambes, la poitrine du Pacha n'offrent plus qu'une surface entièrement noire. A cette vue le nègre est saisi de frayeur, il avertit son maître qui, ne comprenant rien à la chose, se trouble, s'effraie à son tour, se croit perdu sans ressource et l'imagination agissant plutôt que la maladie, trépasse entre les bras du pauvre nègre, dont toute la faute était d'avoir pris une bouteille d'encre pour une bouteille d'eau de vie camphrée. — Les Francs-maçons, dont l'ambassadeur lord Bulwer était le chef, se démenèrent de leur mieux afin d'établir au milieu de Péra un hôpital pour les cholériques. Leur intention n'était pas tant de porter secours aux malades que de se donner de l'importance dans la ville par ce faux semblant de philanthropie et d'obtenir de leurs confrères de Londres d'énormes secours, avec lesquels chacun d'eux aurait dévotement commencé par se secourir soi-même. Leur projet fut parfaitement bien déjoué par un dentiste français, bon chrétien, homme au cœur droit et qui ne craint pas de s'exposer quand il s'agit de la religion. Ce dentiste fit tant des pieds et des mains auprès de plusieurs négociants considérables, que ceux-ci obligèrent la municipalité européenne et le gouvernement turc à défendre l'ouverture de cet hôpital. Les Maçons eurent le dessous et durent se désister de leur entreprise. On conçoit en effet, combien il eût été dangereux d'ouvrir un établissement de cholériques au milieu d'un quartier extrêmement populeux. — Plusieurs cimetières turcs sont placés dans les quartiers européens. Des cyprès séculaires les font reconnaître de loin. Ces champs des morts sont bien négligés. Des pierres tombales gisent de côté et d'autre, des chemins sont pratiqués sur des tombes à demi ouvertes; par-ci, par-là même on rencontre des ossements humains sur lesquels on marche: la paresse et l'imprévoyance des Turcs ont fait tout cela et plus encore. Leurs fosses sont creusées de manière à ce que le cadavre soit placé presque perpendiculairement; on laisse une ouverture pour laisser passer son âme et pour qu'il puisse manger et boire ce que lui apportent ses proches. Il est vrai que pour cette dernière coutume les Turcs, gênés par le contact des Européens, l'ont abandonnée en partie; ils se contentent d'apporter à boire et même d'une manière moins suivie qu'il y a quelques années. Comme vous devez bien le penser, des cadavres de cholériques enterrés dans des fosses peu profondes et presque ouvertes pouvaient implanter le mal là où il n'était pas. Aussi y eut-il deux fois des conflits assez graves entre les Européens et les Turcs. Ceux-ci cédèrent enfin et portèrent leurs morts dans des cimetières situés hors de la ville. — Parlons maintenant des Grecs. Je vous en dirai beaucoup sur leur compte, mais soyez persuadé que je ne vous dirai pas tout; je ne vous rapporterai que quelques traits, qui suffiront pour vous donner une juste idée de leur courage, de leur charité, de leur esprit évangélique. Les convois funèbres des Grecs, que nous avons rencontrés tant de fois, étaient de vrais scandales publics et nous pouvons affirmer que l'opinion générale qui professe le plus profond mépris pour le schisme, n'est point entachée d'hostilité, d'esprit de parti, ni d'aucun motif de haine. La plupart de ces convois se composaient d'un prêtre qui, laissant de côté toute bienséance, courait plutôt qu'il ne marchait et de quatre porteurs qui faisaient tous leurs efforts pour suivre le prêtre: quand on était obligé de s'arrêter, à cause de la longueur du chemin, on jetait la bière à terre et on se mettait à causer avec toutes les connaissances qui venaient à passer. Plus tard, les prêtres grecs montèrent à cheval pour faire leurs enterrements. — Voici quelques faits: — Une pauvre femme

schismatique, atteinte du choléra, fit appeler son curé. Celui-ci répondit qu'il n'irait la voir que pour 3 livres turques (70 francs). La malade ne possédait qu'une livre, qu'elle réservait pour sa famille; elle l'offrit au prêtre; mais cet indigne ministre des autels répondit catégoriquement qu'il n'irait point à moins d'obtenir les 3 livres demandées. La malade mourut sans avoir pu obtenir les derniers Sacrements. — Autre trait. — Un prêtre catholique administrait les Sacrements dans un établissement où se trouvaient des malades de différentes communions. Un prêtre grec qui survint dans ce même temps, l'aborde et lui dit: « Vous vous donnez bien de la peine, vous autres; vous allez voir comme j'expédie mon monde! » Là-dessus il s'approche d'une femme schismatique qui l'avait fait demander, lui met l'hostie dans la bouche sans la confesser auparavant et part. Aussitôt la malade le rappelle, lui demande quelques paroles de consolation; mais il fait la sourde oreille et continue son chemin. Cette pauvre femme indignée s'adresse au prêtre catholique, le prie de ne pas l'abandonner dans un moment si critique. Ce dernier vient à elle et l'exhorte à quitter le schisme, mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner là-dessus, il lui représente avec douceur qu'il ne peut lui être d'aucun secours, puisqu'elle n'est pas de la même communion que lui; et après l'avoir engagée à la patience et lui avoir adressé quelques paroles de consolation, il retourne à ses malades. Heureuse femme, si elle eût profité d'une aussi favorable circonstance pour rentrer dans le sein de l'Église catholique! Dieu ne permit pas qu'elle donnât cette consolation à celui qui était venu l'exhorter à bien mourir. — Le fait suivant n'est pas relatif au choléra; mais il ne contribuera pas moins que les précédents à vous faire connaître où en sont le clergé grec et les fidèles. Il m'avait paru au premier instant tellement fort que, quoiqu'il m'eût été raconté par un prêtre catholique, je ne vous l'aurais pas communiqué, dans la pensée que vous le regarderiez peut-être comme une histoire faite à plaisir. Cependant, comme je viens de vous en rapporter plusieurs autres qui peuvent lui servir d'introduction et d'appui, et qu'en même temps je puis affirmer qu'il m'en reste beaucoup d'autres en preuve, j'ai pensé que ma crainte n'avait pas raison d'être. Au temps pascal donc, dans une église grecque du Phanar, une femme d'une position aisée se présente à la table sainte avec les autres pour faire ses Pâques. Elle avait avec elle un petit enfant. Comme au moment de la communion elle ne donnait pas tout d'abord les piastres qui en étaient le prix, le prêtre les lui demanda. Elle répondit qu'elle les avait oubliées, mais qu'elle s'engageait à les lui rapporter promptement, le conjurant de ne pas lui refuser la communion en public. Le prêtre persista dans son refus. Après de nouvelles instances de sa part et de nouveaux refus de la part du prêtre, cette femme voyant qu'il n'y avait pas de milieu, ou de se retirer sans communion, ou de payer comptant, prend le chapeau de son enfant, en arrache une agrafe d'argent qui soutenait une plume et la donne au prêtre en paiement de la communion, qui lui fut alors accordée. Au sortir de la messe, elle se rend chez l'archimandrite et lui raconte ce qui vient de se passer. Quelle pensez-vous que fut la réponse de ce dernier?: « Ce pauvre prêtre! dit-il, il ne pouvait pas faire autrement, puisqu'il est obligé de donner tant par an à l'évêque; et l'évêque tant au Patriarche! » — Comme on le voit, l'esprit évangélique des Grecs n'est pas précisément: *paissez mes agneaux*, mais bien plutôt: *tondez mes agneaux*. On comprendra facilement que dans une Église où toutes les dignités sont vénales, le peuple doit être victime de tout. La dignité de Patriarche coûte 500000 francs. C'est du grand seigneur qu'il faut l'acheter. Pour l'épiscopat, c'est du Patriarche qu'on l'obtient, mais toujours à prix d'argent. Aussi les évêques pressurent-ils les prêtres afin d'en obtenir de quoi rembourser les avances qu'ils ont dû faire pour acheter leur place: et les prêtres à leur tour obligés de payer les évêques et par surcroît de nourrir

leur famille ne peuvent être que de vraies sangsues du peuple. Aussi tous ceux de cette religion qui sont chargés de conduire le troupeau ont-ils beaucoup plus d'amour pour la bourse de leurs ouailles que pour leurs âmes. Pendant le choléra ils ont donné une triste preuve de cet indigne égoïsme : ils en étaient arrivés à ne plus confesser avant la communion, par crainte d'être eux-mêmes atteints du choléra. Le Patriarche a été un des premiers à donner l'exemple de la lâcheté. A la tête de son St Synode, il a fui le palais du Phanar, parce que tout ce quartier grec était plus que décimé et il s'est réfugié à la campagne, dans quelque endroit non infesté. On dit que le Sultan, ayant eu connaissance d'une pareille conduite, lui fit intimer l'ordre de retourner à son poste, en ajoutant que après le choléra on réglerait cette affaire. —— Laissons les Grecs et revenons au choléra : Dès que les premières trompettes de la voix publique eurent annoncé son arrivée dans la grande cité Byzantine, les riches, qui sont ordinairement les plus peureux, furent comme saisis d'une terreur panique et s'enfuirent de tous côtés, cherchant sur les rives du Bosphore des endroits où l'audacieux visiteur n'oserait pas se montrer, à cause du bon air, de la position etc. Ainsi Thérapia, séjour d'été des ambassadeurs (Thérapia veut dire guérison), Kadi-Keui (Ancienne Chalcédoine), les îles des Princes et beaucoup d'autres endroits encore, furent bientôt remplis de ces émigrants de la capitale. Mal prit à plusieurs de ce changement. Le malencontreux choléra s'avisa de fouiller tous les recoins du Bosphore et fit en quelques endroits proportionnellement plus de victimes qu'à Constantinople, ce qui ramena ici bon nombre de fuyards. Le charmant séjour des îles des Princes, (5 petits îlots à 9 milles de Constantinople) si sain, si bien aéré, ne fut pas épargné. J'ai vu dans une de ces îles un grand vapeur qu'une riche famille avait loué. La famille entière avait pris logement sur ce vapeur et dès qu'on disait : le choléra est ici ; aussitôt on chauffait et tout ce monde allait se réfugier dans un endroit où l'on ne parlait pas du fléau. Mais si les particuliers n'étaient pas épargnés, les soldats et les matelots ne l'étaient pas non plus. On finit par envoyer les bâtiments de guerre prendre position à l'embouchure de la mer Noire, où l'air est très vif. Quant aux soldats, ils durent quitter plusieurs de leurs casernes et aller s'établir en plein air, sur différents plateaux. Plusieurs familles furent de même obligées d'aller camper sous des tentes militaires que le Gouvernement Turc avait mises à leur disposition. — Durant la période dont j'ai tracé le triste tableau on a remarqué que les églises étaient plus remplies, le confessionnal plus fréquenté. Les Grecs, les Arméniens etc, faisaient de fréquentes processions pour apaiser la justice de Dieu et obtenir miséricorde. On a été jusqu'à dire que les Turcs d'un certain quartier avaient voulu faire aussi une procession, comme les chrétiens, mais que, comme on leur refusait croix et bannières, ils dirent : « Eh bien ! faites vous-mêmes la procession et nous vous suivrons. » Je ne vous donne pas cela comme certain, mais je crois qu'il y a quelque chose de vrai. La conduite des prêtres catholiques leur a acquis un redoublement d'estime de la population en général. — Le Gouvernement Turc a fait de grands sacrifices pour distribuer des secours aux familles pauvres, qui ont le plus souffert du fléau. Le Sultan actuel gouverne paternellement. Il fait souvent de grandes largesses pour secourir ceux de ses sujets qui sont victimes de quelque grand malheur. Il a des qualités morales bien estimables : au lieu de donner dans un luxe effréné, aux dépens de ses peuples, comme son frère, il s'est restreint pour beaucoup de choses ; et il a voulu que plusieurs de ses grands Visirs et Pachas imitassent son exemple. Il s'occupe lui-même de l'administration de ses états et préside tous les jeudis le conseil de ses Ministres, ce qui ne va que médiocrement à plusieurs. Aussi repousse

-t-on généralement comme des calomnies certains bruits qui courent sur son compte. — Les Catholiques ont été proportionnellement moins éprouvés que les Turcs, les Arméniens et les Grecs ; probablement parce qu'ils sont dans des conditions d'hygiène plus favorables. Les Lazaristes font exception. A Bébeck, deux de leurs Sœurs ont succombé, ainsi que deux de leurs élèves ; un troisième a été rendu à sa famille dans un état désespéré. A la suite de ces morts, les Lazaristes ont fermé leur collège. Le nôtre n'a pas été éprouvé par le choléra et nous n'avons pas été obligés de licencier nos élèves ; mais le résultat a été le même, presque toutes les familles ayant successivement retiré leurs enfants.

— Incendie — Le 6 7bre, je fus à Stamboul, où il m'était réservé d'être témoin d'un des plus tristes spectacles que l'on puisse voir. Un incendie s'était déclaré vers minuit, dans la nuit du 5 au 6 ; et à 3 heures de l'après-midi, le feu, après avoir dévoré entièrement plusieurs quartiers, était plus vivace que jamais. J'ai marché pendant plus de 20 minutes sur des monceaux de ruines fumantes, autrefois des rues ; la chaleur des pierres, des tronçons de poutres encore en flammes ; à droite, à gauche, devant, derrière soi, des pans de murailles calcinés et menaçant de s'écrouler, rendaient ces endroits peu sûrs ; aussi marchions nous avec précaution, nous hâtant toutefois de sortir de ce pas dangereux. Arrivés à Ste Sophie, nous ne pûmes y entrer, parce qu'elle était remplie d'effets appartenant aux malheureuses victimes de l'incendie. Nous poussâmes en avant. En traversant la cour de la mosquée de Soliman-le-magnifique, nous vîmes quantité de meubles entassés pêle-mêle au milieu de cette immense place. Un grand nombre de femmes turques et d'enfants, couchés sur des matelas, debout dans un coin, ou bien allant et venant de côté et d'autre ; de nombreux portefaix apportant sans cesse de nouvelles dépouilles arrachées à l'incendie, tel était le spectacle qu'offrait la cour de la mosquée. Au sortir de là, nous suivîmes le mouvement et passâmes sur une petite place au milieu de laquelle est dressé un obélisque fait d'une seule pierre d'un beau granit rouge ; il est beaucoup plus haut et beaucoup plus large que celui de Luxor ; il a 30 mètres de hauteur sans compter la base : son piédestal est en marbre blanc sculpté. Le genre et le style de la sculpture accusent les premiers temps de l'empire grec. Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes un des nouveaux théâtres de l'incendie. Plusieurs maisons brûlaient encore ; les flammes s'élançaient vers le Ciel en langues de feu rouges et noires, avec une force et une vivacité prodigieuses. Le bruit des poutres qui tombaient, des murailles qui se lézardaient ou s'écroulaient, le pétillement des flammes, les efforts inutiles des pompiers qui travaillaient sans relâche depuis 15 heures, tout donnait à ce spectacle quelque chose de sinistre et de navrant. Comme le vent poussait toujours les flammes, on dût se résigner à abandonner les maisons qui brûlaient ; mais on eût soin d'inonder d'eau les habitations voisines afin de les préserver. Les rues, les places, étaient pleines de monde et surtout de curieux qui venaient à cheval contempler ce spectacle. Sur tous les visages, silence morne, ni joie ni tristesse. Je n'ai pas vu une larme couler. On dit que les Turcs sont fatalistes ; cela doit être, car la patience qu'ils montrent dans de pareilles épreuves n'est pas de la vertu. De cet endroit nous nous dirigeâmes vers de nouveaux quartiers en flammes : partout sur notre chemin, mêmes scènes et même désolation. Les fils du télégraphe gisaient à terre avec bien d'autres débris. Les pieds des chevaux s'embarrassaient parfois dans ces fils, mais sans exciter la moindre impatience chez leurs conducteurs... Enfin nous renonçâmes à poursuivre plus loin notre marche ; nous en avions assez vu. On ne put apprécier exactement que quelques jours après, les ravages de l'incendie : il y a eu environ 9,000

maisons détruites. Dix mosquées, une vingtaine de palais ou habitations de Pachas, une église grecque schismatique, une église arménienne également schismatique, ont été la proie du feu. Le vent avait d'abord dirigé la flamme de l'Est à l'Ouest; puis de l'Ouest au Sud; et, enfin avait tourné du Sud au Nord-Est. Aussi le théâtre de l'incendie, en partant de Ste Sophie et suivant les directions que je viens de tracer, forme, sur une étendue de 3 kilomètres de long et 2 kilomètres de large, un quadrilatère irrégulier, dont le centre a été épargné. Heureusement il n'y a pas eu de victimes humaines; plusieurs chevaux seulement ont péri. On évalue la perte totale à 90 millions. Les Anglais qui aiment tant les grandes émotions, auraient pu ce jour là s'en donner tout à leur aise. Voilà donc ces pauvres Turcs, à peine sortis du choléra qui a enlevé à Constantinople environ 80 000 âmes, qui retombent dans une nouvelle et bien cruelle épreuve. Combien de milliers d'hommes ont dû coucher toutes ces nuits dernières à la belle étoile, n'ayant d'autre abri que la voûte des Cieux! Il faut espérer qu'à quelque chose malheur sera bon.

- *Bazar* — Puisque nous sommes à Stamboul, disons quelque chose du grand bazar: Figurez-vous de nombreuses galeries en pierre, voûtées, basses, sombres et sales à l'excès; les unes assez larges, les autres fort étroites, sans régularité pour l'élévation, s'entrecoupant, se croisant dans tous les sens, toujours sans plan suivi, comme un espèce de labyrinthe, présentant dans toute leur longueur de nombreuses boutiques aux nombreux étalages; mais sans luxe et sans goût, et vous aurez une petite idée du grand bazar de Constantinople. Deux fontaines, placées à deux centres éloignés, servent aux ablutions des Musulmans. Le jour pénètre dans ces galeries par une quantité de petites coupoles qui mamelonnent le toit plat de l'édifice: jour doux, vague et louche, ou mieux demi-jour qui favorise le marchand aux dépens de l'acheteur. Dans ce bazar vous trouverez tout ce que vous voudrez, depuis l'eau de rose et de sandal du parfumeur, les sachets de musc, la pâte de menthe, les diamants les plus précieux, les étoffes de tous prix et les armes antiques des musulmans, jusqu'aux vieux haillons sur lesquels spécule et trafique le juif. Ici, c'est le quartier des étoffes; vous avez le choix: voyez les cachemires de l'Inde, les châles de Perse, les étoffes tissues de fil d'or: voyez aussi ces étoffes anglaises: vous les reconnaissez facilement; elles portent leur cachet de perfection mécanique, soit pour les couleurs, soit pour la fabrication; mais perfection sans naturel, sans art et par conséquent sans beauté. Là sont les chaussures; vous en avez de toutes formes et de tous prix, à partir de la sandale du pauvre jusqu'au soulier à forme chinoise, tissu de broderies d'or et orné de pierreries rehaussées par une riche enchâssure. Là sont les marchands de bijoux desquels il faut vous défier; la plupart sont juifs. Ne vous contentez pas d'avoir examiné si l'objet que vous avez choisi est un vrai diamant, surveillez votre vendeur, car il est assez habile pour substituer un faux diamant au véritable, en le remettant dans son écrin satiné. Plus loin ce sont les selles de chevaux: en voilà de brodées d'or ou d'argent, ici sont les riches blagues à tabac, là, les surtouts aux passementeries or ou argent, les pantalons bouffants, à la mamelouck, en soie, etc. etc. En voilà assez sur le bazar, duquel je vous ai dit cependant fort peu de chose, comme détails. Les prix y sont modiques, dit on. Il est ouvert depuis 9 heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

- *Derviches hurleurs.* — On vous a déjà parlé des derviches tourneurs; en voici de non moins intéressants: ce sont des derviches hurleurs. Ces hommes, (faut-il dire ces religieux?) dont le monastère est situé sur une colline au delà de Scutari, ne sont pas d'une profession de foi et de mœurs aussi douces que les premiers. En entrant dans la salle où ils font leurs cérémonies, on est étonné de l'aspect qu'elle présente aux regards

Des tambours de basque, des poignards, des haches d'armes, et un grand nombre d'instruments de tortures sont suspendus aux murailles, lesquelles sont couvertes de nombreux versets du Coran écrits en turc. Au moment de la cérémonie, l'iman s'assied à la turque sur son tapis; ayant devant lui et lui faisant face les derviches assis de la même façon. On commence ensuite une espèce de litanies, sur un ton demi-chanté. A chaque nouvelle invocation, les derviches balancent la tête d'avant en arrière, et d'arrière en avant, de manière à provoquer le vertige, qui, de ces fanatiques, se communique parfois aux assistants; on les voit alors tomber par terre et s'agiter en furieux. Puis à un signal donné tout le monde est debout. Chaque derviche étend la main à droite et à gauche, sur les épaules de ses voisins, de manière à former une chaîne. C'est le moment où vous êtes assourdi par un terrible Ilah-il-allah qui semble plutôt sortir de poitrines de bêtes féroces, que de poitrines humaines. Tous d'un même mouvement reculent d'un pas pour se précipiter en avant et poussent des cris qui deviennent de véritables rugissements. L'exaltation gagne toujours. Les hurlements redoublent. L'iman debout devant son tapis, encourage du geste et de la voix ce tapage d'enfer. Puis lorsque l'exaltation est à son paroxisme, commencent les scènes les plus effrayantes: c'est quelquefois un jeune enfant d'une 12e d'années qui se présente à l'iman. Celui-ci l'accueille avec une certaine affabilité, puis prenant un fer effilé, lui en perce les joues de part en part, sans le moindre signe de douleur de la part du pauvre exalté. - Ce sont des hommes qui se précipitent au milieu de la salle, nus jusqu'à la ceinture. Ils se mettent à exécuter une danse, tenant à la main des dards, contre lesquels ils se précipitent l'un l'autre. Ce sont encore de petites filles apportées par leurs mères. - L'iman les accueille très-bien, les fait étendre l'une après l'autre sur une peau de mouton disposée à cet effet, monte sur ces faibles poitrines et s'y tient debout pendant quelques minutes. Les Turcs prétendent qu'après cela, ces enfants sont préservés de toutes sortes de maladies. - Voilà jusqu'où conduit le fanatisme musulman.

Extrait d'une relation envoyée par le P. Ayala au R.P. Egano Provincial de Venise, sur les missions données dans l'Illyrie, la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie, durant l'année 1864.

Mon Révérend Père,

P.C.

Durant les années qui viennent de s'écouler, nous avions donné quelquefois les Exercices Spirituels au Clergé, mais ces retraites étaient rares, et le plus souvent sans le recueillement et la solitude nécessaires. Cette année, grâce à Dieu, nous avons pu donner 4 retraites, deux au clergé de l'île de Veglia, dans l'adriatique, et deux autres aux Séminaristes de Segna et de Diakovar, et nous y avons observé toutes les prescriptions propres à en assurer le succès. Vous serez heureux je pense, mon R. Père, de constater une fois de plus, le bien que produisent les

exercices de St Ignace ici comme partout ailleurs. Notre expérience nous avait appris que le fruit des missions données au peuple serait précaire et de courte durée si les prêtres ne le conservaient par leur zèle et leur coopération; c'est pourquoi nous fîmes notre possible pour que l'Evêque de Veglia invitât son clergé à faire les saints Exercices. Monseigneur Jean Vitezic, témoin oculaire des fruits obtenus par les missions données dans son diocèse, fit un mandement exprès pour inviter tout son clergé à prendre part à la retraite durant le mois de Juin. Le Clergé se montra docile à l'appel de son Pasteur et plus de 40 prêtres donnèrent leurs noms. Nous choisîmes pour les réunir un antique couvent de Franciscains situé dans la petite île de Cassion à peu de distance de la ville de Veglia, au milieu d'un bois de chênes et de lauriers. Comme ces bons Pères n'avaient pas assez de place pour loger tout le monde à la fois, nous dûmes faire deux retraites au lieu d'une. 21 prêtres prirent part à la première; autant à la seconde. Elles durèrent 7 jours pleins chacune et se firent d'une manière conforme à toutes les recommandations du Directoire. Monseigneur donna lui-même l'exemple, s'étant mis en retraite tout le premier avec 9 chanoines et quelques doyens du diocèse. Après l'invocation du St Esprit, il exhorta ses prêtres à bien profiter de la grâce que le Seigneur daignait leur faire, non seulement pour le bien spirituel de chacun en particulier mais aussi pour celui des populations confiées à leurs soins. Immédiatement après, commencèrent les exercices. Je ne m'arrêterai pas à vous en décrire le détail, puisqu'ils se firent selon toutes les annotations et les additions de St Ignace. Le silence et la solitude parurent à quelques-uns durant les premiers jours un fardeau bien pesant, mais ces répugnances furent bientôt surmontées et la première difficulté une fois vaincue, nous n'eûmes qu'à nous louer de l'attention, de la docilité et de la ferveur de nos retraitants. Monseigneur clôtura les deux retraites par une très-touchante allocution suivie de la bénédiction Pastorale. Ensuite il fit réunir tout le clergé dans la sacristie; et là, d'une voix émue, il demanda à tous pardon des fautes qu'il aurait pu commettre, durant les années précédentes dans l'exercice de sa charge et protesta qu'il était résolu, pour l'avenir, de travailler de toutes ses forces à procurer le véritable bien du clergé et de son diocèse; il ajouta que pour lui il pardonnait à tous de bon cœur les fautes dont ils se seraient rendus coupables et finit en donnant à tous les assistants le baiser de paix. Après un discours si pathétique et si tendre du Pasteur, il est aisé d'imaginer l'émotion qui s'empara de l'assemblée. Tous les prêtres lui demandèrent pardon à leur tour et implorèrent sur eux et sur leurs paroisses la bénédiction du Saint Evêque. Pour conserver le bien recueilli dans les saints exercices, ces bons prêtres établirent entre eux une sainte ligue de prières: Ils s'obligèrent 1° à célébrer tous les ans une messe pour les prêtres vivants ou morts de cette sainte association; 2° à entretenir et promouvoir l'esprit ecclésiastique entre les membres et parmi les autres prêtres par une vie exemplaire; 3° à se réunir chaque année pour une retraite de trois jours au moins, et tous les trois ans pour faire les exercices spirituels. — Les élèves des deux séminaires de Segna et de Diakovar, l'un en Croatie, l'autre en Esclavonie trouvèrent eux aussi un puissant secours dans les Sts Exercices de la retraite. Pendant que j'étais occupé à prêcher le Carême au peuple le P. Giuricco donnait durant 5 jours la retraite aux séminaristes de Segna. — Au séminaire de Diakovar, les exercices durèrent 8 jours entiers. Monseigneur Joseph Giorgio Strossmayer avait reconnu l'absolue nécessité des retraites pour le jeune clergé s'il voulait avoir de bons prêtres. Il statua qu'au commencement de chaque année scolaire on donnerait les exercices de St Ignace et nous laissa la plus grande latitude pour la direction des retraitants. 26 clercs du diocèse et 28 Franciscains venus de la Bosnie, où ils ont leur maison d'études, prirent part à cette seconde retraite dont les fruits ne furent pas moins consolants que ceux des précédentes. — Dans la ville de Segna, résidence de l'Evêque du diocèse, je prêchai, pendant le carême, trois fois la semaine. Quoique des bruits plus ou moins malveillants eussent été répandus contre nous avant notre arrivée, cependant à mesure que la station

avançait et que croissait notre auditoire, nous vîmes s'évanouir les soupçons et les préjugés. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le concours fut grand, et, ce qui est plus consolant encore, si l'on vit s'approcher des sacrements les pécheurs qui s'en tenaient éloignés depuis bon nombre d'années. Plusieurs rompaient avec leurs mauvaises habitudes; d'autres demandaient à Monseigneur de réhabiliter leur mariage, et s'engageaient à vivre désormais selon les lois de Dieu et de l'Eglise. Il se fit d'abondantes restitutions et le blasphème disparut. Bien que le dernier jour de la mission ne fût pas un jour chômé, il y eut ce jour là à l'église un concours tel, qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Ce même jour on recueillit d'abondantes aumônes pour le Souverain Pontife et la collecte eût été plus fructueuse encore si les quêteurs avaient pu pénétrer dans tous les rangs. Monseigneur Soic était au comble de la joie en voyant les effets salutaires de la grâce et assurait qu'il avait peine à reconnaître l'état moral de ces populations tant elles étaient transformées. Malgré cela, il est une réforme que nous ne pûmes obtenir, je ne sais pour quelle raison. Nous avions le plus vif désir d'établir à Segna quelques congrégations sous l'invocation des SS^{ts} Cœurs de Jésus et de Marie pour prendre soin de la jeunesse qui était à peu près abandonnée et privée d'instruction religieuse. Mais lorsque nous tentâmes les premières démarches, on nous fit entendre que le temps n'était pas encore venu, et force nous fut de nous désister de cette entreprise. Après ces fatigues du Carême de Segna que Dieu avait si généreusement bénies, Donja Stubica et Strigovo fournirent un vaste champ à nos travaux. Le curé de Donja Stubica, bien qu'il nous eût parfaitement accueillis n'était pas cependant persuadé de la nécessité d'une mission pour sa paroisse. Il la regardait comme une injure faite à son ministère; mais lorsqu'il vit le peuple accourir en foule à l'Eglise, lorsqu'il entendit les confessions des âmes touchées de la grâce, il reconnut l'efficacité de ces pieux exercices, les fruits salutaires qu'ils avaient produits, et nous demanda pardon, en disant que la mission était nécessaire dans toutes les paroisses, quelque soin que prît le Pasteur de son troupeau. Après notre départ il exhorta les fidèles à la persévérance et promit de nous faire revenir dans quatre ans, résolution qui combla de joie tout le peuple. — Dans le diocèse de Diakovar on nous donna à évangéliser deux gros bourgs voisins l'un de l'autre, mais bien différents quant à l'état moral, Gradište et Bošnjake. Tous deux sont situés sur les confins militaires. Dans le premier de ces bourgs le peuple résiste au bien, dans le second il est docile à la voix du pasteur. Un curé pieux et zélé est cependant à la tête de la paroisse de Gradište, mais malgré sa sollicitude le peuple rebelle continue à ne pas fréquenter l'Eglise et bien peu d'âmes remplissent leur devoir pascal. Là règnent le blasphème, l'impudicité et autres vices. Pour ramener cette population, Monseigneur voulait qu'on y donnât la mission, mais dès le début, nous nous aperçûmes du peu de bien que nous pouvions espérer. La jeunesse des deux sexes était occupée d'autres pensées et ne venait pas écouter les sermons: l'Eglise était presque vide. Menaces du courroux céleste, visites à domicile, avis multipliés, rien ne put les décider à profiter de la grâce qui leur était offerte. Le second jour on voulut faire une procession, sur le soir, pour les attirer, mais presque personne ne sortit de chez soi. Enfin nous eûmes recours aux SS^{ts} Cœurs et nous donnâmes à quelques personnes leurs images richement ornées en les exhortant à faire entendre à d'autres l'appel divin. Les trois derniers jours il y eut quelque mouvement et la grâce triompha dans quelques âmes. Espérons qu'en elles se sera vérifié l'oracle du Fils de Dieu: Omni habenti dabitur et abundabit. — Autant le peuple de Gradište se montra rebelle, autant les pieux habitants de Bošnjake furent, dès le premier jour, dociles à la divine parole. Les exhortations du très digne Curé, le Rév. D. André Sumanovac, et ses soins infatigables avaient défriché ce champ. Les cœurs étaient très bien disposés pour la mission. Dès le premier jour, instruits des vices qui régnaient dans cet endroit, nous nous élevâmes

contre eux avec force, et par la grâce de Dieu l'effet de nos prédications ne se fit pas attendre. Les fidèles vinrent en très grand nombre se faire inscrire dans les pieuses associations des SS. Cœurs. Pour couper le mal dans sa racine et mettre fin aux réunions nocturnes de la jeunesse, qui causaient la perte de beaucoup d'âmes, nous exhortâmes les jeunes filles à vouer un culte spécial au Sacré-Cœur de Jésus, et à former une petite congrégation sous le titre de filles du Sacré-Cœur. Le jour même, 20 d'entre elles se firent inscrire et reçurent pour insigne une médaille du divin Cœur. Cette semence cultivée par un zélé pasteur produisit des fruits abondants. L'édification et la modestie de ces jeunes filles en touchèrent d'autres, qui voulurent aussi faire partie de la nouvelle congrégation, de sorte qu'au mois d'Août, elles étaient déjà plus de 60. A toutes les fêtes, elles se réunissent sous la direction du Curé, et elles ont leurs exercices particuliers. C'est le noyau d'une association, que l'année prochaine nous établirons canoniquement. Le Pasteur, bon vieillard, tressaillait de joie en voyant ce qu'avait opéré la grâce dans son troupeau; il disait à tous les prêtres et aux séculiers qu'il n'y avait pas d'exercice plus efficace pour convertir les peuples que les saintes missions. Il fit insérer dans divers journaux une relation des fruits qui avaient été recueillis et finissait cet article, ainsi que le récit envoyé à l'Evêque par les paroles de Siméon: Nunc dimittis car il voyait comblés tous les désirs qu'il avait formés pour le bien de son peuple. De fait, les restitutions furent immenses; on mit un frein au libertinage de la jeunesse et on lui inspira une profonde horreur de toute espèce de vices. Monseigneur l'archevêque de Zara nous appela ensuite dans le doyenné de Rasance; qui forme la limite de l'archidiocèse et compte 8 paroisses situées presque toutes sur le bord de la mer, dans le canal de la Morlaquie. Le vol, l'assassinat, l'incendie des prairies et des maisons, les dévastations des vignes et des vergers, pour assouvir sa haine et sa soif de vengeance; en un mot, la licence la plus effrénée, tel était le fléau qui depuis plusieurs années désolait ce pays. En vain pour apaiser ces haines invétérées, les autorités civiles avaient-elles pris toute espèce de mesures; rien ne pouvait amollir ces cœurs; il fallait la rosée de la divine grâce. Rasance, Castelvenier, Slivnica, Posedarie, Islam et Seline furent les paroisses où se donnèrent ces saintes missions. Partout où nous paraissions, une bénédiction toute particulière du Seigneur se répandait sur nos travaux. Arrivés dans un endroit, nous mandions près de nous ceux qui vivaient dans le concubinage et le désordre; nous exigions la séparation, on l'exécutait; les jeunes filles séduites retournaient chez elles et les jeunes gens s'éloignaient du lieu du péril. Autant que nous pûmes le savoir, un seul résista. Ce n'était pas qu'ils n'eussent de grandes difficultés à vaincre, mais nous avions mis nos missions sous la protection spéciale du Cœur Immaculé de Marie et son intercession puissante aidait ces pauvres gens à surmonter tous les obstacles. Non-seulement nous établîmes la réforme dans les mœurs et nous ramenâmes le peuple à des habitudes chrétiennes, mais encore nous fîmes tout pour rétablir la paix en éteignant les haines et les inimitiés. Quelques réconciliations méritent une mention spéciale. — A Slivnica, le fils d'un vieillard nommé Antoine avait été assassiné. Le meurtrier expiait son crime au fond d'un cachot; mais le vieil Antoine et sa famille, peu satisfaits de cette réparation, réclamaient encore le prix du sang, déjà ils avaient causé bien du dommage aux parents du meurtrier qui, pour se libérer de ces vexations, avaient offert au vieillard une forte somme d'argent; mais celui-ci exigeait davantage et pour soutenir ses prétentions il se mit à les diffamer de paroles, à ravager leurs champs et à détruire leurs bestiaux. Les choses en étaient là à notre arrivée. Nous espérions que, touchés par nos prédications, ces familles consentiraient à se réconcilier; il n'en fut rien.

Alors nous fîmes venir le vieil Antoine et par toutes les raisons divines et humaines nous l'exhortâmes à pardonner. mais nous travaillâmes en vain; un <u>non</u> obstiné était sa seule réponse. Après le sermon sur l'amour des ennemis je lui parlai de nouveau; il me dit franchement et rondement: "je ne puis pardonner, quelque mal qu'il m'en arrive; je ne le puis". Affligé de ce refus, j'eus recours au Cœur Immaculé de Marie, je l'invoquai avec confiance et je sortis de l'église pour voir si je ne trouverais pas cet endurci sur mon chemin. Heureusement je le rencontrai, et m'étant approché de lui, je lui présentai une médaille de la Vierge Immaculée: "Prends cette médaille de Marie, lui dis-je, mets-la à ton cou et fais lui cette prière: "Vierge Immaculée, ne me pardonnez pas les offenses que je vous ai faites, tant que je n'aurai pas pardonné à mon ennemi." A cette formule inattendue, il reste muet d'étonnement, l'émotion le gagne; il se met à pleurer: « Mais, mon Père, me dit-il, comment voulez-vous que je pardonne à celui qui a tué mon fils? » Et moi, d'un ... de compassion: "C'est vrai, lui dis-je, mais nous aussi en péchant, nous avons tué bien des fois, sur le sein de Marie, son Jésus bien-aimé, et pourtant elle est prompte à nous pardonner" A ces mots il répand encore des larmes: « Oui, je pardonnerai, répondit-il; mais les miens voudront-ils pardonner? Eh bien! J'irai chez moi, je les exhorterai, et d'ici à quelques heures je vous rendrai réponse. » Je lui dis de prendre confiance en Marie, et l'ayant conduit à l'église nous nous agenouillâmes devant la mère des pécheurs pour lui recommander la démarche qu'il allait faire, puis je le laissai partir. Il exécuta ponctuellement sa promesse, détermina sa femme et ses filles à se réconcilier, les amena à l'église et promit d'engager aussi au pardon un autre fils qui lui restait, ce qui se fit le lendemain. Après cette réconciliation qui fut publique, il jura en présence du peuple qu'il se désistait de ses prétentions, et qu'il voulait dorénavant vivre en bon frère avec ses anciens ennemis. — Mais dans une autre famille, bien plus grande fut la difficulté. Pour se venger d'un assassin, on brûlait ses foins, on coupait ses arbres et ses vignes, on brisait ses fenêtres à coups de fusil, tout cela pour le forcer à donner une grosse somme à la famille de celui qu'il avait tué. Cet infortuné soupirait après la réconciliation, mais le parti opposé n'en voulait pas entendre parler avant d'avoir reçu le prix du sang. Il vint nous exposer son misérable état et nous demander d'y apporter remède. Mais ses ennemis malgré nos sollicitations ne venaient pas à l'église. Nous résolûmes d'aller les chercher, et après avoir prié pour le succès de l'entreprise, le soir, avec une quarantaine d'hommes environ, je me rendis à la maison de ces malheureux, située à une demi-lieue de l'église. En tête marchaient la croix avec l'image de la B. Vierge; nous nous avancions en chantant les cantiques de la mission. Il ne se trouva à la maison que deux femmes: la mère de celui qui avait été tué et la femme du chef de famille. Nous étant arrêtés à quelque distance, après avoir prié avec tout le peuple, j'exposai à haute voix le but de notre démarche, et je les exhortai au pardon. J'appelai ensuite les femmes qui, de la fenêtre, avaient entendu, non sans surprise, les invitations du divin Rédempteur; et devant le Crucifix, je les excitai à pardonner à leur ennemi qui se trouvait avec le reste du peuple. A ce moment un des hommes revenait des champs avec ses bestiaux. Je fis tourner le crucifix vers lui et l'engageai à pardonner. Pour appuyer l'effet de mes paroles le meurtrier qu'il poursuivait, élevant la voix demanda pardon à ceux qu'il avait offensés, en leur remettant tous les dommages qu'on lui avait causés. Parmi la foule se trouvait le bon vieillard dont nous avons parlé; lui aussi les excitait au pardon et s'écriait: "Moi, j'ai pardonné à l'assassin de mon fils et je suis bien heureux

jusque là je n'avais pas la paix, mon cœur était toujours dans la peine, mais depuis le jour où j'ai accordé le pardon, je goûte une consolation indicible. "Pardonnez", s'écriait tout le peuple ; mais eux ne proféraient pas une parole. Nous étions agenouillés au pied du crucifix. Enfin, après une longue lutte, la grâce triompha, et tous les trois, ayant baisé les plaies du Rédempteur, donnèrent le baiser de paix à leur ennemi. Non content de cela, je leur imposai de raconter aux autres membres de leur famille ce qui s'était passé, et le lendemain, dernier jour de la mission, de me faire connaître si tous accordaient la paix. Dans le cas contraire, ils seraient exclus de la bénédiction donnée à la paroisse. J'attendais l'issue avec impatience. Dieu voulut nous consoler, car dès le matin ces hommes vinrent à l'Eglise. Interrogés s'ils voulaient pardonner, après quelque hésitation, ils serrèrent la main à leur ancien ennemi et l'embrassèrent. Le plus souvent, pour donner de la solennité à ces pardons, nous commencions par calmer séparément les ennemis avec de douces paroles ou par les remuer en les menaçant des châtiments de Dieu et nous exigions de tous une réconciliation publique un jour avant qu'ils s'approchassent de la Table Sainte. Dans ce but, nous placions au milieu de l'église sur un tapis le crucifix entouré de lumières. Le Christ était voilé. Quand le peuple était réuni à l'heure de l'exercice, j'adressais la parole à la multitude et j'exposais ce qu'il y avait à faire. Je disais en substance que c'était le moment auguste du triomphe de la grâce, le moment où chacun devait montrer s'il appartenait ou non à Jésus-Christ ; que j'appellerais les personnes qui avaient vécu jusque là dans la haine et l'inimitié ; que ceux qui voudraient pardonner auraient à sortir des rangs et à s'avancer jusqu'au pied du crucifix. Alors je commençais à les appeler par leurs noms et je les faisais placer en face les uns des autres : ainsi rangés sur deux lignes, autour du Crucifix, au nom de tous, je commençais par demander pardon à Jésus et je découvrais la Ste Image, ce qui excitait une vive émotion chez ceux qui entouraient la croix. La prière finie : "Mes enfants, leur disais-je, au nom de Jésus-Christ, pardonnez-vous ; baisez les saintes plaies et déposez-y toutes vos haines. Puis embrassez-vous en signe de paix et de vraie réconciliation." C'est ce qui se faisait au milieu de l'émotion générale. Enfin chacun recevait une médaille de la Sainte Vierge comme mémorial du rétablissement de la paix.

Ayala S.J.

Canada — Collège Ste Marie de Montréal — Lettre du F. Peultier à un Scolastique de Laval.

Notre année scolaire vient de se terminer par un très-beau succès de 3 jours que nous avons pompeusement appelés nos trois glorieuses journées de Juillet. Je veux parler de l'inauguration de la nouvelle salle d'exercices. Elle est vraiment très-belle et je ne crois pas qu'aucun de nos collèges de France en possède une semblable. En tout cas, elle passe pour n'avoir pas son égale dans aucune institution, soit du Canada, soit des Etats-Unis. Elle est située dans le soubassement de notre nouvelle église, et disposée de manière à offrir tous les avantages que l'on peut désirer. De chaque côté sont des portes et des chassis propres à livrer passage aux flots de la foule, en cas d'incendie ou de panique. Dans le fond s'élève le théâtre, d'une grande dimension et offrant pour la représentation toutes les facilités possibles, au moyen de coulisses que l'on pousse à volonté. En avant du théâtre se voit la place réservée à l'orchestre, elle est assez spacieuse pour permettre à 30 musiciens d'être à l'aise et de circuler sans confusion. Ensuite vient

l'espace qui doit contenir la multitude. C'est un hémicycle de 70 pieds de rayon, renfermant dans la première enceinte 14 rangées de sièges et dans la seconde 6 rangées, le tout disposé en amphithéâtre. La salle a 120 pieds de long et 150 de large. La hauteur, vers le milieu, est de 21 pieds, et sur les derniers gradins, de 12 pieds. Le plafond est soutenu par 14 colonnes, dont huit en pierre et six en fer, et de distance en distance se trouvent des ventilateurs pour aérer la salle dans des temps de chaleur accablante. Le théâtre est bien éclairé par trois rangées de becs de gaz, dont l'une est sur l'avant-scène et les deux autres au plafond, et, qui, se réfléchissant sur des plaques argentées, répandent la lumière dans toutes les parties de la salle. De plus, en arrière des gradins supérieurs, dix becs de gaz à trois branches achèvent de rendre la salle aussi éclatante que le jour. Le tout fut prêt en moins d'un mois malgré les nombreux détails de construction et d'aménagement. Il faut dire que les travaux étaient dirigés par notre Procureur, homme d'un génie inventif et d'une activité qui ne le cède qu'à son habileté. Le bruit que l'on travaillait chez nous à une vaste salle, avec théâtre et amphithéâtre, s'étant répandu dans la ville, la curiosité publique n'en fut pas médiocrement excitée. Aussi pendant toute la durée des travaux, y trouvait-on à chaque heure du jour quelque visiteur, curieux de savoir ce que cela promettait. Bien entendu que notre Procureur n'en interdit pas l'entrée: il était bien aise qu'on parlât en ville de ce qu'il faisait, et vous allez bientôt savoir pourquoi. Dans le courant de l'année, notre académie anglaise avait représenté devant le public une charmante pièce anglaise du Cardinal Wiseman, intitulée: **La perle cachée**. Le sujet n'est autre que St. Alexis vivant pendant cinq années sous un escalier de la maison de son père, et reconnu seulement après sa mort. La représentation réussit à merveille; tous les journaux de Montréal, Canadiens et Anglais, furent unanimes à lui prodiguer les éloges. La pensée vint donc à notre procureur de faire répéter cette pièce pour l'inauguration de notre salle, mais en faisant payer les billets d'entrée au profit de l'église; heureuse idée, idée d'or et preuve qu'il y a des grâces d'état! Bref, l'idée fut approuvée définitivement par le R. P. Supérieur de la mission et dès lors commencèrent les travaux d'appropriation. Cependant nous comprenions bien qu'inaugurer notre salle par une séance payante, et en anglais, c'était le moyen de choquer le public canadien. Pour tout concilier, il fut décidé que le Père professeur de rhétorique ferait, quoique normand de naissance, précéder cette séance payante par une séance française non-payante, que les scolastiques, malins en Amérique comme en France, baptisèrent du nom de séance impayable. Mais il fallait à tout prix que cette première séance eût un succès signalé et fît désirer au public la suivante, sur laquelle se concentraient toutes les préoccupations de notre procureur. Le bon P. Larcher s'ingénia donc et sut tirer parti de deux circonstances qui nous valurent un succès complet. D'abord le choix du sujet; rien ne fait battre le cœur du Canadien comme le mot de Patriotisme. Les efforts qu'il a dû faire en tout temps, le sang même qu'il a versé, notamment en 1837, pour défendre sa nationalité canadienne française contre les tracasseries, pour ne pas dire plus, du gouvernement anglais, ont développé chez lui, à un degré extraordinaire, cette fibre du Patriotisme. Le P. Larcher choisit donc pour sujet de sa séance **Le Patriotisme aux divers âges de la vie**, c'est-à-dire chez l'enfant, chez le jeune homme, chez l'homme fait et chez le vieillard. De là, 4 discours en forme de plaidoyer, avec une exposition du sujet et une conclusion, déclamés par des élèves de rhétorique: chacun de

ces élèves était censé personnifier en lui-même l'époque de la vie dont il exaltait le patriotisme. Une autre idée non moins heureuse : La nationalité canadienne est représentée dans chaque ville par une société dite de St Jean Baptiste, patron national du Canada. Elle a pour but de travailler au maintien de toutes les institutions qui constituent la nationalité canadienne française. Aussi les membres de cette Société sont comme la fleur du pays et le Président est toujours un des personnages les plus considérés de la ville à laquelle il appartient. A Montréal, la première ville sans contredit des provinces Britanniques, le président actuel est un nommé Mr Chauveau, surintendant de l'éducation pour les deux Canadas, titre qui répond assez bien à celui de ministre de l'instruction publique en France. Cela posé, vous comprendrez aisément l'effet que dut produire l'annonce suivante insérée dans tous les journaux influents de la ville : Collège Ste Marie. Inauguration de la nouvelle salle d'exercices, dédiée à la Religion, aux arts et aux sciences, sous le patronage de la société de St Jean Baptiste, suit le programme de la séance. --

Grâce au choix du sujet, mais surtout à ce patronage, notre séance impayable n'était plus seulement un exercice de collège ; elle prenait les proportions d'une fête patriotique et nationale. Aussi le président avait-il fait d'abord des difficultés pour en accepter la présidence, ses appréhensions s'accrurent encore quand il vit notre vaste salle. « Je crains bien, disait-il, qu'elle ne reste à moitié vide. » Acceptez, lui dit-on, et elle sera pleine. Enfin il accepta, l'annonce aussitôt est faite dans les journaux et voilà qu'au bout de peu de jours 2000 billets d'entrée sont distribués. Enfin le jour fixé arrive. Le Lundi 10 Juillet, à 7 h. 1/2 du soir, du centre de la ville partent sur deux rangs les principaux membres de la Société de St Jean Baptiste et la Société St Joseph qui se joignit à eux, musique en tête. A 8 heures le président, toujours au son des fanfares et aux applaudissements de 2000 spectateurs, vient s'asseoir sur le théâtre, ayant à sa droite le R.P. Recteur et environné d'un cortège composé des citoyens les plus distingués de la ville. Parmi ceux-ci se trouvaient des représentants envoyés par toutes les institutions ecclésiastiques ; entre autres l'Evêché et les P.P. Oblats. Impossible de vous décrire l'effet que produisaient d'un côté ces 2000 spectateurs pressés sur les degrés de l'amphithéâtre ; de l'autre toute cette élite assise sur le théâtre éclairé d'une cinquantaine de becs de gaz et orné de feuillages et d'oriflammes que dominait le drapeau Canadien ; puis derrière et au-dessus, tout le collège rangé par divisions, aussi en amphithéâtre. Le Président que j'eus occasion de voir le lendemain en était enthousiasmé et était loin, comme vous le pensez bien, de se repentir de la gracieuseté qu'il nous avait faite. Enfin la séance commença ; nos élèves s'en tirèrent à merveille et au-delà de toutes nos espérances ; aussi furent-ils fréquemment interrompus par les applaudissements de la foule. Bien entendu que leurs discours étaient adroitement (et le P. Larcher s'y entend) semés d'allusions heureuses à des faits plus ou moins récents de l'histoire du Canada, qui avaient pour héros plusieurs des personnages alors présents, ou leurs proches parents ou leurs ancêtres. La séance terminée le Président se leva et prononça à son tour un discours d'une éloquence vraiment supérieure, cent fois interrompu par des applaudissements d'un enthousiasme indescriptible. Les journaux du pays l'ont rapporté presque en entier, ainsi que les discours de nos élèves. Je vous en transcris l'exorde : « La Société St Jean Baptiste en acceptant le patronage de cette agréable soirée, a cru devoir rendre un éclatant hommage au nom

de la cité de Montréal et du pays tout entier à cette illustre Compagnie qui joua un si grand rôle dans les commencements de cette colonie et qui, après une absence prolongée revint heureusement au milieu de nous et réussit en peu de temps à jeter les fondements d'un monument aussi splendide. Cette salle consacrée aux séances publiques de la brillante jeunesse qui a donné ce soir de si remarquables échantillons de son savoir-faire, cette salle, dis-je, ne pouvait pas être mise sous un plus beau patronage que celui de la nationalité" Puis, résumant en quelques mots tous les discours qui venaient d'être prononcés, l'orateur exposa ce qu'est le patriotisme pour un Canadien-français : « Qu'est-ce que le patriotisme ? dit-il; ce n'est pas ce fleuve, ces montagnes, ces forêts, cette verdure. Une patrie, c'est une nationalité, une religion, une langue, une histoire, et la conservation de toutes ces choses. Comment serons-nous patriotes ? C'est en défendant tout cela, non pas toujours sur le champ de bataille ni dans les grandes circonstances; mais l'édifice se fait pierre par pierre et la mer se gonfle goutte par goutte. Ainsi, il ne faut pas qu'il y ait une seule petite chose dans l'exécution de laquelle on ne soit pas patriote. Ils ne sont pas Canadiens, ces hommes qui, ayant appris dans leur enfance à parler notre langue, préfèrent néanmoins se servir de l'idiome étranger. Ils ne sont pas patriotes, les hommes qui à leur porte affichent leur nom et leur état dans une langue qui n'est pas la leur. Certes, il est bon de se servir des autres langues; mais il faut porter la langue française comme un drapeau" etc... Tout ce discours a été trouvé fort beau; pour bien en juger il fallait entendre l'orateur, inspiré qu'il était par le spectacle qu'il avait sous les yeux. Le discours du surintendant avait été précédé d'une romance canadienne parfaitement chantée, dont vous verrez l'à-propos par le refrain: "A tout préférons la patrie — Avant tout, soyons Canadiens » — Après Mr. Chauveau, parlèrent deux autres Montréalais: l'un, membre de l'Union Catholique, au nom de cette société dirigée, comme vous le savez, par le P. Michel et qui, elle aussi, prenait ce jour là possession de cette salle où elle doit donner ses lectures solennelles. Le dernier orateur fut un nommé Monsieur Cherrier, l'un des hommes les plus vénérables et les plus vénérés de tout le Canada. Enfin, après quelques airs canadiens joués par la musique militaire de Montréal, la séance fut levée et à 10 heures ½ comme à 8 heures, le président fut escorté jusqu'au centre de la ville par les Sociétés de St Jean-Baptiste et de St Joseph, toujours musique en tête. Le lendemain, tous les journaux anglais et canadiens rendirent compte de cette séance et tous s'exprimèrent dans les termes les plus enthousiastes; les premiers toutefois un peu plus réservés que les seconds, et cela se comprend. Tel fut notre premier triomphe et assurément le plus éclatant. Le second fut surtout celui du procureur, qui fit quelque chose comme cent louis de bénéfice net. La pièce anglaise réussit encore mieux qu'au mois d'Avril et mérita la même unanimité d'éloges. Je ne parle pas de notre troisième journée qui fut la distribution des prix, précédée aussi de quelques discours chaleureusement applaudis. L'effet de cette dernière séance, quoique fort heureux, ne fut qu'une ombre à côté des deux premières; d'abord elle avait lieu à 10 heures du matin; ensuite le public devait être quelque peu fatigué après deux veillées consécutives jusqu'à 10 et 11 heures du soir. Aussi l'assistance fut-elle beaucoup moins nombreuse. On y remarqua toutefois les mêmes personnages, dont la distinction avait rehaussé

l'éclat des précédentes. Avant de terminer ma lettre, je vous apprendrai que l'Union Catholique dont je viens de parler, a acquis, il y a quelques mois, une maison très-rapprochée du collège, pour servir de lieu de réunion. Ce n'est pas que leurs séances ordinaires et hebdomadaires ne doivent toujours avoir lieu au collège comme auparavant; mais outre ces séances ils pourront tous les jours se réunir dans la nouvelle maison pour y jouer au billard, aux échecs etc. lire quelque livre tiré d'une bibliothèque qui se trouve là à leur usage et converser à leur aise. Ils ont des salles spéciales pour tout cela : salle de jeu, salle des journaux, salle des revues, salle de travail, salle de rafraîchissements ; enfin jardin derrière la maison : en un mot, c'est un cercle complet dans le genre du cercle catholique de Marseille, et auquel on a appliqué autant que possible les mêmes règles. Depuis longtemps ce progrès était désiré non seulement par les jeunes gens de l'Union Catholique et par son Directeur, mais par des personnages influents de la ville qui portent beaucoup d'intérêt à cette société à cause du bien qu'ils en espèrent. Aussi n'a-t-il pas été très-difficile de trouver de quoi faire cette acquisition. — Vous pourrez voir par le catalogue que le nombre de nos novices est plus considérable, proportion gardée, que celui de la province de Champagne. On espère que l'année prochaine ne sera pas moins heureuse. Déjà un de nos élèves vient d'entrer au noviciat et un second ne tardera pas à le suivre, si son père veut enfin se laisser fléchir. Depuis plusieurs années notre collège fournit à chaques vacances un ou deux novices. Vous voyez que nous ne travaillons pas en vain et que la Providence bénit nos efforts pour inspirer à notre jeunesse la piété et le dévouement au service de Dieu.

E. Peultier S.J.

Mission de Calcutta (*Province de Belgique*). Dans notre correspondance du mois de Juillet dernier, nous annoncions la mort de Monseigneur Van Heule, qui n'était alors connue en Europe que par une dépêche télégraphique adressée au T. R. P. Général. Plusieurs lettres de Calcutta nous ont donné depuis les détails qu'on va lire sur la maladie et les derniers instants du regrettable Archevêque, sur les œuvres que son zèle avait entreprises et sur le vide qu'une perte si soudaine a fait dans la mission :

Depuis le mois de Février, époque où Monseigneur Van Heule arriva aux Indes, jusqu'au mois de Juin, sa santé eut beaucoup à souffrir des fatigues de sa charge et des chaleurs intolérables du climat. De plus, il habitait un quartier très-malsain. Le cathedral-house est au milieu de la partie indienne de la ville. Là, une foule de petites ruelles, des maisons entassées les unes sur les autres et peuplées comme des fourmilières, un système d'égouts très-défectueux, et plus que tout cela, la malpropreté des indigènes, rendent l'atmosphère tellement viciée que Monseigneur était parfois obligé de venir respirer un air plus pur au Collège. Déjà plusieurs fois il avait été question de changer d'habitation et de rentrer dans le quartier européen; le P. de Vos avait même été chargé de trouver une maison et en avait traité avec un catholique, mais le manque de fonds faisait traîner l'affaire en longueur. Que n'a-t-on pu prévoir les terribles conséquences de ce retard ! Outre cela, Monseigneur prenait trop peu de ménagements. Ce n'est que dans les derniers jours qu'il a permis de suspendre un punka dans sa chambre, encore n'en profitait-il guère. Le P. De Vos, son secrétaire en titre, est presque toujours malade. Monseigneur avec son activité ordinaire faisait presque tout lui-même, il était son secrétaire, son économe etc. pas un seul frère que l'on pût mettre à son service; à la rigueur nous aurions pu lui en céder quelqu'un, mais lui ne le voulait pas, les voyant

trop nécessaires au collège. Sa porte était ouverte à tout le monde : aussi était-il continuellement assiégé et harassé. La misère des catholiques pauvres est extrême dans ce pays ; Calcutta est vraiment sous ce rapport le Londres de l'Asie. Les apostasies de ces malheureux qui se laissent acheter par les protestants ou s'abandonnent au crime, navraient le cœur de l'Archevêque. D'un autre côté, tout était à créer dans le diocèse, et l'apathie des catholiques se joignait à mille autres causes pour arrêter l'élan de son zèle. Ce qu'il a dû souffrir d'un pareil état de choses, Dieu seul le sait. La veille de sa mort, il vint au collège vers les 5 heures du soir et s'assit au bout de la prairie avec le Père Vander Stuyft pour prendre un peu l'air. Là, durant 2 heures, il n'a fait que lui dérouler les obstacles qu'il avait à surmonter : « Vous voulez que je me donne moins de peine, lui disait-il, mais j'ai telle affaire pressante, telle autre, telle autre encore » et il lui énumérait toutes les difficultés de son vicariat. Le P. Vander Stuyft ne savait que répondre, tellement Monseigneur en avait le cœur plein. « Il m'avoua, dit ce père, qu'il ne passait plus de bonnes nuits, qu'il s'éveillait en sursaut, qu'une foule d'idées se croisaient dans son esprit pendant qu'il dormait et qu'il se trouvait de temps en temps arrêté par quelque grave difficulté qui troublait son sommeil. Malheureusement je n'étais pas à même de l'aider, et puis, vu les chaleurs d'un soleil qui nous darde d'aplomb sur la tête, je crus que cet état ne serait que temporaire. Je sentais bien sa peine, mais j'étais loin d'en prévoir les conséquences. » Tout cela vous semblera peut-être facile à envisager de sang-froid en Belgique, mais ici, au milieu de millions d'âmes qui se perdent, il est bien malaisé de prêcher la modération à un cœur d'apôtre. Le P. Vander Stuyft, son compagnon de voyage, lui avait dit depuis longtemps : « Mais, Monseigneur, si vous y allez de la sorte, vous vous tuerez. — Je le sens bien moi-même, répondait-il, c'est vrai ; je devrais me ménager davantage, mais après tout il faut bien rompre la glace. » Il convenait toujours qu'il avait tort, mais toujours il se montrait incorrigible dès que le zèle parlait. Lors de son arrivée aux Indes, Monseigneur Steins, qui le vit à Bombay, disait à un de nos Pères : « Que de belles choses fera votre Archevêque en ce pays, s'il peut y vivre ! mais je crains beaucoup pour lui. » Monseigneur Van Heule lui-même, au moment de quitter la Belgique, avait dit au P. Vander Stuyft à Anvers : « Je vais aux Indes, comme y va tout membre de la Compagnie, sans tenir compte de ma vie, mais j'ai le pressentiment que je n'y vivrai pas cinq mois. » Hélas ! ce pressentiment n'était que trop fondé ! Quoi qu'il en soit, l'Archevêque comptant sur sa forte constitution, ne reculait jamais devant la fatigue. Après cinq années passées sans évêque, le nombre des confirmations était très considérable. A la cathédrale, le 5 juin, jour de la Pentecôte, il était de 173. Sur le climat de Calcutta, c'était beaucoup trop. Après la cérémonie, Monseigneur était baigné de sueur ; il eut un refroidissement et sortit de l'église avec un gros rhume de poitrine et de cerveau. Le lundi, il ne pouvait plus parler ; le mardi, comme il allait mieux, il n'a pas voulu se dispenser de présider les cas de conscience. Il y tenait beaucoup pour ses prêtres et pour nos Pères qui y prennent part. Là encore il a dû prendre la parole. Cette semaine la chaleur était excessive : le 5 ou le 6 Juin, nous avons le Soleil au zénith et pour un mois ensuite midi est au nord. Le mercredi soir Monseigneur est venu au Collège ; il était en proie à la fièvre et avait la figure gonflée : « Vous souffrez, Monseigneur, lui dit le P. Recteur. — Ce n'est rien ; un peu de fièvre seulement ; c'est mon rhume. » Le lendemain, comme

je vous le disais plus haut, il est venu une seconde fois au collège passer la soirée avec le P. Vander Stuyft. En arrivant dans la cour il respira un grand coup : "Oh ! quelle différence avec Morghyatta (résidence de l'Évêque) ! Ici je respire," s'écria-t-il. Le vendredi, il ne dit pas la messe, se trouvant trop épuisé. Pour lui c'était mauvais signe, mais son rhume expliquait tout ; et des précautions de sa part au lieu d'alarmer, tranquillisaient. On espérait le voir bientôt remis s'il pouvait prendre un peu de repos, mais on comptait sans les chaleurs excessives que le bon Dieu a permises dans ses desseins impénétrables. L'atmosphère viciée dont j'ai parlé, le rhume, la fatigue, les inquiétudes, les remèdes mêmes qu'il prenait, tout cela ne facilitait pas la circulation du sang. Le vendredi matin il semblait chercher en se promenant dans les corridors, un endroit où il pourrait trouver un peu d'air. L'après-midi il n'est pas sorti de son appartement. Ses forces diminuaient sensiblement. Dans la soirée la catastrophe est survenue. Vers 5 h. ½ du soir, il appela encore le P. De Vos et l'envoya chez un Gentleman de la ville pour la solution de quelque difficulté. A 6 heures, le Père Carbonnelle vint lui montrer un article de sa Revue et le trouva reposant sur son fauteuil. Mgr. se leva et se rendit tant bien que mal à son bath-room (salle de bain). Au sortir de là, deux Pères le reconduisirent vers son lit. « Vous avez la fièvre, Mgr. ? lui dit l'un d'eux. « Oui, une forte fièvre » – Prenez mon bras, ce sera plus facile. – C'est vrai. » Ces paroles adressées au P. Carbonnelle furent les dernières qu'il prononça avant d'entrer en délire. A peine couché sur son lit, il ne donna plus aucun signe de connaissance ou d'usage de la raison. Le médecin était absent ; on ne put le trouver qu'au bout d'une heure. Lorsqu'il fut arrivé, il fit appliquer des sangsues, des cataplasmes et de la glace, et eut un moment l'espoir de sauver le malade. Mais le mal était sans remède. La congestion cérébrale était si violente que des matières blanches et écumeuses sortaient des narines et de la bouche avec abondance. La tête était toute gonflée, les yeux livides et presque éteints. Peu après l'eau monta au cerveau et le docteur laissa tomber les bras en disant : « C'est fini, il a tout au plus une heure ou deux à vivre. » Le P. Depelchin, recteur du Collège, lui donna alors l'absolution et l'extrême-onction ; et à 9 h. ½ Mgr. l'Archevêque rendait paisiblement le dernier soupir, pendant qu'on prononçait avec force à son oreille le doux nom de Jésus. Si Mgr. avait été au collège, il échappait peut-être, car la soirée était très fraîche et pendant qu'il se mourait, nous jouissions de la fraîcheur sur la terrasse sans nous douter de rien. Dès le lendemain le temps changeait. Vous le voyez, la main de la Providence se reconnaît dans cet ensemble de circonstances malheureuses. Mgr. Van Heule n'avait pas 44 ans accomplis ; il pouvait faire prospérer notre mission durant de longues années encore lorsqu'il a plu à Dieu de nous le ravir. Priez Notre-Seigneur de ne pas prolonger longtemps l'épreuve douloureuse à laquelle il nous soumet en ce moment. Tout allait prendre l'élan : si nous attendons longtemps un Évêque, le zèle des catholiques retombera dans l'apathie et bien des œuvres languiront. Le nouvel élu trouvera beaucoup de difficultés aplanies, beaucoup d'institutions déjà sur pied, bien des espérances enfin que la grâce lui permettra de réaliser. Mgr. Van Heule a laissé dans Calcutta une impression on ne peut plus favorable. Sans parler de l'heureux effet produit en ville par le respect que lui a témoigné en toute circonstance S. A. R. le duc de Brabant dans son dernier voyage, les protestants en particulier, qui regardaient les Jésuites comme les hommes du monde les plus intolérants, ont été vivement frappés de la manière amicale et ouverte

avec laquelle Mgr accueillait tout le monde, et de la direction si chrétiennement tolérante qu'il donnait à la mission. Sa condescendance les charmait : jamais il ne heurtait de front les convictions personnelles, mais en peu d'instants il savait gagner la confiance du protestant, même le plus prévenu. Sa manière d'agir m'a donné une idée de ce que devait être l'apostolat de St François de Sales. L'Hurkaru, un des journaux protestants d'ici, a donné sur lui un superbe article écrit par un gentleman protestant. L'auteur de l'article professe hautement son admiration pour Mgr, et il émet le voeu que ses successeurs marchent dans cette voie de conciliation. Je ne vous dirai que quelques mots des oeuvres que notre archevêque a fondées ou développées durant son trop court séjour dans la mission. Ses deux oeuvres de prédilection étaient l'établissement d'une société de St Vincent de Paul et la fondation d'un journal catholique à Calcutta. Il a eu la consolation de voir la première s'établir et prospérer. La conférence de St Vincent de Paul est fervente, bien que peu nombreuse, parcequ'on en a choisi les membres avec soin et qu'on a écarté ceux qui auraient simplement fait nombre. A la mort de Mgr, elle comptait déjà une souscription de 240 roupies (480 shellings) par mois. Le P. Stockman la dirige et il a maintenant en caisse plus de 1200 roupies (2400 shellings). Il est question d'employer cet argent à fonder un refuge. Qu'un évêque arrive et il y aura encore mouvement plus prononcé en avant. Sa seconde oeuvre, Mgr ne l'a pas vue entièrement établie, mais c'est à lui qu'elle doit son existence. L'Indo-European Correspondence a débuté avec moins de 200 abonnés ; aujourd'hui, 25 Juillet, il en a au delà de 275. Il est à son cinquième numéro et de l'aveu de tous, va chaque fois en s'améliorant. Les abonnements ont été de vingt environ par semaine. Il en faudrait 600 pour couvrir les frais si l'on n'a pas d'annonces. Ce n'est pas qu'il ne s'en présente quelques-unes maintenant, mais elles ne seront jamais bien nombreuses, vu la grande publicité de plusieurs autres feuilles quotidiennes entièrement consacrées aux annonces. C'est une grande entreprise : Mgr en comprenait l'importance, il aspirait à l'établir sur le pied du Bombay Examiner, fondé par nos Pères dans cette mission. Certainement le succès n'est pas une chimère. Ce que le journal a fait depuis sa mort montre ce qu'il aurait pu faire et ce qu'il fera dès qu'il viendra des collaborateurs et un évêque pour donner l'impulsion à tout. Vous le voyez, Mgr a fait de grandes choses. Il a réglé la mission de l'Orissa, qui ne fait que commencer et qui ouvre déjà une souscription en faveur d'une église. Elle a deux stations : Balasore, 30 catholiques ; Midnapore, 16. Depuis la fin de Mai, Mgr était allé à Burdwan, Raneegange, etc. et dans tout ce district mais toujours à sa manière, c'est-à-dire en s'épargnant trop peu et se fatiguant beaucoup pour revenir vite à Calcutta et pousser ses deux oeuvres principales. Il avait vu le rajah de Burdwan, qui avait été enchanté de lui et lui avait promis un secours mensuel pour la chapelle qu'on devait y bâtir. Je pourrais vous parler encore longuement du bien fait par Mgr. Van Heule et des souvenirs qu'il laisse parmi nous. Vous en jugerez par ce seul fait. Une pensée touchante a été mise en avant par les catholiques de Calcutta : perpétuer le souvenir de leur Archevêque et les voilà qui font une souscription à laquelle l'Indo European Correspondence ouvre ses colonnes. Les fonds serviront 1° à couvrir les frais du cercueil en plomb qui était nécessaire pour l'enterrer à la cathédrale ; 2° pour une pierre avec inscription à poser dans le choeur, 3° pour fonder une oeuvre de charité, un établissement qui portera son nom Doctor Van Heule Hospital ou Orphanage. La souscription monte rapidement : le 19 Juillet on avait recueilli 708 roupies ; le 29, 1044 ; le 5 août, 1191. Que d'affections vont se reporter sur le

nouvel élu, pourvu qu'il ne tarde pas trop longtemps. Notre collège de St François Xavier est toujours en progrès ; voici des chiffres : au 1er Mai 1865, 233 élèves dont 59 internes ; 1er Juin 244 ; 1er Juillet 252 ; au 1er août 258 élèves, deux sont déjà reçus pour le 1er Septembre ; je crois qu'alors on en aura 262. Si nos examens réussissent nous compterons 300 élèves en Janvier ou Février. Notre P. Recteur est admirable de zèle ; il a élevé tout le nouveau bâtiment sans grever les finances de la maison. Soir et matin il était en course ; il a pu amasser ainsi onze mille roupies (22,000 shellings) quêtées en très-grande partie chez des protestants et des infidèles, afin de ne pas tarir les sources d'autres bonnes œuvres. Mais cette somme n'est pas suffisante ; il faudrait encore environ 15000 roupies. Notre P. Recteur achèvera son œuvre sans dettes, j'en suis persuadé mais pour cela que de peines et d'humiliations ! Il s'était adressé au Gouverneur pour obtenir un subside celui-ci, écossais presbytérien, a refusé et a publié son refus dans les journaux. Un anglais n'aurait jamais agi de la sorte. Maintenant que nous jetons quelque éclat, les ministres protestants travaillent fort à nous enlever des élèves. Malgré leurs manœuvres nous l'emportons. De l'aveu de tous, notre collège est le premier collège des Indes. De plus le Bengal academy (petit collège catholique laïque dont Mgr. était très-content) compte 155 élèves. - les FF de Morghyatta 136 orphelins et 26 externes. - Dans leur école de Borrbazar 215 externes. - Les Sœurs de Lorette en ville 136 élèves - à Entally, hors des murs, 236 élèves ; à Morghyatta, 40 externes ; - à Bythakhana, 25. - Vous le voyez, l'éducation de la jeunesse sera bientôt toute entière entre nos mains, et cependant quels établissements, quelles fondations, que d'argent du côté des protestants ! La Martinière seule, a plus de 10 fois les revenus du collège et du convent tout ensemble. Doveton College était richement doté ; à présent il prend sur son capital et cependant il est en pleine décadence. L'année dernière il avait 400 élèves, cette année-ci 340 et encore il reçoit des natives. Où tout cet argent s'engouffre-t-il ? je n'en sais rien, mais un fait certain c'est que Dieu ne bénit pas les efforts de ces hérétiques. - Nous recevons de temps en temps quelques visites de missionnaires des vicariats voisins. Le P. Gallo, du Maduré, est venu 4 mois ici pour une affaire des plus importantes. Une loi sur le mariage, obligatoire dès le 1er Juillet 1864 assujétissait les catholiques, comme tous les autres dissidents, à des formalités vexatoires, leur imposait des taxes onéreuses, et comme d'une part les prescriptions de cette loi étaient impraticables pour la pluralité des cas, que d'un autre côté ceux qui ne s'y conformaient pas étaient passibles d'une pénalité énorme, les missionnaires se voyaient dans la pénible alternative ou de refuser leur ministère, au grand détriment des âmes et de la morale publique, ou de désobéir à la loi en s'exposant aux peines excessives dont elle menaçait les infracteurs. Cette malheureuse loi, qui ne fut connue que fort tard et comme fortuitement, prit les Vicaires Apostoliques au dépourvu. Ils s'assemblent et députent à Calcutta le P. Gallo pour présenter au gouvernement les pétitions des catholiques et de leurs pasteurs. Le Père a été favorablement reçu par Mr Anderson, rédacteur de la loi, qui s'est fait lui-même le promoteur des amendements réclamés ; si bien que la loi, modifiée dans un sens favorable, a été approuvée et signée par le Vice-Roi. Tout récemment, c'était Mgr. Hartmann, évêque capucin de Patna, qui venait ici pour un procès injuste intenté aux Sœurs de Lorette à Djarceling. Ces pauvres religieuses sont menacées de se voir dépouillées de tout par ce procès dont l'issue est encore douteuse - Ces faits, et d'autres encore, montrent l'importance d'un centre aussi considérable et aussi influent que Calcutta et les services que peut rendre un journal catholique en traitant publiquement ces questions, à mesure

qu'elles surgissent. Si le projet de Mgr Van Heule, réalisé depuis sa mort, va toujours en prospérant, nous serons à même de rendre par là de grands services à la cause catholique; car quand on agit sur Calcutta on agit sur toute l'Inde. —

Chine — Mission du Tchély Sud-Est. — Lettre du P. Leboucq aux novices d'Angers. Village de Kia-tsiien, 17 Mars 1865. — L'œuvre de nos missions est toujours prospère et les catéchumènes augmentent toujours. L'an dernier, nous avions environ 4 ou 5000 payens qui étudiaient la doctrine; cette année, le nombre en est presque doublé. Vous ne sauriez vous imaginer, mes Chers Frères, ce qu'est en ce moment-ci le mouvement des payens vers le catholicisme. Dans les sous-préfectures de Sin-nim, ho-kien, Chienchien, Kiao-ho, ou Kiao, il ne restera bientôt plus de villages qui ne nous donnent au moins une famille chrétienne. Mais comment instruire, visiter et surtout connaître tant de convertis? Il nous faudrait, pour chacune de ces sous-préfectures, 10 catéchistes au moins en qui nous puissions avoir une entière confiance et dont la science pût tenir tête aux objections des lettrés payens qui ne manquent jamais de faire tous leurs efforts pour mettre nos catéchistes en défaut. Ces hommes, tels que je les voudrais, nous manquent complètement ou s'il s'en trouve quelques-uns, ils sont presque tous retenus à la maison par leurs affaires domestiques; joignez à cela qu'il nous faudrait avoir 350 francs au moins à donner à chacun de nos prédicateurs pour son entretien annuel, et que nos ressources ne sont pas en mesure de nous permettre ces frais. Cette œuvre des catéchumènes à laquelle je me livre presque exclusivement depuis deux ou trois ans, a donc ses consolations et ses peines: En effet, nous avons des conversions sincères, mais nous en avons aussi de fausses. Nos plus fervents convertis appartenaient presque tous aux sectes dites du Nénuphar, blanc ou rouge &c&c...; d'autres moins nombreux et cherchant aussi la vérité avaient embrassé diverses religions, telles que celles du Pa-kouà (religion des 8 traits) hom-kouà (religion des traits rouges). Quoique ces diverses religions ressemblent assez à celle de ces hordes de brigands qui depuis plusieurs années dévastent le Chang-tong, le ho-nan et le Tché-ly, il n'en est pas moins vrai cependant que leurs adeptes sont presque tous des hommes droits et désireux d'appartenir à la véritable religion. Les uns observent chaque année plusieurs jeûnes pour rendre hommage au Créateur inconnu qu'ils adorent et le remercier des biens qu'il leur accorde, les autres se prosternent matin et soir en face du Soleil à son lever et à son coucher pour le prier de leur donner une abondante moisson. Un riche propriétaire, âgé de 78 ans, et qui vient, il y a un mois à peine, de se faire inscrire au nombre de mes catéchumènes, m'a assuré que, depuis plus de 50 ans, il n'avait pas mangé de viande, et observait fidèlement chaque année une douzaine de jeûnes en l'honneur du Soleil, qu'il croyait être le Créateur du Ciel et de la terre. Personne ne lui avait prêché cette doctrine: lui seul, après avoir réfléchi sur toutes les religions qui existent en Chine, avait jugé que toutes, elles devaient être fausses; il s'était donc résolument décidé au culte du Soleil. Aujourd'hui il veut bâtir à ses frais une Eglise au vrai Dieu dont il est devenu un fervent adorateur. — Dans le petit village de Jeou-Tam Wam Kia Tchouam, j'ai eu la consolation de régénérer 51 païens. Au mois de Novembre 1864, ce village ne comptait pas un seul chrétien, il n'avait pas même un seul catéchumène! Vous vous croiriez cependant au milieu d'anciens chrétiens, tant ces heureux élus sont fervents! Un mot sur leur ancienne religion

vous intéressera : Depuis deux ou trois ans, j'ai vu grand nombre de payens appartenant à toutes sortes de sectes, j'ai pu connaître aussi la doctrine de chacune d'elles, mais je n'avais pas encore rencontré d'absurdités aussi étranges que celles que j'ai trouvées ici. Les soixante et quelques familles qui se sont converties dans ce village appartenaient toutes à la religion dite Mi-mi-Kiāo (religion secrète). Le Chef de cette religion ne peut, ou plutôt n'ose la prêcher que pendant la nuit, parceque elle a tous les caractères de nos sociétés secrètes et inculque à ses adeptes des principes qui sont en opposition avec les lois et usages de la Chine. Celui qui veut se faire Mi-mi Kiāo se rend à la maison où vient de descendre le prédicateur. S'il y vient avec sa femme et que par distraction celle-ci entre la première, l'infortuné mari sera condamné à se regarder désormais comme le serviteur et non le maître de la maison ; la direction des affaires domestiques appartiendra complètement à la femme. Si quelqu'un, fût-il très-âgé et d'une condition honorable, se trouvait précédé d'un petit enfant, garçon ou fille, riche ou pauvre, il devrait également le vénérer pour toujours et l'appeler son maître, ou sa maîtresse. Arrivé en présence du chef, l'aspirant Mi-mi-Kiāo se met à genoux et s'incline profondément, alors le maître lui présente une tasse de thé en lui disant : « Veux-tu entrer dans la religion des Mi-mi-Kiāo ? » S'il répond affirmativement, il est aussitôt condamné à faire serment de ne jamais dire à personne quels sont les enseignements, les obligations &c de cette religion ; il doit jurer, sa tasse de thé en main, la bouche et les yeux fermés (le serment se fait par une longue et forte aspiration du nez) que s'il trahit jamais son serment, il consent à ce que le sang qui circule dans ses veines s'arrête aussitôt et se change en poison &c &c. Lorsqu'il a fini d'aspirer, le chef qui était assis sur le lit, se lève et récite plusieurs prières, dont personne ne peut comprendre un seul mot, et bientôt il leur prêche la doctrine de Mi-mi-Kiāo. Elle n'est pas fort compliquée ; je vous en donne ici la substance : Tout homme doit la vie, non pas à son père et à sa mère, comme l'enseignent la plupart des religions qui existent en Chine, mais à un Esprit qui n'a ni père ni mère et qui ne tient son être que de lui-même ; il s'appelle : Ou-Cheng-lāo-maou ; (sine nativitate antiqua mater) Cet Esprit, auteur de tout ce qui existe, a donné à chaque homme une âme qui s'appelle Lim-sin (intelligence du cœur). Le poids de cette âme est d'une livre seulement, mais comme le Lāo-mou chérit infiniment cette âme, il en a gardé quatre onces : La divinité Tu-houam (homme habile de Tchen-tim-fou qui après sa mort fut déclaré divinité importante) pour être agréable au Lāo-mou, la supplie de lui donner aussi quatre onces de l'âme de chaque individu. Il allait donc rester à chaque mortel huit onces d'âme pour son usage particulier ; mais une autre divinité, nommée Pou-ssa, s'est présentée devant le Lāo-mou, en lui disant : « Tes adeptes sont moins nombreux que les miens en Chine ; je veux avoir comme toi quatre onces de l'âme de chacun de ceux qui t'adorent ». La vieille mère dans la crainte d'une mésintelligence avec Boudha ou Pou-ssa, consent à lui accorder ce qu'il demande, et ne laisse à ses créatures que quatre onces d'âme. La religion des Mi-mi-Kiāo n'impose aucune autre obligation que celle de garder le silence le plus profond sur les réunions qui se font entre les coreligionnaires, cinq ou six fois par an ; seulement tous doivent veiller à ce que leurs yeux et leur bouche restent soigneusement fermés pendant un quart d'heure au moins, matin et soir, et cela tous les jours ; il leur est défendu aussi de se moucher, car la substance qu'ils arracheraient à leur être

est une partie de leur âme; s'ils n'obéissent pas à ce précepte, il arrivera que bientôt les quatre onces d'âme que leur avait données le lâo-mou, seront entièrement sorties de leur corps. — J'ai passé la soirée d'hier à me faire expliquer ces absurdités et j'ai fait réunir ce matin toutes les feuilles ou calendriers qui se trouvaient dans chacune des familles de mes catéchumènes et qui contiennent tout le résumé de la dite doctrine. J'ai ramassé aussi cinq statues de Boudha, Iu-houam et Fô. Demain je les enverrai à la résidence dont je suis éloigné de 15 lieues environ: sans doute elles seront plus tard expédiées à Vaugirard. Inutile, chers Frères, de vous dire nos impressions au milieu de ces pauvres Chinois qui sortent de l'esclavage du démon pour se faire enfants de Dieu. Vous pouvez vous-même juger si l'aveuglement de ceux qui résistent à la grâce n'est pas capable de nous arracher des larmes, et si le cœur du missionnaire éprouve de grandes et ineffables consolations lorsqu'il lui est donné, comme à moi aujourd'hui, d'arracher à Satan plus de deux cents de ses victimes! Priez beaucoup pour nos Chinois. La grâce de notre divin Sauveur les poursuit visiblement; l'heure du salut paraîtrait avoir sonné pour cet infortuné pays; mais que d'obstacles, dans les erreurs, l'indifférence désolante, le peu d'énergie etc... de ses habitants! La formation d'un nouveau chrétien demande un travail constant et partant une patience à toute épreuve je trouve que cette patience nous manque quelquefois. Puisque nous sommes tous frères, et solidaires les uns des autres, il est de vos intérêts que nous ne gâtions pas l'ouvrage que Notre-Seigneur a daigné nous confier en Chine. Priez donc beaucoup pour nous. Lebouq S.J.

Extrait d'une lettre du P. de Beaurepaire au P. Lejariel — Tcham-kia-Tchuang, Mission du Tché-ly Sud-Est, 10 Juin 1865. — Je commencerai par vous parler de la disgrâce de Koum-tsin-Ouan, autrement dit le prince Koung). Cette affaire a eu lieu dans les environs de Pâques, et l'on ne sait pas au juste quelle en a été l'origine. Deux versions circulent: La première dit que l'impératrice-régente a porté ce coup par suite de mauvais rapports qu'avait eus Koum-tsin-Ouan avec l'impératrice-mère; d'après la seconde version qui est la plus accréditée, l'impératrice-régente, voyant que Koum-tsin-Ouan cherchait à mettre l'impératrice-mère dans son parti et à lui faire adopter ses vues, aurait craint de voir sa propre influence diminuer et aurait fait disgracier Koum-tsin-Ouan. Quoiqu'il en soit, cette disgrâce n'a été que momentanée, car à l'époque du voyage de Mgr. Dubar à Pé-kin, pour le sacre du coadjuteur de Mgr. Mouly, le prince avait déjà repris une partie de ses fonctions et maintenant il est tout-à-fait rétabli. Ce revirement dans la politique chinoise a été diversement interprété: les uns disent que l'impératrice-régente ne voulait lui donner qu'un avis salutaire; les autres prétendent que ce sont les Européens qui ont concouru à sa réintégration. Peut-être que les deux mots dont je me suis servi plus haut, impératrice-régente, impératrice-mère, ont quelque obscurité pour vous — je vais vous en donner l'explication: L'impératrice-régente est la dernière femme de l'empereur, Chien-foum, mort peu de mois après l'expédition anglo-française, sans enfants de sa première femme. Après sa mort, un des enfants qu'il avait eus d'une autre femme fut proclamé empereur sous le nom de Toum-tze; mais c'est la première femme de Chien-foum, encore vivante, qui de droit sinon de fait, est regardée comme sa véritable mère et pour cette raison prend le titre d'impératrice-mère. — De Koum-tsin-Ouan passons aux rebelles. On dit qu'ils ont quitté le nord du Kiang-nan et qu'ils se sont réfugiés dans le Ho-nan. Il y a même

une bande qui n'est éloignée de nous que de 800 lis (80 lieues environ) et il pourrait très-bien se faire que nous eussions leur visite après la moisson. On n'est généralement pas d'accord sur la nature de ces bandits; les uns croient que ce sont les vrais rebelles, c'est-à-dire ceux qui se révoltent contre l'empereur; les autres veulent que ce soient des musulmans, ou bien des Pé-lin-Kiao (espèce de société secrète), ou enfin tout simplement des voleurs. Le nom ne fait rien à la chose, car les uns ne valent pas mieux que les autres, et si nous recevons leur visite nous en serons fort peu satisfaits. Depuis un mois environ on ne fait qu'envoyer des corps de troupes dans le midi du vicariat pour protéger les frontières du Tché-ly contre les incursions de ces messieurs. Il y a quinze jours est passé dans notre sous-préfecture, à Chien-Chien, un corps de quinze cents chinois exercés à l'européenne, venant de Tien-Tsin et se rendant dans le midi. Ils paraissent un peu plus dégourdis que les soldats impériaux, et ils semblent fiers d'avoir été formés par des européens. Pendant leur séjour dans la ville, nous avons reçu la visite d'un des plus grands personnages militaires; c'est lui qui commande toutes les troupes du Tché-ly. Un chinois m'a dit qu'un homme de ce degré gouverne ordinairement deux provinces. Il n'y en a que neuf de ce genre dans toute la Chine; et hors de Pé-Kin, c'est le plus haut grade. Son rang équivaut à peu près à celui de général de division. Ce grand homme à globule rouge est donc venu nous voir avec des officiers de sa suite; il a visité notre maison et notre séminaire et il était sur le point de nous quitter, quand une forte pluie vint à tomber; force lui fut de rester chez nous. On lui servit alors à souper et comme, le souper fini, la pluie ne cessait pas, on se mit en devoir de préparer des chambres pour la nuit; heureusement sur les neuf heures, le ciel s'étant éclairci, il put s'en retourner. Le lendemain matin il quittait la ville à quatre heures pour se rendre à son poste, après avoir ordonné de nous envoyer en présent deux jambons du Kiang-nang (c'est pour les Chinois l'équivalent de nos jambons de Mayence, mais ils sont loin, à mon goût, de valoir le plus mauvais jambon de France) plus, trois ou quatre boîtes de pâtisseries chinoises. Ce généralissime s'appelle Tchouen-Line 春霖. Quand je demandai au R. P. Supérieur ce que cela signifiait, le Père interrogea un chinois qui était alors dans sa chambre et celui-ci répondit: « Ce nom veut dire pluie ou rosée du printemps » et il ajouta tout de suite après avec fierté: « Est-ce que ce n'est pas un beau nom? La pluie qui tombe au printemps n'est-elle pas la meilleure? » Puisque je viens de vous parler des rebelles, vous ne serez peut-être pas fâché de savoir quelle est leur origine. J'ai interrogé un chinois instruit et voici ce qu'il m'a répondu, me donnant cela comme la version la plus suivie (vous pouvez, si vous le voulez, adopter son témoignage en attendant mieux): Il y a quinze à dix-huit ans vivait dans le Kouam-si une bande de voleurs qui répandaient l'effroi dans tout le pays par la multiplicité de leurs vols et la hardiesse avec laquelle ils les commettaient. Les mandarins, qui sont toujours les premiers poltrons quand il faut montrer du courage, avaient grand soin de ne rien dire, de peur qu'on ne vînt les détrousser eux-mêmes. Bref, ces voleurs en étaient venus à un tel point d'audace qu'ils désignaient et affichaient d'avance les maisons ou les familles qu'ils voulaient piller. Un jour donc ils jetèrent leur dévolu sur une des riches familles du pays; le chef de famille, au lieu de se troubler et de se lamenter, usa de ruse: Il fit tuer le veau gras, les moutons et les porcs et prépara un magnifique gala qu'il eut soin d'arroser des meilleures boissons du pays. Quand les brigands arrivèrent, il leur dit: « Vous devez être fatigués, mes amis; il faut vous reposer

et prendre des forces". Les voleurs ne se le firent pas dire deux fois ; ils burent et mangèrent tout leur soûl. Après le dîner le chef de famille leur dit : "Je vais vous montrer où est mon argent et vous le prendrez ; mais épargnez les gens de ma maison, et ma maison elle-même. Les voleurs, touchés du bon accueil et des bons procédés de ce chinois, non seulement ne voulurent pas accepter son argent, mais ils lui protestèrent que dorénavant ils seraient ses protecteurs et le défendraient envers et contre tous. A quelque temps de là, le mandarin apprend toute la suite de cette histoire ; il fait venir notre homme à son tribunal, lui dit que s'il avait ainsi traité ces brigands, c'est qu'il était d'accord avec eux et là-dessus le jette en prison. Mais voici bien une autre affaire. Les voleurs, ayant eu connaissance du fait, entrent en fureur et marchent droit à la ville. Ils entrent de force, prennent le mandarin et le mettent à mort sans autre forme de procès. Cela fait, ils s'enfuient et se mettent en guerre ouverte contre les autorités. A partir de ce moment, pour se mettre à couvert de la vengeance impériale, ils crurent qu'il était plus simple de continuer leur brigandage, sur une plus grande échelle, en soulevant les populations. Telle serait l'origine de la guerre qui a commencé, il y a quinze ou vingt ans, et qui dure encore. Aussi dans le commencement a-t-on appelé les rebelles du nom de Kouam-si-jen (hommes du Kouam-si) puis ils ont pris celui de Tcham-fâ (longs cheveux) et maintenant ils s'appellent Tcham-mâo (au Kiang-nang on prononce Zam-mâo) qui signifie longs poils, à cause des cheveux et de la barbe qu'ils laissent croître. — La grande nouvelle du moment, c'est la mort de Sen-Ouam, l'un des grands généralissimes de l'armée chinoise. Nous avons appris cet événement il y a environ trois semaines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est bien mort : Comment est-il mort ? Là-dessus les avis sont partagés et il n'est pas facile de savoir la vérité. Voici ce qui me paraît être le plus certain. Sen-Ouam était occupé depuis longtemps à combattre les rebelles avec plus ou moins de succès ; or il arriva que dans ces derniers temps il leur livra bataille dans la province du Cham-toum. Sans aucun doute il y eut, comme toujours, des prodiges de valeur de part et d'autre ; néanmoins Sen-Ouam fut obligé de céder et comme il n'y avait qu'un seul endroit par où il pût passer, les autres étant gardés, quand il voulut s'enfuir, les rebelles mirent la main sur lui et le tuèrent. Il reçut, dit-on, quinze à dix-huit blessures : et nous autres nous ajoutons : ailleurs que dans la figure. A ce qu'il paraît cependant, Sen-Ouam était un bon soldat qui ne craignait pas le danger, mais il n'était pas bon général. Il ne voulait jamais écouter les autres, s'en tenant toujours à ses idées. C'est ce même homme qui, il y a environ quinze ans, persuada au dernier empereur Chien-foum d'abattre la croix de l'église du Nan-tam, disant que c'était là la cause de tous les malheurs de l'empire. Chien-foum, d'un naturel très superstitieux, le crut et la fit disparaître. C'est lui encore qui haïssait mortellement notre religion et qui disait : "Quand j'aurai exterminé les rebelles, je m'attaquerai aux Chrétiens". Dieu ne lui a pas permis de mettre à exécution son projet impie, et sa mort est regardée par nos chrétiens, comme un juste châtiment du ciel. Vous dirai-je les autres manières dont les chinois expliquent la mort de ce grand général ? Ils racontent qu'un prince de la famille impériale haïssait Sen-Ouam, et comme ce dernier ne voulait pas écouter ses conseils, il aurait envoyé des émissaires pour le tuer ; le général ne serait tombé qu'après avoir reçu deux cents blessures ; excusez du peu ! Enfin la troisième

légende, qui est la version officielle, dit que Sen-Ouam, après une victoire éclatante, était allé prendre l'air dans la campagne avec une suite de vingt officiers. Etant entré dans un village, un vénérable vieillard à barbe blanche vient le saluer profondément. Ce vieillard fait de grands compliments; il l'appelle le défenseur, le soutien, le sauveur de l'empire et ajoute qu'il serait bien honoré de lui offrir quelques rafraîchissements, pour lui témoigner sa reconnaissance des services qu'il rendait à la patrie. Sen-Ouam accepte, et on lui sert un magnifique repas. Pendant ce temps-là, le perfide vieillard, d'accord avec les rebelles, les prévient de l'arrivée du général. Ceux-ci entourent la maison et massacrent Sen-Ouam avec tous ses officiers. — Les Chinois sont vraiment abattus depuis cet événement; ils pensent que tout est perdu. Mais la mort de ce persécuteur rendra peut être le courage à quelques catéchumènes qui n'osaient embrasser la religion par crainte de ses violences.

En union de vos SS. Sacrifices &c. —

Gab. de Beaurepaire S.J.

Lettre du même au R. P. Dorr; Tcham-Kia-Tchuang, 19 Juin 1865. — Que j'ai été heureux de recevoir enfin des nouvelles de ce bien-aimé Saint-Acheul! Je les désirais probablement avec trop d'ardeur, car le bon Dieu aura voulu me rappeler à la patience en me différant ce bonheur. Bref je les ai reçues et je vous remercie de votre charité ainsi que des bonnes prières que vous faites à mon intention. Je vous assure, mon R. P., que c'est surtout quand on est loin comme nous le sommes, qu'on apprécie le bienfait de la charité fraternelle, et qu'on ressent que dans la Cie tous ne forment qu'un cœur et qu'une âme. Il arrive parfois que les consolations ne sont pas très-sensibles et il faut marcher tout de même; et c'est alors qu'on se sent soutenu par une certaine force intérieure qui ne peut venir que des prières ferventes de nos bons frères d'Europe. Dans ces moments on se remet devant les yeux que toutes les difficultés qu'on rencontre servent à sauver des âmes, et cela anime toujours. Aussi je répète ce que bien des pères ont dit avant moi: La patience doit être, sinon la principale vertu, du moins une des principales vertus du missionnaire; car le caractère, les mœurs et les usages chinois diffèrent tellement des nôtres, que c'est une lutte continuelle qu'il faut soutenir avec notre nature européenne. Ainsi, pour vous parler de moi en passant, savez-vous quel est mon <u>status</u>? Je suis professeur de latin des élèves du petit séminaire, et en même temps leur surveillant (ils sont vingt-et-un en tout); eh bien! outre que cette position est en petit ce qu'elle est dans nos collèges de France, c'est-à-dire pleine de fatigues et de difficultés, on est loin de voir ici cette expansion, cette confiance, ces témoignages d'affection que nous prodiguent nos élèves, on ne rencontre pas ces sentiments nobles et généreux qui parfois compensent abondamment les peines qu'on s'est données. Ce n'est pas que je veuille dire que nos élèves sont de petits drôles. Non certes; ce n'est pas méchanceté de leur part, mais c'est froideur, apathie, mollesse. Ajoutez à cela un défaut général de franchise qui est inné chez eux, et vous aurez en gros le caractère chinois. Avec eux il faut répéter cent et cent fois la même chose et veiller un même nombre de fois à ce que l'ordre s'exécute. C'est cette longanimité qui coûte et fait toucher au doigt que la patience est une belle vertu. Mais, me dira-t-on, fâchez-vous un peu; je répondrai: c'est vrai, mais avec les chinois cela peut avoir des inconvénients. Ou bien ils riront de vous, ou bien ils vous craindront et vous laisseront de côté;

ou bien encore diront amen à tout ce que vous leur direz, mais ils n'en feront rien. — Mais je vois qu'à propos de la vertu de patience, je divague un peu et risque d'abuser de la vôtre. J'arrive donc à l'objet de ma lettre, car aujourd'hui je veux vous dire un mot sur chacun de nos Pères du Tché-ly que vous connaissez. En ce moment presque tous ont terminé leurs missions; cependant ils restent encore dans leur district jusqu'au commencement des vacances (1er Juillet) pour l'administration des sacrements. Mgr. Dubar, maintenant à la maison, vient de donner une mission dans le district du P. Leboucq, afin que ce dernier allât achever les missions que Mgr. n'avait pu donner avant son sacre. Il est en bonne santé et bien acclimaté. Sauf les cheveux et le teint qui ne sont pas très-chinois (les chinois sont généralement blêmes) il est façonné aux goûts et aux usages du pays. Les Chinois eux-mêmes remarquent avec plaisir qu'à leur exemple il fume et boit du thé, et cela les flatte; car plus nous nous façonnons à leurs habitudes, plus ils sont contents et plus ils ont d'estime pour nous. — Le R. P. Supérieur, P. Brueyre, reste ordinairement à la maison; il est sorti seulement un peu cette année pour aller visiter les districts des PP. Octave et Couvreur. Son temps est employé à faciliter l'étude de la langue Chinoise aux nouveaux missionnaires et aussi aux vieux, par la composition de certains livres: dialogues latins-français-chinois, dictionnaire français-chinois, traductions latines de certains livres chinois etc... Il a même d'autres travaux utiles en vue; mais malheureusement les ressources de notre mission ne sont pas jusqu'ici assez considérables pour nous permettre de les exécuter. Outre cela, il travaille encore pour les chinois, en traduisant des livres de piété; en ce moment on est occupé à graver le pensez-y bien. Bon nombre d'autres traductions de ce genre, achevées et toutes prêtes à être gravées, ne peuvent l'être par manque de fonds: Ce sont les exercices de St Ignace avec le directoire et les industries; l'abrégé de la vie de nos saints avec une méditation pour chacune de leurs fêtes; un manuel des indulgences etc... Le R. P. a encore traduit beaucoup de cantiques en l'honneur des principaux saints et des principales fêtes, et l'on s'efforce de les répandre autant qu'on peut. Ces cantiques se chantent sur des airs faciles et connus et nous avons déjà obtenu un résultat satisfaisant, au moins pour notre village. Le but que se proposent nos Pères en éditant ces chants, c'est de faire tomber parmi les chrétiens l'habitude de chanter les comédies; car dans ce pays, lorsque les chinois chantent, ce ne sont que des fragments de leurs comédies et cela sent toujours plus ou moins le paganisme. Je crois qu'on obtiendrait facilement ce résultat, si les Pères avaient du temps de reste pour apprendre leurs cantiques aux chrétiens, parceque les airs que l'on a choisis plaisent à tous nos chinois. Ce qui le prouve, c'est que dans les rues de notre village on entend les gamins en fredonner quelques-uns avec tout l'entrain possible. — Le P. Bonjon, notre ministre, rayonne aux environs de la maison pour donner mission; sa chrétienté la plus éloignée est à vingt lis de la résidence (environ deux lieues). Il se porte généralement bien, quoique de temps en temps il ne soit pas à l'abri de toute indisposition. — Le P. Leboucq est toujours aussi gai et aussi intrépide; c'est, grâce à sa perle bleue, notre grand exécuteur de procès. Maintenant que ses missions sont terminées, il va faire une tournée de catéchumènes; c'est-à-dire qu'il passe par les villages où se trouvent des familles qui désirent être chrétiennes, et là il tâche d'exhorter les uns et les autres. C'est une œuvre pénible, d'abord par elle-même, puis à cause des chaleurs et aussi un peu à cause de la nourriture, car les habitants ne connaissant point comme les chrétiens

les goûts des Pères, leur servent des chinoiseries qui sont plus ou moins supportables à des estomacs européens. Cette année il y a eu un grand nombre de baptêmes, près de six cents je crois, en comprenant dans ce chiffre le sous-district du P. Tournont. Voici une époque de l'année où cet infatigable missionnaire souffre beaucoup à cause des punaises, puces et autres insectes, qui fourmillent dans les maisons mal-propres des chinois mal-propres eux-mêmes. Le P. Tournont, qui s'efforce de devenir un habile sinologue, se porte bien. Il est à la piste des ouvrages de nos anciens Pères qui se trouvent cachés çà et là dans certaines familles chrétiennes. Dernièrement il a découvert, si je ne me trompe, un traité d'astronomie fait par le P. Verbiest, et plusieurs autres ouvrages qui sont également précieux sous le rapport de la science et de l'antiquité. — Je ne puis dire que peu de chose du P. Octave, ce bon Père ne revenant à la maison que deux fois par an, pour les vacances de Juillet et la retraite de Janvier. Il est à l'extrémité du vicariat, à trois cents lis environ (35 lieues de poste) de notre résidence, et comme les voyages en char sont très-coûteux pour la bourse du missionnaire, on ne les fait que dans des cas de nécessité. Tout ce que je sais, c'est que ce bon Père s'occupe toujours de ses deux orphelinats et qu'il bâtit une église qui lui donne beaucoup de mal. Son district comprend tout un tiers du vicariat; mais quoiqu'il soit très-grand il ne compte pas autant de chrétiens que les autres. Le P. Octave se porte assez bien, quoique son estomac ne s'accommode pas plus facilement que les nôtres de tous les mets chinois; mais cela ne l'empêche pas de travailler beaucoup et de faire de rapides progrès dans la connaissance de la langue. — Le P. Stéphani est tout feu et tout zèle pour son district. C'est à peine s'il peut se résoudre à venir tous les mois passer une demi-journée à la maison. Pour qu'il demeure une journée entière, il faut user d'instantes prières et encore n'obtient-on pas toujours. Ce cher Père se fatigue beaucoup à parler, parcequ'il cause toute la journée. Il prêche continuellement, même pendant ses repas et parle souvent pendant deux heures sans discontinuer. Au bout de ce temps, vient-il un païen qui fait mine de vouloir se convertir, aussitôt voilà le Père qui se met à lui expliquer les vérités de la religion etc.. Vous comprenez sans peine qu'un pareil régime est loin d'être fortifiant, surtout quand on n'est pas très-robuste. Le P. Stéphani a dans son district deux orphelinats; l'un de garçons et l'autre de filles. Il y a environ un mois, il a marié pour la première fois une orpheline, et grâce à Dieu il l'a placée dans une bonne et riche maison. Pour les garçons, il est vraiment heureux car il trouve à les faire adopter dans de bonnes familles et tous les jours on lui fait de nouvelles demandes d'adoption; mais comme il ne peut pas vider son orphelinat, force lui est de refuser, jusqu'à ce que le nombre de ses enfants se soit accru de nouveau. — J'arrive enfin à l'excellent Père Couvreur qui fait du chinois de toutes ses forces. Il dévore les caractères à forme de scorpions et de pattes de mouches avec un tel appétit, que c'est merveille qu'il n'en ait point d'indigestion. Après le R. P. Supérieur, passé maître en fait de chinois, puisqu'il a vingt-quatre ans de séjour en Chine, je crois que le P. Couvreur est un de ceux qui savent le plus de caractères; pour parler, c'est différent. Généralement il a bonne santé, mais il est sujet aux maux d'yeux et aux rhumes. — Après les vénérables paternités viennent les fraternités. Le F. Guillon est tout entier

dans les constructions d'églises; car outre notre cathédrale de Tchang-Kia-Tchuang, il en a bâti cinq autres : une chez le P. Octave, deux chez le P. Leboucq, une chez le P. Bougon, une dans l'ancien district de Mgr, et après la moisson une seconde au même endroit. Il espère que la nôtre sera couverte pour l'hiver. C'est encore à lui qu'est confié le soin d'administrer les remèdes. Si cette distribution gratuite n'opère pas, pour le moment, beaucoup de conversions, elle dispose du moins les esprits des païens à nous écouter et fait grand honneur à la religion. — Le F. Mariot est chargé des domestiques et de notre orphelinat de garçons; il s'occupe aussi de photographie. Il a été absent de la maison pendant près de six semaines pour aller bâtir trois églises : l'une chez le P. Stéphani et les deux autres chez le P. Couvreur. — Reste notre bon F. Audoin, ancien novice de St-Acheul. Il cumule ici les offices de jardinier, linger, dépensier, maître d'hôtel et excitateur. Il fait l'admiration des Chinois par sa force musculaire; aussi redouteraient-ils de recevoir une caresse de sa part. Y a-t-il quelque fardeau extraordinaire à soulever, quelque ouvrage qui réclame une certaine vigueur, tous les chinois sont unanimes pour s'écrier : "Si Ngao-i-li-man était ici, il n'y aurait pas de difficulté". Aussi sa réputation s'est étendue au loin. — Voilà, mon R. P., tout ce que je puis vous dire aujourd'hui sur les habitants de notre chère mission. Il me resterait encore bien des choses à raconter; mais il faut cependant s'arracher au plaisir que j'éprouverais à continuer ma conversation avec vous. Je me console, mon R. P., en pensant que vous parlez souvent de moi à Notre Seigneur; Soyez sûr que de mon côté je ne reste pas en arrière et que j'aime à prier pour vous et vos chers novices. — Infimus in Cto Servus,

Gab. de Beaurepaire S.J.

Mission du Kiang-nang — Lettre du P. Rousseau au F. Chauvin à Laval. —

Tou-ka-dou, 20 Juin 1865.

Mon bien cher Frère, P.C.

Vous me demandez des renseignements sur l'état de la médecine en Chine, sur son utilité et sur l'état sanitaire du peuple de notre mission. Pour bien répondre à vos questions, il faudrait plus d'expérience qu'on en acquiert en six mois, et plus d'espace que n'en contient une lettre. J'omettrai forcément bien des choses. Obligé souvent de parler sur ouï-dire, j'en dirai peut-être qui auront besoin de rectification. Mais du moins je ferai tout ce qui dépend de moi pour vous être agréable et satisfaire le moins mal possible votre bien légitime curiosité. — État de la Médecine en Chine. — Elle est tout empirique. Chaque famille a ses recettes traditionnelles; chaque médecin a ses secrets, qu'il transmet à ses fils et livre quelquefois à un élève; mais il n'y a pas d'enseignement médical public, point d'examens, point de diplôme. S'intitule médecin qui veut et il exerce son art comme il l'entend. Vous dire après cela que nos confrères chinois ne sont pas les premiers savants du monde, c'est ce que vous croirez sans peine. Que peuvent savoir des gens qui n'ont jamais ouvert un cadavre, qui n'ont aucune notion d'anatomie, ni de physiologie, qui ignorent même la

rculation du sang? Ils suppléent au défaut de science par le charlatanisme. Appelés près d'un malade ils l'abordent avec une gravité majestueuse; dédaignent de l'interroger et affectent de découvrir le siége et la nature du mal par une sorte de divination. Ils se bornent à promener leurs doigts en silence sur le pouls, pendant quinze ou vingt minutes. Après quoi, ils vous font une belle dissertation sur le chaud et le froid, prouvent qu'il y a excès de l'un ou de l'autre dans la poitrine, et concluent finalement que le malade ne peut guérir sans employer tel remède, dont le consultant seul a le secret et qui coûte tant de piastres. Mais la cupidité, l'ignorance et le charlatanisme sont d'aussi mauvais moyens en Chine que partout ailleurs, pour conquérir l'estime publique et faire honorer sa profession. Aussi les hippocrates chinois ne jouissent pas d'une grande considération. L'exercice de la médecine n'est pas élevé, dans l'esprit des habitants du Céleste Empire, au rang de ce que nous appelons en Europe les professions libérales. Un simple magister de village, s'il a le bouton de bachelier à son chapeau, gagne peut-être moins de sapèques, mais il jouit de plus de considération qu'un médecin. Les livres de médecine abondent. Ce ne sont pour la plupart que des formulaires de recettes. On y trouve entremêlées quelques théories de fantaisie, où le chaud, le froid, l'humide jouent un très-grand rôle. Le diagnostic des maladies se fonde principalement sur la connaissance du pouls. Chaque organe a son pouls particulier. Celui du bras gauche n'est pas le même que celui du bras droit. Il y a le pouls de l'estomac, le pouls du foie, le pouls du cœur, le pouls de la tête &a. Ils en comptent soixante dix espèces! — Pour la chirurgie, on peut dire qu'elle est nulle. En l'état de leurs connaissances anatomiques comment nos praticiens chinois oseraient-ils enfoncer le bistouri dans un corps humain! Tout leur art chirurgical se réduit à peu près à une seule opération, l'une des plus petites, l'acupuncture; mais ils en usent et abusent à plaisir. — Leurs remèdes se composent surtout de poudres et d'extraits, qu'ils appliquent en emplâtres ou administrent sous forme de pilules. Plusieurs Pères m'assurent qu'ils en ont d'énergiques et salutaires. Je suis loin de vouloir le contester. Je dis seulement qu'on ne peut guère avoir plus de confiance en leur pharmacie qu'en leur médecine. — Dans les villes ouvertes au commerce étranger, vous trouverez maintenant un certain nombre de médecins français, anglais ou américains, venus ici chercher fortune. On prétend que plusieurs sont sans diplôme, ou parcequ'ils n'ont pas pu en obtenir dans leur pays, ou parcequ'ils se sont tout simplement improvisés médecins. Quoiqu'il en soit, leur clientèle ne se compose guère que des résidents étrangers. Il est bien rare que les Chinois les appellent. Il y a deux raisons à cela: d'abord le prix exorbitant auquel ces messieurs mettent leurs visites, et ensuite la répulsion naturelle des Chinois pour tout ce qui n'est pas de leur pays. Cependant, quand il n'y a pas de piastres à débourser, ils savent imposer silence au patriotisme et viennent, sans se faire prier, chercher les soins et les remèdes des Barbares de l'Occident. Les protestants ont établi, non sans succès, des consultations gratuites et même des hôpitaux dans plusieurs villes, à Canton, Ning-pô, Shang-hai, Pékin, etc. Leur hôpital de Shang-hai est dirigé par deux docteurs anglais et un chirurgien chinois qu'ils ont envoyé, m'a-t-on dit, étudier en Europe. Avant la consultation, on réunit les malades et ceux qui les accompagnent dans une salle, pour leur faire une instruction religieuse. Ils ont, assurent-ils, jusqu'à trois cents malades par jour. Je le crois sans peine

Tous les ans ils publient un rapport sur leur hôpital. Je me suis procuré celui de cette année et je pense vous faire plaisir en vous l'envoyant. Vous y trouverez sur cette œuvre et sur les maladies du pays des choses qui vous intéresseront. Vous y verrez notamment que ces messieurs ont le projet d'établir une école de médecine à Shang-Hai. Utilité de la médecine. — Elle est grande, si grande que j'ai entendu le R. P. Supérieur répéter : « Il n'y a pas de moyen plus efficace pour arriver à la conquête spirituelle de la Chine. » Je commence par son moindre avantage. — 1° Utilité de la médecine pour tenir tête à la concurrence des Protestants. — Ces messieurs ont des presses et des journaux ; ils écrivent beaucoup. Cependant ils n'aiment pas à parler des œuvres catholiques. Ils ne disent rien de nos écoles, ni des huit mille orphelins que nous élevons aux frais de la Ste Enfance. Par contre, ils font grand bruit de leur hôpital-dispensaire. Il faut d'ailleurs reconnaître que, pour le soin des malades, ils nous ont devancés jusqu'ici. Mais ils vont perdre cet avantage. Le F. Bernard a commencé, il y a un an, à donner des consultations à Tom-ka-dou, et à distribuer des remèdes. Il nous vient déjà trois cents malades par jour, autant qu'à l'hôpital de ces messieurs à Yang-kin-pang. Notre œuvre ne peut que prendre de plus grands développements. Nous avons des consultations semblables en trois endroits différents. On songe à en établir d'autres. Il ne manque pour cela que des médecins ou des infirmiers exercés. — 2° Utilité de la médecine pour les missionnaires eux-mêmes. — Rappelez-vous les conditions médicales où se trouve le Kiang-nang. Je les résume en deux mots : fréquence et gravité des maladies, absence de secours locaux. En faut-il d'avantage pour démontrer la nécessité de médecins européens pour les nôtres ? La vie moyenne de nos missionnaires en ces contrées ne dépasse pas dix ans. Est-ce trop se flatter que d'espérer pouvoir, à l'aide d'une bonne direction de l'hygiène et par les soins donnés en temps de maladie, augmenter un peu cette moyenne ? Supposez, pour le raisonnement, une année d'augmentation : c'est comme si à dix missionnaires vous en ajoutiez un autre. Nous sommes plus de cinquante Jésuites au Kiang-nang, c'est donc comme si vous en ajoutiez cinq ou six. Mon bien cher Frère, quand on voit de près les besoins de la mission et la pénurie d'ouvriers évangéliques, quand on sait tout le bien qu'un missionnaire formé peut faire dans l'espace d'une année, on comprend de quel intérêt peut être pour la gloire de Dieu la conservation d'une vie si précieuse ; et si l'on a sujet de gémir sur sa nullité personnelle, on trouve néanmoins de quoi se réjouir et bénir Dieu pour la part indirecte qu'on peut obtenir dans le salut des âmes. Le besoin de médecins est d'autant plus grand pour les nôtres, dans une mission, que son personnel est plus nombreux ; cela est évident. Dans une mission nouvelle, qui ne compterait que quatre ou cinq pères, l'action du médecin se réduirait à peu de chose. Je ne sais pas où cette action pourrait avoir autant d'étendue sur les nôtres et sur les indigènes que dans le Kiang-nang. — 3° Utilité de la médecine par rapport aux indigènes. — Je ne parle pas des chrétiens et des services qu'on peut leur rendre. Je parle seulement des païens et de la médecine considérée dans un but apostolique. C'est par la médecine, ou du moins sous prétexte de médecine, que nos baptiseurs et baptiseuses d'enfants envoient tous les ans au Ciel des légions de petits anges ; c'est encore par son secours que, Dieu aidant, ils convertissent quelques adultes. Un moyen si fructueux en des mains inhabiles, quels résultats ne donnerait-il pas en des mains plus expérimentées ? Voyez un vrai médecin à l'œuvre. Qu'il guérisse

un père de famille, qu'il rende bien portant à sa mère un fils qu'elle a vu sur le point de mourir, n'acquiert-il pas par cela même, le droit de parler de religion et de se faire écouter avec bienveillance! Ce qui éloigne le plus les païens, c'est notre qualité d'étrangers. Ces chinois sont d'un orgueil national incroyable. Ils nous traitent dans les termes les plus méprisants: barbares, diables occidentaux. Trop enfoncés dans la matière pour apprécier les dons spirituels que nous leur apportons, ils ne se laisseront gagner que par les services rendus et par les œuvres corporelles. Rompre les barrières qui nous séparent, les habituer à venir chercher nos secours, les forcer à dire: les Pères font des bonnes œuvres, ils recueillent nos orphelins, ils soignent nos malades; — sans doute ce n'est pas encore les avoir convertis, mais c'est avoir fait beaucoup! La terre est préparée, il n'y a plus qu'à jeter la semence et prier Dieu de la faire germer. — Etat sanitaire du pays. — Ce que je puis dire de plus général, c'est que les vieillards n'y sont pas nombreux et que la moyenne de la vie doit être peu élevée. Beaucoup de causes concourent à ce résultat: le défaut d'hygiène publique et privée, la malpropreté des villes et des personnes, l'exiguïté et l'humidité des habitations, l'encombrement, la misère, la débauche, l'infanticide. Nul moyen de prévenir ou d'arrêter les contagions; pas de vaccine, absence de médecins et de remèdes spécifiques, pas d'iode, pas de mercure, pas de quinine. Point d'établissements de bienfaisance pour les pauvres, les vieillards et les enfants; point d'hôpitaux etc. Et je n'ai pas nommé le plus grand fléau, l'opium! A chaque pas vous rencontrez une de ces maisons où l'on paie patente pour avoir le droit de vous empoisonner. Que de bienfaits, même sous le rapport matériel, le Christianisme apporterait à ce pauvre peuple! — Le tempérament des Chinois est généralement lymphatique. Ils ont le sang très peu riche en globules et en fibrine. Il en résulte que les inflammations sont rares et peu redoutables. Les plaies les plus graves guérissent avec une facilité étonnante et sans complications; mais il y a beaucoup d'œdèmes et même des hémorrhagies passives. Par suite de ce tempérament, la scrofule a belle prise. Aussi se rencontre-t-elle fréquemment et sous toutes les formes: tumeurs, ulcères, caries des os, mal de Pott, ophthalmies. Nous faisons une dépense d'iode incroyable. Un bon quart des malades qui se présentent à nos consultations viennent pour des affections des yeux. Ce sont le plus souvent des affections externes: ophthalmies, maux des paupières etc.. La conséquence de ceci, c'est que les borgnes et les aveugles ne sont pas rares en Chine. Les malheureux atteints de cécité ont pour industrie commune de s'établir au coin des rues pour dire la bonne aventure aux passants, ou bien d'aller dans les maisons faire des sortilèges ou autres diableries auprès des malades. Mettez un autre quart pour les maladies de la peau. Il va sans dire que les parasites animaux et végétaux y ont la plus large part. Et je ne parle que de la gale et de la teigne; car pour la maladie pédiculaire vous m'accorderez que ce n'est pas une maladie, sans quoi les dix-neuf vingtièmes des Chinois seraient perpétuellement malades. Entre nous je vous dirai même que plus d'un Jésuite le serait de temps en temps. Croyez-vous qu'on vienne ici pour faire les délicats? Allons donc! On va résolument entendre une confession ou administrer un malade, quoique on sache fort bien qu'on en rapportera quelque chose de plus que le mérite spirituel. Nous avons beaucoup de dyspepsies, beaucoup de rhumatismes, pas mal de paralysies, des cancers etc.. Il est un groupe de maladies qu'on retrouve dans tous les pays et sous tous les climats, parceque dans tous les pays et sous

tous les climats les hommes se livrent à la débauche. Or, en fait de corruption, le peuple chinois ne le cède à aucun autre peuple. Le printemps nous amène le typhus et la fièvre typhoïde ; l'été, les flux intestinaux ; l'automne, la fièvre intermittente. — Le P. Sécher est mort de la fièvre typhoïde : (symptômes abdominaux bien marqués, taches lenticulaires.) Le P. Deleuze est mort du typhus ; (absence de phénomènes abdominaux, symptômes nerveux, violents, pétéchies.) — Les affections abdominales dominent de beaucoup les affections thoraciques. Les inflammations franches de poitrine sont rares. — La phthisie est commune, mais beaucoup moins qu'en France, comme aussi plus facilement guérissable. Les FF. Bernard et Hersent m'assurent en avoir guéri bien des cas. Pour moi, j'ai rencontré trois phthisiques : le premier est mort promptement, le second me paraît guéri, le troisième est en bonne voie. — Je n'ai pas vu de cas de choléra jusqu'ici. Sous ce rapport l'année est exceptionnelle. — Par ces quelques indications jetées en courant, vous comprenez bien que ce n'est pas un tableau complet des maladies de la Chine que je prétends tracer. Il faudrait, je le répète, plus d'expérience que j'ai pu en acquérir. Cependant j'en ai déjà assez pour pouvoir vous affirmer que la pathologie des Chinois est riche, et que ce pauvre peuple n'est point frustré de sa part dans le triste héritage du péché. — Si vous avez le temps de faire encore quelques études avant de venir, c'est aux maladies de la peau et à la chirurgie oculaire que vous vous appliqueriez, je crois, avec le plus de profit. — Je termine par un mot sur le climat. Nous avons en hiver un froid assez piquant ; en été, une chaleur humide étouffante ; en toutes saisons de brusques variations de température. Les hivers se rapprochent de ceux de France, il gèle et il neige ; les étés rivalisent avec ceux des Indes ; le thermomètre dépasse quelquefois 40°. — Le pays est traversé par de nombreux canaux et couvert d'eau stagnante pendant l'été à cause des rizières. Il est bien entendu qu'à propos de climat et même de beaucoup d'autres choses, je ne parle que de Shang-hai et de ses environs. Il ne faudrait pas généraliser tout ce que j'ai dit. Ce qui est vrai ici, pourrait bien ne l'être pas à l'autre extrémité d'un empire dix fois aussi vaste que la France. — Adieu mon bien cher Frère, ayez toujours un petit souvenir devant Dieu pour notre pauvre mission, et en particulier pour votre bien dévoué Frère

Rousseau S.J.

Extrait d'une lettre écrite par le P. Chevreuil à un pensionnat de jeunes filles de Bécherel (Ille-et-Vilaine) en réponse à un envoi d'objets de piété pour les orphelins chinois.

Zi-ka-Wei, 17 7bre 1865.

Si vous étiez curieuses de faire avec moi une petite promenade à l'orphelinat de Zi-ka-Wei, je vous montrerais à cinq ou six minutes de marche de la maison des Pères, dans un assez vaste enclos fermé par une haie de bambous, une maison à un seul étage, mais fort longue. En haut sont les dortoirs qui se divisent en cinq grandes chambres ; c'est là que reposent sous la garde des Saints Anges, deux cent soixante pauvres petits orphelins qui, sans vous,

et les autres associés de la Sainte enfance, n'auraient pour se coucher que le pavé des rues. Aux deux extrémités de ces longs dortoirs est une chambre, dans l'une habite le P. Palâtre, mon infatigable coopérateur dans la direction de l'orphelinat; dans l'autre réside un bon frère coadjuteur, le F. Héronard, chargé de la haute surveillance des enfants et de la direction de leurs travaux. Nos enfants travaillent, et si vous voulez vous en convaincre descendons des dortoirs au rez-de-chaussée; voici d'abord l'imprimerie. C'est là que s'impriment presque tous les livres de religion dont les chrétiens du Kiang-nang font usage. Cette imprimerie ne ressemble guère à celles d'Europe. Voyez-vous cette multitude de petites tablettes de bois rangées en ordre sur des rayons le long de la muraille? Ce sont nos tablettes d'impression. Voyez-vous auprès de chaque fenêtre ces orphelins, assis le front courbé près d'une table. Ils écrivent sans doute; Oui ils écrivent, mais sur des tablettes de bois; ce sont les graveurs de lettres. Ici les livres ne s'impriment pas comme en Europe au moyen de lettres mobiles, car l'alphabet chinois comprend des milliers de caractères. Il faut donc de toute nécessité les graver. Si vous voulez maintenant savoir comment on imprime à l'aide de ces tablettes, regardez ce petit orphelin assis devant une petite table, examinez bien comment il s'y prend. Sur sa table est fixée une des tablettes d'impression; sur un coin de la table un tas de feuilles de papier; à côté, une écuelle de bois pleine d'encre; dans la main droite l'enfant tient une brosse. Il commence par tremper cette brosse dans l'écuelle, puis en frotte sa tablette; quand elle est bien imprégnée d'encre, il dépose la brosse, prend une feuille de papier qu'il étend avec soin sur la tablette, passe pardessus, à plusieurs reprises, une espèce de tampon, relève sa feuille et la page est imprimée. Il recommence une seconde fois et il obtient une seconde page; il recommence cent fois, mille fois et il a cent pages, mille pages d'un même livre. Il prend alors une autre tablette et recommence la même opération pour imprimer une autre page. Si le livre a en tout mille pages, et si l'on veut mille exemplaires, il devra faire mille fois l'opération sur mille tablettes différentes; c'est à dire un million de fois. Ce n'est pas tout, il faut encore coordonner les pages et les relier ensemble; c'est ce que font ces petits enfants rangés autour de cette grande table, toute surchargée de feuilles imprimées. Bref, pour ne pas vous retenir plus longtemps par mes descriptions, je vous envoie avec ma lettre une feuille imprimée de la manière que je viens de dire, elle vous donnera une idée du travail de nos petits graveurs et imprimeurs. — Passons à l'atelier voisin. Là, ce sont les peintres; ils sont bien novices encore; leurs tableaux passeraient difficilement à l'Exposition universelle; et cependant dans nos petites chapelles ils ne laissent pas d'être un ornement. Mais nous voici chez les vernisseurs. Leur travail, si vous pouviez le voir, vous plairait davantage; car les chinois sont très-entendus dans la vernissure, et leurs vernis sont très-beaux. — Entendez-vous le bruit qui se fait dans l'atelier voisin? Voyez que de scies, que de rabots, que de haches se meuvent en même temps. Ce sont nos menuisiers; ils font des bancs, des tables, des portes, des fenêtres, des armoires, des cadres; nous leur ferons bientôt faire des autels et des tabernacles pour nos églises. Ici sont les tailleurs et là les cordonniers; ce sont eux qui habillent leurs petits frères. Voici les petits barbiers qui rasent la tête de leurs camarades; car les Chinois, petits et grands, se rasent la tête à l'exception du haut, où ils laissent pousser leurs cheveux qu'ils tressent ensuite en une queue qui

descend jusqu'aux reins, et souvent même jusqu'aux talons. Là, dans une cour à l'écart, sont les scieurs de long : ils scient de gros arbres que leurs compagnons, les menuisiers, transforment en tables, en armoires etc... Non loin d'eux sont les faiseurs de paniers, ou pour mieux dire, les travailleurs en bambous : car le bambou est un arbre qui se prête à une foule d'ouvrages différents, grâce à sa solidité, à sa flexibilité et à son extrême divisibilité. Si on le laisse en son entier on peut s'en servir pour porter des poids énormes ; si on le coupe en petites lames très-fines, on peut l'employer à confectionner tous les petits objets pour lesquels nous employons en Europe la paille et le jonc. Voulez-vous voir la cuisine ? Ce sont encore nos orphelins qui y cuisent le riz et les légumes pour leurs camarades ; l'un attise le feu, l'autre remue la marmite, un troisième apporte de l'eau, cet autre lave les écuelles, ceux-ci épluchent les légumes, celui-là émonde et lave le riz. Que n'êtes-vous venues à l'heure du dîner, vous auriez été témoins d'une bien autre activité. Car nos enfants chinois, comme ceux d'Europe, s'entendent encore mieux à dévorer les provisions qu'à les préparer. Entendez-vous le vacarme qui se fait dans cette grande salle ? C'est l'école. Ah ! me direz-vous, ils ne sont guère sages. Vous vous trompez ; c'est justement parceque le maître arrive qu'ils crient si fort. Les petits garçons de France se taisent quand ils voient le maître arriver ; en Chine c'est le contraire. La raison est que plus on étudie, plus on crie ; car pour étudier il faut crier ; c'est l'usage. Avant de vous en retourner, visitez encore l'infirmerie. Il ne s'y trouve aujourd'hui que trois enfants, dont l'un a mal au pied, et les deux autres une petite fièvre bien bénigne. Cela ne fait pas un sur cent ; n'est-ce pas bien consolant ? Et si je vous disais que les années dernières plus de cent mouraient dans une seule année !.. Mais ne revenons pas sur un passé si douloureux. Qu'il me suffise de vous dire qu'après l'incendie de l'ancien orphelinat par les rebelles, nous ne pûmes trouver pour loger nos enfants qu'une grande maison dans la ville de Chang-hai. Ils y manquaient de deux éléments bien nécessaires à la vie, surtout dans un orphelinat : le bon air et la bonne eau. Ajoutez la peste qui survint, et vous aurez une idée du déchirement de cœur du P. Giaquinto, alors directeur de l'orphelinat et qui finit par devenir lui-même la victime de son dévouement autant que du fléau. Le cœur du bon Père Supérieur de la mission, le R. P. Gonnet, n'était pas moins navré de voir l'état déplorable de nos orphelins. Longtemps il lui fut impossible d'y remédier. Mais enfin ses vœux sont exaucés. Les orphelins sont maintenant à la campagne ; ils ne meurent plus, ils ne sont plus même malades ; ils prennent de jour en jour une figure de prospérité toujours croissante. — Nous venons de visiter le grand orphelinat : reste à visiter ses deux succursales. Allons d'abord à cette maison blanche située entre le grand orphelinat et la maison des Pères ; c'est là que nous recevons les nouveaux venus, quand ils sont atteints de maladies contagieuses, comme la gale, la teigne etc... N'ayez pas peur ; si vous êtes trop délicates, je ne vous les montrerai que de loin. Si vous saviez dans quel état affreux ils nous arrivent pour l'ordinaire, vous les trouveriez déjà bien changés. La gale est une maladie que nous guérissons bien vite ; la propreté seule peut en venir à bout ; on accélère la guérison à l'aide de quelques pommades. La teigne est plus tenace ; cependant nous avons obtenu déjà de très heureux résultats qui nous font espérer d'en triompher tout à fait. Cette espèce de Lazaret de l'orphelinat est d'un avantage immense ; il nous sauve de bien des maladies, que les nouveaux venus pourraient nous apporter. Soixante-dix enfants environ y sont réunis ; ils s'occupent eux aussi à de petits travaux, soit dans les champs, soit à la maison. Transportons-nous à cette petite maison au-delà du canal ; là sont les tout petits enfants de sept ans et au-dessous. De braves femmes en prennent soin. Que de petits anges ont pris de ce lieu leur essor vers le ciel ! Ils y remplissent les fonctions d'amis dévoués, de protecteurs zélés de tous les jeunes associés de la Sainte Enfance qui les ont sauvés.......

E. Chevreuil S.J.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau ——— Île de Tsum-min, 1er Août 1865.

Dans une chrétienté près de la ville, un de nos administrateurs avait contracté une vieille amitié avec un voisin païen riche et lettré : Le voyant malade, il le pressa de se faire chrétien et lui prêta plusieurs livres de religion que ce païen lut avec répugnance d'abord, puis avec avidité, tout en se cachant de sa nombreuse famille. Convaincu et décidé à sauver son âme, il demanda à notre administrateur de venir le baptiser. Ce fut le signal d'une opposition terrible ; à chaque fois que notre chrétien se présentait, le mot d'ordre était donné : enfants et petits enfants se réunissaient dans la chambre du malade ; les brus montaient sur le lit et commençaient à se lamenter, criant qu'on venait leur enlever leur père ; que les ancêtres toute la nuit avaient gémi sur l'affreux sort réservé à leur descendant s'il se faisait chrétien, qu'ils menaçaient de se venger si ce fils ingrat et parricide refusait et de les reconnaître et de les nourrir en offrant les sacrifices accoutumés etc. etc. Bref on retira le pont. Je crois vous avoir dit qu'ici chaque famille est comme dans une forteresse. Au dehors une haie, au dedans un large fossé servant de vivier ; un petit pont mobile donne passage pour entrer dans la maison. En vain notre malade disait : « Si vous respectez et aimez votre vieux père, obéissez et donnez-moi la seule consolation que je désire « maintenant sur cette terre. Vous ferez ce que vous voudrez de mon corps et vous dépenserez ce qu'il vous « plaira en superstitions et repas de famille après ma mort : mais mon âme est à moi ; je veux la rendre « à Dieu de qui je l'ai reçue. » La famille faisait la sourde oreille. Heureusement Dieu eut pitié de lui et récompensa sa bonne intention. Étant venu pour le mois de Marie en ce lieu, j'envoyai tenter un dernier effort, ce fut inutile, on voulut même battre le chrétien qui se présenta. Mais Dieu qui voulait sauver cette âme nous fit trouver une ressource inespérée. Ce soir là même, un ouvrier tout nouvellement converti et que cette famille croyait encore païen, fut instruit de la manière de baptiser et puis muni d'une éponge pleine d'eau il réussit à se faire accepter comme garde-malade pour la nuit. Vers deux heures du matin, se voyant seul, il baptisa notre mourant et le lendemain cette âme bienheureuse partait pour le ciel, tandis que sa famille commençait les superstitions d'usage. ——— Catéchumènes et néophytes. ——— Nous devons nos quelques baptêmes d'adultes au zèle de plusieurs nouveaux chrétiens. Parmi eux se distingue toujours un nommé Kion-Zen-Zié. "Autrefois, me disait-il, étant encore païen, j'étais résolu à prier pour ceux qui me payaient dans ce but, et pour ma famille, de manière à n'avoir aucune distraction et, comme on dit, sans toucher des pieds la terre ; je crois que peu à peu j'en serais devenu fou ; maintenant que je suis sûr de ne pas me tromper et de ne pas devenir fou, je prie toujours, en chemin, en travaillant, même en rêvant la nuit". Et en effet une nuit qu'on l'avait retenu à coucher dans la chambre voisine de la mienne, il nous réveilla par une éloquente exhortation qu'il s'imaginait faire à un païen. Il ne pense qu'aux païens, et jamais je ne l'ai vu se plaindre des difficultés qu'il rencontre, ni des avanies qu'on lui fait endurer. Il arrive fréquemment que les païens ses voisins prévenus contre lui et décidés à ne pas l'écouter font les sourds-muets ; et quand ils le voient bien fatigué de parler tout seul, le laissent là et s'en vont rire de lui quelques pas plus loin. A la première occasion, notre chrétien recommence, comme s'il n'avait reçu d'eux que des compliments, et, dit-il, le bon Dieu me dédommage en touchant le cœur de quelque autre auquel je ne m'adressais pas. Autrefois sa fonction de prieur, ou priant, lui rapportait chaque année un profit assez rond, maintenant au contraire il vit pauvrement ; et tout l'hiver, les deux tiers de son temps ont été employés à visiter ses catéchumènes, à leur montrer quelques mots de prière ; travail

extrêmement rebutant en Chine, l'intelligence du sens n'aidant point à se rappeler les caractères (je parle des gens de campagne qui n'ont point étudié). De là il passe à quelque nouveau groupe de maisons et trouve prétexte de parler religion. Plus d'une fois il est revenu le soir, la pluie sur le dos, transi de froid, demi-mort de faim, sans montrer sur son visage autre chose que la plus franche gaieté. Un médecin et un maître d'école, le premier baptisé au mois de Mars, le second préparé au baptême, imitent son exemple après être devenus sa conquête, de sorte que le voilà au comble de la joie. Dans le principe, comme il vivait tout seul, à neuf lis ou une lieue de tout autre chrétien, il eut beaucoup à souffrir; et n'ayant personne avec qui se consulter, s'encourager, il fut tenté de vendre sa maison et de venir habiter dans un centre de chrétiens. C'était une tentation, il y résista et maintenant, tant baptisés que demandant à l'être, il y a bien trente personnes qui se réunissent chez lui pour prier. Ce sera tôt ou tard une petite chrétienté. Ne soyez point scandalisé, si je vous dis que nous autres missionnaires nous ne convertissons point personnellement les païens, en ce sens que nous puissions dire : en voici un que du principe à la fin j'ai converti, moi, et pas un autre. Nous parlons à tous dans les lieux publics ; en particulier, en visitant des familles; mais c'est toujours entre les mains de quelque chrétien que vient germer, pousser et fructifier la semence divine. Souvent notre part est imperceptible et quand quelque païen nous dit : "Je crois, je vais observer les règles", nous devons toujours être en défiance, parcequ'il est d'usage et de bon ton ici de répondre comme le désire toute personne un peu élevée qui exhorte à faire une chose quelconque.
Il y a peu de jours un néophyte désolé, les larmes aux yeux, vint me dire : « Il y a quinze ans que j'exhorte ma mère à se convertir, elle m'a toujours rebuté; elle a quatre vingt-deux ans; et demain, dit le médecin, elle va s'éteindre, consumée de maladie et de vieillesse : Ce matin j'ai fait un nouvel effort et son visage s'est attristé : pourquoi ne veux-tu pas me laisser mourir en paix, m'a-t-elle dit; ma résolution est prise il y a longtemps : j'irai où sont mes pères; toi va où tu voudras. » Comme je devais partir ce jour là même, pour consoler ce brave homme, je lui promis de me détourner de mon chemin et de voir un peu cette vieille endurcie. Malgré la pluie j'y allai. La vieille avait fermé ses rideaux de manière à ne pas laisser pénétrer le plus petit jour. « A genoux, dis-je en arrivant, et les deux chrétiens qui m'accompagnaient entonnent leurs prières. Cinquante païens étaient accourus malgré la pluie et la boue des sentiers. Je me disais : Jamais je n'ai eu la chance de décider par moi-même des païens moribonds. Comme je serais surpris si cette femme allait se rendre à ma proposition du baptême ! J'ouvre résolument les rideaux et crie à la bonne vieille : "Je viens te baptiser, il est temps, c'est le bon Dieu qui m'envoie; es-tu décidée ?" et j'approche un crucifix de ses lèvres. "Jésus, Marie, sauvez-moi, dit-elle." Tout était gagné. Son fils transporté de joie pouvait à peine en croire ses oreilles. Je la baptisai, et continuai mon chemin en me disant : « Depuis quinze ans !! C'est une preuve que Dieu agit avec les païens comme avec les mauvais chrétiens, si quelqu'un prie, la grâce finit par triompher : avis pour une autre fois. » — *La Vierge Marthe Tao.* — D'ordinaire, nos chrétiens en fait de spiritualité ne s'élèvent pas bien haut; aussi les conduire est chose facile. Dieu bénit leur simplicité et donne à plusieurs un dévouement qui tient lieu de tout. Depuis que je suis en Chine, je n'ai encore trouvé personne qui m'ait autant édifié que la bonne vierge Marthe Tao. Laissez-moi vous en parler : Comme elle vient de mourir, il est bon d'en conserver la mémoire. Cachée dans une petite chapelle, tout à fait sur le bord du fleuve, personne ne parlait d'elle, et cependant c'était la plus instruite de l'île. Sa douceur

son aimable patience ont plus fait que tout le zèle de dix autres. Ses frères, ses neveux, bateliers de profession, hommes du plus violent caractère, avec leurs malédictions, leurs coups, leurs reproches, ne lui ont jamais arraché un mot, un geste même de colère ou de haine : « Vois notre barque, lui disait, il y a deux mois, son frère, la voilà pour sûr perdue sous les flots ; à quoi servent tes prières ! » La bonne fille lui répondit doucement : « Toute seule je n'obtiens rien, essayons à deux ; » et elle le fait mettre à genoux. Au même instant la barque reparaît, le mauvais pas était franchi. « Battez-moi, disait-elle parfois aux siens, les voyant en colère, mais ne disputez pas entre vous et ne maudissez pas. » — « Je ne demande à personne de me consoler, me dit-elle un jour ; quand je n'en puis plus, je viens m'agenouiller dans la chapelle et j'y reste jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'ôter l'amertume du cœur, ce qui ne manque jamais de m'être accordé. » Au mois de Marie dernier, peu avant sa mort, elle me dit : « Depuis trois mois, je ne quittais presque pas le lit : Comme Dieu est bon ! Il me rend des forces pour vous recevoir. » Et en effet du matin au soir elle travailla, soit à la chapelle, soit à la cuisine, soit pour préparer la confession des néophytes et le baptême des catéchumènes. Elle réussit même à nous aller chercher de vieux apostats dont elle avait appris récemment les noms et la demeure. Après mon départ, comme elle me l'avait dit, elle dut se remettre au lit pour ne plus s'en relever. Seule elle a toujours, avec son petit champ et son travail, pourvu à tous les frais de sa chrétienté. Aussi aimait-elle à citer mille petits traits de secours envoyés par la Providence. Par exemple, lorsque quatre fois la mer vint inonder sa chapelle, ayant réussi à sauver ses petites provisions, elle prit la caisse des ornements sacrés, la mit sur sa tête, puis grimpant sur une table elle resta là, attendant courageusement la retraite des eaux ; et tandis que tous les champs voisins étaient stériles, cette année elle eut une récolte plus abondante qu'en temps ordinaire : « Dieu a eu pitié de mes catéchumènes et de mes orphelins, disait-elle agréablement, et non de moi qui ne suis bonne à rien. » Ses catéchumènes ! c'était son triomphe ; elle les choyait, les traitait avec tant d'amitié que leur cœur était gagné bien vite. Aussi disent-ils maintenant avec tristesse : « Qui nous consolera ? Qui nous aidera à apprendre les prières ? C'était si facile avec elle ! » Par les soins de cette bonne vierge, au moins cent orphelins ont été recueillis et plusieurs vivent encore, élevés du produit de son travail. — Étant malade sur son lit, son bonheur était de réunir ses vieilles catéchumènes et néophytes pour les instruire et leur montrer à prier. Une bonne vieille lui apportait chaque jour quelque chose qui pût lui faire plaisir ; la voyant tout refuser, elle se mit à lui dire en pleurant à chaudes larmes : « Tu nous disais que tu nous mènerais au ciel, et voilà que tu pars avant nous ! Grande tante, aie pitié de nous — attends ; reste avec nous ; nous n'avons ici d'autre appui, d'autre guide que toi ... » — « Que faites-vous ? reprit la malade avec force ; vous voulez amollir mon cœur et me faire croire que je suis nécessaire. Ignorantes ! déjà vous avez oublié ce que je vous dis chaque jour : Dieu seul suffit, on ne peut s'appuyer sur les hommes. » Ces mots bien accentués fermèrent la bouche à ces bonnes gens. Dès ce moment, elle entra en un recueillement qui ne fut plus interrompu, dit qu'elle allait mourir, et en effet comme si elle eût voulu prouver que Dieu seul suffit, elle mourut comme endormie sans que le médecin eut eu le temps de venir lui porter secours, ni le missionnaire celui de l'administrer ; sans que personne fût là pour recevoir son dernier soupir. Les chaleurs étaient devenues très-grandes ; on porta son corps hors de la chambre pour donner un facile accès à ceux qui venaient, selon l'usage, rendre leurs devoirs à la défunte ; et l'on pensait l'ensevelir au plus vite : précaution inutile. Sa figure, qui avait assez d'embonpoint, prit un air riant, un aspect de bonheur si marqué, que l'on compta jusqu'à six cents païens venus tout exprès pour être témoins de cette merveille : « On voit bien, disaient-ils, que les vierges chrétiennes, à cause de leurs prières

vont corps et âme au Ciel; nous allons nous convertir puisqu'il en est ainsi. » Le troisième jour, quand on la mit dans la bière, le corps n'avait pas trace de corruption et n'exhalait pas la moindre odeur. Depuis, plusieurs catéchumènes se sont déclarés. Elle est morte le jour de la Visitation. Cette digne enfant de Marie a, par sa mort, comme embaumée ce coin de notre île; elle, si modeste, si cachée la voilà devenue un sujet d'édification dont tout le monde parle. —— A côté de tous ces sujets de consolation, il y a, ou plutôt il semble y avoir une sorte de réveil du paganisme. Les pagodes ont été restaurées, on en bâtit de nouvelles, et même, là où les chrétiens sont isolés, on cherche à les imposer comme les autres pour les frais de construction. Les processions, mortes depuis plusieurs années, sont en pleine activité, et les jeux populaires à grand tapage ont dépassé les anciens temps. Que signifie ce zèle et cet entrain? On dit que la mère de notre vice-roi actuel est, aussi bien que son fils, dévouée aux idoles avant tout et par conséquent ennemie des missionnaires et de la religion de Jésus-Christ. Le peuple de Tsum-nin montre au fond de l'indifférence pour le culte des idoles et peu à peu, à coup sûr, la vérité triomphera. Malheureusement, si nos païens ont bien peu de foi à leurs dieux, l'usage est là, il règne en maître et supplée à la croyance. Leurs prêtres ne laissent pas de faire sonner bien haut tout ce qui peut relever le culte des idoles. On cite avec admiration un dévot qui, pour plaire aux dieux et les apaiser, trois ans durant, ne mangea que du riz mêlé à des feuilles de cyprès d'abord, puis des feuilles de cyprès sans riz, et un autre qui pour éviter la gourmandise s'est logé dans un débris de pagode sans toit, où les mendiants eux-mêmes n'osent passer la nuit. Lui donne-t-on un habit passable, il le change avec le plus misérable mendiant qu'il rencontre. Souvent il refuse les aumônes et aime mieux, mêlé aux chiens de la rue, ramasser avec eux quelques déchets de légumes à moitié pourris qu'il mange encore, dit-il avec regret. Voilà jusqu'où l'on va ici pour plaire au démon. — Nos grands diables des pagodes s'en donnent aussi parfois. Il y a quelque temps un Révérend ministre anglais vint à la ville et comme il traitait fort mal en paroles les grands diables dorés: « Venez, lui dit-on, et si vous pouvez frapper du poing la table placée devant Zem-Ouam, protecteur de la cité, sans que le sang et l'écume vous viennent à la bouche, nous croirons à votre doctrine. » On dit que notre ministre n'eut pas plus tôt touché la table qu'il tomba à la renverse, la bouche pleine de sang et d'écume, en sorte que l'on dut brûler de l'encens pour apaiser le Zem-Ouam et sauver la vie du Révérend. Le fait est que l'on vint raconter l'aventure à notre maître d'école du Tié-tsu-dam de la ville en lui proposant de faire la même expérience. Notre néophyte plus avisé et plus prudent: « Volontiers, dit-il, et même je veux que tout le tribunal vienne prendre le thé que nous aurons fait chauffer avec les débris du Zem-Ouam. Qu'ils s'engagent par écrit et moi, je promets d'aller, avec le secours du Seigneur du Ciel, non seulement toucher la table du Zem-Ouam, mais lui mettre une corde au cou, et avec l'aide de mes élèves, le traîner au tribunal et du tribunal ici, où nous le mettrons en allumettes. » Celui qui proposait la chose était le premier employé du mandarin; il n'eut garde d'accepter, et notre maître d'école en profita pour parler tout à son aise de l'impuissance des démons contre les vrais chrétiens; citant de nombreux exemples qui achevèrent de réduire tous les assistants à quia. — Cela fit un peu oublier le fait du ministre anglais, si peu honorable pour la religion des Européens.

J'ai dit <u>le fait</u>; j'aime à croire cependant que ce n'est qu'une fable inventée par malice pour décrier ce ministre et embarrasser notre néophyte; mais sur le second point on a manqué son coup. Les lettrés sont comme partout les plus éloignés du royaume de Dieu: c'est trop abaisser Dieu que de le croire

incarné crucifié ; et trop élever l'homme que de le faire monter au ciel. Ils raisonnent un peu comme notre jeûneur de la rue, lequel disait à un catéchiste l'autre jour : « Tu as bien de l'orgueil, toi chrétien, mangeant et buvant à ton aise, de te placer au ciel ; moi, je n'ose espérer de devenir cheval ; si je puis être chien, ce sera un grand bonheur. »

Bourdilleau S.J.

Lettre de Mgr. Languillat au R.P. Rubillon, assistant de France à Rome. — Shang-hai, 12 Juillet 1865.

Mon Révérend et bien-aimé Père, P.C. — La dernière lettre de votre Révérence, du 15 Mars dernier, est venue me trouver à Nan-Kin, vers la St Louis de Gonzague. Nous étions là au bivouac, les PP. Gonnet et de Carrère, ainsi que plusieurs officiers et matelots du Tancrède, exposés à la pluie, au milieu de la boue et du mortier, des menuisiers et des maçons. On restaurait à la hâte, près de l'ancienne cathédrale de Nan-kin changée en grenier public, le misérable Kon-sou des anciens chrétiens. — Dès que je sus que l'obéissance m'appelait au Kiang-nan, une de mes premières pensées, un de mes plus ardents désirs étaient d'aller visiter les contrées les plus reculées de cette mission. Nan-Kin, même avant l'invasion des rebelles, avait été le nec-plus-ultra et les colonnes d'Hercule de nos missionnaires. Depuis le voyage du P. Clavelin et du P. Gotteland sur le Cassini, nul des nôtres n'était entré dans cette ancienne capitale du Midi. Et voilà qu'à peine arrivé à mon nouveau poste, je reçois de M. Pallu, commandant du Tancrède, inspiré de Dieu sans doute, l'aimable et pressante invitation de remonter sur son navire tout le cours du Yang-tzé-Kiang, jusqu'à Kien-Kiang au Kiang-si, et même jusqu'à Han-Keou, au Hou-pé. Nous partîmes le 1er Mai, sous les auspices de Marie, accompagnés des vœux ardents et des ferventes prières de tous les nôtres et de nos chrétiens. Chaque soir, et même quelquefois durant le jour, selon les sites et l'importance des localités, le Tancrède mouillait près du rivage. Nous aussitôt de descendre à terre pour parcourir les villes, les bourgs, les montagnes et les côteaux qui se trouvaient sur le littoral du grand fleuve. Pour d'autres, c'eût été un vrai voyage de touristes et d'amateurs. Que de magnifiques paysages on eût pu esquisser ou photographier !! Tous ceux qui pour la première fois remontent le Yang-tzé-Kiang ne peuvent s'empêcher d'être frappés d'admiration à la vue du splendide panorama qui se déroule à chaque pas devant eux. J'attends les nouveaux missionnaires que la Compagnie nous envoie munis de toutes pièces, pour reprendre son ancienne position en Chine ; et si je suis assez heureux pour leur servir de guide et d'introducteur dans le pays que j'ai parcouru, je ne pense point qu'ils me reprochent d'en avoir exagéré la beauté. Mais à côté de l'admiration pour ces merveilles de la nature, combien d'autres sentiments pénibles se pressent dans le cœur du missionnaire ! A Kiang-yn, notre second mouillage, c'était l'aspect du sépulcre et de la mort. Nous ne marchions, à la lettre, que sur des ruines, dans la ville et dans les faubourgs. Nous ne rencontrions que des cadavres ambulants, couverts d'ulcères et de lèpre. Là nous avons établi récemment une petite résidence. Le peuple, attiré par les remèdes qu'on lui donne, est bien disposé à entendre la parole de Dieu. Partout les pharmacies semblent un moyen providentiel pour la conversion de ce pauvre peuple. A Tcheng-Kiang, port ouvert aux Européens et où les vapeurs s'arrêtent toujours quelque temps, c'est la mort encore, mais la mort que vivifie déjà un souffle de résurrection. Nous y avons déjà un petit pied-à-terre, mais tout-à-fait insuffisant ; car comme cette ville est en quelque sorte le centre des missions de l'Ouest, nous sentons le besoin de nous y établir fortement. Samedi prochain, 15 de ce mois, le P. Seckinger (grâce à la générosité

de Mr Down qui offre sur ses navires un passage gratuit pour les nôtres qui remonteront le Yang-tzé-Kiang) ira d'abord jusqu'à Nankin porter des provisions de médecines, de livres et d'argent au P. de Carrère que nous y avons laissé; puis il reviendra à Tcheng-Kiang pour acheter, s'il se peut, un emplacement plus commode. L'occasion semble des plus favorables. Différents terrains, achetés par des commerçants qui font banqueroute, se trouvent actuellement en vente, et ce bon Mr Down nous fait espérer qu'on nous les cèdera de préférence, à un prix très-modéré. De Tcheng-Kiang, grâce à la vapeur du Tancrède, nous arrivâmes bientôt devant Nankin. Mais en allant nous ne crûmes pas prudent de descendre à terre et voici pourquoi : Mr le consul général de Shang-hai, le Vicomte Brenier de Montmorand, sans me donner un veto formel, s'était pourtant déclaré contre mon voyage sur le Tancrède. En effet la légation ayant commencé à réclamer pour nous les anciennes possessions de la mission à Nankin, sans avoir rien obtenu jusqu'ici, le Consul s'imaginait que m'adressant à la marine et tournant le dos à la légation j'allais traiter directement avec le Vice-Roi de Nankin, et grâce à l'influence du Tancrède emporter l'affaire d'assaut. Je protestai contre l'intention qu'on me supposait, et qui ne m'était pas même venue à l'esprit. Tous nos Pères furent d'avis que je ne devais pas me laisser arrêter par l'opposition que Mr le Consul faisait à mon voyage et qu'il fallait accepter l'offre pleine de courtoisie de Mr le Commandant du Tancrède. Néanmoins, comme je l'ai dit, nous ne descendîmes pas à Nankin en allant, mais nous continuâmes notre route et nous entrâmes bientôt dans le Ngan-hoei. Vous savez que le Kiang-nan a été divisé en deux provinces qui chacune ont leur gouverneur. Le Kiang-sou, capitale Se-Tcheou, comprend la partie orientale du Kiang-nan; et le Ngan-hoei, capitale Ngan-Kin, en comprend la partie occidentale. Nankin reste toujours comme la capitale de ces deux provinces et c'est la résidence du Vice-Roi des deux Kiangs; c'est-à-dire du Kiang-nan et de Kiang-si. A Ngan-Kin, nous voulûmes voir les mandarins; car tel était le but principal de mon voyage. Je tenais à inaugurer par cet acte ma venue au Kiang-nan selon la méthode que j'avais suivie au Tchély, aussitôt après la paix de 1860. Mais depuis cette époque, les choses avaient changé de face. Je m'aperçois bien d'un revirement dans la politique chinoise qui veut refouler les Européens, et même les missionnaires, dans les ports, et ne leur donner aucune existence légale et officielle dans l'intérieur. Quoi qu'il en soit, nous pûmes réussir à voir ces messieurs et cette visite fut un des épisodes les plus réjouissants de notre voyage. Nous envoyâmes d'abord nos cartes. Le Fou-tai, ou gouverneur de la province, était absent, nous dit-on. Nous acceptâmes cette réponse pour vraie, sans trop épiloguer. Le Fan-tai, ou trésorier général, dignité qui vient après le Fou-tai, venait de recevoir son changement pour le Hou-kouang, et puisque nous nous rendions en cette province, c'est là qu'il aurait l'honneur de recevoir notre visite, ou plutôt de nous prévenir de la sienne. Le Gnié-tai, ou juge criminel de la province, troisième dignité, reçut notre carte et donna son bon .... ainsi que le préfet de la ville, ou Tché-Fou. Nous nous rendîmes chez le Gnié-tai en grand cortège avec une escorte de marins sous les armes. Mais nous trouvâmes la porte fermée : « L'heure est passée, nous dit-on; il a été obligé de sortir, il n'y a que quelques instants, pour des affaires très-pressantes ». — Après bien des pourparlers, en présence d'un peuple immense, comme nous étions réellement en faute pour l'heure, nous jugeâmes à propos de ne pas insister. Nous allons chez le Tché-Fou; là aussi visage de bois et même réponse : « Les heures probablement ne s'accordent pas, dis-je en tirant ma montre. Malgré cela, le Tché-Fou

n'a pu tellement calculer le temps que durerait notre visite chez son collègue, qu'il puisse nous accuser d'être venus trop tard au rendez-vous. — Il était bien libre, dit à son tour Mr Pallu, dont j'avais admiré la patience devant la porte du Gnié-tai, il était bien libre d'accepter tout d'abord notre visite ou de la refuser ; mais après qu'il a donné sa parole et qu'il a envoyé un de ses officiers pour nous saluer ou nous espionner à bord, il doit nous recevoir. Il sait qui nous sommes. — Mais il est absent. — Quand reviendra-t-il ? Peut-être sur les minuit. — Nous pouvons attendre son retour jusqu'à demain ou même au-delà. » Sur ce, nous entrons, et nous nous installons dans une des premières pièces du tribunal. Peu à peu des sièges se trouvent, le thé nous est servi. Après une heure d'attente environ : « Il faut que je le voie, dit Mr Pallu, et cela dans quelques minutes ; sinon, je vais envoyer un piquet de matelots faire dans tous les recoins la visite de son domicile. En France, un honnête homme n'a qu'une parole. » Cependant les serviteurs allaient et venaient. Tout-à-coup ils nous introduisent dans l'intérieur avec politesse, en même temps que le hourra chinois annonçait la venue des mandarins. C'étaient précisément le Fan-tai et le Gnié-tai que nous n'avions pu voir. Le pauvre Tche-fou, assiégé par nous, leur avait envoyé estafette sur estafette pour les conjurer en grâce de venir le délivrer. Tous deux se montrèrent fort aimables ; le Fan-tai surtout, homme à manières distinguées. Ils nous dirent qu'ils aimaient les Européens, mais que comme nous n'avions pas vu le Vice-Roi de Nankin, ils craignaient de se compromettre en nous recevant sans avoir pris ses ordres. Il faut savoir que le Gnié-tai et le Tché-fou, lorsqu'ils reçurent nos cartes, croyaient que les mandarins supérieurs les avaient également reçues. Leur désappointement fut grand, quand ils apprirent le contraire. — Voilà pourquoi ils refusèrent notre visite, après l'avoir acceptée d'abord. Cet aveu méritait d'être enregistré. Il me confirma, pour ma part, dans l'idée qu'à tout prix il fallait voir le Vice-Roi. — Par l'entremise d'un Père Chinois, nous avons acquis une belle maison en cette ville de Ngan-kin. Les mandarins le savent et ferment les yeux, par la raison qu'aucun Européen n'a paru dans cet achat. C'est le même moyen que nous serons obligés d'employer presque partout, si nous ne voulons pas nous susciter des difficultés, pour le moment presque insurmontables. Une école, une pharmacie prépareront les voies jusqu'à ce que les yeux s'habituent à nous voir. — Je laisse à nos futurs Gaubils et Parennins le soin de décrire la jolie baie de Ngan-kin, et le beau coup d'œil qu'offre la ville, échelonnée sur des monticules presque en amphithéâtre. Avec la paix elle ne tardera pas à sortir de ses ruines. Son enceinte n'est pas très-étendue et elle est relativement bien fortifiée. C'est là que les mandarins pendant la guerre ont, dit-on, déposé longtemps leurs femmes et leurs trésors. — Poursuivons notre course : nous avons visité plusieurs autres villes et gros bourgs de notre juridiction : Partout l'accueil du peuple nous fut sympathique. — A Kien-kiang, ville du Kiang-si, à l'extrémité de cette province, nous avons reçu de Mr Anot, préfet apostolique, le plus charitable accueil, soit à l'aller, soit au retour. Il attendait le nouveau vicaire apostolique, Mgr Baldus, transféré du Ho-nan. J'eusse été bien heureux de voir Sa Grandeur et de pouvoir parler avec Elle de nos vicariats respectifs. — Non loin de Kien-kiang et sur les limites des trois provinces du Kiang-nan, du Kiang-si et du Hou-pé, il y a un mouvement religieux très-prononcé. Nous y avons beaucoup de catéchumènes. Molestés par les païens, ils avaient eu recours à Mr Anot et à Mgr Zanoli, évêque du Hou-pé, qui, grâce au concours et à l'énergie de Mr Dabry, Consul de France à Han-keou, firent cesser les vexations. — Nous avons encore dans ces parages une petite

chrétienté qui, jusqu'ici, avait été desservie par MM. les Lazaristes; mais leur concours nous devient désormais inutile. – Mon voyage, comme pouvez le voir, avait certainement plus d'un but important pour la mission. – A Kieou-Kiang, nous reçûmes des résidents anglais un accueil cordial, je dirais presque fraternel, surtout de la part d'un M. Harvey, correspondant et agent de la maison Down, dont je vous parlais plus haut. – A Han-Keou, Mgr. Zanoli nous attendait avec impatience. Tous, même les Chinois qui nous accompagnaient, nous crûmes voir le cher Père Louis Massa ressuscité, tant les traits du visage, l'attitude, le ton de la voix étaient, ce semble, identiques. – Afin d'établir un précédent pour le Kiang-nan à mon retour, je tins à voir le Vice-Roi du Hou-Kouang. J'y réussis par l'entremise de Mgr. Zanoli et Mr. Dabry. – Dans cette même ville de Han-Keou, les souvenirs de Mgr Spelta étaient encore vivants. Je couchai dans la chambre où il est mort; je dis la Ste messe où il l'avait dite etc. Mais là comme à Kien-Kiang, témoin de l'isolement où vivaient Mgr. Zanoli et Mr. Anot qui n'avaient aucun frère avec eux (Ce dernier nous racontait qu'il y avait tel confrère, arrivé en Chine depuis six ans, qu'il n'avait jamais revu depuis cette époque) je ne pouvais m'empêcher de répéter au P. Gonnet: « Vive la Compagnie notre mère! Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille! » Et nous pensions à nos frères du Kiang-nan, de Paris et de Rome, avec lesquels il est si doux d'avoir des communications fréquentes. – Nankin était, lors même que je le dépassai, le vrai but de mon voyage et l'objet de mes désirs. Si je parvenais à recevoir audience du Vice-Roi, le plus grand des Vice-Rois de l'Empire puisqu'il a sous lui trois provinces, le Kiang-si, et les deux provinces du Kiang-nan; ma cause était gagnée. Lors de mon voyage à Pékin, j'ai fait une grosse faute en ne cherchant pas à voir le Régent. Partout on me demanda: « Vous venez du Nord, avez-vous vu Kong-tsin-Wang? » Ici, la demande était: « Avez-vous vu le Vice-Roi? le verrez-vous? » Tel est le peuple chinois, tels sont même nos chrétiens! L'autorité a pour eux un prestige presque magique. La chose n'étant pas mauvaise en soi, pourquoi aller contre cette idée nationale? Bien des obstacles peuvent être levés, dans la propagation de l'Evangile, pour celui qui a vu leurs mandarins et les hauts fonctionnaires de l'Empire. Donc, en partant de Kien-Kiang pour remonter à Han-Keou, nous jugeâmes à propos, le P. Gonnet et moi, de renvoyer le P. de Carrère à Nankin pour nous y préparer les voies, mais surtout un pied-à-terre. Nous étions loin de nous douter des difficultés qu'il allait y rencontrer. Le 17 Juin, étant en vue de Nankin, je recevais de grand matin un billet du P. de Carrère, daté du 11, où il nous conjurait de ne pas débarquer avant de l'avoir vu, parcequ'il avait des communications importantes à nous faire. Nous prîmes un moyen terme, de l'avis de Mr. Pallu. Depuis le mouillage jusqu'à la porte Sud-Ouest de la ville, où l'on arrive par un canal, il y a près de deux grandes heures de route. Nous résolûmes d'aller jusqu'à ce point, où nous donnions rendez-vous au P. de Carrère. « Pauvre évêque du Kiang-nan! me disait en riant le P. Gonnet; marchant à pied, mouillé, crotté, quelle entrée triomphante vous faites en votre ville épiscopale! » Nous apprîmes avec joie que les choses s'étaient un peu arrangées depuis le 11. Dès que le P. de Carrère avait voulu appeler des ouvriers pour restaurer le misérable réduit, reste de l'ancienne mission de Nankin, détruit presque entièrement durant l'occupation des rebelles, les mandarins s'y opposèrent formellement, voulurent attrouper la foule, et firent observer au Père qu'il était en danger de perdre la vie: « Je conçois en partie vos craintes et vos soupçons, leur répondit le P. de Carrère. Après l'occupation de la ville par les rebelles, vous pouvez avoir quelque sujet fondé de défiance. Mais voici mon passe-port qui ne peut vous laisser le moindre doute légitime sur ma personne. »

Et comme leur opposition continuait toujours : "Je suis envoyé par l'évêque de Nankin, dit-il ; dans quelques jours il arrive lui-même avec des navires français. La France est un pays ami de la Chine. Elle envoie ses vaisseaux jusqu'ici, non dans des vues hostiles, mais au contraire pour montrer aux yeux de tous l'union qui règne entre les deux empires et au besoin vous prêter un secours amical et fraternel." Comme les mandarins ne se rendaient pas encore, mais qu'ils redoublaient leurs menaces : "J'ai reçu mon mandat de prêcher l'évangile ici, dit le P. de Carrère d'un ton ferme, ni vos menaces ni la mort ne me feront reculer. Mandarins, vous avez déjà fait assez de martyrs. Faites-en un de plus, cela ne vous coûtera pas davantage. Mais songez que dans peu vous aurez à rendre compte de mon sang." Une réponse si énergique laissa ces magistrats tout interdits ; ils n'osèrent poursuivre leurs projets. Les mauvais sujets qu'ils avaient ameutés se dissipèrent et le missionnaire put continuer en paix ses travaux. L'arrivée de deux navires Français, le Tancrède et la canonnière le Kong-Kong que nous ramenions de Han-Keou, ne pouvait être plus opportune. Il y eut un moment de surprise dans toute la ville, et l'on se demandait, à ce qu'il paraît : "Quel est donc cet évêque qu'amènent par honneur deux navires du grand Empire de France ?" La première pensée du Vice-Roi aurait-elle été que notre apparition était hostile ? je ne puis le croire. Mais soit crainte, soit forfanterie, il aurait fait dire : Que les Français fussent circonspects, parcequ'il avait sous ses ordres, lui aussi, des soldats aguerris et en grand nombre. Le Tché-fou, ou préfet de la ville, ainsi que le sous-préfet, acceptèrent notre visite. Le Vice-Roi nous fit répondre qu'il était occupé. Il faut avouer que nous arrivions dans un moment peu opportun. C'était l'époque des examens littéraires, jours sacrés et d'immense surcharge d'occupations pour le préfet et le sous-préfet. De plus, le nouveau Vice-Roi, entrant en charge, avait à recevoir les Sceaux et la transmission des affaires des mains de son prédécesseur en partance. Le Dimanche soir, le préfet d'abord, puis le sous-préfet recevaient notre visite. Ils nous reçurent parfaitement, surtout le dernier. Je dis au préfet quelles étaient les intentions pacifiques de Mr. Pallu, qui avait ordre de rendre visite aux mandarins et d'établir les relations les plus amicales entre les deux empires, et je fis tomber le discours sur la restitution des anciennes possessions de la mission. Le Préfet reconnut la légitimité de nos droits, mais il m'opposa la réponse du Vice-Roi à Mr. le Consul général de France, réponse que je connaissais déjà, et qui, dans le but d'éloigner les Européens des villes, consistait à nous offrir en compensation un terrain hors de l'enceinte de Nankin. Il me promit d'en référer au Vice-Roi et de nous faire part de sa réponse, dans le cas où il consentirait à nous donner audience. Lui, et le sous-préfet, nous prièrent de trouver bon, vu leurs occupations du lendemain, qu'ils ne nous rendissent leur visite que les jours suivants. – Je renonce à vous décrire notre vie dans notre pauvre demeure, pendant les jours que nous avons passés à Nankin. La foule des curieux, et même des espions, ne discontinuait pas de se succéder, malgré la pluie et les embarras d'une maison en réparation. Il fallait leur laisser voir nos livres, nos images, les laisser s'asseoir à nos côtés etc... Si force était de fermer quelquefois la porte, il fallait bientôt l'ouvrir, puisque, faute de fenêtres, inconnues à ce qu'il paraît en ce pays-là, la lumière faisait complètement défaut en plein midi. Nous profitâmes aussi de quelques moments de beau temps pour parcourir la ville, ou plutôt l'immense désert de Nankin. Un air de grandeur y respire encore partout, soit dans les anciens monuments de la dynastie des Min, dont il reste de magnifiques ruines, soit même dans le palais de l'empereur rebelle Tien-tée et de ceux des rois ses subalternes. Que nos nouveaux Pères

se hâtent d'arriver, parcequ'il ne restera bientôt rien de la fameuse tour de porcelaine qui n'est plus qu'une montagne de ruines. La dynastie actuelle prend à cœur d'effacer à Nankin jusqu'aux moindres traces qui rappelleraient l'occupation des rebelles. J'ai vu, j'ai parcouru deux fois le palais du roi de la vertu céleste. Des témoins oculaires m'ont assuré qu'il logeait seul au fond d'un pays entier de palais, et que tous les appartements de devant et ceux des deux ailes n'étaient habités que par des milliers de femmes, ses concubines. Les hommes n'entraient pas dans ce sérail. — Le 20, le sous-préfet vint nous rendre sa visite. Je le sermonnai sur la nécessité des relations amicales entre la France et la Chine: « Quoique la Chine soit un grand empire, lui dis-je, il est bon peut-être d'avoir aussi l'affection des royaumes étrangers. J'ai habité longtemps Shang-hai et je suis parfaitement au courant de ce qui s'y est passé. Les mauvais jours peuvent, ici ou là, revenir. Ce Monsieur, (j'indiquais le commandant) qui a entendu dire en France que les Chinois sont d'une politesse exquise, étonnerait beaucoup, s'il racontait que le Vice-Roi a refusé sa visite." — "Oh! oui l'union! me dit le sous-préfet en me saluant pour prendre congé, — je rapporterai vos paroles à son Excellence le Vice-Roi." Une heure après, nous eûmes une alerte curieuse: "Le Vice-Roi arrive!" nous crient les catéchistes. Nous nous empressons de faire notre toilette pour le recevoir. La chose nous paraissait incroyable; mais enfin tout le peuple en émoi, l'affirmation de plusieurs personnes, nous faisaient craindre de n'être pas prêts à temps pour une si bonne fortune. Le fait est que le Vice-Roi était réellement sorti et qu'il s'était rendu chez son prédécesseur, pour lui faire sa visite d'adieu. On nous a assuré qu'il se proposait de revenir par chez nous; mais que l'entretien avec son collègue s'étant trop prolongée, puisqu'il ne revint que la nuit, il avait été obligé de changer d'avis. Mr Pallu, devant partir le 22 Juin de Nankin, méditait une protestation au Vice-Roi contre le refus de recevoir sa visite, quand le 21, à midi, le Préfet arrive et après quelques mots d'entretien, nous annonce que le Vice-Roi nous recevra à quatre heures. Ces visites du préfet et du sous-préfet, par la pluie, à notre pauvre petite demeure de bonze, à la distance de plus d'une heure de leur tribunal, étaient déjà, sinon un triomphe, du moins un succès pour notre sainte cause, aux yeux du peuple. Quel que pût être le résultat de notre visite au Vice-Roi, notre séjour à Nankin devait y faire époque. Seulement en nous quittant, le Préfet crut devoir m'avertir que tous les mandarins seraient présents à l'entrevue. Je pense que par cet appareil on voulait nous éblouir, ou même nous effrayer. Le Vice-Roi vint à notre rencontre jusqu'à l'entrée de la salle d'audience, donna la main à Mr Pallu et me rendit le profond salut que je lui fis, puis il céda la place d'honneur au commandant et prenant pour lui la seconde, il me laissa à la troisième. Les PP. Gonnet et de Carrère nous accompagnaient. Seuls, nous nous assîmes; le reste, mandarins grands et petits, civils et militaires, qui remplissaient la grande salle au nombre de cent cinquante peut-être, restèrent tous debout: « Celui-ci est Européen, me dit le Vice-Roi en me montrant Mr Pallu; mais vous, vous êtes Chinois — Chinois le plus qu'il nous est possible. Car il est difficile d'atteindre la perfection du type, et que l'Européen ne se trahisse pas par quelque côté. — Je n'ai reçu de Shang-hai aucune nouvelle officielle à votre sujet. S'il vous fût arrivé quelque chose en route de la part du peuple, je n'aurais pu donner l'assistance et la protection voulues. Pourquoi donc, poursuivit-il, en s'adressant plus particulièrement à moi; pourquoi avez-vous amené ce Monsieur et ses navires?" — A cette dernière apostrophe, peu s'en fallut que je n'éclatasse de rire: « Excellence, lui répondis-je, c'est tout le contraire qui est la vérité. Comme le cours du Yang-tzé-Kiang est libre et que les navires européens peuvent y naviguer jusqu'à Han-Keou, Mr le Commandant désirait remonter ce fleuve pour visiter, s'il se pouvait, les mandarins

et cimenter l'union qui règne entre les deux empires. Il eut la courtoisie de m'inviter à faire avec lui le voyage. C'est donc lui qui m'a amené. Je suis transféré depuis peu du Nord ici au Sud. Dès mon arrivée, mon premier désir fut d'aller à Se-Tcheou saluer votre Excellence, pendant qu'elle était gouverneur du Kiang-sou. Ayant appris qu'Elle venait d'être élevée à la dignité de Vice-Roi des deux Kiangs, nous fûmes, le commandant et moi, d'autant plus heureux d'avoir fait ce voyage qu'il nous procurait l'honneur de venir saluer Votre Excellence et de lui offrir, avec nos hommages, nos compliments et nos félicitations pour sa nouvelle élévation. Ces dernières paroles touchèrent le Vice-Roi; il se leva un peu, fit un geste d'approbation et de remerciement. "Comment, fit-il, est-ce que vous me connaissez? — Qui ne connaît les mérites et les hauts faits de Votre Excellence? Elle a pacifié le midi de l'empire et d'un souffle dissipé les rebelles comme le vent disperse les nuages." (C'est en effet à ce mandarin que la dynastie tartare doit d'avoir recouvré tout le Kiang-nan. C'est lui qui avec les corps Anglo-Chinois a repris Sé-tchéou. C'est lui qui, Sé-tchéou une fois repris, en mit les Européens à la porte. Les Anglais, durant l'occupation de Sé-tchéou, avaient acheté à vil prix, des émigrés, leurs maisons, leurs terrains etc... Li Fou-tai, c'est son nom, eut l'adresse et le courage de faire casser et annuler tous ces contrats.) — "J'ai lu, me dit-il, tous vos livres de religion. Votre religion est bonne, mais les hommes sont mauvais. — La justice et l'humanité que prêchent vos livres, répondis-je à mon tour, et sur lesquelles vos lettrés font d'excellentes amplifications, sont bonnes aussi; mais les Chinois, et même les lettrés, sont-ils donc tous justes et humains?" (Nouveau petit soubresaut et geste involontaire d'approbation; ce qui eut lieu dans tout le reste de l'entretien. Cet homme, malgré sa fierté et son ton tranchant, avait cela de bon que, lors même que je le contredisais, s'il croyait voir jaillir un trait d'esprit, une réponse péremptoire, il l'approuvait tout en continuant sa pointe.) — "Il y a une petite affaire, me dit-il, qu'il faut que nous réglions ensemble. Le Fong-pei-tsang, (grenier de la parfaite abondance), terrain de l'ancienne cathédrale, va bientôt être achevé et rempli de grains pour le pauvre peuple. C'est une bonne œuvre d'utilité publique; il faut que vous consentiez à recevoir un autre terrain en compensation. — Excellence, la question est complexe; je demande la permission d'y répondre sous ses phases diverses. Il y a deux mois à peine que je suis à la tête de cette mission par suite de la mort de l'évêque... — J'ai connu l'évêque Mei (le R.P. Lemaître). Où est-il? — Il est mort. — Vous savez, Excellence, les services qu'il a rendus dans Shang-hai à tout le monde. Par notre vocation et notre ministère, nous sommes les amis de tous les hommes." — Ici le Vice-Roi m'interrompit pour rendre bon témoignage à la mémoire du missionnaire défunt. "Cette affaire, continuai-je, avant mon arrivée, avait été portée à la légation de France à Pékin et au ministère chinois des affaires étrangères d'où elle a été renvoyée au Consul général de France à Shang-hai. Votre Excellence comprend que c'est avec M. le Consul de France, qu'Elle doit traiter officiellement. Si réellement ce grenier est devenu d'utilité majeure et publique, je ne doute pas que M. le Consul ne se prête à quelque conciliation raisonnable. Nankin est une ville immense qui possède une foule d'anciens édifices abandonnés et presque en ruines: Oserai-je demander dans quel quartier de la ville se trouve situé le terrain que V.E. offre en compensation? — Dans la ville cela ne se peut. Hors de la ville partout où vous voudrez. — Je ne comprends pas l'exception que Votre Excellence fait pour nous. Outre que le traité chinois et nos passe-ports nous donnent le droit d'acheter, de bâtir, d'affermer, partout où nous voudrons, je dois encore vous dire qu'à Pékin, à Tsi-nan, capitale du Chan-tong.. etc.. partout dans l'empire, on a rendu à la religion les possessions

qu'elle avait dans les villes. — A Pékin, au Chan-tong, partout ailleurs, le peuple est bon. Mais ici il est mauvais. Il ne vous veut pas. Je craindrais qu'il ne vous arrivât quelque malheur dont je serais responsable. — D'après la maxime chinoise vous êtes le père du peuple, lui répliquai-je; ce que le père veut, les enfants l'approuvent aussi. Quoi! le grand homme qui a abattu la rébellion, craindrait son peuple qui l'admire et qui l'aime! Vous pouviez avoir des doutes sur nos personnes. Mais maintenant que vous avez vu nos passe-ports, que voici le représentant de la France assis à vos côtés, couvert de décorations qui attestent son mérite (Ici eut lieu un petit incident: le Vice-Roi regarde la poitrine de Mr Pallu; et de ses doigts longs et osseux, se met à toucher toutes les médailles et les croix du commandant: il me faut expliquer la signification de tout); vous ne pouvez ignorer qui nous sommes. Faites une proclamation et tous les préjugés, s'il en existe, tomberont d'eux-mêmes. — Le peuple d'ici n'est pas bon. Il ne vous veut pas. D'ailleurs tous les terrains en ville appartiennent au peuple. — Celui que, hors de la ville, vous laissez à notre choix, à qui donc appartient-il? N'est-ce pas au peuple? — Je vous laisse libres de prêcher hors de la ville etc... — Ou notre doctrine est bonne, ou elle est mauvaise; si elle est bonne, pourquoi en priver le peuple des villes? Si elle est mauvaise, pourquoi la laisser prêcher même hors des murs? — Ne me résiste pas! Sais-tu que je suis tout-puissant? Si tu m'obéis, tout te réussira à souhait; si non, crains mon ressentiment. Ce que j'écris à Pékin est blanc ou noir, selon que j'écris blanc ou noir. — Je vois que Votre Excellence a des griefs spéciaux contre moi. Les évêques de Pékin, du Chang-tong et les autres, sont admis dans les villes; moi seul j'en suis exclu. Que peut donc Votre Excellence avoir à me reprocher? Elle peut prendre des informations sur moi à Pékin à la légation, ou même au ministère chinois des affaires étrangères etc.. — Si tu n'étais pas bon, on ne t'eût pas fait Evêque. Vous êtes Chinois vous devez m'obéir. — Nous sommes Chinois.. soit; mais est-ce que les vrais Chinois, et même Votre Excellence, n'obéissent pas à l'Empereur? Enfeindre les traités conclus et ratifiés par Sa Majesté, n'est-ce pas enfeindre sa volonté? Car je ne puis croire que l'Empereur, à la face de l'univers, veuille manquer à l'honneur et à sa parole. Qu'en diraient les royaumes étrangers? — Ne me résiste pas. Le peuple ne vous veut pas. Il n'y a point de terrain en ville. — Votre Excellence vient d'arriver ici; peut-être n'a-t-elle pas encore eu l'occasion de connaître son peuple. Il nous est sympathique; j'en atteste ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu dans la demeure que nous restaurons... — Quelle demeure restaurent-ils? interrompit le Vice-Roi, en interpellant le préfet de la ville. Celui-ci approche et atteste qu'à côté de l'ancien terrain réclamé, il y a eu de tout temps une chapelle chrétienne. "Excellence, repris-je, vous le voyez, nous sommes en ville par une possession plus que bi-séculaire. Veuillez prendre des informations et puisse la vérité parvenir jusqu'à vous sans altération! Votre Excellence en combattant la rébellion, parce qu'elle combattait pour la justice (phrase chinoise) n'a pas craint la mort. — Oh! oh! la mort! Je n'ose pas dire que je ne la crains pas! — Pour nous, nous avons reçu d'en haut notre mandat de prêcher l'évangile. L'Evangile, la vérité, c'est comme la lumière qui éclaire tous les royaumes de l'univers, sans toucher à leurs limites dont elle laisse la démarcation libre aux hommes etc. etc... La vérité, dont les conséquences sont éternelles, nous la devons à tous. Avant les traités, nous la prêchions; maintenant que durent les traités, nous la prêchons. Supprimez les traités, nous la prêcherons encore. Frappez, tuez le missionnaire, il ne craint pas etc." — Je n'ai plus aussi frais à la mémoire tout l'enchaînement de cette conversation. Le ton, les interruptions et mille petites nuances adoucissaient tout ce qu'elle peut sembler avoir d'un peu dur et de trop hardi. Mes réponses naissaient de celles mêmes de mon interlocuteur. Le fait est qu'il voulait causer encore et nous retenir plus longtemps: mais comme il roulait toujours dans le même cercle, nous levâmes la séance. Il nous reconduisit avec politesse jusqu'à l'endroit où il nous avait reçus,

et nous rendit nos saluts. — A quelques jours de là, en arrivant à Chang-hai, nous fûmes bien étonnés d'apprendre que le bruit de notre visite au Vice-Roi nous avait devancé. On ne la racontait pas à notre avantage. On disait qu'il nous avait mal reçus, même maltraités. Nous dûmes rétablir la vérité des faits et tous, chrétiens et prêtres chinois, bénirent Dieu de notre voyage et du langage que nous avions tenu devant les puissants de la terre. Dans cette audience, nous étions environnés d'une foule de mandarins, troupe servile, qui n'avaient jamais entendu tenir un pareil langage au maître devant lequel ils tremblent. Il n'est pas étonnant qu'ils aient interprété nos paroles défavorablement et publié à leur point de vue leurs pensées et leurs appréciations diverses. Tous ces bruits sont déjà tombés. L'assise que nous avons posée à Nankin restera, j'en ai la douce confiance. En me remettant en chaise, après avoir quitté le Vice-Roi, je remerciai St Louis de Gonzague de ce que mon désir avait reçu son accomplissement le jour même de sa fête. J'en augurai bien pour l'avenir, en lui consacrant d'avance les écoles, collèges et séminaires futurs de Nankin et de tout le Kiang-nan. — Votre Révérence aura-t-elle le temps et la patience de me lire? Quand j'ai commencé, je ne m'imaginais pas que je dusse être si long. Que votre Révérence, que Notre Très-Révérend Père voient l'intention. — Une mission immense s'est ouverte devant nous; c'est un pays nouveau jusqu'ici inexploré. La Compagnie, si je ne me trompe, a la plus entière liberté d'action. — Les prêtres Chinois m'attendaient ici en vacances pour les exercices de la retraite. Je leur ai parlé avec autorité, force et suavité. Nous les gagnerons facilement, et ils nous seront d'une utilité incalculable. — Il faut enfin que je finisse. C'est en me recommandant à vos prières et SS. SS. Merci mille fois de ce que vous voulez bien prier souvent pour moi devant le bras de St François-Xavier. Un François-Xavier trouverait une place non indigne de lui en cette vaste province. Que Dieu, qui peut changer les pierres en enfants d'Abraham, daigne me changer, et mes compagnons aussi, selon notre taille, en autant de F. Xavier!!!

Votre très-humble et toujours reconnaissant serviteur et enfant

+ A. Languillat S.J.

Evêque de Sergiopolis — Vic. apost. du Kiang-nan.

Notre Très-Révérend Père Général a nommé le R.P. Fessard visiteur de nos missions de Chine. Le R.P. s'est embarqué le 19 Octobre, emmenant avec lui deux autres Pères et un frère Coadjuteur. Ils ont dû arriver au Kiang-nan juste à temps pour y célébrer la fête de St Fr. Xavier. Nous donnons quelques détails sur la première partie de ce voyage, d'après les lettres d'un des compagnons du P. Visiteur.

— "A bord du Saïd, rade de Messine, 21 Octobre. — Avant de quitter Marseille, nous assistâmes à une délicieuse réunion du Cercle catholique. Le R. Directeur avait prévenu ces Messieurs que trois Pères partant pour la Chine, et deux pour les Philippines, viendraient leur rendre visite avant le départ; donc, qu'après un mot d'exhortation du R.P. Visiteur, ils chanteraient l'Ave Maris stella pour notre heureuse traversée; puis donneraient un salut et enfin termineraient en faisant aux missionnaires les honneurs d'une visite à leur magnifique galerie de peintures religieuses. Ce plan fut très-bien exécuté. Le R.P. Fessard, tout préoccupé qu'il était de mille soins divers, trouva un petit moment pour leur préparer une vive et fort éloquente exhortation, dont le fond était tiré de la devise même du cercle religieux: Amor veri, pulchri, boni, haec nostra lex esto. Il fallait voir comme il s'enflammait dans le développement d'un texte si magnifique, leur montrant que toute la civilisation chrétienne y était renfermée; et comme ces graves Marseillais, penchés sur leurs banquettes,

saisissaient avec avidité toutes ses paroles. Pénétrés de reconnaissance, non seulement ils nous firent voir leur galerie, mais nous firent cadeau pour la Chine de la série de lithographies qui en reproduisent tous les tableaux. Au salut, jamais je n'ai vu d'enfants de chœur plus pieux et plus respectueux que les quatre messieurs à moustaches qui servaient à l'autel. Celui qui portait l'encensoir, nous dit le P. Tissier, est un des juges les plus respectables de Marseille. Cela n'empêcha pas qu'en balançant son instrument il joncha tout le tapis de ses charbons allumés, ce qui lui donna un fort grand tracas pour les ramasser. Mais cela même était, je crois, un incident providentiel qui nous disait figurativement cet endroit de la formule : "Partez, enflammez toute la terre du feu de l'amour divin"; et le texte : « Ignem veni mittere in terram etc... Nous tâcherons d'en profiter. - Les Pères de Marseille prirent congé de nous avec l'expression de la plus tendre charité. - Nous avons à bord avec nous Mgr. Sohier, évêque de Hué en Cochinchine, et un prêtre aumônier de la flotte française, tous deux pleins de bonté et très liants avec nous. En outre, six Espagnols, de la Cie : deux Pères, deux scolastiques et deux frères, se rendant aux Philippines. Ce sont les P.P. Ferrando, Supr ; Ribas, et les FF. Puntas, Alegre, Muntaner, Riera. L'état sanitaire est satisfaisant, puisque chacun à peu près étant indisposé, mais non pas malade, a l'occasion d'offrir au bon Dieu un petit tribut de patience. Le R.P. Fessard a fait hier une visite à Mr. l'amiral de la Grandière avec lequel il a causé fort agréablement une heure entière. L'amiral emmène avec lui sa famille. — A bord du Tigre, en vue de Périm, 2 Novembre. — Mon R.P. Provincial, P.C. — Après les épreuves qui avaient accueilli nos derniers missionnaires au passage de la mer rouge, vous apprendrez avec plaisir que nous en sommes sortis, grâce à Dieu, sans souffrance. Pendant les sept jours que dura la traversée, nous avons pu chaque jour offrir le vrai sacrifice présagé par tant de solennels prodiges dont les souvenirs nous entouraient de toutes parts. Ainsi pour ce qui regarde les santés, Votre Révérence doit être déjà rassurée. Le R.P. Visiteur, depuis qu'on a quitté Messine, a pu dire chaque jour sa messe. Du matin jusqu'au soir, il est constamment occupé à lire, à écrire ou à prier. Hier seulement, jour de la Toussaint, une forte brise ayant tout à coup succédé à un calme plat, il a été indisposé pendant une demi-journée et s'est absenté des repas. A Messine, les habitants n'ont pas été d'avis de nous laisser descendre à terre, à cause de la quarantaine. Nous avons donc repris notre route, et après quatre jours nous sommes entrés dans le port d'Alexandrie. Du haut du pont, l'amiral de la Grandière nous a montré du doigt la colonne de Pompée et les deux palais du Vice-Roi. Après une visite du médecin, on nous a immédiatement transportés par mer à la gare du chemin de fer. Nous dîmes la messe au Caire dans la chapelle des P.P. Franciscains, et à Suez nous nous embarquâmes sur le Tigre, magnifique bâtiment de 320 pieds, le plus beau des messageries impériales ; Commandant Mr de Boylesve. C'est le cousin au second degré, je crois, de notre P. Marin. Le capitaine s'entretient de temps en temps avec nous ; il s'est montré heureux et flatté de l'attention qu'a eue le R.P. Fessard d'aller lui rendre visite. Il l'a bien prouvé, lorsqu'est arrivé le Dimanche. Quoique ce fût contre l'usage d'avoir la messe publique sur les navires des messageries, après avoir offert sa propre cabine, voyant qu'elle ne suffisait pas, il a appelé son second et l'a mis à notre disposition pour dresser une tente en pavillons sur le pont et tout arranger comme nous l'entendions. Tout s'est passé à souhait. Mgr. de Hué a dit la messe assisté de l'aumônier de la marine. Devant tout l'auditoire étaient l'amiral et sa famille ; près de l'amiral, le Capitaine de Boylesve ; derrière, les dames et les messieurs ; en tout cinquante personnes assistant à la messe (Il faut savoir que le plus grand nombre des passagers

est Anglais ou Hollandais) Entre l'Evangile et le Credo, le R. P. Visiteur, après un petit exorde tiré de la circonstance, plein de tact et de dignité, a proposé le développement des vérités suivantes : L'homme a-t-il une fin sur la terre ? Dieu lui a-t-il donné les moyens de l'atteindre ? Quels sont ces moyens ? On l'a accusé d'avoir été trop court ; ce qui fait croire qu'on recevra avec profit la suite du petit cours de religion qu'il pourra donner les trois dimanches suivants à un auditoire qui doit en avoir besoin. Comme on s'y attendait, les Anglais ont réclamé pour avoir leur divine service ; ils l'ont eu en toute liberté. Moi qui désirais entendre leur Sermon, je m'étais mis derrière la tente ; mais voilà qu'au beau milieu des prières et des lectures de la Bible, je m'endors ; et vingt minutes après, quand je relève la tête, à mon grand désappointement, tente, auditoire, ministre, tout avait disparu. A. Vasseur S.J.

Addition aux lettres de Constantinople. 15 Novembre 1865. — Nous avons reçu un renfort de quatre P.P. et d'un F. Sicilien, venus, qui de Belgique, qui de France, qui d'Allemagne ; cela porte notre nombre à 16 religieux. La rentrée a été belle. Nous comptons en ce moment 52 pensionnaires, 26 demi-pensionnaires et 22 externes ; en tout 100 élèves. Malheureusement notre maison est tout à fait insuffisante. On a été obligé d'en louer dans les environs une autre où plusieurs de nos Pères se sont installés, ce qui est pour eux bien incommode, quoique la distance à parcourir soit fort petite. Notre bail expirant l'année prochaine, nous nous trouverons placés dans l'inévitable alternative, ou de subir une forte augmentation, ou de chercher ailleurs, sans espérance de trouver ce qu'il nous faudrait. Le mieux, sans aucun doute, serait de nous procurer un terrain et de bâtir ; mais c'est toujours le même obstacle ; nous n'avons pas d'argent. Quoique le Siècle ait publié à son de trompe dans un de ses numéros de Juillet que nous bâtissions ici des palais, les millions que nous prête la feuille anti-cléricale n'existent hélas que dans l'imagination trop féconde de son correspondant. — Nous avons achevé hier, 14 Novembre, le Triduum donné dans l'Eglise de St Jean-Chrysostôme, en l'honneur du B. P. Canisius. Cette église, qui est notre cathédrale, bien modeste à la vérité, était décorée avec goût par les soins d'un de nos Pères, et le long vestibule qui y conduit, orné, comme c'est ici l'usage, de pavillons de toutes les nations européennes. Mgr. Brunoni a présidé aux offices, le premier et le troisième jour. Nous avons eu des panégyriques en Grec, en Français et en Italien. Hier matin nos enfants s'y sont rendus, y ont fait la communion et chanté quelques cantiques. Pourquoi faut-il que nous ayons été, pendant ces trois jours, contrariés par un temps affreux, circonstance qui a beaucoup diminué l'affluence du peuple aux offices et aux cérémonies ! Cordeliers, Capucins, R. P. de la terre sainte, Dominicains, Lazaristes, prêtres de la Propagande se sont empressés de nous offrir leur concours et de célébrer la messe à l'autel du Bienheureux

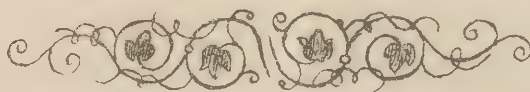
J. M. J.

1866. 1866.



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

OCTOBRE



LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE ......

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

Montagnes Rocheuses. — *Extraits de quelques lettres du R. P. Joseph Giorda, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus — Octobre 1865.*

La résidence du Sacré-Cœur de Jésus chez les cœurs-d'Alène a reçu le nom du Sacré-Cœur précisément pour faire contraste avec le nom de ces sauvages; car avant de recevoir la foi ils étaient les plus barbares de tous les barbares des alentours. Maintenant leur nom est là comme un éternel monument à l'honneur du Sacré Cœur, qui les a entièrement vaincus et transformés in filios adoptionis. En effet les cœurs-d'Alène sont les meilleurs chrétiens que nous ayons; ils conservent encore toute la simplicité du type sauvage avec la ferveur de leur piété. Toutes les fois que je vais les visiter, j'éprouve toujours une très-grande consolation en voyant avec quel amour et quel respect ils reçoivent nos Pères. Ils aiment extrêmement les instructions de la doctrine chrétienne et c'est un grand plaisir de voir comment les jeunes gens et les jeunes filles mêmes s'interrogent tour-à-tour sur les divers points de leur catéchisme avec un ordre parfait. Les Sacrements sont très-fréquentés et l'on trouve ici peu de personnes qui ne s'approchent du St. Tribunal tous les 8 ou 15 jours ou au plus tard tous les mois. Dans ces âmes simples apparaît très-clairement l'action de l'Esprit-Saint, comme on peut en juger par leur empressement à gagner le Jubilé. Cette année, je suis arrivé chez eux le premier jour de la neuvaine de l'Assomption, et c'est là que j'appris pour la première fois que la grâce du Jubilé était parvenue jusqu'à nous. Le Supérieur de la résidence l'avait déjà publié et avait invité tous les sauvages de son district à en profiter. Je les voyais arriver tous les jours par bandes nombreuses, jusqu'à ce que tous fussent réunis pour assister à la fête de la Ste. Vierge. Je voyais de pauvres aveugles, des vieillards cassés par l'âge venus à pied de 60 à 70 milles. Et que savaient-ils du Jubilé? Pas même le nom; à plus forte raison n'en pouvaient-ils apprécier l'importance. Ils savaient seulement que le Souverain-Pontife leur avait accordé Kaésen Kouin tel Pape "une faveur de Pape", comme ils disent dans leur langue. A quoi donc attribuer cet élan religieux, si ce n'est à ce que j'appellerai l'instinct chrétien, si ce n'est à l'action du St. Esprit, à cet esprit de foi reçu dans le baptême? C'est ce même esprit de foi, si vif et si enraciné en eux, qui leur fait estimer grandement tout ce qui vient de la Prière (on appelle ainsi la Religion). Tout ce monde voulait se confesser; mais parmi ces sauvages se confesser à l'église, c'est un honneur qui coûte beaucoup. Ceux qui ont donné des scandales publics, doivent les réparer publiquement, in propria pelle, et avant de se réconcilier avec Dieu par la confession, il faut d'abord se réconcilier avec la nation. A cet effet donc, la veille de l'Assomption le grand Chef actuel, qui est un chrétien fervent, fit une allocution à son peuple et appela tout le monde à la reddition des comptes.

Le premier qui se présenta au tribunal fut un autre Chef, lequel après avoir mené une vie assez recommandable, au printemps dernier se laissa aller à la passion du jeu. Le joueur parmi eux est considéré comme apostat. C'est pourquoi, ce Chef, si fier et si orgueilleux par caractère, demanda pardon du scandale qu'il avait donné et pria lui-même qu'on lui infligeât la peine du fouet: le Grand Chef lui administra les coups qu'il méritait. Puis s'avança un vieillard d'une grande simplicité et qui jouit d'une estime singulière parmi eux; lui aussi, je ne sais pour quelle faute, demanda de passer sous le fouet. Après quoi, il se présenta de nouveau pour avoir son billet et recevoir le Sacrement de Confirmation: "Mais, ajouta-t-il, je ne pourrai pas le recevoir aujourd'hui, parceque je suis tout meurtri des coups que j'ai reçus, je le recevrai demain." Tous les autres vinrent s'accuser par ordre et tous se soumirent à cette humiliante flagellation avec une ferveur et une simplicité admirables. Il faut savoir que ce même Grand Chef, qui cette fois avait jugé et puni tous les autres, s'était soumis lui-même quelques années auparavant à cette pénitence publique. Voici comment la chose se passa. Il s'était adonné pendant quelque temps à l'amour du jeu et avait ainsi occasionné un scandale énorme; déjà il était réduit à l'indigence. Alors, comme le Prodigue, reversus in se, il vient à l'église; mais avant de se confesser il veut réparer le scandale donné. Il se présente donc aux autres Chefs inférieurs et leur demande bien humblement d'être fouetté en public. Ceux-ci répondirent que ce n'était pas à eux de faire justice du Grand-Chef. "Eh bien! dit-il, en ce cas, si personne ne peut me condamner, c'est moi-même qui me ferai justice." Le voilà donc qui se déshabille autant que la décence le permettait, et se jette, la face contre terre, en suppliant qu'on lui donnât des coups de fouet. Mais une autre difficulté se présente. Combien de coups faut-il lui administrer? Le pénitent lui-même tranche la question: "frappez, leur dit-il, frappez jusqu'à ce que je dise, c'est assez." On commence, mais après bien des coups l'ordre de cesser n'arrivait pas: le peuple frémissait; les exécuteurs attendris ne purent continuer et l'on cessa de le flageller avant qu'il eût dit une parole. Lui se relève, et va selon l'usage donner une poignée de main à ceux qui l'avaient chargé de coups; c'était pour les remercier. — Revenons à la fête. - Les confessions et les Communions furent générales. Au commencement et à l'Elévation de la Messe, qui fut chantée avec une très grande solennité, bon nombre de ces jeunes gens, motu proprio, firent feu de tous leurs fusils pour manifester leur joie; ce qu'ils renouvelèrent encore le soir pendant le Salut. Toutes ces démonstrations de ferveur m'émurent jusqu'aux larmes. Après la Messe, ceux qui avaient Communié se rendirent ensemble au cimetière, pour prier sur les tombeaux de leurs parents. On doit cette touchante coutume à une bonne femme, morte, il y a quelque temps, en odeur de sainteté — Oh! qu'il était bien consolant pour nous de voir la sérénité de ces visages et leur joie si franche et si manifeste! Quelques néophytes d'une nation non encore convertie, qui s'étaient rendus à notre fête, étaient jaloux de ce bonheur, et ils disaient les larmes aux yeux: "Oh! que vous êtes bienheureux, Cœurs d'Alène, vous qui avez des églises, la Prière, les Robes-noires, de belles fêtes et qui vous vous réjouissez, tandis que nous, nous sommes là abandonnés comme des bêtes!" - A quoi je répondis moi-même: "A qui en est la faute? Ce n'est pas à vous, mais à votre Chef, qui nous fait une guerre continuelle" - Les bons néophytes cependant ont promis d'employer toute leur influence pour adoucir ce Chef impie et protestant. Je dis protestant, parcequ'il fut élevé par ces hérétiques qui ont dû lui souffler au cœur sa haine acharnée contre les catholiques. — N'allez pas croire pourtant, après tout ce que je viens de vous dire, que les tribulations manquent à cette Mission si protégée par le bon Dieu. Le Seigneur nous visite de temps en temps, et tout récemment encore nous avons risqué de voir la Mission ruinée de fond en comble. - Voici comment. - Les blancs s'étaient imaginé depuis longtemps que le pays des Cœurs d'Alène était riche en mines d'or; et bien que plusieurs d'entre eux eussent vainement tenté d'en trouver en parcourant le pays dans tous les sens, leurs journaux ne cessaient pas de déclamer que notre maison était remplie d'or, que les Pères et les sauvages travaillaient aux mines en secret, pour empêcher les marchands d'en profiter. Ces fables furent si souvent répétées sur tous les tons, qu'à la fin

personne ne semblait plus en douter. En conséquence, durant l'automne de l'année 1864, le gouverneur du territoire vint en personne faire des recherches sur les lieux mêmes; mais loin de trouver ce à quoi il s'attendait, il put s'assurer que notre prétendue richesse n'était au fond qu'une extrême pauvreté. Cela ne suffit pas pour détromper les avides chercheurs d'or.

Dès le commencement du printemps de cette année 1865, le bruit se répandit qu'un des Pères ou un grand Chef des sauvages, étant mort dans cette Mission, on avait trouvé une grosse pépite d'or en creusant son tombeau. La renommée appréciait diversement la valeur de cet or trouvé. Quelques-uns disaient, qu'il pesait 18 livres; d'autres... 18 onces; un autre qu'il valait 18 écus; d'autres enfin qu'il ne valait rien ou presque rien. Mais voilà qu'un intrigant s'avise de mettre à profit ces bruits mensongers pour en tirer bon parti. Il fait annoncer par les journaux qu'il avait déjà découvert dans le pays des Cœurs-d'Alène trois vallées d'or extrêmement riches. Le but de ce fourbe était de faire courir une très-grande multitude de gens dans le pays qui était dépourvu de tout, car bientôt cette masse de peuple, contrainte par la nécessité, devrait se pourvoir chez lui, à un prix très-élevé, des choses de première nécessité. Dans ce but il avait fait d'avance de grandes provisions. Son attente ne fut point trompée; mais ce fut pour son malheur. En effet, je ne saurais dire combien de milliers de blancs, en très-peu de temps et de tous côtés, se rendirent dans le pays. La prairie dominée par l'église de notre Mission fourmillait de toute espèce de gens. Maçons de tout pays et de toute croyance, marchands, médecins, pharmaciens, avocats etc. etc., tout s'y trouvait. Sans retard on trace l'enceinte de la nouvelle ville à bâtir; on nomme des maires, des juges, des magistrats: tout était organisé. Cependant on commence à sonder le terrain: le sein de notre pauvre mère la terre est tourmenté de toutes façons. On voulait à toute force lui faire rendre tant soit peu d'or. Mais tout fut inutile. On essaie ici, on sonde là: rien n'apparaît. On va au cimetière: on le bouleverse sans en rien tirer que de la terre et des ossements. Enfin, s'apercevant qu'ils avaient été pris pour dupes, les chercheurs d'or vomissent toute leur bile contre ce spéculateur malencontreux qui les avait si bien joués en les conduisant au désert pour les faire périr de faim. On s'empare de lui et on instruit son procès. Dans ces régions non encore organisées, l'usage est que le peuple choisisse les jurés formant le tribunal, auquel il appartient de prononcer sur toute sorte d'affaires, même sur les causes capitales. Le jury élu était moitié catholique et moitié protestant; mais l'indignation et le désir de le voir condamner au dernier supplice étaient au même degré dans tous les cœurs. Toutefois, avant de prononcer la sentence, pour montrer de la déférence au Missionnaire Catholique, on voulut prendre son avis. Le Missionnaire répondit sagement, que ces choses là n'étaient pas de sa compétence. Mais le pauvre diable sut tirer parti du respect qu'on montrait au Prêtre catholique, et demanda à être visité par lui. Le P. Caruana y alla pendant la nuit; le malheureux, se jetant dans ses bras, implora sa protection en le conjurant d'intercéder pour lui. Il ajoutait que s'il ne méritait pas cette faveur du Père, étant protestant, du moins sa femme qui était catholique pouvait la mériter pour lui. Il invoquait le droit d'asile de l'Église et faisait mille protestations de reconnaissance et d'attachement. Les assistants criaient au Père de ne pas le croire, ajoutant même qu'il était capable, après avoir été délivré, de mettre le feu à l'église, dont il implorait l'asile. Le Père cependant le recommanda aux juges, les priant de lui laisser la vie, s'ils le jugeaient opportun, en considération de l'église qu'il avait invoquée. Les jurés ne crurent pouvoir mieux faire que d'abandonner la chose à la décision du Missionnaire, tout en protestant hautement que seul le respect dû à la Religion les empêchait de le condamner et que par conséquent ce protestant devait la vie à l'Église catholique. En conséquence, on le mit sur un canot des sauvages et on le fit partir en secret durant la nuit. Ce misérable était non seulement protestant, comme je l'ai dit, mais de plus franc-maçon. Le chef de la secte, pour témoigner sa reconnaissance au Père qui venait de sauver la vie à un de ses adeptes, envoya à notre résidence plusieurs cadeaux, parmi lesquels était une lampe d'église. Cet incident terminé, les chercheurs d'or commencèrent à se retirer peu à peu

et notre Mission recouvra sa première tranquillité."

Le P. Caruana Supérieur de la résidence des cœurs-d'alène écrivait au R. P. Provincial, 30 Octobre 1865:

"De toute la nation des Schitzui (Cœurs-d'Alène) il n'y a plus qu'un seul individu qui ne soit baptisé. Dans l'autre nation des Spokani qui dépend de cette mission, déjà la tribu Singunémi est tout entière baptisée, et le temps d'administrer le baptême à tout le reste de la nation semble arrivé. Dans une dernière excursion ils m'ont instamment demandé de passer l'hiver avec eux, s'engageant à me bâtir une case et une chapelle. Je leur ai promis de retourner chez eux avant chûte des neiges, mais il me serait impossible d'y passer l'hiver parceque je ne pourrais pas communiquer aisément avec le reste de la mission. Voilà donc une nation toute prête pour le baptême et privée de cette grâce, faute d'ouvriers. — La nation très-nombreuse des Saopteni (Nez-percés) est un autre champ offert à nos travaux. Ils avaient parmi eux depuis 15 ans un ministre protestant; mais tout dernièrement ils l'ont obligé à faire ses paquets et à s'en aller chercher fortune ailleurs. Ils se soumettraient volontiers à notre direction, et l'Archevêque, Mgr Blanchet, nous a déjà offert cette Mission; mais comment l'accepter sans avoir les ouvriers nécessaires, quand déjà nous ne suffisons pas à cultiver les quatre missions qui nous sont confiées?"

Le P. Cataldi écrit de la même Mission, au commencement de 1866:

"Quiconque connait le nouveau monde sait avec quel mépris on parle des pauvres Indiens. Moi-même, après 3 ans passés en Amérique et surtout après avoir traité quelque peu avec les Indiens de la Californie qui se sont tout-à-fait dégradés au contact de la civilisation américaine, je m'étais formé une triste idée de nos missions des Montagnes Rocheuses et déjà je m'étais préparé à tout. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand, arrivé chez les Cœurs-d'Alène en compagnie du R. P. Giorda, je vis ces pauvres Indiens venir à notre rencontre, nous serrer les mains avec affection, nous souhaiter la bienvenue et s'enquérir avec sollicitude si nous n'avions pas bien souffert pour arriver jusqu'à eux! Le chef nous invita à sa loge, où tout le monde se réunit pour nous donner les nouvelles et nous offrir un déjeûner à l'indienne, etc. Je m'étais imaginé rencontrer des hommes stupides, ignorants, sans cœur et sans dévotion, et tout au contraire je trouvai en eux beaucoup d'intelligence, de piété et d'instruction religieuse. — Une des superstitions qui régnaient dans cette tribu avant sa conversion, consistait à guérir les malades par des invocations mystérieuses, impositions de mains, insufflations, etc. Or il advint, il y a peu de jours, qu'un homme gravement malade et que les remèdes du P. Gazzoli n'avaient pu soulager, fut sollicité d'employer la méthode indienne et de se laisser traiter par un vieux médecin-souffleur. Là dessus grande discussion dans la famille pour savoir si ce traitement était licite ou non: on conclut que les insufflations à la manière ancienne, avec toutes les pratiques en usage parmi les infidèles, n'étaient pas permises; car la Robe-noire leur avait dit plusieurs fois qu'il y avait en cela une invocation tacite du démon; mais qu'en supprimant ces pratiques, on pouvait conserver le reste de la méthode; et l'on agit en conséquence. Pendant que tout cela se passait, le frère du malade, qui était le mieux instruit de la famille, dormait, car il était nuit. Lorsqu'il se réveilla, on lui dit ce qui s'était fait. Mais bien loin d'être du même sentiment, il reprit énergiquement le malade et tous les parents, qui pouvant empêcher cette abomination ne l'avaient pas fait. Sa voix éveilla le remords dans toutes les consciences: l'un pleurait, l'autre demandait pardon à Dieu et le malade suppliait les assistants d'aller chercher le Père pour se confesser à lui. Mais l'orateur, se laissant emporter par son zèle: "Quel Père? lui dit-il; crois-tu que la Robe-noire soit au service du démon? — Je vous en conjure, reprend le malade, appelez-moi le Père: autrement, si je meurs, je vais tout droit en enfer. — Eh bien! vas-y, interrompit son frère, tu le mérites bien" — Finalement, on appelle le Père, qui pour réparer le scandale par une pénitence publique leur imposa de ne pas entrer dans l'église, mais de prier à la porte. La durée de la pénitence devait être d'une semaine

pour ceux qui avaient pris une part active à cette superstition, et d'un jour pour ceux qui avaient été de connivence avec eux. Puis il fit faire par tout le village des prières publiques et une amende honorable pour le péché commis. Le vieux souffleur, après avoir accompli sa pénitence durant une semaine au milieu du froid et de la neige, alla remercier le Père et protester qu'il en aurait fait encore une autre plus longue si elle lui avait été imposée; quoique devant Dieu il ne se crût pas coupable, parce qu'il avait agi par ignorance et de bonne foi. Que pensez-vous des consolations que doit goûter le cœur d'un Missionnaire parmi des peuples si bien disposés ?"

Extrait d'une lettre du R. P. Giorda sur la résidence de St. Paul à Colvil, Octobre 1865.

Cette résidence, la plus septentrionale des 4 Missions que nous avons aux Montagnes Rocheuses, et qui était restée abandonnée pendant plusieurs années, sans doute faute de Missionnaires, a été rouverte en 1863, car une visite faite en passant ne pouvait suffire au grand nombre des Indiens répandus dans les alentours. On y envoya les PP. Ménétrey et Joset, vieux Missionnaires accoutumés à la vie dure de ces régions, où il faut se procurer par soi même tous les objets de première necessité. D'après ce que m'écrivait le mois dernier l'un de ces Pères, les nations sauvages des lacs qui s'étaient d'abord conservées dans la ferveur, grâce à leur éloignement dans les montagnes, à leur vie de chasseurs et à l'énergie de leurs Chefs, depuis la découverte de mines d'or parmi elles, se sont laissé entraîner à l'ivrognerie, au libertinage et à tous les vices qui en sont la suite. Les Missionnaires n'étaient plus là pour les retenir; et de leurs trois Chefs l'un était mort, l'autre était trop vieux, le troisième découragé. En 1863, on comptait déjà parmi eux 28 cas de concubinage. Les Pères à leur arrivée encouragèrent le petit nombre qui avaient su résister au torrent des mauvais exemples, et secondés par le vieux Chef Grégoire et son fils Cyprien, ils réussirent à ramener une bonne partie de la nation à une vie plus régulière. Quelques rebelles restaient encore sourds à toutes les exhortations et se moquaient de tous les efforts des Missionnaires, parce qu'ils se sentaient soutenus par les blancs. Enfin pourtant l'autorité du vieux Chef reprit le dessus: il fit saisir les plus mutins: deux d'entre eux se soumirent, le troisième s'enfuit avec sa concubine et la nation semble depuis ce temps revenue à des sentiments plus chrétiens et plus respectueux envers ses chefs."

Autre lettre du R. P. Giorda au R. P. Provincial. — Helena City — Montana territory, 11 Mai 1866.

"Nous venons de perdre la mission des Pieds-noirs, mais en même temps la Providence nous fait espérer l'ouverture prochaine de celle des Têtes-plates. Voici la douloureuse histoire du premier de ces événements: —— Depuis longtemps une guerre menaçait d'éclater entre les blancs et les Pieds-noirs. La cause principale c'était l'avidité des premiers qui vendaient aux sauvages des liqueurs enivrantes pour les corrompre et les voler à leur aise. C'est toujours la même tactique infernale et les mêmes obstacles contre lesquels nous avons à lutter pour le salut de ces peuples. Déjà, il y a 3 ans, dans une lettre écrite à l'agent du gouvernement, je faisais la triste prophétie de tout ce qui est arrivé depuis, en le priant de faire ses efforts pour entraver ce trafic immoral et pernicieux. L'année dernière, un blanc ivre tua à coups de fusil quelques sauvages de la tribu des Pieds-noirs, sans autre raison que de se divertir. Les sauvages par représailles tuèrent le lendemain une douzaine de blancs. Là dessus, déclaration de guerre du gouverneur; mais il ne put trouver des soldats pour la mettre à exécution. Durant l'hiver de 1865 à 1866 plusieurs vols furent commis, et un nouveau gouverneur qui ne connaissait pas le pays déclara la guerre une seconde fois, mais aussi inutilement que son prédecesseur. Sur ces entrefaites, un blanc de la pire espèce, aidé de quelques uns de ses pareils, pendit sans raison quatre pauvres Pieds-noirs, précisément à l'époque où notre P. Kuppens se trouvait dans la Mission de ces sauvages. Les Pieds-noirs ne tardèrent pas à en avoir connaissance, et peu après le Missionnaire s'aperçut que l'esprit de la nation s'était bien refroidi à son égard. Il revint donc vers la résidence, non sans danger pour sa vie à cause des neiges. Dans l'après-midi du 21 Avril dernier, veille du Patronage de

St Joseph, le P. Ravalli envoya de la résidence un de nos travailleurs Irlandais vendre des bestiaux. Ce serviteur n'ayant pas reparu, on en dépêcha un second à sa recherche, puis en troisième lieu un jeune sauvage. Ce dernier revint bientôt après, en répétant un chant de guerre, et nous raconta que notre pauvre Fitz-Gérald gisait frappé de plusieurs balles dans le dos, la poitrine percée de flèches et la tête scalpée. Notre second messager revint aussi vers 10 heures du soir, ramenant nos bêtes, quatre exceptées qui avaient été abattues par les sauvages. Là-dessus les Pères m'envoient un exprès ici même, à Helena City, à 100 milles à peu près de la résidence. L'exprès franchit cette distance en 20 heures et arriva à demi mort de fatigue. Sur le champ je partis avec lui et me rendis dans cette mission désolée. Là, après les informations nécessaires, ayant pris l'avis de tous les Pères et les Frères, je jugeai prudent de proférer la parole douloureuse: Eamus hinc.

Ce fut un coup de Providence car nous apprîmes ensuite que les sauvages poursuivant leurs projets de vengeance, avaient encore tué deux blancs, incendié deux maisons dont l'une appartenant au gouvernement américain, et ravagé tous les lieux circonvoisins. C'est le 27 Avril, fête du Bx Canisius, que nous prîmes la détermination d'abandonner la mission. Le 30, nous partions tous ensemble, emportant avec nous tout notre avoir: deux familles de Pieds-noirs dont les parents ne sont pas encore baptisés voulurent nous suivre. C'est à deux membres de ces familles que je suis redevable de la vie: car il y a quelques années ils m'ont retiré des eaux du Missouri où je courais le plus grand danger. Nous étions en tout 4 Missionnaires: les PP. Kuppens, Imoda, Ravalli et moi avec les F.F. de Kock et d'Agostino, 6 américains, 3 orphelins et les deux familles sauvages susdites. Durant le voyage, nous vîmes encore se joindre à nous un Canadien, Paul Vernet et deux autres familles. Enfin après 8 jours de route nous arrivâmes à Silver Creeck, sains et saufs et hors de danger, du moins pour le moment. De là mon dessein est d'aller tenter de rouvrir notre ancienne Mission des Têtes-plates. C'est depuis longtemps le désir de notre Père Général et le mien. Espérons que le Seigneur la bénira et qu'après la tempête viendra la consolation.

Giorda S.J.

Chine — Macao — Lettre du R.P. Rondina au P. Pfister, à Laval; 10 Juin 1866.

J'ai reçu de vous une lettre pleine d'intérêt pour moi, à cause des précieux renseignements que vous avez eu la bonté de me donner sur les Missions de la Compagnie. En cela je vous suis grandement redevable, car il n'y a rien de plus consolant pour moi que d'avoir des nouvelles des hommes et des œuvres de notre Compagnie. Veuillez donc recevoir mes sincères remercîments. Mais je sais que vous ne vous contentez pas de cela; et vous avez raison; car à quoi bon les compliments? Ce que vous voulez ce sont des nouvelles. Eh bien! je vous en enverrai le plustôt possible, pour vous montrer que je suis sensible à la charité que vous avez eue à mon égard. Cependant je dois vous avertir d'avance qu'il ne faut pas s'attendre à de grandes œuvres, car pour nous c'est plutôt le temps de souffrir que celui d'agir; pas même à des narrations trop détaillées, car je n'ai pas le temps de les faire; beaucoup moins encore à des récits un peu poétiques, puisqu'ici tout est prosaïque; le Ciel, la terre, les hommes et les animaux (excepté les poissons et les insectes qui sont d'une beauté extraordinaire). Je me bornerai donc aujourd'hui à répondre en peu de mots aux questions que vous m'avez adressées sur Macao, Sancian, le Japon, etc. — Nous voici à Macao dans l'ancienne maison de la Compagnie, que les Chinois appellent Sam-pa-chai, destinée lors de sa fondation à être le séminaire des Missions de la Chine. Nous y sommes, dis-je, mais la maison n'est pas à nous. Le séminaire et ses écoles sont administrés par un prêtre séculier. Le personnel du collége et du séminaire est composé de professeurs et de préfets laïques, ecclésiastiques et Jésuites de différentes nations, savoir, Portugais, Italiens, Macaistes, Chinois, un Espagnol et un Irlandais: pour compléter la collection, il faudrait un Français. Les élèves sont aussi partagés en 3 divisions; la première est composée des Chinois élèves du séminaire; la seconde, des Portugais, d'autres Européens et des Métis qui forment le pensionnat; la troisième, des Orphelins du pays que

l'on a recueillis et qu'on élève avec les autres, car ici il n'y a pas de distinction de castes. Nos internes sont au nombre de 73, les externes sont près de 100. On enseigne dans le collège et le séminaire les mêmes matières qu'en Europe, savoir, théologie (quand il y a des théologiens, ce qui est fort rare) philosophie, physique, éléments de mathématiques et d'art nautique, rhétorique, langues mandarine, latine, portugaise, anglaise et française; dessin, peinture, musique instrumentale, piano, chant grégorien et chant figuré. Le collège possède en outre un petit musée de physique et une imprimerie dans laquelle travaillent les orphelins. De l'ancienne bibliothèque qui était assez belle, il ne reste que peu de livres lesquels même tombent en lambeaux; car pendant 20 ans on a laissé cette bibliothèque fermée aux hommes et ouverte seulement aux fourmis blanches, qui après les francs-maçons sont ici les plus grands ennemis du progrès. J'ai dit: après les francs-maçons, car ces gens-là ont détruit dans ce pauvre pays toutes les sources de l'enseignement; les congrégations, les collèges, les séminaires et un grand nombre d'institutions de charité; tandis que nos petits animaux se bornent à dévorer ce que la franc-maçonnerie a livré à leur voracité. L'église du séminaire est petite, mais jolie, quoique assez pauvre d'ornements. La maison est vaste, bien aérée et placée sur une colline qui domine la ville et le port. Quand nous y sommes entrés elle n'avait que deux étages; maintenant elle en a trois avec de belles salles et dortoirs pour les enfants. Le jardin est très-beau, et deux arbres séculaires nous rappellent le souvenir de nos Pères qui les ont plantés. Ces deux Géants de Macao, qui ont défié tant de typhons, ont des proportions énormes: le plus gros a 12 mètres de circonférence à sa base. Ils ne se dépouillent de leur riche feuillage que pour en revêtir un autre en moins de 15 jours; de sorte que presque jamais la fraîcheur de leur ombre bienfaisante ne nous fait défaut. Vis-à-vis du jardin, à la distance, je crois, de 15 à 1600 mètres seulement, du côté septentrional, on voit la superbe façade de notre ancienne église de St. Paul élever encore son front majestueux. Elle a été respectée par l'incendie qui dévora en 1835 l'église et le collège du même nom, appelé en chinois Tai-sam-pa. Cette façade, restée debout au milieu des ruines qui l'entourent, atteste le génie artistique de nos anciens Missionnaires; car eux-mêmes avaient été les architectes de l'église et de la maison; ils avaient eux-mêmes dirigé tous les travaux de construction auxquels ils employèrent les Japonais venus à Macao. La façade est tout en pierre, elle est composée de trois rangs de colonnes dans l'intervalle desquelles sont creusées des niches avec des statues en bronze et en pierre. On m'a dit que l'église était très-grande et couverte dans la partie intérieure de Teka ou Teck, bois incorruptible, qu'elle était richement ornée de sculptures et de statues du même bois, et possédait un grand nombre d'anciennes reliques que nos Pères avaient apportées de Rome; de plus, quelques corps de Martyrs Japonais ou Chinois. De toutes ces reliques on n'a pu sauver de l'incendie que celles des Martyrs, avec une poignée d'os carbonisés: c'est là tout ce qui reste des corps de nos trois Martyrs japonais. J'ai envoyé un de ces os au Saint-Père, un autre à notre T. R. P. Général et j'en ai partagé un troisième entre une foule de personnes, surtout de Jésuites. Le premier qui m'a remercié de ce cadeau a été le Pape. Je le lui avais envoyé dans une petite cassette d'argent renfermée dans une autre d'ivoire travaillée à la manière chinoise, avec une inscription latine qui attestait notre dévoûment au St. Siège. Il a daigné nous en faire exprimer sa satisfaction par le Nonce Apostolique de Lisbonne. Avant de distribuer ces précieuses reliques de nos Martyrs, nous avons solennisé leur fête avec assez de pompe dans la cathédrale. Il y a eu grand'Messe, panégyrique des saints et puis académie de poésie en 7 langues. — Mais revenons à notre église de St. Paul. On y voit encore les tombeaux de nos premiers évêques du Japon. L'enceinte de l'église a été convertie en cimetière: l'emplacement où s'élevait la maison, qui surpassait en beauté et en grandeur, à ce qu'on dit, toutes les autres de la ville, est encore encombré de ruines. De tout ce qu'il y avait dans le collège il n'est resté (s'il faut se fier à ce qu'on raconte) qu'une caisse de papiers transportée avant l'incendie, on ne sait ni où, ni pourquoi. Selon la tradition populaire, au dessous des ruines de St. Paul il y a une mine d'or; car les Jésuites y ont enfoui toutes leurs richesses. Bien des personnes m'ont raconté cela avec une bonne foi et une assurance dignes d'une meilleure tradition: "Fouillez

fouillez, dis-je à ces pauvres gens, vous y trouverez plus que vous ne cherchez : la vérité. Prenez garde cependant en fouillant trop d'enfouir vous-même votre argent avant d'extraire celui des Jésuites !" Mais laissons St. Paul qui n'offre maintenant qu'un triste spectacle, et allons faire une petite course jusqu'à Sancian, pour y retrouver un monument plus précieux encore pour les enfants de la Compagnie. L'île de Sancian est à la distance de 8 heures en vapeur, de Macao. Je ne vous en ferai pas ici la description, puisqu'on vous envoie le dessin de l'île et du tombeau de St. François, avec la narration de notre pélerinage écrite par un ancien élève du collége et insérée dans les Archives pittoresques du Portugal. Vous pourrez la traduire pour en enrichir vos annales des Missions.— Par ce pélerinage nous avons renoué le fil de la tradition interrompu par une longue suite d'années et l'on peut dire que nous avons découvert de nouveau le tombeau de l'apôtre; car personne ne se rappelait plus l'endroit de l'île où il était placé. Nous y avons laissé, comme souvenir de la Compagnie, une inscription latine gravée sur une table de marbre et placée à côté du tombeau. L'inscription a été gravée par des païens auxquels elle a coûté plusieurs jours de travail ; quand, m'ayant demandé ce que je leur avais fait graver sur le marbre, ils apprirent que c'était une inscription en l'honneur du saint mort à Sancian : "Oh bien! reprirent-ils, s'il en est ainsi, nous ne voulons pas être payés de notre peine".. Ce n'est pas la seule fois que j'ai remarqué parmi les païens cette estime et cette dévotion pour notre Saint. Un jeune Chinois de riche famille, étant tombé dangereusement malade, voulait être baptisé, mais il cachait ce désir à sa famille, qui très-attachée au paganisme, n'aurait jamais permis à un prêtre de mettre le pied dans sa chambre. Un chrétien, son ami, auquel le malade ouvrit son cœur le rassura en lui disant que dans peu de jours il aurait reçu le baptême, puis il se mit à l'instruire des mystères de notre Foi. Le catéchumène était doué d'une vive intelligence, et avait déjà quelque idée du Christianisme, ainsi peu de leçons suffirent pour le préparer. Le chrétien qui épiait le moment favorable pour lui administrer le baptême sans être aperçu du reste de la famille, resta une nuit près de lui sous prétexte de le soigner. Aussitôt qu'il vit tout le monde endormi : "Mon ami, dit-il au malade, voici le moment de recevoir le baptême que vous avez tant désiré. Dites-moi quel nom vous voulez prendre : voulez-vous vous appeler Antoine ?— Non, répondit le malade.— Joseph ?— Non.— Paul ?— Non.— Quel nom voulez-vous donc ?— Je veux le nom de celui qui est mort dans l'île de Sancian.— A la bonne heure, St. François-Xavier ?— Précisément".— Il reçut donc le baptême avec le nom de François-Xavier. Après quoi il pria son ami de vouloir rester encore chez lui jusqu'à la pointe du jour, car il devait, disait-il, rendre son âme à Dieu aux premiers coups de la cloche de St. Augustin; comme la chose arriva en effet. Ses parents le voyant presque en agonie, se hâtèrent de faire autour de lui les superstitions d'usage ; ils lui placèrent un petit morceau d'argent sur la bouche, mais il le cracha avec mépris; on lui mit sur la poitrine des papiers bénits par les bonzes ; il les secoua ; enfin on alluma des baguettes aromatiques et des chandelles chinoises sur l'autel des idoles qui était dans sa chambre ; lui, ouvrant les yeux, dit d'une voix mourante, mais claire : "Otez-moi ces diables". Après quoi il expira.— Voilà une des innombrables conquêtes de St. François-Xavier. J'aurai, j'espère, l'occasion de vous en raconter d'autres. Dans l'île de Sancian il n'y a pas un seul chrétien, et cependant on conserve encore le souvenir du grand apôtre. Les païens visitent son tombeau, et s'il faut en croire ce que j'ai entendu dire par les gens du pays, que j'ai fait interroger par des interprètes, la terre qu'ils y prennent est très-souvent un remède pour leurs infirmités ; le riz qu'ils placent sur le tombeau n'a jamais manqué à la famille qui, selon la tradition, reçut de l'apôtre cette promesse en récompense des services qu'elle lui rendit.— Dans toute l'île il n'y a que quelques milliers de pêcheurs, parmi lesquels beaucoup exercent le métier de pirates. Quand nous y arrivâmes, une barque de ces pirates qui ne nous attendait pas et qui ne pouvait nous échapper, envoya une partie de son équipage nous supplier de vouloir bien leur pardonner leurs petites peccadilles pour l'amour de Dieu ; ce que nous fîmes avec une

gravité admirable. Ce fut le commencement de la fête. Le reste, vous le lirez dans le journal que le P. Mattos vous envoie. — Du Japon, je n'ai rien à vous dire, car il n'y a rien de bien avéré. Nous n'avons pas l'espoir d'y rentrer, à moins que Rome ne se décide à faire dans le Japon ce qu'elle a fait en Chine, c'est-à-dire à le diviser en provinces et en Vicariats. Mais avant cela, il faut qu'il y ait des chrétiens et des chrétientés. Voilà tout ce que je puis répondre à vos questions. Je remets à une autre fois de vous donner des nouvelles sur notre Mission naissante et ses progrès depuis 4 ans.

F. X. Rondina S.J.

Histoire et description du tombeau de St François-Xavier à Sancian.

L'île de San Cian (San Chião) appelée par les Chinois Chang-tchuen-chan, est située par le 21° 50' de latitude Nord, et par le 4° 8' de longitude Ouest (Méridien de Pékin). Sa plus grande longueur, du Sud-Ouest au Nord-Est, est de 5 milles allemands (38 Kilomètres) et sa plus grande largeur, dans le sens de l'Est à l'Ouest, de 3 milles (22,5 Kilom.) Elle a environ 13 milles (100 Kilom.) de circonférence et n'est éloignée de la côte que de 3 lieues. Elle resta inhabitée jusqu'en 1523. A cette époque l'accroissement rapide de la population du Littoral voisin força un certain nombre d'habitants d'y émigrer et c'est ainsi qu'elle fut peuplée. (*) Ce n'est pas que cette île soit bien fertile, car elle est couverte de collines très boisées qui laissent peu de place pour la culture du riz, mais qui en revanche lui donnent un aspect fort agréable. Elle possède un hâvre assez bon, défendu contre les ravages des typhons par une petite île placée à l'entrée. C'est là que les Portugais qui se rendaient à Macao et à Canton venaient mouiller. Ils avaient élevé pour leur usage quelques pauvres cabanes couvertes en chaume. Chacun sait comment St François-Xavier, entravé dans son projet de se rendre en Chine par le gouverneur de Malacca, d'Atayde, partit néanmoins sur un navire de son ami Jacques Péreira, et parvint non sans peine jusqu'à San-cian. Il avait déjà traité avec un chinois de son passage pour Canton, lorsqu'il fut pris de la maladie dont il mourut, le 2 Décembre 1552. Son corps fut enterré sur une colline, dans un terrain sec et d'une belle exposition, par Antoine de Ste Foi, Chinois, élève du Séminaire de Goa. Le 17 Février de l'année suivante, il fut transporté à Malacca, puis à Goa. Cependant Antoine de Ste Foi, pour reconnaître et conserver le souvenir du lieu de la sépulture, l'avait couvert de pierres qui restèrent jusqu'en 1640. Sous le règne de l'empereur Chon-tching, le Recteur de Macao fit tailler une pierre de 5 coudées chinoises qu'il plaça sur le tombeau et y fit graver de chaque côté une double inscription chinoise et latine. Les habitants, persuadés que cette pierre recouvrait un trésor et que l'inscription latine devait l'indiquer aux Européens, tandis que les caractères chinois étaient là pour les tromper, renversèrent le monument, fouillèrent le tombeau, mais sans rien trouver. Cependant Dieu ne laissa pas impunie cette profanation sacrilège, si opposée du reste aux mœurs chinoises: il permit qu'une épouvantable sécheresse, suivie d'une famine plus affreuse encore, désolât l'île de Sancian. — Enfin, en 1688, un vaisseau portugais qui portait le P. Philippe Carossio, relacha dans la baie. Ce Père n'eut que le temps nécessaire pour relever le monument et satisfaire sa dévotion. — En 1699, l'Amphitrite, portant 11 Missionnaires français en Chine, s'était vue plusieurs fois sur le point de périr. L'équipage avait fait vœu de Communier au premier port de Chine, ou de contribuer pour sa part à bâtir dans l'île de Sancian une petite chapelle sur le tombeau de St François-Xavier. Le 6 Octobre, ils abordèrent heureusement à Sancian à une journée du tombeau du Saint: "Les premiers jours, dit le P. de Prémare, on ne savait où l'on était et à peine voulut-on nous croire, nous autres Jésuites, après que nous eûmes été à ce glorieux tombeau pour satisfaire notre dévotion et pour nous acquitter d'un vœu que nous avions fait. Nous partîmes

(*) En 1700, l'île renfermait 6 villes: Té Kang au centre et la plus considérable, Hiere tchou, Sie Kang, Ché-Sun, Gao-Kouon, et Tcha-vang, sans compter une petite résidence pour les Missionnaires à une heure du tombeau du Saint. Il y avait 330 ménages faisant ensemble environ 3000 habitants; dont 82 baptisés depuis peu.

pour ce saint pèlerinage un jeudi 9 Octobre, et après avoir fait 4 bonnes lieues par mer et une par terre, nous nous trouvâmes tout à coup au lieu que nous cherchions. Nous aperçûmes une assez grande pierre élevée debout et du moment que nous pûmes lire ces 3 ou 4 mots portugais: *Aqui foi sepultado San Francisco-Xavier*, nous baisâmes plusieurs fois une terre si sainte: plusieurs l'arrosèrent de leurs larmes, et je me trouvai pénétré de sentiments si vifs, si doux et si consolants que je fus plus d'un quart d'heure comme ravi et sans pouvoir penser à autre chose qu'à goûter ce que je sentais. — Après ces premiers transports nous examinâmes exactement le monument, puis avec des branches d'arbres et un morceau de voile, nous bâtimes une pauvre tente qui ne ressemblait pas mal à la cabane sous laquelle S^t. François-Xavier mourut. Enfin nous chantâmes le *Te Deum* avec les litanies du Saint et nous entrâmes ainsi dans la plus belle et la plus charmante nuit qu'on puisse peut-être passer en ce monde....... « Quand le jour reparut nous eûmes l'avantage et la consolation, 8 prêtres que nous étions, de dire la Ste Messe en ce lieu là, un Vendredi, fête de St François de Borgia. La pierre du tombeau de l'apôtre des Indes faisait le fond de notre autel que nous avions élevé sur l'endroit même où il paraît clairement que ce Saint fut enterré. Nous sommes non seulement les premiers Jésuites français qui aient eu cet honneur, mais aucune personne ne l'a eu avant nous que le P. Carossio, jésuite italien de grand mérite, mort depuis peu des fatigues immenses de ses travaux apostoliques." (Lettre du P. de Prémare au P. de la Chaise, de Canton, 1699. Lettres Edifiantes et Curieuses, tome 16e page 326. Edition de Toulouse 1810.)

On ne sait par quel concours de circonstances il arriva que l'argent recueilli pour bâtir une chapelle fut distribué aux pauvres. Cependant le P. Charles Turcotti prit cette affaire à cœur; un gentilhomme espagnol allant de Manille à Canton promit de payer les frais, et le P. Provincial du Japon, Emmanuel Carvalho, fit les premières avances, tandis que le P. Jean de Visdelou obtenait du Vice-roi de Canton toutes les permissions nécessaires. Ceci se passait au commencement de 1700. — Le 19 Mars de cette même année, les PP. Turcotti, visiteur, et son compagnon, Jean Laureati, jetèrent tout à la fois les fondements de la résidence à une lieue de la sépulture, et ceux d'un nouveau tombeau. Les mandarins leur avaient accordé 6 hommes de chaque village pour commencer les travaux dont l'exécution fut confiée au P. Castner. Et telles furent les attentions de la Providence que pendant 3 mois que durèrent ces travaux, aucun ouvrier ne fut attaqué de maladie ou victime d'un accident, tandis que de leur côté les mandarins, tous les employés civils et militaires, bien que païens, rivalisaient de zèle pour mener à bonne fin cette entreprise. Le monument a une longueur de 90 pieds romains (26^m55.) sur 40 (11^m80) de large. Il se compose 1° d'un mur d'enceinte haut de 5 pieds (1^m47) peint en rouge à l'intérieur, en bleu et en blanc à l'extérieur, ce qui donne un aspect très frais à l'ensemble des constructions. Ce mur d'enceinte est lui-même environné d'un large fossé destiné à recevoir et à conduire les eaux des pluies dans un immense réservoir: 2° de trois parties bien distinctes et non sur le même plan. Le sol en est si bien uni par un mélange de chaux et de sable qu'on dirait le roc. La partie supérieure forme la chapelle qui est surmontée d'une Croix; elle est tout en pierre et a la forme d'un carré d'environ 12 pieds romains (3^m54) de côté. Grâce à l'inclinaison du sol, elle paraît bien plus élevée que le reste. Le mur qui entoure le monument a près de 8 pieds de haut (2^m36). — On descend de la chapelle dans la seconde partie, c'est-à-dire dans le tombeau proprement dit, par une porte sur laquelle est inscrite la date du 20 Juin 1700, et par un escalier de 7 degrés, dont les deux derniers couvrent en partie la pierre tumulaire. On a gravé sur cette pierre d'un côté le Nom de Jésus, de l'autre une Croix, et sur les faces latérales une inscription chinoise et portugaise. — Voici l'inscription portugaise: " Ici a été enterré St François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre de l'Orient", — et un peu plus bas: " Cette pierre a été posée en 1640." — Inscription chinoise: " Arrivé ici des pays Occidentaux, le maître St François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, est monté aux Cieux au mois de Décembre, la 32e année de l'Empereur Kia-Zim", — et un peu plus bas: " La 12e année de l'Empereur Chong-tching, les membres de la même Compagnie ont élevé cette pierre sépulcrale."

On descend par 5 degrés dans la 3e partie ou espèce de cour, au milieu de laquelle on a élevé une énorme Croix haute de 10 pieds (3m) et large de 5, (1m 50) qui domine au loin la mer. — Tout ce que nous venons de dire est tiré d'une relation adressée au T. R. P. Général Thyrse-Gonzalez par le P. Castner, et imprimée en allemand dans le Welt-Bott du P. Stocklein No 309. Le Plan du tombeau est celui du même Père Castner, gravé en 1728 dans le Welt-Bott. La carte est tirée de l'ouvrage du P. du Halde et dressée par M. d'Anville (Description de la Chine, tom 1, page 222). — Que devint la résidence des Pères et le tombeau du Saint après l'expulsion de la Compagnie de toutes les possessions portugaises? Nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'en 1813 et 1815 Mgr Chacine y fit un pèlerinage, et plus tard en 1850 Mgr Guillemin, alors simple Missionnaire, écrivait de Canton à sa mère : " Une autre île, moins grande mais plus remarquable par les touchants souvenirs qu'elle rappelle, est l'île de Sancian, à 6 lieues environ de la côte . . . Autrefois une petite chapelle marquait l'endroit où Xavier avait offert à Dieu son dernier soupir ; elle a été renversée par les pirates (Quand? et dans quelles circonstances?) : et maintenant on n'y voit guère que des ruines . . . J'espère que plus tard, quand les circonstances le permettront, nous pourrons donner à ce lieu quelque décoration plus en rapport avec les pieux souvenirs qu'il rappelle à l'esprit et au cœur ". (Annales de la Propagation de la Foi, Année 1850., page 436.) — Ce que le vénérable Evêque n'a pu faire, empêché par les mille soins du Ministère, puissent les Pères de Macao l'accomplir avec le secours de leurs frères d'Europe!

Traduction d'un article du journal de Macao. — " Archives Pittoresques du Portugal " — Le 19 Novembre 1864, vers minuit, le Vapeur Hankow, portant 130 pèlerins environ, quittait le port de Macao et doublant la pointe Ka-hô se dirigeait au grand contentement des passagers, vers l'île de Sancian. L'aurore qui naissait à l'extrême horizon s'étendait sur un ciel pur et azuré et faisait scintiller de ses pâles clartés les eaux bleuâtres de la mer. La sérénité du ciel, le silence de la nuit, la fraîcheur de la brise, le calme des flots, tout concourait à remplir des plus douces émotions notre âme absorbée dans la contemplation des grandeurs divines. Les paroles échangées entre les passagers n'avaient pas d'autre thème que la vie du grand Xavier, apôtre de l'Orient, et sa mort à Sancian. Tous remarquaient la singulière coïncidence du jour de notre pèlerinage, 19 Novembre, avec celui que le Saint avait choisi pour venir ici, se dirigeant vers Canton. Ils ajoutaient que le lendemain était un Dimanche, que ce même Dimanche, 20 Novembre, le Saint célébra une dernière fois le St Sacrifice de la Messe pour un mort, et qu'ensuite il fut attaqué de cette maladie qui le mena au tombeau. — Dans ces considérations affectueuses les heures passaient comme des instants et à 6 heures du matin le vapeur jetait l'ancre dans la baie de Sancian. — Nous étions arrivés à cette terre si désirée ; mais quel ne fut pas notre embarras lorsque parmi tant de pèlerins pas un ne put nous indiquer avec exactitude le lieu de la sépulture! Et il n'y avait là rien d'étonnant, puisque dans ce siècle on n'a fait à Sancian que deux pèlerinages, l'un en 1813, l'autre en 1815, et que jamais depuis cette plage n'a été visitée par dévotion pour le grand apôtre. — Cependant un canot se détache du vapeur avec 5 pèlerins (nous étions du nombre) pour s'enquérir de la position précise du tombeau. A peine débarqués nous demandons à un Chinois s'il ne connaissait pas l'endroit où avait été enterré un Saint européen mort il y a 300 ans : " Il y a, répondit-il, à peu de distance d'ici une sépulture que recouvre une pierre tumulaire avec une inscription européenne ". Nous lui offrîmes une récompense s'il voulait nous y conduire, ce qu'il accepta de grand cœur. Nous suivîmes la plage durant quelques minutes, puis nous gravîmes les flancs d'une colline qui domine la mer et qui ferme la baie du côté du Nord-Est. Arrivés à une hauteur de 40 ou 50 mètres, notre Chinois nous indiqua, à quelques pas de là, une pierre que l'on voyait au milieu de Pandoes (espèce de cannes à sucre). Nous y courons avec empressement. C'était une colonne élevée en 1639, par les Jésuites, à la mémoire

de St François-Xavier. — On peut se figurer notre allégresse, quand nous eûmes la certitude d'avoir trouvé le tombeau du Saint. Cette colonne était debout, gardant encore à peu près la verticale ; la partie antérieure, plus exposée aux intempéries des saisons, portait une inscription chinoise avec la date que nous pûmes à peine lire. Sur l'autre face l'inscription portugaise était parfaitement lisible. A deux ou trois mètres de distance on voyait les restes de 4 murs qui formaient un carré d'à peu près 2 mètres de surface et que nous crûmes appartenir à une ancienne chapelle ; mais ce qui nous parut singulier, c'est qu'à un demi-mètre de ces murs, il y en avait un autre qui les entourait. On y remarquait encore un fragment de pierre rouge, évidemment détaché d'une pierre tumulaire qui portait une inscription en Chinois sur trois lignes : nous pûmes y reconnaître sans peine deux lettres signifiant *reconstruit* ; impossible de lire le reste. (1) La position une fois reconnue, le reste des pèlerins débarqua avec tout ce qu'il fallait pour dresser une tente et élever des autels. C'étaient des Espagnols, des Anglais, des Irlandais, des Italiens, des Français, des Chinois, des Américains, des Allemands, des Indiens, des Péruviens, des Arméniens ; les Portugais formaient la majorité : leur nombre était de 80 à 95. C'était un beau et pieux spectacle de voir tout ce monde, sans distinction et sans exception, transporter du rivage sur la colline des caisses vides, couper du bois, aplanir le site, préparer des autels, couvrir une chapelle. En moins d'une heure tout était prêt pour la célébration du St Sacrifice. A 9^h ½ on commença à dire 3 Messes basses sur autant d'autels érigés autour du Sépulcre, après quoi il y eut une Messe solennelle en musique, pendant que les Messes continuaient sur les autels latéraux. Jamais les voix enfantines de nos élèves du Séminaire de St Joseph ne nous parurent plus sonores et plus harmonieuses que dans cette occasion. M. Antinori les dirigeait et les accompagnait sur un harmonium. Le P. Rondina, Supérieur de la Mission, sut exprimer les sentiments dont son cœur débordait à la vue de ce saint lieu. Son petit discours bien senti et plein d'onction émut tous les assistants et tira des larmes de tous les yeux. Il était plus de 11 heures quand les 10 Messes célébrées sur le sépulcre furent terminées. Le soleil dardait ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes ; néanmoins nous restâmes encore quelques instants pour tirer deux vues photographiques de l'île et du tombeau. Une heure après, nous remontions à bord du *Hankow*, sans avoir eu à déplorer aucun accident. Le vapeur après 6 heures de marche vint aborder à la grande plage : tous les pèlerins rentrèrent chez eux pleins du souvenir de ce lieu où ils avaient passé de si heureux moments, et regardant le 20 Novembre 1864 comme un jour à jamais mémorable dans leur vie.

D'après les informations que nous prîmes à Sancian, l'île a une population d'à peu près 2000 habitants qui vivent de pêche ou d'agriculture. Il n'y a là aucune autorité, point de mandarins : ce sont les anciens qui gouvernent les villages. La plupart des habitants avec lesquels nous avons parlé, ont perdu toute tradition relative à St François-Xavier ; ils ignoraient même les deux derniers pèlerinages faits en 1813 et 1815 par Mgr Chacine (2). Malgré cela ils ont en grande vénération le tombeau du Saint européen. La seule chose que nous pûmes tirer de l'un d'eux à ce sujet, c'est que ceux là font preuve d'un grand jugement qui choisissent cet endroit pour s'y faire enterrer, parceque ce lieu

(1) Cette pierre est probablement celle que Mgr Chacine, en 1813, éleva sur le tombeau du Saint. Elle fut renversée et brisée par les Chinois quelques années après, malgré leur grand respect pour les tombeaux et pour celui-ci en particulier ; parceque, disaient-ils, cet Evêque avait jeté un sort sur ce lieu, en fermant avec cette pierre toute issue au bonheur qui leur venait du tombeau ouvert. C'est ce que racontèrent, il y a peu d'années, à Macao, au P. Rosario deux pêcheurs de Sancian.

(2) Cependant quelques-uns de nos compagnons ont depuis rencontré plusieurs Chinois qui avaient conservé un souvenir bien vivant de cet évènement. L'un d'eux se disait même neveu de l'un des gardes placés au sépulcre par Mgr don Francisco da Nossa Senhora da Luz Chacine, et pendant plusieurs années recevant de sa Grandeur 4 piastres par mois. Mr Chagos lui remit un papier portant écrite en langue du pays la recommandation de veiller sur le tombeau, ce qu'il accepta avec grande satisfaction.

est un bon Fom-xuei (*). Cette superstition est très-enracinée chez les Chinois qui attribuent au lieu de la sépulture une grande influence sur la félicité de l'âme du défunt, et sur le bien-être de ses descendants ; c'est pourquoi ils regardent comme un bonheur inappréciable de rencontrer un site jouissant de toutes les propriétés désignées par les savants comme caractéristiques d'un bon Fom-xuei. — Le dialecte usité dans l'île de San-cian est celui du district de San-neng qui diffère un peu du Heang-chan ou dialecte parlé à Macao. — La colline où est située le tombeau est nommée par les Chinois Tai-hô-xan, c'est-à-dire très-bonne Montagne : la baie porte le nom de San-chau-tom ou bassin des 3 îles parcequ'en effet il y a à l'un des côtés de la baie 3 petites îles. Les deux autres qu'on rencontre en entrant, s'appellent Ping-chan. La colline qui s'étend au loin et derrière celle de la sépulture se nomme Ha-chun : courant inférieur. — Nous terminons cette courte narration en donnant la traduction de l'inscription que le R.P. Rondina a fait graver sur un bloc de marbre et que l'on a accolée à un des murs dont nous avons parlé : « Ancienne sépulture d'un Saint européen, St François-Xavier de la Compagnie de Jésus. Cette pierre a été dressée par ses frères en religion le 17e jour de la 4me lune de l'année Chia-tzu (1re année du cycle de 750 en usage chez les Chinois) régnant l'Empereur Tum-chi de la dynastie Ta-chim.

Mission de Nankin

— Extrait d'une lettre du P. A. Pouplard à un Scolastique de Laval — Nous avons étudié ensemble la belle question de la Prédestination et s'il vous en souvient, à chaque pas nous étions en présence d'insondables abîmes, de mystères dont la science et la puissante éloquence de notre professeur pouvait bien nous motrer les profondeurs, mais sans les rendre moins inscrutables à l'intelligence humaine. Ici nous voyons cela en pratique et le Missionnaire, tout en admirant le système de Molina, se trouve continuellement face à face avec des faits humainement inexplicables ; aussi force lui est de s'incliner devant les jugements de Dieu. Tel meurt baptisé et est sauvé qui, suivant le cours naturel des événements, ne devait pas l'être : tel au contraire meurt sans baptême qui pouvait le recevoir commodément. - Que d'exemples ! — Un maire de village avait depuis longtemps la velléité de se faire chrétien, il était convaincu que la Religion de Jésus-Christ pouvait seule le conduire au Ciel et le préserver de l'enfer. Néanmoins, pour une cause ou pour une autre, il différait indéfiniment de recevoir le baptême. La maladie arrive, fait en peu de temps de rapides progrès et enlève cet infortuné, pendant que l'on court à la recherche de quelqu'un qui pût le baptiser. Le Père arriva trois heures trop tard. L'âme du maire s'était présentée au banquet sans la robe nuptiale : puisse-t-elle n'avoir pas été précipitée dans ce lieu de ténèbres où l'on n'entend que pleurs et grincements de dents ! — Autre fait. — Un Père rencontre trois Chinois païens étendus en travers du chemin et ressemblant plus à des morts qu'à des vivants : deux en effet n'étaient plus de ce monde ; le troisième, la bouche béante et le corps à moitié plongé dans une ornière, respirait encore. Le Père s'approche, lui demande s'il veut jouir d'un bonheur éternel. Le malheureux n'hésite pas, reçoit le baptême et remet, quelques minutes après, son âme régénérée entre les mains de son Dieu. N'est-ce pas la réalisation de ce que dit Notre-Seigneur : " Unus assumetur, alter relinquetur ? Mais pourquoi ce dernier devient-il enfant de Dieu et les deux autres meurent-ils esclaves de Satan ? - Mystère ! - Une femme païenne a trois petits enfants. L'idée lui vient d'en faire baptiser deux et de laisser le troisième païen. La mort les enlève tous les trois. Pourquoi les deux premiers sont-ils baptisés et le troisième ne l'est-il pas ? - Mystère encore. — La veille de l'Immaculée-Conception, une vierge chrétienne entre, je ne sais pourquoi, chez une femme païenne. Celle-ci tenait entre ses bras un petit enfant moribond. La vierge l'engage à le faire baptiser solennellement par le Père qui se trouve justement dans le village :

(*) La traduction littérale de Fom-xuei est Vent et eau ; on dit d'un lieu que c'est un bon Fom-xuei quand c'est un terrain fertile, bien exposé et favorisé par la nature.

ce sera pour elle un grand honneur. La païenne n'oppose pas la moindre résistance: l'enfant est conduit à la chapelle, baptisé par le P. Sica, et une demi-heure après va augmenter le nombre des élus. — Je termine par un trait qui m'a paru plus frappant que tous les autres. — Un Dimanche, on apporte à l'église deux enfants jumeaux, un garçon et une fille, pour les faire baptiser. Il y avait foule autour du catéchiste, si bien qu'au moment de baptiser le petit garçon, le bras du baptisant, détourné de sa route par les spectateurs, ne put répandre l'eau sur la tête de l'enfant. Les paroles avaient été prononcées; on le crut baptisé, quoique réellement il ne le fût pas. Un chrétien très-instruit avait vu la chose: il va trouver le Père et le prie de rebaptiser l'enfant. Au récit qui lui fut fait, le Père demande le petit garçon. Il était parti et la maison de sa mère était éloignée d'une lieue environ. L'inquiétude s'empare du Missionnaire; il craint pour le salut de cette âme: il voudrait se mettre en route; mais des circonstances impérieuses le retiennent au centre de la chrétienté. Le lendemain on lui apprend que l'un des jumeaux est mort: son anxiété redouble; il ne sait lequel des deux a succombé, le petit garçon ou la petite fille. — Le surlendemain, la mère de ces enfants vient parler au Père. Dès qu'elle l'aperçoit, elle se jette à ses genoux, en lui apprenant que le petit garçon était mort. Le cœur du Missionnaire fut frappé comme d'un coup de foudre. La mère, après ces premières paroles, continue en ces termes: "Père, pardon! lorsque l'enfant fut baptisé à l'église, on le baptisa comme garçon. De retour à la maison, nous avons vu que c'était une petite fille; jugeant alors le baptême invalide, nous l'avons rebaptisée." Jugez de la joie et de la surprise du Père. Néanmoins il se garda bien de manifester son contentement; au contraire il gronda la pauvre femme, disant que le baptême donné comme il faut à un enfant était valide, qu'il lui fût donné comme à un garçon ou comme à une fille. — Que pensez-vous de ce trait? Cette petite chinoise, à sa mort, ne devait-elle pas, suivant le cours naturel des choses, prendre un autre chemin que celui du Ciel? — Ici encore il faut s'humilier, adorer, croire et espérer......

A. Pouplard S.J.

Nous insérons la lettre suivante, malgré sa date déjà ancienne. Elle nous a été transmise trop tard pour prendre place dans le dernier N° de la Correspondance de Laval.

Mission de Nankin — Orphelinat de Zi-Ka-Wei, 27 Novembre 1865. — Lettre du P. Palatre au P. Gestat, à Poitiers. — Il y a quelques jours, j'ai adressé à M. le Directeur de l'Œuvre de la Ste Enfance un rapport sur l'Orphelinat de Zi-Ka-Wei; je vous l'envoie. Cet orphelinat est, je crois, peu connu; il n'est donc pas inutile de vous en parler. Je copie textuellement le rapport en question: — "Monsieur Le Directeur — Dans la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser au mois de Novembre 1864, je vous annonçais que les Orphelins de Zi-Ka-Wei ne tarderaient pas à se rendre dans la nouvelle maison qu'ils doivent à la générosité des membres de l'œuvre de la Sainte-Enfance. — Le déménagement commença le 22 du même mois et ne fut pas de longue durée. Des lits que deux enfants peuvent porter sans fatigue, quelques tables boiteuses et des bancs éclopés sont un mobilier d'un transport facile et qui n'exige pas de précautions minutieuses: le soir même l'installation était presque achevée. — Le 28, fête du Patronage de la Ste Vierge, le R.P. Zottoli, Recteur du collège de Zi-Ka-Wei, vint célébrer la première Messe dans la chambre qui nous sert de chapelle et adressa une instruction aux enfants. Ce jour avait été choisi pour inaugurer sous les auspices de Marie le nouvel Orphelinat qui lui est consacré et porte le nom de: "Maison de la Mère de Miséricorde." — Les orphelins, dont le nombre s'élève aujourd'hui à 342, sont ainsi répartis: 133 travaillent dans les ateliers; 80 cultivent la terre; 20 sont occupés au jardinage en dehors de l'Orphelinat au collège de Zi-Ka-Wei; des travaux d'aplanissement de terrains, la préparation du coton pour le tissage de la toile, le nettoyage de la maison, des cours etc. suffisent

maintenant pour enlever à l'oisiveté les 109 autres enfants. —— Ateliers : 133 Orphelins ——

Tailleurs — 2 Maîtres — 18 Orphelins. Ce nombre est insuffisant, car il ne donne qu'un tailleur pour 17 enfants. Je dis : tailleur ; le mot est inexact, car sur 18 enfants il y en a 6 qui ne sont à l'atelier que depuis deux ou trois mois et dont l'habileté est un peu équivoque. Notre désir serait d'augmenter cet atelier pour créer une lingerie convenable. 30 tailleurs sont nécessaires, si nous voulons atteindre ce but, mais nous n'avons pas de chambre où les placer. ——

Imprimeurs et Relieurs. — 2 Maîtres — 11 Orphelins. C'est à l'Orphelinat que l'on imprime les livres de Religion répandus dans le Vicariat Apostolique de Tcheli. L'imprimerie chinoise est d'une simplicité remarquable. Un enfant muni d'une tablette sur laquelle sont gravées deux pages d'impression, la noircit légèrement avec un gros pinceau trempé dans l'encre ; il applique ensuite sur cette tablette une feuille de papier à laquelle il fait subir une légère pression en promenant deux ou trois fois dessus une brosse d'écorce de palmier, et le travail est achevé.

Graveurs —— 1 Maître — 11 Orphelins. Le travail des graveurs est moins facile que celui des imprimeurs, et il exige une application minutieuse. Constamment courbé sur sa planche pour saisir les plus petits linéaments des caractères chinois, le graveur se fatigue, et s'il n'a la tête solide et la vue bonne, la migraine et les maux d'yeux ne lui feront pas défaut. Plus d'une fois les orphelins sont venus me demander la permission d'interrompre leur travail pour l'une de ces raisons. Les étrangers qui viennent visiter l'orphelinat entrent avec plaisir dans l'atelier des graveurs. Lorsqu'on leur met entre les mains une tablette prête pour l'impression, ils en admirent la netteté et s'imaginent que les instruments dont se sert le graveur doivent être en rapport avec la finesse du travail qu'ils ont sous les yeux. Leur étonnement redouble, quand on leur présente les outils adoptés en Chine pour la gravure des lettres. Sans être grossiers, ils sont loin de répondre à la délicatesse du travail et font ressortir l'habileté de ceux qui les emploient. —— Dans les longues journées d'été le maître peut graver 400 caractères et les enfants 180 ; en un jour d'hiver le maître en grave 300 et les enfants 150. —— Les planches d'un ouvrage peuvent servir pour un tirage de 3000 exemplaires. Au delà de ce nombre les caractères deviennent peu lisibles, les planches ne peuvent plus servir, et si l'on veut faire un nouveau tirage, les graveurs doivent recommencer leur premier travail pour les 3000 exemplaires suivants. C'est ainsi qu'il faut renouveler sans cesse les planches servant à l'impression des Catéchismes et des livres de prières qui sont le plus généralement répandus.

Peintres —— 1 Maître — 9 Orphelins. Des images venues d'Europe ou dessinées par les Chinois sont calquées avec soin, gravées sur bois et remises aux imprimeurs. Le travail des orphelins consiste simplement à peindre ces images lorsqu'elles sont imprimées. On les colle ensuite sur une longue bande de papier ou de toile beaucoup plus longue que large ; à l'extrémité inférieure de cette bande est fixée une baguette ronde sur laquelle l'image peut s'enrouler ; à l'extrémité supérieure se trouve une seconde baguette demi-circulaire munie d'un cordon de suspension. C'est l'encadrement le plus commun en Chine. Il a beaucoup de ressemblance avec celui de nos cartes de géographie européennes. Ces images, achetées par les Missionnaires et les administrateurs des chrétientés, sont répandues dans une grande partie du Vicariat.

Dessin Académique. —— 1 Maître — 10 Orphelins appartenant à divers ateliers. Le Frère Ferrer, mort le 31 Décembre 1856, avait fondé au collège de Zi-Ka-Wei une école de dessin et de peinture. Le F. Lô, entré dans la Compagnie de Jésus en 1862, est le seul élève qui puisse continuer l'œuvre entreprise par le F. Ferrer. C'est lui qui est chargé depuis quelques jours seulement de former à l'Orphelinat une école de dessin et de peinture pour le service de la Mission. Dix enfants suivent chaque jour ses leçons, et comme nous n'avons pas un endroit où les placer je suis obligé de leur donner asile dans ma chambre.

Vernisseurs et doreurs. —— 1 Maître — 5 Orphelins. Les harmoniums, cadres, autels, chandeliers pour le

service divin sont les objets le plus ordinairement vernis ou dorés par les enfants. On trouve dans le P. du Halde des détails sur la beauté du vernis chinois ; il est inutile de revenir sur cette question. Je dirai deux mots sur l'ornementation des cadres et des autels. Le P. Giaquinto, sans renoncer à la sculpture sur bois pour orner les cadres et les autels, eut recours à un travail plus facile, moins long et surtout moins dispendieux. Grâce à ce dernier avantage, les chrétientés même dont les ressources sont peu considérables peuvent placer dans leur église un autel convenable pour le Service Divin. Ce nouveau mode d'ornementation est fort simple : des fleurs, des guirlandes, des lettres etc. sont dessinées sur papier, appliquées sur bois, puis sculptées en creux elles forment des moules sur lesquels le vernisseur passe une légère couche d'huile. Il les remplit ensuite d'un mastic bien battu qui en prend immédiatement l'empreinte, les renverse et obtient des modèles nettement dessinés. Avant de les appliquer sur les cadres, sur les autels etc, il les enduit d'une couche de farine de froment et de vernis cru mélangés. Cette composition les fixe sur le bois avec une telle solidité qu'il faudrait user du marteau pour les en détacher. Ce premier travail achevé, les modèles sont recouverts d'une légère teinte de vernis cru pour recevoir la dorure, qui sans cette préparation ne pourrait s'y fixer. — La substance qui forme la base du mastic en question se trouve dans la nature en masse terreuse ou par couches de 0,m50 à 0,m70 de puissance. On l'exploite à ciel ouvert avec une simple bêche. Elle se rencontre principalement sur le territoire de Zao-chin (province du Tché-Kiang). Elle est d'un brun assez clair, d'un poids spécifique très-faible, un peu plus lourd que celui de l'eau, à grains fins, friable, douce au toucher. Elle est peu ou point combustible ; traitée par l'acide sulfurique elle a donné lieu à un dégagement gazeux presque nul. En un mot elle a beaucoup de rapport avec la terre de Cologne, si connue pour son usage dans la peinture. Trois éléments concourent à la formation de ce mastic : la terre de Zao-chin, la farine de froment et le vernis. L'huile et l'eau n'entrent pas dans la composition du mélange.

Sculpteurs de fleurs. — 1 Maître. – 4 Orphelins. Les chandeliers, croix, bénitiers, tabernacles, expositions, reliquaires, coins et guirlandes pour l'ornementation des cadres et des autels etc, sont les objets ordinairement sculptés par les Orphelins, d'après des modèles venus d'Europe ou dessinés dans la Mission. Ces modèles sont sculptés en creux ou en relief d'après le genre d'ornementation adopté : en creux pour le moulage en mastic, et en relief pour l'ornementation en bois. — Pour découper tous les contours de ses fleurs et de ses guirlandes, le sculpteur chinois se sert d'un instrument probablement peu connu en Europe. J'entrai un jour dans l'atelier de sculpture au moment où un enfant se disposait à découper un modèle. Il tenait à la main un arc en bambou tendu à l'aide d'un fil de cuivre coché ; je crus qu'il s'amusait et lui recommandai de travailler, tout en lui prenant son arc, puis je sortis. Un maître vint aussitôt me trouver et me dit que l'enfant ne pouvait plus rien faire, parceque je lui avais pris son instrument. Je répondis que je ne lui avais rien enlevé, si ce n'était un arc en bambou dont il n'avait nul besoin : « Père, reprit le maître, c'est avec le fil de cuivre de cet arc qu'il découpe ses fleurs. » Cette réponse m'obligeait à restitution : je rendis l'arc et vis l'enfant conduire son fil de cuivre coché à travers tous les contours et les plus petites sinuosités de sa guirlande avec un succès complet ; les fleurs étaient exactement découpées. Lorsque le fil est engagé dans une partie qui ne lui offre aucune issue, pour l'en sortir on se sert du même moyen que pour l'y faire entrer : on détache une des extrémités du fil de cuivre et par là même il est dégagé.

Menuisiers — 1 Maître – 2 Ouvriers – 11 Orphelins. A l'exception des harmoniums et des ouvrages de sculpture tous les objets remis aux vernisseurs sont faits par les menuisiers. Il est inutile d'en répéter ici la nomenclature ; je les ai déjà énumérés dans les deux paragraphes précédents ; il me suffira d'ajouter qu'il sort aussi de la menuiserie des lits, tables, armoires et autres meubles en rapport avec ce corps de métier. — Si un menuisier européen entrait dans l'atelier de l'Orphelinat de Zi-Ka-Wei et qu'on lui proposât d'y travailler, sa première réponse serait : « Si vous

voulez que je travaille, donnez-moi d'abord un établi." Les Chinois sont moins exigeants. Pour tout établi ils n'ont qu'un banc de 50 à 60 centimètres de hauteur; la vis de pression, le crochet mobile, le valet et autres instruments usités en Europe pour maintenir le bois, quand on doit le scier, lui faire des rainures etc sont inconnus au menuisier Chinois. Il n'a pour maintenir sa planche ou son morceau de bois que deux taquets juxtaposés à l'extrémité antérieure de son banc et formant un angle aigu. Malgré cette pénurie d'instruments, sa patience vient à bout de tout; il se crée des moyens que la nécessité lui inspire et se tire toujours d'embarras.

Facteurs d'orgues — 1 Maître - 2 Orphelins. Dans une lettre précédente j'ai parlé du F. Deleuze et des orgues qu'il avait faites pour les églises de Tom-ka-dou, de Yang-kin-pan et de Zi-Ka-Wei. La mort nous l'a enlevé, mais un Nankinois qui depuis 8 ans l'a toujours aidé dans ses travaux, les continue aujourd'hui. Cinq harmoniums sont dans l'atelier; trois sont achevés, les deux autres le seront bientôt.

Mouleurs — Mêmes Maîtres, mêmes Orphelins que pour les orgues. Des statuettes et des Crucifix sont les objets ordinaires moulés à l'Orphelinat.

Cordonniers — 1 Maître - 16 Orphelins. Le cuir n'entre pas dans la confection des souliers que portent les Chinois, dans les jours où il ne pleut pas; la toile teinte ou les étoffes les plus communes le remplacent. La semelle, formée de vieux linges et de gros papiers collés ensemble, ne peut resister à l'humidité; elle se fend, s'entrouvre, et alors c'en est fait du soulier. A l'Orphelinat, où les ressources pécuniaires ne nous permettent pas de donner aux enfants des souliers de cuir pour les jours de pluie, on les remplace par des sandales en paille que l'on porte sans bas. Malgré cette économie, 2000 paires de souliers en toile sont nécessaires chaque année pour l'entretien des enfants.

Barbiers — 1 Maître - 1 Ouvrier - 11 Orphelins. Le savon fort heureusement n'entre pas dans la trousse du barbier chinois; il rase sans savon. Pour une maison qui renferme un grand nombre d'enfants, c'est une économie qui n'a pas besoin d'être démontrée. Les enfants sont rasés tous les quinze jours. Il va sans dire que le rasoir ne leur touche jamais le menton; on leur rase la tête, en leur laissant au milieu une longue tresse de cheveux.

Cuisine — 11 Orphelins. Les choux, épinards, navets, aubergines, melons, concombres et autres légumes du pays forment avec le riz la nourriture ordinaire des orphelins. Les jours de fête seulement on leur sert de la viande ou du poisson. Ce régime n'a pour eux rien de dur: c'est celui de la plupart des paysans chinois. Le sel et l'huile sont les assaisonnements en usage. Jusqu'ici les terrains cultivés par les enfants n'ont pu suffire à l'approvisionnement de l'Orphelinat et il a fallu dépenser des sommes considérables pour l'achat des légumes.

Ouvriers en bambou — 1 Maître - 4 Orphelins. Le principal travail de ces enfants consiste à faire des paniers en bambou pour l'usage de l'Orphelinat. La dépense, le service de la cuisine et du réfectoire en exigent un grand nombre. En Europe, les manœuvres chargés de l'aplanissement des terrains emploient la brouette pour le transport des terres. Ici, la brouette a une tout autre forme et ne saurait servir à un semblable usage. Elle est remplacée par des paniers qui pour la forme ressemblent à une coque d'huître. Ces paniers sont faits par les Orphelins, ainsi que des treillis pour la clôture des champs et des jardins.

Cordiers — 4 Orphelins. Les cordes en paille de riz et en bambou sont d'un usage fréquent au Kiang-nan. Celles dont nous nous servons à l'Orphelinat sortent de l'atelier des cordiers. Ce sont eux aussi qui font les sandales dont j'ai parlé dans un article précédent, ainsi que des paillassons pour les églises.

Scieurs de bois — 4 Orphelins. Une partie du bois employé à la menuiserie est scié par les Orphelins. Pour scier un arbre dans le sens de la longueur, ils se servent d'une scie semblable aux nôtres; la monture seule est différente.

Quand ils scient dans le sens de la largeur, ils emploient une scie ovale [dessin] et pour lui donner le plus de prise possible sur le bois ils lui impriment une direction analogue à sa forme ; s'ils ne lui imprimaient qu'un mouvement horizontal, il n'y aurait qu'une dizaine de dents à mordre. Ce mode de sciage est fatigant et la scie droite paraît préférable.

Labourage – 80 Orphelins. — Quatre-vingts Orphelins sont employés au labourage sous la direction de 7 ouvriers. L'enclos où est bâti l'Orphelinat a une étendue d'environ 110 mètres de longueur sur 150^{m} de largeur. La maison, les cours, les dépendances en occupent une partie assez considérable ; le reste est réservé pour l'agriculture. Il y a environ deux mois, nous avons fait l'acquisition d'un petit terrain attenant à l'enclos ; l'Orphelinat n'en possède pas d'autre. Les champs cultivés par les enfants appartiennent à la Mission. Trente Orphelins suffiraient à cette culture ; nous en employons 80, pour les arracher à l'oisiveté plutôt que par nécessité. Il serait bien à désirer que l'Orphelinat pût posséder des terres pour cultiver le riz ; les bras ne nous manquent pas, les frais de culture seraient peu considérables ; chaque année nous aurions notre provision de riz, et dans les temps de cherté ou de disette nous n'aurions pas à redouter des dépenses excessives.

Infirmerie – 2 Orphelins. Depuis que les enfants habitent le nouvel orphelinat, le nombre des malades a fort heureusement diminué. Dans l'infirmerie il n'y a de place que pour dix lits. Nous n'avons pas eu d'épidémie cette année.

Lingerie – La lingerie n'existe guère que de nom. Elle est représentée par 4 grandes armoires à peu près vides. J'ai donné plus haut la raison de cette pénurie en parlant des tailleurs.

Dortoirs – Les dortoirs sont sur un meilleur pied que la lingerie, sans être toutefois parfaitement organisés. Une centaine d'enfants n'ont d'autre couche qu'une couverture étendue sur le parquet. Nous ne pouvons mettre fin à cet état de choses qu'en construisant une nouvelle maison ; car celle qui a été bâtie l'année dernière est trop petite, et si nous voulions que chaque enfant pût dormir dans un lit, il faudrait en renvoyer un grand nombre. De plus l'insuffisance du local nous a obligés de placer 68 enfants dans une maison située près du collège de Zi-ka-wei. Ces enfants, complètement isolés des premiers avec lesquels ils n'ont aucun rapport, avaient été mis sous la surveillance de trois maîtres Chinois et échappaient un peu à la direction immédiate des Missionnaires. Cette année, le R. P. Supérieur a pu mettre fin à cet état de choses et un Scolastique Chinois, Religieux de la Compagnie de Jésus, s'occupe spécialement de ce second établissement.

Chapelle – Nous n'avons pour chapelle qu'une chambre longue de 14^{m} 50 et large de 10. Il faut que 274 enfants, les maîtres et les ouvriers y trouvent place : les rangs sont nécessairement trop serrés, ce qui ne peut que nuire à l'ordre et à la piété. Un autel, trois tableaux de la Ste Vierge, de St Michel et de l'Ange Gardien, ainsi qu'un Chemin de Croix en font tout l'ornement. Il n'existe pas de sanctuaire proprement dit, ni de balustrade pour séparer le prêtre de ses enfants ; l'exiguité du local ne le permet pas, et dès lors il est impossible de célébrer la Sainte Messe avec quelque solennité. Cette privation a bien ses inconvénients ; car les enfants païens ne peuvent se former une idée de la grandeur de nos Saints Mystères et de la majesté de nos cérémonies sans les avoir vues. En dehors du Saint Sacrifice nous sommes privés de la présence de Notre-Seigneur. Mgr Languillat ne peut nous permettre de conserver le Saint Sacrement dans une chambre où les voleurs, si communs en Chine, pourraient facilement entrer pendant la nuit. A cette raison s'en joignent quelques autres non moins graves. — J'ai dit au commencement de cette lettre que l'Orphelinat renfermait actuellement 342 enfants, et en parlant de la chapelle je n'en mentionne que 274. Cette différence de chiffres n'est point une erreur. Les 68 Orphelins qui habitent la maison louée près du collège de Zi-ki-wei, n'assistent point aux offices dans notre chapelle ; ils vont à l'église de la chrétienté.

Avant de terminer cette lettre, je résume en deux mots la répartition des enfants :

Orphelins occupés dans les Ateliers . 133.

Orphelins occupés au labourage . . 80.
" " au jardinage . . 20.
" en dehors de ces travaux . . 109.

Lorsque les travaux d'aplanissement seront achevés, et ils le seront bientôt, il nous sera difficile de trouver une nouvelle occupation aux enfants placés en dehors des trois premières catégories. Quelques-uns sans doute pourront continuer à préparer le coton pour le tissage, mais ils ne sauraient être nombreux. Si nous avions une nouvelle maison, nous pourrions doubler la plupart des ateliers, à la grande satisfaction des enfants qui viennent sans cesse me demander la permission d'être tailleurs, vernisseurs, menuisiers etc: à tous je suis obligé de faire la même réponse: « il n'y a plus de place dans les ateliers ».

Depuis le 1er Novembre le nombre des enfants a déjà augmenté; il augmentera encore davantage pendant l'hiver, et je ne serais nullement étonné qu'avant la fin de Janvier nous eussions 400 Orphelins. Nous en remercierons Dieu; c'est lui qui nous les envoie, ils seront reçus en son Nom. Mais nous le prierons d'achever son œuvre et de leur donner des ateliers où ils puissent apprendre à gagner leur vie.

Voilà, Monsieur le Directeur, la Statistique matérielle de l'Orphelinat de Zi-ka-wei. Dans une lettre suivante, je me propose de vous le montrer sous un autre aspect afin de vous le faire connaître complètement.

Veuillez agréer etc.

— N. B. Dans les détails numériques donnés précédemment, je n'ai pas tenu compte de la division des tout petits enfants confiés aux soins des vierges. Les plus âgés n'ont que 7 à 8 ans, d'autres ont 1 an, 2 ans etc; les plus petits ne comptent que quelques semaines ou quelques mois d'existence. Cette division renferme ordinairement 30 à 40 enfants. Ce chiffre joint à ceux qui précèdent montre que le nombre des Orphelins de Zi-ka-Wei varie dans une année de 370 à 410."

— Je vous prie, mon bien cher Père, de faire insérer ce Rapport dans les Lettres de Laval pour faire connaître notre Orphelinat. Nous comptons sur la charité de nos Pères de France et nous espérons qu'ils nous enverront quelques aumônes, pour qu'il nous soit possible de mener à bonne fin une œuvre qui ouvre les portes du Ciel à tant d'enfants païens. Si le manque d'argent nous empêche de bâtir une nouvelle maison, nous serons désormais obligés de refuser l'entrée de l'Orphelinat aux enfants qui viendront nous demander asile. Vous connaissez la conséquence d'un pareil refus: le Ciel restera fermé à ceux à qui nous fermerons notre porte. Il est plus facile de sentir que d'exprimer tout ce que cette pensée renferme de pénible pour le cœur d'un Missionnaire . . .

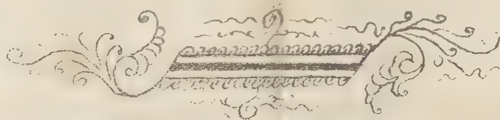
G. Palatre S. J.





Lettres des Scolastiques de Laval.

_ Juin 1867. _





NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI (*)



Relation du voyage du P. du Fougeray et du F. Bonat en Syrie, en Palestine et en Egypte.

— Paris le 27 Février 1867. — Mon Révérend Père — P. C. —

Le R. P. Provincial m'ayant témoigné le désir de voir dans les Lettres la relation de notre long voyage, je m'y conforme bien volontiers. J'ai donc réuni les notes du F. Bonat et les miennes, et c'est le résultat de ce travail, beaucoup plus considérable que je ne l'avais supposé d'abord, que je vous adresse aujourd'hui. Je m'estimerai amplement dédommagé de ma peine, s'il peut procurer à nos Pères et Frères quelques instants de pieuse distraction.

Syrie. — Nous quittâmes Constantinople, le F. Bonat et moi, le Vendredi 3 Août 1866. Le temps était magnifique, un soleil splendide éclairait ces rives incomparables du Bosphore, qu'on ne peut se lasser d'admirer, et que nous contemplions pour la dernière fois. Nous étions à bord du *Vatican*, petit vapeur des Messageries Impériales, élégant, bon marcheur, faisant le service de Constantinople à Smyrne. Nous levâmes l'ancre à 4 h. du soir. Des Grecs, des Turcs et des Arabes établis sur un des côtés du pont, s'abritaient sous une tente, dont le devant ouvert pendant le jour, se fermait pendant la nuit. Un vieux Turc à barbe blanche, et paraissant appartenir à la classe aisée, faisait régulièrement sa prière aux heures prescrites, tourné vers la Mecque, et prosterné sur un tapis que son domestique avait soin d'étendre devant lui. — Le lendemain à 5 h. du matin, nous arrivions à Gallipoli. Gallipoli est la première ville d'Europe qui tomba entre les mains des Turcs en 1357, environ cent ans avant la prise de Constantinople. Pour s'en consoler, l'Empereur Jean Paléologue, dit qu'il n'avait perdu qu'une jarre de vin, et une étable à pourceaux; faisant allusion aux magasins que Justinien y avait fait bâtir. Mais les Sultans comprirent mieux l'importance de cette position, et Bajazet I. répara son port et ses murailles. Nous n'y fîmes qu'une courte escale. A 8 h. nous étions en rade des Dardanelles. Nous y passons quelques instants, et nous reprenons notre voyage, tournant à gauche, la côte de l'Asie Mineure, et laissant la Grèce à droite. Bientôt nous apercevons l'île de Lemnos célèbre dans la guerre de Troie, nous entrons dans le canal large seulement de quelques lieues qui la sépare de la terre ferme, et, à notre gauche, vis-à-vis de l'île, nous voyons se dérouler devant nous la vaste et fertile plaine . . *Campos ubi Troja fuit!* Cette plaine couverte de belles forêts de chênes et bordée à l'Orient par les hautes montagnes

(*) On voudra bien nous pardonner le retard subi par notre Correspondance; diverses circonstances dont nous n'étions pas les maîtres, nous ont obligés d'en différer la publication.

de l'Asie Mineure, est à peu près déserté, et là comme dans tout le reste de l'Empire Turc, d'immenses richesses demeurent inexplorées, la terre, selon l'ordre providentiel, ne donnant pas ce qu'on ne se donne pas la peine de lui demander. — On nous montra deux petits mamelons, qu'on décora du nom peut être trop ambitieux, de tombeaux d'Achille et de Patrocle. A Lemnos succéda bientôt l'île de Lesbos, ou de Métélin. Pendant 5 h., nous en longeons les côtes bordées de montagnes presque toujours arides. Mais enfin vers le soir, elles se couvrent de verdure, et bientôt nous jetons l'ancre dans le port de la gentille petite ville de Métélin (ancienne Mytilène) dominée par une immense citadelle, qui offre de belles ruines crénelées, et montre encore à certaines embrasures quelques gueules de canons. Cette ville protégée à l'Ouest par la chaîne de montagnes qui court tout le long de l'île, s'assied dans une charmante plaine toute verdoyante d'oliviers et de prairies. Elle est élégante, bâtie en pierres, et laisse au voyageur la plus agréable impression. — Mais déjà la nuit tombe et le jour nous abandonne avec les derniers contreforts des montagnes. Nous arrivons, dans la nuit, en rade de Smyrne. Le lendemain qui était un Dimanche, dès 5 h. du matin nous montons sur le pont, et nous contemplons pour la première fois, le panorama de la belle cité de St. Polycarpe, ainsi que celui des montagnes qui couronnent la ville et la plaine dans un immense hémicycle. Le soleil se levait et couvrait ce tableau magnifique de teintes incomparables. Les personnes qui nous entouraient en furent frappées comme nous, et comme nous, ne pouvaient se lasser d'admirer ce beau spectacle. — Les RR. PP. Franciscains prévenus de notre arrivée, avaient eu la bonté de nous envoyer chercher à bord. A 6 h., nous descendions à terre. Je célébrai la Ste. Messe dans leur église, et après la tasse de café, nous allâmes rendre nos devoirs à Mgr. Spaccapietra, Archevêque de Smyrne. Il fut fort aimable et nous invita à déjeuner avec lui. Mais un de nos élèves de Constantinople s'était déjà emparé de nos personnes pour toute la journée. Comme la ville n'offre rien d'intéressant, il nous conduisit par le chemin de fer à Bournabat, avec le P. Garofalo, jeune Père Sicilien se rendant au collège de Ste. Pulchérie, et qui avait eu la bonté de venir aussi à notre rencontre. Bournabat, le Versailles de Smyrne, distant seulement de quelques lieues, est une charmante petite localité, peuplée de jolies maisons de campagne, entourées de beaux arbres, de verts gazons, d'élégants parterres, et présentant une physionomie tout à fait européenne. Nous y passâmes la journée et, vers le soir, nous fîmes notre visite aux Sœurs de St. Vincent de Paul qui y possèdent une école et une pharmacie. A 7 h., nous étions de retour chez les PP. Franciscains, qui nous offrirent une cordiale hospitalité. — Cette petite excursion nous montra toute la fertilité de la plaine de Smyrne. Les fruits y sont beaux et excellents. Nous traversâmes un ruisseau desséché, décoré par les poëtes du nom de fleuve Mélès. On dit qu'Homère est né sur ses bords. Nous avions bien désiré aller à Ephèse, où le chemin de fer conduit en 2 heures, mais le temps nous manquait. Smyrne qui est le comptoir de l'Asie Mineure, comme Beyrout est celui de la Syrie, a beaucoup perdu de son importance. Elle compte environ 150 000 habitants dont 11 000 Catholiques latins, 40 000 Grecs schismatiques, 10 000 Arméniens et 15 000 Juifs. Le reste est formé par la population Turque qui est reléguée dans un quartier à part. Les Sœurs de St. Vincent de Paul ont, tant dans la ville que dans les environs, 4 maisons importantes; et les Lazaristes un collège de 200 élèves, dont 25 internes. Les Frères de la doctrine chrétienne y font aussi des classes élémentaires. Les trois langues généralement parlées dans ce pays, sont le Turc, le Grec et le Français. — Le lendemain je dis la Messe de bonne heure. Puis, nous allons d'abord au Vatican chercher nos effets, et nous nous rendons ensuite à bord du Niemen, magnifique bateau des Messageries Impériales, de 110 mètres de long, très confortablement installé, et qui fait le service des côtes de Syrie. Malheureusement, venant de Marseille, où quelques cas de choléra ont été constatés, il est soumis aux lois de la quarantaine; et en montant à son bord, nous nous associons à sa destinée, et nous acceptons une quarantaine de 8 ou 10 jours, à purger au Lazaret de Beyrout. — Nous levons l'ancre à 1 h. Nous traversons sous bon vent l'immense rade de Smyrne qui a 13 lieues de profondeur. Longtemps encore nous contemplons cette ville célèbre,

formant au pied du mont Pagus, un arc de cercle d'un développement de 3 kilomètres. Elle ne répond plus depuis longtemps hélas, aux épithètes qu'on lui donnait encore au commencement du siècle: Smyrne l'aimable, la couronne de l'Ionie, l'œil de l'Anatolie, la perle de l'Orient. Aujourd'hui, son port est sans animation, son bazar sans activité, ses rues mornes et désertes. Elle n'est plus la reine de l'Asie Mineure. C'est ainsi que passe la gloire du monde sic transit gloria mundi! — A 5h. nous doublons le cap de Bournou, et aussitôt nous apercevons à notre droite, l'île de Chio, remarquable par sa fertilité et l'industrie de ses habitants, les plus hardis spéculateurs de la Grèce. Autrefois la Compagnie avait dans cette île un collège florissant qui comptait 300 élèves. Aujourd'hui l'Évêque de Chio nous l'offre encore, mais à des conditions qui rendent inacceptable la proposition de Mgr. Giustiniani, saint prélat et ami dévoué de notre Compagnie. — Vers 8h. du soir les dernières montagnes de Chio se perdent à l'horizon. Dans la nuit, nous côtoyons l'île de Samos et celle de Patmos à laquelle se rattachent de si pieux souvenirs. L'on montre encore les ruines du village qu'habita St. Jean pendant son exil sous Domitien. Ce village s'appelait Katabafsis. C'est là qu'il composa son Apocalypse, dans une grotte du même nom, éloignée d'un kilomètre du village et depuis longtemps transformée en chapelle, sous le vocable de Ste. Anne. — Mardi 7 Août. Temps magnifique. Toujours de chaque côté du canal formé par le continent et les îles, même aspect de montagnes arides bizarrement découpées, mais revêtues souvent d'admirables teintes de lumière. — A 10h. l'île de Rhodes nous apparaît. Cette île est la dernière des Sporades. Elle mesure une longueur de 10 lieues environ sur une largeur de 5, et un peu plus de 46 de circuit. C'est là que nous aperçûmes des palmiers pour la première fois. Cette île située en vue de la côte Asiatique de Caramanie, jouit d'un délicieux climat, et les Rhodiens assurent qu'elle n'a pas un seul jour de l'année sans soleil. La douceur de sa température, la pureté de son ciel presque toujours sans nuages lui a valu l'épithète de Clara Rhodos que lui donnent une foule de poètes. Dans l'antiquité Rhodes avait une célèbre école d'éloquence, où Cicéron vint étudier, et s'exercer dans l'art de bien dire. — Nous jetons l'ancre vers midi devant sa capitale, antique et glorieux boulevart de la chrétienté, célèbre par les sièges qu'elle a soutenus contre les Turcs. L'entrée du port peu protégée contre les vents, est défendue par deux grosses tours, qui paraissent bâties sur des îlots de pierre. La plus considérable, celle de droite, qui porte le nom de tour St. Michel est une belle construction carrée, peu élevée, mais flanquée à sa partie supérieure de petites tourelles rondes et surmontée d'une espèce de belvédère octogone. — Notre qualité de pestiférés, ne nous permettant pas de mettre pied à terre, nous contemplons du bord cette cité illustre quoique peu considérable, entourée d'une enceinte de murailles qui l'enserrent dans leurs plis. Nous ne pouvons nous lasser de regarder ces murs héroïques, témoins de tant de courage et d'un si noble dévouement. Vers le soir nous reprenons la mer. — Les jours suivants nous jetons l'ancre devant Latakie (l'ancienne Laodicée), devant Tripoli, où nous apercevons le château de Raymond de Toulouse, Cte. de Tripoli, vieille ruine gothique imposante par sa masse. Nous passons non loin de Tarse, patrie de St. Paul. Enfin, le Dimanche 12 Août à 11h. du matin, nous arrivons à Beyrout. A la distance du bateau, l'aspect de la ville est enchanteur. Aussi les Arabes dans leurs exagérations poétiques, la comparent-ils à une Sultane majestueusement assise sur des coussins de velours vert. L'intérieur de cette ville, quoique relativement passable, est loin de répondre à cette première impression. — Prévenu de notre arrivée, l'excellent P. Gautrelet, Supérieur des Missions de Syrie, de la charité duquel nous avons eu tant à nous louer, était déjà à la Santé et y plaidait chaudement, mais hélas, vainement notre cause. Nous fûmes condamnés à 10 jours de quarantaine, en société de deux compagnons d'infortune, un jeune Grec Catholique de Syra et un négociant Arabe fort riche, mais auquel on aurait donné l'aumône tant il était mal vêtu. — On nous installa tous les quatre, dans un petit appartement au rez de chaussée, composé de deux pièces, éclairées chacune par une fenêtre jouissant, ou peu s'en faut, de tous ses carreaux de vitre. Les deux pièces ont pour parquet la terre nue, pour meubles 2 lits de camp, et pour décorations,

de nombreuses et très-élégantes toiles d'araignée. On nous met sous la conduite d'un jeune Arabe, armé d'une baguette pour nous tenir à distance, et nous prenons au sérieux notre rôle de Pestiférés. Quelques heures après, nous recevons à deux reprises différentes la visite de nos Pères. Le R. P. Gautrelet surtout, s'intéresse à notre sort. Bientôt par ses soins charitables, matelas, oreillers, draps, couvertures, deux chaises, une table ainsi que de nombreuses provisions de bouche, qu'on aura la bonté de renouveler deux fois chaque jour, pendant toute la durée de notre *carcere duro*, apportent dans notre pauvre réduit l'abondance et la commodité. Tous les jours, nous recevions la visite de nos Pères, sous l'œil vigilant de notre gardien Arabe, et séparés par des barrières qui nous interdisaient toute autre relation, que celle de la vue et de la parole. Désirant me confesser, je fus obligé de le faire dans ces conditions, c'est-à-dire tout haut, à 4 pas du R. Père, et en présence de mon jeune Arabe, témoin bien inoffensif d'une chose à laquelle il ne comprenait rien — Enfin, le samedi 19 Aout, arriva l'ordre de notre élargissement, après 7 jours de quarantaine. Nous nous hatâmes d'en profiter et d'aller embrasser nos Pères qui avaient eu tant de bonté pour nous. Le lendemain, nous visitâmes la ville, la plus importante après Smyrne de la côte de Syrie. Beyrout (ancienne Bérite) colonie de Sidon, compte 80000 habitants dont les 3/4 sont chrétiens. Nos Pères y ont un bel et vaste établissement. Ils dirigent cinq ou six congrégations d'hommes, de femmes et d'enfants, toutes florissantes. Celle des Messieurs compte une centaine de membres, et celle des artisans et des hommes de peine près de mille. C'est quelque chose de fort curieux que la bénédiction du St Sacrement, qu'on leur donne chaque Dimanche, après l'instruction. Tous ces braves gens chantent à pleins poumons, avec accompagnement de cymbales et de Bonnets Chinois. Pour eux, la beauté du chant est en raison directe du bruit. — Nos Pères ont encore une imprimerie et y attenant un atelier de reliure. Leur école se compose de 250 enfants tous externes ou demi-pensionnaires. La Compagnie possède 6 maisons en Syrie. Beyrout, Gazir, Bikfaïa, Moallaquah, Dir-el-Kamar et Sidon. — La ville de Beyrout est le principal entrepôt du commerce de la Syrie. Une route carrossable, construite il y a quelques années par une Compagnie Française et sur laquelle est établi un service quotidien de voitures, le seul qui existe en Turquie, la relie à Damas. On fait le trajet en 15 heures. Nous passâmes 8 jours à Beyrout, goûtant avec la délicate et généreuse hospitalité de nos Pères le bonheur de nous retrouver dans une maison de la Compagnie. Le huitième, à 4h ½ du matin, nous montons à cheval et nous prenons la belle route de Damas pour escalader le Liban et nous rendre à Moallaquah situé sur le versant nord de la montagne, où nous arrivons après 9 heures de marche, [illegible] de chaleur et de fatigue. Nos Pères possèdent dans ce village, qui est comme le faubourg de Zalleh, une vaste maison, malheureusement non achevée, et qui renferme un Orphelinat et la Congrégation des Xavériens — Malgré la fatigue de la veille, le lendemain nous nous rendons à Ba'lbek, en compagnie du bon Père Chenavaz, qui veut bien nous accompagner et nous servir de [illegible] — Nous traversons la magnifique plaine de Célésyrie qui sépare le Liban de l'Antiliban, et à 2h nous arrivons à Ba'lbek, qui veut dire ville du soleil (Baal maître, Bek soleil). C'est l'ancienne Héliopolis de Syrie. On y arrive par un immense tunnel, auquel 2 autres du même genre, viennent se relier à angles droits. Au sortir du souterrain, dont l'issue est obstruée [illegible] à gauche un petit temple de Jupiter, et à droite un grand temple du soleil, le premier beaucoup mieux conservé que le second. Ces constructions offrent un ensemble de merveilles, dont on ne peut se faire une idée, quand on ne les a pas vues. [illegible] ces proportions gigantesques, sous ces blocs de marbre et de pierre de 20 mètres de long et de 4 ou 5 d'épaisseur [illegible] 60 pieds d'élévation ou suspendus comme entablements sur des colonnes de 20 mètres, qui depuis des siècles, soutiennent sans appui, ces énormes fardeaux. On dit que ce sont les plus belles ruines qui existent, sans en excepter celles de Palmyre, qui couvrent, il est vrai, un terrain plus étendu, mais qui sont moins colossales et moins imposantes. — Nous visitâmes aussi près de la ville, les anciennes carrières d'où ont été tirés les matériaux de Ba'lbek. On trouve encore sur place, un des gros blocs [illegible] cyclopéenne, que les Arabes nomment Hadjar-el-Kiblah (la pierre du midi) ses dimensions sont: hauteur, 4 mètres 50 centimètres, largeur 4 mètres, 10 centimètres,

longueur, 23 mètres 42 centimètres. Il est parfaitement taillé, et il attend depuis des siècles, la puissance qui devait le transporter dans l'enceinte de l'Acropole. M. de Saulcy célèbre savant français, a calculé qu'il avait 500 mètres cubes, et que, vu la densité de la pierre, il devait représenter un poids de un million cinq cent mille Kilogrammes; c'est-à-dire qu'il faudrait pour le mettre en mouvement une machine de la force de 20000 chevaux. On se perd en conjectures pour expliquer les moyens employés pour le transport de pareilles masses. — Le lendemain, après avoir célébré la Ste Messe dans la plus pauvre chapelle et sur le plus pauvre autel que j'aie jamais vu, nous assistâmes à celle des Maronites. Trois prêtres étaient présents. Nous nous attendions à leur voir dire la Messe l'un après l'autre. Il n'en fut rien. Un seul prit les ornements sacerdotaux, et les deux autres revêtus seulement de l'étole, dirent la Messe avec le principal célébrant. Un jeune garçon de 12 ans qui la servait, se mit à bourdonner une espèce de chant d'une voix nazillarde, pendant tout le temps que dura le St Sacrifice. De leur côté, les fidèles accroupis sur des nattes ou de méchants tapis, se frappaient la poitrine à coups redoublés, se prosternaient à terre, et faisaient de nombreux signes de Croix, selon l'usage Maronite ou plutôt selon l'usage Oriental essentiellement démonstratif. — Après le déjeûner, on se remit en marche. Nous n'étions plus qu'à une demi-heure de Moallaquah, quand nous fûmes atteints par un cavalier qui galopait derrière nous. La couverture blanche rayée de noir qui lui couvrait la tête et le reste du corps, sa lance longue d'environ 12 pieds, sa ceinture qui soutenait un yatagan et une paire de pistolets, nous apprennent que nous avons à faire à un enfant du désert, à un Bédouin. Il était jeune, il paraissait gai, il chercha à lier conversation avec nous. Mais voyant que nous ne pouvions nous comprendre, il nous invita par signe à faire assaut de galop avec lui, puis, sans nous attendre, il piqua des deux et disparut comme une flèche. La résidence de nos Pères à Moallaquah, est dans une position magnifique. On distingue parfaitement à droite, le grand Hermon la plus haute montagne de l'Antiliban. Ce mont célèbre dans l'Écriture, était la dernière limite de la Judée au Nord. Il se partage en trois sommets, dont le plus petit et le plus au Sud donne naissance au Jourdain qui court se jeter ensuite dans le lac de Tibériade ou de Génézareth. — Nous avons visité aussi la ville de Zalleh, située à une petite demi-heure du gros village de Moallaquah. Cette ville de 8 à 10000 habitants, située dans une gorge de montagne, est la clef du Liban. Nous y possédions une résidence et une église en construction. La première a été pillée et détruite par les Druses en 1860 et la 2e saccagée. Nous vîmes avec le plus vif intérêt, comme aussi avec un sentiment de vénération profonde, la chambrette pratiquée derrière le chœur de l'église, où le R. P. Billotet et ses compagnons furent pris, à la suite de l'imprudence du F. Bonacina, qui sortit trop tôt de la retraite. Nous vîmes également la terrasse où ils furent fusillés. *Sanguis Martyrum, semen Christianorum*. Un de ces martyrs, jeune Frère Arabe survit encore, et nous a parlé de ce Massacre avec cet accent de vérité particuliers aux personnes témoins d'un fait. Cet heureux Frère conserve les glorieuses cicatrices de son généreux sacrifice. Nous lui demandâmes s'il avait eu peur au moment du danger. Il nous répondit qu'il n'y avait pas même songé: et que le premier coup de fusil qu'il reçut, fut la réponse à un reproche qu'il adressait au Druse en train de dépouiller le P. Billotet. On dit dans le pays, que les habitants de Zalleh avaient un peu encouru ce châtiment de la part de la Providence, à cause des meurtres fréquents que l'esprit de vengeance leur faisait commettre. — Les Sœurs Arabes, fondées par le R. P. Riccadona de sainte mémoire, ont une petite communauté à Zalleh. Lorsque nous allâmes les voir, elles nous racontèrent le trait suivant qui vous donnera une idée du caractère Arabe. — Une jeune fille de la montagne, avait quitté ses parents, pour se faire religieuse dans la Congrégation. C'était une bergère de 12 ans. Son père avait toujours refusé de se rendre à ses désirs. Furieux du départ de sa fille, il se rend à la maison des Sœurs, dans l'intention de la ramener à tout prix. Arrivé à la porte, il commence par s'asseoir avec cette majesté particulière aux Orientaux, puis il fume tranquillement le chibouk. Après ces préludes il entre dans la maison et réclame sa fille. La Supérieure lui représente qu'il ne peut s'opposer à la vocation de son enfant, que ce serait s'opposer à la Volonté de Dieu. Il persiste, il dit qu'il veut sa fille, ne serait-ce que pour la voir. On lui accorde cette faveur. La fille vient. Aussitôt notre brave Arabe déploie avec volubilité toute son éloquence. Il lui dit d'abord, qu'elle regrettera

son père et sa mère. Puis enchérissant, et suivant une sorte de gradation, il lui demande comment elle pourra résister au souvenir de sa montagne et de sa claire fontaine, mais surtout de ses chèvres. Oh non, dit-il, tu ne pourras penser à tes chèvres, et ne pas revenir les trouver! Se tournant alors du côté de la Supérieure, il lui dit du ton le plus indifférent: « Ma fille est si belle, qu'elle fera l'ornement de ta maison ». Tu te trompes, répondit la Sœur, j'en ai de bien plus belles que ta fille. Là-dessus, sans plus répliquer, sans plus parler de sa fille, notre homme avec la plus singulière insouciance, reprend le chemin de la montagne. — Après avoir pris congé de nos Pères de Moallaquah et leur avoir témoigné notre reconnaissance, nous partons par un beau clair de lune, à 4h. ½ du matin, le lundi 27 Août, en compagnie d'un guide et de deux petits orphelins qui rentrent dans leur famille. Il s'agit de traverser une seconde fois le Liban. Rien de plus curieux, mais aussi de plus pénible que les sentiers qu'il nous faut suivre. Tantôt ils serpentent parmi les rochers, tantôt ils s'élèvent raides et abruptes sur le flanc d'une montagne. Si vous regardez en bas, le vertige vous saisit à la vue d'un précipice de quelques centaines de mètres; si vous regardez en haut, c'est un troupeau de chèvres qui fait rouler des pierres, dont quelques unes pourraient vous atteindre. Quelques fois, dans ces étroits sentiers, vous voyez venir devant vous des mulets chargés, des chameaux portant des poutres, des pierres, quelquefois une meule de moulin, une cloche. Vous frémissez sans le vouloir, car vous n'êtes point habitué à de pareilles rencontres, dans de pareilles conditions. — Mais voici Bikfaïa, en partie sur un petit plateau, en partie cramponné à quelques roches fertiles ou plutôt fertilisées. Un fond de rochers couverts de pins au feuillage toujours vert, des mûriers sans nombre, lui font un encadrement délicieux. Ses eaux sont renommées. Du haut de Bikfaïa la vue est magnifique. Le clocher de nos Pères domine toutes les autres constructions et fait l'ornement de la ville. Leur église, œuvre du célèbre F. Bonacina est la plus belle et la plus grande que nous possédions en Syrie. L'influence de nos Pères dans cette résidence et dans les environs, est considérable. Ils sont appuyés par un Évêque qui a su apprécier leurs services. Déjà le célibat des prêtres n'est plus une chose extraordinaire, et l'on commence à trouver des paroisses, dirigées par des prêtres qui le gardent. Chaque semaine, les cas de consciences se font chez nos Pères et sont suivis par tout le clergé de la ville. Le R.P. Estève, Supérieur de la résidence était absent; mais nous fûmes cordialement reçus par l'excellent P. Abougit. — Le lendemain nous allons rendre visite au Mudir, personnage dont la dignité répond à celle de sous-préfet. Le Mudir est un jeune Maronite, ayant passé plusieurs années au collège de Lazaristes d'Antoura et dans celui de nos Pères de Gazir. Il parle fort bien le français, il est excellent catholique, préfet de la Congrégation des hommes, magistrat intègre qui s'est fait une loi de ne recevoir de cadeaux de personne, chose inouïe en Orient. Il nous fit beaucoup d'accueil, et nous offrit le café, les confitures, le verre d'eau fraiche et l'arguillet. — Nous étions entrés auparavant chez les Sœurs, dont la maison est à quelques minutes seulement de celle de nos Pères. C'est le Noviciat des *Mariamettes*, qui comptait alors 18 Novices, et qui est très-bien installé, dans une maison suffisament spacieuse, batie par un Européen et achetée par nos Pères. Cette utile Congrégation qui compte déjà 45 membres, fut fondée il y a quelques années par un S.t prêtre Maronite, le P. Joseph. Il y consacra tout son petit avoir, et il vit depuis bien des années dans notre résidence. Cette congrégation est en voie de prospérité et rend déjà de grands services. — Les Mariamettes ajoutent aux vœux ordinaires de religion, celui de *faire mission*, vœu qu'elles accomplissent en se dispersant chaque dimanche dans les villages voisins, où elles vont faire le catéchisme. Le soir, arrive le vénérable P. Estève, qui voudrait nous retenir auprès de lui, et qui a la bonté de présider lui-même à notre départ le lendemain à 5h. du matin. — Nous nous mettons en route pour Gazir accompagnés d'un domestique arabe de Bikfaïa, qui nous sert de guide. Nous passons par des sentiers impossibles, qui se transforment souvent en véritables escaliers, et où le voyageur le plus intrépide doit mettre pied à terre, s'il a quelque souci de sa conservation. Nous faisons une petite halte à la rivière du Chien, et en déjeunant sous un hangard à quelques pas de nos chevaux, nous nous apercevons que l'un d'eux laisse tomber à terre une bave sanglante. On s'approche, sa bouche n'est nullement blessée, la bride ne le gêne en aucune façon. Comment expliquer ce phénomène? Nous étions ainsi dans l'étonnement et l'embarras, quand un jeune homme, qui

s'était montré très obligeant pour nous pendant notre repas, examine la bête de plus près, et découvre sous la langue du pauvre animal 3 sangsues, qu'il avait aspirées en buvant, ce qui arrive quelquefois. On eût beaucoup de peine à les lui arracher. En continuant notre route, nous passons à Antoura, où la Compagnie, avant la suppression, possédait un établissement. Les Lazaristes nous y ont remplacés, et y tiennent un collége qui commence à se ressentir du voisinage de Gazir. Quelques heures après, nous arrivions au collége de Gazir. Ce collége a pris de sérieux développements, malgré son éloignement de la ville et son difficile accès. Il comptait cette année 130 internes et 40 externes. Nos Pères espéraient une rentrée de 200 pensionnaires. Le Pacha de Beyrout voulait construire une route carrossable depuis cette ville jusqu'à Gazir, mais les habitants s'y sont sottement opposés, sous le futile prétexte de ne pas rendre trop facile aux Turcs l'accès de leur cité. Ils se repentent maintenant; mais il est trop tard. — C'est à Gazir surtout qu'on peut remarquer le soin que prennent les femmes de lier les tresses de leurs cheveux avec des fils de soie, auxquels sont suspendues le plus ordinairement de nombreuses pièces d'or. On affirme que quelques unes en portent ainsi pour 1800 ou 2000^f. Du collége de Gazir la vue s'étend fort au loin sur la mer et l'air y est excellent. Arrivés la veille de l'ouverture de la Retraite, nous la fîmes avec nos Pères. Nous n'oublierons jamais les dix bonnes journées que nous passâmes au milieu d'eux et leur fraternelle hospitalité. Ces quelques jours nous procurèrent un bienfaisant repos qui nous était nécessaire et qui nous fut doublement profitable pour l'âme et pour le corps. Le 10 Septembre nous étions de retour à Beyrout, prêts à nous embarquer pour Jaffa.

Autriche — Description de la chambre de St Stanislas à Vienne. — Extrait d'une lettre du P. Simonin au R. P. Dorr.

L'ancien hôtel du luthérien Kimberker sert actuellement de presbytère aux prêtres séculiers qui desservent la paroisse des Neuf chœurs des Anges. Il a trois étages et deux entrées; l'une qui donne dans la rue perpendiculaire à l'église, l'autre dans la rue parallèle. Cette dernière est exclusivement réservée aux visiteurs de la chambre de notre Saint, qui est au premier. La troisième fenêtre de cet étage est surmontée à l'extérieur d'un écu portant pour cimier une croix archiépiscopale; à la gauche de l'écu est un petit Ange qui montre la fenêtre et à la droite un autre qui tient un lis. L'écu porte: "Sacellum Olim Anno 1566 Cubiculum Sancti Stanislai." Des barreaux, style Louis XV, comme la chapelle, défendent la fenêtre qui est encadrée dans des sculptures en pierre. — Montons cet escalier en pierre qu'a foulé notre B.^x Frère, nous prenons à gauche et nous passons devant la seconde fenêtre du rez-de-chaussée et du premier où nous voyons les statues de St François Xavier et de S. Louis de Gonzague. En haut de l'escalier s'ouvre une grille en fer et à sa gauche une première porte en fer qui sert d'entrée au peuple et qui autrefois sans doute était la porte d'entrée du cabinet de travail de Stanislas. A un mètre plus loin, se trouve une seconde porte servant aujourd'hui d'armoire pour la sacristie et qui fort probablement était la porte de la chambre à coucher; on l'a remplacée par une troisième qui donne dans la sacristie: cet appartement a en face de la porte une petite fenêtre donnant sur une cour; elle ne doit être autre chose qu'une partie de l'ancienne chambre à coucher; on a dû transporter le mur de séparation qui servait d'appui au lit pour le faire servir d'appui à l'autel placé à l'endroit même du lit et regardant la fenêtre de la rue. — Cette chapelle peut avoir sous voûte 3 mètres, 6 mètres de largeur et 9 de longueur. L'Autel en stuc doré, est très petit; le tabernacle est surmonté d'un rétable en stuc qui enferme un tableau sur toile de notre F. Stecher représentant le double mystère avec quatre Anges. On lit au haut: Heilige Stanislaus. A la voûte, au dessus de la balustrade dorée, est peinte la fuite du Saint; plus près de la fenêtre, toujours à la voûte, le St Novice est à genoux aux pieds de St François de Borgia; deux jeunes Frères sont debout derrière lui: et le P. Général deux Pères debout à sa droite. — Les murs sont couverts de stuc encadrant des bouquets de fleurs peints sur toile. Le pavé de carreaux blancs est recouvert d'un tapis. On possède une relique d'un demi centimètre cube. — Cette chapelle inspire une grande vénération et tous les jours de l'Octave du Saint les Messes se succèdent sans interruption jusqu'à midi.

Afrique — Madagascar — Lettre du F. Chossegros — Tananarive, 4 janvier 1867.

Notre mission vient d'être cruellement éprouvée par la mort du Comte de Louvières, ambassadeur de France à Tananarive. Ce fut le 17 Décembre, que le malade s'alita, et aussitôt on réunit en consultation les médecins les plus distingués de la ville et les plus accrédités auprès des Malgaches. C'étaient les RR. Pères Finaz et Ailloud, M. Laborde et la Rde Mère Telesphore, Supérieure des Sœurs de St Joseph. Quelques jours après, la maladie s'aggravant de plus en plus, le R.P. Finaz proposa à M. le Comte de se munir des Sacrements de l'Eglise. Celui-ci accepta volontiers et reçut le Saint Viatique avec une grande dévotion. La nuit qui suivit, un mieux s'annonça ; c'était l'effet du recueillement de notre malade, et de la joie qu'il avait éprouvée en s'entretenant avec son Dieu. Bientôt nous fîmes une neuvaine à N. D. de la Salette, pour lui demander une guérison aussi désirable pour le bien de la Mission. En effet, humainement parlant, nous nous reposions beaucoup sur les démarches du Comte de Louvières auprès du gouvernement Hova, qui n'osait guère lui refuser ce qu'il demandait en faveur de nos Missionnaires. C'est lui qui déjà nous avait obtenu au nom de l'Empereur, la permission de continuer les travaux de notre église de St Joseph. Nos Pères offrirent donc plusieurs Messes et nos Frères plusieurs Communions pour obtenir la conservation d'un aussi insigne bienfaiteur. Mais nos vœux ne devaient pas être exaucés. Le 1er jour de l'an, à 2 heures de l'après-midi, un violent accès de fièvre s'empara de M. de Louvières et nous enleva les espérances que nous avions pu concevoir. Le Comte conservant sa pleine connaissance jusqu'à la fin, reçut l'Extrême Onction vers les 5 ½ du soir. A 7 heures il expirait, entouré des Pères Finaz et Jouen et de plusieurs autres Pères accourus en hâte à la nouvelle du danger. Je plaçai le Crucifix sur la poitrine du défunt, M. Laborde et les assistants s'agenouillèrent et nous récitâmes un De profundis. Je racontai alors à M. Laborde que j'avais vu avec beaucoup d'édification le Comte placer lui même le petit tableau de la Ste Vierge, tout à côté de son lit de douleurs. — On revêtit le défunt de son habillement de Consul ; le lendemain la bière recouverte d'un magnifique drap mortuaire fut placée dans le grand salon afin de permettre à la foule des Chrétiens de venir prier devant les restes de leur protecteur. La reine envoya une députation de quelques officiers inférieurs accompagnés de musiciens et d'une centaine de soldats avec ordre de veiller toute la nuit et de faire de la musique selon les usages de ce pays. Pour honorer la mission Impériale et la noblesse du Comte de Louvières elle fit encore cadeau d'un précieux lamba de soie destiné à l'ensevelissement. Mais elle n'en donna qu'un seul, quoique l'usage soit d'en donner jusqu'à cent, selon qu'on veut témoigner au défunt plus ou moins d'honneur. On s'abstint même de tirer le canon, et quand on en demanda la cause, on répondit que l'usage s'y opposait. A quoi le Chancelier du consulat répondit énergiquement : « Cependant nous vous avons entendu tirer le canon pour le décès d'une femme ». Cette réponse fit réfléchir et on modifia l'excuse en disant que « la reine n'avait pas encore prononcé définitivement ; que peut être il y aurait quelques coups de fusil ». Le Chancelier reprit alors et dit : « Je rendrai compte au gouvernement français de ce que vous ferez et de ce que vous ne ferez pas. » L'enterrement fut donc très peu solennel politiquement parlant, quoiqu'il fut splendide sous le rapport religieux. Mais je me réserve de vous en donner les détails un peu plus tard.

Iles Comores — Lettre du P. Bidault au R.P. Rouquayrol — Mamoutzou à Mayotte, 2 Janvier 1867 — Mon Révérend Père Provincial — P.C.

J'ai quitté l'île de la Réunion le 19 Juillet pour me rendre dans une des Comores, à Mayotte où je suis arrivé le 25 du même mois. C'est la frégate la Junon qui, au prix de 3f par jour m'a admis à son bord et à la table des officiers. Je n'ai eu qu'à me louer de leurs bonnes et obligeantes manières. Au bout de quelques jours d'une heureuse traversée, je suis parvenu au lieu de ma nouvelle destination, sans avoir éprouvé les plus légères atteintes du cruel mal de mer. Evidemment me voilà déjà un peu marin ; maintenant je vais essayer aussi d'être un peu autre chose. Me voici dans une île d'une douzaine de lieues de long sur la moitié de large, où je dois mener plus ou moins la vie de Missionnaire français et malgache, et remplir

divers emplois auprès des enfants de l'école de Mamoutzou. Nous sommes ici quatre religieux : deux Pères et deux Frères. Un troisième Père, notre Supérieur, habite un îlot de deux lieues de long sur presque autant de large, qui est à une lieue en mer. Là demeure le chef du gouvernement et tous ses employés au nombre de 15 à peu près : leur résidence s'appelle Zaoudzi. Cet îlot isolé autrefois est joint maintenant par une jetée au grand îlot de Pamanzi. On voit dans ce dernier les restes d'une belle mosquée bâtie sous Louis-Philippe, à une lieue de Zaoudzi. Il n'y manque plus que la toiture qui n'a jamais été posée. Les Arabes qui habitent le village considérable où a été construit l'édifice, n'ont eu le courage ni la dévotion de l'achever. Espérons que les Catholiques y mettront la dernière main pour en faire un temple digne de notre Sainte Religion. Pourquoi le gouvernement français a-t-il abandonné un édifice si avancé ? – Il semble qu'il ait eu honte de continuer une pareille œuvre ; mais c'était pour favoriser les Arabes en majorité dans ce pays, et qu'on favorise encore en soutenant leurs nombreuses écoles. C'est un malheur pour le Catholicisme qui n'a guère d'enfants du pays et pas un Arabe. — Notre école compte 40 à 50 enfants ravis par les Arabes sur les côtes d'Afrique, et que la Mission achète ordinairement et élève aux frais du gouvernement français, quelquefois même aux siens propres. Nous achetons ces enfants pour les rendre à la liberté, après les avoir un peu civilisés, tandis que d'autres les achètent pour les garder et en faire plus ou moins leurs esclaves. Vous voyez donc que l'esclavage existe encore ici. Mais la traite se fait-elle toujours ? Hélas ! oui, non pas à Mayotte : cela est formellement défendu aux Européens ; non pas même sur les côtes d'Afrique : cela leur est également interdit ; mais rien n'ayant été spécifié pour les autres Comores, on en conclut qu'on peut se livrer à cet abominable commerce, et on le fait. C'est dans ces îles qu'arrivent les boutres arabes chargés d'êtres humains qu'ils ont soumis à des privations de toutes sortes et qu'ils vendent ensuite quelques piastres. Pauvres enfants qui ont alors à peine un souffle de vie !... Mais fermons les yeux sur cet affreux tableau d'enfants en souffrance et considérons leurs frères qui après avoir autrefois éprouvé les mêmes privations sont maintenant dans notre école heureux, forts et bien portants. C'est qu'ils ont trouvé ici pour satisfaire trois fois par jour leur jeune appétit, du riz en abondance et même d'autres aliments que nous pouvons y joindre pendant la plus grande partie de l'année. Vous pensez sans doute qu'après tant de soins, ces enfants, ces jeunes gens, ces hommes mariés qui sont ou qui ont été entre nos mains, doivent être bien reconnaissants. Hélas ! il faut bien l'avouer la reconnaissance est une plante qui croît peu dans ce pays. Et cependant que ne fait-on pas pour eux ? On les instruit, on leur apprend différents métiers, et cela sans fatigue. Voici le détail de leurs occupations. Ils ont 4 à 5 heures d'étude ou de classe par jour, 4 h. de travaux, pendant lesquels les uns s'exercent dans les ateliers, ce sont les plus grands ; d'autres pilent le riz, ce sont les plus jeunes, le reste se livre à la culture du manioc, du maïs, des patates, du café, des pistaches et de la canne à sucre. C'est là le moindre travail ; le plus pénible et le plus long est le défrichement. Alors vous voyez nos élèves arracher à grand'peine un bois noir qui repousse sans cesse malgré les efforts qu'on fait pour le détruire. Ce bois si vivace a été introduit ici dans ces derniers temps, et bientôt toute la propriété s'en est trouvée envahie. Nos Pères, depuis une dizaine d'années, ont planté beaucoup d'arbres fruitiers qui nous donnent tour-à-tour d'excellents fruits en toute saison. Ainsi, c'est d'abord le cœur-de-bœuf qui a paru sur notre table dès mon arrivée à Mayotte et a fourni à notre dessert matin et soir pendant 4 mois. Maintenant c'est la mangue, reine de nos fruits. Bientôt viendront l'ate, la goyave, l'orange, le raisin, mûrissant jusqu'à 4 fois l'an, dans ce pays, l'avocat, qu'on appelle aussi le beurre végétal ; l'ananas, dont voici proprement la saison, mais qui, avec la figue-banane, le coco et la papaye garnissent toute l'année notre table. Je ne parle pas du corossol qui est un fruit de belle apparence, mais un peu acide, encore moins du jaque, fruit plus beau encore, d'une odeur très-forte et peu agréable. Nos enfants en font néanmoins leurs délices. — Je vous dirai maintenant quelques mots de mon ministère auprès des fidèles, ou plutôt de mes courses à leur lit de mort. Je passais autrefois, et dès mon Noviciat, pour un marcheur de première force. C'était sans doute un signe de ma vocation future. Depuis ce temps-là pourtant, je l'avouerai, le bon Dieu a mis de l'eau dans mon vin et je ne serais pas capable, au moins ici, de faire les courses d'autrefois. Au bout de quelque temps de marche en effet j'éprouve de vives douleurs dans les jambes, qui se gonflent

et restent enflées pendant plusieurs jours. Heureusement la Providence est venue en aide à ma faiblesse en me procurant une monture, qui, bien qu'en dise la gent écolière, passe pour une monture distinguée dans ce pays-ci. En tous cas elle m'est d'une grande utilité. Suis-je appelé à une lieue, ou même à trois, comme cela est déjà arrivé, pour assister un mourant, j'avertis un de nos enfants. Quelques instants après arrive une superbe bourrique tout équipée et caparaçonnée. Je l'enjambe aussitôt. Je saisis d'une main les rênes du gouvernement, qu'il me faudra tenir ferme si je ne veux rouler dans un précipice, et de l'autre je m'arme d'un parapluie pour me défendre contre les ardeurs d'un soleil assez peu gracieux, si l'on ne s'en défie, pour vous causer de grosses fièvres. J'y ai échappé jusqu'à présent, si l'on en excepte toutefois un mois ou deux de faibesse, pendant lesquels j'ai pu cependant faire ma petite besogne de chaque jour.

Bidault miss. S.J.

Amérique Mérid^de^ — Mission allemande de Santa-Fé — Lettre du P. Ausweiler, de la Province de Germanie, à un Père de la même Province — Buénos-Ayres, le 11 juillet 1866.

.... Aussitôt après notre arrivée à Buénos-Ayres, nous travaillâmes quelques semaines ensemble, le P. Terres et moi. Nous pûmes bientôt nous convaincre que la Religion Catholique ne s'est guère conservée que de nom dans ce pays. Les hommes rougissent de se montrer à l'église: beaucoup moins les voit-on auprès du saint Tribunal. En revanche la Franc-maçonnerie est ici tellement en honneur, que presque tous les hauts fonctionnaires de l'état sont enrôlés dans cette glorieuse milice. L'éducation des enfants semble être ici chose inconnue; on se contente de leur procurer une demi-instruction, qui se borne à la lecture, à l'écriture, au calcul et à la tenue des livres: quant à l'enseignement religieux, on n'y songe pas. Notre premier soin fut donc de nous mettre à la recherche des Allemands dispersés dans la ville et aux environs, et dont la foi n'avait pas peu souffert au contact de la mortelle indifférence qui règne dans ce pays. A force de peines, nous réussîmes à former peu à peu une paroisse, et à trouver une église qui lui sert de centre: c'est là que, dans une suite d'instructions, nous nous sommes efforcés de ranimer la vie religieuse parmi nos compatriotes. En même temps, nous nous occupions à fonder une école catholique pour l'éducation des enfants. Grâce au secours de Dieu, notre entreprise réussit malgré des difficultés, dont nos seules forces n'auraient jamais pu triompher. Les protestants avaient depuis peu établi deux écoles pour les Allemands; l'une protestante, l'autre libérale. Les parents catholiques envoyaient leurs enfants dans toutes les deux, de préférence toutefois dans la seconde, qui leur paraissait offrir moins de danger. La tendance de cette école est indiquée dans les trois premiers paragraphes de son règlement: les voici littéralement — « 1: Il s'est formé parmi les Allemands établis à Buénos-Ayres un comité, avec cette devise, En avant, lequel a pour but de fonder une nouvelle école allemande. — 2: Cette école, libre de toute influence étrangère, doit être dirigée par son propre comité. — 3: L'enseignement y sera basé sur des principes pédagogiques libéraux, qui répondent à l'esprit de notre temps » — Vous voyez par là, mon R^d^ Père, quels pièges étaient tendus à notre jeunesse catholique. — Nous, de notre côté, en ne fondant qu'une seule école, nous avons eu soin avant tout de l'établir sur des principes franchement catholiques, que nous avons voulu inscrire dans notre programme. Dieu a béni notre école: elle prospère, et le nombre des enfants va toujours croissant. L'école libérale au contraire n'a fait depuis lors que décliner, et a fini par se dissoudre. Le même progrès consolant se fait remarquer dans notre paroisse allemande. Nous avons même été assez heureux pour ramener à la vraie foi plusieurs protestants que nous avons instruits et réconciliés avec l'Eglise. Pour ma part, j'ai administré, il y a peu de jours, mon douzième baptême d'adulte. Grâces soient rendues à l'auteur de tout bien. — Lorsque les premières difficultés furent vaincues à Buénos-Ayres, je fus envoyé à Santa-Fé: le P. Terres, plus capable que moi d'affermir et d'étendre le bien commencé, fut laissé à Buénos-Ayres. Dans la contrée qui environne Santa-Fé, se trouvent six colonies allemandes, dont voici les noms, la population et la distance: Guadaloup, 60 habitants, à un 1 ½ mille de Santa-Fé; Esperanza, 1200 hab., à 6 milles; S. Hiéronymo, 800 hab., à 8 milles; S. Carlos, 700 hab., à 9 milles; Las Conchas, 600 hab., à 25 milles; Cujesta, 200 hab., à 30 milles.

Au commencement, je me rendais à cheval de Santa-Fé dans les colonies ; mais bientôt la chaleur brûlante du soleil ayant épuisé mes forces, je fus contraint de me procurer une voiture, luxe peu coûteux dans ce pays-ci. Grâce à mon modeste véhicule, ma santé se rétablit assez promptement. Dans les colonies régnaient en général les mêmes misères morales qu'à Buénos-Ayres ; l'éducation de la jeunesse y était surtout dans un état déplorable. Ce ne fut qu'après six mois de démarches et d'efforts, que je pus jeter les fondements de l'œuvre des écoles. Mais enfin, malgré mes nombreuses fautes, le bon Dieu a visiblement béni mon travail. Peu à peu la vie chrétienne a commencé à se réveiller dans les colonies ; quatre écoles se sont ouvertes successivement ; et les secours que vous avez envoyés si à propos, ont puissamment aidé à faire prospérer l'œuvre naissante. Vous ne sauriez vous faire une idée, mon cher Père, des difficultés que j'ai eues à surmonter. Il semblait que l'enfer se fût conjuré contre moi. Ce n'étaient pas seulement les franc-maçons et les protestants qui combattaient notre œuvre, mais encore les feuilles publiques, les autorités civiles, et même des personnes qui, par état, auraient dû soutenir le bien ; plusieurs fois j'entendis proférer des menaces de mort : c'était au point que nos Pères de Santa-Fé regardaient mon entreprise comme plus que hazardeuse. Mais, avec l'aide de Dieu, toutes les difficultés ont été vaincues. Le dernier mois que j'ai passé à Santa-Fé a été pour moi une véritable jouissance : tous nos adversaires étaient réduits au silence ; les écoles croissaient et prospéraient ; et surtout un progrès sensible se manifestait chez les parents. — Mais Dieu demande toujours des sacrifices. Je fus envoyé précisément alors à Buénos-Ayres, de peur, disait-on, que je ne ruinasse entièrement ma santé. A la vérité le danger n'était pas si grand ; mais je crois que Dieu avait un autre plan : il voulait que la vertu du P. Terres vint perfectionner et consolider les œuvres commencées à Santa-Fé et dans les colonies. Je me trouve donc de nouveau, depuis quelques mois, à Buénos-Ayres, où ma santé s'est complètement rétablie. Il y a peu de temps, je fis une excursion dans la colonie alemande de Baradero, à 40 lieues d'ici, dans la direction de Rosario. La ville avec la colonie compte 5000 habitants. Ici aussi la foi est morte. Quelques protestants, attirés par de mauvais catholiques, sont venus s'y établir, et ont ouvert deux écoles de leur secte, l'une pour les enfants des Allemands catholiques (les enfants protestants y sont à peine au nombre de deux ou trois), l'autre, à cinq lieues dans l'intérieur du pays, pour les Espagnols. L'Évêque de Buénos-Ayres a tout mis en œuvre auprès du gouvernement pour éloigner les maîtres protestants, mais sans succès. Il y avait d'ailleurs dans cette localité d'autres désordres dont je ne dois pas parler. Ici encore Dieu a daigné intervenir : le parti protestant est en déroute ; les principaux obstacles au bien sont écartés ; une école allemande catholique a remplacé la protestante. C'est la sixième. S'il plait à Dieu, la seconde école protestante sera également mise de côté : je tiens déjà un maître tout prêt en réserve. Mais je vous ai assez longuement entretenu pour cette fois de mes misères et de mes difficultés. — Je suis en union etc.

Jos. Auweiler S.J.

Guyane Française — *Extrait d'une lettre du P. Jardinier — Chantier de Sparouine, 28 Août 1866.*

.... Depuis le 14 Février, la Ste Obéissance m'a envoyé dans le haut Maroni, à 10 ou 12 lieues, par eau, de la plus proche habitation de nos Pères. De sorte que pour me confesser il faut ou que les Pères profitent du bateau à vapeur qui passe tous les lundis sous leur pénitencier, portant des vivres, la correspondance et les passagers qui ont droit, comme nous, à voyager sur les navires de l'État, ou que je descende pour aller trouver nos Pères, sauf à remonter comme je pourrai à mon petit poste. Placé comme sur un camp volant, je n'ai point avec moi de Frère coadjuteur. Quoiqu'il en soit, Dieu aidant, je mène la vie de communauté tout seul ; j'ai mes lectures au réfectoire presque aussi régulières que les vôtres. Comment ? — L'administration laisse à notre service deux transportés, à notre choix. L'un est pour le jardin et pour les gros travaux ; l'autre sert de cuisinier, sacristain, portier, linger etc. Vous êtes surpris de me voir pour gardien et pour homme de confiance un homme condamné au bagne pour vol ou pour assassinat. Ici on n'y pense pas, parce que c'est une nécessité passée en habitude. Mon petit

cuisinier me lit donc pendant les repas, et tout en me rendant service, il nourrit aussi son âme de bonnes pensées. C'est un Picard qui ne lit pas mal ; malheureusement il se laisse aller à des liaisons dangereuses, c'est-à-dire qu'il tient mordicus à mettre des z, s, t, là où il n'y en a pas : aussi il ne manque jamais cette locution : *je leur zai dit, je leur zavais donné*. Je me garde bien des répétit, depuis qu'un jour après en avoir essayé un, je remarquai des larmes dans ses yeux et dans sa voix : mieux vaut la bonne foi qui croit très-bien dire. Je suis réglementaire, je sonne l'examen, la prière, les repas, l'Angelus. Vous souvenez-vous, cher Père, du brave Frère Pierre de l'Hermitage qui se levait pour sonner son réveil à lui tout seul ? Il n'y a que cela que je ne fasse pas : encore c'est parce que le Réveil-matin que m'a envoyé le R. P. Supérieur s'acquitte de la commission avec un tintamarre admirable. Qui regulæ vivit Deo vivit, me direz-vous. Cela me rappelle que j'ai oublié ce mois-ci de lire les Règles ; je vous remercie de me le rappeler de 2000 lieues. Mon petit Transporté ne peut pas me rendre ce service : mieux vaut tard que jamais. ——

Un de nos condamnés que le malheur a heureusement ramené à Dieu et à la pratique de la religion, vient régulièrement depuis 5 mois à la Messe de 5 heures, et à la prière du soir. C'est un exercice libre, un peu gênant, et par conséquent méritoire. J'aime à causer avec lui, surtout à cause de son rare bon sens. Je lui dis un jour : « Pourquoi tenez-vous tant à ne pas manquer la Messe quotidienne ? — C'est bien simple, me répondit-il. Je reconnais que c'est pour avoir négligé la Messe du Dimanche que je suis tombé dans le malheur. Pour me punir j'y vais tous les jours, puisque je le puis, avant mon travail. Je cours après le bien pour me punir d'avoir couru après le mal. Ma femme était la crème des femmes, douce, travailleuse, tranquille. Ce qui lui faisait surtout de la peine, c'était de me voir manquer la Messe du Dimanche. Les bons jours, je n'y manquais pas. — Qu'est-ce que vous entendez par les bons jours ? — Ce sont les grandes fêtes de l'année, Pâques, la Toussaint, Noël, l'Ascension, et la fête de l'Empereur ; mais les autres jours je restais chez nous, ça contrariait beaucoup ma femme. Quelquefois elle me disait : « Tiens, Louis, habille-toi... voilà tes habits sur la chaise... Tout est bien propre... Tu es si bien avec ces habits ! ... Allons habille-toi, nous irons à la Messe avec nos enfants ... C'est si beau !.. Et puis nous sommes des chrétiens ! — Alors je faisais signe de ne point entendre, ou bien je disais : « C'est bien, c'est bien nous verrons ça ; je sais ce que j'ai à faire.. — Enfin un tas de bêtises qui ne signifient rien. Elle ne se fâchait pas la pauvre femme... Et elle s'en allait toute seule à la Messe ! — Quand elle était partie, je me disais : Elle a pourtant raison !! Tu devrais aller à la Messe... Tu sais que tu fais mal, puisque tu te caches, (car, mon Père, quand je n'allais pas à la Messe, je ne quittais pas la maison, je n'aurais pas voulu qu'on me vît) — Du reste, ma femme m'a prédit tout ce qui m'est arrivé : « Mon pauvre Louis, me disait-elle, ça ne peut pas aller comme ça, tu le comprends bien... Tu ne fais rien pour le bon Dieu... Tu as de mauvaises fréquentations. Tout cela tournera mal... Je désire me tromper, mais tu files un mauvais coton... Ecoute, le bon Dieu a le bras long... tu ne te moqueras pas toujours de lui ; il est patient, mais il est juste. —— Elle avait raison ; Dieu qui ne voulait pas perdre pour toujours cette âme dans laquelle il y avait aussi d'excellentes qualités la frappa dès ici-bas pour l'épargner en l'autre vie. Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas. Cet homme m'édifie beaucoup par sa foi et son courage à marcher sur les difficultés. Pourquoi, hélas ! les hommes de cette trempe sont-ils si rares !... Il n'a pas encore eu une seule *gobette* retranchée. (On appelle ainsi le 1/4 de vin) ; et il me disait : Pour en être là après 4 ans, c'est qu'il faut filer droit ! —— Un autre trait : Deux de nos transportés voulant se donner un air et trancher sur leurs compagnons, s'étaient affichés comme protestans, et cela pour ne pas venir aux offices. Le commandant ne voyant pas cette qualification sur leurs feuilles matricules, leur dit : Je ne connais que le règlement ; sur vos feuilles matricules il n'est pas question d'une autre religion : vous irez donc avec les catholiques et que je n'entende pas parler d'une tenue inconvenante. Il me fit avertir. Trouvant qu'ils se comportaient bien à la Chapelle, je les en félicitai, et mon compliment leur plut. Moi aussi je me doutais bien que tous deux étaient catholiques ; d'autant plus que l'un d'eux portait le nom béni et catholique de Marie : O Maria, o nomen sub quo ne-

mini desperandum!... Bref, tous deux sont morts : écoutez de quelle manière, et admirez les voies de Dieu! — Celui qui s'appelait Marie, à peine arrivé à l'hôpital, accepte de la Sœur une médaille de la Ste Vierge, et lui dit d'avertir le P. Verdière qu'il n'est pas protestant. Il reçut tous les secours de la religion publiquement, et mourut en édifiant les autres. — Le second, comme bien d'autres, s'était évadé dans nos forêts impénétrables ; après avoir erré pendant 15 jours, il revint au camp, épuisé, à bout de forces, et avec un hoquet qu'on ne put arrêter. Pendant 6 heures, il ne cessa de demander à cor et à cri le P. Aumônier, qui, hélas, était à d'autres brebis sans pasteur. Il mourut sans avoir pu se confesser. *O quam incomprehensibilia sunt judicia tua Domine!* — *Quærite dum inveniri potest.* — Nous avons très-peu de Protestants : mais en retour que d'Arabes!! plus de 200! et tous fervents dans leur secte : observant sans respect humain, publiquement, leurs cérémonies, lisant leurs livres arabes reliés en maroquin rouge. Oh! la bonne œuvre de prier pour leur conversion! Elle est si difficile... à cause de la langue.. de leur union entre eux : ils ne font qu'un... ils méprisent les Catholiques. — Un dernier trait de genre qui méritera peut être la conversion de celui qui l'a opéré, et qui ne pratique pas. — Un pauvre vieux, comme il n'en manque pas ici, pris de fièvre jaune, de nostalgie, de spleen, alla se précipiter à la rivière. Aussitôt, et bien avant tous les autres, un condamné se jette à la nage avec un entrain qui annonçait la volonté formelle de le sauver ou d'y rester. Il le ramena sur la rive, et encore à temps. Arrivé des premiers j'avais pu donner l'absolution au noyé réchappé. Je félicitais le sauveteur : "mon Père il ne faut pas me féliciter, voilà 10 ans que je suis à l'affût pour sauver un homme." Voilà 10 ans que j'attends cette occasion de réparer ma faute — Quelle faute? — Je suis condamné pour avoir tué un homme ; depuis lors je me suis dit : pour réparer ce malheur il faudrait en sauver un, tu serais quitte, aussi si l'occasion se présente je ne la manquerai pas. J'ai eu cette chance aujourd'hui je suis content. — Espérons que Dieu lui tiendra compte de cette bonne action, et que lui mettra autant de soin à sauver son âme qu'à sauver les corps — Du reste, il est bien plus abordable qu'autrefois... O Marie Refugium peccatorum!...

É. Jardinier S.J.

Extrait d'une lettre du P. Gally au R. P. Dorr — Sparouine du Maroni, 4 Décembre 186

Mon Révérend et bien aimé Père Recteur - P. C.

.... Cette année au temps pascal, j'étais chargé de la paroisse de St Maurice, composée de cultivateurs dont l'église est à 5 kilomètres au Sud de St Laurent principal établissement pénitencier du Maroni. St Maurice comprend 6 concessions dites de Ste Anne, où travaillent 120 hommes. Un brigadier et un gendarme logés à l'extrémité de la paroisse sur une hauteur, sont chargés de la surveillance. Le dernier brigadier se nommait M. Jacquot, sa famille est de Nancy. Nous étions en fort bons termes, deux fois déjà j'avais tenté de le ramener à la pratique de ses devoirs religieux ; mais il m'avait toujours répondu poliment sans doute, mais avec une certaine franchise de soldat, qu'il n'était encore ni disposé ni décidé, et qu'il remettrait cela à plus tard. Mais s'il refusait de se convertir lui-même, il aurait voulu que je fisse revenir dans le giron de l'Église un transporté nommé Lemeunier, son domestique, qui se disait protestant. Je n'eus, hélas! pas plus de succès auprès du serviteur que je n'en avais eu auprès de son maître. — C'était à Dieu qu'il était réservé de frapper un grand coup pour les convertir. — Dans la seconde moitié de Septembre, le bruit se répand tout à coup que M. le brigadier de Ste Anne et son domestique se sont égarés dans la forêt en revenant du pénitencier de St Jean, situé à 2 lieues de Ste Anne. On va à leur recherche. On envoie des Indiens dans toutes les directions. Efforts inutiles! Pas une trace, pas un vestige des malheureux égarés. — Ils ont quitté St Jean le 14 Septembre au matin, voici les premiers jours d'Octobre, et on n'entend parler de rien : l'opinion publique n'a qu'une voix : Ils sont morts. On craint surtout que le brigadier n'ait été assassiné, il n'avait avec lui d'autres armes que son fusil chargé et un sabre d'abattis. — Nommé, sur ces entrefaites aumônier provisoire de St Jean, je me rendis le 4 Octobre à mon nouveau pénitencier, prendre la place du P. Bégin qui descendit à St Laurent. Le lendemain matin à 9h 1/2, un transporté vient à St Jean pour annoncer à M. Hivrand, commandant et médecin de l'endroit, qu'on a

retrouvé M. Jacquot et son compagnon. Ils sont dans un chantier à 3 kilomètres de là. Aussitôt le chef de l'établissement monte en canot, et se dirige en toute hâte vers ce chantier. Il y trouve le brigadier assez fort, mais le transporté d'une faiblesse extrême; un jour de plus, ce dernier aurait succombé. Il leur fait prendre quelques cuillerées de vin de Bordeaux, du bouillon en petite quantité, et les amène sur l'embarcation au pénitencier. – On m'apprend cette heureuse nouvelle au moment où ils arrivaient. Je m'empresse d'aller à leur rencontre. Dans quel état grand Dieu! je les trouvai, leurs vêtements n'étaient plus que de hideux lambeaux, et eux-mêmes ressemblaient à des cadavres. M. Jacquot sortit du canot très facilement et voulut marcher seul. Je m'avançai alors, lui tendis la main, et il m'embrassa de la manière la plus affectueuse, puis il se rendit à la gendarmerie. Lemonier, son domestique, est pris dans les bras d'un de ses camarades et porté à l'infirmerie. Je le suivis. M. le Commandant qui arriva à l'instant le fait coucher promptement dans un bon lit, lui fait prendre encore un peu de bouillon, et s'adressant à moi : « Il n'y a aucun danger, mon Père, laissons-le dormir quelque temps ». Je le quittai donc pour retourner à mon brigadier. Celui-ci témoigne la joie la plus vive en me voyant et me dit : Je suis à vous, mon Père, vous m'entendez, je suis à vous tout-à-fait. Je l'en félicité en l'embrassant. Puis il me raconte ainsi ses aventures. Partis le 14 Septembre à 7 heures du matin de St. Jean pour retourner à Ste. Anne, nous nous apercevons après deux heures de marche que nous sommes égarés. Sans inquiétude, et croyant à chaque instant retrouver notre chemin, nous mangeons les trois paquets de radis que nous avions emportés. Le soir je mets la main sur une tortue : elle est mise en réserve pour le lendemain. Cependant la nuit était venue, nous nous couchons au pied d'un arbre. Je ne crois pas avoir fait de prière avant de m'endormir. Pardon, Mon Dieu, j'étais sans aucune crainte sur ma position; faut-il que vous soyez obligé de châtier, pour vous faire aimer! – Le lendemain marche forcée et sans répit : mais hélas! nous nous égarons de plus en plus. A midi je partage la tortue en deux morceaux, l'un devient la nourriture de la journée, l'autre sera pour le jour suivant. N'ayant rien pour allumer du feu, nous prenons notre repas à la manière des sauvages; il faut bien s'y résoudre. Mes pensées commencent à se tourner vers le Seigneur, je deviens inquiet; le soir je fais ma prière; je ne sais si mon domestique a fait la sienne. – Troisième jour. Je me réveille et fais ma prière avec ferveur, mais je suis dans une étrange inquiétude. Nous prenons notre repas comme la veille. Le soir nous essayons de manger la moëlle du palétuvier, mais nous la rejetons aussitôt, le goût en était insupportable; la prière devient ma seule nourriture. Quatrième jour : Après avoir rempli mes devoirs à l'égard de Dieu, il me vient en pensée de couper des pineaux (sorte de petit arbre) et d'en manger le cœur. (Le cœur du pineau formé par les feuilles naissantes s'appelle Chou-pineau, c'est un aliment assez substantiel), nous en faisons notre repas. Mon inquiétude est extrême, j'appelle à mon secours le Bon Dieu et la Ste. Vierge. Le soir je trouve une nouvelle tortue, nous en mangeons la moitié, réservant l'autre pour le lendemain. — Assis au pied d'un arbre, au milieu de cette vaste forêt, et des ombres de la nuit, que de pensées traversent mon esprit! « Nous sommes en grand danger de mourir, dis-je à Lemonier, il faut nous mettre entre les mains de Dieu, et lui promettre d'être désormais de bons Chrétiens. — Je suis protestant, reprend le transporté, et je mourrai protestant. — Ton protestantisme ne signifie rien lui expliquai-je : il ne remonte pas à plus de 300 ans ; c'est Luther qui a tout commencé, Luther était un mauvais prêtre, un mauvais religieux, qui, afin de contenter ses passions, malgré ses serments, a mis tout de côté pour se marier avec une religieuse. Dieu, voulut-il réformer son Église, ne se servirait jamais à cet effet d'un prêtre libertin. — Lemonier ne répondit rien. — Cinquième jour. Je n'ai pour me rassurer que la pensée de Dieu. Nous déjeunons avec l'autre moitié de la tortue. Mais le chou-pineau deviendra désormais notre nourriture quotidienne. Le soir venu, d'un ton sec et décidé je m'adresse à mon transporté : Allons, Lemonier, lui dis-je, faisons notre prière, tu vas me suivre. Nous récitons à haute et intelligible voix : Notre Père... Je vous salue Marie etc. — Sixième jour, à notre réveil, nous faisons de nouveau notre prière ensemble, et désormais matin et soir, nous ne l'oublierons plus. Nous promettons aussi à Dieu dans le cas où nous parviendrions à sortir de la forêt, d'aller entendre la Messe en action de grâces, de faire

la Ste Communion et d'être toujours de vrais chrétiens. A partir de ce moment je me sens plein de confiance et ma foi devient plus vive. Se présentait-il quelque incident : un espoir conçu, une faveur obtenue, un danger évité : « Remercions Dieu et la Ste Vierge, disais-je à mon compagnon, la Providence vient à notre aide et la Ste Vierge veille sur nous. Trouvais-je quelque gibier, quelque animal propre à nous servir d'aliment, je faisais spontanément le signe de la croix, et Lemonier m'imitait. — Septième jour. Dans la matinée, pressé par la soif, je m'approche d'un ruisseau, j'aperçois une anguille tremblante ou électrique passer devant moi, d'un coup de sabre, je lui coupe la tête. Elle avait environ 1 mètre 30 de longueur et pesait à peu près 4 kilogrammes. J'en mange une livre avec appétit, mais le goût en était peu agréable et mon domestique n'en voulut pas. Dans l'après-midi, continuant à parcourir la forêt et à prier avec ferveur, nous trouvons encore une tortue. Dieu nous protège, m'écriai-je, et la Ste Vierge aussi. Nous pensions avoir fait beaucoup de chemin ce jour là ; et cependant, le soir, à notre grand désappointement nous nous retrouvons au même endroit où nous avions passé la nuit précédente. — Du huitième au quinzième jour inclusivement, le chou-pineau est notre unique nourriture. La prière fait notre consolation. De temps en temps : « prions, disais-je, et nous récitions Notre Père... et Je vous salue Marie... etc. — Seizième jour. Dévorés par la faim et par la soif, nous arrivons sur le bord d'un ruisseau, je m'en approche pour me désaltérer. Mes pieds heurtent quelque objet résistant, c'était une tortue : vite je la ramasse et me retourne plein de joie pour la montrer au transporté. Merci, Mon Dieu, m'écriai-je. Aussitôt tombant tous deux à genoux, nous récitons Notre Père et Je vous salue Marie. La tortue nous servit de nourriture pendant deux jours. — Vingtième jour. N'ayant plus la force de porter mon fusil, je l'abandonne au pied d'un arbre. Lemonier marche avec beaucoup de peine. Nous n'avançons que lentement. — Vingt et unième jour, Vendredi matin 5 Octobre. Voici une éminence de 50 à 60 mètres de haut. Je la gravis et m'arrête au sommet en attendant mon infortuné compagnon qui a bien de la peine à arriver jusqu'à moi. Tout à coup j'entends des coups de hache retentir dans la forêt ; j'appelle au secours ! — Entendez-vous, s'écria un transporté s'adressant à un surveillant ? — Je redouble mes cris d'alarme. On reconnait ma voix. Deux surveillants et 19 travailleurs de la transportation se précipitent à notre rencontre. — Un autre transporté court à St Jean avertir M. le Commandant. — Je pus facilement aller à leur chantier ; mais on fut obligé d'y transporter Lemonier. — Puis enfin, nous voici, mon Père, grâce à Dieu et à la Ste Vierge, à qui désormais je ne veux plus refuser ma conversion.

Son récit terminé, je le félicitai de nouveau sur ses bonnes dispositions. — Le soir, je vais voir Lemonier. Dès qu'il m'aperçoit « Je veux faire ma première Communion, mon Père, s'écrie-t-il à haute voix, je veux faire ma première Communion ». Je m'approche de lui, je l'engage à remercier le Seigneur de l'avoir sauvé d'un si grand danger, et je le félicite de ses bonnes dispositions. Vous seriez bien aveugle, lui dis-je, si vous ne reconnaissiez pas à ce trait la volonté de Dieu qui veut que vous soyez un fervent Catholique. Le lendemain je reviens le voir : ses sentiments n'ont pas changé ; je l'interroge, il sait passablement son catéchisme, toutes ses prières. Il avait appris le tout autrefois. — Deux jours après son arrivée à St Jean, le Dimanche soir 7 Octobre, M. Jacquot vient me voir. Je lui fais réciter ses prières, il les savait parfaitement. Je le confessai donc, et avant de sortir de chez moi, il me dit : « Je me trouvais hier en compagnie des surveillants, soldats et autres employés qui sont venus plusieurs fois me voir : « Je veux aller à la Messe, leur dis-je, remercier le bon Dieu des grâces qu'il m'a faites, je veux y Communier. Il y a un peu de temps que je n'ai pas rempli mes devoirs religieux ; jusqu'à présent, le respect humain m'en a empêché ; aujourd'hui rien ne m'arrêtera, je serais un ingrat de ne pas aimer Celui dont la main Providentielle m'a dirigé et soutenu dans les terribles moments d'épreuves que j'ai eus à passer. — Vous ferez très bien, me dirent-ils tous, nous vous accompagnerons à l'église, nous assisterons à la Messe avec vous. Un des surveillants à qui j'avais dit la même chose en particulier me félicita chaudement en m'embrassant. — Oh ! mon Père, continua-t-il, il y a des hommes qui font les incrédules, j'en ai entendu un, il y a quelques mois. Ah ! je voudrais bien qu'il eût été à ma place. Puis il se met à me parler de la création, de la marche harmonieuse des astres, des saisons. J'écoutais avec stupéfaction les paroles brûlantes de foi de ce brave militaire. — Le lundi matin, 8 Octobre, Lemonier vint me trouver à son tour. Après l'avoir encore interrogé, je le trouvai suffisamment instruit

et disposé, et j'entendis sa confession générale. Le soir je les dispose de mon mieux tous les deux M. le brigadier et lui, à la grande action qu'ils devaient accomplir le lendemain. — Mardi 9 Octobre à 5 heures du matin (dans tous nos pénitenciers nous disons habituellement la Ste Messe à cette même heure, excepté les Dimanches) arrivent à l'église M. le brigadier et son compagnon suivis du chef de culture et de l'agent comptable. M. le Commandant était malheureusement absent depuis près de deux jours, il a vivement regretté de n'avoir pu assister à la cérémonie ; du reste tout le personnel libre était présent. Les deux Communiants, ayant chacun un cierge à la main sont placés devant l'Autel. Je commence la Messe pendant laquelle on exécute quelques chants. Avant la Communion j'adresse à mes deux convertis quelques paroles plus ou moins pathétiques, ils reçoivent le pain des Anges avec un maintien plein de foi et de dévotion et demeurent à genoux dans le plus profond recueillement jusqu'à la fin du St Sacrifice que je terminai en leur adressant encore quelques mots. Le transporté s'approche alors de l'Autel met la main droite sur le livre des Evangiles et prononce les promesses du Baptême. M. le brigadier et lui vont se mettre ensuite à genoux devant l'autel de la Ste Vierge et récitent à haute voix l'Ave Maria pour se placer, pour la vie, sous la protection de Celle qu'ils regardent comme leur tendre Mère. Cet acte pieux mit fin à la cérémonie. Tous les assistants reconduisirent alors le brigadier à la gendarmerie du lieu, le félicitant chaudement de sa belle action — "J'ai commencé à remplir mes devoirs, s'écria M. Jacquot, et je continuerai, je l'espère, jusqu'à la fin de ma vie ; le respect humain ne m'arrêtera plus". Le dernier jour de cette même semaine M. le brigadier et Lemonier descendirent à St Louis, le transporté se remit peu à peu, il jouit en ce moment d'une bonne santé – Mais il n'en fut pas de même de M. Jacquot ; ses forces l'abandonnèrent tout à coup ; on fut obligé de le faire conduire à l'hopital de St Laurent, où il reçut les soins les plus empressés et mourut presque subitement entre les bras du Père Bégin — Le P. Verdière, aumonier de St Louis qui s'est trouvé près de M. Jacquot les 15 ou 20 derniers jours qui ont précédé sa mort, m'écrit à son sujet : « La Providence l'a retiré du monde après une noble profession de foi, après l'avoir sanctifié, rendu apôtre par l'exemple, par les paroles et par le témoignage des faits."

V. Gally S. J.

Chine — Quelques détails sur la traversée des PP. Foucault et Rabouin —

Extrait d'une lettre du P. Rabouin à sa famille — Marseille 17 Octobre 1866. . . –

Jusqu'ici notre voyage a été on ne peut plus heureux. En passant à Avignon, nous avons eu un bonheur sur lequel je ne comptais pas. A la cathédrale se trouve le premier autel du monde qui ait été consacré au culte de St Joseph : je vous laisse à penser si nous avons prié là avec ferveur ce grand protecteur de la Chine. — Ce soir, nous sommes allé visiter notre paquebot, le Péluse des messageries imperiales. Nous serons logés un peu à l'étroit. 5 dans une petite cabine, mais le cœur sera au large et se réjouira dans le Seigneur. —— 23 Octobre. A bord du Péluse, en pleine Méditerranée. — Depuis Vendredi 19 jusqu'aujourd'hui Mardi 23, la mer a été assez bonne, pas assez pourtant pour nous éviter le mal de mer. Le Père qui est avec moi n'a pu célébrer la Ste Messe qu'hier, pendant la petite halte de 2 heures que nous avons faite dans le port de Messine, charmant port de Sicile. Quant à moi, j'ai pu en outre offrir le St Sacrifice aujourd'hui même, en pleine mer et durant la marche du navire. – Ce soir, le temps est magnifique, un soleil superbe : c'est le ciel de l'Asie qui approche. Après avoir dit adieu à la France nous allons dire adieu à l'Europe. Ne croyez point d'ailleurs que sur le navire nous soyons en pays sauvage : Outre un prêtre européen, des Missions étrangères, qui est logé avec nous dans la même cabine, nous avons à bord 4 religieuses de St Joseph de Cluny (de Paris), qui se rendent à Canton, en Chine par conséquent, comme nous. Il y a aussi bon nombre de catholiques, soit Français, soit Italiens, soit Espagnols, soit même Anglais. Les Anglais du reste ont l'air d'être en majorité sur le bâtiment. J'oubliais que nous avons aussi comme passagers 2 Chinois, un prêtre, même chanoine, s'il vous plait, et qui revient de l'Espagne, où il a reçu sa mozette. Il se dirige maintenant vers Manille. L'autre Chinois, orné d'une queue magnifique est, me paraît-il, sur le vaisseau en qualité de domestique. Je ne le connais pas autrement jusqu'à ce jour, mais j'espère faire connaissance avec lui durant le voyage. —— 31 Octobre – Depuis trois jours nous

naviguons sur la mer rouge. La chaleur est grande : je m'en console en pensant qu'elle sera probablement plus grande encore en Chine. Du reste sur notre vaisseau, rien ne manque de ce qui peut tempérer la rigueur du climat. Je ne vous en donnerai qu'une preuve entre autres. Durant les repas, une dizaine de Chinois domestiques, sont occupés à agiter une sorte d'éventail appelé panca, afin de rafraîchir un peu l'air de la salle à manger. Vous allez dire qu'on nous traite comme des princes : mais je vous assure que ces soins ne sont nullement superflus ici. Du reste dans l'Orient c'est une chose commune. Mais peut-être désirez-vous savoir ce que c'est qu'un panca? En voici la description : représentez-vous une double toile longue d'environ 6 pieds et haute d'un pied, suspendue dans le sens de sa hauteur au dessus de chaque table. Au moyen d'une poulie et d'une corde, nos petits chinois agitent chacun une ou deux de ces toiles, en leur donnant un mouvement de va et vient, tout semblable au balancier d'une horloge, et qui produit ainsi l'effet d'un éventail. —

1er Novembre. La Toussaint — Nous sommes toujours sur la mer rouge. Ce matin les 4 prêtres qui se trouvent à bord, ont célébré la Ste Messe dans la chambre du Commandant du navire. Ce digne commandant, M. Bourdon, a assisté lui-même au St Sacrifice ainsi qu'un bon nombre de passagers. Ce n'est pas tout : notre capitaine veut que nous puissions célébrer ainsi tous les jours dans sa chambre, et nous demande comme une faveur de bénir son bâtiment avant notre débarquement à Hong-Kong, en donnant solennellement le Salut du St Sacrement. — En vain les protestants qui sont nombreux à bord ont demandé quelque faveur semblable à celle qui nous est octroyée : le Commandant n'a rien voulu accorder. Il est catholique solide et de plus breton ; aussi n'aime-t-il point les protestants. Jugez du désappointement de ces derniers. Il faut avouer, du reste, qu'ils auraient grand tort de se plaindre. Voulez-vous connaître le ministre qui représente leur culte à bord? Voyez ce petit homme barbu qui marche en regardant de travers ; sorte de type juif, et figure dont l'hypocrisie est le trait principal. Autrefois c'était un juif, un rabbin même, dit-on. Plus tard il fut catholique, voire même prêtre, et enfin il est devenu ministre anglican. Et pour couronner le tout, il a femme et enfants, ayant choisi pour sa digne moitié une religieuse apostate, que nous avons le bonheur de posséder ici avec sa petite mioche. Jugez si le Commandant doit avoir grand respect pour un tel homme et pour une religion qui choisit si bien ses ministres. — Quoiqu'il en soit, notre honorable prédicant ne pouvant à son gré prêcher les protestants a voulu prêcher les Catholiques, et vous n'imagineriez jamais quel fut l'objet de son choix. L'un de ces soirs, il s'en va droit à nos 4 religieuses, qui ne le connaissaient pas encore, et avec des yeux levés au Ciel et une voix mielleuse, il vous leur fait un sermon des plus mystiques. Ces bonnes religieuses l'écoutaient avec grand respect. Je vous laisse à penser quel fut leur désappointement, quand elles surent à qui elles avaient eu affaire. Je vous assure qu'on ne les y reprendra plus. — Jeudi, 15 Novembre. Nous sommes arrivés hier matin mercredi dans la baie qui baigne le rivage ou la pointe Sud de l'île de Ceylan. En entrant dans ce petit port, nos regards depuis longtemps habitués à l'aspect du désert, se reposèrent délicieusement sur la plus magnifique végétation qu'on puisse voir. Toute une forêt de cocotiers, de bananiers et d'une infinité d'autres arbres précieux bordaient la côte et formaient, au lever du soleil un magnifique rideau de verdure. Un tel spectacle était bien fait pour donner aux passagers le désir de descendre à terre. Pour mon compte, j'avoue que je le désirais vivement, surtout afin de faire connaissance avec ce bon peuple Indien, dont j'avais entendu nos Pères faire tant de fois l'éloge. Et cependant tout ce que j'en avais entendu dire ne m'avait donné qu'une très-faible idée de la réalité. Jugez-en vous-même. Galle, petite ville de 5000 âmes est bâtie sur les bords de la mer, à la pointe même de l'île où nous touchions. C'est là que l'excellent Père Emiliani, Bénédictin Italien, nous a reçu de la façon la plus cordiale. Ce bon Père est à Galle depuis 20 ans et compte là 2000 Catholiques, la plupart Indiens ; le reste est presqu'entièrement Boudhiste, il y a cependant quelques musulmans et protestants, mais ces derniers au lieu d'augmenter le nombre de leurs adeptes, le voient diminuer tous les jours. Après avoir adoré Notre Seigneur dans l'église paroissiale (c'était la première église catholique où nous pouvions entrer depuis notre départ de Marseille), nous prîmes une voiture pour aller visiter une autre église, consacrée à St François-Xavier, et située à une bonne demi-lieue de la première. Sur toute la route, nous attendait un accueil sur lequel nous ne comptions guère. D'abord, outre notre cocher, qui avait orné sa voiture de magnifiques bouquets de fleurs, nous avions avec nous en guise de laquais ou plutôt de truchements deux enfants indiens catholiques, parlant fort bien l'Anglais, placés l'un à une portière

de la voiture, l'autre par derrière. Ces deux enfants avaient été chargés par le Père de nous servir de cicerone, et je vous assure qu'ils s'acquittèrent à merveille de leur fonction. Ce n'est pas tout: de distance en distance, nous rencontrions des enfants Catholiques qui, apprenant de leurs camarades et, sans doute aussi, reconnaissant à notre habit qui nous étions, nous faisaient cortège et nous offraient, le plus gracieusement du monde, les uns les fleurs les plus belles, les autres des fruits. Bientôt les parents, avertis par leurs enfants, vinrent nous présenter eux aussi tout ce qu'ils avaient de meilleur, des fruits, des bouquets, du lait de coco pour nous rafraichir. Et comme nous voulions donner à ces braves gens quelques pièces d'argent en retour, ils ne voulurent jamais accepter, disant qu'ils étaient Catholiques et que c'était pour eux un bonheur de pouvoir offrir quelques rafraichissements aux Pères Catholiques. Les enfants eux-mêmes suivaient l'exemple de leurs parents, et pas un de ceux qui nous ont accompagnés ou fait des présents n'a consenti à recevoir d'autre récompense qu'une médaille ou une image. Il va sans dire que nous fûmes aussi généreux que possible pour ces chers enfants. Mais comment vous exprimer la vivacité intelligente de leur regard, ces fronts brunis par le soleil, mais si purs, si candides, si confiants! Arrivés à l'église de St François-Xavier, bâtie sur une petite butte ou colline, nous y avons prié avec le plus de dévotion possible ce grand patron des Missionnaires et lui avons demandé quelque chose de son zèle apostolique. Puis en sortant de l'église nous visitâmes, à deux pas de la porte, la fontaine presque miraculeuse, découverte en cet endroit, au moment de la construction de l'église. C'est le Père Bénédictin lui-même qui nous a raconté le fait dont il a été le témoin. Comme on creusait les fondations de l'église, en coupant un rocher, on trouva, tracées sur le roc, par les veines de la pierre, deux Croix superposées et très bien marquées, et du centre même de ces deux Croix jaillissait une source abondante. Nous avons bu de l'eau de la fontaine St François-Xavier, elle était excellente. Les Indiens ont pour cette source une grande vénération. Un peu au delà de l'église St François-Xavier et sur la même route se trouve un temple de Boudha. Nous l'avons été voir pour constater combien les dieux des pauvres païens de l'Inde, méritent peu le culte qu'on leur rend. Au fond du sanctuaire du démon, se trouve une ignoble statue de Boudha assis sur ses talons: c'est le dieu qu'on adore dans ce temple. Si nos cœurs ont été attristés à la vue de cette idole et à la pensée de ces Indiens infortunés, plongés encore dans les ténèbres de l'erreur, nous avons été bien réjouis, je vous assure, par le maintien de nos petits guides catholiques. Boudha n'aura pas lieu d'être fier du culte qu'ils lui ont rendu, tant ils ont dit d'injures contre lui et les siens. Ils ne rencontraient pas un seul prêtre boudhiste sur le chemin sans lui faire les plus jolies grimaces: ce qui nous amusait beaucoup. — Saïgon 27 Novembre 1866. – Saïgon est notre seconde station depuis Galle. La première a été Singapore, cité indienne peuplée en grande partie par l'émigration Chinoise. Malheureusement cette grande cité, très florissante par son commerce et son industrie, est encore une cité païenne. Elle ne compte guère que 500 Chrétiens, la plupart Européens ou Indiens. L'église Catholique, desservie par un prêtre des Missions étrangères, est très-propre et pavée en marbre. Toutefois elle est loin d'égaler la magnificence de l'église hérétique anglicane, bâtie par les protestants Anglais qui sont les seigneurs du pays. J'en ai éprouvé bien de la honte, et j'ai formé des vœux pour que cette église devienne un jour Catholique. Du reste telle qu'elle est maintenant, je suis persuadé que les Indiens et les Chinois l'estiment moins que l'église des Français, comme ils disent. Car cette pauvre église anglicane n'a que des murs et des fenêtres, pas une décoration, pas une image, pas même de Croix, du moins à l'intérieur du temple. Vous n'y voyez que des chaises et au dessus des pancas afin qu'on y prie plus à son aise. J'oubliais la chaire, surmontée elle aussi d'un panca, qui doit ajouter beaucoup de grâce aux gestes du prédicant, et la table toute une placée au fond du sanctuaire, sur laquelle on pose le pain et le vin qui doit être distribué à la Cène. — Après trois jours de traversée, nous sommes arrivés, toujours par un temps superbe, à Saïgon, colonie française commencée il y a environ six ans. Le plan de la ville est très beau et très-grand: le tracé des rues et des avenues l'indique assez. Toutefois le plan est loin d'être rempli. Les maisons s'élèvent bien çà et là, mais il faudra sans doute assez longtemps pour peupler la ville comme on le désire. Les établissements religieux sont déjà sur le meilleur pied. Il y a une petite cathédrale, la maison de l'Évêque, Mgr Miche confesseur de la foi, un petit et grand Séminaire, un superbe orphelinat et plusieurs écoles tenues par les Sœurs de St Paul de Chartres, qui ont aussi la charge de plusieurs hôpitaux. Bien plus, nous

y avons trouvé des Carmélites. Ces bonnes religieuses, venues de France depuis 4 à 5 ans, au nombre de 5 seulement, se sont tellement recrutées parmi les Annamites qu'elles comptent maintenant 25 personnes, tant professes que novices ou postulantes. Et chose singulière! les chrétiens du pays (les Annamites) ont pour elles le plus grand respect, plus même que pour les autres religieuses; et comme ces bonnes Carmélites sont très-pauvres, les braves Annamites leur apportent toutes sortes de provisions: du poisson, du thé, du riz etc... de sorte que le Bon Dieu n'a pas permis qu'elles fussent jamais réduites à manquer du nécessaire. C'est que sans doute il veut se servir de ces saintes filles pour convertir les âmes et chasser les démons qui ne cèdent le terrain qu'au jeûne et à la prière. Aussi dans une petite exhortation que je leur fis à la chapelle, je ne manquai pas, vous le pensez bien, de les encourager à souffrir et à prier pour les Missionnaires et leurs œuvres. — 4 Décembre. A bord de l'Alphée. — De Saïgon à Hong-Kong la traversée a été de 5 jours, dont 3 fort pénibles à cause du gros temps. Notre navire (c'était encore le Donnaï) a eu son mât de beaupré brisé en plusieurs pièces par un coup de mer, et un pauvre domestique Chinois a été saisi par une lame sur le pont du bâtiment et précipité dans les flots. Malheureusement rien n'annonçait qu'il fut chrétien. En vain on lui jeta des bouées et le navire s'arrêta pour aller à la recherche du pauvre noyé: tout fut inutile. Nous avons donc eu ces jours ci quelques petites épreuves à offrir à Notre Seigneur pour nous préparer à la fête de St. François-Xavier. Avant hier, veille de la fête et anniversaire de la mort du Saint, nous passions précisément à quelques lieues de l'île de Sancian ou St. Jean, dans laquelle expira ce grand Apôtre, en face de la Chine où il se rendait. Vous pensez bien que ce souvenir nous fut précieux. Hier, nous aurions bien voulu célébrer la St. Xavier, au lieu de sa mort et de sa première sépulture. Beaucoup de Missionnaires voisins venus de Macao, de Hong-Kong, Kanton, etc. s'y étaient rendus en pèlerinage, accompagnés de plusieurs centaines d'autres pèlerins de toute religion, y compris même des mahométans; tant l'apôtre des Indes a laissé une illustre mémoire en toutes ces régions. Pour nous, il nous fallut passer la journée dans l'île et la ville de Hong-Kong. C'est là que nous avons pu offrir la Ste. Messe, dans la chapelle des Pères des Missions étrangères, et nous réjouir dans le Seigneur de fêter notre commun Père et modèle... Ce matin nous partions de Hong-Kong sur un nouveau bâtiment, l'Alphée, qui doit nous conduire, Dieu aidant, directement à Shang-haï, notre destination. Mais avant de quitter Hong-Kong remerciez avec moi le bon Dieu, de ce qu'il ne nous soit arrivé aucun accident. Je ne parle pas précisément de la mer, mais surtout des voleurs qui infestent Hong-Kong. Les Sœurs qui étaient avec nous et débarquaient à Hong-Kong pour Canton, ont été à demi dévalisées en se rendant du navire au rivage sur une barque. Et le même jour, à 6 heures du soir, c'est-à-dire, fort peu de temps après le coucher du soleil en ce pays, un des Pères Missionnaires de la ville, sortant pour son ministère, fut assailli en pleine grande rue par plusieurs brigands, dont l'un lui asséna un violent coup de couteau sur la tête. Fort heureusement le chapeau du Père le garantit: mais ce ne fut qu'à force de coups de bâton distribués vigoureusement de côté et d'autre, que le pauvre missionnaire put se tirer d'affaire, n'ayant reçu qu'une légère égratignure. De tels faits sont journaliers par ici. Nous aurions pu aussi avant d'arriver à Hong-Kong, être exposés à un autre danger, celui des pirates qui couvrent ces mers. Pour ne vous en fournir qu'une preuve entre cent autres, il n'y a que trois semaines, un navire Américain, attaqué par plusieurs jonques de Chinois pirates, a été obligé de se rendre à eux, et ces misérables non contents d'avoir pillé le navire, se précipitèrent sur le capitaine et l'assassinèrent cruellement. Ainsi grâces à Dieu et à nos bons Anges, il ne nous est rien arrivé de pareil. — 9 Décembre — Tonkadou (Shang-haï. Hier 8 Décembre, jour de l'Immaculée Conception, la Ste. Vierge nous a fait aborder heureusement à Shang-haï, lieu de notre résidence, du moins provisoirement. Nous sommes arrivés à temps pour assister au Salut du T. S. Sacrement dans une de nos églises de Shang-haï. La traversée, du reste, de Hong-Kong ici, a été parfaitement heureuse, contre toute espérance, car à cette époque la mer de Chine est, à ce qu'il paraît, toujours mauvaise, surtout à l'endroit où nous étions. Ainsi vous n'avez qu'à faire une Communion en actions de grâces pour remercier Dieu et la T. Ste. Vierge de l'heureux voyage que nous avons fait depuis Marseille jusqu'à Shang-haï. Je n'ai manqué pour ma part que 4 à 5 fois de dire la Ste. Messe pendant la traversée. Maintenant il va falloir se mettre à l'œuvre, apprendre le Chinois et faire mille autres choses nouvelles, sans parler du costume.

P. Rabouin S.J.

Ti-tché-ly — Lettre du F. de Beaurepaire au P. Charles Lacouture — Tcham-Kia-Tchuam, 4 Février 1866.

... Je commencerai, si vous le permettez, par vous parler de notre église qui est vraiment charmante. On vient de tous côtés pour la voir, et d'après les calculs du F. Guillon, il est venu près de 500 visiteurs pendant l'été de 1865. Elle est maintenant finie pour ce qui concerne la bâtisse, et le R. P. Fessard, au moment de sa visite, l'a solennellement bénie. L'ornementation intérieure se fera petit à petit, au fur et à mesure qu'on aura des fonds. Dorénavant c'est là qu'on célèbrera la Ste Messe. S'il vous était donné de la voir, vous seriez surpris de ce qu'on ait fait si bien en pays étranger ; les sculptures mêmes n'y sont pas épargnées et sont d'un très bon effet. Pour en arriver là, voici ce qu'a imaginé le F. Guillon. Dans les pagodes on voit souvent sur les murs ou sur le faîte des toits, des fleurs, des serpents et autres dessins en terre cuite ; ceci fit naître au F. Guillon l'idée de faire mouler des chapiteaux par les hommes du métier. Il fit donc appeler un ou deux ouvriers et leur expliqua ce qu'il désirait d'eux. Ceux-ci étrangers à ce nouveau genre de décoration s'y prirent d'abord mal, puis mieux, puis enfin si bien qu'ils parvinrent à façonner une douzaine de chapiteaux par jour. Un si heureux résultat donna au F. Guillon la pensée de former à ce genre de travail un de nos chrétiens, qui lui est d'un grand secours, quand il s'agit de construire une église. Dans ce cas l'artiste se transporte sur les lieux, monte et fabrique ses sculptures sur place et les fait cuire ensuite dans un four voisin. Ceci vous expliquera le bon marché extraordinaire de ces chapiteaux, qui nous reviennent, je crois, environ à 20 sapèques pièce (10 centimes en monnaie d'Europe). Du reste, les églises ou plutot les chapelles que l'on construit dans nos chrétientés ne coûtent pas aussi cher qu'on pourrait le croire en les voyant. Cela tient au mode de construction adopté dans le pays ; mais puisque je suis sur ce chapitre, je vais vous dire comment elle se pratique dans ce petit coin de la Chine... Et tout d'abord on ne creuse pas les fondements à plus de deux pieds de profondeur ; la raison est que si l'on voulait aller jusqu'au terrain solide, il faudrait dépasser 20 à 25 pieds (la plus grande profondeur qu'on ait jamais atteinte en Europe) et encore ne serait-on pas assuré de rencontrer ce que l'on cherche. On s'arrête donc à la profondeur indiquée ; puis, pendant l'espace de trois ou quatre jours (on l'a fait pendant 15 jours pour notre église), on bat avec des massues de pierres le terrain sur lequel doit être assise la construction. L'opération terminée on bâtit en briques jusqu'à un pied au dessus du sol. A cette hauteur, pour prévenir l'action corrosive du salpêtre qui détériore toujours le bas des murs et menace même parfois de gagner le faîte, on étend soit une couche de paille ou de roseaux, soit une rangée de planches (suivant ses ressources). Sur cette couche préservatrice on met encore 2 ou 3 assises de briques, mais alors les matériaux changent suivant les bourses. Les villageois ne bâtissent ordinairement qu'en briques sèches ; les gens riches bâtissent en briques cuites, mais non pas entièrement (je n'ai vu que les pagodes à faire exception). L'extérieur seulement des murs est comme plaqué en briques cuites et l'intérieur est garni de briques sèches. De plus on ne se sert que rarement de chaux, et seulement pour les monuments tels que les pagodes et les églises ; mais on pare les jointures du mur extérieur avec un ciment qui a la dureté du plâtre : c'est un composé de chaux, d'argile bleue et de filasse. Lorsque le mur, bâti de la manière indiquée, a atteint 15 ou 20 pieds de haut, on met le toit. Jamais les maisons n'ont d'étages, notre résidence seule fait exception. Une maison se couvre de deux manières, c'est toujours suivant les bourses. Les gens riches, ou qui veulent passer pour tels, font couvrir leurs maisons en tuiles ; mais d'après un procédé particulier. Par dessus les chevrons qui sont perpendiculaires au faîte et non parallèles, on assujetit un paillasson de roseaux ou de tiges de sorgho ; on étend dessus une forte couche de boue qu'on laisse sécher, puis on met les tuiles que l'on fixe au moyen de mortier. Un toit de cette façon est très pesant et suppose une charpente solide. Le toit de notre église en particulier a bien été chargé de 12 à 15 tombereaux de terre. Je me suis souvent demandé pourquoi tant de terre sur ces toits, et il me semble que c'est pour se mieux préserver du froid et de la chaleur ; du froid, car les Chinois ne font presque pas de feu en hiver et l'air vif et piquant qui règne près de trois mois pénètre ainsi moins facilement ; de la chaleur ; car le soleil darde ses rayons depuis 5 heures du matin

jusqu'à 6$^{h.res}$ 1/2 du soir. — Une seconde espèce de toits, ce sont ceux en plate forme, voici comment ils se façonnent. Quand les murs sont arrivés à la hauteur voulue, on les joints par des solives non équarries, assez rapprochées les unes des autres, qui supportent une forte couche de tiges de sorgho (3 ou 4 pouces). On recouvre ces tiges de terre et on égalise la plate forme en ménageant des pentes pour l'écoulement des eaux. On met alors sur le tout un enduit de paille hachée, et de boue qui se durcit au soleil. Ce dernier mode de couverture est plus économique et résiste également bien aux pluies torrentielles qui nous visitent chaque année; mais il demande de l'entretien et le renouvellement annuel de l'enduit extérieur. Dans notre résidence, les deux ailes perpendiculaires au bâtiment principal ont leur toit en plate forme, ce qui nous permet de nous y promener tout à notre aise. Vous me demanderez peut-être si l'emploi de ces briques sèches et de ce mortier presque sans chaux ne joue pas de vilains tours? Je vous répondrai que non: car comme le pays est très sec, il n'y a rien à craindre du côté de l'humidité, le seul danger à redouter pourrait parvenir de l'infiltration des eaux de pluie, mais encore y remédie-t-on très facilement en ayant soin de réparer les crevasses aussitôt qu'elles se manifestent. Du reste ces briques non cuites, quand elles sont sèches, offrent la même solidité que les briques ordinaires. Quant au mortier il est de première qualité, et cela tient, je pense, à la nature du sol. Dans des démolitions, j'ai vu des maçons ne pouvoir détacher qu'à grand'peine des briques liées ensemble par de la simple boue.

Lettre du P. Leboucq — Tché-ly Sud-Est, 20 Août 1866.

... Je voudrais pouvoir analyser tous les évènements, grands ou petits qui se sont succédé au Tché-ly, depuis que vous l'avez quitté, mais ils ne sont plus pour moi qu'à l'état de songe. Aussi me contenterai-je de vous donner un tout petit aperçu des choses les plus importantes accomplies ici depuis le mois de Mars. —— Nos baptêmes d'adultes dans le Ho-kien-Fou se sont élevés au chiffre de 815 ou 820. Nous avons un grand nombre de nouveaux catéchumènes, et aujourd'hui je me livre surtout à la conversion de la secte des Mi-Mi-Kiaô, agrégés aux Francs-maçons appelés Pei-lien-Kiaô (ou Nénuphar). Ces Mi-Mi-Kiaô, que les Francs-maçons veulent enrôler sous leur infâme bannière, feront de bons et solides chrétiens, j'en suis convaincu. — J'ai commencé à Lim-cham-se une sorte d'école de catéchistes, et mes deux premiers élèves sont dignes de vous être mentionnés, tant par leur âge que par leurs anciennes professions. Le premier a 66 ans, et est plein de force cependant. C'est un bachelier qui fut pendant plus de 20 ans diseur de bonne aventure. Il m'a remis tous les instruments et ouvrages de son ancien métier, et se livre avec ardeur à l'étude des livres religieux, afin de mériter bientôt la faveur, qu'il ambitionne, d'aller annoncer la vérité à ses nombreux amis. — Le second est un Fa-ché ou sorte de centurion appartenant à la bannière noire des Francs-maçons. C'est un vieil initié et ce qui me prouve que sa conversion est sincère, c'est que tous les jours, il dévoile à qui veut l'entendre les abominations secrètes de ses ex frères-maçons. Il est très fort en littérature chinoise, et surtout il a le don de la parole. Quand il aura subi deux années d'épreuves et de formation, il accompagnera un Père pour aller prêcher les maçons non initiés. — Hélas! Je me rappelle que je ne vous ai pas encore parlé de ce Paul-Joseph, auquel vous donnâtes une statuette du Sacré-Cœur. - Il se fit catéchumène il y a 4 ans. Sa conversion, nous a-t-il dit depuis, n'eut d'autre mobile que le désir de se créer une position, celle d'instituteur par exemple. Toutefois au bout de 6 mois je l'admis pour la première fois au St Sacrifice de la Messe, un jour de fête de la Ste Vierge. A partir de ce jour, ce brave Léon fut complètement changé. Au milieu de l'hiver, il se levait à minuit chaque dimanche, et se rendait à pied, malgré les ténèbres de la nuit, malgré le froid ou la neige, au village de Lim-cham-se. Il poussa la ferveur à un tel point, que sans m'en avoir dit un seul mot, il jeûna tous les jours pendant près de deux mois. — Le bon Dieu, pour l'éprouver, lui envoya bien des afflictions. Un procès injuste lui fut intenté par un païen son voisin. Il dût vendre, pour en payer les frais, les 12 ou 15 arpents de terre qu'il possédait. Pour comble d'infortune, peu de temps après, il perdit sa femme. Un seul enfant de 14 ans lui restait; il tomba malade, demeura sur son grabat, pendant 6 longs mois, et mourut chrétien comme sa mère. Eh bien! figurez-vous, mon Révérend Père,

que ce fervent catéchumène ne vint jamais se plaindre auprès de moi de tous ces revers de fortune et de la perte de ceux qui lui étaient chers. Je n'en eus connaissance que plus tard, et ce fut alors que je le mis en pension chez un chrétien zélé et instruit de Lim-cham-se. Il oublia toutes ses peines pour se préparer, disait-il, à aider le Père Spirituel dans la conversion de son village. Lorsque son temps de noviciat fut terminé et qu'il eût reçu le baptême, il retourna chez lui pour prêcher ses compatriotes. Douze ou quinze des plus judicieux de son hameau, frappés d'admiration pour son courage et sa patience au milieu des épreuves, se firent catéchumènes. Ce petit troupeau demeura sans s'accroître pendant près d'un an. Enfin votre Paul-Joseph trouva un moyen de convertir tout le village. « La Ste Messe avait opéré sa conversion, elle devait, disait-il, opérer celle de tous ses compatriotes. » Mais hélas! il n'y a pas de chapelle, pas même de chambre tant soit peu décente: que faire? On dressa une tente sur la place du village, j'y passai deux jours et deux nuits, chantai deux grand'Messes, au milieu d'une affluence extraordinaire de païens presque tous à genoux et gardant un respectueux silence; le Sang de Notre-Seigneur opéra le miracle que nous espérions, et 15 jours plus tard, j'avais dans le village de Chou-am-tam 93 catéchumènes. – Un vieillard riche et naguère hostile aux chrétiens, leur prêta, pour y réciter leurs prières, un corps de bâtiment composé de 4 chambres. Bien entendu, que cette bonne action lui a valu sa conversion! – Enfin Chouam-tam compte en ce moment plus de 150 néophytes, qui feraient rougir nos vieux chrétiens d'Europe. Leboucq S.J.

Kiang-nan – Lettre du P. d'Argy à sa famille. — Sou-Tchéou-Fou, Janvier 1867.

Je suis en retard cette fois, pour avoir manqué la dernière malle; je me trouvais alors très-occupé à rendre des visites au gouverneur de la province et à plusieurs autres mandarins dans la ville de Sou-tchéou-fou, notre chef-lieu et le centre de la mission qui m'est confiée. Ce qui nécessita ces visites et celles que j'ai reçues en retour, a été l'achat d'une petite maison dans cette ville; il a fallu bien des démarches pour triompher du mauvais vouloir des mandarins qui par voie détournée cherchaient toujours à mettre le bâton dans les roues. Mais comme cette acquisition était pour le développement de la Religion dans ce pays, un point de première importance, je ne plains pas mes peines. Il faut savoir que j'ai, dans l'intérieur des fortifications de la ville, 500 chrétiens au moins et plusieurs milliers dans les faubourgs et aux environs; de plus, comme cette ville en qualité de chef lieu de la province, est la résidence de toutes les autorités, nous tenons beaucoup à y avoir une maison commune pour les chrétiens, sans église depuis que les anciennes persécutions les avaient dépouillés de deux grandes églises dont l'une était due à la libéralité de l'empereur Cang-hi. On y avait suppléé, en disant la Messe en cachette dans un grand nombre de familles où se réunissaient pour assister au St Sacrifice, les domestiques, les voisins et les parents. Mais les rebelles ayant fait de grands ravages dans cette ville pendant le temps qu'ils l'ont possédée violemment, un bon nombre de familles se trouvèrent dans l'impossibilité d'offrir un local suffisamment décent pour qu'on put y dire la Messe, ou bien étaient devenues trop pauvres pour subvenir à l'entretien du Père, de son catéchiste et de ses bateliers, pendant le temps de la Mission. D'ailleurs ce système de réunion dans des familles était le plus grand obstacle au développement de la religion. Suivant les mœurs du pays, en effet, on ne peut entrer dans une famille quand on en n'est pas connu; or tout païen ou catéchumène qui aurait eu la pensée de venir voir le Père, de parler de la doctrine chrétienne, se trouvait le plus souvent dans ce cas. On pensait donc toujours à avoir une église publique, pouvant servir de point de réunion à tous les anciens chrétiens de l'endroit, aussi bien qu'aux néophytes qui se présenteraient. Mes prédécesseurs avaient bien souvent tenté l'œuvre, mais sans succès. Cette fois nous venons de réussir avec la protection de Marie Immaculée dont le nom sera celui de la nouvelle église. J'ai encore réclamé en vertu des traités, la restitution d'une de nos deux anciennes églises. J'ai fait les premières démarches auprès des autorités, et sa Grandeur Mgr Languillat les a appuyées. Mon ami et ancien condisciple de Bellonet, ministre de France à Pékin, nous sera très utile pour activer cette importante affaire. Il a eu l'amabilité de me prier avec instance de l'avertir dès que j'aurais quelque affaire avec les mandarins dans ma mission; car bien qu'il ait, disait-il, le plus grand plaisir à favoriser tous nos Pères; il en éprouverait néanmoins un tout spécial à me rendre quelques services. — La ville de Sou-Tchéou-Fou est sans contredit l'une des plus importantes de tout l'Orient. Un proverbe chinois vous donnera une idée de

la haute estime qu'on fait de cette ville: « En haut: le Ciel, dit ce proverbe, en bas: le paradis est Sou-tchéou et Hang-tchéou. Seulement dans ce petit paradis de la terre, les rebelles ont fait de grands ravages et ils ont notablement changé la face des choses. La maison que nous avons achetée a été belle dans le goût du pays, mais c'est une maison délabrée: elle est cependant susceptible de réparation. Pour le moment je me borne à celles qui sont strictement nécessaires. Le reste viendra petit à petit. Nous pourrons plus tard y avoir une école, recueillir quelques enfants de la Ste Enfance, cette aimable et si chère œuvre qui rapproche nos chers enfants d'Europe de ceux de la Chine.

C. d'Argy S.J.

Lettre du P. Bulté au R. P. Dorr — Tom-ka-dou, 15 Novembre 1866.

.... En recevant notre status, vous aurez vu que le cher P. Rousseau est ici; je dois le voir chaque jour, et je puis apprécier l'étendue des mérites qu'il acquiert par sa patience et son entière résignation, dans une position si pénible; une nullité complète sous le rapport du doubles services qu'il était appelé à rendre comme prêtre et comme médecin, c'est quelque chose de bien dur pour un cœur d'apôtre; il le sent vivement, mais il l'accepte entièrement. Joignez à cela une foule de petites épreuves, que Dieu permet pour le sanctifier davantage, et qui par cela même qu'il est condamné à un repos complet, l'occupent nécessairement plus que tout autre. Aussi me disait-il ces jours derniers que ses souffrances physiques sont fort peu de chose auprès de ses peines morales; évidemment sa résignation doit être d'un grand mérite. Je ne puis taire l'édification qu'il a procurée à Mgr Petit-Jean, nouvel évêque du Japon, qui, apprenant que nous avions un Père malade dans la maison, avait demandé à l'aller visiter dans sa chambre. Le P. Rousseau en ayant été averti, vint lui-même saluer sa Grandeur à la salle de récréation; le temps assez chaud ce jour là, le lui permettait. Le bon Père, interrogé sur sa santé, répondit qu'il se trouvait assez bien ce jour là; « tantôt un peu mieux, tantôt plus mal, ajouta-t-il, peu importe; je sais à quoi m'en tenir, deux mois de plus „ou de moins, c'est peu de chose. — J'étais venu en Chine avec l'espoir de travailler; Dieu en dispose autrement; c'est que cela vaut mieux « pour moi ». Mais il accompagna ces paroles d'une telle gaîté que Mgr Petit-Jean en était tout ravi. Aussi notre cher Père lui ayant demandé sa bénédiction comme pour un pauvre malade, sa Grandeur la lui donna avec une grande effusion de bonté. — Je crois que ces souffrances du P. Rousseau sont un grand trésor pour notre maison; je pense que nous lui devons bien des grâces. Voici à ce propos un petit trait. Dernièrement on me présentait une malheureuse mère de famille, néophyte baptisée, il y a 7 ans, durant une maladie, et qui avait fiancé sa fille chrétienne à un païen; elle avait reçu le prix de la vente (car c'est ainsi qu'on appelle ici le contrat de mariage), et elle devait livrer sa fille le lendemain même. J'exhortai cette femme, puis je lui promis que nous rendrions l'argent, si elle voulait nous laisser reprendre les écrits des mains du païen; que des chrétiens feraient marier sa fille dans une bonne famille chrétienne; qu'en attendant nous l'instruirions et la nourririons. — J'essayai tantôt la douceur, tantôt la sévérité; cette femme ne répondait que des injures; elle m'assurait que jamais elle ne permettrait qu'on reprît sa fille, qu'elle ne voulait pas la donner en mariage à des chrétiens, qu'on lui couperait plutôt la tête, etc... — Je fis cependant parler à la famille du fiancé païen. Surtout, pour obtenir le secours de Dieu, je recommandai l'affaire au P. Rousseau, en le priant d'offrir ses souffrances pour cette pauvre enfant que je voyais presque perdue à jamais. Le lendemain la mère revint, douce comme un agneau, avec un représentant de la famille païenne qui m'apportait le contrat; elle voulut rendre elle-même l'argent reçu, et après m'avoir signé une promesse de ne jamais donner sa fille à des païens, elle consentit à nous la confier pour la faire instruire; elle promit elle-même de venir à l'église, qu'elle ne fréquentait plus depuis longtemps, et d'apprendre la doctrine chrétienne. Un changement si extraordinaire ne pouvait être produit que par une grâce très-grande. Je l'attribue aux souffrances du P. Rousseau. — Permettez-moi de dire un mot de la paroisse de Tom-ka-dou, qui est aujourd'hui l'objet de mes soins et de mes affections. Elle comprend environ 2000 âmes, dont 500 à peine sont de Shang-haï ou du faubourg; 800 sont des émigrés appartenant autrefois à une excellente chrétienté dans le district du P. Tin-guy: comme ils ont ici leur commerce, qui ne les occupe du reste qu'au moment du départ et de l'arrivée de leurs barques, absentes parfois plusieurs mois, ils ne retournent pas dans leur pays natal, Tse-on. Ils sont en général encore très-bons; mais nous avons lieu de craindre qu'ils ne finissent par se gâter dans cette babylone de Tom-ka-dou et de Shang-haï. Les jeunes-gens riches surtout, n'ayant rien à faire,

sont très exposés. Il faudrait ici un cercle dans le genre de ceux de la Société de St Vincent de Paul; jusqu'à présent il n'y a pour eux qu'une Congrégation de la Ste Vierge. Elle est dirigée par le P. Chen, se réunit tous les Dimanches, et produit beaucoup de fruits; mais cela ne suffit pas; il faudrait de plus occuper ces jeunes gens et les récréer. Parmi ceux qui vont en mer sur les barques, il y en a de très édifiants; ils ne manquent jamais avant leur départ et aussitôt après leur retour, de venir se confesser et Communier; c'est même le grand nombre. Parfois les propriétaires des barques amènent eux-mêmes leurs gens: ils font dire aussi souvent des Messes, soit pour obtenir une heureuse navigation, soit pour remercier des grâces obtenues. Chaque jour nous avons au moins 300 personnes dont un tiers d'hommes qui entendent une ou plusieurs Messes; souvent ce nombre est dépassé. Il y en a environ 150, peut-être plus, qui se confessent au moins une fois le mois, pour le 1er Dimanche ordinairement. A une grande fête, comme l'Assomption par exemple, il peut y avoir 400 Communions, s'il y a assez de confesseurs; et toujours dans ces confessions de dévotion, il y a un certain nombre d'hommes, presque tous appartenant à ces 300 émigrés de Tse-ou. — Une troisième catégorie de chrétiens sont les nê-min (mot qui se traduit peuple malheureux). Réfugiés à Shang-hai du temps des rebelles, nous les logeons et tâchons de les faire instruire; un certain nombre sont néophytes. Autrefois un Père Chinois en était chargé; l'année dernière, un diacre les visitait. Maintenant je n'ai que deux catéchistes, dont l'un presque nul; il y a pour eux trois écoles, qu'il faudrait surveiller de près; je ne puis les voir que de temps en temps, car elles se trouvent assez loin, et en trois endroits. Le Dimanche, des séminaristes théologiens et des Frères scolastiques y font le catéchisme. Ces catéchismes ont besoin d'être visités aussi; sans quoi les auditeurs seraient peu nombreux. Cette intéressante partie du troupeau compte à peu près 250 âmes; autrefois leur nombre était plus considérable; ils retournent peu à peu dans leur patrie; puissent-ils y reporter une foi vive fondée sur une doctrine solide! alors ils feront certainement beaucoup de prosélytes. — Pour l'instruction des enfants du pays, nous avons 2 écoles et 4 catéchismes. A ces trois catégories de chrétiens, il faut ajouter ceux qui viennent à Shang-hai pour leur commerce, et qui y demeurent plus ou moins longtemps. Leur nombre varie. Pour satisfaire aux besoins de nos chrétiens, il faudrait savoir les divers dialectes de la province, au moins pour bien comprendre les Confessions; c'est ce qui me manque. Je vais avoir pour la mission un Père Chinois, bachelier, qui revenant du Nord (en compagnie du P. Lebocq), sait et comprend très bien la prononciation mandarine. Elle lui servira beaucoup pour parler aux nê-min, dont le langage se rapproche du mandarin, la plupart étant de Nan-kin ou des environs. Nous allons commencer dans quelques jours. — Je vous ai parlé plus haut d'une visite de Mgr Petitjean évêque du Japon. Le P. Couvreur et moi, en lui rendant visite à la procure des Missions, lui avons demandé si le gouvernement Japonais se montrait plus tolérant. — Voici ce que Mgr nous a appris là-dessus et sur sa Mission: Le gouvernement est toujours foncièrement hostile à la Religion; seulement le ministre de France, M. Roche, (que nous avons connu dans notre traversée de Singapore à Hon-Kong), ayant réussi à acquérir une grande influence, et à gagner la confiance des Japonais, pourra, on l'espère, modifier peu à peu les idées du gouvernement sur la Religion, et obtenir avec le temps quelques concessions. Monseigneur nous a confirmé ce que nous savions déjà sur l'existence d'un grand nombre de chrétiens.(*) Ces chrétiens sont validement baptisés, et, bien que peu instruits, savent le strict nécessaire. Dans certains lieux, cependant, la formule du baptême paraît avoir été nulle. Ces chrétiens se trouvent dans les environs de Nangasaki, c'est à dire dans une très petite partie du Japon. — « Il faut espérer, a dit Monseigneur, qu'il y en a aussi dans les autres contrées que nous ne pouvons maintenant visiter. — Si nous avions un peu de liberté, nous serions insuffisants, le peuple se montre bien disposé. » Ce qui a été dit et écrit sur le double gouvernement du Japon paraît avoir été inventé par les Japonais eux-mêmes pour tromper les Européens, et les empêcher de traiter avec le vrai gouvernement. Le chef de l'empire est le Taï-coun. — Le prétendu chef spirituel n'a aucune autorité. Il reçoit seulement quelques honneurs royaux; il habite un palais d'où il sort assez peu, et où il a une cour royale. C'est un descendant d'une ancienne famille royale, et sa dignité est héréditaire. —

J'ajoute à ces détails la réflexion pénible d'un aumônier de marine qui a vu nos Européens au Japon. Il pense que ce qui amènerait

---

(*) Nous lisons dans une lettre du P. Bedon à sa famille: Monseigneur nous a raconté à ce sujet des choses bien intéressantes: comme par exemple ce Japonais qui le voyant prier à l'autel de la Ste Vierge, vient lui dire à l'oreille: « Ton cœur est comme le nôtre, nous aimons ce que tu aimes. — Un autre qui voyant l'autel de la Ste Vierge dans l'église, dit: « Enfin voilà bien un temple du vrai Dieu, on y a de la vénération pour sa Mère.

le plus facilement le gouvernement Japonais à accorder la liberté de prêcher, c'est l'indifférence religieuse de ces Européens, qu'on croit être tous chrétiens. Cette indifférence pourra faire croire aux politiques païens, que notre religion ne fait ni bien ni mal, et qu'ils n'ont rien à en craindre. Il faut alors que ce gouvernement soit bien mauvais; car il paraît que le débordement des mœurs est grand, et assez général; si l'on en excepte les représentants envoyés par la France, et quelques rares personnes. —— Le P. Lebouncq nous est arrivé ces jours derniers pour trois mois. Nos Pères du Nord vont bien, à commencer par Mgr et le R.P. Supérieur. Ils ont encore beaucoup de catéchumènes, 5 à 6000 inscrits, ce qui a failli retarder le 3e an du P. Lebouncq; il a envoyé 24 catéchistes instruire les nouveaux convertis. Il a aussi une école de catéchistes, dont il est chargé. Ici cette école, sous le nom de Congrégation de St Joseph est à son commencement; le bon P. Féniani en est chargé; il y a 8 aspirants ou novices, et beaucoup d'espérances. —

H. Bulté S.J.

Lettre du P. Desjacques au R.P. della Corte, Supérieur général de la Mission du Kiang-nan — Song-Kiang, juillet 1866. — Mon Révérend Père Supérieur P.C.

Je viens de parcourir à la hâte la vaste Mission que la Compagnie, ma Mère, m'a fait l'honneur de me confier. Elle renferme cent et quelques chrétientés; j'en ai visité près de 80. — Ce qui m'a semblé réclamer mes premiers soins, ce sont les temples du Seigneur. Depuis l'invasion des rebelles, il y a cinq ans, quelques localités n'ont plus de lieu de réunion pour l'exercice du culte; dans d'autres, une chambre sert de chapelle en attendant qu'on puisse se procurer les moyens de reconstruire l'église; les anciennes chapelles, qui subsistent, portent encore les traces de la dévastation; mais, ce qui est navrant, c'est que presque partout le zèle de la maison de Dieu semble près de s'éteindre; indice hélas! trop manifeste du peu de ferveur qui anime les âmes. Voilà l'impression produite sur moi par cette première tournée. — Mais voici en même temps quelque chose de bien encourageant, c'est que la Ste Vierge elle-même vient au secours des Missionnaires pour exhorter les fidèles et gourmander quelques-uns par la bouche d'une simple paysanne. Voici les faits, ou au moins ce que j'en ai pu recueillir de la jeune personne elle-même et d'une foule de témoins que j'ai interrogés avec soin. —— Il y a près du bourg de Mo-diao, à deux lieues environ de la ville de Song-Kiang, une petite chrétienté composée d'une centaine de personnes seulement, appelée Tou-ka. Le Chef nommé Tou, homme d'une cinquantaine d'années, est un des riches propriétaires du district; il possède, me dit-on, plus de cent hectares. Ce brave homme a trois garçons dont l'aîné âgé de 14 ans est à notre pensionnat de Song-Kiang; il avait aussi trois filles, mais l'une tombée malade au couvent de Wang-dang est venue mourir à la maison paternelle; la seconde est morte aussi après quelques années de mariage, en sorte qu'il ne lui reste plus que la troisième, âgée de 18 ans, bonne fille, douce, tranquille, et si simple qu'elle semblerait même un peu stupide. Son père dit qu'elle n'a jamais pu apprendre par cœur que deux ou trois lignes en un jour. Or le 19 juin dernier, cette bonne fille qui s'appelle Marie, après avoir travaillé à la cuisine pour préparer le repas du soir, se retire pour réciter le chapelet à son ordinaire. Sans qu'elle ait auparavant ressenti aucune indisposition, elle éprouve tout-à-coup des vertiges et des éblouissements, puis elle voit une grande lumière, et la Ste Vierge lui apparaît et lui ordonne d'aller se mettre au lit. Aussitôt la jeune Marie obéit, et lorsque les gens de la maison viennent la voir, elle avait les yeux fixés vers le Ciel et assurait qu'elle voyait la Ste Vierge. Son père alarmé, la jugeant malade et en délire, fait venir un médecin. — Je ne suis pas malade, dit-elle, le médecin ne peut rien faire pour moi. Et elle refuse obstinément de se laisser tâter le pouls. Peu après, sur l'ordre de la Ste Vierge, comme elle le dit elle-même, elle s'endort paisiblement. Le lendemain 20 juin, dès la pointe du jour elle recommence de plus belle à parler de la Ste Vierge. Mais comme on lui trouve les extrémités froides on fait venir trois médecins, et en même temps on envoie chercher le Missionnaire pour lui administrer les Sacrements. Les médecins déclarent que la maladie a quelque chose d'extraordinaire, et ce qui les étonne le plus, c'est que dans le délire il n'y ait pas une parole qui ne soit très-raisonnable. Cependant ils prescrivent des remèdes; on les achète et on les prépare, mais jamais on n'a pu persuader à Marie de les prendre. Le Prêtre Chinois, chargé de ce district, était alors en retraite à Shang-hai; on vient donc me chercher à Song-Kiang. J'étais parti la veille pour le Midi. — Le P. Leveillé devait le jour même revenir des collines pour célébrer la fête de Saint

Louis de Gonzague au pensionnat de la ville. Il arrive en effet vers 11 heures, prend un petit rafraîchissement et part en palanquin pour Tou-kia. — Cependant la jeune Marie appelle son père et lui dit : Papa, le Missionnaire est en route, il faut préparer le dîner. — Ma fille, tu vois qu'il est tard, le Père n'aura pas quitté la ville qu'après avoir dîné. — Papa, le Père ne vient pas de la ville, il vient de la montagne, il ne s'est arrêté en ville que pour prendre quelques rafraîchissements. — Sur ce on prépare le dîner, et bientôt le P. Léveillé arrive ; il voit la malade, l'administre, remarque qu'elle parle beaucoup de la Ste Vierge ; mais ne pensant avoir à faire qu'à une malade en délire, il ne fait pas même attention à ce qu'elle en dit, et reprend le plus tôt possible la route de la ville. — Les chrétiens sont restés stupéfaits de la conduite du Père. Ces braves gens le croyaient au courant de tout ce qui s'était passé, et le bon Père n'a pas eu le moindre soupçon de quoique ce soit d'extraordinaire ; il n'a pas même compris ce que les chrétiens lui en ont dit pendant le dîner. Cependant l'apparition de la Ste Vierge a continué pendant quatre jours depuis le matin jusqu'au soir, excepté le premier et le dernier jour où l'apparition a été de courte durée. La Ste Vierge, d'une beauté ravissante, vêtue d'une robe blanche comme l'aube du prêtre, recouverte d'un manteau bleu et couronnée de fleurs, s'avançait jusqu'à la porte du Ciel, environnée d'Anges qui la servaient. — Là elle s'asseyait sur un siège dressé par les Anges, et tantôt elle parlait à la jeune Marie, tantôt elle priait Dieu pour les pécheurs, souvent avec une vive expression de tristesse et d'affliction ; quelques fois même elle instruisait la jeune paysanne par son exemple ; ainsi elle mangeait du riz et buvait du thé que les Anges lui apportaient ; mais elle semblait s'acquitter de ces fonctions toutes matérielles d'une façon surnaturelle. Le bruit de cette merveille s'est aussitôt répandu dans les environs, et les chrétiens sont accourus en nombre de quatre chrétientés voisines pour en être témoins. Voici ce qui m'a le plus frappé dans toute cette affaire : Le père de la jeune Marie est un assez bon chrétien puisqu'il s'approche des Sacrements plusieurs fois l'année ; mais il a des passions et se laisse emporter dans des écarts ; et c'est lui qui a été l'objet des premières exhortations de sa fille de la part de la Ste Vierge. — C'est étonnant, me disait-il, mon enfant ordinairement incapable de dire deux mots de suite, lorsqu'elle voyait la Ste Vierge, parlait comme un Père Européen qui prêche. Elle expliquait le catéchisme, l'objet des diverses Congrégations, les devoirs des chrétiens etc etc : récitait et expliquait des prières qu'elle n'avait jamais apprises, comme le petit office de la Ste Vierge. — Ma fille, lui dit une fois son père, tu prétends voir la Ste Vierge, mais tu es trop bête pour que la Ste Vierge se manifeste à toi, tu n'as jamais été capable de rien apprendre. — Papa, lui répondit-elle, la Ste Vierge a précisément cherché un pauvre esprit pour vous communiquer ses exhortations à une vie plus fervente. — Une autre fois : — Mon enfant, puisque tu n'es pas malade, lève-toi donc pour mettre fin à nos inquiétudes. — Papa, la Ste Vierge me tient dans cet état pour vous engager à être plus fervent. — Jusqu'à quand resteras-tu dans cet état ? — Jusqu'à ce que vous vous convertissiez. — Eh ! bien je me convertis, mais ne meurs pas. — Je ne mourrai pas encore cette fois. — Quand cessera cet état ? — Le jour de St Jean Baptiste. — Une autre fois encore le père se tenait dehors près de la porte, pour voir par curiosité ce qui se passait, et fumait la pipe à eau, qu'il faut charger à chaque bouffée que l'on aspire. Soudain la jeune fille s'écrie les larmes aux yeux : Papa ! combien de pipes avez-vous fumé sans seulement penser à Notre Seigneur qui a souffert et qui est mort pour vous ! Ces traits et beaucoup d'autres analogues ont vivement impressionné ce bon père de famille. —— Aux vierges qui montraient plus d'empressement à voir et entendre, elle a reproché 1° leur négligence à balayer, à épousseter, à aérer, à orner la maison de Dieu ; la Ste Vierge, a-t-elle dit, visite les chapelles, elle n'aime pas la poussière. — 2° leurs conversations peu charitables, souvent légères, presque toujours oiseuses. — 3° leur manque d'esprit de prière et leur peu de zèle pour les bonnes œuvres — Puis elle a tracé un très joli tableau de la conduite à tenir pour être véritablement vierge d'après l'exemplaire de la Mère de Dieu. —— A quatre fumeurs d'opium venus aussi pour la voir, elle a parlé avec tant d'énergie et d'onction qu'ils ont fondu en larmes et se sont corrigés sur le champ. — A l'un elle a dit : Tu as vendu l'anneau nuptial de ta femme pour fumer l'opium, est-ce chrétien ? — La Ste Vierge prie en ce moment pour toi, il est encore temps de te repentir et de te corriger ; mais si tu ne le fais maintenant, Dieu va te punir. — Le pauvre jeune homme, qui croyait être le seul à savoir l'usage qu'il avait fait de l'anneau de sa femme, ne doute pas de la révélation surnaturelle et promet bien sincèrement de se convertir.

Un autre plus âgé n'osait pas entrer ; mais il écoutait de la cour, en fumant sa pipe, sans se montrer. Le tabac consumé, il frappe légèrement contre un corps dur pour faire tomber la cendre. Aussitôt la jeune Marie de s'écrier : Qui est là dans la cour — On nomme le personnage. — D'une voix forte elle lui crie : Tu as été le premier à donner le scandale de l'opium, tu dois être le premier à te corriger ; autrement Dieu te punira plus sévèrement que les autres. Il le ferait déjà dès ce moment si la Ste Vierge n'intercédait pour toi. — Le pauvre homme effrayé va se mettre au lit, déterminé à mourir plutôt que de retomber dans sa mauvaise habitude. — Après 4 jours de souffrances il était corrigé. — Trois de ces fumeurs d'opium sont venus se confesser d'eux-mêmes, dès que j'ai apparu dans le voisinage ; le quatrième voulait encore auparavant s'assurer de sa persévérance. — Une jeune femme pressée par ses compagnes d'aller voir la miraculée, n'osait pas y aller ; enfin elle cède aux instances, dans la crainte de paraître avoir peur d'entendre la révélation publique de son intérieur ; sa conscience en effet n'était pas tranquille. — A peine fut-elle entrée dans la chambre, que Marie s'adresse directement à elle et lui dit : Belle-sœur (terme de politesse), tu as donc peur d'entendre les leçons de la Ste Vierge ! Puis elle lui explique les conditions d'une bonne Confession. — Je vous ai dit que la Ste Vierge était assise devant la porte du Paradis ; la jeune paysanne pouvait en apercevoir l'intérieur, elle y a vu des millions de Saints et de Saintes sans en reconnaître aucun d'elle-même ; mais sur l'indication de la Ste Vierge elle en a reconnu et nommé plusieurs, entre autres un Frère Kin novice de la Compagnie, mort il y a 4 ans à Zi-Ka-Wei ; elle a dit qu'il n'avait fait que passer par le purgatoire. — Elle a aussi vu le purgatoire divisé en trois compartiments, et encore sur l'indication de la Ste Vierge elle a nommé plusieurs personnes qui s'y trouvaient. — Vous comprenez combien la curiosité des assistants devait être piquée. Aussi les questions se succédaient sans interruption. Elle répondait directement à quelques-unes, pour les autres elle disait : la Ste Vierge ne le dit pas, je ne peux le savoir. — Enfin le jour de St Jean-Baptiste l'apparition de la Ste Vierge a cessé, comme la jeune fille l'avait prédit et elle s'est trouvée en parfaite santé, sans avoir pris de remèdes. — Maintenant elle ne parle pas volontiers de toutes ces choses, elle en a oublié beaucoup. — Elle vit retirée, très-sobrement, prie et jeûne pour imiter la Ste Vierge. Elle ne consent à manger de la viande que le Dimanche, et encore un seul petit morceau. — Je lui ai demandé si dans le cas où le Père Missionnaire lui dirait d'en manger trois fois par semaine, elle aurait quelque répugnance à le faire. — Elle a aussitôt répondu avec vivacité : Si le Père me le commande, j'obéirai. — Comment ne pas sentir son zèle se ranimer, quand on voit la Mère de Dieu travailler avec nous !

Desjacques S. J.

Lettre du F. Bernard au R. P. Fessard — Nan-kin, 8 Novembre 1866.

Mon Révérend Père P. C.

Connaissant l'intérêt que vous portez à une Mission qui vous est si chère à tant de titres, j'ai cru, Mon Révérend Père, vous faire plaisir en vous mettant au courant des graves affaires qui se traitent à Nan-kin depuis le 2e jour d'Octobre et qui viennent enfin d'avoir la plus heureuse issue. Vous avez sans doute appris la grave maladie qui a failli nous enlever le P. de Carrère. Pendant que ce cher Père était à Chang-hai pour se soigner, le Vice-roi (Li-fou-té) le fit demander à Nankin à plusieurs reprises, disant qu'il voulait terminer nos affaires le plus tôt possible. Mais le P. de Carrère n'était pas en état de répondre à ses invitations réitérées et aucun des Nôtres ne pouvait le remplacer. Vers la mi-Octobre, le Père se trouvant mieux, sans toutefois être rétabli, Monseigneur Languillat et le R. P. Supérieur lui permirent de partir, en lui recommandant de me prendre à Tching-kiang et de m'emmener avec lui pour le soigner. Il arriva à Tching-kiang, le 15 Octobre vers 7 heures du matin, accompagné d'un de nos prêtres chinois, le P. Wam qui devait lui servir d'interprète auprès des mandarins. Nous avons quitté Tching-kiang le 17 Octobre, pour nous rendre en barque à Nankin. Comme nous avions le courant contraire, notre voyage fut long et très-pénible pour le P. de Carrère. Nous n'arrivâmes à Nankin que le 19 Octobre vers 6h. ½ du matin. Le Père était exténué. La dyssenterie et la fièvre l'avaient repris, et je commençai à concevoir de sérieuses inquiétudes sur son état. Il n'y avait pas encore trois jours que nous étions à Nankin et déjà nous songions

sérieusement à nous en retourner sans pouvoir rien conclure. Cependant comme le Père avait quelques bons moments, il en profita pour faire avertir les mandarins, qu'étant retombé malade, il ne pouvait rester longtemps et que, s'ils voulaient régler nos affaires, ils eussent à les terminer dans le moindre délai possible. Fort heureusement, le P. Wam était là pour recevoir les mandarins. Car notre malade ne quittait pas le lit. Le Tzang-winé ieu, mandarin assez bien disposé pour nous et chargé par le Vice-roi d'arranger nos affaires avec le Kiang-nin-fou, (2e mandarin de la ville) vint nous voir le 20 Octobre vers 9 h. du soir. Le P. Wam l'entretint pendant une heure environ, dans la salle de reception. On l'introduisit ensuite, sur sa demande, dans la chambre du P. de Carrère avec lequel il conversa encore plus d'une heure. Ce mandarin fut très-aimable et très-complaisant, c'est à peine s'il présenta des difficultés aux demandes qui lui furent faites; savoir: qu'en compensation du terrain du Fum-pé-Tson (lieu de l'ancienne cathédrale, converti en grenier du gouvernement), on nous accordât un vaste emplacement sur la colline Siao-dao-tien; et de plus qu'on agrandit le terrain que nous occupons en ce moment. Ce mandarin répondit au Père, qu'on ne ferait, pensait-il, aucune difficulté de nous accorder un vaste terrain sur la colline Siao-dao-tien, pour y bâtir une église et des écoles, que, quant au terrain contigû à notre maison, il trouvait très-convenable qu'on l'agrandit, puisqu'il était insuffisant à nos œuvres; il ajouta qu'il allait en conférer avec le Kiang-nin-fou et qu'il reviendrait le Dimanche ou le lundi suivant (21 et 22 Octobre), faire connaître le résultat de l'entrevue. Le Dimanche, le Père était plus mal; le trouvant faible, abattu et par conséquent incapable d'arranger des affaires aussi graves, craignant d'ailleurs que, si nous tardions trop à partir, il n'eût plus la force de supporter le voyage, je délibérais déjà sur les moyens à prendre pour le transporter à Tching-Kiang, sans trop de fatigue; car une fois là, il est facile de se rendre à Shang-hai par les vapeurs; quand nous recevons tout à coup une lettre du chef de la douane de Tching-Kiang, homme qui nous est très-affectionné et qui nous a déjà rendu les plus grands services. Il annonçait au P. de Carrère qu'il allait arriver à Nan-kin avec plusieurs de ses amis, désireux de visiter cette ville. Nous pensâmes avoir trouvé notre moyen de transport: Ces Messieurs, nous disions-nous, venant sur un vapeur, se seront probablement arrangés avec le capitaine de quelque navire pour les prendre à Nan-kin à leur retour, et nous pourrons profiter de cette occasion. Mais le bon Dieu qui voulait sans doute la conclusion de l'importante affaire qui nous avait amenés, en avait décidé autrement. Ces Messieurs vinrent en effet, mais n'ayant point fait d'arrangement avec les vapeurs, pour leur retour, ils durent repartir en barque. — Le lundi 22 Octobre vers 7 h. 1/2 du soir, le mandarin Tzang vint rendre la visite qu'il avait promise. Le P. Wam le reçut comme la première fois, dans la salle de réception; de temps en temps il quittait le mandarin pour aller rendre compte au P. de Carrère de ce qu'il avait dit et pour savoir de lui ce qu'il devait répondre. Quelques temps après on introduisit le visiteur dans la chambre du Père. Cette fois le mandarin fit des objections, il dit que le Kiang-nin-fou ne faisait aucune difficulté de nous accorder un terrain sur la colline Siao-dao-tien, mais seulement le terrain nécessaire à la construction de nos bâtiments et non un local aussi grand que celui que nous demandions, qu'il ne voulait pas non plus agrandir le terrain que nous occupions, quoiqu'il fut tout-à-fait insuffisant. Le mandarin Tzang ajouta encore: "J'ai dit au Kiang-nin-fou que j'avais déjà promis l'agrandissement du local que vous possédez, et le Kiang-nin-fou m'a répondu: "puisque vous l'avez promis, je n'y vois pas de difficulté, pourvu que le Vice-roi l'approuve."
- Mais puisque vous voulez avoir deux terrains, dit le mandarin en s'adressant au P. de Carrère, ne pourriez-vous pas promettre que désormais vous ne réclamerez plus rien des autres terrains ou édifices que vous possédiez autrefois dans la ville de Nan-kin, mais que vous vous contenterez de ces deux terrains comme compensation de tout le reste. — Mes Supérieurs, répondit le P. de Carrère ne m'ayant pas chargé de traiter d'autre affaire, je ne veux m'occuper que de celle en question; savoir: de nous faire rendre des terrains en compensation de ceux que nous avions autrefois au Fum-pé-Tson. Je ne puis donc promettre d'abandonner les autres droits que nous pouvons avoir encore sur nos anciens établissements. D'ailleurs, puisque le Vice-roi Ly et lui se disent nos amis, non seulement ils ne peuvent blâmer nos prétentions; mais ils les doivent trouver au contraire justes et raisonnables. — Fort bien, reprit le mandarin; mais, si plus tard, vous devez réclamer tous vos anciens terrains et établissements, pourquoi exigez-vous maintenant deux terrains en compensation du seul Fum-pé-Tson?
— Eh bien! qu'on nous rende Fum-pé-Tson, dit le Père, et nous serons contents. — Après avoir discuté quelque temps encore, le mandarin

paraît tout accorder. — Hâtez-vous d'en finir, lui dit alors le Père, car si je ne vais pas mieux, je pars dans quelques jours pour Shang-hai et vous vous arrangerez alors avec l'ambassade. — Dans 8 ou 9 jours, tout pourra être terminé, répondit le mandarin, je vais en donner immédiatement avis au Vice-roi, qui se trouve en ce moment avec ses troupes, sur les confins du Ngan-foué, occupé à repousser les rebelles ; nous avons besoin de son approbation. — D'après cet entretien, nos affaires semblaient devoir se terminer dans la huitaine, ce qui permettrait au P. de Carrère de s'en retourner à Shang-hai pour se rétablir entièrement. Mais nous nous bercions d'un vain espoir, comme vous allez en juger. Fort heureusement, toutefois, la santé du Père s'améliorait un peu, la dyssenterie et la fièvre avaient diminué, et l'appétit commençait à revenir. . . . . 24 Octobre. Nos affaires ne semblent plus aller aussi bien. Le Kiang-nin-fou cherche à mettre des entraves, il fait au P. de Carrère des propositions inadmissibles. Le mandarin Tzang vient ce jour là vers 11h. ¼ du soir nous rendre une visite. On l'introduit aussitôt dans la chambre du P. de Carrère. Le Kiang-nin-fou lui avait fait écrire quatre articles pour nous être transmis, il en donne connaissance au Père : Les voici : 1° Les mandarins achèteront sur la colline Siao-daoüien, un terrain suffisant, dont il nous feront ensuite present. 2° Comme on ne peut pas bâtir de suite sur la colline Siao-daoüien, les mandarins nous donneront, à cet effet, un terrain voisin de la maison que nous occupons maintenant. 3° Les églises et autres monuments que nous ferons élever, seront construits avec notre argent et non aux frais du gouvernement Chinois. 4° Les affaires et les difficultés que nos chrétiens auront avec les païens et qui ne concerneront pas la religion, seront traitées par les mandarins, et les Pères ne s'en mêleront nullement. — Il va sans dire que le P. de Carrère refusa d'accepter ces articles. Il répondit au mandarin qu'il n'était chargé que d'une seule chose, savoir, de nous faire rendre du terrain en compensation de celui qu'on nous avait enlevé, et que ses Supérieurs ne l'avaient pas chargé de résoudre les questions qu'il lui proposait ; qu'il ne pouvait pas dire par conséquent si plus tard, ayant besoin d'argent, nous n'en demanderions pas au gouvernement Chinois pour élever nos édifices. Et que quant au 4° article, il devait bien comprendre que, vu l'injustice de plusieurs mandarins, il nous était souvent impossible de ne pas nous mêler des affaires de nos chrétiens. Et là dessus, il lui cita plusieurs faits très-frappants, arrivés depuis peu d'années et auxquels le mandarin n'avait pu être complètement étranger. — Le mandarin Tzang voyant bien que nous n'accepterions pas ces 4 articles, supprima le quatrième et reforma les autres. Il ajouta toutefois qu'il était question de ne nous donner qu'un terrain très-restreint sur la colline Siao-daoüien, en d'autres termes, ce qui nous serait strictement nécessaire pour y construire les édifices que nous nous proposions d'élever : encore se réservait-on le droit de nous fixer le nombre des chambres qu'on jugerait convenable. Que pour le terrain contigu à notre maison, ils ne pourraient pas nous en donner beaucoup, vu son prix fort élevé ; et d'autres difficultés s'opposaient à ce qu'on nous donna une grande étendue de terrain en cet endroit. — La discussion se prolongea jusque vers 3h. ½ du matin ; on se sépara alors sans avoir rien conclu. . . 28 Octobre — Le P. de Carrère va beaucoup mieux, il n'a presque plus de fièvre, la dyssenterie l'a quitté, l'appétit est revenu, et avec l'appétit, les forces, il a pu dire la Ste Messe ce matin. Ce cher Père va, en somme, beaucoup mieux que je ne l'eusse osé espérer. Il est allé avec le P. Wam rendre visite au Kiang-nin-fou, afin d'en finir à tout prix. Ce mandarin les reçut très-bien. Il fut convenu que le lendemain, si le temps le permettait, on irait ensemble voir les terrains ; mais le mauvais temps qui dura plusieurs jours nous confina tous à la maison. . . . Vendredi 2 Novembre. — Le mandarin Tzang a fait avertir le P. de Carrère que le Kiang-nin-fou, le Zan-ien-Shien, le Kiang-nin-Shien et lui, se rendraient, à une heure de l'après midi, à la colline Siao-daoüien, afin de fixer avec lui le terrain que nous désirions avoir en cet endroit. Le lendemain 3 Novembre, le Kiang-nin-fou arrive à notre maison vers 11h. ¼, il offre de se rendre immédiatement au Siao-dao-üien. Malheureusement le P. Wam était absent pour le moment, et de plus, nous n'avions pas encore dîné. — Le P. de Carrère fit alors remarquer au mandarin qu'il y avait encore plus d'une heure jusqu'au moment fixé pour la visite des terrains, et s'excusant, sur ce que le P. Wam était sorti, il le pria d'attendre un peu. — Le Kiang-nin-fou répondit alors qu'il allait nous attendre chez le mandarin Tzang. Aussitôt après son départ nous nous mîmes à table, faisant des vœux pour voir arriver le P. Wam, qui fort heureusement ne se fit pas longtemps attendre. Nous avions à peine terminé notre repas qu'un exprès, envoyé par le mandarin Tzang, vint avertir les Pères que les mandarins les attendaient. Ceux-ci mirent aussitôt leurs habits

de cérémonie et se rendirent auprès des mandarins. C'était vraiment un beau spectacle de voir, dans cette ville de Nan kin, encore presque toute païenne, quatre des plus grands mandarins de la ville, en grand costume et dans des chaises magnifiques, accompagnés des deux Pères, également dans des chaises à quatre porteurs, de voir, dis-je, tout ce cortège, accompagné d'un grand nombre de satellites et d'une foule nombreuse de gens du peuple, se mettre ainsi en mouvement pour notre Sainte Religion. Arrivés sur le lieu occupé par les terrains en question, le P. de Carrère et les mandarins engagèrent une discussion assez vive; en effet l'endroit appelé Siao-dao iien n'est pas la colline montrée autrefois au Père et sur laquelle on lui avait promis un emplacement magnifique, mais bien, un terrain situé sur le versant de cette colline, à l'Est, et du côté de la ville. Le P. de Carrère fit d'abord de grandes difficultés, disant que ce n'était pas là ce qu'on lui avait promis; mais s'apercevant que les mandarins ne concluraient probablement rien, s'il persistait dans ses prétentions, et désirant en finir le plus tôt possible, il crût plus opportun de céder et d'accepter l'emplacement qu'on nous offrait. Ce second terrain est à la vérité moins élevé et moins favorable à la santé que l'autre; mais il a l'avantage d'être plus près des maisons et par là même de faciliter nos rapports avec les païens. — Le P. de Carrère ayant donc acquiescé aux désirs des mandarins, on mesura le terrain. Nous voulions d'abord demander un carré de 320 mètres de côté, mais en mesurant le terrain, nous fûmes effrayés de notre demande. Le Père crut qu'il valait mieux se contenter de la moitié, dans la crainte de fournir aux mandarins un prétexte pour nous refuser un autre terrain de plus de valeur que nous sollicitions près de notre maison. — Les mandarins nous accordèrent sans difficulté nos 160 mètres carrés au Siao-dao iien. Après les avoir mesurés nous y mîmes des limites provisoires, en attendant celles qu'on y placera solennellement dans quelques jours. Le P. de Carrère a déjà invité les mandarins à un dîner qui aura lieu le jour de cette cérémonie. En me voyant m'entretenir de temps en temps avec le P. de Carrère pendant la conclusion de cette affaire, les mandarins se dirent que j'étais, sans doute, un habile homme, envoyé tout exprès pour lui donner des conseils. A 5h. ½ du soir tout fut terminé. Il était trop tard pour visiter le second terrain. On remit donc la visite au lendemain 4 Novembre. Les mandarins montèrent, les uns en chaise, les autres à cheval, pour se rendre à leur demeure. Comme cette visite avait été passablement longue, chemin faisant, les mandarins invitèrent les Pères à entrer avec eux dans un thé pour y prendre un petit goûter. Une première affaire était donc conclue. Ne pensant pas que la visite du lendemain dût se prolonger, le P. de Carrère ne fit préparer qu'un simple goûter pour les mandarins. Vers 10h. ½ arriva d'abord le Kiang-nin-Shien (comme ce mandarin souffre de la poitrine, le P. de Carrère me fit venir pour l'examiner, je lui donnai quelques remèdes dont il se montra très-reconnaissant). Une demi heure après, arriva le Hang-Winé-ien, que j'avais guéri de la fièvre quelques jours auparavant. Les deux autres mandarins, le Kiang nin fou et le Vamien-Shien n'arrivèrent que vers 11h. ¼. On causa d'abord quelque temps dans la salle de réception, puis on alla tous ensemble examiner le terrain. Contre nos prévisions, des difficultés surgirent encore. En effet le propriétaire d'une grande partie de ce terrain nommé Tsen, refusait absolument de vendre; et comme il est de famille distinguée et même qu'un de ses frères est mandarin à Pékin, les mandarins de Nan-kin n'osaient pas l'obliger à vendre son terrain. Tsen ne voulait pas vendre aux mandarins dont il n'espérait pas une assez forte somme; il eût consenti volontiers à céder aux Pères ses 25 à 30 mètres carrés de terrain, moyennant 3000 piastres environ, (quinze à dix huit mille francs). On mesura donc le terrain des autres propriétaires. Les mandarins rentrèrent ensuite dans la salle où le goûter était préparé; il était environ 1h. ½. Le P. de Carrère ne voulant pas se contenter du seul terrain mesuré, il s'éleva une nouvelle discussion; mais les mandarins virent bien que malgré toute leur ruse et leurs artifices, le Père ne fléchirait pas, ils songèrent donc à un autre terrain pour remplacer celui de la famille Tsen. On discuta jusqu'à la nuit sans rien décider. Si nous avions pu prévoir ces interminables débats, nous eussions fait préparer un dîner pour les mandarins. Mais il était trop tard et nous n'avions pas à la maison ce qu'il fallait. Le goûter ne contenta pas l'estomac des mandarins, surtout celui du Kiang nin fou qui, nous a-t-on dit, répéta à plusieurs reprises : « Est-ce qu'on ne nous sert pas à dîner? Ce que nous avons pris ne peut compter pour un repas! Ce n'est qu'un rafraichissement! » Vers 5h. ½ du soir, ses gens lui apportèrent dans une espèce de corbeille, quelques pains chinois. Il en mangea avec le Kiang-nin-Shien, assis à côté de lui au grand air, pendant que les autres

mandarins faisaient mesurer de nouveau le terrain. Tous ces mandarins et leurs gens avaient l'air de trouver le temps bien long; ils baillaient; ils toussaient. Nous aussi nous le trouvions long, car il était 6h. ½, et nous n'avions pas encore dîné. La nuit mit un terme aux discussions et les mandarins s'en retournèrent à domicile. En partant le Tzang dit au Père qu'il reviendrait dans la nuit, selon sa coutume. Heureusement il ne tint pas parole et nous pûmes dormir en paix. Il vint le lendemain 5 Novembre, vers 3 heures de l'après midi, et demanda au Père si, dans le cas où le nommé Tsen ne voudrait point vendre, nous accepterions un terrain équivalent, du côté opposé, c'est-à-dire à l'Est. Comme ce terrain est moins bien exposé, et a par là même moins de valeur, le Père répondit, qu'il accepterait, mais à condition qu'on lui donnerait tout le terrain qui s'étend depuis notre maison jusqu'à un grand mur, assez éloigné, c'est-à-dire, un terrain au moins trois fois plus grand que celui du nommé Tsen. — Le mandarin Tzang proposait seulement le double. Le P. de Carrère tint bon et exigea tout le terrain jusqu'au mur. Le mandarin dit alors qu'il en conférerait avec le Kiang-nin-fou, lequel, de son côté, devait s'entendre avec le Wé-dé; car si le Kiang-nin-fou, son supérieur n'y consentait, lui ne pouvait rien changer. Dans ce cas, reprit le Père, j'irai moi-même demain chez le Wé-dé (premier mandarin de la ville) je le connais et je sais qu'il désire que nos affaires soient terminées au plus tôt.. C'est bien, répondit le Tzang, vous pouvez vous arranger avec le Wé-dé; mais alors le Kiang-nin-fou et moi, nous nous retirerons et nous ne nous occuperons plus de vos affaires. — Je les terminerais volontiers avec vous, reprit le Père, puisque c'est avec vous que j'ai commencé à les traiter; mais vous devez bien comprendre que si vous ne voulez pas en finir, il faut bien m'adresser à d'autres. Vous, mandarin Tzang, continua le Père, vous êtes un brave homme, je sais que vous ne demandez pas mieux que de terminer nos affaires le plus tôt possible; mais il n'en est pas de même du Kiang-nin-fou; c'est lui qui fait les difficultés.. — Pour moi, dit le Tzang, je n'ai aucune responsabilité, si les Européens attaquent avec leurs troupes la ville de Nankin, toute la responsabilité retombera sur le Kiang-nin-fou. — La conversation se prolongea ainsi jusque vers 6h. ½ du soir. Le mandarin Tzang nous quitta en disant que peut-être on parviendrait à décider Tsen à vendre son terrain et qu'ainsi les affaires pourraient s'arranger comme on en était d'abord convenu; qu'en tous cas il reviendrait le lendemain nous dire ce qu'il aurait décidé avec le Kiang-nin-fou. Le mandarin Tzang revint en effet le mardi 6 Novembre vers 2h. ½ de l'après midi. Tsen ne voulant pas absolument vendre son terrain, on avait résolu, dit-il au P. de Carrère, de nous donner tout le terrain jusqu'au mur; mais en nous retirant le terrain déjà mesuré, à l'Ouest. Le Père répondit qu'il voulait l'avoir dut-il l'acheter lui-même, pourvu qu'on le lui cédât au même prix qu'aux mandarins, et que l'achat se fît par leur entremise. Le mandarin Tzang y consentit. Il annonça ensuite, pour le lendemain 7 Novembre, la visite du Kiang-nin-fou, du Zamien-Shien, du Kiang-nin-Shien: «Nous viendrons dans la matinée, dit-il; puis vous dinerez chez moi avec tous les mandarins, et nous passerons le contrat.» Le Père se montra très-reconnaissant de son invitation, mais s'excusa sur sa maladie de ne pouvoir accepter... De retour chez lui, le Tzang envoya trois cartes d'invitation pour le diner du lendemain, une pour chacun de nous. Le Père lui renouvela ses excuses et ses remerciements... Le lendemain mercredi, les mandarins ne vinrent que l'après midi, et l'un après l'autre. Comme le P. de Carrère était très occupé à écrire le texte français du contrat, il laissa les mandarins causer avec le P. Wam et ne se rendit dans la salle de réception qu'à l'arrivée du Kiang-nin-fou. Il n'y eut plus alors de difficulté pour les terrains. On les mesura et on y posa les limites... Tout allait à merveille; mais la rédaction du contrat fit naître de nouveaux débats. L'intention du Kiang-nin-fou était, je crois, de le faire écrire de telle façon que désormais nous ne pussions plus réclamer aucune de nos anciennes possessions à Nankin; or c'est précisément ce que voulait éviter le P. de Carrère, qui prétend bien plus tard recouvrer plusieurs de nos anciens terrains ou édifices, en particulier le Fum-pé-tsum, qui nous est si cher... Les objections du Père sur ce point déconcertèrent les mandarins. Ce qui les contraria surtout, c'est que le P. de Carrère voulut faire mettre dans le contrat, (au moins dans le texte français) que ces terrains étaient une compensation d'un de ceux que nous possédions autrefois, et non pas de tous, comme l'entendaient les mandarins. La discussion devint si vive que les négociations semblèrent sur le point de se rompre: « Quoi, disait le Kiang-nin-fou, pour ce

seul mot : un des terrains, vous allez rendre inutile tout ce que nous avons fait jusqu'ici, et faire manquer l'affaire au moment où elle va se conclure ; vraiment je ne vous comprends pas. Pourquoi changer ainsi ? Autrefois vous ne demandiez pas qu'on mît ce mot : pour un des terrains, retranchez donc cet un »... — C'est vrai, répondit le P. de Carrère, autrefois je ne le demandais pas ; mais depuis j'ai réfléchi et crois que ce mot un est nécessaire pour éviter toute ambiguité. Dans notre langue française, il faut que nous nous exprimions toujours très-clairement. — Dans ce cas, reprit le Kiang-nin-fou, nous ne pourrons rien finir, car nous avons écrit dans un autre sens aux mandarins supérieurs, et nous craignons leur blâme, si nous n'agissons pas conformément à ce que nous avons écrit. — Il en est de même pour moi, répondit le Père, si je ne m'exprime pas très-clairement avec notre ministre plénipotentiaire.

Tous ces Messieurs devaient se rendre à 2 h. chez le mandarin Tzang, pour dîner, mais dans la chaleur de la discussion, ils oublièrent, je crois, leur dîner, car à 6 h. du soir, ils étaient encore à la maison. Le P. de Carrère, voyant que le Kiang-nin-fou n'était nullement disposé à accepter ce mot un, qui lui causait tant de tracas, tâcha de trouver un autre terme, qui, tout en ayant le même sens en français, sonnât moins mal à ses oreilles. — De son côté le Kiang-nin-fou fit quelques concessions et les deux partis se trouvèrent d'accord. J'oubliais un détail : dans le feu de la dispute le Kiang-nin-fou apostropha ainsi le mandarin Tzang : « Ne nous as-tu pas dit hier, après avoir vu le Père, que tout était réglé et qu'il n'y avait plus qu'à écrire le contrat, comment se fait-il qu'il n'y ait encore rien de conclu ? — Ce n'est pas la faute du mandarin Tzang, dit le P. de Carrère ; mais pour être clair et pour que le ministre plénipotentiaire soit satisfait, il convient d'écrire le texte français comme je viens de vous l'indiquer." — En effet le Tzang passe auprès de quelques mandarins pour nous être favorable et nous protéger. Ce qui est un peu vrai ; seulement il n'ose pas trop le montrer, de crainte d'être privé de sa charge... Il disait un jour au P. de Carrère, dans un entretien familier : « Lorsque vous me chargez de dire au Kiang-nin-fou quelque chose d'un peu trop dur, je ne le lui dis pas aussi crûment, mais j'emploie des ménagements, et j'en agis de même à votre égard, lorsque le Kiang-nin-fou me charge de communications désagréables. — Mais revenons à notre sujet. Vers 6 h. 1/4 du soir, les mandarins, après avoir pris un léger rafraichissement, se disposèrent à écrire le contrat chez nous, pour se rendre de là chez le Tzang et apposer les cachets. — Le Père fit observer que, n'ayant pas de secrétaire et étant obligé d'écrire lui-même les 4 exemplaires du texte français, il vaudrait mieux le laisser seul ; il irait ensuite les rejoindre avec le P. Wam. Ces 4 exemplaires du contrat, écrits en français et en chinois, sont destinés, l'un au P. de Carrère, l'autre aux mandarins, et les deux derniers doivent être envoyés à Pékin, au ministre plénipotentiaire de France et au ministre Chinois des affaires étrangères. Les mandarins se retirèrent et le Père se met à l'ouvrage. Dans une heure environ, leur avait-il dit, il aurait fini et irait les rejoindre. Mais le Bon Dieu permit qu'il employât plus de temps qu'il ne pensait. Il dût recommencer je ne sais combien de fois. Cependant les mandarins s'impatientant, envoyèrent par deux fois demander si le Père n'arrivait pas. Malheureusement le P. de Carrère n'avait pas seulement à écrire. Il fallait de plus confronter le texte français avec le texte chinois du P. Wam, mettre son sceau, et enfin souper... Ce ne fut qu'à 1 heure du matin que les Pères arrivèrent chez les mandarins. Enfin, pensaient-ils, tout allait se terminer promptement par l'apposition des cachets. Il n'en fut pas ainsi et voici pourquoi. Les mandarins avant de nous quitter, avaient indiqué au P. Wam la forme du contrat, sans parler toutefois des titres honorifiques du vice-roi Ly. Le P. Wam s'en tint au modèle, mais les mandarins remarquant l'omission des titres, dirent aussitôt que ce contrat ne pouvait servir et qu'il fallait le refaire. Comme ils ne s'exprimaient pas très-clairement, il s'en suivit une discussion très-longue et très-animée. Enfin le P. de Carrère saisissant le motif de leur refus, chargea le P. Wam de leur traduire son texte français sur lequel étaient étalés tous les titres du vice-roi Ly-fou-té. Le texte français leur parut en bonne et due forme et ils voulurent qu'on écrivît de même le texte chinois. Il était près de 4 heures du matin lorsque les deux Pères revinrent à la maison. Le P. de Carrère n'en pouvait plus, il fut repris de la colique et de la fièvre... J'oubliais que le Kiang-nin-fou demanda au P. de Carrère chez le Tzang, qu'il voulût bien lui donner un des exemplaires du texte français ; mais le Père qui n'avait pas l'intention de lui en laisser entre les mains, avant que tout ne fût terminé, lui répondit : « Noble Kiang-nin-fou,

« vous vous êtes donné la peine de venir me voir déjà je ne sais combien de fois, tandis que moi, je ne vous ai encore rendu qu'une seule visite, j'irai vous trouver demain et j'apporterai avec moi ces exemplaires. » — Vous n'êtes pas sûr de me trouver, reprit le Kiang-nin-fou, car je suis souvent obligé de sortir pour affaires. — Dites-moi alors l'heure qui vous convient. — Venez vers 2 ou 3 heures au plus tard et nous apposerons les sceaux. Il fit avertir les mandarins de se trouver chez lui à l'heure convenue. — Comme les deux Pères étaient fatigués et qu'ils s'étaient couchés, je ne dirai pas trop tard, mais un peu trop matin, ils ne se levèrent que peu de temps avant l'heure du dîner. Mais comment alors se rendre chez le Kiang-nin-fou à 2 ou 3 heures? Il fallait écrire les 4 exemplaires du texte français et deux exemplaires du texte chinois, les confronter, mettre les sceaux du P. de Carrère etc... de plus il fallait près d'une heure pour se rendre chez le Kiang-nin-fou. Les deux Pères se mirent à l'œuvre avec beaucoup d'ardeur; mais malgré tout leur zèle ils ne purent finir pour l'heure indiquée. Le second exemplaire du texte chinois n'était pas encore terminé, lorsque le Kiang-nin-fou voyant que les Pères n'arrivaient pas, renvoya les mandarins et fit prier le P. de Carrère de ne pas venir ce jour là, mais le lendemain vers une heure de l'après-midi et d'être plus fidèle au rendez-vous, sinon il ne savait pas quand il pourrait terminer nos affaires. Il avait donné ordre aux mandarins de revenir le lendemain à l'heure indiquée. Cette fois les Pères furent très-exacts à l'invitation du Kiang-nin-fou. Ils arrivèrent les premiers, les mandarins arrivèrent un quart d'heure après. Le Zam-ien-Shien apportait avec lui son sceau et pour cette raison il portait un uniforme beaucoup plus élégant que celui des autres mandarins; aussi lui donna-t-on, à son arrivée, des marques toutes particulières de respect. Lorsqu'il eut remis son sceau, sur l'invitation du Kiang-nin-fou, il déposa son costume et reprit ses habits ordinaires. Le P. de Carrère qui causait avec le Kiang-nin-fou, et n'avait pas aperçu le sceau du Zam-ien-Shien, ne fit pas attention à cette petite cérémonie. Quand le Zam-ien-Shien eut scellé le contrat, le Kiang-nin-fou fit servir un petit rafraîchissement; après quoi les mandarins saluèrent les Pères, et on se sépara. De retour à la maison, le P. Wam qui avait remarqué le sceau du Zam-ien-Shien, dit au P. de Carrère que le sceau mis sur le contrat n'était pas celui du Kiang-nin-fou. On l'examina alors attentivement et il se trouva que c'était celui du Zam-ien-Shien.... Le P. de Carrère, très-mécontent, fit avertir assez vertement le Kiang-nin-fou, que le contrat ayant été passé entre eux deux, il ne le croyait pas valide, s'il n'y mettait son sceau et que par conséquent, il pouvait regarder comme nul tout ce qu'on avait fait jusque là. Il manda en même temps au mandarin Tzang de venir le voir le plus tôt possible pour une affaire très-grave. — Le Kiang-nin-fou envoya d'abord sa carte, puis au milieu de la nuit, sa réponse: Il disait au Père que probablement il ne connaissait pas les lois Chinoises, car sans cela, il saurait que dans toute espèce de vente ou d'achats de terre, on met sur le contrat le sceau du mandarin, sous la juridiction duquel se trouve le terrain, et qu'il n'avait eu nullement, en agissant ainsi, l'intention de le tromper. — Le Père après avoir pris plusieurs informations, crut, qu'en effet le sceau du Zam-ien-Shien suffisait pour la validité du contrat, le Kiang-nin-fou d'ailleurs aurait consenti à apposer le sien, si le Père l'eût exigé. —

Le 13 Novembre, le P. de Carrère envoie une carte d'invitation à dîner pour le lendemain aux 4 grands mandarins. En même temps ordre était donné à un restaurateur de préparer un grand dîner. Le 14, nos 4 mandarins arrivèrent à notre maison vers midi et demie. Le P. de Carrère les engagea à dîner d'abord, puis ils iraient une dernière fois visiter les terrains dont on devait poser les bornes en grande pompe. Les mandarins refusèrent d'abord prétextant que leur présence n'était nullement nécessaire; mais le Père qui y attachait beaucoup d'importance insista fortement. Eh bien, dirent-ils alors, allons d'abord poser les bornes, nous dînerons ensuite. Ils montèrent aussitôt dans leurs chaises, ainsi que les deux Pères pour se rendre au Siao-dao-iien. Ce magnifique cortège était encore plus beau à voir que la première fois, car il était suivi d'une foule plus nombreuse. Il semble vraiment que le Bon Dieu n'ait permis toutes ces longueurs que pour environner d'éclat et de pompe notre Ste Religion et nous faire bien connaître des païens. La cérémonie terminée on servit aux mandarins un dîner vraiment somptueux. Il était 2 h. 1/4. Pendant tout le temps du repas qui se prolongea jusqu'à la nuit, les mandarins furent d'une amabilité extraordinaire. Il semblait que la conclusion de nos affaires les eut déchargés d'un poids énorme. On a invité le P. de Carrère à un repas pour le moment où il sera rétabli. Les jours suivants on termina encore quelques affaires concernant les terrains; mais il n'y eut plus de difficulté, tout se fit à l'amiable et comme entre amis. Le Père

envoya ensuite 30 piastres au Zam-ieu-Shien, ainsi que cela convenait d'après les lois chinoises (une partie de cet argent est destiné à l'Empereur). Mais le mandarin refusa d'accepter, faisant dire qu'entre amis on ne reçoit rien. — Le 17 Novembre, jour où nous devions nous embarquer pour nous rendre à Tching-Kiang, puis de là à Shang-hai, les mandarins vinrent saluer le Père avant son départ: le Kiang-nin-fou apporta même au Père, une pièce très-importante concernant nos affaires et qui doit être gravée sur deux belles pierres monumentales. Nous nous embarquâmes enfin sur notre belle barque Ste Marie, car Monseigneur désirait voir le P. de Carrère le plus tôt possible. —— Il me reste, mon Révérend Père, à payer un juste tribut de reconnaissance au Sacré-Cœur de Jésus. C'est à lui en effet que nous devons, j'en suis persuadé, l'heureuse conclusion de nos affaires. Jugez-en vous-même. Désespérant, humainement parlant de pouvoir terminer nos affaires vu les mauvaises dispositions des mandarins, et l'état pitoyable de santé du P. de Carrère, je fis vœu au Sacré-Cœur de Jésus, que si dans peu de temps nos affaires se terminaient à souhait, je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour qu'une lampe brûlât perpétuellement à l'église, devant une de ses images. Une lampe est restée allumée devant l'image de ce Divin Cœur pendant tout le temps que se traitaient nos affaires. Je promis de plus, que si le P. de Carrère se rétablissait suffisamment pour pouvoir lui-même diriger les débats, une autre lampe brûlerait devant l'image de St Joseph, tous les mercredis pendant un an. Le Sacré-Cœur et St Joseph en qui j'avais mis toute ma confiance, ont eu compassion de nous, nos affaires se sont terminées très-avantageusement et, comme vous l'avez vu, avec beaucoup d'éclat et d'honneur pour notre Ste Religion; on nous a accordé beaucoup plus de terrain que nous ne pensions en demander; d'un autre côté le P. de Carrère s'est rétabli, contre mon attente, en peu de jours, non entièrement, mais assez pour régler lui-même toutes nos affaires, passer des nuits, rendre visite aux mandarins et se rendre avec eux sur les terrains; il a fait en un mot ce qu'aurait pu faire un homme bien portant. — De retour à Tom-ka-dou j'ai parlé à Monseigneur et au R. P. Supérieur du vœu que j'avais fait: ils l'ont ratifié aussitôt, disant qu'il fallait tenir à sa fidèle exécution. Monseigneur m'a dit de plus que la première église bâtie à Nan-Kin serait consacrée au Sacré-Cœur, comme un témoignage éclatant de notre reconnaissance.

Bernard S.J.

Ousi — Lettre du P. Hélot à sa famille —— 12 Décembre 1866 ——

... Vous voudriez, sans doute, savoir ce que je fais ici, à 50 lieues de Shang-hai. Je soigne une chrétienté de pêcheurs de près de 1000 barques qui restent à des distances plus ou moins éloignées, quelques unes à 20 ou 25 lieues, d'autres plus près, dans les environs de la ville de Thin. Le pays autrefois très-florissant a été tellement ravagé par les rebelles qu'il ne reste pas 5 personnes sur 100 et cela dans un rayon de plusieurs dizaines de lieues. Or il y a dix ans, une circonstance toute providentielle fit quelques chrétiens à Thin, ils se sont multipliés, et cette année nous irons y établir une église, car ils n'en ont pas encore. Laissez-moi vous raconter l'origine de cette chrétienté. Le P. Clavelin, chargé de l'Ousi, ayant entendu parler par ses pêcheurs, du caractère loyal du peuple de Thin, résolut d'y envoyer un catéchiste pour sonder le pays. Il n'y avait là qu'un seul chrétien, autrefois converti à Soutsen, capitale de la province. Le Père lui adressa son catéchiste, pensant qu'il serait bien reçu. Il se trompait: le pauvre catéchiste, après deux ou trois jours de marche arrive le soir dans la maison de ce chrétien, donne ses lettres, qu'on ne veut pas recevoir; nous ne connaissons pas le P. Clavelin, dit-on, ce n'est pas lui qui nous a fait embrasser la foi, c'est tel Père Chinois. En vain le brave catéchiste déploie toute son éloquence, on ne veut pas même l'héberger la nuit, ni lui donner à souper, et quoiqu'il tombât une grosse pluie, il est mis à la porte. Ainsi éconduit notre brave catéchiste va au thé de l'endroit, c'est comme qui dirait le cabaret du pays. Il était plein, comme cela arrive toujours en temps de pluie. A l'arrivée de l'étranger, tous les regards se fixent sur lui, bientôt on l'entoure, car ici comme chez nous les gens sont curieux. Notre brave homme électrisé à la vue de son auditoire se met à prêcher la foi, à discourir du Ciel, de l'enfer, des Anges, des démons etc. A mesure qu'il parlait, un homme de la foule s'approchait pour mieux entendre; il fit quelques questions et parut très-content des réponses, enfin il se jette dans les bras du catéchiste, l'appelle son libérateur et affirme qu'il croit à la doctrine de Jésus-Christ. Or tout le monde connaissait l'histoire de ce brave homme, l'un des plus riches du village. Depuis plus d'un mois sa famille était tourmentée par les Kin-Coua ou apparitions

effrayantes du diable ; il avait dépensé en vain avec les bonzes beaucoup d'argent ; la veille même de ce jour, il était allé consulter un sorcier fameux dans la montagne. Celui-ci, se mettant aussitôt en demeure de répondre, était entré en convulsion, et, après un court sommeil, s'était écrié tout-à-coup : c'est fini pour moi, voilà que celui qui vient annoncer le Maître du Ciel a mis le pied sur le sol de Thin, le démon qui m'inspirait a pris la fuite, et ne reviendra plus ; va chercher cet homme qui prêche le Maître du Ciel, c'est lui seul qui peut te sauver. Or tout le monde dans le village connaissait la réponse du sorcier. Après son discours, le catéchiste est invité dans la famille du riche converti où il est reçu comme un libérateur. En entrant, il fait le Signe de la Croix ; apprend aux enfants et aux grandes personnes à le faire, et dès ce moment cessent toutes les diableries. Il resta plusieurs jours dans cette bonne famille qu'il instruisit ainsi que bon nombre de curieux qui venaient voir et écouter le prédicateur de la doctrine du Maître du Ciel. Après plusieurs jours il voulait retourner rendre compte au Père de sa mission ; mais on ne voulait pas le laisser partir : « le démon va revenir de plus belle, après votre départ. » Cela donna lieu d'expliquer plus amplement le Mystère de la Rédemption de la Croix. « Non, dit notre brave catéchiste, ce n'est pas grâce à mes mérites que vous êtes délivré, c'est grâce aux mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en mourant sur la Croix nous a rachetés et a vaincu le démon ; si vous croyez fermement en lui, le démon n'aura jamais d'empire sur vous. — Ainsi commença la foi dans le pays de Thin, elle se repandait de plus en plus lorsque les Tammao sont venus ravager le pays et en exterminer les habitants, 95 sur 100 sont morts ; des villages entiers sont détruits, et il n'y a plus d'hommes pour les rebâtir. Les chrétiens qui restent se sont rassemblés après la tourmente. Voilà pourquoi au printemps prochain nous irons les visiter et leur bâtir une église. Priez bien pour eux

L. Hélot S.J.

Autres conversions merveilleuses — *Extrait d'une lettre du P. Bedon à sa famille.* —

... Monseigneur l'évêque du Chanton et du Chansi a raconté le trait suivant à nos Pères. Un catéchiste venait souvent parler de la Religion à 3 forgerons ; mais ils ne voulaient pas encore croire au Maître du Ciel. Une nuit que tous trois étaient couchés, l'un d'eux ne pouvait dormir, les paroles du Siésan lui revenaient toujours à la mémoire, et il avait beau chasser ces pensées importunes, elles se représentaient sans cesse et le tenaient éveillé. Enfin, de guerre lasse, il se lève plein d'agitation et appelle les autres à l'ouvrage. Il s'agissait de faire une faucille pour couper le riz : par conséquent d'unir deux morceaux de fer. Voilà donc nos forgerons à l'œuvre. Mais chose extraordinaire ! ils ont beau battre et rebattre des heures entières les deux morceaux de fer, ils ne peuvent venir à bout de les unir. Un d'eux s'écrie découragé : C'est le Siésan (catéchiste) qui a fait quelque superstition, et voilà ce qui empêche le fer de s'unir. On appelle le Siésan. Les trois forgerons lui apprennent comment ils sont morts de fatigue à force de battre le fer, et que, ce nonobstant, la faucille ne se fait point. — Quelle peut-être, demandent-ils, la raison de cela ? — C'est le Maître du Ciel, reprend le Siésan, qui veut vous punir de ce que vous ne voulez pas croire à la Religion chrétienne ; croyez et vos fers s'uniront. — Eh bien ! nous croyons — Alors reprenez votre ouvrage — Ils le reprennent et en un clin d'œil la faucille est achevée. — Les forgerons sont chrétiens et d'autres encore. Dieu soit béni !

Bedon S.J.

Hai-men — Lettre du P. Bourdilleau au R.P. della Corte — 31 Juillet 1866. —

Mon Révérend Père Supérieur P. C.

Parmi les traits que j'ai notés touchant la Sainte-Enfance, en voici trois que je transmets à Votre Révérence. — Le 1er trait n'a rien de bien particulier. — Dans la chrétienté de Kiu-eu-iam, une enfant fut apportée au baptême, la figure toute barbouillée avec du noir de marmite ; cette pauvre enfant avait été ainsi noircie par son père, qui l'avait déposée sur le paillier de la maison. Le devin consulté, avait dit : les esprits protecteurs de la maison voudraient bien vous favoriser en faisant naître des garçons, mais les filles sont rusées, elles se déguisent et viennent sans être reconnues. Vous éviterez cette méprise, en barbouillant celle-ci de noir et la laissant mourir de sa belle mort en plein air. Cette précaution du démon lui arracha sa proie, car le ridicule de cette action avait précisement publié le fait dans le voisinage, et ainsi donné occasion à nos chrétiens d'aller enlever la petite martyre, qu'on pourrait, à juste titre, appeler

la masse noire, tandis que sa petite âme s'est réunie à la blanche troupe des Anges. —— Le 2e trait date du jour de notre arrivée à Hai-men. Vous y verrez, comme moi, mon Révérend Père, des espérances pour l'avenir. A peine arrivé à Mao-Ka-tsen, le catéchiste vint me dire qu'il y avait à l'église une orpheline à baptiser. Voici l'histoire de cette petite élue du bon Dieu. Née depuis 4 jours, elle avait déjà passé par bien des mains. Immédiatement après sa naissance, sa mère l'avait secrètement confiée à un voisin, qui l'empaqueta dans une botte de paille; puis ayant fait un trou peu profond dans le cimetière d'une famille voisine, il l'y enterra à la hâte. A cette nouvelle, la grand'mère de l'enfant court chez le voisin et lui dit: au moins je veux aller pleurer une fois ma petite fille: dis-moi où elle est. Le voisin lui indiqua le champ, la vieille s'y rendit et pleura selon l'usage. Quelle ne fut pas sa surprise, quand elle crut entendre gémir dans la fosse. Ne se fiant pas à ses oreilles, elle se penche sur la terre et entend distinctement des gémissements. Aussi vite qu'elle peut, elle enlève la terre, et parvient à dégager l'enfant qui vivait encore. Chargée de son trésor, elle revient à la maison, résolue à conserver cette enfant. Vain espoir, on lui refuse l'entrée, sous prétexte qu'une personne exhumée doit être réputée morte, et comme telle, ne peut rentrer dans la maison. Les païens sont persuadés qu'introduire chez eux un corps retiré du tombeau, ce serait attirer des malheurs sur la famille. Force fut à la vieille, d'aviser à un autre moyen; elle alla porter cette enfant sur le grand chemin près de l'asile des vieillards. Ce fut là qu'une de nos chrétiennes, qui se rendait à la ville, la trouva couchée sur la terre nue. Personne n'osait y toucher; mais elle, malgré tout ce qu'on put lui dire, enveloppa la pauvre petite dans son tablier et me l'apporta. Dieu, pour récompenser la charité de cette chrétienne, permit que l'enfant vécut un mois. —— Le 3ème trait date du mois de Juin de l'an passé. Dans la chrétienté de l'Annonciation, un de nos zélateurs les plus fervents trouva dans une rue du bourg voisin, un enfant abandonné. Il n'osait le recueillir, tant il était difforme. Le nez, les lèvres, la langue, les joues avaient disparu, ce n'était plus qu'une hideuse cavité. Cédant sans doute, à une inspiration de son bon Ange, il se décide à mettre l'enfant dans son panier, mais sans oser le montrer. Arrivé à la maison, sa femme et sa fille se mettent en devoir de soigner l'enfant. Il fallut aviser au moyen de le faire manger; voici comment on s'y prit: pendant que la vieille mère, avec ses mains, ferme l'ouverture de manière à ne laisser qu'un petit passage, sa fille approche la bouillie et l'enfant, forcé de respirer, l'aspire en même temps que l'air. Ce système de nutrition fut continué ainsi 42 jours quatre fois le jour et deux fois la nuit. Dieu daigna encourager un si beau dévouement par un petit miracle. — Vous savez, mon Révérend Père, avec quelle voracité, pendant l'été, les moustiques sucent le sang des enfants, sans épargner même les grandes personnes. Or tandis que les mains de ceux qui prenaient ou replaçaient l'enfant dans son petit lit, étaient dévorées par ces insectes, aucun ne touchait à ce pauvre enfant. C'était merveille de voir ces troupes dévergondées de moustiques, passer et repasser sifflant à tue tête devant les rideaux toujours ouverts de ce petit lit, sans oser pénétrer dans ce sanctuaire interdit à leur voracité. Hélas! que ne peut le démon contre la faiblesse des hommes les mieux disposés! Vint un moment de grande presse dans les travaux des champs, notre brave To-hié-iam, c'est son nom, se voyant en retard pour son travail, laissa échapper un mot de plainte: « Avec cet enfant, dit-il, il faudra laisser nos champs en friche. » La punition suivit la faute: à l'instant même, un essaim de moustiques, couvre les mains et la tête de l'orphelin, il refuse d'aspirer sa bouillie et meurt le lendemain. Ce pauvre homme en pleura. Au temps de la mission, j'eus bien de la peine à le tranquilliser: il s'est consolé, en réparant sa faute. A côté de la chapelle, sous sa direction, nous avons bâti deux chambres pour servir de crèche ou de dépôt: chaque matin, il va dans quelqu'un des trois bourgs voisins, et rapporte les enfants qu'il peut trouver ou par lui-même, ou par les veilleurs de nuit. Ce petit dépôt lui est confié. Pour le moment, ce n'est encore rien, mais, avec le temps, j'ai la conviction que ce sera une grande œuvre, vu sa position sur la rive du Kom-po. —— A ces trois petits faits, permettez-moi, mon Révérend Père, d'ajouter quelques mots sur l'Œuvre de la Sainte Enfance à Hai-men. Ma conviction, et du reste c'est la pensée du P. Ferrand, est que sous peu, Hai-men qui ne donne pas la moitié des baptêmes de Tsum-ming, dépassera cette île; la raison est que le Kom-po s'ouvre de jour en jour à l'Evangile, et que dans ce pays, l'exposition des enfants est beaucoup plus fréquente qu'ailleurs. Ainsi la majeure partie de nos baptêmes vient du Kom-po. C'est dans le but de sauver ces enfants, ou au moins de les baptiser, que déjà le P. de Carrère a ouvert l'orphelinat dit Ten-kom-son, la creche Gni-Ka-tsen. Disons cependant que jusqu'ici nous restons à la porte du pays. Espérons que les malheurs de la rebellion récente auront diminué l'orgueil et la sauvagerie des gens du Kom-po, et que nous pourrons nous établir dans le centre même du pays: alors au lieu d'avoir seulement

les enfants que l'on transporte comme marchandise de commerce hors du Kom-po, et que nous recueillons quand l'occasion se présente; nous serons à même de rechercher sur les lieux mêmes, tous ceux qui sont exposés publiquement, et bon nombre de ceux qui sont destinés à la mort, dans chaque famille: je dis chaque famille, puisque je tiens de nos néophytes du Kom-po, que pas une famille sur 20, n'est exempte d'infanticide. — Voici les résultats que nous avons obtenus: — Baptisés à l'orphelinat Jeu-Kom-son 194 — " à la creche de Gni-Ka-tsen 80 — " au nouveau dépot To-hié-iam 12. Tous nourris plus ou moins longtemps. — Baptisés dans les 50 chrétientés 519 — En tout 805. — Sur ce nombre 805, peu survivent, seulement 150: D'un autre côté parmi les survivants de l'an passé plusieurs sont morts, en sorte que le nombre net de nos survivants est de 350. — Outre la veine du Kom-po que nous voulons exploiter, nous espérons aussi tirer quelques profits de la médecine, de la pharmacie, et cela non seulement au Kom-po, mais partout où nous pourrons. Sous ces divers rapports, l'œuvre aura, il faut l'espérer, d'heureux développements. Bourdilleau S. J.

Varia

— Nous réunissons sous ce titre les faits détachés parvenus à notre connaissance. Quelques uns se trouveront peut-être connus d'une partie de nos lecteurs; mais Nos Pères Missionnaires nous sauront gré, sans doute, de ne pas les avoir retranchés.

— France — Apostolat de la Prière — L'Apostolat de la prière, qui vient d'être introduit dans un de nos collèges du Nord, parmi les plus jeunes, y a produit comme toujours, des fruits extraordinaires de piété, de charité, de bonne conduite, d'ardeur au travail. La forme militaire qu'on y a adoptée mérite d'être connue: « Nos enfants, nous écrit-on, ont été divisés en quatre camps, ayant pour patrons le Sacré-Cœur, la Très-Sainte Vierge, St Joseph et les SS. Anges. Chaque camp a un général et son aide de camp, tous deux choisis par les élèves eux-mêmes. Leurs fonctions consistent à stimuler le zèle et l'ardeur de leurs soldats, à lever chaque soir les billets de l'Apostolat; à signaler au P. Surveillant les traits saillants et édifiants dignes d'être cités à l'ordre du jour de la Division. Un tableau, contenant les noms des généraux et des aides de camp, et le sommaire des faits saillants et édifiants, est placé dans la salle d'étude, en même temps que les écussons armoiriés de chaque camp y sont suspendus, au dessous de la statue des patrons de chacun d'eux. Enfin, chaque semaine, le drapeau de la IVe Division est solennellement remis à la garde de celui des camps qui, par la supériorité de son travail et de sa conduite a mérité cet honneur; et c'est dans son sein que sont pris les élèves chargés de faire la prière et la lecture spirituelle du matin et du soir. » — Suit la liste des résultats et ce trait de charité que nous choisissons entre plusieurs autres.... Quelques jours après une sortie, le P. Surveillant avait fait main basse sur bon nombre de sucreries apportées en fraude du dehors. Plusieurs des victimes se plaignirent amèrement, et l'une d'elles ayant été jusqu'à verser des larmes: « Allons mes enfants, leur dit le Père, de la générosité, toute la saisie a été envoyée aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres; ainsi, faites-en gaiement le sacrifice. — Comment, mon Père, c'est pour les pauvres, répond l'un des auditeurs! Eh bien! vous ne m'avez pris qu'une livre de chocolat sur 4 que j'ai rapportées, je vais vous montrer où j'ai caché le reste. Et là dessus il entraine le Père au dortoir et lui découvre la précieuse cachette. Cependant voilà que bon nombre d'élèves électrisés par l'exemple de leur condisciple s'approchent de leur Surveillant et lui remettent qui du chocolat, qui une orange, qui un bâton de sucre, de pomme, etc. Et c'est ainsi que la charité vint en aide à la discipline.

— Répondant à l'appel du Saint Père, Mgr Languillat et Mgr Canoz ont quitté leur Mission et se rendent à Rome pour les fêtes du mois de Juin.

— Algérie — L'orphelinat de Bouffarick va, nous écrit-on, admirablement bien. M. Fremy, un des directeurs du crédit foncier, chargé des aumônes de l'Impératrice, etc... personnage influent, disait, paraît-il, que c'était le seul moyen de coloniser l'Algérie. Il y a 350 orphelins: les petits nègres du Dahomey, encore païens, donnent beaucoup d'espoir; mais quant aux mahométans, on ne peut compter sur eux. Le P. Creuzat continue à recevoir des visites des Kabyles, bien qu'il ne puisse faire aucune excursion en Kabylie.

— Mgr Lamy de Santa-Fé (nouveau Mexique) emmène avec lui pour la nouvelle Mission qui nous est confiée dans ce pays, les PP. Bianchi, Gaspari et 2 autres Pères dont nous ignorons les noms.

— Indes — La famine au Maduré — Le bon P. Ravoux, écrit le P. St Cyr, est mort réellement de misère et de privations. Les PP. Bedin et Darrieutort ont été gravement malades, et tous les Missionnaires ont étrangement souffert. Des 3 districts dont se compose la Mission, le mien a été le plus maltraité. Sur 52000 catholiques qu'il renferme, nous avons perdu près de 5000 personnes. N'est-ce pas épouvantable? A la suite de la famine et engendrées par elle, toutes les maladies, comme le choléra, le typhus, la petite vérole, les fièvres malignes etc.. étaient venues exercer leur œuvre de mort. Cette année 1867 aura encore ses épreuves, ses souffrances, parceque dans beaucoup de localités les récoltes ont manqué faute d'eau. Où allons-nous et qu'allons-nous devenir! Que Dieu ait pitié de cet infortuné pays et de nous ses Missionnaires!

— États-Unis — Une tribu sauvage des Montagnes-Rocheuses, s'étant révoltée et menaçant de massacrer les Blancs; le P. de Smet, sur la demande qui lui en a été adressée, dans les termes les plus flatteurs, par le gouvernement des États-Unis, s'est mis en route pour aller pacifier les rebelles.

SUPPLÉMENT.

Relation d'un voyage du P. du Fougerais et du F. Bonnat en Syrie, en Palestine et en Egypte (Suite)

Paris le 15 Août 1867

Mon Révérend Père
P. C.

Palestine — Le jeudi 13 Septembre 1866, veille de la fête de l'Exaltation de la Ste Croix, nous quittâmes Beyrout et nous nous embarquâmes sur le Volga bâteau des Messageries Impériales. Nous avions le cap sur Jaffa. Notre navire marchant à toute vapeur, côtoyait le Liban à 4 milles de distance environ. Nous ne tardâmes pas à apercevoir Saïda l'ancienne Sidon. A la nuit tombante, la partie de la montagne que nous avions à notre gauche parut tout enflammée. Les marins de notre bord et plusieurs passagers crurent à un incendie. Un jeune Anglais qui se trouvait dans un groupe, s'approcha alors du F. Bonnat pour lui faire remarquer l'incendie qu'il croyait avoir sous les yeux. Mais ayant appris que ces feux avaient été allumés par la population Maronite de la montagne, en l'honneur de la fête de l'Exaltation de la Ste Croix, il retourna vers le groupe pour lui communiquer cette explication si simple, puis revenant au Frère, il lui serra la main avec toute l'affection d'un homme à qui on vient de rendre un éminent service. Cette explosion d'enthousiasme Britannique, provoquée par une cause si légère, nous divertit passablement le bon Frère et moi. — Maintenant il nous faut définitivement laisser le Liban avec sa fraîche verdure, ses eaux claires, ses cimes escarpées et ses vallées fertiles. Nous arrivons au point le plus important du voyage, à la terre foulée par l'Homme-Dieu, par Jésus notre Sauveur. — Jaffa — Il est 5h1/2 du matin; nous voici à Jaffa (ancienne Joppé). Cette ville compte 5000 habitants: affreuse à l'intérieur, elle se présente pourtant assez bien, et s'élève en amphithéâtre sur un mamelon conique qui domine la mer. Son port est fort mauvais à cause de son peu de profondeur et des rochers qui en bordent l'entrée. Les sinistres y sont assez fréquents, surtout pendant l'hiver. — Nous avons fait sur le bateau la rencontre vraiment providentielle de Mgr Vincent, Coadjuteur du Patriarche de Jérusalem. Ce jeune Prélat de 32 ans parle assez bien le français, et se fait remarquer par une modestie et une douceur angéliques. Il retourne à son poste, au Séminaire de Beit-Djalah, situé près de Bethléem, sa résidence ordinaire. Sa petite bande se compose de 4 personnes; lui, son secrétaire, son domestique et son janissaire en grande tenue et armé jusqu'aux dents. — Avertis de son arrivée, les Pères Franciscains ont envoyé une chaloupe le prendre à bord, tandis que le R. P. Gardien l'attend sur la grève. Il nous invite gracieusement à monter avec lui. Nous accostons, et l'eau manquant à la chaloupe, nous sommes transportés à dos d'homme sur le rivage. La première fois qu'on met le pied sur la Terre Sainte, sur cette terre arrosée du Sang de Notre-Seigneur, on éprouve une profonde émotion. En y abordant, on peut gagner une Indulgence plénière en récitant un Pater, un Ave et un Gloria Patri.
Jaffa n'offre d'autre souvenir chrétien que l'emplacement de la maison de Simon le corroyeur, sur la terrasse de laquelle St Pierre eut sa vision célèbre. Cette maison, transformée plus tard en église, est remplacée par une bicoque turque. Le Phare est à côté. C'est à Jaffa qu'Hiram roi de Syrie fit débarquer les cèdres du Liban qu'il donnait à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem. Cette ville, conquise par Judas Machabée était le seul port que la Palestine possédât sur la Méditerranée. Si l'on en croit une ancienne tradition rapportée dit-on par St Jérôme, Noë aurait habité ce lieu, et y aurait travaillé pendant cent ans à la construction de l'Arche. — A 4 heures nous quittons Jaffa. Notre cortège était imposant. Le janissaire de Mgr Vincent avec ses pistolets à la ceinture, son riche yatagan au côté, son fusil en bandoulière et sa grande canne à pomme d'argent posant sur l'étrier, ouvrait la marche. Il était suivi du janissaire des Pères Franciscains, puis venait Monseigneur, son secrétaire et le reste de la troupe composée de 11 personnes. La sentinelle turque nous rendit les honneurs militaires. — Après avoir franchi la porte de la ville, nous traversons de riches jardins de citroniers, d'orangers, de grenadiers etc, bordés de tamarins, protégés par des haies de lactus, et nous nous avançons en bon ordre dans le désert, autrefois la magnifique plaine de Saron: Decor Carmeli et Saron. Cette plaine qui s'étend à perte de vue, est bordée à l'Est par les montagnes de la Judée dont on aperçoit les sévères ondulations et que nous traverserons demain. On dit que c'est dans cette plaine que Samson brûla au moyen des 300 renards, les moissons

des Philistins. A 2 lieues de la ville, nous laissons à notre droite un petit bois d'oliviers plusieurs fois séculaires, où Bonaparte campa avec son armée en 1798. Aucun incident ne vient nous distraire de la monotonie de la plaine. Voilà bien, à une certaine distance deux gazelles qui folâtrent et s'ébattent sur les bords de la route, mais à notre approche elles s'enfoncent dans le désert et disparaissent comme une flèche. De distance en distance, le long du chemin, nous rencontrons des postes de Bachi-bouzougs établis, dit-on, pour la sécurité des pèlerins. Je ne sais trop si le but est atteint. A 7 heures nous arrivons à Ramleh : le nom arabe veut dire sable, mais le nom biblique était Arimathie, ville natale de ce Joseph qui demanda courageusement à Pilate le Corps de Jésus, et l'ensevelit après l'avoir embaumé, dans un sépulcre neuf, qu'il avait taillé pour lui au pied de la roche du Calvaire. — Ramleh. — Ramleh est une petite ville habitée par 2000 Musulmans et 1000 Chrétiens presque tous du rite Grec. Elle a conservé quelque importance par le commerce du coton filé et des savons. Le couvent des Franciscains, où les voyageurs logent ordinairement est vaste et bien distribué. Fondé en 1240 par Philippe-le-Bon Duc de Bourgogne, il fut restauré par les libéralités de Louis XIV. On y montre la chambre où coucha Bonaparte avant d'aller assiéger St Jean d'Acre. Des différentes terrasses du couvent la vue est fort belle : on voit dans l'une des cours intérieures le beau palmier que Châteaubriant ne se lassait pas d'admirer. Nous recevons là une cordiale mais courte hospitalité. On nous réveille à minuit et une heure après nous nous remettons en marche. La nuit était obscure et le ciel étoilé. Nous avancions gardant instinctivement le silence, n'éprouvant d'autre besoin que de nous souvenir et de prier. Vers 3 heures du matin nous atteignons le pied des montagnes que nous avions aperçues la veille, et nous entrons dans ces horribles gorges que nous ne devions quitter qu'aux portes de la ville Sainte. Un cheval s'abattit, mais son cavalier jeté à terre ne se fit aucun mal ; nous continuons. Le janissaire marchait à quelques pas devant nous. Bientôt il est arrêté par un energique « Qui vive »! prononcé en arabe. Il y répondit d'un ton ferme et nous continuons notre marche en avant. En même temps défilent à côté de nous, dans un silence profond, d'abord une troupe de cavaliers armés de longues lances, qu'ils tiennent dirigées en avant, puis des chameaux et des mulets portant sur le dos les bagages, des tentes de campement, des roues et des affûts d'artillerie de campagne, en un mot, tout un matériel de guerre ; puis des soldats et enfin une arrière-garde à cheval. L'obscurité, le silence de la nuit, la gorge étroite de la montagne, ces hommes armés dont nous ne distinguons pas le costume et dont nous ne connaissons pas le dessein, ce pays désert où l'on sait que des détachements de Bédouins se réunissent ainsi pour le pillage, tout cet ensemble ne laissait pas d'abord que de nous impressionner assez vivement ; mais notre émotion fut courte ; bientôt nous apprîmes que c'était un corps de soldats Turcs qui allait combattre des tribus Arabes révoltées dans les environs de Gaza. — Nous continuons notre marche dans ces défilés étroits où le chemin n'est que le lit d'un torrent desséché, encombré de blocs énormes, ou bien quelque sentier abrupte le long des précipices. Le jour arrive enfin et nous voyons à droite, à gauche, devant nous cette terre autrefois la terre promise, et qui aujourd'hui n'offre plus que l'aspect de la malédiction dont elle porte partout l'empreinte. Des oliviers, quelques rares mûriers, des vignes plus rares encore, annoncent quelquefois la présence d'un village. Tout le reste est désolé. Vous cherchez en vain le figuier où le laboureur, au temps de la prospérité d'Israël, venait chercher au milieu du jour un peu d'ombre et de repos. Ce sont partout les mêmes montagnes à pente douce et s'élevant comme par gradins d'étage en étage jusqu'à leur sommet. Ces étages existent encore, mais la terre n'étant plus retenue par les murs de soulèvement que construisaient les cultivateurs, a été enlevée peu-à-peu par les eaux pluviales et a laissé à découvert une roche aride ; ou bien si le sol en quelques endroits n'est point dépouillé, vous n'y trouverez pourtant que des épines sèches, parce qu'aucune main laborieuse n'y porte la fertilité. Tel est l'aspect désolé que le voyageur a sous les yeux en approchant de la Cité Sainte. Vers 8 heures nous arrivons au village d'Abou-Gosch. C'est le nom de l'ancien Cheik du village, brigand célèbre qui exerçait ses déprédations sur les caravanes et sur toutes les montagnes environnantes. Il est mort depuis quelques années. Ce lieu est désigné dans l'Ecriture sous le nom de Kariathiarim. C'est là que l'arche d'alliance demeura pendant 25 ans, après que les Philistins l'eurent renvoyée au pays de Judas. On dit que ce village est la patrie du patriarche Jérémie et l'on y voit encore une église gothique qui porte son nom. Cette église convertie, hélas, en écurie, date du temps des Croisades. Elle est assez bien conservée. Elle se compose de trois nefs égales, terminées par trois absides, mais sans transepts. Nous descendons la vallée, et nous voyons en face de nous une petite ville perchée comme une aire sur le sommet escarpé d'une montagne. C'est Modin, ville natale des Macchabée qui sauvèrent Israël. Nous continuons notre marche sous les rayons d'un soleil déjà brûlant. A mesure que nous avançons, la nature s'attriste davantage autour de nous et prend un caractère de désolation de plus en plus accentué. La végétation s'éteint, la terre même a disparu. Nous marchons sur la roche vive, nous sommes en présence d'un paysage de pierres nues

& calcinées sur lesquelles le soleil a imprimé sa couleur de feu. L'on reconnaît, l'on touche comme du doigt, l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : Venient tibi duo hæc subito, in die una, sterilitas et viduitas. (Is. 47-9.) Ces deux choses fondront sur toi en un seul jour, la solitude et la stérilité. L'accomplissement est littéral. Tout à coup nous apercevons une ville flanquée de murailles et de tours crénelées, au dessus de laquelle s'élèvent une énorme coupole et de nombreux minarets.. C'est Jérusalem! Oh que de souvenirs s'éveillent à la fois dans nos cœurs! Jérusalem qui a vu la gloire de Salomon et son temple. Jérusalem la déicide, témoin des principaux mystères de notre Rédemption! Comme elle est désolée!.. — Jérusalem — Nous passons auprès des immenses constructions russes qui ont coûté 5 millions. Elles occupent au Nord-Ouest le seul côté par lequel la ville soit accessible, une partie de l'emplacement où campèrent successivement l'armée de Titus et celle des Croisés. Nous entrons ensuite dans la ville par la porte de Jaffa. Après avoir reconduit au palais du Patriarchat Mgr Vincent, nous nous rendons au couvent de la Flagellation où nous reçoivent les Pères Franciscains, - la Casa Nuova qu'habitent ordinairement les pèlerins étant en réparation, ou plus exactement, en reconstruction. Le couvent donné par Ibrahim Pacha aux Pères de la Terre Sainte et reconstruit depuis 1839 grâce aux libéralités du Duc Maximilien de Bavières renferme la chapelle de la flagellation. Il est bâti à 15 ou 18 pieds du sol actuel sur l'emplacement du prétoire de Pilate. C'est là que Notre Seigneur fut ignominieusement battu de verges et commença à répandre le Sang divin qui devait sauver le monde. L'autel s'élève sur le lieu même de la colonne, et le prêtre qui y célèbre le St Sacrifice se tient précisément à la place qu'occupait pendant son cruel supplice Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est là aussi que commence la voie douloureuse. Nous la suivîmes pour nous rendre au St Sépulcre que nous voulions vénérer tout d'abord. — Voie Douloureuse. — Laissant à droite le beau couvent des Dames de Sion, nous passâmes sous l'arcade de l'Ecce homo, où Notre Seigneur fut montré au peuple par Pilate. Puis au bout de la rue, ayant tourné à gauche, nous vîmes une colonne renversée et brisée, qui indique l'endroit où la Ste Victime tomba pour la première fois. A 15 pas de distance, débouche sur la voie douloureuse une petite rue venant du quartier du temple et du palais proconsulaire; c'est l'endroit où la Ste Vierge rencontra son Divin Fils. Un peu plus loin au fond d'une impasse on montre une vieille maison facilement reconnaissable aux pierres blanches, noires et rouges dont elle est construite. C'est, dit-on, la maison du mauvais riche, aujourd'hui transformée en hôpital militaire. La rue tourne alors à droite et une pierre fortement entaillée indique le lieu où Simon le Cyrénéen se chargea de la Croix du Sauveur. A partir de ce lieu, on commence à gravir la pente du Calvaire. En suivant toujours, on remarque successivement la maison de Ste Véronique; près de la porte judiciaire une colonne de pierre grise indiquant la seconde chute du Sauveur; et un peu plus loin, le lieu où il rencontra et consola les Stes femmes. On passe alors sous une sombre voûte et on aperçoit engagée dans un mur, en face, la colonne sur laquelle fut affichée la sentence de Notre Seigneur. Mais la ville s'est agrandie de ce côté et les maisons couvrant ici la voie douloureuse, toutes les traces ont disparu; aussi c'est à l'église du St Sépulcre qu'il faut aller terminer le Chemin de la Croix. — Eglise du St Sépulcre. — Cette église renferme dans son vaste périmètre le sommet du Golgota, le Calvaire et le tombeau du Sauveur. Nous étions au samedi 15 Septembre. Par bonheur, ce jour là l'église était ouverte. Nous traversons une cour carrée, pavée de larges dalles blanches et nous entrons. Mais qu'elle n'est pas notre douleur en voyant la profanation assise à la porte du sanctuaire dans la personne de deux Turcs nonchalamment étendus sur des tapis, buvant le café et fumant le chibouk. La garde de ce sanctuaire, le plus vénérable de la Chrétienté et qu'ils n'ouvrent que moyennant finance, rapporte environ 100 000 francs chaque année. Mais passons outre, nous serons encore témoins de plus tristes spectacles. Nous traversons la basilique et nous arrivons à la chapelle latine. Les Pères Franciscains allaient commencer la procession, qu'ils ont coutume de faire aux Sts Lieux, tous les jours à 4 heures. On nous donne à chacun un cierge de cire blanche marqué aux armes de la Terre Ste avec un livret renfermant les admirables prières que l'on chante à chaque station et portant pour épigraphe ces paroles: Dilecto, candido, ac rubicundo sponso sanguinum. La procession part du sanctuaire des Franciscains situé à l'extrémité de la nef latérale gauche. La première station où elle s'arrête, est la chapelle de la prison, petite grotte de quelques pieds de superficie, où Notre Seigneur fut déposé pendant qu'on faisait les derniers apprêts de son supplice. L'on voit encore l'échancrure du rocher, où ses pieds adorables furent engagés et mis aux entraves. L'on passe ensuite, mais sans s'y arrêter, devant la chapelle dite de St Longin, qui est l'endroit où ce Saint fit pénitence. La tradition rapporte que ce soldat juif frappa avec tant de violence le Cœur Sacré du Sauveur, que l'eau et le sang jaillirent sur son visage et qu'à l'instant même il fut guéri d'un mal d'yeux dont il souffrait depuis longtemps. Ce miracle de miséricorde détermina sa conversion. — On s'arrête ensuite à la chapelle de la Division,

qui termine l'abside. C'est là que les soldats partagèrent les vêtements de la Ste Victime et jetèrent au sort sa robe sans couture. — La troisième Station est la chapelle de Ste Hélène, au fond de la grande nef et qui appartient aux Arméniens. On y descend par un escalier fort raide de 28 marches en partie taillées dans le roc. Elle renferme deux autels, l'un consacré à la Sainte Impératrice, et l'autre au bon Larron. On montre encore à l'angle Sud-est la fenêtre où se trouvait la Sainte pour diriger les travailleurs qui cherchaient la Croix et les autres instruments de la Passion. Treize autres marches nous conduisent dans la chapelle de l'Invention de la Ste Croix. Elle appartient aux latins. Cette grotte considérable qui peut contenir 60 ou 70 personnes est formée par une immense anfractuosité de rocher, dans laquelle on trouva tous les instruments qui avaient servi au supplice de Notre Seigneur. Après avoir remonté les deux escaliers et fait une Station dans la chapelle dite des Impropères, où le Sauveur fut couronné d'épines et souffleté de nouveau, on s'engage dans la nef latérale droite, qui n'est qu'une sorte de galerie obscure, et l'on arrive au pied d'un escalier de marbre de 18 marches. Quand on l'a franchi, on est sur le Calvaire. Le sommet du Calvaire est une plate-forme d'environ 15 mètres carrés. Deux autels magnifiques, séparés par une arcade de marbre blanc, sont placés au fond de l'enceinte. Quantité de lampes d'argent et de vermeil brûlent nuit et jour en ce lieu sacré. Le premier de ces autels, celui de droite, dit de la *Crucifixion* parce qu'il est élevé au lieu même où la Ste Victime fut attachée à la Croix, appartient aux Latins, l'autre, celui du Calvaire proprement dit, est la propriété des Grecs. — Faisons ici une petite halte. Le cœur surabonde de pieux sentiments. Les larmes coulent en secret... Ici la foi se ranime et on ne peut que répéter avec l'apôtre : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me!* L'homme sent là qu'il a été beaucoup aimé, et qu'à son tour il doit aimer beaucoup. « En se baissant sous la table de l'autel on peut plonger la main dans un trou creusé dans le roc ; là fut planté la Croix. Elevé entre le Ciel et la terre, les bras étendus vers l'occident, l'Homme-Dieu était sur la Croix pour sauver le monde en le reconciliant dans sa personne. *Mundum reconcilians sibi.* » Couverte par un grillage d'argent, on aperçoit en s'aidant d'un flambeau la fente du rocher qui s'ouvrit à la mort du Sauveur. Deux fois j'ai célébré la Ste Messe sur l'autel de la Crucifixion. L'autre, hélas, nous est interdit. J'eus aussi le bonheur de conférer sur le Calvaire le Sacrement de pénitence et de prononcer les paroles du pardon, sur le théâtre même des excès de la miséricorde du Fils de Dieu pour nous. — Mais revenons à notre pieux cortège : nous descendons les 18 marches du Calvaire et nous passons devant la chapelle d'Adam, étroite et sombre voûte creusée sous le Golgota, où la tradition place le tombeau du premier homme. A l'entrée, s'offrent deux modestes mausolées, ce sont ceux de Godefroid de Bouillon et de Baudoin son frère. Mais ils sont vides, les Grecs ayant jeté au vent ces cendres illustres que les turcs mêmes avaient respectées. — Quelques pas plus loin, nous voilà près de la porte d'entrée en face d'une pierre de marbre rouge, presque au niveau du sol et mesurant deux mètres de longueur sur 50 centm de largeur ; au-dessus brûlent 14 magnifiques lampes de porcelaine. C'est la pierre dite de l'*Onction* qui recouvre le rocher sur lequel fut embaumé le Corps de Jésus. Elle appartient en commun aux latins, aux Grecs et aux Arméniens. Un peu sur la gauche, un cercle de marbre indique le lieu où se tenaient la Vierge Marie et les Stes femmes pendant l'opération de l'embaumement. — En avançant encore un peu sur la droite, on trouve au centre de la grande coupole, le St Sépulcre devenu glorieux par la Résurrection de Celui qu'il a possédé pendant 3 jours. Ce monument magnifique autour duquel une multitude de lampes brûlent sans cesse, est de forme pentagonale et revêtu de marbre blanc et jaune. Il mesure 8 mètres de longueur sur une largeur de 5 mètres 50. Il se compose d'une double grotte. Au centre de la première appelée *Chapelle de l'Ange* plus spacieuse que la seconde et qui lui sert de vestibule, on voit un fragment de rocher qui repose sur un support de marbre blanc. Ce fragment provient du bloc qui se trouvait à la porte du St Sépulcre et sur lequel était assis l'Ange qui dit aux Stes femmes : « Il est Ressuscité, il n'est plus ici ! » Au fond de cette première grotte s'ouvre une petite porte ogivale de marbre blanc, ayant à peu près 4 pieds d'élévation et par laquelle on n'entre qu'en se pliant en deux. Ce seuil franchi, vous êtes dans le St Sépulcre, dans le lieu le plus auguste du monde. On ne saurait exprimer l'impression de respect dont on est saisi en y entrant. Le St Sépulcre est placé à droite de l'entrée. L'enceinte est très étroite, elle n'a guère que deux mètres carrés et cinq personnes peuvent à peine se tenir debout ou s'agenouiller devant le St Tombeau. Un revêtissement de marbre blanc dérobe aux regards et peut être à la piété indiscrète des pèlerins le rocher où il a été creusé. Deux tableaux et 42 lampes d'or et d'argent ornent ce sanctuaire vénérable. C'est là ! c'est là ! on ne peut penser ni dire autre chose. J'ai eu l'inestimable bonheur d'y Célébrer une fois le St Sacrifice. C'est une heure dans la vie, grande et sainte entre toutes et qui laisse dans l'âme un impérissable souvenir. Nous baisâmes à plusieurs reprises la pierre sacrée, puis continuant notre pieuse visite, nous allâmes nous

agenouiller

agenouiller à quelques pas de là, dans un grand cercle de marbre rouge, qui indique l'endroit de l'apparition de Notre-Seigneur à Marie Madelaine. Enfin nous rentrâmes avec la procession dans la chapelle des Franciscains où la tradition rapporte que Notre-Seigneur favorisa sa très-sainte Mère de sa première apparition. Là, on nous fit placer au milieu du chœur, et l'on nous encensa trois fois, comme cela se pratique à l'égard des chrétiens qui font pour la première fois le pélerinage de la Terre-Sainte. Nous nous séparâmes ensuite pour nous livrer à notre dévotion, chacun selon son attrait. L'église du St. Sépulcre est une église à trois nefs. La plus grande appartient aux Grecs-Schismatiques qui l'ont richement ornée mais sans goût. Autour de ce sanctuaire se trouvaient les tombeaux de tous les membres de la dynastie Latine de Jérusalem. Ils ont été profanés comme ceux de Godefroid de Bouillon et de Baudoin. Derrière le monument du St. Sépulcre, dans l'épaisseur du mur de la rotonde, on visite les tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème creusés dans le roc et portant les caractères évidents d'une haute antiquité. — Telle est l'église du St. Sépulcre. Constantin eût le premier la pensée d'enfermer d'une même enceinte les lieux où s'étaient accomplies les principales scènes de la Passion. La basilique qu'il éleva, moins grande que celle d'aujourd'hui fut rasée en 614 par Chosroës, roi des Perses. Quinze ans plus tard, Modeste, Patriarche de Jérusalem la rétablit. Le Kalife Omar s'étant emparé de la ville sainte (637) en respecta les différents sanctuaires. Le St. Sépulcre fut de nouveau rasé en 1010 par l'ordre du Kalife Hakem, le Néron de l'Egypte. Il fut de nouveau relevé de ses ruines en 1048 par les Grecs qui conservèrent le premier plan. Les Croisés en 1130 achevèrent l'édifice tel qu'il est aujourd'hui. Il y a 50 ans un violent incendie endommagea une partie de la rotonde, ainsi que différents sanctuaires arméniens. Mais ces désastres ont été réparés. Tour-à-tour pris et repris par les Chrétiens ou les Turcs, le St. Sépulcre a été plusieurs fois inondé de sang humain. — Avant de le quitter, disons comment chaque année les Grecs le profanent à l'occasion de la cérémonie du feu sacré. Elle a lieu le Samedi-Saint. Ce jour là des milliers de Grecs, de Cophtes, d'Arméniens, d'Abyssins, etc, se pressent autour du St. Tombeau attendant le feu nouveau avec une fiévreuse impatience. Bientôt le Patriarche entre dans le St. Sépulcre dont on ferme hermétiquement l'entrée. Il attend qu'un Ange du ciel vienne lui apporter le feu sacré. Lorsqu'il l'a reçu il présente au peuple par un petit guichet pratiqué dans la muraille, un faisceau de cierges allumés. C'est le signal du désordre. Aussitôt chacun se précipite pour allumer le premier le cierge qu'il tient à la main: on se pousse, on se heurte, on se bat, on s'étouffe; et la milice Turque préposée au maintien de l'ordre, est quelquefois impuissante au milieu de la fureur enthousiaste dont la foule est saisie, à empêcher les plus graves accidents. C'est ainsi qu'en 1834, plus de 400 cadavres restèrent sur la place, victimes de ces affreuses saturnales. —— (J'ai dû m'étendre longuement sur l'église du St. Sépulcre, parcequ'elle renferme tout ce qu'il y a de plus pieux, de plus vénérable dans la Ville Sainte). Après le St. Sépulcre, le monument le plus important de Jérusalem est la mosquée d'Omar. —— Mosquée d'Omar —— La mosquée d'Omar est un sanctuaire vénéré par les Turcs à l'égal de celui de Médine ou de la fameuse Kaaba de la Mecque. Son véritable nom est *El-Koubbet-es-Sakhra*, c'est-à-dire, la coupole du rocher. Elle est bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon. On sait que ce temple occupait le sommet aplani du mont Moriah, situé à l'Est de Jérusalem en face de la montagne des Oliviers dont il n'est séparé que par la vallée de Josaphat. Confiée à une troupe de nègres Nubiens, naguère encore l'entrée en était interdite sous peine de mort aux chrétiens. Mais la guerre de la Crimée a rendu les Turcs plus traitables. Il y a trois ans, M. de Barrère, Consul général de France, ayant pu y pénétrer avec une escorte de 300 soldats, eut l'idée de glisser 20 pièces d'or dans la main de l'Iman principal. Ce fut une sorte de talisman qui adoucit le fanatisme Turc. Depuis lors, il est permis d'y entrer en payant une douzaine de francs. — Bâtie au centre d'une vaste esplanade plantée de cyprès, la mosquée d'Omar est de forme octogone, revêtue à l'extérieur de briques peintes en bleu et bariolées d'arabesques. Au centre de l'édifice s'élève au dessus du sol un vaste rocher plat recouvert par la coupole. Ce rocher s'appelle *Sakhra*. Il forme le sommet du Moriah et offre environ cent coudées de superficie. Ici encore les souvenirs se pressent et attachent à ce lieu le plus haut et le plus légitime intérêt. C'est sur ce rocher, selon les traditions, qu'Abraham sacrifia son fils Isaac, que Jacob eut son mystérieux sommeil, et que l'Arche d'alliance reposa si longtemps. Il fut pendant plus de 10 siècles, le seul point de l'univers où le vrai Dieu reçut un culte public. C'est aussi dans ce lieu que Notre-Seigneur pria et prêcha tant de fois. Cette mosquée dont la coupole intérieure est recouverte de dorures, renferme aussi de fort beaux marbres, des colonnes de vert antique à chapiteaux Byzantins ou Composistes, tirés, comme il est aisé de s'en apercevoir, de divers monuments. — De la mosquée d'Omar on nous conduisit dans celle d'*El-Aksa*. C'est l'ancienne basilique de Ste. Marie ou de la Présentation, ainsi appelée parcequ'elle était bâtie sur les anciens parvis où la Ste. Vierge âgée de 3 ans fut présentée au grand Prêtre et consacrée au Seigneur. Œuvre de Justinien, elle est remarquable par ses 7 nefs, la multitude de ses colonnes et les belles dorures de sa coupole.

A quelques pas de là, et attenant à cet édifice se trouvent la salle d'arme des Chevaliers du Temple et quelques autres restes d'anciennes constructions. On se rend ensuite à la muraille d'enceinte que couronne le mont Moriah. On nous fit voir une colonne qui mérite de trouver place ici. D'après les Turcs de cette colonne part un pont suspendu qui traverse la vallée de Josaphat et aboutit au mont des Oliviers. Ce pont ne peut être aperçu que des vrais croyants, parceque sa largeur est celle du tranchant d'un rasoir. A la fin du monde, chaque Turc devra traverser ce pont. Ceux qui auront bien vécu, soutenus de leurs bons Anges, le traverseront sans difficulté et seront admis au paradis de Mahomet ; quant à ceux qui auront mal vécu, leurs bons Anges ne leur donnant pas la main, ils tomberont dans le torrent où ils resteront pour toujours. En avançant nous vîmes un portique qui n'avait rien de curieux. à ce portique est suspendue une balance mystérieuse, aperçue comme le pont par les seuls vrais croyants. Ils voient de quel côté penchent leurs actions si les mauvaises l'emportent, ils se réforment d'après cette prétendue vision. — Nous nous arrêtâmes ensuite devant *la porte dorée*, composée d'un double arceau à plein ceintre et très richement décorée. C'est par cette porte qui regarde le mont des Oliviers et dont les deux arceaux sont murés depuis longtemps, que Notre Seigneur fit son entrée triomphale à Jérusalem. Sa belle architecture atteste le siècle d'Auguste. D'après la tradition Juive le soubassement d'un mur situé vis-à-vis et faisant partie de l'immens enceinte qui entoure l'esplanade de la mosquée d'Omar, appartiendrait à l'ancien mur extérieur du temple de Salomon. Tournés vers ces débris, les Juifs viennent pleurer tous les vendredis de 1 heure à 5^{hs} du soir, récitant les lamentations de Jérémie et priant Dieu d'envoyer celui qui doit être leur sauveur. Tout cela entremêlé de cris, de sanglots, de larmes, de gémissements C'est un navrant spectacle. — Maintenant, sortons de Jérusalem. Nous avons à faire hors de son enceinte deux excursions aussi pieuses qu'intéressantes. Il nous faut visiter le mont des Oliviers et Bethléem, la cité de David. — Mont des Oliviers — Partant du couvent de la Flagellation, nous nous dirigeons vers la porte St Etienne. Nous passons devant l'église Ste Anne ; jetons y un regard. L'église Ste Anne, donnée à la France par le Gouvernement Turc, après la guerre de Crimée, est bâtie sur l'emplacement même de la maison de Ste Anne et de St Joachim. La Sainte Vierge y vint au monde, et l'on vénère la grotte où s'opéra cette bénite naissance. C'est ce qui fait de Ste Anne un sanctuaire si précieux. Les réparations qui ont été menées fort lentement et à grands frais, seront, selon toute apparence, bientôt terminées. L'église est de style gothique et a 3 nefs. On se demande a qui la garde en sera confiée ? A des Religieux de Terre Sainte ? A des Religieux Franciscains ? Jusqu'à présent on n'en sait absolument rien. — Nous traversons la voûte de la porte St Etienne, et nous descendons les pentes rapides du Moriah, séparées du mont des Oliviers par le torrent de Cédron. Cette vallée est une véritable nécropole. Des générations y sont ensevelies. Une multitude de pierres portant des inscriptions hébraïques et turques en couvrent les deux versants. A mi-côte, on nous montra une petite esplanade où l'on assure d'après une tradition contestable, que St Etienne fut lapidé. Nous traversâmes sur un petit pont de pierre d'une seule arche le lit du torrent desséché. Nous y descendîmes pour vénérer le rocher sur lequel tomba le Sauveur en traversant le torrent la nuit de sa Passion. Prenant alors à gauche, nous arrivons à une crypte profonde, depuis longtemps transformée en église et appartenant aux Grecs. On y conserve le tombeau de la Ste Vierge. Nous y descendîmes par un escalier de 40 à 50 marches. Le monument est modeste. Des cierges et des lampes y sont constamment allumés. En remontant l'escalier, on rencontre à droite une chapelle, où la tradition place la tombe de St Joseph ; à quelques marches plus haut, à droite et à gauche deux autres chapelles renferment les tombeaux de St Joachim et de Ste Anne. Au sortir de ce monument nous nous engageâmes dans un petit couloir taillé dans le roc et terminée par une porte basse. Il conduit à *la grotte de l'agonie*. Cette grotte est spacieuse et élevée. Elle pourrait contenir 200 personnes. Deux autels y ont été placés. Le principal occupe un petit enfoncement qui se trouve à l'extrémité de la crypte, dans l'endroit le plus retiré où l'on suppose que Notre-Seigneur pria pendant les 3 heures de sa cruelle agonie. Ce lieu vénérable entre tous, n'a subi aucune altération. On lui a laissé sa première nudité et sa physionomie originelle. On y est saisi d'une impression extraordinaire. Il me fut permis d'y célébrer deux fois la Ste Messe et de faire descendre la Sainte Victime dans ce sanctuaire sacré, où, Elle pleura nos crimes, par tous les membres de son Corps, et avec des larmes de sang : *toto corpore flevit*. A la distance d'un jet de pierre, au bas du mont des Oliviers, presque sur le bord du Cédron, nous visitâmes le jardin de Getsémanie. C'est actuellement un enclos carré, entouré de murs et renfermant huit des oliviers les plus vieux et les plus vénérables de la montagne. On les dit contemporains de Notre Seigneur. Ils ne vivent plus du reste, que par l'écorce. Avant d'entrer dans le jardin nous passons devant les rochers où dormirent les Apôtres pendant l'agonie de Notre Seigneur. Trente mètres plus loin une borne placée dans un petit mur qui termine une étroite impasse, indique le lieu où Judas trahit et livra son Maître. — Le mont des Oliviers, comme celui de Sion, n'est plus qu'un grand et précieux

souvenir. Un groupe de maisons et un minaret écrasé entouré de quelques vieux oliviers se dessinent à son sommet. La mosquée renferme la roche sur laquelle Notre Seigneur laissa le vestige de son pied, avant de monter au Ciel. En payant on y peut entrer; et là aussi bien qu'au Cénacle, et dans tous les principaux Lieux saints, en récitant un Pater et un Ave, on gagne l'indulgence plénière. Mais qu'il est dur pour un chrétien de prier dans la mosquée d'un mécréant! Du sommet des Oliviers la vue est magnifique. On aperçoit à l'Est la route qui descend de Jérusalem à Jéricho, le village de Béthanie et au fond de l'horizon, la mer morte bordée par les hautes montagnes de Moab. En marchant en avant et en descendant la pente opposée à la ville sainte, on traverse l'emplacement qu'occupait le petit village de Bethphagé, dont il ne reste plus aucune trace. On continue encore un quart d'heure dans la même direction et on arrive à Béthanie, village habité par des Arabes fanatiques, et où nous visitâmes néanmoins sans difficulté le tombeau de Lazare, assez bien conservé. — Mais revenons à Jérusalem en rentrant par la porte de Jaffa, opposée à celle de St. Etienne par laquelle nous sommes sortis. Ici, toujours sur le mont des Olives, les souvenirs se présentent en foule, on ne peut que les mentionner: Voilà le lieu où Notre Seigneur enseigna pour la seconde fois aux Apôtres l'Oraison Dominicale; plus loin celui où ils composèrent le Symbole. — Ici, nous entrons dans le tombeau des prophètes, vaste nécropole souterraine, creusée dans le flanc de la montagne; un peu plus bas se présente à nos regards celui d'Absalon, monument monolithe, qui porte les caractères d'une haute antiquité. Inclinant alors vers le Sud, après avoir de nouveau traversé le Cédron vous voyez la fontaine de Siloë, où la tradition rapporte que la Ste. Vierge venait laver le linge de son divin Enfant. Cette fontaine est taillée dans le rocher, un escalier de 30 marches y conduit. Nous y trouvons les femmes arabes d'un village voisin qui viennent chercher de l'eau dans des outres qu'elles portent ensuite sur la tête, sur l'épaule, ou qu'elles chargent sur le dos d'un âne. L'eau vient d'un canal souterrain. Elle est tiède et jaunâtre. De la fontaine elle coule dans un réservoir rectangulaire, et arrose, à quelques centaines de mètres plus loin de verdoyants potagers qui occupent précisément la place des anciens jardins du Roi, dont parle le prophète *Néhémie*, et font un agréable contraste avec la stérilité qui les environne. A l'extrémité de ces jardins on nous arrête devant un vieux mûrier. Il indique la place où le prophète Isaïe fut scié en deux par ordre du roi Manassé. En continuant notre marche, nous arrivons bientôt au puits de Néhémie qui marquait la limite des tribus de Judas et de Benjamin, et où, si l'on en croit la tradition, le prophète retrouva le feu sacré que les prêtres y avaient caché en partant pour la captivité de Babylone. — Alors, laissant à gauche le mont du Scandale, ainsi appelé parceque Salomon y fit bâtir des temples aux faux dieux, nous traversons la vallée de la Géhenne, célèbre par les abominables sacrifices de Baal et de Moloch. Nous commençons à gravir le mont du *Mauvais conseil* situé au Sud de la ville en face de la montagne de Sion. Sur son sommet, un village occupe l'emplacement de la maison de campagne du grand Prêtre Caïphe, où la mort du Sauveur fut résolue dans une assemblée de Scribes et de Pharisiens qu'il y avait convoquée. Les flancs de cette montagne sont percés d'un nombre considérable de grottes funéraires, parmi lesquelles on en visite une plus spacieuse que les autres. Elle porte le nom de tombeau des Apôtres, parceque les Apôtres s'y seraient réfugiés et s'y seraient tenus cachés après l'arrestation de Notre Seigneur au jardin des Olives. En avançant toujours vers l'Ouest, du côté de la porte de Jaffa, on peut apercevoir sur la cime du mont Sion, un gros pâté de maisons turques. Un vilain minaret surmonte une petite mosquée. C'est l'emplacement du Cénacle. Il ne reste rien de l'ancien édifice; et l'église bâtie sur ses ruines a été convertie en temple Musulman. — Mais achevons cette longue excursion. En nous élevant sur le mont du mauvais Conseil, nous rencontrons un bâtiment délabré qui a retenu le nom de *Hakk-el-Dama* (le prix du sang). Depuis St. Jérôme, une tradition constante y reconnaît le Champ du Potier qui fut acheté au prix du Sang du Sauveur. La construction qui l'entoure est bâtie à pic sur le rocher avec une plate-forme et deux ou trois fenêtres. A travers ces ouvertures, l'œil plonge sur des monceaux d'ossements humains, et aperçoit plusieurs caveaux funéraires. On longe alors la vallée d'Hénnon et on arrive promptement à la plus grande des piscines de Jérusalem, construite, dit-on, par Salomon. C'est un immense parallélogramme de 180 mètres de long sur 78 de large. Elle est depuis longtemps abandonnée et constamment à sec. Selon la tradition, ce serait au bord de cette piscine qu'Isaïe aurait fait la prophétie célèbre: *Ecce Virgo concipiet et pariet filium*. Nous rentrons dans la ville en passant auprès d'une élégante tourelle appelée la tour de Marianne. Achevons ce que nous avons à dire sur la ville Sainte, en ajoutant que le Patriarche latin Mgr. Valerga, fait bâtir en ce moment près de son palais, une église gothique à trois nefs, qui doit servir de cathédrale et qui promet d'être fort belle. Non loin de là se trouve le couvent de St. Sauveur, principal établissement des Pères de la Terre Sainte à Jérusalem et habité pa 60 religieux. Ils font l'école à une centaine de petits garçons. Mais la plus belle, la plus élégante construction de la ville est sans contredit la maison des Dames de Sion, fondée par Messieurs Ratisbonne, pour la conversion et l'éducation des jeunes filles Juives.

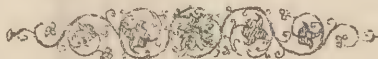
Elles y dirigent un orphelinat où elles ont eu plusieurs fois la consolation de donner le baptême *in articulo mortis* à de petites filles turques.

Bethléem. — Un des plus pieux et des plus touchants pèlerinages que l'on puisse faire, est celui de Bethléem. Cette ville est située environ à 2 lieues au Sud de la capitale de la Judée. Deux heures suffisent pour s'y rendre. Le lundi 17 Septembre à 5 heures du matin, nous sortons par la porte de Jaffa. Nous laissons à droite les immenses constructions russes déjà mentionnées. Nous gravissons les pentes de la montagne du Mauvais Conseil, bientôt nous apercevons, éclairés par les premiers rayons du soleil, la mer morte et les montagnes de Moab dont elle est bordée et qui lui servent comme d'encadrement. Nous laissons à droite l'emplacement de la maison du vieillard Siméon, qui eut l'insigne bonheur de contempler de ses yeux et de porter dans ses bras le divin Enfant. Un peu plus loin est le lieu où la Ste Famille se reposa, le rocher où Jérémie fuyant les fureurs de Jézabel s'endormit sous un térébinthe. Nous passons au pied d'une colline sur laquelle une tour indique le lieu où naquit Benjamin, en donnant la mort à Rachel, l'épouse chérie de Jacob. A quelques centaines de mètres dans la vallée on aperçoit son tombeau. Nous approchons de Bethléem. Un beau vallon couvert d'oliviers nous annonce le centre d'une population laborieuse et chrétienne. Au dessus du vallon, sur la montagne, se dessine une petite ville d'environ 5000 âmes. Nous sommes à Bethléem. Nous entrons dans l'humble cité de David, aux blanches maisons, aux rues étroites et tortueuses. Les enfants courent après nous pour tenir la bride de nos chevaux quand nous descendrons et recevoir quelques pièces de monnaie. Nous débouchons sur une grande place pavée de larges dalles qui domine la vallée, et nous allons demander l'hospitalité au couvent des Pères Franciscains. La population de Bethléem comprend 2800 Catholiques latins, 1800 Grecs schismatiques, plusieurs centaines d'Arméniens et quelques Turcs. Cette population n'est pas à beaucoup près aussi misérable que celle des autres villes et villages de la Judée que nous avions vus jusqu'alors. Sa principale industrie après la culture, consiste dans la fabrication de chapelets, de croix de nacre, de croix en calcaire tendre ou en écaille, de coupes de pierres noires produit de la mer morte et autres petits objets de piété ou de curiosité, destinés aux pèlerins qui visitent les Saints Lieux. Bethléem est bâtie sur le sommet d'une haute colline qui descend par une suite de terrasses jusqu'aux profondes vallées qui l'entourent de trois côtés et donnent une idée du beau et riant spectacle que devait offrir la terre d'Israël au temps de sa prospérité. On y jouit d'un panorama magnifique. Trois couvents, un Latin, un Grec et un Arménien entourent le riche trésor de Bethléem, le précieux joyau de la Chrétienté, la Grotte où naquit le Sauveur, protégée par une vaste basilique Constantinienne. On y descend par un escalier de 13 marches. La Grotte renferme l'emplacement de l'étable et de la crèche. Elle mesure à peu près 12 mètres de long sur 5 de large et 3 de haut. Elle est entièrement revêtue de marbre. A gauche de l'escalier qui conduit à la Crèche, du côté de l'Orient, est une excavation de forme semi-circulaire. C'est là, c'est dans ce lieu à jamais vénérable, qu'est né Notre Seigneur Jésus-Christ. Un autel supporté sur deux colonnettes de marbre, s'élève en cet endroit. Au dessous, au milieu d'une riche mosaïque de jaspe et de porphyre, on lit gravée autour d'une étoile d'argent: *Hic, de Virgine Maria, Jesus-Christus natus est.* Un peu plus bas, se trouve le lieu qu'occupait la Crèche. On sait que le St Praesepe a été transporté à Rome et qu'on le vénère aujourd'hui à Ste Marie-Majeure, enfermé dans un magnifique monument de bronze, de marbre et de pierres précieuses, qui représente le temple de Jérusalem. En face de la Crèche s'élève un petit autel qui appartient aux Latins à la différence du premier qui est la propriété des Grecs. Avec quelle consolation l'on y célèbre les Sts Mystères, au lieu même où il y a 18 siècles, l'immense charité du Sauveur le fit naître pour nous. C'est là qu'on peut dire en toute vérité et avec une émotion profonde: *benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei!* Le reste de la grotte est divisé en plusieurs compartiments auxquels on arrive par des corridors souterrains, situés à sa partie occidentale. On visite successivement, avec le plus vif, comme avec le plus pieux intérêt, la chapelle et le tombeau des Sts Innocents, où plusieurs de ces tendres victimes furent immolées sur le sein de leurs mères, qui espéraient en les cachant dans ce lieu, les dérober à la fureur des soldats d'Hérode. On visite encore le tombeau de St Jérôme et la grotte où cet infatigable docteur de l'Eglise traduisit les saints Livres. Son corps a été transporté à Rome et repose dans la basilique de Ste Marie Majeure. On parcourt ensuite les grottes de Sainte Paule, illustre Romaine du sang des Scipions et des Gracques; de Ste Eustochie sa fille et de St Eusèbe de Crémone, élève de St Jérôme. Plusieurs de ces souterrains ont été creusés de main d'homme. Les trois Communions Latine, Grecque et Arménienne, ont chacune leur église en communication avec la Ste Crèche. Cette pieuse exploration terminée, nous déjeunâmes à la hâte, parceque nous avions encore beaucoup à voir, et nous sortîmes du couvent. Il était 9 heures. Mais arrivés sur la place, nous fûmes témoins d'un spectacle qui n'était point sur notre programme et qui néanmoins nous retint quelque temps. C'était un mariage catholique. La coutume du pays veut que la fiancée soit amenée jusqu'à l'église par une troupe de jeunes filles ses compagnes. Arrivées à la porte, celles-ci se groupent autour d'elle de manière à la cacher entièrement. Suit un autre groupe de jeunes filles au teint basané, au corsage rouge, portant une coule blanche qui descend jusqu'à terre et un bandeau de pièces d'or et d'argent sur le front. Quelques unes entonnent un chant monotone, auquel les autres répondent avec accompagnement

de tambour de basque et beaucoup d'entrain. Le chant continue jusqu'à l'arrivée des hommes qui amènent le fiancé. On entre alors dans l'église, à la porte de laquelle se fait la cérémonie. Le père de la jeune mariée tient en bride un cheval en harnais de gala. Le cortège sort. Les hommes ramènent le nouvel époux, tandis que la jeune épouse à cheval, entourée de son premier cortège est conduite dans la maison conjugale, au milieu des chants et des témoignages de joie de ses compagnes. La candeur et la simplicité des premiers âges dont cette scène est empreinte, lui donnent le caractère le plus naïf et le plus touchant. — Nous nous mettons en route ; il est temps, et le soleil est déjà chaud. Nous visitons d'abord la grotte dite du lait, où la Ste Vierge se retira en attendant que St Joseph eût achevé les dernières dispositions du voyage d'Égypte, ne voulant pas rester un instant de plus dans sa demeure, après l'ordre de Dieu de partir pour la terre entrangère. Les femmes chrétiennes turques et arabes recueillent pieusement des fragments du rocher, auxquels elles attribuent une vertu puissante pour faciliter l'allaitement. Nous vîmes en passant sur le sommet des collines, de magnifiques citernes creusées dans le roc, et enfin, descendant dans une plaine bien cultivée, nous arrivâmes au bout d'une demi heure au champ de Booz, où se passa le touchant épisode qui forme le livre de Ruth. Le champ des bergers est voisin. Nous descendîmes dans la grotte, transformée en chapelle, et ornée de grossières peintures, où les pasteurs étaient réunis lorsque les Anges leur annoncèrent la bonne nouvelle de la Naissance du Sauveur. En face, sur une montagne à cône tronqué, se montrent les ruines d'une forteresse qui renferme le tombeau d'Hérode le Grand. Nous rentrâmes à Bethléem après avoir gravi péniblement sous un soleil ardent, les pentes abruptes de la colline sur laquelle cette ville est bâtie. Nous y fîmes courte halte, et remontant sur nos infatigables coursiers arabes, nous prîmes le chemin des Vasques de Salomon. — Vasques de Salomon — Cette fois nous nous dirigeâmes vers le Sud-Ouest. Bientôt, en suivant le flanc d'une montagne aride et dévorée par le soleil, nous aperçûmes l'aqueduc des piscines ou vasques de Salomon, qui va porter à Bethléem et à Jérusalem le tribut de ses eaux. Comme il court à fleur de terre et qu'il y a des déchirures en quelques endroits, on peut voir l'eau dans son lit artificiel et s'y désaltérer au besoin. Quelques instants après, se déroula sous nos pieds une vallée étroite et profonde qui largement arrosée par l'eau des piscines, nous offrit le coup d'œil enchanteur et si rare dans ces pays calcinés, d'une végétation magnifique. C'est le jardin fermé, l'hortus conclusus du Cantique des cantiques. Ce lieu célèbre qui renfermait autrefois les délicieux jardins de Salomon, ne présente plus aujourd'hui qu'une petite bande de verdure. Il a changé de maître, et il appartient maintenant à un Juif américain qui y entretient une colonie, habitant le pauvre village d'Ortas dont les maisons ne sont guère que des grottes ou de misérables huttes. Nous continuons à gravir la rampe et bientôt nous atteignons les vasques de Salomon. On appelle ainsi trois grands réservoirs carrés superposés les uns aux autres. Ils sont de dimensions inégales. Le réservoir supérieur a 400 pieds de longueur, le second 562 et le troisième 619, sur une largeur moyenne de 250 pieds et une profondeur de 50. Ces réservoirs sont alimentés par une source abondante, également célèbre et connue dans nos saints Livres sous le nom de fons signatus. Tout près de là est un ancien fort tombant en ruine que les Arabes appellent Kalat-el-Borak (château de l'éclair). Il est occupé par les gardiens des eaux. L'entrée de la source est une ouverture circulaire. Après avoir descendu environ 4 mètres, on se trouve dans une chambre de 15 pieds de long sur 8 de large. A côté est une autre petite chambre. Une eau fraiche et abondante sort par l'autre ouverture et va se jeter, en suivant un conduit souterrain dans l'aqueduc et les piscines. Les trois réservoirs et l'aqueduc bâti en brique, doivent être rangés parmi les monuments les plus anciens du monde. La grotte creusée de main d'homme remonte, dit-on, au temps des Chaldéens. L'aqueduc et les piscines sont très-certainement de construction salomonienne. « L'aqueduc de Jérusalem a été rompu dans la majeure partie de son parcours ; néanmoins il existe encore « jusqu'à Bethléem et sert toujours au même usage. L'eau, immobile et profonde, dort dans ces lacs artificiels, dont aucun ornement d'art ne « vient adoucir la sévérité presque sauvage. » Après 3/4 d'heure passés dans ces lieux si intéressants et si pleins de souvenirs bibliques, nous prîmes la voie royale d'Hébron à Jérusalem et nous arrivâmes avec le coucher du soleil à Beit-Djalah, petite ville peu distante de Bethléem, bâtie sur une colline fertile et couverte d'oliviers. Là nous mîmes pied à terre et nous allâmes visiter le beau séminaire que Mgr Valerga, Patriarche de Jérusalem a fait récemment construire. Il est destiné à la formation d'un Clergé indigène, et compte déjà une quarantaine d'élèves presque tous humanistes. Il est dirigé par Mgr Vincent, Coadjuteur du Patriarche, avec lequel nous avions eu l'honneur de voyager de Beyrout à la Ville sainte. Cet excellent prélat nous fit un très-aimable accueil, il voulut nous montrer lui-même, avec le plus obligeant empressement, sa chapelle élégante, sa maison vraiment fort belle et fort bien distribuée, son vaste jardin et ses belles terrasses. Après quelques instants de repos et les rafraichissements d'usage, nous prîmes congé de sa Grandeur et nous rentrâmes à Bethléem dont nous n'étions séparés que par deux Kilomètres. — St Jean du désert — Rien de plus triste que le pays qu'on parcourt de Bethléem à St Jean du désert. Des vallées sans eaux, des collines sans ombrage, une campagne dépeuplée, couverte de rocailles et dévorée par le soleil, tel est le spectacle

que l'on a constamment sous les yeux. Le sentier qui descend la dernière colline est très raide et se termine par un escalier taillé dans le roc, bien moins par la main de l'homme que par celle du temps et les pas des chevaux. En Europe, un pareil chemin paraîtrait fort difficile même à pied. Mais les sentiers du Liban, qui ont vraiment atteint la perfection du genre, nous avaient si bien aguerris, que la pensée de descendre de cheval ne nous vint même pas. Dans ces circonstances, ainsi que nous l'avons mainte fois éprouvé, le mieux est de laisser faire sa monture. De roche en roche, elle vous descendra paisiblement au pied de la montagne. Zacharie et Elizabeth avaient deux maisons en ce lieu, une dans le village et l'autre située à un kilomètre environ et bâtie sur le flanc de la montagne opposée. Les Pères Franciscains ont construit leur couvent sur l'emplacement de la première. L'église, qui doit à Louis XIV sa restauration et ses embellissements est riche et spacieuse. Une crypte à laquelle on descend par plusieurs degrés et qui s'ouvre à gauche du chœur, est le lieu de la naissance de St. Jean-Baptiste. On lit sur une plaque de marbre placée au milieu du pavé en mosaïque l'inscription suivante: *Hic præcursor Domini natus est.* Nous fîmes une longue station à ce célèbre sanctuaire et nous allâmes visiter le couvent ou plutôt l'orphelinat que les Dames de Sion ont construit à l'Ouest du village. Il est entouré de murailles crénelées et dans une position très pittoresque. Remontant alors à cheval, nous nous rendons à 1 heure ½ dans le désert pour visiter la grotte où le St. Précurseur vivait retiré. On y descend par un escalier tournant et taillé dans le roc. La grotte est naturelle, située à mi côté de la montagne et mesure 4 mètres de longueur sur 3 de largeur. Elle domine la belle et fertile vallée du Térébinthe, au milieu de laquelle coule un torrent, dont le lit est aussi large que celui d'un fleuve. En face, sur le cône tronqué d'une haute montagne, on aperçoit la ville de Modin, antique patrie des Machabées, que déjà nous avons vue et saluée en allant de Jaffa à Jérusalem. Une petite source sortant du rocher coule sans bruit à côté de la grotte, arrosant des graminées et répandant sur son passage la verdure et la fraîcheur. Un peu au dessus, dans une vigne appartenant au Patriarche, on nous montre le tombeau de Ste. Elisabeth. Revenant alors sur nos pas, nous arrivons avec la chûte du jour à la maison de la Visitation, objet spécial de notre pieux pèlerinage. On voit encore une chambre basse de cette maison sur l'emplacement de laquelle s'élève un modeste sanctuaire. On nous fit remarquer une anfractuosité de rocher dans laquelle Ste. Elisabeth, suivant une tradition ancienne, aurait caché son enfant pour le soustraire à la barbarie des soldats d'Hérode. Nous récitâmes avec une grande consolation le cantique du Magnificat au lieu même où l'admirable Marie, dans un élan d'amour divin et de prophétique enthousiasme, le composa et le récita. — Le lendemain 19 Septembre, nous rentrions à Jérusalem, non sans avoir mis pied à terre au couvent de Ste. Croix, situé au fond d'une aride et chaude vallée. Le couvent est ainsi appelé, parce qu'il est bâti sur le lieu où fut coupé l'arbre de la Croix, que l'on pense avoir été un Cyprès. Derrière l'autel, on met la main dans le trou qu'occupait ce bois précieux, que l'Église célèbre par ces touchantes paroles: *Arbor decora et fulgida! electa digno stipite tam sancta membra tangere!* Le couvent de Ste. Croix dont la fondation, dit-on, remonte au Vème siècle, et qui après avoir appartenu aux Géorgiens a passé aux mains des Grecs, offre l'aspect imposant d'une forteresse. Il possède une bibliothèque très-riche en manuscrits anciens. On y entre par une porte de fer surbaissée. L'aigle de Russie y montre partout sa double tête, parceque c'est à l'or de cette puissance qu'on doit la restauration et la prospérité du couvent.

(Sera continué.)



SUPPLÉMENT.

Relation d'un voyage du P. du Fougerais et du F. Bonnat en Syrie, en Palestine et en Egypte (Suite).

Voyage de Nazareth. — Maintenant, nous allons laisser la Judée pour nous rendre à Nazareth et dans ses environs, premier théâtre de la vie Apostolique de Notre Seigneur. Mais avant de quitter cette terre de Judée qu'on me permette d'observer que si d'un côté l'âme chrétienne éprouve un redoublement de piété et de ferveur, si sa foi se renouvelle et se fortifie à la vue de ces lieux foulés par les pieds du Sauveur, remplis du souvenir de ses bienfaits et arrosés de son Sang ; de l'autre, la désolation dont cette terre désormais maudite, porte l'incontestable empreinte, la profanation des lieux les plus augustes, la profonde misère qui pèse sur les peuples de ces malheureuses contrées, toutes ces causes de tristesse pénètrent le cœur chrétien comme d'une immense douleur. On est à la fois triste et heureux de s'éloigner. — Nous eussions bien désiré nous rendre à Nazareth par la Samarie, en visitant sur notre passage tant de lieux célèbres dans l'ancien aussi bien que dans le nouveau Testament. Mais il nous fallait traverser des pays peu sûrs, habités par des tribus de Bédouins pillards et fanatiques; il eût été nécessaire de prendre une escorte de soldats, que notre consul, du reste, s'offrait gracieusement à nous procurer, mais cela nous eût jetés dans un surcroît de dépenses, et dans des complications, que, toute réflexion faite, nous crûmes plus sage d'éviter. Notre sortie de Jérusalem fut bien plus modeste que notre arrivée. Nous n'avions plus dans notre petite caravane ni Prélat, ni Janissaire. Elle se composait d'un jeune Milanais, bon chrétien, professeur au collége Italien d'Alexandrie et que nous avions rencontré à Jaffa. Il était devenu depuis lors notre inséparable compagnon de voyage. Nous avions en outre un brave provençal et sa femme, établi depuis plusieurs années à Beyrouth, et qui s'y étant fait, comme mécanicien, une petite fortune, retournait dans la mère patrie, que le séjour en pays étranger fait aimer et apprécier davantage. Toutefois il ne voulait pas rentrer en France sans avoir accompli le pèlerinage de la Ville Sainte, qu'il regardait comme un devoir de chrétien. Nous traversâmes donc de nouveau ces affreuses montagnes de Judée, et vers 11 heures nous nous arrêtâmes pour déjeûner à une misérable auberge, si même on peut lui donner ce nom, située au pied du dernier contrefort. Cette auberge, ou plutôt ce refuge, auquel le pèlerin vient demander un peu d'ombre et quelques instants de repos, consiste en une assez vaste excavation précédée d'un hangard couvert de branchages, soutenus de distance en distance par de nombreux étançons. Nous nous y installâmes gaiement et nous mangeâmes nos petites provisions mises fraternellement en commun, dans ce salon primitif que notre joyeux provençal appelait *Café des mille colonnes*. — Le lendemain à 4 heures du soir nous quittions Jaffa et nous nous dirigions par mer vers la Galilée. Mais avant de monter sur le *Stambul*, bateau de la compagnie du Lloyd qui devait nous y transporter, nous dûmes essuyer un petit ennui qui peint trop bien la bonne foi des Arabes pour que je puisse le passer sous silence. Nous étions tous les cinq dans le canot qui nous conduisait au navire, le prix fait d'avance. Mais voilà qu'au milieu du trajet nos 6 vigoureux rameurs s'arrêtent court, et le patron demande, pour continuer, un salaire plus élevé que celui convenu d'abord. Nous nous récrions d'une commune voix contre une telle injustice et contre la violence qu'on se montrait disposé à employer à notre égard en cas de refus. Alors notre provençal, homme de cœur et d'énergie, connaissant parfaitement l'arabe, et armé d'un révolver qui prêtait à ses arguments un merveilleux appui, parla si haut et si ferme en les menaçant du Consul, que nos gens furent intimidés et reprirent tranquillement la route du vapeur, sans oser élever de prétentions nouvelles. Dans ces parages les faits de ce genre sont fréquents et l'on ne s'en tire pas toujours à aussi bon marché. — A 10 heures du soir, nous débarquons à Caïffa, après avoir pris congé de notre vieux compagnon et de sa femme, et ne conservant avec nous que notre fidèle Milanais. Nous allons chercher gîte pour la nuit chez un Carme déchaussé, Curé de Caïffa, religieux dépendant du grand couvent du Carmel, situé à une lieue de la ville. Il nous répond que, malgré son désir, l'exiguité du logement ne lui permet pas de nous recevoir, et qu'il nous engage à nous pourvoir ailleurs. Nous étions passablement embarrassés. Se procurer un logement, à 10 heures du soir, dans une petite ville arabe qui ne possède pas un hôtel, n'est pas chose facile. Mais il y a une Providence pour les pèlerins, surtout pour les pèlerins de Terre Ste. Au milieu de notre plus grande

perplexité, un Monsieur qui nous avait suivis depuis notre débarquement, s'approche, et nous adressant la parole en bon français, nous engage à le suivre, nous offrant chez lui l'hospitalité. Nous ne savions à qui nous avions affaire, mais nous nous confions en la bonne Providence, et nous suivons tous les trois cet inconnu. Bientôt nous sommes introduits dans une maison assez vaste, on nous donne 2 chambres convenables et des lits fort propres. Epuisés de fatigue, nous nous couchons promptement, sans autre souci, sans autre recherche, et bientôt nous sommes plongés dans un profond sommeil. Le lendemain à 6 heures nous étions sur pied, prêts à partir. Un serviteur parlant italien nous apprend alors que nous avons été reçus dans un établissement hospitalier Russe. Nous lui en témoignons notre sincère reconnaissance, puis nous nous rendons chez le P. Carme, d'où après avoir célébré la Ste Messe et pris le café, nous partons pour Nazareth, montés sur 3 chevaux équipés misérablement en compagnie d'un vieux guide à la figure Ethiopienne, qui marche devant nous. — Pendant longtemps nous cheminons dans la magnifique et vaste plaine d'Esdrelon qui s'étend au pied de la chaine du Carmel, la contourne et se divise en plusieurs branches. Nous passons à gué un gros ruisseau aux eaux fraiches et limpides; nous traversons ensuite des collines couvertes de belles forêts de chênes verts, puis de nouveau la plaine, puis encore la montagne. Enfin Nazareth où nous arrivons après 8 heures de cheval, et dans les heures les plus chaudes du jour. Des hauteurs, nous descendons à la ville par un sentier abrupt et la première maison qui se présente à nos regards est celle de la mission protestante, mission remarquable par sa stérilité. Comme d'ordinaire, nous allons frapper à la porte du couvent des PP. Franciscains qui nous conduisent à leur belle *Casa nuova*, de construction récente, comme le nom l'indique et qu'une petite place sépare du couvent. — *Nazareth.* — Nazareth est bâtie en amphithéâtre au bas des collines qui l'entourent et forment un gracieux vallon. Sa hauteur est de 273 mètres au dessus du niveau de la mer. Ses maisons construites en pierres blanches pour la plupart terminées par des terrasses et souvent entourées de jardins ou de plantations d'oliviers, de figuiers et de cactus, offre un aspect d'aisance et de bien être que nous n'avions pas encore rencontré en Palestine, sans en excepter Betléem. Sa population s'élève environ à 3000 habitants, tous chrétiens à part 680 musulmans. L'élément catholique y domine. On y compte 1040 grecs schismatiques, 520 Grecs-Unis, 680 Latins et 400 Maronites. Ses rues étroites, escarpées, presque impraticables, se convertissent en torrents pendant les pluies d'hiver. La population offre d'assez beaux types, et les femmes aiment à se parer d'énormes rouleaux de pièces de monnaie dont elles s'encadrent le visage, ornement qui leur sied assez mal. — Après quelques rafraîchissement dont nous avions un impérieux besoin, nous nous dirigeâmes vers le couvent, principal édifice de la ville. On y arrive par un beau portail du côté de l'Ouest qui donne accès dans une vaste cour. On y remarque quelques fragments de colonnes antiques et des débris d'architecture romaine. A gauche, un escalier modeste conduit à la porte du monastère. En traversant cette cour, on arrive à une plus petite, et l'on se trouve en face de l'église de *l'Annonciation*, bâtie sur les ruines de la basilique élevée autrefois par la piété de Ste Hélène. On descend par un large escalier de 17 marches dans une crypte placée au dessous du sanctuaire et qui occupe l'emplacement exact de la *Santa Casa* qui fut, comme on sait, vers la fin du XIIIe siècle, transportée miraculeusement sur une colline d'Italie, près de la mer Adriatique, et depuis est devenue célèbre dans toute la Chrétienté sous le nom de N. D. de Lorette. Un autel à gauche de la Crypte, indique le lieu où Marie était en prière, lorsque l'Ange Gabriel lui apporta le divin Message. A côté, sont deux colonnes de granit. L'une d'elles est brisée au milieu et sa partie supérieure demeure suspendue à la voûte. Un autre autel placé au fond de ce vénérable sanctuaire occupe l'endroit où s'accomplit l'adorable mystère de *l'Incarnation du Verbe*. Il est fort simple, surmonté d'un tableau représentant l'Incarnation et entouré de lampes d'argent. Une large pierre de granit, encadrée dans le pavage, porte cette inscription latine: *Verbum Caro hic factum est*. Derrière le sanctuaire est une petite grotte, qui passe, d'après plusieurs auteurs anciens, pour avoir été la chambre à coucher de l'Enfant Jésus. On y lit ces paroles qui résument toute sa vie cachée: *Hic erat subditus illis*. — « L'Annonciation, l'Incarnation, la vie cachée de Jésus, écrit un pieux pèlerin, ces Stes choses qui remplissent maintenant le monde, vous les trouvez là renfermées sous « terre, dans un espace de quelques mètres carrés. Voilà donc le lieu où s'est accomplie la promesse faite aux premiers jours du monde, renouvelée aux « Patriarches, confirmée par les Prophètes, la réconciliation entre Dieu et l'humanité. Dans cette grotte obscure, la plus Sainte des Vierges est « devenue Mère de Dieu. Ce réduit a été pendant 24 ans, le confident des prières de Jésus, l'abri de son repos! Tous ces souvenirs, toutes ces réalités, « toutes ces saintetés vous pénètrent, vous attendrissent, vous jettent à genoux. » — Il est impossible en effet de rendre l'impression d'étonnement,

le sentiment de dévotion et de respect dont on est saisi à la vue de la petitesse, de l'exéguité du lieu où se sont accomplies ces grandes choses, ces mystères profonds qui ont changé la face du monde. — L'église qui recouvre la Ste grotte est belle, bien décorée, et remarquable par ses proportions. Outre l'église de la Ste grotte, il y a 4 choses à voir à Nazareth: la fontaine de la Vierge, l'atelier de St Joseph, la Synagogue où Notre Seigneur commença sa prédication évangélique; enfin, la table du Christ. — La fontaine qui porte le nom de Aïn-el-sidi-Mériam (fontaine de N. D. Marie), est située au bas de la ville à l'exposition du Nord-Est. Ses eaux sont fraîches et abondantes. Le matin et le soir les femmes et les jeunes filles y vont puiser l'eau nécessaire aux besoins de la famille, portant sur l'épaule avec grâce et aisance, de grandes urnes de forme antique. Que de fois, la très Ste Vierge seule, ou tenant à la main l'Enfant Jésus, y est venue puiser elle aussi, mêlée parmi les pauvres femmes du peuple! Cette fontaine est la seule du pays. — L'emplacement de l'atelier de St Joseph est circonscrit dans une chapelle, élevée par les soins des PP. Franciscains. Une église avait été autrefois bâtie en ce lieu, probablement par les croisés. — La synagogue n'existe plus depuis longtemps. On visite aujourd'hui l'église arménienne qui la remplace. — On appelle table du Christ une grande pierre de forme circulaire, ressemblant assez à un Dolmen, également renfermée dans une chapelle appartenant aux Pères de la Terre Ste. La tradition rapporte que plusieurs fois, le Sauveur y prit ses repas en compagnie de ses Apôtres, motif pour lequel on la vénère aujourd'hui. — Nous aimions, au déclin du jour, à parcourir les collines qui entourent Nazareth. Nous nous disions que bien des fois, sans doute, la Ste Famille les avait aussi parcourues; que peut-être, après les labeurs et les fatigues de la journée, Jésus, Marie et Joseph allaient le soir s'y reposer, et respirer la fraîcheur! La foi nous montrait cette terre couverte des vestiges de l'Homme-Dieu, arrosée de ses sueurs, imprégnée de son souvenir. Aussi un sentiment de reconnaissance et d'amour s'échappait-il souvent de nos cœurs. Que nous eussions été heureux d'avoir quelques jours à passer sur cette terre bénie, sans autre préoccupation que celle de méditer les touchants et instructifs mystères de la vie cachée du Sauveur.

Excursion du Thabor, du lac de Tibériade etc. — Le lundi, 1er Octobre à 5 heures du matin, nous nous mettions en route par un beau clair de lune, pour le mont Thabord, sous la conduite d'un guide armé d'un fusil. Nous passons près de la fontaine de la Vierge, et après avoir traversé dans toute sa largeur la vallée de Nazareth, nous nous enfonçons dans les montagnes en suivant la direction du Nord-Ouest. Aux approches du Thabor, quelques traces de végétation apparaissent pour la première fois, nous avons même un peu d'ombre, chose bien précieuse et bien rare en Orient. Nous atteignons enfin le pied de la Ste Montagne. C'est peut-être la plus belle de la Galilée. Elevée de mille pieds environ au dessus de la plaine, isolée de toute part, elle réalise parfaitement la parole de l'Evangile: *Montem excelsum seorsum.* Ses flancs sont couverts d'une végétation magnifique composée de hêtres, de chênes verts et d'arbustes formant des massifs odoriférents. Le sentier qui sillonne en zig-zag le côté Ouest de la montagne est très praticable, même aux chevaux, grâce aux travaux non encore terminés entrepris par les Grecs schismatiques qui ont un couvent et une église sur le sommet. L'ascension dure une heure. Ainsi sur un plateau d'une longueur de 1500 mètres, sur une largeur de 800, on a peine à retenir un cri d'admiration à la vue du panorama qui se déroule tout à coup sous les yeux. La belle plaine d'Esdrelon, le grand champ de bataille de la Palestine, s'étend de tous côtés, (si l'on en excepte celui de Nazareth,) à perte de vue. Cet horizon immense est encadré au midi par le petit Hermon, désigné dans les Psaumes sous le nom de *Hermon a monte modico.* Sur sa pente occidentale, on aperçoit la ville ou plutôt la bourgade de Naïm et celle d'Endor; un peu plus loin, les monts Gelboë élèvent leurs têtes arides, qui rappellent d'une manière saisissante la malédiction autrefois prononcée contre eux: *Montes Gelboë nec ros, nec pluvia descendant super vos!* Au Nord et à l'Orient, s'offre la masse imposante du grand Hermon, le bassin profond du lac de Tibériade qu'on aperçoit par certaines coupures, ainsi que le cours du Jourdain; enfin l'Ouest est bordé par les premiers contreforts de la chaîne du Carmel et les capricieuses montagnes de Nazareth, au dessus desquelles la Méditerranée, comme une ligne d'argent termine cet incomparable tableau. C'est un des spectacles de la nature les plus grandioses auxquels on puisse assister. Et cette parole du prophète s'échappe naturellement du cœur: *Mirabilis in altis Dominus.* — Sur le plateau qui forme le sommet du Thabor l'on voit les ruines de trois anciennes églises, l'une dédiée à Notre Seigneur, l'autre à Enoch, la troisième à Elie. Après avoir prié chacun selon notre attrait, nous nous réunissons auprès du couvent Grec; nous déjeunons près d'un bassin à l'ombre de beaux chênes verts, et nous reprenons le chemin de Tibériade. Nous suivons

d'abord une verdoyante vallée, et bientôt nous débouchons au Nord d'une vaste branche de la plaine d'Esdrelon qui s'étend, coupée d'ondulations profondes jusque sur les hautes berges du lac de Tibériade. Nous arrivons à Khan-el-Toudjar (le Khan des marchands), bâti en 1587 pour l'usage des caravanes d'Egypte. On voit à côté une belle source et une ancienne construction carrée qui parait avoir été un fort. C'était jour de marché. La foire se tenait en plein soleil. Nous passons tout près de cette masse compacte de chameaux, de chevaux arabes de grands troupeaux de moutons, de Bédouins au teint basané, au costume blanc, à la longue lance, qui nous offrent le sujet d'une curieuse distraction. Nous continuons notre pénible marche à travers cette campagne desséchée et sous un soleil torride. Nous cheminions difficilement, gravissant depuis longtemps déjà une pente douce, lorsque tout-à-coup nos chevaux s'arrêtent, la plaine est brusquement interrompue et nous voyons à quelques centaines de mètres au dessous de nous, dans une vallée courant du Nord au Sud et profondément encaissée, une magnifique nappe bleu d'azur se déployer en ondulant, bordée de montagnes arides, mais qui revêtues des plus riches teintes de lumière, semblaient lui former un encadrement d'or. Nous avions sous les yeux le lac de Tibériade, l'émeraude de la Palestine. C'était la seconde surprise de la journée. Cette fois une bruyante exclamation s'échappa instinctivement de nos poitrines. Sur les bords du lac, au pied de la montagne, s'offre un groupe considérable de maisons entouré comme au moyen âge, d'une muraille crénelée, flanquée de distance en distance de grosses tours rondes. C'est la ville de Tibériade, autrefois Génézareth, la patrie de St. Pierre. Nous descendons pendant une heure et nous entrons dans la ville par une brèche de ses murailles qui tombent en ruine. Nous passons par des rues étroites, sinueuses, remplies de décombres et nous allons loger chez un bon Père Franciscain venu exprès de Nazareth pour nous donner l'hospitalité. Son église est grande, mais bien pauvre, et située au bord du lac dans l'emplacement même que la tradition assigne à la maison de St. Pierre. — Plusieurs scènes racontées dans l'Evangile se sont passées sur ce beau lac. Tous ces lieux sont pleins du souvenir des miracles accomplis dans les premiers temps de la vie Apostolique de Notre Seigneur. La population de la ville est d'environ 2 000 âmes, dont 800 Juifs originaires d'Afrique, d'Espagne ou de Russie. C'était l'époque de la fête des Tabernacles. Ils étaient vêtus de leurs plus beaux habits. Les femmes surtout se faisaient remarquer par leurs robes de soie aux couleurs voyantes et leurs nombreux bijoux. — Le lac de Tibériade est formé par le Jourdain qui le traverse dans toute sa longueur, comme le Rhône traverse le lac de Genève. Son eau verte et limpide est excellente à boire. Il a en moyenne 6 lieues de long sur 2 ½ de large. Nous aimions à nous rappeler que ces flots avaient bercé le divin Maître pendant son mystérieux sommeil, qu'ils s'étaient miraculeusement affermis sous ses pieds qu'ils avaient souvent étanché sa soif. C'était sur ces rivages que nous foulions en ce moment, qu'avait retenti cette parole: « Simon fils de Jean m'aimez-vous ? faites paître mes agneaux, faites paître mes brebis! ... » C'est à quelques pas de là qu'avait eu lieu la pêche miraculeuse. Que de chers souvenirs se pressaient ici dans nos cœurs ! Tout l'Evangile était là. Hélas, pourquoi faut-il tant se hâter en parcourant des lieux si chers à l'âme chrétienne, et que l'on quitte, sans emporter même l'espérance de les revoir jamais! Je me souviendrai toute ma vie de cette promenade de 3 heures sur les rives désertes du lac de Tibériade où 20 cités florissaient autrefois! Ici, comme dans toute la Palestine s'accuse et pèse la malédiction divine. — On nous montra de loin, à l'extrémité septentrionale du lac, les débris de Capharnaüm, se cachant dans un pli du rivage. Ensuite, passant au pied de la vieille citadelle à moitié démolie, nous rentrâmes avec le coucher du soleil dans cette pauvre bourgade de Tibériade, que le temps a oublié là comme une épave du passé. — Le lendemain, après notre oraison faite sur la terrasse de la maison, en face du lac, la Ste. Messe célébrée dans la pauvre église de St. Pierre, nous montâmes à cheval pour retourner à Nazareth, en faisant une des plus intéressantes excursions de la Palestine C'était du reste la dernière. Nous nous élevons lentement sur les hautes berges qui bordent le lac de Tibériade, nous retournant de temps en temps pour jouir du point de vue toujours magnifique, mais qui changeait à chaque instant. Une heure et demie après notre départ, nous arrivons à l'endroit où fut opéré le miracle de la multiplication des pains. Au milieu des pierres noirâtres qui couvrent le plateau, on m'en fit remarquer une plus élevée, et présentant la forme d'une sorte de table rustique. C'est près de cette table que Notre Seigneur laissa tomber de ses lèvres et plus encore de son Cœur ces touchantes paroles qui retentiront à jamais à travers les siècles : « Misereor super turbam. Plusieurs Croix ont été gravées sur les roches par la piété des pèlerins. Un peu après nous arrivons à la montagne des Béatitudes. C'est une colline peu élevée, hérissée de rochers et qui s'élève en pente douce au dessus du plateau. Le bon Maître se rendait quelquefois en ce lieu pour parler aux cultivateurs, aux gens simples de la campagne. Il les faisait rassembler par ses Apôtres, qu'il formait dès lors à la vie apostolique, puis,

quand ces bonnes populations, fatiguées de la chaleur du jour, s'étaient réunies autour de lui, il leur enseignait son admirable doctrine : « Beati pauperes ! Beati qui lugent ! Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam ! Beati misericordes ! Beati mundo corde ! » — Nous continuons notre route ; nous traversons le champ de bataille de Tibériade, lieu de funeste mémoire, où l'armée chrétienne, sous les ordres de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem fut vaincue par le farouche Saladin en 1187, Défaite qui détruisit l'empire des Latins en Palestine. La vraie Croix fut prise, le roi fait prisonnier. On lui laissa la vie, mais les chevaliers de St Jean et du temple, au nombre de 200 furent massacrés de sang froid. Une demi lieue plus loin nous traversons le champ des épis, situé dans une plaine fertile et bien cultivée. — Nous voici maintenant à Cana. Ce n'est plus qu'un gros village d'Arabes assez paisibles. Les ruines d'une ancienne église indiquent la maison où Notre-Seigneur opéra son premier miracle. Nous descendons ensuite à la fontaine où furent remplies les urnes, dont trois sont conservées, dit-on, dans un couvent Grec du voisinage. Nous dînons dans un beau jardin d'orangers et de grenadiers qu'arrosent les eaux de la fontaine, puis, remontant sur nos chevaux arabes et suivant entre deux haies de nopals la route poudreuse et ondulée de Nazareth, nous arrivons vers trois heures dans cette ville. Dans la soirée, nous allons visiter les Sœurs de Nazareth, dont le couvent est contigu à la Casa-nuova que nous habitons, et le lendemain à 4 heures du matin, nous reprenons le chemin de Caïffa ; sans nous y arrêter, nous traversons la petite ville, et nous gagnons le Carmel, situé à 1 heure de marche. Arrivés au pied de cette célèbre montagne, nous la gravissons par un chemin en forme d'escalier qui la contourne obliquement et qui conduit au monastère. — Un mot ici du Carmel et du couvent. Le Carmel est une chaîne de montagnes d'environ 22 kilomètres de longueur, assise sur une base de 7 kilomètres, s'étendant du Sud-Est au Nord-Est. Elle offre de magnifiques forêts autrefois de cèdres, maintenant de hêtres, de myrthes et de chênes verts. On y trouve le chacal, l'hyène, la panthère et le sanglier. Les aigles planent en grand nombre sur ses cimes. Ces belles montagnes étaient jadis cultivées, leur nom même signifie vignoble. Elles sont souvent employées dans nos Sts livres comme termes de comparaison pour exprimer la beauté : Decor Carmeli. Le couvent dit du Carmel est un grand rectangle de maçonnerie bâti sur le dernier contrefort de la montagne qui s'avance dans la mer en forme de promontoire. Cette imposante construction occupe le centre d'un petit plateau qui domine la mer d'une hauteur de 200 mètres. Au milieu l'église et sa vaste coupole s'élèvent au dessus des toits plats du monastère. Nous y reçûmes une splendide hospitalité. Deux heures furent consacrées à un repos rendu indispensable par une étape de 9 heures de cheval. Nous visitons ensuite l'église, nous descendons avec empressement dans la Grotte d'Elie, où le Prophète se cacha pour échapper aux fureurs de Jésabel. Cette crypte sur laquelle s'élève le maître autel, mesure deux mètres de hauteur sur 5 de longueur et de largeur. Le fond est occupé par un autel dédié à St Elie. Selon la tradition, le Prophète aurait eu en ce lieu, la révélation qu'une Vierge devait enfanter. On montre la pierre sur laquelle il reposait au moment de la révélation. Devant le monastère un jardin peu considérable occupe la partie Ouest du plateau. On remarque au milieu une pyramide de pierre, élevée à la mémoire des blessés français massacrés par les Turcs en 1799. De nombreuses grottes autrefois occupées par des anachorètes, sont creusées dans les flancs du Carmel. La plus considérable comme la plus célèbre porte le nom d'Ecole des Prophètes. Elle regarde la mer. C'est une crypte naturelle agrandie de main d'homme, mesurant 15 mètres de longueur sur 7 de largeur et 6 de hauteur. Une petite cellule que l'on voit à gauche en entrant, passe par celle du Prophète Elie. La garde de cette crypte est confiée à un Iman qui y laisse indifféremment entrer les Juifs, les Chrétiens et les Turcs. — Nous terminâmes notre journée en assistant au coucher du soleil, sur les terrasses du monastère. Nous vîmes son disque s'enfoncer graduellement dans les flots brillants de la Méditerranée en éclairant d'une manière admirable St-Jean d'Acre, sa plaine et sa baie magnifique, dont l'immense courbe vient se terminer à Caïffa ; enfin les montagnes du Carmel, celle de Galilée, et pour achever le tableau, les hauts sommets du grand Hermon. Le lendemain, après la Messe célébrée à la Ste Crypte, et un dernier regard à tant de belles et saintes choses que nous allions laisser derrière nous, nous descendons la rampe abrupte de la montagne, faisons en passant visite aux bonnes Sœurs de Caïffa, et le soir à 5 heures nous montons joyeux à bord de l'Africa, paquebot du Lloyd autrichien qui chauffait pour Alexandrie. Bientôt, en effet, il lève l'ancre, et le cœur plein d'une douce émotion, nous commençâmes à voguer vers la France.

EGYPTE.

Alexandrie. — Partis de Caïpha le jeudi 4 Octobre à 5 heures du soir à bord du bateau autrichien l'Africa, nous arrivâmes à Alexandrie le samedi 6, vers 4 heures de l'après midi, après 48 heures de traversée. Nous allâmes demander l'hospitalité aux Frères des écoles chrétiennes qui possèdent un magnifique pensionnat de 600 élèves. Ils nous reçurent avec une grande cordialité. Nous nous reposâmes toute la matinée du lendemain, et vers le soir nous sortîmes accompagnés de plusieurs de nos hôtes pour faire une première excursion dans la ville. — Depuis bien des siècles, Alexandrie n'est plus la belle cité décrite par Strabon 24 ans avant l'ère chrétienne. Pourtant elle compte actuellement 80 000 habitants et prends chaque année des accroissements considérables. C'est la cité la plus belle, la plus européenne de l'Orient. Comme par le passé, Alexandrie est la sentine de l'Egypte. Les Européens qui l'habitent en grand nombre sont pour la plupart, il faut bien le dire, l'écume des nations civilisées. Il y a là de grandes misères morales. Malheureusement les moyens pour les combattre se réduisent à bien peu de chose. Un couvent de Franciscains, des Sœurs de St Vincent de Paul et des Frères de la doctrine chrétienne jettent bien, au moyen de l'éducation et de la prédication, quelques germes, hélas insuffisants, de Christianisme et de vertu. Il faudrait là comme dans tout l'Orient des apôtres . . . . et il n'y en a pas ! . . . Cette ville semi-Orientale, semi-Européenne, présente un aspect particulier à cause du grand mouvement commercial qui agite sans cesse sa population. Située au bord de la mer, à l'extrémité d'un des angles du Delta, sa position est admirable. Elle tient la tête de l'Egypte. C'est la ville la plus commerçante de l'Orient. Enfin elle possède deux ports, un beau canal et un chemin de fer. Toutefois les choses curieuses y sont rares. Elle n'offre d'intéressant aux voyageurs que les Aiguilles de Cléopâtre, la place des Consuls, le couvent Latin et la colonne dite de Pompée. — A quelques pas de la place des Consuls se trouve une autre grande place qui a la figure d'un triangle. Le couvent Latin en occupe la base. On y arrive par une belle avenue qui s'ouvre au milieu d'un jardin planté de palmiers. En face est le portail de l'église. De chaque côté, et offrant un développement considérable, se présentent deux grands corps de bâtiments avec deux ailes en retour. Celui de droite est occupé par les Franciscains, et celui de gauche par le pensionnat des Frères. Derrière se trouvent le palais de l'Evêque et l'hopital. Le tout entremêlé de cours et de jardins. Depuis quelques années, les terrains ayant augmenté beaucoup de valeur dans ce quartier devenu le plus beau de la ville ; on nous a assuré que si les Pères voulaient vendre leur propriété, ils pourraient en retirer 24 millions. — Le mardi 9 Octobre, à 9 heures du matin, nous quittions la patrie des Origène, des Clément, des Athanase, et le chemin de fer nous emportait vers le Caire qui occupe le sommet du Delta. — **Excursion au Caire.** — D'Alexandrie au Caire on compte 45 lieues. C'est l'affaire de 6 heures. A quelque distance de la ville, la ligne de fer longe le rivage du lac Mariotis, autour duquel s'étend l'ancienne Mariote, dont il est souvent question dans la vie de St Athanase. Le pays qu'on parcourt, d'une fertilité extraordinaire, excite vivement d'abord la curiosité du voyageur, qui bientôt se fatigue de son invariable monotonie. On traverse sur de beaux ponts les deux principales branches du Nil, celle de Rosette et celle de Damiette. Le pont de la première, œuvre d'art remarquable, compte 12 arches, et a coûté 10 millions. Chemin faisant, nous stationnons devant quelques petites villes sans importance, et nous apercevons, groupés dans la campagne, quantité de villages de Fellahs (Arabes cultivateurs) dont les huttes de boue desséchée au soleil et surmontées d'une sorte de pigeonnier, n'offrent pour toute ouverture que la porte. C'est là qu'habite, dans un complet dénûment, la population la plus pauvre, au milieu du pays le plus riche et le plus fertile du monde. Le contraste est saisissant et douloureux. De tous côtés, l'œil aperçoit une campagne admirablement cultivée et entrecoupée de mille canaux qui se croisent en tous sens, semblables aux mailles d'un filet jeté à terre. Mais voilà que sur les 3 heures, la végétation disparait tout-à-coup, et sur notre gauche, dans la direction de Suez, le désert se présente avec ses mamelons de roches couleur de feu, ses sables embrasés et ses horizons sans limite, baignés d'une lumière éblouissante. En face de nous, une ville à l'aspect étrange avec ses dômes, ses terrasses, ses palmiers et ses 300 minarets se détachant admirablement sur l'azur foncé du ciel d'Egypte, s'offre en même temps à nos regards. C'est le Caire. Le Caire et Damas sont les deux seules villes du levant qui aient conservé presque intact le cachet Oriental. — **Le Caire.** — Le Caire situé sur la rive droite du Nil, a la forme d'un vaste parallélogramme. Sa plus grande longueur est d'environ 4 kilomètres sur une largeur de 2 1/2. Le désert le resserre de trois côtés : au Nord, au Sud et à l'Est. La partie Ouest arrosée par le Nil, présente l'agréable contraste d'une végétation luxuriante. Des plantations de palmiers entremêlées de vertes prairies,

d'élégantes villas, de belles avenues d'accacias et de sycomores, annoncent et commencent les riches campagnes du Delta. Le Caire compte 400 000 âmes, dont 12 000 Coptes, 9000 Francs, 4000 Juifs, 2000 Grecs et autant d'Arméniens; le reste est Musulman. Il possède 400 mosquées dont 300 sont à Minarets, et une centaine de petits Mosquées ou chapelles. Cette ville immense bâtie en arabesque, comme toutes les cités levantines offre un inextricable labyrinthe de petites rues, ou plutôt de ruelles non pavées, sinueuses, malpropres, bordées de hautes maisons bâties à l'Orientale, barriolées de bandes rouges et blanches, et dont les terrasses sont presque toutes surmontées d'un auvent en planches destiné à saisir au passage la moindre brise qui viendrait à souffler. Cependant une grande rue droite et non encore achevée la traverse comme une large artère dans toute sa longueur. Des planches, des toiles, des nattes étendues au dessus de la plupart de ces rues, les mettent à l'abri des rayons du soleil, et y répandent une agréable et fraîche obscurité. Comme à Alexandrie, nous fûmes reçus au Caire avec la plus affectueuse cordialité par les Frères des écoles chrétiennes. Ils possèdent dans cette ville un pensionnat tout aussi beau, tout aussi florissant que celui d'Alexandrie. Il compte plus de 600 élèves de toute nationalité, de toute langue, de toute couleur, et qui paraissent fort attachés à leurs pieux instituteurs. Il y a en outre au Caire une belle église catholique desservie par une douzaine de religieux Franciscains, un couvent des Dames du bon Pasteur qui dirigent un orphelinat, un couvent de Clarisses Italiennes, et un hôpital civil desservi par 3 Sœurs Françaises et 2 Sœurs Espagnoles appartenant à une Congrégation de Marseille. Cet hôpital occupe dans le quartier franc, l'hôtel qu'habitait le Général Bonaparte, puis le Général Kléber et où ce dernier fut assassiné. On rencontre dans les rues du Caire de riches et nombreux équipages. Un saïs au costume blanc, aux manches flottantes les précède en courant, très disposé à frapper de la courbache qu'il tient à la main, l'Arabe indolent, le gamin ou la pauvre femme Fellahine, trop lents à se ranger. L'âne est la monture du pays; mais l'âne modèle, agile, sobre, infatigable. On en trouve partout et tout équipés, sur les places publiques, au coin des rues, dans les carrefours. Leurs maîtres participent dans une large mesure à toutes ces belles qualités. Vous enfourchez un bourricaud quelconque et le propriétaire vous suit à pied, n'importe à quelle allure. Il galoppera ainsi toute une journée sous un soleil torride, sans boire ni manger. Quelques dattes, une galette et un peu d'eau, voilà l'ordinaire d'un Arabe. — Excursions. — Arbre de la Madone. — On peut faire du Caire plusieurs excursions qui offrent un grand intérêt, et dont le voyageur ne peut guère se dispenser. La première que nous fîmes dès le lendemain de notre arrivée, fut celle de l'Arbre de la Madone. C'était le mercredi 10 Octobre. Nous partîmes de grand matin sur deux baudets forts et agiles, suivis d'un jeune guide Arabe. Il y a environ 2 heures de chemin. Nous sortons par une porte située au Nord de la ville: nous traversons une plaine de sable qui commence le désert, croisant alors la route et le chemin de fer de Suez, nous entrons dans la riche campagne de la vallée du Nil, par une sorte d'avenue ombragée d'assez beaux arbres. - Nous traversons plusieurs villages entourés de jardins, de plantations de dattiers, et finalement nous pénétrons dans un enclos bien cultivé et orné de fleurs; un énorme Sycomore en occupe le centre. La tradition rapporte, que Marie et Joseph au sortir du désert, et arrivés sur la frontière du pays cultivé, s'arrêtèrent sous l'ombrage de ce sycomore, lequel inclina ses branches comme pour saluer le divin Enfant et le défendre contre les ardeurs du soleil. Son écorce est tailladée par les pieux pèlerins. A quelques pas de là, on montre une fontaine nommée la fontaine de Marie, qui fournit aux besoins de la Ste Famille, et qui avec l'arbre de la Madone est depuis 18 siècles, l'objet du respect et de la vénération des chrétiens aussi bien que des musulmans. Nous continuons notre route au Nord. Au bout d'un quart d'heure de marche, et après avoir traversé à gué deux de ces canaux d'irrigation qui sillonnent et fertilisent l'Egypte, nous arrivons à Maltarieh (l'ancienne Héliopolis). Les ruines mêmes en ont disparu, il n'en reste plus qu'un obélisque de granit rouge, encore debout et enfoncé de 3 mètres dans le sol. Il a 20 mètres 75 c de hauteur, et sa largeur à la base est de 1 mètre 84 c. Ce qui lui donne un intérêt particulier, c'est qu'il est le plus ancien obélisque connu de l'Egypte. Il remonte à 2700 ans avant l'ère Chrétienne. Il est couvert d'hiéroglyphes parfaitement conservés. Après l'avoir longtemps examiné, nous reprîmes la route du Caire, enchantés de cette première excursion. — Vieux Caire — Grotte de la Ste Famille. — Après le dîner, nous entreprîmes, sous la conduite de l'excellent Frère Directeur, une autre expédition. Il s'agissait de visiter le musée de Boulak, le vieux Caire et la grotte de la Ste Famille. — Boulak, l'un des deux ports du Caire, est un gros village de 4 à 5 000 âmes, situé sur la rive droite du Nil. On y arrive en suivant une belle avenue constamment animée par un mouvement considérable de promeneurs, d'ânes, de chevaux, de chameaux et de voitures. Le musée créé et dirigé par un savant Français, M. Mariette, se compose d'antiquités égyptiennes. Nous y vîmes beaucoup de Momies, de Sarcophages historiés, de Statues de pierre, de bronze, de marbre, assises pour la plupart et tenant leurs mains sur leurs genoux,

position obligée des statues d'Egypte. Ce qui nous intéressa davantage, ce fut le sarcophage récemment découvert d'une reine appartenant à l'une des premières dynasties égyptiennes. Il était placé sous une vitrine et entouré de tous les ustensiles, ornements, armes, joyaux d'or et de pierres précieuses qui avaient appartenu à cette princesse, et remontaient à plus de 3000 ans. Nous nous rendîmes ensuite au vieux Caire ou Fostat, distant d'environ 5 kilomètres du quartier franc. Cette ville fondée en 640 par Amrou, général du Kalife Omar, fut incendiée en 1168, lors de l'irruption des croisés dans la basse Egypte. On craignait qu'elle ne tombât entre leurs mains. L'incendie, assure-t-on, dura 54 jours. Elle ne s'est jamais relevée de ses ruines. Deux gros villages, l'un Arabe et l'autre Copte, tous les deux entourés de murailles, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui. C'est dans le quartier Copte que se trouve l'église St Georges, au dessous de laquelle on visite une crypte transformée depuis longtemps en chapelle, et où la tradition rapporte, que la Ste Famille se retira lors de sa fuite en Egypte. Une fois chaque année, les catholiques du Caire, ont le droit d'y célébrer la Ste Messe. Nous n'y pûmes descendre, parce que les eaux du Nil alors débordées, en couvraient le pavé à la hauteur d'un mètre. Cette chapelle souterraine est partagée en trois petites nefs, par deux rangées de colonnes courtes et grossières. Au fond de cette grotte, une niche taillée dans la roche, est la place que la tradition assigne au berceau du divin Enfant. — On ne saurait se figurer un séjour plus affreux que ce village du vieux Caire. L'on y circule par des ruelles de 4 à 5 pieds de large, où un rayon de soleil n'est jamais descendu, et où le jour et l'air peuvent à peine pénétrer. Cependant la Charité catholique vit et travaille dans cette espèce de sépulcre. Nous visitâmes avec grande édification, deux Clarisses Italiennes, députées par le couvent du Caire, et qui font la classe à une vingtaine de petites filles. Nous entrâmes en revenant, dans la mosquée d'Amrou, située à l'Est du village. C'est la plus ancienne du Caire. On y compte 230 colonnes tirées de différents monuments anciens. Avant d'arriver à la ville, nous dûmes traverser un vaste champ de décombres, qui sépare le vieux Caire du nouveau, et qui offrant partout l'aspect de la désolation, laisse dans l'âme une profonde empreinte de tristesse. — Forêt pétrifiée. — Puits de Joseph. — Mosquée et tombeau de Méhémet-Ali. — La forêt pétrifiée, le puits de Joseph, la mosquée et le tombeau de Méhémet-Ali, furent le but de notre troisième excursion, l'une des plus longues, mais aussi des plus intéressantes. Nous nous mîmes en route de bonne heure, le vendredi 12 Septembre, dirigeant notre course vers l'Est. Au sortir de la ville nous entrions dans une plaine déserte remplie de monuments funéraires de toute dimension, mais d'une architecture assez monotone. Ce sont toujours des dômes de style Bizantin, renflés au centre, étranglés à la base; des minarets carrés ou octogones se terminant en pointe, et surmontés de l'inévitable croissant; des fenêtres ogivales ornées de colonnettes etc., le tout dans un état misérable d'abandon et de délabrement: Ce sont les tombeaux des Mameluks. Après cette ligne de masures, qui s'étend fort loin, toute habitation humaine disparaît, et nous voilà en plein désert, sur la route que prennent les caravanes qui se rendent à Suez. Nous suivons longtemps une large et sablonneuse vallée, bordée de montagnes stériles, enfin tournant à droite, nous gravissons un mamelon à pente douce, et nous nous trouvons sur un plateau couvert non d'une forêt, mais de tronçons d'arbres pétrifiés, épars sur le sol ou enfouis sous le sable, quelques-uns remarquables par leur grosseur. Le même phénomène se rencontre encore dans quelques autres endroits de la vallée du Nil. Quelle explication en peut-on donner? _Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est._ Ces arbres fossiles paraissent avoir été originairement des palmiers et des bambous. Nous en recueillons quelques petits fragments, et nous déjeunons sur le plateau, contemplant à notre aise l'aspect imposant du désert. Nous reprenons ensuite nos infatigables montures, et au bout d'une heure et demie de marche nous rentrions dans la ville, et nous commençons à gravir les pentes du Mokatam, mont qui domine le Caire et sur lequel est bâtie la citadelle. On y arrive par une chaussée moderne, accessible aux voitures et construite par Méhémet-Ali. Nous traversons une première enceinte, et nous nous trouvons dans une Cour carrée qui sert de vestibule à la célèbre mosquée. Cette cour est entourée d'une colonnade en bel albâtre Oriental et d'un effet imposant. Nous entrons ensuite dans la mosquée, surmontée d'une vaste coupole et bâtie sur le plan des grandes mosquées de Constantinople, ou plutôt de Ste-Sophie, qui leur a servi de modèle. Nous en faisons le tour, les pieds dans des babouches de cuir rouge, et après avoir considéré d'un œil assez indifférent ces marbres, ces jaspes ces albâtres, ces ornements de cuivre et de bronze doré, prodigués sans goût, visité le tombeau de Méhémet-Ali, le grand civilisateur d'Egypte, nous suivons notre guide sur une terrasse d'où l'on découvre un immense et splendide panorama. C'est là, sans contredit, ce que la citadelle offre de plus intéressant. De cette hauteur, l'œil embrasse dans un vaste horizon, à l'Ouest, la ville du Caire, le cours et la verte vallée du Nil; au Nord-Est, le chemin de fer de Suez et l'aiguille d'Héliopolis; au Sud, les ruines de Memphis et divers groupes de pyramides, parmi lesquelles celles de Gizeh dont nous parlerons tout à l'heure, élèvent leurs colossales assises, se détachant sur le fond rougeâtre du désert et présentant une masse imposante malgré leur éloignement de 4 lieues. Là sous ces sables est enseveli le vieux monde Egyptien, cette civilisation des premiers âges, dont les indestructibles monuments et les ruines prodigieuses, attestent encore à travers les siècles, la puissance et la grandeur. Nous ne pouvions détacher nos yeux de ce spectacle. Nous l'admirâmes longtemps en silence, tout entiers aux réflexions qu'il faisait naître dans nos esprits. Le texte célèbre de l'Ecclésiaste:

« Vanitas, vanitatum, et omnia vanitas, nous offrait ici une saisissante application. Mais on se lasse de tout, et puis notre guide Arabe s'ennuyait, il fallut bien finalement céder à ses instances et descendre avec lui au puits de Joseph, le dernier article du programme, que nous étions en train d'exécuter. — Ce puits que la tradition attribue au fils de Jacob, au Patriarche Joseph, premier ministre et sauveur de l'Egypte, est de forme carrée et creusé dans le rocher. Sa profondeur est de 95 mètres. Il est partagé en 2 étages par un large palier. On y descend par une spirale à pente douce. Un mécanisme grossier mis en mouvement par des bœufs, fait monter l'eau, et la distribue dans des bassins disposés autour d'une cour intérieure. La visite fut courte. Nous commencions à en avoir assez. Nous rentrâmes donc couverts de sueur et de poussière, pour nous reposer et préparer la grande excursion du lendemain; celle des pyramides, qui devait être la dernière.

Excursion des Pyramides. — L'organiser n'était pas chose facile : le Nil était en plein débordement, il fallait le traverser plusieurs fois. Il était donc indispensable de nous procurer un guide sûr, intelligent et expérimenté, aux soins duquel nous pussions nous en remettre complètement, tant pour les préparatifs que pour les détails de l'expédition. Cependant nous le trouvâmes sans trop de peine, grâce à la parfaite obligeance du chancelier de notre ministre au Caire. Nous fîmes donc nos dispositions. Les Frères chez lesquels nous étions descendus poussèrent la bonté jusqu'à nous pourvoir d'abondantes provisions de bouche, et le lendemain samedi 13 Octobre, nous nous mîmes en route, deux heures avant le jour. Nous traversâmes la partie Ouest de la ville, au milieu du silence et de l'obscurité, interrompue de loin en loin par de petites lanternes suspendues aux murailles des mosquées, ou de quelques maisons particulières. Nous traversons le vieux Caire, et nous arrivons au bord du Nil, que nous passons sur une large barque à la clarté des étoiles. Quelques instants après nous galopions sur la berge opposée. Bientôt, nous sommes arrêtés par un canal où nous trouvons un lac. Finalement nous parcourons une longue chaussée qui s'arrête brusquement au milieu d'un lac formé par l'inondation du Nil. Là encore il nous faut prendre une barque sur laquelle nous naviguons pendant plusieurs heures. enfin, après bien des détours et 5 heures de marche, nous débarquons au pied des pyramides. — Ces pyramides sont au nombre de 3, deux grandes et une petite. Elles portent le nom de pyramides de Giseh, qui est celui d'un village voisin, situé en face du vieux Caire, sur la rive gauche du Nil. De plus chacune d'elles porte en outre le nom de son auteur: on dit: La pyramide de Chéops, de Chéphrem et de Cyrinus. Ce sont les plus solides et les plus colossales constructions du monde. Celle de Chéops, qui est la plus élevée, a 227 mètres de largeur à sa base, sa hauteur verticale actuelle est de 137 mètres ([illegible] pieds). Elle avait probablement une vingtaine de pieds de plus, avant qu'on en eût enlevé les dernières assises. Cette opération a transformé le sommet en une plate forme, mesurant 10 mètres de côté. C'est une montagne de pierres. D'après Diodore de Sicile, 100 000 hommes y auraient travaillé pendant 20 ans. Nous en entreprîmes immédiatement l'ascension. Depuis que les Kalifes l'ont dépouillée de son revêtissement de marbre, elle se présente sous l'aspect de 4 immenses escaliers, formés de degrés inégaux et très élevés qu'on ne pourrait gravir seul, sans s'aider des mains et des genoux. Mais les Arabes y ont pourvu; trois de ces braves gens s'emparent de votre personne, les deux premiers vous hissent en vous tirant par les mains, et le troisième vous pousse par derrière. Ils ont bien soin, afin que vous puissiez mieux apprécier leurs services, de vous faire escalader les marches les plus hautes, et les endroits les plus difficiles. Pendant l'ascension qui dure une ½ heure, y compris les intervalles de repos, ils ne cessent de répéter avec une emphase comique: « Du haut de ces pyramides, 40 siècles vous contemplent! » paroles qu'ils accompagnent de l'éternel refrain: [illegible] bonne mission, bonne récompense! A cela, et strictement à cela, se borne toute leur science du français. — Du reste, il faut en convenir, on est bien dédommagé de sa peine par le merveilleux spectacle qui s'offre alors aux yeux. En face de soi, le Nil déploie son large cours au milieu d'un riche tapis de verdure, au delà, le Caire avec ses dômes et ses 400 minarets, sa citadelle adossée aux pentes du Mokattam: à droite, au Sud, une longue chaîne de pyramides de diverses hauteurs, des blocs, des ruines éparses sur une plaine aride et mamelonnée; et puis, débordant de toutes parts comme pour encadrer ce tableau splendide, les sables et le désert. Tout cela reposant dans une immobilité solennelle, embrasé par un soleil de feu, coloré des teintes les plus chaudes, présente un aspect étrange, qui saisit l'âme et la remplit d'une indéfinissable émotion. C'était bien là ces monuments superbes, qui selon la parole de Bossuet, semblent vouloir porter jusqu'au Ciel, le magnifique témoignage de leur néant. Les voyageurs ont bien raison de dire que c'est un des spectacles les plus grandioses auxquels on puisse assister. Après quelques instants de contemplation et de repos, nous descendîmes, cette fois, sans l'aide de personne. Arrivés à 20 mètres environ, au dessus de la base du monument, on nous fit entrer par une sorte de trou dans l'intérieur de la pyramide. Nous nous engageons dans un corridor obscur et voûté, qui descend d'abord, et puis qui se relève brusquement, et par une pente longue et raide nous conduit dans la chambre dite du Sarcophage. Cette pièce a 5 mètres 8[illegible] de hauteur, sur 10 mètres 33 de longueur et 5 mètres 34 de largeur. Le plafond en est plat. C'est là qu'était déposée la momie royale, dans un tombeau de granit rouge, sans ornements, ni hiéroglyphe, et qui est toujours en place: la momie a été transportée. — Comme nous l'avons dit plus haut, il y a d'autres pyramides dans la direction du Sud. On en compte 40 de

diverses grandeurs, sur un espace de 16 lieues. En avant de la pyramide de Chéops que nous venons de visiter, à 500 mètres à l'Est, se trouve le Sphynx. C'est un lion de forme colossale, à tête humaine et accroupi. Il est taillé dans un bloc de roches qui se trouvait à cette place. Toute la partie inférieure est cachée dans le sable. La face mesure 9 mètres, et la longueur totale du colosse en a 57. La face était primitivement peinte en rouge. Non loin du Sphynx, M. Mariette a récemment découvert les restes d'un temple égyptien, en granit rouge ou porphyre. Malgré les déblaiement, les sables le recouvrent déjà en partie. — A quelques pas de la pyramide de Chéops, s'élève celle de Chéphrem. Sa hauteur verticale a 135 mètres 2 mètres de moins que la précédente. Vient ensuite celle de Mycérinus qui n'en a que 66, et qui paraît une taupinée auprès de ses deux sœurs. — Là dut se borner notre excursion dans le désert. « En remontant le Nil jusque dans la Thébaïde, écrit un voyageur, on trouve d'autres souvenirs et « d'autres débris. Il y a quelques années, en 1850, M. Mariette a découvert dans les sables de Memphis, un monument antique appelé Sérapéum. « C'est une allée de sphynx gigantesques dont 141 sont encore sur leurs piédestaux et conduisent à un vaste temple où les Apis étaient déposés après « leur mort. Ce lieu funèbre renferme de nombreux sarcophages de granit poli comme le marbre. » Quelques lieues seulement nous séparaient de ces merveilles. Nous dûmes nous contenter des pyramides, et nous revînmes au Caire enchantés, du reste, de cette magnifique excursion. Deux jours après c'est-à-dire, le mardi 14, nous reprenions le chemin de fer d'Alexandrie, en compagnie d'Ingénieurs, d'Inspecteurs et autres employés du canal de Suez, tous français, et qui furent pour nous d'une grande politesse. On est si heureux en pays étrangers, de rencontrer des compatriotes! Ils nous assurèrent que dans trois ans, tous les travaux de l'Isthme seraient terminés. — Le jeudi suivant nous nous embarquions sur le Saïd, l'un des grands transports des Messageries impériales. Nous ne devions plus quitter le paquebot, que pour mettre le pied sur la terre de France.



IHS

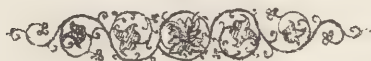
Lettres des Scolastiques de Laval.

DÉCEMBRE 1867.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE . . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI



France. — Angers. — 26 Septembre 1867. — Circulaire du Directeur de l'Archiconfrérie de St Joseph.

Pour la dixième fois, le pèlerinage de St Joseph-du-Chêne vient de célébrer l'anniversaire de son érection, bien que souvent déjà les détails de cette fête aient été publiés, il ne sera pas sans intérêt pour les amis et bienfaiteurs de cette œuvre d'apprendre comment, cette année, le Saint Patriarche a été honoré. Avec un compte rendu de la fête, nous leur adressons un extrait de notre correspondance ; ainsi que nous, ils auront occasion de louer St Joseph de sa constante protection. — § I. — Fête de Saint-Joseph-du-Chêne. — La fête de St Joseph-du-Chêne tombait, cette année, le 28 Août ; ce même jour avait été choisi pour poser la première pierre de la future chapelle. Le temps, d'ordinaire incertain en cette saison, s'était fixé au beau ; aussi, pendant que les habitants de Villedieu se livraient avec un entrain inaccoutumé à leurs préparatifs de fête, nous organisions, sur différents points, des moyens de transport pour les pèlerins. Dès le 27 au soir, ils arrivaient en grand nombre et entouraient avec nous l'autel du Saint Patriarche qui recevait nos premiers hommages. — Cette touchante cérémonie a été plusieurs fois décrite : nous croyons inutile de nous y arrêter, disons seulement que cette année, comme d'habitude, elle s'accomplit dans un ordre parfait. L'autel et tout le sanctuaire, brillamment décorés, étincelaient à la lueur des cierges allumés par les pèlerins et des feux de couleur, préparés pour la circonstance. Il n'était pas jusqu'aux arbres voisins du vieux chêne qui, pavoisés de drapeaux et de banderolles, n'eussent pris un air de fête. Quant à la statue de St Joseph, parée des nombreux ex-voto dont la reconnaissance s'est plu à l'embellir depuis dix ans, elle semblait sourire à nos hommages et promettre de nouveaux bienfaits. Après une charmante allocution du R. P. Pouplard, prédicateur de la fête, nos hymnes et nos prières longtemps prolongées, s'unirent en faveur de tous les membres de la famille ; nos frères absents eux-mêmes, furent instamment recommandés au Cœur de notre commun père. — Le lendemain, les messes commencées à 4 hres ½, se succèdent sans interruption jusqu'à la Messe solennelle qui se célèbre à l'église paroissiale, au milieu d'un concours considérable d'étrangers. La musique du May, le chant d'une centaine d'ecclésiastiques relèvent l'éclat de la cérémonie. M. du Chatellier, curé de Notre-Dame de Poitiers, avait promis d'officier ; d'impérieuses circonstances le retinrent et il fut remplacé par M. l'abbé Pouplard, frère du prédicateur. Deux fois dans ce grand jour, il devait nous être donné d'entendre le R. Père ; une première fois il parla à la Messe, son discours pathétique fut accueilli avec la plus constante attention. — Les habitants de Villedieu assistent, pour la plupart dès le matin aux Messes du sanctuaire ; pendant la Messe solennelle, tout entiers à la décoration des rues que traversera la procession et à la réception des étrangers, ils rivalisent de sollicitude, on peut le dire, pour que St Joseph soit dignement fêté et ses serviteurs convenablement reçus. Décrire les préparatifs et l'ordre de la procession, après ce que nous avons plusieurs fois publié, serait nous exposer à des redites fastidieuses. L'ensemble de cette cérémonie restant le même, les personnes qui le voudraient plus amplement connaître pourraient consulter le Pèlerinage de St Joseph-du-Chêne. — Du magnifique reposoir élevé au Sacré-Cœur de Jésus, à l'entrée du bourg, transportons nous, tout d'un trait, au sanctuaire de St Joseph, après avoir salué toutefois avec la foule recueillie, l'image de l'Immaculée Vierge Marie, sur le trône élégant que lui ont préparé les habitants de Villedieu, au centre de leurs habitations. — A mesure qu'elles arrivent au pied du Chêne, les lignes de l'immense procession se repliant sur elles-mêmes, entourent la chaire placée à l'entrée de la chapelle. Le prédicateur paraît ; nous attendons beaucoup de lui, car déjà il nous a beaucoup donné et nous sommes au moment le plus solennel. Notre espoir n'est point

trompé ; on peut le dire, le R. Père s'est surpassé lui-même en cette occasion. Enfant de la contrée, le P. Pouplard en connaît les mœurs et le caractère. Il s'adresse à un peuple plein de foi, dont les ancêtres ont noblement combattu pour la Religion. Il n'a devant lui que des chrétiens : sous leurs yeux va être posée la première pierre d'une chapelle dont ils appellent de tous leurs vœux la construction ; le prédicateur tire un parti admirable de ces circonstances. Dans son discours du matin, il a relevé l'excellence de la fidélité à la cause de Dieu, maintenant il en donne les motifs et, pour ceux qui l'entourent, il les trouve dans l'insigne faveur qu'ils ont de posséder ce sanctuaire béni, source inépuisable de grâces pour tout le pays. Ce discours, remarquable d'à-propos et vraiment éloquent, produit la plus vive impression ; le peuple et le Clergé l'accueillent avec une égale sympathie. Sur le point de terminer, le prédicateur se reporte au moment où Josué, après avoir fait promettre aux Israélites réunis de garder la Loi du Seigneur, en témoignage de cette promesse fit dresser une grande pierre au pied du chêne antique qui ombrageait le sanctuaire : « Vous aussi, mes frères, ajoute-t-il, vous voulez être fidèles à Dieu ; cette pierre que nous allons placer près du vieux chêne qui abrite ce sanctuaire de bénédictions, est un témoignage des bienfaits reçus et de la foi jurée ; gardez vos promesses, car un jour elles déposeraient contre vous, elles vous accuseraient de prévarication. » Il était difficile d'être mieux inspiré, il était difficile aussi d'être écouté avec une attention plus générale et plus bienveillante. Le reste de la cérémonie n'offre rien de particulier, nous ne nous y arrêterons pas ; disons seulement que, malgré l'immense multitude accourue à cette fête, le caractère chrétien qui la distingue s'est encore révélé dans tout son éclat. Quel admirable spectacle nous avons sous les yeux, s'écriaient, tout émus, les nombreux pèlerins qui, pour la première fois, assistaient à cette réunion de famille ! Nous comprenons que St Joseph ait jeté sur cette contrée des regards de prédilection.

§ II. — **Faveurs accordées par St Joseph.** — Dès le début de l'œuvre de Saint Joseph Madame Lasne, femme de chambre de Mme la Comtesse de Beaumont, s'y attacha et, nous pouvons le dire, peu de zélatrices firent avancer avec plus de succès le culte du Saint Patriarche. A une vertu solide, Mme Lasne joint beaucoup de simplicité et une rare constance. Son mari et son fils attachés comme elle au service de Mme la Comtesse de Beaumont, partagent ses sentiments chrétiens et son dévouement pour St Joseph. Les premières tentatives que fit Mme Lasne pour répandre le culte de St Joseph dans la contrée qu'elle habite eurent d'heureux résultats et des listes nombreuses nous furent envoyées à des époques assez rapprochées. L'indifférence désolante des habitants cédait aux instances réitérées de la pieuse zélatrice dont l'action franchissant les limites de Noyant, sa paroisse, s'étendit bientôt sur toute la contrée. L'excellent Curé de Noyant lui ayant permis de placer une statue du Saint Patriarche dans son église, on ne tarda pas à venir prier devant cette statue. Mme Lasne voulait des hommages plus solennels ; le digne prêtre ne jugeait pas que le moment fût venu ; un accident terrible prépara le triomphe complet de St Joseph. Tout-à-coup le bon Curé est frappé d'apoplexie. L'attaque est tellement grave, qu'au dire des médecins, dans une heure le malade ne vivra plus. Informée de cet accident, Mme Lasne réunit en toute hâte quelques associées devant l'image de St Joseph ; toutes demandent instamment la guérison du prêtre vénéré. Au bout de quelques heures le médecin revient ; quel n'est pas son étonnement : le danger a disparu et une telle amélioration s'est opérée dans son malade, qu'il espère le sauver. Bientôt en effet, avec l'usage de la raison, le bon Curé recouvre celui de la parole, et profondément touché des bontés de St Joseph, il permet de lui ériger un autel dans l'église qu'on achève de construire. Au comble de la joie, Mme Lasne organise une loterie afin de se procurer les fonds nécessaires à l'exécution de son projet. Elle écrit, elle s'agite, met en œuvre tous ceux qu'elle peut aborder et quand, munie de lots suffisants, elle croit pouvoir placer des billets, elle sollicite l'autorisation du Préfet d'Angers, puis celle du sous-Préfet de Baugé. Vains efforts ; le refus le plus formel lui est opposé. Une seconde et une troisième fois elle revient à la charge, c'est inutile ! Comment faire ? En même temps qu'elle a recours à la prière, l'infatigable zélatrice emploie plusieurs personnes influentes. Le sous-Préfet de Baugé promet de fermer les yeux, et bientôt les billets sont placés comme par enchantement. Aujourd'hui deux autels magnifiques, l'un dédié à St Joseph et l'autre à la Très-Sainte Vierge, embellissent la nouvelle église ; ils ont coûté 7000 fr et la loterie a couvert entièrement ces frais. — Une faveur précieuse était sollicitée par Mme Lasne ; il lui tardait de voir cette église où elle avait établi le culte de St Joseph, devenir le centre d'une réunion de l'archiconfrérie ; la réalisation de ce projet n'était pas sans difficulté ; sa persévérance sait vaincre tous les obstacles et, au mois de Mai dernier, tout était concerté entre l'évêché et le Curé de la paroisse ; le Directeur de l'archiconfrérie inaugura cette œuvre dans la nouvelle église, à la grande joie des habitants qui, par six jours de retraite, se préparèrent à la fête de l'installation. A partir de ce jour, tous nos exercices furent adoptés à Noyant ; la Messe commença à se célébrer le mercredi à l'autel du Saint Patriarche. Les associés y assistent avec un pieux empressement. — Le Conseil qui, d'après le règlement de l'archiconfrérie, est chargé d'en sauvegarder les intérêts, a pour Présidente Mme la Comtesse de Beaumont, si digne à tous égards de ce titre. Quant à son humble femme de chambre, elle s'était montrée si habile à gérer les intérêts de St Joseph, que personne ne fut jugé plus capable qu'elle des fonctions de Trésorière. — Jusqu'ici, l'action de St Joseph

ne s'est pas révélée d'une manière sensible, mais les témoignages de dévouement qui lui sont donnés, touchent son cœur, les bienfaits qu'il va répandre en sont la preuve évidente. — Mme Lasue, dont nous avons admiré le zèle pour la cause du St Patriarche, éprouve l'une des premières les effets de sa bienveillante protection. Dans la loterie qu'elle organisa pour se procurer des ressources, elle était aidée par son fils. Ce jeune homme avait pris la charge des écritures et de la correspondance qu'entraînent ces sortes d'œuvres, il s'acquittait de cette tâche pénible avec une activité et une exactitude qui charmaient tout le monde: « Mon ami, lui disait-on souvent, ce que vous faites là vous portera bonheur, vous servez trop bien St Joseph pour qu'il vous oublie. » Le St Patriarche ne tarda pas à prouver sa gratitude. Le jeune homme devait, cette année même faire partie du tirage; les bruits de guerre, les rumeurs qui circulent sur la nouvelle loi de la conscription, inspirent à sa famille de vives alarmes, que sa vigueur et sa taille avantageuse ne font qu'augmenter. « Quel malheur qu'un si bon jeune homme vint à tomber, » répétaient les personnes de sa connaissance. Sa pauvre mère est dans les appréhensions les plus vives; c'était son unique enfant. Aussi, avec quelle ferveur recourt-elle à St Joseph et combien de fois, à sa sollicitation, le Directeur de l'archiconfrérie le recommanda-t-il aux associés? Le St Patriarche ne resta pas insensible à des vœux si ardents; une somme de 3000 fr pour payer un remplaçant, lui est envoyée quelques temps avant le tirage et pour comble de bonheur, le jour du tirage l'un des numéros les plus élevés lui arrive. Saint Joseph avait voulu s'acquitter envers cette bonne famille, c'est du moins ce qu'on s'est plu à reconnaître. — Plusieurs personnes avaient secondé le zèle de Mme Lasue; l'une d'elles éprouva les effets de la protection de St Joseph, dans un danger assez critique. Depuis quelque temps elle souffrait d'une glande cancéreuse...... et vainement avait employé tous les moyens pour la réduire. Une opération fut jugée nécessaire. Melle Georget ne peut s'y résoudre et vient à Angers consulter un médecin qui jouit de sa confiance. Elle apprend de lui toute la vérité: l'opération est urgente, quelques semaines de délai peuvent compromettre sa vie. Melle Georget à cette nouvelle est frappée comme d'un coup de foudre, mais bien que son anxiété soit extrême, sa volonté est inébranlable, elle ne se fera pas opérer. En quittant le médecin, elle rencontre une chapelle, elle y entre. Une statue de St Joseph se présente à ses yeux, elle tombe à genoux devant l'image de celui à qui elle s'est tant de fois confiée: « Grand Saint, lui dit-elle, vous êtes mon père, et je n'ai personne ici à qui je puisse demander conseil, éclairez-moi sur le parti à prendre dans l'extrémité où je me trouve. » A peine a-t-elle achevé cette prière que le calme rentre dans son âme: « Pourquoi ne pas me laisser opérer, se demande-t-elle, puisque c'est l'unique parti qui me reste? Allons, St Joseph le désire, il viendra à mon secours ». Immédiatement Melle Georget court annoncer sa résolution au médecin qu'elle avait consulté. Il est convenu que, dès le lendemain, il ira l'opérer dans une maison religieuse où il lui dit de se rendre. Le lendemain, au moment où Melle Georget, après s'être fortifiée par la Sainte Communion, quitte la chapelle, on lui annonce que le médecin est arrivé. La pauvre malade avait passé une nuit cruelle; à ses douleurs ordinaires s'étaient jointes des appréhensions faciles à comprendre. Le docteur essaie de la chloroformer, c'est en vain. Je veux être opérée, lui dit Melle Georget, après avoir à haute voix invoqué St Joseph; liez-moi s'il le faut, mais ne craignez pas. Pendant une heure qu'elle souffrit le martyre, la chair avec abondance de sang tomba sous le scapel, son courage ne se démentit pas un instant. Le médecin en fut dans l'admiration et lui-même m'a avoué que tout avait été si extraordinaire et dans l'opération et dans la convalescence, qu'il croyait à l'intervention du Ciel. Après quelques jours de repos passés dans la maison où elle s'était retirée, Melle Georget put regagner Noyant où elle jouit d'une parfaite santé. — Deux traits plus éclatants encore de l'intervention de St Joseph, en faveur de ceux qui le servent, viennent de se manifester dans la même réunion de Noyant. Ces traits ont eu lieu publiquement, nous en avons vérifié toutes les circonstances. — Dans une paroisse distante d'une lieue de Noyant, habite une personne connue par sa piété et son dévouement à St Joseph, Melle Couléard qui est âgée de 42 ans. Depuis plusieurs années, cette demoiselle souffrait par tout le corps de violentes douleurs, et depuis deux ans qu'elle avait perdu entièrement l'usage des jambes, on ne la levait plus guère que le temps de faire son lit. Tous les moyens de guérison avaient été vainement essayés. Un médecin voulut encore tenter un remède et conseilla les eaux de Néris; Melle Couléard qui n'attend plus rien des hommes, a confié sa guérison à St Joseph et, l'une des premières, s'est fait inscrire à Noyant sur les registres de l'archiconfrérie. L'ordonnance du médecin fixe cependant son attention et sachant que Mlle Lasue a suivi sa maîtresse à Néris, elle la prie de la renseigner sur ce voyage. « Aller à Néris, y pensez-vous? nous en sommes à 80 lieues et vous ne tenez pas sur les jambes. Croyez-moi, faites plutôt un pèlerinage à Noyant, venez à la prochaine réunion, nous prierons St Joseph de vous guérir. Le lendemain, 12 Juin, Melle Couléard arrive à Noyant. Plusieurs hommes l'ont montée en voiture, plusieurs encore la descendent et la portent devant l'autel de l'archiconfrérie, où l'on récite pour elle l'Heure de Saint Joseph. Les mêmes hommes la reportent ensuite dans une maison voisine où un lit l'attendait. C'était le mardi soir. La nuit fut affreuse. Melle Couléard crut plusieurs fois toucher à son dernier moment. Dès le matin

elle se fit habiller et porter à l'église. La Messe devait être dite pour sa guérison. M. le Vicaire qui allait la célébrer, sur ses instances lui donna la Communion dès le commencement. Mlle Couléard n'avait pas quitté le fauteuil sur lequel elle était assise. A l'Evangile, puis à l'Elévation elle aurait voulu se lever et se mettre à genoux comme les autres fidèles, mais hélas! elle se sentait incapable du moindre mouvement: Enfin, au moment de la Communion, en même temps que la pensée de s'agenouiller se présente à son esprit, Mlle Couléard éprouve quelque chose d'extraordinaire. Elle sent sa douleur comme glisser et se dissoudre; ses jambes se délient et se redressent. Un instant elle se lève, puis se précipitant à genoux elle s'écrie avec l'accent d'un cœur transporté de reconnaissance: « O mon Dieu, que je vous remercie! » Elle était complètement guérie. — Jugez, mon R. Père, de notre émotion, nous écrivait Mme Lasue, à la vue d'un tel prodige opéré au milieu d'une réunion nombreuse, pendant la Messe de l'Archiconfrérie. Des larmes coulaient de tous les yeux, le nom de St Joseph était dans toutes les bouches, car personne ne doutait que le Saint Patriarche ne fût l'auteur d'une guérison si miraculeuse. Bientôt Mlle Couléard parcourt à pied les rues de Noyant. Depuis 2 ans elle ne marchait plus, en cette occasion, elle fait plusieurs kilomètres, sans éprouver aucune fatigue. Cette guérison a produit dans tout le pays une vive impression; un pèlerinage se forme à l'autel du Saint Patriarche. — La même voiture qui avait amené Mlle Couléard contenait une autre malade, la Sœur S. E xxxx religieuse de Sainte Marie, atteinte depuis 8 ans d'une phtisie pulmonaire qui va l'emporter. La bonne Religieuse se résigne; elle ne désire qu'une chose, faire encore sa retraite annuelle dans la maison mère. Mais il faudrait que sa vie se prolongeât jusqu'au mois de Septembre, c'est cette grâce qu'elle vient demander par l'intercession de St Joseph. Le Saint Patriarche veut faire davantage. En quittant son autel, la Sœur éprouve quelque mieux. Peut-être, se dit-elle, entre-t-il dans les desseins du Ciel de me guérir, je reviendrai demander ma guérison. A la réunion suivante, elle est ramenée à Noyant; une de ses sœurs l'accompagne. Depuis six mois la pauvre fille n'a pas fait la Sainte Communion, dans l'impossibilité où elle se trouve de rester à jeûn. Aujourd'hui elle veut, coûte que coûte, Communier. Assise, sans vie pour ainsi dire, elle attend le moment de s'approcher de la Sainte Table. Sa compagne l'y conduit et la ramène avec la plus grande peine à sa place. Pendant son Action de grâces, la Sœur oublie toute souffrance: elle a éprouvé, il est vrai, des douleurs extrêmement aigues dans les épaules et dans la poitrine, mais tout s'est dissipé et, après son Action de grâces, vers 9 heures, elle peut à pied gagner la maison de ses sœurs. Peu-à-peu cette Religieuse recouvre ses forces, ses poumons se reconstituent et, à l'issue de la retraite du mois de Septembre, elle est renvoyée dans son obédience comme Sœur de classe. — Ce second trait a eu pour témoins et les habitants de la paroisse où vit la Sœur St. E xxx et les Religieuses de sa Congrégation qui ont vu sa maladie et connaissent son état actuel. Les médecins qui l'ont soignée ne font pas difficulté d'affirmer que tout ici est merveilleux. — Plusieurs autres faveurs de St Joseph nous restent à raconter; l'espace nous manque. La divine Providence nous fournira peut-être, par la suite, le moyen de correspondre régulièrement avec nos associés, nous le saisirons avec d'autant plus d'empressement qu'il nous est refusé par les revues consacrées au culte de St Joseph. — Nos associés apprendront avec bonheur qu'une nouvelle source de grâce nous est ouverte: des diplômes d'affiliation à la Confrérie de la Bonne-Mort, du Jésus à Rome, seront délivrés par le T. R. Père Général de notre Compagnie à Messieurs les Directeurs des réunions de notre Archiconfrérie, soit qu'ils écrivent directement, soit qu'ils nous prennent pour intermédiaire. Ces faveurs ne sont limitées à aucun lieu, à aucun territoire. Nous continuons à implorer la charité des membres de l'œuvre en faveur du sanctuaire qui s'élève à St Joseph-du-Chêne. Les secours que nous avons reçus nous permettent de commencer; nous espérons qu'il nous sera donné de finir; mais bien que nous visions à une œuvre modeste, longtemps les travaux languiraient sans l'assistance de nos associés. Cependant si nous implorons leur générosité en faveur de cette entreprise, qu'ils nous permettent de leur dire que nous réclamons plus instamment encore le secours de leurs prières. Le pèlerinage de St Joseph-du-Chêne acquiert une grande importance; puisse-t-il conserver son caractère religieux! c'est l'objet de nos désirs les plus ardents. Que les serviteurs de St Joseph veuillent bien demander avec nous cette grâce au Ciel!

Le Directeur de l'Archiconfrérie de S. Joseph — V. Louis S. J.

Amiens. — I. Œuvre des Saltimbanques. — Vers la fin du mois de Mai, tandis que la ville d'Amiens offrait sur la belle promenade de la Hotoie une intéressante exposition de machines agricoles etc, quelques bandes d'artistes voyageurs venaient planter leurs tentes sur le boulevard, espérant spéculer sur la curiosité des nombreux visiteurs de l'exposition. Un de ces voyageurs pourtant était venu dans un dessein bien différent. Dès le lendemain de l'installation, avant même qu'aucun d'entre nous eût songé à tenter quelque chose auprès d'eux, cet homme se présente au collège de la Providence, suivi de 3 jeunes filles de 13, 18 et 25 ans, et de 2 garçons l'un âgé de 12 ans et l'autre de 19. Il demande un Père au parloir, et de l'air le plus aimable: « Mon Père, dit-il, me voici. « Je vous amène ces enfants. Je ne suis que paillasse dans la baraque: c'est un pauvre métier. Cependant je veux qu'on y fasse ses devoirs, et c'est moi qui « ai voulu qu'on vînt à Amiens, parce que je savais que les Pères s'occupent de nous. Il y a si peu de Prêtres qui veuillent en faire autant! On nous méprise!

« Comment voulez-vous que nous fassions notre salut ? Mais je savais bien qu'ici on nous aime. Aussi, mon Père, en voici d'abord 5 de la même famille, 3 sœurs et 2 frères. Demain je vous en amènerai d'autres. Ne vous inquiétez de rien ; je me charge de tout. » En effet ce brave homme s'en alla de baraque en baraque, et en amena encore 3 autres jeunes retardataires. Le zèle des protégés devait répondre à celui de leur protecteur. Ils montrèrent une application très-grande à se préparer à leur première Communion. Outre les 2 heures ½ de catéchisme qu'ils suivaient fort exactement chaque jour, ils durent prélever sur leurs heures de loisir, un temps assez considérable pour apprendre les prières et répéter le catéchisme ; puisque au bout de 10 jours, ils se trouvèrent être assez instruits pour être admis à la première Communion. Il est vrai de dire que le Paillasse les suivait de très-près, veillant sur leur conduite et sur leur application dans la baraque, et venant chaque jour trouver le Père pour s'informer de leurs progrès, et aussi pour combiner avec lui les moyens de marier un de ses amis. — Le jour de la cérémonie arrivé, 60 personnes environ étaient réunies dans l'église du collége, et assistaient à tous les Offices du matin et du soir, dans un recueillement qui étonna les étrangers et même le Père des voyageurs (c'est ainsi que ces bonnes gens désignent le Père qui s'occupe d'eux.) Il va sans dire que notre zélateur donnait l'exemple à tout le monde, en accompagnant ses protégés à la Sainte Table. Huit premières Communions ; 3 autres Communions ; 50 Scapulaires donnés ; 8 chapelets et 50 médailles de la Sainte Vierge : Tels ont été les résultats de cette première mission de 14 jours, parmi les Saltimbanques. Le nombre des confessions entendues s'est élevé à 22. — Le lendemain matin, on bénissait le mariage de deux nouveaux époux. Pauvres gens ! ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre. Mariés à la mairie en 1844, ils avaient différé jusqu'en 1867 leur mariage à l'église. Et pourquoi ? Parce que s'étant un jour présentés à la porte d'un presbytère, pour y traiter de leur mariage, ils avaient été assez mal reçus. Blessés dans leur amour propre, ils s'étaient retirés pour ne plus revenir. — Cette première bande de nomades venait à peine de quitter Amiens, lorsque s'ouvrit la foire de la St-Jean. Tout un peuple de Saltimbanques vint camper sur le boulevard. Nouvelles courses du Père. Accueil charmant et empressé dans toutes les baraques, une seule exceptée. Or un jour que la foule sortait de cette baraque, j'arrive sur la parade, le chapeau à la main : « Monsieur, dis-je, en m'adressant au maître de la loge, j'ai bien l'honneur de vous saluer. — Pour toute réponse le Monsieur, sans se découvrir, tourne légèrement la tête, et laisse tomber sur son interlocuteur un regard dédaigneux, avec ce seul mot : « Monsieur, que me voulez-vous ? — Monsieur, je viens vous faire mes offres de service. — Vos services ?... Quels services ?... Vous pouvez les garder pour vous. Je n'en use pas. — Monsieur, peut être vous avez des enfants qui..... — Des enfants ?... moi ?... Par bonheur je n'en ai pas. — Mais n'y aurait-il pas dans votre établissement des enfants à préparer à la première Communion ? — Oui !.. Je sais votre métier ;... ça suffit !... — Je me ferais un bonheur de les instruire, si... « — Allons ! Ça suffit... Faites votre métier, laissez-moi faire le mien tranquillement ». — Il fallut bien se retirer. — Néanmoins il ne faudrait pas croire que le bon Dieu n'eût personne à prendre dans la baraque du saltimbanque bourru. Les 8 musiciens de cet homme, témoins de la scène de la veille, vinrent le lendemain se confesser et Communier. Enhardi par ce succès inespéré, je résolus de tenter un nouvel effort. Huit jours après je me présente pour la seconde fois devant la terrible baraque. Le maître était absent, mais il avait laissé des ordres. En conséquence, à la vue du Père qui monte les degrés, le paillasse se présente, et d'un air fort embarrassé : « Monsieur, on n'entre pas ici ! — Mon ami, c'est à votre maître que je veux parler. — Monsieur est sorti. — « Alors je voudrais voir Madame. — Madame ne reçoit pas. — Veuillez lui dire que je suis là. — Madame dit qu'on n'entre pas. — » Pendant que mon paillasse allait et venait, pour demander des ordres à sa patronne et me les transmettre, j'invitais les musiciens à la fête de la première Communion qui devait avoir lieu à quelques jours de là. Mais en définitive il fallut encore céder. Je me retirais tout pensif quand j'aperçus le maître de Céans qui se promenait sur le boulevard en fumant sa pipe. Je l'aborde résolument, mais non sans quelque appréhension : « C'est à Monsieur N... que j'ai l'honneur de parler. « Je regrette, Monsieur, de vous avoir dérangé l'autre jour, en vous parlant d'affaires religieuses, dans un moment assez inopportun ; mais à cette heure j'espère « être moins indiscret... — Pour toute réponse le Monsieur à la pipe aspire une forte bouffée, met les mains dans ses poches, pirouette sur ses talons, et continue sa promenade sans répondre un seul mot. J'ai su plus tard à qui j'avais affaire. « Il paraît, dit un jour cet homme à l'un de mes premiers Communiants, jeune homme de 18 ans, il paraît que vous fréquentez ce prêtre qui rôde sur la foire. — Oui sans doute, répond l'autre, je fréquente « ce prêtre, et même je vais faire ma première Communion. — Votre première Communion ? Vous croyez à cela, vous ?... Moi je suis libre penseur. — « Libre penseur ?... fit le jeune homme, qu'est-ce que c'est que ça, un libre penseur ? Je n'ai jamais entendu parler de cette religion là. » — Je croyais avoir échoué complètement dans ma seconde tentative, mais pas du tout. Le bon Dieu avait touché le cœur du paillasse, qui, blessé des mauvais procédés de son maître, « envers un brave homme après tout, quoique ce fut un Curé, » et irrité d'avoir eu à s'acquitter d'une commission pénible, me fit demander

une entrevue dans une baraque voisine. C'était pour me faire des excuses. Il se montrait tout disposé à entrer en pourparler, et à faire ce que je lui dirais, à la condition pourtant, « que ce serait en cachette de Monsieur, qui le chasserait, disait-il, s'il le savait en rapport avec un Curé, parce qu'il a les prêtres en horreur. » — A part cet épisode, tout a marché pour le mieux. 11 jeunes gens ou jeunes filles de 15 à 25 ans furent préparés à la première Communion, 19 à la Confirmation; 80 personnes se confessèrent; 64 reçurent la Communion. — La fête fut splendide. Environ 200 personnes de la foire étaient réunies dans notre chapelle des élèves. L'autel avait été richement décoré. Deux musiques de Saltimbanques, composées de 14 musiciens Allemands, qui s'exerçaient depuis huit jours, composèrent l'orchestre: l'orgue était touché par un des professeurs de musique du collège, et d'autres de ses confrères, formaient un chœur à la tribune sous la direction d'un de nos Pères. Monseigneur l'Evêque d'Amiens, qui ne cesse d'encourager cette œuvre, vint donner la Confirmation, immédiatement après la Messe. Il adressa à ces pauvres gens sur leur salut et sur les dangers de leur position, une touchante allocution, avec ce cœur, cette délicatesse et cette bonté paternelle que l'on connaît. Ils furent émerveillés et touchés jusqu'aux larmes. Aussi le lendemain, sur le champ de foire, on ne parlait que de la bonté de l'Evêque d'Amiens, et une pauvre vieille femme répondait d'un air triomphant à des hommes qui n'avaient pas vu la fête de la veille: « Ah! vous avez beau dire et beau crier, si la Religion n'était pas vraie, est-ce que vous croyez qu'un Evêque si vénérable, qu'un homme si haut placé, voudrait « se déranger, comme il l'a fait, pour parler avec tant de bonté à des pauvres gens comme nous? » — Quelques jours après cette touchante cérémonie nos voyageurs avaient disparu; mais ils laissaient à leur Père une nouvelle moisson à recueillir parmi les pauvres d'Amiens. C'est en effet dans cette classe infime que les Saltimbanques se font des connaissances pendant leur station dans une ville. Nos banlistes ont été pour ces pauvres gens de vrais apôtres en racontant partout le bien qu'on leur faisait. D'ailleurs les ouvriers qui venaient flaner sur la foire étaient témoins de notre œuvre et Dieu voulut que ce spectacle touchât des cœurs misérables et laissât un germe de grâce qui germa bientôt. — C'est ainsi qu'en moins d'une semaine après le départ des forains, à la suite de quelques informations prises soit chez les Sœurs de charité, soit auprès des ouvriers, 3 mariages avaient été bénits, et plus de 10 étaient en voie de s'arranger. Pour donner une idée de la facilité avec laquelle ces pauvres gens accourent au devant du prêtre, je citerai quelques faits. Un ouvrier passait sur le champ de foire. Le Père était sur la parade causant avec un Saltimbanque: « Tiens, dit-il à son camarade, vois donc ce Curé là haut! » — « C'est le Curé de la foire, répond l'autre. Si tu veux te marier, mon cher, voilà ton homme. » — « Ma foi, c'est une idée, je vais profiter de l'occasion. » Dès le soir même, ce jeune homme arrivait avec son illégitime compagne pour se mettre en règle. — Un autre jour le Père passant dans une petite rue accoste une vieille de 80 ans qu'il avait rencontrée sur la foire et lui demande des nouvelles de sa santé. L'entretien durait à peine depuis 2 minutes quand on vint le prier d'entrer dans une maison voisine. Il s'excuse, on insiste. Le voilà engagé dans une véritable cour des miracles, où se trouvait entassés de misérables petits ménages. La personne qui le demandait était une femme qui désirait faire régulariser son mariage. « Etes vous mariés à la mairie demande le Père. — Oui, mon Père. Tenez, voilà mon acte de mariage. — Bien. Vous viendrez vous confesser tel jour pour la première fois. Vous reviendrez une seconde fois tel jour. Je vais prévenir le Curé de votre paroisse; prendre quelques informations, et s'il ne se rencontre aucun empêchement, je pourrai vous marier tel jour. Est-ce entendu? — Oui, mon Père. C'est convenu. » Ce qui fut dit, fut fait. Je sortais de cette cour lorsqu'un jeune homme se présente: « Mon Père, ce serait pour me marier. » — Le lendemain, dans la même cour, un autre jeune homme venant d'un des quartiers les plus éloignés de la ville m'aborde avec la même formule: « Mon Père, ce serait pour me marier. Tenez voici mon acte de mariage à la mairie. Nous y sommes mariés depuis 15 mois. — Et puis, mon Père, je n'ai pas fait ma première Communion. » — Et ainsi de suite. Ces pauvres gens s'amènent les uns les autres. — C'est ainsi que l'œuvre des Saltimbanques a pris ici une extension extraordinaire. Messieurs les Curés ont témoigné une grande joie de voir que nous parvenions ainsi à repêcher les malheureux qui avaient échappé volontairement au zèle de leurs pasteurs. Les régistres des paroisses ont été mis à notre disposition pour l'inscription des actes. Monseigneur nous a donné toutes les dispenses et autorisations nécessaires et a encouragé hautement notre œuvre. — En résumé. Un mois d'apostolat auprès des Saltimbanques a donné les résultats suivants: — Chapelets distribués, 80 — Médailles de la T. S. Vierge, 130 — Scapulaires, 170 — Confirmations, 19 — Communions, 77 dont 19 premières. — Confessions, 102. — Mariages bénis ou en voie d'arrangement, 14.

Auprès des ouvriers pauvres le bien commencé paraît devoir se continuer et s'étendre.

II. — Retraite des anciens élèves au collége de la Providence. — Ceux qui ont lu la belle vie du P. Guidée par le R. P. Grandidier, ont pu remarquer les lignes suivantes: — « Afin de protéger plus efficacement encore les anciens élèves contre les séductions du monde, le R. P. Guidée méditait depuis longtemps de les réunir autour de lui pour une fête plus douce même que la saint-Achille, et pour un banquet plus auguste et plus salutaire. Il songeait à les convoquer tous les ans à une retraite qui serait spécialement instituée pour eux et qui leur ménagerait une occasion précieuse de dissiper par la réflexion les fatales illusions du siècle, de se retremper par l'usage des sacrements dans la fidélité à tous leurs devoirs de chrétien. — La mort ne lui laissa pas le temps de réaliser son projet; mais il le légua à son successeur. Six mois plus tard, grâce sans doute à l'intervention surnaturelle de celui qui en avait conçu la pensée, la retraite des anciens élèves fut inaugurée, et elle restera, nous l'espérons, monument durable, monument glorieux d'un zèle qui survit à la mort. » — Quelques détails sur cette belle institution pourront confirmer ces espérances et peut être inspirer à d'autres un essai qui a si bien réussi. — Ce ne fut pas sans appréhensions qu'on voulut mettre à exécution pour la première fois en 1866 la pensée du P. Guidée; et l'on chercha longtemps quelle forme de convocation l'on adopterait pour effaroucher le moins possible les jeunes gens; l'on s'arrêta sagement à celle-ci. — L'appel fut rédigé comme une lettre d'invitation, où la nature et le but de la réunion étaient brièvement exposés; suivaient les signatures de quatre anciens élèves des plus influents. Ce mode avait cet avantage de donner au projet un caractère de spontanéité et de fraternité très propre à séduire les cœurs, et de ne point faire courir à l'influence des Pères la chance d'un insuccès fâcheux. — L'appel envoyé assez tard à presque tous les anciens fut très bien accueilli. Beaucoup il est vrai répondirent en s'excusant et en promettant qu'ils viendraient d'autres années s'ils le pouvaient; mais en fait, 50 suivirent la retraite, et l'on ne s'était point attendu à un si beau nombre pour le premier essai. — Nos jeunes gens furent installés à Montières et largement traités: le P. Ministre avait à cœur de leur rendre agréable l'hospitalité, assuré que par là il contribuerait puissamment au succès de la retraite et à l'avenir de l'œuvre naissante. Dès les premières heures on fut émerveillé de la simplicité de cette jeunesse émancipée, où des pères de famille se trouvaient mêlés aux collégiens d'hier. Les charges d'édiles, de réglementaire, de lecteur, de directeur et questeur de musique furent distribuées et remplies comme dans une division du collége; le réglement fut bien observé, les récréations passées avec une gaieté charmante. Mais surtout la retraite que donnait le P. Matignon fut suivie avec sérieux et produisit le meilleur effet; en un mot ces 3 jours furent pour les *Cinquante* (comme les appelait le P. Matignon) des jours pleins, des jours de paix et de joie pour l'âme, des jours fortifiants. — La clôture fut très solennelle et suivie d'une petite fête de famille que les retraitants allèrent achever le soir au collége en assistant à la solennité littéraire par laquelle, selon l'usage, on préludait à la fête du R. P. Recteur. Parmi les émotions de cette journée que le souvenir du P. Guidée rendait si touchante, une des plus vives fut produite par les paroles qu'adressa le P. Couplet à ces fondateurs de la retraite. Le lendemain, au milieu des nombreux anciens accourus pour la fête, et des élèves du collége réunis à Montières les cinquante étaient montrés au doigt et témoignaient eux-mêmes qu'au bonheur commun se joignait pour eux une joie de plus et un délicieux souvenir. A la fin du repas de fête ils se levèrent tous ensemble et formèrent un chœur auquel eux seuls prenaient part. L'un d'eux avait composé de fort beaux couplets qui excitèrent un véritable enthousiasme: ils invitaient leurs amis d'autrefois et leurs plus jeunes frères à venir comme eux les années suivantes passer des jours de paix et de recueillement dans ces lieux si chers à leurs cœurs et si pleins de bons souvenirs. — Ce premier essai avait dépassé les espérances. — Cette année le nombre des retraitants a été moins considérable, mais il faut s'en prendre à l'Exposition qui avait épuisé les petites bourses, et qui retenait alors à Paris avec leur famille plusieurs de ceux qui voulaient faire la retraite. — Les 38 qui ont profité de cette grâce, ont montré au moins un aussi bon esprit et plus de régularité encore que leurs devanciers. — L'œuvre est fondée et n'ira même, on l'espère, qu'en se développant. Voici le règlement suivi:

6h. Lever.
6½. Prière, Méditation, Ste Messe pendant laquelle Cantiques, Temps libre.
7¾. Déjeuner, Récréation.
8¼. Petites heures, Temps libre.
9½. Cantique, Instruction, Temps libre.
11¾. Examen.
12. Dîner, Visite, Récréation, Visite.
1½. Chapelet en se promenant, Temps libre.
3h. Cantique, Conférence.
4½. Gouter, Récréation.
5. Vepres et Complies, Temps libre.
7. Récréation pendant laquelle on peut prendre un bain.
8. Souper, Visite, Récréation.
9. Prière, Sujet de Méditation, Promenade en silence.
9¾. Coucher.

Angleterre — Missions dans les villes. — Extrait des "Lettres et Notices" de Rohcampton.

I. — Lincoln's-inn-fields. — Cette mission ouverte le troisième Dimanche de Carême et terminée le mercredi après le Dimanche de la Passion fut prêchée par les Pères Maher, Coleridge, Lory et Bodoano. — Le P. Maher donnait la méditation du matin et du soir, le P. Coleridge les instructions de l'après-midi et du soir, et le P. Bodoano s'était reservé la retraite des pauvres écoles, à Gate Street où se réunissaient tous les petits écoliers du district. Chaque soir à 8 heures instruction préparatoire à la confession, à la première Communion et à la Confirmation pour les enfants sortis de l'école, et qui n'avaient point reçu encore ces Sacrements. Le district dont la chapelle de Lincoln's-inn-fields est le centre, est le plus mauvais quartier de Londres, il comprend la population étudiante de St. Giles et une partie de celle de Seven Dials, et compte de 11000 à 12000 catholiques. Si les écoles bâties depuis quelques années dans Charles Street, ainsi que les églises de St. Jean et de Ste. Elisabeth (Ormond-Street) étaient devenues les centres de nouveaux districts, le travail eut encore amplement suffi pour occuper ces trois stations de prêtres; tandis que jusqu'à présent on a simplement la Messe le Dimanche en ces deux endroits. Nos Pères furent d'abord désappointés du petit nombre de ceux qui se présentaient à la Confession; mais on vit ensuite les effets merveilleux de la prière. Des billets furent distribués dans tout le district, invitant le peuple à réciter chaque jour 5 Pater, 5 Ave et 5 Gloria Patri en l'honneur des 5 Plaies de Notre-Seigneur. Ces prières étaient récitées en public à la fin des méditations de chaque jour, et aussitôt les Confessionnaux étaient encombrés. Les exercices du soir furent bien suivis dès le commencement; mais vers la fin de la mission nombre de personnes ne pouvaient trouver place. L'assistance à la Messe s'accrut dans les proportions suivantes, de 1900 le troisième Dimanche de Carême, à 2400 le quatrième Dimanche et 2900 le jour de la Passion: à chaque Messe on faisait une courte instruction. — La première Communion des enfants et des jeunes gens suivie de la Bénédiction Papale fut l'objet d'une cérémonie particulière; ainsi que l'Acte de Réparation à Notre-Dame, après lequel 600 personnes furent reçues dans la Confrérie du St. Scapulaire. L'instruction du soir était exclusivement faite pour les personnes mariées. Le dernier soir un acte solennel de Réparation au Sacré-Coeur de Jésus pour les blasphèmes contre le Saint Sacrement. Le sermon et la Bénédiction furent donnés par Mgr. l'Archevêque de Westminster. Sa Grandeur avait accordé à nos Pères durant la mission les plus amples facultés, et entre autres la permission de dire la Messe et de donner le Salut à l'école pauvre comme dans une église. Le dernier Dimanche Monseigneur confirma 130 personnes la plupart adultes; et ce nombre paraîtra considérable si l'on songe que la Confirmation a été donnée dans cette même église il n'y a pas un an. Durant la mission nos Pères ont été consolés surtout par la Confession des enfants: la crainte qu'ils montraient de recevoir indignement le Sacrement et leur soin à s'y préparer semblent garantir leur persévérance et nous font concevoir de grandes espérances pour l'avenir de ce district. — Parmi les personnes qui ont suivi les exercices se trouvait un vieillard qui se rappelait encore l'époque où le prêtre et les fidèles s'assemblaient pour le sermon dans un cabaret du voisinage, où les pipes et les pots placés sur la table donnent le change sur le but de ces réunions. Ces temps heureusement sont loin de nous.

II. — Mission de Ste. Anne, Manchester — A Ste. Anne, à Ancoats et à Manchester la mission fut donnée durant les trois dernières semaines de Carême par les Pères Purbrick, Arundell, Caussèque et Lory, assistés pendant quelques jours par le P. Swift. Le quartier d'Ancoats est un des plus sombres et des plus enfumés de la noire Manchester. Ses principaux édifices sont d'immenses filatures de coton, des fonderies, des verreries entourées de pauvres habitations, et çà et là de grands espaces vides arrosés de ruisseaux malsains. La population Catholique qui se trouve presque uniquement dans la classe ouvrière, comprend 7 à 8 mille Irlandais notablement anglicisés. L'église catholique est petite: destinée à contenir environ 700 personnes elle tient pourtant plus du double comme nous avons pu voir durant la mission. Dès trois semaines avant notre arrivée les deux prêtres dont se compose le clergé de Ste. Anne ont fait tous leurs efforts pour inviter et préparer le peuple à la mission. Dans leurs visites à domicile plus de 4000 billets de confession furent par eux distribués surtout parmi les adultes. En réalité ces billets n'ont guère servi qu'à titre d'avertissement, la plupart de ceux qui vinrent se confesser laissant par oubli ce papier chez eux. Naturellement bien du monde n'a point suivi la mission, comme nous pouvions nous y attendre, mais l'affluence a été néanmoins considérable, et presque tous nos auditeurs étaient assidus et de cette classe de gens pour qui surtout sont faites les missions. Nous avons rencontré quelques apostats endurcis, qui affectaient le mépris et ont été rebelles à toute persuasion. Heureusement ces cas difficiles ont été rares. Une rancune personnelle paraît être la cause la plus ordinaire de ces apostasies: on vous raconte presque toujours à tort ou à raison quelque histoire d'injustice commise par un prêtre et vous sentez qu'un esprit de vengeance et de haine diabolique anime ces récits. — Les indifférents, et ils sont nombreux, ont toujours quelque prétexte de délai, ou font des promesses qu'ils ne tiennent pas. Néanmoins un bon nombre secouant une torpeur invétérée se

sont mis résolument à suivre la Mission. Nous avons eu quelques retours de 60 et 70 années, beaucoup plus de 30 et 40 ; et une multitude enfin qui se repètent de mission en mission ; cette intermittence vaut mieux encore qu'un abandon complet des pratiques religieuses ; c'est un témoignage de la faiblesse mais point une preuve de l'inefficacité des missions qui sont au moins d'utiles jalons dans la vie de ces pauvres pécheurs. — Le chiffre officiel des conversions opérées durant la mission est de 1306 mais compter 30 ou 40 de plus serait croyons-nous se rapprocher davantage de la vérité. Le nombre total des Confessions enregistrées s'élève à 5453 et les Communions à 4646 : il faudrait retrancher environ 1000 Communions de dévotion, si l'on voulait avoir les chiffre exact des personnes qui se sont approchées des Sacrements. Les Fénians nous ont moins troublés ici qu'à Birkenhead. Un nombre considérable de protestants s'applique à se faire instruire dans la foi. Beaucoup ont été remis par nous aux mains du Clergé. Quelques uns dont l'instruction était déjà commencée avant notre Mission, ou qui montraient plus d'ardeur et de meilleurs dispositions, ne nous laissant aucun doute sur la pureté de leurs intentions ont été reçus dans le sein de l'Eglise. Deux adultes ont reçu le baptême, 22 autres ont été baptisés sous condition durant la retraite. — Nous avons établi avant de partir une société de jeunes gens et une congrégation de mères chrétiennes. Cette dernière institution surtout était réclamée ici où le grand mal provient principalement de l'absence complète d'éducation. Depuis longtemps on était sans écoles et de là vient que la génération actuelle est absolument ignorante et partant non moins insouciante à l'endroit des devoirs religieux et de l'éducation des enfants. Ce mal diminue maintenant, mais le plus sérieux motif d'espérance est que l'association créée par nous aura une bien plus grande puissance pour relever le niveau public que n'auraient pu faire des efforts individuels. — Parmi les traits intéressants que les Missionnaires ont recueillis nous reproduirons les deux ou trois suivants : Un pauvre homme restait depuis plusieurs années éloigné de l'Eglise, résolu d'attendre la mission pour se remettre en règle. Il fut en effet d'une parfaite assiduité et montra les meilleurs dispositions. A la fin de la première semaine, sortant de sa maison en compagnie de sa fille, il lui déclara l'intention où il était de se confesser le matin même : « Il est temps disait-il ; nous avons entendu que la mort peut venir d'un moment à l'autre. » Paroles dont la vérité devait se manifester dans sa personne. Il avait à peine passé le seuil de sa demeure qu'il tomba à terre répandant le sang en abondance par la bouche. On le relève, on le transporte sur son lit et l'on s'aperçoit qu'il a déjà passé. La frayeur s'empare de ses voisins qui avaient comme lui négligé leur âme, et ils s'empressent de se réconcilier avec Dieu. Le lendemain nous dîmes tous la Messe pour l'âme de ce pauvre homme et fîmes notre mieux pour faire profiter de cette leçon terrible. — Parmi ceux qui en ont réellement profité, fut un jeune homme de 28 ans abandonné jusque là à tous les désordres. Il fit ses devoirs avec tous les signes d'une véritable contrition. La semaine suivante il se présenta de nouveau à l'un des Missionnaires, dans une grande anxiété d'esprit. Frappé de l'idée que Dieu réclamait de lui une satisfaction proportionnée à ses péchés, il avait, dans une intention excellente, mais sans discrétion ni conseil, passé 6 jours entiers sans boire ni manger. Le septième jour il avait enfin avalé une cuillerée d'eau, mais il n'y tenait plus de scrupules se figurant avoir été infidèle à la grâce. Le pauvre homme était d'une maigreur effrayante et pouvait à peine se soutenir : néanmoins il passait chaque jour des heures entières à l'église et restait résolu à continuer son jeûne rigoureux si son confesseur le lui permettait, quelle que dût en être la conséquence. — « La volonté de Dieu, mon Père, je ne veux rien que la volonté de Dieu. » On mit fin tout de suite à ces austérités et il promit d'obéir en tout. Durant le reste de notre séjour il fut parfaitement fidèle et les forces semblaient lui revenir par degrés, sans que sa ferveur diminuât ni qu'on vît le moindre signe de réaction, comme il arrive le plus souvent à la suite d'excès de dévotion. Après notre départ il continua à marcher docilement dans la voie tracée, mais un changement subit survint dans sa santé, si bien qu'après avoir reçu tous les secours de l'Eglise il mourut en paix bénissant Dieu qui avait daigné l'amener à une vie de pénitence et le recevoir en grâce. — Un autre fait intéressant est celui d'un fameux voleur qui avait passé 36 ans loin de toute pratique religieuse et détenu en prison depuis plus de 12, paraissait inconvertissable. Néanmoins il se mit énergiquement à l'œuvre, prit d'énergiques résolutions, et se prépara avec soin durant plusieurs jours à la confession. Il vint et revint au Saint Tribunal, se mit à passer 5 à 6 heures chaque jour en prières dans la chapelle avec tous les signes d'une piété sincère ; en même temps il rompait bravement avec les mauvais compagnons et prenait en un mot tous les moyens de conversion qu'on lui suggérait. J'ai rencontré rarement un homme aussi simple, aussi décidé, aussi droit, aussi énergique. Nous l'avons laissé heureux, reconnaissant, et selon toute apparence dans les meilleures dispositions. Puisse l'œuvre commencée en lui et dans quelques autres être couronnée par la persévérance.

III. Mission de Birkenhead —— Cette mission dirigée par le P. Harper a commencé le Dimanche de la Sexagésime dans les 3 églises de la ville. Huit de nos Pères y ont travaillé tout le temps et 3 autres sont venus les assister dans le courant de la mission. Elle a été fort bien suivie

depuis le premier jour jusqu'aux derniers et nous avons toute raison de croire que les fruits ont été abondants. On a compté plus de 1800 retours et le chiffre des confessions s'élève à 6700. L'Evêque du diocèse en personne a fait à St. Werburg la clotûre de la mission; il fut émerveillé et ravi du beau succès de la mission et de l'affluence des fidèles à toutes les cérémonies de ce jour. Dans cette église et dans celle de St. Laurent fut établie la confrérie du Sacré-Cœur, et une clause spéciale contre l'ivrognerie fut insérée dans le règlement. Beaucoup se sont fait inscrire. Les conversions d'hérétiques ont été peu nombreuses, sauf à St. Werburg. Entre autres un ministre dissident s'est fait instruire et, croyons-nous, a depuis été reçu dans notre Communion par le P. Harper. — Nous avons éprouvé une forte opposition de la part des Féniens, qui sont au nombre d'environ 800 dans la ville. Grâce à leurs menées, les brasseries ont durant quelque temps fait un débit extraordinaire; on y tenait assemblées; on faisait boire les jeunes gens et on les entraînait loin de la mission. Mais cela dura peu et un bon nombre ont renoncé au fénianisme et sont revenus à leurs devoirs. Une maison de danse très-fréquentée et d'où provenaient de grands scandales, a été fermée par défaut d'amateurs et complètement abandonnée.

Allemagne — Silésie — Relation du P. Merkel sur l'état de la Compagnie. —

I. Silésie Prussienne — Il semble que la divine Providence nous ouvre maintenant une nouvelle carrière dans la Silésie, pays qu'il ne faut pas mettre au dernier rang parmi les contrées catholiques. Une grande partie de la population est, il est vrai, protestante; mais l'hérésie est comme frappée d'impuissance et sa présence ne fait que stimuler le zèle et fortifier la foi des vrais enfants de l'Eglise qui sont nombreux en Silésie. Ils sont en outre heureusement soutenus et cultivés par un excellent clergé, très-zélé pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Aussi les Evêques et les prêtres dans la vue d'un plus grand bien recourent-ils souvent au Ministère de nos Pères. La Silésie n'ayant encore aucune maison de la Compagnie, le T. R. Père Général avait confié le soin des travaux apostoliques en ce pays à la Province de Galicie et plusieurs des Nôtres ont pendant plusieurs années cultivé avec grands fruits ce champ ouvert à leur zèle. Un des Nôtres y a donné dans l'espace de 7 ans plus de 200 missions. Mais pour consolider le bien et pour se rendre plus utiles, il fallait absolument avoir quelques maisons dans le pays. Cela était d'autant plus à désirer, que la jeunesse montre ici un grand attrait pour notre vocation et promet de bonnes recrues à la milice de Notre-Seigneur. Déjà même un grand nombre d'étudiants n'ont pas hésité à quitter leur patrie pour se rendre en Galicie où, admis dans la Compagnie ils avaient à subir non seulement les épreuves ordinaires du Noviciat rendues plus pénibles déjà par cet exil forcé, mais encore les difficultés d'une langue nouvelle. Enfin le bon Dieu seconda nos vœux et nous avons pris pied en Silésie. Depuis quelques années déjà nous sommes en possession d'une maison et d'une église à Neisse, ville fortifiée sur les confins de l'Autriche, qui compte à peu près 20000 habitants. Voilà notre première résidence, destinée à la station des Missionnaires. Vous comprenez combien elle facilite et étend nos excursions. Il n'y a encore là que 4 Pères et un Frère Coadjuteur. Que ne pouvons nous être plus nombreux! En attendant que nos jeunes Frères appliqués maintenant aux études en Galicie et ailleurs viennent nous renforcer, le Ciel nous ouvre une seconde maison à Schweidnitz, ville peu éloignée de Neisse. Voici les détails de cette fondation. Un prêtre, non moins riche en vertus qu'en biens de ce monde, a résolu de donner à Dieu tout son patrimoine. Pour effectuer ce projet de manière à joindre au sacrifice le bien du prochain, après de longues réflexions sa pensée s'arrêta sur la Compagnie. « Donnons l'argent aux Jésuites, dit-il. Il sera bien employé, s'il peut procurer à la jeunesse du pays une éducation religieuse. » Il se félicite d'avoir conçu un tel projet, et déjà il se prépare à l'exécuter. Mais ses amis n'étaient pas tout-à-fait de son avis: « Votre capital serait bien placé, disaient-ils, si on était sûr que la Compagnie restât en Silésie. Mais si on la supprime ici, comme on a fait en tant de pays, que deviendra votre argent ! » Cette pensée a ébranlé un peu, mais point détruit sa résolution. — Sur ces entrefaites nos Pères voulaient s'assurer eux-mêmes de la position. Un d'entre nous est allé parler au Roi en personne pour lui demander si la Compagnie ne trouverait pas d'obstacle à s'établir en Silésie, et si elle pourrait y exercer librement ses fonctions. Sa Majesté a accueilli la demande avec une bienveillance singulière et nous a assuré que non seulement rien ne s'opposait à nos desseins, mais que nous pourrons compter toujours sur la protection qu'il accorde à tous ses sujets, de quelque religion ou condition qu'ils soient. Notre bienfaiteur rassuré n'hésita plus à réaliser son offre, et déjà on fait les plans pour la construction d'un collége. — Mais tout n'est pas encore fini. Il y a encore quelques difficultés à surmonter. Malheureusement la ville de Schweidnitz contient dans son sein beaucoup plus de protestants que de Catholiques; en outre les francs-maçons exercent ici une grande influence, et il y a raison de craindre que leurs efforts réunis n'excitent contre nous quelques tempêtes, si nous n'évitons pas soigneusement d'éveiller l'attention publique.

A cause de tout cela on veut occuper le terrain sans faire du bruit; on va donc commencer par une simple résidence en qualité d'auxiliaires du Curé. Ajoutez encore que l'église des chevaliers Teutoniques, qui nous est offerte, est depuis je ne sais combien de temps dans les mains des francs-maçons. Il fa[llait] l'arracher d'abord de leurs griffes; mais comment entreprendre une tâche si difficile? C'est le Curé lui-même qui s'est chargé de l'entreprise. Je passe so[us] silence toutes les démarches qu'il a dû faire à cette fin. Le fait est, que l'église vient de lui être livrée et nos francs-maçons ont été gracieusement priés de s'en aller pour faire place aux Jésuites. Nous nous attendions à quelque orage, mais le bon Dieu mena toute l'affaire à bonne fin, et nous lui devons de grandes Actions de Grâces pour une protection si spéciale. — Voici maintenant quelques mots sur nos œuvres. — Durant la guerre quatre des Nôtres ont été employés comme aumôniers. Deux d'entre nous demeuraient en dehors du théâtre de la guerre; c'étaient le P. Kleinitzke et le P. Wawrczka; le P. Mycielski et moi avons suivi les troupes. Mon compagnon recevait en Bohême les victimes de Sadova; je me tenais sur la frontière de Silésie. Nous y trouvions des blessés de différentes nations et le clergé local suffisant d'ordinaire pour les Allemands, j'ai exercé mon Ministère auprès des étrangers. L'Ital[ien] et le Polonais m'étant familiers. Grâce à mon séjour à Rome et en Galicie, j'ai pu venir en aide à bien des malheureux dépourvus de tout secours. La lang[ue] polonaise étant la reine des langues Slaves, je me faisais comprendre de tous ceux qui parlaient un de ses dialectes. Vous dire la joie de ces pauvres gens (Ita-liens ou Slaves) en entendant un prêtre leur parler dans leur langue naturelle, serait chose impossible. Les fruits de grâce ont été abondants. Après la gue[rre] vint le choléra qui réclama encore nos soins dans les hopitaux et nous donna occasion de réconcilier bien des pécheurs avec Dieu. — Les trois autres Pères de la résidence de Neisse ont donné leurs soins à la ville et aux environs. Moi, je suis allé à Schweidnitz, où je reste jusqu'à ce jour tout seul avec notre digne Curé. Ici encore la langue polonaise m'est d'un grand secours: car le régiment stationné ici et composé uniquement de Polonais du grand Duché de Pos[en] n'a pas d'aumônier. Hélas le manque de prêtres dans l'armée prussienne se fait toujours sentir. Nous avons donc offert nos secours aux soldats. Nous les confessons, nous leur disons la Messe et leur prêchons alternativement, de sorte que rien ne leur manque sous le rapport religieux. Les visites des malades en ville nous occupent encore, ainsi que les fonctions ordinaires dans l'église paroissiale. Outre cela le Gouvernement nous a confié la prison. Ajoutez maintenant les sermons de Carême qui nous attendent et une retraite de quelques jours que j'ai à donner, et vous aurez à peu près tous les détails de nos travaux à Schweidnitz. — A Neisse les travaux de nos Pères se sont multipliés cette année d'une manière étonnante. Les visites des malades, les confessions, la prédication les occupent beaucoup; le Carême en outre leur prépare une rude besogne. Il est difficile de suffire à tout cela: puissions-nous recevoir bientôt quelque renfort. Comme toujours les Pères partagent leurs efforts entre la ville et les campagnes. Le P. Hofer, qui nous est arrivé de la province d'Autriche s'occupe ordinairement des retraites. Le P. Harder, Supérieur de nos Missions et le P. Kleinitzke font de fréquentes excursions en différents endroits du pays, pour donner des missions au peuple, autant que les travaux indispensables dans leur église le leur permettent. Prêcher, confesser, instruire, c'e[st] là leur vie de tous les jours; ils s'y livrent avec un dévouement qui rappelle l'esprit de nos premiers Pères.

II. Silésie Autrichienne. — La ville de Weidenau dans la Silésie Autrichienne nous offre cette année une maison et fait de grandes instances près du Gouvernement pour que le gymnase impérial y soit confié à la Compagnie. Vu l'état présent des choses en Autriche par rapport à l'instruction publique, la réussite de cette affaire serait un évènement d'une grande portée. Le monopole est ici plus tyrannique que partout ailleurs, et la Compagnie ne pouvant passer par toutes les exigences imposées, (programmes, examens pour les professeurs) se voit jusqu'ici dans l'impossibilité de fonder un seul collège. Elle n'a en Autriche que des écoles privées, (internats) dont les conditions sont très défavorables auprès des colléges publics du Gouvernement. Les familles très-riches seules et tout-à-fait indépendantes viennent nous demander pour leurs enfants une éducation soignée. Le reste de la jeunesse est aux mains de l'État. Si nous obtenons le collége de Weidenau, ce sera de fait l'abrogation officielle des conditions légales requises pour l'enseignement public. - Nos ennemis l'ont compris et les mauvais journaux (si nombreux en Autriche) ont jeté contre nous le cri d'alarme dont l'écho a retenti jusque dans les Chambres. A Vienne et à Prague on s'est déchaîné sans mesure contre nous. Les radicaux de la Silésie ont imité cet exemple. Aussi dès l'ouverture de la diète provinciale à Troppau les députés ont-ils soulevé la question du gymnase de Weidenau et a pousser de véritables cla-meurs contre les Jésuites et leur système d'éducation. Malgré ces efforts la diète n'a pu rien décider et a dû en déferer au Ministère. - Nous devons en grande partie cette victoire relative à l'énergique intervention du vénérable Archevêque de Breslau. Son titre lui donne droit de siéger et voix délibérative à la diète. Notre affaire intéresse au plus haut point l'avenir religieux de son diocèse qui comprend toute la Silésie Prussienne et

Autrichienne. Sa Grandeur a présenté au président de la Chambre un rapport écrit où la Compagnie est éloquemment défendue contre les attaques insensées de ses ennemis. Ce digne Prélat tout dévoué à nos intérêts a promis une somme de 40 000 florins (plus de 80 000 fr.) pour la fondation de notre maison à Weidenau. — Le Curé de la ville, prêtre aussi savant que zélé, ne se laisse point non plus intimider par les clameurs de nos adversaires, et déploie en notre faveur une grande énergie. Tous les bons catholiques font aussi des démarches pour contrebalancer l'opposition des radicaux. Nous prions et nous espérons.

Merkel S.J.

Grèce. — Corfou. — Lettre du P. Valente au P. Pfister. — 2 Juillet 1867. —

Mon dessein était de vous faire bien connaître l'histoire de notre petit collège, mais pour cela j'attendais qu'un détail d'une certaine importance se réalisât: je veux dire l'ouverture même du collège. Mais je dois me résigner à vous écrire dès maintenant, si je veux être sûr de vous envoyer de Corfou quelque chose; car au moment où j'écris il nous reste à peine un espoir léger de pouvoir prolonger ici notre séjour. — Avant tout, je vous dirai que c'est pour nous au moins une grande consolation de n'être venus qu'en vertu de désirs explicites du Souverain Pontife. Le T.R. Père Général en effet, après avoir résisté aux instances réitérées de Mgr l'Archevêque de Corfou et de la Propagande, a dû accéder à la volonté du St Père. La première idée de cette fondation est due, paraît-il, à un riche Monsieur de Padoue qui légua 10000 écus à la Propagande pour la création à Corfou d'un collège, qu'il désirait être confié à la Compagnie. De cette somme, à laquelle la Propagande ajouta 3000 autres écus, on acheta l'un des plus beaux palais de la ville. Au rez de chaussée, le parloir, la lingerie et la chapelle; dans l'entre-sol, la cuisine, le réfectoire des élèves et celui des Pères; au premier étage on a établi les classes avec une belle salle des exercices: au second, les chambres des Pères; au troisième enfin les chambrettes des pensionnaires (Système Mongré) avec leur étude. Avant même cette transformation Mgr l'Archevêque avait obtenu par trois actes du Gouvernement grec, de qui dépend l'ancienne capitale des îles Ioniennes, l'autorisation d'ouvrir des classes inférieures, puis des classes supérieures et enfin un pensionnat. Cette autorisation avait même été demandée pour des professeurs étrangers. Le Gouvernement avait tout accordé, mais avec la formule *conformément aux lois*. Ni sa Grandeur, ni son grand Vicaire n'avaient attaché d'importance à cette malheureuse clause, mais c'est grâce à elle que nous quitterons probablement ce pauvre petit collège toujours *inchoandum*. En effet pour ne pas vous parler des difficultés que soulève notre conduite à tenir avec les internes grecs schismatiques, auxquels il faudrait permettre d'aller dans leurs églises pour la messe etc.; pour ne pas vous parler de la haine dont ici notre nom est l'objet de la part de certains Grecs intéressés et de italianissimes; je vous dirai que le gouvernement de S. M. Georges I. exige de nous: 1° que nous suivions, pour les livres et le reste, le règlement des lycées de l'État, 2° que nous soyons pourvus de diplômes, même pour l'enseignement des langues, 3° que nous enseignions en grec moderne. Vous comprenez aisément que ces conditions, au moins pour le moment, nous rendent impossible l'œuvre pour laquelle nous sommes venus ici. On a tâché d'amener le Ministre grec à faire des concessions, mais tout a été inutile. Il ne nous reste d'espoir que dans les secours bienveillants qui pourraient nous venir d'ailleurs que de la Grèce. Ici le Clergé nous est très favorable. Notre plus grand ami parmi les laïques est un jeune homme que vous avez peut-être connu à la Rue des Postes. Il est né à Corfou de parents Anglais; Après avoir été élevé par nos Pères en Angleterre, il est resté 2 ans à l'école Ste Geneviève. Il est directeur de la banque Ionienne, et, bien que jeune encore, jouit de l'estime et de la confiance générales. Le Consul de France, M. Fèvre nous est aussi tout dévoué.

Valente S.J.

Amérique. — États-Unis. (Nouvelle-Orléans.) — Guérison obtenue par l'intercession du Bx Jean Berchmans. —

Relation adressée à la Supérieure Générale des Dames du Sacré-Cœur, par la Supre du Noviciat du Grand-Coteau. —

Miss Mary Wilson était entrée comme postulante dans notre maison de St Michel, où sa santé s'altéra bientôt sensiblement. On la transféra au Noviciat du Grand-Coteau dans l'espérance que le changement d'air lui serait favorable. Elle nous arriva donc vers la fin de Septembre 1866; mais son état ne fit qu'empirer, contrairement à notre espoir. Chaque jour elle vomissait le sang en abondance, pouvait à peine prendre un peu de nourriture et ne buvait plus que très rarement, éprouvant, même pour l'eau, un insurmontable dégoût. Le 19 Octobre elle fit une perte de sang considérable qui nous donna de grandes inquiétudes. Depuis lors, son état devint chaque jour plus alarmant. Le 17 Novembre, elle eut une crise si violente qu'on jugea prudent de lui faire donner les derniers Sacrements. Sa vie ne fut plus dès lors qu'un cruel martyre qu'aucun remède ne soulageait. On avait bien prié jusque-là pour obtenir la guérison de

notre chère malade, mais nos vœux n'étaient point exaucés. Je fus alors pressée intérieurement de recourir à l'intercession du Bx Jean Berchmans à qui nous avions déjà fait une première neuvaine. Le 6 Décembre nos Sœurs du Noviciat en commencèrent une seconde. Le 7 la malade se trouva beaucoup mieux, mais le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, elle souffrit plus qu'elle n'avait souffert encore jusque là. Le Dimanche 9, on lui appliqua l'indulgence in articulo mortis. Les jours suivants furent des jours d'agonie. Le lundi, pensant par là lui procurer quelque soulagement, le docteur ordonna qu'on lui fît prendre une petite cuillerée d'huile d'amandes douces. Le remède n'eut d'autre effet que d'augmenter encore ses douleurs en provoquant le vomissement. Le docteur défendit alors de renouveler aucun essai de remède, voyant bien qu'on ne ferait par là qu'augmenter son martyre et persuadé qu'un tel état ne pouvait durer que deux ou trois jours encore. Pour me consoler il ajouta que les souffrances de la malade baisseraient quelque temps avant la mort et qu'ainsi ses derniers moments seraient calmes. Le mardi on récita à plusieurs reprises les prières des agonisants; à chaque instant on s'attendait à voir notre Sœur expirer; ses membres étaient froids comme glace, les crampes dans les pieds et les mains étaient continues. Elle reçut dans cet état une absolution que je croyais bien être la dernière. Le mercredi fut un jour terrible pour la malade; elle souffrait surtout dans la tête. Sa bouche n'était qu'une plaie; le sang qui en découlait répandait au dehors une odeur infecte et restait en caillots entre les dents et sur les lèvres. Ses yeux ne pouvaient plus s'ouvrir. Vers le soir elle fit effort pour témoigner la joie de mourir dans une maison du Sacré Cœur et donna ses commissions à l'une de nos Sœurs. Elle se faisait comprendre à grand'peine, l'état de sa bouche lui faisait éprouver une extrême difficulté à prononcer un seul mot. Sa voix n'était plus qu'un souffle, et le simple mouvement qu'elle devait faire pour avaler sa salive lui causait d'incroyables tortures. Le jeudi elle souffrit encore plus que jamais. Elle estime elle même que ce jour a été le plus douloureux de sa longue maladie et ne pense pas qu'elle eût pu souffrir davantage sans expirer. Depuis 24 heures elle n'avait pu avaler une goutte d'eau et ne pouvait même plus souffrir qu'on lui en humectât les lèvres. La nuit fut affreuse. La Sœur infirmière qui veillait la malade pensa qu'elle ne vivrait pas jusqu'au jour et voyait déjà tous les symptômes de la mort. Tous ses membres étaient glacés. Le vendredi 14 Décembre, dernier jour de la neuvaine, à 6 heures du matin j'entrai à l'infirmerie et trouvant la malade si bas je lui demandai si elle pensait pouvoir Communier en viatique. Elle fit effort pour me répondre et je devinai qu'elle disait: « Je voudrais essayer. » Je priai le Père (Rinnussi) qui devait lui apporter la Communion de ne lui donner qu'une parcelle de l'Hostie; malgré cette précaution je crus nécessaire de faire avaler à notre Sœur une petite cuillerée d'eau, ce qui lui fit éprouver une telle souffrance qu'elle en poussa des gémissements. Le Père lui donna la Communion vers 6 heures ½. Alors celles qui avaient accompagné le St Sacrement retournèrent à la chapelle pour entendre la Messe. L'infirmière demeura seule avec la mourante, et même, voyant qu'elle ne pouvait plus lui être d'aucun secours, elle ne craignit pas de s'absenter de temps en temps pour veiller les malades qui occupaient les chambres voisines. Vers 8 heure moins le quart je rentrais à l'infirmerie. Quel ne fut pas mon étonnement, ou plutôt mon ravissement, quand je vis celle que j'avais laissée mourante une heure auparavant, me tendre les bras en s'écriant: « Ma Mère, je suis bien! Je puis me lever! » Cette exclamation me surprit d'autant plus que j'avais été témoin de la difficulté qu'éprouvait notre Sœur à remuer la langue quand elle reçut la Communion. Voyant mon étonnement, elle répéta qu'elle était guérie m'assurant qu'elle pouvait se lever sur l'heure. Mais craignant que ce changement extraordinaire ne fût qu'un avant-coureur de la mort, je me gardai bien de lui permettre de sortir du lit. J'appelai alors nos 11 Sœurs novices qui avaient demandé la veille à lui faire une dernière visite: ne devaient-elles pas en ce moment partager la joie que me faisait éprouver un retour si inespéré? Afin de ne laisser aucun doute sur sa guérison, la malade demanda à boire et prit sans la moindre difficulté ce qu'on lui présenta. Notre étonnement était à son comble. Vers 8 heures ½, le docteur vint et fut grandement surpris à son tour de voir notre Sœur délivrée de toutes souffrances. Il voulut voir la langue, et la trouvant parfaitement saine, il ne put s'expliquer comment l'enflure et l'inflammation avaient disparu en si peu de temps. Il conclut en disant : « Si vous êtes guérie, ce n'est ni moi ni mes remèdes qui vous auront rendu la santé, mais bien la toute puissance de Dieu. » Cependant les visites se succédaient à l'infirmerie, et presque toutes les personnes de la communauté vinrent tour à tour contempler de leurs yeux ce que le Seigneur avait fait, et féliciter notre Sœur de ce changement soudain opéré en elle. Ce ne fut que le soir que je lui permis de se lever pour qu'on pût refaire son lit que l'on n'avait pas touché depuis huit jours, dans la crainte que le moindre mouvement n'accélérât la mort. A peine eus-je permis à la malade de se lever qu'elle se précipita de sa couche et sans le secours de personne traversa la chambre et se mit sur un autre lit, tandis qu'on faisait le sien. En y retournant quand il fut prêt, elle s'arrêta, s'assit devant le feu et se mit à converser gaiement avec les infirmières.

Elle passa une excellente nuit : néanmoins je ne crus pas devoir lui permettre d'aller à la Messe, comme elle en avait témoigné vivement le désir. Vers 7 heures 1/4 elle déjeuna comme aurait fait une personne en parfaite santé. Un peu plus tard j'invitai le R. P. Recteur du collège à visiter notre malade, afin qu'il put juger lui-même du changement extraordinaire qui était survenu en elle. En quittant l'infirmerie le R. Père me dit : « Elle est guérie. Il faut prendre acte de ce miracle. Dieu vous a exaucées. » Ces paroles me rassurèrent complètement : jusque là je craignais encore d'être le jouet d'une illusion. Ce ne fut portant qu'à une heure après midi que je permis à notre Sœur de se lever, ce qu'elle fit avec l'agilité d'une personne bien portante. Aussitôt elle se rendit en toute hâte à la chapelle où prosternée devant le Saint Sacrement et entourée de la Communauté elle rendit ses Actions de Grâces au Sacré-Cœur de Jésus qui avait daigné glorifier son Bienheureux Serviteur Jean Berchmans ; en effet, en demandant la guérison de leur Sœur, les Novices n'avaient eu en vue que de hâter, en obtenant un miracle, la canonisation du saint. Le même jour vers trois heures elle reçut la visite du médecin. Avant de l'introduire dans l'infirmerie, je l'avais mis au courant du changement extraordinaire opéré depuis la veille au soir. Il était tout ému ; mais ce fut bien autre chose encore quand il se vit en face de notre Sœur. « Qu'est-ce là ? s'écria-t-il, hors du lit et debout ! » Le bon docteur tremblait d'émotion ; il engagea notre Sœur à prendre un siège. « C'est vous, docteur, lui dit-elle, qui en avez besoin ; car je suis parfaitement bien. Je n'éprouve pas le moindre malaise. » L'excellent homme pouvait à peine contenir son émotion. Il fit à la malade mille questions sur ce qu'elle éprouvait, à quoi elle répondait invariablement : « Je suis guérie, parfaitement guérie. Je n'ai plus la moindre souffrance. » Elle lui dit en outre qu'elle avait fait deux bons repas depuis le matin. Le docteur voulant connaître la qualité des mets qu'on lui avait servis demanda à en voir les restes ; et son étonnement fut au comble quand il vit le peu d'attention qu'on avait mis au choix des viandes. Dès lors, ayant toutes les preuves d'une parfaite guérison, il fut contraint d'avouer que son art n'y était pour rien et que Dieu seul avait opéré cette cure instantanée. Vers le soir notre chère Sœur put assister à genoux à la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Le lendemain, Dimanche, elle fut à la Messe de Communauté, y fit la Sainte Communion et dès ce moment reprit ses occupations ordinaires. Notre Seigneur ayant ainsi, dans son infinie bonté, détruit le seul obstacle qui s'opposait à ce que notre Sœur prît l'habit, nous fumes heureuses de la revêtir enfin des livrées du Sacré-Cœur. La cérémonie de vêture eut lieu le mardi 17 Décembre 1866. Le docteur et beaucoup de personnes des meilleures familles du Grand-Côteau y assistèrent.

Signé Vict. Martinez, Supérieure.

Voici un extrait de la relation envoyée par Miss Mary Wilson elle même à la T. R.de Mère Générale des Dames du Sacré-Cœur : « Le vendredi matin, après avoir reçu le Saint Viatique, ce qui fut pour moi d'une extrême difficulté, au milieu des affres de la mort et tout le corps anéanti par l'excès de la douleur, je me mis à prier de cœur, ne pouvant plus le faire des lèvres. « Mon Dieu, vous voyez combien je souffre ! » Puis saisissant l'image du Bienheureux Berchmans je la pressai sur mes lèvres et dis du fond du cœur : « Si vous avez le pouvoir de faire des miracles, obtenez-moi, si la plus grande Gloire de Dieu ne s'y oppose, quelque soulagement à mes douleurs ; ou du moins la patience de les supporter jusqu'au bout. Si vous ne pouvez m'obtenir l'une de ces faveurs, je ne crois plus à votre puissance. » Au même instant j'entends une voix qui me dit : « Ouvre la bouche ; » ce que je fis avec une grande difficulté. Alors je sentis quelqu'un poser son doigt sur ma langue. J'ouvris les yeux, ce dont j'étais incapable depuis six jours, et je vis devant moi un jeune homme environné d'une lumière brillante et tenant dans la main une coupe. Emerveillée je m'écrie : « C'est Berchmans ! Il répond : « Oui, je suis envoyé vers vous par Dieu. Vos douleurs sont passées. Bientôt vous pourrez recevoir le saint habit, objet de tous vos vœux. Soyez fidèle ; ayez confiance ; ne craignez rien. » A l'instant je sentis que mes douleurs avaient disparu et je ne vis plus rien. Je crus d'abord être le jouet de mon imagination ; mais pouvant me tourner sur mon lit sans éprouver la moindre douleur, je m'écriai : « Je suis guérie »

Signé S.r Mary Wilson.

La suite a prouvé suffisamment la vérité de ce récit. L'Archevêque a chargé un   Pères de prendre les informations et de dresser un procès verbal qui a dû être envoyé à Rome] (Nous avons emprunté ce récit aux Lettres et Notices de Roheampton. Juillet 1867.)

Nouveau-Mexique — Lettre du P. Bianchi au P. Palumba — Santa Fe, 17 Aout 1867. — Mon R. Père. P. C.

Il est temps enfin de rompre un silence trop long peut-être, mais nécessaire, et de vous adresser quelques mots ; puisque l'occasion s'en présente et que le temps aujourd'hui me le permet. Me voilà donc enfin au Nouveau-Mexique avec les autres Pères : que béni soit le Seigneur qui nous a

conduits sains et saufs jusqu'ici! C'est par sa Miséricorde que le Seigneur ne nous a pas abandonnés au milieu de tant de souffrances, d'afflictions, de dangers et de fatigues; c'est par sa Miséricorde que nous avons échappé à la fureur des Indiens. Il faudrait écrire un volume si je voulais vous détailler toutes les péripéties de ce long et pénible voyage; aussi laissant de côté tout ce qui s'est passé pendant un trajet de 600 lieues en chemin de fer, au travers les Etats-Unis par New-York, Philadelphie, Baltimore, Wasington, Georgetown, Cincinati, St. Louis, etc, je me contenterai de vous parler de notre voyage en voiture, à cheval, à pieds. — Arrivés heureusement à Leavenworth, nous restâmes quelques jours avec Mgr. Miège pour faire les préparatifs de notre voyage. Le 14 Juin nous nous mîmes en route pour le Nouveau-Mexique: notre petite caravane se composait de cinq voitures et de deux chars portant des provisions pour 5 religieuses, 2 Frères de la doctrine chrétienne, 3 prêtres séculiers, 5 Jésuites, l'Evêque, un jeune Mexicain et plusieurs séculiers. Après quelques milles, nous nous arrêtâmes à peu de distance de la ville et nous commençâmes l'apprentissage des campements: c'est-à-dire à lier et soigner nos mules, à chercher du bois pour allumer du feu. — La nuit fut mauvaise, grâce à une pluie abondante accompagnée d'éclairs et de tonnerre: nous apprimes ainsi de bonne heure ce que c'est que dormir à la belle étoile. Le lendemain, 15, nous fîmes peu de chemin, et la nuit fut aussi orageuse que la précédente. Le troisième jour, le 16, nous demeurâmes dans le même lieu et nous pûmes célébrer plusieurs Messes dans une maison voisine. Une des religieuses tomba malade; la nuit fut encore mauvaise. Le 17 fut un beau jour, la nuit fut belle aussi, et nous pûmes avancer. Le lendemain après quelques heures de marche, nous parvinmes au bord d'un fleuve; mais comme le pont se trouvait rompu, nous dûmes revenir sur nos pas: aussi perdimes-nous dans l'après-midi le peu d'avance que nous avions eue le matin. Dans la nuit du 19 il tomba une forte grêle accompagnée d'éclairs. Le 20 il n'y eut rien de nouveau. Le huitième jour de notre voyage nous arrivions enfin à Ste. Marie, à la résidence de nos Pères, qui nous reçurent en triomphe. Le lundi, 25, nous quittâmes Ste. Marie et après avoir voyagé par des routes affreuses et sous une forte pluie nous atteignîmes Junction-City (?). Nous fîmes raccommoder dans cette ville plusieurs de nos voitures qui avaient souffert du voyage et le jour de St. Pierre et de St. Paul nous reprenions notre route. Ce jour là, pendant qu'à Rome on célébrait ces deux grands Saints, j'eus le bonheur d'offrir le St. Sacrifice sous une tente; c'est encore ce jour que nous vîmes pour la première fois les affreux Indiens. Je dis affreux, parcequ'à première vue ils font vraiment peur par leur figure, leur couleur, leur chevelure et leurs vêtements; mais ces Indiens, tout armés qu'ils étaient, étaient assez pacifiques: ils nous semblèrent des espions: Ils se contentèrent de petits objets qu'on leur donna. Nous fîmes de petites étapes jusqu'au mardi, 2 Juillet, notre route devenant de plus en plus périlleuse, nous nous joignîmes à une grande caravane Mexicaine composée de 60 à 70 chariots traînés par quatre ou cinq paires de boeufs. Nous marchâmes avec assurance dans la compagnie de ces bons Mexicains, qui se montraient pleins d'égards pour nous, et étaient parfaitement armés pour nous défendre en cas d'attaque. Le 6 Juillet quelques figures peu rassurantes nous effrayèrent un instant: on se contenta de nous regarder et on passa. Le lendemain qui était un Dimanche, l'Evêque officia et fit une instruction en Catalan à ses diocésains. Notre caravane s'accrut encore et porta à 100 le nombre de nos chariots. Nous nous enfonçâmes de plus en plus dans ces immenses plaines où naguère les Indiens avaient commis des vols et des meurtres; nous y vîmes la chasse aux buffles sauvages et remarquâmes çà et là des serpents à sonnettes vivants ou morts. Le jeudi 11, nous atteignions enfin le fort Larned. Cette place était infectée par le choléra: nous y confessâmes quelques moribonds. C'est là que le fléau s'attaqua à notre caravane: le 13 plusieurs en ressentaient les atteintes et le 14 un d'entre eux succombait au mal: je lui donnai la sépulture comme les circonstances et le lieu me le permirent. Arrivés au fort Dodge, nous ne fûmes pas admis dans la crainte que nous n'apportassions avec nous le choléra et nous dûmes faire un détour de plusieurs milles pour continuer notre route. Le lendemain à deux milles seulement de nous, les Indiens attaquèrent une caravane: le combat fut acharné: cependant les voyageurs n'eurent à déplorer que la perte de l'un d'eux: plusieurs furent blessés. Après le combat, les Indiens nous voyant tout près d'eux, nous attaquèrent à la tombée de la nuit. Grâce à leur petit nombre et à la manière dont nous les reçûmes, ils furent mis en fuite. Cette première attaque nous effraya bien peu, mais ne fut pas dangereuse. Le 18 un peloton de soldats envoyés du fort Dodge se mit à la poursuite de nos agresseurs, mais en vain. Un homme qui avait été blessé le jour précédent dans l'attaque de la caravane voisine de la nôtre mourut, après avoir reçu le baptême que lui administra l'un de nos Pères. Cependant le choléra fit plusieurs victimes parmi nous: le 19 nous perdîmes un compagnon, un autre le 20, et deux encore le 22, dont un brave jeune homme du Mexique et conducteur de notre chariot. Le 22 surtout fut pour nous un jour plein de dangers à cause d'un assaut que nous livrèrent

les Indiens au de deux à trois cents à cheval. Cette attaque qui fut terrible dura l'espace d'une heure ; mais grâces à Dieu et à la Très Sainte Vierge, notre protectrice, personne d'entre nous ne reçut même une blessure : les adversaires laissèrent sur le champ de bataille 45 chevaux et plusieurs cavaliers que les Mexicains virent tomber sous leurs coups. — Pour le P. Vigilante, moi et les autres, nous nous mîmes sous un char à prier le Seigneur selon que l'extrémité où nous nous trouvions nous l'inspirait, aidant de cette manière ceux qui combattaient pour nous. Bien que pleins de confiance dans le Seigneur nous ne pouvions cependant nous défendre de quelque crainte en entendant siffler les balles sur nos têtes et nous attendions avec anxiété la fin de ce combat. Et certes nous avions lieu de craindre en nous voyant cernés en un instant par un si grand nombre d'ennemis qui comme un torrent impétueux s'étaient précipités sur notre campement, des collines voisines. C'étaient des hommes qui dans cette circonstance n'auraient pas épargné nos bagages ni même nos vies. Ils étaient plus en force que nous et avec un peu plus de courage ils auraient pénétré facilement dans notre campement. Après ce fait les journaux américains publièrent que nous avions été tous massacrés : c'est pour cela que plusieurs, comme nous l'avons appris ensuite, prièrent pour le repos de nos âmes. — Je poursuis maintenant le récit de notre voyage. Le 27 une des Sœurs de la voiture où je me trouvais tomba gravement malade ; elle reçut les derniers Sacrements et mourut le lendemain. Le même jour nos Pères firent vœu de jeûner la veille de la Nativité s'ils échappaient au choléra ainsi que Monseigneur. Nous nous trouvâmes plusieurs jours plus ou moins bien, et Monseigneur voyant qu'il n'y avait plus autant de danger de tomber dans les mains des Indiens voulut abandonner la grande caravane pour marcher un peu plus vite et laisser derrière nous cette atmosphère corrompue. Nous passâmes alors par des endroits où se rencontraient quelques postes de soldats. Le 29 juillet nous nous trouvâmes en face du Fort Lion et le 31, fête de notre B^{x} Père nous passâmes le fleuve Arkansas. Voici comment nous célébrâmes cette fête. Après avoir franchi le fleuve nous dressâmes une tente sur le rivage, nous élevâmes un autel et le P. Vigilante offrit le Saint Sacrifice. Vers 11 heures nous avons fait la Sainte Communion et chanté plusieurs cantiques, et ce fut tout. Le 1er et le 2 Août, rien de remarquable. Le 3 nous arrivâmes à la Trinitad, village assez considérable du Colorado, situé près du fleuve Rio del las Animas. Ici la scène change. Plus de sommeil sur la dure, plus de danger de la part des Indiens : nous sommes dans le diocèse de Mg^{r} Lamy ; tout est joie, tout est fête. Presque dans chaque lieu ou village par où nous passons jusqu'au 15 Août, nous recevons une ovation, comme à Mora, Las Vegas, San Miguel, mais surtout à Santa Fé où Mg^{r} fut reçu en triomphe, musique, cavalcade, etc. etc. Voilà donc comment 4 mois après notre départ d'Espagne nous sommes arrivés à Santa Fé, petite ville capitale du Nouveau Mexique, le 15 Août, jour de l'Assomption de la Ste Vierge. J'aime à penser que c'est là une marque de la protection de la Sainte Vierge et des faveurs qu'elle nous obtiendra pour faire quelque bien à ces pauvres habitants du Nouveau-Mexique. — En attendant notre destination nous demeurons chez l'Évêque. Il semble que la fonction que nous aurons à remplir sera de donner les Exercises et les Missions. Ici nous portons librement l'habit de la Compagnie. Pendant le voyage mon vêtement consistait en un Sur tout et autres habits séculiers, un chapeau de paille et une paire de bottes. Que ces aventures n'inspirent aucune crainte à ceux qui doivent nous suivre, parceque le chemin de fer terminé, elles ne se présenteront plus. Du reste dès maintenant on pourrait les éviter en venant par la poste qui traverse ces plaines en l'espace de 8 jours.

P. S. On a déterminé le lieu de notre résidence qui est pour le moment la paroisse de Bernadillo. Bien que son nom de Bernadillo indique un endroit peu important, elle a une étendue considérable et contient même quelques populations d'Indiens, mais pacifiques. Je m'y rendrai d'ici peu pour me réunir ensuite à nos Pères. Nous avons déjà commencé à prêcher.

Bianchi S. J.

Etats-Unis ... Tribus Sauvages ...

On sait que le Gouvernement des Etats-Unis a chargé le P. de Smet d'une mission pacifique auprès des Sauvages révoltés, espérant que la vieille robe-noire aurait plus d'influence pour apaiser les tribus guerrières que tout autre négociateur. — On verra par les extraits suivants du journal adressé par le P. de Smet aux Précis Historiques, que le vieux Missionnaire a fait de cette expédition politique une Mission religieuse féconde en fruits. —— *Fort Benford, à l'embouchure de la Roche jaune 2240 milles au dessus de St Louis, 8 Juillet 1867.* — Je vous ai donné mon itinéraire de St Louis à Sioux City, et de là à l'agence Jantonne, près du fort Sendall. A l'agence, j'ai eu la consolation de régénérer dans les saintes eaux du baptême au delà de 200 petits enfants et quelques adultes. Plusieurs jouissent déjà des joies éternelles. L'interprète janton, M. Alexis Gion, m'a donné, pendant mon séjour dans la tribu, un petit appartement au grenier, dans sa maisonnette en charpente. J'ai passé, en cet asile hospitalier, bien des moments doux et heureux dans l'accomplissement de mes devoirs religieux, vu surtout que j'ai eu la consolation d'y offrir chaque jour le

Saint Sacrifice de la Messe. Les deux Dimanches que j'ai passés parmi les Jantons, une chapelle a été improvisée, où catholiques et protestants, blancs, métis et sauvages s'empressaient de se rendre pour le Service divin. Tous m'ont comblé d'attentions et d'égards. — 21 Mai. — Je quitte l'agence jantonne, ainsi que le bon chef Pananniapapi et sa bande. Ma petite caravane est composée d'un interprète sioux, d'un guide, d'un garde de chevaux et d'un chasseur. Pendant sept milles, la route traverse une terre élevée, à travers de belles et riantes prairies légèrement ondulées. Au ruisseau, on passe dans les basses terres, ou le bas vallon du Missouri. Là, le chef janton, appelé Corne de fer, et sa petite bande cultivent les champs. Je donne le baptême à tous les petits enfants. Six milles plus loin, au Sentier de bois à prone, j'en baptise encore plusieurs autres. Trois milles plus loin, sur le bord de la rivière Missouri et sur la terre du chef Măgaska, ou Cygne, nous campames pour la nuit, à une distance de dix-sept milles du point de notre départ. . . . 22 Mai. — Je régénère dans les saintes eaux du baptême une famille métisse, père, mère et 7 enfants, qui s'étaient préparés depuis plusieurs années pour obtenir cette faveur. Les parents reçoivent ensuite le sacrement de mariage, selon le rituel romain. Soixante-quatorze enfants de la bande de Măgaska reçoivent aussi le baptême. Toute la matinée est employée à ces saintes cérémonies. Nous quittons le camp vers midi et regagnons la haute plaine. Plusieurs ondées de pluie rendent la route glissante, vaseuse. Après huit milles de chemin, nous dressons notre tente sur le bord du ruisseau Louison. — Dans cet endroit, une hôtellerie solitaire, consistant en deux cabanes de bois, avait été érigée et était habitée par un Canadien, sa femme métisse et plusieurs de leurs enfants. Tous paraissent heureux de me voir. Plusieurs autres Canadiens, qui occupent des chantiers dans les bois le long de la rivière Missouri, pour alimenter les bateaux à vapeur, ayant été avertis de ma présence dans le pays, avaient amené leurs enfants sur mon passage. Toutes mes heures disponibles, jusque bien tard dans la soirée, se passent en instructions, dont ces hommes semblaient avides et auxquelles ils prêtent la plus grande attention. Dix petits enfants me sont présentés pour le baptême, une femme métisse reçoit, avec le sacrement de régénération, la bénédiction nuptiale. — 23 Mai. — Vers les 10 heures du matin, nous quittons les bords du Louison, et après une course de dix-neuf milles, nous dressons la tente sur le bord du ruisseau Pratt et à côté de l'hôtellerie Hamilton. L'hôte est de mes anciennes connaissances, aussi me comble-t-il de bontés. Il met à ma disposition tous les produits de sa ferme. Chez Hamilton, comme chez son voisin du Creek Louison, on s'était rassemblé et on m'attendait pour conférer le baptême à deux adultes et à treize petits enfants. C'était pour moi une belle offrande à faire, la veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, et le jour de la fête du martyr de la Compagnie de Jésus, le Bx André Bobola. — 24 Mai. — J'offre le Sacrifice de la Messe de grand matin et me remets en route, pour faire une étape de 22 milles. Le chef sioux de la tribu des Brûlés, Katanka-Wakan, ou l'Esprit-bœuf, nous rejoint en route, et nous campons ensemble au pied des côtes, à Bijou. Un pionnier canadien y a bâti sa cabane. J'y baptise ses cinq petits enfants. — 25 Mai. — Nous continuons notre voyage à travers une longue série de plateaux que baignent des marais peuplés d'outardes, de bécassines et de canards sauvages. — 26 Mai. — Nous arrivons au fort Thompson, vers les 7 heures du soir. Nous y élevons notre tente, à une petite distance du Missouri. Je fais ma visite aux officiers du fort, et passe au milieu d'eux une soirée très agréable. Les officiers de l'armée américaine sont, en général, des *gentlemen* dans toute la force du terme. Ils me témoignent la plus grande cordialité et pourvoient à tous mes besoins.

27 Mai. — Je trouve au delà de 120 loges d'Indiens dans le voisinage du fort Thompson, appartenant principalement aux tribus des Brûlés, des Deux-Chaudières et des Jantonnais. L'objet de ma mission de la part du Gouvernement leur avait déjà été annoncé, et ils me reçoivent avec affabilité et confiance. Je convoque les principaux chefs et braves en conseil. Comme les noms qu'ils portent pourront peut-être vous intéresser, à cause de leur singularité, je vous en donnerai quelques-uns; d'ailleurs, ce sont mes enfants spirituels et mes amis, et je prends plaisir à vous les nommer. Les voici: Mazoćăte, ou la nation de fer; Istămanza, les yeux de fer; Tawăgocheza-numpa, les deux lances; Tchĕtanska, l'épervier blanc; Mantŏwa-Kona, l'ours en chasse; Gouyounapia, le collier d'osselets; Mantătska, l'ours blanc. Trente-six chefs et braves assistent au conseil. J'ouvre la séance par une prière solennelle au Grand-Esprit, pour implorer l'assistance du Ciel sur tous les membres présents et sur chacune des tribus qu'ils représentent. Tous lèvent les deux mains au ciel pendant toute l'invocation. Je leur expose ensuite, au long et au large, l'objet de ma mission, les désirs et les vues du Gouvernement à leur égard. Tout tendait à les raffermir dans leurs bonnes dispositions, à les tenir séparés des bandes hostiles, pour leur propre sécurité et celle de leurs familles, et pour les mener à une paix durable et permanente. Dans leurs discours et leurs réponses, les chefs font des promesses solennelles d'écouter l'avis de leur *grand père* (le président), et de conserver la paix avec les Blancs. Ils m'exposent naïvement leur situation délicate et critique. D'un côté, ils font valoir leur voisinage et leurs rapports avec les gens de guerre, qui sont leur propre sang, leur parenté; et les invitations de

ceux-ci à leur faire lever le casse-tête contre les Blancs pour la défense du pays commun qui les a vu naître; invitations toujours accompagnées d'insultes et de menaces. D'un autre côté, — je continue de vous citer leurs propres paroles: « Des commissaires du gouvernement et des agents » leur arrivent chaque année; ils sont affables et profus en paroles et en promesses, de la part du Grand-père. A quoi dit-on attribuer que les belles paroles et » les grandes promesses n'aboutissent à rien, rien, rien? » Ils entrent ensuite dans une série de détails sur les injustices et les méfaits des Blancs, et terminent en disant: « Nous continuons d'espérer que nos paroles arriveront à l'oreille de notre Grand-père, qu'elles entreront dans son cœur et qu'il » nous prendra en pitié. La présence de la Robe-Noire augmente aujourd'hui notre espoir et notre confiance. » Le conseil dura plusieurs heures, avec tous les pronostics d'un bon et heureux résultat. Mon instruction religieuse, qui suivit le grand conseil, fut écoutée avec la plus grande attention. Comme j'avais parlé de l'importance du Sacrement de la régénération, les divers chefs haranguèrent aussitôt leurs camps, et les mères s'empressèrent de me présenter leurs petits enfants, au nombre de plus de 160, « pour les dédier au Grand-Esprit » par le baptême, comme ils s'expriment. — La vie des Indiens est bien dure; le climat est très-rigoureux. Un grand nombre des enfants succombent avant l'âge de raison, sans pouvoir résister aux fatigues, aux misères et aux maladies inconnues pour nous et sans remède parmi eux. C'est pour moi un vrai jour de fête que de baptiser ces pauvres petits innocents: le baptême aura ouvert le Ciel à un très grand nombre que j'ai eu le bonheur de baptiser dans mes longues excursions. J'ai l'intime conviction qu'ils intercèdent pour moi auprès de Dieu. — Le conseil et les cérémonies du baptême se sont prolongés bien avant dans la soirée. La journée était belle. Je rends grâce au Ciel et à la Bienheureuse Vierge Marie pour toutes les faveurs reçues. — 28 Mai. — Je dis la Messe et fais une instruction au fort Thompson, tard dans la matinée. La garnison y est principalement composée d'Irlandais, d'Allemands, de Français, tous catholiques. C'était la première visite qu'ils recevaient d'un prêtre. Aussi un bon nombre s'empresse de profiter de ma présence pour s'approcher des Sacrements. Je passe une partie de la journée avec eux et j'emploie le reste en conférences avec les sauvages; ce qui était le principal objet de ma visite. — 29 Mai — A sept heures du matin, nous étions en marche. Le pays que nous traversons offre le même aspect. Nous dînons sur le bord du petit ruisseau Chaîne-de-roche: les pigeons, les bécassines, les canards qui viennent se présenter au chasseur sur notre route forment notre repas ordinaire. Une curiosité assez remarquable pour être citée se trouve à la Chaîne-de-roche, près du ruisseau: on y voit, sur la surface du roc vif, cinq traces profondes et parfaites de pied d'homme. C'est un endroit renommé dans les légendes indiennes, dont plus tard je tâcherai de vous donner toute l'histoire. Vers le coucher du soleil, nous campons au Chapelle-creek, près de trois loges indiennes. J'y trouve d'anciennes et bonnes connaissances qui me comblent d'amitié et s'empressent de me présenter 9 de leurs petits enfants pour le baptême. — 30 Mai. — En ce jour glorieux de l'Ascension, j'offre la Sainte Messe pour la conversion des tribus indiennes. Au départ, à 7 heures du matin, le waggon s'embourbe dans la vase profonde du Chapelle-creek. Comme au ruisseau bourbeux du fort Rendall, il faut décharger et épauler tous les effets. On parvient avec peine et à force de bras à dégager le waggon de sa situation embarrassante, et de nouveau nous nous mettons en marche pour une distance de 25 milles. Nous traversons une région montagneuse, remplie de moellons, pour la plupart arrondis par les eaux. Pendant que nous dînons au Medicine-creek, plusieurs familles siouses, qui étaient en voyage, traversent le ruisseau et profitent de ma présence pour obtenir, en faveur de 8 de leurs enfants, les bienfaits du baptême. La route passe en vue du Missouri et entre dans le bas vallon de la rivière. Nous campons au vieux fort Sully, aujourd'hui abandonné, vers les 5 heures de l'après-midi, au milieu de 220 loges d'Indiens, qui me reçoivent avec toutes les démonstrations de la plus vive cordialité. — 31 Mai. — Comme au fort Thompson, je convoque les chefs et leurs braves au grand conseil. J'ajouterai ici une seconde liste de ces nestors des plaines. Leurs noms, comme aux temps anciens, sont ou caractéristiques ou significatifs, rappelant quelques traits ou actions remarquables de leur vie. Pour la plupart ce sont des noms célèbres parmi les tribus du Grand-désert, et de mes anciennes connaissances. Je me fais un plaisir de vous les faire connaître. Les voici: Nâgi-Wakan, ou l'esprit par excellence; Tchêtangi, l'épervier jaune; Zizikadanakian, l'homme qui plane au-dessus de l'oiseau; Tchayâketé, celui qui tua le premier; Matowayouivi, l'homme qui dispersa les ours; Tokasyouthpa, l'homme qui prit l'ennemi; Wawantânecansha, le grand mandan; Wagha-Tcharhkayapi, l'homme qui sert de bouclier; Tchatêpêta, le cœur de fer; Mazanimaza, la corne de fer; Wâmedoupiloupa l'aigle à queue rouge, et un grand nombre d'autres. — Au premier appel ils accourent au conseil. Je présente aux principaux chefs une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'ils reçoivent avec le plus grand empressement et la plus vive reconnaissance. Ils reconnaissent les faveurs reçues du Ciel lors du choléra, et accordées au chef Panianiapapi et sa bande par l'intercession de Marie.

Dès qu'ils connaissent l'objet de ma visite, ils prêtent la plus grande attention à mes paroles et à mes avis. Ils se plaignent amèrement de la mauvaise foi des Blancs, des commissaires et des agents du Gouvernement, toujours si prodigues de paroles et de promesses, et toujours si lents à les exécuter, quand toutefois ils en viennent là. La patience leur pèse; ils se proposent toutefois de continuer à patienter. Dans tous leurs discours et dans toutes leurs paroles, ils se déclarent favorables à la paix avec les Blancs, prêts à demander à leurs jeunes guerriers d'enterrer le casse-tête et de s'éloigner des bandes de guerre. Ils expriment, en même temps, un vif désir de se placer sur des réserves et de cultiver le sol. Mais jusqu'à ce que les champs leur procurent l'abondance, ils se proposent de continuer la vie nomade de chasseurs et à parcourir paisiblement les plaines à la recherche des animaux, de racines et de fruits. — Jusqu'ici, tout ce que j'ai observé et pu apprendre parmi les différentes bandes d'Indiens me fait augurer favorablement de leurs dispositions à vivre en paix avec les Blancs, et à faire des efforts pour détourner les jeunes gens de commettre des déprédations. Ils demandent, et avec droit, qu'on leur fasse justice, que les annuités accordées par les traités leur parviennent, qu'on cesse tout de bon de les nourrir de promesses, qu'on les protège contre les Blancs qui viennent semer l'iniquité et la misère dans tout le pays; enfin, ils supplient humblement leur Grand-père le président de leur accorder des instruments d'agriculture, des semences, des charrues et des bœufs pour labourer la terre. Je le répète de nouveau, si les Sauvages pèchent contre les Blancs, c'est que les Blancs leur ont beaucoup manqué. — A la fin du grand conseil, des mères, avec leurs petits enfants au nombre de 174, m'attendaient pour le baptême. — J'ai envoyé plusieurs exprès dans l'intérieur du pays pour annoncer aux bandes hostiles mon intention de les visiter. J'attends la réponse d'ici à deux mois. J'ose espérer quelque résultat, et j'offre mes pauvres prières au Seigneur pour le bon succès de ma mission pacifique; il doit régler ma course future. Sur ces entrefaites, je continuerai mes visites parmi les Sauvages dans les parages des forts Rice Berthold et Union. Les exprès m'attendront au vieux fort Sully. Pour aller et venir de Sully à Union et vice versa, les distances sont de 1430 milles. — 1er Juin. — Pluie, averse, pendant toute la nuit, brouillard épais et temps froid. Vers midi, le soleil perce et il fait une chaleur étouffante. Je passe toute la journée avec les principaux chefs en entretiens sur la religion et sur la situation actuelle, critique et dangereuse des tribus indiennes des plaines, vis-à-vis du gouvernement américain. A l'instar des Blancs, les Indiens ont proclamé une espèce de loi martiale; les chefs guerriers seuls assument toute autorité. — Aujourd'hui, j'ai conféré le baptême à 33 petits enfants de la bande des Brûlés. — 2, 3, 4 et 5 Juin. — Ces quatre journées sont principalement employées en conférences avec les Indiens. Les départs et les arrivées ne discontinuent pas. Le petit soldat, second chef des Yantonnais, se joint au gros camp; sa tribu compte au delà de 400 loges ou tépies. Il écoute avec attention les instructions religieuses que je lui donne et les paroles que le Gouvernement m'a chargé de leur adresser. Le petit soldat m'entretient à son tour, des dispositions amicales de sa tribu envers les Blancs. — Pendant ces 4 jours, j'ai administré le baptême à 39 petits enfants indiens. — 6 et 7 Juin. — Baptême de 2 enfants. Arrivée des généraux Sully et Parker, envoyés extraordinaires du Gouvernement pour prendre des informations spéciales au sujet des plaintes des Sauvages contre les Blancs, et des injustices dont ils ont été continuellement victimes. MM. Sully et Parker sont des généraux distingués de l'armée américaine, également reconnus par leur bravoure et leur probité. Nous avons ensemble une longue conversation sur l'objet de nos missions respectives, et il est résolu que je les accompagnerai jusqu'au-dessus de la Roche-jaune, pour réunir nos efforts afin de ramener les tribus à la paix. — 8 Juin. — Baptême de 10 petits enfants. Un grand conseil est convoqué par les deux généraux. Tous les chefs et les braves y assistent. A la demande des officiers américains, je fais un petit discours préliminaire aux Sauvages pour attirer leur attention et leur donner confiance. Je leur dis que leur Grand-père le président désire connaître tous leurs griefs, afin d'y porter, une bonne fois, un remède efficace. Les deux généraux parlent ensuite et donnent tous les détails sur leur mission parmi eux, leur promettant que toutes les paroles prononcées en conseil seront fidèlement envoyées à Washington, pour être soumises au président. Chaque chef, au nom de sa bande, manifeste toute sa pensée. Le conseil se termine dans la plus parfaite harmonie et par un grand festin, auquel tous, petits et grands, vieux et jeunes, assistent et font honneur avec le plus grand empressement et un excellent appétit. Je vous donnerai plus tard, si le temps me le permet, quelques-uns des discours improvisés par les chefs; ils sont admirables par leur bon sens et leur éloquence. — 9 Juin. — Dimanche. Un grand nombre d'Indiens viennent assister au Service divin et à l'instruction. C'était une réunion composée de Blancs, de Métis, d'Indiens de différentes bandes. Deux mariages sont ensuite célébrés. Le Service divin est à peine terminé, lorsque le grand chef guerrier Mazakampeska, ou la Coquille de fer, avec plusieurs de ses braves, se présente dans le camp et nous fait sa visite. Un conseil

est aussitôt tenu. La coquille de fer, après des préambules trop longs pour être rapportés ici déclare « qu'il désire la tranquillité et la paix pour son pays; mais, pour l'établir, trois conditions lui paraissent absolument nécessaires. Otez d'abord, dit-il, tous vos soldats du pays; fermez toutes vos grandes routes à travers les côtes noires; empêchez les bateaux à vapeur de monter dans le haut Missouri, afin que les buffles et les autres animaux ne soient point troublés. » C'est la conditio sine quâ non de Mazakampeska. — Le général Sully lui fait entendre « que les soldats ont été attirés dans le pays par les massacres de Minnesota, des plaines du Missouri; que, si ces meurtres et ces massacres continuent, le nombre des soldats sera augmenté et couvrira leur pays comme les sauterelles couvrent leurs plaines. Qu'on enterre le casse-tête, et les soldats retourneront dans leur pays. » Le Général dit qu'il est venu pour entendre les plaintes des Indiens et que leurs paroles seront fidèlement rapportées à leur Grand-père. Le chef promet de se servir de son influence pour concilier les jeunes gens à la paix. — Vers les trois heures de l'après-midi, nous partons pour le nouveau fort Sully, par une haute et belle route où nous parcourons une distance de 25 milles en trois heures. Le vapeur Graham se trouvait au fort avec 5 compagnies de soldats destinées aux différents forts supérieurs. Nos arrangements sont aussitôt pris: nous laissons nos voitures, nos bêtes et nos bagages, et nous prenons place sur le vapeur. — 10 Juin. — Le bateau part de grand matin et fait à peine 20 milles pendant la journée. Tout le temps est employé à couper et à porter du bois pour alimenter la fournaise. Elle est si gourmande qu'elle consume chaque jour 25 cordes de bois, mesure de 8 pieds de longueur sur 4 de profondeur et de 4 de hauteur. Le Graham a une longueur de 249 pieds. C'est un palais flottant et le plus grand bateau qui soit jamais monté dans le haut Missouri. — Ma qualité d'envoyé extraordinaire du Gouvernement m'accorde le titre de major, singulièrement associé, il faut le dire, à celui de Jésuite. Toutefois, il a cela de favorable qu'il me donne plus d'accès auprès des soldats, dont un grand nombre sont catholiques. Je leur accorde, non comme major, mais comme prêtre, tous mes moments disponibles. Le Dimanche, je dis la Messe en public, dans le salon spacieux des dames, et, chaque jour, j'offre le Saint Sacrifice dans ma chambre privée, avec la consolation de distribuer la Sainte Communion à plusieurs. Je me trouve à bord au milieu des exercices d'une petite mission: mes journées se passent à faire le catéchisme, à instruire et à confesser les soldats, qui s'empressent de se rendre dans ma chambrette. Chemin faisant, je baptise une dame et ses petits enfants. — 16 Juin. — Nous arrivons au fort Rice, à 260 milles de distance du fort Sully. Les vents et le besoin de bois qu'il faut couper, sont de grands retards pour le bateau. A Rice, sur les deux bords de la rivière, environ 530 loges se trouvent campées et attendent notre arrivée. Toute la tribu des Yantonnais, de 380 loges, s'y trouve réunie. Les autres camps sont des parties d'autres bandes: Onkepapas, Pieds-noirs, Sioux et autres. — 17 et 18 Juin. — Ces jours se passent en conférences et en conseils, auxquels tous les chefs et les principaux des braves assistent. Je vous donnerai plus tard des détails sur nos différentes réunions. J'en fais l'ouverture, à la demande des généraux Sully et Parker, qui font connaître aux chefs, dans tous leurs détails, les intentions du gouvernement à leur égard. Tous les chefs sont admirables dans leurs discours et dans leurs réponses, à la fois sages et éloquents, ainsi que dans leurs dispositions à maintenir la paix avec les Blancs. Tous nos rapports avec les Indiens font augurer favorablement du succès, et nos séances durent jusque tard dans la soirée. Les camps étant éloignés du fort et sur l'autre bord de la rivière, j'ai seulement l'occasion et le temps de baptiser 15 de leurs petits enfants. On me mène auprès d'un pauvre petit qui est à l'agonie, et qui meurt quelques instants après avoir reçu le baptême. — J'ai l'espoir de rencontrer les mêmes camps à mon retour du fort Union et de les entretenir principalement de la religion, dont ils paraissent très-avides. — 19 Juin. — Nous quittons le fort Rice, de grand matin. La distance du fort Berthold est de 175 milles. Nous y arrivons sans le moindre incident. — 23 Juin. — Dans le trajet, 4 cabris sont tués par les chasseurs. Mon temps, sur le bateau, est surtout employé à entendre les confessions des soldats catholiques et à les préparer à s'approcher des Sacrements. Un Bruxellois, nommé Charles Smet, est du nombre; c'était pour lui et pour moi une grande consolation de pouvoir nous entretenir dans la langue maternelle. Il n'avait rien perdu de son accent. Un couple irlandais, la servante du général et un sergent profitent de ma présence pour recevoir la bénédiction nuptiale. — Nous passons quelques heures, à Berthold, en conseil avec le chef des trois tribus réunies, les Arrikaras, les Mandans et les Minatarès ou Gros-ventres. Ils sont toujours restés fidèles au gouvernement. Un conseil final aura lieu à notre retour à Berthold. Je vous en entretiendrai plus tard. — 24 Juin. — Le vapeur continue sa course. On voit la première bande de buffles. Un grand nombre de passagers sautent à terre pour aller à la poursuite de ces animaux. Un seul buffle est tué. Un des chasseurs, encore novice en cette sorte de chasse, se perd; et, malgré toutes les recherches et les coups de canon, il n'est pas retrouvé. — 28 Juin. — Nous arrivons à Buford, près de l'ancien fort Union, à l'embouchure de la Roche-jaune. Cet endroit est situé à 255 milles du fort Berthold, et à 2 240 milles de Saint-Louis. Le fort Buford

contient 5 compagnies de soldats. J'y emploie mon temps à écrire et à me rendre utile aux soldats et à 30 loges d'Assiniboins. Je baptise un soldat et 47 enfants indiens, et je donne la bénédiction nuptiale à trois couples. — 7 Juillet. — Arrivée des chefs assiniboins et grand conseil. Tous se déclarent amis des Blancs et promettent de ne jamais se rendre aux sollicitations des ennemis. Nous attendons l'arrivée des Corbeaux et des chefs Santies, pour leur annoncer et leur communiquer les désirs du Gouvernement. Ensuite, je descendrai la rivière jusque Rice ou Sully, pour gagner l'intérieur du pays et visiter les bandes ennemies, si la chose est praticable. Jusqu'ici le nombre des baptêmes conférés monte à 857.

Nous ajouterons à ce journal les lignes suivantes adressées récemment par le P. de Smet au R.P. Coosemann, Provincial du Missouri, qui se trouvait alors en Europe. — « J'ai parlé à votre Révérence dans ma dernière lettre des bonnes dispositions des Jantons. Tous leurs enfants sont maintenant baptisés, et ils désirent vivement qu'une Mission de nos Pères soit établie dans leur tribu. Dernièrement, dans leurs discours devant la Commission envoyée vers eux par le Président des Etats-Unis, ils ont demandé avec grandes instances qu'on leur accordât des Robes-Noires. — Si on les abandonne, ils tomberont infailliblement aux mains des Protestants. Quel malheur si, pour ces bons Indiens, doivent encore se vérifier ces paroles de l'Ecriture : « Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret illis. » La tribu des Jantons est comme un embranchement de la grande Nation des Sioux, qui ne compte pas moins de 80 à 100 mille âmes, comme j'ai pu m'en assurer dans ces derniers temps. — Je dois ajouter que toutes les tribus indiennes du haut-Missouri et de l'Est des Montagnes-Rocheuses désirent être instruites de la doctrine du vrai Dieu par les Robes-Noires Catholiques et implorent à grands cris notre zèle. — Je sais, Mon Révérend Père, qu'elle peine je vous cause en vous parlant ainsi, et je prévois en tremblant quelle sera votre réponse. Mais enfin, c'est à votre Révérence que je dois recourir et rendre compte de ma Mission. La pensée que non seulement les Jantons, mais toutes les tribus du haut-Missouri tomberont sous l'influence des ministre du faux Evangile, me fait frémir.

Je suis etc. de Smet S.J.

Il sera sans doute difficile de répondre à cet appel vu l'état présent de la Province du Missouri où la pénurie d'hommes est extrême. On en peut croire ce qu'écrivait récemment de Bruxelles le R.P. Coosemann lui-même : « Je viens de parcourir en partie la Germanie, la Belgique et la Hollande dans l'espoir de faire des recrues ; mais je n'ai pas enrôlé un seul Scolastique ni un seul Père. De plus on m'écrit du Missouri que cette année pas un seul candidat ne s'est présenté pour être admis dans notre Noviciat. »

Guyane-Française — Extrait d'une lettre du P. de Montfort au P. Lacouture. — Ilet-la-mère, 24 Mars 1867. —

On vient d'ajouter à nos douze Stations la Montagne d'argent qui avait été abandonnée depuis plusieurs mois. En supprimant le pénitencier de la Montagne on a eu la malheureuse idée d'en faire une léproserie. Et cependant comme il y a là 50000 pieds de café en plein rapport, des vergers considérables, des plantations de vivres, on y a laissé 50 transportés noirs pour ces cultures. On a d'abord retiré l'aumônier séculier : ensuite, sur je ne sais quelle demande, on a décidé que les 50 transportés noirs auraient pour aumônier un des Nôtres qui, par concomitance prendrait aussi la charge des âmes des lépreux. Hélas ! on peut dire aussi in genere des âmes lépreuses. On a donc fait partir le prêtre déjà installé ici depuis un an environ et le P. Berriaud est allé le 5 Décembre prendre possession de ce poste d'avant-garde. — Le pauvre Père est là bien mal : tout avait été enlevé, détruit. Autels, bancs, confessionnal, statues, Chemin de Croix, cloche, tout avait été enlevé : au presbytère, rafle aussi complète. Avec ce qu'on a pu obtenir de l'administration, et ce que la Compagnie leur a fourni, le P. Berriaud et le F. Mellière sont arrivés tant bien que mal à compléter leur installation. Voici le personnel de la paroisse : Léproserie, 75 lépreux, 1 garde champêtre, 1 cantinier, 4 Sœurs de St-Joseph de Cluny avec un domestique ; Transportation : 47 transportés noirs de tous pays, 2 surveillants et leurs femmes, 1 chef de culture, 1 distributeur ; de plus 5 ou 6 transportés blancs domestiques ou écrivains. Tout cela logé dans une partie des bâtiments du pénitencier qu'on venait de terminer lorsqu'on l'a abandonné. Le P. Moret y est mort en 1853 et le P. Dambrine en 1860. — Il n'y a pas de port : le mouillage est fort mauvais. On peut dire que ce pénitencier est une île, à cause du marais impraticable qui le sépare de la terre, la montagne s'élève à 90 mètres au dessus du niveau de la mer. Là jamais de viande fraîche, à peu près jamais de poisson parce qu'on ne fournit pas de quoi pêcher. On ne ravitaille guère la population que tous les 3 ou 4 mois. Les blancs ont du pain, du lard, des haricots ; les lépreux, de la morue, du conac (farine du manioc cuite en grumeaux) et je crois aussi des haricots. L'état de délaissement et de misère où on laisse les lépreux est incroyable.

Les personnes libres cultivent du maïs, élèvent des poules, des lapins, et ont un peu de jardinage, quand il ne fait pas trop sec. Les pauvres lépreux sont établis sur un sol rocailleux en pente raide, n'ont qu'à peine de l'eau pour boire et pas pour laver leurs plaies. On n'a renfermé là qu'une minime partie des lépreux de la Guyane qui sont au nombre, dit-on, de 3 à 4000. J'espère qu'on abandonnera une mesure aussi évidemment inefficace et aussi cruelle. Les lépreux ont presque tous les pieds malades: c'est ou l'éléphantiasis qui leur donne des pieds énormes, ou d'autres espèces de lèpres qui leur font tomber une à une toutes les phalanges. Il y a là des hommes, des femmes et des enfants. — A l'autre extrémité de la Mission, à Sparouine, il y a bien des misères aussi, presque autant qu'à la Montagne d'argent. Voici des chiffres officiels: Sur 208 hommes envoyés de France en Septembre, et envoyés à Sparouine en Octobre et Novembre, il restait en Février 62 hommes dont 33 en état de travailler, les 29 autres étaient malades. C'étaient 146 morts ou évadés, ou emportés dans les hôpitaux sans espoir de guérison.

Dans une lettre du P. Arzur à la date du 17 Septembre nous lisons que le P. Berriant a déjà dû quitter la Montagne: on ne dit ni quelle en est la cause, ni s'il est remplacé, ni si l'administration abandonne ce point. — A St Laurent, la mortalité était grande, et le chiffre des décès s'élevait à 184. — Toutes les salles de l'hôpital étaient encombrées. — La santé de Nôtres était généralement bonne. — Le P. Gally a quitté Sparouine pour se rendre à Kourou. Le F. Janneaux remplace le F. Roullaux à St Joseph. Tous les autres Pères et Frères du Maroni gardent leurs postes.

Asie. — Maduré. — Lettre du P. St Cyr au P. Fessard. — 1er Juin 1867. —

Je me suis procuré le plaisir de vous adresser une lettre le 24 Novembre dernier. Je pense que vous l'avez reçue quoique aucune réponse ne me soit parvenue. — Depuis cette époque la Compagnie a fait une grande perte, une perte qui a dû vous être très-sensible, à vous en particulier. Je veux parler de la mort du Père Victor Mertian qui fut autrefois votre Socius et qui a été le premier Provincial de Champagne. Ce bon et si regretté Père avait été mon condisciple à Fribourg, mon connovice à Avignon, mon ami toujours. Combien sa mort ne m'a-t-elle pas contristé; humanum dico, car s'il est mort à nos yeux, il est vivant en la présence de Dieu où il intercède pour nous. — Vous avez vu dans les Études, No de Janvier, un article sur la famine dans les Indes anglaises; puis une lettre dans le Messager du Sacré-Cœur, No de Mars: ces deux pièces me dispensent de vous parler des terribles épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de nous faire passer. Dans ce seul district du Maduré central, nous avons perdu plus de 5000 chrétiens, sur une population de 52000 catholiques, sans parler de ceux qui ont émigré de divers côtés. Maintenant quoique le peuple souffre encore beaucoup, par suite de l'épuisement de toutes leurs ressources, le prix des denrées a beaucoup diminué, et les pluies que nous avons eues dernièrement ont fait renaître la confiance dans les cœurs. — Quant à nous, comment dire tout ce que nous avons souffert nous-mêmes? Le P. Ravoux est mort de misère, les PP. Darrientort, Bedin, Eyraud ont été sérieusement malades par suite des privations, tous nous avons ressenti les effets de la Ste pauvreté. Les finances de la Mission ont été épuisées, nous avons fait des dettes parfois aux taux de 12 et 15 %. Comment les payer? Le P. Cassis notre procureur se désole, se désespère. Nous perdrions courage aussi, si Dieu n'était là pour nous soutenir. Vous verrez sans doute Mgr Canoz; il pourra vous donner tous les détails que vous désirerez. En attendant priez pour nous afin que ce temps de crise passe et passe bien vite. — Monseigneur en quittant l'Inde m'a chargé de le remplacer comme Vicaire Apostolique et Supérieur de toute la Mission. Voici donc un surcroît de peines, de fatigues et de responsabilité qui me tombe sur les épaules, au moment où mon âge et mes 26 ans de Mission semblaient réclamer un peu de repos. J'espère au moins que l'absence de Mgr ne sera pas de longue durée. Toutefois cette considération de ma Supériorité générale doit vous engager à prier davantage pour moi. — Pendant qu'en Europe vous êtes dans les craintes et les transes au sujet des grandes catastrophes qui sont sur le point d'éclater, nous ici au milieu des païens, de nos mahométans, de nos protestants, nous jouissons d'une tranquillité relativement fort grande. Je dis relativement car nous ne sommes pas sans éprouver bien des tracasseries surtout de la part des ci-devant schismatiques Indo-portugais. Vous savez que par suite du concordat, le Statu quo a été établi, et que eux et nous nous restons avec les églises et chrétientés qui nous étaient soumises à cette époque. Il va sans dire que nous respectons jusqu'au scrupule les prescriptions de ce Statu-quo et que nous nous abstenons d'entrer dans leur juridiction. Pour eux, il n'en est point ainsi; ils s'efforcent de pervertir nos chrétiens, de s'emparer de nos églises et n'ont aucun respect pour les lois canoniques. Nous sommes en un mot comme des soldats que l'on attaque et qui ne peuvent pas se défendre. C'est ce qui fait dire à plusieurs de nos Missionnaires que la guerre ouverte vaudrait mieux que cette paix factice dont

les adversaires sont les seuls à profiter. — Mon district du Maduré a moins à souffrir de cet état de choses que celui du Sud. Surtout chez nous nous avons peu de protestants et ils sont sans influence. Au district du Sud, au contraire, ils sont nombreux et puissants. Qu'ils cherchent à retenir leurs adeptes, cela se conçoit, mais pourriez-vous croire qu'ils mettent tout en jeu pour empêcher les païens eux-mêmes de venir à nous. Dernièrement dix familles dans un village voulaient recevoir le baptême; pour les en détourner, ces misérables ont fait mettre le feu à leurs maisons qui ont été réduites en cendres. — Le temps de la famine a été un heureux temps de conversions et de baptêmes d'enfants idolâtres. Plusieurs centaines de païens ont été baptisés ainsi que plusieurs milliers d'enfants. Nous aurions pu faire beaucoup plus si nos ressources pécuniaires nous l'avaient permis. — Un petit trait pour vous faire plaisir. L'un de nos baptiseurs très-zélé est borgne. Dernièrement un ministre protestant américain l'attaque sur la religion en présence d'un bon nombre de païens. Notre homme qui est naturellement habile et éloquent, n'eut pas de peine à morfondre son adversaire à la grande hilarité des assistants. L'américain n'en pouvant plus lui dit en colère: „ Cesse de parler, il faut que tu sois bien méchant pour que le bon Dieu t'ait fait borgne„. — A cela le baptiseur répond avec calme: „ Monsieur, il ne m'appartient pas de juger des raisons pour lesquelles Dieu a permis que je sois borgne, mais ce que je sais bien c'est que Notre Seigneur a dit qu'il valait mieux aller au Ciel avec un seul œil, que d'être précipité en enfer avec les deux yeux. „ Tout le monde applaudit à cette réponse et la confusion du ministre fut telle que ses propres gens l'entraînèrent hors de l'assemblée. — Dans ma dernière lettre je vous disais un mot de la grande et belle église que je fais élever à S.t Joseph dans la ville de Dindigul et je vous engageais à y contribuer *aliquantulo modo*. Au milieu des terribles calamités du temps présents, il est évident que la Mission ne peut rien faire. C'est donc aux amis de S.t Joseph qui ont commencé que j'ai recours; c'est vous en dire assez pour vous intéresser à cette bonne œuvre. — Je crois vous avoir parlé de mon Mois de S.t Joseph que j'ai composé et fait imprimer en langue tamoule; le succès a dépassé mes espérances. Cette année pour la première fois le mois de Mars a été pratiqué non seulement dans la Mission, mais encore dans les missions environnantes, où l'on parle la même langue. — Adieu, je me recommande à vos SS. SS. etc. L. S.t Cyr S.J.

Bengale-Occidental. — Mission Belge. — *Extraits des lettres du mois de Mai 1867.*

Je vous ai raconté l'arrivée de M.gr Steins à Calcutta. Voici les principaux évènements qui ont marqué son passage parmi nous. — Peu de jours après son installation, M.gr l'Archevêque administra le sacrement de la Confirmation, d'abord dans l'église de S.t Thomas près du collége, puis à 135 personnes dans l'église du S.t Cœur au quartier Dhurrumtollah. Le 30 Avril, un grand meeting eut lieu pour présenter au Vicaire Apostolique une adresse de félicitation. Près de 600 catholiques s'y trouvaient réunis, et l'estrade était occupée par les personnages les plus honorables, parmi lesquels on distinguait des hommes attachés au Gouvernement des Indes ainsi que les Consuls de France et de Belgique. M. Skinner, président de l'assemblée s'exprima dans un langage très-noble: „ Nous étions disposés, dit-il, à faire bon accueil à tout Pasteur que le Vicaire de Jésus-Christ aurait bien voulu nous envoyer; mais qu'elle n'a pas été notre satisfaction en apprenant que le choix du Pape était tombé sur un prélat qui s'est distingué par ses heureuses entreprises dans le Vicariat de Bombay! „ L'orateur protesta aussi de l'attachement et de la fidélité des catholiques de Calcutta au successeur de S.t Pierre et fit remarquer que le long veuvage dans lequel cette Eglise fut plus d'une fois plongée à la mort de ses Evêques n'avait jamais altéré ses sentiments. — M.gr Steins répondit à cette adresse par un assez long discours que les applaudissements vinrent souvent interrompre. Il se félicita de trouver dans les dispositions de ses ouailles un terrain solide sur lequel il pouvait établir de fortes institutions. Citant ensuite le progrès du Catholicisme en Angleterre, il montra qu'en ce point Calcutta devait rivaliser avec Londres. Les acclamations redoublèrent lorsqu'il rendit hommage au zèle de M.gr Carew qui donna jadis la première impulsion aux principales œuvres de la ville. Et comme, malgré le dévouement de ses prédécesseurs, il voyait encore beacoup de bien à faire, il invita les catholiques à s'unir à lui, sans exclure la coopération des classes laborieuses et des pauvres. Ce meeting fut une belle manifestation de la foi catholique dans la capitale des Indes. — Le 16 du mois de Mai, M.gr installa dans l'église de S.t Thomas une congrégation de jeunes gens sous le titre de l'Immaculée Conception; une vingtaine de candidats y furent admis et placés sous la direction du P. de Peñaranda. Cinq jours après, 21 Mai, la même église vit s'accomplir une cérémonie bien touchante. Le P. Jules Henry, professeur au collége S.t François-Xavier, fut élevé à la dignité Sacerdotale. Aussi les élèves y assistèrent-ils avec bon nombre de personnes qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir une Ordination catholique. Ce jour là, tous les Pères, à l'exception du P. Lapart, et tous les prêtres séculiers de la Mission furent réunis au collége; Monseigneur profita de cette occasion

pour leur faire ses adieux : car il s'était décidé à partir pour Rome. Dans la lettre pastorale qu'il publia le lendemain, il annonça qu'il entreprenait ce voyage pour défendre les intérêts des deux Vicariats de Calcutta et de Bombay, et il désigna le R. P. Vanderstuyft pour remplir les fonctions de Pro-Vicaire jusqu'à son retour. Le vapeur le Nubia reçut l'Archevêque à son bord le 22 au soir, et leva l'ancre le 23 à 5 heures du matin. Mgr Steins n'a donc passé qu'un mois dans la Mission ; mais pendant ce court intervalle, on ne saurait croire à quel point il s'est fait respecter et aimer de tous. Malgré le regret de son absence, nous espérons le meilleur effet de son voyage. — Le nombre des élèves du collège qui n'était à la rentrée que de 289, de 315 au 1er Février, de 342 au 1er Mars, dépasse aujourd'hui 400. Cet accroissement rapide nous met dans une grande gène : nous avons été obligés de convertir en dortoir la grande salle où se font les réceptions. Aussi, lors de sa première visite, Mgr voyant devant lui bon nombre de couchettes, ne pût s'empêcher de demander en souriant si on allait prendre du repos. Ce qui est encore plus regrettable c'est que la chambre que l'on a convertie en chapelle ne peut contenir que le quart de nos élèves. Il faut donc les conduire encore souvent à l'église de St Thomas. — Dans le dernier recensement, on porte la population de Calcutta (c'est-à-dire de la ville proprement dite) à 377 924 habitants, parmi lesquels 24 434 sont chrétiens soit Catholiques, soit Protestants, soit Schismatiques, 239 190 Hindous païens, 113 112 Mahométans, 681 Juifs, 409 Chinois et 98 Parsis. Il est très-difficile de fixer le nombre des Catholiques : on en découvre sans cesse qui ont abandonné la pratique de leur foi. Il y a plus de 11 000 Européens et les Indo-Européens sont presque aussi nombreux. — Pendant les vacances de Pâques, les Pères Lafont et Neut ont fait une excursion photographique à Hooghly, petite ville située sur le fleuve du même nom, à 30 milles de Calcutta. Ils arrivent à la fameuse mosquée de ce pays, déballent dans la cour intérieure, et s'emparent du terrain sans beaucoup de façons. Les gardiens étonnés se donnent du mouvement pour avertir leurs chefs et s'apprêtent à chasser bien loin ces odacieux visiteurs. A la fin, un musulman qui paraissait être le secrétaire du grand marabout vint leur déclarer qu'on respectait leur art, qu'il leur était permis de photographier à loisir ; mais que son maître les priait de prendre son portrait. Nos artistes se mettant donc à l'œuvre, prirent d'abord la façade extérieure, qui offre l'aspect d'un château antique couronné de tours, puis la cour intérieure, vaste galerie qui entoure un bassin et qui donne accès à la mosquée. Vers midi, on annonça l'approche du grand marabout qui descendait de ses appartements pour faire sa prière. En voyant cette mine refrognée et ces cheveux blancs coiffés d'une énorme pyramide noire, les photographes eurent grand'peine à comprimer des éclats de rire. Il leur fallut cependant prendre les traits de ce vilain personnage, et ils réussirent assez bien. On les pria aussi de reproduire l'assemblée qui allait se réunir dans la mosquée ; ils s'en défendirent d'abord parceque la lumière y faisait défaut, mais ils durent s'exécuter. Cette assemblée n'est autre chose qu'un groupe bizarre de dignitaires en turban, au milieu desquels le grand marabout est accroupi fumant une pipe interminable qui ne ressemble pas mal à tout un système de tuyaux. Enchanté des deux Padri-Sahib, le vieux marabout leur demanda d'inscrire leur nom sur son calepin et leur remit une carte portant sa signature.

Extraits des lettres du mois de Juin et de Juillet 1867.

Pendant que Mgr Steins, notre Vicaire Apostolique, se rend à Rome et en Belgique pour le bien de la Mission qui lui a été confiée, nous poursuivons tranquillement nos travaux sans qu'aucun événement extraordinaire vienne les interrompre. — Comme l'anniversaire de la mort de Mgr Van Heule coïncidait avec la fête de la Pentecôte, le service funèbre fut remis au mercredi 19 Juin ; et les nombreux amis du prélat défunt se firent un devoir d'y assister. — Pour célébrer dignement le centenaire de la mort de St Pierre, les externes et les pensionnaires du collège eurent tour à tour une belle cérémonie religieuse. Le P. Nieberding distribua à tous les élèves catholiques une médaille à l'effigie de St Pierre et de Pie IX, et il fut aisé de voir que la gloire de Rome remplissait tous les cœurs de joie. — De leur côté les membres de la Société de St Vincent de Paul célébrèrent cette solennité à la chapelle St Jean. C'est là que le P. Henry, récemment ordonné prêtre, s'est révélé excellent prédicateur : aux belles pensées que lui suggéraient les triomphes de l'Église il sut joindre quelque chose de cette diction naturelle, correcte et noble qui captivent l'auditeur anglais. — Cette année, la fête de St Louis de Gonzague, qui était déjà en honneur au collège, fut aussi solennisée dans la cathédrale. La jeunesse catholique des différentes écoles répondit à l'appel du R. P. Pro-Vicaire ; les orphelins, les élèves de Bowbazar ainsi que les externes du collège, rivalisant de piété, s'approchèrent en grand nombre de la Sainte Table. — M. Wood, le ministre protestant converti, se montre très-dévoué au bien. Il partage avec le F. Eeckman la direction des cours élémentaires et mène très-bien sa classe de 30 à 40 petits bambins. Cela ne

suffit pas à son zèle. Il a formé une association pour l'entretien des orphelinats ; le début en est très-heureux : outre les cinq membres du conseil, l'association compte maintenant 29 membres collecteurs : des deux relevés de fonds qui ont été faits, le second est double du premier. Il est d'ailleurs grand temps de venir au secours des orphelinats : les bâtiments qu'on a dû construire à Entally ont absorbé une bonne partie des ressources. La famine est encore venue accroître les besoins. Elle a été terrible : près d'un million d'individus sont morts dans le Bengale et l'Orissa c'est-à-dire sur une population de 37 000 000 ; à peu près 800 000 ont été secourus par le comité. Vous saurez avant nous les ravages causés dans le Sud. — Le P. Sapart a mené son entreprise à bon terme : voilà ses 56 ou 58 petits enfants bien logés. Il tâche de se faire comprendre d'eux : « Je trébuche à chaque pas dans la langue d'Ourya, dit-il, jugez des prouesses de mon petit frère. » Le Frère Lootens est son sous-maître, 3 ou 4 enfants sont répétiteurs, les autres ont chacun un petit office comme dans une administration régulière. Le Père et son Frère sont très-heureux et invitent des collaborateurs : Mgr. trouvera ici à son retour des volontaires prêts à partir pour l'Orissa, s'il le désire. — Le P. Veys continue toujours son œuvre des Madrassis avec le même dévouement, malgré toutes les difficultés : il en est à son dixième baptême de païen et à son cinquième mariage. Comme il voudrait pouvoir adresser quelques mots tamouls à ces braves gens ! Il commence à le faire à domicile, mais il n'ose pas encore se risquer en public. Du moins peut-il déjà juger de la fidélité de ses interprètes et le premier qu'il a eu l'a assez mal servi. Il y a quelque temps il s'agissait de baptiser une païenne, c'était le jour de la Trinité. Le P. Veys dit à son catéchiste interprète de faire réciter à la catéchumène un acte de Contrition, le maladroit lui explique le mystère de la Trinité. — Non, dit le Père, elle doit recevoir le baptême, engagez-la à faire un acte de contrition. Voilà notre homme qui se met à lui expliquer le baptême. De guerre lasse, le Père s'adresse en anglais à la femme qui comprend un peu cette langue, et lui suggère de dire à Dieu qu'elle est triste de l'avoir offensé ; la voilà qui se met à dire le Pater ! — On finit cependant par s'entendre. — La Société de St. Vincent de Paul se soutient, mais le refuge lui absorbe près de 450 francs par mois pour location seulement. Elle tâche maintenant d'amasser des fonds pour acheter un terrain et bâtir un édifice moins dispendieux. — L'association de l'école dominicale établie à l'église du S. Cœur avait reconnu depuis longtemps la nécessité de chercher les enfants à domicile et de les y reconduire ; et faute de ressources, elle allait diminuer le nombre de voitures qu'elle loue à cet usage ; mais au cri d'alarme on viendra à son secours. — Le jour de St. Ignace, Mgr. Dufal, Vicaire apostolique du Bengale-Oriental, a célébré une Messe Pontificale à St. Thomas, et visité ensuite notre collége. Il retourne en Europe pour devenir Supérieur général de la Congrégation à laquelle il appartient. — Notre collége garde un peu le statu quo : à la fin de Juillet j'ai compté 400 élèves qui fréquentent régulièrement les cours ; il y en a un plus grand nombre sur la liste des inscriptions. Les Hindous sont toujours au nombre d'une vingtaine ; mais grâce à leur inconstance naturelle, ils viennent et s'en vont tour à tour. L'un ou l'autre pose de temps en temps une question religieuse, mais toujours très-vague et sans la prendre au sérieux ; du moment que vous répondez, il n'y est plus : c'était pure politesse. Leur jugement est porté sur le Christianisme : ils en jugent d'après ce qu'ils ont vu du protestantisme. Ils n'attendent donc plus rien de leurs maîtres Européens, si ce n'est l'éducation matérielle. Les journaux protestants caressent toujours le rêve de civiliser l'Inde sans le Christianisme. De fait, la croyance au paganisme grossier s'affaiblit et disparait chez les classes instruites, mais il est remplacé par le rationalisme qui fait table rase, ou par le panthéisme matérialiste qui adore les forces de la nature et même les forces individuelles comme autant de manifestations de la Divinité. Un de mes Hindous qui est le plus intelligent et qui parle parfaitement anglais me disait l'autre jour : « Pour nous qui recevons une éducation supérieure, nous avons dépouillé nos préjugés hindous et nous ne reconnaissons qu'un seul Dieu. » Je le pousse un peu pour voir ce qu'il entend par là, et il me définit clairement le naturalisme que je viens d'indiquer. Du moment qu'on leur parle du catholicisme, ils deviennent inabordables et fuient toute discussion : pauvre preuve de leur bonne foi ! Il faut dire aussi qu'on leur a rempli la tête de sornettes sur l'astuce des Jésuites. Au contraire ils acceptent sans difficulté la discussion avec les dominés protestants et 9 fois sur 10 ils ont l'avantage. Il s'est formé il y a quelques mois une société dite des sciences sociales du Bengal ; elle a choisi un comité en Mars, et après plusieurs mois d'attente pour recevoir des adhésions et s'organiser, elle a ouvert des séances publiques pendant trois jours du 24 au 26 Juillet. Dans le discours d'inauguration, le président M. Phear un des membres influents de la magistrature ou comme on dit ici Justices, a parlé avec éloquence, et à propos de l'éducation de la femme, il a soulevé des applaudissements. Il s'est élevé surtout contre la caste qui est une entrave à la civilisation de l'Inde,

des Hindous ont appuyé ce qu'il en a dit. Notez que les indigènes forment la majorité de l'association qui ne compte pas loin de 180 membres répartis sur plusieurs points du Bengale. Sans doute l'influence du Brahmanisme diminue et le principe des castes s'affaiblit, mais bien lentement. Leur influence est encore énorme et il faudra des siècles pour changer la face de l'Inde en y allant de ce train, si même on parvient jamais à changer autre chose que le ton de quelques grandes villes. On veut se passer de Dieu et Dieu montre que l'homme ne peut se passer de lui. Pour ce qui est de rendre l'Inde chrétienne, la plupart des protestants sensés répètent à qui veut l'entendre que c'est impossible. Si nous avions seulement la 50me partie de leurs ressources, quel démenti nous pourrions leur donner!.. Il y a quelques jours (16 juillet) nous avons fait une excursion au fameux collège de l'évêque protestant. Marchall en parle dans son livre des Missions chrétiennes. Vous y trouverez la partie historique qui est frappante d'exactitude. Je me borne donc à ce que j'ai vu. En face du débarcadère des messageries impériales, sur l'autre rive du Hoogly, vous apercevez un magnifique ensemble de bâtiments isolés au milieu d'une immense campagne. Je l'avais remarqué en débarquant. On m'avait dit voilà le collège épiscopal et puis je ne m'en étais plus inquiété, tellement on en parle peu: il est à 2 milles de Calcutta en descendant le fleuve et par conséquent à 4 milles de notre collège. M. Wood, dont les extraits ont raconté la conversion, y faisait ses études et devait y recevoir les ordres anglicans, lorsqu'il renonça à cette carrière lucrative et préféra aux intérêts du temps les intérêts de l'éternité. Un beau soir, c'était la fête du Recteur, il nous propose une excursion au collège protestant pour le lendemain. On accepte, et nous voilà bientôt traversant le fleuve en face de l'établissement dans une barque indienne. A mesure que nous approchons, les bâtiments se dessinent mieux et nous en comptons cinq paraissant d'égales dimensions. Des élèves se promenaient dans le jardin. M. Wood est reçu par eux, nous sommes bientôt introduits et à l'aise. Nous visitons le bâtiment qui se compose, d'un côté, de la chapelle gothique qui tient les deux étages, de l'autre, du réfectoire en bas et de la bibliothèque en haut. Tout est grandiose, le local est ménagé pour 25 élèves, la bibliothèque bien fournie, le logement des élèves spacieux, aéré, sain, le coup d'œil magnifique; le terrain du collège touche au jardin botanique qui est ouvert aux élèves et leur procure un passe-temps agréable. A 5 heures ils sont libres, ils n'ont aucune espèce de surveillance, sont entretenus, logés, servis gratis, pourvu qu'ils s'engagent à devenir ministres anglicans après 5 années passées comme je viens de dire; j'oubliais les 3 mois de vacances, pendant lesquels ils sont libres de rester ou de rentrer dans leurs familles. Après ce noviciat, le plus agréable qu'on puisse imaginer, ils passent donc à un état de vie plus agréable encore; eh bien! est-ce croyable? on ne peut trouver des élèves! Ils sont maintenant 14 en tout. Deux d'entre eux sont luthériens; se trouvant à bout de ressources, ils ont consenti à se laisser élever par les bons anglicans et à recevoir la destination que leur donnera le lord évêque; mais pour leur croyance, ils restent fervents luthériens et crient au paganisme des anglicans. Un troisième est arménien, qui veut passer ici ses examens universitaires et retourner ensuite dans sa patrie pour entrer dans le clergé arménien. Ce que l'évêque prétend en l'entretenant si royalement, je l'ignore. Toujours est-il qu'il n'est pas plus un des leurs que le jour de son entrée, il les méprise, les traite d'hérétiques et ne veut pas recevoir la communion dans leur chapelle disant que ce n'est qu'une farce. Il consent cependant à mettre quelque chose comme un surplis et à chanter l'office avec eux, sans cela il ne pourrait rester au collège. L'élève qui me donnait tous ces détails est un anglican des plus orthodoxes et qui paraît sincère; comme c'est un promeneur intrépide il m'avait entraîné loin du reste de la bande. J'aperçus à distance 2 ou 3 indigènes revenant du jardin botanique; je dis à mon compagnon: « ce sont vos domestiques » - « non dit-il, ce sont des élèves Bengalis, ils ont gardé leur costume pour ne pas perdre leur caste, car ils ne sont pas sûrs de rester, ils ne sont pas encore baptisés, mais ils ont renoncé aux superstitions des Hindous et se font instruire. Sont-ils aussi comptés parmi les 14? je n'ai osé le demander, mais c'est probable, car il m'avait dit un peu auparavant: Nous sommes 14 tout compris. » —— Voilà donc le fameux collège de l'évêque protestant! et qu'elles études y fait-on? C'est à peine croyable. Les élèves se préparent pendant ces 5 années aux différents examens de l'université, du moins ceux qui ont des chances de passer. Les quelques chapitres de philosophie exigés pour cela sont tout leur bagage métaphysique. Un cours de trois heures par semaine donné sous forme de lectures et comprenant 1° un commentaire assez long sur l'évangile de Jean (dire St Jean c'est commettre un péché d'idolâtrie). 2° l'explication détaillée du Credo et des 39 articles, voilà le bagage théologique; je me le suis fait répéter avant d'en croire mes oreilles. Je vous donne ce dont j'ai été témoin, sans cela je croirais que c'est un conte. Et après cet heureux séjour au collège, ils sont nommés aussitôt à un poste et leur premier soin est de se marier avantageusement: ce qui ne leur manque jamais. Faut-il s'étonner que les brahmines redoutent peu de tels docteurs en théologie?

Le nouvel évêque protestant est ritualiste en plein. Il faut que Mgr. Steins revienne avec une belle mitre, sans cela l'évêque protestant l'aura effacé. Celui-ci tranche dans les réformes, il veut maintenant changer le livre d'hymnes introduit par son prédécesseur; et certains ministres, qui sont opposés à toute nouveauté, de trembler et de redouter qu'on ne glisse dans ce livre les abominations du paganisme, par exemple une hymne à la Vierge. Le fameux docteur Jarbo, pour être en faveur auprès de son nouvel évêque, se pare un dimanche de quelques ornements pour célébrer le service. A cette vue le troupeau fidèle s'insurge contre le papisme du pasteur et commence à défiler avec tumulte. Aussitôt le pauvre Jarbo détale, jette bas ses oripeaux et court à la porte demandant pardon et promettant que cela ne lui arriverait plus.

Notre journal catholique a eu une petite discussion avec le Friday Review à propos de l'Index. Le Révérend ministre protestant qui rédige cette dernière feuille n'a cru pouvoir mieux faire que de populariser les objections. Il fit imprimer un feuillet dont les trois premières pages étaient à l'adresse du Pape et la quatrième à celle des Jésuites. Nous étions donc en bonne compagnie. Quantité de ces pamphlets furent jetés dans la cour de notre collège, tandisque le principal du collège Doveton en distribuait de sa propre main à tous ses élèves; et le résultat de cette manœuvre fut que notre collège s'accrut de quelques transfuges de notre rival protestant. — Pendant nos petites vacances d'été, les Pères de Peñaranda, Neut et Larcher sont allés respirer le bon air sur les collines de Monghyr, à 304 milles de Calcutta. Du reste toutes les santés sont dans un état satisfaisant.

Mission du Bombay. — Lettre du P. Pagani au P. Dorr, 25 Août 1867. —

Après avoir passé plus de 4 ans dans le Guzerat, j'ai été envoyé sur les montagnes du Décan. La station du Missionnaire était Khandalla avec une belle petite église gothique bâtie par un de mes prédécesseurs il y a cinq ans. Cependant comme les soldats n'occupent plus Khandalla qui était leur résidence jusqu'ici dans cette province, comme d'ailleurs la plupart de nos chrétiens se trouvant à Lanowlée, distant de plusieurs milles, avaient grande difficulté pour venir à l'église de Khandalla, je me décidai à me rendre auprès d'eux chaque Dimanche et même plus souvent: je les rassemblais dans une salle d'attente de la station du chemin de fer, ce qui n'était pas sans inconvénients comme vous pensez bien. Enfin avec l'autorisation de Mgr. Steins j'avais jeté les fondations d'une autre petite église gothique et d'une maison pour les Missionnaires sur une colline près de la gare de Lanowlée. Le terrain avait été donné par le Gouvernement. Malheureusement j'ai dû dépenser plus de 3000 fr. pour les seules fondations vu la grande profondeur à laquelle il fallut creuser pour arriver au terrain solide. Mon intention était de bâtir une maison suffisante pour plusieurs Missionnaires parceque à cause du bon air qu'on respire dans ces montagnes, nos Pères auraient pu de temps en temps y rétablir leurs forces épuisées par le climat. De plus cette maison aurait pu servir pour un petit Noviciat ou scolasticat. J'ai laissé tout cela en plan, car il y a 5 mois j'ai été transféré à Bombay où j'ai dû prendre la place du R. P. L. Meurin choisi pour succéder à Mgr. Steins. En conséquence j'ai donc laissé la belle station de Khandalla et de Lanowlée et je suis maintenant à Bombay Supérieur de l'école St. François-Xavier à Cavel. J'ai avec moi deux Scolastiques l'un Allemand et l'autre Irlandais né dans les Indes, un prêtre natif, et ensuite 6 autres maîtres séculiers. Les enfants tous Indiens catholiques viennent chaque jour au nombre de 300 environ, et après la classe ils s'en vont chez eux. Nous tâchons de les instruire selon les exigences du pays et particulièrement nous les sauvons ainsi de la propagande protestante et les faisons bons catholiques. Notre instruction a été bien appréciée par le Gouvernement dans son rapport. La Sainte Enfance dont je suis le directeur a été établie à Bombay depuis une année par mon zélé prédécesseur, le R. P. Meurin, et elle a donné bien des fruits; plusieurs enfants de païens ont été sauvés par notre Société et envoyés à Bandora dans notre orphelinat pour y être élevés; d'autres sont morts après le baptême. De plus nous avons aidé à sauver 150 enfants de païens à Berhampore, Chka, Khandap, Chutterpore, Ganjam, et Pooree. Ces enfants ont été reçus par l'infatigable et zélé P. Perissin de la Mission du Maduré. Ces pauvres enfants sont seulement une petite partie des 1047 petits indiens régénérés par ce bon Père dans le Sacrement du baptême. Dans le mois de Novembre il envoya un bon catéchiste avec un compagnon à Pooree où il y en avait des centaines qui mouraient de faim. A leur arrivée ils ont baptisé 19 enfants et le jour suivant 22, dont la majorité sont morts. En retournant chez eux ils ont vu un homme qui présentait ses deux enfants à un agent Anabaptiste qui refusait de les admettre. Alors ils les ont reçus. Mais cet acte de charité leur valu une prison d'un mois et des persécutions, jusqu'à ce que le P. Perissin vint lui-même pour les délivrer. Les païens disaient que le catéchiste

et son compagnon étaient des magiciens et les ont chassés. Le P. Perissin ayant reçu une autre contribution de notre Société de la Ste Enfance veut aller en personne pour sauver le plus possible de ces infortunés. Avant hier nous avons encore envoyé 10 païens africains à l'orphelinat de Bandora pour y être élevés. La Société de St Vincent de Paul fait un bien immense: les membres de la Société sont presque tous Indiens catholiques. — Nous avons à Bombay un orphelinat et pensionnat pour les Européens dans un batiment superbe construit dernièrement par un de nos Frères. Le Gouvernement a payé la moitié des frais qui s'élèvent à plus de 500000 francs; de plus nous avons un Séminaire; dans une autre partie de la ville se trouvent mon école et une école de filles tenue par les Dames de Jésus et Marie. Il y a encore le couvent des religieuses à Parell, autre localité de Bombay, plus deux autres écoles sur deux autres points, et enfin l'orphelinat de Bandora. Par là vous pouvez juger comment nous avons disposé nos forces contre les ennemis. Plus d'un millier d'enfants sont élevés par nous si bien que les protestants qui avant l'arrivée de nos Pères ici monopolisaient tout, sont maintenant forcés de confesser que les meilleures écoles sont celles des Catholiques. Un bon nombre de protestants viennent chez nous, et il y a toujours des conversions. Je vous parle seulement de Bombay sans m'étendre à parler des autres villes et stations. Le Gouvernement apprécie bien nos efforts pour l'éducation, et, au moins pour ne pas paraître injuste, veut nous donner les mêmes secours en argent qu'on donne aux écoles protestantes. Le Gouverneur de Bombay a proposé l'affaire au Gouverneur général et nous en espérons un bon résultat. Pour vous donner une idée de la réputation de nos institutions je vous dirai quelques mots de la visite du Gouverneur de Bombay au couvent et orphelinat de Poorce. Le mardi 13 courant, S. Exc. le Gouverneur accompagné de son Exc. le Commandant en chef, de plusieurs généraux et autres personnages distingués, parmi lesquels se trouvait le Consul de France, est allé visiter le couvent qu'on avait superbement décoré pour la circonstance. Le Gouverneur fut reçu par le R. P. Hacfely, le Dr Dalla et plusieurs autres de nos Pères, à la porte d'entrée, et conduit dans la salle. Il prit place sur un trône, entre le Commandant en chef et le R. P. Hacfely représentant le P. Meurien, évêque élu. Après avoir entendu lecture d'un rapport sur l'institution, plusieurs morceaux de très belle musique etc, etc, le Gouverneur se leva et fit une allocution d'une demi heure louant beaucoup l'institution, les religieuses et particulièrement leur digne Supérieure qui avait laissé la belle France pour venir au milieu des étrangers prendre soin de pauvres enfants. — La malle va partir et je suis forcé d'abréger ces détails. — Au moins aurez-vous par là une idée de nos œuvres à Bombay et du bien qui s'y fait. Un de nos Pères rédige une relation complète sur notre Mission, j'aurai soin de vous l'adresser. R^ce V^ce.

Pagani S. J.

Chine. — Mission du Kiang-nan. I. Œuvre des Pharmacies. — Le F. Bernard. —

L'œuvre des pharmacies est au Kiang-nan une des industries les plus fécondes employées par nos Pères. Nul n'y a mieux réussi que le F. Bernard dont la Mission déplore aujourd'hui la perte. Sa dernière année surtout a été remplie d'une manière admirable et bénie par des fruits abondants. On en peut juger par ce qu'il en raconte lui-même. « Il y a environ 9 mois que je suis à Tching-Kiang écrit-il à sa mère le 12 Mars 1867, depuis ce moment nous avons déjà soigné bien des malades. Il nous en vient plusieurs centaines par jour, beaucoup plus que nous ne pouvons en soigner, en ce moment nous ne pouvons plus suffire à la besogne. Depuis l'ouverture de cette pharmacie nous avons déjà eu de 60 à 70000 visites de malades environ, ce qui n'est pas, comme vous le voyez, peu de chose, malgré une absence de plus de deux mois que j'ai passés tant à Nankin qu'à Shang-hai. Nous avons déjà baptisé près de 600 enfants dangereusement malades; pour mon compte je crois en avoir baptisé environ 400, (hier j'en ai baptisé 5, aujourd'hui 4.) Outre nos malades, un bon nombre d'autres païens viennent à la maison pour lire et étudier nos livres de religion. Espérons qu'un certain nombre d'entre eux ouvriront les yeux à la lumière de l'Evangile et se convertiront à notre Sainte Religion. Je suis allé avant hier à Tan-tsen, ville des plus importantes de ces contrées-ci, et distante de Tching-Kiang de six lieues environ (64 lys chinois), pour ouvrir une nouvelle pharmacie. J'y ai laissé deux de mes aides infirmiers, je dois y retourner dans quelques jours et y passer quelque temps. Comme un grand nombre de malades sont déjà venus se faire traiter ici, nous sommes déjà passablement connus dans cette ville et nous y serons je crois très bien reçus. J'espère que nous aurons là un très grand nombre de baptêmes d'enfants dangereusement malades. Outre la pharmacie, nous avons ici un petit pensionnat composé de 10 enfants charmants, presque tous païens, mais qui sont sur le point de recevoir le baptême avec quelques uns de mes aides infirmiers. Nous avons

de plus une école externe qui va également bien.

Le 11 Avril écrivant de Tan-tsen à Monseigneur Languillat (en France) le F. Bernard complétait ces détails : « Depuis bientôt six semaines, dit-il, je suis seul missionnaire dans toutes ces contrées-ci ; le P. Tan est à Nanking, et le P. Seckinger n'est pas encore de retour de son long voyage. Je parlerai d'abord de Tan-tsen où je suis en ce moment. C'est le 17 Mars vers 1 heure de l'après-midi que nous avons fait l'ouverture de notre pharmacie dans cette ville importante. Dès les premiers jours les malades y accoururent de tous côtés et continuent de venir en si grand nombre que mes trois aides infirmiers et moi, nous sommes loin de pouvoir suffire à la besogne. Nous laissons chaque jour un bon nombre de malades auxquels le temps ni les forces ne nous permettent pas de donner nos soins. Lorsque nous ouvrons la pharmacie, ces pauvres gens dont un bon nombre viennent de loin et qui attendent déjà depuis plusieurs heures à notre porte, entrent avec une telle précipitation que plusieurs de nos portes ont été démontées parfois ; de plus, nous avons dû faire faire dans l'intérieur même de la pharmacie une barrière assez solide. Notre rue est tellement encombrée de malades que bien des fois déjà nos élèves ont dû attendre pendant plusieurs heures avant de pouvoir se rendre à notre école. Ici nous distribuons des billets d'entrée au prix de cinq sapèques par billet ; mais nous soignons également tous les pauvres qui se présentent et qui n'ont pas le moyen de donner 5 sapèques, cela va sans dire. Pendant plusieurs jours nous distribuions jusqu'à cinq à six cents billets, tout en laissant encore un bon nombre de malades faute de temps. Mais ayant considéré que nous faisions encore bien au delà de ce que permettent nos ressources pharmaceutiques et nos forces, vu que d'ailleurs il serait difficile de bien soigner chaque jour une aussi grande quantité de malades, afin d'en diminuer un peu le nombre, j'ai fait afficher une pancarte sur notre porte extérieure pour indiquer, « que d'abord nous ne recevrions pas les malades le Dimanche ; (nous avons besoin de ce jour pour prendre un peu de relâche), et que des six jours de la semaine, les trois premiers jours seraient consacrés à soigner les maladies externes v. g. la gale, la teigne, les plaies, les maux d'yeux ici très-fréquents, et les trois autres jours réservés pour les maladies internes. » Mais malgré cette pancarte nous ne pouvons pas encore suffire à la besogne, après avoir distribué trois à quatre cents billets et soigné en plus un certain nombre de pauvres, nous renvoyons nombre de malades malgré leurs instances réitérées et notre désir de contenter tout le monde. Vraiment je ne puis m'expliquer naturellement comment des centaines de malades dont beaucoup viennent de 40, 50, 60 lys et plus, attendent pendant des heures entières dans la rue sur le pavé, la valeur de quelques sapèques de remèdes, et encore faut-il payer d'abord le billet d'entrée. Je regrette que nos ressources ne nous permettent pas de traiter un peu mieux tous ces braves païens. Quand cette œuvre des pharmacies sera un peu mieux organisée, et de plus, que là où nous ouvrons des pharmacies, nous pourrons établir en même temps des catéchuménats, nous aurons, Monseigneur, j'en ai la conviction, un grand nombre de conversions dans ces contrées-ci. Déjà bien des païens n'attendent pour embrasser notre sainte religion que le moment où nous serons à même de les instruire. Tout dernièrement sont venus ici de Koiea deux braves païens, maintenant catéchumènes, ils nous ont apporté une liste de 74 personnes de leur endroit, qui étant venues il y a quelques temps à notre pharmacie de Tching-kiang, et y ayant entendu parler de notre sainte religion, désirent maintenant qu'on les instruise suffisamment afin de recevoir le baptême. Quelques jours auparavant un de nos hommes fut accosté dans la rue par 4 païens qui l'abordèrent pour lui dire qu'ayant entendu parler, à notre pharmacie, de la doctrine du Maître du Ciel, ils voulaient se faire chrétiens. Il y a peu de jours, me rendant chez le Consul anglais pour affaires, un jeune homme assez bien mis et de bonne famille, m'aborda en me disant qu'il était venu à notre pharmacie et que là il avait pris connaissance de notre sainte religion ; et que de toutes les religions il n'y en avait pas d'aussi bonne, c'est pourquoi il voulait l'embrasser. Il continua à venir régulièrement les jours suivants ; pendant ce temps j'eus l'occasion de l'examiner ; ayant cru enfin que ce jeune homme pourrait devenir un bon aide pharmacien et me rendre de grands services, je lui demandai s'il voulait rester avec moi, ce qu'il accepta volontiers, de sorte que je l'ai à mon service depuis ce moment et j'en suis très-content ; ce jeune infirmier est d'Itsen, (50 à 60 lys environ d'Tan-tsen.) Il y a trois à quatre jours deux païens me demandaient pourquoi nous n'avions personne qui s'occupât d'instruire les païens, qu'eux le désiraient sincèrement afin de recevoir le baptême. Hier un autre me demandait où il devait aller pour se faire instruire. En ce moment nous n'avons absolument personne qui s'occupe ici de ce ministère. En attendant que le bon Dieu envoie d'autres secours à ces régions presque abandonnées, mes aides et moi nous travaillons, outre les soins que nous donnons aux malades, à baptiser le plus possible d'enfants en danger de mort. J'espère que pendant ce mois d'Avril seulement, nous pourrons en baptiser 3 ou 400,

nous ne sommes qu'au 11 Avril, et nous avons déjà plus de 100 baptêmes. Si nous étions ici trois ou quatre Frères infirmiers nous pourrions tous les ans baptiser et faire baptiser des milliers d'enfants sans parler des autres biens que procureraient à coup sûr des infirmiers européens dont nos aides Chinois ne tiendront jamais la place. — J'ai reçu il y a quelque temps une lettre du P. Lebouq dans laquelle il me dit que le moment lui semble favorable pour ouvrir une pharmacie dans la ville de Nankin-fou. Je crois qu'en effet ce serait bien là le meilleur moyen de gagner l'affection de ce peuple, et de prévenir des ennemis de plus d'une sorte qui pourront bien encore nous survenir. Il pourra fort bien arriver que plus tard lorsque nous voudrons en établir une, nous n'ayions plus la même facilité qu'en ce moment où les mandarins semblent assez bien disposés à notre égard. Le P. Lebouq me dit d'ailleurs qu'il en a écrit à Shang-hai, et moi de mon côté, j'en ai écrit au P. de Carrère en lui disant que pour le moment, je ne vois vraiment guère la possibilité pour moi d'aller ouvrir une pharmacie à Nankin-fou, vu que nous ne pouvons déjà plus suffire à nos deux pharmacies; à moins (ce qui serait fâcheux) de fermer la pharmacie de Tching-kiang jusqu'à ce que nous ayions pris pied à Nankin-fou, et que nous ayions formé quelques nouveaux aides. Les hommes nous manquent ici, Monseigneur. C'est bien le cas d'appliquer dans ces contrées-ci, ces paroles de l'Evangile: *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Enfin le 12 Mai le Frère écrit au R.P. Ducoudray. « Il y aura un an le 1er Juin que je me rendais en vapeur à Tching-kiang pour y ouvrir une pharmacie. Comme notre maison n'était pas encore entièrement bâtie, je dus attendre une quinzaine de jours, et pendant ce temps je fis le voyage de Nankin avec le P. de Carrère; à mon retour de Nankin, je fis l'ouverture de notre pharmacie. Bientôt les malades y accoururent de toutes parts et en si grand nombre que c'est avec beaucoup de peines, si nous pouvions suffire à la besogne. Depuis cette époque nous avons eu environ 100 000 visites de malades, sans compter des centaines de malades que nous sommes allés visiter dans des maisons de refuge; nous aurions pu en soulager un bien plus grand nombre, si j'avais eu encore quelques aides et surtout si notre provision insuffisante de médicaments ne nous eut obligés à user d'une épargne vraiment extrême dans nos distributions. Vous en pourrez juger vous-même, mon R. Père, si je vous dis qu'à chacun de nos malades, nous ne leur donnions en moyenne que pour la somme très-modique de 3 ou 4 sapèques environ (1 à 2 centimes), ce qui est vraiment trop peu, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement, sinon nous nous exposions à nous trouver à court de remèdes et obligés peut-être de fermer la pharmacie. Comme j'ai reçu il y a peu de temps une petite provision de remèdes due à la charité de quelques-uns des Nôtres qui veulent bien nous venir en aide, et aussi une commande que j'avais faite en France, nous sommes un peu plus à l'aise, et nous pouvons donner maintenant pour un ou deux sapèques de plus, c'est-à-dire pour 5 à 7 sapèques (2 à 3 centimes), ce qui est trop peu encore. J'espère que quelques âmes généreuses, imitant le collège de Vaugirard et surtout celui de la Providence qui chaque année nous envoie une assez bonne provision de remèdes, viendront au secours de mes chers malades Chinois, en nous fournissant de quoi subvenir à leurs nombreuses nécessités. Cette œuvre des pharmacies prépare la voie à celle des conversions et même en procure immédiatement un nombre assez consolant. Malgré une absence de plusieurs mois que j'ai été obligé de passer soit à Nankin, soit à Shang-hai, mes aides infirmiers et moi, nous avons déjà donné le baptême à 949 enfants; depuis quelque temps surtout, nous en baptisons beaucoup, mes hommes devenant de jour en jour plus habiles et plus exercés. Deux d'entre eux surtout sont admirables de zèle. Le jour de Pâques, ils m'ont apporté une liste de 174 baptêmes à partir du 1er Avril. Aujourd'hui, ils m'ont présenté de nouveau leurs chiffres; or depuis Pâques jusqu'au 12 Mai, ils ont encore baptisé 136 enfants. Que n'ai-je à mon service une vingtaine d'infirmiers comme ces deux-là. Pour les récompenser et les encourager, je leur ai donné à chacun, le jour de Pâques, un beau chapelet et un couteau européen. Aujourd'hui je pense leur donner une belle image de St Joseph ou de la Ste Vierge; ces petits objets quoique de peu de valeur, stimulent leur zèle et leur font grand plaisir. J'ai reçu fort à propos, il y a six semaines environ, une caisse envoyée du collège de la Providence et qui renfermait une bonne provision d'onguents et nombre d'objets de piété, vraiment bien choisis, de très-beaux chapelets, très-solides surtout, de belles images et des couteaux, article fort estimé de nos Chinois. Si en ce moment nous pouvons déjà compter d'assez nombreux catéchumènes, c'est en grande partie à l'un de mes deux aides infirmiers surtout, que nous les devons. Il a passé plusieurs mois dans notre catéchuménat, n'ayant d'autre occupation que d'exhorter les païens et de les instruire. Il a pu, en peu de temps gagner l'affection de païens nombreux et les disposer à embrasser notre sainte religion. J'estime à plusieurs milliers le nombre de ceux qui ont lu de nos livres, ou qui en ont entendu l'explication dans notre catéchuménat, et à quelques

centaines le nombre de ceux qui sérieusement désirent s'instruire davantage. Le P. Seckinger a donné aujourd'hui le baptême à 4 païens qui sont admirablement bien disposés et qui, à eux seuls, en valent plus de 100 peut-être ; deux d'entre eux surtout nous ont déjà rendu de bien grands services quoique païens ; maintenant qu'ils sont chrétiens, ils vont nous venir singulièrement en aide pour nos œuvres. Dans peu de temps, le P. Seckinger donnera le baptême à plusieurs autres qui sont aussi bien disposés. Il n'y a pas longtemps encore, deux catéchumènes d'un endroit éloigné de Tching-kiang de dix lieues environ, sont venus nous trouver ; ils nous dirent que 74 personnes de leur connaissance, étant venus à notre pharmacie et y ayant pris connaissance de notre S^te^ religion demandent maintenant qu'on aille les instruire. Le P. de Carrère ou le P. Seckinger doit aller sous peu dans ces régions. Outre notre pharmacie de Tching-kiang nous avons ouvert le 17 Mars une pharmacie à Tan-tsen, une des villes les plus importantes et distante de Tching-kiang de 6 à 7 lieues seulement, cette pharmacie a déjà fait beaucoup de bien : c'est dans cette ville surtout que nous trouvons beaucoup de petits enfants dangereusement malades. La misère y est bien grande. Le défaut d'espace ne nous a pas encore permis d'ouvrir une salle pour exhorter les païens. Nous avons à côté de la pharmacie une petite école composée de 22 élèves. Dans peu de temps je quitterai probablement ces contrées-ci, pour me rendre dans le Ngnan-foué et établir une pharmacie à Nan-kin-fou, capitale du Ngnan-foué, où le P. de Carrère a failli perdre la vie l'année dernière. Il y a trois semaines j'ai été sur le point de partir : le P. Lebouccq me demandait, et le R. P. Supérieur m'écrivait à cette occasion de partir : « mais avant de partir, portait sa lettre, consultez votre excellent Père Ministre, le P. de Carrère ; tâchez de sauver bien des âmes à Ngnan-kin-fou, je vous bénis in Nomine Domini. » Le P. de Carrère que je consultai crut qu'il était mieux de ne pas presser mon départ, vu que le P. Seckinger étant absent, je ne pouvais que difficilement quitter Tching-kiang.

Le P. Seckinger dans une lettre au Directeur de la Ste Enfance datée du 30 juillet dernier, après avoir résumé les travaux du F. Bernard en Chine raconte enfin ses derniers jours de dévouement et sa mort. « Appelé à la Mission du Kiang-nan par une vocation fort éprouvée, ce bon Frère dès son début s'efforça de réaliser les vœux qu'il avait formés si souvent pour la conversion des idolâtres et le salut de leurs enfants en danger de mort. Dans ce but, avec le consentement des Supérieurs, il s'employa spécialement à l'œuvre des pharmacies. Préparer des pilules pour les Missionnaires et leurs baptiseurs, former des jeunes gens et les animer de son zèle pour le baptême des enfants chinois, s'industrier de toutes les façons sans craindre ni labeurs ni fatigues pour sauver l'âme et le corps de ces derniers, a été la pensée dominante des 12 années qu'il a passées en Chine. Non content de rester à sa pharmacie et de remplir les offices propres au degré de Frère Coadjuteur temporel, il brûlait du désir d'aller lui-même au chevet des malades, enfants et adultes, leur administrer lui-même les remèdes corporels, puis de là passer à leurs âmes, ne se donnant nul répit jusqu'à ce qu'il pût les régénérer dans les eaux du baptême. — Les occasions secondèrent admirablement son zèle. L'invasion des rebelles en 1860, 61 etc, était venue jeter l'effroi parmi les populations du Kiang-nan. Pour échapper au fer et à la flamme des milliers de familles s'étaient réfugiées à Shang-hai. Par cette fuite ces infortunés évitèrent de tomber au pouvoir des rebelles, mais pouvaient-ils également se soustraire à la famine, aux maladies et à toutes les misères d'un long et triste exil ? Ici qui n'admirerait les adorables secrets de la divine Providence ! Chacun de ces réfugiés songeait uniquement à sauver sa vie corporelle et Dieu leur préparait le moyen d'acquérir la vie éternelle ; car les Missionnaires eux aussi chassés de leurs districts mais toujours vigilants à procurer la plus grande gloire de Dieu, ont à peine vu ces malheureux privés de toutes ressources, qu'ils s'empressent de voler à leur secours au Champ de Mars, sur les quais, dans les pagodes, sur les canaux et dans les campagnes. Ceux-ci n'ont d'autre tente que la voûte des cieux, ceux là n'ont ni riz, ni sapèques ; les uns ont la fièvre, la dyssenterie et d'autres maladies ; les autres, pour ne pas dire tous, n'entendent aucune voix d'ami, ils n'ont personne qui les console. Les Missionnaires autant que possible, essaient de soulager toutes ces misères ; souvent à bout d'autres moyens, ils trouvent du moins pour chacun des paroles d'encouragement et de salut. — Le F. Bernard en ces circonstances solennelles put satisfaire pleinement les élans de sa charité. S'oubliant soi-même, matin et soir il était au milieu de ces pauvres malheureux, se dépensant à soulager les malades et les moribonds. Comme il y épuisait toutes ses forces, les Supérieurs dans la vue d'un plus grand bien durent mettre un frein à son ardeur. C'est alors que par ses exemples et ses paroles, il engagea nos Séminaristes, certains élèves et catéchistes à marcher avec lui à la recherche des mourants. Plusieurs de ces jeunes zélateurs consacrèrent à cette œuvre tout le temps de leurs promenades ; à leur retour ils avaient une joie ineffable à raconter les industries employées par le Frère pour dénicher et baptiser les enfants en danger de mort : chose

extraordinaire ! Souvent les païens, voyant l'air radieux de ces jeunes baptiseurs, leur apportaient d'eux-mêmes leurs enfants malades pour qu'en mourant ils pussent entrer au paradis. — Depuis l'expulsion des rebelles, le F. Bernard s'est consacré tout entier dans plusieurs villes à l'œuvre des pharmacies et son zèle y a produit des fruits merveilleux. — Enfin les grandes pluies de l'été passé causèrent en Chine comme en Europe les plus funestes désastres. Au Kiang-nan presque toute la partie Nord à partir du Hoai-ngan jusqu'à la mer fut changée en une vaste plaine d'eau depuis la mi-Août jusqu'au nouvel an. On estime à plus d'un million, ceux qui ont péri dans les flots. Ceux qui trouvèrent des barques se réfugièrent soit à Yang-tcheu et Tchin-kiang, soit dans toute la partie Sud du grand Kiang. Sur ces entrefaites le F. Bernard m'entendit raconter comment en 4 jours dans un voyage en barque, j'avais pu, en m'arrêtant à différents groupes d'inondés, baptiser 96 enfants moribonds. Mon récit l'enflamma d'un nouveau zèle, il voulait se porter immédiatement sur le théâtre de l'inondation. L'obéissance l'en empêcha, il pouvait à peine suffire à soulager tous ses malades de Tchin-kiang. La divine Providence, il est vrai, nous avait fourni l'occasion de recruter huit Chinois dont le dévouement rivalisait avec celui du F. Bernard, mais ce ne fut qu'au mois de Mars qu'ils furent jugés capables d'être députés deux à deux aux ambulances. La principale était celle de Yang-tcheu où gisaient plus de 50000 inondés endurant les rigueurs de l'hiver et privés de secours. Je ne permis donc au Frère que d'aller faire une tournée en barque sur un canal qui, alors, était couvert de barques d'émigrants. — Muni de la Sainte Communion, le lendemain matin, notre Frère partit à la recherche de ces malheureux; mais la flotille profitant du bon vent, avait fait voile. Le Frère déçu mais non découragé poussa plus avant, et atteignit les fugitifs. — Il se mit à l'œuvre et son ardeur grandissant à mesure qu'il baptisait, le fait est qu'il ne revint que le lendemain soir ; comme il n'avait pris ni lit ni confort pour cette excursion, il en ressentit de la fatigue, mais 30 enfants de plus avaient avant de mourir, été lavés dans le Sang de l'Agneau ! Il reprit le lendemain ses travaux malgré l'état de souffrance où il se trouvait. Quand le soir, l'heure de fermer la pharmacie avait sonné, au lieu de prendre un peu de repos, le F. Bernard me demandait ordinairement la permission d'aller faire, ce qu'il appelait sa ronde. Le matin avant d'ouvrir la pharmacie il allait au port visiter les barques des émigrants. Si parfois je lui recommandais de ne pas se fatiguer, de prendre soin de sa santé : « Oh ! mon Père, disait-il, croyez-moi, je ne me fatigue nullement, ces courses sont pour moi un vrai délassement, je me porte à merveille, jamais je n'ai été plus robuste ; il faut que ce matin nous ayons au Ciel un intercesseur de plus ; si je ne vais pas à tel endroit ce soir, demain les inondés auront plié bagage, et de pauvres petits Chinois seront privés éternellement des joies du paradis. » Il continua ainsi jusqu'au 24 Mai, où une violente attaque de choléra s'empara de lui et l'enleva à nos vœux, après quatre jours de cruelles souffrances. Dans ses plus fortes crises et avant de mourir, une de ses plus grandes consolations était de songer au brillant accueil que lui feraient tous ces petits anges, qui, baptisés par ses mains l'attendaient à l'entrée de cette vie d'éternelle béatitude où il n'avait jamais cessé d'aspirer. Il était âgé de 39 ans. En cette seule année de Tchin-kiang il a baptisé 1000 enfants en danger de mort ; 1500 l'ont été grâce à lui par le moyen des pilules distribuées à nos baptiseurs dans tous les environs. Plus de 100000 malades en l'espace de la même année, ont été secourus gratuitement par ses soins. Au loin dans le pays, les païens parlaient du dévouement des Missionnaires ; journellement notre catéchuménat était rempli d'hommes de toutes conditions qui venaient s'instruire des vérités de la foi etc. Tout ce bien dérivait des pharmacies de ce cher Frère qui en mourant laisse un vide irréparable dans notre Section de Nankin. Les regrets de toute la population l'ont suivi dans la tombe. Les résidents Européens, quoique protestants, ont mis leur pavillon en berne, déclarant que c'était une calamité pour tout Tchin-kiang.

Dans une lettre du même Père, Tchin-kiang-fou, 21 Juillet nous lisons : « Je compte plus de 100000 malades secourus par le F. Bernard et je ne puis estimer le chiffre des enfants moribonds qu'il a baptisés ou auxquels il a procuré le baptême. Ce cher Frère sanctifié par ses jeûnes continuels, ses disciplines, ses travaux était digne de sa récompense. Dieu l'a appelé, il est heureux ; mais quel vide s'est fait ici ! Ses 8 jeunes pharmaciens n'étant pas suffisamment exercés, ne sachant point encore combiner et préparer convenablement les remèdes ni faire les pilules, j'ai dû me résoudre à ce parti extrême : fermer la pharmacie de Yang-tcheu, continuer à Tchin-kiang jusqu'au mois de Novembre avec le reste des remèdes préparés, puis fermer net, à moins que Dieu ne m'envoie un Frère. Quatre des aides infirmiers sont employés à d'autres offices, deux autres sont catéchistes ; deux seulement continuent à administrer des remèdes.

Seckinger S.J.

II. — Lettre du P. Ravary. — District de Tsam-zo, 20 Juin 1867. —

Le bon Maître daigne toujours bénir nos faibles efforts. Le bien continue, se soutient, se fortifie. Eloigné par ma position de la ville de Shang-hai, centre des œuvres de la Mission, je ne parlerai cette fois que des œuvres du district qui m'a été confié par la Ste Obéissance. C'est le district de Tsam-zo, comptant plus de 5000 chrétiens, un peu disséminés sur un parcours de 15 à 20 lieues carrées. — Par suite des circonstances, et surtout après les misères qui ont accompagné et suivi le passage des rebelles, le district de Tsam-zo semblait n'offrir pas grandes espérances pour les œuvres de zèle et la conversion des païens. Par le fait, après plusieurs essais infructueux, nous craignons encore que dans la partie Orientale, nous ne puissions obtenir de consolants résultats. Ces masses de païens sont de braves gens, j'en conviens. Pacifiques, polis, adonnés au travail, leur grande affaire est de manger tranquillement leur riz; puis c'est tout. Si vous entamez une conversation religieuse, si vous parlez de l'âme, du Ciel, de l'enfer, vous voyez bientôt ces bons Chinois tourner la tête à droite et à gauche, bailler par moments, et finalement filer les uns après les autres, tout en vous assurant que vous n'avez pas tort. Je dis là ce que j'ai vu de mes yeux 30, 40 fois, dans le cours de ces deux dernières années. Un fait entre beaucoup d'autres de ce genre. Je visitais il y a quelques mois une famille chrétienne. Bientôt 3 ou 4 païens des environs entrent pour voir de leurs yeux ce fameux personnage à longue barbe, assez connu dans le pays, et appelé le Loia européen. Loia est un titre honorifique, plus distingué que celui de Sié-sam ou de Monsieur. Puis se présente un bon vieillard. Après les salutations d'usage, notre brave homme s'assied sur un banc, à côté de moi. On parle de sa famille, de ses enfants, petits enfants, de la pluie, du beau temps. Le bon vieux est à son aise: « Quel âge avez-vous, mon brave? — Soixante douze ans, dit-il en secouant la tête. » — « C'est de la jeunesse, repris-je. » — Pour être poli en Chine, il faut savoir user de telles formules. C'est l'usage. Puis à son tour il me fit la même question. — Moi, en souriant, je lui dis: « je vous le laisse à deviner. » — Notre vieux regarde plus attentivement, réfléchit un instant, et calculant les années par la longueur et surtout par la blancheur de la barbe: « le Loia doit avoir au moins 75 ans. » — « Pas tout-à-fait, mon brave. La soixantaine n'est pas encore venue; je ne compte pas encore 45 ans accomplis. » Là dessus exclamations de surprise. — Je poursuis: « Vous avez 72 ans; le soleil va bientôt se coucher derrière les montagnes, » autre expression pour indiquer poliment la fin de la carrière humaine, « encore quelques années, puis tout sera fini pour vous; et votre âme, où ira-t-elle? » — « Je n'en sais rien » — « Vous autres païens vous parlez toujours de retourner, après la mort, au ciel d'Occident. Où est-il donc ce fameux ciel? » — « Je ne sais pas » — « Comment mon bon vieux vous ne vous occupez pas de cela, c'est cependant une chose sérieuse » — « Loia-ve-tsouo, le Loia ne se trompe pas ». — « Pourquoi ne récitez-vous pas encore les prières chrétiennes; pour vous, ce serait si facile, il se trouve ici bon nombre de familles catholiques qui pourraient vous aider. D'ailleurs c'est de toute nécessité. » — « Loia-ve-tsouo » — « Dites-moi, croyez-vous aux bonzes? » — « Je ne crois pas » — « Allez-vous à la pagode? » — « Non » — « Brûlez-vous de l'encens? » — « Non » — « Vous ne croyez donc à rien? » — « Je ne crois pas » — Peu-à-peu notre bon vieux semblait moins à son aise qu'au commencement. Il était moins expansif, presque distrait. A son dernier: « Je ne crois pas » je me lève, m'approche de lui, et le frappant légèrement sur l'épaule: « certainement vous vous trompez, lui dis-je; car vous croyez au moins à une chose; vous croyez qu'il faut manger du riz. » — Cette parole est comme un éclair, les yeux du vieillard brillent, sa figure s'épanouit; il se lève comme par instinct et avec un geste fort expressif, s'écrie: « Oh! c'est bien cela, comme Loia a de l'esprit! » — Cet aveu me semblait un premier succès. Je veux continuer le même sujet. Je reviens à la question de l'âme, de l'éternité. Bientôt, mon brave homme se lève une fois encore, mais pour ne plus s'asseoir à mes côtés, me souhaite le bonjour, m'invite à revenir le lendemain, et se retire. Pauvres gens! — Voilà en général le caractère des habitants de ce pays. Dans cette partie Orientale du district, c'est l'indifférentisme. A l'Ouest au contraire, vous rencontrerez un peuple fervent, zélé. Là les bonzes, les sorciers de toute sorte font fortune. Méprisables et méprisés, n'importe: il faut recourir souvent à leurs jongleries. C'est l'usage, bon nombre y croient. Superstitieux à l'excès, pour la moindre misère, ces pauvres gens courent à la pagode. Dans la maladie, on appelle d'abord ces charlatans de bas étage, les médecins viennent un peu plus tard. Les pagodes sont très nombreuses. Ce pays est sillonné par mille canaux qui se croisent en tous sens; à l'embranchement de deux canaux et parfois sur les deux rives s'élèvent deux temples d'idoles: ici sont des bonzes, là peut-être sont des bonzesses. Quel curieux chapitre nous pourrions écrire, si nous voulions raconter les scènes étranges dont nous sommes

souvent témoins. Mais il faut savoir se modérer pour ne pas fatiguer. — Là encore vous rencontrez nombre de petits garçons, portant à l'oreille gauche le fameux anneau d'argent ou de cuivre, signe certain qu'au moment du danger ils ont été voués par leurs parents au diable de la pagode. Même plusieurs, (ce sont les fervents) percent les narines de ces pauvres innocents pour y suspendre le talisman. Le cœur est ému de pitié quand 4 ou 5 de ces enfants ainsi bouclés, se présentent à vos regards. Les petites filles sont elles-mêmes aussi vouées au démon. Pour gage de ce pacte honteux elles porteront au bras gauche, jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans les fers de l'esclavage. C'est encore un petit bracelet d'argent, fermé par un cadenas auquel est fixée une petite chaîne ou chaînette de même métal. Les familles moins à l'aise portent le même système mais en cuivre. Souvent la clef de ce petit cadenas est déposée dans le ventre d'un gros diablotin. La plupart de ces affreux magots sont en bois. Dans la partie inférieure de ce tronc informe, devenu au gré du charpentier dieu du premier ou du second ordre, on a pratiqué une petite ouverture pour y déposer ces sortes d'objets superstitieux. Et c'est devant devant de tels monstres à figure non humaine, mais bestiale, diabolique, que vous voyez ces fiers et orgueilleux Chinois, des mandarins de tous degrés, venir deux fois par mois, faire la prostration et brûler l'encens! — C'est donc là, c'est dans la partie occidentale du district, c'est au sein de ces populations superstitieuses, que nous avons désiré, et avons pu enfin fixer notre tente. La tâche était plus difficile, nous le savions. Les païens dévots, les mangeurs d'herbe, secte de pénitents assez nombreuse, ne se laissent pas entamer facilement, mais aussi une fois convertis, ils montrent plus de ferveur, de constance, d'énergie. Il y a peu à espérer des indifférents de quelque secte, de quelque religion que ce soit. — Au mois de Septembre dernier, rien n'était encore établi, et en ce moment nous avons la consolation de voir, en trois centres différents nos espérances se réaliser. Le bien est commencé, l'avenir promet beaucoup. Quelques détails sur notre première installation, ne seront peut-être pas sans intérêt. Aujourd'hui quand je considère la position acquise, les difficultés vaincues, je vois clairement le doigt de la bonne Providence qui a daigné diriger nos pas. — L'an dernier donc, au mois de Mai, sous les auspices de Marie je faisais ma première excursion chez les braves païens de cet endroit. Je me rendais de la ville de Tsam-zo à la grande ville de Sou-tcheu pour affaire de ministère. Le voyage est assez long. En barque, il faut d'ordinaire une bonne journée de rames. Par hasard, ou plutôt par un effet de la bonne Providence, disposant tout suavement et fortement, suaviter et fortiter, le vent était favorable. Il était presque violent. La barque filait à la voile avec une grande rapidité. A mi-route environ se présente un village, à moi, à mes gens, inconnu. Je sens au cœur un vif désir d'aller visiter ce lieu. Je fais baisser la voile et arrêter la barque; je descends à terre avec mon catéchiste et un batelier: l'autre pendant ce temps doit préparer le modeste dîner, car ici nos bateliers sont aussi nos cuisiniers. Nous voilà donc partis tous les trois, à la garde de Dieu. Les bons Anges guidaient nos pas. Où aller? à droite, à gauche? nous allons à droite. Nous passons devant quelques habitations; les gens se mettent à la porte, regardent, examinent l'Européen à longue barbe, et parlent à voix basse. Nous avançons toujours. Quelques enfants nous suivent. A l'extrémité du village s'élève une maison de plus belle apparence et nouvellement bâtie. Je m'arrête, je considère, je tourne autour de cette habitation, désirant vivement faire connaissance avec les propriétaires; mais la chose n'était pas facile. C'était là cependant que le salut était apporté pour plusieurs. Bientôt la maîtresse de la maison sort par hasard et nous aperçoit. Loin d'avoir peur à la présence de ces inconnus, la bonne vieille approche et demande à mon batelier qui je suis: « C'est un Loia européen, qui vient se promener, dit-il. » Sur ce, la brave femme m'invite poliment à entrer. Je ne devais pas me faire prier longtemps. Me voilà dans la maison. Le chef de la famille, brave païen s'il en fut jamais, est là avec trois ouvriers menuisiers. A mon approche il se lève, me salue, me présente un siège et m'invite à m'asseoir et à prendre le thé. Le 5me de ses fils, petit bonhomme de 10 ans, jouait dans la cour. L'enfant vient soudain à moi, m'apportant le papier allumé pour la pipe. L'espiègle n'a pas peur quoiqu'il n'ait jamais vu d'Européen. Il examine attentivement le curieux personnage abrité en ce moment sous ce toit hospitalier, et tient toujours à la main le papier allumé. Je dis au petit bonhomme que pour allumer ma pipe j'ai un feu meilleur que le sien. Sur ce, tirant une boîte d'allumettes chimiques, chose encore inconnue ici: « Voilà du feu, lui dis-je, soufflez. » Et l'enfant souffle, souffle encore. « Vous ne savez pas souffler, repris-je. » Soudain l'étincelle part, et la pipe est allumée. Oh io! fit l'enfant tout ébahi. Et le vieux père, et la bonne femme et les ouvriers d'approcher. Ils veulent voir. Une seconde allumette est brûlée. C'est fini, notre petit bonhomme est déjà parti; il appelle et parents et amis. Dix, vingt personnes entrent aussitôt. Après une demi-heure, près de 150 personnes étaient dans la maison, encombrant

la pièce principale où je me trouvais et les pièces voisines. On parle, on s'agite, on veut voir le prodige. En telles circonstances il n'y a pas à hésiter. Il faut se faire tout à tous, petit avec les petits. Donc bon nombre d'allumettes sont distribuées et brûlées. Quelques malins approchent le doigt de cette flamme inconnue « Le feu européen ne brûle pas, ont-ils dit ». Et tous, grands et petits, veulent faire ce curieux essai. Chose inouïe, on assure d'une commune voix que le feu européen ne brûle point, ou tout au plus ne brûle que fort légèrement. Et j'ai vu 3 ou 4 des plus opiniâtres, tenir la main assez longtemps sur la flamme, et tout en la retirant vivement à cause de la douleur, soutenir encore que le feu européen ne brûlait pas. Après les allumettes vint la montre. Chacun veut porter à son oreille la curieuse petite machine, qui d'elle-même fait tic-tac. Comment expliquer le phénomène! Les plus spirituels pensent qu'il y a dans l'intérieur une petite souris, qui produit le mouvement. Pour surcroît de bonheur, parmi les curieux, et au premier rang, se rencontre un petit bonhomme de 15 à 16 ans qui vend du sucre et a déposé son panier à mes pieds. C'est une heureuse fortune pour lui et pour moi. « Combien tout le fonds de boutique? dis-je au petit marchand. Il regarde, il hésite, il veut prendre la balance. « C'est inutile, dites à peu près et un peu plus, repris-je ». Il demande 60 sapèques. Je lui en fais donner 70, (environ 35 centimes de notre monnaie). Le marchand ambulant est enchanté. Le sucre est divisé par petits morceaux et distribué aux nombreux enfants de l'assistance. Plus d'un grand enfant de 20 à 25 ans désiraient en goûter, mais la provision fut trop tôt épuisée. N'importe le succès était complet. Grands et petits étaient dans la jubilation, j'avais fait des heureux et à peu de frais. Le nombre des curieux allait toujours grossissant. Cette première visite avait été suffisamment longue. En me retirant je dis à ces braves gens qui j'étais, qui nous étions, quelle était notre mission. Je promis de revenir bientôt les voir. Ils semblaient le désirer. Accompagné d'une douzaine de personnes je rentre dans ma barque. — Il n'y avait plus d'hésitation possible, c'était là que nous devions nous fixer, mais bientôt surgissent les difficultés. On en rencontre toujours dans les œuvres, tendant à la Gloire de Dieu. Après deux autres visites pourtant, nous avons la certitude que nous serons les bienvenus. « Le Loia européen est bien bon », avait-on répété bien des fois, grands et petits le disaient. On nous désirait. Dans ces visites, nous parlions avec les principaux de la localité, d'établir une école, une pharmacie gratuite, quelque chose enfin pour avoir là un pied-à-terre. L'idée était heureuse, mais nous avons compris bientôt que nous devions tout faire par nous-mêmes. Le pays était jadis fort à l'aise, mais les rebelles y avaient fait un mal immense. Toutes les maisons, une seule exceptée, dont je parlerai bientôt, avaient été brûlées. On avait bâti de nouveau plus modestement et en sacrifiant toutes les ressources qui restaient. Impossible de nous procurer une maison, impossible même de trouver à louer. Si le Loia Européen veut bâtir ce serait parfait. Les terrains à vendre ne manquent pas. Cette idée ne me souriait pas beaucoup. Acheter, bâtir, et cela pour faire un essai; je ne suis pas prophète pour juger l'avenir. Il faut donc penser à un autre système moins dispendieux. On nous offre bien une pagode en mauvais état pour y établir une école. Mais sans parler de réparations assez considérables, il n'est pas prudent d'aller se fixer sous un toit abritant le diable. Je remercie; nous cherchons encore. Après avoir consulté les Supérieurs à Shang-hai, je me prépare à faire construire trois chambres en paille. Pour le terrain, rien de déterminé. Nous tâcherons de louer à vil prix un endroit convenable. C'était encore l'affaire de 50 à 60 000 sapèques (250 à 300f) — Au commencement d'Octobre, on se rendait à un endroit choisi pour commencer les modestes travaux. Nouveau trait de la bonne Providence. Pendant que l'on traite de l'affaire, un brave païen, homme qui ne connait pas la peur, se présente. C'est un des propriétaires de la grande et unique maison respectée par les rebelles. Il offre trois de ses chambres à louer au Loia Européen, et à un prix modéré. Riche autrefois, le jeu et l'opium ont réduit sa nombreuse famille à un état voisin de la misère. Cet homme a encore le parler et les allures d'un noble ruiné. Le catéchiste me fait avertir. Les conditions sont acceptées. Huit jours plus tard, le contrat de location était signé par 5 ou 6 notables de l'endroit. Dieu les amenait. L'un de ces signataires était un vase d'élection dont la Providence avait dessein de se servir! — Esprit droit et loyal, homme d'une réputation intègre, actif, intelligent ce païen depuis 40 ans faisait un honorable commerce. Il avait toutes les vertus qui font l'honnête homme, n'avait jamais entendu parler de la religion du Maître du Ciel, mais était très dévot païen. Amené vers nous comme j'ai dit, il parle longuement et à plusieurs reprises avec mon catéchiste; avec avidité il lit les livres de religion; la vérité brille à ses yeux; il commence à croire. Après la signature du petit contrat, le soir, d'après l'usage il y avait un modeste repas de réjouissance. Mon catéchiste propose alors de donner aux signataires une légère rétribution ou récompense. C'est encore la coutume du pays. A ce mot de rétribution, notre homme se lève, et avec une conviction et une éloquence peu ordinaires, il déclare hautement qu'il

ne veut pas accepter une seule sapèque : « Le Loia Européen est un homme digne d'estime et de respect, il ne vient en cette localité que pour faire de bonnes œuvres, donc tout homme d'honneur doit lui prêter son concours, sans recevoir la moindre récompense. » Il dit. On approuve. Les autres convives font la même déclaration. Il me semble que le divin Maître qui a promis sa récompense au verre d'eau donné en son nom, entendit ces paroles avec complaisance. Quelques jours plus tard, les préparatifs d'installation dans les trois chambres louées étaient terminés, deux chrétiens, soi-disant pharmaciens et médecins, prenaient possession du nouveau domicile : l'œuvre était établie. Le brave païen dont nous parlions plus haut, était notre première et importante conquête. Il se déclare bientôt et hautement catéchumène, et se montre plein de ferveur. Il continue le commerce ; mais un mois ne s'était pas écoulé que déjà les affaires de lucre ne lui souriaient plus comme par le passé. Il déclare plusieurs fois qu'il ne désire plus faire le commerce des sapèques et de l'argent, mais seulement le commerce des âmes. Il serait heureux de consacrer le reste de ses jours au service du Loia Européen, et comme lui, faire des bonnes œuvres. A deux reprises différentes, il me fait cette curieuse proposition. Mais la regardant comme le fruit trop précoce d'une première ferveur, je l'engage à continuer ses opérations commerciales. Sur ces entrefaites, l'intrépide catéchumène se rend dans sa famille, à 6 ou 7 lieues de cet endroit. Il parle, il exhorte, après quelques jours on jette au feu les superstitions et tous apprennent les prières. Deux familles voisines suivent cet exemple, et voilà soudain dans un pays complètement inconnu aux Missionnaires, un bon petit noyau de catéchumènes. — Ce premier essai dans l'apostolat était quelque chose ; c'était beaucoup. Toutefois notre futur apôtre veut davantage encore. Au mois de Mars, il me fait de nouvelles et plus pressantes instances. Il est tout à fait décidé à entrer à mon service, pour exhorter ses amis et ses compatriotes. Je considère cette affaire comme plus sérieuse et mon catéchiste est envoyé pour sonder encore ses intentions. Entre autres difficultés, venait la question du salaire, car dans le commerce, je le savais, il gagnait plus du double de la modeste rétribution accordée à nos catéchistes. Quand on vient à toucher cette question, il déclare avec une noble fierté, que ses idées sont bien arrêtées : à son âge on comprend les choses. Il ne vient donc pas au service du Missionnaire pour gagner de l'argent. Il n'acceptera que le salaire accordé à ceux qui nous accompagnent. Cette franchise, cette loyauté sont bien le caractère de ce digne homme que je connais aujourd'hui parfaitement. Depuis le mois d'Avril il est lancé dans les œuvres de zèle et fait merveille. Nos deux pharmaciens eux aussi avec leurs pilules, leurs onguents ont réussi à faire un grand bien, et un mois à peine après leur début ils avaient converti plusieurs familles entières.

Ravary S.J.

III. Lettre du P. Croullière à M. l'Abbé Bodey, Curé de Champ-haut (Orne). « Ile de Tsom-min, 24 Juin 1867.

. . . . . Nous sommes si accablés d'occupations que le désir seul d'édifier en Notre Seigneur ceux à qui s'adressent mes lettres, peut me décider à dérober pour cela de temps en temps à mes néophytes des *instants* on ne peut plus *précieux* — Je dis des *instants précieux*, en voulez-vous la preuve ? — Voici seulement six mois que je me trouve dans une île voisine de Shang-hai et qu'on appelle Tsom-min, et j'ai pu déjà bénir 50 mariages, administrer 45 malades ; conférer, par un privilège spécial accordé aux Missionnaires, 88 fois la Confirmation ; baptiser 55 enfants issus de parents chrétiens, et 106 issus de parents infidèles, outre 42 adultes ; faire 22 fois le catéchisme ; exhorter 158 fois les idolâtres ; ramener au bercail 6 brebis perdues ; entendre 2426 confessions ; distribuer 2277 fois la Sainte Eucharistie. — Ajoutez à cela 117 catéchumènes dus à la libéralité de St Joseph et de la T. Ste Vierge, et vous comprendrez tout le prix d'une des journées de l'humble Missionnaire qui vous trace ces lignes. — Car sans parler des quelques mérites de patience qu'on peut acquérir à exercer la justice de paix du matin au soir au milieu d'un peuple pour le moins aussi chicaneur que le peuple Normand, à raccommoder les ménages, à réconcilier les ennemis, à presser les restitutions, à corriger les libertins et les fumeurs d'opium, à promouvoir les bonnes œuvres, à développer les associations de zèle et de charité, à soulager les malheureux, à fortifier les néophytes et les protéger contre les tracasseries de leurs proches restés attachés au culte des faux dieux, le mauvais vouloir et la brutalité des mandarins et plus encore contre la contagion du mauvais exemple et les influences malsaines de l'atmosphère qui les entoure. Sans parler des voyages sans nombre de jour et de nuit, nécessités par les exigences du ministère au milieu de 8000 fidèles, de 38 chrétientés et d'un district plus vaste que certains diocèses d'Europe où se trouvent 2000000 de païens à attirer à nous et où tous les chrétiens se confessent, etc, etc. Sans parler du profit que l'âme retire de ces travaux ; avoir eu en 180 jours, la consolation de gagner à Dieu 270 âmes, c'est-à-dire plus d'une âme chaque jour ; et cela bien entendu outre la part qui peut nous revenir à mes deux collègues et à moi, dans le salut de 2000 petits anges envoyés cette année, de notre île en

paradis. N'est-ce pas magnifique ? On voit le doigt de Dieu et la fécondité admirable de l'Eglise Catholique. — A Shang-hai on compte une trentaine de missionnaires protestants dont l'un même a le titre d'évêque, qui, après avoir bâti 9 églises, établi 2 pensionnats comprenant 31 élèves, 5 écoles renfermant 42 écoliers, plusieurs pharmacies etc, et une presse d'où sont sortis, dans une seule année, 45 000 exemplaires de la bible, 240 000 exemplaires de traités divers sur l'Ecriture-Sainte et 350 000 exemplaires du nouveau testament, n'ont cependant encore, de leur propre aveu, malgré ce luxe de dépenses, d'hommes, de temples, d'écoles, de remèdes et de livre, durant 36 ans, que 196 prosélytes, et quels prosélytes ? On les paie pour venir au prêche, on leur distribue des bons de riz et force sapèques. Parmi les troupes d'exilés que le ravage des rebelles avait fait affluer à Shang-hai, des diverses parties de la province, il y en avait quelques uns qui suivaient les prédications de MM. les ministres, moyennant la somme de 750 sapèques la semaine, ce qui faisait 50 sapèques (environ 0,25 cs) par jour. C'était leur nourriture quotidienne. — N'est-il pas étonnant qu'avec de si avantageuses conditions les chapelles protestantes ne soient pas encore remplies ? Le fussent-elles ! il y aurait encore loin de là à un baptême. — Les plus fidèles adeptes de ces Messieurs ne s'en cachent pas, c'est l'argent qu'ils cherchent, c'est à l'argent qu'ils croient. Il leur suffit et il sera la mesure de leur assiduité et de leur persévérance. D'autres se montrent encore moins complaisants. Il y a quelques années, près d'une de mes petites paroisses avait été établie une école pour les enfants païens du voisinage. Le ministre s'était étudié à la constituer dans les meilleures conditions possibles : maître capable, maison européenne etc. Après quelque temps, son zèle le poussant, le ministre exhorte ses pratiques à embrasser la religion protestante. Un refus unanime accueillit cette proposition. « Etudier vos livres, oui. Croire à votre religion, non. » — C'était de l'argent perdu : l'école fut dissoute et la maison démolie. Il n'en reste plus de traces. — C'est sans doute le découragement qui porta dernièrement l'un de ces Messieurs à changer sa vocation et son enseigne. Chacun a pu lire sur le mur de son magasin, les mots suivants écrits en grosses lettres d'un ou deux pieds de haut : « Holmes, Chandler ; c'est-à-dire en français : Holmes, marchand de chandelles. — Je me trompe on lisait Schip chandler, ce qui en Anglais de l'extrême-Orient signifie fournisseur de chandelles pour les navires. — Mais peu importe la nature de son nouvel établissement. Le révérend Ministre fut plus heureux dans cette nouvelle branche de commerce, qu'il ne l'avait été dans la première. En moins d'un an, dit-on, notre actif industriel put ramasser une jolie petite fortune qui jointe aux économies de son ancien métier lui procure maintenant en Amérique une assez honnête aisance. Zelus post nummos. Telle est la devise pratique des apôtres du pur évangile. L'un d'eux s'est vanté publiquement d'avoir révolutionné la Chine ; et de fait on a trouvé plusieurs de ses confrères parmi les rebelles qui ont ensanglanté le céleste Empire dans ces dernières années. — Quoiqu'il en soit le protestantisme, malgré ses efforts plus ou moins inspirés par la justice et la morale, n'a pas encore obtenu de bien consolants résultats. Jugez en par la statistique suivante publiée dernièrement à Shang-hai par ses agents et que je ne fais que traduire de l'anglais. — Il y a 84 ministres (on a compté 190) répandus par toute la Chine, fournis par l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique. Ils appartiennent à 19 sectes différentes et occupent, outre 108 autres endroits, les positions si bien choisies de Canton, Hong-Kong, Swa-Taw, Amoy, Foo-chow, Nimpo, Shang-hai, Hang-kow, Che-foo, Tun-chow, Tien-tsin, Pékin. — Ils ont de plus 148 indigènes à leur service, employés soit comme catéchistes, soit comme prédicants, 58 temples, 10 médecins et plusieurs pharmacies, 19 pensionnats comptant à eux tous 247 élèves, 44 écoles comptant 796 élèves, et 7 ou 8 presses d'où sont sortis en une seule année pour être aussitôt distribués aux Chinois : 700 exemplaires d'ouvrages scientifiques, 75 000 exemplaires de l'Ancien testament, 446 000 exemplaires du Nouveau testament, et 1 127 875 exemplaires de différents traités sur l'Ecriture-Sainte, outre 61 publications périodiques. — Avec cela ces Messieurs, depuis plus d'un demi siècle, n'ont pu encore obtenir que 1974 prosélytes actuellement vivants dans toute l'étendue du céleste Empire. Ce résultat mis en regard des efforts pour l'obtenir me dispense de tout commentaire, n'est-il pas vrai ? — Et maintenant un mot des vertus dont j'ai été témoin parmi mes paroissiens. Nos chrétiens sont pieux et sans respect humain ; tous, sauf de rares exceptions se confessent et se montrent fidèles observateurs des préceptes divins ; j'ajoute qu'ils sont de plus pleins de zèle ! hommes et femmes. — Je connais un jeune médecin qui lui seul a converti plus de 80 païens. — Près de 300 infidèles sont redevables de la grâce du baptême, après Dieu, à un vieillard sexagénaire qui vient de mourir dans mon île. Un bon paysan a régénéré à Tsom-min 350 petits idolâtres, et un autre, 150. — Deux pauvres villageoises dont la seule ressource pour vivre est de filer le coton et de faire de la toile sont parvenues, à force de dévouement, à nourrir

plus ou moins longtemps, de 1846 à 1867, jusqu'à 1100 petits orphelins, et au mois de Mai dernier, elles en étaient à leur 1848me baptême. Dans mon île il n'est pas rare de trouver de bonnes chrétiennes qui ont envoyé au Ciel plusieurs centaines de petits anges. Aussi quoique nos 8000 insulaires, soient les plus pauvres du Kiang-nan, je remercie le Seigneur de me les avoir donnés pour enfants Spirituels. *Evangelizare pauperibus misit me.* Oui, la nature, le corps n'y trouvent pas toujours leurs aises, mais l'âme y surabonde de consolation. On dirait que le bon Dieu est meilleur là que partout ailleurs! J'ai trouvé partout de nouveaux fidèles et de nombreux catéchumènes; partout des écoles chrétiennes pour les enfants des deux sexes, un collège, pépinière de catéchistes futurs, deux crêches et deux orphelinats florissants, une trentaine de nourrices pour nos petits adoptés, de nombreuses baptiseuses, près de 800 orphelins élevés dans les familles, quoique d'une pauvreté extrême, plusieurs pensionnats pour les filles et plusieurs catéchuménats; et la Ste Enfance a déjà envoyé de cette île au Ciel 37000 petits anges depuis 1846 jusqu'aujourd'hui. On pourrait à bon droit nommer Tsom-min l'île de la Ste Enfance. — Priez pour moi et mes chrétiens: priez pour cette grande province du Kiang-nan, la plus peuplée de la Chine et qui fut autrefois le berceau du christianisme au céleste Empire. Partout en dépit du mauvais vouloir du gouvernement chinois et ses efforts pour que le traité de 1860 conclu avec la France reste une lettre morte, la moisson s'annonce belle. Nous avons actuellement plus de 10000 catéchumènes; mais il nous faut des hommes pour remplacer ceux que le typhus, la dyssenterie et le choléra nous emportent chaque année. J'ai déjà perdu mes deux compagnons de route et, cette année même, 6 de mes compagnons d'armes nous ont quittés pour le paradis: l'année précédente c'était 3; et depuis 1856 jusqu'au moment où je trace ces lignes une quarantaine de Missionnaires, la plupart dans la fleur de l'âge, ont été moissonnés par la mort: perte énorme et inconnue, du moins que je sache, à toutes les autres Missions du globe. C'est sans doute pour compenser la gloire du martyre qui nous manque depuis quelque temps, que le bon Dieu permet pour nous ces épreuves. En attendant que mon tour arrive, je vous renouvelle les sentiments que vous connaissez..

Croullière S.J.

IV. Faits divers concernant la Mission du Kiang-nan. — Extraits de plusieurs lettres. —

Le P. Lebouc étant venu au Kiang-nan pour y faire sa grande retraite de 3me an, les Supérieurs ont profité de son séjour pour l'envoyer à Ngan-kin-fou capitale du Ngan-foué, où nos Pères avaient déjà fait une tentative infructueuse d'établissement. On se rappelle que le P. de Carrère, après y avoir acheté une maison, dût se sauver pour échapper à la fureur des lettrés, et parvint à peine à éviter la mort. Le P. Lebouc, que son bouton bleu fait respecter ou craindre des mandarins, alla donc à son tour faire un essai. Reçu avec une certaine courtoisie par les mandarins, admis même à la table du vice-roi, il ne put cependant malgré son habileté et son zèle l'emporter sur la fourberie chinoise et terminer l'affaire après deux mois environ de séjour (Mars et Avril). Ayant dû reprendre le chemin du Pé-tché-ly, le P. Lebouc a été remplacé par le P. Desjacques. Ce dernier voyant qu'à Ngan-kin-fou il serait difficile de conclure l'affaire selon nos désirs est allé à Nan-kin en compagnie du P. Tsian pour traiter directement avec le vice-roi. — On écrivait au mois de Juillet que depuis deux mois il soutenait la lutte avec constance, et finirait par l'emporter. — Cette affaire est très-importante car Ngan-kin-fou ne compte pas moins de 200000 habitants et forme le centre de l'immense province du Ngan-foué non moins peuplée que la France entière. — Le P. Seckinger qui a parcouru ces contrées dit n'y connaître que 5 endroits où il y ait quelques chrétiens; la persécution toujours, et depuis 20 ans la rebellion, ont entravé le zèle des Missionnaires.

Nous manquons de détails bien précis sur deux grandes excursions apostoliques du P. Seckinger. La première a duré deux mois et avait pour but de rechercher les anciens chrétiens perdus dans le Ngan-foué et privés depuis longtemps de tout secours. Ce voyage a été plein de fatigues et de périls. « J'ai dû, raconte le Père, traverser d'immenses régions couvertes de hautes montagnes, parfois n'ayant pas de chaise et devant escalader à pieds; - Ayant à certains jours les rebelles à dos, ou bien les Koué-pin; ne trouvant d'ordinaire pour toute nourriture qu'un peu de riz: à trois reprises je suis même resté toute la journée sans trouver cette nourriture si commune en Chine. — A Yen-cé, sur la limite extrême du Ngan-foué, près du Houpé, des méchants avertis par leur mandarin ont failli m'envoyer au Ciel avec la palme du martyre; mes livres, images, chapelets ont été mis en morceaux et foulés aux pieds; nos catéchumènes dispersés et leurs maisons détruites etc. Nous travaillons à obtenir une réparation éclatante; alors seulement nous pourrons retourner dans ces contrées si pleines d'espérances et y planter la croix. — L'œuvre est immense et les ouvriers font défaut. Mgr Languillat m'écrivait avant son départ qu'il allait nous amener une phalange

d'apôtres pour le Ngan-foué, fiat, fiat ! Sinon bientôt se renouvellera ce qui a suivi la mort du P. Augustin Massa à Ouhou (Nord du Ngan-foué) il s'était donné beaucoup de peine, ses œuvres naissantes annonçaient le plus bel avenir. A sa mort il n'y eut personne pour continuer, et tout est à reprendre aujourd'hui » — Dieu bénit cette partie de la Mission et semble promettre une riche moisson, car Nan-kin, Tchin-kiang, Yang-tcheu, Wée-an et d'autres villes viennent d'ouvrir leurs portes aux Missionnaires.

Le P. Bedon écrivant à la date du 11 Août à un Scolastique de Laval rend compte de ses premiers travaux de Missionnaire. Il a entendu plus de 11000 confessions et a fait ses premiers essais de prédication sans avoir besoin de recourir à son catéchiste. — La fête de St Ignace, dit-il, a été très belle. A la distribution des prix, M. le Consul général a pris la parole et a félicité sincèrement les R.R. Pères et les élèves du bel établissement de Zi-ka-wei. M. le Commandant du Primauguet et le Commandant des troupes Franco-Chinoises assistaient également; De plus deux Missionnaires des Missions Etrangères, le Procureur de M.M. les Lazaristes, enfin quelques-uns de nos bons amis les Portugais. En voyant tous ces costumes si divers, en entendant parler Français, Anglais, Italien, Portugais, Chinois, on sentait bien que nous ne formions en ce jour qu'une grande et seule famille, la famille Catholique. C'est un prêtre Chinois qui a prêché le Panégyrique de St Ignace, si l'on appelle de ce nom une petite instruction de 20 minutes; c'était bien, vu la manière chinoise. Peu de païens assistaient à la fête, je m'en suis étonné. — Les bâtiments nouveaux sont achevés à Tom-ka-dou et ceux de nos Pères qui en ont joui reconnaissent que le R.P. Visiteur en ordonnant les constructions à Tom-ka-dou et à Zi-ka-wei, a rendu un grand service à la Mission; il n'y a pas de doute que cette mesure ne contribue efficacement à prolonger la vie des Missionnaires. Malgré l'activité du F. Mariot on n'a pu cependant prendre possession pour les vacances des nouvelles constructions de Zi-ka-wei. — A Tou-cé-vé, c'est-à-dire à l'orphelinat que dirige le P. Palâtre, le F. Mariot vient de construire une charmante petite église en style gothique, qui fait l'envie des protestants. Le P. Vasseur, toujours artiste et toujours infatigable, a peint des transparents qui font l'effet de vitraux moyen-âge. Les Chinois sont émerveillés et les Européens enchantés de cette œuvre d'art. »

Le 7 Septembre dernier on a ouvert de nouveau le Noviciat au Kiang-nan; on y compte 8 novices Scolastiques, dont un Polonais (sujet Prussien) et 5 Frères Coadjuteurs. Le Maître des Novices est le P. Zottoli.

L'œuvre des catéchistes, dite de St Joseph, s'organise en ce moment au Kiang-nan et au Pé-tché-ly. (Nous donnerons dans nos prochaines lettres des détails sur cette importante institution.) — Le P. Femiani aidé par la générosité d'un riche chrétien vient d'ouvrir à Shang-haï une maison pour recueillir les vieillards païens qu'on trouve mendiant sur les grands chemins. On a commencé par 5 vieillards qu'on soigne et qu'on instruit. Cinq jeunes gens pauvres et malades ont été aussi accueillis; quatre d'entre eux instruits à la hâte et baptisés sont partis pour le Ciel; le cinquième qui allait mieux a voulu différer et est mort sans avoir été régénéré. Le lendemain un jeune païen de 16 ans est venu prendre sa place et est mort bientôt en prédestiné.

Nous n'avons rien reçu du Pé-tché-ly, sauf les quelques lignes suivantes d'une lettre adressée par le P. Leboucq aux Novices d'Angers, à la date du 9 Août dernier. « — Nous avons eu cette année 980 baptêmes d'adultes et 3400 d'enfants païens moribonds. Ce n'est pas énorme il est vrai; mais observez que notre Vicariat du Tché-ly n'est qu'un petit coin, où l'on compte 5 à 6 millions d'habitants seulement, tandis qu'au Kiang-nan, il n'y en a pas moins de 60 millions. — Nos catéchumènes sont aussi nombreux que l'an dernier; ils le seraient plus sans l'expédition de Corée dont l'issue malheureuse a eu un fatal retentissement en Chine. — Le P. Foucault est nommé Ministre, procureur, Père Spirituel, directeur du grand et du petit Séminaire.

Nous sommes forcés de laisser dans nos cartons bon nombre de lettres venues cette année de la Chine. Nous espérons dans notre prochain fascicule pouvoir en reprendre quelques unes, qui renferment des détails très intéressants quoique moins actuels et moins importants par rapport à l'état général de la Mission.

Varia. — Espagne. — Extrait d'une lettre du P. Orlandis au P. Pfister. Balaguer, 28 Avril 18..

« Nous sommes dans cette maison 137 dont 87 Novices, 27 sont Coadjuteurs tous les autres Scolastiques : il y a beaucoup de vocations

Le 13 de ce mois S. M. la Reine a rendu un décret approuvant légalement l'existence de notre maison de Belaguer, comme maison de la Compagnie. Nous avons un magnifique jardin et de la place pour loger 230 personnes. Le mois dernier je suis allé jusqu'à Graus (grao) où nous avions autrefois un collège. C'est incroyable l'affection qu'a conservée cette ville pour la Compagnie, au souvenir de tout ce que nos anciens Pères avaient fait et souffert pour elle. Apprenant qu'un Jésuite devait s'y rendre, les habitants voulaient faire une démonstration publique, sortir au devant de nous, (j'étais accompagné du P. David Palomba) avec le Clergé et toute l'officialité civile, sonner les cloches, jouer de la musique, etc, etc. Mais nous fîmes comprendre à un prêtre qui nous aime beaucoup, que nous ne pouvions souffrir ces excès. Néanmoins le peuple se portait en foule dans les rues, nous prenait les mains, les baisait en disant: « Ce sont eux, ce sont eux, ainsi nous les dépeignaient nos pères ». Ils voudraient établir une maison à Graus, mais le peu de sujets formés que nous avons ne permet pas au R. P. Provincial de l'accepter actuellement. — A Fernando Pô, on va créer une nouvelle réduction. Un de nos Pères a été sur le point de mourir. Seul dans un carbet de nègres, au milieu des bois, il tomba malade, et comme il n'avait personne pour le soigner et lui donner des aliments, il arriva à la dernière extrémité. Ce fut dans cet état et ne pouvant plus parler qu'un Père et un Frère le trouvèrent; ils lui donnèrent tous les secours possibles, et le transportèrent à la résidence de Sta Isabel, où avec les précautions convenables il se rétablit. — Le Vendredi Saint se sont embarqués à Marseille pour les îles Philippines 6 des Nôtres. A Mindanao les fruits sont nombreux, et le P. Bové a guéri beaucoup de malades par l'application d'une relique de Notre Bx Père. — Les Novices augmentent peu à peu en Portugal: il y a parmi eux un Portugais né d'un Portugais et d'une Chinoise. Le P. Mon a prêché à la Cour le jour du Vendredi-Saint les 3 heures d'Agonie, c'est une dévotion de nos anciens Pères qui s'est répandue dans toute l'Espagne. Le thème sont les 7 paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ en Croix. Entre chaque parole il y a musique. Cela doit durer de midi à 3 heures du soir.

Le P. Finazzi écrit de Manrèze, 27 Octobre 1867. « La tranquillité est parfaite en ce pays et nos Pères commencent à profiter des concessions accordées par le Ministère. On pense ouvrir un collège à Valencia. Celui de Manrèze prospère et compte près de 250 pensionnaires. Aujourd'hui même partent de Barcelonne pour Buenos-Aires 8 Missionnaires, du nombre desquels se trouve le P. Mola: ils doivent fonder à Cordova un collège ardemment désiré par ces bons habitants du Paraguay.

Galicie. — La résidence de Schreiditz (en Silésie) dont nous avons parlé, est dans un état prospère; les Pères n'y suffisent pas aux demandes de missions et de retraites. L'église, arrachée aux francs-maçons par le vénérable Curé, est en voie de restauration et sera consacrée par Mgr l'Archevêque de Breslau. Le manque d'hommes seul empêche d'ouvrir dès maintenant le collège projeté. — Dans le Duché de Posen nos Pères ont donné les Exercices à 200 prêtres. L'Archevêque vient de statuer que chaque paroisse aurait une mission au moins tous les 10 ans, et que les prédicateurs seraient choisis dans le Clergé régulier. Nos Pères sont presque les seuls religieux en Prusse. Leur unique résidence est celle de Schrem, où l'on a été sur le point de fonder un Scolasticat; le Gouvernement ayant soulevé des difficultés, on a dû établir à Cracovie les 12 théologiens et les 16 philosophes. La permission étant venue depuis, on a commencé immédiatement les travaux à Schrem où l'on pourra dans un an transférer les Scolastiques. — On se propose de donner prochainement à Cracovie une grande mission dont on attend les plus heureux résultats pour le bien des fidèles et pour la réputation de la Compagnie, jusqu'ici assez peu populaire.

Belgique. — Les 11 collèges de la province comptent en ce moment 3374 élèves; savoir 975 pensionnaires, 340 demi-pensionnaires; 2059 externes. — Un Scolastique de Laval recevant au mois d'août dernier l'hospitalité à Louvain, écrivait les détails suivants: « J'aurais voulu ces jours-ci avoir plus de temps à ma disposition pour vous raconter le pèlerinage que j'ai eu le bonheur de faire lundi dernier à N. D. de Montaigu et à Diest à la maison du Bx Berchmans. Nous sommes partis à minuit de la maison de campagne du Scolasticat de Louvain; nous étions dix Scolastiques: avant 5 heures nous arrivions à Montaigu; il y avait déjà Messe à grand orchestre, car les habitants d'un village distant de 9 lieues faisaient ce jour là leur pèlerinage annuel. N. D. de Montaigu est le pèlerinage le plus fréquenté de la Belgique, et depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre, il y a chaque jour affluence de dévots à Marie. — A 9 heures nous avons quitté Montaigu pour nous rendre à Diest afin de visiter la maison du Bx Berchmans. Le Cardinal de Maline a devancé

nos Pères et a fait acheter cette maison pour le diocèse depuis plusieurs années ; un boucher l'occupe encore et n'en veut sortir que lorsque son bail expirera, car il veut, - c'est lui-même qui le dit à tous les visiteurs, - partager le bonheur de ses trois prédécesseurs qui, grâce au Bienheureux, comme ils en sont convaincus, y ont fait très-rapidement fortune. La chambre de Berchmans est au premier, éclairée par deux petites fenêtres. Depuis la Béatification elle a été convertie en chapelle ; elle a 4 mètres de long sur 5 de large et 2 ½ de hauteur ; sur l'autel se trouve un portrait du saint : j'aurais voulu enlever un morceau de bois de la chambre ; j'avais déjà même ouvert mon canif, mais la femme du boucher était là qui ne perdait pas le moindre de mes mouvements, et il m'a été impossible d'exécuter mon pieux larcin. Au milieu du chœur de la magnifique église de Diest se trouve une très-belle statue du Bienheureux.

Angleterre. — Le noviciat de Rohcampton est en voie de prospérité. On y a reçu 20 candidats en deux mois, et l'on compte en ce moment 45 ou 46 novices. C'est à S.t Joseph que nos Pères se reconnaissent redevables de cet accroissement.

Mexique. — On annonce la mort du R. P. Basilio Manuel Arillaga, Supérieur des Jésuites de Mexico et recteur du collége du San-Ildefonso. « Le P. Arillaga, dit le Standard, est mort en prison, à la suite des privations qu'il avait endurées. Il était plus qu'octogénaire, et avait été arrêté par l'ordre des autorités libérales, en même temps que Mg.r Ormaechea, évêque de Vera-Cruz. C'était probablement le théologien le plus érudit que le Mexique ait produit, et il a contribué à l'éducation des hommes les plus marquants et les plus éminents de ce pays. En 1865, l'abbé Testory écrivit une brochure pour justifier la sécularisation des biens du Clergé. Dans cette brochure il accusait le Clergé Mexicain d'ignorance et de corruption. Le P. Arillaga répliqua par trois autres brochures, et fit retomber sur l'abbé Testory l'indignation de tous les étrangers résidant alors au Mexique. Cette réplique est un chef-d'œuvre d'érudition, de statistique et d'esprit. La mémoire du P. Arillaga sera vénérée par tous les Mexicains sans distinction de parti. »

——— Mg.r Languillat pendant son séjour en France a favorisé de sa présence un bon nombre de nos maisons. Celle de Laval a été privilégiée entre toutes, puisque Sa Grandeur y a donné les Exercices de la retraite annuelle qui a été couronnée par une Ordination de 18 prêtres, de 3 diacres, d'un sous-diacre et d'une vingtaine de minorés. Quelques jours avant son départ Monseigneur faisait aussi à Amiens une autre Ordination fort nombreuse. Le diocèse de Châlons a été véritablement remué par la visite du Prélat, dont le souvenir était encore tout vivant après 30 années : un Chanoine a publié une intéressante notice sur Mg.r Languillat et sa visite en Champagne. L'Évêque Missionnaire emporte en Chine non seulement des souvenirs précieux, mais encore des aumônes et de belles offrandes en ornements et autres objets utiles. On s'est discrètement industrié en plusieurs endroits pour subvenir au dénûment personnel de Monseigneur. — Avec Sa Grandeur est parti pour la Chine le P. Pfister, que suivent à un mois d'intervalle les PP. Heude et Petitfils et les FF. Castellano et Templet.

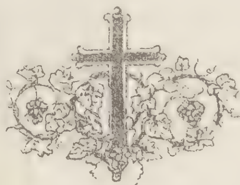
Mg.r Canoz a parcouru la province de Toulouse, et visité plusieurs maisons de celle de Paris. Revenant récemment de Belgique, l'Évêque du Maduré s'est arrêté à S.t Acheul et y a célébré la fête de S.t Stanislas. Mg.r l'Évêque d'Amiens s'y trouvait aussi avec l'élite du Clergé de la ville. La fête a été relevée par une solennité littéraire dont les Juvénistes ont fait les frais, et dont les échos poétiques sont venus jusqu'à nous. — Mg.r Steins, vic. Ap. de Calcutta a passé plusieurs mois en Belgique et a donné les Ordres aux Scolastiques de Louvain. — Le Concile ramènera ces trois Évêques Jésuites et aussi, assure-t-on, Mg.r Dubar vic. Ap. du Tché-ly et Mg.r Meurin, vic. Ap. de Bombay.

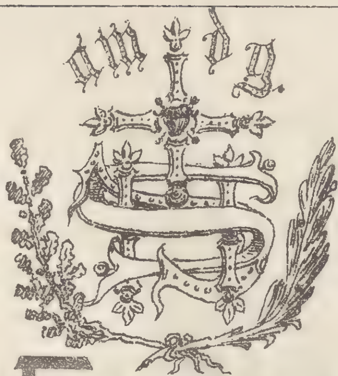
Les procédures nécessaires pour la Canonisation des BB.x Alphonse Rodriguez, Pierre Claver, et Jean Berchmans sont à peu près terminées, et on a tout lieu d'espérer qu'elles réussiront. La Béatification du V. Anchiéta est en bonne voie ; on a aussi introduit les causes des VV. Baldinacci et Realini. On espère aussi pour un grand nombre de Martyrs Anglais.

— Nous prions instamment ceux de nos Pères de France qui seraient en correspondance avec les provinces étrangères de vouloir bien nous communiquer ce qu'ils jugeraient convenir à nos Lettres.

Notre prochain N.o paraîtra en Mars.

Errata. (P. 7. ligne 16. Au lieu de : un germe qui germât, lisez : une semence qui
P. 28 et 29. Au lieu de : R. P. Meurien, lisez : R. P. Meurin
P. 36. ligne 4. Au lieu de : au travers les E. U. : lisez à travers les E. U.





Lettres des Scolastiques de Laval.

AVRIL 1868.



LES SCOLASTIQUES DE LAVAL
AUX PP. ET FF. DE .....

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.



Chine. — I. La Mission du Kiang-nan en 1867.
II. Carte du Kiang-nan.

(Voyez page 1.–8.–) – (Ce compte-rendu nous étant parvenu pendant l'impression des Lettres, nous avons dû, pour l'y introduire, changer la pagination de quelques feuilles. — Au reste ces premières pages ne souffrant guère une lecture publique, à cause des chiffres et des détails géographiques, peuvent être détachées du cahier pour être lues et consultées à part.)

III. Lettre du P. Seckinger à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi. — Tchem-Kiang-fou, 25 7bre 66.

Messieurs les Directeurs.

Pour vous donner une marque de la profonde gratitude que je vous dois, j'ai cru vous faire plaisir en vous adressant ces quelques pages où je vous décrirai les efforts tentés par les Missionnaires du Kiang-nan pour entrer au Ngan-hoei, les excursions apostoliques que je viens de faire en cette province, enfin les persécutions essuyées et par nos catechumènes et par nos chrétiens.

Le Kiang-nan comprend deux provinces ; le Kiang-sou à l'Est et le Ngan-hoei à l'Ouest. Le Kiang-sou malgré les persécutions des règnes precédents, malgré la terrible crise de quinze années de rebellion, compte néanmoins d'après le recensement de cette année même,

Voir à la p. 18 et suiv.

les pages qui précèdent se trouvent
par la faute du relieur, un peu plus loin p. 18.

72 579 chrétiens, répartis en 408 chrétientés presque toutes au Sud-Est. Les parties Nord et Nord-Est, si vous en exceptez la presqu'île de Hay-men sont encore complètement inexplorées. Le Ngan-Hoüé n'a que deux chrétientés : celles de Ou-ho et de Ou-yuen, éloignées l'une de l'autre de 1600 lys. Depuis 1840 où la Compagnie de Jésus est rentrée au Kiang-nan, les Missionnaires ont essayé tous les moyens pour pénétrer au Ngan-Hoüé, sans avoir pu y réussir. La mort décimant les Missionnaires plus vite que les Supérieurs ne peuvent les remplacer, le soin des œuvres si nombreuses au Kiang-nan, jadis l'occupation des rebelles, aujourd'hui les incursions incessantes des Gnien-fei, les inondations et par dessus tout le mauvais vouloir des mandarins nous tiennent encore en échec dans cette province. — Il y a 15 ans, le R.P. René Massa survenu à la chrétienté de Ou-ho, au moment où la famine suivie d'une cruelle épidémie décimait les chrétiens et les païens, se fit l'infirmier et le serviteur de tous ; bientôt ses forces et ses ressources furent épuisées, sa charité seule sut grandir avec la misère de ses enfants. Malade lui-même et dans l'abandon, il trouvait néanmoins des paroles de consolation pour sécher les larmes de ces malheureux. Un tel héroïsme méritait une prompte récompense ; il la reçut en succombant lui-même le deuxième mois de ce bel apostolat. Ainsi que le bon Pasteur, il avait su donner sa vie pour ses brebis. — Le R.P. Clavelin, arrivé à Ou-ho pour continuer les travaux du P. Massa, parvint après des efforts inouïs à relever l'église brûlée par les rebelles ; mais trois années ne s'étaient pas encore écoulées, que les soldats impériaux dignes rivaux des Zam-mo, la brûlèrent de nouveau. — En 1865, le R.P. de Carrère, plus hardi que tous ses prédécesseurs était allé fixer sa demeure au cœur même du Ngan-Hoüé, je veux dire à Ngan-kin-fou, capitale de la province. On sait comment après quelque temps de séjour il a dû fuir devant une persécution soudaine et acharnée qui mit sa vie en grand péril. Les mensonges et la perfidie de l'ancien Vice-roi Li-hon-tsang ont paralysé les nobles efforts de nos agents diplomatiques, qui, nous en avons la confiance, finiront par obtenir du nouveau vice-roi, pleine justice et réparation. — Durant l'intervalle de dix années, les chrétiens de Ou-ho et de Ou-yuen n'avaient vu que fort rarement des Missionnaires indigènes ; d'autre part le zèle du R.P. Ammirati et de M. l'abbé Anot, avait produit un mouvement très prononcé en faveur de notre Ste Religion sur les confins du Hou-pé, du Kiang-si et du Ngan-Hoüé. Le mouvement en ce dernier vicariat avait pénétré à plus de 800 lys vers le Nord, de sorte que la visite d'un Missionnaire Européen en ces différents points devenait des plus urgentes. Le privilège de ces lointaines excursions me fut dévolu, j'en bénis la divine Providence car elles ont été fécondes en labeurs et en périls. — Avant tout j'ai dû recourir à la charité de N.N. SS. Zanoli et Baldus pour leur demander les renseignements et les guides nécessaires. L'accueil et les bons offices que j'ai reçus de leurs Grandeurs a été pour moi la preuve la plus sensible de cette charité qui unit tous les Missionnaires de ces lointaines contrées. Conduit à travers le Hou-pé par le R.P. Ammirati, j'ai risqué de tomber avec lui entre les mains des Gnien-fei qui, se trouvaient répandus dans le pays où nous devions passer. Nous leur avons échappé, mais non pas à un autre ennemi qui, plusieurs jours durant nous a tenu compagnie, je veux dire la faim ; n'y ayant plus même l'ombre d'être humain dans la contrée, il nous était devenu impossible d'acheter nos provisions de route. — Ici sans doute vous m'interromperez pour me demander où donc se trouvait la population ? Triste marque de la faiblesse de ces pauvres Chinois ! Les brigands sont encore à 200 lys que les mandarins comme le peuple s'enfuient dans les tours de refuge, Tsaï, bâties aux endroits les plus inaccessibles des montagnes. Ma plume laissera à vos imaginations se présenter l'affreux amalgame résultant de ces continuels va-et-vient, l'état pitoyable de toutes ces familles entassées les unes sur les autres, sans toit, souvent même sans les choses les plus nécessaires à la vie. — Une fois, une grande panique s'étant répandue dans l'après-midi au bourg que nous occupions, nous dûmes plier bagages et partir au plus vite. La nuit et la pluie nous surprirent au fond d'une vallée sur le chemin qui conduisait au Tsaï ; il nous fallut passer cette nuit dans la mêlée que produit un sauve-qui-peut général : hommes, femmes, enfants, sans compter les animaux domestiques étaient pêle-mêle, 50 personnes sous la même cabane de paille, plus heureux pourtant que des milliers d'autres qui, sans aucun asile, s'arrêtèrent dans le sentier où la nuit les surprit. — C'est au milieu de ces tristes circonstances que je me séparai de mon fidèle et intrépide compagnon le R.P. Ammirati, pour franchir les limites du Ngan-Hoüé. Laissant derrière moi les Gnien-fei et la faim, je pus me distraire des ennuis de la marche par la contemplation des beautés de la nature qui avait déjà ravi mon admiration au Hou-pé. Ce pays de montagnes offre un tableau des plus variés. Les flancs des montagnes ont un genre de beauté unique qu'ils doivent aux innombrables rizières superposées les unes aux autres en amphithéâtre. Leur terre est retenue par des murs latéraux, décrivant les sinuosités les plus bizarres et

s'élevant de plusieurs mètres. Les vallées sont presque toutes envahies par les sables et les torrents, de sorte qu'il ne reste aux habitants d'autre ressource que d'arracher leur nourriture au flanc des montagnes. Les arbres à thé et à suif leur sont d'un grand secours, les mines de houille, les carrières de marbre, les paillettes d'or et d'argent semées dans le sable, ou roulant au fond du torrent leur seraient d'un plus grand avantage s'ils savaient en tirer parti. — En avançant vers le Nord, je trouvai petit à petit les paysans revenus de leur première frayeur; ils descendaient des tours de refuge pour regagner leurs demeures. Ici, disons-le en passant, les habitations n'ont rien d'artistique: des piquets plantés en terre, des perches s'enchevêtrant les unes dans les autres, un mur de boue sans fenêtre, un toit de chaume sans cheminée, voilà tout ce que l'on trouve, même aux hôtels du premier rang. Les pagodes seules et les maisons de quelques nobles ont des briques et des tuiles. Quant aux habitants, ils sont élancés et robustes. Séparés des autres par leurs hautes montagnes, ils se contentent du travail de leurs mains et vaquent peu au trafic. Leurs habitudes sont des plus simples. Ils me donnaient à chaque étape le plaisir de les voir se presser autour de moi, m'appelant homme de Canton, ce qui pour eux est l'équivalent d'Européen. Les échanges d'amitié étaient ordinairement suivis d'entretiens sur le but de mon voyage: « Je venais au nom du Maître du Ciel leur apporter les paroles de la vie qui n'a pas de fin. » Pauvres gens! Les principes sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur l'éternité des peines ou des récompenses promises aux justes sont obscurcis par les croyances les plus absurdes. L'image du Crucifix est une lettre morte à leurs yeux étonnés! C'est à leur vue que l'on comprend la grandeur du bienfait de la foi. — L'heure de la délivrance aurait-elle sonné pour eux? J'ose l'espérer, attendu que le démon se remue trop pour que je n'en tire d'heureux présages. — L'an dernier, sur les limites du Hou-pé et du Ngan-hoeï trois catéchumènes du Hou-pé ont été décapités pour avoir osé se déclarer chrétiens; je viens d'apprendre que deux autres ont éprouvé le même sort. Quant à moi, sans une protection visible d'en haut, je ne comprends pas comment du temps que j'étais chez mes catéchumènes de Kaïlin et Yn'chan-shien, je ne suis pas tombé sous les coups dirigés contre moi par le mandarin de Yn-chan. — Mon arrivée, en effet, à peine connue, ce fut un cri de joie pour mes catéchumènes qui avaient enfin le bonheur de posséder un Missionnaire, mais ce fut un cri de guerre poussé contre eux et contre moi par les méchants. De toutes parts on accourut pour voir le Zafou-tah-jen (le Père spirituel grand homme); plusieurs m. paraissaient bien disposés, mais le moyen de se déclarer dans un temps si critique! La persécution exercée au voisinage n'est ignorée de personne et parmi les visiteurs se trouve plus d'un espion couvert du manteau de l'amitié. Deux nobles, le sous-préfet et certains maires de village manifestent des dispositions hostiles; ils tiennent des conciliabules et disent tout haut qu'ils vont venir m'arrêter avec mes catéchumènes parceque nous sommes des rebelles. Pour moi, sans m'inquiéter, de concert avec mon catéchiste j'explique les vérités fondamentales de la religion et apprends à mes ouailles la manière de prier et de faire le signe de la Croix. Le 29 Mars, à l'entrée de la nuit on vint me presser de m'enfuir: « ils sont, dit-on, un mille au pied de la montagne »; je n'ai pas d'autre réponse que celle-ci: « allez leur dire que je les attends!! » Surviennent d'autres messages: « Père, fuyez, ils viennent vous tuer. » Je n'ai pas d'autre réponse que précédemment. Ils furent sans doute déconcertés, car je passai une nuit fort tranquille. Le lendemain fut une répétition de la veille, mais sans autre conséquence; parceque ces gens là s'imaginaient que j'avais sur moi des engins capables de les tuer tous d'un coup. Le 31 la chose paraissait plus sérieuse; on avait amené une escorte de soldats impériaux; or, le croira-t-on? ceux-ci n'osèrent pas plus faire l'ascension que les autres; je ne sais quelle crainte les cloua tous au pied de la montagne; on eut dit que l'Ange du Seigneur armé de son glaive veillait autour de nous. — Passé à 15 lys de là chez d'autres catéchumènes, j'entends de nouvelles menaces; la fermeté de mon ton déconcerta les émeutiers. J'aurais dû passer à plusieurs autres nouveaux centres, mais je dus plus promptement me diriger vers la préfecture afin d'aller demander au Tsé-Shien (mandarin préfet des villes de 3me ordre), raison des attaques auxquelles on était en butte. L'organisation du départ se fit difficilement vu les menaces faites à quiconque nous viendrait en aide, cela ne nous empêcha pas d'arriver à la ville et d'y entrer paisiblement. — Déjà mes porteurs chargés de leurs sapèques prenaient gaîment le chemin du retour, quand les satellites du tribunal tombèrent sur eux. Trois leur échappèrent et vinrent m'appeler au secours de leurs compagnons mis en prison. Sur le champ, traité et passe-port en main, je me présente au tribunal. On consentit à remettre mes porteurs en liberté, mais malgré les preuves du contraire, on niait impertinemment que le mandarin fût présent et qu'il eût eu quelque part aux persécutions dont je me plaignais, que d'ailleurs c'était peu de chose et que les agresseurs ignoraient que notre religion fût si bonne et même approuvée par l'Empereur: « s'il en est de

la sorte, répliquai-je, ainsi que le soleil éclaire les hommes, ainsi le mandarin doit éclairer le peuple. — Je demande, dans tout le pays d'où je viens, une proclamation en faveur de notre religion. » — Nouveaux subterfuges, nouveaux refus. Je dus me retirer en protestant par une lettre contre une pareille conduite. Ce juge inique me donna un dernier argument de sa complicité en refusant, et ma carte et ma lettre. Je partis donc, persuadé qu'avant peu s'exécuteraient les menaces portées contre nos catéchumènes. — En effet, après un mois d'intervalle passé à Kin-te-tchen (où j'ai pu examiner les plus belles fabriques de porcelaine du monde) et à Ou-yuen, partie Sud du Ngan-Houé où j'avais fait la mission à nos chrétiens, je revenais sur le beau lac Po-yan à Yo-tcheu-fou, quand je vois se prosterner devant moi, trois de mes principaux catéchumènes de Kaï-lin. Ils avaient fait 1200 lys pour me trouver et me demander mon appui. Voici en abrégé ce qui s'était passé. 1° Une bande de malfaiteurs conduits par le Potsen (maire) se sont rendus 5 jours après mon départ chez un des catéchumènes les plus fervents, l'ont garrotté, entraîné de force à trois lys de là à une pagode où ils le dépouillèrent de ses habits. Déjà ils tenaient en mains les bambous pour le supplicier; ce pauvre homme s'en tira en signant un billet de 10 000 sapèques. Les bourreaux non satisfaits, le laissent lié devant l'idole et retournent chez lui; saisissent sa femme, l'entraînent à une auberge où ils l'insultent et la frappent sur les pieds; ses deux enfants également ont été maltraités et plusieurs de ses objets enlevés. — 2° A l'entrée de la nuit les mêmes vont chez une autre famille de catéchumènes dont le chef, prévenu à temps, a pu s'enfuir. Pour se venger, ces bandits détruisent une des chambres de la maison, avec les objets qui s'y trouvent, attachent le vieux père âgé de 70 ans et l'emmènent. On ne sait pas ce qu'ils en ont fait, car depuis il n'est pas rentré. — 3° A minuit, toujours les mêmes se portent avec fureur chez le principal catéchumène qui ci-devant m'avait appelé et logé chez lui. Ils enfoncent les portes, veulent saisir le jeune administrateur qui, lui aussi, leur échappe. Ils remplissent la maison de leurs cris: « Vous avez invité le Kiao-deu (chef de la religion), vous êtes des Tchang-mo... Où est la malle laissée ici par le Père etc? » Sur le refus de livrer cette malle, ils se mettent à tout bouleverser, la trouvent, font sauter le couvercle, déchirent les images et les livres que j'y avais déposés. Un paquet de médailles tombe sous leurs mains; ils les prennent pour des pièces d'or et se les disputent; puis emportent les lits et autres objets de la maison et détruisent trois belles chambres en tuiles, avec menace de revenir. — Les familles des catéchumènes ci-dessus mentionnées et les autres qui s'étaient déclarées chrétiennes sont depuis lors dispersées dans les montagnes sans pouvoir retourner à leurs foyers. J'en ai de nouveau écrit au mandarin: « il n'a pas voulu sur ma demande prévenir le mal, qu'il se hâte donc de le réparer. » Cette fois encore, pas de réponse. Une fois depuis lors, deux fugitifs étaient en route pour venir à Tchen-kiang me donner des nouvelles plus récentes; mais, comme si tous les malheurs devaient fondre en ce temps sur eux, j'ai appris qu'en passant le Yang-tsé-Kiang, ils sont tombés sur une barque de pirates qui les ont dévalisés. Le dernier moyen que j'avais pour secourir ces infortunés catéchumènes était de porter mes plaintes aux mandarins supérieurs du Ngan-Houé et de là à la légation, mais je n'aurais pu le faire sans ajouter des complications aux questions déjà pendantes à Ngan-Kin-fou; voyez donc si j'ai besoin de les recommander aux prières des associés. — Je viens aux persécutions exercées par les païens contre les néophytes et les anciens chrétiens. Ces persécutions sont de trois espèces; un mot sur chacune. La première vient des tracasseries exercées contre eux par les membres de la famille restés païens, par les amis et les gens les plus influents. Ce sont mille difficultés qui leur sont créées. On leur refuse le travail, la terre et l'eau; on les chasse, on les frappe à cause de la profession de leur foi: « Tu es de la religion des Européens, va-t-en en Europe avec eux. Tu renonces à nos rites, nous te renonçons aussi. » Ainsi que l'or passe par le creuset, ainsi est éprouvée la foi de ces fidèles adorateurs du vrai Dieu. — La seconde espèce de persécution résulte des Miao-Kieu, c'est-à-dire des subventions données aux pagodes. « Plus fortunés que tant d'autres tués par les rebelles, vous avez pu regagner votre terre natale et jouir des bienfaits de la paix; vivent vos idoles, vivent vos dieux protecteurs! En témoignage de votre reconnaissance les fruits de vos champs et de votre travail doivent être employés à la reconstruction de leurs pagodes. — Les malheurs passés ne sont qu'une ombre de ceux qui vous sont réservés si vous êtes ingrats! » Ainsi parlent les bonzes et certains autres qui, avec eux, s'enrichissent aux dépens du peuple. Les chrétiens résistant à leurs sollicitations et à leurs menaces, il en résulte une guerre sans relâche. — J'arrive à la troisième espèce de persécution qui vient de l'opposition faite par les petits chefs de village et les mandarins de tout rang à l'achat des terres pour la construction des églises, sous l'insidieux prétexte que nos maisons les empêchent d'observer la direction des vents et des eaux etc. Il faut une fermeté et une prudence incroyable pour triompher de leurs supercheries; même souvent

il arrivera que vendeurs de terrains et entremetteurs seront maltraités. — Ces persécutions ont trouvé dans une ville du grand district que j'administre un mandarin qui, de persécuteur est devenu notre vengeur. Deux traits à sa louange et je finis cette lettre déjà trop longue. J'avais fait acheter à Tayan un terrain nécessaire à la reconstruction de l'église, détruite pendant la rebellion. Dès que la chose fut connue, les vendeurs furent emprisonnés et les entremetteurs n'échappèrent qu'en s'enfuyant chez moi. Le Tsé-Shien refusa de me rendre justice; je dus donc faire appel au Tao-dé de Tchen-Kiang. Celui-ci pressé par les Européens de la place, obligea le Tsé-Shien à donner à mes gens pleine satisfaction, et à moi entière liberté dans sa préfecture. Ce mandarin s'exécuta de bonne grâce et me promit son amitié. Bientôt j'eus l'occasion d'éprouver sa sincérité par le fait suivant: Un néophyte ayant refusé son concours à la reconstruction d'une pagode, fut assailli de nuit par tous les idolâtres de la ronde qui lui enlevèrent son riz, son mobilier et sa maison, composée de trois belles chambres bâties à la chaux; ils le contraignirent lui-même à coups de bâton à transporter avec eux ses dépouilles à la susdite pagode. Une telle faute méritait une éclatante réparation. Notre Tsé-Shien, sur ma requête, exigea et obtint que tout fut restitué à notre néophyte, que les matériaux fussent reportés chez lui et sa maison reconstruite aux dépens des païens, dont les principaux reçurent encore d'autres châtiments. Quel avenir pour nous, si tous les mandarins vengeaient ainsi nos chrétiens! Espérons et prions.

Seckinger S.J.

IV. — Lettre du P. Croullière à M. l'Abbé Courval. — Ile de Tsong-min, 25 Septembre 18[illegible]

. . . L'île de Tsong-min est peut-être l'un des plus grands terrains d'alluvion moderne. Son étendue est d'environ 70 lieues carrées. Elle s'est formée peu à peu des terres que le Kiang a entraînées des diverses provinces qu'il arrose. Son origine est encore toute récente. Lorsque Marco Polo traça au 13ème Siècle sa carte géographique de la Chine il n'a fait aucune mention de Tsong-min, bien qu'il ait indiqué les endroits qui l'environnent, ce qui nous fait conjecturer qu'elle n'existait pas encore du temps de cet illustre voyageur. Au reste ces conjectures sont confirmées par les histoires et traditions locales. Tsong-min est une île mobile de sa nature. Il y a 3 siècles elle se trouvait à plusieurs lieues au Nord-Ouest du point qu'elle occupe aujourd'hui; et il y a 10 ans à peine que les navires passaient, voiles déployées, où nous circulons actuellement en brouette. — A propos voulez-vous une description du système de locomotion Tsongminoise? Rien de plus facile que de vous satisfaire. De chaque côté de la roue, sont adaptés deux espèces de bâts destinés à recevoir l'un votre personne et l'autre vos bagages. Quelquefois au lieu d'un coursier (de la plus noble race qui fût jamais,) vous en avez deux. Un qui pousse et l'autre qui tire et vous marchez le pas accéléré. Mais alors les deux brouettiers soufflent, la roue crie, le poussant sue, le tirant trébuche, et le tiré éprouve, grâce aux inégalités du terrain, des secousses si multipliées et parfois si violentes, qu'elles mettent en révolution tout le système cérébro-spinal. Quoiqu'il en soit on ne voit partout dans l'île que brouettes qui vont qui viennent et se croisent en tous sens, à la ville comme à la campagne. Les jeunes traînent les vieux, les pauvres traînent les riches, le père traîne ses enfants, le mari traîne sa femme etc, etc. De toutes parts enfin, depuis le premier jusqu'au dernier échelon de l'échelle sociale, vous ne voyez que traînants et traînés. La population de Tsong-min qu'on évalue aujourd'hui à plus de 2 000 000 d'âmes, parmi lesquelles nous comptons 8 000 chrétiens, doit son origine à une colonie de déportés, et les fils se ressentent bien encore un peu du vice originel. En tout cas ce sont des chicaneurs qui, sauf respect, pourraient presque lutter avec les Neustriens. — L'île est gouvernée par un mandarin civil, dont le rôle est à la fois administratif et judiciaire, comme chez les anciens peuples d'Europe. Il partage l'administration avec trois subalternes qui connaissent des affaires de peu d'importance. Trente six commissaires répandus dans les différents centres de population, font exécuter ses ordres et l'informent de tout ce qui se passe dans l'île. — Les hommes en charge forment ce qu'on appelle ici la première classe de la population. La seconde comprend les nobles, mandarins mis à la retraite ou acheteurs de globules d'honneur qui leur donnent le droit de visiter le gouverneur, de s'asseoir en sa présence, de manger à sa table et d'être à l'abri des coups de rotin dans les circonstances critiques. — Les lettrés ou gens qui passent une partie de leur vie à apprendre à lire, forment la troisième classe. Le peuple, c'est-à-dire les agriculteurs, les artisans et les commerçants, la quatrième. Il en est une cinquième que je n'ai vu qu'ici: c'est celle des esclaves. Un certain nombre de riches propriétaires possèdent plusieurs centaines d'individus qu'ils peuvent vendre à leur gré. Ces esclaves sont parqués avec leur famille dans des cabanes spéciales dont la réunion forme de vrais villages. Leur condition toutefois est beaucoup plus supportable que celle de leurs frères d'Occident, anciens et modernes. La servitude en Chine vient de ce que l'autorité y tolère les abus les plus révoltants. Sans parler de l'infanticide qui est, comme vous le savez, un crime impuni et presque universel au céleste Empire, un père peut vendre ses enfants, un mari son épouse,

un frère aîné ses frères et sœurs, et même un fils sa propre mère. Les exemples en sont si fréquents que leur répétition n'étonne personne. — Il en résulte que tous ces infortunés une fois livrés aux mains de leurs acquéreurs, deviennent sa propriété pour toujours. — Il n'y a dans tout le pays qu'une ville de troisième ordre, résidence ordinaire du Gouverneur avec qui j'ai eu l'honneur de prendre une tasse de thé. Cette ville a une enceinte de murailles assez hautes, appuyées de bonnes terrasses et entourées de fossés pleins d'eau. De distance en distance se trouvent de gros bourgs, autrefois commerçants, mais aujourd'hui, grâce à l'opium, devenus presque déserts. Les maisons des riches sont bâties en briques et couvertes en tuiles. Celles des pauvres n'ont qu'un toit de chaume et sont construites de simples roseaux entrelacés les uns dans les autres. — Après ces renseignements sur l'île de Tsong-min, il me resterait à vous dire encore beaucoup d'autres choses qui vous intéresseraient certainement ; mais il faut se borner et laisser le point de vue physique et politique pour aborder le point de vue chrétien et apostolique. — Comme je l'indiquais plus haut nous comptons 8000 chrétiens généralement dénués des biens de la fortune, mais vraiment fervents et d'un zèle au dessus de tout éloge. Il n'y en a qu'une centaine qui jusqu'ici s'obstinent à ne pas faire leurs Pâques. Tout le reste se confesse régulièrement chaque année une et même plusieurs fois. Quant au zèle et à l'esprit de proselytisme dont ils sont animés, vous en avez vu maintes fois la preuve dans les Annales de la Ste Enfance. Trente sept mille petits anges sont partis de Tsong-min pour le Ciel depuis 1845 jusqu'aujourd'hui. Nous en envoyons chaque année 2000 en Paradis, au moment où je vous parle 750 petits orphelins grandissent dans leurs familles adoptives. Partout dans chacune de nos 38 chrétientés, nous avons des catéchumènes. Vos deux douzaines de chapelets sont maintenant entre les mains de 24 néophytes qui ne manquent pas de prier pour leur bienfaiteurs. — *Japon.* — Voici ce que je lisais dernièrement dans un journal anglais de Shang-hai intitulé *North China Daily news.* « Les nouvelles apportées de Nangasachi par le Steamer Shenandoah, nous apprennent qu'il régnait dans cette ville une grande agitation à l'occasion de l'arrestation de plusieurs centaines de chrétiens japonais. Nul doute qu'il n'y ait de l'exagération touchant ce qu'on raconte de la sévérité des autorités locales et du nombre des victimes d'une nouvelle persécution religieuse. Quoiqu'il en soit, comme cela se passe sous les yeux des Français *protecteurs nés* de la religion chrétienne, cette conduite de la part des autorités de Nangasachi n'est pas peu surprenante, vu les relations intimes qui existent entre les Français et le gouvernement du Taïcoum. » — Voilà ce que disait le journal il y a deux mois. Hier, l'abbé Féron, votre ancien élève comme moi, échappé comme par miracle aux mains des persécuteurs Coréens, me disait : « Le nombre des confesseurs de la foi japonais est de 180, ils ont été soumis plusieurs fois à la question, et une jeune fille de 14 ans s'est surtout fait remarquer par sa constance et son intrépidité au milieu des tourments. Nos confesseurs sont enfermés par groupes de 20 à 30 dans des espèces de grandes cages longues de 12 pieds et larges de 6, ce qui les met dans la cruelle nécessité de se tenir toujours debout. Les chaleurs leur ont été on ne peut plus pénibles et s'ils ne sont pas mis en liberté avant l'hiver, le froid ne le sera pas moins. » — Ce qui a fait découvrir les chrétiens c'est le refus de recevoir les bonzes pour présider à une cérémonie funèbre, comme la coutume du pays le demande. Depuis trois ans ils étaient en relation avec les Missionnaires, ils venaient se confesser, se faire instruire et assister à la Messe pendant la nuit. Leurs bons Anges seuls les avaient maintenus eux et leurs ancêtres, depuis bientôt 200 ans, dans notre S^te^ foi. M. Féron ajoutait que dans une seule vallée près de Nangasachi, on comptait plus de 1400 familles chrétiennes. Le nombre total serait, parait-il, d'environ 40000, la plupart agriculteurs. On ne sait encore ce qui adviendra d'eux, toutefois, il semble certain que le Taïcoum ne veut mettre personne à mort. — Chose singulière, l'arrestation de ces 200 confesseurs coïncide presque jour par jour avec la Béatification des 200 Martyrs japonais qui ont versé leur sang sur cette même terre de Nangasachi, il y a deux siècles. — *Corée.* — Depuis 18 mois une demi douzaine de chrétiens Coréens séjournaient à Shang-hai. Ils y étaient venus, les uns en compagnie de M. Ridel, les autres en compagnie de Mrs Féron et Colet. Ils sont retournés dernièrement dans leurs pays, dans le but d'observer ce qui s'y passe pour en informer ensuite les Missionnaires. M. Colet se tient dans la province du Léotong en face de la Corée. M. Ridel est au Japon et M. Féron à Shang-hai. Ces trois survivants n'attendent que le moment favorable pour voler au secours de leurs chers néophytes. Espérons que le gouvernement Français vengera autrement qu'il ne l'a fait jusqu'ici, le sang de ses nationaux.

V. — Lettre du même Père aux Novices d'Angers. — C'est une curieuse *volée*, pour me servir de l'expression d'un biographe de St Louis de Gonzague, que la *volée* de Co-novices de l'année 1853-54 !! — Sans s'être jamais donné le mot, presque tous ont fait voile pour la Chine. Il semble que le grand Patron du Céleste Empire, le glorieux St Joseph ait revendiqué

pour l'extrême-Orient, les prémices de sa nouvelle maison d'Angers. — Quoiqu'il en soit, le fait est que, si vous consultez le Catalogue d'alors, vous trouverez comme compagnons de Noviciat les PP. — 1. de Puyberneau — 2. Launay — 3. Bichon. — 4. Lelec. — 5. Palatre. — 6. Croullière — 7. Pouplard (Alex.) — 8. Leveillé. — 9. Rabouin. — 10. d'Argy. — 11. Fourmont; — et les FF. 12. Bernard. — 13. Guyon. — 14. Jennesse. — 15. Thorin — 16. Beauchef. Tous les 16 venus en Chine. Sur ce nombre, une dizaine avaient fait ensemble la grande retraite. Quatre sont morts: le P. de Puyberneau après un mois seulement de séjour en Chine; les FF. Thorin et Jennesse n'y ont pas vu la fin de leur première année d'apostolat; le F. Bernard enfin qui le premier nous avait ouvert la voie n'a succombé qu'après 10 ans d'héroïques labeurs. — Quant aux 12 co-novices survivant en Chine, ils travaillent de leur mieux, chacun dans le poste que lui a assigné l'obéissance, à procurer la gloire de Dieu et le salut des Chinois; et si, pendant les 12 mois qui viennent de s'écouler, la Mission du Kiang-nan a eu la consolation d'enregistrer 17 237 âmes gagnées au bon Dieu, ils n'y ont pas été peut-être tout-à-fait étrangers. — Pour ce qui est de moi qui vous trace ces lignes, le lieu d'où est datée ma lettre vous indique assez de quelle fertilité est la partie du champ du Père de Famille que je dois cultiver. Tsong-min est une île qui vous est connue. Tsong-min est l'île de la Ste Enfance et l'un des postes les plus enviés parmi nous. La nature n'y trouve peut-être pas toujours ce qu'elle souhaiterait, mais en revanche l'âme y surabonde de joie à la vue de la ferveur et du dévouement au dessus de tout éloge de nos bons insulaires. — Et St Joseph! comme il est honoré et aimé à Tsong-min! Un grand nombre de petits garçons portent son nom. Est-on malade? On s'écrie: Sen Zacé-zeé-tsom tah tsu pao pao ieu ngou. C'est à dire « St Joseph, grand Patron de la bonne mort venez à mon secours. » Est-on à même de choisir une image ou une médaille? On prendra de préférence l'image ou la médaille de St Joseph. On ne manquera pas de l'invoquer et de l'honorer d'une manière toute spéciale pendant le mois qui lui est consacré; et si on le peut, on Communiera le jour de sa fête. Quelle belle fête que celle de St Joseph à Tsong-min, dans la chrétienté de St Joseph! Pour fêter de leur mieux l'auguste chef de la Ste Famille en compagnie de leurs chrétiens, les trois Missionnaires de l'île s'étaient réunis au mois de Mars dernier dans la chrétienté dont je parle. Inutile de vous dire que les Communions furent nombreuses. Au mois de Mars de cette année, j'avais demandé à St Joseph un catéchumène pour chacun des jours de ce mois. J'ai eu le bonheur de voir au 1er Avril 32 noms inscrits par mon catéchiste. C'étaient ceux d'autant de païens qui voulaient se faire chrétiens et qui étaient venus se déclarer pendant le mois de Mars. — Plusieurs malades condamnés par les médecins ont recouvré presque subitement leur première vigueur à la suite de l'Extrême-Onction et de prières adressées à St Joseph. — Toujours dans le même mois, un païen obstiné demande tout-à-coup le baptême, parceque, dit-il, il a vu le Ciel ouvert et le bonheur qui l'attendait s'il consentait à embrasser la religion du Maître du Ciel. Et il est mort quelques heures après avoir été fait enfant de Dieu, en mêlant aux noms de Jésus et de Marie le nom béni de Joseph. « Père, accourt me dire le 5 Mars une de nos ferventes zélatrices, encore un ce matin, je l'ai nommé Joseph. » Elle voulait parler d'un nouveau petit païen qu'elle venait de baptiser en danger de mort. Elle en a envoyé déjà plus de 800 au Ciel. — A propos de petits infidèles enlevés à la mort éternelle, voulez-vous savoir combien sont partis pour le Paradis pendant le mois de St Joseph, cette année dans une seule de nos maisons? 52 juste. Remarquez 52 recueillis dans une seule de nos maisons, mais il y en a eu d'autres ailleurs. Vous voyez donc que nous avons pu offrir aussi à St Joseph un magnifique bouquet de fleurs de son goût, pendant le mois qui lui est consacré. Ce résultat suppose un grand zèle dans nos chrétiens, n'est-il pas vrai?.. Voulez-vous maintenant un autre trait caractéristique de leur ferveur et de leur dévotion à St Joseph? — Je m'étais rendu au mois de Mai dernier dans une petite île éloignée de Tsong-min d'environ 7 lieues. Un bon chrétien l'apprend: il passe la mer avec moi; me suit continuellement pendant 4 jours sans me quitter presque un seul instant; repasse la mer et revient à Tsong-min avec moi, au risque d'être comme moi englouti dans les flots ou pris par les pirates qui infestent ce passage; et cela pourquoi? pour que je consente à aller dire la Messe dans sa localité le jour de la fête du Patronage de St Joseph. — J'ajouterai à ces détails édifiants deux faits curieux qui vous amuseront et vous révèleront en même temps tout un côté de notre situation en face des païens. — A l'occasion des pirates, certains bruits absurdes avaient circulé sur le compte des chrétiens. On avait arboré sur chaque habitation un petit drapeau, dans le but, disait-on, d'effrayer les Ecumeurs de mer. Lorsque tout-à-coup on se met à répéter que ce n'est pas aux pirates qu'on en veut, mais bien aux adorateurs du Maître du Ciel; que c'en est fait de la religion des prêtres d'Occident, et que bientôt on va brûler toutes les églises et faire mourir tous les chrétiens. Le chef d'une pagode ajoutant foi à ces commentaires

insensés triomphait déjà et sans perdre un moment il se mit en relation avec quelques uns de nos catéchumènes pour essayer de les détourner du projet qu'ils avaient d'embrasser notre sainte foi. Il avait même poussé l'imprudence jusqu'à faire insulter plusieurs de nos fidèles qui se rendaient à la Messe. Je n'en eus pas plus tôt connaissance que je fis comparaître le coupable à ma barre, l'obligeai à demander pardon de ses méfaits avec promesse écrite d'amendement pour l'avenir et cela à genoux dans la posture d'un suppliant, en présence des autorités locales environnées d'un nombre considérable de païens et de chrétiens. Et comme le Corbeau de la fable, le pauvre bonze, hué par les spectateurs se retira lui aussi, "honteux et confus, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus." — Le jour précédent, dans la même chrétienté, devant la porte de la chapelle, on apercevait un jeune homme de 25 ans agenouillé devant tout le monde et ayant, sur le dos un écriteau indiquant le genre de sa faute. Il resta dans cette posture pendant tout le temps que dura la Messe et l'instruction! C'était un païen insulteur.. : «Je suis persuadé qu'il n'oubliera de longtemps sa première Messe», disait un chrétien. — Sans ces mesures énergiques nous aurions perdu beaucoup de catéchumènes, comme je l'ai appris depuis, pendant cette petite bourrasque qui pouvait devenir une tempête vraiment périlleuse; St Joseph que nous avons appelé à notre secours l'a eu bientôt dissipée; et maintenant plus que jamais, chrétiens, néophytes et catéchumènes, tous jouissent de la sécurité la plus profonde. Les insulaires qui veulent se faire chrétiens sont aujourd'hui au nombre de 359, et les âmes gagnées au bon Dieu depuis le 1er Juillet 1866 jusqu'au 1er Juillet 1867, s'élèvent au chiffre consolant de 2270.

Croullière S.J.

VI. Lettre du P. Pouplard au P. de Kersabiec. — Tong-ka-dou, 15 Octobre 1867. —

... Le Noviciat du Kiang-nan compte 8 Scolastiques et 5 Coadjuteurs; peut-être ce nombre augmentera-t-il dans le cours de l'année. Le R.P. Zottoli est leur Père Maître. En Europe il est impossible de se former une idée de la longue et pénible préparation des aspirants au Noviciat. Ces jeunes gens ne commencent l'étude du latin qu'après avoir achevé leur cours de littérature Chinoise, et certes, ce n'est pas peu de chose. La plupart ont de 20 à 25 ans. Parmi les Novices Scolastiques il y a deux bacheliers, et deux parmi les Novices Coadjuteurs ont acheté le bouton. Que le bon St Joseph, patron de la Chine, multiplie les vocations à la Compagnie et nous pourrons porter des coups plus terribles à l'idolâtrie! Ah! cher Père, quel pays enchaîné à Satan! Quel égoïsme, quelle indifférence en matière de religion, quelle soif des richesses et des jouissances charnelles! Espérons que la nombreuse phalange d'apôtres qui va nous arriver, cette année, étendra vite le royaume de Dieu dans les âmes. Si nous attendons les nouveaux Pères avec une sainte impatience, les vierges Chinoises ne sont pas moins impatientes de voir arriver les Religieuses destinées à faire fleurir parmi elles les vertus des Angèle ou des Thérèse. Nous ignorons encore ici l'Ordre ou la Congrégation qui doit nous venir. La chère Mission du Kiang-nan paie tous les ans un gros tribut à la mort. 2 Pères et 2 Frères lui ont été enlevés cette année. Le bon Père Hélot après avoir été travaillé une année entière par la dyssenterie, a remis son âme à Dieu le jour de N. D. des sept douleurs: La Ste Vierge l'avait appelé ce jour là même à la Compagnie, en 1835: elle choisit encore ce beau jour pour l'appeler au sein de la Compagnie triomphante. Agé seulement de 51 ans, il ressemblait à un vieillard octogénaire. On blanchit vite ici; on meurt de même. Nous montons par l'expresse au Ciel. — Le P. Royer missionne à Kiang-in; il a beaucoup de catéchumènes; mais les nouveaux chrétiens de ce pays sont exposés à mille vexations. Le feu purifie l'or. — Le P. Le Lec et le F. Goussery sont à Nan-kin, l'un pour étudier, l'autre pour bâtir, ou du moins faire le plan d'une cathédrale, d'un palais épiscopal et d'un grand séminaire. — Il y a un ou deux mois 18000 bacheliers passaient dans cette ville l'examen de la licence. Parmi les aspirants vous auriez pu voir un vieillard de 103 ans et son fils de 84 ans. Quelle persévérance! 77 sont morts pendant les examens; peut-être étaient-ils septuagénaires: 224 ont été reçus dans notre province. — Le P. de Carrère, après avoir obtenu une audience du vice roi de Nan-kin est parti pour Nan-kin-fou, la capitale de Ngang-foué. Il va prendre possession d'un terrain qui a demandé près de deux années de tracas et de pourparlers. — On craint la famine. A Pékin, beaucoup de pauvres gens meurent de faim. Les rebelles sont loin d'être abattus. Ils menaceront peut-être nos Pères du Nord; quant à nous, nous sommes tranquilles pour le moment. Shang-hai, maintenant la ville la plus riche et la plus commerçante de la Chine est une proie qu'ils convoitent, mais les boulets Européens ne sont pas du goût des Zang-mao.

A. Pouplard S.J.

VII. — Lettre du P. Rizzo au P. de Kersabiec. — Nang-king-pang, 18 Octobre 1867. —

... Je suis ici à Nang-king-pang, ou si vous aimez mieux dans la résidence de Shang-hai. Voici les offices que la Ste Obéissance m'a

donnés : Ministre, préfet d'église et de la bibliothèque, confesseur des Nôtres, Missionnaire, avec un studet linguæ sinicæ. Mon ministère ici peut à juste titre être appelé cosmopolite, car nous avons ici des catholiques et non catholiques de tout pays, de omni natione quæ sub cælo est. En effet, outre plusieurs centaines de chrétiens chinois appartenant à cette paroisse, nous avons ici des Anglais, Irlandais, Ecossais, Français, Belges, Hollandais, Allemands, Autrichiens, Russes, Italiens, Espagnols, Portugais, Suédois, Danois, Badois, Grecs, Turcs, Perses, Arabes, Indiens, Américains, Coréens, Japonais, etc, etc. Nous avons en outre le soin spirituel de l'hopital dirigé par les Sœurs de charité. C'est là que l'on prend très souvent de bons poissons. Il y a bien des protestants qui se convertissent, et des arriérés en grand nombre qui reviennent au bon Dieu. Malheureusement le respect humain retient beaucoup de protestants dans leurs erreurs. Ecoutez une petite conversation que j'eus dernièrement à l'hôpital avec un officier et un marin de la marine française. Je vais voir le marin malade, et j'y trouve un officier qui était allé le voir. Après les salutations convenables, je dis à mon marin qu'on m'avait dit être protestant : « est-ce vrai ce que l'on m'a dit de vous ? » — « Quoi, mon Père ? reprit-il. » — On m'a dit que vous êtes protestant, moi je n'y crois pas. » — « Mais oui c'est vrai. Croyez-vous qu'il n'y a pas de protestants en France ? » — « Que voulez-vous, lui dis-je, s'il y a des protestants, ils ne sont pas dignes d'être français ». — « Mais moi aussi je suis protestant reprit l'officier, et cependant je suis bel et bien français. » — Mais ce n'est pas possible, lui répondis-je. Enfin pourquoi êtes-vous protestants ? » — « Parceque nous sommes nés protestants. Du reste, dit le marin, il n'y a pas grande différence entre les catholiques et les protestants ; la seule différence c'est que vous autres vous adorez la Vierge, et nous autres nous ne l'adorons pas » — « Mais non, mais non, dit l'officier, ce n'est pas là la différence, car nous autres nous adorons aussi la Vierge » — « Bravo, bravo, leur dis-je, vous voyez comme les protestants sont d'accord entre eux. » Alors je pris occasion pour leur démontrer comme quoi il y avait plusieurs sectes, sans principe d'unité, et comme quoi nous n'adorons pas la Sainte Vierge comme on adore Dieu etc... « Ah ! me dirent-ils alors tous les deux ; mais nous ne savions pas qu'il y avait tant de sectes différentes, et je ne savais pas, dit le marin, que le culte que les catholiques donnent à la Vierge n'était pas le même que celui de Dieu » — « Enfin leur dis-je, pourriez-vous me dire quelle secte vous appartenez ? Etes-vous Luthériens, Calvinistes, Anglicans ? Je vous défie de me le dire, » — « Pour moi je vous avoue, me dit l'officier, que je ne saurais pas vous le dire ». En un mot ils finirent par m'avouer qu'ils voyaient bien qu'ils avaient tort, mais qu'ils ne se faisaient pas catholiques à cause de leurs parents. Le lendemain je retourne pour voir mon marin et il me dit : « Mon Père, je vous parle avec toute franchise et sincérité, je vois que j'ai tort d'être protestant, je suis convaincu à présent que la religion catholique est la vraie, mais je ne puis pas me faire catholique pour ne pas offenser mes parents ; mais je vous promets que de retour en France je ferai mon possible ; à la première occasion j'écrirai à mes parents, que j'adore et aime la Ste Vierge dont je porte déjà la médaille (une médaille que je lui ai donnée,) et que cette adoration n'est pas la même que celle qu'on rend au bon Dieu. » Priez, mon bon Père, pour ce pauvre brave homme. J'espère que la Ste Vierge lui fera la grâce de la conversion. Les protestants sont frappés quand on leur demande quelle est la religion fondée par Jésus-Christ. Les ministres protestants sont furieux. Dernièrement deux articles contre nous ont été insérés dans le *Friend of China*, journal de Shang-hai. Dans l'un des deux on disait que, de tous les protestants qui allaient à l'hôpital, très peu en sortaient protestants, et très peu aussi mouraient protestants, car les Jésuites les accaparaient tout de suite, sans leur donner le temps de réfléchir, que même ils les contraignaient à se faire catholiques. L'article finissait en avertissant les ministres protestants de faire bien attention. L'autre article était plus violent, il était intitulé *Horreurs du lit de mort*. Dans cet article on disait que nous avions contraint un pauvre Ecossais à se faire catholique, et qu'au moment de la mort il disait : « Hélas je suis éternellement perdu, car on a voulu me forcer à me faire catholique. » L'article n'est qu'un mensonge, car l'Ecossais avait étudié la religion catholique avant de venir à l'hôpital, et était heureux de devenir et de mourir catholique. L'article commençait par recommander cette affaire à la haute vigilence des évêques protestants qui vont bientôt arriver à Shang-hai. Il faut cependant avouer qu'il y a ici grand nombre de protestants, même des ministres, qui nous rendent justice ; car outre qu'ils ne croient pas à tout ce que l'on dit de nous dans les journaux, ils disent et font imprimer que nous avons le véritable esprit apostolique, et c'est pour cela que nous faisons du bien, pendant que les ministres protestants ne font rien. Il y a à peine huit jours, dans une conférence où assistaient bon nombre de ministres et d'Européens, l'un des ministres s'est écrié que les ministres n'avaient pas de zèle et ne faisaient rien, pendant que les prêtres catholiques faisaient tant de bien. — Nous avons ici une petite école de garçons ; la plupart d'entre eux sont païens, tous désirent se faire chrétiens, mais les parents ne leur permettent pas. Ils sont vraiment honteux, quand on les interroge, de dire qu'ils sont païens. Hier je disais à l'un d'eux de convertir son père et sa

mère : « mais ils ne veulent pas m'obéir, me répondit-il avec une grande candeur. Je le leur ai dit très-souvent, et ils ne m'écoutent pas. » Ces enfants néanmoins apprennent à l'école les prières, le catéchisme, etc etc. C'est un germe qui produira, il faut l'espérer, de bons fruits. Priez pour ces pauvres enfants. Rizzo S. J. —

VIII. — Lettre du P. Guibout au P. Sédille. — Shang-haï, 14 Décembre 1867. —

... Si vous désirez savoir d'abord, quelle société nous avons eue sur le Maris qui nous conduisit jusqu'à Alexandrie, je vous dirai qu'elle était on ne peut mieux composée. Comptez 4 Prélats : N.N. S.S. Steins Archevêque de Calcutta ; Fenelly évêque de Madras ; Languillat ; et Zanolli évêque du Hou-pé ; 9 religieux Franciscains ; 2 Jésuites ; 1 prêtre Espagnol se rendant à Manille ; 1 Père Bénédictin allant à Ceylan ; 5 religieux de St Maur pour Syngapore ; 6 religieuses Canossiennes de Milan pour le Hou-pé ; et 2 Auxiliatrices pour Shang-haï. Jamais peut-être on n'avait vu une communauté si nombreuse. Aussi les méchants disaient-ils : « C'est le quartier latin.. Ce sont les Etats du Pape... » Un capitaine Anglais, ne comprenant rien à cette multitude de religieux et religieuses demandait à un Français : « C'est donc un bâtiment pour les Communautés ? — » — Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût tout le personnel ; nous étions au grand complet, c'est-à-dire au nombre de 150 passagers environ. Entre autres, nous avions M. de la Pérouse qui s'en allait comme vice-consul au Japon (à Yocohama) avec sa dame. La traversée de la Méditerranée n'a été brillante pour personne. — Le reste de la route, à l'exception de 3 jours, de Saïgon à Hong-Kong, nous avons été traités en enfants gâtés. Mais c'est surtout de Hong-Kong à Shang-haï que nous avons eu une traversée exceptionelle. Partis le 1er Décembre après midi, nous étions dans le Wampou le 5 au matin. Mais là nous devions attendre quelque temps et modérer l'ardeur que nous avions d'arriver. C'est que la Marée avait jugé à propos de nous être contraire. Mais plus heureux que Josué nous savions que notre terre promise ne nous était pas fermée pour longtemps. En effet, Monseigneur pouvait dès 11 heures monter dans la barque de l'agent des postes et surprendre le P. Basuiau qui ne savait pas notre arrivée et ne nous attendait que le 7 ou le 8. Le soir, vers 5 heures, le P. Rizzo venait nous servir d'ange conducteur et nous emmener à travers champs jusqu'à Yang-kin-pan. Cette route de 4 lieues parcourt un véritable cimetière, la campagne étant couverte de tombeaux. Nous sommes donc à Yang-kin-pan, c'est-à-dire chez nous : car c'est vraiment là une réflexion qui me touchait profondément. Je suis à 4000 lieues de mon pays, me disais-je et cependant je ne suis pas en exil, je ne suis pas au milieu d'étrangers, je suis en famille. » Mais quittons un instant Yang-kin-pan et mettons nous en route pour Tom-ka-dou, car les mandarins à boutons bleu qui viennent de présenter leurs hommages à Monseigneur montent déjà dans leurs chaises pour accompagner Sa Grandeur et lui faire cortège. J'espère que vous ne refuserez pas de venir avec nous, car plus d'une émotion vous attend sur la route. Voyez-vous cette multitude d'être humains que nous avons peine à traverser pendant près d'une 1/2 heure ? Il est possible qu'en votre qualité de Français-Chinois vous soyez devenu un peu indifférent à un pareil spectacle ; pour moi, il me touche profondément, car parmi ces 100 000 âmes que je dois traverser jusqu'à mon arrivée à l'église, je me dis qu'il n'en est peut-être pas une sur cent qui ne soit une victime pour Satan ! Mais je ne veux pas m'arrêter à ce côté sombre du tableau. J'aime mieux écouter le canon des chrétiens qui tire à toutes bordées et traduit ainsi à sa manière la joie de tous les cœurs. Je préfère lever les yeux et contempler ces croix qui flottent sur les eaux du Wampou au haut des mâts de peut-être plus de 100 barques chrétiennes. Je ne puis dire la douce émotion que cette vue a produite dans mon âme. Sans doute on est heureux de rencontrer la croix dans tous les lieux de la terre, mais pour bien sentir et comprendre tous ses charmes, je trouve qu'il faut la voir briller au milieu des signes de l'idolâtrie qui sont malheureusement trop nombreux sur une terre païenne. Je ne dirai pas que je me croyais en Europe ; je me demandais au contraire s'il y a bien des ports en Europe où on pourrait être témoin, à notre époque surtout, d'une démonstration aussi sympathique, aussi franchement catholique. — Mais si vous voulez voir le couronnement de la fête, il ne faut pas vous arrêter à l'extérieur. Si vous pouvez percer la foule qui est plus compacte à mesure qu'on avance, entrez dans la cathédrale qui est déjà presque remplie et qui va être comble dans quelques instants. Seulement prenez un habit de chœur et mettez-vous en rang de procession pour recevoir Monseigneur à la porte extérieure. N'oubliez pas de jeter un regard de complaisance sur nos élèves de Zi-ka-wei qui sont venus en grand costume et portent dans leurs mains de jolies petites bannières rouges : ils attendent cette marque d'attention de votre part. Maintenant entrez dans l'église que vous aurez à peine reconnaître sous ses habits de fête. Lisez, vous qui êtes habile, ces inscriptions chinoises qui disent sans doute de belles choses, mais que je ne comprends pas plus que l'hébreu. Surtout écoutez bien Sa Grandeur qui va parler à ses

ouailles pendant près d'une 1/2 heure. Sans comprendre un seul mot, je comprenais cependant que c'était le cœur d'un Père qui parlait à ses enfants et qui leur disait combien il était heureux de se retrouver parmi eux. En voyant le recueillement de la foule, je comprenais que ce n'était pas seulement avec les oreilles mais aussi avec le cœur qu'on écoutait. Et tout cet ensemble, sans le secours d'aucun autre signe sensible suffisait, je vous assure, pour m'intéresser et me toucher presque jusqu'aux larmes. La fête religieuse s'est terminée par la Bénédiction du St Sacrement. Dans l'après-midi il y a eu réception solennelle des hommes, des femmes et des enfants qui tous un à un, une à une, venaient baiser l'anneau de Monseigneur et lui demander sa bénédiction. Votre serviteur avait l'honneur de faire acolyte près de sa Grandeur, et j'avoue que cette cérémonie qui a été passablement longue, ne m'a cependant pas ennuyé, elle m'a paru au contraire très intéressante, au moins pour la première fois.

Guibout S. J.

IX. – Dernières nouvelles concernant la Mission. — Extraits de plusieurs lettres. —

Le P. Della-Corte, Supérieur de la Mission, écrivant au P. Sédille à la date du 14 Décembre 1867, donne les détails suivants. — Les Sœurs auxiliatrices ont pris place au Sem-jshou-ien, au milieu des vierges chinoises où elles apprendront plus facilement la langue du pays. Quelle harmonie entre elles ! elles se considèrent comme des sœurs, et s'aiment mutuellement d'un amour sincère et cordial. Et aussi quelle providence pour nous le bon Dieu a choisi vraiment les religieuses qui convenaient le plus à nos œuvres. — Il y a révolution au Japon: on dit que le roi a donné sa démission. La révolution ici s'étend de plus en plus: le nombre des brigands est incroyable. Mais nous sommes sous la protection des SS. Anges, hoc satis est. A votre retour en Chine, vous trouverez bien des choses nouvelles. Les deux maisons de Tom-ka-dou et de Zi-ka-wei sont terminées: l'ancienne maison de Zi-ka-wei, bâtie par le R. P. Gonnet est changée en petit séminaire. Vous verrez avec plaisir la jolie chapelle de notre cimetière, la belle église de Tom-vei, la petite chapelle aussi sur les collines de Sou-se, outre tant d'autres chapelles et églises bâties en plusieurs chrétientés, comme à Tsan-ka-lou, à Tse-kin, à Sie-ka etc. etc. — La capitale de Ngan-foué nous a enfin ouvert les portes. Le gouvernement vient de nous accorder une maison de 12 chambres environ dans la ville de Ngan-kin-fou et 3 arpents de terre extra muros.

Le P. Pfister écrit au P. de Kersabiec. — On dit que la guerre a éclaté en Corée: elle est imminente au Japon où le Gouvernement aurait passé aux mains d'un ennemi déclaré des Européens. Il est certain que le Contre-Amiral Hoyer, qui succède à l'Amiral Roze, se rend dans les mers du Japon, où sont déjà les escadres Anglaise, Américaine, Espagnole et Hollandaise. — La révision du traité aura bientôt lieu pour la Chine. Il paraît que les Européens voudraient obtenir le libre passage sur tout le cours du Yang-tse-Kiang, sur le Hoang-ho fermé jusqu'ici et sur plusieurs lacs intérieurs. On voudrait communiquer avec les Indes par le Yang-tse-Kiang. On parle d'une voie ferrée de Shang-hai à Sou-tcheou et d'un cable sous-marin de Hong-kong à Shang-hai. Les Russes ont un chemin de fer jusqu'à Ouesk et un télégraphe électrique de Pékin à St Petersbourg par Kiachta; outre la poste qui fait le service en 30 jours. — Nous devons notre succès définitif dans l'affaire de Ngan-kin-fou au ministre français qui a montré les dents.

— Cette fois encore nous sommes sans détails sur la Mission du Pe-tche-ly, nous avons seulement reçu récemment une demande que nous nous empressons de communiquer et qui, nous l'espérons, intéressera la charité de nos Pères. — La Mission du Pe-tché-ly, très-pauvre jusqu'ici, l'est surtout en fait de Bibliothèque, les livres y manquent presque complètement. Et pourtant il en faudrait pour le Noviciat et les séminaristes. — On voudrait des livres ascétiques, des vies de Saints ou de Pères de la Compagnie (en latin), des histoires de l'Eglise (en latin), des ouvrages sur les anciennes Missions, des sermonnaires (en latin), des livres de Théologie dogmatique et morale, enfin quelques ouvrages concernant la Chine. — Une liste nous a été envoyée, et l'on nous prie de chercher à la remplir peu à peu. — Peut-être pourrait-on trouver dans nos Bibliothèques quelques livres en double, ou consacrer quelques aumônes à la création de ce petit fond de Bibliothèque du Pé-tché-ly. Pour l'envoi, afin d'être sûr que les articles arriveront à leur destination, il faut avoir soin, si l'on adresse à la procure, de marquer sur chaque paquet à l'intérieur et à l'extérieur: pour le Pé-tché-ly. On pourrait aussi adresser d'abord les livres à Laval au Rédacteur de la Correspondance qui, d'après la liste envoyée du Pé-tché-ly, serait à même de ménager des échanges dans le cas où les mêmes livres se trouveraient en double.

La Mission du Kiang-nan en 1867.

Lettre du P. Pfister au P. de Guilhermy, Zi-Ka-Wei, 18 Décembre 1867.

Pour répondre aux vœux du R. P. Provincial, à vos désirs et à ceux de tous les Nôtres qui s'intéressent à la Mission du Kiang-nan, je vous envoie une petite relation qu'on pourrait intituler: Idée générale de la Mission du Kiang-nan S. J. en 1867. Plusieurs détails sont déjà connus, mais il est nécessaire de les rappeler pour ceux qui les ignorent et pour une plus grande clarté. Aucun point n'a été développé d'une manière particulière, on se propose plus tard de faire sur chacun une étude spéciale. J'ajoute une carte géographique ecclésiastique de la Mission. Quant au style, je profite de vos avis, je ne m'en inquiète pas trop, vu que j'ai bien peu de temps devant moi, et comptant sur votre charité pour corriger tout ce qui sera défectueux. — Le Vicariat apostolique de Nan-kin confié à la Compagnie de Jésus (1), comprend la province du Kiang-nan toute entière située entre les 29° et 35° latitude Nord et les 112° 30' et 120° longitude Est, méridien de Paris. Sa plus grande longueur est de 175 lieues du Nord au Sud, sur une largeur de 150 de l'Est à l'Ouest. Elle est bornée au Nord par la province du Chang-tong, à l'Orient par cette partie du Pacifique qu'on appelle la mer de Chine, au Sud par le Kiang-si et le Tché-kiang, enfin à l'Occident par le Ho-nan et le Hou-pé. Cette province est divisée en deux autres: le Kiang-sou, capitale Sou-tcheou-fou, et le Ngan-hoei, capitale Ngan-kin-fou. Nan-kin reste la capitale générale et unique du Kiang-nan tout entier et du Kiang-si.

Si on considère la nature du pays, le Kiang-nan se divise en deux parties bien distinctes. La première comprend toutes les côtes jusqu'à 40 à 50 lieues dans l'intérieur des terres, la seconde le reste du pays. La première partie est presque entièrement plane, formée de terres que la mer a laissées en se retirant et d'alluvions amenés par le Yang-tsé-kiang (2) et ses nombreux affluents. Le sol est déprimé et sujet à de fréquentes inondations, mais extrêmement fertile et nourrissant une nombreuse population. Il est coupé de fleuves, de rivières et de canaux qui servent de route aux voyageurs. Des milliers de barques et des navires à vapeur portent d'un bout de la province à l'autre, les lettres, les denrées, les marchandises, et facilitent singulièrement les communications jusqu'à Kieou-kiang dans le Kiang-si, et Han-keou dans le Hou-pé. Plusieurs lacs, dont quelques uns ressemblent à de petites mers, concourent encore à augmenter cette facilité. Je ne parle pas des services organisés d'un côté avec Tien-tsing, Pékin, la Corée et le Japon, et de l'autre avec Fu-tcheou, Hong-Kong, Macao, les Iles Philippines, les Possessions néerlandaises et les deux Amériques. — La seconde partie de la province, bien que possédant de nombreux cours d'eau, est plus montagneuse, elle s'étend à l'Ouest et au Sud dans l'intérieur. Les derniers contreforts de ces montagnes viennent mourir sous la forme de collines très peu élevées, à peu de distance des côtes. Dans cette partie, dont beaucoup de points sont encore inexplorés et même totalement inconnus, le climat est plus sain, l'air plus pur que sur les côtes où la dépression du sol, les inondations naturelles et artificielles engendrent des fièvres paludéennes et pernicieuses, facilement mortelles à l'époque des grandes chaleurs. — La population extrêmement considérable avant les dernières guerres civiles a singulièrement diminué depuis ce temps. D'après le recensement officiel de 1812, on comptait dans le Kiang-sou 37 800 000 habitants, et 34 100 000 dans le Ngan-hoei, soit 72 000 000 pour le Kiang-nan. En 1852, 54 500 000 au Kiang-sou et 49 200 000 au Ngan-hoei formant un total de 103 700 000 habitants. Mais depuis que de changements! La peste, la guerre, la famine, le choléra ont passé partout, enlevant presque un tiers de ces multitudes, et rendant désertes des contrées autrefois populeuses. Nan-kin elle-même a subi le sort commun; prise en 1853 par les rebelles Taï-ping et restée plus de 10 ans entre leurs mains, elle a eu à soutenir un nouveau siège qui l'a convertie en une vaste solitude. Et cette ville la plus grande de l'empire, son ancienne capitale, est tombée à ce point de désolation, de voir entre les quelques murs, vestiges de son antique grandeur demeurés debouts, des hommes dévorés par les bêtes féroces. Aujourd'hui elle commence à sortir de ses ruines,

(1) La Compagnie de Jésus est entrée au Kiang-nan en Juin 1842, et depuis cette époque jusqu'en 1867 elle a employé dans cette Mission 127 de ses membres, dont 46 sont morts et 10 retournés en Europe. Plusieurs sont allés établir la Mission du Tchély Sud-Ouest, plus récemment confiée à la Compagnie. Sur ces 46 morts, 6 seulement avaient plus de 50 ans, aucun n'avait atteint 55. Ils y ont vécu en moyenne 7 ans et quelques mois.

(2) Il n'y a pas encore 20 ans que le Hoang-ho, second fleuve de la Chine après le Yang-tsé-Kiang, comme lui l'un des plus grands du monde, a rompu ses digues, a abandonné le Nord de la province qu'il arrosait, et s'est ouvert un nouveau lit plus au Nord dans le Chang-tong.

heureuse si elle profitait de ces terribles châtiments pour reconnaître et embrasser enfin la vraie religion ! Mais hélas ! les premiers soins de ses malheureux habitants, après tant de désastres, est d'élever de nouveaux temples à leurs idoles. Nan-Kin est le siége d'un Vice-roi, le plus puissant et le plus important de l'Empire, car il étend sa juridiction sur les deux provinces du Kiang-nan et du Kiang-si : c'est à lui que sont déférées toutes les causes majeures et c'est lui qui les juge en dernier ressort. — La province du Kiang-nan ou le Vicariat apostolique de Nan-kin renferme 146 villes de différents ordres, 80 dans le Kiang-sou, 66 dans le Ngan-hoei. Il serait à désirer que chacune de ces villes possédât une église qui servît de centre aux Missionnaires pour rayonner dans les environs. Il s'en faut bien que ce but que se propose sa Grandeur, soit atteint : toujours est-il qu'il y tend de tout son pouvoir, et que si Dieu ne lui réserve pas la consolation de le voir accompli, au moins pourra-t-il jouir de celle d'y avoir contribué autant que personne au monde. Sur ces 146 villes, 38 seulement renferment des chrétiens. Outre ces principaux centres, on en compte encore d'autres dans la mission, où le Missionnaire s'arrête plus ou moins longtemps pour l'administration des Sacrements, ce sont les stations. Il y en a 414. Elles sont reparties en 20 districts. Chaque district est régi et gouverné par un ou plusieurs Pères, ayant avec eux des prêtres indigènes. — Déterminer la distance respective de ces stations est à peu près impossible. Dans certaines parties où les chrétiens sont plus nombreux, comme dans les préfectures de Sou-tcheou et de Song-kiang, les chrétientés sont parfois tellement rapprochées qu'il suffit de quelques minutes pour passer de l'une à l'autre. Toutes ces chrétientés sont loin de posséder des églises comme en Europe : sauf quelques édifices plus remarquables dont je dirai un mot. Ce qu'on appelle ici église consiste généralement en quelques chambres adjacentes qu'une famille chrétienne offre à Dieu, et situées le plus souvent au milieu de la maison. C'est là que les fidèles se réunissent pour réciter les prières sous la présidence des administrateurs ou des vierges, que le Missionnaire offre le St. Sacrifice de la Messe et s'acquitte de toutes ses autres fonctions. Rien ne distingue cette maison des autres habitations ; elle n'a aucune dot, aucun revenu, si ce n'est quelquefois, et encore tellement modique et incertain qu'il ne pourrait suffire à l'entretien des objets du culte et à la nourriture du prêtre pendant son absence. Chaque Missionnaire porte avec soi sa chapelle, c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire pour l'oblation du Sacrifice et l'administration des Sacrements. — Les chapelles ne diffèrent des églises qu'en ce que les chambres ne sont pas offertes à Dieu, et après le départ du Missionnaire, elles reviennent au service domestique ordinaire de la famille. La Mission renferme environ 316 églises et 87 chapelles. — Outre les 414 chrétientés, il y a encore 231 annexes. Ce sont des lieux où résident quelques familles, ou seulement quelques individus convertis et dont les habitants chrétiens se rendent à la station la plus rapprochée pour jouir de la venue du Missionnaire. Plusieurs assez éloignés des centres et disséminés parmi les païens offrent l'occasion au Père de jeter de nouvelles semences et deviennent l'origine de nouvelles chrétientés. — Il importe de remarquer que partout, à mesure que la tranquillité et le calme renaissent, les chrétiens s'empressent de bâtir des églises proprement dites. Ces édifices qui conservent la forme des édifices chinois, sauf quelques heureuses exceptions, offrent cependant des particularités qui les distinguent des édifices profanes, et les font reconnaître pour des lieux consacrés au Seigneur. — La cathédrale, s'il est permis de l'appeler de ce nom, est située à Chang-hai, sur la rive gauche et non loin du fleuve Wam-pou. Elle a été commencée au moment où Mgr. de Besi, Evêque de Canope in part. infid. et Vicaire Apostolique du Kiang-nan, allait s'embarquer pour revenir en Europe. En présence des consuls européens et des autorités chinoises, Sa Grandeur a posé et béni solennellement la première pierre à la fin de Novembre 1847 : et moins de 6 ans après, le 19 Mars 1853, Mgr. Maresca Evêque de Solen in partibus, et successeur de Mgr. de Besi, la bénissait sous le vocable de St. François Xavier. Quoiqu'on n'ait pas observé bien exactement les règles de l'art et qu'on ne l'ait pas élevée à la hauteur que ses proportions semblaient exiger, cependant elle ne serait pas indigne en Europe du nom de cathédrale. « L'édifice en lui-même, dit W. C. Milne, (vie réelle en Chine) est lourd et disgracieux, mais à coup sûr, on ne peut donner trop de louanges au zèle éclairé, à la persévérance indomptable, et à la stricte économie qui ont obtenu ces résultats ». Près de la cathédrale se trouve la résidence du Vicaire Apostolique, avec le grand Séminaire en un lieu nommé Tong-Kia-tou. — Du même côté du fleuve, mais dans la ville Européenne et la concession française, Mgr. Borgniet S. J. Evêque de Béristée in part. élevait en 1861 sous le vocable de St. Joseph, une autre église qui s'embellit tous les jours, grâce au zèle éclairé du Procureur de la Mission. Dès 1851, 10 ans auparavant, à 3 milles de Chang-hai, en un lieu nommé Zi-Ka-Wei on avait construit une troisième église en l'honneur de St. Ignace, et une quatrième se termine actuellement dans l'orphelinat à quelque distance. —

Le nombre des chrétiens est assez difficile à évaluer très-exactement. Depuis 15 ans la guerre, la famine, la peste, les inondations et des calamités de tout genre ont tellement jeté le trouble et la confusion dans la province que sauf la seule ville de Chang-hai, nos chrétiens ne savaient où se réfugier pour échapper à la mort. Aussi un grand nombre d'entre eux ont péri de différentes manières, un plus grand nombre ont disparu ou ont été emmenés en esclavage, sans qu'on puisse savoir ce qu'ils sont devenus. En sorte que l'on peut dire que dans les villes de Tchen-kiang, Yang-tcheou, Nan-kin et dans toute la province du Ngan-hoei dont les rebelles sont restés longtemps les maîtres, la religion et le nombre des fidèles a diminué ; tandis qu'elle s'est soutenue dans le même état dans la partie orientale de la Mission, où se trouvaient les anciens chrétiens en plus grand nombre, bien qu'ils aient été soumis aux plus rudes épreuves par le pillage et la ruine de leurs églises et de leurs maisons, la fuite et le meurtre de beaucoup d'entre eux, la mort des administrateurs et des vierges dont le zèle et les soins promouvaient la cause catholique.

Voici le tableau des villes où nous avons des chrétiens avec leur nombre et celui des chrétientés : on y a joint le nombre des vierges, des écoles et des élèves.

Province du Kiang-sou.

Préfectures de 1re ordre.	Préf. de 2e ordre	Sous Préfectures.	Chrétientés.	Chrétiens.	Vierges	Écoles	Élèves.
Nan-kin		Chan-yuen	1	227	«	1	45
		Li-Chuei	1	8	«	«	«
		Ou-hien	2	1 265	2	2	15
Sou-tcheou-fou		Tchang-tcheou	5	483	10	2	9
	Tai-hou-tin	. . . .	1	5	«	«	«
		Kouen-chan	4	1 620	2	2	15
		Tchang-chou	9	1 357	24	11	133
		Tchao-wen	10	1 712	17	10	135
		Ou-kiang	1	15	«	«	«
	Tai-tchang-tcheou	. . . .	1	1 595	12	7	84
		Tcheng-yang	1	156	1	1	5
		Tsong-ming	50	10 316	164	26	449
		Kia-ting	7	569	2	1	19
Song-Kiang		Pao-chan	11	1 377	40	13	173
		Hua-ting	33	4 962	62	27	324
		Leou-hien	27	4 973	152	26	302
	Tchuen-cha-ting	. . . .	27	3 613	152	17	235
		Fom-hien	27	3 594	92	22	262
		Kin-chan	23	2 583	42	19	215
		Chang-haï	47	11 992	291	71	1 814
		Nan-hoei	48	7 956	307	45	535
		Tsing-pou	15	3 381	48	9	150
Tchang-tcheo-fou		Yang-hou	2	207	1	«	«
		Ou-si	5	368	14	2	20
		Kin-kouei	3	2 599	9	3	32
		Kiang-yn	5	922	4	3	50
		Y-hing	1	138	«	«	«
		King-ki	2	55	1	«	«
Tcheng-kiang-fou		Tan-tou	1	13	«	2	54
		Tan-yang	1	194	«	«	«
Hoei-ngan-fou		Chan-yang	1	164	«	1	2
Yang-tchou-fou		Kiang-tou	1	85	«	«	«
	Tong-tcheou	. . . .	12	1 060	13	5	145
		You-kao	1	155	1	2	25
	Hai-men-tin	. . . .	23	3 651	93	13	275.

Province du Ngan-Hoei

Préfectures de 1er ordre	Préf. de 2d ordre	Sous préfectures	Chrétientés	Chrétiens	Vierges	Ecoles	Elèves
Ngan-Kin-fou	....	Hai-ning	1	1	"	"	"
Hoei-tchou-fou	....	Ou-yuen	1	40	"	"	"
	Se-tcheou	Ou-ho	3	313	6	2	26
		Total général	414	73 684	1 562	345	5 548.

Ce tableau porte le nombre des chrétiens à 73 684, mais on peut hardiment aller à 75 000 et même au delà, si on fait attention que depuis le rétablissement de la paix, presque tous les jours quelques uns des anciens chrétiens qui s'étaient enfuis reparaissent. — En Chine, où la noblesse n'est pas héréditaire, mais où elle consiste toute entière dans les dignités et les grades littéraires, la condition de nos chrétiens n'est pas inférieure à celle des autres Chinois de la classe du peuple. Nous avons, il est vrai, beaucoup de pauvres parmi eux, nous n'avons pas de personnages constitués dans les charges publiques, à cause des superstitions auxquels ils devraient se soumettre, mais nous ne manquons pas non plus d'hommes qui jouissent d'une honnête aisance, et même d'une fortune considérable et qui sont décorés du bouton de bachelier. — Dans la province du Kiang-sou, ils sont divisés en deux catégories bien distinctes : ceux qui habitent la terre, et ceux qui habitent dans les barques. Les premiers s'adonnent à la littérature, à l'agriculture, au commerce; ils sont tisserands, charpentiers, hommes de peine, ouvriers de tout genre, et comme la plupart de leurs compatriotes ils gagnent jour par jour, par leur travail et leur industrie, leur nourriture et celle de leur famille. Plus ils sont éloignés des ports et de la fréquentation des Européens, plus ils sont de mœurs simples et douces. Les autres naissent, vivent et meurent dans la jonque paternelle, qui a servi de demeure à leurs aïeux et qui servira de demeure à leurs enfants; ils parcourent les canaux et les fleuves, s'adonnant uniquement à la pêche. Cette portion de la mission est pauvre et méprisable selon le monde, mais riche aux yeux de la foi, d'une simplicité et d'une innocence de mœurs admirables. — Tous remplissent strictement le double précepte de la Confession et de la Communion pascale, et le peu qui y manque doit être regardé comme une exception très minime. Ils ne négligent pas d'exhorter les païens de leur connaissance à se convertir, chacun selon sa capacité. Ce qui les signale par dessus tout, c'est leur libéralité pour baptiser et pour nourrir les enfants abandonnés de leurs parents infidèles. Cela ne veut pas dire malheureusement qu'il ne s'élève jamais un seul scandale, mais à coup sûr ils valent certainement la grande majorité de nos catholiques d'Europe, et ne sont pas indignes de porter le nom de chrétien. — Dans la province de Ngan-hoei, le nombre des chrétiens est très restreint; jusqu'ici et pendant la guerre on n'avait pu y pénétrer ou que très difficilement; désormais l'accès nous en est ouvert, puisque nous avons pu acheter du terrain à Ngan-kin, capitale de la province, malgré les efforts du Vice-roi et de tous les mandarins, qui ne rougirent pas d'ameuter le peuple contre nous et de vomir contre la religion et ses ministres des calomnies si atroces et si infâmes que les honnêtes païens eux-mêmes refusaient d'y ajouter foi. — Si les conversions n'ont pas été aussi nombreuses ces dernières années qu'on l'aurait désiré, la cause en est à la préoccupation générale qui agitait tous les esprits, et aux malheurs effroyables qui sont venus fondre sur cette malheureuse province; et néanmoins un grand nombre d'adultes ont été baptisés, mais presque tous étaient à l'article de la mort et la plupart sont allés au Ciel grossir le nombre des élus. Depuis que la tranquillité est rétablie, dans plusieurs localités des plus éloignées de la mission, des populations entières se lèvent, et demandent des prêtres, des catéchistes, des vierges pour les instruire. De juillet 1865 à juillet 1866, on compte 5 239 catéchumènes, 2 425 adultes baptisés presque tous survivants, 2 805 enfants baptisés nés de parents chrétiens, 10 301 nés de parents infidèles et baptisés *in articulo mortis* ou recueillis par la Ste Enfance, et 2 724 survivant, nourris et entretenus par les chrétiens. Ces chiffres ont leur éloquence et prouvent surabondamment que le zèle des missionnaires n'est pas resté inactif, mais qu'il serait plus puissant s'il avait plus de ressources à sa disposition. — Ce succès paraîtra encore plus évident si on rapproche ce chiffre des derniers recensements officiels des protestants publiés le 31 Décembre 1863. Voici d'après ces Messieurs l'état de leur Mission. Elles sont au nombre de 8 à Chang-hai et pour tout le Kiang-nan, la plus ancienne ne remonte pas au delà de 1843. Ils possèdent en outre deux lycées fréquentés par 31 élèves et 5 écoles quotidiennes comprenant 42 disciples. Aucun catholique ne fréquente ces établissements. Ces Messieurs depuis quelque temps paraissent vouloir garder le silence, et comme leur apostolat près des infidèles se réduit à rien, et que d'autre part ils ne réussissent en aucune façon, nous croyons plus prudent de ne pas nous occuper d'eux —

Ces progrès sont dûs en grande partie aux vierges et aux catéchistes. Ce sont eux qui préparent au baptême, ou qui baptisent, quand il y a nécessité, les païens ou les enfants en danger de mort. Les vierges au nombre de 1562 sont de pieuses femmes demeurant pour la plupart dans leur famille, sans se réunir en commun, et n'étant liées par aucune espèce de vœux même simples, contentes jusqu'aujourd'hui de conserver la chasteté à l'exemple de la B. V. Marie. Rien ne les distingue des autres femmes de leur nation, ni la forme ni la couleur de leurs vêtements, rien, si ce n'est leur grande simplicité et leur modestie; quoiqu'on puisse parfois rencontrer quelques vierges folles, cependant la plupart par leurs bons exemples et leur zèle à propager la foi, peuvent être appelées à juste titre les colonnes des chrétientés. On en cite qui dans un an ont préparé au baptême 500 païens. Plusieurs remplissent les fonctions de maîtresses d'école ou tiennent des orphelinats. Depuis 1855 quelques unes d'entre elles plus ferventes, et brûlant du désir de mieux servir Dieu Notre Seigneur, se sont réunies avec l'approbation de Mgr Maresca, en une communauté qui aujourd'hui renferme environ 100 membres, et qui ne désirent rien tant que d'avoir des Religieuses d'Europe pour les former à la vie religieuse. Leurs vœux viennent d'être exaucés, puisque Mgr Languillat à son retour de Rome a amené avec lui 6 religieuses Auxiliatrices du Purgatoire (Paris, rue de la Barouillère, 16,) lesquelles, on n'en doute pas, en Chine comme en France, répandront partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et par leurs vertus aimables et leur charité, habitueront les Chinois à voir les religieuses circuler partout où il y a du bien à faire et des infortunes à soulager. — Avec les vierges, les catéchistes sont les auxiliaires les plus puissants. Tout le monde connaît les fonctions du catéchiste. Cette année 1867 on a d'un consentement unanime, érigé une communauté (Confrérie) sous le nom d'Association de St Joseph, pour la formation des catéchistes. Là tous ceux qui ne se sentent pas appelés au sacerdoce et qui cependant veulent servir Dieu et procurer sa gloire, tous ceux là, dis-je, recevront les instructions adaptées à leur genre de vie, et seront formés aux vertus propres à leur vocation qui est d'aider le Missionnaire dans ses courses apostoliques et de lui préparer les voies. — Comme tout l'espoir et tout l'avenir du catholicisme dans ces contrées reposent sur l'éducation de la jeunesse, on peut croire que ce point n'a pas été négligé. En effet la Mission compte un grand séminaire, un petit séminaire, un collège, 5 pensionnats de jeunes gens, un pensionnat de filles, un grand orphelinat de garçons, un autre de filles, 8 petits orphelinats, 227 écoles de garçons, 116 de filles, 239 maîtres d'école, et 146 maîtresses. — Les écoles sont comme la pépinière du Séminaire; c'est là que les enfants apprennent les prières, les dogmes de la foi, les préceptes de la morale, etc. ainsi que les éléments de la lecture, de l'écriture (et du calcul). Si les Missionnaires remarquent quelque élève montrant plus de dispositions, des germes de vocation, ils le tirent de là pour le faire entrer au Séminaire. Les écoles sont répandues au nombre de 345 dans les différents districts, elles sont tenues par des maîtres rétribués en partie par la Mission et ne comptant pas moins de 5548 élèves des deux sexes, dont plus de 1300 appartiennent à des parents infidèles. On comprendra sans peine quels services elles ont déjà rendus et quels fruits elles sont appelées à produire. — Le collège de Zi-Ka-Wei renferme une centaine d'élèves qui reçoivent une éducation et une instruction plus complète et plus soignée et semblable à bien des égards à celle de nos collèges de France. Quelques uns apprennent le français et le latin. — Le petit séminaire comprend 44 élèves divisés en deux catégories ou deux classes très distinctes. La première compte 32 élèves qu'on appellerait improprement séminaristes, du moins dans le sens du Concile de Trente: ce sont des enfants qui se préparent d'une manière éloignée aux études sacrées, et dont la vocation au sacerdoce est au moins incertaine. Ils s'occupent d'abord et avant tout de l'étude des lettres Chinoises et n'étudient le latin qu'accessoirement. Les prêtres indigènes qui ne sauraient ni lire ni écrire leur propre langue, ne pourraient pas sans déshonneur aux yeux de leurs concitoyens leur prêcher l'Evangile, et par suite ne produiraient que peu de fruits. Cette première catégorie est indispensable, parce qu'elle forme le noyau des deux séminaires proprement dits. Quand ils sont bien versés dans leur littérature nationale, le latin devient leur étude principale et le chinois passe au rang de secondaire. Bien que dès l'abord ils ne sachent qu'imparfaitement lire et écrire le latin, après quelque temps la plupart le possèdent suffisamment pour pouvoir suivre le chant grégorien et toutes les cérémonies de concert avec les élèves du grand Séminaire. C'est ici le plus grand et le principal espoir de la formation d'un Clergé indigène non moins pieux que savant. — La seconde catégorie a 12 élèves uniquement occupés de l'étude de la grammaire latine; presque tous se destinent au grand Séminaire. — Voici maintenant le plan d'études qu'ils

suivent et la méthode employée; plan et méthode dont une longue expérience a montré tous les avantages. — Pendant le temps que durent les études chinoises, les élèves du petit séminaire, trois fois par semaine, durant une heure apprennent à lire et à écrire en latin, les 5 déclinaisons des substantifs et des adjectifs, les pronoms et les 4 conjugaisons des verbes réguliers, puis les verbes irréguliers, les 14 préceptes de la grammaire d'Alvarez, enfin on les exerce à faire de petits thèmes et des versions faciles. — *Etude du latin.* Ce cours est de 3 ans, la première année on étudie les préceptes de la grammaire correspondant à la 5me et au commencement de la 4me. — Dans la 2me année, ce qui reste de la 4me et ceux de la 3me. — Dans la 3me année, quelques préceptes plus difficiles et les principales règles de l'éloquence. — Dans chacune de ces années, on exerce les élèves par des thèmes en rapport avec les préceptes étudiés et par la traduction d'auteurs sacrés et profanes. Tous les jours, matin et soir, ils ont classe pendant une heure ou 1 heure ½. Trois fois par semaine, durant une heure, ils relisent du chinois, et de plus ils consacrent une heure par semaine à l'étude soit de la géographie générale de la Chine, soit de l'histoire générale et particulière de la Chine, soit à l'Arithmétique. — *Grand Séminaire.* — *Cours de Philosophie.* — Il embrasse deux années. Dans la 1ère on voit la logique, la métaphysique générale et spéciale de Corporibus et en partie de animabus : en mathématique : l'algèbre jusqu'aux équations du second degré et la géométrie. Dans la seconde : ce qui reste de animabus, la Théodicée et la morale : en physique, les propriétés générales des corps solides, liquides et gazeux, la chaleur, l'électricité, la lumière, et les éléments de météorologie. Tous les jours, il y a deux classes de philosophie, et une de mathématique ou de physique. Deux fois par semaine, répétition d'une heure de philosophie, et une fois de physique. En outre une fois par semaine académie de chinois d'une heure pour tous les élèves. — *Cours de Théologie.* Il dure 4 ans. Outre les deux classes de dogme, il y a tous les jours pendant les deux premières années, une classe de morale. De plus une fois par semaine, classe alternativement d'histoire ecclésiastique ou de rites sacrés, pour les élèves de première année, de droit canon pour ceux de seconde, et d'écriture sainte pour ceux de troisième et de quatrième. Deux fois ou plus souvent par semaine, selon le nombre des élèves, répétition de théologie pendant une heure, et chaque 15 jours solution d'un cas de conscience. On comprend qu'avec un si long temps d'étude, les élèves n'arrivent au sacerdoce que déjà âgés, et cette mesure n'est pas la moins utile des épreuves auxquelles on les soumet avant leur ordination : on les examine soigneusement sur les études théologiques comme en Europe, et on les envoie en compagnie d'un vieux Missionnaire faire l'essai de leur zèle et de leur savoir faire. — Autant et le mieux qu'on a pu, on a observé les règlements du Concile de Trente. On ne reçoit que les élèves dont le caractère et la bonne volonté donnent les garanties les plus fondées de les voir persévérer dans la carrière Ecclésiastique. Pendant toute la durée des études ils ne portent ni la tonsure, ni l'habit ecclésiastique; ils usent des mêmes vêtements que les Missionnaires, lesquels, selon l'usage des honnêtes habitants du pays, imitant en cela leurs prédécesseurs, et d'après une dispense Apostolique, se rasent la tête et portent une longue robe. Tous assistent tous les jours à la Messe, et doivent se confesser au moins tous les mois. — L'entretien des professeurs laïcs et des domestiques, la nourriture des élèves et tous les autres frais nécessaires, sont au compte de la Mission qui n'a d'autres revenus que ceux que lui fournit la divine Providence, si dignement représentée sur cette terre par l'œuvre éminemment catholique de la Propagation de la Foi; par celle non moins belle de la Ste. Enfance, et par la libérale charité de bienfaiteurs et de bienfaitrices, dont les noms vivent au cœur du Missionnaire et qui sont inscrits au livre de vie. Dieu a fait fructifier toutes ces semences; déjà et c'est la plus douce récompense des Pères, déjà du Séminaire et du Collège sont sortis un certain nombre de prêtres indigènes dont 13 vivent encore. D'autres sont entrés dans la Cie de Jésus, et sans compter les morts, 8 terminent leurs études de théologie, 4 sont Frères coadjuteurs et 13 autres éprouvent et étudient leur vocation au Noviciat. — Les prêtres indigènes ne sont pas d'un médiocre secours pour la Mission. Ils ont à administrer, seuls ou sous la conduite d'un Père, une portion plus ou moins considérable d'un district. La connaissance qu'ils ont du pays, de la langue, des mœurs, des habitudes et quelquefois des habitants, les rend plus aptes à se glisser partout sans danger d'être reconnus, et de répandre la bonne semence, ce qu'ils font avec un zèle qu'on ne saurait trop louer; et de plus ils ne sont pas aussi souvent et aussi gravement que les Européens éprouvés par les chaleurs excessives de l'été. — Pour leur conserver l'amour de l'étude, tous les ans, ils ont à résoudre par écrit 6 cas de conscience, ainsi qu'à composer une instruction en Chinois; de plus, devant l'Evêque et 4 examinateurs, ils subissent un examen d'une ½ heure sur le dogme et la morale. Tous les ans aussi, sous la conduite d'un ancien Missionnaire, ils se réunissent pour faire la retraite annuelle, et l'Evêque profite de ce temps ainsi que des autres moments de vacance qu'on leur accorde, pour leur faire des conférences

sur la discipline ecclésiastique, leur donner des avis, lire quelques constitutions apostoliques, écouter leurs griefs, résoudre leurs difficultés s'ils en ont, en un mot leur communiquer tout ce qui peut être utile pour le progrès de la Mission. — Enfin restent les Orphelinats. On connait assez Zi-ka-wei qui est le plus important. — . On peut donc dire que ce qui regarde l'éducation de la jeunesse a été l'objet de la constante sollicitude et des soins prévenants des membres de la Compagnie de Jésus. Ils n'ont rien épargné pour procurer à leurs élèves la plus grande somme possible de connaissances utiles, sans toutefois rien préjudicier aux intérêts bien plus chers des âmes. Aussi après Dieu, c'est là le fondement le plus solide de leurs espérances pour l'avenir; ce n'est pas le seul. La lutte que nous avons eu à soutenir dans ces derniers temps à Nan-kin et à Ngan-kin pour obtenir la restitution de terrains concédés ou achetés, a plus contribué à faire connaître la religion que ne l'aurait fait une simple reconnaissance de nos droits : elle a mis en évidence les Missionnaires et la doctrine qu'ils annoncent: et désormais la province du Ngan-hoei qui était pour ainsi dire fermée à l'Evangile, lui est ouverte complètement. En outre dans les calamités des années précédentes, la charité du prêtre, son dévouement, les remèdes distribués gratis à une foule de malheureux, les secours portés à domicile et distribués journellement à des milliers d'affamés, tout cela a laissé dans bien des cœurs des souvenirs durables qui porteront des fruits en leur temps; puis l'arrivée des religieuses Européennes qui s'occuperont à former les jeunes personnes et par là même la famille; enfin la constante et bienveillante protection de nos représentants, nous a aidés plus qu'on ne saurait dire dans toutes nos œuvres tant soit peu importantes, et mérite une profonde reconnaissance non seulement de notre part, mais encore de tous ceux qui s'intéressent au progrès du catholicisme dans l'Extrême-Orient. Gesta Dei per Francos. — Voilà nos espérances et leurs motifs. Voyons les difficultés. Il est certain qu'à la vue du mouvement qui se prépare, le démon et ses suppôts doivent s'agiter d'avantage, et faire naître partout le plus d'empêchements possibles. Ce sont les grands mandarins qui nous disputent pied à pied les terrains possédés autrefois par les Missionnaires, et rendus en vertu du dernier traité; ce sont les libelles et les calomnies infâmes répandus contre la religion; ce sont les francs-maçons qui se multiplient à ce point qu'à Chang-hai seulement pour les Européens, il y a 8 loges érigées qui font publiquement toutes leurs impies cérémonies avec tous leurs insignes; ce sont les troubles politiques dont ce pays est le théâtre depuis si longtemps et qui livrent les populations à la merci des voleurs, des rebelles et qui pis est, des armées impériales chargées de les défendre; enfin pour un grand nombre ce sont les mauvaises habitudes puisées au contact des Européens : la passion de l'opium et celle du gain qui vont croissant de jour en jour et qui attirent sur leurs victimes les plus terribles châtiments du Ciel.

Ministères du 1er Juillet 1865 au 1er Juillet 1866.

Chrétiens Chinois, environ	72 684
" Européens "	1 000
Districts	20
Chrétientés	414
Eglises	317
Chapelles	87
Catéchumènes	5 239
Adultes baptisés	2 425
Enfants baptisés, nés de parents chrétiens	2 805
" " " " infidèles à l'article de la mort ou recueillis par la Ste Enfance	10 301
Enfants survivants nourris par les chrétiens	2 724
Enfants nouveaux et anciens formant une petite famille s'élevant à	6 610
Confirmés	2 522
Confessions annuelles	51 376
Communions "	43 057
Confessions de dévotion	68 482
Communions "	65 835
Extrêmes-Onctions	1 572
Mariages bénits	687

Mariages révalidés	51	
Écoles de garçons	227	342
" de filles	116	
Maîtres d'école	239	
Maîtresses "	146	
Écoliers de parents chrétiens	2 694	5 548
" " " païens	1 294	
Filles chrétiennes dans les écoles	1 484	
" païennes " "	76	
1 Collège. Elèves	100	
5 Pensionnats de jeunes gens. Elèves	200	
1 " de filles "	100	
1 Grand orphelinat de garçons	400	
1 " " de filles	220	
8 Petits orphelinats	160	
Vierges	1 562	

Clergé: 1 Evêque. — 37 Pères de la Cie de Jésus dont 1 Chinois. — 9 Scolastiques dont 8 Chinois. — 10 Frères Coadjuteurs dont 4 Chinois.
En tout 57 religieux. — 14 Prêtres indigènes.

Progrès de 1845 à 1865.

Adultes baptisés	32 723
Enfants d'infidèles baptisés	44 844
" " in articulo mortis	145 186
Survivants nourris et entretenus	67 131
Confirmés	43 421
Confessions de missions	913 718
Communions " "	751 729
Confessions de dévotion	886 398
Communions "	893 091
Mariages	13 277
Extrêmes-Onctions	32 496.

Plaise à Dieu que ce court exposé de l'état de la Mission du Kiang-nan en 1867 la fasse connaître davantage et la recommande à la sollicitude de tous ceux qui ont à cœur le progrès de la religion.

Pfister S.J.



113
114
115
116
117
118
119
35
34
33
32
31
CHANG-TONG
HO-NAN
HOU-PÉ
KIANG-SI
TCHE-KIANG
SIU-TCHEOU-FOU
CANAL
CANAL IMPERIAL
Pei-Tcheou
Hai-Tcheou
HOEI-NGAN-FOU
HONG-TSE-HOU
FONG YANG-FOU
YNG-TCHEOU-FOU
Tai-Tcheou
YANG-TCHEOU-FOU
TCHING-KIANG-FOU
NAN-KIN
TCHANG-TCHEOU-FOU
TONG-TCHEOU-FOU
LOU-TCHEOU-FOU
TCHAO-HOU
TAI-PING-FOU
SOU-TCHEOU
TAI-HOU
NING-KOUE-TCHEOU
CHI-TCHEOU-FOU
HOE-TCHEOU-FOU
N.B. Toutes les villes marquées d'une croix renferment des Chrétiens

Bengale-Occidental. — Mission Belge. — Extraits des lettres des mois d'Août, Septembre et Octobre 1867.

Nos confrères de Bombay se louent beaucoup de leur nouveau Gouverneur, et en général, des rapports qu'ils ont avec les autorités de la Présidence. Le Gouvernement du Bengale n'est pas mal disposé à notre égard; mais nous ne pouvons cependant en espérer les mêmes avantages. D'abord il est plus difficile de gagner la bienveillance de deux Maîtres; or, nous avons à Calcutta, à côté du Vice-roi des Indes, le lieutenant gouverneur du Bengale. Ensuite, notre communauté catholique étant moins nombreuse que celle de Bombay, a aussi moins de prestige, et exerce moins d'influence. Enfin, l'esprit protestant est ici plus acerbe, parcequ'il est imprégné d'une forte dose de presbytérianisme écossais. Mais on gagne à montrer à nos adversaires religieux autant de résolution que de franchise. En voici un petit exemple. — Un jour le P. Lafont était dans le cabinet de physique à se creuser la tête pour voir comment un simple mortel pourrait enseigner la physique expérimentale, et manipuler les ingrédients de chimie, sans expériences, sans instruments et sans cornues. Le P. Recteur survint: « combien vous faudrait-il, dit-il, pour vous tirer honorablement d'affaire » — « Tant de roupies, tant d'annas: le compte est fait depuis longtemps; mais à quelle source puiser? » — « Je la trouverai. » Le P. Recteur en effet conçut son plan. S'adresser aux Catholiques, qui ont tant de charges avec si peu de ressources: c'est impossible. Il en intéressera d'autres à une oeuvre purement scientifique. Là dessus, il rédige une requête, et va la présenter lui-même au directeur de l'instruction publique. M. Atkinson, un peu surpris de l'audace, se met à rire, mais huit jours après, il envoie la promesse d'un léger subside, à condition que le reste de la somme nécessaire serait recueillie par souscription. Muni de cet acte, le P. Recteur aborda Protestants, Arméniens, Grecs, Hindous, tous ceux qui ont quelques sympathies pour les sciences. Il écrivit même au Vice-roi qui se trouvait à Simla, et en reçut une réponse vraiment courtoise: le Secrétaire y souscrivait pour lui-même aussi bien que pour son maître. Un marchand arménien retint un jour la liste pour la faire signer par ses amis. Un juge qui n'avait jamais manifesté aucune sympathie pour nous, fut tout interdit à l'entrée du P. Recteur; mais tenant à répondre à une telle avance, il le força de partager son déjeuner, et souscrivit ensuite. Un autre protestant, de la secte de Wesley, reçut le visiteur par ces mots: « vous ignorez donc que je suis Wesleyen » — « Je le sais, répondit le P. Recteur, et je vous prie d'indiquer ce titre sous votre signature, afin que votre exemple entraîne vos coreligionnaires » — « Après tout, murmura le Wesleyen, c'est une affaire purement scientifique », et il signa. Bref, la petite somme a été recueillie chez des personnes étrangères au catholicisme et le cabinet sera monté sans être à charge à la Mission. Le P. Lafont n'en dort plus de joie. Au reste son zèle méritait d'être encouragé: chaque semaine il fournit à notre journal catholique des observations météorologiques très-complètes. — L'infatigable P. Henry a consacré ses vacances à publier un Selecta poetica qui doit servir à l'examen universitaire de 1868; il a accompagné le texte d'une traduction et de notes. Le P. Veys est enfin en possession d'un dictionnaire Tamoul, d'une grammaire et d'un choix de dialogues dans la même langue. Dans une quinzaine de jours il commencera à prêcher. Il a une grande difficulté à distinguer ses paroissiens: plusieurs portent le même nom: c'est par exemple Lazare époux de Marie, Lazare époux d'Elisabeth, Lazare frère de Joseph, Lazare frère d'Antoine, et une foule d'autres. — Parmi les Indiens, ceux de la classe aisée qui se nomment Babous, montrent parfois une grande curiosité pour les questions religieuses. Un jour le P. Carette revenait de Sérampore, un Babou qui se trouvait dans la même voiture, lui demanda, les mains jointes, s'il était Jésuite; sur la réponse affirmative, « est-il vrai, continua-t-il, que les Jésuites sont des savants et des saints » — « Par une étude continuelle et par l'observation de leurs règles, ils tâchent de le devenir » — « On dit que vous n'assistez jamais aux fêtes, comme sont les bals, les soirées » — « C'est contraire à nos usages » — « J'ai aussi entendu dire que votre Ordre devra bientôt s'éteindre, parceque on y renonce au mariage » — « Il y a toujours de nouveaux membres qui prennent un engagement volontaire, comme dans l'armée » — « Pour entrer chez vous, faut-il être chrétien » — « Oui, et même catholique » — « Par conséquent vous ne recevez pas de déistes, et cependant les francs-maçons les admettent ». Le Père était occupé à résoudre cette difficulté lorsqu'on arriva au terme du voyage, et il laissa le Babou émerveillé de ses réponses. — Un autre lui demanda: « est-il vrai que les catholiques adorent le feu comme les Parsis » — « D'où vous vient cette idée? » — « C'est que j'ai vu dans une de vos églises une magnifique lampe, devant laquelle ceux qui entraient fléchissaient le genou » — Le Père essaya de lui faire comprendre que cette lampe allumée n'était là que pour indiquer la présence de Notre Seigneur; mais le pauvre Babou n'y vit que du feu. — Le désir que manifestent les Babous de connaître la véritable religion, sert parfois à dissimuler leur cupidité à l'endroit des biens temporels. Les Missionnaires qui ont quelque expérience ne s'y laissent plus prendre, mais les nouveaux venus sont exposés à quelque méprise. Un professeur du collège raconte le fait suivant: Je fus un jour accosté par un jeune Babou qui me demanda de lui donner quelques

instructions pour le disposer à devenir chrétien. Surpris de cette rencontre, je l'invitai à revenir me voir au collège. Sur les entrefaites j'exposai le cas à deux Pères différents. « Vous en serez la dupe, dit l'un, mais faites ce que vous voulez ». — « Non, dit l'autre, ne laissez pas échapper l'occasion, et la conversion de ce jeune homme en amènera beaucoup d'autres ». Je résolus de faire un essai. Le Babou vint tous les dimanches et je m'escrimai de mon mieux à l'instruire. Au bout de quelque temps, il fut jugé en état de recevoir le baptême. Je lui annonçai que dans 15 jours il aurait ce bonheur, et pour l'aider à se préparer, je lui remis un livre de prières et un catéchisme. Mais au moment décisif, le Babou se retira pour ne plus reparaître: il n'avait eu d'autre intention que d'obtenir par notre entremise une place lucrative. — Cependant, le bon Dieu sait se trouver de petits apôtres parmi les enfants Indiens. Les Sœurs de Lorette ont un établissement dans un beau site près de Barrackpore, sur les bords de Hoogly, pour y refaire les santés délabrées et y élever les enfants délicats. Les petits Bengalis, poussés par la curiosité, s'y introduisent, et posent force questions. Le plus ardent est un petit blanchisseur: « des ministres, dit-il, m'enseignent qu'il y a un Dieu en trois personnes, un autre qu'il n'y a qu'une seule personne; à quoi faut-il s'en tenir »? — « Mais lui demanda-t-on, te feras-tu catholique, quand tu seras instruit? » — « Il faut voir: si c'est la vraie religion, oui » — Sur ses instances il est admis à l'école des Sœurs et au bout de quelque temps il en amène une vingtaine d'autres, tous bien disposés, car ils sont de son choix. D'autres se sont présentés; mais il a dit aux Sœurs: « ne les prenez pas: ils sont mauvais ». Un de ces docteurs Indiens qu'on nomme *pundits*, est venu offrir ses services: le petit drôle lui a dit en face: « tu n'en sais pas plus que nous, il nous faut les Sœurs ». Ce jeune apôtre a tant fait qu'on a déblayé une écurie qui se trouve hors de l'enclos des Lorettines, qu'on prépare des bancs, et qu'avant peu l'école sera en train. — Écoutons aussi le Frère de Balasore. « Je suis, dit-il, tout entier aux soins que réclament nos enfants. Aux orphelins d'un certain âge, j'apprends à cultiver, à maçonner, à peindre; aux orphelines j'enseigne l'art culinaire; mais les petites gourmandes goûtent trop souvent les mets, et parfois les portions arrivent au réfectoire trop réduites. Avec quelle impatience nous attendons l'arrivée des Sœurs qui doivent leur donner quelque éducation! Le bâtiment que nous occupons maintenant leur sera cédé. De construction indienne avec un balcon couvert (ou veranda) tout à l'entour, il est assez spacieux et commode pour sa destination. Il renferme une chapelle que l'on ouvre au public: le plan de l'autel est fait, mais pas encore exécuté. Nos ouvriers posent aussi les fondements de notre cathédrale: nous attendons la fin de la saison des pluies pour cuire des briques. Le jour de St Ignace, 19 de nos enfants ont reçu le St baptême. Que d'efforts n'avons-nous pas faits pour augmenter la solennité de cette fête! Il fallait nous voir, le P. Sapart et moi, circuler les jours précédents dans les bazars, suivis d'une foule de curieux. Nous faisions nos emplettes pour distribuer aux néophytes des habits et d'autres récompenses. La fête a été très-édifiante et des plus joyeuses. Nous avons eu bien des malades parmi nos enfants et une dizaine sont allés jouir d'un bonheur que j'envie. C'est dans ces circonstances que se manifeste la charité qui règne parmi nos jeunes chrétiennes; elles se font infirmières, veillent le jour et la nuit. Il y a des orphelines de 12 et de 15 ans dont on a pleuré la perte comme on pleure celle d'une mère. Suivez-nous maintenant en promenade. Nos enfants marchent en rang, le chapelet suspendu au cou, et tandis que le P. Sapart les accompagne en disant ses heures, je récite avec eux le chapelet. Lorsque les curieux accourent en plus grand nombre, le Père arrête sa petite troupe et explique à tous les assistants les principales vérités de la religion. Les païens ne se rendent pas si vite à la preuve de notre Foi; mais ils sont attentifs, édifiés et c'est toujours une bonne semence jetée dans une terre que la culture rendra moins aride. Après l'exhortation, nos enfants prennent quelques rafraîchissements et se remettent en route. Les dimanches je charge notre autel des fleurs de notre jardin. Ces fleurs sont ensuite distribuées aux enfants les plus sages de l'orphelinat ainsi qu'aux autres qui fréquentent la chapelle: cadeaux d'autant plus précieux que les parents font grand cas des fleurs qui ont été offertes dans leurs pagodes. — Il y aurait beaucoup à dire sur les domestiques Indiens: leur nombre s'accroît avec leur paresse et leur orgueil de caste. Notre collège en compte 60 à 70: 8 cuisiniers, 6 servants de table, 8 valets de chambre pour faire les lits et épousseter les meubles, 6 autres pour balayer les chambres, 3 portiers, 6 cochers, 12 valets d'écurie, 4 tailleurs permanents, 2 menuisiers, 2 commissionnaires, 1 lampadaire, une douzaine de serviteurs pour le soin de quelques pensionnaires; sans compter ceux qui rodent dans la maison. De ce grand nombre, les 8 cuisiniers seulement sont catholiques; tous les autres sont mahométans, païens, etc. Tous sont attachés invariablement au même office, et refusent obstinément de faire autre chose. Tous sont voleurs de première classe. Lorsque l'un d'eux désire quitter, il cherche d'abord un remplaçant et l'instruit, puis il vient réclamer ses gages. — La Société de St Vincent de Paul gagne en réputation par son contraste avec une compagnie de philanthropes.

A son début, bien des protestants indifférents disaient: « à quoi bon faire de la concurrence: nous avons la société charitable du district qui se propose le même but, pourquoi courir sur ses brisées? » Ils ajoutaient encore: « vous n'allez pas nous faire accroire, vous autres catholiques, que vous n'aurez aucun dédommagement pour vos peines »; mais maintenant qu'ils voient la société charitable absorber 75 000 francs pour se payer elle-même, tandis que la Société de St Vincent ne fait que répandre ses bienfaits, ils commencent à dire que la conduite des catholiques est belle, que c'est de la vraie charité. La société protestante reçoit du Gouvernement 36 000 francs par mois, pour l'entretien d'une maison de secours. Eh bien! tout est mal entretenu, et le déficit a été tel, que le comité n'a pas eu honte de s'adresser à la Société de St Vincent pour demander une avance de fonds. Celle-ci a répondu, comme de juste, qu'étant obligée de mendier roupie par roupie, elle ne pouvait guère avancer de fonds; mais qu'elle accueillerait volontiers les malheureux que la société protestante ne pourrait plus soulager. — Vous vous souvenez de l'orphelinat que les Sœurs de Lorette avaient improvisé dans le jardin de Tivoli, et dont elles furent si durement expulsées. Les femmes qui ont été mises à leur place reçurent 147 000 francs à leur disposition il y a peu de mois. Déjà tout est gaspillé ou empoché; on ferme boutique faute de fonds, et les orphelins qui ne se sont pas enfuis pour échapper aux mauvais traitements, se logeront où ils pourront. — Les journaux protestants de Calcutta se sont assez occupés de l'éclat des fêtes de Rome. Un d'eux avoue ingénument, que cela ajoute 50 ans de vie à la Papauté, mais patience, après un demi-siècle c'en est fait — « oui c'en est fait, reprend notre organe catholique, pourvu que les Papes ne se mettent pas en tête de convoquer encore des assemblées, et de renouveler le bail de 50 en 50 ans ». Et dans une lettre adressée au journal protestant, un converti écrit: « Je vous souhaite, M. le rédacteur, de vivre assez longtemps pour voir votre prophétie réalisée. C'est le meilleur vœu de longévité qu'un ancien ami puisse vous faire ». — Monseigneur Steins s'est embarqué à Marseille le 19 Octobre pour retourner aux Indes. Il sera bientôt suivi de 4 Missionnaires Belges. — Le R.P. Pro-Vicaire écrivait au commencement d'Octobre: — L'armée qui doit partir de Bombay pour l'expédition d'Abyssinie, va emmener avec elle deux aumôniers catholiques, un de la Mission de Bombay et un autre de la Mission du Bengale. Ce dernier est le P. Adrien Goffinet, chapelain militaire du Fort William. Malgré notre petit nombre, je n'ai pas cru pouvoir refuser cet aumônier à la demande du Gouvernement. Nous attendons de Bombay les ordres du départ. — On a connu depuis que le colonel Mariott, secrétaire du Gouvernement de Bombay, a transmis des instructions au T.R.P. Meurin, évêque nommé et Vicaire apostolique de Bombay: ainsi le P. Goffinet fera la traversée sur un des bâtiments qui transporteront les troupes de Calcutta sur le théâtre de la guerre. C'est le P. Saelinger qui est désigné pour accompagner les troupes de Bombay. — Nous apprenons une autre nouvelle très-favorable aux Irlandais qui servent dans l'armée des Indes. Faisant enfin droit à une requête souvent renouvelée, le Gouvernement de Bombay a décidé que sur les bâtiments qui porteront au moins 100 soldats catholiques, le passage gratuit sera accordé au prêtre que l'Évêque catholique désignera.

États-Unis. I. Tribus sauvages.

— Lettre du P. de Smet au T.R.P. Général. — Université de St Louis, 20 Septembre 1867. — Mon T.R. Père Général. — P.C. — Ma dernière lettre était datée du Fort Buford où je me trouvais en Juillet dernier, à 2214 milles (738 lieues) de St Louis. En compagnie des généraux Parker et Sully, je demeurai trois semaines au campement, pour négocier avec les chefs des Crows, des Assiniboins et des Santee. Ces conférences eurent un bon résultat et tous les Indiens promirent de garder la paix avec les Blancs. Buford était le point le plus éloigné que la saison nous permît d'atteindre. A Berthold nous eûmes une seconde conférence avec les trois tribus réunies des Arikaras, des Gros-Ventres et des Mandans. Après le conseil je conférai le baptême à un grand nombre de petits enfants. Au Fort Rice nous apprîmes avec un vif regret qu'environ 100 guerriers ou chefs appartenant aux bandes ennemies avaient attendu notre arrivée pendant dix jours, et avaient dû reprendre leurs chasses pour subvenir aux besoins de leurs familles. Ils avaient recommandé qu'on me dît, à moi personnellement, leur grand désir de me voir, d'entendre mon message de paix et de s'y conformer s'il était possible. Ils ne pourront revenir au Fort Rice avant le mois de Novembre, le passage des prairies étant impraticable à cette époque à cause des neiges et des rigueurs de l'hiver en ces parages. J'ai donné à entendre que je reviendrais au Fort Rice, Dés Lante, au commencement du printemps 1868, dans l'intention de les visiter. J'ai fait connaître cette résolution au Ministre de l'intérieur, me mettant entièrement à la disposition du Gouvernement dans le but de procurer la paix

entre les Blancs et les tribus ennemies. C'est la plus terrible guerre dans laquelle les Etats-Unis se soient vus jamais engagés. Je visitai de nouveau ensuite les tribus Indiennes répandues autour des Forts Sully, Thompson, Pierre et l'agence Jantonne. Ce fut pour moi une bien grande consolation de baptiser un grand nombre de leurs petits enfants, et de recevoir partout des assurances de paix et de promesses de neutralité dans la guerre actuelle. Les Indiens que j'ai visités sont au nombre d'environ 15 000. J'ai baptisé près de 900 enfants et 46 adultes durant ma mission. A l'agence Jantonne, pendant ma course de l'an dernier, j'ai conféré le baptême à Pannaniapapi, le grand chef des Jantons, ainsi qu'à plusieurs autres adultes de sa tribu. Tous les petits enfants de cette nation, sans exception, au nombre de plusieurs centaines ont été baptisés cette année. Depuis 22 ans les Jantons témoignent un vif désir de voir des robes-noires s'établir parmi eux pour les instruire. Leur nombre est d'environ 3000. Jusqu'à présent ils ont résisté à toutes les propositions, à toutes les insinuations des ministres de l'erreur qui s'efforçaient de leur faire accepter leur enseignement. Le gouvernement leur accordera bientôt des écoles. A la requête des Sauvages il nous donnera, je crois, la préférence; si nous refusons d'accéder à cette offre, les Jantons seront forcés d'admettre chez eux soit des Presbytériens, soit des Méthodistes, ou quelque autre secte. — Les Jantons appartiennent à la grande nation des Sioux. Ils ont fait de grands progrès en agriculture et cultivent sur une étendue d'environ 200 acres de terre le blé indien, la pomme de terre, la citrouille etc. Cette contrée est comme la clef de la grande nation des Sioux, répandue dans les vastes plaines de l'Est et qu'on m'a dit compter de 80 à 100 000 âmes. Tous les Sioux montrent une prédilection marquée pour les Ministres de notre Sainte Religion. Depuis un bon nombre d'années déjà j'ai visité les diverses tribus indiennes des plaines de l'Est. J'ai baptisé plusieurs milliers de leurs enfants et je puis dire qu'un bon nombre d'entre eux sont morts avant d'avoir souillé la robe d'innocence. Ces heureux enfants prient devant le trône du Seigneur pour la conversion de leurs parents. Je remplis un devoir en plaidant leur cause et en faisant connaître à mes Supérieurs les dispositions de ces Indiens répandus à l'Est des Montagnes Rocheuses. Ils sont peut-être 200 000. Ces malheureux assis à l'ombre de la mort implorent depuis des années la lumière de la parole divine. Faudra-t-il la leur refuser? Faudra-t-il dire encore de tant de milliers d'âmes: *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret illis.*" Oui, je crois remplir un devoir en faisant un dernier appel en faveur de ces Indiens que j'ai visités si souvent; ma santé s'affaiblit de jour en jour et l'âge rend ma vie bien précaire. A chaque appel je reçois de mes Supérieurs cette réponse courte et décisive: « Nous n'avons personne. » Or, si l'on ne trouve personne, tous ces Indiens tomberont aux mains des ministres de l'erreur. Si la Congrégation de la Propagande à Rome avait connaissance de cet état de choses, peut-être pourrait-elle trouver un moyen de remédier à ce défaut de secours spirituels dans ces vastes contrées Indiennes. — De Smet S.J.

P.S. J'ai omis de dire qu'on vient d'envoyer aux tribus sauvages une nouvelle commission pour la paix, composée des principaux généraux de l'armée, de Sénateurs et du Surintendant des affaires Indiennes. J'ai eu avec ces Messieurs une longue conférence, dont par leurs ordres on a publié le compte-rendu. J'ai été invité d'une commune voix et avec grande déférence par la Commission, à retourner chez les Indiens. Mais une maladie causée par l'excessive chaleur qui règne en ce moment, m'a empêché d'accéder à cette invitation. — J'apprends aujourd'hui que 10 000 Sauvages engagés dans la guerre se sont rendus dernièrement au Fort dans l'intention de conclure la paix.

Le P. de Smet reproduit ensuite la lettre suivante du P. Gaillard. « La Mission vient de perdre deux de ses principaux ouvriers, le bon F. Mazella et l'excellent P. Dumortier. — Le F. Mazella né en 1802 dans une petite île des environs de Naples, entra dans la Compagnie à l'âge de 22 ans. Le T. R. P. Roothaan le destina d'abord aux Missions du Levant et le fit venir à Rome où il le mit pendant deux ans sous la direction d'un habile docteur pour apprendre la médecine; ses remarquables qualités le rendaient très-propre à ce ministère délicat. Cependant la Providence destinait notre Frère à d'autres contrées que l'Orient et le réservait à la Mission Indienne. L'Amérique implorait alors à grands cris l'assistance de la Compagnie et pressait le P. Général d'envoyer des secours spirituels à ce vaste continent où les Nôtres étaient encore en bien petit nombre. Le P. Roothaan leur donna du renfort et c'est ainsi que le F. Mazella au lieu de se rendre en Syrie, s'embarqua pour les Etats-Unis. Après deux ans de séjour au collège de Georgetown il fut envoyé au milieu des Sauvages. — Il remonta le Missouri et passa quelque temps au village de Kickapoos: où travaillaient les PP. C. Van Quickenborne et Chr. Hoëcken. De là il fut transféré dans la Mission des Potowatamies, la première fondée chez les Iowais, avec les PP. Verreydt et de Smet; ensuite à la rivière de Sucre, et enfin à Ste-Marie sur la frontière du Kansas. Il passa dans ces contrées environ 30 ans parmi les Sauvages. Difficilement on eût trouvé un homme mieux taillé pour ce genre de vie. A une robuste constitution

il joignait un caractère ardent et énergique, dont la grâce avait assoupli la rudesse. Il y avait mis d'ailleurs tous ses efforts et employé comme arme la mortification la plus rigoureuse; les cilices, la discipline, le jeûne fréquent et une extrême frugalité furent les moyens dont il usa pour se vaincre. Aussi parvint-il à se dompter parfaitement et ceux qui furent dépositaires des secrets de son âme rendent témoignage à la délicatesse de sa conscience. Cet empire absolu qu'à force de victoires intérieures il avait acquis sur lui-même rejaillissait sur toute sa personne et se faisait surtout sentir dans la noble et douce gravité de sa physionomie et par la sérénité de son regard que la mort même ne put obscurcir. — Pour fortifier sa vertu Dieu mit à l'épreuve son humilité. Malgré les services considérables que le bon Frère rendait à la Mission un de ses Supérieurs parut ne pas apprécier son mérite, et le témoigna d'une façon non équivoque en faisant tout pour se défaire de lui. Un Père, au service duquel l'Obéissance l'avait placé, durant tout un hiver, ne lui assigna pour lit que la terre nue, tandis que l'Indien qui les accompagnait avait une couche convenable. Ces humiliations n'arrachèrent pas la moindre plainte au bon F. André. Il avait horreur de l'oisiveté et jamais on ne le vit sans occupation. Durant les dernières années de sa vie, affligé de surdité et ne pouvant prendre part à la conversation, il obtint de ses Supérieurs la permission de s'abstenir de la récréation commune et d'employer ce temps à des travaux de surérogation. Fatigué des travaux de la semaine, il ne se reposait le Dimanche qu'en aidant au F. Cuisinier ou au F. Réfectorier. Il faisait toute chose avec un ordre admirable et quoique toujours calme et recueilli, il suffisait à des emplois que deux autres eussent à peine remplis. Son principal office fut celui d'infirmier, et une mère ne pourrait avoir plus de tendresse et d'attention que n'en avait le F. Mazella pour les malades. Si la maladie était sérieuse le Frère passait les jours et les nuits entières à leur chevet. La patience qu'il savait si bien inspirer aux autres, il la pratiquait lui-même d'une manière admirable. Accablé d'infirmités surtout dans les derniers temps de sa vie, jamais il n'en parla qu'à ses Supérieurs. Tout dévoué au salut des Indiens, il a contribué puissamment par ses prières et ses exemples à leur conversion et à l'avancement des néophytes. Une de ses dernières paroles fut la promesse formelle de ne pas les oublier au Ciel. — Trois mois avant sa mort il me dit d'un ton absolu que sa fin était proche. Ses Frères lui parlant d'un travail qu'il aurait à exécuter, il répondit qu'un autre le ferait. La veille de sa mort, (8 Mai 1867) il pria l'un de ses Frères de vouloir bien le veiller la nuit suivante, ajoutant qu'elle serait la dernière. En effet plusieurs fois il demanda l'heure comme pour se rendre compte du temps qui lui restait, et expira vers 3 heures du matin. — Le P. de Smet ajoute. « J'ai vu à l'œuvre le F. Mazella dans la Mission de Ste Marie chez les Potawatamies, durant les années 1838 et suivantes. Il était la vie de toute la mission par ses exemples et ses vertus. Il mettait la main à tout et ce qui est mieux, il faisait tout bien. Il était à la fois charpentier, cordonnier, tailleur, laboureur, cuisinier, sacristain, infirmier et enfin docteur-médecin, vrai et admirable fac totum dans le sens favorable du mot. — Il eut là une grave maladie durant laquelle il reçut les derniers Sacrements avec de grands sentiments de piété. Le P. Verreydt et moi, nous étions au chevet du mourant, sur le point de réciter les prières des agonisants, et croyant sa dernière heure arrivée, quand le bon Frère André d'une voix presque éteinte demande à boire de l'eau de St Ignace. Nous nous hâtons de lui en présenter. A peine en eut-il pris qu'il s'écria : « je suis guéri. » Ses forces lui revinrent en très peu de temps et il reprit bientôt tous ses emplois avec un nouveau zèle et une nouvelle ardeur.

Le P. Gailland continue sa lettre en ces termes : « Le R. P. Louis Dumortier, appelé aussi le P. Cousin, né à Lille en 1810, entra dans la Compagnie en 1839 et commença en Belgique son Noviciat qu'il vint achever à St Stanislas du Missouri. Il fit ses études avec distinction et acquit de grandes connaissances en Mathématiques, en Chimie et en Théologie. D'un caractère enjoué, agréable causeur, il savait relever la conversation par des saillies spirituelles et par un heureux usage de ses connaissances. Son tempérament nerveux s'était fortifié encore par l'exercice et les fatigues, et son activité ne pouvait supporter la vie sédentaire de nos colléges. La Providence l'avait formé pour la vie errante, et très-méritoire pourtant, des prairies. Il fut désigné pour la Mission de Ste Marie, au Kansas, où il travailla durant 7 années avec un zèle infatigable. Ce temps qui eut été court à un homme ordinaire, lui suffit pour accomplir d'immenses travaux. A son arrivée à Ste Marie, le Kansas se trouvait rempli d'émigrants venus de toutes les contrées. Le P. Louis commença par chercher parmi eux les catholiques dispersés. Ayant découvert d'abord deux ou trois familles il les réunit près de lui, convertit en chapelle sa petite case, et se mit à y baptiser, confesser, dire la Ste Messe, donner la Communion et prêcher la parole de Dieu. Peu à peu sa paroisse s'accrut et prit de grandes proportions dans un rayon de 200 milles en longueur sur 50 en largeur. Son zèle ardent pour le salut des âmes lui faisait affronter toutes les fatigues ; ni

les froids rigoureux, ni les chaleurs suffocantes, ni les neiges ou les pluies torrentielles ne pouvaient l'arrêter. Quoique déjà avancé en âge, il n'était pas de jour qu'il ne parcourût 30 à 40 milles à pieds ou à cheval. Arrivé à une Station, au lieu d'envoyer quelqu'un pour annoncer son arrivée, et de prendre un peu de repos il passait la journée à parcourir à cheval toute la colonie. Ce mépris de lui-même, cette délicate attention à ne point être à charge aux siens, fut le trait caractéristique de sa vie. Aussi ai-je entendu dire plusieurs fois: « Le P. Louis est le plus humble, le plus modeste des hommes qu'on puisse rencontrer. » Ses labeurs, ses souffrances, ses succès dans le saint Ministère, n'étaient connus de personne que de son Supérieur auquel il disait tout, selon la règle, avec la simplicité d'un enfant. La moindre louange lui causait une peine extrême. On ne s'étonnera pas du succès qu'obtinrent les travaux d'un ouvrier si parfait. Les catholiques rassemblés par lui sur plusieurs points sont aussi plus à portée des secours du prêtre, et plusieurs de ces petites colonies qu'il a fondées sont aujourd'hui très-florissantes. Pour seconder la piété de ses enfants, ce bon Père voulut bâtir des églises dans plusieurs villages: dans l'espace de deux années il en a construit cinq. Pour subvenir à tant de frais le Père Louis n'avait pas besoin de tendre la main hors de la paroisse. Son nom était en telle vénération que les protestants comme les catholiques considéraient comme un honneur de pouvoir contribuer libéralement à ses pieuses fondations. La dernière église bâtie par ses soins dans la ville de Jonction, n'a pas coûté moins de 4000 dollars. On achevait de la couvrir quand le Père est mort et toutes les dépenses faites jusque là se trouvaient payées. — En communauté le P. Louis était un modèle de régularité. Parfait observateur du silence, il employait à composer ses instructions ou à lire des livres de piété tout le temps que ne réclamaient pas ses exercices de piété. Rien n'était petit à ses yeux, ni dans les règles, ni dans les emplois que l'obéissance lui confiait. Quoi de plus simple en apparence que de lire les points de méditation aux FF. coadjuteurs? Eh bien, le P. Louis chargé de ce soin, s'y préparait en les lisant deux ou trois fois tout haut dans sa chambre, pour mieux s'en acquitter ensuite. Dieu voulut couronner tant de vertus par le martyre de la charité. Le choléra s'étant déclaré sur les confins du Kansas à Ellsworth et au Fort Harker, le P. Louis s'y rendit aussitôt pour assister les victimes de l'épidémie. Pendant plusieurs jours il entendit les confessions des catholiques et prépara à la mort ceux qui l'appelaient à toute heure du jour et de la nuit. Enfin attaqué lui-même du mal, épuisé de fatigues, étendu sous la toile de sa tente et privé des secours spirituels qu'il avait si généreusement administrés aux autres, ce digne prêtre de Jésus-Christ, ce parfait religieux vit avec calme et résignation approcher sa fin. Soit modestie, soit charité pour ses frères auxquels il craignait de communiquer sa maladie, ou dans la vue d'offrir plus librement et plus généreusement à Dieu son dernier sacrifice, il fit signe à ceux qui entouraient son lit de mort de ne le point toucher. Il expira dans la nuit du 25 Juillet 1867. La nouvelle de sa mort se répandit en un instant dans toute la vallée du Kansas; les soupirs et les larmes de ses nombreux enfants furent son éloge funèbre, éloquent témoignage de leur amour. — Ses dépouilles mortelles sont encore à Ellsworth; plus tard Ste Marie recueillera ce précieux trésor. (Ces deux lettres sont empruntées aux Notices de Roehampton.)

II. Lettre du P. Pantanella au P. de Weck à Tronchiennes. — Georgetown, 23 Novembre 1867. —

Notre traversée a été très-heureuse. Plusieurs des 112 voyageurs qui étaient à bord de la **ville d'Anvers** avaient déjà fait ce voyage, et avouaient qu'ils n'en avaient pas encore fait un aussi agréable. Pouvait-il du reste en être autrement? car embarqués le jour de l'Assomption, nous sommes arrivés à New-York le jour du Cœur Immaculé de Marie. Nous avons eu le bonheur de pouvoir dire trois fois la Messe, et j'ai été une fois l'un des heureux à qui il fut donné de célébrer. La navigation fut pour moi ravissante, car je croyais me retrouver sur le golfe de Naples. Des marsouins en grand nombre, des baleines venaient se jouer dans les eaux et nous récréer. Nous étions sur le vaisseau un petit régiment de Jésuites: les PP. O'Collaghan, Mac Dermott, Mazzella, deux Pères Allemands et moi; un Scolastique Irlandais qui avait fait ses vœux le jour même du départ, un Scolastique Allemand, un Scolastique Napolitain, trois Frères Allemands et un ange d'enfant, âgé de 14 ans, Irlandais, cédé au P. O'Collaghan par ses pieux parents qui n'avaient pas les moyens de lui procurer l'instruction nécessaire pour se faire Jésuite; en somme 13. Nous avions à bord des ministres de toutes les sectes, même un Arien. Le Dimanche il y avait trois services religieux: catholique, protestant, presbytérien. Nous étions respectés, et le capitaine était un très-brave homme. Arrivés à New-York, nous trouvâmes le R. P. Provincial du Maryland qui nous attendait à la douane. Notre caravane fut partagée en plusieurs groupes, et dirigée, les uns sur Worcester, les autres sur Boston, les Scolastiques et les trois Frères Allemands, au Noviciat de Frédérik. J'eus pour destination Georgetown où j'arrivai peu de jours avant l'ouverture des classes. On m'a chargé d'enseigner la philosophie 1re et 2me année aux Nôtres; j'ai de plus l'anglais à apprendre. Notre Scolasticat à Georgetown est provisoire. L'année prochaine très-probablement nous pourrons entrer dans les nouveaux bâtiments, qui sont vraiment superbes. Pour ouvrir avec plus de

solennité ce scolasticat, on n'a envoyé que très-peu de Scolastiques ici cette année. Nous sommes donc peu nombreux; mais les années suivantes nous aurons non seulement les Scolastiques du Maryland, mais aussi ceux des autres provinces et Missions d'Amérique. On espère beaucoup de ce nouveau scolasticat; l'avenir de la Compagnie en Amérique en dépend, dit-on, en très-grande partie. Vous ne pouvez vous imaginer les frais que l'on fait et les mesures que l'on prend, afin que tout réussisse pour le mieux. C'est une affaire de la plus haute importance. — J'aurais voulu vous donner quelques détails sur les œuvres de nos Pères dans cette province, mais les Américains ne parlent pas de ce qu'ils font; et impossible de leur persuader d'écrire des lettres sur ce sujet. Vous pourrez cependant, mon R. Père, juger du progrès de la religion en Amérique par ce simple fait. L'année dernière on a eu dans notre seul collège de Georgetown, 18 élèves baptisés; 6 autres n'ont pu obtenir la permission de leurs parents. Le fils du Président des États-Unis est du nombre de ces derniers; mais le Président est un brave homme: des raisons d'État lui auront persuadé de différer. Dans notre seule église de Washington, il y a eu au moins une centaine de rebaptisés dans le courant de l'année dernière. Dans notre collège de Worcester il y a cette année 40 élèves qui se destinent à l'état Ecclésiastique et 5 à la Compagnie. La guerre a fait un bien immense à l'Amérique sous le rapport de la religion; cependant les vocations à l'état Ecclésiastique et surtout à la Compagnie ne sont pas suffisantes. Nos collèges et nos résidences ne suffisent pas au mouvement qui se manifeste pour la religion. Il y a des pays qui ne voient que rarement le prêtre catholique. Nous avons à 4 minutes de Georgetown une église desservie par deux de nos Pères, qui, aidés d'un Frère et d'un séculier, font aussi la classe à un grand nombre d'enfants; à Washington, dont Georgetown n'est pour ainsi dire qu'un faubourg, nous avons un collège pour les externes et à quelques minutes du collège une église desservie par trois de nos Pères. On pourrait l'appeler l'église de la noblesse. Nos Pères sont assez souvent dans le cas de biner le Dimanche. Je crois que tous nos collèges en Amérique ont le droit de conférer le doctorat. Ce sont des Universités plus ou moins bien montées. — Dans quelques jours on devra faire le jeûne indiqué par le Président en action de grâces des bienfaits que Dieu a daigné accorder aux Etats-Unis durant l'année écoulée. Je me rappelle que nous étions à notre délicieuse campagne de Tronchiennes, lorsqu'on nous lut le mandement que son Eminence le Président fit en pareille occasion l'année dernière. Nous étions très-édifiés des belles choses qui étaient sur ce papier, mais on me dit ici que notre édification était mal placée. Rien n'est plus confortable qu'un jeûne protestant. On vous sert d'abord en maigre, on en mange plus ou moins, et ensuite on fait disparaître ces apparences de pénitence et on vous sert un dîner mieux apprêté que jamais. Bref, on ne mange et on ne boit jamais mieux que ce jour là. — Vous aurez certainement appris par les journaux que la Constitution américaine a failli être renversée par les francs-maçons. Le congrès s'est réuni; on avait l'intention de mettre en accusation le Président et de le déposer. Mais les élections, déjà faites dans les Etats, étaient favorables à la Constitution et par là au Président, en conséquence elles ont fait avorter leur projet. Du reste le Président tenait prête l'armée pour se défendre au besoin. Il a montré beaucoup d'énergie; il réussira à sauver, pour le moment du moins la Constitution. Je suis sûr aussi que vous avez appris le terrible accident arrivé à Tortola, île dans les Indes Occidentales. Le 7 de ce mois un terrible ouragan a englouti cette île, dont l'étendue était de 48 milles carrés. Dix mille personnes ont péri. A Porto-Rico, le même jour et par la même cause 200 morts et 400 familles réduites à l'indigence. Entre autres pertes, un vaisseau fut englouti emportant dans le fond de la mer 5 000 000 d'écus. La compagnie à laquelle appartenait ce vaisseau perdit d'un coup 12 000 000 d'écus».

Pantanella S.J.

Brésil — Missions Allemandes. — Extrait d'une lettre du P. Boerlemann. — S. Miguel, 6 Juin 1867. —

Notre Mission s'étend sur les nombreuses colonies d'Allemands, répandues dans la province la plus méridionale du Brésil, appelée Rio Grande do Sul. Il y a environ 40 ans que les Allemands ont fondé ici les premiers établissements un peu considérables. Les premiers colons (ils vivent encore en grand nombre, car au Brésil on a la vie longue) ne se lassent point de décrire combien le pays était alors sauvage. D'ailleurs encore aujourd'hui les occasions ne manquent pas, pour se faire une idée de cet état; car il reste assez de forêt-vierge pour qu'on puisse s'imaginer ce que ce devait être lorsqu'elle couvrait toute la contrée. Vraiment les forêts du Brésil sont sauvages et effrayantes. La fertilité étonnante du sol, qui sous la main de l'homme devient la source de tant de richesses, produit à l'état sauvage un épouvantable amas de plantes gigantesques inconnues en Europe. Ça et là un de ces arbres géants se trouve renversé, soit par la tempête, soit par son grand âge; mais ses robustes voisins l'empêchent de tomber jusqu'à terre. Il reste couché dans leurs bras jusqu'à ce qu'il s'en aille en pièces. Sous ces géants de la forêt, les buissons et les hautes herbes se donnent le large. Si Dieu a fait porter sur toute la terre sa malédiction en la condamnant à produire des ronces et des épines, c'est au Brésil surtout que l'effet en est manifeste. On y trouve des orangers sauvages couverts

d'épines, des palmiers sauvages aussi couverts d'épines, des broussailles de tous genres également couvertes d'épines, des bardanes, des orties, des chardons, etc, tous d'une taille gigantesque et pressés les uns contre les autres. Pour achever de rendre ces taillis impénétrables, il s'y mêle une multitude de parasites et de plantes grimpantes: elles s'enlacent autour des arbres jusqu'à leur sommet, et ne pouvant monter plus haut, replient leurs tiges grosses comme un bras d'homme, redescendent et recommencent à grimper plus loin. Ces plantes sont presque toutes odoriférantes et répandent, surtout au bord des fleuves, une odeur balsamique semblable à celle d'une pharmacie. Il me semble qu'à la hauteur de 20 pieds il doit être impossible à un oiseau de se frayer passage. La forêt offre un autre aspect singulier, je dirais presque vénérable, grâce à une espèce de mousse que les Allemands d'ici ont nommée barbes de singes (Affenbärte): ce sont des fils souvent de 5 à 6 pieds de long, ressemblant à de grandes barbes grises. Pour achever l'idée d'une forêt vierge, ajoutez la masse colossale des rochers et le bruit des fleuves; figurez-vous des singes qui tantôt se promènent seuls sur les arbres, tantôt se réunissent en troupes, poussent en chœur des cris déchirants, font un vacarme effroyable; imaginez qu'ils se servent de leurs pattes de derrière pour lancer avec une adresse remarquable leurs immondices à la mine du voyageur trop curieux. Comptez de plus la poule d'eau, le perroquet et toutes sortes d'oiseaux aux plumages superbes mais aux voix détestables: ensuite les essaims de guêpes, d'abeilles sauvages, de moustiques; puis le chat-tigre, les serpents et une monstrueuse araignée venimeuse et velue, et vous avez tous les habitants d'une forêt-vierge! Vous pouvez vous figurer ce que durent éprouver nos bons Allemands, quand, il y a 40 ans, croyant trouver un paradis dans le beau Brésil, cette terre de bénédiction et d'abondance, ils ne rencontrèrent que ces forêts dans les contrées qu'on leur assignait pour demeure. Je comprends ce que me racontait il y a quelque temps un colon: il était venu au Brésil, enfant de 5 ans, avec ses parents; il se rappelle encore vivement le désespoir où fut plongée sa mère à son arrivée. Pendant la longue traversée, ils avaient si souvent désiré le terme du voyage, et les voilà abordant à San-Leopoldo, et devant eux l'affreuse forêt vierge! La mère trompée se jette à terre sous un arbre de la côte, gesticule comme une forcenée, s'arrache les cheveux et crie à son mari: « est-ce donc là cette terre bénie où tu promettais de me conduire? Sont-ce là ces villes magnifiques dont tu me parlais?.» On eut beaucoup de peine à calmer sa douleur. — Depuis lors bien des choses ont changé. Celui qui débarque aujourd'hui à San-Leopoldo, après avoir remonté la rivière depuis Porto-Alegre en bateau à vapeur, aperçoit d'abord une belle église en construction, projetée et préparée par le P. Boniface Klüber; elle s'élève maintenant rapidement sous la direction du P. Wendelin Bock. San Leopoldo lui-même est devenu une petite ville: toutefois il ne faut pas s'imaginer une ville d'Europe: on n'y trouve pas encore par exemple des rues pavées etc. — De là la colonisation s'étend dans la forêt vierge à la distance de plusieurs jours de marche. Le travail et la constance allemande ont créé ici un monde nouveau: de grandes prairies pleines de chevaux, de mulets, de vaches, de porcs, de chèvres: d'excellents champs de maïs, de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de millet, de pommes de terre, de carottes, etc, remplacent le désert. En bien des endroits la forêt s'avance encore dans les plantations, et pour arriver d'une colonie à l'autre il faut en traverser une partie; presque partout on se trouve au moins dans son voisinage. Cependant tous les jours on empiète sur elle, et on recule ses confins par le fer et le feu. La prospérité matérielle des colonies est telle, surtout pour ce qui regarde la nourriture, que quiconque veut travailler ne manque de rien: récolter plus du centuple n'est pas chose rare, mais il ne faut pas épargner le travail et la peine, sinon les mauvaises herbes étouffent tout. Ce n'est pas ici qu'il faut venir si l'on cherche une vie commode: tout le monde sait que d'abord on ne trouve que le nécessaire, l'utile vient plus tard, et en dernier lieu le commode et l'agréable: quant au dernier point, nous sommes encore loin d'y penser. N'allez pas non plus vous imaginer nos colonies, même les plus peuplées, comme de petites villes, ni même comme des villages allemands. Tout au plus pourrait-on les comparer aux environs de Münster, où l'on trouve les fermes éparpillées çà et là dans la campagne. Les communications sont très-difficiles. On transporte les produits sur des mulets marchant en longues files: c'est le chemin de fer de la forêt. (Du reste on travaille à un véritable chemin de fer reliant Porto Alegre au mont de Hambourg, qui est environ deux lieues de chez moi); de plus les chemins sont très mauvais, et quoique les colons assurent qu'autrefois c'était bien pire, je ne puis guère le croire: il me semble que maintenant encore cela va jusqu'aux limites du possible. On doit traverser des ruisseaux et des petites rivières, qui sont parfois si enflées que, même à cheval, on a de l'eau jusqu'au dessus des chevilles. J'ai des bottes qui me viennent au dessus des genoux, et ainsi je parviens à passer sans me mouiller les pieds; à moins que le cheval même ne soit emporté par le courant, comme il est arrivé il y a quelque temps au P. Michel Kellner. — A cause des chaleurs pendant l'été, des pluies pendant l'hiver, et de la difficulté des chemins en tout temps, c'est ici chose presque inouie que de parcourir de grandes distances à pieds. Il est intéressant de voir, les Dimanches et les jours de fête, de longues files de chevaux et de mules attachées autour de l'église: hommes, femmes, enfants, rien ne vient à pieds. —

Tout ce luxe d'équitation est nécessaire en partie, mais il faut avouer qu'il est souvent poussé jusqu'au ridicule: on dit vulgairement ici que lorsqu'un colon allemand veut visiter un voisin à un quart de lieue, il préfèrera courir une demi-heure après son cheval sur la prairie, plutôt que de marcher un quart d'heure à pieds: il leur faut un cheval; nécessité ou mode! — Nous avons aussi nos deux chevaux; un mulet que nous possédions encore il y a quelques jours, était devenu si intraitable que le F. Théod. Wesendonck ne pouvait plus s'en rendre maître: je voulus en faire cadeau au P. Mich. Kellner, mais celui-ci refusa l'offre et force me fut de vendre le vieil entêté. — Je suis déjà tombé deux fois de cheval, sans cependant me faire trop de mal; ce sont là de petites misères auxquelles il faut s'accoutumer. Le P. Jos. Hagg est tombé je ne sais combien de fois de cheval ou avec le cheval; il est malgré cela un cavalier presque passionné. Il est pour le moment dans une autre Picade, où il est retenu par les hautes eaux. — Le climat est généralement bon et sain: l'été est très-chaud, mais supportable, surtout parceque les nuits sont fraîches et humides. Je n'ai pas éprouvé la moindre indisposition à cause du changement de climat, quoique nous soyons arrivés pendant les grandes chaleurs. Remarquez qu'étant dans l'hémisphère Australe nous avons les saisons dans l'ordre renversé: la Noël est ici le milieu de l'été. L'hiver n'a rien de remarquable; les plus anciens colons ne se rappellent avoir vu, pendant tout leur séjour ici, qu'une seule fois un peu de neige sur les montagnes: elle était tombée la nuit et disparut au lever du soleil. On pourrait comparer nos jours d'hiver aux jours d'Automne d'Allemagne, lorsque les premiers frimas de la nuit viennent flétrir les tulipes et les dalias. Les arbres restent toujours verts: devant ma demeure les orangers sont actuellement, (en plein hiver,) parés de leurs beaux fruits dorés, en telle quantité que j'en pourrais servir pendant longtemps à la communauté de Laach, toute nombreuse qu'elle est. — Voilà, mon cher Père, que je vous ai entretenu longtemps de la nature du pays. Mais ce qui vous intéresse le plus, c'est d'apprendre quelques détails sur les habitants, leur caractère, leur moralité, sur les écoles, et surtout enfin sur nos travaux. Eh! bien, patience, mon bon Père, tout cela viendra, mais pas tout à la fois. Plus tard je vous donnerai des détails sur chacun de ces points. Afin cependant que vous ne soyez pas trop mécontent de cette lettre-ci, venez, accompagnez-moi en esprit dans notre paroisse: nous en ferons le tour. Elle se nomme St. Michel, et comprend plusieurs Picades, dont chacune se compose de plusieurs colonies. Le nom de Picade vient de picar, couper, parceque en mesurant les colonies on marque leurs limites par des entailles dans les arbres de la forêt. Voici les noms des picades de la paroisse St. Michel: 1.) Picade de Baum (centre de la paroisse, avec l'église et notre maison): elle tient son nom du premier colon Baum. — Les Portugais l'appellent picade des deux frères, de deux montagnes qui se trouvent l'une à côté de l'autre, et limitent la picade au Sud. — 2.) Le mont des Bougres ainsi nommé à cause des Bougres, peuplade sauvage, habitant autrefois ces bois, qui donna beaucoup d'ouvrage aux premiers colons, et resta longtemps sur cette montagne. Aujourd'hui les Bougres se sont entièrement retirés de ces contrées. — 3.) Walachie. — 4.) La picade d'été. — 5.) La forêt de Thé. — 6.) Le bois de sapins. — 7.) La picade des Souabes. — 8.) La picade des procès. — 9.) Le val des douleurs, ainsi nommé par un Français, ou plutôt par un Allemand alsacien qui se trouvait parmi les premiers colons, et qui ne se plaisait pas aussi bien ici qu'en Alsace: revenant un jour d'un voyage en compagnie de plusieurs autres, et voyant la vallée à ses pieds, il s'écria: « O val de douleurs! ô val de douleurs! Oui ton nom sera val de douleurs! » et ce nom est réellement resté, quoique ce soit une vallée très-agréable. — Toute la paroisse peut avoir environ 8 lieues de long, sur 4 à 5 de large. Je ne saurais en ce moment donner le nombre des habitants, mais j'en ai entrepris le recensement; on estime le nombre approximatif à 3000, dont un peu plus de la moitié est catholique; le reste est protestant: hinc difficultas et pernicies magna. Lors de notre arrivée au Brésil, le P. Aug. Lipinski, appartenant à la Province de Galicie, fondateur et premier Supérieur de la Mission Allemande, se trouvait ici et nous invita à venir chez lui. J'y vins le samedi avant le premier Dimanche d'Avent, seul, car le P. Gassner et le F. Wesendonck ne purent venir à San Leopoldo que quelques jours plus tard. Dès le premier Dimanche d'Avent je prêchai sans savoir encore que je resterais plus longtemps ici. Le 1er Janvier le P. Lipinski, partant pour devenir Supérieur de Porto Alegre, prit avec lui le P. Gassner comme operarius dans les missions adjacentes. Le P. Mich. Kellner est Superior Missionis; et moi Vigario encommendado, c'est-à-dire Curé de St. Michel. Le P. Jos. Hagg est mon socius, et le F. Wesendonck est notre ad omnia. J'ai pris en outre deux petits garçons de dix ans dans la maison pour aider le Frère: ils fréquentent l'école, et l'un d'eux apprend chez moi le portugais: (j'applique là le principe: Docendo discitur) Cet enfant me donne l'espoir qu'il pourra étudier plus tard. Ce petit, au dire de son père, maître d'école au mont des Bougres, a été sauvé miraculeusement de la mort par l'intercession de St. François-Xavier. L'enfant était né mort. Le père consterné court à la chapelle voisine dédiée à St. François-Xavier, implore le secours du Saint, et promet que si l'enfant vit, il portera le nom de St. François et lui sera consacré. Là-dessus il retourne à la maison, et entend de loin le marmot crier à pleins poumons. Le P. Klüber lui a prophétisé: « toi, petit, tu monteras un jour en chaire sur le mont des Bougres. » Nous verrons! Toujours est-il que c'est un petit homme vif et plein de talents que ce François-Xavier Müssnich. — Mais voilà que j'ai babillé longtemps, et je m'aperçois que nous ne pourrons pas faire dans ma paroisse

la tournée à laquelle je vous avais invité. Vous m'accompagnerez une autre fois, mon bon Père. Il faut à cette heure que je me dépêche, si je ne veux retarder ma lettre de tout un mois. Encore quelques remarques donc, mais à la hâte. Il y a dans notre paroisse sept écoles, mais parmi les maîtres un seul a été formé à une école normale; un second a été officier au Schleswig-Holstein; les autres sont des colons qui n'ont reçu que l'éducation élémentaire en Allemagne; ils s'acquittent pourtant généralement bien de leur charge. — Notre activité est presque exclusivement restreinte au soin ordinaire des âmes; il est vrai que ce soin est important ici, car sans nous des milliers d'Allemands seraient privés de tout secours spirituel; mais ce n'est pas chose aussi simple et aussi facile qu'on se l'imagine en Allemagne. Il y a ici bien des circonstances qui rendent difficile notre ministère: d'abord le mélange de catholiques et de protestants; ensuite ce serait une erreur de croire qu'on n'a affaire ici qu'à de simples paysans: il y en a, mais ce n'est pas le grand nombre; car après tout, quels sont ceux qui entreprennent une émigration lointaine? Hors ceux que la nécessité oblige, ce ne sont généralement pas les gens simples et bons (ceux-là préfèrent rester chez eux), mais bien les gens entreprenants, souvent des aventuriers raffinés. En vérité celui qui veut travailler dans cette Mission doit s'attendre à bon nombre de souffrances et de mortifications intérieures et extérieures; il doit avoir une tête solide, il doit être simple comme la colombe mais prudent comme le serpent! — A plus tard d'autres détails! — Et nos espérances? les voici en deux mots: dans peu notre Mission sera confiée à la province d'Allemagne: alors nous obtiendrons plus de Pères et de Frères; nous pourrons établir d'autres stations fixes; nous aurons plus de Missionnaires qui puissent parcourir tout le pays sans être attachés à certaines paroisses, nous ouvrirons des écoles et même un collège à Porto-Alegre. — Priez pour nous. — P. Doerlemann S.J.

Guyane-Française. — Extraits de plusieurs lettres. — Le P. Azure écrit de St. Laurent du Maroni, 19 Novembre 1867.

« Nos transportés ne sont pas bien sous le rapport de la santé. Actuellement nous avons à l'hopital au moins 312 malades. La dyssenterie règne parmi eux. Nous en sommes au 230ème enterrement de l'année et nous irons sans doute à 250 au moins. Quelques uns sont actuellement démoralisés plus que jamais: car on les nourrit de morue, le lard étant venu à manquer. La morue nous est aussi donnée, mais nous avons autres choses; ces malheureux n'ont que cela. De là naissent les dyssenteries. — Billac, l'assassin de St. Jean a expié ici, au camp, son crime du 14 Août. Il a été fusillé par un peloton de 12 hommes. Il est mort comme il avait vécu, en Voltairien. « L'âme, c'est un souffle, l'éternité c'est le néant; l'enfer c'est le bagne dont je vais être délivré, disait-il quelques instants avant de mourir. » Quand moi-même je l'exhortais à penser à son sort éternel: « S'il y a un Dieu vengeur, m'a-t-il répondu, s'il y a un enfer éternel. Eh bien, je le saurai demain à 6 heures. Si Voltaire est en enfer, je veux aller avec lui. » - Quelle triste mort! Le P. Garnier, le P. Bégin, le P. Jardinier et moi nous avons fait tout notre possible pour le convertir; mais en vain. — Le P. Gandré va plus mal que jamais: il n'y a pourtant encore aucun danger de mort. Le P. Verdière va demeurer à la résidence de Cayenne pour travailler à son histoire. — Le P. de Montfort écrivait de St. Louis le 20 Novembre 1867: St. Louis fait pitié, plus d'hopital. Après le passage du gouverneur, il a été exécuté militairement: deux jours seulement ont été donnés aux Sœurs pour déguerpir. Il ne reste ici que 20 hommes au camp: deux concessions fort incomplètes dévorées par les fièvres, et environ 20 soldats. — Les femmes du couvent deviennent comme de vrais démons. L'une d'elles a jeté une bouteille à la Supérieure et a atteint le pied d'une autre Sœur. — A St. Maurice, la fièvre, la mort, et pis que jamais l'ignoble dévergondage de plusieurs hommes libres, font de tristes ravages. — Le couvent des femmes transportées est à St. Laurent; elles sont au nombre de 120. Le P. Chambon m'a dit que le premier convoi était assez bien composé; le second expédié il y a près de deux ans contenait le rebut de la classe la plus ignoble. Les Sœurs de St. Joseph qui en sont chargées ont beaucoup de peines. — Le personnel libre, les marins surtout, sont en plusieurs endroits un grand obstacle au bien; ils ont de l'argent, le climat est amollissant, cela explique tout. — La colonie a compté jusqu'à 20 000 déportés; l'an dernier on en comptait encore 7000. On laisse descendre à 5000 le nombre des transportés et cela ira assez vite si on en juge par les apparences et par l'état des santés. — Le bien se fait malgré tout, surtout auprès des mourants qui pour la plupart reviennent à Dieu.

Dans une lettre du P. Bégin au R. P. Coué, (10 Janvier 1868,) on lit le trait suivant au sujet d'un transporté nommé Abraham Lévy, Juif converti depuis son séjour en Guyane et qui est devenu un fort bon chrétien. « Cet homme est garçon de chambre chez nos officiers de St. Laurent; l'un de ces Messieurs, capitaine de nos troupes, lui fit remettre pour ses étrennes au nouvel an 1868, un rouleau de pièces de 10 centimes de la valeur de 5 francs. Ce rouleau lui avait été remis par le garçon d'hotel, chargé d'en remettre autant à quelques autres serviteurs. Notre bon Abraham,

rentré chez lui, ouvre son rouleau et trouve des pièces de 20 francs au lieu de sous marqués, comme nous appelons cette monnaie du pays: il avait donc 1000 francs au lieu de 5. Il ne se laisse nullement tenter à garder ce trésor, inouï pour un transporté à la Guyane; il prend avec lui son camarade, maître d'hôtel, de qui il tenait son précieux rouleau et l'entraîne aussitôt chez le capitaine. Après le salut d'ordonnance, Abraham lui présente son rouleau en lui disant: « Capitaine vous m'avez fait donner mes étrennes ce matin par ce camarade, je vous en remercie; mais permettez que je vous offre les miennes aussi en retour de gratitude; » le capitaine déroule son papier et voit des pièces de 20 francs rouler dans sa main, à sa grande stupéfaction. — « Quelle est cette énigme, demanda-t-il à Abraham, expliquez-moi ça. » Après l'explication du mystère, le capitaine tout surpris de sa méprise et de la probité du forçat domestique, lui serre la main en le félicitant de sa démarche, lui assurant qu'elle lui vaudrait plus de 1000 francs, par la confiance qu'elle lui assurerait à l'avenir. Il lui remit 10 francs pour boire un coup le jour du nouvel an.

Chili et la Plata. — Missions Espagnoles. — Lettre du P. Finazzi à un Scolastique de Laval. — Manrèse, 1 Février 1868. — Mon bien cher Frère. — P. C. —

Un de nos Scolastiques revenant d'Amérique m'a communiqué sur la Mission du Chili et celle de Buénos-Ayres des détails assez complets qui ne seront pas sans intérêt pour les Nôtres. Je les résume.

L'état actuel de la Mission du Chili, quoique satisfaisant, ne répond pas encore aux grandes espérances conçues et aux sacrifices faits en vue d'obtenir des fruits abondants: Au moins les sueurs de nos Pères ne tombent-elles pas sur une terre tout-à-fait ingrate. Au milieu des révolutions politiques et des guerres intestines dont cette République est travaillée, nous avons pu néanmoins établir dans la Capitale, Santiago, un collège et un Noviciat; à Valparaiso, (port le plus important) une résidence et une maison de retraites, une Mission permanente à Puerto-M , colonie Allemande, et de plus une grande maison d'Exercices que dans ces derniers temps, vient de nous offrir à la Conception l'Évêque du diocèse, le plus dévoué et le plus enthousiaste ami des Jésuites. Le collège de Santiago est une maison d'enseignement secondaire de premier ordre, où l'on élève maintenant 130 jeunes pensionnaires des premières familles. Le caractère indompté de ces jeunes gens; l'étrange contraste de leur esprit vif et pénétrant avec leur indolence proverbiale; et d'un autre côté l'ascendant absolu qu'ils exercent sur leurs parents dont ils sont les véritables idoles, empêchent nos Pères de recueillir en eux autant de fruits qu'on pourrait l'espérer. Cependant, depuis 12 ans qu'existe le collège, il s'y est formé plusieurs élèves remarquables par leur piété et par leurs connaissances littéraires; deux Congrégations de nobles jeunes gens ont été formées sous les auspices de l'Immaculée-Conception et de St. Louis de Gonzague, et elles ont déjà en plusieurs occasions servi de barrières formidables au torrent des idées subversives que les impies ont tenté de répandre et de faire prévaloir au sein même des chambres. Ce sont nos anciens élèves qui durant les 3 dernières années ont élevé le plus haut la voix et lancé plus habilement le ridicule contre les audacieux et insensés propagateurs du dogme pervers de la liberté des cultes. L'an dernier, à l'occasion de la guerre avec l'Espagne, le collège a subi une violente crise; le nombre des élèves fut réduit à 80; la presse tout entière se mit à lancer chaque jour la calomnie contre un établissement dirigé par des Jésuites espagnols et à insulter les Pères de la manière la plus indigne: nos élèves mêmes ne se conduisirent guère mieux. Durant le bombardement de Valparaiso nous dûmes abandonner le collège et nous cacher pendant quatre à cinq jours dans des maisons particulières. Dieu veilla sur nous d'une manière toute providentielle et la Compagnie sortit heureusement de cette épreuve. Cette même année, au milieu des troubles et des embarras causés par la guerre, ce sont nos élèves qui ont remporté le plus de palmes dans leurs examens. — L'année suivante, les élèves affluèrent dans notre collège, plus nombreux que jamais et ajoutèrent encore au prestige ancien. — Le Noviciat, qui ne l'est encore que de nom, ne compte qu'un ou deux Novices et sept ou huit Pères de résidence qui sont toujours en excursions, occupés à donner des Missions dans les provinces les plus reculées de la République. L'aspect qu'offrent ces contrées de l'intérieur est bien désolant. Les malheureux habitants, entassés dans de misérables huttes (qu'ils appellent Ranchitos,) croupissant dans l'oisiveté, adonnés à la crapule et au vin, sont dans un état d'abjection presque stupide. L'égoïsme et le luxe asiatique de leurs seigneurs féodaux conspire avec leur indolence pour les entretenir dans cet état d'ignorance grossière. Ces malheureux, à la voix du Missionnaire, accourent de plusieurs lieues à la ronde gémissent et sanglotent jusqu'à rendre le sang en abondance et confessent leurs péchés et leurs crimes avec grande douleur; mais les Pères une fois disparus, le climat, les occasions, l'abandon, réduisent bientôt ces infortunés au même état de stupidité. Si l'on pouvait donner trois ou quatre missions par an dans chaque peuplade! mais impossible! Les distances sont immenses et le nombre des Pères insuffisant. D'autre part les cures sont trop étendues, si bien que parfois le Curé ne peut

visiter tous ses paroissiens en un an. — La résidence et la maison de retraites de Valparaiso ont déjà fait un bien immense en cette ville, qui ne compte pas moins de 70000 âmes et où, pour distribuer les secours spirituels, il n'y a qu'un Curé avec deux vicaires, un couvent d'Augustins habité par deux Pères déjà assez âgés et par un ou deux Frères lais, et enfin nos Pères de la résidence, qui sont les seuls prédicateurs. La population, essentiellement commerçante, se compose en grande partie d'Allemands, d'Anglais, d'Italiens et de Français; c'est en outre comme le refuge de toutes les prostituées du pays ; aussi la corruption était-elle éhontée quand nos Pères vinrent s'y établir. Les protestants et les francs-maçons étaient maîtres de l'opinion, en disposant de toute la presse périodique, et déployaient un zèle et une activité vraiment sataniques à répandre les feuilles impies et les libelles immoraux ou pervers. C'est avec toutes ces difficultés que nos Pères eurent à compter. Dieu a déjà récompensé leurs généreux efforts. Leur première mesure pour gagner du terrain fut de mettre une barrière à l'invasion incessante des prostituées. Chaque jour, ils se voient entourés d'une multitude de pécheurs qui viennent se purifier aux eaux salutaires de la pénitence. — Dans la république Argentine, nos Pères ont fondé un collège et un Noviciat à Cordoue de Tucuman, un autre collège à Santa-Fé et cette année un troisième sera fondé à Buénos-Ayres, où trouve déjà un centre de missions d'où plusieurs Pères vont sans cesse en expédition dans les provinces de l'intérieur. — Au collège de Santa-Fé, sont plus de 150 internes et 60 externes. On y suit en toute exactitude et rigueur le système de la Compagnie, c'est-à-dire, le Ratio studiorum, et les résultats sont plus que satisfaisants. Nous avons formé déjà plusieurs excellents prêtres qui sont aujourd'hui de vrais apôtres de l'Evangile. L'an dernier nos anciens élèves ont soutenu avec grande énergie et liberté les droits de l'Eglise, contre une infâme loi que porta le Gouvernement pour légaliser le mariage civil; leur exemple a forcé toute la province à protester contre cette mesure immorale et impie. — Dans les missions s'opère un bien immense. Les Américains sont d'une humeur assez traitable et ont généralement un fond de foi et de piété; mais les pauvres gens de l'intérieur sont bien abandonnés sous le rapport religieux; c'est à peine s'ils voient une fois en 3 ou 4 ans le Curé ou son aide; et plût à Dieu qu'ils ne vissent jamais en même temps le scandale. Quand nos Pères vont évangéliser ces contrées, ils ont à confesser un grand nombre d'individus de 30 à 40 ans, qui s'approchent pour la première fois du Saint Tribunal; à consacrer de nombreux mariages contractés sans la présence du ministre de l'Eglise; et enfin à baptiser beaucoup d'enfants de 4, 5 et 6 ans. Souvent les parents n'ont point profité de la visite du Curé pour faire baptiser leurs pauvres petits, afin de n'avoir pas à payer les énormes droits qu'on prélève sur eux pour l'administration des Sacrements. Ces infortunés, ainsi vexés en toutes manières et réduits à l'ignorance et à la misère, vivent en demi-sauvages. — L'année dernière, au mois de Mai, le P. Charles Soler animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, s'embarqua, sans être accompagné par aucun des Nôtres, sur un vapeur qu'un gentilhomme Espagnol, plus riche de vertus que de fortune, avait frété, avec 40 hommes d'équipage, pour explorer les bords supérieurs du Santiago. Ce fleuve s'enfonce au loin dans les immenses plaines du grand Chaco où mille tribus sauvages se font entre elles une guerre barbare; là jamais le flambeau de la foi n'a été porté, jamais n'ont brillé les divins rayons du soleil de justice. En luttant contre tous les éléments nos voyageurs remontèrent le fleuve à une distance de 300 lieues; mais le lit marécageux devenant de plus en plus impraticable au point qu'il fallut se frayer un passage à force de bras à travers les boues; le défaut d'aliments qui ne consistaient plus qu'en un peu de salaison et un peu d'eau fangeuse, ôtèrent presque tout courage aux hommes du bateau qui la plupart sans paie et sans presque de nourriture se refusèrent à continuer leurs efforts et commencèrent à répondre aux ordres qu'on leur donnait: « Qui ne mange pas, ne travaille pas. » — Mais durant le trajet on avait aperçu de loin, de temps en temps, quelque habitant des forêts, qui disparaissait aussitôt comme l'ombre, en sorte qu'on était presque certain de bientôt rencontrer une tribu errante. Le zélé Missionnaire se recommanda alors à la Très-Sainte Vierge et harangua de nouveau l'équipage découragé. A ses paroles tous reprennent courage et rentrent dans l'ordre. L'intrépide capitaine La Tour et ses soldats, ou plutôt ses marins, relèvent leurs vêtements jusqu'à la ceinture et se mettent à remorquer une petite barque chargée d'images, de chapelets et d'autres objets de piété. L'on s'avance ainsi en comptant sur la Providence. Durant les premiers jours on traversa des forêts dont les arbres couverts d'un feuillage touffu protégeaient les voyageurs contre les ardeurs du soleil. La chasse était abondante et l'eau ne manquait pas. On apercevait de plus en plus fréquemment des Indiens à cheval descendant au loin des montagnes. Bientôt en avançant on vit l'aspect changer et des marais boueux remplacer les charmants paysages et les agréments de la forêt. On se vit bientôt réduit à mettre la main sur les oiseaux morts qu'on trouvait, pour ne pas être réduits à ne prendre de tout le jour que quelques bouchées de salaison. Pour tout nectar on n'eut bientôt plus qu'un peu d'eau fétide. Le jour de St-Ignace, ils trouvèrent un mulet mort qui commençait

déjà à se putréfier, ils s'en firent un bouillon qui fut pour eux un régal. Les choses allaient se compliquant de jour en jour, et les dangers semblaient imminents. Un jour nos voyageurs rencontrèrent les membres mutilés d'un homme blanc; une autre fois ils en découvrirent un qu'on avait récemment enterré; enfin ils virent sur leur route un monceau horrible de corps mutilés et sanglants. Ils purent donner la sépulture à 19 de ces infortunés. C'était sans doute des soldats détachés de l'armée de Buénos-Ayres qui étaient tombés aux mains des sauvages et étaient restés sous leurs coups. A ce spectacle toute la bande fut épouvantée et plusieurs même perdirent connaissance. Mais le zèle ardent de notre Père et l'intrépidité du capitaine La Tour ne se démentirent pas un instant. Les hommes de la troupe poussèrent des cris furieux la première fois qu'ils aperçurent ensuite des Indiens, courant à travers les montagnes. Mais quelle ne fut pas leur surprise en voyant se précipiter du haut de la colline deux Sauvages qui, déposant leur férocité à la vue du Père, tombèrent à genoux donnant des marques de respect, doux comme des agneaux et se livrant eux-mêmes comme gage de sécurité. C'étaient deux Caciques fameux, chefs de tribus. Le premier des deux parlait un mauvais Castillan qu'il avait appris d'Américains réduits par lui en esclavage. Ils dirigèrent la petite troupe à travers des sentiers frayés et arrivèrent bientôt à une sorte de campement dont les tentes étaient formées de quelques pieux avec une peau pour toiture. Les enfants, les femmes, les vieillards sortirent en foule pour recevoir les étrangers; tout ce monde courait sans vergogne, pas plus vêtus qu'Adam et Eve au paradis terrestre. Les femmes elles-mêmes montées sur de légers chevaux volent comme l'éclair à travers les montagnes. Le Père et ses compagnons passa deux mois dans cette tribu, occupé à apprendre l'idiome de ces sauvages et à leur enseigner les principaux mystères de notre sainte religion. Quand on leur eut parlé du baptême ils présentèrent leurs petits enfants, demandant à être régénérés avec eux dans les eaux du salut. — Cependant plusieurs de ses compagnons ayant succombé aux fatigues, le Père voulut leur rendre les honneurs funèbres devant les Indiens, avec toute la pompe et la solennité possible. Les Sauvages furent émerveillés des cérémonies funèbres en usage dans la Ste Eglise. Aussi le bien se faisait et l'expédition était couronnée du plus beau succès. — Mais tous les hommes de la petite troupe s'affaiblissaient et n'étaient plus déjà que des spectres vivants; et puis le temps était venu de remonter sur le vapeur et de redescendre le fleuve. Ce fut avec larmes qu'on vit la nécessité d'abandonner une si riche moisson. De son côté le grand Cacique voulut donner au Père une marque publique d'amour et de gratitude. Armé d'une grande lance empanachée de plumes d'autruche, la tête ornée d'un riche diadème, il montait un fougueux coursier tout couvert aussi de plumes aux couleurs riches et variées, et sur le front duquel était cette inscription: « Mourir plutôt que reculer. » Ainsi équipé, il rassemble tous ses sujets au nombre de plus de 200 hommes avec leurs femmes et leurs enfants; puis il les harangue en ces termes: « Mes fidèles Caciques, et vous tous hommes, femmes et enfants mes sujets, je veux et ordonne qu'en tous lieux et toujours vous honoriez ce très-cher Père et lui obéissiez. » A ces mots tous les Sauvages inclinèrent la tête et vinrent un à un, le grand Cacique en tête, baiser la main du Missionnaire. Ensuite ils lui présentèrent une petite enfant, fille d'un jeune captive Espagnole. Tous les Caciques à cheval accompagnèrent jusqu'au vapeur le Père et sa troupe, et dès qu'on eut levé l'ancre, disparurent dans tous les sens. — Nos courageux voyageurs revinrent heureusement, et si le Missionnaire a dû regretter de quitter les pauvres Sauvages qu'il avait commencé à évangéliser, il put se réjouir d'avoir, par cet essai, ouvert la voie et préparé le succès d'une grande et belle œuvre. —

Ajoutons encore ici quelques détails qui auraient pu prendre place plus haut. — A Valparaiso, dans notre maison de retraites, on donne les Exercices 3 ou 4 fois dans l'année, et plus de 80 hommes y prennent part, passant huit jours entiers dans la piété et le recueillement, pleurant leurs péchés, et se châtiant par de rudes et longues disciplines. — Dans les missions faites dans cette ville, qui est pourtant un centre d'impiété, la grâce de Dieu a merveilleusement opéré et amené les pécheurs à la pénitence. Non seulement les églises où nos Pères prêchaient étaient absolument remplies, mais encore les places et les rues voisines. Les confessions furent innombrables et plusieurs protestants abjurèrent. —— Il y a deux ans un Père Italien a ramené à la religion un ancien Général Italien, malade, très-impie, qui vivait retiré ici et occupait une des premières dignités dans la loge Maçonique. Le 1er jour de la neuvaine de St. Louis de Gonzague il se rendit à la grâce et renonça publiquement aux erreurs de la secte; il fit avec larmes une confession générale et supplia qu'on voulût bien lui administrer solennellement les Sacrements de l'Eglise. — C'était chose inouïe à Valparaiso où pour éviter les profanations, on est réduit à porter en secret le St Viatique. On se rendit aux désirs du vieux Général et le Père lui porta en voiture le St Sacrement; sur le chemin il trouva une musique militaire qui l'accompagna jusqu'à la demeure du malade et au retour, jusqu'à l'église, en jouant des marches graves et religieuses. Dieu accorda au converti, avec la santé de l'âme, celle du corps; ayant repris ses forces, le vieillard fit

extérieurement profession de piété et vécut depuis très-saintement. Il est mort l'an dernier avec tous les secours de l'Eglise. — Beaucoup d'autres conversions sont dues à l'intercession de St Louis de Gonzague. —— Durant le bombardement de Valparaiso, les Pères de la résidence pour porter secours aux soldats, furent exposés pendant 3 heures aux bombes et aux boulets qui tombaient autour d'eux. Un boulet de 32 vint tomber dans un appartement de la maison; la Providence veilla sur eux. — A Puerto-Mon les efforts de nos Pères rencontrent de très-grands obstacles. Les protestants trouvent des sommes énormes pour bâtir des temples, tandis que nos Pères sont réduits à vivre resserrés dans une étroite habitation, dont un appartement leur sert de chapelle et d'église paroissiale. —— Au Pérou l'on vient d'abolir les décrets de proscription qui pesaient contre les Missionnaires Jésuites. — Quel champ ouvert aux Ouvriers de la Gloire de Dieu! Finazzi S.J.

Constantinople. I.

Lettres du F. Daras au R.P. Dorr. — 20 Octobre 1867. — Mon R.P. Recteur — P.C.

... Le collège de Ste Pulchérie est situé sur le haut de la colline de Péra, quartier de Constantinople où habitent presque tous les Européens. De notre maison nous avons une vue magnifique sur la mer de Marmara, le Bosphore, Scutari et la côte d'Asie. Avec un bon caïque on peut passer en 10 minutes d'Europe en Asie. La maison que nous habitons est un ancien palais: aussi les appartements sont extrêmement élevés. Ce sont les Pères Siciliens qui dirigent ce collège: ils ont un autre collège à Malte et c'est là que se trouve leur Provincial. Le nombre de ces Pères diminue faute de novices mais il paraît qu'ils vont fonder un Noviciat à Malte. La maison, dit-on, est déjà achetée: il n'y a plus que les Novices qui manquent. — A Ste Pulchérie ce sont aussi un peu les élèves qui manquent. Il n'y a que 35 à 36 pensionnaires et environ 40 à 45 demi-pensionnaires et externes. Ce sont des enfants de commerçants, pour la plupart Italiens. Les classes ne sont pas divisées comme en France. Les élèves dans la même journée passent successivement sous 4 ou 5 professeurs différents, qui enseignent, l'un le Grec Moderne, l'autre le latin, un troisième l'italien, un quatrième le français, un cinquième les accessoires. L'instruction religieuse est donnée par un sixième. — Les enfants ici sont faciles à conduire, ils ne savent pas ce que c'est que le mauvais esprit. Ils sont pieux, et la congrégation établie parmi eux fait beaucoup de bien. Le Préfet de congrégation jouit d'une grande influence sur ses condisciples; il réprimande les congréganistes en défaut, souvent avec plus de fruit que les surveillants eux-mêmes. — Le bien que nous faisons à quelques enfants, que ne pouvons-nous le faire à ces milliers de pauvres enfants Turcs, qui presque tous grandissent dans la plus profonde ignorance! Quelle immense pitié j'ai ressentie pour ces pauvres Turcs en visitant plusieurs de leurs mosquées! Je me trouvais il y a quelques jours dans une grande mosquée vers 4 heures du soir. C'était l'heure de la prière. L'iman, du haut du minaret, venait d'une voix stridente d'appeler les fidèles à la prière. Aussitôt quittant leurs occupations, près de 400 Musulmans, après avoir fait leurs ablutions, entrent gravement dans la mosquée, nu-pieds, sur les nattes qui recouvrent le sol. Ils se placent en longues lignes les uns derrière les autres, tournés dans la direction de la Mecque. Cinq ou six imans montés dans une espèce de tribune à deux mètres du sol récitent les prières du Coran en chantant avec une espèce de modulation fort singulière et fort monotone. A une inflexion déterminée tous les mahométans tombent à genoux, puis se prosternent de tout leur long pendant un silence de deux ou trois minutes. Quand les imans reprennent le chant, tous se relèvent, et cette cérémonie recommence fort souvent. Pas un ne tourne la tête. J'ai poussé l'audace jusqu'à passer entre leurs lignes, pas un n'a levé les yeux sur moi. Ce qu'on raconte de la bonne tenue des Musulmans pendant leurs prières n'est certainement pas exagéré. Pendant toute la journée et à toute heure du jour il y a des mahométans dans chacune des mosquées, qui cependant sont fort nombreuses ici: on en compte bien une centaine. On les voit rester pendant des heures entières accroupis devant une espèce de pierre taillée en triangle. Pauvres aveugles! On ne peut pas même essayer de les convertir. Le gouvernement Turc est impitoyable sous ce rapport. Avant la guerre de Crimée il n'était pas même permis à un Européen d'entrer dans les murs de Stamboul, la vieille ville, le vrai séjour des Turcs. On y entre maintenant, mais toujours avec un certain danger. Plus d'une fois on s'entend appeler giaour. Ici la plupart des maisons sont en bois. Aussi les incendies sont extrêmement fréquents. Depuis 15 jours j'en ai déjà vu 4. J'ai visité près de Stamboul un quartier tout en ruines; près de 1800 maisons ont été la proie des flammes, il y a deux ans. Presque rien n'a été rebâti. L'incurie Turque a laissé le tout dans le statu quo: on croirait que l'incendie date de quelques semaines.

7 Décembre 1867. — Je puis vous donner des nouvelles de Beyrouth et de Gazir; car le P. de Damas, revenant de Syrie a passé 8 jours au milieu de nous et il est parti le 4 pour Rome. De là il se rendra à Paris. — Nos deux collèges Syriens sont en pleine prospérité. Gazir compte près

de 250 élèves dont 150 internes. Le grand Séminaire dirigé par nos Pères va très-bien. Du reste ce pays a un bien grand besoin de prêtres. Il paraît que l'ignorance dépasse toute limite même chez les évêques. Voici un fait : — Un de nos Pères avait préparé plusieurs paroisses à la Confirmation. Une trentaine d'adultes n'avaient pas voulu se préparer. Le jour de la cérémonie cependant ils se présentèrent avec les autres. Le Père cherchait à les séparer des autres quand l'Évêque s'écria tout haut de l'autel : « Qu'on fasse approcher tout le monde. Je n'ai pas le temps de revenir. » Le Père fait des instances, mais sans succès. — L'Office terminé le Père se plaint : l'Évêque répond : « Il y en avait peu, 30 environ. J'ai agi d'après le principe : Parum pro nihilo reputatur. » — Je vais vous raconter maintenant une promenade que j'ai faite dernièrement à Stamboul. J'ai visité le grand bazar qu'on dit le plus beau d'Europe. Figurez-vous un assemblage immense de constructions communiquant toutes entre elles et formant de longues allées couvertes, le long desquelles sont installés de nombreux marchands assis à l'Orientale sur des nattes ou des coussins. C'est quelque chose qui rappelle les passages de Paris ; mais la saleté domine là, comme partout dans l'Empire Turc. De là nous sommes entrés dans la cour de la grande Mosquée du Sultan Mourad. Nous y avons trouvé plusieurs marchands de chapelets, de chapelets musulmans, bien entendu. Le diable, ce vilain singe des choses religieuses, a donné un chapelet aux Turcs. Il s'en fait un grand commerce. Chaque Musulman a le sien. J'en ai rencontré beaucoup tenant en main leur chapelet et le disant sans respect humain. Ces chapelets ont une centaine de grains sans division et sur chaque grain le Mahométan répète ces mots : « Dieu est grand » ! Dans cette même cour nous remarquâmes une multitude innombrable de colombes. Ce sont les colombes du prophète. Ces oiseaux sont aussi sacrés aux Turcs que les chiens, et chez eux, tuer un pigeon ou un chien est un crime qui mérite au moins l'empallement. — Nous voilà arrivés aux portes de la mosquée et nous nous mettons en devoir d'ôter nos souliers. Nous allions entrer quand un cri menaçant nous force à nous retourner. Un musulman nous intimait de nous retirer au plus vite. Le P. Joseph, prêtre Géorgien, notre ami et notre guide essaie de parlementer en Turc, quand arrive une espèce d'énergumène, un prophète inspiré à ce qu'il paraît. Il pousse un cri de fureur qui n'avait rien d'humain. Je remets vite mes souliers et je pars d'un immense éclat de rire en voyant cette espèce de bête féroce. Cette provocation acheva de l'exaspérer. Il se saisit des souliers qui se trouvaient là et se jette sur le P. Joseph qui n'avait pas encore quitté le seuil de la mosquée. Le musulman frappe à grands coups sur le dos du bon Père. Le P. Joseph en qualité de Russe a quelque chose de terrible et de cosaque dans la physionomie. Il se retourne furieux et fixe audacieusement son adversaire qui, vaincu par ce regard, s'arrête un instant. Le P. Géorgien bat lentement en retraite et nous rejoint au milieu de la cour, toujours suivi de ce scélérat de Turc qui poussait des cris d'aigle. L'alarme est donné. Les musulmans accourent en masse. En un instant, plus de 300 Turcs sont réunis sur notre passage. Leurs regards étaient menaçants. Nous étions au milieu du vieux Stamboul où l'on ne voit pas un Européen. L'affaire pouvait tourner au tragique. Nous étions 4. Un Père Sicilien, mon plus proche voisin, tremblait de tous ses membres : « Nous sommes perdus, me dit-il. » — « Allons donc, lui dis-je, ce n'est qu'une comédie. » Je me retourne et étant alors le dernier de la bande je me trouve alors en face du terrible Osmanlis. Par bonheur il avait oublié son cimeterre. Il était horrible à voir dans sa fureur diabolique : une écume impure découlait de ses lèvres crispées. Le personnage était si grotesque que je ne pus m'empêcher de partir d'un second éclat de rire. La rage du Turc ne connut plus de bornes. Il se saisit d'un escabeau et me le jette dans les jambes en poussant un cri infernal. Heureusement j'esquivai le coup et atteignis la porte de la cour. Nous traversâmes la foule des Turcs qui criaient avec des gestes menaçants : « Francs ! Giaours ! Notre scélérat de musulman n'avait pas dépassé le seuil de la porte d'entrée de la cour, et de là continuait à crier comme un énergumène. Nous l'entendîmes encore pendant un bon quart d'heure. A l'heure où je vous écris peut-être crie-t-il encore, et cependant il y a 8 jours que cette aventure nous est arrivée. Nous apprîmes que c'était un fou Turc, sourd et muet, ne sachant que hurler. Or les fous sont vénérés ici comme des saints. La folie est la marque de la plus haute sainteté chez les Turcs : ils rendent aux fous les plus grands honneurs et sont même tenus par religion de leur donner tout ce qu'ils demandent. Il y a un de ces fous, le plus saint, dit-on, qui parcourt la ville dans le costume primitif que portait notre premier père dans le paradis terrestre. — Pauvres gens !

II. Lettre du même au F. Marquigny. 27 8bre 1867. — Je vais vous raconter une excursion que j'ai faite dernièrement à Scutari sur la côte d'Asie. C'était un jeudi. Je partis de Péra en compagnie du F. Marsille et d'un prêtre Géorgien appelé le P. Joseph. Nous descendons des hauteurs de Péra, nous arrivons bientôt au pont de bois qui sert de jonction entre Péra et Stamboul. Ce pont fort sale et fort

délabré est à toute heure encombré de monde. C'est là que se croisent toutes les nations du monde, tous les costumes imaginables. Européens, Orientaux, Asiatiques. C'est là que Turcs, pachas, derviches, Arméniens, Géorgiens, Grecs, Circassiens, Russes, Persans, Français, Anglais, Prussiens, Italiens etc., passent devant vous, chacun avec le costume de sa patrie. Où vont tous ces gens? Comme nous ils se rendent aux divers paquebots du Bosphore dont les cheminées fument et qui sont comme impatients de partir dans toutes les directions. Il y en a 12 à 15 qui font les divers trajets de Constantinople à tous les villages bâtis le long du Bosphore, soit sur la côte d'Europe, soit sur la côte d'Asie. Nous montons en bateau et en un quart d'heure nous voilà à Scutari, en Asie. Rien de curieux à Scutari, si ce n'est ses immenses cimetières dont je vous parlerai quelque jour. Ce qui nous appelait à Scutari c'était la cérémonie des derviches hurleurs que je vais vous raconter de mon mieux. — Nous arrivâmes à 2 heures à la mosquée où devait se passer la cérémonie, comme chaque semaine à la même heure. Nous ôtons nos souliers et nous entrons. On nous place avec 7 ou 8 Européens aussi curieux que nous, dans un lieu profane, et je m'assieds par terre, attendu que c'est le seul moyen de ne pas rester sur ses jambes. Des peaux de moutons sont étendues dans la mosquée, et sur ces peaux sont assis en cercle 30 à 40 derviches. Le chef est à la place d'honneur. C'est un Turc à figure grave, austère: c'est le gros bonnet de l'endroit. La comédie commence. Les derviches se mettent à chanter un chant monotone qui se compose de 5 ou 6 mots et qui va continuer sans interruption et sans variante pendant 1 heure ½ ou 2 heures. Voilà le sens des mots: « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ». Nos chanteurs assis sur leurs talons accompagnent leur chant de grandes salutations en avant, à droite et à gauche. Les mains gesticulent en mesure. Au bout d'un quart d'heure à un signal tous se lèvent et se mettent sur une ligne. Devant eux viennent s'asseoir 6 vieux Turcs qui vont faire l'accompagnement sur un autre ton. Les derviches recommencent leur chant en faisant de légères salutations. Ces salutations de quart d'heure en quart d'heure deviennent de plus en plus profondes et le mouvement s'accélère en proportion. Au bout d'une heure ils se plient tout à fait en deux et rejettent le corps en arrière et cela si vite qu'on a à peine le temps de les voir. Les cris deviennent étranglés, rauques, sauvages: ce sont de vrais hurlements de bêtes fauves. La sueur commence à découler de tout leur corps. Ils rejettent leurs manteaux et alors ils n'ont plus guère qu'une espèce de chemise. En ce moment ils sont comme des forcenés. Leurs cris de plus en plus sourds, leurs gestes de plus en plus fébriles les font ressembler à une bande de démons. Au commencement de la cérémonie je riais, à la fin j'avais une espèce de frisson. Vers 3 heures ½ environ commencèrent les guérisons miraculeuses. On étendit devant le chef des imans, c'est-à-dire le sus dit gros bonnet au visage si saint et si grave, une peau de mouton. On amena un petit enfant de 4 à 5 ans et on le coucha tout de son long sur le ventre. L'iman fort gravement lui monta à deux pieds sur le dos. L'enfant fut relevé: il parait que la guérison était parfaite: 18 à 20 hommes et 7 à 8 enfants vinrent successivement subir le même traitement étendus indifféremment sur le dos ou sur le ventre. Relevés et apparemment guéris ils venaient par reconnaissance baiser les mains de l'iman. Cette dernière cérémonie n'empêchait nullement les vociférations et les gestes diaboliques des hurleurs. Nous n'eûmes pas le courage de rester jusqu'à la fin. Aux murs de la mosquée sont suspendus des tambourins et aussi les instruments de toute sorte qui leur servent, dit-on, pendant le Ramadan, à se déchirer le corps de mille manières. Il parait qu'ils se percent de poignards et se frappent avec des chaînes de fer qui font couler leur sang. Tous les instruments sont là. Nous quittâmes Scutari sous une impression assez triste. Ces derviches agissent à n'en pas douter, sous une impression diabolique.

12 Février 1868. — ... Je vais vous dire un mot aujourd'hui des derviches tourneurs. C'est moins hideux que les hurleurs de Scutari. Jeudi dernier nous voilà partis pour le Téké: c'est le quartier qu'habitent ces moines intéressants de l'Orient. Nous arrivons à la mosquée attenant à leur monastère. Cette mosquée est bien autrement riche que celle des hurleurs de Scutari. Figurez-vous une rotonde, ou plutôt un octogone régulier, surmonté d'une coupole peu élevée. Un second octogone se trouve formé à l'intérieur par une balustrade en fer. Entre cette balustrade et le mur se placent les spectateurs et les fidèles. Un endroit spécial est affecté aux chiens de chrétiens qui veulent venir s'édifier. Deux soldats turcs font la police et gare aux malencontreux rieurs qui seraient pris en flagrant délit d'insulte au plus grand des prophètes. — Nous voilà installés assis à la turque. Attention! la cérémonie commence. La balustrade s'ouvre et le supérieur des derviches, vieillard à barbe

blanche et à figure vénérable s'avance lentement à la tête de ses moines. Tous prennent place en s'asseyant sur le parquet à quelque distance les uns des autres. Aussitôt, d'une tribune supérieure descend la voix glapissante, nazillarde et étranglée des chantres de l'endroit. Ce chant est triste et monotone. Nos derviches en silence le front dans la poussière adorent vaguement... quelque chose, puis changent de position. Tous ces préliminaires fort peu intéressants durent au moins trois quarts d'heure. Enfin le vieux à barbe blanche commence une série de prières, comme serait une suite interminable d'oremus. Puis tout-à-coup un instrument se fait entendre, le tambour, sur lequel on frappe à grands coups sans mesure. A cet appel sacré tous nos derviches se dressent, se réunissent, et alors commence la procession. Le vieux s'avance lentement et majestueusement, s'arrêtant et faisant un grand salut à chaque quart de conversion. Ils font aussi 3 fois le tour de la mosquée et en passant devant l'endroit qu'on pourrait appeler le chœur ils se font réciproquement un salut bien singulier. D'abord chacun salue son voisin en avant, c'est-à-dire en inclinant la tête à la hauteur des genoux, puis en arrière, c'est-à-dire en se retournant d'une façon qui vous paraîtrait peu polie et qui est assurément fort ridicule. La procession finie, chacun va se placer debout contre la balustrade. Alors un nouvel instrument envoie des sons bizarres: C'est une flûte qu'on croirait dans la machoire d'un âne, tant les sons en sont déchirants. Le tambour recommence son tapage et aux accents d'une musique charivari, les derviches se mettent en mouvement, puis arrivés à un certain endroit étendent les bras, ferment les yeux et commencent leur valse vertigineuse. Ils sont pieds nus et n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de chemise et une robe traînante. En tournant très-rapidement, leur robe forme crinoline et laisse voir leurs jambes toutes nues, ce qui est peu édifiant pour d'aussi saints personnages. Les voilà donc à 15 ou 18, tournant comme des marionnettes. En tournant fort vite sur eux-mêmes, ils avancent toujours et finissent par faire le tour de la mosquée. Ils ont la tête dévotement penchée: on les canoniserait sur leur mine. Mais qu'est-ce que cela? L'un d'eux s'arrête, s'appuie à une colonne, puis tombe lourdement à terre sans pousser un cri. Personne ne s'inquiète de l'accident. On abandonne le pauvre diable à sa triste destinée et on continue la cérémonie. La valse du prophète recommença par trois fois, toujours au son de la musique des ours, et ainsi finit la comédie. La comédie terminée on emporta le malheureux derviche. Ce n'était plus qu'un cadavre: la mort avait été instantanée. — Le monastère des derviches est fort riche. Ces gaillards-là ont de solides revenus et ne vivent pas de l'air du temps. — Les Turcs font en ce moment leur grand jeûne du ramadan. Il a été annoncé par de nombreuses salves d'artillerie. Pendant ce temps, les fidèles ne mangent rien jusqu'au coucher du soleil. Un coup de canon annonce le moment où chacun peut se livrer à ses appétits. On commence alors à festoyer et toute la nuit se passe en ripaille. Le jour, ils le passent en partie à dormir. Voilà qui est commode. Au coucher du soleil quand retentit le coup de canon, toute affaire, tout commerce cesse spontanément. Les bureaux se ferment. Voici un exemple frappant de cette fidélité turque. Deux Pères arrivent de Stamboul. Ils sont allés à un bureau Turc réclamer un paquet de livres arabes qui leur vient de Gazir. Après bien des pourparlers on leur délivre enfin le paquet: il n'y avait plus qu'une petite formalité à remplir. Le scribe devait tirer un trait de plume à la main, quand tout-à-coup retentit le coup de canon. Le Turc ferme son livre, reprend le paquet, le jette dans un coin et signifie aux Pères de se retirer bien vite. Et les pauvres Pères après avoir pataugé pendant 3 heures dans des chemins abominables sont rentrés ici les mains vides. Voilà du Turc! A. Pécoras S.J.

III. Lettre du P. Marsille au P. .... à Nantes. — 25 Décembre 1867. —

... Permettez-moi d'entrer dans quelques généralités sur la ville de Constantinople. Cette capitale de l'Empire Ottoman peut compter 800000 âmes: il est difficile de déchiffrer sa véritable population; 4.000 sont Turcs; les autres appartiennent à diverses nationalités, dont les principales sont la nation Arménienne, la nation Grecque et le peuple d'Israël. Pour commencer par les premiers, qui ne connaît le Grand-Turc, maintenant qu'il est allé s'exposer au grand jour à la grande Exposition de Paris? Ce qu'on sait encore c'est que le grand Empereur ou Sultan est regardé comme le successeur légitime du prophète et des Califes orthodoxes, d'où il suit naturellement qu'il possède l'autorité religieuse et temporelle. Mais les fonctions judiciaires et sacerdotales n'étant pas toujours du goût des monarques Ottomans, ils chargèrent de l'interprétation des lois le Mufty ou grand pontife de la nation; le Mufty ou premier aumônier de sa Majesté a sous sa direction le corps tout puissant et très-influent des Ouléma: ceux-ci, par la nature de leurs fonctions judiciaires et religieuses dans un Gouvernement théocratique, forment la branche la plus

importante de l'État après le Souverain. L'administration de la justice est plus spécialement réservée aux Mollas et aux Cadis ou juges ; les cérémonies ordinaires du culte sont réservées aux Scheiks et aux Imans. La faculté que les Cadis ont d'exiger des rétributions assez fortes pour toutes les causes soumises à leurs tribunaux rend nécessairement la classe des prêtres inférieure à celle des hommes de loi. Tous les Osmanlis (je ne dis pas les Turcs : car les descendants d'Osman, fondateur de la monarchie Ottomane, se regardent comme insultés lorsqu'on les appelle Turcs, expression qu'ils emploient pour désigner un homme grossier,) tous les Osmanlis, dis-je, peuvent prétendre à être admis dans le corps des Oulémas. Les jeunes gens destinés à cette carrière doivent faire leurs études sous le titre de Softas ou patients dans les médressés, ou collèges de théologie et de droit, qui sont attachés aux grandes mosquées dans les villes principales de l'empire. Ces élèves subissent après quelques années d'étude, un examen peu rigide sur l'alcoran, sur la langue arabe et sur la psalmodie des prières publiques, et peuvent dès lors être admis au service des mosquées : admis dans le sacerdoce, ils ne doivent plus avoir d'autre vue que de terminer leur carrière dans cette classe inférieure du corps des Oulémas, qui se divise en Scheiks, Kiatibs, Imans et Muezzins. Les premiers font les fonctions de prédicateurs ; les Kiatibs sont chargés de la surveillance des mosquées et ne récitent que les prières du vendredi ; les imans remplissent toutes les fonctions journalières du culte, et les Muezzins appellent du haut des minarets les Musulmans à la prière. Tous ces hommes d'église sortent des classes élémentaires des Médressés ou collèges, dépendent du Mufty pour leur nomination et leur avancement, et ne connaissent par intérêt et par habitude d'autre volonté que celle de ce pontife. — Les Softas ou jeunes gens qui se destinent à la judicature, font des études plus sérieuses ou du moins plus prolongées que celles des ecclésiastiques ; ils parviennent après plusieurs examens et une assez longue attente, au titre de Mulazim, qui est le premier grade d'introduction dans la classe des hommes de loi. Ces mulazims deviennent Cadis ou juges, et Naibs ou lieutenants de juges. Ceux qui veulent acquérir le titre de Mudéris ou docteur, doivent continuer leur ennuyeux noviciat pendant 7 ans, après lequel ils subissent un dernier examen en présence du Mufty. — Dans toutes les grandes villes, les mosquées principales ont un médressé : les étudiants de ces collèges sont divisés en dix classes : 1° grammaire, 2° syntaxe, 3° logique, 4° morale, 5° rhétorique, 6° théologie, 7° philosophie, 8° jurisprudence, 9° Alcoran, 10° lois arabes du prophète. Les élèves des médressés apprennent aussi le Turc, l'Arabe et le Persan. Le turc primitif est l'idiome du peuple. L'arabe est la langue de l'alcoran et de tous les commentateurs qui ont écrit sur ce livre sacré ; le persan, plus doux et plus harmonieux que les deux autres est employé principalement pour la poésie. — Outre les médressés, fondées auprès des grandes mosquées, il existe souvent encore, par suite de la même fondation, des imarets ou hôtelleries où l'on distribue journellement la nourriture à un grand nombre de pauvres, des hôpitaux où les malades sont bien nourris et bien soignés, des bibliothèques pour les étudiants, enfin des mektebes ou écoles publiques ouvertes aux enfants des familles indigentes. Les enfants admis dans les mektebes y apprennent à lire, à écrire, un peu de religion et les premiers éléments de la langue turque. Je ne parle point ici de plusieurs autres institutions libres ou collèges impériaux de Constantinople : ce qu'il y a de plus intéressant à dire là-dessus, c'est qu'en peu de temps un de ces grands collèges sera dirigé par des universitaires de France, que M. Duruy nous choisit en ce moment : vous pouvez être sûr d'avance qu'on ne créera pas pour la nouvelle légion un enseignement pour les demoiselles turques. Ah ! certes, pour affranchir et réhabiliter la femme musulmane, il faudrait bien autre chose ; mais vous le savez, le Coran interdit toute propagande ; d'un autre côté l'influence d'un clergé ambitieux qui craint l'introduction des lumières, porte les Turcs à confondre dans un égal mépris les peuples civilisés de l'Europe avec les Rayas de l'Empire. — Passons aux Grecs de Constantinople, qui ne sont autres que les vaincus de 1453. Mahomet II ne trouva pas de meilleur moyen pour contenir ces descendants de Photius et de Michel Cérullaire que de les remettre sous la domination de leur patriarche et du clergé. Le patriarche est chef de la nation grecque, président du synode et juge suprême de toutes les affaires civiles et religieuses. Dès l'origine tous les cadis et gouverneurs militaires turcs eurent ordre de faire exécuter les sentences judiciaires du patriarche, de regarder les églises comme des lieux inviolables, de ne contraindre aucun grec à abjurer la foi de ses pères. Dans la charte de Mahomet II, beaucoup de privilèges pour les évêques et les prêtres, le peuple n'y est mentionné que pour payer et pour servir. L'administration de la justice forme un des revenus du patriarche et de tous les métropolitains ; de plus le patriarche vend aux prêtres subalternes le droit d'exercer leurs fonctions. Ces prêtres subalternes sont divisés en trois classes : 1° celle des proestos qui sont les économes des églises : ils prennent part aux produits des quêtes, se font payer chèrement les mariages, les enterrements et les baptêmes, et retirent un revenu assez considérable de la coutume qu'ils ont de bénir fréquemment, les maisons, les terres et les

personnes de leurs paroissiens ; 2° celle des pneumaticos ou confesseurs qui transigent avec leurs pénitents et vendent le plus cher qu'ils peuvent l'absolution des péchés ; 3° la classe des éphémérios ou journaliers. C'est sous cette modeste dénomination que sont connus les prêtres célébrants qui n'ont d'autres revenus que le prix de leurs messes. — Les évêques imitent le patriarche œcuménique et retirent comme lui leurs principaux revenus de l'administration de la justice et de la vente des fonctions ecclésiastiques. Tous les dignitaires de l'église grecque rançonnent les prêtres subalternes et ceux-ci rançonnent le public. Des cérémonies superstitieuses, des abstinences continuelles, des exorcismes fréquents, une haine violente contre les chrétiens d'un autre rit, et surtout contre les catholiques latins que les papas représentent comme des Skilos, ou chiens non baptisés : Voilà, je ne dirai pas le fond mais la forme de la religion orthodoxe. Si telles sont leurs vertus, on peut mettre au nombre de leurs défauts dominants l'hypocrisie, l'ignorance, l'orgueil et la fourberie : rappelez-vous le vers de Virgile : il est toujours vrai. Il faut avouer que les familles nobles de la nation grecque, résidant au Fanar, (faubourg de Constantinople,) ont cherché à diminuer l'influence des prêtres ; mais pour augmenter la leur ils ont senti que le meilleur moyen d'y réussir est de répandre les lumières parmi leurs concitoyens. Des écoles ont été établies à Constantinople, à Smyrne et dans les principales villes, pour enseigner aux jeunes gens du rit Grec la langue française, les belles-lettres, la médecine, les sciences physiques et mathématiques. Les Fanariotes peuvent bien avoir civilisé un peu leurs coréligionaires ; mais, à coup sûr, ils ne les ont pas rapprochés du centre de l'Eglise Romaine. Voilà donc ces pauvres chrétiens d'Orient sur lesquels s'appitoie si tendrement l'orthodoxe et sainte Russie ! — Les Arméniens qui forment un dixième de la population de Constantinople, sont les débris d'une ancienne grande et belle nation. Ils eurent successivement à supporter les attaques et l'autorité des Macédoniens, des Parthes, des Perses, des Arabes et enfin des Turcs. Ils sont venus d'Asie en Europe à la suite de leurs maîtres et ont conservé en grande partie leurs mœurs asiatiques. La nation Arménienne se divise en deux catégories : la première est celle des schismatiques, qui est la plus nombreuse et qui a adopté les erreurs d'Eutychès ; la deuxième est celle des catholiques. Le chef de ces derniers est Mgr Hassoun qui vient d'être nommé par le Souverain Pontife, Patriarche de toute l'Arménie catholique. Ce prélat plein de zèle et d'activité a donné en ces derniers temps un grand élan au catholicisme : il a un clergé distingué, des religieuses instruites et bien formées, un Séminaire nombreux, des collèges, des écoles, des hôpitaux, etc : il a déjà ramené à l'Eglise Romaine bon nombre de schismatiques : tout porte à croire que ce mouvement continuera. Les Arméniens, soumis à la Turquie, ont tourné toutes leurs vues dans le commerce et les manufactures ; et y ont apporté un esprit spéculatif et entreprenant, beaucoup de sagesse et d'économie, et un fond général de droiture qui contraste avec la finesse des Grecs et la sordide avarice des Juifs. Les Arméniens schismatiques ont 4 patriarches, dont un à Constantinople, un à Césarée de Cappadoce, et les deux autres dans l'ancienne Arménie. Les patriarches ainsi que leurs évêques suffragants administrent la justice dans leurs diocèses aux mêmes taux et aux mêmes conditions que les Grecs et vendent comme eux les Sacrements : mais ils n'ont ni les mêmes privilèges ni la même influence que le clergé Grec. — Tous les Arméniens, en général, pacifiques et craintifs, détestent les secousses révolutionnaires et verraient avec peine la chute de l'Empire Ottoman. — Les Juifs, qu'on voit dans la Turquie d'Europe et dans l'Asie Mineure, descendent presque tous de ces Israélites qui furent chassés d'Espagne au commencement du XVIe siècle. Au nombre d'environ 50000 dans la seule ville de Constantinople, ils sont aussi régis par une forme particulière de gouvernement. Un grand Rabbin et deux rabbins adjoints, choisis à vie par la nation, forment un triumvirat qui est chargé de l'autorité principale. Il participe à la formation des lois et sert en même temps de tribunal suprême. Un conseil de sept membres nommés à vie par la nation forme la seconde branche du pouvoir législatif, a le droit de faire des remontrances au triumvirat, et peut seul convoquer l'assemblée nationale. La justice est administrée chez les Juifs à très peu de frais. Il est rare qu'ils en appellent aux tribunaux turcs pour faire casser les sentences de leurs juges particuliers. Les Juifs n'ayant d'autre profession que le commerce et d'autre passion que l'amour de l'argent, ils cherchent le gain jusque dans les métiers les plus vils et les plus dégoûtants : inutile d'ajouter qu'en vertu de leurs principes religieux ils détestent tous les autres peuples et toutes les autres religions. Aussi les Turcs ont-ils pour les Juifs le plus profond mépris, et d'ordinaire ne les désignent que par des épithètes déshonorantes. — Voici comment un auteur apprécie les différentes populations de la Turquie.. « L'Osmanli, ayant conservé la plupart des vertus nobles et guerrières de ses ancêtres, dort tranquille sur les bords d'un abyme qui est prêt à l'engloutir. Le Grec, qui se réveille et qui commence à sentir sa force et la faiblesse de ses oppresseurs,

attend avec une espèce d'impatience le moment favorable d'exercer ses vengeances. L'Arménien pacifique voit dans son esclavage un état tranquille et heureux, et montre un attachement sincère pour un maître qui le préfère à ses autres esclaves. Le Juif n'est attaché à personne. Toutes les révolutions lui sont indifférentes; il ne désire ni le triomphe des chrétiens, ni la chute des Turcs: tous deux lui sont également étrangers et odieux. Si l'empire Ottoman vient à s'écrouler, on verra les Juifs trafiquer au milieu des décombres et brocanter avec les dépouilles de tous les partis. — Le temps me manque aujourd'hui pour parler des catholiques latins, de leurs églises, de leur clergé, de leurs institutions, et en particulier de notre collège Ste Pulchérie.

Marsille S. J.

Algérie — Extrait d'une lettre du R. P. Stumpf. — Alger, 16 Novembre 1867.

Me voici sur la terre d'Afrique depuis 4 semaines; la température est délicieuse et l'air embaumé comme en Lorraine aux plus beaux jours de printemps; toute la nature est en fleurs, parfois même la chaleur est brûlante et l'on a de la peine à respirer. — La ville d'Alger s'élève en amphithéâtre sur les bords de la Méditerranée; ses maisons blanches, ses mosquées et ses terrasses lui donnent un aspect tout Oriental. Rien d'animé et de varié comme les rues et les boulevards; on ne peut pas faire un pas sans rencontrer les costumes les plus étranges et les couleurs de peau les plus diverses, jusqu'au noir ébène à partir du blanc mat. La population est d'environ 70 000 âmes dont 20 000 français, l'armée comprise; les anciens indigènes, c'est-à-dire, les Turcs, les Maures et les Juifs sont également 20 000, et le reste se compose d'Espagnols, de Mahonais, de Maltais, de Napolitains et de Siciliens; chaque nationalité conserve sa langue et ses coutumes. Ajoutez à cela les Arabes proprement dits qui demeurent à la campagne et qui ne viennent en ville que pour vendre leurs denrées ou pour flaner et mandier; il est difficile de se faire une idée de la misère et de la saleté de ces derniers; aussi près de 100 000 d'entre eux ont péri cette année par la maladie dans nos trois provinces; voilà un des fruits de la civilisation moderne sans le catholicisme, l'extinction avec une progression géométrique. La religion éprouve de la part du gouvernement et des bureaux arabes mille entraves, même pour exercer la simple bienfaisance; aussi les Arabes loin d'avoir fait un pas vers la vérité, n'ont-ils jusqu'ici que rétrogradé en empruntant aux Européens quelques uns de leurs vices, tels que l'ivrognerie, l'usure etc.

Le jour de la fête de St. Charles, Madame la maréchale Mac-Mahon a voulu me faire les honneurs d'un établissement qu'elle a fondé depuis peu en faveur des jeunes filles Mauresques. La maison est située à la Kasba, ancienne citadelle au point culminant de la ville; sur la terrasse s'élève un petit pavillon très-élégant où autrefois le riche Musulman venait respirer l'air et qu'en style du pays on appelle Marabout; c'est sous ce dôme que j'ai offert le Saint Sacrifice auquel Madame la maréchale, les dames de Cléry et plusieurs autres invitées françaises ont Communié; deux jeunes filles Mauresques en costume du pays, c'est-à-dire en habit de Zouave et la calotte rouge sur la tête assistaient par faveur à la Messe et au dire de ces dames édifiaient par leur modestie et leur recueillement. Après déjeuner, j'ai été visiter la maison dans toutes ses parties. La cuisine est tenue par deux négresses qui m'ont avoué qu'elles ne craignaient pas les injures de la fumée et qu'elles avaient de l'avance sur elle; au rez-de-chaussée, se trouve une grande pharmacie tenue par les Sœurs de St Vincent de Paul; là hommes, femmes, enfants arabes ou maures viennent se faire panser ou chercher des remèdes; il est difficile de se faire une idée du hideux spectacle qu'offrent ces malheureux; il faut venir ici pour comprendre quelque chose au dévouement du B. P. Claver. Après avoir été témoin de cette scène dégoûtante, j'ai été visiter avec l'excellente maréchale l'asile des vieillards qui nous ont salués à la mode orientale, en frappant le front contre terre et en nous envoyant des baisers; nous avons ensuite traversé la salle des vieilles femmes, dégoûtantes de décrépitude, et nous avons fini par les enfants dont la tenue était parfaite. A mon entrée dans la galerie, près de 50 jeunes filles m'ont salué par le cantique: « Béni soit à jamais le Seigneur dans ses bienfaits ». Je dois avouer que si l'intention était bonne, il n'en a pas été de même de l'intonation, j'ai même eu de la peine à comprendre les paroles. Toutes ces enfants, même les plus jeunes qui pouvaient avoir 9 ou 10 ans, travaillent à l'aiguille et quelques unes faisaient d'assez belles broderies. On les instruit dans l'histoire Sainte, ancien et nouveau testament, dont les principaux traits sont dépeints en figures coloriées sur de grands tableaux qui tapissent la salle. On m'a invité à leur faire passer un examen; mais les pauvres enfants ont préféré être interrogées par Madame la maréchale, tout en disant que le Baba (Père) avait l'air d'être très-bon.

La maréchale en montrant avec la baguette la fuite en Egypte, demanda le nom de chaque Personnage. Pour l'Enfant Jésus on a répondu avec respect: « Sidna Aïssa » (Seigneur, sid: notre na); pour la Ste Vierge: « Omna Mariem » (Dame notre Marie); pour St Joseph, qu'elles confondent un peu avec celui de l'ancien testament, elles ont dit: « Joucef »; enfin quand on leur a demandé le motif de la fuite, elles ont répondu avec un accent de tristesse: « Le Sultan vouloir tuer Sidna Aïssa » Elles ont même très-bien répondu sur plusieurs autres faits plus compliqués du Nouveau testament. Je suis sorti de cette visite le cœur navré: plusieurs de ces jeunes filles de 15 à 18 ans, celles surtout qui avaient assisté à ma Messe, demandent le baptême et on ne peut le leur accorder, de peur de susciter une nouvelle affaire Mortara; elles quitteront donc cet asile pour être vendues et mariées par leurs pères à des Musulmans. Mais au moins elles emporteront de précieux souvenirs, et si elles demeurent fidèles aux principes reçus, Dieu leur fera la grâce du baptême de désir à défaut du baptême d'eau. Cet établissement si intéressant soulève d'énormes difficultés, et il faut toute la piété et le caractère viril de Madame la Maréchale pour résister aux obstacles de tout genre. Pour moi, je regarde cette institution comme le premier pont jeté sur l'abîme qui sépare de nous ces pauvres mahométans. Des tentatives sérieuses vont être faites du côté de la Kabylie sous les auspices de Monseigneur. Ce sera surtout par des œuvres extérieures de bienfaisance qu'on cherchera à se frayer un chemin vers ces âmes ignorantes et dégradées. Chose étonnante, la femme, quoique très-malheureuse et tout à fait esclave, est plus fanatique que le musulman et présente plus d'obstacles à la conversion. Les jours de marché, les Arabes arrivent assis sur leurs dromadaires ou leurs chevaux, et les femmes marchent derrière à pied, chargées de fardeaux, voilées de la tête aux talons, et un domino sur la figure: elles étouffent sous cette mise, mais n'importe. Elles n'apprennent ni à lire, ni à écrire, et ne peuvent entrer dans les mosquées pour prier. En allant dire la Messe le 4 Novembre, j'ai rencontré deux autres scènes intéressantes sur la route, une école arabe de petits garçons au nombre de 80 ou 100, assis trois par trois, ou cinq par cinq sur des nattes et les jambes croisées, récitant en se balançant des passages du Coran; et la Synagogue où se rendaient les Juifs et Juives en grand costume oriental; c'était un jour de prières. Beaucoup de Juives avaient une mine biblique: des robes d'argent et de soie; des corsages brodés d'or et de pierreries et des petites mitres sur la tête telles qu'on représente Judith. Je suis aussi entré plusieurs fois dans les mosquées le vendredi, à l'heure de la prière des musulmans: ces pauvres gens font pitié par le sérieux avec lequel ils font leurs prostrations et récitent le Coran. Mais le gamin est le même partout: pendant que les vieux se frappent le front contre terre, les espiègles s'étendent aussi sur des nattes, et donnent en riant des ruades à ceux de derrière. A l'entrée de la mosquée se trouvent des fontaines pour les ablutions: un pavillon où le grand Muphty résout les cas de conscience, et un autre pavillon où l'on rend la justice: j'ai vu ces pauvres Musulmans devant leur juge spirituel: je ne sais ce qui s'est passé au fond de leur âme, mais l'attitude extérieure était celle de la soumission la plus humble et la plus piteuse. J'ai été accueilli dans la mosquée et dans les pavillons avec des marques de respect. Le Muphty m'a salué à la façon arabe: je l'ai salué de la main en restant couvert. Nous avons échangé quelques mots en nous tutoyant, et puis j'ai assisté aux solutions que je n'ai pas comprises pour une bonne raison, c'est qu'elles se faisaient en arabe. Mais laissons les Musulmans et parlons des Chrétiens. Nous avons ici une charmante église très-fréquentée: le Dimanche 6 congrégations, 3 d'hommes et 3 de femmes, s'y succèdent pour la Messe et les offices: à savoir: deux Congrégations Maltaises, deux Espagnoles et deux Italiennes. Ces Congrégations portent un costume pendant les réunions: ainsi les hommes Maltais sont revêtus d'une longue aube serrée à la ceinture par un cordon rouge avec glands, et sur les épaules, un camail, comme nos chanoines, en soie cramoisie: les Espagnols ont le camail bleu et les Italiens cendré: je n'ai pas encore vu le costume des femmes, car elles ne le portent que les jours de grandes fêtes. J'assiste de préférence aux réunions des Italiens à cause de leur beau chant exécuté en grande partie par des Siciliens et des Siciliennes: aussi les vêpres siciliennes ont-elles une certaine renommée à Alger, ceci sans calembour. Notre ministère atteint ici la portion choisie du troupeau, les pauvres et les travailleurs: la société ou la colonie ne donne que très-peu de consolations, cependant parmi les personnes les plus haut placées, il y a des âmes d'élite qui prouveront un jour que même sur ce sol d'Afrique on pouvait vivre de la vie parfaite. — Samedi, 3 Novembre, Monseigneur a rempli le vœu qu'il avait fait en présence de la mort à sa traversée. Il a célébré une Messe solennelle en plein air devant le monument non encore achevé de N. D. d'Afrique. Les autorités, le Clergé, les braves marins surtout et une foule immense assistaient à cette imposante cérémonie. Le ciel était transparent, le soleil doux, et la mer calme et unie: après la Messe,

on a fait l'absoute sur la mer, ce voile d'azur, comme disait Mgr, qui comme un drap funèbre couvre des milliers de morts... Désormais, tous les jours à 9 heures ½ une Messe sera dite pour les naufragés défunts, et le samedi la Messe sera chantée et l'absoute prononcée solennellement sur la mer comme sur un cimetière. Les Pères Prémontrés seront chargés de cette mission, et N. D. d'Alger deviendra ainsi avec son chapitre comme le St. Denis des marins. — Hier j'ai présenté à Mgr le P. Provincial des Capucins de France: il vient établir son ordre au point culminant de la ville, à la Kasba, et il faut espérer qu'il réussira: on dit aussi que le P. Fouillard viendra prêcher le carême. Espérons que les religieux en réunissant leurs efforts feront refleurir sur ces rivages désolés le Christianisme autrefois si prospère et hâtons cette époque par nos ferventes prières.

Stumpf S. J.

Autriche — Feldkirch — Lettre du P. Bole au P. Longhaye, 8 Janvier 1868.

... Comment vont, me demanderez-vous, et votre gymnase impérial, royal, apostolique et jésuitique, et votre pensionnat "Stella Matutina"? — Bien, mon R. Père, très-bien même, et mieux qu'on ne saurait l'espérer par le temps qui court. Elèves nombreux (400 environ), bon esprit, études florissantes et succès heureux, que peut-on souhaiter de plus? Ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être à peine croyable, c'est pourtant un fait que, depuis 12 ans, tous nos élèves externes et pensionnaires, 4 seulement exceptés, ont réussi dans leurs examens, bien que ces examens soient plus sévères ici que partout ailleurs. Cette année tous ont été reçus et 4 avec la note d'Excellence. Ces quatre Excellences sont actuellement au Noviciat de Gorheim. Quant à ceux de nos élèves qui doivent subir leur examen soit en Prusse, soit en Bavière, ou dans quelque autre partie de la docte Allemagne, tous les élèves et candidats de cette ignare Société de Jésus ont également bien réussi, et quelques uns de la manière la plus brillante. Après cela qui s'étonnerait encore de la célébrité dont jouit notre gymnase non seulement en Autriche, mais encore dans toute l'Allemagne? Et à ce propos, permettez-moi, mon R. Père de vous raconter un petit trait qui me paraît avoir son importance — C'était à la suite des examens de cette année. L'inspecteur impérial venait de féliciter nos professeurs des succès obtenus par nos élèves, lorsqu'à son retour à l'hôtel il se vit accosté par un quidam des plus haut empanachés du pays. — « Est-il vrai, Monsieur l'inspecteur, lui dit ce fin matois d'un air dolent et malicieusement confidentiel, que notre gymnase soit aussi faible, aussi nul qu'on le dit? » C'est ce qui ne se dit nulle part, grâce à Dieu! Mais en posant ainsi la question, le drôle espérait arracher, sinon l'aveu formel de notre incapacité, du moins escamoter par surprise quelque petite concession dont il pût se faire une arme contre nous dans les diètes de l'Empire. Mais soit que l'inspecteur eût deviné son homme, soit qu'il ne prît conseil que de sa conscience, « Faible, M. le député, lui répondit-il, rassurez-vous, je vous prie. Notre gymnase est un des meilleurs pour ne pas dire le meilleur, que je connaisse. Il n'en est point où les études soient plus fortes et la discipline mieux observée » — « Ah! vraiment, s'écria notre sire désappointé, j'en suis bien aise!! » — Comment, mon R. Père, trouvez-vous cet: Ah! j'en suis bien aise! N'est-ce pas digne de Molière! Ce même examinateur écrivait hier à notre nouveau P. Recteur, le R. P. Piscalar, ancien préfet de notre gymnase de Feldkirch. « Attendez-vous « à de nouvelles bourrasques cette année. Seront-elles aussi violentes que celles que vous avez déjà précédemment essuyées? Je ne le crois pas. Mais quoi « qu'il arrive, je prie votre Révérence de compter sur mon dévouement à vos intérêts. Je ne permettrai jamais, a-t-il ajouté, qu'on méconnaisse les « services éminents que vous avez rendus et que vous rendez encore tous les jours aux lettres et aux sciences en Allemagne. » Comme ce Monsieur est un homme d'un très grand mérite et d'une loyauté parfaite, bien connu de l'Empereur, ayant été précepteur de l'Impératrice, il peut nous être très-utile dans les circonstances actuelles, où tout se prépare à un cataclysme inévitable et prochain. — C'est cet état de crise que je vous décrivais dans ma dernière lettre. Je n'y reviendrai pas, car le Monde l'a fait depuis en termes plus modérés et plus bénins. Au reste ce Journal vous tient, cette année, parfaitement au courant du mouvement religieux et politique de cet Empire. Dieu, dont le doigt se montre si clairement dans les événements actuels semble n'avoir permis le blâme infligé par l'Empereur François Joseph au Clergé dans l'affaire du concordat, que pour amener, non pas une rupture entière, mais une certaine froideur si salutaire, pour le moment, aux deux pouvoirs. Sevré des faveurs de la Cour, le Clergé s'est groupé de suite en un faisceau compacte, d'isolé qu'il était, et s'est enfin tourné vers Rome, d'où lui viendra, j'espère, avec l'unité, sa force et sa vie. Que le Ciel en soit béni! Jamais le Joséphisme ne s'était vu porter un coup plus terrible. Aussi ne fallait-il rien moins que cela

pour faire sortir le clergé de cette torpeur séculaire dans laquelle il restait enseveli. Depuis lors, adresses, pétitions, circulaires se signent partout, et pleuvent comme la grêle sur les bureaux de la chambre des seigneurs. Prêtres et fidèles, nobles et bourgeois, tout s'en mêle. C'est le réveil de tout un peuple. Et pour ne vous parler que du Voralberg qui n'est certes pas la meilleure des provinces du Tyrol, vous aurez une idée de ce qui se passe ailleurs quand vous saurez que sur 103 communes dont il est composé, 97 ont voté pour le concordat, et dans les 6 autres, le peuple au dire même de ses infidèles mandataires était bien certainement pour les Evêques; Ab uno disce omnes. C'est partout la même majorité. Si l'empire doit être sauvé ce n'est qu'au peuple qu'il devra son salut. J'en dis autant de la Bavière. Si les catholiques ont à présent leurs associations de St Vincent de Paul, s'ils ont pu organiser enfin le denier de St Pierre, si nos Pères y sont tolérés, c'est à l'attitude ferme et résolue du peuple que l'on doit ces conquêtes. A présent donc les Nôtres vivent tranquilles à Ratisbonne, jouissant de l'estime générale. On a beaucoup parlé dernièrement de l'éloquent panégyrique fait à la métropole de cette ville en l'honneur des martyrs des troupes pontificales. Ce beau discours de notre P. Philippe Loefler vient d'être imprimé comme celui qu'a fait à Mayence notre excellent Père de Lamezan et dont les journaux ont fait le plus bel éloge. Voilà donc enfin cette contagion sacrée qui de la France, où sa Foi, mais surtout son impérissable amour de la Papauté l'a fait naître, a gagné peu à peu l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Grand Duché de Bade, tout le Nord de l'Europe. Ce zèle semble avoir allumé au milieu de ces peuples étonnés la flamme d'un saint enthousiasme. Heureuse émulation qui tourne toute à la Gloire de Dieu et de la sainte Eglise! Se pourrait-il que la France, sa fille aînée, si prodigue envers Elle de son or et de son sang, cette France dont l'admirable dévouement en a provoqué tant d'autres dans tout l'Univers restât sans récompense? Je ne le crois pas et je ne le croirai jamais. Que je voudrais pouvoir vous citer ici tout ce que ses glorieux exemples ont inspiré de dévouement pour l'Eglise dans tous ces pays si sataniquement travaillés par la révolution! Tous ces dons généreux des Princes, des nobles et des grands offerts au St Père, toutes ces chaleureuses adresses, ces protestations de dévouement hautement proclamées dans les nombreuses assemblées tenues à ce sujet, tout ce mouvement catholique enfin auquel la Compagnie n'est pas étrangère, croyez-le bien! mais c'est impossible, faute de temps. — Hâtons-nous de clore cette lettre déjà trop longue par le récit de l'évènement merveilleux dont je vous ai parlé. — Venez avec moi faire une excursion dans les Alpes Galloises dont la chaîne se trouve devant nous; à partir du sommet le plus élevé que l'on appelle Hohen. Casten où nos élèves vont au mois de Juillet, jouer aux boules de neige, descendons à droite jusqu'au quatrième mamelon; c'est le Fhérémen Spitz, le seul qui va nous occuper. Détrempé par la fonte des neiges et par les longues pluies de l'hiver le versant Septentrional de ce chaînon vint à se détacher insensiblement du sol et à glisser dans une largeur de près de deux lieues sur une altitude de plus de 2 000 mètres. Chalets, bois, pâturages, champs et rochers tombant, coulant, s'abîmant, n'offraient plus à l'œil que l'aspect du plus horrible tohubohu qu'on puisse imaginer. Ici c'étaient des cabanes disloquées, des murs écroulés, des meubles brisés, là des arbres fendus par d'horribles crevasses, des ruisseaux disparus, des gouffres béants, des débris informes entassés les uns sur les autres ou enfouis dans la vase; plus loin c'étaient des forêts entières arrachées du sol, et dont les arbres déracinés, avaient, en tombant dans toutes les directions, formé de leurs branchages fracassés le plus inextricable fouillis. Ailleurs au contraire la vue se reposait charmée sur quelques plis de terrain de la plus riante verdure et dont la fraîcheur contrastait d'une manière saisissante avec les terres jaunâtres et mises à nu par l'éboulement. Partout en un mot ce n'était que ruines amoncelées, que chemins rompus, que fentes et précipices. C'était affreux et navrant tout à la fois. Après avoir épuisé tous les moyens que l'art et l'industrie peuvent suggérer, ces pauvres montagnards voyant l'inutilité de leurs efforts s'adressèrent à Celle qui seule, disaient-ils, « est assez puissante pour nous secourir et assez bonne pour le faire. » Et pour la forcer en quelque sorte à venir à leur aide: « Constituons la Reine de nos montagnes, s'écrièrent-ils à l'unanimité. » Et maintenant vite à la besogne! » Aussitôt on se hâte de jeter sur ce sol encore mouvant, les fondements d'une petite chapelle en son honneur. « Elle sera bien obligée, disaient-ils dans leur foi naïve, de défendre sa maison et de protéger ses domaines. » Et de fait, la bonne Mère les prit au mot: à peine le pieux édifice fut-il debout que cette terre fangeuse se durcit et s'immobilisa sous les pieds de Marie. Ceci se passait dans la première quinzaine de Juin. Quelques semaines après, les pâtres de ces vallées alpestres venaient déjà s'ébattre et jouer sur les pentes raffermies de la sainte montagne, pendant que leurs troupeaux paissaient en sécurité l'herbe nouvelle dont l'aimable Souveraine de ces lieux semblait avoir hâté la végétation.

Jugez du bonheur de ces braves villageois et de leur reconnaissance pour Celle qui s'était montrée si puissante et si bonne à leur égard!

P. Bole S.J.

Espagne. — Lettre du P. Finazzi au P. Kolubowicz. — Manrèze, 6 Février 1868.

Vous désirez des nouvelles?.. En voici de quelque importance. Une dame de Zaragoza laissa à la Compagnie 230 000 francs pour fonder un collège en Arragon. — Six de nos Pères ont donné les Exercices Spirituels dans la ville de Tarragone avec un grand fruit. Pendant les jours consacrés à ces pieuses pratiques, le Gouverneur interdit toute espèce de divertissements publics. les théâtres, les maisons de jeu etc. étaient fermés. A la fin on fit un auto-da-fe des mauvais livres, images et tableaux indécents etc. que renfermait Tarragone. — Nos Pères vont évangéliser de la sorte les autres villes importantes, qui suivront sans aucun doute ce premier exemple. Les nouvelles qui nous arrivent des Philippines concernent exclusivement l'épouvantable désastre qui vient d'affliger ce pauvre pays. Sept bourgades furent détruites et 3000 personnes y restèrent ensevelies; d'innombrables animaux domestiques furent emportés et engloutis dans la mer; on a trouvé les débris de nombreux vaisseaux naufragés avec leurs équipages. — Nos Pères continuent là leurs travaux ordinaires. Leur école normale a déjà donné 6 professeurs et leur pensionnat prospère. Jusqu'à présent on n'avait pu s'occuper encore que d'administrer les paroisses; mais on compte établir maintenant des missions proprement dites pour la conversion des indigènes; on commencera par les habitants de l'île Mindoa où l'on espère malgré l'indolence des insulaires recueillir une abondante moisson. — Je vais maintenant vous donner la description de la fête célébrée au collège de St Ignace à Manrèze le jour de l'Immaculée Conception. L'édifice formé de 20 absides était orné avec une richesse et un goût remarquables. Des tentures de damas formaient vingt pavillons ornés d'autant d'inscriptions en diverses langues; au centre de chaque pavillon était suspendue une cage dans laquelle un canari gazouillait de manière à faire croire aux assistants qu'au lieu d'être en Décembre on était aux beaux jours du printemps. Au fronton de l'édifice une large bande portait ces mots en grands caractères « Ave Maria »; le reste de la façade était pavoisé de riches tapis et de bannières. Les jardins et les cours offraient aussi aux regards un aspect curieux; et, à voir flotter au vent près de 200 drapeaux de couleurs variées, on aurait pu se figurer un champ de bataille. La décoration était différente dans chacune de cinq cours, où l'on voyait ce seul détail commun, qu'au centre de chacune s'élevait un mât de 15 mètres de hauteur, portant déployé le pavillon national; du pied de chaque mât devait le soir être lancé un aérostat. La 5me division, celle des plus petits, avait voulu rendre cette idée: « Sicut acies ordinata » et faisait flotter de nombreux oriflammes comme ceux d'un escadron de cavalerie. La quatrième division simulait un vaisseau de haut bord, orné de mâts, de cordages et de drapeaux, au dessus duquel dominait la Vierge, le salut du marin, avec ce titre « Stella maris ». « In te sperant omnes gentes » était l'idée que la troisième division se proposait de rendre sensible. A cette fin on avait disposé en toute l'étendue de cette cour, avec beaucoup de symétrie, une multitude d'oriflammes et de pavillons de différentes nations avec les armes ou les emblèmes de la Vierge, du Pape, et de l'Espagne. Un trophée élevé sur lequel dominait un riche drapeau azur brodé d'étoiles d'argent attirait les regards du spectateur qui se dirigeait vers la seconde division. Au centre du trophée se détachait un écusson de la Vierge, autour duquel étaient disposées les bannières des nations catholiques d'Europe, pour signifier que l'Europe illustrée par le Catholicisme et en particulier par la protection de Celle qui est « Stella matutina » vivra toujours heureuse sous l'égide de sa divine Mère. Enfin la division des grands, ou la première, rappelait la gloire que l'Espagne, et en particulier la Catalogne s'était acquise en combattant au pied de cette Tour de David, d'où pendent mille boucliers « omnis armatura fortium » montrant les différentes armoiries des ordres militaires d'Espagne, les écussons des provinces de Catalogne et surtout les armes de la nation. Toute cette décoration des 5 divisions symbolisait un culte complet en l'honneur de la Reine des Cieux dont le trône s'élevait au centre des cours. — Ordre de la cérémonie. — A 6 heures du matin une salve d'artillerie réveilla les élèves. A 7 heures les pensionnaires et les externes s'étant réunis dans la chapelle publique la cérémonie s'ouvrit par la réception des aspirants dans les diverses Congrégations, puis commença la Messe solennelle à grand orchestre. A la fin on distribua la Communion, et l'on termina par l'hymne « Tota pulchra » chanté par un chœur nombreux d'élèves. A 10 heures

eut lieu la procession. Les deux Congrégations des Fils de Marie et de l'Immaculée-Conception s'étant réunies dans la chapelle privée, on souleva la statue de la très-Sainte Vierge, et tous les assistants s'étant prosternés, on entonna le Salve Regina; puis on se mit en marche dans cet ordre. L'étendard des Fils de Marie ouvrait la marche, accompagné et suivi par les Congréganistes: après suivait la Congrégation de l'Immaculée Conception, ensuite un chœur de chanteurs, et derrière eux le trône, sur lequel se montrait l'image vénérée porté par 4 élèves. Puis venaient les dignitaires de la Congrégation et enfin la musique militaire. Durant la marche à travers le cloître et les allées du jardin le chœur des élèves et la musique donnaient alternativement, jusqu'à ce qu'on arrivât à une petite place au milieu de toutes les cours, où l'on avait préparé un trône, sur lequel on devait poser l'image sacrée. Lorsque la procession se fut arrêtée, on posa la statue, l'on entonna l'«Ave Maris Stella», et on fit partir des pétards, des fusées, pendant que la musique jouait la marche royale. Il était 11 heures et la Vierge resta exposée aux honneurs publics de ceux qui visitaient les jardins, et comme pour recevoir de dessus son trône les hommages que lui rendaient à l'envi les cinq divisions. A partir de cette heure jusqu'au dîner la musique resta au pied de la Vierge, jouant différents morceaux. La multitude des personnes qui visitaient la maison, les bombes et les fusées qui éclataient dans les airs, l'enthousiasme des élèves et les échos intermittants de la musique donnaient à notre collège cette animation propre seulement aux grandes fêtes dans les populations nombreuses. L'après dîner vers 4 heures eut lieu l'ascension de quelques aréostats de différentes grandeurs et de couleurs variées, hauts de 5 à 7 mètres. Enfin comme on avait commencé par un acte religieux, un acte de même nature vint clore la fête. A 5 heures½ du soir tout le collège se rendit à l'église publique et y entendit chanter par un chœur nombreux les Gloires de Marie et prononcer le panégyrique; la bénédiction du T. S. Sacrement fut enfin donnée par le R. P. Recteur de la Santa Cueva, et ainsi la fête se termina à 8 h. ½ du soir. Finazi S. J.

Le P. de Boylesve a eu la bonté de nous communiquer le Pensiamento du 25 Février dernier, où nous trouvons quelques détails sur la Mission de Tarragone, dont il est parlé dans la lettre précédente. Nous résumons cet article.

« L'Excellentissime D. Francisco Fleix y Solans, qui pendant 19 ans administra avec un zèle et un dévouement admirables le vaste diocèse de la Havane, et qui occupe actuellement le siège de Tarragone, a eu à cœur de fonder dans son nouveau diocèse une maison d'exercices dirigée par les Pères de la Compagnie. C'est lui qui les a installés à Selva, et non content de favoriser leur zèle en toute manière, il a voulu que dans sa ville épiscopale une grande mission fût donnée par eux. Elle a été ouverte solennellement le 23 Janvier, par une grande procession formée par les séminaristes, les Congréganistes du Précieux Sang, un grand nombre de prêtres, et présidée par le Vicaire général auprès duquel marchaient les Missionnaires. Malgré le mauvais temps la foule remplissait les rues et suivit pieusement la procession jusque dans l'église cathédrale pour y entendre un sermon et les explications que le directeur de la mission devait donner aux fidèles sur les différents exercices. Voici les principaux. A 5 h ½ du matin la Messe avec explication des cérémonies, puis le sermon. A 10 heures une seconde Messe suivie d'une conférence sur un point de dogme, donnée par le P. Vigordan, dans l'église de St François; à 6 heures du soir dans la cathédrale, le chapelet, l'explication du catéchisme, un sermon sur une des grandes vérités du salut et enfin la bénédiction du T. S. Sacrement. Durant les premiers jours les Pères ayant peu de monde à confesser s'occupèrent des soldats de la garnison, qui se réunissaient de grand matin en l'église de St Augustin pour y assister à la Messe et entendre un sermon. A 9 heures on réunissait dans l'église de St François les enfants des écoles et les élèves des collèges, qui entendaient aussi la Messe et une instruction, que suivait la bénédiction du T. S. Sacrement avec de pieux cantiques en l'honneur de la t. sainte Vierge. Le zèle des Missionnaires s'étendit aussi aux détenus renfermés dans les deux prisons de la ville. Chacune de ces trois missions spéciales fut terminée par une Communion générale et une grande cérémonie à laquelle assistèrent les deux gouverneurs civile et militaire, les Excellentissimes Seigneurs D. Joaquin de Vera y Olazabate, et D. Eugenio de Seisa Lozano. — Durant toute la mission l'affluence fut considérable, et l'église de San Juan del Puerto, l'une des plus grandes de toute l'Espagne vit chaque jour son enceinte encombrée d'une

foule avide de la parole de Dieu. Les confessions se prolongeaient bien avant dans la nuit et le P. Antonio Guberna dont le confessionnal était le plus encombré dût se coucher une nuit sans avoir rien pris afin de pouvoir célébrer la Messe le matin. Le dernier Dimanche eut lieu dans la cathédrale la Communion générale avec une grande solennité. L'Archevêque lui-même, assisté de 4 chanoines, distribuait la Ste Eucharistie. A cette cérémonie se trouvaient présents les principaux personnages de la cité. — En somme la mission a vraiment réussi. Nous ne disons pas que le succès a répondu aux désirs du vénérable Archevêque, mais nous pouvons affirmer que vu les temps malheureux où nous vivons il a dépassé toutes les espérances.

France — I. Angers. — Lettre du Directeur de l'Archiconfrérie de St Joseph. — Angers, 18 Janvier 1868.

Mon bien cher Frère. — P.C. — Puisque vous jugez que les extraits de notre Correspondance avec nos associés, peuvent intéresser vos lecteurs, de temps en temps je vous les enverrai. Aujourd'hui je vous adresse le récit d'une apparition de St Joseph, tel qu'il a été rédigé par la Supérieure des Ursulines de Lamballe. J'ai vu la religieuse dont il est question dans cet écrit; je l'ai interrogée assez longuement sur tous les détails de sa maladie et de sa guérison; j'avoue avoir été frappé de tout ce que j'ai vu et entendu. La Sœur St Laurent est une bonne converse, d'une extrême timidité et d'une grande foi. Sans la présence de sa Supérieure qui l'obligeait à répondre à mes questions, je crois que je n'en aurais rien pu obtenir. Ce fait qui ne pourrait peut-être pas trouver place dans les revues destinées au public, me semble de nature à intéresser les Nôtres; c'est la raison qui me porte à vous l'adresser.

Louis S.J.

Relation. — La Sœur St Laurent est âgée de 28 ans. Elle est entrée dans notre communauté le 18 Mars 1858. Elle était d'une forte complexion et supportait très-bien les fatigues de l'emploi de Sœur cuisinière. Le 12 Avril 1861 elle se trouva mal pendant la prière du soir; elle sortit promptement du chœur, et eut un évanouissement suivi de fortes convulsions. Depuis ce jour, de violents maux de tête et d'estomac ne la quittèrent presque plus. Elle perdit l'appétit et vomissait fréquemment le peu d'aliments qu'elle prenait; elle ne dormait presque pas et ses forces diminuaient sensiblement. Les remèdes qu'on lui administrait ne la soulageaient pas. Lorsque ses maux de tête arrivaient à un certain degré d'intensité, elle perdait connaissance, et il lui survenait des syncopes qui duraient des heures et quelquefois même des jours ou des nuits entières. Elle éprouvait aussi des spasmes pendant lesquels elle souffrait horriblement. A cette époque il commença à lui sortir de temps à autre des espèces d'ampoules qui ressemblaient à de larges brûlures et lui en faisaient ressentir la douleur. Plus tard, ces ampoules revenaient bien plus fréquemment, étaient plus nombreuses, et lui couvraient souvent la figure de telle manière qu'elle ne pouvait ouvrir les yeux. D'autres fois, ces mêmes ampoules se formaient dans la bouche, dans la gorge, et au dire des médecins, jusque dans l'estomac, ce qui la faisait étrangement souffrir, et l'empêchait, pendant plusieurs jours, de pouvoir prendre aucune nourriture, ni même aucune boisson, ne pouvant desserrer les dents; cependant la soif la consumait. — Au bout d'un an et demi, la maladie de cette pauvre Sœur prit un caractère plus alarmant. Elle vomissait souvent une grande quantité de sang corrompu. Les médecins attribuaient ces graves accidents à des ulcères intérieurs qui devaient, disaient-ils, se former dans la poitrine. On lui fit alors plusieurs applications de sangsues, qui, loin de la soulager, ne firent qu'augmenter son mal, et les vomissements devinrent de plus en plus fréquents. Cette diathèse hémorragique a résisté à tous les remèdes et les médecins ont fini par déclarer qu'elle était arrivée à l'état chronique. Pendant cette seconde période de sa maladie, Sœur St Laurent a reçu deux fois, d'après l'avis du médecin, le sacrement de l'Extrême-Onction. A peine avait-elle été administrée, qu'elle commençait à donner quelques signes de vie et reprenait un peu de force pour souffrir de nouveau. Elle éprouvait aussi par intervalle quelque soulagement, mais le plus long espace de mieux qu'elle ait ressenti n'a pas duré plus de trois semaines. A peine voulait-elle se remettre à travailler un peu, à balayer par exemple, qu'elle retombait aussitôt malade, vomissait le sang en abondance et gardait le lit des semaines et même des mois entiers. Depuis un an elle n'a pas cessé un jour de souffrir. Les vomissements de sang ont été, ce qui est presque incroyable, pour ainsi dire journaliers, et même ils se réitéraient souvent plusieurs fois le jour. — A la suite d'une nouvelle hémorragie qui lui survint dans les premiers jours du mois d'Août dernier, elle tomba dans un état voisin de la mort. Ce ne furent pendant longtemps que des crises et des défaillances qui se succédaient les unes aux autres. Un jour elle se

plaignit de douleurs inouïes dans les bras. Effectivement ils étaient noirs comme des membres gangrenés et devinrent si pesants qu'elle ne pouvait s'en servir pour faire le plus léger mouvement. Le docteur déclara que selon toute apparence il y avait décomposition du sang, et qu'elle ne pouvait vivre désormais longtemps. Il nous conseilla de la faire administrer, ce qui eut lieu le 16 Août. — La gravité de ce pénible état se prolongea plusieurs semaines et nous la crûmes souvent sur le point d'expirer. — A dater de cette époque, elle ne mangea presque plus : elle prenait seulement quelques cuillerées de bouillie, ou un peu de bouillon froid, et encore elle vomissait ces aliments. Il en était de même pour toute espèce de boisson : elle était donc obligée de se borner à ne prendre qu'un peu d'eau fraîche. Par suite de l'affaiblissement du sang, une enflure générale vint encore aggraver sa position. Lorsque ses souffrances n'étaient pas trop vives, elle se levait cependant quelques heures par jour ; mais elle ne pouvait marcher sans appui et plusieurs fois ayant voulu essayer de le faire, ses forces la trahirent et nous la trouvâmes étendue par terre sans pouvoir se relever. — La semaine qui a précédé sa guérison, la maladie de cette chère Sœur semblait être parvenue à son paroxisme. Examinée encore avec la plus scrupuleuse attention, par le médecin de la maison, il déclara ne pouvoir apporter aucun remède à son mal. Cependant il offrit, comme dernière ressource, d'essayer le traitement hydrothérapique ; mais il n'osait, disait-il, l'entreprendre dans la crainte que ce traitement à l'eau froide ne la glaçât, et qu'on ne pût la réchauffer. Ce fut alors que n'ayant plus d'espoir dans les remèdes humains, elle se jeta avec une pleine confiance entre les mains de Dieu, et n'attendit plus de secours que de ce Céleste et Suprême Médecin. Elle recourut à la médiation de St. Joseph, et le pria avec larmes de s'intéresser à sa triste situation. Elle vint donc me supplier, cette chère Sœur, de faire pour elle une neuvaine avec toute la Communauté afin que St. Joseph lui obtînt sa guérison, si telle était la volonté de Dieu. J'y consentis d'autant plus volontiers que moi-même je conçus l'espérance que notre Saint Protecteur nous donnerait en cette circonstance, une nouvelle preuve de sa bonté pour nous. — Nous commençâmes à prier pour Sœur St. Laurent le 9 Avril. Pendant la neuvaine ses souffrances redoublèrent ; néanmoins sa confiance redoublait aussi. Enfin le Dimanche 17, dernier jour de la neuvaine, un peu après minuit, elle s'entend appeler : « Ma Sœur. » Elle se relève, et croit que c'est une religieuse qui vient savoir de ses nouvelles, ne sachant trop quelle heure il est. Deux autres fois elle entend les mêmes paroles prononcées par une voix forte, mais d'une douceur si ineffable qu'elle assure n'avoir jamais entendu rien de comparable. Surprise et toute tremblante, elle allume sa chandelle, et aperçoit un homme au pied de son lit. « Ma Sœur, lui dit-il, qu'avez-vous demandé toute la semaine ? » La pauvre Sœur fut si saisie qu'elle ne put répondre et fondit en larmes. — « Qu'est-ce donc que vous avez demandé, vous et toutes vos Mères et Sœurs ? » — Ma guérison, dit-elle enfin, si c'est la volonté de Dieu ; mais je ne suis pas digne de cette grâce. — « Eh bien ! ma Sœur, vous serez guérie avant la fin du mois, et vous l'eussiez été entièrement dès aujourd'hui si quelques-unes de celles qui ont prié n'y avaient mis obstacle en manquant de confiance en la bonté et misé-corde de Dieu. Vous allez dès aujourd'hui éprouver un grand mieux ; cependant vous souffrirez encore, mais ce sera pour peu de temps. » A ces mots il disparut. Le reste de la nuit elle ressentit ses douleurs à l'ordinaire. Le matin étant venu, elle recueillit toutes ses forces et se rendit péniblement dans la chambre d'une religieuse infirme pour y recevoir elle-même la Sainte Communion qu'on portait à cette malade. Pendant la Messe qu'elle entendait de l'infirmerie, ses souffrances redoublèrent tellement qu'elle ne savait que devenir ; mais au moment où le prêtre finissait de donner la Communion aux religieuses, ses douleurs s'évanouirent et Sœur St. Laurent se sentit guérie. Pleine de joie, elle vint me chercher aussitôt après la Messe pour me dire : « Notre Mère, je suis guérie ! » Elle alla ensuite demander à déjeuner ; elle mangea avec appétit de la viande à son dîner, ce qu'elle n'avait pu faire depuis des années. Son souper ne lui fit non plus aucun mal. Elle dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et le lendemain elle se leva dès 6 heures du matin et se livra sans fatigue à quelques petits travaux. Toute la semaine, elle continua ainsi sans éprouver aucune souffrance, sinon de la faiblesse et un certain malaise général. Cependant l'enflure ne disparaissait pas, ses pieds et ses mains étaient même plus enflés qu'à l'ordinaire. Mais notre chère Sœur ne s'en inquiétait pas, elle avait une ferme confiance que St. Joseph achèverait de la guérir complètement. Pendant ce temps je fis continuer la neuvaine à notre glorieux Patron en actions de grâces de ce mieux déjà obtenu. Cette seconde neuvaine se terminait le Dimanche fête de son Patronage, qui tombait le 24 du même mois. Le samedi, veille de ce jour, Sœur St. Laurent était allée au jardin, pendant l'office du soir, pour prier à la petite chapelle de son libérateur. Comme elle passait

à côté d'un berceau de feuillage qui se trouve auprès, elle aperçut un homme qui s'avança vers elle. Elle crut d'abord que c'était un des domestiques et hâta le pas pour l'éviter; mais cette même voix si harmonieuse, qu'elle avait déjà entendue huit jours auparavant l'appela de nouveau disant: « Ma Sœur!... » Cette fois elle se jette aux pieds de celui qui lui parle; cependant en tremblant et en faisant le signe de la Croix, car on lui avait fait craindre les illusions. « Est-ce vous, mon bon St Joseph, dit-elle? » — « Oui, ma Sœur, c'est moi; demain vous serez guérie. » — « Si c'est bien vous, continua la Sœur, donnez-moi je vous en prie, votre bénédiction pour moi et toute la Communauté; cependant celles qui ont prié cette semaine avec plus de confiance la recevront d'une manière plus particulière. » Alors Sœur St Laurent vit sa main qui se levait pour la bénir, mais il prononça des paroles qu'elle ne comprit pas. — « Si vous aviez la bonté, lui dit-elle encore, de me donner un signe qui puisse faire croire à ma guérison? » — « Eh bien, répondit-il, dès demain vous désenflerez, il ne vous restera plus d'ampoules sur la figure, désormais vous ne vomirez plus le sang. Demain et tout le reste de votre vie priez beaucoup, et montrez-vous toujours reconnaissante des bontés de Dieu à votre égard. » — Le lendemain en effet elle se trouva entièrement désenflée; sa faiblesse avait complètement disparu et elle se sentait autant de force et de vigueur que dans sa pleine santé. Après la Bénédiction du soir nous fîmes la procession au jardin en l'honneur de St Joseph, et la malade guérie portait avec sa sœur sur un brancard la Statue de notre Saint Patron. Elle n'éprouva aucune fatigue, et reprit immédiatement, dès le lendemain, tous les travaux des Sœurs converses. Elle me supplie même de lui donner les plus fatigants afin de bien faire constater, à la gloire de St Joseph, qu'il est impossible qu'après une maladie si longue et si douloureuse elle ait recouvré immédiatement ses forces, sans l'intervention de celui auquel elle est si heureuse de reconnaître devoir sa santé. Je n'ai pu me refuser à ses pressantes sollicitations, et j'acquiers chaque jour la douce certitude que cette chère Sœur est parfaitement rétablie.

Rouen. — Notice sur la dévotion au Cœur agonisant.

Le R. P. Boné, qui depuis plusieurs années s'est dévoué tout entier à la propagation de cette œuvre, nous prie d'insérer dans notre Correspondance les détails qui suivent, dans l'espérance qu'ils exciteront le zèle des Nôtres pour cette dévotion.

La dévotion au *Cœur Agonisant* salut des moribonds a pris naissance dans la Compagnie en France, il y a vingt ans à peine. Celui des Nôtres qui en a été comme l'instituteur, en conçut la première pensée à la Rue des Postes en 1844; c'est à Vals seulement quelques années plus tard qu'il la formula d'une manière précise sous l'inspiration de Dieu. N. T. R. P. Général J. Roothaan, ayant reçu par lettres les confidences du jeune religieux accueillit très-favorablement la nouvelle dévotion, s'en fit le promoteur auprès du Chef de l'Église et prit même dès lors l'habitude de réciter trois fois par jour la prière: « O très-miséricordieux Jésus » où se trouvent réunis l'objet et la fin de cette pratique. Dès le 2 Février 1850, le Souverain Pontife Pie IX par un décret daté de Naples, enrichissait d'indulgences cette courte prière, qui bientôt traduite en différentes langues répandit la dévotion au Cœur agonisant dans la plupart des contrées catholiques. — Plusieurs Missionnaires et surtout le vénéré P. de Bussi se firent les zélés propagateurs de la dévotion en répandant partout des billets où elle est expliquée et où se trouve la prière. Le T. R. P. Beckx, le Provincial de Toulouse, plusieurs de nos Pères à Rome, en particulier le P. Pellico et le P. de Villefort s'intéressèrent vivement à l'Œuvre. — Des Confréries ont été érigées avec l'approbation des Évêques dans plusieurs villes de France où elles produisent un grand bien. — L'Association établie à Bourges en 1861 dans l'église de la Compagnie comptait, il y a deux ans environ 6000 membres, dont un grand nombre font tour à tour pour les mourants la Sainte Communion et une demi-heure d'intercession chaque jour. Beaucoup fournissent même une cotisation annuelle pour faire dire des Messes à la même intention. Au Mans la Confrérie fut érigée par Mgr Nanquette et approuvée par le Souverain Pontife qui lui accorda des indulgences. Les confrères contribuent à la fréquente Célébration du St Sacrifice par le don annuel d'un franc. A Niort l'association est érigée dans l'église St André depuis 1863 et prospère. Il y en a maintenant de semblables dans plus de 30 diocèses de France qui comptent pour le moins 40 000 membres. A l'étranger l'œuvre s'est répandue aussi, mais nous manquons de détails précis sur ses développements. Pour relier tous les membres de ces diverses Associations et donner à l'Œuvre une vie puissante il fallait un centre, et on l'a cherché là où le Cœur agonisant

de Jésus l'a marqué lui-même par ses souffrances. Sollicité par N. N. S. S. les Evêques de Mende et de Bourges le Patriarche de Jérusalem Mgr Valerga institua canoniquement le 14 Juin 1864 une Confrérie que Notre Saint Père le Pape enrichit bientôt de nombreuses indulgences et à laquelle se rattachent depuis lors toutes les Associations particulières du Cœur Agonisant. — Celui de nos Pères qui avait poursuivi le plus activement auprès des deux Evêques et du Patriarche l'exécution de ce pieux projet a voulu depuis obtenir davantage encore et voir ériger cette Confrérie particulière en véritable Archiconfrérie. Ses travaux n'ont pas été sans effet, car le 30 Septembre 1867, il recevait ces mots que Mgr Valerga lui faisait adresser par son chancelier: « Mgr le Patriarche vous annonce qu'il a obtenu de Rome l'érection de l'Archiconfrérie du Cœur Agonisant à Jérusalem; et dès que le Brevet lui en aura été délivré il s'empressera de vous en envoyer la copie. » — Il sera facile désormais dans les différents diocèses, où des associations existent, de les faire agréger à l'Archiconfrérie et d'obtenir participation aux faveurs spirituelles dont elle est enrichie. — Le sens et le but de cette dévotion sont assurément connus de tous les Nôtres. Ne différant en rien par le fond de la dévotion au Sacré-Cœur, dont elle est une expression particulière, elle a pour objet 1° d'honorer ce divin Cœur dans les douleurs intérieures qu'il ressentit durant sa vie mortelle, et particulièrement durant son Agonie au jardin des Olives; 2° de réparer l'outrage suprême qu'il reçoit chaque jour de la part des pécheurs impénitents. Le but apostolique est d'obtenir une sainte mort aux agonisants du monde entier, la pratique principale et quotidienne est de prier spécialement pour les agonisants qui doivent expirer dans la journée même, et dont le chiffre moyen est de 80000. — L'opportunité de cette œuvre est plus frappante de nos jours où l'impiété a inventé un nouveau et suprême moyen de perdre les âmes en créant cette infernale association les Solidaires, dont la dévotion au Cœur agonisant prend le contrepied. On peut dire aussi que l'Œuvre devient encore plus urgente quand la guerre, armée de nouveaux engins, semble se préparer à des moissons plus rapides et plus sanglantes. — Ceux des Nôtres qui ont par leurs ministères une action puissante sur un grand nombre d'âmes sont conjurés de vouloir bien aider à la propagation d'une dévotion si simple, si catholique, si efficace. On peut se procurer des prospectus, des prières, et des images, soit à la Communauté du Cœur agonisant à Lyon, soit à notre maison de Rouen. — Déjà plus de 500 des Nôtres, en France, se sont fait inscrire eux-mêmes parmi les membres de la Confrérie. Ceux qui ne sont pas prêtres offrent quelques Communions dans l'année, les prêtres s'engagent à dire une Messe chaque mois au jour choisi par eux, à l'intention du Cœur agonisant. (Cette intention peut être mise au second rang dans le cas où l'on ne pût, au jour fixé, offrir la Messe exclusivement pour les moribonds.) — Les Scolastiques peuvent même, avant leur Sacerdoce, désigner le jour du mois où ils offriront plus tard le St Sacrifice en l'honneur du Cœur Agonisant.

Varia. — Gallicie. —

Dans une lettre du F. Petor, adressée au P. Holubowicz, nous trouvons les détails suivants sur une mission donnée par nos Pères à Cracovie. — La mission a été ouverte dans des circonstances difficiles. C'était au mois de Novembre. Le temps était affreux, la neige tombait, les rues en étaient couvertes; d'accord avec la nature l'indifférentisme et les dispositions peu favorables d'un grand nombre d'habitants effrayaient nos Pères plus que tout le reste. Les premiers jours, les exercices ne furent point suivis comme on l'eût désiré; l'église n'était pas remplie, il s'en fallait de beaucoup; mais bientôt nous avons eu le bonheur de voir un changement étonnant; le peuple accourait en foule; 10000 personnes de tout âge et de toute condition assistaient aux sermons. Vers la fin l'église, toute vaste qu'elle est, (c'est la plus grande et la principale de la ville) pouvait à peine contenir les masses avides de la parole divine. Le dernier jour Mgr Gateski lui-même pontifia et assista au sermon avec tout son Clergé; il prononça ensuite à haute voix, au nom de tous, la profession de foi catholique et fit la procession. — La Communion générale a été distribuée par 4 prêtres à la fois et dura trois quarts d'heure, tant était grand le nombre de ceux qui ont approché de la Ste Table. Le soir on érigea solennellement la Croix de mission. La croix ayant été bénite dans l'église, des bourgeois de la ville se firent un honneur de la porter en procession; pendant que le peuple tout entier, avec l'entrain qui le caractérise, chantait le cantique à la gloire de la Croix du Sauveur; C'était un soir des plus sombres de Novembre, mais où brillait d'autant plus la lumière d'une infinité de flambeaux et de cierges. Jamais illumination plus brillante ne s'était vue ici. La Croix étant plantée avec toutes les cérémonies exigées, tant par le rituel que par l'usage, on lui rendit des hommages publics. Le P. Kamienski monta alors dans une chaire improvisée,

et adressa en plein air aux habitants le dernier sermon. Une grande émotion s'est emparée alors de la population et souvent la parole éloquente du Missionnaire a été interrompue par des sanglots. Les honneurs rendus à la Croix se sont continués depuis, et après la mission l'on vit plus d'une fois des personnes, même des classes élevées, s'agenouiller dans la neige devant ce signe du salut. Les confessions ont continué aussi, le temps de la mission n'ayant pas suffi à recueillir la moisson que la grâce avait faite. Les esprits hostiles sont revenus de leurs préventions et la ville est maintenant fort bien disposée à notre endroit. Le Clergé surtout nous est favorable. On désire nous voir rentrer en possession de notre ancienne église St. Pierre.

Rome. — Extrait d'une lettre du F. d'Adhémar. — 11 Janvier 1868. — .... Comme vous le savez le Saint Père vient au Jésus entendre le chant du « Te Deum » d'actions de grâces le dernier jour de l'an. Les Scolastiques doivent le recevoir à l'entrée du Gesù et le conduire à l'église; tous en surplis, des cierges énormes à la main, forment le cortège. Au milieu des Suisses et de la garde noble en grand costume qui remplissait les corridors, c'était fort beau à voir. Parmi ces Scolastiques, 6 sont les plus privilégiés et se tiennent immédiatement à côté du St. Père; or j'ai eu le bonheur d'être du nombre; par une gracieuse attention de notre Bidelle nous étions 6 étrangers, dont trois Français, un Polonais, un Vénitien et un Irlandais. Aussi avons-nous pu recevoir la bénédiction du St. Père à son entrée, entendre les Evviva! les cris de Vive Pie IX mille fois répétés qui ont accompagné son arrivée et son départ. Sur la place du Gesù les zouaves étaient de service, leur enthousiasme si sincère, si dévoué, si ardent se manifestait par leurs vivats, leurs képis agités dans l'air, leur impatience à garder leurs lignes. On ne saurait croire quel mélange d'impressions traversent l'âme dans ces circonstances: on croit entendre ensemble les cris de vive le Roi, vive l'Église, vive Pie IX, vive Jésus-Christ, et comme ce sont là toutes les choses que nous aimons le plus au monde, l'âme est profondément remuée. — En entrant, le St. Père a dû s'arrêter sur le seuil (le T. R. P. Général, le Cardinal Camerier l'accompagnaient;) devinez pourquoi on s'est arrêté? Un zouave, simple soldat, avec une piété touchante était à droite de l'entrée, un genou en terre et tenant entre ses mains un plateau chargé de croix, de médailles et de chapelets: sa physionomie douce, distinguée, jeune comme celle d'un enfant de 18 ans et la bonne grâce avec laquelle il semblait vouloir prier Sa Sainteté de s'arrêter un instant, devaient atteindre leur but; le St. Père s'est arrêté auprès de lui, a béni ses chapelets, et lui a donné un soufflet sur la joue, comme font les Evêques dans l'administration de la Confirmation, puis il l'a béni. Le St. Père arrivé dans l'église a prié avec cette ferveur que tout le monde à Rome connaît et qu'il est si doux de contempler. L'église était pleine, mais dans un recueillement profond. D'après la rubrique, le St. Père a dû encenser l'autel; il en a monté les degrés avec une facilité parfaite et les a descendus sans appui et avec une fermeté admirable dans la démarche. Agenouillé sur son prie-Dieu, les mains reposées sur les deux boules qui le surmontent à droite et à gauche, il a levé les yeux au Ciel et ceux qui ont pu le voir de plus près affirmaient qu'ils avaient vu des larmes rouler dans ses yeux et sur ses joues. Après la Bénédiction, le St. Père s'est retiré et a été accueilli par les cris enthousiastes qui avaient retenti à son arrivée; du seuil de la porte qui domine la place, le St. Père a béni la foule et les personnes qui encombraient les fenêtres des palais environnants; puis sa voiture a repris la route du Vatican.

Grèce. — Corfou. — Nos Pères ont dû quitter cette ville, le 11 Février, sans avoir pu y établir le collège qu'ils devaient fonder. Les difficultés soulevées par le Gouvernement Grec n'ont pu être levées, malgré les plus pressantes sollicitations du St. Siège et de puissantes interventions. L'ancien roi Othon étant mort, le Souverain Pontife a pu reconnaître le nouveau roi Georges Ier par un acte daté du mois d'octobre dernier. Cette adhésion rendant les relations plus faciles entre le St. Siège et le Gouvernement d'Athènes, on peut espérer voir tomber un jour des difficultés jusqu'ici insurmontables. Mais Rome a jugé prudent de rappeler les Pères, dont le séjour de 9 mois et demi n'a été qu'une longue et inutile attente.

Constantinople. — Un sermon du P. Marsille dans l'église St. Antoine, le jour de l'Immaculée Conception, a servi de prétexte à de sottes attaques dont le journal « Il Commercio Orientale » s'est fait l'organe. Il y eut une sorte d'émotion parmi les Italianissimes de Constantinople, qui prétendaient avoir vu des allusions injurieuses dans le discours du prédicateur. On ne parlait de rien moins que d'expulser les Jésuites français et l'on voulait faire agir à cet effet les ministres. Heureusement le ministre Italien

qui est un homme sensé et qui avait assisté au sermon dit que ceux qui se plaignaient ne comprenaient pas le français car, pour lui, il n'avait pas trouvé un seul mot à reprendre dans tout le discours. — Le P. Marsille fit insérer dans le journal où il était attaqué, sa réponse aux accusations dont il était l'objet, et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

— Un prêtre arménien, ancien élève de Gazir, écrivant de Constantinople, où il refaisait sa santé, au R.P. Gagarin, lui demande avec instance des honoraires de Messes. C'est une œuvre de charité à laquelle pourraient contribuer peut-être quelques-uns des Nôtres qui se trouvent dans des diocèses où les prêtres ne suffisent pas aux demandes de Messes. Le P. Gagarin se chargerait volontiers de transmettre ces offrandes à de bons prêtres Syriens qui satisferaient aux intentions.

Madagascar. — On écrivait de Tananarive à la date du 17 Novembre. — La reine à peine de retour de son voyage a confié de nouveau aux soins de nos Pères le jeune prince Rathoïri, et aux Sœurs de St Joseph la princesse Rasoveremanen. Les efforts des protestants ont donc encore échoué, malgré toutes les intrigues qu'ils ont employées pour se faire confier les deux enfants qui depuis environ un an avaient été retirés de l'école catholique. Durant tout ce temps la reine faisait venir au palais un de nos Pères pour y faire la classe. Le jeune prince a souvent réfuté avec énergie les accusations qu'on émettait devant lui contre le Catholicisme. Quand il ne savait se tirer d'affaire, il disait : « je suis encore trop jeune pour répondre à tout ; venez avec moi chez les Pères et ils vous diront ce qu'il faut. » — Depuis son retour il se montre plein de respect et d'attachement pour les Pères. Les deux enfants ont ramené aux écoles catholiques un bon nombre d'enfants des grands chefs, pour la plupart protestants et nos ennemis.

Chine. — Le P. Rizzo qui vient d'être enlevé par une maladie de quelques jours était le plus jeune prêtre de la Mission et donnait les plus grandes espérances. C'est le 6me mort depuis Mars 1867 ; le P. Sédille est en Europe pour y refaire sa santé ; il y a donc 7 hommes de moins au Kiang-nan, et l'on n'y a reçu que 4 nouveaux Missionnaires. — Le P. Guibout est à Yan-kin-pan avec le P. Basuiau ; le F. Castellano à Tom-ka-dou ; le P. Petitfils et le F. Templot à Yan-kin-pan en attendant le départ pour le Nord.

Nous venons de recevoir communication de la lettre suivante adressée au R.P. Leblanc à Vaugirard par Mgr Dubar, à la date du 17 Septembre 1867. Nous nous empressons d'autant plus volontiers de la reproduire ici, que nous étions depuis longtemps sevrés de nouvelles du Pe-tché-ly.

« Nous sommes ici 10 Prêtres et 4 Frères de la Compagnie ; sans oser comparer nos œuvres avec les souvenirs de nos anciens Pères (il y aurait en cela autant d'orgueil que d'audace,) je puis dire que mes confrères ici sont animés du vrai zèle de la Gloire de Dieu ; et c'est l'important ; car Deus incrementum dat. L'amour pour la Compagnie notre Mère, ici plus qu'ailleurs, ne se sépare pas de ce zèle ; parlant au digne Père qu'on sait avoir aidé tant de vocations à la Compagnie, je ne donnerai pour preuve de cet amour que ce seul fait : deux séminaristes des plus capables et des plus fervents et un chrétien non moins dévoué demandent depuis plusieurs années d'entrer dans la Compagnie ; nous espérons ouvrir pour eux le noviciat avant la fin de cette année ; peut-être cela éveillera-t-il chez d'autres qui n'y pensent pas le désir de les imiter. — Nous attendons en outre du renfort prochainement, peut-être quand ma lettre vous parviendra, les élus seront-ils partis et par suite vous les connaîtrez mieux que je ne les connais présentement. — Qu'il y a ici à faire ! 15000 chrétiens disséminés au milieu de 10 000 000 de païens ! de 10 millions de païens dont 2 000 à peine sont catéchumènes ! je dis catéchumènes sincères, car nous pourrions facilement en compter 10 000, je crois, si nous admettions tous ces gens sans aveu, voleurs, brigands, rebelles plus ou moins anciens, gens à procès, etc, qui ne demanderaient pas mieux que de se donner à nous, si nous voulions les mettre à couvert des châtiments qu'ils ont toujours à redouter. Vous concevez facilement que l'honneur d'abord de la Religion, et puis le peu de sincérité de leur conversion, nous rendent difficiles à admettre de telles gens ; cependant comme à tout péché miséricorde, (devant Dieu mais non devant les mandarins,) nous admettons quelquefois ceux qu'une longue épreuve donne lieu de croire sincèrement convertis.

Outre les 3444 enfants infidèles baptisés en danger de mort, nous avons compté 974 baptêmes d'adultes ; c'est quelque chose ; mais encore : quid hoc inter tantos ? que nous avons besoin pour pousser activement cette œuvre principale, la conversion des païens, de bons catéchistes et en grand nombre, et surtout de bons prêtres Chinois instruits fervents ! Nous n'avons actuellement qu'un seul prêtre du pays, le meilleur assurément et de beaucoup des 4 que Mgr Mouly laissa à Mgr Languillat en 1857. Pour former ces auxiliaires indispensables, qu'il faut de temps et d'argent ! Le premier, nous le trouvons ici ; en Chine plus qu'ailleurs il faut savoir patienter ; ne pourriez-vous pas nous fournir un peu du second ? Ne pourriez-vous pas par exemple, trouver de ces bonnes âmes désireuses de procurer la gloire de Dieu, qui consentissent à payer la pension d'un séminariste ? 400 frcs par an. Ce sera un grand bienfait pour cette Mission du Tchély, où plusieurs de vos collaborateurs plus jeunes que votre Révérence viendront sans doute un jour ou l'autre impense incumbere in salutem et perfectionem proximorum.

Le P. Leboucq est venu aujourd'hui dîner avec nous. Il nous a raconté que 40 000 soldats impériaux sont employés dans tout le Tchély —

contre 400 rebelles ou voleurs qui depuis deux mois parcourent le pays du Nord au Midi et du Midi au Nord, ils sont divisés par armées plus ou moins considérables, dont plusieurs fidèles à la consigne, suivent les rebelles (en volant, pillant plus qu'eux) et sans jamais les atteindre. Pour sauver leur face les chefs disent tous, à l'exemple d'un des premiers généraux qui est venu dîner ici avec le P. Leboucq, que les rebelles sont beaucoup mieux montés en chevaux. Le fait est vrai, mais il est encore plus vrai que ceux qui ont osé se mesurer avec ces 400 hommes, même des troupes de 7 ou 8000 hommes ne l'ont fait qu'avec des pertes notables. Ces voleurs nous ont jusqu'ici laissés bien tranquilles. Priez Dieu qu'il continue de nous protéger.

‡ Dubar Vic. Ap.



Lettres
des Scolastiques de Laval
Octobre 1868

Sommaire

Errata vel deleta page 9, ligne 15 . . . . lisez: nous allons nous en donner
" 11, " 13 . . . . " nous en trouverions même
" 13 " 10 . . . . au lieu de au rebour . . . . lisez: au rebours
" 12 " 13 et 14 . au lieu de si l'Eglise n'aurait " : si l'Eglise n'avait pas . .
" 29 " 36 . . . . lisez: ne comptait que 9000 chrétiens environ à l'arrivée

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI



Europe. — France. — Paris. — Lettre du P. Ducoudray au R. P. Provincial (15 Juin 1868)

Mon Révérend Père Provincial P. C.

Le 7 Juin, c'était donc ma fête. — Parmi nos anciens élèves, nous avions 33 officiers de l'armée de Paris ou des environs, 8 élèves de l'école d'état major, 32 polytechniciens, 55 St Cyriens. Le Général m'écrivait la veille qu'une étourderie d'une partie de la promotion l'obligeait à ne pas lever les consignes. C'est ce qui explique l'absence de 50 St Cyriens. Les élèves de l'école centrale, de l'école des mines etc.. complétaient le nombre des convives. — Nous avons été enchantés de la cordialité des anciens élèves, et les paroles que je leur ai adressés, soit à la salle, soit au réfectoire ont été bien accueillies. En somme, bonne journée! — Hier c'était la fête du T. S. Sacrement. J'étais plus à l'aise. Pour ma fête, j'avais dit au P. Ministre: soyons convenables, mais pas d'excès. Pour Notre Seigneur, j'avais donné pour règle: Quantum potes, tantum aude. De fait la procession était magnifique. Son caractère religieux et militaire lui donne un cachet unique à Paris. — La décoration était parfaitement entendue. Un velarium de damas rouge se projetait de 7 mètres à l'entrée de notre jardin et couvrait le perron. Il était armorié aux armes du St Père. Un second arc de triomphe, à l'entrée de la cour des St Cyriens, portait les armes du Nonce. La cour des St Cyriens était transformée en Square, avec bassin et jet d'eau; tous les arbres étaient reliés par de grosses guirlandes de lierre. Un magnifique reposoir haut de 25 pieds soutenait en étagère les plus riches fleurs naturelles. La cour tout entière était pavoisée aux armes des différentes écoles, et au fond de la cour le portique du gymnase était transformé en arc de triomphe portant les armes de la Compagnie. A l'entrée de l'allée des marronniers, qui longe le patronage, s'élevait un arc de triomphe monumental en l'honneur du Sacré-Cœur. Tous les arbres étaient chargés de guirlandes et d'écussons en l'honneur du T. S. Sacrement. Au fond de cette allée, appuyé contre le mur de l'extrémité du bâtiment des Pères, se trouvait un beau reposoir avec dôme et tentures rouges. — Son Excellence Mgr le Nonce présidait la cérémonie, accompagné de ses secrétaires. Il suivait le dais, entouré de ses insignes archiépiscopaux. Il craignait la fatigue: c'est moi qui portais le T. S. Sacrement. Quarante prêtres en habits sacerdotaux et nos 35 enfants de chœur le précédaient. Les cordons du dais étaient tenus par M. Ratand notre excellent Maire, le Général de division Dubern, M. Cormidet et M. Kolb. Bernard. Derrière le Nonce, faisaient escorte au T. S. Sacrement un général de division et un général d'état-major, deux députés, un Amiral, un inspecteur général des ponts et chaussées etc, etc. A la suite de ces personnages on voyait deux capitaines

d'état-major et deux lieutenants d'état-major, deux lieutenants de l'artillerie de la garde et quelques autres jeunes officiers, puis une députation de 14 élèves de l'école militaire de St Cyr et 12 polytechniciens. Une foule considérable suivait la procession. L'ordre a été parfait, la tenue des élèves excellente. J'oubliais, comme détail, la présence de la musique de la garde de Paris, la meilleure de la capitale, sans contredit. Encore une particularité : 70 petits pauvres habillés tout à neuf par nos trois Congrégations faisaient suite au cortège. Trois bonnes sœurs de St Vincent de Paul les conduisaient. La présence de ces petits touchait tous les assistants. — La procession terminée, tous ces invités se sont rendus au réfectoire.

En union de vos SS. SS. etc.

L. Ducoudray S.J.

Italie – Rome. Lettre du F. d'Adhémar à un Scolastique de Laval (1er Août 1868.)

. . . . Ce matin a eu lieu la dernière Congrégation pour le procès de Béatification du V. P. Bernardin Realino. — Hier on nous recommanda de prier pour qu'elle fut favorable à ce grand serviteur de Dieu; le résultat ne peut pas être encore connu, cependant on a tout lieu d'espérer qu'il sera favorable. Si la grâce est accordée, la fête sera probablement renvoyée à l'ouverture du Concile du Vatican 1869. Et il est plus que probable que ce ne serait pas le seul des Saints de la Compagnie qui serait promu à de nouveaux honneurs. La Cause du Bienheureux Berchmans fait aussi des progrès très consolants; on m'a dit ici, cependant je ne puis l'affirmer comme si je le tenais du P. Boéro, qu'il n'y avait plus qu'un seul miracle à reconnaître authentiquement pour que rien ne s'opposât à la Canonisation. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi. — Vous serez bien aise de relire, car vous les connaissez peut-être déjà, quelques détails sur la fête de St Louis. La veille on chante les premières vêpres en musique, c. à. d. que deux orgues et deux chœurs de musiciens se répondent ou mêlent leurs voix, de chacun des côtés du sanctuaire . . . . Une trentaine de chanteurs font les parties de basse, de ténor, de contralto; des enfants font les premières parties et sont soutenus par ces voix de soprano que l'on ne rencontre qu'en Italie et à Rome en particulier et qui s'échappent de la poitrine de chanteurs vigoureux et forts, qui ont quelquefois jusqu'à cinq pieds de haut, comme le plus célèbre d'entre eux *Mustapha*. Le lendemain jour de la fête a lieu une cérémonie unique à Rome. Tous les écoliers du collège, depuis les théologiens jusqu'aux plus petits 7èmes qui ont fait la première Communion, se rendent processionnellement à l'église à travers le grand atrium des classes. Les chants, dits une première fois par le chœur qui les accompagne, sont répétés par cette foule d'enfants et de séminaristes de toute langue et de tous les pays avec un admirable entrain; vous vous figurez facilement l'impression que doit produire cette réunion de voix au nombre de 1100 ou 1200. En tête un enfant d'une des classes supérieures porte la croix d'une des congrégations. Il est accompagné par 12 ou 13 élèves en grande tenue et portant les uns de larges plateaux d'argent les autres de grands bouquets de fleurs admirablement arrangés. Sur les plateaux sont placées les lettres que les enfants, et souvent leurs familles, adressent en forme de supplique à St Louis de Gonzague. Elles sont enfermées dans des bourses de soie (comme les bourses d'autel dans lesquelles on met le corporal)

richement brodées pour la plupart et toutes fort élégantes. Le cortège s'avance au milieu de cette grande et magnifique église de St Ignace qui sert de chapelle au collège Romain, et arrive au pied de l'autel de St Louis ; là des Pères reçoivent les plateaux d'argent de la main des enfants et déposent les lettres dans la vasque de l'urne où sont les reliques du Saint. On ne peut exprimer le caractère si touchant de cette cérémonie, il semble que ces enfants vont à St Louis avec la même confiance et la même piété que s'il était vivant au milieu d'eux et venait recevoir lui-même leurs vœux et leurs prières. Suit la Ste Messe et la Communion générale. Elle dure près de 3/4 d'heure, deux prêtres distribuent le Corps de Notre-Seigneur à ces enfants si admirablement recueillis et qu'une si longue cérémonie ne lasse pas. Le soir ont lieu les deuxièmes Vêpres, car ici l'usage des saluts n'est pas, il s'en faut de beaucoup, aussi répandu qu'en France. Cette cérémonie attire aussi une grande foule dans notre église à cause des morceaux de musique exécutés par les meilleurs chanteurs religieux de Rome et surtout à cause du célèbre Laudate pueri du Maestro Aldega, ancien maître de chapelle du collège Romain. La composition musicale de ce psaume répond admirablement aux pensées qu'il exprime et c'est ce qui fait son incomparable mérite. Quand les deux chœurs de 35 à 40 musiciens dont je vous parlais plus haut, ont tour-à-tour invité les enfants à louer le Seigneur, ils reprennent ensemble la même invitation avec une force et un élan extraordinaire ; tout-à-coup ils s'arrêtent et du haut d'une des tribunes près de la voûte on entend un chœur d'enfants seuls qui répondent avec des voix vraiment angéliques les paroles qui suivent dans le psaume : « Sit Nomen Domini benedictum etc... » Leur chant s'arrête et les chœurs qui sont au bas de l'église, dans le sanctuaire, reprennent leur invitation, de nouveau les enfants y répondent et bientôt tous ensemble unissent leurs voix pour chanter ces mêmes paroles : « Sit Nomen Domini benedictum »... Je vous assure qu'on les chante de bon cœur au fond de son âme quand on est sous l'impression si religieuse produite par tout cet ensemble que j'ai essayé de vous décrire. Quelque chose d'analogue et d'un bien bel effet a lieu aussi à ce passage : « Quis sicut Dominus qui in altis habitat... » Mais je n'en finirais pas, je m'arrête. Le chant des Vêpres termine la fête. — Pendant toute la journée ce fut une procession continuelle de bons Romains et d'étrangers, de Zouaves surtout venant visiter la chambre de St Louis et celle de Berchmans. — L'un d'eux se fit remarquer, non point par son extérieur de piété, car le plus grand nombre de ceux qui venaient étaient remarquables sous ce rapport, mais par son zèle. Il revint trois fois dans le même jour, conduisant chaque fois, une nouvelle bande de Zouaves qu'il avait réunis exprès pour leur faire faire ce pèlerinage. — Hier nous nous sommes rendus au Gesù, depuis le matin jusqu'au soir : nous y sommes restés pour assister à la fête de St Ignace. Le Père Assistant nous a dit que 16 Pères et Frères de la Province de France allaient partir en Septembre ou en Octobre pour la Chine ! Deux italiens sont compris dans ce nombre. Les Scolastiques ne seraient pas les moins nombreux, on a l'intention de les envoyer terminer leurs études dans le pays dont ils doivent bientôt parler la langue. — Que pourrai-je ajouter à ces détails, que deux de nos Pères aumôniers des Zouaves vont avec eux au camp. Ils doivent avoir leur tente comme les soldats et y passer tout le mois d'Août avec eux. Ce sont les PP. de Gerlache pour les Français, le P. Wild pour les Hollandais. Deux autres aumôniers les accompagnent aussi. Il y a trois jours le premier départ d'un régiment de Zouaves avait lieu ; on s'était rendu en foule sur la place de Venise d'où il devait se mettre en marche. Tandis que l'on admirait leur bonne mine et que l'on remarquait à côté de soldats vigoureux portant de longues barbes bien fournies, de vrais enfants qui semblaient sortir à peine du collège, tandis que l'on était heureux de les voir si joyeux, si vaillants sous le poids écrasant de leur sac, de leur fusil, de leurs bagages, etc... l'on apprend tout-à-coup que le St Père avait fait diriger ses équipages vers la place de Venise pour y bénir ses enfants avant leur départ. Il arriva en effet ; ses 6 chevaux mis au pas, lui donnèrent le temps de passer devant le front du régiment agenouillé sur son passage et de le bénir avec cette dignité, cette majesté et cette bonté paternelle qui caractérise Pie IX. On avait du regret que la consigne ne permît pas aux troupes de crier : Vive Pie IX, car on éprouvait une émotion indicible. Un Zouave qui ne pouvait aller au camp et devait partir pour la France avait voulu assister à ce spectacle et il me disait : Pourquoi ne puis-je les accompagner ? c'était à pleurer d'envie, ajoutait-il, de ne pas être sous les armes pour recevoir cette bénédiction du St Père : mais je reviendrai, je reviendrai, ils ne se batteront pas sans moi.

D'Adhémar S.J.

Espagne. — Catalogne — . Nous devons à l'obligeance du R. P. de Boilesve les extraits du Journal Espagnol El Pensiamiento qui se trouvent dans nos Lettres.

Récit d'une mission donnée à Vich par trois Pères de la Compagnie de Jésus.

On n'aurait jamais pensé, dit le journal, qu'après la fervente neuvaine faite à N. D. du Bon Succès pour obtenir la pluie, après les exhortations pleines de feu qu'on y entendit, la communion générale et extraordinaire qui eut lieu alors, et les deux pèlerinages très-suivis: l'un au sanctuaire de la Glèbe et l'autre à San Felio de Torello, après enfin tant d'exercices si solennels et si dévots qui avaient comme familiarisé le peuple avec les cérémonies religieuses, une mission put produire un tel ébranlement et des fruits si extraordinaires — La Mission fut inaugurée le dix mai au soir par Mgr l'Evêque qui porta processionnellement l'image du Christ par les rues de la ville. Puis le savant et éloquent Père Antonio Goberna prononça un sermon d'ouverture qui enthousiasma toute la cité. On vit dès lors accourir à la cathédrale non seulement toute la ville, mais une partie des faubourgs. Le peuple arrivait dès quatre heures du matin, pour entendre la Ste Messe et l'explication des Mystères qui la suivait; à 5 heures chacun se rendait à son travail, et la nuit venue les mêmes regagnaient la cathédrale, qui, toute spacieuse qu'elle est, avait peine à les contenir. — Le journal continue en donnant les plus grandes louanges au zèle et au talent de nos P.P. Puis suit l'énumération des fruits de la mission: les familles réconciliées, la destruction d'un grand nombre de mauvais livres, enfin le chiffre si beau de 19000 communions. — La mission fut couronnée par une magnifique procession qui alla aboutir et se ranger en ordre sur une grande place. Là du haut d'un balcon le R. P. Antonio Goberna prononça le sermon de clôture. L'enthousiasme était à son comble et il y eut un moment vraiment sublime, lorsque le missionnaire s'adressant à la foule, lui demanda: Voulez-vous suivre Jésus-Christ? — Oui mon père, répondit un tonnerre de voix et des torrents de larmes s'échappaient de tous les yeux.

Navarre Mission à Cirauqui Juillet 1868. Nous extrayons du récit de la mission la scène du pardon des injures. scène que l'on voit du reste se renouveler dans toutes les missions Espagnoles, mais qui présente ici un intérêt d'autant plus marqué que Cirauqui était renommé par ses longues et nombreuses inimitiés. C'est une oeuvre difficile, dit le journal, d'incliner l'homme à haïr ce qu'il aime, et à aimer ce qu'il abhorre, mais le P. Mon doué de cette éloquence irrésistible qui animait autrefois les apôtres, parvint à triompher des coeurs. Après nous avoir clairement démontré que tant dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature tout converge vers l'unité, il nous traça éloquemment le spectacle honteux que nous présentions à la face du Ciel et de la terre, et nous faisant rougir de nous-mêmes, il nous fit aussi trembler pour notre salut. Mais nous avions été un objet de public scandale, il fallait donc une publique réparation. Le père Mon en saisit l'occasion favorable et après nous avoir décrit de la manière la plus touchante la scène du Calvaire où le Sauveur mourant implore le pardon pour ses bourreaux, il s'écria: « Et vous, mes frères, pardonnez-vous? » - « Oui, mon Père, » répondirent aussitôt tous les assistants qui ne pouvaient retenir leurs larmes, et chacun recherchait son ennemi pour l'embrasser en s'écriant: « Je me rends, je suis vaincu! J'aime de coeur ce que j'avais en horreur, et j'ai en horreur la haine que j'aimais. » - Le lendemain, les principaux habitants se réunirent pour arranger tous les différends, et ils vinrent trouver les missionnaires, se demandant mutuellement pardon devant eux, et jurant désormais de rester unis par les liens de la charité. — On s'imagine dès lors quels durent être les fruits de la mission. Le jour de la fête du Saint-Sacrement, le matin, on put voir en l'Eglise Saint-Romain, huit cents personnes, le conseil municipal avec l'alcade en tête, s'approcher de la sainte table, et c'est là un chiffre bien satisfaisant pour une ville qui ne compte pas plus de mille personnes en âge d'accomplir leurs devoirs religieux. Ce ne furent pourtant pas les seules communions attirés par la mission,

plus de 1600 habitants. Les environs voulurent y participer.

La mission se termina comme toujours par une procession solennelle. On y remarquait avec attendrissement les 2 orchestres de Oranqui, rivaux et ennemis, et même la source des inimitiés du pays; ils marchaient toujours jusque là chacun sous sa bannière; mais cette fois ils s'étaient réunis et ils avaient échangé leur bannière pour témoigner à tous qu'ils n'avaient plus qu'un seul cœur.

Irlande. — Lettre du P. Kelly au R. P. Tailhan. — Dublin juillet 1868.

Mon R. Père P. C. J'espère vous intéresser en vous faisant le récit d'une mission à laquelle je viens d'assister. Cloumany, dans le Comté de Donegal, au Nord de l'Irlande, est une des paroisses les plus catholiques du pays. Sur 5400 habitants, on ne compte que 3 protestants et un presbytérien. Je ne parle pas de la famille du Recteur protestant qui se trouve là comme dans un paradis terrestre. Sur ces 3 protestants en effet, deux le laissent parfaitement en repos, et le 3e ne le dérange que bien rarement. Cependant le ministre reçoit chaque année, à titre d'honoraires, des pauvres paroissiens catholiques, bien entendu, la somme de 8000 fr. qui ajoutés au revenu des propriétés de la Cure, lui forment une rente annuelle de plus de 17000 fr. Les habitants y sont pourtant fort pauvres; aussi n'y a-t-il point de villes dans le pays, mais de simples hameaux disséminés çà et là, et la plupart fort éloignés de l'Eglise paroissiale. Si ce peuple est dénué des biens de la terre, il est en revanche abondamment pourvu de ceux du ciel. Un seul fait vous en dira plus que tous les discours. De mémoire d'homme on ne se rappelle avoir vu dans le pays qu'un seul enfant illégitime. Et ce fait qui dans d'autres contrées serait peut-être la marque d'une profonde immoralité, est ici, affirme-t-on, le signe du contraire. C'est à ce peuple que nous devions donner la mission. Elle commença le 7 juin par une instruction l'après midi. L'Eglise qui peut contenir 4000 personnes était comble. Il n'était vraiment pas besoin d'exhorter ces pauvres gens à profiter des grâces de la mission. Ils accouraient avec la plus louable ferveur, non seulement de 2 et 3 lieues, mais de 6 ou 10 lieues à la ronde. L'affluence devint si considérable qu'un grand nombre ne trouvant pas de logement durent passer les nuits dans l'Eglise. Celle-ci même fut bientôt trop petite à l'heure des offices, et on vit jusqu'à 1600 personnes assister du dehors aux exercices de la mission. Nous étions 17 Confesseurs, 4 jésuites et 13 séculiers, occupés tout le jour au confessional. Mais la fin de la journée arrivait sans qu'on eût pu entendre tout le monde. Je puis dire pour mon compte, qu'à l'exception d'un ou deux jours, lorsque venait le soir, je ne pouvais assez m'étonner de ne point apercevoir de diminution dans le groupe pressé qui entourait mon confessional... Mon confessional! c'est faire beaucoup de prétention, nous n'en avions pas; mais bien de simples chaises placées çà et là dans l'Eglise, ou même dans le cimetière.
C'est vous dire que le respect humain était inconnu de ces braves gens. En voulez-vous une autre preuve? Partout où nous allions, ceux qui nous rencontraient, à quelque classe qu'ils appartinssent, se jetaient à genoux pour demander notre bénédiction, et cela sur la route et dans les rues, comme sur le seuil de leur maison. La mission dura 23 jours, et on compta environ 7000 communions: c'est vraiment là un succès complet. Point de protestant converti, à la vérité, et pourtant un des trois a été touché, nous dit-on; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a point à l'heure qu'il est, un seul habitant à Cloumany qui n'ait accompli ses devoirs. Enfin il fallut partir, et il se passa alors une scène vraiment attendrissante. Plusieurs milliers de personnes s'étaient portées à notre demeure. Leur foule était si compacte sur la route, que notre voiture avait peine à se frayer un passage. Tous étaient

désireux de recevoir de nous une dernière bénédiction; beaucoup pleuraient, même les hommes et le clergé de la paroisse lui-même ne put retenir ses larmes en nous disant adieu. — Je n'entreprendrai pas, mon R.P., de vous raconter tous les actes édifiants dont j'ai été témoin. Les plus ordinaires, ceux qui se passaient tous les jours, seraient pour vous un sujet d'admiration. Vous auriez vu ces braves gens baiser les ornements du prêtre ou même sa soutane, se prosterner non-seulement devant le St Sacrement, mais aussi devant le prêtre à l'autel. De pauvres jeunes filles faisaient 3 et 4 lieues à pied et à jeun pour pouvoir profiter du temps qu'on leur laissait libre, et venir faire la Ste Communion. On a vu jusqu'à des mourants se traîner par la montagne afin de pouvoir profiter de leur mission. Ces faits et d'autres semblables se renouvelaient tous les jours. Dieu en soit éternellement béni et glorifié ! — Robert Kelly. S.J.

Autriche. Dalmatie. Lettre du P. Vaccari au R.P. Martinoff. Zara, 11 Sept. 1867.
Mon Révérend Père, P.C., Voilà deux ans que notre province de Venise, aujourd'hui dispersée, dirige le séminaire archiépiscopal du diocèse. Les séminaristes sont au nombre de 60. Nous avons ici des schismatiques qui pendant ces dernières années ont gagné du terrain. Ils ont à Zara même une église, un séminaire et un évêque: rien que cette circonstance montre déjà l'importance de l'œuvre qui nous est confiée. Outre le séminaire, nous desservons une église où nous tâchons de faire tout le bien spirituel que nous pouvons, et spécialement par l'administration des sacrements. Or le Séminaire comme l'Eglise sont tellement pauvres qu'ils manquent des choses nécessaires. Ainsi pour vous en donner une idée; dans la paroisse il n'y a d'ornements sacerdotaux que pour deux prêtres à la fois, et encore sont-ils usés et toujours les mêmes, les jours de fête comme les autres. La chapelle est dénuée de tout. Sur l'autel figurent 6 chandeliers: deux de bois déjà vermoulus, 4 autres en laiton mais de grandeur et de formes diverses. Le malheur n'aurait pas été si grand; mais c'est qu'ils ne sont même pas à nous, pas plus que le calice, la chasuble, l'aube, l'amict, le purificatoire. Pour comble de misères il les faudra rendre au propriétaire à la rentrée des élèves, et Dieu seul sait comment nous ferons pour leur dire la Ste Messe. Si vous pouviez, mon R.P. intéresser quelque âme charitable à notre dénuement: On recevra tout avec reconnaissance: argent, linge d'autel neuf ou vieux: tout pourra nous servir puisque nous n'avons rien. Nous accepterons même volontiers des objets de dévotion tels que chapelets, médailles, crucifix etc... Vaccari S.J.

Voralberg. Lettre du P. Bole au F. Longhaye. Feldkirch, Avril 1868. — Mon Révérend Père, P.C., Depuis près de vingt ans, vous le savez, le Catholicisme a repris une vie nouvelle en Allemagne. Quelles causes assigner à ce mouvement religieux? Il en est plusieurs qui nous sont étrangères, comme les conversions célèbres des Stolberg, des Haller, &c, et surtout l'héroïque résistance de l'Illustre archevêque de Cologne aux prétentions injustes du gouvernement prussien, &. Mais il en est deux principales que tout le monde et jusqu'à nos ennemis nous attribuent, ce sont les Missions et les Congrégations. Par les missions, nos pères ont réveillé, raffermi, vivifié la Foi; par les congrégations ils ont maintenu, développé et singulièrement accru le bien commencé par leurs prédications. Un des nôtres, dont je tairai le nom par prudence, mais alors plus au courant que personne des affaires religieuses de l'Allemagne, me disait il y a quelque temps: « Quand je vins pour la première fois à Cologne, le protestantisme y faisait de si grands ravages qu'on pouvait assurer que dans dix ans cette ville serait protestante, sans presque s'en douter. Mais à peine fûmes-nous installés dans cette cité que la réforme dût subir un temps d'arrêt, et depuis grâce à Dieu, ses progrès se font à reculons. » Que les temps sont changés! Il n'y a pas vingt ans nous avions presque tout le monde contre nous: tracasseries continuelles de la police, jalousie du Clergé, poussée quelquefois jusqu'au scandale; comme on le vit le jour où l'on chassa de leurs confessionnaux le P. Provincial et son compagnon, bien qu'ils fussent toutefois parfaitement en règle pour la juridiction. Maintenant la Police nous laisse bien tranquilles, le peuple suit avec avidité les sermons de nos pères, et s'organise en réunions pieuses sous leur direction. Et le clergé, lui, de quel œil nous voit-il à présent? - Vous allez en juger vous-même, mon Révérend Père, par le fait suivant. Dernièrement, Monseigneur l'archevêque de Cologne conçut le dessein de donner une mission générale à sa ville métropolitaine. Il en fit part à ses curés qui n'accueillirent ce projet qu'avec froideur, pour ne rien

dire de plus. Mais comprenant que c'était de la part de sa Grandeur une résolution prise et bien arêtée, nos curés baissèrent la tête et se soumirent. Sur ce, Monseigneur leur fit connaître les églises où se donnerait la mission, ce serait d'abord le Dôme ou la Cathédrale, puis Ste Marie du Capitole, ensuite St Séverin, le Gd St Martin et Ste Ursule : « Mon intention, leur dit-il alors, serait de faire donner simultanément ces pieux exercices par des religieux de cinq Ordres différents, à savoir : par les P.P. Jésuites, par les Lazaristes, par les Liguoriens, par les Dominicains et par les Franciscains, qu'en pensez vous? » — Nous pensons comme votre Grandeur, répondirent ces Messieurs ...... pourvu que j'aie les P.P. Jésuites, dit l'un d'eux — Je voulais aussi les demander, dit un autre — C'est la condition que je mets à la mission dans mon église, dit un troisième — Et je prétends bien n'être pas plus mal partagé que vous, dit un quatrième — Et moi donc, dit le cinquième, que me laisserez-vous? — L'embarras du choix, lui répondirent en riant ses confrères — « Le choix est déjà fait, dit Mgr, comme les Lazaristes sont plus rapprochés de votre Eglise, je les ai chargés de donner la mission dans votre paroisse. » Il fallut bien en passer par là. Seul par conséquent, Mr le Curé de Ste Ursule, si je ne me trompe, aura des Lazaristes, et les quatre autres des Pères de notre Compagnie, si rien ne vient jusqu'à l'automne prochain s'opposer à ce que l'on a statué d'un commun accord, un seul excepté. Qui sait si ces mêmes Curés ne se seraient pas disputés autrefois, pour nous repousser à l'envie. Cette heureuse réaction nous la retrouvons partout. Dans une séance tenue à Berlin, je crois, un des Conseillers auliques, radical fieffé, disait à l'occasion du choix à faire d'un évêque : « Eh!.. pourquoi ne pas nommer un évêque qui nous débarrasse enfin de cette engeance jésuitique? — Trouvez le si vous pouvez, lui dit-on, vous avez beau chercher maintenant, vous n'en trouverez pas un... pas un seul, entendez vous, qui se prête à cette mesure!" C'est ce que constatait pareillement, il y a quelques mois, à Ratisbonne un de nos anciens et de nos plus implacables ennemis dans un conseil où nous étions sur le tapis ; revenu de ses injustes préjugés contre nous, ce conseiller disait alors : "ah! loin de les expulser, il faudrait au contraire en faire venir d'autres encore ; ce sont de bons prêtres, de saints et savants religieux &a. Là, comme ailleurs nous avons beaucoup gagné. Les criailleries ont cessé, le calme se fait insensiblement, et nos Pères en profitent pour sebâtir, à Ratisbonne même, une résidence plus vaste et plus commode que la maison d'emprunt qu'ils occupent actuellement. La Bavière, comme la Prusse, reçoit avec joie nos missionnaires. On les demande de tous côtés, et partout où, jusqu'à ce jour, ils ont pu pénétrer, le ciel a visiblement béni leurs travaux. Espérons donc qu'il en sera de ce petit royaume du Sud, comme de celui du Nord, et qu'après les jours d'angoisse et de tribulation nos Pères pourront y vivre en paix, et faire le bien sans obstacle. — Mais, une oeuvre qui passe inaperçue et que je crois l'oeuvre capitale de nos Pères en Allemagne, ce sont les retraites ecclésiastiques, et celles des maîtres de la jeunesse. Ce n'est pas seulement un renouvellement qu'elles ont opéré dans le Clergé, mais bien une véritable transformation ; et grâce à la nouvelle direction qui leur est donnée, comme au zèle éclairé de leurs Evêques, ces Prêtres, animés d'un esprit nouveau, travaillent avec ardeur au salut de leurs ouailles, et les instituteurs de leur côté le font à l'égard de la jeunesse qui leur est confiée. Les missions font du bien, je le sais, mais ce bien que devient-il à la longue, si le Pasteur n'est là pour l'entretenir? Et comment le maintiendra-t-il, si lui même n'a ni le zèle, ni la science d'un bon Prêtre? Or ce zèle il vient le puiser dans les Exercises annuels, et la science dans les bons Théologiens, qu'on lui fait connaître. Le compendium du P. Gury n'est pas moins connu, m'ont dit nos Pères, en Allemagne qu'en France. Ils ont de plus l'excellent catéchisme du P. Deharbe avec l'explication détaillée qu'en a faite l'auteur ; ils ont en outre celle non moins développée, mais plus savante peut-être et plus substantielle qu'en a faite le P. Wilmers. Ce Catéchisme, adopté par tous les diocèses et l'Explication étendue, large et solide qu'en ont donné ces deux Pères peut être regardée comme une très bonne Théologie, d'une doctrine sûre et complète, ce qui est inappréciable pour ce Clergé. Pour compléter cette oeuvre de régénération il faudrait encore l'enseignement, au moins de la Philosophie et de la Théologie. Nous ne l'avons encore en Autriche que dans deux universités seulement. Les cours de cette Faculté que nos Pères professent à l'Université d'Innsbruck jouissent d'une immense renommée. Aussi le nombre de leurs auditeurs s'accroît-il de jour en jour. Ils

Ils comptaient au commencement de cette année 233 théologiens ainsi répartis : 18 prêtres, 80 religieux appartenant à 15 ordres différents, la plupart mal disposés autrefois envers nous, et maintenant amis, et de plus 125 séculiers. Ce nombre dans lequel ne sont pas compris nos scholastiques, serait bien plus considérable si nos pères pouvaient loger tous les théologiens qui se présentent, mais le local leur fait défaut. On a bâti l'année dernière, on le fait encore actuellement, tout est déjà rempli, sans que les demandes d'admission discontinuent. Ce que je viens de dire des Chaires de Théologie qu'ont nos Pères à l'Université d'Inspruck, on peut le dire à plus forte raison de celle de Vienne où notre Père Schrader s'est fait un nom justement célèbre : Ce Père est actuellement à Rome, mandé par sa Sainteté pour prendre part, avec les sept autres Pères de notre Cie choisis par le Pape, aux travaux préparatoires du futur Concile, il se rendit à son appel, et dans la première audience qu'il eut du Saint-Père, il crut pouvoir lui demander si la nouvelle du retour si désiré du malheureux abbé Passaglia dont avaient parlé les journaux était fondée « Je n'en sais rien, répondit le St Père, il me l'a bien promis il y a quelque temps ; et comme il manquait d'argent, je lui en ai fait remettre, espérant lui faciliter ainsi son retour, mais il a gardé l'argent et non sa promesse. Depuis lors qu'est-il devenu ? Je n'en sais absolument rien. » — Ce souvenir m'en rappelle un autre auquel je rougis de l'associer. À Dieu ne plaise que je le mette sur la même ligne que ceux dont je vais parler, puisqu'il s'agit de voleurs, et de voleurs de la pire espèce. Les Chemises Rouges, pendant leur séjour dans le voisinage de Rome, se signalèrent, on le sait assez, par toutes sortes d'excès. Brigands, ils vivaient de brigandage. Un jour, donc, dans une de leurs excursions, ces drôles en guenilles poussèrent leur pointe jusqu'à San Pastore. « C'est une villa de Jésuites, dit l'un de ces malandrins, nous allons nous y donner ! » Et ce disant, ils envahissent en chantant et en poussant de frénétiques Evviva ! [illegible] de ce vacarme, et [illegible] d'une pareille invasion, le fermier leur dit en tremblant : Eh ! Signori que venez-vous chercher ici ? Que voulez-vous ? Boire et manger, ne vous déplaise Excellenza, lui dirent-ils en lui riant au nez. Allons, gueusard, sers-nous vite et bien, sinon !… Le geste qui suivit ces mots fut compris à merveille par notre homme. — Mais je n'ai rien, moi, rien du tout ; adressez-vous plutôt à celui-là, leur dit-il en leur montrant du doigt un frère déguisé que les Supérieurs avaient laissé dans cette maison de campagne pour la garder. Même sommation, même réponse. Mais comme le frère comprit que ses aimables visiteurs ne se payeraient pas de cette monnaie, il les invita poliment à faire eux-mêmes la visite de la maison, et se constituant leur Cicerone, il les conduisit de la cave au grenier, frappant du doigt sur les tonneaux vides, leur montrant bouteilles et flacons mis à sec, ouvrant au large armoires et coffres, placards et bahuts en leur disant : « J'en suis bien fâché, mais vous le voyez vous-mêmes, il n'y a rien, absolument rien. — Ah les fins renards, s'écrièrent nos Garibaldiens désappointés, ils en ont eu le vent… quoiqu'il en soit, il ne sera pas dit que nous soyons sortis d'ici sans emporter quelque chose… Conduisez-nous à l'écurie ! — À l'écurie ? Très volontiers, leur dit le frère, non sans un petit air de malice qui leur cachait la contrariété que lui faisait éprouver cette injonction vexatoire ; et les précédant, il leur ouvrit l'étable où ces larrons trouvèrent quelques bœufs qu'ils volèrent, ainsi qu'une vieille haridelle, rousse et plus détraquée que celle qui [illegible] à sa carriole, il y a quelque vingt ans, le Pr Chalançon de sainte mémoire. — Plût à Dieu que nos Pères en soient toujours quittes à si bon marché ! —— Cependant pour être juste, même envers ces suppôts du diable, je vous raconterai le trait suivant qui sera comme le revers de cette vilaine médaille. Le St Père visitait un jour les Garibaldiens blessés que l'on avait recueillis et transportés du champ de bataille dans un des plus grands hôpitaux de Rome. « Voici le Pape, dit à l'un de ces Garibaldiens blessés un religieux qui le visitait, Comte, laisserez-vous échapper une si belle occasion de vous réconcilier avec le St Père ? » Le comte de Colloredo dont il est ici question, ne répondit rien. Quand sa Sainteté se fut arrêtée devant ce pauvre gentilhomme : « Eh bien ! Comte lui dit à l'oreille le religieux, qui l'assistait, me permettrez-vous en votre nom… — Non mon Père, lui répondit-il, puis se tournant vers sa Sainteté : « Très Saint Père, lui dit-il avec émotion vous voyez à vos pieds un de vos fils ingrat, mais repentant, qui vous demande très-humblement pardon. » Le Pape, après le lui avoir accordé, le consola et d'une voix attendrie : « Cher fils lui dit-il, hodie si vocem ejus audieritis nolite obdurare corda vestra ; puis il le quitta pour se diriger vers

un groupe qui lui fit venir les larmes aux yeux. C'était un garibaldien dont les mains étaient horriblement mutilées; couché sur un grabat il recevait d'un zouave aussi blessé la nourriture que cet infirmier de nouvelle espèce lui portait à la bouche. A ces agapes fraternelles présidait la bonne sœur qui les avait réunies et de l'autre côté un Père de la Cie servant à ce malade un aliment plus substantiel et surtout plus profitable à son âme. A cette vue le St Père ne put pas s'empêcher de s'écrier : „ Quel beau groupe ! „ Mais à cette excursion lointaine, que je ne dirai pas tout à fait étrangère à mon sujet, revenons à l'Allemagne que nous avons quittée sans nous en trop apercevoir. Toutes les nouvelles que j'en ai reçues ces jours-ci sont des plus heureuses. Le Dimanche des Rameaux, Aix-la-Chapelle était en fête: on y couronnait par des communions générales les trois missions qui s'y sont données simultanément et qui ont été très suivies par cet excellent peuple. A Stuttgard, le P. Rho fait courir en ce moment à ses Conférences toutes les populations catholiques et bon nombre de protestants „ Je dois m'y rendre plusieurs heures d'avance, si je veux y trouver une place, „ disait Mr le baron de Bruxelles à l'un de nos Pères qui voyageait avec lui. Le R. P. de Lamezan en donne une autre à Spire. Je ne dirai rien de celles qu'ont données nos Pères à Bamberg, à Baden-Baden, à Mulheim, en Bavière, et en vingt autres lieux. Dieu seul sait tout le bien qu'elles ont produit. En Autriche même succès sinon plus prodigieux encore et ce peuple malgré la corruption des grands et l'infernale habileté de la démagogie est resté toujours éminemment religieux. En voulez-vous une preuve ? je n'irai pas la chercher bien loin, puisque je la trouve au sein même de nos vallées. Permettez-moi, mon R. Père, malgré la longueur effrayante de ma lettre de vous la donner en finissant. Ce récit d'ailleurs nous reposera des pensées navrantes qui désolent aujourd'hui toutes les âmes catholiques, à la vue des iniquités triomphantes d'un parti qui semble, dans son aveuglement stupide, avoir juré la ruine de l'autel et du trône. Je veux vous parler d'une mission donnée par nos Pères à Dalaas. - A six lieues de Feldkirch, au fond d'une vallée profonde, couronnée de hautes montagnes, se voient éparpillées sur leurs flancs abruptes quelques centaines de chaumières dont la plus rapprochée se trouve à plus d'une demi-lieue de l'Eglise paroissiale. C'est là que trois de nos Pères viennent de donner une mission qui les a grandement consolés. Rien ne peut donner une idée du saint empressement de ces bons montagnards à profiter de cette faveur du ciel. Ni pluies, ni neiges, ni fondrières, ni précipices n'ont pu les arrêter, ni refroidir leur ardeur. „ Quel touchant spectacle, me „ disait à ce sujet, un des Pères missionnaires, que de voir ces braves gens accourir de tous les points de l'horizon, et venir par „ groupes serrés et compactes, à la faveur de la clarté de la lune et des étoiles, glissant sur les pentes glacées de leurs „ montagnes, ou se perdant quelquefois dans des abîmes de neige, bravant en un mot tous les dangers, pour se rendre „ après plusieurs heures d'effroyables chemins ou plutôt sans autres chemins que ceux qu'ils se sont frayés, pour se „ rendre, dis-je, à l'Eglise, le front ruisselant de sueur, les cheveux couverts de neige, la barbe hérissée de glaçons, et pourtant l'œil souriant „ et la joie brillant dans tous les traits de leurs visages frais et colorés. Avec quel recueillement ils assistaient au St Sacrifice ! „ Avec quelle avidité ne semblaient-ils pas boire à longs traits la parole du Missionnaire ! Pour eux, ces pieux exercices étaient tout, „ et la maison de Dieu, leur paradis (ce sont leurs propres expressions). aussi les voyait-on passer des journées entières à l'Eglise sans pen„ser à autre chose. Inutile par conséquent d'ajouter que tous, mais tous, sans exception, se sont approchés des Sacrements, non seulement „ les habitants de cette paroisse, mais encore tous ceux des hameaux voisins et même des plus éloignés, comme on le vit bien le dernier „ jour de la Mission. „ - J'abrège la relation du P. Missionnaire. Ne voulant rien perdre d'une grâce si précieuse, les habitants d'une bourgade sise de l'autre côté de la montagne, se cotisèrent au nombre de 1000 à 1200 personnes à peu près, pour venir prier à l'Eglise de Dalaas tout le dernier jour de la mission. Les provisions faites, et les préparatifs du voyage achevés, la pieuse caravane se met en marche. Il était 9h du soir. A minuit, elle était parvenue sur la crête de la montagne à plus de 6000 pieds au dessus du niveau de la mer. La nuit était magnifique: „ J'étais ému jusqu'aux larmes, - me disait le vénérable père - en voyant cette longue file de pèlerins précédés et suivis de nombreuses torches enflammées, et tenant presque

tous des flambeaux à la main. « Vue du presbytère cette bande immense ressemblait à un serpent énorme dont les brillants anneaux se réflétaient sur les glaces de ces monts aériens. Il lui fallut quatre heures pour opérer sa périlleuse descente. Mais arrivés au prix de tant de fatigues dans le lieu saint, l'unique objet de leurs désirs, ils y passèrent la journée toute entière. Ils ne le quittèrent qu'à neuf heures du soir pour reprendre au chant des cantiques, le chemin qu'il s'étaient creusé, la nuit précédente, dans ces déserts de neige et de glace. Chose merveilleuse! On ne cite pas un seul accident grave arrivé dans cette immense pérégrination, semé de périls de toutes sortes, malgré les chutes de maints pèlerins au fond des abîmes. Avais-je tort d'avancer plus haut que le sentiment religieux était encore profondément enraciné dans le cœur de ces populations? Or cette foi vive et robuste, vous la trouverez partout ici, je ne dis pas avec les mêmes caractères que nous avons admirés dans celle des habitants de Wallaas, mais aussi vraie, aussi ferme et non moins généreuse, comme l'ont assez prouvé du reste les énergiques protestations de 97 communes, sur les 103 du Vorarlberg, qui se sont toutes prononcées pour le maintien du Concordat, et dont l'unanimité eut été complète si la funeste influence de quelques gros Sans-soucis n'avait étouffé la voix du peuple. Que si ces preuves n'étaient pas suffisantes, nous en trouverions même jusque dans leurs défauts, en les surprenant non plus au pied des autels, mais à la barre de la justice; car enfin ils sont hommes. Mais là même on voit encore percer le sens religieux qui les anime. Assistons un instant aux débats qui vont s'ouvrir au tribunal de Feldkirch. Il s'agit d'une assignation faite par le conseil communal de Rankweil au rédacteur de l'*Écho du Tyrol*, feuille de Bregenz rédigée par un abbé de grand mérite, autrefois professeur à l'université d'Innsbruck. L'acte d'accusation portait que ce journaliste avait blessé l'honneur du conseil municipal en déclarant que dans l'affaire du Concordat il avait dû subir une pression indigne de citoyens libres, que c'était une calomnie, un outrage, qu'il fallait absolument obliger ce journaliste à faire amende honorable. Après avoir bâclé tant bien que mal, et plus mal que bien leurs griefs et leurs plaintes, ils s'en viennent au jour dit, au tribunal, ayant à leur tête leur curé qu'ils avaient eu l'adresse de gagner à leur cause. En sa qualité de prêtre on lui fit l'honneur de l'appeler le premier. Mais novice dans les oeuvres de la chicane, et la cervelle pleine de faux bruits et des commérages incohérents et même des contradictions dont on l'avait farcie, ce pauvre curé ne fit que battre la campagne du commencement jusqu'à la fin de sa déposition. – « Qu'avez-vous à dire pour votre défense, Mr. l'Abbé, demanda le juge à l'inculpé. – Rien, Mr., si ce n'est que je regrette vivement d'avoir à compter un adversaire de plus dans un de mes confrères en cléricature. Toutefois je remercie Mr. le Doyen d'avoir si bien pris ma propre défense que toute disculpation de ma part est désormais inutile et superflue. Les contradictions palpables qui lui sont échappées, mais qui n'ont pas échappé, j'en suis sûr, à votre sagacité, me dispensent de toute réplique. J'oserai pourtant vous adresser une demande, ce sera dans l'intérêt de mon innocent accusateur. – Ce serait, Messieurs, de dispenser Mr. le Curé de la prestation du serment légal. – Les juges étonnés en apparence, mais comprenant la haute et délicate raison d'une si singulière requête, ils l'accueillirent favorablement sans proférer un seul mot de blâme contre ce pauvre curé, bien assez puni par le ridicule de sa position. – A ce premier accusateur succéda un autre. – Quand il eût cessé de parler, le Président du tribunal dit à l'huissier: « Apportez le crucifix et les cierges. » A ces mots le témoin d'ouvrir de grands yeux, de se gratter l'oreille et de demander en tremblant ce que tout cela signifiait: « Vous allez, lui dit-on, prêter serment devant le crucifix que vous avez dit la vérité, rien que la vérité, et toute la vérité. – Oh! devant le crucifix reprit alors le plaignant je n'oserais pas faire serment; je ne veux pas risquer un parjure. – Vous n'êtes donc pas sûr de ce que vous avez dit? » – « Pas tout-à-fait » – « Retirez-vous vos paroles? » – « Je les retire, mais de grâce pas de serment! » – Allez et soyez plus prudent à l'avenir. » Survient un troisième témoin, qui pérora longtemps, sans broncher le moins du monde. Quand il eût

fini ; « Maintenant, dit le Président, vous allez jurer devant le crucifix que vous n'avez dit que la vérité. Huissier faites votre affaire. » L'Huissier dépose comme de coutume, le crucifix entre deux cierges allumés. Le témoin troublé pâlit et se tait. – « Jurez, lui dit le Président. – Je ne jure pas moi, je n'ai jamais juré et je ne jurerai jamais. » – « Mais ici la loi vous y force. » – Alors, Mons.r, regardez comme nul tout ce que j'ai dit. » – « Vous avez donc menti ? » – « Je ne dis pas cela, mais je ne veux pas m'exposer à faire un faux serment. » Un quatrième de même refuse en prétextant que s'il a dit vrai pour le fond, il peut se faire qu'il ait brodé. – « Eh! bien retranchez vos broderies, lui dit-on. – En ce cas M.r le Président, ce qui me reste à dire n'en vaut plus la peine. » A ce candide aveu, nos graves magistrats ne purent s'empêcher de sourire. L'inculpé triompha, puis dans un brillant résumé des débats il sut si bien faire éclater son innocence et la fausseté des accusations portées contre lui, qu'il sortit du palais couvert d'honneur et de gloire. Ces us et coutumes m'ont paru si insolites que j'ai cru vous faire plaisir en les rapportant. C'est d'ailleurs une preuve de plus à l'appui de l'assertion que j'ai précédemment énoncée. Faut-il qu'un peuple si religieux soit à la merci de quelques fougueux démagogues !

Oh ! si l'Eglise n'aurait pas à déplorer les effets désastreux de cette révolution qui menace de tout détruire. Jamais non plus on n'eût osé nous enlever le Gymnase que nous tenions de la royale faveur de notre bon mais trop faible monarque. Ce Gymnase, un des derniers de l'empire, quand il nous fut remis, est devenu, grâce au zèle et aux talents de ses professeurs, un des premiers de l'Autriche, tant pour la force des études que pour le nombre et le choix des élèves ; on sait en effet que ses cours étaient suivis par la fleur de la noblesse Européenne ; eh bien, ce Gymnase contre lequel on n'a jamais élevé la moindre plainte on nous l'ôte sans cause, sans motif, sans ombre de prétexte ; que dis-je ? après l'avoir publiquement loué pour son esprit patriotique.

Encore si l'on nous laissait l'enseignement privé ! mais bien qu'on l'espère et qu'on le croie généralement, pour moi je n'en crois rien ; car c'est un parti pris chez nos ennemis de nous traquer partout comme des bêtes fauves et de ne cesser de nous donner la chasse jusqu'à ce que nous ayons évacué la place. Il y aurait bien un moyen de parer ce coup ; ce serait à mon avis de faire reconnaître notre pensionnat comme séminaire Episcopal. Mais !.. mais... dans ce pays !.. Avec de pareils gens !.. En ces jours surtout. Qu'espérer ?.. A la garde de Dieu !

S. Boté, S. J.

Turquie. Constantinople. Lettre du frère Darras au R. P. Dorr. 24 Février 1868.

Mon R. Père, P. C. Je vais vous parler aujourd'hui des Arméniens qui sont ici au nombre de 200,000 environ et qui forment la presque totalité de la population en Arménie et en Cilicie. Ils se divisent comme les Grecs en Catholiques et Schismatiques. A Constantinople les Arméniens Catholiques sont peu nombreux et comme on le sait, ils ont Mgr Hassoun pour patriarche primat. Les Arméniens des provinces sont presque tous schismatiques. Cependant il y a parmi eux un mouvement général de réunion à l'Eglise romaine. Partout dans ces pays orientaux on est las du Schisme, et je ne m'étonnerais nullement que le prochain concile général fît rentrer toutes ces brebis égarées dans le bercail du divin pasteur. L'an dernier cinq Evêques schismatiques avec leur patriarche de Cilicie sont venus à Constantinople pour se réunir aux

Arméniens catholiques. Il ne restait plus que quelques désaccords à faire disparaître. Malheureusement on ne s'entendit pas et le projet de réunion se trouva différé. Pendant la même année 1867, le même mouvement se produisit en Arménie, dans des circonstances assez singulières ; voici le fait.

Il est bon que vous sachiez que les Arméniens d'Arménie, quoique tributaires de l'Empire Turc ont conservé dans leurs inaccessibles montagnes une indépendance dont ils sont très fiers. Ils paient aux Turcs un tribut si mince qu'il en est dérisoire. En 1865 le pacha de Marache voulut tenter un suprême effort pour les soumettre : il prépara en secret une expédition formidable pour le pays. Heureusement ses projets transpirèrent et parvinrent aux oreilles des quatre petits rois Arméniens. Ceux-ci, à leur tour, se préparent en secret à la résistance, attendent l'arrivée des Turcs, les surprennent dans un défilé et les taillent en pièces. Les Turcs battus et pas contents (au rebours de la chanson) essayèrent de parlementer. Des négociations furent ouvertes, et le pacha Turc se montra d'une facilité qui eût dû faire soupçonner une perfidie. Le traité était tout à l'avantage des Arméniens. Les quatre princes sont mandés à Marache pour la signature des articles : ils s'y rendent sans défiance. Le pacha les reçoit d'une manière princière et pendant 18 jours leur donne une suite de festins. Le lendemain, les princes se présentent dans la cour et la trouvent remplie de soldats Turcs. On les arrête et on les embarque pour Constantinople. Là ils sont fort mal reçus par Ali-Pacha qui les fait jeter en prison avec les malfaiteurs. Ils restent ainsi deux mois. Enfin, un Arménien catholique vient à apprendre le malheureux sort de ses compatriotes. Il court se plaindre à l'ambassadeur français protecteur de toute la nation. Mr Bourrée vient trouver Ali Pacha et lui signifie d'avoir à remettre en liberté les quatre princes arméniens. Le ministre Turc effrayé obéit ; mais à la condition que les princes ne rentreront pas en Arménie. Voilà donc ces pauvres princes jetés sans argent sur le pavé de Constantinople. Le malheur et les bons conseils aidant, ils viennent frapper à la porte de Mgr Hassoun, lui demandent l'hospitalité et promettent de revenir à l'unité avec tout leur peuple. L'occasion était bonne : Mgr allait partir pour les fêtes de Rome : il fallait les emmener avec lui au centre de la catholicité, leur montrer la pompe des fêtes catholiques et les conduire à Pie IX dont la bonté et la douceur les eût subjugués. Mgr Hassoun le comprit, mais la crainte de la dépense arrêta ses bonnes intentions. Le voilà donc parti laissant les princes au patriarcat. Le grand vicaire devait négocier à l'ambassade le retour des princes dans leurs montagnes. L'affaire traînait en longueur. Pendant ce temps les princes mal logés, mal nourris, traités un peu trop cavalièrement, se laissèrent circonvenir par les schismatiques qui leur prodiguèrent l'argent à pleines mains. Ils quittent donc le patriarcat catholique et se réfugient chez les schismatiques où ils sont reçus à bras ouverts et traités en rois. Peu après, ils retournaient dans leur pays, grâce à l'intervention française. Les sujets des quatre princes étaient contents de rentrer dans l'unité. Le retour et le changement des princes arrêtèrent leurs bons désirs. Bien plus, l'un des princes fut renié par ses sujets, qui voulant être catholiques élurent un autre chef. Ceux-là ont persévéré, et il est bien probable que les autres suivront bientôt. Prions pour que Dieu achève son oeuvre. — Mgr Hassoun a bâti un séminaire et une fort belle Eglise. Il y a un assez bon nombre de séminaristes ; il en entretient 4 je crois à St Sulpice. L'un de ces prêtres Arméniens vient d'arriver récemment de Paris, tout enthousiasmé de la France, de son clergé et de ses oeuvres. Il est vice-recteur au grand Séminaire.

C'est un prêtre distingué. Comme il me visite assez souvent, il m'a confié ses projets de vocation. Il veut se faire Jésuite, mais Jésuite français. Il veut se présenter à St Acheul pour faire partie de notre belle province de Champagne. Seulement il doit attendre au moins deux ans pour obtenir de son évêque son exeat. Et je puis vous dire que sous ce rapport Mgr Hassoun n'est pas large. En voici un exemple. Il avait placé 8 de ses séminaristes chez nos Pères de Gazir. Il arriva que le plus brillant de ces Arméniens voulut se faire Jésuite et partit pour Lyon à cette intention. Mgr. Hassoun irrité rappela ses séminaristes, qui, obligés d'obéir, quittèrent nos Pères en pleurant à chaudes larmes, tant ils étaient attachés à la maison. Il paraît au reste que cette pensée de se faire Jésuites occupe l'esprit d'un certain nombre d'Arméniens catholiques. Seulement ils voudraient avoir un Supérieur arménien et un Provincial arménien. "Cela viendra, leur ai-je dit, quand vous serez assez nombreux on vous formera en province et vous convertirez tout l'Orient." A coup sûr, ce ne sera pas encore demain:....

Vous savez que le Sultan actuel met en pratique les immortels principes de 89. Dans un discours récent, il a dit que toutes les religions avaient un droit égal à sa protection et que tous les cultes devaient se serrer autour de son trône et s'embrasser fraternellement. Le nouveau conseil d'Etat a admis dans son sein 8 catholiques et 4 grecs schismatiques. Trois des ministres sont catholiques. Le parti de la vieille Turquie ou parti des fanatiques est furieux de ces atteintes portées à l'ancienne constitution ottomane et menace de se soulever. Aussi la police, dans une visite domiciliaire, vient de désarmer tout le clergé musulman. Les catholiques jouissent de la plus grande liberté. Le gouvernement leur donne même des terrains pour bâtir des églises et des hôpitaux. C'est ainsi que nos Pères vont probablement recevoir généreusement un terrain où ils pourront construire un collège. La demande est faite et elle a été parfaitement accueillie. Vous voyez qu'ici l'avenir religieux nourrit de belles espérances. Le fanatisme musulman s'éteint peu à peu. Le temps n'est pas éloigné peut-être où la prédication de notre sainte religion sera libre, et alors quelle moisson à recueillir!

A. Daras. S.J.

Amérique – Etats Unis – Ohio – (Extrait des Letters and Notices.) Collège St Fr. Xavier Cincinnati Janv. 1868

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus se répand rapidement et nous voyons se vérifier la promesse faite à la Bienheureuse Marguerite Marie. Il en est plusieurs parmi nous qui ne songent nuit et jour qu'aux moyens de faire mieux connaître et mieux aimer ce divin Cœur. Les catholiques ne se recrutent plus comme autrefois parmi le peuple seulement; ils sont maintenant une vraie puissance dans l'état. Témoin la haute position d'un bon nombre d'entre eux et la multitude d'Eglises qu'on bâtit de toute part dans le pays et surtout dans les grandes villes. Vous seriez grandement édifié de voir notre église le dimanche. A la dernière fête de l'Immaculée Conception depuis 5 heures du matin jusqu'à dix, l'église n'a cessé d'être pleine: des flots de fidèles s'y succédaient sans interruption à toutes les messes, où ils communiaient en foule. A la première en particulier on a donné la communion à près de 1000 personnes. — La conversion d'un des plus puissants membres du Sénat, Monsieur Pugh, a fait sensation ici: elle est l'œuvre de nos Pères et il est devenu leur ami dévoué. Une autre conversion non moins illustre est l'objet de nos espérances, c'est celle d'un ami de Mr Pugh, qui, en sa qualité de chef du parti démocrate, a de grandes chances pour arriver à la Présidence — On vient d'agrandir notre collège: il fait à l'heure qu'il est l'admiration de la ville et une fois achevé ce sera certainement un des plus beaux bâtiments des Etats Unis. Il pourra contenir, croyons nous, 600 enfants. Mais qu'il en coûte pour bâtir en ce pays! les prix n'ont pas baissé depuis la guerre, malgré la proclamation de la paix. Les payes des ouvriers sont très élevées. Imaginez-vous que les maçons se font payer 6 dollars par jour! (environ 35 francs de notre monnaie) Et les entrepreneurs sont encore trop heureux de les avoir à ce prix —

Guatemala. Lettre du R. P. España au R. P. Studer, Quezaltenango ce 15 Mai 1868.

Mon R. P., P. C. — Etablis en ce pays en 1857, nous y avons été aussitôt entourés des plus grands égards par l'élite de la population. Il n'en fut pas de même des pauvres indiens encore barbares. Leur langue, qui n'est qu'un ensemble de sons gutturaux des plus effarouchants pour une oreille civilisée, semble avoir été fabriquée par le démon lui-même pour retenir ces pauvres gens sous son empire. Nul mot pour exprimer des idées telles que Dieu, l'âme, l'Eternité; et quand on veut leur faire comprendre ces choses par des métaphores, ils les prennent dans leur vraie signification et se forment les idées les plus absurdes de notre sainte religion. Il y aurait bien un moyen: ce serait de leur faire apprendre l'espagnol; mais ils éprouvent pour cette langue une répugnance invincible. Vous jugez, mon R. P., s'il est navrant pour le cœur du missionnaire de voir, auprès de lui et sous sa main, tant d'âmes lui échapper. Ils sont 300 mille dans notre seule province. En revanche nous pouvons facilement exercer notre ministère auprès des indigènes du pays appelés ladinos; ils sont d'origine espagnole et on en compte ici de 25 à 30 mille. Nous avons trois congrégations: deux de femmes et une d'hommes. Cette dernière en compte 300; ce sont de pauvres gens du peuple; la plupart étaient, avant notre arrivée, voleurs ou ivrognes; ils font maintenant l'admiration d'une ville où il était inouï autrefois de voir un homme s'approcher de la sainte table. L'Apostolat du Sacré-Cœur de Jésus est établi dans notre mission. Laissez-moi vous raconter, en finissant, une merveille de ce Divin Cœur. Je suis mandé le 12 Mars dernier pour aller confesser un moribond. Je trouve un homme baigné dans son sang, sans mouvement, sans parole, et sans l'usage de sa raison. Il s'était enivré et avait reçu en cet état cinq coups de poignard, dont trois mortels, à la tête et à la poitrine. Il n'était pas encore mort cependant, et c'était ce dont tout le monde s'étonnait. Que faire? Pas même un mouvement des paupières qui m'indiquât qu'il comprenait mes paroles. Je revins à la communauté la mort dans l'âme. Au moment de rentrer, je trouvai précisément à la porte une personne chère au Sacré-Cœur, je la priai aussitôt d'aller se jeter aux pieds de N. S. pour lui recommander cette âme qui tombait en enfer. J'en dis autant à cinq membres fervents de la Congrégation des hommes qui se présentèrent providentiellement à moi dans le moment, et je me mis moi-même à prier avec ardeur le Cœur de Jésus. Au bout de deux heures, je fus mandé de nouveau. Cette fois, ô bonté du Divin Sauveur! c'était le blessé lui-même qui m'appelait. Je le trouvai sur son séant, en parfaite connaissance, ne poussant pas une plainte et ne me permettant pas même de le confesser par interrogations, mais s'accusant lui-même avec une netteté et une précision étonnantes. Les yeux baignés de larmes et pardonnant de bon cœur à son assassin, il reçut la sainte absolution, baisa l'image du Sacré-Cœur, auquel il se croyait redevable de son salut, et après avoir fait la Ste Communion, il expira tranquillement. Xavier España S. J.

Guyane Française. Lettre du P. Gally au R. P. Dorr. Sparouine du Maroni, 17 Août 1867.

Mon R. P., P. C., Permettez-moi d'abord un peu de Géographie. Cherchez sur la carte de l'Amérique méridionale le fleuve Maroni qui sépare la Guyane Française de la Guyane Hollandaise. La rive droite est la rive française. A l'embouchure est situé le pénitencier de N. D. de la Pointe: le P. Demangin y est chargé de 500 repris de justice. Sept lieues plus haut est le presbytère et l'Eglise du P. Houdouin curé d'une paroisse de 150 libérés et d'une annexe de 100 condamnés. Puis vient St Laurent, le chef-lieu de 6 pénitenciers, avec les PP. Bégin et Fezer pour aumôniers. Une lieue plus loin se trouve St Louis et son hôpital; aumônier, le P. Verdière; c'est aussi la résidence du P. Gonnet, aumônier de St Maurice, paroisse rurale disséminée dans les bois sur 10 à 12 kilomètres et sans presbytère: un mauvais carbet sert de chapelle. Deux lieues plus haut St Jean, aumônier le P. Jardinier; 3 à 400 transportés libérés que la loi retient ici pendant un temps égal à celui de la peine qu'ils ont accomplie, 5, 6 ou 7 ans. A six lieues de là, voici Sparouine, avec ses quelques cents condamnés dont je suis l'aumônier depuis le 19 Octobre dernier. Sparouine est le nom de la rivière, large comme la Somme, qui se jette là dans le Maroni. Mes paroissiens logent 40 ensemble sous des hangars couverts de feuilles et ouverts à tous les vents. — Venez voir mon beau presbytère et ma magnifique Eglise. Imaginez-vous des pieux gros comme

la cuisse, et hauts de sept pieds, plantés en terre de mètre en mètre, par des lattes entrelacées. Sur ces pieux repose une charpente des plus simples, recouverte de quelques feuilles. L'église est semblable au presbytère. Vous concevez que nous n'y avons point de vitraux. Nous n'en avons point besoin du reste, car il n'y a pas de fenêtres. Le jour qui entre à travers les murs suffit amplement pour nous éclairer. Malgré notre pauvreté cependant, nous avons là trois autels qui ne manquent pas d'une certaine magnificence. Mais, me direz-vous, avec vos habitations si primitives ne craignez-vous pas les voleurs ? - Mais non ; on serait tenté parfois de se demander s'il y en a ici. En France, ce serait autre chose - Les trois autels touchent ma chambre, le tabernacle n'est pas à un mètre de mon lit ; puis, un factionnaire est à ma porte. Il y a là 18 soldats et 6 surveillants, deux distributeurs des vivres, un agent des bois, un commandant, un médecin et un agent comptable tous armés jusqu'aux dents. Cela, vous comprenez, fait trembler nos transportés, et suffit pour les rendre doux comme des agneaux. - Quant aux habitants du pays, il y en a bien quelques uns, mais, sur un parcours de plus de 25 lieues, il n'y en a pas plus de 200. Ce sont des noirs, éparpillés par petits groupes sur le bord du fleuve ; ils logent dans des cabanes auprès desquelles la mienne est un château, vivent de pêche et de chasse, et font avec des racines d'un arbuste une sorte de pain qui n'est pas désagréable. Leur costume est une nudité à peu près complète. Si j'en excepte le capitaine et sa famille qui demeurent à une petite lieue de Sparouine et qui remplissent leurs devoirs religieux, les autres vivent comme des sauvages. Sparouine n'est pas un pénitencier très sain, les malades ont été très nombreuses, et nous avons eu passablement de morts. L'administration s'en est émue, et le pénitencier vient pour cette raison d'être supprimé. Nous allons donc déménager pour descendre vers la mer. - Nous avons ici le vampire qui n'est point un être fabuleux. C'est une espèce de grosse chauve-souris. Il y a trois mois environ, dans une case de 40 transportés, 7 d'entre eux, pendant la nuit, ont été mordus aux pieds par ces animaux qui leur ont sucé un peu de sang. Ces morsures du reste n'offrent aucun danger et sont promptement guéries. Mais il est ici d'autres bêtes je ne dirai pas plus terribles, mais certainement plus désagréables. Ce sont les Chiques. Leurs dimensions linéaires sont environ un cinquième de celles de la puce, soit en volume $\frac{1}{125}$. Dans ce pays elles logent partout ; vous en portez avec vous sans le savoir, et sans les apercevoir. Elles se glissent furtivement dans la chair, sans faire beaucoup de mal ; souvent on ne les sent même pas. C'est que, chose singulière ! elles ne mordent ni ne sucent mais elles entrent dans un pore et le suivent jusqu'à la chair. Là, elles déposent leurs oeufs, enveloppés dans un petit sac de soie blanche. En 15 ou 20 jours ce sac devient gros comme une lentille, et c'est alors qu'on éprouve une vive démangeaison. C'est animal n'est du reste point dangereux si on a soin de l'extraire soit quand il entre, soit avec son sac pendant la période du développement. Quelqu'un qui rentrait en France, eut-dit-on l'idée d'emporter jusque là une nichée ; il la laissa donc croître, puis briser son sac, travailler dans sa chair et vivre à ses dépens. Il en résulta une ulcère, et le climat de France aidant, la gangrène s'y mit et força d'amputer. A propos de gangrène, il est bon de savoir, qu'elle se guérit assez facilement en Guyane. Je connais un homme fort bien portant maintenant dont la gangrène, dont la gangrène a rongé, il y a 4 ans, la poitrine sur une surface de 0,25 centimètres de diamètre ; il est vrai que les médecins l'avaient abandonné ; mais la bonne soeur Antoinette, se mit à le soigner et le guérit. Les condamnés ne se convertissent pas en foule ; mais ce qui est déjà beaucoup ils comprennent qu'ils ont dans leur aumonier un protecteur et un défenseur. Ils disent même que c'est leur seul protecteur à la Guyane. Ils viennent assez souvent me voir mais presque toujours ce sont des affaires temporelles qui les amènent. Cependant il y en a parmi eux qui reviendraient à de très-bons sentiments. Un peu plus du tiers de mes Français ont fait leurs Pâques ; de temps en temps quelques uns ouvrent les yeux et viennent se confesser. Ils font des confessions de 15, 20, 30 et 40 ans. A la mort personne ne refuse les Sacrements. J'ai aussi un certain nombre d'Arabes environ 130 quelques uns d'entre eux demandent le baptême avant de mourir. -

J'ai en ce moment pour catéchumène un marabout, le plus instruit de tous; il est infirmier et m'est d'un grand secours pour les pauvres arabes moribonds. J'espère qu'il n'en laissera pas mourir un seul sans le baptême. Gally. S.J.

Extraits d'une lettre du P. de Montfort. — Cayenne, 24 Mars 1868. —

Une condamnée bretonne avait épousé en 1861 un transporté du même pays. Le mari était excellent blanchisseur, et ils auraient pu facilement gagner promptement une certaine aisance, mais le tafia, [illegible], la bonne chère leur [illegible] plus même qu'ils ne gagnaient honnêtement. Leur maisonnette était un lieu de tapage: par une première mesure disciplinaire on les fit déloger, et on les installa sous l'oeil des gendarmes, dans une autre case située à 25 pas de leur caserne. Les choses allèrent bientôt tout aussi mal; les bons gendarmes se croyaient souvent obligés de faire la police jusque dans leur case: c'était toujours à tort, au dire de nos Bretons. Un jour ils vinrent se plaindre à moi des Gendarmes, qui étaient venus tout bouleverser chez eux à minuit, prétendant qu'il y avait du tafia caché dans leur paillasse: « Comme si nous ne l'aurions pas bu si nous en avions eu! » me disait la femme, et j'avoue que cet argument en faveur de leur innocence me sembla presque sans réplique. Enfin par une deuxième mesure bien rigoureuse, on fit cesser le scandale en leur retirant leur case et leur concession, envoyant le mari tout seul, dans une des concessions de Kourou, [illegible] la femme au couvent, [illegible] avec les filles condamnées qui attendent l'époque de leur mariage dans un enclos où elles sont confiées aux soins des Sœurs de St Joseph de Cluny. Pauvres sœurs! elles ont là une mission bien pénible, mais bien méritoire. Après cette séparation, le mari s'est découragé, il a disparu: voici quatre ans qu'on n'a [illegible] de ses nouvelles. Quant à sa femme elle est devenue bonne; dès qu'elle n'a plus eu à boire sa foi s'était toujours conservée, elle [illegible] une femme de bon conseil pour les [illegible] aux sœurs pendant [illegible]. Enfin dernièrement quoique encore jeune elle a vu la mort approcher. On avait cru qu'il fallait mettre du feu autour de son lit; le médecin lui proposa de la [illegible] à la vie en lui faisant boire un [illegible]: « Oh! merci, dit-elle, j'en ai bien trop bu. Il faut que je sois punie par où j'ai péché! » Puis, elle demanda à recevoir tous les Sacrements afin d'en mieux profiter pendant qu'elle avait toute sa connaissance. Elle était remplie de confiance dans la miséricorde divine, mais d'une confiance bien humble et parfois elle craignait d'espérer trop facilement son pardon: « j'ai tant péché » disait-elle. — Un homme d'environ 50 ans et très sourd, venait en 1863 de finir sa peine. Quand on l'a terminée comme condamné, on la recommence sous le nom de Libéré; seulement le pénitencier affecté aux libérés s'appelle Village; il y en a deux: St Pierre et St Jean. Notre homme s'établit donc à St Pierre; il se mit à abattre une partie de la forêt sur le bord de la crique et avec trois autres libérés comme lui, il se fit un joli commencement d'habitation. Il travaillait plus que tous les autres: mais la paix n'habitant guère entre eux, il laissa aux autres le fruit de son travail et commença un nouvel établissement à quelques centaines de mètres sur la même crique. Pendant ce temps, un ex-médecin, condamné à 8 ans de travaux forcés, pour un crime que sans être [illegible] que sa bonne conduite avait fait réduire à 5 ans. Le voilà donc Libéré, mais « à vie de Guyane » comme disent nos transportés, c-à-d pour devenir habitant de St Pierre jusqu'à la mort; et cet homme qui n'a jamais travaillé la terre, qui pendant sa peine a toujours été employé dans les bureaux, se voit dans l'alternative de rouler la brouette et de vivre jour et nuit avec les hommes du chantier, composé moitié de libérés, moitié de condamnés, ou de prendre une hache et d'aller seul, dans une portion de forêt qu'on lui désigne avec sa force et son adresse, pour transformer en champs cette partie de forêt. Au chantier, on lui donnerait la ration des condamnés et même une paye de 0,25 [illegible] jusqu'à [illegible]. Dans la forêt on ne lui donnerait que les vivres et pendant deux ans seulement. Ce pauvre homme, qui est assez bien marié en France, que sa femme et sa famille recevraient avec plaisir, est devenu comme fou de désespoir: il a choisi la hache et le séjour de la forêt et comme il est incapable de se servir de la hache (il a plus de 50 ans,) il a été recueilli par un camarade du même

age, mais plus au fait des travaux. Malheureusement voilà que son hypocondrie le rend presque insupportable et il faut se séparer; pour comble [illegible] une maladie survient et il faut aller à l'hôpital. Notre pauvre médecin en est sorti maigre et jaune à faire peur. Il n'est pas question qu'il puisse manier la brouette ni la hache. C'était là que l'attendait la charité de notre pauvre sourd; Il le prit chez lui. Dès le lendemain il [illegible] l'autorité du village qu'il a recueilli ce malheureux, on lui accorde des [illegible] bonnes oeuvres, mais en le privant de son vin pour quinze jours, parcequ'il avait agi la veille sans permission. Voici maintenant que l'humeur par trop aigre du médecin rend sa société insupportable à notre charitable sourd; qu'imagine alors celui-ci? De laisser sa maisonnette, son jardinet, ses champs, enfin tout le fruit de son travail depuis près de cinq ans, à son pauvre camarade et d'entreprendre tout de nouveau un nouvel établissement. A peine son Aumonier a-t-il pu le décider à ne pas exécuter ce projet: il a maintenant 55 ans, il a été malade à la mort par suite d'épuisement, [illegible] une nouvelle concession serait [illegible] d'une mort prochaine, et enfin l'autre [illegible] est si [illegible] qu'il ne pourrait pas profiter de ce qu'on lui laisserait. Certes ce pauvre sourd donne à bien des honnêtes gens des leçons de courage, de travail, d'amour de la paix et de la charité et il en fort humble —— Je dois ajouter ici que l'administration a le projet de venir en aide à ces pauvres libérés concessionnaires; elle leur promet de leur faire des chemins, et de les aider à faire leurs cases, soit en leur prêtant deux de leurs camarades pendant trois mois, soit en leur donnant une prime de 100f pour une case faite toute à leurs frais, mais une vraie case de 8m sur 4m, élevée sur des patins de 2m. Au commencement, beaucoup de libérés se contentaient de „parapluies„: quatre piquets formant un carré de 2m, plus ou moins réunis par un clayonnage, sauf une entrée fermée par deux planches, le tout recouvert par des feuilles servait de chambre et de grenier quelquefois encore de poulailler. On ne permet le mariage qu'à ceux qui ont une case: mais quatre ont seuls profité de la permission sur environ 800 qui habitent ces „villages„. — Au commencement de 1863, il y avait près de 5 ans qu'on habitait plus ou moins St Pierre mais il n'y avait pas d'endroit décent pour y dire la Messe. Le Père venait le Dimanche matin et arrangeait comme il pouvait sa chapelle sous un coin de la galerie de la case des gendarmes, quelques hommes se mettaient à l'abri sous la galerie, les autres restaient à la pluie ou au soleil ou ne venaient pas. A force d'instances, on obtint un charpentier pour faire une église, et un presbytère. Quand je dis, charpentier, c'est beaucoup dire: c'était un homme qu'on avait mis à faire le travail de la charpente, et comme il était adroit, il finit par bien faire. C'était du reste un très-brave homme bon chrétien, condamné avec sa femme pour une faute qui, je crois, ne les avait pas rendus coupables. Sa femme était un des meilleurs sujets d'une des maisons centrales de France, et c'est pour cela, je pense, qu'elle ne pouvait obtenir de venir rejoindre ici son mari. Donc celui-ci nommé Defer, travaillait avec ardeur à tailler et assembler les bois de la chapelle et du presbytère qui ne devaient faire qu'un seul bâtiment, tout en charpente, quand après environ 20 mois de travail, il se trouva tout épuisé, le Père [illegible] le quittait plus. „Il faut aller à l'hôpital, mon cher Defer,„ lui disait l'aumônier en insistant beaucoup. „— Ah! mon Père, si je quitte, on va laisser ça là, et St Pierre sera encore sans église et sans aumônier. J'aime mieux aller jusqu'au bout.„ — Il y est allé en effet et peu de jours après, il était mort. St Pierre a eu son aumônier en 1864 et on a pu en 7bre 1865 avoir le S.t Sacrement en demeure dans cette église; Certes St Pierre aura ouvert avec empressement les portes du ciel à ce bon charpentier. — de Montfort. S.J.

Extrait d'une lettre du P. Bailly. — La Guyane est dans un assez mauvais état [illegible] la mortalité effrayante qui y régnait dernièrement. Elle a cessé fort heureusement; et les [illegible] un moment démoralisés reprennent un peu de courage. Le gouvernement a abandonné quatre pénitenciers pour cause d'insalubrité, il a renoncé à l'exploitation des bois où se gagnaient la plupart des maladies, et a donné des ordres, paraît-il, pour faire à St Laurent

ces essais sérieux de culture. Malheureusement, le terrain est maigre ; il faudrait beaucoup d'engrais et il y en a fort peu. Les essais de culture faits jusqu'à ce jour y ont peu réussi. Les cotonniers languissent, les cafeiers sont morts en beaucoup d'endroits. Le manioc, il est vrai, le maïs, la patate viennent bien ici, mais ces produits rendent fort peu. Il n'y a que la canne à sucre à pouvoir sauver nos pauvres concessionnaires : elle est cultivée maintenant en grand, et on vient d'installer une usine pour en débiter les produits. Espérons dans l'avenir. Les enfants, vous le comprenez, voilà l'avenir de la colonie : [illegible] un grand nombre sont anémiques et ne vivent pas. Les autres sont si chétifs qu'ils ont peine à vivre. L'administration vient de fonder ici deux écoles-orphelinats. L'une dirigée par les Sœurs de St Joseph de Cluny compte déjà 20 filles, l'autre confiée aux frères des écoles chrétiennes a 8 ou 10 garçons. Les enfants sont admis dans ces écoles à l'âge de 4 ou 5 ans. Quant à notre œuvre, elle continue d'aller son train. Nos Pères ont donné dernièrement aux filles du couvent une retraite couronnée du plus beau succès. Sur plus de 60, 2 seulement ne se sont pas approchées des sacrements : beaucoup ont fait des confessions générales, en un mot, elles sont sorties de la retraite, totalement changées. — Bailly, S. J.

Extraits d'une lettre du R. P. Géré. – St Pierre du Maroni le 2 Mai 186[illegible]. —

Le R. P. Supérieur vient d'agréger tous nos pénitenciers à l'Apostolat de la prière. Cette œuvre obtient quelques succès parmi mes pauvres paroissiens, les êtres les plus misérables peut-être de la transportation. Ce sont les forçats condamnés à 8 ans et au delà, et obligés, après 8 ans d'attendre la mort en Guyane. Concevez-vous l'état de ces hommes, et leur irritation de se voir, leur dette une fois payée, ainsi retenus en Guyane. Tout cela n'est guère favorable au développement des sentiments religieux. Aussi n'est-ce que par obéissance que je me suis hasardé à parler à ces pauvres gens de la dévotion au cœur de Jésus, de l'Apostolat de la prière. Mais tel est l'attrait de ce divin Cœur, que le succès, tout minime qu'il est, a dépassé mes espérances et même mes pensées. Après une 1re instruction quelques uns se sont inscrire. Après une seconde d'autres se présentent. Je profite des confessions pascales pour en parler à ceux qui me semblent le mieux disposés. J'arrive ainsi à inscrire 30 apôtres. En prenant leurs noms, je leur explique de mon mieux la nature de l'œuvre, les conditions nécessaires : j'ai soin d'ajouter que la pratique de piété propre par excellence à l'apostolat de la prière, c'est la confession mensuelle et la Communion du 1er Vendredi ou du 1er Dimanche du mois en l'honneur de la passion de N. S. et de son sacré Cœur. Le 1er mois j'avais 6 Communions, le 2e mois 7 Communions, le 3e mois, 9 ; le 4e mois, 15 !! N'est-ce pas admirable ? Si telle est la puissance du Cœur de Jésus sur des cœurs de galériens, de forçats de la pire espèce, quel empire n'exercerait-il pas sur des âmes jeunes et encore pures. C'est en partie aux prières de mes apôtres que j'attribue le nombre relativement considérable que j'ai eu de mes hommes à faire leurs Pâques : les deux tiers de ceux qui sont disséminés dans les bois et le tiers de ceux qui vivent en commun, à peu près.

Extrait d'une autre lettre du même. — Outre ma principale paroisse de St. Pierre, j'en ai une autre qui se compose d'un chantier où l'on envoie en punition les plus méchants forçats. J'ai là 57 Catholiques sur 81 condamnés ; le nombre change souvent. Il y a 1 Protestant, le reste se compose d'Arabes. Sur mes 57 Catholiques, 35 ont fait leurs Pâques. La communion générale a eu lieu le Dimanche de Quasimodo : journée magnifique sous tous les rapports, temps superbe, conduite exemplaire de la part de tous les hommes du Chantier, messe chantée, salut solennel le soir. L'un d'eux, celui dont je veux vous faire l'histoire en deux mots, n'avait pas communié depuis 18 ou 19 ans. Huit ou dix ans de service militaire, huit ans de travaux forcés.... voilà sa carrière. Vous comprenez que c'était un poisson de poids. Il s'était approché de la ste. table le matin. Le soir il vient me trouver et me dit : Mon père je ne me reconnais plus. Figurez-vous que je n'ai pas juré une seule fois aujourd'hui, pas dit une parole grossière, moi qui ne savais faire que cela la journée entière autrefois.

Aussi malgré mon infortune, je me sens heureux ; je n'avais jamais joui d'autant de bonheur dans toute ma vie — Eh bien mon brave, il faut tenir bon maintenant. Vous voyez bien que la confession et surtout la communion sont bonnes à quelque chose. Pour affermir ces bons sentiments qui vous animent, il faudra revenir à la Pentecôte ; ce sera cette année le dernier jour de Marie. — Mon Père, je vous le promets, c'est le jour anniversaire de ma naissance. — Mais ce n'est pas tout encore, il faut m'en amener d'autres vieux ; comme vous étiez et de votre taille (il est très grand, une barbe magnifique, des traits fortement accentués) — Mon Père, j'en ai déjà travaillé deux qui m'avaient promis. L'un d'eux est allé jusqu'auprès de la chapelle, puis il a reculé. Je vais revenir à la charge. Maintenant je serai plus fort. Comment aurais-je pu entraîner les autres ! moi-même je suis allé deux fois jusqu'à la chapelle, puis je suis revenu. Ce n'est que la 3ème fois que j'ai pu avancer jusqu'au bout.

Ce brave homme n'a pu m'en amener qu'un ; il en était tout confus... Plusieurs autres hommes m'ont dit aussi tout étonnés : nous n'en revenons pas, c'est admirable ; nous n'avons pas entendu une parole inconvenante aujourd'hui — c'était presque comme à la fin d'une retraite. — Priez bien pour le Pasteur et le troupeau. On ne perd pas son temps à travailler pour ces pauvres gens.

Ad. J. Gonlez

Guyanne Anglaise — « L'Extrait suivant des Lettres et Notices donnera une idée de la haute considération dont jouissent nos Pères et en général la religion catholique en ce pays. »

Lettre du R. P. Swift au R. P. Provincial Georgetown, 9 Mars 1868. — Toutes les classes de la société témoignent un grand respect, une grande déférence à l'Evêque et au clergé. On a ici une bien plus haute opinion de nous que des ministres anglais et écossais. En voici une preuve. Nous avons eu dernièrement une grande exposition à l'instar de celles d'Europe. Le jour même de l'ouverture, le Mayor envoya à l'Evêque et au vicaire-général, avec ses compliments, des cartes d'entrée à l'Exposition, qui les dispensaient de payer pour la visiter. Ils reçurent aussi du gouverneur une invitation toute spéciale à une grande soirée donnée par lui ; et quelques jours après la femme du gouverneur les fit prier de vouloir bien assister à une scène dramatique, qui devait être représentée dans le palais même du gouverneur, devant l'élite de la société. Les soldats et tous les officiers de police portant des armes, ne manquent pas de nous les présenter, quand nous passons devant eux. Nos religieuses en particulier sont l'objet de l'admiration et des attentions de tous. Le Mayor qui n'est cependant pas catholique fut grandement contrarié de leur refus de visiter l'exposition. Il aurait voulu arranger un jour pour elles seules et leur offrait de les amener et de les reconduire en voiture.

Dernièrement le P. Bond alla visiter la maison de détention et il dut y rester une semaine. Dès que l'Inspecteur de la prison, qui ne le connaissait pourtant nullement, eut appris son arrivée, il l'envoya prier instamment de vouloir bien consentir à être son hôte, tout le temps de son séjour.

Naturellement ces égards des autorités de la colonie rendent notre ministère des plus facile et des plus fructueux. Aussi l'ouvrage ne manque-t-il pas et nous avons peine à y suffire. Pour ma part, je n'ai jamais une nuit à moi. Dieu en soit béni ! Thomas Swift S.J.

Brésil. Extraits des Lettres et Notices. Messieurs Henri Formby et George Montgomery, prêtres séculiers catholiques voyant leurs pauvres paroissiens à Wednesbury (Angleterre) en butte aux [illegible] insultes de [illegible] ont essayé depuis quelque temps de les faire émigrer dans

des contrées hospitalières. Ils jetèrent les yeux sur le Brésil et en écrivirent au R. P. Lazenby, à l'Ile Ste Catherine. Celui-ci, à la date du 5 Décembre 1867, leur donna sur ce pays les renseignements les plus précieux et les plus engageants. Le climat, leur écrivit-il, est tempéré, la terre remarquablement fertile et la [illegible] ici [illegible] marché. Qu'un homme vienne [illegible] seulement avec ses habits sur le dos, et pourvu qu'il ait les forces et la volonté de travailler, il réussira infailliblement.

Monseigneur l'Évêque de Porto Alégre, se réjouit grandement de l'arrivée de nouveaux émigrants. Le Président de la Province et bon nombre de personnages de marque applaudissent à ce projet. Enfin l'Empereur et ses ministres en sont hautement satisfaits.

En voici une preuve non équivoque : Le gouvernement du Brésil se charge du voyage, de l'entretien, de l'habillement des émigrants durant la traversée d'Angleterre au Brésil ou même aux États-Unis. À leur arrivée, il leur fournira les semences et tous les instruments aratoires ; et pourvoira encore un mois durant à leur subsistance. L'Empereur du Brésil s'engage encore à établir pour les émigrants des Eglises et des écoles. Leurs prêtres auront des honoraires assurés et convenables, ils seront sous la haute protection du gouvernement qui veillera avec soin à leur remplacement en cas de décès ou de maladie. » Dans une autre lettre adressée au R. P. Fitzsimon, à la date 8 Décembre 1867, le P. Lazenby donne [illegible] détails suivants : « J'espère voir le commencement d'une grande émigration de Catholiques anglais et Irlandais dans votre magnifique contrée. La chose est si avancée que j'ai déjà obtenu un Prêtre pour nos nouveaux colons. Quatre-vingt-seize familles ont signé un mémoire adressé au St Père pour lui demander sa bénédiction et lui découvrir leur projet d'émigration au Brésil. On a déjà délimité le territoire qu'ils occuperont.

Joseph Lazenby. S.J.

Asie — Chine. — Kiang-Nang — Lettre du P. Pfister au R. P. Provincial (sur la mort du P. Rizzo) Zi-ka-Wei, [illegible] 1868. — [illegible]

[illegible] moi vous donner quelques détails [illegible] qui [illegible] édifier tous ceux des nôtres qui les entendront. Il était comme vous le savez, ministre à Yang-Kim-Pan, dans la cité Européenne, où il s'occupait des Anglais, des Italiens, des Français, des Espagnols et des [illegible]. Il avait commencé une œuvre éminemment apostolique et qui promettait avec le temps des fruits considérables. C'est l'œuvre des Manillois : au nombre de 3 à 500. Ces pauvres gens pour la plupart matelots sont tout à fait abandonnés, ne sont pas mariés et vivent en concubinage avec des Chinoises. Le Père avait entrepris de régulariser leur position, autant qu'il le pourrait, ce qui était, vous pouvez le croire, chose difficile. Néanmoins il réussissait. J'en atteste ces foules de Malinois qui vinrent plusieurs fois à Zi-ka-Wei demander de ses nouvelles, et toutes ces femmes qui remplissaient l'église de Yang-Kim-pan, pleurant et priant pour lui, quand elles apprirent sa maladie et sa mort. Il avait fait sa retraite quelques jours avant notre arrivée ; dans sa ferveur il passa sans avertir personne 3 ou 4 nuits sans pouvoir dormir à cause du froid. C'est alors, selon plusieurs Pères, qu'il prit le germe de sa maladie. A notre arrivée, il vint à bord pour nous chercher, c'était vers le soir, le temps était sec et froid. Par un fâcheux concours de circonstances, dues en partie à son inexpérience, il dut s'en revenir à pied et faire 3 ou 4 lieues, étant déjà fatigué. Le lendemain, il était pris de vomissements, de douleurs de tête qui ne disparurent que quelques jours après. Enfin appelé deux fois pendant la nuit pour une Irlandaise mourante, il passa [illegible] d'un grand froid à une haute température, et réciproquement. Tous les refroidissements sont dangereux dans ce pays : aussi le dimanche devant Noël, il nous arrivait malade dans ce pays, à Zi-ka-Wei. Le P. Hersent vit tout de suite que c'était grave, c'était déjà trop tard. Il le fit coucher. Les premiers jours la maladie n'était pas nettement déclarée ; on pouvait craindre une fièvre scarlatine, le typhus, une maladie de foie, une pleurésie. Quant au Père, il ne pensait qu'à retourner après 2 ou 3 jours.

de repos, puis s'occuper de ses chers Manitois. Du reste toujours résigné, content, aimable et reconnaissant. « Je suis au bon Dieu, disait-il, à la vie, à la mort, s'il veut que je meure, que sa volonté soit faite, je suis content de ne pas faire ma volonté [illegible] Dieu, s'il veut que je vive ce sera pour sa gloire. » — Une autre fois : « J'aurais bien faire telle chose, et telle autre (il parlait de ses Manitois) mais si le bon Dieu ne veut pas, qu'il s'arrange comme il voudra, pour moi je suis bien tranquille et résigné. » Pendant cette première période il souffrit quelquefois de vives douleurs. Une fois il dit au frère : « Je souffre beaucoup, je souffrirais volontiers les mêmes douleurs pendant 20 ans. » et le frère le lui suggérant : « Oui c'est une grande consolation pour moi d'avoir à chaque seconde l'occasion d'avoir quelquechose à offrir à Notre Seigneur. » Bientôt les symptômes d'une pneumonie fort avancée se déclarèrent, la respiration devint difficile et embarassée, il étouffait. C'est alors qu'il comprit son état, mais il n'en fut ni moins résigné, ni moins reconnaissant pour le service qu'on lui rendait : « Je ne refuse pas de mourir, disait-il, je ne veux ni vivre ni mourir, je ne veux que la volonté de Dieu. » Quelques jours avant sa mort, dans un moment de repos relatif : « Je suis prêt à mourir, disait-il au père Zottoli son père spirituel, mais je crois néanmoins que la ste. Vierge me guérira ; ce n'est pas que je refuse de mourir, mais la Ste Vierge me donnera le moyen de servir encore avec plus de ferveur N. S. » Et au fr. Hersent : « mon bon frère, quand je serai au ciel, comme je prierai pour vous ; si je vis, ma 1re M. [illegible] sera pour vous. » Et à chaque fois que le P. Zottoli venait le voir : « Comment va votre Révérence, mille remerciements à votre Révérence. » Et cela jusqu'au dernier moment. Ayant su que les novices faisaient une neuvaine pour lui : « comment donc ferai-je pour leur rendre tout cela ? » La veille de sa mort, avant de recevoir l'Extrême Onction, il renouvela ses vœux de religion et voulut demander pardon à ~~[illegible]~~ communauté, en latin afin que tous les Novices pussent comprendre ajoutant qu'il prierait au Ciel d'une manière spéciale pour ceux qu'il aurait pu offenser sur la terre. Il ne parlait plus que difficilement et s'efforçait de répéter les oraisons qu'on lui suggérait : « Jésus, Marie, Joseph. » — « Mon Dieu je vous aime, » étaient ses prières favorites ; puis il baisait son crucifix. [illegible] « Vraiment, répondit-il, quel plaisir de vivre avec de si braves gens ! » Dans une autre circonstance au P. Zottoli : « Mon Père, je suis content de mourir ; je n'ai rien ; seulement je vous prie d'écrire à mon Père et à ma Mère, que je meurs content. » Le matin même de sa mort, car il n'eut pas de délire pendant sa maladie : « Je serai bien honteux, disait-il au F. Hersent, quand j'arriverai au Ciel, de n'avoir rien fait encore pour le bon Dieu. » Et au P. Zottoli : « La Ste Vierge, oh ! je vais donc la voir face à face. » Et auparavant il lui avait répété : « Mon Père, je l'ai toujours aimée depuis mon enfance. » En effet, on dit de lui que sa mère lui fit sucer avec le lait la piété et l'amour pour Marie ; car dès l'âge de 4 ans, il recevait la Ste Communion tous les dimanches, et jeûnait tous les Samedis. — A Vals, il racontait à quelqu'un qu'il s'était perverti dans la Cie parce que les supérieurs ne lui avaient pas permis de continuer cette pieuse pratique.

Cependant le moment approchait rapidement. On avertit le Supérieur, qui accourut de Tom-Ka-dou. Les deux ou trois dernières heures, le frère pense que sauf quelques intervalles, il avait perdu à-peu-près l'usage de la raison. Le sang remontait toujours. La respiration était de plus en plus embarassée. Après deux petits accès le troisième l'enleva à 2 1/2 h. du soir, le 3 janvier, 1er vendredi du mois.

C'est le 3e mort depuis Mars 1867. Moriatur anima mea morte justorum ! mais dans 30 ou 40 ans !

Après une si belle mort, ce que j'ai le plus admiré, c'est, comme je l'ai déja dit : le dévouement si délicat et si intelligent du f. Hersent et la charité de tous les nôtres. Oui, dans la Cie, il y a une grâce pour bien mourir, et une grâce aussi pour bien assister les autres dans leurs derniers moments.

Encore quelques mots : Le P. Rozzo avait reçu la tonsure à l'âge de 7 ans était entré dans la Cie à 19 et il est mort avant d'atteindre sa 26e année. C'était une croyance parmi les scholastiques de Vals et de Laval, qui l'ont

comme, qu'il avait toujours conservé blanche sa robe baptismale. Toujours prêt à demander conseil, toujours disposé à [illegible] des avis, il aimait à se cacher, et croyait n'avoir jamais rien fait de bien. Cependant il n'était pas exempt de défaut et une certaine timidité le rendait parfois raide avec les autres et un peu dur pour eux... mais c'était bien contre sa volonté; car on ne pouvait trouver personne de plus complaisant, de plus disposé à rendre toujours service et à obliger les autres en [illegible] de leur besogne, et en leur offrant tous [illegible] ses petites affaires [illegible] leur faire plaisir. C'est le témoignage du Père [illegible] son supérieur à Yang-kin-pang. — Je ne puis taire ce qu'un Scholastique, le F. [illegible] en raconta au P. Zottoli avec une grande simplicité. On venait d'annoncer à Tom-ka-tou le danger qui menaçait le Père. Après la récréation de midi, les scholastiques se rendirent à la Chapelle de la Ste Vierge pour obtenir d'elle la guérison du malade: « Je lui présentais, dit le F. [illegible], une à une, toutes les raisons qui pouvaient l'engager à nous accorder notre demande, et à mesure, j'entendais au fond de l'âme, la réponse de la Ste Vierge qui détruisait la raison. Enfin n'ayant plus rien à dire, au moins, ajoutai-je, ce sera pour notre consolation; je n'entendis pas de réponse et je me dis: c'est fini, il est mort, la Ste Vierge l'a emmené; il était 2 h ½ juste. » Or c'est à 2 h ½ que le Père rendait le dernier soupir. — Après la mort du P. [illegible], je disais au R. P. Della Corte: « Celui qui est le plus à plaindre, n'est pas celui qui part, mais vous qui restez avec un homme de moins. » — Que voulez-vous, me répondit-il, il ne faut jamais perdre courage, mais quand les autres seront morts, le dernier fermera la porte, et n'aura personne pour lui fermer les yeux. » C'est une rude épreuve! Pfister. S.J.

(Communiqué par le R. P. Pfister)

— Lettre du P. de Carrière au R. P. Supérieur Della Corte. (affaires de Ngan-kin-fou) — Avant de quitter Nan-kin, je vins rendre visite à quelques mandarins. Le Kiang-nin-fou se montre très aimable et me promet d'annoncer ma visite au vice-roi Tzen. Le Tsang-[illegible]-thien-tsang me reçoit avec les marques d'amitié ordinaires. Ce [illegible] jeune homme a continué à s'occuper de nos intérêts: il a donné un repas aux candidats à la licence venus du Ngan-hoei, leur a expliqué ce que nous faisons ici, a dissipé les préjugés que d'infâmes libelles répandus à Ngan-kin avaient enracinés dans leurs cœurs: — "Je ne m'emploierais pas à les introduire dans notre ville, leur a-t-il dit, si ce n'étaient pas de braves gens" — et ils sont repartis bien disposés en notre faveur. — Le lendemain 3 Octobre le Kiangnin-fou me rend sa visite, je le reçois en compagnie du PP. Lelec et Tsiang. Ce personnage que nous appelions autrefois le léopard, redouble d'affabilité: il me demande pourquoi notre barbe de la lèvre supérieure, s'arrête tout droit au-dessus de notre bouche sans descendre plus bas. — "Je la coupe, répondis-je, parce que si elle était trop longue, elle ne serait pas commode pour manger le riz". Il sourit de cette raison, majeure pour lui. [illegible] il a vu le Vice-roi et sollicité une audience en mon nom. Le grand homme, le Vice-roi, a demandé pour quelle affaire? — "Pour aucune, c'est une simple visite, avant de partir pour Ngan-kin-fou" — "Mais, dis-je alors au Kiang-nin-fou, demain serez-vous là pour m'aider à parler? je vais avoir peur devant un si grand homme". — Il m'a regardé d'un sourire, qui semblait dire: "Ah! le coquin", et il ajouta — "Certainement, j'y serai. Avec qui viendrez-vous?" — "En petit comité, lui dis-je, je ne serai accompagné que du P. Tsiang. — Le 4, les 3 premiers mandarins [Tsang-seu-thien, Kiang-nin-shien, Kiang-nin-fou] m'attendent dans la seconde enceinte du palais, les oreilles des manches tombantes; — je fais vite tomber les miennes. Les chaises de ces mandarins avaient dû s'arrêter à la première enceinte, mais le Vice-Roi avait donné ordre de faire avancer la mienne jusque dans la seconde. Après les salutations aux trois Ta-lao-ié (c.a.d. magistrats) le Kiang-nin-fou dit au P. Tsiang — "Tenez-vous debout à côté du Père pour l'entendre et interpréter tout ce qu'il dira" — puis ils me conduisent à l'entrée de la 3ème enceinte, parce que je n'avais pas la permission de pénétrer plus avant. Je m'avance avec le P. Tsiang. Le grand homme était là en costume devant la porte il me reçoit avec un sourire aimable, me salue avec courtoisie, et me conduit dans la salle m'invitant à prendre la 1ère place.

Malgré mes refus réitérés je dus l'accepter. Débutant alors comme toujours par quelque parole flatteuse, je remercie le grand homme de m'avoir accordé cette audience : « Je suis bien trop petit pour oser me présenter devant une telle grandeur. » — Réponse : Heu ! heu !, d'un ton de bienveillance. — J'exprime au grand homme la joie qu'ont éprouvée non-seulement son [illegible], mais aussi les hommes de ma nation en apprenant son retour à Nankin ; depuis longtemps on connait ses grandes qualités, sans doute mes félicitations n'ont que peu de valeur, mais enfin ce sont les sentiments qui sortent de mon cœur. — Réponse : heu ! heu ! visage impassible. Alors j'arrive aux affaires : « Vu la manière dont j'ai été accueilli la 1re fois, à Ngan-Kin-fou, lui dis-je, mes Supérieurs craignant pour moi quelque nouvelle mauvaise réception m'a ordonné de remercier au grand homme un Wei-ieu qui m'accompagne en son nom. » — A ces mots, le grand homme se tourne gravement vers le P. Tsiang : « Pou iao King, ce n'est pas nécessaire, dit-il solennellement. » — « Peut-être, repris-je, serait-il bon d'avoir un sauf-conduit ? » — De nouveau se tournant avec la même solennité vers le P. Tsiang : « Té-pou-iao King, tou-pou-iao King ; certainement pas nécessaire, absolument pas du tout nécessaire ; j'ai déjà tout arrangé avec le Gné-dai de Ngan-Kin ; votre maison est prête, vous pouvez être tranquille. En arrivant, allez droit chez le Gné-dai !! » — Là-dessus, je le remercie : j'ai toute confiance en son habile et puissante direction dans les affaires. Nous buvons le thé, il me reconduit à la porte, où je trouve mes trois mandarins qui m'accompagnent jusqu'à ma chaise. « Votre Vice-roi est bien bon, leur dis-je, il est charmant. » — Telles furent les démarches préliminaires que je fis à Nan-Kin. Je partais le 8 et 9 jours après, le 17, j'arrivais à Ngan-Kin-fou. — A peine débarqué, j'écrivis au Gné-dai, que j'ai vu le Vice-roi Tsan, et que selon sa direction je dois en arrivant à Ngan-Kin m'adresser à un grand homme Gné-dai, en conséquence, je le salue et lui annonce ma visite pour le lendemain à 11 heures. La lettre est confiée à mon fidèle Dgi-hon et à son vieux Kiang-po-po, administrateur préfet de la chrétienté de Ngan-Kin-fou : le Gné-dai les fait promener de tribunal en tribunal pour avertir le Tsé-fou, le Tsé-shien, le Wei-ien de se tenir prêts pour le lendemain. Cependant mes hommes reviennent en me faisant une magnifique description des lieux et des personnes. « Ce n'est pas comme autrefois, disait Kiang-po-po, les gens du tribunal sont charmants ! » — « C'est trop beau, répond le P. Tsiang, nous trouverons demain tout autre chose. » — En effet, le 18 je me rends chez le Tsé-shien. Après les politesses d'usage, il me demande de quelle manière je désire me rendre à notre nouvelle maison. « Désirez-vous être accompagné d'un satellite ? » — « Mais, mandarin, lui ai-je répondu, à Nan-Kin j'ai visité tous nos terrains, conduit par les Mandarins ; je crois que, vu les antécédents, c'est encore plus convenable à Ngan-Kin-fou, j'espère donc que vous me ferez la gracieuseté de me guider vous-mêmes. » — « C'est bien, répliqua le Tzé-shien, nous parlerons de cela chez le Gné-dai. » « Oui, ajouta le Tang-ta-laoïé, le Wei-ien et moi nous allons nous y rendre ; pour vous, allez chez le Tsé-fou, et revenez ensuite chez le Gné-dai. » Ce qui fut dit fut fait. Mais pendant que je m'éloignais, Yang-Weien retenait le P. Tsiang pour lui reprocher d'aider aussi les Européens. « De quel droit poursuit-il, un simple missionnaire va-t-il visiter un vice-roi et un Gné-dai ? De quel cérémonial use-t-il à leur égard ? » Tsang ta-laoïé a attrapé ce qu'il n'attendait pas. Le P. Tziang n'a pas froid aux yeux. « Il l'a salué à l'Européenne, en disant : Voilà le cérémonial. Quant au droit de visite vous vous occupez de choses qui ne vous regardent pas ; c'est à Pékin qu'il faut aller traiter de pareilles affaires, et non pas à Ngan-Kin. » — Nous voilà arrivés chez le Ngan-Kin-fou, ou Tzé-fou. Il est originaire de Tschen-Kiang. Les portes sont ouvertes. Le grand-homme (car il a exercé et conserve le titre de Tao-taï), m'attend en grand costume au fond de la dernière cour. « Je suis nouveau, m'a-t-il dit, dans mes fonctions ; si je fais des fautes, il faut que le Père use d'indulgence et me pardonne &c &c. Après avoir pris le thé, nous nous rendons chez le Gné-dai, le Tzé-fou me suivant. Celui-ci m'introduit dans la salle d'audience, m'offre lui-même la tasse de thé, ce que j'ai soin de lui rendre, et me fait asseoir à la première place, il prend la seconde, donne la troisième à Tan-ta-laoïé, la 4e au Tsé-fou, la 5e au Tsé-Shien. Les affaires sont arrangées en quelques mots. Le Gné-dai recommande aux mandarins de s'en tenir aux conventions écrites à Nan-Kin. Puis : « Qui va accompagner le Père dans sa nouvelle maison ? » Ils répondent : « Nous y allons tous ensemble. » Et j'ajoute :

Je ne vais pas [illegible] prendre possession, mais seulement la voir et je me retirerai dans la barque [illegible]
bientôt après on voyait défiler dans les longues rues de Ngan-Kin, les longs cortèges et les brillantes chaises des trois grands mandarins, suivant le pauvre missionnaire qu'ils avaient cherché à faire assassiner il y a deux ans. Le peuple regardait en silence et les quelques rares paroles que j'ai saisies [illegible] m'étaient très favorables. Après un quart d'heure de marche, le cortège s'arrête, que vois-je? Certes pas tout à fait ce qu'on m'avait annoncé. Dans le lieu le plus bas de la ville, une maison très basse, aussi misérable que le quartier qui l'environne, des chambres obscures, pas de cour par derrière etc.
Je déclare donc au mandarin que je ne puis accepter une maison qui n'a ni devant ni derrière, « mais comme avant tout il faut que nous ayons un pied-à-terre reconnu, » si les mandarins veulent ajouter le devant de la maison avec une petite cour au nord, l'affaire sera bientôt terminée. Alors le Yang-Wei-ien de s'emporter et de dire « Si vous n'êtes pas content, il faudra aller traiter de nouveau l'affaire à Ngan-Kin » C'était pour m'intimider. « Je ne crains pas, répliquai-je, de retourner à Ngan-Kin, et même si dans quatre jours tout n'est pas terminé, je verrai le Gné-Dai, [illegible] moyen [illegible] peut-être meilleur, [illegible] vice-roi que l'affaire traîne parceque les mandarins de Ngan-Kin-fou refusent deux pas de terrain au nord et deux chambres au [illegible] Tang-Tseng [illegible]
Puis ils me demandèrent de vouloir bien m'arranger avec eux et non avec le Gné-Dai, d'où je conclus qu'ils craignent ce dernier, et je répond que je ne me départirai point de la direction [illegible] que de m'entendre avec eux, mais que je communiquerai directement avec le Gné-Dai toutes les fois que je le jugerai à propos.
Le Yang-ta-lavié m'engage à rester dans la nouvelle maison, ce que je refuse jusqu'à conclusion de tout; « alors, me dit-il, songez y bien sur votre barque et demain donnez nous votre réponse. » Ce Wei-ien s'est montré ouvertement notre ennemi, le Tzé-Shien ne m'inspire pas grande confiance. « Pour le moment, leur dis-je, je n'ai pas de lettres à vous écrire, si j'en avais, elles seront adressées au [illegible] Tzé-fou [illegible] je n'ai à songer à rien, [illegible] c'est mon dernier mot, c'est à vous à y songer, sans quoi j'écris demain soir au Gné-Dai pour lui faire mes adieux et je pars le lendemain. » Le Yang-Wei-ien avec emportement: « Je me suis donné tant de peines pour acheter cette maison, renoncez à vos prétentions. » — Yang-ta-lavié, je vous suis [illegible] reconnaissant de la peine [illegible] mais [illegible] pour vous en donner encore un peu et vous aurez le mérite d'avoir bien terminé une bonne œuvre. — Mais puis-je acheter pour vous ce qu'on ne veut pas vendre? — Comment [illegible] ne veut pas [illegible] vous n'avez pas encore interrogé les propriétaires? — Mais comment puis-je savoir si on veut vendre? — Voilà le Ti-pao, vous pouvez le savoir avec lui. — Ce dernier est très simple et paraît brave homme; il s'approche de moi, me [illegible] par une génuflexion, et répond: Oui, je suis au courant. — Alors les 2 autres mandarins: C'est juste, peut-être en viendrons-nous à bout; nous allons nous en occuper.

Le 19, un mandarin militaire du Ho-nan, ancienne connaissance du Père Tsiang causait avec lui: Le Ten-Zié du Vice-roi, disait-il, est excellent, il est extrêmement pressant. Les deux mandarins Tzé-Shien et Wei-ien ont pris toutes leurs mesures, pour vous rendre tout achat impossible; ils ont acheté eux-mêmes la maison qu'ils vous proposent, tout exprès pour vous molester, ou vous empêcher d'acheter. — Je crois bien que cette fois encore dit le P. Tsiang nous ne terminerons rien. — Au contraire, vous terminerez, car ils ont bien trop peur des dernières menaces du Vice-roi. — Cependant arrive un envoyé du Tsé-Shien. Cette conversation du mandarin militaire me tient en suspens. Ne vaudrait-il pas mieux écrire au Gné-Dai que je refuse cette maison pour les raisons déjà énumérées et obtenir quelque chose de mieux? Va dire à ton Maître, répondis-je à l'envoyé, que je vais visiter les 2 maisons, l'ancienne et la nouvelle et les comparer, que j'attends sa réponse

et celle de Ta-laoié domain dans la matinée, sinon j'envoie une lettre que je tiens prête au Gné-dai, pour partir ensuite. Je me dirige vers la nouvelle maison. Le trajet est paisible : à chaque pas ces mots : Tien-tsu-dam-li Ta-laoié (magistratus ecclesiae) parfois des visages inconnus me saluent en souriant, pas un mot de travers. A mon arrivée, je m'asseois sur le fauteuil de lugubre mémoire. La maison se remplit de curieux : grands et petits, jeunes gens et vieillards engagent avec moi une conversation des plus sympathiques. Puis j'examine bien, je mesure chaque chambre, chaque cour, et je fais faire de même à l'ancienne. Quel triste et misérable réduit ! et que je serais déraisonnable si avec le devant et le derrière je n'acceptais pas la seconde. A demain donc. En attendant je suis la rue de la porte de l'Est, je traverse le faubourg et j'arrive à la grande tour dont le chapeau a été renversé par les rebelles. Des payens m'accompagnent et m'indiquent à chaque étage l'entrée des grands escaliers en pierre : c'est un vrai labyrinthe. Au sommet quel magnifique coup d'œil ! De là j'ai pu étudier la position de notre maison : elle est dans l'endroit le plus bas de la ville qui s'élève à partir de là comme par degrés jusqu'au Simen. Ce dernier quartier en est la partie la plus haute et la plus pittoresque. D'après les conventions de Nan-kin, nous sommes obligés d'acheter un terrain hors ville au Tum-men. Mais tout ce côté est couvert de marécages jusqu'aux pieds des hautes montagnes situées à une distance de 30 ; je ne sais comment feront les mandarins pour nous y trouver un terrain. — Pendant qu'ils s'en occupent, le P. de Carrère interrompt un instant son récit pour donner quelques détails sur sa barque la Ste Marie. « Elle a navigué tout le long du Kiang avec ses trois drapeaux : à tribord un drapeau vert avec bandelettes blanches, à bâbord la triple couleur de notre noble nation, au haut du grand mât, une immense bannière chinoise avec de grands caractères rouges et noirs selon la mode du pays kiang-nang : (Tien-tsu-dam-zée-kiao-zé) (c.a.d.) Ecclesiae navis, religionis res. C'était l'admiration de tout le Kiang ; tous les yeux se portaient sur les drapeaux de côté, puis s'élevaient pour lire les nobles caractères. Les uns disaient : Tam-de-zen, d'autres, Tien-tsu-dam-li-tron-hao-ze, (in Ecclesia fit bona res) — Il n'appartenait qu'à la Ste Marie de promener ainsi et de porter haut dans toute la longueur du Kiang le nom du maître du Ciel et de son Eglise. La grâce divine en a tiré quelque profit. En passant à Tum-li-kia une grande barque du Honan était à l'ancre à côté de nous. Or à 6½ la petite clochette annonça la récitation du chapelet. La niche de la Madone est ouverte, et l'équipage selon la règle de chaque jour est agenouillé. On commence le chant du chapelet : la curiosité s'empare de nos voisins. J'aperçois à la clarté des étoiles deux hommes accroupis sur un des côtés de la Ste Marie, immobiles, dévorant des yeux tout ce que renferme la petite chapelle. La prière terminée ils passent à côté de moi sans m'apercevoir ; je reconnais le patron et son fils, jeune homme de 17 ans charmant et fort candide, avec qui j'avais eu l'occasion de causer un peu. A huit heures nos gens sont réunis de nouveau à la petite chapelle pour la prière du soir. Voilà nos 2 hommes qui se glissent à côté de nous et s'accroupissent de nouveau à la croisée de gauche. Bientôt ils viennent à nous, nous demandent des explications sur notre religion. Le P. Tsiang les instruit, ils demandent à devenir chrétiens. Daigne la bonne Mère développer la semence jetée dans leurs âmes ! — Nous avons voyagé 2 jours en compagnie d'une grande jonque portant un grand mandarin et escortée de 2 jonques militaires : nous les avions laissées derrière nous ; le 19 au soir elles jetèrent enfin l'ancre près de la Ste Marie. Notre chapelle était ouverte pour la récitation du chapelet. Un jeune militaire à fort bonne mine se plaça à la croisée du P. Tsiang et nous salua avec une grande politesse. La Ste Marie l'avait frappé à notre départ de Nan-kin. Il nous adresse quelques bonnes paroles et bientôt descend dans notre barque. Ses bonnes façons m'indiquaient qu'il devait appartenir à une famille distinguée, mais j'étais loin de me douter de l'importance de ce personnage, que je prenais pour un simple soldat. Nous lui offrons cependant le Canapé. Après quelques mots il se leva, se plaça devant la porte de la petite chapelle, ferma la croisée dans la crainte d'être aperçu du dehors, puis resta là, sans rien dire, pensif et rêveur. Le Chapelet fini il ouvre son cœur au P. Tsiang et lui déclare qu'il veut

et lui déclare qu'il veut être chrétien. — La chapelle cependant se transforme en réfectoire: le P. Tsiang vient m'y joindre et le mystérieux jeune homme passe à la chambre des catéchistes, il reste avec eux pendant le souper à lui expliquer les vérités premières de la religion. Il me fait demander des livres: nous en avons peu et ils sont nécessaires à Ngan-Kin-fou. Je lui promets de lui en donner à son retour à Nan-Kin. Il est exposé, me répond-il, à ne pas revenir à Nan-Kin et me demande un mot d'écrit pour qu'il puisse se présenter à quelque missionnaire que ce soit s'il en rencontre au Ho-nan ou au Hou-pé. Il retourne chez les catéchistes pour causer avec le bachelier Tsang dont il prend congé à 8½. En passant sur le pont il vient me saluer; nous apprenons que les rebelles sont dans le Hou-pé, que les affaires sont très-graves, que le Li-fou-taï a été battu à plusieurs reprises et que le Vice-roi de Nan-Kin Tzen-Kao-vé doit sortir pour les combattre. Ensuite, il remonte sur sa barque et nous envoie sa carte: c'est alors que j'ai su qu'il est grand-mandarin, et quoique encore jeune, c'est l'oncle du Tao-taï de Nankin. Après plusieurs cartes échangées le 21, j'étais chez le Taï-fou, où se trouvaient réunis les trois mandarins, charmants, mais plus encore inquiets de me voir partir. Ils ont acheté les maisons de devant et de derrière la nôtre: „Voulez vous l'environner d'un mur? Comment voulez vous qu'il soit? Où voulez-vous qu'on place la porte du Nord?„ — Voyant où tendaient ces questions, je réponds aux Mandarins que je ne veux pas leur causer d'embarras, que je bâtirai moi-même. „ — „ Mais la porte de la rue?„ — „ Ne vous en préoccupez pas; je ne veux pas vous laisser la peine de la faire. „ — „ Si la muraille avait un pied de hauteur?„ — „ Non, non, vous êtes trop bons, je surveillerai ou ferai surveiller les bâtisses, leur profondeur, leur hauteur, leur structure. „ Ensuite j'ai posé cette 1ère question: "Dès que vous aurez remis cette maison, pourrons-nous la détruire et lui donner la forme que nous jugerons la plus propre à nos œuvres, la hauteur qui conviendra?" — Cela n'offrira aucune difficulté, répondent-ils. — Supposé que le terrain de la nouvelle maison soit insuffisant pour nos œuvres, les mandarins nous empêcheront-ils d'acheter à nos voisins s'ils consentent à vendre?" — Les mandarins n'opposeront aucun obstacle. — Il y a 2 ans, lorsque je suis venu ici, le Tsé-fou, prédécesseur de Lien-ta-Tzen a refusé de reconnaître avec mes titres, le droit que j'ai d'acheter des terres ou maisons, de bâtir des églises en ville; je désire savoir si vous me reconnaissez ce droit et si les mandarins ne mettront pas d'obstacles à l'exécution? — Le Tsé-fou et le Tsé-shien: "Certainement vous avez ce droit et les mandarins ne s'opposeront pas à l'exécution." Le Wei-ien Jang-to-taoié: "Sans doute, mais avant d'acheter, il faudra avertir les mandarins." — Le Père Tsiang prévenant ma pensée: "Jamais les Pères n'achèteront et ne feront un titre d'achat sans le consentement du vendeur; or il suffira de prévenir les mandarins, après que nous nous serons entendus avec les vendeurs et pour la vente et pour le prix; on avertira le mandarin au moment de signer le contrat, afin qu'il veille à sa fidèle exécution." — "Oui sans doute, fut-il répondu.

Le 22, visite des mandarins sur la Ste Marie. A midi, nous allons ensemble visiter les terrains, situés hors de la ville. Il y en a 2: l'un entre la digue et le Kiang, à 4 lis de Ngan-Kin, le second, plus petit et plus près, tous deux très-bas. On demande le prix: "600 taëls pour le second et un peu moins pour le 1er." — "Cela suffit, dis-je aux Mandarins, je me retire sur ma barque, je vous enverrai ma réponse." — La voici:

"Nous avons déjà vu ensemble la maison que vous nous destinez en ville: la position est basse, ~~et~~ dans un lieu humide et ne vaut pas la première. Le terrain est plus petit. Cependant pour vous donner un témoignage d'amitié et de bon accord, j'use de condescendance et j'ai accepté. Aujourd'hui vous nous avez conduits sur les terrains que vous nous proposez d'acheter; ils sont peu convenables. Cependant pour vous faciliter la

conclusion de cette affaire, si vous [illegible] francs [illegible], j'userai encore de condescendance et l'accepter. Si le prix est plus élevé, nous ne pouvons rien terminer [illegible] votre réponse, que je sache si je dois encore séjourner ici ou mettre à la voile. Je vous salue.» En même temps j'expédiais au Gné-Dai par le même courrier la lettre suivante : — « J'ai examiné avec les mandarins la maison qu'ils m'offrent, ni la position ni la forme, ni la grandeur, rien n'est en rapport avec notre ancienne maison, cependant je désire être ami avec vos mandarins, j'ai donc usé de condescendance et j'ai accepté cette maison. Aujourd'hui je suis allé voir les terrains, ils sont situés à plus de deux lis de la ville, en dehors de la digue. Ils ne me [illegible] pas [illegible], je [illegible]. Aujourd'hui j'ai offert au Tsé-fou un prix juste, j'attends sa réponse pour me déterminer à séjourner encore ici ou à repartir pour Nan-Kin. [illegible] affaires. [illegible] je vous salue.» — [illegible] ne tranche pas notre position. — [illegible], ces mandarins veulent gagner du temps [illegible] les achats si c'est possible, j'écris de nouveau au Gné-Dai [illegible] difficultés [illegible] réponses de ses subordonnés ne sont pas claires sur le point capital, que je dois être de retour à Nan-Kin avant un certain nombre de jours, qu'il sait ce que j'ai fait pour traiter amicalement avec eux, mais voyant qu'on ne peut arriver à aucune conclusion, que je suis résolu à partir et à en référer à nos supérieurs. Deux heures après, le Tsé-fou me faisait prier de passer à son tribunal [illegible] ne dites rien de certain sur le prix, c'est pourquoi je retourne à Nan-Kin, je vous salue.» Je remets en même temps deux [illegible] il ne faut pas que le Père parte sans terminer cette affaire. Je sais que nos mandarins ne se sont pas exécutés comme ils l'auraient dû ; mais je connais le Père, et je lui ferai rendre justice. Si le terrain n'est pas cédé au prix qu'il indique, j'ajouterai moi-même ce qu'il faudra. Dites-le au Père. Moi Gné-dai j'ai toute confiance en lui ; qu'il ait confiance en moi, et tout ira bien.» Au même instant un messager m'apportait une énorme lettre couverte de grands cachets ; c'était celle du Gné-dai, dans laquelle il me répétait ce qu'il avait dit au ting-hou, et il ajoutait : « J'ai donné ordre au Tsé-fou, au Tsé-shien, au Tsé-Weien de régler au plus tôt et en bonne manière. Nous sommes amis, je prends tout sur moi en cette affaire. Soyez absolument sans inquiétudes. Mon intention était de venir vous voir dans votre maison [illegible] que tous les mandarins veulent rivaliser d'amitié et d'empressement, tant leurs satellites courent d'un tribunal à l'autre, chez les notables [illegible] jamais, tant qu'il dépendrait de lui, non jamais, un missionnaire ne mettrait les pieds à Ngan-Kin-fou, le Tsé-shien lui-même envoie sa [illegible] côté, précédés [illegible] de leur nombreux cortège, [illegible] montés de boutons rouges et bleus [illegible]. La [illegible] majestueusement et parallèlement à ce cortège jusqu'à ce qu'on soit arrivé. Des fauteuils rangés en demi-cercle vis-à-vis le terrain proposé nous attendent. Je suis placé au 1er rang par le Tsé-fou qui prend le second. Devant nous est une table

Tandis que je cause avec mon interlocuteur, le S. Tsiang, le Tse-shien et le Wei-ien surveillent l'arpentage qui n'est pas long. 3 mous de terre, donc 60 piastres. Ce n'est pas cher [illegible] que les titres se feront sur le modèle de ceux de Nan-kin, c'est l'ordre du vice-roi. Il y aura une proclamation du Tsé-fou destinée à être gravée sur la pierre. Je remonte sur la Ste Marie et les mandarins entrent dans un Kem-kué pour rédiger le titre.

A 4 heures ½, on me l'apporte. Il est dit qu'on rend à l'Eglise une maison qui est dans les mêmes conditions que le Sum-lie-ze Kum-du. C'était faux [illegible] et de plus en contradiction [illegible] au Gné-dai. J'efface les derniers mots et je renvoie le titre amendé pour recevoir la dernière approbation du Mandarin. Accepté. Le Tsé-fou me le renvoie pour que je l'écrive en français et que je fasse transcrire à côté le texte chinois selon ce dont nous étions convenu.

Le lendemain 25 8bre, le Gné-dai croyant que ma barque est rentrée au port, s'y rend en grand appareil pour me faire sa visite. Comme je n'y suis pas, il m'envoie sa carte pour me saluer. Je pose sur les titres, les sceaux de l'eglise de Nan-kin, puis me voilà au dernier rendez-vous. Les mandarins sont on ne peut plus aimables et nous témoignent une confiance sans borne. Le Tsé-fou appose lui-même le cachet sans relire les pièces, et me présente sa proclamation. Elle est plus belle que celle de Nan-kin puis il cachette avec son sceau et me présente tout en bonnes et dues formes. Je [illegible] entre les mains du mandarin pour en prendre possession à mon retour; j'entre chez le Gné-dai pour le remercier et lui faire mes adieux. Il a été charmant. "Nous serons [illegible] et il faudrait que tous les mandarins vous connaissent comme je vous connais. Après une conversation d'une ½ h. je l'ai quitté pour aller placer 4 bornes au terrain extérieur et à 11 h. nous partions pour Nan-kin où nous arrivions le S. Tsiang et moi le 4 novembre.

Nan-kin 4 9bre 1867. Voila donc, mon R. Père, les portes de Ngan-hoei ouvertes à la prédication évangélique. Je repartirai dans une dizaine de jours pour installer à Nan-kin-fou, Kiang-papa et sa famille. Ils garderont et soigneront en notre absence notre petite maison. [illegible] être habitable et saine a besoin d'être reconstruite entièrement. Le terrain situé sur les bords du Kiang fournirait une petite maison de campagne excellente pour la santé et une petite Eglise qui sera l'admiration de toutes les barques du Ngan-hoei, du Honon, du Houpé et du Keang-non qui montent et qui descendent continuellement le grand fleuve.

La fête de la Toussaint a été célébrée ici avec grande affluence de chrétiens. Le jour des morts j'ai pris possession d'un grand Cimetière [illegible] C'était ici que les chrétiens [illegible] [illegible] magnifiquement que [illegible].

Je suis mon R. Père etc. etc... ... De Carrière S.J. ——

Lettre du P. Lebouocq à M.M. les Membres des conseils-centraux de la Propagation de la Foi — Tchély-Sud-est, 30 Xbre 1867. — Village de Hao-tsia-tchouang. — Messieurs, —— Sur 10 millions de payens, le vicariat du Tché-ly sud-est ne comptait en 1858 que 9.000 chrétiens environ, l'arrivée de Mgr Languillat, envoyé comme vicaire apostolique. Aujourd'hui il dépasse le chiffre de 15000. Cette mission est administrée par 10 missionnaires, y compris le vicaire apostolique, le supérieur de la Mission et un prêtre indigène. Elle se divise en 3 districts; celui du Sud

qui comprend les deux préfectures (ou-fou) de Kouan-ping-fou et Ta-min-fou et compte environ 4.000 chrétiens dont 1600 nouveaux. Le district de l'ouest qui comprend 4 sous-préfectures avec un chiffre de 1000 chrétiens presque tous anciens. — Enfin le district du nord, comprenant la Préfecture de Ho-kien-fou et 11 sous-préfectures et comptant aujourd'hui près de 9000 chrétiens dont plus de 4000 ont été baptisés depuis cinq ans. — Le district de Ho-kien-fou semble aujourd'hui toucher au temps fixé par la divine Providence pour sa conversion. Je l'avais quitté l'an dernier au mois de Novembre pour aller au Kiang-nan où l'obéissance m'appelait. En partant, je laissais près de 2000 catéchumènes dont 800 environ se préparaient au baptême. Plus de 900 familles dans la Préfecture de Ho-kien-fou étudient en ce moment la doctrine et les prières, et se préparent de loin ou de près à la grâce de la régénération. — Dans le petit bourg de Lem-fam-tien-cull où je n'avais hier encore qu'une seule famille pauvre et composée de 4 personnes seulement, j'ai été reçu à l'entrée du village par une cinquantaine de payens. Ce sont eux qui ont pris soin de ma monture, qui m'ont préparé un logement à leurs frais, qui m'ont servi le thé et ~~tenu~~ compagnie. Et comme je les remerciais de leur bienveillance, en leur disant que ces bonnes dispositions étaient pour moi le signe certain de leur prochaine conversion, ils se sont tous mis à genoux en me demandant un maître d'école chrétien pour leurs enfants : « Il enseignera les 4 livres à nos enfants durant le jour, ~~à nos enfants~~, disaient-ils, et le soir il nous parlera de Dieu : nous nous ferons chrétiens. » — Il est à remarquer qu'autour de nos résidences les conversions sont très rares. Elles ont lieu plutôt au loin. D'où vient cette stérilité sur un sol si bien défriché, si bien préparé à recevoir la semence de vie ? serait-ce l'habitude de nous voir qui aurait effacé ce prestige que le missionnaire exerce toujours sur ceux qui le voient et l'entendent pour la première fois ? Un riche payen qui habite à quelques pas seulement de notre Résidence et auquel je demandais tout dernièrement pourquoi personne ne se faisait chrétien dans son village, me donnait une réponse qui m'a frappé : « Nos pauvres, disait-il ont travaillé à toutes vos constructions, ils ont vu que le dimanche, il était défendu aux Chrétiens de travailler et qu'ils devaient au contraire prier toute la journée ... n'y eut-il que cette raison de demeurer payens, c'en est assez pour ces hommes qui n'ont qu'une velléité bien vague d'embrasser le Christianisme, et qui avant tout ne songent qu'à ne pas mourir de faim. » — Je hasarderais aussi volontiers ce vieil axiome si connu en Normandie et ailleurs sans doute : « près de l'Eglise, et loin du bon Dieu ! » Il y a un abus des grâces : ces payens ont été fréquemment [illegible] de nos [illegible] témoins [illegible] des cérémonies les plus pieuses et les plus émouvantes ; ils ont eu tant de fois l'occasion de connaître et d'admirer la religion chrétienne, sans se laisser ébranler, que Dieu, sans doute, a tourné vers d'autres cœurs mieux préparés les grâces de salut qu'il destinait à ceux-ci ... Et puis, ne sont-ils pas ces villages voisins de nos missions centrales, qui autrefois furent nos dénonciateurs et nos persécuteurs. — Les villages où nous comptons d'anciens chrétiens sont, à de rares exceptions près, dans le même cas que nos résidences. Ce n'est pas là que germent et mûrissent les conversions. Les nouveaux chrétiens peuvent parler et prêcher : ils sont écoutés, on les croit, on les imite volontiers. Les anciens au contraire ne sont pas entendus ; on éprouve à leur endroit je ne sais quelle défiance instinctive, qui doit son origine aux préjugés, aux calomnies [illegible] accusations qui de tout temps ont [illegible] l'Eglise de Jésus-Christ dans ces pays [illegible] et orgueilleux. Mais, ô admirable économie de la divine Providence ! les nouveaux convertis exhortent leurs payens et ils sont cous. [illegible] ceux-ci ont-ils ouvert les yeux à la lumière qu'ils abandonnent ceux qui les ont exhortés et viennent demander l'instruction aux vieux chrétiens. Les hommes veulent avoir un maître d'une [illegible] [illegible]. Les femmes se plaignent amèrement d'être moins favorisées que leurs maris .... peu de femmes parmi nos anciennes chrétiennes, sont en état d'aller loin de leur village, enseigner la doctrine chrétienne, et d'ailleurs, ces sortes de missions, à cause des mœurs et des préjugés de la Chine, demandent une grande prudence au moins dans le Nord. — Après plusieurs années d'efforts, assez peu heureux d'abord, nous avons pu enfin établir des relations assez franches avec les mandarins et surtout avec

les familles les plus notables et les plus influentes, nous en sommes venus même à un tel point que ces relations trop fréquentes finiraient par nous [illegible] et nous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] dans le grenier du Père de famille. — D'un autre côté, après avoir converti, les années précédentes, plusieurs centaines de familles, nous avons réussi à leur faire comprendre qu'elles avaient désormais un devoir sacré à remplir, celui de gagner à Jésus-Christ les âmes de ceux qui leur sont chers et sur lesquels leurs exemples et leurs paroles peuvent exercer quelqu'influence. Je vois pour l'année qui va commencer après-demain, plus d'un millier de baptême, d'adultes et ce millier doit nous en donner d'autres milliers. Ah! Messieurs, c'est ici le lieu de vous dire toutes les angoisses du missionnaire. Autrefois c'étaient les conversions qui nous manquaient: aujourd'hui les payens se convertissent en foule; de tous côtés, ils nous demandent de leur enseigner le chemin du ciel et c'est nous qui leur faisons défaut! Nous irons bien une fois chaque année, dussions nous voyager jour et nuit, faire une apparition dans chacun des 1,000 villages où nous avons des catéchumènes; nous leur adresserons quelques mots d'encouragement que Dieu bénira sans doute mais où sont les catéchistes pour les former pour leur faire sucer aussitôt après leur naissance le lait pur qui doit en faire des hommes, des chrétiens instruits et inébranlables dans leur foi? Nous n'avons que peu de ces chrétiens intelligents et dévoués. C'est là, Messieurs, je ne crains pas de me tromper en l'affirmant, oui, c'est là le grand vide de nos missions. Ce vide il existe partout en Chine, il existe au Kiang-nan, j'en ai été témoin, il existe dans les vicariats nord et ouest du Tché-ly. Que de fois, Mgr Mouly, ce vétéran de la Chine, écrivit à Mgr Languillat et depuis à Mgr Dubar: Ce qui nous manque, ce sont les catéchistes, mais où en prendre? comment en former? — Mgr Anouilh, cet apôtre de l'ouest, qui veut bien par ses fréquentes correspondances avec nous, ses voisins et ses amis, ranimer notre zèle pour le salut des âmes, en nous faisant part de ses travaux et de ses victoires, écrivait à l'un d'entre nous, il y a peu de temps encore: « Je cours çà et là pour protéger mon troupeau si nombreux déjà, et l'arracher à la fureur des loups qui partout et à chaque instant sortent de leurs repaires pour les dévorer! Je n'ai de repos ni jour ni nuit mais il me faudrait d'autres bergers subalternes, des gardiens intelligents et dévoués auxquels je puisse dire en quittant chacune de mes bergeries: Gardez, veillez et paissez mon troupeau jusqu'à mon retour!... Mais je n'en ai pas!; [illegible] [illegible] des hommes formés, des catéchistes lettrés mais surtout vertueux, d'un commerce agréable; nous n'en avons pas ou peu: pour ne parler que de ce tout petit coin de terre qui m'est confié, et où cependant, conseillé et aidé de mes supérieurs, j'ai essayé depuis 5 ans de former des auxiliaires qui aujourd'hui, au nombre de dix sont tous à la tête des principaux centres de catéchumènes, je sens avec tristesse que si le mouvement qui se manifeste depuis un an surtout, continue, nous serons avant [illegible] incapables de le soutenir et de le développer: oui, incapables, faute d'argent sans doute, mais surtout faute de bras. Qu'il est cruel, Messieurs, pour des missionnaires qui ont si longtemps semé sans rien recueillir à peu près, de se voir en face d'une moisson abondante, d'une moisson de [illegible] sans pouvoir la récolter. Il en [illegible] [illegible] une faible partie; mais seul! Que peut-il? Il appelle du secours! personne ne se présente: les pluies, les gelées arriveront et le gros de la moisson sera ruiné à tout jamais! — Je vous disais que depuis 6 ou 8 ans déjà, j'ai essayé de préparer quelques catéchistes. Leur formation a été fort [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de former aux frais d'une Ecole normale à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], j'ai dû me contenter de prendre alternativement quelqu'un des jeunes gens sur la vertu et le zèle desquels nous pourrions le plus compter: J'ai ainsi changé de catéchiste tous les 6 mois à peu près; celui qui me quittait pour faire place à un autre allait prêcher aux payens ou [illegible] [illegible] [illegible] des catéchumènes [illegible] [illegible]

instruire. Un bachelier fervent et zélé catéchiste faisait tous les mois l'inspection de nos catéchistes apprentis et de leurs disciples: ils ont fini après une pratique de plusieurs années, par devenir aptes à l'instruction de nos nouveaux chrétiens, et je vous assure que nous sommes heureux de les avoir. Sans eux, bien des idolâtres, qui ont été baptisés et qui sont aujourd'hui de fervents néophytes, ou seraient encore dans les ténèbres du paganisme, ou seraient de lâches et tièdes chrétiens. – Monseigneur Dubar songeait depuis longtemps déjà à satisfaire à ce besoin [illegible] de son Vicariat. Les Supérieurs Généraux de la Compagnie nous [illegible] d'entreprendre cette oeuvre que nos anciens missionnaires regardaient comme l'une des plus indispensables et la plus efficace de toutes. – Au mois de Mars dernier, nous avons pu enfin bâtir une école. Elle se trouve à 2 lieues Est de notre résidence. Ses proportions et son aspect ne laisseraient soupçonner à personne que c'est là un établissement destiné, dans notre pensée à seconder et à développer l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Les bâtiments, qui n'ont que 14 pieds d'élévation, sont tous construits en terre battue, et pourtant ils nous ont coûté près de 3.000 francs! Douze jeunes gens choisis de longue date et appartenant aux diverses Sous-Préfectures du district de Ho-Kien-fou, y étudient depuis 10 mois. Les plus âgés ont [illegible] 25 ans [illegible] ont que [illegible] de chaque jour est [illegible] à revoir et expliquer les auteurs classiques qu'ils étudièrent autrefois dans l'école de leur village. L'après-midi est destinée à l'étude des livres de discussion religieuse; tous les 8 jours à peu près ils donnent une séance que quelque missionnaire, ou à son défaut, un vieux Bachelier va présider. Cette séance n'est qu'une sorte d'examen oral sur ce qu'ils ont appris, expliqué ou réfuté dans le courant de la semaine. L'un tient le rôle de payen et propose les objections que les autres doivent résoudre. De plus, à chaque séance publique nous tâchons de leur donner ou de leur faire donner quelques leçons de politesse et de savoir-vivre, ce qui après la vertu, est de la dernière nécessité pour un catéchiste, s'il veut obtenir la confiance des payens et même des chrétiens. – Les parents de ces jeunes aspirants nous donnent par écrit, en nous les offrant, des garanties pour l'avenir. Chaque élève, après sa formation, devra rester au moins pour 8 ans, au service de la Mission. – Si nos Chinois étaient moins Orientaux; c.à.d., moins légers moins inconstants, et moins désireux de revoir souvent leur village; nous pourrions peut-être essayer un autre genre d'École qui serait plus complète. Ce serait de choisir un certain nombre de nos enfants, les plus jeunes et les plus pieux; et de leur donner une instruction et une formation plus longue et plus soignée. Peut-être plus tard pourrait-on trouver parmi eux des candidats aptes à se consacrer par des voeux au service de la Mission. Mais l'oeuvre de nos séminaires et l'expérience que nous avons du caractère chinois nous empêchent de conseiller et d'essayer ce genre d'institution. Les frais, d'ailleurs en seraient immenses et les déceptions peut-être navrantes! Nos catéchistes aiment à voir souvent leur village et la prudence nous conseille de les y envoyer plusieurs fois, chaque année. Ce n'est pas du temps perdu: ils en reviennent avec une nouvelle ardeur qui durera un ou deux mois. C'est quelque chose déjà. Lorsque le mal du pays les reprendra, nous leur donnerons un nouveau congé et tout ira bien. Afin de faciliter ces retours au village, nous faisons en sorte que nos candidats soient pris sur divers points du district, afin qu'ils puissent travailler, un jour, à quelques lieues seulement de leur famille.

Nous venons aussi d'établir une école de jeunes filles, toutes agées de 18 ans au moins: Elles étudient les 4 [illegible] Le Père [illegible] du District de Kouan-Pin-fou, en a lui aussi établi deux, l'une pour les jeunes filles, l'autre pour des personnes (Vierges ou Veuves) plus agées et ayant déjà quelque connaissance des lettres. Ces dernières pourront en peu d'années rendre de grands services, en se dévouant à l'instruction des femmes et des jeunes filles nouvellement converties à la foi.

Après vous avoir si longuement parlé, Messieurs, de nos besoins et de nos espérances, je devrais bien vous dire aussi toutes les tracasseries qui nous sont suscitées, chaque jour. Elles ne nous manquent pas, mais, grâce à Dieu, toutes nos difficultés finissent à peu près toujours par s'arranger. Leboucq S.J.

Extrait d'une lettre du Pre Guillon Tchang-Kia-Tchuang. Janvier 1868.

Le bon Dieu bénit de plus en plus les efforts de nos sœurs, il semble que le moment des conversions en masse soit

arrivé. Tel est dans certaines contrées, du moins, le revirement des esprits en notre faveur ; que les mandarins et les lettrés eux mêmes, qui autrefois nous étaient le plus hostiles, [illegible] avoir à cœur de se montrer nos amis [illegible] favorables aux Chrétiens lorsque quelque difficulté vient à surgir entre eux et les payens. Il est tel sous-préfet, par exemple, dont [illegible] en notre faveur sont si connus, que les payens eux mêmes pour se les rendre favorables [illegible] le nom de chrétiens, comme la plus puissante recommandation. J'ayant été trompé plusieurs fois, ce mandarin, maintenant, lorsqu'un accusé veut se mettre sous la protection du nom de chrétien, commence par lui faire réciter en chinois le Pater [illegible] et puis l'interroge sur les principales vérités de la Ste Religion. S'il est un payen ou [illegible] instruit, sa réponse le fait bientôt connaître, et quelques centaines de coups de rotin lui ont bientôt appris à ne plus abuser d'un nom que le Mandarin lui même respecte. — Le Gouverneur de Thien-Chien, notre plus proche voisin, est aussi un de ceux qui tiennent à se dire de nos amis. J'ai eu occasion de le connaître plus particulièrement l'an dernier à cause d'une maladie qu'il fit et pour laquelle il me fit appeler comme médecin. Il paraît même que la médecine européenne ne lui déplut pas, car bien des [illegible] depuis, il a eu recours à moi, tant pour lui même que pour [illegible] les gens de sa suite. Il y a quelques jours, il eut une expédition à faire contre un village de sa juridiction qui refusait de payer certain tribut. Son armée de satellites tomba à l'improviste sur le village récalcitrant, et sans s'informer des coupables ou des innocents, saisit tous les hommes qui ne purent s'échapper. C'est ainsi que la justice procède en Chine. Tout ce monde est garotté et conduit aux prisons de la Sous-Préfecture. Chemin faisant, deux chrétiens qui se trouvaient parmi eux se firent reconnaître comme tels par un officier. Ce fut assez pour qu'ils fussent aussitôt relâchés. — Arrivés à la ville, cet exemple enhardit plusieurs détenus payens à se dire Chrétiens — (Fais ton signe de Croix) est-il répondu à chacun d'eux. La chose n'était pas facile, les pauvres gens ne savaient pas même ce que c'était que le signe de la Croix. Un d'eux pourtant se hasarde à fabriquer une espèce de signe de croix en accrochant quelques paroles qu'il avait entendu prononcer par quelques Chrétiens. Le mandarin qui lui-même n'est pas fort sur cet article voulut bien le recevoir comme de bon aloi et le relâcha en lui disant: « Fais attention, je vais prendre des informations, et si tu as menti, tu le paieras cher. » [illegible] le pauvre homme n'eut rien de plus pressé que d'accourir à l'Eglise pour demander à être instruit avec toute sa famille, actuellement au nombre de [illegible]. Une partie du village suivit son exemple et tout ce monde travaille [illegible] à se faire instruire [illegible] du Christianisme. Guilbon. S.J.

— [illegible] villages, et livraient au pillage et aux flammes la résidence de Thien-Chien. La relation de ces faits se trouvant dans les annales de la propagation de la foi, nous nous contenterons d'y ajouter quelques détails qui nous semblent de nature à intéresser nos lecteurs.) —

Extraits d'une lettre du P. Petitfils au P. Le Gall. — Tien-Tsin 31 Mars 1868. —

Arrivés à notre maison, les rebelles intimèrent l'ordre d'ouvrir, en même temps qu'ils brisaient les portes et les croisées. L'un des premiers qui pénétrèrent dans la maison, ordonna au P. de Beaurepaire, alors malade, de lui donner l'habit de peau qu'il portait. Le pauvre Père [illegible] F. Winbach jeta aux rebelles l'habit qu'il venait d'enlever [illegible] habits et [illegible] P. P. [illegible] Dans ce temps [illegible] à la chapelle. Il avait à peine terminé que les rebelles entraient, enlevaient les soieries qui ornaient l'autel et brisaient le tabernacle. Ce qu'ils firent encore dans la grande Eglise. Heureusement que le St Sacrement n'y était pas. Alors dit le F. Winbach, je vais avec le P. Lebourg auprès des remparts, où se trouvaient réunis un grand nombre de rebelles avec leurs chevaux. L'un d'eux me présenta un pistolet dont les ressorts des chiens étaient cassés: Il voulait à toute force que je le raccommodasse; je lui ai dit que je n'étais point forgeron.

Tout le monde était parvenu à fuir, à l'exception des ff. Audouin et Winsbach qui, au milieu de la confusion, s'étaient involontairement éloignés du reste de la Communauté; tous les Pères et Frères étaient partis vers 6 heures. Ce n'est que plus tard, deux ou trois jours après tous ces évènements que le R. P. Supérieur très inquiet sur leur compte, apprit le sort des deux frères retardataires. La campagne étant parcourue en tous sens par les rebelles qui tuaient tous ceux qui les [illegible], les deux frères [illegible] qu'à l'heure [illegible] les Pères et Frères en fuite. Le F. Audouin et Lao-Tchen retournèrent donc à la maison pour voir de nouveau s'ils ne trouveraient point quelques-uns des Pères ou Frères; mais plus personne. [illegible] devant la perspective d'une nuit très froide à passer dans un pays infesté de rebelles, avec de très mauvaises chaussures et des habits peu faits pour la saison, car ils avaient été en partie dépouillés, ils résolurent, avant de fuir, d'aller inspecter les chambres pour voir s'ils ne trouveraient pas les moyens de s'abriter un peu contre la terrible nuit qui approchait. Dans toutes les chambres régnait un désordre complet. Dans celle de Mgr, ils trouvèrent une vieille robe de peau, fendue dans le dos d'un coup de sabre, ils la prirent cependant. Dans la chambre du F. Winsbach, les [illegible] étaient [illegible]. Dans une autre chambre, ils trouvèrent une paire de chaussures. Ils [illegible] à la dépense, pour prendre quelques provisions, et ils partirent. La pendule sonnait 8 heures. Au moment où ils arrivent au haut des remparts, le F. Audouin se trouve face à face avec un rebelle. Il se sauve à toutes jambes. Le F. Winsbach lui crie de ne pas se sauver, qu'il n'aurait rien à gagner à fuir. Pendant que le F. Audouin revient sur ses pas, trois rebelles se présentent à lui, lui demandant des fusils, bien que chacun en eût un, et un pistolet d'arçon. Voyant que le F. Winsbach cachait quelque chose sous une couverture qu'il avait prise dans l'une des chambres, les rebelles voulurent savoir ce qu'il cachait ainsi; quand ils virent que ce n'était qu'un [illegible] Frères allaient se retirer, les rebelles leur intimèrent l'ordre de les suivre; mais l'un d'eux dit: « Ce sont des Européens; il faut les laisser partir. » — Après s'être débarrassés de la couverture, de la paire de chaussure, et du pain qu'ils laissèrent tomber dans le fossé du rempart, ils escaladèrent à grand-peine la muraille. Apercevant des torches qui venaient vers eux, ils se mirent à courir à toutes jambes [illegible] toute l'horreur d'un immense incendie qui se déploya en cercle de feu autour d'eux dans la campagne, depuis huit heures du soir jusqu'à 5 h. 1/2 du matin! car ils voyagèrent toute la nuit. Ils ne s'arrêtaient de temps en temps que pour se coucher à plat-ventre dans les champs, lorsque quelques cavaliers venaient à passer trop près d'eux. Pendant plusieurs heures, ils voyagèrent avec une bande de fuyards, mais s'apercevant qu'avec eux ils n'allaient point là où ils voulaient aller, c. à d. à Tien-Tsin, ils s'adjoignirent à deux hommes qui se rendaient au Chantou. [illegible] instantes prières des deux hommes voyageant avec eux, qui les suppliaient de les laisser se reposer un peu. [illegible] heure les fit reposer sur un Kan (espèce de lit). Arrivés dix lys plus loin à un village, comme la soif les tourmentait [illegible] hébergés là pendant 3 jours avec une grande charité, ils y reçurent de nos nouvelles, et firent route [illegible]

les rebelles en étaient parés, après avoir [illegible] [illegible] toute la nuit dans la maison, les uns habillés de chapes, d'autres d'étoles et de surplis. L'un d'eux à cheval avait la mitre de Monseigneur sur la tête, sa crosse à la main et était revêtu de sa plus belle chape. Le f. Lebourcq est revenu à lui racheter la mitre, on lui promit [illegible] une autre coiffure n'était pas commode. Une chose providentielle, c'est que la maison n'ait pas été la proie des flammes. Au dortoir, les plafonds soutenus par de nombreuses poutres, sont en roseaux, selon l'usage chinois. Le feu a été mis à 7 lits : six sont brûlés complètement, le 7e ne l'est qu'à demi. Devant chaque lit était une petite colonne en sapin. Au-dessus des lits, des cases d'habits d'élèves avec des couvertures de peau et de laine. Le feu a été tellement intense, que les carreaux des fenêtres ont été cassés par la chaleur, les rideaux des alcoves ont tous été brulés. Or à part les 7 lits, le reste de la maison a été épargné.

Dans la chambre du f. Winsbach, deux énormes tisons ont été placés sur la table avec un crucifix en bois sur les tisons. La table a été endommagée, le crucifix aussi, mais la chambre ne l'a pas été. Dans la chambre du f. Foucault, dans celles du f. Octave et du f. De Beaurepaire, ainsi que dans celle du f. Guillon, ils ont brulé la paillasse. Dans bien d'autres endroits, ils ont essayé de mettre le feu. A la sacristie, un grand feu de chandelles a été allumé dans un placard. Les planches avec les poutres de ce placard ont été brulées, mais l'armoire ne l'a pas été. La pharmacie du f. Guillon a été pillée, saccagée, cassées toutes les bouteilles d'acide, d'eau forte etc. mélangées avec tous les remèdes possibles. On a été obligé de tout jeter pour ne pas s'empoisonner dans la suite.

La ville de Shien-Shien est complètement dévastée. Tout le monde a pris la fuite. Le principal Mandarin a été massacré et sa famille massacrée ou faite captive : la famille du second Mandarin a été traitée de la même manière. Quant à lui, il a été blessé. Deux jours après le désastre, il est venu demander l'hospitalité aux Pères de la Résidence, au moins aussi pauvres que lui, comme lui dépouillés et pas plus que lui à l'abri d'une nouvelle insulte. « Dans votre maison au moins, disait-il, le souvenir des malheurs qui sont venus fondre sur moi est moins vif; loin de la maison où ma famille a été massacrée, je puis goûter un peu de sommeil; dans ma maison je ne le puis pas. » Les Pères, dans leur pauvreté l'ont reçu de leur mieux. Puisse ce pauvre païen trouver là l'occasion de connaître et de servir Celui qui seul peut donner la véritable consolation et le bonheur au milieu des peines! Dans la ville, plusieurs païens ont été massacrés [illegible] chrétiens. Le f. [illegible] [illegible] pendant qu'on maltraitait les femmes à coups de sabre et de bâton, a failli plusieurs fois se faire écharper par eux. Il a été traité par les rebelles [illegible]. Dès le premier jour au moment où ils pénétrèrent dans la maison, ils voulaient absolument l'emmener avec eux : Ce n'est qu'en apprenant son âge (57 ans) qu'ils se sont décidés à le laisser partir. Pendant 6 heures, lui même me l'a raconté, ils ont eu de temps en temps le sabre levé sur sa tête. Les Pères, sur les charitables instances du consul de France de Tien-tsin allèrent loger dans sa maison : je vins moi-même augmenter le nombre de ses hôtes. Par le gracieux et cordial accueil qu'il nous a fait, il nous a rendu l'exil plus doux. Grâces lui soient rendues pour son sympathique dévouement à la cause de la mission, dévouement hautement apprécié par M. le Comte d'Allemand, ministre de France à Pékin, lequel apprenant le malheur qui a frappé notre œuvre, a [illegible] son jeune secrétaire d'ambassade, M. [illegible] de Rochechouart (oncle d'un de nos F. de Montalembert) qui s'est généreusement offert pour nous venir en aide, autant que ses pouvoirs le lui permettraient. Par ses deux principaux représentants, la légation de France

à Pékin s'est donc montrée toute dévouée à nos intérêts. Les Pères Lazaristes nous ont reçus et traités comme des frères. Chez eux et chez les sœurs de S. Vincent de Paul nous avons trouvé le cœur de leur saint Fondateur

En ce moment, les rebelles sont à une quinzaine de lieues d'ici. Les verrons-nous? Ils ont dit aux Pères: « Nous voulons aller à Tsien-Tshin et de là à Pékin. » (Pékin n'est qu'à 24 lieues d'ici) Leur chef veut, disent-ils renverser l'empereur de Chine de son trône et occuper sa place. Tout ce qu'ils veulent et disent, le feront-ils? Le plus sûr de leurs dire est celui-ci: Ils veulent affamer le pays. Ils y reussiront; ils brûlent et pillent tout. La famine doit évidemment venir après eux. S'ils viennent où nous sommes, il faudra fuir et continuer ailleurs la vie de dénuement que nous menons ici. Notre maison, (car nous avons depuis quelques jours une maison dans la ville chinoise) est près d'une très-belle pagode et la chambre où nous disons la messe est mal close et humide: les disciples n'ont donc pas droit de se plaindre, puisque le maître est aussi mal logé. Le plus beau cordon que Monseigneur a pu trouver à la résidence et qu'il nous a envoyé est à peine assez long. L'aube dont nous nous servons est toute maculée par les mains et les pieds des rebelles [illegible] simples couvertures que j'ai apportées de Chang-haï nous servent de matelats. Nous sommes jugés dignes de souffrir pour notre Seigneur, amen donc et « Vive la joie quand même! » Petitfils S.J.

Varia — Chine. Extraits de plusieurs lettres du P. Pfister. — Nous avons eu la visite de 2 de nos anciens élèves de la rue des Postes De Grancey et de Saisset: ils m'ont paru contents et je les ai trouvés très-simples. Ils venaient du Japon avec l'amiral Ohier et retournaient à Saigon. De Saisset m'a annoncé la prochaine arrivée de Duplessis, Saulot, de Champfeu. — Après ces messieurs, est venu l'amiral lui-même; il a été très bien: c'est un bon catholique pratiquant. En parlant de nos colléges de France: « Il n'est pas de Père si ~~exigeant~~, disait-il, qui ne soit heureux de voir son fils chez vous, à cause de la bonne éducation qu'il y reçoit. » [illegible] — Mr [illegible] Provicaire apostolique est ici en retraite de 8 jours donnée par le P. Petitfils. La semaine dernière, tous les autres missionnaires de Corée avaient fait la leur à Tom-Ka-dou, sous la direction du P. Guibout. — 25 Mai. Lettres de nos PP. du nord. Les rebelles vont et viennent promenant le meurtre et le pillage. Pendant plus de 3 semaines à Tien-tsin la rivière a charrié des cadavres de rebelles, paysans, impériaux; à demi-vêtus, ou complètement nus, et rongés par des bandes de corbeaux et de vautours qui les suivaient sur l'eau. Sur les rives des chiens dévoraient les cadavres. On dit que la rébellion menace de gagner le [illegible] [illegible] notre résidence, le feu a pris par accident et a consumé [illegible] chambres. On a fait sa part en renversant un mur; et sans les nouvelles recrues du P. Leboucq, toute la Résidence eût été brûlée. Ces recrues sont au nombre de 300 carabiniers et une 50taine de canonniers. — En Corée, depuis le départ des missionnaires, plus de 10.000 Xtiens ont été massacrés. Tout Européen, a-t-il été décidé, qui mettra le pied sur le rivage de ce pays, sera mis à mort: deux, dit-on, ont déjà subi ce sort. — 29 Mai. Une canonnière américaine est allée jusqu'en Corée. Mal reçue d'abord, elle a fraternisé ensuite avec les Coréens. — Le vice-roi de Nan-Kin, Tsen-Ko-we, arrive à Chang-hai; il visitera l'arsenal dirigé par des Européens. Il reçoit et rend la visite des consuls de France et d'Angleterre. — Un chemin-de-fer a été étudié jusqu'à Sou-Tscheou; le vice-roi ne s'y oppose pas, dit-on. — A Canton, on a construit 4 canonnières au compte du gouvernement chinois. On en construit 3 ou 4 ici, à Che-fou, à l'arsenal de Fou-tcheou, immense arsenal dirigé par MM. d'Aiguebelles et Gicquel. — Mgr Guillemin aurait obtenu du vice-roi de Canton l'autorisation de terminer lui-même toutes les affaires litigieuses des Xtiens. Il aurait à son service une petite canonnière et un mandarin. — 2 Juin. Arrivée par la malle française de Mr Outrey, notre nouveau ministre au Japon. Il est accompagné de Mr de [illegible] second secrétaire, et de Centule de Béarn, (ancien élève de la Providence et de la Rue des Postes), attaché d'ambassade. Celui-ci vient me voir à Zi-Ka-wei. Il est très-bon, bien pensant, et pratiquant. Il dit, et on dit Mr Outrey bien disposé pour la Religion. — Mgr Petitjean, qui est

qui est venu par cette malle et qui est arrivé à Com-ka-dou le lendemain a fait le plus bel éloge de la tenue, de la conduite et de toute la personne de Centule de Béarn.

9 Juin. On annonce que les rebelles se rapprochent de Tien-Tsin, qu'ils sont à dix-huit lieues, au nord de Ta-kou. D'autres disent qu'ils ne veulent pas attaquer les Européens, ni Tien-tsin. Ils ont d'autre but. Ils attendent des provisions de guerre, surtout des capsules: ils sont décidés à prendre Pé-kin, où ils ont de nombreux affidés pour leur en ouvrir l'entrée et à ~~[illegible]~~ renverser la dynastie régnante. C'est l'opinion à Chang-hai que le commandant [illegible] de l'armée impériale [illegible] Nan-kin et notre ennemi personnel n'est pas étranger à toutes ces affaires, qu'il a des relations avec les rebelles, et qu'il aurait des vues sur le trône impérial. –

" [illegible] Meeting anglais sur l'hôpital général de Chang-hai tenu par les sœurs.. Ce qui perce partout c'est qu'on a envie de prendre des mesures pour forcer les religieuses à se retirer. Pas n'est besoin de dire que la Franc-Maçonnerie et le protestantisme ont la haute main là-dedans. Malgré tout, on a obligé de donner des éloges à la manière dont les sœurs s'acquittent de leurs offices.

14 Juin. Mauvais temps le matin, procession du St Sacrement impossible, foule énorme malgré la pluie. Visites de MM. Carné et Gautier, membres de l'expédition, partie il y a 2 ans de Cochinchine, pour venir ici à travers les terres.

Le soir: la procession put avoir lieu. C'était splendide: trois reposoirs au jardin, clergé nombreux avec Mgr, arc de triomphe, bannières, drapeaux, banderolles, pétards, fusées, chants; soldats franco-chinois escortant le St Sacrement; une foule immense de payens curieux, mais aucune femme dans le jardin. Pendant tout ce temps, j'étais à faire la police de tous côtés etc. etc.... —— Protestation du consul de France à Ning-po, près du consul anglais contre les livres et des prédications de ministres protestants, renfermant des calomnies et des injures à l'adresse du Pape, de la religion et de Napoléon III —— 18 Juin – arrivée de Mr David, missionnaire lazariste en Mongolie et naturaliste, c'est [illegible] et qui paraît [illegible] être affectionné. Il se rend à Kin-kiang pour y passer les grandes chaleurs, et de là, il ira pour 2 ou 3 ans au Su-tchuen [illegible] Français. —— [illegible] St Louis de Gonzague. Le soir, au collège, une salle est brillamment ornée, un autel dressé avec vif éclat de lumière. Un élève de la 2e division, [illegible] un petit sermon en l'honneur du Saint, [illegible] assez intéressant au dire des connaisseurs. Les 2 autres divisions complimentent la 2me en cérémonies; les compliments et les réponses sont séparés par des chants chinois sur des airs de cantiques du P. Lambillotte. Le tout se termine par l'air national chinois avec force fusées et pétards. —— 3 Juillet – Lettre du P. de Beaurepaire: Statu quo au Tché-ly [illegible] 8 Juillet – [illegible] Mr [illegible], ancien ministre de France au Japon, et retournant en France. Il dit que le Mikado a fait saisir tous les chrétiens, les dispersés en divers royaumes après les avoir condamnés à 5 ans de travaux forcés; et si, après ce laps de temps, ils persévèrent encore, il avisera à des moyens plus énergiques pour les réduire — 9 Juillet – arrivée du P. de Carrière de Nan-kin [illegible] de nous réduire [illegible] moyens. Le vice-Roi de Nan-Kin a écrit une circulaire à cet effet, mais avec défense de compromettre la vie des missionnaires.. —— Le P. de Carrière nous dit que les ministres protestants habillés à la Chinoise vont partout où nous allons et distribuent des bibles et des livres hérétiques. Ils jettent ainsi le trouble parmi les gens simples qui disent: [illegible] bon écouter ces étrangers puisqu'ils ne s'entendent même pas entre eux. Les protestants nous ont par l'appât de

de l'argent, débauché et enlevé trois catéchistes — 10 Juillet. Li-fou-taï un des principaux généraux de l'empereur quitte le service et rentre dans sa province de Ngan-Hoei, pour se reposer. Il se fait suivre d'une garde de 20000 hommes. A quel dessein? — Au Pe-tché-ly on a ouvert un noviciat composé de 5 novices (4 scholastiques et 1 coadjuteur) tous chinois et élevés par nous. Départs. Doivent partir pour la Chine, à la fin de cette année 1868: Les PP. Colombier, Chauvin, Sédille, Charles Garnier et Bies, les FF. scholastiques L. Boulais, Grillo, Rossi, Debrix, Durandière, Riot, du Fort, Bernier, les ff. coadjuteurs Strasser et Bailly.

Pologne. — On a ouvert à Cracovie un collège et un scholasticat; il se compose de 40 Jésuites dont 16 théologiens et 12 philosophes, C'est la résidence du Provincial. Les affaires de l'Eglise vont bien mal en Pologne. Les religieux sont presque tous exilés, les diocèses supprimés, le magnifique pèlerinage de N. D de Czentochowa, si célèbre et si riche, est devenu la proie de l'avidité Russe.

Italie. Naples Le P. Altavilla a ouvert un petit collège dans un palais qu'il a loué, il va en avant, et son collège prospère. Le P. Maris(?) qui en avait ouvert en outre à Torre del Greco, s'est transporté à Naples.

Angleterre. A Roehampton, le Noviciat compte 36 novices: on va ajouter une aile à la maison.

Portugal. Le Noviciat compte 11 novices scholastiques, tous portugais.

Iles Philippines. — Lettre du P. Carmelo Polino au P. Pfister — Manille 20 Mai 1868.

Nous avons ici 52 Jésuites dont 22 prêtres, 10 scholastiques, 20 coadjuteurs. — A Mindanao, nous avons à présent 2 Points centraux de mission: Zamboanga et Pollok. A Zamboanga, qui est une ville déjà formée, on travaille à faire rentrer dans leurs devoirs les anciens chrétiens, et à convertir les Mores. Ceux-ci ne sont plus si entêtés qu'auparavant. De là on va à des Stations situées à Isabel de Basilan, île très peuplée, à Tetuan et à Manicaan. — A Pollok, le P. Guerrico a dans ses réductions près d'un millier d'indigènes baptisés. On va ouvrir cette année une nouvelle mission au Seno de Davao. Plus de 20.000 payens, dit-on, appellent les Pères pour se jeter dans leurs bras. De (?) Dumangilas, le P. Hehas écrit, et demande des hommes qu'on ne peut lui accorder. — En général, me disait le R. P. Recteur, qui était l'an dernier Supérieur de Zamboanga, si l'on avait des Pères, on pourrait s'installer dans toute l'île de Mindanao, et recueillir tout de suite des fruits abondants. Les payens surtout sont très bien disposés. Le même Père me disait que beaucoup de captifs de Jolo vont à Zamboanga pour négocier, et le prier de vouloir bien leur indiquer un lieu où ils pourraient bâtir leurs maisons loin des Mores. Le Père n'y voulut point consentir. Alors ils lui demandèrent de venir à Jolo pour les instruire. Nos Pères écrivirent au Gouvernement; celui-ci demanda des précautions de la part du Sultan pour la vie des Pères. Le sultan les accorda très volontiers. Mais nous voilà de nouveau dans l'impossibilité d'y aller, faute de monde. — Le soir de St. François de Hiéronymo, nous embrassions un renfort de 3 Pères, 1 Scholastique et 2 Coadjuteurs. Les nouvelles qu'ils nous ont données d'Espagne sont consolantes. [illegible]

Espagne. [illegible] — Le Noviciat de Balaguer se compose de 160 personnes. On doit le diviser. Le Gouvernement accorde à Valence un ancien monastère des Hiéronymites San Miguel de los Reyes. C'est un bâtiment princier. Il peut renfermer 400 personnes. Toute l'Eglise est en marbre. Nos PP. de Castille vont ouvrir un collège à Tolède. Dans peu de jours nous en aurons un nouveau à Orihuela (royaume de Valence). L'Edifice est une ancienne université somptueuse, avec une magnifique bibliotèque, des peintures de mérite, une vaste Eglise et une salle d'Exercices deux fois grande comme l'Eglise de Laval. Tout appartient à l'Evêque du diocèse qui donne tout à la Compagnie en se chargeant de tous les frais de réparation et d'aménagement. Il ne nous aimait pas d'abord, mais il est devenu maintenant notre ami et notre bienfaiteur.

De si belles espérances devaient [illegible] par la révolution. Nos PP. d'Espagne ont pris le chemin de l'exil. Les quatre Provinces de France les ont recueillis. Nous avons le bonheur d'en posséder déjà un certain nombre à Laval et l'espoir d'en voir arriver d'autres. Nos prochaines lettres donneront sur ce fait de plus amples détails.

Nous apprenons à l'instant la mort du R. P. de Carrère enlevé par la dyssenterie le 17 Aout dernier.

Pour ne point allonger démesurément notre correspondance, nous avons dû réserver un certain nombre de lettres fort intéressantes pour notre prochain numéro qui paraîtra dans un mois.

Nos PP. missionnaires qui liront ces lettres voudront bien nous permettre de leur demander instamment leur coopération. On recevra avec la plus vive reconnaissance tous les détails, qu'ils voudront bien envoyer, en quelque langue que ce soit, touchant leurs œuvres et l'état de la religion dans les pays qu'ils évangélisent. Demander à ce qu'on nous écrive directement serait sans aucun doute se montrer beaucoup trop exigeant, aussi nous bornons nous à prier nos P.P. de vouloir bien charger ceux à qui ils écrivent de nous envoyer leurs lettres après qu'ils les ont lues eux-mêmes. L'adresse de la Rédaction est:

Monsieur J. de Causans maison St Michel Laval, Mayenne, France —

Nous avons l'intention de publier bientôt les noms des Zouaves pontificaux que chacun de nos colléges des Provinces de France et de Champagne a envoyés à Rome. Quelques colléges ne nous ont point encore envoyé ces noms réclamés avec instance. Nous renouvelons ici notre demande.

Supplément — Chine — Macao. — Lettre du P. Rondina au P. Pfister à Shang-hai, 15 Janvier 1868. — Le Collége et Séminaire compte plus de 60 élèves, parmi lesquels il y a fort peu de vocations. Deux des plus anciens sont entrés dans la Cie et ont déjà fait leurs vœux: trois autres sont professeurs dans cette maison et nous rendent de grands services. 5 sont employés du gouvernement et du Sénat comme interprètes Chinois, et ils se servent de leur science pour expliquer à quelques payens mieux disposés les vérités de notre Sainte Religion. Les écoles sont fréquentées par 150 élèves externes. Le Recteur du Collége est un prêtre choisi par l'Evêque (in fieri) de Macao, avec l'assentiment du gouvernement. — Le Pensionnat et le Collége des Sœurs de [illegible] sont en voie de prospérité. Dans l'Ile de San-Siaõ on bâtit une chapelle: la Cie a la gloire d'avoir soufflé à l'exécution du projet. La Mission Française aura celle de la réaliser; il y a à Macao une émigration chinoise qui cache sous ce nom la traite des esclaves. Ça été pour nous un vrai champ de bataille combien de crimes nous avons vus et dénoncés! combien d'esclaves délivrés! et par conséquent combien de contradictions, de haines et calomnies nous avons suscitées contre nous, et ce n'est pas encore fini. Le 10 Janvier, 63 enfants païens recueillis par différentes personnes charitables viennent d'être baptisées.

Lettre du P. Cahill, supérieur de Macao au R. P. Supér. de Chang-Hai. [illegible] 1868 — [illegible] de votre [illegible] du 30 avril [illegible] si [illegible] donc [illegible] une espérance [illegible] de parler [illegible] qui viennent d'arriver ici. Ça été une grande consolation pour nous [illegible] si touchante de la Charité qui unit les enfants de la Cie et qui ne fait qu'un [illegible] la même vertu [illegible] de jour en jour dans le monde. [illegible] nous trouvons ici entourés [illegible] et de calomniateurs, j'ai [illegible] votre lettre [illegible] plus [illegible] qu'elle n'aurait été dans d'autres circonstances. [illegible] menace [illegible] de nous renvoyer de Macao [illegible] quelques mois, je [illegible] nous [illegible] actuellement. Un nouveau Recteur [illegible] Coïmbre et encore [illegible] a été envoyé [illegible] l'année dernière [illegible] et par le gouvernement [illegible] il est venu pour nous réduire à la condition de simples professeurs, et ne permet plus que nous [illegible] tout à fait [illegible] nous n'avons [illegible] n'aurions d'ailleurs pas [illegible] puisque le séminaire n'est pas [illegible] Au contraire, nous avons [illegible] nous pourrons. Mais le [illegible] quelque temps bien [illegible] peu, il [illegible] nous le laissions faire. Il était peu à peu [illegible] dans la même maison avec le Recteur [illegible] aux yeux du public responsables de tout [illegible] Enfin [illegible] nous avons jugé qu'il était de notre [illegible] de rejeter loin de nous toute cette responsabilité. Il s'agissait [illegible] notre office de professeur. Le seul [illegible] nous sommes installés dans une maison que la Charité d'un bienfaiteur nous a donnée [illegible] aux heures de classe. Il n'est pas facile d'expliquer le côté [illegible] prêtre. Le gouvernement paraît vouloir transformer le séminaire [illegible] francs-maçons pour professeurs [illegible] à Coïmbre. Il ne manque même pas de prêtres qui sont agrégés à la maçonnerie [illegible] qui enseignent la théologie, le droit canon, etc. dans les séminaires et qui aspirent à être les futurs évêques du Portugal. Ces [illegible] eux-mêmes. Le nouveau Recteur a défendu à un autre de confesser les élèves du Séminaire. Nous ne pouvons [illegible] à Chang-Haï pour le moment. Il peut se faire que cet orage se calme. Le T. R. P. Général est informé de tout.

Cahill, S.J.

On annonce que le gouverneur de Macao est [illegible]. Nos PP. seront-ils [illegible]?



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

Décembre
1868



Sommaire

Errata.

1° Dans nos dernières Lettres à l'article Départs pour la Chine nous avons nommé le R.P. Colombier; c'est le P. Colombel qu'il faut lire.

2° (Remarque en faveur de la lecture publique.) — On est prié de restituer à l'aide du contexte les mots effacés page 30 et 31.

Adresse de la Rédaction : M. J. de Cansons, Maison St. Michel, Laval (Mayenne)

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

Europe — France — Le R. P. Louis a bien voulu nous communiquer une notice dont nous donnerons quelques extraits. Il s'agit d'un jeune homme de 22 ans, M. Félix Hévin. Admis il y a quelques années au noviciat par le R. P. Foucault, sa mauvaise santé ne lui permit pas d'y rester. Il s'en dédommagea en se dévouant, pendant le peu d'années qu'il vécut, à la propagation du culte de St Joseph. —— Pendant la retraite donnée aux Dames de Vitré, en 1859, par un des Nôtres, qui travaillait à répandre le culte de St Joseph, M. Félix va le trouver: « Mon Père, lui dit-il, j'ai appris que vous avez une grande dévotion à St Joseph. Je viens solliciter de vous une grâce: permettez-moi de vous seconder dans les efforts que vous faites pour étendre son culte! Je suis d'une bien triste santé, mais je vous offre de grand cœur le peu de forces qui me restent. » Le Religieux accepte volontiers cette proposition. Il ne tarde pas à reconnaître ce qu'il y a de générosité et d'énergie dans ce jeune homme. M. Félix initie à sa pensée les membres de sa famille et les jeunes prêtres de sa connaissance. Il établit l'œuvre dans les Communautés et les paroisses. Aucun obstacle ne l'arrête. — Un jour il se présente dans un établissement nombreux, portant sous le bras le régistre des zélateurs. Le Supérieur, à qui le portier annonce un commis-voyageur, le fait attendre assez longtemps, et, quand on l'introduit, du plus loin qu'il l'aperçoit: « Monsieur, dit-il, nous avons ici nos fournisseurs, inutile de produire vos échantillons. » — Mais, Monsieur le Supérieur, je ne suis point un marchand: ce cahier contient les noms de personnes dévouées à St Joseph: je viens vous parler. — Mais vous êtes bien jeune pour venir nous apprendre ce que nous devons à St Joseph: croyez-vous que nous soyons restés jusqu'à ce jour sans le connaître et sans l'honorer? — Pardon! il s'agit d'une œuvre. — D'une œuvre! mais nous avons ici nos œuvres; n'insistez point, je vous prie: je ne puis vous entendre plus longuement. . . . Un moment déconcerté par cette brusque réception, M. Félix se remet bientôt à l'œuvre plus résolu que jamais. — Il va de paroisse en paroisse, associe les prêtres de la contrée, les pensionnats et les communautés; distribue des objets de piété aux pauvres, institue des réunions dans les églises ou dans les écoles, nomme des zélatrices, s'entoure d'auxiliaires dévoués. Domalain, La Guerche, Torcé, St Germain-du-Pinel, Argentré, Erbrée, Brielles, Vergeal, St Ouen-du-Toit, Moutiers, Availles, Bais, Le Pertre, St Aubin acceptent l'œuvre. Des listes nombreuses d'associés sont bientôt adressées par les zélatrices qu'il a établies; lui-même nous envoie plus de 3000 noms. Pendant le mois de Mars 1861, il a transformé une remise assez vaste en chapelle, la statue de St Joseph qu'il y établit sur un trône gracieux, est entourée chaque soir d'une foule nombreuse. Des chants et des prières célèbrent le St Patriarche. Pour honorer les 30 années que St Joseph a passées sur la terre en compagnie de Jésus et de Marie, M. Félix divise ses associés en groupes de 30 personnes. Chaque jour une personne de ces groupes rend au grand Saint des hommages particuliers, et, autant que possible, communie pour remercier Dieu des grâces dont il l'a favorisé. — Une vie si admirable, dans un jeune homme de 22 ans, lui concilie tous les cœurs. Il profite de l'ascendant dont

il jouit, pour faire le bien. Ici, il rétablit la paix dans un ménage ; là, il met à couvert deux pauvres [illegible], un [illegible] [illegible] demande à être admis parmi les associés, il refuse cette faveur jusqu'à ce qu'il ait réparé ses scandales par une vie meilleure, qu'il soit rentré en grâce avec Dieu par une retraite ou du moins par une bonne confession. — C'est ainsi que ce zélé jeune homme parvint à fournir en peu de temps une longue carrière. Il mourut le premier mercredi du mois d'Août 1862, jour consacré dans l'archiconfrérie à honorer St. Joseph et à prier pour les défunts de l'œuvre ; c'est-à-dire qu'il eut ce jour les prières de plus de 100000 associés.

Allemagne. — Autriche — (Extrait des Lettres et Notices). Quelques détails sur les missions données par les PP. Mary Ayala et Antony Gurices en Dalmatie. —— Dalmatie. Barenzo : L'Évêque de cette ville nous avait invités à prêcher le carême de 1867 dans sa cathédrale. Dès que la nouvelle s'en fut répandue, quelques uns des principaux habitants vinrent lui faire des observations afin d'empêcher notre venue. Il leur répondit franchement et résolument que le choix des prédicateurs le regardait, que son intention arrêtée était de conserver ceux qu'il avait invités, et que d'ailleurs il prenait sur lui toute responsabilité. Déçus dans leur projet d'empêcher notre arrivée, nos ennemis s'en dédommagèrent en répandant sur nous les plus faux rapports afin de nous aliéner l'esprit de la population. On nous en informa et nous vînmes cependant à la fin de Mars, nous confiant en la protection divine. Notre première œuvre fut une retraite au clergé. L'Évêque y avait beaucoup [illegible] et, par son ordre, le doyen du chapitre invita les chanoines à y prendre part. Mais ceux-ci ne trouvèrent pas le moment [illegible] choisi, et ils prièrent de les excuser dans la crainte disaient-ils de faire parler d'eux dans le pays. — Ce refus ne déconcerta pas [illegible] [illegible], et il était déjà résolu à faire tous les exercices avec son secrétaire, lorsque quatre membres du Clergé de la cathédrale demandèrent avec instance à y participer, et l'obtinrent. Le chapitre ne l'eut pas plus tôt appris que priant d'excuser [illegible] [illegible] trop précipitée, il conjura l'Évêque de lui permettre de prendre part à la retraite. Et c'est ainsi qu'elle eut lieu, contre toute espérance. — Il fallut ensuite parler au peuple. Nous eûmes tout d'abord la précaution d'éviter dans nos sermons tout ce qui aurait pu irriter les esprits, de cette façon les calomnies tombèrent d'elles-même, et une nombreuse assistance environna bientôt notre chaire. Il nous fut même possible à la fin de la mission d'établir deux congrégations : 70 jeunes gens et plus de 100 jeunes filles voulurent en faire partie. —— Mission à Provicchio. — Cette paroisse avait été longtemps dirigée par des Pères du tiers-ordre de St. François, et les Supérieurs avaient jugé opportun de substituer à celui qui avait charge de la paroisse un autre pieux et zélé religieux. Ce changement indisposa grandement la population. L'église fut désertée, et lorsque [illegible] on se hasardait à aller entendre la Messe on l'accablait d'injures et de menaces. Le nouveau desservant était insulté dans les rues ; on lui criait : « Rendez-nous notre Père bien-aimé. » — Le chapitre de l'Évêque pensa que nous pourrions calmer le peuple et le décider à se soumettre à son légitime pasteur. Les plus influents de la paroisse nous voulaient absolument ; ils espéraient bien nous gagner à leur parti et se servir de nous pour atteindre leurs fins. Nous n'ignorions pas la fâcheuse situation de Provicchio, aussi nous représentâmes au Supérieur des Franciscains l'inopportunité d'une mission et le risque que l'on courait de ne point arriver au but que l'on se proposait. Toutefois plaçant notre confiance dans la divine Miséricorde, nous commençâmes la mission le 20 juin. — Le peuple nous semblait plein de méfiance, et nous en acquîmes la certitude. Dès [illegible] [illegible] nous [illegible] avec un des principaux habitants sur l'ordre des exercices de la mission, il nous dit avec une certaine vivacité : « Le peuple est prêt à vous obéir en tout, mais à une condition, c'est que le nouveau Curé ne mettra pas les pieds à l'église, même pour un instant. » Nous n'acceptâmes pas bien entendu cette condition. Aussi à l'ouverture de la mission, au moment où on allait porter processionnellement la statue de la T. S. Vierge, le peuple apercevant le Curé, se précipita hors de l'église, et, durant le sermon, ce ne furent du dehors que les cris : « Chassez-le, Chassez-le. » Les femmes se tenaient sur le seuil, remplissant l'air de leurs clameurs, quelques-unes rentraient dans l'église et criaient : « Nous voulons notre véritable Curé ; deux des plus violentes entraînèrent dehors celles qui étaient entrées, en montrant

le poing au prédicateur. Pendant ce temps nous essayions, mais en vain, par des paroles de paix de calmer le tumulte. Les mêmes scènes se renouvelèrent le soir, et après la Bénédiction on enleva les chandeliers de l'autel, et on mit sous clefs tous les ornements de façon à empêcher les exercices de la mission. Puis un message nous avertit que le peuple refusait de pourvoir à notre subsistance. Le bon Curé nous fit dire aussitôt que lui se chargeait de tout et qu'il nous garderait chez lui tant qu'il nous plairait d'y rester. Nous ne perdîmes cependant pas courage, et faisant notre possible pour donner la mission nous restâmes là une semaine entière comme il avait été convenu. Bientôt ceux que les menaces des agitateurs avaient d'abord tenus loin de l'église, s'enhardirent à y rentrer. L'arrogance des principaux habitants fut réprimée : ils durent donner leur démission et remettre toute leur autorité entre les mains du Curé de la paroisse. Bref, les choses commencèrent à prendre une meilleure tournure. Les mieux disposés envoyèrent une députation au Curé pour le prier de retenir encore quelque temps les Missionnaires. Mais on ne put leur accorder leur demande. La mission se termina paisiblement, et le peuple qui nous accompagna à notre départ nous conjura d'oublier et de pardonner les affronts qu'on nous avait fait subir.

Prusse. — Extrait d'une lettre des Novices de Gorheim. — Par le moyen des congrégations de la Ste Vierge érigées dans les établissements d'instruction supérieure, nos Pères ont entre leurs mains sinon la direction des études, du moins la direction spirituelle des jeunes gens. On touche du doigt, en quelque sorte, le bien produit par ces heureuses institutions. Celui-là même qui écrit ces lignes peut en rendre témoignage, en sa qualité d'ancien étudiant congréganiste. — Citons quelques exemples. A Ratisbonne nos Pères ont réussi, après mille obstacles, à fonder une Congrégation. Tant que ses membres furent en minorité ils eurent à subir mille moqueries et mille persécutions. Aujourd'hui, après deux ans à peine, leur nombre s'est tellement accru qu'on a dû faire deux réunions. C'était la coutume à Ratisbonne parmi les élèves de la classe supérieure qui venaient de subir leur dernier examen de célébrer leurs adieux par une réunion de fête à laquelle prenaient part les élèves d'autres collèges de Bavière. On s'y livrait à toutes sortes d'excès. Or jusqu'à ces dernières années à peine s'en trouvait-il quelqu'un qui osât se dispenser de la fête. Mais cette année tous les congréganistes refusèrent d'y prendre part. Un seul semblait indécis ; on le plaça dans l'alternative de s'abstenir de la fête ou de renoncer à son titre de congréganiste. Il préféra le premier parti. — A Mayence où Mgr l'évêque Emmanuel Ketteler a appelé nos Pères en 1859, une des premières préoccupations de ceux-ci a été d'y fonder une Congrégation. Elle existe depuis lors au gymnase de cette ville, et compte parmi ses membres presque tous les élèves catholiques. Une preuve non équivoque que son éclatante influence sur la jeunesse n'a point échappé aux ennemis de la religion, ce sont les efforts qu'ils firent pour étouffer la Congrégation, deux ans à peine après son établissement. Plusieurs journaux remplissaient leurs colonnes d'accusation contre elle. On l'appelait l'instrument avoué des Jésuites, qui par son moyen dressaient la vertu à poursuivre un but destructeur de l'humanité. On la décriait comme société secrète, nuisible au bien de l'Etat. On invoquait contre elle les lois du pays, on exigeait que le seul fait d'être congréganiste fut un titre d'expulsion du collège. L'affaire alla si loin qu'elle fut portée devant le conseil d'Etat. L'accusateur, un certain M. Dumont de Mayence prononça un discours véhément contre cette association dangereuse pour l'Etat et contraire à toutes les lois. Mais les débats se terminèrent à la confusion de ceux qui les avaient provoqués. La Congrégation continue d'exister comme précédemment et jouit de la plus grande prospérité. Parmi ses membres un grand nombre s'approche des Sacrements tous les 8 jours, beaucoup d'autres tous les 15 jours, et le reste tous les mois. — A Gorheim même on a érigé deux Congrégations d'étudiants pour les élèves du collège de Sigmaringen qui sont un modèle de piété. Il y a peu de temps encore nous les avons vus s'acquitter tous de la pratique de dévotion des 6 dimanches de St Louis de Gonzague. Voilà ce que nous avons à dire sur les Congrégations. — Parlons maintenant des missions. — Nos Pères s'efforcent de manière à en donner successivement dans toute l'Allemagne. Et partout où bat encore un cœur catholique, il se sent une nouvelle vie et un nouveau feu. Notre Bx P. Canisius continue donc à prêcher du haut des chaires de nos cathédrales par la bouche de ses successeurs. — Pour beaucoup de gens cependant, ces missions sont un supplice. Ils témoignent plus d'intérêt

aux représentations d'une troupe de comédiens qu'aux prédications des Missionnaires. Même il y en a quelques-uns qui, cherchant à profiter de cette dispositions des esprits s'efforcent de mettre obstacle au bien par des divertissements tout mondains. Aussi tout dernièrement à Amberg (en Bavière) où nos Pères donnaient une mission, le directeur du théâtre fit représenter dès le commencement de la mission, des pièces qui cherchaient à jeter l'odieux sur les Jésuites. Il faut en convenir c'était là un excellent moyen d'empêcher le fruit de la mission. Mais le résultat fut un peu différent de celui qu'on se promettait. Au bout de quelques jours les spectateurs se trouvèrent en si petit nombre que le directeur du théâtre se vit contraint d'annoncer sa fermeture dans les journaux. Par contre près de 25000 auditeurs se pressaient aux sermons de clôture et comme l'église ne pouvait contenir une si grande multitude, on se vit obligé de prêcher en plein air. On a repris l'usage des conférences. Tout dernièrement le P. Roh a donné dans l'église de Stuttgart toute une série de conférences. Elles étaient fréquentées par les adhérents de toutes les communions. Le roi et la reine de Wurtemberg eux-mêmes se trouvèrent fréquemment au nombre des auditeurs. Au rapport des journaux, ces conférences ont fait grande sensation dans la ville et tout spécialement dans la classe savante. — Dans les différents diocèses, les retraites ecclésiastiques, sous la direction de nos Pères, reprennent un élan qui réjouit tous les cœurs. Un grand nombre de prêtres y assistent. A Gorheim même ils étaient 36. C'est par centaine qu'on doit les compter dans les autres villes. Et quel beau spectacle de voir les Évêques à leur tête se renouveler avec leur clergé dans la vie spirituelle. Récemment un de nos Pères qui avait donné les Exercices spirituels aux prêtres du diocèse de Mayence nous disait combien il avait été édifié de voir le soin scrupuleux avec lequel l'Évêque de cette ville s'était conformé au reglement et aux différentes prescriptions de la retraite. — Les orages politiques qui ont éclaté en Autriche n'ont point passé sans laisser de traces dans notre collége de Feldkirch. Nos Pères avaient le droit d'y conférer les grades universitaires. On le leur a enlevé au commencement du mois d'Août. Malgré cela, selon toute apparence, le nombre des élèves ira plutôt en augmentant qu'en diminuant. L'attachement fidèle de nos pensionnaires pour leurs maîtres faisait le plus beau contraste avec l'esprit de faction. A l'approche des vacances, un sentiment d'exquise délicatesse les empêcha d'en parler devant leurs maîtres. Et ils leur témoignèrent leur vénération et leur amour en organisant entre eux, vers la fin de l'année, une fête en leur honneur. — Nous sommes 9 au Noviciat; 8 ont fait leur pélerinage l'été dernier. Deux d'entre eux tombèrent entre les mains de la justice. Le digne représentant de la force publique les arrêta sur la grande route et leur demanda leurs passeports. L'un des deux ... exhiba aussitôt. L'autre l'eut fait bien volontiers; malheureusement, se fiant trop sur sa bonne mine, il n'avait pas jugé à propos de se munir d'un passeport.. Que faire? La perspective de la prison ne lui souriait guère. Tandis que le pauvre Novice embarrassé ne savait à quoi se résoudre, son compagnon frappé d'une idée subite: « Montrez donc, lui dit-il, votre lettre d'obédience. Elle fut présentée. L'officier de justice fit semblant de parcourir la feuille et ne trouvant plus rien à objecter laissa nos deux novices continuer en paix leur route. Tant il est vrai que le latin sert à quelque chose! ...

Asie — Indes — Calcutta — Extrait de la correspondance de nos Pères de la province de Belgique.

... Les Madrassis païens croient généralement à la vérité de la religion chrétienne, mais vous ne sauriez imaginer par où le démon les tient quelquefois. « Je me ferais catholique, disait un païen à mon catéchiste, mais je n'en ai pas les moyens. » Il s'était persuadé que pour entrer dans l'église catholique il fallait payer le prêtre. Le catéchiste n'eut rien de plus empressé que d'expliquer la vérité à ce pauvre homme; mais celui-ci refusa de le croire, et il me fallut aller en personne à la cabane du païen pour confirmer les paroles du catéchiste. Il est maintenant du nombre des fidèles. — Les soldats Irlandais se montrent fervents catholiques. Après l'exercice, qui se fait vers le lever et le coucher du soleil, ils accourent soit à la Messe, soit au chapelet et aux prières du soir. Ils prennent à peine le temps de déposer leur fusil, et, après avoir consacré une heure à la prière, ils se rendent dans une salle de lecture, où ils passent la soirée en amusements innocents. L'un d'eux qui est sacristain, tient l'église dans une propreté parfaite,

il se plait surtout à orner la statue de la Vierge devant laquelle on récite le chapelet en commun. Ces braves Irlandais se font aussi une gloire de leur religion. Jamais ils ne sont plus contents que lorsqu'ils sont avec le prêtre. Il aurait fallu les voir lorsque Mgr Steins se rendit à la chapelle de la station militaire de Dum-dum. Non seulement ils lui firent les plus grands honneurs à l'entrée et au sortir du sanctuaire, mais ils se montrèrent fiers, devant les protestants, d'être favorisés de la visite de leur premier pasteur. — Monseigneur Steins anime toutes les œuvres de la Mission, et officie fréquemment dans les différentes églises. Il est très bien vu et même honoré des protestants. Il a reçu le titre de membre de l'université. — Pendant les dernières vacances, les professeurs du collège sont allés respirer un air plus frais à Chandernagor, possession française située sur l'Hougly à 21 milles de Calcutta. En nous promenant le soir sur les bords de l'Hougly, nous considérions à l'aise ce fleuve majestueux qu'anime une foule de barques de toute espèce. Les natifs l'adorent et y viennent constamment faire leurs adorations en s'y baignant, en se rinçant la bouche et en marmottant quelques mots baroques. Ils y jettent leurs morts ; aussi vîmes-nous un grand nombre de squelettes que le fleuve avait rejetés sur la rive. C'est ainsi que, faisant un tour en barque, j'aperçus sur le bord le cadavre d'un enfant de 12 ans ; un grand chien était occupé à le dévorer ; à quelques mètres de là, plus de 50 Hindoux travaillaient sans faire la moindre attention à ce spectacle horrible ; aucun d'eux ne songea à chasser l'impudent animal, ni ne prit la peine de repousser dans le fleuve ces restes humains. A Calcutta le gouvernement fournit du bois aux plus pauvres pour brûler leurs morts, et c'est rare qu'on y voie un cadavre flotter dans l'Hougly. — C'est une grande pitié de voir les stupides honneurs que rendent les Hindoux à leurs idoles ; mais il est révoltant de connaître jusqu'où va l'impudence de leurs prêtres. M'adressant un jour à un brahme qui connaissait l'anglais : « Que pensez-vous, lui dis-je, de ce monstre, qui, selon la croyance populaire, sourit à l'impudicité de ses adorateurs ? Vous avez certainement trop d'esprit pour croire à la divinité de Kali. » — « Certainement, répondit-il, je n'y crois pas ; mais je reçois ici 40 roupies par jour. » Cent francs par jour, voilà le bénéfice de l'industrie de ces imposteurs!

Lettre du P. Sapart. 19 Mars —

Mission de Balasore. — Quand Mgr Van Heule me confia cette mission, il y a trois ans, il n'en connaissait pas l'étendue, non plus que moi. Même à présent, les limites à l'Ouest n'en sont pas bien déterminées. Autant que j'ai pu m'en assurer, elle comprenait alors environ 60 à 80 lieues en largeur et 100 en longueur, soit de 6 à 8000 lieues carrées. Au siècle dernier, cette immense étendue avait une résidence d'un prêtre Portugais, à Balasore, où nous sommes. La méchanceté des chrétiens, la plupart aventuriers, qui composaient sa mission, la lui fit abandonner, et depuis, on n'y a plus vu de prêtre, si ce n'est trois ou quatre fois par occasion et en passant. La petite église de Balasore a complètement disparu : il n'en reste plus de traces : et on dit que les anciens chrétiens ont tous fini malheureusement. — C'est ici que dans une belle situation, j'ai loué un terrain, sur lequel j'ai pu aussitôt jeter les fondements d'un orphelinat pour les enfants abandonnés pendant la famine, et j'ai entrepris d'y bâtir une petite église avec une résidence pour 2 ou 3 Missionnaires. Notre orphelinat compte à présent 41 enfants, dont 18 orphelines. La plupart montrent d'excellentes dispositions : tous sont baptisés, excepté le dernier venu. — Voyez jusqu'où va l'aveuglement de nos pauvres païens ! La première année j'étais allé à Calcutta faire emplète de quelques meubles et provisions, que je chargeai sur un petit navire du pays. Entre autres objets, il y avait une vieille enclume, dont on m'avait fait présent. C'était sans doute la pièce la plus solide de toutes. Eh bien ! les natifs s'en emparèrent pour y tracer en couleur rouge une figure grotesque de bête ; ils barbouillèrent même le pied du mât et le timon du gouvernail : et voilà les grands dieux auxquels, matin et soir, tout l'équipage vint demander l'heureux succès du voyage, avec force prostrations, prières et sacrifices ! Il y a 4 jours, une pauvre femme me demanda un remède pour son petit garçon, disant qu'il était tourmenté par le Chaïtan, c'est-à-dire Satan. Je voulus le voir et me fis rendre compte des remèdes qu'elle avait employés. Devinez ? On allait tous les jours faire des sacrifices à un arbre, vis-à-vis de la maison : on lui offrait du riz, du beurre, du lait, des fruits, des fleurs, de l'eau et je ne sais quoi encore, en conjurant Satan de cesser de tourmenter l'enfant, ou du moins de ne le pas faire mourir comme son frère. C'est une persuasion générale parmi les infidèles que le démon joue un grand rôle dans leurs maladies. Je n'en serais

pas encore. Il s'y passe parfois des choses difficiles à expliquer autrement; mais d'ordinaire, il faut les attribuer à l'imagination effrayée. — Mission de Burdwan. — Lettre du P. Henry. — Une grande partie de Burdwan appartient au Maha Raja ou prince indigène, qui est animé des intentions les plus libérales. D'abord il n'aime pas les brahmines et ne les favorise pas, ce qui fait déjà beaucoup. Lui-même est du Nord de l'Inde et tient peu du Bengali. Il est franc, presque brusque, saisit à l'instant toute la portée de ce qu'on lui propose et prend une décision avec une vivacité toute européenne. Monseigneur l'est allé voir le 3 Mars : il a promis de nous acheter un terrain et de nous donner un subside pour bâtir notre église; mais il veut pour cela que nous nous mettions en peine : « C'est une honte, dit-il, de rester dans un trou comme celui que vous avez et de parler sans cesse de commencer, sans jamais en venir à l'exécution. » — « Choisissez dans Burdwan, ajouta-t-il, n'importe quel terrain qui vous aille, et je vous l'achète. » Il nous a même donné son intendant pour guide. Monseigneur a voulu faire son choix à l'instant même, et après deux heures de course, après avoir visité cinq emplacements différents, Sa Grandeur s'est arrêtée au sixième et a dit en frappant du pied la terre « Eh! bien ce sera ici ». Le jour de St. Joseph, je suis allé trouver le Maha Raja, qui s'est montré très-satisfait du choix, ajoutant que ce terrain se trouve précisément dans son Zamindariat; il a promis de nous le procurer bientôt; j'espère que nous pourrons commencer à creuser les fondements avant Pâques.

Le P. Henry écrivait à la fin d'Avril : « Un petit incident a signalé le départ de Monseigneur pour sa tournée pastorale. Il allait se rendre à Balasore, en compagnie de M. Coutto père, qui désirait assister aux vœux de son fils. La veille de son départ de Calcutta, Monseigneur avait envoyé son cocher musulman à quelque distance de la ville, pour lui préparer un relais. Le cocher avait emmené un des chevaux du collège. Le chowkidar, officier de police qui était là de faction, voit arriver cet homme avec un bon cheval et se dit à l'instant qu'il a affaire à un voleur; il l'arrête en lui criant : « où vas-tu avec ce cheval? » L'autre a beau s'expliquer et se récrier contre l'imputation du vol. On l'empoigne, et on les ramène cheval et homme à Calcutta, où le pauvre cocher passe la nuit au violon. Le lendemain Monseigneur arrive à l'endroit indiqué: point de cheval ni de cocher. Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de police au Bengale! — Le 28 Juin le P. Vander Stuyft donne quelques détails sur le collège. « Nous comptons actuellement 440 élèves, une moitié composée de catholiques, l'autre moitié d'infidèles; j'appelle ainsi un mélange bizarre de protestants, d'arméniens, de grecs, de juifs, de mahométans, de parsis et de païens hindoux. Nos pensionnaires sont au nombre de 110, les 2/3 sont catholiques : on est décidé à maintenir cette proportion, malgré les demandes des protestants. — Nous avons au collège une trentaine de Bengalis païens, la plupart garçons de 16 à 19 ans. Comme dans ce pays on se marie à 14 ou 15 ans, il se fait que ces élèves sont des hommes mariés, voire même des pères de famille. Lorsqu'ils apportent des billets au préfet pour motiver leur absence, il n'est pas rare d'y voir figurer des raisons telles que celles-ci: j'ai dû assister au mariage d'un de mes amis, ou bien, je me suis marié, ou bien, mon enfant a mangé du riz pour la première fois. — Il y a quelque temps nous avions un Mongol de 24 ans qui fréquentait le cours élémentaire avec les petits enfants de 9 à 10 ans. Il se disait enchanté de l'éducation qu'on donnait au collège et promettait d'envoyer son fils qui est âgé de 7 ans. — Le collège a reçu il y a quelques jours un petit prince mahométan très-intelligent, qui pourra lui faire honneur : c'est le fils de Gholam Mahomed prince de Mysore. — Dans ma classe, dit un professeur, je n'ai malheureusement qu'une minorité catholique; mais je dispose les matières de telle façon que tous sont instruits des vérités de notre Sainte Religion. Chaque jour je fais réciter et répéter aux catholiques deux ou trois questions du catéchisme, et j'y ajoute mes explications, ayant soin de dire aux autres élèves que je ne parle pas pour eux, et qu'ils doivent apprendre la leçon de grammaire. Cela suffit pour exciter leur curiosité : ils mettent leur tête entre leurs mains comme s'ils ne regardaient que leur livre, tandis qu'ils fixent sur moi leurs yeux à travers leurs doigts, surtout lorsque je raconte une histoire. Pendant le carême, j'ai rappelé tous les jours quelque trait de la passion de Notre-Seigneur, ce qui les a tous fort intéressés. Je donne aussi des dictées tirées de l'Histoire de l'Eglise. Un jour je jouis d'entendre un petit juif, enfant très-intelligent, répéter que Jésus-Christ est le Messie promis, le Fils de Dieu crucifié par les Juifs; mais mon petit ami le prend en

bonne part, et il est aussi avide qu'un autre de mériter une image ou une médaille. — Il y a quelques jours, un jeune protestant me demanda de pouvoir commencer la prière de la classe, comme les catholiques ont coutume de le faire à tour de rôle. « Et pourquoi, mon enfant ? tu n'es pas catholique ! « Non, mais je désire le devenir. » — « Pour quel motif ? » — « Parceque c'est la vraie Religion. » — « Allons, tu veux être dans mes bonnes grâces. » — « Je veux aller au Ciel quand je mourrai. » — « Y as-tu bien réfléchi ? Sais-tu à quoi on s'expose en devenant catholique ? » Là dessus je lui retrace le tableau des devoirs les plus pénibles, des humiliations et des persécutions qui attendent souvent les convertis, et finis par ces mots : « Que dis-tu maintenant ? » — « Je sais tout cela, mais le Ciel vaut mieux que toutes les richesses et les jouissances, je veux aller au Ciel. » — « Pries-tu le matin et le soir ? » — « Oui, et je dis le chapelet, je porte la médaille et je fais tout ce que vous recommandez aux autres enfants catholiques » — « Et tes parents ? » — « Ma mère est protestante et s'oppose à ce que je change de religion. » — « Ainsi tu l'as demandé ? » — Oui indirectement, mais maintenant je le demanderai directement. » — « Si elle refuse ? » — « Je serai catholique de cœur en attendant mieux » — « Eh bien ! courage ! Prie bien la Ste Vierge qu'elle veuille toucher le cœur de ta mère et la convertir aussi. » —— Le P. Sapart écrit de Balasore le 5 juillet : « Je commence ma lettre à 11 h. ½ du soir. Je suis dans la veranda (portique ou galerie qui entoure la maison) pour jouir de la brise nocturne, car dans l'intérieur de la maison, il fait trop chaud ; ici c'est agréable ; les orphelins dorment autour de ma petite table, tandis que le vent s'efforce d'éteindre ma lampe, malgré la protection d'un morceau de fer-blanc qui entoure en partie la flamme. — Je pense ne vous avoir encore rien dit de la première Communion, la toute première sans doute, qui s'est jamais faite en cet endroit, car il ne paraît pas que les Portugais d'autrefois aient pratiqué cette cérémonie si touchante. D'ailleurs ils ont disparu depuis 60 ou 70 ans, et personne ici ne les a connus. C'était réellement un bien beau jour. La chapelle semblait à tous splendidement ornée. Pauvres enfants ! Ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Ils étaient tout heureux de leur gentil sarrau de cotonnette, puis de leur frugal grand dîner, et des bonbons que nous leur avions distribués. Mais c'était bien mieux encore quand, au commencement de Mai, le Bora Gourou Saheb, Mgr l'Archevêque de Calcutta, est venu leur faire une visite pastorale. Après une longue attente, nous sommes allés avec les garçons au devant de Monseigneur, à une demi-lieue de la maison, au clair de la lune. Là on a causé, conté des histoires, et finalement tous se sont étendus sur le gazon, le long du chemin, dans l'espoir que l'arrivée du grand personnage nous éveillerait. Mais à 11 heures, comme personne n'arrivait, nous sommes gaiment retournés achever notre nuit à la maison. Le lendemain grande préparation. Des feuilles de bananiers ornent toutes les galeries. Deux courriers sont expédiés à la découverte sur la route. L'un chargé d'accourir annoncer l'approche de Monseigneur, l'autre de lui montrer le chemin et de l'accompagner. A la première nouvelle, tout le petit monde se met en marche et voilà Monseigneur introduit. Le Dimanche suivant les plus âgés reçoivent de sa main leur seconde Communion et la Confirmation. J'avais grandement envie de profiter du séjour de Monseigneur, pour tenter de préparer une ouverture de missions chez l'un ou l'autre des Rajas (ou rois) voisins. J'ai donc écrit au plus rapproché, le Raja de Moilgiri, qu'un grand personnage, le représentant du Pape au Bengale, l'Archevêque catholique de Calcutta, étant venu faire une visite à Balasore, se proposait d'aller lui présenter ses hommages, et que je désirais savoir quand il pourrait être reçu. Le Raja, effrayé, je pense, de tous ces grands titres, et plus embarrassé que moi, a envoyé une réponse en due forme, prétextant que pour cause de maladie, il regrettait fort de n'être pas en état de recevoir Mgr à présent, etc. Cependant, son envoyé s'informait soigneusement si Monseigneur n'avait pas de requête à présenter à son maître. Je répondis au Raja au nom de l'Archevêque, par des expressions de condoléance sur sa maladie, ayant soin d'ajouter que Mgr n'avait aucune requête à présenter, au contraire, qu'ayant ouï dire que le Raja désirait faire donner de l'instruction à ses sujets, Monseigneur aurait voulu lui offrir de l'aider dans cette louable entreprise et me charger de rendre au Raja tous les services qu'il désirait. Ainsi notre projet ne réussit qu'à moitié. Nous évitions de faire une corvée de deux jours à travers les champs ; et une demi-ouverture était faite pour une autre occasion, car le Raja savait officiellement que nous étions ici disposés à lui rendre

service, et que nous n'étions pas de simples vagabonds ou des aventuriers sans nom. —— La guerre vient d'éclater pour la seconde fois entre deux Rajas voisins. Cette guerre n'est du reste pas grand'chose, c'est le choc de deux partis qui se disputent la succession au trône de Keunjur. Le gouvernement anglais y a expédié quelques troupes pour maintenir son protégé, et tout s'arrangera jusqu'à un nouveau désordre. —— Nous avons enfin reçu la nouvelle que des filles de la Croix de Liège vont venir en Octobre prendre la direction de nos orphelines. L'orphelinat que nous céderons aux Sœurs est un beau bâtiment neuf, de 66 pieds de long sur 22 de large, plus une veranda ou galerie de 10 pieds de large qui l'entoure et qui sert de promenade, de passage couvert, d'école, de salle de jeux, de réfectoire et de dortoir pour les enfants. Ceci n'a rien d'étonnant dans l'Inde, où tout se fait autant que possible en plein air. Nos fenêtres mêmes ne sont que des grilles de bois, devant lesquelles on suspend une natte en temps de pluie ou de grand vent. Les Sœurs auront un grand jardin, tout planté de bananiers, de cotonniers, d'ananas, etc. Des religieuses seront une chose toute nouvelle pour nos Indiens. Ils n'en ont aucune idée. Leurs femmes et leurs filles sont toujours renfermées dans leur maison comme dans une citadelle d'où elles ne sortent pour ainsi dire jamais, mais ces citadelles ne sont pas des couvents. —— Le P. Lafont a publié un tableau complet de ses observations météorologiques durant les six premiers mois de cette année 1868. — Il ajoute à la date du 19 août: « Nous n'avons presque rien vu de la fameuse éclipse d'hier. Le ciel était couvert et c'est à grand'peine que nous avons entrevu le phénomène à travers quelques rares éclaircies de nuages. J'ai fait pendant toute la durée de l'éclipse quelques observations thermométriques qui m'ont donné une courbe descendante pour la température à mesure qu'une plus grande partie du soleil était cachée par la lune: c'était du reste la seule observation scientifique à faire ici pendant notre éclipse partielle. — Je suis maintenant bien installé dans mon nouveau local sur la terrasse. J'ai ajouté à mes instruments un anémomètre de Robinson: ce qui donne à mon observatoire un cachet tout-à-fait particulier. —— La Mission vient d'être cruellement affligée par la mort du R. P. Veys. Apprenant l'état désespéré où il était réduit, ses élèves demandèrent et obtinrent la permission de le voir un instant. Cette faveur leur fut accordée. Il eut fallu assister à cette scène vraiment émouvante! Tous ces jeunes gens, sans distinction de religion, se précipitèrent en sanglottant au pied de son lit et lui baisèrent respectueusement les mains: « Mes chers enfants, leur dit le malade tout ému, je suis mourant et puis vous assurer que maintenant plus que jamais je sens l'importance de travailler uniquement pour le salut de son âme. Chers enfants, travaillez à sauver votre âme, car c'est là l'unique affaire importante que nous ayons dans ce monde. Soyez bien sûrs que je prierai pour vous dans le Ciel. » Ces mots si simples, exprimés avec conviction et en pleurant, émurent les cœurs au point que je me vis obligé de les éloigner brusquement de peur que tant d'émotion ne fît tort au malade.

Chine. — Kiang-nan. — Rapport du P. Ravary à la Propagation de la Foi. —

Vou-si, 1er Juillet 1868. — . . . Au mois d'Août dernier, la Ste Obéissance me mettait à la tête de la vaste section de Vou-si, comprenant les districts de Vou-si, de Kiang-ien, de Tcham-tcheu et de Gui-chin. La moisson de cette année certes est consolante. Nous espérons d'avantage pour l'an prochain. Dans cette vaste section Vousinienne, comprenant un parcours de plus de 20 lieues du Nord au Sud et 25 à 30 de l'Est à l'Ouest, deux Pères de la Compagnie de Jésus et un prêtre indigène devaient exercer le ministère apostolique. Certes le travail ne faisait pas défaut. Outre les 5000 chrétiens anciens et nouveaux à instruire et diriger, outre les 2 à 3000 catéchumènes à suivre et à cultiver, nous devions pousser de l'avant dans ces contrées nouvelles, toutes préparées, ce semble, à recevoir la bonne nouvelle. Par malheur, le prêtre chinois assez fatigué dut quitter son poste, et l'intrépide P. Royer mon compagnon de labeurs et de consolations, fut forcé de se reposer pendant quelques mois. Dans notre section, Kiang-ien est sans contredit la terre de bénédictions, la terre qui produit miel et lait! La Foi prend racine. Les deux ou trois cents chrétiens de vieille date, rares épaves qui ont surnagé sur les flots de persécutions redoublées, se voient entourés d'une nouvelle génération de nombreux néophytes. Plus de 300 convertis ont reçu le St Baptême. Deux à trois

mille catéchumènes demandent la même faveur, le mouvement semble augmenter de jour en jour. Depuis trois mois seulement plus de cent nouvelles familles suivent les règles. —— Cette année, quatre nouvelles églises ont été construites. Avant les rebelles, Kiang-ien n'avait que deux églises. Aujourd'hui nous avons sept sanctuaires modestes, mais convenables. De nouveaux centres ont été établis. Nous avons dit la Messe dans 7 ou 8 familles différentes.. Là, quand les ressources pécunières le permettront, nous devrons ériger une chapelle. Les deux ou trois cents catéchumènes des alentours ont besoin d'un lieu de réunion pour prier. Sur la ligne de l'Ouest surtout, de larges et nouvelles brèches ont été faites au paganisme. Au Nord, au delà du Kiang ou Tam-tchi Kiang, la route nous a été dernièrement frayée d'une manière providentielle. Depuis le mois de Mars dernier, à 5 ou 6 reprises différentes, nous avons reçu les députations de ces braves Kiang-Pé-jen, hommes du Nord du Kiang-Pei, (on les appelle ainsi). Ils venaient nous inviter à aller les instruire; ils voulaient croire. Plusieurs de ces intéressants visiteurs sont lettrés et de bonne condition. Le temps faisait défaut. Les circonstances nous ont empêché d'aller en personne sur une terre où le Missionnaire, de mémoire d'homme, n'a pas encore posé le pied. Au mois de Septembre, Dieu aidant, nous ferons voile vers ces pays qui promettent beaucoup. Pour le moment, nous avons envoyé par deux fois, un catéchiste zélé nommé Joseph Sé; ces deux visites de quelques jours n'ont pas été stériles. Les superstitions ont été enlevées, les livres de prière distribués. On a prié en commun sur cette plage jusqu'ici ferventment païenne. Neuf ou dix familles sont catéchumènes. Hier encore ce digne catéchiste me disait longuement les détails les plus intéressants sur ces nouveaux convertis. Le cadre restreint de cette relation ne me permet pas de les rapporter pour le moment. Un seul fait entre plusieurs: cet épisode porte un cachet digne, ce semble, de quelque intérêt. —— Il a rencontré là deux bons vieux catéchumènes de fraîche date. Le mari presque sexagénaire, apprend les prières avec ardeur. Il sait déjà le nécessaire. Sa moitié a passé la cinquantaine. Par malheur elle est souffrante, une toux opiniâtre l'épuise. Elle veut bien apprendre les prières. La mémoire fait défaut. Notre vieux lui chante à haute voix le Pater et l'Ave. Peine perdue. Le lendemain la pauvre vieille a complètement oublié le peu qu'elle savait la veille. Elle est désolée. Le catéchiste la console. Le Dieu des chrétiens est bon. Il ne demande pas l'impossible. A la deuxième visite il rencontre un troisième, mais plus curieux personnage. C'est un bonze, et un bonze marquant. C'est le chef d'une grande bonzerie à 10 ou 11 lieues de cet endroit. On se salue, on s'interroge. Quel n'est pas l'étonnement du catéchiste, quand le fameux bonze, déclinant son nom et sa qualité, lui dit qu'il est le fils du bon vieillard. Pour le coup il ouvre de grands yeux: comment expliquer cet énigme? Il est bientôt rassuré, il est joyeux. Cette rencontre fortuite ne serait-elle pas un trait de la bonne Providence pour le salut de la famille entière? Écoutons. Le bonze a 36 ans. Il paraît probe et sincère, chose assez rare parmi ces vils ministres du démon. A 13 ans, il fuyait la maison paternelle. La femme du vieillard n'est pas sa mère. C'est une marâtre. Dans son enfance, chose assez fréquente surtout en ces pays païens, l'enfant avait beaucoup à souffrir. Fatigué de ces vexations incessantes, il s'échappait de la maison, portait ses pas à droite et à gauche, était rencontré par le chef d'une bonzerie. C'est une fortune pour le bonze. Ils se recrutent de cette manière. Les fugitifs, les petits vagabonds, les mendiants sont toujours reçus à bras ouverts à la pagode. Voilà donc notre pauvre petit, plus malheureux peut-être que coupable. Il a faim, il n'a pas de toit pour s'abriter. On lui offre du riz, il accepte. Il entre à la pagode; on lui coupe les cheveux; on le revêt du costume, le voilà petit bonze. —— Que s'est-il passé depuis les 23 années qui nous séparent de cette époque? Je n'en sais rien. Le catéchiste ne pouvait pas dans un premier entretien pénétrer dans les secrets de l'intimité. Ce que nous savons, est que le jeune bonze, actif, intelligent, a su parfaitement jouer son rôle. Depuis 3 ans, son maître un peu impotent et maladif, on lui a remis l'administration de la pagode. Le voilà par le fait devenu chef. La bonzerie est assez riche. Par les donations de quelques fervents elle possède 300 arpents de terre, et c'est notre fugitif d'autrefois qui a l'administration de ces biens. Il ne joue pas; il ne fume pas l'opium. Il paraît honnête homme. Deux fois chaque année il vient passer un mois dans la famille. Voilà une nouvelle scène de l'épisode. Il y a quelques années, les vieux parents ont appris je ne sais comment, la retraite de leur fils fugitif. Le bon vieillard,

à plusieurs reprises, est allé à la pagode. Il réclame son enfant, il est dans son droit. De plus il n'a pas d'héritier. Le jeune bonze retournerait volontiers. Le vieux chef, son protecteur, son maître et comme son père adoptif, ne peut consentir à la séparation. Les administrateurs séculiers et les fervents de la pagode font mille instances. On prend donc un moyen terme. On convient de part et d'autre que le fils tout en restant bonze, irait, deux fois par an, passer un grand mois dans la famille pour consoler et aider les auteurs de ses jours. Toutefois, ajoute-t-on, il n'a jamais voulu apporter une sapèque à ses vieux parents, parceque, dit lui-même ce bonze à principes austères: « cet argent de la pagode ne lui appartient pas. Il n'a pas le droit d'en disposer à son gré. » S'il dit vrai, je nourris la douce espérance de le voir un jour chrétien. Le bon Dieu aura pitié de lui. On rencontre si rarement en Chine et ailleurs, des consciences si délicates sur ce point. —— Un avenir prochain nous apprendra le dénouement de cette curieuse histoire. Pour le moment, notre bonze sait que ses vieux parents apprennent les prières. Il ne fait pas la moindre opposition. Loin de là, sensible aux exhortations du catéchiste, il promet de se faire chrétien. La religion du Maître du Ciel lui paraît bonne: « Je vais retourner à la pagode, dit-il, ce sera pour la dernière fois. Je vais arranger les affaires, je reviendrai bientôt, je ne veux plus être bonze. Bien plus, je vais amener sans doute le vieux bonze dans la famille. Bien des fois, sachant que je voulais rentrer dans mon village, il m'a dit qu'il me suivrait partout. Il ajoute qu'étant comme son fils adoptif, je dois lui fermer les yeux. Il viendra donc. Il fera comme nous, il sera chrétien. » — Le catéchiste interrogé de nouveau ce matin, me répète que ce jeune bonze paraissait lui parler en toute simplicité et franchise, et que vers la fin de l'année il espère voir nos deux bonzes, vu les circonstances, adorer le vrai Dieu. Fiat! —— Je donnerai maintenant quelques détails sur les fêtes splendides et si consolantes dont nous avons été les heureux témoins. Sa Grandeur, Mgr Languillat vient faire la visite pastorale de notre section. L'église est pleine, les chrétiens viennent deux à deux saluer Sa Grandeur. Une heure s'est écoulée. La foule grossit sans cesse. Rien de menaçant, loin de là. Je sors à plusieurs reprises. Je parle à ces braves gens. Ils comprennent qu'ils ne peuvent tous pénétrer. D'un autre côté ils désirent vivement voir l'Évêque, le Siam-ta-jen, le grand homme européen. L'Évêque porte officiellement le titre des mandarins supérieurs. Comment faire? Monseigneur dans sa bonté, trouve un expédient qui réussit fort bien. Sous prétexte de visiter la maison à l'extérieur, Sa Grandeur propose une petite promenade au dehors. Nous sortons ensemble. Curieux spectacle! Nous voilà entourés d'une barrière infranchissable. Tous veulent voir et voir de près. Nous passons un petit pont, nous voilà en pleine campagne. Par malheur le chemin est trop étroit! Ici on ne connaît pas les routes royales et impériales. C'eût été fort nécessaire en pareille occurrence. Voilà ces bons païens, grands et petits, qui se jettent à travers champs. Les blés, les légumes sont assez maltraités. Les paysans propriétaires crient miséricorde. Nous comprenons la difficulté. De toute la force de nos poumons, nous exhortons ces intrépides curieux à suivre le chemin ordinaire. Il y a amélioration. Impossible toutefois de mettre à la raison tout ce grand et petit monde. Nous arrivons à un pont large fort élevé. Les coureurs les plus agiles ont là plus de facilité; ils peuvent contempler plus à loisir notre vénéré Pasteur. La foule grossit. On arrive de tous côtés. On se presse. Le pont n'a pas de garde-fous. Pour éviter le malheur de quelques chûtes dans le large canal, nous passons de l'autre côté du pont. Ici la route est plus large. Les champs ne sont pas ensemencés. Ce sont des tombeaux. — Nous faisons une courte halte. Mgr leur adresse quelques paroles. Ils écoutent volontiers. Surtout ils veulent voir. Le chapeau du Ta-jen, le gland d'or, la soutane, ces nombreux petits boutons qui la ferment, les bas violets, les souliers européens, les boucles d'argent, voilà ample matière d'une légitime curiosité. Notre bien aimé Père sourit devant tant de simplicité, de confiance respectueuse, presque filiale. C'est comme une récréation de famille. La croix pectorale et la chaînette dorée ne sont pas oubliées. Monseigneur en la montrant, leur dit quelques mots du bon Dieu et de notre Ste Religion. Ces quelques mots, je n'en doute pas, porteront des fruits de salut pour plusieurs. La semence tombait sur une terre bien préparée. —— Le lendemain à trois heures l'église est remplie, à 4 heures, deux Pères disent la Ste

Messe. Notre église de Kiang-ien offrait alors un bien consolant spectacle. Plus de 300 chrétiens étaient là pieusement agenouillés. Tous, à peu d'exceptions près, étaient néophytes. Bon nombre devaient faire la première Communion. Ils portaient sur le bras la bandelette qui devait ceindre leur front après la Confirmation. Ils récitent tous d'une voix commune et fortement accentuée, la prière du matin. Monseigneur se présente et bénit la pieuse assistance. Après les prières préparatoires, sa Grandeur la mitre en tête, s'assied sur le fauteuil, et fait l'instruction. D'une voix solennelle, le Prélat dit: « Chrétiens, faites tous ensemble le grand signe de Croix ». A ce moment, ces trois cents mains se lèvent, tracent la triple croix sur le front, sur la bouche, sur la poitrine; puis avec un accent indicible ils disent le: « Au nom du Père et du Fils et du St Esprit ». Plusieurs un peu troublés, et sous l'impression de cette imposante cérémonie, ont erré. Monseigneur demande une seconde fois le signe de la Croix. Quelques-uns se trompent de nouveau. Hélas! nous dûmes sourire agréablement. Ces braves gens interpellés, avouent ingénuement leur ignorance. Ce sont des catéchumènes de quelques semaines qui se sont mêlés aux néophytes. — A 9 heures tout était terminé. Nous nous préparons à un nouveau cérémonial et plus nouveau et plus difficile. Nous devons à 10 heures, en grande cérémonie, aller visiter le mandarin de la ville. Ici l'étiquette, les rubriques sont de rigueur. Il faut savoir marcher, se poser, avancer, reculer, s'asseoir. Tout est compté, calculé d'après le rite inflexible du cérémonial chinois. C'est une affaire d'état. Quelques leçons d'un bon maître vous sont indispensables. Il faut plusieurs répétitions pour ne pas trop faillir. La veille les cartes de visite avaient été envoyées. Les chaises étaient arrêtées. Nouvelle difficulté. Dans la ville, affreusement maltraitée par les rebelles, on ne peut louer que des chaises ordinaires. Il n'y en a pas de convenable pour la dignité Episcopale. Nos catéchistes vont tout simplement au tribunal demander celle du mandarin. Elle nous est envoyée de bonne grâce. A 10 heures nous voilà en grand costume. Ici encore quelle rude corvée! Pour Monseigneur c'est plus facile, depuis son retour d'Europe, au mois de Décembre dernier, sa Grandeur conserve le vêtement Episcopal ordinaire. Dans les visites officielles, Mgr revêt le rochet et le mantelet de cérémonie. La dignité est parfaitement sauvegardée. Plusieurs fois déjà les hauts fonctionnaires chinois, pleinement satisfaits, ont congratulé Monseigneur. — Il est 10h. 1/2, nous montons en chaise. Monseigneur est dans celle du mandarin. Il y a 4 porteurs. De plus 4 chrétiens en chapeau de cérémonie accompagnent. Ils sont là pour soutenir la chaise, si besoin est. Je m'installe dans la deuxième, également à 4 porteurs. Quatre autres chrétiens remplissent le même office. Le P. Tsiam chinois, fort habile dans la littérature et les usages du pays, suit dans une chaise à deux porteurs et deux chrétiens qui l'accompagnent. Puis le catéchiste de Mgr et un autre catéchiste dans deux petites chaises à deux porteurs ferment la marche. A 50 pas devant le cortège, marche à pas pressés, en chapeau de cérémonie, le catéchiste portant les cartes de visite. De nombreux chrétiens lui font escorte. Ils espèrent entrer au tribunal avec les nombreux curieux qui assisteront à cette intéressante séance. Ici les visites officielles se passent toujours en public. Le parcours est assez long. De notre maison au tribunal près la porte du Nord, il faut 3/4 d'heure de marche. Inutile d'ajouter la curiosité, la surprise des habitants du faubourg et de la ville. Tous se mettent au seuil des maisons et des boutiques. Les têtes s'allongent de tous côtés. Des yeux largement ouverts, sont fixés sur nous. On sait déjà que c'est le Ta-jen d'Occident. Dans la route, nous n'avons pas entendu le banal Iam-Koué-tse, diables d'Occident, que nous recueillons à satiété dans les rues des grandes villes, surtout à Sou-tseu-fou, même à Chang-hai. A Kiang-ien, cette interpellation injurieuse s'entend fort rarement. A la ville, à la campagne il y a plus de simplicité, plus de bon ton et de bienveillance à l'endroit des étrangers. — Nous sommes arrivés au tribunal. Bon nombre de curieux ont suivi à la course les pas pressés des porteurs. Le mandarin nous reçoit avec dignité et courtoisie. Après les saluts profonds et si dignes de la civilité chinoise, nous prenons nos sièges. On parle d'abord de la pluie et du beau temps. C'est l'usage. Il faut être discret. On n'est pas encore censé se connaître. Puis nous parlons d'affaires. Monseigneur fait tomber la conversation sur les rumeurs sinistres, qui vont grossissant de jour en jour et qui circulent de tous côtés. — Ici quelques courtes explications sont nécessaires, pour mieux dessiner la position. Vous comprendrons mieux l'opportunité, je dirais la nécessité de cette visite et de

la présence de sa Grandeur au milieu de nos bons néophytes grandement effrayés. Depuis un mois et plus, des bruits de mauvais augure couraient dans le peuple. Qui avait enfanté ces mauvaises nouvelles ? Nous l'ignorons encore. Tout nous fait croire qu'elles descendaient de hauts lieux. Les méchants les fomentaient, les propageaient. Ces bruits sinistres allaient et venaient de tous côtés. A Kiang-ien, c'était plus violent. Le diable, furieux du grand bien opéré ici, se servait, nous n'en doutons pas, de tous les moyens possibles pour arriver à ses fins dépravées. Tous ses suppots connus et inconnus étaient à l'œuvre. Une trame criminelle était ourdie contre notre Ste Religion. Il ne s'agissait de rien moins que de détruire toutes les églises. L'empereur, disait-on hautement, venait de prohiber le culte chrétien. Les néophytes devaient brûler l'encens à la pagode sous peine de confiscation des biens et d'autres mauvais traitements. Les Européens étaient bannis à tout jamais du céleste Empire. Sen-Ko-wê, le vice-roi de Nankin partait pour Chang-hai, avec des forces considérables pour jeter à la mer tous ces vilains diables d'Occident. « Déjà, ajoutait-on, et la chose était certaine, la cathédrale de Chang-hai avec les autres églises et établissements des Missionnaires, n'existaient plus, etc. etc. Le peuple est toujours peuple. L'incroyable, l'invraisemblable est toujours accepté avec avidité par la masse crédule. On croyait donc toutes ces nouvelles extravagantes. Comme dans toutes les rumeurs populaires, le fond était faux, absurde. Quelques circonstances toutefois favorisaient les auteurs secrets de ces mauvaises rumeurs. On s'en servait avec habileté. Depuis quelques mois, il y avait de tous côtés un grand mouvement des barques de guerre. Les stations militaires étaient changées de personnel. Les soldats de l'Ouest venaient à l'Est et vice-versâ. De là, ces barques militaires, allaient, venaient en tout sens. Elles stationnaient sur différents points. Là pendant 8, 15 jours, ces sauveurs de la patrie, si belliqueux en temps de paix, se livraient aux évolutions militaires, faisaient l'exercice du canon et remportaient, sans ombre de peur, victoires sur victoires. Cinq ou six de ces barques sont même venues jeter l'ancre devant notre maison, sur notre terrain. Les soldats ne nous ont pas molestés, mais enfin, pour nos bons païens il n'y avait plus de doute possible. Avant quelques semaines, quand tout sera préparé pour le coup d'état, au signal donné, ces barques avaient mission de détruire tout d'abord l'église de Kiang-ien. Les autres chapelles, à la campagne, auraient ensuite leur tour. De plus, le fameux Sen-Ko-wê, le vice-roi, allait effectivement à Chang-hai. A Sou-tcheu, le haut dignitaire se faisait accompagner du Fou-dê actuel, ancien Tao-dê de Chang-hai, et de plusieurs autres grands mandarins, et tous ensemble allaient voir les Consuls des puissances européennes. On devait traiter quelques questions relatives au commerce. Le vice-roi était précédé et suivi d'un grand nombre de ces barques militaires. Tout cet ensemble de circonstances favorisaient ceux qui exploitaient les mauvaises nouvelles. —— Monseigneur arrivait à Kiang-ien sur ces entrefaites. La veille de l'arrivée le P. Royer avait fait prévenir les chefs des barques impériales, et les priait de faire descendre un peu plus bas, pour ne pas gêner les barques du Ta-jen et des Missionnaires. On avait accédé volontiers à cette juste demande. Les barques de guerre avaient jeté l'ancre à plusieurs centaines de pas de notre maison. Dans la visite au mandarin, Monseigneur parle de ces mauvaises rumeurs, de ces barques militaires dont la présence jette l'inquiétude au sein des populations. Nos néophytes sont dans l'anxiété. On les menace. Une ou deux familles ont été maltraitées. Sa Grandeur compte sur le concours bien connu du mandarin. — Le magistrat s'excuse un peu. Il ne pensait pas que la chose fut si grave. En tout cas il promet son concours pour arrêter ces faux bruits. En ce moment le P. Tsiam tire de sa botte une petite note. La botte sert de portefeuille en ce pays. Cette note portait le nom et donnait quelques renseignements sur un individu fort hostile à notre sainte Religion. Depuis longues années suivant les traces de son père, il moleste gravement les chrétiens. Dernièrement il avait injurié en face le P. Royer. Le mandarin lit rapidement la note et ajoute que justice se fera. Notre mission était remplie. Nous levons la séance. Notre aimable hôte nous retient. Nous devons accepter le goûter déjà préparé. La table est apportée dans la salle. Elle est servie, nous nous asseyons. Le mandarin prend lui-même quelques petits gâteaux et autres patisseries légères qu'il dépose dans nos petites assiettes. Il faut laisser faire ; c'est encore l'usage. Toutefois vous êtes complètement libres de prendre ce que vous voulez. Vous laissez le reste sur la table. Par complaisance, nous acceptons quelques petits riens, nous achevons la tasse de thé, nous nous retirons fort satisfaits de notre visite.

Nous voici de retour à la maison. Il était midi, nous dinons. Pendant le repas un envoyé du tribunal arrive. Il présente la carte du mandarin. A 2 heures il viendra à l'église, rendre sa visite à l'Evêque. Nous nous préparons à cette réception. En dehors la foule est considérable. A deux heures le tam-tam se fait entendre. Le mandarin, précédé de son nombreux cortège se présente. La visite dura une 1/2 heure. Le noble visiteur, en quittant notre maison, se rend directement au tribunal du chef supérieur des soldats impériaux. Sans aucun doute on parle de ces fameuses barques militaires stationnant près de notre église. De fait, le lendemain ordre est donné de quitter ces parages. En les voyant partir si promptement, ces bons païens ne doutèrent plus de la puissance du grand homme d'Occident! Depuis ce moment les rôles, grâces à Dieu, ont changé. — Le samedi après l'Ascension, sa Grandeur arrivait à Juman. Après la cérémonie, ces braves catéchumènes, présentés par les administrateurs, catéchumènes aussi, viennent saluer sa Grandeur. Ici la séance est plus qu'intéressante. Nous avons dû sourire bien des fois devant tant de simplicité. Il s'agit de faire le Ké-den d'usage ou le grand salut à deux genoux en inclinant la tête. Impossible de décrire toutes les particularités de ce curieux épisode. Ils viennent donc deux à deux, les hommes d'abord. De plus, après le Ké-den il faut baiser l'anneau épiscopal. C'était trop compliqué pour une première répétition. Qui se jette par terre, frappe la terre du front et ne veut plus se relever. Tel autre s'accroupit sur les talons branle la tête à coups redoublés et regarde sa Grandeur d'une figure béate. Un troisième au lieu de baiser l'anneau, saisit la main épiscopale qu'il secoue plus ou moins violemment. Les femmes viennent ensuite, c'est encore plus étrange. Elles se présentent deux à deux, se tenant fortement la main, pour se soutenir mutuellement. L'une tombe à genoux ou plutôt à terre, entraine dans sa chute sa pauvre compagne. Et comment se relever avec les petits pieds? Le point d'appui manque. Bon nombre de ces filles de la campagne, qui faisaient pour la première fois cet exercice insolite, se jettent à terre sur les deux mains en criant à haute voix: « Mom-mom Tsii-Kiao Ta-jen. » Salut, Evêque grand homme! — Et le baisement de l'anneau? Fort peu ont pu réussir: « Baisez l'anneau, leur crie-t-on? Hélas, plusieurs comprenant mal, baisent celui qu'elles portent elles-mêmes aux doigts. D'autres sourient largement, d'autres tirent la langue comme pour le lécher. Quelques-uns ouvrent la bouche. N'importe, tous grands et petits sont heureux: Ils contemplent avec amour le Pasteur bien-aimé, attendu depuis quelques longs mois avec une légitime impatience. Monseigneur éprouve une délicieuse émotion: « Vraiment, dit sa Grandeur, à plusieurs reprises, il faut venir en ces pays nouveaux pour jouir d'un si consolant spectacle! Ravary S.J.

Amérique — Haut-Missouri — (Extrait du Précis historique) —

La Pacification des Indiens par le R.P. de Smet. — . . . Ce fait est peut-être le plus remarquable de toute l'histoire des Missions. Il montre quelle influence exerce sur les peuples civilisés et sauvages qui la comprennent, cette religion à laquelle l'Europe rationaliste fait aujourd'hui la guerre. Voilà un vieillard de 68 ans, qui s'en va, sans autre arme que son crucifix et son chapelet, sans autre prestige que sa robe noire, sans autre politique que sa foi; qui s'en va, disons-nous, parcourir 2 000 lieues pour soumettre des bandes nombreuses et terribles, soumission qui, d'après le calcul d'un des généraux, aurait coûté aux Etats-Unis environ 2 milliards 500 millions de fr. et aurait fait des milliers de victimes de la guerre et de la vengeance. Il n'y a que la religion catholique qui puisse faire obtenir de semblables triomphes.

Lettre du R.P. de Smet au R.P. Terwecoren. — Université de St Louis, 28 Août 1868. —

Mon Révérend et cher Père. — Après quelques jours passés parmi les Pottowatomies du Kansas, je me trouvai parfaitement rétabli, [illegible] pour respirer une brise légère [illegible] les rives et petites [illegible] de la mission de Ste Marie. Nous étions alors au 20 juillet. Tout le monde y languissait sous un soleil ardent, qui faisait monter le thermomètre de 104 à 109 degrés à l'ombre et jusqu'à 130 en plein soleil. J'en ressentirai, sans doute, les effets pour longtemps; mais patientons et espérons! — J'essayerai de vous donner dans cette lettre un petit aperçu sur ma mission; mais, je vous en prie, ne faites aucune attention au décousu de mon récit.

Comme l'année précédente, au mois de Mars dernier, je fus honorablement prié par le gouvernement de me rendre parmi les Indiens du Haut-Missouri, principalement parmi les bandes hostiles des Dacotahs ou Sioux, pour tâcher de les amener à la paix, et pour leur faire connaître leur position critique et dangereuse s'ils persistaient à vouloir continuer leurs meurtres et leurs brigandages contre les Blancs. —— Le 30 Mars, je quittai St. Louis, par le chemin de fer, dans la compagnie des généraux Sherman, Harney, Sanborn, Terry, Sheridan et plusieurs autres envoyés du gouvernement, pour nous rendre, par Chicago et Omaha, à Cheyenne City, dans le Nebraska. A North Platte City, à la jonction des deux grandes fourches de la rivière Platte, un conseil fut tenu avec le grand chef des Brûlés, Spotted Tail ou Queue tachetée, et ses principaux guerriers. Ce conseil se termina favorablement et fut suivi par une abondante distribution de présents, consistant en vivres, habillements et armes, qui faisaient bondir de joie les cœurs de nos Sauvages. —— Cheyenne, soit dit en passant, est une vraie merveille dans son genre. Elle datait à peine de six mois au 6 Avril dernier, et comptait déjà près de 9000 habitants. A l'heure où nous sommes, cette ville flottante n'a guère plus de 3000 âmes. Bentonville, située dans les mêmes parages, ne date que d'un mois, et, au quatrième jour de son existence, sa population surpassait 4000. —— Avec les généraux, nous fîmes une excursion de 40 milles, jusqu'au sommet des côtes noires, que le chemin de fer traverse pour se rendre à San-Francisco. On assure que c'est le point le plus élevé qu'un chemin de fer ait atteint jusqu'ici, c'est-à-dire 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le mont Cenis peut-être excepté. Les commissaires de paix se dirigèrent ensuite vers le Fort Laramie. Selon les arrangements pris, je revins à Omaha, où je passai les jours de Pâques. Je m'embarquai sur le vapeur Columbia, pour me rendre au Fort Rice, à une distance par eau de 1005 milles. Les eaux du Missouri étaient alors très-basses et notre progrès était lent en conséquence; il fallait surmonter et traverser de nombreuses battures et des bancs de sable et d'argile. Les fournaises gourmandes de notre vapeur consumaient de 15 à 20 cordes de bois par jour. —— Lorsque le bateau s'arrêtait pour prendre ou couper son approvisionnement nécessaire, j'eus souvent, parmi les habitants du voisinage qui se rendaient au chantier ou débarcadère, l'occasion d'exercer le Saint Ministère, soit en mariant des couples qui attendaient la présence du prêtre pour recevoir la bénédiction nuptiale, soit pour régénérer dans les saintes eaux du baptême un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes. —— Le capitaine et son premier officier, père et fils, les deux pilotes et d'autres parmi les principaux employés, étaient tous bons catholiques. J'avais ma petite chapelle à bord, et j'eus, chaque jour, la consolation d'offrir le St. Sacrifice de la Messe. Les officiers et les passagers catholiques en profitèrent pour s'approcher de temps en temps, et surtout aux fêtes solennelles, de la sainte table du Seigneur. —— Après 33 jours de grands efforts contre les courants, contre les battures et les chicots, je fis mes adieux et mes remercîments au digne capitaine et à toutes mes bonnes et nouvelles connaissances, et on me débarqua au Fort Rice, au milieu d'un très-grand nombre d'Indiens qui attendaient mon arrivée et me comblèrent d'amitiés. Ils s'y étaient rendus pour venir assister au grand conseil de paix. J'arrivai au Fort Rice dans la matinée de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, Auxilium Christianorum, le 24 Mai, jour bien propice pour obtenir du Ciel des faveurs sur les pauvres tribus indiennes « assises depuis tant de siècles à l'ombre de la mort. » Depuis un grand nombre d'années ils demandent avec instance des Missionnaires catholiques, des Robes noires, comme ils les appellent. C'est la seule région des Etats-Unis qui se trouve destituée de tout secours spirituel. Sera-t-elle enfin pourvue de pasteurs, pour conduire au vrai bercail du Seigneur ces brebis égarées et si favorablement disposées? Prions et espérons. —— En arrivant à Rice, j'eus d'abord à passer devant une longue file d'Indiens rangés le long du rivage; par tous leurs accoutrements fantasques, ils présentaient un coup d'œil vraiment pittoresque et admirable dans son genre. Leurs chevelures étaient ornées de plumes et de rubans de soie, où le rouge et le bleu prédominaient; leurs visages étaient barbouillés des couleurs les plus variées. Je reçus de tous une bonne poignée de mains, selon leur étiquette et usage; je m'aperçus que ceux qui me connaissaient, me pressaient la main beaucoup plus fortement que les autres. Mon petit bagage fut alors porté au logis qu'on m'avait préparé d'avance, et où tous les grands chefs des différentes tribus m'attendient pour apprendre les nouvelles importantes du gouvernement à leur égard. —— Vous vous apercevrez facilement, mon

Révérend Père, que je me trouvais à Rice en pleine besogne. Les quatre premiers jours furent employés à l'instruction des Indiens et à conférer le baptême à tous leurs petits enfants au nombre de 600 à 700. Les 29, 30 et 31 Mai furent consacrés aux soldats catholiques, irlandais et allemands, qui, pour la plupart, profitèrent de l'occasion pour s'approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte Table, au jour solennel de la Pentecôte. — Le 1er et le 2 Juin se passèrent en entretiens avec les chefs indiens et à faire mes préparatifs de départ, pour aller dans l'intérieur du pays à la recherche des bandes hostiles. Mon plan parut les étonner et ils ne me cachèrent guère les dangers qu'il renfermait, même sur la sécurité de ma chevelure. (C'est-à-dire la sécurité de ma vie. Les sauvages enlèvent, comme des trophées, la chevelure des ennemis qu'ils tuent. De là cette expression : la sécurité de ma chevelure.) Je leur répondis simplement : « Les petits enfants, dans toute leur innocence, sont les petits chéris, les petits anges du Grand-Esprit sur la terre. Devant l'image de la sainte Vierge Marie, la bonne mère et la grande protectrice de toutes les nations, six lampes brûlent nuit et jour, pendant toute la durée de mon voyage. A St Louis et ailleurs, ~~au delà~~ plus de 1000 petits enfants, devant ces lampes allumées, implorent chaque jour les faveurs et la protection du Ciel sur toute la troupe qui m'accompagne. Je me confie avec toutes mes craintes entre les mains du Seigneur. » Tous, comme d'un seul élan, levèrent les mains au ciel, en s'écriant : « Oh ! que c'est beau ! Nous serons de la partie ! Quand partirons-nous ? — Demain, au lever du soleil ! »

Le 3 Juin, je dis ma Messe de grand matin pour recommander le voyage au Ciel. Un petit mot sur mes compagnons de voyage ne sera pas, je pense, hors de propos. M. Galpin, ancien traiteur ou négociant parmi les Sauvages et qui a passé 30 années dans le pays, homme probe et d'une grande expérience, s'offrit généreusement pour m'accompagner en qualité d'interprète, avec sa vieille dame, Sioune de naissance, convertie à notre sainte religion et qui exerce une grande influence parmi toutes les tribus indiennes de sa nation. J'ajouterai seulement les noms des principaux chefs de mon escorte. Les Deux Ours, grand chef de la tribu puissante des Banctonnais, qui se trouve à la tête de 700 loges ou familles. C'est un homme très-remarquable par son grand zèle pour la paix, par sa bravoure aussi bien que par son éloquence. Il m'a solennellement adopté comme frère. Le Cabri à la course, chef d'une grande tribu d'Uncpapas, renommé par sa bravoure et ses hauts faits à la guerre contre ses ennemis et surtout contre les Blancs. Depuis l'année dernière, il a accepté toutes les propositions de paix avec franchise et avec ardeur, et aujourd'hui il se dévoue à les maintenir. Suivent ensuite : la Côte d'Ours, le Soliveau, le Noir dans tout son entour, l'Esprit revenant, le Nuage brûlant, le Petit Chien et le Corbeau assis, tous chefs remarquables et renommés. Ils se trouvent à la tête de mon escorte avec 80 de leurs principaux braves et guerriers. Ils appartiennent à différentes tribus siouses que voici : Banctonnais, Banctons, Têtes coupées, Pieds noirs, Uncpapas, Minicanjous, Ogallabas, Sissitons et Santees. Tous se présentèrent et s'attachèrent généreusement et librement à mon service, dans le seul but d'engager leurs confrères hostiles à me prêter une oreille favorable et attentive, et, s'il le fallait, de me protéger. —— La réunion était complète. Un grand cercle fut formé, auquel s'étaient joints plusieurs officiers du fort, des soldats et un grand nombre d'Indiens de ces différentes tribus. J'offris alors une prière solennelle au Grand-Esprit pour nous placer sous sa sauvegarde et fis une courte allocution aux nombreux amis qui nous entouraient pour nous recommander à leurs pieux souvenirs. —— Notre marche s'ouvrit à 7 heures du matin. Nous nous dirigeâmes vers l'Ouest, suivant la ligne directe que le soleil parcourt. Nous fîmes, ce jour, vingt-deux milles et campâmes sur le bord septentrional de la rivière Boulet-à-canon. —— Le pays, dans tous les parages que nous traversâmes, est très-ondulé et couvert d'un riche tapis de verdure, et, dans cette saison de l'année, d'une grande variété de fleurs, toujours si agréables à la vue. Les fleurs étoilées du cactus, jaunes, blanches et rouges, y dominaient surtout. Nous eûmes pendant la journée une forte averse, accompagnée d'un vent violent, qui retarda beaucoup la marche de nos deux waggons, chargés de nos petites provisions et des sacs de voyage de toute mon escorte. —— Arrivés au campement, il ne fallut pas longtemps pour s'y mettre à l'aise. —— Tous parurent animés et enchantés et se mirent joyeusement à la besogne. Les chasseurs se présentèrent avec 4 beaux cabris tués. Il serait difficile de suivre le cabri à la course. On raconte comme un fait extraordinaire qu'un jeune Indien

de mon escorte, à la poursuite d'un de ces animaux, ayant lancé son cheval ventre à terre, parvint à loger deux flèches dans le corps de l'animal. La ruse vient au secours du chasseur; il imite le cri de détresse des petits, et lorsque le cabri s'arrête et observe, le chasseur lui porte le coup mortel. ——— Tandis que les uns s'occupent de l'arrangement de leurs couchettes, composées de minces branches de saules et de cotonniers, les autres s'empressent d'allumer des feux, de remplir les chaudières et les cafetières, de dresser des rangées de grillades au bout de bâtons pointus. Le sauvage a un estomac excellent et d'une grande capacité; les 4 cabris avec une suite d'etcætera, apportés du fort Rice, disparaissent rapidement au premier repas. Puis, comme pour obtenir une salutaire digestion, les sauvages dansent quelques rondes, avec les plus vifs mouvements des bras et des jambes, accompagnés de chants joyeux à pleine gorge et analogues aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent pour le moment. Ils s'assoient enfin, et tandis que l'inséparable calumet passe de bouche en bouche, ils parlent et raisonnent sur les affaires du jour, racontent des histoires, leurs prouesses à la chasse ou leurs exploits à la guerre, rient et jasent jusqu'à ce que le sommeil s'empare d'eux. Alors ils se retirent pour prendre le repos. J'essaie, à l'occasion, par différentes instructions, de les amener à la bonne coutume de faire leurs pratiques de dévotion envers le Grand-Esprit, tous les matins en se levant et le soir avant de se coucher.

——— Le 4 juin, après avoir passé une bonne et tranquille nuit, nous étions levés de grand matin pour la seconde journée de voyage. On allume aussitôt les feux, on prépare les chaudières et l'eau bouillante, on dit la prière du matin, on prend à la hâte sa tasse de café, sa grillade et son biscuit; le tout dure environ trois quarts d'heure. A 5 heures du matin nous étions en route.

——— Il serait trop long de vous donner jour par jour les détails de notre marche et de la contrée parcourue. Pour vous épargner les répétitions et les redites, je vous noterai ici que le pays dont nous traversâmes environ 250 milles, est une succession de riantes plaines onduleuses et de plateaux hauts et immenses, entièrement destitués de forêts. Le sol, ou terre végétale, y est partout très-léger, imprégné, dans beaucoup d'endroits, de salpêtre, qui rend les eaux stagnantes, désagréables à boire et malsaines. En été surtout, les eaux coulantes sont rares. La rivière Boulet à canon a son petit courant dans toute son étendue et prend sa source dans des promontoires qu'on aperçoit à deux journées de marche, et que les Indiens appellent les buttes pluvieuses ou nébuleuses, sans cesse enveloppées dans une brume bleuâtre. Tous ses tributaires consistent, pendant l'été, en puits et en trous d'eau qui ne donnent leur contingent à la rivière mère que dans les averses momentanées assez ordinaires, et dans les saisons pluvieuses. De petits poissons, le rat musqué et le castor y abondent. On trouve çà et là, sur les bords de ces petites rivières le sureau, sambucus, l'orme, ulmus L., et la cerise à grappes, qui donne une belle fleur odoriférante et un fruit très-agréable, que les Sauvages ramassent avec soin. Lorsque le bois manque, on se sert de crottins secs de buffles pour faire la cuisine; ils brûlent comme la tourbe. Les plaines sont couvertes de gazons courts, mais très-nutritifs, appelés le gazon au buffle, qui serviront un jour à l'entretien et à l'engrais d'innombrables troupeaux domestiques. Partout on trouve en abondance la pomme blanche, espèce de patate sauvage que la Providence y a répandue avec profusion pour le soutien de ses pauvres enfants du désert. Lorsque la faim presse l'Indien, il n'a qu'à descendre de son cheval et, muni d'un bâton pointu de bois dur, qu'il porte toujours en voyage, en dix minutes il retire assez de racines de la terre pour se rassasier en ce moment. Cette patate est farineuse et se mange crue, aussi bien que bouillie ou cuite avec la viande. Elle est un grand remède contre le scorbut, maladie dont les Sauvages ne sont guère attaqués. Les parterres de belles fleurs variées se font remarquer surtout dans les endroits où le sol est léger et sablonneux. On voit, dans toute la région parcourue, des promontoires ou buttes très-élevées, où les petits ruisseaux ont leurs sources et prennent naissance, et indiquent au voyageur la route qu'il doit suivre. Je vous nommerai ici les plus remarquables, sur les indications données par mes compagnons de voyage: les Trois buttes, la butte Aux-dents-de-chien, la butte Blanche, la butte Au-sable, les buttes Qui-se-regardent, la butte à la Pierre bleue; ce sont les principales qui se présentèrent sur notre passage. Le sommet des plateaux élevés qui séparent les eaux du Missouri de celles de son grand tributaire la rivière Roche-jaune, doivent avoir une élévation de 4 à 5000 pieds au dessus du niveau de la mer. La surface du pays est couverte de scories, de fragments de lave, de bois pétrifié et dans un état de cristallisation. La nature y a été évidemment dans des convulsions violentes et jetée dans une transition complète. On y remarque encore, en grand

nombre, ces mystérieux restes des monuments des temps passés, des souches d'arbres pétrifiés d'une énorme circonférence, et d'une hauteur de 4 à 8 pieds. Aujourd'hui il n'y reste pas un vestige de bois. J'ai fait dans ces parages une petite collection de pétrifications, qui ravit et étonne nos amateurs et nos professeurs de géologie. La région parcourue dans les vallons de la Roche-jaune et de ses tributaires est plus sablonneuse et plus stérile que la partie de l'Est, sur le versant du Missouri; c'est le pays par excellence où les cactus, l'aiguille d'Adam, yucca, les absinthes, l'artemisia et toutes les plantes propres aux terres stériles parviennent à leur maturité et perfection. On y remarque encore de fortes couches de lignite; partout où elles ont été en combustion, les hauts coteaux et les monticules rougeâtres qui couvrent ce pays, en portent les empreintes. Les grands animaux qui appartiennent à la région parcourue sont le buffle, le cabri, le chevreuil, l'élan, la grosse corne de l'ours. Pendant nos 28 jours de voyage, nos chasseurs tuèrent 5 buffles, au delà de 300 cabris, quelques chevreuils, grosses cornes et élans. Nos tables rustiques ont été, chaque jour, abondamment pourvues, et nos bons sauvages n'ont cessé d'y faire honneur. —— Chemin faisant, nous passâmes près de deux tombeaux de braves tués à la guerre et placés sur des échafaudages. Ma bande s'arrêta un instant pour leur rendre hommage, fumer le calumet, et chanter à la mémoire de leurs illustres compagnons. Combattre en brave et mourir couvert de blessures est parmi eux le nec plus ultra de la gloire. Voici leurs paroles : « Tu nous as précédés au pays des âmes. — Sur ce tombeau, nous admirons tes hauts faits. — Ta mort a été vengée par tes frères en armes. — Repose en paix, illustre guerrier ! » Les voix mélodieuses des femmes se mêlant aux tons lugubres des hommes, rendirent le chant funèbre vraiment imposant. —— Le 9 juin, après six journées de marche, n'ayant trouvé aucune trace de camp ou ennemi, nous députâmes 4 coureurs de notre escorte, le Soliveau, la Nue brûlante, le Petit chien et le Corbeau assis, pour aller battre la plaine à la recherche de l'ennemi. Nous étions convenus de la direction à prendre et des campements à occuper jour par jour. Chacun d'eux était porteur d'une petite charge de tabac. Je ferai remarquer ici que l'envoi du tabac est équivalent à une invitation en règle ou à une annonce qu'on a le désir de se rencontrer pour conférer sur des affaires importantes. Si votre tabac est accepté, c'est une marque assurée de votre admission parmi eux; si, au contraire, on le refuse, c'est un signe que toute communication est interdite. On prend alors ses mesures. —— Le 16 juin, nous étions campés aux sources de la rivière au Castor, tributaire de la rivière Petit-Missouri des Gros-Ventres. Elle sort des collines montagneuses qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche jaune. Tard dans l'après-dînée, nous aperçûmes, dans le lointain, l'approche d'une bande d'Indiens. La longue-vue nous fit distinguer le retour de nos avant-coureurs, et bientôt après ils se présentaient ils se présentaient au camp, à la tête d'une députation de 18 guerriers, annonçant leur arrivée par des acclamations bruyantes et des chants joyeux. Tous me serrent la main avec un vif empressement, et, après avoir fumé ensemble le calumet de paix, première preuve de leur bon vouloir envers moi, ils m'annoncent, au nom des grands chefs du camp, que mon tabac a été reçu favorablement; que l'entrée du camp est accordée à la seule Robe noire; que nul autre blanc n'en échapperait avec sa chevelure; que tous les chefs et guerriers m'attendent avec impatience, dans le désir de m'entendre et de connaître les motifs de ma visite. —— Nous eûmes ensuite un échange de nouvelles. J'appris que le grand camp se trouvait à trois journées de marche, dans la vallée de la rivière Roche-jaune, à quelques milles au dessous de l'embouchure de la rivière de la Poudre. —— La nuit se passa en festins entre les Indiens de mon escorte et les nouveaux venus, entremêlés de chants joyeux et de rondes fraternelles du calumet. C'étaient des réunions bruyantes, à la sauvage, mais où en même temps présidaient l'harmonie et la cordialité. ——

Le 17 juin, après un sommeil tel quel, nous levâmes le camp de grand matin. Plusieurs heures furent employées pour gagner les hauteurs ou le sommet qui sépare les deux eaux. De cette élévation, la vue s'étend sur une région des plus arides et des plus désolées; elle nous parut impénétrable pour nos deux waggons. Après bien des examens, la résolution de pousser en avant fut prise, et à force de bras et en doublant et triplant le nombre des montures pour une distance de six milles, toutes les montées et les descentes furent à la fin vaincues. Nous passâmes ensuite dans la vallée aux Peupliers, populus, unie mais très sablonneuse sur une grande distance; nous y campâmes près d'un étang d'eau stagnante et verdâtre. Pour la première fois, nous y trouvâmes une abondance de bois. Toute la journée du lendemain fut occupée à traverser des plaines onduleuses et élevées, où les cactus et les absinthes dominaient, sur une distance de 25 milles, et nous campâmes sur la Grande-Sableuse, tributaire

de la rivière au Peuplier. ——— Le 19 juin, après avoir traversé un beau plateau d'une étendue de 12 milles, nous arrivâmes enfin sur les collines qui bordent la rivière à la Poudre. Je passerai sous silence la belle perspective qui se présenta à notre vue; un mot suffira. La rivière à la Poudre était là devant nous. Son lit est large et sablonneux sans être profond. A une petite distance à notre droite, elle paye son tribut à la Roche jaune et mêle ses eaux avec celles d'une grande cataracte ou rapide, qui est au-dessus de son embouchure et dont on entend de loin le bruit sourd, ressemblant au roulement éloigné du tonnerre. A cet endroit, les collines montagneuses de la Roche jaune, quoique entièrement stériles sont très remarquables et fort pittoresques. ——— A une distance d'environ 4 milles dans la basse plaine de la rivière à la Poudre, nous vîmes une forte cohorte de cavaliers, composée de 400 à 500 guerriers qui venaient à ma rencontre. Aussitôt je fis élever mon étendard de paix, portant le saint Nom de Jésus sur un côté, et sur l'autre, l'image de la sainte Vierge Marie, entourée d'étoiles d'or. Ils le prirent d'abord pour le drapeau, si odieux parmi eux, des Etats-Unis. A ce signe, toute la cohorte s'arrêta et parut entrer en consultation. Tout de suite après, les quatre grands chefs s'approchent de nous à bride abattue, et semblent voltiger à l'entour du drapeau. Ils s'informent de ce que c'est, et, en comprenant la signification et la haute importance, ils me donnent la main et font signe à tous les guerriers de s'avancer. Ils se rangent sur une seule et longue ligne ou phalange; nous faisons de même, et, drapeau en tête, nous allons à leur rencontre. En même temps, l'air retentit des cris et des chants de joie de part et d'autre. J'étais attendri jusqu'aux larmes en voyant la réception que ces fils du désert, encore païens, avaient préparée à la pauvre Robe noire. Ce fut le plus beau spectacle auquel j'ai jamais eu le bonheur d'assister, et, contre toute attente, rempli des manifestations du plus profond respect. Tout était sauvage et bruyant à la fois, et tout se faisait dans un ordre admirable. Arrivés à une distance de deux ou trois cents verges, les deux colonnes s'arrêtent face à face. Tous les chefs viennent me serrer la main en signe d'amitié et me souhaitent la bienvenue dans leur pays. Ensuite, entouré des chefs, je donne la main à toute la cohorte guerrière. Les échanges de chevaux, d'armes et d'habillements ont lieu en même temps entre les deux colonnes. Cette première cérémonie finie, les quatre grands chefs me servent de garde d'honneur, pour éviter toute attaque perfide de la part de quelque traître caché, résolu à se venger sur la peau blanche. Selon le code pénal en vigueur parmi les Sauvages, tout Indien qui a perdu un membre de sa famille, tué par les Blancs, est obligé d'en tirer vengeance sur le premier Blanc qu'il rencontre. Or, à mon arrivée parmi eux, un bon nombre se trouvaient dans ce cas. Précédé du pavillon de la sainte Vierge, on se dirigea ensuite vers le grand camp, qui se trouvait à une distance de 10 à 12 milles et comprenait près de 600 loges. La rivière à la Poudre une fois traversée, on se reforma en phalange assez serrée. Une espèce d'ordre tout à fait militaire fut strictement observé. ——— Les accoutrements étaient tous sauvages. Des plumes de divers oiseaux, celles d'aigle surtout ornaient les longues chevelures; les coursiers les portaient à la crinière et à la queue, entremêlées de rubans de soie variés et de chevelures remportées sur l'ennemi. Chacun, selon son caprice, s'était barbouillé le visage de rouge, de noir, de jaune ou de bleu, bigarré ou tacheté de toutes les couleurs imaginables. J'assistai à cette vraie et unique mascarade qui se voit bien rarement ici, et à laquelle je ne m'attendais nullement. Toutefois, j'avais le cœur aussi tranquille et l'esprit aussi calme que si j'avais été au milieu de vous, et je ne cessai de former des vœux bien sincères pour leur conversion. —— Nous fîmes notre entrée dans le camp au milieu de 4000 à 5000 Indiens, grands et petits qui nous reçurent avec toutes les marques d'une joie vive et sincère. Bientôt après, je pris possession d'une grande loge placée au centre du camp, que le généralissime des guerriers, le Taureau-assis, m'avait fait préparer, et qui était gardée nuit et jour par une bande de ses plus fidèles soldats. La faim et la fatigue s'étaient emparées de moi; on me prépara à la hâte une bouchée, et je ne tardai pas à prendre un petit somme. ——— A mon réveil, je trouvai le Taureau-assis à mes côtés, ainsi que le grand chef du camp, le Quatre-cornes, la Lune-Noire, son grand orateur, et l'Homme-sans-cou. Le Taureau-assis m'adressa ensuite la parole et me dit: ——

« Robe noire, je me supporte à peine sous le poids du sang des Blancs que j'ai versé. Les Blancs ont provoqué la guerre; leurs injustices, leurs indignités vis-à-vis de nos familles, le massacre cruel et inouï, sans la moindre provocation, au fort où Chevington commandait, de 600 à 700 femmes, enfants et vieillards, ont fait vibrer toutes les veines qui me lient et me supportent. Je me suis levé, le casse-tête en main, et j'ai fait aux Blancs tout le mal que j'ai pu leur faire. Aujourd'hui, tu es au milieu de nous, et, à ta présence, mes bras

s'étendent jusqu'à terre comme morts. J'écouterai tes bonnes paroles de paix, et aussi méchant que j'ai été pour la race des Blancs, aussi bon je suis prêt à devenir en leur faveur. » ——— Les chefs me parlèrent ensuite des préparatifs à faire pour le grand conseil qu'on devait tenir le lendemain. Le reste de la journée, jusqu'à une heure très avancée, se passa en visites et en entretiens avec les principaux guerriers et représentants du camp. ——— Un incident consolant et digne à la fois d'être rapporté eut lieu dans ma loge. Un vieillard vénérable, remarquable par sa haute taille et courbé sous le poids de l'âge, se soutenant sur un bâton surmonté d'une vieille baïonnette, vint me présenter la main et m'exprimer son bonheur de me revoir. Il portait sur la poitrine une croix en cuivre, vieille et usée. Ce fut la seule marque de religion que je pus observer dans le vaste camp indien. Elle me remplit de joie et d'émotion. Je l'interrogeai avec empressement et intérêt, pour connaître de qui il avait reçu cette croix. Après un moment de réflexion et comptant sur ses doigts, il me répondit : « C'est toi, Robe noire, qui m'as donné cette croix. Je la porte, sans la quitter, depuis 26 neiges (années). La croix m'a élevé aux nues parmi mon peuple (c'est-à-dire : m'a rendu grand et respectable.) Si je marche encore sur la terre (si je vis) c'est à la croix que j'en suis redevable, et le Grand-Esprit a béni ma nombreuse famille. » Je le priai de s'expliquer, et il continua : « Lorsque j'étais plus jeune, j'aimais le whiskey (boisson) à la folie, et, à chaque occasion, je m'enivrais et commettais des excès. Il y a 26 neiges depuis que j'ai assisté à ma dernière et turbulente orgie. J'en étais étourdi et malade. J'eus le bonheur alors de te rencontrer, et tu me fis connaître que ma conduite était un ombrage au Maître de la vie et l'offensait gravement. Depuis lors, je me suis souvent trouvé dans l'occasion; mes amis voulurent quelquefois m'entraîner à les rejoindre dans leurs réjouissances illicites, et souvent mon ancien et mauvais penchant combattait ma bonne volonté, qui désirait résister à la tentation. Chaque fois, la croix est venue à mon secours. Je la prenais entre les mains, en implorant le Grand-Esprit de m'accorder des forces; et tes paroles, Robe noire, me revenaient à la mémoire. Depuis l'époque de notre première entrevue, j'ai renoncé à la boisson, sans jamais en prendre une seule goutte. » Moyennant la grâce de Dieu, la force d'âme du bon vieillard et sa ferme volonté de résister à la tentation étaient vraiment admirables. Ce bon sauvage, simple de cœur, vivant au milieu de ses confrères païens, dans le camp le plus hostile du désert, eut peu de peine à comprendre les choses les plus élevées; il reçut d'en haut la lumière de l'intelligence et puisa sa force dans l'humble petite croix. Comme le dit si bien Thomas a Kempis (liv 2 ch. 12), le pauvre sauvage a trouvait dans la croix l'asile contre son mauvais penchant, l'infusion des douceurs du Ciel, la force de l'âme et la joie de l'esprit. » Il avait toujours conservé l'espoir de me revoir. Quelque chose de très essentiel lui manquait. Je l'encourageai à persévérer dans ses bons propos. Je lui parlai de la haute importance du sacrement de la régénération, qui le rendrait digne d'entrer, après sa mort, dans la patrie céleste, pour vivre éternellement parmi les heureux enfants du Grand-Esprit. Padaniegrichin, ou le Ricarie jaune, c'était le nom du vieillard. Après le conseil, et lorsque je quittai le camp, il me suivit jusqu'à une distance de 350 milles. Chaque soir, au campement, il reçut une instruction et fut solennellement baptisé, sous le nom de Pierre, le 28 juin dernier. Il m'en témoigna la plus vive reconnaissance, et, comblé de joie, il retourna au camp qu'il avait quitté. ——— Le jour du grand conseil, 21 juin, de grand matin, hommes et femmes s'étaient occupés à préparer le local où le conseil devait se tenir. Ce local occupait près d'une demi-acre de terre, ou 2420 verges carrées. Tout l'endroit fut entouré d'une suite de tepics ou loges indiennes, composées chacune de 20 à 24 peaux de buffles, suspendues sur de longues perches de sapin. Le drapeau de la sainte Vierge occupait le centre. À côté de cet étendard, un banc me fut destiné, orné de belles peaux de buffles. Lorsque tous les Indiens, au nombre de 4000 à 5000, y eurent pris place, je fus solennellement introduit dans le salon champêtre, improvisé par les deux grands chefs : le Quatre-Cornes alluma alors son calumet de paix, le présenta d'abord avec solennité au Grand-Esprit, en implorant ses lumières et ses faveurs; et le dirigea vers les quatre points cardinaux, vers le soleil et la terre comme témoins des actions du conseil. Ensuite, il passa lui-même le calumet de bouche en bouche. J'étais le premier à le recevoir, avec mon interprète. Les chefs étaient placés selon le rang qu'ils occupent dans la tribu. Chacun tira quelques bouffées du calumet. Cette cérémonie terminée, le grand chef m'adressa la parole et me dit : « Parle, Robe noire, mes oreilles sont ouvertes pour entendre tes paroles. »

Tout cela se fit avec la plus grande gravité et au milieu d'un profond silence. —— Debout et levant les mains au ciel, je fis une prière au Grand-Esprit pour implorer ses lumières, ses bénédictions et son secours sur toute la grande réunion. Pendant près d'une heure, je leur fis l'exposé des motifs désintéressés qui m'avaient amené au milieu d'eux, et qui ne pouvaient que tendre à leur bonheur, si mes paroles étaient bien comprises. Je leur parlai surtout des dangers qui les environnaient, de leur faiblesse vis-à-vis des Blancs, si le Grand-père était forcé de les diriger contre eux. Les maux de la guerre avaient été terribles, et les crimes commis de part et d'autre avaient été atroces. Le Grand-père désirait que tout fût oublié et enterré. Aujourd'hui, sa main était prête à les aider, à leur accorder des instruments d'agriculture, des animaux domestiques, des hommes pour leur apprendre le travail des champs, et des maîtres et maîtresses pour instruire leurs petits enfants, tout leur étant offert sans la moindre rémunération ou cession de terres de leur part. —— Ces points furent discutés, et, sur la demande que je leur en fis, les Indiens résolurent d'envoyer une députation aux commissaires de paix. Quatre chefs parlèrent. Leurs discours roulèrent tous à peu près sur les mêmes objets. Il me suffira de vous citer le discours de la Lune-Noire, ainsi que les cérémonies qui l'accompagnèrent. —— Il se lève, le calumet en main ; et, s'adressant à son peuple, il lui dit : « Prête l'oreille à mes paroles. » Alors il lève solennellement le calumet au ciel et le baisse jusqu'à terre ; ce qui, dans l'interprétation indienne, est prendre à témoin le ciel et la terre. A sa demande, je touche le calumet avec les lèvres, je place la main droite sur le tuyau et en tire quelques bouffées. Il en fait autant, et la pipe passe à d'autres. Il dit alors à haute voix : —— « La Robe noire a fait une longue route pour venir jusqu'à nous. Sa présence au milieu de nous me remplit de joie, et de tout mon cœur je lui souhaite la bienvenue dans mon pays. Toutes les paroles que la Robe noire a prononcées sont intelligibles, bonnes et remplies de vérité. Je les conserverai soigneusement dans mon esprit. Toutefois, nos cœurs sont ulcérés et ont reçus de profondes blessures. Ces blessures sont encore à guérir. Une cruelle guerre a désolé et appauvri notre pays. La torche désolante de la guerre n'a pas été allumée parmi nous ; ce sont les Sioux à l'Est et les Cheyennes au Sud qui ont d'abord soulevé la guerre pour se venger des injustices et des cruautés des Blancs. Nous avons été forcés d'y prendre part, car, nous aussi, nous avons été victimes de leur rapacité et de leurs méfaits. Aujourd'hui, lorsque nous parcourons nos plaines, nous trouvons çà et là la verdure tachetée de sang. Ce ne sont pas les taches rougeâtres du buffle et du cerf tués à la chasse ; mais ce sont celles de nos propres camarades ou des Blancs immolés à la vengeance. Le buffle, le cerf, le cabri, la grosse-corne et le chevreuil ont quitté nos immenses plaines ; on ne les retrouve guère que de loin en loin, et toujours moins nombreux. Ne serait-ce pas peut-être l'odeur du sang humain qui les met en fuite ? J'ajouterai que, contre notre aveu, les Blancs entrelacent notre pays de leurs grandes routes de transport et d'émigration ; ils bâtissent des forts sur différents points et les surmontent de tonnerres (canons) ; ils tuent nos animaux même au delà de leurs besoins ; ils sont cruels envers nos gens, les maltraitent et les massacrent sans cause ou pour le moindre motif, lors même qu'ils sont à la recherche de vivres, d'animaux et de racines pour nourrir leurs femmes et leurs enfants. Ils abattent nos forêts, malgré nous, sans nous en donner la valeur. Ils ruinent notre pays. —— « Nous nous opposons aux grandes routes qui éloignent les buffles de nos terres. C'est notre sol, et nous sommes déterminés à n'en pas céder un pouce. Nos ancêtres sont nés et enterrés sur ce sol. Nous désirons que nos tombes occupent le même sol. Nous avons été forcés de haïr les Blancs. Qu'ils nous traitent en frères, et la guerre cessera ; qu'ils restent chez eux, nous n'irons jamais les troubler. L'idée de les voir arriver ici pour y bâtir leurs cabanes nous révolte, et nous sommes déterminés à nous y opposer ou à mourir. » —— Toi, messager de la paix, tu nous fais entrevoir un meilleur avenir. Eh bien, soit ! espérons ! Étendons un voile sur le passé et qu'il passe en oubli. —— « Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. En présence de tout mon peuple, je t'exprime ici toute ma reconnaissance pour les bonnes nouvelles que tu nous as annoncées, et pour tous tes bons conseils et avis. Nous acceptons ton tabac (ou invitation). Quelques-uns de nos guerriers t'accompagneront au Fort Rice, pour entendre les paroles et les propositions des commissaires du Grand-père. Si leurs paroles sont acceptables, la paix sera faite. » —— Il reprit alors sa place. Après la Lune-Noire, parlèrent le Taureau-Assis, les Deux-Ours et le Cabri-en-Course. Tous traitèrent le même sujet que la Lune-Noire, et se prononcèrent

en faveur de la paix. Il est inutile de rapporter leurs différents discours. —— A la clôture du conseil et au moment de se séparer, les chefs me prièrent, avec les plus vives instances, de leur laisser mon grand drapeau de paix, comme souvenir du grand jour du conseil. Je me rendis volontiers à leur désir. Je leur présentai le drapeau comme un témoignage de reconnaissance de la confiance qu'ils m'avaient inspirée dans toute leur conduite envers moi, et dans les discours qu'ils venaient de prononcer. En même temps, j'exprimai l'espoir bien sincère que le drapeau, qui portait le doux Nom de Jésus et la belle image de la Vierge, Mère de toutes les nations et Reine du Ciel, fut un gage de salut et de bonheur pour toute la tribu. Je les recommendai bien spécialement à la protection de la sainte et bonne Mère, l'Auxilium et refugium Indianorum, comme anciennement au Paraguay, au Canada, toujours et partout. —— Un porte-drapeau fut nommé parmi les guerriers les plus distingués; ce fut Le Fiel, homme très remarquable à cause de ses souffrances et de la manière merveilleuse dont il a échappé aux baïonnettes des soldats américains. Il m'a raconté l'histoire de ses malheurs et j'ai touché de mes propres doigts les cicatrices qu'il porte. Il avait été fait prisonnier, sous l'accusation de vol de chevaux. C'était pendant l'hiver, et la neige couvrait le sol. Chemin faisant vers la prison du fort, les soldats crurent qu'il avait l'intention de s'échapper, et ils lui passèrent deux baïonnettes à travers le corps. Il tomba, baigné dans son sang. Il ne perdit pas connaissance et contrefit le mort. On le foula aux pieds et on le couvrit de contusions à coups de botte et de soulier. Pour finir leur œuvre lâche et cruelle sur leur prisonnier, les soldats lui passèrent une troisième baïonnette à travers le cou, et le jetèrent enfin dans un profond ravin. Il y demeura pendant quelque temps, sans connaissance, sur la neige amoncelée et dans une complète nudité. Lorsqu'il reprit connaissance, la nuit était déjà bien avancée; il se leva et marcha environ 20 milles. Arrivé dans la forêt, sur le bord du Missouri, il y trouva un feu allumé, où il réchauffa ses membres engourdis par le froid. L'espoir de la vie lui revint alors, et il conjura le Grand-Esprit de le prendre en pitié et de le préserver. Il assouvit ensuite sa soif ardente et fiévreuse, et [illegible] qui le couvrait. Dans l'espoir de rencontrer quelqu'un, il continua à se traîner, et enfin, à quelques milles de là, il découvrit une loge indienne. C'était celle du vieux Pierre Badanegricka, qui le traita en véritable samaritain. Lorsqu'il fit jour, son hôte le fit porter sur un brancard au grand camp, où il fut reçu avec tous les honneurs d'un grand guerrier. Au récit qu'il y fit des cruautés des soldats et à la vue de ses blessures, la rage des guerriers fut à son comble, et un grand nombre de pauvres malheureux Blancs en furent les victimes. En moins d'une année, Le Fiel partit lui-même pour sa guerre de vengeance et revint au camp, au milieu des acclamations, ayant sept chevelures de Blancs attachées au bout de sa lance. Le Fiel fut un des députés Uncpapas qui m'accompagnèrent au fort Rice. Il y fut bien reçu par les généraux commissaires et les officiers du poste. Il assista au grand conseil, fit le premier discours et signa le traité de paix. Chargé de présents, il retourna satisfait chez son peuple. Tel avait été Le Fiel, devenu depuis porte-drapeau de la sainte Vierge. —— Après la remise de la bannière, il y eut un chant, auquel les échos des collines répondirent, et une danse qui fit trembler la terre. Ce fut la fin du conseil. Il se termina tranquillement, en bon ordre et bonne harmonie. Chacun regagna son gîte. —— Je me rendis à ma loge, où les principaux Indiens me suivirent. Un grand nombre de petits enfants vinrent s'y présenter, conduits par leurs mères, qui tenaient leurs papous ou nouveau-nés dans leurs bras. Je sortis aussitôt, et ils s'empressèrent, avec une confiance bien rare parmi les enfants Indiens, de me presenter leurs petites mains. Les mères ne furent satisfaites que lorsque j'eus imposé les mains sur la tête de tous leurs nouveau-nés et de tous leurs petits enfants. Elles se retirèrent ensuite contentes et heureuses. —— Le 21 juin, fête de saint Louis-de-Gonzague, je dis la Messe de bon matin. Avant le lever du soleil, nous commençâmes notre retour vers le fort Rice, où les commissaires du gouvernement m'attendaient. Mon escorte, composée de 84 hommes, était là. Les 8 députés Uncpapas s'y trouvaient, et une trentaine de familles du camp ennemi, 160 personnes, voulurent m'accompagner. Comme à mon arrivée, les quatre grands chefs et les principaux guerriers me servirent d'escorte et ne me quittèrent qu'après avoir traversé la rivière [illegible] jusqu'à la fin leur estime et leur respect. Chaque jour, nous fîmes de 35 à 45 milles. Le temps était beau et favorable; les animaux sauvages, buffles et cabris, étaient abondants. —— Le 30 juin, nous fîmes notre entrée solennelle au fort Rice; où nous fûmes reçus, avec les démonstrations de la joie la plus vive, par les commissaires de paix, les officiers

de l'armée et des milliers de sauvages qui s'y trouvaient réunis. —— Le grand conseil de paix eut lieu le 2 juillet ; 50000 Indiens se trouvaient représentés. Depuis cinquante ans, ce fut le plus grand conseil qui eût été tenu sur le Missouri. Tout s'y termina favorablement, et le traité de paix fut signé par tous les chefs et principaux guerriers. Le 3 et 4 juillet, la distribution des présents se fit en bon ordre et à la grande satisfaction des sauvages. —— En chemin, j'avais conféré le baptême à une soixantaine de petits enfants et à 5 personnes avancées en âge, parmi lesquelles se trouvait le bon vieillard Pierre. —— Je quittai le fort Rice, le 4 juillet, pour visiter plusieurs tribus campées près du fort Sully, où je baptisai tous les petits enfants. Je donnai ensuite une mission aux soldats catholiques. —— Le 11 du même mois, je descendis la rivière pour me rendre à Leavenworth et de là à la mission de Sainte-Marie. —— En me recommandant, avec les pauvres tribus indiennes du Haut-Missouri, c'est-à-dire du Nébraska et du Montana, aux prières de mes amis, j'ai l'honneur d'être etc.

P. J. de Smet S.J.

Varia. —— France. —— École préparatoire Ste Geneviève. ——

Ste Geneviève devait jusqu'ici une grande partie de sa renommée au nombre vraiment remarquable de ses admissions à l'école St Cyr. En effet elle comptait presque chaque année autant de candidats admis que tous les autres établissements de Paris ensemble. Première donc entre toutes pour la préparation à l'école St Cyr, elle avait dû se contenter jusqu'ici de marcher de pair avec les autres établissements pour la préparation à l'école Polytechnique. Cette année 1868 le ciel a voulu bénir visiblement les travaux de nos Pères en leur accordant le plus beau succès à cette dernière école. On en jugera par le tableau suivant :

Rollin et Stanislas ont présenté	24 candidats	dont	8	ont été admis.
Ste Louis	82	«	16	«
Bonaparte	22	«	6	«
Louis-le-grand	45	«	11	«
Ste Barbe	.	.	12	«
Enfin Ste Geneviève	86	«	27	«

École Navale. — Il s'était présenté 400 candidats dont 100 seulement de Paris : la préparation pour la marine se faisait surtout en province. Sur les 30 candidats de l'école Ste Geneviève 7 ont été reçus, et comme il n'y a eu à Paris que 14 admissions, nous en avons donc eu la moitié. —— École St Cyr. — 1360 candidats . . . 75 présentés . . . 52 reçus.

École Centrale. — Sur 25 candidats présentés 22 ont été reçus. — En outre, dans le courant de l'année, 93 élèves ont été reçus au baccalauréat ès-sciences.

Gallicie. —— Août 1868 — Dans notre province de Gallicie, dit le P. Mocinowicz, le scolasticat est très bien fourni ; il y a actuellement 40 Novices scolastiques. Le théologat reste à Cracovie, mais la philosophie va être transférée à Szrem (à Posen), où on vient d'achever le nouveau bâtiment. Chose curieuse ! le Landrath de Posen (c'est à peu près votre préfet du département) a empêché d'abord la bâtisse, et nous a mis dans un grand embarras ; mais on en a appelé à M. de Bismarck. Le P. Mycielski, si je ne me trompe, s'est rendu personnellement chez lui pour se plaindre du Landrath ; à la suite de cette entrevue, M. le Ministre lui a intimé l'ordre exprès de laisser les Jésuites tranquilles. Vous voyez que M. de Bismarck est encore un brave homme au fond. On a fait des quêtes partout, et grâce à la charité [illegible] on a réussi à construire une belle maison. Le P. Mycielski a été décoré par le gouvernement prussien après la bataille de [illegible], à cause des grands services qu'il a rendus comme aumônier de l'armée. Le R. P. Provincial lui a ordonné de porter sa décoration chaque fois qu'il s'adresse à M. Landrath. Celui-ci du reste n'a plus le courage de se quereller avec les Jésuites.

Autriche. —— ... Il y a un mois une émeute a éclaté à [illegible]. Les meneurs se sont portés à la résidence de nos Pères, puis après un charivari épouvantable, ils ont cassé à coups de pierre tous les carreaux de la maison. Le P. Ministre

[illegible] de ramasser toutes les pierres qui jonchaient les chambres, et de les peser. Il y en avait 12 livres, et cela pour quatre pauvres Pères dont se compose la résidence de Prague. Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de frais pour rétablir l'ordre; on a été obligé de mettre la ville en état de siège, et l'autorité militaire a eu pendant un certain temps tous les pouvoirs en main. [illegible], je crois [illegible], mais pour combien de temps? Tout ce qu'il y a de certain, c'est que la position des Pères en Autriche est bien précaire. Quoique l'Empereur et toute la famille impériale soient excellents et nous soutiennent, cependant les partisans du nouveau régime que l'on inaugure de toutes parts en Autriche, et les francs-maçons, c'est-à-dire, tous ceux qui ont quelque part au pouvoir [illegible] mort.

Guyane Française. —— La Transportation à la Guyane diminue de jour en jour; vous savez que [illegible] les condamnés européens sont conduits à la Nouvelle-Calédonie: les condamnés noirs et arabes seuls viendront ici. On laissera descendre la transportation au chiffre de 12 à 15 cents hommes (le chiffre annoncé officiellement est de 5000); mais ceci demandera quelque temps. Dans ce moment on réduit de plus en plus le nombre des pénitenciers. Sur 7 pénitenciers qui existaient au Maroni, il n'en reste plus que 3. Par suite des dernières suppressions, deux Pères et deux Frères vont rentrer en France, comme il est arrivé à l'abandon des autres pénitenciers.

Nous devons à l'obligeance du R. P. Leblanc les extraits suivants. —— Amérique. — Extrait d'une lettre du R. P. Jacq. Perron, datée de Fordham n. y. 11 Août 1868, au P. Leblanc. —— « Vous aurez appris la mort de notre vieux Missionnaire le R. P. Nicolas Point. Il était depuis longtemps très infirme; mais il ne cessait point de dire la Messe et d'entendre un grand nombre de confessions d'hommes et surtout d'Ecclésiastiques dans sa chambre, parceque depuis 4 ans environ il ne pouvait plus aller au confessionnal dans l'église [illegible] sortir de la maison. Ce Père était un modèle de régularité et de piété pour les juvénistes à qui Notre-Seigneur a voulu cet exemple d'un parfait religieux. — Et il ajoute: « Malgré de grandes difficultés, nos premiers juvénistes sortent cette année du juvénat pour entrer en philosophie [illegible], je l'espère. —— Chine. — Extrait d'une lettre de Mgr Adr. Languillat.. au P. Leblanc, 30 juin 1868, Shanghai. — Vous savez sans doute que les Carmélites de Laval vont [illegible] Congrégations. Ste Thérèse vient en Chine [illegible] dans sa maison. Elle semble (et c'est vrai d'ailleurs) y être en pays de connaissance. Ses filles seront d'abord des paratonnerres contre la justice Divine, mais elles n'attireront pas moins sur nous la miséricorde du Cœur de Jésus. — Puissent les vocations pour la [illegible] ! [illegible] en cet Extrême-Orient. Mes visites pastorales ont produit [illegible]lement qu'il faut avoir vu pour le croire. Je l'attribue à Rome dont l'odeur sainte m'avait, je crois, tant imprégné. —— [illegible]

Extrait d'une lettre [illegible] le [illegible] 1868. —— Je voudrais pouvoir [illegible] qui sont [illegible] ceux qui ne sont pas au fond des choses. Pour vous, vous apprécierez nos œuvres, précisément parce qu'elles sont obscures. — Ecoles, congrégations, petites missions et retraites aux congrégations [illegible] —— [illegible] que je suis [illegible] de voir tous les jours un si grand nombre de fidèles entendre la Ste Messe [illegible] beaucoup [illegible] la Messe avant d'aller au travail. — Communions nombreuses d'hommes. C'est la classe ouvrière qui donne ici le plus de consolations. — Pourtant il faut bien le dire, le pays n'est pas encore tranquille: l'instruction solide très rare, les caractères manquent de vigueur, et nos chrétiens, quoique naturellement pieux et dociles, ne savent pas toujours se tenir en garde contre les [illegible] qu'il n'est pas éloigné où nous verrons tomber les barrières qui retiennent un si grand nombre d'hommes en dehors de l'Eglise.

Espagne. —— Un de nos chers Frères Scolastiques de la province de Castille a bien voulu nous faire une relation des faits les plus saillants de la dispersion de nos Pères d'Espagne : nous la donnons dans sa gracieuse et touchante simplicité.

Je commencerai le récit des événements d'Espagne par ce qui s'est passé à Léon, parceque c'est sur cette maison que les ennemis de la Compagnie dirigèrent leurs premiers coups. Telle était la prospérité de notre maison de San Marcos de Léon, qu'elle ne pouvait manquer d'exciter la haine des ennemis de la religion : ils résolurent sa perte. Pour nous, nous terminions notre retraite ; le lundi, 28 septembre en était le dernier jour. A la fin de l'exhortation, le R. P. Recteur, encourageant toute la communauté à suivre Jésus-Christ, à imiter ce divin Modèle, nous recommanda le plus soigneux accomplissement des promesses que nous venions de faire, puis il ajouta « qu'il fallait être courageux et intrépides sans rien craindre des ennemis : que ce n'étaient pas avec des ennemis fictifs que nous devions combattre. » Et là dessus il nous découvrit le grand secret que pendant toute la retraite il nous avait tenu caché. « Les ennemis étaient tout près, la révolution venait d'éclater dans l'Andalousie et ménaçait déjà d'envahir toute l'Espagne. Le R. P. Provincial lui avait écrit une lettre, dans laquelle il demandait des prières, et ordonnait de faire dans toutes les maisons de la Compagnie, une neuvaine au Sacré Cœur de Jésus, avec l'exposition du Très-Saint Sacrement, pour obtenir du bon Dieu un bon succès des affaires d'Espagne. » Après l'exhortation, la communauté se rendit au souper : et le R. P. Recteur pour nous rassurer et nous encourager nous fit la lecture des journaux et nous communiqua toutes ses nouvelles. Il nous dit ensuite qu'on n'avait rien à craindre, puisque la chose se passait si loin : que pour ce qui regardait la ville de Léon, tout était tranquille et sans le moindre indice de révolution ; seulement un Monsieur de Léon en était sorti à la tête d'un petit nombre de gens pour se retirer dans les montagnes voisines : le chef s'appelait Acévedo. Après nous avoir rassurés plusieurs fois avec un grand amour, le R. P. Recteur congédia la communauté. Le lendemain, mardi 29, il ne se passa rien d'extraordinaire, le soir, pendant le souper, le R. P. Recteur vint au réfectoire nous rassurer encore une fois. — Mercredi 30, à huit heures du matin on sonne la cloche de communauté, tout le monde descend au réfectoire : le R. P. Recteur nous annonce que la révolution avait éclaté dans la ville pendant la nuit : vers 11 heures du soir, le préfet de la ville avait reçu une dépêche télégraphique dans laquelle on disait : « Novaliches défait : Madrid révoltée. » Novaliches était le général envoyé pour s'opposer à la révolution et faire triompher le parti de la Reine ; une fois Novaliches vaincu il n'y avait plus d'espoir : la révolution allait l'emporter. Aussitôt la ville de Léon s'était écriée : « Viva la libertad ! » (Vive la liberté !) On avait commencé à parcourir les rues avec la musique, supprimé toutes les autorités légitimes et formé ce qu'on appelle « Junta revolucionaria » (une Junte révolutionnaire). Enfin on avait fait dire à M. Acevedo de retourner à Léon, que toute la ville était de son parti et l'attendait avec impatience. Après nous avoir tout raconté, le R. P. Recteur ajouta que nous n'avions rien à craindre, nos amis avaient assuré qu'il n'y avait point de danger pour nous, ils l'avertiraient à la première alerte. Il ne fallait cependant pas s'étonner si quelques gens malintentionnés venaient crier et lancer des pierres aux fenêtres. — La musique devait parcourir les rues en jouant « El himno Riego » (c'est la Marseillaise de l'Espagne, et aller chercher M. Acevedo auquel on préparait un triomphe. La Junte révolutionnaire l'avait choisi pour chef : on craignait beaucoup son arrivée, parce que lorsqu'il se retira d'abord dans les montagnes, il fut poursuivi par les gendarmes, qui dans une rencontre tuèrent son neveu. On avait donc tout à redouter de sa vengeance. Le R. P. Recteur finit en nous disant qu'il ne fallait pas même avoir peur : on allait exposer, ajouta-t-il, le St Sacrement à la chapelle et ceux qui ne se sentiraient point rassurés, pouvaient rester tout le jour avec Notre Seigneur. Toute la communauté se rendit donc à la chapelle, et on exposa le T. S. Sacrement. Mais la journée se passa sans nouveaux incidents. Le R. P. Recteur nous apprit le soir que tous ceux qui formaient la Junte révolutionnaire s'étant réunis, on avait parlé des Jésuites : l'un d'eux, paraît-il, voulait absolument que nous fussions maintenus, mais rien ne fut conclu ce jour là. Acévedo, attendu de tous, n'était point encore dans la ville. Quant à nous, nous n'avions rien à craindre : nos amis veillaient. Le R. P. Recteur nous avertit en finissant que pour mieux recevoir M. Acévedo, nous aurions le lendemain, jeudi 1er Octobre,

[illegible] 2). On commença [illegible] comme à l'ordinaire. Mais le soir à 3 h. 1/2, la cloche nous appela au réfectoire, et le R. P. Recteur nous dit que notre sortie de Léon était décidée, bien que Acévédo ne fut pas encore [illegible] [illegible] à 3 heures du soir. [illegible] nos paquets pour être prêts lorsqu'il faudrait partir.
Le lendemain, vendredi 2, avant sept heures du matin, le médecin de la maison, notre grand ami, vint porter au R. P. Recteur une copie du décret que la Junte devait faire publier pour nous expulser. Tout de suite on se mit à emballer le cabinet de physique, les bibliothèques et tout ce que la chapelle et la sacristie avaient de plus précieux. A 11 heures du matin vint le décret. C'est un neveu d'Acévédo qui l'apporta au R. P. Recteur: et il lui offrit ses services en lui disant qu'il agissait d'après les instructions de son oncle: celui-ci n'était plus en ville, ajouta-t-il; mais lui, son neveu, était chargé de présenter ses compliments: et son oncle, s'il était [illegible], en eut dit autant et davantage, et il ajouta que ses désirs étaient de nous aider et de nous défendre jusqu'à notre sortie, des fureurs du peuple; que dans ce but on allait mettre à la porte du collège des gardes qui y resteraient jusqu'à l'expiration des 48 heures de délai qu'on nous accordait avant notre départ. Le R. P. Recteur le remercia de ses offres et de ses bonnes intentions. Quant aux gardes, dit-il, il vaudrait mieux qu'au lieu d'employer la force physique pour nous défendre des fureurs du peuple, la Junte employât la force morale, c'est-à-dire son autorité: que si cependant elle croyait nécessaire d'employer la force physique, on pouvait mettre des gardes au collège, pourvu qu'on ne fît pas croire au peuple que c'étaient les Jésuites qui l'avaient demandé. Le neveu d'Acévédo répondit que tout le monde penserait bien que c'était là une mesure de la Junte; et après nous avoir serré la main, comme le meilleur de nos amis, il se retira. Au premier bruit du décret porté par la Junte, beaucoup de nos amis s'étaient rendus chez nous; plusieurs étaient venus dès 5 heures du matin. Il y avait 24 heures, nous disait-on, que la Junte avait signé le décret; mais on ne savait comment nous l'annoncer, dans l'embarras où on était de motiver notre expulsion. Après le départ du neveu d'Acévédo, le R. P. Recteur s'était mis en devoir d'écrire à la Junte pour l'assurer de notre entière obéissance, quand on annonça l'arrivée de Monseigneur. Il venait [illegible] [illegible] tout ce qui nous appartenait, la bibliothèque, le cabinet de physique. Pour s'en assurer par lui-même, il se décida à aller à la Junte et pria le R. P. Recteur de l'accompagner. Ils se présentèrent donc au milieu des révolutionnaires qui les reçurent avec force compliments: Monseigneur, après quelques mots dits en notre faveur, exposa l'objet de sa visite et pria le R. P. Recteur de donner lui-même toutes les explications. Celui-ci demanda alors qu'on nous autorisât à porter tout ce qui nous appartenait chez nos amis en ville, et [illegible] le déménagement des violences de la populace. Nous étions trop nombreux, ajouta-t-il pour pouvoir partir ensemble: il faudrait donc permettre à quelques-uns d'entre nous de rester 3 ou 4 jours chez Monseigneur [illegible] amis [illegible]. Toutes ses demandes lui furent accordées et on lui dit qu'il pouvait emporter tout, même les [illegible] s'il voulait, pourvu qu'il laissât les murailles. Quelqu'un de ces messieurs pria le R. P. Recteur de ne pas laisser un grand nombre de [illegible] [illegible] n'est pas une sortie, mais plutôt un changement de domicile. Le R. P. Recteur le rassura en lui promettant que ceux qui devraient rester partiraient au bout de 3 ou 4 jours: enfin, tout s'arrangea à l'amiable et on se sépara d'accord. A midi le R. P. Recteur retourna au collège: à 1 h. 1/2, il nous réunit au réfectoire, nous raconta tout ce qui s'était passé, et nous dit qu'il fallait partir tout de suite. Après nous avoir encouragé avec une tendresse et un amour qu'on peut bien sentir, [illegible] il nous engagea à nous jeter dans les bras du bon Dieu, à espérer tout de lui, à recevoir ce coup fatal comme parti de sa main, et il en désigna une quarantaine à peu près qui devaient partir à 3 heures de la gare pour Loyola. Tout le monde reçut cet ordre comme de la part du Seigneur. Tous à genoux, nous demandâmes à notre Père sa bénédiction. Il nous la donna au milieu des larmes et des sanglots, et nous dit qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas nous embrasser pour ne pas accroître encore notre douleur, que cependant nous pouvions le faire si nous le voulions: alors tout le monde se jeta en pleurant dans ses bras; mais on nous sépara de peur que notre bon Père ne succombât à sa douleur. Les quarante Frères désignés sortirent donc pour se rendre à Loyola. A la porte [illegible] réuni un certain nombre de Dames et de Messieurs, tous fondant en larmes; ils voulaient absolument prendre les sacs des Pères pour les conduire à la gare, et on dut permettre à plusieurs de nous rendre ce service qu'ils regardaient

comme une consolation et un soulagement à leur [illegible] [illegible]
aux préparatifs du départ, qui devait avoir lieu le lendemain. Donc, le samedi 3, à 7h. 1/2, le R.P. Recteur descendit au réfectoire pour donner à chacun sa destination. Ceux qui devaient se rendre à Valladolid et à Salamanque, partirent sur le champ ; les autres, qui devaient aller à [illegible], à Carrion, ou qui restaient en ville, [illegible] la maison. Toute la matinée fut employée à emballer ce que nous avions de plus précieux : un très-grand nombre de Messieurs de la ville, nos amis, qui étaient là depuis le matin, restèrent toute la journée avec nous pour nous aider. D'après le décret nous ne devions partir que dans la soirée ; mais voilà que des prêtres venus de Léon nous annoncent que les révolutionnaires et la Junte elle-même ont décidé que nous partirions plus tôt. On viendra, disent-ils, à midi retirer la garde et prendre les clefs de la maison. Cette nouvelle nous alarma beaucoup : le P. Ministre nous fit immédiatement descendre pour partir. Nous étions déjà presque tous réunis au parloir, lorsque le R.P. Recteur arriva et nous dit de remonter dans nos chambres. Puis il fit demander au neveu d'Acévédo le motif du changement apporté au décret. Celui-ci ne put pas se rendre alors à la communauté ; mais il envoya un de ses amis chargé de nous dire de sa part que tout ce qu'on nous avait annoncé était faux ; que nous avions tout le temps marqué dans le décret qu'à lui, Acévédo viendrait bientôt nous rassurer lui-même. Nous en fûmes donc quittes pour la peur. Notre dîner ce jour-là fut assez original, car tout étant emballé, nous n'avions point de serviettes, très-peu de fourchettes, et le reste à l'avenant. A la fin du dîner, le R.P. Recteur nous annonça l'arrivée de Monseigneur qui désirait nous donner une dernière bénédiction avant notre sortie : il entra alors au réfectoire, avec le R.P. Recteur, quelques prêtres et des Messieurs de nos amis qui ne pouvaient se résoudre à nous quitter, et le R.P. Recteur commença par désigner ceux qui devaient rester en ville, chez ces Messieurs ; ils voulaient tous avoir chez eux au moins l'un d'entre nous. Et rien de plus attendrissant que les débats qui eurent lieu alors. Ensuite le silence s'étant établi, Monseigneur prit la parole et nous dit les larmes aux yeux, qu'il n'y avait plus de joie pour lui dans ce monde puisque nous partions, qu'il allait mener une vie bien triste et bien désolée, et que pour lui se vérifiaient douloureusement ces paroles : Percutiam pastorem et dispergentur oves » (Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées). Il nous engagea en finissant à tout souffrir pour Jésus-Christ, à tout espérer de lui ; et enfin il nous donna sa bénédiction. Tous sortirent alors du collège, à l'exception de quelques Frères coadjuteurs qui demeurèrent avec le P. Ministre pour finir d'emballer ce qui restait à la maison ; et le lendemain à 11 heures, on remit les clefs du collège aux mains des membres de la Junte.

Expulsion de Valladolid. —— La résidence de Valladolid, composée de 6 Pères et de 4 Frères coadjuteurs, eut aussi à éprouver les effets de la révolution. Le jour où elle éclata, quelques amis de nos Pères vinrent leur dire qu'il fallait partir ou se cacher le plus tôt possible, car les révolutionnaires allaient envahir la résidence à 11 heures du soir, avec l'intention de la piller, et peut-être de faire un mauvais parti à nos Pères. On fit aussitôt sortir de la maison tout ce qu'on put emporter et nos Pères se cachèrent en ville. Deux ou trois jours après l'évacuation de la résidence, il arriva qu'un Père s'y étant rendu avec un Frère coadjuteur, y rencontra quelques révolutionnaires. Ceux-ci lui ordonnèrent de se rendre avec deux autres des principaux Pères à la Junte révolutionnaire. Le Père leur répondit qu'il n'obéirait point à une semblable injonction à moins qu'on ne l'y [illegible], et la chose en resta là. Mais nos Pères, avertis par ce qui venait d'arriver ne sortirent plus de leurs retraites. Cependant les révolutionnaires travaillèrent à rendre impossible la réintégration de nos Pères. On afficha contre eux des proclamations, on lança des libelles. L'un de nos Pères surtout, que son zèle et le fruit qu'il produisait dans les âmes désignaient à la rage des méchants, fut l'objet des plus violentes attaques. On eût bien désiré s'emparer de sa personne ; aussi fit-on les recherches les plus actives pour découvrir sa retraite. Pour échapper à ces perquisitions, le Père était obligé de passer la journée dans une maison et la nuit dans une autre : s'il avait été pris, une mort cruelle l'attendait ; les révolutionnaires disaient tout haut qu'ils voulaient le tuer, mais après l'avoir traîné dans toutes les rues de la ville. Heureusement la Providence déjoua leurs barbares projets. Six jours après avoir quitté la résidence, tous nos Pères partirent, les uns d'un côté, les autres d'un autre, tous déguisés, cela va sans dire. Et en particulier le Père que l'on recherchait si activement pour l'assassiner, avait dû pour tromper les espions, faire teindre ses cheveux. Le jour du départ, au lieu de se rendre à la gare de la ville, où des affidés de la Junte l'attendaient pour se saisir

de lui, il dut prendre une voiture particulière qui le rendit durant la nuit à une gare voisine.

Expulsion de Carrion. —— Nos Pères avaient dans cette ville un collége monumental, fort nombreux, et le plus renommé de la Castille. Les meilleures familles y envoyaient leurs enfants et on y venait jusque des Philippines. Carrion compte environ 5 ou 6 mille habitants. Le collége fournissait à la plupart, soit du travail, soit le moyen d'alimenter leur commerce. Comme l'année avait été fort dure pour les pauvres, nos Pères en nourrissaient 300 tous les jours et jusqu'à 900 les jours de fête. Aussi tous les habitants de Carrion nous étaient-ils fort attachés. Mais au premier bruit d'une révolution, une vingtaine de démocrates se réunissent en Junte dans le but d'imposer leurs volontés au reste de la population. Mais voyant bien qu'il ne fallait pas songer cette fois à toucher aux Jésuites, ils ne trouvèrent rien de mieux pour se rendre populaires que de proclamer qu'ils voulaient avant tout la conservation du collége, et qu'ils s'emploieraient de tout leur pouvoir à la procurer. —— Cependant la révolution avait fait des progrès et de toutes parts les Juntes particulières des provinces ou même des villes expulsaient les Jésuites. On fit bientôt courir le bruit que le collége de Carrion était fermé; les professeurs en fuite et les élèves abandonnés dans la rue. Ceux de ces pauvres enfants, disait-on, qui n'ont pas pu trouver à se loger dans la ville, sont errants et sans gîte. Partout on colportait ces nouvelles, en affirmant l'exactitude. Il n'en fallait pas tant pour effrayer les parents, ils accoururent en foule, et, un certain nombre, du bout du royaume, pour recueillir leurs enfants. Ils se présentent donc au collége et sont fort étonnés de le trouver si calme et si paisible. Point de menaces d'expulsion, au contraire des protestations qu'on veut le maintenir. Toutefois les élèves ignoraient ce qui se passait et nos Pères prièrent les parents de le leur cacher afin de ne point monter leurs jeunes imaginations et de conserver au collége le calme et l'apparente sécurité dont il jouissait. Les parents souscrivirent volontiers à cette demande, mais avant de se retirer ceux qui étaient venus de plus loin allèrent trouver les membres de la Junte et leur demandèrent si, réellement on était bien dans l'intention de maintenir les Jésuites. S'il en eut été autrement disaient-ils, la justice voulait qu'on le leur dit; ils retireraient alors leurs enfants et s'épargneraient ainsi un nouveau voyage. « Vous pouvez être sans inquiétude, leur fut-il répondu, l'intention bien arrêtée de la Junte est de maintenir à tout prix le collége et ses professeurs. Telle sera sans aucun doute, ajoutait-on, la décision de la Junte de Palencia, chef-lieu de la province, elle ne s'est pas encore prononcée sur cette affaire; mais son vote ne peut manquer d'être favorable aux Jésuites de Carrion ». Sur ces assurances, les parents se retirèrent, nous laissant leurs enfants qui ne surent point ce qui était arrivé. Quelques jours se passent, et la Junte de Palencia eut enfin à se prononcer sur les Jésuites. Jusque là toutes les autres sans exception avaient décrété notre bannissement. La Junte de Palencia resterait-elle seule en arrière et ne l'accuserait-on pas alors de manquer de patriotisme? De si puissantes raisons l'emportèrent sur la bonne volonté qu'on pouvait avoir de nous maintenir et notre expulsion fut décrétée. Ceux de Carrion ne l'eurent pas plutôt appris que fort mécontents, ils se réunissent en séance extraordinaire, et au bout de deux heures de délibération déclarent et décrètent que nous serons maintenus. « Que ceux de Palencia, disent-ils, s'occupent de leurs affaires et ne viennent pas se mêler des nôtres ». Et là dessus ils nous intiment la défense d'obtempérer au décret venu de Palencia. Il semblait donc que le collége serait définitivement maintenu, lorsque partit de Madrid l'ordre général d'expulser tous les Jésuites sans exception. Le décret portait que les maisons devaient être abandonnées, les sujets dispersés, leurs biens confisqués. Défense nous était faite de nous réunir et de recevoir désormais les ordres de nos Supérieurs, soit du dedans, soit du dehors de l'Espagne. On nous accordait trois jours pour évacuer tous nos établissements, au bout de ce temps l'État devait en prendre possession. —— Lorsque la nouvelle du décret parvint à Carrion, ce fut un mécontentement général. Les membres de la Junte fort désappointés ne se tinrent pas toutefois pour battus. Une supplique au gouvernement est rédigée dans les termes les plus flatteurs pour nous et les plus pressants près du gouvernement. En un clin d'œil elle se couvre de plusieurs centaines de signatures. La Junte s'est réunie de nouveau, elle oblige son président et un des principaux membres à aller porter eux-mêmes la supplique au ministre de grâce et de justice, à Madrid. — En attendant, et toujours d'après la volonté de la Junte, son président doit venir en personne au collége pour s'entretenir avec le R. P. Recteur. Depuis plus de 15 ans que le collége existait

c'était la première fois qu'on recevait sa visite. Il vient donc faire part au R. P. Recteur du projet de la Junte. Il faut, dit-il, retarder l'exécution du décret, parti de Madrid, jusqu'à mon retour de cette ville; en attendant continuez vos cours comme à l'ordinaire. Un grand nombre de parents, ceux de Madrid surtout et des environs, qui avaient été instruits immédiatement du décret, nous étaient arrivés au moment même où on en apportait la nouvelle. Ils voulaient retirer leurs enfants; mais le président et les membres de la Junte les supplièrent d'attendre le résultat de leur députation. Ils y consentirent, et nos Pères un peu indécis d'abord crurent devoir se rendre aux ordres de la Junte de Carrion, qui était pour eux l'organe immédiat de l'autorité. Le collège continua donc ses cours comme s'il ne se fût rien passé. Arrivée à Madrid, la députation de Carrion alla droit au ministère et présenta sa requête. Mais elle fut rejetée. L'expulsion des Jésuites était, disait-on, une mesure générale et nécessaire qui ne pouvait souffrir d'exception. Il y avait même lieu de s'étonner que la Junte de Carrion ne l'eût pas compris et n'eût pas encore obéi à un décret si formel et émanant du Siège même du gouvernement. — Il fallut donc en prendre son parti, les parents furent immédiatement avertis et vinrent reprendre leurs enfants; mais les habitants de Carrion ne pouvaient se résigner si facilement à voir tomber un collège qui était pour eux une source d'aumônes et de prospérité. Encore par les soins de la Junte, on lança un prospectus aussi riche de promesses qu'on pût l'imaginer: on s'occupait activement, disait-on, à constituer en remplacement des Jésuites un personnel de professeurs, sûrs, instruits et dévoués, qui aspiraient à continuer l'œuvre du collège. Rien ne serait négligé pour donner une éducation qui satisfît à tous les points de vue, les justes exigences des parents, etc. ... Ceux-ci, on le comprend bien, ne se laissèrent point gagner à ces promesses. C'étaient les Jésuites qu'ils étaient venus chercher à Carrion pour leurs enfants; puisqu'on chassait les maîtres, ils retiraient leurs enfants. Aussi ce nouveau projet de la Junte échoua-t-il complètement, tous nos élèves furent retirés par leurs parents, et à l'heure qu'il est, le collège de Carrion n'existe plus, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un petit nombre d'externes, tous de Carrion même, qui ont pour professeurs un ou deux des anciens magistrats de Carrion, destitués par la Junte. — Cependant tout n'était pas fini pour nos Pères. Après le départ des élèves, un agent vint au nom de l'État faire un inventaire de tous les biens des Jésuites, afin, disait-il, d'en rendre compte au gouvernement. On l'introduisit chez le R. P. Recteur et il lui exposa l'objet de sa venue. Mais, Monsieur, lui fut-il répondu, vous remplissez là une fonction bien ingrate, car la Compagnie ne possède rien ici, absolument rien. Le jardin, (il y en avait un de toute beauté au collège) n'est point à nous. La personne qui nous l'avait cédé autrefois est morte et ses héritiers le réclament; aujourd'hui même est arrivé leur chargé d'affaires: vous pourrez, si vous le jugez à propos, vous entendre avec lui. — Le bâtiment, ancienne abbaye de Bénédictins, appartient à l'État. On l'avait mis à la disposition de l'Évêque du diocèse qui le destina à un collège. Quant au mobilier il appartient soit à Sa Grandeur, soit aux parents de nos élèves. — Peu satisfait de ces réponses, l'agent demande à parler au Père procureur. On le conduisit auprès de lui. Vous vous adressez fort mal, lui dit ce dernier, je n'ai absolument rien. Et il lui exposa comme quoi loin d'être en fonds, il se trouvait au contraire en déficit. « Vous comprenez d'ailleurs fort bien, ajouta-t-il, que lors même qu'il nous resterait des fonds, la justice voudrait qu'on nous les laissât pour payer nos dettes; mais nous n'avons absolument rien. — Au moins, reprit l'agent, montrez-moi quelques registres, quelques livres de compte, afin que je puisse faire mon rapport — Le Père parut surpris. Des registres, des livres de compte! mais nous n'en avons pas. Tout ce que je puis vous donner est ce catalogue; et il lui présenta un palmarès. — L'agent le prit faute de mieux, et demanda à visiter la maison. Je ne viens pas, disait-il, vous molester, mais comme j'ai une mission à remplir, permettez que je m'en acquitte, au moins pour la forme. On lui fit donc parcourir la maison. Tout était, on le comprend, dans un grand désordre. A la dépense on trouva un tonneau, mais l'agent put constater qu'il était parfaitement vide, et en désespoir de cause, après avoir couché sur son procès verbal quelques tables et des bancs sans valeur, il sortit du collège. Cependant nos Pères sortirent bientôt eux-mêmes sans encombre et sans être inquiétés. Et c'est ainsi que la divine Providence rendit notre expulsion moins pénible et moins désastreuse.

Expulsion de Port Ste Marie. — (Racontée par un de nos chers FF. Espagnols acteur et victime dans la plupart des événements qui s'y sont passés). — Le 18 septembre vers une heure de l'après-midi un bruit de canonnade se fit entendre dans la direction de la

[illegible] de Cadix. On n'y fit aucune attention, pensant que c'étaient quelques salves d'artillerie qui souhaitaient la bienvenue à un vaisseau étranger. Toutefois ce jour-là même avant la nuit, nos Supérieurs furent instruits de ce qui était arrivé. —— Le jour suivant à 11 h. ½ on entendit de nouveau la canonnade et tout aussitôt les cloches de Port Ste Marie se mirent en branle. Qu'était-il arrivé? L'escadre espagnole commandée par l'amiral Topete, avait donné le signal de la révolution et invité Cadix à la seconder. Cadix avait répondu à cette invitation, et la ville de Port Ste Marie témoignait par les bruyantes volées de ses cloches qu'elle adhérait elle aussi à la révolution. —— Nous avions deux maisons au Port Ste Marie, le collège de St Louis de Gonzague et une maison de Noviciat et de Juvénat. Nous commencerons par raconter ce qui s'est passé dans cette dernière nommée la Victoria et qui se composait de 70 religieux. Novices ou Juvénistes et par conséquent peu au fait de la politique nous ne comprenions rien, ni à la canonnade, ni au branle des cloches, et nous ne savions que penser de ces manifestations. Le R. P. Blanc recteur de la Victoria avait reçu le matin même la visite du capitaine de frégate Barreda, envoyé pour nous offrir un vapeur mis à notre disposition par l'amiral Topete. Le R. P. Recteur ne jugeant pas les affaires aussi désespérées s'excusa de ne point accepter l'offre qu'on lui faisait. Toutefois il vint à la récréation de midi nous raconter ce qui était arrivé; il nous dit que nous devions nous tenir prêts à tout événement, et qu'il fallait exciter notre confiance en Dieu, et nous abandonner entièrement à la divine Providence. Cette nouvelle nous causa bien quelque émotion, mais chose admirable! on ressentait en même temps un courage et même [illegible] [illegible] naturellement [illegible] de nous annoncer, et l'heure de la sieste venue, un certain nombre voulurent la passer devant le St Sacrement pour le supplier, si telle était sa volonté, de conjurer la tempête qui menaçait de se déchaîner sur la malheureuse Espagne. —— Ce même jour à 3 h. ½ quelques Messieurs de nos amis vinrent à la Victoria pour nous donner avis de l'insurrection qui venait d'éclater au Port [illegible] nous [illegible] Nos Supérieurs sans s'inquiéter encore beaucoup de cette nouvelle, [illegible] se tenir prêts à tout événement, et il [illegible] les Pères de la maison. Pour nous, nous continuâmes à suivre notre règlement, non pas toutefois sans être distraits quelque peu par la nouvelle qu'on nous avait apprise. Au sortir [illegible] les corridors, et nous [illegible] dans leur salle tous les FF. novices. C'était [illegible] ser des Novices en habits séculiers. Plus de doute, les événements s'étaient aggravés. Cette découverte ne laissa pas que d'en impressionner un certain nombre; les autres n'en furent pas troublés, et tous nous rendant à la chapelle, nous fîmes à Dieu le sacrifice de notre vie. —— Cependant tous les Novices et bon nombre de Juvénistes qui par ordre du R. P. Recteur avaient pris des habits séculiers, commencèrent à sortir de la maison. Quelques bienfaiteurs les accompagnaient pour les conduire [illegible] par la populace, [illegible] va à plusieurs qui s'entendirent crier sur leur chemin: [illegible] bientôt [illegible] D'autres rencontrant près de la porte de la prison une multitude compacte qui prétendait obtenir à coups de fusil, l'élargissement des prisonniers, n'eurent que le temps de se réfugier au plus tôt dans une maison particulière où ils attendirent, pour continuer leur marche, que le calme fut rétabli. —— Tandis que cela se passait, ceux qui étaient restés à la Victoria avaient aussi leurs épreuves. De la station du chemin de fer qui était tout près de là, nous entendons tout à coup une explosion de cris et de vivats. Un jeune homme accourt à la maison: « Vite, vite il faut se sauver. Des révolutionnaires arrivés de Cadix et se rendant à Jerez sont là, ils veulent qu'on leur indique la maison des Jésuites. » L'ordre est aussitôt donné de prendre chapeau et manteau. Les cœurs battaient bien un peu plus fort que d'ordinaire, mais enfin nous voilà réunis autour de nos Supérieurs leur demandant où aller. Et eux ne savaient que nous répondre. [illegible] pressait cependant, on nous le répétait. Il y eut vraiment là un cruel moment, et les témoins de cette scène [illegible] sur tous les fronts. Enfin au bout de quelques instants il fut résolu que l'on sortirait par le jardin, et la chose s'exécuta aussitôt. Les uns se dirigèrent vers des maisons particulières; au nombre de neuf, précipitant notre marche et nous cachant, car nous [illegible] pouvait bien être un espion, nous cherchâmes un refuge dans une [illegible] qui [illegible] introduits [illegible] propriétaire. Il nous dit que là nous n'avions rien à craindre, et il [illegible] nous promettant de revenir. Nous pouvions en effet nous croire en sûreté, car il était peu probable qu'on vînt nous chercher si près de notre maison abandonnée. Mais qu'étaient devenus nos frères? Pourraient-ils bien parvenir sans encombre chez nos bienfaiteurs? Le bon Dieu se chargea lui-même et à l'instant de nous tranquilliser. Il se mit tout à coup

à tomber une pluie battante, mais si serrée et si continue, qu'il nous paraissait impossible qu'on put rester dehors à la braver. Sans aucun doute, elle avait balayé la foule dans les rues, et nul ne s'opposerait à la marche des fugitifs. Nul non plus ne songerait par un temps pareil à assaillir la Victoria. Le Ciel prenait visiblement notre défense et d'une façon presque merveilleuse, puisqu'il ne pleuvait d'ordinaire que rarement et faiblement au Port Ste Marie. Tranquillisés donc de ce côté, nous songeames à nous rendre compte de notre position. Nous n'avions point soupé, et épuisés par les émotions de la journée, il nous eut été précieux de prendre un peu de repos; mais si nous jetions les yeux autour de nous : quatre murs, quelques chaises et une table: voilà tout l'ameublement de notre retraite. — Attendons le retour du propriétaire; il nous a promis de revenir, et sans doute sa venue améliorera notre situation. Nous attendîmes donc, mais ce fut longtemps et en vain. Le pauvre homme sans doute n'avait osé affronter ni le mauvais temps, ni [illegible] les [illegible] révolutionnaires... Cependant la nuit était venue, il fallait bien en prendre son parti et se résigner à la passer sans souper [illegible] dormir. — Nous songeâmes à nous en dédommager en prenant une petite réfection spirituelle. On parla de la divine Providence et chacun protesta de sa parfaite résignation à la volonté du bon Dieu. En ce moment entra l'ouvrier de la briqueterie, il [illegible] un peu d'eau : « Ne craignez rien, nous dit-il, j'aurai l'œil aux alentours et si j'aperçois quelque [illegible] suspect je vous en avertirai. » Nous le remerciâmes, il partit, et nous avions déjà repris notre conversation, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à quatre Frères coadjuteurs qui venaient nous rejoindre. Ils nous apprirent que tous nos Pères [illegible] Le R. P. Recteur avait prétendu d'abord rester seul à garder la maison, s'exposant ainsi au péril qui nous menaçait; mais nos amis l'en dissuadèrent; au moins voulut-il absolument, comme notre vaillant capitaine, partir le [illegible]. La Victoria était donc à peu près abandonnée; il n'y était resté que cinq Frères coadjuteurs déguisés en ouvriers et [illegible] domestiques qui s'étaient offerts à rester à la maison cette nuit là. —— Rassurés par ces nouvelles nous récitâmes le chapelet tous ensemble ([illegible] étions 13 maintenant) pour remercier le bon Dieu de [illegible] visible protection. La pluie tombait toujours à [illegible] et elle continua jusque vers 11 heures. Quelques-uns d'entre nous épuisés de fatigue, cherchèrent en s'étendant sur le plancher [illegible] le sommeil. Les autres firent le guet. Le vent soufflait violemment et ses rafales nous apportaient de temps en temps [illegible] c'était un mélange confus de cris et de clameurs, mêlés aux aboiements de chiens. Il se fit entendre jusqu'à 11 heures. Vers ce moment un train passa bruyamment, venant de Jerez, il fut salué tout près de nous et salua lui même d'une [illegible] coups de fusil, puis tout rentra dans un profond silence. La pluie avait cessé et on n'entendait plus au dehors que le bruissement [illegible] parmi les arbres, bruit que nous prîmes souvent pour les pas des révolutionnaires. Ce n'est pas que nous eussions peut-être grand sujet de craindre. Toutefois dans le cas où on assaillirait la Victoria, comme on l'avait annoncé, nous nous trouvions bien près d'elle, bien près aussi du chemin de fer. De plus, des gens que nous ne connaissions pas nous avaient vu entrer dans la briqueterie. Tout cela [illegible] le moindre bruit nous alarmait. Ajoutez que la faim se faisait sentir et [illegible] ne nous assurait que le lendemain dût apporter un changement à notre situation. Aussi la nuit nous paraissait elle un siècle, et nous songeâmes à tenir conseil sur ce qu'il y avait à faire. Il n'y a rien à craindre, disaient les uns, la première ardeur de la révolution une fois passée, elle va s'éteindre d'elle-même. Le péril pour nous, disaient les autres, est dans notre voisinage de la Victoria et du chemin de fer. [illegible] qu'il fallait partir cette nuit là même à la recherche d'une retraite plus sure. Là dessus plusieurs voulaient qu'on échangeât contre des habits séculiers notre soutane qui pouvait nous trahir. Ces délibérations étaient parfois interrompues par un silence général, parfois aussi par quelque lazzi qui provoquait une explosion d'hilarité. Ainsi se passèrent les heures de la nuit qui s'écoulèrent bien lentement à notre gré. Le lendemain arriva enfin. C'était un Dimanche. Vers trois heures du matin, nous entendîmes à plusieurs reprises, les sons perçants et brisés d'une trompette qui paraissait donner un signal. Nous écoutâmes de toutes nos oreilles ; mais rien : tout retomba dans le silence. — Le ciel enveloppé de nuages ne permettait pas encore à l'aube de paraître ; nous osâmes donc envoyer à la Victoria un Frère coadjuteur pour savoir des nouvelles... Nous lui avons donné force instructions dans le cas où il [illegible] passage.

il parvint fort heureusement et sans encombre à la Victoria en passant par la porte du jardin restée ouverte. Il nous assura qu'il n'était rien arrivé d'extraordinaire aux Frères qui gardaient la maison, et il nous revint, apportant un habit séculier dont se revêtit un Novice, et une montre qu'il avait trouvée dans la chambre du P. Recteur. Ce qu'il nous apprit nous fut un soulagement : notre position n'était donc pas si désespérée, et le jour venu, nous recevrions sans doute des nouvelles du R.P. Recteur. — L'aurore de ce jour tant désiré se montra enfin, bien pâle à travers les nuages qui couvraient le ciel et semblaient encore menacer de pluie. Nous commençâmes bientôt à entendre dans la direction de Port Ste Marie ce murmure confus d'une ville qui se réveille, bruit sourd qui va croissant à mesure que les ouvriers se disposent à reprendre leurs travaux. La pluie reprit avec violence et les heures s'écoulaient sans apporter aucun changement à notre situation. Enfin à 7^h ½, le propriétaire de la briqueterie entra, mais il ne sut pas nous donner la moindre nouvelle parcequ'il venait directement de chez lui. Il nous assura d'ailleurs que nous étions là en sureté, et nous avions à peine échangé quelques paroles qu'on entendit le sifflet du train. Le propriétaire s'élança dehors pour voir ce que c'était, puis après un moment, il nous cria de loin : « Je vais chez moi, car il peut se faire que je revienne. » Il descend, monté à cheval et part à fond de train. A peine avait-il fait quelques temps de galop qu'une fusillade éclate, mais si près de nous que fermant la porte précipitamment, nous allons nous réunir au fond de la salle, croyant notre dernière heure arrivée. Tous faisaient déjà à Dieu le sacrifice de leur vie et plusieurs même demandaient la dernière absolution aux deux Pères qui étaient avec nous, lorsque nous nous aperçûmes que les coups de fusil au lieu de se rapprocher allaient en s'éloignant. Regardant alors par une petite lucarne, nous vîmes un train qui marchait vers Cadix : les coups partaient de l'intérieur ; nous ne savions ce que c'était d'abord, mais nous vîmes ensuite que leur point de mire était notre maison de la Victoria. C'étaient des révolutionnaires de Cadix qui se rendaient à Jérez pour aider au commencement du soulèvement de cette ville. —— A cette alerte succédèrent quelques moments de calme ; mais bientôt réfléchissant au départ précipité du propriétaire, à l'heure qui s'avançait sans que nous ayons pu ni recevoir de nouvelle, ni prendre la moindre nourriture, nous pensâmes qu'il fallait prévenir le R.P. Recteur de notre situation. Après un moment de délibération, les uns voulaient lui envoyer un Frère coadjuteur, d'autres un simple mot d'avis, d'autres enfin opinaient pour le statu quo disant que nous étions là par obéissance. Mais l'un d'entre nous représenta que ce n'était pas le R.P. Recteur qui nous avait envoyé à la briqueterie mais bien le P. Socius qui l'avait ainsi décidé dans la précipitation du départ. Il faut au moins, disait-il, que le R.P. Recteur apprenne notre séjour ici et l'approuve : autrement il pourrait nous croire en sureté et voilà peut être pourquoi nous ne recevons pas de ses nouvelles. Allons demander à l'ouvrier de la briqueterie de nous procurer un habit séculier, que l'un d'entre nous le revête et se rende auprès du R.P. Recteur qui doit être dans la maison de Monsieur V., notre insigne bienfaiteur. — Nous fûmes tous de cet avis. On va donc trouver l'ouvrier pour lui faire la proposition convenue ; il promet de nous procurer l'habit demandé et nous annonce la redoutable nouvelle qu'à 10 heures on devait assaillir et saccager la Victoria. Frappés de crainte, nous regardons l'heure à la montre. Elle marquait 8 heures. Avant deux heures il fallait absolument que nous fussions partis. Aussi dès lors, au contraire de la nuit précédente, le temps sembla s'écouler avec une rapidité effrayante. A chaque instant on consultait la montre et l'anxiété était peinte sur tous les fronts. Cependant les vêtements promis n'arrivaient pas. Alors le Frère qui nous avait proposé l'avis, endosse l'habit séculier apporté précédemment par un Frère coadjuteur, s'élance au dehors malgré la pluie et se dirige vers la maison de Monsieur V. pour rendre compte au R.P. Recteur de notre situation, et aviser au moyen de nous réunir à lui. Le Frère était à peine parti que déjà nous voulions voir arriver la voiture qui devait nous emmener ; elle tardait beaucoup à notre gré, car le temps passait avec une rapidité désolante... Il est 9 heures ! L'espoir commence à défaillir. Les uns sont abattus dans un morne silence : d'autres que l'inquiétude stimule ne quittent pas le trou de la serrure, et de cet observatoire, tout ce qu'ils aperçoivent leur semble une voiture... Qu'allions-nous faire pourtant si les révolutionnaires arrivaient les premiers, qu'allions-nous devenir ? Mais voici venir une voiture... Nous nous levons tous à la fois, la croyant pour nous. Elle se dirige en effet de notre côté, mais c'est pour passer devant nous et disparaître avec rapidité. Cette déconvenue nous atterra. A ce moment, le sifflet d'une locomotive se fait entendre. Ciel ! si c'étaient les révolutionnaires de Jérez ! N'attendant plus rien des hommes, nous nous adressâmes à la divine Providence, lui recommandant nos vies et lui en faisant d'avance le sacrifice.

Le Ciel nous entendit : un vrai déluge d'eau commença à tomber. Cependant on était toujours en observation au trou de la serrure ; tout à coup l'un de nous aperçoit une sorte de laquais entrer dans l'enceinte de la vinaterie ; n'en pouvant croire ses yeux, il appelle un autre Frère. Celui-ci regarde et s'écrie : « la voiture. » Elle était là en effet, nous sortons tous à la hâte et y entrons précipitamment. Elle est aussitôt lancée au galop et nous conduit par des rues détournées à la maison de Monsieur V.. Grâce à une pluie battante nous ne rencontrâmes presque personne dans les rues, et toutefois, nous ne nous crûmes en sûreté que lorsque les portes se refermèrent derrière nous. —— Nous trouvâmes dans la maison de Monsieur V. le P. ministre et d'autres Frères qui nous reçurent à bras ouverts. Peu de temps après le R. P. Recteur rentra. Il venait de la Victoria où il s'était rendu pour consommer les Saintes Espèces, et prendre quelques objets précieux, que dans la précipitation de la sortie on avait oubliées. Il nous embrassa avec effusion et nous dit combien il avait été inquiet toute la nuit sur notre compte, et combien il lui avait paru cruel de ne pouvoir ni apprendre de nos nouvelles ni nous donner des siennes. Il nous raconta alors comment s'était effectuée la sortie de la Victoria. Les Frères s'étaient divisés en petites troupes et chacune sortait de la maison sous la conduite d'un bienfaiteur qui la conduisait chez lui. C'était réellement un beau spectacle de voir et le calme des Frères, aussi tranquilles que s'il s'était agi d'une promenade ordinaire, et le dévouement héroïque de nos bienfaiteurs s'exposant sans hésiter pour nous sauver aux insultes, à la fureur, et peut-être à l'irruption de la populace dans leurs maisons ! Dans celle de Monsieur V. nous nous trouvions plus de 20. Les Supérieurs jugèrent prudent d'en faire sortir le plus grand nombre pour conjurer une irruption de la populace, imminente, disait-on. La difficulté était de trouver des refuges et de se procurer des habits séculiers pour passer inaperçus. Mais la famille qui nous avait accueillis, résolue à nous servir jusqu'à la fin, mit à contribution toute la garde-robe des fils de la maison, si bien que le plus grand nombre se trouva déguisé. Nous groupant alors deux par deux ou trois par trois, nous nous disposâmes à sortir, ne laissant chez notre bienfaiteur que 8 ou 9 d'entre nous. —— A ce moment on annonça l'arrivée de l'amiral Topete. Instruit sans doute du danger qui nous menaçait, il venait s'entendre avec nos Supérieurs pour aviser au moyen de nous y soustraire. Il entra accompagné de quelques officiers de la marine, laissant dans la rue une multitude exaltée qui remplissait de cris et de vociférations tous les alentours. Pendant un quart d'heure environ, il tint conseil dans la cour avec le R. P. Recteur, et au bout de ce temps il nous pria de monter dans les voitures qui nous attendaient. En ce moment on crut entendre un cri de mort parti du sein de la foule. A l'instant l'amiral Topete s'avance, et dit : « Celui qui pousse un cri de mort, le pousse contre moi ! Voyons un peu s'il a du cœur ! qu'il le répète ! qu'il ose se présenter ! » Ces paroles furent couvertes d'applaudissements à la marine. Ce qui nous donna le temps de nous placer dans les voitures. Les officiers de marine donnant le bras aux premiers, nous y conduisirent eux-mêmes, et l'on partit. Entourés d'une multitude de gens du peuple qui pour la plupart avaient des armes, nous nous dirigeons vers le rivage. Là nous attendait une foule immense ; mais sans doute la vue des officiers de marine et les vivats qu'ils échangèrent avec elle lui en imposa, car nous pûmes passer sans être inquiétés à bord d'un petit vapeur qui portait déjà quelques séculiers et beaucoup d'élèves de notre collège. Après un moment d'attente nous prîmes la direction de Cadix. Nous devons dire ici que les gens du vaisseau, sans en excepter l'amiral Topete lui-même, eurent pour nous toutes sortes d'attention jusqu'au moment où l'on nous fit passer sur un autre vapeur qui se trouvait à l'ancre près de deux frégates de guerre Sarragosse et Tétuan. Nous y trouvâmes, à notre grand étonnement et notre grande joie tous les Pères du collège St Louis à l'exception de deux. Nous n'étions que 13 de la Victoria ; les autres étaient restés dans des maisons particulières. —— Mais comment nos Pères du collège se trouvaient-ils dans ce vapeur ? C'est ce qu'il convient de dire, en reprenant les choses de plus haut.

(C'est encore un témoin oculaire qui rapporte les faits suivants.) —— Le 18 Septembre, les élèves de notre collège du Port Ste Marie prenaient comme à l'ordinaire leurs ébats dans une belle cour d'où l'on aperçoit très distinctement la baie de Cadix et les vaisseaux qui y sont à l'ancre. Les professeurs étaient réunis dans la chambre du P. Recteur dont les fenêtres donnaient précisément sur la baie de Cadix et d'où on pouvait l'embrasser tout entière. De sorte que grâce à la position fort élevée du collège au-dessus du niveau de la mer et à son peu de distance de Cadix qui n'est qu'à deux lieues de là, on pouvait facilement voir, au moyen d'une lunette d'approche ordinaire, jusqu'aux fenêtres des maisons de Cadix. Nous étions donc là, comme je l'ai dit à converser ensemble, lorsque une canonnade se fait entendre. — Quelle en était la cause ?

Nous l'ignorions. Nos Supérieurs en avaient bien été instruits par les parents de certains de nos enfants ; mais ils avaient jugé prudent de garder le secret. Nous nous mettons à la fenêtre et nous apercevons la frégate Ville de Madrid en mouvement et les autres frégates qui chauffaient leurs machines. C'était, pensâmes-nous d'abord, un salut envoyé à la ville par la frégate en partance. Mais nous fûmes bientôt détrompés. A peine la Ville de Madrid fut-elle parvenue en face de la cathédrale de Cadix, qu'envoyant de nouveau plusieurs salves, elle arbora aussitôt le drapeau national. A l'instant les autres vaisseaux se mirent à tirer le canon et arborant à leur tour le même drapeau, ils allèrent se ranger près de la Ville de Madrid commandée par l'amiral Topete, l'âme et le principal chef de la révolution. Alors les frégates se formèrent en ligne droite entre la cathédrale et le collège, présentant à Cadix un front de bataille. — Cependant la place se taisait et ne répondait point à la canonnade des vaisseaux ; mais les artilleurs couraient à leurs pièces et les fantassins à leur poste. L'amiral Topete demanda alors à entrer en pourparlers avec la place et lui intima l'ordre de se rendre. Les artilleurs répondirent qu'ils mourraient plutôt que de faillir à leur devoir ; l'infanterie fit la même réponse. Topete les prévint alors que si dans 24 heures la place ne s'était pas rendue, il la bombarderait. Tout le jour on garda de part et d'autre une attitude menaçante, et nous nous retirâmes le soir ignorant ce qui arriverait le lendemain. Le lendemain nous apprîmes que l'infanterie s'était soulevée. — Topete en personne s'avançant avec le capitaine Barreda avait de nouveau sommé la citadelle de se rendre. Le colonel d'artillerie s'était présenté alors protestant que jamais il ne se rendrait à Prim. — « Eh bien ! rendez-vous à moi, dit Topete » — « Au seigneur Topete, nous y consentons, fut-il répondu, puisqu'il n'est pas possible de nous défendre ; mais nous nous rendrons comme prisonniers de guerre » — On ouvrit alors les portes de la citadelle et des révolutionnaires de Xérez, qui avaient passé la nuit cachés dans Cadix, en occupèrent les remparts. — Tous ces événements, nous les vîmes de nos yeux, ou nous les entendîmes raconter par le capitaine Barreda. — Cependant, au bruit de ce qui était arrivé plusieurs parents de nos élèves étaient accourus au collège : c'étaient les principaux habitants et les plus riches du Port. En même temps deux des principaux chefs de la révolution qui nous avaient confié leurs enfants, nous envoyèrent prévenir du mouvement révolutionnaire qui commençait à s'opérer aussi dans la ville. Toutefois, forts de l'estime et de l'affection qu'on nous avait toujours témoignées dans la ville et nous reposant sur ce que nous avions pour élèves les enfants de toute la noblesse Andalouse qui ne manquerait pas de nous protéger, nous refusâmes de monter dans un vapeur qu'on mettait à notre disposition. D'ailleurs la maladie soudaine du R. P. Recteur, réduit en quelques heures à la dernière extrémité, menaçait de nous laisser sans chef et sans direction au moment où nous allions en avoir le plus grand besoin. La matinée se passa en expectative. Dans la soirée, les avis les plus effrayants nous arrivaient coup sur coup. La populace, disait-on, menaçait d'envahir le collège. A cette nouvelle, plusieurs parents craignant pour leurs enfants viennent les retirer. Quelque temps après, voilà qu'on entend retentir près du collège « El himno Riego. » Une cinquantaine d'individus de la populace sont là déployant l'étendard de la révolution, ils s'attroupent à la porte et ramassant des pierres ils les jettent contre les vitres qui volent en éclats. Aussitôt, quelques-uns de nos amis qui étaient avec nous, s'élancent au dehors et essayent d'apaiser la populace. N'y étant parvenus, ils se rendent en toute hâte à la Victoria pour y porter secours à nos Pères. Et pour parer sans doute à une nouvelle aggression, ils nous font envoyer une dizaine de carabiniers pour nous protéger. Les choses étaient en cet état, lorsque vers 5 heures du soir se présenta le capitaine Barreda, oncle d'un de nos enfants, il nous apportait un message de l'amiral Topete. Celui-ci signalait le péril certain où était le collège d'être assailli cette nuit là même par la multitude et en conséquence il offrait un vapeur pour nous conduire près des frégates de guerre où nous serions en sureté. Il convient de noter ici que nous comptions parmi nos élèves les fils de l'amiral ; il les avait retirés quelques jours avant l'explosion de la révolution. Lecture faite de la lettre de Topete, on tint conseil et il fut convenu avec le capitaine Barreda que le lendemain à deux heures du matin nous nous embarquerions dans un vapeur que lui-même tiendrait prêt à cette heure pour nous recevoir. Nous pourrions ainsi profiter des ténèbres de la nuit pour quitter la ville sans donner l'éveil aux révolutionnaires. — Aussitôt et avant tout nous songeâmes à nos enfants qui étaient au nombre de 200. Il fut résolu qu'on les confierait 20 par 20 aux parents qui nous inspiraient le plus de confiance. On commença donc par faire sortir les plus grands, tandis que les plus jeunes, attendant leur tour, fondaient en larmes et cherchaient consolation et assurance aux pieds de Marie. Quand tous furent en sureté, nous songeâmes à nous. Le R. P. Recteur nous ayant réuni, fit lecture de la lettre de Topete et nous instruisit des arrange-

ments pris avec le capitaine Barreda. Puis il assigna à chacun la maison particulière où il devait passer la nuit, jusqu'à deux heures du matin, et nous sortîmes à la hâte sans rien emporter, dans la persuasion où nous étions de revenir bientôt; mais emmenant avec nous, ceux de nos enfants dont les familles demeuraient à Cadix. La nuit on le pense bien ne fut guère favorable au repos. On la passa en partie à se procurer des habits séculiers et à se déguiser; et malgré les attentions les plus affectueuses et les plus délicates des bienfaiteurs qui nous hébergeaient, bien peu purent trouver le sommeil. Deux heures du matin arrivèrent et l'on se mit en marche par petites troupes et en suivant divers chemins. Pendant la route, il y en eut bien qui furent interpellés par le « qui vive » des révolutionnaires; mais enfin, un peu plus tôt, un peu plus tard, tous atteignirent heureusement le rivage. Mais là, nouvelle difficulté: les ténèbres de la nuit étaient épaisses: impossible de distinguer le vapeur qui devait nous attendre. Il fallait donc attendre... Enfin le capitaine Barreda se présenta et nous conduisit lui-même au vapeur. Ses ordres avaient été précis: aussi comptait-il trouver les machines chauffées et prêtes à manœuvrer. Quel ne fut donc pas son désappointement en montant à bord de voir l'équipage endormi! « Ces hommes m'ont trahi, dit-il, et son visage assombri trahissait une anxiété qui nous glaça d'effroi. Peu de moments après, arriva une bande de révolutionnaires, la même qui devait, disait-on, saccager le collège: « Quoi donc! s'écriaient-ils, laisserons-nous s'échapper les Jésuites, ainsi déguisés et armés de revolvers! » — Et tout en parlant ainsi ils s'avancent vers notre vapeur amarré sur le quai, et veulent y entrer: quatre d'entre eux étaient déjà à bord, et nous commencions à craindre pour notre vie, lorsque le capitaine Barreda prenant un ton et une attitude sévère les força à se retirer. Cependant les autres insistaient pour entrer, sous prétexte de se rendre à Cadix; mais apprenant que nous n'allions pas dans cette ville et voyant le capitaine se disposer à prendre des mesures de rigueur, ils finirent par céder. D'ailleurs le capitaine Barreda en imposait à tous, comme faisant partie de l'escadre qui avait commencé la révolution. Mais on perdait un temps précieux, la foule grossissait sans cesse et frémissait de rage de se voir enlever ses victimes, et le péril allait devenir extrême. Enfin la machine est chauffée et nous partons. Chaque mouvement qui nous éloignait du rivage semblait nous redonner la vie et nous commencions déjà à respirer, lorsque une voix crie du rivage: « Capitaine, arrête ». Le capitaine n'eut garde d'obéir et le vapeur continua sa marche. — Alors la voix reprit: « Arrêtez ou nous tirons sur vous. » Eh bien! que voulez-vous? demanda le capitaine. — « Il y a là une députation de Séville pour Cadix, il faut la prendre à ton bord. » — « Je ne puis virer de bord: n'avez-vous pas un navire à votre service? » — « Nous n'en avons pas, fut la réponse. » — Toutefois, après une courte délibération une barque se détacha du rivage et se dirigea vers nous. Seize hommes la montaient: c'était plus qu'il n'en fallait pour nous assaillir. Assez peu rassurés donc, nous demandâmes au capitaine s'il croyait à la bonne foi de ces hommes. — Je vous garantis, nous répondit-il, que je ne permettrai pas à plus de 4 hommes de monter à bord. — A ce moment la barque nous accosta, et trois hommes seulement en effet, députés de Séville, furent reçus au milieu de nous. Le vapeur partit alors pour tout de bon et nous conduisit près des frégates. Nous pensions d'abord demeurer là 2 ou 3 jours, puis retourner à Port Ste Marie lorsque la première effervescence de la révolution serait calmée; mais nous nous trompions grandement. On nous fit passer sur un autre vapeur marchand qui se trouvait là à l'ancre. Il ne fallut pas longtemps pour s'apercevoir que le capitaine de celui-ci ne nous aimait guères. Ses premiers ordres furent de nous conduire à fond de cale; toutefois il céda aux instances du pilote, son frère, et consentit à nous ouvrir la salle des passagers. Il mit bien d'abord une restriction à cette faveur, ce fut la défense de nous servir des lits, mais voyant que quelques malades s'y étaient jetés en entrant, il laissa faire. — Le vapeur se mit en marche sans que nous ayons pu savoir où il nous conduisait; car l'un d'entre nous ayant voulu s'en enquérir auprès du capitaine, celui-ci lui avait répondu: « Vous le saurez en arrivant. » — Il semblait toutefois que nous nous dirigions sur Gibraltar; mais à peine au sortir de la baie de Cadix, il survint une bourrasque qui nous rendit tous malades, la pluie commença à tomber avec violence et enfin le temps devint si mauvais que le navire dut rebrousser chemin et vint jeter l'ancre à l'endroit même d'où nous étions partis. — Il était environ deux heures de l'après midi, et l'un des Frères s'adressant au cuisinier lui demanda s'il y avait quelque chose à manger. — « Non, Monsieur, » répondit celui-ci. — Mais encore, reprit le Frère, ne pourriez-vous rien nous donner? — « Le capitaine ne m'a point dit de vous servir la moindre des choses, et à moins d'un ordre de lui, je ne le puis

faire. — Averti de cela, le Père Ministre alla trouver le capitaine pour voir si en payant on ne pourrait pas se procurer quelque nourriture. Le capitaine fit l'étonné : « Il avait pensé, disait-il que pendant les 6 ou 8 heures de traversée on aurait pu se passer de nourriture. » A la fin cependant il nous fit servir du riz mélangé avec de la morue dont le seul aspect aurait fait frémir les plus vaillants estomacs. Mais la faim fait faire des miracles et bon nombre d'entre nous se trouvèrent encore trop heureux de pouvoir l'apaiser à ce prix. Comme nous étions à table, arrivèrent nos Pères de la Victoria dont quelques-uns se félicitèrent de pouvoir partager notre repas, festin splendide pour des gens qui n'avaient rien pris depuis 24 heures. Ce fut au milieu de notre disgrace un bonheur de nous voir ainsi réunis. Parmi les Pères qui nous rejoignirent alors se trouvait un Italien, le P. Carli : c'était la cinquième fois qu'il se voyait expulsé. Il se rencontra là aussi quelques uns de nos élèves que leurs parents emmenaient à Cadix ; leur vue, leurs témoignages de simpathie, la part qu'ils prenaient à notre disgrace, tout cela nous émut au delà de ce qu'on peut dire. Mais ici nous attendait une nouvelle épreuve ; nous étions 41 Jésuites et pour tout ce monde il n'y avait que la salle des passagers, salle fort petite entourée d'une douzaine de lits superposés. Il n'y eut que demi mal cependant, tant qu'on put rester sur le pont ; mais la nuit venue, il se mit à pleuvoir ce qui nous obligea à rentrer dans la salle. On s'y entassa donc d'abord comme l'on put ; mais bientôt la chaleur, le manque d'air, l'atmosphère viciée en chassèrent un grand nombre, qui préférèrent se mouiller sur le pont que d'étouffer dans la cabine. Il fallut bien pourtant se résigner à passer toute la nuit ainsi, à l'ancre dans la baie. Chacun s'arrangea le moins mal possible ; on se tenait fort heureux de pouvoir trouver le bout d'un banc pour se reposer. L'unique consolation qui nous restait encore était d'avoir de la lumière, mais nous en fûmes bientôt privés : la lampe s'éteignit faute d'huile et nous plongea dans une complète obscurité. Les uns essayèrent de dormir, d'autres craignant quelque attaque nocturne se tinrent éveillés. C'est qu'en effet peu avant le coucher du soleil le vapeur avait été acosté par une barque d'où étaient partis des cris de malédictions contre le St. Père et contre nous. Nous les avions endurés de bon cœur, prenant en pitié l'aveuglement de ces pauvres gens qui nous insultaient. Mais toutefois les mauvaises dispositions du capitaine à notre égard, partagées sans doute par son équipage, des menaces telles que celles-ci entendues parmi les ténèbres : « Cette nuit vous nous le paierez. » — tout cela donnait de grandes inquiétudes au R.P. Recteur qui ne voyait nul moyen d'échapper si on nous attaquait. Mais fort heureusement il n'arriva rien de ce qu'on craignait. Après une nuit bien longue, mais tranquille, le jour parut et avec lui le temps favorable à la traversée. Nous avions voulu partir au plus vite ; mais il fallut donner au vapeur le temps de prendre du lest et des provisions, si bien qu'on ne se mit en marche qu'à 11 h. ½. Le ciel était superbe et la mer presque sans vagues ; mais dans la soirée les nuages s'amoncelant nous firent craindre un orage. Il devait même suivant nos prévisions éclater sur nous au moment où nous serions au plus périlleux du détroit. Mais cette fois encore le Ciel voulut nous donner une marque sensible de sa protection. La nuit fut belle, et c'est à la faveur d'un magnifique clair de lune que nous fîmes notre entrée dans la baie de Gibraltar à 9 heures du soir. — Sortir au plus tôt de notre vapeur était bien le plus vif de nos désirs, mais impossible ! nous dûmes attendre jusqu'au lendemain matin. Nous n'avions pris qu'un léger déjeuner dans la baie de Cadix pensant arriver le soir ou au plus tard, la nuit à Gibraltar ; mais il fallut se résigner à passer cette dernière nuit comme les précédentes. Le 22 Septembre, jour de notre délivrance, arriva enfin ; mais une dernière épreuve nous restait. Il fallut attendre longtemps la visite de la commission de santé, attente qui parut un siècle à des malheureux qui subissaient depuis deux jours une accablante situation. — Le capitaine et ses hommes continuaient à nous traiter comme des pestiférés, évitant notre présence, et ne voulant rien répondre à nos interrogations. Toutefois le capitaine nous demanda ce jour là, avec intention sans doute, si nous avions été contents de voir arriver le matin. — Nous débarquâmes enfin ; mais faute de passeport nous fûmes retenus sur le rivage et gardés à vue. On nous fit entrer dans une maison de douane car il pleuvait à torrents, et là nous fûmes donnés en spectacle à tous les passants qui ouvraient la porte et allongeaient la tête à l'intérieur pour voir qui nous étions. Enfin grâce aux instances et à la sollicitude de Mgr. l'Évêque et de quelques bienfaiteurs, on nous permit d'entrer en ville. Et là dans un excellent hôtel, chacun put jouir enfin d'un peu de repos et se refaire de tant d'émotions et de fatigues. Bientôt nous reçûmes la visite de plusieurs membres du Clergé et de Monseigneur qui nous promit sa protection et se mit à notre entière disposition pour tout ce que

nous pourrions désirer. Et pour joindre immédiatement l'effet aux promesses, il voulut héberger dix d'entre nous dans son palais épiscopal, et procura à d'autres des logements près de l'église S.t Joseph. Deux bienfaiteurs donnèrent l'hospitalité à quelques autres encore, et le reste se réunit dans deux maisons louées à cet effet. Pour que rien ne nous manquat, le bon Dieu inspira à des cœurs charitables de nous fournir, lits, tables, chaises et autres ustensiles, et malgré les incommodités inévitables d'un établissement aussi provisoire que le notre, nous nous trouvâmes parfaitement heureux attendant dans la paix les ordres de l'obéissance. — Terminons par un fait qui montre comment la sagesse divine sait admirablement tirer le bien du mal; c'est que deux de nos Pères ouvrirent le 10 Octobre à Gibraltar une mission qui ne laissa pas de produire des fruits très consolants.

Un autre témoin oculaire va maintenant nous raconter ce qui arriva aux Pères et Frères demeurés à Port S.te Marie.

Nous restions à la merci d'une population dont le plus grand nombre nous détestait. On répandait contre nous les calomnies les plus atroces. Notre conduite était dépeinte sous les couleurs les plus noires, et pour achever de soulever les masses déjà prévenues, on racontait que dans notre maison la Victoria aussi bien que dans le collège de S.t Louis, on avait trouvé d'horribles instruments de supplice, destinés par nous à tourmenter et à martyriser nos ennemis, dès que nous aurions réussi à établir l'Inquisition dans la ville. Quant aux instruments de supplice, l'erreur pouvait encore s'expliquer. Quelques jours avant la révolution, nous avions reçu de Paris de grandes caisses renfermant pour le cabinet de physique différentes machines. Plusieurs d'entre elles peu connues de ceux qui les voyaient, étaient capables de produire, comme la machine électrique par exemple, des sensations plus ou moins agréables. On exploita donc le plus habilement possible cette découverte pour ameuter le peuple contre nous. — Il était évident pour tous, qu'au point de vue des intérêts matériels, la ville retirait le plus grand profit du séjour de la Compagnie, et du collège en particulier. On imagina un singulier moyen pour donner le change sur un fait aussi palpable.. Non le collège des Jésuites n'était d'aucun profit pour la ville. Ils ne consommaient pas ses produits. Mais dans les immenses dépendances de la Victoria disait-on, il s'élevait des troupeaux fort nombreux dont la chair pouvait suffire aux besoins de tous les habitants du collège et de la résidence. Le blé se récoltait chez nous, on y faisait le pain et ainsi du reste. En sorte qu'il fallait réduire à rien ou à fort peu de chose les avantages matériels que la population retirait de notre séjour au milieu d'elle. Pour le profit spirituel, il n'en était pas question, car un petit nombre seulement de personnes y participaient, et les autres loin de le regarder comme un avantage, n'y voyaient qu'un obstacle à l'accomplissement de leurs désirs. — Telles étaient les idées qui avaient cours dans la ville; nous étions restés environ cinquante, presque tous Scolastiques, accueillis dans différentes maisons par les personnes les plus distinguées de la société, nous y vivions entièrement retirés, sans jamais nous laisser voir en public, si ce n'est lorsque la nécessité l'exigeait, et alors, la nuit seulement et après avoir pris les plus grandes précautions. Toutefois il fut impossible de cacher longtemps à la multitude les maisons où nous étions réfugiés. Dans la nuit du 27 une troupe de furieux brûlant d'assouvir leur fureur contre nous, se réunit devant les demeures qui nous servaient d'asile. Bientôt au milieu des clameurs confuses parmi lesquelles on distinguait les cris de: Mort aux Jésuites, une grêle de pierres fait voler en éclats les volets et les vitres des fenêtres, et la populace manifeste hautement l'intention d'en finir enfin avec nous. La fuite était impossible. Les uns, pensant leur dernière heure venue, remettent leur vie entre les mains de Dieu; d'autres, à la vue de ces furieux réunis dans la cour de la maison, cherchent en se réfugiant sur la plate forme un moyen de se soustraire au danger qui les menaçait. Fort heureusement on en fut quitte pour la peur. Quelques personnes d'autorité intervinrent et réussirent à apaiser la fureur de la multitude. Mais à partir de ce jour il n'y eut plus pour nous un instant de repos ni un moment de sécurité. La populace proclamait bien haut ses desseins sanguinaires; elle eut voulu que la Junte lui livra au moins un de ces Jésuites afin qu'elle put assouvir sur sa personne la haine qu'elle portait à tous les autres. Ce fut là sans doute ce qui détermina la Junte, pour éviter de plus grands maux, à porter un décret en date du 5 Octobre, en vertu duquel tous les Jésuites résidant dans la ville devaient la quitter dans les 48 heures.

(La relation suivante remise trop tard pour que nous ayons pu la fondre avec la précédente, renferme peut être un certain nombre de faits déjà mentionnés; mais elle y ajoute des détails circonstanciés que nous n'avons pas cru devoir omettre.)

Parmi les Juvénistes qui se trouvaient à la Victoria au début de la révolution, 7 Frères se disposaient à partir pour le scolasticat de Léon où ils devaient suivre le cours de philosophie. Pour ce motif ils suivaient un règlement quelque peu différent des autres. Le 19 Septembre, le R.P. Recteur les alla trouver en particulier pour leur annoncer les récents événements encore ignorés de la communauté. Pareille nouvelle les surprit, mais les trouva calmes et résignés à la volonté de Dieu et ils reprirent paisiblement leurs occupations. Le soir ils descendirent comme de coutume au lieu de la récréation. Cependant depuis le moment où le R.P. Recteur leur avait parlé, les affaires s'étaient aggravées et avaient obligé à prendre au plus vite une détermination. Une agitation inaccoutumée régnait dans la maison. On apercevait à la porte de jeunes laïcs qui sortaient sous la conduite de Messieurs de la ville; nous reconnûmes bientôt dans ces jeunes gens des Novices et des Juvénistes déguisés. Nous voyions tout cela et cependant nous continuions sans nous troubler à prendre notre récréation, lorsque un Père accourt précipitamment à nous en manteau et le chapeau à la main. « Allez vite à vos chambres prendre chapeau et manteau et sortez au plus vite: les révolutionnaires vont assaillir la Victoria. » — Chacun monte aussitôt à sa chambre, puis se rend près du R.P. Recteur lui demandant où aller. — Et celui-ci de répondre à tous : L'important est de fuir, mais où aller? où le bon Dieu vous inspirera.

On se mit donc à sortir par petits groupes et à plusieurs reprises. Mais un grand nombre restait encore lorsqu'on commença à entendre au bout de la rue les cris des révolutionnaires. Que faire ? sortir était se jeter comme on dit dans la gueule du loup. On ferma donc la porte précipitamment. Mais rester n'était guère moins dangereux. On commença à sortir les uns après les autres par la porte du jardin. Le premier fut un Frère Juvéniste accompagné de trois Novices. Une personne dévouée les conduisit par des chemins détournés chez Monsieur V., l'une des premières familles du Port, qui s'était partagé avec ses fils le soin de conduire dans sa maison autant de Jésuites qu'elle en pouvait contenir. — La bande dont nous parlons avait fait route par les faubourgs de la ville hors des remparts; en entrant par une des portes elle tomba tout-à-coup au milieu d'une populace ameutée. Troublés de cette rencontre, et effrayés des cris affreux et du tumulte, deux Novices se séparèrent sans s'en apercevoir de leurs compagnons; et plus troublés encore en voyant qu'ils avaient perdu leurs traces, ils se mirent à fuir à toute jambe hors de la ville, dans les champs. La pluie tombait à torrents et les transperçait, mais ils couraient toujours car ils se sentaient poursuivis. Enfin n'en pouvant plus, ils durent se laisser atteindre et quel ne fut pas leur étonnement et leur joie en reconnaissant dans celui qui les poursuivait un de nos amis. Celui-ci en effet avait tout vu, tout compris et craignant qu'il ne leur arrivât malheur, il s'était décidé à les rattraper à la course pour les rassurer et les recueillir chez lui. Le lendemain ils se réunirent avec les autres dans la maison de Monsieur V. où 40 de nos Pères et Frères étaient venus successivement se réfugier. Le dernier de tous fut le R.P. Recteur, encore voulait-il (comme il a déjà été dit) rester à garder la maison avec 4 Frères coadjuteurs, mais il dut céder aux instances de Monsieur V. qui l'assura que s'il persistait à vouloir demeurer, lui, Monsieur V. était absolument décidé à rester comme son compagnon. — Ceux de nos bienfaiteurs qui ne s'étaient point trouvés à la Victoria au moment du départ, vinrent trouver Monsieur V. et le supplièrent en grâce de leur accorder quelques Pères auxquels ils pussent donner l'hospitalité. Le nombre des hôtes de Monsieur V. se trouva ainsi réduit à 12. — La première précaution à prendre était de se vêtir en laïcs. Mais où et comment se procurer des habits ? Ce ne fut pas la seule difficulté pour nos bienfaiteurs. Dans les différentes maisons où nos Pères étaient recueillis, ils durent accepter le vêtement, le linge même de leurs hôtes, qui se dépouillèrent pour eux sans hésiter en cette rencontre de leurs habillements mêmes les plus élégants et les plus précieux. Et cela ne suffisant pas encore ils allèrent choisir dans les magasins du Port les vêtements le plus à leur goût pour les offrir à nos Pères. — Ceux de nos Pères et Frères qui restèrent au Port après le départ des autres pour Gibraltar ne demeurèrent pas dans un si grand abandon qu'on pourrait le croire. Le R.P. Recteur du collège était à Cadix avec le P. Ministre de la Victoria, et nos bienfaiteurs faisaient souvent eux-mêmes le trajet du Port à Cadix pour donner de nos nouvelles à nos Supérieurs et nous rapporter leurs ordres. De plus un des Pères restés au milieu de nous avait été constitué provisoirement notre Supérieur. Et c'est lui qui décida notre départ du Port.

Les circonstances ~~qui l'y amenèrent furent les suivantes~~ : — Un Père novice qui demeurait avec un Frère coadjuteur dans une

maison particulière, regrettait vivement d'avoir oublié au collège, dans la précipitation du départ, des papiers pour lui d'une haute importance. Le F. coadjuteur son compagnon s'offrit à les lui aller chercher. Il se dirigea donc vers le collège. Un autre Frère coadjuteur l'habitait avec un certain nombre de novices; mais dans la ville on ne le connaissait point et il passait pour un acquéreur du collège qui en faisait valoir les dépendances; les Novices n'étaient, croyait-on, que ses domestiques. Tout cela le premier Frère coadjuteur dont nous avons parlé le savait fort bien; mais ce qu'il ignorait c'est qu'un poste de carabiniers gardait la porte du collège. Aussi fut-il complètement troublé quand y arrivant, il s'entendit crier « Qui vive » et perdant tout-à-fait la tête, il répondit « Jésuite ». A cette réponse, grand émoi parmi les carabiniers, le pauvre Frère est aussitôt entouré et gardé à vue. Cependant le chef du poste fait dire au soi-disant propriétaire du collège qu'il s'est présenté un Jésuite pour réclamer des papiers. Celui-ci ne comprenant rien à une semblable nouvelle, et craignant quelque surprise commence par enfermer tous les Novices dans une salle et descend dire au chef du poste qu'il n'a rien à voir avec les Jésuites et point de papiers à leur donner. — La chose n'en resta pas là; les carabiniers avertirent la Junte de la capture qu'ils avaient faite. Heureusement pour le pauvre Frère coadjuteur, un des membres de la Junte dont le fils avait été dans notre collège, réussit à le faire mettre en liberté. Mais le Père qu'on nous avait donné pour Supérieur ne jugeat plus dès lors sans danger pour nous et nos bienfaiteurs notre séjour, en si grand nombre, dans la ville, et nous nous en éloignâmes par groupes et dans différentes directions. —— Raconter tous les témoignages d'affection que nous reçûmes des personnes les plus notables de la ville serait chose impossible. Déjà nous avons parlé du seigneur V. — Il mérite entre tous notre reconnaissance et notre admiration. La générosité avec laquelle il sacrifia ses propres intérêts et exposa même sa vie pour nous défendre, le signalèrent à toute la ville comme notre principal protecteur. Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'acte de charité qu'exerça à l'égard d'un Frère coadjuteur retenu au lit par une phtisie, notre médecin. Il le fit transporter dans sa maison avec deux autres Frères pour le servir, et là il lui prodigua tous les soins qu'exige cette sorte de maladie. Cette conduite lui attira la haine et les persécutions de nos ennemis, mais loin d'en être effrayé, dès qu'il apprit le décret de la Junte, il protesta qu'il se ferait tuer plutôt que de permettre qu'on enlevât le malade de sa maison. En effet après avoir obtenu ce consentement de la Junte, il continua à le soigner jusqu'au jour où le bon Fr. s'endormit dans une mort tranquille. —— (Nous pourrions raconter beaucoup d'autres faits du même genre mais il faut nous borner.) Les dames de la ville ne se montrèrent pas moins admirables de courage et de dévouement: aux jours de la plus grande effervescence, alors que la ville était parcourue en tous sens par les bandes révolutionnaires, elles allaient elles mêmes de maison en maison, nous apportant les lettres et les messages qu'elles n'osaient confier à leurs domestiques, nous annonçant toutes les bonnes nouvelles, nous cachant celles qui auraient pu nous attrister et s'exposant à tous les dangers pour nous assurer les moyens de fuir. Elles étaient disposées à nous défendre de leur personne contre toute violence. Le mari de l'une d'entre elles, obligé de quitter sa maison pour faire la ronde dans la ville, l'avertit qu'il laissait un fusil dans sa chambre pour servir au besoin. Que les révolutionnaires viennent, ce sera moi-même qui m'en servirai. En effet, malgré l'ordre donné à tous les serviteurs de la maison de campagne où nous étions retirés, de faire la garde la plus active, elle ne cessa de veiller par elle-même pour mieux assurer notre tranquillité. —— Nous devons aussi mentionner la noble conduite du capitaine qui commandait le détachement de carabiniers. Sans sa courageuse intervention le collège de St. Louis et la maison de la Victoria seraient devenus la proie des flammes. Un des membres de la Junte, dans le dessein de sonder ses dispositions, lui demanda s'il s'opposerait à ce qu'on mit le feu au collège. — Certainement, répondit-il, je m'y opposerai de la même manière que je m'opposerai à toute violence exercée contre la demeure d'un citoyen. Mon devoir est de maintenir l'ordre dans la ville. Deux scolastiques devaient prendre à la résidence de la Victoria plusieurs objets à leur usage; il les y accompagna, et ordonna à la garde qui veillait à la porte, de laisser passer tout ce qu'il plairait au représentant de la Junte: or ce représentant de la Junte n'était autre qu'un Frère coadjuteur. Quand même vous les verriez emporter la maison, leur dit-il, laissez-les faire, ils n'emportent que ce qui leur appartient." Malheureusement ce bon capitaine dut se rendre à Cordoue pour opérer sa jonction avec l'armée du général Serrano. Sans cette circonstance, les actes de violence que nous avons racontés plus haut ne seraient certainement pas arrivés.

(La relation suivante avait dû être placée immédiatement après le récit de l'expulsion de Léon; mais elle nous a été remise trop tard pour pouvoir occuper cette place.) —— Le 3 Octobre à 8 heures du matin partirent de Léon 20 Jésuites désignés par le R.P. Recteur pour la destination de Valladolid. Comme parmi eux se trouvait un Frère Scolastique qui avait exercé autrefois la profession de médecin dans le monde, on l'avait chargé de prendre soin de plusieurs d'entre eux dont la santé était fort délicate. Arrivés à Sahagun ils apprirent que la Junte de cette ville s'étant réunie, un des membres avait proposé de les arrêter, mais que ne trouvant aucun prétexte plausible pour couvrir une telle injustice, on avait résolu d'attendre quelque délit. Toutefois nos voyageurs ne firent que se reposer un peu dans la ville et prirent le soir même le train pour Valladolid. Ils y arrivèrent à 9 heures du soir, tous revêtus de l'habit religieux, au moment même où les Pères qui résidaient dans cette ville en sortaient travestis, pour aller attendre le train à la station prochaine. L'un d'eux pour n'être pas reconnu avait dû même se teindre les cheveux. — Et ce n'était pas trop pour échapper à une mort dont on lisait la menace écrite sur toutes les murailles. Une de ces affiches portait ce barbare distique: « Padre Leza Prepara la cabeza! » (A bas la tête du Père Leza!). Au sortir de la station, les 20 Jésuites en ce costume et à cette heure attiraient les regards étonnés de tout le monde, et un individu effronté les accosta et leur dit avec grossièreté: « qu'ils s'en allaient bien tranquilles après avoir bu et mangé le bien du peuple au lieu de prêcher l'Evangile, comme c'était leur devoir! » Un excellent ami de la Compagnie qui attendait les nôtres à la gare, tout déconcerté et abattu en voyant leur nombre, dit au chef de la bande: « Voilà qui va mal. Que les quatre plus malades viennent dans ma maison, et distribuez les 16 autres dans deux hôtels. » Ainsi fut fait. Le Frère médecin voulait se rendre lui-même à la Junte; mais son ami préféra s'y rendre seul pour y donner avis de leur arrivée, promettant de revenir bientôt rendre compte de sa démarche au Docteur, qui alors s'il était nécessaire l'accompagnerait chez le président. Il fut de retour à 11 heures de la nuit et rapporta que la Junte avait grandement désapprouvé l'audace des Jésuites; que néanmoins autant qu'il dépendait d'elle ils étaient autorisés à demeurer dans la ville l'espace de 20 jours. « Mais comment répondre de ce qui pourrait arriver? et un cri poussé par le premier ivrogne venu ne pourrait-il soulever une tempête contre les religieux? » Aussi la Junte opinait que l'on ferait bien de partir le lendemain en habits séculiers et s'il se pouvait par le premier train de 5 heures. Ordre fut donné au chef de la police de faire cette nuit là une garde spéciale dans le quartier où logeaient les Jésuites, mais on ne lui dit pas pour quelle raison. Il n'y avait pas un instant à perdre: le jour suivant qui était un Dimanche, devaient avoir lieu sous divers prétextes trois manifestations publiques. Quatorze de nos voyageurs furent placés dans les deux hôtels avec défense d'en sortir même pour entendre la Messe; le chef de bande s'en fut se coucher ou plutôt veiller chez cet ami dévoué et plaça celui des Scolastiques qui restait à loger, chez une excellente dame qui le soignerait comme une mère et le garderait bien en sûreté. Dès les premières heures du jour, le Docteur avec son ami qui lui avait prêté de ses vêtements était dans les rues de la ville, courant dans les maisons connues pour chercher de quoi déguiser son monde. Grâce à la protection de la Ste Vierge, avant le soir on avait déjà envoyé de quoi vêtir 30, à la maison de notre bienfaiteur (frère du S. ministre de Léon). Quelqu'un ayant la veille donné à un des Pères qui partaient de Valladolid tout ce qu'il avait, se dépouilla du vêtement même qu'il portait sur lui; et plusieurs en serrant la main de ces Jésuites déguisés qu'ils n'avaient jamais vus, détournaient leur visage pour cacher leurs larmes. Il fallut se disperser pour attendre les ordres du R.P. Provincial, et cette nuit même du Dimanche presque tous partirent dans différentes directions pour se rendre dans leurs familles; trois seulement restèrent cachés dans deux maisons connues; un ancien Père était aussi dans la ville, gardé à vue, dans une demeure particulière depuis plusieurs jours par ordre de la Junte, qui le relâcha le lendemain sur une injonction venue de Madrid. Grande fut la joie du R.P. Provincial en voyant entrer chez lui le chef de la bande dispersée qui ayant sa famille dans la capitale y arrivait avec les Portugais et les Andaloux qui devaient ensuite continuer leur voyage. Tous les Pères de Madrid étaient dans une extrême anxiété, ayant appris que cette nombreuse bande de Scolastiques avait été dirigée sur Valladolid dont la situation violente avait malheureusement été ignorée des Pères de Léon. — De Madrid les Andaloux et les Portugais continuèrent leur voyage et arrivèrent très heureusement à destination.

Bien des choses nous resteraient à dire sur les épreuves de nos Pères, sur le dévouement de leurs bienfaiteurs. Quoi de plus touchant par exemple que la scène qui se reproduisit presque à chaque endroit au moment où nos Pères quittant leur maison prenaient le chemin de l'exil! Ils trouvaient à la porte d'un côté les familles d'amis et de bienfaiteurs, les plus riches et les plus considérables de la ville; de l'autre, les pauvres, les infirmes, les mendiants qu'ils nourrissaient et consolaient. Tous riches et pauvres fondaient en larmes, et une même douleur leur faisant confondre leur rang, ils s'approchaient de nos Pères et s'enviaient mutuellement la consolation de porter les sacs et le petit bagage des exilés. — Finissons par un trait et un épisode de voyage. — Parmi les 20 Frères qui arrivés à Valladolid furent obligés d'en repartir aussitôt, deux jeunes scolastiques firent ce voyage ensemble. Au milieu de Valladolid soulevée et en désordre, ils avaient reçu plus d'une marque d'affection et de dévouement qui consolèrent un peu leur cœur. Une pauvre servante les ayant reconnus pour des Jésuites vint à eux et leur dit: « Nos bons Pères, on vous chasse d'ici, vous allez manquer de tout; tenez, moi j'ai tout ce qu'il me faut, prenez cet argent dont je n'ai pas besoin... » et elle leur offrait une somme de 10 ou 15 francs, fruit de ses économies. — De Valladolid, ils eurent à se rendre en Andalousie, où ensuite ils reçurent l'ordre de venir en France. Ce long voyage fut marqué par bien des épisodes et des traits frappants de Providence divine. Voici l'un des plus touchants et des plus curieux. Un jour ils se trouvent dans un compartiment de chemin de fer avec deux compagnons de route assez peu agréables, un démocrate enragé et un jeune étudiant de je ne sais quelle université. A peine installés, ces Messieurs engagent une conversation où l'impiété et la licence se disputent à l'extravagance et à la sottise. Nos deux Frères restaient en silence, priant Dieu dans leur cœur pour ces deux malheureux qui leur représentaient au vif l'état actuel de leur chère Espagne livrée à la merci des gens de cette sorte. Cependant les deux hableurs semblaient intrigués au sujet de leurs compagnons de route, dont le déguisement n'était point parfait et qui semblaient assez peu accoutumés à leurs habits laïcs. Enfin le démocrate voulant percer le mystère de leur incognito, dit à l'étudiant: « Gageons que je vais deviner ce que c'est que ces jeunes gens. » Et ce disant il se retourne et s'adresse aux nôtres d'un ton presque provocateur. Sans se déconcerter l'un des deux lui répond: « Oh, Monsieur, c'est bien simple, nous sommes deux Jésuites qui allons en exil. » — A ces mots les deux laïcs sont tout saisis et comme émus; ils balbutient d'abord quelques mots confus, puis l'embarras fait place à la seule émotion et le démocrate témoigne à peu près en ces termes son intérêt pour les deux bannis: « Moi, je suis démocrate; la révolution me va; elle fait mes affaires; mais je ne puis approuver, je ne puis comprendre ces violences qu'on exerce contre des innocents, contre des hommes dévoués, et contre ces saintes femmes dont la vie est inoffensive et consacrée au bien, etc. etc. » Puis devenant plus familier: « tenez, Messieurs, vous vous taisiez tout à l'heure et cependant notre conversation devait bien vous donner à penser. Eh bien, nous vous écoutons. Parlez maintenant et dites-nous les bonnes choses qui vous sont venues dans l'esprit. » — Nos chers Frères ne se font pas prier, et commencent en règle une petite conférence sur la fin de l'homme, sur les vérités éternelles qui bientôt émeut les deux auditeurs et leur arrache un désaveu tacite mais non équivoque de ce qu'ils disaient tout à l'heure. Le pieux entretien fini on était bons amis, et si bons amis qu'on se traitait familièrement. Le démocrate en effet considérant la mine de nos voyageurs: « Mais, mes bons amis, vous êtes très-mal déguisés; vous portez mal votre nouveau costume. Voyons, il vous faudra à la ville prochaine acheter un gilet de couleur pour remplacer cette noire étoffe. Voici comment on met une cravate. Et puis on n'est pas ainsi empaqueté dans son cache-nez... » Et en même temps il refaisait la toilette de nos bons Frères et agençait plus élégamment leur costume. Puis voyant leurs chapeaux: « Mais c'est un horreur d'être ainsi coiffés! on vous prendrait pour des gueux. » — « Oui, répond un des Frères, les chapeaux ne sont pas convenables, nous pensons les revendre pour en acheter d'un peu meilleurs » — « Vendre ça! Tenez! » et saisissant les deux coiffures il les jette au loin par la portière. Arrivés à la ville le démocrate et l'étudiant dotèrent chacun d'un bon couvre chef, nos deux Frères qui n'avaient plus que leur petite toque. Là le démocrate devait les quitter. Avant de s'éloigner il tira à part l'un des deux Jésuites et lui dit: « Priez pour moi, je vous en conjure! Demandez à Dieu que je vous revoie en Paradis! » L'étudiant était de la ville même où nos Frères devaient passer la nuit; il se met à leur disposition; leur procure un logement convenable et peu coûteux et leur rend tous les petits services dont ils ont besoin. Assurément dans ces deux âmes, une semence de salut est restée qui pourra germer et porter des fruits, Dieu aidant! — L'un de ces deux Frères est maintenant à Laval et c'est de lui que nous tenons ces faits, l'autre n'a pu quitter l'Espagne: ses parents le tiennent prisonnier sans lui permettre même de correspondre avec ses frères exilés; plus exilé lui-même dans sa patrie que ces heureux bannis qui ont trouvé sur le sol étranger un toit qui est le leur, des cœurs de frère pour les aimer et tous les soins de notre tendre Mère la Compagnie. Ce que ces mots de Compagnie et de vocation savent dire au cœur d'enfants d'Ignace et d'enfants d'Ignace exilés, nous le savons, mais nous aimerons à l'entendre répéter par la bouche d'un gracieux Novice Espagnol de 14 ans. On lui demandait s'il n'avait point tremblé au bruit de la révolution et à l'approche des insurgés. — « Ce qui se passait en dehors, je l'ignorais, répondit-il; mais ce que je savais bien c'est qu'on aurait pu m'arracher la vie; mais jamais mon petit Jésus et ma vocation qui sont dans mon cœur! »

Au milieu de tant d'émotions, d'épreuves et de périls, nos PP et FF. d'Espagne tournèrent leurs regards vers leurs frères de France qui leur tendaient les bras et qui les ont accueillis avec bonheur. Nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant la lettre Latine adressée alors par le R. P. Provincial de France aux P.P. et F.F. espagnols résidant à Laval.

R.R. PP. et FF. in Christo carissimi, P. C.

Mihi libet meo nomine vobis ea communicare quæ nuper, nomine Provinciæ Franciæ, declarabam R. P. Pœposito P. Provinciæ Castellanæ, scilicet: quantum nuper pro vobis dolui, tantum hodie pro vobis gaudeo. Maximo enim mihi solatio est fratrum necessitati fraterna caritate subvenire, nec mihi videor hac occasione beneficium præstare, sed revera potius accipere. Itaque, fratres dilectissimi, siquidem nos gaudemus et vos consolamini. Hoc omnino habeatis velim; duæ olim Provinciæ, una Matriti altera Parisiis, jam nunc unum sunt: in terra aliena quidem sed semper in propria familia versamini, et hoc nescio utrum melius et jucundius sit exulibus aut hospitibus. Ecce omnia nostra vestra sunt, et quandiu nobis suppetet altare, tectum et mensa, vobiscum libentissime dividemus. —— Nolite timere: sane angustiantur spatia, sed corda dilatabuntur; multa etiam præsertim initio vobis deerunt, sed paulatim supplebit industrius amor R. P. Rectoris, sagax cura P. Ministri et benevola Fratrum caritas, donec sancta paupertas omnibus provideat sicut mater. Denique carissimi in Societate Jesu fratres, omnes et singulos ex toto corde saluto et amplector. Nec mihi hoc satis: volo enim quam primum fieri poterit pergere Lavallium et frui vestro conspectu et amplexu.

Omnium servus et frater in Christo,

Parisiis 20 8bris 1868.

A. de Ponlevoy S.J.

On sera sans doute désireux de connaître comment les P.P et F.F. de la Province de Castille ont été répartis en Champagne et en France; le voici: Les Théologiens et Philosophes sont à Laval, les Juvénistes à St Acheul, les novices sont soit au Jésus de Poitiers soit à Angers et enfin les P.P du troisième an à Laon.

Triduum des Martyrs Japonais à Saint-Michel de Laval. —— (Extraits de la semaine du fidèle, revue hebdomadaire du diocèse du Mans, 5 Décembre 1868.) —— En vertu d'un rescrit de Sa Sainteté le Pape Pie IX, relatif aux Martyrs Japonais, Charles Spinola et ses compagnons, et afin de communiquer aux fidèles les indulgences accordées, à cette occasion, par ce glorieux pontife, les RR. PP. Jésuites viennent de célébrer, en leur chapelle de Laval, un solennel Triduum en l'honneur de ces 33 Bienheureux, tous membres de leur illustre Compagnie. —— Déjà plusieurs fois, il nous avait été donné d'assister chez les PP. Jésuites à des cérémonies semblables, mais il nous semble que les fêtes des 23, 24 et 25 Novembre dernier, les ont toutes surpassées par la richesse et le bon goût des décorations, par l'éloquence des divers orateurs, la pompe des cérémonies, et enfin par le grand concours de peuple qui, sans interruption, remplissait la trop étroite enceinte. Cette chapelle de Saint-Michel de Laval, n'est, en effet, pour ainsi dire à l'intérieur qu'un très modeste pastiche du beau style grec; cependant en cette circonstance, les décorateurs, à l'instar des habiles architectes romains, avaient su, dans un plan d'ensemble, parfaitement tirer partie des corniches, pilastres, et arcatures; grâce à de riches tentures, de gracieuses guirlandes, de magnifiques écussons aux chiffres des Bienheureux, aux nombreux lustres avec leurs étincelantes bougies, ces habiles décorateurs en avaient fait un délicieux sanctuaire. Les fidèles ne pouvaient considérer, sans ressentir une émotion toute religieuse, le tableau principal, placé au milieu de rochers, tout au fond du sanctuaire. Un pinceau célèbre y avait représenté le Bienheureux Charles Spinola, ainsi que trois de ses courageux compagnons, attachés à leurs poteaux, et là, lentement consumés par un brasier ardent, qu'un satellite japonais s'efforçait d'aviver. Cette scène tout à la fois simple et sublime, attirait les regards et commandait le respect. . . . —— L'ouverture solennelle des exercices du Triduum fut faite le dimanche soir, 22 Novembre, par un salut du T.-S. Sacrement, présidé par M. l'abbé Vincent, vicaire général; le R. P. Babin donna le sermon. Dans un récit aussi instructif qu'intéressant, le jeune orateur traça à grands traits la touchante histoire des Missions japonaises. Cette homélie était comme un noble prologue des discours qui suivirent. Il rappela le zèle apostolique du glorieux ancêtre saint François-Xavier, tout entier se dépensant sur cette terre alors fertile du Japon, et là répandant à pleines mains le bon grain de sa parole, qui non seulement devait y germer, mais qui en peu d'années y produisit une si splendide moisson; à la suite de leurs princes, les peuples japonais se groupent en foule autour du glorieux étendard de la Croix. Mais, ô malheur! bientôt l'influence du bon exemple est totalement ruinée par les scandaleux débordements de quelques catholiques d'Europe. Alors le prince Taïco-Zama s'armant contre ses propres sujets, déclare une guerre d'extermination au Christ et à son Eglise; et voici la mission japonaise comme noyée dans le sang de ses plus nobles enfants, lesquels, pendant presque toute la première moitié du XVIIe siècle, meurent généreusement pour affirmer la foi chrétienne. Telle fut la fin du Bienheureux Martyr Charles Spinola et de ses compagnons. —— La cérémonie du soir, le lundi 23, fut présidée par M. l'abbé Wicart, vicaire général, frère de Monseigneur l'Evêque. Le R. P. Gérard avait été désigné pour porter la parole. —— Il sut en son discours habilement profiter de ce texte développé par le docteur S. Augustin dans une occasion analogue; « les fêtes des Martyrs sont pour les chrétiens une invitation au martyre. » L'orateur démontra qu'outre le martyre du sang, il en existe un autre, non moins méritoire, auquel tous les chrétiens sont appelés: celui de l'énergie morale contre l'entraînement des passions. Après avoir indiqué en quoi consiste ce second martyre, et quels magnifiques résultats en proviennent, après avoir signalé le martyre du sang comme très digne récompense de la vie héroïque de nos Bienheureux, l'orateur excita chaleureusement son auditoire à entreprendre de suite cette glorieuse lutte, souvent bien pénible, il est vrai, mais toujours très méritoire, et magnifiquement récompensée. —— Le mardi soir, au salut, le célébrant était M. le chanoine Bontemps, et l'orateur le R. P. Garnier. Ce Père s'appliqua à démontrer la divinité de la religion prouvée par le témoignage du sang. Pour cela, dans un tableau aussi riche de détails qu'harmonieux dans les tons, il nous fit voir comment la sainte Église a su traverser dix-huit siècles, si pleins de vicissitudes et de ruines, sans cependant subir le triste sort des institutions humaines. Seule, elle est restée immuable dans ses dogmes et dans sa morale. A tous les âges de l'histoire, sur tous les points du globe terrestre, le sang des Martyrs proclame éloquemment cette grande vérité. Bien plus, en mourant, nos Martyrs attestent l'inépuisable fécondité de l'Eglise. Ne possèdent-ils pas, en effet, et au plus haut degré, les deux puissants mobiles que, par l'effusion de sa grâce, Jésus-Christ avait déposés au cœur de ses Apôtres, à savoir: une inébranlable

conviction et un amour sans limites ? — Ne soyons donc plus surpris de voir l'hérésie frappée de stérilité, et incapable radicalement de convertir les âmes ; car, pour opérer cette œuvre toute surnaturelle, différant de la sainte Église, elle n'a comme elle, ni mission, ni croyance, ni le vrai dévouement. —— Le mercredi était le jour de clôture des pieux exercices ; il convenait donc de le solenniser d'une manière toute particulière. Monseigneur l'Évêque de Laval avait accepté de venir ce jour-là célébrer pontificalement la grand-Messe dans la chapelle des RR. PP. Jésuites. Dès 9 heures du matin, Sa Grandeur, après avoir été reçue à la grande porte de l'église, fut processionnellement conduite vers un sacellum disposé ad hoc ; là, le prélat avec ses officiers se revêtit des ornements sacrés ; ensuite tout le cortège traversant la grande nef, s'avança majestueusement vers l'autel tout étincelant d'or et de lumières. Inutile ici de décrire les diverses parties de la fonction, il suffit de savoir que le cérémonial des Évêques, ce recueil si vénérable et si instructif, puisqu'il est en quelque sorte le résumé de toute la tradition ecclésiastique, fut en tout point scrupuleusement observé. A la vue des officiers tant au trône qu'à l'autel, de tous ces prêtres revêtus de chappes, de chasubles et de dalmatiques, nos souvenirs se reportaient avec bonheur vers les grandes cérémonies papales, auxquelles plusieurs fois déjà il nous a été donné de pouvoir assister. —— Les chants sacrés furent aussi ce que l'on devait attendre pour un jour si solennel, et exécutés par d'habiles artistes, providentiellement conduits là de l'Espagne et de l'Italie. Le Kyrie était de Mercadante, le Gloria de Haydn, le Suscipe Domine de L. Lambillote, le Sanctus de Dietsch, l'Agnus Dei d'Ayiol. —— Monseigneur daigna également présider l'exercice du soir ; la bénédiction du T.-S. Sacrement fut donnée par le vénérable prélat. Le R.P. d'Clage, dans un éloquent discours, présenta la vie des Martyrs comme étant la manifestation de la vie surnaturelle. — « Ces Martyrs, a-t-il dit, étaient membres de Jésus-Christ, l'esprit de leur chef éclate dans le magnifique spectacle de leurs vertus surhumaines. Or, le principe de ces vertus, ils l'ont puisé aux seules sources de la grâce, qui sont : la prière et les Sacrements. Unum corpus, unus spiritus, unum baptisma. » —— Ils mouraient joyeusement pour affirmer la réalité de la vie divine de la grâce dont l'invincible espérance leur montre l'entier perfectionnement en la possession de Dieu au Ciel. Alors, pourquoi immoler ces nobles témoins ? Tertullien répond à cette question : Le martyre est la lutte du naturalisme contre le surnaturel ; lutte injuste, puisque ces témoins de l'union divine ne sont ni criminels, ni insensés ; lutte inconséquente, puisque la foi surnaturelle n'enlève rien aux perfections naturelles ; enfin lutte fatale pour le naturalisme, puisque l'irrécusable témoignage du sang est ici, pour tout homme raisonnable, la plus énergique affirmation de la puissance de la vie surnaturelle ; ne peut-on pas ajouter, lutte inutile encore, puisque le sang des Martyrs a toujours été une semence de chrétiens nouveaux ? —— Empruntant ici la plume pieuse et savante du nouvel Hilaire de Poitiers, nous répondrons aux hommes du siècle qui demandent : pourquoi ces canonisations ? Que signifient ces triomphes rétrospectifs, toutes ces exhumations solennelles du passé ? « L'Église, mieux que le monde, connaît les signes des temps, elle a le sens des opportunités parfaites. Si aujourd'hui elle tire de l'oubli les apôtres du Japon, c'est qu'à cette heure les héritiers de leur foi sortent de leur « silence comme d'un tombeau, et ils reconnaissent l'Église de leurs ancêtres à ces trois marques catholiques : la soumission au Pape, la virgi« nité du sacerdoce, et le culte de la très Sainte Vierge. » —— Gloire à Dieu, pour qui Spinola et ses compagnons sont morts ! Honneur aux enfants d'Ignace, qui ont été jugés dignes d'une telle faveur ! Bénédiction pour notre cité qui sait si bien apprécier la foi, la doctrine et les œuvres des membres de cette illustre Compagnie de Jésus !

A. G. D.



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

Année 1869. Février

N.° I.

Sommaire

Remarques — Errata.

1.° Page 8 — Le premier et le troisième miracle ont déjà été mentionnés dans les Lettres de Fourvières.

2.° Page 12 — Quelques uns des traits édifiants ont paru dans les Missions catholiques.

3.° Page 5 — Allemagne — Au lieu de Intruck lisez Inspruck.

Adresse de la Rédaction. Monsieur J. de Cansans, Maison S.t Michel, Laval (Mayenne) France.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE......

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Europe. — Rome. — Extraits de quelques lettres du collège Romain. — 30 Octobre 1868.

Quitter la France est bon gré mal gré, une chose pénible; mais la consolation est plus aisée, quand on doit toucher bientôt aux États du Pape, en songeant que Rome est la seconde patrie de tous les catholiques. Et cela est si vrai que bientôt, sur le bâteau, se forme comme une petite famille. Dans aucun voyage je n'ai remarqué la même facilité à nouer des relations. Une heure ne s'était pas écoulée, que déjà malgré la nuit j'avais fait connaissance avec une bonne partie des passagers. Mais aussi quelle curieuse agrégation! Nous avions à bord un futur zouave pontifical, ancien élève du collège de Vannes (M. Parmentier); deux Pères Dominicains, deux religieuses, deux Abbés se rendant au Séminaire français, et dont un sortait aussi du collège de Vannes (M. l'abbé Pichodo); enfin un Évêque arrivé récemment de la Nouvelle-Zélande, et faisant son pèlerinage ad limina apostolorum avec une petite escorte de prêtres de la Société de Marie, congrégation à laquelle il appartient. — N'était-ce pas en petit la famille catholique allant se ranger autour de son Père pour recevoir sa bénédiction et servir de rempart à son trône par les armes, par la prière, par la science? J'ajoute un trait à ce tableau: au milieu des Anglais, — où ne trouve-t-on pas des Anglais! — se distinguait une famille des plus intéressantes; la dame, qui parlait élégamment le français, lia conversation avec nous, surtout avec l'Évêque, et nous avoua qu'elle conduisait son mari à Rome pour le convertir, car le digne homme n'a pas les préjugés qui aveuglent les gens de sa race. La traversée dura 40 heures, le mauvais temps nous ayant un peu retardés. Au moment où nous étions dans le port de Civita-Vecchia, un charmant petit canot se détacha du rivage: M. le général Dumont venait chercher à bord de la Saintonge la femme et la fille du général commandant la place de Marseille. Je ressentis de la fierté et de la joie en retrouvant ici la France, et quand le général eut mis le pied sur le pont de la Saintonge, je m'avançai pour le saluer. Les ennuis du débarquement et de la douane ne parvinrent pas à me distraire de la pensée que l'armée française est bien à sa place dans les États du Pape, quoique puissent dire les révolutionnaires en deçà et au delà des monts. La Providence me servit à souhait pour être bien renseigné sur l'occupation française. De Civita-Vecchia jusqu'à Rome je fus dans le même compartiment que l'aumônier de la garnison, M. l'abbé Paul Crélin. J'ai recueilli de la bouche de ce Monsieur quantité de détails très-édifiants sur le général Dumont et sur le général de brigade Raoul qui occupe Viterbe. Tous deux sont de solides chrétiens, parfaitement dévoués au Pape; le troupier a surnommé le général Dumont Jésuite. Ce qui a surtout donné lieu à cette qualification, c'est le rétablissement de la messe militaire, la surveillance active des mœurs de la troupe, et la vigilance contre les menées piémontaises et garibaldiennes. — Un agent militaire est à Rome au palais de l'ambassade pour recueillir et transmettre toutes les informations utiles. — L'Italie aurait de la peine à voler sa capitale. Les Français ne sont pas plus de 7000 à Civita-Vecchia et dans la province de Viterbe; mais le matériel accumulé à Civita est pour une quarantaine de mille hommes, de façon qu'en deux jours l'Italie aurait sur les flancs tout un corps d'armée. — Pour récompenser le zèle du général Dumont et de ses hommes, le St Père a daigné se rendre le lundi 26 à Civita. Vous aurez lu dans les journaux le récit de cette excursion. Pour moi, j'ai vu de mes yeux le triomphe que les Romains ont fait à Pie IX quand il est rentré à

Rome. Tout ce que j'ai de catholique et de français se remuait ce soir là dans mon âme. — C'était la sixième fois que je m'agenouillais sous la main du Souverain Pontife. Dès le premier jour tous les bonheurs m'étaient tombés ensemble sur la tête, ou pour mieux dire, dans le cœur: j'avais embrassé notre T. R. Père Général, j'avais vu St Pierre, retrouvé plusieurs de mes élèves sous l'habit de Zouave, contemplé deux fois la figure souriante de Pie IX et reçu sa précieuse bénédiction. Depuis longtemps je n'avais eu un aussi beau jour. S'il eût fallu marcher à la mort pour l'Eglise et le Pape, j'aurais couru, j'aurais volé. Depuis, ô tristesse de la vie! ce saint enthousiasme s'est refroidi. . . . Parlons encore un peu de Pie IX. Sa figure est plus jeune que certaines photographies ne me l'avaient donné à croire; il sourit avec une parfaite bonne grâce et une aimable majesté en se penchant à la portière pour bénir ses enfants prosternés sur son passage. Il n'est pas sur la terre de souverain semblable à celui-là. Ailleurs c'est la bassesse qui s'agenouille; ici c'est l'amour. Ailleurs on voit beaucoup d'agents de police, et il en est beaucoup encore qui ne se voient pas; ici c'est la liberté des enfants et la simplicité des vieilles mœurs. L'autre jour sur la place St Pierre deux bonnes femmes se précipitaient, un papier à la main, au devant de la voiture du Pape; un garde-noble fit un mouvement; je me pris à craindre pour les deux vieilles quelque mésaventure. O naïveté d'un homme qui arrive de Paris! Le garde-noble se penchait pour prendre les pétitions, et le St Père lui-même tendit la main pour les recevoir. A la bonne heure! voilà ce que c'est qu'un roi! je ne sais vraiment ce qui m'empêcha de crier: Vive le Pontife-Roi! mais non, j'étais absorbé par le respect et la vénération. — A Rome, tous les sentiments catholiques sont excités et fortifiés: on y sent particulièrement se remuer sa dévotion à St Pierre, cette dévotion que les Jansénistes et les gallicans ont presque anéantie chez nous. J'ai visité tous les monuments qui rappellent la mémoire du prince des Apôtres: la prison Mamertine au bas du capitole, où, dans un trou ténébreux et humide, appelé jadis Tullianum et qui est conservé avec toute son horreur primitive, saint Pierre fut enchaîné plus de huit mois; le Domine quo vadis, petite église sur la voie Appienne à l'endroit où St Pierre, se dérobant à la persécution de Néron, rencontra le divin Sauveur qui lui dit: « Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau; » la Chapelle de la séparation sur la voie d'Ostie, qui marque le lieu d'où St Pierre et St Paul s'en allèrent à leur martyre, l'un au Janicule, l'autre aux Eaux Salviennes; St Pierre in Montorio, où l'apôtre subit le même supplice que son Maître, mais la tête en bas; enfin St Pierre au Vatican, l'incomparable basilique, le monument du triomphe, le tombeau glorifié, la récompense terrestre accordée au prisonnier du Tullianum et au crucifié du Janicule; que de leçons dans ce pèlerinage de l'affreux cachot de la prison Mamertine au dôme de St Pierre! Tout dans Rome est plein de contrastes instructifs et sublimes. Ici sont conservées les chaînes de St Pierre (dans l'église de St Pierre in Vincoli); là au sommet de la colonne triomphale de Trajan se dresse la statue du pêcheur de Galilée. Même série de monuments pour St Paul; voici sa première prison dans les souterrains de Ste Marie in via lata, là bas dans la campagne, les trois fontaines qui rappellent les trois bonds de sa tête après le coup mortel; entre les deux, cette splendide basilique de St Paul hors des murs, où l'on a prodigué le marbre et les pierres précieuses: enfin, de ma fenêtre j'aperçois la statue du grand apôtre sur la colonne Antonine; je ne parlerai pas aujourd'hui du Colisée où sont tombés tant de Martyrs, ni du vieux Panthéon païen, consacré par un Pape aux héros chrétiens et à la Vierge, reine des Martyrs. — C'est de là, c'est des monuments innombrables de l'Eglise primitive que s'exhale le parfum de Rome. Pour le reste, je le dirai sans détour, Rome n'est pas une ville bien tenue: beaucoup de petites rues malpropres, tortueuses, où le linge pend aux fenêtres: jugez de l'effet que cela doit produire sur des parisiens haussmanisés, habitués à leurs interminables boulevards et à leurs grandes rues droites avec de longs cordons de becs à gaz. Ce serait vraiment assez beau, qu'une ville à la moderne, si l'on n'avait pas balayé, en même temps que les rues, la morale et la liberté. A Rome les habitants n'ont pas souci de nettoyer le devant de leur maison, et ils ne songent pas même à la commodité que le trottoir offrirait aux piétons. Cela est vrai; mais quand on a payé tant d'impôts pour les portes et fenêtres, quand on est soumis à la garde mobile, est on bien venu à insulter un peuple qui ne jouit pas de tous ces avantages?

Extrait d'une autre lettre. — Le 16 Novembre au soir, après la classe, à l'heure de notre petite promenade quotidienne, j'entraine mon compagnon, un aimable petit Frère Italien, vers le Vatican: « j'ai absolument besoin aujourd'hui d'une bénédiction de Pie IX; le temps est assez beau; le Saint Père a dû sortir et nous le verrons au retour. » En arrivant à la place Saint Pierre, je jette les yeux sur la fenêtre du Pape; elle était ouverte; Sa Sainteté était certainement en promenade. Nous n'avions pas attendu dix

monter, que les tintements joyeux d'une cloche de la basilique et la trompette des Zouaves, qui ont un poste tout près de là, annoncent la rentrée du Souverain Pontife. La voiture arrivait par la gauche de la place, et allait, selon l'usage, tourner Saint Pierre. Aussitôt, sans me soucier plus que de raison du costume romain, je me précipite à droite con furia dans l'escalier qui conduit à la cour du Vatican, et je vais me planter juste à la porte par où le Pape devait rentrer: il ne fallait pas manquer la bénédiction que je désirais obtenir.

Au passage de la voiture, je tombe à genoux en levant vers Pie IX un regard plein d'amour; il se tourne de mon côté et sa main s'étend au dessus de ma tête. Comme il arrive dans les grandes émotions, je ne pouvais me décider à partir. Avisant donc à une fenêtre qui donne sur l'escalier par où le Saint Père va monter, je m'en approche et me dresse sur le bout de mes pieds de toute la hauteur de ma taille, « comme un obélisque », disait ensuite plaisamment mon compagnon. Pie IX m'apercevant là comprend que je veux encore une bénédiction; il s'arrête à la fenêtre, et, se tournant juste en face de nous, nous bénit de nouveau. A genoux, tout en faisant le signe de la croix, je contemplais cette figure calme et majestueuse. Oh! quelle joie, mon Père, de voir Pie IX! Viderunt oculi mei. Que de fois en France, considérant la photographie qui était toujours sur ma table avec mon crucifix, que de fois je me suis dit : « ne me sera-t-il pas donné de voir ce grand et saint Pontife! Dieu bénit parfois les rêves de l'amour. Au milieu de ce bonheur je n'oublie pas mes amis. Les Anges vous auront porté, mon Père, cette bénédiction que j'ai reçue pour vous, et je sais que votre âme en sera réjouie. Oh! mon bon Père, quoi qu'il arrive, nous aurons au moins vous et moi, – moi à votre exemple, le mérite d'avoir aimé le Vicaire de Jésus-Christ. Savez-vous que vous avez contribué à me faire pénétrer sans embarras dans les Etats Pontificaux! On m'avait dit que vu les circonstances, les malles étaient fouillées de fond en comble à Civita Vecchia. Pour éviter ce désagrément, j'étale par dessus mes petits effets l'Eglise et le Pape, les Luttes de l'Eglise, le Triomphe de la Foi. « L'Eglise! l'Eglise! la Chiesa! la Chiesa! s'écrie l'homme de la douane à l'ouverture de ma malle. — Si, si, Signore, sempre la Chiesa! — E benissimo ». Et ce fut toute la cérémonie. —— Les employés sont par ici d'une autre éducation que chez nous: jugez-en. Avant de monter en Wagon à Civita-Vecchia, j'entre dans la salle des bagages pour voir si l'on a chargé ma malle. La trouvant encore à la même place, je dis en bon français d'un ton passablement énergique qu'on aurait bien pu depuis une demi-heure expédier mes pauvres bagages. Le facchino, avec un calme imperturbable, me répond en italien qu'il est dit dans l'Evangile; « les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Avez-vous jamais entendu citer l'Evangile dans une gare de France! Un des premiers jours, visitant le Vatican, nous voulions entrer à la chapelle Sixtine après l'heure assignée. Une espèce de sacristain ou de portier se présente et nous crie : « Impossibile! Nous réclamons, disant que nous sommes français, que nous ne pourrons revenir une autre fois, etc. — « C'est ici comme en enfer, répond-il, nulla redemptio. » A ce mot tombant d'une telle bouche, il nous fut impossible de ne pas sourire bonnement et franchement; notre sourire désarma l'honnête Cerbère: il nous ouvrit. —— Quelle différence de mœurs! Que le christianisme est encore profondément enraciné dans l'âme de ce peuple! C'est un touchant spectacle que toutes ces madones avec un petit réverbère, que cette image de Marie, au fond des boutiques, avec une petite lampe allumée! Et les Evviva Maria! Maria evviva! J'étais un peu prévenu contre la piété italienne et ses démonstrations enfantines; je commence à me convertir. Depuis six semaines je vais d'église en église et dans tous les sanctuaires se rencontrent des gens qui prient très dévotement, même des hommes, et bon nombre de Zouaves. Décidément nous sommes trop raisonnables en France!

26 Novembre. — Cette lettre est là depuis dix jours: vous l'auriez trouvée trop courte. J'ai à vous raconter, du moins en partie deux audiences du Pape, données hier, l'une à nos PP. Procureurs, l'autre au Séminaire français. Pie IX a fait d'abord un magnifique éloge de la Compagnie qui est, au témoignage de Sa Sainteté, le plus puissant soutien du Saint-Siège, l'Ordre religieux le plus utile à l'Eglise en Occident et en Orient. Après cela, le Saint-Père a fortement insisté sur l'union dans la vérité, sur le devoir de puiser à Rome la saine doctrine et d'adhérer pleinement aux décisions pontificales, sur l'inflexibilité des principes et l'inutilité des essais de conciliation etc. Quelqu'un qui rapportait cette allocution ajouta que le Saint-Père, ainsi qu'il a daigné l'assurer à l'un des Nôtres, fait tous les jours un memento spécial pour la Compagnie. Le lendemain de l'audience donnée à nos Pères, Sa Sainteté témoigna à quelqu'un son plaisir d'avoir vu les représentants de toutes nos provinces. —— Avec les élèves du Séminaire français, Pie IX a été d'une bienveillance toute paternelle et d'une

touchante simplicité. Cependant, entre autres choses sérieuses, il les a félicités d'être venus étudier à Rome pour se prémunir contre cette fausse liberté dont on parle tant en France, en Allemagne et maintenant en Espagne où elle fait un si grand mal. — Vous avez appris par les journaux la bénédiction des armes et des ambulances dans la cour du Vatican (19 Novembre) Emmanuel de Riancey, secrétaire du lieutenant-colonel de Charette, était là et m'a rapporté tous les détails que l'Union a publiés depuis. La même Union et l'Univers vous ont aussi raconté l'exécution des deux condamnés pour les attentats d'Octobre 1867 et la lettre de Monti au Pape (24 Novembre). Je ne puis rien ajouter à tout cela, si ce n'est de vous engager, par forme de corollaire, à lire avec confiance les correspondances de Rome dans les journaux catholiques. —— 30 Novembre. — Les commissions du Concile vont recommencer leurs travaux. L'Univers et le Monde vous ont, paraît-il, fait connaître, d'après le Bien public, la composition de ces Commissions et la place qu'y occupent les PP. Perrone, Franzelin, Tarquini, Sanguineti, Bollig (du collège Romain) et le P. Schrader, auxquels il faut ajouter les PP. Costa (Espagnol) et Martinoff. La Civiltà publiera par ordre du Pape à partir de Janvier une série d'articles importants qui toucheront aux matières dont s'occupera le Concile. Vous avez appris peut-être par une de mes lettres, que l'article : « le Catholicisme et la liberté religieuse », contre la Rivista universale de Gênes, avait été inspiré par le Souverain Pontife. « Heureux journalistes ! me suis-je déjà répété à moi-même d'après M. Veuillot. Logés à deux pas de St. Pierre et du Vatican ! » Assez souvent Pie IX désigne lui-même certains sujets en indiquant la manière dont il faut les traiter. J'ai été surpris du nombre des journaux étrangers que reçoivent et dépouillent les Pères de la Civiltà. Il ne s'écrit rien de remarquable dans le monde catholique qu'ils n'en soient informés par le Souverain Pontife. Les abonnés de la Civiltà sont aujourd'hui entre 9 et 10 mille ; les révolutions et les taquineries de certains gouvernements font subir au chiffre des abonnements quelques variations ; jamais il n'est descendu au dessous de 8 mille.

Allemagne. —— Autriche. —— Lettre du F. Louis Fuhmeyer. — Inbruck, Novembre 1868.

.... Nous avons passé par Stuttgard. Il y a quelques années il eut été presqu'impossible de passer en soutane par les rues de cette ville sans devenir la risée et l'objet des insultes des passants. A notre passage notre costume et, je crois peut-être bien aussi, un peu l'air de sérénité avec lequel il était porté, ont excité çà et là quelque admiration ; mais nulle part nous n'avons eu à déplorer de démonstration fâcheuse ; plus d'une fois même on nous a environnés de respect. Cette année-ci le P. Roh a donné pendant trois semaines des conférences à Stuttgard avec un succès incomparable. Les conversions n'ont pas été très-nombreuses : cela se comprend ; mais il y en a eu. L'une d'entre elles a même fait grand bruit : c'est celle du chef d'une des plus illustres familles du royaume. (La mémoire me fait un affront en ce moment : il m'est impossible de me rappeler le nom du converti.) Ces effets partiels ne sont pas sans consolation pour le Missionnaire et pour tout le parti catholique ; mais il est certain que l'effet général qui a été produit a une portée bien autrement élevée encore. Le respect pour le catholicisme a été imprimé au cœur de cette population aussi ignorante que passionée ; et on commence enfin à se convaincre que s'il ne faut que des vices ou au moins qu'une grande faiblesse pour être protestant, il faut du caractère et de la vertu pour être catholique. On se remue maintenant de tous côtés : et les bons travaillent avec un grand zèle à réagir contre les mauvaises tendances du temps actuel. Ainsi à Stuttgard même on a fondé un journal catholique : j'ai eu le bonheur d'en pouvoir saluer le rédacteur en chef. On a de plus établi une association d'ouvriers . . . . . L'œuvre est encore à sa naissance : mais déjà elle produit d'heureux fruits. Monsieur l'abbé Siebel la dirige avec un entrain et un dévouement dignes des plus grands éloges. Cet honorable ecclésiastique qu'une heureuse fortune nous a fait rencontrer, nous a fait entrer dans l'intimité de ses travaux, de ses projets et de ses espérances. Il a été pour nous comme un frère et n'a voulu nous quitter qu'au moment où nous sommes entrés en voiture. Nos adieux portaient le touchant caractère de ceux de trois frères, de trois enfants de la gde. famille catholique que la main de la Providence se plaît à réunir pour parler de leur Mère commune et puis que le devoir sépare. ——

Augsbourg. — Le peuple d'Augsbourg se montre plein de foi : on salue les prêtres par la belle expression : « Loué soit Jésus-Christ. » Les églises sont pleines de monde pour entendre la Ste Messe et la dévotion se traduit au dehors de mille façons différentes. Pendant que nous avons été à l'église nous fûmes témoins du cortège spontané fait par le peuple à Notre-Seigneur porté en Viatique à travers les rues. La plupart des personnes sortirent de leurs bancs et suivirent le prêtre portant le St Sacrement. C'était un spectacle vraiment touchant. Notre plus grande consolation a été de visiter l'église de St Ulrich et de Ste Afra. Elle a été bâtie sur le lieu même qui avait servi au temps de la persécution à faire mourir les Sts Martyrs. Nous avons eu le loisir de satisfaire notre dévotion pour le culte des saints. On nous a montré à découvert et offert au baisement une foule d'insignes reliques. Derrière la sacristie est placé dans une chapelle séparée, le fameux autel des Martyrs tout entier formé d'ossements de saints. Au haut de l'autel on remarque le Chiffre de la Compagnie qui est fait avec des tibias. Un peu plus bas à gauche et à droite apparaissent quatre squelettes de Sts Évêques revêtus de leurs ornements pontificaux, mitre en tête et la crosse à la main : ce sont les saints Adalbert, Victorins, etc. Un peu au dessus du tabernacle qui tout entier est formé par l'assemblage de reliques de martyrs, est étendu dans une châsse vitrée le corps de Ste Afra martyre comme la maîtresse qu'il servait. — Le jour même de notre arrivée à Munich, comme nous cherchions la Pinacothèque (musée galerie de tableaux) je vis sortir d'une maison qui avait l'apparence d'un grand palais, un homme d'une mine et d'une tournure tout artistique : j'allais m'adresser à lui, mais il me prévint. il vint à nous comme pour nous saluer : il semblait reconnaître en nous de vieux amis. — « Monsieur, lui dis-je, en m'efforçant d'accorder mon maintien avec le sien, Monsieur, auriez-vous l'obligeance de nous dire si la maison d'où vous sortez n'est pas la Pinacothèque ? » — Non, Monsieur, répondit-il, et en me prenant les deux mains, il ajouta : c'est la maison du docteur Sepp que vous connaissez probablement, que j'ai l'honneur d'être et de vous présenter (sic) ». Il avait deviné qui nous étions. — Il a tenu à nous accompagner. Nous avons donc fait une petite promenade ensemble, parlé de l'Eglise, de la Compagnie, des grands intérêts catholiques en Allemagne. Cette conversation avec un des savants les plus remarquables de l'Allemagne n'a pas été sans profit. — On compte actuellement dans les différentes associations catholiques de l'Allemagne plus de 70 000 jeunes gens. Vous voyez, mon R. Père, que la sève catholique s'étend, et que si le mal est grand, le bien lui oppose un puissant contrepoids. On est persuadé en Allemagne que c'est par la presse et par la jeunesse que l'on parviendra à résister aux envahissements de l'esprit du temps et à garder en l'étendant même, le dépôt de la foi. Aussi travaille-t-on non seulement avec zèle mais encore avec ensemble et avec une grande unité d'action à ce but. —— Pour ce qui est des curiosités de Munich, je me contente de vous dire un mot de la Bibliothèque. Elle renferme 800 000 volumes - - - - - - - - - et 22 000 manuscrits. Le tout distribué dans 77 salles. L'arrangement est vraiment remarquable et commode : il est tel que l'usage des échelles est inutile. On a établi partout des galeries ; et des escaliers pratiqués dans l'intérieur des murs vous permettent de circuler librement dans les étages des différentes salles : on n'a besoin de cette façon d'ouvrir ni de fermer aucune porte. Un immense salon de lecture et d'étude est mis à la disposition des abonnés. Parmi les manuscrits orientaux, j'ai distingué un Coran sur parchemin écrit en lettres d'or qui avait appartenu au P. Lachaise. — Le Codex aureus écrit par ordre de Charles-le-Chauve (870) enrichi de pierres précieuses, attire la principale attention. Au point de vue de l'art, c'est tout ce qu'il y a de plus précieux. Nous avons vu aussi le premier livre imprimé par Guttemberg : la première bible de Luther avec les portraits de Luther et de Melanchton qu'on dit fort ressemblants et et dessinés par un artiste célèbre : Cranach fils. — Je ne vous ai pas encore parlé d'Inspruck. Il faut cependant vous en dire quelques mots. Le point capital, mon R. Père, est que l'on s'y trouve à merveille. Nous sommes à peu près 200 : plus de 70 Jésuites et près de 120 jeunes Abbés et Religieux de tout ordre. Ces derniers forment un Scolasticat ou séminaire séparé du nôtre mais adossé au bâtiment que nous occupons. Entre notre ancien collège et notre maison s'élève l'église. On en est redevable au P. Christophe Schreiner, physicien distingué. L'invention d'un instrument d'optique (j'ignore lequel) lui avaient valu avec une augmentation de gloire scientifique, la faveur et presque l'intimité de l'Archiduc Maximilien. Le Père sut payer l'honneur de cette amitié du Prince en la lui rendant méritoire. Il paraît que l'un de ses premiers soins fut de faire servir son crédit à en obtenir des secours pécuniaires pour l'érection d'une église.

On la commença aussitôt et elle fut bientôt terminée. Malheureusement soit par un vice de construction, soit par suite d'une trop grande précipitation dans les travaux elle ne sut pas résister longtemps aux efforts du temps. Le faîte croula. On la rebâtit ensuite sur un plan nouveau, plus solide à la fois et plus architectural telle que nous l'avons en ce moment. Sous ce rapport elle est considérée comme la plus remarquable de toutes les églises d'Insbruck. Elle est dans le goût de la plupart de nos églises d'autrefois.

L. Zugmeyer S.J.

Guérison de François Mathéis (élève de 7me) de Linz, opérée par l'invocation et l'application d'une relique du Bx Jean Berchmans. — (Traduit de l'Allemand et communiqué par le F. Trenck.)

François Matheis, du village de Ranariedel, diocèse de Linz, était âgé de 10 ans quand il entra le 1er Octobre 1868 dans notre petit séminaire de Freinberg. — Le 19 Novembre après la promenade, il ressentit en marchant une douleur très-aigue qui de la plante du pied gauche gagna bientôt jusqu'à l'articulation du genou. Cette douleur devint de jour en jour plus sensible et le 24 elle fut si forte qu'il eut besoin pour se mettre au lit du secours du F. infirmier et d'un domestique. Le mal continua à s'étendre et la même douleur se fit bientôt sentir dans la jambe droite. C'était un rhumatisme articulaire aigu. L'enfant était dans l'impossibilité de remuer un pied et cet état dura jusqu'à la nuit du 28 que le malade passa sans fermer l'œil; les douleurs les plus aigues s'étaient concentrées dans les deux cuisses; on apercevait des taches rouges à la cheville du pied gauche. Le lendemain 29 la douleur se porta au bras gauche à l'épaule et spécialement au pouce. Le 30 le malade souffrait surtout des deux bras, des mains et il lui était complètement impossible de les remuer. Ces douleurs durèrent jusqu'au moment de sa guérison. Il était couché dans son lit comme paralysé; le F. infirmier devait l'aider à changer de position, et il avait besoin du secours d'un domestique pour le porter d'un lit à l'autre. Pendant huit jours on ne put lui faire prendre qu'un peu de bouillon et ce peu de nourriture devait lui être donnée comme à un petit enfant. Le 1er Décembre le malade éprouva des douleurs plus violentes dans le côté droit; au milieu de la nuit, les douleurs augmentant toujours passèrent à l'état de crampes; le mal se fit sentir surtout d'une manière intolérable dans l'épine dorsale. Cette crise dura jusqu'à 7 heures du matin, 2 décembre; alors enfin par suite de sa grande faiblesse il put dormir une heure; mais pendant laquelle il ne pouvait retenir ses gémissements. A son réveil il se trouva un peu mieux; mais il était toujours dans l'impuissance la plus complète de remuer les pieds, les bras et les mains. — A 2 heures le P. surveillant de la division, (le P. Fischer) à laquelle appartenait le jeune Matheis, se rendit à la chapelle domestique, invoqua le Sacré-Cœur de Jésus et le Bx Berchmans, et leur demandant la guérison de l'enfant il promit de pratiquer à l'avenir tous les mercredis, (ce jour là était un mercredi) quelque œuvre de pénitence si ce jour là même le malade était guéri. Puis à 2h ¼ il se rendit à l'infirmerie, demanda au malade s'il voulait être guéri. Il lui répondit affirmativement. Le P. avait apporté avec lui la relique du Bx Berchmans; elle était renfermée dans un reliquaire qui en contenait encore d'autres; les couvrant toutes de la main il ne montra à l'enfant que celle du Bx Jean et lui dit: « Voilà ce qui vous guérira. » Puis ils firent tous deux la promesse de faire après la guérison une neuvaine d'action de grâces en l'honneur du Bx. Là dessus le P. donne la relique à baiser à l'enfant et ils répètent ensemble l'invocation: « Bx Berchmans priez pour moi et guérissez-moi ». Le P. demande ensuite à l'enfant de lui dire où il souffrait. — Au pouce répondit-il. — Le P. touche alors le pouce droit avec la Ste relique et demanda au malade s'il sentait encore quelque chose? — Non, dit-il, et il remua le doigt. Les douleurs avaient en même temps disparu au pied et au bras droit. — Où souffrez-vous encore? — Le malade montra son bras gauche. Ils répétèrent tous deux: « Bx Berchmans, je vous prie en toute simplicité, guérissez-moi ». La relique fut appliquée sur le bras gauche qui était tout raide et le P. demanda à l'enfant s'il sentait encore quelque douleur; l'enfant remua l'avant-bras, le tâta et dit qu'il ne sentait plus rien; mais en touchant l'autre partie du bras il ajouta qu'il souffrait encore un peu. Le P. y appliqua la relique; l'enfant dit que sa douleur avait aussi disparu, et leva le bras de toute sa hauteur. Les douleurs avaient en même temps disparu au pied gauche: tout le corps était donc parfaitement guéri et le malade détacha lui-même les bandages qui lui entouraient les bras. Le P. demanda alors à l'enfant, s'il pourrait bien prendre les verres qui se trouvaient près du lit sur la table de nuit; l'enfant se souleva lui-même, se mit à son aise et essaya avec l'une et l'autre main. Le P. s'agenouille alors près du lit, récite avec l'enfant une action de grâces: un Ave Maria et trois Gloria Patri, monte chez le P.

Recteur et le prie de dire aussi un Gloria Patri car François Matheis était guéri. Le R. P. Recteur refusa de croire au bon Scolastique; une heure auparavant il avait visité l'enfant: il fit donc appeler l'infirmier qui s'était absenté un instant et lui dit d'examiner le malade. L'infirmier arriva, trouve le malade parfaitement guéri et l'annonce au P. Recteur. S'il est guéri, qu'il se lève, répond le R. Père. L'infirmier en effet détacha les bandages des pieds et de l'épaule de l'enfant et lui dit de se lever: l'enfant obéit et noue lui-même les cordons de son caleçon en se tenant librement sur un pied. Cependant comme le F. infirmier vit qu'il était encore tout en moiteur, il le fit recoucher, et le R. P. Recteur arriva, trouva l'enfant parfaitement guéri et entendit de sa bouche ce qui était arrivé. Puis il demanda à l'enfant s'il avait auparavant pratiqué quelque dévotion envers le B^x.; et François répondit que depuis qu'il était au Freinberg il l'avait honoré chaque jour en récitant en son honneur 3 Gloria Patri et 3 Ave Maria. On pensa alors à se rendre immédiatement à la Chapelle pour y réciter un Te Deum d'action de grâces; mais l'infirmier crut que comme le mal était toujours plus violent pendant la nuit, il valait mieux attendre le lendemain pour voir si le mal ne reviendrait pas. On se rendit à cet avis: l'enfant dormit tranquillement toute la nuit, se leva le 3 Décembre frais et dispos, et mangea avec grand appétit. Cette nouvelle fut portée pendant la matinée à l'évêché et on fut autorisé à chanter le Te Deum. Pendant ce temps vint le médecin, il visita l'enfant, le trouva parfaitement guéri et déclara que „par le moyen de la nature ou de l'art cette guérison subite était de toute impossibilité, et que dans ce qu'il voyait il n'y avait rien qui s'opposât à l'existence d'un miracle. Le soir donc les élèves du collège et du séminaire se réunirent à l'église: le R. P. Recteur dans une courte allocution raconta l'heureuse guérison avec toutes ses circonstances et exhorta toute l'assemblée à remercier Dieu et le B. Berchmans. Le Te Deum fut chanté et tous les assistants vinrent baiser la relique du B^x. L'enfant fit avec sa mère une visite en ville le 10 Décembre, et jusqu'à présent il est en parfaite santé et de l'avis de tous plus gai et plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été. — Loué soit Dieu qui est admirable dans ses saints, loué soit à jamais le B^x. Berchmans! ".

Hollande. — Mariendaal. — Divers miracles opérés par l'intercession de Notre B^x. Père. —

Une jeune fille qui avait la main paralysée s'adressa à notre B^x. Père, pour obtenir sa guérison. Voici comment ses prières furent exaucées. elle avait fait une neuvaine en l'honneur de S^t. Ignace après avoir assisté à la S^{te}. Messe et reçu la Ste Communion elle retourne auprès de ses parents et s'adressant avec une foi vive à S^t. Ignace, elle lui dit: « J'ai fait ce que j'avais promis; à vous maintenant de me guérir: je veux aujourd'hui même aider mes parents dans leurs travaux. Étendant alors la main, elle soulève un vase rempli d'eau; aussitôt toute joyeuse elle court à son père et s'écrie: « Je suis guérie, S^t. Ignace m'a guérie! — Mais le père ne la croyant pas: „ Si cela est, dit-il à son enfant, donne moi un soufflet. L'enfant obéit, et si bien que le père fut tout-à-fait convaincu par un tel argument.

Un officier de l'armée, homme de bien, vint un jour trouver le R. P. Recteur et lui dit: Ah! mon Père, je viens d'être témoin d'un grand miracle. Mon fils abandonné des médecins et déjà moribond a été guéri tout-à-coup. — Le médecin avait ordonné de lui faire boire un vin particulier, non comme remède, mais comme soulagement. L'ayant cherché inutilement dans toute la ville, je m'adressai à la Supérieure d'une communauté, et celle-ci me présenta comme un remède infaillible de l'eau bénite de S^t. Ignace et ses litanies. Ne doutant plus que la santé allait être rendue à mon fils, je reviens à la maison et ma femme, mes enfants et moi, nous commençons une neuvaine. Mais ma femme moins confiante que moi, voulut absolument couper une mèche de cheveux à son enfant pour la garder en souvenir de lui. J'en fus mécontent et je lui dis: „ Prends garde de mettre par là obstacle à la divine miséricorde, et continuons à prier. Tout le temps de la neuvaine nul changement ne se manifesta. Le dernier jour au matin, à mon retour de la Messe, je m'approche de mon fils; il ne donnait plus aucun signe de vie et ma femme et mes autres enfants l'entouraient en pleurant. Tout-à-coup le voilà qui se lève et embrasse sa mère en poussant un g^d. cri. En racontant ce fait le brave officier pleurait à chaudes larmes, et il disait avec des paroles ardentes de foi: Dieu est tout puissant. Oui il y a encore des miracles de nos jours: et ce ne sont pas les saints qui les opèrent, mais Dieu qui les accorde à leur intercession. Pour moi, je suis tout prêt, s'il le faut à me rendre à Rome pour témoigner de l'authenticité de ce miracle.

Une Sœur de S^t. Alphonse de Liguori, avait, depuis plusieurs années déjà complètement perdu la voix. Sur l'avis d'un de nos Pères, elle prend de l'eau de S^t. Ignace et commence une neuvaine en son honneur. Le septième jour, elle recouvre soudain parfaitement la voix;

mais toutefois sans pouvoir chanter encore. On lui conseille une seconde neuvaine, elle la fait, et le septième jour encore elle peut se mettre à chanter d'une voix belle et ferme, qu'on entend par-dessus toutes les autres.

Afrique. — Ile Maurice. — Extrait d'une lettre de Port-Louis, 2 Novembre 1867.

Vous réclamez une lettre bien détaillée sur les événements dont nous avons été témoins, pendant l'épidémie qui a sévi dans notre île. Je vais essayer de répondre à vos désirs. Mais, remarquez-le bien, c'est du passé que je vous parlerai. Dieu en soit béni, l'horizon s'éclaircit, et si le terrible fléau n'a pas complètement disparu, au moins ne fait-il plus que de rares victimes. — Que n'avons-nous pas vu et entendu, au plus fort de l'épidémie! Catéchuménat, orphelinat, tout était devenu hôpital, et la mort frappait sans cesse! Une victime ne lui suffisait pas; parfois, c'était cinq, six qu'il lui fallait chaque jour. — Bientôt les catéchistes, les infirmiers furent eux-mêmes atteints de la fièvre. Les Religieuses de Marie Réparatrice devinrent tout à fait Sœurs de Charité. Il leur fallait ensevelir les morts, les mettre dans le cercueil, clouer ces cercueils, les porter même jusque dans la rue: les gens chargés de les enlever refusant d'entrer seulement dans la cour. La nature frissonnait, il en faut convenir; elle eût volontiers reculé devant de semblables fonctions; mais elle était vaincue par la grâce qu'elle sentait forte et abondante. — Laissons-les elles-mêmes prendre la parole: "Les malades nous venaient de tous côtés, ou, le plus souvent, nous étaient apportés; car on rencontrait les mourants le long des rues. Quelques-uns parvenaient à force de peine, à se traîner jusqu'à notre porte; arrivés là, ils tombaient sans connaissance. Transportés à l'hôpital, ils revenaient à eux-mêmes, ordinairement, assez du moins pour demander et recevoir le baptême. Il était rare que le dernier soupir de ces malheureux se fît attendre longtemps. — Que n'avons-nous pas vu! De pauvres petits enfants, trouvés sur des cadavres, étaient déjà couverts de plaies par les insectes auxquels ils ne pouvaient opposer aucune résistance. Une petite enfant tombée dans l'eau, sans doute au moment où sa mère tombait elle-même, emportée par la fièvre. Un petit garçon qui ne donne plus signe de vie, est ramassé, au bord de la mer, par un ouvrier qui nous l'apporte. On le frictionne longtemps, avant de le réchauffer. Il reste près de 24 heures les yeux fermés, les dents serrées, paraissant insensible à tout ce qu'on fait pour le ranimer. Sa respiration est si faible qu'on douterait de son existence, sans la fièvre brûlante qui le dévore. Enfin, il ouvre les yeux, et, par ses signes, fait comprendre qu'il a faim. Je lui présente une banane qu'il mange sans répugnance. Peu après, il demande du riz; il en fallut peu pour le satisfaire. Après ce semblant de repas, il se recouche; car, à notre grand étonnement, il était parvenu à s'asseoir sur sa natte. Il s'endort quelques moments, et d'un assez bon sommeil; en s'éveillant, il demande à marcher et à manger. Le reste du jour se passe assez bien. Contre toute espérance, je voulais espérer qu'on le sauverait, quand, le lendemain il se remit sur sa natte, se plaignant en montrant sa tête. Il retomba bientôt dans l'état où on nous l'avait apporté. Trente-six heures plus tard, il expirait et allait au Ciel chanter sa délivrance. — Même dans les familles les plus aisées, on se mourait faute de secours; faute de secours aussi, on a vu des mères obligées de faire pour leurs enfants ce que nous faisions pour nos pauvres défunts. Et s'il en était ainsi chez les gens riches, imaginez, si vous pouvez, ce qui se passait parmi les indigents. On ne suffisait plus à leur porter secours; personne non plus pour enlever les cadavres qui n'étaient découverts que par l'infection qu'ils répandaient. Que faire alors, quand il n'était plus possible d'approcher? On brûlait cette misérable case, dénuée de tout ce qui est nécessaire à la vie. Des familles entières, de toutes les classes, et des plus nombreuses, ont succombé au fléau. On relevait, dans les rues, les morts et les mourants, et bien souvent, on reconnaissait en eux des personnes que, quelques heures auparavant, on avait rencontrées en parfaite santé. On sortait pour chercher du secours; à peine avait-on fait quelques pas, qu'on était comme foudroyé; en revenait-on, ou du moins reprenait-on connaissance après quelques jours, la maison où l'on avait laissé des malades ne renfermait plus que des cadavres.

L'épidémie a fait découvrir des misères qui se cachaient sous les dehors les plus trompeurs. En général, les cases, ou demeures des pauvres, sont totalement dépourvues des objets de première nécessité. — Un fait, pris au milieu de beaucoup d'autres, vous donnera une idée de cet affreux dénûment. Nous le tenons de personnes dignes de foi, et qui en ont été témoins oculaires. — Deux jeunes filles logeaient dans une case voisine de l'habitation de ces personnes. Plusieurs jours durant, on ne les voit point sortir. On pense qu'elles ont

quitté ce lieu. Enfin, le temps s'écoulant, les exhalaisons fétides qui s'en échappaient, donnèrent l'éveil. Nul ne répondant quand on frappe à la porte, on l'enfonce, et les regards tombent sur deux cadavres en putréfaction, point de nattes, point de couvertures, pas le moindre vêtement; et, autour, rien qui dénote qu'on ait vécu dans ce lieu. Passant dans un réduit voisin, tout aussi dépourvu de ce qui est nécessaire à la vie, les yeux ne rencontrent que des vêtements élégants, suspendus à la muraille: robes, coiffures et chaussures irréprochables. Tous ces vêtements d'apparat servaient à dissimuler la plus profonde misère.

Extrait d'une autre lettre. — Les pauvres Noirs sont d'une ignorance dont vous ne pouvez vous faire la moindre idée. Je voudrais vous faire connaître un bon vieux qui s'est présenté il y a quelque temps. Il a de 90 à 91 ans. Il n'avait pas été baptisé. Faire le signe de la croix, c'était pour lui chose toute nouvelle et peu facile. On est cependant venu à bout de lui apprendre le nécessaire, et le saint Baptême lui a été administré. Maintenant, on pense à la première Communion; mais le bonhomme (un François, plein de bonne volonté pourtant!), mettra longtemps pour acquérir un degré de plus de savoir. — Assistons à une leçon de catéchisme faite à ce bonhomme. Ainsi, il est assis à distance respectueuse, le menton appuyé sur ses mains qu'il joint sur le haut d'un énorme bâton placé entre ses jambes. Ecoutez le début: « Bonhomme, pourquoi le bon Dieu vous a-t-il mis sur la terre? — Ah!... pour la tranquillité. » On détrompe le vieux, et le catéchiste continue: « Bonhomme, dis-moi ce qu'ont fait Adam et Eve? — Hien! l'a fourré à nous dans l'embarras! répond-il avec un profond soupir. Toutes les réponses sont du même genre. Enfin, on termine par une petite exhortation: « Bonhomme, servez bien le bon Dieu, soyez toujours bon chrétien, et quand vous serez mort, vous irez avec le bon Dieu, pour toujours. » — Et le bonhomme répond: « Ah!.. oui, bien obligé.

Lettre du P. Darribère à Mgr. Meurin, Vic. Apost. de Bombay. — Port-Louis, 15 Mars 1868.

Votre Grandeur a sans doute appris le terrible fléau qui vient de fondre sur Maurice. Il se déclara le 12 Mars. Le baromètre s'était trouvé très-bas de grand matin, ce phénomène excita de grandes appréhensions, qui ne furent hélas! que trop confirmées. Il est absolument impossible de vous donner une idée de la violence avec laquelle le vent souffla dans cette terrible journée. Bien que suivant toujours la même direction, chaque rafale finissait en un tourbillon qui emportait tout sur son passage. Une multitude de maisons ont été jetées par terre. Quelques unes construites en bois soulevées par le vent comme des feuilles mortes tournoyaient un instant dans l'air et retombaient en mille pièces. Les toits étaient violemment arrachés des maisons et transportés quelquefois à de grandes distances. Ce terrible sinistre fit bien des victimes. Une femme entre autres fut coupée en deux aussi net que si l'on s'était servi d'une hache.

Nous compléterons ces détails par la lettre suivante d'une Religieuse de Marie Réparatrice. — Le 11 de ce mois, après une journée de pluie et de bourrasques, un ouragan a éclaté de 10 à 11 heures du soir. Nous avons dû chercher, une partie de la nuit, dans quel coin nous pourrions nous reposer à sec; car la maison faisait eau de toutes parts. Le vent augmentant sans cesse, nous appréhendions de voir notre toit enlevé, et les craquements qui se faisaient entendre, ne diminuaient pas nos craintes. — Le lendemain, l'ouragan était dans toute sa force: les arbres se brisaient, les maisons s'écroulaient, les cases des pauvres étaient enlevées et les débris jetés au loin. Des malheureux vinrent demander un abri à la Rde Mère Supérieure qui put leur donner un asile, dans une de nos dépendances, non habitée en ce moment. Au milieu de ce bouleversement de la nature, le R. P. Darribère vint nous prêter main-forte, c'était bien au péril de sa vie. Grâce à son secours, on put consolider deux portes qui nous défendaient contre de grands dégâts. Le bon Père nous dit la Ste Messe, et reprit le chemin de la résidence; mais il ne la regagna qu'à grand'peine, et le vent lui ayant enlevé manteau et chapeau. — C'était un curieux spectacle que de nous voir. Recevant l'eau qui se faisait jour de toutes parts, sans bas, mouillées comme vous pouvez l'imaginer, nous étanchions, avec des couvertures de coton, l'eau qui avait inondé tout le rez-de-chaussée, et ce travail se faisait à la pauvre lueur d'une bougie. Nous sommes parvenues à préserver, non pas le tout, mais le Sanctuaire, la Sacristie, l'Avant-chœur. Dans une des chambres destinées aux retraitantes, nous marchions complètement dans l'eau. Deux de nos Mères avaient la fièvre; elles n'en firent pas moins bonne contenance, et remplirent le même office que les autres. — Nos dégâts se bornent à notre toiture et à celles des petits bâtiments qui nous entourent.

puis nos grands arbres renversés, brisés ; du reste, pas de malheurs pour les personnes, à déplorer chez nous. — Mais au dehors, la ruine est complète : les édifices les plus solides ont été renversés par le vent, pendant que les eaux minaient les fondations ; il n'en reste pas une pierre debout. Bon nombre d'églises et de temples protestants ont été renversés ; d'autres sont gravement endommagés. L'église des Pères a eu un côté de sa toiture emporté, et quelques autres désastres qui entraîneront une réparation d'une quinzaine de mille francs au moins. C'est un grand malheur que celui-là : ce bel établissement, tout récemment construit, était dû à la charité publique. — Le nombre des victimes est encore inconnu, même pour la seule ville de Port-Louis. Les communications entre les différents quartiers ne sont pas encore rétablies ; on ignore ce qui s'y est passé ; mais, par ce que nous avons sous les yeux, il est à craindre que nous n'en recevions de tristes nouvelles. — Toutes les gares de chemin de fer ont été renversées. La violence du vent était telle que les toits des maisons, enlevés dans les airs, retombaient en se divisant, comme il en arriverait à un jeu de cartes. — Les navires qui, selon l'usage, ont appareillé à l'approche du mauvais temps, n'ont pas encore reparu. Plusieurs qui n'ont pas eu le temps de fuir la tourmente, ont été jetés à la côte. — Le temple protestant, tombant sur une maison voisine, a causé la mort de trois personnes. Une case d'Indiens, en s'écroulant en a tué quinze, et combien d'autres morts, combien de blessés surtout ! On ne sait jusqu'où va monter le nombre des victimes. — Les bons Frères de la Doctrine Chrétienne ont été, eux aussi, des plus éprouvés. Durant toute cette triste nuit, du 11 au 12, ils ont ressenti de violentes secousses. Vers 4 heures du matin, leur grande maison, achevée seulement l'année dernière, s'est écroulée tout à coup. Quelques-uns d'entre eux sont restés sous les décombres. Les moins engagés sont parvenus à dégager les autres ; mais deux Frères et un enfant ont péri ; un autre enfant a été si grièvement blessé, qu'il a succombé quelques heures après. Les recherches ont continué jusqu'au soir, avant qu'on pût découvrir le Tabernacle qui contenait les Saintes Espèces. On l'a retrouvé intact ; mais la secousse avait fait entr'ouvrir le Saint Ciboire, et les Hosties étaient un peu détrempées. — Les cadavres n'ont été retrouvés que le lendemain matin. — Pauvres Frères ! Leur maison est complètement détruite ! C'était l'asile du pauvre, et le don de la charité publique.

Amérique Méridionale. — (Communiqué par le R. P. Esseiva) (Mission Allemande de Santa-Fé).

Lettre du P. Jos. Anweiler, de la Prov. d'Allemagne, au P. Gérard Schneemann, de la même Province. — *Colonie Esperanza, 23 Juin 1868.* — Mon R. Père, P. C.

Peu après la dernière lettre que je vous ai écrite, les Supérieurs, à la demande de Mgr l'Evêque de Parana, m'envoyèrent à Santa-Fé. Le gouverneur de la province, libre penseur déclaré, protesta contre ce choix, disant que j'étais trop fanatique ; mais le Supérieur persista dans sa résolution, et je me mis en route, pour aller accompagner Sa Grandeur dans une tournée apostolique. Ce projet fut arrêté par les événements dont je vais vous parler. Oroño (c'est le nom du gouverneur), de concert avec ses conseillers, aussi méchants que lui, porta une loi sur le mariage civil, aussi grossière dans la forme, qu'attentatoire en elle-même aux droits de l'Eglise. Cet acte avait été précédé de plusieurs autres, inspirés par la même haine contre la Religion. Notre digne Evêque lança une sentence d'excommunication contre tous ceux qui avaient pris part à la promulgation de ces lois impies, et exhorta les prêtres et les fidèles à résister avec énergie à ces coupables innovations. Oroño répondit à cette condamnation par des menaces contre tous les prêtres qui obéiraient à leur Evêque. Ce fut le signal d'une persécution ouverte. Trois prêtres, qui s'étaient probablement plus signalés par leur opposition aux entreprises du gouverneur, éprouvèrent les effets de sa vengeance. Le P. [illegible] et moi avons eu le bonheur d'être de ce nombre. Une troupe de soldats à longues barbes vint en armes s'emparer de nous et nous conduire en prison. Grâces à Dieu, notre courage ne faiblit point, et je crois que nos ennemis n'auront garde de publier dans les journaux tout ce que nous leur avons dit dans les interrogatoires qu'ils nous ont fait subir. Au bout de quelque temps, nous fûmes remis en liberté ; toutefois Oroño n'en mit que plus d'ardeur à poursuivre ses plans : nous, de notre côté, nous continuâmes à les combattre de tout notre pouvoir. Mais bientôt les choses prirent une tournure tout-à-fait imprévue : le peuple indigné se souleva en masse, vint fondre sur Santa-Fé, et contraignit l'ennemi de l'Eglise à prendre la fuite. Voilà où nous en sommes à l'heure qu'il est. La crise n'est point finie : Oroño et ses dignes amis se sont dirigés vers Buenos-Ayres,

sans doute pour aller chercher mainte fois. Mais Dieu nous protégera, et nous donnera, j'espère, force et courage pour soutenir la lutte. Tout cela coûte peu à écrire, mon Révérend Père, mais vous ne sauriez croire quelles heures pleines d'angoisses nous avons passées pendant ces troubles. — A peine étions-nous sortis de cette première épreuve, qu'un autre fléau vint désoler ce pauvre pays, et sévit sans interruption pendant deux mois entiers. Le choléra de l'année dernière avait fait de grands ravages, comme je vous l'ai écrit; mais cette fois son passage a été bien autrement désastreux. Vous dire en peu de mots ce que nous avons souffert, et de quels spectacles navrants nous avons été témoins, serait chose impossible. Dans ces vastes colonies qui s'étendent en tous sens, on réclamait de tout côté notre secours, le jour et la nuit, sans repos ni trève. Plus d'une fois nous avons failli succomber, non seulement à l'excès de fatigue et d'épuisement, mais encore aux assauts de la terrible maladie. Je n'exagère point, mon R. Père, je raconte simplement les choses comme elles sont, afin que ceux qui voudraient venir se joindre à nous, reconnaissent sous toutes ses faces la vie de mission. Les précurseurs ordinaires du choléra (vomissements, etc) se manifestèrent à diverses reprises; heureusement, jamais tous à la fois. Un jour que j'étais occupé à administrer les sacrements aux cholériques, je fus pris de si violents accès de crampe, que je me crus atteint du fléau; mais, grâce à de prompts secours, le progrès du mal fut arrêté. Quelques instants après, voilà qu'on vient m'annoncer que, dans le voisinage, une femme atteinte du choléra se trouve aux prises avec la mort. Selon les calculs de la prévoyance humaine, il y avait dix à parier contre un, que m'approcher de la malade, après les symptômes que je venais d'éprouver, c'était courir à la mort. J'éprouvai dans ce moment, je l'avoue, que le sacrifice de la vie n'est pas chose si aisée: il n'y a, dans de telles conjonctures, que deux motifs qui tiennent contre les défaillances de la nature: l'amour de Notre Seigneur Jésus Christ, et la crainte du feu éternel, qui menace et le Missionnaire et les âmes qui lui sont confiées. J'allai donc administrer la mourante, et, contre tout espoir, je revins sain et sauf. Dans la seule colonie Esperanza, où je suis en ce moment, il y a eu 3 à 400 malades, dont la plupart ont succombé. La mortalité n'a pas été moins grande à San Jeronimo, où se trouve le P. Tervres. Nous sommes ici extrêmement occupés l'un et l'autre; mais nous avons la consolation de voir que Dieu bénit nos œuvres, et, s'il nous impose de pénibles sacrifices, il sait bien les adoucir! Dans ces derniers temps, nous nous sommes mis à donner une mission aux indigènes dans leurs forêts, et le succès a été si heureux, que nous avons résolu de consacrer plus de temps à la culture de ce nouveau champ. Ici aussi il y a bien des dangers à courir; je vous les détaillerai dans une prochaine lettre, pour que vous ayez une nouvelle occasion de bénir avec nous la Providence de Dieu à l'égard de ses pauvres serviteurs. Je suis, etc.

Joseph Auweiler S.J.

Guyane Française. — Quelques traits édifiants extraits d'un rapport du R.P. de Monfort: Novembre 1868.

Personnages édifiants. — Les deux plus hautes autorités militaires après le gouverneur sont franchement catholiques pratiquants et donnent le plus bel exemple. Récemment un des principaux personnage de la colonie donnait le scandale d'un mariage civil; il avait invité tous les principaux de la ville; l'un de ces deux Messieurs s'excusa sans alléguer aucun motif; l'autre lui répondit carrément: « Non, non, mon cher, non; ne comptez pas sur moi; je ne vais pas à ces fêtes là; ce n'est pas un mariage, cela! »

Exécutions capitales. — Un athée. — Il n'y a eu, dans le courant de ces douze mois, que deux exécutions capitales. Les condamnés étaient jeunes tous deux (36 et 25 ans); mais leurs crimes et, plus encore, les dispositions dans lesquelles ils ont subi leur supplice, ont été bien différents. Le premier, exécuté le 5 novembre 1867, était un des libérés de St Jean. C'était un malheureux jeune homme, élevé par un oncle impie, qui lui avait fait lire dès son enfance les œuvres de Voltaire et d'autres livres impies et obscènes. Toute son éducation avait été faite dans le même esprit; aussi, ayant d'ailleurs d'assez bonnes manières, calme, et poli, il avait, de son propre aveu, les mœurs les plus infâmes. C'est cette immoralité qui l'a poussé à assassiner de sang-froid et avec préméditation un de ses camarades, qui se refusait à ses désirs infâmes, après cependant avoir accepté de faire un repas avec lui et à ses frais. Il prévoyait ce refus et en avait fait l'arrêt de mort de sa victime. C'est ce qu'il a conté lui-même au Père qui le visitait souvent dans sa prison. Au conseil de guerre, il a avoué cyniquement son crime, ajoutant qu'il n'en éprouvait aucun remords, qu'il avait bien fait, qu'il agirait encore de même, et que du reste il avait fallu qu'il en fut ainsi. Un de nos Pères l'a visité bien souvent dans sa cellule à Cayenne; il accueillait toujours le Père avec plaisir et fort poliment,

lui parlait avec le même cynisme; mais, — ce qui est plus pénible encore, — sans aucun air de forfanterie, lui ouvrant presque naïvement son cœur vide de toute pensée de religion, même naturelle; il écoutait volontiers tout ce que la charité inspirait à son visiteur, acceptait et lisait même plusieurs livres de religion, mais sans que ces conversations et ces lectures parussent faire naître en lui le moindre doute sur la prétendue certitude où il était que tout finit à la mort. Transféré à St Laurent pour y subir sa peine, qu'il a attendue là pendant près de trois jours, il a persisté jusqu'à la fin dans le même endurcissement, malgré les exhortations les plus vives et les plus chaleureuses, et les supplications des deux aumôniers de St Laurent. Toujours l'enseignement de Voltaire était sa réponse à tous les arguments; la seule ombre de doute qu'on ait pu lui arracher est: « s'il y a un enfer, Voltaire y est; j'irai aussi. » Il dormait comme un homme qui n'a pas la moindre inquiétude. Le Père alla dans sa cellule quelques instants avant l'exécution; il dormait tranquillement, et ne manifesta, à son réveil, aucune frayeur, aucun trouble. Aux dernières exhortations de l'aumônier: « C'est inutile, mon Père, lui répondit-il tranquillement et poliment; mon parti est bien arrêté. » Puis il est allé d'un pas ferme au lieu du supplice, et s'est présenté devant les soldats qui allaient le fusiller, sans signes de forfanterie, sans rien dire, et gardant, en apparence du moins, sa froide impassibilité. Épouvantable exemple de la puissance qui a été donnée à Voltaire pour faire le mal!

Un pénitent. — L'autre tête est tombée sous le fer de la guillotine, à l'Ile Royale, le 24 septembre. Les sentences sont prononcées à Cayenne, mais exécutées soit dans cette île, soit à St Laurent. Par une suite de circonstances non ordinaires, le condamné a vu s'écouler cinq semaines entre sa sentence définitive et son exécution. Pendant cette longue agonie, la patience et la résignation chrétienne de ce jeune homme, de 25 ans à peine, se sont admirablement soutenues: deux fois seulement, de violentes attaques de désespoir, et une fois, lors de son débarquement à l'île Royale, une impression de vive frayeur, l'ont terriblement agité; mais il en a triomphé par la foi. La résignation lui était d'autant plus difficile qu'il ne se sentait pas digne de mort: « Pour le crime qui m'a amené ici, disait-il souvent aux deux Pères qui l'ont visité à Cayenne et à l'île Royale, « oui, j'avais mérité la mort; mais, cette fois-ci, non. » En effet, dans un temps de repos et sur un des pontons si encombrés, un de ses camarades, pris de vin, comme il l'était un peu lui-même, le poursuivait et le harcelait depuis près d'une demi-heure; enfin il le pousse sur une table placée près de la cuisine et sur laquelle se trouvaient plusieurs longues fourchettes à trois dents. Le pauvre garçon perd patience, et saisissant une de ces fourchettes, il en frappe son aggresseur, qui tombe, blessé au cœur, et qui mourut le lendemain. —

Il devait être exécuté à 6 heures du matin. Dès 5 heures l'aumônier de l'Ile Royale était dans la cellule du pauvre condamné. « Nous passâmes ces derniers instants à prier, écrit ce Père; il m'édifia par plusieurs réflexions, entre autres celle-ci: « je ne crois pas que j'aie mérité d'être exécuté, d'après la loi; mais j'accepte cela de bon cœur pour tous mes péchés passés; j'espère que Dieu m'en tiendra compte... récitons une prière pour mon père et pour ma mère; mon Dieu! si je les avais écoutés! » — Et puis: « récitons encore une prière pour celui que j'ai tué sans le vouloir. » Au moment de monter à l'échafaud, en embrassant l'aumonier, il lui exprima le désir de dire qu'il mourait sans l'avoir mérité; mais, sur la remarque du Père qu'il y avait plus de vertu à garder le silence et qu'en cela il imiterait mieux Notre Seigneur, il se résigna encore à ce sacrifice. A genoux sur la première marche de l'échafaud, il récita son acte de contrition; le Père lui donna lentement l'absolution, et l'aida à monter sur les degrés. Il garda tout son esprit jusqu'au dernier moment, et, lié à la planche, la tête sous le couteau, il s'écria: « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi. » Plusieurs officiers témoins de cette mort en ont été profondément édifiés.

Foi et Charité d'un officier. — Nous ne pouvons omettre un détail qui prouve, une fois de plus, combien il reste souvent encore de foi et charité vraiment chrétienne dans des hommes qui se tiennent éloignés des pratiques religieuses. Le jour même où la sentence fut prononcée, le président du conseil de guerre vint lui-même voir le condamné dans sa prison, et lui dit: « mon ami, ne conservez pas d'illusion; vous n'avez plus aucun espoir de prolonger vos jours; pensez à votre âme et mettez-vous en règle avec Dieu; lui seul peut vous pardonner et sauver votre âme: ne pensez plus qu'à votre salut éternel. » Ces paroles ont vivement ému le pauvre condamné, qui les a répétées au Père; elles ont puissamment contribué à assurer le salut de cette âme.

Patience chrétienne. — « Depuis neuf mois, écrit l'un des Aumôniers de St Laurent, « Stanislas Alexandre D..., paralysé de tout le côté gauche, était [illegible] étendu sur son lit de douleur. En vain le traitait-on par l'électricité et autres moyens énergiques, on ne faisait qu'augmenter ses douleurs. Pendant toutes ces opérations, pas une plainte. Il était toujours gai, souriant, toujours content, plein de reconnaissance pour les moindres services qu'on lui rendait. « On me gâte ici, disait-il : quel soin on prend de moi! » Sa patience, sa douceur avaient gagné tous les cœurs. Tout le monde l'aimait dans la salle. Il Communiait fréquemment. « Oh! comme j'aime le bon Dieu, disait-il. » — « Mais il vous a cloué sur votre lit. » — « Oui; mais pour moi il s'est laissé clouer sur un lit bien plus dur. [illegible] en longueur; mais le bon Dieu le veut! » — Pendant trois semaines, l'appétit vint à lui manquer. — « Mon Père, me disait-il, vous ne me laisserez pas mourir sans mes Sacrements. Je m'en vais comme une chandelle. Ainsi, veillez sur moi. » Il eut un pressentiment de sa fin prochaine et subite. — « Donnez-moi mes Sacrements, mon Père; je vous en prie. » Je le confessai et lui donnai l'Extrême-Onction. Il répondait aux prières à haute voix, et amen, amen, à chaque onction. Le lendemain matin, je lui apportai le St Viatique. « Mon frère, lui dis-je, en lui présentant la Ste Hostie, voici votre consolateur qui vient à vous » — « Je le remercie, mon Père, et vous aussi. » — Et il reçut le Sacrement avec la plus tendre dévotion. Le lendemain matin à [illegible] heures et demie, il causait à voix basse avec ses deux voisins; il était assis sur son lit, tenant la poignée de bois qui le soutenait dans cette position. Puis il se tait et penche la tête sur sa poitrine. Trois minutes après, la Sœur entre. — « Eh bien! D..., comment allez-vous? » — Point de réponse. Il était mort. « Quelle belle mort, disaient ses camarades; oh! que nous voudrions mourir comme cela! »

Effet des Sacrements. — Voici une autre mort édifiante qui, venant après une maladie qui ne l'était guère, montrera la divine puissance des Sacrements. « Allons à l'hôpital auprès d'un Suisse, écrit le Père Aumônier de l'Ilet-la-Mère; je vous préviens qu'il vous répondra peu de chose, et même, s'il vous répond, ce sera en vous tournant le dos et vous priant de le laisser tranquille. Il faut pourtant lui faire une visite journalière pendant deux ou trois mois; car il est [illegible] entre la vie et la mort. D'abord il ne veut pas se confesser; ensuite, « c'est trop long, quand il y a tant de temps. » Une fois cependant la Sœur a obtenu une promesse. J'arrive à l'heure convenue; il était dehors. On l'amène, et il se décide enfin à recevoir le Sacrement de pénitence, et le lendemain, qui était un Dimanche, il Communie. Quand je le revis après les Vêpres, son pâle visage était déridé: « Hier au soir, me dit-il, si vous m'aviez donné mille francs, j'aurais été cent fois moins content que d'avoir reçu le pardon de mes péchés. Oh! la bonne nuit que j'ai passée! Toute la journée j'ai été seul et si heureux! Oh! quand je vivrais cent ans, je n'abandonne plus mes devoirs. » Il n'avait plus d'années ni de mois à vivre; je lui administrai l'Extrême-Onction environ quinze jours après; il était alors très-souffrant, et un peu aigri. A ma visite du lendemain matin, il me remercia. « A partir du moment, me dit-il, où vous m'avez donné le Sacrement, mes souffrances ont diminué; j'ai passé une bonne nuit; je suis bien encore, oui, l'Extrême-Onction m'a soulagé; je vous demande pardon de vous avoir offensé hier soir. » Et puis il a, peu après, rendu paisiblement son âme à Dieu. »

Ajouterons-nous une autre preuve de l'effet produit par la Ste Eucharistie, reçue même très-imparfaitement: c'est tout le mieux qu'on en puisse dire? Un vieux forçat, condamné à l'âge de 25 ans, fêtait dernièrement à l'hôpital son jubilé, le commencement de son second demi-siècle de travaux forcés. C'est un assez bon homme, sourd, grand liseur, venant souvent voir le Père, mais ne se décidant jamais à se confesser. Un bœuf échappé lui avait cassé un bras et [illegible] une côte, et il était à l'hôpital achevant de se rétablir tout doucement de ce double accident, qui était venu ajouter à l'[illegible] de ses vieux rhumatismes. Sur ces entrefaites, la Sœur de sa salle part pour la France, et est remplacée par une autre. Un samedi soir, le Père dit à cette Sœur: « Demain ce malade doit Communier », en lui montrant un autre malade, assez vieux aussi et plus sourd encore, et qui se trouvait assez près de notre jubilaire. Le lendemain matin à 4h ½, (la Messe se dit dans cette salle chaque Dimanche à 5 heures) la Sœur s'approche par méprise du jubilaire. « Allons, dit-elle, il faut vous lever et aller Communier. » Modèle d'obéissance aveugle, il se lève, va entendre la Messe de tout près, et y Communie. En faisant sa visite l'après-midi, le Père, averti de la méprise: « Ah!

ça ! mon bon Dieu..., lui dit-il, il faut vous confesser maintenant. La Communion ne va pas sans la confession ; vous avez changé l'ordre accoutumé ! Venez chez moi demain. » En effet, le lendemain, le pauvre vieux venait chez le Père, plus décontenancé que lorsqu'il y venait à l'ordinaire chercher de l'eau, un livre et des goyaves ; il venait faire une bonne confession et, le Dimanche suivant, il communiait de nouveau et bien content. Cette année a été en effet pour lui un jubilé.

Ne quittons pas l'hôpital sans citer un trait qui confirme la recommandation de St. Paul aux prêtres : « Nemini dantes ullam offensionem. » Un malade est apporté à l'hôpital, atteint d'une fièvre cholérique, écrit l'aumônier de l'Ilet-la-Mère. Cet homme m'avait dit précédemment qu'il ne se confesserait jamais, qu'il ne croyait à rien, parcequ'il avait eu, disait-il, à se plaindre d'un prêtre. On m'appelle. Je ne suis pas surpris de l'entendre me répondre : « Je ne crois point à Dieu ; s'il y en avait un, permettrait-il tant d'injustices ? Le bon Dieu, l'enfer ! Ah ! je connais ça. Le bon Dieu, c'est l'argent ; l'enfer, c'est ce qu'on nous fait souffrir ici. » — Comme c'était le soir et que tout le monde était réuni, pas une de ses paroles ne fut perdue par les autres malades. Dieu ne permit pas qu'il mourût cette nuit. Deux ou trois jours après il était hors de danger. A mes visites je ne lui parlais ni d'enfer, ni de paradis ; et cependant il me dit un matin : « Il faut que je vous parle en particulier. » Il ne voulait que réparer son scandale. Les prières et la charité de la Sœur l'avaient gagné. Le jour de la Toussaint, il goûtait, disait-il, une paix ignorée jusque là ; il avait un poids enlevé de dessus son cœur... » Que les prêtres auraient de charité et de patience pour ne blesser personne, s'ils pensaient combien on pardonne difficilement aux Ministres de Jésus-Christ. J'ai constaté ce fait avec évidence, et plusieurs fois, hélas ! jusqu'à l'heure de la mort. »

Ce n'est pas seulement à l'hôpital que la grâce opère des conversions : elle fait partout des conquêtes. Voici parmi les libérés de St. Pierre, un trait frappant de la miséricorde de Dieu et de la puissance de la grâce. Un pauvre Belge, né à Gand en 1823, après avoir perdu sa mère à l'âge de sept ans, avait été mis dans une bonne pension par les soins d'un homme puissant et charitable ; mais, évadé de cette école à l'âge de onze ans, et fatigué bientôt de la monotonie de la maison paternelle, il avait commencé à treize ans une vie de désordres de toute espèce ; soldat à dix-sept ans, mais bientôt déserteur, puis voleur et emprisonné en Belgique ; il s'était enfui en France, où, donnant encore plus libre carrière à ses passions désordonnées, il vit bientôt la série de ses débauches, de ses infamies et de ses crimes close par une condamnation à dix ans de travaux forcés et sa transportation en Guyanne. Ici, sa peine terminée, il s'est vu astreint à y passer néanmoins le reste de ses jours. Son impatience du joug l'eut bientôt entraîné dans l'épaisseur des forêts où il vécut huit mois, à trois journées de marche de St. Jean. Dénoncé par un Arabe égaré dans les bois, qu'il avait remis sur sa route, il fut ramené assez doucement par des surveillants, et enfin il est aujourd'hui concessionnaire dans les bois de St. Pierre. « Je le rencontrai en janvier, écrit l'aumônier de ce pénitencier, occupé à cultiver des patates, hâve, décharné, à peine vêtu. Après quelques mots indifférents, je l'exhorte à la patience et à la confiance en Dieu. Il fixe sur moi ses grands yeux : « Ne me parlez pas de Dieu : s'il y en avait un et qu'il fût bon, et puissant comme on le dit, je ne serais pas si malheureux ; j'ai constamment la fièvre depuis neuf mois, et si je ne fais pas ma tâche, je suis puni ! ... Non, il n'y a pas de bon Dieu. » — Mais comment l'avez-vous servi, pour exiger qu'il ait soin de vous ? » — « Je ne m'en occupe pas ; laissez-moi tranquille ! » — A une seconde visite, même réception. Peu de jours cependant il était attendri... il est venu se confesser !! L'aveu de ses abominations lui faisait pousser des cris qu'on entendait par tout le village. Puis, après sa confession, il s'est agenouillé ou plutôt accroupi, a joint les mains vers le Tabernacle et s'est écrié avec une expression de visage et un accent de voix indescriptibles : « O mon pauvre bon Dieu ! En quel état je vous ai mis ! C'est pour l'amour d'un bandit comme moi que vous êtes mort sur une Croix et que vous demeurez dans ce Tabernacle ! Que vous êtes bon, et que je suis canaille ! etc. » Il a fait ses Pâques, et persévère. Il a écrit sa vie... etc. »

Esprit de pénitence. — Et plus encore la grâce inspire les sentiments d'une vraie pénitence. Le Père chargé des pauvres vieux Libérés, écrit : « L'un de ces bons vieux me disait encore tout dernièrement : « Mon Père, je bénis Dieu de m'avoir conduit ici ; sans ce malheur, que serais-je devenu ? Je ne connaissais ni fêtes, ni Dimanche, ni vendredi ni samedi ; je ne pouvais dire deux mots sans blasphémer. Maintenant, grâces à Dieu, [illegible] j'espère en la miséricorde infinie de mon Créateur et Sauveur que j'ai déshonoré

ma famille, il est vrai; ma pauvre femme, je ne comprends pas comment elle n'est pas morte de chagrin. Mes pauvres enfants, ils sont en âge de se marier. Comme j'ai bien travaillé à leur procurer de bons partis! Mais n'importe, je prierai tant pour eux, que Dieu, qui a bien des moyens de les dédommager ne manquera pas de le faire.» Ce brave homme communie tous les mois, et même plus souvent.

Un de nos Alsaciens disait dernièrement: «Je ne puis plus faire ce que je faisais encore l'année passée (pour réparer sa vie fort mauvaise); ne boire que de l'eau, et me schlaguer ferme. Je suis trop faible maintenant.»

Délicatesse de conscience. — Voyez encore la délicatesse de conscience que le St Esprit met dans ces âmes, longtemps si dures. Un des concessionnaires de St Pierre, qui a trois quarts d'heure de chemin à faire pour venir à l'église, et par quels affreux sentiers!, était venu se confesser la veille de Pâques. Quelques jours après, son aumônier le rencontre: — «Eh bien! C..., je crois que vous n'avez pas communié le jour de Pâques! Pourtant, vous vous êtes confessé la veille.» — «C'est vrai, mon Père, mais c'est que j'ai aidé deux de mes camarades dans un travail; ils se sont mis à se battre; j'ai voulu les séparer, et je me suis si animé que je ne me suis plus rappelé ensuite ce que j'avais dit ou fait dans ce moment. Je craignis d'avoir échappé quelques paroles grossières, sans m'en apercevoir. Je consultai un de mes voisins; il fut, comme moi, d'avis que je ferais mieux d'attendre et de me confesser de cela. Demain, j'irai vous trouver.» Et le lendemain avant 5 heures il s'était confessé.

Miséricorde spirituelle. — Voulez-vous un trait de miséricorde spirituelle, une de ces paroles de camarade, qui font souvent sur un cœur plus d'impression que les sermons les plus éloquents! Un pauvre garçon s'était évadé; épuisé de fatigue et de faim, il est ramené à Cayenne, où il attend sa sentence, enchaîné à un des lits de l'hôpital. Un de ses camarades apprend le sort de ce malheureux, et lui écrit de l'Ile-Royale: «Mon cher Joseph, j'ai appris avec peine le malheur qui t'est arrivé. Pauvre Joseph, si tu avais suivi les avis que je te donnais, tu serais plus heureux. Enfin, je ne veux pas te faire de reproches, ce n'est pas le moment. Je dois te dire, mon cher enfant, qu'il faut reprendre tes anciennes habitudes, ne plus écouter les faux amis; car tu vois que les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Ils t'ont jeté dans l'abîme; ce sont pour toi des hommes à fuir; il faut fuir ces misérables. Vois s'il y en a un seul qui vienne à ton secours. Non; car les faux amis me représentent les démons de l'enfer; ils sont heureux quand ils font des victimes, et leur victime devient leur esclave. Méfie-toi de ces hommes là. Tu en as une rude expérience. Dieu veuille que ce soit la dernière! — J'ai appris que tu étais bien malade; je ne puis reposer depuis que j'ai appris cette fâcheuse nouvelle. Mais courage, prie le bon Dieu qu'il t'accorde les grâces dont tu as besoin, et qu'il te rende la santé! Prie aussi avec confiance la Mère de Dieu, la Ste Vierge, la mère de tous ceux qui la [illegible]ient, la protectrice des affligés. Avec la protection de cette bonne Mère tu triompheras de tes faux amis. De mon côté tous les jours à midi je me rends à la chapelle pour prier pour toi. A cette même heure prie aussi, et il faut espérer que nos prières seront exaucées. Oui, mon cher, il n'y a que par la foi que nous pouvons être heureux. Tu le sais par moi: 34 ans de misère se sont écoulés sur ma tête; jeté d'une prison dans l'autre, jeté des six mois dans des cachots. Eh bien, j'ai toujours eu recours à la Ste Providence; aussi jamais malade, toujours triomphant devant les personnes qui me faisaient du mal, et la prière qui m'a été, je crois, le plus favorable, c'est celle que je faisais pour mes ennemis. Prie aussi, etc...»

Voici encore un bon conseil, sous une forme énergique. «Malheureux, si je ne craignais les jugements de Dieu, je vous abattrais la tête avec ce sabre.» L'indignation arrachait ce cri à un brave forgeron, qui entendait un de ses camarades proférer d'affreux blasphèmes. Ce zélé chrétien est un homme doux et humble, dont la voix ne se fait jamais entendre, si ce n'est quand il remplit ses fonctions de chantre à l'église. Chaque mois depuis de longues années il apporte sa contribution pour la Propagation de la Foi. Jamais depuis sa condamnation sa douceur et sa bonne et pieuse conduite ne se sont démenties.

Conversion d'un Juif. — Sans ma condamnation, disait-il, je ne serais pas maintenant auprès d'un prêtre pour m'instruire, mais je courrais dans Paris après tout autre chose qu'après Dieu: ma condamnation m'a ramené à Dieu. Quand je ne voudrais pas, disait-il, aller à l'église, je crois que j'irais cependant: je me sens poussé par une force secrète, et j'y trouve tant de bonheur! Le jour de son baptême, il disait au Père: «J'ai senti tant de joie et de ravissement, que, toute la journée, je ne savais plus ni où j'étais, ni ce que je faisais.» Depuis ce temps, il y a deux mois, il est toujours fervent, et édifie la paroisse.

Charité d'un protestant. — Je ne puis m'empêcher de citer un ou deux traits de la charité et de l'esprit catholique d'un protestant Wurtembergeois, établi sur la rive Hollandaise du Maroni, presque vis-à-vis de St-Laurent. Au peu de ressource qu'il tire de l'exploitation d'un peu de bois et de petites cultures, ce qui ne lui réussit guère, malgré son activité et ses talents, il a ajouté le produit d'un petit commerce avec les indigènes et les transportés. Lorsque nous lui achetons quelques objets pour les donner en aumône, il prend part à cette bonne œuvre en nous cédant ces objets au prix coûtant, par exemple des lunettes articulées et à verres grossissants, avec leurs étuis, pour 0f,50 la paire. — En revenant en 1867 d'un voyage en Europe, il nous disait qu'il n'avait pas osé, lui protestant obscur, demander à être introduit près du Souverain Pontife, mais il l'avait vu avec bonheur, et s'était muni de photographies du St-Père qu'il donnait ici à profusion. Lorsqu'il apprit les ravages que la famine faisait en Algérie, il envoya 50 francs à l'un des Nôtres pour les faire passer à nos Pères d'Alger. Tout récemment, nous avons été sollicités de nous procurer une traduction en langue des Nègres-Bosch (C'est une peuplade de Noirs, établis sur la rive gauche du Maroni, et descendant d'esclaves évadés des possessions Anglaises et Hollandaises) de la Bulle Ineffabilis, qui proclame comme dogme de foi l'Immaculée Conception de la B. S.te Vierge Marie. Aucun de nous ne connait cette langue. L'un de nos Pères crut alors pouvoir assez compter sur le sens catholique et la charité de ce bon M. Kappler pour lui demander ce service; il accepta sans hésiter et se mit résolument à ce travail, fort difficile et très-pénible à cause de la pauvreté extrême de cette langue, qui n'est qu'un patois créole. En un mois ou environ cette œuvre était achevée. Que Dieu récompense ce service rendu de si bon cœur pour l'honneur de sa Mère Immaculée!

Société de St François Xavier. — Nous avons commencé au mois de Juillet une œuvre qui n'est encore que in fieri. C'est une Société de secours mutuels entre les Libérés résidant à Cayenne. Ces libérés sont au nombre de 200 environ, dont près de 60 font partie de la Société. Notre petit nombre à Cayenne ne nous permet pas d'avoir une Messe chaque Dimanche pour cette œuvre; ce serait cependant presque indispensable. Il a fallu aussi nous contenter d'excessivement peu en fait de garanties à exiger de ces pauvres gens: sauver, jusqu'à un certain point, les apparences de la moralité la plus vulgaire. Et puis ces hommes sont si inconstants et si susceptibles! Les premiers personnages de la ville ont chaudement appuyé nos efforts et de leur sympathie et même de leur bourse. Le Directeur de l'Intérieur a déclaré dans une de nos réunions que le titre de membre de la Société de St François Xavier valait pour lui la plus chaude recommandation et serait toujours à ses yeux un certificat de bonne vie et mœurs. Le Maire est président d'honneur de nos assemblées et les a plusieurs fois présidées de fait; il se montre fort désireux du succès. Quant à nous, nous dirigeons cette œuvre avec le soin que nous permet le petit nombre de nos Operarii, et nous la soutenons avec les rentes qui proviennent de 10 000fr, pris sur nos économies et placés à la banque de Cayenne. Nous n'avons encore rien d'intéressant à écrire sur cet opus inchoatum.

Le Gouverneur. — Le chef de la Colonie ne manque pas une occasion de nous donner, même très-ostensiblement, des marques presque affectueuses de son estime. Nous citerons ici un passage d'une conversation qui montre bien sa pensée à notre égard. Le P. Jardinier écrivait de Cayenne au P. Supérieur, le 10 Juillet, ces paroles de Monsieur le Gouverneur, qui lui expliquait pourquoi il avait tenu à ce que les Aumôniers du Maroni prissent part à une Commission réunie à St-Laurent pour le choix des concessionnaires auxquels on prolongerait la distribution des vivres au delà de l'époque antérieurement assignée: « Pour dire toute ma pensée, dans une affaire de justice et de conscience comme celle-là, où je veux connaître la vérité, toute la vérité, je devais mettre des Aumôniers, et vous mêmes auriez été étonnés si je ne les y avais pas mis; si vous ne l'aviez pas dit, vous l'auriez pensé. L'Aumônier, parmi les membres de la Commission, est le seul, avec M. Mélinon, qui connaisse les hommes, les ménages; les autres ne peuvent et ne veulent pas les connaître: ils ne sont là qu'en passant, et puis ces gens là ne leur vont pas, ils ne leur portent pas intérêt, ils ne les suivent pas comme les Aumôniers qui vieillissent au milieu d'eux... Moi Gouverneur, je veux être éclairé, savoir la vérité: qui me la dira, si ce n'est eux? »

Nous ne passerons pas sous silence les témoignages d'estime et je dirai presque d'affection que nous avons reçus de l'excellent C. Amiral Mecquet, commandant la division maritime et de la plupart des officiers de son Etat-major et de la frégate Sémiramis sur laquelle il est venu inspecter les bâtiments de cette station. Tout en faisant son inspection, l'Amiral a parcouru la plupart de nos pénitenciers, prenant

grand intérêt à nos pauvres transportés, et les édifiant par ses manières ouvertement chrétiennes. Il a laissé, tant aux Sœurs qu'à nos Pères, de 700 à 800 f.cs pour être distribués aux plus nécessiteux. — Cayenne, 30 Novembre 1868. G. de Monfort S. J.

Asie. — Calcutta. — Extraits des Lettres de nos Pères de la Province de Belgique. — Octobre 1868. — Suivant sa promesse, le P. Depelchin revient, dans sa lettre du 12 Octobre, sur l'excursion qu'il a faite dans les villages du Bengale situés au Sud de Calcutta : « Il y a quelques semaines, deux Indiens de ces parages vinrent au collège demandant à parler au *Bara Sahib* ou Supérieur. Respectueusement inclinés et la main au front, ils me dirent avec maint salut qu'ils étaient protestants et qu'ils désiraient se faire Catholiques. Magra-Haut était leur village. Ils avaient été convertis au christianisme par les Baptistes ; maintenant ils étaient irrités contre eux ; et ce qui leur avait surtout inspiré du dégoût pour ces faux prophètes, c'était de s'être vus abandonnés par eux pendant l'épidémie qui ravagea les campagnes l'année dernière. Je leur démontrai brièvement la nécessité d'adhérer de tout cœur à l'unique et vraie Église de Jésus-Christ, et leur fis comprendre que le protestantisme n'est qu'un acte de rébellion contre cette Église. Attentifs et recueillis, ces bons Indiens reçurent toutes mes paroles avec une docilité vraiment édifiante. Mgr l'Archevêque, auquel je fis part de cette entrevue en m'offrant d'aller explorer le terrain, confia cette consolante mission au P. Goffinet récemment arrivé de la campagne d'Abyssinie. Celui-ci se fixa momentanément dans un petit hameau du nom de Koushun Mahmed. Il a d'excellents motifs de donner la préférence à cet endroit. Il y a 20 ans seulement, existait près de là, à Koykalee, une paroisse de deux à trois cents catholiques, et de plus une jolie chapelle qu'avait bâtie un magistrat catholique nommé Crow, homme plein de zèle, dont le fils établi à Calcutta suit les saintes traditions de la famille. Faute de prêtre, ce charmant petit troupeau fut abandonné et tomba sous la dent du loup. Les ministres protestants, qui couvaient des yeux cette proie, s'en saisirent sans peine. La petite chapelle, n'ayant plus de maître, tomba en ruine et disparut. — Après un mois de résidence à Koushun Mahmed, le P. Missionnaire revint à Calcutta pour prendre quelques renseignements, et c'est alors qu'il m'entraîna avec lui. Le 9 Septembre, fête de St Claver, notre voiture toute chargée de bagages roulait silencieuse sur la route macadamisée d'Alipore et arrivait à Kali Ghât vers 7 h. du soir. Là nous louâmes une pirogue ou *chalti* : cette embarcation n'est autre qu'un tronc d'arbre de 10 mètres de long, creusé comme un sabot. Nous y descendons deux grands coffres, un bureau, une batterie de cuisine avec notre marmiton Abraham, et nous y prenons place entre deux bateliers paresseux et grondeurs. Sous cet énorme poids notre embarcation ne s'enfonce pas d'une palme dans l'eau. Parlez-moi d'une pirogue ! Cependant comme la marée nous était contraire, force nous fut de rester à l'ancre pendant une partie de la nuit. Debout sur le rivage, les Indiens nous contemplaient avec une insatiable curiosité. Un jeune homme qui savait l'anglais s'approcha de nous, en suivant une espèce de petit promontoire, et commença à nous poser question sur question : Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Pourquoi vous embarquez-vous sur un misérable chalti ? Ces barques sont bonnes pour nous pauvres Indiens ; mais pour des Européens, pour de riches seigneurs ! Ici je l'arrêtai tout court dans ses exclamations, et lui dis que nous étions chrétiens et prêtres ; que si cette barque était bonne pour de pauvres Indiens, elle était bonne aussi pour de pauvres Missionnaires qui sont heureux de souffrir pour Jésus-Christ. A notre grande surprise, il nous dit qu'il était Brahmine, mais qu'il croyait en Jésus-Christ. Après une longue discussion, je le trouvai si bien disposé que je lui demandai de venir me voir au collège, où j'aurais soin de lui expliquer notre Sainte Religion plus en détail. Il acquiesça à ma demande et se retira en nous donnant trois salams respectueux. — Il était dix heures du soir, et il importait, disait gravement le P. Goffinet, de prendre un peu de repos. Abraham, notre petit marmiton, ne trouvant pas une place assez commode dans notre chalti surchargé de meubles, s'était faufilé dans la barque de notre voisin et dormait roulé dans son *Kapra* (vêtement indien). Nos deux nochers, couchés comme deux figures de bronze, l'un à la proue, l'autre à la poupe de la nacelle, dormaient pareillement. Le P. Goffinet qui n'avait pas perdu ses bonnes habitudes de la campagne d'Abyssinie, jette un regard autour de lui, puis s'enfonce dans le fond de la pirogue entre son coffre et son bureau. La tête appuyée sur le coin d'une planche et le corps replié comme un livre, il s'endort aussi très profondément. Seul je ne pouvais fermer l'œil : je contemplais les étoiles, et j'écoutais avec un frisson d'horreur

le vacarme infernal des sacrificateurs qui immolaient en ce moment des centaines de chèvres et de buffles à la déesse Kali. Cette terrible divinité a un temple célèbre sur la rive opposée du fleuve. Le son des clochettes et des conques, le bruit des tam-tam et le sombre gémissement des victimes avaient un lugubre retentissement au milieu du silence de la nuit et me faisaient penser à l'horrible tyrannie que le démon exerce sur ces milliers d'Hindous qui nous entourent. — Mais déjà il est deux heures du matin, et la marée qui remonte fait tourner toutes les barques. Je fais rentrer notre marmiton Abraham, et je donne aux matelots le signal du départ. Le nocher prend nonchalamment sa longue perche de bambou; et après quelques coups d'aviron, nous glissons sur une onde pure comme une glace. Poussé par le reflux, notre chalti marchait avec une étonnante rapidité. En remontant le canal, nous rencontrâmes une foule de pirogues de toute espèce, chaltis, dungas et dinghis, qui descendaient vers la ville, chargés de marchandises. En se croisant les Indiens ne manquaient pas de se donner le salam et de se poser les questions d'usage: d'où venez-vous? où allez-vous? — Je ne pouvais me rassasier de voir; de chaque côté de la rivière, quelle vigoureuse et abondante végétation! quels beaux arbres! quelles superbes draperies de verdure! et sous le capricieux reflet de la lune qui n'admirerait les vues vraiment féeriques que présentaient à l'imagination cette nature luxuriante. A cinq heures l'aube du jour apparaissait, et nous nous trouvions au milieu des rizières du Bengale qui n'offraient plus à nos regards qu'une immense plaine d'eau. La rivière sanctifiée que nous avions suivie, avait disparu pour se confondre dans cet océan. Couché à mes pieds, l'ancien chapelain militaire d'Abyssinie dormait toujours. « Magdala! Magdala! vite à l'assaut! » A ce cri guerrier, le P. Goffinet relève la tête et se redresse. Bientôt après, tandis que je contemplais les bouquets de palmiers et les nombreux villages qui se détachent gracieusement comme autant d'îlots sur cette mer, j'entends à ma droite la chute d'un corps dans l'eau, je me retourne: le P. Goffinet avait disparu. Heureusement sa main gauche était fermement accrochée à la pirogue; en un instant il regrimpa dans la barque, au risque de nous faire chavirer, et nous dit en riant: me voilà bien lavé! c'est un bain délicieux! — Ne vous en étonnez pas: le P. Goffinet s'est exercé à conduire le dunga. On nomme ainsi une charmante miniature du chalti, un tronc creux de palmier d'un pied à peine de diamètre sur dix pieds de longueur. L'Indien s'y tient debout, un bambou en main pour aviron, et avec cette frêle et vacillante pirogue, il glisse sur les flots avec une rapidité vraiment étonnante. Dans les plaines inondées du Bengale, voguer en dunga est un art nécessaire. Le P. Goffinet pourrait vous en dire quelque chose. Combien de fois n'a-t-il pas fait le plongeon avant de pouvoir droit, comme un piquet dans sa pirogue fendre les ondes? Maintenant il manie l'aviron admirablement bien, et debout sur son tronc de palmier, il rase l'eau, et vole de village en village, de cabane en cabane, comme un Indien. Il est vraiment Missionnaire! Autour de nous, nous voyions des milliers de dungas voguer dans toutes les directions. Bon nombre de paysans croisaient ainsi dans les rizières coupant des joncs pour nourrir le bétail: c'est le seul fourrage qui leur reste. Aussi, malgré l'extrême fécondité du pays, il est à craindre qu'on ne puisse subvenir aux besoins du peuple. Dans le Nord, les champs sont brûlés; aux environs de Delhi la sécheresse est telle que l'eau s'y vend au même prix que le lait à Calcutta. Au Sud, les champs de riz couchés sous l'eau ne forment plus qu'une masse compacte de pourriture. En attendant, l'Indien insouciant vogue sur les eaux qui ont enseveli ses richesses, et s'amuse à recueillir dans des cages de bambou quelques petits poissons pour son repas. — Vers 10 h. 1/2 du matin, notre chalti abordait à Koushun Mahmed. Hommes, femmes et enfants étaient sur la grève pour nous recevoir et nous dévorer des yeux. Nos mains, nos pieds, nos longues robes noires et surtout cette incompréhensible chevelure qui nous descend du menton étaient tour à tour l'objet de leur étonnement. Il eût fallu voir, quand le P. Goffinet ouvrit ses coffres, comme toutes ces têtes de Bengalis se baissaient et plongeaient leurs regards jusqu'au fond. Le Missionnaire en retire très-lentement un grand sac de papier, et promenant sur la foule un regard plein de majesté, il plonge la main dans cet objet mystérieux. La curiosité est à son comble. Et voici que la main du Missionnaire se retire tenant entre les doigts de magnifiques sucreries du Bengale: tous les bras sont étendus, et dans toutes les mains pleuvent les bonbons. C'était St Nicolas dans toute sa gloire. — Pendant la Ste Messe que je dis ensuite, tout le village se pressait autour de l'autel rustique. Ce peuple paraît doux et simple, et j'espère qu'il sera docile à la grâce. — Après une heure de repos je serrai la main à notre Missionnaire, je m'élançai sur le chalti, et à 8 heures du soir je rentrai au collège, fatigué de ma course, mais très-heureux d'avoir vu de mes yeux ce nouveau champ de l'apostolat. »

Novembre 1868. — Les Madrassis sont échus en partage au P. Jacques. Celui-ci annonce en ces termes le commencement de son apostolat : Ces pauvres catholiques de Madras viennent gagner leur vie à Calcutta et sont éparpillés dans toute la ville et aux alentours. Aussi est-il bien difficile de les réunir dans leur chapelle qui se trouve à 17 minutes du collège. Je vais habituellement y dire la Messe et entendre les confessions le samedi et le dimanche. Il y a quinze jours, j'annonçai l'ouverture d'un catéchisme. Après la Messe je me mis à l'œuvre. J'avais une dizaine de petits enfants devant moi. Comme tout devait se faire en tamoul, je dis au catéchiste de leur faire réciter leurs prières. Et voilà que placés tour à tour devant moi ils se mettent à réciter le Pater, l'Ave, le Credo et le Confiteor à la façon orientale, c'est-à-dire avec force gestes, beaucoup d'inclinations et une grande vivacité dans la voix. Ils méritèrent une petite récompense et les mères accoururent aussi pour avoir la leur. Les Madrassis ont un profond respect pour les prêtres et les choses saintes : à l'église ils sont agenouillés ou accroupis, et les femmes inclinent le front jusqu'à terre quand elles prient. La prière de ce peuple est une espèce de chant avec peu d'inflexion. Notre catéchiste est un chanteur de première force ; mais il serait peu goûté en Europe. — Le P. Goffinet, écrit un professeur, ne se donne pas de repos : il va d'un village à l'autre ne vivant que de riz et de [illegible]. C'est vraiment étonnant qu'il apprenne si promptement le Bengali. Il est toujours [illegible] [illegible] vacances, je lui ai [illegible] de conduite jusqu'à Kali-Ghat. Il s'arrêta vis-à-vis de la fameuse pagode de Kali sur le bord du canal pour louer un canot. En quelques minutes, il y eut autour de lui une vingtaine de bateliers. Répondant à leurs questions, le P. Goffinet [illegible] leur expliquer le catéchisme. [illegible] lui ayant demandé pourquoi les Juifs ne nous aiment pas, le Père répondit en leur montrant son crucifix : voilà ce que les Juifs ont fait, et il y a bon nombre de Juifs ici. Ce sermon avait duré près d'une heure, lorsque le soleil qui dardait ses rayons sur nos têtes devint insupportable. Je fis remarquer au P. Goffinet qu'il était [illegible] de sécher en face du grand sanctuaire de Kali. « C'est vrai, dit-il, je n'y pensais pas ; [illegible] entrons dans la pagode. » On était occupé à sacrifier de petites chèvres et à faire des offrandes de fleurs et de [illegible]. [illegible] nous présenta du sucre offert à la déesse, et [illegible] fus, la conversation s'engagea. Le P. Goffinet, tirant le catéchisme de sa poche, se mit à l'expliquer dans le temple même de la déesse de la destruction, sans épargner à celle-ci les dénominations les moins honorables. [illegible] qu'il n'y avait aucune vertu dans ces [illegible] que le simple peuple [illegible] ; mais, ajouta-t-il, [illegible] pas [illegible] : il est [illegible] que le peuple croie. » Plus loin nous vîmes une magnifique pagode qu'un vieillard fermait à clef. [illegible] nous introduire ? Non, répondit-il gravement, il vient de prendre son repos et ne reçoit personne avant [illegible] du soir. » — « Mais, reprit le P. Goffinet, nous ne désirons pas voir le [illegible] propriétaire de la pagode » — « Je vous l'ai dit, continua très-sérieusement le vieillard, le dieu dort à cette heure » — Nous nous récriâmes contre l'absurdité d'une divinité endormie et le P. Goffinet lui [illegible] quelques passages [illegible] [illegible]. « Oui, dit le Brahmine, j'admets un Dieu qui se sert de l'air, de l'[illegible] pour se manifester, comme [illegible] sous la forme de Mahomet et comme votre Dieu s'est manifesté sous le nom de Sauveur » — Il m'est impossible de reproduire toutes les objections que le P. Goffinet fit à cette étrange théorie ; mais il donna au Brahmine un billet où se trouvait le Pater, l'Ave, le Credo etc, lui disant que si tous les jours il disait ces prières avec bonne intention, Dieu lui donnerait la grâce de connaître la vérité.

Le P. Goffinet, écrit Mgr Steins, m'a adressé quelques lettres sur sa nouvelle mission. Le bon Père Henry a eu l'obligeance de les dépouiller et il vous en transmet la substance. Voici le premier rapport :

Monseigneur, — Les deux catéchistes chrétiens (protestants) qui étaient venus au collège pour demander un prêtre catholique habitent l'un à Gokurni près de [illegible], l'autre à [illegible] plus avant dans les Sunderbunds. Tous deux sont ce qu'on appelle Sircars [illegible] Readers, ce qui veut dire qu'ils lisent la Bible au peuple et font la prière. Le premier s'appelle Kala Chand et a été baptisé par M. [illegible] de la Société pour la propagation de l'Evangile. Je partis d'une tour [illegible] à l'invitation de ces braves gens dans la journée du [illegible] juillet. [illegible] (l'un de nos jeunes étudiants du [illegible] College qui ont été convertis il y a quelques mois et qui sont maintenant catéchistes à [illegible] avec le P. [illegible]) [illegible] me précédait d'une nuit, et le mardi [illegible], vers 8 heures du matin, je le trouvai à m'attendre avec Kala-Chand auprès de Magra Market Bridge. Ils étaient arrivés dans un canot ou Shalti (c'est le nom indigène, parceque l'esquif se compose d'un simple tronc de shal creusé en écope : le shal est le bois de construction des Sunderbunds) ; je fis le troisième passager, et nous voguâmes vers Gokurni ;

[d]emeure de Kala Chand. C'est à présent le seul moyen de voyager dans ce pays où tout est submergé par l'inondation des bras du Gange. Nous traversâmes donc Magrahaut et son village protestant. L'église est assez belle, offrant 6 fenêtres ogivales de chaque côté; mais le tout: toit, fenêtres, clocher et presbytère, a été fort endommagé par le cyclone de l'an dernier. Les réparations avancent lentement, le presbytère surtout est inhabitable, du moins pour un Dominé; pour moi ce serait un palais à côté de ma hutte de Koy-Khalee. Le Révérend Gentlemen ne pouvant donc habiter là, réside à Calcutta et se rend à Magrahaut le dimanche; excepté pourtant dimanche dernier où il a dû chômer à cause d'une indisposition de M.me la Ministre! — Quelques huttes groupées autour de l'église forment le village. Les heureux habitants de céans ne paient point de loyer pour leur maison; ils ne paient que la rente de leurs terres que leur louent les Zémidars propriétaires du pays. Nous nous arrivons à Gokurni chez Kala Chand et nous trouvons réunies les deux familles chrétiennes de l'endroit: la sienne et celle de M.me Brezon: celle-ci est une bonne veuve dont les 4 enfants (un fils et trois filles) sont tous mariés et ont eux-mêmes des enfants, ce qui donne à notre vieille maman un air patriarcal. Son fils Doroné était absent: les baptistes l'emploient à Calcutta; mais tout le reste était au grand complet. Quel malheur que tous soient protestants; de nom, il est vrai, plutôt que de fait, même ils sont tous fatigués de l'être; les deux enfants de Kala Chand sont aussi mariés: c'est-à-dire, son fils Peter et sa fille Martha. Tous deux ont — leur petite famille qui donne à Kala Chand le doux nom de grand papa. Une bonne vingtaine de personnes, chrétiens et païens, restèrent autour de moi tout le temps que je passai là. Enfin je tombai de sommeil; ils ne s'en allèrent pas pour cela, et quand j'eus terminé cette espèce de méridienne, je les trouvai encore là à attendre que j'eusse fini, il en fut de même quand je mangeai mon riz, d'abord avec mes doigts, et puis au moyen d'une écaille. Tous paraissaient heureux de la visite d'un Missionnaire catholique. Je fis surtout bonne connaissance avec les enfants qui ne me quittaient pas. Un petit Hindou de 10 à 12 ans ne me perdait pas des yeux. Je l'avisai et lui demandai s'il aimait les chrétiens. « Non, » répondit-il. — « Mais moi, m'aimes-tu? » — « Non, fit-il encore — « Comment se fait-il donc que tu sois toujours près de moi? » — « Je viens pour vous voir, » répondit-il. — « Eh bien, moi je t'aime déjà beaucoup, lui dis-je en le serrant dans mes bras, car avec ta franchise tu dois être un bon garçon. » Nous fûmes désormais compagnons inséparables. — Il y avait chez Kala Chand une bonne vieille Hindoue que la vue de mon crucifix paraissait impressionner vivement. Je lui demandai pourquoi elle n'était pas chrétienne, elle me répondit qu'elle ne connaissait rien de notre religion, je la confiai à Kala Chand qui va l'instruire. Vers 3 heures du soir, nous quittâmes Gokurni, je voulais en revenant visiter le hameau Nynaun où passa un Missionnaire catholique il y a une quinzaine d'années. Il ne fit que baptiser l'une ou l'autre personne et simplement courir d'un point à l'autre. Eh bien ces pauvres gens ne l'ont pas oublié, et quand Kala Chand vint au collège ce fut pour demander un prêtre comme celui-là. Je fis donc route, ou bien voile, si vous voulez, vers Nynaun. Kala Chand m'accompagnait et me fit descendre en route pour visiter Shamnagar. Il paraît qu'il y a là de 80 à 90 chrétiens dont 20 environ vivent ensemble sur un terrain baptiste avec leur catéchiste Dinon. Ce catéchiste, comme je l'appris ensuite de son ami Gobindo Sunder Ghose (Gobindo est le père d'Aloysius le second étudiant du Bishop's College qui s'est converti et qui est maintenant à Midnapore avec son compagnon Stanislas. Gobindo converti par son fils est à Moorghyatta à la disposition de Monseigneur). Ce catéchiste est un chasseur d'ours. Son nom est Dinon Baugh et sa conversion entraînerait celle de tous les chrétiens de Shamnagar. Dinon nous reçut avec cordialité et se plaignit amèrement de l'abandon où ils se trouvent: « Les missionnaires baptistes ont oublié les chrétiens de Shamnagar, l'école est négligée, les enfants se corrompent, etc. » Il souhaitait beaucoup de revoir son ancien ami Gobindo qui se trouvait alors à Sérampore. Je lui dis que Gobindo se faisait instruire dans notre foi afin de pouvoir m'accompagner bientôt, et que je le prendrais avec moi à ma prochaine visite. Il me demanda quand ce serait, je n'en savais rien moi-même, mais je lui dis que ce serait bientôt, qu'il pouvait compter là-dessus, que mon Évêque avait été envoyé par le Chef de l'Église Universelle pour évangéliser les Hindous, et que lui-même m'avait envoyé visiter les Sunderbunds, que je lui ferais un rapport favorable sur leur compte et que je reviendrais les voir sous peu. En attendant ils avaient à prier le bon Dieu de les aider à supporter leur pauvreté et leurs privations comme font les bons chrétiens

d'Irlande. Ils le promirent et je les quittai bien ému de tout ce que j'avais vu. — A Dynaun, nous ne trouvâmes qu'une bonne vieille et deux ou trois femmes ou enfants. Tout le monde était à la pêche. Cette bonne femme se souvient très bien de ce qu'un Missionnaire catholique [illegible] les visita, y passa [illegible] jours, et y avait baptisé entre autres tel ou tel qu'elle nomma.

Second rapport du P. Goffinet. — Monseigneur, — Conformément à vos intentions, je quittai Calcutta le 27 Juillet 1868 pour retourner à Magrahaut ou plutôt à Magra Market (c'est le nom que portent les cartes et en même temps pour passer à Canning Town. Hélas que de désastres le cyclone de 1867 a causés! des milliers de pauvres Indigènes ont été engloutis dans les flots avec leurs pauvres huttes et plusieurs bâtiments en briques ont eu le même sort. Toute une famille protestante, M. Hamilton avec sa femme et son fils de 20 ans, que j'avais visités plusieurs fois à Canning avant de partir pour l'Abyssinie, ont été écrasés sous les ruines de leur Bungalow qui portait le nom d'hôtel du chemin de fer. J'avais trouvé M. Hamilton un jour à l'hôpital de Bhowanepore (faubourg de Calcutta à l'Est de Kidderpore) et il m'avait su bon gré de cette attention. « Vous êtes le seul qui m'ayez visité quand j'étais malade »! répétait-il ensuite quand j'allai le voir à Canning. — Mme Hamilton se plaignait amèrement de ce que jamais ministre n'allait à Canning Town, ni pour cas de maladie, ni pour funérailles. Vous verrez, mon Père, disait-elle tristement, qu'ils nous enterreront tous ici comme des chiens! Je ne veux plus rester ici! » — Pauvres gens, je dus les quitter lorsque j'espérais les amener au catholicisme, et dans la nuit du 1er Novembre 1867 leur maison leur servit de tombeau. On creusa une fosse à quelques pas de là et ce fut l'inspecteur de police, un Hindou soi disant baptiste, mais non baptisé, qui lut sur leur tombe le service de leur Prayerbook. — Le 28, en compagnie de Gobindo je m'acheminai vers Magra Market. Le vent, la pluie, la marée nous contrarièrent tour à tour: ce qui fit que nous mîmes plus de 15 heures pour arriver à destination. En passant à Andharmanik, Gobindo me conduisit dans la hutte du vieux Kolo Dhaur Naskar. C'est là que j'appris les détails suivants sur notre ancienne mission de Koykhalée dans les Sunderbunds. Une chapelle catholique avait donc été bâtie à Koykhalée, du temps que M. Crow exerçait les fonctions de Député percepteur inspecteur dans les 24 Pargannahs. Cette position donnait à M. Crow une grande influence dont il se servait pour le bien. Il avait composé un catéchisme bengali dont l'édition est épuisée et que je voudrais bien voir réimprimer. (Monseigneur vient d'en confier la réimpression à l'imprimeur catholique, éditeur du journal.) Le vieux Kolo Dhaur se rappelait très bien le baptême qu'il reçut il y a 30 ans dans sa hutte, des mains d'un prêtre catholique, assisté de deux enfants de chœur, avec deux cierges allumés et M. Crow présent et probablement parrain. En voilà bien un qui m'appartient je pense. Il est vrai qu'aujourd'hui les cierges allumés ne prouveraient pas grand'chose, mais alors le ritualisme n'était pas encore inventé. Il y avait peu de catholiques à Koykhalée dans l'endroit même, mais ils arrivaient des environs et se montaient bien à 200. Koykhalée était donc alors un centre d'influence catholique. Kolo Dhaur avait même plusieurs fois été conduit à Moorghyatta pour assister aux cérémonies catholiques du temps de Mgr. Carew. Mais après la mort de M. Crow et de l'illustre Archevêque, tout tomba; les catholiques de Koykhalée croupirent dans l'ignorance et dans l'abandon. M. D[illegible] vint alors et les excommunia au nom du saint évangile du chef d'apostasie: car plusieurs de nos conquêtes avaient été faites aux dépens du protestantisme; puis deux années plus tard il les avait reçus à repentance et réconciliés à l'Eglise de sa Gracieuse Majesté. Tel fut en résumé le récit du vieux Naskar, récit entremêlé de bien des regrets de ce qu'il a cessé d'appartenir à la seule vraie Eglise. Kolo Dhaur a femme et 4 enfants dont trois garçons et une fille. La fille est mariée et demeure à Barreepour. — Ne faisant encore que reconnaître le pays, je ne pouvais rien décider par rapport à ce que me demandait Kolo Dhaur, c'est-à-dire, un prêtre à poste fixe, je ne le quittai pas néanmoins sans lui laisser des espérances. — Le soir nous arrivions à Magra Market où mon compagnon Gobindo fut reçu des chrétiens avec toutes les marques d'une vive joie. Nous allâmes rendre visite au zémindar qui leur loue leurs terres. C'est un riche musulman habitant une belle maison bâtie à l'européenne non loin du village chrétien. Il me reçut avec courtoisie et me fit partager avec lui son léger repas; puis nous retournâmes à nos chrétiens, et la conversation s'engagea entre eux et leur ancien ami Gobindo, conversation que je m'efforçais de suivre de mon mieux en m'aidant de leur ton et de leurs gestes et qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit. — Le lendemain nous poussâmes jusqu'à Gokurni pour revoir notre ami Kala Chand et sa petite communauté chrétienne; j'espère bientôt pouvoir dire catholique. Cette fois je m'étais pourvu d'avance et ce fut distribution de médailles et crucifix. Malheureusement je n'avais pu trouver que trois crucifix à emporter;

J'en avais laissé un au vieux Kalo Dhaur, le second à jeune Kala Chand, le troisième pour Mme Brezou. Ces braves gens étaient heureux de me revoir et comptent déjà sur des visites régulières. En attendant ils s'instruisent de nos Saints Mystères. Une petite Hindoue qui se trouvait là voulut aussi recevoir une médaille de Marie et elle ne l'eut pas plutôt reçue qu'elle la pendit à son nez : c'est là que nos femmes Bengalies portent leurs joyaux. Nous revînmes à Magra Market où nous trouvâmes plusieurs centaines de Shaltis chargées de riz et autres denrées du pays ; plusieurs ne servaient que de moyen de communication ; tous ceux qui les montaient, Hindous ou Chrétiens, se montraient fort respectueux. Une Shalti vint droit à la mienne. Elle portait un chrétien de Morapie à trois milles au Sud de Magrahaut ; Pierre, c'est le nom de ce brave homme, venait me demander de le recevoir dans l'Eglise catholique avec les 5 ou 6 huttes qui composent son hameau, je l'encourageai beaucoup et lui promis de pousser jusque là bientôt. Je voyais d'un autre côté arriver Dinon Baugh, mon chasseur d'ours de Shamnagar. Il venait se concerter avec Kala Chand et Gobindo et désirait surtout s'entretenir à l'aise avec son ami Gobindo. Je laissai ce dernier maître de toutes ses démarches, me contentant d'observer et de recueillir les faits. Nous filâmes donc sur Shamnagar vers la demeure de Dinon, et puis ce fut un assaut en règle de controverse entre les deux amis. (Le Bengal catholic Herald, dans son volume de l'année 1845 page 159, parle du genre disputeur des catéchistes au service des missions protestantes ; vraiment ce qu'il dit n'est pas exagéré. Gobindo paraissait soutenir le choc avec grand avantage. Quel dommage que je n'entendisse rien au Bengali ! De temps en temps j'obtenais non sans peine d'être mis au courant du point en litige. L'invisibilité de Dieu, la spiritualité de l'âme, le baptême de St Jean, tout y venait pêle mêle. Les pauvres gens ! Comme les Révérends Gentlemens ont bien réussi à leur mettre toutes leurs idées sens dessus dessous ! Nous partîmes enfin pour revenir bientôt, et 12 heures plus tard je quittai ma Shalti dans les environs de Kidderpore.

—— Maintenant, Monseigneur, que résulte-t-il de ces deux visites ? Vous me demandiez après la première s'il y avait quelque chose à faire dans ces parages : je crois pouvoir répondre que « oui et même beaucoup à faire » mais il faut s'établir quelque part et bien choisir son centre d'action. Il semblait d'abord à entendre parler Kala Chand qu'il pouvait compter sur les chrétiens de Magra Market, mais il n'en est rien. Je ne dis pas qu'ils ne passeraient pas à nous si nous pouvions leur donner tout ce qu'ils tiennent des protestants : maisons, belle église, école ... mais le pouvons-nous ? L'école surtout ? Le protestantisme a tant de ressources ici, que ce serait engager une lutte sur un terrain peu favorable, tandis qu'ailleurs nous le trouverions bien moins solidement établi. J'ai trouvé dans le même volume du Bengal catholic Herald (vol. IX année 1845) un article sur notre ancienne mission de Koykhalée. Il s'agit d'une Messe solennelle célébrée en cette chapelle par le R. P. Zubibian alors récemment établi en cet endroit. Quelques personnes venues de Calcutta y assistaient, et de plus 150 Natives accourus des environs. Ceci ne suggère-t-il pas l'idée de pousser une pointe vers Koykhalée et de voir ce que valait notre ancienne position et s'il est possible de la reprendre ? Ce serait peut être relier le présent au passé que de recommencer là une mission catholique, qui faute de protection officielle, ne jetterait peut être pas tout d'abord autant d'éclat que la première ; mais avec la protection du Ciel et le dévouement des Missionnaires finirait par s'étendre peu à peu sur les innombrables hameaux ou ilots des rizières. — D'après des nouvelles récentes, le R. P. Goffinet serait définitivement fixé à Koykhalée.

Chine. —— Kiang-nang. —— Lettre du P. Heude au P. Cordier. —— Tom-Ka-dou, 8 Février 1868.

... Je vous ai laissé en vue d'Aden, j'ai peu remarqué Périm. Aden est tout bonnement une forteresse imprenable ; pour y arriver par mer, il faut juste prendre la haute mer, et se garer de batteries étagées et des feux croisés. Je n'ai pas été jusqu'à la ville. Il eut fallu monter à cheval ou à bourriquet, ou bien encore payer une voiture fort cher. Je suis descendu avec un Hollandais de mes amis, la hache à la main et la boîte sur le dos. On avait envie de rire en me voyant à la recherche de plantes sur les schistes rougeâtres et brisés par les tufs volcaniques. Rira qui voudra, mon docteur Scheffer et moi en avons rapporté au moins 20 espèces, et de très-belles. L'amiral Hollandais Andrea en était émerveillé, et deux ou trois ladies, très-bonnes personnes, se sont extasiées devant les magnifiques fleurs blanches du Capparis ægyptia. Ma réputation avait commencé dans le désert, elle était à présent assurée, et j'avais droit d'insolence à bord. Aussi dès le lendemain j'étalais mes richesses sur le pont, avec des piles de livres. Aidé de mon docteur, j'ai presque tout déterminé. Cependant nous avancions, la mer était belle, et nos vaux, plus rapides que les tourbillons de notre hélice, tendaient vers Ceylan, ce paradis terrestre. C'était à qui m'en dirait du bien à mon point de vue : je me tlais

déjà en délibération si je ne louerais pas un âne ou un Indien pour rapporter mes trouvailles. Enfin le 14 vers deux heures nous jettions l'ancre à Point-of-gales, et un canot indien des premiers arrivés, nous débarque tous huit. Nous voilà entourés d'Indiens empressés de nous conduire. [illegible] grand regret 10 minutes après nous franchissions le seuil hospitalier du P. Emiliani, Bénédictin de St Sylvestre. Le lendemain après le déjeuner, je prends un petit bonhomme pour porter ma boîte, et me voilà dégingandant à travers les broussailles, au grand étonnement des serpents et autres vermines qu'elles récèlent, encore en ai-je empoigné deux ou trois que j'ai mis en bouteille: de superbes lézards! La grande chaleur et l'heure avancée ont mis fin à cette exploration. — Le 16 la pluie commence, et elle tombe consciencieusement dans ce pays-ci! Pas moyen de travailler. Mettons au moins les plantes à sécher! Oui, j'avais compté sans mon hôte! Presque toute ma récolte avait pourri. Figurez-vous que dans ces contrées, l'on est comme dans le chapiteau d'un alambic: c'est de la vapeur condensée partout: encore le Commandant me disait que ce n'était rien: pendant la mousson de Sud-Ouest, on pourrait faire de la salade avec les cryptogames qui poussent partout. Le 23 nous entrions dans le détroit de Malaca, et le 25 au matin, nous étions en vue de Singapore. Dans ce luxuriant pays de Singapore, je ne songeais qu'aux tigres: notre capitaine d'abord, puis tous les officiers du Donnaï, et enfin les missionnaires ne parlaient que de tigre. D'autres, plus modestes me prémunissaient contre le Cobra, un des plus mauvais serpents de l'Inde et de la Malaisie: je ne rêvais que [illegible] Cobra: le moindre buisson ne m'était un de ces redoutables [illegible]: le plus petit [illegible] frémissait des ondulations de cette horrible bête. Néanmoins, malgré la pluie et le soleil, muni de mon parasol blanc, j'ai de nouveau endossé la boîte, et pendu à la ceinture ma [illegible], cette fidèle compagne de mes explorations apostoliques scientifiques, et puis, mets le cap sur le botanical-garden. Cet établissement est tout simplement un parc ou jardin anglais: je m'attendais à y rencontrer des noms de plantes, je n'y ai trouvé que des plantes. Heureusement pas de tigres. À mon retour à bord, on m'a blâmé d'avoir pénétré dans la forêt vierge qui lui est contiguë: le tigre y habite, et vient souvent herboriser au botanical-garden. En rentrant à la procure, j'étais épuisé de lassitude. Chemin faisant j'ai rencontré un Indien de Pondichéry qui baragouinait la langue maternelle. De plus il était Roman-catholic, et pas English. Dans ce pays, english signifie toute espèce de chrétien non catholique. Comme je lui disais que j'avais soif, il m'a introduit dans une hutte malaise. La propriétaire catholique aussi, ne se pressant pas assez, mon Indien voulait enfoncer sa porte. Cette brave femme était dans l'enthousiasme: elle a tiré de l'argent pour l'envoyer acheter du pain et de la viande: j'ai eu toute la peine du monde à lui faire entendre que je ne voulais qu'un peu d'eau. Alors elle a pris un grand verre à pied, l'a lavé très-proprement, et m'a servi une coupe du nectar qui traverse son jardin. Ensuite elle m'a amené sa petite fille: je n'avais rien à donner de saillant: j'ai dû donner une image noire. — Le 26, nous levions l'ancre vers 10 heures et mettions le cap vers Saïgon, où nous arrivions le 29. Sur cette colonie, comme sur toute chose, il y a divergence d'opinions. Ce qui m'a paru certain, c'est le grand nombre de navires en rivière. Saïgon ne sera jamais Hong-Kong, mais il semble que cette colonie peut devenir quelque chose. La culture et la production du riz ont quintuplé depuis le gouvernement La Grandière, et pour cette année la colonie a 10 millions en caisse. Si les Français n'y font pas fortune, comme ailleurs du reste, c'est leur faute. Ils veulent trancher des grands seigneurs: à ce compte on se ruine. Toute la richesse est aux mains des Chinois: ils sont fort entendus au commerce et se contentent de peu: aussi sont-ils les Péreire de cette colonie. Le port est franc depuis quelques années: sauf un droit de 10 pour 100 sur l'opium, qu'il a été impossible d'empêcher. La ferme de l'opium et celle des jeux sont deux bons revenus de la ville. Le pays m'a paru singulièrement fertile: outre le riz, le coton et le tabac y prospèrent à merveille. Les forêts de l'intérieur sont admirables, dit-on. Seulement le climat est débilitant. Je suis descendu à 5h 1/4 pour dire la Messe: je m'avais déjà à 6h 1/2 j'étais au milieu des marais à herboriser, et les rayons solaires, quoique très-obliques, puisqu'il était à peine levé, me forçaient à mettre mon parasol entre eux et moi, et je m'estimais heureux de cueillir une fleur à l'ombre d'un buisson. J'ai retrouvé quelque chose de mes impressions de Ceylan parmi cette nature indo-chinoise: le cocotier y prospère encore, le pamplemous, espèce d'orange énorme, y devient un arbre qui fournit une ombre abondante; le tamarinier y donne à profusion ses gousses rafraîchissantes, et j'en ai porté une provision considérable à bord: nos Sœurs l'ont fort appréciée. La banane y est magnifique et d'une qualité supérieure à celles que l'on trouve auparavant. Ce bananier est la providence de ces contrées. Il pousse en un clin d'œil, n'exige aucun soin, et sert en toutes ses parties. Parmi les fleurs des champs et

des marais, les plus remarquables sont le genre Gardenia, dont la blanche corolle en cône, comme toutes les apocynées, exhale le plus suave parfum. Ce bel arbuste couvre les bords des arroyaux. Le genre convolvulus y est très-nombreux et plusieurs de ses espèces donnent des fleurs d'un éclat incomparable : pourpre, jaune safran, rose, blanc etc. J'ai fait une visite au Gouverneur qui nous a très-bien reçu. Les Missions étrangères ont là un bel établissement : le professeur de physique est un de nos élèves de Metz. Ces Messieurs se sont montrés très-aimables, ainsi que Mgr. Miche, leur Vicaire apostolique. Ils ont peur que nous les supplantions en Cochinchine, je les ai rassurés. Ce sont les affections hautement prononcées de Madame l'Amiral pour la Compagnie qui leur ont donné cette pensée. Les Sœurs de St. Paul de Chartre, outre l'hopital militaire et un hopital annamite, ont un bel orphelinat qui m'a semblé très-bien tenu : les Sœurs ont été fort aimables pour nous : j'ai aussi été au Carmel : et la Mère Prieure m'a dit qu'elle était très-contente de ses recrues annamites : pauvres filles, quelle vie que celle de Carmélite à Saïgon ! De la bure sur le corps avec cette chaleur, et pour toute boisson du thé. Aussi elles s'épuisent vite. Nous sommes remontés à bord vers 1h. Il y a dans la rivière un barrage difficile à passer, on l'appelle le banc de corail, mais à faux. C'est une ancienne fortification annamite contre les vaisseaux de fort tonnage. Selon mon habitude je suis monté sur la passerelle avec le Commandant et l'officier de quart. Ils ont voulu me faire voir des singes dans les palétuviers, je n'ai pu réussir. Il parait qu'ils n'y sont pas rares, en compagnie des tigres et des panthères. Le lendemain et les jours suivants nous longions les côtes du Ton-Kin. Elles sont granitiques et fort élevées. J'ai pu les étudier grâce à l'obligeance du Commandant qui faisait passer le plus près possible quand la marée le permettait. Nous avons franchi le cap Padaran et Varella sans encombre : on y craignait des coups de vent, et nous l'avions arrière. Le second me disait : « Vous nous portez malheur, nous devrions avoir mauvais temps ! » Ce brave garçon, il m'a fait plusieurs fois sa confession : malheureusement elle n'était pas Sacramentelle. Cependant le dernier jour la Mousson de Nord-Est reparut et le froid se fit sentir. J'y ai même attrapé une légère indisposition par suite du peu de précautions que l'on est habitué à prendre. Le 4 nous entrions dans les roches qui défendent l'entrée de Hong-Kong, et je m'apprêtais avec regret à quitter ce cher Donaï, pour passer à bord d'un navire plus petit, et dont le personel m'était inconnu. Puisque je manifeste mes regrets de quitter le Donaï, je vais vous parler un peu de la vie que j'y ai menée. — En y montant ma première préoccupation était de pouvoir commodément célébrer le Saint Sacrifice : j'avais appris que M. Bourdon accordait sa cabine, mais ne le connaissant pas, il fallait y aller doucement. J'ai donc été le trouver escorté du P. Petitfils : ça été l'affaire la plus simple du monde. « Pas de difficultés, mes Pères, elle est à votre disposition jusqu'à 8h. 1/2. Puisqu'il est ici question de Messe, je crois utile de dire où en est la question à bord des Messageries : j'ai entendu des choses si admirables avant d'y être, que je m'étois un peu fait illusion. D'abord, les reglements, que j'ai lus, interdisent formellement au capitaine d'accorder un lieu public pour la célébration d'aucun culte ; mais chacun a droit de demander une cabine libre et commode, s'il s'en trouve. Le Commandant nous cédait la sienne : et, me disait-il, je suis bien libre d'envoyer promener le ministre américain s'il ose me la demander ». Le voyage triomphal du R. P. Visiteur s'explique par la présence de l'Amiral Lagrandière, de sa femme et de tout son état-major. Les passagers étaient des Anglais allant à Galles, des Hollandais pour Java, des Allemands pour Hong-Kong, des Français pour la Chine, l'un nous a accompagné à Chang-hai. Parmi les Anglais, j'étais surtout lié avec un Colonel se rendant à Calcutta : le soir, je ne pouvais l'éviter quand j'eusse voulu faire mes exercices de piété. C'est un brave homme, admirant beaucoup l'armée française qu'il a vue en Crimée, et me disant beaucoup de bien de la France. Un autre était un juge de Madras, aimant les clous et même les poutres, quelquefois très-grosses et même grossières. Je l'ai enthousiasmé un jour qu'il demandait des amandes en lui disant dans le creux de l'oreil : « Vous voulez donc vous amender » Il n'en revenait pas, me trouvait considerablement d'esprit, et avouait qu'il ferait bien en effet de s'amender. Un soir il s'est fâché rouge contre un garçon qui me faisait attendre je ne sais quoi. « Ah ! disait-il, si on traitait ainsi un de mes Clergyman je casserai tout sur le navire ». Il m'a dit plusieurs fois qu'il aimait les catholiques et leur était favorable, tandis que ses Clergyman ne faisaient rien pour les idolâtres. — Le colonel m'a serré très-cordialement la main, en exprimant très-fort le désir de nous rencontrer de nouveau. — Je vous ai déjà dit un mot des Hollandais. Quelle ignorance et quelle indifférence religieuse chez les uns, quel matérialisme chez les autres. Braves gens d'ailleurs, et étonnés d'apprendre

qu'il y eut des vérités en dehors des réalités de 9 heures et de 5 heures, y compris le lunch, le thé et la pipe. Ce sont bien les plus intrépides fumeurs que j'ai vus. Deux d'entre eux, cependant, sont venus me trouver isolément, et j'ai eu de longues conférences nocturnes avec eux. Je ne désespère pas de la conversion du plus âgé. C'est un Allemand hollandisé : il m'a interrogé uniquement pour s'instruire, et je lui ai parlé éloquemment de la Confession, du Célibat ecclésiastique et de la Virginité. Il n'en revenait pas. Il méprise profondément les ministres, et est rempli d'admiration pour les prêtres catholiques et pour les Jésuites en particulier. Il voulait à toute force m'emmener à Java, me promettant tout ce que je voudrais du Gouvernement et m'offrant sa demeure et sa bourse. J'ai réussi à lui faire comprendre à moitié que la science n'était que l'accessoire, et qu'avant tout, il fallait faire des chrétiens. Notez que cet homme me croyait un grand savant parcequ'il m'avait vu éplucher du foin, et que je lui avais fait quelques remarques sur son idiôme national. — Nos Français étaient de braves garçons allant chercher fortune en Chine : je n'ai qu'à me louer de leur tenue et conduite religieuse. Celui qui habite Chang-hai est un Angevin, qui vient régulièrement à la Messe de Tang-Kim-pan. — Mais, je vous l'avouerai, mon faible est pour les officiers du Donnaï. Je puis le dire, ils ont fait tout leur possible pour me faire plaisir, et le Second en me quittant m'a dit : « J'espère que vous vous souviendrez du Donnaï, et je vous souhaite de faire en Chine, autant de bien qu'ici. » Le Commandant m'encourageait extrêmement à les fréquenter et à leur dire leurs vérités : aussi n'y ai-je pas manqué, soit dans la cabine du commissaire, soit sur la passerelle, le soir, au souffle de la brise. Du reste ils me provoquaient eux-mêmes, et désiraient s'instruire. Le Second, M. Nicol, a fini par m'avouer qu'il ne savait plus rien de religion, pas même son Pater : il m'a demandé un livre de Messe, et je lui en enverrai un d'ici. J'avais donc trouvé parmi ces Messieurs une véritable affection, et malgré mon peu de sentiment, vous comprenez, que cela ne laissait pas de me toucher. Le Commissaire, jeune homme d'une excellente famille de Marseille, a deux frères chez les Oblats : et j'ai eu à soutenir ses attaques contre les vocations religieuses. Il n'est pas facile de répondre sur cet article à quelqu'un qui aime beaucoup, et qui se voit ravir l'objet de son affection. Finalement, il veut que je lui écrive, et il m'a laissé son adresse à Marseille. — Pour ce qui est du Commandant, c'est un breton. Ses principes religieux sont excellents : ce n'est pas un dévot, mais un bon chrétien, et je vous l'avoue, j'ai été heureux de rencontrer trois ou quatre officiers de la marine ayant le même esprit. Celui-ci est en outre un homme fort instruit. Il m'a fait cadeau de l'ouvrage de Chenu sur les Coléoptères, trois beaux volumes, et s'est mis à ma disposition pour les commissions d'Europe. Je l'ai décidé à mettre son fils à la rue des Postes : il le désirait d'ailleurs vivement, mais il ne se croyait pas assez riche. Il m'a compté ses petites affaires, et il est maintenant fixé. On lui a fait à Brest, (les professeurs du Borda) le plus grand éloge de nos enfants. M. Bourdon est le premier agrégé aux Auxiliatrices de la Mission de Chine. Je lui ai fait offrir par la Mère St Régis le petit livre qui traite de cette congrégation : et il a demandé spontanément cette faveur pour lui et Mme Bourdon, me disant qu'il ferait un versement sur son budget annuel d'aumônes. — Voilà ce qu'est M. Bourdon : si quelquefois, ce qui n'est pas probable, vous naviguez avec lui, il n'y a pas à vous gêner. Le Dimanche 5, je serrai la main à cet excellent marin et à ses officiers et je passai à bord du Dupleix. J'oubliais qu'à Hong-Kong, j'ai vu deux Pères de Macao, le P. Cayl, Irlandais, et un Romain dont j'ai oublié le nom. Ce Père Cayl aime beaucoup la France et les Français, et pendant plus de deux heures qu'il a trouvées trop courtes, je lui ai parlé de ses anciennes connaissances. Il m'a envoyé ici un beau volume anglais sur les Fougères. Je n'étais pas à mon aise sur le Dupleix : on m'avait dit tant de mal du Commandant, que je me tenais sur le qui vive. Dieu merci, il en a été tout autrement. Le Commandant Noël, de Meaux, est à la vérité un drôle d'homme, mais au fond un bon enfant. Nous nous sommes vite compris, et après deux jours nous étions presque camarades. Je savais qu'il s'était tiré du milieu d'un typhon : j'ai touché cette corde, là par commencer et tout a bien été ; il me disait qu'il se confesserait à moi, et pas au P. Basuiau qui le désire trop : quoiqu'il en soit, cet homme, au témoignage de ceux qui le connaissent a complètement changé : le dernier jour il m'a demandé de dire la Messe pour le Dupleix : « Soit, Commandant, et pour vous surtout : mais vous allez y venir ? » Il a fait quelques difficultés sur sa toilette : vous concevez que je les ai eu vite levées. Il est donc descendu, et sa tenue m'a beaucoup édifié. L'agent des postes à qui j'ai raconté ce qui venait de se passer m'a dit que c'était à n'y plus rien comprendre. L'apostolat et la mission des auxiliatrices l'ont visiblement impressionné. — Je termine ici mon bavardage. Je pense que j'en ai écrit assez pour cette fois. Je pars lundi 17 Février pour Tching-Kiang et Nan-Kin, car

je dois être dans les deux endroits à la fois, pendant que les autres Pères sont en mission. Je ne sais pas un mot de Chinois ; mais on va s'y mettre. J'ai déjà recueilli une quinzaine de nouvelles espèces de poissons, tous plus originaux les uns que les autres : l'un d'eux surtout laisse voir toute son encéphale à travers son crâne, transparent comme du cristal. Les coquilles d'eau douce, d'après le peu que j'ai pu voir, sont fort grandes et fort originales : l'ouvrage ne manque donc pas ici.

Autre lettre du même. Tcheng-Kiang, 13 Mai 1868.

... Merci d'abord de vos compliments : si vous traitez ainsi le portrait, que diriez-vous donc de la personne, surtout si vous considérez qu'elle porte actuellement onze centimètres de barbe jaune, comme disent les Chinois. La barbe est ici notre habit ecclésiastique : je suis convaincu de cela : je mets la couleur de côté : dans ces parages-ci, on n'y fait pas attention, vu que la couleur queue de vache nantaise, est la couleur locale : elle passe par toute la nuance de saleté, jusqu'à la plus éblouissante carotte. Il est donc clair que moi qui possède plus d'un brin de barbe, j'ai aussi l'avantage d'être polychrome. C'est en un mot de la barbe jaune Koan-Hou-tze. (aspirez tout cela comme un bon allemand de Suisse, et vous parlez mandarin.) Ce qui frappe ici tout le monde c'est l'abondance et la longueur. Les plus intelligents physionomistes me donnent 50 ans, ceux du second cran 55, d'autres vont jusqu'à 60. Ils ne peuvent s'imaginer qu'un homme se permette tant de barbe avant ces âges respectables. Aussi on me cède le pas, on court devant pour mieux voir, et dans les foules, l'homme assez heureux pour recevoir les coudes dans les côtés, se retourne avec surprise, se range avec crainte et respect, fait ranger ses voisins, et demande excuse au ta-jen (grand homme) au ta lao yé (au grand vieux Père). Dites que ce n'est rien : et osez vous présenter imberbe : vous êtes Chinois alors tout comme un autre, et moins qu'un autre, comment voulez-vous qu'on vous respecte ! Donc la barbe est l'habit ecclésiastique. C. q. f. d.

Comme corollaire de cette proposition, j'ajouterai que les Missionnaires de la côte (Chang-hai et dépendances) ne portent que des barbes fort restreintes. Du reste, même parmi eux les avis sont partagés : le R. P. Crouillère est barbu à faire trembler tous les pirates de Tsom-ming. Aussi a-t-il beaucoup de catéchumènes. Les Missionnaires des terres de l'ouest, sauf le P. Seckinger, ont des barbes plus ou moins accentuées : c'est le P. de Carrère et moi qui avons le prix. Parlons maintenant d'autres choses. — Dans ma dernière lettre, après vous avoir raconté les incidents et les plaisirs de ma traversée, je vous annonçais mon départ pour Tcheng-Kiang. Ce départ si prompt, pour une terre lointaine et dans un âge si tendre, a surpris et frappé d'admiration les anciens : de mémoire de Missionnaire on n'avait pas vu quelqu'un s'aventurer à 70 lieues dans les terres sans savoir un mot de langue, d'us ni coutumes. Mais vous qui me connaissez, vous n'ignorez pas que le génie a des ailes, et vous commencerez par conclure que ma cotte a forcément monté sous ces cieux nouveaux. Me voilà donc embarqué sur une vieille canonière chinoise intitulée par mon dévot confrère : Immaculée-Conception. (Depuis que j'ai tracé ces lignes, la barque en question n'existe plus : les ouvriers Chinois, encouragés par notre pilote qui en voulait une neuve, l'ont complètement démolie pour mieux la visiter. De là grande ire de mon collègue qui a mis sur le pavé piloté et équipage : il se passe de barque, au moins jusqu'après les vacances. Ceci s'appelle une Chinoiserie.) Figurez-vous un de nos chalands de port ou de rivière : on a évasé un peu les bordages, et prolongé les planches latérales de l'arrière, de manière à remplacer, sur les côtés, notre quille. Sur ce radeau, élevez une longue baraque en planches, jointes à la chinoise, c'est-à-dire, très-mal : divisez le tout en trois compartiments : un peu en deçà de l'avant une chambre mobile pour élever ou abaisser le mât ; c'est là que logent plus ou moins entassés selon les circonstances, les Sien-sen (vulgairement catéchistes) , les passagers, les matelots etc, etc, sans compter quelquefois des bagages. Au milieu est la chambre du Père : celle-ci est grande et bien aérée, 4 fenêtres, 3 portes et les fentes. Quand il fait beau, c'est délectable, quand il pleut, c'est ravissant, surtout la nuit. Pas besoin de se laver le matin : c'est une économie de temps et une fatigue de moins. A l'arrière est la cuisine et la grosse barre du gouvernail. Piquez sur ce corridor une longue perche où pend un treillage de ficelles et bambous supportant une toile, au sommet de la perche hissez les trois glorieuses couleurs avec une croix noire sur le blanc, et vous pouvez nous reconnaître au passage, d'autant mieux que nous ne fuyons pas souvent comme une flèche.

Nous perchons en masse dans le canal, de Ou-si à Kiang-hin. Dans cette dernière ville, nous refoulons le courant sous un pont avec beaucoup de mal : des centaines de badauds (il y en a aussi en Chine, et au moins autant qu'à Paris) couvraient l'arche et les abords : je les ai

invités en bon français à tirer sur le cable, mais ils ne comprennent pas le français. Enfin, nous voilà à l'embouchure du canal dans le Kiang. Il est 5 h. du soir : que faire? Bon vent pour monter : en ma qualité de coureur du Morbihan et de la côte armoricaine, je déclare que le vent tombera vers 6 h. ½. Trouvera-t-on un poste militaire où jeter l'ancre? Conseil tenu, la conclusion est qu'il faut profiter du vent, tant qu'il voudra souffler. Nous voilà donc sur le majestueux Yang-tsé-Kiang. C'est véritablement le fils de l'océan (Yang-tsé). Comme sa maman il a ses caprices et des caprices royaux : il envahit les terres sans prévenir, il fait et défait tour à tour des îles considérables, il dévore ses rives ; mais surtout il noie des Chinois! Ce jour là on voyait à peine la trace des courants sur la surface jaunâtre : nous marchions bien. Mais, d'après mes prévisions, le vent mollit peu à peu, puis enfin les [illegible] et nos [illegible] retinguent à leur manière le long du mât. Le R. P. de Carrère, qui en a vu plus d'une, se met à dire que l'endroit n'est pas sûr : que c'est un nid de pirates, etc. Il était trop tard. Moi, nouveau débarqué des pays où l'on n'a pas trop peur, je déclare bonnement que j'ai de la poudre et des balles de bonne qualité ad usum. Nous voyons au large trois grosses barques ancrées sur leurs grapins : c'étaient des marchands : mais tout marchand est pirate à l'occasion. n'importe, voyons leur provenance : nous avançons. nous les hélons! Le mot fatal est lâché : [illegible]! Nous sommes de Kim-po! C'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus canaille dans ces parages. Il n'y avait pas à reculer : nous nous amarrons près d'eux. Et un dialogue s'engage. Leurs réponses n'étaient pas claires. Finalement nous avons soupé. Après le souper j'ai fait 6 cartouches : je me suis couché tout habillé : tous en ont fait autant : il y avait trois fusils à 2 coups sur nos deux barques : ces braves Kimponais n'allaient sûrement pas nous manger sans boire. Le bon P. de Carrère me disait : s'ils attaquent, il ne faudrait pas les tuer. Oh! pas de risque, lui répondis-je! je mettrai à côté, ils peuvent s'y attendre! Ces gens n'éteignaient pas leurs feux, ni nous les nôtres. il y avait toujours du mouvement sur le pont ou dans leur cabine. je me suis endormi à 1 h. Nos Kimponais levaient l'ancre à 2 h. ; s'ils étaient pirates, ils avaient aussi peur de nous que nous d'eux. Nous nous sommes tranquillement mis en route vers 7 h. Voilà, mon cher Père, ma première nuit sur le Kiang! Un peu de peur et pas de mal. Dans la journée la brume s'est élevée, et nos hommes se sont égarés au milieu des îles et des bancs de vase. Le lendemain nous avons fait 5 quarts de lieue. Enfin le surlendemain, sous une pluie torrentielle, nous débarquions à Tcheng-Kiang, où le P. Seckinger nous avait précédés en passant par le canal impérial, avec une petite barque. Me voici donc à Tcheng-Kiang. Faisons d'abord connaissance avec Tcheng-Kiang, plus tard nous parlerons de Nan-King, et des autres pays que j'ai déjà parcourus. Tcheng-Kiang-fou est comme beaucoup de villes Chinoises un monceau de ruines dont elle commence à peine à se relever. Les Tchang-mao (longs cheveux) ou rebelles l'ont occupée quelques années : comme de juste, ils ont démoli par le feu la ville tartare : les braves de Li-com-tso sont venus, et aidés des Anglais ils ont repris la ville qu'ils ont presque achevé de ruiner. Quand le P. Seckinger y vint il y a environ trois ans, il n'y avait dans notre faubourg actuel que deux maisons : la douane et une pagode. Maintenant, grâce à l'initiative de ce zélé Missionnaire, tout le delta compris entre la rive droite du fleuve et la rive gauche du canal impérial est reconstruit. Tcheng-Kiang est assise au bord du Yang-tsé-Kiang et entourée de monticules, moitié terre jaune siliceuse, moitié gneiss de l'époque carbonifère : à une lieue de notre maison surgit au milieu du fleuve une île montueuse, qui, à vrai dire n'est qu'un rocher. Cette île, appelée Tsio-sen par les Chinois et île d'argent par les Européens, est une véritable oasis : elle est couverte d'arbres de diverses espèces, tandis que les autres montagnes autour de Tcheng-Kiang sont nues, et ne produisent qu'une espèce de dure graminée dont les pauvres font leur feu en hiver. Le seul monument de la ville est une vieille tour de pagode [illegible] un moule de fonte dans lequel on a coulé de la maçonnerie : elle est très-ancienne. Sa calotte est penchée, et deux de ses couronnes ont roulé dans le fossé. J'en ai recueilli une corne en forme de fleur de lys : elle est puissamment magnétique : j'en ai fait cadeau au consul anglais de Tcheng-Kiang. Les Anglais ont une concession territoriale, mais elle n'a pas réussi. Nous y avons donc un consul anglais, et par exception un consul américain. En tout, une trentaine d'anglais et américains. Nous n'avons en général qu'à nous louer de nos rapports avec [illegible]. Le consul américain [illegible], prédécesseur du consul actuel, était catholique. Quand le P. Seckinger voulut bâtir à Ten-iau-hien, à 7 lieues de notre Fou, le sous-préfet fit afficher qu'il fallait arrêter l'Européen, et démolir ses maisons. On apporta une de ces affiches à Tcheng-Kiang. Le Père alla la faire voir au [illegible] qui entra dans une colère blanche, [illegible] traitât ainsi des [illegible] de sa religion. Il écrivit immédiatement au Tao-tai (magistrat qui traite les affaires européennes) que s'il n'y avait pas

cessation immédiate et réparation, il faisait venir deux canonnières et allait bombarder Ten-yang. Les Chinois savent à qui ils ont affaire : le mandarin en faute reçut vite des ordres, et tout va maintenant pour le mieux. Mais ce qui mieux est, c'est que le Consul général américain approuva Kiermann et l'aurait soutenu. Quant au Consul anglais, M. John Markham, c'est le plus galant gentlemann que j'ai vu. Malheureusement il est nommé Consul à Tché-fou. Espérons que son successeur nous rendra les mêmes services que lui. Figurez-vous cette charmante simplicité d'un homme qui en allant à la chasse trouve des Ornithogalum : il se dit le R. P. Heude sera bien content de voir ces fleurs nouvelles, et il m'en apporte en rentrant dans son calpin : une autre fois, il m'envoie un oiseau avec une charmante petite lettre. Voilà les amabilités britanniques. Mais si nous comptions tout ce qu'il a fait pour le bien de la Mission, ce serait bien autre chose. Il me disait un jour qu'il ne faisait pas les affaires des Français, qu'il n'était pas consul français, mais consul Catholique : Notez qu'il est protestant. Mais il rit de ses missionnaires. Avant de partir, il a été jusqu'à demander une colline au Tao-tai pour que nous y installions un orphelinat : l'obtiendra-t-il ? Voilà les principaux personnages avec qui nous sommes en relation : il y a en outre parmi les employés des douanes de charmants jeunes gens qui parlent mandarin et savent les caractères à me faire rougir de dépit. Eux n'ont qu'un but, l'avancement dans leur service, et une rapide fortune qui en est la conséquence. L'un d'eux me disait qu'il donnerait 20 taëls par mois (140 frs à peu près) à un Chinois instruit qui serait toute la journée à sa disposition. Nous, nous donnons 2 piastres (12 frs) et nous avons des paysans pour instructeurs : pour moi, je suis tombé sur un voiturier du Pé-tché-li, qui, en vertu de sa naissance, parle à peu près mandarin en faisant des fautes : il sait quelques caractères, mange et boit bien, dort encore mieux, fait tout ce que je lui dis, mais n'y pense pas tout seul : le tout pour 1800 sapèques par mois, à peu près 9 frs. Vous vous demandez sans doute quelle vie je mène dans ce pays. Vie très occupée : c'est clair. Je ne veux pas dire par là que j'embrasse tout le pays de mon ardeur apostolique. Hélas ! peut-être n'est-elle encore qu'à l'état latent : espérons qu'elle se révélera quelque jour. D'abord vous saurez que j'ai commencé par être entrepreneur de bâtisses, ou mieux de constructions hydrauliques ! La mission a acheté un terrain couvert de ruines : ces ruines ont été transformées par mon collègue en baraques chinoises : ces baraques rapportent naturellement quelques sapèques. Restait un espace très estimé par les boutiquiers chinois : le bord du canal : mais comment faire ? C'est bien simple : l'empereur est bon, il cèdera bien un peu de son canal, d'ailleurs les ponts et chaussées de l'endroit n'y trouveront rien à dire. Nous voilà donc traçant des lignes sur la vase, appelant des ouvriers, etc etc. Mon collègue a fait bâtir un premier mur, puis il m'a planté là. Force a donc été de m'en tirer comme j'ai pu. Je connaissais bien 6 à 7 mots de chinois : mais je n'ai pas encore oublié complètement le français. Je parlais donc chinois par signes et le reste en français. Les choses ont été à merveille. J'ai forcé mes maçons de bâtir droit, et mes tailleurs de pierre, de tailler leurs pierres. Ils m'accablaient de leurs compliments et étaient furieux contre Han-Chen-fou, mais je leur rendis gravement la pareille en les traitant d'imbéciles, de fainéants, de [illegible], de Chinois ! en un mot. En fin de compte, ils m'ont construits deux excellents murs sur béton, et étaient enchantés d'avoir si bien fait. Les Européens qui venaient me voir me disaient que je faisais là un bon noviciat, et tous les Chinois, grands et petits, qui m'ont contemplé par milliers, ne pouvaient se lasser d'admirer ma capacité, et je recevais leurs félicitations avec la tenue modeste de quelqu'un qui les mérite bien. Ce travail m'a bien occupé : car, mes hommes ne savaient pas l'usage du mortier : ce n'est pas l'usage : j'ai prétendu qu'ils l'apprendraient : mais il a fallu faire de longues heures de faction, le parapluie ou parasol à la main et le niveau dans la poche !

[illegible], je crois, de vous parler des habits chinois. Ils ont leurs avantages et leurs inconvénients. Le seul avantage réel que je leur connaisse est d'être très légers, pendant les chaleurs. Parmi les inconvénients, je signalerai surtout celui-ci : il nous assimilent trop au vulgaire, ici surtout dans les pays complètement neufs que nous parcourons à l'ouest, on sent vivement la vérité de ce que j'avance. Pour ce qui est de nous déguiser : temps perdu ! immédiatement les habitants des villes, petits et grands se disent en vous voyant : Iang-jen (homme d'Europe) Ian-ta-jen (grand homme d'Europe) et les insolents dans certaines villes : Ian-Kouei-tse (diables d'Europe). Aussi comme je vous le disais au commencement de cette lettre, ai-je pris le parti de garder la barbe longue. Bon gré, mal gré, le plus grand nombre la respecte : ils vous prennent pour un vieillard. Car il n'y a que les vieillards qui, quand ils en ont semé dans leur jeunesse, aient la barbe longue. Elle a en outre l'avantage de vous donner l'air [illegible] quand un Kouan-pin (soldat) ou plusieurs veulent faire les malins. Vous en pouvez mettre 20 en fuite d'un seul geste. Pour ce qui est de la nourriture à Chang-hai, c'est comme en Europe, y compris même le vin. Dans les districts des environs de Chang-hai, où il y a beaucoup de chrétiens, les Pères nagent dans l'abondance Chinoise. Le vin chinois a été décrit par le P. Hélot dans nos Etudes de la rue des Postes. A Tcheng-Kiang nous avons la spécialité d'une espèce de vin

dont je me propose d'aller voir prochainement la fabrication. C'est une fermentation du riz, sa couleur est celle du Xerès, son goût un peu trop sucré; mais je puis vous assurer que vous le dégusteriez volontiers, même à Paris. Du reste, nous n'avons que cela de bon dans ces quartiers: nos cuisiniers nous feraient manger toutes les horreurs du monde si on les laissait faire: ce qu'il y a de plus drôle, c'est leur étonnement. Pour varier c'est toujours du lard: très-bon à la vérité, mais mal apprêté, des choux verts, des herbes amères une espèce ou deux d'Ombellifères que j'attends: il faut des dents spéciales pour les croquer. Ils ont de bons épinards, une espèce d'Amaranthe ou queue de renard que j'avais semée à Vannes; des fèves, et divers pois. Je n'insiste pas, je ferai peut-être par la suite un travail, ou simple catalogue raisonné sur cette question gastronome-économique: mes déterminations spécifiques n'ont pas encore pu avoir lieu.
Je ne puis vous parler du logement tel qu'il est en campagne, vu que je n'ai encore goûté que la barque, et n'ai couché qu'une fois chez des chrétiens: à Tom-Kia-tou, Tan-Kin-pan et Zi-Ka-wei, c'est comme en France; si ce n'est que Zi-Ka-wei est peut-être mieux: mais n'enviez pas ce mieux: on le paie cher. A Tcheng-Kiang, rez-de-chaussé chinois, avec vue à 8 pas; cependant par les fenêtres du Nord, si le voisin ne les ferme pas, l'œil se repose sur une belle montagne. A Nan-Kin, de la petite chambre du P. Lelec, où j'écris ces lignes, je n'ai qu'à me renverser dans mon fauteuil pour contempler la belle montagne des Ming. Actuellement, on bâtit une maison à un étage; et alors, l'air et le coup d'œil seront hors de prix; mais patience jusqu'à l'année prochaine. Dans ce pays le terrain des montagnes est de l'époque carbonifère, le grès rouge à grains fins, perce presque partout, et à l'ordinaire est accompagné de poudingues et conglomérats de galets dessinant les bords de la mer carbonifère dans ces contrées; la roche soulevante est une pâte trachitique très-dure; et paraît en forme de murailles jusque vers le sommet de la plus haute montagne des bords du Kiang: le granit fin ne manque pas: je ne l'ai point encore vu sur place: je n'ai pas encore visité de localité calcaire. En venant ici dernièrement, j'ai examiné un affleurement de schistes bitumineux qui recouvrent, à quelques pieds, d'excellente houille. Le consul anglais a demandé à la faire exploiter: refus; au moins au compte du gouvernement chinois: impossible! Pourquoi? Je vous le donne en cent! Les travaux dérangeraient les bons esprits des montagnes: d'où, plus de pluie ni de vent pour le peuple! C'est au moins ce que le Vice-Roi a fait répondre à M. Markham. La flore est assez insignifiante quand on sort de l'Inde et de la Malaisie: je la prends telle qu'elle est: vous cueilleriez donc encore avec enthousiasme le rare Thlaspi bursa-pastoris. L'ortie blanche (Lamium album) le lamium amplexicaule, le plantago major; puis à côté de ces visages de la patrie, vous vous arrêteriez ébahi sur l'original Comelyna communis à la corolle azurée; votre main se dessaisirait les gracieux (Ipomæa (convolvulacées) à fleurs pourpres: puis vous reverriez, peut-être même goûteriez-vous l'oxalis stricta ou une espèce très voisine. Les flancs des coteaux du Kiang vous offriraient les plus gracieux arbustes d'ornement qu'on puisse imaginer. Trois belles Spiræa, deux azalées dont l'une vous émerveillerait par l'or pur de ses [illegible]; la Glycina sinensis arrêterait à chaque pas votre marche, le Styrax [illegible] charmerait vos regards par ses nombreux pétales de la blancheur des lys, et à ses pieds, sur le [illegible] du rocher, le Rhincospermum jasminoïdes. Lindl. vous ferait songer à notre gentille Vinca minor, seulement ses calices sont blanc de lait et exhalent le plus suave arôme. Les forêts sont à l'état renaissant: la hache et la flamme des Tchan-mao ont tout renversé. Des chênes variés, des châtaigniers, des hêtres, des sapins y donneront plus tard leur ombrage aux chevreuils [illegible] qui bondissent à votre approche sur les pelouses dénudées: les marais donnent des oiseaux pour les cuisines chinoises; j'y ai cueilli une splendide clématite que j'ai intitulée Cl. [illegible] si quelqu'un ne l'a pas dénommée antérieurement; un grand arum et un petit Thalictrum. Ici la pie est toujours bavarde, mais elle parle chinois. Le petit moineau sauvage (fringilla sylvatica) à tête rouge est ici le moineau commun: le gros noir n'y est pas. La tourterelle gémit dans les bambous du hameau, et l'alouette "fait son nid dans les blés quand ils sont en herbe." Nous avons ici deux hirondelles citadines: notre hirondelle de cheminée à gorge rousse, et une autre belle espèce à croupion ochreux. Les reptiles et les poissons me fourniront des sujets de recherches intéressantes: les marais renferment un redoutable trigonocephale (Trigonocephalus Blomhoffii) et quelques belles et inoffensives couleuvres: les grenouilles abondent; les Chinois à Chang-hai en mangent beaucoup: un édit en a défendu la vente, à cause des services qu'elles rendent à l'agriculture en détruisant les insectes. Il pourrait y avoir du vrai. J'ai trois tortues: deux gymnopodes du Kiang, et un Emyde des ruisseaux (Emys Reevesii). J'ai plus de dix espèces de poissons d'eau douce. Le marsouin montre ici sa dorsale par dessus les flots jaunâtres: et, chose curieuse, les Chinois le nomment comme les Allemands et comme nous. (Meer-schwein, Marsouin, Kiang-tch'u, cochon du fleuve). On vend à Tcheng-Kiang des esturgeons d'une taille colossale, de grands silures de plus d'un mètre, des espèces que je ne sais où trouver dans les livres que j'ai. Tous les marchands sont mes amis: quand ils ont du neuf, quelque poisson beau à voir, on le met de côté, et l'on envoie prévenir Han-chen-fou, qui les prend s'ils lui conviennent moyennant quelques sapèques. Pendant les vacances, à Siou-Ka-Wei, je ferai le relevé de mon journal botanique, et je pourrai peut-être envoyer un catalogue prodrome de la flore Nankinoise.

Heude S.J.

---

(1) Suivent les 6 pages de la lettre du F. Guillon non paginée c. à. d. les pages 31, 32, 33, 34, 35, 36.

CHINE.

Pe-tché-ly. — Lettre du F. Guillon à son frère. — Ho-Kien-fou, 28 Septembre 1868.

Je suis seul ici depuis quinze jours à veiller auprès du P. Leboucq que la maladie retient sur son lit depuis plus d'un mois. Le catéchiste et deux des séminaristes que les brigands nous avaient enlevés se sont tirés de leurs mains par la fuite après 3, 8 et 15 jours de séjour au milieu des hordes ennemies. Ceux des Nôtres qui s'étaient vus un moment dispersés par la tourmente, rentrèrent bientôt aussi à la résidence pour retourner chacun à leurs postes, aider et soutenir les néophytes au milieu des épreuves qui les attendaient. Pendant 4 ou 5 mois environ les brigands nous tinrent sur le qui-vive en continuant leurs ravages autour de nous; mais il semble (et ce sont les païens eux-mêmes qui en ont fait la remarque les premiers) il semble que leur visite chez nous leur porta malheur. Au lieu des succès qu'ils avaient toujours remportés jusque là, leur puissance commença dès lors à diminuer. Deux batailles qu'ils perdirent quelques jours après leur passage à Thien-chien les repoussèrent vers le Midi. A plusieurs reprises ils revinrent à la charge en cherchant à remonter vers le Nord. Leurs revers n'avaient servi qu'à mettre le comble à leur fureur. La plume se refuserait à redire toutes les cruautés et les abominations qu'ils commirent pendant ces trois ou quatre mois. On dit qu'après une défaite, se voyant poursuivis de près et trouvant tous les ponts des fleuves coupés, ils traversèrent la rivière Pou-tao-ho sur un pont de cadavres. Le fait est que dans la seule sous-préfecture de Tao-yang qui touche au Thien-chien, les relevés officiels comptent par cent cinquante mille les victimes qu'ils firent dans l'espace de quelques jours qu'ils y séjournèrent. Leur intention semblait être de jeter la terreur et par là de faire tout plier sous leur joug. C'est au contraire ce qui acheva de les perdre. Tant qu'ils n'eurent affaire qu'aux troupes impériales vingt fois plus nombreuses qu'eux, ils purent sans obstacle parcourir la province; car pour les impériaux, au lieu de les combattre, ils ne songeaient qu'à profiter de cet état de guerre et de troubles pour achever de détruire ce qu'avaient épargné les brigands qu'ils surpassaient souvent par leur cruauté et leurs honteuses débauches. Exaspérées et poussées à bout par tant de souffrances, n'ayant plus rien à attendre d'un gouvernement impuissant à se défendre lui-même, les populations se levèrent enfin sinon pour poursuivre un ennemi que sa nombreuse cavalerie mettait facilement hors d'atteinte, du moins pour l'arrêter dans ses marches en se retranchant dans tous les lieux susceptibles d'être défendus et surtout en se faisant un rempart de tous les cours d'eau qu'elles fortifièrent par des digues défendues par leurs gardes nationaux. Dans ce mouvement de résistance qui, malgré sa mauvaise organisation, ne laissait pas et par sa généralité et par l'exaspération et le désespoir qui l'avait soulevé, d'offrir une digue puissante au flot dévastateur; les Chrétiens ne restèrent point en arrière, mais pour eux la pensée de défendre leurs intérêts religieux se joignait à celle de se protéger eux-mêmes et leurs biens, c'est vers notre résidence et derrière nos remparts que, presque sans attendre notre consentement, ils se portèrent en masse avec leurs familles et tout ce qu'ils pouvaient transporter de leurs biens, déterminés cette fois à se défendre jusqu'à la mort eux et nous-mêmes avec ce que, dans son premier passage, l'ennemi avait épargné de nos établissements. Pour nous, instruits par notre désastre et édifiés désormais sur les dispositions des Tchang-mao à notre égard, nous nous gardâmes bien cette fois de refuser leur concours. Nous secondâmes de notre mieux leur ardeur. De son côté le Ministre de France à Pékin, à notre prière et pour nous aider à nous protéger efficacement, nous procura quelques centaines de fusils européens avec un officier français pour former nos chrétiens à notre tactique militaire tant pour le tir du canon que pour le maniement des autres armes. Tous les commandements se firent en français, pendant trois mois; au bruit du cliquetis des armes et des cris des chefs répétant nuit et jour les divers commandements tant pour les apprendre eux-mêmes que pour former les nouveaux conscrits, on se serait cru transporté dans un camp ou une garnison française. Et telle était l'ardeur de nos nouveaux soldats que, malgré les difficultés qu'ils devaient rencontrer à saisir les commandements dans une langue étrangère, l'officier disait lui-même avec étonnement qu'après 2 mois

d'exercice, ils saisissaient ses commandements et les exécutaient avec plus de précision que nos conscrits français eux-mêmes après 6 mois. Cependant le diable qui avait déjà tant fait pour détruire nos œuvres et anéantir nos espérances, ne se tenait point encore pour battu. Il essaya un jour de nous faire sauter, en mettant le feu à la poudrière. C'était le matin pendant que nous étions tous à la 1ère Messe. L'imprudence d'un domestique, qui, en se levant avait mal éteint le feu de sa pipe ou de sa chandelle, avait mis le feu à une chambre attenant à celle où étaient toutes nos poudres. Il n'était resté personne pour voir et éteindre le feu; mais nos bons Anges veillaient pour nous. Lorsque en sortant de l'église nous aperçûmes le danger; déjà la poudrière était remplie de fumée et nous nous croyions au moment de la voir sauter. Malgré le danger imminent, les Frères et quelques-uns des chrétiens accourus au secours pénétrèrent dans l'appartement et purent en sortir toutes les caisses de poudre pendant que d'autres montés sur la maison cherchaient à éteindre l'incendie ou à faire la part du feu en coupant les toits. Pour cette fois encore, nous en fûmes quittes pour la peur; mais bientôt un nouvel accident vint nous attrister en nous frappant dans la personne de celui qui, au milieu de ces circonstances difficiles, était notre principal soutien. Quelques-uns de nos soldats étaient allés chercher leurs provisions et revenaient avec un char chargé de grains, d'habits etc., lorsqu'en passant près de la ville de Chien-chien, ils rencontrent un corps d'impériaux qui leur volent tout, char et vivres. En apprenant que ce corps était commandé par un neveu du général Léou, ami et presque protégé du P. Leboucq, nous crûmes qu'il serait facile de recouvrer le char volé et en conséquence le P. Leboucq et moi partîmes aussitôt à cheval pour aller nous-mêmes le réclamer. Il était nuit et pendant qu'un catéchiste était à la recherche du général, pour lui présenter nos réclamations, nous nous dirigeâmes vers le faubourg où étaient les voleurs. Nous retrouvâmes à l'endroit désigné le char et une partie des objets volés que nous nous mîmes en mesure de reconduire à la résidence emmenant avec nous deux des soldats voleurs, pour les faire punir par leur chef. Cependant le catéchiste que nous avions envoyé auprès du général ne revenait pas. Suivant leur coutume d'empêcher que les plaintes qu'on a à faire contre eux ne parviennent jusqu'au chef, [illegible] tout le temps à un chef inférieur de nous tendre un piège. Il fait prendre les armes à un certain nombre de soldats en leur donnant l'ordre de se cacher avec soin jusqu'à ce qu'après nous avoir cernés sans bruit, il leur ait donné le signal de tomber sur nous. La chose lui était d'autant plus facile que les ténèbres ne nous permettaient ni de voir leurs armes ni même de distinguer les soldats de la multitude des curieux. Nous attendions donc le retour de notre catéchiste au milieu de quelques centaines de soldats qui nous entouraient en silence et dans l'attitude la plus inoffensive. C'était le calme qui précède la tempête. J'entends [illegible] un traître qui vint rompre ce silence: Tsa! [illegible]! Vingt voix répètent aussitôt ce même cri, et en même temps malgré les ténèbres, je pus entrevoir, sur un horizon sombre de nuages, les lances et les coutelas qui brillaient [illegible]. J'étais resté auprès du char pendant que le Père, las d'attendre, s'était porté en avant pour voir si les ordres du général n'arrivaient pas. Il se trouva ainsi beaucoup plus à la portée des coups. Cependant sept ou huit soldats s'étaient jetés sur moi et cherchaient à saisir mon cheval et à m'arrêter. Après quelques minutes de lutte, en faisant bondir mon cheval tout en distribuant quelques coups de fouet à droite et à gauche, je parvins à me dégager des mains de mes aggresseurs. Mais pendant ce temps que devenait le Père? Lorsqu'après m'être tiré de la bagarre, je me retournai pour le chercher, je n'entendis plus que les cris des ennemis. Je ne sus ce qui lui était arrivé que lorsque de retour à la maison, où j'étais allé chercher du renfort pour le secourir, je le vis arriver demi-mort et tout couvert de sang, conduit, ou plutôt porté par un brave païen qui l'avait recueilli près du lieu du guet-à-pens. Au signal du combat, voyant les premiers coups se porter sur un brave chrétien qui marchait devant lui avec sa lanterne, il s'était lancé pour le secourir; mais déjà les coups [illegible] par les lances, percé de [illegible] par un coup de fusil, un dernier coup de coutelas sur la tête [illegible] quelques instants après, les ennemis s'étaient dissipés; mais sentant les flots de sang qui sortaient de sa blessure, il avait pu lui-même se serrer un peu la tête avec sa calotte et son mouchoir, et [illegible] la maison, [illegible] brave païen pour lui sauver la vie en nous le ramenant. Quand je découvris la plaie pour la panser, je trouvai une partie du crâne mis à nu sur une étendue large comme la main. Heureusement

le coup qui, s'il était tombé bien verticalement, aurait dû fendre la tête en deux, avait porté de biais, en glissant sur l'os: heureusement aussi que le lambeau de chair ainsi détaché et qui retombait sur le front, tenait encore à la tête par son bord inférieur, ce qui me permit de le remettre en place et de refermer la plaie. Enfin, grâces à Dieu, après un mois de traitement, la blessure se retrouve fermée en ne laissant après elle qu'une large cicatrice à côté d'une autre presque semblable qu'il avait déjà reçue de la main des brigands, neuf ans plus tôt. Je n'avais pas encore achevé de panser le Père qu'on venait me presser de secourir le brave chrétien sur lequel s'étaient portés les premiers coups et que quatre hommes venaient de rapporter également tout couvert de sang et demi mort. Je trouvai aussi sur lui une vingtaine de blessures dont trois très graves: une surtout; c'était un coup de lance ou de sabre qui le frappant au dessus de la hanche l'avait traversé d'outre en outre. Je pus reconnaître pourtant encore que, par une grâce spéciale de la divine Providence, avec des soins, aucune de ces blessures ne pouvait devenir mortelles; et en effet, après plus d'un mois et demi de traitement il put reprendre ses occupations ordinaires. Plus tard pour le dédommager, le P. Leboucq, lui fit obtenir du mandarin une décoration avec quelques privilèges qui, aux yeux de nos chinois, sont comme nos titres de noblesse en Europe. —— Pendant ce temps nous n'étions toujours point tranquilles du côté des Tchang-mao qui continuaient leurs ravages autour de nous. Repoussés plusieurs fois vers le Midi, ils avaient changé leur marche ordinaire, tenté un coup sur Tien-tsin en remontant vers le Nord par l'Est de la province et mettant le canal impérial entre eux et nous. Ce coup manqué encore ils se replièrent vers le Tong-Kouang et le Ning-Kin, deux sous-préfectures de notre Mission, à une journée de chez nous, qu'ils ravagèrent pendant près de deux mois. Cette contrée était une de celles qui depuis quelques années comptait le plus de catéchumènes et de nouveaux chrétiens. Beaucoup de ces bons néophites se virent alors réduits à la dernière misère. Après avoir vu leurs biens pillés, leurs maisons brûlées et souvent plusieurs des leurs massacrés, beaucoup vinrent se réfugier auprès de nous, demandant ainsi la nourriture corporelle à ceux qu'ils ne connaissaient que depuis peu de temps, mais qu'ils avaient vus avec admiration s'imposer tant de sacrifices pour leur procurer la nourriture de la vie spirituelle. Quel spectacle offrit alors notre petit village de Tchang-Kia-tchuang! Tous les anciens habitants mirent avec beaucoup de générosité leurs maisons à la disposition des réfugiés; mais bientôt les logements ne suffirent plus, même pour les femmes et les enfants, car pour les hommes, ils n'avaient d'autre logis que la rue ou les jardins, d'autre toit que la voûte des cieux ou quelques huttes en terre que les plus riches se bâtirent; tous n'avaient d'autre couche que la terre nue, souvent même sans un bout de couverture pour se défendre contre les intempéries de la saison. Cette agglomération de gens entassés ainsi les uns sur les autres et réduits à un tel état de misère, nous fit bientôt redouter un nouveau danger plus terrible et plus inévitable que tous ceux que nous avions rencontrés jusque là. Depuis quelque temps déjà l'infection des cadavres que les eaux du fleuve charriaient par centaines depuis tant de temps, avait donné naissance à un nouveau fléau, le typhus, qui après avoir fait de nombreuses victimes dans tous les villages voisins du fleuve s'avançait avec rapidité plus avant dans les terres, où il emportait plus de monde que n'avait fait le sabre de l'ennemi. Long temps il se promena autour de nous sans franchir notre enceinte; notre tour arriva cependant. Le catéchiste qui s'était tiré des mains des brigands fut saisi le premier et en quelques jours conduit aux portes de la mort. Comme la plupart des épidémies de cette nature, un des caractères de celle-ci était d'être extrêmement contagieuse. Aussi à moins d'une prédisposition toute spéciale, ceux là l'évitaient assez sûrement qui se tenaient avec soin éloignés des centres déjà infectés, tandis qu'elle s'emparait très rapidement de ceux qui approchaient des malades et c'est ce qui sans doute en fit périr un si grand nombre dans toute la contrée, car dès le commencement bon nombre de médecins ayant été enlevés à la suite des soins qu'ils avaient donnés aux malades, ceux-ci ne trouvèrent plus ni médecins qui voulussent les traiter ni même de parents ou d'amis qui consentissent à leur procurer les secours que réclamait leur état. Dans ces circonstances on en cita un village où l'on en compta jusqu'à douze malades dans un seul jour. Cependant le bon Dieu en envoyant ainsi ce terrible fléau au milieu de nous a semblé ne l'avoir fait que pour mieux faire éclater sa bonté à notre égard et la protection spéciale qu'il nous accordait. Dès que le mal parut, tous les autres médecins prirent la fuite et me laissèrent seul sur le champ de bataille, et d'autant plus inquiet sur le mode de traitement que je ferais suivre à mes malades que c'était la première fois que je me trouvais en face de ce nouvel ennemi. Aussi c'est en cela surtout que la bonté et la protection de Notre Seigneur se firent voir d'une

manière plus éclatante, car pendant qu'en dehors de nos murs si peu de malades échappaient au fléau, ici des trente à quarante malades auxquels j'eus à donner mes soins, pas un seul ne succomba : moi-même j'eus tout spécialement lieu de sentir cette protection particulière en ce que j'ai pu ainsi passer près de deux mois auprès de ces malades sans ressentir les moindres atteintes du mal. —— Le mois de juillet est ici le temps des plus fortes chaleurs. Les Pères ne pouvant alors faire mission, ont coutume de se réunir à la résidence pour se revoir, se retremper dans l'esprit de vie religieuse, rendre compte de leurs travaux de l'année et concerter leurs projets et les œuvres à entreprendre pour la campagne suivante ; puis après avoir célébré ensemble la fête de notre Père St Ignace, chacun retourne au poste que l'obéissance lui a assigné. —— A l'ouverture de la nouvelle campagne apostolique, dans les premiers jours d'Août, le typhus avait disparu de chez nous. A l'Est du canal impérial, les Tchang-mao depuis deux mois cernés par le peuple étaient comme prisonniers dans une espace de 300 lis de long sur 200 de large, c'est-à-dire aussi grand que trois ou quatre départements de France. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'ils prissent encore leurs ébats assez librement. Mais cet espace était fermé par les eaux de trois rivières et sur les rives opposées, après avoir coupé tous les ponts, plusieurs centaines de milliers de paysans avaient dans l'espace d'un peu plus d'un mois, entrepris un de ces travaux qui ne se voient qu'en Chine et qui peignent assez le caractère patient du peuple chinois. C'est une immense circonvallation se composant d'une tranchée d'au moins sept à huit cents lis de long et défendue par un mur en terre derrière lequel le peuple en arme fait bonne garde depuis trois mois : quelque curieux, je dirais volontiers ridicule, que puisse nous paraître un pareil moyen de faire la guerre, le fait est qu'il a réussi jusqu'ici pour arrêter l'ennemi. Ainsi cernés, les Tchang-mao, continuellement harcelés par un ennemi vingt fois plus nombreux, comptaient autant de petites victoires que de combats ; mais ces victoires ne laissaient pas que de leur enlever du monde, et c'est ainsi que soit décimés par ces combats partiels ou les maladies, soit abandonnés par ceux des leurs que le découragement gagna, on les dit maintenant réduits à l'extrémité et anéantis. Qu'en est-il ? c'est ce que nous saurons plus sûrement dans quelque temps quand les froids auront gelé les eaux du fleuve et leur auront ainsi ouvert les portes de leur prison. —— Nous trouvant ainsi plus tranquilles du côté de brigands et la plupart de nos réfugiés étant retournés à leurs foyers et à leurs champs, je partis le 6 Août pour une excursion dans le Midi du Vicariat, avec le P. Octave qui est chargé de cette contrée. L'intention du Père était de me conduire jusqu'à la grande ville de Tay-ming-fou pour y faire de la médecine et diriger quelques travaux dans la maison que nous avons là. Notre projet manqua en partie parceque nous trouvâmes le pays couvert par les inondations et tous les chemins interceptés. Ce ne fut qu'à grand peine et en traversant souvent de grands espaces au milieu de l'eau que nous arrivâmes au Wei-tsuen, centre des œuvres du Missionnaire dans ces contrées, à deux cents lis en deçà de Tay-ming-fou. Je montais un grand mulet avec lequel j'espérais pouvoir encore passer sans trop me mouiller les pieds, lorsqu'arrivé au beau milieu d'un chemin couvert par les eaux, ma monture fait la culbute et me jette à l'eau la tête la première. Je me hâtai de retourner au logis pour y changer d'habits, suffisamment édifié sur ce mode de navigation et « jurant mais un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus ». —— Pour sortir des villages et vaquer à leurs travaux, les paysans construisirent des espèces de ponts avec des poutres attachées ensemble et fixées sur des pieux enfoncés dans la vase. C'est ainsi que deux jours après ma première tentative je pus retourner à Wei-tsuen. J'y restai un mois. Les occupations ne m'y manquèrent pas, car bientôt les malades accoururent de tous les côtés, j'en traitai pendant ce temps au moins douze à treize cents. De plus, le P. Octave avait, depuis un an, fondé dans ce village un établissement qui est en même temps un orphelinat de filles, et une école normale de vierges. Il les destine soit à faire l'école aux filles dans les chrétientés, soit à aller instruire les femmes dans les principaux centres de catéchumènes. C'est une sorte de couvent ou de communauté de vierges chinoises pour celles d'entre elles qui désirant vivre en communauté, sont d'ailleurs assez instruites pour enseigner et former les étudiantes de l'école normale. Mais il n'avait pas d'avance de bâtiments appropriés pour son œuvre et surtout pas d'argent pour en construire tout à neuf. Tout ce personnel féminin avait donc dû être casé dans quelques vieux bâtiments que des chrétiens du village lui vendirent pour ce qu'ils valaient. Ils ne valaient pas grand' chose comme on va le voir. Quelques jours avant notre arrivée plusieurs de ces bâtiments se trouvèrent tellement endommagés par une averse, qu'ils auraient croulé si on ne s'était hâté de les soutenir avec des étais. Cependant à midi la communauté était allée au réfectoire comme à l'ordinaire, après le repas toutes les tables, plats et assiettes étaient restés là et tout le monde était sorti depuis une minute à peine, lorsque les quatre murs et

le toit de la maison s'affaisent d'un seul coup et brise tout ce qui se trouve au dessous. Personne ne reçut la plus légère égratignure. Ce trait de la Providence fit comprendre qu'il fallait enfin et sans retard remédier au mal. J'arrivai fort à propos sur ces entrefaites pour organiser les travaux de démolition, réparation et reconstruction de cet établissement. Ces travaux avançaient, mais pourtant réclamaient ma présence encore pour une huitaine de jours, quand je vis arriver un courrier qui m'appelait en hâte à Ho-Kien-fou, à 400 lis delà, pour secourir le P. Leboucq qui y était tombé gravement malade. Le P. Leboucq, toujours le P. Leboucq!... vraiment me disais-je, celui là, le diable lui en veut et finira par lui jouer quelque mauvais tour, si son bon Ange ne fait bonne garde. Vingt fois dans une journée il échappe au fer des Tchang-mao, et puis quelque temps après tombe sous celui des soldats qui le laissent pour mort. Sorti de ce danger comme par miracle, le voilà de nouveau par la maladie ramené aux portes de la mort. — Je partis donc immédiatement et malgré les mauvais chemins et les inondations, voyageant nuit et jour, j'arrivai ici après trois journées et demi de marche. Je trouvai le R.P. Supérieur et le F. Winsbach auprès du lit de notre cher malade. De plus aussitôt que la nouvelle de sa maladie s'était répandue, tout ce qu'il y avait de médecins un peu renommés dans la contrée, tant chrétiens que païens étaient venus d'eux-mêmes offrir leurs services. Malgré leurs soins, ils avaient pendant une dizaine de jours désespéré de le conserver. Lorsque j'arrivai, je le trouvai cependant mieux et pour le ramener à la santé j'avais moins à administrer de nouveaux médicaments qu'à surveiller la convalescence qui allait commencer; c'est ce que je fais depuis plus de quinze jours que je suis ici. Il était sur son lit déjà depuis 18 jours lorsque j'arrivai; mais ne croyant pas d'abord son mal sérieux, ce n'est qu'après le onzième jour qu'il avait consenti à ce qu'on fit connaître son état au R.P. Supérieur et à moi. Le voilà encore hors d'affaire pour cette fois en attendant quelqu'autre chose. —— Après la trahison de Chien-chien où il avait failli périr, l'affaire de son assassinat avait été portée devant les tribunaux, mais elle n'allait pas vite car la partie accusée comptait parmi ceux qui étaient compromis plusieurs membres de familles de généraux ou de mandarins riches et puissants: or en Chine l'argent et la force parviennent toujours à faire pencher la justice de leur côté. La sentence vient pourtant d'être prononcée. Le principal instigateur du complot doit avoir la tête tranchée, un officier moins coupable a été dégradé et deux autres seront envoyés en exil à perpétuité. — L'année dernière le nombre des nouveaux baptisés était de environ 900, et ce chiffre eut été facilement doublé si le diable n'était venu entraver le mouvement des conversions qui se manifesta au commencement de cette année. C'est alors qu'il nous envoya les Tchang-mao. Les nouveaux convertis eurent assez alors de chercher à sauver leur vie et n'eurent guère le temps d'étudier la religion et d'apprendre la doctrine; d'ailleurs tous les catéchistes chargés de les instruire et de prêcher aux païens furent pendant longtemps dispersés et les Missionnaires eux-mêmes avaient assez de secourir les anciens chrétiens et ne pouvaient guère songer à de nouvelles conquêtes. Malgré ces difficultés le nombre des chrétiens adultes égale encore et même, je crois, surpasse un peu celui de l'année précédente, il approche de mille. Depuis plus d'un mois que la campagne est rouverte, le mouvement religieux commence aussi à se réveiller, mais déjà aussi le démon recommence à susciter des entraves, en excitant mille petites vexations de la part de ses suppôts contre les nouveaux convertis. Avec le caractère timide et indécis de nos Chinois, ces petites persécutions suffiraient le plus souvent pour étouffer les premières velléités de conversion dans ces âmes qui n'ayant pas reçu les lumières et la force que procure le St. baptême et ne connaissant même encore que d'une manière vague les vérités principales de la religion, ont besoin d'être, pendant quelque temps, encouragés, soutenus et même défendus contre leurs ennemis. Les dernières expéditions ont rétabli en partie le crédit des Missionnaires en faisant peser sur le gouvernement Chinois l'autorité et l'influence des nations européennes. Aujourd'hui comme dans les plus beaux jours de l'Eglise de Chine, telle est la raison Providentielle de ces conversions nombreuses qui se manifestent de toutes parts. Et ce qui nous donne la douce espérance qu'enfin l'heure de la conversion du peuple Chinois est venue c'est que cet état de la religion ne dépend plus, comme autrefois, de tel Européen ou de tel mandarin, mais il est assis sur les traités conclus avec toutes les nations de l'Europe, de sorte que lors même que les puissances qui aujourd'hui nous protègent le plus, viendraient à déchoir, celles qui demeureront tiendront toujours à protéger les Missionnaires qui ici contribuent tant au maintien et à l'extension de leur influence. Dans cette mission confiée à la Compagnie, ce district de Ho-Kien-fou est depuis plusieurs années celui qui compte le plus de catéchumènes. Il y en a plusieurs milliers dans ce moment et tout nous fait espérer que si la paix nous est donnée, lorsque le P. Leboucq, qui en est chargé sera rétabli, ce nombre s'accroîtra rapidement. Les bonnes dispositions des mandarins dont ce Père a su depuis longtemps gagner la confiance et l'amitié, contribuent beaucoup à ce mouvement,

Chine. — Pé-tché-ly. — Lettre du F. Guillon.

parceque grâce à ces bons rapports avec les autorités, bien connus de tout le monde, les ennemis de notre Ste. Foi sont obligés de contenir leur haine ou s'ils osent persécuter les nouveaux convertis il est rare que le Père ne puisse faire rendre à ceux-ci prompte et rigoureuse justice. Non loin d'ici dans un village dépendant du Jen-Kiou-chiou, quelques familles demandèrent à embrasser la foi. Parmi elles sont deux des plus marquantes du pays par leur nom et leur fortune. Leur exemple en pouvant entraîner d'autres, le démon suscita contre elles pour les faire quitter leur dessein un parti puissant à la tête duquel est un ancien chef de brigands, maintenant grand chef des satellites du sous-préfet et qui par ses immenses richesses, fruit de ses anciennes rapines, s'est rendu tout puissant dans la contrée. Retenu par la maladie, le Père envoya il y a quelques jours deux de ses catéchistes pour prendre connaissance de l'affaire et réclamer justice auprès du sous-préfet de Jen-Kiou. Cet officier nouvellement arrivé à ce poste, ne connaît point encore le Père; gagné d'ailleurs par l'argent de l'ennemi des chrétiens et n'osant peut-être aussi se faire un adversaire d'un homme dont la puissance peut souvent entraver la sienne propre, il est resté plusieurs jours sans donner de réponse favorable à nos catéchistes. Informé de ces tergiversations, le Père retenu au lit et ne pouvant s'en occuper lui-même, envoya hier au préfet de Ho-Kien-fou, notre voisin, pour l'en avertir. Ce dernier, ami du Père, vient de lui répondre en envoyant au sous-préfet de Jen-Kiou, son inférieur un ordre conçu à peu près en ces termes. « Le Sin-ta-jen" (grand homme Sii (nom du Père)) mon noble frère cadet, ne peut t'aller trouver retenu par la maladie; pour traiter avec toi de l'affaire qu'il a portée à ton tribunal, aie soin cependant de le satisfaire en rendant à ses protégés « prompte et rigoureuse justice. » — Après cette lettre et grâce aux bonnes dispositions de ce préfet, cette petite persécution qui pouvait avoir les plus funestes conséquences pour la persévérance de ces catéchumènes, cessera bientôt, et tout en affermissant ces bonnes gens dans leur foi naissante, en attirera probablement un bon nombre d'autres que la crainte a retenus jusqu'ici. — Pendant que je soigne ici mon malade, je l'ai quitté un jour pour faire une petite excursion et visiter Cham-tsen, nouvelle chrétienté de la sous-préfecture de Siii-ning. C'est un village où le nom chrétien était absolument inconnu il y a quatre ans. Un pauvre homme que le P. Leboucq délivra des mains de ses ennemis qui lui avaient intenté un procès injuste, ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, qu'en embrassant la foi. Ce village compte maintenant plus de 400 chrétiens. Je vais aller aussitôt après la guérison du Père, leur bâtir une église qui en puisse contenir sept à huit cents et tout donne à croire qu'avant peu elle se trouvera encore trop petite.

Joseph Guillon S. J.

Varia. — Chine. — Extrait d'une lettre du P. Pouplard à son frère Joseph. — Zo-sè, 18 Juillet 1863.

Nous avons ici un officier Anglais instructeur de soldats Chinois, converti depuis deux ans : c'est vraiment un homme du bon Dieu. Il avance à vue d'œil dans la voie du détachement et de la sainteté. Sans nul respect humain, il ne pense qu'à servir le bon Dieu et la Ste. Vierge. Quand il se confesse, il verse des larmes par torrents et sanglotte comme le plus grand des pêcheurs. Lorsqu'il entend la Messe et communie, on dirait un Ange. Les Frères Scolastiques sont émerveillés de sa piété; les chrétiens de même. Il vient de faire son testament; il donne tout ce qu'il a à la Compagnie et à la Mission du Kiang-nan. — Il y a deux jours, pour lui faire plaisir, j'allai en compagnie des FF. Scolastiques, visiter le camp de Yong-Wang-sè, qui se trouve à quelques lys de Zo-sè. A mon arrivée, les soldats Chinois d'accourir et de faire leurs réflexions sur ma taille, sur ma barbe, sur mes compagnons, etc... Ce diable d'Occident a 8 Chinois pour le servir !! (Quel compliment pour les chers scolastiques!) C'est tout de même un bel homme... Quelle magnifique barbe!... il ferait un bon soldat!... etc. Pendant la demi-heure que je restai avec le Gentleman anglais, je n'eus pas seulement 8 Scolastiques à mes côtés, mais des pelotons de soldats. — Un autre Anglais, mort il y a un mois à Shang-hai, a donné mille francs pour l'église de St. Joseph de Yang-kin-pang. Aussi cette église, grâce aux 20 000 frcs. donnés par le gouvernement français, devient un bijou sous la direction du R. P. Basuiau. Plus nous irons, plus les Pères résidant sur la concession française, feront de bien parmi les Européens et les Chinois. — Deux FF. Chinois ont été ordonnés prêtres au commencement de Septembre et sont entrés en seconde année. — Le R. P. Supérieur de Manille a demandé s'il était possible d'envoyer ses scolastiques faire la théologie en règle à Tou-Ka-dou. On lui a répondu affirmativement. — Les lettrés s'agitent toujours contre nous; ils ont encore fait paraître dernièrement les brochures les plus infâmes.

On bâtit la maison de l'orphelinat des filles près du pont de Zi-Ka-wei. Ce seront nos bonnes Sœurs Auxiliatrices qui en auront la direction. Toutes vont bien. La résidence a deux étages avec mansardes et caves, une soixantaine de chambres, sans compter la magnifique salle de récréation et le réfectoire.. C'est l'œuvre du F. Mariot.

19 Juillet. Diner chez MM. les Lazaristes (S. Vincent de Paul) comme on parlait de la constance des Japonais, M. le Procureur des Missions-Étrangères s'adressant à Monseigneur: "ce sont, dit-il, les reliques de vos Pères." —— 26 Juillet. M. Cousin, Missionnaire au Japon, a confié à Mgr, qu'au Japon le nombre des chrétiens cachés était incroyable. —— 31 Juillet. S. Ignace. Distribution des prix du collège présidée par Monseigneur, le Consul est représenté par M. Dillon qui fait un petit discours bien tourné et bien favorable. Grand diner. Je suis pendant le diner près de M. Cousin, et nous causons. C'est encore un jeune homme; il est fort distingué, très bien élevé, sachant se tirer d'affaire partout, habile en même temps que simple, plein de zèle et d'espoir du martyre, de taille moyenne et d'une figure point commune. Il est au Japon depuis deux ans, n'a jamais quitté Nangasacki que pour aller aux environs à une trentaine de lieues, et dans les îles circonvoisines. Il évalue à plus de 50000 les chrétiens qui aux alentours de la ville ont eu des relations avec les Missionnaires; mais il y en a encore bien d'autres. Dans l'île de Goto, où il a élevé une chapelle en l'honneur de notre Saint Jean de Goto, il a trouvé plusieurs anciens Chrétiens. Impossible dans ce moment, surtout par prudence de s'occuper des indigènes. — A Hakadadi, on suppose que les chrétiens sont en grand nombre. Les Russes de ce côté font des progrès, et leurs popes sont nos plus déclarés adversaires, de même que partout ailleurs dans les îles, les ministres protestants. On disait même que l'un d'eux était à la tête de la dernière persécution. — A Yédo on estime qu'il y a bien 50000 Chrétiens et plus qui n'ont eu aucune relation avec les Missionnaires. Mgr. Petitjean va créer un nouveau poste à Ozaka, et un autre à Hiogo près d'Ozaka ainsi qu'à Jokotsama (différent de Yokohama). A Nangasacki il y a une quinzaine de Français, 60 hollandais, quelques italiens, 80 américains et anglais: et sur ce nombre environ 15 catholiques dont aucun ne fait ses pâques. Quel exemple! — Le collège de M. Mermet à Yokohama avait fort bien réussi: il en est sorti un grand nombre d'interprètes. A Nangasacki plusieurs Japonais savent le français au moins quelques mots. Monseigneur professait lui-même dans cette ville jusqu'au moment de la dernière persécution qui força tous les Missionnaires à se disperser. —— Il y a trois langues en usage, la première est le chinois pour les savants, la seconde pour les personnes des villes etc. est Chino-japonaise, la troisième entendue et parlée par les paysans est japonaise pure. Ils connaissent les caractères chinois, mais ils ont aussi leurs caractères propres. La troisième langue est facile à apprendre. — Aujourd'hui, il y a peu d'espoir. On croit qu'il y aura des Missionnaires martyrs, malgré la recommandation des persécuteurs de respecter soigneusement la vie et les effets des prêtres français que l'on pourrait trouver. Aussi on connaissait fort bien la retraite de l'un d'eux dans un village chrétien: l'officier chargé de faire des arrestations s'arrangea de façon à ne pas entrer dans sa demeure. —— A Nangasacki, on expose tous les ans au soleil pour les conserver, des ornements d'église et d'autel, des missels, statues, etc, provenant de nos anciennes églises. —— 6 Août. On annonce que des aventuriers de tous pays vont à Che-fou, malgré les mandarins pour s'enrichir en exploitant les mines d'or récemment découvertes. Les consuls ont déclaré qu'ils ne les protégeraient pas, mais qu'ils ne pouvaient les arrêter. Ils sont armés jusqu'aux dents et travaillent le revolver et le poignard à la ceinture, jusqu'ici ils ont trouvé suffisamment d'or pour couvrir les premiers frais d'installation, et faire un petit bénéfice.

7 Août. Je vais à Yan-Kin-pau, conduire le P. Heude qui s'embarque pour Nan-Kin, nous commettons l'imprudence de marcher au soleil, bien qu'avec des parasols et à 9h½ du matin. Il en résulte pour moi une bonne maladie de près de deux mois, et pour le P. Heude une prostration à peu près aussi longue. —— Nos Pères de Macao sont rentrés au collège. Le Gouverneur a été rappelé et remplacé par un autre bien intentionné. Le nouveau Recteur a cédé sa place à l'ancien qui est revenu au contentement de tout le monde, et qui à peine arrivé, a invité nos Pères à un diner pour leur annoncer qu'il leur rendait le collège: c'est maintenant un fait accompli, à la grande joie de la population portugaise et Macaïste.

6. Octobre. —— On affiche à plusieurs portes de Chang-hai des placards fort injurieux contre la religion et ses Ministres. Le Consul averti, écrit immédiatement au Tao-tay pour lui demander explication et réparation. Le Tao-tay affiche une contre-proclamation dans laquelle il blâme fortement qu'on ait osé contrevenir aux lois en affichant une proclamation injurieuse, ensuite qu'on ait osé aller contre les traités qui permettent la religion catholique dans l'étendue de l'empire. Il défend de molester de quelque manière que ce soit ceux qui voudraient embrasser cette religion, et il ordonne des enquêtes pour découvrir les coupables et les punir. —— 4 Novembre. L'amiral et le consul anglais partent avec 5 navires de

guerre dont une frégate de 78 canons, pour presser un peu les affaires de Yang-tcheou. Les principaux points exigés sont: la dégradation effective des mandarins coupables; la punition réelle des lettrés, une indemnité convenable, la faculté d'entrer et d'habiter dans l'intérieur des villes. Le second point est le plus difficile à obtenir, car les lettrés sont tout puissants en Chine, et se soutiennent tous: les Chinois promettront tout et ne tiendront rien. —— Troubles graves à Formose; des Anglais à deux reprises différentes avaient été chassés de leurs maisons en deux endroits différents. Auparavant les Dominicains avaient eu à subir beaucoup de vexations. Une canonnière française envoyée ad hoc, y a mis ordre: et le Supérieur a écrit une lettre de remerciement à la femme du Consul, annonçant que tout est fini. —— On a éprouvé à Nankin et à Tchen-Kiang deux secousses de tremblement de terre: pas un seul détail: Explication chinoise telle que le P. Gica l'a entendue de ses deux oreilles. (elle se trouve en grande partie dans nos anciens Pères) C'est un bachelier qui la donne. "Il y a des faisans mâles qui pondent quelquefois des œufs dans les montagnes. Quand cela arrive, ils les déposent sous la neige, et l'œuf fécondé donne naissance à un tout petit dragon qui s'enfonce en terre d'autant plus profondément qu'il grandit davantage. Quand il a une [illegible] lieue en plus de longueur, fatigué de la même position il veut se retourner, de là secousses dans la montagne et tremblement de terre. Autrefois il y avait une dynastie qui aimait tant son peuple qu'elle envoyait tous les ans des cohortes de soldats pour écraser les œufs de ces faisans mâles qui sont surtout nombreux sur les montagnes du [illegible]

12 Novembre. —— A la vue des vaisseaux de guerre, Tsen-Ko-fon a accepté purement et simplement, sans réclamation aucune toutes les conditions posées par les Anglais. Ce changement singulier et si prompt laisse des doutes car c'est un fin politique. Les Anglais retiennent en otage une canonnière nouvellement construite et appartenant au vice-roi: ils se préparent à aller à Yang-tcheou pour l'exécution des conventions. On annonce que Monseigneur [illegible] Vicaire Apostolique du Tché-ly oriental va venir en Europe pour prendre part au prochain concile.

France. —— Mgr Foulon, évêque de Nancy, a fait, (la dernière semaine du mois de Novembre) sa retraite à [illegible] sous la direction du R. P. [illegible] de Nancy pour [illegible] Sa Grandeur a été on ne peut plus aimable avec les [illegible]. Monseigneur a voulu dire la Ste Messe une fois pour eux uniquement dans la chapelle domestique, leur donner la Ste Communion, passer une récréation avec eux, et leur envoyer un souvenir signé de sa main. Le prince-prélat passait ordinairement ses récréations avec les Pères, et se montrait plein de bienveillance et de cordialité avec eux.

Lettre du R. P. Ducoudray à un Scolastique de Laval. Paris, 25 Janvier 1869. —— La nouvelle du jour, c'est la fête de Ste Geneviève, célébrée hier pour la première fois. Le P. de Guilhermy avait obtenu de Rome l'autorisation de célébrer la fête de notre Ste Patronne, l'un des Dimanches de Janvier à notre choix. — Il fallait donc annoncer ce privilège et le faire parfaitement accepter aux élèves. Vendredi matin, à la Messe, je leur parlai sur le patronage d'un Saint, sur Ste Geneviève et je leur dis que ce culte était essentiellement catholique et éminemment français. Bref les voilà pris [illegible] important était de préparer un bon [illegible] de filets à donner au confessionnal. Hier nous avons eu 300 Communions à la Messe du matin; puis à [illegible] grand'Messe, Messe de [illegible] admirablement exécutée par des artistes; dans la journée de longues récréations avec [illegible] qui ne nuit à rien, surtout quand un dîner de première classe vient donner de l'élan aux jambes de toute cette jeunesse. Le soir Vêpres et Salut très solennel. —— A 7h du soir, dîner de [illegible] couverts à notre réfectoire. A la table d'honneur, le Général commandant l'École d'application de Metz, puis trois députés, deux maires de Paris et d'autres personnages, [illegible] officiers, [illegible] élèves de l'École d'État-Major, 4 des Ponts et 2 des Mines, [illegible] élèves de l'École Polytechnique, les deux Majors de St-Cyr (de Langle et Jacquelot, les seuls St-Cyriens qui aient obtenu la permission du soir) quelques [illegible], une députation de nos élèves, quelques Pères de Vaugirard et de la rue des Postes avec le R. P. [illegible] et le P. [illegible], et enfin notre communauté. En somme très bonne journée, bon esprit, bonne tenue; la fête de Ste Geneviève [illegible] et notre maison enfin [illegible] solennellement du nom de sa Ste Patronne.

[illegible] de Northampton. —— [illegible] d'Albert au village de [illegible] nous entrons au presbytère. La chambre que vous voyez fut autrefois habitée par le P. Cathary quand il vint donner une mission dans le village. On l'a toujours révérée comme un lieu sanctifié par la présence du Père, et l'usage auquel elle sert est remarquable. Le bon Curé a chez lui un certain nombre d'enfants dont il fait l'éducation; et n'ayant pu comme il l'avait désiré [illegible] il fait coucher dans la chambre du P. Cathary celui de ses élèves auquel il voudrait voir la vocation à la Compagnie. Et le jeune aspirant doit chaque soir avant de se coucher demander à Dieu par l'intercession du P. Cathary une grâce particulière que le bon Curé ne lui a pas spécifiée, mais qui n'est autre que la vocation à la Compagnie. Le Seigneur ne peut manquer de bénir de si saints désirs.

(On lit dans les Lettres et Notices.) —— Les Novices de la Province d'Angleterre sont au nombre de 53 dont 44 Scolastiques et 9 Coadjuteurs. Les admissions du mois de Septembre n'ont pas été si nombreuses que l'année dernière; on n'a reçu que 6 Scolastiques et 3 F. coadjuteurs; mais nous en attendons d'autres avant le carême. —— Nous n'avons pas le bonheur de donner l'hospitalité à nos Pères d'Espagne; toutefois deux Pères et six Scolastiques se sont réfugiés dans notre Province.

Bombay. —— Poona. — Nos Pères ont dans cette ville deux églises, St. Patrick et St. F. Xavier, bâties, peintes, ornées avec beaucoup de magnificence par des FF. Coadjuteurs, architectes ou peintres de mérite. A St. Patrick il y a une Congrégation entièrement composée de militaires qui compte 1000 membres. Chaque jour du mois de Mai, ils ont eu leur petite réunion. Il y a près de l'église une bibliothèque et un cabinet de lecture à l'usage des soldats. —— Nos Pères bâtissent à Bombay un magnifique collège qui coûtera plus d'un million. —— St. François Xavier est une église gothique, une des plus complètes sinon la plus complète de toutes celles de l'Inde. — Le F. Smith qui en a été l'architecte est enterré devant l'autel. Le matin il était encore occupé à surveiller les travaux dans l'église et le soir à 5 heures il était mort. —— Angleterre. Un membre d'une des premières familles d'Angleterre, M. Charles Langdale, vient de mourir Frère Coadjuteur de notre Compagnie. Par un privilège spécial de N. T. R. P. Général, il avait été admis dans la Compagnie quelques semaines avant sa mort et avait fait ses vœux de dévotion. Mais il y a plusieurs années qu'il sollicitait cette faveur. Il a passé à une vie meilleure à l'âge de 81 ans. Monsieur Charles Langdale était l'un des membres les plus marquants de la religion à laquelle il appartenait. On l'a toujours regardé comme le Nestor des vieux catholiques Anglais et le plus ferme appui en Angleterre d'une religion pour laquelle ses ancêtres avaient autrefois versé leur sang. Depuis plus d'un demi siècle il se montrait le patron et le zélé protecteur de toutes les institutions charitables. Ami du duc de Norfolk et d'O Connell, on l'avait vu dans les meetings catholiques côte à côte avec les Howards, les Talbots, les Arundels, les Cliffords, réclamer la liberté pour ses coreligionnaires. Plus tard il fut un des premiers à entrer au Parlement. M. Langdale était le troisième fils de lord Stourton. Il se maria deux fois, une première fois avec la sœur de lord Clifford et une seconde avec la sœur de lord Herries. —— Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Westminster avait désiré et même manifesté son intention de célébrer les obsèques de M. Langdale en grande pompe à Moorfields, mais pour respecter un vœu exprès de la famille et la modestie bien connue du défunt, Monseigneur consentit à ce que le service se célébrât dans notre église in Farm street, où depuis tant d'années M. Langdale aimait à venir prier et accomplir ses devoirs religieux.

Calcutta —— Extrait des Lettres des Missions Belges. — Notre collège est sur un pied respectable. Pour le moment il n'y a plus de jeunes catholiques à trouver dans les institutions protestantes; notre collège est de beaucoup le plus nombreux de Calcutta. Au 1 Septembre le nombre exact des élèves était 430, dont la moitié étaient catholiques, il y a 114 pensionnaires. Les protestants s'inquiètent de nos progrès et des pertes du collège Doveton qu'ils regardent comme leur boulevard. Les uns attribuent la chute de Doveton au mauvais choix des professeurs, les autres au comité directeur, d'autres enfin à la rude concurrence que lui fait notre collège de St. François Xavier. Quant au développement de celui-ci, ils l'attribuent au dévouement des professeurs, ou à leur grand savoir, ou à la pression catholique exercée par les prêtres &c. —— Le 17 septembre, le collège a offert une séance scientifique et récréative aux amis et aux bienfaiteurs qui ont contribué au développement du cabinet de physique. Le P. Lafont en a fait les honneurs: les expériences d'optique et les effets de la lumière électrique en particulier ont obtenu le plus grand succès. A la suite de cette séance, quelques personnes ont émis le vœu que le P. Lafont pût donner à époques fixes des conférences publiques: ce qui serait bien difficile à réaliser. ——

Le P. Goffinet raconte un trait qui fait bien voir combien il faut peu se fier aux malheureux Hindoux, habitués à se vendre aux protestants. — J'avais trouvé à la bibliothèque de Calcutta différentes éditions de la bible baptiste de Serampore. C'était pour moi une bonne fortune. Imprimées à différentes époques, elles portaient les traces des éternelles fluctuations du protestantisme. Les plus anciennes avaient le texte catholique de la consécration. Le R. P. Recteur qui s'intéresse beaucoup à mes Sunderbundiens se décida à m'accompagner cette fois dans mon expédition et nous voyageâmes de compagnie. Odire la Messe et la servir tour à tour fut notre première occupation; après quoi il y eut distribution de sucreries pour les enfants grands et petits, puis mon Babou (c'est-à-dire mon hôte) et consorts s'attroupèrent autour de moi. Nous avions pris, le P. Recteur et moi, un déjeûner bien frugal

qui devait se terminer par une orange pour dessert; mais il me tardait d'exhiber les nouvelles munitions de guerre que j'apportais pour mon arsenal. Je fis donc sortir de la malle mes bibles baptistes de Sérampore, et leur montrai dans l'édition plus ancienne, le texte catholique de la Consécration, dans celle plus récente, le texte falsifié. Ceci frappa beaucoup. Mon Babou surtout paraissait tout attention et tout feu. Il s'était glissé auprès de moi, je tenais le livre ouvert devant moi, ce qui me dérobait la vue de mon orange. Le Babou se penchait en avant, lisant les paroles, les montrant à d'autres, disant oui à tout ce que j'avançais, ajoutant que le Padri Saheb avait parfaitement raison etc.... mais en même temps, sa main gauche se glissait derrière le livre et s'allongeait de plus en plus vers le fruit convoité. A la fin, tous les autres partageant son animation, tandis que je les regarde, mon Babou se penche encore une fois comme pour mieux voir... Hélas! ma pauvre orange a passé de la table dans son Kapra. « Voilà les baptistes! Je ne fis semblant de rien, c'est ce que j'avais de mieux à faire. Le fait, tout insignifiant qu'il paraisse montre combien peu il y a à gagner avec de telles gens. Donnez-leur un son, ils renieront leur protestantisme. Que M. Deiberg, leur ministre, survienne ensuite et leur en donne deux, ils seront meilleurs protestants que jamais et feront chorus pour exécrer les abominations de l'Église romaine et pour blasphémer la Vierge Marie.

Iles Philippines. — Les Pères de Manille viennent d'établir une nouvelle résidence au port de Davaos. Le collège de Cordoba de Tucuman a été transféré à Buenos-Ayres: celui-ci qui vient de s'ouvrir, promet d'excellents résultats.

États-Unis. — Washinton. — Nos Pères Allemands s'étant enfin déterminés à bâtir une magnifique église pour les Allemands qui sont à Washington, organisèrent un dimanche une magnifique procession pour procéder à la bénédiction de la pierre angulaire. On parcourut, avec toute liberté, les plus belles rues de la ville comme le voulurent les directeurs de la fête: l'affluence du peuple était immense et tout se passa dans un ordre admirable. Dans les rues et les fenêtres il y avait plusieurs milliers de spectateurs protestants, qui regardaient tout sans proférer une seule parole ou faire un seul geste de mépris. Sur la place où la procession s'arrêta, il y avait 30 000 personnes environ; et une abondante pluie, qui était imminente ayant éclaté aussitôt après la rentrée de la procession, il n'y eut pas le moindre désordre, et le silence même ne fut point troublé, bien qu'il n'y eut qu'une seule dixaine de sergents de ville. L'Évêque accompagnait la procession dans un carosse attelé à six chevaux, et après lui suivait aussi un grand nombre d'autres voitures appartenant à d'autres prêtres de la ville. Ici on vit avec grande liberté: assurément cela est très bien; mais quelquefois cette même liberté engendre des inconvénients bien fâcheux. C'est ainsi que les Noirs, qui sont très nombreux dans ce district, voulant célébrer, il y a quelques jours, une de leurs fêtes, firent une espèce de procession, des feux d'artifice, de la musique, etc... mais ils finirent par tuer trois Blancs.

Tyrol. — Les Scolastiques de la province dispersée de Venise réfugiés à Eppan près Botzen dans le Tyrol, viennent d'adresser aux Scolastiques de Laval une lettre renfermant d'intéressantes nouvelles. Elle paraîtra bientôt, mais dans notre prochaine correspondance, le cadre de celle-ci étant déjà rempli. Nous ne pouvons toutefois nous résoudre à ne pas donner immédiatement l'aimable début de cette lettre: « Les FF. Philosophes de la Province de Venise aux Scolastiques de Laval. — P. C. — Les étroits liens de charité fraternelle qui nous unissent à vous en Notre-Seigneur nous engagent à vous écrire et à solliciter de vous une faveur. Avant notre départ d'Italie, votre Correspondance de Laval nous causait un grand plaisir. Aujourd'hui nous la regrettons et la désirons vivement. Aussi venons-nous, comptant sur votre amour pour tous les fils de notre commune mère, vous prier de nous l'envoyer. Nous ne doutons pas que nous n'en retirions de nombreux avantages. De notre côté pour coopérer en quelque chose à votre œuvre si charitable, nous avons voulu vous écrire les détails qui suivent: veuillez les regarder comme un gage de ce que nous sommes disposés à faire à l'avenir. — Nous saisissons cette occasion pour embrasser de tout cœur nos chers et bien aimés FF. Espagnols réfugiés au milieu de vous, et pour leur témoigner l'amour sincère que nous leur portons. Les malheurs qui viennent de fondre sur eux, nous les avons ressentis comme s'ils étaient tombés sur nous, et il n'est point de jour que nous ne conjurions la Bonté Divine de leur donner aide et consolation. — Adieu, frères bien aimés en Notre-Seigneur, veuillez nous recommander dans vos prières aux SS. CC. de Jésus et de Marie. (Eppan 14 Janv. 1869.)

Rome. — Extraits de plusieurs lettres d'un Scolastique du Collège Romain. — 18 Décembre 1868. — ... En tout, les volontaires Hollandais sont actuellement 1683. Les Pères en sont enchantés; ces nobles enfants donnent de grands exemples de vertu. Il y a bien

encore quelques murmures au sujet des grades obtenus ou à obtenir ; mais tout cela n'empêche pas le dévouement à la cause pontificale. Les Belges sont au nombre de 592 ; les Français, 1211. On a fondé la semaine dernière un cercle pour les Zouaves Anglais dont le nombre commence à augmenter ; y compris les Irlandais, ils sont au nombre de 200. Les Canadiens sont admirables ; leur nombre s'élève à 340 environ ; presque tous sont des modèles. L'autre jour j'en rencontre trois à l'hôpital militaire : « Vous êtes Français ? » leur dis-je. — Oui, Monsieur l'abbé. — De quelle partie de la France ? — Du Canada ! » Alors poignée de mains, félicitations, etc. Là dessus arrive leur aumônier ; il me fait des amitiés, des invitations, des compliments ; et témoigne une grande estime, ainsi que ses Zouaves pour les Pères de la Compagnie. — 2 Janvier 1869. — On fait en Italie un tapage d'enfer à propos des nouveaux condamnés, Ajani et Luzzi. Le Saint Père n'a rien répondu à l'envoyé de Victor ; mais il a dit aux Cardinaux : Quand on me soumettra la sentence définitive (ce qui aura lieu prochainement), je l'examinerai ; puis je prierai le Bon Dieu. Après cela nous verrons. — On commence les stalles pour les Pères du Concile : la menuiserie coûtera 220 000 francs. — On célèbrera le 50me anniversaire de la première Messe du T. R. P. Général au mois de Mars, et celui du Saint Père au mois d'Avril. — Février. Le T. R. P. Général est fort aimé du Saint Père ; nous en avons eu la preuve dans les visites accoutumées que Sa Sainteté a faites au Caravita (3 Févr.) et au Gésu (8 Févr.). Pie IX prenait visiblement plaisir à parler familièrement à Sa Paternité. J'étais tout à côté du T. R. Père lorsque le 8 Février Pie IX est remonté en voiture à la porte du Gesu ; pendant qu'on criait Evviva, Vive Pie IX, et le bon Saint Père se penchant à la portière, dit d'un ton fort aimable : Addio, Padre Generale. — Quand le R. P. Pierling, assistant d'Allemagne, vieillard de 85 ans, s'est mis à genoux pour baiser les pieds du Saint Père : « Buono vecchio ! (Bon vieillard) s'est écrié Pie IX, et il a présenté sa main à baiser, puis a aidé le pauvre vecchio à se relever. Peu de temps après, Sa Sainteté apercevant deux charmants petits élèves de notre collège Américain (fondation de Pie IX) les attira jusqu'à son fauteuil et leur faisant une petite caresse, leur donna sa main à baiser. — On cite le mot d'un ministre anglican : Pie IX est l'être réalisé du Père et du Roi. Les étrangers surabondent à Rome ; on évalue actuellement leur nombre à plus de 30000. Mgr. Manning, qui est encore ici (je l'ai rencontré lundi à l'Emporium) prêche de temps en temps et fait beaucoup de bien aux Anglais et aux Américains protestants qui visitent actuellement Rome. La conversion du marquis de Bute leur coreligionnaire a fait sensation parmi eux. S. E. Mgr Matthieu est partie : la légion lui a fait de grands honneurs.

Algérie. — Glorieuse mort du R. P. Burget, Supérieur de Constantine. (Extrait d'une lettre du P. Conso au R. P. Provincial de la Province de Turin. Bouffarick, 21 Décembre 1868.) — Lors de l'invasion du choléra, une des populations les plus éprouvées fut celle de Biskra dans la province de Constantine, population nombreuse et possédant un Curé. Le mal était foudroyant : le zélé pasteur n'avait ni le jour, ni la nuit un seul moment de repos : sentant que les forces l'abandonnaient, il télégraphia à Constantine pour demander du secours, répéta à plusieurs reprises son cri de détresse, et enfin se sentant pris lui-même du terrible mal, il fit cette dernière demande : « Vous me laisserez donc mourir sans secours spirituels ? — Le grand vicaire vint tout raconter au R. P. Burget et lui dit : « hominem non habeo. — Le Père reprit aussitôt : « Ecce ego mitte me ». Un moment après le Père montait en voiture, et hâtant sa course il arrivait le lendemain près du Curé moribond auquel il eut le temps d'administrer tous les sacrements. Puis après deux jours entiers qu'il passa au chevet des moribonds sans prendre un instant de repos, il se sentit attaqué lui aussi du choléra. Il envoie aussitôt au R. P. Quenillet un télégramme qui portait : « Venez, je me sens mourir. » Le Père abandonnant aussitôt l'hôpital militaire, accourt sans délai au secours de son Supérieur ; mais à son arrivée il le trouva mort. Il fit aussitôt prier l'unique Père resté à Constantine de le remplacer à l'hôpital ; pour lui il resta au milieu des moribonds jusqu'à la complète cessation du terrible fléau. Le Gouverneur de l'Algérie lui a envoyé la décoration de Chevalier de la Légion d'honneur.

Belgique. — Le R. P. de Smet est arrivé en Belgique le 14 Décembre dernier. Envoyé en Europe par ses Supérieurs, d'après l'avis de plusieurs médecins d'Amérique, pour se faire soigner d'un affaiblissement de l'ouïe, infirmité qui le menace de la perte complète de cet organe précieux. Les spécialités médicales sont encore rares dans ces pays d'outre-mer. Pendant la traversée sur l'océan Atlantique, un autre accident est survenu au Missionnaire des Montagnes Rocheuses : une tempête secouant avec violence le bateau à vapeur, le Père a fait une chute et s'est brisé deux côtes. Heureusement cet accident si pénible en mer surtout, n'aura pas de suites fâcheuses. — Depuis son retour des Montagnes,

il a reçu de nouvelles suppliques de la part des Sauvages, qui demandent des Robes-noires. Le P. de Smet serait heureux de pouvoir amener à ces tribus indiennes une vingtaine de Missionnaires, au printemps prochain. Prions le Maître de la moisson spirituelle qu'il daigne y envoyer des moissonneurs. — Le R. P. de Smet a remis au R. P. Terwecoren plusieurs Notices intéressantes qui paraissent sous forme de lettres dans le Précis historiques. nous nous proposons de les publier successivement dans notre Correspondance pour ceux de nos Missionnaires qui ne recevraient pas la Revue du P. Terwecoren. —— Le P. de Smet poursuit avec activité le but principal de son voyage en Europe. Il vient surtout chercher des prêtres. Il y a 300 000 Sauvages à convertir. On lui a demandé : « Quels sont les principaux obstacles à la conversion de ces malheureux ? — Il n'y en a qu'un seul, a-t-il répondu : c'est le manque de prêtres. S'il y avait assez de prêtres pour les instruire, tous les Indiens se convertiraient. Courage donc, vous prêtres qui êtes animés du zèle de la maison du Seigneur et qui brûlez du désir de l'exercer ! La moisson est grande : 300 000 Indiens qui demandent de connaître ce que nous connaissons, d'aimer ce que nous aimons ! Les ouvriers sont en petit nombre : à peine quelques Robes-noires dispersées çà et là dans ces déserts immenses, dont l'Européen ne peut pas même se former une idée !

Hollande. —— Partout se fondent des écoles catholiques, nos colléges regorgent d'élèves, tandis que dans ceux de nos adversaires il y a à peine plus d'élèves que de professeurs. — Un inspecteur des classes vint récemment à Tilburg et voyant l'école complètement abandonnée il menaça les habitants leur disant qu'on priverait des charges et emplois publics ceux qui n'auraient pas suivi les cours de l'école de l'Etat. — Nous préférons, répondirent courageusement les habitants, subir ce dommage que de nous soumettre à une pareille condition. —— A la prière de Mgr l'Archevêque, le R. P. Van Gestel prépare un livre où il doit s'occuper, dit-on, de la part qui revient au Gouvernement dans l'œuvre de l'éducation. A cette nouvelle notre ministre de l'intérieur quelque peu ému, s'est mis à parcourir les différentes provinces sous prétexte de voyager, mais en réalité pour sonder l'opinion. Il est de retour à l'heure qu'il est, et on le dit disposé à faire aux Evêques d'assez larges concessions. — Toutefois comme dans le moment les Evêques savent bien qu'on ne leur accordera pas tout ce qu'ils ont le droit et le devoir d'exiger, ils ne demanderont rien maintenant, leurs mandements ayant déjà suffisamment instruit qui de droit de leurs requêtes. — Ils continuent cependant à réclamer par la voix des députés aux Chambres les articles suivants : 1° Que dans les examens, les examinateurs favorables aux écoles catholiques et privées soient en nombre égal à ceux qui leur sont hostiles. 2° Qu'on définisse les matières d'examens, et qu'on les réduise à quelques points précis. 3° Que les écoles de l'Etat et les écoles libres jouissent des mêmes rétributions.

Le trait suivant montre clairement la différence qu'on met dans les Indes Hollandaises entre les prêtres catholiques et les ministres protestants. — Le Gouverneur général des Indes visitant ses provinces, s'était arrêté à [illegible]. Les principaux habitants et les gens en charge de la ville étaient réunis pour fêter sa venue. Parmi eux se voyaient et les prêtres et les ministres, ceux-là objet d'honneur et de considération pour tous, ceux-ci au contraire méprisés au dernier point. Le soir nos Pères furent au dîner donné au Gouverneur par les principaux de la ville. Les ministres n'y parurent pas. Leur conscience avait trop à leur reprocher, et ils flairaient quelque fâcheuse aventure. En effet pendant le repas, le Commandant en chef des troupes se leva et demanda publiquement au Gouverneur de forcer les ministres à faire la visite des hopitaux ; demande que le Gouverneur refusa au grand contentement des Notres, on le comprend. Le lendemain comme le Gouverneur visitait ces mêmes hopitaux, le Commandant qui l'accompagnait, voulant rendre encore les ministres plus odieux, demandait à chaque malade : « Les ministres viennent-ils vous voir ? — La réponse invariablement la même était celle-ci : « Des ministres, jamais ; les prêtres, tous les jours.

Lettres des Scholastiques de Laval.

Avril 1869 N° 2

(Le Sommaire est à la fin des Lettres.)

Les scholastiques de Laval aux PP. et FF. de

Nos RR. PP. et nos CC. FF.

Pax Christi.

Chine — Kiang-nan. Lettre du P. Sentinier au R. P. Provincial Pou-tong-Nga-dan 25 Octobre 1867 — Mon Révérend Père Provincial, P. C. — Nga-dan: ainsi se nomme tout le pays au delà de la seconde digue jusqu'à la mer. Pour avoir une idée de ce que je vais dire, il faut savoir, qu'une grande partie du Pou-tong était sous les eaux, il y a quelques centaines d'années. Le dessèchement en fut graduellement opéré, à longs intervalles, d'abord par la construction d'une première digue en terre, aujourd'hui presqu'effacée; puis d'une seconde, qui court depuis la pointe du Butong à l'embouchure du Wam-pou où elle se lie à un môle jusque dans le Che-Kiang, vis-à-vis de Hang-tcheou-fou. Elle mesure 600 lys (60 lieues): c'est la plus considérable de toutes. — Au-delà, c'est le Nga-dan: La contrée change brusquement d'aspect: le chaume, les roseaux remplacent les briques et la tuile; les arbres se rabougrissent, les eaux par l'introduction de la marée sont devenues jaunâtres et saumâtres, les crabes infestent les champs: tout annonce une terre plus récente, moins assouplie à toutes les exigences de la culture. — Nous avons, dans le Nga-dan, deux petites chrétientés Koung et Kin, dont il sera question dans cette lettre. — A une demi-lieue de la seconde, s'élève la troisième digue, garnie vers le milieu d'une seule écluse en granit destinée à régler l'entrée et l'issue des marées. Elle est beaucoup moins forte et n'enceint qu'une zône fort restreinte. Au-delà, c'est une vaste plaine marécageuse se terminant à la mer, quelquefois inondée aux époques de haute-marée, le reste du temps, couverte d'une herbe épaisse et grossière, broutée par des troupeaux de boeufs ou de buffles. Çà et là apparaissent quelques essais d'une culture encore timide. Plus loin une quatrième digue inaugure l'entreprise d'un nouveau dessèchement. La merveille de la localité est un phare bâti, il y a quatorze ans, aux frais de la douane de Schang-hai, que desservent quatre chinois, sous la surveillance d'un

[illegible], très exposé à y mourir d'ennui, si les oies et les canards sauvages, qui foisonnent sur ces bords limoneux, ne lui fournissaient l'agréable plaisir d'une chasse abondante. Un feu blanc s'allume régulièrement chaque nuit, à la cime du phare, et sur un côté vers le sud, un feu rouge signale au loin la direction la plus sinistre. Il existe vis à vis sur cette côte, un écueil sous eau [illegible] par de nombreux et quasi-périodiques naufrages. A cause de sa configuration, on le nomme Kou-tse-tan, le caleçon. On dirait un large piège tendu là par la nature aux navires, qui cinglent vers Chang-hai, viendront à rencontrer simultanément les fureurs des vents du Nord-Est, et les rapides courants des hautes marées de l'équinoxe. C'est là qu'en 1854, la corvette française la Jeanne d'Arc faillit périr. De temps immémorial, les indigènes, pêcheurs pour la plupart, - pirates même à l'occasion, - avaient pris l'habitude de s'enrichir d'épaves à certaines époques attendues. A peine un navire venait-il d'être pris dans le caleçon, subitement toute une population [illegible], femmes, enfants [illegible] comme une volée de vautours se jeter sur leur proie. De graves [illegible] des vies, des [illegible] et enfin des restitutions [illegible], faites par les Mandarins dont la responsabilité était engagée, et puis des représailles sans fin. — Depuis quelques années, les déprédations comme les sinistres sont devenus plus rares. Cependant comme si le phare ne suffisait point, la Douane de Chang-hai entretient encore en ces parages un petit vapeur, bateau-phare chargé de signaler plus précisément le danger et de prendre, au besoin, même la direction des navires mal engagés. Malgré ces précautions, l'an passé un vapeur anglais y fit naufrage, et cette année presque à la même époque, un navire vint s'y échouer et un autre n'a pu être dégagé qu'avec peine par un remorqueur appelé de Chang-hai. — Avant de rentrer dans notre demeure, courons faire une courte visite à une colonie de Tson-Minois, chrétiens, établis non loin du phare. Ils habitent sous des huttes de roseaux à la charpente de bambou couverte de paille : ils sont pauvres, mais non indigents. Comme l'affabilité de ces bonnes gens contraste singulièrement avec la sauvagerie des aborigènes, race d'écumeurs de mer ! Ils m'ont servi un tié-sin (goûter) de leur façon et un thé à l'eau saumâtre et au goût de crabe. Je viens de nommer le plus redoutable ennemi du planteur en ces parages, [illegible]. Cet [illegible], se multiplie à l'infini, [illegible] terrain, il [illegible], il le mine tellement en tout sens, qu'il rend toute végétation presque impossible. On ne connait encore d'autre remède, qu'une forte fumure de lizier. — Les payens du voisinage, également émigrés de l'île de Tson-Min, ne reçurent assez gracieusement : l'un d'entre eux à la mise plus décente, aux manières plus dégagées, m'invita à entrer chez lui, disant qu'il voulait être chrétien. J'aperçus bientôt le vrai mobile de ses désirs de conversion : des articles anglais, provenant d'un récent naufrage. Evidemment cet homme devait être mal engagé avec la justice ; il cherchait un moyen pour se sauvegarder. — Mais rentrons, il se fait tard. Kioung-ka ressemble plus ou moins à tous les autres Kon-sous de la Chine, sinon que ma chambre respire une forte odeur de goudron, souvenir d'un naufrage. Attention ! nous sommes dans un endroit mal famé. Voici des notes laissées par mon prédécesseur le P. André Kon ; elles sont terriblement laconiques. « Viri apostatae - Mulieres frigidae. [illegible] ; Raptor non egit pœnitentiam. » Peu à peu je m'expliquerai. — Si nos chrétiens se [illegible] de la [illegible] et de la barbarie des habitants de ce littoral au milieu desquels ils vivent, Hâtons-nous pourtant de le dire, ils gagnent encore beaucoup à être comparés à leurs concitoyens les Gentils.

J'ai ouï comment fut bâti ce "Kon-sou". Ce [illegible] en 1844, par ordre du [illegible] comme [illegible] pénitence. En 1856 le P. de Carrère, pendant qu'il faisait paisiblement sa sieste, en barque, dans une délicieuse traversée de printemps, fut [illegible] par une [illegible] lui laissant que le plus stricte nécessaire : « la chemise et le caleçon », je ne suis pas avocat

je ne veux être que narrateur. Quelques chrétiens furent soupçonnés d'avoir pris part à cette équipée; mais aucun ne put être convaincu. Un encensoir trouvé, non loin d'ici dans une maison voisine, fit découvrir un coupable, qui eut la tête tranchée. —— Il y a fous & fumeurs: quand vous dites: un tel est fumeur de grand tabac, c'est à dire d'opium (les autres fumées ne comptent pas) —— Vous posez une prémisse, qui vous donne moralement le droit, de tirer toutes sortes de conséquences scabreuses. C'est pire que d'être ivrogne. Les fumeurs, comme les ivrognes, goûtent fort peu les plaisirs innocents du foyer domestique. Ici, ils fréquentent les tripots, les tavernes et pires endroits, ou bien vont pêcher à la mer, font pilotes ou pirates à l'occasion. Tous ces chrétiens là, s'ils n'ont pas explicitement renié leur foi, en ont perdu la pratique; s'ils ne sont pas libres penseurs, parce qu'ils ne sont pas lettrés, ils sont libres faiseurs. De ceux là, mais non des autres, nous pouvons dire, sans calomnie, qu'ils sont quasi-apostats. —— Major non egit pœnitentiam: Il ne s'agit pas ici d'un pêcheur pirate, ni d'un voleur, ni d'un fumeur; mais d'un ex-yantsiang (traduisez fusilier) de la troupe indigène organisée en 1860 contre les rebelles Taïpin et commandée par le Général Américain Ward. Quel est donc le crime de cet ancien troupier? Il a enlevé sa femme! Expliquons-nous: ce ne fut pas un rapt, mais une pure cérémonie, pratiquée quelquefois au Pou-tong. Les deux époux étaient déjà fiancés, l'époque des noces était arrivée; des deux côtés on était tacitement d'accord: on ne voulait que l'apparence d'un rapt. Singulière chose! Mais en Chine c'est très-bien compris! C'est qu'on voulait s'épargner les frais de la chaise rouge et de l'orchestre. C'était un procédé (parlons localement) pour sauver sa face au rabais. Le vrai scandale, très peu senti, c'était la privation de la bénédiction nuptiale et la transgression d'une loi Épiscopale. Heureusement le Concile de Trente n'a pas été encore promulgué en Chine, autrement leur mariage, au lieu d'être illicite, eut été invalide. À la Mission, les deux époux consentirent à faire la pénitence qui leur fut imposée, & je suppléai, selon l'usage, les cérémonies nuptiales. Exhibons enfin la célébrité locale, le personnage le plus caractéristique du littoral, dont la réputation enveloppe & compromet à tort ou à raison cette pauvre Chrétienté. Son nom est Ca-yeu, Magnum-habens! C'est un vieux gaillard à la taille haute & solide: on dirait un boucanier. C'est pourtant un Chrétien; c'est-à-dire que quand il venait de naître, il fut porté au S. Baptême par son parrain ou sa marraine. Depuis, je ne sais qui pourrait assurer l'avoir vu une fois mettre les pieds dans une Eglise, ou faire un signe de Croix. Invariablement à l'heure du St Sacrifice, il savoure les vapeurs de l'opium, étendu sur son lit. Il est venu pourtant me saluer une fois, d'un genou, ce qui signifie, que la dernière étincelle de foi n'est pas encore éteinte en son âme. —— Notre héros débuta par aller au loin pêcher en mer; mais pour se contenter de poisson, ses facultés étaient, dit-on, trop développées, surtout du côté de la rate: je m'explique, c'est que la physiologie chinoise va loger le plus ou moins de courage dans le développement proportionné de ce viscère. —— De pêcheur, il fut fait soldat, quand la patrie fut déclarée en danger. C'était en 1842, époque où les diables rouges des mers occidentales, se rebellant contre le fils du Ciel, pénétrèrent insolemment jusqu'à Shang-hai. —— Dans sa vie militaire, qui fut de courte durée, il ne brilla pas du côté de la vaillance: ce n'était point son genre. C'est à la mer, dans les pêches, les naufrages, les pillages, les rixes, les contestations,

les chicanes, les procès, les condamnations périodiques; par son impassibilité dans les tortures, par ses répliques adroites et mordantes qu'il s'est acquis un nom fameux. — Un jour, le mandarin, après une correction sanglante, lui faisait, selon l'usage antique et solennel, une semonce paternelle: « Pourquoi donc, Ca-yeu, ton sin-min (Nom et surnom) revient-il toujours compromis à chaque méfait et brigandage? ». — « C'est, répondit le patient que je veux me procurer assez d'argent pour m'acheter un bouton et faire le mandarin. » Ironie à double allusion politique et personnelle, qui couvrit de confusion le magistrat sur son siège. Pendant plus de vingt ans, il a fait le désespoir des tribunaux et le sujet quotidient des conversations populaires. Après la rebellion des Taï-pins, il a modifié son rôle. Son audace s'étant amortie avec l'âge, il a mis sa longue expérience au service du public; c'est-à-dire qu'il s'est constitué avocassier général de toutes les rixes et chicanes du Nga-dan et d'au delà. Le voila donc maintenant, consumant chaque journée que le bon Dieu lui donne, en causeries interminables, interrompues seulement par de copieuses libations et fumigations. Les fumeurs ordinaires ont horreur du vin, mais notre héros exceptionnel réunit les deux excès. Comme il est encore fort bien doué du côté de la langue, comme il sait parler clair et blanc, séparer le droit et le tort, il passe pour un excellent arrangeur d'affaires et au besoin il va au prétoire patronner ses clients. Ses honoraires ne doivent pas être fort brillants, car sa maison, pour ne pas dire sa hutte fait peur à voir, ~~les honoraires~~ et sa tenue est celle d'un gueux: mais il fume, il boit et mange et paraît fort content de sa position de Tou-hao-lao (Grand bon Vieux) La dernière de ses préoccupations est l'affaire de son salut. Malheureusement ses deux fils ne suivent que trop l'exemple de leur Père.

King-ka-tang, 27 Octobre 1867. Faut-il donc que chaque chrétienté comme chaque famille ait son enfant prodigue! Ici celui qui devrait être le chef et le protecteur de cette petite chrétienté, n'en est que le fléau! C'est une vigoureuse nature mal développée, qui n'a jamais su se plier à aucune exigence de la raison, encore moins de la loi de Dieu et de l'Eglise. Il ne pêche pas à la mer; il ne fume point le grand tabac, il n'est pas ivrogne, il ne joue ni aux dés, ni aux cartes; ses mœurs ne sont point scandaleuses, il est bon travailleur: qu'est-il donc ce singulier homme? Il est extraordinairement égoïste, opiniâtre, revêche, raide, dur, inflexible, rancuneux, bourru, intraitable comme un ours! Tant qu'il s'est borné à être méchant pour lui-même et dans le cercle de sa vie privée, nous n'avons eu guère à nous occuper de lui. Mais un jour, par un instinct de sa bizarre nature, ayant été pris par la fantaisie de faire de la chapelle une loge pour ses chèvres et ses porcs! insulte aussi grossière que sacrilège! il nous obligea à nous occuper désagréablement de lui. Avant de procéder outre, un arrangement et une réparation furent proposés par les chrétiens les plus notables du pays: il promit tout, il s'engagea même par un acte souscrit de sa main. Evidemment il eut peur, et découvrit ainsi le côté faible de sa mauvaise nature. Mais quand il fallut en venir à l'exécution de ses promesses, il se montra plus intraitable que jamais; il empêcha même par la violence un de ses fils qui venait de commencer les réparations convenues. Il comptait que la bonté de l'Eglise sa mère, dégénérerait en faiblesse. Pendant plus d'un an, aucun missionnaire ne put mettre les pieds dans cette chrétienté. — Tous les moyens de conciliation épuisés, resta le seul moyen extrême, le recours au bras séculier. C'était au commencement de cette année; le R.P. Zottoli était encore Supérieur de cette section: une lettre par lui fut adressée à Mgr. Languillat, qui s'adressa au Tao-taï de Shang-hai, lequel donna ses ordres au Mandarin de Tsé-tous-tin, qui envoya ses satellites saisir le perturbateur. Il fut mis en prison. Selon la traditionnelle coutume, le magistrat lui fit une paternelle exhortation,

et pour donner plus d'efficacité à ses paroles, en même temps que pour assouplir l'intolérable dureté de sa rebelle nature, lui fit administrer une correction de deux cents coups de bambou. Alors seulement, les réparations convenues furent exécutées. Pendant quatre mois, il demeura sous les verroux: il se plaignit surtout de la faim: la pitance passant par les mains des employés & des satellites, ne lui arrivait que très-amincie. Sur ces entrefaites, arriva auprès du R. P. Supérieur, une députation de toute la parenté. La femme était à la tête: elle pria le P. Zottoli avec beaucoup d'instances & de larmes pour obtenir la délivrance de son mari? — pas précisément — pour lui épargner de nouveaux coups de bambou? — Non.... vous n'y êtes point. Nous sommes en Chine... Mon Père, dit en sanglotant cette bonne femme, sachez donc que nous sommes obligés, pour le nourrir en prison, de payer chaque jour 200 sapèques!... C'est intolérable pour notre famille!... La correction jugée suffisante, il fut délivré après s'être fourni un cautionnement. Le voilà donc de retour dans sa famille, dont il continue à être le fléau: la correction n'a jusqu'ici aucunement modifié le travers de sa nature; seulement, il s'est borné à être méchant pour soi, & dans le petit cercle de sa vie privée. Chose singulière! & qui ferait mentir le proverbe: le fils aîné de ce méchant homme, est le plus doux, le plus affable, je dirais presque le plus timide de cette Chrétienté. Généralement les Chrétiens de ces contrées peu fréquentées, sont bonnes gens, aussi éloignés des raffinements de la corruption que de tous les subterfuges de l'impiété.

Lettre du R. P. Royer au R. P. Plet. - Kiang-inn - 25 Mai 1868. - Une nouvelle chrétienté — Le 12 Mars 1867, je baptisais le premier Chrétien de Inmen: il y avait quatre catéchumènes. Le lundi de Pâques 1867, 25 jeunes pères de famille se déclaraient catéchumènes et venaient me demander un catéchiste. Le 28 mai, 50 familles du même endroit demandaient à être catechumènes. Le diable ne pouvait plus y tenir! alors commencent la guerre et les ruses de toutes sortes. Les païens veulent absolument empêcher leurs compatriote de se faire chrétiens. Trois des plus mauvais d'entre eux sont à la tête du mouvement rétrograde: ils menacent de battre les chretiens, de piller leurs maisons. Le 2 juin 1867, trois paiens plus hardis, pénètrent, à 11 h. du soir, dans la maison d'une veuve, nouvelle catéchumène. Ils la battent à mort, à coups de bâton et de pierres. Une chrétienne de sa famille était venue pour l'instruire: ils la tuent à peu près. Le lendemain commence une guerre d'un autre genre. Parmi nos nouveaux catéchumènes se trouvaient des jeunes gens de 20 à 30 ans, dans toute la vigueur de la jeunesse. Leurs femmes appellent les païens à leur secours pour forcer leurs maris à apostasier. Elles les attachent à la colonne et les battent avec le bambou: « Renonce à la foi chrétienne, ou je te bats ». — « Tu peux me battre, je suis chretien » Telles furent les demandes et les réponses: alors les coups de bâton de pleuvoir sur le dos de ces généreux chrétiens, qui supportèrent tout avec une patience vraiment héroique. Obligé de me rendre à Shan-haï, je revins à Inmen le 8 7bre et je trouvais le district tout en feu: sur 7 points différents des néophytes battus, pillés, exilés... une pauvre jeune fille morte des coups reçus pour sa foi et baptisée dans son sang. Le nombre des catéchumènes s'était encore accru, pendant mon absence. Le bon Dieu n'a besoin de personne. Pendant un mois, je cours de tous côtés pour vérifier les faits, encourager

les faibles, etc etc. puis de tribunal en tribunal à Kiang-inn, à Tsantceu; enfin le 5 Xbre, un mandarin est envoyé par le Taotay de Tchen-Kiang pour arranger toutes les affaires des chrétiens de Kiang-inn. En 15 jours tout fut fini; les réparations faites, les païens humiliés ont demandé grâce, donné force argent, et le nombre des catéchumènes est allé en augmentant tous les jours. Au mois de Mai de l'année suivante 1868 ils étaient 700 pour Inmen et les environs à une lieue à la ronde. Donc, Deo gratias! – En avril j'y ai bâti une belle Eglise, en [illegible] je baptisai 37 petits enfants d'adultes et je prépare 50 baptêmes d'adultes pour la visite de Mgr. Languillat – Royer, S.J.

Lettre du P. Pfister – Zi-Ka-Wei, Mai 1868. – Je vous envoie quelques détails sur une récente aventure arrivée au P. Royer à Sonei-sin-sono, ou Sono-tcu, île située dans le Yang non loin de Kiang-inn. Je ne fais que transcrire et j'espère qu'elle vous intéressera. – « J'étais occupé à entendre des confessions quand j'entends un bruit extraordinaire dans l'école voisine de ma chambre. Vingt enfants crient à qui le plus fort leurs caractères chinois et ne contribuent pas mal à augmenter le tapage. Je me hâte d'expédier mon pénitent, quand tout-à-coup le tumulte prend des proportions énormes et un homme à [illegible] perce la foule et arrive en vociférant devant votre serviteur. A peine avais-je terminé les paroles de l'absolution, que cet espèce d'ogre était insolemment appuyé sur ma chaise, sa figure contre ma figure. J'élève les yeux et je suis saisi d'horreur, je croyais voir le Diable! Je n'eus pas peur, ni lui non plus car il resta dans la même position. Ce monstre à figure humaine porte continuellement sur son visage un vautour, faible image de sa férocité, de l'autre main, il avait un morceau de viande crue sanglante. Je lui demande son nom; il se relève [illegible] et me crie: je m'appelle Con-si-nipo. [illegible], Occident, [illegible] et Nord de l'île. Le croyant fou, j'appelle mon catéchiste, à qui je dis de conduire cet homme dehors!! Je ne suis pas fou dit cet homme, et tu sauras ce soir, Diable d'Europe, à qui tu as à faire... ton église sera brulée, et toi tu seras tué! Et sur ce, il sort. – Toute la foule était muette d'étonnement et de stupeur.... personne ne dit mot... notre méchant [illegible] prend les livres de prières des enfants, veut arracher les images, bouscule les chrétiens qui étaient dans la Chapelle... puis s'en va en répétant ses menaces. Je fais ~~[illegible]~~ prendre le nom de cet homme, je rassure Chrétiens et payens et je continue à entendre les confessions. Vers 6 heures du soir, l'administrateur inquiet vient me dire: « Père, cette nuit ne sera pas tranquille » – Eh bien lui dis-je, nous verrons » – Puis un autre chrétien tout essoufflé arrive: « Père ils vont venir, il faut que le Père prenne la fuite. – Pas si vite, s'il vous plaît, qu'y a-t-il! – Tan-tsi-ien (c'est le nom de ce brigand) est à la fumerie d'opium, où il a rassemblé tous les mauvais sujets de l'Île.... C'est sûr, ils vont venir tuer le Père et brûler l'Eglise, puis piller la Chapelle et les maisons des Chrétiens » – Alors vient mon catéchiste, peu timide de son naturel, mais audacieux: « mais qu'as-tu, lui dis-je, tu es tremblant » – Père, j'ai peur, c'est la première fois. Je crains pour la vie du Père, il faudrait fuir » – Soupons d'abord, et en soupant nous verrons ce qu'il y a à faire. » – Alors [illegible] et les pétarades et le bruit du tam-tam Chinois. « C'est le signal, me dirent les chrétiens, ils vont venir » – « Mais enfin de Compte, dites moi donc ce que c'est que ce brigand. – « Père, répond l'administrateur, c'est l'homme le plus [illegible] de l'Île; un prêtre des idoles, le plus grand promoteur de l'idolâtrie. En 186[illegible] il a juré la perte des Chrétiens dans l'Île, cette même année, il a martyrisé de ses mains la Vierge Catherine Lié, il a battu, pillé les chrétiens etc etc. » – Eh bien, je suis heureux [illegible], d'apprendre ces détails, s'il ne vient pas nous tuer cette nuit, demain j'enverrai cette relation à qui de droit, mais faites venir la vierge Lié ». Cette bonne Vierge âgée de 55 ans, infatigable et intrépide, est l'apôtre de l'Île: c'est elle qui y a implanté la foi, c'est elle qui avait été frappée battue, avait eu les joues percées avec une grande aiguille à coudre, et avait reçu un coup de fusil dans les jambes quelque temps avant l'apparition des rebelles. Elle vient devant moi, toute [illegible]. Lorsqu'elle avait vu son bourreau, tous ses tourments lui étaient redevenus présents à l'esprit. Elle me confirma le récit fait par les autres. – Jamais je n'ai été plus heureux ni plus content. Eh bien nous pouvons espérer une fois le martyre. Quel bonheur! Et sur ce je renvoie mon monde, je mets ma chapelle et mes effets en sûreté et je dis: « J'attends de pied

ferme et le cœur bien calme, allez réciter la prière du soir et priez l'étoile de la mer de nous secourir." Pour moi je fis mes exercices de piété, le cœur rempli d'une douce consolation. J'écrivis quelques mots d'adieu à mes supérieurs, et je me disposai à aller me coucher. J'entendais toujours les pétards et le tam-tam et les cris des gens qui s'approchaient. Ils étaient tout près de la chapelle, puis le bruit des tambours et la voie qu'on brisait. C'est fini ils vont escalader ma chambre. Je fais mon acte de contrition ... mais voyant qu'ils ~~montaient~~ ne montaient pas, je me couche tout habillé et botté et m'endors profondément. A 11 heures 1/2 je me réveille, les cris et le bruit du tam-tam redoublaient. J'écoutai, me rendormis harassé de fatigues, et le matin je m'éveillai aux chants harmonieux de l'alouette et du rossignol... Je remerciai la bonne Mère de nous avoir sauvés! Tous les chrétiens étaient présents, je baptisai 19 adultes, 3 enfants, bénis 8 mariages, dis la Ste Messe, et comme le temps était serein, je partis pour éviter de nouvelles alertes. — Depuis 15 jours Tan-tso-ien continue ses vexations... l'affaire se traite maintenant près du mandarin —

Lettre du R.P. Royer au R.P. Ramière. Kiang-inn. 15 juin 1868 — État de la mission en 1857, moment où le révérend père Clavelin fut chargé de Kiang-inn. La mission de Kiang-in en 1724, époque de l'exil de son missionnaire le R. P. Porquet, jésuite, et commencement des persécutions, comptait trois mille chrétiens — De 1724 à 1857, les chrétientés de Kiang-in, dispersées, tourmentées, persécutées, ne furent visitées par les missionnaires qu'à de rares intervalles. 18 et 30 ans sans voir un prêtre; encore ce n'était que la nuit à la faveur des ténèbres. Jugez de l'instruction de pauvres néophytes, qui recevaient le baptême, connaissant à peine le mystère de la Ste Trinité! Avant-hier j'interrogeais une bonne vieille de 70 ans: "à quel âge, lui dis-je, avez vous été baptisée"? "A 8 ans dit elle; le vieux P. chinois Kien a suppléé les cérémonies du baptême. J'avais 24 ans quand le même prêtre chinois revint: alors je fis ma première communion et fit bénir mon mariage". Le vieil administrateur de la même chrétienté me dit: "~~Moi~~ Moi j'ai été baptisé dans mon enfance par un tel, et quand le prêtre a suppléé les cérémonies, j'avais 16 ans". Cette chrétienté a 140 ans d'existence: elle a revu pour la première fois un prêtre en 1858, et c'est le bon père Clavelin, qui a eu cette joie; il y a bâti une église en 1859, qu'il a dédiée aux Sts Anges gardiens parceque disait-il, les Sts seuls ont conservé la foi dans le cœur de ces fidèles. Au lieu de 3000 chrétiens, le P. Clavelin en retrouva à peine 300. Le grand nombre était retourné au paganisme ou bien tombé dans l'indifférence. Ainsi depuis 2 ans, que je cours et parcours le pays, j'ai retrouvé sept villages descendant d'anciens chrétiens. Il y a un mois je visitais un village chrétien, qui n'avait pas reçu la visite du missionnaire depuis 130 ans. Ces pauvres gens ne font plus de superstition, ils disent: "nous descendons des chrétiens" mais c'est tout ce qu'ils savent de Dieu et de sa doctrine — Le P. Clavelin, à la vue de tant d'ignorance dans les 300 chrétiens restés fidèles malgré tous les obstacles et de tant de descendants de chrétiens retournés au paganisme eut le cœur navré et se dit: Le S. Cœur de Jésus seul peut ramener au bercail tant de pauvres abandonnés; et il promet de bâtir une église au S. Cœur de Jésus et lui dévoue tout le pays de Kiang-inn. L'année suivante 1858, l'Eglise du Sacré-Cœur était bâtie; et chose merveilleuse! à partir du moment de la consécration du pays au S. Cœur de Jésus, ce divin cœur a semblé répandre son esprit de zèle sur un bon nombre des anciens chrétiens. Une vierge et six chrétiens plus instruits se mettent à

la disposition du Père pour ramener les pécheurs, les ignorants, les indifférents. Les succès les enhardissent. Les païens jusque-là avaient été des persécuteurs audacieux des chrétiens. En 1852 ils avaient pillé un prêtre chinois et l'avaient battu. Les chrétiens enhardis parlent aux païens, ceux-ci écoutent les grandes vérités, prêtent une oreille attentive. Un ancien soldat se convertit sincèrement et devient un apôtre: à lui seul, il gagne près de 200 néophytes. Une bonne vieille de 60 ans, baptisée dans son enfance et donnée en mariage à une famille païenne d'une île du Yang-tse-Kiang, appelée Sensin-sono, arrive à l'église du Sacré-Cœur. Elle voit le Père Clavelin, reste 8 jours à l'Église, se fait instruire et reçoit le baptême, sous condition et devient un apôtre pour l'île. L'année suivante elle amène toute sa famille bien instruite des vérités nécessaires. Le bon Père Clavelin était en admiration de cette vieille pleine de foi. Il lui dit: « Quand tu auras 200 chrétiens dans l'île, j'irai et je bâtirai une église. » « Ah, répondit-elle, je n'aurai jamais ce bonheur; ce serait bien plus commode pour mes vieilles jambes: je suis obligée de faire 4 lieues pour voir le Père: Eh bien! ajouta-t-elle, j'accepte, donnez moi cette vierge Catherine: elle est plus instruite, elle m'aidera à convertir les 200 païens et nous aurons une église à Sensi-bono. » Elle parlait moitié en riant, moitié sérieusement. Le Père inspiré d'en-haut engage la vierge chrétienne à accompagner la vieille. Elle y consent et dans le courant de cette même année, il y avait 500 catéchumènes dans l'île de Sensibono, grâce à deux maladies du diable, guérie par la foi de notre bonne femme et de notre Vierge. Cette bonne vieille existe encore, elle a 72 ans. Il y a une chapelle dans l'île, consacrée à N. Dame de Boulogne; 72 chrétiens baptisés et près de cent catéchumènes composent cette chrétienté qui ne date que de 1858. Avant de vous raconter cette guérison miraculeuse, laissez moi vous ~~raconter~~ dire que le Père Clavelin, à la fin de l'année 1857-58, comptait à Kiang-im, sur un grand nombre de points différents quinze cents catéchumènes. En juillet 1859, il en comptait 3000: en 1862 au moment de l'invasion des rebelles Zammaos, il ne pouvait plus les compter, il s'était arrêté à 5000. Le mouvement s'était répandu de Kiang-im à Wou-sié, à Tsan-tcen et à I-chin, dans des contrées où la foi n'avait jamais pénétré. L'île de Sensinsono en 1862 comptait 100 baptisés et 1000 catéchumènes. De 1857 à 1862, près de 1000 adultes furent baptisés par les P.P. Clavelin et Sentinier, son compagnon intrépide et son premier successeur de 1862 à 1866. Tout cela était dû au S. Cœur de Jésus. C'est sous sa douce influence que la foi des anciens fidèles fut réveillée et qu'elle pénétra dans le cœur des païens jusque là hostiles. Déjà il avait bâti cinq églises, celle du S. Cœur, celle des SS. Anges, de St Joseph, deux à la Ste Vierge. Il se préparait à bâtir sur trois ou quatre points différents, quand l'orage s'éleva et s'abattit sur la mission du S. Cœur, sur Kiang-inn. De 1861 à 1864, les rebelles Zammaos massacrèrent, pillèrent, détruisirent presque tout le fruit des sueurs du P. Clavelin. Des cinq églises construites, trois furent détruites. Des 1300 chrétiens de Kiang-inn il en resta à peine 500, et des 5000 catéchumènes je n'en retrouvai que 982 après le passage des rebelles. Sa G. Monseigneur Languillat, accompagnée du R.P. Gonnet, supérieur de la mission, allant visiter Nankin au mois de Mai 1865, ~~[illegible]~~ s'arrêta à Kiang-inn: « Jamais, dit sa Grandeur, je n'ai vu de pays si désolé ni si misérable. Des milliers et des milliers de maisons en ruines et détruites, un pays désert et abandonné. Durant deux jours que nous avons ~~avons~~ passés au seul pied à terre récemment bâti près de la ville de Kiang-inn, à peine vîmes-nous 99 nouveaux chrétiens qui vinrent ~~nous~~ nous visiter. Jamais je n'oublierai l'état de désolation où je vis la chrétienté de Kiang-inn, après le passage des rebelles Zammaos. »

Je n'avais qu'un seul pied à terre sans chapelle, au moment où j'arrivai à Kiang-inn en 7bre 1866. Relever les ruines, retrouver mes ouailles perdues, bâtir 99 petites chapelles ou pied-à-terre dans les centres où le R.P. Clavelin avait bâti ou résolu de bâtir, telle fut ma ligne de conduite. Aussi mon premier soin fut de parcourir toute la contrée

pour voir de mes yeux les besoins de ce cher district du S. Cœur de Jésus. On commençait à rebâtir l'Eglise même du S. Cœur de Jésus, le point capital, la plus ancienne chrétienté si chère au P. Clavelin. Le 8 Décembre 1866, fête de l'Immaculée Conception, j'y disais la première Messe et j'avais le bonheur de régénérer 27 adultes et 10 enfants d'adultes. Le samedi saint je baptisais encore 20 adultes. Elle compte près de 400 chrétiens. Au mois de Xbre encore, je bénissais la modeste chapelle de N.D. de Boulogne de Chine, dans l'Ile de Sensinions où je trouvai vivante notre bonne vieille âgée de 79 ans, le 1er apôtre de l'Ile.

Lettre du R.P. Ravary au directeur de l'oeuvre de la Ste Enfance. Vou-sé 1er Juillet 1868. — J'arrivais à mon nouveau poste à Vou-sé, le 6 septembre dernier. Les médecins baptiseurs et ambulants me faisaient encore défaut. Je n'avais à mes côtés que 2 ou 3 catéchistes dont le zèle m'était connu. Cinq ou six petites barques de Kiang-pé-jen, ou hommes du nord du fleuve Yang-tsé-Kiang, viennent jeter l'ancre près de notre maison. Nous allons les voir. Nous leur parlons de la Religion du Maître du Ciel. Nous leur demandons s'il n'y a pas sur leurs barques quelques enfants malades: « nous sommes médecins, écoutons-nous, et nous n'acceptons pas de sapèques, nous sommes ici pour Tson-ho-zé, faire des bonnes œuvres. » Cette expression est fort connue, elle réussit toujours. Sur ce, un jeune et charmant jeune homme de 15 ans, m'avertit qu'un enfant est en danger: « Va le chercher de suite, lui dis-je, nous lui ferons du bien. » Bientôt l'enfant est apporté, la mère elle-même le porte dans ses bras. Le seul catéchiste pour lors à la maison est encore un peu novice dans la partie. Je l'encourage, je lui indique le système. Le petit moribond est frictionné sur les mains, les bras, les jambes. Rien de plus facile. Finalement c'est baptisé. Voilà le premier baptême. Le petit Paul, hier encore enfant du démon, n'a pas tardé à prendre son essort vers la patrie. Deux jours plus tard dans une petite promenade, un autre enfant était baptisé. De retour à la maison, on nous apportait une chrétienne, petite créature de qlques mois, qui n'avait plus qu'un souffle de vie. On la baptise. Le lendemain, mon premier catéchiste, habile dans la partie, est appelé à domicile par un Père de famille, notre voisin. Voilà les premiers commencements de l'oeuvre. Un mois plus tard, avec le R.P. Royer, mon compagnon de labeurs et de consolations, nous faisons voile, pour une petite excursion apostolique, vers des rives à nous peu connues. Nous portions au cœur la douce espérance de recueillir sur notre route une petite moisson pour l'Enfant Jésus. Deux catéchistes zélés et déjà assez formés pour traiter les enfants malades, nous accompagnaient. Arrivés à Tsi-ze-ié, nous nous sommes mis à la recherche des enfants malades. Les bons anges guidaient nos pas. Nous entrons bientôt dans une pauvre maison de paille. Dans ce triste réduit, trois enfants gisent sur la terre presque nue. Les deux aînés de 14 et 11 ans ne sont pas en danger. La mère désolée nous présente son troisième fils de deux ans à peine. Il est moribond. Un de nos pharmaciens donne quelques pilules pour les trois petits malades, l'autre va puiser de l'eau au canal. La petite créature est baptisée. Le mardi, nous dirigeons notre barque vers la ville. Nous allons d'abord à la porte du nord. Avec les deux catéchistes, je fais une partie de la route à pied. Nous battons la campagne le long du canal. Nous entrons dans quelques maisons. Pas de succès. Les enfants sont en bonne santé. Quelques grandes personnes se présentent pour se faire traiter. Ce n'était pas notre affaire. D'ailleurs le temps faisait défaut. Enfin nous rencontrons un petit moribond. On donne à la mère reconnaissante quelques pilules, pour le pauvre petit, et à l'enfant quelque chose de préférable, le salut et le bonheur du ciel. Il est baptisé. Notre barque suivait à distance. Le P. Royer, un peu souffrant, était resté par prudence. Son zèle insatiable souffrait là une rude privation. Le bon Maître sans doute bénissait sa bonne volonté. Il était plus fortuné que nous. L'un de nos trois bateliers fort ardent et fort intelligent pour cette œuvre

ou petits enfants
~~dégèle~~, criait sur le passage aux barques assez nombreuses de Kiang-pé-jen, qu'un grand médecin était là pour faire des bonnes œuvres. Suit le refrain accoutumé : Vous n'avez pas de malades? Quelques barques approchent, plusieurs enfants sont apportés sur la nôtre. Le jeune A-zeu, notre batelier, crieur public, va, vient, fait l'aide pharmacien. Le P. Missionnaire prend le sérieux doctoral. Il porte lunettes, [illegible] [illegible] montre [illegible] [illegible] [illegible], il y a peu de danger pour celui-ci, pour celui-là ; [illegible] [illegible] [illegible] donnés pour faire plaisir aux parents. Sur le nombre, trois enfants sont baptisés, ils étaient en danger ... [illegible] [illegible] un peu longue [illegible] [illegible] nombreuses. Il était midi. J'étais déjà arrivé à la porte nord de la ville avec mes deux compagnons. Nous attendions toujours, la barque n'arrivait pas. Une grande heure s'écoule. Et nous voilà tous les trois un peu [illegible] au pied des remparts de la ville, assis sur une grosse pierre. Le voyage à pied avait excité l'appétit. Comment faire? Là, pas un [illegible] ami, pas une personne de connaissance. Par caractère je n'aime pas trop à me mettre en évidence, surtout dans les centres trop populeux. Je suis aussi en cette occurrence, au lieu d'entrer dans un thé pour nous rafraîchir. Mais encore une fois, je préfère garder l'incognito. Je mangeai volontiers, toujours assis sur la pierre, un des gâteaux que mes gens avaient achetés pour eux et pour moi. Le petit épisode n'est pas [illegible] par [illegible]. Il est curieux de voir un pauvre missionnaire, en pays inconnus, aux portes d'une grande ville, où il n'y a pas encore un seul chrétien passant une bien longue heure dans une telle position. A maintes reprises toutefois, j'ai prié intérieurement le Dieu des miséricordes d'avoir pitié de ces milliers d'hommes qui passaient et repassaient devant moi. Enfin notre barque arrive. Nous rions un peu de notre aventure. Je craignais presque que nos bateliers n'eussent pris une autre direction. Ce eût été assez embarrassant. Après dîner, nos deux catéchistes vont explorer le terrain. Ils reviennent à 4 heures. Ils sont joyeux ; ils ont baptisé cinq autres petits enfants. Nous levons l'ancre pour nous rendre à la porte de l'Ouest. Nos deux bons médecins sont déjà en route. Ils rentrent à la nuit pour souper, avec trois autres baptêmes. En voilà donc 12 dans un seul jour. Continuons notre voyage. De grand matin, tout notre monde est sur pied. Nous partons. Grâce à Dieu, le vent souffle, il est favorable. La voile est hissée. La barque file rapidement. Sur les 9 h. du matin, se rencontrent 3 ou 4 barques de Kiang-pé fixées au rivage. A-zeu, notre crieur public, leur a déjà dit dans son langage fortement accentué : ngou-men lan-tsom die-sam tsou-ho-ze. Nous autres médecins nous faisons des bonnes œuvres. Quelques femmes répondent ; la voile est descendue, nous nous arrêtons. Quelques enfants sont un peu souffrants. Un seul est gravement malade. Il est baptisé. La voile se lève, nous sommes en marche. Bien des fois, notre crieur a fait entendre sur la route le fameux ngou-men lam-tsom die-sam. On ne répondait pas, ou bien on répondait qu'il n'y avait point de malades. Nous venions de terminer le dîner. Arrivés à un petit village, le ngou-men lam-tson s'est fait entendre à plusieurs reprises. On répond. Bon nombre d'embarcations sont là à l'ancre. On arrête la barque. Le premier batelier semblait hésiter. N'importe nous l'encourageons ; il jette l'ancre. Arrive d'abord une femme portant un enfant entre ses bras. Puis une seconde, puis une troisième. Les catéchistes descendent à terre. A-zeu l'aide-pharmacien les suit. Il va, il vient, il appelle les voisins, il est joyeux & plein d'entrain. Il porte les boîtes d'onguents & de pilules. Il tient encore à la main l'éponge & l'eau pour baptiser. Deux de ces enfants paraissent en danger. Puis nous-même avec les catéchistes & l'aide-pharmacien nous allons au village. La clientèle est nombreuse. Ces braves gens nous accueillent avec les témoignages de la sympathie, de la confiance & de la gratitude. Quelques vieux & vieilles un peu rachitiques veulent se faire traiter. Ils pressent, ils importunent. Pour les satisfaire en partie, le catéchiste écrit sur

[illegible] six, deux ou trois, [illegible] ou [illegible] avec un [illegible] assez étrange [illegible] ne peut donner la cause [illegible] dans la façon de rédiger cette ordonnance. Le docteur, c'est un vieil [illegible] écrire 9 drogues différentes, racines, herbes ou autres substances, dont le mélange sera le remède plus ou moins efficace pour guérir le malade. Pourquoi ces 9 substances et non pas 6, 8 ou 10? Je n'en sais rien, j'ai interrogé, on n'a pu me donner la réponse. Nos vieux rachitiques ont reçu leur ordonnance. Ils sont satisfaits. Ils iront ce soir ou demain à la pharmacie du bourg voisin chercher le remède indiqué plus ou moins savamment. S'il ne fait pas de bien, il ne peut causer aucun mal. Ces drogues sont innocentes. Pour nous, nous tâchons d'achever notre tâche le plus promptement possible; car le temps presse. Plusieurs petits enfants ont été amenés par les parents. Des pilules et des emplâtres ont été distribuées aux grands et aux petits. Quatre petits innocents, plus sérieusement malades, ont été baptisés. Nous rentrons joyeux sur notre barque. Bon nombre de personnes nous accompagnent de leur présence et de leurs remercîments prolongés. Ils invitent les 4 docteurs étrangers à revenir les visiter le plus tôt possible. —— Nous sommes arrivés à la porte nord de la ville. Guichin est une ville assez grande dans une plaine fertile entourée d'une chaîne de collines. Là étaient fixées un bon nombres de barques. Nous les visitons. La clientèle ne fait pas défaut. Plusieurs familles qui n'ont pas de barques, ont construit de misérables cabanes en paille pour y passer l'hiver. Ils sont dans la misère. Nous pénétrons dans ces tristes réduits. Du moins ils ne sont pas obscurs. Les portes et les fenêtres sont encore à faire. Ces braves gens reçoivent les quatre nobles visiteurs avec reconnaissance. Plusieurs fois nos deux catéchistes avec le zélé aide-pharmacien, sont appelés pour aller visiter d'autres malades. Je reste donc seul au milieu de la nombreuse famille. A mon vêtement, à ma prestance, à ma longue barbe blanchissante, ils me prennent pour un docteur de 1re classe consommé dans la partie. Plus d'une fois j'ai dû tenir mon sérieux, la scène était par trop comique. Tel bon vieux, telle vieille septuagénaire fortement ridée, semblait désirer assez vivement le remède efficace pour retrouver les forces de l'âge mûr. Celui-ci avait une toux opiniâtre, celui-là un point de côté, etc. Hélas je n'avais que ma bonne volonté à leur offrir. Ces braves gens auraient voulu davantage. Par bonheur, pour me tirer d'embarras, je répétais mon refrain accoutumé: « Le temps nous manque pour traiter les grandes personnes, nous ne pouvons nous occuper que des enfants. » —— La séance fut de plus de 2 heures avant et après le dîner. Le bon Maître bénissait notre bonne volonté. Dans le grand nombre de petits enfants qui furent visités et traités à la porte Est, 5 reçurent le baptême. Dans la soirée, nous arrivions à la porte Sud de la ville. Nos deux catéchistes joyeux et infatigables continuaient à exercer leur pieux office. Avant la nuit 4 autres petits enfants étaient baptisés. Nous comptions 9 baptêmes en ce jour. —— A la [illegible] novembre, notre 1er médecin baptiseur arrivait à Tousi. La pharmacie était installée assez en grand. Les pancartes jaunes étaient affichées sur les murs de notre maison, et dans les villages voisins. Le nombre des malades visiteurs a été considérable. Il traite surtout les petits enfants. Au mois de Janvier il avait déjà baptisé 31 ou 32 de ces petits innocents. Plusieurs cures difficiles ont bien réussi, la réputation de notre médecin s'établit. La clientèle augmente. Au 1er juillet, le médecin baptiseur m'apportait joyeux la liste de 84 ou 86 baptêmes. Dernièrement je l'avais envoyé faire une petite excursion dans les environs. J'avais mis ma barque à sa disposition. Un jeune catéchiste zélé et intelligent, ancien élève de notre petit collège de Zi-ka-Wei, l'accompagnait. Dans ce voyage de 6 jours, ils baptisaient 19 enfants et un adulte gravement malade et bien disposé. Deux jours plus tard, ils retournaient [illegible]

deux pour la même mission de zèle et de charité. Ils baptisaient encore 4 enfants dans cette excursion de 3 jours seulement. Un autre médecin qui est en même maître d'école avec son frère, à 2 lieues de Vou-Si, a baptisé 51 enfants. Un troisième compte pour sa part 23 ou 24 baptêmes. Une de nos vierges apostoliques de Kiang-ien qui depuis longues années montre une vertu et un zèle au dessus de tout éloge, nous a baptisé 90 ou 91 enfants dans le cours de l'année. Plusieurs autres vierges et femmes chrétiennes ont aussi travaillé largement à cette œuvre de salut. — A la fête de St Joseph, je donnai 2 médailles à deux petits garçons de 15 ans, qui, après avoir longtemps cherché, ont pu réussir à baptiser chacun de leur côté un enfant moribond. — Les écoles de la section ont doublé cette année. Elles sont florissantes. Pour la plupart, ces écoles devraient peut-être recevoir le nom de petit catéchuménat, puisqu'on n'y enseigne que les prières aux néophytes et aux catéchumènes. A notre église de Vou-Si, l'école des garçons compte 45 enfants, 7 ou 8 catéchumènes, 5 ou 6 petits payens. Il y a 3 maîtres. A l'école des filles, 2 maîtresses, 27 ou 28 filles, dont plusieurs ont 20, 22 ans. Ce sont des catéchumènes, ou encore plusieurs grandes personnes, qui, avant leur mariage, viennent à l'école apprendre la doctrine nécessaire. Cette école des filles qui est encore catéchuménat et orphelinat, était terminée pour les fêtes de Noël. L'installation n'est pas encore complète. — A Si-Tsam, deux lieues Nord de Vou-Si, école magnifique dans l'église. Il y a 33 enfants dont la moitié sont payens. Il y a 3 maître dont l'un est payen encore. Il est capable, il paraît sincère, il désire se faire chrétien. Les 20 et quelques autres écoles de la section présentent la même physionomie. Les enfants pour la plupart sont payens ou catéchumènes. — Nous avons commencé l'œuvre des pharmacies dont les résultats sont satisfaisants. Nous n'avons pu en ouvrir que 3 jusqu'ici. Au mois de Septembre prochain, nous en ouvrirons 3 autres nouvelles dans des centres considérables. De plus, nous mettrons en campagne une dizaine de pharmaciens ambulants, qui avec un bagage plus que modeste, pourront baptiser bon nombre d'enfants. — L'œuvre des catéchumenats est, sans contredit, dans notre section, l'œuvre par excellence. Nous comptons près de 3060 catéchumènes. Et ces familles parfois sont isolées dans des centres payens. Pour activer et généraliser l'instruction, il nous est indispensable de créer 3 ou 4 centres communs, où surtout pendant la saison d'hiver, 30, 40 personnes, grands et petits pourront se réunir pour apprendre ensemble les prières. Dans chacun de ces centres, 2 ou 3 bons maîtres pourront suffire. Nous avons commencé cette œuvre d'utilité si pratique. Nous venons d'achever sur 4 points différents, des habitations convenables pour recevoir ces bons catéchumènes. Ils doivent apporter le riz pour leur nourriture; le missionnaire leur procure seulement l'habitation, la paille pour dormir, et la chaudière pour cuire le riz. — Nous avons bâti 2 orphelinats qui ne sont pas encore complètement installés. Nous comptons 126 ou 128 enfants payens, adoptés par nos barques chrétiennes. Plusieurs, plus âgés de 9, 10, 12 ans, ne sont pas encore baptisés, faute d'une instruction suffisante. — F. Ravary. S.J.

Lettre du P. Bourdilleau à MM. les Membres de la Propagation de la Foi. — Hai-men, 2 juillet 1868. — Zü-Kao ville de 3me ordre, éloignée de Tum-Tcheu (dont elle dépend) d'environ 14 lieues, diffère notablement des pays de l'Est par le langage et le caractère. Le Tum-Tcheu, comme je l'ai dit, est batailleur; parler haut, donner de vigoureux coups, c'est son mérite. Le Zü-Kao se compose et se cache. L'aversion de cette ville pour notre Ste Religion a déjà paru une fois, il y a qques années, dans le tribunal du mandarin civil. Un de nos chrétiens reçut 600 coups, parce qu'il refusait d'abjurer son nom de chrétien. Heureusement que le P. de Carrère arriva à temps pour le sauver. — Après 2 ans d'efforts inutiles, nous pûmes enfin, l'an passé, acheter une petite maison dans l'intérieur de cette villes. Par prudence le secret fut gardé, et la Providence permit que l'ancien possesseur, employé au tribunal du Vice-Roi de Nan-Kin, nous fut favorable. Il consentit à nous servir de gardien tout le temps que durèrent les

réparations et jusqu'au moment de notre prise de possession publique. Sa femme usa de mille adresses pour éliminer les espions des mandarins et des notables, qui, ayant eu vent de l'achat, avaient résolu de nous chasser de la ville. Le jour de St Joseph, 19 mars, plein de confiance en ce grand protecteur de la Chine, j'arrivai publiquement à Zü-Kao et me rendis droit au tribunal. Rien ne manqua pour rendre notre prise de possession publique et légale. Le mandarin, bon gré, malgré, dut recevoir la visite, il la rendit et accepta même quelques présents. Enhardis, nous élevâmes de suite une croix sur la porte d'entrée de la maison et le pharmacien médecin que j'avais emmené, afficha sa grande pancarte sur le mur de la rue. Il y eut comme une révolution dans Zu-Kao chacun ne voulait en croire que ses yeux, et trois jours durant, ce fut une continuelle procession de curieux dans notre faubourg. Quel désappointement pour les notables! on les entendait gémir en fixant un œil triste sur la croix; ils disaient : C'est un enchantement! notre malheur est sans remède! Voila donc ce que nous craignions le plus, l'entrée de la religion du Seigneur du ciel dans nos murs! » Revenus de leur premier ébahissement, ils se concertèrent, persuadèrent au mandarin que j'étais un fourbe et je dus, après coup, envoyer mon passeport au tribunal, pour détromper ces gens prévenus. Après cela, le tribunal [illegible] convaincu, la compagnie des pompiers fut invitée à renverser notre maison, eux étant prêts à les disculper devant le Mandarin comme ne voulant conduire cette expédition, le projet tomba dans l'eau. Les bacheliers et les lettrés réunis pour les examens, faisant œuvre de patriotisme, affichèrent un placard à la porte du mandarin, portant que si lui mandarin ne chassait le missionnaire et fermait la maison, ~~lui~~ aux lettrés s'en chargeraient! « Ignorez-vous, disaient-ils, que les étrangers ont acheté [illegible] maisons dans nos murs et que tels et tels sont leurs affidés » Le mandarin déchira bientôt l'écrit; cependant, soit qu'il voulut calmer les inquiétudes, soit qu'il eut peur, il vint de nuit faire des perquisitions, doubla la garde, tripla les ~~portes~~ postes ferma les portes et afficha ces mots : Veillez à un grand danger. Deux pagodes voisines de notre maison furent fermées, le bonze reçut 50 coups et fut chassé de la ville, son crime était d'avoir donné asile aux entremetteurs dans l'achat de notre maison. Sur ces entrefaites survint une procession d'idoles, l'occasion parut facile, on souffla donc de nouveau la haine dans l'esprit public : pour sûr la procession passant devant notre maison, devait la renverser de fond en comble. St Joseph pensa autrement et ne permit pas au démon de toucher à une tuile de notre toit. La procession passa, frémissant de rage, salissant les murs, frappant les portes, sans cependant enlever une seule brique de nos murailles. Que Dieu pardonne à nos Zu-Kos toutes les malédictions et infâmes calomnies dont ils nous abreuvèrent durant ce premier mois de séjour dans la ville! — Enfin la haine s'étant peu à peu déchargée, les gens du petit peuple désireux de se faire traiter <u>gratis</u> par notre médecin pharmacien, bravèrent l'opposition et vinrent le trouver. Dieu donna une efficacité merveilleuse à nos médecines européennes et chinoises, si bien que la renommée s'en répandit partout. Dès lors la victoire était à nous, grands et petits, riches et pauvres changèrent de langage et de disposition, tous faisaient l'éloge de la charité et de la grande douceur de notre vieux médecin, comme aussi de sa capacité et de la supériorité de ses remèdes. Quelques baptêmes d'enfants furent les prémices de cette œuvre commencée avec tant de contradictions. Après St Joseph, c'est à ce digne médecin que nous devons d'avoir triomphé de l'opposition du démon à Zü-Kao. Que n'avons-nous des néophytes comme lui! nos progrès seraient bien autres. Baptisé il y a 10 ans, ce bon vieux a déjà mérité une belle couronne pour le ciel : c'est lui qui a ouvert la mission de Tum-Tcheu, comme aussi précédemment celle de Haimen. Il me paraît favorisé de grâces particulières, N. S. a daigné lui apparaître une fois sur l'autel pendant la Ste Messe. Seul, perdu à 20 lieues du missionnaire, au milieu des payens, son courage a besoin pour se soutenir de ces secours divins. Il cuit humblement son riz lui-même

dès le matin et tout le jour il est à ses malades. Toujours gai, toujours souriant, quelle que soit la profondeur et la puanteur des plaies, jamais il ne rebute ses malades: voilà ce qui déconcerte la calomnie et l'orgueilleuse jalousie de nos ennemis. On m'assure qu'un jour, 400 malades vinrent solliciter ses soins charitables, il dut alors se borner et fixer un nombre et des heures déterminées, sans cela sa santé aurait succombé; car il a 65 ans. Que Dieu nous le conserve encore de longues années! — Nous avons reçu la visite de Mgr. Sa grandeur ayant donné la Confirmation, s'embarqua pour retourner à Changhaï en passant par Tsummin. Une barque de pirates, cachée derrière des ilots, arriva à pleine voile, et en une ½ heure se trouva à portée de voix de celle de Mgr. J'avais accompagné sa Grandeur; le danger était imminent, inévitable. Vive St Joseph! Touché sans doute des prières que ne cessaient de faire nos néophytes, et aussi d'un vœu particulier de sa Grandeur, ce grand Saint qui nous avait protégés sur la terre au milieu des payens, nous délivra des pirates. Mgr qui était descendu sur un ilot, n'eut qu'à se présenter, ayant son manteau, sa birette et sa croix qui brillait au soleil sur sa poitrine. Un de nos chrétiens leur cria: « C'est la barque du Tsü-Kiao, n'y touchez pas » et à l'instant même, nos pirates déposèrent leurs armes, retournèrent leurs voiles et s'en allèrent au lieu d'où ils étaient partis, pendant que nous remercions notre bon St Joseph de cette protection signalée. — Un second trait est une visite à une vieille famille Wam. Sa Grandeur voulut par là honorer le sacerdoce chinois, et le zèle pour les œuvres de la Propagation et de la Ste Enfance. A cette famille se rattache le souvenir des persécutions; l'aïeul des Wam actuels mourut condamné à la déportation, dans la prison de Haï-men. Les membres de cette famille méritent tous mention honorable. Le bon vieux Wam et sa digne épouse ont donné à la religion leurs 2 seuls garçons; l'un a été ordonné prêtre à Naples, voilà 4 ans, et il est maintenant au Hou-pé. L'autre a reçu l'honneur du sacerdoce cette année à Changhaï, où il rend de grands services dans le petit séminaire. Deux filles ont imité leurs frères et se sont consacrées à Dieu par la virginité. C'est sur elles que reposent nos œuvres dans cette partie du district. Elles ont déjà recueilli des centaines d'orphelins et préparé au baptême de nombreux néophytes. Plusieurs de ces orphelins ont survécu et sont placés dans les familles chrétiennes. Quand Mgr entra, nous les trouvâmes toutes désolées de la mort d'une grande orpheline de 19 ans. Empruntant, sans le savoir, les paroles de Marthe et de Marie: « Voyez la bière de Pauline, dirent-elles! Si Mgr fut venu plus tôt, comme elle eut été heureuse de vous voir! » et elles se mirent à pleurer. Sa Grandeur les consola & voulut bien jeter de l'eau bénite sur la bière & réciter un de profundis. Aux pieds de Mgr. était un orphelin de 6 ans, & dans un lit près de la bière, une pauvre petite fille de quelques jours. Cette dernière venait d'être sauvée d'une manière bien providentielle. Le vieux Wam, la veille, passant sur le pont du bourg voisin, avait aperçu quatre petits chercheurs de crabes qui débarrassaient quelque chose du milieu des pailles apportées par le flux de la mer. Se doutant que ce pourrait être un enfant, il était descendu, & avait eu le bonheur de trouver cette pauvre enfant, la bouche pleine d'écume & soupirant d'une façon lamentable. Il l'avait bien vite baptisée, puis, l'enveloppant dans un pan de son habit l'avait apportée à la maison. Perle ramassée dans la boue, elle ira vite orner la couronne du Sauveur de l'enfance dans la cour céleste. Mais pourquoi les bonnes Vierges pleuraient-elles si amèrement la grande Orpheline? C'est que cette enfant était l'édification de la famille, la consolation des deux vieux époux. Quoique la plus jeune des vierges du district, elle était la plus instruite & la plus pieuse. Un an avant sa mort, son Saint de prédilection, St Louis de Gonzague, lui donna en songe avis de sa mort. Nous

la traitâmes dès lors de cerveau troublé, mais elle crut que l'avis était sérieux & se prépara. La veille de sa mort, sortant d'un sommeil léthargique elle revit encore son bienaimé St. Louis de Gonzague, eut avec lui une conversation pleine de suavité qui remplit de dévotion ceux qui étaient présents, & elle mourut dans la plus parfaite paix. Ses sœurs assurent qu'un doux parfum s'exhalait de sa poitrine pendant qu'elle était exposée, selon l'usage, au milieu de la chambre. Le fait est que tous les païens des environs accoururent pour être témoins de la beauté de son visage, resplendissant de joie et d'une douce sérénité. Il y avait dans cette âme tant de candeur, de piété que, ayant assisté à une instruction contre le scandale que donnent les vierges infidèles, elle resta désolée, triste à faire peine, refusa, pendant trois jours, presque toute nourriture, ne pouvant supporter cette pensée de l'infidélité d'une vierge. — Le 3e trait est d'un néophyte, baptisé il y a 7 ans et venu des environs de Tom-tcheu pour se faire confirmer par Mgr. Ce digne soldat de J.C. eut bien vite l'occasion de montrer sa constance et son courage. A peine rentré chez lui, les païens de la contrée qui avaient entendu parler de l'éclatante réception faite à sa Grandeur, voulurent avoir leur tour et résolurent de faire apostasier tous les nouveaux chrétiens, que depuis 8 à 10 ans nous avions formé dans ce pays. Deux faux frères, apostats haineux, ourdirent la trame. Unis à de mauvais païens, avides de s'emparer des biens de nos chrétiens, ils semèrent mille affreuses calomnies contre la religion, présentèrent les chrétiens comme des rebelles et des conspirateurs: Hâtons-nous d'en purger le pays, disaient-ils, autrement le vice-roi, qui arrive pour les exterminer, va nous envelopper dans un même désastre » Jour et nuit, ils allaient, venaient, répétant ces mensonges, donnant de fausses preuves. La panique gagna nos pauvres néophytes, harcelés de malédictions et de menaces terribles, la moitié ~~au moins~~ apostasièrent, y compris la famille de notre néophyte, dont le frère était un des haineux apostats. Seul, ayant son père, sa mère, sa parenté, tout le pays contre lui, ce pauvre enfant se trouvait comme perdu au milieu d'un déluge d'ennemis. Il est difficile de se faire une idée de ces positions. Ne pouvoir dire un mot, faire un pas, parler à un ami, pas plus le jour que la nuit, sans être harcelé par autant de démons vivants, pleins de malice et de rage c'est un martyre qui a bien son mérite. — Un grand festin fut donné par son frère aux païens, ce trait devint funeste à Pierre, c'est le nom de notre chrétien. Persécuté à outrance par ce peuple de convives, il consentit à laisser placer le fameux Tsao-ka-pousa dans une niche que le maçon construisit sur l'heure, dans le mur du fourneau, ou plutôt de la cheminée ... Dieu eut pitié de lui, deux heures après, toute la foule s'étant écoulée, arrivèrent en secret deux vieux chrétiens, avertis du danger que courait sa foi. A peine les aperçut-il qu'il s'écria fondant en larmes: Vous êtes mes Père et Mère, que n'êtes-vous venus plutôt! Oh non jamais je ne servirai le démon. » A ces mots, la niche s'écroule d'elle-même avec son diable. « — Voyez, ajouta-t-il, c'est Dieu qui vous prouve que ma bouche et mon cœur sont d'accord. Je mourrai, s'il le faut, mais ne craignez rien, jamais je ne consentirai plus à laisser placer ce démon dans ma maison. » —

Nos deux chrétiens dont l'un était son parrain, le consolèrent et l'encouragèrent de leur mieux, et par prudence se retirèrent sans bruit. Rentré ainsi promptement dans la voie du salut, Pierre s'empressa d'exhorter son père, et ce bon vieillard de 64 ans, reconnut sa faute, arracha le démon de sa niche qu'il détruisit et conjointement avec son fils aîné demanda pardon à Dieu se déclarant chrétien prêt à tout souffrir plutôt que d'adorer le démon. Ce fut le signal d'une nouvelle persécution: cette fois, les païens décidèrent le vieux chef du Canton, octogénaire vénéré, l'oracle du pays, à venir lui-même punir les deux prétendus coupables de récidive. Ordinairement calme et équitable, ce vieillard exaspéré par les mille propos des ennemis de la Religion, et lui-même jaloux de venger le nouvel affront fait au démon, entra en grande colère. De suite il se fit porter à la maison de Pierre et sans préambule donna ordre d'entraîner le père et le fils à une grande pagode bâtie par lui dans le bourg voisin. Une foule de païens à cette nouvelle arrivèrent de tous les points, en sorte que la pagode se trouva remplie en un instant. Le vieux chef, assis comme un Mandarin, fit attacher nos deux néophytes aux mâts de la grande cour, puis leur adressa de sanglants reproches et des menaces terribles. Le cœur de Pierre, loin d'être ébranlé se trouvait tranquille et ferme « Tout ce que vous dites,

[illegible] s'écria-t-il, est calomnie, les missionnaires sont des saints, et la Religion est sainte. » — On lui donna des soufflets en lui disant : « Nous [illegible] — » Vous pouvez me [illegible] me couper, jamais vous n'aurez ma [illegible], jamais vous ne m'arracherez la foi du cœur. » [illegible] aujourd'hui, nous devons réparer notre faute devant Dieu et devant les hommes, mourons [illegible] [illegible] jamais je n'ai eu le cœur si content, ne crains rien, une première fois j'ai été trompé, aujourd'hui, [illegible] [illegible] Dieu, mon fils, et laissons les dire et faire tout ce qu'ils voudront. » — En effet, [illegible] [illegible] le silence. Cette scène dura jusque vers midi. Un maître d'école dont Pierre avait été l'élève, parrain, à force de prostrations et de [illegible] [illegible] chef du canton, et un deux chrétiens furent déliés et confiés à la vigilance de 4 entremetteurs qui se portèrent caution pour eux. — Grâce à Dieu et aux SS. Anges, les patrons de ce centre si durement éprouvé, maintenant tout est rentré dans l'ordre. Le [illegible] a déjà envoyé des proclamations ; les coupables sourciers ont demandé pardon, les apostats de la peur sont rentrés dans la [illegible]. Oh ! qu'il faut de patience et de persévérance pour conduire ces enfants dans la foi jusqu'à la vieillesse et à l'âge mûr. —

— Affaire de Yang-tcheou-fou — Les événements si importants pour la Religion en Chine qui se sont passés à Yang-tcheou ont été mentionnés par les Missions catholiques, mais sans grands détails. Nous avons donc pensé qu'un récit circonstancié ferait plaisir à nos lecteurs. — Yang-tcheou-fou est une ville du premier ordre, située sur la rive gauche du Yang-tse-kiang, [illegible] Tchen-kiang qui est sur la rive droite. — Yang-tcheou était autrefois avec Sou-tcheou la plus riche et conséquemment la plus voluptueuse ville du Kiang-nan. Elle possédait un immense orphelinat ; on y élevait par centaines des jeunes filles que l'on répartissait en différentes classes où le principal soin des maîtresses était de leur apprendre l'art de la séduction. Le fléau de la rébellion a détruit ce foyer de corruption. La ville pourtant commence à se relever de ses ruines ; déjà en nombre de rues elle a retrouvé son ancien luxe : n'y avait-il pas lieu de craindre que bientôt elle relevât cette institution si fatale aux mœurs ? Faire en sorte que la religion prévînt le paganisme & que la pensée chrétienne, en sauvant le corps de ces pauvres enfants sauvât aussi & surtout leurs âmes, tel fut l'objet des vœux des Missionnaires. Les Supérieurs consultés permirent de commencer. Je n'avais pas de maison, dit le Père Seckinger, en acheter une dans les circonstances actuelles, eût été s'exposer à tout compromettre, je me résignai à en louer une. Le tout était d'aller en avant, c'est ce que je fis en ouvrant une crèche la veille de la Nativité de N. S. sous les auspices de l'Enfant Jésus. Pour éviter tout inconvénient, j'étais allé préalablement déclarer mon projet au Tché-fou & aux deux Tche-chien de la ville. Ces Mandarins, sans trop seconder mon dessein, me promirent cependant leur appui en cas que certains meneurs voulussent me faire opposition. En six mois, je reçus cent quatre-vingts enfants, dont à peine dix garçons. Mais notre orphelinat devait avoir ses épreuves. Certains mauvais sujets allèrent trouver les parents de nos enfants, leur donnèrent l'assurance que nous les tuions toutes, leur enlevant le cœur & les yeux pour en faire des remèdes. Celles que nous épargnions, ajoutaient-ils, étaient embarquées pour l'Europe où on les vendait. Ils parlèrent si haut qu'en un seul jour dix-sept chefs de famille entrèrent ensemble à l'orphelinat réclamant impérieusement leurs enfants. Le lendemain six nous étaient encore enlevées de la même façon. L'arrivée des Gnien-Fée qui, sur ces entrefaites étaient venus assiéger la ville, ajouta de nouvelles complications. La Vierge en effet peu rassurée sur l'avenir, voyant le siège levé, prit le reste des orphelins et tout le mobilier et s'enfuit à Tchen-kiang. Tous ces événements s'étaient passés pendant que j'étais en mission, de sorte que mon étonnement fut grand, quand, à mon retour

"je trouvai notre résidence encombrée par des hôtes si imprévus... Le départ inopiné de la Vierge avait donné gain de cause à nos adversaires de Yang-tchéou, qui levant alors le masque ameutèrent le peuple. Ils se rendirent d'abord à notre Kon-sou en ville et le livrèrent au pillage. De là ils passèrent à l'orphelinat dont ils scrutèrent tous les coins; ils y établirent leur quartier et menacèrent de le détruire, si l'on n'avait hâte d'apporter tous les autres enfants. La position était [illegible], je risquais même d'être pris par les Gnien-fei ou les Impériaux qui tenaient la campagne. Il était donc périlleux de me rendre à Yang-tchéou. Pourtant je reçois de nouvelles lettres plus pressantes que les précédentes. Les émeutiers avaient trouvé dans la cour la queue en cheveux d'un enfant, dont on s'était [illegible] pour le guérir d'une maladie: à leurs yeux c'était là une preuve accablante contre nous; aussi leur exaspération était-elle à son comble. Je ne pouvais plus différer. Deux chinois me précèdent en éclaireurs, j'avance lentement sous la protection de mon bon Ange Gardien et j'arrive heureusement aux portes de Yang-tchéou. Une heure après, j'étais en grande cérémonie au tribunal du Tché-fou. Tout en le ménageant je lui fis sentir les conséquences de son parjure. Pour le moment il n'avait qu'un moyen de sauver son honneur (ici nous disons la face), c'était de saisir les coupables et de leur donner une punition exemplaire. Comme d'ordinaire, il y eut beaucoup de pourparlers, de va-et-vient sans fin; pourtant les satellites se mettent en mouvement, six des principaux comploteurs sont saisis, frappés à coup de rotin, puis conduits, la cangue au cou, au lieu de leur méfait: ils y restèrent deux jours afin que la vue de leur supplice inspirât aux autres des pensées plus salutaires. Eux-mêmes vinrent à résipiscence; ils promirent, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus. Mais un orage plus violent devait bientôt fondre sur l'orphelinat. Dans les derniers jours du mois d'Août, une foule nombreuse ameutée par des lettrés influents se porte sur notre petit orphelinat pour le détruire. Fort heureusement, le missionnaire n'était pas là... Que voulez-vous, leur crie une vieille [illegible] au rôle parfaitement inconnu du missionnaire. Ils répondent qu'ils vont détruire la maison des Européens. [illegible] alors: Vous vous trompez, il n'y a pas d'Européens dans cette maison; ils sont dans un autre quartier, et elle leur indique la maison du ministre protestant. Il faut savoir qu'il y a actuellement à Yang-tchéou sous la direction d'un ministre protestant écossais nommé Taylor, toute une série de Quakers et de Quakeresses, habillés à la chinoise, essayant partout de nous imiter et même de nous contrefaire. Donc, la populace ne me trouvant pas à notre Konsou se rendit chez nos Quakers. On mit le feu au rez-de-chaussée tandis que les dames étaient en haut avec leurs maris et leurs enfants. Ils endurèrent des pertes considérables et des humiliations plus grandes encore; l'un eut un oeil crevé, il ne resta plus d'habit à un autre qu'une jambe de son caleçon et leurs femmes, pour se sauver des flammes durent se jeter par la fenêtre. Le consul anglais de Chang-hai a voulu obtenir réparation, et afin d'appuyer sa demande, il s'est rendu à Yang-tchéou avec un [illegible] ... mais [illegible] complet! l'affaire doit être portée à Pékin... [illegible] les plus fâcheux. Ainsi, sans parler des vrais dangers que nous avons courus à Yang-tchéou et même à Tchen-kiang à cette occasion, de la recrudescence de l'animosité publique contre nous et contre nos chrétiens etc.: il me suffit de citer les torts faits à notre orphelinat. [illegible] Le jour même de l'attaque, un chrétien de nos [illegible] portant au cimetière [illegible] deux enfants, fut arrêté par les satellites; il fut conduit au tribunal. Le mandarin [illegible], examina les deux petits cadavres, mit le chrétien à la cangue et fit également emprisonner notre administrateur. Le lendemain, ce grand homme se rendit solennellement avec tout son cortège à notre cimetière où il déterra douze enfants pour bien s'assurer s'ils avaient tous leurs membres et surtout leurs yeux et leur coeur. La plus grande accusation qui pèse sur nous, c'est que nous mangeons les enfants, leur enlevons les yeux et le coeur pour en faire des pilules par le moyen desquelles nous ensorcelons le public, surtout les femmes. Le mandarin put constater que les missionnaires catholiques n'enlevaient ni les

yeux ni le cœur des morts. Malgré tout cela, le mandarin fit publier une défense de porter les enfants abandonnés au Tien-Tchu-dan. Il fit rouvrir l'orphelinat païen, fit un appel à la générosité des familles riches, pour subvenir aux frais de cet orphelinat. Quelques jours après, à Tcheng-Kiang nouvelle démonstration contre les Européens. Animés par les lettrés, et soutenus par l'exemple de Yang-tcheou, plusieurs milliers d'hommes du peuple ont voulu se jeter sur la résidence des missionnaires, le consulat et les établissements européens pour les livrer au pillage et à l'incendie. Ils ont brisé les portes et les fenêtres de la demeure du tao-tay qui cherchait à les arrêter, et ils ont failli lui faire un mauvais parti. Mais, pendant ce temps-là, on fermait les portes de la ville; et les soldats tartares calmaient par leur attitude énergique l'effervescence populaire. Cependant les Anglais se plaignaient hautement de l'affront fait à l'un des leurs et des dangers qu'avait courus la colonie. Un aviso à vapeur fut expédié. Une canonnière française l'accompagna, et bientôt on arriva à Tcheng-Kiang. Quatre vingts hommes de débarquement, l'arme au bras, se firent ouvrir les portes et se promenèrent militairement dans l'intérieur de la ville. Le premier mandarin dut se constituer à peu près prisonnier, pour être conduit à Nan-Kin, afin de s'expliquer avec le Vice-Roi et les consuls de France et d'Angleterre. Mais pendant le trajet, il trouva moyen de s'échapper. On était tout décidé à se rendre à Yang-Tcheou, lorsque le Capitaine de l'Aviso tomba malade et dût retourner à Shang-haï. A Nankin beaucoup de belles paroles, beaucoup de promesses; de réalités, point. Les Anglais considèrent cette visite comme un échec et voulant absolument en avoir raison, ils se sont adressés à leur ministre à Pékin qui a répondu: „Obtenez satisfaction complète, fallut-il pour cela employer la force et faire venir un amiral avec la flotte" Aujourd'hui 15 octobre, une frégate de 78 canons est à l'ancre à Shang-Haï avec plusieurs canonnières. On dit que c'est pour faire des démonstrations devant Nan-Kin et Yang-Tcheou. A Shang-Haï même, des placards injurieux contre la religion catholique et ses ministres ont été dernièrement affichés aux portes de la ville, en plein jour. Le R.P. Della Corte, supérieur général de la Mission en donna avis au consul de France qui envoya incontinent le chef de la Police avec quatre hommes en armes pour les enlever; après quoi, il écrivit au tao-tay pour se plaindre. A Nan-Kin, le bruit a couru qu'on allait brûler la résidence des missionnaires. A Hoei-ngan-fou, le R.P. Seckinger a été sur le point d'être massacré. Heureusement qu'averti à temps, il a pu se soustraire par la fuite au sort qui le menaçait. On dirait un mot d'ordre, donné et exécuté diversement selon les localités et les circonstances, mais dirigé avec ensemble et avec beaucoup d'art contre les missionnaires d'abord, puis contre les Européens. Cependant les Anglais sont prêts. Monsieur Medhurst, leur consul, commence par arrêter un steamer tout neuf récemment construit pour le Vice-Roi, et déclare qu'il le conservera en otage jusqu'à pleine satisfaction. Il pose ensuite sa condition. Réparation à Mr Taylor et indemnité de 2000 Taël (16000 fr), dégradation de 13 principaux mandarins, punition des principaux lettrés coupables avec permission d'entrer dans l'intérieur des villes, d'y louer et d'y acheter selon les traités. Tout est promis.

Quand l'exécution vint, pour aider à la bonne volonté des Chinois, une frégate de 78 canons avec un aviso et 4 canonnières remontèrent le Yang-Tsé-Kiang, et firent apparition devant Nanking. Tout est en émoi, le Vice-Roi, les Tao-tay de Tchen-Kiang et de Chang-hai, le fou-tai de Soutcheou, tout le monde s'empresse d'obéir: les ordres sont donnés, tout se fera pour le mieux. Après tant de protestations on demande la remise du steamer en otage, mais Mr Medhurst refuse. Tour à tour les principaux personnages seuls et réunis vinrent le supplier de rendre le steamer, l'autre impassible refusait toujours. Le vice-Roi s'abaissa jusqu'à conjurer le secrétaire d'intercéder pour lui près du consul: tout en vain, jamais on ne vit pareil orgueil réduit à une si profonde humiliation. Mr Medhurst fut intraitable: quand toutes les conditions seront remplies de point en point, dit-il,

le Steamer sera rendu? On part pour Yan-tchéou : la réception triomphale à la porte de la ville par les principaux mandarins et le corps des lettrés. Les principaux officiers des cinq navires de guerre, en station à Tchen-Kiang, à l'embouchure du canal impérial l'accompagnaient; Mr Medhurst avec 300 soldats sous les armes et trois des canons. Ils ont confié la garde de la porte du midi aux soldats anglais : 2 canonières de guerre étaient là à la porte de la ville. Tout le cortège a été conduit solennellement à travers les rues jusqu'à une grande pagode, préparée pour loger 500 hommes : près de 300 bonzes y faisaient alors les exercices spirituels d'un mois. Chose curieuse! la pagode composée de je ne sais combien de maisons peut loger tout ce monde! les bonzes viennent causer avec les soldats, qui se moquent des 10000 diables dorés gros et petits, perchés de tous côtés dans la pagode. Le cortège des mandarins était précédé de lettrés à bouton : les deux principaux auteurs du trouble, ont été saisis et punis; les autres en faisant partie du cortège, faisaient réparation d'honneur aux Européens et au ministre protestant Mr Taylor : 2 crieurs publics précédaient le cortège et avertissaient le peuple le long des rues : « Peuple, attention à ne pas injurier les Européens; défense de les appeler diables d'Occident, et ordre de leur donner le titre de grands hommes. » Mr Taylor est reconduit à sa maison, parfaitement réparée aux frais des mandarins. Une pierre est placée à l'extérieur devant la maison avec une inscription à peu près ainsi conçue : « Ici est la demeure d'un Européen anglais, que le peuple le respecte! » puis l'on voit au dessous le sceau du mandarin.

Cette maison, écrit le P. Roger, est située dans une rue perpendiculaire à notre ancienne Eglise : un mot sur cette ancienne église : C'est la forme chinoise, je n'y suis pas entré, je n'ai vu que les boutiques sur la rue et en passant. Elle est bien située, non loin de nos familles chrétiennes, Elle est occupée par des commerçants païens; à l'intérieur est une fabrique d'aiguilles. Il existe une pierre portant une inscription qui atteste que ces maisons nous appartiennent. Il y a encore deux témoins, l'un aveugle que le P. de Carrère a vu autrefois; un autre est un Siésen, ouvrier graveur ou imprimeur appelé Ou. Il est connu de notre maître d'école actuel à Yan-tchéou. Cette pierre, disent-ils, est dans un des murs de la maison : ils l'ont vue autrefois et l'ont couverte de briques et de chaux. — Un mot sur nos œuvres et l'orphelinat. Par suite des rumeurs, les écoliers et leurs parents ont eu peur : l'école de 30 enfants est à peu près morte; il n'en revient encore que 5 à 10. L'orphelinat a plus souffert encore. Les bonzes de la ville, poussés par les mandarins, ont ouvert des souscriptions, ont fondé un orphelinat païen, afin d'empêcher qu'on ne porte les enfants à l'orphelinat catholique : Depuis le 10 Août au 19 9bre, l'orphelinat païen a reçu près de 300 enfants : pendant le mois de 7bre un seul a été porté à notre orphelinat; pendant le mois d'octobre trois : depuis le 1er 9bre au 25 courant 19. La confiance semble renaître. Mais la mauvaise impression produite par les mandarins allant déterrer les cadavres de nos enfants morts, les calomnies répandues contre nous, laissent un nuage planer sur nous et notre orphelinat. Depuis le mois de Février, première lune chinoise de cette année, 202 enfants ont été apportés jusqu'à ce jour, 25 9bre ... 171 sont morts, heureux innocents qui vont peupler le ciel de petits Anges! Ceux qui restent entraînent une dépense de 120 piastres par mois, avec les faux frais, entretien, maison louée. Les protestants ont une maison à Nankin, une maison à Tchen-Kiang, à Yantcheu et à Soutcheou. Mr Taylor est leur chef. Je tiens ces détails de lui-même. Voici à quelle occasion j'ai eu une entrevue avec Mr Taylor : Je venais de voir notre ancienne Eglise, et je partais, lorsque mon catéchiste me dit : à une minute d'ici est la maison du ministre, dévastée par les émeutiers, on la répare. le Père veut-il la voir? - Après un moment d'hésitation, je dis « Eh bien, oui, allons! » Je voulais voir la pierre extérieure, sur laquelle on a gravé ce que j'ai dit plus haut. Je tenais aussi à voir quelle était la position importante faite au protestantisme en

Tantchen. Je vis donc ce que je désirais : au moment où nous allions partir arrive Mr Taylor, qui d'un ton très modeste et très convenable nous salue et nous invite à voir sa maison. J'ai cru pouvoir répondre à sa politesse : je suis entré ; il m'a expliqué l'usage des différentes parties de sa nouvelle demeure qui n'est que louée. C'est alors qu'il m'a dit ce que je vous ai rapporté plus haut : il m'a paru très bien. Je lui ai dit que je regrettais beaucoup de le voir engagé dans une cause si différente de la nôtre. « Je désire, m'a-t-il ajouté, connaître la vérité, et je vais, si vous me le permettez, réciter devant vous, une prière que j'adresse à Dieu le Père, par les mérites de son fils, et par l'intercession de sa mère, la Vierge bénie, pour obtenir de connaître la Vérité » et il se mit à réciter cette prière avec une modestie angélique et un ton de conviction qui m'impressionna vivement. Il ajouta : cette prière je la dis tous les jours ; je ne vous cacherai pas, poursuit-il encore, l'admiration que j'éprouve pour les missionnaires catholiques. Eux seuls ont l'abnégation et le dévouement nécessaires pour être missionnaires en Chine et dans ces contrées païennes. Je désirerais beaucoup vous voir de temps en temps pour vous parler et m'entretenir avec vous. Je lui répondis franchement qu'il était à peu près impossible d'obtenir cela, à cause du mauvais effet que cela produirait sur les Chinois, qui doivent savoir qu'il y a une différence entre le « Tiè-tsu Kiao » et le « Yé-sou Kiao ». Je l'engageai à continuer à prier tous les jours surtout la Ste Vierge, et à renoncer à sa vie de missionnaire protestant. Il s'est contenté de sourire à cette parole. Il a toujours conservé une très grande modestie et n'a paru nullement fâché de ce que je lui avais parlé si franchement ; au contraire. Ce missionnaire protestant Taylor s'est attiré bien des Chinois. C'est lui qui a déjà à son service de nos chrétiens nantkinois entre autres le nom bachelier du [illegible] Carrière, et un autre dans un Zalévien et un troisième sorti de la pharmacie de Nan-Kin : ils enseignent la langage de Nankin à tous les protestants missionnaires des quatre villes citées plus haut. Je vous raconterai maintenant ma visite à Mr Medhurst. Le consul anglais, le consul parle et lit très-bien le Chinois. Il m'a parfaitement reçu. Je lui dis en l'abordant : « Je viens vous remercier, Mr le Consul, du décret général que vous avez obtenu du vice-roi. » Après quelques compliments le consul me demanda si nous avions des chrétiens et une église à Tantchen, si nous avions souffert quelque chose, qu'il était prêt à nous rendre tous les services que nous réclamerions ... Je lui dis ce que notre orphelinat avait souffert, que les émeutiers avaient été à notre église et avaient volé les ornements : « Oh ! que je regrette, dit-il, de n'avoir rien su de tout cela ! Avant de partir j'ai été voir Mr le Consul général de France, et lui ai demandé s'il n'avait rien à réclamer auprès du vice-roi ; qu'allant en forces et en armes à Nankin, ce serait facile d'arranger le tout. Mr Bremier répondit qu'il n'avait rien » — Si j'apprends (continua-t-il) ce que vous me dites de votre orphelinat, et de plus que le P. Seckinger a eu une grave affaire à Mengantou ... Cette affaire eût été si facile à arranger pendant que nous étions à Tantchen. Le taotay de Changhai est ici ... le vice-roi aussi. Mais nous partons après demain, c'est trop tard. Il eût suffi d'envoyer un délégué avec 4 soldats français sur un petit bateau. Les mandarins ont peur » — Mais pour le moment, Monsieur le Consul, que faire ?.... Certainement, dit-il, je voudrais vous aider pratiquement et aujourd'hui même je vais voir le Tche-fou et le taotay, je veux d'abord leur demander un décret du vice-roi pour vous. De plus comme l'autre décret du Tche-fou est uniquement pour les anglais, je veux lui parler de votre orphelinat et lui demander des indemnités à cette occasion. Je verrai Mr Bremier à mon retour à Chang-hai et lui parlerai au sujet de Mengantou — A la 2e visite que je lui rendis le consul me donna un exemplaire du décret du vice-roi ... Comme il est uniquement pour les étrangers missionnaires sans distinction, je l'ai fait afficher à notre maison de Tantchen. « J'ai vu le Tche-fou, dit le consul, je lui ai parlé de votre orphelinat : il vous fait un décret, je le recevrai demain avant mon départ pour Tchen-kiang, et je vous le ferai parvenir. »

Amérique du Nord _ Etats Unis. Missions des Montagnes Rocheuses. (Washinton; Orégon et Nebraska) Etat général de ces contrées _ Extrait d'une lettre du R. P. Joseph Ménétrey au R. P. Provincial de Turin (Traduit de l'Italien) Je crois être agréable à votre Révérence en lui exposant la situation du pays que nous habitons, et des missions que nous y avons établies. Quand j'arrivai dans ce pays, rarement il m'arrivait de rencontrer un blanc. De l'embouchure du fleuve Columbia jusqu'à sa source on ne voyait que des faces de sauvages, peints de diverses couleurs. Les rives de ce fleuve, les plaines qu'il arrose, lui et ses innombrables affluents, tout était couvert de nombreuses peuplades d'Indiens. Aujourd'hui ce même pays est envahi par une véritable fourmilière de blancs accourus de tous les points du globe pour chercher l'or enfoui dans le sein de cette terre riche pour son malheur. Là où jadis campait une tribu sauvage, s'élève maintenant une ville florissante de 10 à 20 mille habitants; les collines voient leurs flancs déchirés par la pioche des mineurs; au milieu des plaines autrefois incultes on a construit des villes magnifiques; le bateau à vapeur a remplacé sur le fleuve la pirogue du sauvage; et les sentiers impraticables des montagnes ont disparu sous des routes larges et belles. Enfin avec les blancs, toutes les délicatesses de leur civilisation ont pénétré dans ces sauvages contrées. — Mais ces nombreuses tribus d'Indiens, dont vous nous parliez tout-à-l'heure, me demandera peut-être votre Révérence, que sont-elles devenues? Une grande partie a péri. Des nations presque entières ont disparu à l'arrivée des blancs, le reste s'est dispersé sur toute l'étendue du pays. Un petit nombre est resté enclavé parmi les blancs, dans un coin de terre appelé pour cette raison: Réserve indienne (Indian reservation), sorte de prison pour ces pauvres sauvages autrefois si libres et si heureux. Il en est d'autres enfin qui ont voulu rester libres et possesseurs de leur terre au milieu des blancs, mais ils se trouvent mêlés à eux et écrasés par leur opulente civilisation, et leur fiévreuse industrie qui menace de tout envahir. —— Ainsi donc de nouvelles cités et de grands villages se forment partout au milieu de nos anciennes missions; et ces nouveaux arrivés demandent avec instance le secours de notre saint ministère; car nous sommes les seuls prêtres de la contrée. Et nous, pouvons-nous leur dire? Retirez-vous. Ce n'est point pour vous que nous sommes venus, mais uniquement pour les sauvages? Ce ne serait point là avoir le cœur d'un prêtre de Jésus-Christ. Et pourtant quels travaux au dessus de nos forces n'est-ce pas entreprendre que de vouloir répondre à tous, aux Indiens, aux Français, aux Américains. C'est 3 langues qu'il faut comprendre, parler et parler du haut de la chaire; c'est une foule innombrable d'âmes à convertir, ou à soutenir dans la voie du bien, et cela pour quelques pauvres missionnaires dont beaucoup déjà succombent sous le poids des fatigues et des années .... Tel est l'état général de cette contrée En union de vos SS. SS. etc..... Joseph Ménétrey, S.J.

C'est dans ces contrées et principalement sur le versant occidental des montagnes rocheuses que nos PP. de la Province de Turin ont établi des missions parmi les sauvages. Elles sont au nombre de 6. C'est d'abord au centre la mission du Sacré Cœur parmi les Cœurs d'Alène et les Spokanes. Au nord la mission de St Ignace parmi les Pend d'oreilles, les Kalispeln et les Contonnais. — A l'est la mission de Ste Marie parmi les Têtes-plates. — Au sud-est la mission de St Pierre parmi les Pieds noirs. Au nord-ouest la mission de l'Immaculée Conception à Colville parmi les Scoïelpi. Enfin la mission de St Joseph près de Lewiston parmi les Nez-percés. Ces renseignements permettront de comprendre plus facilement les détails qui vont suivre.

Compte-rendu pour l'année 1868 des six principales missions. —— Lettre du P. Urbain Grassi de la

Compagnie de Jésus, supérieur des Missions des Montagnes Rocheuses. (traduit de l'Italien)

Le personnel de nos missions dans les Montagnes Rocheuses se compose de 25 religieux, dont 13 Pères, et 12 Frères coadjuteurs — Nous possédons un grand nombre de chapelles disséminées sur un territoire d'une immense étendue. Comme il serait trop long de m'étendre sur chacune d'elles, je me contenterai de parler de nos principales Résidences : Savoir, la Résidence du S. Cœur chez les Cœurs d'Alène, de Ste Marie chez les Têtes-Plates, de St Joseph chez les Nez Percés, de St Pierre chez les Pieds noirs, de St Paul chez les Sgoyelpis, de St Ignace chez les Pend'Oreilles — 1e Résidence du S. Cœur — Cette mission fondée il y a environ 25 ans présentait des difficultés presqu'insurmontables. Il ne fallait rien moins qu'un miracle, nous disaient tous les Blancs pour convertir les Cœurs d'Alène. Ils se montraient si cruels et si intraitables que les marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui entretiennent des relations avec toutes les autres nations ont dû renoncer à s'établir parmi eux. Au commencement ils épiaient nuit et jour toutes nos démarches ; une fois, les principaux de la nation armés chacun d'un bâton se réunirent dans la chambre du Père et se disposaient à lui donner une rude bastonnade, lorsque l'arrivée providentielle de plusieurs métis délivra le missionnaire de sa position critique — Aujourd'hui cette mission est de toutes la plus importante et l'on y voit revivre la piété proverbiale des premiers Chrétiens. Dans toute la nation deux ou trois seulement refusent de s'approcher du sacrement de Pénitence ; le jeu, ce fléau de toutes nos tribus, est maintenant entièrement banni ; et il est rare de voir un Indien se laisser vaincre par la tentation de boire des liqueurs fortes pour lesquelles ces peuples ont une passion presqu'incroyable. Plusieurs femmes de cette tribu ont constamment refusé de se marier, afin d'imiter la pureté de la Vierge Marie, pour laquelle toute la tribu professe une grande dévotion. L'une d'elles surtout nous édifie par son tendre amour pour la Reine des Anges. À peine a-t-elle bâti sa cabane quelque part, que son premier soin est d'y élever un petit autel surmonté d'une image de Marie, qu'elle tient toujours orné de fleurs. Dès son enfance, lorsqu'elle manifestait quelque répugnance à obéir, il suffisait à ses parents de lui dire que la Ste Vierge exigeait d'elle ce sacrifice pour la trouver prête à tout. Aussi a-t-elle mérité dans une cruelle maladie de voir la Ste Vierge à ses côtés, et d'en recevoir une guérison subite et complète. Aux approches des principales fêtes de l'année, plusieurs se retirent dans les forêts pour s'y livrer aux exercices de la plus rigoureuse pénitence ; d'autres se privent de nourriture pendant un, deux et même trois jours. — Est-ce à dire que tous soient des saints ? Non, sans doute. À plus d'un il arrive de succomber à une tentation plus forte. Dans ce cas le coupable vient s'accuser lui-même au chef pour en être battu : ou bien, si la honte l'a fait s'enfuir, il est poursuivi et amené au chef qui le condamne à être battu d'abord, puis emprisonné. Lors de ma visite, j'ai vu deux de ces malheureux qui s'étaient accusés d'eux-mêmes ; soumis d'abord à une rude bastonnade, ils avaient été liés avec tant de force que leurs mains en étaient toutes gonflées. « Vous souffrez beaucoup », dit le P. Caruana à l'un d'entre eux ainsi garrotté depuis trois jours. — Ce que je souffre n'est rien en comparaison de ce que je devrais souffrir ». Ce fut toute la réponse du coupable. Une autre fois le même Père entrant dans la prison (c'est une pauvre cabane presque sans toit, et de tous côtés exposée à l'air) y vit une pauvre femme qu'on y retenait depuis vingt jours, au plus fort de l'hiver, et sans feu. Ses mains toutes gonflées, l'air de souffrance répandu sur sa personne émurent profondément le Missionnaire, qui fit appeler le chef pour lui demander sa délivrance : « Oh non, s'écria-t-elle aussitôt ne me délivrez pas ; mais au contraire resserrez encore mes liens ; c'est une grande bonté de Dieu que je puisse ainsi expier mes péchés. » — Femmes, vieillards, jeunes gens, quiconque commet une faute est battu et emprisonné. — La tribu se compose d'environ 400 personnes répandues sur une étendue de 900 milles carrés. Le pays est fertile, et favo-

…tie pour la chasse et la pêche. Bon nombre de nos Indiens possèdent un petit coin de terre où ils récoltent le blé et les pommes de terre nécessaires pour leur entretien. Ils sont très habiles à cultiver la terre. J'ai assisté à leur moisson. Tout le travail est fait par les Indiens; le Frère ne se charge que de la direction. C'est merveille de voir leur adresse et leur ardeur. Toutefois ils travaillent mieux pour les autres que pour eux-mêmes. Les jours de grande fête sont pour eux les jours de réunion au centre de la mission. Tous s'approchent alors des Sacrements; puis, après un repas que leur offre le Père, on se sépare. Un certain nombre cependant reste dans le voisinage surtout en hiver, et presque tous y passent le temps du Carême et les neuvaines qui précèdent les grandes Fêtes. Quand vient le printemps, tous se réunissent pour leur principale récolte. Nous avons bâti cette année une petite chapelle dans cet endroit, et les Père y passe de 15 à 20 jours pour maintenir les sauvages dans le devoir à cette époque où tout est en effervescence dans la nature. « Cette année, m'écrivait le P. Carnana en parlant de l'état moral de ses Indiens, cette année la campagne de Grémast est un véritable paradis terrestre. Bien des choses consolent ici le cœur du Missionnaire. Tantôt c'est la prière du matin qu'il entend répéter par toutes les bouches et dans toutes les loges au moment du réveil. D'autres fois, une douzaine de jeunes gens se réunissent pour chanter des cantiques que toute la tribu écoute dans le plus grand recueillement; ou bien lorsque sonne l'Angelus, ou le De Profundis, tous ces bons Indiens à genoux dans leurs loges, récitent tout haut ces prières, et le bruit confus de toutes ces voix ressemble assez au murmure des flots. Oh! quelle consolation pour le missionnaire d'entendre les échos des montagnes voisines répéter ces accents si chers à son cœur! — On ouvrira cette année une école Indienne, et j'espère obtenir la permission de faire imprimer un catéchisme en langue sauvage. Ce sera pour nos Indiens un moyen de s'instruire dans le temps même où ils errent çà et là à la recherche de leur nourriture. Je termine cette longue relation par un tableau des résultats obtenus cette année: Confessions 4828; Communions 3544, Baptêmes d'adultes 4, d'enfants 35, Mariages 6. La tribu s'est augmentée, car nous n'avons eu que 12 décès.

Résidence Ste Marie, chez les Têtes Plates. — Cette Mission à laquelle sont employés 2 pères et un frère, compte environ 450 Indiens tous catholiques, et contient une étendue de 60 milles de long, sur 40 de large. Elle est soumise à la juridiction de Mgr Lootens Vicaire apostolique d'Idaho. Cette mission, la 1re fondée dans ce pays et autrefois la plus florissante, tomba il y a 15 ans dans un tel relâchement que les Supérieurs jugèrent à propos de l'abandonner. Toutefois, une ou 2 fois par an, un père s'y rendait de la Résidence de St Ignace éloignée de 60 milles, pour catéchiser, baptiser, bénir les mariages etc etc. Les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1866, époque où grâce à l'infatigable persévérance du P. Grazo, la mission put être reprise. Grandes furent les difficultés qu'il rencontra, mais son zèle triompha de tout. Les Têtes Plates commencent à apprécier les sacrifices de leur saint et courageux missionnaire, et à lui témoigner un sincère attachement.

Résidence de St Pierre. — La Mission de St Pierre, comprise dans le territoire du Montana, occupe un espace de 500 milles de long sur 100 de large en deçà de l'occupation Anglaise. Les tribus qui composent cette mission sont les Blood, les Piegan, les Blackfeet, les Gros Ventres, en tout 12000 âmes. 5 ou 6 pères trouvent abondamment à s'y occuper, car ces peuplades n'ont aucune demeure fixe. L'eau du torrent leur fournit leur boisson, et le buffle leur nourriture. Ils trouvent la première en tous lieux, et ils suivent le second partout où il va. Ils mènent ainsi une vie entièrement nomade. Le seul moyen d'instruire ces pauvres Indiens est de les suivre dans toutes leurs courses. Depuis 9 ou 10 ans que les Pères sont établis parmi les Pieds-Noirs, leurs efforts ont été presque sans résultats, et cela parce qu'on a voulu les contraindre à bâtir des maisons et à se fixer dans un endroit déterminé, où le gouvernement peut établir une agence. Tout en suivant partout nos Indiens, nous pourrions avoir une maison et une église dans l'endroit le plus important, à Benton, où vivent plusieurs familles moitié indiennes et où le Missionnaire se trouve constamment en rapport avec des Pieds-Noirs de toute tribu. Il vient de passer une

partie de l'hiver au camp des Woods ; c'est là que je l'ai trouvé enseignant le catéchisme à une cinquantaine d'enfants, garçons et filles, ce qu'il fait deux fois par jour. Malheureusement ses forces ne secondent pas l'ardeur de son zèle. Deux de nos Pères les plus robustes ont demandé à cultiver cette terre encore vierge, mais pleine d'espérances. Ils y seront envoyés le plus tôt possible. — Les Missions dans le pays des Pieds-Noirs ne présentent aucune garantie de succès réel et durable : en voici les causes principales. 1°) Ce pays se trouvant sous le 40e degré de latitude Nord est très froid et impropre à l'agriculture ; en effet la terre ne produit qu'une petite herbe connue sous le nom d'Herbe au Buffle (Buffalo-Grass). 2°) La manière de vivre des Pieds-Noirs n'est guère différente de celle des loups qui dans ce pays poursuivent par troupes les bandes de buffles et se nourrissent à leurs dépens. Encore ces sauvages nomades, cruels et indépendants se contentent-ils pour fournir à leur vêtement et à leur nourriture de lancer leur javelot contre le buffle, qu'ils suivent partout où il va. Tous les sauvages sont par nature négligents et paresseux ; mais les Pieds-Noirs l'emportent encore sur tous parcequ'ils vivent sans beaucoup de peine. 3°). La polygamie règne chez les Pieds-Noirs dans toute sa difformité ; et elle y a pris des racines d'autant plus profondes qu'elle est devenue une cause de considération. En effet plus un sauvage a de femmes et plus il est riche : car il a ainsi un plus grand nombre d'esclaves pour le servir et lui faire de beaux vêtements qui sont toute sa fortune. De là leur demander d'abandonner leurs femmes, c'est leur demander de se réduire à la pauvreté et au mépris : chose insupportable pour ces orgueilleuses natures. Mais pour que V. R. puisse mieux juger de toutes ces difficultés, je veux vous faire une description plus complète de leur pays et de leur manière de vivre. Qu'on s'imagine donc une immense étendue de pays : là les buffles sont en si grand nombre qu'on a peine à le croire. Ces animaux sont réunis par troupes de mille à deux mille quelquefois, encore ces troupes ne sont-elles pas éloignées les unes des autres. Autour d'elles rôdent d'énormes bandes de loups affamés ; un malheureux buffle vient-il à s'écarter du troupeau, il est étranglé et dévoré à l'instant. Les diverses troupes de buffles sont quelquefois si rapprochées les unes des autres qu'elles forment une masse impénétrable. Alors il faut que le voyageur s'arrête pour les laisser passer. Quelquefois on doit stationner cinq ou six jours de suite pendant le défilé de ces animaux qui se portent tantôt du Nord au Sud, tantôt du Sud au Nord, selon la nature des pays qu'ils traversent, la faim qui les presse ou la direction du vent. La terre tremble sous leurs pas, et l'air à une lieue aux alentours résonne de leurs sourds mugissements. A quelques kilomètres de distance en arrière des troupeaux de buffles vers le Sud-Ouest suivent les trois grandes nations des Pieds Noirs : la nation du Sang, les Piéganes, et la Nation du Nord. Ils avancent quand les buffles avancent ; mais lorsqu'ils s'arrêtent ils vont les attendre sur le bord du grand fleuve. Les Pieds Noirs sont divisés en plusieurs camps, chacun de 300 à 400 huttes. Les murs de ces palais Indiens sont faits de vingt ou trente peaux de buffle sur lesquelles sont peintes des figures grotesques, les faits d'armes des héros de la famille. Ces hauts faits consistent en chevaux enlevés à l'ennemi et en toutes sortes de cruautés exercées contre lui. Autour de la hutte ou à son sommet flottent les bannières des braves : c'est-à-dire les longues et noires chevelures qu'ils ont enlevées à leurs victimes. A l'endroit le plus décent de la hutte ou sur sa façade, durant le jour, est suspendu le trop fameux calumet de médecine orné de rubans et de joyaux à la mode sauvage. C'est une sorte de divinité que les Sauvages ne manquent jamais de consulter dans les affaires importantes, et que leur chef porte toujours avec lui à la guerre. Autour du camp paissent pendant le jour des milliers de chevaux que l'on attache pendant la nuit à des pieux rangés en forme de croix. — La nuit venue, la musique militaire, le tambour, instrument favori du sauvage, résonne dans les huttes des guerriers des joueurs et des malades. Il est accompagné de chants ou plutôt de hurlements si monotones que l'oreille

en est tout abasourdie. Les hennissements des chevaux et les aboiements de plusieurs centaines de chiens font aussi leur partie de ce concert indien. C'est au milieu de ce vacarme infernal capable de tuer tout autre malade qu'un sauvage, que les médecins indiens administrent leurs remèdes aux patients. Aux endroits les plus périlleux, et alors surtout qu'on a rencontré quelques traces de l'ennemi une sentinelle veille pendant la nuit autour du camp afin de prévenir toute surprise. Savoir tromper la vigilance d'une sentinelle, pénétrer dans un camp en rampant, couper les liens qui retiennent les plus beaux chevaux, les faire sortir du milieu des autres et s'enfuir avec eux sans être aperçu est un trait de bravoure qui immortalise un guerrier indien. En ce genre de rapine, les voleurs de ces contrées ne le cèdent en rien aux plus rusés coquins de Londres ou de Paris. Lorsque les vivres manquent au camp, dès le point du jour, jeunes gens et guerriers s'arment de javelots et de fusils, s'élancent sur leurs meilleurs coursiers et courent au troupeau de buffles. En moins d'une heure cent ou cent cinquante de ces animaux gisent morts sur le sol. Alors finit le rôle des chasseurs et commence celui des femmes qui ont suivi par derrière. Tout d'abord elles dépouillent de leur peau les buffles tout palpitants encore et cela avec une prestesse et une dextérité qui ferait envie à nos bouchers d'Europe. Ensuite elles découpent l'animal en morceaux, chargent les meilleurs sur leurs chevaux et retournent au camp. Le reste sert de festin aux loups qui pendant l'opération étaient là, guettant leur proie, en hurlant aux alentours. Aussitôt que la viande est arrivée au camp, dans chaque hutte la marmite est mise sur le feu, et alors commence un grand festin qui dure jusqu'à ce que les provisions soient épuisées. Voici donc les deux principales occupations des Pieds-noirs : tuer le buffle et manger sa chair. Une troisième est la guerre qui consiste à voler et à tuer les ennemis. A l'heure qu'il est, tous sont ennemis des Pieds-noirs, les blancs comme les Indiens. Cette farouche peuplade est de la sorte en guerre avec toutes les nations qui l'entourent ; et celles-ci, bien qu'ennemies entre elles, s'accordent au moins toutes à porter la guerre et l'extermination dans le pays des Pieds-Noirs. En sorte que ce territoire est comme un perpétuel champ de bataille ou plutôt de brigandages et d'atrocités de toutes sortes. Il est infesté de bannis devenus brigands : et malheur à qui se trouve sur leur passage ! C'est à tant d'hommes féroces que le missionnaire doit porter le nom de Jésus : Rien n'est impossible à Dieu ; mais on le comprend, une pareille œuvre, plus que toute autre, surpasse les forces de l'homme. Nul bien réel à faire aux Indiens si on ne parvient d'abord à établir une paix sérieuse et durable, parmi les différentes nations entr'elles et puis entre celles-ci et les Blancs. Dans ce dessein le gouvernement a échelonné des postes militaires tout le long du Missouri et sur les frontières Indiennes. Il y maintient des agents et envoie chaque année des commissaires de paix porter des présents aux Sauvages. Déjà les Sioux, les Gros-Ventres, les Corbeaux et toute la nation du Sang a signé un traité de paix avec les Blancs ; mais il n'a point été possible encore de pacifier les Indiens entr'eux. Nous mêmes, missionnaires, n'avons pu obtenir de nos Sauvages convertis les Têtes-Plates et les Pend d'oreilles qu'ils cessent de faire la guerre à leurs voisins d'au delà des Montagnes-Rocheuses. La passion de la guerre est tellement enracinée dans l'âme du Sauvage qu'elle ne l'abandonne qu'avec la dernière goutte de son sang. Ces guerres fratricides sont la principale cause de l'effrayante diminution de ces peuplades, et la cause qui finira par les anéantir. — Résidence de St Paul ou Mission de Colville

Cette mission comprend cinq nations différentes : les Scoïelpi, les Senatchi, les Kalispeln, les Arcs-plats et les Contonnais, en tout 3000 âmes. Une partie dépend de Washington et est sous la juridiction de l'Évêque de Vancouver, Mgr Blanchet ; le reste compris dans le territoire Anglais relève de l'Évêque de New Westminster, Mgr Derbornes. Tous ces Indiens sont catholiques. Deux pères se partagent les fatigues de la mission ; mais l'étendue du territoire (200 lieues environ) ne leur permet pas d'obtenir les résultats qu'ils désireraient. Les forces nous manquent, et pourtant que de bien encore à faire ! Il serait nécessaire de former ici une nouvelle mission pour les -

Contonnais au nombre d'environ 2000; et parlant une langue particulière; depuis plus de vingt ans ces tribus demandent des Pères; & telle est leur générosité & leur docilité, qu'ils donnent plus de consolations aux missionnaires que toutes les peuplades voisines. De cette manière la mission de Colville pourrait étendre son influence sur les tribus environnantes telles que les Simpoyihu, & trois ou quatre petites tribus Spokanes presque entièrement abandonnées faute d'ouvriers. — Résidence de St. Joseph. — Les Nez-percés, parmi lesquels est établie cette mission comptent plus de 3000 sauvages. Comme celles du Sacré-Cœur, de Ste Marie & de St Ignace, elle est comprise dans le Vicariat Apostolique de Mgr. Lootens. Déjà l'ennemi avait semé l'ivraie dans cette partie du champ du Seigneur. Aussi le P. Cataldo désigné pour cette Mission n'a-t-il pu se faire recevoir des Indiens. Il comptait se fixer parmi eux à l'occasion d'une école que le gouvernement voulait établir; mais cette école fait partie d'un traité que les Nez-percés refusent d'accepter. Quatre de leurs chefs ont été appelés l'année dernière par le gouvernement pour terminer cette affaire. Pendant ce temps, le Père Cataldo épiait les occasions de s'introduire parmi eux. Il put le faire plusieurs fois pendant l'hiver. Mais il dût bientôt renoncer à son projet, car le Grand Chef défendit à tous les autres de le recevoir & le menaça de mort s'il mettait le pied dans son camp. L'année s'est donc passée pour le Missionnaire entre la crainte & l'espérance. L'heure de la grâce semble cependant n'être pas éloignée. « Aujourd'hui, m'écrivait le P. Cataldo, en date du 4 9bre, j'ai reçu dans ma chambre une quinzaine de sauvages, parmi lesquels 6 chefs, dont 5 sont pour nous. Si je puis obtenir de bâtir une chapelle dans un de leurs camps, je le ferai sans tarder, dussé-je emprunter la somme nécessaire. » Il est vrai que l'agent du gouvernement a confié la direction de l'école à un de ses amis. Je m'y étais attendu; mais cela ne nous empêchera pas de rester parmi les Nez-Percés en qualité de Missionnaire. Interrogé par le P. Cataldo, l'agent répondit qu'aucune religion n'était prohibée, et que le gouvernement protégeait tous les cultes. « Adorer Dieu selon les enseignements de sa conscience, ajouta-t-il, tel est le privilège et le droit de tout homme. » Sur quoi le P. lui témoigna son contentement. — V. R. voit donc que nous ne sommes pas ici sans espérances. Mais que peuvent les seuls efforts du P. Cataldo? A force de demander des ouvriers, je puis dire avec le prophète: « Raucæ factæ sunt fauces meæ », et cependant je ne suis pas entendu. Il faut que je voie se renouveler sous mes yeux ces autres paroles: « Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis. » Six pères de plus seraient nécessaires pour cultiver ces missions. Le Catalogue porte 14 missionnaires, mais en réalité nous ne sommes que 6 ou 7. Tous les autres sont malades, ou succombent sous le poids des années. — Résidence de St Ignace. — Cette mission située dans le territoire de Montana, s'étend sur 50 milles carrés, et compte 500 âmes tant Indiens que Métis. Elle occupe 2 Pères dont l'un passe la plus grande partie du temps dans la vallée de Hell gate, où habitent des Indiens de 4 ou 5 tribus et un grand nombre de blancs. — St Ignace possède une maison de Sœurs de charité appelées ici il y a quelques années pour l'éducation des jeunes Indiennes. Toutefois métisses et blanches sont également reçues dans leur école. — Les Confessions et les Communions sont moins nombreuses ici que parmi les Cœurs d'Alène où elles atteignent un chiffre exceptionnel. Mais si l'on considère la difficulté de suivre ces tribus nomades, on s'étonnera que les Pères n'aient pas perdu courage. Comme St Pierre après cette nuit passée dans un travail inutile. Les Indiens sont comme une ombre à saisir. Aujourd'hui dans un lieu,

demain ils en seront partis, et de quel côté ? nul ne le sait. Leur inconstance, leur insensibilité au moins apparente à tout ce que l'on fait pour eux, leur susceptibilité pour le moindre manquement qu'ils soupçonnent sont de véritables pierre de touche pour le zèle du Missionnaire Indien. Je termine en vous priant de répandre votre paternel le bénédiction sur nous, sur nos travaux et sur nos Indiens : de V. Révér. etc. Urbain Grassi, S.J.

Lettre du P. Cataldo (traduite de l'Anglais) — Mission de St Michel chez les Spokanes. 27 Janvier 1868. — Je vous assure que cela fend le cœur de voir un si grand nombre d'Indiens laissés à eux-mêmes. Comme je leur disais un jour que je ne pouvais rester au milieu d'eux, mais qu'ils devaient prier Dieu de leur envoyer une Robe Noire qui pût demeurer continuellement avec eux, ils me répondirent : « ce qui nous afflige le plus, c'est d'ignorer la manière de prier Dieu ; nous sommes baptisés, il est vrai ; mais nous ne savons pas prier. » Beaucoup désirent le baptême ; mais pas immédiatement, parcequ'ils voudraient auparavant apprendre à connaître un peu le Dieu qu'ils devront adorer. Dans ma première visite, je rencontrai des âmes qui bien qu'entièrement abandonnées à elles-mêmes, avaient cependant conservé leur innocence baptismale. — Je partis le 5 Novembre pour me rendre chez les Spokanes. Là, je voulus bâtir une chapelle ; mais j'eus toutes les difficultés du monde à y parvenir, comme vous l'allez voir. Un certain Baptiste Pion qui fait le commerce avec les Spokanes m'envoya dire que je n'avais nul droit de bâtir une chapelle sans la permission des chefs. Le Sgalgalt m'avait bien mandé, il est vrai ; mais ce n'était pas le premier chef ; Sery était le vrai chef. Or ce Sery est un protestant ; il a été envoyé dans sa jeunesse faire ses études au collège anglican de la Rivière-Rouge. Cependant tous les chefs étaient absents : que faire ? « Bien ! dis-je : laissez moi au moins bâtir une simple hutte où je puisse faire du feu. » Cela ne me fut pas accordé. Les Indiens même baptisés n'osaient approcher de ma tente ; car ils craignaient le chef Sery, et je restais seul mourant de froid et n'ayant d'espoir qu'en Dieu. Mais ce n'était pas encore assez : on répand le bruit que je suis venu chez les Spokanes pour m'emparer de leurs terres, que partout où vont les Pères, les Indiens périssent, que je ne viens pas chercher le bien de leurs âmes, mais des richesses... etc... J'étais en cette situation, quand un des chefs, le vieux Polotokan arriva de Colville. C'était le seul qui ne fut pas parti pour la chasse aux buffles. Je me rendis à son habitation, à quelques milles de là. J'entre donc dans sa demeure. Polotokan était sorti, je m'assieds. Le bruit de mon arrivée se répand bientôt et tous les chefs subalternes se rassemblent. Un moment après Polotokan rentrait. Tous commencèrent par fumer. Ils m'offrirent le calumet à mon tour, mais je m'excusai. Après la première pipe je dis à Polotokan : « Je suis venu pour t'entretenir d'une affaire très-importante. Pas de réponse. On fume une seconde pipe et moi de faire une seconde tentative : « J'ai besoin de te parler mon cher Polotokan. » Il répond par le monosyllabe d'usage : Ah ! — Après une pause je reprends la parole et lui dis : « Je viens passer l'hiver avec ta tribu, mais l'hiver seulement, pour apprendre aux Indiens baptisés comment ils doivent prier. Beaucoup d'entre eux m'ont demandé, le chef Sgalgalt m'a prié de venir en me faisant presque un reproche à moi Robe Noire de négliger sa tribu pour laquelle il demande un Père depuis 3 ans sans pouvoir l'obtenir. Je ne suis pas venu du reste pour établir une mission permanente, mais seulement une chapelle provisoire, et loin de vouloir m'approprier votre pays, je n'accepterai même pas le moindre honoraire. Toi Polotokan, tu ne seras responsable ni de ma venue ni de l'érection d'une chapelle, puisque avant le retour des chefs, j'aurai regagné le pays des Cœurs d'Alène. L'année prochaine nous établirons la mission avec l'approbation de tous les chefs ; pour le présent, je ne te

demande qu'une chose ; ne t'oppose point à l'érection d'une chapelle. — Mon discours achevé Pololokan fit un signe d'approbation que tous les autres répétèrent après lui. — Alors le Père d'un excellent jeune homme déjà baptisé reprit mon discours y ajoutant çà et là ses propres réflexions, toujours à l'appui de mes demandes. Puis se tournant vers moi, il m'assura que tous étaient satisfaits et m'avaient parfaitement compris grâce à la lenteur avec laquelle je m'exprimais. C'était me dire poliment que malgré l'imperfection de mon langage, comme cependant je m'arrêtais après chaque mot, on avait pu me comprendre. — Quand il eut terminé, Pololokan demanda à tous s'ils avaient quelque chose à observer, et sur leur réponse négative, il me dit : « Je n'ai point d'objection à ce que tu restes un hiver au milieu de nous et à ce que tu y bâtisses une chapelle. — Vous vous imaginerez facilement la joie de mon cœur. — Pololokan me pria alors de dire quelques mots contre le jeu et l'abus des liqueurs fortes, me demandant s'il était vrai que jouer et boire étaient des péchés, et si ceux qui le faisaient pourraient aller au Ciel. Alors je me mis à déployer toute mon éloquence Indienne : « J'invectivai avec véhémence contre le jeu et l'abus des liqueurs fortes. J'énumérai leurs fâcheuses conséquences pour le corps et pour l'âme ; (or il faut savoir que tous les Okinagané non baptisés hommes et femmes sont joueurs). Tous écoutaient avec la plus vive attention, et Pololokan joueur lui-même se tourna vers son plus proche voisin et lui dit tout bas : « (Oo mal paspagh) (Comme il dit vrai!), ce qui m'encouragea singulièrement à continuer mes invectives. Comme j'énumérais sur mes doigts les fâcheuses conséquences du jeu, un jeune homme se mit à me regarder en souriant : « Penses-tu, lui dis-je, que j'aie tort ? — Au contraire, répondit-il, ce que tu dis est incontestable ; mais précisément ta peinture est si vraie, qu'elle me fait sourire. J'ai été moi-même témoin de ces maux que tu viens de signaler. » On fuma une dernière pipe, et le conseil fut dissous. Sans perdre de temps j'envoyai mon compagnon inviter les Indiens à m'aider dans l'érection de la Chapelle, j'allai moi-même trouver Baptiste Pion pour lui faire la même invitation. Ils vinrent tous et nous commençâmes à bâtir. Je me vis encore le jour de la fête de l'Immaculée Conception, une soutane retroussée, pétrissant de la boue mélangée de paille hachée et dirigeant en architecte la construction d'une cheminée. J'eus beaucoup à souffrir de l'insouciance et de la lenteur des Indiens, qui m'abandonnaient souvent ; mais enfin la Chapelle fut terminée. C'était un grand point ; mais voilà bien d'une autre affaire ; mes provisions étaient épuisées : Il ne me restait plus que de la farine, du thé sans sucre, et un peu de beurre. « Patience, me dis-je, dans quelques jours, il me viendra des provisions du pays des Cœurs d'Alênes. Là-dessus, je monte à cheval et vais aux alentours, invitant et exhortant les Indiens à venir à la Chapelle. Qui le croirait ? Ce fut en vain : Je ne pus même pas persuader l'Indien qui m'avait mandé dans son pays. Sur ces entrefaites, le P. Carnana m'envoie non des provisions, mais une lettre m'annonçant qu'il ne pouvait m'en envoyer, et que je devais tâcher de me contenter de ma farine ; ou sinon, retourner chez les Cœurs d'Alênes. Fallait-il rester tout l'hiver, simplement pour garder la place ? car d'Indiens à instruire il ne s'en présentait pas. J'avoue que la tentation de retourner fut bien forte. Toutefois je me mis à demander au Seigneur la force de ne point abandonner un poste que j'avais conquis avec tant de peine une station tout à fait centrale pour les Indiens d'alentour. La neuvaine avant Noël approchait, je monte à cheval, et vais essayer de nouveau à attirer les Indiens. Cette fois, Dieu toucha leurs cœurs, et Canadiens et Métis et Indiens se rendirent à la Chapelle. Ils y demeurèrent tous durant la neuvaine entière, bien qu'ils mourussent de faim et que je n'eusse rien à leur donner. Les femmes, les enfants arrivèrent à leur tour, enfin je ne fis bientôt plus que prêcher et confesser depuis le point du jour jusqu'à minuit. Précédemment tant que j'avais beaucoup de temps à moi, le manque de provisions se faisait vivement sentir ; mais alors c'était vraiment providentiel de n'avoir rien à manger, puisque je n'aurais pas eu le temps de le faire. Je mettais le matin un morceau de pain dans ma poche,

et lorsque durant la journée les forces me trahissaient, je m'esquivais un instant où je pouvais, car ma chapelle était toujours pleine et la foule couvrait les abords. Malgré cela, que Dieu en soit éternellement béni, ma santé se maintenait excellente. Les petits enfants des différents campements Indiens avaient coutume de se réunir dans la chapelle, et c'était pour moi une véritable consolation de les entendre réciter le catéchisme et se questionner mutuellement, dire leur chapelet, les prières avant et après la communion et chanter l'O Salutaris, le Tantum Ergo, deux litanies et deux hymnes Indiennes. Il m'avait fallu un an pour apprendre autant aux Cœurs d'Alènes. Noël transporta de joie mes Indiens. La veille j'avais entendu 96 confessions et décoré ma chapelle aussi bien que me l'avait permis ma pauvreté. A 10h ½ du soir, je sonnai la cloche longtemps et solennellement et fis allumer un grand feu devant l'entrée de la chapelle. Le peuple commença à s'y grouper en attendant l'office. A 11 heures ma cloche est de nouveau en branle. On entre, je baptise 6 adultes. A minuit, un dernier carillon, les Indiens y répondent en déchargeant leurs carabines. Puis viennent les Messes où il y eut 100 communions. A la fin de la seconde, ces bons Indiens vinrent à moi pour parler, disaient-ils, de l'Enfant Jésus. Mais je dus les renvoyer au bout d'un moment; car j'étais mort de fatigue. Dans la matinée je dis la 3ème Messe et fis plusieurs instructions. Enfin à 12 heures je pris mon déjeuner et per modum unius mon dîner, deux repas qui consistèrent en une croute de pain trempée dans du thé sans sucre. Un certain Skomanthkan que je baptisai sous le nom d'Abraham, s'offrit à me conduire chez une tribu appelée Sintotolski. Je n'eus jamais pu trouver de guide faute d'argent; aussi j'acceptai avec empressement. Celui qui jusque là boulangeait mon pain, ne recevant plus ses gages m'avait quitté. Je partis donc à cheval seul avec Skomanthkan le 9 Janvier, sans provisions, faisant route vers les Sintotolski. Mais hélas! nous n'avions pas fait cent pas que passant sur un étang à moitié glacé, un de mes pieds s'accroche dans les branches d'un arbre, je fais reculer mon cheval, la glace cède, le pauvre animal s'enfonce, et moi je reste en selle le pied toujours pris dans les branches. Les efforts de ma monture pour sortir de l'eau ne faisaient qu'accroître la difficulté de ma position, et si je n'eus pas le pied brisé, comme on le crut d'abord, il fut du moins fortement endommagé et foulé. Quand je sortis de là: « Bien, dis-je, le bon Dieu ne veut pas que nous allions chez les Sintotolski. Fiat voluntas! — En apprenant l'accident, les Indiens se mirent à répandre le bruit que j'étais un Saint, un envoyé du Ciel, mais que le démon, mon mortel ennemi, me persécutait et avait presque réussi à me briser la jambe. Là-dessus ils me fournissent de tout ce qui pouvait m'être nécessaire, ils allument mon feu, m'apportent de la nourriture, des cataplasmes, une chaussure de peau pour protéger mon pied blessé, etc. etc... Enfin ils firent si bien que je dus appeler ce qui m'était arrivé un heureux accident. Dès lors ils ne parlèrent plus de moi qu'en termes exagérés, au point même de me déplaire. Ils me disaient que toutes les Robes noires n'étaient pas comme moi, que s'il en devait venir une pour demeurer au milieu d'eux, ils n'en voudraient point d'autre que moi. J'avais beau les reprendre. Ils ne voulaient pas m'écouter. Baptiste Biou lui-même me disait souvent: « Nous voulons que vous écriviez à Tchipitkere; mais ce que nous vous dicterons nous-mêmes » — Oh! pour cela non répondais-je, ne vous ai-je pas déjà dit que toutes les Robes-noires se ressemblent. — Au bout d'un mois j'étais sur pied, tout prêt à aller visiter les Sintotolski. On était à la fête de la Purification, nous la célébrâmes avec toute la solennité possible. Il s'y passa un accident assez curieux. Sujet comme je le suis aux maux de gorge je ne pouvais chanter qu'avec grande peine. Il fallut bien cependant pendant la neuvaine qui précéda la fête, apprendre aux enfants à chanter la grand' Messe et les Litanies sans préjudice des offices et des sermons de chaque jour. Il en résulta que la veille de la Purification, je n'avais plus de voix. A tout évènement je me mis du moins à chanter la grand' Messe et après la Communion je fis le Colloque d'usage. Je remarquai alors tant de dévotion dans ceux qui m'écoutaient que je ne pus m'empêcher de laisser déborder tous les sentiments de mon cœur. Mais tout d'un coup la voix me fit défaut. Après la Messe j'essayai de prêcher, mais je n'avais plus de voix, et personne ne pouvait m'entendre. A cette vue, voilà mes bons Indiens, touchés de compassion, qui se mettent à pleurer, et la cérémonie finit dans les soupirs et les larmes. — Racontons maintenant ma visite aux Sintotolski. Arrivé la nuit à leur camp j'apprends que le petit-fils du chef est mourant. Je me dirige aussitôt vers l'habitation de ce dernier, lui serre la main et lui demande où est l'enfant. Sur son indication je m'approchai de l'endroit où il était couché. Malgré l'obscurité je vis bien qu'il n'y avait plus d'espoir. — Veux-tu que je baptise ton enfant, dis-je au chef? — Point de réponse. — N'entends-tu pas, chef, ce que dit la Robe-noire; il faut que l'enfant soit baptisé, ou il est perdu pour toujours? — Après un moment de silence, le chef se tournant vers moi: « Je comprends,

dit-il, tu peux le baptiser, si tu le juges bon. — Je le fis sans retard, et puis j'essayai de lier conversation avec le chef, mais il se tut aussitôt. Je pouvais lire, sur tous les visages une impression de crainte et de défiance; aussi dis-je à Abraham, mon compagnon: « Dès ce matin il va falloir gagner un autre camp. — Comme il vous plaira, répondit-il. Puis il se mit à entretenir le chef à voix basse, lui disant tout ce qu'il savait de la Robe noire. Pendant qu'il parlait l'enfant expira. Je pris de là occasion de dire quelques paroles de consolation au chef et à sa fille, la mère de l'enfant. Voyant qu'ils m'écoutaient attentivement, je parlai longuement et finis par leur dire que lorsque le cœur est triste il faut prier. Là dessus, avec mon compagnon et sa femme je me mis à réciter le chapelet lentement et à voix basse, de façon à permettre à tous ceux qui l'auraient désiré de se joindre à nous. Le chapelet terminé, je pris de nouveau la parole, leur disant qu'ils devaient sécher leurs larmes et que l'enfant était déjà au Ciel. Quand je me tus, le chef se mit à répéter tout ce que j'avais dit, ajoutant qu'il était heureux de savoir son petit fils au Ciel, et me remerciant de ce que je les avais instruits, baptisé l'enfant, et récité des prières. « Si tu n'étais pas venu, disait-il, qui aurait baptisé l'enfant, récité des prières et fait son enterrement? Car tu voudras bien, j'espère, ajouta-t-il, rendre le dernier devoir à celui que tu as baptisé. — Sans nul doute, repris-je, et j'aimerais à voir la tribu tout entière assister à cette cérémonie. — C'est bien, dit-il, je les inviterai tous. — Je pris alors mes mesures pour l'enterrement, indiquant la manière dont l'enfant devrait être habillé, quels seraient les chants et la marche du convoi. Un profond silence suivit mes paroles, il n'était interrompu de temps en temps que par les soupirs de la pauvre mère qui ne pouvait contenir sa douleur. Je saisis cette occasion de leur expliquer ce que j'avais voulu dire en leur défendant de pleurer la mort de l'enfant. Encore, dit le vieux chef, que ce ne soit pas une faute de pleurer, c'est certainement au moins une faiblesse de s'abandonner ainsi à sa douleur; mais nous ne sommes que de pauvres Indiens.» Et là dessus il se mit à soupirer et à pleurer ce que fit aussi le reste de la famille, et tous les Indiens présents. Le matin venu je priai le chef d'assembler toute la tribu autour du corps de l'enfant et nous nous mîmes tous à réciter le chapelet. Puis je leur dis: « Vous savez que lorsque je tentai la première fois de venir à vous, je me foulai le pied et fus obligé de m'en retourner. Eh! bien pourquoi cela arriva-t-il? D'abord je ne le compris pas, mais Dieu m'a montré maintenant la raison de cet accident. Il a eu pitié de cet enfant. Si j'étais venu la première fois il eut été perdu pour toujours car il serait mort sans baptême». De là je passai au péché originel et à la nécessité du baptême et finis en les invitant à déposer toute méfiance et à venir parler sans crainte à la Robe noire. Après l'enterrement je fis encore une instruction sur le respect dû au cimetière, sur la mort, sur la nécessité du baptême etc. Tout cela plaisait beaucoup aux Indiens, mais ne suffisait pas pour dissiper leurs craintes: je me mis alors à parcourir une à une les habitations du camp, parlant amicalement à chacun et les exhortant à ne plus ni me craindre, ni se défier de moi. Je réussis enfin à en baptiser 4, deux autres me promirent de se laisser baptiser à ma prochaine visite. L'un des deux est le chef, qui recevra le baptême, je n'en doute pas, avec toute sa famille. — La nuit nous surprit peu après notre départ du camp et nous ne savions où prendre un gîte. — Mon compagnon me dit bien qu'il y avait non loin de là des habitations; mais il ajouta que les possesseurs étaient mal disposés pour la Robe noire et l'insulteraient peut-être. — Allons y, lui répondis-je, ne savez-vous pas que Dieu est tout puissant? — Nous y arrivâmes bientôt; mais nul ne voulait entrer, et je dus le faire le premier. J'entrai donc, je saluai tout le monde et serrai la main à chacun des habitants. Après quoi je m'assis et commençai à lier conversation: tout alla au mieux. Au bout d'un moment entra un vieillard, c'était le maître de la maison; il me souhaita cordialement la bienvenue, et ordonna qu'on servit un souper non à la manière Indienne, mais selon les usages des Blancs. Une pareille réception fut une bien agréable surprise pour mon compagnon et sa famille. Pendant la nuit, nous parlâmes longtemps de notre sainte religion et du protestantisme, et le vieillard finit en disant: « Ne pense pas que je méprise le baptême; au contraire je veux être baptisé au printemps prochain. — En parcourant les différents camps je trouvai nombre de femmes et d'enfants qui n'attendaient plus pour recevoir le baptême que l'autorisation des maris, alors à la chasse aux buffles. — Beaucoup d'autres m'ont promis de se faire baptiser si le chef Géry ne s'y opposait pas. En sorte que la conversion de tous les Spokanés dépend du consentement de ce dernier. J'ai baptisé dans cette tournée 23 adultes et 10 enfants, entendu plus de 600 confessions, donné la Sainte Communion à 150 personnes et béni 12 mariages.

Lettre du R. P. Grassi, (traduite de l'Italien) 15 Novembre 1868.

Particularités édifiantes sur les Cœurs d'Alène. — Comme je voulais, il y a peu de temps, retirer d'au milieu d'eux le P. Caruana leur Missionnaire, tous vinrent me prier d'une commune voix de ne point le leur enlever; mais me voyant ferme dans mon dessein un grand nombre d'entre eux résolurent de m'obliger par force à condescendre à leurs désirs. Ils allèrent communier dans l'intention de demander à Notre Seigneur de me changer le cœur. Ce ne fut que le dimanche soir après avoir considéré la chose pendant toute la journée devant les yeux de Dieu et changé de résolution, que le Missionnaire et moi nous apprîmes cette sainte conjuration. Leur allégresse fut grande lorsqu'ils me dirent que si j'avais changé de pensée c'était parceque ils m'y avaient forcé par la Sainte Communion qu'ils avaient faite à cette intention. — Zèle. — Il y avait parmi les Cœurs d'Alène un chef secondaire très-riche, qui avait à son service un certain nombre de jeunes sauvages qu'il payait toutes les fois qu'il voulait porter remède à quelque désordre. Cela ne plut pas au Missionnaire qui dit publiquement qu'il n'aimait pas qu'on servit Dieu pour de l'argent, mais que ceux qui avaient du zèle pour le bien de la tribu devaient plutôt donner leur nom et s'engager à poursuivre les malfaiteurs sans aucun espoir de rétribution. Aussitôt une quarantaine de jeunes gens des premiers de la tribu donnèrent leurs noms, et le Père les présenta au chef. Et ce ne fut point une simple cérémonie, car depuis un an quiconque d'entre eux est appelé par le chef obéit comme un soldat; aussi on les appelle de ce nom. Pour remplir le devoir que son chef lui impose il abandonne ses terres quand même ce serait le temps de la récolte, il abandonne la chasse et toute autre occupation: souvent il s'expose à des périls de mort ou du moins à de graves blessures, car les coupables savent manier les armes aussi bien que les soldats. Ces faits d'armes sont très-fréquents, et le courage dont ces soldats font preuve contre quiconque porte atteinte aux bonnes mœurs, viole la foi du mariage ou s'enivre, en ferait rougir beaucoup que la vue de ces péchés laisse indifférents. Mais non seulement ces soldats mettent un frein au vice dans leur tribu, mais encore ils tiennent en respect ceux des tribus voisines qui voudraient insulter les femmes des Cœurs d'Alène. Que si quelqu'un se hasarde à le tenter, il est saisi aussitôt, fortement corrigé, et subit une prison de cinq ou six semaines: telle est la peine que le Chef a établie pour de semblables désordres. L'hiver passé, le premier Chef s'enivra. Les liqueurs sont une terrible tentation pour l'Indien! Un Chef secondaire très énergique appela dix ou douze soldats pour donner au premier Chef une punition. Ce fut une scène vraiment édifiante. Ils trouvèrent le chef dans un état où il avait déjà conscience de sa faute, mais il était encore trop faible pour dire « J'ai péché ». Il s'excusait au contraire en disant qu'il avait bu pour empêcher par sa présence un plus grand désordre; mais un jeune homme, tout en se montrant respectueux envers lui, lui fit un long discours plein d'éloquence et lui montra qu'il ne devait point faire le mal pour en tirer du bien. Le Chef se soumit; il devait être lié. Mais en voyant son fils, les yeux en larmes, lier son père, tous se sentirent émus. On le délia aussitôt, et on jugea qu'il avait été suffisamment puni par cette seule humiliation. Delà on procéda à l'arrestation de celui qui l'avait fait tomber dans cet excès; mais les soldats durent supporter une terrible résistance, parceque le coupable avait appelé autour de lui pour le défendre d'autres jeunes débauchés bien armés. Cependant cet homme pervers et ses défenseurs furent liés et rudement bastonnés. Revenus à la mission, les soldats remercièrent le Seigneur de ce que quatre d'entre eux avaient été préservés presque par miracle d'un coup qui aurait été mortel. L'homme qui fut la cause de ces excès est le seul de la tribu qui ne se confesse pas. — Chasteté. — De la crainte du vice opposé, qui n'est que le premier degré pour arriver à la sagesse, un bon nombre de sauvages sont parvenus à avoir pour la chasteté une véritable estime. Et ici, chose inconnue parmi les sauvages, beaucoup de jeunes filles commencent à connaître le prix de la virginité. Ici le langage dévergondé se fait entendre très rarement; et si parfois quelqu'un se laisse emporter par l'impétuosité de sa nature sauvage, il est repoussé le plus souvent par la personne qu'il voulait rendre complice de ses crimes. Il y a quelques mois, une jeune veuve, ayant sollicité un jeune homme au mal, celui-ci sortit de la case, prit un bâton, et étant rentré il commença à la flageller si rudement qu'elle en devint toute livide: elle n'osait point crier de peur d'être découverte et emprisonnée. La flagellation terminée, le jeune homme lui dit: Maintenant tais-toi, et je te promets de ne rien dire à personne pourvu que tu te gardes bien de jamais recommencer. A quelque temps de là, cette

femme, étant tombée malade, appela auprès d'elle son neveu, lui raconta ce qui s'était passé entre ce jeune homme et elle, et lui recommanda de le regarder après sa mort comme son père, parce qu'on pouvait se fier à sa vertu. C'est ainsi qu'on a appris ce trait. —— Amour pour la religion. A mesure que les vices disparaissent, on voit s'accroître l'amour pour notre religion. Il y a près de nous 2 nations au milieu desquelles se trouvent des ministres protestants. Les Cœurs d'Alène sont pleins de prudence dans les rapports qu'ils ont avec eux. Un jeune homme se plaignait à moi, il y a quelques jours, de ce que ses parents l'avaient chassé de leur loge parce qu'il n'avait pas été baptisé: il avait été élevé dans une de ces nations protestantes et il y était retourné pour faire une visite aux siens. — Les cœurs d'Alène sont méchants, me disait un vieux protestant indien; et lui en ayant demandé la cause: c'est parce qu'ils ne s'approchent point de nous, me répond-il, et ils ne nous permettent point d'approcher d'eux; je ne crois pas que ce soit là la doctrine que leur enseigne le Père. — Au printemps dernier, un ministre protestant s'étant rendu près des sauvages dans un endroit où ils s'étaient rassemblés pour déraciner un tronc d'arbre, entre autres choses qu'il leur dit, il leur parla mal des Pères. Vous n'êtes point un Maître de religion, lui répondirent les sauvages, puisque vous êtes marié. Le ministre leur répondit que les Pères l'étaient aussi, car qu'est-ce que les religieuses, sinon leurs femmes? — Nous ne sommes point aveugles, reprirent alors les sauvages, nous connaissons fort bien quelle est la vie des Kuailks, et si le ministre protestant ne se tait pas, il pourra le payer cher. — Le ministre se tut. —— Un blanc vola à l'un des principaux de la nation, un cheval qui pouvait valoir 750 francs: Le Père en écrivit au Gouverneur, et celui-ci fit saisir le voleur. Le cheval ayant été remis entre les mains de l'agent du gouvernement, on écrivit au Père d'envoyer l'Indien reprendre son cheval. Aussitôt qu'il arriva à Lewiston, l'agent lui présenta la Bible pour lui faire jurer la main sur le livre, qu'il était vraiment le maître du cheval; mais l'indien s'y refusa. — Vous n'aurez point le cheval, lui dit l'agent. — N'importe, lui répondit l'indien, ce serment n'est point ma prière. Il n'y eut pas moyen de le lui faire prêter jusqu'à l'arrivée d'un de ses amis qui lui assura que l'agent était lui-même catholique, et que le serment n'était point une prière protestante: alors l'Indien prêta le serment et recouvra son cheval.

Esprit de pénitence. — Le samedi, ils jeûnent presque tous, et leur jeûne est plus rigoureux que le nôtre, parce que dans ce jour ils ne mangent qu'une seule fois, et encore le soir. Quelques-uns se flagellent avec des faisceaux d'épine; d'autres portent la chaîne à pointes de fer, des journées entières. Cet esprit de mortification paraît surtout pendant les neuvaines qui précèdent les grandes Fêtes. Ils vont alors trouver le P. Missionnaire pour lui demander quelles sont les pénitences qu'ils pourront pratiquer. Une femme sauvage, qui aimait un peu trop à parler, vint un jour se présenter au Père; celui-ci lui prescrivit, entre autres choses, d'observer le silence. Cette femme baissa la tête en signe de soumission, et se retira. Les Indiens s'étonnaient de son silence, mais elle ne dit pas un mot pour l'expliquer. Elle ne dit donc pas une parole jusqu'après la Communion du jour de la Fête. — Quelques sauvages vont même au delà de la prudence, et sans rien dire au Père, ils prolongent leur jeûne pendant 2 ou 3 jours, sans rien prendre, pas même une goutte d'eau. —— Dévotion à la Ste Vierge. Leur dévotion pour Marie est vraiment grande, et on ne peut rien leur demander au nom de la Ste Vierge qu'ils ne le fassent aussitôt. Ils aiment beaucoup à voir des fleurs au pied de ses images, et quand ils s'aperçoivent que les premières commencent à se faner, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, tous se font un devoir de les renouveler. — Dans un jour de grande fête qu'on célébrait en l'honneur de la Ste Vierge, une femme vint demander une grâce au Père: Il lui promit un memento à la messe, pourvu cependant qu'elle récitât un rosaire à son intention. Un memento à la messe parut chose extraordinaire à cette bonne femme, qui, ne pouvant pas contenir sa joie, en parla à une de ses amies. Aussitôt plus de 40 femmes de tout âge se proposèrent de dire le chapelet pour le Père, dans l'espoir d'être nommément recommandées à la messe. A l'heure du dîner, que dans les jours de grande fête, on donne à la nation, le Père, en cherchant où étaient ces femmes, les trouva dans l'église autour de la balustrade: elles avaient déjà récité 14 chapelets; le père leur ayant demandé si elles voulaient aller au dîner, elles répondirent qu'elles iraient après avoir fini de réciter le chapelet chacune à son tour. Tant de foi devait être récompensée, et les grâces qu'elles demandaient leur furent toutes accordées. —— Je vous dirai en finissant que les jours de fête on peut voir et toucher au doigt, pour ainsi dire, l'amour qu'on a ici pour la religion. Un Spokane qui pour la première fois se trouvait à une de ces fêtes, en fut si épris, le parfum de J. C. le charma tellement qu'il ne pouvait se résoudre à quitter la mission; sa famille était déjà partie, et il ne pouvait s'en aller. Lorsque le Père lui dit de partir, il se mit à pleurer, chose inouïe chez les Indiens. Il partit, mais il passa la nuit qui suivit, comme plongé dans la stupeur et sans pouvoir prononcer une parole. La première chose qu'il dit le lendemain à sa femme, fut celle-ci: Vraiment je ne sais pas comment mon cœur ne s'est point brisé! la mission est un paradis!

Lettre du R. P. Cataldo (Traduite de l'Anglais) 5 Mai 1868 _ Commençons par un trait de protection de la Providence. Je m'étais mis en route pour me rendre à la Mission du Sacré-Cœur, arrivé au lac des Cœurs d'Alènes, j'y trouvai quelques Indiens & me décidai à continuer mon voyage par eau, en traversant le lac & en remontant la rivière des Cœurs d'Alènes. Mais je ne pus exécuter mon projet: un froid intense de quatre ou cinq jours avait fait prendre le lac, & malheureusement la glace n'était point encore assez forte pour me porter. Impossible d'autre part de faire le voyage à cheval à cause des cinq ou six pieds de neige qui couvraient la terre. Les Indiens furent donc d'avis que je devais rebrousser chemin. _ Mais ne peut-on faire la route à pied, leur dis-je? _ Pour nous, cela est possible avec nos patins; mais tu ne le pourrais, toi, Robe-Noire, tu n'es pas assez robuste. _ Je suis plus fort que vous ne pensez, leur répliquai-je. Après un moment de discussion, il fut décidé que je pourrais essayer de voyager avec les patins, pourvu toutefois que j'eusse au moins deux ou trois compagnons. Fort bien; mais tout d'abord impossible d'en trouver un seul, tous se refusaient à m'accompagner, persuadés qu'ils me verraient mourir en route. Ce ne fut qu'après les avoir longuement sermonnés & grondés que deux d'entre eux s'offrirent à m'accompagner & à me mener mort ou vif à la Mission. Nous nous mîmes en marche: la distance était d'environ 8 ou 9 lieues. Jamais je ne m'étais servi de patins, & pourtant je n'éprouvai nulle difficulté, bien que le voyage durât un jour & demi. Je restai à la Mission du Sacré-Cœur jusqu'au Dimanche de Pâques, & je retournai alors chez les Spokanes. Là je reçus un ordre du Supérieur Général des Missions qui m'envoyait à St Ignace. Je partis donc. Fort heureusement je me rencontrai avec une troupe de voyageurs dont la destination était la même que la mienne. Parmi eux se trouvait un de nos Pères, se rendant lui aussi à St Ignace. Le voyage dura dix jours, & fut des plus agréables. Il nous arriva en chemin une aventure qui peint bien la situation de la Mission de St Ignace. Un matin à 10 heures, nous découvrîmes à quelque distance une nombreuse troupe de gens qui avaient fait halte sur la route. En nous approchant nous reconnûmes que c'étaient des mineurs. _ Qu'y a-t-il, messieurs, leur dîmes-nous, pourquoi ne continuez-vous pas votre votre voyage? _ Je voudrais bien savoir qui serait assez hardi pour le faire? répartit un des mineurs. _ Et pourquoi pas? _ A cause de ce qui vient de se passer avec les Indiens. _ Que s'est-il passé? _ Ce matin, Indiens et blancs s'étant enivrés, se sont querellés, puis battus; un Indien et un blanc ont été tués, deux autres blessés, dont l'un grièvement. N'avez-vous pas rencontré tout à l'heure un homme envoyé pour chercher un médecin? _ Nous avons vu cet homme en effet; mais il ne nous a pas dit un mot de ce qui était arrivé. _ Le pire est que les Indiens ne respirent tous que vengeance: ils ont juré de tuer tous les blancs qui leur tomberaient sous la main. _ Où sont les Indiens, demandai-je? _ Près du pont à 3 ou 4 lieues d'ici. _ A quelle tribu appartiennent-ils? _ A celle des Pend d'Oreilles. _ Si cela est, je ne pense pas qu'il y ait le moindre danger, si toutefois vous agissez avec prudence. _ Quoi? Mais auriez-vous été les voir? Connaîtriez-vous quelqu'un d'entre eux? _ Pas le moins du monde; mais je sais qu'ils appartiennent à la mission de St Ignace. Ils sont presque tous chrétiens et braves gens, au moins tels étaient-ils avant d'avoir eu commerce avec les blancs. _ Allez-vous continuer votre route? _ Sans doute; mais auparavant ne puis-je voir les 2 blessés; ils désirent peut-être un prêtre? _ Savez-vous la langue de ces Indiens? _ Mais oui, c'est la même que celle des Spo-

Kaniel. Mais ne craignez-vous pas de continuer le voyage? — Pas le moins du monde. Je vous répète qu'il n'y a pas de danger. Dès qu'ils verront ma soutane, non seulement ils me respecteront, mais ils seront heureux de me voir, et pourvu que vous vous conduisiez convenablement, nul de vous n'a à craindre. — En conséquence, nous nous mîmes en route. Ces pauvres Indiens étaient fort bons avant d'avoir eu commerce avec les blancs; mais depuis la découverte des mines d'or, un grand nombre a été ruiné. Beaucoup de blancs pour gagner quelques misérables pièces d'argent, ont bien l'indignité de vendre des liqueurs fortes aux Indiens. Quand l'Indien en est possesseur, il perd tout bon sens. Il a pour elle une passion si forte, qu'il boit, boit toujours et ne s'arrête qu'après un complet empoisonnement; alors il est pire qu'une brute. C'est encore aux blancs que les Indiens doivent leur passion pour l'or et le jeu; et si quelques-uns sont devenus voleurs, c'est qu'ils ont vu des blancs assez éhontés pour voler les chevaux des pauvres Indiens. A St Louis, 3 hommes, 2 blancs et un métis ont formé une sorte d'association: et il est de notoriété publique qu'ils ont déjà enlevé une soixantaine de chevaux aux diverses tribus Indiennes; mais comme les Indiens seuls ont supporté ce dommage personne ne songe à dénoncer les voleurs à la justice. Il en eût été bien autrement si les chevaux avaient été volés aux blancs par des Indiens: ceux-ci auraient été infailliblement pendus. Mais ces misères ne sont rien encore comparées aux ravages causés par l'affreuse immoralité des blancs. Les pauvres femmes Indiennes ne peuvent voyager que bien accompagnées, sous peine d'être insultées. Jugez par tout cela des difficultés que rencontre le missionnaire dans ces contrées où Blancs et Indiens sont si souvent en hostilité. — Le mélange des deux races est la raison pour laquelle la mission de St Ignace donne des résultats moins consolants que celle du Sacré Cœur. Les Cœurs d'Alênes ont eu jusqu'ici moins de relations avec les blancs que les Pend d'Oreilles, et toutefois, il faut bien le dire, le peu qu'ils en ont eu les a déjà bien changés. — Mais reprenons le récit de l'incident. La nuit nous surprit avant d'avoir pu atteindre l'endroit où gisaient les blessés. Je demandai alors à l'un de mes compagnons de voyage qui connaissait bien le pays, s'il y avait encore loin pour arriver au camp Indien: « une ou deux heures au plus, je pense » reprit-il. Ceci me consola et je le priai de me donner un de ses domestiques pour m'accompagner. Après quelques difficultés, il me le promit, mais il se fit longtemps attendre. Enfin il se présenta et nous allions partir, quand voici soudain la femme du Monsieur en question qui s'oppose absolument à notre départ. Il s'en suivit un débat amical. Tous étaient contre moi; mais considérant qu'il était de mon devoir de me rendre auprès des blessés ce soir-là même, je leur dis: « j'irai tout seul, puisqu'il en est ainsi; j'atteindrai bien le pont, je suppose, et là je me ferai renseigner sur mon chemin. » Ce disant je me mis en route: quand on me vit si fermement résolu, on envoya tout de même un domestique me rejoindre. Nous partîmes au galop. La nuit était obscure; mon cheval fit un faux pas et s'abattit; malheureusement ma jambe se trouva engagée sous lui. Toutefois je parvins à la dégager et ne la trouvant pas fracturée, je remontai à cheval. Mais pourtant je ressentis une douleur si vive qu'il me fut impossible de continuer le galop et nous prîmes une allure plus lente. Enfin grâce à Dieu nous atteignîmes le camp Indien. — « Bon soir » dis-je à la première personne que je rencontrai — Bon soir, me répondit un vieillard; qui êtes-vous? — Je suis une Robe Noire; où est le mourant? — Elle vient justement de mourir. — Qui elle? — Sophie. — Avait-elle été blessée? — Non: elle était malade depuis quelques jours. Nous envoyâmes hier à la mission chercher le Père qui la dessert; mais la mission est loin, et il n'est pas encore arrivé. Du reste Sophie est très bien morte: c'était une femme excellente. — Dieu en soit béni, repris-je, mais où sont les blessés? — L'Américain est mort: un des Indiens est mourant et la blessure de l'autre n'est point dangereuse. — Où est le mourant? — Dans la hutte en face. — Mais je ne vois pas de hutte; il fait trop sombre. — Venez, là où vous apercevez de la lumière. » Je me dirigeai vers l'endroit indiqué et descendis de cheval; mais impossible de marcher; ma jambe avait enflé et me causait de vives

douleurs. Je laissai donc mon cheval entre les mains de l'Indien et me traînai sur les coudes au chevet du mourant. Comment allez-vous! lui demandai-je? — Je vais mourir, seriez-vous la Robe Noire? — Oui — Cette nouvelle me comble de joie, je m'attendais à mourir comme un chien, sans confession. Dieu merci je vais pouvoir me confesser. — C'est bien dis-je, et m'adressant aux assistants; que tout le monde se retire — Robe-Noire, murmura un Indien à mon oreille, il vit en concubinage — Que tous se retirent répétai-je, qui est cette femme? Est-ce ton épouse? — Non, ma femme n'est point là. Je suis bien coupable, j'ai abandonné mon épouse pour cette femme — Tu ne peux faire ta confession sans la renvoyer — Je le sais. Allons! va-t-en, lui dit le mourant en se tournant vers elle et laisse-moi mourir réconcilié avec Dieu. La femme sortit, l'Indien fit sa confession avec de vifs sentiments de componction. Après quoi je rappelai ses parents auprès de lui et nous nous mîmes en prières. Un peu de mieux se manifesta pendant la nuit ce qui me permit de m'étendre à ses côtés pour prendre un peu de repos dont j'avais grand besoin; mais je fus bientôt réveillé par les chants de ceux qui veillaient autour du corps de l'Indienne Sophie; ils passèrent tout le temps de la nuit à prier et à chanter de très-belles Hymnes Indiennes — Le lendemain tous les Indiens se réunirent pour la prière du matin et tous se confessèrent. Au moment où les confessions se terminaient, arriva la troupe entière des mineurs. En un moment tout s'arrangea. Je leur dis qu'il ne fallait plus parler de ce qui était arrivé, mais enfouir toute inimitié dans la tombe du mort. On fit les funérailles de ce dernier et nous partîmes. Après notre départ, la concubine vint trois fois voir l'Indien mourant, chaque fois celui-ci la renvoya et il mourut au bout de quelques jours en parfait pénitent.

Lettre du R. P. Tosi au R. P. Provincial (Traduite de l'Italien) Colville, 4 novembre 1868

Les choses ne vont pas toujours à souhait avec les Indiens même convertis et baptisés, lorsqu'ils ne vous connaissent pas. J'allais donner un jour une mission chez les Spokanes. Ils me firent un accueil glacial: ils venaient bien m'écouter, me parler même, mais avec une réserve étudiée, me posant une foule de questions sur mille sujets divers... Enfin durant cinq jours pas un ne se confessa. Au bout de ce temps toutefois je commençai à traiter avec eux plus familièrement. Quand je vis que toute défiance à peu près avait disparu, je leur demandai pourquoi ils m'avaient montré tant de froideur au commencement, et un vieux chef me répondit: « C'est que nous ne te connaissions pas, maintenant nous te connaissons et nous venons à toi comme tes enfants. — Mais comment me connaissez-vous maintenant, repris-je? — C'est tes paroles qui t'ont fait connaître, me répliqua-t-il. — Mais laissons les Spokanes pour raconter à votre Révérence les incidents de mon voyage chez les Contonnais. Le pays que je devais traverser était coupé de rivières, d'étangs, de ruisseaux à cette époque tous remplis d'eau. Un Indien nous fit passer en canot trois rivières à mon compagnon et à moi, puis il nous laissa, disant que nous ne rencontrerions plus de rivières. Il disait vrai; mais il comptait sans les marais dont la profondeur était alors de 3 à 5 mètres, et qu'on ne pouvait traverser qu'à la nage ou en canot. Le premier marais que nous trouvâmes nous occasiona bien des misères. Je marchais devant les chevaux parceque le sentier était à peine visible, en partie détruit par l'eau ou couvert de broussailles, mon cheval fit un faux pas et glissa dans la vase. La pauvre bête malgré tous ses efforts ne put en sortir, et pour l'en retirer il fallut couper des perches et s'en servir comme de leviers pour la soulever de vive force. Encore ne fut-ce qu'après une heure de fatigants efforts que nous parvînmes à la retirer plus morte que vive. Nous résolumes alors de voyager par la montagne d'où les eaux descendaient; mais après quatre heures de la marche la plus pénible par des sentiers boueux et impraticables il fallut renoncer à ce parti et songer à un autre expédient. Rebroussant donc chemin nous atteignîmes à la nuit

l'endroit d'où nous étions partis. Et là mon compagnon et moi, nous nous concertâmes sur le moyen à prendre pour traverser le marais. Il fut décidé que nous fabriquerions une espèce de barque. En conséquence, le lendemain matin, je me mis à l'œuvre, coupai trois gros morceaux de bois, les attachai solidement avec des cordes, et lançai ainsi mon radeau sur le marais : mon compagnon s'y tenait debout maniant une longue perche en guise de rame. Il passa fort heureusement à l'autre bord et là : Victoire ! s'écria-t-il, le vapeur est construit. Je passai à mon tour ; les chevaux firent le trajet à la nage et finalement nous retrouvâmes notre chemin. Au bout de quelques heures de marche, voilà un autre marais. Nos chevaux ne l'ont pas plutôt aperçu, que redoutant sans doute une nouvelle aventure, ils nous passent sur le corps et se jettent à la nage avec leur charge. En conséquence mon compagnon et moi nous dûmes prendre le même chemin. Vers la fin du jour un autre marais se présenta encore : il pouvait avoir de trois à quatre cents mètres de large. Impossible de songer à faire traverser nos chevaux à la nage, ils y seraient restés. Après bien des tentatives, mon compagnon, excellent nageur, parvint à passer sur l'autre bord. Il trouva non loin de là la cabane d'un américain et vint me chercher dans son canot. Le reste du voyage s'effectua sans encombres. Comme je me trouvais à Meichel dans le pays des Coutonnais, un Magistrat anglais vint avec plusieurs de ses compatriotes me rendre visite et m'inviter à venir dire la Ste Messe à un établissement de mines qui se trouve non loin de là. Je le lui promis. Ce magistrat est protestant, mais fort bien élevé. Il me demanda entre autres choses, si je devais rester là tout l'été, et sur ma réponse négative, il ajouta : « J'en suis désolé, parce que ces Indiens sont bons, il y a si longtemps qu'ils demandent en vain un prêtre à demeure. Si vous voulez rester parmi nous, ne vous inquiétez ni de votre entretien, ni de votre maison, ni de l'Eglise ; nous nous en chargeons ; les mineurs et autres blancs employés ici, vous défrayeront de tout, si vous consentez à rester parmi ces bons Indiens » — J'allai quelques jours après lui rendre sa visite, et je fus accueilli par lui fort gracieusement. Il m'offrit toutes sortes de provisions, m'invita à passer aux Mines une vingtaine de jours et mit son salon à ma disposition pour y dire la messe tous les jours. Je l'acceptai pour un dimanche seulement. Tandis que je me trouvais là, voilà qu'un pauvre Irlandais se brise la jambe ; je suis immédiatement appelé. Pauvre missionnaire que j'étais ! il m'allait falloir faire le chirurgien, moi qui ne l'étais point du tout ! Cette idée me bouleversait. N'importe ! il le fallait : Deus providebit. J'allai, j'examinai le blessé. La jambe était complètement brisée, je rejoignis de mon mieux les deux os. Au passement du lendemain je trouvai déjà beaucoup de mieux. Courage dis-je au malade, après quarante jours au plus vous marcherez comme auparavant. Il me répondit : Dimanche il faut absolument que j'aille à la pêche — Le Magistrat qui était présent, l'entendant parler ainsi, lui dit : Tranquillisez-vous, mon ami, je vous promets que dimanche vous mangerez du poisson avec le Père —

Lettre du R. P. Cataldo — (traduite de l'Italien) 5 Novembre 1868. Avant de commencer le récit de mes voyages, je dois, pour remplir ma promesse vous dire quelques mots sur les quatres solennités funèbres qui ont eu lieu presque en même temps dans ce village. Deux Américains étaient depuis longtemps déjà gravement malades. Ils se disaient protestants, et pourtant ils n'avaient point été baptisés et ne pratiquaient aucune religion. J'avais longtemps cherché l'occasion de leur rendre visite, mais jamais je n'avais pu réussir ; enfin l'un d'eux me fit dire que pour le moment il n'était pas disposé à recevoir mes visites. Je n'eus aucune nouvelle de l'autre. Pendant mon absence, leur maladie devint beaucoup plus grave. Celui qui m'avait fait dire qu'il n'était pas disposé à me recevoir commença à réfléchir sérieusement à l'état de son âme ; et il demandait à ses amis ce qu'il devait faire pour se sauver. Une dame lui apporta une grande bible ; mais la bible ne le consolait pas et ne satisfaisait ni ses besoins ni sa demande. Une autre dame lui porta un livre de prières protestantes ; mais le malade demandait de nouveau ce qu'il devait faire pour se sauver ; une troisième dame, protestante aussi, mais qui

était venue souvent dans l'église pour entendre mes sermons, lui persuada de me faire appeler. On m'envoya chercher, et le fr. Carfagno répondit au messager que j'étais absent, mais qu'on m'attendait de jour en jour. Le pauvre malade en fut très-affligé; mais enfin il fit appeler le fr. Carfagno : « S'il n'est pas ministre, disait-il, il doit être au moins un homme de prière, et il pourra prier pour moi » Le frère alla le voir pour le consoler, et il lui promit de revenir bientôt. — À mon retour j'allai voir le malade; mais il avait perdu connaissance. Le lendemain je retournai à la pointe du jour, et voyant qu'il avait recouvré l'usage de la raison je commençai à lui dire quelques mots de consolation. « Que dois-je faire, me dit-il, pour sauver mon âme ? » et moi qui étais informé de son état et de ses bonnes dispositions, je lui répondis qu'il devait se faire chrétien par le moyen du baptême. « Mais comment pourrai-je être chrétien si je ne sais pas la bible, si je ne l'ai jamais lue ? si je n'ai jamais prié ? » Alors je l'interrogeai sur les principaux mystères de notre sainte religion. Il les connaissait et les croyait. « Croyez-vous ces mystères ? » — « Oui, mais je ne sais pas la bible. » — « Croyez-vous que ce que Dieu a révélé dans la bible et ailleurs soit vrai parce que c'est lui qui l'a révélé ? » — « Oui » — « Promettez-vous à Dieu que si vous recouvrez la santé, vous étudierez la religion chrétienne pour savoir en particulier les autres choses que Dieu a révélées ? » — « Oui » — « Eh bien, cela suffit pour le moment : espérez dans le Seigneur. » — « Mais comment espérer si je n'ai jamais prié ! » Alors je lui parlai de la miséricorde infinie de Dieu, de ses promesses, &a. & puis de la contrition des péchés. — « Je ne sais, répondit-il, si j'ai jamais agi contre ma conscience, excepté dans l'omission de la prière : je n'ai jamais pratiqué aucune religion. » — « Eh bien ! demandez pardon de cette négligence qui n'est pas le moindre péché. » Après d'autres demandes & réponses semblables, comme il n'était pas dans un imminent danger de mourir, je le priai de considérer ce que je lui avais dit, d'exciter son cœur à la douleur, de prier du fond de l'âme, & je lui promis de revenir dans l'après-midi pour le baptiser. À mon retour, je le trouvai plus tranquille, mais il avait quelque difficulté à se faire baptiser, parceque, disait-il, il était indigne de recevoir une si grande grâce, & il ne pouvait se persuader que dans l'espace de quelques heures, d'athée qu'il était, il pût devenir un enfant de Dieu. Je lui expliquai que cela était l'effet de la miséricorde infinie de Dieu, & lorsque j'eus fini : « Sur votre parole, me dit-il, & sur votre conscience croyez-vous que dès ce moment je puisse être baptisé avec avantage pour mon âme ? » — « Oui » — « Eh bien ! baptisez-moi ; je ferai tout ce que le bon Dieu demandera de moi. » Et après le baptême : « Oh ! dans quelle paix je me trouve maintenant, disait-il, rien ne pourra me troubler ! » Il vécut encore deux jours, & ayant été pendant ce temps presque toujours privé de l'usage des sens, il est à croire qu'il mourut dans l'innocence baptismale. Les funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe possible pour nous, pauvres sauvages ; & tous les habitants de cette ville, catholiques ou non, amis ou indifférents, tous y assistèrent. Tous ceux qui le connaissaient disaient d'une commune voix qu'il avait vécu comme un homme vraiment bienfaisant, honnête et droit sous tous les rapports. C'est pour cela peut-être que le Seigneur lui a accordé la grâce du baptême. Dans le petit discours que je prononçai comme oraison funèbre je ne craignis pas de dire que je le croyais au ciel. Tous les habitants de la ville l'accompagnèrent au cimetière. — Le même jour était porté à cette dernière demeure un autre mort ; c'était un blanc comme l'autre, il était Américain, victime du même mal, et lui aussi sans religion : mais là s'arrête la ressemblance ; car il mourut en réprouvé ; aussi personne ne voulut prier sur son tombeau, malgré l'usage protestant. Cette double

mort si différente fit une grande impression sur toute la ville. —— Peu de jours après les funérailles de ces deux blancs, beaucoup de sauvages que je connaissais s'en allèrent le long du fleuve à 15 ou 17 milles de distance. Que était-il arrivé? C'était un autre mort et on devait faire ses funérailles. Le père du défunt qui était un grand chef avait invité tous ses amis à assister aux funérailles de son fils. Quand ceux-ci arrivèrent, le corps du défunt avait déjà été enseveli, mais les funérailles n'avaient point encore commencé. On tua un bœuf de grande taille, et pendant que les parents du défunt faisaient cuire les chairs et préparaient le grand dîner funèbre, les sauvages faisaient retentir de pleurs tous les environs. Le dîner apprêté, on mit fin aux larmes, et les honneurs funèbres commencèrent. —— Lorsque tous furent rassasiés, le vieux chef, père du défunt, se levant debout, commença à faire une longue allocution ou oraison funèbre morale, qu'il termina par ces paroles: « Parce qu'il a été bon, parce qu'il a toujours rendu le culte au Soleil notre souverain père, et s'est montré fidèle à entendre la voix de l'Esprit son ami, il est allé vers le ciel avec le grand Esprit pour y chercher sa demeure. Mais que vois-je? Voilà son âme: la malheureuse! Qu'elle semble fatiguée! et cependant elle n'a fourni qu'une seule journée de son voyage ». Et se tournant vers un jeune homme, ami de son fils, il lui dit: « Ayez pitié d'elle, vous qui êtes son fidèle ami, choisissez le meilleur de mes chevaux et tuez-le ». Le cheval qui était déjà prêt, fut tué sur le champ. Ce cheval pouvait coûter 750 frs: aussitôt qu'il tomba, l'orateur poursuivit ainsi: « Voilà que l'âme du cheval s'élance rapidement dans les régions du ciel, en quelques instants elle atteindra l'âme de mon fils qui la montera et se trouvera bientôt en présence du Grand Esprit. » Voilà quelle est la tribu des Nez-Percés qui a été convertie au christianisme par un ministre protestant! Conversion semblable à celle de la tribu des Spokanes, pervertis eux aussi par deux autres ministres de la même religion. —— La mission du petit village des Nez-percés près de Lewiston n'existe plus et voici pourquoi. Malgré le soin que nous avons eu d'agir avec la plus grande prudence et avec le moins de publicité possible; blancs et sauvages, tous savaient que j'allais à ce village chaque Dimanche et quelques fois même les autres jours. Les blancs en général en étaient enchantés à l'exception de douze ou quinze disciples du ministre Spaulding. Le grand chef de la tribu qui était protestant ou plutôt anticatholique jusqu'au fond de l'âme, fit semblant d'abord de tout ignorer, mais depuis il donna ordre au chef de la tribu où je me rendais de ne plus recevoir la robe noire et beaucoup moins de lui permettre de prêcher et d'instruire ses guerriers. Je ne vous dis pas combien je fus désolé en voyant que la victoire était à Satan. Depuis ce jour je ne suis plus allé auprès des sauvages Nez-percés, mais beaucoup d'entre eux viennent me voir. — L'Agent du gouvernement vient d'être changé. Les écoles pour le moment ont été données à un protestant: Je crois que cela sera pour le bien de notre mission, car l'odieux du vol des terres commis par le Gouvernement contre les sauvages ne sera certainement pas rejeté sur nous. Daigne votre Révérence nous faire parvenir au moins quelque chose pour ne pas mourir de faim. J'espère que la mission commencera. Il nous faudrait une cabane, un peu d'argent pour vivre et un cheval. —— M. Cataldo. S.J.

Extraits d'une lettre du Rd. P. Cataldo. 27 Novembre 1868. — Je vous parlerai aujourd'hui de la peuplade Indienne des Nez-percés. On peut en faire trois Catégories. La moins considérable est composée de protestants. Ils ne font autre chose que déblatérer contre les Catholiques et sont très-insolents, parce que l'on compte beaucoup de chefs parmi eux; une autre catégorie, la plus considérable, comprend les infidèles qui ne veulent point entendre parler de conversion, et enfin la troisième catégorie qui tient le milieu entre les deux autres se compose des infidèles qui ne demandent pas mieux que de se convertir, mais qui craignent l'opposition des protestants. — Les Nez-percés ont dernièrement

envoyé à Washington quatre chefs chargés de demander au gouvernement d'augmenter leur territoire de réserve interdit aux blancs, et d'obtenir réparation des torts causés par ceux-ci. Ils espéraient que le gouvernement allait agrandir leur réserve à la condition d'établir au milieu d'eux des écoles, soit catholiques, soit protestantes. La question portée au commissaire pour les affaires indiennes fut tout d'abord ainsi résolue : pour les écoles, les Indiens sont laissés libres, ou plutôt l'affaire est remise à la discrétion de l'Agent ; et quant à la réserve, si les Indiens se trouvent à l'étroit, quelques uns de leurs villages pourront s'établir hors du territoire qu'on leur a circonscrit. Aussitôt que cette décision fut connue, grande rumeur parmi les blancs. Tous, le gouverneur en tête, envoient à Washington une pétition dans laquelle ils protestent contre de pareilles concessions. Il faut dire ici que l'Agent O'Neill, catholique très-aimé des blancs et des sauvages s'était vu aliéner l'esprit de ceux-ci grâce aux mauvais offices de deux ou trois blancs malintentionnés et d'une douzaine de Sauvages au nombre desquels se trouve le Grand Chef. On prétendit qu'il voulait l'établissement de l'école catholique parmi les sauvages, afin précisément de diminuer leur réserve et que « établissement d'une école catholique et diminution de la réserve étaient une seule et même chose. » Finalement les Indiens chargèrent de leurs intérêts près du gouvernement un certain individu qui chercha à supplanter Mr. O'Neill et fit si bien qu'il s'en revint de Washington nommé Agent à sa place. Ce nouvel Agent s'était toujours montré notre ami ; il continua à l'être, mais il ne nous aida en rien pour nos écoles : bien plus un de ses premiers actes fut de nommer à ce poste un maître et une maîtresse laïcs. — Bientôt les Indiens s'aperçurent qu'il leur fallait se contenter de leur étroite réserve et que toute cette affaire n'avait rien de commun avec les écoles catholiques. Aussi tout l'odieux retomba-t-il sur ceux-là mêmes qui avaient voulu le faire tomber sur nous. En résumé c'est un bien que nos écoles ne soient pas établies à l'heure qu'il est et que l'Agent ait envoyé des maîtres laïcs chez les sauvages... Vers cette époque, je m'abouchai avec un chef des Nez-percés, mon ami, et nous parlâmes des affaires de la religion. Il me dit combien le cœur lui saignait de n'avoir point d'école catholique et qu'il n'avait jamais voulu envoyer ses fils à l'école américaine. Je lui répondis que l'école n'était point une chose essentielle mais que la religion chrétienne et le baptême étaient ce dont on ne pouvait se passer. Il m'exposa alors deux grandes difficultés : 1° la prohibition du Grand Chef qui avait défendu de recevoir la Robe-Noire ; 2° l'état présent des esprits. « Je t'assure, ô Robe-Noire, ajouta-t-il, que nos cœurs sont si affligés du refus du gouvernement qu'il nous est impossible de prier. » Je répondis à la seconde difficulté que la perte de leur territoire n'était point une raison pour eux de perdre aussi le ciel. Et pour parer à la première difficulté, j'écrivis au nouvel Agent lui demandant deux lignes où il affirmât que les Sauvages étaient libres d'embrasser telle religion qu'il leur plairait. L'Agent me fit une réponse pleine de cordialité et dans le sens que je voulais. Je la traduisis immédiatement à mes Indiens qui s'étaient réunis dans une chambre, de 5 villages différents, au nombre de 15, parmi lesquels se trouvaient 5 chefs. Ils reçurent cette nouvelle avec plaisir mais ils s'écrièrent soudain : « Comment nous est-il possible de prier, si notre cœur est mauvais. » Et cela dit, il n'y eut pas moyen de leur faire entendre raison. Voilà les Sauvages ! A quelque temps de là, le grand Chef, personnage hypocrite qui se dit mon ami en face et me fait en secret tout le mal imaginable, réunit un grand conseil de tous les chefs et là après leur avoir annoncé de la part de l'Agent la liberté pour tous en matière de religion, il se mit à débiter contre les prêtres catholiques une bonne partie des anciennes calomnies inventées contre eux. Or il y avait là autour dix chefs favorables au catholicisme, un seul osa protester et il le paya bien cher... Il est inconcevable comme les Sauvages sont esclaves de l'opinion. — Malgré tout cela, quelques Nez-percés viennent me trouver, mais en cachette et la nuit. Ces visites m'ouvrent leur cœur et me donnent le moyen d'apprendre leur langue. Imaginez la difficulté d'apprendre sans livre ni sans interprètes une langue sauvage qui n'a rien de commun avec les autres. La langue des Têtes-

a moins de rapport avec celle des Nez-percés que le Latin n'en a avec le Grec. Je n'ai encore trouvé qu'un mot d'origine commune dans les deux langues. Vraiment la pauvre nature s'effarouche, mais la grâce vient au secours. Je suis, étonné moi-même, je l'avoue, de pouvoir déjà parler la langue des Nez-percés, de manière à me faire comprendre passablement. — Fin —

(Notre correspondance étant déjà fort volumineuse, nous réservons pour le numéro de Juin les autres nouvelles qu'on a bien voulu nous communiquer.)

Sommaire

Errata

Page 2	ligne dernière	Au lieu de	stricte	lisez strict
Supplément IV	" 15	"	Juin	" juillet
" V	" 2	"	signifiait	" signifierait.
" "	" 21	"	arrivée	" arrière
" VI	" 8	"	fait faire rire	" fait rire
" "	" 12	"	témoignèrent	" témoignâmes

Avis pour la lecture publique. Restituer à l'aide du contexte les mots effacés pages : 6 VIII, IX.

(Adresse de la rédaction. Monsieur J. de Causans Laval, (Mayenne) Maison St Michel

SUPPLÉMENT.

Expulsion des Jésuites des Iles Canaries. (Relation traduite de l'Espagnol.)

Avant de raconter les événements qui accompagnèrent notre expulsion des iles Canaries, il ne sera pas inutile d'exposer en peu de mots notre situation vis-à-vis des habitants du pays. Du reste, nous croyons fort peu connus les détails que nous allons donner.

Le séminaire des Canaries fut un des premiers établissements confiés en Espagne à la Compagnie après la dispersion de 1834. Il s'ouvrit en novembre 1852, à la demande de Mgr. Codina, évêque des Canaries, homme aussi recommandable pour sa science que pour sa vertu. Son amour et son dévouement pour la Compagnie étaient connus de tous. Quand il partit pour prendre possession de son diocèse, les feuilles libérales annoncèrent que les Canaries allaient recevoir un Évêque plus Carliste que Don Carlos et plus Jésuite que St. Ignace. La protection d'un prélat aussi dévoué promettait aux Pères un heureux succès dans la mission qui leur était confiée de former pour ce diocèse, alors sans clergé, des prêtres zélés et vertueux capables de ranimer l'esprit religieux dans une population depuis longtemps abandonnée. Le séminaire était dans un état déplorable. Les études littéraires et philosophiques s'y faisaient d'une manière très superficielle, et en théologie l'on suivait les doctrines du Jansénisme. Un Évêque avait même défendu qu'on y enseignât aucun auteur de la Compagnie. Toutefois la discipline était loin de pécher par trop de rigueur. Les élèves en étaient venus au point de se faire un jeu d'arracher les feuilles des livres de la bibliothèque, beaucoup d'ouvrages précieux furent ainsi perdus ou dépareillés, car la bibliothèque possédait un grand nombre de livres de théologie dogmatique et morale transportés au séminaire des couvents des Dominicains, des Augustins et des Franciscains lors de l'expulsion de ces religieux: ajoutez à cela l'ancienne bibliothèque de nos Pères, qui, outre un grand nombre d'ouvrages excellents, possédait une riche collection de manuscrits, témoins irrécusables des utiles travaux auxquels ils s'étaient livrés dans les temps de calme et de paix. — Le séminaire était l'ancienne résidence de la Compagnie, à laquelle on avait joint quelques maisons adjacentes. L'église avait été bâtie par nos Pères au milieu du siècle dernier, et présentait la forme d'une croix latine. Sur le milieu du transept s'élevait une gracieuse coupole enrichie, à l'intérieur, de peintures à fresque représentant les Saints de la Compagnie. Tel était l'état des choses quand nos Pères arrivèrent aux Canaries en 1852. — Leur premier soin fut de donner une nouvelle direction aux études, et de former les élèves à un genre de vie plus conforme à la dignité de l'état sacerdotal. Ils furent heureusement secondés dans leur premier dessein par le nouveau règlement qu'adopta le gouvernement pour les séminaires. Il était loin de la perfection qu'on pouvait désirer; mais au moins n'offrait-il pas les inconvénients du précédent qui faisait marcher de pair l'étude du latin, de la philosophie, des mathématiques, etc. ... — On s'occupa aussi d'agrandir les bâtiments et de leur donner une disposition plus convenable autant que le permettaient les ressources pécuniaires. Grâce à la sage administration des biens attachés au séminaire, une aile toute entière fut bâtie presque entièrement à neuf, et l'on y ménagea deux grandes et belles salles, l'une pour la bibliothèque, l'autre pour le cabinet de physique qui sans être riche en instruments, était une nouveauté pour le pays. Des soins furent donnés à l'installation d'un cabinet d'histoire naturelle où se trouvait réuni tout ce que les îles offrent de plus remarquable pour la minéralogie, la conchyliologie, et la botanique. On établit de plus un observatoire météorologique, qui eut acquis une grande importance si des raisons indépendantes de notre volonté ne nous avaient empêchés de publier les observations. L'église s'embellit bientôt d'un nouveau maître-autel, de deux autres autels latéraux et d'un riche dallage en marbre de Carrara. En un mot tout l'argent qui restait après l'entretien de la maison était consacré à l'embellissement de l'édifice. Les habitants nous aimaient peu toutefois, mais ils manifestaient hautement leur admiration pour le séminaire, et il était reçu qu'on le fît visiter à tout étranger de quelque importance arrivant à Las Palmas. — Restait une œuvre plus difficile, la direction et la formation des élèves: le succès répondit aux désirs des Pères, grâce à la confiance que leur accordait Mgr. Codina. Il leur donna plein pouvoir de faire ce qu'ils jugeraient à propos, sans même s'informer des mesures prises. — Mais là ne se bornaient pas les travaux des Pères. Ils pouvaient à peine, vu leur

[illegible] suffire aux exigences des études et de la discipline. Mais leur zèle ardent sut trouver le moyen d'évangéliser le peuple de la ville et de la campagne, et [illegible] de donner des missions dans les îles voisines à l'occasion des visites pastorales. Il faut l'avouer cependant, la moisson [illegible] loin de répondre au zèle des ouvriers évangéliques; fait qui paraîtra moins étrange si l'on considère la constitution physique et le caractère moral de ces populations. Un ciel toujours serein, un printemps perpétuel, une température toujours égale (dans la ville de Las Palmas où était notre maison, les variations du thermomètre se maintiennent entre 12° et 27 degrés centigrades) tout cela produit naturellement dans les habitants un caractère mou, sans énergie, sans vigueur, et une horreur instinctive pour tout ce qui exige le travail et l'effort. Qu'on ajoute à cela les susceptibilités et les défiances, suite ordinaire de la faiblesse qui craint de se montrer et l'on comprendra facilement tous les obstacles que les Pères rencontraient dans les prédications et dans les rapports particuliers avec les habitants. Les avertissements les plus modérés et les plus prudents, loin de corriger les abus, aliénaient les esprits. Voilà pour le caractère de ces populations. — Quant à leurs dispositions morales, nous devons distinguer entre les habitants des villes et ceux des campagnes, ces derniers avaient mieux conservé les sentiments religieux que leur [illegible] inspirés les premiers conquérants; leur foi était plus vive, leurs mœurs plus chrétiennes qu'on eût pu l'espérer par suite de la profonde ignorance religieuse où les avait jetés le manque de prêtres capables de les instruire. Ils étaient vraiment affamés de la parole divine et montraient un grand désir de régler leurs comptes avec Dieu et de s'approcher des sacrements. La prédication était à peine nécessaire parmi eux. A son [illegible] village, le missionnaire n'avait qu'à s'asseoir au confessionnal pour être sûr d'y rester les journées entières sans pouvoir entendre cependant [illegible] de ceux qui se présentaient. Il nous était impossible de satisfaire cette avidité pendant le cours de l'année! Nous nous devions [illegible] notre œuvre principale: la direction du séminaire. Mais pendant les vacances, il arrivait souvent qu'un Père, surtout dans les campagnes, [illegible] confesser toute la journée, quoique ce fût un jour ouvrier et que ces populations n'eussent d'autres ressources que le travail de leurs mains. C'est ainsi que les Pères se rendaient une année dans une île, l'année suivante dans une autre, versant les bénédictions du Ciel [illegible] si bien disposées. Il suffisait d'annoncer que tel jour le Padre (c'est ainsi qu'on nous appelait) donnerait un sermon, pour que [illegible] toutes les populations de deux ou trois lieues à la ronde. — Mais hélas! nous étions loin de trouver ces consolations dans les villes et en particulier à Las Palmas et à Sainte Croix de Ténériffe qui sont comme les deux capitales des Canaries. A Las Palmas en particulier l'indifférence religieuse et la corruption des mœurs s'étendaient à toutes les classes de la société: à part quelques âmes privilégiées comme on [illegible], quelques bonnes familles dans lesquelles s'était conservé un reste de foi, tous avaient déserté les églises et abandonné les sacrements. La plupart de ceux qui se confessaient et communiaient dans notre église étaient des gens de la campagne. — Les Pères [illegible] d'introduire la dévotion du mois de Marie, qu'ils célébraient avec une pompe et une solennité extraordinaires, pour voir si par ce moyen ils ne parviendraient pas à faire quelque bien. Tout d'abord le concours fut immense, l'église devint trop petite et beaucoup de personnes [illegible] à la porte ou dans la rue. Mais hélas, des abus s'introduisirent et chaque année ils augmentèrent d'une manière si déplorable que nous fûmes obligés de célébrer le mois de Marie [illegible] simplement, en famille, et presque uniquement pour les séminaristes. [illegible] on n'allait donc à l'église que pour passer le temps. [illegible] des habitants d'une ville sans travail, sans industrie et sans commerce? Le long du jour [illegible] la ville des jeunes gens oisifs, cherchant un délassement [illegible] qui certes contribuaient peu à augmenter la moralité publique. Ceux qui désiraient s'enrichir se rendaient à l'île de Cuba et [illegible] dans leur patrie, ils employaient leur fortune à se procurer une vie toute de plaisir. Un grand nombre de jeunes gens [illegible] et de là une nouvelle source de corruption. — Quant au commerce, ces îles reçoivent presque tout du dehors, et l'unique [illegible] est la cochenille sur laquelle repose tout l'espoir des populations. Les habitants se trouvent donc continuellement en rapport avec les étrangers et en particulier avec les Anglais, dont ils apprennent, non à devenir des protestants zélés, mais à cesser d'être catholiques. Un ministre protestant s'était établi à Las Palmas. Le dimanche, il réunissait ses ouailles dans sa maison pour le [illegible] la prière de la veille, se faisait [illegible], et chacun s'édifiait de la sorte pendant presque toute la semaine occupé à [illegible] rendre un culte empressé à ses véritables dieux, c'est-à-dire, aux livres sterlings. La digne moitié de ce zélé ministre montrait une

[illegible] pour [illegible] sa religion. Elle avait même tenté quelques essais de propagande dans un village voisin où elle possédait une magnifique maison de campagne pour [illegible] [illegible] de l'apostolat. Mais ces braves gens accoutumés à pratiquer notre religion et à se laisser instruire et guider par la voix de leur pasteur ne tardèrent pas à découvrir les sophismes par lesquels on cherchait à les éblouir. Ces efforts furent donc sans résultat dans la campagne. Malheureusement il n'en fut pas de même dans la ville. Un nombre prodigieux de mauvais livres furent répandus parmi le peuple. C'étaient surtout des bibles protestantes en espagnol imprimées par la société biblique de Londres et des ouvrages dont le but était de jeter le doute sur des points principaux de la doctrine chrétienne, comme la présence réelle, la nécessité de la confession et des bonnes œuvres, l'existence du Purgatoire, [illegible] Romans immoraux, gravures indécentes ou au moins dangereuses, photographies obscènes, journaux démocratiques, tout servait d'instrument à la corruption. Le caractère naturel du peuple, l'oisiveté dans laquelle il croupissait favorisaient les desseins de l'enfer et [illegible] [illegible] — Ce tableau est loin d'être complet mais il suffit pour donner une idée des obstacles qui s'opposaient à la [illegible] de ces populations. Donner une mission dans la ville était chose impossible. Déjà Monseigneur [illegible] avait [illegible] [illegible]. Attirés par la nouveauté les habitants accoururent en foule dans l'église. Mais aucun résultat ne fut obtenu. On [illegible] à un autre moyen. Les Pères commencèrent à prêcher les grandes vérités tantôt dans des sermons détachés, tantôt durant le cours de neuvaines [illegible] [illegible] à différentes époques de l'année, tantôt pendant le mois de Marie. Mais telle était la susceptibilité des auditeurs qu'ils ne pouvaient consentir à ce qu'on leur parlât de l'enfer et à la sortie [illegible] [illegible] [illegible] du sermon, les jeunes gens se répandaient dans la foule et tournaient en ridicule les paroles du prédicateur. Il arriva même qu'à la [illegible] quelques abus, des placards insultants remplis de menaces et de grossières injures à l'adresse des Pères furent affichés à la porte du collège. — Enfin, à bout d'expédients, nous eûmes recours à un moyen qui produisit quelques fruits. Ce fut l'établissement de congrégations. Nous ne pouvions compter sur la noblesse ni sur la classe aisée. Ils auraient cru se déshonorer en faisant partie d'une association purement religieuse. La plupart des jeunes gens échappaient également à notre action. Déjà pervertis et [illegible], jamais ils n'auraient consenti à venir aux réunions. Il ne nous restait donc plus que les enfants et les ouvriers. Deux Congrégations furent établies, la première sous le patronage de St. Louis, et la seconde sous celui de St. Joseph. On ne recula devant aucun sacrifice pour en assurer le succès. La Congrégation de St. Louis se composait en grande partie de nos externes. Quelques autres enfants furent admis [illegible]. Nous ne pûmes compter sur le concours des parents, et nous nous contentions d'un consentement tacite. Plusieurs même défendirent à leurs enfants de fréquenter les réunions, bien qu'ils fussent élèves de notre collège. Ils nous les auraient même retirés. Mais il n'y avait d'autre établissement d'éducation dans la ville qu'un externat dirigé par des séculiers. Le progrès des études y était presque nul, et cependant ces messieurs n'exigeaient pas moins de 40 francs par mois de leurs auditeurs. Force était donc à la plupart des familles de nous confier leurs enfants. Les débuts de la congrégation de St. Joseph furent également très pénibles. Mais enfin Dieu bénit le zèle de son directeur, et devenue plus nombreuse, elle devint pour la ville la source d'une grande édification. — Tous ces travaux nous attirèrent bientôt la haine de la classe aisée et des jeunes gens, et pour nous discréditer, on allait répandant parmi le peuple les plus absurdes calomnies sur nos doctrines et nos mœurs [illegible], sur les immenses richesses que nous avions et sur notre ambition qui nous poussait à dominer l'Évêque afin de gouverner nous-mêmes le diocèse. C'étaient là autant d'excellents moyens de nous aliéner l'esprit de tous, d'empêcher tout le bien que nous aurions pu faire [illegible], et de préparer notre facile expulsion au jour où la révolution éclaterait en Espagne. — Telle était l'espérance [illegible] [illegible] — [illegible] de juin 66, époque où éclata en Espagne la révolution dirigée contre le ministère O'Donnell, on avait fondé dans la ville un club secret dont le principal objet était d'organiser le mouvement révolutionnaire de façon à pouvoir répondre au premier signal du triomphe donné d'abord en Espagne. On y avait décidé en premier lieu de nous chasser du Séminaire, et au cas de résistance, d'y employer la force en excitant contre nous une émotion populaire. On avait statué aussi la destruction du [illegible] [illegible] [illegible] dans la ville et dans toute l'île (lequel est maintenant du reste complètement ruiné) enfin on se désignait [illegible]

qui devraient tomber sous leurs coups. Mais ce club avorta presque à son origine : découvert après quelques réunions, la crainte le dispersa. Arrivèrent alors les nouvelles de la révolution, mais en même temps l'annonce de son complet insuccès et de la subite élévation au ministère de Narvaez duc de Valencia. Cet homme énergique avait par les moyens de rigueurs extrêmes mis un frein à l'audace révolutionnaire, déconcerté leurs plans, donné à l'armée une nouvelle unité et inauguré pour l'Espagne une ère de paix d'autant plus douce qu'elle était moins espérée. Un des moyens employés par le duc de Valencia fut l'expulsion d'un grand nombre de soldats qui avaient pris part aux journées de Juin contre le gouvernement. Une bonne partie fut jetée aux îles Canaries où ces exilés, non enfermés comme il aurait fallu dans quelque forteresse, contribuèrent par leurs menées dans le pays à y augmenter le mécontentement contre le gouvernement et l'état présent des choses en Espagne, ne se lassant pas d'annoncer comme infaillible et prochain le complet triomphe de la révolution dans la mère patrie. Ce fut l'époque du plus grand danger pour les Nôtres, non par ce qui advint de fait, mais par ce qui pouvait arriver, si, grâce à la faiblesse du gouvernement la révolution avait réussi. La grande île Canarie et celle de Ténériffe étant couvertes de ces hommes perdus, disposés à tous mauvais coups, il était facile aux Canariens d'assouvir sans se compromettre leur haine sur les Nôtres, en mettant en avant quelques uns de ces misérables bannis. En effet on vit s'accroître alors l'audace de ces gens contre nous au point d'insulter les Pères en pleine rue quand ils sortaient. Mais Dieu permit pour notre bonheur que le gouvernement s'étant consolidé en Espagne accordât une amnistie aux déportés, qui après quelques mois abandonnèrent presque tous les îles Canaries, y laissant après eux des traces trop profondes de leur séjour. Ainsi allèrent les choses avec une apparente tranquillité jusqu'au 12 Juin de cette année 1868, que le vapeur apporta aux îles avec le courrier plusieurs généraux exilés par ordre du gouvernement. C'étaient le duc de la Torre général Serrano, le général Dulce et le Chevalier de Rodas. On disait, et c'était vrai, que le 5 Juillet le gouvernement avait découvert une vaste conspiration qui devait éclater le 7 et renverser le trône d'Isabelle. Immédiatement le chef du ministère, Gonzales Bravo (qui avait succédé à Narvaez après sa mort) avait fait arrêter les principaux chefs de la conspiration; ils furent sous bonne escorte dirigés sur Cadix pour y être embarqués immédiatement sur le paquebot-poste qui devait partir le 7 pour les Canaries. Cette mesure énergique sans doute, mais insuffisante, eut pour effet de retarder de deux mois seulement la révolution. Les généraux déportés furent laissés dans les îles en pleine liberté ; et quand avec une apparente rigueur on eut séparé des autres qui restèrent à Ténériffe le général Dulce transporté à Palma, on ne fit point de difficulté de permettre à Serrano et à ses deux compagnons d'aller visiter Dulce dans son île sous le prétexte d'une grave maladie, dont il se serait alors trouvé atteint. En retournant à Ténériffe le maréchal Serrano eut l'attention d'envoyer sa carte au R. P. Recteur du séminaire en s'excusant de ne l'avoir point visité à son arrivée, ... pour les raisons que chacun peut imaginer. Enfin arriva le mois de Septembre qui devait être si plein d'événements. Il n'y avait de communication entre l'Espagne et les îles que par les deux vapeurs qui faisaient chaque mois le double service ordinaire; et (d'après une nouvelle combinaison) ils devaient quitter Cadix le 2 et le 17, toucher à Ténériffe le 6, et le 21 pour être dans la baie de Las Palmas le 7 et le 22. Or, le 14 Septembre au soir, de ce dernier port on signala à l'horizon un vapeur qui au lieu d'approcher de terre continua sa route et se maintenant à quelque distance de la côte se mit à croiser en vue de l'île du Nord au Sud et vice versa : mais à peine une heure de nuit s'était écoulée que le navire s'approcha de terre et reçut le Chevalier Rodas que ses compagnons embarqués à Ténériffe venaient chercher pour se diriger ensemble vers Cadix et y déployer l'étendard de la révolution : ce qui en effet eut lieu le 19. — Cependant le 17 le paquebot partait de Cadix emportant aux îles Canaries 3 jésuites (deux Pères et un Scolastique) qui, à une journée du port, rencontraient l'autre vapeur où se trouvaient les généraux. — Nos Pères avaient laissé la Péninsule en paix et portaient une lettre du Provincial qui rappelait des Canaries deux professeurs destinés à faire leur théologie à Tortosa. Cependant le départ clandestin des généraux exilés avait excité dans les îles les espérances du parti appelé libéral; espérances qui devinrent une espèce de certitude quand on vit que le 22 le Courrier n'arrivait pas à Palma comme il aurait dû. On attribuait ce retard à la révolution qui devait sûrement avoir éclaté en Espagne, et en même temps on désirait vivement l'arrivée du paquebot afin d'avoir des nouvelles certaines. Enfin le 23 au point du jour la vigie signala le vapeur. Alors le R. P. Recteur qui avait reçu avis des intentions des révolutionnaires à notre endroit, voulant faire éviter aux Nôtres les dangers qu'ils pouvaient courir dans la première effervescence,

avant même l'arrivée du vapeur, fit sortir de la maison un certain nombre d'entre nous comme pour la promenade, les dirigeant de différents côtés avec l'ordre de revenir si après une heure ils ne recevaient point d'avis certain, ce qui signifiait que tout était en paix. En même temps deux autres étaient envoyés au port pour revenir aussitôt donner avis au collége de ce qu'ils apprendraient de nouveau. L'un de ces deux envoyés était celui qui écrit ces lignes. Enfin le vapeur aborde sans donner le moindre signal, les passagers débarquent et parmi eux les trois Jésuites et l'on apprend que le retard n'a été causé que par le mauvais temps. — Cette nuit même du 23 au 24 les deux Scolastiques désignés pour Tortosa s'embarquèrent et après avoir fait escale à Ténériffe, partaient le 24 au soir pour l'Espagne. Sur le vaisseau se trouvait le général Dulce qui n'avait pu ou voulu partir avec les autres et disait que pour raison de santé il avait obtenu du gouvernement l'autorisation de quitter les îles pour se rendre à l'étranger. Dans sa conversation, pas un mot de politique, et tous ceux qui l'accompagnaient observaient comme lui la plus parfaite circonspection en ce point. Un soir, comme les passagers conversaient au salon, le général apercevant un des deux Scolastiques se dirige vers lui et commence à lui faire diverses questions sur notre Compagnie : quel était notre genre de gouvernement, notre Général résidait-il à Rome, était-il élu et à vie ou seulement pour un temps, y avait-il en Espagne plusieurs Provinciaux, combien la Compagnie comptait-elle de membres, quelle était notre manière de vivre pour la nourriture, le vêtement etc. A toutes ces questions on satisfit avec une grande simplicité, mais celle qui frappa le plus fut si nous étions contents dans notre vocation. La réponse fut catégorique : non seulement nous étions contents, mais si par hypothèse nous n'eussions point embrassé cet état nous le ferions à l'instant sans hésiter. Tel fut l'entretien avec le général et la traversée se passa sans autre accident. Le 28 vers 4h du soir nous découvrîmes au loin Cadix et à 5h 1/2, à une demi heure de distance du port, nous vîmes venir à nous une chaloupe montée par deux marins qui se mirent à crier : Vive Serrano, vive Prim, vive la liberté ! Nous avançâmes et nous eûmes bientôt ces nouvelles : L'Andalousie entière était soulevée, Serrano en marche sur Madrid avec de nombreuses troupes et toute la Péninsule sur le point de se prononcer contre le gouvernement. Le vapeur aborde et sans trop savoir ce que nous ferions, nous nous disposons machinalement à débarquer avec nos bagages. A ce moment l'arrivée du navire est littéralement envahie par une multitude de gens, non point animés d'intentions hostiles, mais venant offrir aux voyageurs de les conduire en canot au rivage et ensuite dans les hôtels de la ville. En même temps de nombreux officiers sur un canot de la marine de guerre s'approchaient pour recevoir le général, le féliciter et le conduire à terre en triomphe. En un instant Dulce eut percé la foule qui encombrait le gaillard d'arrière, et fut reçu dans le bateau ; aussitôt les mariniers levèrent leurs rames et au signal donné la barque fila vers la ville. Nous, de notre côté, nous avions hâte de partir aussi et nous nous y disposions quand un officier vint nous prier de nous rendre auprès du Capitaine. Mais, voyant que nous ne pourrions facilement arriver à lui à travers tout ce monde, le capitaine nous vint trouver lui-même et nous dit : « Veuillez, Messieurs, ne point partir, qu'on ne soit venu vous chercher avec un bateau de la marine que vous enverra le commandant du port. » — Nous crûmes voir en cela une marque de protection, sans laisser pourtant que de craindre un peu que ce ne fut quelque mauvaise intention déguisée ; mais dans les deux hypothèses il nous fallait rester à bord pour ne point méconnaître de bonnes intentions, ou nous exposer à quelque mauvais parti si l'on était mal disposé à notre endroit. A cela s'ajoutait la nécessité de nous informer de l'état des affaires avant de débarquer. Faire autrement eut été s'exposer. Pour toutes ces raisons nous résolûmes d'attendre le bateau qui ne devait point tarder à venir. Il ne tarda que trop : en fin de compte ne vint pas. Déjà le soir était venu depuis plus d'une heure : le bateau était presque désert ; quelques matelots et le pilote y restaient seuls avec nous : les autres avec le capitaine étaient allés passer la nuit à terre. Sur ces entrefaites il advint qu'on dût dépêcher à terre un canot du vapeur je ne sais trop pour quelle affaire ; nous en profitâmes pour faire dire au Commandant du port que nous lui étions fort reconnaissants de sa bonne volonté à notre endroit, mais que nous le priions de ne point se donner la peine de nous envoyer le bateau convenu : que nous chercherions de nous mêmes les moyens de débarquer. Après une demi heure le canot de retour nous apporta cette réponse : « Restez là jusqu'à nouvel ordre, la junte n'ayant rien décidé à votre sujet ». Force nous fut donc de passer la nuit à bord, incertains du lieu où nous pourrions passer

le jour suivant. Cette nuit fut pour nous ce que chacun peut imaginer. Le lendemain la pensée nous vint de recourir à notre compagnon de route le général Dulce afin de prévenir toute détermination de la part de la junte. Une occasion se présenta excellente, l'aide de camp du général étant venu vers 7 heures du matin chercher tout son équipage. Nous écrivîmes donc à Dulce une lettre pleine de politesse où nous lui disions que notre intention n'était point de séjourner sur le territoire Espagnol, nous demandions l'autorisation de nous rendre librement à l'étranger; par exemple en France. Cette résolution était le résultat des nouvelles que nous avions apprises le soir précédent au sujet des Pères de Port Ste Marie qu'on nous disait avoir été enlevés de leurs maisons, mis sur un vapeur et emmenés à Gibraltar, parcequ'on avait trouvé au collège et au Noviciat quantité d'armes et de munitions; détail qui nous eût fait faire rire si les circonstances ne nous en eussent ôté toute envie. Nous attendîmes une réponse ou décision jusqu'à 2 h. du soir, où nous vîmes venir un canot de marine de guerre monté par un officier qui nous dit de la part du Général Dulce que pour le moment aucun bateau de guerre ne pouvant nous conduire en France, nous devions prendre place sur le vapeur « la ville du Hâvre » en partance ce soir même de Cadix: pour nous y transporter, on nous enverrait de la capitainerie du port un canot qui serait à notre disposition. Nous envoyâmes au général nos remerciements et témoignèrent nos regrets à l'officier pour la peine que nous lui donnions. A 4 h. du soir arriva le vapeur français et peu d'instants après se présenta le canot de guerre et nous nous transportâmes sur l'autre bord. « La ville du Hâvre » ne repartit que le lendemain soir: en sorte que ce n'est qu'après deux jours d'attente depuis le soir du 30 Septembre que nous prîmes la direction de la France, où maintenant nous sommes en paix grâces à Dieu. Pendant notre séjour dans le port de Cadix plus d'une fois l'idée nous vint de faire parvenir à nos Pères des Canaries la nouvelle de la révolution; mais impossible d'effectuer ce désir. Dans le port se trouvait déjà en même temps que nous le vapeur qui devait aller prendre nos Pères aux Canaries pour les ramener en Espagne. De fait le 6 Octobre le vapeur « Cadix » partit pour Las Palmas avec la fatale nouvelle. A son arrivée les cloches sonnèrent à grande volée en signe de réjouissance, la junte désignée d'avance par le parti se réunit aussitôt et se choisit pour président D. Manuel Gonzalez qui l'année précédente avait été médecin du séminaire. Le jour suivant, 7, la junte se présenta au séminaire pour y faire l'inventaire de tout ce qui s'y trouvait et intimer aux Pères l'ordre de s'embarquer le lendemain, 8, pour l'Espagne. Les Nôtres obéirent et furent obligés de monter à bord à 6 h. du matin quoiqu'on ne dut appareiller que le soir. Deux membres de la junte, le Vicaire capitulaire, le Chanoine magistral et le Pénitencier avec une quarantaine d'élèves accompagnèrent les nôtres jusqu'au port, et ce fut une vraie faveur du Ciel qu'on y parvint sans insultes. On a dit que si les nôtres s'étaient rendus de là à Ste Croix de Ténériffe, capitale des Canaries, on les eût reçus volontiers et leur eut confié la direction de l'Institut provincial, ou donné une maison pour y fonder un séminaire diocésain. Mais c'est peu croyable, et il ne paraît pas que les habitants de Ténériffe soient plus affectionnés aux Nôtres que ceux de la grande Canarie. Seulement les Ténériffains auraient sans doute donné aux Nôtres quelques marques de bienveillance, par cet esprit d'opposition et de contradiction qui les fait agir d'ordinaire au rebours de ceux de la grande île: rivalité qu'on trouve ridicule entre les petits et qu'on admire entre les grands, je ne sais trop pourquoi. — Bref, le vapeur qui emportait les nôtres fit escale à Lanzarote où le P. Recteur avec trois autres Pères descendit à terre; mais assaillis avec des cris injurieux ils durent remonter au plus vite. Le 10 Octobre, fête de St François de Borgia, ils quittaient définitivement les Canaries pour n'y retourner probablement jamais. — En résumé on peut dire que le zèle et l'activité de nos Pères dans ce collège aurait pu produire ailleurs de beaucoup plus grands fruits. Néanmoins l'instruction relevée, la moralité restaurée, dans le peuple des campagnes surtout, un bon nombre de prêtres zélés donnés aux deux diocèses et quatre fils des Canaries entrés dans la Compagnie, voilà des résultats qui témoignent du succès de notre dévouement. Daigne Dieu prendre pitié de ce pauvre peuple qui se trouve plus abandonné que jamais et, privé de ce dernier soutien, est en grand péril de perdre le peu de foi qu'il a conservé.

VII.

Constantinople. — Le R. P. Daras a bien voulu nous communiquer sur les Grecs schismatiques les intéressants détails qui suivent. Il les a puisés aux sources les plus pures : — « Je les tiens, écrit-il, du fils d'un papas grec, converti depuis quelques années avec toute sa famille. Tout ce que je n'ai pas vu de mes propres yeux vient de son récit. Il m'a même apporté le cérémonial grec où j'ai puisé certains details.

De la Grèce va peut être partir l'étincelle qui mettra le feu aux quatre coins de l'Europe et poussera les unes contre les autres ces armées formidables qui font l'effroi du monde entier. La Turquie, cadavre rongé par la pourriture, descend lentement à la tombe et les fiers Osmanlis d'autrefois auraient quitté pour toujours le sol de l'Europe si l'épée de la France ne lui avait conservé jusqu'ici une vie factice et une vigueur d'emprunt. Les Grecs sont-ils dignes de recueillir l'héritage et de régner à leur tour sur le Bosphore? je ne le crois pas. Ils ont des qualités incontestables, sont actifs, intelligents, pleins de patriotisme ; mais ces belles qualités sont ternies par cette foi grecque, bien comparable à la foi persique, qui a fait écrire à Virgile cette sentence : Timeo Danaos et dona ferentes . Un fait très-récent en a donné une nouvelle preuve. L'amiral turc Hobart-pacha croisait ces jours derniers devant Syra avec sa flottille cuirassée : il bloquait le corsaire Grec l'Enosis. Manquant de vivres, il en fait demander aux Grecs de Syra. On accepte son argent et on lui envoie des vivres empoisonnés. Ce fait d'infâme perfidie est attesté par plusieurs lettres : on n'en connait pas encore les détails. — Ceci me confirme un propos plein d'esprit hazardé par un Français haut placé qui a résidé longtemps en Grèce : « Dans ce pays, me disait-il, ce ne sont pas des hommes, ce sont des Grecs. — Dans toute la Grèce règne en ce moment une agitation extraordinaire. Tous les yeux sont portés sur Constantinople : on m'assurait hier qu'à Athènes on diffère les baptêmes et les mariages, parcequ'on espère baptiser ses enfants et se marier dans trois mois à Ste Sophie redevenue la grande et incomparable basilique chrétienne. — Les mêmes espérances font battre les cœurs des Grecs du Phanar. Le Phanar est le quartier du vieux Stamboul habité par les grandes familles grecques. C'est le faubourg St Germain de l'endroit. C'est là que réside le Patriarche et j'ai visité en détail sa cathédrale, bien petite et bien modeste comme dimension. — Les Grecs du Phanar en général sont fort instruits, parlent français presque aussi bien que nous et cultivent leur langue avec une prédilection particulière. Leurs journaux sont écrits en grec très-pur : malheureusement tous ces lettrés si fiers de leur civilisation ne sont plus chrétiens que de nom ; ils prennent le nom et les allures des libres-penseurs ne voulant plus relever que de leur raison. Leurs publications périodiques sont remplies de diatribes contre la religion et le roman y étale à plaisir ses productions les plus sâles et les plus dégoutantes. — Leurs églises (j'en ai visité 14 ou 15) se ressemblent toutes. La plus belle de toute est celle de St Constantin à Stamboul. Une boiserie sculptée et encadrant un grand nombre de tableaux bysantins en or, en argent et en peinture, sépare entièrement l'autel du reste de l'église. Les tableaux représentent invariablement la très-Sainte Vierge (la Navara) (παν αγια) St Jean-Baptiste et le grand St Georges toujours à cheval et transperçant son dragon. Un seul autel est caché derrière la boiserie : une ouverture circulaire couverte d'un grand tapis est destinée à laisser voir le prêtre à certains moments du sacrifice. Dans la nef ni bancs ni chaises : les fidèles restent debout ou à genoux ou s'accroupissent à terre à la manière turque. Une tribune au fond de l'église est destinée aux femmes. Des stalles en bois sculpté sont destinées aux prêtres ou papas. Au dessus des divers tableaux de la Ste Vierge ou des Saints est à un mètre de terre un autre tableau représentant le même sujet : ce tableau fort petit est destiné à recevoir les baisers des fidèles : aussi sont-ils bientôt dégradés par un attouchement continuel qui indique une tendre dévotion chez les gens du peuple. — La nef est toute remplie de lustres fort riches, mais de petite dimension. La chaire est fort élevée et sert surtout à la lecture de l'évangile : car la prédication est à peu près nulle, les papas étant très-ignorants et ne sachant pas dire deux mots de suite. On compte dans le clergé grec trois sortes de papas : — 1° Des proestos ou économes des églises : ils s'attribuent le produit des quêtes, se font payer fort cher les baptêmes, les mariages et les enterrements et tirent un profit considérable de la coutume qu'ils ont établie d'aller bénir chaque mois les maisons, les terres et les personnes de leurs paroissiens. Je les ai vus plusieurs fois s'abattre à 12 à la fois sur la maison d'un fidèle.

Chacun donne sa bénédiction, puis tend la main pour recevoir 1 ou 2 francs suivant la fortune de l'individu. — Les dimanches et jours de fête le proestos se place à la porte de l'église et fait payer à chacun de ses paroissiens 20 à 30 centimes qu'il empoche bien entendu. Les femmes dans leur tribune sont soumises au même impôt. — Au moment de la communion le prêtre donne à chacun une bénédiction particulière pour laquelle il reçoit de chacun 15 à 25 centimes. Puis avant de donner la communion il tend de nouveau la main et reçoit de chacun 60 centimes. c'est la condition sine qua non. — L'an dernier, une pauvre femme à Pâques n'avait pu payer que la bénédiction. Le prêtre la communie, réclame les trois piastres et furieux de se voir déçu, arrache le pauvre châle qui couvrait la malheureuse. — Après la messe le prêtre porte chez les malades la lance de Longin, les touche pour les guérir et se fait payer 60 à 80 centimes. — 2° Les πνευματικος ou confesseurs dont l'unique fonction est de vendre l'absolution des péchés. Il entend les confessions non à l'église qui n'ont pas de confessionnaux, mais dans sa propre maison ! Un pécheur ordinaire paie 3 piastres ou 60 centimes. La somme d'argent augmente avec le nombre et la gravité des péchés. On discute sur le prix, on crie, on se fâche d'une part et d'autre, puis on finit par s'entendre. Quand il s'agit d'un grand pécheur le pneumaticos se frotte les mains et [illegible] une amende de 70 à 80 francs avec 200 ou 300 prostrations. — La restitution du bien mal acquis se fait plus simplement que chez nous. — J'ai volé 400 francs à mon voisin dit le pénitent. — C'est bien, dit le papas : apporte-moi 200 francs et Dieu va te pardonner. Du voisin il n'est pas question. — La troisième classe de prêtres se nomme les εφημεριος. Ces papas ne s'occupent qu'à célébrer le saint sacrifice et vivent du produit de leurs messes. — Le Patriarche ou catholicos est chef de la nation, président du synode et juge suprême de toutes les affaires civiles et religieuses. — Le synode, composé de 12 métropolitains forme le grand conseil de la nation. — Les gouverneurs militaires turcs d'après une ordonnance de Mahomet II, doivent faire exécuter les sentences judiciaires du patriarche à l'égard des chrétiens du rit grec et celles des évêques à l'égard de leurs paroissiens. — Le Patriarche avec la vente des évêchés, les impôts levés sur les papas et tous les membres de son troupeau, [illegible] un revenu de 150 à 200 000 francs. — Le sacerdoce se vend à prix d'or sans le moindre semblant d'examen de science ou de bonnes mœurs. La prêtrise coûte à chaque papas de 1500 à 2500 frs. Un évêché se vend 7 à 8000 francs. — Voici à ce sujet un fait fort curieux dont le héros n'a pas fait mystère. Un brigand Bulgare avait longtemps été l'effroi de toute l'Asie Mineure. Assassinats, dévastations, vols à main armée, rapines de toutes sortes, il n'avait rien négligé pour s'enrichir et il finit en effet par avoir une somme assez ronde à sa disposition. Voulant passer tranquillement le reste de ses jours et dérouter pour toujours les recherches de la police, il cache son trésor en lieu sûr et vient frapper au monastère grec du mont Athos. L'argent lui en ouvre les portes : il achète le sacerdoce et finit même par devenir abbé. Au bout d'un an un évêché de Cilicie venant à vaquer le moine prend le chemin de Constantinople et se fait présenter au patriarche. Il demande l'évêché en se disant très pauvre pour payer moins. Le primat réclame 50 000 piastres (12 000 francs) : le moine se récrie : l'affaire se débat et enfin on tombe d'accord à 9000 francs. Ce bon évêque vit encore : au bout de 15 ans certains indices l'ont fait reconnaître pour le bandit d'autrefois ; mais son or adroitement semé a su endormir le zèle des pachas : car chez les Turcs c'est un axiome qu'on ne poursuit jamais ceux qui ont de quoi payer leurs juges. — Je ne vous dirai rien des mœurs grecques pour ne pas souiller ma plume : qu'il vous suffise de savoir qu'il n'est pas rare ici de trouver des individus qui ont 2 ou 3 femmes dans 2 ou 3 maisons différentes et dans des quartiers séparés. — Le divorce est une simple question d'argent, mais de beaucoup d'argent. Les patriarches songeant aux intérêts de leur caisse ont pensé que le paiement d'une forte somme était le plus sûr moyen d'empêcher les divorces. Aussi le plus pauvre grec ne peut divorcer à moins de payer au moins 120 francs. Pour les riches on leur demande jusqu'à 8 à 10 000 francs. Qu'arrive-t-il ? C'est que beaucoup trouvent plus simple de garder leur argent et de laisser cependant leur femme pour en prendre une autre. — Voici un fait. Nous avons au collège deux charmants enfants dont le père est grec. Ce grec en est à sa seconde femme et sa première compagne qui elle aussi a retrouvé un autre mari loge dans la même rue en face de son magasin. — Si les mœurs des grecs sont faciles, leurs jeûnes en revanche sont fort rigoureux. Ils ont quatre carêmes : 1° Celui de l'Avent – 2° Celui de Noël qui varie de 10 à 30 jours suivant les années – 3° Celui de Pâques. – 4° Celui de l'Assomption du 1er au 15 Août. Ce dernier est le plus rigoureux : on n'y peut manger ni poisson, ni huile. Il y a encore des jours de grand jeûne à la Purification, à St Jean-Baptiste et à la fête de la Ste Croix (10 αυγ α . — Voici maintenant quelques coutumes propres à

l'Église grecque. — Dès qu'une femme a mis au monde un enfant, les prêtres accourent réciter des prières sur l'enfant et reçoivent le salaire de 3 à 6 francs. Si l'enfant est maladif ou pleure beaucoup, les papas reviennent dire les mêmes prières et sont payés de la même façon. Ces visites se répètent 6 à 7 fois de la naissance au baptême. — Le sacrement de Confirmation se donne aussitôt après le baptême et dans la même cérémonie on fait faire à l'enfant sa première communion. — Les papas n'oublient pas la visite des malades : ils récitent sur eux certaines prières et chaque visite leur est grassement payée. — Si la maladie [illegible] gravité on voit aussitôt accourir sept papas qui se mettent à réciter sur le malade tout le Nouveau Testament. Ceci se nomme la grande bénédiction et se paie 40 à 50 francs. — Au troisième Dimanche de Carême les papas distribuent à leurs ouailles de petites fleurs : cette générosité ne reste pas sans récompense et les piastres pleuvent autour de ces bons pères .. de famille. — A la fête de la Ste Croix on voit encore ces infatigables pasteurs parcourir les maisons des riches pour leur offrir la fleur du basilicon, ce que nous appelons vulgairement en France bâton royal. La main qui a donné reste ouverte après le contact [illegible] d'un medjidié (5 francs) permet au joyeux papas d'acheter un fichu à sa chère moitié ou des souliers à ses marmots. — Je ne puis finir cette lettre déjà trop longue cependant sans vous dire un mot de leur grand lieu de pèlerinage, Baloncli et de Brinkipo leur lieu de plaisir et résidence d'été. — A une heure de marche du fameux palais des Blaquernes dont il ne reste que des ruines amoncelées, on trouve dans la plaine un petit village entièrement grec. C'est Baloncli. Une magnifique église parfaitement décorée de peintures modernes et de lampes en cristal sert à recevoir la multitude des pèlerins qui viennent à la fontaine miraculeuse. Cette fontaine est placée dans une chapelle particulière où le jour ne pénètre que fort difficilement. Quatre grands seaux sont toujours remplis d'eau et un sacristain est toujours là pour en puiser. Près de lui est un papas qui vend des chandelles aux visiteurs et récite des évangiles pour ceux qui veulent les payer. Le sacristain a voulu me montrer les célèbres poissons frits : j'ai bien regardé, mais je n'ai rien vu : il paraît qu'il faut avoir une forte imagination pour jouir de ce spectacle. [illegible] pour servir au souper des moines Grecs le jour de la prise de Constantinople par les Turcs. Surpris par l'invasion musulmane les pauvres moines rejetèrent dans l'étang leurs poissons à moitié frits et ces complaisantes bêtes se remirent à nager comme s'ils n'avaient jamais quitté leur élément. — Laissons Baloncli et visitons Brinkipo. Les îles des Princes sont vraiment des îles de plaisir. Le printemps y est à peu près continuel et l'art Européen avec toutes ses merveilles est venu s'implanter dans ces lieux enchantés et a semé partout les fleurs, les doux ombrages et les statues artistiques. Des jardins splendidement éclairés reçoivent le soir toute la haute société grecque : plusieurs orchestres bien composés invitent à la danse la jeunesse folle de ces divertissements. On organise en d'autres endroits de grandes parties d'ânes et on fait au grand galop l'ascension du fameux monastère de St Georges établi sur le plus haut sommet de l'île. On voit passer sur le chemin des caravanes entières de 25 à 30 personnes hommes, femmes, enfants, jeunes filles. Ces ânes sont loués pour la circonstance et vous riez de tout votre cœur en voyant les propriétaires de ces bêtes les suivre à la course en les tenant par la queue. — On trouve à Brinkipo trois monastères grecs anciennement fort célèbres, St Nicolas, le Χριστος et St Georges. Les moines y sont encore... par leurs ossements ; mais en revanche chacun de ces monastères sert à loger un papas avec toute sa nichée. Ce que j'ai trouvé de plus satisfaisant au Χριστος et à St Georges surtout c'est une eau de citerne très fraîche qu'on avale en été avec autant de satisfaction qu'un verre de champagne. — Au reste les papas se montrent d'une amabilité surprenante à l'égard des visiteurs. A St Georges on nous a offert de l'eau et des confitures dans des verres fort propres. Les églises de ces trois monastères sont fort petites, fort peu ornées pour ne pas dire sales et disgracieuses. — Brinkipo possède trois autres églises grecques beaucoup plus riches. Les Arméniens catholiques viennent d'y construire aussi une belle église. Les catholiques latins y ont aussi une chapelle desservie par de bons Capucins italiens fort amis de la France. Le fanatisme schismatique a tout fait pour arrêter la construction de cette chapelle catholique : ils venaient la nuit détruire ce qu'on avait édifié le jour. Les fidèles Croates durent garder les constructions le pistolet d'une main et le sabre de l'autre. Ce dernier argument fit cesser toute opposition. — Les autres îles, Proti, Antigone et Halki sont moins importantes que Brinkipo. A Halki j'ai visité le théologat des Grecs. C'est fort pauvre comme construction. — Un autre collège pour la jeunesse grecque est encore plus misérable ; mais la position en est magnifique. Le Directeur parlant fort bien le français et ayant fait toutes ses études à Paris, nous fit l'accueil le plus gracieux et nous présenta un cigare que nous avons fumé à son intention. Il nous fit visiter ensuite en détail tout l'établissement, cabinets de physique et de chimie, etc. Nous nous quittâmes bons amis quoique en désaccord sur bien des points.

X.

Autre lettre du même. — Le jour de Noël, c'est-à-dire le 7 janvier (car les Arméniens suivent encore le calendrier grec) je suis suis allé voir leur grande cérémonie à l'église du séminaire. En qualité de Français on me plaça tout seul dans le chœur que le clergé occupait en entier. J'ai donc vu dans tout son éclat une fête tout orientale. Le rit Arménien, comme vous le savez, a une liturgie toute particulière. On suit en tout la langue Arménienne : c'est assez vous dire que je n'ai absolument rien compris aux divers chants. — Mgr. Hassoun officiait pontificalement : 12 diacres le servaient à l'autel. Le chant était exécuté par 15 à 20 chantres ou enfants de chœur réunis dans le chœur en demi-cercle par ordre de taille. Le chant est à peu près continuel, car dans ce rite comme dans le rite grec le servant de Messe a presque autant à dire que le prêtre lui-même. Aussi il faut une grande capacité pour servir la Messe. — Le chant Arménien est triste et monotone. Ils ont des livres notés, mais on ne les ouvre pas. Chacun chante et souvent improvise à sa manière. De temps en temps les divers solos sont variés par un chœur d'enfants qui crient à tue-tête et montrent un vif enthousiasme. Quoiqu'il en soit ce n'est pas là le côté brillant de la cérémonie. — Ce qui brille le plus ce sont les ornements. Là, nous autres Latins, nous sommes dépassés. Chantres et enfants de chœur ont absolument le même costume et il consiste en une soutane couleur chamois bordée en bas par une bande large de 3 doigts couleur bleu de ciel. Sur les épaules une petite pèlerine en belle soie bleu de ciel sur laquelle reluisent de riches broderies en argent. Les étoles des diacres sont fort larges et de cette même couleur bleu de ciel. Les ornements sont de toute beauté. — En avant de l'autel se trouvent deux rideaux qu'on tire à certains moments de la Messe pour cacher l'autel aux assistants. Le premier est bleu ciel transparent et couvert de broderies tout étincelantes d'argent. Le second est en fine gaze blanche et couvert de broderies d'or fort jolies. — La Consécration se chante par le prêtre à haute voix et tout le peuple répond quelque chose comme Amen probablement. On ne se sert pas de sonnettes, mais à certains moments deux diacres agitaient vigoureusement quelquefois pendant dix minutes de suite chacun un bâton de deux mètres de haut au sommet duquel sont attachés une multitude de grelots. Ces deux instruments font beaucoup de bruit et leur extrémité ressemble de loin à un petit soleil dont les rayons sont en argent. La cérémonie terminée, Mgr a été reconduit en procession. Devant lui on portait la crosse, la croix, la houlette simple, la houlette surmontée du globe, et une troisième houlette d'une autre sorte. Vous voyez que ce ne sont pas les houlettes qui lui manquent. — Douze jours après je me trouvais encore à la fête de l'Epiphanie. Je voulais voir une cérémonie particulière, le baptême de Notre-Seigneur qu'on célèbre ici avec une fort grande pompe. — Après la grand'Messe, célébrée en 1re classe, tout le clergé se rendit à l'entrée de la nef où une riche crédence magnifiquement illuminée supportait tout ce qui devait servir au baptême. C'est un magnifique crucifix que l'on baptise; mais il y a un parrain : je vis donc sortir de la sacristie un magnifique enfant de 7 à 8 ans. Tenant à la main une belle croix ornée de rubans il vint s'asseoir sur un fauteuil près de la crédence. Son vêtement était de gaze rose : une peau de mouton aussi blanche que la neige lui ceignait les reins à la manière de St. Jean-Baptiste. Un délicieux chapeau de même laine avec de petites faveurs roses lui couvrait la tête. La cérémonie dura deux heures entières. Le Crucifix dut être baptisé dans toutes les règles : on n'oublia aucune cérémonie, je vous assure, et en fait d'oremus et d'évangiles le prêtre et les diacres lurent bien la matière d'un volume in-16 : c'était vraiment interminable pour moi surtout qui n'entendais rien à la langue. Les Grecs ont aussi cette cérémonie; mais eux baptisent la croix en la plongeant dans la mer. La cérémonie se célèbre sur le rivage et elle dure 3 heures.

XI.

Jubilé de N. T. R. P. Général.

Lettre écrite de Rome au R. P. Studer.

Mon R. P. Recteur P. C.

Nous avons célébré — Votre Révérence le sait — le 50ème anniversaire de la première Messe du T. R. P. Général; et même les correspondances des journaux catholiques vous ont déjà fait connaître quelques circonstances de cette solennité. Mais comme c'était avant tout une fête de famille, les étrangers n'ont pu recueillir que des notes incomplètes. Il faut plus que cela pour répondre, mon Révérend Père, aux désirs de votre cœur si religieusement avide de renseignements sur Rome et sur la Compagnie. Je vais donc jeter à la hâte sur le papier un écrit abrégé de ce que j'ai eu le bonheur de voir par moi-même ou d'apprendre de témoins autorisés. — Sa Paternité gardait un complet silence sur la date de son ordination sacerdotale; mais le zèle de la piété filiale devait pénétrer le secret. Le R. P. Boero avait dès longtemps remarqué l'année et le jour où le T. R. P. Beckx est entré dans la Compagnie. C'est en 1819, année qui vous a vu aussi, Mon Révérend Père, vous ranger sous l'étendard de St Ignace. Or le T. R. Père était déjà prêtre alors et âgé seulement d'un peu plus de 24 ans. Ce qui permettait d'arriver à une conclusion approximative. Une démarche faite à l'archevêché de Malines a fourni la date précise. Dès lors on songea à célébrer cet anniversaire béni. Cependant une grande réserve était imposée par la coïncidence du jubilé sacerdotal de Pie IX qui excite, à cette heure, une si touchante émotion dans le monde catholique. Le T. R. Père lui-même a prévenu Sa Sainteté qu'il avait le bonheur de compter aussi cinquante années de sacerdoce, et que les enfants de la Compagnie se proposaient de fêter modestement le 7 Mars 1869. « Je proteste, dit Pie IX en souriant; il ne convient pas que vous devanciez le Pape." — Très-Saint Père, repartit humblement et spirituellement Sa Paternité, il ne me paraît pas que les choses soient si mal disposées, je dirai le 7 Mars une Messe Senza Gloria, et Votre Sainteté célébrera le 11 Avril une Messe Con Gloria". — Ce mot si gracieux charma le Souverain Pontife, qui se plut à le répéter dans les audiences suivantes. — Une circulaire du R. P. Provincial, datée du 28 Février, vint annoncer à tous la fête attendue. Le R. Père demandait que le 7 Mars tous les prêtres voulussent bien dire la Messe, tous les Frères offrir la communion et le chapelet pour le T. R. Père Général: « afin, ajoutait en termes fort remarquables le R. P. Tedeschi, afin que le Seigneur le conserve encore longtemps et lui accorde la consolation de jouir du triomphe de l'Eglise et de notre Compagnie qui actuellement lutte et souffre avec l'Eglise. J'ai l'espérance que notre excellent Père aura ce cadeau pour agréable, qu'il trouvera dans l'amour et la gratitude de ses fils une compensation aux angoisses et aux sollicitudes qu'il supporte pour nous et pour la Compagnie dont il est le Chef et le Père. » — Le dimanche 7 Mars, vers 9h ½, Sa Paternité montait à l'autel, c'était l'autel de St Ignace dans l'église du Gesù. Nos cinq vénérables Pères Assistants remplissaient les fonctions de prêtre assistant, de diacre, de sous-diacre et d'acolythes. Un grand nombre de religieux et d'amis se pressaient dans la nef. A cette foule unie dans un même sentiment le T. R. Père pouvait avec un à-propos remarquable adresser les paroles de l'Introït: Laetare, Jerusalem et conventum facite omnes qui diligitis eam. Après la Messe beaucoup de personnes entourèrent Sa Paternité pour lui baiser les mains. Je ne connais point assez la société romaine ou cosmopolite pour vous citer des noms. Le R. P. Régis, procureur général des Trappistes, est venu au Gesù dans la matinée et j'ai lu sur un splendide bouquet le nom de M. Benoit d'Azy. Au milieu de ce concours et de ces honneurs, le T. R. Père avait des attentions spéciales pour ses enfants. Nous arrivions deux ou trois du collège romain un peu avant 9h ½, Sa Paternité, que nous eûmes le bonheur de rencontrer, nous dit fort gracieusement: « J'aurai un Memento spécial pour vous." Dans l'après-midi, nouvelle rencontre, nouvelles paroles aussi tendres: « C'est la seconde fois que je vous bénis aujourd'hui, et toujours du même cœur". O esprit de St Ignace! O Societas amoris! quelle joie, mon R. Père, de reposer un instant sur le cœur de la Compagnie en de telles rencontres! — Le Gesù était vraiment le 7 Mars comme le sanctuaire de la Compagnie. Les Pères chargés des décorations et de toute l'organisation de la fête avaient parfaitement mis en relief le caractère de la maison professe en un pareil jour; tout vous disait que vous étiez bien au centre de notre Société. Au réfectoir, dans le milieu, le Chiffre de la Compagnie avec un encadrement du meilleur goût; dans le fond, au dessus de Sa Paternité, un tableau du Prince des Apôtres (Sans doute le nom du T. R. Père avait inspiré de placer là St Pierre; mais il

n'en est pas moins vrai qu'il y avait un grand enseignement à considérer ensemble, le nom de Jésus, et l'image de St Pierre, et notre T. R. Père Général. Souvent à Rome on est frappé de certains rapprochements très-significatifs. C'est ainsi que le 9, au collége Romain, dans la grande salle, on pouvait voir au-dessus de Sa Paternité le tableau qui représente l'apparition de Notre-Seigneur à St Ignace: *Ego vobis Romæ propitius ero*; si bien que Jésus-Christ semblait regarder autant le 21me successeur de St Ignace que St Ignace lui-même. *Ego vobis Romæ propitius ero.* J'ai toujours pensé, mon R. Père Recteur, qu'il y avait dans ces mots célèbres un sens caché, se rapportant à l'étroite union qui doit exister entre la Compagnie et le Saint-Siége. Il est bien que le Général de la Compagnie soit à portée du Vicaire de Jésus-Christ; notre Société, qui doit s'étendre partout où est l'Eglise elle-même, conserve ainsi plus facilement l'unité nécessaire. Cette unité éclatait aux regards dans le grand salon du Gesù; toutes les provinces étaient en quelque sorte groupées autour du T. R. Père. Dans le fond, une inscription déclarant que la fête de ce jour se faisait au nom de toutes les provinces: *Omnium provinciarum nomine communi Parenti*; autour de la salle 21 cadres avec le nom des provinces et pour chacune d'elles deux distiques. La première place était donnée à la province de Belgique, la seconde et la troisième aux provinces de Rome et d'Autriche, la quatrième et la cinquième à la France et à l'Aragon, puis les autres provinces par ordre alphabétique. La Belgique se félicitait d'être la province natale du T. R. Père; l'Autriche d'avoir été gouvernée par lui, la province Romaine revendiquait le privilége d'être plus directement et à double titre sous la conduite de Pierre; nos provinces de France signalaient leur accroissement rapide et leurs florissantes Missions; beaucoup d'autres, suivant le mot d'un Père, étalaient leurs exils comme des titres de gloire; la Néerlande et la Champagne invoquaient les noms des Zouaves Hollandais et Canadiens, que leur zèle a suscités; le Maryland rappelait, en termes pleins d'émotion, son deuil récent. Le langage de ces inscriptions a été interprété et complété par les organes vivants que plusieurs provinces ont actuellement à Rome. Je ne citerai à votre Révérence que le P. Martinoff et le P. Loudier. Notre éloquent et zélé prédicateur de St Louis-des-Français a eu là, comme en chaire, un véritable succès, si bien que deux jours après, au collége Romain, il lui a fallu céder aux instances du R. P. Cardella, l'aimable Recteur de la Civilta, et chanter une seconde fois ses couplets qui ont été couverts d'applaudissements. Ecoutez seulement la dernière de ces strophes joyeuses:

Je n'ai pas su fêter la cinquantaine,
Mais je remets la partie à dix ans.
Nous chanterons alors la soixantaine;
C'est là le vœu de vos heureux enfants.

Vous obéir, vous aimer et vous plaire,
Pendant dix ans, qui donc y manquera?
Ah! recevez tout notre amour, bon Père;
Nous ne pourrons donner mieux que cela. (Ter)

Et tous d'une seule voix ont repris avec entrain: « Nous ne pouvons donner mieux que cela ». Je voudrais être à Laval, ou plutôt à Langlotière, le 28 Août prochain, lorsqu'on fêtera, mon R. Père Recteur, votre jubilé de Religieux et qu'on vous dira comme à notre T. R. Père: « Vous obéir, vous aimer et vous plaire, pendant dix ans, qui donc y manquera? ». —— Le mardi 9 Mars, le collége romain avait donné congé à ses nombreux élèves, et les Scolastiques offraient une académie au T. R. Père. La grande salle avait été sobrement, mais élégamment décorée; les inscriptions étaient toutes tirées de l'Ecriture-Sainte, excepté une due au R. P. Francesco Tongiorgi, un maître dans l'art, si cultivé à Rome, du style lapidaire. Nos académiciens récitèrent force poésies en diverses langues, même en latin et en grec, sans parler des langues orientales. Nous avons totalement oublié en France ce genre de séance; mais à Rome il est dans sa fleur. Dernièrement, par exemple, un Cardinal littérateur voulut entendre des vers latins; Son Eminence fit annoncer sa visite; deux jours après, nos humanistes et nos rhétoriciens débitaient des pièces de vers qui, au témoignage du P. Sengler, sentaient tout-à-fait leur Virgile. Pour moi, je me prenais à réfléchir qu'il n'est pas mal que les vieux usages se maintiennent à Rome et que les gloires antiques soient perpétuellement rajeunies par l'Eglise. Qu'en pensez-vous, mon R. Père Recteur? Pourquoi trouverions-nous étrange que les faits de quelque importance soient célébrés par des poésies latines, des épigraphes, des inscriptions lapidaires et des séances académiques? N'étaient-ce pas les mœurs savantes et polies de notre siècle de Louis XIV? La poésie française était représentée le 9 mars, et très-bien représentée, par le P. Sengler et le F. d'Adhémar, qui ont chanté les mérites de cinquante années de vie religieuse et la joie dans les persécutions. Tout le monde songeait, sans le dire trop haut, à l'étonnant parallélisme des destinées de l'Eglise et de notre Compagnie. —— Le mercredi 10 Mars, Sa Paternité distribuait le matin la sainte Communion aux chers Novices de St André, et l'après-midi, elle assistait à une nouvelle séance académique donnée par les Juvénistes, ou, comme on dit ici, les carissimi. Les inscriptions avaient été composées par le P. Joseph Melandri, professeur de rhétorique pour les Nôtres. Les fastes du Généralat de notre T. R. Père: tel est le sujet que l'auteur avait choisi. Les 16 années du gouvernement du T. R. P. Beckx étaient retracées dans leurs grandes lignes avec précision

et vigueur de style. Je joins à cette lettre une copie de ces inscriptions de St. André et des autres que j'ai recueillies au Gesù et au collège romain. Il se trouve à Laval des amateurs auxquels Votre Révérence pourra faire part de ces richesses littéraires; mais surtout nos Pères et Frères de Saint-Michel qui appartiennent à tant de provinces différentes aimeront, sans doute à lire ce qui concerne chacune d'elles. —— Je tâcherai aussi, mon R. Père Recteur, de vous expédier quelque jour un exemplaire de l'opuscule que les Pères de la Civiltà ont offert à Sa Paternité. C'est un mémoire rédigé par le P. Simon Rodriguez sur l'ordre du R. P. Evrard Mercurian, et qui a pour titre: *De origine et progressu Societatis Jesu usque ad ejus confirmationem*. Ce document inédit a été tiré des archives par le P. Joseph Boero dont le nom est joint dans la dédicace à ceux des Pères de la Civiltà. A la fin de cet excellent petit ouvrage on a imprimé la liste de nos 89 Saints et Bienheureux, des 22 catéchistes, hôtes ou serviteurs placés avec nos Pères sur les autels, enfin des 48 Serviteurs de Dieu dont la cause est introduite. —— Deux autres documents sont sortis le 7 Mars des archives, ou plutôt du reliquaire de la Compagnie. Ce sont deux lettres du Bx. J. Berchmans, dont Sa Paternité a fait cadeau au collège romain. Dans l'une, qui est adressée à M. de Froymont, chanoine de Malines, et datée du 23 Novembre (1619), j'ai remarqué avec bonheur le passage suivant: « *Primum in philosophico pulvere annum jam emensus sum in collegio Romano Societatis nostræ, in quo ad ducentos et eo amplius Patres et Fratres agunt, ut plurimum studiis continuo navantes operam. Res mira est: omnes fere e diversis sunt nationibus: Hispani, Poloni, Germani, Lusitani, Dalmatæ, Siculi, Neopolitani, Belgæ, Lituani, Galli, etc. Et tamen tanto amore et charitatis vinculo uniti sunt quasi ejusdem omnes matris filii forent. Inter hos et ego; ô Deus bone!* » Après deux siècles et demi, mon R. Père Recteur, on peut redire la même chose avec la même vérité. Et c'est les larmes aux yeux que j'ai baisé cette lettre précieuse au mot Galli, et à cette phrase, Inter hos et ego; o Deus bone! Notre R. Père Recteur, qui me montrait lui-même cette relique m'a exprimé son contentement de pouvoir dire: « *Inter hos Galli* ». Il vous revient une part, mon R. Père, dans le fait qui cause ainsi du contentement à nos Supérieurs de Rome. —— Je le dis avec un profond sentiment de gratitude, nous sommes tous, à St. Eusèbe comme au collège Romain entourés d'une extrême bienveillance. Le Societas amoris n'est pas mieux connu à Laval; ce qui est assurément beaucoup dire. La tendresse paternelle du T. R. P. Général est comme le lien qui nous unit tous étroitement. Par ce qui précède vous avez déjà pu juger, mon R. Père Recteur, de la manière dont Sa Paternité se livre à ses enfants et dont elle entretient en nos cœurs l'esprit de famille. Je n'ajouterai plus qu'un trait. Le dimanche 14 mars, St. Eusèbe à son tour jouissait de la présence de notre T. R. Père. Pendant deux heures, Sa Paternité est restée au milieu des tertiaires: ceux-ci l'interrogeaient avec une curiosité digne du premier Noviciat, et chaque question avait sa réponse. Le T. R. Père a fait part du décret qui détache New-York et le Canada de la province de Champagne et qui donne à celle-ci en compensation la mission de Pe-tché-li. « Et vous êtes informés même avant le R. P. de Ponlevoy! » ajouta le T. R. Père. Puis, détails sur la mort du R. P. O'Callaghan, pour qui un service a été célébré solennellement à Baltimore avec oraison funèbre par Mgr. l'Archevêque; annonce du départ prochain de Pères Espagnols pour aller évangéliser les Indiens qui résident encore dans les montagnes de la république de l'Equateur. Du reste pas de poésies, pas de séance académique: ce n'est pas l'affaire des solitaires. Un Père Italien s'est contenté de réciter un sonnet, et des Français de chanter quelques couplets. Peu de jours avant le 7 Mars, en guise de bouquet, le T. R. Père avait reçu de St. Eusèbe une adresse rédigée au nom de tous par le R. P. Recteur et signée par tous les religieux de la maison, dans laquelle on promettait à Sa Paternité des Messes, des prières, des œuvres de pénitence, toutes sortes de fleurs qui sont cultivées avec zèle par nos heureux tertiaires. « Aucun de nous, me disait ces jours-ci l'excellent P. de Kersabiec, aucun ne perdra le souvenir des heures délicieuses que nous avons passées si près de Notre Père. »

Voilà le mot final sur toutes ces fêtes: c'est un souvenir pour le reste de la vie. Et maintenant, mon R. Père Recteur, il faut terminer: ce soir nous entrons en retraite pour nous préparer à recevoir la prêtrise le Samedi Saint. C'est encore par une faveur de Sa Paternité que nous montons au saint autel quelques mois plus tôt. Encore une fois, quel souvenir pour le reste de la vie, que d'avoir dit sa première Messe entre le jubilé du T. R. P. Général et celui de Pie IX! Je recommande instamment ma pauvre âme à vos prières, mon Révérend et bien aimé Père Recteur, et à celles de tous nos Pères et Frères auxquels je demande pardon, ainsi qu'à votre Révérence de toutes les peines que je leur ai causées. Souvenez-vous de moi devant Dieu; je vous paierai de retour.

En union de vos prières et SS. Sacrifices

De Votre Révérence le dévoué serviteur et fils en J. C.

P. E. Marquigny S. J.

Rome 18 Mars 1869. veille de St. Joseph.

XIV.

NON. MART. MDCCCLXIX.
PETRO BECKX
SUMMO. SOCIETATIS. JESU. MAGISTRO.
L. SACERDOTII. ANNOS. EXPLENTI.
DOMUS. PROFESSORUM. ROMANA.
OMNIUM. PROVINCIARUM. NOMINE.
COMMUNI. PARENTI.
VOTA. ET. GRATULATIONES

BELGICA

Fausta precor, Genitrix quæ Petri altrixque salutor,
Scandentemque aras cernere prima tuli.
Ipsa Petri studiis refero, quod flosculus ille
Jam Berchmans aris cernitur impositus.

ROMANA.

Sum tua Tuque meus; duplici sic nomine Petrus
Me regit et pascit, præsidioque juvat.
Hinc mihi primus honor, dulces interque sorores;
Hinc mihi præcipuus conciliatur amor.

AUSTRIÆ.

Fausta precor, tua quæ dici, Te præside, amabam,
Quæque vel amissum pergo vocare meum.
Communem lætor sociis cessisse parentem,
Quem mihi ceu proprium non minus experior.

FRANCIÆ

Francia dum in quatuor Tibi crescit adulta sorores,
Una tamen Patri filia semper adest.
Omnis, et Christo Sinenses addere certant,
Cayennamve tenent agmina docta mori.

ARAGONIÆ.

Occideram: centum jacui tumulata per annos,
At nutu spiro nunc rediviva tuo.
Ast iterum patria mortem minitante repellor:
Sed mea salva mihi, te Patre, vita manet.

ANGLIÆ

Anglia, quid Petro meditanti inferre per undas
Extremis fidei semina littoribus?
Do socios, ubicumque mei poscuntur alumni,
Quæque vehant socios millia multa rates.

CAMPANIÆ.

Nata Patri minor, Eboracum Campania tendit,
Perque tuas fulget Crux, America, plagas;
Junctos et divæ Canadenses Roma phalangi
Miratur, Petri quos sacer urget honor.

CASTELLANA.

Exilio remigrans, inii, Te præside, cursum,
Atque brevi terras et mare mensa fui.
Exilium repeto? dic, tantane lucra peribunt?
Jam nihil auspiciis horreo fulta tuis.

GALICIÆ.

Finibus extremis adigor, sed ab arce Quirini
Te Kostka immemorem non sinit esse mei.
Ille tibi pro me candentia lilia promit,
Purpureis variat serta Bobola rosis.

GERMANIÆ.

Me Faber instruxit, me deinde Canisius auxit;
Tertius haud frustra tu mihi Petrus ades.
Te duce namque patrum sedes sum nacta meorum;
Sic, quam restituis, me facis esse tuam.

HIBERNIÆ.

Vis animi, robur fidei, candorque loquelæ,
Scilicet hæ dotes quæ placuere Tibi,
O utinam vere nostris tribuantur alumnis,
Ne tanti videar degener esse Patris.

LUGDUNI.

Te Patre, Lugdunum socios Orientis ad oras
Mittit, Berythi surgere templa jubet;
Indomitam subigit Lybiæ gentem; unus et Afros
Cum sociis jungit relligionis amor.

MARYLANDIÆ.

Mæsta, Pater, lacrymis suffusa recentibus adsto.
Fletu parce tuo, dum Tibi fausta precor.
Id precor, ut pietate virum Tibi quælibet unum
Terra ferat, qualem sustulit unda mihi.

MEXICANA

Sum minor in cunctis; verum Tibi dico salutem,
Et rogo sint vitæ tempora longa tuæ.
Te vivente, meis remanet via læta diebus;
Solo namque Tui fulcior auxilio!

MISSOURIANA

Belgia me genuit; proprio nunc nomine gaudens,
Te vitæ auctorem gratulor esse meæ.
Parva licet, merui non parvos ferre labores;
Fructus si quid adest, id Tibi jure fero.

NEAPOLITANA

Sparsa, Pater, Tu membra pius religis, fovesque
Et jungenda novis sedibus attribuis.
Te duce, læta solum Neo-Mexici adibo, Tibique
Corpore juncta minus, jungar amore magis.

NEERLANDIÆ

Juncta solo primum, divulsa frementibus armis,
Nunc nexu jungor nobiliore Tibi.
Ad Patris et Petri sedem mea vota Zuavi,
Quos tibi submitto, sanguine scripta ferunt.

SICULA.

Fausta fero; extorrem patria populoque fideli
Anglus, Thrax, Græcus me hospitio excipiunt.
Virtutum fructus mihi gens invidit amica,
Semina virtutum gens inimica fovet.

TAURINENSIS

Saxosos inter montes, America venustos
Virtutis flores quos parit omnigena
Accipe; nostra manus sevit sudorque rigavit,
Diu fovit amor; quid Tibi amabilius?

TOLOSANA

Indos præclaro Francisci nomine sacros,
Patri sic placitum, læta Tol sa petit.
Hanc mare Borbonium videt; atris Insula sylvis
Excipit impavidam nullaque tela movent.

VENETA

Me victi pepulere Itali victorque recepit;
Victor enim aufugit, victo adeunte solum.
Dum tua sim, curisque tuis mihi vita supersit;
Italica haud refert dicar an Austriaca.

PETRO. BECKX.

Summo. Societatis. Jesu. Moderatori.
Quod. Numine. Dei. Omnipotentis. Propitio.
Annum. L. Ab. Inito. Sacerdotio.
Feliciter. Expleverit.
Collegii. Romani.
Plausus. et. Gratulatio.

Eia. Parens. Amantissime.
Quandoquidem. Deus. Optimus. Maximus.
Est. Inter. Adversa.
Quibus. Te. Tua. Virtus. Majorem. Effecit.
Singulare. Hoc. Tibi.
Benevolentiæ. Suæ.
Pignus. Dedit.
Quæ. Tantæ. Faustitatis. Ergo.
Lætitiæ. Nostræ. Argumentum.
Unanimes. Præsenti. Exhibemus.
Libens. Excipe.

Suscitabo mihi Sacerdotem fidelem
Qui juxta cor meum et animam meam faciet.
(1. Reg. II. 35.)
Inveni virum
Secundum cor meum
(Act. XIII. 22)
Oleo sancto meo unxi eum
Et brachium meum confortabit eum.
(Ps. LXXXVIII. 21. 22)
Desiderium cordis ejus
Tribuisti ei.
(Ps. XX. 2)

Ipsum elegit ab omni vivente
Offerre sacrificium Deo.
(Eccli. XLV. 20)
Accede ad Altare, offer holocaustum
Et deprecare pro populo.
(Lev. IX. 7)
Memor sit Dominus omnis sacrificii tui
Et holocaustum tuum pingue fiat.
(Ps. XIX. 4)
Numerabis tibi septem hebdomadas annorum
Sanctificabisque annum quinquagesimum
(Lev. XXV. 8. 10)

Benedictio Patris
Lætificat domos filiorum.
(Eccli. III. 1)

XVI.

FASTI.
.SOCIETATIS.JESU.
AB.ANN. MDCCCLIII.
AD.ANN. MDCCCLXVIIII
.PETRO.BECKX.
.SUMMO.EJUSD.MAGISTRO.

Anno MDCCCLIII. — VI. Nonas. Quintil. Quo. Die. Virgo. Dei. Mater. Elisabethem. Cognatam. Invisit. In. Conventu. Majori. Sodalium. Ab. Omnibus. Provinciis. Rite. Delectorum. Ipsa. Maria. Sancta. Auspice. Petrus. Beckx. Summus. Magister. Plaudente. Societate. Universa. Renunciatus. Est.

XIII. Cal. Septembr. Caelitum. Beatorum. Honores. Sollemnibus. Caeremoniis. Attributi. Ioanni. de. Britto. Qui. Post. Multos. Exantlatos. Labores. In. India. Praeclarum. Martyrium. Fecit.

Nomen. Andreae. Bobolae. Qui. Inter. Acerbissimos. Cruciatus. A. Cosacis. Necatus. Christi. Martyr. Occubuit. Iussu. Pii. IX. P. M. Fastis. Est. Sacris. Adscriptum. III. Cal. Novembr.

Anno MDCCCLIV. — Ex. Responso. Pii. IX. P. M. Honori. Hieromartyrum. Ignatii. De. Azevedo. Et. XXXVIIII. Sociorum. Qui. Ad. Brasiliam. Contendentes. A. Calvinianis. Vexati. Trucidati. In. Mare. Demersi. Sunt. Caelestes. Religiones. Instauratae. Redditae. VIIII. Cal. Iun.

Effusa. In. Omnem. Laetitiam. Societas. Magistro. Ejus. Praeeunte. Quod. IV. Non. Decembr. Pius. IX. P. M. Magnam. Dei. Parentem. Labis. Ab. Origine. Immunem. Sollemni. Decreto. Sanxit. Habendam.

Sodales. E. Provincia. Taurinensi. In. California. Americae. Regione. Certa. Domicilia. Collegia. Et. Ephebea. Constituunt. Et. Civibus. Incolisque. Salutarem. Operam. Navant. Iidem. Ad. Montes. Qui. Saxosi. Vocantur. Sacras. Expeditiones. Suscipiunt.

Anno MDCCCLV. — XVII. Cal. Maias. Epistolam. Ad. Sodales. Universos. Dedit. Ut. Eos. Vota. Quibus. Se. Deo. Religiosam. Vitam. Professi. Obstrinxerunt. Sancte. Servare. Doceret. Hortaretur.

Anno MDCCCLVI. — Mense. Novembri. Celebratus. Conventus. Minor. Sodalium. Qui. ab. Omnibus. Provinciis. De. Singularum. Negotiis. Acturi. Ad. Urbem. Legantur.

Anno MDCCCLVII. — Sodales. In. Guianam. Britannicae. Vectigalem. Missi. Qui. Homines. Christo. Devotos. Excolerent. Haereticos. Ad. Rectam. Fidem. Traducerent.

Anno MDCCCLVIII. — Exoravit. Pium. IX. P. M. Ut. Dies. Festus. Sancti. Josephi. Ob. Patrocinium. Ejus. Impetrandum. Sollemni. Ritu. Apud. Nostros. Sodales. Ageretur.

Litteris. Datis. V. Id. Mai. Rationem. Philosophiae. Tradendae. Accuratiorem. Et. Sanctiorem. Ab. Omnibus. Doctoribus. Servandam. Proposuit.

Anno MDCCCLVIIII. — Sodales. Primum. Invecti. In. Scotiam. Ut. Eas. Gentes. Ad. Catholicos. Ritus. Informarent.

Item. Calcutam. Unde. Plures. Abhinc. Annos. Inviti. Excesserant. Reversi. Apostolicis. Muneribus. Christi. Decus. Provehere. Sunt. Agressi.

Motibus. Civilibus. Aemiliam. Italiae. Provinciam. Perturbantibus. Sodales. Omnes. Male. Habiti. Maledictis. Appetiti. E. Sedibus. Suis. Per. Vim. Ejecti.

Anno MDCCCLX. — Datum. Sodalibus. Hibernis. Ut. In. Legitimam. Provinciam. Coacti. Proprium. Haberent. Praepositum.

In. Siciliam. In. Fines. Neapolitanos. In. Umbriam. Utramque. Perduelles. Homines. Nefario. Scelere. Invadunt. Iura. Humana. Ac. Divina. Pervertunt. Sodales. Nostros. Insectantur. In. Exilium. Pellunt.

Sodales. E. Provincia. Taurinensi. Monaeci. In. Ora. Ligustica. Majus. Collegium. Faciunt. Eoque. Conveniunt. Plures. E. Pristinis. Domiciliis. Iampridem. Ejecti. Tum. Qui. Scientiarum. Litterarumque. Studiis. Instituendi. Aut. Qui. Inter. Tirones. Nostros. Cooptandi. Sunt.

Anno MDCCCLXI. — Litteris. IV. Id. Martii. Conscriptis. Ad. Omnes. Provinciarum. Moderatores. Effecit. Ut. Sanctitas. Morum. Ex. Veteri. Disciplina. Casta. Inviolata. Apud. Nos. Coleretur. Vigeret.

Berythi. In. Syria. Seditio. Orta. Saevitum. In. Christianae. Professionis. Cultores. Et. Magistros. Sodales. Nostri. In. Discrimen. Capitis. Adducti. Tres. In. Ipsa. Aede. Sacra. Contrucidati.

Anno MDCCCLXII. – VI. Id. Jun. Die. Solemni. Ob. Adventum. Spiritus. Sancti. A. Pio. IX. P. M. Majores. Coelitum. Honores. Decreti. Paulo. Michi. Joanni. De. Goto. Jacobo. Kisai. Sodalibus. Japonensibus. Illustri. Martyrio. Defunctis.

E. Singulis. Provinciis. Iterum. Sodales. Romam. Advenere. Ad. Minorem. Conventum. Habendum. Et. Suarum. Gentium. Negotia. Procuranda.

Sodales. Qui. Jam. Ulysipone. Degere. Instituerant. Aucti. Numero. In. Urbe. Regia. Aliisq. In. Locis. Domus. Et. Collegia. Cum. Ephebeis. Constituta. Datus. Qui. Iis. Universis. Moderaretur.

Alii. Missi. Amacaum. Qui. Francisci. Xaverii. Apost. Indorum. Vestigiis. Insistentes. Saluti. Civium. Et. Finitimorum. Sinensium. Prospicerent.

Anno MDCCCLXIII. – Doctores. Theologos. E. Variis. Gentibus. Romam. Accersivit. Deliberaturus. Quid. Statuendum. Videretur. Ut. Sacrae. Theologiae. Studia. Pro. Dignitate. Apud. Nos. Celebrarentur.

Sodalibus. Hispanis. Et. Gallis. Numero. Ac. Virtute. Succrescentibus. Die. Festo. Ignatii. Patris. Decrevit. Ut. Hispaniarum. Duae. Essent. Provinciae. Altera. Aragoniae. Castellae. Altera. Et. Die. Festo. Francisci. Xaverii. Tribus. In. Gallia. Jam. Constitutis. Quartam. Addidit.

Item. Missourianos. Justae. Provinciae. Honore. Augeri. Sanxit. Eodem. Die. Festo. Magni. Indiarum. Apostoli. Ad. Gentes. Americae. Quae. Ad. Aequinoctialem. Circulum. Habitant. Deducti. Sodales. Ut. Rem. Christianam. Tuerentur. Amplificarent.

Anno. MDCCCLXIIII. – Litteris. Sapientia. Plenis. IV. Id. Mart. Sodales. Omnes. Adversis. Rebus. Laborantes. Solatur. Omnem. Sanctimoniae. Augendae. Occasionem. Captare. Ex. Difficillimis. Temporibus. Hortatur.

Collegium. Et. Ephebeum. In. Ipsa. Urbe. Constantinopoli. Ad. S. Pulcheriae. Institutum.

VIII. Calend. Decembr. Coelitum. Beatorum. Numero. Sollemnibus. Caeremoniis. Insertus. Petrus. Canisius. Apostolus. Sospitator. Germaniae.

Anno MDCCCLXV. – Destinati. Ad. Australiam. Sodales. E. Provincia. Hiberniae. Qui. Christianum. Nomen. Apud. Melbournenses. Propagarent.

V. Calend. Maii. In. Coelitum. Beatorum. Albo. Census. Est. Joannes. Berchmans. Alter. Ab. Aloysio. Gonzaga. Juventutis. Patronus. Et. Exemplar.

Tertio. Sodales. Quibus. Jus. Est. Romam. Coacti. Ad. Conventum. Minorem. Ut. Suarum. Provinciarum. Et. Universae. Societatis. Bono. Consulerent.

Anno MDCCCLXVI. – IV. Non. Febr. Die. Festo. Mariae. Puerperae. Perlitantis. Litteris. VI. Calend. Januar. An. Super. Conscriptis. Auctor. Et. Suasor. Est. Sodalibus. Universis. Ut. Singuli. Novensiles. Patronos. Petrum. Canisium. Et. Joannem. Berchmans. Imitari. Pro. Virili. Contenderent.

Regionem. Brasiliensem. Majoribus. Numero. Sodalibus. Iisq. E. Provincia. Romana. Excolendam. Dedit. Sacris. Expeditionibus. Et. Apertis. Collegiis. Juventuti. Instituendae.

Quod. Omnes. Venetiae. Fines. In. Regis. Sabaudici. Ditionem. Venerint. Sodales. Nostri. E. Suis. Domiciliis. Abire. Compulsi. Et. Perfugium. Alio. Quaerere.

Plures. Numero. Sodales. E. Provinciis. Galliae. Ad. Varias. Gentes. Identidem. Submissi. Ut. Sacris. Expeditionibus. Fidem. Christianam. Propagarent. Alerentq.

In. Regione. Nankinensi. Majus. Collegium. Institutum. Eoq. Deducti. Multi. E. Sodalibus. Provinciae. Franciae. Theologiam. Et. Philosophiam. Docendi.

In. Africa. Ad. Arcem. Cui. Nomen. Napoleo. Et. Ad. Stationem. Laghouatianam. Arabes. Christianis. Institutionibus. Primum. Erudiri. Coepti.

Anno MDCCCLXVII. – Non. Quintil. Qui. Dies. Alter. Fuit. A. Sollemnibus. Octavi. Deci. Ob. Triumphum. Petri. Et. Pauli. Magnor. Apostol. Anno. Abhinc. MDCCC. Martyrio. Relatum. Martyrum. Beatorum. Honoribus. Aucti. Carolus. Spinola. Et. XXXII. Socii. Atque. Alii. Viri. Feminae. Pueri. Ad. XXII. Sodalibus. Nostris. Vel. Administri. Catechesum. Vel. Hospitio. Aut. Famulatu. Conjuncti. Qui. Omnes. In. Japonia. Diris. Suppliciis. Excruciati. Necati. Sunt.

Ad. Novum. Mexicum. Sodales. E. Provincia. Neapolitana. Ire. Jussi. Easq. Gentes. Sanctis. Omne. Genus. Ministeriis. Sospitare.

XVIII.

Multis. Devictis. Impedimentis. Sodales. In. Bavariam. Immissi. Ut. In. Regione. Petri. Canisii. Virtutibus. Ac. Laboribus. Insigni. Christianum. Nomen. Tueri. Augeri. Studeant.

Anno MDCCCLXVIII. – Turbatum. In. Hispania. Universa. Sodalibus. Nostris. Ad. Unum. Omnibus. Exsilium. Irrogatum. Bona. Omnia. Publicata.

Quarto. Celebratus. In. Urbe. Conventus. Minor. Ut. Sodales. E. Singulis. Provinciis. Acciti. Viderent. Quid. Facto. Opus. Ad. Decus. Et. Incrementum. Societatis.

VIIII. Calend. Decembr. In. Aede. Andreae. Apost. Coram. Ipsis. Sodalibus. Ex. Universis. Provinciis. Romam. Missis. Stanislaum. Kostkam. Tironum. Omnium. Nostrorum. Auspicem. Praestitem. Patronum. Decreto. Suo. Rite. Dixit.

Magno. Cum. Gaudio. Vidit. Inter. Adversas. Res. Auctum. Numerum. Sodalium. An. I. Magisterii. Sui. Censebantur. Ad. ƆƆ.CC.VIIII. Hoc. Anno. Qui XVI. Est. Censentur. Ad. ƆƆ.∞.∞.∞. D.LXXXIIII.

Anno MDCCCLXIIII. – Non. Mart. Diem. Festum. Sollemnem. Agit. Universa. Societas. Quod. Hoc. Die. Ann. Abhinc. L. Sacerdotio. Rite. Auctus. Est. Summus. Magister. Ejus. Et. Omnia. Fausta. Felicia. Ad. Multa. Quinquennia Adprecatur.

IHS

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

1869 — N° 3 — JUIN

Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de . . . .

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

PAX CHRISTI

France. —— Paris. —— Relation d'une conversion.

Au commencement de Novembre 1868, un de nos Pères de Paris, faisant sa visite ordinaire de l'hopital entra dans une salle où se trouvait par hasard une jeune personne à l'agonie. Voyant passer le Père, elle le fit appeler, car elle n'avait pas perdu l'usage de ses sens. Le Père s'approcha du lit et regardant la pancarte où était inscrit le nom et la profession de la malade, il y lit : N. âgée de 23 ans, protestante, chanteuse d'opéra. — Il n'y avait pas de temps à perdre, on voyait que la malade allait expirer dans quelques minutes. Ému de compassion à la pensée que cette pauvre âme, protestante et, vu sa condition, peut-être chargée de bien des péchés, allait paraître sans pardon devant Dieu, le Père lui dit : Mon enfant, vous avez peut-être commis bien des fautes dans votre vie. N'est-ce pas vous vous en repentez et vous en demandez pardon à Dieu ? Alors la malade se mit à dire à haute voix, mais avec une expression touchante : Mon Dieu, mon bon Dieu, mon cher Dieu, pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Ces cris partant du cœur touchèrent encore d'avantage le Père, en même temps il se sentit pressé intérieurement d'invoquer la Ste Vierge et de lui dire : Ma bonne Mère, vous ne pouvez pas permettre qu'une âme qui demande pardon avec tant de sincérité périsse. Puis s'adressant à la malade il lui dit : Je suis prêtre catholique, j'ai le pouvoir de remettre les péchés au nom de Dieu, voulez-vous que je vous remette vos péchés. Elle me dit : oui. Alors sans lui parler de religion, le Père lui fit faire un acte de contrition et la promesse de changer de vie, et ensuite lui donna l'absolution sous condition, c'est-à-dire sous condition qu'elle fut protestante de bonne foi. — Tout à coup la malade se tourna d'un côté et dit avec frayeur en étendant la main vers un endroit où il n'y avait personne : Que veut cet homme ? et ces feux qu'on allume autour de moi ? Le Père effrayé de ce qu'elle semblait voir et croyant à une illusion diabolique, renouvela avec la malade l'acte de contrition et l'absolution. Tout cela s'est passé dans l'espace de quelques minutes. — Après l'absolution la malade redevint calme et bientôt elle fut hors de danger. Le médecin a dit ensuite, si la crise avait continué encore deux minutes, la mort aurait été certaine — Le Père revint voir la malade deux jours après. Elle allait beaucoup mieux. — Mais malgré l'absolution reçue d'un prêtre catholique, elle restait protestante et le Père ne savait comment s'y prendre pour la rendre catholique, sans l'exposer, en l'éclairant, à devenir peut-être hérétique formelle, si elle refusait à se faire catholique après avoir reconnu la vérité. — Mais Dieu par l'intercession de Marie, avait jette sur cette âme un regard de miséricorde, et il

se chargea lui-même de ramener cette brebis au bercail. Voici comment. M. avait été célèbre chanteuse d'opéra dans un pays hors de France. Elle a été très-riche, avait voiture et chevaux, domestiques, etc, mais ayant commis une faute peu grave, la police de son pays voulait l'arrêter. Elle prit la fuite et c'est dans cette fuite qu'elle est tombée malade et a été transportée à l'hôpital. Or elle avait avec elle une compagne qu'elle croyait amie sincère, mais qui pendant le séjour de M. à l'hôpital lui vola tout ce qu'elle avait encore. Puis pour l'empêcher de la poursuivre à cause de ce vol, elle s'est servi d'une ruse qui fut l'occasion providentielle de la conversion complète de M. Elle vint voir M. à l'hôpital et lui dit que la police de son pays avait demandé son extradition à la police française et que le directeur de l'hôpital avait ordre de la livrer à la police dès qu'elle serait guérie. Qu'elle ferait donc bien de fuir bien vite et de se cacher. La pauvre M. croyant tout cela, prit la résolution de fuir et ne pouvant pas sortir par l'entrée de l'hôpital, à cause du concierge, elle s'esquiva un matin au jardin, mit des bancs l'un sur l'autre pour monter sur un arbre. De l'arbre elle se laissa glisser sur le mur et du mur elle se laissa tomber dans la rue. Une autre circonstance providentielle est, que les personnes qui étaient dans la rue et l'ont vue sauter du haut du mur ne l'ont pas arrêtée. Elle tomba près d'un ouvrier et en se relevant elle lui dit: où est la rue X ? Car elle s'était souvenue du Père qui l'avait vue à l'hôpital et savait dans quelle rue il demeurait, et ne sachant où aller, elle s'était déterminée à chercher ce Père. En effet à 7h 1/4 du matin le Père fut appelé au parloir et y trouva une jeune personne, n'ayant sur elle qu'une robe et un bonnet de nuit, et toute transie du froid et de la pluie. En voyant le Père, elle lui dit: Mon Père, sauvez-moi et elle lui raconta son aventure. Le Père lui donne un secours d'argent, lui indique différentes maisons où elle pourrait loger, en lui disant, allez où vous voulez, mais ne me dites pas où, afin que si l'on demande après vous, je puisse dire que je ne sais pas où vous êtes. Puis revenez me voir. Le Père alla aussitôt quêter pour elle de l'argent et des vêtements et pourvut à ses premiers besoins. Mais la chute du mur, la surexcitation morale, la firent retomber malade. Après huit jours elle revint, le Père lui dit alors: Mon enfant, je ne veux pas abuser de votre position. Je vous promets de vous aider selon mon pouvoir, quand même vous resteriez protestante, mais je vous fais la proposition suivante. Faites ce vœu à la Sainte Vierge. (Malgré la religion protestante M. avait une certaine dévotion à la Ste Vierge, ce qui explique aussi, pourquoi le Père s'est senti poussé intérieurement de la recommander à la Ste Vierge lors de son agonie) Si tout réussit pour vous sauver de la position critique dans laquelle vous êtes, vous vous laisserez exposer la religion catholique et vous l'embrasserez si vous êtes convaincue de sa vérité. Elle y consentit. Et en effet elle se fit instruire. En l'instruisant le Père vit bientôt qu'il avait affaire à une âme droite et généreuse et qui n'avait pas péché par malice. Aussi la grâce ne trouva point d'obstacle et bientôt la lumière de la Foi lui fit connaître la vérité. Elle comprit la fausseté du protestantisme. Mais il restait un obstacle. — M. était mariée, mais séparée de son mari. Comme dans les pays protestants une femme séparée peut se remarier du vivant de son premier époux, M. était sur le point de contracter un nouveau mariage, sa fuite seule l'en avait empêchée, et son futur mari devait la rejoindre plus tard. Tout son avenir était dans ce nouveau mariage. Le Père apprenant ce détail désespéra presque de la conversion. M. aurait-elle la force de renoncer à ce mariage illicite et invalide ? — Mais quand Dieu veut une âme, il sait rompre toutes les chaînes. Le Père en commençant ses instructions ne dit rien de ce mariage. Je tâcherai dit-il en lui-même, de lui faire comprendre d'abord la vérité de notre sainte religion et la nécessité de l'embrasser. Peut-être alors l'amour de la vérité et le désir du salut l'emporteront sur l'amour du fiancé et l'intérêt matériel. Le Père ne dit donc rien, mais continua à faire ses catéchismes. Déjà M. était convaincue de la fausseté du protestantisme, lorsqu'un jour elle dit au Père: J'ai lu dans le catéchisme que le mariage chez les catholiques est indissoluble. Je ne pourrai donc pas me marier ? — Le Père répondit: Oui, c'est vrai, vous ne pouvez pas vous marier. Je ne vous en ai encore rien dit, car cela vous aurait peut-être empêchée d'étudier notre religion. Maintenant que vous êtes convaincue de la religion catholique je suis obligé de vous dire la vérité. Si vous voulez vous faire catholique il faut renoncer au mariage, jusqu'à la mort de votre premier mari. D'ailleurs quand même vous resteriez protestante, vous pécheriez encore en vous remariant, car vous

savez maintenant que pareil mariage est défendu. Il y eut alors un moment de silence. N. réfléchit pendant quelques minutes. Puis elle dit : Il faudrait donc laisser la religion catholique ? Mais je ne le puis pas, je vois trop bien sa vérité et la sottise du protestantisme. Je renonce à ce mariage. La joie du Père fut bien grande. — N. se prépara par trois jours de retraite à son abjuration. Elle passa ces trois jours littéralement en prière devant le St Sacrement. Elle fit son abjuration le 30 Novembre, jour de St André. Le Père choisit exprès ce jour, car c'est par la croix que cette âme a été ramenée au bercail de Jésus-Christ, et il n'était pas difficile de prévoir que bien des croix l'attendaient encore. — Quelques temps après son abjuration le Père lui fit faire une retraite de 8 jours chez les Dames Réparatrices. La religieuse qui la dirigeait, ancienne religieuse âgée de plus de 60 ans, dit au Père après la retraite : C'est une âme d'élite. — Bien des croix ont suivi la conversion. Une personne en qui N. avait mis sa confiance, abusant aussi de sa position lui vola sa montre d'or et d'autres bijoux, de manière qu'elle n'a plus que ce que le Père a pu lui procurer par des âmes charitables. — Pleine de zèle, elle amena au Père trois protestantes qui, préparées par elle, firent leur abjuration le jour des 3 rois Mages. — Mais il fallait écrire à son fiancé pour lui annoncer qu'elle lui rendait sa liberté d'épouser une autre. Elle le fit, non sans larmes, mais généreusement. La réponse ne se fit pas attendre. Elle était tellement dure et la secousse reçue par cette lettre tellement violente que N, encore faible en reçut un transport au cerveau et resta en délire pendant 12 heures. Mais même au milieu du délire, croyant voir son fiancé, elle s'écriait : je ne vous connais plus, je ne vous veux plus. — Sa mère lui adressa aussi une lettre bien pénible pour un enfant qui aime sa mère. Mais N. tout en souffrant beaucoup, étant plus sensible à cause de sa santé si délicate, reste ferme et inébranlable. Sa famille a envoyé exprès une personne pour la ramener dans son pays, mais elle a courageusement résisté. — Placée dans une communauté religieuse pour refaire sa santé, elle attend sa guérison complète, pour faire ensuite ce que Dieu exigera d'elle. — Le Père a eu lui aussi sa part à la croix après la conversion et par la conversion de cette âme. Mais il en est content, car cela lui fait voir que le démon est furieux d'avoir perdu cette âme, sur laquelle probablement il comptait avec assurance.

L'œuvre des Artistes voyageurs à Angers. — L'œuvre des saltimbanques ou des artistes voyageurs n'a pas cessé depuis 1854 d'être à Angers une œuvre de prédilection et une source de consolations apostoliques. Le zèle des âmes abandonnées est pour les enfants de St Ignace un précieux héritage. Et qui a été plus délaissé, plus méprisé du monde que nos pauvres saltimbanques ? On regardait cette classe de la société comme indigne des soins du saint ministère : et cependant que de plaies à guérir, que de bonnes semences à faire germer, que d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ à conquérir au divin Maître ! Se glisser au milieu de ces tribus errantes, témoigner à tous un intérêt vif et sincère, se concilier l'affection des enfants, leur apprendre les premières vérités de notre religion, par les enfants conquérir les bonnes grâces et même l'estime des parents, répéter le nom du bon Dieu à ceux qui en avaient oublié la dignité et la grandeur, désabuser tous ces pauvres gens de leurs faux préjugés, les amener aux pieds du prêtre, faire bénir les unions illégitimes, en un mot produire ou ranimer dans tous les cœurs des sentiments religieux, tel était le but de cet apostolat nouveau, où les Pères et les Novices d'Angers se sont engagés avec ardeur. Les difficultés semblaient d'abord insurmontables : peu à peu elles se sont aplanies par l'ordre du divin Maître, et en 1858 une voix vénérée daignait adresser à l'œuvre d'augustes encouragements. N. T. R. Père Général, dont le cœur embrasse tous les enfants d'Ignace dans le même amour et porte à tous leurs travaux la même sollicitude, après avoir recommandé la prudence dans les autres entreprises de peur de mériter le reproche : Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare, ajoutait ensuite : « Multum abest quin simile quid proferatur de missione apud circulatores in nundinis instituta ; audio enim in aliis quoque civitatibus ministerium istud vere apostolicum, ad instar Andegavensium sociorum, a nostris tam feliciter usurpatum fuisse, ut separare fas sit nova in annos singulos capturum esse incrementa. » — Forts de ces bienveillantes paroles, les Pères et les Novices n'ont point abandonné leurs chers saltimbanques, et ils ont vu leurs quelques efforts manifestement bénis du Seigneur. L'œuvre a grandi : bientôt les artistes voyageurs pouvaient recevoir dans plusieurs endroits les

secours du saint ministère, les enseignements et les consolations de la religion. Dans les Lettres de Laval de l'année dernière, nous avons entendu avec bonheur le récit de la glorieuse campagne faite par les Nôtres à la Providence d'Amiens : nous venons à notre tour présenter les résultats obtenus à Angers : puissent-ils conquérir quelques nouveaux apôtres à nos chers petits voyageurs ! — Avant de donner le compte-rendu des deux années 1867 et 1868, nous pensons qu'il ne serait peut être pas mauvais de nous reporter aux premiers débuts de l'œuvre et d'en parcourir rapidement toutes les phases. Chaque année, depuis 1854, a été vraiment bénie, toutes renferment un beau choix de traits édifiants et nous voudrions rapporter ici tous ceux qui méritent de l'être. Dans cette moisson si riche, nous nous contenterons de recueillir quelques uns des plus beaux épis que nous offre le diarium de l'œuvre ; et du reste nous espérons donner ensuite un tableau général des résultats obtenus. Ce fut le 14 Novembre 1854 que s'ouvrit la première campagne, et déjà deux petits saltimbanques étaient recueillis, l'un d'eux fut baptisé à la chapelle du Noviciat et reçut le nom de Stanislas : le jour de la Présentation de la T. S. Vierge ils firent tous deux leur première Communion, puis passèrent la journée avec les Novices qui les menèrent à la campagne. Dès lors nos petits voyageurs devinrent des apôtres ; ils voulurent faire partager leur bonheur à plusieurs camarades et huit premières Communions signalèrent ce début, promettant pour l'avenir une moisson abondante. Parmi ces enfants on pouvait remarquer un jeune homme de 25 et un autre de 35 ans. Après la cérémonie les heureux élus firent de vives instances pour qu'on leur permît d'aller présenter leurs remercîments au R. P. Recteur, et voulant témoigner au Frère catéchiste leur sincère reconnaissance, ils le contraignirent d'accepter en souvenir une belle tabatière. — Cependant la nouvelle qu'à Angers on s'occupait des artistes voyageurs pour les préparer à la première Communion se communiqua bientôt de caravanes en caravanes ; l'année suivante une mère venant de Bordeaux amena trois enfants pour les faire instruire. A la Messe de Communion, la musique de la troupe, après avoir demandé instamment cette faveur, exécuta quelques morceaux. Un autre enfant eut aussi le bonheur de recevoir son Dieu pour la première fois ; et quelques jours après il mourait en prédestiné. — En 1856, résultats à peu près semblables. L'entrée des premiers communiants fut saluée par la musique du cirque qui durant la Messe alterna ses morceaux avec les chants des Novices. Deux écuyers avaient le bonheur de faire leur première Communion à la St. Martin ; un plus grand nombre de retours à Dieu vinrent réjouir le cœur du Père directeur de l'œuvre. — Nous trouvons en 1857 plusieurs Communions de protestants convertis, plusieurs adoptions d'orphelins et un mariage où les deux époux ont fait leur première Communion. La femme fut instruite par une de ses amies âgée de 16 ans, et qui, chose étrange, toute protestante qu'elle était, voulut néanmoins se charger elle-même de l'instruction religieuse de la première Communiante. — Les années suivantes les premières Communions étaient toujours aussi nombreuses. — Mais en 1861, les résultats paraissent avoir été plus beaux et plus consolants que jamais. Un cirque, d'un personnel assez considérable, le cirque Loyal vint à Angers : deux fils du directeur se rendirent à l'invitation de nos Frères, dont ils ont écouté les leçons avec une étonnante docilité. Ils se trouvaient heureux de porter chacun une médaille de la Ste. Vierge pendue à leur cou, par dessus leurs habits, cela même pendant leurs exercices publics. Un soir, l'adresse d'un de ces bons petits enfants lui avait fait mériter une couronne offerte par les spectateurs : dès le lendemain, il venait à notre chapelle présenter à la Ste. Vierge cette couronne qu'il fit déposer sur la tête de N. D. des Sept Douleurs. Avant de quitter Angers, toute la famille Loyal offrit à l'église deux bouquets de fleurs, gages de sa reconnaissance. Au mois d'Octobre, une nouvelle cérémonie. Parents et enfants se sont approchés de Notre Seigneur, ensuite ils ont tous reçu avec joie le scapulaire et une image, en souvenir de la petite fête. Qu'on nous permette de citer ici un petit trait qui prouve que parmi ces enfants abandonnés et méprisés du monde, on peut trouver quelquefois des âmes généreuses. Un jeune homme de 16 ans faisait sa première Communion et voici sans doute ce qui lui avait mérité cette faveur de la Miséricorde divine. Jean Chavarot était âgé de 10 ans lorsque l'extrême pauvreté de sa famille le força de la quitter : l'enfant avait pris lui-même la résolution du départ. Un jour donc il dit à son père : « Voyez-vous, vous êtes trop pauvre pour me nourrir ; donnez-moi un livret et j'irai gagner ma vie : quand j'aurai ramassé un peu d'argent, je vous en enverrai. » Puis il part et s'engage dans les travaux de chemin de fer : grâce à une énergique persévérance il y put bientôt gagner 3 francs par jour. Il dormait dans une pauvre cabane, souvent même à la belle étoile, travaillait 12 heures tous les jours et

se contentait d'un petit morceau de pain pour toute nourriture. Après deux années d'efforts, il avait économisé 600 francs, qu'il s'est empressé d'envoyer à sa famille. Encouragés par ce succès, son père et son jeune frère vinrent alors partager ses travaux. Pendant tout ce temps, l'enfant abandonné à lui seul n'a pas manqué un seul jour de réciter ses prières du matin et du soir. Aussi s'est-il approché de son Dieu avec de vifs sentiments de respect et d'amour. Son père pour nous l'amener avait dû quitter son travail le samedi soir, faire 12 lieues de Sablé à Angers en voyageant pendant la nuit, et retourner de même la nuit suivante pour reprendre son travail du lundi. Il fit la même chose pour venir assister à la première Communion de son fils qu'il accompagna à la Ste Table. — A la même époque, un pauvre joueur d'orgue venait présenter ses deux enfants et donnait ainsi la description de sa demeure. « Ma voiture a environ deux mètres de long sur un de large et 1 ½ de haut. Moi et un de mes enfants, nous couchons dans le bas, et à moitié hauteur je fixe des planches pour la nuit, et c'est là que couche l'autre. » Le Père directeur de l'œuvre a visité lui-même la voiture, et la description en avait été exacte. Et cependant ces braves gens ne murmuraient point de leur sort. — Plus tard, un autre cirque, le cirque Bourgeois, vint à Angers : il fournit sept premiers communiants : plusieurs écuyers accompagnèrent les enfants à la Ste Table. Un autre fut marié le 15 Novembre et comme le Père demandait ensuite à un de ses fils, si son père avait été content de se marier à l'église .. Ah! mon Père, s'écria-t-il, il a été plus content que si on lui eut donné une centaine de francs. Cette même année le Père directeur a pu se convaincre que l'œuvre des saltimbanques avait trouvé des cœurs sympathiques. Il fut obligé d'écrire à plusieurs Curés pour avoir des extraits de baptême de quelques enfants, et tous s'empressaient d'expédier les pièces demandées en y joignant souvent des remerciments et des paroles bienveillantes. Un Curé écrivait : « Je vous remercie du soin que vous leur donnez et du bien que vous allez leur faire. Je prie le bon Dieu qu'il bénisse cette œuvre de charité et qu'il vous en récompense ». Un autre disait : « Je vous remercie du fond de mon cœur des soins que vous prodiguez à mon cher petit paroissien. Je voudrais que tous mes jeunes voyageurs fussent aussi heureux que celui-ci de tomber entre les mains de la Ste Compagnie de Jésus. Veuillez lui apprendre que ses bons parents, auxquels j'ai fait part de l'heureuse nouvelle en ont été aussi heureux que moi-même et que nous prierons tous pour lui et pour ses bienfaiteurs. » Dans une troisième lettre, nous recueillons ces paroles : « Je regrette que les occupations d'une nombreuse Communion m'aient empêché de vous transmettre plus tôt la pièce ci-jointe. Que le bon Dieu bénisse nos efforts communs pour le bien et vous comble de ses faveurs ». — Deux petits enfants, pauvres marchands ambulants, achetèrent eux-mêmes un cierge d'un franc pour leur première Communion. Le Frère portier les surprit un jour montant un escalier de la maison : il les suivit des yeux et les vit baiser avec respect les pieds d'une statue de la Ste Vierge. D'autres en venant au catéchisme décoraient cette même statue de fleurs nouvelles. Il y eut une famille qui, avant d'arriver à Angers essayait d'économiser une somme pour acheter un cheval : car jusque là le père avait traîné la voiture. Leurs épargnes montaient à 158 francs ; mais pour prolonger leur séjour, et par là mieux faire la première Communion, ils n'hésitèrent pas à en dépenser une partie. Le soir du grand jour, le vieux père pleurait de joie en pensant au bonheur d'une fête semblable. Les Frères demandaient à l'un des petits enfants s'il supportait volontiers toutes les épreuves de sa position. « Ah! mon Père, le bon Dieu a souffert bien plus que cela pour nous!.. Et un autre jour : « Mon Père, nous ne sommes pas pour toujours sur la terre : et après cette vie, nous serons heureux pour toujours. » — De tels sentiments ne sont pas aussi rares qu'on serait tenté de le croire. En 1866, nous en trouvons de semblables chez un pauvre enfant qui, vendu par sa famille, était indignement traité par ses maîtres. Jamais les Frères catéchistes n'avaient pu surprendre sur ses lèvres une parole de plainte, et le jour de sa première Communion, obligé de partir dans la soirée, il disait : « Mon Père, je pars ; je suis forcé de suivre ceux qui m'ont amené ici ; car nous mourons de faim dans cette ville ; mais je n'oublierai jamais le bonheur que j'y ai goûté. C'est le seul jour heureux de ma vie ; il m'a fait oublier toutes mes misères. » — Dans cette même année 1866, deux Communions générales des plus consolantes. A la première cérémonie, 18 néophytes, parmi lesquels de petits enfants de 18, 25 et même 32 ans : on en voyait à peu près ex omni natione quæ sub cælo est. La seconde comptait aussi une quinzaine de Communions. Nous ne citerons plus qu'un seul trait. Un enfant, obligé de travailler chaque jour s'il voulait manger, et amassant à grand' peine l'argent nécessaire pour acheter un petit morceau de pain, était si riche le jour de sa première Communion qu'il jeta toutes ses épargnes de la veille dans le tronc des pauvres : « Mon Père, disait-il tout joyeux,

j'ai tout donné au bon Dieu : j'ai vidé ma bourse. » Elle contenait … trois sous. N'est-ce pas là le denier de la veuve ? — Nous sommes rendus en 1867. La campagne réussit bien. Jamais encore il n'avait été fait un si grand nombre de mariages. Neuf furent bénis dans notre église, et plusieurs autres commencés et mis en bonne voie. Au mois de Juillet, première Communion nombreuse ; quelques jours après grande cérémonie pour la première Communion d'un enfant du cirque Charles Loyal. La mère qui était directrice fit venir tous les musiciens à notre église, et ils jouèrent leurs plus beaux morceaux durant la Messe. Au mois de Novembre nouvelle cérémonie moins brillante peut être, mais encore bien douce et bien consolante, dans la chapelle de Monseigneur qui avait voulu voir nos petits voyageurs. Ce fut lui-même qui leur dit la Messe, leur donna la Ste Communion après une petite instruction, et ensuite leur administra le Sacrement de Confirmation. Plusieurs parents et amis de ces chers enfants vinrent à cette petite fête et s'approchèrent des Sacrements. Quelques jours plus tard, le Père directeur était demandé par une jeune femme qui se mourait. Il alla la voir dans sa voiture, la confessa et peu après vint la consoler en lui apportant le St Viatique. — Jusqu'à présent les résultats de 1868 sont satisfaisants. Au mois d'Avril bénédiction d'un mariage et première Communion des deux époux. L'homme ancien marin âgé de plus de 40 ans se mit à apprendre son catéchisme et ses prières avec une bonne volonté incroyable. Il fut longtemps avant de vouloir croire à la bonté de Dieu et la difficulté venait de ce qu'il avait perdu son bras droit. Un beau jour il arriva triomphant, il était vaincu : Dieu était bon, il n'y voyait plus d'obstacle. Le matin il avait vu un aveugle, cela avait suffi : « Oh, disait-il, je comprends bien maintenant combien Dieu est bon ; comme je dois le remercier, il ne m'a retiré qu'un bras dont je me serais peut-être mal servi et il aurait pu me rendre aveugle me priver des yeux qui sont bien plus utiles. Et il était tout joyeux. — Le jour de l'Ascension, Notre-Seigneur voulut avoir un petit enfant de son choix. Ce fut un petit voyageur d'une piété rare ; depuis longtemps il soupirait après sa première Communion. Il allait, même en voyage, presque tous les jours à la Messe et au moins à l'église ; il avait appris, chemin faisant, un grand nombre de prières, demandant à tous ses petits camarades de lui apprendre celles qu'ils savaient, et il les récitait tous les jours plusieurs fois, souvent même le matin et le soir à la suite de ses prières déjà fort longues. Ce fut à grand'peine qu'au le jour de sa première Communion, on put le décider à prendre quelque chose au refectoire des étrangers, après la Messe d'action de grâces : il ne comprenait pas qu'après avoir reçu Notre-Seigneur on put avoir d'autre faim que pour communier encore. « Oh ! pour cela, disait-il, j'aurais bien encore faim. » Il le montra bien en nous revenant le plus tôt qu'il put. Le 27 Août il faisait un détour pour passer quelques heures à Angers, nous amenait deux petits compagnons, et s'approchait avec eux de la Ste Table pour calmer la faim qui les dévorait. — Au mois de Juin sur le champ de foire, nous étions en pays de connaissance. C'était à qui nous parlerait de la Société d'Amiens, de Metz, de Toulouse … Tous nous connaissaient, tous étaient reconnaissants. La récolte du mois fut assez bonne, et l'eut été sans aucun doute bien davantage si la foire eût duré aussi longtemps que de coutume. St Louis de Gonzague sut pourtant faire sa petite moisson pour le Sacré-Cœur. Onze premières Communions, 6 Communions renouvelées et 4 mariages. — En finissant, voici un tableau général des résultats obtenus depuis le commencement de l'œuvre, d'après lequel on pourra plus facilement juger des fruits opérés dans les âmes des pauvres saltimbanques.

En 1854, 1 Baptême, 8 premières Communions
" 1855, 2 " 4 " "
" 1856, --- " 11 " "
" 1857, --- " 16 " " 1 Mariage
" 1858, 1 " 26 " " 1 Abjuration
" 1859, --- " 3 " "
" 1860 --- " 20 " " 3 Communions.
--- renouvelées, plusieurs Confirmations
" 1861 1 " 45 pr. Communions, 35 Confirm., 7 Mariages

En 1862, " ", 15 prem. Communions, 4 Mariages.
" 1863, 2 Baptêmes, 43 ", 30 Com. Ren., 41 Confirm., 5 Mariages
------ et 2 abjurations.
" 1864, 2 Baptêmes, 20 pr. C., 20 Conf., 7 Mariages, 1 abjuration
" 1865, ----- 9 "; 12 C. ren., 5 Mariages.
" 1866, ----- 19 ", 12 ", 5 Mariages.
" 1867, 1 " 18 ", 12 ", 11 Confirmations
et 9 Mariages. "
" 1868, ----- 12 pr. C., 6 ", 5 Mariages.

En tout depuis 1854, 8 Baptêmes, 279 premières Communions, 85 Communions renouvelées (Beaucoup de celles-ci n'ont pas été inscrites), 107 Confirmations, 48 Mariages, 4 abjurations, sans compter des adoptions d'orphelins, des mariages commencés à Angers et finis dans d'autres villes, de nombreux retours et bien des Communions d'adultes.

Supplément. — Traditions et règlements de l'œuvre. — L'on se demandera peut-être ce que l'on fait et comment l'on s'y prend à Angers avec les saltimbanques. — Voici la réponse en quelques mots : A l'époque des foires qui ont lieu pour la fête Dieu et pour la St Martin, on visite successivement toutes les baraques, toutes les voitures sur le champ de Mars, la butte du Pélican et le champ de foire. On s'introduit, on monte dans ces maisons ambulantes soit en demandant de suite le directeur, soit en parlant aux gens de la troupe et aux enfants qui sont dans les environs. Une fois entré on demande s'il y a des enfants pour le catéchisme, pour la 1re, 2e et 3me Communion, on indique l'heure de la Messe du dimanche, Messe spéciale pour les voyageurs. On parle de la troupe où il y aurait peut-être quelque chose à faire, mariage ou première Communion ; où tout le monde n'est peut-être pas en règle... On montre qu'on s'intéresse à chacun, puis après avoir fait ou renouvelé connaissance, après avoir gagné le cœur de ces braves gens on les quitte en leur disant autant que possible un petit mot de leurs affaires personnelles peut-être en retard ou pas bien en ordre. Comme beaucoup nous connaissent, ou ont entendu parler de nous, cela est assez facile et l'on se quitte en fort bons termes car ils sont généralement polis et affables. Les jours suivants si on les rencontre en continuant la tournée, on les salue, on leur dit quelques bonnes paroles. Tout en cheminant, l'on est souvent accosté, entouré même par de vieux poissons enchantés de vous revoir, par des enfants qui ont entendu parler de la première Communion de leurs petits camarades, par des artistes qui désireraient se marier, par des écuyers qui ont à parler au Père ; bref, pour pouvoir leur répondre plus facilement, on les engage à venir au parloir où l'on inscrit leurs noms, la date de leur baptême, le lieu de leur naissance, et ce qu'ils ont à demander. On s'informe auprès des parents s'ils ont les extraits de baptême de leurs enfants ou peuvent se les procurer facilement. On demande à ceux qui désirent être mariés s'ils ont les pièces nécessaires etc.. Plus tard l'on écrit aux Curés ou l'on s'adresse à quelque représentant de la société St François Régis pour avoir les pièces qui manquent. — Dès ce premier examen le catéchisme commence pour les enfants et a lieu deux fois par jour. Avant et après chaque catéchisme on récite toutes les prières Pater, Ave, Credo, Actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition pour les leur apprendre et arriver à les fixer dans leur tête. On les examine un peu sur ce qu'ils savent et on leur apprend ou fait repasser l'essentiel, le strict nécessaire ; puis quand ils le savent imperturbablement, si le temps le permet, on leur fait voir le catéchisme avec quelques explications vives et courtes, mais surtout des traits et des comparaisons. Autant que possible on leur fait prendre l'habitude d'aller saluer Notre Seigneur à leur départ ou à leur arrivée pour le catéchisme. Après quelques jours, après la préparation nécessaire vient bien souvent l'époque de la première Communion, car les voyageurs ne restent jamais longtemps. En 1863 on put donner aux enfants une retraite de 4 jours ; mais cela est difficile habituellement : les Frères catéchistes les préparent de leur mieux les derniers jours. L'avant veille de la première Communion on les prépare à la confession, on leur fait faire leur examen, passant en revue les Commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux et si l'on veut encore les 5 sens et les devoirs de leur état, puis ils font ce jour là leur première confession. Le lendemain est le jour de la 2e confession et de l'absolution. Une fois la conscience bien nette, la pénitence faite et Notre Seigneur remercié, on s'occupe un peu du matériel et de la toilette du lendemain ; on leur lave la tête, les mains et les pieds, on leur fait essayer les vêtements de Communion et on leur remet à chacun un chapelet. Vient enfin le jour de la Communion ; on les réunit de bonne heure, on les habille le plus convenablement possible, on fait la prière, puis on les exhorte au recueillement. Alors ils se rendent à la chapelle avec leurs cierges et assistent à la Messe dans le sanctuaire avec les Frères catéchistes. Après la Messe d'action de grâces, on leur fait réciter les 5 Pater et 5 Ave avec la prière : O bon et très doux Jésus. Ensuite au réfectoire des étrangers petit déjeuner que l'on tâche de surnaturaliser autant que cela se peut, puis récréation et distribution des cachets de première Communion. Les enfants sont congédiés jusqu'à 2 heures. A 2 heures, si cela est possible, visite chez les petites Sœurs des pauvres, où l'on fait la cérémonie de la rénovation des promesses baptismales, suivie de douces agapes grâce à un goûter envoyé d'avance par le R. Ministre. On revient pour la bénédiction des scapulaires et on les occupe agréablement et pieusement jusqu'au salut. On leur donne quelques derniers avis et on les laisse de nouveau partir à la garde de Dieu. Voilà ce que nous faisons pour les petits voyageurs. Quelques personnes charitables se chargent des petites filles, les instruisent et les préparent. —

Avant le mois de Novembre dernier il n'y avait pas encore eu lieu de conférer les derniers Sacrements. Ce fut pour la première fois que le Père directeur alla porter Notre Seigneur dans une de ces pauvres voitures de saltimbanques ; il n'administra pas l'Extrême-Onction, mais donna seulement le St Viatique. — Voilà le ministère que comporte l'œuvre des saltimbanques : ajoutez à cela de nombreuses confessions de voyageurs, et de [illegible] retours. Vous voyez que nous avons à administrer presque tous les sacrements. Il ne reste plus maintenant qu'à vous parler de la Messe du Dimanche. Tous les dimanches durant la foire, Messe à 8 heures. On sonne sans discontinuer durant tout le quart d'heure qui précède. Tous les voyageurs ont été prévenus. Il y a une grande affiche à la porte, annonçant que la Messe est toute spéciale pour eux. Messe basse, on y chantera cependant, il y aura une instruction ; à 9 heures ils pourront se retirer.

Rome. — Lettre du F. d'Adhemar, 1er Octobre 1868. — Il nous a été accordé à trois théologiens et à moi d'aller visiter la sainte grotte (Sacro Speco) où St Benoît a passé les premières années de sa conversion : voici comment s'est effectué notre petit voyage. Mardi 22 septembre nous montions en chemin de fer à la gare de Rome et après 3/4 d'heure environ nous arrivions à la station de Monterotondo. Nous n'allongions pas en passant par Mentana et Monterotondo l'itinéraire qui nous conduisait à Subiaco et nous avions le grand avantage de parcourir le champ de bataille devenu si célèbre par la victoire des troupes pontificales sur les bandes garibaldiennes. Nous commencions notre route par une visite et un hommage rendu à la mémoire de ces généreux défenseurs du St Siège. A Monterotondo qui se présentait d'abord à nous, nous avons pu voir les traces des boulets que le vaillant lieutenant de Quatrebarbes avait lancés contre la petite église St Roc. C'était en effet à l'entrée de ce sanctuaire que les garibaldiens s'étaient réunis pour donner l'assaut à la porte Romaine et là aussi qu'une grande partie d'entre eux moururent sous les coups des Pontificaux, avant d'avoir pu parvenir à incendier la porte. Dans la grande église on nous montra les traces des violences impies auxquelles ces malheureux se sont livrés à l'envi. Le Tabernacle de l'autel du St Sacrement brisé par leurs bayonnettes a été conservé comme un témoin irrécusable de leurs fureurs sacrilèges ; la basilica, insigne de forme spéciale en soie rouge et jaune que les basiliques ont le droit de faire porter publiquement dans les processions, avait été déchirée en mille pièces ; on nous en fit voir les débris. Tous les ornements sacrés avaient été livrés au pillage, et on nous dit avoir vu dans les rues de la ville ces malheureux se promener en bandes, revêtus des chasubles, des aubes qu'ils avaient volées dans la sacristie quelques instants auparavant. Les officiers, deux capitaines qui commandent la garnison, nous reçurent à merveille et nous firent visiter le château d'où nous avions sous les yeux toute la campagne jusqu'à Rome, et d'où l'on pouvait nous expliquer à merveille toutes les manœuvres des deux troupes ennemies. En vingt minutes nous arrivâmes à Mentana par une belle route qui relie les deux cités. Là encore nous allâmes frapper à la porte de l'officier des Zouaves qui commande le détachement de garnison, M. de Ribert, ancien élève des Nôtres à Brugelettes, nous accueillit comme d'anciens amis qu'on revoit au moment où l'on s'y attendait le moins. Un sous-lieutenant, napolitain qui avait servi dans l'armée de François II, nous accompagna aussi et sous la conduite de ces deux Messieurs qui avaient pris part à la bataille de Mentana, nous allâmes visiter les points les plus importants et où le feu avait été le plus meurtrier. Nous nous arrêtâmes aux fameuses meules de fourrage derrière lesquelles les garibaldiens se retirèrent d'abord et qu'ils durent ensuite céder à nos soldats après un combat des plus acharnés. De là, à la villa Santucci, où était le quartier général et plus tard vers les 4 heures, l'ambulance et le quartier général des Pontificaux, il nous fallut près de 20 minutes de chemin. Le champ de bataille était immense et pour le parcourir il nous aurait fallu plus d'une heure et demie, aussi n'est-il pas étonnant que les garibaldiens aient fait durer si longtemps le combat, on devait les repousser peu à peu et ils se défendaient avec un incroyable acharnement. Mais pourquoi m'arrêter à vous donner des détails que vous aurez lus dans les journaux au long et au large. Nos guides nous édifièrent beaucoup pendant tout le temps que nous eûmes le plaisir de passer avec eux, par leur ardent et inébranlable dévouement au St Siège, à la personne du Pape et à la religion ; ces nobles défenseurs de l'Eglise ont encore tous les jours beaucoup d'ennuis, de fatigues, des difficultés de bien des espèces à souffrir ; l'inaction, le père de tous les ennuis pour eux, et cependant ils aiment leur service, ils exaltent leur drapeau et brûlent du désir d'en venir aux mains avec leurs ennemis si justement détestés. — A partir de ce moment commençait vraiment notre

pèlerinage et la première étape ne fut pas moins pénible, nous avions environ 4 heures de marche à faire, il était 8 heures du matin, un soleil ardent sur nos têtes, et devant nous au bout de quelques sentiers assez rapides, tout signe de route vint tout-à-coup à disparaître. Nous eûmes à marcher alors, sans guide, à travers les champs remplis de petits chardons fort aigus et très piquants, nous dirigeant à vue de pays vers le village que nous devions atteindre vers midi. Nous y parvinmes très fatigués, mais une cordiale hospitalité nous rendit notre ardeur et nous partimes pour Tivoli dans la soirée. La famille qui nous reçut après notre expédition de Mentana, nous offrit le spectacle si touchant et encore si commun en Italie, d'une famille vraiment chrétienne : neuf enfants dont plusieurs sont déjà des jeunes gens de 21, 22 ans et les autres plus jeunes étaient assis autour de cette table où régnait une si bonne et si franche gaîté, un respect si profond pour les parents et une cordialité pleine de reconnaissance pour les hôtes qui avaient été jadis leurs professeurs au collège Romain. Cependant ajoutez à cela un trait qui se rencontre aussi trop fréquemment maintenant. Parmi ces jeunes gens il en était un qui, jadis aussi bon que les autres, avait commencé à incliner vers les idées libérales et, qui sait s'il n'ira pas plus loin ? — Le soir du même jour nous arrivions à Tivoli. Le R.P. Recteur du collège des Nobles voulait bien nous accueillir pour un jour. Comme vous le savez les écoliers en Italie n'ont point de vacances, ils restent pendant tout le temps de leur éducation entre les mains de ceux qui sont chargés de les élever, mais comme pour les vacances Rome n'offrirait aucune ressource, chaque collège a une habitation à la campagne et l'on y conduit les élèves pour y passer deux mois. La maison du collège des nobles à Tivoli est magnifique, bâtie au temps de l'ancienne Compagnie, elle présente ce caractère de grandeur que l'on remarque dans tous nos monuments de cette époque, où rien n'était épargné pour atteindre le but qu'on se proposait. Les proportions en sont presque grandioses et cependant cette maison n'était pas destinée à recevoir plus de 80 à 100 personnes ; mais tous, il est vrai, devaient appartenir aux premières familles de l'Italie. Nous partimes pour Subiaco. Un habitant de cette ville, qui devant faire la route, nous avait demandé de nous accompagner, pour ne pas être seul pendant une si longue journée. Vous comprendrez combien cela nous fut agréable, lorsque vous saurez que, outre le danger de se perdre dans les bois et les taillis de la montagne, nous pouvions avoir encore à craindre, si nous nous attardions, de faire une mauvaise rencontre ; ces lieux déserts sont infestés par des bandes de brigands, ils sont par troupes indépendantes de cinq ou six : et les populations par peur des désastres que ces gens, sans foi ni loi, peuvent causer, se chargent de leur entretien ! C'est à peine croyable. On nous montra le lieu où, 8 jours auparavant ils avaient séjourné et préparé leur repas en écorchant une vache. Voilà où nous en sommes à deux journées de Rome ! A la tombée du jour nous entrions dans la vallée de Subiaco. Le village est situé sur un rocher, isolé de toutes parts, qui s'élève au centre de la vallée. Arrivons au monastère de Ste Scholastique, il est placé à une demi heure de Subiaco et de l'autre côté de la vallée. A droite nous laissons l'ancien lac, où sur l'ordre de St Benoît, St Maur s'avança sans s'enfoncer ; plus loin les bains de Néron taillés dans le roc au delà du torrent ; et après une bonne ascension nous sommes au seuil du monastère. Nous fûmes accueillis avec une affabilité si grande que nous en fûmes profondément touchés, on nous logea dans les plus belles chambres de la (Foresteria) (séjour des étrangers). L'Abbé du monastère vint aussitôt nous visiter et, quelques instants après, nous conduisit au réfectoire des religieux, nous fit mettre aux premières places et assister ainsi au repas d'une communauté très édifiante sous tous les rapports. Le Benedicite fut chanté, ainsi que les grâces, avec une majesté et une lenteur solennelle que nous ne connaissions pas. La soirée se passa en conversation avec un de ces bons Pères, qui nous tint constamment compagnie. Enfin le lendemain, de grand matin, nous quittions le monastère de Ste Scholastique pour nous enfoncer dans la gorge qui fut sanctifiée par la présence, les miracles de St Benoît et de tant d'autres saints apôtres de notre Europe, qu'ils ont christianisée ! Une petite demi heure d'ascension suffit pour nous conduire à l'entrée du Sacro-speco ou sainte grotte. Comment vous décrire cette église qui a trois ou quatre étages, communiquant les uns avec les autres, la voûte est tantôt une partie du rocher laissé à nu, tantôt faite de main d'homme et recouverte d'admirables peintures du XIIIme siècle, du style le plus pur. Elles sont d'un grand maître et d'une rare perfection, figures d'anges et de saints véritablement célestes. Enfin nous sommes à la grotte de Saint Benoît ; un petit autel en marbre blanc, placé au dessous d'une voûte qui va se relier avec la roche de la grotte, empêche tout d'abord de voir la statue du saint. Quand on est venu s'agenouiller à côté de l'autel, on la voit dans toute sa beauté. Le Saint est représenté à l'âge de 16 ans ; tous les charmes de la jeunesse, de la sainteté sont répandus sur son visage ; il prie avec une ferveur et un amour qui vous font involontairement

aimer et prier. Il a passé trois ans dans cette grotte, sans en sortir jamais, occupé à faire pénitence et à prier. On nous montra l'ouverture par laquelle St. Romain faisait descendre à St. Benoit son pain de chaque jour; plus bas c'était une autre partie de la grotte où croissent des roses; jadis c'étaient d'horribles buissons dans lesquels le Saint se roula pour vaincre une tentation violente contre la chasteté. Saint François d'Assise vint visiter ce lieu si saint, il greffa des roses sur les buissons et les roses fleurirent. A côté du rosier de St. Benoit, dans une excavation dont je vous parlais tout à l'heure, on lit une inscription qui rappelle les premiers catéchismes du Saint. Un paysan, voyant auprès des buissons un être étrange qui lui parût une bête fauve, plutôt qu'une créature humaine, s'apprêtait à lui donner la chasse et le menaçait de ses armes, quand le Saint l'appela, l'attira à lui, lui parla de Jésus-Christ et commença ainsi ses prédications. Je ne puis vous raconter tous les souvenirs de ces saints lieux; là c'est une scala santa qui jouit des indulgences de la scala santa de Rome, c'est-à-dire cet escalier que Notre Seigneur Jésus-Christ dût monter pour arriver au prétoire, le jour de sa passion. Ici les reliques du Bx. Laurent l'encuirassé qui, ayant par méprise, à la chasse, tué un homme, en croyant atteindre une bête fauve, prit de cet accident l'occasion de faire la plus cruelle pénitence dans une caverne placée au dessus de celle de St. Benoit, sur la même montagne. Le jour du Vendredi Saint, le Bx. Laurent faisait rougir au feu une couronne de fer et ainsi brulante il la plaçait sur son front: on conserve la cuirasse de fer, armée de pointes aigues à l'intérieur, dont il était couvert, et le poids en est tel qu'un homme a de la peine à la soulever. Il y a deux cents ans un religieux d'une haute piété vint faire un pélerinage à la grotte du Bienheureux; agenouillé sur le degré du petit autel qu'on y a placé, il récita quelques prières et enfin, les litanies de la Ste. Vierge, lorsque à sa grande surprise il entendit répondre, ora pro nobis par une voix qui semblait sortir du rocher. Le Religieux eut l'inspiration que ce miracle avait lieu pour lui indiquer le lieu où reposaient les reliques du Bienheureux et que l'on avait toujours ignoré. En effet c'était le saint qui répondait de son tombeau, car, ayant fait creuser le rocher à l'endroit d'où semblait partir la voix, on y trouva les reliques du Bx. avec des témoignages qui ne permettent pas d'en douter. Après trois jours, nous partîmes et notre voyage se dirigea vers le sanctuaire si connu de N. D. de Genazano, Madone miraculeuse apportée de Scutari, il y a 400 ans par les Anges. Les garibaldiens eux-mêmes l'ont respectée. L'état major, logé dans le couvent des Augustins (qui nous reçurent), voulant voir la Madone: on y consentit, ils se mirent à genoux, on récita les litanies, suivant l'usage quand on découvre la Sainte Image, et l'on dit que ce n'est pas le moindre des prodiges opérés par la Madone que celui d'avoir sauvé son image de Genazano et d'avoir fait agenouiller devant elle les garibaldiens.

Espagne. — Gibraltar. — Extrait d'une lettre du R. P. Marconi au R. P. Portes, 28 Février 1869.

Il y a ici 15000 catholiques; c'est à peu près toute la population, si l'on excepte les étrangers qui sont Juifs, Maures ou protestants. Parmi les troupes anglaises qui composent la garnison, et qui montent à 7000 hommes, il y a des bataillons entiers de catholiques. Les prêtres vivent en communauté dans l'église même, où les cérémonies du culte se font avec magnificence. Les jours de fête, Messe militaire, Messe chantée avec sermon, et autres Messes ordinaires jusqu'à midi et demie; aussitôt après, congrégation des jeunes gens sous le patronage de St. Louis de Gonzague; le soir, sermon et bénédiction pour la troupe, et, à la tombée de la nuit, pour tout le peuple. Tous les soirs, récitation du Rosaire et lecture pieuse par les soldats. Durant le carême, tous les jours il y a sermon. L'Évêque a un collége hors de la ville, près du sanctuaire de N. D. d'Europe. Les deux rochers de Calpé et d'Avila, situés l'un sur la côte de Gibraltar, l'autre sur la côte d'Afrique, les antiques colonnes d'Hercule, sont maintenant couronnés de deux chapelles élevées par les chrétiens après la conquête des Maures, et dédiées, l'une à N. D. d'Europe, l'autre à N. D. d'Afrique. De cette dernière on découvre Ceuta et Tanger. Près du collége des garçons, il y a une école de filles dirigée par des religieuses. — Le commerce est en grande partie entre les mains des Juifs et des Maures. Les Juifs ont l'air de moines avec leur sac, leur capuchon et leur barbe. Ils observent le sabbat, et gardent aussi le dimanche. Le samedi, ils n'oseraient pas même allumer du feu. Le champ de manœuvres des soldats est couvert de pierres tumulaires, avec des inscriptions hébraïques; c'était là que les Juifs enterraient leurs morts avant qu'il leur fut permis d'avoir un cimetière fermé. Catholiques et protestants sont enterrés dans le même cimetière, les uns d'un côté, les autres de l'autre. L'un des quartiers de la ville est occupé tout entier par des Maltais, si bons chrétiens qu'ils vont tous les ans à

Malte se confesser, parceque personne ici n'entend leur langue. Un autre quartier est rempli de Génévois qui se sont construit une très-jolie chapelle, et qui ne désirent rien tant que d'avoir des Missionnaires. — La dévotion de ce bon peuple est grande; nous avons 300 filles de Marie, deux conférences d'hommes et trois de femmes. Les sermons sont très-fréquentés, même pendant la semaine, et il n'est pas rare de voir à 9 heures du soir, les confessionnaux assiégés. On compte jusqu'à 3 600 Communions par an. Bientôt on commencera la cathédrale pour laquelle on dit que le gouvernement anglais donne 150 000 duros (environ 825 mille francs). — La troupe est composée de volontaires comme en Angleterre. Ils reçoivent chaque jour 5 réaux (1 fr. 35) et une livre de viande; ceux qui sont mariés habitent des casernes faites pour eux, et on leur donne une demi-livre de viande pour leur femme, et autant pour leurs enfants, du jour où ils viennent au monde. Quand ils ont servi un certain nombre d'années, ils ont droit à une pension. Ils préfèrent se marier avec des Espagnoles, parceque les Anglaises sont en général peu estimées. Aussi ont-ils des femmes misérables; car on comprend que pour être réduites à se marier à un soldat anglais, avec la perspective d'aller mourir en Angleterre, il faut qu'elles n'aient pas trouvé à se marier dans leur pays. — Les soldats ont des écoles et des cabinets de lecture où ils passent leurs soirées. Ils punissent ceux qui s'enivrent, en les forçant d'avoir tout le jour le sac au dos, et en les livrant à un caporal qui leur fait faire l'exercice, et les tourmente sans miséricorde. Le gouverneur anglais actuel est très-favorable aux catholiques, et, bien qu'il ne leur ait pas encore permis d'avoir leurs journaux, il a cependant autorisé l'Evêque à publier son Bulletin, qui est un véritable journal catholique. — Outre les sermons de carême, la neuvaine des Sept Douleurs, et la Semaine Sainte, je suis encore chargé des Enfants de Marie, et de la direction spirituelle du collége; j'écris aussi dans le Bulletin catholique. Enfin les conférences de charité me seront confiées tôt ou tard: elles distribuent environ 5000 duros par an (27 500 fr.)

Allemagne. — Lettre des Novices de Gorheim aux Scolastiques de Laval. —

(Aux détails donnés dans cette lettre sur la mission de Cologne, nous en avons ajouté d'autres que nous devons à l'obligeance d'un Scolastique du Collége Romain.) — Dans notre dernière lettre nous vous avons annoncé la grande mission de Cologne. Comme ce n'était encore qu'une œuvre d'avenir nous nous sommes bornés à la recommander à vos prières. Maintenant la mission s'est faite et il ne sera pas sans intérêt pour vous d'en apprendre quelques détails. Vous accepterez ce petit travail en témoignage de reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous avez bien voulu nous envoyer votre Correspondance. — La mission s'est ouverte le 23 Novembre dernier; c'était la seconde mission que Cologne voyait dans le cours de ce siècle. La première fut prêchée par nos Pères en 1850 dans deux églises de la ville; la seconde dont nous parlons aujourd'hui a été donné à la fois dans 11 églises et par des religieux de cinq Ordres différents. Nos Pères prêchaient dans trois églises, dont la cathédrale. Le P. Roh était le seul parmi eux qui eut contribué à la première mission en 1850. — Les Pères Rédemptoristes, les Franciscains et les Capucins s'étaient chargés de prêcher la mission dans 6 églises, les Lazaristes en avaient une. De plus une dernière église située au milieu de la ville fut réservée exclusivement aux établissements d'instruction supérieure et à l'école des arts et métiers. Nulle mission n'avait encore été donnée avec autant d'appareil en Allemagne. La nouvelle fit naître d'abord des appréhensions bien diverses. Les uns craignaient, et non sans fondement, que le grand nombre d'églises pourvues de prédicateurs ne dut compromettre le succès de la mission, en divisant trop les auditeurs et en diminuant ainsi sensiblement l'impression que produit toujours sur le peuple l'aspect imposant d'une grande assemblée catholique. D'autres au contraire appréhendaient que ce grand déploiement de forces tout considérable qu'il parût, ne suffit pas à produire un ébranlement parmi les 100 mille catholiques de Cologne. C'est au milieu de ces appréhensions qu'on attendit le moment où s'ouvrirait la mission. Ce moment arriva. Au signal donné par le bourdon de la cathédrale, les cloches de toutes les églises de la ville, se mirent en branle, invitant le peuple par leurs solennelles volées à venir prendre part à la mission. Bientôt les 11 églises où se donnait la mission se remplirent d'une foule compacte d'auditeurs, et toutes les appréhensions se dissipèrent. Toutefois on le comprend l'ennemi de tout bien ne pouvait manquer de faire tous ses efforts pour en empêcher un si grand. Les francs-maçons firent son œuvre. Mais Dieu permit que

tout d'abord que l'annonce de la mission ne les émut pas beaucoup. Ils ne soupçonnaient pas en effet tout l'appareil qu'on devait déployer. Mais quand ils virent de quoi il s'agissait, ils devinrent comme des forcenés. On eût dit à leur désespoir qu'ils appréhendaient de voir arriver la fin du monde. Ils firent des efforts inouis pour compromettre le succès de la mission. Dans tous les cafés on vit bientôt affichés en gros caractères des programmes flamboyants. On annonçait de nouvelles pièces de théâtre, des bals, des soirées, des concerts des spectacles d'acrobates et cela pour toutes les classes de la société. La ville se trouva inondée de comédiens et d'acteurs de premier mérite. Mais tout cela fut en pure perte, et l'affluence des auditeurs aux exercices de la mission ne cessa pas de croître jusqu'au dernier jour. Le nombre des confessions, d'abord peu considérable, devint bientôt si grand que les confesseurs ne purent y suffire. Tous nos Pères disponibles de Cologne, auxquels on envoya d'une autre ville un renfort de trois Pères, furent employés au confessionnal. Ils y restaient depuis le matin jusqu'au soir à 10 h. 1/2. Ce qu'il y a de plus beau et de plus consolant dans cette mission de Cologne c'est qu'elle peut s'appeler avec vérité une mission d'hommes. En effet, sur 30 mille confessions, nombre total de celles qui ont été entendues pendant la mission, on compte plus de 18000 confessions d'hommes, dont beaucoup sont revenus de fort loin. Encore ce chiffre ne comprend-t-il pas le grand nombre de ceux qui, faute de confesseurs, ne purent se réconcilier avec Dieu qu'après la clôture de la mission. Le dernier jour on eut beau confesser jusqu'à minuit, il fallut renvoyer des bandes entières d'hommes qu'on n'avait pu entendre. Aussi les privilèges des confesseurs leur furent-ils conservés jusque trois semaines après la mission. Il en fut de même pour la faveur de l'Indulgence. La clôture de la mission fut célébrée dans la cathédrale de Cologne. Ce fut comme un abrégé de tout ce que la mission eut d'enlevant et de sublime, et un véritable triomphe pour la foi et la religion. Le "Mouvement catholique", journal de Francfort sur le Main, porte à 20000 le nombre des personnes présentes dans la seule cathédrale, les hommes n'étaient pas moins de 16000. Qu'on se figure l'impression que dut éprouver chacun des assistants lorsque de la bouche de ces 20000 personnes s'échappa le cantique allemand Wir sind im wahren Christenthum (Nous sommes de la vraie Religion), et qu'il fit retentir les échos de la vaste cathédrale. Alors le vénérable Archevêque s'élança dans la chaire et remercia Dieu publiquement dans un élan d'immense reconnaissance d'avoir si abondamment béni l'œuvre qu'il avait entreprise. Sa Grandeur avait visité en personne toutes les paroisses où se donnait la mission. Tous les matins elle assistait au sermon de 6 heures. Le 9 Décembre, immédiatement après la clôture de la mission, Mgr l'Archevêque daigna faire une longue visite à nos Pères de Cologne et il voulut leur exprimer sa haute et complète satisfaction des magnifiques résultats de la mission. Nous ajouterons maintenant quelques traits détachés. On pensait d'abord ne laisser que les élèves des classes supérieures prendre part à la mission; mais les plus jeunes mirent tant d'instances et de persévérance dans leurs prières, qu'il fallut bien les admettre avec les autres. Celui des Nôtres à qui cette œuvre fut confiée était aveugle et pour cette raison il n'était connu du peuple que sous le nom du Père aveugle. Un jour il était demeuré au confessionnal jusqu'à 11 heures du soir: épuisé de fatigue il se leva. Or il y avait encore auprès de son confessionnal deux jeunes gens qui semblaient ne pas vouloir s'éloigner: « Mes enfants, leur dit le Père avec sa bonté ordinaire, je ne puis plus entendre aujourd'hui vos confessions, revenez demain dans la matinée. L'un d'eux s'éloigne, mais l'autre ne bougea pas: « Mon enfant, lui dit le Père, pourquoi demeurez-vous? — Le jeune homme répondit: « Demain, je ne pourrai point venir, j'ai les bottes de mon frère et c'est son tour demain. » — S'il en est ainsi, dit le Père, je vais vous entendre. — Dans une autre église, Marie du Capitole, où le même Père après avoir terminé sa mission aux étudiants, remplaçait un de ses frères tombé malade, il vit se passer la scène suivante. Selon sa coutume en pareilles circonstances, il demanda à son nombreux auditoire de faire tous ensemble une Amende honorable solennelle au divin Sauveur. Il les pria de répéter à haute voix, après lui, la prière qu'il allait faire. La chose se fit, et tout l'auditoire répéta d'une seule voix: Loué soit Jésus-Christ. Parmi la foule se trouvait une bonne femme du peuple qui ne trouvant pas sans doute qu'on en eut fait assez et pressé par son zèle, poursuivit à haute voix: « O mon Jésus, c'est pour vous que je vis! Aussitôt et sans hésiter toute l'assistance répéta après elle: O mon Jésus c'est pour vous que je vis. — Dans une conférence tenue par les Curés et les Missionnaires sous la présidence de Mgr l'Archevêque, le 7 Décembre, il fut décidé sur la proposition de tous les Curés de la ville

qu'il y aurait, l'année suivante un renouvellement de la mission dans les 20 églises paroissiales. On devra y prêcher deux fois dans chaque église. On a choisi comme le temps le plus favorable les huit jours qui précèdent la fête de l'Immaculée Conception, c'est-à-dire que la mission aura lieu avant l'ouverture du Concile. — Terminons par une nouvelle de famille. Dernièrement 80 Messieurs de Cologne ont formé une association dans le but de réunir les fonds nécessaires pour construire une plus grande église à nos Pères. L'association a pris le nom de Ignatius Bauverein (Association de construction sous le patronage de St Ignace). Tous ses membres s'engagent à donner chaque année un thaler (3 fr. 60 c. environ). Un journal établit un parallèle entre ce qui vient de se faire à Cologne et ce qui se passe à Berlin. Il cite l'aveu du journal Ecclésiastique Universel qui paraît à Berlin. Sur 650 000 protestants Berlinois, y est-il dit, 8 à 10 mille paraissent à l'église tous les dimanches, 30 000 à peu près y font une apparition à de rares intervalles; plus de 600 000 y mettent à peine les pieds une fois l'année.

Lettre du F. Haffel à un Scolastique de Laval. — Insprück le 27 Décembre 1868. —

Nous voilà dans un pays, où, sans une grande force d'abstraction, il est bien difficile de se persuader que la terre est ronde. Figurez-vous une vallée d'une ½ lieue de largeur, dans le milieu de laquelle roule un torrent rapide et toujours jaune; à gauche s'élèvent perpendiculairement des rochers nus et stériles, dont le sommet est à plus de 2000 mètres au dessus du niveau de la mer; à droite s'étend, en pente plus douce, une chaîne de montagnes plus élevées encore, mais ornées d'un peu de végétation et entrecoupées par d'agréables vallées. Par une de ces vallées descend la Sill qui vient se jeter dans l'Inn, à l'endroit où l'on a bâti la ville d'Insprück. Ne nous arrêtons pas dans cette ville, qui n'a rien de bien remarquable, entrons d'abord chez nos Pères, nous irons ensuite faire une promenade dans les environs. — Nous demeurons à l'Université; mais n'allez pas croire que nous demeurons dans un palais. Notre maison actuelle est le collège dépendant autrefois de notre maison Theresianum sous le nom de pensionnat des pauvres, fondé par le Bx Canisius. Depuis que le gouvernement nous a pris notre collège pour en faire l'Université actuelle, nous demeurons dans la maison des pauvres. Cette maison se compose de deux bâtiments formant ensemble un l (L). Un de ces bâtiments est habité par nous, l'autre par nos séminaristes ou Convictores. L'année dernière on a bâti dans le jardin une cuisine entre deux magnifiques réfectoires, le tout surmonté de deux chapelles. Nous sommes ici 46 scolastiques dont 5 prêtres; il y a aussi une douzaine de Pères graves, et autant de Frères Coadjuteurs. Quant au séminaire ou convict, il est composé d'un singulier mélange de Cisterciens, de Bénédictins, de Prémontrés, d'Abbés; quand nous sommes tous ensemble en classe à l'Université, il vient s'y joindre des Servites, des Franciscains, des Capucins et des laïcs, sans compter les Jésuites, chacun dans son costume. Il est étonnant qu'avec des éléments si divers nos séminaristes puissent avoir tant d'union. Nous suivons les cours de l'Université, et je vous assure que nous n'avons pas mal d'ouvrage. Ainsi lundi, mercredi et vendredi matin nous avons 3 heures de classe. Les usages se distinguent peu de nos usages français. Mais par exemple ce n'est pas ici qu'il faut venir pour apprendre les rubriques et cérémonies d'église. Il y a à chaque Salut 2 fois bénédiction, à savoir dans le chant du Tantum, à ces paroles: novo cedat ritui; et à ces autres: sit et benedictio; et remarquez qu'on sépare le chant de ces deux strophes par les litanies de la Ste Vierge. Les chants sont exécutés par une société d'artistes de la ville. A certains jours de fête, ils chantent vraiment à ravir; il y a toujours des voix de femmes. — J'ai prêché en allemand dernièrement, et si les fêtes de Noël ainsi que le triduum, qui va avoir lieu, ne nous avaient pas interrompus, je pourrais vous parler de l'éloquence du F. Zugmeyer et du F. Mutlier. Comme il y a ici tous les costumes, il y a aussi toutes les langues. J'ai déjà entendu prêcher au réfectoire en allemand, en français, en italien, en bohémien, en hongrois, en latin. Ici on se lève toujours à 4 heures même pendant nos 8 jours de vacances de Noël; si quelqu'un a besoin d'un peu de repos, il le prend plutôt le soir que le matin. — Faisons maintenant une promenade autour de la ville. Ce qui frappe d'abord c'est la foi vive de tous ces montagnards qui vous saluent avec un respect extraordinaire; quand on s'éloigne de la ville surtout, pour entrer dans les vallons plus retirés, il vous accourt une multitude d'enfants pour vous baiser les mains. Les croix, les images des Saints, les mystères du rosaire, les chemins de Croix, se rencontrent à tout bout de champ. Dans chaque village il n'y a presque point de maison qui ne soit orné d'une peinture représentant la Ste Vierge ou quelque mystère de la religion.

Les églises, très-vieilles pour la plupart, sont entretenues avec un soin tout particulier. Les buts de promenade les plus jolis sont d'abord en montant le fleuve vers la droite les Martins vand. Ce sont plusieurs étages de rochers à pic semblables à des murs; cet endroit est, surtout célèbre par le fameux danger que courut l'empereur Maximilien chassant sur ces rochers. Il poursuivait une chèvre sauvage quand tout d'un coup il se sent entraîné dans l'abîme par la chute d'un rocher qui cède sous ses pas. Après avoir parcouru un grand espace dans sa chute il se trouve arrêté sur une saillie d'un mètre carré de surface et suspendue au dessus de l'abîme. Il n'y avait pas le moindre espoir de se sauver de là: à ses pieds l'abîme, sur sa tête, à droite et à gauche des rochers aussi droits qu'un mur. Le monarque passa 5 heures mortelles sur ce rocher, à la vue de tout le peuple accouru aux pieds de la montagne. Un prêtre était venu avec le S. Sacrement pour lui donner la bénédiction. Quand on sonnait l'Angelus dans la vallée, on voyait l'empereur s'agenouiller et faire le signe de la croix. L'empereur ne s'attendait plus qu'à mourir de faim ou de soif sur son rocher, ou à être précipité dans l'abîme par un de ces coups de vent qui sont très-violents dans ce pays, quand il en fut retiré par deux montagnards, qui, à force de chercher, étaient parvenus, par des chemins affreux à un endroit, situé au dessus de l'empereur. De là ils lui jetèrent une corde qu'il se lia sous les bras, et c'est ainsi qu'il fut sauvé. — Hier j'ai été faire un petit pélerinage à N. D. des Saintes-Eaux. Il est situé au tiers d'une haute montagne qu'on met 5 ou 6 heures à monter. Ce pélerinage doit son établissement au fait suivant: La Sainte Vierge apparut un jour à deux pâtres et leur recommanda d'aller trouver deux prêtres qu'ils rencontreraient au pied de la montagne et de leur dire de lui faire bâtir une petite eglise à l'endroit d'une belle source qui jaillit du flanc de la montagne. Les pâtres descendirent, trouvèrent les prêtres, mais n'osèrent leur découvrir leur mission. Bientôt l'un d'eux devint père d'un enfant; mais à 5 ans cet enfant ne parlait pas encore. Il lui vient alors en pensée de le porter à la source en question; il le fit et l'enfant se mit à parler sur le champ. Le père alors remplit sa commission; la chapelle fut bâtie, et les nombreux ex-voto suspendus à ses murailles témoignent des nombreuses faveurs obtenues.

Sur la même montagne, mais plus au Nord et plus bas, se trouve une église bâtie autrefois par le peuple en l'honneur d'un enfant du pays martyrisé par des juifs. Une mère, s'en allant travailler aux champs avait confié son enfant âgé d'un ou deux ans à un parent aubergiste. Dans la journée la mère s'aperçoit tout-à-coup en travaillant que ses mains sont teintes de sang: « On tue mon enfant, s'écrie-t-elle aussitôt, et elle court au village; l'enfant avait disparu. On cherche, et, après deux jours, on le trouve suspendu à un arbre de la forêt; le pauvre petit avait été écorché par des juifs. Depuis on a élevé en l'honneur du petit Martyr l'église dont j'ai parlé, à Judenstein (pierre du Juif), et une petite chapelle à l'endroit où la mère avait travaillé dans les champs. Les habitants conçurent une telle haine contre les juifs que depuis lors aucun n'a pu s'établir dans leur pays; maintenant encore on n'en voit point et ce n'est pas un mal. — En avant de Judenstein on voit, au milieu d'une forêt de pins, un cimetière converti en une espèce d'oratoire ou colisée en plein air. Il y a des bancs pour prier, et un grand tonneau d'eau bénite pour asperger les tombes. C'est ici que sont enterrés les braves qui sont tombés sur le champ de bataille en combattant contre les Français. Vous ne passez pas une fois près de ce cimetière sans y rencontrer des hommes ou des femmes à genoux priant devant de grandes croix. On y voit suspendus aux arbres bon nombre d'ex-voto.

Istrie. — Lettre du P. Ayala au R. P. Provincial de Venise. — (Note) (Comme un Scolastique du collège Romain demandait au R. P. Marcucci, Provincial de Venise l'autorisation de communiquer aux Scolastiques de Laval les nouvelles à lui adressées, sa Révérence voulut bien répondre et même écrire ce qui suit: « Donnez généreusement aux Scolastiques français de Laval, ils nous font largement part de leurs nouvelles: la justice et la reconnaissance demandent que nous leur fassions largement part des nôtres.) Mon R. P. Provincial, P. C. — Hier nous avons terminé la mission de Rovigno; des 350 missions que nous avons données depuis 1852, c'est une de celles qui ont le mieux réussi. Rovigno est une des principales villes de l'Istrie; elle compte 12000 habitants. Envahie ces dernières années par le courant des idées nouvelles, elle était devenue

méconnaissable ; et une personne qui fit avec nous le voyage de Confanaro à Rovigno, nous prédit mille insultes et mille déboires. Dès lors nous ne nous fiâmes plus à nos propres forces et nous nous adressâmes en toute humilité au divin Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie. Mais voici qu'on nous reçoit avec de grandes démonstrations de joie ; plus de 2000 personnes assistent à nos sermons trois fois le jour, et notre auditoire est encore plus considérable les jours de fête. Je ne puis m'empêcher de vous parler du sermon sur le T. S. Sacrement. L'église était ornée comme aux plus beaux jours de fête ; le S. Sacrement était solennellement exposé ; les chanoines et les prêtres de la ville, à genoux sur les degrés inférieurs de l'autel, et cierges en main, derrière eux 24 membres de la Congrégation du S. Sacrement avec des flambeaux, et plus loin 80 autres Congréganistes en chappe, agenouillés également en demi-cercle, formaient devant Notre Seigneur, une triple enceinte de lumières. Ainsi se fit, séparément pour chaque classe du peuple, l'amende honorable du divin Cœur de Jésus en réparation de toutes les profanations et les sacrilèges commis envers Lui dans le T. S. Sacrement de l'autel. On y ajouta la promesse d'être cette année (c'était précisément le 1er de l'an), d'être pendant la vie entière, pleins de respect à l'église, de recevoir souvent les Sacrements. Il fallait voir l'enthousiasme du peuple au moment de la rénovation des vœux du Baptême. Tous répondaient avec enthousiasme : « Nous le croyons ! – Nous y renonçons ! » – Depuis lors les catholiques ont pris une allure si décidée et si franche, qu'ils ont fermé la bouche à ceux qui osaient encore déclamer contre notre sainte religion. On ne se contenta pas, certes, d'assister à nos sermons ; nos confessionnaux étaient assiégés en masse, du matin au soir, et je vous laisse à penser quels gros poissons on y prit ! Le Révérendissime Prévôt ne se possédait plus de joie. Une chose le chagrinait seulement ; c'était de nous voir demandés pour si peu de jours. Il ne put se résigner à nous laisser partir, bien que nous eussions fixé déjà le jour de l'ouverture d'une mission à Valle. Il écrivit au Curé de ce village, que la mission de Rovigno aurait besoin d'être prolongée de 5 jours, qu'il le priait par conséquent de vouloir bien reculer la sienne. La chose s'arrangea et les bons Rovignois furent dans l'allégresse en apprenant cette nouvelle. — Le P. Quiricco fit alors un sermon sur les devoirs de chaque profession. Les enfants y demandèrent, à haute voix, pardon de toutes leurs désobéissances à leurs parents, et ceux-ci le leur accordèrent au milieu des larmes et des sanglots. C'est aussi au milieu des pleurs que s'acheva le sermon de clôture, le soir de l'Epiphanie. Le concours y fut immense ; il ne restait à ramener à la foi catholique que quelques coryphés du parti libéral. Plusieurs d'entre eux vinrent, les jours suivants, se confesser et déposer leurs préjugés et leurs erreurs. Nous fûmes encore au confessionnal le jeudi et le vendredi ; samedi 9 janvier nous partîmes. Une foule nombreuse était venue assister à nos Messes, et ils ne voulurent partir qu'avec notre bénédiction et un mot d'adieu. A 10 heures, le chapitre et tout le clergé de la ville, vint nous prendre à nos demeures et nous conduire à une chapelle dédiée à la T. Ste Vierge, et située en dehors de la ville. Tout le long de la route, les habitants de Rovigno s'étaient échelonnés en masse, et c'était à qui nous baiserait la main, recevrait notre bénédiction, et nous ferait les plus aimables souhaits. Après une courte prière devant la Ste Image, nous adressâmes encore quelques mots de remerciment à la foule, pour l'affection constante et cordiale qu'on nous avait témoignée à Rovigno ; nous les engageâmes doucement à persévérer dans la bonne voie où ils étaient rentrés, et nous montâmes en voiture pour Valle. — Nous croyions en avoir fini avec les Rovignois ; mais voici qu'un groupe nombreux vient nous accompagner encore. Nous ne pouvons avancer qu'à pas lents, au milieu de cette escorte. Après un assez long trajet enfin les femmes nous quittent ; mais une centaine d'hommes, les uns à pied, les autres à cheval, persistent à rester avec nous. En vain nos chevaux stimulés essaient-ils de prendre le trot : « plus lentement, crie-t-on au cocher, arrête, nous voulons aller jusqu'à Valle. » Dans leur enthousiasme, nos Rovignois eussent dételé les chevaux, et tiré à force de bras notre voiture, si nous ne nous étions opposés à leurs desirs. En route on s'arrêta de temps en temps pour chanter le Lodate Maria, le Magnificat ou les Litanies, et seulement après 3 heures d'une marche pareille nous arrivâmes à Valle. Nos bons villageois ne s'attendaient nullement à voir les Missionnaires avec une telle escorte ; ils furent surpris, mais très-agréablement et d'autant mieux disposés en notre faveur. Nous nous rendîmes donc tout droit à l'église ; les Rovignois reçurent une dernière fois notre bénédiction, puis ils baisèrent nos crucifix et s'en retournèrent joyeux et contents. Nous avons bonne confiance ; la Bonté infinie de Dieu et le zèle du clergé de Rovigno nous en sont des gages certains, cette mission a produit des fruits admirables, et fera tomber ailleurs bien des préjugés. Peut-être par là, la voie des missions en Istrie nous est-elle définitivement ouverte ; nous l'espérons.

Autriche. — (Communiqué et traduit de l'allemand par le F. Muller) — Nous avons dans notre province une bande de Missionnaires qui est à peu près toute l'année en circulation; l'archiduché (d'Autriche), la Styrie et surtout la Bohême et le Tirol, sont les théâtres du zèle de nos Pères. Voici une relation que m'a adressée, en date du 29 Janvier 1869, le P. Hubner, l'un de nos apôtres. — « Parmi nos missions de cet automne, je vous citerai en premier lieu celle de Bischofs-teiniz, qui s'ouvrit le 20 Septembre 1868. Bischofs-teiniz est une ville assez considérable de la Bohême occidentale, vers les confins de la Bavière; ses habitants se distinguaient par leur esprit libéral, esprit apporté de Vienne et propagé parmi eux, principalement par le gouverneur d'une princesse qui a fixé sa résidence à Bischofs-teiniz. Eclairés par ces principes lumineux, et pleins d'un saint patriotisme, les magistrats publièrent l'année dernière, une protestation très éloquente et surtout très-véhémente, contre l'allocution dans laquelle le S. P., Pie IX condamna le mariage civil et autres dogmes nouveaux proclamés et imposés par nos lois. Voilà donc déjà un grand obstacle à la réussite de notre mission à Bischofs-teiniz; un autre fut la moisson qui se trouva être juste à cette époque, et dont les occupations multipliées devaient empêcher les cultivateurs de fréquenter nos exercices. Mais il n'en fut rien. La Miséricorde infinie de Dieu, d'un côté; le zèle industrieux du pieux doyen de la ville, de l'autre, nous aplanirent toutes les difficultés, et tout alla au gré de nos désirs. D'abord le R. P. Schmude, notre Supérieur, sut attirer les riches et les grands à ses sermons. Un officier était venu demander au Chanoine-doyen, s'il convenait à un homme bien élevé d'assister aux sermons des Missionnaires. Le brave militaire s'imaginait que des missions, çà ne peut être que pour le bas peuple, comme la ratatouille est pour les simples soldats. A l'issue du premier sermon, il accourut rétracter son jugement, un peu hardi, et demanda humblement pardon au Père Prédicateur. Bientôt conseil municipal, bourgmestre, et toute la haute société de Bischofs-teiniz assistèrent à nos exercices, et parmi nos auditeurs les plus assidus, on remarqua la princesse et ses filles. Les confessions, il est vrai, furent peu nombreuses pendant les 4 premiers jours, mais à partir du cinquième le nombre des pénitents alla en croissant, et bientôt il fut tel, que nous ne pûmes plus suffire à la besogne; il fallut appeler des prêtres séculiers à notre aide. Je ne vous parlerai pas des larmes qui furent versées à notre départ; le doyen, d'une voix entrecoupée de sanglots nous remerciait au nom de toute la ville. Nous avons laissé à Bischofs-teiniz, comme partout ailleurs, un souvenir perpétuel de notre mission, nous y avons établi l'œuvre de l'apostolat de la prière. — La mission de Ronsperg, ville peu éloignée de Bischofs-teiniz et proche de la Bavière fut plus consolante encore que la précédente. Là un apôtre nous avait préparé la moisson avec un courage et un zèle infatigable. Cet apôtre, ce fut la R. Mère Supérieure des Sœurs de St. Charles Borromée. La population presque tout entière était venue à notre rencontre; un chœur de jeunes filles nous adressa une charmante petite allocution, puis on nous conduisit au Château, où M. le comte de Condenhoven nous reçut et nous hébergea avec une cordialité et une délicatesse exquise. Inutile de dire que le concours des fidèles, non seulement de Ronsperg, mais de tous les environs, et même de la Bavière, fut immense. Bientôt l'église ne suffit plus pour contenir cette foule avide d'entendre la parole de Dieu, il fallut leur prêcher en plein air, sur la place publique, dans la grande cour du château. Ici aussi nous dûmes appeler des confesseurs à notre secours, et encore les confessions se prolongèrent-elles jusque bien avant dans la nuit. Le difficile pour nous était de traverser les rues de la ville; il y avait à percer une foule enthousiaste qui nous cernait et se disputait nos mains pour les baiser. « Vous avez trouvé la ville tout-à-fait tiède », nous dit le bourgmestre qui vint nous remercier à la tête de son conseil, au nom des citoyens, « vous avez trouvé la ville tout-à-fait tiède, mais vous la laissez remplie de ferveur. » — Passez maintenant avec nous dans le charmant village d'Allgund, district de Méran, en Tirol, ses habitants se font reconnaître surtout par la singularité et l'uniformité de leur costume traditionnel. A Allgund, se distinguèrent principalement les jeunes gens. Quel beau spectacle que de voir tous ces hommes robustes, élégants, mais pieux et simples, en uniforme du pays, semblables à un régiment de chasseurs, s'approcher en bon ordre de la Table Sainte! Des montagnes de Méran même on vint nous entendre, et à notre départ, une députation de jeunes gens et de jeunes filles nous remercia de tous nos soins avec une exquise politesse. — Mais la palme est sans contredit au village de Ried, vallée de Ziller, en Tirol. Plusieurs des principaux habitants s'étaient opposés de toutes leurs forces à la mission. Un homme très-influent dans toute la vallée, les appuyait de son exemple et de ses paroles. Cet homme, excellent tireur, avait été député à Vienne par les francs-tireurs du Tirol, pour donner un spécimen de

leur adresse, et avait même été reçu chez le Ministre d'État, lors de la grande fête des tireurs. Ébloui de tant de distinctions, flatté par les libéraux de Vienne, qui pensèrent en faire un instrument très-utile au milieu de ces bons Tiroliens, notre homme était revenu tout transformé. Il ne voulut plus être directeur de la musique religieuse, il répandit des principes nouveaux parmi ses compatriotes, bref il devint le chef d'un parti anti-sacerdotal. Du reste les habitants de Ried sont en majorité brocanteurs, colporteurs, etc..., métier qui n'est guères fait on le sait pour faire avancer la perfection : « Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur, » et ceux-ci sont en voyage toute l'année ! Cependant, à la première nouvelle d'une mission à Ried, nos marchands se mettent en route, voyagent le jour, voyagent la nuit, de peur de perdre une minute de ce temps précieux. Quand nous arrivâmes à Ried, le 2 janvier, ils étaient tous là, en procession, avec tambours, clairons, musique. Après le discours d'usage, on avance lentement et en grande pompe, au son mélodieux des instruments de nos artistes montagnards, au bruit du canon qui gronde et répète son tonnerre de montagne en montagne ; à l'église les pieux accents de l'orgue et l'hymne de circonstance charment nos oreilles. On accourt à nos sermons de toutes les parties de la vallée. L'opposition est bientôt vaincue, et se laisse entraîner par le flot irrésistible de la ferveur universelle. Dès le 4e jour de la mission la voix suave du fameux tireur se fait de nouveau admirer à l'église, et avec cette conversion tout était gagné ; un seul homme (et encore n'en est-on pas certain) un seul peut-être ne s'approcha pas de la Sainte Table. Il y eut Communion générale pour les hommes séparément. Le curé distribuait à ses ouailles le pain des forts ; en voyant toutes ces conversions, cette humble piété d'hommes hier encore si rebelles à sa parole et ennemis jurés de l'Église, le bon pasteur ne put contenir ses larmes ; mais quand arriva le tour du maître-tireur, l'émotion fut trop forte, et l'excellent prêtre, près de s'évanouir, dut renoncer à distribuer la Ste Communion. Les vierges vinrent à leur tour, le front ceint de belles guirlandes, et le visage empreint d'une angélique dévotion. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le peuple affluait des autres villages, et à certains jours il n'y avait pas moins de 17 prêtres occupés au confessionnal. Tout fut renouvelé dans cette vallée, et à l'exemple du tireur, tous promirent publiquement de vivre et de mourir avec toute leur famille, dans le sein de l'Église catholique, de résister à toutes les séductions, à toutes les promesses et même à toutes les menaces des libéraux, de ne jamais se mettre de leur parti. A l'érection de la croix de mission, on était accouru de grand matin, du haut des montagnes, du fond de la vallée, à la lueur des torches. Ried déploya toute sa pompe, de grands et beaux jeunes gens portaient en triomphe la croix splendidement ornée, suivaient des jeunes filles vêtues de blanc, avec des flambeaux et des guirlandes, et puis tout le clergé de la vallée chantant des hymnes. La croix fut plantée non loin de l'église, à un endroit d'où elle s'offre à tous les regards et domine majestueusement tout le village. Ces bons Tiroliens purent à peine se résigner à notre départ ; ils n'eurent que des larmes pour nous remercier ; la parole leur manqua à tous, même au curé ; ils nous accompagnèrent tristes et inconsolables, à notre voiture. Sur les montagnes par où nous passions, des feux allumés signalaient au loin notre marche ; et nous étions déjà bien éloignés que nous entendions encore le canon qui grondait à Ried.

Hongrie. — Extrait d'une lettre du F. Bruck. Presbourg, 25 Octobre 1868.

... Nous arrivâmes le 1er Octobre à Neunich ; c'est une ville très catholique, nulle part aucune nous a témoigné autant de respect. Sur une des places de la ville se trouve une colonne surmontée d'une statue de la Vierge, érigée à l'époque du choléra il y a quelques années ; j'ai bien passé six ou huit fois sur cette place, le matin et le soir, toujours j'ai trouvé là 15 à 20 personnes à genoux en prière. Nous avons visité aussi le cimetière ; c'est là surtout que j'ai bien vu par le respect qu'on a pour les morts, combien cette population est encore chrétienne. Chaque tombe, chaque monument est accompagné d'un bénitier en pierre de taille et l'on vous invite doucement à prendre le goupillon et à bénir la tombe ; mais ce qui nous a surtout frappé c'est la chapelle où on expose les morts. Pendant 48 heures tous les morts sont là dans une salle ; on leur passe au bras un petit cordon qui correspond à une clochette qui serait mise en branle par le moindre petit mouvement. Il y a là 3 ou 4 de ces salles, celles des riches et celles des pauvres. Celle des riches est magnifiquement ornée ; elle contenait alors 7 cadavres : un officier supérieur en uniforme, un jeune homme en habit de noces, une pauvre mère avec son enfant, etc. A côté se trouvaient les pauvres et si les fleurs étaient moins abondantes, le calme et le silence étaient aussi profonds. Vous devinez les pensées que

nous suggérait cette égalité devant la mort. Le lendemain à 8 heures nous partions pour Linz. A Saltzbourg, nous entrions sur le territoire autrichien : mais, comme à Kehl, nos bonnes mines inspirent de la confiance et on nous dispense de la visite de nos bagages. Nous arrivons à Linz à 5 h. du soir. De 1830 à 1840 l'Archiduc Maximilien d'Esthe fortifia la ville et fit construire tout à l'entour sur les petites collines environnantes 32 forts qui subsistent encore maintenant. A la fin des travaux il se trouva que le premier construit dépassait la ligne et se trouvait trop rapproché de la ville : on le mit néanmoins à l'épreuve et il fut bombardé en 1837. Comme la tour résista, rien ne faisait plus présager le sort qui lui était reservé : cependant l'Archiduc qui tenait à la régularité de son travail y fit adosser une église et un collège à murs crénelés et en fit don aux Pères. Nous passons le dimanche à Linz. Comme religieux de la Compagnie, le R. P. Recteur nous procure des places gratuites jusqu'à Presbourg, et nous nous embarquons sur le Danube à 7 h. du matin pour arriver à Vienne à 7 h. du soir. Réception des plus cordiales. Les Pères habitent une partie de leur ancienne université et ont aussi la jouissance de notre ancienne église, qui après la cathédrale est bien la plus belle de la ville. Mais la résidence est si petite qu'on peut à peine y loger 6 ou 7 Pères : ce qui est bien peu pour une si grande population. Le P. Labve et moi nous couchons à la bibliothèque. Cela fait peine de voir tout le reste de l'ancien bâtiment construit par nos Pères, habité par des étrangers tandis que les Nôtres sont misérablement resserrés dans la partie la plus incommode. Ceci n'est pas rare et nous avons déjà rencontré sur notre route, même à Munich, bien des maisons de la Compagnie transformées en casernes ou en lycées. Le lendemain à 7 h. nous arrivons à Presbourg. J'ai été bien touché, je vous assure, des soins, de la charité de tous les Pères et Frères de cette maison, à commencer par le R. P. Recteur. Nous sommes l'objet des attentions les plus délicates de la communauté. Nous sommes ici 38 scolastiques et c'est bien assez car la maison est étroite. Elle forme un rectangle qui intérieurement a 7 fenêtres de long sur 4 de large. La cour intérieure est la seule de la maison : cela suffit pour vous faire deviner tout ce qui s'y trouve : ajoutez y des poules et dans un angle qui se trouve vis à vis de ma fenêtre se fait entendre souvent le grognement de certains animaux qu'on ne nomme pas. Ici point de jardin, point de corridor. Du matin au soir l'on vit enfermé dans sa chambre ou dans un étroit couloir ou dans la salle de recréation. C'est là ce qui me coûte le plus, habitué que je suis au jardin de Laval. Pas de recreation ici les dimanches et jours de fête. La St François de Borgia s'est passée comme le jour le plus ordinaire, classe matin et soir. (Ici les classes recommencent le 1er Octobre). Je n'ai pourtant pas à me plaindre car je suis sorti assez souvent avec le F. Zugmeyer. Ici pas de bibliothèque pour les Scolastiques, on veut vérifier cet ancien usage : timeo virum unius libri. Aussi du matin au soir, nos bons germains sont-ils couchés sur leurs livres de philosophie ou de mathématique. Voici comment est divisée ici l'étude de la philosophie. En première année on ne fait uniquement que la logique et les mathématiques comme à Laval, mais plus à fond, plus à l'allemande et en latin. En seconde année on ne voit que l'ontologie et la cosmologie, avec la mécanique et la physique. En troisième, Ethique, Théodice, Psychologie. En un mot ce n'est pas sans raison que ce Philosophat est en odeur de sainteté et de science auprès du T. R. P. Général. La santé de nos bons scolastiques m'étonne autant que l'intensité de leur travail. Cela tient sans doute à leur première éducation qui a dû être assez rude au fond des montagnes du Tyrol et de la Bohême. Ici aussi du reste on nous enlève tout excitant ; nous sommes à une toute petite ration pour le vin, le tiers de celle de la France ; pas de poivre, pas de vinaigre, rien d'échauffant sur la table des Philosophes. En voulez-vous une autre preuve. Ici l'Avent se fait avec le même sérieux que le carême en France ; jeûne et abstinence trois fois par semaine. Quant au carême depuis le mercredi des cendres jusqu'à Pâques sans excepter les dimanches pas de viande dans la maison et il n'est pas question d'exception. Nous devons cette rigidité en Hongrie à l'ignorance du peuple et au grand nombre de Grecs-Schismatiques très-austères et qui crieraient facilement et volontiers au relâchement des Romains. En général le clergé est assez bon, et l'on voit ici la soutane, ce qui est rare en Allemagne. Pourtant dans une de ses dernières assemblées, le clergé émettait l'espoir de voir au prochain concile abolir le célibat pour les prêtres ! Jugez du reste.

Lettre du F. Holubowicz aux PP. et FF. théologiens de Laval. — Tarnopol, 22 Mars 1869.

… Nous vivons entre la crainte et l'espoir. Notre position est actuellement bien critique. D'après la nouvelle loi tous nos Frères

coadjuteurs et Scolastiques, qui ont l'âge requis pour la conscription, sont obligés de servir dans la milice. Le sousdiaconât, ni même le diaconât ne les en exempte pas. Quel embarras pour nos deux provinces ! Aucune démarche n'a pu donner une solution heureuse à cette difficulté. Notre R.P. Provincial voulait faire tous nos juvénistes candidats de théologie, pour lesquels la loi semble avoir quelque égard ; mais hélas, cela même n'a servi à rien. Autre embarras surgit du projet de loi du ministre des cultes qui veut astreindre tous nos Pères des collèges à l'examen public, requis pour les professeurs du gouvernement, bien que nous n'ayons que des collèges privés. — Notre collège de Tarnopol va très-bien ; nous avons d'excellents enfants, et je me trouve heureux avec eux. Notre travail quoique borné à un petit nombre d'élèves n'est point stérile. En voici une preuve entre mille autres. Un élève à peine reçu dans notre collège se signalait tellement par sa mauvaise conduite sous presque tous les rapports et surtout sous le rapport religieux, qu'il était déjà tout près de l'exclusion. A la suite d'une retraite il devint tout autre. Le changement de sa conduite était si complet, qu'on ne pouvait s'en rendre compte. Les élèves se disaient : ou bien, c'est un hypocrite, et dans ce cas il ne persistera pas longtemps dans sa voie ; ou bien c'est une conversion bien sérieuse et bien profonde. La seconde supposition se vérifia pleinement. Il fut durant toute l'année un vrai modèle d'ordre, de travail et de piété. Cette année il s'est rendu à Rome pour entrer dans les Zouaves pontificaux. Les lettres qui nous arrivent de là ne tarissent pas d'éloges sur son compte, et nous demandent d'envoyer à Rome beaucoup de pareils sujets. — Je ne puis vous donner beaucoup de nouvelles consolantes de notre pays. Les affaires publiques vont de plus en plus mal. Les Evêques sont persécutés, surtout ceux qui ont montré plus de courage, comme ceux de Prague, de Linz, de Vienne et de Przemysl (en Galicie) ; on les tracasse sans cesse. On va nous enlever l'université d'Insbruck. Le mariage civil n'est point pratiqué, du moins chez nous, et je crois qu'il ne le sera jamais. Les Evêques préparent ici une adresse solennelle au St. Père, signée par des milliers de fidèles : on la lui enverra avec le denier de St. Pierre tel qu'on peut l'obtenir dans ce pauvre pays : tout cela à l'occasion de sa prochaine cinquantaine. Les ennemis ont beau bouleverser tout, et porter des lois infernales, ils n'arracheront pas de notre cœur l'amour filial, la vénération et l'obéissance à Pie IX. Les journaux vont ont annoncé la nouvelle de la fuite de Mgr. Sosnowski, évêque de Lublin et les motifs qui l'y ont poussé. Ce vieillard vénéré a fait ici une impression immense ; il est à Rome.

Hollande. — Lettre du F. Gadet à un Scolastique de Laval. Sittard, 12 Avril 1869.

L'illumination en l'honneur du St. Père a été universelle dans notre bonne ville de Sittard. A de rares exceptions près, toutes les maisons étaient illuminées ; jusqu'aux chétifs réduits des pauvres, où ces braves gens avaient étalé des bougies posées dans de petites bouteilles ou fixées dans des sabots avec de la terre glaise. Le soir les rues furent encombrées de monde ; mais malgré cela on y vit régner un silence et une tenue dignes d'une église. La musique parcourait la ville, aux flambeaux, et jouait des airs de circonstance en l'honneur de Pie IX ; de temps en temps des cris de "Vive le Pape ! Vive Pie IX !" s'échappaient de toutes les bouches dans un accord spontané qui faisait tressaillir. Le matin on a distribué de nombreuses Communions, et, selon la prescription de Monseigneur, dans chaque église s'est célébré une grand' Messe solennelle avec Te Deum. Notre église fut bien plus belle que le jour de Pâques : au dessus du maître-autel brillaient les armes pontificales encadrées de quatre drapeaux jaune et blanc. Dans l'église principale on vit assister au Te Deum, la garde nationale en grande tenue et un Zouave pontifical (notre ancien élève) en grand uniforme. Ce dernier fut invité le soir par deux lieutenants, députés du capitaine commandant, pour marcher avec la garde nationale et avec la musique par la ville. Presque à toutes les maisons flottaient les couleurs pontificales à côté des couleurs nationales, double témoignage d'amour pour l'Eglise et pour la patrie. Tout le monde convient que l'illumination n'a été nulle part plus belle que chez nous, au collège. Nous eûmes la permission de nous promener deux à deux jusqu'à 10 heures par la ville. Partout on ne parlait que de notre grand Pie IX ; partout où se lisaient quelques vers ou une inscription relative au St. Père, la foule s'arrêtait, lisant et relisant avec une visible satisfaction. A Maestricht la fête a été splendide. Là aussi la maison de nos Pères a été admirée par dessus toutes les autres. Toutefois le gouverneur de Maestricht et le député libéral se sont abstenus de toute démonstration. Un autre député n'a que faiblement illuminé. Cela ouvrira sans doute les yeux à

ceux de Maestricht qui croyaient à l'esprit catholique de ces Messieurs. Un fort riche industriel, M. Regout, s'est distingué bien différemment. Non seulement il a illuminé toutes ses maisons et fabriques, mais encore il a envoyé tout ce qu'il fallait pour illuminer magnifiquement plusieurs maisons religieuses et plusieurs églises. Par l'entremise du Nonce apostolique, il a écrit une lettre à Sa Sainteté Pie IX et l'a prié d'accepter plusieurs riches cadeaux, entre autres une certaine étoffe de soie du plus grand prix: il l'avait reçue des ambassadeurs japonnais. Cinq pièces seulement de cette étoffe ont été apportées en Europe. Deux étaient pour l'Empereur des Français, une pour le prince rouge, une pour le roi de Belgique et une pour M. Regout: Vous concevez dès lors ce que ce doit être. Un des rédacteurs du journal catholique Hollandais le Tyd, a envoyé à tous les poëtes catholiques de la Hollande, une invitation de chanter le Jubilé Papal, leur laissant le choix entre toutes les langues. Tous les séminaires, colléges, institutions sans excepter même le Noviciat de Mariendal, ont reçu une invitation spéciale. Le papier sur lequel on transcrira les vers doit être demandé au bureau du Tyd. Ce papier est assez simple et sans autre ornement qu'un tiret rouge tout autour. Ceux là toutefois qui le désirent peuvent l'enluminer à leur goût. Ces différentes pièces doivent être ainsi réunies en un Album pour être envoyées au St. Père. Plus tard on les imprimera. Sittard a fourni deux odes: l'une en Hollandais et l'autre en Latin. — Au mois de janvier a eu lieu à Sittard dans notre église une mission de 8 jours, pour les hommes seulement. Ceux-ci sont venus en masse. Chaque soir l'église se remplissait de 1300 auditeurs: De tous les villages environnants, dans un rayon de 4 lieues ½, on voyait arriver des troupes d'hommes. Un soir même on remarqua 25 hommes venus d'un village à cinq quarts d'heure de là et qui devaient s'en retourner après l'instruction. Un d'eux prétendait que le Père Missionnaire avait quelqu'un près de lui dans la chaire pour lui souffler ce qu'il avait à dire: «Personne ne me persuadera le contraire, disait-il. comment! vous croyez que l'on peut savoir tout ça par cœur, et qu'on parle si savamment pendant plus d'une heure; mais c'est comme si c'était imprimé.» Le succès de la mission se juge par les fruits: or tous ces hommes, une dixaine exceptés, se sont approchés des Sacrements. — Le R.P. Van Caloen était venu de Bruxelles pour ériger, à l'occasion de la clôture, l'Archiconfrérie de St. François-Xavier. Cette association a pour but de travailler activement à la conversion des pécheurs: on s'attache surtout à rechercher ceux dont la demeure est d'un accès difficile. Elle se compose exclusivement de pères de famille et de jeunes gens. Une des obligations imposées aux membres est celle de se confesser et de Communier au moins une fois par mois. D'après une petite Notice historique, que je trouve dans le manuel de l'Archiconfrérie, «cette Association de St. François-Xavier a eu de fort modestes commencements; mais semblable au grain de sénevé, elle a pris peu à peu un accroissement considérable. En 1853 pendant l'octave de l'apôtre des Indes et du Japon, célébrée dans l'église du collége St. Michel à Bruxelles, un inconnu demanda au parloir un des confesseurs: «Mon Père, lui dit-il, me connaissez-vous? — Non, mon ami. — Je suis votre pénitent. Je viens vous parler d'une affaire. Vous vous moquerez peut-être de moi; mais il faut que je vous explique: je viens de prier devant la statue de St. François-Xavier, qui est exposée dans l'église et en priant l'idée m'est venue d'aller vous trouver. Voulez-vous commencer une Congrégation d'hommes? — Mais cela n'est pas facile. — Laissez-moi faire. — Vous ne risquez rien en essayant, si vous pouvez trouver quelques braves gens qui partagent les mêmes idées. En peu de jours il comptait une quinzaine d'hommes qu'il réunissait le dimanche dans sa cave. C'était un serrurier. Après deux ou trois semaines le Père installa la Congrégation dans cette même cave. Les premiers membres le prirent pour Directeur et choisirent le serrurier pour préfet. Le dimanche suivant 22 janvier 1854 l'assemblée se tint dans la chapelle des Frères des écoles chrétiennes, rue des Alexiens, et le lendemain il y eut Communion générale dans l'église du collége St. Michel. Au mois de Mars, la pieuse réunion fut transférée dans la chapelle de Ste. Anne, rue de la montagne. Les status furent approuvés le 20 juillet de la même année par son Eminence le Cardinal Sterckx, Archevêque de Malines, qui érigea canoniquement l'association et nomma pour Directeur le fondateur de l'œuvre. En Mai 1855 l'association reçut de Sa Sainteté Pie IX ses premières indulgences. En 1856 le titre d'Archiconfrérie lui fut accordé ainsi qu'un grand nombre de nouvelles indulgences. En 1857 le nombre des membres était devenu si considérable qu'on fut obligé de la transférer dans l'église des R.R. P.P. Jésuites. A l'exemple de son Eminence le Cardinal Archevêque de Malines, Nos Seigneurs les Evêques des différents diocèses de la Belgique ont successivement daigné prendre l'association sous

leur haut patronage dans leur diocèse respectif. Son Excellence Mgr. Gonella, Archevêque de Néocésarée, Nonce apostolique en Belgique a montré, dans différentes solennités, combien cette Association lui était chère; il a daigné se faire inscrire parmi les membres protecteurs. D'autres Nonces apostoliques en Belgique ont suivi l'exemple de son Excellence. — Mgr. Gamhiri, Patriarche d'Antioche en Syrie, lors de son voyage en Belgique en 1856, a voulu aussi inscrire son nom sur le registre des membres protecteurs; de même son Eminence le Cardinal Wiseman en 1861. Parmi ces membres on compte encore Mgr. Macarios Haddad, Evêque de Damas, coadjuteur de sa Béatitude le Patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem pour les Grecs-Unis, Notre Très Révérend Père Général, qui dans une lettre au fondateur de l'Association, dit avoir été bien consolé en apprenant l'heureuse nouvelle de l'établissement de cette Congrégation; M. le baron de Gerlache, président de la Cour de cassation en Belgique, et président de la société de St. Vincent de Paul, dans une lettre adressée au Directeur en 1855 loue beaucoup cette œuvre, qu'il appelle « une nouvelle et puissante garantie pour la société travaillée aujourd'hui dans toutes les classes par tant de mauvaises passions. » Dans cette même lettre il dit encore: « La société de Saint Vincent de Paul désirant vous donner, selon ses faibles moyens une preuve de sa sympathie, a chargé son trésorier général de verser dans vos mains une somme de 200 francs pour vous aider à couvrir les premiers frais de votre installation. — A l'heure qu'il est l'Association de St. François-Xavier pour la conversion des pécheurs est déjà établie dans tous les diocèses de la Belgique, à Paris dans la chapelle de l'œuvre des Flamands, dans plusieurs diocèses de l'Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et jusqu'en Chine. Je viens de parcourir le 9me compte-rendu de l'Archiconfrérie, et je vous avoue que je suis resté interdit en voyant les résultats que cette association a déjà obtenus en Belgique. Depuis 1854 on compte dans le seul diocèse de Malines 7503 conversions; 672 personnes ont été ramenées à la pratique de leurs devoirs religieux; 135 669 bons livres ont été distribués et plus de 10 000 mauvais livres ont été brûlés. On a fait cesser 2413 cohabitations illicites et 26 000 francs ont été dépensés pour légitimer plus de 2000 enfants. Beaucoup d'autres bonnes œuvres ont été faites, car l'Association emploie tous les moyens qui sont à sa disposition pour travailler à la conversion des pécheurs. Rendons grâces à Dieu, mon bien cher Frère, de ce qu'il a bien voulu établir dans notre chère Néerlande cette Association qui promet de si beaux résultats dans l'avenir. Voici dans quels termes le Courrier de la Meuse, journal du Limbourg, dans son numéro du 1er Février 1869 parle de l'érection de l'Archiconfrérie à Sittard qui est la première localité en Hollande, où elle s'est établie: « L'Association de St. François-Xavier, cette grande œuvre de préservation sociale dont la Belgique est justement fière d'avoir été le berceau, vient de s'implanter en Hollande. C'est le R.P. Van Caloen lui même qui a installé à Sittard (province du Limbourg) la première affiliation. La cérémonie de consécration a eu lieu Dimanche 24 à la suite d'une retraite de 8 jours qui a été prêchée par le R.P. Binkhorst de la Compagnie de Jésus. Plus d'un millier d'hommes ont suivi avec une assiduité exemplaire et un recueillement édifiant les pieux exercices de l'octave. Le 24, le R.P. Van Caloen ayant célébré la sainte Messe pour attirer les bénédictions du ciel sur la nouvelle association, un grand nombre de personnes se sont approchées de la sainte Table. Le soir du même jour les premiers associés ont fait leur acte de consécration après un sermon de clôture prononcé par le Père Missionnaire, et ont reçu des mains du pieux et zélé Directeur général la médaille qui leur rappelera les exemples et les vertus de leur glorieux patron d'adoption. Cette belle et imposante cérémonie a été clôturée par la Bénédiction donnée par le Révérend Doyen après le chant du Te Deum. L'Association de Sittard compte une centaine de membres, tant de la bourgeoisie que de la classe ouvrière; le bourgmestre de la commune en a accepté la présidence d'honneur. C'est un beau début plein de promesses et d'espérances. » Ainsi parle le Courrier. Ces espérances ont déjà été réalisées en partie. L'association de Sittard est déjà notablement augmentée et dans une commune voisine où l'Archiconfrérie a été établie aussi, à la fin d'une retraite prêchée par le même Père Binkhorst, elle compte 190 membres. Espérons encore et prions Dieu que les fruits ne fassent pas défaut et qu'il daigne bénir partout et toujours cette œuvre, comme il a béni les travaux du glorieux St. François, qui en est le Patron. —— Encore quelques nouvelles sur la fête du 11 Avril. A la Haye un de nos Pères a été occupé pendant 3 heures de suite à distribuer la Ste. Communion. Le journal protestant de Leide a fait un appel à tous les protestants pour s'unir aux catholiques le 11 Avril et beaucoup ont répondu à cette invitation. Ces protestants sont conservateurs, et ces conservateurs considèrent le Pape comme leur chef, comme chef du parti conservateur. En d'autres endroits, où pareil appel n'est point fait, Juifs et Protestants se sont unis aux

Catholiques et ont arboré les couleurs pontificales. Et le lendemain 12 avril elles flottaient encore dans toute la ville de Tilburg.

Turquie. — Constantinople. — Lettre du R. P. Baras. — ... Un de nos amis d'ici, ancien Consul, fit il y a deux ans, la connaissance d'un enfant Turc en qui il trouva des dispositions tout à fait remarquables. M. Testa (c'est le nom de cet ami) est un puits de science. Il parle en perfection le Turc, le Français, le Grec, l'Hébreu, l'Allemand, l'Arménien, l'Italien et l'Anglais. Il lui prit fantaisie d'instruire ce jeune Turc qui répondit parfaitement aux espérances qu'il en avait conçues. Il lui fit lire tout l'Evangile en Arabe: l'enfant trouva admirable la morale de l'Evangile et commença à la comparer à celle du Coran. Sa droiture naturelle eut bientôt triomphé du fanatisme qu'il avait puisé au sein de sa famille. Son père est derviche hurleur et sa mère naturellement est hurleuse. Le sentiment de la famille est absolument nul au milieu de ce peuple abâtardi. Je pourrais vous en citer mille exemples. Un des parents de ce jeune Turc, vexé d'avoir une petite fille au lieu d'un garçon qu'il espérait, prend l'enfant avec un grand sang froid, la porte sous un matelas et s'asseoit dessus jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. La corruption est affreuse même dans les plus jeunes enfants. — Notre jeune Mahométan au milieu de tant de scandales, par une Providence spéciale de Dieu, conserva la pureté de son cœur et la rectitude de son jugement, et sauva son intelligence de ce chaos de principes absurdes et de pratiques monstrueuses. Le récit de la Passion de Notre Seigneur fit sur lui une profonde impression: « Oh! les misérables! s'écria-t-il, en s'adressant à M. Testa, oh! les misérables Juifs! quelle perversité! Jamais les Turcs n'auraient fait cela. » — A quelque temps de là M. Testa lui dit: « Vendredi prochain on fait à l'église St. Pierre le Chemin de la Croix, si tu le veux, je t'y conduirai? — Bien volontiers, répond l'enfant. Au jour dit le jeune Turc arriva de bonne heure. Malheureusement une visite inattendue retenait M. Testa. — Mon ami, dit-il à l'enfant, je ne puis t'accompagner aujourd'hui à St. Pierre: si tu tiens à voir la cérémonie, vas-y seul. — Eh! bien je pars. — Sois respectueux. — Oh! soyez tranquille. Et le voilà parti. Une heure après il était de retour chez son protecteur: « Oh! quelle belle et touchante cérémonie, dit-il. Je vous remercie, Monsieur, de m'y avoir invité. — Mais qu'as-tu fait dans l'église? — J'ai vu en entrant que tout le monde se découvrait respectueusement, prenait de l'eau bénite et faisait le signe de la croix: j'en ai fait autant et je suis allé m'agenouiller devant l'autel en priant Dieu de me bénir et de me protéger. J'ai suivi ensuite la foule devant chaque tableau, mais ne comprenant pas ce que le prêtre disait, j'ai récité toutes les prières que je sais. — Cependant le père de notre jeune Musulman commença à presser son fils de se faire hurleur comme lui et fit les démarches nécessaires. L'enfant résista énergiquement malgré les coups qu'il recevait. On prit jour cependant pour la cérémonie de l'initiation et l'on prépara l'épreuve à subir par l'aspirant. Cette épreuve consiste, ô abomination! à remplir, à demi d'huile à brûler une coupe sacrée. Le vénérable chef des hurleurs achève de remplir le vase au moyen de ses crachats et autres expectorations et l'initié doit prendre publiquement ce breuvage sacré sur lequel on a récité une foule d'oraisons. Notre jeune Turc malgré les menaces de sa famille refusa nettement et fut jeté par son père sur le pavé avec mille malédictions. — M. Testa recueillit cette pauvre victime du fanatisme musulman. Puis se rendant chez le père il l'accabla dans sa langue des injures les plus fortes lui reprochant sa cruauté et ses mauvais traitements: il paraît que c'est le seul moyen de triompher des Turcs. Celui-ci donc ayant affaire à trop forte partie s'excusa, se soumit et laissa à M. Testa la plus grande liberté de faire de son fils ce qu'il voudrait. L'enfant fut réintégré dans la maison paternelle. — C'est dans une de ces visites qu'en se promenant dans le jardin il disait à M. Testa en lui montrant une rose fraîchement épanouie et répandant un parfum délicieux: « Si cette rose est si belle et si douce combien Celui qui l'a faite doit être plus beau et plus aimable! » — Il y a peu de temps M. Testa l'emmena avec lui à une petite campagne sur le Bosphore. C'était au commencement du mois de Mai. Vers le soir une cloche appela les fidèles à l'exercice du mois de Marie. Je vais à l'église, dit M. Testa à son jeune compagnon: tu peux m'attendre ici au jardin. — Oh! permettez-moi de vous accompagner. — Eh! bien soit, mais tu quitteras l'église quand tu voudras. — Arrivé à l'église le jeune Turc s'agenouille devant l'autel de Marie dans un parfait recueillement. Un chœur de jeunes filles chantait des cantiques, l'autel était très bien décoré et un massif de fleurs embaumait l'église.

Sorti de l'église après la cérémonie, M. Testa dit à l'enfant. « Pourquoi es-tu resté tout le temps? tu pouvais sortir. — Oh!

Monsieur, je n'ai eu garde de sortir, la cérémonie était si belle, les chants étaient si suaves ! Oh ! qu'il fait bon de prier sous les yeux de votre Vierge ! Quelle différence avec nos mosquées ! — M. Testa dont la famille est nombreuse faisait chaque soir le mois de Marie en famille. Le jeune Turc le savait et à l'heure de l'exercice il se retirait et prenait congé modestement. Enfin le dernier jour du mois s'adressant à son bienfaiteur : « Je n'ai jamais osé vous prier de m'admettre à votre pieux exercice, mais c'est aujourd'hui le dernier jour ; seriez-vous assez bon pour me permettre d'y assister ? » — M. Testa accéda volontiers à sa demande. Il suivit très bien la récitation du chapelet et retint de mémoire l'Ave Maria. Il remercia de la faveur qu'on lui avait accordée et se retira. — Le lendemain il raconta à son protecteur qu'avant de s'endormir il avait récité 56 Ave Maria en les comptant sur ses doigts. — Ces jours-ci encore il faisait cet aveu : « Notre religion recule, la vôtre avance chaque jour. Les chrétiens commencent à occuper les plus hautes places. Il arrivera un temps où les chrétiens seront tout dans l'empire. Alors ils ne voudront plus d'un Turc pour les gouverner et ce sera fini de notre nationalité et de notre religion. — Ce raisonnement est fort juste. Là est, je crois, la solution de la question d'Orient, si les évènements extérieurs ne la précipitent pas trop.

Scutari. — Extraits de plusieurs lettres du P. Giovanni Maria Crociolani professeur de philosophie et de physique au Séminaire de Scutari. (Communiqué par les Scolastiques de la province de Venise. — Traduit de l'Italien.)

Le mois passé les chrétiens et plusieurs d'entre nous, comme par exemple moi qui vous parle, nous avons eu une forte panique. Une croix avait été renversée par les Turcs. Or il faut savoir que le Pacha a l'ordre de faire respecter les chrétiens, par déférence sans doute pour les puissances étrangères. Il fut donc enjoint aux Turcs de relever eux-mêmes la croix abattue et de bâtir une chapelle en expiation de l'outrage fait à la religion chrétienne. De là une grande irritation : Turcs et chrétiens en vinrent aux mains, il s'en suivit des meurtres, des pillages et des villages entiers furent détruits. Aujourd'hui les hostilités sont suspendues : on attend la dernière décision de l'autorité, mais on craint bien que tout recommence bientôt de plus belle. Nous sommes entre les mains de Dieu. Cette année nous avons ouvert un externat qui semble devoir prospérer. A Noël on exposa une crèche avec l'Enfant Jésus à la vénération des fidèles. Jamais de mémoire d'homme on n'avait rien vu de pareil à Scutari et dans l'Albanie : aussi ne puis-je exprimer la satisfaction qu'éprouvèrent nos bons chrétiens, et la dévotion avec laquelle ils allaient visiter l'Enfant Jésus. Il fallait les voir se prosterner, baiser la terre, et ramasser, celui-ci un brin de paille, celui-là un brin d'herbe, un autre un peu de sable qu'ils emportaient ensuite chez eux comme des reliques. A propos de la simplicité de ces bons Albanais, voici un trait : « Un prêtre séculier, personnage très décidé, a fait construire sa tombe, il a son cercueil dans sa maison, et ce qui fait surtout à notre sujet, il a fait graver dans le marbre et expose publiquement son inscription funèbre où il se prodigue les louanges d'usage : d'un homme aimé de tous, actif, libéral envers les pauvres etc. — Pour passer à autre chose, le mal pénètre ici hélas ! comme partout ailleurs. Il nous pleut d'Italie et autres pays des gens et des livres peu faits pour rassurer des cœurs de prêtres et de missionnaires. Le clergé et les religieux s'en sont émus et il a paru cette année cinq ouvrages en langue albanaise ; un, entre autres d'une véritable importance, œuvre d'un de nos anciens élèves de Lorette. Cela fait monter la bibliothèque Albanaise à une dizaine d'ouvrages... Notre externat je vous l'ai déjà dit, va fort bien, et chaque classe compte un certain nombre d'élèves qui font la consolation de leurs maîtres. Je puis en particulier l'attester de mes cinq élèves de philosophie : chaque semaine a lieu la sabbatine et je vous assure que souvent les argumentations sont menées de manière à ne laisser rien à désirer. Je compte avoir cette année une dispute publique : De Universa Philosophia. Je suis aussi professeur de physique et comme il n'y a pas ici l'ombre d'un instrument ni d'une machine, je dois m'ingénier à les fabriquer moi-même. — Je vous ai parlé de la simplicité et de la foi de nos chrétiens. Oui certes ils ont de la foi ; mais une foi à leur façon : meurtres, concubinage et vols sont des peccadilles dont ils se vantent, bien loin qu'elles chargent leur conscience. — Si vous voyiez ces sauvages montagnards armés jusque aux dents, vous les prendriez sûrement pour des brigands. La cause principale de tout le mal est le manque de pasteurs qui les instruisent. Dieu veuille réaliser les espérances que fait concevoir notre séminaire. Jusqu'ici hélas ! le nombre des séminaristes est bien restreint : ils ne sont que 22, et qu'est-ce que 22 prêtres pour sept diocèses où chaque année

voit de nouvelles paroisses accroître le nombre de celles qui étaient déjà sans pasteurs. Les Evêques font des efforts inouis; mais les moyens leur manquent. Notre Archevêque en particulier prend le plus vif intérêt au bien de son peuple; il nous témoigne une bienveillance extraordinaire et vient souvent dans des visites familières nous encourager à mener à bonne fin l'œuvre si belle que nous avons entreprise pour la plus grande Gloire de Dieu — 20 Janvier 1868. — L'affaire de la croix abattue dont j'ai parlé plus haut vient d'être décidée par un Firman émanant de Constantinople: la sentence du Pacha y est confirmée, et les Turcs en bons musulmans, pleins de révérence pour l'autorité ont courbé la tête et exécutent l'ordre donné. — 15 Mai 1868. — Au mois de Mars dernier nous avons tous failli être la proie des flammes. Le feu a pris aux poutres d'un plancher qui venaient aboutir dans la cheminée de la cuisine. (Les ouvriers, comme on le voit, sont les mêmes dans tous les pays). Fort heureusement St. Joseph nous a averti à temps pour étouffer l'incendie qui aurait été terrible. — Le mardi de Pâques, le Pacha gouverneur de la capitale est venu nous rendre visite: il a fait le meilleur visage à nous et à nos élèves, a prodigué les promesses et a fini par s'excuser de n'être pas venu plus tôt. Voilà un événement inoui pour le pays. Il est prodigieux en effet qu'un Pacha de ce rang ait bien daigné visiter publiquement, en signe d'honneur, un collège uniquement destiné aux chrétiens. Nouvelle preuve du changement des temps. Désormais les Turcs ne sont plus Turcs, mais les très humbles serviteurs des puissances chrétiennes.

Amérique-Mérid^le. — Guyane-Française. — Lettre du R.P. Gally au R.P. Dorr.

Les Roches, le 26 Décembre 1868. — (La Mission de Cayenne depuis 1715.) — Les parages dans lesquels je me trouve offrent des souvenirs chers à la Compagnie. On conserve toujours la mémoire de nos anciens Pères qui sont venus ici sanctifier les âmes. — Tout d'abord à une distance des Roches d'environ 4 lieues en remontant le fleuve le Kourou, sur la rive droite, se trouve la Montagne des Pères, ainsi nommée parceque nos Pères autrefois avaient fondé là un établissement agricole pour réunir les noirs des environs et leur apprendre les principes religieux. J'y suis allé, et je n'ai trouvé qu'une propriété complètement abandonnée par suite du manque de travailleurs; elle appartient aujourd'hui à un habitant du lieu. Elle est située au pied de la montagne d'où découle une eau fraiche et limpide. — Les premiers habitants de ce pays furent les Indiens Galibis qui étaient répandus le long de la côte depuis Kourou jusqu'à Sinnamary sur une étendue d'environ 15 lieues. — Nos Pères n'apportèrent la foi en Guyane qu'en 1715. — Ce fut le Père Caranave qui le premier vint ici pour instruire les Galibis; il en baptisa un grand nombre. Quelques années après le P. Lombard les réunit aux environs de la rivière de Kourou et y fonda un établissement en 1730. Les catéchumènes et les fidèles se rassemblaient dans une case bâtie par le Père. La bourgade augmentait alors chaque jour; on résolut d'avoir une église. Mais comment payer l'architecte charpentier de Cayenne qui demandait 1500 francs pour les frais de l'entreprise? Le Missionnaire et les néophytes riches en vertus, étaient d'ailleurs les plus pauvres des hommes. La foi et la charité sont ingénieuses. Les Galibis s'engagèrent à creuser sept pirogues que le charpentier accepta pour le prix de 200 livres chacune. Pour compléter la somme, les femmes filèrent autant de coton qu'il en fallait pour faire 8 hamacs. Vingt autres Sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon pendant que les deux nègres que celui-ci consentit à prêter furent occupés à scier les planches nécessaires pour l'édifice. Ainsi toutes les difficultés s'aplanirent, et les Galibis eurent un temple pour se réunir et louer le Seigneur. Le P. Lombard qu'ils respectaient et vénéraient comme un saint mourut vers 1762 époque où les Jésuites disparurent de la colonie par suite de la malheureuse affaire Lavalette. Bientôt après les Missionnaires du St. Esprit vinrent dans la colonie et ils furent officiellement chargés en 1776 d'y entretenir 20 prêtres avec un Préfet apostolique. Ceci dura jusqu'au 3 Mai 1793 où ils furent tous enlevés aux églises et aux Indiens de la Guyane Française et transportés aux Etats-Unis dans le Nord de l'Amérique. Quelques mois après un grand nombre de prêtres français furent déportés à la Guyane et quoique éloignés du foyer de la révolution, ils furent mis à mort à Sinnamary par les ordres du fameux Jeannet, gouverneur de Cayenne. — La révolution de 93 ne s'appesantit pas seulement sur les prêtres, mais aussi sur les églises qui presque toutes furent renversées. A la Guyane française il n'y eut que l'église de Cayenne et celle de Kourou qui échappèrent à la fureur révolutionnaire; mais elles restèrent sans pasteur jusqu'à la fin de 1807 où Mgr. Grand vint prendre les fonctions de Préfet Apostolique

M. Pillon prêtre déporté qui ne cessa pendant tout le temps de la terreur de rendre à la religion des services signalés, fut alors nommé Curé de la paroisse de Kourou qu'il desservit jusqu'en 1814 où il mourut de la fièvre jaune. —— Le 3 Février 1816 parut l'ordonnance qui confiait à la Congrégation du St. Esprit le soin de fournir des prêtres à toutes les colonies Françaises. Le Missionnaire apparaissait de loin en loin au milieu de ces peuplades pour dire la Messe, confesser, etc; il ne pouvait offrir le St. Sacrifice que sous de mauvais carbets ouverts à tous les vents. Quant à Kourou, son église construite par les soins du P. Lombart s'était écroulée il y avait déjà quelques années. En 1835 le gouvernement recueillit ses ruines si précieuses et qui rappelaient de si heureux souvenirs et en fit construire une nouvelle église. Kourou depuis cette époque a toujours eu un pasteur. Voici ce qu'écrivait en 1856, au sujet du P. Lombart, M. Ducher alors Curé de Kourou : « La mémoire du P. Lombart a survécu à tout, et bien que la terre sainte où furent déposées ses cendres, soit devenue la voie publique, cependant les anciens qui ont appris de leurs pères combien le P. Lombart leur prodiguait ses soins et sa tendresse, et combien il était saint Missionnaire, se signent toujours en passant sur l'endroit où reposent ses cendres. On ne les foule qu'avec crainte et respect. »

Guyane. Anglaise. —— Extraits de quelques lettres du P. Marc Mesini, Missionnaire de la Guyane, écrites en Juillet et Septembre 1868. — Georgetown — Demerara, Main. Street. —— Je fais ici l'office de vicaire, en prenant soin de ces pauvres Portugais tout occupés à faire de l'argent et ignorants pour la plupart dans ce qui regarde la religion. Enseigner la Doctrine chrétienne, m'industrier à faire cesser les scandales publics, visiter les malades et les aider à bien mourir, baptiser, confesser, prêcher, etc. tout cela me laisse à peine un moment de repos. Cela fait pitié de voir de pauvres enfants de 16, 17 années et plus, ne sachant absolument rien : j'ai assisté plus d'une fois au lit de mort des malheureux qui avaient vécu 30 ans sans se confesser; et cependant il y a toujours de quoi admirer la Miséricorde divine. Un pauvre jeune homme avait été uni en mariage illégitime par un ministre protestant contre la volonté de sa mère pieuse et timorée : depuis 20 années, il avait ainsi vécu en parfait concubinage, quand enfin, la concubine étant morte et lui-même conduit au lit de la mort, je fus appelé et le malheureux, ne sachant rien des choses qu'il est nécessaire de connaître, ne s'étant jamais confessé, n'ayant pas été confirmé, fut le premier à demander pardon à sa mère, à réparer le scandale, et quand sur ce point on eut fait encore pour lui tout ce qu'on pouvait, muni de tous les Sacrements, il mourut d'une mort à faire vraiment envie. Et je pourrais remplir des pages à raconter des faits semblables. La religion catholique est ici universellement respectée même par les hérétiques et toute insulte faite au Ministre catholique serait sévèrement punie. En preuve de quoi je veux raconter ce qui arriva au bon Père Ragazzini mort ici au mois de Juillet, de la mort du juste, accompagné des larmes de ces bons Portugais, qui voulurent montrer l'affection qu'ils lui avaient portée en accompagnant son corps au nombre de 3000, chose qu'on n'a pas revue ici. Donc deux individus s'étant présentés à ce bon Père pour être unis en mariage, comme ils étaient parfaitement ignorants des choses de l'âme, le Père dit à l'homme qu'il fallait savoir d'abord les choses nécessaires à un chrétien. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait attendre ; mais le Père se montrant inflexible, le téméraire osa lever la main contre le ministre de Dieu et lui donner un soufflet. Le bon Père souffrit l'insulte avec patience; mais les Supérieurs portèrent plainte à la justice, et déjà un arrêt rigoureux de plusieurs années de galères pour l'audacieux allait être prononcé, quand, par l'entremise des nôtres, on obtint que la peine fut commuée en une réparation publique du scandale donné.

Brésil. —— Lettre du P. Lazenby. — Collegio do SS. Salvador, Desterro. Prov. Ilha de S. Catharina (traduit de l'anglais) 20 Avril 1868. ——. Cher Père, je viens de rester presque quatre mois dans la colonie « Principe Dom Pedro »; mais différentes circonstances m'ont empêché de vous écrire. J'ai eu beaucoup à souffrir de la chaleur et des pluies, de la mauvaise nourriture et de la fatigue, mais grâces à Dieu au sortir de cette épreuve je me trouvais plus robuste qu'en y entrant. Comme je n'ai point le temps de vous envoyer un récit détaillé de mes aventures, je vais seulement vous raconter l'incident suivant. —— J'étais arrivé dans la colonie trois jours avant Noël. Les boutiques et l'hôtel étaient encombrés d'ivrognes ; se quereller et se battre semblait être à l'ordre du jour. La bénédiction que Dieu accorda à mes efforts et à ma présence dans la colonie fit cesser ces désordres depuis le jour de Noël. Ce jour là aussitôt après la Messe, il y eut dans l'hôtel une querelle d'ivrognes. Je vis de ma petite hutte située sur une hauteur que les deux boutiques (il n'y en a que deux) et l'hôtel étaient remplis de mauvais garnements, et qu'il fallait faire quelque chose, si je ne voulais pas que toute la journée se passât en débauches. J'allai donc à l'hôtel

qui était tenu par un protestant, et trouvant que je ne pouvais empêcher le combat parceque les spectateurs l'encourageaient, j'entrai hardiment dans l'hôtel et j'ordonnai à tous les catholiques qui s'y trouvaient d'en sortir. La plupart obéirent; mais quelques protestants furent blessés de mon intervention et l'un d'entre eux m'insulta publiquement. Les catholiques s'irritèrent alors et un conflit général en fut la conséquence. On ne me fit cependant aucune violence et j'attendis patiemment l'occasion de mettre la main sur celui qui était la cause première de tout le trouble. Au bout de peu de temps il sortit de la mêlée saignant abondamment et brandissant un gourdin avec lequel il menaçait de tuer son adversaire. Je me tournai doucement vers lui et le priai de me donner son gourdin. Le pauvre homme à la voix de son pasteur devint doux comme un mouton, rendit son arme et se laissa conduire dans une maison voisine où l'on pansa ses blessures. Les autres tapageurs catholiques furent à ma prière conduits loin de l'hôtel par leurs compagnons moins ivres, et le tumulte cessa. Par la bénédiction de Dieu le bien ne s'arrêta pas là. Ayant calmé les catholiques je m'adressai aux protestants que j'eus bientôt réunis autour de moi. Je leur dis que je n'étais pas venu pour discuter sur leur religion mais pour procurer le bonheur et le bien général de la colonie: que l'ivrognerie avait été la cause du tumulte actuel, et qu'il convenait de former une société de tempérance pour en prévenir le retour, que pour rendre cette société acceptable à tous les partis il ne devrait être question de religion ni dans les status ni dans les lectures de la société, et que je demandais leur concours pour cette œuvre. Tous exprimèrent leur bonne volonté à se rendre à mes désirs, et les regrets qu'ils avaient de l'insulte qu'on m'avait faite. Quelques jours après l'auteur de l'insulte vint lui-même me demander pardon en me priant de faire connaître sa démarche à la colonie. Comme une preuve de mon complet succès je puis apporter le fait qu'une demi-heure après la fin du désordre, le plus riche des protestants de l'endroit vint poliment m'inviter à dîner avec lui et sa famille. Finalement depuis ce jour jusqu'à présent les cas d'ivresse ont été très-rares; les réunions et les lectures de la société de tempérance ont eu lieu tous les dimanches, et presque tous les hommes de la colonie ont tenu leur engagement. -- Comme je vous ai parlé de ma petite hutte sur la colline je vais vous en donner une courte description. Elle a 14 pieds de long et 8 de large; son toit est en feuilles de palmiers; elle sert d'abri à des oiseaux, à des souris et des crapauds ainsi qu'à toute leur progéniture. Pendant la nuit ces derniers animent ma solitude par leurs coassements; les souris après avoir rongé mes effets gambadent à loisir sur le sol. On pourrait faire une curieuse collection de toutes les espèces d'insectes qui peuplent ma cellule. D'innombrables moustiques et particulièrement les terribles moustiques nommées Burrachudo font que mes mains, mes pieds et ma figure sont perpétuellement enflammés. D'autres insectes des élaters éclairent toute la salle de leur lumière. Dans ses étroites limites sont deux lits, deux chaises, une table et un bahut. Mon plancher n'étant soutenu que par les extrémités est élastique au milieu. Vous pouvez juger maintenant de la difficulté que j'avais à me remuer dans ma cabane, et pourtant je fus obligé d'y passer plusieurs jours sans aucun exercice soit à cause de la chaleur, soit à cause des pluies. — Avec tout cela j'ai eu beaucoup de consolations; entre autres j'ai eu le bonheur après les avoir dument instruits de recevoir dans l'Eglise catholique le directeur de la colonie et sa femme. J'ai maintenant l'espérance de faire tant de bien ici que je ne puis m'arrêter à l'idée de retourner en Angleterre quoique le R. P. Provincial m'ait promis de demander mon rappel si je le désirais.

Lettre du F. Giuliani, coadjuteur temporel, à un Scolastique d'Eppan. — Desterro, Ste Catherine, 5 Avril 1868.

Le 24 Février, après un mois de voyage depuis Bordeaux, nous sommes arrivés au terme tant désiré, c'est-à-dire à l'île de Ste Catherine. La ville a environ 6000 âmes et s'appelle Desterro ou Notre-Dame de l'Exil, en mémoire de la fuite de la Ste Famille en Egypte. Le collége est petit et pauvre; la ville avait commencé à bâtir une nouvelle aile, et ces jours même l'assemblée de la province a décrété qu'on fournirait de nouveaux secours pour continuer l'œuvre. C'est encore de la ville que les Nôtres ont reçu un vaste jardin, et dernièrement un bon Monsieur nous envoya jusque dans notre maison la clef d'une maison de campagne à lui, pour que nous en usions à notre gré: d'où l'on voit combien les habitants ont bon cœur. En dehors du pensionnat et des classes, les Pères prêchent encore dans la ville, visitent les prisons et l'hôpital, donnent des missions dans l'île etc. Dans le peuple la foi est vive; on ne sait ce que c'est que le blasphème; il y a beaucoup de dévotion extérieure, de grandes fêtes: il ne manque que la fréquentation des Sacrements et l'instruction chrétienne; mais encore de ce côté on espère que peu à peu les choses iront mieux. Le dimanche de la Passion a eu lieu la procession de Notre-Seigneur dos Passos (aux Stations): la veille une grande

statue de Notre Seigneur chargé de la Croix, mais couverte, est portée dans un grand palanquin par les principaux habitants de la ville, parmi lesquels le Président de la province; suit une grande foule de peuple tenant en main, qui plus, qui moins et quelques uns des faisceaux et des charges de bougies promises en vœu le long de l'année dans les maladies et autres besoins. La procession va de l'église du menino Deos (Dieu enfant) à l'église paroissiale et y reste toute la nuit avec un concours immense. Le dimanche soir, autre procession avec la statue de Notre Seigneur découverte, et à la suite le bois de la Croix sous un baldaquin porté par les principaux officiers de l'armée, etc. Arrivée à un certain point de la ville, la statue se rencontre avec la statue de Notre Dame des Douleurs, portée aussi sur un palanquin. Là un prédicateur fait un petit discours, qui est plutôt un colloque avec Marie rencontrant son Fils chargé de la Croix, et que l'orateur termine en se donnant un ou deux soufflets; le peuple répond en se souffletant, de manière à faire un bruit extraordinaire. Après un long circuit, la procession retourne à l'église du menino Deos, la Madone suivant Notre Seigneur. —— Dans l'intérieur du Brésil, il y a des millions de sauvages qui n'ont que très peu de Missionnaires. Le gouvernement y pénètre peu à peu pour y exercer ses droits et livrer à la culture les immenses terrains qu'il y a là; les tribus sauvages se retirent alors toujours plus vers l'intérieur; de sorte qu'il est très difficile de leur faire recevoir des Missionnaires, parce que les sauvages les craignent comme des envoyés du gouvernement. Un Père Liguorien a passé par ici il y a quelques jours; il avait été près de 20 années avec les sauvages, et en convertissant beaucoup: il nous a raconté qu'ils adoraient la lune et qu'à la pleine lune ils passaient les nuits à danser, chanter, etc; qu'ils avaient l'esprit ouvert. Prions pour ce pauvre peuple.

Bombay. —— Extrait d'une lettre du F. Bodoano. Ste Marie, Byculla, Bombay, 9 Juin 1868.

Il y a quelques années un Portugais M. D'Souza fonda une école-orphelinat à Bombay. Quand la Compagnie prit la mission, elle se chargea de cette école et y reçut plusieurs enfants européens: c'est à ce fait que l'on peut faire monter l'origine du collège Ste Marie. Cet établissement changea quatre fois de local en peu d'années. La mission n'avait pas les moyens de l'établir d'une manière définitive; on adressa une requête au Gouvernement pour obtenir un secours, mais elle fut laissée sans réponse. Mais la Providence vint à notre secours: un soir du mois de Juillet 1862 une voiture s'élança dans le jardin de l'église de St Patrice à Poona. Les deux Messieurs qui s'y trouvaient n'étaient plus maîtres de leurs chevaux et paraissaient fort effrayés. Les chevaux ayant été arrêtés par quelques soldats réunis à l'église pour le chapelet, le P. Haefely qui y était alors aumônier invita ces Messieurs à descendre, leur offrit des rafraîchissements, leur fit voir l'église, etc. Lorsqu'ils furent suffisamment reposés, le Père les laissa partir sans s'informer du nom de ceux à qui il venait de rendre service. Un ou deux jours après le gouverneur, Sir Bart. le Frère vint voir le P. Haefely et le remercia des bontés qu'il avait témoignées à ses aides de camp. Il demanda la permission de voir l'église. On parla beaucoup de la Mission, du couvent qu'on bâtissait à Poona pour les orphelines, etc. Son Excellence vit clairement que le manque de fonds était un obstacle à un avancement plus rapide. Il s'informa si on avait fait une demande au Gouvernement, et on lui répondit qu'on en avait faite une laissée sans réponse. Faites une nouvelle demande, reprit son Excellence. La requête fut immédiatement faite par l'Évêque, non pas seulement pour l'orphelinat de Poona, mais en général pour tous les orphelins de l'armée Britannique dans son Vicariat; le gouvernement répondit qu'il donnerait une somme égale à celle qui serait souscrite et payée par les catholiques du Vicariat dans les deux mois qui suivraient. Nous fîmes alors tous nos efforts; dans chaque église et chaque chapelle on expliqua et répéta cette promesse aux fidèles. Les deux mois expirèrent et les employés du Gouvernement comptèrent 216 mille francs. Deux et trois fois ils examinèrent tout essayant de trouver une supercherie, mais il y avait les 216 000 francs avec les pièces établissant que cette somme avait été recueillie toute entière durant les deux derniers mois. Les autorités étaient volées; elles n'avaient pas cru que la collecte serait si forte; avant de payer elles en appelèrent à l'Évêque qui avait dit que 144 000 francs suffiraient; celui-ci répondit que la promesse si libérale du Gouvernement avait encouragé tout le monde, et qu'il avait maintenant bien d'autres desseins qu'à l'époque où il avait parlé à son Excellence. Le Gouvernement paya alors les 216 000 frs: cette somme permit à l'Évêque d'entreprendre à Byculla la construction du collège Ste Marie et du Séminaire et du couvent de Poona. —— Sainte Marie est située à Byculla faubourg de Bombay. Le collège est un bâtiment imposant haut de 92 pieds, sa longueur est de 180 pieds et sa profondeur de 48. Il a été bâti d'après les plans du F. Kluver et a coûté 425 000 francs. La salle d'étude est de toutes celles que j'ai vues la plus commode, elle est capable de contenir plus de 120 élèves et les pupitres sont en gradins et leur hauteur est proportionnée à la taille des enfants. La chapelle est grande mais bien

pauvre; quant à la bibliothèque c'est une fort belle salle sans livres. Le dortoir a 162 pieds de long sur 43 de large, c'est la plus belle salle de la maison. — Je mentionnerai ici que trois jours avant son départ pour l'Angleterre, Sir Bartle Frere visita Ste Marie sans être attendu. Il fut reçu le mieux possible et examina toute la maison. En réponse aux quelques mots que lui adressa le R.P. Recteur il dit qu'il voyait avec plaisir le secours accordé par le Gouvernement si bien employé. Son Excellence le Gouverneur actuel le très honorable Seymour Fitz-Gérald accompagnait Sir Bartle. — Les cours des pensionnaires forment presque toutes les dépendances du collège. Les autres bâtiments sont la cuisine (dans l'Inde elle est toujours séparée de la maison principale) le réfectoire de la communauté, la dépense, etc. Il y a en outre un hangard pour garantir les enfants soit du soleil, soit de la pluie. — Le séminaire est dans un enclos séparé. Il y a place pour 50 séminaristes mais actuellement ils ne sont que trois. Dans cet enclos est aussi l'église de Ste Anne où est enterré le P. Rummele. Il n'y a point d'inscription sur sa tombe, mais on peut bien dire: Si monumentum quaeris, circumspice. A côté se trouve la maison du prêtre qui dessert Ste Anne; l'école portugaise fondée par M. D'Souza en occupe une partie. A présent elle a 39 élèves auxquels on enseigne le portugais, le latin et l'arithmétique. En face de Ste Anne est une propriété appartenant à un Portugais, elle sert de cour pour les externes au nombre de 130. Les pensionnaires y vont jouer au cricket. Les cours sont ombragées par des palmiers. La communauté de Ste Marie est composée de 5 Pères, 4 scolastiques et 3 Frères coadjuteurs. On peut ajouter deux postulants qui aident à faire les classes. Les Scolastiques ont à peu près les mêmes travaux qu'en Europe; seulement le soleil est plus chaud, et ils doivent enseigner dans une langue étrangère. — Au commencement des vacances de Mai nous avions 180 pensionnaires et 130 externes; notre établissement contient trois classes distinctes d'élèves. Le pensionnat, l'orphelinat pour les enfants des soldats et l'externat. Nous avons deux classes de pensionnaires. La première classe paie 75 francs par mois, elle est séparée de la seconde qui ne paie que 31 frs. Les orphelins et les enfants d'Européens en détresse sont reçus dans la seconde classe de pensionnaires sans autre paiement que les 12 francs que le gouvernement alloue à cet effet (On alloue 30 francs pour les orphelins protestants). Notre évêque demanda dernièrement une augmentation à cette allocation, le Gouvernement a répondu que si elle ne suffisait pas on pouvait envoyer les enfants dans l'établissement de Sir John Lawrence. — La santé de nos enfants est bonne, on ne peut pas dire qu'ils soient robustes mais qu'ils se portent mieux chez nous que dans les autres collèges: ils sont vifs et aiment le jeu principalement la balle et le cricket. Leur conduite est bonne, ils montrent de la piété, ce qui est d'autant plus méritoire que le plus grand nombre a été élevé dans les casernes. En outre le climat est une source de mal. — Nos élèves ont une musique composée de dix huit instruments non compris les tambours; pour la trouver agréable il est bon de se trouver à une centaine de mètres des exécutants. La musique vocale n'est employée qu'à l'office divin, le directeur de la musique dirige aussi le chant, et c'est le R.P. Recteur qui tient l'harmonium. — La bibliothèque des élèves contient environ 300 volumes: pour la fournir chaque pensionnaire de 1re classe paie 12 frs, et ceux de 2de classe, 6 francs. On leur donne par semaine 2 heures d'étude libre pour lire. — Voici comment leur temps est divisé: 1 heure d'exercices spirituels — 5 heures de classe — 3h. 1/4 d'études — 3h. 3/4 récréation — 9 heures de sommeil de 8h. à 5h.: ils ont quatre repas par jour.

Varia — France. — Lille.

— Un de nos Pères, de la Province de Champagne, vient de donner à Lille une mission aux ouvriers. Voici quelques détails sur cette mission. — Qu'on se figure 80 mille ouvriers immoraux, ignorants, abrutis par leur travail et la boisson. Pour atteindre ces pauvres gens d'énormes difficultés. Ils sont embrigadés par les contre-maîtres qui leur racontent mille horreurs sur les prêtres et la religion les excitent contre les riches, et les poussent à secouer le joug de toute autorité. Les patrons sont généralement bons et disposés à seconder les efforts que l'on fait pour tirer ces pauvres gens de l'abîme; mais comme ils le disent eux-mêmes, ils n'ont aucune influence directe sur leurs ouvriers toujours en suspicion à l'endroit de leurs maîtres: « Si le patron veut que nous fassions ceci, que nous fassions cela, que nous allions aux sermons... c'est qu'il y trouve son intérêt. » On se demandait s'il serait possible de réunir ces pauvres ouvriers à l'église et d'exercer sur eux une action sérieuse: tout le monde à commencer par le Clergé, affirmait le contraire. Le P. Stumpf et plusieurs Messieurs très bien posés à Lille avaient meilleure opinion de ces pauvres gens. On s'est donc mis à l'œuvre. Huit jours pour préparer la mission: quatre mille circulaires distribuées tant à St Sauveur que dans certains autres quartiers ouvriers: Préparations d'une splendide illumination en verres de couleurs: Affiches dans toutes les églises et chapelles de Lille. On disait au Missionnaire: « Vous commencerez avec 50 hommes et le troisième jour il vous faudra admettre les femmes. » Le bon Dieu en décida autrement et le huitième jour l'auditoire était de 7 à 800 hommes. Tout ce monde là se tenait à l'église d'une façon vraiment édifiante.

Il s'en faut de beaucoup il est vrai que tout le monde se soit converti, et le nombre des confessions n'a pas été en proportion avec le concours d'auditeurs; mais toutefois le clergé de la paroisse et le Missionnaire ont été consolés par des retours d'ouvriers qui depuis des 40 ans et plus ne mettaient plus les pieds à l'église, mais encore une fois c'est le rari nantes... Et comment en eut-il été autrement ? La plupart de ces pauvres gens ne savent plus même faire le signe de la croix; ce n'est donc point par une mission qu'on peut espérer de les ramener. Il faudrait au milieu de ces quartiers une œuvre qui donnât à ceux qui la dirigeront le moyen de pénétrer au cœur des familles pour instruire et moraliser. Un jeune homme du cercle du P. Stumpff, converti il y a quelques années par les tables tournantes, et maintenant un apôtre, vient d'acheter à Wasem paroisse de 45 mille âmes, un vaste terrain sur lequel dans six mois il bâtira un patronage à l'instar de ceux de Paris. Ce sera le salut de bien des âmes dans cette immense paroisse toute composée d'ouvriers. La première Communion comptait cette année 500 enfants. Puisque j'en suis sur les enfants, je vous dirai que je n'en ai jamais tant vu que par ici. A la sortie de l'école, c'en est tout noir dans les rues. Au confessionnal point de difficulté avec les parents sur cet article, c'est déjà beaucoup. Mais les pauvres petits comme on les exploite brutalement. Il en est beaucoup qui dès l'âge de 8 ans travaillent à la fabrique: on se sert d'eux pour rattacher les fils, et ils gagnent six sous à faire ce métier. C'est pitié de les voir, ils sont pâles, maigres et dansent dans leurs petits pantalons. Pour comble de malheur, par suite d'une manœuvre du conseil municipal, et à l'instigation d'un Monsieur que vous connaissez bien, les Frères des écoles ne peuvent plus recevoir que les enfants qui paient. Donc la classe pauvre est toute entière à l'école mutuelle, entre les mains d'hommes qui ne se préoccupent guère de leur éducation religieuse. Puisse le Seigneur avoir pitié de tant de misères. En résumé le grand résultat de cette première tentative est d'avoir montré qu'il y a moyen de retirer de l'abîme la classe ouvrière et que tout prêtre qui voudra les prendre par le cœur arrivera certainement à leur faire un très grand bien. Parmi ceux qui n'ont pas rempli leurs devoirs il en est beaucoup disent les Sœurs de Charité qui sont poursuivis par le remords mais que le respect humain retient encore, sans parler de la crainte des contre-maîtres qui font parmi les ouvriers l'œuvre du démon.

État de nos collèges, 1er janvier 1869.

	Pensionnaires	½ pensionn:	Externes	Total		Pensionnaires	½ pensionns	Externes	Total
Amiens	333	28	86	447	Paris r. d. Postes	348	"	"	348.
Avignon	267	36	50	353	" Vaugirard	560	"	55	615
Bordeaux	305	175	20	500	Poitiers	340	18	62	420
Dole	230	"	118	348	Sarlat	233	"	31	264
Iseure	350	9	34	393	Ste Affrique	197	4	61	262
Metz	320	30	126	476	St Etienne	153	67	106	326
Mongré	394	26	32	452	Toulouse	250	40	166	456
Montauban	244	15	75	334	Vannes	354	"	188	542
						4378	448	1210	6536

Missouri — Extrait d'une lettre du R. P. Keller au Rédacteur. — ... Je ne veux pas répéter la triste histoire de notre naufrage, ni la douleur que m'a causée cette (la) perte (du R. P. O'Callaghan), et le devoir de revenir seul et de raconter à ceux qui aimaient tant ce bon Père, le sort qui l'avait frappé. C'est une perte irréparable pour sa province qui le pleura longtemps. J'ai appris ici la mort du F. Berardi à l'hôpital du Havre. Moi-même je ne suis pas encore tout à fait guéri de mes meurtrissures, et c'est un vrai miracle que je vis encore: aussi n'oublierai-je jamais de remercier Dieu et la Ste Vierge et mon bon Ange gardien. — J'ai été l'objet de beaucoup de bonté et de charité depuis le malheur qui nous est arrivé. Au Havre surtout M. l'abbé Duval, chapelain des Ursulines s'est montré un ange de bonté et de compassion. Les Sœurs de l'hospice civil et les Sœurs du couvent des Ursulines n'ont rien épargné pour me soulager et me remettre de mes douleurs de corps et d'âme. Je veux publier partout ma reconnaissance. ... De telles âmes font honneur à l'humanité et surtout à la religion qui leur inspire tant de charité envers les pauvres

et les malheureux. —— Nous lisons avec beaucoup d'intérêt les Lettres de Laval et nous vous serons toujours reconnaissants si vous nous les expédiez. Je tâcherai de vous faire parvenir quelques détails sur nos Missions; mais je vous dirai d'avance que cela ne sera pas facile. Nos Pères n'écrivent que très peu: ils n'ont pas le temps; les travaux sont si grands et si nombreux, qu'il leur est impossible de me fournir ce qu'il faudrait pour les archives de la Province. Venez à notre secours, jeunesse de la France; hâtez-vous d'accourir pour prendre possession de ces vastes champs: tout ce qu'il nous faut, c'est un grand nombre de bons Missionnaires.

Chine. —— ... Il y a quelques jours le Taotay de Chang-hai a fait afficher une proclamation pour son peuple sur le respect dû aux caractères. Nous avons appris, dit-il, qu'on n'avait pas honte de les mettre sous les souliers, voyez ce qui arrive, on marche on les foule aux pieds, est-il rien de plus irrespectueux? — sur la nourriture, mais on mange cette nourriture, mais les caractères que deviennent-ils? ils sont dans l'intérieur du corps, et puis ensuite... Et ceux qu'on expose le long des murs, ils tombent dans la boue et ils sont profanés. De même pour ceux qui sont sur les habits, les paquets de tabac etc etc... Et notez qu'il y avait des peines portées contre les délinquants. Mais la mesure n'a pu passer dans le quartier Européen où sont établis beaucoup de Chinois, ce qui la fera tomber.

Le P. Basuiau fut récemment invité par une famille chrétienne chinoise jouissant d'une certaine aisance. Au dessert, par honneur pour le Père, le maître de la maison choisit une pomme, la pela artistement avec ses ongles d'une longueur démesurée, et l'offrit délicatement à son hôte. Ce genre de politesse est du meilleur ton en Chine. —— La fondation d'une pagode. —— Un voyageur se rendait sur une barque à Sou-tcheou; il eut faim et dit au batelier de lui apporter un poisson frais. Le batelier n'ayant rien trouvé revient dire qu'il y avait là des lignes jetées dans l'eau, qu'on pourrait en tirer une et prendre le poisson. — Mais repartit l'autre, il n'est pas permis de prendre le bien d'autrui. — Qu'à cela ne tienne reprit le batelier, nous mettrons à la place du poisson frais un poisson salé de même valeur. Ce qui fut dit fut fait. Quand le maître de la ligne vint la lever: grande surprise! on crie au miracle... un bonze trouva l'occasion belle, proposa une pagode pour honorer le génie du poisson salé; et comme celui-ci tomba bientôt en pourriture, il le remplaça par un poisson de bois de même forme. Cinq ou 6 ans après, le même voyageur repassant au même endroit, fut bien étonné de voir une pagode là où il n'y en avait pas auparavant: il s'enquiert, le bonze répond qu'il s'est accompli en cet endroit une grande merveille, et lui raconte le fait. Mais, dit le voyageur, c'est moi qui il y a 5 ans ai mis le poisson salé. On refusa de le croire, mais toutefois, on lui fit comprendre qu'il était de son intérêt de partir au plus vite. La pagode porte le nom du poisson; elle a subsisté jusqu'au moment où les rebelles de 1860 l'ont dévastée avec beaucoup d'autres. —— Ce sont d'habiles filous que nos Chinois: en voici un trait. Un Chinois vient au comptoir d'escompte toucher un billet de la valeur de plus de 100 000 francs. On lui demande sur quelles garanties. Venez, dit-il, puis dans la première maison de Chang-hai, il montre grand nombre de caisses de soieries, ayant été visitées à la douane, venant de telle ville, avec tous les caractères possibles de vérité. On lui délivre donc son argent. Comme il ne reparaissait pas, on conçoit des soupçons. On ouvre les caisses: elles contenaient de la terre. —— 7 Janvier. ... Nos Pères reçoivent la visite du consul de France à Nangasaki: il paraît bien pensant. Il est accompagné de deux jeunes Japonais qui ont étudié pendant un an en France, et qui ont demandé d'eux mêmes le baptême avant de revenir. —— Affaires de Formose. — Au mois d'Avril les Chinois avaient confisqué contre les traités pour 6000 piastres de camphre; puis, à la connaissance et à l'instigation des mandarins, ils se mirent à outrager les Missionnaires Catholiques et protestants: brûlèrent la chapelle catholique (des Pères Dominicains Espagnols) et la chapelle protestante. Ils essayèrent de tuer un catéchiste protestant; en ont massacré un autre, ont coupé son corps en morceaux et mangé son cœur. Ajoutez à cela des maisons de commerçants anglais saccagées, un anglais poignardé, etc. A toutes les réclamations des consuls, les mandarins et le Taotay n'eurent que de belles paroles ou des signes de mépris. — Les Anglais alors se décidèrent à obtenir justice par la force. Deux canonnières arrivèrent à Tai-Wang-fou, occupèrent le port et le fort Zélandia; excités par les lettrés les Chinois voulurent le reprendre de vive force; mais ils furent repoussés et perdirent une quarantaine d'hommes, les anglais n'en ont pas perdu un seul. Ce coup de main et cet échec ont jeté la consternation à Tai-Wang (capitale de Formose). Les Anglais imposent les conditions suivantes qui sont acceptées: Renvoi du Tao-tay et des mandarins coupables, punition exemplaire des meurtriers et des incendiaires, droit pour les Missionnaires de résider et de bâtir dans l'intérieur de l'île, des indemnités pour les maisons et chapelles brûlées. 2000 piastres pour les catholiques, 1600 pour

les protestants ; 6000 pour les commerçants, abolition du monopole du camphre, proclamation de décrets pour protéger les Missionnaires et les étrangers ... Jusqu'à complète et entière satisfaction les Anglais restent maîtres du port et du fort, et les occupent militairement. — Un bachelier s'est présenté dernièrement pour être catéchumène : voici en quelles circonstances : Lorsque Sou-tcheou fut pris par les rebelles, son fils unique disparut, et il le pleura longtemps comme mort. Or voilà qu'il reçoit de cet enfant une lettre datée de Tien-tsin. Emmené par les Zamsmaos, après bien des aventures ce jeune homme était venu au Tché-ly ; là il parvint à s'enfuir et se retira à Tien-tsin où il fit la rencontre du P. Ngô (P. Gonnet). Celui-ci le recueillit, fournit à sa subsistance, l'instruisit et le baptisa : « Cette religion doit être bonne, dit le père bachelier, je veux l'embrasser comme mon fils, qu'elle m'a rendu. » — Le P. d'Argy a visité le gouverneur de Tai-tchang, a demandé et obtenu de lui des Kao-ze (proclamations affichées) favorables à la Religion avec promesse qu'ils seront affichés dans la ville et dans les trois districts qui en dépendent. Ce mandarin lui a fait l'éloge des Pères de Sou-tcheou comparés aux ministres protestants. Les Pères, dit-il, sont des gens lettrés, qui suivent les coutumes, ne s'écartent pas de la justice et font des bonnes œuvres. Il y a longtemps qu'ils sont connus dans le royaume du milieu et dès le temps de l'Empereur Cang-hi, tandis que nous n'avons pas dans nos livres le nom de cette religion de ia-sou-Kiao (c'est ainsi qu'on nomme les protestants.). — Le P. Seckinger a envoyé les inscriptions tumulaires de deux de nos anciens Pères, trouvées à Yao-tcheou. Ce sont celles des Pères Emman. Taller et Emeric de Chavagnac. — 17 Février. — L'orphelinat païen de Yang-tcheou est fermé, parceque les païens ne veulent plus pour le soutenir donner un argent qu'ils regardent comme perdu. — Explications des affaires de Yang-tcheou donnée par la Cour de Pékin à ses sujets : « Le vice-roi Tsen-Ko-fan, a été admirable par sa valeur, sa sagesse et sa modération : père du peuple, il a bien voulu épargner la vie des diables d'Europe, et leur accorder le pardon qu'ils ont sollicité. (A Chang-hai même on disait que les Anglais avaient payé 40 000 taëls pour obtenir cette grâce !!!) A Pékin, continue la Cour, tous les ambassadeurs sont allés supplier le prince Kong d'intercéder pour eux et leurs nationaux auprès de l'Empereur. Que celui-ci avait daigné leur accorder la vie sauve, mais non sans qu'ils se soient prosternés neuf fois devant lui en demandant grâce. » Tout le monde croit ces contes absurdes, et est persuadé qu'il suffirait d'un souffle de l'Empereur pour dissiper tous les étrangers. Pauvre peuple ! — 21 Février. — La retraite des vierges au nombre de 584 est terminée : elle a été très consolante dit le R. P. Supérieur. Déjà des vocations se présentent pour le Carmel. — 24 Février — Le vice-roi de Nan-Kin ordonne de diminuer le nombre des troupes employées à garder notre maison. Par conséquent on rappelle de Zi-Ka-wei à Chang-hai le poste de 50 hommes : il n'en reste que 5 pour garder la maison. Le Tao-tay et M. Pallu demandent à ce qu'il soit conservé. — Le P. Sica me raconte comment les Chinois pêchent à la ligne en pleine terre dans les rizières, où ils prennent avec un morceau d'étoffe en guise d'hameçon un grand nombre d'anguilles de terre. Et le P. Loriquet ajoute qu'à Tsong-ming cette pêche est très commune, mais elle s'adresse aux crabes. — 25 Février. — Le consul anglais à Pékin, M. Alcock recommande à tous ses nationaux de ne pas s'habiller en Chinois, s'ils veulent être reconnus toujours comme Anglais, et comme tels être protégés. De là vives réclamations de plusieurs personnes. Le ministre déclare qu'il va porter l'affaire à Londres. — 26 Février — Monseigneur reçoit une lettre du consul général dans laquelle il se dit très content de Sa Grandeur, ainsi que de sa manière d'agir, de son calme, de sa modération. Il promet de s'employer à satisfaire le plus possible les désirs de Mgr. touchant Sou-tcheou, Song-Kiang, Hoei-ngan, Siu-tcheou etc. Dans une autre circonstance il a demandé combien coûterait une expédition au Sou-tcheou, c'était à propos du martyre de M. Rigaud. — 28 Février. Le poste de soldats franco-chinois retiré il y a quelques jours, rentre à Zi-Ka-wei, diminué cependant de moitié : il reste de 23 hommes.

— 2 Mars. — Edit de l'Empereur qui défend dans tout l'empire la culture du pavot qui produit l'opium. — 3 Mars. — Le journal annonce que les réparations exigées par les Anglais pour les affaires de Tai-wang-fou, (Formose) ont été fidèlement exécutées ; mandarins destitués, coupables punis, indemnités payées aux catholiques et aux protestants, etc. — 4 Mars — Arrivée de Mgr Dubar et du P. Foucault. Ils nous annoncent la mort du F. Guillon arrivée le 1er Février à 7h ½ du matin. Ce bon Frère après s'être dépensé pour soigner les malades du typhus, après avoir guéri toutes les vierges de l'orphelinat atteintes de cette maladie ainsi que plusieurs séminaristes a succombé après quelques jours de maladie. Il était d'une résignation admirable, et obéissant en tout jusque dans les bras de la mort.

C'est une grande perte pour le Tché-ly. — La même maladie du typhus a éprouvé dans le Tché-ly occidental toutes les vierges de l'orphelinat de Mgr Anouilh et presque tous ses Missionnaires, mais sans emporter personne, excepté le vénérable prélat qui a succombé à une attaque. C'est une perte pour la Chine, pour les Lazaristes, pour son Vicariat et pour nous-mêmes : il nous aimait du fond du cœur et nous était sincèrement dévoué ; il ne considérait qu'une chose, le bien, la Gloire de Dieu, le salut des âmes ; le reste n'était que secondaire. Il était avec nous dans le plus grand accord et agissait en toute franchise et simplicité. Tous nos Pères le regrettent beaucoup. — On dit que les rebelles sont toujours dans le Nord du Tché-ly. Nous avons enfin pris pied dans le Tché-ly à Ho-Kien-fou et à Kouang-pin-fou. M. de Rochechouart chargé des affaires en remplacement de M. le Cte Lallemant, s'est toujours montré pour nous un véritable ami, et le défenseur de nos intérêts, par le zèle qu'il a déployé à nous soutenir et à nous faire rendre justice, dans les affaires du P. Leboucq et ailleurs. La mission du Tché-ly lui est très-redevable. — 5 Mars. A Macao, écrit le P. Sentinier, le gouvernement Portugais veut faire des enquêtes sur ou plutôt contre le collège St Joseph, afin de trouver l'occasion de nous renvoyer, sans blesser trop vivement la conscience publique. Il annonce que dans l'île de Hainan, un Missionnaire avec une 20ne de neophytes auraient été massacrés. Pas de détails. — Extrait d'une lettre du P. Brueyre. Le mouvement qui se manifeste pour notre sainte religion devient de plus en plus général, et à l'heure qu'il est, je crois que dans le district, seul du Nord qui regarde le P. Leboucq, depuis la fête de St Ignace on a baptisé plus de 500 adultes. (Le P. Leboucq compte sur 1500 cette année) — Le F. Winsback nous a fait un bijou de notre maître-autel en le couvrant d'émaux ; maintenant il va faire de même pour les autels de la Ste Vierge et de St Joseph. A propos de St Joseph, le P. Supérieur a fait transformer par le même Frère une grotte que nous avions sur la montagne de St Joseph ; tout indique que nous ne tarderons pas à bâtir un sanctuaire en l'honneur de ce glorieux Patriarche. — 6 Mars. — L'affaire des auteurs de la blessure du P. Leboucq est terminée : deux mandarins ont été dégradés, le principal coupable condamné à mort a obtenu sa grâce par l'intercession du Père, il sera exilé en Tartarie avec un autre, un autre en prison etc... — Un jeune élève consul, protestant anglais, fils d'un ministre de la haute église est venu passer une huitaine à la résidence : il a été si enchanté de son séjour, de la manière dont il a été traité, de tout ce qu'il a vu, qu'il n'a pu retenir ses larmes en quittant, et il a demandé à genoux la bénédiction du P. de Beaurepaire, parceque la bénédiction d'un Missionnaire catholique ne pouvait que lui faire du bien. — 7 Mars. — Lettre du P. Ravary. Les maladies du diable augmentent dans les environs de Wou-si, c'est bon signe pour une bonne moisson de catéchumènes. Il envoie deux ex-bonzes faire une petite excursion pour baptiser les enfants moribonds. Le P. Ravary c'est l'homme des bonzes : il en a déjà converti 5 ou 6 et voici que des ex-bonzesses viennent aussi dans son école. — 8 Mars. — Le journal rapporte qu'un Missionnaire protestant qui a disparu depuis quelque temps, aurait été tué dans le Yun-nan. Le P. Lo (du Hou-pé) nous dit que dans cette province il y a des vexations partielles provenant surtout des lettrés. Le journal d'hier revenait encore sur les rumeurs d'un massacre général en Européens dans le Chang-tong. — Si on rapproche ces rumeurs qui circulent dans presque toutes les provinces, des faits arrivés à Yang-tchéou, Tai-wang, Fou-tcheou, Siva-tou, Hai-nan, le Su-tchuen, le Yun-nan, il est évident qu'il y a en dessous un mot d'ordre, une intention bien claire... heureusement que les boulets et les balles anglaises sont d'une digestion difficile pour les Chinois. — 9 Mars. — Reception de Mgr Dubar à Zi-Ka-wei. Le P. Colombel annonce la Ste mort du F. Bailly arrivée à Nan-Kin le dimanche 7 Mars à 4h. ½ du matin, il avait été malade 8 jours, probablement d'une fièvre typhoïde. — A Y-hing le P. Ravary allait commencer à bâtir un Kon-son, lorsque les pamphlets et les rumeurs recommencent à circuler contre la religion ; et le Père remet ses bâtisses à des jours un peu plus calmes. — 11 Mars. — Arrivée de la malle française, amenant notre nouveau Consul général M. Dabry. L'Empereur lui aurait dit avant de partir : "non seulement je veux que vous fassiez observer exactement le traité, mais encore que vous obteniez davantage si c'est possible." M. Fontanier qui était élève consul à Pékin il y a 7 à 8 ans est nommé consul au Tché-ly à Tien-tsin, à la place de M. Devarie qui vient ici comme interprète. — Le P. Sentinier est de retour de Macao : sa santé n'est pas brillante. Nos Pères de Macao s'attendent à partir d'un moment à l'autre : ils se réfugieront peut-être ici. Les Sœurs de St Paul de Chartres de Macao sont fort embarrassées : elles viendraient bien volontiers. — 15 Mars — Visite de M. Dabry consul de France à Monseigneur : il paraît bon et loyal militaire, franc et bien disposé. — Le Consul de France à Fou-tcheou M. Simon fait paraître un ouvrage dans lequel à propos de la Chine il attaque l'Ecriture Sainte, le Déluge, etc... —

Le P. Ravary écrit au P. Supérieur qu'il vient de faire une petite excursion dans laquelle il a baptisé 26 enfants païens moribonds, et un vieux bonze baptiseur, douze. — 16 Mars. — Le P. Sentinier baisse beaucoup : le P. Chauvin ne conserve pas d'espoir. Le Père ne se fait pas illusion ; il se prépare à la mort avec une admirable résignation. ——— Le P. d'Argy est envoyé au Pe-tché-ly en échange du P. Foucault. — 19 Mars, fête de St Joseph. L'affaire de l'église de Sou-tcheou a enfin une solution. Le Tin-fou-tai, (qui vient d'être appelé à Pékin) accorde 4500 taëls d'indemnité, plus 500 taëls pour acheter des terrains avoisinant notre résidence, à l'effet d'y bâtir une église (soit de 35 à 40 000 francs). — On a élevé une belle construction à Zi-Ka-Wei. Les nouveaux arrivés en Chine disent même qu'elle ne ferait pas trop mauvaise figure à côté du magnifique scolasticat de Laval. Le F. Mariot bâtit bien et vite : c'est presque un autre F. Siefert. Le F. Gousserry vient de terminer la construction d'un corps de bâtiments pour les Nôtres et les écoles à Nan-kin. Elle est bâtie sur une partie de notre ancien terrain.

On nous communique l'extrait d'une lettre que M. le Cte Julien de Rochechouart, en ce moment Ministre par intérim de France à Pékin a écrite à sa sœur. — L'Evêque de Pékin, Mgr Mouly étant mort, j'ai du suivre son enterrement, d'autant plus qu'il se jouait une grosse partie à laquelle j'étais intéressé. Si le succès fait le bonheur la journée d'avant-hier a été bien heureuse pour moi. Car depuis que la Chine existe, jamais rien d'aussi important et d'aussi décisif n'avait été tenté et n'avait réussi. Nous avons voulu que Mgr Mouly fut enterré avec toute la pompe réservée à l'enterrement d'un Evêque ; mais trois obstacles étaient à éviter, une défense du gouvernement Chinois, une démonstration populaire hostile, ou tout simplement l'indifférence des chrétiens indigènes. — Pour le premier le remède consistait à ne rien dire, pour le second à en imposer par la solennité de notre manifestation, pour le troisième à exciter l'intérêt des chrétiens et à battre le rappel pour convoquer le ban et l'arrière ban. — Je tâtai mes collègues, car là était la pierre d'achoppement, la plupart protestants ou schismatiques n'avaient aucun intérêt à m'aider, et de leur présence ou de leur absence dépendait presque l'attitude des païens, car je connais assez la Chine pour savoir que jamais les Chinois ne risqueraient une insulte lorsqu'ils verraient tous les diplomates de Pékin suivre un convoi. — Les Ministres de Prusse, de Russie, d'Angleterre me dirent qu'ils étaient charmés d'avoir une occasion de m'être agréable et que du reste, ils professaient le plus grand respect pour les vertus du défunt et étaient tout disposés à en témoigner par leur présence à son enterrement. Le Ministre d'Amérique s'abstint, j'ai su qu'il avait été tiraillé par un ministre protestant pour ne pas paraître. — Pour avoir le reste des Européens, la douane, les professeurs, les interprètes, etc, je fis courir le bruit qu'il y aurait un grand déjeuner hors la ville. Ce moyen réussit toujours avec les Anglais pourvu que le déjeuner soit véridique et j'avais eu soin qu'on vit passer les provisions. — D'un autre côté on avait convoqué tous les chrétiens et promis des distributions de millet. Enfin le 15 arrive et pour comble de bonheur le soleil s'annonce resplendissant, une vraie journée de printemps. A 10 heures tout le monde était réuni, environ 80 Européens, les ministres en chaises de galas. Dans l'assistance on remarquait le Clergé Russe qui avait eu le bon goût de comprendre que cette manifestation lui ferait autant de bien qu'à nous. On commence l'absoute, et après, le convoi se met en marche. C'était là le hic et mon cœur battait un peu.

En tête les porte-Croix en surplis et en bonnet carré, puis les encensoirs, plus de 10 000 chrétiens chinois portant chacun un cierge et chantant des cantiques, le Clergé en surplis, chantant les psaumes en latin, environ 200 prêtres, diacres, sous-diacres, enfants de chœur, chantres, présidés par le Coadjuteur Guierry crossé et mitré et revêtu d'ornements pontificaux, puis ses trois assistants également en costume, le catafalque violet porté par 64 porteurs, derrière, sur un coussin la mitre et l'étole du défunt, et immédiatement après ton frère conduisant tout le corps diplomatique, la douane, les Européens, les sœurs et leurs écoles et pour terminer un tohu-bohu de chaises, de chars, de femmes chinoises, d'escortes, etc. Cette procession avait 2 Kilomètres de long et a mis deux heures à traverser la ville de Pékin dont toute la population était accourue. Dans quelques endroits la foule était si compacte qu'il semblait impossible de la percer, mais elle s'écartait d'elle-même respectueuse et émue, pas un mot, pas un quolibet n'est venu nous troubler. Cependant en passant devant une pagode, on avait mis des poutres pour barrer le passage, mais les bonzes n'ont pas eu le courage de leur opinion jusqu'au bout et d'eux-mêmes ils ont abaissé ces barrières à notre approche.

Proclamation de son Excellence Tchong-Heou, tuteur honoraire du Prince héritier de la dynastie Tâ-tsin: globule de première classe, membre du conseil militaire de l'Empire, surintendant du commerce, administrateur des douanes dans les ports de Tien-tsin, Ngieoutchouang et Yen-tai. Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté, etc, etc. —— A l'occasion de la tentative de meurtre commise sur la personne du P. Leboucq. —— « Dans le district de Chien-chien, pendant la 4me lune, Wam-tai-« Cheng et autres gardes mobiles de l'armée « Tché » arrêtèrent et pillèrent plusieurs voitures : de là une rixe et ses conséquences. Le P. « Leboucq Missionnaire catholique fut blessé ainsi que deux de ses suivants : — Dès lors je fis amener à Tien-tsin pour y être jugés par le « tribunal de préfecture, les auteurs du brigandage et de l'attentat ; savoir : Wam-tai-cheng, Wamtuci-cull et l'officier Wam-« waim-cheng coupable de n'avoir pas arrêté le désordre de ses soldats. — Wam-tai-cheng a été condamné à la peine capitale « conformément à la loi concernant le vol à main armée. Mais alors le P. Leboucq et ses collègues ont prié Son Excellence le Ministre de France « résidant à Pékin, d'intercéder auprès du Tsong-ly-ia-men, afin qu'une commutation de peine soit accordée : j'ai donc très humblement soumis ces « circonstances à l'Empereur qui a jugé à propos de la renvoyer à l'examen du Ministre de la Justice : il en résulte que Wam-tai-cheng sera « déporté au plus loin, et que l'officier Wam-waim-cheng sera dégradé. Tel est l'arrêt qu'a daigné ratifier l'Empereur. —— Le P. Le-boucq, Missionnaire français, prêche sa religion en Chine depuis longues années. Sa droiture, sa sollicitude pour chacun, sont en grande réputation. Il nous a prêté ses bons offices, lors d'une expédition contre les brigands qui infestaient la province du Tchély et du Chan-tong, pendant la première année du règne actuel et souvent il a fait preuve de son courage et de ses mérites ; aussi l'Empereur pour lui manifester sa satisfaction lui accorda-t-il la décoration de l'Etoile et de la Perle. Les chrétiens Chinois et étrangers qui pratiquent fidèlement leur religion font le bien. Je m'empresse de publier tout ce qui précède afin que vous tous gens du peuple et soldats etc, sachiez à quoi vous en tenir. — Vous devez en paix faire votre devoir et si quelqu'un d'entre vous veut suivre la Religion Catholique du Maître du Ciel, vous devez avec lui, vous donner mutuellement de bons conseils, vous devez volontiers vous entendre et vous prêter mutuellement assistance, enfin, n'avoir qu'un même cœur pour faire le bien. —— Tel est le but de cette Proclamation qui sera affichée à Chien-chien devant le tribunal, dans le faubourg sud et à Tcham-Kia-Tchouang (Résidence des Missionnaires) Obéissez en tremblant !

Lettre du P. Colombel au R. P. Provincial. —— Nankin, dimanche matin 7 Mars 1869, 4me Dimanche de Carême. Mon Révérend Père Provincial, P.C. —— Le F. Bailly vient de mourir entre mes bras ce matin à 4h ½. L'affection que vous portez à tous vos enfants, particulièrement à ceux qui sont plus éloignés, m'oblige à vous envoyer tous les détails des derniers moments de ce cher Frère. Le R. P. Supérieur voulant monter la résidence de Nankin et soulager le F. Goussery, nous avait envoyé le F. Bailly presque aussitôt après son arrivée, le pauvre Frère devait s'occuper de tout dans la maison, cuisine, sacristie, lingerie, pharmacie, pour laisser au F. Goussery la procure et les travaux de construction qui s'achèvent. A peine arrivé il prit son œuvre à cœur, et ne pouvant se faire comprendre des Chinois il faisait de lui-même tout ce qu'il pouvait. Cependant le P. Seckinger, notre Ministre, l'entendait tousser toutes les nuits. Dimanche dernier il lui trouva de la fièvre et l'envoya se coucher, il ne devait plus sortir de la chambre. Personne de nous ne s'en doutait nous pensions que c'était la fatigue du double voyage de Cayenne en France, de France en Chine qui réclamait ses droits. Le mardi le P. Seckinger partait sans crainte pour aller regler à l'extrémité de la province des affaires avec les mandarins, le P. Lelec était parti pour donner la mission aux chrétiens des environs, je restai avec le P. Heude, le P. Vasseur et le F. Goussery auprès du Frère. Le mercredi il voulut faire une revue de toute sa vie, et demandait les derniers Sacrements, je me contentai de lui apporter le St Sacrement, personne n'osant dire qu'il avait quelque maladie sérieuse. Le vendredi pourtant je lui aurais donné l'Extrême-Onction, si un ingénieur anglais résidant ici, et autrefois médecin dans la marine britannique, ne nous avait affirmé qu'il n'y avait aucun danger. Cependant le samedi, sur la demande du Frère lui-même et selon la propre inclination de mes désirs, nous lui donnâmes les derniers Sacrements en présence de 3 ou 4 catéchistes de la maison, de nos professeurs chrétiens, des enfants de notre école. Dès le samedi soir le F. entra en agonie, mais dans

une agonie si douce que quelques uns y voyaient un sommeil bienfaisant qui devait le remettre. Cependant je ne partageais pas cette confiance, depuis trois jours je ne le quittais ni jour ni nuit, et sans connaître sa maladie je la croyais grave ; en effet ce matin à 4h. ½ le cher Frère mourut de la manière la plus douce, et je crois la plus sainte. Notre cher Frère s'était dévoué de tout cœur à ses emplois ici. Ils étaient très-pénibles à cause de la difficulté de la langue et surtout parceque nous manquons encore de presque tout, cependant il commençait déjà à nous rendre de grands services. Dès qu'il fut consigné dans sa chambre, il pensa à se préparer à la mort, il le fit avec foi et la plus grande simplicité; je lui rappelai le cas que N. Bx. Père faisait des malades ; il s'offrit à Dieu pour souffrir, pour mourir, s'il le fallait, pour nos chrétiens et nos païens. Depuis jeudi il était dans un demi délire presque continuel, mais ce n'était jamais que de choses pieuses qu'il nous parlait, il demandait quelquefois le R. Supérieur, voulait nous faire prendre les boissons que nous lui présentions. Le samedi il recouvra son entière connaissance pour recevoir le Viatique et l'Extrême Onction. Pendant cette nuit même au milieu de son agonie, il s'unit plusieurs fois à moi pour invoquer les saints Noms de Jésus, Marie, Joseph. Il s'offrit encore à Dieu pour notre œuvre ici, une heure encore avant de mourir, et enfin à 4h. ½ il expirait en baisant son Crucifix et en recevant une dernière absolution.

Lettre du R. P. Brueyre sur la mort du F. Désiré Joseph Guillon. — Tchang-Kia-tchuang. Tchéli Sud-Est, 2 Février 1869.

Vénéré Monsieur. — Nous avons eu la douleur le 1 au soir de nous voir enlever cet ouvrier si utile à notre mission. Depuis longtemps il s'était dévoué à soigner nos chrétiens atteints du typhus : quoiqu'il n'eut jamais traité ce genre de maladie parmi les Chinois, cependant Dieu bénissait visiblement son zèle si charitable, si intelligent et si actif, tous ceux qu'il entreprit, furent heureusement guéris. Un orphelinat voisin de notre maison dans la chrétienté d'où je vous écris fut attaqué vers la fin de Décembre 1868 de ce mal terrible. Notre cher Désiré s'empressa de lui porter ses secours ; tous ses malades, grâce à ses soins assidus furent bientôt hors de danger, mais lui-même se sentit attaqué : c'était un samedi 9 du mois de Janvier : il se confessa, et le lendemain Dimanche malgré une nuit très-péniblement passée, il se leva, assista à la Messe et y fit la Ste Communion. Après la Messe, il fut obligé de s'aliter ; dès lors il comprit lui-même que sa maladie était grave ; il indiqua le traitement que devait suivre le F. infirmier pendant le cours de la maladie, puis s'abandonna entièrement entre ses mains : le lundi il voulut pour se préparer au grand voyage faire une confession générale pendant laquelle vous ne sauriez croire combien il m'édifia par ses sentiments d'humilité et de sainte résignation à la Volonté de Dieu. "Si le bon Dieu voulait m'appeler à lui, me disait-il, j'ai la douce confiance que sa Miséricorde infinie me tiendrait compte de la cause de ma maladie". Sans nul doute, repris-je, vous mourriez alors, comme St Louis de Gonzague, d'une maladie prise au service de personnes atteintes d'un mal contagieux ; et mes paroles le consolèrent beaucoup. Cependant la maladie suivait son cours sans aucun symptôme inquiétant ; le Frère infirmier lui donnait assidument les remèdes convenus. Dès le commencement de ce traitement, il lui dit : « Frère, avant de me donner une médecine, priez-vous la Ste Vierge ? — Je l'ai oublié. — Dans la suite, veuillez, je vous prie, être fidèle à cette pratique : voilà bien longtemps que je n'y manque pas moi-même en soignant les malades. Il pria aussi l'infirmier de lui suggérer plusieurs fois dans la journée des pensées de foi ; et quand on lui rendait ce service, il s'unissait de tout cœur aux pieuses inspirations qu'il recevait. Quoique d'un caractère naturellement vif, jamais durant le cours de sa maladie, nous ne remarquâmes en lui le moindre signe d'impatience, la moindre altération dans les traits de sa figure ; il était bien difficile cependant qu'en le servant, il ne nous échappât quelques maladresses d'ordinaire si pénibles à un pauvre malade déjà accablé par les souffrances. Bien loin de là, il nous remerciait affectueusement des petits services que nous tâchions de lui rendre : Merci, mon Père ; merci, mon Frère, étaient des paroles qu'il aimait à répéter. « Cher Frère, lui disions nous de temps en temps, comment allez-vous ? — Pas mal, assez bien, nous disait-il, avec un accent qui indiquait combien il était touché de l'intérêt que nous lui portions. Cependant nous adressions chaque jour tous ensemble, Mgr Dubar, les Pères, les Frères, une prière au bon Dieu pour sa guérison. Les Pères qui étaient hors de la maison à faire mission s'unissaient à nous et faisaient prier les chrétiens : ceux qu'il avait guéris venaient, les uns demander des Messes à nos Pères pour sa conservation, d'autres lui apporter les douceurs qu'ils croyaient pouvoir lui être agréables : un Père assez éloigné, écrivait au R. P. Supérieur : « Depuis quelque temps je n'ai pas reçu de nouvelles du F. Guillon ; j'en conclus qu'il va bien et cette pensée me console dans ma solitude. Je prie beaucoup pour lui » Nous étions arrivés au 21ème jour de la maladie. La troisième période s'était passée sans accident : nous commencions donc à espérer une prompte guérison. Néanmoins pour consoler notre cher malade et le fortifier dans l'état de prostration auquel le typhus réduit ceux qui en sont attaqués, dans les 10 derniers jours de sa maladie, je lui donnais la Ste Communion à un intervalle de deux ou trois jours. Le 31 Janvier veille de sa mort, il la reçut encore. La nuit qui suivit fut agitée. Le matin 1er Février plus grand abattement mais il conservait cependant sa connaissance ; de temps en temps j'approchais le Crucifix de sa bouche, et alors il le baisait avec amour : à midi plus grande fatigue : bouche haletante, yeux qui commençaient à être vitrés, et regard fixe : ces symptômes alarmants nous décidèrent à lui donner l'Extrême Onction ; après l'Extrême-Onction, il était plus tranquille, nous pensions que c'était l'heureux effet du Sacrement. Hélas ! c'étaient les forces vitales qui s'en allaient ; nous nous en aperçumes bientôt à deux crises qu'il eut presque successivement, et pendant lesquelles nous récitâmes les prières des agonisants. Comme à son baptême on avait ajouté le nom de Joseph à celui de Désiré, et qu'en religion il était connu parmi nous sous le nom de Joseph, je plaçai sous ses yeux l'image de St Joseph mourant entre Jésus et Marie : le cher malade qui aimait beaucoup ce patron de la bonne mort, sourit à sa vue. Quoiqu'il eut de la peine à parler, en s'approchant de lui on pouvait l'entendre prononcer les saints Noms de Jésus, Marie, Joseph avec une tendre piété plusieurs fois dans la journée, je pus lui donner l'absolution ; à 7h. ½ je l'absolvais encore, et bientôt entrant dans une paisible agonie, il rendait sa belle âme à Dieu aidé par les prières de ses Frères accourus auprès de lui ; il était 7 heures 50 minutes du soir. Je lui fermai les yeux, ayant la consolation de penser que la Ste Vierge à laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion, et en portant les livrées de laquelle (le Scapulaire) il était mort, l'avait appelé à elle ce jour là pour lui faire célébrer dans le Ciel avec les chœurs des Anges et des Saints la fête de sa glorieuse Purification. Le jour même de la fête tous les Pères présents à la résidence offrirent pour lui le

St. Sacrifice et les Frères la Ste. Communion et le chapelet. La Messe des obsèques fut célébrée par le R. P. Supérieur en présence des Séminaristes. Monseigneur Dubar notre Evêque accompagné de nos Pères et Frères, des Séminaristes et d'un bon nombre de chrétiens, conduisait sa dépouille mortelle à sa dernière demeure. Votre cher fils est placé dans le cimetière contigu à notre résidence : c'est pour lui un doux repos au milieu de ses frères morts avant lui, car je ne doute pas moi qui l'ai connu si intimement depuis 8 ans, que les paroles placées sur la porte du cimetière " Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ne se soient pleinement vérifiées en lui. C'était un homme de devoir disait un Père qui l'avait connu au Noviciat d'Angers. Oh oui, c'était un homme de devoir pour distribuer des remèdes aux chrétiens et païens qui accouraient de tous côtés à lui : que de fois je l'ai vu, quitter les heures accordées à la récréation commune pour aller aux malades qui voulaient le consulter : quand il avait un malade en danger, c'était une vraie peine pour lui. Quand j'ai de tels malades, me disait-il lui même, je suis presque aussi malade qu'eux. Nous lui devons, nous en sommes tous persuadés, la conservation de plusieurs Pères. Son habileté dans la médecine et sa prudence dans le traitement des malades ...... étaient connus de tout le monde. Il serait difficile de dire combien de pauvres Chinois il a guéris: Oh que d'enfants païens en danger de mort en recevant de sa charité des remèdes pour leur corps, ont reçu par le St. Baptême le bien plus précieux de la vie éternelle! En 1862 nous eûmes le choléra dans notre Vicariat. Votre cher fils alors prépara un remède facile à administrer : des chrétiens sous sa direction allèrent le distribuer gratuitement de tous côtés aux cholériques sans distinction de chrétiens et de païens ; plusieurs de ceux-ci touchés d'une charité aussi désintéressée demandèrent à recevoir le baptême et moururent peu de temps après dans les vrais sentiments de la piété chrétienne. Il aurait voulu lui même exhorter les païens ; il m'en parla plusieurs fois ; mais du moins le fit-il autant que ses emplois et les circonstances le lui permirent ; il suppléa certainement par ses prières, à ce qu'il ne pouvait pas toujours faire par ses exhortations. Une de ses grandes joies était, j'en ai été témoin bien des fois, d'apprendre que nos Pères convertissaient beaucoup de païens à notre Sainte Religion. Pour les aider de tout son pouvoir dans sa sphère, il consacra avec un dévouement admirable le talent si remarquable que Dieu lui avait donné pour l'architecture à élever des églises dans ce pays infidèle ; pendant les 8 ans qu'il a passés au milieu de nous il en a bâti 10 dont une qui est notre cathédrale ne serait pas dédaignée dans les grandes villes de France. Jugez combien tant de qualités réunies en lui, ont dû le faire regretter. Ajoutez à cela que son bon caractère le faisait aimer non seulement de nous tous, mais des étrangers eux-mêmes. Aussi après sa mort tous Pères et Frères de cette maison, chrétiens et païens qui avaient eu des relations avec lui disaient-ils : " Oh vraiment c'était un bon Frère !! Puissent ces quelques détails adoucir l'amertume de la triste nouvelle que je vous annonce aujourd'hui ! —— Comme il est d'usage en Chine quand il meurt quelqu'un parmi nous, de faire imprimer un billet dans lequel on indique le nom, la patrie, l'âge, etc, du défunt, j'ai cru vous faire plaisir en en joignant un à ma lettre. En voici la traduction. —— En haut la ligne en grosses lettres — N° 1 « Billet pour engager à prier pour une âme du Purgatoire. — N° 2. Frère Guillon de la Compagnie de Jésus. — N° 3. Nom de baptême, Joseph. — N° 4. Français de nation mort à l'âge de 39 ans. — N° 5. Arrivé la dixième année de l'Empereur Chien-fum (1860) ; dans la résidence de Chien-chien il a da pour les affaires de l'Eglise, — N° 6. Et parcequ'il se dépensait à secourir chrétiens et païens dans leur maladie, — N° 7. Il fut lui même attaqué d'une maladie contagieuse. — N° 8 Arrivé au 1er Février il mourut en paix dans la même maison — N° 9. On espère que les chrétiens prieront Dieu qu'il lui accorde de monter promptement au royaume des Cieux. —— Une copie de ce billet est envoyée dans chaque chrétienté qui à sa réception la colle à un mur de l'église, et puis les chrétiens se réunissent pour prier pour le défunt recommandé.

France. — Paris. — Un de nos élèves de Ste. Geneviève reçu l'an dernier le second à l'école polytechnique est actuellement le premier de son année à cette école.

Havane. — 7 Janvier 1869. — A cette date nos Pères du collège de Belen étaient dans une situation passable. Au moins n'avaient-ils plus à redouter d'être chassés. Dès l'arrivée du général Dulce qui est allé à la Havane remplacer le général Lersundi, le R. P. Rivas l'alla voir. Celui-ci lui dit qu'il avait beaucoup de choses à lui communiquer touchant la conduite à tenir par les Nôtres à la Havane. Cette communication fit d'abord craindre bien des exigences de sa part, mais on se rassura en apprenant la protestation faite par lui à Madrid. Il avait refusé tout net de se rendre à Cuba si le gouvernement persistait à vouloir expulser les Jésuites de cette île.

Manille. — A Manille on a craint un instant pour nous, et même les pères de famille se réunissaient déjà pour demander notre conservation, lorsqu'on apprit qu'il n'y avait rien de changé aux colonies, et qu'on ne toucherait pas aux Ordres religieux. — Voici ce qui était arrivé : " Le gouvernement ayant signifié au gouverneur l'expulsion des Jésuites, celui-ci avait répondu : Avec de pareilles mesures on perdra la colonie. Envoyez-moi 20000 hommes avant de songer à expulser les Jésuites. —— En conséquence les Nôtres continuent tous leurs travaux. Le Père Guerrico a été rappelé de Mindanao à cause de son âge et de ses fatigues ; il s'occupe à Manille à composer une grammaire et un dictionnaire en langue tiruray et macere, il est aidé dans ce travail par trois jeunes tirurays chrétiens qui parlent fort bien l'Espagnol.

SUPPLEMENT.

Relation traduite de l'Espagnol de l'expulsion de Loyola. (Les détails ont été fournis par le R. P. Recteur de l'ancienne communauté de Loyola).

Au commencement de Septembre 1868 les cours s'ouvrirent, comme de coutume, dans la maison de Loyola qui comptait alors 130 personnes, le plus grand nombre novices ou juvénistes. Telle était la paix et la joie qui régnait parmi tous ces religieux que loin de soupçonner le malheur qui menaçait, on se promettait une des plus heureuses années qu'on eut passées depuis longtemps. La cause de si belles espérances était le récent décret des dernières Assemblées générales de Guipuscoa. (+) Elles s'étaient tenues au mois de Juillet à Zumaya, petit port de mer à 4 lieues de Loyola, et sur une motion des députés d'Azpeitia, appuyée par beaucoup d'autres, la province avait décrété qu'on ouvrirait une souscription pour aider à terminer les bâtiments de Loyola, et elle avait autorisé la diputacion foral à souscrire pour une somme de 100 000 réaux (27 600 francs) payable en 5 ans. Par suite de ces dispositions l'architecte de la province se trouvait précisément vers cette époque à Loyola, occupé à lever les plans et à faire le devis des travaux qu'on se proposait d'exécuter, à savoir : la construction d'une aile pour le collège et l'érection de deux autels en marbre dans l'église. Vers ce temps là aussi les députés du Clergé de Guipuscoa réunis à Azpeitia reçurent de la diputacion foral communication de ce qui avait été arrêté dans les assemblées générales, et furent invités à prendre part à la souscription. Tous accueillirent cette invitation avec enthousiasme; mais comme beaucoup d'entre eux, faute d'avoir été prévenus d'avance, ne se trouvaient pas suffisamment autorisés à contracter un pareil engagement, on se vit obligé de renvoyer le décret à une autre réunion extraordinaire qui fut votée sur le champ et fixée au 1er Octobre. Le principal député du clergé vint donner lui même au R. P. Recteur communication officielle de toutes ces particularités, et il le fit avec une obligeance exquise et les plus vifs témoignages d'affection pour la Compagnie et le berceau de son Saint Fondateur. — On s'entretenait dans de si douces espérances et on était encore sous le charme des délicieuses impressions qu'avaient laissé et la Congrégation Provinciale tenue cette année là même à Loyola et les visites de sa Grandeur Mgr Barili, qui avant d'aller à Rome recevoir le chapeau de Cardinal (récompense de sa Nonciature à Madrid) avait daigné donner les ordres mineurs à quelques juvénistes, quand, le 18 Septembre fit éruption le volcan sur lequel depuis la mort de Ferdinand VII se trouvait établi l'édifice politique de l'Espagne. De longue main déjà tout avait été miné par les révolutionnaires. Aussi, à peine eurent-ils triomphé au pont d'Alcolea qu'ils commencèrent à se former partout en juntes révolutionnaires, et on les vit s'arroger l'autorité suprême, proclamer les principes les plus absurdes et se porter à des mesures tyranniques et sacrilèges. Toutefois les choses ne se passèrent pas ainsi dans les provinces basques. Les salutaires principes de la religion et de la justice y furent respectés. La Biscaye et Alava virent leur diputacion foral déployer dans toute leur splendeur antique et dans toute leur intégrité, l'étendard des lois et franchises du pays et se poser en face de leur province comme l'unique autorité légitime et souveraine, en attendant qu'un gouvernement s'établit dans la péninsule. La diputacion foral de Guipuscoa agit différemment, ne voulant ni s'arroger plus d'autorité qu'elle n'en possédait, ni prendre aucune part au mouvement politique, elle se renferma dans les limites de ses droits, résolue à n'en point céder la plus minime partie. Tandis donc qu'elle prenait à Tolosa une attitude toute passive, il se formait à St Sébastien une junte révolutionnaire, comme dans le reste de la Péninsule. La junte et la diputacion foral s'entendirent et il fut convenu que chacune respecterait les attributions de l'autre. Toute cause de conflit étant éloignée, et la junte révolutionnaire se trouvant composée d'hommes du pays qui avaient pris pour devise : « L'ordre et nos franchises » il semblait qu'on n'avait point à redouter de mesures contre la maison de Loyola. Toutefois dans des circonstances aussi critiques, la prudence conseillait de s'assurer des dispositions de la junte. Nous sûmes bientôt certainement qu'elle ne prétendait rien faire par elle même et tenait à demeurer passive.

(+) Quelques explications permettront de mieux comprendre ce qui va suivre. — Les trois provinces basques, la Biscaye, Alava et Guipuscoa ont toujours conservé un reste d'indépendance vis à vis du gouvernement de la péninsule. Celui-ci leur envoie, à la vérité un gouverneur pour régler les affaires civiles militaires et politiques; mais la question des biens et revenus de la province provenant des contributions ne lui appartient pas, elle est réservée à une administration provinciale appelée Diputacion foral. (Cette commission composée de trois membres au plus est nommée tous les ans par les députés des villes réunis en assemblée générale.) En conséquence de cet état de choses le gouvernement ne peut rien prélever directement à titre d'impots ou de contributions les biens des particuliers; mais il s'adresse à la diputacion foral qui procède alors d'après les franchises des provinces. Le Clergé a tous les ans lui aussi son assemblée générale appelée Congrégation où chaque paroisse se fait représenter par un de ses membres.

Il ne se forma pas de junte à Azpeitia, l'alcade et son conseil gardèrent leurs fonctions nous témoignant la même affection que par le passé. Il n'y avait donc d'autre péril à craindre que celui qui pouvait venir du futur gouvernement. Et c'est ainsi que tandis que les autres juntes révolutionnaires chassaient nos Pères de presque toutes les maisons, Loyola restait debout sans être molesté par personne, et devenait le refuge où, de Léon, du Port Ste Marie, de Burgos, de Valladolid et d'autres points de l'Espagne, voire même de l'Aragon, la multitude des Pères et des Frères étudiants, novices et coadjuteurs, semblables à des bandes d'oiseaux voyageurs poursuivis par la tempête, venaient chercher un asile où il leur fut permis de se livrer en sécurité à la prière et à l'étude, puisqu'on ne leur laissait plus d'autre occupation. Mais hélas! cette sécurité qu'ils cherchaient ils ne purent la trouver là même, dans la maison de leur propre père, et on les contraignit d'aller la demander à une terre étrangère! — Le 23 Septembre une circulaire du R.P. Provincial émut quelque peu les esprits; elle disait: "Attendu les circonstances présentes que tout le monde connait, les prêtres offriront trois Messes dans les endroits où on ne reçoit pas d'honoraires, là où on en reçoit ils n'en offriront qu'une, et ceux qui ne sont pas prêtres réciteront trois Chapelets et offriront trois Communions; on fera de plus une neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus." Ces mesures annonçaient en effet l'approche du danger. Au troisième jour de la neuvaine trois Pères Missionnaires rentrèrent à la communauté. Ils devaient donner des missions jusqu'au mois de Décembre dans les provinces limitrophes de celle de Guipuscoa; mais telle était l'agitation et l'effervescence des passions excitées par la révolution qu'il était impossible d'évangéliser les campagnes. En dépit de cette situation, le 1er Octobre un certain nombre d'Ecclésiastiques et de séculiers se réunirent à Loyola, comme c'était la coutume les 1ers et 18 de chaque mois, dans le but si louable de faire les Exercices Spirituels de Notre Bienheureux Père. Ils les commencèrent, mais telle fut la rapidité avec laquelle se précipitèrent les évènements qu'ils durent les interrompre. Ils partirent donc le cœur percé de douleur et nous donnant les plus touchants témoignages de leur affection. Sur ces entrefaites on apprit l'entrée à Madrid des révolutionnaires victorieux et on attendait avec impatience la formation d'un gouvernement provisoire qui mit un terme à la tyrannie des juntes particulières. Le troisième jour d'Octobre vers 11 heures un Frère coadjuteur accourt précipitamment et presque en larmes à la chambre du R.P. Recteur: « Toute la communauté de San Marcos de Léon est là à la porte, lui dit-il.» A une nouvelle si surprenante le R.P. Recteur accourt pour embrasser ses frères fugitifs échappés sans doute aux mains des bourreaux. Mais le bon Frère avait quelque peu exagéré: les fugitifs n'étaient qu'une quarantaine, et ils en annonçaient autant pour le lendemain. La junte toute puissante de Léon avait aboli tous les privilèges et décrété que les Jésuites n'étant établis en Espagne, à ce qu'elle prétendait du moins, qu'en vertu d'un simple privilège, il fallait les chasser de San Marcos: elle ordonnait donc qu'il en fut ainsi, accordant aux proscrits un délai de trois jours et la faculté de disposer de tout ce qui leur appartenait. Nos Pères et nos Frères ne fuyaient donc pas devant les bayonnettes et les poignards comme aurait pu le faire supposer leur grand nombre et leur subite arrivée; mais ils étaient chassés avec toute la courtoisie dont peut être susceptible la gent révolutionnaire. — Dieu Notre-Seigneur, dans son ineffable Providence avait si bien disposé toutes choses que les Supérieurs se trouvaient avoir préparé d'avance, mais sans y songer toutefois, le local nécessaire pour tant de monde. En effet il se trouva que, pour une destination bien différente il est vrai, on avait fait cette année là même deux grandes salles et un large dortoir à l'étage supérieur de la maison; il y eut ainsi du logement pour tous. La nouvelle de l'arrivée des fugitifs se répandit bientôt à Azpeitia et aux environs; et aussitôt nos bienfaiteurs de toutes les classes de la société accoururent à Loyola apportant des matelas, des vêtements et tout ce dont on pouvait avoir besoin. Le lendemain 4 Octobre, il fallut nous résigner à voir partir pour la France les Pères et Frères Italiens qui, chassés, il y a quelques années de leurs maisons par la révolution, s'étaient réfugiés en Espagne où ils étudiaient ou enseignaient dans la province de Castille; mais d'autre part le même jour aussi nous eûmes la consolation d'embrasser d'autres Pères et Frères sortis sains et saufs de San Marcos de Léon un jour après les premiers, bonheur d'autant mieux senti qu'on savait ces derniers plus exposés aux insultes des révoltés. Peu de jours après, un grand nombre d'autres Pères nous arrivèrent de toutes les directions et en particulier du Port Ste Marie où nos deux maisons du collège et du Noviciat avaient couru de grands dangers et passé par les plus terribles appréhension. De la sorte près de 300 Jésuites se trouvèrent réunis à Loyola. Décrire les scènes qui avaient lieu à ces arrivées successives, et surtout en récréation serait chose impossible. Les récits de ce qui s'était passé dans chaque maison, les questions et les réponses qui se croisaient, les réflexions auxquelles donnaient lieu les unes et les autres, la variété des accoutrements, les sentiments divers et opposés de compassion, de terreur, de tristesse, d'allégresse, de confiance, de zèle et de charité fraternelle qui s'élevaient tour à tour et subitement dans les cœurs, tout cela formait un ensemble dont le résultat final était de soulager les cœurs, de fortifier les courages et d'affermir chacun dans sa sainte vocation et dans l'amour de notre mère la Compagnie de Jésus. L'enthousiasme fut à son comble quand on apprit que le R. Père Provincial avait décidé que nous devions rester à Loyola comme dans notre dernier boulevard, et ne partir qu'à la dernière extrémité et sur l'intimation d'un ordre formel. Or comme le scolasticat presque entier de San Marcos, maîtres et élèves, se trouvait réuni, les cours s'ouvrirent le 6 Octobre pour les Théologiens et les Philosophes. Les classes marchaient déjà avec la régularité accoutumée, à la grande joie de tout le monde, et l'on avait grand espoir que Loyola serait respecté en sa qualité de séminaire des missions d'outre-mer. Le gouvernement provisoire était constitué et reconnu par toutes les juntes révolutionnaires et il y avait lieu de croire qu'il procéderait avec plus de justice et de raison que celles-ci et qu'il reconnaîtrait la nécessité des missions d'outre-mer. Mais voici que le 12 Octobre le ministre de grâce et de justice publie un décret supprimant tous les collèges de la Compagnie de Jésus existants dans la péninsule et les iles adjacentes; il y était ordonné de saisir les biens des Jésuites, d'empêcher les particuliers de revêtir la soutane, de vivre associés, de communiquer entre eux, d'entretenir des correspondances avec les Supérieurs ou les égaux soit du dedans, soit du dehors du royaume, le tout conformément aux dispositions de la Bulle de Clément XIV et de la Pragmatique sanction et des autres ordonnances du roi absolu Charles III; c'est à ces actes que renvoyait le ministre de la révolution moderne, Mère, comme elle le prétendait de toutes les libertés, y comprise la liberté des cultes et d'association. — A la vérité ce décret ne

paraissait pas atteindre la maison de Loyola. Ce n'était point en effet un collège où on élevait des séculiers ; mais un Noviciat pour des Missionnaires et des missionnaires d'outre-mer, dépendant en cette qualité du ministère des colonies et non de celui de grâce et de justice qui d'ailleurs n'avait fait nulle mention dans son décret de missions d'outre-mer. Toutefois, comme dans les révolutions l'ordre et la logique sont souvent à la merci de l'esprit de parti, on ne pouvait fonder sur rien de solides espérances ; aussi prit-on d'avance certaines mesures en prévision de l'avenir ; de la sorte, au cas où l'on se verrait obligé d'évacuer Loyola dans l'espace de trois jours et suivant la rigueur des dispositions vexatoires du temps de Charles III, on épargnerait à tous de graves difficultés et aux jeunes religieux une dispersion fatale qui aurait pu mettre leur vocation en péril. En conséquence le R. P. Provincial ordonna de rendre à leur famille tous les novices jugés impropres à la Compagnie ou d'une vocation douteuse ; également par son ordre les théologiens et les philosophes devaient le 15 faire route pour la France ; les rhétoriciens et les humanistes se tiendraient prêts à suivre le lendemain leur exemple, de façon à ce qu'il ne restât à la maison que les Novices, les Supérieurs, quelques vieux Pères et un certain nombre de Frères coadjuteurs. Pour faciliter le passage d'Espagne en France on envoya un Père reconnaître les villages sur le parcours jusqu'à la frontière, et deux autres à Bayonne. On vit s'effectuer ce premier départ avec une douleur bien naturelle mais aussi avec une grande résignation et une parfaite conformité à la Volonté de Dieu, ajoutons : et avec une véritable joie, de la part des jeunes religieux surtout, qui, désireux de conserver leur vocation et de poursuivre leurs études, voyaient avec un singulier plaisir la Compagnie leur Mère dilater pour ainsi dire son cœur afin de les accueillir de l'autre côté des Pyrénées, puisque la malice des hommes les chassait de la maison de leur père. Accompagnés des larmes et de la vénération de tout le peuple de la province de Guipuscoa et particulièrement des habitants d'Azpeitia qui paraissaient tous plongés dans le deuil, ils commencèrent leur voyage eux et les autres qui suivirent, et tous le terminèrent heureusement et sans nul encombre jusqu'à ce qu'ils eussent atteint, dans les diverses provinces de France, les maisons qui leur furent assignées, visiblement assistés par la protection et le secours de la T. S. Vierge et de notre Père St Ignace. Les rhétoriciens et les humanistes n'étaient point partis le 16 comme on l'avait décidé d'abord. Un rayon d'espérance avait brillé tout à coup ; mais si vivement qu'il nous fit presque concevoir la complète assurance que nous allions rester à Loyola. Le 15 à 9h du soir, le Père Recteur reçut une lettre du R. P. Provincial ; elle disait : « Que tous demeurent à Loyola, le décret n'atteint pas cette maison, ainsi le prétendent des personnes très-considérables. Dans une autre lettre reçue le lendemain, le Père Provincial confirmait son assertion et ajoutait que le Ministre de grâce et de justice lui-même, auteur du décret ne l'entendait pas autrement. Grande fut l'allégresse que cette nouvelle nous causa à tous. Elle se répandit bientôt de tous côtés et les visites si tristes faites à l'occasion du départ, le jour précédent, se changèrent en joyeuses félicitations. Les circonstances étaient critiques, il convenait de prendre promptement et avec une extrême prudence toutes les mesures jugées convenables pour assurer un bon résultat. La moindre négligence, une fausse démarche pouvait tout compromettre. En conséquence à Madrid, le P. Procureur, d'après le conseil de personnes qui approchaient de près le Ministre songea à présenter une supplique au gouvernement dans laquelle on priait de déclarer Loyola en dehors du décret comme établissement pour les Missions d'Outre-mer. De leur côté le R. P. Provincial et le P. Socius s'étaient rendus à St Sébastien pour s'entendre avec la junte et en obtenir de suspendre l'exécution du décret au cas où l'ordre d'en faire l'application lui serait déjà parvenu. La junte les reçut avec égards, prétendit n'avoir encore reçu du gouvernement aucun ordre à ce sujet, et assura que pour ce qui la regardait, son intention était de demeurer passive, mais que s'il arrivait des ordres, elle ne pourrait se dispenser de les exécuter. Satisfait, mais non entièrement de cette réponse, le R. P. Provincial prit congé de la junte et se rendit à Tolosa auprès du Député général, homme de savoir et d'honneur et très-attaché à la Compagnie. Il lui proposa dans le cas où il jugerait la chose convenable de faire appuyer par la diputacion foral la supplique du P. Procureur et d'inviter la Biscaye et Alava à prêter aussi leur appui. Il acquiesça à tout de la meilleure grâce du monde. Alava et la Biscaye consultées par le télégraphe répondirent d'abord que bien qu'ils eussent les mêmes désirs, ils ne croyaient pas le moment opportun ; depuis, toutefois, ils se décidèrent, paraît-il, à seconder les intentions de leurs frères de Guipuscoa. — Les esprits se trouvaient ainsi partagés entre la crainte et l'espérance et on inclinait même vers ce dernier sentiment, quand parut dans la correspondance de Madrid un article où il était dit que la junte révolutionnaire de St Sébastien demandait la conservation des Jésuites à Loyola. Y eut-il là erreur involontaire de l'auteur qui confondit la diputacion foral avec la junte ou calcul prémédité de nos ennemis ? toujours est-il que la junte s'imagina qu'on voulait la compromettre, et blessée au vif elle sortit de son attitude passive et demanda par le télégraphe au ministre de grâce et de justice l'autorisation de mettre à exécution le décret dans la maison de Loyola ; le ministre répondit aussi par le télégraphe, qu'il accordait la demande, et dans la nuit du 20 on nous avertit confidentiellement que l'ordre était arrivé à Azpeitia et nous serait communiqué officiellement le lendemain par l'alcade. — Durant cet intervalle, comme les affaires commençaient à prendre une tournure fâcheuse et que les bruits divers et même contradictoires qui circulaient, faisait bien prévoir quel serait le résultat final, le R. P. Provincial décida que le 18 les rhétoriciens partiraient au nombre de 15 avec leur maître et se mettraient en chemin pour la France ; le jour suivant le maître des Novices, les deux professeurs d'humanités, 16 juvénistes, 12 Novices, 6 coadjuteurs, et le 20 quatorze novices et un scolastique devaient en faire autant. Il restait encore à Loyola 23 Novices parmi lesquels se trouvaient 8 prêtres : un de ceux-ci était entré au Noviciat presque à la veille de l'expulsion — Cependant le jour fatal parut : la nouvelle arrivée la nuit précédente s'était répandue de tous côtés, Azpeitia était dans une profonde consternation ; toute la matinée le parloir ne désemplit pas de visiteurs, et ce fut de même les jours suivants. Ils venaient pour nous faire leurs condoléances et pour nous consoler, et c'était nous qui devions les consoler et relever leur courage. Des personnes de tout rang et de toute condition, fondant en larmes, venaient nous faire toutes les offres de service imaginables en pareille circonstance. Mais on vit se distinguer entre tous le clergé qui vint en corps et à plusieurs reprises nous visiter durant ces derniers jours et plusieurs des premières familles du royaume et de la province qui entre autres bons offices demandèrent avec des instances réitérées à garder un ou plusieurs des Pères destinés à rester en Espagne, soit dans leur propre maison soit dans un logement convenable où ils se chargeraient de pourvoir à leur entretien et à tous leurs besoins. De manière qu'à Loyola il ne se passa absolument rien qui fut de nature à augmenter notre douleur, mais tout, au contraire contribua à l'alléger. Daigne le Seigneur répandre ses bénédictions les plus abondantes sur tant et de si fidèles amis ! Dans la matinée les 23

derniers Novices qui restaient tous fidèles comme leurs frères à leur vocation étaient partis pour la France. De tous les novices de Loyola et ils étaient nombreux, pas un ne regarda en arrière malgré les graves difficultés et les rudes épreuves auxquelles plusieurs furent soumis de la part de leurs parents et de leurs amis. Tous sortirent victorieux de la lutte, et pleins d'un mâle courage et d'une sainte joie ils dirent adieu à leur patrie pour suivre Jésus-Christ. L'alcade ne se présenta pas avant 5 h. du soir; il vint en voiture mais seul et sans appareil; le R. P. Recteur descendit pour le saluer et fit ensuite appeler les quelques vieux Pères, qui avec un certain nombre de Frères coadjuteurs étaient les seuls habitants restés à Loyola. L'alcade exhiba l'ordre qu'il portait de fermer le collège et le donna à lire au R. P. Recteur et aux Pères. Grand était l'embarras de ce bon Monsieur et c'est à peine s'il put parvenir à dire qu'il n'était que simple exécuteur, qu'un instrument qui obéit à la main qui le conduit. Le R. P. Recteur lui répondit avec calme que nous obéirions à l'ordre intimé; mais que nous ne pouvions pas nous dispenser de protester contre une mesure aussi contraire aux lois de l'Eglise. A cela l'alcade répondit qu'il lui en coûtait beaucoup d'avoir à remplir une pareille mission, que s'il avait pu la prévoir, jamais il n'aurait accepté la charge d'alcade qui lui avait été conférée peu de jours auparavant. Là-dessus il prit congé, et c'est à partir de ce moment que commencèrent à compter les trois jours fixés dans le décret pour l'entière évacuation du scolasticat. Cependant nous n'avions point encore reçu de réponse du P. Procureur des Missions d'outre-mer touchant le résultat de ses démarches auprès du Ministère des colonies; et bien que tout portât à croire qu'un ministre ne détruirait pas ce que l'autre avait fait, toutefois nous jugeâmes bon de ne rien épargner pour que l'alcade nous accordât un répit ou nous l'obtînt du gouverneur de la province. Mais ce fut en vain, l'alcade ne voulut se prêter à rien, il nous refusa même une copie légalisée de l'ordre d'expulsion, alléguant que rien n'y pouvait, que c'était une mesure administrative qui devait s'exécuter comme on l'avait ordonné. Il fallut donc enfin se résigner à consommer le sacrifice. D'après le conseil des Pères et avec l'autorisation du R. P. Provincial, le P. Recteur partit avec deux autres Pères pour Bayonne, le 23 octobre de grand matin et avant la venue de l'alcade qui devait faire l'inventaire de tout ce qui restait à la maison. En partant il confia les clefs au P. Ministre et indiqua aux Pères et aux Frères coadjuteurs qui restaient en Espagne les endroits où ils devaient aller se réfugier jusqu'à nouvelle décision. A l'heure convenue se présenta l'alcade accompagné de l'agent du fisc, du syndic et de deux notaires. Avec eux se trouvait le député du district d'Azpeitia, comme représentant de la province qui est propriétaire des bâtiments de Loyola en vertu d'une cession faite antérieurement par le gouvernement et qui remonte aux premières années du règne d'Isabelle II. L'inventaire se termina le jour suivant: les Messieurs ci-dessus mentionnés y procédèrent avec grande politesse et modération; mais quand il s'agit de remettre les clefs entre les mains du représentant de la province, l'alcade et l'agent du fisc firent des difficultés, prétendant qu'en vertu du décret il appartenait au gouvernement d'entrer en possession de l'édifice et de tout ce qui avait été inventorié. Le député répondit que ses droits étaient incontestables et qu'un pareil décret n'avait pu les détruire. Les deux partis convinrent de déposer les clefs entre les mains de M. le Curé d'Azpeitia; dans l'intervalle ils auraient recours les uns au gouverneur et l'autre à la diputacion foral pour obtenir la solution de leur doute. Peu de jours après le gouverneur répondit que la propriété tant de l'édifice que de tout ce qu'il contenait, appartenait à la province et qu'on devait le lui remettre à la fin de l'inventaire. En vertu de cette décision, la diputacion reçut les clefs des mains du Curé de la paroisse et nomma ensuite deux chapelains et quatre servants pour la garde et l'entretien du sanctuaire et de tous les bâtiments. Mais toutefois cet arrangement ne satisfit pas nos ennemis; car ayant appris que les chapelains et les servants étaient de la Compagnie, ils en référèrent immédiatement au gouvernement disant qu'il restait encore des Jésuites à Loyola. La diputacion foral, pour éviter des difficultés, supplia les deux Pères de vouloir bien coucher à Azpeitia et ne passer que la journée seulement au scolasticat et de consentir à ce que les Frères vêtus comme les gens du pays restassent seuls la nuit à la maison. Tel est l'état de solitude auquel se trouve réduit la maison de Loyola qu'on [illegible] appeler la mère des Missions d'outre-mer, chose d'autant plus étrange que le gouvernement actuel laisse subsister nos maisons des Philippines, de Puerto Rico et de Fernando Po, reconnaît le P. Procureur des susdites missions, délivre des passeports et paye leur voyage aux Pères de la Compagnie qui s'y rendent, comme cela est arrivé au dernier départ pour les Philippines cette même année 1869. Fasse le Seigneur dans son infinie miséricorde qu'on voie bientôt briller des jours de paix et de bonheur qui permettent de revenir peupler Loyola et de lui faire donner des fruits plus abondants et plus savoureux encore, s'il est possible que ceux qu'elle produisait par son noviciat, son juvénat, le ministère de la confession, les prédications, les missions, les exercices spirituels trois fois le mois, les congrégations et autres œuvres de zèle et de charité entreprises pour la plus grande Gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes! Plaise aussi à la divine Bonté que l'achèvement des travaux décrétés par l'assemblée générale soit mené à terme, afin qu'on puisse voir couronner ce monument grandiose élevé par la piété de nos ancêtres, le joyau de Guipuzcoa, son titre le plus noble et le plus beau et l'un des plus insignes trophées des gloires de St Ignace père et fondateur de la Compagnie de Jésus!

Sommaire.

Erratum. — Page 23. Lettre du P. Keller, ligne deuxième, au lieu de cette perte, lisez la perte du R. P. O'Callaghan. — (Adresse de la Rédaction. M. J. de Causans Laval (Maison St Michel) Mayenne)



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

AUX PP. ET FF. DE . . . . .

AOUT N° 4 1869.

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Asie — Chine. — Pé-tché-ly. — Lettre du P. Leboucq — 12 Janvier 1868. —

(Cette lettre bien que d'une date un peu ancienne nous a paru de nature à intéresser nos lecteurs.)

. . . Les épreuves matérielles et les obstacles sont venus cette année, plus que jamais, ce semble, se mettre à l'encontre de nos prédications: les brigands, ces voyageurs à cheval dont je vous ai fait faire, depuis si longtemps déjà la connaissance, nous avaient laissés tranquilles, depuis bientôt 4 ans: nous rencontrions bien quelques bandes de maraudeurs pendant l'hiver; mais peu nombreux et peu aguerris ils se contentaient, généralement, de nous regarder passer, sans oser nous demander nos papiers; du reste, ces petits voleurs, qui, durant le jour, guettent les voyageurs sur les grands chemins, et s'amusent, pendant la nuit, à percer les murs des maisons et des écuries pour en emporter le mobilier et à en emmener les chevaux, les mulets et les ânes sont tous des gens du pays, ils savent qui nous sommes, ils nous connaissent et nous respectent assez pour ne pas nous attaquer ni dans nos biens ni dans nos personnes! nous pourrions donc, sans crainte, voyager et prêcher pendant le jour, dormir sur les deux oreilles pendant la nuit s'il n'y avait, au Tché-ly, que ces pacifiques niveleurs! (En Chinois, ils se donnent le nom tout simple de Tâo-fam-tche (mendiants). Malheureusement nos ennemis Pei-lien-Kiao, sont sortis de leur retraite au mois d'Aout de l'an dernier. D'abord ils n'étaient que 200 à peine ce qui ne les a pas empêchés de parcourir à leur gré et sans obstacles, toutes les parties de cette province: 30000 soldats braves d'ailleurs et les mieux disciplinés qui soient au service de sa Majesté Tom-tché ont été lancés sur ces voleurs; mais soit que leurs chevaux fussent moins agiles que ceux de l'ennemi, soit qu'ils connussent peu les chemins ou bien soit qu'ils tinssent encore à la vie, ils ont chevauché durant 8 mois dans les plaines du Tché-ly sans rencontrer les Pei-lien-Kiao. Le vice-roi Leou-tcham-ien qui, soit dit en passant, ne nous aimait que fort modérément, a été destitué. Son successeur, vice-roi du Hou-pé et du Hou-nan, nous sera plus favorable. C'est ainsi que le malheur d'autrui peut quelquefois rendre service au prochain! Plusieurs généraux cités comme les plus braves de l'Empire, ont perdu leurs boutons et leurs plumes: d'autres qui n'étaient pas sortis de leurs citadelles, mais qui au moyen de leurs binocles avaient aperçu la cavalerie ennemie et signalé sa présence aux autorités supérieures, ont été récompensés. La plume de paon a remplacé sur leur chapeau celle d'autruche ou de je ne sais quel oiseau bleu! — Dans mes excursions, j'ai eu le hasard de rencontrer ces brigands deux ou trois fois. La première fois, c'était au mois d'Octobre: je revenais à cheval de la ville de Ho-kien-fou; vers les 8 heures du soir, je passai à 2 Kilomètres à peine du village de Wei-Kia-tchouang où ils avaient dressé leurs tentes. Personne ne m'inquiéta. Pendant ces temps de trouble il est plus prudent de voyager la nuit que le jour. Le jour, leurs sentinelles ou leurs éclaireurs pourraient vous apercevoir de loin: la nuit ils ne sauraient y voir plus loin que leur nez

Il est vrai que l'on peut se trouver au milieu d'eux aussi sans les avoir aperçus : mais, somme toute, à mon avis du moins, il est plus avantageux de se cacher en jour et de voyager la nuit. — La seconde rencontre, ou plutôt la seconde surprise eut lieu la veille de l'Immaculée-Conception. Je venais d'arriver d'un long voyage au Nord-Est de mon district et je me préparais à souper, lorsque tout à coup un des administrateurs de la chrétienté où je me trouvais, entre dans ma chambre et me dit à l'oreille : « Père, les brigands viennent d'arriver à 8 lis d'ici (3 Kilomètres environ) ils sont au nombre de 7 ou 800, et préparent leur souper en ce moment ci. » Je ne pouvais croire à leur présence dans un pays qui me paraissait si calme : ordinairement quand on connait leur approche, le peuple s'enfuit au travers des champs. C'est un désordre, un brouhaha affreux. Celui-ci emporte ses sapèques, un autre suivi de sa femme et de ses enfants, traîne par le licol un bœuf ou un âne qui ne veulent pas avancer. Ce sont des cris, des pleurs et des sanglots qui épouvantent les plus hardis et jettent la confusion partout : ce jour là, rien de tout cela. Je sors dans la campagne pour voir ce qui se passe. Je n'aperçois que quelques vieillards accroupis en cercle sous un jujubier et fumant leur pipe : je m'approche et leur demande les nouvelles du jour. Ils me répondent à voix basse, comme s'ils avaient eu peur d'être entendus des brigands, que plus de 800 chevaux venaient d'arriver à Tcham-Han. (village situé à 6 ou 8 lis de là). Je rentre alors au logis et pour parer aux éventualités, je me mets à faire mes paquets, après avoir eu la précaution de souper auparavant, toutefois il est convenu que mon cheval sera sellé et bridé, une voiture attelée et que tout sera prêt pour une fuite, si l'ennemi approche : mais nous avions compté sans notre hôte, les brigands qui, ordinairement couchent là où ils ont soupé, dérogèrent à leur règlement ce jour là et pendant que je faisais assez tranquillement mes paquets, un cri se fait entendre à ma porte : « les voilà, sauvez-vous ! » Mon catéchistes est avec moi : nous laissons caisses et paquets et sortons. Je cherche mon cheval dans l'écurie ; il n'y est plus. La voiture qu'on avait attelée n'est pas non plus sous le hangar. Tout le monde a pris la fuite (*) ; impossible de savoir ce qu'est devenue ma monture. Il faut se résigner à marcher à pied ; nous sortons par l'Est du village, et allons, mon fidèle compagnon et moi, nous cacher à 50 pas de là, dans un cimetière païen. Je dis, "nous cacher" : l'expression n'est pas heureuse ; car il n'y avait pas un seul arbre, pas un buisson dans ce cimetière : mais heureusement il était nuit et cette nuit était sombre. La cavalerie est passée tout près de nous sans nous apercevoir : elle n'était pas entrée dans le village, aussi n'ai-je rien perdu de ce que j'y avais laissé. Lorsque tout le monde eut défilé, nos fuyards revinrent de la campagne où ils s'étaient échappés et avec eux revint mon cheval. L'ennemi se dirigeait sur le Nord, et peut-être allait-il passer par le village où se trouvent nos écoles de catéchistes. Je monte à cheval et en quelques heures j'ai franchi la distance qui me sépare de Lim-cham-se. Réveiller nos étudiants et les mettre en route pour la résidence ne fut l'affaire que d'un instant. — J'oubliais de vous raconter un épisode assez intéressant qui vous dira le délire des populations lors de ces alertes ; mais aussi la confiance que les païens eux-mêmes ont en nous. Pour me rendre à Lim-cham-sé, j'avais à traverser trois villages païens : vous comprenez bien que je ne voyageais point à pas de tortue, mais au grand galop de mon cheval qui a les jambes solides et qui même n'a pas besoin d'un clair de lune ou d'une lanterne pour trouver son chemin. — A peine étais-je entré dans le premier village qu'une pauvre femme que je ne voyais pas, se met à pousser des cris effrayants. Elle croyait à l'arrivée de tout un escadron de cavalerie : pour la rassurer, je m'arrête et lui dis de ne pas avoir peur : "Ce ne sont pas les brigands qui arrivent, mais tout simplement un fugitif." A ma voix elle s'approche un peu rassurée et me demande qui je suis. Mon nom acheva de la consoler et avec une étrange confiance elle me demande un service : « De grâce, me dit-elle, prenez cet âne que je ne puis faire marcher et conduisez-le avec vous. J'ai sur les bras un enfant de 2 ans que je ne puis plus porter, vous êtes à cheval, ne pourriez-vous pas le prendre ? » Quoique je fusse pressé d'arriver à mon école, je vous avoue que j'oubliai pour un instant et l'école et les voleurs. Evidemment cette pauvre femme ne savait pas ce qu'elle disait. Je lui fis observer qu'il m'était difficile, même à cheval, de remorquer son âne, et plus difficile encore de porter son enfant sur mon bras. Et d'ailleurs qu'avait-elle à craindre ? Les brigands ne volent point les ânes, et ne prennent point les enfants au dessous de 10 ans. Là dessus, je continuai mon chemin. Je soupçonne que la chrétienté où je me rendais, eut été singulièrement étonnée en me voyant arriver avec le personnel qui m'avait été proposé ! Sans effort d'imagination vous le supposerez aisément. — Avons-nous d'autres épreuves plus sérieuses ? Oui : d'abord la cherté des

(*) Je n'ose vous dire ici, que peut-être sans s'inquiéter du Père et, confiant dans la divine Providence qui le protégerait, quelque pauvre chrétien fou de peur avait enfourché mon cheval pour se sauver plus vite. Lorsque la paix a été rendue au village, je n'ai pas osé interroger sur ce chapitre, je craignais de rencontrer un coupable !!

vivres qui préoccupe tellement nos païens et nos chrétiens même, que leur esprit et leur cœur ont bien du mal à se donner à l'étude et à l'amour de la religion sainte que nous leur prêchons. Pour vivre, d'ailleurs, le pauvre et l'ouvrier doivent se multiplier, s'industrier. Ils sont obligés, souvent, de quitter leur village pour aller chercher au loin, dans les grands centres de commerce, le pain qui doit les nourrir eux et leur famille. — Les mandarins et les lettrés, ces vieux adversaires qui de tout temps s'opposèrent à la propagation d'une religion qui les empêcherait de tyranniser le peuple, de le dévorer par leurs exactions et leurs impôts, sont encore là : ils n'ont pas renoncé à la partie. Ils feraient bien mieux de se mettre en campagne contre les brigands qui pillent, incendient et massacrent leurs subordonnés. Mais ce n'est pas là ce qu'il leur faut : ils craignent pour leur vie et ne peuvent en tous cas se condamner aux fatigues, aux privations d'une campagne. C'est du fond de leurs prétoires, du fond de leurs cercles littéraires qu'ils se battent, non pas contre l'ennemi, mais contre les bienfaiteurs de l'humanité : ils trament leurs complots dans l'ombre, en font la rédaction, en ordonnent tous les ressorts et sans oser encore eux-mêmes, mettre le nez à la fenêtre, ils lancent leurs émissaires contre nous : je puis vous assurer que pendant l'année qui vient de s'écouler, notre seul district de Ho-kien-fou nous a donné plus de 200 affaires litigieuses. La persécution se montre sous toutes les formes, elle invente tous les mensonges, elle apparait quelquefois sous les dehors de la meilleure volonté, nous fait des professions de foi et des protestations d'amitié auxquelles nous serions tentés, presque, de répondre par un chaleureux merci. Oui, s'il s'agissait de vous donner en détail, affaire par affaire, tout le dossier judiciaire, toutes les pièces de justice, ou d'injustice que nous avons reçues des tribunaux durant le cours de l'année dernière, s'il fallait surtout vous raconter tous les détails de ces cent et quelques conciliations faites à l'amiable, mais que jamais nous n'aurions obtenues sans des menaces de coups de rotin, de semelles de souliers, de cangue etc, je devrais me résigner à vous préparer des volumes entiers. J'aime mieux vous consoler et vous rendre heureux en vous parlant de la conversion des païens, des moyens dont le bon Dieu se sert pour nous faire pêcher les âmes au milieu de cet immense océan du paganisme dont les flots sont toujours mugissants et furieux. Durant ces deux derniers mois, j'ai tant inscrit de noms nouveaux sur le registre de nos catéchumènes que je ne sais pas le chiffre actuel de notre avoir tant il est considérable. — Il y a peu de jours, je recevais la visite d'un vieillard de 70 ans : il venait me demander le baptême, ce qui m'étonnait passablement : car avant de baptiser nos païens, il faut bien les avoir connus et les avoir instruits : comme je lui faisais cette remarque : « Mais répondit-il, le Chao-yé a donc oublié le vieux pharmacien de Tsin-tsuen ? » Je me rappelai alors en effet la visite que me fit par la simple curiosité de voir un Européen, un pharmacien de Tien-tsuen, lorsqu'en 1860, je passai par ce gros bourg. Il ne savait pas alors ce que c'était que la Religion : je lui donnai cependant un catéchisme. Il est demeuré catéchumène pendant près de 8 ans ; il a appris son catéchisme en entier et enfin la grâce le pressant, il s'est occupé sérieusement de savoir si j'étais encore de ce monde et si je voudrais l'admettre au nombre des enfants de Dieu. Je ne l'ai pas encore baptisé mais je l'ai renvoyé dans son pays (à 25 lieues) avec un fervent catéchiste auquel je donne mission de convertir les parents et les voisins du brave pharmacien. — Au mois d'août nous avons eu des pluies torrentielles et des inondations telles qu'il ne s'en était pas vu depuis 1853, par conséquent, telles que je n'en avais pas vu en Chine. Nos vieux fleuves desséchés depuis si longtemps, se sont désaltérés cette année ; mais comme on était habitué à les passer à pied sec et qu'ils n'ont ni ponts ni barques, les voyages même d'affaires les plus importantes devaient s'ajourner. Je me trouvais pour la fête de la Nativité de la Ste Vierge dans un gros bourg nommé Hai-tsuen et situé précisément sur une rivière assez peu profonde il est vrai, mais d'une largeur de 200 mètres au moins : les eaux avaient considérablement baissé, et les voyageurs, surtout lorsque les jours de marché arrivaient, prenaient leurs souliers dans leurs mains, retroussaient leur pantalon et se mettaient en route au milieu de l'eau. Je ne vous dirai pas toutes les scènes dont je fus témoin pendant plusieurs jours : tantôt c'était une pauvre marchande de gâteaux qui montée sur un âne voyait tout à coup son roussin se coucher au milieu de la rivière, tantôt c'était un attelage qui s'embourbait ; on on avait beau frapper sur les chevaux ou les mulets, le véhicule ne bougeait pas : il fallait bien que le gentilhomme qui demeurait gravement assis sur son char consentît à faire comme le commun des mortels : un soir que j'étais allé avec mon catéchiste me promener sur la rive, j'aperçois une voiture découverte sur laquelle se trouvait une femme et dont tout l'attelage se composait d'un bœuf et d'un mauvais cheval : le conducteur criait et frappait depuis deux grandes heures sans avancer pour cela ; il y avait là plus de 200 curieux accourus pour

jouir de ce spectacle : car c'est l'usage, en ces contrées de prendre son plaisir dans le malheur et l'embarras des autres ; il suffisait pour dégager cette voiture de quelques hommes de bonne volonté. Il ne s'en trouva pas un seul : touché des larmes du voiturier et des sanglots de sa femme, je me mets à haranguer la foule et à lui prêcher la charité fraternelle et enfin je termine mon allocution en promettant 400 sapèques à quiconque voudrait débarrasser ces voyageurs. Ces dernières paroles firent impression sur la foule : quatre vigoureux porte-faix se jetèrent à l'eau et bientôt le véhicule se mit en mouvement et sortit de la rivière. Vous croyez peut-être que mes 400 sapèques furent perdues. Point du tout. D'abord on ne consentit point à les recevoir : la foule s'y opposa, pour l'honneur de la Chine, disait-on. Le lendemain un jeune homme venait me remercier et me demander 4 ou 5 catéchismes pour la famille à laquelle j'avais rendu service la veille. Voyez s'il n'est pas facile de convertir les Chinois et (disons-le à la louange des païens), s'ils sont inaccessibles comme on le dit, à tout sentiment de reconnaissance ! — Au nord-Est de Chien-chien nous n'avions pas encore de catéchumènes ; jusqu'à l'an dernier, même il ne m'avait pas été possible d'entrer en relation avec un riche lettré de la contrée dont l'influence n'est pas moins grande que celle du sous-préfet (ou Tche-chien). Comment nous y prendre ? J'épie le moment où le substitut du sous-préfet de Chien-chien allait faire une expertise ou une descende de justice, comme vous voudrez, dans le Nord-Est : je savais qu'il n'allait jamais de ce côté là sans faire une visite au riche Ki-lien-min. Je pars quelque temps avant lui et vais l'attendre dans une auberge où je lui avais donné rendez-vous et où je voulais dîner avec lui. Son expertise faite, il me rejoignit en effet ; mais pendant que nous dînions, Ki-lien-min qui avait appris sa présence dans le bourg de Tsué-eull-tchouang arriva en toute hâte et lui fit de vives réprimandes sur ce qu'il était descendu dans un hôtel. Bref la paix fut faite, c'est moi qui fut le pacificateur, et pour consoler notre Ki-lien-min nous allâmes souper chez lui. Je ne fis aucune prédication sur la place publique, je n'eus occasion de parler de Dieu à personne dans cette bourgade qui compte plus de 10000 habitants : mais cela n'a pas empêché les païens de venir demander à se faire chrétiens nous avons là plus de 100 familles sincèrement converties. Il est vrai que l'on attribue généralement ces conversions à une autre cause. Les habitants de Tsuei-eull-tchouang qui ne m'avaient jamais vu, n'eurent rien de plus pressé que de venir en foule dans la cour de l'auberge pour contempler cette merveille du grand Empire des lois * (de la France) : C'eût été l'occasion de prêcher ; mais le magistrat de Chien-chien qui se trouvait avec moi eut été blessé de mon peu de courtoisie : je dus faire le sacrifice de ma volonté. Le bon Dieu se chargea bientôt lui-même de ma commission. Parmi les curieux accourus à l'auberge, se trouvaient un Bonze et un marchand de gâteaux à l'huile. La foule était si grande que plusieurs pouvaient à peine respirer. Celui-ci poussait un cri de détresse. Ah ! j'étouffe : je meurs : on m'écrase ! Je parus à la porte pour exhorter l'assemblée à se retirer, on n'en fit rien : au contraire il arrivait à chaque instant de nouvelles bandes de visiteurs qui ne pouvant pénétrer dans la cour, se mettaient à pousser ceux qui étaient arrivés avant eux ; de sorte que bientôt ce peuple, pacifique et respectueux tout d'abord se vit forcé de pénétrer jusque dans la chambre où nous étions ; il y fut jeté par le flot : vous dire la colère du magistrat, la scène qui se passa alors, serait chose impossible. Les satellites et les prétoriens qui l'accompagnaient prennent aussitôt leurs bambous et leurs fouets de fer et se ruent sur les malheureux qui ne s'étaient approchés si près de nous que parcequ'ils n'avaient pas eu assez de force pour résister aux coups d'épaules de ceux qui les suivaient : au bruit des coups de rotin et aux cris des agens de police, une panique générale s'empare de la foule et tout le monde de s'enfuir dans la rue. Ce mouvement fut si instinctif et si précipité, que notre malheureux bonze, celui dont je vous ai parlé plus haut, tomba sous les pieds des fugitifs et reçut d'assez graves blessures au visage. Lorsque tout le monde eut disparu, nous visitâmes le champ de bataille : je tâchai de consoler ce malheureux blessé et lui donnai 1000 sapèques. Le marchand de gâteaux avait tout perdu ; son panier était broyé, ses gâteaux étaient réduits en poussière, il pleurait à chaudes larmes. Je lui donnai 500 sapèques. Ces deux largesses occupèrent beaucoup les esprits. Nos païens ne comprenaient pas comment cet Européen qui aurait dû punir une foule qui l'importunait, se donnait la peine de consoler le Bonze et le marchand de gâteaux ? Peu à peu on comparait ma conduite à celle du mandarin et la conclusion finale était que la religion chrétienne devait être la véritable. Quoiqu'il en soit je puis vous dire que notre influence, aujourd'hui, n'est nulle part plus solidement établie qu'à Tsuei-ell-tchouang et dans ses environs. J'y suis retourné bien des fois depuis cette entrevue, j'y ai prêché tout à mon aise ; mes auditeurs se tiennent toujours dans la rue et n'entrent plus dans la cour de l'auberge ; mais ils m'écoutent et se convertissent.

Autre lettre du P. Leboucq 15 Août 1868. — Je me trouve en ce moment dans le village de Lim-cham-se, c'est à dire que je suis au milieu des élèves de notre école St François-Xavier : vous me permettrez bien, n'est-ce pas, de vous dire un mot de ces futurs auxiliaires dont nous espérons recevoir bientôt des secours si féconds et si consolants. Leur application ne laisse rien à désirer et leur piété est exemplaire : quatre d'entre eux (ils sont au nombre de 12) font surtout des progrès surprenants et ne soupirent qu'après le jour où ils seront en état d'être lancés parmi les païens et les catéchumènes. Il faut que je vous raconte ici une petite campagne que deux d'entre eux faisaient naguère. Après avoir étudié et appris un ouvrage intitulé « Chem-Kiao-ly-tcheng » et composé par nos anciens Pères pour réfuter les diverses doctrines superstitieuses de la Chine, nos écoliers se croyaient de fameux savants. Ils me demandèrent donc à profiter de quelques jours de vacances pour aller prêcher et enseigner aux païens de leur pays, ce qu'ils avaient appris ici. Vous comprenez que leur zèle devait avoir toutes mes sympathies. — Évidemment ils sont trop jeunes et trop peu ferrés encore pour aller soutenir des discussions en règle avec les lettrés païens, mais cette première sortie pouvait déjà leur inspirer un plus grand zèle et surtout leur faire voir ce qui leur manquait en fait de science et de patience. J'eus soin de les faire suivre par deux de nos plus pieux et de nos plus savants bacheliers chrétiens, afin que ceux-ci vinssent au secours des prédicateurs, s'ils venaient à se trouver dans la détresse. Nos deux champions se présentèrent dans un village appelé Léou-Kia-tchouang, dans la sous-préfecture de Kom-Kouang et à plus de 15 lieues de notre résidence : cette contrée à 30 lieues à la ronde ne compte pas un ancien chrétien et la religion y a été jusqu'ici peu prêchée. Tout le village se réunit sur la place pour les écouter. Personne ne leur faisant de questions, ils eurent bientôt débité tout ce qu'ils savaient et le soir, leur répertoire était à peu près épuisé. Par malheur plusieurs bacheliers païens voyant leur âge et leur embarras, se mirent à les questionner puis à leur faire des objections. Nos deux braves prédicateurs répondirent victorieusement à quelques unes ; mais se voyant serrés de trop près, ils demandèrent grâce en disant qu'ils n'étaient encore que des enfants mais que leurs maîtres se trouvaient dans un hameau voisin et qu'ils allaient aller les chercher. Deux heures à peine s'étaient écoulées que nos deux bacheliers en effet arrivaient à Léou-Kia-tchouang. Ils y tinrent une longue séance au milieu d'une foule immense et après avoir battu les lettrés païens sur toute la ligne, ils revinrent avec leurs élèves m'apporter la liste de 17 familles qui voulaient embrasser le christianisme. Cette expédition est d'autant plus remarquable, que les Chinois généralement aiment mieux que personne au monde à demeurer tranquillement assis chez eux, laissant la conversion des païens aux Missionnaires Européens qui sont venus en Chine pour remplir ce ministère. — Je voudrais et devrais vous dire que cette année, nos catéchumènes et nos baptêmes d'adultes ont été plus nombreux que l'an dernier. Sans les troubles qui nous ont fait perdre 6 grands mois et qui ont forcé nos catéchumènes à s'expatrier pour plusieurs mois, dans tout l'Est du district de Ho-Kien-fou, je crois que nous aurions eu, le P. Bougon, le P. Stevani et moi, plus de mille baptêmes d'adultes pour ce seul district. (Nous n'en avons eu que 680 d'adultes, et environ 1500 enfants païens moribonds). Mais si la paix nous était rendue, nous doublerions, triplerions certainement ce chiffre durant le cours de la nouvelle année apostolique que nous venons de commencer. — J'aurais encore bien des choses à vous dire : en Chine il y a toujours du nouveau : mais outre que mon talent épistolaire s'anéantit de plus en plus, je dois vous dire que mes forces physiques, elles aussi, s'opposent étrangement à ce que je vous envoie comme la dernière fois, 12 pages format romain. J'ai perdu beaucoup de sang à la bataille, (il est vrai qu'en perdant le mien, j'ai empêché bien des centaines de païens et de chrétiens de verser le leur !). Oui j'ai perdu beaucoup de sang et je suis loin encore de l'avoir retrouvé ; aussi à peine ai-je écrit 3 ou 4 pages d'une seule haleine que la main tremble et refuse de tenir la plume. Souvent aussi la vue se trouble, le cœur s'embarrasse, et bref il faut me coucher un instant sur mon Kam chinois !

Extrait d'une lettre du R. P. Petitfils. — Tsy-ly-tchuang, 11 décembre 1868. — Dans ce moment malgré les rebelles ou plutôt à cause des rebelles, lesquels nous ont mis en plein dans la règle de la pauvreté nous sommes aussi riches qu'on peut l'être en consolations spirituelles. Notre vicariat compte, à l'heure qu'il est, 4000 catéchumènes ; et dans un endroit voisin de celui que j'évangélise, un de nos Pères, dans les cinq dernières semaines, a baptisé plus de 350 adultes. Moi, qui ne suis qu'un tout petit apôtre et qui ne puis en rien me comparer aux vieux Missionnaires qui évangélisent la Chine, j'ai dans mes derniers huit jours baptisé 19 adultes. Et je ne parle pas de ceux que pendant ces huit jours j'ai remis à plus tard ne les connaissant pas encore suffisamment. Le jour de la fête de St François-Xavier, j'ai eu la consolation

d'administrer le baptême à 16 adultes et c'est sur tous les points du vicariat que l'élan se manifeste.

Kiang-nan. — Extrait d'une lettre du P. Grillo en traversée pour la Chine — . . « Le jour où nous étions en rade dans la baie de Suez, un étranger originaire de l'Indoustan s'étant aperçu que je baragouinais un peu l'anglais, m'aborde très poliment en cette langue et témoigne le désir d'engager une conversation aussi amicale que sérieuse. Notre bataillon de Sœurs qui à Suez venait de recevoir un renfort de 3 religieuses du Bon-Pasteur retournant dans les Indes, avait fortement piqué sa curiosité. Il me demande donc des renseignements sur ces Sœurs de charité au costume varié : des religieuses il passe aux religieux et de ceux-ci à la religion avec une suite d'idées vraiment admirable. Durant le séjour de 9 mois qu'il a fait en Europe il a beaucoup vu et beaucoup entendu. Il a visité Londres, Paris, Naples, Florence, Venise et Rome. La figure vénérable et radieuse de Pie IX l'a beaucoup frappé. Le saint Père est bien bon, me dit-il à plusieurs reprises, et sans tarder il me pose des questions et des difficultés en règle sur l'infaillibilité du Pape. Grâce au bon P. Berrier, j'avais ma batterie assez bien montée et j'ai pu répondre avec facilité aux attaques que mon adversaire me faisait de la meilleure foi du monde. Du Pape nous sommes passés à l'Eglise, et pendant que nous repassions per summa capita mais tout de bon cependant presque toutes les questions traitées en classe l'année dernière, je m'aperçois que ce n'était pas un protestant à qui j'avais affaire, mais bien un sectateur du Prophète. A ce moment un sentiment de découragement se saisit de moi, à cause de je ne sais quel préjugé qui nous fait croire impossible ou à peu près la conversion des mahométans. Toutefois voyant mon homme d'une docilité parfaite à toutes les observations que j'étais amené à faire concernant la religion en général et le catholicisme en particulier, je repris courage, et j'entrai dans le domaine du P. de Augustinis, tâchant d'établir la nécessité d'une religion et concluant de mon mieux que la religion chrétienne est la seule vraie. Notre conférence, grâce au bon sens exquis de mon interlocuteur, procédait de la manière la plus tranquille suivant la méthode des questions et des réponses. — Notre Osmanli professe le plus grand respect pour Jésus-Christ, il ne croit pas que Notre-Seigneur ait jamais affirmé sa Divinité. S'il s'est fait passer pour Fils de Dieu, cette filiation doit s'entendre d'une manière large, dans le sens que nous donnons à notre filiation même à l'égard de Dieu créateur. — Lorsque j'apportai un passage de l'évangile qui semblait ne laisser pas de réplique, il s'esquivait sur l'interprétation fausse qu'on a pu donner aux paroles de Notre-Seigneur. Il est arrivé jusqu'à objecter l'altération des saintes Ecritures faite par je ne sais quel Pape. C'est alors que le recours aux arguments tirés de l'ancien testament devint très-expédient : aussi ne laissai-je pas que de m'en servir. La conclusion pratique de notre première conférence fut, que si lui mahométan venait à s'apercevoir qu'il n'était pas dans le vrai chemin, il était obligé en conscience d'en sortir, qu'il demanderait tous les jours à Dieu la grâce de se conformer à sa volonté et d'être éclairé si par hasard il se trouvait dans l'erreur ; enfin qu'il ne manquerait pas de m'entretenir plusieurs fois sur la même matière pendant la traversée de Suez à Aden. Il finit par me donner sa carte sur laquelle était écrit en arabe et en anglais le nom : Shujao deen Tybjée. Il ajouta une forte poignée de main en m'invitant à me reposer parceque, disait-il, je devais être fatigué de notre colloque qui avait duré environ deux heures. Mon Shujao deen tint parole et il ne se passa pas de jour sans que de nouvelles conférences ou pour parler moins solennellement, de nouvelles causeries vinssent ajouter de nouvelles lumières à son esprit et dissiper peut-être plus d'un préjugé qu'il avait conçu contre notre sainte religion. Comme il me témoigna une fois entre autres sa tendance à admettre que toutes les religions sont bonnes, et que Dieu ne pouvait condamner un mahométan fidèle au Coran, je fus assez heureux pour l'amener à reconnaître l'impossibilité de plusieurs religions vraies et la nécessité pour tout homme instruit de ne pas rester dans le doute concernant le culte que Dieu veut qu'on lui rende. Je suis parvenu aussi à ébranler sa ferme croyance à la vérité de sa religion, il a convenu qu'il devait songer sérieusement à l'état où il se trouve pour voir s'il est ou non dans la voie qui mène au Ciel où il a grand envie d'arriver. A ma grande surprise mon adversaire a touché à presque toutes les questions théologiques, me faisant des difficultés sur l'Incarnation, la Trinité et la présence réelle avec une force d'arguments qui révélait un mahométan d'une instruction peu commune. Pour les matières que je n'ai pas encore vues en théologie je me suis servi de procédés rationnels pour établir au moins la possibilité de nos mystères. Une des conséquences pratiques que j'ai tirée de tout cela pour mon compte est que toutes les études qu'on nous fait faire dans la Compagnie peuvent avoir et ont en effet la plus grande importance même pour un

Missionnaires. Presque dès le commencement de mes entretiens avec Shujaodéen Eybjée, un sien neveu nommé Ahmed se lia d'amitié avec moi. Il m'a fait concevoir des espérances de conversion pour un avenir plus ou moins éloigné. Ce jeune homme est resté cinq ans à Paris dans je ne sais quelle institution suivant les cours du collège Chaptsal. Il a été passablement mal édifié du milieu où il se trouvait. Il me citait des traits comme celui-ci : Un de ses camarades l'invitait à aller à l'église pour entendre tel ou tel beau morceau de musique. Un banquier de ses amis, catholique apparemment, lui disait qu'il était prêt à devenir mahométan ; du jour où il serait persuadé que cette religion favoriserait son commerce. — Pour en revenir à mes mahométans, nous nous sommes séparés à Aden dans les meilleurs termes du monde. L'un et l'autre a bien voulu accepter une médaille de la Ste Vierge en souvenir des beaux jours passés ensemble. Cette médaille mieux que tous les discours, sera je l'espère la semence bénie qui fera naître dans leurs cœurs le désir de la conversion.

Lettre du R.P. Gandar. — Zi-Ka-wei, 19 Août 1868. — Si vous étiez venu hier visiter une de nos villes chinoises, quel spectacle plaisant n'auriez-vous pas eu à contempler ! Sur les midi, vous auriez vu les mandarins de tous les ordres, revêtus de leurs plus précieux habits et des marques de leur dignité se rendre à la cour du tribunal, (à Pékin on se rend à la cour du tribunal d'astronomie) pour y attendre le moment où commençait l'éclipse. Selon le vieux cérémonial à l'instant où le soleil ou la lune s'obscurcissent, tous les hommes en charge se jettent à genoux. Aussitôt on entend un bruit épouvantable s'élever de toute la ville. Le tambour bat, les cymbales retentissent, les tam-tam percent les oreilles, des milliers de voix confuses produisent un brouhaha, un charivari indescriptible. Les mandarins restent ainsi prosternés et ce tintamarre persévère durant tout le temps que les deux astres sont en conjonction. Pendant le même intervalle, les astronomes placés à l'observatoire, examinent avec toute l'adresse et tous les soins dont ils sont capables, le commencement, le milieu et la fin de l'éclipse, comparant ce qu'ils observent avec la figure et les circonstances du phénomène, envoyées précédemment par le tribunal des rites. Ils rédigent ensuite leurs observations, les scellent de leur sceau et les envoient à l'Empereur qui lui aussi a dû observer l'éclipse. Ce cérémonial se pratique dans toutes les villes de l'Empire. — Pourquoi, me demanderez-vous peut-être, ces étranges cérémonies ? Vous savez que le Chinois maintient avec scrupule tous les rites transmis par les anciens. Remontons donc aux anciens temps pour savoir ce que c'est qu'une éclipse au céleste empire. — On lit dans le Chou-King : Tchong-Kang venait de monter sur le trône (2128 ou 2155 ans avant Jésus-Christ) Hi-Ho (les astronomes) plongés dans le vin n'ont pas fait usage de leur talent. Sans avoir égard à l'obéissance qu'ils doivent au prince, ils abandonnent les devoirs de leur charge, et ils sont les premiers qui ont troublé le bon ordre du calendrier dont le soin leur avait été confié. Car au premier jour de la dernière lune d'automne, le soleil et la lune dans leur conjonction n'étant pas d'accord dans le fang, (constellation) l'aveugle a frappé le tambour, les mandarins sont montés à cheval et le peuple est accouru. Dans ce temps-là Hi-Ho, semblables à des statues de bois, n'ont rien vu ni entendu, et par leur négligence à supputer et à observer le mouvement des astres, ils ont violé la loi de mort, portée par nos anciens princes. Selon nos lois inviolables, les astronomes qui devancent ou qui reculent le temps doivent être sans rémission punis de mort. » (traduction du P. Gaubil). — Hi-Ho furent punis de mort, conformément à la loi. L'éclipse était alors considérée comme un avertissement du Ciel, comme l'annonce de futurs châtiments, comme le présage d'une révolution dans le gouvernement. Un dragon céleste était envoyé pour dévorer l'astre du jour, et c'était aux humains à délivrer le soleil des étreintes du monstre. La preuve de ce que j'avance se trouve répétée cent fois dans l'histoire chinoise. En voici un exemple. — « A la septième année de Buang-vou-ti, au jour de Quey-Hay, dernier jour de la troisième lune, éclipse de soleil. » (C'était l'an 3 de Jésus-Christ) Après l'observation de l'éclipse, l'empereur (Kouang-hou-ti) se retira cinq jours pour ne penser qu'à la conduite à tenir dans le gouvernement de ses sujets et fit publier un édit dont voici la teneur : « La vue du soleil et de la lune nous avertit de penser à nous. Il faut se corriger de ses défauts et par là prévenir les maux dont le ciel nous menace. Pour moi, à peine puis-je parler, je tremble à la vue de mes fautes. Je veux que les grands de ma cour me donnent sincèrement leurs avis dans des placets cachetés et je veux qu'on ne me donne pas le titre de Ching » — En conséquence des ordres de l'empereur, les grands lui offrirent des placets cachetés. L'histoire a conservé la mémoire de celui que fit Tchang-tsin. Voici ce qu'il dit : « Selon les règles de l'astrono-

mie les éclipses du soleil ne doivent paraître qu'au premier jour de la lune. Cependant depuis plusieurs années on en voit au dernier jour de la lune. Cela vient de ce que la lune a accéléré son mouvement et par là le temps de l'éclipse est anticipé. Le soleil est l'image du souverain. La lune est l'image des sujets. Les défauts de ceux-ci ont ordinairement leur source dans ceux du souverain.» — Le 29 Mai de la même année 31 de Jésus-Christ, l'empereur rendit un second édit, comme résultat de ses observations.« Il disait que l'éclipse du soleil causée par l'interposition de la lune est un avis que le Ciel donnait sur la réforme du gouvernement de l'état. — D'après cette notion sur les éclipses en Chine, on peut facilement comprendre que les empereurs avaient extrêmement à cœur d'être exactement renseignés par le tribunal d'astronomie sur l'époque précise d'une éclipse et des circonstances qui devaient l'accompagner. Aujourd'hui le peuple continue à dire que le dragon céleste veut dévorer le soleil et pour délivrer l'astre du jour il crie, il fait retentir le tam-tam, il brule des petards, il tire de petits canons. Les mandarins savent que les éclipses ne sont que des évènements naturels, annoncés bien longtemps à l'avance par les astronomes et néanmoins ils continuent à suivre l'antique cérémonial, aujourd'hui encore prescrit par le tribunal des rites. Ils se jettent le front en terre, prient le dragon de ne point dévorer le soleil et les satellites lancent des flèches contre le monstre pour lui faire lâcher prise. Le tribunal d'astronomie est composé d'un inspecteur et de deux présidents dont l'un est tartare et l'autre censé chinois. Depuis le P. Schall jusqu'à nos jours, un Européen a toujours remplacé le président chinois. Ces dernières années c'était un Russe, aujourd'hui c'est un Français. L'éclipse du 18 août 1868 avait été annoncée par le P. Verbiest.

Tché-ly. — Lettre du P. Petitfils — Tsao-Kia-nam, 28 Août 1868.

... Dans le village où nous faisons mission s'est passé, il y a un an à pareille époque, le fait suivant: Un individu de 25 ans, joueur et fumeur d'opium, remplissant, malgré ces deux belles qualités, les fonctions de Thuriféraire et chargé en conséquence de présenter les vœux et les prières des païens à l'idole de Fo, vint un soir s'installer au milieu d'un groupe de chrétiens pour fumer sa pipe. On se mit à parler de religion: et la conclusion de la première partie de la conversation fut de la part du disciple de Fo que le Dieu des chrétiens n'était rien et qu'il n'avait qu'une très petite partie de la puissance de Fo. — Les chrétiens ripostèrent que Fo n'était qu'un Ma-Koué (démon) et le Dieu des chrétiens tout-Puissant. Jusque là les conclusions étaient telles qu'on devait les supposer entre païens et chrétiens. Mais la seconde partie de l'entretien fut moins pacifique: Le païen, à bout de raison pour défendre son idole, en vint à de graves injures à l'adresse des chrétiens. Ceux-ci gravement attaqués, portèrent plainte au mandarin de Hien-Hien. En conséquence de cette accusation, notre fumeur d'opium qui était revenu le lendemain au milieu des chrétiens se vit appréhender et enchaîner par les envoyés du tribunal dans l'endroit même où grâce à ses injures, il avait cru triompher la veille. Il ne fut pas médiocrement effrayé en se voyant pris au milieu des chrétiens qu'il avait insultés, mais ce qui l'effrayait bien davantage, c'était la perspective d'une forte redevance à payer au tribunal et d'une indemnité à donner aux chrétiens. Ceux-ci alors eurent pitié de lui. Grâce au P. Leboucq, ami du président du tribunal, le mandarin de Hien-Hien octroya que le Père serait lui-même juge de la peine à infliger au coupable: Le Père, à son tour, chargea les chrétiens, rassemblés en grand nombre pour la mission, de prononcer eux-mêmes la sentence or voici ce qu'ils firent: «Père, lui dirent-ils, ce païen nous a insultés, nous lui pardonnons; mais il a insulté notre Dieu, il faut qu'il lui demande pardon, et pour cela il faut qu'il vienne ici dans notre chapelle, le jour de la clôture de la mission, qu'il fasse le Ko-to (prostration profonde) devant l'image de Notre-Seigneur et qu'à haute et intelligible voix, il fasse la déclaration suivante: «Que le Dieu des chrétiens est tout-Puissant et que Fo n'est rien.» Cette sentence, approuvée du P. Leboucq, fut aussitôt signifiée au coupable. Alors celui-ci, en présence d'un grand nombre de païens accourus là à cette nouvelle, s'avance vers la chapelle au milieu des chrétiens qui la remplissaient: arrivé devant l'autel, il fit le Ko-to devant l'image de Notre-Seigneur, et à haute et intelligible voix, de manière à être entendu même de tous les païens qui encombraient la cour attenante à la chapelle, il fit la déclaration suivante: Fo n'est rien et le Dieu des chrétiens est tout-Puissant.» A cette occasion, trois familles de païens qui se trouvaient

là et qui formaient 23 personnes se firent catéchumènes et, depuis, ces 23 personnes sont toutes chrétiennes. Aujourd'hui même, j'ai baptisé les deux dernières personnes de ces familles.

Extrait d'une lettre du P. Ravary. + 3 Décembre 1868. ... Wamte est un petit village sur le bord du grand fleuve à 10 Kilomètres Nord-ouest de Tsi-men. Ce pays nous était entièrement inconnu. Au mois de septembre dernier, les deux principales familles étaient en discorde. La cause devait être portée au mandarin. Le procès allait entraîner de grandes dépenses pour les deux partis. C'est l'usage. N'importe. On se haïssait fort de part et d'autre et cela depuis assez long-temps. L'orage était donc sur le point de crever. — Sur ces entrefaites, le chef d'une de ces familles rencontre, je ne sais où, quelques néophytes. On parle de religion. On exalte, sans doute, on exagère, la soi-disant puissance du Loia Européen. Les affaires que nous avions traitées l'an dernier avec un plein succès, Dieu aidant, au tribunal de Kiang-ien, avaient eu un grand retentissement, notre païen en avait entendu parler. L'occasion est donc favorable. Il se déclare chrétien. Il retourne dans sa famille, engage quelques amis à suivre son exemple. Quelques jours plus tard, il vient à notre église de Tsi-men demander des livres de prières. Notre premier catéchiste reçoit convenablement ce nouveau venu et ses quelques amis. A cette première visite on ne lui parle pas de l'affaire du procès. — Cette soi-disant conversion est bientôt connue à Wam-té. A cette nouvelle la famille adverse se croit perdue. On délibère, on consulte. Il n'y a qu'un moyen, et voilà le chef de l'autre famille avec quelques païens de sa parenté, qui arrive à son tour à Tsi-men. Ils veulent eux aussi se faire chrétiens. Mon Dieu que vos desseins de miséricorde sont impénétrables! Voilà donc 8, 10 familles, amenées à nous par un motif purement humain. Il n'est pas mauvais. Je nourris la douce espérance que ces bons païens, sans s'en douter, nous frayent le chemin pour sauver bon nombre d'âmes! — Le catéchiste est zélé; il est intelligent. Cette fois il a tout compris. Il engage ces braves gens à persévérer dans leur bonne résolution. Il promet que sous peu, il ira les visiter pour arranger cette affaire. Il ajoute qu'il va d'abord consulter le Loia Européen, ami de la paix et de la concorde dans les familles, chez les païens comme chez les chrétiens, et qu'il leur apportera bientôt la réponse. J'étais pour lors à Vousi. Le catéchiste vient me voir, et me raconte le fait. Il retourne à Kiang-ien et de là, va visiter ces nouvelles familles. Il les encourage, les félicite et leur dit que le Loia Européen a été enchanté d'apprendre cette bonne nouvelle. "Vous voulez être chrétiens, c'est parfait; mais avant tout il faut obéir au Dieu du Ciel, et au Missionnaire son représentant sur la terre. Or la première règle de notre sainte Religion est d'aimer Dieu par dessus toute chose, et le prochain comme soi-même. Donc paix et concorde: donc pas de procès." Grâces à Dieu, ces paroles sont bien reçues. Le passé est oublié. Les deux familles se réconcilient. Ces 8 à 10 familles renoncent sérieusement à leurs superstitions et promettent de se faire chrétiennes. On invite le Missionnaire à venir les visiter. Le local, pour le recevoir convenablement fait défaut. On offre le se-dam de la localité pour en faire une église et pour l'habitation du Père. — Le se-dam n'est pas une pagode. Les bonzes et les tao-zes n'y font pas leur séjour. Le se-dam toutefois est un lieu essentiellement superstitieux. Ces édifices, élevés d'une manière plus ou moins somptueuse, selon les ressources et la dévotion des localités, sont destinés à recevoir les tablettes des ancêtres. Le 1er jour de chaque mois et le 15, les principaux membres des familles, doivent se rendre en cérémonie à ces se-dams, se prosterner devant ces tablettes et y brûler l'encens. Voilà comment ces pauvres et orgueilleux Chinois, surtout les lettrés plus orgueilleux encore, comprennent et pratiquent le grand précepte de l'amour filial. Le se-dam de Wam-té est plus modeste. Il n'y a que 3 chambres en assez bon état. Ce sont ces trois chambres qu'on désire offrir au Missionnaire. Pour le moment, ce pied à terre provisoire nous suffit. Par raison de prudence, je ne veux pas accepter ce local à titre de donation. Bon nombre de familles encore païennes y ont droit. Nous pourrions nous créer pour l'avenir mille difficultés. Le plus pratique c'est de recevoir cette habitation à titre de location seulement, et pour 5 ans. Nous allons y établir une école et le Missionnaire aura toute facilité pour visiter cette chrétienté naissante.

Lettre du R. P. Desjacques à son frère. Song-Kang; 5 Février 1869. ... — De par la loi chinoise, les

mandarins doivent à certains jours faire une instruction ou exhortation au peuple ; je crois que c'est le 1er et le 15me jour de la lune qui sont chez les païens de ce pays, à peu près comme les dimanches chez nous, des jours de dévotion et de récréation. — Depuis 15 ou 20 ans on s'était généralement dispensé de ces cours d'instruction, à cause des troubles qui bouleversaient la contrée ; cette année le mandarin de Song-Kang, en vertu probablement d'ordres supérieurs, a remis en vigueur les anciennes ordonnances ; mais au lieu de pérorer lui-même, il a trouvé plus commode de se faire remplacer par un habile parleur. Les séances se tenaient dans une pagode, sous la présidence de l'intendant des prisons. (On ne dit pas que M. l'intendant ait jugé à propos de donner à ses malheureux subordonnés la permission d'assister à ces belles leçons ; on aurait pu penser pourtant qu'ils devaient en avoir plus besoin que tous autres.) — Une foule nombreuse se pressait à ces cours comme à la comédie. Un beau jour il arriva que l'orateur du gouvernement, ministre sans porte-feuille, se permit de lancer quelques tirades des plus obscènes sur le compte des Missionnaires et des chrétiens. Au nombre de ses auditeurs se trouvaient quelques unes de mes ouailles, entre autres un chrétien de vieille souche qui se sentit blessé au vif en entendant de si indignes calomnies. Enhardi par l'autorité que lui donne auprès de ses concitoyens la charge qu'il exerce dans le faubourg ; car il est Pao-tseng, comme qui dirait garde champêtre ; notre gaillard prend la parole et donne un solennel démenti à l'orateur. L'auditoire émerveillé se tourne d'un même mouvement vers l'interrupteur ; l'exclamation "un chrétien" s'échappe de cent bouches. Le président se lève pour imposer silence ; peut-être se serait-il couvert, s'il n'avait eu déjà son chapeau sur la tête comme l'exige rigoureusement la bienséance chinoise ; malheureusement aussi l'usage de la sonnette est encore inconnu parmi nous, en sorte que l'ordre ne s'est rétabli que peu à peu, après que l'honorable membre de l'opposition se fut retiré. Ce petit incident a fait quelque bruit dans la ville, et M. le président a cru qu'il y allait de son honneur de ne pas laisser passer ainsi ce téméraire outrage à son autorité. D'un autre côté la circonstance était délicate, il y avait eu aussi outrage à la religion chrétienne contrairement aux édits de l'empereur, et ce qui est pis encore aux traités avec le grand pays de France, car on est ici à la portée du canon ; il fallait donc user de prudence, et voici comment il s'y est pris : — Trois ou quatre jours après l'événement, deux hommes de la police se présentent chez notre généreux confesseur, et l'invitent à se rendre auprès du noble intendant des prisons, qui désire, disent-ils, s'entretenir avec lui. — Le rusé Pao-tseng commence par s'excuser poliment sous prétexte qu'il n'avait pas le loisir de s'y rendre ; je dépends du sous-préfet, disait-il, et je n'ai rien à faire avec l'intendant des prisons. — Mais les habiles messagers plus roués encore, insistent et prodiguent tant de bonnes et belles raisons, que le brave homme finit par se laisser persuader et sort avec ses hôtes. A peine arrivé dans la rue on le garrote et on le conduit comme un criminel en prison, les mains liées derrière le dos et la chaine au cou. En vain il se récrie et demande de quel délit on l'accuse ou de quel crime ? de quel droit on attente à sa liberté ? où est le mandat d'arrêt contre lui ? qu'au moins on le conduise au sous-préfet qui seul a le droit de condamner à la prison ; on lui répond froidement : "Vous verrez le mandarin demain ; et la porte se referme sur lui et sur ses réflexions. — Le lendemain à 8 heures les satellites se présentent et notre prisonnier est conduit sous bonne escorte à la salle d'audience où siège l'intendant. L'accusé se tient à genoux, aucune question n'est adressée, aucun témoin n'est entendu, mais le mandarin de but en blanc prononce cette sentence : " Pour avoir troublé l'ordre du peuple réuni pour entendre les instructions de l'empereur, que cet homme reçoive cinquante soufflets". Et sans donner le temps de faire la moindre observation, la sentence est cruellement exécutée ; puis le patient tout meurtri est rendu à la liberté. — Aussitôt l'affaire m'est rapportée ; j'étais assez embarrassé pour savoir par quel bout la prendre pour la traiter. Tout le monde s'accordait à dire que ces mauvais traitements avaient été infligés en haine de la religion ; mais le mot n'avait pas été prononcé, on n'avait parlé que de désordres et d'instructions de l'empereur ; les coups avaient été administrés et reçus, les meurtrissures seraient bientôt guéries, je ne voyais vraiment pas clairement les résultats réellement avantageux qu'on pouvait espérer en entrant en lice, et je craignais beaucoup qu'il n'y eut en outre quelques considérations personnelles entièrement étrangères et peut-être même peu honorables à la religion, en sorte que je temporisai. Là dessus je vais

faire ma retraite à Zi-Ka-wei. Avant hier, au sortir de la retraite je me rends immédiatement au faubourg de notre confesseur où je devais précisément faire mission et voilà qu'à ma grande satisfaction je trouve l'affaire toute arrangée; voici comment : Le sous-préfet vient d'être changé; son remplaçant, après installation, convoque tous les Bao-tseng, et tous d'arriver avec leurs petits présents; il n'y manquait que celui du faubourg. — Pourquoi donc ne vient-il pas, demande le nouveau mandarin. — Un officieux s'empresse de raconter l'histoire des cinquante soufflets en la brodant un peu. Aussitôt l'intendant des prisons est mandé au tribunal du sous-préfet. Il s'y rend tout tremblant se doutant de quelque chose. En effet à peine s'est-il relevé de sa profonde inclination à laquelle on n'a répondu que par un léger salut, que le nouveau mandarin avec un sourire cruel lui adresse ces mordantes « Il paraît que dans cette ville les intendants des prisons sont de gros bonnets, que leur autorité s'étend même sur les citoyens qui sont en liberté, et que surtout ils savent en user avec une sagesse à nulle autre pareille. Il n'y a pas de doute que dès que l'Empereur aura connaissance de leur savoir faire, il ne les élève au dessus du préfet et même du gouverneur de la province, à la dignité d'embassadeur pour traiter les grandes affaires d'où dépend la paix de l'état. » — Le pauvre intendant comprend qu'il ne ferait qu'embrouiller son affaire et empirer sa situation en cherchant à se justifier, il se contente donc de se confondre en protestations d'humilités, il confesse qu'il n'est qu'un ignorant, un imbécile, et prie le sage mandarin de vouloir bien l'instruire et le former. — Sur ce le sous-préfet lui impose en réparation de se rendre en grande pompe à la pagode, d'y allumer deux grands cierges rouges, et de faire trois prostrations à l'idole. La pénitence a été exécutée de point en point en présence d'une foule compacte de curieux; et l'un d'entre eux aurait, m'a-t-on dit, fait cette réflexion que tout le monde répète par la ville : « En voilà un mandarin qui a de l'esprit! Il venge l'injure faite aux chrétiens par des actes d'idolâtrie que les chrétiens abhorrent. — Nous avons ici sept Novices scolastiques; leur maître des novices vient de les envoyer en pèlerinage dans ma section. A peine sortis de la maison du noviciat, voilà la pluie qui tombe, pluie fine et froide avec vent du Nord-ouest, sans discontinuer pendant trois jours. Or ici pour tout chemin nous n'avons que des sentiers à travers champs, sans jamais rencontrer le moindre petit caillou : on peut se faire une idée comme il fait bon patauger dans cette boue. Nos pieux voyageurs sont ici aujourd'hui cinquième jour de leur pèlerinage; ils sont arrivés en trois bandes par trois routes différentes; c'est un plaisir de leur entendre raconter leurs mésaventures.

Lettre du P. Heude au P. Cordier. — A bord de la Ste Marie, en vue de Kiang-in, 14 janvier 1869.

. . . Le 24 Octobre nous partions de Nan-kin par une jolie brise de mousson nord-est : en quelques heures nous sortions du Kiang-sou pour entrer dans le Ngan-hoei : le soir nous couchions près d'un petit village appelé Tsai-che-ki. Vous n'avez peut-être pas l'idée de la navigation à la chinoise. Si le vent est favorable, on marche bonnement; s'il est contraire, mais pas trop fort et que l'on ait le courant pour soi, on tire des bordées assez dures à l'estomac : car la lame est courte et brisante, et elle secoue ferme ces longues et lourdes constructions. S'il y a calme on rame, on perche, on tire la corde. Si le vent est contraire ou trop fort, on s'arrête au premier port : on s'arrête toujours la nuit, et il n'y a que les voleurs et quelques [illegible] qui marchent un peu après le coucher du soleil. Arrivé au port, on met le grapin à la côte, quelques uns enfoncent un pieux au bord et y amarrent leur barque. S'il n'y a pas de port, on s'arrête ordinairement près des barques militaires. La nuit cependant, surtout s'il y a plusieurs barques, on peut s'estimer en sûreté. En revanche, il faut avoir bonne volonté pour dormir. De temps en temps l'homme de garde frappe son tambour en tam-tam; quelques fois il tire le canon pour avertir les voleurs que là il y a des braves et qu'il ne fait pas bon passer en barque : puis viennent les pétards en l'honneur des diables, les cris des bateliers, leurs chants, les hurlements des chiens et des veilleurs du village : tout cela favorise singulièrement le sommeil, surtout s'il y a un peu de fièvre dans les veines. J'ai fini par m'y habituer : c'est d'ailleurs le même vacarme dans les villes, surtout à Tcheng-Kiang et à Ngan-Kin. Mais continuons notre course. Nous remontions le fleuve jusqu'à Tai-ping-fou : là nous entrions dans le canal de Tai-ping à Ning-kouo-fou, où nous voulions nous rendre. — Le long du chemin rien de remarquable, si ce n'est une inondation exceptionnelle : en sorte que nous étions souvent au dessus des champs, croyant être dans le lit du canal. De part et d'autre de la vallée, les

collines sont complètement dénudées : ce sont des grès ou des argiles rouges mêlés de galets. A peine avions nous fait une ou deux lieues que le vent est devenu absolument contraire, la pluie très abondante : il fallut s'arrêter avec quelques petites barques de pêche. C'est à cet endroit que j'ai vu pour la première fois les barques à miroir. Ce sont des cannots longs et étroits : ils se conjuguent souvent deux ensemble pour mieux tenir. Le long du bord est fixée une large planche peinte en blanc : elle s'incline doucement jusqu'à la surface de l'eau, où elle se reflète : en avant et tout autour il y a des filets : le poisson vient à cette lumière relativement plus considérable que celle de l'espace environnant, et les hommes le prennent. J'ai lu quelque part que le poisson sautait sur la planche et de là dans la barque : mais d'après les explications qu'on nous a données, c'est une fausseté. Le vent étant devenu contraire et très-violent, il nous fallut séjourner au pied d'une petite colline un jour et demi. Le 27 nous mettions à la voile, et le lendemain, après bien des difficultés causées par la ruptures des digues et l'obstruction des canaux nous jetons notre grapin sous les murs de Nin-Kouo-fou. Au milieu du canal, j'ai tiré le héron cendré (Ardea cinerea. Lath.). Avec un petit fusil comme le mien cet oiseau est difficile à aborder. Le reste du jour fut employé à faire quelques provisions et à louer une petite barque pour remonter la rivière qui descend des montagnes à l'Est de Nin-Kouo ; nous sommes partis le soir même : notre barque avait ordre de nous attendre. Nous avons couché le soir près d'un grand pont. Il a 11 à 12 arches, et autant d'éperons en forte maçonnerie ; mais sa direction forme un angle obtus avec celle de l'eau. Le constructeur a eu en vue d'atténuer les désastres causés par la violence du courant en cet endroit. Le dessus du pont est pavé en grandes pierres plates : malheureusement les Tchan-mo ont détruit la moitié des parapets pour construire un petit fort sur le milieu du pont, afin d'intercepter les communications des impériaux et probablement aussi pour rançonner les allants et venants. Ce matin d'assez bonne heure le P. Beckinger crie aux bateliers de se lever et nous voilà remontant le courant à force de perche. L'eau devient de moins en moins profonde, nous touchons souvent le fond de galets, et nos hommes sont contraints de descendre dans la rivière pour soulever la barque. Je n'ai rien vu de curieux dans ce courant que quelques mulettes en mauvais état et un grand martin-pêcheur. Il est au moins d'une taille double de celle du nôtre et fort beau. Je ne l'ai remarqué que le long de ce torrent. Les saules abondent : peut-être pourrai-je les étudier par la suite. Le troisième jour après notre départ de Nin-Kouo-fou, nous sommes arrivés au village de Choué-ton. La vallée où il est situé est fort bien cultivée, et abonde en Pa-Ko-chou. C'est le Ginko biloba. (1) C'est un arbre d'une grande beauté. Son port rappelle celui du tulipier de Virginie. Son feuillage découpé s'agite au vent comme les feuilles du tremble. Les chinois en font leurs planches d'imprimerie et d'autres ouvrages d'art. A Chang-hai et ailleurs les bonzes le plantent près des pagodes : mais depuis la rebellion un grand nombre a disparu, et il est difficile de s'en procurer. A Choué-ton, on pouvait en avoir un arbre de 20 à 30 pieds de haut sur 2 pieds de côté pour une piastre. Un chrétien m'a donné beaucoup de noyaux, et en les examinant, j'ai trouvé deux formes entièrement distinctes. —— Dans la soirée nous arrivions au village de Hin-tsen, but de notre excursion de ce côté. C'est un amas de grandes et belles maisons étagées au fond d'une vallée : les sommets le dominent de toutes parts, et l'abritent des vents froids. Les vieux chênes verts (2), les platanes et les ginkos y entrelacent leurs divers feuillages et y donnent une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Nos pic-verts et nos grimpereaux parcourent sans cesse leurs vieilles écorces pour y trouver leur repas quotidien : l'écureuil gris cabriole dans leurs branches où la grive mauviette et le Hoa-mi font retentir les échos de leurs notes éclatantes, pendant que de trop nombreux sangliers s'engraissent dans les fourrés à la saison des glands. Mais, mon cher Père, quelle désolation au milieu de cette ravissante nature ! De 70 pauvres émigrés chrétiens du Hou-pé venus là au printemps, 11 ont déjà succombé sous les attaques de fièvres bilieuses. Sur les 60 qui restent, je n'ai vu que 2 ou 3 figures en bon état, et il est possible que cet hiver la moitié au moins succombe encore. Notre visite leur a fait du bien. Le P. Beckinger s'est efforcé de relever le moral, (et nous avons fait distribuer un peu de riz). Pendant que le Père s'occupait des affaires, moi j'ai battu les bois. Le terrain est le carbonifère, marbre noir, galets roulés, schistes métamorphiques. J'ai vu le charbon dans la crevasse d'un torrent derrière le village. Nous sommes restés 4 jours à Hin-tsen, puis nous avons regagné notre barque amarrée sous les murs de Nin-Kouo.

(1) Salisburia adiantifolia. (Sm.).

(2) Quercus fissa. (Champion et Bentham) Q. Chinensis (Bunge). Celui-ci n'est pas pérennant, il ressemble à notre chataigner.

je n'ai pas visité la ville. En gagnant par les canaux le port de Ou-hou, je n'ai vu de curieux qu'une certaine méthode de pêche très bizarre. Le pêcheur est un homme couché à plat ventre dans un baquet oblong; mais ce baquet bascule sur l'avant, de manière que le menton affleure l'eau. Les pieds et les jambes sont en l'air et tiennent un seau où sont déposées les captures. L'instrument de pêche est primitif: ce sont tout en bien les dix doigts qui se cramponnent dans les herbes aquatiques et la vase: il arrive parfois qu'ils se cramponnent à un poisson, et celui-ci passe à l'arrière dans le seau: l'eau étant trouble et basse, ils peuvent ainsi prendre des anguilles, des brèmes, etc. Le spectacle d'une bande de baquets vivants se mouvant ainsi à travers les roseaux est fort curieux. — Ou-hou-hien est un port fort commerçant sur le fleuve: c'est la station où, après Chang-hai, j'ai vu le plus de barques. Dernièrement les résidents anglais ont consulté individuellement le P. Beckinger et moi pour savoir quels points nous préférerions pour établir de nouveaux établissements. Nous avons signalé Ou-hou. Ce sera, je l'espère, un bon centre pour la future mission de l'ouest du Kiang-nan. — Le lendemain, après notre départ de Ou-hou, je visitai sur la rive droite du fleuve une fonderie de pots et marmites chinoises. C'est tout ce qu'il y a de plus élémentaire, sauf l'idée de faire venir le fer d'Angleterre, tandis qu'on en a à vendre dans le pays. Je ne suis pas connaisseur et ne puis juger les qualités: mais je ne m'étonnerais pas que les Anglais aient fait croire aux Chinois que leur fer ne valait rien. L'usine contient 8 fourneaux. Ce sont des constructions en brique d'environ deux mètres de haut, sur un mètre à peu près de diamètre au sommet. Ils les chauffent au charbon de bois et ils entretiennent un bon feu au moyen d'un soufflet à courant continu. Les moules sont en sable du Yang-tsé. J'aurais observé tout attentivement, mais il était trop tard déjà, et je n'ai pu assister à l'opération de la coulée. — Le 10 Novembre nous étions dans des régions tellement inondées que nos bateliers ont navigué sur les champs croyant être dans un bras du Kiang. Les pélicans se promenaient en compagnie des oies sur les terres immergées. Je n'avais pas le temps d'essayer d'en avoir: j'ai pu cependant me procurer un charmant échassier qu'on trouve en Anjou et en Bretagne l'Avocette (Recurvirostra avocetta L.). Nous avons pu enfin retrouver le lit du canal, et le soir nous jetions le grapin près de la belle tour de Tsin-ki. Avant d'arriver à Ngan-kin on aperçoit au milieu du fleuve un rocher noir à fleur d'eau: les bonzes y ont construit une pagode en l'honneur de je ne sais quel diable qu'ils appellent Tai-tze-ki. Lorsque les dévots ne visitent pas assez l'idole et que ses fidèles serviteurs voient diminuer la provision de riz, ils montent en barque et viennent demander l'aumône aux marchands qui se rendent à Kieou-kiang et à Han-keou. Lorsque nous passions, nous marchions assez bien: le bonze avec deux acolythes finit cependant par nous aborder: mais pour son malheur il accoste à tribord où était assis le P. Beckinger. Celui-ci l'envoie promener, et l'équipage leur crie haro. Mais le rusé bonze m'avait dévisagé assis dans un coin, et il s'était dit que ce Lao-ié à longue barbe devait être bien bonne personne. Il se laisse donc dériver un peu, puis reprenant le vent il accoste de nouveau, mais cette fois à basbord. Les bateliers lui crient encore de se retirer: je leur commande de se taire, et j'échange avec le bonze encouragé deux ou trois mots: « Que veux-tu, bon ho-chan (bonze)? — Des sapèques! — Ah! des sapèques! Pour qui? — Pour notre Pon-sa. — Comment s'appelle-t-il, ton Pon-sa? — Tai-tze. — Est-il bon Tai-tze-Pon-sa? — Très bon! — Oh! je suis bien content pour toi, et je t'engage à lui demander des sapèques, il t'en donnera certainement! » Le bonze, qui ne s'attendait pas à cette conclusion et me présentait déjà son livre pour y inscrire mon nom parmi ceux des bienfaiteurs, se retira ébahi au milieu des rires des bateliers et de ses compagnons. Pauvres gens! ils sont plus paresseux... que méchants! (Et il n'y a pas grand mérite à les plaisanter, s'il n'y avait l'avantage de ridiculiser leurs diables). — Pour le moment, je ne vous parle pas de Ngan-kin. Nous y avons fait une descente de deux ou trois jours, puis nous avons mis à la voile pour Kieou-kiang-fou. Les Anglais ont une concession au faubourg de l'ouest. C'est l'entrepôt des thés verts qui viennent dans le bassin du lac Po-iang. Nous voulions y voir les Missionnaires de St Lazare pour avoir des informations sur quelques points du Ngan-hoei voisins du Kiang-si. Ces affaires arrangées nous avons descendu le fleuve et à Hou-keou nous sommes entrés dans le Po-iang. Je me suis cru pendant trois jours sur le Morbihan. C'étaient ses eaux bleues, ses grandes lames en ses jours de mauvaise humeur, ses courants, ses ilots de roche et ses grèves de galets. Il ne manquait à l'horizon que la tour d'Armor ou la flèche des Arzondis! Mais on ne peut tout avoir à la fois: et l'on ne portera jamais la Bretagne en Chine. — Le Po-iang est un lac accidentel. A la saison des grandes eaux son

immense bassin se remplit, et peut offrir une navigation sûre aux Thee-Clippers, si les Anglo-Américains en obtiennent l'autorisation. En hiver, il consiste en quelques cours d'eau coulant à travers les prairies [illegible]. Nous nous rendîmes à Tou-tchan-fou. Notre barque pouvait difficilement monter le torrent qui conduit à Kin-tee-tcheng. Nous laissâmes à nos gens le soin de faire provisions de vaisselle et d'aller nous attendre à Ngan-Kin. Pour nous, nous montâmes sur une barque plate et large, recouverte d'un toit en feuilles de maïs. Le troisième jour nous étions à Kin-tee-tcheng. — Kin-tee-tcheng est une localité fort célèbre par ses fabriques de porcelaine. Probablement il y aurait encore beaucoup à étudier au point de vue moderne : mais cela ne fait pas partie de notre mission. Nous avons couché dans le Com-sou de notre ancien P. d'Entrecolles qui a jadis fourni sur les porcelaines beaucoup de renseignements. Si l'occasion s'en présente, je me propose d'étudier les gisements du Pe-tun-tse (1) qui sont presque tous dans le Ki-men-hien. Nous avons traversé cet immense village de 200 à 300 000 âmes à pied, et nous en sommes partis à 10 heures pour faire une étape de 7 à 8 lieues de montagne, jusqu'à Ton-men, chrétienté du Ngan-hoei, but de notre voyage. Nous arrivions à 9 heures du soir après beaucoup de tâtonnements. Comme vous le voyez, nous avons traversé une corne du Kiang-si, nous sommes entrés dans le Ngan-hoei, nous avons traversé une bonne partie du département de Hoei-tcheou et de Tch'i-tcheou, et nous avons repassé le Yang-tse trois lieues au dessous de Ngan-Kin. Ce qui fait un voyage de terre d'environ 70 lieues à partir de Kin-tee-tcheng. Les habitants sont en général simples, polis et affables ; dans quelques localités un peu trop curieux de voir les Européens. Je crois pouvoir dire avec le voyageur Anglais Robert Fortune que ces pays sont bien disposés pour recevoir la semence évangélique : et notre voyage corroborera ce qu'il ajoute « qu'il n'y a que les Jésuites qui aient osé y pénétrer, et, je l'espère bien, qui oseront s'y emmurailler. (textuel). S'il nous arrive des compagnons, ils y pourront mener la vie de Missionnaire telle que le courage et l'imagination des Français peuvent la rêver. Le sentiment et les impressions ont peu à faire et à gagner en ce moment : ce sont les premières tranchées, ou même simplement les reconnaissances de la place : espérons du secours divin que la brèche pourra s'ouvrir, et que nos successeurs pourront tenter l'assaut et peut-être s'installer en toute sécurité dans les forts démolis. — Le pays est d'une grande beauté. Les montagnes fertiles sont des schistes qui se désagrègent facilement et permettent aux chênes, aux Cuninghamia (Cuninghamia sinensis. Rob. Brown.) et aux grands bambous d'y plonger leurs racines. Rien de gracieux comme cette gigantesque graminée inclinant son pâle feuillage sous la brise des montagnes et le mêlant aux pyramides à la fois sombres et argentées de ce beau Conifère ! Ce sont ces mêmes terrains, dont les analogues se rencontrent à Laval et en Anjou, qui produisent le thé vert. Vous ne sauriez vous faire une idée de l'effet qu'a produit sur moi la vue d'une plantation de thé en pleine fleur à la fin de Novembre ! Le thé se cultive à peu près comme la vigne : de loin, c'est à s'y méprendre. La terre rouge schisteuse est profondément bêchée et purgée des nombreux arbrisseaux qui tendent à en reprendre possession : les jets ou scions sont liés ensemble : on les marcotte pour la reproduction. J'ai remarqué au moins trois formes de thé : deux cultivées et une sauvage. Plus tard, quand j'aurai vu les pays à thé noir, je soignerai complètement cette question. Les montagnes calcaires ne sont pas très fertiles, mais comme elles montrent à nu leurs pentes disloquées et leurs blocs jetés çà et là, elles sont plus pittoresques. Les grès rouges sont stériles, ne produisent guère qu'une espèce de graminée (Apluda aristata. L.) et le chétif Pinus sinensis : leurs sommets sont ballonés, écrasés et moins agréables à l'œil que les autres formes. Les arbrisseaux les plus intéressants sont les camélias, quatre ou cinq espèces, les azalées et rhododendrons. En fait d'arbres verts le plus splendide est l'incomparable Thuya pendula. Il est de la taille des grands sapins : lance ses rameaux perpendiculairement au tronc : les ramilles latérales tombent de part et d'autres comme celles des saules pleureurs, tandis que la pousse de l'extrémité remonte. Il y a aussi un génévrier pleureur. L'if (Taxus baccata) n'est pas rare ainsi que le Thuya orientalis et quelques autres cyprès ou génévriers. — J'ai tiré un aigle (Aquila naevia Manz (1)) et une foule d'autres oiseaux. Un bon nombre sont de France. Le plus beau sans contredit, est une pie à bec et pieds rouges, et d'ailleurs violet améthiste. La queue est surmontée de deux longues plumes caudales violettes à grandes taches. Elle est commune dans les vallées fraîches

(1) Petrosilex micacé, qui broyé, lavé, décanté et mis en tablettes est transporté à Kin-tee-tcheng, et fait la base des porcelaines.

mais très gracieuse. Elle a par ailleurs les mêmes cabrioles, sauts et mouvements que notre pie. J'ai remarqué des perdrix : je n'ai pu en avoir. Les faisans sont rares dans ces montagnes. On m'a dit qu'il y avait des cerfs ; il s'y trouve beaucoup de sangliers. — Dans les torrents j'ai pris deux espèces du genre Melania. Je n'ai pas vu autre chose si ce n'est une petite mulette et une grosse paludine que je n'ai pu avoir. J'allais oublier ce qui m'a le plus intéressé : j'ai rencontré un singe de petite taille, mais apprivoisé : les habitants m'ont assuré qu'il y en a beaucoup : seulement le froid les fait se cacher. — Voilà quelques noms et quelques faits : pardonnez-moi cette aridité. Il m'a été impossible jusqu'ici de mettre complètement mes récoltes en ordre : mais tout est noté ou décrit dans mon journal : j'espère prochainement pouvoir envoyer quelques centuries de plantes toutes nommées, avec la description de quelques autres que je n'ai pu déterminer. J'en ferai probablement autant pour les poissons et les oiseaux : — Pour finir cette lettre, je vais raconter deux épisodes du voyage. Vers 10 heures du matin nous nous arrêtions dans un village appelé Tom-chouei-suen pour attendre nos porteurs de bagage et faire préparer le dîner. Dans cette localité on n'avait jamais vu passer un Européen. Aussi malgré la pluie, la nouvelle de notre arrivée s'était-elle vite répandue. Alors, comme d'ordinaire, hommes, femmes et enfants d'accourir pour contempler les Si-ian-jen. La conversation s'engage avec les plus huppés de la foule : on nous demande si nous venons acheter du thé, si nous sommes Anglais. Nous leur répondons que nous ne sommes pas marchands, que nous sommes Français. La foule alors se met à chuchoter, et ils finissent par nous apprendre qu'un homme de leur village s'était rendu dans notre pays, et ils nous demandent de ses nouvelles. Ce voyageur était tout simplement le géant de l'exposition. Je leur ai dit qu'à mon départ de France il était en bonne santé et qu'il gagnait beaucoup d'argent. Un de ses oncles, bon gros bourgeois, nous a dit que ce géant avait un frère aussi géant : à notre demande on l'a été quérir. C'est en effet un colosse : mais très simple et très bon. Il nous a invités à aller boire le thé chez lui, nous a présenté sa petite fille de deux ans qui est déjà elle-même géante. Ils étaient trois frères de cette taille : l'aîné est mort : leur mère était géante. Ils se nomment Tchan (ce nom veut dire long), ainsi que presque toutes les familles du village. Nous étions vraiment très bien avec ces braves gens, et il a fallu leur faire violence pour quitter leur village ; mais nous avions une lieue d'ascension à faire, nous ne pouvions attendre. Dans ce village je me suis amusé à mesurer un camphrier (Laurus camphora !) : je lui ai trouvé 8 mètres de circonférence à deux mètres de terre. Ce n'est pas le plus gros que j'aie vu. Nous nous sommes donc mis en marche assez tard : il pleuvait ferme, ce qui ne nous a pas permis de contempler le magnifique spectacle du Tchre-lin dont nous gravissions les contreforts l'un après l'autre par une belle route pavée en grands schistes bleus. J'ai seulement cueilli au bord d'un torrent une provision d'un grand camélia à fleurs blanches larges comme la main. C'est un beau granit bleu à grain fin qui a soulevé cette chaîne. Un brouillard très intense nous a surpris sur le versant opposé et nous sommes arrivés assez tard au pied de la montagne dans un village appelé Tchen-tsien. Il pleuvait et toutes les auberges étaient pleines de pèlerins revenant de la pagode des dix mille esprits. Nous étions piteusement assis dans nos chaises, et nous commencions à nous demander que faire, quand la bonne Providence est venue à notre aide. Un oisif nous voyant dans l'embarras s'est offert avec beaucoup d'amabilité à nous chercher un gîte dans une maison particulière. Nous avons accepté en le remerciant. Quelques minutes après il rapportait une réponse favorable. Une bonne veuve et son fils de 18 ans nous offraient l'hospitalité. Nous avons été là mieux que partout ailleurs pendant le voyage. Le P. Bechinger a cru l'occasion bonne : il a jeté la première semence dans cette famille, et nous leur avons promis de revenir. Le lendemain nous avons fait visite au grand-père et chef de la famille, et nous nous sommes éloignés à regret de ces populations simpathiques.

Lettre du R. P. Colombel au P. Chauvas. — Mardi gras 9 Février 1869. — Dans les lacs de Sou-tcheou.

Mon révérend Père, P. C. — ... Je vous parlerai immédiatement de nos Pères, de nos maisons ; aussi bien ces détails vous appartiennent-ils à juste titre. A Shang-hai la mission possède trois grandes maisons. Dans la concession française le P. Basuiau est supérieur de la procure. Il y est seul en résidence avec le F. Bauchef, c'est peu, trop peu pour l'ouvrage qu'il y

aurait à faire. Le Père est curé de toutes les concessions, et les français, quelques anglais catholiques, les espagnols surtout de Manille donneraient certainement des occupations à 3 Pères. Du reste le P. Basuiau a souvent eu un compagnon. J'espère en avoir un bientôt. Il a une belle église gothique, assez fréquentée pour ces pays-ci et pour les paroissiens qui l'entourent. Le dimanche à 9 heures il a la Messe officielle où les 8 ou 10 hommes de la police française assistent en armes; on y prêche souvent en anglais ou en français. N'allez pas croire que le Père Basuiau tout seul qu'il soit, vive dans une solitude. Souvent nos Pères viennent frapper à sa porte pour les besoins de leurs chrétientés, et le Père supérieur Procureur a 5 ou 6 chambres et une table à la mesure de sa charité pour les recevoir. Nous nous y sommes trouvés jusqu'à 14 ensemble. Si en sortant de chez le P. Basuiau vous remontez les quais du Wam-pou pendant 3/4 d'heure, vous arriverez à Tom-Ka-dou faubourg de Shang-hai opposé aux concessions et le plus marchand de toute la ville. Si c'est dimanche vous verrez parmi les centaines de grosses jonques de commerce qui sont le long du quai, une cinquantaine de mats qui arborent un long oriflamme blanc croisé d'une croix noire, ce sont les barques chrétiennes. Elles sont rassemblées le plus souvent près de la cathédrale autour d'un petit port que domine une grande croix. Tom-Ka-dou est la résidence épiscopale, la résidence de notre Père supérieur, notre scolasticat et le grand séminaire. L'église est la cathédrale monument très-beau pour le pays, du style de la Compagnie et qui écrase par sa masse imposante toutes les maisons de Shang-hai qui n'ont jamais que rez-de-chaussée et au plus un petit entresol. Autour de l'église la résidence se compose d'une bonne demi-douzaine de maisons chinoises et d'une belle maison européenne. Enfin à 5 ou 6 quarts d'heure de Tom-Ka-dou et aussi de Yan-Kin-pan (c'est la procure) se trouve notre troisième maison ou Zi-Ka-wei. De fait elle ne compte que le Recteur et le Ministre peut être avec un préfet des études, mais c'est là que se réunissent tous les Pères au mois de Février pour la retraite, au mois d'août pour les vacances, aussi dans la grande et magnifique maison européenne à trois étages que l'on vient d'y construire chaque Père a-t-il sa chambre, son nom au tableau du portier, son numéro de serviette au refectoire. Ces trois maisons forment comme le centre de la mission, le reste est divisé en districts, trois d'entre eux ont à leur tête un supérieur qui a sous lui trois, quatre, cinq Pères, ce sont les PP. Desjacques, Olive et Bourdilleau. Trois autres n'ont que des ministres qui dépendent immédiatement du Père supérieur de la mission, les ministres de ces districts sont les PP. d'Argy, Ravary et Seckinger ministre du district de Nankin, mon convive, et sous l'obéissance duquel je vais me ranger. Ce district de Nankin qui contient en surface et en population les 3/4 de la mission, ne compte presque aucun chrétien ancien, mais de tous côtés le bon grain semé par nos Pères commence à lever, aussi vient-on de bâtir une résidence à Nankin qui espère-t-on répandra une vie plus abondante dans cette partie de la mission. — Voilà quelque chose de ce que j'ai vu à Shang-hai. Du reste tout y est Européen, nourriture, habitudes, langage, on reçoit l'Univers trois ou quatre fois par mois, des nouvelles télégraphiques jusqu'aux Indes, qui nous sont transmises jusqu'ici en une quinzaine de jours, etc: en un mot on pourrait, si l'on voulait, rester tout entier français. Mais il n'en est pas de même parait-il dans les districts, et je commence à m'en apercevoir par moi-même. — J'aurais dû partir pour Nankin dès mon arrivée, ma retraite et mes vœux m'ayant retardé je ne me suis mis en route que le 4 au soir. Pour aller à Nankin nous avons 3 ou 4 fois par semaine des bateaux à vapeur qui font la route en 15 ou 18 heures. Quelques uns nous donnent place gratuite, d'autres demi-place. Si j'avais pris cette voie ma lettre ne serait pas datée d'ici. Donc le pauvre P. de Carrère pour faire ses courses dans le district de Nankin qu'il administrait à sa mort avait acheté une barque de la marine militaire chinoise, c'est-à-dire des soldats chargés de protéger les douanes sur les canaux. La Ste Marie a fait souvent depuis la route de Shang-hai à Nankin, elle a remonté le Kiang au travers de toute la province, et sur tous les grands canaux on connait son drapeau tricolore croisé d'une croix noire. Il nous protège contre toutes les douanes. C'est sur cette barque que je gagne Nankin en compagnie du P. Heude. Nous avons avec nous un maître de langue, un domestique, cinq matelots nouveaux chrétiens, on dit que 3 ou 4 d'entre eux ont longtemps vécu avec les rebelles, que celui qui tient notre barre avait même dans leurs armées le rang de Colonel. Nous sommes ainsi en route depuis 8 jours, nous avons remonté le Wam-pou rivière sur laquelle est Shang-hai, et qui amène dans le Yan-tsé-Kiang les eaux de lacs, de marais immenses, de canaux sans nombre. Au travers de ce dédale nous sommes arrivés au canal impérial qui nous a fait passer par Sou-tcheou et Vousi que

nous avons quitté aujourd'hui, et de là nous allons gagner le Yang-tsé-kiang. Que vous dire de ces pays ? L'impression qui me domine actuellement est qu'on a bien tort d'accuser nos anciens Pères d'exagération, et je trouve que leur admiration et leurs descriptions ne sont que l'expression de la vérité. Dans tous les environs de Chang-hai le pays n'a pu être parcouru par les rebelles à cause des nombreux canaux qui le coupent, ou plutôt le bon Dieu protégeait les nombreux chrétiens qui s'y trouvent. La population y est plus dense que dans nos provinces de France les plus peuplées. Nous avons compté dans un rayon de ½ lieue de 20 à 30 fermes, dans l'une d'elles on nous a dit qu'il y avait là une quarantaine d'habitants. Le pays qui borde le Wam-pou est tout plat, uniformément coupé en carrés de 12 à 15 pas de côté, plantés de riz, de choux, de fèves, quelquefois de froment, les canaux arrosent le tout, et quand le sol est au dessus de leur niveau on élève l'eau pour en couvrir le pied du riz. Les fermes sont isolées et dispersées dans la campagne, éloignées de 100 à 200 mètres les unes des autres, d'un kilomètre au plus. Quand on arrive à la région des lacs l'aspect change un peu. Est-on dans un canal, un lac ? on se le demande souvent, les terrains sont si plats qu'ils sont souvent couverts d'eau, les canaux si beaux qu'on les prend souvent pour des lacs. — Vendredi 12. — Là nous avons rencontré des pêcheurs au Cormoran, des pêcheurs au carrelet, des pêcheurs de toutes façons. Enfin le Mercredi des cendres nous sommes arrivés à Vou-si, chrétienté fameuse par la foi des pêcheurs qui la composent. C'est le P. Clavelin qui l'a formée ; le P. Hélot et le P. Sentinier y ont passé, enfin c'est le P. Ravary qui la dirige actuellement. Le lendemain était le premier de l'an chinois, aussi le soir fusées, pétards, etc., et il paraît que les fêtes durent longtemps, car toute la journée on nous a tiré des pétards aux oreilles, on en tire le long de notre barque pendant que je vous en parle. Les chrétiens du P. Ravary étaient venus en grand nombre à Vou-si pour la fête ; le lendemain je leur célébrai la Messe, et il nous fallut passer 24 heures avec le bon Père que vous connaissez bien ; et de fait nous ne l'avons pas regretté. Il y avait beaucoup à voir et en dedans et en dehors du Com-sou (Presbytère). Au dehors nous sommes allés voir un faubourg qui formait le Versailles ou le St-Germain de Vou-si. Ce sont des pagodes et des maisons mortuaires en grand nombre ; cela a dû être d'une grande beauté : je cherche dans ma mémoire quelque chose qui frappe davantage, il me semble que ces splendeurs chinoises ne sont effacées que par nos grandes cathédrales. Ce sont des arcs de triomphe sans nombre, des pierres immenses et toutes couvertes de sculptures, des poutres toujours peintes ou dorées, ou plutot c'était . . . car il y a bien des ruines. Avant d'arriver à Vou-si nous avions passé à Sou-tcheou, capitale du Kiang-sou et pendant plus de 3 heures nous avions suivi un canal tout couvert de ruines. On me dit que pendant ces guerres le Kiang-nan a perdu 20 millions d'habitants, les ruines que je vois semblent confirmer ce dire. Imaginez-vous qu'un jour vous ayez à remonter la Seine de Conflans à St Cloud et que vous ne trouviez plus que des monceaux de décombres, vous aurez l'idée du spectacle que nous avions. J'en avais le cœur tout serré. Nous n'avons pas osé demander à nos bateliers s'ils étaient pour quelque chose dans ces désastres, mais ils semblaient bien connaître tous les canaux. Chez le P. Ravary le spectacle était plus consolant. Il a un personnel de 60 à 80 personnes, ce sont deux ou trois possédés qu'il prépare au baptême, deux ou trois bonzes dont il fait des baptiseurs, des orphelins, des pensionnaires, etc. Pendant le souper un ancien chef de bonzerie nous amena une trentaine d'enfants et les dirigeant avec une flute en bambou il leur fit chanter un cantique chinois sur l'air du Contemplare, et vraiment c'était bien exécuté.

Lettre du P. Bourdilleau au R. P. Della Corte. — Hai-men, 2 Mars 1869 — . . . Zii-Kao. Monseigneur avait donné ce mot d'ordre à l'occasion de l'achat de notre maison de Zii-Kao : — Faisons les morts. Bien nous en prit de suivre cette direction. Nos ennemis irrités et humiliés de nous voir établis dans l'intérieur même de la ville de Zii-Kao sans en avoir rien su, avaient menti pour nous créer une chicane et sur leur déposition le Vice-roi Tsen-Koue-ve avait ajouté dans sa dépêche au mandarin de Wa-heu, dépêche qu'il le chargeait de communiquer au Tao-dai de Tchen-Kian, supérieur du mandarin de Zii-Kao, avait ajouté, dis-je, ce qui suit : (le R. P. Seckinger) a dit qu'il s'en allait dans la ville de Zii-Kao, (gros mensonge!), est-ce vrai ou faux? je prie les mandarins supérieurs et inférieurs que cela regarde de se tenir sur leur garde, etc. etc. — Par suite de ces ordres commença une perquisition dont le but était de fermer et confisquer notre pharmacie de Zii-Kao. Les pauvres vendeurs et les entremetteurs de la vente, eurent si grand peur, qu'ils vinrent se réfugier chez nous, à Mao-Ka-tsen : une distance de plus de 200 lys suffisait à peine pour les tranquilliser. Cependant notre cher néophyte Li-tsen-iam refusa toujours de quitter sa pharmacie, ne tenant aucun compte de toutes les allées et venues des gens du tribunal. Le mandarin de Zii-Kao, dans les lettres qu'il m'adressa, employa les formes les plus rassurantes pour obtenir que je lui envoyasse mon catéchiste Li, promettant de tout arranger sans qu'il lui arrivât aucun mal. Comme c'était lui qui avait acheté en notre nom bien entendu, j'eus garde de le lui envoyer. D'ailleurs répondis-je à ce mandarin : il ne pourra rien dire de plus que ce que j'ai déjà écrit plusieurs fois, savoir, qu'il a acheté lui cette maison selon toutes les formes légales, et puis deux mois après, nous a revendu cette même maison, avec les mêmes titres. ce que je vous prie de communiquer au Vice-roi : c'est là, toute la vérité, Li n'a rien fait de plus, et ne peut rien dire de plus, etc. etc. — Heureusement pour nous, les affaires de Tam-tsen et de Wa-heu, tournèrent à bien ; Zii-Kao nous laissa tranquilles. Toutefois, le pharmacien Li-tsen-iam, eut sur ces entrefaites une singulière visite. Sur les 4 heures du soir, six Messieurs se présentèrent sous prétexte de voir la maison, et un d'eux pour consulte médicale. Li se prêta de bonne grâce, ouvrit toutes les portes. Chapelle, chambres, armoires, cour, tout fut examiné jusqu'au plus petit recoin. Cela fait, nos 6 Messieurs, ferment à demi la porte, et, s'étant assis, s'adressent à Li lui disant : « Parle franchement, combien reçois-tu de l'Européen pour ton service ? — Je vous comprends, dit Li, vous croyez que je suis venu ici pour gagner des sapèques, pas cela du tout : j'imite les Pères, eux sont venus d'Europe et ne savent faire que des bonnes œuvres. — As-tu famille ? dirent les visiteurs. — Oui, dit Li. — Alors pourquoi ne pas t'enrichir au service de l'Européen et à ses dépens. — Je le vois, dit Li, toujours vous confondez les Pères avec les marchands : ceux-ci ne pensent qu'à faire fortune et à s'en retourner avec leur famille : les Pères eux sont des saints, des saints venus d'Europe uniquement pour prêcher la religion, seule voie qui mène au Ciel ; et il appuya fortement sur ces derniers mots. — Est-ce que tu crois ce qu'ils disent? demandèrent les visiteurs? — Il y a dix ans, répond Li, j'étais comme vous de la religion Su-Kiao, (des lettrés) heureusement j'ai entendu prêcher les Pères, et j'ai connu la vraie voie. — Comme si Confucius ne l'avait pas trouvée avant toi. — Sur ce notre brave néophyte se posa et d'un ton assez sérieux : ne vous fâchez pas, dit-il, si je réponds que Confucius n'a point pensé ni parlé comme vous. — Comment cela, comment cela, s'écrièrent nos visiteurs — Quoique ignorant, reprit Li, j'ai retenu cependant ce mot de Confucius : Té-Ki-zen el heu ien (Attendez que cet homme vienne et alors la bonne doctrine se répandra). Aucun après Confucius n'est venu et les générations suivantes ont de jour en jour dégénéré. — C'est vrai, dirent nos païens, nos pères valaient mieux que nous. — Eh bien, dit Li, cet homme tant désiré par Confucius,

c'est Jésus-Christ... et là dessus, inspiré par son zèle et sa foi, ce digne homme prouva à ses interlocuteurs: 1° Que Jésus-Christ seul avait rempli toutes les lacunes de la doctrine de Confucius touchant les vérités dogmatiques et morales. 2° Que les Pères seuls réalisaient la diffusion indiquée dans ce texte. 3° Que la Religion, seule de Jésus-Christ avait et produisait le célèbre Ko-tié (entrer en société avec le Ciel). 4° Que les chrétiens à l'imitation des Pères, soutenus par Dieu, pratiquaient facilement les plus héroïques vertus; i Zié oui Kaué: de l'humiliation se faire faire honneur, i Kou oui lo: de la souffrance tirer sa joie; i té pao zen: par des vertus se venger de ses ennemis. Qu'en conséquence l'auteur de cette doctrine et de cette religion Jésus-Christ, était l'homme indiqué par Confucius lui-même et que cet Homme n'était autre que Dieu lui-même incarné. —— Votre Révérence doit se rappeler les faveurs célestes, accordées au digne et saint homme qui a été ici si bien inspiré et si éloquent. Au premier abord on le croirait incapable de dire deux mots, et toujours on l'a regardé comme simple ignorant enfin minus habens; le zèle, l'habitude et la grâce, l'ont fait ce qu'il est maintenant: un apôtre de Jésus-Christ. —— Etourdis de cette sortie, nos 6 hommes n'en demandèrent pas plus long; cependant comme par mépris un dit: « Tu voudrais bien nous gagner à ton parti, mais nous avons autre chose à faire ici à Zü-Kao. Vienne l'ancien temps, tu changeras de langage. — J'ai 60 ans dit Li, ma seule peine c'est d'avoir si longtemps ignoré la bonne voie, maintenant que je l'ai rencontrée, comment pourrais-je en sortir! Je préfère mille fois, sacrifier le peu qui me reste de vie. D'ailleurs, vous parlez ainsi, parceque vous ignorez: lisez ce livre et leur présenta un livre de réfutation ?" — Nos visiteurs le refusèrent absolument et se levant sortirent en disant avec politesse: — A un autre jour nous avons dépensé ton cœur. — Li les conduisait. — Pas de politesse dirent-ils, arrête tes pas. — Li les suivit jusque sur le seuil de la dernière porte porte et dans la rue. — C'est de l'excès, rentre, dirent-ils, en lui faisant un salut fort courtois. —— Rentré chez lui, notre pharmacien traita ses malades qui l'avaient attendu fort patiemment du reste, donna ses consultations et délivra ses fam-tse ou ordonnances à ceux qui ne voulaient point de nos remèdes Europeo-Chinois, puis se disposa à souper. La bonne locataire et gardienne de la maison, dont je vous ai déjà parlé, du nom de Za, avait eu la charité de lui faire faire cuire son riz par un petit domestique qu'elle a à son service. Comme il se mettait à table arrive sans bruit un jeune homme fort connu de Li qui l'avait guéri d'un mal d'yeux très-grave: « Savez-vous dit-il à Li que ces six visiteurs d'aujourd'hui sont des émissaires du Fou-dai. Comme je suis de service au tribunal ils ne se doutaient pas de moi, je les ai entendus raconter leur visite, ils sont tout étonnés de n'avoir rien trouvé dans la maison que des médecines et ont dit: ce vieux là, il n'y a pas moyen de le gagner — c'est un entêté, il paraît cependant fort humain et très-consciencieux. » —— Depuis cette visite et perquisition, aucune lettre n'est venue du tribunal et la disposition du peuple est de jour en jour plus amicale: voilà ce qui nous encourage à ouvrir cette année une école: puisse St Joseph nous aider dans cette bonne œuvre, comme il l'a fait pour l'ouverture de la pharmacie! Ô, mon Révérend Père! que nous sommes heureux d'avoir St Joseph pour garder Zü-Kao!

Mao-Katsen. —— Ce nom est devenu cher aux Missionnaires de Hai-men, parce qu'ils trouvent là un pied-à-terre en venant de Shang-hai, une résidence aux temps de repos et de maladie. — Nos chrétiens y tiennent, plus encore peut-être que nous: c'est le centre de Hai-men, le séjour du mandarin, la ville enfin. Un petit grain de vanité pourrait bien s'en mêler, on conçoit cependant qu'ils soient jaloux de voir la Religion en évidence, dans ce lieu d'où partaient il y a 50 ans des édits de persécution. C'est à Mao-Katsen que, chaque année, se réunissent les centeniers de la Propagation, les maîtres d'école et les administrateurs pour la retraite. Là se trouve notre petit collège, où nous donnons une éducation plus soignée à une vingtaine d'enfants choisis. —— Eglise centrale. —— Comme maison, Mao-Katsen est assez convenable, mais nous gémissions tous, de n'avoir, pour chapelle, qu'une grande salle de la maison. Dieu aidant, nous avons bâti une église centrale, qui fait la consolation de nos haimenois. Plus d'un souvenir se rattache à cette construction. On peut dire qu'elle a passé par l'eau et le feu, subi les épreuves du démon et des hommes. — Les matériaux de cette église, achetés il y a 7 ans, par le si cher et si regretté Père de Carrère, furent d'abord transportés sur la pointe Est de l'Ile de Pé-hai-so. Récompenser le zèle des chrétiens qui, excités par le chef de nos centeniers Tsam-Kouen-guo, avaient amené environ 200 païens au baptême: Remercier St Joseph pour la guérison du P. Reveillé, guéri presque miraculeusement de la petite vérole par l'intercession de ce Saint: fonder une maison de santé dans cette île, où l'air de la mer est très sain: tels avaient été les motifs du P. de Carrère, en bâtissant une belle église sur cette pointe de l'île, sous le vocable de St Joseph. Envoyé à Nan-Kin, notre bien aimé P. de Carrère ne put bâtir que la maison des missionnaires, et l'église resta là...
Il y a 4 ans, le second mois de mon arrivée à Hai-men, les pirates ayant fait une descente sur ce coin de l'île, brûlèrent la maison de Tsam-

Koueu-gno et une centaine d'autres. Arrivés en face des matériaux de la future église ils ne firent que des menaces d'incendie et se retirèrent. — Ce danger des pirates porta le R. P. Supérieur (le R. P. Gonnet) à ordonner de rapporter ces matériaux sur le continent, et Mao-Katsen en hérita. Pé-hai-so dût se contenter d'une église médiocre. — L'an passé, au mois de juin, lors de sa visite, Monseigneur Languillat, décida la construction de l'église. Ce jour là commença la difficulté de l'achat du terrain destiné à l'emplacement de cette église. Il fait suite à notre maison, au midi; une partie formait un cimetière sans possesseurs déterminés; l'autre était le champ des exécutions capitales. Jugez de la difficulté. Votre Révérence sait comment un mauvais esprit inspiré par de hauts mandarins avait rendu alors tout achat difficile. Le démon, humilié de voir s'élever devant sa pagode une église qui la surpasse en hauteur et en dignité, fut bien servi dans sa haine, par des circonstances personnelles et locales, que je veux raconter pour remercier Dieu qui nous a soutenus et fait triompher de la malice et du démon et des hommes. — Au premier essai d'achat, notre entremetteur, ancien élève de Zi-Ka-wei, habile et fervent chrétien, pendant qu'il traitait avec cinq vendeurs, prétendus possesseurs des terrains, tomba subitement évanoui, rendant l'écume et le sang par la bouche. A cette vue nos cinq païens prirent la fuite, croyant voir à leurs trousses les ombres des malfaiteurs exécutés, ou les masses des morts enterrés dans le champ objet de la vente. Quant à notre brave jeune homme, porté par le P. Wam, sur un lit, il revint peu à peu à connaissance, mais pour lui commença une maladie singulière qui n'est pas encore entièrement finie. Cet évanouissement lui était déjà arrivé une fois il y a longtemps, la coïncidence fit le triomphe du démon. Depuis nous apprimes que ces cinq vendeurs n'avaient pour titres que leur cupidité. — Dans un second essai d'achat, nous n'eumes affaire qu'à un seul vendeur. Il nous donna ses titres, qui parurent bons, quoique un peu en désaccord avec le site indiqué: cependant le marché fut conclu, et le prix soldé. Deux notables et le mandarin brouillèrent tout. Notre vendeur cité au tribunal, vit son marché cassé, ses titres déclarés faux sans examen; douze hommes du peuple, appelés ad hoc, furent déclarés vrais possesseurs, à la condition de ne pas nous vendre. Cette conduite du mandarin nous surprit, le matin de ce jugement, il était venu me voir et m'avait donné de bonnes et belles paroles: la peur des morts explique tout. Si tu ne tiens pas à avoir des successeurs, dit-il au vendeur, moi j'y tiens. Crains la vengeance des mânes! — Le lendemain de ce jugement, ce pauvre vendeur eut la douleur d'apprendre la mort de son fils unique, mort noyé dans le fossé de sa maison. Jugez de l'à-propos, donné par là à la parole du mandarin, aux récits et aux croyances de tous nos païens. — Un troisième essai fut tenté. Nous réussimes par l'appat des sapèques, à mettre le chef des douze déclarés vrais possesseurs, de notre parti. Sans s'occuper du procès ou de sa parole engagée devant le mandarin, cet homme plaida notre cause et déjà quelques uns se décidaient à le suivre, quand le choléra frappe subitement son fils unique aussi: la fille de mon catéchiste quelques jours après tombe aussi malade à mourir. Notre pauvre païen effrayé, se hâte de rétracter toutes les propositions qu'il nous a faites, et nous voilà pour la troisième fois au pied du mur, sans savoir comment sortir de la difficulté. La nécessité est mère de l'industrie, dit le Proverbe. Me voyant sans ressource, à la merci des dictions populaires, j'engageai nos élèves à redoubler leurs prières, et nous commencâmes une neuvaine aux SS. Anges. Dieu en soit loué! les deux malades guérirent très promptement: notre païen reprit courage et amena les onze vendeurs à signer une pièce définitive, que le mandarin dût bon gré mal gré reconnaître. Ces braves gens feront bien de ne pas tomber entre ses mains, ils auraient sur le dos pour avoir manqué à leur parole et troublé les morts. — Dans les trois jours qui précédèrent la conclusion de cette affaire, notre inquiétude fut grande: les passions les plus vivaces étaient en jeu: c'était tout l'enfer qui se remuait autour de nous. Grâces à Dieu et aux SS. Anges, peu à peu tout rentra dans le silence et la paix. — Maintenant la Croix triomphe et s'élève sans rivale sur notre belle petite église centrale de Mao-Ka-tsen. Ce fut le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix qu'elle fut placée sur la calotte du petit clocher qui couronne la façade: elle s'aperçoit de fort loin, bien qu'elle ne soit qu'à 40 ou 50 pieds de haut. Notre église doit sa grande apparence à sa position à l'extrémité de la ville, n'ayant dans le voisinage que de petites maisons. Si la millième partie de nos visiteurs se faisait chrétien, elle serait trop petite. Oh quand viendra ce temps! Pauvres païens de Mao-Ka-tsen! l'opium, le tribunal et les mauvais lieux, sont trois dédales où ils se perdent et restent, sans espoir ni désir d'en sortir. La campagne est plus consolante. —

Conversion d'un maçon. — Souvent est pris qui croyait prendre. — Ce mot proverbial se vérifie même pour le démon: En voici un exemple. — Nous avions choisi pour construire notre église, un chef maçon, vieux chrétien, mais non pratiquant. Son père, au temps des persécutions, avait été un ennemi des missionnaires, le fils vaut le père, aussi nos efforts pour l'amener à faire sa mission avaient été stériles. Notre maçon, au moment de commencer les travaux se trouve un peu indisposé; il s'adresse à son médecin ordinaire, vieux païen tireur d'horoscopes. Ce suppôt de satan, joua fort bien son tour. Après avoir gravement

tâte le pouls de notre maçon, il le toise des pieds à la tête, puis d'un air inspiré : — « Eh ! c'est toi, lui dit-il, qui bâtis le Tiê-tsu-đam, j'ai à te prédire que tu ne verras pas la fin de ton travail. » — Notre pauvre homme s'en revint pensif et rêveur. Je ne verrai pas la fin de mon travail, se disait-il, donc je dois mourir sous peu. Mourir, eh ! mais l'enfer m'attend. C'est grave ; je vais me confesser. Le lendemain sur les 8 heures du soir notre maçon entre dans ma chambre, fait la salutation d'usage et dit : « Père, je viens me confesser : je dois mourir avant d'achever l'église. — Pas de superstition, répondis-je. Ton premier mot vient de ton bon Ange, le second vient du démon. Confesse-toi, oui, ce sera le coup de mort donné au démon logé dans ton cœur ; mais ne crois pas aux devins qui voudraient t'empêcher et nous empêcher tous de bâtir notre église. Ce brave homme croyant que j'avais lu dans son cœur, tout ce qui s'était passé, ne dit mot et se confessa. Ainsi fut pris qui croyait prendre. Notre nouveau converti se porta fort bien, tout le temps des travaux. Seulement un de ses ouvriers tomba du troisième échaffaudage au pied du mur. Je tiens pour certain que les SS. Anges protégèrent ce malheureux ouvrier, car il ne se fit aucune blessure ni ne reçut aucun mal sérieux. C'était le 1er d'octobre mois des SS. Anges.

Conversions de païens. — L'an passé vers le milieu du mois de Marie, en passant d'une chrétienté à l'autre, je fus appelé pour baptiser une païenne, à l'agonie, me disait-on. C'était une vieille jeûneuse de 82 ans, admirablement disposée. Étonné de la trouver en des sentiments de foi dignes d'une vieille chrétienne, j'appris d'elle que je pouvais être tranquille à son sujet, que son voisin chrétien l'avait autrefois exhortée : que depuis deux jours la lumière s'était faite à son esprit et qu'elle ne voulait plus du faux ciel d'Occident des jeûneurs . . . ., mais le baptême pour aller voir Dieu en Paradis. — Je la baptisai donc, et partis, la recommandant à la famille chrétienne du voisinage. En sortant, j'entendis des murmures et presque des malédictions. C'étaient les fils et les brus de la vieille, qui donnaient jour à leur regret de voir leur mère déserter le culte des ancêtres. Le soir même notre convertie s'en alla droit au Ciel. — Cette année, revenu vers la mi janvier, dans la chrétienté voisine, pour la mission, je fus fort surpris de voir le fils aîné de cette vieille mère entrer avec les autres chrétiens et me saluer comme eux. « Comment cela ! lui dis-je, l'an passé quand je baptisais ta vieille mère, volontiers tu m'aurais donné deux bons coups de bambou et aujourd'hui tu me salues ! — Père, me répondit-il, c'est moi et ce n'est plus moi. Je ne croyais pas, maintenant je crois. — Qu'est-il arrivé lui dis-je ? — Le soir, dit-il, à l'époque des sacrifices aux ancêtres, mon cœur souffrait de ne pouvoir publiquement brûler des papiers pour que ma mère put s'acheter des vêtements etc. .. Je voulais le faire en secret, c'était à la seconde lune. La nuit ma mère m'apparut en songe et me dit d'un visage irrité : « Que vas-tu faire ? Je t'avais fait promettre de ne jamais brûler pour moi de papiers, sois fidèle à tes promesses. Je m'abstins sans rien dire du songe, mais ma femme brûla des papiers. — A la 6me lune, j'eus les mêmes scrupules, les mêmes désirs. De nouveau ma mère m'a apparu, plus irritée encore que la première fois. Je crus qu'elle allait me frapper, et il me sembla que sa colère ne pouvait être plus grande. Je te renie pour mon fils, me dit-elle puisque tu ne veux pas m'obéir. Ce mot me mit en larmes. — Alors prenant le ton de voix le plus caressant et me posant les mains sur la tête, j'étais tombé à ses genoux : Mon petit enfant, me dit-elle, crois à ta mère, dès demain va chez les chrétiens, apprends les prières, et fais toi baptiser avec toute ta famille ». Ce disant elle disparut, et moi je m'éveillai. Je ne pus que pleurer le reste de la nuit. Dès le point du jour je racontai tout à ma femme, et j'allai me confier aux soins de mon voisin le chrétien qui avait exhorté et assisté ma mère. » Fort édifié de ce récit, j'encourageai cet homme. — « Dès demain, lui dis-je, amène tes enfants à l'église. » Le jour suivant ce bon vieillard, car il avait déjà 61 ans, m'amena avec son fils, un voisin, tous deux jeunes gens simples et d'une grande ouverture de cœur. — Prenant le voisin à part : « Tu es jeune, lui dis-je, et non marié. Difficilement tu trouveras un parti chez les chrétiens, et puis les règles de la religion sont sévères : joins à cela grande perte de temps pour apprendre les prières et la doctrine, venir à l'église, observer le dimanche, prier pour les morts, etc., crois-moi, ce n'est pas là le moyen de s'enrichir, car je n'ai pas une sapèque à te donner. » — Père, me dit-il, d'un air intelligent et convaincu ; je veux mieux que des sapèques, je veux comme le Père aller au Ciel ». Ce mot me réjouit grandement. Il est si rare de rencontrer des païens qui se préoccupent des biens et des maux qui suivent après la mort. — Pendant ce petit colloque, un bon mendiant s'était approché de moi, et à deux genoux il me disait : Zem-vou, Zem-vou Père, Père. Pour celui-ci, dis-je, c'est bien l'aumône des sapèques qu'il veut. — Autrefois, oui, dit-il, maintenant non. Moi aussi je veux être heureux après la mort. Père, baptisez-moi. — Mais, répondis-je, j'ai appris que tu fumais l'opium. — Depuis que je viens prier à l'église, dit-il, j'ai corrigé tous mes défauts, aussi maintenant je puis commencer à travailler et je mendie rarement. Les voisins m'ayant certifié qu'il en était ainsi, je promis à ce converti de la misère, de le baptiser à la prochaine visite, et comme gage je lui donnai un chapelet. Nos deux autres catéchumènes, il va sans dire, voulurent

être traités comme ce pauvre, et je satisfis à leurs désirs. Puisse Marie, qui dans son mois béni, a déjà sauvé la mère l'an passé, obtenir à tous les membres de cette famille, la même grâce du baptême et la persévérance finale ! — Pour toi, dis je au mendiant, engage les mendiants de ta connaissance à t'imiter. — Que j'ai bien fait, dit-il, d'être venu une première fois mendier à la porte de cette chapelle ; j'y ai trouvé la porte du Ciel ! J'en amenerai d'autres et je leur recommanderai bien de ne pas parler de sapèques". Voilà un des rares exemples du don de la foi accordé à nos fumeurs d'opium réduits à la mendicité. Dans la même chrétienté, nous avons un néophyte, autrefois sorcier, magicien, etc. pour le service public ; c'est encore là, une race d'hommes, que le Missionnaire peut rarement croire sincères dans leur conversion.

Lettre de Monseigneur Languillat — Chang-hai, 12 Avril 1869. —— Mon Révérend Père Provincial, P. C.

Votre lettre du 11 Février m'attendait à mon retour de Nan-Kin. Le nouveau vice roi m'a parfaitement bien reçu, il me paraît animé d'un parfait esprit de conciliation. — Nous vous attendions depuis longtemps, me dirent les autres mandarins de la ville ; (deux surtout avec qui j'avais eu des rapports au sujet du terrain à restituer en ville, au temps des lettres du P. de Carrère), pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? — J'ai été appelé à Rome en Europe par le Roi de la Religion, N. S. Père le Pape ; le voyage est long. De plus, tant que les affaires de Sou-tcheou étaient pendantes, je n'avais pas le cœur tranquille. Maintenant qu'elles sont terminées à l'amiable, je me suis empressé de venir. Je dois retourner à Rome bientôt encore pour le Concile. Je n'ai pas besoin de vous recommander les Missionnaires pendant mon absence. Vous nous connaissez maintenant. — Oui, et il faut vous même venir vous fixer à Nan-Kin, au milieu de nous. Des rapports mutuels plus fréquents, n'en pourront être que plus agréables. — En venant me rendre visite, ils s'extasiaient sur la beauté de la nouvelle résidence. A mon goût, quels qu'en soient les défauts, elle est commode, a de l'apparence, une vue magnifique sur la ville et sur ses montagnes et collines. Quel contraste pour moi !!! Il y a quelques années, là où j'avais bivouaqué presque à la pluie, n'ayant pour lit que la mauvaise porte d'une baraque, vraie masure ; je reposais dans une chambre bien fermée, etc. — Le mouvement religieux se propage partout en la province à l'Ouest. Les mandarins ont lancé des proclamations dans les autres provinces, pour repeupler le Kiang-nan ; ils offrent des terrains et les maisons abandonnées. Or des chrétiens des autres Vicariats que la famine chasse de leurs foyers, émigrent chez nous et appellent de tous leurs vœux les Missionnaires. Ainsi se forment des centres de chrétientés. Puissions-nous n'être pas trop tardifs à répondre à leur appel, car si le Missionnaire n'arrive pas, ils resteront chez eux, préférant leur pauvreté primitive à l'espoir d'un meilleur avenir matériel, s'ils n'ont pas les secours de la religion. De plus, les nouveaux catéchumènes disent au Missionnaire qui ne les visite qu'en passant : « Père, ou restez avec nous, au moins quelques mois chaque année, pour nous instruire et nous fortifier, ou ne venez pas du tout. Votre visite rapide ne fait qu'exciter les doutes et les préjugés des païens et des mandarins eux-mêmes. La persécution, sans aucun résultat pour nous ignorants et faibles que vous n'avez pas le temps d'admettre au baptême, est inévitable. Restez donc ou ne venez plus. » — Mgr Zanoli, Vicaire apostolique du Hou-pé, reçoit de ses catéchumènes les mêmes plaintes et pense à leur donner des Missionnaires à poste fixe, autant que possible. — Ces réflexions sont aujourd'hui seulement pour vous tenir au courant et vous éclairer en vue d'un avenir prochain. Nous comptons sur des Pères Espagnols et Anglais .... Des hommes calmes, des hommes de bon sens, sans ces deux qualités, les plus grands talents deviennent inutiles et même parfois des obstacles. — La Mission marche, à mon avis, à pas de géant, des hommes, des hommes !

Je suis avec une respectueuse affection, en union de vos prières et SS. SS. Mon R. P. Provincial — Votre très humble serviteur, frère et fils en N. S.

† A. Languillat S. J.

Tché-ly. —— Lettre du R. P. Leboucq — Tien-tsin, 5 Novembre 1868. —— ... Les rebelles des mois de Février, Mars et Avril, mes blessures du mois de Mai, et enfin ma fièvre cérébrale du 22 Août, alors que j'étais à peine en convalescence de mes coups de hallebarde, tout cela a si bien occupé l'année 1868 que j'ai à peine travaillé 6 semaines au district. Vous vous attendez peut-être à m'entendre dire que ces contre-temps ont retardé la conversion des païens ou diminué le nombre de nos anciens catéchumènes. Eh bien il n'en est rien. Nos catéchumènes qui sont restés près et même plus d'un an sans voir aucun Missionnaire, ont continué à prier et à s'instruire avec la plus grande ferveur. Le bon Dieu a si bien travaillé tout seul et nous a si bien montré qu'il n'avait pas besoin de nous que le chiffre de nos baptêmes d'adultes pour le district de Ho-Kien-fou seul devra atteindre et probablement dépasser un millier ! Jusqu'ici notre plus beau chiffre n'avait été que de 7 à 800. — Je dois ajouter que les catéchistes qui instruisaient les catéchumènes ont fait leur devoir et ont tâché par leurs efforts et leur bonne volonté de faire un peu plus de besogne que les années

précédentes : et cela non seulement par zèle, mais aussi pour procurer au Père, à l'Evêque et au Supérieur, la consolation de voir les œuvres marcher avec tout l'élan que le Missionnaire lui-même aurait pu leur donner. — A 80 lieues de notre mission, au promontoire du Chan-tong, tout près du rivage, on vient de découvrir des mines d'or. Le gouvernement Chinois avait à peine connaissance de ces nouvelles richesses que 200 étrangers, Américains, Anglais, Français, etc, la plupart anciens pirates de leur métier, arrivaient armés jusqu'aux dents et se mettaient à piocher la montagne. On annonce pour le mois prochain plus de 500 Californiens ! Quel désordre et quels scandales vont avoir lieu dans ce pays ! Si l'or ne se trouve pas en quantité suffisante, que feront ces frères de la côte, comme ils se nomment eux-mêmes ? N'est-il pas à craindre qu'ils ne se mettent à ravager le pays et n'appuient les rebelles ? — A la garde de Dieu ! et en attendant nous n'en travaillerons qu'avec plus de courage à convertir nos païens.

Autre lettre du même. — *Ho-Kien-fou, 22 Décembre 1868.* — ... Il y a deux ou trois jours, je m'arrêtais, pour abreuver nos chevaux, dans une petite bourgade appelée Cha-Wo-tong : plusieurs vieillards mal vêtus et grelottants étaient assis près du puits dont je m'étais approché : « Le soleil est beau et chaud aujourd'hui, leur dis-je, et la paix vous est enfin rendue. » — Oui, me répondent-ils, le temps est beau et les brigands ont enfin quitté notre pays : mais le soleil, cette année, n'a pu faire mûrir nos moissons ; les chevaux des soldats ou des rebelles les ont mangées ou pillées. Les brigands et les impériaux n'ont rien laissé chez nous, pas même la maison ni les habits qui pourraient nous préserver des rigueurs du froid. Nous n'avons rien à manger ni rien pour nous vêtir : Ne vaudrait-il pas mieux, avoir été, comme tant d'autres, massacrés par ces hordes de barbares ? — Les populations de Kim-Kim et de Ou-Kiâo au milieu desquelles je me trouve depuis quinze jours, ont été ou témoins ou victimes de tant d'atrocités pendant la rébellion, qu'aujourd'hui encore, on voit, à chaque instant, des villages, des districts entiers, prendre la fuite pour aller se réfugier dans les bourgades ou les villes qui sont fortifiées. Demandez à ces gens pourquoi ils sont pris d'une d'une telle panique : ils ne sauraient vous le dire. Un étranger, venant des provinces du Sud où il a fait le commerce, aura dit en passant, que les rebelles recommencaient leur brigandage dans le Chan-tong et le Ho-nan, et que les troupes qui étaient retournées dans leurs foyers ou dans leurs camps respectifs, allaient bientôt reprendre le chemin du Nord : En voilà assez pour mettre toute une contrée en fuite. Je vis et voyage au milieu de ces alertes, tous les jours, et, sans être absolument rassuré moi-même, car cette panique lorsqu'elle est générale devient contagieuse, je suis pourtant certain que le danger est encore loin. — A voir l'empressement avec lequel les païens viennent nous écouter, lorsque nous prêchons, je ne doute pas qu'un grand nombre de ces infidèles, après avoir perdu tous leurs biens terrestres, ne gagnent bientôt ceux que ni les puissances de la terre, ni les légions réunies des soldats et des rebelles ne pourront leur enlever. Dans l'abondance, nos païens sont fiers et hautains ; vous ne réussirez pas à leur persuader qu'il y ait, sous le ciel, d'autres pays que le leur, et surtout de pays aussi riches, aussi civilisés. Leur grande occupation alors est de bâtir des pagodes, de chanter leurs comédies, de faire des *charivaris-monstres* pour fêter leurs divinités qui leur donnent de si abondantes récoltes : mais lorsque la misère et la famine sont venues les visiter, alors, ils ne sont pas insensibles aux paroles de consolation que vous leur donnerez, ni à celles qui viendront leur faire connaître l'existence d'un seul Dieu, et la stupidité de leurs superstitions. — Depuis 15 jours, j'ai baptisé 189 adultes : de tous côtés, on vient me demander des livres de prières et des catéchismes : j'enregistre, chaque jour de nouveaux catéchumènes. Et lorsqu'au mois de Mars ou d'Avril de l'an prochain, je repasserai par ici, les baptêmes ne seront pas moins nombreux qu'à ce premier voyage : et cependant, cette sous-préfecture qui peut avoir dix lieues de l'Est à l'Ouest, et cinq ou six du Nord au Sud, n'est presque que la dixième partie de ma paroisse. Je vous ai déjà dit que mon district comptait près de 11000 chrétiens, dont 7000 nouveaux. Cependant, nous ne sommes que 4 Missionnaires pour administrer les 125 chrétientés ou succursales répandues sur une distance de 35 à 40 lieues du Nord au Sud : et encore, ne devrais-je pas me compter ? car il m'est à peu près impossible de faire mission. Les païens à exhorter, les catéchumènes à visiter, instruire et baptiser, 30 ou 40 catéchistes et maîtres d'école à surveiller et diriger, et tant de difficultés de familles, de villages ou de cantons à arranger ! C'est là une besogne qui suffira bien pour me faire passer ma vie agréablement et vite ! — *30 Novembre - fête de S.t André.* — Je viens d'admettre à l'école de S.t François-Xavier(*) un jeune homme baptisé depuis six semaines seulement. C'est un des plus intéressants de l'école, sans contredit, soit pour ses manières aisées et modestes, soit pour ses qualités intellectuelles. Dans 3 ans, ce néophyte qui a étudié à l'école de son village 5 ou 6 ans déjà, sera en mesure de nous rendre les plus grands services, surtout parmi les catéchumènes qui furent eux-mêmes affiliés à la secte du Thouen-yen-men, (branche du Nénuphar ou

(*) L'école de S.t François-Xavier est le Noviciat ou plutôt la pépinière de futurs catéchistes !

de la franc-maçonnerie de Chine). —— Ce jeune homme qui faisait le commerce de pendants d'oreille dans la ville de Jen-Kieou, vint me trouver l'an dernier dans une auberge de cette ville où je n'étais que pour quelques instants et m'exposa le regret qu'il avait de s'être agrégé, à une secte soi-disant religieuse, dont les chefs et les membres ne se réunissaient jamais que durant la nuit. —— Il m'apprit qu'à la mort de sa mère, il avait versé cent mille sapèques entre les mains d'un *chevalier d'industrie* qui s'est constitué chef de la secte et qui prétend avoir le don de voir les âmes, après la mort. — Lorsqu'une personne appartenant au Nénuphar vient à mourir, ses parents, et avant tout, ses enfants, si elle en a, vont trouver le chef et lui demandent combien il faut payer pour que l'âme du défunt ou de la défunte soit heureuse, dans l'autre monde. — La réponse est toute simple — Plus on donne de sapèques, meilleur sera le paradis. —— C'est ainsi que l'illuminé du Thoüen-yüen-men avait, moyennant 100000 sapèques, conduit en bon lieu, l'âme de cette infortunée femme, dont toute la famille vient d'ouvrir les yeux à la foi. Tcham-tchen-Sieou porte le nom de Matthieu, il a 21 ans, et ne manque pas d'énergie, il en a fait preuve en quittant à tout jamais, un commerce qui était très-lucratif pour son corps, mais qui aurait pu perdre son âme. Je l'ai aidé à régler ses comptes avec ses associés qui, sans moi, lui auraient cherché querelle. Aujourd'hui il est heureux et se prépare à l'apostolat!

Kim-tchéou- 3 Décembre. —— J'ai pour compagnon de voyage, depuis 5 ou 6 jours, le P. Petitfils, arrivé de France, il y a dix mois à peine. Dans cette partie du district, nous n'avons pas de chrétientés considérables; nos néophytes sont disséminés sur une grande étendue de terrain. Aussi, pour faire l'examen des 21 catéchumènes que nous avons baptisés ce matin, a-t-il fallu voyager pendant 3 longues journées: C'est une vie dont l'apprentissage est un peu pénible; mais quel bonheur de trouver sur le chemin tant d'âmes qui nous demandent de leur faire connaître Dieu! Lorsque nous avons à traverser un village où il n'y a ni chrétiens ni catéchumènes, je fais, ordinairement, une petite halte pour abreuver nos chevaux, qu'ils aient soif ou non. Si nous nous mettions tout d'abord à parcourir les rues en prêchant, comme on le fait en Italie, tout le monde se moquerait de nous: on nous prendrait pour des *jongleurs*, des *acrobates* ou des *diseurs de bonne aventure*, que sais-je? Mais à coup sûr il y aurait tumulte et désordre. En demeurant assis sur ma voiture, au contraire, j'ai le plaisir de voir nos païens sortir de leurs maisons, la pipe à la bouche pour se donner bonne contenance et s'approcher calmes et silencieux, près de mon véhicule. La conversation est facile à entamer. Ont-ils une bonne récolte? Leur commerce est-il prospère, etc. ... Telle est l'entrée en matière. Tout le monde alors de serrer les rangs et de s'approcher plus près encore. Hier, nous nous étions arrêtés ainsi, pendant une demi-heure, dans un village de 400 feux, appelé Fong-Kou-tchouam: les païens entouraient ma voiture en si grand nombre et parlaient avec tant de respect et d'aisance que le P. Petitfils s'imagina durant toute la conversation que nous parlions à des chrétiens. St François-Xavier était avec nous; c'était lui qui nous avait amené tant de curieux: car, ce matin, à peine avions-nous célébré la Ste Messe que 5 ou 6 des habitants de Fong-Kou-tchouam venaient nous demander des catéchismes disant que plusieurs familles de leur village voulaient embrasser le christianisme. Combien de païens devront le bonheur d'être enfants de Dieu à ces haltes et à ces conversations d'occasion. —— *8 Décembre, Fête de l'Immaculée-Conception.* —— 71 baptêmes d'adultes et 10 confessions de nouveaux chrétiens ont occupé ma journée! Un pénitent appelé Tchâo, maître d'école et baptisé depuis quelques mois seulement se présente à confesse, avec une grande pancarte rouge à la main; c'est la liste de ses péchés. Craignant de faire des oublis ou de s'exprimer peu clairement il a fait une charmante rédaction; commentaire et explication précise sur chacune de ses fautes; style pur et digne d'un pédagogue! Rien n'y manquait. Ce qui est le plus curieux, c'est que le brave néophyte a voulu que les catéchistes qui m'accompagnent, examinassent avec lui les 14 péchés qu'il a notés sur sa feuille écarlate: Ceux-ci ont eu beau s'excuser, lui répétant qu'il n'y a que le confesseur auquel on doive faire connaître ses fautes; notre instituteur a tenu bon et fait tant d'instances que mes deux hommes en présence de 20 ou 30 personnes, qui regardaient et écoutaient *arrectis auribus*, ont procédé à son examen de conscience. Les corrections ou additions faites, le pénitent est venu en pleurant me prier de l'entendre en confession. Ne serait-il pas bien malheureux pour moi, me disait-il à genoux et les larmes aux yeux, si après avoir trouvé dans la grâce du baptême la rémission de tant de péchés, je retombais dans mes anciennes habitudes!!" Admirable bonté de la Providence! Comme sa grâce remue et change les cœurs; comme elle sait en quelques jours, en quelques heures, changer en fervents chrétiens des païens voués à tous les vices et à toutes les superstitions les plus absurdes!

10 Décembre. —— 16 baptêmes d'adultes, deux familles chrétiennes réconciliées avec les païens de leur village, moyennant une troupe de prétoriens que j'avais fait demander au mandarin pour épouvanter les païens et les amener à bonne composition. Deux instructions et

je ne sais combien de catéchismes : telles ont été les principales occupations de cette journée digne d'être l'octave de la fête de St François-Xavier. — J'ai suppléé les cérémonies du baptême à une jeune femme ondoyée par une de ses voisines, récemment convertie elle-même, à l'approche des brigands. Cette dernière s'était réfugiée avec 17 de ses voisines dans un souterrain creusé sur le bord d'une rivière et dont l'entrée ne pouvait être aperçue des voleurs. Malheureusement, ces brigands occupèrent le village de notre chrétienne pendant un jour et une nuit : la faim se faisait sentir. Pour comble d'infortune, un éboulement avait eu lieu, il n'y avait plus d'ouverture qui leur donnât de l'air au fond de leur cachot : le moment semblait prochain où ces malheureuses prisonnières allaient étouffer. Notre jeune chrétienne alors se met à prêcher ses compagnes d'infortune, leur parle de Dieu, du Paradis qu'elles ne connaissent pas et qui va bientôt s'ouvrir devant elles si elles veulent croire en Dieu. Elle avait apporté avec elle une bouteille d'eau, ses 17 compagnes se mettent à genoux ou plutôt se pressent les unes sur les autres pour recevoir l'eau qui allait les rendre héritières du Ciel aussi bien que les vieux chrétiens. Deux sont mortes dans cette prison. Les autres ont été dégagées assez tôt par leurs maris, pour échapper à la mort : aujourd'hui toutes sont ferventes et se livrent avec ardeur à l'étude de la doctrine et à la pratique des vertus chrétiennes. —— 20 Décembre —— Aujourd'hui aventure et malheur. Un néophyte dont la taille peut être de 5 pieds 8 pouces au moins, une taille de grenadier enfin, a voulu monter à cheval pour me conduire dans un village voisin. Sa monture n'est pas fringante et la graisse ne la gêne pas : mais en revanche, le cavalier est leste ; il n'a que 22 ans ! Son cheval est tout sellé : il a la bride sur le cou et pendant que le mien s'amuse à faire des cabrioles, notre rossinante nullement n'en est émue. Elle reste à sa place. Le cavalier s'élance alors, mais s'élance avec tant de prestesse qu'il saute de l'autre côté. Tout le monde part d'un d'un éclat de rire : mais bientôt la joie se change en tristesse : Siao-sain-fong (c'est le nom de ce néophyte) était tombé sur la tête, et une congestion cérébrale menace de lui donner la mort. Deux médecins lui prodiguent leurs soins, nous récitons nous, les prières de la bonne mort : heureusement le malade ouvre bientôt les yeux, pousse un soupir, et reprend connaissance. Nous le faisons conduire chez un chrétien dont la maison se trouve tout près de là, et après m'être assuré qu'il n'y a aucun danger pour la vie, je remonte à cheval, et me mets en route avec mon catéchiste : mais ce jour là je devais encore avoir d'autres malheurs. En passant dans une petite ruelle, conduisant mon cheval par la bride, un énorme chien noir s'élance sur moi et déchire ma robe ; il aurait déchiré autre chose, si je ne l'avais aussitôt chargé avec vigueur et forcé de rentrer dans ses retranchements. J'avais oublié cette dernière petite aventure, lorsque dans l'après midi, mon catéchiste vient m'avertir que les païens en font gorge chaude et s'en amusent agréablement. Le propriétaire de l'animal est connu depuis longtemps pour sa haine contre les chrétiens : l'an dernier, il avait tellement maltraité un de mes catéchumènes que j'avais dû lui faire administrer une bonne correction par le gouverneur de la ville de Nim-Kim. Il se vante d'avoir, du fond de sa cour, lancé son chien contre moi pour se venger. Cet événement ne manque pas non plus d'interprétations de la part des autres païens : « Si le Dieu que ce diable d'Europe prêche était plus puissant que nos divinités, disent-ils, est-ce qu'il aurait permis cet accident ? etc. » Que faire pour rabattre le caquet de toutes ces mauvaises langues ? Les citer en police correctionnelle ? La chose n'en vaut pas la peine. Aller leur prouver l'existence d'un seul Dieu, et la stupidité de leur croyance ? Ce sera peine perdue. Nous prenons un parti plus simple. Puisque c'est le chien qui a été la cause de ces cancans, il faut lui administrer une correction. Aussitôt fait que dit. Je prends avec moi un chrétien vigoureux et hardi et après lui avoir donné mes instructions, je pars et me dirige sous prétexte de faire une promenade, du côté de la maison païenne dont la gente canine a eu l'insolence de me courir sus. J'avais à peine paru devant sa porte que le chien s'élance sur moi ; mais avec moins de succès cette fois que la première. Au moment où il croit saisir mes habits, et l'une de mes jambes, mon chinois le saisit par la queue. Le chien se retourne pour défendre sa propriété : je le saisis, alors, vigoureusement à la gorge : nous le baillonnons, et bientôt vous l'eussiez vu suspendu par les deux pattes de derrière à un charmant jujubier qui se trouve sur la place publique. Cette opération était terminée et la place nous était rendue ! J'invite donc le propriétaire du chien à venir lui sauver la vie : et pour toute morale, je me contente de dire aux curieux qu'ils ont eu tort d'assurer que leurs idoles qui sont des divinités *sans oreilles et sans yeux* étaient bonnes à quelque chose. —— 21 Décembre — Hier soir je logeais, non pas dans un presbytère, mais dans une pagode consacrée au culte de *l'esprit-mère du Ciel* : La principale statue représente une femme portant un petit enfant sur le bras. Que de statues de la Ste Vierge auxquelles nos bons habitants des campagnes en Normandie tiennent tant et qu'ils trouvent si belles, sont loin pourtant d'avoir la douceur, la dignité de celle de cette *femme-esprit* ! Je connais plusieurs lettrés qui honorent dans leurs maisons un esprit qu'ils nomment *Tou-mo*. La statuette représentant ce dieu est, en tout, semblable à nos statues des apôtres. Le manteau, la barbe, les cheveux, la physionomie, tout est Européen. Il est à croire que ces malheureux idolâtres ont entendu parler autrefois des prédications de S.

Thomas et l'ont choisi pour leur divinité tutélaire. Pourquoi ne pourrions-nous pas supposer aussi que cette sainte-mère du ciel n'est autre que la Ste Vierge. A peine avions-nous pris nos logements respectifs dans cet asile, qu'une multitude de rats énormes sortent de leur trou et viennent nous chercher querelle. En présence de tant d'ennemis qui probablement étaient moins fatigués et moins endormis que moi, j'ai cru prudent de laisser ma lampe allumée : et bien m'en a pris : car cette vermine affamée, me voyant disposé à la guerre, est allée se joindre à celle de la chambre voisine : Le conducteur de ma voiture, fatigué de la course que nous avions faite et ne s'amusant pas à croire qu'il y eût des rats si méchants et si audacieux, dormait là d'un profond sommeil, sur une botte de paille; moitié endormi et moitié éveillé, il s'est mal rendu compte, je pense, de sa position; car, ce matin, il lui manquait une partie de l'oreille droite ! —— 22 Décembre. — Village de Fam-Kia-Kao-Kiai. — J'apprends ici un fait qui me fait frémir et me touche jusqu'aux larmes. Au mois de juillet dernier 24 catéchumènes qui étaient venus se réfugier chez nous pendant que les soldats et les rebelles occupaient leur pays, s'en retournaient après 2 ou 3 mois d'exil. Le pays n'était pas encore tout à fait purifié; mais inquiets de leurs habitations et craignant que les petits voleurs de la contrée n'achevassent de voler ou de brûler ce que les grandes bandes armées avaient pu leur avoir laissé, ils s'étaient décidés à regagner leurs foyers. La seconde journée de marche les avaient amenés près d'un gros bourg fortifié. Ils y entrèrent pour demander l'hospitalité. Au coucher du soleil nos 24 catéchumènes dont 5 jeunes filles et une dizaine de femmes âgées de 30 à 40 ans se mettent à genoux sur une aire à blé qu'on leur avait assignée pour logement, et vont commencer leur prière du soir, sans respect humain, sans craindre les railleries et peut-être les brutalités de ces milliers de païens qui détestent la religion catholique ou n'en ont jamais entendu parler. A peine avaient-ils fait, à haute voix, le signe de la croix, qu'ils sont entourés d'une foule menaçante. Les uns les appellent sorciers, d'autres disent que ce sont des francs-maçons, les autres enfin crient que ce sont des chrétiens. Le chef de la garde nationale saisit et garrotte trois de nos bons et courageux émigrés, et on les conduit hors des murs pour les enterrer vivants, usage barbare et sauvage que les mandarins eux-mêmes ne cherchent pas à détruire, dans les temps de trouble. La nuit approchait et grâce aux ténèbres, ces trois victimes, destinées à une mort si cruelle, en profitent pour se débarasser de leurs liens et s'enfuient au moment où leurs fossoyeurs préparaient le lieu de leur sépulture. Des femmes païennes touchées de la douleur et de l'infortune des 21 néophytes qui étaient encore dans le village, déclarèrent qu'elles les connaissaient et leur sauvèrent ainsi la vie. Je suis dans cette grosse bourgade où je n'avais jamais mis les pieds jusqu'ici : j'ai appelé le chef de la garde nationale et les principaux du village : Quelle stupéfaction sur leurs visages, quand ils ont appris que je venais à la recherche des coupables ! On me fait mille protestations d'innocence : il n'y a pas dans ce bourg une seule âme capable de pareilles atrocités. Puis, suivent les prières et les demandes de pardon ! Ce village naguère rempli de loups et de tigres n'a plus que des brebis et des agneaux ! Faux agneaux et fausses brebis qui à un moment donné déchireraient à belles dents le troupeau qui nous a coûté tant de sueurs !

Extrait d'une lettre du P. Colombel à son frère. Nankin 25 Avril 1869. —— ... Je ne veux pas t'écrire de si loin sans te dire quelques mots de la Chine ou du moins de Nankin. Eh bien ! si tu y étais venu il y a quelques jours tu aurais pu rencontrer dans une rue deux chaises précédées d'un homme en chapeau de cérémonie et portant à la main une carte de visite rouge. La première chaise était portée par 4 hommes aussi en beaux chapeaux qu'on leur avait prêtés. La seconde chaise était plus simple. Si tu avais comme les Chinois, regardé sans façon par les fenêtres, tu aurais vu une barbe évidemment européenne, et sous son costume chinois tu aurais peut-être encore reconnu ton frère. Après une demi heure de marche, les deux chaises s'arrêtaient devant un tribunal ; un pauvre diable chargé d'une cangue semblait comprendre de quoi il s'agissait, et puis j'aurais bien voulu t'inviter à la longue visite que je faisais au Kiang-nin-fou. Du moins tu aurais pu sans difficulté y assister comme curieux; tous ceux qui le désirent ont le droit de se tenir aux portes, aux fenêtres et de tout voir comme de tout entendre. Tu me demandes si c'était une pure visite de convenance ? Non, on avait quelques jours auparavant pillé notre barque. S'il s'était s'était agi d'un vol ordinaire, passe encore, nous aurions fait chercher les voleurs, on ne les aurait pas trouvés et nous en eussions été quittes pour la perte des objets volés, mais c'était un pillage organisé par le Tipo ou commissaire de police du quartier. L'argent et les vêtements volés à nos bateliers, car rien ne nous avait été pris à nous-mêmes, avaient été portés chez lui ; c'était chez lui que les voleurs s'étaient réfugiés, chez lui encore on avait mis deux de nos gens à la question pour leur faire dire où étaient les trésors des Pères ; chez lui, on avait menacé notre résidence d'incendie et de massacre. C'était trop pour un agent de l'autorité que sa place obligeait à veiller à la sécurité publique. J'étais seul alors à Nankin, avec un interprète heureusement, j'écrivis lettres sur lettres. Le Kian-nin-Chien (sous-préfet)

arrive sur notre barque, fait battre un voleur sous mes yeux (150 ou 200 coups de bâton) donner une trentaine de soufflets à la femme du tipo qui avait mis nos gens à la question, enfin emmène enchaîné après lui, le tipo, sa femme et un des voleurs. Deux de nos gens avaient été faits prisonniers par les brigands, je m'étais chargé moi-même de les délivrer, ma présence avait suffi au milieu d'une cinquantaine de Chinois tous plus ou moins de nos voleurs. C'est cette affaire qui m'a conduit chez le Kian-nin-fou (préfet de Nankin). Il fut charmant pour moi, m'accorda tout ce que je lui demandais et se chargea de poursuivre l'affaire. J'ai dû, pour ces visites faire faire mon cachet pour 8 ou 10 sous. Po-lom-ben est ce qu'on a trouvé de plus voisin de notre nom parmi ceux qu'on peut prendre en Chine. —— 28 Avril 1869. — Pendant que je t'écrivais, le Père de Tchin-Kiang, mon plus proche voisin arrive dans ma chambre pour se confesser et me confesser moi-même, car il me croyait seul depuis longtemps. Nous avons été hier faire une promenade dans la ville ; nous avons tenté de visiter la grande filature de soie où l'on fait les vêtements de l'Empereur et de sa cour ; on ne permet pas d'y entrer, j'ai écrit au mandarin qui préside, il m'a envoyé très-gracieusement la permission que je demandais, mais il pleut tellement aujourd'hui que je ne peux en profiter. Pour utiliser notre promenade nous avons visité quelques pagodes. L'une d'elles était de bonzesses et dédiée à une déesse que le diable a inventée tout-à-fait sur le patron de la Ste Vierge. Rien ne manque pour en faire immédiatement une copie reconnaissable, sa maternité virginale, sa puissance au Ciel, etc. : il y avait une grande image dans la pagode qui représentait la déesse avec ses 100 bras, ce qui est assez fréquent, chacun de ces bras porte un attribut, bon nombre d'entre eux rappellent les figures ou les titres de la Ste Vierge : C'est le miroir de justice, la tour de David, la maison d'or, l'étoile du matin, la verge d'Aaron, etc. Nous avons demandé aux bonzesses, 5 ou 6 vieilles bonnes femmes qui gardaient la maison, des renseignements, nous connaissons leur mythologie beaucoup mieux qu'elles. Nous leur avons demandé ce qu'elles deviendraient, ce qu'elles espéraient après leur mort ; elle nous ont répondu qu'elles ne savaient pas et ne s'en inquiétaient pas plus. Pauvre peuple !!!

Afrique —— Madagascar. —— Lettre du F. Benjamin Caulier à sa famille. Tananarive, 10 Mai 1869.

Notre église de St Joseph est depuis un mois le sujet de grandes préoccupations pour tous les Malgaches de la capitale et des environs ; pauvres et riches, chrétiens, païens et protestants, princes et princesses, tous viennent en foule visiter cette église. C'est d'abord un monument fort extraordinaire pour eux et qui qui parle autrement au cœur que les froides constructions des temples protestants ; mais ce qui le rend bien plus intéressant ce sont les événements auxquels il vient il vient de donner lieu. Dernièrement la reine invitée à l'inauguration d'un temple protestant s'y rendit avec son premier ministre. Celui-ci, dit-on, prit la parole et fit un véritable prêche aux assistants. Aussitôt grande rumeur dans la capitale ; les protestants triomphent : à les entendre une semblable démarche prouve évidemment l'intention où est la reine d'embrasser leur religion. Mais le conseil royal, qui prend grand soin de mettre une sorte d'égalité dans les concessions que le gouvernement accorde aux deux puissances civilisatrices de Madagascar, décida que la reine assisterait également à l'inauguration de notre église de St Joseph. Cette nouvelle rassura un peu nos chrétiens qui craignaient déjà pour la liberté des cultes tant de fois proclamée, promise par la reine le jour même de son couronnement et confirmée dans le traité avec la France. Mais le bruit se répand tout à coup qu'il y a contre-ordre. La reine ne doit pas venir. Grande désolation pour nos chrétiens ! Ajoutez à cela un fait déplorable : La reine et le premier ministre ont reçu le baptême de la main des protestants. Cette cérémonie a eu lieu en effet vers la fin du mois de Février en présence des princes aux officiers de la cour ; mais toutefois dans une salle intérieure du palais, sans pompe et sans éclat. Un prédicant malgache fit la cérémonie, et aucun Anglais n'y assista. C'était encore là une mesure de prudence de la part du gouvernement qui évitait ainsi de montrer une préférence trop marquée pour les Anglais. Mais les Malgaches sont trop clairvoyants pour ne pas voir qu'elle est la nation favorite des Hovas ; et c'est ce qui en retient encore un grand nombre. Que fait le missionnaire au milieu de ces inextricables embarras ? Il prie, ranime son courage et celui de ses chrétiens et les excite à espérer en Celui qui est le maître des cœurs et peut déjouer en un instant les redoutables menées du protestantisme. Aide-toi, le Ciel t'aidera. En conséquence, nos Pères de concert avec M. le Commissaire impérial ont de nouveau invité la reine à l'inauguration de l'église. Après de longs pourparlers, sa Majesté promet. Un mois se passe, nous sommes dans l'attente, et dans la plus complète incertitude. La reine, dit-on, désire beaucoup assister aux cérémonies de l'Église catholique ; mais il y a de grandes oppositions de la part des protestants : ils regarderaient comme une défaite pour leur parti une semblable concession. Le délai s'éternise donc, et nous commençons à croire qu'on a trouvé un prétexte pour se dispenser de la visite. On s'imagine facilement l'anxiété de nos chrétiens ; mais ce qu'on ne peut supposer c'est l'embarras de nos Pères. Impossible en effet de réunir les fidèles dans l'église avant la

venue de la reine. Le fait suivant en rendra compte. — Durant cette fastidieuse attente, le R. P. Jouen avait réuni dans l'église tous les enfants de nos écoles pour leur faire répéter les chants qu'on se proposait d'exécuter le jour de l'inauguration. Au moment où on allait commencer, plusieurs officiers chrétiens accourent pour interrompre la répétition. Il est contre les usages malgaches, disent-ils, de se réunir pour faire de la musique avant la visite de la reine. C'était là un fâcheux contre-temps: il eut été si utile de faire ces répétitions sur les lieux mêmes où l'exécution devait avoir lieu. On tâche donc de faire comprendre à ces officiers qu'on n'agissait ainsi que pour recevoir la reine avec plus d'honneur et de pompe: mais il fallut céder. Le lendemain on envoya demander au premier ministre si la chose ne pouvait se faire. Il répondit que c'était contre les usages du pays et nous fûmes obligés de nous contenter jusqu'à nouvel ordre, pour les répétitions et les réunions des fidèles, de notre chapelle: local beaucoup trop petit pour contenir les chrétiens des quatre paroisses de la capitale. — Malgré tout, les répétitions allèrent leur train, et puisque je suis sur le chapitre de la musique, il faut vous dire qu'elle est très goûtée ici et que les Missionnaires l'emploient comme un moyen très efficace pour les aider dans la conversion des âmes. Et voilà pourquoi votre pauvre frère a dû se mettre, dans ses vieux jours, à apprendre cet art. Je lui consacre tous les moments que me laissent mes occupations de forgeron. Mes instruments favoris sont le cornet à piston, l'alto, et parfois la flûte. Jugez la peine qu'il a fallu à l'artiste forgeron pour se transformer en virtuose. Ce ne sont pas, croyez-le bien, les canards qui ont manqué tout d'abord; mais peu à peu on est devenu habile. Toutefois ce que je fais encore le mieux, c'est ma partie sur l'enclume; j'y trouve moins de difficulté soit pour le doigté soit pour l'embouchure. J'ai 8 apprentis forgerons, tous chrétiens, entre autres un jeune esclave que M. Laborde m'a confié pour apprendre la forge et la ferblanterie, et le fils d'un célèbre forgeron du palais qui a reçu le baptême, il y a 7 ou 8 mois avec sa femme et sa fille. Mais revenons à l'inauguration de l'église. Le mardi de la semaine sainte on nous annonce qu'enfin la reine s'est décidée à venir à notre église. A cette nouvelle nos chrétiens triomphent, ils espèrent bien par leurs prières et par l'impression que ne peut manquer de faire leur bonne tenue et les imposantes cérémonies de l'église, toucher le cœur de la reine et la disposer ainsi à nous accorder franchement cette liberté tant désirée, que nos ennemis voudraient nous ravir. Mais ceux-ci ont pris leurs mesures. C'est le Jeudi saint que la reine s'est fait annoncer. Quoi! en un pareil jour qui rappelait l'institution du plus auguste de nos Sacrements, la reine assisterait aux cérémonies de l'Église catholique! elle entendrait prononcer et expliquer les mystérieuses paroles de la Consécration! Les protestants ne le peuvent souffrir, et qui sait si cette fête catholique n'aurait pas le pouvoir d'ébranler la foi de la royale néophyte? On met donc tout en œuvre pour entraver le projet de la reine. On lui propose un expédient. Les plus rigoureuses convenances demandent que l'on accorde quelque chose aux Français. Eh bien! sa Majesté ira jusqu'à la porte de l'église, mais elle s'arrêtera là sans y entrer et ne poussera pas plus loin la condescendance. Le projet est adopté... A 8 heures, la reine arrive accompagnée de son premier ministre et d'un grand nombre d'officiers supérieurs et escortée de deux haies de soldats en grande tenue. La musique de la reine ouvre la marche. M. le Commissaire impérial et M. Laborde sont devant la porte de l'église. Le R. P. Jouen, préfet apostolique, accompagné de tout son clergé et d'une vingtaine d'enfants de chœur tous vêtus d'un beau et riche costume viennent processionnellement recevoir sa Majesté au bas de l'église.... C'était alors qu'allait se jouer une partie d'où dépendait avec l'honneur de la France le prestige de notre Ste religion. Mais le bon Dieu attendait là les ennemis de son Saint Nom. A la vue de tant de pompe et des honneurs qu'on leur rendait, la reine et son premier ministre sont saisis de je ne sais quelle émotion. Leur embarras trahit leur projet. Un moment indécise, la reine fait mine de vouloir retourner sur ses pas. Mais M. le Commissaire impérial a tout compris: il interpelle tout à coup le premier ministre: « On allait donc faire à la France un pareil affront! Croyait-on qu'elle y resterait insensible? Non! lui, le représentant de son pays ne le souffrirait jamais! Et là-dessus après avoir encore ajouté quelques paroles énergiques, il prend la reine à son bras et la conduit jusqu'au trône préparé pour sa Majesté au haut de la tribune de l'église, place qu'elle avait fait choisir pour mieux contempler les cérémonies. Là une nouvelle lutte s'engage, la reine refusait de s'asseoir, M. le Commissaire impérial qui la tenait toujours à son bras, insiste pendant près de 10 minutes, et obtient enfin qu'elle s'asseierait quelques instants. Le premier ministre consentit à son tour, après une chaude discussion, à parler à l'assemblée: « La reine, dit-il, donne à tous ses sujets la liberté de suivre la religion qu'il leur plaira, et s'il se trouve quelqu'un assez audacieux pour vouloir contraindre un Malgache à suivre quelque religion que ce soit, qu'on me l'amène et il sera sévèrement châtié. » Ces paroles furent entendues de tous les Malgaches et suffirent pour rassurer et encourager le plus grand nombre. Mais il fallut se contenter de cette brève démonstration et la reine sortit immédiatement de l'église... Encore fut-on trop heureux de ce que

l'on avait obtenu : quand on vit le cortège royal se diriger vers une digue récemment construite par un ingénieur anglais et dont l'inauguration devait servir de prétexte à la reine pour se dispenser d'entrer dans notre église. Cet expédient a coûté une grosse somme aux Anglais, et grâces à Dieu, comme on vient de le voir, ils en furent à peu près pour leurs frais.

Autriche — Lettre du F. Müller – Inspruck, 21 Mai 1869. — ... On vous a honorés d'une interpellation au sénat, en France; la même faveur nous a été faite à la chambre des députés, en Autriche. Un certain avocat de la capitale, député bien connu de Sa Majesté l'Empereur des Français, qui l'a fait venir exprès de Vienne, lors de sa visite à l'Empereur François-Joseph, dans la jolie petite ville de Salzbourg; ce député, dis-je, a eu l'idée d'interpeller M. le ministre de l'Instruction publique, dans la séance du 23 Février, au sujet de la position des Jésuites dans l'Université d'Inspruck, et surtout au sujet de leur paiement. Il fut répondu que la position des Jésuites dans cette Université est anormale, ne reposant sur aucune loi, sur aucun décret; qu'ainsi l'État est libre de son engagement et peut toujours agir envers eux selon les exigences du temps. Quant au paiement : il est de 1000 florins pour chaque professeur. — La discussion de l'affaire fut renvoyée au lendemain. Le R. P. Provincial nous fit avertir par ... voie télégraphique; nous commençâmes un triduum au Sacré-Cœur qui toujours nous a sauvés, et auquel on a dédié, l'an dernier, notre nouvelle chapelle domestique. En attendant, les journaux avaient annoncé la nouvelle; Inspruck s'alarme, on nous fait des visites de condoléance, on ouvre une liste de souscriptions pour nous, les journaux tiroliens jettent au loin le cri de détresse; tous se plaignent, même les libéraux, de perdre le plus grand appui et la célébrité de l'université, ceux qui en ont relevé les ruines, l'ont peuplée d'élèves accourus de 20 diocèses différents, ceux enfin qui font venir l'argent de l'étranger et le répandent parmi les industriels du Tirol. Le Volksfreund de Vienne répète ces plaintes au loin; Mgr. Greuter, député du Tirol se prépare à nous défendre avec son éloquence mâle et entraînante, essayant d'ouvrir les yeux aux aveugles par la comparaison de chiffres : 8 000 florins de paiement pour 9 professeurs, par contre 200 élèves qui s'entretiennent et dépensent leur argent chez nous, une Université qui a triplé le nombre de ses élèves depuis que les Jésuites y sont, etc, etc. M. le comte Giovanelli autre député tirolien, fait mieux encore. Il interpelle M. le ministre de l'Instruction au sujet de la loi des écoles primaires. C'est la question de vie ou de mort, qui en ce moment agite terriblement les populations de l'Autriche. Les Jésuites sont oubliés et le 26 nous sommes tranquillisés et aussi paisibles possesseurs du bénéfice accordé à la Compagnie par Sa Majesté François-Joseph I. que nous l'avons jamais été. Gloire au Cœur Sacré de Jésus ! Je vous parlais tout à l'heure de la loi des écoles primaires. C'est un essai de réforme, vous comprenez dans quel sens, fixé et discuté vivement l'an dernier, et adopté enfin cette année par une faible majorité de voix, à la Chambre; et voici comment on a eu cette faible majorité. Au moment de voter Mgr. Greuter s'est retiré avec tous les députés du Tirol, de la Bohême et de la Transylvanie, c'est-à-dire, plus de la moitié des représentants du peuple. Or la loi exige la majorité, non des députés présents, mais du nombre général des députés. On a donc fait venir immédiatement les Ministres, qui ont droit de vote, mais qui jamais n'avaient fait usage de ce droit, on a engagé d'autres députés timides, chancelants ou avares; enfin on est arrivé à 113 voix; c'était suffisant; la loi a passé. Il ne s'agit plus que de la faire exécuter. Le clergé, contre lequel la loi est directement portée, se montre énergique; le peuple du Tirol s'anime, s'enflamme, menace. Le Staatshalter (gouverneur) d'Inspruck hésite, il fait personnellement le voyage de Vienne et expose au ministre les difficultés et les dangers. N'importe; c'est une loi de l'État, elle a été adoptée par la Chambre et signée par l'Empereur; elle doit être mise en vigueur; Messieurs les Bourguemestres n'ont qu'à prendre immédiatement toutes les mesures nécessaires. Le Maire d'Inspruck, excellent catholique, au milieu de conseillers libéraux, réunit donc son Conseil, et lui propose les ordres ministériels, on vote pour l'exécution. M. le Maire alors se lève, déclare qu'il va incessamment écrire à Sa Majesté pour lui demander la démission de sa charge. Deux motifs le poussent à faire cette démarche : 1° parce qu'il ne peut agir contre sa conscience qui lui montre cette loi comme un attentat à la Foi et au droit du Clergé; 2° parce que, politiquement parlant, cette loi lui paraît contraire aux intérêts du peuple et que jamais il ne pourrait se résoudre à employer l'autorité que lui a confiée l'Empereur pour agir contre le bien public. Sa démission fut acceptée, et cette nuit-là même nous eûmes, dans notre maison, deux carreaux brisés, mais sans tumulte, sans démonstration aucune. Qui était-ce ? Nous l'ignorons. Dans les villages de nos vallées, les paysans renvoyèrent simplement l'officier de justice qui vint pour établir l'observation de la loi. Tel maire, à la tête de ses paysans, demanda à voir les nouveaux livres qu'il fallait adopter. On les lui présente. " Ah ! ça vient de Vienne; nous connaissons la doctrine de Vienne, dit-il; non, non; nous n'en voulons pas !" Et il jette les livres, et les foule aux pieds. " Nous ne voulons pas faire de nos enfants des protestants, ajouta-t-il, ils se serviront des livres approuvés par M. le Curé, mais d'aucun autre". A Axam le maire fut puni et déposé pour s'être opposé à cette loi. A sa place est nommé le boulanger du village, homme connu pour ses opinions libérales. Il a donné ordre d'ouvrir un cabaret pour avoir plus d'influence sur le peuple. Mais qu'arrive-t-il ? Non seulement personne ne fréquente son cabaret, mais on ne vient plus lui acheter de pain; on préfère le

chercher à 2 lieues de là. Le boulanger, au bout de quelques jours, vint supplier l'autorité de le demettre de sa charge. Un bon vieux paysan le remplace. Il se présente le dimanche suivant dans une réunion de paysans ; on l'assied dans un fauteuil et on le porte doucement dans la rue, lui signifiant qu'on n'aura plus de rapport avec lui, tant qu'il sera maire. Le bon vieux donne sa démission, et personne ne voulant prendre la place vacante, on fut heureux d'offrir à l'ancien maire ce qu'on lui avait enlevé, et il accepta.

Allemagne. — Tyrol — Feldkirch. — Extrait d'une lettre du R. P. Bole au R. P. de Boylesve. — . . . Que n'ai-je aussi, moi, quelque chose à vous offrir ! mais hélas ! je n'ai guère que de pauvres nouvelles d'un très-pauvre pays à vous donner. C'est donc dans ce champ stérile que je vais glaner les rares et maigres épis dont je vais grossir ma petite gerbe. — Dimanche dernier on célébrait ici les Noces d'or de Pie IX. Cette fête de la piété filiale et catholique de ce bon peuple m'a profondément ému. Dès les premières blancheurs de l'aube toutes les cloches et les sonneries de la ville éveillaient la joie parmi les enfants de ces vallées, tandis que le canon mêlait aux mille rumeurs des cloches et des carillons, ses salves bruyantes que prolongeaient en les multipliant les échos de nos montagnes. Jamais fête ne fut solennisée avec plus de pompe et d'allégresse. Temples ornés avec une splendeur inouie, cérémonies pontificales, exposition du S.t Sacrement, Communions innombrables, musique sacrée des grands maîtres, Te Deum ; rien ne fut omis de ce qui pouvait relever les pompes exceptionnelles de ce beau jour. La nuit eut aussi ses magnificences. A cette heure si vivement attendue, nos musiciens preludèrent par de brillantes fanfares, et puis vinrent des cantates et des chœurs composés pour la circonstance, chants sacrés et profanes, comme on sait les exécuter en Allemagne, répétés avec enthousiasme par tout un peuple, au milieu du bruit des cloches, du canon, des coups de fusil, de pistolet, etc. — Je n'ai point à vous parler des riches dons qu'a faits au S. Père en cette occasion, ce bon peuple, ainsi que tous les catholiques de l'Allemagne. Les journaux de France, vous en ont assez parlé. Nos élèves ne se sont pas montrés moins généreux car ils ont prélevé plus de 2000 francs, sur leurs menus plaisirs, pour en gratifier le S. Père qu'ils aiment à la folie, se plaignant amèrement de leurs maîtres qui n'avaient pas cru devoir leur permettre de plus grandes largesses. Déjà plusieurs de nos anciens élèves se sont enrolés sous la bannière pontificale. On en compte à présent une vingtaine des plus nobles familles de l'Allemagne. — Et nous aussi, mon R. Père, nous avons payé notre petit contingent à Pie IX. Le P. Bachtler, professeur de philosophie et de philologie supérieure vient de partir pour Rome en qualité d'aumonier en chef des Zouaves allemands. Les nouvelles qu'il nous donne de l'armée pontificales sont des plus consolantes. Mais ce ne sont pas seulement les sentiments religieux de cette pieuse milice qui excitent l'admiration générale, sa bonne tenue, son habileté, son entrain, son entier devouement, tout fait de cette armée d'élite la première armée du monde, au dire d'un homme du métier, d'un major autrichien qui l'a vue manœuvrer avec un indicible plaisir. — Pendant que ce général assistait à cette revue, nous recevions ici la visite de l'illustre feld-maréchal de Hesse, l'alter Ego de Radetzki. Ce vieillard plus qu'octogénaire n'a voulu voir à Feldkirch que notre pensionnat. Après la première entrevue qu'il eut avec le Supérieur et le jeune professeur auquel il prodigua, comme parent, les marques de la plus tendre affection, nos musiciens lui donnèrent une sérénade dont il fut enchanté ; mais quand il entendit la marche de Radetzki, ce brave compagnon du dernier héros de l'Empire, ne put contenir sa vive émotion : « Il faut que je descende, dit-il, je veux remercier ces bons enfants de l'attention délicate qu'ils ont pour moi. » Puis, entrant dans la cour des élèves, il s'en va tout droit au P. directeur de la musique, lui donne de chaudes poignées de main et le remercie cordialement du plaisir qu'il lui fait goûter. Les musiciens jouèrent encore quelques uns de leurs plus beaux morceaux, et terminèrent leur concert improvisé par la fanfare nationale d'Andréas Hofer. Des larmes d'attendrissement vinrent mouiller les paupières du brave feld-maréchal, qui resta debout au milieu de nos élèves pendant tout le temps que durèrent ces airs patriotiques. Après avoir félicité nos musiciens, et les avoir remerciés, ainsi que leur Père directeur dont il voulut encore serrer amicalement la main, ce vénérable vieillard se retira tout pénétré de reconnaissance du brillant accueil qu'on lui avait fait ; et longtemps après, il parlait encore de cette belle réception, et il se plaisait à faire le plus bel éloge de notre pensionnat. Au reste ce n'est pas là le seul témoignage qui compense les outrages dont nous abreuvent nos ennemis ; et si je ne craignais de compromettre un nom bien plus auguste encore, je pourrais révéler certaines paroles qui prouveraient la profonde estime dont jouit notre établissement. Quant à celle que professe pour nous l'ancien Inspecteur Impérial de notre Gymnase ; elle est assez publique pour ne pas craindre de la faire connaître. « Faites tout ce que vous pourrez, disait-il aux professeurs qu'il a choisis lui-même pour nous succéder, vous ne ferez jamais aussi bien que les Pères. » — « Les élèves des Jésuites peuvent se présenter partout, répondait-il au Gouverneur de Feld-Kirck, ils sont sûrs de réussir et de faire honneur à leurs maîtres. » Je pourrais multiplier ces témoignages, mais ce serait vous fatiguer par d'inutiles redites. D'ailleurs la supériorité de notre enseignement n'est contestée par personne, pas même par nos ennemis. C'est ce qui nous a valu dernièrement,

je n'en doute pas, la conservation de notre chaire de théologie à Innspruck. Vous avez su qu'il s'était agi de nous l'enlever, mais la pensée du préjudice irrémédiable qu'on porterait par ce coup à l'Université, semble avoir forcé le radicalisme à nous la laisser. Il est vrai que tous les théologiens dans une adresse qu'ils avaient rédigée à ce sujet menaçaient de quitter tous l'Université de cette ville si on leur ôtait leurs anciens maîtres. L'affaire en est donc restée là ; et notre P. Wenig (si je n'estropie pas ce nom) fut nommé Recteur magnifique, au mortel déplaisir de la franc-maçonnerie et de toute la juiverie du pays. Nos Pères Bavarois n'en sont pas quittes à si bon marché. Depuis plus d'un an que leur nouvelle résidence est achevée, ils n'ont pas encore osé l'habiter. Il y a quelque temps, Monseigneur voulut leur offrir une maison à l'extrême frontière du royaume ; le gouvernement le sut, défense aussitôt, de par la loi, d'aller s'établir en ce lieu. Les membres les plus influents de l'aristocratie de Munich avaient demandé le R. P. Roeffler pour leur donner une suite de conférences à Sr Elisabeth. La police en eut vent. Après la première conférence un officier de police suit le Père à la sacristie. — "Votre passeport, Monsieur. — Monsieur, je n'ai pas de passeport. — Si demain vous n'êtes pas en règle, alors, Fort! vous m'entendez ?" Sur ce, le pauvre Père s'en va trouver un de nos amis et lui expose son embarras. — "Allons de ce pas, chez le consul de Prusse". Arrivés là : « Voici, Monsieur, lui dit-il, un de vos concitoyens que la police veut expulser parce qu'il n'a point de passeport ! — Expulser, dites-vous, M. le comte, un sujet de Sa Majesté Prussienne ! Ah! c'est ce que nous verrons ! » Là dessus il délivra au Père un permis de séjour. — « Et si l'on vous tracasse encore, ajouta-t-il, c'est à moi que l'on aura affaire. » Les conférences continuèrent avec le plus brillant succès. On fit des instances auprès du Père pour qu'il restât à Munich. Argent, maisons, terres, riches domaines, tout nous est offert, rien ne nous manque si ce n'est le placet d'un ministre. Que faudrait-il pour l'obtenir ? Un mot des Évêques, mais malheureusement ils vivent joséphiquement isolés, de là leur impuissance. Espérons toutefois que les vœux si chrétiens de cette bonne noblesse seront enfin réalisés.

Extrait d'une lettre d'Issenheim. — Quelques faits racontés par le R. P. Roh. — ... Transportez-vous au château du baron Lasberg qui a un fils dans la Compagnie. Le P. Roh est debout au milieu d'un salon ; une foule de personnes, toutes protestantes, l'entourent, et lui posent questions sur questions. Le Père répond carrément à tout ce monde qui le presse ; mais ce qu'il y a de curieux c'est que dès qu'il se tourne vers une partie du cercle, tous les yeux de ceux auxquels il montre le dos sont braqués sur ses pieds ; se retourne-t-il, à l'instant tous ces yeux s'égarent, comme des voleurs surpris en flagrant délit, pendant que ceux des autres se dirigent sur ses souliers. C'est que ces bonnes gens examinent si les jésuites ont véritablement des pieds de bouc comme le leur assurent leurs pasteurs. Mais assistons à une autre scène dans une autre salle du château. Voilà le P. Roh assis sur un sofa ou canapé ; à sa droite est un homme qu'à sa mine vous reconnaissez sans peine pour un prédicant. Toutefois il est aussi par intérim directeur du lycée de Detmold. A ses côtés siège madame son épouse. Une nombreuse assistance se presse autour d'eux, accablant le P. Roh de questions sur la religion catholique. Celui-ci répond brièvement à chacun et ses réponses sont toujours goûtées et approuvées. Jetez maintenant les yeux sur M. le ministre. Il s'agite sur son siège, vous diriez qu'il a des poignards dans les côtes ; c'est qu'il craint grandement pour ses brebis qui pourraient bien se laisser prendre dans les filets du séducteur. Il veut donc parer le coup fatal en essayant son talent de controverse. Attention donc, la lutte s'engage : « Monsieur le Père, commence le défenseur du pur évangile, les catholiques ont cependant un point qu'il vous est impossible de justifier ; c'est la loi du célibat. — C'est réellement fort curieux, Monsieur le directeur, répond le Père ; vous autres, que cette loi ne regarde pas, vous êtes sans cesse à l'attaquer ; tandis que nous qui la subissons, nous la défendons toujours. Je crois bien qu'il y a là de votre part un sentiment que vous ne vous avouez pas ; ne seriez-vous pas un peu jaloux de ce que nous n'avons pas à porter comme vous cette croix quotidienne ? — Un grand éclat de rire de la part des assistants accueille cette réplique, pendant que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se mêlent sur le visage de madame la ministre ; l'à propos venait de ce que les deux honorables conjoints vivent ensemble comme chien et chat. — Le ministre se récrie : Ah! Monsieur le Père, des questions aussi graves ne sont point résolues par un bon mot. — Aussi, M. le Directeur, n'est-ce là que ma préface. — Eh bien dites donc, car vous ne pourrez jamais vous justifier ; cette loi est tout-à-fait contre l'esprit du Christ. — Je ferai remarquer d'abord que ce mot «esprit du Christ» est bien vague ; mais je vais vous prouver que cette loi est parfaitement conforme à l'exemple et à la doctrine de Notre Seigneur. Vous savez que Jésus-Christ n'était pas marié. — Oh, oh, oh, oh! — Quant à sa doctrine, vous connaissez bien sans aucun doute ces paroles qu'il prononça : "Celui qui

ne laisse sa femme... ne peut être mon disciple.» Or cette parole doit nécessairement avoir un sens. Elle ne s'applique pas à tous les fidèles, sans quoi Notre-Seigneur eût aboli le mariage qu'il a au contraire élevé à la dignité de sacrement. Ces mots doivent donc s'appliquer, au moins, aux Ministres de la parole. Et si Jésus-Christ veut que ceux qui ont une femme l'abandonnent, à combien plus forte raison demande-t-il que ceux qui n'ont pas encore ce fardeau sur le dos, ne s'en chargent pas. De plus, cette loi est tout-à-fait conforme à l'exemple et à la doctrine de St Paul. — Comment! Paul? Paul? — Oui, M. le directeur, St Paul n'était pas marié et vous connaissez bien, je pense, cet endroit où il dit que tous doivent tâcher d'être comme lui. En outre je ne puis me persuader que vous n'ayez jamais lu ce chapitre de la première lettre aux Corinthiens, où il fait une si longue apologie du célibat. — Quoi! Paul écrire sur le célibat? Ce n'est pas vrai, M. le Père, c'est une calomnie, je ne le crois pas. — Oh pardon M. le Directeur, c'est vrai. Monsieur le baron, avez-vous une bible allemande où se trouvent les épîtres de St Paul? — Oui, mon Révérend Père. — Veuillez l'apporter. — Le Père prend le livre, mais il est obligé de chercher pendant quelques minutes, car il ne se rappelle pas au juste le chapitre. Et déjà le prédicant promène sur l'assemblée un regard triomphant comme pour dire: il est pris. Mais voyant cela, le P. Roh commence à réciter par cœur tout le passage, au grand étonnement de tous les assistants, ébahis de voir un prêtre catholique et surtout un Jésuite qui sait sa bible par cœur. Enfin le malheureux chapitre septième est trouvé et le livre remis au ministre, avec prière de lire lui-même. Celui-ci accepte et lit en tremblant; mais plus il avance, plus il se perd, et tous les spectateurs de s'écrier: Enfoncé, M. le Directeur, enfoncé! Que faire? Notre héros ferme le volume et murmure quelques mots inintelligibles: enfin il se rassure un peu et dit: — Mais... cependant... M. le Père... c'est vrai... mais... cependant... cela ne peut s'appliquer tout au plus qu'au temps où vivait Paul. — Oh! M. le Directeur! si j'avais su le cas que vous faites de l'Ecriture Sainte, je me serais dispensé de chercher ce chapitre. Jetons la bible par la fenêtre, et quand quelqu'un viendra encore nous proposer un texte, nous dirons: c'était bon du temps de Pierre, de Paul, de Thomas, de Jacques, de Matthieu, de Luc, de Marc, de Jean, etc. — Enfin, M. le Père, dites tout ce que vous voulez, il y aurait incontestablement beaucoup plus de morale parmi vous, si vous vous mariiez aussi comme nous. — Je suis bien fâché, M. le Directeur, de ce que vous transportiez la question sur ce terrain-là, cependant je veux vous suivre. Prenez donc quinze ministres de votre religion: je vous permets de les choisir entre tous. Pour moi, qui viens pour la première fois ici, et qui par conséquent ne connais personne, je prendrai au hasard quinze prêtres catholiques que je placerai en face des vôtres. Nous verrons de quel côté la morale est plus pure. Tous les assistants crient aussitôt à tue-tête: Monsieur le Directeur, vous êtes perdu, il y a infiniment plus de morale parmi les prêtres catholiques que chez nos pasteurs. Ici le prédicant n'y tient plus; sans répliquer un seul mot, il prend son chapeau et sa femme, défile sans tambour ni trompette, et, accompagné des railleries de ses brebis, il se hâte de regagner au plus tôt son logis, honteux et confus, jurant, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus. ———

Autre dispute sur le célibat. — Le P. Roh revenait d'une mission, harassé de fatigue: aussi se proposait-il de dormir durant le trajet qu'il avait à faire; mais le bon Dieu en disposa autrement. Dans la diligence où il était monté se trouvait un homme, prédicant de son métier, sa femme et leur fille. Celle-ci semblait d'une modestie et d'une candeur vraiment angélique. Or voilà que la fantaisie prend tout-à-coup au Révérend de convertir le P. Roh. Il lui propose questions sur questions. Le Père, qui appuyait sa tête dans un coin de la voiture, afin de dormir plus commodément, répondait sèchement; mais quoique chaque réponse portât, le révérend revenait néanmoins toujours à la charge, empêchant ainsi le Père de fermer les yeux. Cependant la jeune fille riait sous cape de voir papa se brûler ainsi les doigts; vint le moment où elle ne put se retenir et un grand éclat lui échappa. Alors le ministre se tournant vers elle: Hein, cela te va, Lucie, cela te va, tu veux toujours te faire catholique. Ces mots décidèrent la perte du prédicant, car le P. Roh, entendant qu'il s'agissait d'une âme se dit: dormons plus tard et répliquons pour bien instruire cette jeune personne. Dès lors les réponses furent serrées: le ministre se trouva bientôt à sec. Le dernier fort dans lequel il se retrancha fut de dire: «Dites ce que vous voulez, Monsieur le Curé, vous n'êtes tous que des menteurs, des fourbes, des séducteurs. — Vous êtes bien gentil, Monsieur le ministre, et de quel droit me jetez-vous cela ainsi à la figure? — O mais, mais, mais, M. le Curé, ce n'est pas vous que j'attaque, c'est votre état, votre métier enfin. — Dans ce cas c'est encore bien pire, vous attaquez à la fois des milliers de prêtres catholiques, répandus par tout l'univers et dont peut-être vous ne connaissez pas un seul. — Mais aussi, pourquoi prêchez-vous toujours le célibat, et personne de vous ne l'observe. — De plus en plus gentil, Monsieur! et voudriez-vous avoir la bonté de me prouver que personne de nous ne l'observe. — Vous ne l'observez pas, parce qu'il est impossible de l'observer. — Oh! M. le ministre! vous devriez avoir honte de dire cela devant madame. Dites-moi, avez-vous épousé madame dès le berceau? Ici une vive rougeur empourpre les joues de madame: le Père continua: Mais surtout, vous devriez avoir honte de dire cela devant mademoiselle dont le pur visage vous convainc de mensonge et d'imposture? Cette réponse ferma la bouche à notre brave. Il se blottit dans un coin, n'osant plus lever les yeux. On roula en silence

pendant un petit quart d'heure encore, jusqu'à la première petite ville où la famille protestante descendit. Le ministre et son épouse quittèrent le Père sans lui dire un seul mot ; mais la jeune fille, qui descendit la dernière, lui saisit fortement la main et lui dit : O mon Père, que je vous remercie ! quel bien immense vous m'avez fait ! L'année suivante, le Père revit cette jeune personne dans un Noviciat des Sœurs de St. Joseph.

Lettre du R. P. Pouplard au Rédacteur, Angers 29 Juin 1869.

Vous m'avez demandé avec trop d'instance le récit des fêtes du 15 Avril à St. Florent pour que je ne consente à vous en écrire quelques mots. Je le fais donc aujourd'hui, fête de St. Pierre, pour glorifier un peu Celui qui tient, si admirablement sa place ici bas, et pour dire que les enfants de la Compagnie sont heureux toujours et partout d'encourager les démonstrations d'amour et de respect envers le Souverain Pontife. —— Pour une cause inutile à dire ici, la fête de l'Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement fixée d'ordinaire au 3 Mai à St. Florent-le-vieil, fut cette année fixée au 11 Avril. (*) L'excellent Curé en faisant ce changement n'avait pas prévu l'anniversaire du Sacerdoce de Pie IX ; sur mon observation, il fut enchanté de la coïncidence et se prêta d'autant plus volontiers à tout ce que le zèle pourrait désirer pour l'ornementation de son église : j'eus à peu près carte blanche... Secondé par les deux vicaires il me fut assez facile de trouver des mains dévouées et suffisamment habiles pour travailler aux décorations. En quatre jours les enfants de Marie et quelques autres personnes pieuses firent des centaines de mètres de guirlandes en verdure et en mousseline, et le samedi 10 Avril, l'église fut à la lettre, festonnée, enguirlandée du portail au sanctuaire, de la voûte au pavé. —— Voulant consacrer la paroisse au Sacré-Cœur de Jésus je fis élever derrière le maître autel un échafaudage pyramidal à la hauteur de 10 mètres, au sommet duquel on plaça une fort belle statue du Sacré-Cœur. Cette estrade couverte de verdure, de fleurs et de flambeaux, produisait un magnifique effet. Des arbustes donnés généreusement par un horticulteur de St. Florent nous aidèrent beaucoup pour l'ornementation du sanctuaire. Quatre drapeaux aux couleurs pontificales, portant dans leurs plis les clefs et la croix de St. Pierre et le chiffre de Pie IX, furent placés à l'entrée du sanctuaire ; une vingtaine d'oriflammes roses, bleues, blanches, aux chiffres de Jésus et de Marie et du saint Patron de la paroisse, s'échelonnèrent le long de la nef au milieu des guirlandes et près des écussons que la circonstance avait inspirés. On pouvait en distinguer 8 d'une grande simplicité, mais pleins d'à propos. Sur une première colonne d'un côté de la nef Pius IX, et vis-à-vis Pontifex Max, et ainsi de suite, se correspondant :

{ Romæ 11 apr. 1869. / Tu es sacerdos } { Romæ 11 apr. 1869 / Ipse est jubilens } { Ego sum Pastor Bonus. / Fiat unum ovile. }

Devant la chaire et au dessus du Crucifix, les armes de Pie IX ; il était facile d'y voir le Crux de Cruce. —— L'ouverture de l'adoration se fit le samedi soir par les cérémonies d'usage. Les confessions se prolongèrent assez avant pendant la nuit ; il y eut un bon nombre de personnes à communier à la Messe de 5 heures, mais la Communion générale se fit à la Messe de 7 heures. M. le Curé voulut me céder l'honneur de dire cette Messe que j'offris pour le Souverain Pontife. Annoncée par le son de toutes les cloches elle réunit beaucoup de monde ; on chanta des cantiques pendant la Messe et l'action de grâces ; je suis bien persuadé que toutes les communions furent offertes pour Pie IX. —— A 10 heures, Messe solennelle, l'église fut de nouveau remplie. La veille pour le sermon d'ouverture, j'avais comme de raison prêché sur l'Adoration du T. S. Sacrement ; à la grand'Messe, je crus devoir parler du Souverain Pontife : je le considérai comme prêtre et comme Pape ; l'Evangile du Bon Pasteur me fournissait d'heureux textes, et les explications étaient faciles à faire. —— Les vêpres furent chantées solennellement dans l'après midi ; enfin vers 7 heures commença le dernier exercice de l'Adoration ; ce devait être la plus brillante partie de la fête. —— C'est ici l'occasion de vous dire que l'ivraie est semée dans le bon grain à St. Florent comme en tant d'autres lieux, et que l'on n'est pas sans redouter certaines influences, certaines oppositions. Je crus donc prudent de dire à M. le Curé que si l'on voulait célébrer extérieurement le Jubilé de Pie IX, il serait bon de se faire autoriser par M. le Maire, ou du moins de l'en prévenir. Aussitôt le vénérable Curé, âgé de 82 ans, s'en va chez le maire, lui expose nos désirs, et quelques instants après revient triomphant au presbytère : « Nous avons la liberté, dit-il, de faire tout ce que nous voulons. » Ceci se passait le samedi, 10 Avril, dans la soirée ; tout le dimanche, nous l'employâmes à préparer l'illumination intérieure et extérieure de l'église et du presbytère. —— Quelques jeunes gens et à leur tête un Vicaire se dépensèrent très activement pour placer le long et au sommet de la façade de l'église, et jusque dans le clocher, lampions, bougies, lanternes vénitiennes, tandis que moi-même aidé de personnes dévouées j'essayai de tout préparer pour l'ornementation de l'autel et l'illumination intérieure de l'église. A 7 heures je montai en chaire, l'église était toute en feu, et surtout l'autel élevé pour la statue du Sacré-Cœur et le maître autel sur lequel était exposé le T. S. Sacrement. Un long cordon de lumière courait autour du chœur, entrecoupé de temps-

(*) Le 11 Avril 1814, Napoléon signa son abdication à Fontainebleau sur la même table où Pie VII son captif appuya plus d'une fois sa main défaillante. (Chateaub. Mém. d'outre-tombe T. 3.)

en temps par des faisceaux de verdure et par des oriflammes. Le coup d'œil était vraiment beau. Après le cantique d'invocation, je parlai du Cœur de N.S. Jésus-Christ, de son excellence, et des grâces promises à ceux qui l'honorent. Le discours fini, je restai en chaire, on m'apporta un cierge d'honneur, et faisant mettre à genoux tout l'auditoire, je me prosternai moi-même, et je lus au milieu du plus touchant silence l'acte de Consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Le salut commença ensuite et au moment désigné par le mandement de Mgr on fit l'amende honorable au T.S. Sacrement; la bénédiction solennelle fut donnée; le chant de reconnaissance termina l'office vers 8h. 1/2. — Avant de congédier la foule je crus prudent de lui adresser quelques paroles : "Mes frères, nous venons d'achever dans l'intérieur de cette église si magnifiquement décorée, la fête de ce jour, fête de l'adoration du T.S. Sacrement, fête de la Consécration au Sacré-Cœur de Jésus, fête du Jubilé de Pie IX. Mais il nous reste encore à faire quelque chose en l'honneur du Pape; c'est la fête extérieure, sur la grande esplanade devant l'église. On va illuminer la façade de l'église, lancer des fusées, etc, faire de la musique militaire. Je viens vous demander une nouvelle preuve de votre bonne volonté et de piété, même dans ces réjouissances plus bruyantes. Qu'il n'y ait pas de clameurs, et que votre tenue sur l'esplanade soit digne de vous. Nous serons ainsi toujours, comme le demande St Paul, nous réjouissant dans le Seigneur!! Sortez tranquillement de l'église et dans un quart d'heure nous nous retrouverons tous pour finir ensemble cette belle journée". — Le flot alors quitta l'église et se répandit avec calme sur l'immense esplanade. Déjà la façade de l'église était illuminée; on allumait aussi les lampions placés dans la tour du clocher. Le coup d'œil était magnifique. Les musiciens dirigés par un des vicaires jouèrent un premier morceau, et on se mit en devoir de faire partir les fusées. Quelques jeunes gens tirèrent aussi des coups de pistolet. La joie était sur tous les fronts et dans toutes les voix. Excités peut-être par notre entrain, les mariniers de l'île de Meilloray, en face de St Florent, illuminèrent leurs barques, et on vit avec applaudissement cette belle ligne de feu étendue à fleur d'eau sur la Loire répondre aux flammes qui surmontaient la montagne de St Florent. — Tout allait bien : pas de cris bruyants, une tenue respectueuse, et de temps en temps on pouvait saisir quelques bonnes et pieuses paroles qui s'échappaient de la foule de ces braves gens. J'avoue du reste que n'étant pas sans quelques craintes je circulai prudemment et très-ostensiblement de tous côtés, assez semblable aux vieux surveillants de collège qui se mêlent aux élèves et qui ont l'œil à tout un soir de grande fête et de grand congé. J'avais mes raisons pour agir de la sorte. Telles maisons n'étaient point illuminées; je voyais leurs habitants plus ou moins suspects circuler dans la foule... Je redoutais et l'expansion trop naïve parfois du Vendéen et la flagornerie traîtresse des patauds. Or prêtre et Jésuite surtout j'aurais à répondre de la moindre imprudence. Grâces à Dieu tout alla à merveille jusque vers 10 h. . Je n'étais cependant pas complètement satisfait!.. J'aurais voulu quelques bons Vive Pie IX!! Un prêtre qui sans doute devina ma pensée et qui admirait avec moi cette belle démonstration de la foi et de l'amour de ces braves gens : « Voilà, mon Père, me dit-il, une fête magnifique! il faut vous en tenir là. Il serait imprudent de tenter autre chose!.. Assurément, répondis-je, dès qu'il y a imprudence à aller plus loin, je me garderai de le faire. . Puis m'avançant d'un autre côté je m'entends interpeller différemment. — « Quoi donc, mon Père, est-ce que vous ne ferez pas crier Vive Pie IX! C'était ce que je voulais. Sur ce, je me dirige vers le vicaire directeur de la musique : je lui fais part de mon désir et de celui qu'on vient de me manifester. — Mais, mon R. Père, il n'y a pas de difficulté! voici tous mes jeunes gens de la musique! ils sont à vos ordres, et ils ne demandent, comme nous tous qu'à acclamer Pie IX!! Les jeunes gens se réunissent près de moi : « Criez, mon Père, me répètent-ils, criez et nous vous répondrons"! "Oui, crions, dit un ancien zouave pontifical, crions Vive Pie IX, Vive le Pontife-Roi!" Le mot de Roi pouvant être fort mal compris au milieu de cette foule, j'insistai pour qu'on se contentât du Vive Pie IX, et ce fut convenu. Comme la foule se préparait à quitter l'esplanade, j'avertis qu'on était arrivé au bouquet de la fête, à la plus belle pièce d'artifice; le peuple s'arrêta aussitôt : un dernier morceau de musique fut exécuté; puis les musiciens se groupant autour de moi, un des vicaires met le feu au bouquet, la gerbe s'illumine, et alors je crie de tout cœur un solennel Vive Pie IX!! — Vive Pie IX, reprennent les musiciens et la foule; Vive Pie IX, répétons-nous tous ensemble, Vive Pie IX!! C'était enlevé. Je remerciai Dieu intérieurement; puis pour couper court à tout autre cri : « Maintenant mes amis, avant de nous quitter, dis-je à la foule, crions ensemble, vive St Florent!! — Vive St Florent, répéta la multitude enchantée... Et comme des élèves dociles au coup de la sonnette du P. préfet, les habitants se mirent aussitôt en devoir de se retirer, et dans le plus grand calme; il était 10 h. 1/2. A 11 h. 1/4 il y avait encore des fenêtres illuminées dans la ville; toute la façade du presbytère du côté de la Loire resta en feu jusqu'à minuit. J'ai su que les voyageurs de Nantes à Paris et de Paris à Nantes suivant le chemin de fer qui passe entre Varades et St Florent ont admiré cette illumination. J'ai voulu m'en rendre compte moi-même. Je descendis avec les vicaires jusqu'à l'extrémité du pont de fil de fer, voisin de la gare; il était 11 h. 1/2 : je vous assure que le spectacle était magnifique. Tout le presbytère semblait en feu, j'allais presque dire imitait le trirègne; les trois grandes lignes de lumières, rayonnant au sommet de la montagne de St Florent et se réfléchissant dans les eaux de la Loire rappelaient les trois couronnes de la tiare, et je me permis d'en faire l'observation aux prêtres qui m'accompagnaient... A minuit j'éteignis les bougies et les lanternes vénitiennes du presbytère;

on laissa s'éteindre les lampions placés au sommet du clocher. Probablement le soleil du 12 avril en retrouva plusieurs scintillant encore! Il n'y a pas de beau jour sans lendemain, dit-on. Ce fut vrai le 12 avril. C'était, vous le savez, un jour de double anniversaire, de la rentrée de Pie IX à Rome en 1850 et de la préservation de ses jours en 1855, lors de l'écroulement d'une salle au couvent de Ste Agnès extra muros. Nous fêtâmes donc encore cet anniversaire. Le matin il y eut procession en forme de pèlerinage à l'église de N. D. du Marillais(*). Cette église est à une petite demi-lieue de St Florent. Vers 6h ½ les cloches sonnèrent à toute volée, et bannière en tête on se rendit sur deux grandes lignes au chant des litanies de la B. V. Vierge, au plus anciens des sanctuaires consacrés à Marie dans l'Anjou. Ce sanctuaire remonte au St Évêque d'Angers, St Marcille qui vivait de 340 à 425. Il va sans dire, hélas, que les hommes ne firent pas le gros de la procession! Y compris ceux du village où se trouve le sanctuaire privilégié, je ne crois pas qu'il y eut plus de 30 hommes à la Messe que je célébrai; en tout 250 à 300 personnes. Après l'Evangile j'adressai quelques mots à mon auditoire; je cherchai à ranimer la dévotion envers les pèlerinages, envers celui de N. D. du Marillais en particulier; je parlai encore un instant du souverain Pontife, le Pape de Marie Immaculée, en rappelant ce qu'il avait fait pour Marie et ce que Marie faisait et ferait encore pour lui. Bon nombre de personnes communièrent, et l'on revint à St Florent au chant des cantiques et des psaumes. Arrivés à l'église nous nous prosternâmes encore un instant devant l'autel et la statue du Sacré Cœur de Jésus et je donnai à la foule recueillie une dernière bénédiction. Tout était terminé avant 9 heures et chacun se retira enchanté de ce pèlerinage. Jésus et Marie y avaient été glorifiés, et le Souverain Pontife avait de nouveau trouvé sa part de gloire et obtenu des prières dans le sanctuaire de N. D. du Marillais. — Le soir, le vénérable Curé voulut encore que son presbytère fut illuminé comme la veille du côté de la Loire. Étant allé à la gare de Varades chercher un voyageur qui devait nous arriver par le chemin de fer nous avons pu jouir du coup d'œil offert par cette illumination. Les voyageurs, nous dit notre hôte, regardaient avec grand intérêt de leurs wagons ces belles lignes de lumières dominant la Loire, et ils disaient d'un ton satisfait: « C'est encore pour le Pape »! Ces feux pouvaient être aperçus à plusieurs lieues de distance! Tous les trains de cette seconde nuit jusque vers 11h ¼ ont pu jouir de ce spectacle et redire de Nantes à Paris, que Pie IX a été fêté jour et nuit à St Florent le vieil, le 11 et le 12 avril 1869. — Voilà, mon bien cher Frère, le récit trop long sans doute, mais exact de ce qu'il m'a été donné de provoquer et de faire au milieu d'une population où les éléments du bien sont encore dignes de nos ancêtres les Vendéens. J'espère que le Cœur de Jésus auquel nos pères avaient une grande dévotion et dont ils portaient l'image sur leurs habits à côté du chapelet passé à leur cou, entretiendra et ranimera le feu sacré dans cette paroisse. La statue du Sacré-Cœur achetée par une pieuse personne et donnée par elle à l'église de St Florent est placée dans un lieu convenable en cette église et elle y demeurera comme un souvenir de la consécration de la paroisse au Divin Cœur de Jésus et du jubilé de la cinquantaine de Sacerdoce de Pie IX, 11 avril 1869.

(*) N. D. du Marillais; étymologies diverses: *Maria illic est*? à cause des prodiges que Marie y a opérés. — *Mars illic est*? à cause des ossements humains en grande quantité trouvés en cet endroit, signe de batailles? *Maria ad lacum*? Marie (chapelle de Marie) près du marais. Ce qui est topographiquement vrai.

Asie — Calcutta. — Extraits des Lettres des Missions Belges — Février 1869.

— La rentrée des élèves au collège St François-Xavier a été très brillante. En une semaine nous avons reçu 70 nouveaux élèves, et un des premiers jours de classe, le 1er Février, a été marqué par 41 nouvelles inscriptions. Il est évident que la visite du Vice-roi nous a fait du bien. D'un autre côté la perte du P. Weys a été une forte épreuve pour nos cours universitaires: les examens ont moins bien réussi que les années précédentes, les Hindous montrent moins d'empressement à fréquenter ces cours, et la 4me année chôme entièrement: En attendant de nouveaux secours, le zèle des professeurs actuels tâchera de maintenir la position conquise par tant d'efforts. — Dimanche 10 janvier, vers 5 heures du soir, un tremblement de terre plus violent que de coutume est venu jeter l'épouvante dans la ville de Calcutta. Nous étions réunis en récréation autour de Mgr Steins, lorsque tout à coup les portes et les fenêtres furent secouées avec bruit, toute la maison trembla et parut sur le point de s'écrouler. Chacun de nous se sentit fortement agité sur sa chaise et éprouva une impression de surprise qu'il est difficile d'exprimer. Plusieurs se levèrent effrayés et prêts à quitter la place. Chose curieuse! après quelques minutes les lampes et les punkahs suspendus au plafond se mirent en mouvement et balancèrent pendant ¾ d'heure. Les journaux nous apprennent que trois oscillations dans la direction de l'Est à l'ouest ont duré de 30 à 40 secondes. D'autres localités ont eu bien plus à souffrir: à Cachar, par exemple, quatre maisons ont été renversées et un bazar englouti. Mais voici une correspondance presque incroyable qui vient de Silchar et que notre journal a reproduite. « Le tremblement de terre a détruit toute la station. Revenu de promenade j'allai prendre quelque repos. A peine étais-je au lit depuis 5 minutes, que la maison se mit à trembler, et dix secondes après la muraille tomba sur le lit que je venais de quitter et toute la maison s'écroula. Echappé providentiellement je fis des efforts pour dominer la frayeur. Le sol s'éleva comme une vague à une hauteur de 20 pieds, la rivière changea son cours et dans sa fureur elle fit sombrer un grand nombre de barques. La terre s'entr'ouvrit en cent endroits et rejeta de son sein des amas bleuâtres de sable et d'eau. L'aspect de la rivière était terrible, l'eau en fut lancée à 30 pieds de hauteur et les sources jaillirent de toutes parts.

Toutes les nouvelles constructions furent rasées, ainsi que la plupart des bâtiments de la station. Notre ministre eut tout juste le temps de s'élancer du bateau de passage lorsque celui-ci fut englouti : sur la rive il faillit tomber dans un gouffre béant ; mais il eut le bonheur de le franchir avant que la terre ne se refermât. J'allai voir les bazars et les trouvai en ruines. Plusieurs maisons sont enfouies à 20 pieds sous le sol et je crains que beaucoup d'hommes n'y aient perdu la vie". ——— "Venons-en, dit le P. Henry, à notre petite paroisse de Burdwan .... On confectionne des briques pour la chapelle du Sacré-Cœur, et c'est le directeur de la prison qui s'en charge, c'est-à-dire, un protestant anglican qui se met en quatre pour me les faire avoir à bon compte. Il est vrai qu'il a soin de me dire parfois : « Révérend Sire, vous ne devez pas croire que je fasse tout ceci pour vous plaire, non c'est pour faire plaisir à ma femme (c'est une bonne catholique). Elle fait tout ce qu'elle peut pour me rendre heureux, il faut bien que je le lui rende. » —— Mais quand Noël arrive et que je n'ai personne pour orner le pauvre Bengalow qui me sert de chapelle, je vais trouver mon ami de la prison et lui explique mon embarras : là-dessus lui de s'écrier. « A la bonne heure ! on dit que je deviens catholique, saviez-vous cela ? En voilà une bonne ! Ce sont les commères de l'endroit qui en jasent ! Eh bien ! je vais les faire caqueter de plus belle ! votre chapelle sera si jolie que vous en serez fier ! » Et il tint parole : il y passa toute la veille et une partie de la nuit. — J'aurai donc de belles briques et à bon marché, mais je ne puis les avoir qu'en Avril. Le bon temps pour commencer à bâtir, c'est la fin de Mai. Un ingénieur catholique irlandais, veut absolument faire le plan, c'est sa paroisse à lui, il y vient à la Messe chaque dimanche, de 16 milles de distance ! C'est donc son droit. Pourquoi faire de la peine à ces braves gens en refusant leurs services quand ils les offrent de si grand cœur. On jettera donc les fondements en Mai sous les auspices de Marie, et on posera la première pierre, que le Raja viendra voir poser ; après quoi le travail d'une année sera achevé, car l'argent sera dépensé, et puis il faut laisser tasser le tout parceque le terrain est très peu propre à bâtir, mais il a encore moyen de s'en tirer. Nous bâtirons donc là, mais bien lentement. J'espère que 1870 y mettra le toit et 1871 y verra dire la première Messe ; après quoi nous aurons champ libre. En attendant on n'en aimera pas moins Notre-Seigneur.

Mars 1869. ——— Le R.P. Stockman s'occupe de fonder une mission chez les Côles, ces peuplades sont un débris de la population aborigène de l'Inde refoulée dans les montagnes ou dans les districts moins fertiles, par les flots de l'invasion hindoue. Ils paraissent animés d'excellentes dispositions. — Voici pour donner une idée de leurs mœurs, la manière dont un mariage se conclut parmi eux. Le futur époux doit d'abord fournir au père de la jeune fille un certain nombre de bœufs. Le gouvernement a dû intervenir pour faire baisser le tarif, parce que le mariage était devenu trop difficile. Une fois le marché conclu, le père dit au jeune homme : « rendez-vous à tel endroit, vous y trouverez ma fille. » Le futur mari prend donc avec lui quatre ou cinq de ses amis et va trouver sa fiancée ; là une lutte à outrance s'engage, eux pour l'emmener au logis de son mari, elle pour rester où elle est. Le nombre finit par l'emporter, mais ce n'est pas sans raison que le fiancé a pris bonne escorte, car s'il tentait l'entreprise à lui seul, il recevrait une bonne raclée, les femmes de ce pays étant de la taille et de la force de nos botresses de Liège. Une fois transportée chez son mari, la mariée cesse la lutte, et le mariage est conclu ; il va sans dire que tout cela se fait avec un affreux tumulte et des cris de part et d'autre. Un officier de police, européen et tout frais dans le pays, ne sachant encore rien de cette coutume bizarre, vit un jour cette scène et s'imagina tout autre chose. Avec ses idées européennes et chevaleresques, il s'élança aussitôt sur ces marauds qui se mettaient à cinq contre une femme et interposa son autorité et son bâton de constable : ce qui fit bien rire à ses dépens. Depuis lors il laisse les heureux fiancés se battre à l'aise. Et après tout ce n'en est pas plus mal : les Côles se battent avant, en Europe on se bat après, lequel vaut mieux ? — Les enterrements sont aussi très-curieux. Les Côles mettent leurs morts en terre, et quand les chairs sont consumées, ils déterrent les os, les mettent dans une corbeille, dansent, chantent, s'enivrent, font un vacarme affreux, avec cris, musique infernale, feux d'artifice, et finalement vont les enfouir dans un grand champ et pardessus posent une grosse pierre. Quelquefois cette pierre a 7 ou 8 pieds de haut ; plus on est riche, plus elle est grosse. ——— Plus loin le P. Stockman raconte un trait qui montre l'effet que la lecture indiscrète de la bible fait parfois sur ces indigènes à mœurs grossières. Un Côle luthérien dernièrement fut excommunié pour adultère. Un jour trouvant mon Aloysius il se plaignit amèrement des ministres : « Je ne vois pas quel mal j'ai fait, dit-il, David et qui plus est Abraham, ont bien eu plusieurs femmes. » — Le Père termine par le fait suivant : J'ai reçu, écrit-il, la visite d'un ministre luthérien chassé de ce pays. Il m'a mis au courant des intrigues des deux ou trois ministres de l'endroit. Cela va former un petit schisme, et déjà quelques uns passent à l'anglicanisme. Il va s'en suivre une confusion d'idées qui finira par tourner au profit de la vérité. M. Krenger lui-même ne sait trop où il en est : « Oh qu'il serait à souhaiter, me disait-il, que nous eussions un chef spirituel et que nous fussions tous sous le Pape ! — Sans doute, repris-je en riant, vous voudriez bien du Pape, mais à condition qu'il vous

laissât croire et prêcher tout ce que bon vous semble! — Eh bien, répliqua-t-il, avec une bonhomie qui ne me permet pas de croire qu'il plaisantât: différons-nous donc tellement et n'y aurait-il pas moyen de se mettre d'accord?" — Le P. Vander Stuyft, parlant de l'action des Missionnaires sur les infidèles: Le bien se fait, dit-il, mais lentement, oui bien lentement parmi ceux-là surtout, dont le salut nous doit être bien à cœur, je veux dire les indigènes. Quand on leur parle de conversion au Christianisme, ils sont embarrassés du choix: Quel christianisme? Est-ce le catholicisme, le protestantisme, le baptisme, le presbytérianisme, l'anglicanisme? Toutes ces sectes sont en vogue, et la plus éclatante, la plus riche, la plus puissante à leurs yeux, c'est l'église anglicane. Pour se convertir, l'indien doit, du moins dans le Bengale, renoncer à tous les liens de parenté et d'amitié qui l'attachent à ses compatriotes. Grand sacrifice, sans doute! Et comme à leurs yeux rien n'est comparable à leur intérêt, qu'ils sont prêts à y sacrifier tout ce qu'il y a de plus sacré, il en résulte qu'ils ne voient pas comment ils doivent changer de religion, à moins qu'ils n'aient l'espoir d'une compensation en richesses, en honneurs et en gloire. Ils ne savent pas raisonner autrement. Ainsi le petit nombre qui çà et là donne quelque espoir de conversion, voyant que leurs affaires temporelles n'y gagnent rien, renoncent bientôt à leur projet. Cette cupidité est sans doute blamable; mais elle doit aussi inspirer la pitié. Il y en a aussi quelques uns qui, pour se convertir, ne demandent pas de grands avantages temporels, mais seulement d'être soutenus dans l'abandon général où ils tombent par suite de leur conversion. Dans ce cas, on pourrait les aider, si l'on disposait de plus de ressources; nous pourrions imiter les protestants qui subviennent aux besoins de leurs prosélytes, si nous avions les moyens qu'ils ont en abondance. Mais pour des païens qui doivent tout perdre, le sacrifice doit naturellement paraître bien difficile sinon impossible. Il faudrait le courage des premiers chrétiens! Veuillez l'obtenir par les prières de toutes ces âmes zélées qui se dévouent si généreusement pour la mission de Calcutta.

Mai 1869. — Le P. Lafont acquiert du crédit à Calcutta par ses observations météorologiques: il poursuit avec succès ce genre d'étude et vient de recevoir pour achat de nouveaux instruments un subside de 800 roupies (2000 francs), à condition de se procurer une somme égale par souscription. Il songe à doter l'observatoire du collège du météorographe Secchi. — Les tableaux météorologiques qu'il a envoyés aux amis de la science ont été fort bien accueillis. Dans la livraison des mondes du 3 juin, M. l'abbé Moigno en accuse réception en ces termes: "Ce tableau est magnifique. Que le R. P. Lafont reçoive nos félicitations sincères, il fait mieux qu'à l'observatoire impérial de Paris." La bienveillance extrême qui a dicté cet éloge ne peut nuire à la réputation du collège St François-Xavier. Ce collège est actuellement fréquenté par 452 élèves. Celui de Doveton qui était jadis le premier établissement protestant de Calcutta subit des avanies qui défrayent la presse. Des élèves ont mis le feu à une partie de la bibliothèque et aux punkahs. Pour découvrir les coupables, le principal du collège et deux autres professeurs ont maltraité les élèves. Plainte a été portée par les parents devant la justice. Les inculpés ont été acquittés il est vrai, mais toutes les misères de la maison ont été mises au grand jour. En même temps on a découvert qu'en 3 ou 4 ans la dette s'est élevée à 73 000 roupies: ce qui ne fait pas le compte des actionnaires. Vous ne sauriez croire le bruit que fait cette histoire et les réflexions auxquelles le contraste de notre collège donne lieu.

Au milieu du jour, écrit le P. Jacques, nous ne pouvons affronter les rayons perpendiculaires du soleil; mais le crâne hindou est si solide que les maçons travaillent au plus fort de la chaleur; quelquefois ils n'ont absolument rien pour se garantir la tête; assez souvent ils portent un espèce de turban ou un petit bonnet blanc qui a la forme de la calotte ecclésiastique. Les enfants hindous n'ont jamais la tête couverte. Je demande souvent au P. Lafont: "a-t-il fait chaud aujourd'hui?" — Il m'a parfois répondu: "nous n'avons eu que 95° Farenheit (35° centigrades), ou 98° F.t (37° 3/4 cent.)"; mais un jour il me disait: "il a fait réellement chaud: nous avons eu aujourd'hui 102° F.t (à peu près 41° cent.)". Cependant cette année est privilégiée: nous n'avons pas encore atteint les 106 F.t que l'on subit assez fréquemment les autres années. Je commence à avoir une connaissance expérimentale des orages de ce pays. Le tonnerre ne gronde pas plus fort qu'en Belgique; mais pour les éclairs c'est autre chose. Il y a eu certains orages pendant lesquels on ne voyait à proprement parler qu'un éclair perpétuel: c'était un jeu d'électricité qui courait constamment d'un bout du ciel à l'autre, une traînée de feu qui allait se partageant et qui se ramifiait parfois en cent branches lumineuses du plus vif éclat. Vraiment c'est ce qu'on peut voir de plus magnifique et de plus éblouissant. Tous les édifices élevés et la plupart des maisons sont munis d'un ou de deux paratonnerres. La pluie tombe réellement par torrents et pendant un temps considérable. Il y a environ un mois, j'ai dû interrompre ma classe, parceque le bruit de la pluie et du vent était tel que l'on ne pouvait plus s'entendre, et telle était en même temps l'obscurité que les élèves ne

pouvaient plus ni lire, ni écrire. Je les ai tenus ainsi pendant trois quarts d'heure; et comme il n'y a pas de vitres aux fenêtres, mais seulement des barreaux de bois pour empêcher les chacals et les hindous d'y pénétrer, plusieurs de mes élèves ne pouvaient rester à leur place. En sortant de là nous trouvâmes les cours et les rues inondées: ce n'était cependant qu'un orage. A la saison des pluies qu'on nous annonce, l'eau tombe avec la même force pendant des heures et des heures. Les orages alors sont presque toujours précédés de ce qu'on appelle sand storm, dust storm, tempête de sable ou de poussière. L'atmosphère est remplie d'un tourbillon de poussière qui s'avance et grossit à chaque rue. Vite on ferme toutes les ouvertures le mieux qu'on peut; ce qui n'empêche pas les appartements de se couvrir d'une belle couche de sable rouge. Après le passage de ce tourbillon, qui se promène majestueusement en obscurcissant l'air à plusieurs centaines de mètres de hauteur, viennent l'éclair, le tonnerre et la pluie. —— Nous sommes allés voir il y a quelque temps une collection vraiment unique. Près de Sérampore le gouvernement a fait parquer 108 éléphants afin de les apprivoiser. Ces éléphants avaient été pris dans un bois à Chittagong. Lorsqu'ils seront dressés à Sérampore, ils seront mis au service du gouvernement dans les différentes parties de l'Inde. Cet animal est en effet d'une très grande utilité pour le transport des bagages. On s'en sert aussi pour faire la chasse aux tigres: Quand on connait la fourré où le tigre s'abrite, on dirige l'éléphant de ce côté. Celui-ci s'avance sans hésiter et reçoit l'attaque du tigre en le flagellant à coups de trompe. En même temps les chasseurs, établis dans la guérite qu'il porte sur le dos, déchargent leurs fusils et s'arment de leurs lances. La plupart de ces éléphants étaient entièrement sauvages: ils se trouvaient attachés à de gros arbres avec d'énormes cables ou des chaines de fer rivées à leurs pieds. Leurs gardiens s'en approchaient avec précaution. .... Quelques uns me semblaient atteindre la hauteur de 14 à 16 pieds. Rien d'admirable comme la docilité de cet animal, une fois qu'il a été dompté. Le cornac, qui n'est souvent qu'un enfant, le fait incliner sur ses pieds de devant ou derrière, s'établit sur le cou et le dirige où il veut. Voilà de gros éléphants qui arrivent conduits par un enfant et chargés de grosses herbes marécageuses: ils en portent l'équivalent d'une charretée et marchent lestement. A un signal donné, l'éléphant plie les deux jambes de derrière et laisse glisser la cargaison de verdure. Avec la trompe il en prend une bonne ration, se dirige vers un de ses confrères enchaînés et lui porte sa pitance; il revient ensuite continuer son ministère auprès d'autres captifs. Les éléphants saisissent un bon paquet de ces herbes, les nettoyent en les frappant contre leurs énormes pieds, sur leur dos et contre l'arbre. Ils essaient parfois si l'herbe n'est pas encore suffisamment pure, et ils recommencent leur manège; enfin ils la mangent lentement. Ils savent même mettre à profit l'herbe sale et s'en couvrent le dos pour les préserver contre les ardeurs du soleil. Il y a des éléphants de tout âge: nous en avons vu un de 4 jours. Nous passions près d'eux sans être molestés, sauf qu'ils marquaient parfois leur surprise par un cri rauque, très-peu rassurant. Un seul prit un air si farouche que nous avons cru prudent de le tourner. —— Un cornac était tout fier de sa monture et voulait nous donner un spécimen de son éducation. Au signal de sa baguette, l'éléphant nous fait un salut gracieux en élevant et en abaissant devant nous sa trompe. Le conducteur y monte de deux manières. Tantôt il ordonne à l'éléphant d'avancer la jambe, il y met le pied pour prendre son élan, et en le prenant par l'oreille, il lui saute sur le cou. Tantôt il commande à son docile animal d'étendre la trompe, il s'y met debout en se tenant aux oreilles; l'éléphant soulève tout doucement son guide et le place sur son cou. Pour les dompter, on les réduit d'abord par la faim au pied de l'arbre; on leur donne ensuite des leçons de tenue. Les gardiens les mettent entre deux éléphants apprivoisés. D'abord l'animal farouche ne veut pas avancer: on le pique et on le bat avec une perche. S'il continue à se débattre, ses deux voisins, auxquels son sort est uni par de gros cables, lui administrent quelques bons coups de trompe et cela suffit pour le mettre au pas. Chose étrange, l'éléphant sauvage qui marche au milieu ne songe pas toucher aux cornacs qui montent les deux éléphants apprivoisés: c'est que chacun d'eux défendrait son guide comme une partie de lui-même. (*) —— Hier nous sommes allés visiter les sept étangs, propriété d'un riche babou. Il y nourrit un boa constrictor, serpent énorme de 30 pieds de long et de 6 pouces de diamètre à la plus forte grosseur. Il entretient aussi un rhinocéros, qui doit peser autant que trois gros bœufs ensembles. Nous y avons vu une tortue de trois pieds de longueur, sur deux de largeur: elle continuait sa marche en portant notre Père Philémon. Les pluies nous ont amené plus tôt que de coutume les oiseaux que les Anglais appellent adjudants et les hindous arguilla; quand ils se promènent sur leurs échasses hautes d'un bon mètre, ils ont à la fois quelque chose de si stupidement prétentieux dans leur contenance et de si ridiculement grave dans leur démarche que les Français les ont appelés philosophes. Devant l'estomac ils ont une grande poche, où ils introduisent, sans les mâcher, tous les mets qu'ils rencontrent, tels que os et rats morts: on en a vu une l'année dernière qui, taquinée par une corneille, la saisit à l'improviste et l'avala du même coup, sans la plumer. Rien de plus majestueux que de les voir

(*) Plusieurs détails de ce récit sont empruntés aux lettres du P. de Ble.

planer pendant la plus forte chaleur du jour à des hauteurs prodigieuses. Ils ne paraissent pas alors de la grosseur d'un corbeau, bien qu'ils aient en effet 6 à 7 pieds d'envergure. Je m'amuse souvent aussi à suivre le vol magnifique des vautours. Il n'est pas rare de les voir tournoyer lentement au haut des airs en troupe de 100 ou même de 200.

Macao. — Lettre du P. Gentinier à Mgr Languillat. — Macao 13 Février 1869. — J'ai eu l'occasion de voir un instant Mgr Guillemin, précisément à son retour de San-cian d'où il venait d'activer les travaux de la chapelle qui s'achève en ce moment sur la sépulture de St François Xavier. La bénédiction en est fixée au premier dimanche après Pâques 4 Avril : ce sera aussi l'occasion d'un solennel pèlerinage. Il y aura beaucoup d'invitations faites à Hong-Kong et à Macao. Je voudrais bien y être, mais je crains que l'état de ma santé ne me le permette pas, et ne m'oblige à revenir à Shang-hai. Je ne me remets pas vite, malgré tous les bons soins que prennent de moi nos deux FF. Moraes et Ramos, un portugais et un espagnol, pleins de cœur et de charité. — Sa Grandeur connaît la position de nos Pères au Séminaire de St Joseph ; elle n'est pas brillante. Ils travaillent beaucoup pourtant et non sans fruit, mais leur influence est paralysée. Ils vivent dans un tombeau. La situation n'a pas empiré, elle s'est peut-être même améliorée, après le retour de l'ancien Recteur, le R.P. Manoel Lourenço de Gouveia, bon et digne prêtre, mais devant subir la direction de son gouvernement. Celui-ci ne veut des Nôtres que parce qu'il n'en trouve pas d'autres, et qu'il s'agit de l'existence de l'établissement. Rien d'étonnant même que son existence fut sacrifiée à la répugnance que l'on a pour les Jésuites. Quelques personnages travaillent dans ce sens. — Cependant cette population de Macao ne laisse pas que d'exciter un certain intérêt. Je vois chaque jour de mes yeux un spectacle auquel je n'étais pas habitué depuis longues années, une cité ayant conservé les vieilles pratiques religieuses. Ces églises sont très-fréquentées : hommes et femmes s'y tiennent respectueusement, les femmes presque toutes voilées selon le conseil de St Paul. On n'y voit ni chaises ni bancs ; le parquet est très propre. Chacun se tient debout ou à genoux in plano et sans appui. S'il fallait en croire pourtant ce que j'entends dire autour de moi, la religion serait ici un corps sans âme ; il y aurait de l'ignorance, des scandales. On s'en prend au Clergé insuffisant et par le nombre et par la science. Il faudrait ici par dessus tout un bon Évêque, et il n'y en a pas depuis 12 ans. Il y en a bien un nommé ; il a ses bulles, mais le gouvernement en suspend le sacre et le départ. Quel triste tableau j'entends faire de ce gouvernement portugais dominé par la maçonnerie, et de ce Clergé avili qui n'a plus conscience de son honneur et de sa force ! — Une plaie de Macao c'est l'embauchage des Coolies pour la Havane dégénérant parfois en piraterie. Le P. Rondina en sait quelque chose : il a reçu du roi de Cochinchine le fameux Tu-duc, des présents, la décoration de la Sapèque d'or et d'honorifiques remercîments pour avoir procuré la délivrance d'un certain nombre de captifs annamites. En ce moment ce genre de commerce, le seul qu'il y ait à Macao se trouve suspendu, à la nouvelle de la révolte de la Havane contre la mère patrie. Néanmoins cette population me paraît fort intéressante parce qu'elle a la foi.

Indes-Hollandaises. — Java — Extrait d'une lettre du R.P. de Bruyn. — Soerabaya 31 Août 1868. (*)

Le gouverneur général des Indes vient de faire un voyage dans la partie Orientale et Centrale de l'île de Java. Il s'est arrêté 5 jours à Soerabaya. La réception a été magnifique. La garnison presque entière de Soerabaya était sous les armes. Dans la maison du Résidant s'étaient réunies toutes les sommités de la ville sans compter les deux Curés. — Le Résidant, mon vieil ami, nous présenta selon notre rang au Gouverneur. Son Excellence dit un mot aimable à chacun. Nous eûmes aussi le nôtre. J'eus encore l'honneur de lui parler dans la visite des écoles des Frères et des Sœurs, et le soir comme j'étais à dîner chez lui, il me pria de témoigner aux Frères et aux Sœurs son entier contentement sur ce qu'il avait vu et entendu. Sa suite l'avait accompagné dans ses visites et pendant le dîner tous me disaient ouvertement que les catholiques étaient en faveur. L'aide de camp du Gouverneur m'assura que lorsque ses enfants seraient assez âgés il ne les enverrait pas à d'autre école qu'à celle des Frères de Soerabaya. Je n'ai jamais rien vu de semblable, disait-il. C'est le vrai dévouement catholique et c'est ce qui fait leur supériorité. Le secrétaire général de Soerabaya qui est catholique mais non pratiquant, disait à son tour : « Les choses n'iront bien que lorsque tout le monde sera catholique. Vous concevez que par contre les ministres protestants en ont reçu de toutes les façons, aussi aucun d'eux n'a osé se risquer à paraître au dîner, et c'est bien ce qu'ils ont fait de mieux. Toutefois il leur a bien fallu sentir le contre coup de la visite du Gouverneur. Lors de la visite du gouverneur à l'hôpital, le lieutenant colonel qui l'accompagnait, excellent catholique, voulant couvrir de honte les ministres protestants, s'adressa à un malade de l'hôpital et lui demanda si le pasteur catholique

(*) Deux de nos Pères remplissent les fonctions de Curé à Soerabaya et sont rétribués par le gouvernement ; le R.P. Bruyn est l'un de ces deux Pères.

venait souvent. (Or il savait fort bien que je venais tous les jours). La réponse fut : « Mon Colonel, chaque jour. — Et les ministres protestants ? — Jamais. — Eh ! bien alors que ne les envoyez-vous au . . . . . . Ces hommes là, ajouta-t-il en parlant au gouverneur : ils sont vraiment un scandale, et votre Excellence devrait les obliger à remplir leur ministère. » En résumé durant toute cette réception il a été fort remarquable et fort remarqué que toutes les autorités sans exception ne firent nulle attention aux ministres protestants, tandis qu'ils furent pour nous pleins de prévenance et de politesse. De pareils faits auront certainement pour la religion d'excellentes conséquences.

Autre lettre du même — Avril 1869. — Une insurrection a eu lieu aux Indes-Orientales au mois de Septembre 1868, parmi les indigènes. Le Colonel de Brabant a été envoyé pour la réprimer et il a parfaitement réussi. C'est un brave militaire aimé et estimé des soldats : ce n'est pas un moins bon chrétien. Le dimanche on peut le voir agenouillé pendant toute la Messe. Je lui disais un jour que nous avions un bien bon Colonel à Sourabaya. Cela peut bien être, M. le Curé, répondit-il, cependant je vous assure que j'ai bien besoin de prier. Je ne me rendrais pas à mes occupations le matin sans l'avoir fait ; le soir je ne m'endors jamais sans avoir rempli ce devoir. — Dans une de mes tournées apostoliques à Malang je trouvai tout le monde en émoi. Un ministre protestant s'était avisé de prêcher les nouvelles doctrines d'Europe et de nier la divinité de Jésus-Christ. L'indignation soulevée contre lui fit accourir tous les protestants à mes sermons. Dès l'abord j'annonçai que j'allais venger l'honneur de Jésus-Christ et je donnai en effet une suite de sermons sur sa divinité. Le fruit en fut bien consolant. Les protestants s'écrièrent qu'ils ne voulaient plus de leur ministre, et voulaient dès cette heure devenir mes ouailles. — On nous communique un dernier trait de l'apostolat du R. P. Bruyn. Dans un voyage qu'il fit à Bornéo, le Père, arrivé à une certaine station, apprit que la fille du commandant militaire désirait vivement voir un prêtre catholique. C'était un enfant de dix ans, catholique, mais dont le père était protestant. Celui-ci voulait lui faire embrasser sa religion, et pour obtenir ce résultat un ministre protestant venait chaque jour pour la tourmenter. Tous ses efforts furent inutiles et la courageuse enfant n'eut pas plus tôt appris la venue d'un prêtre catholique qu'elle le fit demander. Le Père se rendit à son appel, et chose extraordinaire, le Commandant ne fit nulle opposition à lui laisser voir sa fille. Le Père l'instruisit, lui donna un catéchisme et lui promit de l'admettre à la Ste Communion à son retour. Le Père revint en effet voir la jeune catholique. Notre Seigneur avait sans doute préparé lui-même cette âme innocente. Elle savait à merveille son catéchisme et l'expliquait à ravir. Le Père songea donc de son côté à remplir sa promesse. Mais il ne convenait pas que la première Communion de la fille du Commandant se fit sans éclat : celui-ci le comprit, il voulut donner une fête à cette occasion et y inviter toutes les sommités de l'endroit. Toutes assistèrent d'abord à la cérémonie. La jeune fille s'approcha de la Ste Table avec une dévotion qui émut tous les assistants. Le P. de Bruyn lui adressa quelques paroles et ne put retenir ses larmes ; tous les assistants pleuraient. Après la cérémonie le Commandant embrassa sa fille et lui dit que désormais, elle lui serait plus chère que jamais. Quant au P. de Bruyn, il affirmait que pour une telle Communion il ferait volontiers deux fois le voyage de Bornéo. Le soir il y eut grand dîner. De nombreux toast furent portés au P. de Bruyn, et il répondit à tous. Vers la fin du repas un officier allemand de naissance dont la belle voix avait déjà plus d'une fois durant la soirée égayé les convives proposa de chanter tous ensemble en l'honneur de M. le Curé. Et voilà que s'échappe comme par enchantement de toutes les bouches le chant à Marie : O sanctissima o purissima ... Est-il rien de plus délicat qu'un pareil procédé de la part de gens pour la plupart protestants !

Amérique Septentrionale. — Louisiane. — Extrait d'une lettre du R. P. Desribes à sa famille. — Collège du Gd Côteau, 19 Mars 1869. — Après un voyage assez peu favorable, sur mer, sur des rivières pleines de glaçons, et sur des chemins de fer plus ou moins américains, je me félicitais enfin dans mon beau collège de Spring-hill, d'avoir échappé à tant de dangers, lorsque le 4 Février, au milieu d'une nuit sombre et froide, je me sens suffoqué dans mon sommeil par une fumée épaisse qui venait d'envahir ma chambre. C'était notre collège de 340 pieds de long sur 40 de large qui venait de prendre feu par suite de quelque imprudence inconnue. Le feu brûlait depuis environ 3/4 d'heure dans une salle bien fermée, du milieu du rez de chaussée, et les 200 personnes composant le collège dormaient encore. Tout-à-coup, les flammes s'élancent à travers les fenêtres consumées, de la malheureuse salle, éclairent toute la cour, pénètrent au premier étage et tourbillonnent avec furie dans le grand escalier de pin qui est aussitôt consumé. Les Pères s'échappent à la hâte par les escaliers pratiqués aux deux côtés des bâtiments, mais sans pouvoir rien emporter pas même leurs sermons et les manuscrits précieux. Les élèves, dont les dortoirs se trouvaient aux deux extrémités des bâtiments, sortent à la hâte par leurs escaliers respectifs et viennent contempler de loin, à demi-vêtus, ce malheureux désastre. On chercha d'abord à opposer quelques efforts à ce terrible élément ; mais ce fut en vain. Nous essayâmes trois fois

de pénétrer dans la chapelle domestique pour sauver au moins le S. Sacrement, mais trois fois nous fûmes repoussés par les flammes. Bientôt cet immense bâtiment de briques, deux autres grands bâtiments en bois, notre grande église également en bois avaient disparu. Nous avions pu sauver quelque chose de la grande église, mais des autres bâtiments presque rien. Mobilier, bibliothèque, musée, lingerie, tout avait disparu. Les élèves et les Pères avaient pour toute richesse les vêtements qu'ils portaient, et encore c'était loin d'être leurs habits du dimanche. Il était alors 3 heures du matin; il faisait froid; un vent du Nord portait des charbons jusqu'à 800 mètres de là, sur une misérable ferme qui nous restait encore, mais qui menaçait de prendre feu à chaque instant. Enfin le jour parut. Les élèves furent expédiés chez eux et les Pères trouvèrent des refuges chez nos amis. — Chargé des élèves de la première division, je couchais près de leur dortoir au 2^d^ étage. Suffoqué par la fumée, je me réveille, je m'habille à moitié, prends mon crucifix, ma montre et ma clochette et vais réveiller mes 70 élèves avec tout le calme possible pour éviter une panique aussi dangereuse que les flammes. Je les dirige vers leurs escaliers respectifs en modérant leur impétuosité. Comme les portes donnant dans les cours étaient fermées, je me laissai glisser avec quelques élèves le long d'une colonne du premier étage en bas, pour aller les enfoncer. Dès que je vis tous mes grands garçons dans la cour et hors de danger, je ressentis tout le bien être qu'un cœur de mère peut éprouver après un danger auquel sa famille était exposée. Toutefois une pensée terrible me traverse l'esprit: « Ah! s'il en était encore resté profondément endormi! » Je remonte donc aussitôt au dortoir, j'agite ma clochette, je crie, je bouleverse les couvertures; mais par bonheur personne n'était plus là. — Sur ce, me trouvant près de ma chambre, je profitai de l'occasion pour essayer, malgré la fumée, d'y pénétrer pour prendre au moins quelques habits. Mes deux malles de voyage étaient encore là, mais elles étaient vides. Je les bourre de tout ce qui se trouve sous ma main et je les précipite par ma fenêtre puis retrouve vite mon escalier. Grâce à cet expédient, je me trouvais le lendemain le mieux huppé de tous. J'avais justement sauvé mes beaux habits de fête sans oublier un bon gibus tout neuf qui, plus haut placé que tout le reste de ma toilette semblait narguer davantage la misère générale. — Grâces à Dieu, pendant tout ce désastre nous n'avons pas eu le plus petit accident à déplorer. Le bon Dieu n'en voulait qu'à la bourse et non à la vie, bien qu'il eut droit égal sur les deux. Mais que dis-je!.. Ce n'est pas notre bien qu'il a brûlé, c'est le sien, puisque nous avons fait vœu de pauvreté; à sa puissance donc d'y remédier. St Joseph, en l'honneur duquel le collège avait été bâti, vient probablement de s'entendre là dessus avec Lui; car déjà tout le pays a hautement déclaré que son beau collège devait à tout prix renaître de ses cendres. Si les secours nous arrivent, nous espérons dans 8 mois, avoir réparé, au moins en partie, cette perte de plus de 300 000 piastres (1 million 500 mille francs). Pour le moment comme nous avions à 550 milles de Mobile, au Nord de la Louisiane, plus haut que Bâton-Rouge, en remontant le Mississipi un autre collège appelé Grand Côteau, et fermé depuis un an faute de professeurs, nous avons proposé à nos élèves d'y venir terminer leur année scolaire sous les mêmes Pères. Cent se sont déjà rendus à l'appel; et les cours continuent ici, depuis un mois, avec calme, résignation et bonheur; pendant qu'à Mobile, fervet opus de reconstruction. — Ce pays de Grand-Côteau est très beau, très-fertile et très-agréable pour les élèves qui ne peuvent pas faire une promenade sans être comme forcés de tuer à coups de bâton 15, 20, 28 et jusqu'à 30 lapins. Hier nous n'en avons tué que 12 et ils étaient de mauvaise humeur. Il n'est rien de plus beau que de voir une prairie en feu et les élèves criant et courant après le gibier qui s'en échappe de toutes parts. Le seul mal de ce pays est qu'il est trop éloigné des communications et qu'il est sujet aux fièvres. Nous avons à deux pas du collège un magnifique pensionnat du Sacré-Cœur, où se trouve aussi le grand noviciat de ces dames.

Lettre du P. Morandi au R. P. Provincial de Venise — Mexico, 20 Novembre 1868. — La tempête qui s'est élevée contre nous le 30 Avril dernier a abouti, comme nous le craignions, à nous enlever tout ce que nous possédions. Le jour de notre Père Saint Ignace, deux commissions nommées par le gouvernement vinrent dans notre maison pour visiter, l'une la bibliothèque, l'autre les objets d'art, comme tableaux, peintures, etc. Le 10 août un ordre du ministère nous intimait l'ordre de quitter la maison dans les trois jours, nous avertissant en même temps que nous ne pouvions emporter avec nous que le lit et les vêtements de stricte nécessité. La perte subie montera à la somme de 80 000 écus. Que la Volonté du Seigneur soit faite! Le P. François Cavalieri, vers la fin de Juillet, s'est rendu à Puebla pour voir si l'on pourrait faire quelque chose dans ce diocèse, et maintenant il écrit qu'il est fort occupé à entendre des confessions. Ici même nous travaillons beaucoup au confessionnal et il vient toujours du monde qui ne s'est pas confessé depuis longtemps. — Le gouvernement général de la République a permis, le mois dernier, aux religieuses Carmélites, Capucines et de Ste Brigitte, qui résident dans cette capitale, de se réunir dans une maison particulière pour y vivre selon leur Règle. En revanche, la semaine passée, la législature de Puebla a banni par décret public les Sœurs de Charité, comme dangereuses, etc.

Relation des événements qui se sont passés à la Havane — Lettre du R. P. Recteur de la Havane à un Scolastique de Laval. — Le 14 Octobre, on apprit par dépêche télégraphique que la suppression de la Compagnie en Espagne avait été décrétée par le gouvernement provisoire. Aussitôt le Capitaine général Lersundi me fit appeler par un de ses lieutenants, me promit de faire pour la Compagnie tout ce qu'il pourrait et d'empêcher la nouvelle de parvenir aux journalistes, jusqu'à ce que ceux-ci l'eussent apprise par leurs correspondants. Il me dit qu'il me tiendrait au courant de tout ce qui se ferait, et de la tournure que prendraient nos affaires tant ici qu'à Madrid. Il fut fidèle à sa promesse, et vint exactement me rendre compte des dépêches qu'il recevait. Pour nous, comme nous ne pouvions attendre rien de bon de tout ce qui se passait en Espagne et se préparait ici, nous commençâmes à empaqueter les objets d'église les plus précieux, la bibliothèque, les instruments de physique et quelques collections du musée : le tout fut déposé en diverses maisons de confiance de la ville et des environs. — Ainsi préparés nous attendions avec une inquiétude toujours croissante les nouvelles de Madrid, d'où le décret de notre suppression pouvait venir d'un jour à l'autre, quand les premiers cris d'insurrection éclatèrent dans l'île et compliquèrent singulièrement notre situation et celle du gouvernement. A la nouvelle des événements de Yara et de quelques autres points de l'intérieur, on fit courir le bruit que le 24, fête de St. Raphaël ou le jour suivant, il y aurait un soulèvement général dans la ville. L'alarme était partout : les uns fuyaient, ceux qui ne pouvaient fuir se préparaient. En peu de jours se forment plusieurs bataillons de volontaires composés d'environ mille hommes chacun, armés et entretenus aux frais de quelques particuliers. Le jour venu, Lersundi lança un ordre du jour formidable qui fut publié le soir dans les journaux : il ordonnait qu'au premier signal donné par les forts, et au moment où le drapeau noir flotterait sur le palais du gouvernement, la ville fût militairement occupée par les troupes et par les volontaires. Les Nôtres n'avaient plus d'espoir qu'en Dieu et se préparaient à mourir. Un jeune professeur me disait avant de se coucher : « Mon Père, je viens de me confesser, et je suis prêt à mourir. » Tous délibéraient sur ce qu'ils feraient en cas d'un massacre et il fut convenu qu'ils ne se sépareraient pas de moi et iraient partout où j'irais, partout où je les enverrais. Je tâchai de tranquilliser tout le monde, en assurant qu'il ne se passerait rien, ce qui arriva en effet, et, après cette nuit d'inquiétudes pendant laquelle deux Frères avaient constamment veillé, le jour parut enfin sans que l'ordre eût été tant soit peu troublé. — Vers le milieu de Novembre, les journaux de New-York qui n'avaient cessé de parler de notre suppression, publièrent certaines dépêches télégraphiques par lesquelles le décret semblait comprendre aussi les Antilles. Persuadés que des ordres allaient arriver au Capitaine général pour notre dispersion par le premier vapeur, dès la nuit du 20, jour où nous l'attendions, nous nous hâtâmes de retirer de notre maison les objets de quelque valeur qui y restaient ; je déchirai quelques papiers qu'il n'eût été ni facile ni prudent de confier à des personnes du dehors ; les autres furent portés dans une maison sûre avec les livres et les objets de procure. Grâces à Dieu et à sa sainte Mère, nous en fûmes quittes pour la peur, et ce courrier redouté passa sans laisser aucun ordre contre nous. Le même jour, 21 Novembre, fête de la Présentation, fut bénie la nouvelle chapelle de St. Placide, dans laquelle on plaça ensuite une image de la Vierge. Il est bien remarquable que la divine Mère ait disposé les choses de telle sorte que ce jour plein d'inquiétudes et d'alarmes, fût précisément celui qu'on avait désigné pour la bénédiction de cette chapelle, destinée selon toutes les conjectures humaines, à une ruine complète avant même d'avoir été consacrée. — Les choses revinrent peu à peu à leur première tranquillité ; mais comme il restait quelque motif de craindre les mêmes maux ou de plus grands encore, les personnes pieuses faisaient dire des Messes, offraient des œuvres nombreuses de dévotion et de pénitence pour la conservation de la Compagnie. Les pères de famille demandèrent qu'on nous conservât, et qu'on envoyât à Madrid une pétition signée par plus de 200 personnes des plus nobles et des plus riches. Non contents de cette démarche, ils voulaient, dans le cas où le gouvernement n'accéderait point à leur demande, que nous établissions aux États-Unis un collège pour leurs enfants ; nous leur répondîmes qu'il était nécessaire pour cela de consulter nos Supérieurs d'Europe et d'attendre au moins que la rigueur de l'hiver fût passée. — Cependant, le 4 janvier arrive le général Dulce, qui accorde la liberté de la presse. Aussitôt se déchaîne contre nous une multitude innombrable de pamphlétaires, qui demandent les uns qu'on nous exile, les autres qu'on nous prenne nos maisons, tous répètent les calomnies et les sottises, qui se colportent partout contre nous en semblables occasions. A propos des pamphlets, j'ai oublié de dire qu'au mois d'octobre vers le temps de notre suppression en Espagne, parut ici un libelle intitulé : Les Jésuites devant l'opinion publique, et expressément dirigé contre les Pères de Belen. Aux antiques absurdités inventées contre notre doctrine, on avait joint les calomnies les plus malséantes et les plus grossières. Beaucoup de gens voulurent alors prendre notre défense, mais dans cette occasion, comme aussi lors du déluge de caricatures contre nous, je m'opposai constamment à tout, parceque je regardais ces absurdités comme réfutées par leur grossièreté même. Le général bien que mourant fit paraître un grand cou-

rage, et je pus m'en convaincre moi même dans les visites qu'il me fit. Il me dit qu'à Madrid il nous avait défendu et était résolu à faire de même à la Havane. Comme on lui demandait avant son départ d'Espagne s'il voudrait nous chasser: « Si on veut chasser les Jésuites de la Havane, je n'y vais pas, dit-il ». En témoignage de ces bonnes dispositions dont il ne voulait pas cependant que nous fissions ostentation, il mit son fils adoptif dans notre collège. —— Comme conséquence immédiate des libéralités accordées par Dulce, eut lieu le 22 janvier la manifestation du théâtre de Villanueva, où les acteurs foulèrent aux pieds le drapeau national, les fusillades du café du Louvre, les coups de fusil tirés des voitures, des terrasses et des fenêtres, et qui tuèrent un grand nombre de personnes, enfin toutes sortes de crimes et d'atrocités dont les volontaires prirent de terribles représailles. Pendant un de ces jours d'angoisses où les balles qui sifflaient dans toutes les directions ne permettaient pas de se tenir sur la terrasse du collège, la panique se mit à la maison, les enfants s'effrayèrent, et les familles commencèrent à retirer leurs enfants. Une quarantaine déjà étaient sortis. Je fis alors fermer toutes les portes et doubler le nombre des Frères qui les gardaient. Puis je me rendis au lieu de la récréation. A ma vue les enfants accoururent, les uns pleuraient, tous effrayés venaient me baiser les mains, me demandant ce qui se passait. Et moi je les consolais et les encourageais. Leur présence nous était fort utile dans le collège, et afin de les retenir, on leur cacha toujours ce qui se passait et on ne changea en rien l'ordre des exercices en sorte qu'ils ne perdirent pas une seule classe. Les patrouilles de la marine, les soldats, la police et les volontaires parcouraient la ville et la nuit venue un des postes s'établissait devant le collège et en surveillait les abords. Nous passâmes ainsi le carême, et on célébra comme si rien n'était arrivé, outre la fête de St Joseph, une magnifique fête à N. D. des sept douleurs et la cérémonie des sept paroles. Il y eut durant le Carême trois sermons par semaine, soit à notre église, soit à d'autres du dehors; la mission aux prisonniers eut lieu comme d'habitude et ils reçurent la 1re Communion des mains de Mgr l'Evêque. — Vers la fin du mois de Février comme tout paraissait tranquille dans la ville, un jour à midi, au moment où passait en voiture devant le collège un Capitaine de Chasseurs de Baza, récemment arrivés, un coup de feu partit. Un nègre sortant d'une maison en face . . . . . . indiqua au Capitaine le collège comme l'endroit d'où le coup était parti. Le Capitaine entre aussitôt à la porterie et avec lui les voisins, les passants et quelques volontaires: les uns nous menaçaient, les autres nous défendaient, il y eut des vivats et des cris de mort. Enfin on eut mille peines à faire sortir tout ce monde de la porterie. Deux jours après, le premier Alcade, l'agent du fisc et le secrétaire forment un tribunal, demandent une déclaration à moi, aux autres Pères, aux enfants et aux domestiques; mais après bien des perquisitions dans la maison ils ne purent rien découvrir de nature à faire supposer que le coup était parti du collège. Deux autres jours après un tribunal militaire fit les mêmes démarches sans plus de succès. Et là finit cet incident qui aurait pu avoir de plus graves conséquences, mais qui ne fit que causer quelque peur soit à nous, soit à nos amis dont plusieurs vinrent m'offrir leurs maisons ne nous croyant pas en sûreté dans la nôtre. Ces craintes toutefois avaient été d'autant mieux fondées que quinze jours auparavant on avait fait courir dans la ville un libelle prétendant que les assassinats commis dans les rues, et la tentative du misérable qui avait voulu tuer Dulce dans son palais, n'étaient que des menées Carlistes dont les Jésuites étaient les auteurs. A cette occasion et d'après l'avis des consulteurs, j'écrivis immédiatement aux deux premiers chefs militaires. Ceux-ci virent ce même jour le général et sa réponse fut que nous devions être tranquilles; car il savait bien que les ennemis de l'Espagne et les siens étaient aussi les nôtres. Aussitôt les bons journaux prirent notre défense; et le résultat final de tous les libelles diffamatoires où mille calomnies contre les Jésuites se trouvaient mêlées aux cris les plus séditieux contre l'ordre et le gouvernement, fut que les Espagnols regardèrent notre cause comme la leur, et n'en firent que plus d'efforts pour nous défendre et nous conserver. —— Un jour avant l'incident du coup de fusil, le P. Cusquets était parti pour New-York avec des instructions du R. P. Provincial qui désirait que l'on s'occupât de la fondation d'une résidence de Pères Espagnols dans cette capitale, et qu'on avisât à ce qu'il y aurait à faire au cas où nous serions expulsés de la Havane, et où vous le seriez d'Europe. —— Depuis lors la ville a été plus calme, bien qu'il y ait eu encore de temps en temps quelques coups de fusil et des meurtres commis, à l'occasion soit de cris séditieux, soit de l'exécution capitale des insurgés ou de leur embarquement pour Fernando-Poo. —— Le mois de Mai, sans doute par une faveur spéciale de la Ste Vierge qui voulut nous remettre de tant d'angoisses, fut célébré avec un concours et un fruit plus grand que jamais. Il y eut sermon tous les jours et deux Communions générales à la fin du mois, l'une d'hommes et l'autre de femmes; et dans la première on compta plusieurs conversions importantes: ce qui eut lieu encore à la fête du Sacré-Cœur. —— Enfin le 1er Juin les volontaires de la Havane trouvant suspecte la conduite de certains chefs militaires, auteurs de la révolution Espagnole, et venus soi-disant à la Havane pour apaiser une révolution qui ne s'apaisait point, allèrent leur faire un horrible charivari et firent mine de vouloir les jeter dehors. — Le général Dulce ayant tenté de les défendre eut le même sort et se vit obligé de résigner son commandement entre les mains d'un autre général, son inférieur et de s'embarquer pour l'Espagne. Pas plus tard qu'hier on a envoyé un manifeste en Espagne pour se plaindre de lui et l'accuser de tout ce qui s'est passé. Les esprits sont encore en suspens

à l'heure qu'il est on se demande quelle voie va suivre le Chevalier de Rodes arrivé le 10 de ce mois avec la dignité de général et de Gouverneur en chef de l'île.

Varia (France) Mission de Morlaix. — Mai 1869. — Extrait d'un compte-rendu imprimé à Morlaix.

I. Les exercices, dirigés par 5 Pères de la Compagnie de Jésus, s'ouvrirent le 2 mai pour les enfants de la 1re, 2e et 3e Communion, et même pour les plus jeunes enfants qui, le vendredi suivant, se pressaient en foule autour de la chaire, heureux aussi de participer, à leur manière, au bienfait de la mission. — Outre les Pères missionnaires, chargés plus particulièrement de la prédication, quinze confesseurs, choisis par Mgr l'Évêque lui-même, entendaient chaque jour, les confessions jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. — La mission bretonne, dirigée par le Père Le Conniat, a produit, dès la première semaine, les fruits les plus abondants (1500 communions, le samedi de la Pentecôte). Heureux présage pour les autres semaines, et bien douce consolation pour les Missionnaires et les Confesseurs, qui montrent un zèle et un dévouement au dessus de tout éloge. — Le dimanche de la Pentecôte a été marqué par une procession solennelle, à laquelle assistaient les enfants des trois paroisses, au nombre de 7 à 800; les filles vêtues de blanc, avec le scapulaire de la Vierge, les garçons décorés d'une médaille commémorative de la mission, et portant, presque tous, avec une innocente fierté, des étendards aux chiffres de Marie. — . . . . Quelle joie pour ces chers enfants, de faire retentir les rues et les places publiques des louanges de la Reine des Cieux, en breton, en français, et même dans la langue de l'Église! Car, en ce jour béni de la Pentecôte, ils chantaient, ils publiaient eux aussi, en diverses langues, les merveilles du Très-Haut. Loquebantur variis linguis magnalia Dei. Jamais le souvenir de cette fête ne s'effacera de leur mémoire. — Au retour de la procession, et avant sa rentrée dans l'église, le vaste plateau de Saint-Martin, le quartier du Portz-Meur et les rues adjacentes étaient envahis par 6 à 7000 personnes, où il y avait autant d'hommes que de femmes. Là, sur le perron du cimetière, à l'ombre des arbres, ... avait été dressé un reposoir simple, mais paré avec goût. C'est de ce reposoir, tribune improvisée et d'où il dominait tout le plateau, que le R. P. de la Caunelaye, adressa à son immense auditoire une allocution parfaitement appropriée à la circonstance. — A la conférence du soir, l'église ne pouvait contenir l'affluence des fidèles. — Cette affluence . . . . . grandit encore , par l'arrivée du R. P. Alet. Dès le premier jour, il a captivé son nombreux auditoire, et fait un appel spécial aux hommes. Cet appel, nous en sommes persuadé, sera entendu à Morlaix, comme il l'a été à Quimper, l'hiver de 1867, époque où le même missionnaire réunissait autour de la chaire de St Corentin, en présence de Mgr l'Évêque et de l'élite du Clergé, des milliers d'hommes appartenant à toutes les classes de la société. — II. Nos prévisions se sont pleinement réalisées pendant la seconde semaine des exercices. Les missionnaires français ont été suivis, comme les Missionnaires bretons, avec une assiduité, un empressement qui feront époque, nous n'en doutons pas, dans les annales de la paroisse. — Tous les jours, dès 4 h ½ du matin, le R. P. Vitet réunissait autour de la chaire un nombreux auditoire d'ouvriers et d'ouvrières, avides de recueillir ses précieux enseignements sur les devoirs de la vie chrétienne et de la vie de famille. — Pareil exercice avait lieu à 8 heures et demie pour la population bretonne. Dans l'après-midi, à la chapelle St Joseph de la Ville-Neuve, le R. P. de la Caunelaye, développait devant un auditoire d'élite, les caractères de la vraie et solide piété, utile à tout. — Chaque soir, les conférences si remarquables du R. P. Alet, supérieur de la mission, attiraient une foule telle que bien souvent l'église pouvait à peine la contenir. — Au milieu du jour, les habitants de la campagne, non seulement de St Martin, mais des paroisses environnantes, et des paroisses même assez éloignées accouraient plus nombreux encore, aux instructions bretonnes, que Mgr l'Évêque, de passage à Morlaix, a bien voulu honorer de sa présence, le mercredi 19 Mai. Après avoir adressé à ce bienveillant et sympathique auditoire quelques-unes de ces paroles qui vont droit au cœur, Sa Grandeur a donné la bénédiction du Saint Sacrement, au milieu de l'attendrissement universel. — Aussi cette seconde semaine de la mission a-t-elle été couronnée par une Communion de 2500 personnes, et par un magnifique pèlerinage à N. D. du Mur, patronne de Morlaix, et dont on célébrait, ce jour, la fête solennelle. — Pendant que le R. P. Vitet racontait dans la chaire de St Mathieu les gloires et la puissance de la Vierge Marie, une immense procession, composée de plus de 7000 personnes, descendait la colline de St Martin, pour venir offrir ses hommages, ses sentiments d'amour et de reconnaissance à Celle que les Morlaisiens aiment à chanter, à bénir, à invoquer dans la maladie, dans l'affliction, dans le besoin. — A l'issue des vêpres, les croix, les bannières, les oriflammes, toutes les associations pieuses, le Clergé des trois paroisses réunies ont continué leur marche triomphale, à travers les rues de la cité, se dirigeant vers la grande place, où un splendide reposoir avait été préparé. . . . . .

. . Impossible de décrire l'effet produit par cette imposante manifestation de la dévotion des fidèles envers la Mère de Dieu. Ceux-là même qui ne partagent pas nos convictions, ont été obligés de rendre justice au recueillement, à l'esprit de foi de cette multitude célébrant, dans trois langues (français, latin et breton), la Vierge qui est notre Reine, notre Mère, notre appui, notre salut. — III. A partir de ce jour, malgré les préoccupations politiques du

moment, le mouvement vers l'église de la mission a été continu. Cinq fois le jour, elle se remplissait, comme par enchantement : le matin, à 4h. ½ et à 8h. ½ ; le soir à 3 heures et à 7 heures, et aussitôt après la sortie des femmes, vous eussiez vu accourir les hommes, les jeunes gens de tous les ateliers de la ville et un grand nombre de Messieurs, appartenant aux différentes administrations. —— Immédiatement après les vêpres a eu lieu la cérémonie de la plantation de la Croix. La Croix! c'est le char de triomphe de Jésus.- -, ainsi que le disait le R.P. Alet, dans sa conférence sur la royauté de Jésus-Christ, Roi par la naissance, Roi par l'élection, Roi par le mérite personnel, Roi par l'institution divine. —— Ainsi l'a compris, sans doute, cette phalange de 72 jeunes gens, qui tous revêtus de leurs plus beaux habits de fête, tous décorés de la médaille commémorative de la mission, portaient triomphalement, à travers les rues et les places publiques, l'image auguste du Roi-Sauveur, chef-d'œuvre d'un artiste breton, Jean Larhantec, dont la modestie et la simplicité rehaussent un admirable talent. Le cortège qui précédait et qui suivait « le Divin Crucifié », chantait, avec enthousiasme, dans les trois idiomes dont nous avons déjà parlé, l'hymne du triomphe et de la victoire : .. En même temps que la foule silencieuse remerciait le Seigneur Dieu « des choses admirables accomplies parmi nous » . . .

. Au milieu de l'attendrissement général, M. l'archiprêtre a prononcé les paroles de la bénédiction. — Aussitôt, le R.P. de la Caunelaye, d'une voix forte et vibrante, adresse à l'imposante assemblée une improvisation pleine d'ardeur et de zèle . . . — Après les paroles du missionnaire, le Clergé et les fidèles ont embrassé, les larmes aux yeux, la Croix qui sera là comme un monument, comme un souvenir pour dire à nos petits neveux la foi, la piété, le dévouement de leurs ancêtres. —— **IV.** Vers 8 heures du soir, malgré la fatigue et les émotions de la journée, un nombreux auditoire d'hommes et de jeunes gens se pressait de nouveau auprès de la chaire, pour entendre parler de l'Œuvre si intéressante de St. François-Xavier, si avantageusement connue et pratiquée dans presque toutes les grandes villes de France. Sur une simple invitation du R.P. Supérieur, plusieurs ouvriers, appartenant à tous les ateliers de la ville, se sont fait inscrire sur le registre de l'Association. Des réunions auront lieu le deuxième dimanche de chaque mois. On chantera les petites vêpres, qui seront suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement, et d'une conférence familière, appropriée aux besoins de nos ouvriers. —— **V.** Avant de quitter, pour ne plus la revoir, peut-être, une population aussi sympathique, les Pères missionnaires, après s'être prosternés devant la Croix de mission, et avoir prié pour la persévérance de tous, sont venus rendre leurs hommages au Dieu de l'Eucharistie. Qu'elle n'a pas été leur surprise et leur émotion, en voyant prosternés avec eux, dans une même pensée, dans un même sentiment d'amour, de nombreux fidèles que le Père Supérieur a bénis une dernière fois, au milieu des larmes, et qui les ont suivis, en leur disant du fond du cœur : « Adieu, Révérends Pères, adieu ! A vous toujours notre respectueux dévouement, à vous notre vive gratitude !

Hollande. —— Extrait d'une lettre adressée à un Scolastique de Laval. —— Les miracles par l'eau de St. Ignace sont toujours fréquents : je vous en rapporte un qui est arrivé récemment : Un homme avait les écrouelles à un tel degré qu'on lui voyait 8 plaies profondes au cou. Il vient trouver le R.P. Recteur, demande de l'eau bénite de St. Ignace et commence une neuvaine. Le cinquième jour de la neuvaine la maladie cessa subitement et les plaies furent bientôt fermées. Il s'est fait encore d'autres guérisons mais toutefois moins spontanées. —— Voici un trait de la mission que nos Pères ont donnée à Rotterdam. Un jour un des Pères prêchait sur la réconciliation des ennemis, il s'empara à un tel point des cœurs des fidèles qu'ils s'écrièrent tous d'une voix : "je pardonne." Une bonne vieille n'étant pas encore contente, s'écria après tous les autres : "je pardonne à tous mes ennemis." Au sortir de l'église deux des principaux habitants de la ville, depuis longues années ennemis déclarés, se rencontrent, et, dans la rue, devant tout le monde, ils s'embrassent et se jurent une perpétuelle amitié. — Le P. Hervier fait beaucoup de bien à Maestricht avec sa congrégation. Elle se compose de jeunes gens au dessous de 20 ans ; ce sont tous ce qui d'après l'expression des congréganistes eux-mêmes, ne sont pas des lâches. Ils sont déjà une centaine [illegible] dimanche [illegible] instruction [illegible] le P. [illegible] réfute les faux principes qu'on débite actuellement dans les réunions de familles. Aussi ces jeunes congréganistes [illegible] bien à modérer et à réduire au silence les libres penseurs. —— Nos Pères publient à Rotterdam la traduction des articles de la Civiltà Cattolica sur le Concile ; ils se bornent à une traduction pour éviter de prendre sur eux aucune responsabilité vis-à-vis des Hollandais catholiques ou protestants. Le nombre des abonnés est de 800 dont 400 protestants. —— Certains journaux ayant dirigé leurs attaques contre le Concile, un de nos Pères a publié une brochure pour y répondre. En huit jours plus de mille exemplaires ont été enlevés.

Australie Mérle. —— Nos Pères de la province d'Australie Mle. ont aux Sept Collines, un petit collège qui compte de 20 à 25 pensionnaires. En outre ils sont chargés de l'administration de 8 paroisses. Le R.P. Hunterseeker écrit au R.P. Pfister que pendant les 7 derniers mois de l'année 1868 il a eu le bonheur de convertir 69 protestants ou hérétiques de tout âge et de toutes conditions.

Chine. — M. Dabry a visité Zi-Ka-wei avant d'aller à Nan-Kin. Il a été très content et étonné de la bonne mine, de la santé, de la tenue et de l'air dégagé des élèves ainsi que de leur nombre. Jamais, a-t-il dit, je n'avais rien vu de semblable dans toutes les provinces où je suis allé. Même réflexions sur l'orphelinat. Il a demandé si on enseignait le français au collège, et sur la réponse négative, il eut une discussion animée avec le P. Butré. Il voudrait une école d'interprètes dirigée par nous. Sans nulle doute elle ferait beaucoup de bien, et empêcherait encore plus de mal, et c'est à quoi ont déjà songé plusieurs Pères. Mais en tout cas ce devrait être une œuvre distincte et séparée du collège dans l'intérêt même des deux œuvres. — A Pékin dans une rencontre imprévue, la voiture de M. de Rochechouart a versé ou brisé celle du frère du Prince Kong; alors un valet de sa suite aurait donné au Comte un soufflet. Celui-ci a amené son pavillon jusqu'à entière réparation; tous les autres consuls se disposent à le soutenir. Le ministre anglais a donné ordre à plusieurs canonnières de remonter le Pei-ho. — 30 Avril. — Le R. P. Supérieur reçoit une lettre du R. P. Bertrand, Supérieur de Manille. Il le remercie de sa charité, lui annonce qu'il a 2 ou 3 scolastiques à envoyer pour les études, mais qu'il n'a pas encore la réponse définitive de son Provincial. Pour le moment ils sont très tranquilles aux îles Philippines. Si nous avions quelque Père fatigué de la poitrine, il se ferait un bonheur et une joie de le recevoir et de le traiter comme un de ses enfants. — M. Dabry de retour de Nan-Kin rapporte à Mgr. les paroles du Vice-roi: « Que M. le Consul se fie à moi, nous arrangerons tout à l'amiable, et pour l'orphelinat de Yang-tcheou, et pour la reddition des anciennes églises. Il a promis également un Ko-ze général en notre faveur pour tout le Kiang-nan. Ce M. Dabry est un bien beau caractère; c'est le chevalier chrétien plein de foi, de dévouement et d'énergie militaire. Que le bon Dieu nous le conserve longtemps et le récompense de ce qu'il fait pour la religion. Il mérite bien que l'on prie beaucoup pour lui. — Le journal anglais annonce que le 17 du mois de Mars, on a inauguré à Pékin, l'éclairage au gaz. — L'hospice des vieillards au Lo-tien-tchou-tong à Chang-hai, dirigé par le P. Femiani, va admirablement. Ces vieillards qui ont permission de sortir, racontent partout aux environs tout le bien qu'on leur fait, de sorte que les païens eux-mêmes en sont touchés et se sentent portés à leur venir en aide. Il reçoit toutes les semaines et plus souvent des aumônes de 50, 75, 100 francs: il a aujourd'hui 8000 frs. destinés à agrandir la maison, et de plus du riz pour nourrir ses pauvres pendant 4 mois. . . . .

M. Ridel est revenu de la Corée depuis quelques jours; ni lui ni aucun de ses compagnons n'a pu entrer, il se propose une nouvelle tentative. La persécution est générale, les chrétiens sont dispersés dans toutes les provinces, et errants sur les montagnes; ils montrent une telle fidélité que les païens se demandent souvent quelle est cette religion qui leur donne tant de courage. Cette constance jointe au sang des Martyrs (M. Ridel estime leur nombre à 4000 environ) fait germer partout de nouveaux catechumènes. — Missouri — Adresse envoyée au Souverain Pontife par la Congrégation des jeunes gens de St. Louis, dirigée par nos Pères. (Extrait du Missouri Republican - 31 juin 1869.) — Nulle part l'anniversaire n'a été célébré avec plus de pompe qu'à St. Louis, et personne n'y a mis autant d'ardeur que la Congrégation des jeunes gens annexée à l'église St. François-Xavier. Cette association compte, parmi ses 400 membres, plusieurs des jeunes gens les plus remarquables de la cité: elle offre un ensemble de talent et d'habileté peu ordinaire et jouit d'une puissante influence. Le jour de l'anniversaire, la réunion qui comptait environ 300 membres décida qu'on présenterait au S. Père une adresse de félicitation et qu'on lui offrirait une somme de 2000 dollars (10600 frs) faible témoignage de leur amour. L'adresse a été rédigée en termes magnifiques. Imprimée sur satin blanc, en encre rouge, et reliée en maroquin noir à la manière antique, elle est richement rehaussée d'or et ornée de perles aux 4 angles. — En voici la teneur: — Adresse présentée à N. S. P. le Pape Pie IX par les jeunes gens de la Congrégation de la Ste. Vierge, de l'église St. François-Xavier à S. Louis (Missouri) Etats-Unis. — Très S. Père, — D'une terre éloignée, — des bords du majestueux Missouri, nommé, par le pieux voyageur qui l'a découvert, Rivière de l'Immaculée Conception, — nous, vos enfants, nous élevons la voix pour féliciter, dans cet heureux jour, notre Père Spirituel; nous élevons nos cœurs vers notre Père du Ciel pour le remercier du bonheur qu'il nous a donné, et le prier de vous conserver de longues années encore, pour être la joie de vos enfants et la gloire de l'Eglise. Nous sommes les enfants de l'Immaculée Mère de Dieu, les jeunes gens de S. Louis, membres de la Congrégation attachée à l'église de S. François-Xavier; et le titre glorieux d'enfants de Marie Immaculée nous rend doublement reconnaissants envers le Pontife qui a placé sur le front de Marie sa plus brillante et sa plus chère couronne, envers celui que ce grand acte aussi bien que les autres évènements de son Pontificat feront toujours connaître et toujours célébrer dans les annales de l'Eglise sous le nom de Pie IX - le - Grand. — Voilà pourquoi nous nous glorifions de notre dévouement envers notre Père; nous nous réjouissons de votre bonheur, nous souffrons des persécutions que les méchants vous suscitent, et, dans cet heureux anniversaire nous déposons à vos pieds l'expression de notre amour le plus dévoué, et la solennelle promesse d'être toujours inébranlables dans notre attachement au S. Siège, de proclamer ses prérogatives, de défendre ses droits, de le regarder et de le vénérer comme le centre de l'Unité, la source de la vérité, le siège du pouvoir le plus haut et le plus sacré, le roc immuable sur lequel l'Eglise de Dieu a été fondée et établie. — Nous sommes en petit nombre, mais, avec l'aide de Dieu, nous serons forts. Bénissez vos enfants, très saint Père, car si votre main se lève pour nous bénir, si votre voix monte vers le Ciel en notre faveur, nous marcherons, comme les 300 guerriers d'Israel, pour combattre les ennemis du peuple de Dieu et pour les vaincre dans leur guerre contre le Seigneur et contre son Christ. — Daignez aussi T. S. Père, recevoir l'offrande que nous vous envoyons avec l'expression de notre respect. Nos cœurs accompagnent ce présent, toujours ils seront embrasés d'un filial amour pour Pie IX, notre Père si grand et si bon. — Fait à l'église St. François-Xavier, dans la cité de S. Louis, le 11 avril 1869. — Suivent les noms des dignitaires, écrits sur parchemin, et entourés d'un délicieux filet d'or. — Michel Corbett, prêtre, S. J., Directeur. — Edouard Chassaing, préfet, etc... et les noms de 350 congréganistes. — De chaque côté de cette adresse que l'on peut véritablement appeler une œuvre d'art, sont enchassés deux médaillons dont l'un est le portrait de Pie IX, l'autre représente l'Immaculée Conception de Murillo. — L'adresse sera renfermée dans un élégant étui de moroquin rouge garni de velours et de coussins de satin rouge. Elle sera envoyée cette semaine ainsi que l'offrande pécuniaire, au Général de la Compagnie de Jésus, dans la ville éternelle, pour être par lui présentée au Souverain Pontife qui, sans doute voudra la conserver comme un magnifique souvenir.

France. —— Dans une communauté de religieuses dirigées par nos Pères de la Province de Paris, Notre-Seigneur semble s'être choisi une âme privilégiée qu'il comble de ses faveurs. Les détails suivants ont été racontés à Vannes le 6 Juillet 1869. Le Père qui les a donnés connait lui-même parfaitement la personne dont il s'agit:

« Une toute jeune enfant semble avoir été dès l'âge le plus tendre, l'objet d'une prédilection spéciale de la part de Notre-Seigneur. Voici dans quelles circonstances s'établit, entre l'Enfant Jésus et cette âme privilégiée, une sainte familiarité: Vers l'âge de 8 ans, cette enfant se trouvait dans une église, où un tronc, placé devant une image de Marie, recevait les aumônes des fidèles. La grâce lui parle au cœur, et désireuse de faire elle aussi son offrande, elle ouvre aussitôt sa petite bourse. Toute sa fortune consistait en quelques pièces d'argent et quelques sous nouveaux, dont le brillant la charmait au point de les estimer bien au dessus de l'argent. Qu'offrira-t-elle à Marie? Elle hésite, puis se décide à faire le sacrifice des pièces blanches, qui lui paraissent beaucoup moins précieuses. Elle allait sortir de l'église, quand une voix secrète lui reproche son peu de générosité, et je ne sais quel chagrin troubla la paix de son âme. Elle fait effort sur elle même, revient sur ses pas, et prenant ses magnifiques pièces d'or, elle en dépose une, puis deux, puis enfin les jette toutes dans le trésor de Marie. Alors pour la première fois la Ste Vierge lui apparut, lui témoigna sa satisfaction pour cette victoire remportée sur elle même, et ajouta: « Maintenant je veux être ta Mère; tu seras ma petite fille et le petit Jésus sera ton frère. » A partir de ce jour, les communications avec le Ciel furent très-fréquentes. L'enfant reçut ordre de ne rien dire de ses révélations à personne, sinon à une religieuse, maîtresse des novices dans la Communauté dont elle suivait les classes comme externe. Elle devait lui écrire fidèlement tout ce que Notre-Seigneur et la Ste Vierge lui diraient. La religieuse possède un très-grand nombre de ses petits billets écrits au crayon, à la hâte, avec toute la naïveté d'une jeune enfant. Ils renferment des lumières mystérieuses et surnaturelles sur nombre de sujets de piété, et spécialement sur la T. S. Trinité. Le R. P. X... à qui la maîtresse des novices les a souvent communiqués, souhaitait vivement en tirer des notes précieuses; mais comme on ne les lui confiait que pour les lire séance tenante, il imagina un jour un pieux artifice, et feignant d'être très-pressé, il dit à la bonne religieuse: « Ma Mère, je ne puis lire ce billet sur le champ, mais aussitôt rentré dans ma chambre, je vais le parcourir et vous le renvoyer aussitôt. » De retour chez lui, le R. P. saisit avec empressement une lettre, dont une page était encore blanche, et à la hâte extrait les passages les plus saillants du petit billet. C'étaient de fécondes et magnifiques idées sur la T. S. Trinité. Tout fier de ce trésor, le Père remet cette note dans son portefeuille et renvoie le billet à la maîtresse des novices. Quelques jours plus tard, il veut revoir le précieux extrait, mais impossible de le trouver, et chose plus surprenante, impossible de se rappeler aucune des idées, qu'il y avait consignées. Depuis lors il n'a plus tenté de nouveau ce pieux larcin. —— La petite privilégiée de Notre-Seigneur trouve fort simple, comme elle l'écrit souvent dans ses billets, que le petit Jésus lui parle: « Si toutes les autres petites filles n'entendent pas le petit Jésus, dit-elle, c'est qu'elles ne l'écoutent pas. Car assurément elles pourraient l'entendre comme moi. Le petit Jésus ne refuse de parler à personne; mais pour cela il faut le silence et la paix. Le soir, lorsque grand'maman est couchée, et que petite maman m'a laissée toute seule dans mon lit, quand je n'entends plus rien et que je ne vois plus rien, c'est alors que le petit Jésus et Maman du Ciel me parlent. » —— Un jour elle racontait dans l'un de ses billets: « Hier, j'étais à prier dans la chapelle et me trouvant seule, je m'approchai jusqu'au pied de l'autel, pour être plus près du petit Jésus. Je le vis alors bien triste et tout en larmes. Pour le consoler, je pris mon livre et je lui récitai toutes les plus belles prières que je pus trouver. Cela lui faisait bien plaisir, et pourtant il était encore bien affligé. Car Lui, le bon Jésus, est Dieu et Il voit tout le mal qui se fait par tout le monde. » —— Notre-Seigneur un jour lui révéla qu'il la destinait à la vie religieuse et qu'elle entrerait dans telle Congrégation, qu'il lui nomma: « J'aime beaucoup cette Congrégation, dit Notre-Seigneur. » Et comme on demandait au R. P. si elle était entrée, il a répondu que la discrétion lui défendait de parler. —— Le jour où cette petite enfant reçut pour la première fois l'absolution, elle eut une apparition, qu'elle raconte à peu près en ces termes: « J'ai vu hier soir ma mère du Ciel et le petit Jésus, et une foule d'anges qui les accompagnaient. Et le petit Jésus me disait: « Te voilà belle aujourd'hui; je te reconnais vraiment pour ma petite sœur », et les Anges me félicitaient aussi, et la Ste Vierge disait: « Oui, te voilà bien belle; tu es vraiment ma petite fille et la sœur du petit Jésus. Mais prends bien garde, ne sois pas fière. Car, vois-tu, lorsqu'on met à une petite fille une belle robe bleue, ce n'est pas la petite fille qui est belle, c'est sa robe. Eh bien! ce qui est beau en toi, c'est aussi ta robe; c'est le Sang de Jésus dont te voilà toute revêtue. » —— A l'extérieur du reste, cette jeune enfant n'avait rien d'extraordinaire,

En récréation elle jouait avec ses petites compagnes et avait parfois ses caprices d'enfant. C'est ainsi que dans l'une de ses lettres, elle se plaint de ce que sa maîtresse d'allemand, n'était jamais contente de ses devoirs : « Elle trouve que je ne comprends rien ; ce n'est pas ma faute ; je vous assure, ma Mère, que je fais tout ce que je peux. » —— Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans les relations de cette enfant avec Notre-Seigneur, c'est que le bon Maître se servait d'elle pour diriger la maîtresse des Novices et lui communiquer des lumières sur les jeunes personnes qui lui étaient confiées. —— Voici comment Notre-Seigneur entend l'exercice de l'autorité, au témoignage de cette petite enfant : ces paroles sont authentiques : « Quand on commande (comme elle ignore complètement de qui Notre-Seigneur veut parler, elle se sert très-souvent du pronom indéfini : on.) Quand on commande, on ne prie pas, on ne répète pas, on ne regarde pas. » De telles paroles sont bien au dessus de la portée d'un enfant. —— Au noviciat se trouvait une jeune personne très-vertueuse mais aussi très-tentée, que Notre-Seigneur dirigeait par ce moyen, sans qu'elle en eût connaissance. La petite élève jouait parfois avec la jeune novice, sans se douter aucunement que c'était d'elle que Notre-Seigneur lui parlait, si fréquemment. —— Un jour, avant la récréation du soir, cette Novice reçut l'ordre de sa maîtresse d'aller changer de robe, parceque celle qu'elle portait était trop froide, et de venir aussitôt rejoindre la Communauté. La Novice se hâte d'obéir, mais comme elle descendait de sa cellule, elle trouve près de la porte deux de ses compagnes qui l'invitent à faire un tour de jardin. L'ordre qu'elle a reçu de rejoindre aussitôt la communauté se présente à son esprit ; elle refuse. Mais enfin on revient à la charge et on parvient à l'entraîner. Le lendemain un billet de l'enfant portait : « Petit Jésus pas content (assez souvent elle débutait ainsi). On a reçu l'ordre d'aller changer de robe. On l'a fait ; mais au lieu de rejoindre la communauté, comme il était dit, on est allé faire un tour de jardin. » Il fut aisé à la maîtresse de s'assurer que le fait était parfaitement exact, et un avertissement charitable fut donné à la jeune novice. Un autre jour, la maîtresse lui avait ordonné d'enlever de son bureau quelques images auxquelles elle était trop attachée. Le lendemain un billet arrive : « Petit Jésus pas content. On a dit d'ôter les images ; elles ont été enlevées de dessus le pupitre, mais ensuite mises à l'intérieur. » La maîtresse constata que le fait était vrai et fit comprendre à sa novice qu'elle n'avait pas obéi pleinement. Alors on fit le sacrifice des images..... Encore un trait sur l'obéissance : « Petit Jésus pas content, hier on a refusé de manger d'un plat sucré, parcequ'on était pâle et qu'on se disait malade. Il ne faut rien refuser, un peu pâle n'est pas malade. » Le récit était exact. —— L'humilité, comme l'obéissance, est un sujet sur lequel Notre-Seigneur se plait à revenir dans ces révélations. Un billet portait, en parlant toujours de la même Novice : « La semaine dernière on a été plié trois fois, mais non rompu. Or il est nécessaire qu'on soit brisé ; Petit Jésus le veut, et jusqu'à néant on n'est rien. » —— Enfin une dernière petite lettre : « Petit Jésus pas content, en confession on a dit qu'on était bien tenté de quitter sa vocation. Il ne faut pas. Le démon veut faire sortir parcequ'on est vertueux comme un petit ange. Mais petit Jésus dit qu'il ne faut pas. Car si on sort on est perdu. » La jeune novice à qui sa maîtresse parle de tentations contre la vocation, se récrie et lui dit : « Mais, ma Mère, il faut donc que mon Confesseur vous l'ait révélé. » — Non, dit la maîtresse, mais je le sais d'ailleurs et de bonne source ; » et elle découvrit à sa novice le piège que le démon lui tendait.

Sommaire.



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

AUX PP. ET FF. DE. . . . .

OCTOBRE **N° 5** **1869.**

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Amérique Septentrionale — Montagnes-Rocheuses. — Lettre du R.P. Cataldo. — Lewiston, 27 9.bre 1868.

J'attendais une occasion pour visiter les Spokanes, lorsque arrivèrent à Lewiston deux hommes de la nation des Cœurs-d'Alène. Ils m'apprirent que leurs compatriotes étaient réunis en grand nombre dans le voisinage pour faire provision de racines sauvages. Je partis immédiatement pour les visiter. — Chemin faisant, le vieux Joseph (qui, l'année précédente, avait été mon professeur de langue tête-plate) se retourne vers moi, et d'un air magistral : « Te rappelles-tu que c'est moi qui te mis à la bouche pour la première fois les paroles que tu prononces ? — Oui, mon vieil ami, je me le rappelle, et, si j'ai fait quelque bien, c'est toi qui en as le mérite. » Eugène alors, (c'était l'autre sauvage) presque jaloux. « Et te rappelles-tu que lorsque tes oreilles entendirent pour la première fois les paroles de notre langue (la langue des Cœurs-d'Alène, dialecte tête-plate), tu les as reçues de mes lèvres ? — Parfaitement ; mais tu n'as pas le mérite de Joseph qui, durant tout un mois, se condamna à rester dans ma chambre du matin au soir. » .... Arrivés à la station des Cœurs-d'Alène établis vis-à-vis d'un petit camp de Nez-Percés, nous pûmes constater de suite la différence de leurs dispositions. Chez les Cœurs-d'Alène, sainte joie de la visite de la Robe-Noire ; chez les Nez-percés, indifférence complète : ils continuèrent leur jeu, quelques-uns même pour me braver, provoquaient au jeu les autres sauvages, parceque, disaient-ils, la Robe-Noire était arrivée. Leur chef, bon vieux sans énergie, se déclara impuissant à les réprimer. C'étaient de jeunes écervelés d'une autre tribu venus à son camp pour jouer avec les Cœurs-d'Alène. Le jeu est la ruine de ces pauvres sauvages, et nos Pères l'ont tellement stigmatisé qu'aux yeux des Sauvages le jeu et le paganisme sont une même chose. Je déclarai au vieux chef que, si le lendemain, le scandale ne cessait pas, je partirais pour un autre camp. Là dessus je fis la prière du soir et j'exhortai tous les Cœurs-d'Alène à venir se confesser. Le lendemain en effet, je me mis à entendre les confessions, mais au milieu du jour, le jeu recommença avec une nouvelle fureur. Immédiatement je fis seller mon cheval, et, malgré les supplications du vieux chef, je partis avec bon nombre de Cœurs-d'Alène pour un autre camp de leur nation. — Grande allégresse de mes nouveaux hôtes, et pour moi petit essai de la vie sauvage. Ces pauvres gens étaient si misérables qu'ils ne purent me donner une tente. Il fallut donc m'établir dans la loge commune où se confondent pêle-mêle hommes, chiens, insectes de toute espèce. Mon ordinaire fut la racine de Cassmack (appelée Gamache par les Canadiens) et du poisson cuit dans de l'eau trouble et sans sel : régal magnifique et qui n'est pas de tous les jours. Pour lit, 5 à 6 pieds sur le sol : la peau de buffle qui le recouvre fourmille d'êtres vivants qui s'en donnent à cœur-joie quand ils ont la bonne fortune d'avoir à sucer le sang d'un pauvre diable. Tout cela ne laisse pas que d'impressionner désagréablement le Missionnaire pendant 4 ou 5 mois ; mais une fois fait à ce genre de vie, il n'y pense plus. Après les confessions, vint le grand jour de la Communion. Je voudrais ici vous décrire la chapelle,

mais impossible, il faudrait la voir : l'autel lui-même n'a pas de place pour les cierges. Les Sauvages avaient cependant donné tout ce qu'ils possédaient pour l'orner, mais ils n'ont presque rien. La Messe fut chantée solennellement par les Cœurs-d'Alène et tous, excepté deux s'approchèrent de la Sainte-table. A mon départ, je fis promettre au chef que ceux de ses gens qui n'étaient pas au camp pour le jour de la Communion viendraient me trouver à Lewiston pour remplir leurs devoirs. En passant par le camp des joueurs, je trouvai le vieux chef très-affligé : « Robe-Noire, me dit-il, tu m'as traité comme on traite une bête ; tu sais bien que je n'étais pas coupable, et que je m'opposais aux joueurs de toutes mes forces.» Je le consolai, et le félicitai de ses bonnes dispositions qui me faisaient espérer sa conversion. —— Quelques semaines après arrivaient à Lewiston un grand nombre de Cœurs-d'Alène. Leur conduite fut exemplaire ; ils restaient continuellement près de l'église. Grande admiration parmi les Blancs qui, apprenant qu'ils n'étaient venus que pour visiter le Missionnaire et se confesser, vinrent en grand nombre me témoigner le désir de les voir et de les entendre prier et chanter dans l'église. Pour les satisfaire, je fis placer, le dimanche, les Cœurs-d'Alène dans le sanctuaire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre et j'abandonnai le reste de l'église aux Blancs. Les Nez-Percés étaient debout à la porte. Les chants des Cœurs-d'Alène en latin et en langue sauvage, leur modestie, la dévotion avec laquelle ils s'approchèrent de la Table Sainte, leur action de grâces, leur manière de prier en commun, édifièrent beaucoup les assistants. Plusieurs personnes qui ne venant plus à l'église, s'y étaient rendues par curiosité, pleuraient leurs péchés en se comparant à ces pauvres Sauvages. Les Nez-Percés ne se sentaient plus de joie, mais ils étaient dans l'affliction de ne pas partager le bonheur des Cœurs-d'Alène. Un de leurs chefs vint me dire qu'il enviait le sort des chrétiens, et qu'il espérait surmonter les difficultés et leur ressembler bientôt. —— Quelques jours après je partais à cheval, avec un jeune Cœur-d'Alène, pour visiter les Spokanes. J'avais un train de grand seigneur : cheval de charge avec farine et lard salé, une petite tente, deux couvertures de laines et deux marmites pour la cuisine. Mon brave jeune homme me raconta en route une partie de son histoire ; la voici en substance : « Ne t'affliges pas, Robe-Noire, de ce que je vais te raconter, mais rends grâces à Dieu du changement qui s'est opéré en moi. Tu m'as demandé pourquoi j'ai été si méchant et je te réponds : « Ce sont les Américains qui m'ont rendu méchant : ils m'ont perdu par l'ivrognerie. Il y a 4 ou 5 ans, j'étais un beau jeune homme, un peu dissipé il est vrai ; mais je te l'assure, je ne connaissais pas le mal. Maintes fois, hommes ou femmes m'engagèrent à faire le mal ; mais avec le secours de Dieu, je fus toujours fort, toujours victorieux contre le démon. Un jour que j'accompagnais deux de mes parents depuis notre église (la mission du Sacré-Cœur) jusqu'à Colville, nous rencontrâmes un campement d'Américains. Pendant la nuit l'un d'eux vint m'inviter à boire un peu avec lui. Je refusai 4 fois de suite ; à la fin, comme j'étais jeune et que je ne soupçonnais pas la mauvaise intention de l'Américain, je le suivis avec la ferme résolution de ne pas boire même la plus petite goutte de liqueur. On employa tous les moyens pour m'engager à boire, mais je surmontai toutes les tentations. Enfin, avant de partir, l'un d'eux prit une bouteille, me la mit en main : « Va-t'en, dit-il, avec cette bouteille ; plus tard tu te repentiras de n'avoir pas bu et tu voudras boire ; et si personne ne boit ; eh! bien jette-la.» Je partis avec la bouteille et je racontai à mes parents ce qui était arrivé. Cependant le démon agissait dans mon cœur, et après avoir résisté à de si violentes tentations, je leur dis de boire un peu et de voir quel goût avait l'eau des Blancs : car personne parmi nous n'y avait encore goûté. Je bus un peu, mais eux s'y refusèrent. Quelques instants après l'Américain arrivait et me demandait si j'avais bu ; sur ma réponse affirmative, il m'engagea à boire encore. Je refusai longtemps, enfin je consentis. La gaîté s'empara de moi, je n'eus plus besoin d'excitation et je bus jusqu'à perdre l'usage de la raison. Ils me tinrent bien 4 jours dans l'ivresse et de ces quatre jours je ne sais que ce que m'en raconta mon frère. Ayant appris ce qui était arrivé il vint me délivrer et il était si exaspéré qu'il voulait tuer deux des Blancs. Ils m'enivrèrent si brutalement parcequ'ils voulaient me faire pécher. Depuis lors ce détestable breuvage des Américains a tellement dominé ma volonté jusqu'à l'année dernière que je n'étais plus libre de ne pas m'enivrer toutes les fois que l'occasion s'en présentait, et de l'ivresse je descendais à tous les autres péchés. L'année dernière quand je t'accompagnai, au temps des neiges, depuis le lac jusqu'à l'église, j'avais tant de honte de mes péchés que j'osais à peine te regarder. Je commençai alors à faire tout mon possible pour me corriger, mais je retombai souvent. Maintenant il y a 4 mois que je me soutiens avec la grâce de Notre-Seigneur, et quand je suis tenté de faire le mal, les bonnes paroles d'encouragement du P. Joseph (P. Caruana) me reviennent à l'esprit et me donnent du cœur. Oh! quel plaisir j'éprouve à te dire à présent : « Père, mon cœur est bon, il est en paix

avec Dieu. J'espère, avec le secours divin, rester toujours bon: ainsi, quand nous nous reverrons tu retrouveras en moi, non plus un enfant du démon, comme l'année passée, mais un enfant de Dieu. » —— Durant mon excursion qui dura plus d'un mois, il se confessa et communia souvent et me disait quelquefois: « Ah! que je suis content d'être ton compagnon; maintenant, tout ce que je fais, je le fais pour Dieu, seulement pour Dieu. » Le second jour nous arrivions au pied d'une haute montagne. « Voilà, dit-il, la montagne de la petite nation (les nains). — Que veux-tu dire? — Comment tu ne connais pas cette montagne? — Non, je ne suis jamais passé par là. — Et personne ne t'en a parlé? Eh! bien, sache donc que nos ancêtres croyaient que cette montagne était creuse et habitée à l'intérieur par un grand nombre de petits hommes beaucoup plus intelligents que nous, mais à peine grands comme le bras. Ces petits êtres connaissaient toutes les choses passées, présentes et futures. Nos ancêtres venaient plusieurs fois l'année en pèlerinage à cette montagne et les sacrificateurs qui leur offraient quelques présents se mettaient en communication avec cette petite nation, et prétendaient connaître par là les choses à venir. Nous savons maintenant que ce n'est que superstition; mais beaucoup de Spokanes païens continuent encore leurs visites, surtout avant les grandes chasses pour savoir où et comment ils tueront beaucoup de gibier. » —— Le troisième jour nous arrivions au campement des Spokanes, mais ils étaient partis. Mon compagnon reconnut aux traces des chevaux qu'ils ne s'étaient éloignés que depuis 2 ou 3 jours, et montant sur une colline il découvrit au loin un camp de Cœurs d'Alène. Ils se préparaient au départ, mais ils restèrent pour se confesser et communier. Me voilà donc à les entendre, assis par terre, sans aucun siège. Ces sauvages viennent généralement à confesse, tenant à la main un chapelet aux grains duquel, dans leur imagination, ils fixent le nombre et l'espèce de leurs péchés. Un bon vieux qui avait oublié ou perdu son chapelet apporta un faisceau de bâtonnets et à chaque péché qu'il accusait il en jetait un loin de lui: quand il eût fini il me dit que ses péchés étaient tous sortis de son cœur, mais qu'il me demandait le pardon et la pénitence. —— Enfin nous trouvâmes un campement de Spokanes; mais quels gens! tous joueurs, tous infidèles. Je résolus cependant de rester parmi eux quelques jours. Le soir même plusieurs jeunes gens vinrent m'apprendre que Gerry, le grand chef, mon ennemi, protestant déclaré était au camp. Mais il avait changé de sentiment à mon égard en voyant combien ma conduite était différente de celle du ministre qui avait abandonné ses enfants. Le lendemain le grand chef et tous les chefs du camp vinrent me trouver, me manifestant leur joie de me posséder au milieu d'eux. Un chef me parla en ces termes: « Ce qui me fait peine, c'est que tu nous as abandonnés. Je crois que tu as agi sans y penser, ô Robe-Noire. Vois ce peuple qui t'entoure: il est tout entier sans Dieu, sans prière, sans espérance pour la vie future. Tous sont joueurs, moi qui te parle, je suis joueur, le plus forcené des joueurs. Et pourquoi un si grand malheur? parceque tu nous as abandonnés: j'ai donc raison de dire que tu as agi sans y penser. Ne vois-tu pas que tu es la cause de notre malheur? En peu de mois tu eusses gagné un grand nombre à Notre-Seigneur et Créateur; si tu étais resté quelques mois de plus, tu nous aurais tous gagnés, oui, tous. Ne te fâche pas, si je te le répète, je suis joueur, parceque tu nous as quittés. Ne va donc pas avec les Nez-Percés, reste au milieu de nous. » — Je lui répondis que si je les avais quittés, ce n'était pas par mauvaise volonté, mais par l'ordre de Dieu, et que moi ou un autre Père les instruirait et les baptiserait l'hiver prochain. —— Ce fut un vrai triomphe pour notre sainte Religion: je baptisai quelques enfants et j'instruisis les adultes.

Autre lettre du même. —— Missions chez les Nez-Percés. —— Lewiston, 15 Février 1869.

Vous avez pu voir par mes dernières lettres que les plus grandes difficultés pour commencer cette mission viennent non seulement de ceux qui s'y opposent, mais aussi de ceux qui se montrent favorables. Telle est la peur qu'ils ont je ne dis pas seulement des faits, mais même des paroles et de l'opinion soit publique, soit particulière; qu'ils craignent les railleries d'une femme ou d'un enfant. — Après le retour de la députation indienne de Washington, le nouveau représentant du gouvernement nous refusa l'enseignement dans les classes et le confia à des maîtres séculiers. Ayant depuis, d'après mes instances, déclaré en public que tous les villages étaient libres de suivre n'importe quelle religion, je m'attendais à ce que quelques-uns des chefs seraient venus pour m'inviter à instruire leurs villages selon qu'ils me l'avaient promis. Mais personne n'osa venir parceque le grand chef qui est protestant, s'était montré opposé à

cette démarche. Alors je me suis proposé de visiter quelques camps, ou villages et de voir par moi-même où je pourrais établir ma demeure pour instruire et encourager les Sauvages, et former ainsi un petit noyeau de chrétiens édifiants dont l'exemple put attirer les autres dans notre Ste Religion. — Mais là était le difficile. Il me fallait pour cela un secours spécial d'en haut, et c'est pourquoi j'ai recommandé la chose à notre St Joseph, à notre bonne Mère la Ste Vierge et surtout au très Saint Cœur de Jésus, en leur promettant de célébrer en leur honneur trois Messes, si l'entreprise réussissait. Mais où fixer ma tente? Il y avait peu à espérer du village voisin parceque parmi les Sauvages se trouve un ministre méthodiste. Je résolus donc d'aller à un autre village où tous les chefs nous sont favorables et qui est à 15 milles de Lewiston sur la rive opposée de la rivière Clear Water (Eau limpide). En attendant j'ai repris mes visites au village qui est près de Lewiston, pour voir au moins si je pourrais y faire quelque bien. Mais après quelques semaines j'ai dû conclure que pour le moment le mieux était de l'abandonner. Voici comme la chose se passa. Vous n'avez pas oublié, mon R. Père, que l'année dernière j'avais commencé à instruire les enfants de ce village. Tout allait bon train lorsque le grand chef s'opposa, et je n'ai pas pu continuer mes instructions. Voici donc qu'à ma première apparition dans le camp, les enfants viennent à ma rencontre en poussant des cris de joie et en appelant tout le monde à la prière de la Robe-Noire qui après une longue absence était enfin revenu. Le vieux ministre (c'est un Sauvage lui aussi) s'opposa de toutes ses forces à l'instruction des enfants; il prêcha contre la Robe-Noire et fit sa prière avant que j'eusse le temps de visiter les maisons. Etant arrivé suivi de beaucoup d'enfants à la maison du chef qui nous est favorable, celui-ci me reçut avec froideur. Je n'eus point de peine à en deviner le motif, et je lui dis de ne point craindre et même de sonner la cloche pour appeler les autres à la prière. Mais comme il craignait toujours, et son fils plus que lui, me disant que cela était inutile, que personne ne viendrait; je me vis forcé de sonner moi-même; et tout de suite je vis se réunir tous les enfants et plusieurs hommes. Tout alla à merveille; aussi je les encourageai et leur promis de venir le dimanche suivant. — Pendant ce temps l'un des trois chefs favorables du village où je voulais me rendre vint passer quelques jours au camp près Lewiston. Il ne manqua point de me faire une visite; et il va sans dire, que sa conversation roula sur le traité de réserve stipulé avec le gouvernement Américain, sur les dangers qu'il renfermait, sur les raisons qu'on avait de s'opposer à son exécution; ajoutant que les Sauvages n'auraient jamais abandonné leurs terres, etc. J'ai tâché plusieurs fois d'amener le discours sur la prière, sur la vie future; mais il ramenait toujours la conversation sur son sujet favori. Je lui ai montré l'image de Notre-Seigneur crucifié; mais il me disait que son cœur n'était point disposé à la prière, qu'il pensait toujours à la petite portion de terre qu'on lui réservait, à lui, aux siens et à ses chevaux; et qu'ils y mourraient tous de faim. Après une longue conversation sans aucun résultat, il partit en m'appelant son grand ami. Je l'ai invité à retourner le lendemain, il accepta. Le lendemain donc à peine est-il entré dans ma chambre, après les salutations d'usage, je le prie de s'asseoir et je lui parle à peu près ainsi: « Metat-Uèptas (c'est son nom, et il signifie Trois-Plumes), Metat-Uèptas mon ami; ton cœur est désolé, et le mien l'est encore plus. Toi, tu t'affliges parceque tes enfants et tes chevaux mourront de faim lorsque vous entrerez dans la petite terre qui vous est réservée, et moi je m'afflige pour cela aussi, mais encore plus parceque ton âme et les âmes de tes enfants meurent de faim lorsque Dieu leur offre un si beau banquet spirituel... Je pense donc à construire avec ton secours une petite église dans ton village pour t'instruire aussi bien que tes enfants.» La réponse fut evasive au commencement; mais par la suite il me fit comprendre qu'il n'était pas chrétien et qu'il ne pensait pas à le devenir pour le moment, quoiqu'il fut bien résolu à ne point mourir sans baptême: que je devais en parler avec les deux autres chefs du village, qui se disaient chrétiens: que du reste il était inutile de penser à la chapelle avant de voir où aboutiraient les négociations entamées avec le gouvernement sur la réserve des terres. Il ajouta qu'il aimait la liqueur, qu'il était séparé de sa femme, etc... Ensuite il voulut être instruit sur quelques points de notre Ste Religion et me dit qu'il était fier d'être l'ami de la Robe-Noire, dont peut-être avant peu il suivrait la prière. Il est venu dans la suite me voir à Lewiston et le dimanche qui suivit sa dernière visite, je me rendis moi-même dans le village pour le voir. Voici comment. J'étais sur le point de dire la Messe pour les Blancs, lorsque je vois venir mon Mentor, un bon vieux Sauvage qui me prend toujours sur son canot pour me faire passer sur l'autre bord de la rivière où se trouve le chef Indien. Je l'ai fait attendre jusqu'après la Messe et le Sermon; alors nous nous sommes mis en route et traversant la rivière en pirogue, nous vînmes trouver mon ami Trois-Plumes. — « Je suis venu, lui dis-je en entrant, non pas précisément pour te faire une visite, mais

pour t'inviter à la prière. — Où veux-tu donc prier, Robe-Noire? — Au lieu ordinaire; à la maison du chef Uèptas-Gamxa (Robe de Plumes). — Tu as manqué ton heure: le vieux chef protestant, celui là même qui s'est improvisé prédicateur (Takantaïcan) (L'aigle), ayant su que tu devais venir, a déjà occupé ta place et il prêche juste dans ce moment. — Fort bien; allons entendre son sermon: il écoutera après le mien, et il se fera catholique avec les autres. — Tu ne feras jamais rien avec ce vilain vieillard. — Et je te dis qu'il est venu me voir plusieurs fois pour être instruit. — Bah! c'est un vieil hypocrite, il a deux langues (il ment par habitude). — N'importe; allons-y: s'il ne veut pas prier avec nous, il sortira, car le chef Robe-de-Plumes est mon grand ami, et m'a assuré qu'il veut se faire catholique. Va en avant.» Après ce dialogue, nous nous avançames vers la maison de Robe-de-Plumes, et lorsque je me trouvais assez près, je vis en sortir l'assemblée. Le vieux Takan taikan ayant su mon approche, s'empressa de dissoudre le meeting pour n'être pas obligé de prier avec la Robe-Noire. Mais le pauvre diable ne pouvant pas éviter ma rencontre; je le vis venir à moi et m'aborder avec une mine confuse. Je le prends alors par la main, la lui serre affectueusement et lui dis en souriant: «Vieil hypocrite; n'es-tu pas venu souvent chez moi pour t'instruire sur l'anglais, sur la Vie de Jésus-Christ? N'as-tu pas protesté que tu étais mon ami, en disant que je suis un brave homme, et que ma doctrine est bonne? Comment donc après tout cela, viens-tu ici prêcher contre ma religion. Viens maintenant prier avec nous autres.» Le pauvre homme balbutia quelques paroles d'excuse, et s'efforça de se débarrasser de moi qui lui pressais la main comme à mon grand ami. Cependant tous les Sauvages excepté quelques anciens amis de L'aigle, m'accompagnèrent à la maison de la prière, et beaucoup d'autres y vinrent appelés par le son de la cloche, entre autres le chef Trois-Plumes. — Après la prière je leur fis une instruction sur la necessité du baptême; je conclus en disant que si L'Aigle les aimait véritablement comme ses enfants, au lieu de s'opposer à mes instructions, il devrait au contraire me prier de les baptiser tous. Il est le seul baptisé dans tout le village, et il connaît la nécessité du baptême. Pense-t-il par hasard qu'il est seul digne d'aller en Paradis, et que le Ciel doit être fermé pour tous les autres? Pourquoi donc s'oppose-t-il au Ministre de Dieu qui ne cherche autre chose que votre instruction et votre baptême?» — Grand émoi dans le village par suite de cette instruction; on en parle au grand chef, et des mesures sont prises pour ne laisser venir à la prière et aux instructions que le moins de monde possible. J'aurais été content d'avoir seulement les enfants, et je serais resté, s'ils eussent été constants à venir comme je l'avais espéré. Mais on se remua tellement, que les enfants même ne vinrent plus, à peu d'exceptions près. On alla même jusqu'à insulter mon vieux Mentor qui me faisait passer la rivière sur son canot. Je pris alors la résolution de partir et de m'adresser exclusivement aux Sauvages du camp de Trois-Plumes. J'avais déjà obtenu de l'agent du gouvernement, l'autorisation d'élever une petite chaumière qui servirait de chapelle dans le camp des Sauvages compris dans la réserve. Car il faut savoir que personne ne peut demeurer et beaucoup moins bâtir dans les villages réservés par le Gouvernement pour les sauvages; et que le village de Trois-Plumes est compris dans la réserve. Mais comment faire pour se procurer du bois à cet effet? Il n'y en avait point à l'agencie, et quand même il y en aurait eu, l'agent ne me l'aurait pas donné ni vendu (comme la suite l'a prouvé). Faire venir les matériaux de Lewiston? Il m'aurait fallu une somme qu'il nous était impossible de réaliser: savoir 500 écus pour une chapelle de 30 pieds de long sur 13 de large. Il ne me restait pas d'autre parti que de la construire avec des poutres: il fallait pour cela aller visiter les Sauvages, particulièrement les deux chefs qui se disent chrétiens catholiques, et voir s'ils étaient disposés à avoir une chapelle, et si dans le petit bois qui est près de leur village, il y avait des arbres convenables pour ce que nous voulions faire. Je m'y rendis et je fus très-satisfait de ma visite. Je trouvai là des arbres de moyenne grandeur, et les Sauvages bien disposés. Voici comment. Au commencement de décembre, lorsque Trois-Plumes se trouvait encore près de Lewiston, j'y attendais aussi l'un des deux autres chefs, lequel m'avait promis de venir me trouver et me conduire à son camp sitôt que l'agent aurait proclamé la liberté du culte. Après l'avoir attendu longtemps inutilement je me rendis à l'Agence avec l'intention de poursuivre mon chemin jusqu'au village de Trois-Plumes et de deux autres chefs. A peine y étais-je arrivé, je fis la rencontre d'un Sauvage que je ne connaissais que de nom et de réputation. Nous fîmes bientôt connaissance, et il me raconta que le jour précédent il y avait eu grande assemblée de chefs appelés par l'agent afin de recevoir les payes du gouvernement; que personne n'avait rien voulu recevoir, que tous avaient protesté contre le traité de réserve, ou comme ils l'appellent "de petit territoire": qu'il n'y avait

en qu'un sous-chef qui avait accepté de l'argent : que l'un des chefs favorables aux Robes-Noires avait beaucoup parlé en leur faveur, et avait proposé de chasser le grand chef qui s'était montré opposé aux Missionnaires, et favorable au traité du petit territoire. Ensuite il me demanda si je connaissais un certain chef protestant qui après tous ces discours s'était declaré ami de la Robe-Noire : et comme je lui disais que je ne le connaissais pas, il m'engagea à lui rendre visite ; ce que j'acceptai avec plaisir. Arrivé chez lui, nous fîmes bientôt connaissance, je lui dis que j'étais là de passage, et que je voulais aller le soir même au village du chef Trois-Plumes. — « Tu ne trouveras point Trois-Plumes, me dit-il, il s'est absenté du village ; mais tu trouveras Stupstup (Cheveux coupés). — Parfait ; j'irai le trouver : car tu dois savoir qu'il est disciple de la Robe-Noire. — Très-bien : je vois avec plaisir que tu cherches tes brebis : au lieu que nous, nous sommes abandonnés et nous n'avons personne pour nous instruire. Cependant il faut dire aussi que je n'ai pas grand besoin d'instruction : je suis baptisé et j'ai ma bible dans laquelle je lis souvent ». (Cette bible n'est qu'un petit choix des faits de la vie de Notre Seigneur écrits dans la langue des Nez-Percés, par le ministre protestant : je n'ai pas encore eu le loisir d'en prendre connaissance). A la fin de la visite il me proposa de m'accompagner au village de Trois-Plumes et de Cheveux-Coupés. J'acceptai : mais je me gardai toutefois de lui faire voir combien cette proposition me faisait plaisir. Il ne voulait m'accompagner que pour entendre les discours que j'aurais avec Stupstup sur le traité du petit territoire ; mais Dieu s'est servi de lui pour me faire obtenir la permission de construire une chapelle. Notre chef Cheveux-Coupés était à la vérité bien disposé, mais le respect humain le dominait tellement qu'il n'eut rien osé promettre. Mais voyant la Robe-Noire accompagné du chef protestant qui lit la bible, et qui s'était toujours montré jusque là contraire aux Missionnaires, Stupstup se sentit pris d'un noble enthousiasme et dans un discours public il ne craignit point de se déclarer disciple de la Robe-Noire, en disant que si jusqu'à ce jour il avait eu peur du grand chef protestant, maintenant il condamnait son peu de courage, et protestait que dorénavant il mépriserait le respect humain. Je saisis cette occasion pour lui demander si je ne pouvais avoir les moyens de construire une chapelle dans le village. — Certainement, me dit-il ; si quelque Blanc veut venir ici pour travailler, nous ferons de notre côté tout ce que nous pourrons. Je m'empressai de lui répondre que j'allais me mettre en quête, et lui ferais parvenir la réponse. —— Quant au chef protestant dans un discours qu'il prononça après la cérémonie religieuse, il porta la Robe-Noire jusqu'aux nues : Cependant, déclara-t-il, il n'entendait pas par là rejeter sa foi protestante, mais il croyait que la religion chrétienne, catholique ou protestante, est toujours excellente : qu'il avait oui dire à son ministre (Spalding) que la Robe-Noire était dans la bonne voie, et devait être écouté par eux si lui Spalding n'avait été là pour les mieux instruire. (Je ne sais si tout cela est vrai ; le fait est que tous ceux qui se sont faits protestants parmi ces Sauvages nous sont généralement fort hostiles). Quand les différents chefs eurent fini leurs harangues, je commençai l'instruction des enfants et voulus leur apprendre d'abord les prières et les cantiques. Les deux chefs qui se disent catholiques, Cheveux-Coupés et le Vieux Chef aveugle, savaient, il est vrai quelques prières catholiques, et ils les récitaient tous les jours comme le font les chrétiens de la Mission du Sacré-Cœur. Ils les avaient apprises des Cœurs-d'Alène quand le P. Point fonda la mission du Sacré-Cœur, mais ils les avaient fort mal comprises et encore plus mal traduites dans leur langue, de façon qu'elles n'avaient plus de sens. Il me fallut donc tout recommencer depuis le signe de la croix, et essayer de les rendre à peu près intelligibles : je dis à peu près intelligibles, car ne sachant pas assez bien leur idiom et n'ayant pu me procurer un bon interprète, j'aurai sans doute laissé passer bien des fautes de langage. Telles qu'elles, je les fis apprendre aux enfants et dès la première visite ils surent le signe de la croix, le Pater et l'Ave, de sorte qu'ils commencèrent dès ce jour à prier en commun. Les cantiques attiraient fort leur attention, et comme quelques-uns d'entre eux réussissaient bien à les chanter, ils ne voulurent pas cesser l'exercice qu'ils n'en eussent appris au moins un. Il était près de minuit lorsque à leur grand regret, je les congédiai en leur disant qu'il commençait à être temps d'aller dormir et que le lendemain je reprendrais cet intéressant exercice. Sur cette espérance ils se retirèrent. — J'avais compté pouvoir dormir alors à mon tour, car je me sentais un peu fatigué ; mais cela fut impossible ; les vieillards, le chef protestant à leur tête, commencèrent la série de leurs interrogations. Ce dernier me questionna sur l'histoire sainte et sur quelques

dogmes principaux : et à chacune de mes réponses il se disait enchanté de voir que ma doctrine était semblable et même identique à celle du ministre protestant ; et s'adressant aux autres : « Je ne comprends pas pourquoi le grand chef s'oppose à la Robe-Noire puisque sa doctrine est la même que la nôtre. » (Il faut remarquer que lui-même jusqu'au jour précédent était de ceux qui nous faisaient opposition). « Je vous disais bien, ajoutait-t-il, que la religion catholique est aussi bonne que la nôtre. » Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, j'ai dû leur dire que tout ce qu'ils savent de la religion chrétienne n'est qu'une partie de ce que la Robe-Noire enseigne ; ils savent en effet très-peu de chose et ignorent non seulement les divergences qui séparent protestants et protestants, mais encore les oppositions formelles qui séparent les protestants et les catholiques. Aussi leur ai-je déclaré que sauf leur haine contre le catholicisme, tout le reste de leur religion sauvage-protestanté est excellent, mais que ce n'est pas tout. — Les questions des protestants terminées, voici venir les adorateurs du soleil. Et ici une petite digression. Adorent-ils réellement le soleil ? Qui le sait ? Ils l'ignorent eux-mêmes : les uns l'appellent "notre frère aîné", d'autres "notre père", d'autres "la demeure choisie par l'habitant d'en haut (Akam-Kiniku), et où les bons jouissent de la félicité", il semble que d'autres en fassent le Dieu Suprême. Mais tous s'accordent sur ce point pratique, qu'ils doivent faire leur prière en tournant sur eux-mêmes et formant tous ensemble une sorte de ronde ; vu que leur protecteur et patron ou leur divinité le soleil tourne lui-même autour de la terre. Leur prière n'est qu'une danse au son du tambour, accompagnée des cris ou des chants des danseurs ; se peindre le visage avec de la terre rouge est une cérémonie sine qua non tant pour les hommes que pour les femmes ; se mettre des cornes sur la tête ou se les attacher aux cheveux est une pratique très-bonne, mais de surérogation et réservée aux hommes. — Cette nuit-là leurs questions roulèrent sur les chevaux : ils voulaient savoir pourquoi la Robe-Noire n'admet pas que les âmes des chevaux aillent au ciel rejoindre leurs maîtres, et comment alors il explique que ces derniers puissent parcourir des espaces aussi prodigieux. — A la fin tous allèrent se coucher ; si bonne fortune ne m'était point réservée à moi : Cheveux-Coupés et le chef protestant avaient en réserve d'autres questions sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vers les trois heures du matin, n'en pouvant plus je les priai de remettre nos conférences au lendemain ; ils ne s'y résignèrent que d'assez mauvaise grâce ; et moi je me jetai à la sauvage sur le sol, là même où je me tenais assis auparavant. L'aube venue, arrive Cheveux-Coupés demandant si nous prierions en commun. « Sans doute, lui répondis-je, mais attends que les autres soient éveillés, alors tu sonneras la clochette hors de ta case pour donner le signal de la prière. » Ainsi fut fait : il s'assembla aussitôt une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants ; cette fois je n'étais plus seul à réciter les prières, tous les enfants et quelques adultes m'accompagnaient. — Après la prière et l'instruction, Cheveux-Coupés harangua les femmes de la tribu et les exhorta à préparer un déjeuner splendide à la Robe-Noire, c'est-à-dire à tous les sauvages présents en l'honneur de la Robe-Noire, « qu'il devait avoir grand faim n'ayant pas voulu manger le soir précédent. » On prépara effectivement un déjeuner sauvage et le pain fait à la manière des Blancs en voyage, il y avait deux ou trois qualités différentes de racines sauvages ; entre autres le camas qui n'y manque jamais ; enfin nous eûmes aussi le café, le sucre et une sorte de biscuit. Vous le voyez, voilà les Nez-Percés devenus Boiapes (américains.), toutes les ressources du confortable sont à leur disposition ! Je bénis la table et nous nous mîmes à manger : tous s'acquittèrent fort bien de cet exercice pour faire honneur à la Robe-Noire et à leur appétit. Aussitôt que le repas fut terminé, les enfants m'entourèrent pour apprendre des cantiques : Un Missionnaire dans les tribus sauvages devrait être un grand musicien : Le chant et les images sont les deux plus puissants moyens de les attirer. Tout le jour fut employé à réciter mille fois le Pater, l'Ave, le Credo, à chanter et à raconter quelque trait de la Vie de Notre-Seigneur. Lorsque la lassitude m'ôtait la force de parler, je me faisais remplacer par Cheveux-Coupés, dont les longs discours entretenaient alors notre jeune auditoire où l'on remarquait aussi beaucoup d'adultes. La soirée fut consacrée comme le jour précédent à l'instruction, aux interrogations, aux cantiques et à la prière. Les sauvages voulurent savoir entre autres choses pourquoi l'on ne doit pas croire aux songes, et pourquoi il est inutile et superstitieux d'user des recettes de la médecine indienne, lesquelles consistent à souffler dans le corps du malade pour en chasser la maladie. — Le lendemain après dîner nous partîmes moi, le chef protestant et quelques autres pour retourner à l'agence et reprendre de là le chemin de Lewiston. Je ne vous peindrai pas les expressions de douleur qui éclatèrent alors de toutes parts : On dit que les sauvages n'ont point de reconnaissance, point d'affection : pour moi, j'ai toujours éprouvé le contraire. — Arrivé à

Lewiston, j'allai aux informations près de quelques amis catholiques et les consultai en grand secret sur les moyens de construire chez les Sauvages une petite cabane de bois. Ce que le Seigneur avait opéré par le moyen du chef protestant était pour la bête infernale un échec trop solennel pour que je ne dusse pas attendre d'elle toutes les oppositions imaginables. Elles vinrent en effet. Trouver des gens qui voulussent bien s'en aller travailler là-bas, dormir de nuit à la belle étoile par la froide brise de la mi-décembre, et avec tout cela faire de très-menus profits, c'était chose vraiment difficile; et pourtant il fallait faire vite, et prévenir le retour de Cheveux-Coupés à ses perplexités ordinaires. Après bien des recherches et des prières inutiles, je tombai enfin sur un bon Irlandais qui me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour rassembler quelques compagnons et aller avec eux chez les Sauvages. De fait, dès le lendemain il se présenta à moi avec deux ouvriers que ses instances avaient décidés à le suivre; et même ces braves gens m'annoncèrent qu'ils avaient trouvé un tiers pour partager l'entreprise. — Parfait, leur dis-je, mais payer tant de gens, quelque prix que ce soit, cela m'est impossible, je n'ai pas le sou, il faut que tous travaillent pour l'amour de Dieu. — Cela est clair, répondit l'Irlandais, ce n'est point pour de l'argent que nous irons bâtir cette chapelle, nous ne voulons qu'aider l'Eglise et le Père. — C'était le dimanche après Noël; nous fixâmes notre départ au mardi suivant. Mais le diable nous ménageait un tour de sa façon: voilà que mes ouvriers perdent leurs chevaux, il se déchaîne un temps affreux, la pluie tombe par torrent et sans relâche: il fallut différer notre voyage d'un jour à l'autre jusqu'au vendredi soir. Les chevaux retrouvés et le temps remis; je décidai que les ouvriers partiraient le lendemain, pour aller préparer un terrain convenable et fixer les tentes, et que je les rejoindrais le lundi suivant, parce qu'il me fallait rester le dimanche à Lewiston pour y dire la Messe aux Blancs et le soir prêcher aux infidèles. — Donc le lundi je m'en allai rejoindre mes quatre braves Irlandais; mais arrivé du lieu où devait s'élever la chapelle, personne; j'ai beau me tourner, me retourner, crier, crier encore, rien. A la fin je découvre un Blanc, et l'ayant joint, j'apprends de lui que mes ouvriers se trouvaient à 2 milles de là. Je cours aussitôt à leur recherche et finis en effet par les rencontrer, mais si abattus qu'ils étaient au moment de retourner à Lewiston sans avoir rien fait. Après leur avoir dit quelques paroles pour leur faire reprendre cœur, et leur avoir fait promettre que le lendemain (car il était déjà tard) ils reviendraient avec moi à l'emplacement de la chapelle projetée, je poussai jusqu'au campement des Sauvages pour conférer avec Cheveux-Coupés. Je lui dis que j'avais pris déjà toutes les dispositions relatives à la chapelle, et qu'il convenait que les Sauvages prêtassent leur concours. L'emplacement de la chapelle n'avait pas été fixé dans le campement d'hiver, mais dans celui de printemps où s'assemblent les Sauvages pour aller faire les semailles dans leurs petits champs. Tout le monde fut ravi de ma visite: c'était l'occasion d'apprendre de nouvelles prières et de nouveaux cantiques. D'ailleurs Cheveux-Coupés apprit avec grand plaisir tout ce que je lui dis de notre petite église, et il en fit part aussitôt à tous les autres: on l'entendit généralement avec satisfaction. — Tout était pour le mieux lorsqu'un quidam se mit à murmurer à l'oreille des Sauvages que la Robe-Noire en élevant cette chapelle n'avait d'autre but que de prendre possession du territoire, pour le vendre ensuite à son profit. Ces quelques mots suffirent pour troubler ces esprits légers et pusillanimes, et plusieurs soupçonnèrent dès lors que l'idée de faire la chapelle dans un territoire autrefois réservé aux Sauvages par le gouvernement ne pouvait provenir que de l'agent Américain qui avait prétendu trouver là une manière d'exécuter le traité et de les faire tous entrer dans la réserve. Ces craintes et ces soupçons n'empêchèrent ni les instructions ni le chant, ni les conférences religieuses, mais on n'y remarquait plus l'enthousiasme de la première visite; cependant comme toutes ces difficultés ne se disentaient que tout bas, je feignis de ne rien entendre et laissai passer de bouche en bouche tous leurs arguments sans y rien répondre. J'en parlai pourtant à part à Cheveux-Coupés; il me répondit qu'il n'y avait que des gens sans cervelle à agiter ces questions, mais qu'il n'osait (lui si courageux à ma première visite) parler en public pour dissiper tous ces doutes. — Le lendemain, après la prière, le chant et l'instruction, je déclarai que j'allais descendre au campement de printemps, pour commencer les travaux et que je demandais que quelques-uns d'entre eux me prêtassent leur concours au nom de tous, comme cela était convenable. Le fils du Vieux Chef aveugle prit alors la parole pour exposer les difficultés d'une telle entreprise, c'est-à-dire, tous les soupçons conçus la veille. Je résolus les difficultés en m'efforçant de lever tous les doutes: « Le terrain, leur dis-je, ne m'appartiendrait pas, mais resterait toujours leur propriété, l'édifice serait leur église et non la mienne, quant à l'agent, il n'avait rien à voir en toute cette affaire, sinon donner son consentement,

à quoi d'ailleurs il ne se pouvait refuser, en bon Américain qu'il est, et qui professe hautement la liberté de religion. Quand j'eus exposé tous ces arguments, je passai à un autre plus convaincant et plus efficace pour ces sauvages. Elevant la voix et prenant le ton du reproche: « Après tout, ajoutai-je, si ces explications et ces arguments ne suffisent pas pour vous, si vous ne voulez pas la chapelle, si vous faites la moindre difficulté à la construire tout à l'heure, mon cheval est tout sellé: je l'enfourche, et au galop, moi et mes quatre amis nous retournons à Lewiston et pour ne plus revenir, je vous abandonne à jamais. » Ces paroles produisirent un effet magique: Mon adversaire, qui m'avait parlé jusque là d'un ton fier et hautain, devint humble et soumis comme un enfant, et s'excusa en disant que ses paroles n'avaient pas été des paroles d'opposition, mais de simples doutes qu'il me soumettait; que mes réponses avaient été excellentes; qu'il n'y avait plus qu'à mettre promptement la main à l'ouvrage; que quelques hommes qui n'avaient pas grand chose à faire, viendraient travailler et que lui même serait venu avec plaisir, s'il n'avait été fort occupé à la chasse, que l'emplacement déjà choisi avec Cheveux-Coupés était excellent, et que nous pourrions, en cas de besoin demander du secours à l'agent au nom de tout le village sauvage &c. Alors la scène changea tout d'un coup d'aspect, le vieux chef aveugle qui n'avait pas encore parlé en public, prit la parole et m'apostropha dans les termes suivants: « Robe noire, il y a déjà plus de 20 ans, que je prie tous les jours comme me l'ont appris ceux que tu as convertis: mes paroles, quand je priais, comme tu nous l'a expliqué, n'étaient pas exactes, mais mon cœur était uni à celui de la Robe noire, parceque j'entendais prier avec lui et comme lui notre Créateur. Je priais, et priais seul, sans autre compagnon que le seul Cheveux-Coupés: tous les autres se moquaient de moi, qui récitais la mauvaise prière, tous me disaient que j'irais en enfer, avec mon maître la Robe noire, et malgré cela je persistai seul sans m'inquiéter de leurs railleries; enfin, après tant d'années, le Seigneur m'a donné l'immense consolation de voir la Robe noire au milieu de nous, d'en trouver beaucoup d'autres qui prient avec moi, d'entendre les chants de la prière véritable; mon cœur tressaille de joie, parceque maintenant l'on ne me condamne plus au feu comme auparavant, mais qu'on envie mon sort, et qu'on me proclame bienheureux. Et se pourrait-il que moi, le plus vieux de tout le village, je voulusse t'en chasser? Ni moi, ni mon fils, ni aucun autre, ne prononcera une parole d'opposition: bien plus, nous sommes tous contents et nous espérons avoir bientôt notre église à nous. » Toutes les difficultés étaient-elles ainsi résolues? Pas encore: Quand nous fûmes arrivés dans le bois où l'on devait couper les arbres, un des Irlandais me dit: « Père, il n'y a pas d'arbres ici, qui puissent nous servir pour notre bâtisse; ils sont trop gros, il est inutile de les couper, ce serait peine perdue. » Mais, essayons toujours, répondis-je, cherchons dans la forêt, nous nous procurerons des bœufs pour les transporter, et ainsi nous en viendrons à bout, bien qu'avec quelque difficulté. Mes hommes ne voulaient pas tailler les arbres que je n'eusse d'abord trouvé les bœufs; mais finalement ils se rendirent, sur la promesse que je leur fis de m'en aller prendre les bœufs chez l'agent qui ne me les refuserait pas, comme je supposais. Ils commencèrent donc l'abattis, et je partis pour l'agence, je revins le soir sans bœufs, avec une promesse vague d'avoir des chevaux de trait, promesse qui ne fut jamais exécutée. Le lendemain je montai à cheval et accompagné d'un sauvage, je me rendis dans les fermes voisines; mais cette nouvelle tentative resta sans succès et le soir je revins au camp sans avoir rien obtenu, et qui pis, est trempé des pieds à la tête parcequ'en traversant le fleuve nous avions trouvé l'eau trop haute. Après m'être séché auprès d'un bon feu, je prenais un dîner-souper (per modum unius) quand on me présenta une lettre. Ce n'était rien moins qu'une invitation à me rendre à Lewiston de la part d'une députation de sauvages, adorateurs du soleil, qui, de leur campement, éloigné d'environ trente milles de Lewiston, étaient venus pour me faire une visite diplomatique religieuse: Ne m'ayant pas trouvé, ils avaient attendu deux jours, puis expédié un messager avec une lettre qui m'appelaient à l'heure même. Sauvages et blancs, tous s'opposaient à mon départ pour ce soir, mais le porteur de la lettre

insistait pour que je partisse aussitôt, parceque le lendemain la députation devait retourner au campement à cause du manque de vivres. Traverser de nouveau le fleuve, me parut vraiment un peu dur; mais il fallut bien s'y résigner pour ne pas perdre l'occasion de convertir peut-être cette tribu. Je vous parlerai une autre fois de cette conférence; je vous dirai seulement que pour le moment il n'y eut rien de conclu. En attendant, à Lewiston, un de mes refroidissements accoutumés vint me visiter, si bien que je me trouvai dans l'impossibilité de retourner à la chapelle. Après deux jours je vis entrer dans ma chambre Henri, l'un des quatre Irlandais, celui-là même qui avait engagé les autres à se rendre chez les Sauvages pour bâtir l'Eglise. – « Père, vous êtes malade? je vous l'avais bien dit, moi, me dit-il tout affligé. » Oui c'est vrai, mais je ne pouvais faire autrement. L'agent n'a pas voulu donner les chevaux qu'il avait promis; mes compagnons après avoir coupé tous les arbres, s'en sont retournés mécontents, et je suis venu vous en donner avis. » – Bien, patience; moi, comme vous voyez, je suis incapable de faire quoi que ce soit pour le moment, aussi je vous laisse le soin de tout, agissez comme je ferais moi-même. – Oui, Père, je ferai ce que je pourrai, j'irai de tous côtés et tâcherai de trouver des bœufs. Ce brave homme, me voyant malade, prit mon entreprise tellement à Cœur, qu'il voulut en venir à bout. « Père, me disait-il ensuite, si vous n'étiez pas tombé malade, la chapelle n'aurait pas été faite. » Je le crois, moi aussi, lui répondais-je; remercions donc le Seigneur qui sait disposer toutes choses pour le mieux. » Après trois jours, Henri put à grand'peine trouver les bœufs; mais le froid ayant augmenté, ses compagnons ne voulaient pas retourner au travail; cependant le grand argument qui les persuada, fut la maladie du Père, car la bête infernale n'était pas encore satisfaite: quand les Ouvriers furent revenus au travail, les bœufs se débandèrent et il fallut employer trois jours et demi pour les rattrapper et avant de commencer à transporter les poutres. Pendant ce temps, obligé que j'étais de garder la maison, à cause de mon refroidissement, je me vis assailli par les propriétaires des bœufs, se plaignant que j'avais manqué à ma parole, et à la loyauté, puisque j'avais dit que les bêtes ne travailleraient pas plus de trois jours, tandis que toute une semaine s'était écoulée et que les bœufs n'étaient pas encore revenus. Tout Lewiston s'insurgea contre moi, m'appelant insensé de me donner tant de tracas, et de ruiner les propriétés d'autrui pour les sauvages. On ne se figure pas combien les blancs méprisent les sauvages, qu'ils regardent à peu près comme des bêtes; et c'est pour ce motif que j'avais voulu faire les choses dans le plus grand secret possible. Me voyant assailli de tous les côtés, je dus envoyer un homme pour obtenir des renseignements sur les hommes et les bœufs; les nouvelles furent bonnes, les bêtes avaient été retrouvées; la maison était déjà sur pied, et les travailleurs y seraient retournés, s'ils avaient pu la couvrir aussitôt. Mais comment la couvrir? On avait proposé deux partis: ou bien la couvrir avec des planches, si l'agent donnait celles qu'il avait promises, ou s'il les refusait, ce qui me paraissait presque certain, la couvrir avec des poutres et de la terre. L'agent refusa les planches, et la terre était déjà durcie par la glace. Mon bon Henri se met de nouveau en campagne et réussit à se procurer quelques planches, propriété d'un sauvage qui consentit à les donner ou du moins à les prêter pour l'église. La case fut finalement couverte. M'étant trouvé quitte de mon refroidissement, je pus me rendre sur les lieux au moment où les travaux touchaient à leur terme. A mon passage à l'agence je fus reçu avec la plus grande politesse par l'agent, qui s'excusa de n'avoir pu me satisfaire, sur ce que je lui avais demandé. Quand j'arrivai au fleuve, je le trouvai à moitié gelé, en sorte que je le traversai en compagnie d'un sauvage, sans qu'il fut besoin de pirogue. A la chapelle, la joie fut grande de me revoir; mon cœur tressaillit, quand je vis enfin élevée cette chétive église qui m'avait coûté tant de peines; mais je me préparais à d'autres difficultés que j'avais déjà prévues. Un seul sauvage aidait les blancs, plusieurs étaient partis pour la chasse, quelques-uns parlaient de la pauvreté de la chapelle, ils attendaient quelque chose comme la petite église de Lewiston, qui est fort élégante et pour laquelle les blancs ont dépensé plus de 1000 écus, tandis que pour les sauvages ils ne veulent pas même donner un Centime. Mais la difficulté la plus sérieuse venait des soupçons

toujours renaissants que je voulais m'approprier la terre et faire mettre à exécution le traité de réserve, et cette persuasion me valut même des insultes; mais patience! Du reste ces pauvres gens n'ont pas tous les torts; ils ont été tant de fois trompés par les blancs, par leurs plus grands amis, que maintenant ils ne se fient plus à personne. Dernièrement le ministre protestant a vendu la terre que les sauvages lui avaient donnée pour la mission; « Qui nous assure, disent-ils, que la Robe noire ne fera pas de même? » Le travail le plus urgent étant terminé, nous prîmes le chemin du retour: c'était le Samedi et je devais me trouver ici à Lewiston pour le dimanche; quant aux travaux de détail, comme de boucher les trous, mettre la porte &c., nous convînmes de les exécuter la semaine suivante. Je partis un peu avant les autres en compagnie d'un sauvage pour traverser le fleuve sur la glace; mais, en approchant de la rive opposée, je posai le pied dans un trou taillé par les blancs pour enlever de la glace, et je m'y enfonçai: je crus d'abord que ce n'était rien, mais quand je vis que je ne touchais pas le fond et que je ne pouvais sortir seul de ce bain glacé, je me mis à crier au secours: mon compagnon sauvage accourut à mon aide, ainsi que quelques Blancs, et ils me retirèrent. Mais que faire? je me sentais geler et j'aurais été gelé, en effet, avant que nous eussions pu allumer un bon feu: Je demandai donc à mon compagnon de m'indiquer le chemin le plus court pour arriver à la cabane sauvage la plus voisine, et nous nous y rendîmes à la course. Arrivé là, je quittai mon manteau, mon habit et mes culottes, et ayant demandé une couverture, je tâchai de me débarrasser du reste de mes vêtements: ce fut là une des circonstances les plus critiques de ma vie. La cabane était pleine de gens accourus pour voir la Robe noire, qui avait failli se noyer: hommes et femmes, grands et petits, me serraient de tous côtés et je devais m'exécuter en leur présence, enveloppé seulement dans une misérable couverture de sauvage. Pour les sauvages c'était une chose étrange et nouvelle, de voir un homme montrer tant de crainte d'être vu dans sa peau (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient) tandis qu'eux-mêmes selon leur habitude, quelque peu corrigée maintenant, vont quasi entièrement nus. Aussi les plaisanteries pleuvaient sur moi de toutes parts. En général, cependant, ces sauvages se montrèrent assez obligeants à mon égard: ils allumèrent un grand feu, auprès duquel je suais à grosses gouttes, bien que couvert seulement de cet accoutrement sauvage; ils m'invitèrent à manger, me parlèrent de religion, et il y en eut même un qui me dit: « Robe noire, je crois maintenant que tu prêches la vraie religion; si ta religion avait été fausse, tu serais allé au fond et tu serais mort gelé là-bas. » Peu après le coucher du Soleil je pus monter à cheval, et retourner à Lewiston. Je retournai deux jours plus tard avec le frère Occhiena à la chapelle de St. Joseph; en deux jours nous y bouchâmes tous les trous, nous plaçâmes la porte et nous établîmes l'autel, de sorte que le 29 Janvier, je pus célébrer la première messe en l'honneur de notre patron, le glorieux Patriarche St. Joseph, et en l'honneur des SS. Cœurs. Le dimanche 31 Janvier, je demeurai là et j'eus 15 personnes à la messe; mais les vieillards me dirent que quand les chasseurs seront de retour de la chasse, ils viendront tous s'établir là. Laissant le frère pour arranger la chapelle, je retournai à Lewiston célébrer la messe pour les blancs, me promettant de revenir aussitôt instruire ces quelques sauvages qui sont campés dans la mission.

P. J. M. Cataldo.
Miss. Ap.

Extrait d'une autre lettre du même. — Wallawalla 24 Juin 1869. Il semble que le bon Dieu veuille éprouver notre mission naissante de St. Joseph, chez les Nez-Percés. Depuis ma dernière lettre, je n'ai pu baptiser qu'un bon vieillard que j'ai appelé Joseph. Les sauvages qui sont prêts à se convertir, ne sont pas disposés à faire des sacrifices. Ils craignent l'opposition du grand chef, et les moqueries de beaucoup d'autres sauvages qui, sans être baptisés, s'appellent protestants. En voici un exemple: Un vieux chef qui désirait depuis longtemps se faire catholique, se montrait très content

de la chapelle et y venait non seulement pour les prières du matin et du soir, mais aussi durant le jour pour se faire instruire en particulier et se préparer ainsi au baptême. Mais voici que peu de jours avant l'époque fixée il disparait: je le crois malade et j'en demande des nouvelles; tous me disent qu'il se porte à merveille. Enfin j'arrive à découvrir la cause de tout ceci. Mon homme ne venait plus à l'église parceque son fils lui avait défendu de se faire baptiser!... Un autre vieux chef m'avait promis de se faire baptiser avec sa femme; mais lorsque j'ai voulu fixer le jour où il devait recevoir le baptême, il me déclara qu'il ne le recevrait point, s'il n'y en avait pas beaucoup d'autres qui se fissent baptiser avec lui.

Lettre du P. Vansina au R. P. Provincial de Turin — Colville 25 Juin 1869.

La résidence de St. Paul, à une douzaine de mille de Colville, est un véritable ermitage. Le Père y demeure seul au milieu d'une prairie entourée de hautes montagnes, séparée des Indiens qui sont campés à des distances variées de l'église où ils se réunissent deux fois par jour. J'ai résidé une année entière à la Virginie, où j'ai fait différentes conversions de protestants; une cinquantaine environ d'adultes sont devenus membres de notre Sainte Eglise. Je vais vous raconter la conversion d'une dame, de la secte des Mormons, arrivée à la Virginie. Cette personne était si attachée à sa secte, qu'elle se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait d'un autre religion. Un Dimanche, elle se laissa persuader, par une petite fille catholique, de venir assister à la messe dans mon église. Elle y assista, et elle en observa tout le temps les cérémonies avec beaucoup d'attention. Comme elle ne pouvait rien comprendre à tout ce qu'elle avait vu, à peine de retour chez elle, elle se mit à pleurer amèrement. Une dame, femme du gouverneur, convertie à la foi, informée de la cause de ses pleurs, me pria d'aller la visiter. Je me rendis chez cette pauvre personne, et après qu'elle m'eut dit le motif de sa douleur, je m'efforçai le jour même de l'instruire. Mes paroles furent pour elle à peu près aussi incompréhensibles que les cérémonies. J'y suis revenu plusieurs fois, et la lumière de notre sainte religion devenait de plus en plus claire dans cette âme. Le ministre protestant s'apercevant que je voulais lui arracher sa proie, vint à son tour pour diffamer la religion catholique et son ministre; mais je lui fis interdire la maison de la néophyte, en ordonnant à celle-ci de ne plus le recevoir, et de brûler toutes ses bibles, ce qu'elle fit exécuter par la petite fille qui l'avait conduite à la messe. Lorsque notre convertie fut suffisamment instruite, elle retourna à l'église, avec ses deux enfants, dont l'un reçut le baptême en même temps que sa mère. Cette dame, après sa conversion, est devenue une catholique fervente et très-assidue aux Sacrements. — Je suis pour le moment, destiné à Colville, c'est une vallée, longue de 20 lieues, mais très étroite, en égard à sa longueur. Toute cette étendue de terrain est habitée par des sauvages et par des blancs. Voilà pourquoi nous avons ici une église pour les blancs, et une autre pour les indigènes. Au milieu de cette vallée, il y a une très petite ville, avec une forteresse gardée par 125 soldats, tous catholiques. — Mgr. Blanchet a offert au R. P. Grassi la mission de l'Yakama (300 Indiens). Cette mission est située vers San-Francisco, à plusieurs centaines de milles d'ici: C'est une vraie providence que cette nouvelle mission, parceque celle des Nez-Percés et celle des Pieds Noirs, ne promettent pas beaucoup pour le moment.

Extrait d'une lettre du P. Caruana. La procession de la Fête-Dieu chez les Cœurs-d'Alène.

Je vous dirai quelque chose de nos Indiens. La Ste. Vierge m'a fait la grâce de convertir trois misérables jeunes gens dont deux étaient ce qu'on peut imaginer de pire. L'un des deux est maintenant un des plus fervents de la chrétienté, et presque mon bras droit. C'était là tout ce qui restait de joueurs dans la tribu. L'année passée, j'eus la consolation de voir presque banni le vice du jeu; et cette année-ci, il est entièrement exterminé. Pour ce qui regarde les unions illégitimes, c'est la première année qui n'en compte plus, pas même une, dans tout le territoire des Cœurs d'Alène. Outre la grâce de Dieu, et la protection de la Ste. Vierge, à laquelle mes bons chrétiens ont une grande dévotion, la coopération des Soldats du bon Dieu, nous a aidés à obtenir ce résultat. Ces Soldats du bon Dieu, c'est une association militaire de jeunes gens, fervents chrétiens, ayant leur chef comme n'importe quelle milice régulière. Ces excellents soldats m'ont demandé la permission, d'accompagner le St. Sacrement à la Procession de la Fête Dieu.

Je la leur ai donnée avec plaisir. Ah! mon Père, que n'étiez vous ici? Quelle joie de voir ces bons et grossiers sauvages se surpasser eux-mêmes pour honorer leur Créateur! La grand'messe, où j'avais distribué la communion à 253 personnes, étant terminée, on commença la procession. Le dais, assez riche, était porté par quatre des principaux chefs, et précédé par deux thuriféraires. Un de nos Pères était Maître des Cérémonies. En tête, marchaient trois enfants, portant des étendards brodés d'or, probablement travaillés en France. Suivaient deux files de jeunes gens, puis nos frères Coadjuteurs portant des cierges. Dix petits enfants en surplis et soutane rouge, formant un demi-cercle devant le St Sacrement, jetaient des fleurs cueillies par des femmes sauvages. Le peuple suivait chantant des hymnes et des cantiques, sous la direction du Maître des Cérémonies. Les soldats, dont j'ai parlé, attendaient sur deux rangs à la porte de l'église. Ils ont salué, par deux décharges de mousquetterie, le St Sacrement, et se divisant en trois pelotons, ils lui ont fait cortège. A chacun des trois reposoirs, après le Tantum ergo et la bénédiction, nouvelles décharges de mousquetterie. La procession fit le tour d'une esplanade carrée qui se trouve devant l'église: Deux jours auparavant nos jeunes gens avaient orné le parcours de la procession en plantant tout autour de l'esplanade une double rangée d'arbres dont on avait courbé les branches, pour former une voûte de verdure; cette esplanade était carrée, avons-nous dit: l'église occupait le milieu d'un de ses côtés, et les reposoirs, chargés de fleurs, le milieu des trois autres. Le St Sacrement fut salué plusieurs fois en entrant dans l'église.

France. Paris. _ Les traits suivants nous ont été communiqués par le R. P. Milleriot.

Un de nos Pères fut un jour averti, par une bonne religieuse, qu'une pauvre vieille âgée de plus de 85 ans, n'avait pas encore fait sa 1ère communion. Bonne nouvelle, ma sœur, s'écria-t-il, voilà certes une bonne capture, un fameux poisson à retenir dans les filets de notre Divin Maître! Amenez-moi cette femme le plus tôt qu'il vous sera possible, assurez-la que tout ira bien; on lui enseignera le catéchisme et la manière de se bien confesser. Chargez-vous seulement de me procurer son extrait de baptême. En attendant, offrez-lui cette médaille de la T. Ste Vierge, et surtout recommandez-lui de ne la quitter jamais. La religieuse se mit à l'œuvre aussitôt, heureuse et toute fière de l'espérance qu'on lui donnait de réussir dans sa pieuse entreprise. En effet, quelques jours après, la bonne vieille se présente au saint tribunal, accompagnée de plusieurs membres de sa famille. Mais voilà qu'on annonce qu'il a été impossible de retrouver aucun acte attestant que le baptême a été administré, et cependant la pauvre femme affirmait qu'elle était plus qu'assurée de l'avoir reçu. Les personnes présentes ajoutaient qu'on devait se hâter de terminer l'affaire, que ce jour là même, il fallait admettre la vieille à la Ste Table sans quoi, disaient-ils, on aurait bien de la peine à la faire revenir. Que faire? Incertain du parti qu'il devait prendre, le Père réfléchit; il se recueille un instant et par une prière intérieure, invoque le secours de Dieu. Alors s'adressant à la vieille, il l'interroge sur les vérités nécessaires à la foi, et remarque, avec plaisir, qu'elle répond à tout d'une manière claire et précise. Mais enfin, lui dit-il, d'où vient que vous êtes aussi sûre d'avoir reçu le baptême? _ Plusieurs personnes me l'ont dit _ Qui sont elles? est-ce votre père, votre mère,? _ Je ne les ai pas connus _ Avez-vous au moins connu votre parrain et votre marraine? _ Jamais _ » A ces mots, le Père se rend à la sacristie, en apporte de l'eau bénite, et s'approchant de la pauvre femme; « Vous repentez-vous de toutes vos fautes? » Oui, mon Père, répondit-elle, et de tout mon cœur. » Dès lors, il n'y avait plus lieu de différer. Le Père la baptise sous condition, se rend à son confessional, et après l'avoir entendue, l'absout de même sous condition. Rien n'empêchait plus la nouvelle convertie de s'approcher de la Ste Table. Comme elle se trouvait à jeun, le Père lui dit d'assister à la messe, et d'y faire la Ste Communion. Ainsi, en moins d'une heure, il lui avait administré trois sacrements. —— Autre trait —— Une religieuse de St Vincent de Paul, vint dernièrement trouver le même Père, et le pria d'aller, le plus vite possible, visiter un pauvre homme qui, quelques jours auparavant, avait essayé d'attenter à sa vie. Cet homme, chargé de distribuer des aumônes, s'était vu faussement accusé d'avoir détourné en sa faveur:

une partie des sommes qui lui avaient été confiées, et dans un accès de colère et de désespoir, il avait résolu de se pendre, et d'en finir avec la vie. Il monte donc au grenier, se passe au cou la corde fatale, et se laisse tomber. Toutefois il ne pouvait parvenir à mourir, et ne ressentait aucun mal de sa funeste tentative. Quand il eut raconté toute son affaire à la sœur, celle-ci n'eut point de repos que le malheureux n'ait consenti à voir un prêtre. Or, il se trouva que le Père dont il est ici question, avait précédemment réconcilié avec Dieu, la mère de notre homme, femme déjà fort avancée en âge; aussi était-ce le seul prêtre qu'il voulût recevoir. Le Père est introduit, et après l'avoir salué avec bonté et courtoisie, il lui demande comment il a fait pour échapper à la mort! Ma foi, répondit l'autre, je n'en sais vraiment rien; j'avais pourtant fait choix d'une corde bien solide. Je ne puis m'expliquer comment elle s'est brisée. N'avez-vous pas, répliqua le Père, conservé suspendue à votre cou la médaille miraculeuse de la Ste Vierge, que je vous avais donnée! Certes oui, je l'ai gardée et jamais je n'aurais voulu la quitter. Voilà bien certainement ce qui vous a valu le salut de votre corps et celui de votre âme. Aussi, mon ami, je vous en conjure, je vous en supplie, remerciez-en le bon Dieu, et repoussant, loin de vous, toute pensée de désespoir, réconciliez-vous avec lui par un sincère aveu de vos fautes. Je le veux bien, répond le pauvre homme, et dès à présent je me remets entièrement à la miséricorde de mon Dieu. Et bientôt après avoir reçu l'absolution, pouvant à peine contenir sa joie, il s'approchait de la Ste Table, et y puisait les forces nécessaires pour mener une nouvelle vie. ——— Un troisième fait est l'histoire d'une pauvre femme qui avait vu son mari, grâce au zèle de l'un des Nôtres, mourir entouré des secours de la religion et muni de tous les sacrements. Après lui avoir prodigué ses soins les plus empressés, elle avait reçu son dernier soupir. Environ deux ans après, elle-même tombe malade, et se voit obligée de garder le lit. Instruit de son malheur et sachant d'ailleurs combien il est urgent de porter secours à cette âme en danger, le Père voulut avant tout qu'on informât cette femme de sa visite, qu'elle y donnât son consentement, craignant que s'il se présentait contre sa volonté, il n'eût à lutter, sans fin, contre ses résistances. La malade reçut avec grand plaisir, son charitable visiteur, et toutefois elle refusa de se confesser. Aussi le Père voyant bien qu'il serait pour le moins inutile d'emporter l'affaire du premier coup, se retira tranquillement, promettant du reste de revenir et lui laissant bon espoir de recouvrer la santé. Seulement il proposa, selon sa coutume, de faire une neuvaine, afin de se rendre le bon Dieu favorable: C'est encore, disait-il, de tous les médecins le plus habile. Mais la maladie ne voulait pas attendre l'époque fixée! Le Père, une seconde fois, averti secrètement, retourne en toute hâte à la maison, comme pour donner à la malade, un nouveau gage de sa bienveillance. Mais à peine eut-il jeté les yeux sur elle, que son expérience lui fit bientôt reconnaître qu'elle n'avait plus longtemps à vivre. Aussitôt après les premiers saluts d'usage, il pria les assistants de le laisser seul, afin de pouvoir plus aisément, dire quelques mots de consolation à cette pauvre âme affligée. Une fois ce point obtenu, il ne fut plus difficile de l'amener à se confesser, elle qui depuis de longues années ne fréquentait plus les sacrements; elle en avait fait l'aveu public. Dès que la confession fut achevée, le Père fait rentrer les parents, et fidèle en pareille occurrence, à ses habitudes, il demande à la malade si elle est heureuse, et si elle a bien reçu l'absolution? Eh bien! lui dit le Père, vous voilà à moitié guérie. Maintenant si vous voulez recouvrer une santé parfaite, laissez-moi vous donner le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de l'Eucharistie; l'un guérira votre corps, l'autre sauvera votre âme". La malade avait consenti. Mais voici qu'une imprudente voisine amène auprès d'elle une de ses sœurs avec laquelle, depuis longtemps, elle était en discorde: sans doute, son but était de les voir se réconcilier. A cette vue, la malade se lève, déclare à haute voix qu'elle veut bien recevoir les sacrements, mais qu'elle ne peut pardonner à son ennemie l'offense qui lui a été faite. Le Père feignit de prendre parti pour elle, objecta qu'on ne devait point agir ainsi avec une infirme, et qu'on ne pouvait rien faire qui la pût contrarier, et sur ses instances chacune se retira, se confiant dans la parole du prêtre qui avait promis d'arranger toute l'affaire. A peine, en effet, s'était-on éloigné, que le Père s'approche de la malade, lui propose, avec douceur, l'exemple du Sauveur pardonnant à ses bourreaux, et lui

appelle les autres motifs que la foi nous suggère. « Pardonnez-donc, concluait-il, à votre sœur, puisque vous aussi, tant de fois, avez éprouvé la miséricorde de Dieu. » La malade gardait le silence — Le Père crut donc qu'il avait triomphé, et que désormais il pouvait procéder à l'administration du sacrement. Il avertit toutefois la sœur de la malade de ne point se montrer avant que lui-même ne l'en eût prévenue. Cependant quelques mots d'espoir portèrent un peu de consolation aux parents alors présents de la moribonde. Il venait de revenir auprès de la malade, lorsque celle-ci, touchée de la grâce, appelle spontanément sa sœur, et l'invite à se réconcilier franchement avec elle. Bientôt, sur un signe du missionnaire, toutes les deux s'embrassent, au milieu des larmes de joie que répandent tous les témoins de cette touchante scène. Or, il arriva que Dieu voulut bien accorder à cette femme une double faveur. Car, déjà condamnée par le médecin et bien près de rendre l'âme, dès l'instant où elle eut reçu les sacrements, elle commença de se mieux porter, et si la santé parfaite ne lui a pas été rendue, au moins elle vécut assez pour faire de grands progrès dans la vertu, et elle valut à sa sœur qui, depuis de longues années, avait abandonné la pratique de la religion, de revenir sincèrement au bon Dieu.

ALLEMAGNE.

Extrait d'une lettre du P. Bole au P. de Boylesve — Feldkirck 1869.

Si les pâles nouvelles qui circulent dans ces tristes et malheureux pays, étaient de nature à piquer votre curiosité, je serais heureux du plaisir que vous pourriez y prendre. Et pour commencer par STELLA MATUTINA je vous dirai d'abord que cette année qui vient de s'écouler, est peut être une des meilleures que nous ayions jamais passées à Feldkirck. Je n'en donne que cette preuve que vous saurez mieux apprécier que personne: C'est que sur 200 pensionnaires, nous avons une douzaine de candidats pr la Compagnie, et que ce nombre eut été facilement triplé si parents et supérieurs avaient souscrit à toutes les demandes qui leur ont été faites. Mais, réduits à 12, ces candidats entreront-ils tous immédiatement au Noviciat ?.... — Il est une mesure vexatoire qui nous atteint directement: je veux parler de la nomination du nouveau directeur du Gymnase de Feldkirck à la charge d'inspecteur général des écoles du Vorarlberg, et comme tel, président du bureau d'examen: Il est seul juge de la redoutable épreuve que doivent subir nos élèves examinés par les professeurs laïcs du gymnase, ses créatures, et nos mortels ennemis. Heureusement, pour nous et nos pensionnaires qu'ils peuvent subir ailleurs leur examen. Mais alors, ils sont comme forcés d'aller se préparer dans d'autres gymnases, et vous comprenez le tort que ces départs font à nos études ainsi découronnées. Dorénavant, les classes supérieures ne compteront guère que des Français, des Anglais et des Américains et quelques autres élèves, dont la haute noblesse les met à l'abri de ces exigences. — La rentrée prochaine s'annonce bien, grâce à Dieu! Le saint ministère entravé d'abord par les événements de l'an dernier, a repris au dehors une nouvelle et plus grande extension. Notre R.P. Recteur donne actuellement, au couvent des Bénédictins de Mérérau, sur les bords du lac de Constance, une retraite ecclésiastique à laquelle assistent deux Evêques et 116 prêtres du Vorarlberg, de la Suisse et des pays circonvoisins. Deux autres retraites, aussi données par nos Pères, suivront celle-ci. — Pendant ce temps, Mgr Meurin Vic. Apost. de la Présidence de Bombay, actuellement à Maria Laach, donne la prêtrise à 25 de nos théologiens. Sa Grandeur compte bien un peu sur cette nombreuse ordination, pour renforcer la colonie. Partout où Mgr va, sa présence est accueillie avec enthousiasme. LL. MM. le Roi et la Reine de Prusse l'ont reçu de la manière la plus affable. Ils lui ont fait l'honneur de l'admettre à leur table, et si l'on en croit certain bruit, le don qu'ils lui auraient fait pour sa mission, ne serait point à mépriser. Nous saurons bientôt de sa bouche les particularités de cette royale réception. Comme vous connaissez probablement le Père Esseiva, vous saurez qu'il n'est plus socius du R.P. Provincial, mais qu'il est scriptor à Laach. Il travaille maintenant avec le P. Schneeman à la continuation de la grande collection des Conciles, éditée jadis par notre savant P. Hardouin, d'originale mémoire. — Deux mots maintenant sur la Bavière: Ratisbonne vient de recevoir un nouveau Gouverneur ou Préfet.

Les libéraux en sont fous de joie. Pourquoi? Cela se devine assez. Connu par ses idées radicales, ce magistrat a voulu dès les premiers jours et comme cadeau de joyeuse entrée, donner à ses frères en truelle, un gage de son zèle et de son dévouement. Il y a des Jésuites à Ratisbonne, donc haro sur les Jésuites, c'est tout naturel. Depuis longtemps déjà, l'on avait tenté d'arrêter le mouvement catholique; mais loin d'y parvenir, on n'avait fait que l'accélérer, et les missions et les congrégations n'en étaient que plus florissantes, lorsque l'idée vint, à ce nouveau Président, de faire fermer toutes les congrégations que nous y dirigions. A cette fin, il vous bâcle un factum rempli d'absurdités, renouvelées des monita secreta puis, fort de ces considérants, il prononça la fermeture de toutes nos congrégations. Mgr eut beau protester, ainsi que tous les élèves du gymnase; néanmoins, le Sic volo, sic jubeo du libre penseur n'en a pas moins été exécuté, et depuis lors toutes nos chères congrégations sont et restent fermées; avec la défense expresse de s'y jamais enrôler sous peine d'être expulsé du Gymnase. Voilà où nous en sommes pour le moment.

Extrait d'une lettre du R.P. de Bigault à un scolastique de Laval. Inspruck, 5 Août 1869.

Vous savez que le prince Roudolphe, le fils aîné de l'Empereur est allé visiter Carlsbourg (le Vaugirard de l'Autriche, avec cette différence que le collège est situé à 3 lieues de Vienne, et ne compte pas 500 élèves) Le R.P. Provincial et le R.P. Recteur l'ont reçu avec toute la communauté. Son Altesse Impériale a répondu avec beaucoup de grâce au compliment du R.P. Rieber. Elle a été conduite ensuite dans la grande salle où les élèves étaient réunis. Le prince a été accueilli par de vives acclamations. On lui a adressé des discours en Polonais, en Français, en Italien, en Hongrois et en Allemand. Il a répondu quelques mots dans chacune de ces langues, aux divers orateurs qui avaient l'honneur de le complimenter. C'est vraiment un tour de force qu'un enfant de 10 ou 12 ans puisse ainsi, sur le champ trouver d'heureuses réparties à tant de discours, et que l'expression juste ne lui fasse jamais défaut dans cinq langues différentes. On se croirait revenu au temps de Mithredate. Vous vous imagineriez, peut être, que ce travail excessif développe la mémoire d'un enfant au détriment de l'intelligence? Cela serait peut être vrai pour un enfant ordinaire; mais remarquez, je vous prie, qu'il ne s'agissait pas seulement ici, de réciter par cœur quelques morceaux appris avec plus ou moins de difficulté, mais qu'il fallait comprendre des discours, apprécier des compliments, et saisir dans chacun d'eux le mot important qui fournit la réponse. Vous jugez facilement que ces brillantes qualités de l'héritier des Habsbourg, excitèrent un enthousiasme extraordinaire, dans les cœurs de ces jeunes gens, descendants des plus illustres familles de l'Empire qui tous sont pénétrés des sentiments monarchiques qui animaient leurs pères. Mais l'admiration fut à son comble, lorsqu'on vit le prince descendre dans le parc pour assister à une séance de gymnastique, et à la fin, prendre part lui-même aux exercices. Cependant les deux heures, que son Auguste Père lui avait permis de venir passer au milieu de nos élèves de Carlsbourg, étaient écoulées. Son Altesse prit congé des Pères et des élèves, leur témoigna hautement à tous, sa satisfaction, et ne craignit pas de dire que cette visite lui avait été bien plus agréable, que celle qu'il avait faite peu de jours auparavant au Theresianum de Vienne. La mère de l'Empereur, l'Archiduchesse Sophie, est venue aussi visiter le collège. Il semble que dans ces moments difficiles où nous sommes, la famille impériale redouble de bienveillance à l'égard de la Compagnie, comme pour nous faire comprendre que les sentiments de ses membres, ne sont pas ceux des politiques qui gouvernent l'Empire et règnent à Vienne. _Les libéraux sont de plus en plus excités contre les ordres religieux; on a ordonné de faire des perquisitions et une enquête dans tous les couvents de carmélites, afin de trouver un prétexte de les supprimer, et cela parceque une carmélite de Cracovie a eu la malheureuse idée de devenir folle. Une pétition de la magistrature, du conseil municipal de Prague, demande, dit-on, la suppression des Jésuites, ou du moins leur expulsion de la ville. Il paraît (je tiens ce détail d'un P. Anglais, mon ancien connovice, que j'ai vu ici il y a deux jours) que les Pères de Prague auraient affirmé qu'ils ne pourraient bientôt plus porter l'habit de la Compagnie dans la capitale de la Bohême.

Varia - France. Ecole Apostolique d'Amiens. — Par un sentiment d'exquise délicatesse, le R.P. de Foresta fondateur et supérieur de l'Ecole Apostolique d'Avignon, invita le R.P. Barbelin à venir donner la retraite à ses chers enfants; il ne le connaissait pas; mais il comprenait combien il lui serait utile de connaître à fonds cette œuvre, avant d'en commencer une nouvelle fondation. Laissons le R.P. Barbelin raconter lui-même ses impressions: J'arrivai le 17 7bre à Avignon. Le même jour j'allai en récréation avec ces chers apostoliques: Je fus enchanté de leur figure ouverte, de leurs reparties naïves et spirituelles. Après quelque temps de charmante causerie, je les engageai à jouer; à l'instant s'organisa une partie de diable boiteux d'un entrain incroyable, quand on songe qu'il était une heure, que nous étions dans le midi et exposés à un soleil brûlant. Cette ardeur pour le jeu, dans les grands comme dans les petits, me donna une excellente idée de l'esprit général. Je ne fus pas moins charmé de l'ordre, du silence, de la discipline, de la piété, du zèle à accomplir les travaux matériels, en un mot de la régularité de ces chers enfants. Le samedi soir, je commençai les saints Exercices: Comme de petits novices, les Apostoliques gardent un silence absolu pendant la retraite, ils communièrent après les méditations de la 1ère semaine, et pendant la seconde partie vinrent en direction me raconter l'histoire de leur vocation, leurs projets et espérances &a &a... Dans ces délicieuses et intimes communications, j'ai acquis la certitude que ces 60 enfants forment la plus belle, la plus pure, la plus sainte réunion de jeunes gens que je connaisse, et qui probablement existe; il ne faut pas s'en étonner, ils sont choisis entre tant d'autres, avec tant de soins, et aspirent à une si belle mission! — «Père, me disaient en souriant les plus petits, je sens ma langue qui remue dans ma bouche: je n'ai encore rien dit depuis 5 jours, ... mais je crains que ça ne m'échappe ...... je viens causer avec vous.» — et je ne pouvais plus les arrêter. — «Que voulez-vous faire, mon enfant? — Père, je veux aller en Chine, — mais on vous coupera le cou — Père, le bon Dieu me le remettra. — Mais cela fait bien mal. — Bah! cela ne dure pas longtemps, et le Ciel toujours — Est-ce que vous n'aimez pas vos bons parents? — Oh! si, Père, je les aime bien — Pourquoi alors les avez-vous quittés? Pour devenir missionnaire, Père, le bon Dieu me les rendra au Ciel pour toujours.» Ces réponses m'ont été faites, et bien d'autres semblables, par presque tous. — Cette question de la famille, que j'osais à peine aborder au commencement, était celle sur laquelle je revenais le plus souvent à la fin. Ces bons enfants conservent pour leurs chers parents, qu'ils ne voient presque plus, quelques-uns plus du tout, une tendre affection, leur écrivent de bien bonnes lettres, mais, surtout, prient beaucoup pour eux. Le jour de la clôture, j'ai donné la soutane à 7 d'entre eux les plus sages, les plus distingués dans leurs classes, les plus sûrs pour la vocation. J'avoue qu'en venant à Avignon, j'étais hostile à cet usage de donner l'habit religieux à ces jeunes gens; mais en voyant ce qui se passait, en faisant causer ces privilégiés et leurs condisciples moins heureux, en consultant les Pères, et en m'assurant de l'effet produit sur les élèves du collège d'Avignon, je suis demeuré convaincu que la mesure avait de très-grands avantages; c'est pour les enfants un honneur suprême: ils font des efforts inouis pour l'obtenir. Ces 12 ou 15 soutanes, donnent à l'ensemble, un cachet tout-à-fait religieux; ils se respectent bien plus entre eux, et le monde les respecte d'avantage. En se montrant très-sévère pour le choix, on peut être moralement certain de n'avoir aucune défection à déplorer: C'est d'ailleurs dans les vues du St Concile de Trente, et aussi de N.S.P. le Pape Pie IX, qui, dans sa lettre, les nomme Juvenes Clerici apostolici. En voyant fonctionner cette belle œuvre, je me sentais pris d'un sentiment d'envie: si du moins je pouvais transplanter dans le Nord une petite colonie de ces chers enfants! Beaucoup m'avaient témoigné le désir de me suivre...... le bon P. de Foresta alla au devant de mes vœux et me proposa d'emmener un ou deux de ses Apostoliques. Je choisis un jeune homme de 17 ans, leur ancien surveillant, (car ils se surveillent eux-mêmes) revêtu de la soutane; il a une vocation arrêtée pour être capucin, mais on ne trouve pas son tempérament assez formé encore, pour les austérités de St François. Il m'a avoué que pendant toute la retraite, il avait été poursuivi par la pensée de m'accompagner. - Je dois tant

à l'œuvre apostolique, me dit-il, que je serais on ne peut plus heureux de travailler à fonder une seconde maison. » Après avoir consulté le R.P. Recteur de la Providence, je l'emmenai avec moi. Il m'est ici d'un grand secours; c'est la règle vivante: sans que je m'en mêle aucunement, mes premiers enfants marchent, comme on marche à Avignon. Les exercices de piété, les études, les promenades,.. tout va à merveille. Notre chambre-chapelle n'étant pas encore disposée entièrement, le R.P. Recteur a bien voulu m'autoriser à élever un autel provisoire dans ma propre chambre; le St Sacrement y est conservé; ils font régulièrement leurs visites. Hier nous y avons chanté les Vêpres. — Notre petit personnel ne se compose encore que de 5 élèves: un rhétoricien, un élève de 3e, un de 5e, et deux qui commencent le latin; l'un de ceux-ci, est un jeune homme de 22 à 24 ans qui quitte une assez jolie position. J'en attends encore deux cette semaine. — Les aumônes, encouragements, attaques, ne nous manquent pas. Priez bien et faites prier.

Afrique. — Lettre d'un P. Espagnol de Fernando-Poo. Ste Isabelle de Fernando-Poo, 27 Mai 1869.

Ici la révolution s'est aussi fait sentir, mais comme elle est venue tard, elle avait perdu beaucoup de la force et de l'éclat qu'elle avait, lorsqu'elle a ébranlé l'Espagne. Par le décret du 12 9bre de l'année dernière, nous sommes rayés du budjet de la colonie. Ce décret commencera à avoir force de loi, le 1er Juillet de cette année. Nous sommes remplacés par un Curé et un coadjuteur, et l'école est tenue par deux instituteurs et une institutrice. Le gouverneur nommé par le nouveau décret est le commandant de la station navale, mais il ne s'est pas encore rendu à son poste. Toutes nos petites missions sont fermées, à cause des vides que la mort a faits dans nos rangs. La mission de Corisco, où il y avait deux Pères et deux Frères, ne possède plus que le P. Torre: les deux Frères Coadjuteurs sont morts et le P. Garcia a dû reprendre, presque mourant, le chemin de l'Espagne. Depuis ce temps, le P. Torre a pendant deux mois, visité cette mission et celle d'Annobon. Cette dernière mission est celle qui a toujours le plus mérité, et qui a toujours été la moins favorisée. Nulle part, on ne désire nos Pères avec plus d'ardeur. Les habitants de ce lieu ont énergiquement repoussé les protestants, mais ne pouvant obtenir de prêtres catholiques, ils restent à moitié catholiques et à moitié sauvages. Quelle douleur! cela me fend le cœur rien que d'y penser. La mission des Bubis de Banapa n'a plus d'habitants, mais parcequ'elle n'est éloignée de notre mission centrale que d'une lieue, on y a laissé un frère, et elle sert de maison de campagne. Dans le Banapa Occidental, la mission de St François-Xavier, dont le souvenir me remplit de douleur, a été fermée, comme je l'ai dit, lorsque je fus appelé par le R.P. Supérieur qui était sur le point de mourir. J'accourus en toute hâte pour le voir encore vivant, mais lorsque j'arrivais, on allait le déposer dans la tombe, et je ne pus même voir sa dépouille mortelle. Depuis lors, ma chère mission est fermée et les mauvaises herbes y croissent en abondance. Quel doux souvenir je garde de cette mission! Si la terre me donnait une peine, le Ciel me donnait cent consolations; et comme cette vigne aride, pleine de ronces et d'épines, ne me donnait que des peines, figurez-vous l'abondance des consolations! C'est là que j'ai compris une des théories du noviciat: Plus on est abandonné des hommes, plus on est favorisé de Dieu. Quelle joie vous eussiez goûtée, mon R.P., en allant d'un campement à l'autre, par des sentiers à peine tracés au milieu des forêts vierges, et pendant ce temps, méditant et parlant avec Dieu! Un soir, j'étais occupé à réparer le toit de la maison, lorsque la divine Providence se servit d'une querelle survenue entre deux païens, pour me donner l'occasion de baptiser un petit enfant que le Seigneur a, aussitôt après, enlevé au Ciel. Un des combattants se réfugia à la mission, et j'appris de lui qu'à une grande distance, un enfant qui venait de naître était malade. Je me mis en route, mais la nuit me surprit dans la forêt. J'étais seul, je n'avais point de lumière, et la lune ne brillait point au firmament, mais la divine Providence veillait sur moi. Cependant je pensais que je ne pouvais continuer ma route sans témérité, et que je ferais bien de passer la nuit dans une des petites maisons de campagne de mes indigènes, d'autant plus qu'il me restait encore une longue traite à faire, et que je savais, par expérience, qu'en de semblables occasions, je m'étais extrêmement fatigué,

et que je n'avais pu arriver au terme. Je n'avais personne à qui demander conseil, si ce n'est au bon Dieu. Alors je levai les yeux au Ciel, et aussitôt j'entendis une voix intérieure qui me reprochait ma lâcheté. Alors je pressai le pas, et avec l'aide de Dieu, j'arrivai enfin heureusement. Je baptisai l'enfant, et peu d'heures après, il était au Ciel. Si je m'étais laissé guider par la prudence humaine, cette âme serait perdue. Je vous pourrais vous raconter une foule de traits semblables, où se manifeste, avec non moins d'éclat, la divine Providence; mais pour ne pas allonger ma lettre, je me contenterai de vous raconter le fait suivant: Un matin, j'étais en voyage, mais me sentant fatigué, je m'étais assis pendant quelques instants, lorsque mon attention fut attirée par les cris d'une femme. Je m'approchai pour en savoir la cause, et j'aperçus bientôt cette femme, portant sur son sein, un petit enfant, qui était à l'agonie. Je le baptisai, et aussitôt il s'envola au Ciel. Maintenant, nous sommes tous réunis dans cette mission centrale. Il y a 5 Pères et 4 Frères. Tous jouissent d'une bonne santé. Le R. P. Supérieur a été à l'extrémité pendant le mois de Mars, et le F. Rodriguez est à peine rétabli d'une maladie qui l'a conduit dernièrement aux portes du tombeau. Nous sommes chargés de l'école, des néophytes, de quelques catéchumènes, et en outre des soldats et des marins. La chapelle du faubourg catholique est achevée. Le toit s'était écroulé, sans occasionner cependant aucun accident. On y a célébré le mois de Marie, et j'y ai baptisé et marié un païen bubi.

Amérique méridionale. (Traduit des Letters and Notices) Extrait d'une lettre du R. P. Paresce, provincial du Maryland, au T. R. P. Général. Le 8 du mois de Juin 1869, le P. Félix Barbelin passa à une meilleure vie. Sa mort fut celle du juste; calme et tranquille, il semblait avoir un sourire du Ciel sur ses lèvres. Quoique son agonie ait duré sept heures, et qu'il eut perdu l'usage de la parole, il conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment. Sa mort causa un deuil général dans la ville de Philadelphie; le clergé et le peuple rivalisèrent pour lui rendre tous les honneurs possibles: les journaux, bordés de noir, remplirent leurs colonnes de ses éloges. Mgr l'Évêque exigea que les funérailles eussent lieu dans sa cathédrale. Le corps resta exposé, dans notre église, un jour et demi. Le concours du peuple fut immense et si constant, que depuis 5 heures du matin jusqu'à minuit, on ne put pas fermer les portes, et que les personnes qui étaient entrées, avaient peine à sortir. Enfin on parvint à barricader la porte, et après avoir fait évacuer la cour et la rue, on fit sortir par la sacristie, les fidèles restés dans l'église. Le lendemain matin, un long et beau cortège, conduisit le corps, de notre église à la cathédrale. C'étaient des personnes de tout âge et de toute condition, hommes et femmes, riches et pauvres, des enfants en grand nombre, des prêtres, des religieux et des religieuses. Le corps était exposé sur un magnifique corbillard, traîné par quatre chevaux. C'était le peuple de Philadelphie qui l'avait procuré, et qui, de fait, a organisé tous ces honneurs funèbres, sans permettre que nous nous en mêlions. Beaucoup de maisons sur le parcours, étaient tendues de noir. A la cathédrale, un grand nombre de prêtres, et soixante-dix séminaristes, chantèrent solennellement l'office des morts; Mgr l'évêque de Philadelphie officia et le P. O'Connor prononça l'oraison funèbre, après laquelle Mgr fit l'absoute. Quand elle fut terminée, le cortège se reforma pour conduire le corps au cimetière; Mgr l'accompagna et bénit la tombe. La cérémonie dura huit heures. Que Dieu soit loué d'avoir honoré son serviteur en sa vie et après sa mort! Le P. Félix Barbelin, né à Lunéville, était un homme d'une grande piété, d'une dévotion tendre et d'un zèle infatigable. Les dernières années de sa vie, il était souvent, pendant l'hiver, retenu dans un fauteuil, par de fortes attaques de goutte; malgré cela il se faisait porter dans son confessionnal, et y restait souvent sans bouger, jusqu'à huit heures de suite. Le plus beau don qu'il avait reçu de Dieu, était l'art qu'il possédait de gagner l'affection de la jeunesse. Sa mort est une grande perte pour nous; pour lui, elle est un gain. Il a su faire son purgatoire en cette vie, par la patience et la résignation avec lesquelles, pendant plus de 10 ans il a souffert de fortes douleurs.

NEW YORK. Le R.P. Jean Bapst vient d'être nommé supérieur général de la mission de New-York. Ce Révérend Père est un confesseur de la foi; il a eu l'insigne honneur d'être enduit de poix, couvert de plumes, et ainsi traîné par les rues sur une claie, il y a un certain nombre d'années, dans la nouvelle Angleterre, ce pays classique du puritanisme et de la bigoterie. Les choses y sont bien changées maintenant: ce pays a été envahi depuis par de nombreuses immigrations de catholiques Irlandais, Allemands, Canadiens; on n'oserait plus maintenant commettre un pareil attentat.

Une nouvelle Mission vient d'être inaugurée. Celle de New-York a cédé à la province de Germanie, la résidence de Buffalo (dans l'Etat de New York, sur le lac Erié) cette résidence était exclusivement pour les Allemands. Le grand avantage qui va résulter de cette cession, est que cette mission va s'étendre de là vers l'Ouest, et couvrir bientôt tout le Nord Ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses. L'immigration des Allemands en ces contrées, est très considérable; la moitié environ est catholique, et le manque de prêtres se fait grandement sentir, bien que d'après le dernier recensement, il y ait environ mille prêtres Allemands sur le Continent Américain.

CHINE. Le 2 Juillet dernier à Chang-hai, Mgr Languillat a ordonné prêtres sept des nôtres dont un Père Français et six Pères Chinois.

Extrait d'une lettre du P. Rabouin - Chang-hai 8 Juin 1869. — Vous lirez dans les Annales de la Propagation de la Foi, le cruel martyre de Mr Rigault, et d'un nombre assez considérables de néophytes dans le Sut-chuen, province limitrophe de la nôtre; mais ce que peut-être vous ne trouverez point dans les annales et que cependant il est utile de savoir, c'est la manière dont les ministres protestants expliquent les causes de la persécution: Je traduis mot-à-mot, l'Evening-Courier. (Courrier du soir) de Chang-hai: « Il est évident que ces faits sont dûs en bonne partie à la grande extension du christianisme en ce pays. Le fait est (fait on ne peut plus significatif) que durant ces troubles, 10,000 nouveaux convertis ont été, dit-on, enrôlés par les missionnaires dans ce même district, et cela afin de tirer profit de la protection des missionnaires. Si cela est vrai, la jalousie et même les craintes des Mandarins ne sont pas si impardonnables (sic) » Après avoir dit que telle a été la cause du dernier conflit entre les païens et les chrétiens de Su-tchuen, le journal ajoute: « Les indigènes ont grande confiance dans l'influence de l'évêque français qui est considéré comme un Ta-jen (gd homme) c'est à dire comme un mandarin de haut rang. » Quoiqu'il en soit de l'exactitude de cette idée, il est indubitable que les Evêques, dans l'intérieur de la Chine, sont en quelque manière les représentants de l'Empereur des Français et que c'est un véritable inconvénient que d'avoir avec eux quelque querelle! » Voilà le jugement de ces Messieurs: Or quoiqu'il en soit de la jalousie des Mandarins vis-à-vis des Chrétiens et de leurs évêques, je crois qu'ici le plus jaloux n'est pas celui qu'on pense. En effet les ministres protestants voyant partout les progrès du catholicisme en Chine et la perpétuelle stérilité de leurs efforts, ne cessent pas d'entraver, par tous les moyens possibles, le succès des missionnaires. Il est même fort probable qu'ils ne sont point étrangers, sinon aux persécutions proprement dites, du moins aux tracasseries suscitées partout contre les catholiques. Ainsi dans la célèbre affaire de Yang-tchéou, où le ministre protestant s'est vu en butte aux violences de la population païenne, ce digne monsieur ou ses adeptes ont répandu partout le bruit que le mécontentement de la population était causé par les missionnaires catholiques du même district. Or, qu'avaient fait nos Pères pour susciter la tempête? Ils avaient ouvert un orphelinat pour y recevoir, y baptiser et y nourrir, les pauvres petits abandonnés païens. Ces enfants, on le sait, sont le plus souvent apportés dans un état tel, qu'il est difficile de leur sauver la vie pour longtemps; il n'est donc pas étonnant qu'il en meure un bon nombre. Les ministres protestants en ont conclu, que nous avions donné l'occasion aux païens de nous accuser d'infanticide, et d'aller maladroitement s'en prendre à lui d'un tel méfait. Mais ce qui prouve que les orphelinats sont loin d'être mal vus des païens, c'est que les missionnaires sont forcés tous les jours de refuser, faute de ressources, bon nombre d'enfants, spontanément offerts par les païens eux-mêmes.

SOMMAIRE.

Adresse de la Rédaction: Monsieur J. de Causans, maison St Michel Laval, (Mayenne)

SUPPLÉMENT.

LETTRES INÉDITES du R.P. de CARRÈRE.

Le R.P. Pfister écrivait au R.P. Fessard à la date du 14 Octobre 1868.

Dans une longue conversation que j'eus avec le P. de Carrère quelques jours avant sa dernière maladie, ce vénéré et regretté Père m'entretint longtemps de ses Missions de Hai-men, et me fit lire les lettres qu'il avait écrites sur ce sujet, en ajoutant qu'il en avait parlé à votre Révérence, lors de votre visite en Chine et que vous les lui aviez demandées. — Empêché de satisfaire à vos désirs par ses travaux à Nan-Kin, il avait commencé cette année à mettre en ordre ces lettres pour vous les envoyer, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut. J'étais moi-même malade pendant ce temps. Aussitôt que je fus guéri le R.P. Supérieur me remit un paquet de lettres du P. de Carrère pour en faire ce que je jugerais le plus convenable. Je reconnus immédiatement les lettres dont il m'avait parlé, et je ne vois rien de mieux que d'accomplir ses désirs en vous les envoyant. Puisse ce simple récit d'une partie des travaux de ce saint religieux le faire connaître un peu, et surtout faire connaître et aimer Dieu Notre Seigneur, dont il ne voulait que la plus Grande Gloire.

LETTRE I.

LA PORTE DE LA MER.

. . . « Vous me reprochez ma paresse : voilà, me dites-vous, neuf ans de Chine et je n'ai encore rien écrit sur ce pays si intéressant. Ne croyez cependant pas, que j'aie oublié mes anciens amis, compagnons d'armes, élèves de Belgique et de France ; mais avant d'écrire, ne faut-il pas voir, entendre, connaître ; sans cela, que d'erreurs ou de récits fabuleux, là où vous ne voudriez que le vrai et l'histoire. Pour écrire, il faut aussi en avoir le temps, et dans le pays que je défriche, le Missionnaire serait trop heureux si les moments qui ne sont pas donnés aux courses, prédications, catéchismes, confessions, Extrême-Onctions, exhortations aux païens, baptêmes d'adultes et d'enfants, confirmations, affaires des chrétiens etc, lui suffisaient pour tenir ses comptes de procure et écrire les lettres indispensables à ses Supérieurs. Enfin voilà une bonne aubaine : une entorse au pied me force de prendre quelques jours de repos. Donnons ce temps à nos vieilles connaissances. ——— Voulez-vous visiter ma nouvelle patrie : c'est Hai-men ou la porte de la mer. Cette presqu'île est située à l'embouchure du Kiang, là où cet immense fleuve se précipitant dans l'Océan, lui donne à plusieurs lieues de distance la couleur de ses eaux jaunâtres. Le district de Hai-men se divise en deux parties, la première est ma paroisse actuelle ; celle là même que je parcours jour et nuit depuis plus de neuf ans. Ces courses fréquentes m'en donnent une connaissance suffisante, pour vous en tracer la carte. Suivons-la ensemble ; je vous dirai ensuite deux mots sur la seconde partie de ce vaste district. ——— Partons du Nord, si vous le voulez bien, et descendons du grand bourg de Kien-Kang jusqu'au port de T'Ka-Kong au Sud ; nous aurons déjà franchi un espace de 110 lis ou 11 lieues. Remontez la côte vers l'Ouest jusqu'à l'île de Ngoubeso : comptez vos pas à partir de cette île jusqu'à Ham-Ka notre extrême Orient, vous aurez exercé vos jambes sur un parcours de 30 lieues. Une partie de plaisir sur le Kiang peut-être

vous être agréable ? Descendez vers le Sud par une navigation de six lieues, abordez à Pehaiso et vous trouverez encore de belles promenades à faire dans une jolie petite île de plus de sept lieues de long sur une largeur de deux lieues environ. Voyez là bas les îlots de Vé-lie-sinso, Cum-dias, Laoparo, Junsinso etc ; voilà dans tout son ensemble la petite paroisse que j'ai à desservir parfois avec le secours d'un nouveau prêtre chinois, quelquefois aussi en compagnie d'un de nos Pères Européens, et le plus souvent seul. — Le district de Hai-men est gouverné par quatre Mandarins principaux sans compter les mandarins subalternes, maires et adjoints ; aussi se divise-t-il en quatre parties principales. Savoir du Sud au Nord : Tsummin, aux limites que vous lui voyez sur la carte ci-jointe ; Hai-Kin ou Hai-men ; Tsuin-Kin ou Tum-di, et Zu-Kao ou Lou-Kao. — C'est au Sud de Hai-men que je portai mes premiers pas apostoliques. Je ne vous décrirai pas les nombreux bourgs et les maisons si multipliées qui changent la campagne en un village presque continu ; les mille canaux qui le coupent et se croisent dans tous les sens, leurs ponts longs et étroits ; la brouette à la roue criarde, les sentiers si peu larges et souvent boueux qui durant six mois de l'année, tantôt serpentent le long des canaux au milieu des roseaux et des Kaoléans à la tige élevée, et tantôt s'allongent en bordant des champs parés des plus riches moissons. Celles-ci une fois recueillies, les roseaux dont la tige disputait il y a quelque temps sa hauteur au Kaoléan jusqu'à trois mètres au dessus du sol, tombent sous la faucille du campagnard ; ils lui fourniront pour toute l'année son seul bois de chauffage. Il en écrasera une partie sous un énorme rouleau en pierre, les entrelacera pour en former ses nattes ; une troisième partie entrelacée d'une autre façon fera la haie de ses jardins et les murailles de ses maisons. — Vous le voyez Hai-men est riche en habitants, fécond en récoltes ; varié dans son aspect. Il y a cependant peu de richards à Hai-men. Le peuple généralement simple et laborieux s'abandonne aux caprices des saisons. L'année est-elle bonne ? quiconque a un petit coin de terre en retire des revenus suffisants pour se parer richement et vivre dans l'abondance ; on voit partout des habits de soie, tout le revenu est dépensé dans l'année ; par un revers de médaille assez fréquent à Hai-men, la pluie est-elle trop forte ou la sécheresse trop prolongée : à l'abondance a succédé la misère, les beaux habits sont placés au mont de piété et chacun reprend avec assez d'indifférence ses anciens haillons. Le mode de voyage à peu près exclusif est la brouette. La chaise ne paraît que rarement et tout porteur de chaise est esclave ; aussi les Haiménois se font-ils un honneur de traîner la brouette à toute heure du jour et de la nuit que vous désiriez vous mettre en route : vous trouverez partout des brouettes et des brouettiers. Quel précieux avantage ! Il n'est pas toutefois à l'abri de tout inconvénient. Le temps est-il sec ? la brouette criarde vous déchire les oreilles et brise les os du novice voyageur. A-t-il plu ? le précieux véhicule glisse parfois avec le brouettier et vous roule, homme et bagages dans l'eau bourbeuse du ruisseau. Souvent il me paraît plus prudent de confier mes voyages à mes jambes. — Vous trouverez dans ma prochaine lettre mon premier coup d'œil et la grande course.

LETTRE II.

LE PREMIER COUP D'ŒIL ET LA GRANDE COURSE.

Septembre 1856.

Deux mois d'étude à Zi-Ka-Wei, 4 mois d'enseignement au grand séminaire de Tum-Ka-dou, c'est tout ce que j'avais eu de temps pour apprendre quelques mots de la langue chinoise. La pénurie de Missionnaires laissait des vides ; il fallut quitter le berceau de la vie apostolique, courir à la conquête des âmes et au secours des chrétiens. J'avais pour guide le bon Père Bingrenon. Un vent d'Ouest nous portait rapidement sur les côtes de Tsummin, tandis qu'une casaque européenne jetée à la hâte sur nos épaules et le fusil au bras, nous délivraient des pirates lancés par deux fois à toute voile à 40 mètres à peine de notre faible nacelle. — La violence du vent nous força à séjourner à Tsummin. Le cinquième jour une légère brise du Sud-Est berça mollement notre petite jonque et la porta sur les côtes de Hai-men. — Tapin-Kong fut notre premier port et notre premier asile. Là une modeste

demeure, depuis devenue la proie des flammes, nous abrita sous sa charpente enfumée. Une chambre étroite, dans laquelle on pouvait placer deux fauteuils aux côtés d'une table carrée pas toutefois sans heurter les murs, tel fut notre premier salon. La chaleur est grande, l'atmosphère brûlante. On nous sert un repas frugal; un vin de riz épais à la couleur de lait coule dans nos tasses. Par malencontre, de gros vers s'agitent dans le liquide spiritueux. On n'y touchera pas; mais on n'en est que plus gai, et quelques tasses de thé étancheront notre soif. On cause avec les chrétiens et païens du voisinage. On exhorte ceux-ci, on prêche ceux là. Prières, office, chapelet..., l'après midi s'écoule rapidement. Déjà le soleil a disparu à l'horizon. La brise légère de la mer commence à tempérer les ardeurs d'un air embrasé. Nous respirons sous un beau ciel à pleins poumons la fraîcheur du soir lorsqu'une voix se fait entendre: „Pères, on vous invite à souper. — Merci; nous avons pris notre dîner un peu tard, il nous servira de souper. On nous presse; nous nous obstinons dans notre refus. Enfin, s'écrie notre bon chrétien, si vous ne voulez pas manger venez au moins boire un verre de vin. C'est bien ce que nous tenions le plus à éviter. L'excellent Père Pingrenon après avoir prononcé un refus précipité part d'un éclat de rire. Nous commencions ainsi avec un redoublement de gaîté notre vie apostolique. — Bientôt après la table est enlevée et notre petit salon devient ma chambre à coucher. La nuit s'est écoulée avec la rapidité d'un instant, dans un profond sommeil. L'oraison, la Messe nous ont déjà amenés au déjeuner. Bons chrétiens de Haimen qu'ils sont pauvres, mais qu'ils sont généreux pour leurs Missionnaires. Surpris la veille par une fortune inattendue, ils nous avaient offert de grand cœur ce que leurs faibles ressources avait pu leur procurer; mais infatigables pour soigner leurs prêtres, malgré leur pauvreté ils avaient mis tout en œuvre pour nous préparer à notre lever un repas splendide qui eut doublé mes forces, si mon estomac eut déjà pu se faire à la cuisine chinoise. — Déjà le P. Pingrenon a mis à la voile vers sa chère île de Tsummin. Me voilà lancé à toute vitesse vers Lo Kamtsen au Nord. Là m'attendaient à mon insu vingt catéchumènes bien disposés au baptême. Quel beau commencement! C'étaient les prémices d'une belle moisson que nous léguaient les travaux précédents du P. Massa. Un dictionnaire, un catéchisme viennent à mon aide, et Dieu aidant me voilà armé d'un sermon dans une langue que je ne connais pas. Un questionnaire abrégé m'a mis à même d'entendre une cinquantaine de confessions. C'est la veille d'une bien belle fête: la Nativité de la Sainte Vierge. Le lendemain à 7 heures du matin, j'arrivais au pied d'un autel magnifiquement paré d'étoffes aux mille couleurs du dernier goût chinois. J'éprouve un frémissement soudain. Le bruit inattendu du canon suivi d'un roulement prolongé de pétards et de fusées annonçait le grand mystère. Déjà nos vingt adultes formaient un demi cercle devant la porte de la chapelle, quelques instants après s'accomplissait la belle et consolante cérémonie de leur baptême. — La Messe, le sermon, les chants chinois qui suivirent les salutations des chrétiens, tout cet ensemble joint à la curiosité naturelle qui fixait sur moi les regards de la multitude me laissa jouir durant plusieurs heures du spectacle nouveau qu'offraient à mes yeux les flots de cette foule chrétienne et païenne qui se pressait pour la première fois autour de moi. Vers 10 heures on la vit s'écouler dans la plaine et disparaître au milieu des roseaux. — A une heure après midi, arrivent deux courriers de l'Est: Père, Père!.. trois moribonds vous appellent! Ces mots à peine prononcés, deux forts brouettiers se précipitent dans ma chambre. En un instant, chapelle, autel, bureau, habits, tout a disparu, les brouettes sont prêtes, elles crient emportant hommes et bagages au pas de course. Le Tza dans lequel je venais d'éprouver pour la première fois de si douces émotions, avait disparu au milieu des roseaux et des Kaoléans élevés qui ne nous laissaient plus apercevoir que le long sentier et le ciel azuré. — Assez souvent sur la route, nous rencontrons la cabane aux longs pieds, sorte de guérite qui, élevée sur quatre longs bambous domine à quelques mètres de hauteur les champs de Kaoléans et de cannes à sucre. Là se tiennent des sentinelles vigilantes à qui les belles nuits d'été permettent de surveiller leurs récoltes encore sur pied. Notre course sera longue; mais elle est rapide: la nuit est tombée, il est 8 heures. Le tamtam retentit de tous côtés et bat au loin. Qu'est-ce donc? — Peu de chose, répond le catéchiste: sans doute que l'on a pris un petit homme. — Un petit homme?, je ne comprends ni la chose, ni l'explication. Nous avions avancé de quelques pas. A peu de distance, un bucher duquel s'élevait d'abord un tourbillon de fumée rougeâtre, et bientôt une flamme brillante, annonçait un des actes de la justice populaire assez fréquents à Haimen. Un voleur de cannes à sucre aperçu de la guérite aux hauts pieds venait d'être pris. Une foule menaçante et animée accourue au bruit du tamtam avait prononcé l'arrêt de

mort, traînait la jeune victime qui fut attachée à un poteau, environnée de roseaux, enlacée et dévorée par les flammes. — Vers 3 heu[res] nous quittions le grand sentier, les roseaux épais caressaient nos visages et semblaient opposer une résistance sérieuse aux efforts des brouettiers : à quelques pas de là, nous entrions dans une belle cabane au toit de chaume, aux murailles de roseaux. C'était Sive[…] petite chrétienté de l'Est, bien chétive il est vrai, mais qui devait bientôt atteindre les proportions d'un de nos plus grands centres. — Nous étions attendus, l'autel était orné, les cierges allumés. Les chrétiens, campagnards bons et simples, au visage gai, entonnent d'une voix forte leurs chants et leurs prières. Je les bénis, la joie règne dans les cœurs et s'épanouit sur tous les visages. Vous auriez dit la [réc]eption d'un père rentrant au sein d'une famille qu'il n'a pas vue depuis longues années. On me conduit dans ma chambre : le souper est servi. On cause autour de moi. Il faut décliner son nom, celui de sa patrie, répondre, en balbutiant cette langue nouvelle, aux mille questions qui se pressent : on se comprend beaucoup plus encore par les religieuses sympathies que par les paroles. Enfin il faut prendre du repos : mais où donc ? Dans la salle à manger. Est-elle vaste, brillante ? Oui à peu près comme Bethléem. C'est une jolie petite cage de bambou, elle a pour parquet la terre nue, pour plancher le roseau. La porte fermée, la lumière éteinte, me voilà dans mon lit. Ici heureux qui a les os solides. Le Missionnaire est étendu sur un coffre fort, une simple natte le sépare du bois. Un moustiquaire transparent forme autour de lui une sorte de garde à manger qui le met à l'abri des moustiques, Pakia et autres insectes. Rats, grenouilles, cancres, serpents et sotte espèce prennent leurs ébats autour de moi, sautent, sifflent, croassent, c'est un vacarme à n'y pas tenir. A côté de ma cage cinq ou six hôtes moins fatigués que moi crient de toute la force de leurs poumons. Ce sont des [ris], des conversations, des disputes qui se prolongent bien avant dans la nuit ; ils me rendent le sommeil impossible. Cette insomnie me permet de contempler par un clair de lune splendide au travers des mille trous de mes murailles de bambou, les roseaux et les petits arbres que le souffle d'une brise légère balance mollement avec leurs ombres sur les bords et dans les eaux tranquilles du large fossé qui nous environne ; ne seriez-vous pas tenté de croire que je fais de la poésie, détrompez-vous, vous n'avez ici que la triste réalité. — Après quelques heures de repos, la Ste Messe, et une lieue de marche, j'arrivai enfin auprès de nos chers malades qui reçurent les derniers Sacrements, avec la foi et la résignation la plus édifiante. Toutefois nous ne sommes pas au bout de notre course. Dans la soirée, je recevais une invitation pressante. Se-Kin-iang, chrétien intrépide et zélé, l'apôtre de son pays, réclamait pour les siens à l'extrémité orientale, la bénédiction du nouveau Missionnaire : le surlendemain je lui baptisais 11 adultes. Quelques heures après deux courriers se présentent ; il y a déjà trois jours qu'ils marchent à la recherche d'un Missionnaire. Ils tombent à mes pieds : « Père ! une Extrême-Onction. Le malade était mourant à notre départ ! » — Bien vite ! en route m'écriai-je. Les chrétiens s'opposent à notre départ. L'horizon est noir, un gros orage se prépare et le vent souffle avec violence : « Les orages ne font pas reculer la mort. Il sera peut-être trop tard ! Qu'on prépare les brouettes. » Un moment après, je donnais à mes chrétiens réunis à la chapelle la bénédiction du départ. Tout-à-coup les éclairs nous éblouissent. Il tonne. Le nuage crève, c'est un vrai déluge. De tous les points partent des éclats de rire, et au milieu de cette joie infantine qui éclate jusqu'au pied même de notre petit autel, on entend ces cris répétés : « bon, bon ! très-bien ! Demain encore nous aurons la Messe. » Toutefois ces espérances ne seront pas réalisées. La pluie a cessé : quatre brouettiers nous traînent moi et mon catéchiste par un sentier fangeux. A quelques pas de là la brouette refuse son service ; ainsi donc pied à terre ! Quatre heures de marche sur une digue étroite et glissante comme le sont en France nos chemins au temps du verglas, nous ont remis à l'entrée de la nuit. Parfois soutenu par mon catéchiste, parfois aussi roulant dans la boue, j'avais été aperçu au loin par l'administrateur du Kunsou que j'avais quitté l'avant-veille. Je venais de faire une dernière chute lorsqu'il arriva au secours, m'affublant de longues bottes chinoises aux gros clous. Je pus continuer ainsi, soutenu par deux hommes, quelques pas d'une marche difficile. La nuit était tombée, la pluie redoubla, force fut de faire halte. — Le lendemain matin, avant l'apparition du soleil, nous repartions pour tout de bon. Un vent violent avait desséché les chemins. Je revis en passant ma cage de bambou, le thé y fut servi, et nos brouettiers reprirent hardiment leur course de cinq lieues. Vers trois heures du soir un homme apparaît sur un sentier élevé. Il gesticule, il court à toutes jambes. — « Père, me crie-t-il de loin, vite, vite ! nous avons un moribond. Une dispute

des plus animées s'engage entre lui et les brouettiers. Chacun tire la brouette de son côté. C'est à qui l'emportera. Je tranchai la question ! — D'abord au malade le moins éloigné. . . — Ici le Père a parlé, tout est dit. — A peine assis sur la brouette, je vois sortir d'une petite hutte en chaume un homme qui m'appelle de toute la force de ses poumons. Il court, tombe à mes pieds : « Père, bien vite là-bas, ma mère se meurt ». — Quelle maladie ? — Le choléra ! — Un brouettier détache à la hâte la boîte à Extrême-Onction, nous précipitons nos pas à travers champs. Après avoir admiré les soins de la Providence pour les siens, je repartis en laissant la pauvre vieille mendiante fortifiée par la grâce du Sacrement, résignée et heureuse entre les bras de la mort. — Vers six heures du soir, j'étais dans la chrétienté Ten-zaoné, où je vis bientôt arriver un malade dans un lit porté par quatre hommes ; il est déposé dans la petite chapelle en roseaux. Quelques minutes après un jeune homme entrait à pas lents, se jetait épuisé sur un fauteuil et me disait : « Père, j'ai su que vous arriviez, et je suis venu vous prier de me donner l'Extrême-Onction. » — J'hésitais. — Mon Père, reprend le jeune homme, demain ce sera trop tard ! » — Une foi si vive m'attachait singulièrement à ces bons chrétiens, et me faisait oublier ma fatigue. Je donne l'Extrême-Onction aux deux malades et me prépare à diriger ma course vers la chrétienté dans laquelle j'étais attendu depuis plus de cinq jours. Du reste les brouettiers qui avaient eu tant de peine à se détourner de leur route, uniquement préoccupés de leur mission et oubliant eux-mêmes leurs fatigues, étaient restés au poste impatients de pousser le véhicule Haiménois. Mais le jeune administrateur Ten a mis son véto. « Voulez-vous donc tuer notre missionnaire ? Encore 20 lis ! — Il s'agit d'un mourant, lui dis-je, il faut marcher. — Mon Père, reprend le jeune homme, je vais envoyer un exprès, si le danger est imminent, il viendra aussitôt vous avertir. Vers 8 heures j'entrais dans ma chambre à coucher un peu moins coquette que la cage de Sévépan. Point de croisée ; un trou de 50 centimètres pratiqué dans les roseaux était fermé par la vieille culotte du chef de famille qui m'avait cédé son coffre fort pour y délasser mes membres fatigués. Je me promettais cependant un bon sommeil. J'entrouvre le moustiquaire aux quatre coins deux énormes pakia et de grandes araignées ! au haut, une foule de mouches qui formaient les étoiles de ce nouveau firmament. Mes premiers coups se portent sur les pakia ; ils ont succombé ; les araignées y passent à leur tour. Prenant ensuite mes habits, je commence à m'escrimer contre les mouches ; je frappe à droite et à gauche, chassées d'une extrémité, elles volent à l'autre ; pas une ne sort. Prolonger la lutte serait peine perdue, dormons donc en cette compagnie. Il est près de 10 heures ; la chandelle à peine soufflée, on frappe à la porte : « Père, le commissionnaire est de retour ; vite, vite ! l'autre malade se meurt. — Me voilà donc hors de mon gîte, habillé, parti ; c'était encore par une nuit magnifique : deux hommes traînaient ma brouette à grande vitesse vers Jo-Kumsou. En deux heures l'espace est franchi. Il est minuit un quart. Je me hâte de dire la sainte Messe ; j'administre mon malade et lui donne le Pain des anges. Il est grandement temps. La Messe à peine achevée, il entre en agonie. — Après un léger repas, je me promettais enfin un bon sommeil, lorsqu'à peine retiré dans ma quatrième hutte aux roseaux, j'entends parler avec animation dans la chambre voisine. L'administrateur avait donné le mot d'ordre. « Que personne ne trouble le sommeil du Père. » Or deux chrétiens venus de loin cherchaient à forcer la consigne. Ils avaient couru un jour et une nuit à la recherche du Missionnaire. — Où est votre malade, m'écriai-je ? — A Béhaino. — Quelle distance ? — Huit lieues. — Quelle maladie ? — Le choléra. Je me sentais encore la force de partir ; mais mon pauvre catéchiste était sur les dents. Voilà donc qui est arrêté : deux heures de sommeil. Vers 4 heures, nous reprenions nos brouettes, portant le Saint Sacrement aux deux malades de la veille. Le jeune homme qui était venu à pied, était déjà mort. Celui qui m'avait été apporté dans son lit, reçut le St Viatique ; et nos nouveaux brouettiers nous traînèrent d'un pas rapide vers le Sud-Ouest. A 4 heures du soir nous mettions à la voile au port de Kien-lun-tsen, à 7 heures nous prenions terre à Béhaino, à 9 h^res nous mêlions nos larmes à celles d'une famille éplorée. Des jeunes gens, des jeunes filles à la coiffure et au vêtement blanc, tombaient à mes pieds frappant la terre de leur front : Ils venaient de perdre leur père. L'administrateur Ku-min avait succombé dans la matinée. — Nous avons jeté notre premier coup d'œil sur la vie apostolique de Hai-men. La grande course est terminée. Vous ne me suivrez plus dans les autres ; elles sont trop fréquentes dans le vaste district de Hai-men, et la répétition vous fatiguerait. — Je reste donc seul avec mon bon Ange : prions pour notre pauvre administrateur. A demain les funérailles . . .

LETTRE III.

LES FUNÉRAILLES

... Le jour n'a pas encore commencé à poindre, et déjà les parents et les amis du défunt sont sur pied. Un bruit nouveau pour mes oreilles m'arrache à mon sommeil : la cérémonie des gémissements a commencé. D'abord c'est un murmure sourd et confus. Il augmente graduellement. Enfin la douleur atteint son summum d'intensité. C'est à qui fera retentir le plus haut ses cris perçants et plaintifs. Ici c'est une épouse qui prodigue la prosopopée, et, s'adressant à ces cendres inanimées, rappelle à son mari tout ce qu'il y a eu de plus touchant dans leurs rapports intimes d'autrefois : elle lui reproche de l'avoir quittée si tôt. Qui est-ce qui l'aidera à soigner désormais ses petits enfants! et ses champs, etc. Là c'est un enfant, une fille qui crient à tue tête aux oreilles du défunt leur malheur et leur délaissement. On lui répète tout ce qu'il a fait de bien pendant sa vie. On lui demande où jamais on pourra trouver un soutien, un ami, un homme de bien comme lui! Retombant ensuite sur eux-mêmes, tous déplorent leur malheur et leur perte, et recommencent de plus belle leurs cris et leurs gémissements. Tout le monde parle et crie à la fois. C'est à étourdir les oreilles. — La douleur une fois exprimée au défunt, quelques chrétiens agenouillés devant une croix placée entre deux cierges allumés, récitent des prières pour le repos de son âme. Au dehors on ne songe plus au passé, on cause des affaires de ce monde, de la pluie et du beau temps. Voyez-vous ce jeune homme encore en habit de deuil : le voilà à genoux à mes pieds. C'est le fils aîné du défunt : « Père, je vous prie de bénir aujourd'hui mon mariage. » Voilà donc une Messe qui sera à la fois Messe de mort et Messe de noces. N'est-il pas vrai que la Chine est à rebours de l'Europe? Je ne puis me faire à cet usage bizarre : je renvoie le mariage au lendemain. — Bientôt le soleil parut à l'horizon et le Tza fut rempli par une masse compacte de chrétiens et une foule de païens qui affluant de tous les côtés occupèrent bientôt la cour entière et en rendirent les avenues inabordables. L'île de Péhaino voyait pour la première fois les obsèques chrétiennes et les rites de notre Ste Eglise. La Messe, les répons, la croix en avant, les chrétiens récitant gravement leurs prières, marchant sur deux files, recueillis et à pas lents. Un prêtre en chape noire, précédant le cercueil et priant pour les morts autour du cercueil, les parents, les enfants en habit blanc, la tête couverte du bonnet de deuil : derrière eux enfin, les trompettes et les hautbois qui parfois faisaient retentir les airs d'une mélodie chinoise imitant assez la voix chevrotante et entrecoupée de sanglots d'un homme oppressé par la douleur. Enfin la bénédiction de la fosse, le dernier chant du repos éternel, les parents qui jettent une dernière fois l'eau bénite sur ce corps confié à la terre, quelques mots sur les espérances éternelles et la résurrection des morts ; tout cet ensemble de recueillement, de prières et de douleur, contraste si frappant avec les enterrements païens où l'on voit généralement si peu de dignité, produisait sur la foule infidèle la plus salutaire impression. Elle nous suivit en bon ordre à notre retour à la chapelle, tandis que les parents du défunt, lui disant leurs derniers adieux, répétaient sur le bord de la fosse, le vacarme lugubre de la matinée. — Durant la journée entière, ces nombreux païens se montrèrent on ne peut plus sympathiques ; ma chambre ne désemplit pas un instant, elle fut donnée tout entière aux exhortations. Elles portèrent leurs fruits. Quelques noms furent inscrits sur la liste des catéchumènes. Tous gardèrent une haute idée de la religion chrétienne ; ils ne songeaient plus comme autrefois à l'accuser de ne pas honorer ses morts. — Cette journée s'est écoulée avec la rapidité d'un songe ; le soleil est à son coucher, la foule se dissipe et disparaît bientôt. Ma tâche est finie. Je suis invité sur tous les points chacun veut connaître son nouveau Missionnaire. Je ne trouve partout que le chaume et le roseau. Péhai-so n'est pas plus riche que le pays traversé ces jours derniers dans notre grande course ; mais le divin Sauveur qui m'envoie, m'apparaît dans sa crèche. Qu'il me soit donné de rester avec lui. Adieu, dans quelques jours je voguerai au loin à notre gauche vers le port de Tchentsen. C'est là que vous me trouverez.

LETTRE IV.

LE DIABLE BATONNISTE ET LA NOUVELLE CHRÉTIENTÉ.

... Je suis à peine arrivé à Hai-men et grâces aux malades et aux charitables empressements de nos chrétiens, l'Est avec Péhai-so

me sont déjà connus. Je vis déjà au triple du passé, puisque le Docteur angélique l'a dit : vita in motu. De la rive Nord de Tsoŋ-ming, je contemple ces vastes pays qui bordent à perte de vue vers l'ouest les flots jaunâtres du Kiang : j'entrevois une vie plus abondante encore ; et, je l'avoue, j'éprouve une soif ardente de connaître cette immense paroisse confiée à mes soins. La jonque est prête. La longue voile chinoise et ses 25 bambous qui la retiennent en travers, de haut en bas, montent par soubresauts le long du mât. Une journée sans nuages voit notre petite embarcation longer, en glissant sur les ondes, les côtes verdoyantes de Hai-men, et nous voilà dans la soirée au port de Tchen-tsen. Le Yam-tsé-Kiang ou fils de la mer, ce roi des fleuves de la Chine y roule ses eaux rapides et forme dans sa largeur de 30 lieues une mer dont les eaux, souvent soulevées et poussées avec force par le vent du midi, battent avec violence les rivages, détachent, entraînent les terres, font disparaître chaque année des champs entiers, et menacent de reprendre le sol de Haimen qu'elles ont formé depuis une centaine d'années des dépôts de terres enlevées autrefois aux contrées occidentales. Les ravages sont grands. — Voyez-vous à une petite distance du port ce petit bourg qui, dans peu d'années sans doute, disparaîtra avec ses habitants, englouti dans le Yam-tsé-Kiang. En quelques pas nous l'avons joint. Déjà j'entends des cris : le Père ! le Père ! Ce seront les scènes si touchantes de l'Ouest. L'empressement est grand aussi bien que la joie. La famille Wang est à l'aise. Ici une petite chapelle, une chambre de deux mètres 50c de haut, aux murailles en briques, un petit salon plafonné à l'européenne, contrastent singulièrement avec les cabanes de l'Est. A peine entré, je retrouve un ancien ami, c'est bien mon excellent Pierre. Cinquième frère de l'administrateur, Pierre Wam a abandonné sa fortune pour se mettre au service des autels. Sa vielle maman, pieuse, dévouée, active et intelligente autant que quelque maman française que ce soit, a légué à ses enfants la vivacité de son caractère et la force de sa volonté. Elle partage son temps entre la prière, les travaux du ménage et le soin des orphelins. Ces pauvres enfants délaissés sont l'objet le plus précieux de sa charitable sollicitude. Ici les chrétiens aussi simples, mais plus paisibles que ceux de l'Est, arrivent de tous les points, s'agenouillent et offrent leur religieuse vénération au nouveau missionnaire. Je les bénis et les congédie en attendant la Messe du lendemain. — Le jeune élève du sanctuaire, Pierre Wam, a appris le français. Il parle aussi la langue latine avec facilité et élégance. Il sera mon maître de chinois. Je balbutie à peine quelques mots : il sera aussi mon interprète. Quelle douce rencontre dans ces commencements difficiles, que celle d'un homme qui vous comprend ! — Deux jours sont à peine écoulés, Pierre me dit avec sa pétulance de jeune homme : « Père, une chose singulière ! — Qu'est-ce donc ? — Une païenne ! un diable ! des coups de bâton ! – La famille fait appeler le Père pour la délivrer ; et puis, disent-ils, ils seront tous chrétiens » — Une païenne, un diable, il la frappe ! … Qu'est-ce donc que tout cela ? — Le voici : A 20 lis (deux lieues) nord-ouest, une jeune païenne, Tou-tsan-ze a perdu son mari depuis deux ou trois ans. Le diable se présente à elle sous les traits du défunt. Il est armé d'un bâton, il frappe et rosse cette pauvre veuve. Bonzes, jongleurs, simagrées diaboliques, tout a été mis en œuvre, tout est resté impuissant. — « Deux chrétiens sont accourus. Ils exhortent, promettent, persuadent à ces pauvres païens d'avoir recours à Dieu. Si le Père y va, ils se feront chrétiens ». Le courrier païen qui me rapporte ces faits me presse de partir : « Père, » ajoutait-il, « au plus tôt ; cette femme va peut-être succomber et il sera trop tard. » Mon catéchiste grommelait entre les dents : cela vaut bien la peine ! encore courir, se fatiguer pour une vilaine païenne : le Père la délivrera, et puis ensuite elle apostasiera : à quoi bon tant de fatigues ! — N'importe, dis-je, allons voir s'il y a quelque chose à faire. — Pierre a fait servir la table : on a bientôt dîné. L'inséparable brouette portera une boîte aux Stes huiles, un rituel, du papier, une plume et de l'encre : et vers 1 heure, trois vigoureux brouettiers invitent tour à tour sur leur char, votre serviteur, Pierre et le catéchiste. Ils nous traînaient à la file et au pas de course dans la direction du Nord-ouest. A trois heures nous étions en face de larges fossés enfermant un vaste carré. Un pont long et étroit donne entrée dans la maison de la famille Tou. Il est bientôt franchi. On nous introduit dans une vaste salle, beau Tin à trois Kais. Les païens accourent, la foule grossit, on s'asseoit tout autour de ce salon pompeusement meublé. On sert le thé, les patisseries, on fume la pipe, tandis que Pierre prêche les païens. La foule est attentive et bienveillante. Pauvre peuple, me disais-je, s'il savait le don de Dieu ! Je priai le Seigneur de les bénir. Cette semence portera ses fruits. Deux ans ne seront pas écoulés et plusieurs de ces âmes fortunées auront ouvert les yeux à la lumière. — La séance est

levée, je demande à être conduit auprès de Yon-Kou-ze ; je ne veux avec moi que Pierre, le catéchiste, les personnes de la maison et les chrétiens présents. Yon-Kou-ze était dans la grande salle du milieu. Déjà les chrétiens y avaient préparé un autel décoré de belles images ils chantent les prières, je les bénis ; puis je prends place à côté d'une table au milieu de la salle, et saisissant ma plume je commence l'interrogatoire ; Pierre me sert d'interprète. En voici le résumé en peu de mots : — « Yon-Kou-ze est tombée malade le 12, c'est la fièvre qui l'agite : du 16 au 21, elle était en proie à des coliques violentes. Le 22 durant la nuit, son mari se présente à elle ; il interpelle d'abord sa petite enfant : « Tu es bien malheureuse, ton père est mort, et ta mère va mourir aussi. » Puis le défunt frappe sa femme à coups redoublés : cette bastonnade est répétée pendant la nuit jusqu'à 5 ou 6 fois. Plusieurs personnes étaient présentes, elles entendaient les cris de la malade, mais n'apercevaient ni le prétendu mari ni le bâton. Y a-t-il, demandai-je, sur le corps de la patiente quelque marque visible des coups reçus ? — Non. — Donc cette nuit du 22 les mêmes personnes entendirent distinctement un dialogue entre Yon-Kou-ze et son mari. — La voix de ce dernier paraissait sortir des entrailles de la malade. Il disposait de ses biens, les superstitions demandées en absorbaient une bonne partie : il voulait en outre que Yon-Kou-ze signât un contrat en bonne et due forme pour assurer l'exécution de ses volontés. — Le 23 dans la journée, même traitement barbare, même voix, mêmes paroles. Dans la nuit les coups deviennent plus fréquents et les douleurs plus vives. Mêmes épreuves le 24. Dans la soirée, le chrétien Sen-Kia-ben, et la jeune veuve Zin-ien-ze apportent des cierges bénis et les allument dans la chambre de Yon-Kou-ze ; de 8 à 10 heures ils récitent le rosaire et d'autres prières. Zin-ien-ze instruisait la jeune païenne avec un dévouement admirable : elle lui fit faire son acte de foi, et la nuit fut paisible. Le 25 durant le jour Yon-Kou-ze est calme, et les chrétiens continuent à prier dans la chambre depuis 8 heures du matin jusqu'à 2 h. ½. Vers 4 heures le mari apparaît de nouveau et on entend le dialogue suivant : « Comment peux-tu être chrétienne ? moi ton mari, je suis mort païen, ta mère est païenne, tes beaux-frères le sont aussi, notre fille est païenne, tu le vois bien, tu ne peux être chrétienne. » — Je suis chrétienne et le serai toujours, reprit Yon-Kou-ze. Si je cessais de croire, tu me frapperais de nouveau. Le Maître du Ciel m'a sauvé, je crois en lui. — Le prétendu mari continue ses exhortations ; la jeune femme résiste, et finit cependant par donner dans le piège. — « C'est vrai, dit-elle, tous les miens sont païens je ne puis être chrétienne... Je ne crois plus ». — A ces mots les mauvais traitements recommencent de plus belle. La voix infernale se fait entendre toute la nuit. Enfin, satan fait retentir une terrible menace : un démon invisible a prononcé ces paroles qui ont terrifié tous les assistants : « Je viens de perdre deux âmes ; je veux entraîner la troisième, il n'y a pas moyen ! Ôtez leur donc ce chapelet ! » — Dieu qui destinait Yon-Kou-ze à de grandes choses lui avait préparé une arme salutaire. Zin-ien-ze dont toutes les sollicitudes étaient pour Yon-Kou-ze avait eu l'heureuse inspiration d'entortiller son chapelet autour du bras de la jeune catéchumène. Yon-Kou-ze était sauvée. Mais l'épreuve devait durer encore. Le 26, tourmentée toute la matinée par les sollicitations de satan, elle se sentit rouée de coups vers midi. A 5 heures du soir les coups redoublent. A 10 heures du soir, elle demande le baptême avec instance. Zin-ien-ze la baptise et lui donne pour patronne la Vierge puissante. La jeune Marie est délivrée de ses cruelles obsessions, mais elle restait épuisée et souffrante. C'est le 2 Septembre qu'on est venu me chercher. — L'interrogatoire achevé, je passai dans une pièce voisine, suivi des personnes de la maison et de quelques chrétiens. Les païens se précipitent dans la cour et encombrent les croisées. J'interpelle d'abord Kou-wam-ze, mère de la malade. « Que demandes-tu du Père ? — Qu'il guérisse ma fille, qu'il la délivre, et je me fais chrétienne. — Le Père n'est pas médecin des corps, mais bien des âmes. — Eh bien ! ma fille viendrait-elle à mourir, si le Père la délivre je me ferai chrétienne — Et moi aussi s'écrie la belle-mère. — Et toi, dis-je au beau-frère, que demandes-tu de moi ? — Que tu sauves la malade. — Mais je ne vois aucun signe certain de la présence du diable. — A ces mots Kou-wam-ze se lève et s'écrie avec vivacité : « Si très-certainement son mari parlait, nous l'entendions tous ». Je n'avais pas compris ces dernières paroles : les explications de Pierre dans l'interrogatoire ne

m'avaient pas encore éclairé sur ce point. Je supposais que Yon-Kou-ze dans un délire fébrile imitait la voix de son mari et feignait ainsi un dialogue que j'attribuais à son imagination frappée. « A quelles marques connaissez-vous donc la présence du démon, demande Kou-wam-ze. — S'il restait sur le corps de Yon-Kou-ze, répondis-je, des traces des coups qu'elle a reçus ;

si lui donnant à son insu deux verres, l'un d'eau ordinaire, l'autre d'eau bénite elle acceptât le premier et refusait constamment le second ; si elle comprenait une langue étrangère qu'elle n'a jamais sue. . . . Ce seraient autant de marques. Eh bien s'écrie la mère, faisons l'épreuve de l'eau bénite. Nous rentrons dans la chambre, on lui offre deux verres, elle reçoit l'un et l'autre disant qu'ils sont également bons. — Le malin esprit paraissait chassé définitivement par le baptême. Se cachait-il pour jouer un nouveau rôle ? je l'ignorais. Toutefois je ne crus pas devoir m'arrêter plus longtemps, je me préparai à partir. Yon-Kou-ze me criait : « Père, ne m'abandonnez pas. Je ne veux pas aller en enfer ! » Elle demandait qu'on transportât hors de la maison le cercueil de son mari. Kou-Wam-ze répondit : « le Père a dit il n'est pas certain que ton mari t'ait frappé. — Qu'il ne s'agisse donc plus de cela ? » Je fais adresser quelques paroles d'encouragement à Yon-Kou-ze, je récite l'Evangile en usage dans la visite des malades, j'ajoute la bénédiction qui suit ; puis j'engage la famille à avoir foi et confiance en la grâce du baptême qui suffira, dis-je, pour sauver Yon-Kou-ze, et je m'arrache à leurs instances, laissant la famille mécontente de ne pas me voir faire les grandes cérémonies auxquelles elle s'attendait. Un instant après la foule des païens conservant dans le cœur les bonnes paroles sorties de la bouche de Pierre considérait silencieusement nos trois brouettes qui s'éloignaient rapidement dans la plaine vers le Sud-Est.

LETTRE V.

LES IMPRESSIONS ET LA CHUTE

. . . La famille Yon ne connaissait pas encore les œuvres de la charité chrétienne. Païenne, elle pensait que tout service rendu exige au moins la petite pièce. En termes chinois : la question toujours urgente : combien de tong-dié (de sapèques). ~~Le lendemain~~ en effet la demande est adressée à Zin-ien-ze. On répond : le Père ne veut pas de tong-dié. — Comment s'écrient les païens pas de tong-dié ! Deux chrétiens, deux vierges qui soignent jour et nuit notre malade, un Père, un séminariste, un catéchiste tout de monde qui se dérange pour nous, et on ne reçoit rien, tandisque nos jongleurs n'en ont jamais assez ? On était dans l'admiration. L'impression était bonne, mais elle ne portait pas encore ses fruits, les idées païennes restaient. Il est vrai que Yon-Kou-ze n'était plus en proie aux assauts de l'enfer, le diable batonniste paraissait rendu, mais je n'avais pas fait un miracle : elle gardait encore le lit, et le maître séducteur ne se donne jamais pour vaincu. — Quelques jours après les proches parents appellent de nouveau les bonzes et les jongleurs ; à cette nouvelle Zin-ien-ze emportée par un zèle plus ardent qu'éclairé, vole chez Yon-Kou-ze, fait de vifs reproches : — « Encore les bonzes s'écrie-t-elle, nos objets bénis seront profanés ! Puis elle réclame le chapelet qu'elle avait laissé à Yon-Kou-ze ». Je lui en ai fait des reproches : elle a rendu ces objets si chers à la malade dont la foi se soutient au milieu des épreuves. Je me disais : sans doute que le diable se sera cassé le cou : ne serait-ce pas par Yon-Kou-ze que la foi entrera dans cette maison ? — L'enfer devait cependant avoir un dernier triomphe. Une pareille conversion, dans une contrée toute entière à lui, préparait des défaites trop sensibles. Yon-Kou-ze recouvra ses forces : mais ses prières, son chapelet, sa foi, étaient en but à bien des railleries. Ses objets religieux lui furent bientôt enlevés : elle cessa de prier. La chute fut grande ; elle redevint païenne.

LETTRE VI.

LA DÉFAITE ET LA VICTOIRE

A 15 jours de là, jeté à droite, à gauche par la fluctuation des œuvres de mon ministère, en revoyant le port de Ta-heu-tsen j'appris la chute de notre néophyte. Je devais toutefois continuer ma route à l'Ouest vers Tom-tcheou à une distance de 5 lieues. Je fixai le jour de mon retour à Ten-Ka. Deux vierges chrétiennes me promettaient de l'amener, mais ce ne fut pas sans difficulté. Yon-Kou-ze résista à toutes leurs instances, un seul motif humain triompha : « Le Père, lui dirent les vierges, est venu à ton secours : il a refusé toute récompense, la politesse et la reconnaissance exigent que tu viennes le remercier. » A ces mots, Yon-Kou-ze, qui a un cœur droit et un sentiment exquis des convenances, se prépara immédiatement à partir. Vers 7 heures du soir elle nous arrivait en compagnie des deux vierges dans la chrétienté de Ten-tse-siam au Nord et à une ½ lieue de Ta-heu-tsen. — On veut la conduire à la petite chambre de réception, mais une force invisible l'arrête, il faut l'y porter.

C'est là qu'il fallut livrer un dernier assaut. — Un grand nombre de chrétiennes remplissaient la cabane, une foule de chrétiens et de païens se pressaient au dehors. Yon-Kou-ze se distinguait par des traits nobles et réguliers, aussi bien que par la blancheur éclatante de son visage : une belle taille élevait sa tête au dessus de ses compagnes. Je lui adressai ainsi la parole : « Yon-Kou-ze, tu es chrétienne ? — Non, Père, je suis païenne. » — Je demandai son nom de baptême et j'ajoutai : « Marie, tu as voulu être baptisée et tu l'as été, tu es donc chrétienne. — Père, j'étais alors malade, je ne savais pas ce que je faisais, je ne pouvais donc rien vouloir. — Lorsque je suis venu te bénir chez toi, tu comprenais bien ce que tu disais, lorsque tu me criais : « Père, sauvez-moi, je ne veux pas aller en enfer. » Yon-Kou-ze garde le silence ; ses yeux sont baissés ; elle paraît pensive. Cherchons, dis-je à Pierre, à lui faire faire les actes de foi, d'espérance et de charité. — « Yon-Kou-ze, crois-tu en Dieu ? — Je ne suis pas chrétienne, je ne crois pas. — Espères-tu du moins que Dieu te fera la grâce d'aller au Ciel ? — Si je croyais en lui je pourrais espérer, je n'y crois pas, comment puis-je l'espérer ? — Du moins espères-tu que Dieu te fera la grâce de le connaître, de croire et d'espérer pour te faire aller au Ciel ? » Cette question embarrassa un peu Yon-Kou-ze. Elle réfléchit un instant et puis elle répondit : « Cela, oui, je l'espère. » — Le bon Dieu est si bon, ajoutai-je, tu espères qu'il te fera la grâce de le connaître et qu'il te mettra au Ciel, l'aimes-tu ? — Oui, je l'aime. — Marie, je commençais à désespérer de toi, maintenant je suis rassuré par ta réponse. Tu pourras être heureuse dans le Ciel, car tu viens de faire trois actes essentiels à un chrétien les actes de foi, d'espérance et de charité. Puisque tu espères que Dieu te fera la grâce de le connaître et d'aller au Ciel, puisque tu aimes Dieu, tu crois en lui, comment aimer celui auquel on ne croit pas. Tu crois donc en Dieu. Bon courage. Le démon ne t'entraînera pas en enfer. — Veux-tu que je dise demain la Messe pour toi ? Marie me remercia en ajoutant qu'elle serait reconnaissante de ce bienfait. Il était nuit, la séance fut levée, les chrétiennes regagnèrent le quartier des femmes, les hommes entrèrent pour causer de leurs affaires pendant le souper. — Le lendemain mille oiseaux gazouillaient sous les grands arbres qui environnent les fossés du Tza, le soleil levant pénétrait par les mille trous de ma cabane, et formait autant de points dorés à terre, sur mon moustiquaire, et sur les parois de mon pauvre mur de roseaux. Durant la belle nuit qui venait de s'écouler la grâce avait livré un dernier assaut dans les cabanes du Sud. Notre néophyte n'avait point fermé l'œil ; toute la nuit les vierges entendirent ses monologues. Elle disait un adieu éternel à ce maudit respect humain aussi funeste en Chine qu'en France. Elle se disait le bonheur qu'elle aurait dans le Ciel, la beauté de ce séjour et la vue des Anges. Le malheur des damnés, la cruauté des démons devenaient ensuite tour à tour l'objet de ses discours. La grâce rentrait en possession de cette âme ; l'esprit du mal recevait une dernière défaite. — Dès le point du jour le Tza de la famille Yen voyait une foule de pieux chrétiens accourir, grossir, et remplir cette humble demeure. Bientôt le chant des prières monte vers le Ciel, demandant à Dieu le salut de la jeune néophyte. Enfin arrive le moment solennel du Sacrifice ; ici, comme dans le plus grand nombre des chrétientés la chapelle est petite et en roseaux. Le vent faisait vaciller la lueur des cierges sur un autel pauvre comme la crèche de Bethléem. Il fallut encore user d'une sorte de violence pour conduire Yon-Kou-ze à la Messe : Malgré ses désirs elle se sentait retenue par une force invisible ; ses genoux chancelaient. Un fauteuil est placé en face de l'autel : deux vierges soutiennent la néophyte dans sa marche. Elle assista pour la première fois au St Sacrifice et y puisa la force qui fait surgir parfois du sein même de la faiblesse des apôtres ardents et intrépides. Marie avait subi cette transformation : elle sortit du St Sacrifice pleine de foi et de courage, et la charité dans le cœur. Je lui remis un chapelet et une médaille avec l'inscription chinoise de l'Immaculée Conception. — Yon-Kou-ze est lettrée, ce qui est très rare parmi les femmes en Chine : elle lit sa petite prière, se promet bien de la réciter souvent. La victoire était complète. Tous les jours on vit Yon-Kou-ze accourir fidèlement au Tza de Yen-ien-ze, cette généreuse chrétienne à laquelle elle doit le bonheur de sa conversion : elle y acquit en peu de temps une grande connaissance de la religion, des prières de l'Eglise et de ses saintes pratiques.

LETTRE VII.

ZIN-KA, OU LA NOUVELLE CHRÉTIENTÉ

Quelques mois s'étaient écoulés, un courrier annonçait à la famille Yen qu'un Missionnaire venait d'arriver à la chrétienté de Zen-tsu-siam. Yen-ien-ze et Yon-Kou-ze désormais inséparables sont en route : la ferveur de la néophyte allait croissant,

Sur sa demande les cérémonies du baptême lui furent suppléées, et Yon-Kou-ze put se nourrir pour la première fois du Pain des Anges. Puis, à quelques mois de distance, faisant mission à Zni-Ka-Kou, à 4 lieues vers l'ouest, je vis arriver Yon-Kou-ze, malgré les rigueurs de l'hiver, amenant avec elle sa petite et délicate enfant, charmant petit ange de 10 ans, si elle eut été régénérée dans les eaux saintes. Yon-Kou-ze fut témoin de cette admirable transformation et elle repartit avec sa petite Marguerite, enivrée de joie et de bonheur. Toutefois sa charité devait produire des fruits plus abondants. — Une mère tendrement aimée et un jeune frère étaient encore assis dans les ombres de la mort. Yon-Kou-ze et Zin-ien-ze veillent sur eux. Voisins, amis, connaissances, tous deviennent l'objet de leur zèle : les exhortations sont multipliées et fréquentes, et en moins d'un an cette terre qui jusque là n'avait que deux familles chrétiennes comptait déjà 150 néophytes qui faisaient assaut de zèle et de piété. C'est un noyau suffisant pour former un nouveau centre : aussi désormais verra-t-on parfois le Tza de la famille Zen prendre les allures d'une petite église : ce sera encore Bethléem ; mais qu'il est beau de voir tous les dimanches ces néophytes accourir de tous les points à Zin-Ka, à la chapelle improvisée, y réciter leurs prières avec foi et recueillement. Ici point de conversations inutiles : la matinée se passe tout entière à prier, à apprendre et à expliquer le catéchisme : les moins instruits écoutent leurs aînés dans la foi : les païens eux-mêmes accourent et interrogent les néophytes et chaque année plusieurs d'entre eux demandent le baptême. Ainsi se développait la nouvelle chrétienté la plus fervente du district. C'est l'œuvre du diable batonniste, ou plutôt c'est le triomphe de Marie. Il en coûtait toutefois à l'enfer de lâcher sa proie entière. Yon-Kou-ze trouve sa vieille mère et son jeune frère sourds à ses sollicitations. Ku-wam-ze et Kou-filou veulent rester fidèles à l'erreur.

LETTRE VIII.

LA PRÉPARATION

Ku-wam-ze âgée de 50 à 60 ans est une femme de caractère, d'un bon sens rare, elle a la parole facile, du savoir faire, et surtout une grande force d'âme. Durant les deux années qui ont suivi l'établissement de la nouvelle chrétienté, dès que le Missionnaire arrivait, Ku-wam-ze ne manquait pas de lui rendre sa visite, de lui témoigner sa reconnaissance pour les soins donnés autrefois à sa fille, mais c'était tout. — Son fils Kou-fi-lou est peut être un peu simple, mais tout aussi éloigné de la religion que sa sœur y est attachée. Dès qu'il voit le Père il prend la fuite. — En toute occasion j'exhortais Ku-wam-ze à embrasser la foi. Elle répondait ce que répondent la plupart des païens : « C'est bien, je serai chrétienne, la religion est excellente, ce sera pour l'année prochaine. » Cependant les années s'écoulaient avec cette promesse. « Et ton fils, lui dis-je un jour. — Père, pour mon fils, attendons encore, quand il sera grand. Deux ou trois ans après j'allais célébrer un jour du mois de Marie, au milieu de ces chers néophytes. La veille Ku-wam-ze demande à me parler « Père, j'ai un parent qui a 81 ans, c'est un bien brave homme, je lui ai expliqué le bonheur des saints dans le Ciel, je ne pouvais supporter la pensée de le voir se perdre. Il est, je crois, assez instruit. Il est ici ; je vous prie de le baptiser. — Volontiers, lui répondis-je. Elle fait entrer le bon vieillard. Fidèle à la pratique des vertus naturelles, il n'attendait que le baptême pour monter au Ciel. La précision et la clarté avec lesquelles il répondait à mes questions me prouvaient que s'il avait la connaissance de nos vérités, celle qui l'avait instruit, était elle aussi, mûre pour la vie chrétienne. Le bon vieillard trouva assez de force pour se tenir à genoux pendant la cérémonie du baptême : il me demanda aussi la confirmation qu'il reçut avec la même piété, et à un mois de là j'appris que cet autre Siméon avait chanté son Nunc dimittis. Après avoir reçu son Dieu dans son cœur il s'endormit paisiblement et sans maladie pour aller le contempler dans les Cieux. — A cette nouvelle Ku-wam-ze accourt. Déjà bon nombre de païens parents et amis étaient sur les lieux. Tous se préparaient pour les superstitions en usage : on a invité les bonzes, les papiers d'or et d'argent sont apprêtés, la flamme va les consumer, et ce seront autant de trésors que les esprits ou poussahs mettront à la disposition du défunt. Mais Ku-wam-ze paraît, et elle s'oppose à tous ces préparatifs ... — Cet homme est mort chrétien, chrétien, s'écrie-t-elle, on lui doit les cérémonies chrétiennes. On a beau objecter les coutumes, la religion de la famille, Ku-wam-ze reste inébranlable. Au moins qu'on lui prépare la ... Cette ... superstitieuse qui porte le nom du défunt, a, selon les cérémonies païennes, une place spéciale

devant le cercueil : le 15 de chaque mois on lui offre le riz qui est censé apaiser la faim du mort. C'est sans contredit ce qu'il y a de plus sacré dans les idées païennes. Ku-wam-ze a prévu la difficulté. Elle a eu soin de faire faire une croix de bois qu'elle apporte avec elle. Elle dépose la croix à la place que doit occuper le Pa-wé en disant : « Voilà le signe protecteur des chrétiens, où donc mettre le Pa-wé ? » La place était prise, on y renonça. Pour dernière consolation, on demande que l'on cuise au moins le riz qui doit apaiser la faim de ce pauvre défunt. Ku-wam-ze soustraira encore le néophyte mort à cette bizarre superstition. « C'est bien, dit-elle, seulement sachez que les âmes des chrétiens ne peuvent être soulagées que par les bonnes œuvres. Ainsi donc toutes les fois qu'on cuira le riz à notre cher défunt, on devra donner un demi piastre aux pauvres. Personne ne parla plus de cuire le riz, et les chrétiens accourus chantèrent leurs prières et firent les obsèques chrétiennes à la grande admiration des païens qui n'avaient encore jamais été témoins de ce pieux spectacle. — Voilà les œuvres de Ku-wam-ze encore païenne. La vertu de Yon-Kou-ze, sa foi, sa piété produisaient déjà ces beaux effets dans l'âme droite de sa vieille mère. Dieu la préparait ainsi à la grâce du baptême. La maladie mortelle de Ku-fi-lon achevait cette préparation et hâtait le bonheur de la mère et du fils.

LETTRE IX.

DOUBLE APPARITION ET DOUBLE CONQUÊTE.

Ku-fi-lon était aux portes de la mort : loin de penser au baptême, il rejetait avec force la foi chrétienne. Sa sœur demandait instamment à Dieu la conversion de son malheureux frère ; elle l'obtint par l'entremise de sa Sainte patronne la Bse Vierge Marie. Déjà les médecins ont abandonné le malade, l'arrêt est prononcé. Le matin au lever du soleil il appelle sa mère : « Où est donc, dit-il, cette dame qui est venue me voir hier au soir ? » — Que dis-tu, mon enfant ? personne n'est venu hier. — Mais si ! Elle m'a enseigné deux prières, et me les a fait répéter plusieurs fois. — Quelles prières ? — L'enfant récite imperturbablement la prière : « Notre Père » en sa langue, celle-là, dit-il, elle m'a recommandé de la dire tous les matins. Il récite ensuite avec le même aplomb la Salutation Angélique, et ajoute, elle m'a recommandé de la dire tous les soirs, et m'a promis que, si je suis fidèle, dans huit jours je serai guéri. — Ku-wam-ze savait très-bien que son petit Ku-fi-lon n'avait jamais appris de prière : elle fit appeler aussitôt Yon-Kou-ze et Zen-ien-ze, leur raconta la merveille, et le jour même, du consentement de la mère, à la demande du fils, Zen-ien-ze faisait couler l'eau régénératrice sur le front de l'enfant. Huit jours après Ku-fi-lon s'agenouillait au pied de l'autel à la nouvelle chrétienté, mêlant sa voix innocente à celle de ces fervents néophytes, et faisant monter vers le Ciel ses accents de reconnaissance. — Ce ne fut que deux mois après, à mon retour à Zin-Ka que j'apprenais ce miracle de Marie : je suppléais avec bonheur les cérémonies du baptême au jeune miraculé qui me frappait autant par son ingénuité et sa ferveur, qu'il m'avait étonné autrefois par son air revêche et ses manières sauvages. On profite bien à l'école de la Reine des Anges. Au divin Sauveur maintenant à achever l'œuvre si bien commencée par sa très-Sainte Mère. — Ku-wam-ze avait vu Notre-Seigneur portant la couronne d'épine. Cette apparition au milieu d'un nuage de lumière avait rempli son âme d'une ineffable consolation. (Elle ne m'apprit cela qu'après son baptême). Elle avait bien promis à Notre-Seigneur de se faire baptiser, mais par je ne sais quelle illusion du diable, elle reculait toujours. « Ta fille et ton fils sont chrétiens, lui disais-je un jour, maintenant c'est ton tour, va te préparer. — Père, je ne sais ni prières ni doctrine, il me faut encore bien du temps pour me faire instruire. — Ne crains rien le bon Dieu a donné des pouvoirs très-étendus à ses Missionnaires, et en vertu de ces pouvoirs je t'accorde une large dispense pour tout ce que tu ne sais pas... Je savais que ces paroles de Ku-wam-ze étaient un prétexte. Elle avait déjà formé et instruit d'autres catéchumènes. Après cette sommation elle se rendit devant l'autel, s'offrit tout entière à Dieu, et quelques instants après elle voyait dans la joie de son âme l'eau sainte couler sur son front. La grâce du baptême redoubla son zèle : elle se fait distinguer autant que sa fille par son empressement et son dévouement aux œuvres de Dieu. — Le maître de la maison où sont arrivées ces œuvres de bénédiction est restée sourd à la grâce ; aujourd'hui il y a un rapprochement. Yon-Kou-ze a formé une petite école, l'a confiée à un maître chrétien ; les enfants nombreux du [illegible]

y reçoivent l'instruction. Le chef de famille au lieu des blasphèmes qui sortaient souvent de sa bouche parle d'embrasser lui aussi la religion du Sauveur. Priez pour lui. —— Quant au frère de Jou. Kou-ze, le jeune Kiu-fi-lou, après avoir fait durant un an l'édification de ses condisciples dans notre école de Mao-Ka-tzen; ce privilégié de la Reine des Anges est allé recevoir au collège de Zi-Ka-wei une instruction plus forte, qui en fera sans doute un apôtre aussi zélé que sa sœur. Trempé pendant 6 ans dans les exercices de la vertu, Kiu-fi-lou a quitté Zi-Ka-wei: il s'est livré à l'étude de la médecine et vient de partir comme catéchiste pharmacien pour la ville de Tien-tcheou que nous espérons conquérir à Jésus-Christ.

LETTRE X.

LE DIABLE PRIEUR.

Zin-Ka vient de faire une grande perte. Après avoir travaillé 4 ans à la formation de sa belle chrétienté, Zin-ieu-ze est allé recevoir dans le Ciel la couronne due à ses travaux. Elle pouvait dire le Bonum certamen certavi, cursum consummavi etc... Sa petite fortune avait passé presque toute entière à la formation de ses néophytes. C'était au prix de ses privations et de ses épargnes qu'elle les appelait chez elle pour les instruire, partageant avec eux le peu de riz qu'elle recueillait; c'est là aussi qu'elle appliquait le fruit de ses travaux. En mourant elle laissait un enfant qui avait sucé la piété avec le lait. Elevé à notre école de Mao-Ka-tzen, aujourd'hui âgé de 19 ans, le fils de Zin-ieu-ze a toujours fait revivre en lui les vertus de sa mère. Son talent, sa modestie et son humilité, son application, sa conduite exemplaire l'élèvent au premier rang parmi ses condisciples. Jamais je n'ai entendu sur son compte une plainte ou un reproche. Il ira bientôt reprendre à Zin-Ka l'œuvre si bien commencée par sa mère. —— La mémoire de Zin-ieu-ze est restée gravée dans le cœur de tous les néophytes. Croiriez-vous que le diable a eu le front d'emprunter les traits de Zin-ieu-ze pour les tromper, et ne voilà-t-il pas ce vieux singe transformé en chrétien fervent, priant, zélateur, enseignant à prier? oui, c'est vraiment un diable prieur. —— Voyez-vous Zin-tin-siam? Il m'arrive tout mystérieux: il parle bas avec une sorte de honte mêlée de je ne sais quelle crainte. — « Père, depuis plusieurs jours ma belle sœur Zin-ieu-ze apparait toutes les nuits au néophyte Tze, et nous avons tous grand peur. Que faut-il faire? — Comment cela? — Il y a déjà plusieurs nuits que cela dure. A la première apparition Tze a été saisi de crainte. Zin-ieu-ze lui a parlé avec douceur; elle lui a dit: « est-ce que tu ne me connais pas? C'est moi qui t'ai enseigné les prières. Je n'ai pas eu le temps d'achever ton instruction et c'est pour cela que je viens » Depuis ce moment la plus grande partie des nuits se passe à apprendre des prières. Mais il y a des choses singulières. Tze depuis ce temps est tombé dans un état de faiblesse extrême; il ne peut plus prendre de nourriture, il dépérit à vue d'œil. Tous nos néophytes sont effrayés, et les païens nous disent: « il faut que votre religion soit bien mauvaise pour que vos morts viennent ainsi troubler les vivants. » —— Ces derniers résultats me disaient assez que la prétendue Zin-ieu-ze ne pouvait être qu'un ange des ténèbres transformé en ange de lumière. Je fis recommander au néophyte Tze de se méfier de ces apparitions, de s'armer du signe de la croix et de faire usage de l'eau bénite. Quelques jours après je passai dans la chrétienté de Zin-Ka: je le fis appeler. Il était pâle, défait, la peau collée sur les os. « Eh bien! lui dis-je, Zin-ieu-ze continue-t-elle ses visites? — Oui, Père, toutes les nuits. — N'est-ce pas un rêve? — Non, je la vois distinctement, elle me fait prier. — As-tu fait le signe de la croix avec l'eau bénite? — Je l'ai fait. Elle m'a dit: "tu fais le signe de la croix, mais je n'ai pas peur de l'eau bénite. Ne connais-tu donc plus Zin-ieu-ze? A qui dois-tu le bonheur d'être chrétien? Tu fais une chose excellente: toutes les fois que tu pries, c'est ainsi qu'il faut commencer. Prends de l'eau bénite et fais le signe de la croix." » Je recommandai au néophyte de porter sur lui une médaille de la très Ste Vierge: des affaires m'appelaient à Tung-tcheou. L'état de faiblesse où il était réduit, et les paroles de cette singulière institutrice au moment du signe de la croix me confirmaient dans ma première pensée. Les Saints ne font pas désespérer les gens: il n'y a que le menteur effronté qui pense à la peur quand on fait le signe de la croix. Aie confiance, dis-je à Tze, je reviendrai bientôt te délivrer de ces visites importunes. Je m'éloignai. Trois jours après j'étais de retour. —— J'appelle mon pauvre malade. — Eh bien! qu'est-il arrivé en mon absence? Zin-ieu-ze continue-t-elle ses visites? — Elle est revenue une fois; mais hier et avant hier, ce n'était plus elle. Ce sont deux hommes. Ils m'ont demandé hier: « Veux-tu aller voir un beau pays? — Non leur ai-je répondu. Je suis épuisé, je n'ai pas

la force de marcher. — Qu'à cela ne tienne, la brouette est prête. — A ces mots je me suis levé, j'ai ouvert la porte : la nuit était belle j'aperçois au milieu de la cour une belle brouette très richement parée. Un brouettier attendait prêt à partir. Je m'assois et à l'instant la brouette est poussée et avance avec une rapidité incroyable. En très peu de temps je me suis trouvé dans un pays délicieux : jamais je n'aurais pu imaginer des choses aussi belles. Après m'avoir laissé le loisir de tout contempler, le brouettier m'a repris et m'a ramené avec la même vitesse. Au point du jour j'étais dans la cour de ma maison : ma femme n'était pas encore levée. A peine ai-je mis pied à terre que brouette et brouettier, tout a disparu. — Tandis que j'écoute la narration de ce singulier voyage, les néophytes accouraient de tous les points. Je leur rappelai la toute puissance de Dieu, et les exhortai à la confiance. Tandis qu'ils priaient devant l'autel, administrateurs et catéchistes préparaient l'eau bénite, le surplis, l'étole, la croix : nous nous rendîmes en grande pompe à la maison de Tze : j'y récitai les oraisons de l'Eglise, et la bénit. Dès lors on ne revit plus dans ce Tza ni diable ni brouettier. La paix est rendue à la famille et à la nouvelle chrétienté ; nos néophytes n'en deviennent que plus fermes dans leur foi et plus zélés dans leurs exhortations. Chaque année ils nous apportent leur moisson de nouveaux chrétiens. Déjà ils ont envoyé une petite colonie dans l'île de Ngou-ten à l'ouest. Le souvenir de Zin-ieu-ze, Kon-ze, Kou-tsang-ze vivra dans la mémoire de ces colons, et ils apporteront dans leur nouvelle patrie cette soif ardente de la conversion des âmes que ces trois néophytes surent si bien leur inspirer.

LETTRE XI.

UNE REVUE

Ici comme partout s'accomplit la parole évangélique : "la vie de l'homme sur la terre est un combat." Elle s'accomplit surtout dans la vie apostolique. Je n'avais pas eu la gloire d'ouvrir le feu, et lorsque l'obéissance me lança sur ce champ de bataille, je ne faisais que continuer les combats du Seigneur vigoureusement entrepris par mes prédécesseurs. — Vous venez de le voir, l'ennemi de l'homme a revêtu diverses formes trompeuses : ici sous celle d'un mari cruel, le diable tatouniste, vrai tyran, il se montrait sous son caractère propre et essuyait une sanglante défaite : là revêtant les dehors de la sainteté et de la prière, loin de détruire l'édifice commencé par lui, découvert sous ce masque hypocrite, il ne faisait que l'affermir. Nous le retrouverons dans la suite de nos courses, tantôt apparaissant d'une manière visible et le plus souvent à son désavantage, tantôt nous livrant des assauts dangereux en excitant contre nous la foule armée de ses adorateurs. Avant de poursuivre notre œuvre, je vous arrête un instant au centre de la Mission pour y faire la revue des temps passés. — Avant la première attaque des Anglais, le prêtre chinois Yang parcourait les districts de Hai-men et de Tsum-ming avec les belles chances du martyre. Il travaillait caché dans l'ombre aussi bien que ses chrétiens. Quelques années auparavant, plusieurs de ces derniers avaient été découverts, pris, emprisonnés, quelques uns même envoyés en exil. Les réunions, les prières, la Messe, l'administration des Sacrements, tout se faisait au fond du Tza de quelque chrétien et toujours pendant la nuit. Le Tza de la famille Tou, plus tard appelé Tou-Kong-sou, aujourd'hui transformé en orphelinat-école, était le vieux manoir chrétien. A une ½ lieue au Nord celui de la famille Mao, servait aussi d'asile au prêtre et de lieu de prière pour les fidèles. Il était connu comme tel des satellites de Mao-Ka-tsen : aussi ces loups affamés venaient-ils chaque année, vers le premier jour de l'an, faire les menaces d'une dénonciation, et nos chrétiens ne pouvaient se dérober à leur insatiable cupidité qu'en versant de grosses sommes dans leurs mains rapaces. On conçoit qu'avec de pareilles difficultés le prêtre devait séjourner bien longtemps dans chacune de ces familles pour voir et entendre ses ouailles. Souvent aussi il lui était impossible en 2 ou 3 ans de voir tout son troupeau. Mais la persécution était la force des chrétiens : au milieu des appréhensions et des souffrances continuelles ils n'en étaient que mieux unis entre eux par les liens de la charité, et à Dieu par la vraie dévotion celle du dévouement. C'est dans ces perplexités que le canon anglais se fit entendre dans le lointain à l'attaque de Wou-sang : le sol haimençois tremblait secoué par ces terribles détonations : quelque temps après la presqu'île se portait toute entière sur les bords de la mer pour contempler la flotte victorieuse qui voguait vers Tchen-Kiang. Alors aussi les persécuteurs rabattirent de leur fierté, et le prêtre Yang se montra à découvert. Les Missionnaires français écrivit-il à la famille Mao, sont à nos portes, ils arriveront incessamment à Chang-hai, ainsi com-

Dieu nous envoie des sauveurs. Dans quelques jours lorsque les satellites viendront vous rançonner, qu'on sache leur résister. Rendez à l'Église sa liberté, je vous déclare que toute somme versée entre leurs mains sera un tribut payé à l'enfer. — Frappés de ces dernières paroles, animés par cette assurance, les chrétiens de Mao-Kia attendirent l'ennemi de pied ferme. Trois satellites arrivent, se pavanant sur leur char de triomphe : à l'instant le signal est donné : on accourt. En un moment les chars sont enlevés, et nos trois hommes bousculés quelque temps à gauche et à droite par la foule, sans toutefois être trop maltraités. Ils se voient obligés de repartir honteux, laissant en compensation à ceux qu'ils avaient si souvent et si injustement dépouillés une petite part de leur butin : à l'un un chapeau, à l'autre un habit doublé en peau de chèvre : tous trois se sauvent à toute jambe et rentrent piteux au tribunal. Le mandarin instruit de l'aventure, se garda de leur donner raison : l'échec de Hou-Song avait inspiré une crainte salutaire. La chose passa. Dès ce moment l'oppression cessa, et les chrétiens dégagés de leurs entraves, commencèrent à exercer auprès des païens ce zèle qui devait porter plus tard des fruits si abondants. — Après 200 ans de bannissement, la Compagnie de Jésus était rappelée au secours par les chrétiens chinois. La première petite phalange arriva sous la conduite du P. Gotteland. — Un chrétien ardent que nous verrons plus tard jouer un grand rôle, Zi le hardi, me racontait ainsi l'impression que produisit sur les chrétiens de Hai-men la première vue des Missionnaires d'Europe. Dès qu'on sut leur arrivée, Hai-men envoya sa petite caravane à Chang-hai pour déposer ses hommages aux pieds de ses nouveaux Missionnaires. A leur retour, aussitôt tous d'accourir, d'interroger : « Comment avez-vous trouvé ces nouveaux Pères ?... — Le chef était au lit malade, répondait la troupe, figurez-vous une figure maigre, allongée, un nez long, de petits yeux gris, une coiffure blanche collante sur la tête, longue, retombant à côté de l'oreille avec un flocon blanc à l'extrémité. » Nos chrétiens qui entendaient tous les jours les peintures les plus singulières des figures Européennes, mais qui n'en avaient jamais vu, écoutaient et dévoraient de leurs regards ceux qui leur racontaient leurs impressions. Quelques-uns éprouvaient une certaine frayeur. Ils furent cependant rassurés lorsqu'après cette première description nos visiteurs leur redirent la douceur et l'affabilité des nouveaux venus. — Quelques mois après, le P. Clavelin voguait vers l'ouest embrassant dans ses travaux à la fois Tsum-ming et Hai-men. C'était trop pour un seul homme. Le Missionnaire habitait Tsum-ming ; il ne put faire que quelques rares visites à Hai-men. Les œuvres se bornaient à peu près à réunir pour les missions les quelques chrétiens épars dans ces vastes contrées. Le P. Clavelin put cependant former quelques centres : il répara le vieux manoir de Jen-Kong-sou. — De 1847 à 48 les Pères Werner et Lemaître furent fixés à Haimen, séparé de Tsum-ming, et chargés en titre de ce nouveau district. Ils travaillèrent à l'organiser. Il fut divisé en 29 chrétientés, on y compta deux Kong-sou ou petites chapelles, 7 écoles d'enfants. Le nombre d'adultes baptisés s'éleva à 78 ; 637 enfants abandonnés par leurs parents païens reçurent aussi le baptême, très peu survécurent. Les listes qui nous restent élèvent alors le nombre des chrétiens de Hai-men à 4 874. — L'année suivante 1848-49 le P. Werner se trouva seul. Il s'occupa du matériel : les chrétiens pauvres, mais dévoués apportèrent les fruits de leurs travaux et Haimen vit s'élever sur différents points 12 chapelles la plupart il est vrai en roseaux ; une seule en brique et encore les ressources ne permirent-elles pas de l'achever. Les missions, les courses aux malades, les occupations de tous genres épuisèrent les forces du Missionnaire. Il baptisa néanmoins 27 adultes, et dut battre en retraite. Le P. Lemaître le remplaça durant les deux derniers mois. Si le nombre des chrétiens n'augmenta que faiblement, cette année fut toutefois une année heureuse. C'était une année de préparation : le P. Werner habituait les chrétiens à se réunir tous les dimanches dans des centres communs, et ces réunions allumaient le feu sacré dans les cœurs. Il fit une première apparition au tribunal, et faisait connaître la religion. Il porta aussi le premier ses pas au Nord sur le territoire du Kiang-pé que nous verrons plus tard si fécond en épreuves et en consolation. — La chrétienté de Kou-Ka était un poste avancé dans un pays nouveau le plus superstitieux et le plus fanatique de notre mission. Le P. Lemaître poussa plus loin et planta la foi à deux lieues au Nord au sein d'une riche famille. Tsang-Koué-ia lui rendit ses armes c'est-à-dire les enseignes de grand chef des mangeurs d'herbe, en tout semblables à celles de nos francs-maçons d'Europe.. (Ici il y a une lacune dans le manuscrit. Rien dans les papiers du P. de Carrère ne peut y suppléer). Cependant le district de Hai-men continuait doucement ses œuvres de conversion lorsque le P. Lemaître, ce missionnaire ardent et actif, reparut dans ce beau champ évangélique, pour y travailler deux années entières. C'était 1849 et 50. On se cachait encore dans l'ombre. La visite du P. Werner au mandarin avait produit de bons résultats, mais ils étaient encore peu sensibles, et elle n'avait pas eu tout le succès que nous en attendions. On évitait surtout les bourgs que l'on aurait pu rencontrer sur la route. Le P. Lemaître voulut se montrer au grand jour, il

courut plus d'un danger, mais il brisa la glace. — A l'ouest de Hai-men et au Sud de Tum-tchéou était un petit nombre de chrétiens abandonnés. Le courageux Tsa-wong-tseou, un de ces hommes à taille élevée, au front large et découvert, aux allures franches et dégagées, qui semblent faits pour ne rien craindre, a conçu l'heureuse idée de relever la chrétienté dans ce coin éloigné de l'ouest. Depuis trop longtemps les chrétiens dispersés étaient privés des douces consolations de la religion : il fallait aller les chercher au loin. La plupart mourait sans Sacrement. Dieu avait béni Tsa-wong-tseou : il avait de la fortune, il pouvait chaque année lui seul soutenir les frais d'une mission. Il annonce son projet au P. Lemaître. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'ardent Missionnaire. Tsa-wong-tseou s'en retourne joyeux : les préparatifs sont faits. La mission est annoncée aux chrétiens dispersés au loin. Elle commence. Le lendemain Tsa-wong-tseou entre dans la chambre du Missionnaire. — « Père, il va y avoir de grandes difficultés. — Quoi donc ? — Il nous arrive plusieurs centaines de païens, leur chef les conduit ici pour piller et incendier. — A la garde de Dieu, répond le Père, comment s'appelle le chef de la bande ? — Le nom est décliné. Un instant après cette foule traversait le pont du Tsa, se précipitait dans la cour et remplissait la maison. Le P. Lemaître, qui conserva sa gaîté, son aplomb et son entrain naturel, appelle le chef par son nom en s'écriant : Voilà que tu nous amènes bien des amis : très-bien ! je suis content de toi. Vite qu'on prépare du thé et du bon ! — Quoi ! s'écrie le chef, tu viens d'Europe et tu sais mon nom ? — Qui est-ce qui ne connaîtrait pas un homme fameux comme toi ? Vient ensuite la montre des images et des différents objets Européens. Le P. Lemaître les amuse si bien qu'il les gagne tous. Le thé est servi. Quelques instants après ils se retiraient enchantés en répétant à l'envie : « les Européens ne sont pas certes aussi sauvages qu'on le dit ». Les mêmes dangers se présentèrent au Nord à Kou-Ka, à l'Est à Sé-wa-tse-Kong. — Le P. Lemaître était chez Si-vé-pang dans la cabane ou la case de bambous que nous visitions pour la première fois dans notre grande course. Il est appelé pour un malade à l'Est et au delà de Sé-wa-tsé-Kong : il a résolu de faire connaissance avec les païens. Il est donc arrêté qu'on traversera le bourg. Les païens en ont connaissance, aussitôt ils forment un complot ; mais il est découvert. Le P. Lemaître toutefois ne voulait pas compromettre ses chrétiens. Il leur demande s'ils craignent. Le chef de la chrétienté Si-vi-pang était un de ces singuliers personnages qui toujours concentrés en eux-mêmes font un mystère de leur caractère aussi bien que de leurs pensées : il parlait peu, et ses paroles sortaient de sa bouche sous forme de sentences et il cachait sous l'extérieur le plus bizarre et le plus rustique une âme forte et courageuse. Il répondit pour tous : « le Père n'a pas peur, les chrétiens ne doivent pas avoir peur ». — Les voilà en route : on était parti un peu trop tôt pour laisser à la foule le temps de se réunir, mais le retour eut été funeste si la Providence n'eut veillé sur les siens. La longue rue de Sé-wa-tse-Kong était encombrée dans toute sa longueur, par une foule compacte et menaçante. Le Missionnaire passe entre ces deux haies. Deux hardis brigands poussent le cri du signal : « mort au rat d'Europe ». D'autres intimidés par la contenance du Père et des quelques chrétiens qui marchent à sa suite, sans doute aussi changés par le bon Ange, crient contre les agresseurs : « Vous allez nous susciter de grandes affaires ». Les voilà qui se disputent, ils échangent quelques coups de poing, tandis que le Missionnaire continue tranquillement son chemin. Quelque temps après, de grandes calamités fondirent sur le district de Hai-men : le P. Lemaître en profita admirablement pour mettre en relief la charité chrétienne. — La famine désolait Hai-men, tandis que la peste décimait la population de Tum-tcheou. L'infatigable Missionnaire portait sur tous les points la sollicitude et les secours de son ardente charité. Il sut multiplier les moyens, il mit à contribution les amis d'Europe. On le voyait presqu'en même temps à la fois sur tous les points de ce vaste district, consolant les uns, exhortant les autres, recueillant les enfants abandonnés, distribuant ses aumônes. Son nom était dans toutes les bouches. Cette prédication ne pouvait manquer de porter des fruits : 1433 enfants païens furent recueillis et reçurent le St baptême. Dans la seule ville de Tum-tcheou, il ouvrit le Ciel à 655 adultes dans le reste du district 91 adultes païens étaient baptisés. L'année suivante 1850-51 compta 66 nouveaux chrétiens et 103 enfants recueillis et élevés dans les familles chrétiennes ; ce qui éleva la population chrétienne du district à 5080. La tache du P. Lemaître à Hai-men était achevée. Il devenait plus utile à Chang-hai dans ce grand centre de population où dans quelques années il ne fallait rien moins qu'un pareil champion, pour braver les boulets, voler au secours des chrétiens dans l'enceinte même d'une ville occupée par des révolutionnaires, cruels ennemis de Dieu et des hommes. — En 1851-52 parut l'ardent et infatigable P. Brueyre. Sec comme une allumette, brulant du désir d'action, levé à 3 heures du matin, jamais malade sous un ciel inclément et au milieu des longues courses qui abattaient les complexions les plus robustes, il ne révélait que par un travail excessif les forces cachées dans un corps chétif : il faisait dire à quelqu'un : « Ce Père n'est

pas de chair, mais de bois. Il était digne de succéder au P. Lemaître: il continua ses œuvres avec vigueur, marchant sans crainte au milieu des païens, les prêchant jusque dans les thoi et au milieu des bourgs. Il courut aussi des dangers: arrêté deux fois par les ennemis de la religion, il vit ses malles ouvertes et tout ce qu'elles renfermaient dévalisé. Il n'en continuait son apostolat qu'avec plus d'ardeur. Il donnait une première organisation à l'œuvre de la propagation de la foi, rangeait ses chrétiens par dizaines, commandés par un décurion. Cette aggrégation eut ses cahiers, ses règles, ses réunions, et des tableaux sur lesquels était chaque fois, le nombre d'exhortations aux païens faites par chaque aggrégé. Cette idée heureuse conçue d'abord en France par le P. Fouillot, appliquée à Haimen par le P. Bruneyre porta ses fruits. — Dans la 1ère année 1850-51, elle n'eut que 25 baptêmes d'adultes et 60 catéchumènes. L'année suivante l'association était lancée; elle marchait avec plus de régularité et d'ensemble: elle fournit 105 baptêmes d'adultes et 50 catéchumènes. C'est alors que le P. Bruneyre dut abandonner le district pour prendre soin du petit séminaire. Il laissa son œuvre au P. Nicolas Massa qui en deux ans comptait 472 adultes baptisés. La population chrétienne de Hai-men atteignit alors le chiffre de 5600. — La revue est terminée revenons à l'actualité du moment. Le P. Bruneyre est lancé de nouveau sur le champ de bataille: c'est lui qui m'a donné les premières leçons, et qui a guidé mes premiers pas dans la carrière apostolique.

LETTRE XII.

LE LEANG-VOU NÉOPHYTE.

Voyez-vous au Sud-Ouest de Haimen dans cette immense embouchure de 30 lieues où le Kiang reçoit des abîmes de l'océan et rejette tour à tour au gré de la marée ses eaux rapides et bouillonnantes; c'est la petite île où la grande course avait déjà porté nos pas. A notre arrivée elle ne comptait encore que 4 chrétientés, mais c'était la terre féconde en bonnes œuvres. Les mœurs des habitants sont un peu rudes; il y a quelques années c'était un nid de pirates: témoin ce grand bourg que vous apercevez à l'Est sous le nom de Wei-hong-tsen, plus connu dans le pays sous le nom de Kiang-dao-tsen (bourg des pirates). Ces écumeurs de mer n'ont pas oublié leur ancien repaire: avancez vers la pointe Est, vous trouvez une terre nouvellement formée, peu habitée, où souvent à l'entrée de la nuit, on voit errer des pirates en costume de guerrier, apportant en vente aux habitants les fruits de leurs expéditions nocturnes, et leur demandant en échange des provisions d'eau douce, des légumes, etc. C'est entre ces brigands et le bourg de Kiang-dao-tsen au Sud et sur les bords même de la mer que surgit la nouvelle chrétienté due à la famille Tsang. Tsang-Kuen-gno est un Leang-vou: c'est le nom que donnent les habitants de Tsun-min et de Hai-men aux grands propriétaires qui entretiennent sur leurs terres de nombreux colons et des fermiers qui leur paient chaque année une certaine redevance. Nous ne comptons que trois familles de Leang-vou parmi les chrétiens à peu près tous très-pauvres. Encore païen Tsang-Kuen-gno avait le cœur droit, une âme généreuse. Une originalité rare et une fortune considérable le distinguaient entre tous les habitants de Pé-hai-so: personne de l'île qui ne connût Tsang-Kuen-gno. Il eut le bonheur de connaître la religion, il l'aima et l'embrassa, puis il tourna toutes ses pensées vers la conversion de ses compatriotes. Avant tout il voulut assurer le salut de sa famille. Sa femme avait de la tête, de la droiture, mais elle était païenne fanatique. Tsang-Kuen-gno, l'exhorte, la presse, l'exhorte encore: tout est inutile. Se donnant enfin les airs d'un homme courroucé, il tente un coup d'état. Il déclare à Madame qu'il ne veut pas d'une femme païenne, et lui donne jusqu'au lendemain; si à ce terme elle ne se convertit, et ne commence à apprendre les prières, il la vendra au loin et prendra une femme chrétienne. Un fils de 15 à 19 ans était aussi éloigné du Christianisme que sa mère: la même injonction lui est faite, sous peine d'être deshérité et chassé au rang des mendiants. — Une crainte salutaire fut le commencement de la sagesse, la grâce en profita: la mère et le jeune homme se mirent à l'étude de la religion; ils goûtèrent ses enseignements: l'esprit et le cœur se tournèrent vers Dieu. La conversion est sérieuse, tous deux reçoivent le baptême et seconderont avec ardeur le zèle de Tsang-Kuen-gno pour la conversion des païens. — Deux années ne s'étaient pas écoulées que déjà Tsang-Kuen-gno, l'apôtre de Pé-hai-so parcourait l'île dans tous les sens, mettant sa chaleureuse parole et sa fortune au service de la bonne cause; il gagnait les pauvres par ses aumônes et ses exhortations, tandisque sa femme et son fils les recevaient avec la plus touchante charité, les instruisaient, les affermissaient dans la foi. Parfois lorsqu'il y avait beaucoup de catéchumènes à la maison, il arrivait que le maître de la famille et son jeune fils cédaient leurs lits à ces nouveaux venus et se retiraient dans un coin pour prendre un peu de sommeil étendus sur de la paille. Déjà ils comptaient assez de néophytes pour former une nouvelle chrétienté qui leur fut accordée à titre de récompense, et Tsang-Kuen-gno en devenait l'administrateur. Il bâtit dans son Tsa une petite chapelle bien modeste, il est vrai, chapelle en bambous et en roseaux à la mode du pays, aussi bien que la chambre destinée au Père. Mais que voulez-vous c'est l'usage, et la modestie de l'édifice n'en contrastait que plus avec l'éclat du magnifique spectacle qu'offraient tous les ans de nombreux catéchumènes régénérés dans les eaux saintes. — Il y aurait bien des traits admirables de vertu à raconter dans la vie de Tsang-Kuen-gno. Ne respirant plus que pour Dieu et ne comptant pour rien les choses de la terre, cette âme fortement éprise des grandeurs du Ciel poussa jusqu'au dernier point son abnégation en faveur de la sainte cause. Pressé par la charité de Jésus-Christ, désireux d'imiter sa pauvreté et ses souffrances, ne trouvant pas du reste dans sa fortune des ressources suffisantes pour satisfaire les nobles désirs de

son grand cœur il compte avec ses revenus aussi sévère pour lui-même que généreux pour les pauvres : il n'entreprendra plus ses voyages qu'à pied, parcourant les îles de Bé-hai-so et de Haimen, portant ses pas là où il espère gagner quelques âmes à Jésus-Christ. Voici un des beaux traits de sa vie. — Après une année de mission à l'école du P. Brueyre 1857-58, je crus devoir organiser en grand l'aggrégation de l'œuvre dont j'ai déjà parlé, destinée à la conversion des païens. Je la renouvelai dans tout le district, nommai de nouveaux décurions, et les groupes de 10 decensiers manœuvrant sous la conduite d'un centenier. Le 1er Dimanche de chaque mois ils se réunissaient sous la présidence de leurs chefs respectifs. Après avoir récité les prières le decennier inscrivait sur un tableau le nombre d'exhortations aux païens faites par des aggrégés, les noms de ceux que chacun avait convertis, ainsi que les difficultés qui s'opposaient à leur instruction ou à leur baptême. Le 2me Dimanche les décenniers se réunissaient avec leur centenier et lui rendaient compte de ces tableaux qu'ils examinaient avec soin ; ils s'entendaient avec lui sur les moyens à prendre soit pour préparer les catéchumènes, soit pour lever les obstacles qui s'opposaient à leur conversion. Ils écrivaient sur un tableau général les tableaux de chaque décennier, et le 3me Dimanche, deux courriers partis des deux extrémités du district, m'apportaient dans la ville de Mao-Ka-tsen tous les cahiers qu'ils avaient recueillis sur leur route. Je répondais à chaque centenier, lui donnais des avis pour chacun de ses subordonnés ; je les encourageais, leur faisais des observations et dirigeais ainsi cette vaste congrégation qu'il m'était impossible de réunir sur un seul point, dans un district aussi étendu. Elle fonctionnait depuis un an, et était parvenue à sa complète organisation. Au mois de Décembre 1858 j'appelais tous les centeniers à Mao-Ka-tsen, leur donnai les Exercices de St. Ignace pendant 8 jours, leur distribuai à chacun une médaille portant d'un côté l'image de la Vierge Immaculée, de l'autre la basilique de St. Pierre. — Or notre bon Tsang-Kuen-gno qui s'était fait remarquer entre tous par sa ferveur, ne quittait jamais sa médaille non plus que son chapelet. Un jour dans une de ses courses apostoliques, il s'aperçut qu'en tirant son chapelet, il avait perdu sa médaille chérie et quelques piastres. Aussitôt il rebrousse chemin et rencontre un mendiant. Il l'interpelle aussitôt : — tu as trouvé sur la route 6 piastres et une médaille. — Celui-ci de nier. Ecoute, ajouta Tsang-Kuen-gno, tu n'oses pas me le dire, parceque tu crains que je ne te livre au mandarin comme voleur, mais sois tranquille, parle franchement, il ne t'arrivera pas de mal. — Et l'autre de nier plus énergiquement. — Tsang-Kuen-gno n'en pouvant obtenir d'autre réponse s'écrie : pour les piastres, passe, mais au moins tu vas avouer que tu as la médaille, je ne te demanderai pas l'argent, mais si tu ne la rends pas, je te fais prendre immédiatement et conduire au tribunal. — Saisi de frayeur, le mendiant avoue qu'il a la médaille, la retire du milieu de ses guenilles et la remet au Leang-vou. — Maintenant ajoute celui-ci, tu vois bien que tu as menti ; tu as offensé le Maître du Ciel, il s'agit de reconnaître que tu as les piastres. Le mendiant poussé à bout exhibe son argent. — C'est bien, continue le Leang-vou, tu ne me trompes plus, je suis content de toi, tu es pauvre ; ces 6 piastres c'est le bon Dieu qui te les a fait trouver, garde-les, je te les laisse. Puis cheminant avec le mendiant il l'instruisait, l'exhortait à être reconnaissant envers Dieu, à embrasser la religion chrétienne pour sauver son âme. — A quelques jours de distance Tsang-Kuen-gno apprit qu'un païen était victime d'une injustice. Le fervent néophyte saisit cette occasion, va le trouver, lui parle de la justice de Dieu, de la sainteté de la religion, et lui promet protection dans l'espoir de le gagner. Il reconnut d'heureuses dispositions dans l'opprimé. Il vole à Tsun-min, prend ses plus beaux habits de soie, suspend à son cou la grande médaille à couleur d'or qu'il fait briller sur sa poitrine et se rend droit au tribunal. En Chine il est très difficile de pénétrer jusqu'au mandarin ; néanmoins à la description du personnage, en entendant parler de cette médaille qui pend à son cou, le mandarin excité par la curiosité donna ordre de l'introduire. Tsang-Kuen-gno entre, et le mandarin sans lui donner le temps de le saluer lui demande l'explication de cet insigne nouveau. — C'est le Missionnaire qui m'a décoré, répond le Leang-vou, car voyez-vous, mandarin, le Père m'a créé centenier, c'est-à-dire que je suis à la tête de 100 congréganistes, dont la fonction est d'exhorter les païens à faire de bonnes œuvres et à connaître le Maître du Ciel. Après avoir dit ces mots Tsang-Kuen-gno se met à genoux pour faire au mandarin le salut que lui doivent les gens du peuple. Le mandarin le retient en lui disant : tu as une dignité, le Missionnaire t'a créé centenier, je ne souffrirai pas que tu te mettes à genoux. — Mandarin, répond le Leang-vou, il est écrit dans le 4me Commandement de Dieu : Père et mère honoreras ; laissez-moi obéir à Dieu et honorer mes supérieurs. En même temps il tombait à genoux aux pieds du mandarin en lui exposant sa demande. Le magistrat frappé de cet ensemble de sincérité, d'humilité et aussi de charité qu'il rencontrait certainement pour la première fois, félicita Tsang-Kuen-gno, l'encouragea et le congédia en lui accordant toutes ses demandes. Le païen qui avait obtenu justice embrassa la religion avec toute sa famille. — Jusqu'ici tout marche bien, mais le moment des épreuves arrive. La colonne de Bé-hai-so va-t-elle tomber ?

LETTRE XIII.

LEAN-VOU DIABOLIQUE OU LE JUGEMENT DU PAO-TSEN.

La nouvelle chrétienté de Bé-hai-so grandissait peu à peu par les soins empressés de la famille Tsang. Les réunions du dimanche étaient suivies avec exactitude. Je n'avais pas visité l'île depuis 6 mois, lorsque les courses du mois de Mai m'y rappelèrent. A la nouvelle de mon arrivée à Bé-hai-so, le zèle un

tenier accourt à moi le cœur navré : « Père, depuis votre départ j'ai eu bien des malheurs. — Qu'est-ce donc ? — Le Léan-vou est puissant : il a juré de faire apostasier tous mes chrétiens ; il en a fait battre plusieurs ; 12 ont été traînés devant les tribunaux et forcés de faire la génuflexion criminelle ; il leur a arraché leurs chapelets, leurs livres de piété et les a fait jeter dans l'ordure. Il ajoute qu'il ne s'arrêtera que quand tous auront succombé. Il n'a pas peur du Père, dit-il, et si on le dénonce au mandarin, il saura bien gagner les gens du tribunal, car il a préparé 300 000 sapèques à cet effet. — J'encourageai le brave Tsan-Kuen-gno, lui dis que cette affaire désormais est toute entière entre mes mains et qu'elle marchera rondement. Le lendemain j'écrivais au maire du bourg quelques mots sévères. « J'ai appris, lui disais-je, qu'il se trouve dans ton district un homme assez audacieux pour frapper mes chrétiens, les forcer à renoncer à leur religion ; il a même osé leur enlever les objets et les livres saints que je leur ai remis. Tu sais que notre religion n'enseigne que la vertu : arrête cet homme et punis-le selon la justice : je te préviens, fais ton devoir ». La pièce est signée, envoyée, et je m'embarque pour l'Est de Haimen. L'exécution fut prompte. — Le surlendemain les chrétiens de Wan-diao-fang accouraient de tous côtés à la petite église de ce nom. Une centaine de confessions m'avaient pris la matinée et une grande partie de l'après-midi : ces bons fidèles jaloux de prouver leur dévouement à la Vierge très-pure s'étaient empressés de purifier leurs âmes au tribunal sacré de la pénitence. Vers 4h. ½ je rentrais à peine dans ma chambre que l'on vient m'annoncer 4 hommes de Pé-hai-so débarqués au Sud, montant sur la digue et dirigeant leurs pas vers ma demeure. Ce sont Tsang-Kuen-gno, Zi-tao-ven, Lo-tin-iang ces trois administrateurs suivis d'un inconnu. Un moment après mon catéchiste me remet une lettre : c'est le maire de Pé-hai-so qui m'écrit en ces termes : « J'ai reçu la lettre du grand vieux papa, et je me suis empressé d'enchaîner le Léan-vou ; je l'ai conduit sur la place publique, j'ai fait connaître son crime, et l'ai forcé, pour réparer sa faute, à donner un repas public à tous les habitants du bourg ; les chrétiens qu'il a outragés y tenaient la première place, et je l'ai forcé à leur demander pardon à genoux. Maintenant je vous l'envoie. Dites-moi si cela suffit ; si non je lui infligerai le châtiment que le grand vieux papa voudra bien indiquer ». — Le Pao-tsen (maire) avait profité de cette bonne aubaine selon l'usage du pays, car après avoir payé très-cher le dîner, il a fallu payer grassement le petit magistrat, et le Léan-vou avait déjà dépensé plus de 300 000 sapèques qu'il destinait au tribunal. La satisfaction était plus que complète. C'est bien, dis-je au catéchiste, réponds à ces étrangers que je suis trop occupé pour les recevoir aujourd'hui, je leur donnerai audience demain matin après la Messe. Mon pauvre diable de Léan-vou a passé la nuit dans les transes, ne sachant pas trop ce qui l'attendait pour le lendemain. Tsang-Kuen-gno qui ne songeait qu'à en faire un chrétien le conduisit à la Messe. Notre persécuteur était à genoux devant l'autel ; il écouta avec la plus grande attention l'explication des Commandements de Dieu. L'action de grâces achevée, Tsang-Kuen-gno me suit dans ma chambre : « Père, je vais faire préparer la grande chambre de réception, au milieu il y aura une table et un fauteuil ; les chrétiens seront debout autour de la chambre, les païens nombreux se tiendront à la porte. Lorsque vous aurez pris votre place, nous trois administrateurs de Pé-hai-so vous conduirons le coupable, et selon l'usage reçu chez nous, il se mettra à genoux pour vous demander pardon. Il ne faut pas l'accorder ; un de nous trois s'agenouillera et demandera grâce pour lui, refusez encore ; refusez aussi le second qui intercèdera ; puis je viendrai en dernier lieu ; après que je vous aurai prié, il faudra pardonner. — Bien, répondis-je, puisque c'est conforme à vos usages qu'il soit fait ainsi. — La chose s'exécute à la lettre, mais l'éloquence du 3ème postulant si grande, son expression si vive, ses larmes et ses gémissements ne pouvaient manquer de triompher. J'ai reproché au coupable l'énormité de son crime, rappelé aux 3 suppliants l'explication du 5ème Commandement de Dieu qu'ils venaient d'entendre à la Messe, j'ai loué leur charité et leur empressement à pardonner les injures, puis m'adressant à Léan-vou, prosterné le front contre terre : « tu devrais encore recevoir de graves châtiments pour avoir persécuté des innocents : remercie le Maître du Ciel qui a enseigné le pardon des injures, j'accorde volontiers ta grâce à la prière de ceux que tu as maltraités. Aussitôt mon homme de frapper la terre du front en signe de repentir et de reconnaissance. Cette scène terminée, les 4 étrangers reprennent leurs barques que leurs hautes voiles déployées et poussées par un vent favorable portent en peu de temps sur la côte de Pé-hai-so. Le Léan-vou pardonné ne tarissait pas en éloges sur ceux qui l'avaient sauvé. Comment vous que je voulais exterminer, vous intercéder pour moi, vous obtenez mon pardon ! Il faut bien l'avouer, la religion chrétienne est très-bonne. C'est à vous que je confierai l'éducation de mon fils. Le Léan-vou ignorait que nous n'avions pas encore d'école à Pé-hai-so : mais si son fils n'a pas eu le bonheur d'être élevé par un maître chrétien sa famille est devenue notre amie, et cet exemple a suffi pour arrêter la malveillance de ceux qui auraient eu la tentation de persécuter nos chrétiens. Il y a eu plus tard il est vrai quelques nouveaux essais, mais le nom du Père a suffi pour obtenir des excuses et rétablir le calme. — Mais, me direz-vous, ces Pao-tsen ou petits maires sont donc bien puissants ? — Oui et non. L'autorité du Pao-tsen varie avec les localités : dans certaines contrées il n'a guère plus d'autorité que le simple sergent de ville en France. A Haimen et à Pé-hai-so où le district du Pao-tsen est très-étendu, il est aussi redouté que le mandarin. Ces petits maires ont apprécié la religion, et si les sommes qu'ils extorquent injustement ne les arrêtaient pas, ils s'empresseraient de l'embrasser. Cela ne les empêche pas de nous rendre les plus grands services. — Mais laissons là si vous voulez le Léan-vou diabolique, ou le loup changé en agneau, aussi bien que le Pao-tsen. Le mois de Marie s'écoule, achevons de moissonner ce que nos decenniers et centeniers ont semé. Déjà 300 païens sont placés dans les greniers du Père de famille. Le mois de juin se passe à remercier Dieu et à régler nos comptes de l'année, à faire le relevé de nos œuvres. Déjà les chaleurs de juillet embrasent l'atmosphère, Zi-Ka-Wei nous invite. Nous y retrouvons nos frères venus de tous les points de la mission. On se raconte ses combats, ses difficultés, ses industries, le progrès de la Foi. Un mois s'écoule ainsi dans le repos de la famille : chacun répare ses forces, il faut le dire, un peu épuisées. Nous voilà prêts pour une nouvelle campagne.

LETTRE XIV.

LE MANTEAU ET LES CONFÉRENCES.

Les mois d'août et de Septembre ont vu tomber les fortes chaleurs. Nous avons réglé tous les plans de notre prochaine campagne, inspection et remaniement des écoles, choix des maîtres, visites aux malades, courses nombreuses de jour et de nuit. Nous voilà prêts au combat. Le mois d'octobre laissant quelque repos aux habitants de la campagne, les missions sont ouvertes, et bientôt le mois de Novembre me porte de nouveau à mon cher Pé-hai-so. La brise souffle avec violence et pénètre jusqu'aux os : ce froid prématuré a formé dans mes moustaches et ma longue barbe des glaçons importuns. Il n'y a point de remède, la brouette ouverte au grand air me transporte avec vitesse, et lutte avec la violence du vent. Le brouettier intrépide souffle haletant derrière moi. Il m'affuble d'un long manteau et sans songer au qu'en dira-t-on, je traverse dans ce costume nouveau le long bourg de Wei-long-tsen. Tout-à-coup mon brouettier s'arrête en pleine rue : je vous l'ai dit les gens de Pé-hai-so sont rudes : en un instant les queues sont tournées autour de la tête, les coups de poingts se préparent : qu'y a-t-il donc ? — Père, il vous appelle rat d'Europe, ce n'est pas un enfant, c'est un bachelier. — Ça suffit, marchez. L'ascendant du Missionnaire sur ses chrétiens est tel qu'il lui suffit d'un mot pour désarmer les plus furieux. Les brouettiers reprenant

leur train, et en quelques minutes nous entrons dans la petite et excessivement pauvre cabane de Wam-da-sin. — La soirée se passe dans des préparatifs. Une petite chambre haute de 2 mètres 50 c. encombrée par des instruments à filer et à tisser est débarassée, un autel est préparé. Le jour tombe; un rempart de livres arrête les efforts de la brise qui pénétrant à travers les trous des murailles en bambous, fait vaciller la lueur de ma lampe et menace de l'éteindre. Mes moustiquaires sont agitées par le vent. Le souper, les conversations, mes exercices spirituels achevés, je trouve enfin un abri contre le froid sous mes grosses couvertures garnies de coton. Dès le point du jour mes chrétiens sont accourus, les chants du Tsao-Kou, la Messe, le sermon, le catéchisme se succèdent, la mission est commencée. — J'apprends une nouvelle. Un chrétien docteur en médecine traversait au point du jour le bourg de Wei-long tsen. Le fameux bachelier de la veille l'aperçoit et s'écrie: « Savant Kou, qu'est-ce donc que votre Missionnaire? Il est fameusement en retard pour ignorer que le premier ministre de l'Empereur a seul le droit de porter le taï (grand habit). Je ne me doutais guère que mon manteau serait appelé à jouer un si beau rôle. — Que dis-tu là, répond le docteur, tu ne connais donc pas la haute dignité de notre Missionnaire: sa science surpasse celle de tous nos docteurs, et le rang qu'il occupe l'élève bien haut au dessus du 1er Ministre. — Cette réponse avait frappé le bachelier et vivement excité sa curiosité. Il fait appel à toutes les sommités littéraires, aux autres bacheliers ses confrères, et le soir le corps des savants arrive en grand costume, chapeau rouge en tête, dans l'humble cabane de Wam-da-sin. Un jeune séminariste m'accompagnait se préparant à la fois à la prêtrise et à la vie apostolique. Il entre dans ma hutte et me dit: « Père, une vingtaine de lettrés vous prient de leur accorder une conférence sur la religion. — Voilà qui est bien, vive le manteau! Il n'y a pas de salle convenable, la petite chapelle est le seul local qui puisse contenir tant de monde: on y prépare une table, des bancs, me voilà en pleine séance. — La création et les devoirs de l'homme envers Dieu, la chute du premier homme et ses conséquences, Babel et la division des langues, la dispersion des peuples et l'oubli de Dieu, le paganisme et la loi écrite; plus tard l'Incarnation, la Rédemption et l'établissement de l'Eglise, la nécessité du baptême, telles furent les questions plutôt effleurées que traitées. L'attention soutenue de mes auditeurs m'encourageait à prolonger cette longue séance; mais la nuit se faisait, je les congédiai donc et les invitai à venir le lendemain à la Messe. La parole est donnée à demain.

LETTRE XV.

LES DIFFICULTÉS ET LES POÈMES.

Wang-diao-fan ne compte que 70 chrétiens: trois jours de mission seraient sans doute bien utiles; mais le temps presse. Nous sommes au dernier jour: déjà les chrétiens sont agenouillés devant le modeste autel, l'instruction, la Messe, le catéchisme sont achevés. Et nos lettrés? Pas un n'a paru. Notre docteur médecin vole au bourg suivi de quelques compagnons; il frappe à la porte du bachelier Wang. Tous étaient réunis. — Voilà comment vous tenez vos promesses, la Messe est finie et pas un de vous n'y était. Et ceux-ci de s'excuser: hier au soir les paroles de votre Missionnaire ont été jusqu'à minuit l'objet de nos études et de nos conversations; ce matin pas un de nous ne s'est réveillé à temps pour aller à la Messe. Puis on prend le thé, on cause. L'un des bacheliers fait des objections. Hier le Missionnaire nous a dit des choses si claires, si justes, il n'y a rien à dire; mais il y a bien des choses dont il n'a pas parlé. Que signifiait ces conversations particulières et secrètes avec les femmes dans vos églises (faisant allusion à la confession), et puis le St Sacrifice de la Messe est d'après vous une chose si auguste; comment se fait-il qu'on y voit des pauvres couverts de haillons, des ignorants des derniers rangs de la société; on ne devrait y admettre que des personnes distinguées, des riches, des lettrés. Et encore ajouta un autre vos vierges en si grand honneur, qu'est-ce que cela signifie; s'il fallait se conformer à votre doctrine, s'il n'y avait que des vierges, que deviendrait le monde! — Un bon chrétien brave et simple brouettier du voisinage se chargea de répondre à cette dernière objection: « Messieurs les bacheliers, s'écria-t-il, dites-nous donc, s'il vous plaît, si tout le monde était bachelier qui cultiverait nos champs, et que deviendraient les hommes! Il n'y aurait bientôt plus de riz à manger. Tout le monde de rire. Et les objections cessèrent. Il parait cependant que nos chrétiens n'avaient pas répondu aussi victorieusement à toutes les difficultés: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils me revinrent bien piteux. Les besoins des autres chrétientés me forçaient de partir. Hélas! qu'on laisse de la besogne imparfaite, d'enfants à demi-instruits, d'affaires à terminer, lorsqu'on est si peu nombreux dans une si vaste mission! On préparait donc ma brouette pour le départ, lorsque le docteur Kou vint me redire les tristes aventures de la matinée: tous mes gens de s'écrier: Père, nous sommes enfoncés, nous n'avons pas su répondre à toutes leurs objections. Courage, répondis-je, tout n'est pas perdu. Envoyez un homme au bourg, dites à ces bacheliers que hier ils m'ont fait l'honneur de venir me voir, que je vais leur rendre ma visite à mon passage. Aussitôt nos chrétiens de manifester leur joie: pour le coup, nous verrons ce qu'ils auront à dire. Le commissionnaire est parti, et un instant après nos lourdes brouettes se mettent péniblement en marche dans un sentier étroit et fangeux. — Nos bacheliers avaient préparé à la hâte dans le bourg une vaste salle, grand tin à trois Kais, ou si vous voulez une espèce de cathédrale écourtée à deux bas côtés. Plusieurs tables carrées formaient une longue ligne de la porte à l'extrémité: vis-à-vis de la porte était un grand fauteuil pour le Missionnaire, de chaque côté une file de petits et d'élégants tendaient leurs bras aux lettrés. A quelques pas du bourg nous apercevons ceux-ci qui malgré la boue avaient daigné se mettre en marche pour venir en corps à notre rencontre. On entre, on prend place, et en un instant le peuple se précipite et remplit les bas côtés, monte sur les bancs pour mieux voir. Après les saluts et compliments d'usage, j'interpelle les lettrés: Hier je vous ai dit quelques mots sur notre religion; mais je n'ai pu qu'ébaucher la question; un mois entier avec deux conférences par jour ne suffirait pas pour vous la faire connaitre toute entière. Mais puisque nous sommes encore réunis ici, j'ai une question à vous adresser: auriez-vous quelques difficultés à me proposer? Tous de s'écrier: non, non, tout est très bien. Eh bien! leur dis-je, puisque vous voulez bien m'entendre, je vais ajouter quelques explications aux développements que je vous ai donnés hier. . . . .

Ici reprend le P. Pfister se termine le manuscrit du P. de Carrière, et comme je crois vous l'avoir déjà dit, il n'a rien laissé dans ses papiers qui puisse donner la suite de ce récit, et je crains bien que personne ne puisse le continuer.



Lettres des Scolastiques de Laval.

aux Pères et Frères de ....

1869. N° 6. DECEMBRE.

Nos RR. PP. et nos T. C. C. SS.

P.C.

Chine. Kiang-nan. Lettre du P. Colombel au P. Rochette. Nankin 2 Mai 1869.

Vous m'avez promis de penser souvent à moi et à notre mission devant le bon Dieu, il est bien juste que je vous prouve que je ne vous oublie pas non plus. Puisque je fais tant que de vous écrire, il faut que je vous dise quelque chose de Nankin, de notre résidence, de ce que nous y faisons : je le ferai volontiers dans l'espoir que la connaissance que vous aurez de nos besoins vous fera prier plus souvent pour nous. Eh bien Nankin pourrait être une ville magnifique, elle est située sur le 2e ou 3e fleuve du monde, que les plus grands navires de guerre Anglais ont remonté ces mois derniers encore jusque sous nos murs, environnée de collines etc.... Elle a des murailles magnifiques qui mesurent 28 ou 30 kilomètres de longueur, et représentent un travail égal ou même, je le crois, supérieur à celui qu'ont exigé les fortifications de Paris. Autour de la ville circule un canal assez profond pour les barques chinoises, voire même pour nos canonnières ; dans deux ou trois endroits il pénètre jusqu'au centre de la ville, qu'il protège comme défense et enrichit comme voie facile de communication. Les murailles elles-mêmes sont assez bien conservées, le canal toujours assez profond, mais derrière ce premier rideau presque séduisant, que de ruines !! A l'extrémité de la ville la plus éloignée du fleuve, deux autres enceintes formaient la ville tartare et le palais des empereurs ainsi protégé par un triple rang de murailles toutes formidables. Dans le palais, grand carré de un ou deux kilomètres de côté, plus une seule maison, tout a été détruit par les rebelles d'abord, puis par les impériaux ; il est défendu de toucher aux briques, aux colonnes, aux magnifiques sculptures qui embellissaient la demeure des empereurs, et tous ces débris sont encore là, pour attester la splendeur des beaux jours. On pourrait, je pense, faire encore aujourd'hui le plan des jardins d'autrefois : de beaux canaux tout en marbre circulent de tous côtés, des ponts dont les dalles de marbre mesurent souvent un mètre carré, tout est là encore, mais partout il a fallu attester sa fureur, les dalles sont soulevées

les pierres ont été partout disjointes, des monceaux de débris indiquent seuls la demeure du plus puissant des empereurs; aujourd'hui la végétation si forte de ces pays s'est emparée de toute l'enceinte, les roseaux y étouffent quelques-uns des descendants des arbres précieux qui embellissaient les jardins, les milans se sont établis dans ce désert que tout le monde respecte, et sans doute qu'il est bien des jours où personne ne foule aux pieds les ruines de cet ancien palais. La ville tartare a subi le même sort que le palais, mais quelques maisons nouvelles lui rendent une nouvelle vie. Vous savez que tous les Tartares sont logés, nourris par l'Empereur, qu'ils sont tous ses soldats d'élite. Nous en avons ici quelques milliers, on leur a rebâti quelques centaines de maisons. En vérité les ingénieurs du gouvernement n'ont pas fait preuve de beaucoup de goût, et le ministre des travaux publics a montré bien peu de générosité envers les fidèles défenseurs de sa Majesté. Ces huttes encore blanches, contrastent sans doute au milieu des ruines, par la fraîcheur du mortier qui les recouvre, mais la grandeur des ruines contraste avec les mesquines proportions des nouvelles constructions. Tout autour de la ville tartare, et trois fois plus grande, s'étend la ville Chinoise. On affirme qu'elle n'a jamais été peuplée entièrement, cela est certain du reste: la coutume des chinois de donner à chaque mort un terrain grand comme une maison, de ne détruire les tombeaux qu'aux changements de dynastie, nécessite que les deux tiers de la ville aient été réservés pour des jardins et des cimetières. Les ruines indiquent pourtant qu'il y avait au moins 4 ou 5 fois plus de maisons que maintenant. Actuellement, deux ou trois quartiers situés auprès des portes où se fait le commerce, ressemblent seuls à une ville, le reste est une vaste campagne semée de fermes, de hameaux de bourgs. Il y a quelques jours, je dus aller chez le Kiang nin fou (Préfet du département) pour régler une petite affaire, je lui demandai combien il avait d'hommes sous sa juridiction, il me dit qu'il ne le savait bien que pour l'intérieur des murs, et que ce nombre dépassait 100 mille. D'après ce que j'ai vu moi-même, et ce que disent ceux de nos Pères qui connaissent le mieux Nankin, je crois qu'on peut porter à 150.000 le nombre de ses habitants, en comptant ceux qui habitent immédiatement sous les remparts. Beaucoup de ces pauvres gens sont encore bien misérables, il en est qui viennent des provinces voisines pour éviter la misère, et vivent ici des ruines qu'ils ramassent, ils finiront j'en suis sûr, par se refaire un petit avoir, et peut être que de beaux jours sont encore réservés à Nankin. Il y a quelques jours, je m'arrêtais devant un magnifique portique, c'était une maison de réunion des émigrés du Ho-nan, cette vue reporta ma pensée à Londres où toute une grande et belle rue est formée de clubs appartenant à des sociétés diverses, par exemple aux Français &c., et le club des Honanais à Nankin ne fait pas moins d'effet que les beaux hôtels de Londres. Le beau quartier de Nankin est la porte du Midi, le Nan-men, pour entrer dans la ville par cette porte, il faut passer 4 magnifiques voutes aussi hautes, aussi larges, et deux fois plus longues que l'arc de triomphe des champs Elisées à Paris; deux gros canons de marine, Européens de construction, sont braqués sous ces voutes. Les marchands, les porteurs de riz, de soie, de chaux &c. y font une foule aussi épaisse que sur les boulevards à la porte St. Martin ou St. Denys, tout autour de la porte deux ou trois longues rues se développent, comme de vigoureux rameaux sortiraient d'un tronc puissant, et de magnifiques magasins tout dorés, vernissés, les ornent comme des fleurs brillantes. J'y ai distingué un magasin d'horloges Européennes, un marchand de parapluies, un autre de comestibles conservés, de liqueurs &c. le tout portant la marque de nos fabriques. La porte du Schoei-si-men est presque aussi peuplée que le Nan-men. Le Han-si-men vient ensuite, mais il est déjà beaucoup moins riche. C'est près de cette porte que se trouvait l'ancienne cathédrale de Nankin: elle occupait un vaste terrain, dont on nous a rendu la moitié à peu près, et sur lequel on a bâti notre résidence actuelle. Notre résidence est un rectangle dont le grand côté a 75 pas de longueur, sur la rue, derrière un mur élevé, qui protège la propriété et la cache aux yeux des curieux, s'étend le premier grand côté; à gauche en entrant,

ce sont nos écoles; à droite c'est notre église. Sur les deux petits côtés du rectangle, à droite et à gauche des dortoirs ...... des chambres pour nos maîtres, nos catéchistes; nos petits pensionnaires unissent ce premier bâtiment à la résidence des Pères. C'est un bâtiment à deux étages, qu'une double varande protège contre les ardeurs du Soleil. Les gracieuses découpures en bois vernis, qui ornent ces deux balcons, attirent les curieux, et leur font dire que notre architecte était bien habile. Au centre du rez-de-chaussée, un vaste salon (le tine) destiné à recevoir les visites des hauts personnages, montre d'abord ses trois grandes portes en bois découpé à jour; à droite et à gauche, ce ne sont que de simples cellules, aussi simples que convenables. Notre résidence peut contenir de 15 à 20 Pères; quand serons-nous 20 missionnaires ici? Rogate Dominum messis... Notre résidence regarde le midi, comme toutes les autres habitations du pays. A l'Orient, nous avons un vaste potager; à l'Occident, une cour de décharge; le bon Dieu nous permettra-t-il de bâtir d'un côté la cathédrale, de l'autre un petit séminaire? Prions, prions.... Notre résidence est destinée à devenir le centre de toute la Province de Ngan-Kouei et de la moitié du Kiang-Sou qui parle le Mandarin, comme Chang-hai est le centre des chrétientés qui parlent le dialecte de ce pays. En surface nous avons 4 ou 5 fois autant que nos Pères de Chang-hai, mais aussi nous avons 8 ou 10 fois moins de chrétiens. Cependant le bon Dieu semble vouloir nous bénir; on nous annonce 5 ou 6 chrétientés nouvelles; des catéchumènes dans les parties les plus ingrates jusqu'ici, et quand le personnel de notre résidence sera complet, comme nos bâtiments, nous pourrons sans doute récolter quelques épis. Actuellement nous n'avons pas de supérieur. le P. Seckinger est notre ministre et l'unique missionnaire qui possède la langue, il est presque toujours en course; actuellement il fait une tournée de deux ou trois mois. Le P. Heude l'accompagne, et fait son apprentissage sous ses ordres. Le P. Lelec est au Nord à 30 ou 40 lieues d'ici pour deux mois au moins; le P. Ferrand, mon confesseur habituel est à Tchin-kiang à 18 lieues d'ici, et vient me voir quand il peut; le P. Royer cherche dans des montagnes à 30 ou 40 lieues d'ici, des chrétiens émigrés qu'on nous a indiqués, le F. Goussery l'accompagne pour acheter du bois dans ces pays, où il est beaucoup moins cher; et moi, je suis ici tout seul avec nos domestiques, nos élèves, nos maîtres, en tout 30 ou 35 personnes. Pour le service des chrétiens, je ne peux guère faire autre chose que dire la messe; du reste j'apprends la langue, et voudrais être ainsi isolé trois ou quatre ans, ce serait le meilleur moyen de la bien apprendre. Toutes sortes de petites affaires vous apprennent de nouveaux mots: Cette nuit c'était un voleur qui s'était introduit dans la maison, il fallait lui dire, en le poursuivant, qu'il allait recevoir un coup de fusil s'il ne se rendait pas. Hier, c'était un enfant de notre école qui s'était enfui, et que son père me ramenait, il fallait comprendre ou faire comme si j'entendais bien, et contenter le père, le maître, et quelque peu l'enfant. Avant-hier un petit mandarin militaire (un capitaine à peu près) m'envoyait un de ses hommes qui avait reçu un coup de pistolet dans la figure. Nous sommes tous sensés médecins; je fis laver le pauvre homme à qui on n'avait pas songé à enlever le masque de poudre qu'il avait sur la figure, j'ordonnai des compresses d'eau froide, je me rappelai avoir vu faire du cérat par ma grand'mère il y a 25 ans, je lui en donnai : Voilà mes occupations ici.

Lettre du P. Pfister au R.P. Fitz-Simon. Chang-hai, le 7 Juin 1869.

Aujourd'hui je veux vous parler de la procession de la Fête-Dieu que nous avons faite à Zi-ka-wei (une lieue et demie de Chang-hai). Je crois pouvoir l'affirmer sans exagération; ç'a été un véritable triomphe pour Notre Seigneur et jamais peut-être dans ce pays on n'avait vu une manifestation semblable à celle qui a eu lieu. Et remarquez, s.v.p., que c'était un essai. L'année prochaine, si Dieu le permet, la procession sera entièrement et complètement organisée. C'était à 7½ du matin: Un temps à demi-couvert permettait à la procession de se développer,

sans avoir trop à redouter des rayons du Soleil, toujours dangereux. Le son des cloches et le bruit des pétards donnèrent le signal. C'est ici l'accompagnement nécessaire et obligé de toutes les fêtes. Une députation des orphelins portant des oriflammes ouvrait la marche avec la bannière de la Ste Vierge ; puis sur deux rangs, les élèves du Collège en surplis, tenant en main des drapeaux aux couleurs vives et brillantes ; des petits enfants les suivaient jonchant de fleurs la terre partout où devait passer le Saint Sacrement. Ensuite s'avançait le clergé ; en tête les élèves du petit Séminaire, ceux du grand, les novices, les frères scolastiques, les prêtres revêtus de dalmatiques, de chasubles et de chapes, au nombre d'une vingtaine. Enfin, environné de ses insignes, précédé du P. Supérieur de la mission, et escorté de deux diacres d'honneur, Monseigneur, portant le St Sacrement, sous un dais à 6 branches, dont chaque pied était soutenu par un dignitaire Chinois en habits de cérémonie et en boutons. Quinze autres boutons de cristal, dorés, bleus et roses, faisaient cortège, avec quelques Européens venus de la concession. On se dirigea vers l'orphelinat (à 10 minutes) de Zikawei à Tou-cé-wei, le chemin était bordé de colonnes ou poteaux recouverts d'étoffes de diverses couleurs, que surmontait la croix avec des banderolles flottantes. De distance en distance, des arcs de triomphe alternaient avec des arcades étalant les chiffres de N.S. et de la Ste Vierge, ou les emblèmes du Sacré Cœur de Jésus et du saint Cœur de Marie. Le canal qui longe la route était couvert de barques, et de l'autre côté une foule nombreuse de payens accourus des environs, se pressait et contemplait ce spectacle nouveau pour elle. Puissent, au moins quelques-uns, avoir puisé là des germes de conversion ! Une foule non moins nombreuse précédait et suivait la procession, et je n'estime pas, à moins de 5000, le nombre des personnes présentes à la cérémonie. Dans le courant de la journée plus de 10,000 se succédèrent pour admirer les décors. A l'orphelinat, les orphelins avaient déployé toutes leurs richesses ; elles n'étaient pas bien grandes, mais la bonne volonté et le cœur y étaient et Notre Seigneur a dû être content. Quant à la chapelle, fort sobre d'ornements étrangers, on s'était borné à faire ressortir les lignes d'architecture qui plaisent tant à l'œil et qui élèvent l'âme dans les constructions gothiques (Cette chapelle est un petit bijou élevé par notre F. Mariot). Une exquise propreté, le bon ordre, des figures épanouies sur lesquelles brillait la joie, des chants partant du cœur, cette pensée qu'on était en pays infidèle, dans un orphelinat entouré de milliers de païens, tout cela faisait un ensemble qui remuait profondément, et l'on eût pu voir plus d'une main essuyer des larmes. La procession, en revenant, reprit le même chemin avec la même affluence. L'avenue, devant la maison, était ainsi décorée : Des poteaux revêtus en spirale de toiles aux couleurs les plus tranchantes et les plus disparates, étaient reliés entre eux par de vastes guirlandes, ou par des grilles formées d'étoffes blanches, bleues, vertes et jaunes entrelacées ensemble, tordues ou bouffantes, et portaient, sur des écussons, les noms de Jésus et de Marie. Au milieu, et devant la porte d'entrée, les armes de Monseigneur (d'azur au chiffre de N.S. d'or, avec la devise ; erit egeno spes) se déployaient, surmontées d'une vaste bannière, que couronnait la croix. Entre chaque colonne, se balançaient plusieurs lanternes chinoises, faites en petites pierres blanches et d'autres couleurs imitant le corail et une espèce de filigrane ; tandis qu'au dessus des banderolles, des oriflammes, des drapeaux triangulaires s'agitaient au souffle du vent. Dans notre jardin ce fut un beau coup d'œil, quand tout le clergé, en demi-cercle autour du reposoir, s'agenouilla pour recevoir la bénédiction. Un grand parterre elliptique avec des corbeilles de fleurs variées, s'étalait devant le St Sacrement, et le Soleil, en ce moment, perçant les nuages, donnait un plus vif éclat à ces fleurs nouvellement écloses, et faisait ressortir le magnifique fond de verdure qui garnissait les deux côtés. Six grandes bannières en soie, écussonnées au chiffre de la Compagnie, ou semées de croix d'or, se gonflaient, supportées par six colonnes en torsades blanches et vertes, tandis que de longues bandes d'étoffes, bleues, vertes et rouges, à franges orangées, formaient à l'autel du reposoir un vaste baldaquin, que retenaient deux anges, à la hauteur du 1er étage.

Enfin la procession rentra dans l'église de Li-kattsi, parée et pavoisée comme aux jours des plus grandes solennités, et une dernière bénédiction, suivie de celle de Monseigneur, termina la cérémonie. Mais pour la foule des curieux ce n'était pas fini et la fête se prolongea jusqu'au soir. La tenue des païens était convenable et respectueuse, mais il était clair qu'un seul sentiment les animait, le désir de voir. Pauvres gens ! être si près de la vérité, de la voie et de la vie, et ne pas même souhaiter la connaître.

Lettre du P. Ravary à Messieurs les Directeurs de la Propagation de la Foi.

Wou-si (Chang-hai) ce 1er Juillet 1869.

Par la force des choses et la marche des évènements des difficultés sans nombre ont été soulevées dans les quatre districts formant la section de Wou-si. Les coups les plus violents sont venus de Tchang-Tcheu-fou, ville puissante et populeuse, résidence du Préfet. De cette Préfecture, relèvent les quatre districts ou sous-préfectures, que deux missionnaires et moi devons cultiver et évangéliser. Depuis deux ans surtout, nous rôdions, sentinelles vigilantes, mais à la dérobée, autour des remparts de cette fameuse cité. Nous avions à cœur d'obtenir un pied à terre, au moins dans les faubourgs. La position est importante, elle est centrale. Les difficultés nous étaient connues. L'histoire du passé nous disait suffisamment et les vexations et les entraves, et peut être les dangers que le présent et l'avenir nous préparaient. Les anciens missionnaires, nos illustres devanciers et modèles, avouent, dans leurs savants mémoires, qu'ils n'ont jamais pu poser le pied dans les murs de cette ville, opiniâtrement rebelle à la prédication de l'Evangile. Et ces apôtres, malgré le prestige attaché à leur nom, n'ont pu franchir cette redoutable barrière. Et nous, les héritiers de leur nom, nous voilà, après deux cents années de combats, lancés sur le même champ de bataille. Nous nous disposons à battre en brèche, cette redoutable forteresse. Serons-nous plus heureux dans cette sainte croisade? Nous pouvons l'espérer. — Les Rebelles ont passé, et cette fière cité a dû subir l'humiliante flagellation du fléau de Dieu. Les nobles familles sont tombées bien bas. Ces lettrés audacieux et opulents ont été terriblement humiliés. Là, comme ailleurs, il ne reste plus qu'un souvenir d'une grandeur, d'une puissance, qui n'est plus. Puis, disons-le bien haut, à la gloire et à l'honneur de notre belle patrie, le drapeau de la France a passé par là. Les Mandarins, les Potentats de la Chine, le connaissent et le respectent. Donc, l'an dernier, à plusieurs reprises, nous passions silencieusement en barque, traversant rapidement les faubourgs de la cité. Nous visitions, nous consolions les Chrétiens et les catéchumènes de ces endroits et des environs. Bon nombre de familles nous témoignaient le désir d'embrasser notre sainte religion. Elles avaient peur. Avec ces affreux libelles qui circulaient de tous côtés, les rumeurs les plus sinistres volaient de bouche en bouche. On menaçait hautement de renverser toutes les églises, de piller et d'exiler ceux qui ne voudraient pas apostasier. Nous allions assez souvent, et nous revenions encore pour donner un peu de courage à ce petit troupeau effrayé. En même temps, nous étudions la position, nous cherchions un endroit convenable pour nous établir aux portes de la ville. Par une coïncidence providentielle, un habitant consent à nous céder, pour un prix raisonnable, quelques arpents de terre, dans une position favorable, à la porte Est. L'affaire était sur le point de se conclure. Soudain de tous côtés éclate l'orage. La ville entière est en émoi. De nombreux et injurieux placards sont affichés sur les murs : « Qu'on chasse le diable d'Occident (l'Européen). Qu'on écorche vif et qu'on mange crue la chair de l'individu qui ose vendre un pouce de terre pour y bâtir une Eglise. » On en vint bientôt aux premiers effets. Le propriétaire du terrain fut violemment maltraité par quelques personnes de la famille et du voisinage. Il fut suspendu par les pieds et par les pouces des deux mains, à une poutre de la maison. Sa femme fut même brutalement frappée. Pendant quelques jours, le bruit courut que ce

malheureux

malheureux propriétaire avait été empoisonné. Heureusement cette dernière nouvelle était fausse. Un mois plus tard, il venait avec sa femme, à Wou-si, à 12 lieues de Tchang-Tcheu, nous raconter ces lugubres détails. De plus, il me suppliait de lui rendre une première pièce de vente, signée de sa main, et que j'avais en ma possession. L'orage était trop violent: La prudence ne nous permettait pas de pousser de l'avant. La pièce compromettante fut remise; elle fut déchirée. Nous ne renoncions pas à notre entreprise. Nous nous sommes quittés en bons termes, en nous promettant de reprendre l'affaire quand la position serait moins tendue. Pour le moment, nous nous sommes contentés d'écrire une pièce officielle au 1er mandarin de la ville pour l'avertir de la chose et le prier d'arrêter des désordres si étranges: A cette pièce il n'y a pas eu de réponse; nous nous y attendions. L'année s'écoula, sans trop améliorer la position. Cette année, au mois d'Avril, nous ouvrions une seconde campagne. Les circonstances étaient plus favorables; cette fois, je faisais une entrée plus solennelle. J'envoyais hardiment mes deux catéchistes au tribunal pour fixer l'heure de la réception. Je voulais faire une visite officielle à ce fier magistrat. Bien plus, sur notre demande, on nous envoya d'assez bonne grâce, et les chaises et la grande barque du Mandarin. Toutefois, cette visite, pour plusieurs raisons, ne fut pas heureuse. Le Préfet nous reçut avec fierté pour ne rien dire de plus. Rusé et politique, il nous fit comprendre clairement que nous ne pourrions pas nous établir, ni dans l'intérieur, ni en dehors de la ville. Le peuple ne veut pas nous recevoir, et c'est toujours ce misérable refrain, qu'en Chine, ces Mandarins haineux ne cessent de répéter sur tous les tons. Eux Mandarins, et ils ont l'audace de nous tenir ce langage, ils savent que la religion est bonne, ils ne veulent pas s'opposer à nos projets. Ils respectent les traités. Mais le peuple est mauvais; ils ne peuvent, ils ne veulent pas le violenter sur ce point, et les forcer de vendre les terrains pour y bâtir des églises. La visite ne dura pas longtemps. Je revins immédiatement à Wou-si. Le lendemain je partais pour Chang-hai. Je devais consulter Monseigneur et nos Supérieurs. Puis je comptais sur le concours si dévoué et si connu de Mr le Consul Général de France, pour les causes fondées sur le bon droit. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Des pièces officielles furent expédiées aux Mandarins supérieurs. Les réponses arrivèrent en leur temps: La route était frayée. Le 20 Juin, j'arrivais à Tchang-tcheu. Pour cette dernière visite, nous devions déployer plus de solennité. Une barque mandarine, louée à Wou-si, me conduisit directement à la ville. Au mât de cette grande barque flottait un large drapeau, portant le Saint Nom de Jésus. C'est le drapeau des barques des missionnaires. Sur le devant, avec quelques insignes usités en telle circonstance, étaient appendues deux belles et grandes lanternes ayant des deux côtés, trois caractères bien dessinés: Tié-tsù-dam, (Église du Maître du Ciel) et: Zé-kiao-zé (Docteur prêchant la religion). Ces lanternes furent illuminées pendant les deux nuits passées en cet endroit. L'étendard de la croix était fixé à l'arrière de la seconde barque destinée aux catéchistes. Pour la première fois, la croix paraissait ainsi radieuse, aux yeux de ces nombreux et bons païens, accourus de tous côtés pour jouir d'un si nouveau spectacle. Nombre de curieux, à notre arrivée au débarcadère, se pressaient sur la rive; ils voulaient voir le missionnaire; et moi, assujetti à l'inflexible cérémonial Chinois, pour conserver ma dignité, je dus rester une journée entière, enfermé dans mes appartements. Le lendemain, 21, Fête de St Louis de Gonzague, je dis la messe dans cette barque. Je recommandai vivement cette importante affaire au Cher Patron et Protecteur de la jeunesse. A 10 heures, revêtu du Costume exigé par le rite officiel, je montai dans la chaise à quatre porteurs qui m'était préparée. Le Mandarin nous attendait à son tribunal. Cette fois, les rôles étaient un peu changés. Je pouvais et je devais être plus hardi. J'étais fort de mon droit. Le Mandarin était moins fier. La séance fut longue et un peu orageuse. Je parlai haut, mais je ne pus rien obtenir de précis. Le magistrat me donna de bonnes paroles. Il paraissait avoir peur. —

Ma présence le gênait beaucoup. Ces adroits politiques, avant tout ne veulent pas s'attirer d'affaires désagréables avec les puissances Européennes. De là, à l'extérieur, une certaine prévenance, de bonnes paroles. En secret, ils se servent de tous les moyens possibles pour nous entraver. Telle est la ligne donnée en haut lieu, par pièces officielles, à tous les fonctionnaires Chinois. Après une longue heure de pourparlers, nous nous quittions en assez bons termes. De là, nous nous rendions à une des deux sous-préfectures, pour faire visite au Mandarin. L'autre sous-préfet était absent. Nous ne tardâmes pas à rentrer sur notre grande barque. Une demi-heure n'était pas encore écoulée, que notre bon sous-préfet venait avec son grand cortège nous rendre la visite. Le 1er mandarin se contenta de nous envoyer sa carte, pour nous avertir qu'il ne viendrait pas. Cette seconde visite ne fut donc pas inutile: c'est un second pas. La position est plus dessinée. Ces visites officielles et solennelles, font tomber bien des préjugés. Le peuple nous connaît et s'apprivoise. Dans la ville, on parle beaucoup de notre sainte religion, des missionnaires catholiques; bien plus, les rumeurs populaires allant toujours en grossissant, on dit de tous côtés que la cour de Pékin a ordonné aux Mandarins locaux, de nous céder un vaste terrain, et de nous bâtir une église splendide! Voilà la position du moment. J'ai envoyé dernièrement à Monseigneur et à Mr le Consul Général de France, le procès verbal de cette dernière visite. De nouvelles pièces doivent être expédiées à qui de droit. Attendons et prions. Aide-toi et le ciel t'aidera. —— Dans le district et dans la ville de Tsy-tsien, à 12 lieues sud de Tchang-tcheu, les difficultés, sans être aussi ardues, ne nous font pas défaut. Nous comptons en ce pays quelques chrétiens et catéchumènes. Malheureusement jusqu'ici, faute de missionnaires et de catéchistes, nous n'avons pu cultiver selon nos désirs, une terre qui semble bien préparée. A Sé-li-pa, village à 5 Kilomètres nord de la ville, après deux ans d'attente, nous bâtissions enfin, au mois de Mars, une modeste chapelle. C'est le premier sanctuaire élevé en ce pays. Les ouvriers commencent à peine à travailler que les difficultés surgissent de tous côtés. Sur ces entrefaites, j'allai visiter les deux mandarins de la ville. Je fus bien reçu; mais je rencontrai la même politique: « le peuple est mauvais; ils ne veulent pas vous recevoir. Eux mandarins, n'ont pas les moyens et la force pour arrêter ce mauvais vouloir. » Ces deux magistrats ouvrirent de grands yeux quand je leur demandai à placer tout simplement une croix sur le faîte du modeste édifice. Nous étions dans notre droit. Les habitants nous cédaient volontiers un petit terrain pour y bâtir une petite église, où, selon les traités, ils ont le droit de se réunir pour prier. Enfin, pour dernière formalité, je venais moi-même les avertir de la chose, et les prier de nous prêter leur concours pour cette bonne œuvre. Les bons Mandarins ne savaient que me répondre. Ils demandèrent un mois pour réfléchir sérieusement sur une affaire de si haute importance. Après cette double visite, faite au milieu d'un concours considérable de curieux, nous rentrions sur la grande barque que le tribunal nous avait, avec les chaises, gracieusement prêtée. Les deux Mandarins nous rendirent la visite. On se sépara en bons termes. Nous avions lieu d'être satisfaits d'avoir fait ce premier pas. Le lendemain, même répétition, mêmes scènes de désordre. Des placards sans nombre, hideuse copie de ceux de Tchang-tcheu, sont affichés sur les murs. Dans la soirée, mes deux catéchistes, traversant paisiblement la cité, pour étudier la position, sont insultés par un jeune lettré. Ce pauvre imberbe ne fut pas heureux. Il s'était adressé à deux hommes qui n'avaient pas peur. Il est saisi fortement par la queue; nos gens veulent le conduire au tribunal. Le jeune homme pâlit, rougit, pleure. Quelques amis demandent grâce. Il est relâché. Nos deux catéchistes entrent dans le thé voisin, où nombre de personnes s'étaient réunies, disent quelques bonnes paroles à ces bons païens, et reviennent à la maison me raconter les nouvelles du jour. Sans plus tarder, j'écrivis une lettre aux Mandarins, pour les

prévenir

prévenir de ces désordres. Je voulais une réponse, avant d'avertir leurs supérieurs. La réponse ne se fit pas attendre. Elle était insignifiante et évasive. Le mauvais vouloir des autorités locales m'était connu. Je n'avais toutefois que des données insuffisantes. Dernièrement, de source certaine, j'étais au courant de l'affaire. Ces magistrats, depuis ces deux derniers mois, n'ont cessé de susciter mille tracasseries à nos pauvres chrétiens de Sé-li-pa. Des gens à figure suspecte, viennent et reviennent sans cesse fatiguer, effrayer ces bons paysans. On leur pose mille questions insidieuses. Finalement, le Mandarin a fait venir à son tribunal, le bon vieillard chrétien, chef d'une nombreuse famille, sur le terrain duquel est bâtie notre petite chapelle. Là, par paroles captieuses et par menaces, il lui a formellement défendu de céder son terrain aux missionnaires. Le pauvre homme effrayé, s'est tiré de ce mauvais pas en disant: « Si le Mandarin me défend de vendre, je ne vendrai pas; s'il le permet, je vendrai. » - Comment se terminera cette affaire? A la garde de Dieu. Pour ma part je suis heureux d'avoir rencontré une preuve aussi palpable de la mauvaise foi du Magistrat Chinois. Sans le savoir, il s'est pris dans ses propres filets. La terre en question à Sé-li-pa, nous appartient. Elle a été achetée, il y a 2 ans, de nos propres deniers. Les Chrétiens le savent; le Mandarin ne le sait pas. Ce bon vieux chrétien achetant pour sa famille, une vingtaine d'arpents de terre, a fait inscrire au tribunal, les siennes et les nôtres en son propre nom. Nous attendons seulement le moment favorable pour faire changer les titres. - Si du district d'Ep-hien, nous passons dans celui de Kiang-hien, nous retrouverons les mêmes vexations sous une autre forme. Le mandarin de cet endroit, plus politique, évite de se compromettre. Le mauvais vouloir est le même. Kiang-hien est le pays de la section, et même de la mission, qui donne le plus de consolations, de fruits, d'espérances fondées. En 1860, ce district ne comptait que 400 Chrétiens environ. En 1869, ce nombre s'élève à plus de 1500. En 1860, il n'y avait que deux églises; aujourd'hui nous en comptons treize. Ces chiffres sont éloquents. Et chaque année trois ou quatre cents convertis viennent prier avec leurs frères en J. C, de si fraîche date. Vainement le Mandarin et des païens mal intentionnés cherchent à entraver cette marche si consolante. Vainement, sur quelques points, les habitants gagnés par des hommes sans conscience, exercent leurs vengeances sur quelques familles de nouveaux convertis. Vainement encore, les rumeurs les plus absurdes, mais les plus sinistres, ne cessent de circuler dans le pays. Grâces à Dieu, nous sommes aujourd'hui ce semble, maîtres de la position. Ces vexations locales et personnelles ne durent pas longtemps. Les païens ont peur. Le passé n'est pas oublié. Il y a deux ans à peine, par un concours de circonstances providentielles, plusieurs grandes injustices ont été solennellement réparées. Les païens ont été punis. Ils sont devenus plus sages. Toutefois, depuis quelques mois, le mandarin semble vouloir se venger, des humiliations précédentes. Fier de quelques succès obtenus par des travaux d'utilité publique, il se montre en ce moment, injuste et cruel. Deux causes, insignifiantes en elles-mêmes, viennent d'être portées à son tribunal. Les accusateurs sont des païens turbulents, à nous bien connus. La partie accusée est catéchumène. Voilà, à n'en pas douter, la raison unique des cruautés que ce farouche magistrat vient d'exercer et exerce encore sur ces malheureuses victimes. A l'instigation de ce mandarin, les païens de l'endroit, viennent de m'envoyer deux pièces accusatrices, contre ces familles catéchumènes. Ces pièces ne sont qu'un tissu de mensonges et de calomnies criantes. La bonne Providence l'a permis ainsi. Ils nous ont mis, entre les mains, sans s'en douter, une arme terrible. Ces pièces ont été envoyées au Mandarin supérieur. Sous peu, nous l'espérons, justice sera faite. Dans le district de Wou-si, nous ne rencontrons

que des difficultés locales et moins multipliées. Ici, la terre semble moins bien disposée, les païens sont plus endurcis et plus froids. De là, moins de catéchumènes; de là, moins d'affaires, moins d'entraves. Toutefois nous nous présenterons sous peu aux deux Mandarins de la ville, pour deux affaires où les païens se montrent trop injustes, trop hostiles. Il y a peu de mois, une des huit congrégations des pêcheurs de Wou-si, voulait louer une maison convenable pour se réunir les jours de fêtes. Ces braves gens font la pêche à 8 ou 10 lieues de Wou-si. A cause de cette grande distance, ils ne peuvent venir que rarement à notre Eglise. Puis, ayant là un pied à terre, une petite chapelle, il nous serait plus facile d'aller les visiter de temps en temps. En cet endroit nous n'avons pas encore de Xtens. Un brave païen de leur connaissance, consent fort volontiers à leur céder une grande partie de sa maison. L'affaire est presque conclue, le prix était fixé. Le Mandarin averti par nous, faisait dire qu'il n'y avait pas d'obstacle. Huit jours plus tard, deux de nos catéchistes vont à cet endroit. Ils doivent verser l'argent et écrire le contrat. Il était trop tard. Le propriétaire effrayé et surtout la famille n'ose pas passer outre. Deux des principales familles d'un bourg voisin, et nombre de gens mal intentionnés, avaient fait de terribles menaces. On devait brûler la maison, si on la cédait aux missionnaires pour en faire une église. Là encore, il fallut céder à l'orage et attendre des jours meilleurs. Aujourd'hui la position est moins tendue; nous ne tarderons pas à pousser de l'avant. L'autre affaire est une injustice criante qui demande réparation. A notre internat de Wou-si, nous avons en ce moment un bon jeune homme, orphelin. Au temps des rebelles, il fut recueilli, comme tant d'autres petits orphelins, dans nos maisons de Chang-hai. Il était pour nous inconnu. L'enfant, expulsé à un âge si tendre de la maison paternelle, ne savait pas bien s'expliquer sur la position de sa famille. Il disait seulement que ses parents jadis étaient de riches commerçants; que son père avait été tué par les Rebelles, et que sa mère était morte de faim à Chang-hai. Il savait encore qu'il était fils unique. Il demeura plusieurs années à notre grand orphelinat. L'an dernier nous le recevions à notre école de Wou-si. Il était baptisé à Noël. Bientôt nous apprenions qu'une maison assez considérable, avec un riche mobilier et quelques arpents de terre, le tout bien conservé, lui appartenaient de droit. Il est l'unique et légitime héritier. Après les Rebelles, deux frères païens, ses cousins éloignés, se sont emparés de cet héritage. Ils faisaient courir le bruit que cet enfant était mort. Au mois de Février, cette année, j'ai conduit, moi-même, le jeune homme dans sa famille. Nous avons été mal reçus. On refuse de recevoir notre pauvre et cher orphelin, et cela uniquement parcequ'il est Chrétien. Les cousins ont déclaré qu'ils ne per...ettraient pas à l'enfant de s'établir dans sa maison, à moins qu'il ne fasse des sacrifices à la pagode et aux ancêtres. Ils exigent l'apostasie. Ce jeune homme a 19 ans. Par bonheur il veut conserver sa foi. A plusieurs reprises, nous avons tenté, par ..ie de conciliation, d'arranger cette affaire. Nos efforts ont échoué. Cette injustice est révoltante. Nous allo..s essayer la voie judiciaire. Ces jours-ci nous devons avertir le Mandarin de Wou-si. Notre orphelin est de Lié-tseu, à 8 kilomètres de la ville. Tout nous fait espérer que nous réussirons, ou du moins que nous obtiendrons quelque chose. J'ai prié Saint Joseph de nous venir en aide. Je me berce même du doux espoir de voir la maison de notre cher orphelin convertie en un petit sanctuaire que nous appellerons Eglise de St Joseph. Ces lignes sont déjà bien longues, je n'ai cependant tracé qu'une esquisse incomplète de nos difficultés. Mais il faut savoir se borner. Je le disais en commençant, malgré ces luttes, ou plutôt à cause de ces luttes, l'œuvre de Dieu avance, prospère, marche à grands pas. —— Il est bien consolant, pour le cœur du missionnaire, d'assister à l'intéressant spectacle qu'offre un pays chrétien, naissant et grandissant. C'est l'histoire de quelques localités de la section,

et en particulier du district de Kiang-ien, sur une assez vaste échelle. En quelques années, plus de mille familles ont été régénérées par le St Baptême. Le grand nombre sont vraiment bonnes. Vous rencontrerez assez souvent ici des familles qu'on peut appeler Patriarchales. Puis ces nombreux petits enfants qui peuplent nos écoles, nos catéchuménats, voilà surtout ce qui fait notre joie et notre consolation. Parmi ces nouveaux venus au bercail du bon Pasteur, il n'est pas rare de rencontrer quelques âmes privilégiées, que les bons Anges semblaient guider depuis longues années, vers le port de la vérité et du salut. Quelques traits entre plusieurs: Le 29 Juin dernier Fête des Apôtres St Pierre et St Paul, deux jeunes gens, malgré un temps affreux, venaient me trouver. Ils voulaient recevoir le St Baptême. Je dus céder à des désirs si empressés. L'un fut appelé Pierre et l'autre Paul. J'aime à croire qu'ils vont devenir apôtres de leur pays. Pierre surtout me frappa par sa franchise et son esprit de dévouement. Je ne l'avais vu que deux fois, et ces deux fois il avait produit sur moi, et sur un autre Père, une étonnante impression. Du reste je ne le connaissais que très imparfaitement. Les circonstances ne m'avaient pas permis de lui parler dans l'intimité. La veille de la fête, il vint le premier dans ma chambre, se jette à mes pieds, et me conjure de le baptiser. L'occasion était favorable. Je l'interroge. Grande fut ma surprise et mon admiration, quand je rencontrai, dans un catéchumène de huit mois, tant d'énergie, tant de Foi. Il n'a plus ni père, ni mère. Il habite avec son frère aîné. Ils sont à l'aise; ils cultivent quelques arpents de terre et font un petit commerce. Son aîné perdait sa femme l'an dernier. Ils étaient encore païens. Au mois de Septembre dernier, ensemble ils ont commencé à croire et à prier. Ils ont toujours été fervents. Ils sont de Sé-po-tsen, très gros village fort rapproché du bourg de Si-za-Kiao, position importante sur la grande route de Kiang-ien à la grande ville de Tchang-tcheu. Il y a deux ans, cet endroit ne comptait pas un seul adorateur du vrai Dieu! Aujourd'hui il y a 150 catéchumènes. Un jeune homme était baptisé l'an dernier. Il a 18 ans. C'est la première pierre de l'édifice. Le 29 Juin, je baptisais notre bon jeune homme, c'est le second néophyte. C'est lui et son frère aîné qui sont à la tête de ce beau mouvement si prononcé et si consolant. Quand je demandais à ce jeune homme si je pouvais compter sur lui pour aider à convertir la localité et les environs, je vis ses deux yeux resplendissants d'une joie indicible. Il me raconta alors longuement son histoire. Il ne veut pas se marier. Dès son enfance, son frère, selon l'usage, l'avait fiancé. A 18 ans, cette jeune personne mourait. Depuis peu il avait perdu ses parents. Son frère aîné, la famille entière, veulent alors lui trouver un nouveau parti. Le jeune homme s'y oppose vivement; il sentait la plus forte répugnance pour le mariage. La raison de cette répugnance, il ne la comprenait pas. Il ne l'a comprise, ajoute-t-il avec grande simplicité, que l'an dernier à 24 ans, quand il connut le bon Dieu, les missionnaires et nos vierges si ferventes et si dévouées à l'instruction des catéchumènes. Il a senti au cœur un vif désir d'imiter cette vie de dévouement. « Père, me dis ait-il, je suis bien résolu de me mettre au service des missionnaires; plus que jamais ma résolution est inébranlable; je ne veux pas m'engager dans le mariage. Je serai désormais ou votre catéchiste, si je puis compléter mes études, ou votre domestique. » Le lendemain, après le baptême, mon fervent néophyte renouvelait sa demande. Ses désirs sont exaucés. Au mois d'Octobre il viendra à notre catéchuménat de Wou-si pour étudier. Il est capable. Dans son enfance, il a étudié les livres Chinois pendant 5 ans. La mort de son père, à son grand regret, interrompit ses études. Il repassera les livres pendant quelque temps, puis, selon ses désirs nous le lancerons dans le champ de l'apostolat. Le soir de la fête, il retournait à son village et racontait à sa famille les faveurs obtenues. Le lendemain le jeune apôtre vint me voir. Il me présentait son cousin germain, me priant vivement de le baptiser. . . . . .

Qui n'admirerait le doigt de Dieu dans ces circonstances providentielles. Cet homme a 30 ans, il est instruit, il n'a pas d'enfants; sa femme, fervente catéchumène était maladive depuis longues années. Il y a 10 jours, elle est plus souffrante, elle est en danger. Notre Pierre accourt incontinent à deux lieues de chez lui, conduit une de nos ...... vierges à la maison et fait baptiser la malade. L'eau sainte, en régénérant cette nouvelle Chrétienne, opère en même temps corporellement un mieux sensible. Deux jours après, elle était presque hors de danger. Mais soudain son mari éprouve pendant trois nuits consécutives, des sensations étranges. Trois fois, en songe, ou dans un demi-sommeil, un démon menaçant lui apparaît. Le fantôme hideux veut l'entraîner dans l'Enfer. Il est grandement effrayé. Le 29 au soir, apprenant du nouveau baptisé que le missionnaire n'est pas éloigné, il accourt précipitamment me raconter ces faits curieux, et me supplie de le délivrer par le Saint Baptême, des angoisses cruelles éprouvées pendant les trois nuits précédentes. Il est baptisé. Après la cérémonie, ce 3ᵉ néophyte de ce nouveau centre de Hi-za-kiao, me tient à peu près le même langage que son parent. Depuis qu'il connaît notre sainte religion, il éprouve comme un certain dégoût à s'occuper des choses d'ici-bas. S'il perd sa compagne, il sera plus libre. En tout cas, il désire se mettre à notre service, et devenir catéchiste excurrent pour exhorter les païens, et apprendre les prières aux nouveaux catéchumènes. Au mois de Février dernier, je donnais une petite retraite de trois jours à notre résidence de Wou-si, à 26 catéchistes ou maîtres d'école au service de notre section. Le moment était favorable, les écoliers étaient en vacances. C'était l'époque de la nouvelle lune chinoise. J'eus lieu d'être satisfait de l'entrain, de la ferveur de nos retraitants. Quel curieux et consolant spectacle m'offrait ce petit et pieux auditoire. Quel contraste! Ces hommes, ces jeunes gens en partie étaient chrétiens d'ancienne date. La moitié au moins comprenait des néophytes de quelques années seulement. Bien plus, trois d'entre eux, n'étaient pas encore baptisés. Ils m'ont beaucoup édifié. L'un surtout, catéchumène de quatre mois à peine, me paraissait un ange de dévotion. Sans trop comprendre mon langage, surtout lorsque nous méditions ensemble les grandes vérités du salut, les mystères de la vie et de la mort du Sauveur des hommes, ce jeune païen d'hier, je n'en doute pas, a été instruit, éclairé par une illumination intérieure de l'Esprit Saint. Le 3ᵉ jour, les retraitants faisaient leur confession. Mon nouveau converti, jeune homme de 26 ans, vint à son tour. Il savait qu'il ne pouvait pas se confesser en règle. N'importe, me dit-il, il avait besoin de me raconter tous les péchés de sa vie. Je dus céder à ses désirs et écouter sa curieuse histoire. Lui aussi, a toujours refusé d'embrasser l'état du mariage, chose si insolite en ces pays païens. Lui aussi sentait une répulsion prononcée. Et la raison, dit-il aussi, il ne l'a comprise qu'au jour où il a connu le bon Dieu et notre sainte religion. Dès ce moment, il a promis de se donner tout entier au service des missionnaires. Il veut être catéchiste excurrent. Ce fervent jeune homme a tenu sa promesse. Depuis la retraite, nous l'avons placé comme maître à notre école de Wou-si. Il a été baptisé à Pâques. Il s'appelle Joseph. Il fait l'édification et des catéchistes, et des maîtres, et des élèves. Joseph, ce me semble, comme plusieurs de ces nouveaux néophytes, est appelé de Dieu à une vocation plus parfaite. Si notre chère mission possédait déjà quelques ordres religieux, comme les Trappistes, les Frères des écoles chrétiennes &ᵃ, il ne tarderait pas à prendre le saint habit. Nous le préparons en attendant à entrer chez nos Joséphistes, institution si utile, établie dernièrement à Chang-hai, pour la formation de nos Catéchistes. Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les résultats et les fruits de salut recueillis dans la section, nous ne pourrons que remercier le bon Maître, et des succès obtenus et des espérances fondées que nous promet un avenir prochain. Ces jours-ci, deux braves païens venaient me voir, me priant d'envoyer un catéchiste excurrent dans leur village.

Trois familles seulement ont commencé à prier au mois de Mai dernier. Mais ajoutent-ils, près de 200 familles sont sur le point de se déclarer. Heureuse nouvelle. Fiat! Ce sont tous des mangeurs d'herbes, secte rigide et fervente. Quand ils ont été baptisés, le plus souvent, ils sont aussi fervents chrétiens, qu'ils ont été fervents païens. C'est un fait d'expérience. Au contraire, je connais tel et tel néophyte dont la piété et l'entrain laissent beaucoup à désirer. C'est froid. Je suis porté à croire que ces nouveaux et froids chrétiens ont été jadis païens apathiques et indifférents. Que le nombre en est considérable sur cette terre de Chine! A Wan-tsan, groupe de petits villages sur les limites des districts de Kiang-ien et de Wou-si, l'an dernier à pareille époque, ces nombreuses familles nous étaient complètement inconnues. Aujourd'hui nous y comptons 70 à 80 catéchumènes. Bien admirables sont les voies de la bonne Providence!

Au mois d'Octobre dernier, une famille de l'endroit était vexée par un riche et puissant païen. Poussé par des vues trop naturelles, le jeune chef de cette famille, malgré son vieux père, se déclare catéchumène. Il exhorte les voisins. Bientôt 10, 12 familles des environs brûlent leurs superstitions et commencent à apprendre les prières. Le jeune homme en question est venu plusieurs fois à Wou-si. Il a facilement compris que nous ne voulions pas et que nous ne pourrions pas l'aider dans ses affaires purement temporelles. Dieu aidant, il a persévéré dans sa bonne volonté. Bien plus, on pouvait lui reprocher quelques misères. Courant par ci, par là, pour les affaires de son commerce, il avait la réputation d'être un peu joueur. Cette année, fidèle à nos exhortations, il mène une vie plus régulière. Il a presque renoncé au jeu; il travaille d'avantage, et le bon Dieu bénit son petit commerce. Ce bon exemple nous a amené depuis plusieurs bonnes familles, entre autres un bachelier qui, depuis trois mois, suit fidèlement les règles. Plusieurs fois ce lettré dont la conversion paraît sincère, m'a invité à aller dire la Ste messe dans sa maison. Sa femme, jusqu'ici, a résisté à l'appel de la grâce. Peu à peu, je l'espère, la famille entière deviendra chrétienne. J'ai promis d'aller passer un ou deux jours chez lui, après les vacances au mois de Septembre. A Zuo-ghi, les choses vont de bien en mieux. Zuo-ghi est ce fameux village à 11 ou 12 Kilomètres de Kiang-ien où la bonne Providence a si bien travaillé pour nous. Le 29 Septembre dernier, était signé l'acte par lequel un brave païen nous cédait pour 5 ans la plus grande partie de sa maison. L'ensemble des appartements forme un Kom-son (Eglise) fort convenable pour les missionnaires et les Chrétiens. Aujourd'hui nous comptons en cet endroit 25 néophytes; 15 adultes baptisés cette année, et plus de 100 catéchumènes. Il y a 2 ans, nous n'avions là que 2 ou 3 chrétiens et 25 à 30 catéchumènes au plus. Aujourd'hui deux vierges habitent dans ce Kom-son pour exhorter et instruire les catéchumènes. Elles ont aussi pour mission de suivre ces nouvelles familles et de baptiser en danger pressant. J'avais aussi fort à cœur la conversion de notre brave propriétaire et de sa nombreuse famille. Pendant trois mois ces dignes païens ont bien examiné. Ils se montraient fort honnêtes à notre endroit, mais ils étaient difficiles sur la question principale. Au mois de Mars le bon St Joseph compléta l'œuvre commencée. Avec un vif plaisir, à notre réunion ordinaire, je voyais la famille entière à genoux pour réciter les prières et entendre la sainte messe.

Lettre du Père Bourdilleau à la Ste Enfance. District de Haï-men (porte de la mer) 15 Juillet 1869

Voici différents traits que j'ai recueillis. Perte réparée - Grande était la joie du missionnaire, quand il voyait arriver à notre orphelinat, une ou deux fois le mois, le colporteur d'enfants du Kom-po. Parti vers minuit, il faisait ses 70 lys assez lestement en dix heures, portant aux deux bouts d'un bâton, deux grands paniers plats, ronds, à bords étroits en forme de van. Dans chaque panier rangés à l'entour, étaient 6, 7, parfois 8 et jusqu'à 9 enfants.

comme il me fut permis de le voir le jour de la clôture de la retraite de nos vierges, réunies pour cela à l'orphelinat. Ces pauvres petits et petites, étaient exténués, mourants, morts parfois aussi. Le premier soin était de les ondoyer ou de les baptiser en règle, quand le missionnaire se trouvait présent. De l'orphelinat, le grand nombre s'envolait vite au Ciel; les autres étaient ou élevés dans la maison, ou confiées à quelques familles. Hélas! cet heureux colporteur ne paraît plus. Le mandarin de Lun-Tchen, et les notables de son pays, ont réparé un semblant d'orphelinat, et bon gré mal gré, ils forcent tous les parents à y déposer leurs enfants. Ce colporteur a même subi une petite persécution pour avoir recueilli encore quelques enfants qu'il voulait nous apporter. Ces enfants lui ont été arrachés des mains. Puissent les prières des associés venir à notre secours; déjà nos larmes commencent à sécher, depuis que ce colporteur païen a trouvé moyen de nous apporter encore quelques enfants à la dérobée, et en bravant plus d'un danger. Nous avons ouvert sur un autre point à 130 lys à l'Est et sur les bords du Kou-po, une petite crèche, espérant que le Divin Enfant Jésus nous aiderait à réparer notre malheur et le sien. Vive Jésus Marie, Joseph! .. L'œuvre après avoir langui un an, donne enfin des fruits, et des fruits recueillis dans le champ même de notre ennemi. — Le Mandarinet de Li-sé. — Li-sé, c'est le nom du gros bourg dans les environs duquel se trouve notre crèche. Là, le 1er et le 15 de chaque mois a lieu la réunion de tous les nombreux enfants d'un grand orphelinat païen. A ces jours, liberté à tous, ou plutôt invitation affichée partout, de venir acheter ces enfants 200 sapèques chaque. Cinq ou six chrétiennes se dévouèrent, et à tour de rôle pour ne pas être reconnues; depuis le mois de Mars, elles se rendent aux jours fixés, et achètent quelques enfants. Au mois de Marie grande fut leur frayeur, quand le Mandarinet de Li-sé, étant venu, selon l'usage, pour examiner les enfants et les nourrices, le 1er de la lune, les administrateurs de l'orphelinat et les notables, lui adressèrent la supplique suivante: « Nous savons qu'en cachette, des chrétiens viennent le 1er et le 15 de la lune, acheter les enfants. Nous prions le Mandarin d'empêcher ce mal, comme à Tam-tcheu et à Tou-tchen; car les chrétiens tuent ces enfants et les donnent à manger au Lem-vou (Pères) ou en font de l'opium. » — « Détrompez-vous, dit le Mandarin, je connais tous ces bruits: ils sont faux; nous voulons, en recueillant ces enfants faire une bonne œuvre, les chrétiens et les Pères aussi. » Pendant ce dialogue, nos chrétiennes, mortes de peur, se recommandaient à tous les saints; une d'elles dit même assez haut instinctivement: Ste Mère, protégez-nous! Grand fut leur soulagement, quand elles entendirent la réponse encourageante du Mandarin. Depuis, cependant, nous prenons encore plus de précautions. La jalousie païenne, à cet endroit, est devenue si haineuse depuis plus d'un an! Vers la fin de Mai, étant venu dans la Chrétienté de l'Annonciation où est cette crèche, j'eus la consolation bien vive, je le certifie, de donner à la fois le supplément des cérémonies du Baptême à 8 petites filles âgées de six mois à deux ans, arrachées ainsi aux mains de nos ennemis, toutes fraîches et roses, prenant leurs ébats bien joyeusement sur les bras de leurs nourrices et mères adoptives. Que la divine Mère du Saint Enfant Jésus soit à jamais bénie pour avoir inspiré, comme à Balaam, une bénédiction, à ce Mandarin, amené pour nous maudire. — L'Heureux Courrier. J'étais venu pour la mission dans la Chrétienté de Ti-ka, sur les confins du Kou-po, où nous avons encore une crèche établie par le R. Père Lemaître pour recueillir les enfants, exposés en si grand nombre, comme on sait, dans le Kou-po. Sur les 10h de nuit, arrive un courrier, m'apportant une lettre du R. P. Seutinier, malade à Chang-hai. Ce courrier me croyant dans nos centres du Kou-po même, avait traversé tout le pays. O bonne Providence! Son bon ange lui fit rencontrer une petite enfant, déposée nue sur la berge du grand chemin des chars à bœufs. La ramasser et la prendre sur ses bras fut l'affaire d'un instant, puis, pour la porter plus à son aise, il demanda à une famille voisine,

un vieux reste de panier, au fond duquel il place son trésor. Son arrivée mit tout le monde en joie. La pauvrette, sortie de son panier, lavée et habillée, reçut le St Baptême. Tout au plus, elle a dû vivre quelques jours. Cette crèche compte cette année 187 baptêmes. — Quel était le but de la lettre du P. Gentinier ? Ce digne successeur du vénéré P. Clavelin n'a plus de sang, plus de forces; il garde encore toute la chaleur du dévouement à l'œuvre de la Sainte Enfance. Occupé à écrire quelque chose sur l'Infanticide, il me demandait des notes sur le mode d'exposition au Kom-po, sur le colportage de ces enfants &a... Pour lui répondre exactement, j'ai dû faire des recherches, et j'ai été surpris de la proportion des enfants morts violemment dans ce Kom-po si connu pour sa sauvagerie et ses mauvaises mœurs. Prenons cent enfants viables, légitimes; sur ce nombre: (je parle des campagnes où nous avons quelques chrétiens)

44	conservés au foyer domestique	3 sont tués pr mauvais horoscope, le 3e jour de leur naissance.
21	passent chez des voisins comme brus ou comme enfants adoptés.	2 tués pour défauts corporels.
2	arrivent aux mains des Chrétiens.	18 tués pour naissance tardive et surnuméraire.
5	entrent dans un des 6 orphelinats païens.	3 meurent exposés sur les grands chemins.
		2 meurent dans les mains des colporteurs.
72	Survivants.	28 morts violemment.

Les 30 Sapèques. Le malheur de l'orphelinat de Sam-tchen eut écho à Lii-Kao et à Tom-tcheu où notre vieux médecin Li, prend soin de deux pharmacies récemment établies. Des enfants morts, pourris, furent jetés à la porte, avec ces mots sur un papier: « pour manger ou pour confectionner des pilules et de l'opium. » Un matin Li sortit pour prier un villageois de venir prendre et ensevelir ces morts, il avait 30 sapèques en sa main. Sur son chemin un brave homme lui offre une enfant nouvellement née, disant: « Vieil oncle, donne-moi 600 sapèques, et je te donnerai cette petite fille. — Comment ! répond Li, à l'orphelinat païen, tu devrais au contraire payer 200 sapèques en l'offrant ! Tiens, prends ces 30 sapèques et donne-la moi. Cet homme y consentit. Ainsi ces morts ont procuré le salut de cette enfant, et le prix de leur enterrement a servi à lui sauver la vie. — Le Chien de Wam-dam. Entrons enfin dans ce Kom-po ou Kiang-pé rive Nord du Kiang d'après le sens de ces deux lettres, nom du reste qui ne lui convient plus, puisque la mer s'est retirée, à 15 ou 20 lieues, laissant les grands terrains d'alluvion qui forment une partie du Tom-tcheu, et tout Haï-men. Le Wam-dam (Lagune impériale) compte pour Kom-po. Là nous avons une Chrétienté centrale, où nous recueillons chaque année de 60 à 80 enfants. Venu dans ce lieu pour Noël, je fus de grand matin réveillé par les aboiements exaspérés du chien de la maison. Cet animal, continuant toujours à aboyer d'une manière plus intense, en courant d'un coin à l'autre, d'une porte à l'autre, le chef de la maison se leva: j'en fis autant. Qu'y avait-il ? Un voleur ?... Non. un pauvre enfant déposé et grelottant de froid sur le pallier de la maison, n'attendant que le baptême, pour aller, avant le lever du Soleil, anticiper le joyeux chant de Noël, sur les marches du trône du divin Sauveur, dont nous célébrions le lendemain la naissance. Ce n'est pas la première fois que ce chien compatissant, cède son pallier aux pauvres enfants du Kom-po, et loin de les mordre, à sa manière il appelle à leur secours. Les chiens du voisinage ne sont pas si humains. Plus d'un enfant est mort sous leurs dents. Plus utilement que l'Orphée de la fable, l'Enfant Jésus sait adoucir la férocité des animaux et, par ses charmes, entraîner à sa suite les cœurs les plus endurcis. Puissent nos sauvages païens du Kom-po, en changeant de mœurs, en faire la douce expérience !

La Stérilité devenue féconde. — Dans le tout petit centre de St François, aussi dans le Kom-po,

la Ste Enfance a, comme on dit, fait merveille. Le chef de cette chrétienté, toute composée de nouveaux Chrétiens, et néophyte lui-même, gémissait depuis longtemps sur la stérilité de son épouse. Depuis 12 ans de mariage, pas une naissance n'était venu réjouir le foyer domestique. « Elevez des orphelins, leur dit notre bien aimé et trop regretté P. de Carrère, et Dieu vous bénira. » Doués d'une compassion naturelle, ces deux néophytes commencèrent à recueillir tous les enfants abandonnés dans les environs, leur donnant les soins les plus dévoués. Il est tels enfants que ce bon chef dut porter des mois entiers sur ses bras, à cause de leur état chétif et maladif. Leur foi et leur charité eurent leur récompense. Deux garçons leur sont nés, et une jeune orpheline, maintenant grande, fait leur consolation, par son zèle à élever aussi, à son tour, des orphelins. Un voisin néophyte était dans le même cas; aucun enfant ne lui était né, depuis 15 ans d'union conjugale. Encouragé par cet exemple, il s'est mis à élever des orphelins, et un charmant garçon vient de lui naître. Voilà un encouragement dont nous profiterons pour activer notre chère œuvre encore stérile, à proportion de ce qu'elle pourrait produire dans ce Hom-po, où l'infanticide et l'exposition se pratiquent sur une si grande échelle. O Ste Oeuvre, avec vous, plus d'enfants sans pères, ni de pères sans enfants.

La petite difforme. Rentrons dans le Hai-men, et passons à la pointe Est. C'est là que le cher Père Ho, premier chinois de notre compagnie, ordonné prêtre, fait ses premières armes. Ayant fait une visite à la famille Wam, si connue de la Ste Enfance, par son zèle à élever des Orphelins, on lui présenta une petite fille de six ans, fort bien constituée pour tout le corps, mais affligée d'une langue démesurément grosse et longue, sortant de la bouche et retombant sur le menton, comme une langue de chien ou mieux de petit veau. C'est une punition de Dieu. Son père, sorcier fort renommé au service du public, sait fort bien que son commerce avec le démon est un crime, et les sapèques qu'il extorque au peuple, une injustice. Exhorté à se convertir par la famille Wam, il a toujours refusé. Dès ce moment, sa petite fille commença à ressentir cette excroissance ridicule de langue. En vain notre sorcier essaya par lui-même toutes les évocations, sacrifices et opérations magiques possibles: la croissance n'en devint que plus rapide. Honteux et irrité, il fit conduire cette enfant, sur le bord de la mer, dans le dessein de s'en défaire. Heureusement que les deux vierges de la famille Wam, sœurs de nos deux Pères Wam, en eurent connaissance, et parvinrent à la retirer de ses mains; elles la présentèrent au P. Ho, qui la fit porter à l'orphelinat, où elle est actuellement. Rien de vilain et de repoussant, comme la monstrueuse langue de cette enfant. Il semble que le démon ait voulu se jouer de son père, en la contrefaisant à sa hideuse image. Puisse son âme, rester embellie par le baptême, en attendant que son corps éprouve la transformation promise à tous les élus. ——— *La baptiseuse et sa broche de tête.* — Dans le Hai-men, ce n'est plus comme au Hom-po, nous ne pourrons que glaner quelques baptêmes. La formation des îles et l'accroissement des terres engage naturellement la population à élever ses enfants. Dans la chrétienté des Saints Anges, une fervente chrétienne Marie Lo, s'est dévouée au baptême à domicile des enfants moribonds. Sage-femme médecin, elle met tout à profit pour sauver quelques âmes de plus. Appelée dans une famille païenne pour un enfant qui se mourait, elle déclara le mal incurable, mais elle voulut essayer un dernier remède, et demanda de l'eau chaude. Tout son stratagème n'était que pour baptiser l'enfant en cachette de la famille. Chose étrange, et que la malice seule du démon peut expliquer; à trois reprises quand elle voulut verser l'eau sur l'enfant, une main invisible arracha la broche de la tresse de ses cheveux, en sorte qu'elle fut enfin obligée de la prendre en main pour pouvoir baptiser tranquillement l'enfant. Une fois sortie, elle ne songeait qu'à remercier Dieu du succès, quand elle s'entendit poursuivre par des pas pressés de quelqu'un qu'elle ne voyait point. Elle fit le signe de la Croix en ajoutant:

Quoique fasse le démon, je suis prête à recommencer. Jésus, Marie, sauvez-moi. Puis elle continua tranquillement son chemin. Voilà huit jours qu'une cruelle maladie la réduisait à l'extrémité. Ayant appris que j'étais à 20 lys dans une Chrétienté d'où je devais repartir incessamment, de nuit, elle se fit attacher sur une brouette, et vint me demander le viatique et l'Extrême Onction. J'étais édifié et consolé, de voir les larmes que cette pieuse zélatrice versait pendant la cérémonie. J'étais persuadé qu'elle irait bientôt voir les petits Anges qui l'avaient précédée, grâce à ses soins. Fiat, disais-je. Puis regrettant sa perte, « demande à Dieu la santé, lui dis-je. » Depuis, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle, j'espère cependant que le Sacrement aura produit son effet, et conservera à l'œuvre, un si utile auxiliaire. La pauvreté l'avait forcée de prendre une brouette pour se transporter, et sa broche de tête était passée au Mont de piété. Ce que voyant je lui fis une petite aumône, au nom de la Ste Enfance, pour se soigner.

La vieille Bonzesse, presque marraine. Dans ce même centre des Sts Anges, au mois de Marie, après ma messe, une toute petite vieille femme, portant un enfant dans ses bras, vint me tirer par mon aube. Comme cela n'est pas ordinaire, je me retournai et examinant des pieds à la tête cette singulière femme, à tête rasée, vêtue comme un homme, « Que veux-tu, lui dis-je? » Père, moi aussi j'ai vu aujourd'hui la messe, baptisez cette petite fille. » Distrait par autre chose, je n'en demandai pas d'avantage, et commençai la cérémonie. Ce fut alors que mes doutes se vérifièrent. Mais, dis-je au catéchiste, cette marraine n'est pas d'ici, ou bien c'est une païenne à moitié folle. Père, me répondit-il, c'est la Bonzesse de la pagode voisine! Alors commença une assez longue discussion pour prouver à cette Bonzesse qu'elle ne pouvait pas être marraine, et que même je ne pourrais pas baptiser sa protégée, tant qu'elle resterait en sa possession. Bien malgré elle, elle la céda à une voisine Chrétienne. Elle l'avait recueillie deux mois auparavant, et chaque jour elle l'avait portée dans les maisons des environs, pour la faire allaiter par une nourrice. Une de ses sœurs maternelles, néophyte, lui ayant dit, qu'elle et sa petite orpheline n'avaient à espérer que l'Enfer, si elles ne recevaient le Baptême, elle avait consenti à baptiser cette innocente enfant, que j'appelai Marie. Je promis à la vieille de lui donner le nom d'Anne, si elle se convertissait. Que Ste Anne me pardonne d'avoir pensé à elle en voyant cette pauvre prêtresse des idoles. Elle doit à la Ste Enfance toutes ces faveurs. —— La Vaisselle cassée par le Démon. Embarquons-nous maintenant pour l'île de Né-lié-sen. C'est là que notre cher Père Ho, faisant mission eut la consolation de voir rentrer dans la voie du salut, un apostat de vieille date. Lors de son baptême, sa femme avait fait jouer tous les ressorts pour s'y opposer, et après, peu à peu elle l'avait ramené aux superstitions. Est-ce punition de Dieu? Le fait est qu'après son apostasie la misère les poursuivit jusqu'à les chasser de leur pauvre chaumière pour venir chercher fortune dans cette île nouvellement sortie du Kiang. Ils vinrent s'établir près de notre chapelle en roseaux où la grâce les attendait. Une pauvre mais digne famille chrétienne fit travailler cet apostat à la journée et s'aperçut à sa conversation qu'il était chrétien. On l'exhorta ainsi que sa femme et on les décida à venir voir célébrer une messe par le P. Ho. L'affabilité de ce Père, l'entrain des chrétiens et surtout la grâce agissant sur ces cœurs bien préparés: « Coûte que coûte, dit la païenne, je deviens chrétienne avec mon mari, je n'ai pas eu d'enfants depuis 16 ans, je n'en espère plus, je veux adopter un orphelin, et renoncer ainsi au riz des sacrifices de famille. » Elle prit un orphelin âgé de six ans. Le lendemain, sortie la dernière de sa maison pour venir à la messe avec son orphelin, elle ferme sa porte; mais à peine a-t-elle fait quatre pas, qu'elle entend un grand vacarme dans sa cabane! Vite elle rentre, examine sans voir aucun dérangement. Elle referme sa porte et vint assister à la messe. Elle ne parla à personne du vacarme entendu et après la messe elle rentra chez elle pour cuire le riz.

Quelle surprise! Toute la vaisselle en menus morceaux jonchait sa cabane. A cette vue, les bras lui tombent: « Hélas, dit-elle, où trouver des sapèques pour acheter une autre vaisselle? Depuis 20 ans j'en avais pris tant de soin! mes ancêtres se vengent..... Troublée, toute en larmes, elle vint tout raconter aux chrétiens et au Père. Peu à peu elle se calma; elle comprit que c'était le démon, et non ses ancêtres, qui se vengeait de sa conversion: « Ah! dit-elle, il avait coutume de venir manger dans ces assiettes et ces plats, maintenant que je ne veux plus rien lui donner, il casse la vaisselle. Comme Dieu voudra; mais j'aime mieux mourir, plutôt que lui cuire encore un grain de riz. » Sa foi se fortifiant, je la baptisai au mois de Mai, avec son jeune orphelin. La Ste Enfance, en lui donnant ce fils adoptif, ferme la porte aux parents païens qui eussent sans doute empêché ces grâces de salut. — La Sonnette de l'Orphelinat. Voici un petit trait qui précéda de peu l'état de solitude où se trouva réduit notre orphelinat, par la défense au colporteur de nous apporter des orphelins. Un soir j'y arrivai tard. Le Directeur, soit paresse, soit crainte de me déranger, ne me parla pas de trois enfants moribonds auxquels il fallait suppléer les cérémonies du baptême. Sur les 2 heures du matin, je fus réveillé par la sonnette de la maison. Je me lève et vais demander au catéchiste la raison de cette sonnerie. Il n'avait rien entendu. Cependant par précaution on fit lever les personnes chargées de l'orphelinat. Il était temps, car ces trois enfants n'avaient plus qu'un souffle de vie, et l'un mourut même avant la fin des cérémonies du baptême et de confirmation. C'était sans doute quelque chat ou rat qui aura agité cette sonnette. Toujours est-il, que les bons Anges surent en profiter, pour procurer à ces 3 enfants cette auréole spéciale qui distinguera au Ciel, les élus marqués du sceau de la confirmation, et sur lesquels l'Eglise a récité tous ses exorcismes et fait ses onctions saintes.

Extrait d'une lettre du P. Seckinger (Le 25 juillet 1869). L'orage soulevé contre nous à la partie Ouest du Kiang-nan, et qui a éclaté l'an dernier dans les affaires de Yang-tchéou, a prouvé en cette occasion à nos mandarins, qu'il pourrait être dangereux pour eux, de poursuivre leur système d'opposition ouverte. Depuis lors, ils ont changé leur tactique et semblent se dire: « Actuellement nous ne sommes pas encore assez forts; préparons-nous de longue main; armons-nous dans nos cités; fortifions-nous dans nos retranchements; puis, quand le moment sera venu, nous frapperons tous ensemble sur toute la ligne. » Ces bruits nous ont été avoués par plus d'un affidé, et tels de nos ennemis ne craignent pas de nous le déclarer en face. Au reste, voyons ce qui se passe: Le grand arsenal ouvert à Nan-kin depuis deux ans, fond journellement un beau canon; les chantiers de construction chinois à Shang-hai et à Sou-tchéou, ont déjà lancé à la mer des canonnières qui ne le cèdent en rien aux nôtres. En plusieurs endroits, on reprend avec vigueur les exercices à l'Européenne; même, chose digne de remarque, les Mandarins ayant vu représentée en certaines illustrations l'expédition anglaise d'Abyssinie où des pièces de campagne étaient portées à dos de chameaux, se mettent aujourd'hui à dresser leurs montures aux mêmes manœuvres dans les montagnes de Nankin. A côté de notre résidence de Nankin, est un grenier public dont la cour intérieure, sous une pelouse de trois pieds de haut, cache les fondements et les débris de l'ancienne église que le Pape Alexandre VII avait érigée en cathédrale sous le titre de Ad Sanctam Mariam Majorem. Là devrait sortir de ses ruines la même église, elle porterait le même vocable, un des successeurs d'Alexandre VII lui restituerait ce cachet qui jadis avait fait rejaillir tant d'éclat sur la sainte église en Chine! A un kilomètre, en face de notre résidence, a été érigé par l'ex-vice-roi de Nankin, le fameux Li Koun po, en l'honneur de Confucius, un temple qui de l'aveu des voyageurs, est ce qu'ils ont vu de mieux en Chine, et par la symétrie de l'immense ensemble de ces superbes bâtiments, et par le fini de chaque partie. On y a dépensé trois cent mille taëls, c.à.d. la bagatelle de deux millions, quatre cent mille francs.

Houé-ngan-fou vient de nous ouvrir ses portes. Notre maison nous a été rendue avec tous les honneurs voulus.

Satan pourtant ne s'avoua pas vaincu. Voyant les hommes apaisés, il soulevra contre nous les éléments. Un violent coup de vent nous assaillit à notre retour, et lança notre barque sur un gros piquet placé sur la berge, mais caché sous l'eau. Il en résulta une voie d'eau qui augmenta d'autant plus le danger qu'une certaine provision de riz placée par devant, nous empêcha de voir immédiatement l'avarie et ne permit à l'eau d'entrer que petit à petit. Il était minuit lorsque mon compagnon de voyage, le P. Lelec, s'aperçut ainsi que moi, que nos lits flottaient dans l'eau. Un quart d'heure plus tard, nous aurions été au fond du canal, profond de trente pieds. C'est sans doute la bonne Mère, dont notre barque porte le nom, qui nous réveilla et donna à nos bateliers la vigueur et le courage nécessaires. Après cinq heures d'efforts inouis, nos vies et notre barque furent sauvées. Je ne parle pas de nos chapelles, malles, papiers et autres objets placés à fond de cale; ils prirent un si bon bain, qu'ils ont à peu près tous dû être mis à la réforme. La perte s'élève à deux cents taëls, c. à d. mille six cents francs. Le Ngan-houé, si pauvre jusqu'ici en églises, vient de conquérir cette année trois nouveaux points à la foi que nous professons. Le premier, est le charmant pays de Gnien-koué-fou, partie Sud du grand Fleuve. Des colonies de chrétiens émigrés du Hou-pé, sont venus fixer leur demeure au fond des splendides vallées ou sur le versant des monticules couverts d'arbres séculaires de cette région, où jamais Dieu n'a eu d'adorateurs. Ils se sont groupés en trois différents centres; nous y avons établi trois Kom-sou, autour desquels les païens commencent à s'ébranler. La ferveur de nos pauvres chrétiens ne laisse rien à désirer; j'espère que par leur concours, nous aurons bientôt en ce pays, une de nos chrétientés les plus florissantes. Au Sud du Kiang encore, sur les confins du Kiang-Si, est le magnifique pays à thés de Kien-té-hien. Des catéchumènes venus du Kiang-Si, sont les premiers qui y ont jeté la bonne semence. En peu de temps ils ont vu leur nombre dépasser la centaine. Monseigneur Baldus, dont les années ne refroidissent nullement le zèle, m'en a charitablement prévenu. J'ai envoyé d'abord des catéchistes, puis me suis rendu moi-même en compagnie du P. Heude, au milieu d'eux. Les dispositions de ces catéchumènes sont bonnes; ils forment deux centres auxquels se rattachent beaucoup d'annexes. Autant qu'il est possible nous les visitons de temps en temps; nous y retournerons cet automne pour y ouvrir des Kom-Sou qui serviront de pied à terre aux missionnaires. Passons le Kiang, et remontant vers le Nord, nous arriverons, après avoir franchi de hautes montagnes sur une distance de soixante lieues, au pays de Yn, et de Ho-Shan-hien, préfecture de Lo, nang, tcheou. Nos catéchumènes après quatre années de persécutions, où les dilapidations et les emprisonnements ne leur ont pas plus fait défaut que la cangue, et les coups n'ont en rien changé leur détermination. Le manque de missionnaires a été cause qu'ils n'ont pu être visités que deux fois en passant; de plus la lenteur des procédures a fait qu'ils ont été presque abandonnés jusqu'à ce jour. Ayant enfin obtenu des Mandarins supérieurs de Ngan-Kin-fou des ordres positifs pour le préfet et les sous-préfets des villes ci-dessus nommées, j'ai pu y envoyer le P. Heude. C'était son premier coup d'essai, il s'en est tiré en maître. En un voyage de plus d'un mois, sans se laisser ébranler par la difficulté des chemins, les chaleurs de la saison, ni les dangers inséparables de cette périlleuse expédition, il a été trouver les Mandarins locaux, et a obtenu d'eux des publications réparatrices, et la liberté si longtemps refusée à tout Chinois de se faire chrétien. Ses efforts ont réussi à relever le courage des catéchumènes et à remettre en honneur notre religion et ses ministres.

Lettre du P. Heude, au P. Seckinger ministre de la section. Ngan-kin, 22 Juin 1869.

Je suis parti de Ngan-kin le 19 Mai à 2 heures du soir: je n'ai perdu qu'une demi-journée à cause de la pluie;

et le 25, à 1 heure, j'arrivai à Liéou-Ngan. J'ai envoyé de suite mes cartes au Ta-lao-ié, et lui ai fait demander son heure. J'étais d'ailleurs descendu à la porte de Ta-men. Vers 4 heures je montai dans la chaise du tribunal, et je me présentai. Le Tché-tchéou, nommé Liéou, est un homme du Chantong. Il est pâle et défait; on m'a dit que c'était à cause de ses études. Il était en simple robe, sans tao-pang, ni chapelet. Il m'a indiqué d'un geste la première place, et nous n'avons pas perdu de temps en cérémonies. Il s'est d'abord adressé à U-tai-lai, lui demandant s'il était chrétien? Quelle différence y a-t-il avec les autres? Tu aides un Européen &c et plusieurs autres phrases qui se succédaient sans attendre de réponse. Comme je n'étais pas très sur de comprendre exactement, je me suis contenu et n'ai rien relevé. Mais j'ai interrompu ce monologue insolent en lui demandant s'il avait reçu des lettres du Nié-tai (un des premiers mandarins civils du Ngan-houé). Il m'a répondu que oui, et m'a demandé si je m'appelais Kin (c'est le nom chinois du P. Seckinger). Je lui ai dit que Kin-ta-jen, à cause d'affaires, avait dû retourner à Nankin après avoir été à Kien-té-hien. Il a demandé ce que je gouvernais, disant qu'il ne connaissait pas cela ..... Je lui ai dit que là n'était pas la question, mais que je le priais de me remettre deux notes officielles pour ses deux sous-préfets de Ho-chang et de In-chang. Dans la lettre à Ho-Chang, où il n'y a eu aucune affaire, le Ta-lao-ié ordonnera aux Lao-ié de me donner un caoche (**notification publique**) J'irai le voir. Dans celle à In-chan, il ordonnera au Lao-ié de me donner des Caoche et de faire restituer l'argent que j'indiquerai, en punissant les coupables de moi connus. « Des Caoche, à quoi bon? » Réponse: Le peuple ne nous connaît pas. Le Ta-lao-ié sait d'ailleurs que l'ex-tché-hien-Tchang a été assez peu intelligent pour faire une grosse affaire. Le peuple se fie à ses Mandarins; quand les Mandarins auront parlé il n'y aura plus de raison de nous traiter de Tchang-mo et de Nien-fei. - Je veux des Caoche. - « Ce n'est pas nécessaire » - Moi j'en veux: Quand les trois grands hommes Ma, vice-roi actuel; Tseng, son prédécesseur; et Tin, gouverneur du Kiang-sou, en ont publié un, (et je le lui ai passé) je ne vois pas pourquoi deux Tché-iey n'en publieraient pas! En lui parlant ainsi, je n'avais pas précisément l'air ni le ton sentimental. Il s'est aperçu qu'il était en simple robe, il a demandé je ne sais quoi, on lui a apporté un petit Ma-koa-tse, qu'il a mis sans se gêner. Il m'a dit alors qu'il allait écrire. Je lui ai demandé quand je recevrais ses lettres. **Bientôt, fut la réponse.** Là-dessus je suis sorti. Il n'est pas venu me reconduire à la chaise. Dans la soirée il m'a rendu la visite, et m'a envoyé les deux Ouen-Chou. J'ai profité d'une visite que m'a faite le Tché-ien, de Chéou-tcheou, pour lui dire combien j'étais peu content de la politesse du Ta-lao-ié. Lui fera-t-il la commission?... Je vous parlerai plus tard de ce Tché-ien. Le lendemain 26, je partais pour Ho-Chang, avec deux excellents porteurs. Ils m'ont fait un jour 95 lys. (9 lieues ½). J'y arrivai le 27, à 8 heures du matin. A 10h½ j'étais au tribunal. Le Tché-ien est un homme de Tchang-uen (Sou-tcheou-fou): Il parle le mandarin du Nord. J'ai abordé de suite la question, le laissant libre de publier le Caoche des 3 Mandarins, ou d'en publier un à son idée. Il en a composé un que vous verrez. Ensuite, je lui ai fait des compliments sur son intelligence, sur la beauté et la fertilité de la vallée de Ho-chang, et nous nous sommes séparés en bons termes. Dans la soirée, j'avais 4 exemplaires du Cao-che et j'allais coucher à 5 lis en avant sur la route de In-Chang. Le 29 à 3h, j'arrivais à Tchong-kiai-lin, où je couchais, en attendant une nouvelle chaise. J'arrivais à In-Chang le 31 à une heure et demie. J'appris aussitôt que le Lao-ié n'était pas là. Il était à 90 lys pour faire l'enquête sur un homme qui avait jugé à propos de se pendre. Dans la nuit, la pluie tomba à flots, en sorte que je craignis encore du retard. Le Tché-ien arriva cependant le lendemain 1er Juin, vers 4 heures. Il était préalablement informé de mon arrivée,

et avait ordonné au peuple de ne me faire entendre aucune parole désagréable. Je lui laissai le temps de souffler, mais lui envoyai cependant mes cartes. Je me présentai au tribunal vers 8 heures. Il a accompli toutes les règles de la politesse avec une grande exactitude et m'a fait attendre assez longtemps pour s'habiller tout comme moi. C'est un homme d'une cinquantaine d'années gai et jovial. Il m'a desuite mis à l'aise par son air bonhomme. Il a commencé par me demander avec l'accent gascon de Tchang-tchéou-fou, si je comprenais leur langue ? Ah! lui dis-je, je comprends deux mots, et en puis dire autant. « Mais vous parlez très-bien mandarin, s'écria-t-il en riant et se rapprochant de moi d'un air amical! » Le Lao-iè exagère; ~~et il est bien~~ bon de parler ainsi. « Oh! non, non; c'est vrai ! » Puis je me suis excusé de venir le fatiguer à l'issue d'un voyage. « Oh! la vilaine affaire ! un misérable qui s'est pendu! Trois jours sur les routes; et quelles routes! » – Je ne le sais que trop, moi, qui y suis depuis 15 jours ! – Puis nous avons parlé des chemins, des porteurs, des pays &c. – L'assemblée était nombreuse; il y avait plusieurs lettrés dans la salle, et beaucoup de monde à la porte. Je lui ai présenté mon Uen-Chou. Il l'a lu. Puis je lui ai demandé 10 exemplaires des Caoche pour Tchong et Si-Kiai-lin. « Oh! pas besoin, m'a-t-il dit; j'ai tout réglé; vous pouvez être tranquille; on ne vous dira rien. » Je reconnais à cela l'intelligence du Lao-iè; cependant je veux des Caoche, si non pour moi, au moins pour les chrétiens et ceux qui désirent embrasser la religion. Car, ai-je ajouté en élevant le ton et me tournant vers l'assemblée, il faut que tous sachent en Chine, qu'ils sont libres de se faire chrétiens, et que personne n'a le droit de les molester. Les chrétiens, comme les autres, sont le peuple de l'Empereur; ce ne sont ni des Tchang-mao, ni des Kouei-tzé (diables) &c &c. « Ah, ah! mais il y a la moitié de Si-Kiai-lin dans le Ho-Chang. » Je le sais; aussi Tsai-lao-iè m'a-t-il donné un Caoche. – « Oh! alors j'en donne aussi! » Puis il m'a dit qu'il publiait le Caoche des 3 Mandarins et a ordonné sur place d'en copier dix feuilles sur l'exemplaire de Kien-tzé que je lui ai donné. C'est bien, lui ai-je dit alors : l'affaire est à moitié réglée. Puis je lui ai raconté votre aventure d'il y a 2 ans : Comment on vous avait mis en prison, pillé nos objets &c. – Je demande 300 taëls (2400 francs) d'indemnité, puis la punition du Ti-pao (maire du village) et celle du bachelier. J'ai fait un discours, sur l'obligation qu'avait le Ti-pao de protéger le peuple, et j'ai dit comment il n'avait usé de son autorité que pour vexer ses subordonnés; Et qu'avait fait son subordonné ? Il était coupable d'avoir appelé un Européen, et de vouloir embrasser la religion. Vous concevez que j'ai appuyé sur ces deux phrases, et elles n'ont pas été relevées. Or on sait que nous pouvons aller répandre la religion, et que ceux qui veulent y entrer peuvent nous appeler; et que ni un Ti-pao, ni un bachelier ne peuvent les molester; que s'ils les molestent, ils sont en faute, et ils doivent être punis. Ce bachelier devrait donner bon exemple au peuple, et ne pas se prévaloir de son bouton pour être orgueilleux et pousser le Ti-pao au mal. « Ah, ah! Porter le globule, être bachelier; cela n'est pas nécessaire; moi je vais le juger, dit-il avec feu, en se tournant vers ceux qui l'assistaient. » Alors il a pris les noms, puis m'a promis d'agir. – On m'avait bien dit, ai-je ajouté en buvant le thé, que Su-lao-iè était bon et très-capable; mais à présent, je le sais par moi-même. C'est bien! Le bonhomme ne voulait pas se lever : mais comme il y avait une bonne demi-heure que la séance durait, je me suis levé, lui ai fait de nouvelles excuses sur sa fatigue &c. – Il m'a accompagné, criant d'une voix forte de bien éclairer, commandant aux porteurs de préparer la chaise, au milieu de la foule ébahie, qui ne dira plus maintenant : « Le Mandarin n'a pas de considération pour lui. » Voilà, mon R. P. Père, le compte rendu de mes 3 visites. Maintenant, rebroussons chemin. – Le lendemain à 11 heures, Ouang-tou-mei (domestique du P. Heude) me rapportait mes Caoche, et vers 1 heure, je partais pour Si-Kiai-Lin.

Je tenais à y arriver le lendemain, afin de pouvoir célébrer le St. Sacrifice, le jour de la fête du Sacré-Cœur. Je suis arrivé en effet; mais un incident que je vous raconterai plus tard, m'a obligé de retourner le lendemain à Li-Chou-tsi, bon petit village sur la route, où j'ai offert la divine Victime pour ces pauvres gens. Je l'ai fait trois fois. Le Dimanche à Kon-fou-tang, en présence d'une dizaine de catéchumènes qui ont chanté tout ce qu'ils savent de prières; et d'une foule de païens, dont la tenue a été irréprochable. - Mon appréciation sur l'état des choses est celle-ci: Ce sont de vrais catéchumènes, mais peureux au dernier point et très-ignorants. La peur et l'ignorance se corrigeront par la présence d'un Père et d'un bon catéchiste, au moins un mois! La population est parfaitement disposée, et saisit avidement la doctrine qu'on lui expose. Avoir un Kom-sou dans le pays, y distribuer quelques remèdes, visiter les habitants, sont, je crois, le moyen de produire du fruit. Si le sous-préfet punit mes hommes, et j'espère qu'il le fera, tout ira bien. - Deux mots d'anecdote: le Dimanche, deux Tong-che (notables) de Tchong-Hiai-hin sont venus me voir: L'un est un bon petit vieillard de 75 ans nommé Hia; l'autre un grand sec, nommé Li. Ce Li est propriétaire de la belle maison où j'étais. C'est lui qui avait le verbe en bouche. Après les phrases d'usage, il m'a demandé si je mangeais de la viande et quelle sorte? Je lui ai répondu, aux grands éclats de rire du public, que je mangeais toutes sortes de choses, pourvu qu'elles fussent bonnes. Alors, il ne m'a plus rien dit; mais il s'est mis à raconter qu'il avait été à Han-Keou, que là il avait vu des Dang-Konei-tzé (diables d'Europe) que pour moi je n'étais pas un Dang-Konei-tzé, puisque je portais un habit comme eux; que je me rasais la tête, et qu'il me comprenait. Ces Dang-Konei-tzé, disait-il, vous avez beau les écouter, vous ne comprenez pas un mot. Ce Lao-ié, on le comprend. Et le public de dire amen! Sa Grandeur lira ces paroles et Elle en tirera une petite conclusion. - Je termine. Voyant la peur des catéchumènes, je me suis décidé à partir, afin de laisser agir le temps, et de voir l'effet des Caoche et des promesses de Su-lao-ié.

Extrait d'une lettre du P. Gandar à la Propagation de la Foi. Zi-ka-wei, 10 Août 1869.

J'ai trouvé en construction une grande église dont la cour de Pé-kin avait autorisé l'érection aux frais publics, en mémoire de l'amiral Protet et du R. P. Wullaume, frappés ici de mort, lorsqu'ils protégeaient le peuple contre les rebelles de 1862. Sans la puissante autorité, le zèle infatigable, la prodigieuse activité et la généreuse libéralité de Zie-Kien-nai, ancien catéchiste du R. P. Lemaître à qui il est redevable de sa haute position, la signature du fils du ciel, sur grand papier rouge, serait restée enfouie dans les paperasses du Sous-Préfet de Né-wei. Mais Zie-Kien-nai prenant à cœur la gloire de l'Eglise et de ses martyrs, mit tout en œuvre pour conduire son entreprise à bonne fin. Il réussit. En 1864, il recueillit quelques milliers de piastres d'une souscription ouverte chez les richards du pays; et le 8 Xbre de la même année, il posa la première pierre du monument décrété. Les espèces se faisant attendre, la bâtisse se fit lentement. Le R. P. Hélot avait donné un plan dans le style roman. L'entrepreneur fit du roman Chinois. Néanmoins l'effet produit est assez satisfaisant. Le 8 Xbre dernier, Mgr. Languillat vint en faire la bénédiction solennelle. Huit missionnaires assistaient Sa Grandeur. L'église, qui peut convenablement contenir 1500 personnes, renfermait plus de 2000 fidèles. Des païens sans nombre, se pressaient aux portes, aux fenêtres et à toutes les issues. Après la messe, célébrée par Sa Grandeur, on dressa dans la nef principale, un magnifique catafalque, qui n'avait pas moins de cinq mètres d'élévation, garni abondamment de cierges en cire vierge. A 11 heures

nous introduisîmes les autorités françaises et chinoises venues pour la cérémonie et pour être témoins de l'exécution des ordres de l'Empereur donnés autrefois sur la supplique d'une vingtaine d'hommes des plus influents du Sou-tong. La France était représentée par Mr. Brenier de Montmorant, consul général à Chang-hai, et par Mr. Mercia, commandant de l'Aspic. Les représentants de la Chine étaient plus nombreux. Le Tao-tai de Chang-hai y avait un délégué avec un lieutent. militaire; de plus y figuraient en personne le Fou-min-fou de Tsé-suo, mandarin militaire accompagné d'un de ses commandants et le Directeur des Contributions de Né-wei. Monseigneur, revêtu du rochet, de l'étole et de la chappe noire, en crosse et en mitre, vint processionnellement au Catafalque présider à un Libera chanté à l'intention de nos illustres martyrs. L'absoute terminée, Mr. le Consul, s'inspirant des hauts faits de la charité chrétienne, ranimant ses sentiments patriotiques devant une bière élevée en Chine, à la mémoire de deux Français, et touché de la reconnaissance d'un grand peuple pour ses libérateurs, fit une allocution fort chaleureuse qui émut vivement tous ses auditeurs. Sa Grandeur remercia Mr. le Consul de sa présence et des sentiments qu'il venait d'exprimer, témoignant l'espérance que la France et la Chine s'uniraient pour adorer un seul Dieu et honorer ses Saints. Un prêtre Chinois expliqua aux indigènes les deux allocutions, puis il donna lecture du décret Impérial, pour l'érection de deux grandes églises, en souvenir des deux héros français, qui avaient sacrifié leur vie pour chasser les Zam-mao. Quand on sortit de l'église, il était midi. Un dîner splendide à l'Européenne était servi. Tous ces nobles assistants y prirent part. La conversation fut vive, animée, très-respectueuse. Un orchestre de musiciens jouait ses airs les plus gais. Après le dîner chacun de ces M.M. fit force compliments et monta en chaise pour s'en retourner chez lui. La bénédiction de Lié-kia, faite dans ces circonstances, relèva de beaucoup notre autorité, aux yeux des Chrétiens et surtout des infidèles. Les Mandarins y ont assisté, c'est assez dire. Le R. P. Olive continua ses relations avec eux. Par là, nous pûmes obtenir beaucoup, en faveur de nos néophytes, et à l'avantage de nos œuvres.

France. — Angers, Fête de Sainte Thérèse, mil huit cent soixante-neuf. —

Extraits d'une Circulaire adressée par le P. N. Louis, Directeur de l'Archiconfrérie de St. Joseph à Angers, à M.M. les Directeurs des réunions affiliées, et aux principaux bienfaiteurs de St. Joseph-du-Chêne.

Constatons-le d'abord, dans toutes les parties du monde Catholique, le culte de St. Joseph pénètre avec une merveilleuse rapidité. Il y a 12 ans, à peine trouvions-nous à qui parler, quand il était question de sa gloire, et pour de rares zélateurs que nous parvenions à recruter, de nombreux contradicteurs tentaient d'entraver nos efforts. Toute opposition a cessé aujourd'hui; les plus irrésolus naguère, emportés par le mouvemt. irrésistible qui entraîne les enfants de l'Eglise sous l'étendard du saint Patriarche, n'hésitent plus à lui rendre hommage. Bientôt, si nous en jugeons par ce qui se passe autour de nous, pas une localité de quelque importance qui n'ait institué en l'honneur de St. Joseph des exercices particuliers; pas une église qui ne lui ait dédié un autel, pas une famille qui ne possède son image. Le nom de Joseph, assez raremt. porté jusqu'ici dans nos contrées, est de nos jours fréquemment conféré au Saint Baptême, les parents tiennent à mettre sous le patronage du gardien de Jésus, ce qu'ils ont de plus cher au monde; c'est un signe non équivoque de la confiance que leur inspire Celui dont ils ont appris à connaître la puissance et la bonté. Nous avons sous les yeux une preuve palpable du progrès de la dévotion au saint Patriarche: il n'y a que peu d'années, difficilement on se procurait les objets de son culte; de nos jours des artistes

de mérite

de mérite et dans tous les genres ont mis leur talent au service de sa cause; le commerce qui, d'ordinaire, n'avance qu'avec circonspection, ne recule devant aucune dépense lorsqu'il s'agit de St Joseph, assuré qu'il est de couvrir ses avances par d'abondants profits. Ces faits généraux n'ont point échappé à nos lecteurs, signalons ceux qui se sont produits sous nos yeux depuis un an. Au mois de Novembre 1868, nous partions pour la Belgique, invité à prêcher par le R.P. Supérieur de notre résidence, à Gand, pour l'érection de l'Archiconfrérie, dans l'église de sa maison. Dix jours seulement nous sommes restés dans cette ville; rarement nous avons rencontré, en un si court intervalle, tant de sujets d'édification. Une neuvaine préparatoire à l'inauguration de l'Archiconfrérie avait été annoncée, et déjà toutes les dispositions capables d'en assurer le succès étaient prises. Au milieu de l'église, richement décorée, s'élevait le trône de St Joseph. Une statue digne des plus grands maîtres, y était placée. Des chants de circonstance avaient été préparés. Aussi, dès l'ouverture de la neuvaine, l'auditoire se trouva formé, et le concours persévéra jusqu'à la fin. Trois instructions cependant avaient lieu chaque jour, l'une en flamand, deux en français. Une communion générale et une consécration solennelle couronnèrent ces exercices. Mille à quinze cents personnes avaient accru la famille de St Joseph. Ces nouveaux associés et le R.P. Van Becker, leur directeur, voulurent bien nous promettre de rester unis de prières et de bonnes œuvres, à l'archiconfrérie d'Angers. Avant de quitter la ville de Gand, une autre consolation nous était réservée et bien qu'il ne s'agisse pas du culte de St Joseph, nos associés nous sauront gré de leur en dire le sujet. Le 3 X^bre^, fête de Saint François-Xavier, toutes les congrégations dont s'occupent nos Pères, voulurent prendre part à notre joie et célébrer ce saint apôtre, l'une des gloires de notre Compagnie. Le matin, la congrégation des étudiants se réunit pour la messe. Il s'y trouvait de soixante à quatre-vingts associés. Quelques semaines auparavant, ces fervents chrétiens avaient envoyé une adresse au Souverain Pontife et Sa Sainteté daignait les en remercier. Je fus chargé de leur apprendre cette nouvelle, et de leur adresser la parole. J'avais devant moi l'élite des jeunes gens du pays. Leur piété, leur bonne tenue, leur bienveillante attention me touchèrent profondément. Un spectacle bien intéressant encore m'attendait dans la soirée; il me frappa d'autant plus que j'y étais moins préparé. Des chants bien nourris s'étant fait entendre tout à coup dans la chapelle intérieure de la maison, j'en demandai la cause. « C'est, me fut-il répondu, le chœur des congréganistes réunies pour l'instruction; ces jeunes filles sont admises dans l'œuvre après leur première communion, elles en font partie jusqu'à leur mariage. A cette époque, elles passent dans la congrégation des mères de famille. Quinze cents jeunes filles, ouvrières et domestiques, sont inscrites actuellement sur les registres de l'œuvre. L'association des femmes mariées est plus nombreuse encore. Les hommes, ajouta mon interlocuteur, sont divisés de la même manière, et si vous désirez assister à leur réunion, dans un instant, les deux sections, assemblées sous la présidence de Monseigneur, vont célébrer le jubilé de plusieurs anciens congréganistes. Cette fête est à voir » A peine avais-je quitté ce Père, que, des tribunes voisines de ma chambre, un concert d'instruments se fait entendre; je descends à l'église. Déjà les Congréganistes qui célébraient le vingt-cinquième anniversaire de leur admission, s'avançaient vers le maître-autel, un cierge à la main et un large ruban au bras. Le clergé et les dignitaires étaient allés processionnellement les recevoir. Monseigneur paraît bientôt en chaire, mille à quinze cents hommes forment l'auditoire et prêtent la plus respectueuse attention. Quand Sa Grandeur eut achevé, Elle vint se placer devant la Sainte Table, et les congréganistes qui étaient l'objet de cette fête, renouvelèrent à haute voix leur consécration. Un salut solennel termina cette cérémonie.

Sauf les chants liturgiques, tout ce que j'entendis en cette circonstance était en flamand, et, par là-même m'offrait peu d'intérêt; mais, la foi a son langage et tous le comprennent; aussi, je puis le dire, cette fête fit sur moi une grande impression; je vis avec bonheur combien, malgré les efforts de l'impiété, le catholicisme était encore vivant dans ce bon peuple. A Gand, en particulier, la lutte entre le bien et le mal est formidable, et peut-être sera-ce aux institutions dont je parle que la foi devra son triomphe. Une publication d'une grande importance pour la gloire du Saint époux de Marie, se prépare en ce moment; nous sommes heureux d'y avoir concouru. Nous voulons parler d'un traité sur St. Joseph, et sur la Ste Famille, publié pour la première fois à Lyon, en 1614, par le P. Moralès, théologien éminent de notre Compagnie. Cet ouvrage, le plus beau monument peut être qu'on ait écrit à la louange de St. Joseph, était devenu tellement rare, que des perquisitions faites simultanément à Paris, à Bruxelles et à Cologne, restèrent plusieurs années sans résultat. Enfin nous parvinmes à rencontrer un exemplaire de cet ouvrage. Une fois en possession d'un si précieux trésor, nous avons songé à le partager avec les directeurs de nos réunions. Mais longtemps encore une difficulté nous arrêta: le livre de Moralès est en latin; c'est un in-folio de mille colonnes, avec 240 pages de table. La réimpression d'un ouvrage semblable devant entraîner des frais considérables, aucun éditeur ne voulait s'en charger. Un voyage entrepris pour la gloire de St. Joseph, nous fournit l'occasion de nous mettre en rapport avec M. Vivès. L'habile éditeur nous était connu, son dévouement pour la cause catholique ne faisait pour nous aucun doute; mais à peine espérions-nous quelque résultat de notre démarche auprès de lui, tant nous avions fait de tentatives inutiles par ailleurs. Nous n'eûmes besoin cependant que d'exposer en quelques mots le but de notre visite, pour recevoir la réponse suivante: « Comme à vous, mon Révérend Père, cette publication me paraît opportune, j'avoue même qu'elle me sourit; mais c'est une affaire assez grave, permettez-moi d'examiner l'ouvrage en question. » Quelques jours après, M. Vivès nous informait qu'immédiatement on allait se mettre à l'œuvre. D'abord, une vérification consciencieuse des textes devait avoir lieu; puis l'ouvrage serait intégralement réimprimé. Les 240 pages de table que, dans la crainte d'un refus motivé encore sur l'importance des frais, nous avions conseillé de réduire au nécessaire, devraient être conservées. Un seul changement, ajoutait-il, sera introduit: au format in-folio, toujours embarrassant pour l'étude, l'in-4° sera substitué, et nous aurons deux volumes d'un usage commode. Des lettres récentes nous informent que l'impression de ce bel ouvrage touche à son terme. Nous sommes heureux d'apprendre cette bonne nouvelle aux directeurs qui nous secourent, leur demandant de s'employer de toutes leurs forces pour le faire connaître. Les prêtres auront dans Moralès une mine aussi sûre qu'abondante; l'immense quantité de textes qui s'y rencontrent, prouve que l'auteur avait étudié soigneusement son sujet et permettra au clergé de donner aux fidèles une doctrine solide. Travailler à répandre cet ouvrage, c'est en assurer les fruits et payer d'un juste retour le généreux éditeur qui sert si puissamment une cause que nous aimons à regarder comme la nôtre. Parmi les diplômes envoyés cette année, deux étaient destinés à l'Amérique; l'un était pour l'église des Visitandines à Montévidéo, l'autre pour la cathédrale de Fort-de-France, île de la Martinique. Le fait le plus important de cette année, est l'inauguration du nouveau sanctuaire de St. Joseph du-Chêne. Le nombre toujours croissant des fidèles qui fréquentent le pèlerinage, rendait urgente cette construction et, sur notre appel, une somme de 25,000 francs environ avait été recueillie. Mais, ici, comme dans tout ce qui s'est fait pour cette œuvre, les petits et les pauvres ont eu la principale part dans la dépense et dans le travail. Si soixante-quinze personnes ont mérité le titre de fondatrices en offrant un don de 100f, quatre mille ont fourni le reste, et de pauvres ouvriers, d'honnêtes cultivateurs, sans mesurer l'étendue de leurs ressources

sont allés, au premier signal, faire les terrassements et autres travaux que nécessitaient les circonstances. Les matériaux étaient en majeure partie achetés au loin, les cultivateurs s'étaient chargés du transport, selon la mesure de leurs moyens. A plusieurs reprises, des convois de 60, 80 chariots se sont organisés pour des courses de plusieurs lieues. Des frais considérables ont été ainsi épargnés, et cet édifice pour lequel nous ne disposions guère que d'une somme de 25000 francs, en vaut peut-être 50, à 60,000. Aujourd'hui, plus que jamais, en regardant le Sanctuaire et ses dépendances, ces braves gens peuvent dire: Voilà notre œuvre, ce pèlerinage est à nous. Avouons-le, du reste, ils ont de justes motifs pour en être fiers. Sans doute, l'œuvre n'est pas encore complète, mais, avec de telles populations, on peut tout espérer, et Dieu aidant, le pèlerinage de Villedieu atteindra le degré de perfection qui entre dans les vues de sa providence. Certains détails à terminer tant à l'intérieur qu'au dehors de la chapelle nécessitent encore des échafaudages et ne permettent pas d'en tirer des photographies; mais bientôt nous serons en mesure de répondre aux désirs qui nous sont exprimés. Essayons en attendant de donner quelque idée du nouveau sanctuaire. Pour avoir le plan par terre, figurons-nous une croix archiépiscopale dont les trois bras supérieurs s'arrondissent en hémicycle tandisque les autres sont coupés carrément. Le bras supérieur de droite communique, par son milieu, avec l'ancienne chapelle qui n'a subi aucune modification. La façade, ornée d'une belle rosace, sera embellie, aussitôt que nos moyens le permettront, d'une statue de St Joseph. Déjà un baldaquin gracieux est préparé pour la recevoir; une tour en encorbellement couronne cet ensemble majestueux. Cette construction est en style ogival du XIII siècle; elle charme plutôt par la gravité des lignes que par l'élégance des proportions. Trois cents personnes pourront y prendre place.

École Apostolique d'Amiens. — Extraits d'une lettre du R.P. Barbelin, Directeur de l'école; — Novembre 1869.

Un de nos élèves de l'école apostolique nommé Joseph, vient d'être le 1er en Excellence en 3ème; mais on ne l'a pas nommé à la grande salle; c'est convenu, les Apostoliques n'ont que des places honoraires, celui qui vient après eux a la place et ses conséquences. Les enfants sont extrêmement édifiés de ce renoncement aux honneurs et vanités du monde. A l'académie de la même classe, quand on a lu les conditions requises pour être Président, les académiciens regardèrent tous notre Joseph... et de fait, il fut nommé Président à l'unanimité; mais le Père Professeur a ajouté: Président honoraire, oui; maintenant votez pour le Président véritable. Les apostoliques ont fait leur retraite en même temps que nos élèves; seulement ils ont gardé le silence pendant tout le temps; j'en ai été fort content: du reste ils sont très-pieux. Hier, après sa confession, Alphonse D... se lève, puis s'agenouillant à mes pieds: Mon Père, je vous demande bien pardon de la peine que je vous ai faite..... Quelle peine, mon enfant!.. Dimanche j'ai eu un œ, cela a dû vous faire beaucoup de peine..... L'effet des Apostoliques se fait déjà ressentir dans le collège. Le jeune C*** dont il est question dans le 3e compte rendu, m'appelait souvent, et chaque fois un grand secret semblait arrêté sur ses lèvres; enfin avant-hier il m'écrit une touchante lettre de quatre pages, dans laquelle il me conjure de le recevoir dans ma bénie École apostolique. Il craint d'être obligé de retourner dans sa famille à cause de ses maux de tête, et là il pourrait perdre sa chère vocation de missionnaire, au milieu des plaisirs inutiles, trouvant toutes ses aises etc... tandis que si je veux bien l'admettre au nombre de mes enfants, il pourra sans danger rester autant de temps que le bon Dieu voudra; sa mère paiera volontiers une bonne pension, et déjà il pourra s'habituer à vivre loin des siens et se préparer à la séparation future. J'eus assez de peine

à le convaincre que cela n'était nullement réalisable; pour le consoler, je lui dis que dès ce jour il pouvait se regarder comme membre de l'Ecole apostolique, mais que pour sa santé je le laissais au collège où il trouverait un régime et des soins qu'on ne saurait lui donner dans notre petite maison naissante. Il a été autorisé à visiter notre Ecole. Madame V.... est venue me supplier d'admettre Louis V... un autre de nos élèves du collège: Ce cher enfant a passé une partie de ses vacances avec un bon P. Franciscain, aux bains de mer. Sur les instances de celui-ci qui voulait en faire un fils de St. François, il déclara nettement qu'il voulait être Jésuite. Sa mère craint l'influence parfois pernicieuse de son mari; voilà pourquoi elle désirait le mettre à l'Ecole Apostolique. Je fis venir mon Louis; il me raconta en détail sa vocation: je lui fis une peinture exagérée des sacrifices et des privations qu'il rencontrerait parmi nos enfants... Il persista. Eh bien, lui dis-je, la plupart des inconvénients graves qui m'empêchent de vous recevoir, n'existant pas pour Avignon, je vais vous envoyer dans cette ville. Il me regarde. Deux grosses larmes coulent de ses yeux. Oh! Père, vous quitter! Je lui fais entendre que sa vocation le demande, et lui, après un petit moment de silence. Comme vous voudrez, Père, j'irai... et les larmes coulent en abondance. Je lui dis alors: En effet, mon cher enfant, nous avions songé à vous envoyer à Avignon, mais il m'en coûtait à moi beaucoup aussi, de vous quitter et il a été décidé que plus tard nous vous ferions entrer dans notre Ecole à Amiens: en attendant je vous regarde déjà comme en faisant partie; vous pourrez aller voir vos frères et vous promener avec eux. Le soir même je l'introduisais, et hier il est allé en promenade avec eux, et même ce qui m'étonna fort, je le trouvai à l'étude à 7 heures du soir; il faudra que je mette le holà.... il ne craint nullement le qu'en dira-t-on des collégiens.

Mission d'Ouessant. Lettre du P. de Kerusec à un scolastique de Laval.

L'Ile d'Ouessant est ainsi nommée parcequ'elle est entourée de récifs, et d'un très-difficile accès. Le vieux capitaine qui nous conduisait, n'hésitait pas à dire, contrairement à ce qui est écrit dans la vie du P. Maunoir, qu'elle est, au moins, dans certains endroits, d'un plus difficile accès que l'île de Sein. Aussi il n'est point rare, surtout en hiver, de voir les communications interrompues avec le continent, pendant 12 jours, quelquefois même 15 jours. Ainsi Mr. le Curé qui est depuis fort longtemps dans l'île nous disait qu'à l'époque de la chute de Louis Philippe, il fut le premier de toute l'île à avoir connaissance des évènements, mais seulement 17 ou 18 jours après. C'était un Dimanche quand il annonça en chaire que la France était en république; il y eut une panique générale, car ces bons insulaires craignaient de voir se renouveler les excès de la première république. Nous même, pendant notre séjour dans l'île, nous n'avons reçu que le vendredi, une lettre écrite par le P. Supérieur le Dimanche. Cette île a été convertie à la Foi par St. Pol Aurélien. Le P. Maunoir a commencé par elle ses missions. Il l'a évangélisée à deux reprises différentes en 1640 et en 1642. Mr. Le Nobletz avait paru dans l'île avant même le P. Maunoir, mais d'après l'historien du Père, son passage avait laissé peu de traces. Les hommes d'Ouessant sont tous marins; l'eau semble être leur élément. Voici le jugement qu'un capitaine de Molènes, petite île située entre le Conquet et Ouessant, portait des marins d'Ouessant. Nous sommes, disait-il, de bons marins, mais près des pilotes d'Ouessant nous ne sommes que des enfants. Une partie des jeunes gens sont sur mer, les uns au service de l'Etat, les autres dans la marine marchande. Ce sont les femmes qui cultivent la terre, non à la charrue, mais à la bêche. A ce sujet, permettez-moi de vous citer une coutume bien touchante: Pendant toute l'année, elles vont, en aussi grand nombre que possible à la messe de 6 heures, et à l'époque de la culture des terres, pour ne pas perdre de temps, elles portent, en se rendant à l'église leur bêche sur l'épaule, la déposent, avant d'entrer dans le lieu saint,

contre les murs extérieurs de l'église. Quand elles ont satisfait à leur dévotion, elles reprennent en sortant leur instrumt de travail. Il y a dans leur personne quelque chose de mâle et d'énergique. Leur costume, et en particulier leur coiffure a un caractère particulier propre aux habitants de l'île. Elles laissent pendre leurs cheveux sur leurs épaules. Pour les empêcher de tomber sur le visage, elles les retiennent par un petit bonnet semblable à celui des enfants : il est entouré d'une petite dentelle, puis pardessus elles ont une coiffe dont il ne serait difficile de décrire la forme. Quand elles entrent à l'église, elles se couvrent d'un vêtement noir qui a la forme d'un gilet entièrement boutonné. Leur costume est tellement identique, qu'on ne saurait, au moins, à première vue, distinguer le pauvre du riche, et en les voyant réunies à l'église, vous croyez avoir une communauté religieuse sous les yeux. Lorsqu'un homme vient à mourir loin du pays en mer ou à l'hôpital, la famille va trouver Mr le Curé ; on dispose toutes choses, comme si cet homme était mort dans la paroisse ; c. à. d. on fixe l'heure du service, on avertit les parents et amis. Dans la maison du défunt, on passe la nuit en prières, et pour simuler la dépouille du défunt, on dépose sur un lit une petite croix de bois ; près de ce lit sont placés le bénitier, la croix qu'on a été chercher à l'église et les chandeliers.. A l'heure indiquée, tous ceux qui doivent assister à la cérémonie se rendent chez les parents du défunt et de là à l'Eglise. Pendant le service la petite croix de bois est déposée sur la fausse châsse à l'endroit même où aurait dû être mis le corps. Après l'office, le parent du défunt prend la croix et suivi de toute la foule, va la déposer dans une urne destinée à cet usage. Cette cérémonie si touchante porte le nom de proella. Chaque année il se fait une procession au cimetière, d'ordinaire le 2 9bre on porte cette urne, et arrivé près d'un petit monument construit par les soins de Mr le Curé, on y dépose toutes ces petites croix. Nous avons fait cette touchante cérémonie pendant la mission. L'urne était portée par les plus notables de l'île ; des jeunes gens revêtus de leur costume de marin portaient les cordons, et enfin d'autres des cierges. Nous voyions pendant la cérémonie, les larmes couler des yeux de ces braves marins. Maintenant disons quelques mots sur les œuvres religieuses. Il y a 3 prêtres dans l'île : le Curé et deux vicaires. On ne peut s'imaginer le bien que ces prêtres zélés ont fait dans l'île. Grâce à eux, il existe maintenant une charmante église gothique, dont les habitants sont fiers à juste titre. Ils ont fait venir des sœurs de la Sagesse et des Frères du B. Jean Baptiste de la Salle. Les sœurs ont une chapelle dominée par la statue de la Ste Vierge, et on bâtit en ce moment une fort belle maison pour les Frères. Parmi les jeunes filles, il y a une association des enfants de Marie. Les réunions ont lieu chez les Sœurs et chaque 1er Dimanche à l'issue des Vêpres il y a un petit exercice public à l'église sous les yeux des parents. Elles sont déjà au nombre de 80 et si on n'avait pas imposé quelques conditions un peu difficiles, le nombre serait bien plus considérable. Ce sont elles qui par leur bonne volonté ont soutenu le chant pendant la mission. Pour les femmes mariées il y a le Rosaire vivant, elles sont au moins 300 à en faire partie. Cette association est d'autant plus précieuse que les hommes étant marins, un grand nombre de ces femmes sont seules une partie de l'année et hélas plusieurs sont veuves quelquefois après 2 ou 3 mois de mariage. La mer est un terrible élément qui fait bien des victimes. Au Rosaire vivant se joint l'œuvre admirable de l'adoration perpétuelle. Un banc d'honneur placé près du sanctuaire est réservé pour ceux qui doivent être en adoration devant le Saint Sacrement. Pendant la semaine depuis 6 heures du matin jusqu'au soir, 3 femmes, quelquefois 4, se succèdent d'heure en heure pour adorer N. S. et le prier de répandre ses bénédictions sur la paroisse. Le Dimanche, les hommes ont aussi une heure pour l'adoration. Au mois de Novembre, il y a ce que l'on appelle

le jubilé des morts, et au mois de Juin, le jubilé du Sacré-Cœur. A ces deux époques on fait quelques instructions et tous, hommes et femmes, s'approchent des sacrements. Ainsi en comptant les Pâques on peut dire que les hommes eux-mêmes, en général, s'en approchent 3 fois par an. Le dernier jour de la mission il y a eu un sermon pour les femmes seules, un autre pour les hommes. A ce sermon, fait par le P. Rot, on leur a proposé de former une association en l'honneur de St Joseph. « Vous vous plaignez, a dit l'orateur, qu'il n'y ait d'associations que pour les femmes, celle que nous vous proposons sera pour vous; que ceux donc qui veulent en faire partie se présentent à la sacristie pour donner leurs noms, et nous verrons par le plus ou moins d'empressement que vous mettrez à vous faire inscrire, si vous êtes réellement désireux d'avoir une œuvre à vous. La bénédiction du St Sacrement était à peine terminée, qu'aussitôt la balustrade du chœur s'ouvre au large, le maire s'avance d'un pas décidé, puis tous les hommes le suivent, et la foule est si grande que pour les contenter et ne pas trop les faire attendre, chacun de nous s'arme d'une feuille de papier et d'un crayon, puis nous nous installons où nous pouvons, et nous commençons à prendre des noms. Espérons que cette nouvelle association réussira comme les autres. Remarquez que l'église était pleine d'hommes. La mission devait s'ouvrir le 12 7bre. Le 10, nous venions de quitter Brest, et vers le soir nous descendions au Conquet. Le Conquet est le lieu où Mr Le Nobletz a passé ses dernières années et est mort. Le lendemain après avoir dit la 1re Messe et visité le tombeau et la maison de ce saint missionnaire, nous nous sommes embarqués. Dieu nous protégeait visiblement. Nos marins étaient au Conquet depuis le Jeudi, le vendredi ils n'auraient pas pu quitter l'île à cause du mauvais temps et, chose remarquable, à peine après une heureuse traversée, étions-nous débarqués, qu'une tempête se déclara et, pendant 3 jours, on ne put avoir de communication avec le continent. Nous avions pour nous conduire le 1er pilote de l'île, un vieux capitaine qui dément le proverbe qu'on ne peut commander sans jurer ou tempêter. J'étais son voisin; c'est à peine si je pouvais distinguer ses paroles et pourtant ses ordres étaient exécutés à l'instant. Au mouvement de ses lèvres, son équipage comprenait ce qu'il voulait dire. L'oriflamme de la Ste Vierge flottait au haut du navire. Nous débarquâmes à 3/4 de lieue du bourg. Le clergé nous attendait et plusieurs personnes se trouvaient sur le rivage pour nous souhaiter la bienvenue. En arrivant au bourg nous sommes entrés à l'église pour y visiter N.S. et aussitôt toutes les cloches ont été mises en branle pour annoncer l'arrivée des missionnaires. Nous avions avec nous deux ecclésiastiques, mais ce fut trop peu, et nous avons été accablés par les confessions. Nous nous levions à 3h 1/4; de suite après notre méditation nous disions la messe, et puis au confessionnal. Le P. Rot donnait des conférences, le P. Bleuzen les sermons, et moi je les aidais de mon mieux. Je vais vous raconter quelques petits traits. Dès 2 heures du matin ces braves gens arrivaient pour garder leurs places près des confessionnaux. En revenant je causais avec un marin qui est canonnier sur le vaisseau école à Brest. J'ai eu, Monsieur, me disait-il, bien de la peine à obtenir une permission pour arriver: je n'avais que quatre jours. N'osant pas aller trouver le Capitaine (j'étais un peu lâche quoi! mon Père!) je fus trouver Mr l'Aumônier, mais Mr l'Aumônier ne pouvait pas se charger de cette commission. Eh bien! quoi! que je me dis, il faut que je fasse ma mission je suis un lâche, je n'ose pas aller trouver le Capitaine: j'irai » Et il y alla effectivement. Le Capitaine a refusé d'abord, fait des objections et enfin s'est montré de bonne composition: « Je ne puis

te donner que 4 jours ; mais écoute bien, donne moi ta feuille : le jour du départ et celui de l'arrivée ne comptent pas... Voilà deux de pris sur l'ennemi... maintenant le 17 et le 18 tu seras censé à bord pour faire ton service, le 19 et le 20 compteront, tu arriveras le 21 allons va t'en"... Ce brave marin est tombé malade le jour où il devait partir et ainsi grâce à cette maladie constatée par le chirurgien de l'île il a pu passer quinze jours. — Il n'y a qu'un homme, et c'est un étranger à l'île et même au pays, qui ne se soit pas approché des Sacrements, il a cependant bien reçu le Missionnaire qui l'a vu, et a accepté une image du Sacré Cœur de Notre Seigneur. Notre départ a été bien touchant. Nous sommes entrés à l'église et à peine étions nous agenouillés que l'on a entonné le chant du départ, puis tout le monde s'est mis en marche. Les hommes avaient leur drapeau, leurs décorations ; les femmes, les enfants des écoles tous suivaient pêle mêle. Nous avons fait ainsi 3/4 de lieue. Avant de nous embarquer nous avons de nouveau chanté le cantique du départ, composé pour une mission qui a été donnée il y a 6 ans, puis nous nous sommes élancés dans un petit canot qui devait nous conduire au navire. Pendant le trajet nous chantions l'Ave Maris Stella alternativement avec la foule groupée sur le rivage. C'était un spectacle ravissant... Nous étions 5 prêtres et 2 Frères. Arrivés sur le navire qui était assez éloigné du rivage, nous nous sommes rangés sur une ligne, nous avons agité nos chapeaux, puis voyant qu'on nous répondait, nous avons fait un grand signe de croix et donné la bénédiction. Puis nous nous sommes mis à entonner le Magnificat, tous ceux qui étaient dans le navire se sont joints à nous, à peine avions-nous terminé le 1er verset ne sachant pas trop si nous serions compris, que nous avons entendu la foule nous répondre par le verset suivant. Le navire marchait et nous avons ainsi continué le chant du Magnificat jusqu'au Gloria Patri. Il était temps de cesser, les voix ne nous arrivaient plus que comme un faible écho. Priez pour nos missions bretonnes.

Paris. — Conversion d'une protestante (Suite) — Les Lettres de Laval ont raconté, il y a quelque temps, la conversion toute Providentielle d'une jeune actrice protestante, qui était sur le point de se remarier du vivant de son premier mari, comme le permettent les lois protestantes en Allemagne. Ayant renoncé à ce second mariage et fait son abjuration, elle fut placée dans un couvent, pour rétablir sa santé et pour se fortifier dans le bien. — C'est là que nous l'avons laissée dans la première relation. Depuis se sont passés d'autres faits capables d'intéresser et de montrer la bonté de Dieu envers les âmes et l'enchaînement admirable de ses miséricordes. — Pour plus de clarté nous appellerons notre néophyte Hélène. —

Hélène placée au couvent était animée des meilleurs sentiments et sa conversion était sincère. Mais le démon à qui cette âme avait échappé au moment, où il croyait la tenir, c'est-à-dire à l'agonie, fit tout ce qu'il put pour ressaisir sa proie. Le jeune homme qu'Hélène devait épouser en secondes noces, fit tous ses efforts pour ébranler sa résolution et pour l'entraîner avec lui. Il lui écrivit lettre sur lettre, lui prodiguant les reproches, et dépeignant son désespoir. Ces lettres, Hélène les montrait toujours au Père, qui malheureusement ne pouvait, pour le moment interdire cette correspondance. Elles finirent cependant par toucher ou plutôt par tenter le cœur de la jeune femme. En même temps le démon la tourmentait de ses suggestions. Son avenir était brisé, elle était sans ressource, malade, et puis qu'allait-elle devenir ? Engagée dans les liens du mariage elle ne pouvait entrer au couvent ; malade, elle trouverait difficilement une position, et serait obligée de mendier son pain. Les sollicitations du jeune homme d'un côté et de l'autre les craintes pour son avenir tourmentèrent donc cruellement cette pauvre enfant, et, sans toutefois la faire changer de résolution, l'affaiblirent pour le dernier assaut que le démon allait lui livrer. Et en effet quelle arme terrible entre les mains du démon que cette pensée de l'avenir pour ébranler la constance de cette jeune femme de 24 ans. Habituée au luxe et au plaisir, elle avait eu domestiques, chevaux et voiture, et toutes les commodités de la vie ; il lui fallait un courage plus qu'humain pour renoncer à un mariage honorable aux yeux du monde, à un jeune homme qu'elle aimait et enfin à un parti qui assurait son avenir. Aussi le démon faillit-il l'emporter. Le jeune homme poursuivant toujours son but envoie un de ses amis à Paris pour solliciter sa fiancée. Celle-ci résiste et suit en tout les conseils du Père. Tout à coup, (on eut dit une ruse du démon) le jeune homme gagne à la loterie de Leipzig 15 000 thalers (à peu près 53 000 francs). Il n'a rien de plus pressé que d'écrire à Hélène, qui donne sa lettre au Père.

Celui-ci crut d'abord à une ruse, mais il apprit de source certaine que la chose était parfaitement exacte : le prétendant avait gagné cette somme. En donnant cette nouvelle, ce dernier engageait Hélène à profiter de cette heureuse fortune, il lui annonce qu'il allait venir à Paris pour l'épouser et qu'ils partiraient ensuite pour N. où il avait un établissement etc. Hélène tint encore bon contre cette nouvelle tentation. Vint enfin la dernière. Le jeune homme écrit de nouveau pour désigner le jour de son arrivée à Paris. Ici Hélène commence à céder à la tentation. Elle ne dit rien au Père, craignant probablement qu'il ne lui interdit toute entrevue. Le jeune homme arrive à Paris, et tandis qu'il fait ses efforts pour entraîner sa fiancée, le Père de son côté ignore tout ce qui se passe : il remarque seulement dans la jeune femme un trouble et une agitation extraordinaires. Un jour pourtant celle-ci se présente au parloir : sans doute sa conscience, ou plutôt la miséricorde de Dieu ne lui laissaient pas de repos et ne lui permettaient plus de cacher son dessein : « Mon Père, dit-elle, si je viens, c'est que vous avez été si bon pour moi, que je ne pouvais pas partir sans vous voir une dernière fois. J'étais venue bien décidée à ne rien vous dire, mais ma conscience me tourmente trop, il faut tout vous avouer ; je pars ce soir avec Gustave (c'était le nom de son fiancé). Le Père n'en revenait pas : mais l'aveu était fait, tout était gagné. Il lui fit aussitôt écrire un billet à son prétendant pour lui dire qu'il pouvait partir seul, et l'envoya elle-même chez les Dames Réparatrices pour se retremper dans une retraite. Cependant le Père dit à la jeune femme : « Si vous voulez échapper à Dieu, prenez garde, il saura bien vous arrêter et vous prendre par les jambes. » Hélène partit pour la retraite, et le jeune homme désappointé quitta Paris. Mais tout en ayant cédé au Père, la pénitente était fortement ébranlée et, comme elle le lui a avoué depuis, elle n'avait pas renoncé à la pensée de suivre plus tard son fiancé. Aussi qu'arrive-t-il ? A la fin de la retraite une de ses jambes se paralyse. Se rappelant la menace du Père, elle commence à craindre, mais résiste encore à la grâce. Lorsqu'après la retraite elle fut rentrée chez elle, le Père essaya de lui faire comprendre, avec toute la douceur possible, son infidélité à Dieu, la peine qu'elle faisait à Notre-Seigneur... Mais son cœur est encore dominé par la créature, et elle ne pense qu'à la position avantageuse qu'elle vient de sacrifier ; elle écoute, mais elle lutte contre la grace. Tout-à-coup avec une vivacité qui approche de la colère, elle dit au Père : « Mais fâchez-vous donc, fâchez-vous donc, je ne puis supporter votre bonté ». — « Non, lui dit le Père avec la plus grande douceur, mais avec fermeté, non, mon enfant, je ne me fâcherai jamais, mais je mettrai sur votre tête tant de charbons ardents qu'ils finiront par brûler jusqu'à votre cœur. » Ces mots la firent fondre en larmes : toute résistance avait cessé. Le Père lui dit alors, en lui montrant un grand Christ suspendu dans la chambre : « Prenez ce Christ et promettez à Notre-Seigneur de venir vous confesser demain et de lui rester fidèle pour toujours. Puis il sort ; mais ayant encore un mot à dire il rentre et trouve Hélène tenant le Crucifix entre ses mains. Le démon était vaincu, Notre-Seigneur l'avait emporté. Le lendemain elle vint se confesser et bientôt après sa jambe fut guérie. A partir de ce moment c. à. d. depuis la Pentecôte, elle n'a plus hésité un instant, a rompu toute correspondance avec Gustave et le Père n'a eu qu'à se louer de sa docilité. Elle lui expliqua alors la raison de son exclamation - - - - - - - - - : « Mais fâchez-vous donc, je ne puis supporter votre bonté. » Elle avait averti son prétendant, lorsqu'il voulait l'entraîner avec lui, que le Père lui avait fait trop de bien pour qu'elle pût le quitter ainsi brusquement sans rien dire et que cela lui ferait trop de peine. On lui avait alors conseillé de chercher à fâcher le Père, afin d'avoir un prétexte pour rompre avec lui. Elle fit donc tous ses efforts pour amener une scène mais Dieu qui voulait déjouer les artifices du démon ne permit pas qu'il arrivât rien de semblable. Une fois, pendant le séjour à Paris de son fiancé, le Père fit une remarque à la jeune femme. Suivant le mot d'ordre reçu, elle feignit de se fâcher et fit dire au Père qu'elle ne reviendrait plus le voir. Celui-ci la fit appeler trois fois, et trois fois elle fit la sourde oreille. Il se rendit alors lui-même chez elle et lui dit en entrant : « Puisque la brebis ne veut pas venir chez

le pasteur, il faut que le pasteur aille chercher la brebis." Hélène confondue se rendit pour le moment et revint voir le Père; mais elle cherchait cependant toujours une occasion pour rompre définitivement avec lui, afin de pouvoir prendre congé et partir avec son fiancé. Elle a depuis bien pleuré ces quelques jours de mauvaise volonté et a avoué que sa conscience la tourmentait horriblement, que Dieu la remplissait d'une grande frayeur, pendant qu'elle méditait son départ. Ce n'est pas disait-elle qu'elle chancelât dans la foi catholique, mais seulement la pensée de son avenir et l'affection pour Gustave l'entraînaient malgré elle à agir contre sa conscience. Je suis sure, disait-elle, que je serais devenue folle, si j'étais partie, car mes remords étaient trop violents. On peut croire que cette âme restera désormais dans la bonne voie. Elle a un grand amour de la prière, aime beaucoup la Sainte Vierge et se distingue par une grande bonté de cœur pour tous ceux qui souffrent.

Cette merveilleuse conversion fut suivie bientôt après d'une autre tout aussi consolante. Hélène a une sœur âgée de 19 ans, protestante, qui demeure en Allemagne. Depuis sa conversion et surtout depuis sa seconde conversion définitive, Hélène n'a plus qu'un désir, celui de convertir sa sœur. La première chose était de la faire venir à Paris, et pour cela il fallait lui procurer de l'argent. Dieu vint heureusement en aide et après beaucoup de difficultés, la jeune Marie se met en route pour Paris. Déjà pendant son voyage elle éprouve la protection de la Providence. En effet, arrivée à Cologne et voulant payer son billet pour Paris, elle s'aperçoit qu'elle n'a pas assez d'argent. Que faire? Un brave Monsieur qui se trouve près du guichet remarque l'inquiétude et le trouble de la jeune fille et lui en demande la cause. Elle lui avoue son embarras. Celui-ci lui dit alors: « J'ai aussi une fille, si elle se trouvait dans l'embarras où vous êtes, je serais heureux qu'on lui vint en aide. Combien vous manque-t-il! Et il lui donne la somme voulue et son adresse en lui disant: « Vous me renverrez cela plus tard. » A Paris la jeune fille revit sa sœur avec bonheur. Mais en bonne protestante, la première parole qu'elle lui dit fut celle-ci: « Sois en bien certaine, jamais je ne me ferai catholique." Elle vint aussi voir le Père, mais avec de grandes appréhensions, craignant qu'on ne la forçat à se faire catholique. Le Père la reçut avec bonté, et sans lui dire d'abord un seul mot de religion. Sa sœur demeurait alors avec elle dans un couvent des Sœurs de St Joseph. Un jour le Père vient les voir et la conversation vient à tomber sur la religion. Marie répète ce qu'elle a déjà dit: jamais je ne me ferai catholique. Là dessus Hélène reprend: « Mais si tu reconnaissais que la religion catholique est la seule véritable, ne te ferais-tu pas Catholique? — Oh! alors oui, dit Marie, car je ne voudrais pas rester dans l'erreur. Mais jamais je ne reconnaîtrai la religion catholique pour véritable. — Le Père lui fit alors comprendre que nécessairement ou elle ou sa sœur était dans l'erreur, puisque Jésus-Christ n'a pu enseigner en même temps ce qu'enseignent les catholiques et ce qu'enseignent les protestants. Ne connaissant pas la religion catholique, pouvait-elle en juger? Elle ferait donc bien de prier afin de connaître la vérité. Puis après lui avoir fait entendre qu'elle était la puissance de Marie dont elle portait le nom, il lui fit accepter sans difficulté une médaille et elle promit de dire souvent: « Ma mère, faites que je fasse ce que Dieu veut de moi. — Hélène la conduisit ensuite à N. D. des Victoires, où Marie fit avec ferveur la prière indiquée. A partir de ce moment, elle ressentit une grande dévotion envers la Ste Vierge et avec une naïveté charmante elle courait à chaque instant à la chapelle pour répéter sa prière favorite. Sur ces entrefaites le Père ayant trouvé une bonne place pour elle, elle quitta sa sœur et y entra. Mais elle revint le soir même. J'ai été saisie tout-à-coup, dit-elle d'une grande frayeur et je me suis échappée. Sa sœur la gronda, mais Marie reprit: « C'est la Sainte Vierge qui m'a indiqué comment sortir de la maison. Je ne savais par où passer, sans qu'on me vit. J'ai prié ma patronne de m'aider et je me suis alors rappelé une porte qui sert de débouché pour les marchandises. J'ai passé par là. Ce brusque départ lui avait fait perdre sa place, le Père en profita pour l'instruire et elle fut bientôt convaincue. Elle dit alors à sa sœur: « Je ne ferai pas la chose à moitié, si je deviens catholique je serai aussi religieuse. Elle attendait avec impatience le jour de son abjuration et s'y prépara avec une grande ferveur. La veille elle passa trois heures de suite devant le St Sacrement, elle disait ensuite: « O que j'étais heureuse! je ne savais plus où j'étais! » Elle fit

son abjuration, le 24 Septembre, fête de N. D. de la Merci de la Rédemption des Captifs. Toute la communauté des Sœurs de St. Joseph prit part à la fête et, Hélène, ancienne actrice mêla sa voix aux cantiques pendant la messe. Qui pourrait dire la joie des deux Sœurs lorsque, après la cérémonie, elles s'embrassèrent toutes deux catholiques! La jeune Marie est un ange d'innocence et de piété naïve. Le lendemain de son abjuration elle eut quelques moments d'impatience. Le soir elle va trouver sa sœur, lui demande pardon et lui dit: Pour ma pénitence il faut maintenant que tu me frappes; puis au lieu de se coucher dans son lit, elle s'étendit par terre pour se punir, jusqu'à ce que sa sœur s'en étant aperçu, l'eut obligée à se mettre au lit. Le jour de St. Michel, elle assista avec sa sœur à une autre abjuration que reçut le Père. L'après-midi Hélène la trouve toute en larmes. « Je pense, dit-elle, à la nouvelle catholique qui a reçu aujourd'hui le baptême, elle est toute pure devant Dieu, et moi je ne le suis plus, puisque je me suis fâchée l'autre jour. Ces quelques traits peuvent donner une idée de la pureté de cette âme. Aussi avait-on peur que Dieu ne la prit trop tôt. Le jour de son abjuration, elle avait demandé très-naïvement à la Ste. Vierge de la faire mourir après sa première communion. Cinq jours après on m'appelle en toute hâte, Marie est prise d'une angine. Le médecin est très-inquiet, pendant 3 jours elle se trouve entre la vie et la mort. Douce et tranquille, elle est prête à tout. « Je veux bien mourir et aller au Ciel, dit-elle, je prie seulement le bon Dieu qu'il ne me mette pas en Enfer, car je suis une grande pécheresse. » Quand on l'exhortait à la prière, elle répondait: « Je prie toujours, et quand on me brûle la gorge, je pense à N. S. en croix et alors je ne sens rien. Sa sœur lui fit remarquer que son Cœur battait très-fort et paraissait trop grand. Elle dit alors avec une grâce charmante: « C'est que Dieu l'habite. » Enfin elle fut sauvée. Comme elle veut absolument se faire religieuse, le Père a trouvé une communauté charitable, celle des Dames Anglaises qui l'ont reçue en qualité de pensionnaire. Si sa vocation et sa santé se soutiennent, on l'admettra, dans un an, au noviciat."

Paris. Traits divers: Zèle et conseil surprenant d'un petit garçon de 5 ans.

Un petit garçon a été conduit au R. P. Le Blanc pour sa 1ère Confession. Dieu semble avoir communiqué à cet enfant des grâces particulières. Dès l'âge de 5 ans, il exerçait, assurent des personnes tout à fait dignes de foi, une grande influence religieuse sur les autres petits enfants de son âge et obtenait d'eux avec autorité, qu'ils cessassent de faire des fautes. Mais on a su, par l'aveu d'une dame, quelque chose de plus extraordinaire: Cette dame vivait mal et voyait quelquefois notre enfant. Or un jour le petit, qui n'avait que cinq ans, lui dit fort sérieusement: « Madame, j'ai quelque chose d'important à vous dire, mais il faut que nous nous retirions à l'écart car c'est un grand secret. » — Eh! bien, qu'avez-vous donc à me dire? — Madame, répond le petit garçon, le Petit Jésus est très-mécontent de vous, car vous commettez de grands péchés et, si vous continuez, vous irez en Enfer. Votre enfant est sage et plaît au Petit Jésus qui lui donnera le Paradis. Mais vous, vous devez changer de vie pour ne pas être damnée. » La mauvaise conduite de la dame était fort secrète et surtout parfaitement inconnue d'ailleurs au petit garçon. La dame, stupéfaite de cet avis, et du ton dont il était donné, promit de se corriger, et elle a raconté elle-même ce qui lui était arrivé.

Œuvre des Pères de Famille, dirigée par le R. P. Matignon. Cette œuvre est pour les hommes ce que celle des Mères Chrétiennes est pour les femmes: Réunir chaque mois les Pères de famille pour leur parler de leurs devoirs spéciaux, tel est le but qu'on s'est proposé. Plusieurs d'entre eux en ont eu la première pensée. L'événement a prouvé

que cette pensée deviendrait facilement populaire, et que l'œuvre correspond à un besoin réel. La réunion commencée dans la chapelle domestique a dû être transportée cette année dans notre église, à raison du nombre toujours croissant. Elle se tient le 2ème dimanche du mois, se compose d'une messe avec chants suivie de l'instruction et d'une bénédiction du St Sacrement. Les communions d'hommes sont toujours nombreuses. On peut les porter en moyenne à 100 par réunion. L'œuvre compte environ 300 pères de famille inscrits. Les membres présents oscillent entre 120 et 200 selon les mois de l'année. Pendant les mois d'été, le plus grand nombre étant à la campagne, il n'y a pas de réunion. Un mot de la prière commune pour les enfants. « Prière : Père Eternel, auteur de toute vie et de qui descend toute paternité, donnez-nous d'être dignes du nom de pères dont vous nous avez honorés. Faites que nous soyons tous de vrais images de votre paternité céleste, et que nous formions nos enfants à la ressemblance de votre Divin Fils : afin que leur ayant appris à vous connaître, à vous aimer, et à vous servir sur la terre, par J. C. N. S., nous méritions avec eux de vous voir et de vous posséder dans le Ciel. Ainsi soit-il. Traits particuliers : Un des membres de la réunion qui ne s'était pas confessé depuis sa 1ère communion, l'a fait en présence du lit de mort de sa femme emportée en 3 jours par le charbon ; depuis il est devenu un apôtre, a converti plusieurs des siens, établi chez lui un pèlerinage, puis quoique très-riche et jusqu'ici adonné aux arts, il s'est mis à étudier la médecine, pour se rendre utile aux autres, ce qui est devenu chez lui une passion. — Un autre, mourant à 24 ans frappé comme d'un coup de foudre, avant de rendre le dernier soupir a pris la main de deux de ses parents qui depuis 20 ans ne s'étaient pas parlé et a opéré leur réconciliation.

Allemagne - Dalmatie. Extraits des « Lettres et Notices » Juin, mil huit cent soixante neuf.

Triomphe du Sacré-Cœur ! Il y a environ 20 ans, quelques Pères de la Compagnie s'établirent en Dalmatie, dans le but de parcourir cette province ainsi que la Croatie et l'Esclavonie en donnant des missions dans les villes et dans les villages. Approuvés par les Evêques, bénis de Dieu, leur dessein toutefois souleva une violente opposition comme il arrive toujours dans les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu. Ils s'efforcèrent par dessus tout d'établir et d'étendre la dévotion aux Sacrés Cœurs. Jamais ils ne terminaient de mission sans laisser derrière eux ce précieux trésor comme le moyen le plus puissant de conserver les fruits de leurs travaux apostoliques. Jusqu'à ce jour ils ont réussi à ériger jusqu'à 300 confréries en l'honneur du Sacré-Cœur. Voici la méthode qu'ils employaient d'abord pour établir cette dévotion presque inconnue auparavant dans ces contrées. Le 6e jour de la mission, on prêchait un sermon contre le blasphème. Vers la fin du discours, lorsque le prédicateur avait touché l'auditoire et l'amenait à demander à Dieu pardon et miséricorde, tout à coup entrait dans l'église une longue file de garçons et de jeunes filles, choisis pour leur 1ère communion et portant, les garçons un tableau du Sacré Cœur, les filles, une image du Cœur Immaculé de Marie. Le peuple, qu'on n'avait pas averti à dessein était surpris et vivement impressionné. Le prédicateur profitait de ces bonnes dispositions, appelait à lui les enfants, et prenant en main d'abord l'image du Sacré Cœur puis celle du Cœur Immaculé de Marie, continuait à dépeindre sous les plus vives couleurs, l'horrible laideur du blasphème, qui perçait de douleur ces Cœurs si aimants et si tendres. Ensuite, comme acte de réparation, il expliquait la dévotion insistant sur les moyens de l'obtenir, sur son objet, ses fruits, exhortant les assistants à donner leurs noms à la Confrérie.

Les missionnaires furent amenés peu à peu à employer une méthode meilleure encore et plus féconde en fruits solides et durables. Ils commençaient dès le premier jour à faire connaître cette dévotion, et récitaient ensuite le petit chapelet du Sacré-Cœur; le peuple était par là mieux instruit et plus affectionné à cette dévotion. Les Pères connaissaient les obligations d'un jésuite missionnaire envers ce Sacré-Cœur; mais ce n'était pas le seul motif de leur zèle; l'expérience leur avait appris que N. S. tenait ses promesses et aimait à répandre, par le moyen de cette dévotion des grâces sans nombre sur les particuliers et sur des villages entiers. En voici une preuve éclatante: Les peuples de ce pays, vous le savez, sont pleins de foi et de religion, mais ils se laissent aisément emporter à la vengeance, par suite peut-être de leurs communications avec les Grecs schismatiques, qui vivent au milieu d'eux et du voisinage des Turcs pour lesquels la vengeance est un devoir. Une offense faite à quelqu'un est regardée comme faite à toute la famille, et le souvenir en passe de génération en génération jusqu'à ce que vengeance en ait été tirée ou qu'on ait offert une satisfaction convenable, aussi les Pères visent-ils surtout dans leurs missions, à éteindre les haines tenaces. Un exemple: En 1855 les PP. Carrara et Basile donnaient une mission à Zara en Dalmatie, lorsqu'un homme vint un jour trouver le P. Basile. « Secourez-moi, mon Père, me dit-il, ma vie est en danger. Comment cela? fit le Père. « Lorsque j'étais jeune je me pris de querelle avec le Seigneur d'un village voisin, nous en vînmes aux coups et je le tuai. Ce crime me valut vingt années de galère, maintenant ma peine est expirée; il y a 2 ans que je suis de retour dans le pays, mais la famille que j'ai privée de son chef me poursuit de sa haine et cherche toujours à se venger. Aussi je suis dans des angoisses et des craintes continuelles, je vous supplie délivrez-moi de cette misérable position." – Hélas! mon fils, que Dieu vous protège car, en vérité, je ne vois pas ce que je puis faire pour vous. L'infortuné insista si vivement que le Père promit d'essayer une réconciliation. Le prêtre qui l'hébergeait apprenant son projet, lui montra que déjà beaucoup de personnes influentes y avaient perdu leur peine et que la chose était impossible. Impossible en effet, répondit le Père, si je m'appuyais sur mes propres forces, mais toute ma confiance est dans le Sacré-Cœur et je n'en doute pas, il me fera cette grâce. Le lendemain il partait avec le syndic (ou premier magistrat du village, qui portait deux tableaux des Sacrés Cœurs recouverts d'une pièce d'étoffe. Il arrive à la demeure de la famille outragée, et demande à voir le maître de la maison. Introduit dans l'appartement des deux fils de la victime, « je viens, dit-il, vous bénir; vous, votre famille et vos propriétés. » Ces paroles furent accueillies avec joie et reconnaissance. Profitant de l'heureuse impression déjà produite, « Ce n'est pas moi qui vous bénirai, mais le Sacré-Cœur, et il fait découvrir les tableaux. Les deux frères vivement émus tombent aux pieds du missionnaire, « Avant que ces Cœurs Sacrés vous bénissent, continua celui-ci, vous avez à faire une chose qu'ils vous demandent par ma bouche. » – Père, de quoi s'agit-il, s'écrie l'aîné, nous sommes prêts à le faire. N'est-il pas vrai, dit-il, en se tournant vers son frère? Oui, répond celui-ci, nous sommes prêts. – Eh! bien, le Sacré-Cœur vous demande de pardonner à celui qui a tué votre père. » Ces paroles étaient à peine prononcées, que l'aîné qui était le plus obstiné, étend les bras et s'écrie: « Où est-il que nous le serrions sur notre Cœur! » Tous ceux qui étaient présents furent extrêmement surpris de ce changement soudain, et le Père envoya chercher immédiatement le pauvre coupable qui attendait avec anxiété le résultat de la démarche. Arrivé à la porte de l'appartement, il tombe à genoux et saluant les deux frères

par le « Loué soit S. C. » qui est d'usage dans la contrée, il demande s'il peut entrer. Sur la réponse affirmative, il entre, avance un peu, et répète à genoux la même salutation en ajoutant : « Puis-je avancer plus loin ? » Il reçoit la même réponse, et avance toujours à genoux vers l'aîné des deux frères, puis le salue pour la troisième fois et demande si la réconciliation est terminée. A ces mots, l'outragé ouvre les bras, se précipite vers lui et l'embrasse comme un ami. Tous ceux qui s'étaient rassemblés en grand nombre pour être témoins de ce spectacle, étaient émus jusqu'aux larmes. Le missionnaire alors, montrant les tableaux des SS. CC., « Vous vous êtes accordé un pardon mutuel, maintenant, que les deux partis demandent pardon aux SS. CC. l'un pour l'injure et le crime qu'il a commis, l'autre pour la haine si longtemps entretenue ? Ils obéirent, puis vinrent de nouveaux embrassements, auxquels prirent part tous les membres de la famille, hommes, femmes et jusqu'aux petits enfants. L'injure ne serait pas considérée comme complètement pardonnée, si l'on oubliait dans la réconciliation le plus petit des enfants car, devenu grand, il aurait droit à une entière satisfaction. Le Père les exhorta à conserver la paix qu'il venait de rétablir, et à rester fidèles à la dévotion au S. C. Alors le meurtrier pardonné, ne se possédant plus de joie : « Durant ma longue prison j'ai été assez heureux pour sauver 42 thalers. Je les consacre à faire dire des messes à l'intention de celui que j'ai tué » — Non pas, reprit l'aîné, c'est à nous à nous occuper de l'âme de notre père. Cet argent sera consacré au Sacré-Cœur à qui nous sommes redevables de la grâce que nous avons reçue. Employons-le à acheter une magnifique châsse où les 2 tableaux seront renfermés puis exposés dans l'église à la vénération des fidèles, comme un monument éternel de notre réconciliation. Ce projet fut approuvé et accompli quelque temps après. Avant de s'éloigner le Père bénit la maison, et l'on servit un petit repas où les deux frères firent asseoir au milieu d'eux leur nouvel ami, et ils se portèrent mutuellement leur santé avec de grandes marques d'affection. Comme le Père l'avait conseillé, les deux partis se confessèrent et s'approchèrent de la sainte Table, et trois jours après, pendant le sermon d'adieu, ils renouvelèrent publiquement dans l'église leur promesse de paix et de bon accord. Inutile de dire que cet événement causa la plus profonde impression, beaucoup d'habitants ne pouvaient retenir leurs larmes, un grand nombre surtout furent amenés à mettre fin à leurs inimitiés et à se réconcilier. Ainsi éclata la vérité de la promesse faite par la B. Marguerite Marie au nom de N. S., quand il lui assura qu'il répandrait des grâces abondantes par le moyen des images de son Cœur Sacré.

Italie. Rome. Extraits d'une lettre du F. Mercier au R. Père Provincial

11 Novembre 1869.

Mon Révérend Père Provincial, P. C.

2 Novembre. En France, malgré l'impiété qui se répand de plus en plus, le peuple a conservé une grande dévotion aux âmes du purgatoire. A Paris même, je me rappelle avoir vu les cimetières encombrés par la foule le jour des morts. A Rome, où le peuple est plein de foi, la commémoration des fidèles trépassés se célèbre avec une pompe extraordinaire. Il est une petite particularité qui mérite d'être notée, car elle rappelle tout à fait le moyen âge. Pour émouvoir la compassion des pieux fidèles qui viennent prier sur la tombe de leurs parents ou de leurs amis, on a recours à des représentations théâtrales. Transportez-vous un instant dans le cimetière de San Lorenzo. Voici la scène

que vous avez sous les yeux. L'intérieur d'une salle de prison s'ouvre devant vous. A droite, une femme est assise chargée de chaînes, et paraît dormir d'un profond sommeil. D'autres prisonniers reposent aussi paisiblement. A gauche, se tient debout une sentinelle, portant le casque et la cuirasse des anciens soldats romains au temps des empereurs. Ce sont des chrétiens déjà condamnés à mort et qui attendent avec le calme et la sérénité des justes, le moment du supplice. Une petite feuille imprimée et distribuée aux spectateurs, leur apprend ce dont il s'agit. Tout à coup l'on voit apparaître au dessus des personnages que je viens de décrire, une fontaine d'eau jaillissante. Un enfant de 7 à 8 ans se tient auprès de la merveilleuse source. Il est altéré et voudrait étancher sa soif, mais il ne peut atteindre cette eau qui semble toujours fuir devant lui. Enfin l'on aperçoit dans le lointain un gouffre d'où sortent des flammes. Il est rempli d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, tous dans l'attitude de la prière et les yeux levés au Ciel. Il faudrait être doué d'une sagacité exceptionnelle pour deviner le sens de ces différentes scènes qui se passent sous nos yeux. La fournaise ardente représente évidemment le purgatoire et nul ne s'y trompe; mais pourquoi cet enfant et cette fontaine, pourquoi cette prison et ces captifs ! Les actes des martyrs rapportent que Ste Perpétue eut une vision l'un des jours qui précédèrent son supplice. Elle vit son jeune frère Diocrate, mort depuis peu, qui s'efforçait d'atteindre une eau claire et limpide, sans pouvoir y réussir. Elle comprit qu'il avait besoin de prières et le lendemain elle l'aperçut dans la gloire. Ce spectacle de tout un peuple qui contemple, les larmes aux yeux, cette scène attendrissante, est, je vous assure, plus éloquent qu'un discours. Aussi l'on voit la foule se retirer en silence, puis s'agenouiller sur la terre bénite qui recouvre les morts. A la fin de la journée, l'Eglise triomphante, devenue plus nombreuse, chante la gloire et les miséricordes de Dieu. Pour rester dans le vrai, il faut cependant ajouter que rien n'est plus simple ou plus facile à faire. Des statues de cire se prêtent aisément à tous les costumes et à toutes les positions; la peinture se charge de compléter l'illusion.

3 Novembre. L'ouverture des cours au Collège Romain se fait avec une solennité que nous ne connaissons pas dans nos scolasticats. Cela se comprend; les scolasticats ne renferment pas dans leur étroite enceinte 12 ou 13 cents élèves, comme à l'Université Grégorienne. Le matin à 10 heures, la vaste église de St Ignace était déjà remplie, lorsque nous sommes allés vers nos places réservées. Au 1er rang se trouvent les professeurs, puis viennent les théologiens et les philosophes de la Compagnie, derrière eux l'on voit les Germaniques avec leur tunique rouge, le séminaire Français, les Américains et tutti quanti. Messe en musique suivie du Veni Creator &c. Le soir à 3 heures, réunion à la grande salle (aula Massima). Le P. Professeur d'Ecriture Ste était chargé, cette année, de prononcer le discours d'ouverture. Dans un latin noble sans recherche ni affectation, il a fait ressortir les avantages de l'étude approfondie de l'Ecriture Sainte, et les rapports de cette science avec la théologie dont elle est un élément nécessaire. La séance était présidée par le T. R. P. Général, Recteur en titre de l'Université; il se tenait à la gauche de l'orateur. Près de lui se trouvaient le R. P. Provincial et les P.P. Assistants. A droite de l'orateur, se tenait le R. P. Recteur du Collège et vice-Recteur de l'Université, à sa suite tous les professeurs. Aux places d'honneur, quatre fauteuils étaient réservés pour les Cardinaux, et plusieurs autres pour les évêques. L'assemblée était nombreuse et choisie; tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait. Permettez-moi d'ajouter quelques détails sur l'ordre du jour pour l'enseignement supérieur. Le matin, à 8 heures, théologie morale : de justitia, de jure, de contractibus, de sacramentis ; à la même heure, cours de philosophie morale et de mathématiques élémentaires ; à 9h théologie dogmatique :

de Gratiâ; à la même heure, métaphysique, 3e année, exposition des principaux systèmes de philosophie; puis logique et métaphysique 1ère année; enfin éléments de physique expérimentale et principes de chimie. à 10h Ecriture Sainte: Selecta ex novo testamento; à la même heure, histoire ecclésiastique: a seculo IV et deinceps; puis Rites sacrés: de Sacrificio; enfin Archéologie: de cœmeteriis veterum christianorum. Le soir à 1, 2, 3 ou 4 heures, selon les saisons, Droit Canon: Prolegomena et de Personis; à la même heure, langues orientales. Pour l'hébreu, grammaire de Slaughter et explication de l'exode; pour le syriaque, grammaire de Petermann et la Chrestomatia avec le glossaire; puis éloquence sacrée: de formâ et partibus Orationis sacræ; toujours à la même heure, mathématiques sublimes, c.à.d. calcul différentiel et intégral; puis physique, mathématiques; enfin, langue grecque, commentaires sur l'apologie de Socrate. L'heure suivante est consacrée à la théologie dogmatique: De Deo Trino; à l'astronomie: mouvement vrai et mouvement apparent; théorie de la gravitation universelle, exposition du système du monde; à la Métaphysique, 2e année, c.à.d. Cosmologie et Psychologie; enfin à la 1ère année de philosophie, où, comme le matin à 9 heures, on enseigne la Logique, et la Métaphysique générale. Il est bon d'observer qu'au collège Romain la marche des études philosophiques est toute différente de celle de plusieurs de nos Scolasticats. Il y a sans doute trois années d'étude, mais les matières sont distribuées de manière à ce que l'on puisse faire le cours complet en deux ans, lorsqu'on le désire. Pour cela l'on rejette à la 3e année, l'étude des systèmes. Quant à la théologie, toute la différence se trouve dans la publicité des cours. A droite du professeur, se voit une petite tribune fermée par un treillis. C'est là que souvent d'illustres auditeurs assistent, sans être vus, aux leçons de théologie. On raconte que le Souverain Pontife y vint autrefois entendre le célèbre et profond Suarez. L'autre jour, Mgr l'Evêque de Moulins vint au cours du P. Franzelin, on lui apporta un fauteuil et il se tint au milieu des élèves. Quelques instants auparavant, il avait assisté à la classe de Droit Canon, professé par le P. Tarquini.

4 Novembre. En ce jour il y avait grande fête à l'église de St Charles Borromée au Corso; le Souverain Pontife, entouré des Cardinaux, devait tenir chapelle papale. Le Jeudi est jour de congé au collège Romain; je résolus de profiter de mes loisirs pour rassasier ma pieuse avidité et recevoir bon nombre de bénédictions, soit à mon intention, soit à celle des amis de France. Dès le matin, vers huit heures, je me dirigeai avec un compagnon de bonne volonté du côté du Vatican. Au Corso, me disais-je, il y aura trop de monde, je ne pourrai pas contempler à mon aise les traits vénérés du Père commun des fidèles, et puis la bénédiction que je recevrai, sera partagée par des milliers de personnes inclinées sous la main du Pontife. J'avouerai mon égoïsme: je voulais un regard spécial, une bénédiction spéciale de Pie IX. Au Vatican, j'espérais trouver ce que je désirais; je ne fus pas trompé dans mon attente. J'étais plein d'audace, mais parlant difficilement l'Italien, mon compagnon, assez timide, me servait d'interprète. Nous arrivons sans encombre au grand escalier que nous escaladons d'un pas rapide, sous les yeux même des Suisses qui nous croient peut-être chargés d'une mission importante. Enfin nous voilà dans la Cour d'honneur. Mais que faire! Pas un seul étranger ne s'y trouvait. Elle était occupée par les gardes nobles: un détachement de gendarmes et un autre de dragons. Ils attendaient que le Pape descendît de ses appartements pour lui servir d'escorte. Dans le vestibule, quelques gendarmes à pied paraissaient placés là tout exprès pour interdire le passage.

Sans perdre contenance, nous nous promenons gravement comme occupés d'affaires sérieuses. Mon compagnon, cédant à mes excitations, s'approche d'un gendarme et lui demande à quelle heure doit partir le Souverain Pontife ? Vers 9h 1/2, nous fut-il répondu. Plusieurs voitures de cardinaux arrivent, puis une grande voiture attelée de 6 chevaux. Je crus que c'était celle du Pape, et me voilà déjà rôdant tout autour. Le cocher, discrètement interrogé, nous détrompa. En effet, bientôt une autre voiture, aussi attelée de 6 chevaux, mais plus belle que la première, parut dans la cour. Ecco là, nous cria-t-on ! Quelques instants après, nous traversions courageusement la place, entre les dragons et les gardes nobles, et nous étions près de la portière. Pie IX ne tarda pas à paraître. Nous le vîmes, descendant majestueusement l'escalier du palais ; je tombai aussitôt à genoux, et la main du vénérable Pontife s'éleva pour nous bénir. Je n'essaierai point de vous dire ce que j'éprouvai alors : ceux-là seuls pourraient me comprendre qui ont contemplé la douceur du visage, la bonté du regard, la dignité du maintien de Pie IX, et surtout cette aménité, cette sérénité, cette grâce, ce je ne sais quoi qui environne, comme d'une céleste auréole, toute sa personne sacrée. Cependant je n'étais pas encore complètement satisfait, je voulais m'approcher plus près du Vénérable Pontife. En un clin d'œil je me relevai et je me trouvai près de la portière dont je m'étais un instant écarté pour recevoir la bénédiction du St Père. Mais un gendarme se plaça devant moi, il me fit même signe de me retirer. Je restai immobile ; et pendant que ce fidèle serviteur s'inclinait respectueusement, j'eus tout le loisir d'observer attentivement Pie IX au moment où il montait en voiture. Deux cardinaux, leurs EE. NN. SS. de Luca et de Bonnechose se placèrent à ses côtés. Je laissai le cortège s'organiser et je descendis rapidement sur la place St Pierre. Après avoir regardé un instant le défilé, je gagnai une petite place auprès de la Civilta où je reçus une seconde fois la bénédiction du Souverain Pontife, mais cette fois-ci partagée avec une foule religieusement agenouillée sur le pavé. Il me restait à voir la grande manifestation du Corso. Nous parvînmes, non sans peine à cause de la foule, jusqu'à la porte de l'église St Charles. Tous les Zouaves étaient sous les armes et environnaient la place ; les maisons étaient ornées de draperies aux couleurs pontificales. Quand parut la voiture du Pape, un seul cri s'échappa de tous les cœurs : Viva il papa ! Vive Pie IX, répétèrent les nombreux Français présents à cette scène émouvante ! Puis tous tombèrent à genoux et un grand silence se fit, quand Sa Sainteté descendit de voiture. Chacun se penchait en avant pour mieux considérer l'immortel successeur de Pierre. Quand le St Père eut disparu, toute cette foule se retira silencieuse pour revenir, quelques heures après, acclamer de nouveau le Pontife-Roi. Deux particularités méritent d'être notées. Le Cardinal Borroméo, actuellement vivant, est neveu de l'illustre St Charles. A l'intérieur de l'église, se trouvait, dit-on, Cialdini lui-même. Pour y pénétrer il avait dû passer à côté des zouaves ; les pauvres victimes de Castelfidardo ne se doutèrent pas que leur bourreau était là. La bénédiction du Pontife qui, ce jour-là, tomba sur la tête de ce grand coupable, ne lava pas la tache de sang imprimée sur son front. Oh non ! le crime des tâches imprime une flétrissure qui doit passer à la plus lointaine postérité. Mais qui sait les secrets de la Miséricorde divine ? Puisse cette bénédiction devenir pour cet infortuné, le commencement de la réconciliation ! — Je viens de parler des Zouaves, j'en avais entendu parler de bien des manières différentes en France ; ici, j'ai vu, j'ai interrogé et je puis porter un jugement en parfaite connaissance de cause. A part quelques rares exceptions, (et où ne trouve-t-on pas des exceptions) ; il y a bien eu un Judas parmi les Apôtres), les Zouaves se montrent partout admirables de dévouement et de piété.

J'ai visité beaucoup d'églises, les premiers jours de mon arrivée à Rome. Dans les plus écartées, je rencontrais 2 ou 3 zouaves priant devant le St Sacrement, ou aux pieds d'une Madone. "A la caserne, me disait le R.P. de Gerlache, ils font ouvertement leurs exercices de piété. A St Louis des Français, ils assistent le dimanche en très-grand nombre à la messe et aux Vêpres; il faut entendre avec quels mâles accents les louanges de Dieu s'échappent de ces poitrines guerrières. Il n'est pas rare non plus de rencontrer, sur une place publique par exemple, un attroupement de zouaves. Vous vous approchez, et vous êtes tout étonnés d'entendre causer très familièrement un capitaine avec ses soldats. C'est un père au milieu de ses enfants. Plusieurs de ces nobles jeunes gens comprennent ainsi la mission que Dieu leur a confiée; j'en connais qui communient plus souvent que le dimanche. L'autre jour je me promenais; une voiture où se trouvait un zouave passe à côté de moi; je vis cet officier se découvrir devant un petit enfoncement où je ne voyais personne. Je fus surpris. Arrivé au même endroit, j'aperçus une image de la Madone. O Marie! du haut du Ciel veillez sur vos fidèles serviteurs! Je n'ai pu assister à la messe célébrée au Gèsu pour les glorieuses victimes de Mentana; mais j'ai su que le Pro-Ministre des armes s'y était rendu avec les généraux et tous les officiers de l'armée Pontificale. — Concile. La décoration de la salle ou plutôt de la vaste chapelle où doivent avoir lieu les réunions est presque terminée. Les Evêques arrivent en grand nombre. Mgr Languillat est au Gèsu, il y sera rejoint par les autres Evêques de la Compagnie et par les Théologiens au Concile. Pour détourner les voyageurs de Rome, on fait courir des bruits invraisemblables; les routes sont très-sures et bien gardées. A Rome tout est parfaitement tranquille. Nous espérons en la parole du divin Maître: Confide, fili, ego vici mundum!

V. Mercier S.J.

Amérique Septentrionale. Baltimore. Extraits d'une lettre du P. de Augustinis au P. Visconti.

Impressions de Voyage.

A Liverpool, j'ai profité de quelques jours de loisir pour visiter notre collége de Stonyhurst. C'est un beau et glorieux monument des travaux de la Compagnie en Angleterre! Le collége est à une bonne demi-heure de la station du Chemin de fer: Il s'élève entouré de dépendances considérables au milieu d'une grande propriété. Il n'en faut pas moins pour l'entretien de 250 pensionnaires dont les plus grands (les philosophes) ont chacun leur chambre et presque tous leur cheval de selle. Le collége offre un aspect vraiment grandiose, c'est presque tout un village. Là se sont accumulées petit à petit des richesses scientifiques vraiment considérables. Ainsi le collége possède maintenant un remarquable musée, et surtout une très-riche Bibliothèque. Avec les trésors de la science on y trouve aussi ceux non moins précieux des souvenirs et de la piété. L'Eglise est très-belle et la galerie qui y conduit a son mur couvert d'inscriptions sur marbre qui rappellent les vertus et les travaux de nos anciens Pères. Les chapelles, les statues, ou les tableaux placés à mille endroits dans le collége, lui donnent un aspect religieux qui parle au Cœur autant qu'aux yeux. Mais revenons à Liverpool. Sur 600.000 habitants, la moitié environ est catholique. Le culte de notre Sainte Religion s'exerce avec une telle publicité qu'il est impossible de ne point se sentir saisi de reconnaissance envers Dieu, de ce qu'il accélère si sensiblement la Conversion de l'Angleterre. Nous avons à Liverpool trois maisons, à savoir: la résidence, le collége de St François-Xavier, et une autre maison où se trouvent les classes inférieures,

et qu'habitent la plupart des Pères du Collège. Ce dernier est florissant, on y compte 300 externes; mais on construit en ce moment un bâtiment capable de contenir 1000 élèves. L'Eglise, belle et assez vaste, peut contenir environ 2000 personnes, elle est toujours comble les jours de fête. La vigile de l'Assomption, nos Pères ont entendu 720 confessions, et moi qui écris, j'ai dû célébrer à tous les offices du jour: Messe solennelle, Salut le soir. Nos Pères bâtissent maintenant une église à Manchester, ce sera la plus grande de toute l'Angleterre. Mais il faut quitter Liverpool. Le 26 Août au soir, nous nous embarquons sur un bateau de la Cie Inman qui devait nous transporter sur le City of Washington en partance pour l'Amérique. Le premier jour la mer fut très-tranquille. Le lendemain, 27, le paquebot s'arrêta quelques heures au port de Queenstown en Irlande, et j'en ai profité pour mettre le pied sur la terre de Saint Patrice. Après avoir visité l'église bien pauvre d'un couvent de religieuses et l'emplacement où on doit construire une autre église, plus digne de notre culte, je me hâtai de revenir au paquebot, pour quitter les côtes d'Irlande et, avec elles, l'Europe. Nous étions presque 1000 sur le bâteau; notre voyage dura 10 jours ½: les cinq premiers furent fort tranquilles et les autres assez mauvais. Enfin le 6 7bre nous débarquions à New-York. Entrés à la douane à 11 h. ½, nous n'en sommes sortis qu'à 3 h ½. Ici la visite à la douane de tout ce qui vient d'Europe est si minutieuse, qu'elle nous a tous étonnés. Déjà nous redoutions la fatigue que nous allions avoir à refaire nos malles, après la visite, lorsque nous fûmes agréablement surpris de nous voir congédier sans visite et avec beaucoup de courtoisie. Nous devions tout cela à notre habit de prêtres catholiques. En effet le catholicisme est ici en grand honneur, et fait des progrès admirables. New-York seulement, sans compter les faubourgs, a un million d'habitants, dont la plus grande partie est catholique, et les catholiques y sont tout puissants. On peut affirmer que dans l'espace de 20 ans, les Etats-Unis pourront être comptés parmi les nations catholiques. La cause principale de ce progrès du Catholicisme est ici, outre les Conversions, le grand nombre d'enfants qui se voit dans chaque famille catholique. Ainsi dans ces dernières, le nombre varie de 5 à 10 enfants, tandis que les protestants n'en ont d'ordinaire qu'un seul. Ici la maison des Pères est neuve et fort belle. L'Eglise, très-convenable, peut contenir 1200 personnes; le nombre des confessions que les Pères y entendent est de 1000 par semaine. Le collége reçoit 500 externes, l'on n'a qu'à se louer de leur docilité. Fordham compte 250 pensionnaires.

Amérique Septentrionale — St Louis du Missouri. Extrait du journal The Missouri democrat. Eglise de St François Xavier — Bénédiction d'un beau tableau.

Le 12 Septembre dernier, la chapelle des novices qui est annexée à l'Eglise de St François Xr était le théâtre d'une grande et imposante solennité. Plusieurs ecclésiastiques distingués parmi lesquels nous nommerons Mgr Miége et le R. P. Coosemans, Provincial de la Compagnie de Jésus, étaient présents à cette occasion. Le motif de la fête était l'arrivée d'un magnifique tableau, représentant l'héroïque apôtre de la race africaine le B. Pierre Claver (Ce tableau, œuvre de Mr Gagliardi, venait de Rome.) Rien ne manquait pour donner le plus grand intérêt à la cérémonie. La chapelle, qui par elle-même est un bijou, avait été décorée avec beaucoup de goût. L'autel était chargé de riches fleurs, et un cercle de lampes diversement colorées, qui unissaient

leurs lumières variées, jetait un doux éclat sur le nouveau tableau, et présentait un spectacle ravissant. Le tableau est de la grandeur d'un tableau de maître-autel et est entouré d'un cadre d'or massif et richement travaillé. Quand il se trouvait encore dans la galerie de Pette et Leathe, il attirait une foule empressée d'admirateurs. Comme œuvre d'art, il possède certainement un mérite de premier ordre. On y trouve une fraîcheur et une réalité vivante qui révèle tout d'abord la touche d'un maître. De plus la scène qu'il représente est fort heureusement choisie: Le saint missionnaire est dépeint donnant la dernière absolution à un esclave mourant, sur lequel il a étendu son manteau. Pendant que les regards de toute l'assemblée étaient pieusement dirigés vers le chef-d'œuvre, Monseigneur commença la cérémonie de la bénédiction du tableau, au milieu des accords harmonieux des musiciens qui avaient gracieusement offert leurs services, sous la direction de Mr. Klueber. Puis vint la grand'messe Pontificale, célébrée par Monseigneur, assisté du P. Zealand, de la Cie de Jésus, Vice-Président de l'Université de St. Louis, du P. Hayden S.J., le nouveau pasteur des nègres, et de quelques professeurs de l'Université. Sous la direction du P. Mac-Dermott S.J. comme maître des cérémonies, le rit solennel de l'Eglise fut suivi aussi exactement que le permettait l'étendue restreinte du sanctuaire. Ce fut un spectacle saisissant et qui restera longtemps gravé dans le souvenir des paroissiens. Durant la messe, le T.R.P. Coosemans, Provincial de l'ordre des Jésuites, prononça un touchant panégyrique du Bx. Pierre Claver, et bien des cœurs palpitaient d'émotion quand il raconta les sacrifices héroïques faits par le zélé missionnaire pour le bonheur des pauvres esclaves condamnés à un travail désespéré dans les mines de la Nouvelle-Grenade. Les regards avides et le silence solennel avec lesquels tous les assistants recueillaient chacune des paroles qui tombaient des lèvres du prédicateur, étaient un témoignage éclatant de la vénération qu'ils professent pour leur bien-aimé protecteur; comme aussi des sentiments par lesquels ils correspondent aux efforts faits pour leur procurer une maison du culte qu'ils peuvent appeler leur église. Devant l'autel de Dieu, sans doute le chrétien ne reconnaît aucune distinction de race ou de nation; mais toutefois la ressemblance d'habitudes et d'éducation incline fortemt. les hommes de la même race à se réunir entre eux. Ce fut pour se conformer à ce sentiment du Cœur humain que le R.P. Koning, zélé imitateur du Bx. Pierre Claver, qu'il a depuis longtemps suivi dans la gloire, ouvrit en 1859 une chapelle pour les nègres. Les heureux résultats qui ont été accomplis, attestent la sagesse de la mesure. La Chapelle ne peut plus contenir maintenant les flots d'adorateurs fervents qui, chaque semaine, se pressent plus nombreux dans son enceinte, si bien qu'une église spacieuse est déjà devenue nécessaire.

Missouri. Extraits d'une lettre du R.P. Colleton (Letters and Notices)

Mission des Osages. Kansas. 8 Février 1869.

Il y a quelque temps je fus appelé auprès d'un protestant qui était tombé malade dans la maison d'une famille catholique: celle-ci était absente et un enfant protestant soignait le malheureux. Au premier aspect son état me fit tellement horreur que je reculai. Il était atteint d'une maladie des plus repoussantes, et l'enfant auquel je dis de le nettoyer, s'y refusa absolument. Alors j'ôtai mon habit je retroussai mes manches, et prenant de l'eau et du savon, je lavai le malade, le changeai de draps et de chemise, et le mis enfin en un état convenable. Le pauvre misérable, à mon avis un élu du Seigneur,

me dit : Qui êtes vous ? — Je suis un prêtre catholique. — Vous, murmura-t-il avec étonnement ! — Oui, je le suis un prêtre catholique. Croyez-vous qu'il y ait un Enfer ? — Certainement, répondis-je, je crois qu'il y a un Enfer pour punir les méchants et un Ciel aussi pour récompenser les bons ; autrement je n'aurais pas pris tant de peine pour vous soulager. — Mais, objecta-t-il ; croyez-vous qu'un père puisse voir son fils, quelque coupable qu'il soit d'ailleurs, brûler dans le feu, sans essayer de le soulager ? — Dieu est un juge autant qu'un père, et comme juge, il doit récompenser le bien et punir le mal. — Vous avez raison, reprit-il, voilà qui me satisfait. Veuillez entendre ma Confession. — Je le fis, le baptisai, et trente minutes après, il était dans l'éternité.

Extraits d'une lettre des novices du Missouri (Letters and Notices) Florissant, 1868.

Il y a un an et demi, on tenta d'évangéliser les nègres des Bottoms, régions basses et étroites qui bordent le Missouri sur une grande étendue. Il ne se trouvait pas alors parmi eux une seule famille catholique, parcequ'ils préféraient la religion Baptiste ou Methodique, comme s'accommodant mieux à leur tempérament. Depuis lors on a déjà eu 35 baptêmes, et à l'heure qu'il est, un grand nombre de noirs se font instruire. Beaucoup d'entre les nouveaux Convertis et Catéchumènes, sont adultes, quelques-uns sont chefs de famille et très-influents parmi leurs Concitoyens, ayant été prédicants, maîtres d'école &c. dans leur religion : en sorte qu'il y a tout lieu d'espérer que si la mission continue, la plus grande partie de la Colonie se fera Catholique. Ces nègres sont fort simples, pleins de cœur, polis et obligeants, et une fois convertis, ils se montrent vraiment, par leur moralité et leur persévérance, les fils édifiants de notre mère la Ste Eglise. Il y a quelque temps, une vieille négresse, encore protestante, affirmait fort solennellement que son mari était allé tout droit au Ciel, après sa mort, parcequ'il croyait à l'Eglise catholique, à l'église Methodiste, à l'église Baptiste, et à toute autre Eglise. Sûrement, disait elle, le Seigneur aura mis Pauvre Oncle Tom en Paradis, parceque si parmi ces Eglises il y en a de mauvaises, dans le nombre aussi il a dû s'en trouver au moins une bonne. Il y a tout lieu de croire en effet que Pauvre Oncle Tom, c'était son nom, est allé au Ciel, mais pas précisément pour la raison assignée par sa bonne vieille femme. C'était un prédicateur de grand renom parmi les gens de couleur, et on le regardait comme un prodige de science théologique et d'éloquence. Il jouissait d'une réputation fort étendue et dans les grandes occasions on l'envoyait quérir de St Louis, de St Charles et autres lieux circonvoisins pour exciter le zèle des frères par son éloquence Africaine. Comme le disait sa femme, il professait presque toutes les doctrines de la chrétienté, mais toutefois malgré cet étrange mélange de croyances, il avait une tendre dévotion pour la Bse Vierge Marie et se faisait un devoir d'accomplir chaque jour quelque pratique en son honneur ; et vous allez voir comment Marie sut le récompenser. Un jour, il tombe dangereusement malade, et malgré les remèdes il est déclaré sans espoir. L'agonie vient, mais elle se prolonge de jour en jour, au grand étonnement de ses amis qui croyaient que chacun de ses soupirs était le dernier. On aurait dit qu'il attendait la venue de quelqu'un : mais qui était-ce ? Nul n'aurait pu le dire. Quelques jours se passent ; enfin, un de nos Pères apprenant la maladie de l'Oncle Tom, se décide à l'aller voir sans grand espoir toutefois d'obtenir quelque chose en matière de religion ; il connaissait trop bien son indifférentisme. A peine est-il entré dans la maison, que le mourant paraît ravi, et témoigne la joie la plus vive ; et cédant à une inspiration qui lui fut sans doute envoyée par la Ste Vierge, en récompense de sa dévotion, il demande à être admis dans le sein de l'Eglise Catholique. Sa requête lui est accordée, et quelques minutes après il expirait, remerciant Dieu de la faveur qu'il

accordait à son pauvre serviteur. La chose fit une profonde impression sur les assistants et beaucoup de ses voisins ont manifesté depuis une tendance prononcée vers le Catholicisme.

Amérique centrale. Extraits d'une lettre du P. André Barastro de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. Belize, 22 Février 1869.

En 1865, le samedi des Rameaux à midi, j'arrivais devant une file irrégulière de maisons, ou plutôt de cabanes en bois, les unes revêtues de chaux, les autres recouvertes d'une espèce de feuilles semblables à celles du palmier: J'étais dans le district de Corosal. La première personne que j'y rencontrai, fut un Napolitain, chaudronnier et distillateur. Il me conduisit aux deux maisonnettes ou cabanes qu'habitaient deux de nos Pères. Je ne pouvais guère alors leur être d'un grand secours, ne sachant que quelques mots d'Espagnol, et tout ce que je pus faire, fut de lire le Vendredi Saint, les stations du Chemin de la Croix et les trois heures d'agonie. Pendant la Semaine Sainte, et surtout le Vendredi, il se fit à l'Eglise un très grand concours; mais le Dimanche de Pâques personne ne vint aux Offices. Pour vous en faire comprendre la raison, il me faut remonter d'assez haut. La colonie de Belize confine au Nord et à l'Ouest à la province Mexicaine de Yucatan, dont elle est séparée par le Rio Hondo (rivière profonde). En 1847 une partie des Indiens du Yucatan, las des injustices et des tyrannies exercées par les Blancs ou Espagnols, se soulevèrent contre eux et fixèrent secrètement un jour pour l'extermination générale des blancs, mais le complot fut éventé, et ils durent en venir aux armes. Tous les Espagnols qu'ils rencontrèrent dans leurs incursions, tous ceux qu'ils firent prisonniers dans leurs combats, furent impitoyablement massacrés; et ils réussirent à se rendre les maîtres d'un assez vaste territoire, situé près de la colonie Anglaise, et qui consistait surtout en bois incultes. Dans le même temps, d'autres Indiens s'étant unis aux Espagnols dispersés et battus, se rendirent à leur tour indépendants, et vinrent peupler le district septentrional de la Colonie Anglaise, formant des établissements de deux cents et mille habitants le long des rivières de Rio Hondo et de Rio Nuevo, tandisque d'autres, descendus plus au Sud, fondaient la Capitale du district de Corosal, ville de 3000 âmes. Mais ces Espagnols n'ont pas cessé de redouter les Indiens du nord de la colonie; ils s'imaginent à chaque instant qu'ils vont fondre sur eux pour les exterminer. On ne saurait croire combien ces gens sont esclaves de toutes sortes de vices; c'est grâce sans doute à la foi et à la piété de leurs ancêtres, qu'ils conservent encore quelques pratiques religieuses extérieures, et quelque attachement à la foi Catholique. Parfaitement ignorants dans les choses de Dieu, très-peu se soucient d'entendre la messe le dimanche; le concubinage est chose publique et commune, et le petit nombre de ceux qui sont mariés divorcent souvent et pour un rien. Les missionnaires ont fait là et y font encore de grands changements dans les mœurs; cependant la plupart des hommes refusent d'aller à confesse, beaucoup mènent une vie publiquement scandaleuse, ne mettent jamais les pieds à l'église, et qui pis est, ne prennent même pas la peine d'envoyer leurs enfants à l'école ou au catéchisme. Si les Indiens vivaient séparés des Espagnols, on en pourrait faire d'excellents chrétiens, car ils sont plus dociles et plus humbles; mais le mauvais exemple et les liqueurs fortes qu'on leur fournit, sont la perte de leurs âmes et de leurs corps. Et voilà pourquoi il y avait si peu de gens à l'office le jour de Pâques. On a encore gardé l'usage d'assister aux cérémonies de la Semaine Sainte, mais on a perdu celui d'obéir aux préceptes de l'Eglise. Revenons à ce qui nous concerne. Le Dimanche in albis, je montai à cheval

pour la première fois de ma vie. Cela me réussit à merveille. Je devais aller chanter la messe à un rancho, c.à.d. à un village où l'on cultive la canne à sucre, pour en extraire du sucre et du rhum. L'église est une petite cabane revêtue de chaux comme les autres; l'autel, une table grossière surmontée d'un certain nombre de tableaux; le servant, un Indien, incapable de rien comprendre, même ses propres pensées; le chantre, un nègre de Jamaïque qui s'accompagne du tambour, et sait exécuter sur cet instrument une marche un peu accélérée qui forme la symphonie de l'Offertoire, et une autre un peu plus grave et plus lente qui forme celle de l'élévation. Il y avait bien 15 ou 20 personnes. Après la messe, le maître du rancho m'invita à déjeuner en son logis, où je trouvai réunis quelques señores ou caballeros, c.à.d. des marchands de Corosal. La table avait bien un demi-mètre de haut, autant de long et autant de large. Sur cette table, une tasse de chocolat, quelques uns de ces petits pains que l'on fait tout exprès para beber (pour boire) un poulet et quelque tortillas, espèce de gâteaux feuilletés de blé de Turquie: point de cuillers, point de couteaux, point de fourchettes. Peu au fait de leurs usages, je ne savais comment faire; mais après un instant de réflexion, je pris le parti de m'asseoir, de boire le chocolat, et de laisser tout le reste. J'ai lieu de croire que ma tempérance charma ces caballeros, car ils ont coutume de ne se mettre à table qu'après le Père et de manger ce qui reste; moins délicats que moi, ils se montrèrent fort peu embarrassés du manque de couverts, les mains tinrent lieu de tout, et ils s'abandonnèrent délicieusement à leur appétit. Le troisième Dimanche après Pâques, je donnai mon premier sermon Espagnol. Je fis une visite à deux établissements voisins de Corosal, l'une au mois d'Août, l'autre au mois de Septembre, et dans ce dernier mois, une autre excursion vers le Rio-Hondo, mais je n'y visitai que deux villages, et au retour je courus grand risque de faire un jeûne forcé de plusieurs jours. Voici le fait: La voie de terre était la plus courte, mais de grosses pluies toutes récentes l'avaient couverte d'une boue épaisse: je pensai donc qu'il valait mieux revenir par mer; mais notre canot, de ceux qu'ils appellent pipante, long, étroit, et plat, fait d'un seul tronc d'arbre, excellent pour courir les fleuves, était incapable de tenir la mer; en sorte qu'à quelque distance du rivage, nous ne pûmes bientôt plus ni avancer ni rentrer. Force nous fut de nous arrêter près d'une langue de terre que nous rencontrâmes là le long du rivage, et d'y rester deux jours et une nuit sans provision aucune. J'essayai de poursuivre par terre, mais une immense lagune entourait cette espèce d'île, et une plante aquatique dont elle était toute couverte, y formait une sorte de filet aux mailles si serrées, qu'il me fut impossible d'y faire plus de 50 pas. Enfin le bon Dieu permit que le soir du second jour, nous pussions apercevoir une petite barque qui paraissait à distance et sur les signaux que nous lui fîmes, elle s'approcha de nous et nous mit en lieu sûr. Je retournai à Rio Hondo au mois de Décembre suivant et visitai quatre établissements, toujours avec très peu de fruits: les maîtres se livrent sans cesse à leurs passions dissolues, ou du moins ils ne vont jamais à l'église. Au mois de Janvier suivant, je passai du Rio Hondo sur les bords du Rio Nuevo pour aider le P. Parchi qui devait y célébrer une fête. Ces fêtes ont deux parties: la partie religieuse et la partie profane. Pour la fête religieuse, une messe et à la fin de la messe une procession; pour la partie profane une foire, des bals, des jeux, et des libations jusqu'à l'ivresse. Mais c'est alors aussi que beaucoup de personnes viennent se faire baptiser ou marier. Malheureusement ces pauvres Espagnols ont apporté du Yucatan un monde de superstitions qu'ils mêlent aux cérémonies les plus sérieuses. Par exemple aux funérailles: Y a-t-il un décès? on accourt par troupes à la maison du défunt, et on y passe la nuit à jouer et à boire jusqu'à n'en pouvoir plus; les parents tout comme les autres; tout cela, disent-ils, para quitar el sentimiento (pour noyer le chagrin. De retour à Corosal,

au commencement de Février, vers la fin du même mois je repartis pour Rio Hondo, et je poussai cette fois jusqu'à trois ou quatre journées de Corosal. Dans le village où je m'étais arrêté, je trouvai un chef des Indiens d'Icaiché, indépendants du gouvernement de Yucatan, mais situé sur son territoire, et cependant amis des Espagnols. Il me supplia au nom de leur grand Chef, d'aller jusqu'à Icaiché où il y avait à faire une foule de baptêmes et de mariages, parceque ces Indiens n'avaient pas vu de prêtres depuis douze ans au moins. J'en écrivis aussitôt au P. Parchi pour en recevoir la permission et les pouvoirs nécessaires, et je partis avec les Indiens et quelques Espagnols. Un de ces derniers semble ne nous avoir accompagnés que pour nous susciter des obstacles, et peu s'en fallut qu'il ne nous fît rebrousser chemin dès la première nuit. Nous étions au milieu d'un bois, il m'appelle d'un air mystérieux pour m'avertir qu'il était à craindre que nous ne fussions assaillis au moins à notre retour par les Indiens Orientaux, nos ennemis; je lui répondis que Dieu, j'en avais la ferme confiance, nous préserverait de tout accident; que d'ailleurs s'il voulait retourner lui et les autres Espagnols ils en étaient maîtres: pour moi, dussé-je rester seul, je suivrais les Indiens. Cependant personne ne recula. Le voyage fut de trois jours, toujours à pied et à travers bois. Le dernier jour j'aurais pu me servir de chevaux et de mulets envoyés par le grand chef, mais je préférai marcher à pied: le chemin se réduisait à un mauvais sentier ouvert à travers les arbres, tortueux, et si étroit qu'un cavalier eût couru risque de s'écraser les jambes contre les troncs, ou de se briser la tête contre les branches. Je m'arrêtai sur le chemin en vue des premières cabanes pour attendre mes compagnons d'une part, et de l'autre les autorités de la république. Bientôt arrivèrent une compagnie de soldats qui se rangèrent sur deux files, puis la musique et le grand chef avec les principaux de l'endroit. Les soldats portaient un fusil, un double baudrier pour la giberne et pour le machete (espèce de grand coutelas qui sert de sabre) une culotte de toile et, quelques-uns du moins, une chemise aussi de toile. Les autorités et le grand chef lui-même, étaient vêtus comme tous les autres sans aucune marque distinctive. Un tambour, une guitare, et deux violons formaient la musique. Donc, précédé de la musique et au son des cloches, je m'avançai vers l'église accompagné du grand chef et suivi des troupes de la république. Je passai dix-sept jours à Icaiché, y célébrai la semaine sainte, administrai cent trente baptêmes, ou suppléai les cérémonies de l'église, car souvent les enfants étaient déjà ondoyés; je bénis environ cinquante-six mariages, entre autres celui du grand chef, et j'entendis je ne sais combien de confessions. Si un Père pouvait se fixer parmi ces Indiens, ou du moins leur faire des visites fréquentes, ils feraient tous d'excellents chrétiens. Ces mêmes Indiens, un mois après que je les eus quittés, mirent en grand émoi toute la colonie, voici pourquoi: Tout le territoire de la Colonie est aux mains d'un petit nombre de grands propriétaires qui louent à d'autres la permission de couper du bois de teinture et du Mahogany, ou en coupent pour leur propre compte; quelques-uns aussi, paient aux Indiens une contribution pour couper ce bois sur leur territoire. Or il arriva qu'un de ces derniers, agent d'une certaine compagnie, s'avisa de ne point payer sa contribution aux Indiens. Ceux-ci l'avertirent, puis le menacèrent; il n'écouta rien, et le gouvernement de Belize ne se préoccupa aucunement de cette affaire. Le grand chef d'Icaiché résolut donc d'aller lui-même vers la fin d'Avril avec une forte compagnie de soldats, se faire payer: mais loin de rien obtenir il fut insulté et quelques ouvriers poussèrent l'insolence jusqu'à tirer sur ses gens. Alors ces derniers répondirent par une décharge, tuèrent deux nègres, pillèrent tout ce qu'ils purent, et emmenèrent à Icaiché tous ceux qui se trouvaient là. La Compagnie me supplia alors de retourner chez ces Indiens, pour traiter du rachat de ces prisonniers; mais comme j'étais assez mal portant,

je me contentai d'écrire au grand chef pour qu'il voulût bien se rendre au Rio Hondo, avec quelques-uns des siens à certain jour que je lui fixai, lui disant que je l'attendrais là pour arranger cette affaire: Mais les agents de la Compagnie ayant écrit en d'autres termes au Général, il refusa de venir. C'est vers cette époque qu'arriva à Belize le P. Brindesi. Après y avoir donné une mission très-fructueuse, il s'en alla au Sud vers une tribu que l'on appelle les Caribes; ce ne sont pas les Caraïbes d'autrefois, mais ils proviennent d'un mélange de la race noire avec ces derniers. Ces chrétiens sont humbles et dociles, et la mission du P. Brindesi les a rendus meilleurs encore. Le Père s'est établi à Stann-Creek où il y a plus de 1000 caribes catholiques et une quarantaine de Wesleyens. Il a construit là, une jolie maisonnette, fondé une école d'au moins 140 garçons et filles, établi une Congrégation d'hommes et de femmes. Il a déjà réussi à apprendre à tous un petit catéchisme de la doctrine chrétienne et bien d'autres choses. Enfin il visite les établissements voisins de Stann-Creek et avec tout autant de succès. Oh! que nous avons besoin de missionnaires! et qu'il se ferait de bien si nous pourions visiter souvent, et non pas à la dérobée seulement, tout le pays qui nous entoure! Dans nos visites annuelles nous ne pouvons souvent nous arrêter que quelques jours, une seule nuit quelquefois. Quelle instruction donner en si peu de temps? quelles exhortations faire? Si nous étions seulement assez nombreux pour placer deux Pères à Rio Nuevo avec charge de visiter les nombreux villages du Rio Nuevo et du Rio Hondo; deux autres à Corosal pour les Ranchos et autres postes avoisinants, deux à Stann-Creek pour la côte méridionale, et trois à Belize, nous pourrions du moins faire connaître à tous ces peuples ce qui est nécessaire au salut, et les préparer à bien recevoir les saints Sacrements. Je voudrais à Belize un P. Anglais, ou capable du moins de parler et de prêcher comme un Anglais; il est sûr qu'un tel missionnaire y ferait un bien très-considérable et je me flatte de le faire comprendre à V. R. par ce que je dirai plus loin. Belize ayant perdu successivement au mois de Mars le P. Biffi, excellent prêtre Milanais du séminaire de St. Calocère, et qui se trouvait là depuis trois ou quatre ans, fort aimé de tout le monde, aujourd'hui Préfet Apostolique d'une mission nouvellement fondée en Birmanie; puis au mois de Juillet suivant le P. Sangalli, je fus envoyé à Belize pour tenir Compagnie au P. Avvaro, Je prêche ici en Espagnol et je visite le fleuve Belize et ses environs. Belize a bien 5000 habitants, gens de couleur presque tous, ou métis: Mais on y trouve des Yucatèques, des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Américains, des Allemands, des Belges, des Français, des Caribes et des Swegnes (ainsi s'appellent ceux qui viennent de l'Amérique Centrale). Il y a beaucoup de catholiques, puis des Anglicans, des Presbytériens, des Wesleyens, des Baptistes. Nous espérons que le P. di Pietro donnera une nouvelle mission aux catholiques et qu'il renouvellera et accroîtra les fruits de celle qu'il y a déjà donnée. Il y a tous les ans quelques Conversions de Protestants, mais elles sont peu nombreuses jusqu'à présent, parceque nos Pères ont toujours eu très-peu de moyens de traiter avec eux, et que leurs ministres se donnent beaucoup de peine pour empêcher nos communications avec leurs ouailles. Nous espérons que les circonstances seront maintenant favorables. L'école en établissant des relations ordinaires avec les enfants et leurs parents, la présence de ceux qui sont déjà convertis au milieu de leurs parents et amis protestants, les brochures que nous a envoyées gracieusement le P. Webb, une imprimerie qui va nous arriver de New-York, nous aideront puissamment à faire de nouvelles Conversions. Si nous avions en outre un prédicateur Anglais pour attirer aussi les Protestants, on ne peut douter qu'un grand nombre et même des personnages principaux, ne rentrassent dans le sein de l'Eglise. Ces jours-ci nous avons eu la Conversion d'un vieux Capitaine Irlandais, Mr. Kirby, et de son épouse. Il voit les personnages les plus riches, parle franchement avec eux, et déjà plusieurs se sentent attirés à la vérité. Un apostat, Wesleyen fanatique, venu l'an dernier de Gibraltar, ayant dit des mensonges trop grossiers, et vomi des blasphèmes horribles

contre la religion et la très Sainte Vierge, n'a pas peu servi à ranimer nos catholiques, à les séparer de plus en plus des Protestants, et à ébranler les Protestants eux-mêmes. Ce fanatique a sa destination pour Corosal, et parmi ces Yucatèques presque tous ignorants, curieux et de mauvaise vie, il avait rencontré bon nombre d'auditeurs. Il vint à Belize en Janvier dernier pour y faire du bruit et du désordre; mais il parla d'une manière si éhontée, que beaucoup de catholiques, les femmes surtout, en furent outrées, et voulaient même donner à ce furieux des preuves tout à fait sensibles de leur indignation. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal et tourne à l'avantage de la religion jusqu'aux efforts même de ses ennemis les plus acharnés. Il nous faudrait ici des Sœurs de charité pour les écoles des filles: celle des garçons est confiée à un religieux et ne pourrait être en de meilleures mains. Si nous avions des Sœurs, la plus grande partie des catholiques de Belize leur enverraient certainement leurs petites filles, pour recevoir une éducation chrétienne; malheureusement nous n'avons point assez de ressources pour soutenir ces écoles, et nous éprouvons le besoin de recourir pour cela, à la charité des Catholiques. Nos riches ici ne songent guère à tout cela, et si nous n'avions la bonne volonté de nos pauvres et l'œuvre de la propagation de la Foi, nous ne trouverions aucun secours à Belize. Le gouvernement nous alloue bien quelques subsides pour les écoles (deux schellings par petit garçon, en prenant chaque mois la moyenne de ceux qui ont fréquenté l'école) mais nous pouvons craindre, à chaque instant, de voir réduire ou retrancher tout à fait ce secours, car le Conseil est tout entier composé de Protestants.

Je passe à une excursion que je fis au mois de Mai dernier dans le pays que traverse le Rio Belize. Elle diffère assez peu des autres; il fallut faire jusqu'à 12 journées de marche, en barque, pour remonter la rivière, et divers courants et cascades que nous rencontrâmes, nous firent parfois courir le danger d'un bain forcé. Là encore, je me suis affermi dans la conviction que l'on amènerait facilement les Indiens à une vie chrétienne, s'ils étaient séparés des Espagnols; j'en eus la preuve dans trois établissements de purs Indiens, deux déjà formés depuis longtemps et le troisième qui se formait lors de mon passage. Pendant une halte de plusieurs jours que je fis dans le premier, tous se confessèrent; je ne pus m'arrêter qu'une nuit dans chacun des deux autres et je l'employai toute entière à entendre les confessions. Nous ne trouvons qu'une difficulté dans nos rapports avec les Indiens, c'est qu'ils ont leur langue propre, la langue Maya ou Yucatique; à Corosal, où j'avais plus d'occasions de traiter avec eux, j'en appris assez pour pouvoir confesser et expliquer les premières vérités du catéchisme. Le bruit court qu'il va venir de Mérida 4000 soldats pour exterminer tous les Indiens rebelles. Je ne sais, nous verrons ce qui arrivera et je vous écrirai tout cela en son temps. En ce moment on travaille pour la seconde fois à établir une voie ferrée, non loin de Belize, à travers l'Honduras Espagnol; elle mettra en communication l'Atlantique et le Pacifique plus au nord de Panama. Bien des gens doutent du succès. Si elle venait à réussir et que nos Pères s'établissent dans le Honduras, on ferait facilement de bons catholiques des habitants de cette côte qui sont bien disposés, mais délaissés; et on verrait sortir de l'idolâtrie des milliers de ces Indiens nommés Mosquitos, encore sauvages. Avec 10 ou 12 Pères Espagnols, dans l'Honduras Espagnol, et six autres pour cette Colonie, on recueillirait des fruits certains et incalculables.

Amérique méridionale. Lettre du P. Louis Pozzi au P. de Bengy. Quito, 16 Octobre 1869.

(Traduction de l'Italien.)

Sur le point de partir pour la nouvelle mission du Maragnon, je veux vous adresser quelques lignes, avec prière de les communiquer au bon P. du Lac et à tous mes amis de France. Je vous parlerai peu de notre voyage qui a réussi au gré de nos désirs. Nos santés ont été excellentes et la mer presque constamment tranquille pendant la traversée.

Je laisse donc de côté tous les menus détails pour vous parler de la mission. Nous ne sommes encore que sept missionnaires: le P. Pérez et moi qui venons d'arriver d'Europe, et cinq autres Pères qui nous avaient précédés à Quito. Vu le petit nombre d'ouvriers, il ne sera pas possible de commencer la mission, en attaquant à la fois les quatre points déjà choisis, c'est à dire: Napo, dans la province de Quito; Macas, dans celle de Riobambo; Gualaquisa, dans celle de Cuenca; et Zamora, dans celle de Loja. Cependant comme les évêques de ces quatre diocèses viennent au secours de la mission et lui allouent, chaque année, une somme d'argent, refuser notre ministère à quelqu'un d'entre eux n'était pas chose facile; et voici le moyen terme auquel, jusqu'à nouvel ordre, on a cru devoir s'arrêter. Deux Pères et un Frère seront envoyés dans chacune des résidences de Napo et de Macas; et trois autres Pères, accompagnés eux aussi, d'un frère coadjuteur, se fixeront à Gualaquisa; mais ces derniers, dont je fais partie, se rendront de temps à autre à Zamora, jusqu'à ce que la divine Providence nous ait envoyé de nouveaux missionnaires. Le pays qui s'ouvre devant nous est immense: il a de surface environ 700 lieues carrées; les tribus indiennes y sont très-nombreuses, et à cause des montagnes, qui couvrent cette partie de l'Amérique, elles sont très-éloignées les unes des autres. Comme il n'existe dans ces contrées aucune voie de communication, nous serons obligés de faire à pied de longues courses et de très-longs voyages. Les Indiens, dont nous serons accompagnés, devront souvent couper des branches, pour nous frayer un chemin à travers les forêts et, quelquefois aussi, leur secours nous sera d'une absolue nécessité pour passer à gué des marais, car nous serions, sans leur aide, exposés aux plus grands dangers. Les tribus sont généralement établies le long des fleuves, et plus spécialement encore sur les bords du Maragnon ou du Rio de las Amazonas, le plus grand fleuve du monde. La partie de la mission assignée au Père Garcia, au P. Bovo (Italien), au P. Guzman et à moi, est la plus étendue; elle est aussi, de l'aveu du Président de la république, la moins civilisée; Le Président, ce matin même, nous racontait comme quoi ces barbares ont encore l'horrible coutume de tuer et de manger leurs parents, lorsqu'ils atteignent un certain âge. Ils n'en épargnent que la tête pour en faire, avec les Blancs, un objet de commerce. On les achète, en effet, comme de curieuses momies, avec l'intention de les placer dans des musées. Ces enfants dénaturés sont très-habiles, assure-t-on, à préparer dans ce but, les têtes des auteurs de leurs jours: ils les font sécher avec soin, après en avoir retiré une partie des ossements, et s'y prennent avec tant d'adresse, que bien qu'ils en aient considérablement réduit les proportions, les traits de la figure sont parfaitement reconnaissables. Qui sait si ma pauvre tête ne sera pas un jour placée dans un musée d'Europe. Les autres provinces ressemblent, en général, à celle dont je viens de parler. Le P. Fonséca, que vous avez connu jadis au scolasticat de Laval, et qui me charge pour vous de mille affectueux souvenirs, nous écrivait naguère, après une visite faite dans la province de Napo: « Ici le travail est immense, et les dangers sont innombrables. Pour traverser les hautes montagnes qui nous entourent, il est parfois nécessaire de s'aider des pieds et des mains; il faut être prêt à se plonger dans l'eau jusqu'à la ceinture pour passer des torrents; pour franchir des passages difficiles, il faut se retenir à des arbres inclinés sur des abîmes; il n'est pas rare de rencontrer sur sa route des serpents et des vipères; souvent même, et spécialement dans les provinces de Gualaquiza et de Zamora, les ours et les tigres viennent, pendant la nuit, effrayer par leurs rugissements les pauvres voyageurs qui, glacés par le froid, s'efforcent de reposer au milieu des forêts. En certains endroits de ce pays, pour tout dire en deux mots, chaque pas que l'on fait, doit être une victoire, et chaque journée de marche peut s'appeler une campagne. Le P. Fonséca termine sa lettre en nous disant qu'il aime à répéter au milieu de tous ces périls, les paroles du psalmiste: Super aspidem et basylicum ambulabis et conculcabis leonem

et draconem.

Loin de nous effrayer, Mon R.P., la vue de ces difficultés ne fait que redoubler en nous le désir, que le bon Dieu nous a inspiré, de nous dévouer avec zèle au salut de ces pauvres âmes. Le Seigneur, qui nous a tant aimés, nous donnera, j'en ai l'assurance, la force de leur apporter, malgré les efforts du démon, la pure lumière de l'Evangile. Nous espérons que la charité des âmes pieuses ne refusera pas de nous venir en aide. Chaque Père devrait avoir un autel portatif et, cependant, nous n'en avons qu'un seul. Ici, le commerce avec les Indiens, ne se fait pas au moyen de l'argent. Si le missionnaire a besoin de quelque objet pour son usage, il doit se le procurer au moyen des échanges; il doit donner aux sauvages, des hameçons, de grandes aiguilles, des couteaux, des petits miroirs, du fil de toute qualité, des boutons, de la toile, des petits instruments de musique, des anneaux, des colliers, des grains de verre coloré &c &c... Toutes ces choses se vendent à Quito, dix fois plus cher qu'en Europe, et d'ailleurs on ne peut se les y procurer qu'avec une extrême difficulté. Grâce à vos bons conseils, j'en ai mis, au départ, une petite quantité dans mes malles, mais il s'en faut bien que mes provisions puissent aller longtemps et même suffire, au début, à tous les Pères missionnaires avec lesquels je devrai partager. S'il vous était possible, mon R.P., de recueillir un grand nombre de ces petits objets, vous auriez la bonté de les adresser au R.P. Supérieur de Quito, lequel se chargerait de les faire arriver jusqu'à moi. En finissant, mon R.P., je vous demande avec instance le secours de vos prières pour tous nos Indiens et pour les Pères qui vont se dévouer au salut de leurs âmes. Il est possible que quelques-uns d'entre nous moissonnent avant peu la palme du martyre. Une personne très favorisée du Ciel aurait assuré que quatre des premiers Jésuites envoyés pour ouvrir la mission du Maragnon, obtiendraient cette insigne faveur. Plût à Dieu que je fusse du nombre. Agréez &c..

P.S. Ceux de nos Pères et Frères qui voudraient bien s'occuper de recueillir, pour ces nouvelles missions sauvages, quelques-uns des petits objets, réclamés par le P. Pozzi, pourraient les faire parvenir à Laval au P. de Bengy, qui se chargerait volontiers de leur expédition.

Mission Belge du Bengale Occidental. Extraits des Lettres des mois de Juillet et d'Août 1869.

Extraits d'une lettre du P. Högger à ses parents. — Mgr Steins devra bientôt nous quitter pour se rendre au Concile. Priez, pour que le bon Dieu le conserve à la mission de Calcutta, pour bien des années encore. Ce serait un malheur immense, pour toute notre chère mission, si nous venions à le perdre. Que de bien il y a à faire ici! Que de maux à réparer! Que d'énergie, que de patience il faut pour vaincre les obstacles de toute sorte à la conversion des païens! Et sans parler des païens, quelles peines ne faut-il pas se donner pour porter à leurs devoirs les chrétiens dégénérés de ce pays! Je dis les chrétiens dégénérés: Bon Dieu! combien de catholiques sacrifient leur religion à un vil intérêt matériel! Combien n'y en a-t-il pas qui ignorent qu'ils ont été baptisés dans une église catholique, et n'ont plus de catholique que le nom? Hier, un Père racontait que dans une visite aux hôpitaux, il avait rencontré parmi les malades deux Catholiques, un père et son fils. Il y avait des années qu'ils n'avaient plus été à confesse. Le père, après avoir accompli ces devoirs sacrés, si longtemps négligés, prie le prêtre d'aller trouver son fils et de tâcher de le convertir. Le fils avoue qu'il avait fait ses études dans une institution protestante, et suivait depuis le service protestant. Mais, depuis quand avez-vous quitté cette école-là, demanda le confesseur? - Depuis quatre ans, fut la réponse. — Et comment se fait-il, qu'au moins alors vous n'ayez pas été le Dimanche et les jours de fête à l'église catholique? — Je ne savais pas que cela fût nécessaire." — Un autre catholique se montrant disposé à mettre son enfant en pension dans un collège protestant, et étant informé que s'il faisait cela, il ne serait plus admis aux Sacrements, répondit froidement: « Je puis m'en passer.» — Je ne sais si le fait

est avéré, mais on m'assurait dernièrement qu'une malheureuse mère de famille avait apostasié avec ses trois enfants et cela pour un peu d'argent. N'est-ce pas désolant? Heureusement, nous avons le bon Dieu pour nous consoler. La veille de St. Ignace, j'assistai au baptême d'un brahme qui reçut pour nom Ignace. Vous savez que les Brahmes sont en grande considération parmi les Hindous. Le lendemain, j'entendis Ignace, le brahme converti, expliquer le Catéchisme à une multitude de pauvres. Un de nos professeurs des classes élémentaires, le bon Frère Krynen, donna récemment une preuve du zèle qui le caractérise. Ne pouvant supporter plus longtemps l'idée qu'un de ses enfants pour lequel il s'était dévoué et qu'il avait préparé à la première communion, restât parmi les hérétiques, dans l'éloignement de tout devoir religieux, et cela, par suite de la coupable indifférence de ses parents; le bon Frère Krynen, dis-je, avec l'autorisation de ses supérieurs, alla trouver la brebis égarée dans la tanière des loups. Il se rend à l'école protestante, y trouve celui qu'il cherchait, puis un autre dont l'histoire est tout aussi lamentable que celle du premier. Il leur dit qu'il vient les chercher pour leur procurer l'occasion de se préparer, par une bonne confession, à recevoir N.S. dans la sainte communion. Sur ces entrefaites arrive un ministre protestant, qui se dit chrétien, et s'informe du sujet qui amène Monsieur. — Le Frère le lui dit catégoriquement. Le Ministre protestant est d'abord interdit, puis il s'exécute de bonne grâce, et le Frère retourne au collège St. François-Xavier, bénissant Dieu de pouvoir ramener au bercail, au moins deux brebis égarées. Que de cas analogues je pourrais citer, d'enfants catholiques arrachés violemment du sein de leur mère la Sainte Eglise! — Aujourd'hui, 23 Mai, nous sommes en vacances de Pâques, il a fait passablement chaud. Dimanche dernier nous avons eu un Cyclone. Les signaux étaient mis sur les bâtiments publics pour avertir la ville du danger. Le P. Lafont était toute la journée à son observatoire, il avait reçu un bon nombre de lettres pour demander s'il y avait eu du danger &c. Le public a plus de confiance dans les Jésuites, que dans les savants Anglais. L'esprit de nos élèves est excellent. — Nous célébrons solennellement le mois de Mai. Les congréganistes font brûler nuit et jour deux cierges, devant la statue de notre bonne Mère. Il y a deux Congrégations: la 1ère compte 48 membres, la 2e, 31. Dans ma classe, j'ai quelques enfants qui, en piété, peuvent rivaliser avec vos enfants d'Europe et, pour ce pays-ci, cela n'est pas peu de chose, vu le manque de caractère et d'énergie. Je crains de vous ennuyer si j'entre dans quelques détails, mais n'importe! Un jour j'avais puni sévèrement un élève qui était innocent, lorsque je m'en suis aperçu, je suis allé le trouver en lui disant que je m'étais trompé, et qu'il aurait dû m'avertir, que jamais je n'aurais voulu punir un enfant innocent. Je lui dis encore: vous avez dû être fâché! Que pensez-vous de moi? — Oh! me répondit-il, il est vrai que je le sentais vivement, mais après réflexion, je me suis dit: il est vrai que je ne le mérite pas maintenant, mais je l'ai bien mérité en d'autres occasions. Une autrefois, après la classe, le même enfant vint me trouver et me dit: « Monsieur, voulez-vous me donner une pénitence? — Et pourquoi? — Rappelez-vous que pendant la classe on a causé, et que vous me demandiez si c'était moi, et j'ai dit que non: cependant j'avais causé, j'ai menti et je n'ai pas été sincère de peur d'être puni. Vous avez mal fait d'avoir eu peur, et à cause de cela, de n'avoir pas été sincère, mais comme vous le réparez si bien, au lieu d'exiger une pénitence, je m'en vais vous donner une image. — La semaine passée, lors des compositions en arithmétique, j'avais sévèrement défendu de dire mot, je voyais cependant le même individu qui remuait constamment les lèvres. Cependant comme je ne pouvais l'attraper sur le fait, je l'appelle après la classe et lui dis: mais vous avez causé pendant la composition? — Non. — Cependant je voyais vos lèvres se remuer, vous parliez à quelqu'un? — Oui — A qui? — A la Sainte Vierge: je disais des Ave Maria,

c'était si difficile..!! – Je leur avais en effet recommandé de s'adresser à Dieu s'ils ne pouvaient saisir la réponse. Mon bon enfant fut 4e, la Ste Vierge l'avait bien aidé, car vraiment le pauvre enfant a fort peu de moyens.
Septembre 1869. Le P. Cravan nous donne d'intéressants détails sur l'organisation des castes dans l'Inde. La caste de l'Inde n'existe nulle part ailleurs : dans le système Indien, les hommes ne sont pas frères ; comment le faire concorder avec l'esprit fraternel du Christianisme ? En outre une idée essentiellement païenne se rattache à l'origine même de ces castes, puisque la raison de la distinction, de la dignité ou de la bassesse de ces mêmes castes, vient de la dignité ou de la bassesse du corps de Brahma, où le premier individu de la caste prit naissance. Quelques Indiens cependant n'osent plus avouer aujourd'hui une pareille origine. Mais comment se trouverait-elle consignée dans les lois de Manou ? Oui, disent-ils : mais d'antiques commentaires sur le texte des lois de Manou se sont introduits dans le texte et confondus avec lui : et il n'y a plus moyen de faire la distinction aujourd'hui entre le texte et ces commentaires. Dans ce cas ils doivent ou admettre tout le livre comme texte, ou le rejeter tout entier. Les Indiens de nos jours qui ont quelque éducation, et qui ont quelque peu participé à l'influence du gouvernement Anglais, sont tellement honteux de leur ancienne mythologie, qu'ils soutiennent audacieusement que l'Inde a toujours reconnu un seul Dieu, que le système des castes est une institution purement civile, que le panthéisme Indien est une chimère, qui s'est logée dans l'imagination Européenne, que la métempsicose est bonne pour les castes les plus basses, que leurs rites religieux ont été institués pour contenter l'esprit superstitieux des castes basses et ignorantes : C'est ce qui a donné naissance à une nouvelle révolution religieuse indienne, appelée : Bramo Somadye, et qui marquera une époque dans leur histoire, comme fit le Bouddhisme autrefois. Quoiqu'il en soit, le système des castes est toujours debout, et il semble que la séparation entre les hautes et les basses est plus terrible que jamais ! Il est curieux, ou plutôt il est triste de voir l'orgueil avec lequel se regardent mutuellement les plus bas domestiques d'une maison, s'ils sont de castes différentes. Ce système qui n'est qu'une triste servitude, est considéré comme la plus belle prérogative de l'Inde. Le comble de l'abjection pour eux est de n'appartenir à aucune caste : ils abandonnent la liberté d'être affranchis de toute loi de castes à ces vils et dégoûtants Parias, qu'ils peuvent à peine regarder sans se souiller. Le nombre des Castes, probablement fort restreint dans l'origine, s'est accru insensiblement, au point d'être excessivement compliqué aujourd'hui. Il doit leur être presque impossible de ne pas commettre d'innombrables péchés contre la terrible loi. Mais si le système s'ébranle ou s'écroule même parfois dans les actes et dans la pratique, il reste plein de vie dans l'esprit et dans la volonté. D'après cela, quel moyen de décider un Indien, dont vous désirez faire un Chrétien, à s'asseoir à la Sainte Table à côté d'un Européen pour y recevoir la Sainte Eucharistie sous les espèces d'un pain pétri par des mains européennes, et de la main d'un prêtre Européen ? C'est là un obstacle désespérant. On voit des Catéchumènes qui se sont laissés instruire avec beaucoup de docilité ; qui semblent parfaitement disposés à recevoir le Baptême, et qui, à la question : « désirez-vous sincèrement le Baptême ? répondent oui ; – au moment où le missionnaire va verser l'eau régénératrice sur leur front, ils se sentent effrayés du péché qu'ils vont commettre contre la loi de caste et ils s'écrient : « ne me touchez pas, c'est un péché contre ma caste » Véritablement : « Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum. »

Un jour, après avoir longtemps essayé d'ajouter, en dépit des castes, une brebis au troupeau du divin Pasteur, je désespérai d'y réussir. Mais j'eus recours à St Joseph, auquel je promis une messe, et lui demandai un païen, ajoutant qu'il serait bien étrange, qu'il ne pût pas réussir à sauver un seul païen. L'expédient réussit. Le jour même je demandai à mon Cuisinier ce qu'il pensait des chrétiens, et s'il voudrait bien devenir chrétien ? Il répondit : « Oui ; je voudrais bien devenir chrétien ! Il répondit : Je vois sur votre table des livres sanscrits, persans, arabes ; vous devez être un savant, vous avez la vérité ; ainsi je crois tout ce que vous me dites. » Je remerciai St Joseph, et j'instruisis le jeune homme, qui se soumit à tout, et qui est maintenant un bon Chrétien. C'est le seul Chrétien que nous pûmes obtenir à Dum-Dum. Il a correspondu parfaitement à la grâce du Baptême. Il regrette le système des castes ; il reconnaît que tous les hommes sont des frères, et s'approche avec édification de la Sainte Table. Saint Joseph aura dû lui obtenir une grande grâce !

Le même Père, dans une lettre adressée au P. Kerguen, annonce que le converti n'a pas tardé à recevoir la récompense de son Courage. Après avoir fait connaître précédemment que son compagnon était atteint d'une maladie grave, il écrit : J'ai enterré hier ce pauvre enfant dans le Compound de la chapelle. Mais que d'embarras ! Que de superstitions indiennes à surmonter ! Il avait été recueilli par une de ses tantes établie à Midnapore. Celle-ci en eut un grand soin. J'allais le voir tous les jours. Il prépara lui-même toute la famille à écouter la parole du salut. Maintenant je catéchise toute cette maison et l'on m'écoute avec une attention et un respect qui me touchent. Mais hier quand il fut question d'amener le mort chez moi, d'abord refus formel. Il était chrétien, et pour des Indiens c'était se souiller que d'y mettre la main. Le père de famille dut se résoudre à le porter lui-même, aidé de trois de ses enfants. Comme il aimait beaucoup le malade, il y eut moyen de le décider à ce dernier devoir. Mais il fallait une fosse ! Il n'y a pas ici d'indiens chrétiens. C'était pour les païens une souillure que de creuser une fosse pour un chrétien. Il aurait fallu se baigner après cela pour obtenir pardon de ce péché. Toutefois, moyennant une roupie, je réussis à avoir une fosse. Mais où trouver des hommes pour déposer le cadavre dans la fosse ? C'était un nouveau péché pour les Indiens ; sur mes instances, quelques-uns promirent de se trouver là ; mais au moment convenu, leur Conscience, ou plutôt leurs superstitions crièrent trop haut, et ils se tinrent cachés. Quand le mort fut arrivé dans le Compound, le plus difficile fut de l'avoir à l'entrée de la chapelle, nous réussîmes, mais à grand' peine. Après l'absoute j'inspectai le cadavre, qui était sur un simple brancard, afin de voir si la superstition indienne, n'avait pas fait des siennes. Je trouvai en effet des gâteaux, une petite cruche d'eau, du sucre &c. Je jetai tout cela par terre, au risque de commettre un grand crime aux yeux de ces pauvres aveugles. Mais arrivé à la fosse, quelle affaire ! Il fallait pourtant en finir, et y déposer le cadavre. A force de cris, et à force aussi d'imposer silence, on s'exécuta après s'être promis toutefois d'aller, tout de suite après, prendre un bain pour se purifier de ce péché. La plus grande difficulté fut d'obtenir qu'on voulût bien refermer la fosse. Que de cris ! Ici tous mes efforts ne tendirent qu'à imposer quelques instants de silence. Je dus rester-là et surveiller mes gens de près ; car les gâteaux et le Cruchon d'eau, et les sucreries étaient sur le point d'aller de nouveau s'adjoindre au défunt. Quand tout fut fini, je calmai le fossoyeur en lui glissant une roupie dans la main. Je crois que son péché s'effaçait déjà presque totalement de sa mémoire, et qu'il pensait bien plus à boire du daroo, qu'à se jeter dans l'eau pour se purifier.

Je voulus alors calmer aussi ceux qui avaient porté le brancard et refermé la fosse. Quelle ne fut pas ma surprise de les entendre me dire : " Saheb, nous avons eu soin du malade pendant sa maladie ; vous lui avez montré de l'intérêt : nous l'aimons, vous l'aimez. Vous nous donnez de l'instruction ; nous ne voulons pas d'argent." Ceci est textuel. J'en fus réellement touché ! Je continuerai à instruire cette famille, et espère en faire de bons Chrétiens.

Extrait de L'Indo-European Correspondence du 2 Octobre 1869. ——— « Le 5 de ce mois, un meeting sera tenu à 4 heures de l'après-diner à l'Hôtel de ville de Calcutta, par les catholiques de la cité. Ce meeting, convoqué à l'occasion du départ de Mgr. l'Archevêque pour Rome, aura pour but de présenter, par les mains de Sa Grandeur, une adresse à Sa Sainteté Pie IX. Tous ceux qui désirent témoigner leur fidélité et leur attachement au Père commun des fidèles, se feront un devoir de prendre part à cette réunion. »

Visite de l'Archevêque à Dum-Dum. ——— Comme Mgr. avait manifesté l'intention de faire une visite d'adieu à la congrégation de Dum-Dum, et que jusqu'au jour de son départ pour Rome, il se trouvait empêché par d'autres engagements, de le faire un dimanche matin, il la fixa au dimanche soir 29 Septembre. A six heures de relevée, Monseigneur accompagné du R.P. Goffinet et d'un frère Coadjuteur, descendit à la station, et fut reçu sur la route qui conduit à l'enclos, par le chapelain, le R.P. Magill. Le chemin était bordé de deux haies de soldats en grand uniforme, et accompagnés de la musique du régiment de S.M. Britannique, le 96e de ligne. La musique exécutait une marche, pendant que Mgr., escorté de tout le clergé desservant, s'avançait entre les lignes. Dans l'enclos, on voyait les femmes Catholiques, les enfants, et les particuliers qui habitent autour de la station, attendant tous l'arrivée de l'Archevêque. Sa Grandeur monta les degrés de l'autel, décoré avec goût pour la circonstance, et bientôt les hommes envahirent l'église. L'enceinte était comble. Le 96e comptait environ deux cents catholiques, mais ce chiffre avait été considérablement grossi par le concours de leurs camarades protestants. Le chœur entonna les litanies de la Ste Vierge. Quand le chant fut fini, Sa Grandeur adressa à l'assemblée un discours plein d'âme, et tout approprié à la circonstance. Cet empressement enthousiaste de son peuple, disait Mgr., lui allait au Cœur. Comme il ne lui restait plus d'autre Dimanche à passer au Dum-Dum, il venait donc profiter de cette soirée pour rendre visite à ses enfants, et leur adresser quelques mots de bon conseil, avant de s'embarquer pr Rome. Il exhorta ses chers auditeurs à se préparer au Jubilé ; il leur expliqua ce que ce mot veut dire, il leur manifesta enfin la confiance qu'il nourrissait que tous se mettraient en état d'en gagner les indulgences, et d'en recueillir les salutaires effets. Il les engagea surtout à persévérer dans la prière, et spécialement dans la récitation du Rosaire, qu'ils avaient coutume de dire tous les soirs en Commun à la chapelle. Ces pieuses assemblées, disait-il, la longue expérience qu'il avait acquise, dans l'exercice des fonctions d'aumônier de l'armée, les lui avait montrées un moyen des plus propres à détourner le soldat des deux grands écueils de la vie militaire : la boisson et les mauvaises maisons. Que le soldat évite ces deux dangers, et souvent il se trouvera exempt de tout péché. Néanmoins, ajoutait Sa Grandeur, le soldat est entouré de périls nombreux : le mauvais exemple, les tentations l'assiègent de toute part, en sorte qu'il a, plus que tout autre, besoin du secours de Dieu et de la prière. Il les exhorta à s'unir de Cœur au monde Catholique, à faire des vœux, sur le Concile prochain, l'assistance et la force du St-Esprit, afin que tous puissent être amenés à un seul bercail, et sous un seul Pasteur. Il leur promit qu'il parlerait d'eux au Souverain Pontife, dont il connaissait le cœur noble et large, et dont la paternelle sollicitude s'étend du bout du monde à ses enfants de l'Inde. Quel plaisir, disait Mgr, quel plaisir il éprouverait lui-même, à montrer au Saint Père, que ses fils d'un rivage si éloigné, ne sont pas les derniers à lui témoigner leur dévouement et leur affection !

Il conclut, en complimentant le chœur, et en exprimant le désir d'apprendre, par leur digne chapelain, durant son séjour à Rome, de bonnes nouvelles de ses Catholiques de Dum-Dum. Le salut et la bénédiction du St Sacrement terminèrent la cérémonie, et Sa Grandeur sortit de l'Eglise. Dans l'enclos, Mgr. fut salué de nouveau par les accords de la musique. Dans l'intervalle, les Catholiques se pressaient en foule sur son passage. Tous voulaient une bénédiction particulière, tous voulaient baiser l'anneau de Mgr, et Sa Grandeur se prêtait, avec sa facilité habituelle, à leur naïf empressement; il avait un mot pour chacun. Monseigneur repartit pour Calcutta à 8h ½ du soir. Grâces soient rendues au Lieutenant Bernard et aux officiers du 96e de ligne, pour la courtoisie qu'ils ont montrée en nous prêtant leur musique, et le concours de leurs aumôniers. C'est un plaisir pour nous d'apprendre que leurs musiciens se sont offerts en corps et spontanément, pour rendre tout honneur à notre Archevêque.

VARIA. Angleterre. Extrait d'une lettre du R.P. James Forbes, au R.P. de Bengy.

Je suis pour quelque temps à St Helens; je remplace un Père, et fais du ministère. St Helens est une forte ville de 60.000 habitants, qui va toujours grossissant: elle n'a pas 20 ans. On y voit les manufactures de fer et de verre les plus considérables du monde entier, et la ville est assise sur une mine de charbon. Aussi à une lieue à la ronde n'est-ce qu'un nuage. On dirait le pays de Gomorrhe: la colère de Dieu semble avoir passé par là. Cependant dans ce nuage vivent 15000 catholiques, la plupart fort bons, et confiés entièrement aux soins de la Compagnie, qui évangélise en grande partie le million de catholiques que possède le Lancashire. Nos Pères ont bâti ici 2 superbes églises dont une vraie cathédrale et à côté 5 ou 6 superbes écoles, qui contiennent 1500 enfants. La mission est menée comme un pensionnat: à 8 heures les baptêmes et les mariages; à 9 heures les visites des malades; à 7h. du soir les confessions. Chaque dimanche est consacré spécialement à une des congrégations. Chaque jour, je visite l'école qui m'a été confiée et qui contient 500 enfants. Les filles sont dirigées par des Sœurs, les garçons par des maîtres laïques, au choix des Pères, et moyennant une inspection faite par des catholiques, nommés par les Evêques catholiques; le Gouvernement supporte la moitié des frais: Chaque matin je visite l'école, m'assure du nombre des absents, et vais leur faire la chasse dans le quartier. Que de bien à faire dans ces immenses cités! A Liverpool, nos Pères et 14 F. Scolastiques font marcher une immense paroisse, un externat de 300 élèves qui va jusqu'à la rhétorique et des écoles pour 1000 enfants. Mais que de misères! Les prêtres et l'argent manquent, bien que les catholiques soient admirables de générosité, il faudrait je ne sais combien de Claver pour recueillir tous les petits Irlandais qui courent à demi-nus dans les rues. —

Hollande. (Ne aliis communicetur) Quelques détails sur les missions de nos Pères de Hollande, communiqués par les novices de Mariendaal. — Monseigneur l'Evêque a exprimé dernièrement le désir à tous les Curés qu'une mission fût donnée dans chaque paroisse, comme préparation au jubilé, et afin d'attirer la bénédiction du Ciel, sur le prochain Concile. Nos Pères ne peuvent satisfaire à toutes les demandes: on devra refuser un bon nombre de missions. Les fruits sont abondants, et si la conversion des protestants ne s'accomplit pas encore, du moins elle se prépare, et en plusieurs endroits, il se manifeste un mouvement très-marqué vers le Catholicisme. Les ministres protestants sont peu estimés. Voici un fait qui montre les dispositions des protestants à l'égard de leurs ministres: Nos Pères étaient demandés pour donner la mission dans un village de la Gueldre, dont la population est moitié catholique, moitié protestante. Le dimanche avant l'ouverture de la mission, le ministre monte en chaire pour avertir ses ouailles du danger imminent qui les menace. Je vous défends, dit-il, à tous, d'entrer une seule fois dans l'église des papistes; c'est un repaire de loups cruels qui, à coup sûr, vous déchireront. N'allez pas vous mêler à ces vipères vous pourriez mourir

de leur poison. Il paraissait néanmoins que ces ouailles ne se fiaient pas beaucoup à leur pasteur, car une foule de protestants ne manqua pas d'être présent au premier sermon de nos Pères. Les jours suivants, même foule, ou pour mieux dire, elle allait toujours croissant, et ce qu'il y avait de plus étonnant, le ministre même se cacha derrière une colonne pour ne pas être aperçu. Les prédicateurs pourtant en avaient connaissance, et en savaient tirer profit en maintes rencontres. Le jour de la clôture, une heure avant le sermon, les protestants de tout âge et de tout sexe avaient déjà encombré la nef, tellement qu'il n'y avait plus de place pour les catholiques. Le curé s'en étant aperçu par une petite fenêtre de la sacristie, crut devoir en renvoyer une partie. Il commença par tous les enfants protestants, qui se pressaient en foule dans le presbytère. Après le sermon, le prédicateur adressa la parole à ses frères égarés, il les remercia de leur attention, de leur bonne disposition, et leur parla avec tant de chaleur et de cordialité, que tous les cœurs étaient émus, et tous les yeux baignés de larmes. Aussi à la bénédiction du St Sacrement, qui se fit après le sermon, tous les protestants se jetèrent à genoux, comme un seul homme, ce qui ne s'était pas fait les jours précédents. Le lendemain un protestant se présenta à la cure, pour parler au Père. C'était un des gros bonnets du village, il venait au nom de sa famille, et de plusieurs autres protestants, remercier le Père de l'intérêt qu'il leur avait porté, et surtout des belles paroles de la veille. Ayant assisté à tous les autres sermons, il regrettait beaucoup de n'avoir pu être présent à la clôture; mais puisque la famille voulait aussi l'entendre, il avait dû rester à la maison pour garder la ferme; cependant ses fils lui avaient raconté le sermon mot pour mot. Jamais, dit-il, nous n'avons entendu pareille chose de notre ministre, vraiment c'était beau. — Et surtout non moins vrai, repartit le Père, mais il ne suffit pas de dire que c'est vrai, il faut aussi faire ce que j'ai dit. Nous vous le promettons, mon P., car nous sommes aussi du même sentiment que vous. Ainsi se termina cette entrevue. Espérons que cette mission portera ses fruits, et qu'à une seconde mission, ces bons paysans réaliseront, ce qu'ils ont promis à présent. — Chine. — Le 8 Juin dernier, Mr Dabry a démenti en ces termes, dans le journal, tous les bruits qui avaient couru en différents sens, sur les missionnaires catholiques en Chine. « Je vous prie de vouloir bien insérer, dans votre estimable journal, les lignes suivantes: Depuis quelque temps des personnes ignorantes ou mal intentionnées semblent se plaire à répandre, par la voie des journaux, les plus odieux soupçons, sur nos missionnaires catholiques en Chine, que l'on cherche à représenter, comme les agents du Gouvernement Français, et sur les chrétiens indigènes que l'on voudrait faire passer pour les ennemis de l'Etat. Comme véritable agent du Gouvernement de l'Empereur, je n'hésite pas à protester contre ces erreurs ou ces calomnies que je signale à l'attention et à la réprobation de tous les honnêtes gens. Agréez &c. Dabry, Consul Général p.i. à Chang-hai. » Le lendemain l'Evening courrier répond à Mr Dabry, qu'il ne fait que répéter ce que tout le monde sait, et ce qu'avait écrit Mr Alcock à Lord Clarendon à Londres, et ce qu'a dit le prince Kong au ministre Burlingam. — Au mois de Mai 1869, le ministre de Russie à Pékin est venu visiter Zikawei: il a été reçu et conduit partout par le P. Sédille, et à l'orphelinat par le P. Chevreuil. Il a été très-satisfait de tout ce qu'il a vu et entendu, et a exprimé hautement sa satisfaction. « Je n'avais que 3 jours à passer à Chang-hai, a-t-il dit, et deux de ces jours étant consacrés aux affaires de mon ministère, je me serais fait scrupule de ne pas voir cette maison de Zi-ka-Wei, dont tous les ministres étrangers à Pékin, m'ont parlé avec tant d'éloges, et je vois qu'ils n'ont rien dit d'exagéré. » — Nous avons eu ici le bonheur de posséder pendant 2 jours Mr de Rochechouart qui se montre, comme toujours, notre ami le plus dévoué. Il m'a parlé longuement des difficultés qu'il rencontre pour traiter les affaires à Pékin, et il a l'air de comprendre parfaitement la position. Tout en restant dans les limites assez étroites qui lui sont tracées, il pousse fort à la roue, et il n'y a qu'à l'entendre parler, pour voir qu'il a un désir ardent de venir en aide aux missionnaires. Il nous disait que le gouvernement français est bien disposé pour les missions, et qu'il lui laisse toute liberté d'agir, l'action des canons exceptée; à tout prix pas de guerre. L'Angleterre veut aussi marcher dans cette voie. Comme on s'est plaint à Londres de ce qui s'est passé à Nankin et à Yang-tchéou, le gouvernement Anglais a blâmé la conduite de son représentant à Pékin, et a déclaré qu'il ne protégerait les missionnaires protestants, qu'autant qu'ils resteraient dans les ports: s'ils vont dans l'intérieur des terres, ce sera à leurs risques et périls. Quant à l'officier Anglais qui, à Formose, a fait sauter un fort pour la défense des missions protestantes et catholiques, il a à passer devant un Conseil de guerre. — Voici l'histoire d'un de nos élèves qui a dû la foi, à son respect pour les saintes images. Cet enfant s'appelle Tsan; il est âgé de 11 ans. Il fréquentait notre école externe, dont tous les élèves sont païens. En Chine comme en France, les enfants sont sensibles aux récompenses. Le P. Seckinger avait fait sa distribution de bons points. Au lieu de bons points, il donnait une de ces petites images d'Epinal ou de Gangel, à 50 images la feuille. Un des petits externes païens, méprisant son image, la jette à terre et veut la fouler aux pieds. Notre petit Tsan, quoique païen, ramasse bien vite l'image, et se met à gronder son condisciple. Il rapporte l'image à la maison, disant: « Maman, voici une image d'un Saint de l'Eglise, il nous protégera. » Puis il la place dans le lieu le plus décent de la maison, et se met à lui faire une triple révérence, à la méthode païenne. Le bon Dieu ne laissa pas cette bonne action sans récompense: il lui donna le don précieux de la foi. « Maman, dit-il aussitôt, d'un ton résolu et joyeux, je veux être chrétien, n'est-ce pas, vous le voulez bien. » Son père rentre à la maison, il lui montre son image, lui déclare qu'il veut être chrétien, et l'engage à l'imiter. Le père ne refuse point. Le lendemain, le jeune Tsan, plus résolu que jamais, vient trouver le P. Seckinger, lui raconte ce qu'il a fait, et lui demande à étudier les prières de la religion chrétienne. Le Père, étonné et joyeux, lui accorde sa demande, après avoir vu le père de l'enfant, qu'il trouva bien disposé, lui aussi, à étudier les prières. L'enfant a été baptisé à Pâques, le Samedi Saint 1868. Il a pour patron St Nicolas. Dernièrement, le jour de Noël, on a baptisé le père du petit Nicolas: sa mère, ses frères et ses sœurs, apprennent les prières.

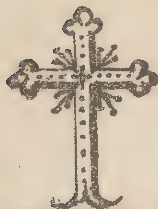
Chine. Ngan-hoei. Extrait d'une lettre du P. Pfister, 31 Juillet 1869. La dévastation de cette province, il y a 6 ou 7 ans, par les rebelles Zam-mao, avait détruit ou dispersé toute la population. Les Mandarins accordèrent des exemptions d'impôts, des privilèges, à tous ceux qui voudraient venir des contrées voisines, pour repeupler le Ngan-hoei. On évalue à près de 60,000, le nombre des familles du Hou-pé, qui sont venues s'établir au Ngan-hoei. Une (20) vingtaine de mille environ, sont dans les préfectures de Ning-kou-fou, Tai-ping-fou et Kouang-tché-tchéou. Sur ce nombre, quelques-unes sont chrétiennes, et sont dispersées dans une quinzaine de centres différents. Ces centres sont assez espacés les uns des autres, ce qui permettra à la foi de se propager plus facilement. Ils sont situés dans un pays riche et magnifique, couvert de belles montagues, et d'abondantes rivières dans les plaines. On y élève le bétail en troupeaux de 100, 200 bêtes à cornes. Les arbres sont très-beaux, et propres soit à la construction, soit à l'ébénisterie. A certains endroits, plus de la moitié des terres sont encore désertes. Il suffit de se présenter: on relève une maison en ruines, on cultive un champ &c. - et cela sans avoir rien à payer. Il y a tel village de 200 familles par exemple, dont 140 sont du Hou-pé, 40 du Kiang-pé, et 20, à peine, des anciens habitants du pays. Ces chrétiens sont en général fort pauvres; il y a à peine un an qu'ils sont arrivés; il a fallu venir à leur secours. Mais aussi, en général, ils sont solides; et plusieurs d'entre eux n'espérant pas voir de missionnaires, comme ils le désiraient, sont retournés au Houpé, préférant rester pauvres, mais avec les secours de l'Eglise, plutôt que de devenir riches et de mourir sans le prêtre. Grâce à Dieu, aujourd'hui ils n'auront plus cela à craindre. Déjà quelques chapelles provisoires s'élèvent, on va établir des écoles, une maison pour les Pères &c. Les païens sont bien disposés, surtout ceux qui sont venus soit du Houpé, soit du Ho-nan; ils n'ont jamais vu les missionnaires, et déjà plusieurs veulent se faire Catéchumènes. Ce que je dis de ces 3 préfectures, je le dis aussi de plusieurs autres plus éloignées, où les mêmes faits se représentent. Ne dirait-on pas que le bon Dieu veut enfin amener à la foi, toutes ces populations. Mais il faut des hommes et des prières. Nous avons eu, dans une partie de la mission, des inondations considérables. Le Yang-tsé-kiang a débordé; plusieurs rivières de ses affluents ont débordé aussi; et tout le pays plat a été couvert par les eaux: dans ces pays, les récoltes ont été perdues ou presque perdues. Les troubles ne cessent pas dans la Chine: à 30 lieues d'ici, on dit que les rebelles se sont emparés d'une place de guerre. Les mahométans sont toujours en révolte, et les sociétés secrètes agissent continuellement contre le gouvernement actuel, lequel du reste n'est nullement sympathique à la religion et aux Européens. Nous ne sommes pas au bout des événements; mais Dieu est avec nous, que pourrons-nous craindre? — Australie - Adélaïde. - L'Evêque de cette ville vient d'offrir à nos Pères une résidence, dans le voisinage immédiat de la Capitale. Deux Pères, le R. P. Hintercocker et le R. P. Polk, ancien missionnaire d'Amérique, ont à administrer 8 faubourgs de la ville. L'intention de Mgr. l'Evêque est de fonder un collège, aussitôt que 2 Pères Anglais ou Irlandais seront arrivés d'Europe; et le gouvernement doit, à cet effet, céder à un prix modéré, un terrain favorablement situé.

France. Il se fonde en ce moment au Jésus de Poitiers, une nouvelle Ecole Apostolique.

Sommaire :

Adresse de la Rédaction: Mr. J. de Causans, Maison St Michel, Laval. (Mayenne)

A. M. D. G..



A.M.D.G.

Lettres des Scolastiques de Laval. Février 1870.

N° 1.

Les Scolastiques de Laval, aux Pères et Frères de.....

Nos Révérends Pères et nos très-chers Frères.

Pax Christi.

Amérique méridionale — Cayenne — Lettre du R.P. de Monfort, sur la mort du P. Houdoin.

Ilet-la-Mère, 5 Mai 1869. — Aujourd'hui, j'ai une triste nouvelle à apprendre à votre Révérence, celle de la mort du R.P. Houdoin, décédé hier à 7 heures du matin. L'hépatite aigue dont souffrait ce cher Père a continué son cours; le gonflement énorme du foie a entretenu un hoquet qui n'a presque pas cessé du 28 au 3; la fièvre est devenue de plus en plus forte, l'insomnie, les rêvasseries fatigantes, enfin le délire presque absolu pendant toute la journée du 3 et la nuit suivante, ont amené une suite de crises, à la fin desquelles s'est manifesté un affaissement total qui a duré près d'une demi-heure, et pendant lequel ce bon Père s'est éteint, sans que j'aie pu saisir l'instant précis de son passage: Il venait de presser ses lèvres sur son crucifix que je lui présentais, et de prononcer distinctement les noms de Jésus, Marie, Joseph. Il y a deux ou trois mois quand, pour rendre compte à votre Révérence, de la grande efficacité du ministère du P. Houdoin, j'exprimais l'idée générale de son esprit, par les termes d'humilis, mitissimus et obedientissimus, j'étais loin de penser que je préparasse son éloge funèbre, car le commandant et médecin de l'Ilet-la-Mère m'avait écrit peu auparavant que le séjour de l'Ilet lui avait été très-favorable, et que l'anémie, que je l'avait envoyé guérir ici, avait en effet complètement cédé à la bonne influence du climat. Mais le P. Houdoin s'était trop fatigué pendant le dernier carême: il était un peu trop défiant de lui-même, et ayant à prêcher quatre fois par semaine, à un auditoire habitué à l'entendre depuis seize mois, il donnait trop de soin à ses sermons, outre les nombreuses occupations auxquelles l'obligeait son zèle, si bien qu'après les dernières fatigues du jour de Pâques, il subit une prostration presque complète. Il lutta encore deux semaines; mais le 11 Avril, il fut forcé de se mettre au lit, au lieu de présider les Vêpres et d'y prêcher. Ce même jour, il se releva néanmoins, pour se traîner à l'hôpital, où on venait d'apporter un homme

qui avait reçu une balle de pistolet dans le cou. La préoccupation d'un hôpital qu'il ne pouvait plus visiter et qui restait sans secours spirituels, l'inquiétait. Venu ici le 13, j'en repartis le 15, espérant bien que la dysenterie, dont le Père souffrait alors, allait céder. Elle céda en effet, mais pour être remplacée par une complication assez mal définie, qui eut, pendant plusieurs jours, un caractère typhoïde, jusqu'à ce qu'enfin, le 24, un mal latent depuis quelques jours sans doute, une inflammation aigüe du foie, se déclara manifestement. Je revins ici, le 24 au matin, ne soupçonnant pas encore la gravité du mal; mais il prit rapidement une telle intensité que, n'ayant heureusement pas été relevé ici assez tôt pour être à Cayenne, au jour du courrier, je pris le parti de rester ici jusqu'à la fin. Dès que le Père se vit déchargé de l'inquiétude que lui donnaient ses malades, il éprouva une grande consolation sensible à se savoir bien malade; il crut de bonne heure qu'il succomberait à son mal, et se sentait tout heureux de n'avoir plus qu'à laisser Dieu, le dépouiller de sa mortalité. « Oh! quelle bonne chose que l'obéissance, me disait-il, en pensant à la sécurité qu'elle donne à l'approche de la mort. » Le 27, je lui avais lu, dans le Messager du Sacré-Cœur de Mars, la 5e lettre à un Zouave: « Quelle action, quelle vie dans l'Église pour le Saint-Père! » Les petits sacrifices offerts par ces enfants, l'ont beaucoup aidé dans ses douleurs. Saint Joseph battant en retraite, a été aussi une pensée qui l'a singulièrement aidé dans tout le reste du cours de sa maladie. Le 28, il voulut faire et fit en effet sa confession générale. Je l'avais, dès la veille, communié en viatique. Comme je lui disais qu'il pouvait, sans crainte, compter sur la miséricorde divine, puisqu'il y avait toujours mis son espérance, il me dit: « Je n'ai que cela!.. Oh! comme je serais écrasé sans la miséricorde! Mais le cœur de Jésus est si bon! Je ne puis pas ne pas espérer! Quelle paix, quel calme! Je n'aurais jamais cru cela. Oh! que Dieu est bon! Comme il m'a bien amené à ce moment-ci. » Ce calme, cette joie ne l'ont pas abandonné, même quand ses douleurs sont devenues très-vives et continuelles, même quand la fièvre ardente et la faiblesse le faisaient presque constamment délirer. « Je n'ai jamais vu un malade comme cela, disait le médecin, si doux, si calme, si content! » Sa conformité à la volonté de Dieu a été parfaite. Comme les circonstances nous avaient fait être souvent réunis depuis sept ans, et qu'il y avait entre nous une sorte d'intimité in Domino, surtout depuis que je suis supérieur, il me disait le 28, « Je serais bien aise que vous fussiez là quand je mourrai » et puis se reprenant tout-à-coup « Ce n'est pas un désir que j'exprime; je vous prie ne faites pas attention à ce que j'ai dit: Je ne veux que ce que Dieu veut. » Et comme je lui dis que nous partirions peut-être pour le jour du courrier, il acquiesça paisiblement. A un autre moment, il me disait: « Quelle joie de mourir dans la Compagnie! » Patience, lui répondis-je, ce n'est pas encore la fin, je pense. Ne dites-vous pas volontiers: non recuso laborem? « Oh! si, je ne voudrais pas influer en quoi que ce soit, sur la volonté de Dieu. Cependant je serais un peu attrapé, si ce n'était pas pour cette fois. Plus tard, dans le délire, il répétait souvent: « ce que Dieu veut. » Il crut entendre que je lui parlais de sacrifice. « Mon Père, ce n'est pas un sacrifice que de mourir. » Ce jour là, commença avec grande violence le hoquet qui ne devait finir que peu avant sa mort. Cela est bien fatigant, lui dis-je? « Mon Père, rien n'est fatigant » et il regardait son Crucifix; et il ajoutait « le bon St Joseph battant en retraite » Il ne pouvait plus supporter que quelques mots de lecture, et cependant il avait une facilité extrême à s'occuper sans cesse de Notre-Seigneur. Il tenait son Crucifix à la main, et le regardait sans cesse en souriant. Je lui apportai la Communion le 29, quelques instants après minuit. Le matin il me disait: « Quelle paix! Quelle tranquillité! Notre Seigneur est bon, bien bon! » — Le peu qu'on fait pour lui, lui dis-je, est bien récompensé — « Oh! oui, même en ce monde. Quelle paix!... » Et comme je lui parlais de son hoquet

« Cela va de mieux en mieux.... vers la fin — bon maître qui me donnez un peu à souffrir ! » L'extrême-onction que je consentis à lui donner ce jour là, le combla de joie. Le 30, le Père se rappelant que le médecin avait parlé de l'envoyer en France, si sa maladie prenait le caractère chronique, me disait : « Comme le bon Dieu voudra, mais je mourrais bien volontiers, au milieu des transportés. » La nuit du 30 Avril au 1er Mai, a été fort mauvaise. La fièvre, qui jusque là avait été modérée, et qui cessait même presque complètement quelques heures chaque jour, devint alors très-forte, et ne discontinua plus ; le hoquet, causé par la pression exercée sur le diaphragme de l'estomac, par le gonflement énorme du foie, était continuel et très-violent. La faiblesse extrême du malade, jointe à ces autres causes, entretenait en lui des divagations d'esprit : il reconnaissait bien les personnes, et répondait bien aux questions ; mais sa tête s'égarait bientôt : Il croyait qu'on voulait l'emmener, le mettre au large, stopper au large. Puis il se préoccupait de ses ouailles : « Mon Père, vous voyez bien que c'est de l'hypocrisie ; tenez, faites donc finir cela... » Je lui rappelais que ce n'était plus son affaire, que je m'en étais chargé, qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille. « C'est vrai, répondait-il, je suis malade ; toutes ces agitations, ces rêves me fatiguent, je n'y veux plus penser : l'extérieur est agité, mais l'intérieur est en paix ; l'agitation est involontaire ; je veux ne plus penser, qu'à Jésus, mon espérance. » Sa pensée était habituellement ou plutôt sans cesse actuellement en Dieu. Je l'entendais murmurer : « Acceptation volontaire de tout — Comme Dieu veut — » Que dites-vous ? lui demandais-je une fois. — « Je demandais à la Sainte Vierge sa bénédiction. » — Cet état dura, en s'aggravant toujours, le 1, le 2 et le 3. Souffrances, rêveries, insomnie ; mais toujours il répondait pertinemment, surtout aux pensées pieuses sur N. S. P. Ignace, sur nos vœux, qu'il a renouvelés, sur le bonheur de mourir dans la Compagnie, sur la Très-sainte Vierge, Saint Joseph, le saint Cœur de Jésus. Le 2, il me disait, quoique avec un ton de voix qui sentait le délire : « Quand tous les hommes mondains me diraient qu'ils sont heureux.. non — mais je suis heureux, quoique dans vingt minutes, je ne sois plus qu'un cadavre. » Presque à chaque fois que je le voyais, il faisait un petit compte de conscience, et se tenait tranquille, dès que je lui avais répondu en un mot ou deux. Ainsi, le 3, il me dit, dès qu'il me vit entr'ouvrir sa moustiquaire : « J'ai eu un peu de trouble, ces lettres secrètes m'ont indigné. » Et ensuite : « Je ne veux plus penser à tout cela : Saint Joseph me mettra dans l'intérieur de Jésus ! » — Il y eut, ce jour là, un peu de mieux (le mieux de la mort) ; il voulut qu'on l'assît sur son fauteuil, pendant qu'on faisait son lit. Il s'affaissait. — Vous voici bien faible, lui dis-je ? — « Oui, faible ; mais Saint Joseph mènera jusqu'au bout son petit troupeau. » — La nuit du 3 au 4, fut affreuse, et se passa toute, dans les symptômes d'une mort prochaine et des efforts continuels pour sortir de son lit. Vers 4 h ½ du matin, le P. Gally, arrivé le 2, et moi fîmes la recommandation de l'âme. Puis il y eut encore un redoublement de fièvre, et le hoquet cessa presque tout à fait. Le malade était alors extrêmement agité, et parlait sans cesse d'hypocrisies, de persécutions. J.-C. a été persécuté dans sa personne, il l'est dans sa Compagnie maintenant. Il ne reste plus sur la terre que quelques prêtres qui l'adorent, ... le seul adorable — Enfin, vers 6 h ½ survint le calme de l'affaissement. Voyant la mort tout près, je lui donnai une dernière absolution, lui fis baiser son Crucifix, et dire les noms de Jésus, Marie et Joseph, et il s'endormit doucement dans le Seigneur. — Son Corps, revêtu de ses habits ordinaires, et d'une étole, est resté exposé

jusqu'au lendemain matin, dans notre petit parloir, au rez-de-chaussée, et nous avons prié constamment auprès de lui, le P. Gally, le F. Rivoalan ou moi. Pendant la journée, il est venu constamment des transportés prier près de son lit, souvent huit ou dix à la fois. Pendant la nuit, des Surveillants, le sergent, le caporal et des Soldats se sont relevés sans interruption, pour veiller auprès du corps. Les ordres qui défendent de prendre sur le temps du travail sont si sévères, que le Commandant, ne pouvant écrire à Cayenne, n'a pas osé retarder de deux heures, comme je le demandais, le commencement des travaux, pour permettre aux transportés d'assister aux obsèques. J'ai donc fait la levée du corps à 4 heures du matin; on a chanté l'office des morts; à 5 heures, j'ai chanté la messe præsente Corpore, et tout le pénitencier présent, puis les hommes sont allés au travail, pendant que nous partions pour le cimetière. Tous les corps ont voulu fournir leur contingent pour porter le cercueil, même les marins d'une goëlette qui était arrivée dans la soirée du 4; en sorte qu'il a été porté par quatre Surveillants, puis par quatre soldats, ensuite par quatre marins, et enfin par quatre transportés. Le commandant, le commissaire, le surveillant chef et le sergent (les quatre principaux personnages de l'endroit) tenaient les cordons. — Le P. Houdoin est côte à côte avec le P. Boulongne mort le 20 Septembre 1856. Son corps était resté sans la moindre altération de visage, sans odeur et tout souriant, jusqu'à ce que nous le missions dans le cercueil à 4 heures du matin, au point que j'ai voulu savoir de M. le Commandant, qui est aussi le médecin, si la mort était absolument certaine. Le P. Houdoin n'avait pas encore 43 ans; il était en Guyane depuis le 5 octobre 1860. De 1862 à 1866, il avait eu un ministère des plus fatigants au Maroni et, comme je l'ai dit plus haut, trop de travail pendant ce carême, a excédé les forces qui ne lui étaient pas encore bien revenues. Pendant sa maladie, l'excellent M. Bœuf, commandant et médecin de l'Ilet-la-Mère, fort bon médecin, et qui a été aux petits soins, venant trois, quatre et souvent cinq fois par jour, me disait qu'il n'y avait presque plus de vie végétative chez lui. Le regret a été universel, chez les transportés, comme chez les personnes libres. Le P. Géré, qui l'a connu avant son entrée dans la Compagnie, dit que déjà alors, doux, timide, et se défiant de lui-même, il faisait un très-grand bien, et était regardé comme un saint.

de Montfort S.J.

Mission de la Guyane Anglaise - Extrait d'une lettre du P. Marc Mesini au R. Père Provincial de Venise. (Traduit de l'Italien) Georgetown, Demerara 8 Juillet 1869.

L'Eglise, que nous avons ici, est dédiée au Sacré Cœur de Jésus, et fut bâtie autrefois par les soins du P. Schembri, véritable apôtre de ces pauvres Portugais. Les travaux de ce zélé missionnaire portent encore aujourd'hui des fruits évidents: la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, qu'il avait établie pour les dames, et celle du Saint-Sacrement pour les hommes, sont toujours florissantes. J'ai moi-même établi deux Congrégations nouvelles, l'une pour les jeunes garçons, l'autre pour les jeunes filles. — Les Portugais ont une grande dévotion pour les principaux mystères de notre Rédemption; mais ils célèbrent avec une solennité toute spéciale la sainte fête de Noël et la neuvaine qui précède. Comme je suis seul ici j'ai eu de grandes fatigues à endurer pendant cette neuvaine, mais j'ai éprouvé aussi de grandes consolations. Dès le premier jour de cette neuvaine, et à une heure après minuit, le peuple se pressait déjà à la porte de l'église encore fermée; il fallait ouvrir et se rendre au confessionnal. A trois heures je commençais la Messe. On y chante des cantiques très-populaires, mais dont l'extrême simplicité elle-même porte à la dévotion. A l'Evangile j'adressais quelques mots aux fidèles et j'eus soin d'inviter spécialement les pécheurs à se préparer à la venue du Divin Enfant. Ma Messe terminée, je

regagnai mon confessionnal que je ne quittai qu'à 5 ou 6 heures pour courir à quelque malade en danger de mort. Ainsi se passa toute la neuvaine. La nuit de Noël fut magnifique : l'évêque officiait pontificalement, la foule était nombreuse. Après Noël j'entrepris une œuvre plus difficile et plus scabreuse; il s'agissait de parcourir la ville et les maisons à la recherche des pécheurs obstinés et vieillis dans toute espèce de vices. Le Seigneur bénit cette chasse; et là aussi, mon R. Père, il a fait goûter de bien grandes consolations à son indigne ministre! Le Carême m'a apporté aussi des fatigues extraordinaires. Quoique seul, je fis toutes les cérémonies sacrées de la semaine Sainte. Rien que le jour du mercredi-saint j'entendis bien 300 confessions. Le jeudi-saint Mgr l'Evêque fit le lavement des pieds dans notre église. Le vendredi-saint je fis les trois heures d'agonie, le soir je fis aussi la Desolata, c'est une cérémonie où l'on prononce cinq discours sur les douleurs de Marie, discours entremêlés de cantiques piena. Ce soir là, pour confesser la vérité, je crus que j'allais tomber de lassitude, mais le bon Dieu me secourut, et le samedi-saint j'eus encore la force de faire toutes les cérémonies accoutumées, et même je chantai un exultet... triomphant! Le mois de Mai a été célébré avec un concours extraordinaire de fidèles... Voici un petit résumé du peu de bien que j'ai pu faire depuis Noël jusqu'aujourd'hui (8 juillet) : 3480 confessions, 300 baptêmes, 64 mariages, 64 enterrements, 100 extrêmes-onctions, 70 premières communions. Monseigneur a pu donner à St Jean-Baptiste, la Confirmation à 470 personnes enfants et adultes.

Amérique Septent. — Extrait d'une lettre du R. P. de Smet au R. P. Terwecoren.

Le progrès de la Religion dans l'Amérique est immense, et ses débuts ne datent pas d'hier. Pour s'en faire une idée il suffit de consulter les statistiques catholiques des Etats-Unis. En 1808 ils ne possédaient qu'un diocèse, deux Evêques, 68 prêtres et 80 églises : On y compte aujourd'hui 43 diocèses, 45 Evêques et parmi eux 6 Archevêques, 2108 prêtres et 2334 églises. En même temps que le nombre des ecclésiastiques augmente les institutions religieuses se multiplient d'une façon prodigieuse. A peine y avait-il en 1808 une douzaine de ces institutions... et au commencement de 1860 on comptait 21 séminaires ecclésiastiques donnant l'instruction supérieure, 85 monastères ou établissements religieux d'hommes, 141 couvents ou maisons religieuses de femmes, 75 collèges pour l'éducation des jeunes gens, plusieurs ayant titre d'université, 170 académies religieuses pour l'éducation des jeunes filles, 158 asiles pour les orphelins des deux sexes, pour les vieillards et les malades, confiés presque tous aux Sœurs de St Vincent de Paul; enfin il existe une multitude sans nombre d'écoles pour les enfants pauvres de l'une et l'autre sexe : Et cependant presque toutes les églises et presque tous les établissements religieux sont dûs au seul zèle ou à la seule générosité des fidèles. On ne sait pas d'une manière bien précise le nombre des catholiques; il serait compris, je crois, entre quatre et cinq millions. Les prêtres sont loin de suffire aux besoins des catholiques répandus sur tout le territoire de cette vaste République. Pourtant nous espérons pouvoir bientôt nous occuper spécialement de la conversion des protestants. Vous voyez, mon R. Père, combien nous avons besoin d'hommes et de prières pour l'Amérique civilisée... Quant aux Indiens, vous verrez, je pense, avec quelque intérêt, la statistique approchée des familles dont se compose chaque tribu ainsi que la proportion entre les tribus qui veulent garder la paix avec les Blancs et celles qui fournissent les bandes hostiles. Chaque famille compte ordinairement de huit à dix personnes. Les Yantons en ont à peu près 300, toutes en paix; Les Manicanjones, 300 familles, toutes parmi les ennemis, à l'exception d'une vingtaine; Les Sans-Arcs, 220, et comme les précédents, toutes en guerre à l'exception d'une vingtaine. Les Onkepahpahs comptent 420 familles, cent pour la paix, les autres continuent avec acharnement. Les Brûlés, 500 familles, les unes sur les terres du fort Laramée, sont pacifiques ainsi que celles au nombre de cent qui habitent les plaines entre les forts Rice et Sully; les autres en grand nombre se tiennent sur le pied de guerre.

Les Ogalallas comprennent 200 familles, hostiles presque toutes. Les Deux Chaudrons n'ont que 160 familles dont un petit nombre ont rejoint les bandes ennemies. Les Pieds Noirs Sioux en ont deux cents la plupart pour la paix. Les Jantonnois, tribu puissante, en ont mille environ, et se déclarent amis des Blancs; des quatre cents familles Santées, une forte moitié reste en paix, tandisque le reste parcourt les plaines en bandes armées. Toutes ces tribus appartiennent à la nation Dacotah et parlent toutes, la langue Sioux. Les Rickaras, les Mandanes, les Minatares habitent ensemble un village de trois mille hommes environ, restent fidèles au gouvernement, et sont en guerre avec les Sioux. Les Assiniboines ont de 4 à 500 familles; ils faisaient autrefois partie du peuple Dacotah, parlent le Sioux, et veulent l'amitié des Blancs; à l'occasion cependant, ils se montrent un peu fainéants, voleurs et même assassins. Les Corbeaux ont environ 500 familles et quoique d'abord ennemis des Sioux, ils se sont unis à eux, pour la plupart, dans la grande coalition contre les Blancs. Les Pieds noirs des plateaux élevés de Montana au-dessus du Missouri supérieur comptent plus d'un millier de familles presque toutes hostiles. Enfin les Scheyennes, les Arapahos, les Kiowas, et autres tribus de la Platte, forment plusieurs centaines de familles soulevées aussi contre les Blancs.

Canada - Lettre du R. P. Hanipaux - La mission sauvage du Haut Canada.

Wikwemikong, Gde Manitouline 5 Septembre 1869. Représentez-vous une étendue de 250 lieues de long, sur 50 de large. Nous sommes, depuis 25 ans, six missionnaires pour la cultiver. Il est vrai que la population n'y est pas compacte; je doute que nous ayons en tout 3000 néophytes. J'évalue à 1500 environ, les infidèles dont nous ne nous occupons pas, ne pouvant suffire aux besoins de tous ceux qui sont baptisés. Nous sommes trop peu de prêtres: deux seulement dans chaque centre de mission; deux au fort William, deux au Sault Sainte Marie, deux à Sainte Croix, Ile Manitouline. Ce n'est pas assez pour chaque poste. De plus, nous sommes tous vieux, et il semblerait pourtant qu'on ne songe pas beaucoup à nous envoyer des successeurs, qui se formeraient maintenant à bon escient, pour nous remplacer quand nous allons tomber. Comme on n'entend rien dire de glorieux de cette mission, peut-être se demande-t-on à quoi elle sert? Quel bien fait-elle? Personne ne se sent le désir d'y aller. Je vais donc dire quelque chose de ce que nous faisons. Plaise à Dieu de se servir de ces détails pour faire germer quelques vocations. 1° Nous sommes nécessaires ici, dans la main de Dieu, pour conduire au salut les âmes qu'il a choisies dans ces contrées sauvages. Ne faut-il pas quelqu'un qui, pour le Bon Pasteur, aille chercher cette mignne brebis prête à être dévorée par les loups. Depuis 20 ans, nous demandons de ces chasseurs d'âme. Quelqu'un a-t-il dit: « Me voici mitte me. » 2° Nous sommes sur ce terrain catholique comme une sentinelle en face de l'ennemi. Si nous manquions ou que nous fussions endormis, les hérétiques, les méthodistes surtout, se rueraient sur le petit troupeau, et auraient facilement raison des Catholiques. Leur propagande leur fournit de l'argent, ils offrent des écoles de lumière à ceux qu'on détient, disent-ils, dans une éternelle ignorance, sans leur donner le moyen de correspondre avec la civilisation. Avec toute notre vigilance et tous nos efforts, nous pouvons à peine empêcher la séduction. Un certain nombre de nos néophytes, que nous ne pouvons visiter assez souvent, vers Michipicoton, Lac Supérieur, sont ainsi tombés dans les mains de leurs ennemis. Deux de nos villages, tout près de nous, sur l'île Manitouline, reçurent, il y a 2 ans, de tels maîtres d'école. Nous avons pu, il est vrai, faire déguerpir l'un de ces maîtres,

mais on attend que nous remplissions le vide pour l'éducation, les Sauvages nous disent déjà que nous ne semblons pas y songer. Dans l'autre village, le chef avait pris la communion méthodiste. La mort a frappé deux de ses fils. Lorsque j'allais, il y a un mois administrer le dernier qui se mourait, le malheureux père apostat, pressé surtout par ce fils mourant, a fait son abjuration à haute voix dans l'église, mais aura-t-il la force de renvoyer ce maître, qui leur paraît nécessaire, pour apprendre l'Anglais à leurs enfants? Si nous n'étions pas là, la séduction serait presque universelle. 3° Sans nous, les démons du paganisme, seraient bientôt de nouveau, en possession de toutes ces âmes. Si le peuple d'Israël retombait sitôt dans l'idolâtrie, doit-on s'étonner si nos sauvages retombent si facilement! Qui est fort en ce monde? Que deviendraient nos chrétiens même de l'Ancien Continent, sans ces milliers de prêtres qui les gardent? 4° Nous sommes un accablant témoignage contre le protestantisme. « Nos Ministres ne font pas ce que vous faites, disent tout haut les protestants. Aucun d'entre eux ne voudrait marcher comme vous dans l'eau glacée, coucher sur la neige, vivre dans la vermine. Il faut des prêtres Catholiques, pour faire des sauvages ce que vous en faites. » – Un ministre Anglican, qui gardait dans notre voisinage quelques sauvages, qu'il disait être protestants, vient de mourir dans l'eau: mais c'était pendant un voyage de plaisir; il glissa inaperçu dans le fleuve, pendant qu'on mangeait sur le steamboat. Lorsque le corps reparut sur l'eau, deux jours après, il serrait encore dans ses dents, une bouchée de viande, et tenait dans sa main le reste du morceau – 5° Nous entretenons la vie spirituelle de ces enfants, que Dieu s'est choisis parmi ces sauvages. Nous ne voyons, il est vrai, plusieurs de ces néophytes, qu'une fois l'an, ne pouvant les visiter plus souvent, soit parcequ'ils sont trop loin, ou parceque n'étant que deux prêtres, nous ne pouvons les voir plus souvent. Cependant ils reçoivent le pain de vie, au moins une fois l'année, selon le Commandement. 6° La grâce donne une vie plus active à ceux qui étant d'avantage à notre portée, reçoivent plus souvent dans l'année, le divin aliment. L'hiver dernier, je revenais sur la glace d'un de ces villages à dix-huit milles de la résidence. Le jeune homme qui me ramenait et qui avait communié le matin, me fit cette question, en route: « Père, si on avait oublié un gros péché dans sa confession, pourrait-on attendre pour le dire, que tu viennes nous visiter une autre fois? – Est-ce que tu te souviens de quelque chose? – Oui – Eh bien, mets-toi à genoux, et dis-le. » Il se mit à genoux sur la glace, dit son péché, reçut la pénitence, dit son acte de contrition, et je lui donnai l'absolution – Il fit plus légèrement le reste du chemin. – Dans trois de ces villages, voisins à 4, 6 et 15 lieues de nous, ils ont trouvé leur chapelle trop peu digne de la Majesté Divine. Ils en construisent de nouvelles, voulant imiter, autant que possible, celle de notre église centrale de Sainte Croix. Ils les font à voûte arrondie, avec 2 rangs de colonnes, et un clocher couvert en fer blanc. Remarquez que les constructeurs de ces édifices sont des gens qui, pour toute richesse, n'ont presque que les habits qui les couvrent, que la nourriture du jour présent, qu'une petite maison sans lit, sans table, sans chaise, sans autre vaisselle que le grand plat de bois ou de fer blanc, dans lequel on verse ce qu'on a cuit dans l'unique marmite de la famille. Les cuillers sont de bois, et les fourchettes celles du Père Adam. Quant aux planches, clous, vitres, ferrements etc., nécessaires pour l'édifice, ils les achètent avec le poisson de leur pêche, avec le sucre qu'ils tirent des érables, avec les pommes de terre, et le blé d'Inde de leur récolte, qu'ils vendent pour cela, au point de jeûner la moitié de l'année. Ils sont dédommagés

de tout, quand ils ont une belle église, un beau clocher, qui brille au Soleil, comme de l'argent, et qui est aperçu de trois ou quatre lieues, par les barques et les Steamboats qui passent le long du lac. Ils contemplent cet édifice qui dépasse les maisons ordinaires de 12 à 15 pieds en hauteur. Là, ils s'assemblent les Dimanches et fêtes, pour y chanter la messe et les Vêpres, et y faire la prière publique comme si le prêtre y présidait. — 7° Quant aux centres, où il y a presque toujours l'un des deux missionnaires, on est plus fervent et plus dévot. Instructions, exhortations, catéchismes, grande fréquentation des sacrements, neuvaines, dévotions du mois de Marie, du scapulaire, du Sacré-Cœur, de l'archiconfrérie, ce sont là les aliments ordinaires de la piété du sauvage. La très Ste Vierge Immaculée y est honorée par 4 Congrégations, dont les exercices se succédant les uns aux autres, lui consacrent presque tous les jours de la semaine. La congrégation des hommes se réunit le Dimanche, celle des femmes le Lundi, celle des jeunes gens le mardi, celle des filles le vendredi, outre les hommages de chaque jour par les Congréganistes. Deux fêtes très-solennelles pendant l'été, celle du Très-Saint Sacrement et de l'Assomption, attirent aux centres pour la procession qui se fait à chacune de ces Solennités, des sauvages de 30 et de 50 lieues à la ronde. Le reste du temps, les Dimanches et fêtes, ces néophytes des divers villages, ne font qu'un avec ceux du centre se trouvant réunis chacun dans leur église locale aux mêmes heures et pour les mêmes offices. Le prêtre préside au centre et le culte est un pour tous, à l'honneur de la Divine Majesté: Ils sont un de la même manière avec l'Eglise Catholique. Que de petites unités forment cette grande unité qui traverse les siècles! Nos sauvages sont aussi du fond du Cœur unis au Sacré-Cœur de Jésus. Près de 300 sont de l'association de l'Apostolat de la prière. Notre Seigneur Jésus-Christ y a son église sous l'invocation de sa Croix, la Sainte Vierge la sienne, sous le titre de Vierge Mère toujours Immaculée. Ce sont nos congréganistes qui, eux seuls, ont élevé celle-ci à l'honneur de leur divine Mère, et c'est par des efforts qui vraiment héroïques, qu'ils en sont venus à bout. Sa gentillesse et le plaisir qu'ils ont d'y aller prier, les paie délicieusement pour le passé. Nous avons deux écoles neuves bien montées, un bon maître, notre frère Jennesseaux pour les garçons, et de bonnes maîtresses, religieuses du S. Cœur de Marie, nous viennent en aide pour l'avenir. Quatre autres frères travaillent la terre, et pourvoient à nos besoins temporels, et tous ensemble, nous formons une petite communauté, dont la tenue et la régularité nous font jouir, par la grâce de Dieu, du Quam bonum et jucundum habitare fratres in unum dans la Cie de Jésus.

Agréez, mon R. P. etc.... Manipaux S.J.

Montagnes Rocheuses. (Traduit des Letters and Notices) Extraits d'une lettre du P. Caruana. Mission indienne du Sacré-Cœur 16 Juin 1869. — Je vais vous parler de notre mois de Marie, car nous faisons ici le mois de Marie, et sauf pour la musique, je ne crois pas que nous le cédions aux exercices du Gesu et des autres églises de Rome. J'introduisis cette dévotion, il y a quatre ans; auparavant nos sauvages ne la connaissaient pas. Le matin, je dis la messe, après laquelle nous chantons les Litanies devant un tableau de la Sainte Vierge. Ce tableau est une bonne copie de la Madone de St Charles au Corso. L'après-midi, les sauvages, au premier coup de cloche quittent tout pour se rendre à l'église. A voir leur recueillement, on les prendrait pour des novices. A l'exercice du soir, je distribue des pratiques de piété en l'honneur de la Sainte Vierge.

Bien entendu, le tout est accommodé au goût des Sauvages. S'ils manquent à leurs pratiques, ils s'en accusent et me demandent si Ste Marie, leur maman, voudra leur pardonner. Jamais ils ne manquent aux exercices à moins d'une nécessité absolue. Le 16 Mai, un chef apprit qu'une faute avait été commise dans un autre camp. De suite il envoie une compagnie de jeunes gens (il les appelle soldats) pour saisir le coupable et ses complices. Il me fallut assurer, à ces jeunes gens, que leur obéissance augmenterait leurs mérites, et qu'ils ne perdraient rien par leur absence, puisqu'ils seraient présents d'esprit à tous les exercices. Tout le courant du mois, ce camp indien fut un Couvent. Pas de querelle, pas le moindre mot qui pût déplaire à la Sainte Vierge. Assistance mutuelle, pieuses conversations, sainte émulation, pour aimer et honorer Marie, voilà ce qu'on voyait partout. L'autel était orné de 180 bouquets de fleurs. Nos sauvages les renouvelaient tous les deux jours au moins, et pourtant il leur fallait faire plusieurs milles, pour trouver les fleurs. Rien ne leur semblait difficile pour Marie. Une femme, sans contredit l'une des plus grandes bavardes du camp, vint me demander une pénitence. Elle me proposa des jeûnes, des disciplines etc... Voulez-vous faire quelque chose pour la Sainte Vierge, lui dis-je ? — Ce que vous voudrez — Dans ce cas, gardez le silence jusqu'à demain matin. — Elle baissa la tête et partit. Son mari, qui ne revenait pas de sa surprise, m'assura qu'elle n'avait pas prononcé une parole le reste du jour. La médisance avait presque entièrement disparu, même chez les femmes. La fréquentation des Sacrements a augmenté d'une manière étonnante. L'année dernière, au mois de Mai, j'avais eu 387 confessions et 311 communions; cette année pour le même mois, il y a eu 1108 confessions et 901 communions. En 1864, la première année de mon séjour ici, j'ai eu pour toute l'année, 1466 confessions et 1211 communions. Vous voyez ce qu'a produit l'amour de Marie. Je puis dire, pour sa gloire, qu'elle m'a donné, sur l'esprit de mes sauvages, un tel ascendant, qu'ils font tout ce que je veux. En voici un exemple: Le chef donna ordre à ses soldats, de saisir et de mettre en prison deux jeunes gens coupables d'immoralité. Pendant qu'on exécutait l'ordre, le frère d'un des coupables, insulta gravement un des soldats. Celui-ci en fut si irrité qu'on peut dire qu'il en perdit la raison. Ses compagnons parvenaient à peine à l'empêcher de se jeter sur son ennemi, il n'écoutait aucune prière, ni de ses parents, ni de ses amis, ne voulait entendre aucun ordre de ses chefs, mais luttait violemment pour se dégager, et courir à la vengeance. J'arrivai au moment, où, pour se rendre maître de lui, on commençait à le lier. Je le pris par les bras et lui demandai s'il me reconnaissait. Il baissa la tête sans rien dire. J'ordonnai de le laisser libre et lui dis de me suivre. Ses lèvres étaient encore couvertes d'écume, mais il me suivit comme un enfant. Arrivé chez moi, je le fis entrer dans ma chambre, et je dis un Ave Maria avec lui. Je le calmai, et avant de le renvoyer, je lui fis promettre de n'offenser ni par paroles, ni par actions, les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Il fit la promesse et la tint au prix d'héroïques efforts. Sa faute, comme il me l'avoua lui-même, n'a servi qu'à l'exciter d'avantage à la piété et à la ferveur. — Au moment même où je vous écris, un autre jeune homme, nommé Louis, vient de quitter ma chambre. Je l'ai converti, il y a trois mois. C'était un des fléaux de sa tribu, le chef des joueurs, et la terreur de tous, même des chefs. A présent c'est un de mes auxiliaires des plus habiles et des plus actifs, dans toutes les mauvaises affaires que je peux avoir avec la jeunesse, à la tête dure. A l'instant, comme je vous le disais,

il me quitte, avec la Commission d'aller à la recherche d'un de ses amis, et afin de l'éloigner d'un danger où il se trouve; il fera, avec lui, une partie de chasse de cinq ou six jours. Il est beau de voir avec quelle joie ces jeunes hommes acceptent tous les sacrifices, pour remplir une pareille Commission. Pour avoir une juste idée de la piété de ces belles âmes, il faut passer deux ou trois jours au milieu d'eux dans un Confessional. On verrait que dans ces montagnes-rocheuses, bien des âmes marchent à grands pas vers la perfection. J'ai souvent été couvert de Confusion, en me voyant obligé d'instruire et de diriger des âmes plus avancées que moi. Le Confesseur est bien des fois embarrassé, pour trouver matière à absolution, quand même il remonterait jusqu'au temps du baptême, ou du premier usage de la raison. Que diriez-vous d'un jeune homme de 20, 25, ou de 30 ans fondant en larmes, après avoir récité son Confiteor, et disant que sa misère est si profonde, qu'elle l'aveugle sur ses fautes, et qu'après un long et sérieux examen, il ne peut trouver un sujet d'accusation. Ceci n'est pas du romantisme, mais la pure réalité; si vous étiez ici, vous toucheriez du doigt, que dans ces formes rudes et sauvages, il y a des âmes que les anges du Ciel ne dédaigneraient pas. S'il en était autrement, je ne sais si je pourrais supporter les difficultés et les fatigues qui nous accablent. Nous avons, ici, quelques avantages sur nos Pères qui sont dans ces régions. Le premier, c'est de n'être pas tentés d'orgueil, dans notre ministère. Il suffit pour cela de regarder nos Sauvages. Leur foi illimitée et leur confiance sans bornes, dans la Robe noire, les font recourir si souvent à moi, que je n'ai ordinairement de temps, pour mon bréviaire, qu'après l'examen du soir.

Province du Missouri. Extraits des Lettres et Notices. Chicago, Illinois (Etats-Unis) 26 Avril 1869.

Notre-Seigneur se plaît à répandre ses plus abondantes bénédictions, sur plusieurs points de notre province; mais la ville la plus favorisée est, sans Contredit, celle de Chicago. (En 1830, Chicago comptait à peine 2000 habitants; leur nombre, en 1869, s'élève à près de 300.000). Il y a 10 ans, nous y donnions une mission, qui amenait la fondation d'une résidence. Saint Ignace disait qu'un Jésuite est à lui seul une armée: On fut bien forcé de mettre sa parole à l'épreuve, car on ne put envoyer d'abord qu'un seul Père. A l'extrémité de la ville, on bâtit une église et une résidence provisoires, mais bientôt les habitants s'y portèrent en foule, et la prairie se couvrit de maisons. La résidence et l'église en bois, disparurent, pour céder la place à une solide maison de briques, et à une magnifique église gothique dédiée à la Sainte Famille. Elle mesure plus de 70 mètres de long sur 25 de large et 40 dans le transept; le sanctuaire a 15 mètres de profondeur. L'autel est orné de 40 belles statues, représentant les Saints qui ont eu des rapports avec la Sainte Famille, ou qui ont écrit sur le Saint Sacrement. Six d'entre elles sont dressées sur deux petites tours qui s'élèvent de chaque côté de l'autel. On place maintenant le chemin de Croix sculpté à Munich. Trois stations sont déjà terminées: D'une exécution remarquable, elles ont près de 3 mètres de haut, sur 2 mètres de large. Des vitraux peints garnissent les fenêtres. Au mois de Mai, un orgue puissant, ajoutera encore aux splendeurs de l'église. Ce sera le plus beau des Etats-Unis, et il pourra rivaliser avec les plus grandes orgues d'Europe. Il aura 77 jeux; 29 statues en bois, surmonteront le buffet. En hiver, l'église est chauffée à la vapeur les jours de Dimanche. Durant la semaine, on dit la messe dans le Soubassement. C'est aussi là,

que se réunit la congrégation des jeunes gens : elle a un cabinet de lecture, et compte 600 membres. Nous avons en outre une conférence de Saint Vincent de Paul, une congrégation de la Sainte Vierge pour les jeunes filles, et une autre de Sainte Anne pour les femmes mariées : toutes sont très-florissantes. — La résidence compte maintenant 7 Pères qui font le plus grand bien : on en pourra juger par le nombre des Communions qui, en 1868 s'est élevé à 72000. — La semaine sainte nous a apporté une grande édification. « Toute la semaine l'église fut comble, et le Vendredi-Saint, plusieurs centaines de personnes ne purent y trouver place. Le jour de Pâques, l'affluence fut si considérable que les bas-côtés étaient complètement remplis et nous fûmes contraints de laisser les dignitaires de la Congrégation pénétrer dans l'enceinte réservée devant les autels de la Ste Vierge et de St Joseph. La Ste Messe de Haydn fut exécutée par le chœur de notre église qui est excellent, avec le concours de plusieurs artistes distingués. Le nombre des Communions depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à Pâques s'éleva à 6 250 et de Pâques au dimanche du Bon-Pasteur, à 2025. On baptisa plusieurs protestants ; bref, ce fut une véritable mission. » Les conversions des protestants sont continuelles ; l'année dernière un seul Père en a instruit et baptisé jusqu'à 48. Saint Joseph vient de nous faire cadeau d'une belle sonnerie et pour placer les chanteurs aériens, on a élevé un clocher de 66 mètres de hauteur. Saint Joseph est vraiment notre protecteur ; il en a le titre et la charge et ses bienfaits de tous les jours attestent qu'il la prend au sérieux. Il continuera sans aucun doute : c'est la ferme espérance du R. P. Damen qui a tout commencé à Chicago et qui sous ce puissant patronage, pousse avec zèle, ces grandes entreprises. Près de l'église on bâtit un collège sur de vastes proportions. Ces trois bâtiments : la résidence, l'église et le collège occupent un carré de 120 mètres de côté. Le collège qui forme la façade a 46 mètres de long sur 25 de large. Il a 4 étages, le soubassement, les ceintres et l'appui des fenêtres sont en pierre, le reste en briques. Une centaine d'ouvriers y travaillent avec ardeur, et on espère que tout sera terminé au mois de Juillet. De tous les monuments de Chicago, c'est sans contredit le plus beau. Lorsqu'il sera terminé, nous en donnerons une description détaillée. Les fabuleux exploits de cette jeune résidence, née d'hier, ne se bornent pas à la construction de l'église et du collège. Elle possède en outre une chapelle de secours : chaque dimanche matin on y dit deux Messes ; le soir on y donne la Bénédiction. De plus elle a des écoles très-fréquentées. Le bâtiment qui les renferme a 37 mètres de long sur 15 de large : les instituteurs sont des laïques dirigés par un Père et un Frère. Le nombre des élèves monte à 17000. Leur fanfare où dominent le cor, le fifre et le tambour, compte 44 musiciens, revêtus de l'uniforme populaire des Zouaves. Pour exciter leur ardeur, les enfants ont des séances fréquentes dans la grande salle qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice. Le dimanche, garçons et filles y entendent la Messe, ils ont leur prêtre, leurs instructions, leurs congrégations particulières. — En vous parlant des écoles, je ne puis m'empêcher de dire quelques mots de la Société des Acolythes qui contribue beaucoup à attirer les fidèles. Le sanctuaire de notre église a 45 pieds de longueur : espace plus que suffisant pour déployer toute la splendeur des cérémonies catholiques. Le jour de Pâques, 64 acolythes, magnifiquement habillés rendaient leurs hommages à Notre-Seigneur réssussité. Un des 4 prêtres qui étaient présents, homme fort compétent, m'assurait que de pareilles cérémonies auraient fait honneur à une cathédrale d'Europe. L'effet produit fut immense ; plus d'un assistant partageaient l'admiration de cette dame protestante qui avouait que jamais elle n'avait vu déployer tant de majesté dans aucune fête profane ou sacrée. — La paroisse compte encore deux écoles de filles dirigées, l'une par les dames du S.-Cœur, l'autre par les Sœurs de la Charité de Marie. Elles réunissent toutes deux 1500 à 1600 élèves. On se propose de construire pour les Sœurs de la Charité, un nouveau bâtiment sur le modèle et les proportions de l'école des garçons. Les Dames du Sacré-Cœur sont parfaitement installées pour leur pensionnat et pour les écoles paroissiales. — Nous ne saurions dire exactement quels ont été les fruits de la première Communion qui vient de se

terminer. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous y avons préparé 600 enfants dont 320 garçons. — Tous les deux ans, on administre le sacrement de Confirmation: à l'une de ces cérémonies, l'Évêque se tournant vers le peuple et voyant la multitude assemblée (plus de 1000 personnes se présentaient à la Confirmation) ne put retenir ses larmes. La moisson était si abondante, et si rares étaient les ouvriers! Quant à l'esprit qui règne dans nos écoles, l'extrait suivant du Chicago-Times, en donnera une idée: « Lundi dernier, 28 décembre 1868, jour des SS. Innocents, c'était grande fête pour les petits orphelins si maternellement gouvernés par les Sœurs de St Joseph. Gracieusement invités par les enfants des écoles de la Ste Famille, ils allaient au rendez-vous, en voiture et triomphants. A 10 heures du matin, 20 cochers qui avaient gratuitement offert leur concours, déposaient au lieu indiqué pour la fête, une joyeuse petite troupe d'environ 200 orphelins. Ils furent reçus aux accords de la musique du P. O'Neil et aux acclamations des 1600 petits élèves. Leur défilé dans la grande salle, entre les deux longues rangées de garçons et de filles fut un triomphe en miniature. Les exercices furent commencés par le R. P. Damen: dans quelques mots pleins d'à-propos, il fit une allusion touchante à la fête du jour. Le programme fut expliqué et développé par le R. P. O'Neil, surintendant de l'école. Alors commença l'intéressante procession des 1600 petits garçons et petites filles dont les orphelins étaient les invités. Chargés de leurs présents, qui, d'un paquet de vêtements, qui, d'une bourse pleine d'argent, qui, de petits trésors de toute espèce, ils vinrent tous déposer leurs offrandes entre les mains de deux Sœurs de St Joseph, placées sur l'estrade. C'était un émouvant spectacle que de voir se succéder durant 50 minutes, les petits bienfaiteurs, pliant sous leurs présents: tantôt une petite fille avec un paquet d'habits aussi gros qu'elle; tantôt un jeune garçon portant une lourde bourse à la main. Tout cela était le fruit de leurs épargnes de plusieurs mois. Humble scène sans doute, mais bien faite pour toucher le cœur! Plus d'un spectateur ne put retenir ses larmes, lorsque les orphelins se mirent en marche pour se rendre à la salle des rafraîchissements. Ils étaient précédés par 12 petites filles qui portaient dans leurs bras les bébés de la troupe, avec toutes les attentions et toute la tendresse d'une mère, pendant que les jeunes musiciens faisaient entendre leurs plus brillants morceaux... Pour l'abondance, la variété et la délicatesse des rafraîchissements, aucun lunch du meilleur genre n'avait surpassé celui que les jeunes hôtes offraient à leurs invités. Aussi ce n'est pas merveille si les tables furent vite débarrassées des friandises dont elles étaient couvertes. Ils étaient heureux, ces petits orphelins, mais plus heureux les bienfaiteurs d'avoir contribué à leur bonheur. L'offrande la plus substantielle fut une somme de 3500 francs, dont 3000 frs provenaient des épargnes des enfants depuis le mois de Juin. A cette époque, ils avaient déjà donné dans le même but, leurs épargnes des six mois précédents. On évalua les offrandes en habits et en provisions à 1500 francs; en tout 1000 dollars (5250 frs) » — Autre particularité intéressante sur les écoles paroissiales. Elles ont leur petit journal périodique, intitulé le « Sunday School Messenger. » Il paraît au commencement de chaque mois, dans le format du Month et contient 24 pages d'impression. Tous les enfants des écoles paroissiales de la Ste Trinité en reçoivent un exemplaire gratis. Diverses autres écoles y sont abonnées et le mois de Mars dernier on en a distribué ou vendu 9000 exemplaires. Une société, dite des bienfaiteurs des écoles du Dimanche se chargent des frais du Messager, publication remarquablement pieuse, simple et instructive. Ce premier essai a si bien réussi qu'on a mis au jour une seconde publication: « Le compagnon de l'École du Dimanche. Elle paraît vers le milieu de chaque mois et est distribuée gratis aux enfants de la paroisse; mais exclusivement à eux. De la sorte près de 70 à 80 mille pages sont distribuées chaque mois gratuitement aux enfants pour servir de matière à leur lecture. Tel est l'aperçu général de la paroisse; comme vous le voyez, le doigt de Dieu est là. La résidence possède en outre quatre Pères missionnaires qui vont en mission deux à deux. Ils ont durant ces dix dernières années évangélisé tous les États de l'Union, et une mission n'est pas plutôt finie que choisissant un des nombreux endroits où on les demande, ils partent de nouveau. Ainsi pour vous donner

une statistique des dernières. Une mission a été donnée à Détroit dans le Michigan ; en deux semaines il y a eu 5000 Communions, 70 premières Communions d'adultes et 25 conversions. La mission de Philadelphie en Pensylvanie a produit: 7000 Communions, 70 conversions et un certain nombre de premières Communions d'adultes. A Troy (Etat de New-York) 12000 Communions, 105 conversions. A Buffalo, 6000 Communions : à Brooklyn 12000 : à Albany 14000, et à l'église de St. François-Xavier (dans New-York même) 25000, etc. etc. La durée des missions varie entre 8 jours et 3 semaines.

Maryland. — Extrait d'une lettre du P. Valente à un Scolastique de Laval. — Scolasticat de Woodstock. — L'ouverture du Scolasticat se fit le 23 Septembre. Heureusement ce jour là était un semidouble : tous les prêtres furent donc priés de dire la Messe du St. Esprit. A 6 heures 1/2, Monseigneur Miège de la province de Lyon, dit la Messe de la communauté et distribua la Sainte Communion aux Scolastiques. Après la sainte Messe l'Evêque accompagné du P. Recteur, du P. Préfet des études et de deux autres assistants, tous en habit de choeur, fit la bénédiction solennelle de la maison. Pendant cette pieuse cérémonie qui dura environ une demi-heure, le clergé était suivi de toute la communauté dont les RR. PP. Provinciaux du Missouri et du Maryland ouvraient les rangs. Le train de 9h. 1/2 nous amena le R. P. Supérieur de la Mission de New-York accompagné du P. Recteur de Fordham et du P. Perron, plus les Recteurs de Baltimore, Georgetown, Washington ; les deux supérieurs de Philadelphie et plusieurs autres Pères de notre province. Vers 10h. 1/2 notre P. Provincial, le R. P. Keller, fit à tous une exhortation digne d'une circonstance pareille. Après avoir appliqué à la nouvelle maison les paroles : Sapientia ædificavit sibi domum... Si quis est parvulus veniat ad me etc, il s'adresse aux Scolastiques en commentant les deux textes suivants : « Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me » — « Videte vocationem vestram fratres ». Ensuite adressant la parole en latin aux professeurs, il leur dit d'une manière très-saisissante que tout le bien que pourraient opérer plus tard leurs élèves devrait être attribué à leurs maîtres. Après l'exhortation du R. P. Provincial l'on passa de la chapelle au cabinet de physique pour y entendre un discours d'ouverture du P. Préfet des études. D'après l'Institut, la lettre de notre Très Révérend Père Général „ sur le fruit à retirer de la béatification, etc » et son Ordonnance pro triennali philosophiæ studio, on y décidait la question de savoir dans quel sens les études doivent s'adapter aux besoins des temps. Après le dîner l'on se réunit de nouveau pour assister à une séance donnée par les Scolastiques. Des chants fort bien exécutés s'entremêlaient avec des discours et des pièces de vers allemands, anglais, français, grecs et latins. A 4 h. le train nous enleva presque tous nos Pères. Cependant la fête ne se termina qu'avec la bénédiction du T. S. Sacrement donnée par le R. P. Provincial du Missouri. Laissez moi maintenant vous dire quelque chose de la maison et de ses habitants. Ceux-ci viennent de différents pays. Il y en a, avant tout, des différents Etats de l'Union, mais nous avons aussi une demi-douzaine de Canadiens, un Anglais, un Espagnol, un Français, 4 Hollandais, un Suisse, et nombre d'Allemands, d'Italiens et d'Irlandais. Le long de notre propriété nous avons un cours d'eau qui nous joue parfois le mauvais tour de briser trois ou quatre ponts : tout près se trouve aussi un chemin de fer sur lequel passe le train 54 fois le jour. Une pompe hydraulique envoie les eaux d'un petit ruisseau dans deux grandes cuves placées sous la toiture de la maison. De là les eaux se répandent dans tous les corridors pour tous les besoins domestiques. Le bâtiment a la forme d'une H très-large dont la barre transversale aurait près de 100 mètres de long. Nous avons au rez-de chaussée et dans les deux étages dont se compose notre maison, trois longs corridors dans lesquels on peut se promener à son aise. Pour ce même objet et parallèlement aux trois corridors nous avons trois cloîtres ou terrasses couvertes qui nous sont d'une très-grande utilité. Les deux jambages de l'H sont occupés, l'un par les théologiens, les cabinets de physique, de chimie etc, l'autre par les philosophes, la bibliothèque et le réfectoire. L'autre partie est occupée au rez-de chaussée par les classes et les chambres

des Frères coadjuteurs, au premier par la chapelle, les chambres des hôtes et celles des Supérieurs, au second par les chambres des professeurs. Le réfectoire est presque trois fois grand comme l'ancien réfectoire de Laval. Notre chapelle est vraiment jolie. Elle peut contenir 150 personnes assises et a trois autels. Au dessus du maître-autel se voit une copie della sacra famiglia del Murillo. Elle est entourée de 6 médaillons représentant les saints Ignace, François-Xavier, Louis de Gonzague et les Bienheureux Claver, Canisius, Berchmans. Les vitraux hauts de 15 pieds sont partagés en 3 compartiments. Le premier porte le monogramme de la Compagnie, le second le Sacré-Cœur de la Sainte-Vierge, le troisième le Sacré-Cœur de Jésus. Chacun de ces emblèmes se détache sur un fond bleu clair parsemé de petites étoiles blanches et envoie des faisceaux de lumière pareillement blancs

Havane. — Extrait d'une lettre du P. Feliu. — Notice sur le R.P. Enciso (traduit de l'Espagnol)

A Cayo-Hueso, petite île peu éloignée de La Havane et appartenant aux Etats-Unis, l'unique curé catholique était devenu malade, et le consul espagnol demanda le Père Enciso. Celui-ci quitta La Havane le 22 Juillet; quand il arriva, le prêtre catholique était déjà mort. Le 30 du même mois, le P. Enciso tomba gravement malade et le consul espagnol envoya une seconde dépêche télégraphique pour donner avis de ce qui se passait et demander qu'un autre Père vînt assister le P. Enciso. On envoya les PP. Nubiola et Aviño. A leur arrivée le P. Enciso se remit et se trouva presque bien. Mais il retomba et sentant lui-même la gravité de son état il demanda les derniers Sacrements qu'il reçut avec une grande dévotion: avant le Saint Viatique, il renouvela ses vœux et demanda pardon à tous. Le mal continua à empirer et le jour suivant, fête de St Laurent, le Père expira. La douleur que sa mort a causée dans la maison et au dehors est indicible. Tous le pleurent comme on pleure la mort d'un saint. Beaucoup de personnes m'ont demandé par écrit et de vive voix quelque objet de ceux qui étaient à son usage, afin de le conserver comme une relique. Voici ce que m'écrivait un des Nôtres, parlant du P. Enciso: « Je pourrais vous dire sur le P. Enciso des choses dignes d'un apôtre de la plus grande abnégation et de la plus parfaite obéissance, dans laquelle il était vraiment aveugle. Quand il fut assuré qu'il allait mourir, il s'écria le sourire sur les lèvres: « Je vais au Ciel avec ma Mère »: il parlait de la Sainte Vierge pour laquelle il fut comme un autre St Bernard. Sévère envers lui-même et plein de douceur pour les autres, surtout pour les 300 enfants qui lui étaient confiés, il était recherché de tout le monde et principalement des nègres, des mulâtres et des Anglais qui n'avaient d'autre prêtre que lui à La Havane. Pour les Nègres il avait le zèle du Bx P. Claver, s'occupant d'eux jour et nuit. Il a été bien pleuré de tout le monde et les Pères ont fort à faire pour calmer tous ceux qui sont inconsolables de la perte du P. Enciso. Jugez-en d'après ces paroles du P. Nubiola: « Je ne dis rien à votre Révérence," écrit-il, " de la peine qu'ont ressentie ces bons catholiques de la perte de nos deux Pères (Les PP. Enciso et Aviño emportés coup sur coup), rien de la sollicitude, des soins et de l'affection religieuse qu'ils ont déployés pour eux; bien que je pusse en signaler des preuves fort nombreuses, je me contenterai de rendre ce témoignage que même à La Havane, dans notre maison, les Pères n'auraient pas été l'objet de plus d'attentions.» Il semble que le Seigneur avait donné à notre saint Père Enciso un pressentiment non douteux de sa fin prochaine. Dans la dernière lettre qu'il m'écrivit de la Havane à la date du 12 Juillet, il disait entre autres choses: « Le Seigneur, pour me conduire dans la Compagnie, a fait comme l'Ange à l'égard du Prophète Habacuc, quand il alla nourrir Daniel. Et comme tout ce qui nous arrive dans le temps, est figure de ce qui nous est préparé dans l'éternité, je ne puis me défaire un instant de la pensée, que miraculeusement et sans savoir comment, je vais me trouver transporté dans le Ciel contrairement à toutes les apparences.» D'après l'impression profonde qu'a faite la mort de ce Père, Votre Révérence peut juger de la haute idée que tous avaient de ses excellentes qualités et de

ses éminentes vertus. Moi qui me suis trouvé en relation avec lui pendant plusieurs années et qui le connaissais beaucoup ab intus et foris, je dirai qu'il serait difficile de trouver plus d'humilité et d'obéissance et un zèle plus ardent pour le salut des âmes. La dernière lettre qu'il m'a écrite et que je garde comme une relique, enflammerait un cœur de glace: « Votre Révérence, me dit-il, "ne peut entendre ma voix, mais elle comprendra bien les désirs de mon cœur. Que votre Révérence prie Notre-Seigneur de me rendre digne de porter cet habit et de me remplir d'un si puissant amour qu'avec moi beaucoup d'autres soient sauvés, beaucoup, et surtout des enfants.... Qui prie, peut tout. Il ne faut donc jamais et pour aucun motif, cesser d'importuner le Seigneur, pour qu'il nous rende tous, ce que lui-même désire tant que nous soyons, de vrais Saints.... Mon Père, priez pour mes pauvres petits enfants: votre Révérence sait bien combien je les aime.... Quelle patience il faut! Quelle humilité! Quelle constance, quelle vigilance, pour que ces jeunes plantes ne se flétrissent ou ne meurent! En ce moment je suis là tremblant des pieds à la tête, parceque les vacances arrivent et avec elles tous les dangers habituels, augmentés de ceux qui sont propres à ce temps si funeste." Vous voyez, mon bien cher Père, comment, dans ces quelques lignes que je transcris, perce le zèle dont le cœur de cet excellent Père était embrasé, en même temps que sa grande sainteté. Personne n'était mieux fait pour conduire les enfants. Quel vide il va laisser dans le collège de Belen! Pour moi, il me semble qu'il ne saurait être remplacé. Il chérissait tendrement les enfants, et ceux-ci de leur côté l'aimaient cordialement. Espérons que le Seigneur aura récompensé tant de fatigues et de travaux qu'il a endurés pour le bien des âmes.

Iles-Açores. — Lettre du R. P. Prosperi. — Voici une relation succinte de ce que nous avons fait jusqu'ici. La mission de Lagoa commença le 17 Février et finit le 12 Mars. Beaucoup de peuple y assistait, et par suite j'ai dû prêcher presque toujours sur la place publique à six ou sept mille personnes. Jugez de la ferveur de ce bon peuple. Ceux qui viennent de loin restent toute la nuit dans l'église, pour ne pas perdre les exercices qui se font de grand matin. Après dîner, pendant que nous récitions notre bréviaire, près de 700 garçons et filles, suivis d'une foule nombreuse, se réunissaient pour le catéchisme dans l'église. Comme elle ne pouvait contenir tout ce monde, il fallait en sortir. Mon compagnon et moi, nous nous partagions tout ce monde et nous nous rendions sur deux places et faisions le catéchisme pendant 2 heures. A part les heures des repas, du bréviaire, des sermons, nous restions au confessionnal depuis la fin de la messe jusqu'à deux heures de la nuit. Le mardi gras nous nous rendîmes sur la plage pour bénir les barques et la mer. L'un de nous monta sur une barque et là fit un sermon au peuple. Le dimanche de Quinquagésime, 560 enfants firent leur première Communion. La cérémonie a été très-belle. Ils se rendirent processionnellement dans la journée à une église élevée sur une colline qui domine la ville. Favorisée par un beau temps, la cérémonie fut des plus belles. Deux orchestres et deux musiques militaires ne contribuèrent pas peu à son éclat. Quatorze mille personnes y assistèrent. Au retour un banquet attendait les enfants sur la place publique. Les principales familles de la ville dames et Messieurs, se firent un honneur de les servir eux-mêmes. Le 12 Mars, dernier jour de la mission, la Communion générale a eu lieu dans deux églises différentes. Les Communions s'élevèrent à 5000. Trois mille personnes se firent inscrire dans la Confrérie du Sacré-Cœur, et une congrégation de la Ste Vierge fut établie. Le 15, jour de notre départ, tout le peuple se trouva sous les fenêtres de la maison que nous habitions, et malgré le mauvais temps, il nous accompagna jusqu'à cinq milles de là. Après une autre mission donnée à Agua de Pau, 700 personnes à pied ou à cheval voulurent nous reconduire l'espace de huit milles aux accords de leur musique militaire. A Villa-Franca, le peuple vint à notre rencontre musique en tête, à un mille de la ville. Nous passâmes sous plus de 70 arcs de triomphe; et nous fûmes accueillis dans une église près de la ville par le clergé et les confréries. Là on déploya l'étendard de Notre-Dame des Missions et on se mit en marche vers l'église paroissiale.

Sur la place de l'église, j'ai ouvert la mission devant 14000 personnes.

Le Père Prosperi raconte le trait suivant d'une de ses missions. Le Curé d'une certaine paroisse était en guerre ouverte avec son troupeau. Il en était venu au point d'appeler des soldats pour se venger de je ne sais quelles injures. Dieu eut pitié de ce pauvre peuple. Le Curé vint lui-même nous demander une mission, et il est devenu notre plus grand ami. Pendant le sermon, dit du Pardon, le Curé monte en chaire, se met à genoux, et demande tout haut pardon à son peuple : et celui-ci de s'écrier tout ému : « pardon, pardon ». Cette scène se passait dans une place publique, en présence de plus de 4000 personnes. Voici la somme des œuvres accomplies dans les 27 missions du P. Prosperi, de 1867 à 68. Confessions plus de 43000. Communions 45150. Confessions et premières Communions d'enfants 5666. Mariages validés 169 : réhabilités 228. Beaucoup de mauvais livres brûlés, de restitutions faites de réconciliations opérées dans presque toutes les missions. Visites, confessions et Communions de malades 236. Confréries du Sacré-Cœur établies 23. Deux retraites données à 25 prêtres. Dans presque tous les pays où on a donné des missions on a aboli les danses et les soirées. Le R. P. Prosperi aurait fait davantage encore si la franc-maçonnerie ne lui eut déclaré une guerre implacable : elle fit si bien qu'en 1868 elle l'empêcha pendant plusieurs mois de donner aucune mission.

Asie. — Mission Belge du Bengale Occidentale. — Extraits des lettres des mois d'Octobre et de Novembre (1869)

Meeting des catholiques de Calcutta, à l'effet de présenter une adresse à S. S. Pie IX. A la suite des annonces lues dans les églises de Calcutta et des localités environnantes, un meeting catholique s'est tenu à l'Hôtel de Ville, mardi dernier, à 4 heures. Malgré l'extrême chaleur, malgré l'heure peu convenable de la réunion, nos espérances se sont pleinement réalisées. Un nombre vraiment considérable de catholiques de toutes conditions se trouvèrent réunis pour recevoir Sa Grandeur Mgr Steins, dans la salle que les autorités municipales avaient courtoisement mise à notre disposition et ornée pour la circonstance. Quand Monseigneur se présenta à la maison de Ville, un peu après 4 heures, le président du Meeting, M. Skimer, vint le recevoir dans le vestibule. Sept à huit cents hommes se trouvaient déjà réunis lorsque l'Archevêque prit place dans le fauteuil d'honneur placé vis-à-vis de l'estrade. Autour de lui se trouvaient Mgr Goiran, les R.R. P.P. Vander Stuyft, Depelchin, D'Assis et les P.P. Michael, Abreu, Bruno, Carette, Cesary, Cornelius, De Cock, de Beñaranda, Devos, Fitz patrick, Goffinet, Henry, Högger, Lafont, Jacques, Medlycott, Wieberding, O'Donoghue, Shea, etc. L'estrade était occupé par le président Skimer, le Colonel Alan, l'officier de santé Connerre et un grand nombre de notables. M. le président en ouvrant la séance, rappela le but de la réunion ; puis passa rapidement en revue les diverses allégations que la malveillance avait émises pour troubler les consciences catholiques au sujet du prochain Concile. Sans entrer trop longuement dans les détails, l'honorable président calma tous les esprits. Il n'eut pas de peine ensuite à émouvoir les cœurs au nom du St Siège, de Pie IX, à la paternelle sollicitude duquel la Catholicité sera redevable d'une ère nouvelle de grandeur et de félicité. (Suit l'adresse au Saint Père). Mentionnons quelques unes des motions faites en cette circonstance. Le Colonel Alan après avoir passé brièvement en revue les pontificats des Papes qui ont porté le nom de Pie, s'arrête aux noms de Pie VI et de Pie VII. L'un des deux vécut presque assez pour toucher au terme que la tradition assigne aux successeurs de St Pierre ; et cependant, dit l'orateur, il mourut peu de jours avant le 25me anniversaire de son élection au trône pontifical. C'est une pensée accréditée qu'aucun Pape n'atteindra les années de St Pierre, mais quand cette sentence fut prononcé devant Benoit XIV, ce Pape répondit : que ce n'était pas un article de foi... (Rires et applaudissements)... Le Pape actuel appartient à une famille dont la longévité est proverbiale. Son frère vient de mourir tout dernièrement, à l'âge de 87 ans, encore était-ce à la suite d'un accident. Pie IX a régné déjà 23 ans et plus, et l'âge avancé qu'atteignent les membres de cette famille, nous permet d'espérer que la divine

puissance nous le conservera de longues années encore. (Bruyants applaudissements). — M. J. Crow, fit alors une motion à l'effet d'obtenir un subside des catholiques de la ville et du district. « Probatio amoris est exhibitio operis », disait l'éloquent orateur ; et il fallait que l'adresse des catholiques du Bengale fut couverte d'or, pour subvenir aux charges onéreuses du Pontife-Roi. Cette motion, soutenue par M. Bonnaud, fut accueillie aux applaudissements de toute la salle, et fut votée à l'unanimité. — Monseigneur clôtura le meeting par une chaleureuse allocution. Il remercia tous les membres de l'association catholique. Il approuva hautement la proposition d'accompagner d'un don en espèces, l'expression si sincère du dévouement de ses ouailles, au Chef vénéré de la religion catholique. Ajoutant l'exemple aux paroles, il grossit de 1000 roupies, la somme de 700 roupies recueillie déjà pour le denier de St Pierre. Il demanda ensuite à ses enfants de prier avec ferveur pour le succès du futur Concile, afin que le Ciel daigne bénir les travaux des Pères qui vont se réunir au Vatican ; afin que les mesures qui seront prises dans cette auguste assemblée, puissent tendre à ramener au bercail de Jésus-Christ toutes les brebis égarées du troupeau d'Israël. Fiat unus pastor et unum ovile.

Extrait d'une lettre du R.P. Verlinden en traversée pour Calcutta. — Ceylan 22 Novembre 1869.

Hier, à 8h. j'ai célébré la Ste Messe en présence du Commandant. Il m'avait dit de la dire en actions de grâces. Nous avons été, mon Révérend Père, à deux doigts de notre mort. Mais la divine Providence veillait sur les 22 religieux qui se trouvent à bord du Donaï et écoutait nos prières. Le 19 au matin, nous eûmes les premières annonces d'un cyclone : à partir de 9h., le baromètre baissait d'un millimètre par heure, et est descendu ainsi successivement jusqu'à 51. Au premier indice le capitaine fit déployer toutes les voiles et nous voguâmes en toute vitesse droit vers l'équateur : le Cyclone se formait au Nord-Est. Il nous atteignit peu à peu et nous nous maintînmes sur le bord tout en éprouvant ses effets. Bientôt nous fûmes enveloppés dans sa queue. Nous éprouvâmes les plus fortes secousses entre 7 et 8 heures ½. Il me serait impossible de vous décrire tout l'effet produit par cette terrible tempête. Le capitaine commandant nous a dit que depuis qu'il navigue, il n'a jamais eu un coup de vent si vigoureux. Un lieutenant, qui a été en mer depuis 19 ans, vient de nous dire qu'il a passé par plusieurs cyclones et que jamais il n'a vu quelque chose de si terrible. — A ces appréciations des hommes du métier, ajoutons les impressions du F. Francotte. "J'avais désiré voir une tempête, dit-il, j'ai été satisfait. Cela suffit"! Vers 11 heures on fit des apprêts pour affronter la tourmente. On renforçait les amarres, on tendait des cordes en travers du pont pour empêcher les gens d'être emportés par les vagues. A une heure je descendis au salon pour y prendre du bouillon, de la viande blanche, des raisins secs, etc. Impossible de retenir son bouillon dans son assiette, même en suivant le mouvement du navire. Nous commencions à danser, mais nous n'étions pas au bout. Après notre déjeuner, je remontai sur le pont, et m'assis à un endroit un peu élevé. J'y restai cramponné à une amarre jusqu'à 5h. Les vagues grossissaient et atteignaient presque le pont du vaisseau. Si je me cramponnais de la sorte à mon amarre, ce n'était pas l'effet de la peur, car je n'en ai pas éprouvé un seul instant, mais le roulis commençait à devenir tellement fort, qu'on se fut exposé sans cela à rouler dans la mer. Ceux des passagers qui occupaient des fauteuils sur le pont, étaient jetés d'un côté à l'autre, dans les coups de mer imprévus, et bientôt tous les fauteuils furent évacués. L'hilarité était générale. Personne ne paraissait craindre. Vers 4h. ½, une frégate ou oiseau de tempête s'abattit sur le pont et fit dire à un matelot : c'est un mauvais signe ! Le P. Verlinden ne put résister au désir de s'emparer de l'oiseau. Il s'avança donc avec précaution, à travers les cordes tendues sur le pont. L'équipage attentif, suivait tous ses mouvements et encourageait ses efforts. Il n'était plus qu'à quelques pas de la bête convoitée : le succès paraissait certain ; sans un épouvantable coup de mer qui eut pour effet immédiat et simultané de coucher le navire sur le flanc et le P. Verlinden sur le dos ! L'oiseau regardait faire ! Pour le coup l'honneur du chasseur était engagé. Il se releva plus déterminé que jamais. La pauvre frégate fut prise vivante et nous la conserverons en souvenir de la tempête. Cependant la violence de l'ouragan

augmentait sans cesse. Le roulis était rapide. Nous voyions la mer s'élever à babord (gauche) comme une vraie montagne, tandis qu'à tribord (droite), elle se creusait en abymes et vice-versa. Ces alternatives se succédaient avec une rapidité effrayante. Les bords du vaisseau touchaient alors les vagues. Tandis que le pont faisait avec le niveau de la mer un angle de 40°, l'autre bord s'élevait de manière à se projeter sur les nuages de l'horizon. Ceci n'est pas de la poésie, mais de la réalité que j'ai vue de mes propres yeux et à froid! A 5 h. il me fallut descendre au salon pour le dîner. Le roulis avait empêché de faire la cuisine; nous dûmes nous contenter d'un peu de viande froide et de dessert. Il faut en avoir été témoin, pour se figurer les précautions qu'il faut prendre pour faire deux pas dans le salon, s'y maintenir, s'y caser, y retenir son service, son verre, etc. Presque personne n'y réussit. Les assiettes tombaient, les verres s'entrechoquaient, tout se brisait! C'était une scène indescriptible, où le sérieux heurtait au comique. Quelques douzaines de citrons que les lois de l'inertie avaient jusqu'alors retenus immobiles au fond d'une armoire, prirent insensiblement goût au mouvement général, et voltigeaient maintenant dans le salon, venant frapper les parois avec autant de force que si on les eut lancés à la main. Un des nôtres qui durant tout ce vacarme, avait eu le courage de sommeiller sur un des sofas du salon, se trouva tout-à-coup à 8 mètres de son premier rêve, contre les séparations des cabines opposées. Il n'était pas encore revenu à lui, qu'il se sentit relancé au point du départ, il serait reparti une troisième fois, si je ne l'avais arrêté en route en le saisissant par le collet. Il en fut quitte pour une bosse au front, trois dents ébranlées, et une bonne égratignure à l'épaule. Malgré le pittoresque de ces petites scènes d'intérieur, je serais volontiers remonté sur le pont, mais la pluie devenue beaucoup plus violente m'eut en quelques seconde percé jusqu'aux os. Je restai donc au salon. Que se passa-t-il dans l'intervalle à l'extérieur? Le P. Verlinden va vous l'apprendre.

« Grâce à mon paletot imperméable, écrivait-il, je pus affronter la pluie et contempler la tempête. Je demeurai sur le pont, la jambe accrochée à une barre de fer, et embrassant des deux mains la porte qui donne accès à l'intérieur du navire. De là, je considérais la mer avec tous ses mouvements. C'était sublime! Je ne puis mieux comparer l'aspect de la mer, qu'aux collines magnifiques qui entourent Verviers au delà d'Andrimont, lorsqu'elles sont couvertes de neige. Il y avait des collines sans nombre, avec de belles vallées et quelques précipices. Lorsqu'une de ces collines nous arrivait en mugissant, on disait: ah, la voilà! apprêtons-nous, et je recevais de l'eau jusqu'aux genoux, du côté du vent: de l'autre côté on en avait jusqu'à la ceinture. Le devant de notre navire est habité par environ 180 Nègres et Mahométans. C'est l'endroit que nous appelons La Mecque: nous y faisons quelquefois un pèlerinage de plaisir: les plus robustes osent y aller après avoir dîné. C'est là qu'il y eut un vacarme épouvantable. Ils étaient tous dans l'eau, quelquefois en entier. Les poules et les moutons qui habitent au milieu d'eux ont été presque tous noyés. De 8 h. à 8 h. ½, la foudre sillonnait les nues; mais le bruit du navire était si fort qu'on n'entendait pas le tonnerre. A un moment donné, un coup de mer des plus violents, jeta notre navire sur le flanc. Il y resta pendant 4 à 5 minutes, sans pouvoir se relever. Vers 8 h. ½ un second coup de mer défonça un des sabords de la cabine du mécanicien et la mer se précipita en colonne serrée à l'intérieur du navire. On crut que la machine sautait: tous poussaient des cris de terreur, et un petit Chinois de service s'écriait tout effrayé: "je ne resté plus ici, je veux aller chez mon père"! On boucha le trou avec des matelas et tout se calma. La tourmente augmenta encore; le vent et la mer enlevèrent successivement nos trois barques de sauvetage. Rien ne résistait à leur fureur: des barres de fer d'au moins 10 centimètres d'épaisseur étaient brisées comme un simple fil de fer. La tente qui abritait les passagers, pendant les chaleurs du jour, fut détruite en quelques secondes. Pendant ce temps, la machine continuait à fonctionner et nous filions 17 nœuds à l'heure, emportés par la tempête. (le maximum en temps ordinaire est 13 nœuds). Parfois l'hélice travaillait dans le vide et ébranlée par le vent, faisait elle-même marcher la machine. C'étaient des moments critiques! L'hélice souffrait, l'arbre de couche au lieu de rouler sur de la graisse, roulait sur l'eau de mer et faisait entendre un grincement formidable. Les chauffeurs ne savaient retenir le feu dans les fourneaux, ce qui arrêtait les mouvements de la machine. Pour fuir la tempête il

fallut déployer les voiles. Cette manœuvre était pleine de dangers, car on donnait par là trop de prise au vent. Aussi le capitaine, vit-il avec plaisir, l'ouragan entamer les voiles et n'en laisser au bout de quelques instants, que d'inutiles lambeaux. — J'omets bien des détails que je ne puis raconter tous : il me semble qu'il est facile d'y suppléer. Je vous dirai en deux mots à quoi nous devons notre salut. 1° Au bon Dieu qui doit encore se servir de nous pour sa gloire. 2° A la force de notre bateau qui est tout en fer, même les mâts. 3° Au calme, à la religion et à la présence d'esprit de notre commandant. Le pauvre homme est tout rhumatisé, et malgré cette indisposition il est resté 7 heures attaché sur la passerelle. Les trois lieutenants, qui tous sont capitaine au long cours, sont aussi des hommes supérieurs. Hier au soir on était en fête : on a bu du champagne à la santé du commandant et de l'état-major. Le commandant a porté un toast de remercîment, en termes dignes et bien sentis. Le soir à 8h. ½ il y a eu musique (harmonie fanfare), on a chanté quelques chansonnettes. Nous avons été obligés de quitter, parceque peu-à-peu on commençait à s'oublier et à dépasser les bornes de la décence. —— Mgr Steins nous avait dit à Alexandrie, que si le chemin de fer de Bombay à Calcutta avait été achevé, il nous aurait engagé d'aller par là. La malle péninsulaire pour Bombay partait en même temps que nous, et comme elle devait aller par le Nord, elle doit avoir été en plein dans le cyclone. Il est probable qu'elle y a péri. Nous ne serions donc plus ! —— Dans une huitaine de jours nous serons à Calcutta ! Deo Gratias.

P. S. Le journal de Calcutta nous apprend que les quatre Missionnaires Belges sont arrivés, sains et saufs, jeudi 2 décembre.

Espagne. — (Grenade). — Extrait d'une lettre du P. Olmo au P. Rabanal. (Traduit de l'Espagnol). Adra, 9 Xbre 1869.

La mission de Motril a fait un grand bien. Les sept derniers jours surtout, le mouvement a été général. Tous les soirs je prêchais devant un auditoire de 4000 personnes qui m'écoutaient avec attention et piété, surtout quand je parlais de l'enfant prodigue et du pardon des ennemis. A ce travail ordinaire, j'ajoutais deux instructions par jour sur la morale. La première se faisait à l'église, et la seconde dans la prison. Les quatre derniers jours les confessions se succédèrent sans interruption. Le jour de la Communion générale 2700 personnes dont 1200 hommes s'approchèrent de la Ste Table. Plusieurs de ces derniers avaient passé toute la nuit à l'église, parcequ'ils avaient achevé leurs confessions à 2h. ½ du matin seulement. Grande était la joie et l'allégresse qui régnait dans toute la ville. De l'aveu d'un haut dignitaire de l'ancien gouvernement, depuis que j'ai commencé cette mission, tout semble avoir changé de face. Il est important de remarquer que la plupart de ceux qui se sont confessés, sont des personnes de distinction dont les doctrines sont peu saines en général. La prison a présenté un spectacle digne d'attention. Pendant dix-huit jours je suis allé prêcher aux prisonniers, ou pour mieux dire, les catéchiser, afin de les préparer à la confession et de les disposer à gagner le jubilé du Concile. D'abord ils se montrèrent durs et insensibles. Néanmoins ils se trouvèrent bientôt dans de si bonnes dispositions que lorsque je m'arrêtais dans la cour de la prison, tous m'entouraient et se laissaient caresser comme des enfants. Dans un entretien public à l'église, j'ai exposé l'indigence des prisonniers, et l'émotion de mes auditeurs a été telle que j'ai obtenu non seulement des prières ferventes, mais aussi d'abondantes aumônes pour soulager la misère de ces infortunés. De pauvres et malheureux ouvriers venaient m'apporter une partie de leurs propres vêtements et me disaient : « Père, prenez ces effets, ils ne valent pas grand'chose, mais je désire qu'ils puissent être utiles aux prisonniers. Ainsi préparé et accompagné cette fois d'un certain nombre de séculiers, je me rendis à la prison. Nous ornons la chapelle de notre mieux, et tout est disposé de manière à donner à la communion générale toute la solennité possible. Les prisonniers étaient très-contents. Sur 40, j'en ai entendu 34 en confession. A 7h. ½ j'ai commencé la Ste Messe, M. le Curé de la paroisse m'assistait. J'ai adressé la parole non seulement aux prisonniers, mais encore à une partie de leurs familles et à un grand nombre de personnes du dehors que la curiosité avait conduites à cet édifiant spectacle. Après la Ste Communion, chacun des prisonniers a reçu une médaille de la Ste Vierge : chose qui a paru faire le plus grand plaisir. Après la Messe, nous entrâmes tous dans une cour jonchée de lis, où l'on avait préparé une table splendide pour fêter ceux qui venaient de se réconcilier avec Dieu.

Les prisonniers pleuraient de joie. Ils étaient tout confus de se voir servis par les personnes les plus distinguées de la ville. On y comptait le juge lui-même qui avait envoyé au gibet un de leurs compagnons. Le festin terminé, j'ai distribué une forte aumône à tous, même à ceux qui n'avaient pas voulu se confesser. Enfin, j'ai donné l'accolade d'adieu à chacun des prisonniers, terminant ainsi cette mission qui a produit la meilleure impression sur les esprits prévenus contre les doctrines religieuses. Le 7 je partis pour Almonguécar. Je suis resté 7 jours dans cette ville pour y prêcher, mais l'assistance était peu nombreuse. On doit en attribuer la cause à quelques personnes mal intentionnées qui répandirent de faux bruits parmi le peuple. Selon eux j'aurais été un envoyé du Curé que ses propres paroissiens avaient chassé du village et qui travaillait en ce moment à y rentrer de nouveau. Je me dirigeai sur Itrabe, ville de 4000 âmes, où j'ai été reçu par tout le peuple accouru processionnellement à ma rencontre. J'ai prêché plusieurs fois sur la place publique à plus de 3000 personnes. En deux jours et demi, j'ai confessé presque toute la population, et j'aurais confessé tous les habitants, si je ne m'étais vu obligé de partir pour Berga. Après avoir pris quelque peu de repos, j'ai commencé la mission à Berga avec un auditoire de 3000 personnes. Le nombre a été toujours croissant jusqu'à 5000, l'église ne pouvait en contenir davantage. Les principaux de la ville m'ont prêté le concours le plus zélé dans tous mes travaux. Le résultat de plusieurs sermons et instructions a été une Communion générale de 2000 personnes environ, dont quelques unes ne jouissaient pas de la meilleure réputation, et une abondante aumône que j'ai recueillie pour les pauvres prisonniers. Le 2, je suis venu à Adra où l'on m'attendait pour prêcher la neuvaine de l'Immaculée-Conception que l'on célèbre ici avec une pompe et une solennité dignes des meilleurs temps. Le matin je ferai des instructions sur la morale. J'ai commencé aujourd'hui avec un auditoire très-satisfaisant. Entre autres personnes distinguées, on remarquait le président d'un club démocratique-catholique, dont la présence, m'assure-t-on, a produit la meilleure impression sur le peuple.

Portugal. — La Compagnie en Portugal. — (Traduit des Letters and Notices)

L'état de la Compagnie dans ce royaume autrefois si florissant, donne aujourd'hui plus d'espérances. Nous avons à Lisbonne une résidence avec une église où le peuple accourt en foule les jours de fête, pour se confesser et recevoir Notre-Seigneur, et entendre la parole de Dieu. Il y a aussi là un collège: à Campolide, près de Lisbonne il y en a un autre qui compte en ce moment plus de 70 élèves et qui depuis ces dernières années a eu un succès toujours croissant. On y prépare les élèves aux examens qu'ils ont à passer au lycée public. Ces examens réussissent généralement fort bien: et le collège commence à être avantageusement connu. L'un de nos Pères est chargé d'enseigner dans un séminaire (Sernache), qui est sous la direction d'un prêtre zélé, l'Évêque élu de Macao. Le but de ce séminaire est de procurer au gouvernement des Missionnaires pour les colonies Portugaises de l'Asie et de l'Afrique. Les séminaristes sont entretenus aux frais du gouvernement, et après leur promotion au Sacerdoce, ils sont obligés de s'employer au saint ministère pendant 6 ans dans l'une ou l'autre de ces Missions. Outre leurs travaux dans les écoles, nos Pères sont occupés à prêcher, à entendre les confessions dans l'église du séminaire où afflue une foule immense. C'est une grande consolation pour nous de pouvoir dire que, malgré les nombreuses victimes que firent dans ce pays les sociétés secrètes, un grand nombre de personnes conservent encore une foi et un attachement inébranlables à la Ste Église. Nous avons de plus, un autre petit collège (à S. Fiel près de Castello-Branco), dans lequel nos Pères élèvent près de 30 enfants pour la plupart orphelins. Le collège est assez éloigné des villages, cependant, malgré la distance, le peuple vient en foule à notre église pour les confessions, les Communions et les instructions. Le peuple est très-ignorant faute de pasteurs qui les instruisent. N'y a-t-il donc pas là des prêtres ? A cela nous répondrons: les églises sont généralement fermées. Parfois et à de rares intervalles, le dimanche soir, on y fait le catéchisme ou l'on y donne la Bénédiction du S. Sacrement. Les fidèles ne reçoivent les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie qu'en carême. Pendant l'année, on leur fait bien des panégyriques aux jours des fêtes de Notre Dame ou de quelques grands Saints; mais ces fêtes se célèbrent plutôt avec de la musique et des feux

d'artifice que par des exercices de piété. — (Le Noviciat (à Barro, près de Torres Vedras) était autrefois un couvent de religieux Franciscains, il est très-petit et enfoui dans une vallée. Les novices sont peu nombreux, parce qu'on ne connait pas la Compagnie. Notre église est assez fréquentée, surtout pendant le carême.

Allemagne. — Insprück. — Extrait d'une lettre du F. Müller à un Scolastique de Laval. (26 Xbre 1869)

... Je vais vous donner quelques détails sur les missions Slovènes. Les Slovènes sont une branche de la grande famille Slave; ce sont les Slaves méridionaux. Ils occupent la Carniole, une partie de la Styrie et de l'Illyrie. Les diocèses de Laybach et de Marbourg sont entièrement slovènes: dans les diocèses de Grätz et de Triest, il y a moitié slovènes, moitié Allemands et Italiens. La différence de langage entre Slaves et Slovènes est à peu près celle de l'italien et de l'espagnol; ils se comprennent mutuellement. Pour les mœurs il y a moins de différence encore; les Slovènes comme tous les Slaves, sont naturellement portés à la piété ils abhorrent tout ce qui est opposé à la religion et ils ont stigmatisé parmi eux du nom d'Allemand tous ceux qui ne pratiquent pas. Et cela parceque ce sont pour la plupart des hommes d'administration, les hauts bonnets, les employés du gouvernement, tous Allemands, qui s'abstiennent des offices et de la frequentation des Sacrements. Chez les Slovènes le cœur domine: sait-on y faire appel: on est tout puissant sur eux. On lirait difficilement il est vrai, sur leurs traits le dévouement et l'attachement dont ils sont capables. Ils se feraient hâcher pour celui qui les a gagnés à sa cause. Ils envoient beaucoup d'excellents missionnaires, surtout en Amérique. Bref, s'ils avaient un peu moins d'âpreté, et de ténacité, ils seraient des catholiques modèles. Voilà le peuple au milieu duquel nous allons voir nos Pères à l'œuvre. En 1866, lorsque Mgr Slomsek (prononcez: Slomschek) appela pour la première fois les nôtres dans son diocèse, 140 ans s'étaient écoulés depuis l'apostolat du P. Cecerini, qui avait su grouper jusqu'à 24.000 Slovènes autour de lui à Saint-Xaveri. Mais écoutons le P. Valjavec (prononcez: Valiaouts) lui-même nous raconter cette première mission et les suivantes. « Ainsi après un siècle et demi, nous étions les premiers, le P. Doljak (prononcez: Doliak) et moi, à reprendre les missions de la Compagnie parmi nos compatriotes, les Slovènes. Personne ne voulut croire que les Jésuites recommenceraient jamais à prêcher en Slovénie; le Curé même de Prihova, qui nous avait appelés, doutait de notre arrivée; et quand il nous vit, il s'écria, la douleur dans l'âme: « Mais, mon Dieu, vous êtes si pâles et si épuisés; si quelqu'un de vous tombait malade pendant le cours des exercices, que ferions nous? » — « M. le Curé, répondis-je, avec calme, dans ce cas l'autre continuerait seul la mission. Mais n'ayez pas peur; le Cœur Sacré de Jésus, et votre bonne patronne de Prihova, la très-Sainte Vierge, ne souffriront pas que pareil malheur nous arrive; ils sauront bien nous protéger.» Nous célébrâmes le lendemain la Ste Messe en l'honneur des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et nous nous mîmes à l'œuvre. Deux jours après, M. le Curé était pleinement rassuré sur notre compte. « Je pensais, nous dit-il, que vous vous contenteriez de prêcher et de diriger l'œuvre. Mais voilà que vous êtes au confessionnal du matin au soir; vraiment je n'en reviens pas.» Nous nous étions choisis les deux confessionnaux les plus proches de la porte de l'église afin de pouvoir facilement nous retirer à l'heure des sermons; et nous avions bien fait: Car bientôt la foule devint si grande qu'il n'y eut plus moyen de passer. De ma vie je n'ai vu chose semblable. Le pénitent qui sortait du tribunal sacré mettait un quart d'heure à faire quelques pas. Coups de poings, coups de coude ne servaient de rien; on les recevait en criant, mais on ne bougeait pas, impossible. Beaucoup de personnes renoncèrent pour ce motif à s'approcher de la Sainte Table, et cette presse dura 15 jours entiers. Le jour où nous allions commencer à entendre les confessions des femmes, un jeune homme se présente à moi et me supplie en grâce de vouloir bien recevoir sa confession, le lendemain, disait-il, il devait partir pour l'armée. — « Mais vous voyez, mon brave, qu'il ne m'est pas possible d'arriver à mon confessionnal, lui dis-je. Tenez, si vous me frayez un passage, vous vous confesserez le premier en récompense!» — Bien, fit le conscrit, vous n'avez qu'à me suivre de près». Et le voilà soulevant à droite, à gauche ceux qui s'opposent à sa marche; souvent les flots pressés de la foule nous repoussent, nous font perdre pied;

on se récrie contre l'audace du jeune homme, et mal lui serait advenu, si je n'avais été là pour crier: "place, place, laissez-moi me rendre au confessionnal." Nous finîmes par vaincre le courant, et gagner le port. Si ce militaire se bat de la sorte contre l'ennemi, il ne manquera pas d'avoir une décoration. Le jour de la procession, après son sermon de Réparation au Saint-Sacrement, le P. Doljak dut se résigner à demeurer en chaire; il lui fut absolument impossible d'en sortir. L'église est pourtant vaste, et l'on eut soin de mettre dehors une partie des bancs; mais telle était l'affluence, que 30 prêtres ne purent terminer les confessions en 15 jours. Le R. P. Gardien des Franciscains de Nazareth, voulant sortir de l'église pendant le sermon du matin, fut pris dans l'assemblée, et dût faire halte. Le R. P. Gardien des Capucins de Cilli dut également capituler, et il fut si bien serré qu'il lui fut même impossible de sortir sa tabatière pour remplacer au moins par une bonne prise son déjeuner qu'il sacrifiait. Moi-même j'eus un jour bien de la peine à franchir l'espace de 4 ou 5 pas qui sépare la sacristie de la chaire. Deux hommes robustes eurent pitié de mes efforts inutiles, ils se constituèrent mes avant-gardes. Ils criaient: "laissez donc aller le Père en chaire!" — et ils ajoutaient aux supplications des arguments plus sensibles encore et plus efficaces. Tout était accepté avec le plus grand calme et une patience angélique. La bonne volonté certainement ne manquait d'aucun côté. "Je m'écriai alors: Eh bien! si vous ne voulez absolument pas me faire place, vous n'aurez pas de sermon," et peu à peu je parvins à ma chaire. Au sermon pour les enfants, à la rénovation des vœux de Baptême, les sanglots du peuple étouffèrent complètement ma voix, et je fus moi-même tellement saisi, que je ne pus terminer; je laissai au Cœur Sacré de Jésus le soin d'achever, dans ces cœurs si pieux et si sincères, le bon effet produit. Notre départ fut des plus touchants. A Flodnik, en Carniole, le 4 novembre 1867, eut lieu notre seconde mission sur la terre Slovène. Nous fûmes encore de 20 à 30 prêtres aux confessionnaux; même ardeur et même foule. On passait souvent un jour et une nuit à son poste avant de pouvoir arriver à se confesser. Le prince-Evêque de Laybach, Mgr Widmer, vint lui-même célébrer la clôture de cette mission. Tel fut le résultat des deux premières missions Slovènes. On aurait dû attendre, après un pareil succès, des demandes nombreuses adressées à nos Pères. Il n'en fut rien, et les obstacles vinrent du Clergé et de mille préjugés qu'on a contre les Jésuites. Le fait est que, malgré l'éclat de ces deux missions racontées même dans le journal ecclésiastique Zgodnja Danica (lisez: Sgodnia Daniza) avec de grands éloges, malgré les Messes nombreuses offertes à cette intention par les trois Missionnaires, nos Pères ne furent pas demandés. Enfin ils eurent recours aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et voilà qu'on les appelle à Radoljica (l. Radogliza). "Cette mission fut encore bénie du Ciel. Des gens influents, le grand monde, arrivé d'abord à nos sermons pour s'amuser et rire à son aise, fut pris dans le filet. On les vit bientôt au lieu de rire, essuyer leurs larmes. Ils vinrent ensuite se confesser de nuit; nous les reçûmes entre 10h et 2 heures, comme Notre-Seigneur reçut autrefois le timide Nicodème; plusieurs d'entre eux, qui depuis des années n'avaient même plus pensé à leur Dieu, s'approchèrent de la Ste Table publiquement. Nous n'étions pas à la fin de cette mission que déjà on nous demanda pour Stara-loka. Mais le démon dût avant notre départ subir un nouvel échec à Radoljica. Un jour, au moment où devait se faire la conférence de l'après-midi, une troupe de comédiens se présente devant l'église; les fanfares et le gros tambour retentissent; tout-à-coup les curieux de sortir de l'église pour voir ce qu'il y a. Que trouvent-ils? Des personnes ~~peu vêtues~~ invitant le peuple à un spectacle sans doute des plus inconvenants. Mais la foule de s'écrier: "Ou bien vous partirez, ou ce sera les Jésuites". Et en un clin d'œil notre bande se voit saisie, entraînée; les gendarmes, qui assistent à cet acte de violence, rappellent à l'ordre, crient, menacent de tirer sur les aggresseurs. "Vous ne tirerez pas deux fois, leur répond la foule en colère; non, non; le démon et le bon Dieu, les comédiens et les Jésuites ne peuvent pas demeurer ensemble chez nous". C'était le commissaire central de police qui avait envoyé la bande provocatrice, et qui voulait l'imposer malgré eux aux habitants de Radoljica. Le temps des épreuves cependant était à son terme; l'année 1868 fournit à nos Pères une quinzaine de missions Slovènes. En voici les principales avec le trait caractéristique de quelques-unes. "A Cerklje (l. Zerklié), Monseigneur vint encore célébrer la clôture et bénir l'énorme croix de mission, haute de 8 toises. Les rudes montagnards de

Poljane qu'on ne voyait jamais s'émouvoir, même sur la tombe de leurs parents, pleurèrent comme des enfants à la parole du missionnaire. A Semic (Semitsch) on fit un tel cas de nos sermons, que ces bons paysans coupèrent leurs blés la nuit à la lanterne, afin de pouvoir assister le jour à nos exercices. Le "Tagblatt" mauvais journal de Laybach, dans son numéro du 28 Août 1868, prétend que cette mission fut plus désastreuse pour les paysans que la plus forte grêle ou qu'une gelée blanche au printemps. « Tout le monde courait aux jésuites, dit-il, à ces étrangers, à ces vagabonds, à ces charlatans. De quel droit se mettent-ils à ruiner notre pays? L'autorité civile ne devrait-elle pas se faire un devoir de prévenir, ou du moins d'empêcher ces ravages, ce fléau? L'intérêt de toute une province est en jeu; des malfaiteurs publics qui savent se cacher derrière le voile de l'hypocrisie et de la religion, ont pris à tâche d'ensevelir la Slovénie sous les décombres de la misère et du paupérisme". Le peuple était d'un avis tout différent; il pleurait de reconnaissance et d'émotion à notre départ. Dans la mission d'Oblok je ne signalerai qu'un fait. Ce bourg possède une vierge extatique Madeleine Govnik. Depuis plus de 20 ans son unique nourriture est le pain Eucharistique. Le jour de l'érection de la croix de mission, nous vîmes, avec trois prêtres séculiers, cette précieuse particule que la vierge reçoit tous les Dimanches. Une main visible dépose sur les lèvres de Madeleine un pain d'une extrême blancheur, de la forme et de la grosseur d'une fève. Ce jour, sans doute à cause de la coïncidence de la fête qu'on célébrait dans la paroisse, la pieuse fille reçut également, de la même main le Sang précieux de Notre Seigneur." — Les missions furent plus nombreuses encore cette année 1869. A Ober-Laybach, il est tel vieux troupier, qui venu uniquement pour goûter le plaisir d'assister à la comédie des jésuites, versa des larmes en plein sermon sur les fins dernières, et s'écria tout haut: « Ma foi, ça attaque tout de même les nerfs ». Pour préparer à la rénovation des vœux de Baptême, je dépeignis longuement la mort touchante et admirable du Bx Balthasar et de son fils, japonais. Une allocution directe aux habitants d'Oberlaybach qui suivit, avec la demande, si eux, chrétiens de onze siècles, veulent se laisser surpasser dans la foi de leurs pères par ces païens d'hier, morts pour la religion du Christ, la demande s'ils renoncent au démon et à ses œuvres, s'ils croient à la Sainte Trinité, à la Rédemption, produisit un effet remarquable sur ce bon peuple. Des sanglots entrecoupés de larmes accueillirent ma voix; je fus moi-même saisi d'un tressaillement involontaire; un frisson glacial me traversa tous les membres et une sueur froide me couvrit le visage. Toute mission a quelque chose d'extraordinaire; je le sens plus que jamais. Ce succès si consolant, au milieu même d'un repaire d'impies, le "Tagblatt" de Laybach le dépeignit à sa manière, en ajoutant que déjà le clergé de Billich-Gräz avait défendu à ses paroissiens les travaux pour le temps de la mission qui allait commencer incessamment chez eux. Le mensonge n'est pas un moyen trop vil pour nos ennemis; cependant ils ne durent pas s'en féliciter plus que de leurs injures, grâces à Dieu. « Billich-Gräz nous avait préparé sept arcs de triomphe, et le peuple s'agenouillait sur notre passage et nous demandait la bénédiction comme il fait à l'Evêque lorsqu'il vient faire sa visite pastorale. Partout les maisons étaient pavoisées, des étendards aux couleurs du Pape et de la nation flottaient au gré du vent, partout se voyaient des devises en l'honneur des jésuites tant insultés par les libéraux; le bruit sourd des boîtes se mêlait au joyeux carillon des cloches, tout Billich-Gräz était en fête, et les Slovènes protestaient ainsi contre les outrages de nos adversaires. Ici les gendarmes vinrent, armés de leurs fusils, guetter nos sermons; cependant après trois actes de présence ils disparurent, ne laissant pas plus deviner le motif de leur départ que celui de leur arrivée. A cette mission se rattache un trait que me raconta plus tard Mgr le prince-Evêque de Gräz. Un Curé d'une paroisse voisine assistait au sermon sur la confession; il était à la sacristie, et non loin de lui dans le chœur se trouvaient plusieurs fonctionnaires, etc. Tout-à-coup, il vit ces Messieurs trembler, s'essuyer les yeux, secoués fortement qu'ils étaient par la parole de Dieu. « J'ai aussi de pareils gens dans ma paroisse, se dit alors le Curé, ils auraient besoin d'être remués. Allons, il faut que j'aie aussi une mission." Et la mission a eu lieu. Au sortir de Billich-Gräz, nous gravîmes la montagne noire. (Cerniverk) (l. Tscherniverk) Là régnait un vieil ami de la Compagnie. Il régnait, dis-je, car il était en effet tout puissant parmi les siens; il réunissait en même temps les pouvoirs de Moïse et d'Aaron; le Maire ne faisait rien sans son agrément, et le peuple le vénérait comme un patriarche, bien qu'il fut encore assez jeune. On le munissait de tout en abondance; pain, viande, légumes, etc, lui étaient apportés tous les jours; à peine étions-nous arrivés que déjà on lui avait fourni plus qu'il ne fallait pour nous entretenir durant plusieurs semaines. Nous dûmes nous

rendre aussitôt au confessionnal ; le lendemain, Dimanche, on célébrait la cinquantaine de prêtrise de N. S. Père, Pie IX. — A Planina ce fut le bourgmestre qui se chargea d'entraver notre saint ministère ; mais il eut lieu, je crois, de s'en mordre les doigts. Il écrivit à la chancellerie de Laybach, que la petite vérole sévissait alors à Planina, et qu'il ne serait nullement prudent, voire même très-dangereux de permettre l'agglomération de monde qui a lieu dans une mission, et qui sait, ajouta le prudent magistrat, qui sait si l'effervescence causée dans les esprits par les sermons exaltés des Jésuites, ne donnera pas beau jeu à la contagion, et ne lui fera pas prendre des proportions effrayantes ?" Le prince-Evêque averti à temps du danger que courait son troupeau, calma toutes les angoisses gouvernementales ; mais le maire écrivit bientôt, sur un ton plus plaintif encore : "113 cas sont déjà constatés par les médecins, et le secours demande à être prompt". Le commissaire central est immédiatement chargé de vérifier le fait ; pas un seul n'était atteint de la petite vérole dans toute la paroisse de Planina : mentita est iniquitas sibi". A Pettau encore on avait tenté d'insurger le peuple contre nous. Peine perdue ; l'affluence au confessionnal fut telle, que les Slovènes coururent même aux Pères allemands (car on prêchait aussi en allemand dans cette paroisse), et ces derniers eurent beau protester qu'ils n'entendaient pas la langue slovène, on ne voulut point y ajouter foi. « Même les journaliers, dit encore le "Tagbatt" aimaient mieux aller entendre les histoires d'enfer des Jésuites que de rentrer nos foins, qui ne souffraient aucun retard". Plusieurs des riches propriétaires se montrèrent si tolérants qu'ils défendirent sous les peines les plus sévères à leurs domestiques et à leurs enfants de prendre part à la mission. « Pour moi, il est sur qu'ils ne m'attrapperont point, dit l'un d'eux ; mais ces gens là, les Jésuites pourraient bien les rendre fous". Et ils allèrent même jusqu'à défendre de faire sonner la cloche des pécheurs à 9 h. du soir. Monseigneur célébra encore ici la clôture, et il en fut si enchanté qu'il promit de venir désormais à la clôture de toutes nos missions. A Krenovice, malgré un froid des plus intenses, les grandes neiges et le manque d'habits chauds, les bons paysans remplirent encore l'église comme à Prihova, et j'aurais dû là aussi avoir un avant garde pour m'ouvrir passage, le sabre à la main, car les mains vides ne servaient de rien. Les sanglots furent si forts, que nous dûmes renoncer ordinairement à donner la seconde moitié de nos sermons. On arrivait de 4 ou 5 lieues entendre prêcher les Noirs, bien qu'on sut d'avance que l'on ne pourrait parvenir à se confesser chez eux. Ceux qui voulurent absolument vider leur conscience, se munirent de pain et restèrent jour et nuit à leur poste dans l'église jusqu'à ce qu'enfin leur tour fut arrivé. Ils passèrent leur temps en attendant à chanter et à prier : vraiment ici c'était le cas d'appliquer cette parole de Notre Seigneur : « Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud !" Gloire à Dieu et aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie." — Pour l'année prochaine, 20 missions déjà sont annoncées, et 7 pour l'année 1871. On nous a de plus offert une résidence à Repnje. Le R. P. Provincial, le P. Schwitzer et moi, nous nous y rendîmes au commencement de Novembre dernier. Une épaisse couche de neige dérobait à nos yeux ces riches pâturages, ces champs fertiles, ces vignes splendides qui couronnent les collines de notre belle patrie. Néanmoins les RR. Pères furent ravis de la beauté de la situation, le R. P. Schwitzer aurait bien voulu aussitôt grimper au sommet du Kohlenberg. Un chœur de jeunes filles exécuta ses plus beaux airs de Marie pendant la Messe du R. P. Provincial à Vodue ; et nous vîmes le monde, en entrant à l'église et en s'en retournant, s'agenouiller au pied de la croix de mission, ce qui toucha fort le P. Provincial. Priez pour nos œuvres ! — Pour finir, un mot sur nos missions allemandes. Voici ce que nous dit le R. P. Supérieur dans une lettre du 8 Décembre sur la mission de Botzen, ville des plus considérables et des plus commerçantes du Tirol. « Dès le second jour, la gazette libérale protesta contre notre mission, et insulta prêtres et Jésuites de la manière la plus ignoble. Cependant la vaste église paroissiale était pleine à tous nos sermons ; il y eut plusieurs communions générales de 2000 personnes ; celle des jeunes gens, préparée par un sermon auquel assista même le gymnase, dura plus d'une heure ; M. le doyen et moi, nous leur avons distribué le Pain sacré ; ils étaient près de 1000 ; la Communion générale des jeunes personnes fut encore plus considérable, et le sentiment unanime est que cette mission fut la meilleure de toutes celles de cette année-ci. Quelques archi-libéraux il est vrai, s'en tinrent éloignés ; mais les hommes les plus notables de la ville, magistrats, maire, conseillers, etc, y assistèrent à la grande édification de tout le monde. Aujourd'hui, fête de l'Immaculée-Conception, au chant du Veni Creator, pour l'ouverture du Concile, et du Jubilé, on dépensa 150 livres de poudre ; les boîtes retentirent du haut de trois montagnes différentes ; nous

sentons qu'on prie pour nous à Inspruck ; merci, merci pour ces bons souvenirs, ne nous oubliez pas ! On me demande tant de missions que je ne suis plus en état de satisfaire à toutes les demandes ; je dois en remettre plusieurs des plus importantes, au risque de ne plus pouvoir les faire. Nous attendons des renforts du 3me an ; le R. P. Provincial désire que tous les Pères aptes soient employés chez nous." — Que vous dirai-je encore, mon cher Frère ? Des bandes de paysans Tiroliens s'organisent cet hiver pour faire le pèlerinage de Rome ; l'on prie beaucoup pour le Concile et l'on gagne force d'indulgences ; Notre université est augmentée depuis deux mois de la faculté de médecine où enseigne avec distinction un juif à côté des Jésuites ; bien plus, des élèves en médecine juifs fréquentent les cours d'hébreux de notre faculté théologique. — Il me reste une seule petite histoire. Parmi les nombreux Evêques qui passèrent à Inspruck pour se rendre au Concile, se trouva Mgr Meurin, Evêque Jésuite de Bombay. Bien qu'il ne dût passer à la maison qu'une soirée, Sa Grandeur daigna en accorder une partie aux FF. Scolastiques sur notre invitation de nous parler de sa mission ; il nous raconta comment il avait transporté avec lui à Rome des reliques de nos 5 Martyrs Goanais dont on espère la Béatification. Mgr l'Archevêque de Goa passait chez Mgr Meurin pour se rendre à Rome ; Mgr Meurin sans long préambule lui demande d'emporter avec lui quelques reliques de nos martyrs : « Nos Pères jadis ont envoyé à Goa des reliques très-précieuses de Trèves ; moi je suis Jésuite, je suis de Trèves, ce serait donc une espèce de compensation faite en ma personne." — Monseigneur accorda. — Je fis donc le voyage de Goa avec un Père ; il fallait encore gagner le vicaire général, et surtout le chapitre de la cathédrale où se trouvaient déposées les reliques. Avec mon approbation de l'Archevêque, je n'eus aucun refus ; les chanoines me firent même l'honneur de m'accompagner à la chapelle où se conservait mon butin, et de faire ouvrir la châsse en ma présence. C'était trop d'honneur pour moi ; j'aurais voulu être seul. J'avisai donc, et je trouvai une excuse : « je n'avais rien apporté pour relever les reliques ; je reviendrai à un autre moment". Je songeai en attendant aux moyens d'y arriver seul, de prendre le plus possible et les meilleures possibles. Le P. Clarke, Goanais, consulté sur ces points, me sut indiquer l'heure convenable, me procura un visa du vicaire général, et m'assura que l'avis du public Goanais est que la partie du milieu (car la châsse était divisée en 5 compartiments, contenant chacune les ossements d'un des Martyrs), donc le compartiment du milieu devait être celui du P. Aquaviva, le plus célèbre des cinq. Je me présentai, muni de toutes pièces. Un vicaire seul m'accompagne ; je commence par No 1 ; je passe le plus beau morceau au Père ; puis aux Nos 2 et 3 ; ici se trouvait la tête ; tête magnifique ; c'était bien tentant ; la tête du P. Aquaviva ! "Si j'emportais cette tête, Monsieur le vicaire, qu'en dites-vous ?" — "Mais Monseigneur a pleins pouvoirs, fut la réponse. Et je cédai. J'en fis de même aux Nos 4 et 5 où se trouvaient également les têtes ; bref je volai tous les gros morceaux, ne laissant que les morceaux fins et délicats dans la châsse, le tout avec force compliments à l'adresse de Mgr de Goa, du vicaire général, du chapitre et surtout du vicaire charitable et complaisant ; j'aurai pour tous des souvenirs à Rome, etc, etc. Puis je m'en allai, craignant toujours de voir à mes trousses quelque chanoine irrité ; mais je promis de ne rien céder à qui que ce fût, et le lendemain, au plus tôt, je quittai Goa. Revenu chez moi, je fis faire une double châsse, j'emballai bien soigneusement les reliques, en ayant soin cependant de glisser quelques petites parcelles à part, pour mon usage personnel, d'après ce principe bien vulgaire : « tout ouvrier vaut son salaire ». Je m'embarquai avec mon dépôt précieux, sans autre événement fâcheux. A Messine, nous débarquâmes. La douane m'arrête ; je dois payer pour ma châsse. « Mais vous êtes donc de l'autre monde, dis-je au gardien, ce sont des reliques, a-t-on jamais payé droit d'entrée pour des reliques ?" — « Des reliques, Monsieur, des reliques, ça doit payer comme tout le reste ; je ne puis pas laisser passer" — "Mais alors conduisez-moi à votre chef, qu'on s'explique" — Le chef tira une longue liste des objets exemptés ; les reliques ne s'y trouvant pas, il conclut avec son subordonné que je devais payer. Sur mon refus obstiné, il voulut absolument me faire ouvrir, et c'est ce que je redoutais le plus. « Ouvrir, lui dis-je, ça ne se peut. Une châsse de reliques ne s'ouvre pas comme une malle de voyageur. Il y a d'abord double châsse, les deux fermées à plusieurs serrures cachetées en plusieurs endroits ; et ces sceaux, il est défendu de les briser. Mais tenez, voilà mon procès verbal, si vous ne vous fiez pas à mes paroles ; lisez et constatez si je vous dis la vérité ». Je lui présentai un procès-verbal écrit en gros caractères latins, que j'avais préparé exprès avant mon départ, afin de m'en servir en cas d'accident. Il lut ou fit plutôt, je crois, semblant de lire, et après

avoir parcouru des yeux quelques lignes, il eut l'air satisfait et ordonna de me laisser passer. C'est le seul incident remarquable du voyage des reliques. Arrivé à Rome, j'eus soin d'annoncer aussitôt au T. R. P. Général quelles richesses j'amenais; l'accueil qu'on me fit, n'en fut pas plus mal pour cela. On ouvrit la châsse, on exposa les reliques en lieu convenable, et quand les R. R. PP. Assistants les eurent vénérées, non pas d'un culte public, notez bien cela, on procéda à l'examen des pièces. Avant tout le P. Boëro voulait savoir ce qui était du B. Aquaviva. Je lui indiquai les dépouilles du compartiment n° 3. Il examina la tête; elle était vraiment superbe et capable de tenter tous les amateurs. Cependant était-ce bien la tête du B. Aquaviva? Le P. Boëro avait aussi des reliques de nos 5 Martyrs. Pour le n° 3 il avait entr'autres une cuisse; moi je prétendais en amener deux; il fallait donc renoncer à donner cette belle tête au B. Aquaviva. Mais alors, quelles sont ses reliques? comment les reconnaître: Après bien des expédients, le P. Boëro se rappela tout-à-coup avoir encore de lui une vieille coiffure en laine qui lui couvrait toute la tête et qu'il avait portée le jour de son Martyre. La chercher et en coiffer la tête n° 3, fut l'affaire d'un instant; elle était trop petite. Décidément j'avais été mal inspiré de réserver pour moi tant de reliques du n° 3. Cependant on continue la perquisition; la tête n° 4 ne lui allait pas plus; il ne restait que la tête n° 5, qui avait reçu par derrière un coup transversal de sabre; on met la coiffure, non seulement elle s'adapte très-bien, mais elle a même une large déchirure juste à l'endroit où la tête était fendue; le doute n'était plus possible; mais celui qui fut trompé dans cette affaire fut moi, vous le comprenez bien.

Extrait d'une lettre du P. de Bigault au Rédacteur. (Inspruck, 30 Décembre 1869.) — Notre université compte 213 élèves dont 110 Jésuites et 103 étrangers. Plusieurs Evêques allemands, français, américains se rendant à Rome se sont arrêtés à Inspruck. Quelques-uns sont descendus à notre maison. Je ne vous parlerai que de la visite de Mgr Martin, Evêque de Paderborn. Je vous envoie la traduction du compte-rendu qu'en a donné le journal périodique: La Correspondance de l'association des prêtres qui ont été élèves du pensionnat théologique à Inspruck. « NN. SS. les Evêques de Paderborne et de Seckau en voyage pour Rome, ont daigné hier assister à une petite soirée donnée en leur honneur par les élèves du convict théologique d'Inspruck. Le comte de Galen dans une chaleureuse allocution complimenta leurs Grandeurs. Quelques morceaux furent ensuite heureusement exécutés. Enfin Mgr de Paderborn Dr. Conrad Martin se leva et, en son nom et au nom de son vénérable confrère, remercia l'assemblée de son sympathique accueil; puis dans un discours pathétique, plein d'enthousiasme et d'onction épiscopale, il félicita ses auditeurs de ce qu'ils se dévouaient au service de l'Eglise dans ces temps de tristesse, de combat et aussi de gloire; il enviait leur jeunesse et leur bonheur si rare de passer leurs plus belles années sous la conduite d'hommes si distingués et si véritablement religieux.» Depuis longtemps Sa Grandeur entretenait le désir de visiter cet établissement qui lui a déjà fourni plusieurs prêtres zélés. Alors en sa qualité de président du Bonifaciusverein, l'éminent prélat exprima sa reconnaissance aux membres présents de l'association et nommément au rédacteur du Sendbote (Messager), le R. P. Malfatti, si actif pour les intérêts de l'œuvre (le Messager allemand rédigé par le R. P. Malfatti compte 13 000 abonnés). Les paroles que Sa Grandeur prononça à cette occasion méritent la plus sérieuse considération des amis de l'œuvre et de la bonne cause. L'illustre Evêque rappela d'abord la grande influence exercée par l'association et les progrès qu'elle a faits dans ces derniers temps grâce au concours des fidèles. Longtemps elle resta en ressources matérielles fort au-dessous du Gustav-Adolphverein. Son noble fondateur, le comte Stolberg, malgré tous ses voyages pour la répandre ne recueillait chaque année que 20 000 thaler (80 000 fr.); ses revenus montent aujourd'hui à 30 000 thaler, et l'an passé ils ont atteint 100 000 th. En 1866, les dons de la charité n'ont pas diminué, malgré la guerre. Depuis les 15 années de son existence la société n'a pas fondé et entretenu moins de 252 églises et écoles catholiques. Et pour que le lecteur se fasse une idée de ce que signifie ce mot: fonder et entretenir 252 églises, je cite ce qu'Alban Stolz écrit sur ce sujet: « Une station de mission coûte beaucoup; il faut entretenir un Ecclésiastique catholique; tant qu'on n'a pas réuni la somme nécessaire pour construire une église, il faut louer une salle ou un vaste local afin d'y célébrer le Service divin; il faut se procurer tous les objets indispensables pour offrir le S. Sacrifice de la Messe; il faut louer une autre maison qui servira d'école catholique pour les enfants, et l'instituteur doit être payé sur la caisse de l'Association puisque ni les communes ni les gouvernements protestants ne donnent rien. Mgr Martin racontait qu'autrefois dans son diocèse, pour ne parler que de celui-là, 6 000 catholiques chaque année abandonnaient la vraie foi par suite du manque

d'églises et d'écoles. Dans les 15 dernières années l'association a pourvu aux besoins religieux de 70000 catholiques. La vue de tant de bien accompli transportant alors l'illustre prélat d'un saint enthousiasme : « Oui, s'écria-t-il, l'avenir et la destinée du Bonifacius verein est aussi l'avenir et la destinée de la religion catholique et de l'Allemagne catholique. Enfin Sa Grandeur exhorta l'assemblée à accompagner de leurs prières les Évêques qui se rendaient à Rome pour le Concile et termina en rappelant ces paroles que prononçait il y a 30 ans un des plus illustres prélats de l'Église d'Allemagne : « L'Église a soif de prêtres pieux et zélés. » Sa Grandeur ayant donné sa bénédiction, Mgr. Zwerger prince-Évêque de Seckau, dans une courte et chaleureuse allocution dit qu'il s'unissait de tout cœur aux paroles que venait de prononcer son illustre collègue. Alors l'assemblée se sépara, mais chacun ressentait dans son âme un zèle plus vif pour la bonne cause et un amour plus grand pour sa vocation (Neue Tiroler Stimmen)

Traduction d'un article que le R.P. Schneemann a inséré dans le : Litterarischer Handweiser (No. du 10 Décembre).

Catalogue du clergé allemand dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Statistique de toutes les paroisses, stations et écoles des missions allemandes. — Guide des émigrants catholiques allemands - avec une carte ecclésiastique des Etats-Unis par Ernst Ant. Reiter, prêtre de la Compagnie de Jésus et curé de la paroisse allemande de la Ste Trinité à Boston (Massachusetts). Le profit de la vente est appliqué à la construction d'une église nouvelle et plus grande que l'ancienne, destinée aux Allemands de Boston et des environs. 1869. New-York, Cincinnati, Ratisbonne. — Librairie de F. Pustet in-8 - 274 pages. - 1. th. 4 f. — Ce livre, l'auteur nous l'apprend lui-même a un triple but. Comme Catalogue, il servira à tous les prêtres allemands de livre d'adresses ; comme Statistique, il donne un tableau clair et exact de toutes les paroisses, stations de mission et écoles catholiques allemandes aux Etats-Unis ; comme Guide, il offre aux prêtres et aux laïques, aux Européens et aux Américains, un moyen sûr de trouver les prêtres, les églises, les écoles catholiques-allemandes, dans ces régions immenses et encore incomplètement connues. Ce dernier but ne se présentait d'abord, ce semble, qu'incidemment ; mais à la fin ce fut uniquement pour l'atteindre que l'auteur, presque accablé déjà par les travaux que lui impose l'administration d'une paroisse de Boston, eut le courage de surmonter les fatigues incroyables d'une telle entreprise. Ce n'était pas en effet une petite besogne que de prendre des renseignements auprès de mille prêtres et plus, dispersés sur une étendue de pays presque égale à la partie du monde que nous habitons. Mais ces démarches étaient indispensables. L'auteur ne trouvant en haut lieu, ni secours ni appui, force lui fut de s'attaquer à chaque prêtre en particulier. Or, il nous le dit lui-même, pour obtenir la perfection et l'exactitude nécessaire dans une statistique il dut insérer dans les journaux catholiques ou envoyer directement par la poste, plus de 7000 demandes, accompagnées de cadres à remplir disposés absolument comme dans le livre, avec les mêmes divisions et les mêmes rubriques. Nous sommes redevables à cette infatigable activité d'un ouvrage qui satisfait toutes les exigences légitimes ; et les connaisseurs pardonneront aisément les quelques erreurs et lacunes inévitables, surtout une première année dans un travail de ce genre imprimé en allemand par des Américains. — Cet écrit commence par une introduction qui renferme des instructions pour les émigrants, et des propositions adressées au clergé allemand et aux rédacteurs de journaux. Vient ensuite le catalogue du Clergé avec le tableau des paroisses, des stations et des écoles catholiques, il comprend 250 pages. On donne le lieu et la date de naissance des prêtres ; le jour de leur ordination, celui de leur dernière installation, la durée de leur séjour aux Etats-Unis ; leur domicile habituel, le nom et l'ancienneté de leurs paroisses, les stations de mission qu'ils desservent, le nombre des baptêmes annuels et enfin combien il y a d'âmes, combien d'écoles, d'instituteurs et d'écoliers dans chaque paroisse. Le résultat général de cette statistique n'est pas aussi brillant à beaucoup près que nous le faisaient espérer les relations habituelles sur l'Eglise américaine. D'après le Catalogue le nombre des Allemands appartenant à l'Eglise catholique est seulement de 1 044 711. Or l'on peut bien admettre que les paroisses françaises et anglaises ne sont pas plus considérables que les paroisses allemandes ; en portant donc le nombre des catholiques des autres nations à 2 200 000 on arrive au chiffre total de 3 350 000 catholiques sur une population d'environ 40 millions d'habitants. Ces désertions de l'Eglise qui réduisent les fidèles à un nombre proportionnellement si petit ont pour cause, particulièrement en ce qui touche les Allemands outre l'action des sociétés secrètes et surtout des Rouges (Rothmänner), cette circonstance malheureuse que les émigrants s'établissent dans des localités qui ne possèdent ni paroisse ni école allemande. Lorsque nos compatriotes ont le bonheur de parvenir à un endroit où la vie

catholique est florissante, ils conservent ordinairement leurs mœurs et leur religion. L'on comprend par là qu'un prêtre zélé n'ait reculé devant aucune peine, devant aucun sacrifice pour composer une statistique des églises allemandes qui indiquât aux émigrants les lieux où leur foi et le salut de leurs âmes sont exposés à moins de dangers. C'est aussi pour ce motif que nous croyons ne pouvoir trop recommander la diffusion de l'ouvrage du P. Reiter dans les contrées qui envoient en Amérique de nombreux colons, et surtout parmi le Clergé de ces provinces.

Si le Catalogue restreint singulièrement le nombre que nous pensions être de catholiques aux Etats-Unis, il constate d'autre part des résultats bien consolants et qui surpassent de beaucoup notre attente, je veux parler du nombreux Clergé allemand et de ses nombreuses écoles paroissiales. De 3 500 prêtres qui se trouvent aux Etats-Unis il n'y a pas moins de 1160 allemands, et dans presque toutes les paroisses on a établi au prix d'énormes sacrifices du côté des fidèles, et de fatigues non moins grandes du côté du Clergé, des écoles paroissiales où 133 322 enfants reçoivent l'instruction. La plupart de ces Ecclésiastiques allemands si nombreux et si zélés qui sont en Amérique sont partis d'Europe. Nouveau motif pour le Clergé allemand de faire bon accueil au Catalogue qui lui procure des notices exactes sur tant d'anciens amis et de vieilles connaissances. Enfin l'ouvrage du P. Reiter est intéressant surtout par la richesse des matériaux de statistique qu'il contient. On n'y a point admis ces résultats en bloc et arbitraires dont on s'est contenté jusqu'ici, mais on a composé un tableau détaillé de toutes les paroisses, et l'on y a joint une carte ecclésiastique des Etats-Unis fort exacte. L'éditeur a mis en vente séparément cette grande carte où chaque ville est marquée avec soin. Cette carte est sur fort papier et dans un étui élégant. Pour terminer nous exprimerons le désir qu'une autre année, car il est hors de doute que cette première année du catalogue ne sera pas la dernière, l'auteur nous donne non seulement le nombre des baptêmes, des enfants qui fréquentent les écoles et des paroisses, mais encore celui des mariages et des décès. Ces derniers renseignements nous semblent aussi faciles que les premiers à obtenir des Curés; mais ils augmenteraient notablement encore le mérite de l'œuvre.

Autriche. — Extrait d'une lettre du P. Bole. (1er Janvier 1870) — Le pouvoir en Autriche se sent plus fort, les relations de son gouvernement avec Rome sont moins tendues, le St. Père conçoit de plus heureuses espérances pour l'avenir, le parti Joséphiste se sent moins appuyé, plus faible et à la veille peut-être de quelque échec. Pour ce qui nous concerne, nous n'avons plus rien à craindre pour le moment. Je suis autorisé non seulement à le penser, mais encore à l'affirmer, sans pouvoir m'expliquer davantage. Est-ce à dire que nous jouissions d'une paix parfaite? Non certes. Les fureurs révolutionnaires rugissent toujours contre nous avec d'autant plus de rage qu'elles se sentent impuissantes. Il y a huit jours à peine qu'on nous traînait dans la boue dans le drame crapuleux du dernier Jésuite. Quelques semaines auparavant un des juifs les plus opulents de la cité ameutait par ses déclamations furibondes contre nous toute la canaille des échoppes et des bouges. Mais la justice de Dieu ne se fit pas attendre. Puissant et fort, d'une santé robuste et florissante, cet impie se vit instantanément couvert d'une lèpre hideuse et inconnue. Tout son corps bourgeonna de pustules noires et purulentes qui firent tomber en lambeaux ses chairs, comme incendiées par des charbons ardents, et le rongèrent tout vivant dans l'espace de 24 heures. J'étais à Vienne quand on allait jeter aux vers cette pâture immonde. — Ici comme ailleurs du reste les extrêmes se touchent. A côté des théâtres et de ces lieux consacrés au plaisir et qui regorgent de monde, vous voyez des églises pleines de pieux fidèles. A les voir et à les entendre surtout vous diriez deux peuples tout différents. Celui que j'ai vu, soit à St. Etienne, soit à l'Université m'a singulièrement surpris et touché. C'était un jour ordinaire de la semaine, il n'y avait ni fête ni solennité, et pourtant il y avait près de 1000 personnes à la cathédrale, et notre église qui est passablement spacieuse était presque pleine. Or, tout ce monde tantôt priait à haute voix et tantôt chantait doucement des chants sacrés avec un accent de foi et de piété tout-à-fait pénétrant. Je demandais à nos Pères si leurs sermons étaient bien suivis: On y accourt en foule, m'ont-ils répondu, et chaque dimanche nous voyons mêlés au peuple des grands de la Cour, des Seigneurs et plus d'un Archiduc. Il est tel Père qui me disait: « Pour vous prouver le travail qui se fait ici, vous saurez, mon Père, que pour ma part j'ai entendu plus de 22 000 confessions l'année dernière. Presque toutes les missions, triduum, retraites Ecclésiastiques et autres sont données par nos Pères » — « Mais comment vivez-vous ici ? » — « A l'étroit, comme vous le voyez, puisque nous n'avons que 11 chambres, et puis d'aumônes et seulement d'aumônes. Ce sont quelques saintes âmes qui se sont cotisées pour nous fournir tout ce dont nous avons besoin; et jamais rien ne

nous a manqué." J'avais témoigné le vif désir de voir la chambre où notre aimable St. Stanislas reçut le Pain sacré de la main des Anges. Cette ineffable consolation je l'ai eue. J'ai donc eu le bonheur de voir cette chambre appartenant alors, comme vous le savez, à un Luthérien, achetée dans la suite par un catholique qui en a fait une chapelle, et dernièrement restaurée par un Juif... converti. Rien de plus gracieux que cette charmante cellule au plafond légèrement voûté, où se jouent, ainsi que sur les panneaux des murs, les plus capricieuses arabesques servant de cadres aux jolis médaillons où toute l'histoire de notre saint se voit fidèlement représentée. Sur l'autel, entre les chandeliers d'argent qui le parent, il y a de riches reliquaires dont le plus précieux occupe la place du tabernacle; c'est derrière ce soleil en vermeil qui renferme les reliques les plus insignes de notre cher Saint que le dernier Provincial de la Basse-Autriche, quand la Compagnie fut supprimée, vint déposer les clefs des archives et de la maison-mère de la province. Et c'est là que le premier Provincial de la nouvelle Compagnie, s'empressant de visiter ce sanctuaire à jamais béni, retrouva, guidé sans doute par ce fidèle dépositaire, ces mêmes clefs, avec un écrit constatant le dépot qui lui en avait été fait par le dernier Provincial, pour le remettre à son successeur, si Dieu, comme il l'espérait lui en donnait un. Toutes ces espérances ont été réalisées à la lettre, et je m'estime bien heureux de l'avoir pu voir moi-même et d'avoir entendu tous ces détails que je vous transmets, vous souhaitant d'avoir, en les lisant, le même plaisir que j'ai eu en les entendant. ...;

Faits divers. — C'est une chose utile que de réunir de bonnes réponses aux objections contre la religion; si cela était déjà autrefois utile, les différents voyages des Scolastiques, qui ont quitté Presbourg cette année, semblent montrer que cela est aujourd'hui nécessaire; mais je leur laisse la parole: je ne fais que traduire. Ce sont d'abord deux Frères allant à Inspruck, qui rencontrent un officier supérieur des Hussards: Il les salue poliment; à peine installé il se tourne vers nous et nous demande où nous allions; son air distingué, la franchise peinte sur ses traits, m'inspirèrent de la confiance, et je lui répondis en toute simplicité. — Ces Messieurs sont...? — Ne vous effrayez pas, Monsieur, c'est un nom bien décrié, à cet époque; nous sommes Jésuites. — Bien décrié, en effet; mais de grâce, ajoute-t-il, votre Ordre n'a pas d'avenir, tout le monde instruit est contre vous, vous êtes jeunes... abandonnez un genre de vie si précaire. — Que notre Ordre ait de l'avenir ou non, cela dépend de Dieu et non des hommes; quant à ce que vous affirmez, que tout le monde instruit est contre nous, vous me permettrez d'en douter. Et d'abord les honnêtes gens, le vrai peuple ne nous est pas hostile... Quant à ce qui regarde l'abandon de notre vocation, nous sommes persuadés que Dieu donne et précise la vocation, et que l'homme ne saurait ni la faire ni la changer contre la volonté de Dieu. Que dans la Compagnie se trouvent des hommes qui ont la vocation au sacerdoce seulement comme Jésuites, c'est ce que semblerait prouver ce fait: que lors de la suppression de l'Ordre beaucoup de jeunes clercs rentrèrent dans la vie laïque parcequ'ils ne se sentaient pas la vocation d'entrer dans un autre Ordre religieux. — J'admire une pareille fidélité à vos vocations, un pareil dévouement; mais enfin la question de votre existence est toujours la première de toutes les questions. — En cela nous nous confions en quelqu'un qui voit de plus haut que les hommes, et qui sait mener les menées des hommes à ses fins. Que nous le puissions à bon droit, l'histoire le prouve. Si l'Europe ne veut plus de nous, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique nous recevront à bras ouverts, comme cela a lieu maintenant: je ne crois donc pas que nous méritions votre admiration, car quand Dieu donne la vocation, il donne aussi les forces nécessaires pour la suivre, et cela dans toutes les difficultés. — Mais Messieurs, interrompit notre officier, là entre nous, il faut qu'il y ait un défaut d'organisation dans votre Ordre; il a toujours eu tant d'adversaires, et précisément parmi les gens éclairés. Cela ne saurait s'expliquer sans cela. — D'abord Monsieur, vous me concéderez une petite distinction; à savoir que ce n'est pas l'intelligence, l'esprit, mais un grand caractère, un cœur noble et généreux, et pour parler chrétiennement, la vertu, qui rend un homme grand et respectable; et que par conséquent un homme très-éclairé, et très-intelligent, peut être en même temps un grand coquin. Ceci posé pour ce qui est de nos adversaires, il faut les diviser en deux catégories:.... Ceux qui nous connaissent bien, et qui pour cela même nous haïssent, ceux-là sont nos ennemis irréconciliables; car notre tendance est directement opposée à la leur; mais ne sont-ils pas aussi les adversaires de tout ordre? De pareils ennemis ne sont pas un blâme. La seconde cathégorie se compose de ceux qui ne nous connaissent pas, ou qui ne nous connaissent que par ouï-dire, c'est-à-dire tels que le mensonge et la calomnie nous dépeignent, que ceux-là viennent dans nos maisons, qu'ils apprennent à nous connaître par les faits, et ils seront nos amis. — Je crois bien que les particuliers sont généralement bons; mais on assure cependant universellement, que vous

avez certains principes de morale : la fin sanctifie les moyens.... il faut bien qu'il y ait quelque fondement. — Je lui racontai l'histoire du P. Roh avec la particularité de 1000 florins promis, ils sont encore à gagner, ajoutai-je. Du reste, Monsieur, faites-nous ce plaisir, allez à l'occasion visiter nos collèges, examinez notre vie, nos œuvres, venez à nos sermons, à nos confessionnaux, et vous verrez par vous-même, si tout ce que l'on dit, tout ce que l'on assure, tout ce que l'on imprime même est fondé. ... L'argument lui plut ; il devenait de plus en plus confiant, il nous demanda pourquoi en public nous ne nous élevions pas plus énergiquement contre nos adversaires, et ne réfutions pas leurs accusations ? — Les principaux mensonges sont réfutés depuis longtemps au long et au large ; mais ceux qui parlent ne veulent le plus souvent entendre qu'une seule cloche ; répondre à toutes les calomnies est inutile et impossible ; en outre nos adversaires ont sur nous cet avantage qu'aucun moyen n'est au dessous d'eux, aucune arme trop déloyale. — Sans doute vous ne pouvez employer le mensonge et la calomnie ; mais les fautes réelles et notoires de vos adversaires, ne pourriez-vous pas les mettre au jour, et détruire ainsi l'autorité de leurs assertions ? c'est un droit que vous avez, c'est un devoir. — Le seul inconvénient, c'est que l'un des Commandements de Dieu défend d'attaquer la réputation du prochain, et qu'un des principes fondamentaux du Christianisme est de rendre le bien pour le mal. » Ceci lui semblait bien dur. — De fil en aiguille, nous eûmes à employer nos connaissances d'éthiques à propos de tous les évènements du jour. Les difficultés de Mgr. l'Evêque de Linz avec le gouvernement, l'histoire de Cracovie ne pouvaient manquer d'arriver, et à ce propos notre officier de déblatérer sur le célibat, c'était à son avis la honte du 19me siècle, et l'affection des époux était le nec plus ultra du bonheur humain. — Sur mon objection que c'était une grosse erreur et qu'il y avait des biens beaucoup plus élevés, il le nia fortement, et chercha à établir que l'amour humain dans son plus pur idéal, était le bien suprême et que personne ne s'y pouvait soustraire. — Je lui rétorquai la première partie de son assertion par un argument ad hominem : Monsieur est militaire, une guerre éclate ; vous avez une fiancée, une femme, des enfants ? et cependant je suis persuadé que vous quitteriez tout, et que rien ne vous empêcherait de tomber en héros, s'il le fallait, pour être fidèle au devoir et au pays. — Oui, mais c'est ici tout autre chose : l'honneur et le devoir commandent. — Vous voyez donc Monsieur, qu'il est des biens plus élevés que l'amour dans la famille. Quant à ce besoin du cœur humain d'aimer, le christianisme ne l'a pas méconnu : seulement il dirige, épure, et conduit l'amour lui-même, et présente aux chrétiens dans l'amour de Dieu un objet qui n'est ni périssable, ni imparfait et qui seul suffit à lui donner le repos. —— Sur la ligne de Pesth ce furent des élèves de l'école militaire qui voyant une soutane virent l'occasion bonne d'attaquer l'inquisition ; c'est toujours l'histoire de l'ogre chez les ignorants. — Mais Messieurs, pourriez-vous me dire ce que c'est que l'inquisition, contre laquelle vous parlez si bien ? Nos jeunes cadets se regardent.... Motus ! — Puisque vous ne le savez pas, je vais vous le dire. Et il leur fit l'histoire de ce tribunal depuis son origine... Battus sur ce point, ils se rabattirent sur l'impossibilité pour les hommes d'être tous, les descendants d'Adam : ils voulaient une race particulière pour l'Amérique, et leur argument était celui-ci : Par où les descendants d'Adam auraient-ils passé ? — Mais Messieurs, on apprend en septième ce que sont les îles Aléoutiennes et le détroit de Behring. Nos cadets prirent le parti de se taire et de causer d'autre chose. —— Plus loin monte un député au Landtag de Pesth, qui voyant des Jésuites, leur déclare à brule pourpoint qu'il va agir de toutes ses forces pour les faire expulser de Hongrie, mais la discussion ne manque pas d'intérêt : Le député s'était plongé dans la lecture d'un journal, quand il a fini, il le tend au Scolastique en lui désignant l'article Histoire de Cracovie. Quand il eut fini : — Eh bien qu'en dites-vous ? — Autant de balourdises que de phrases. — Vous êtes clérical Monsieur, et je comprends que vous parliez ainsi, mais encore faudrait-il prouver. — Cela n'est pas bien difficile. N'est-ce pas une absurdité d'affirmer que les ordres religieux du moyen-âge ne s'occupaient jamais de choses spirituelles (sic) cela se trouve dans la seconde ligne, et les suivantes ne sont pas mieux pensées. — Vous êtes peut-être religieux vous-même ; puisque vous les défendez si bien ? — Oui Monsieur, et Jésuite, qui plus est. — Fort bien, je me rends au Landtag de Pesth, et nous nous efforcerons de vous faire sauter : il faut que vous quittiez la Hongrie. — Faites ce que vous voudrez Monsieur, nous ne craignons pas ; et du reste nous ne manquons pas d'amis. — Nous saurons bien persuader ceux-là aussi. Vous êtes des rétrogrades, des ennemis du progrès et de la liberté. Il faut que vous quittiez. — Nous existons cependant dans d'autres pays, où l'on ne comprend pas mal, je crois, ce que c'est que la liberté : la France, la Belgique... La Belgique est bigotte, la France... notre type, notre idéal c'est l'Italie. — Nous ne tenons pas à la glèbe. Pour moi je vous le déclare, j'aime bien mon pays, et cependant demain s'il le faut, pour être

fidèle à mes convictions, je le quitte et vais demander à d'autres contrées plus libérales le droit de vivre fidèle à mes principes. — Ayez vos principes, je suis les miens, nous nous rencontrerons au Landtag et nous lutterons. — Quoiqu'il en soit et que vous nous chassiez au nom de la liberté et du progrès, ou non, regardez moi bien Monsieur, nous nous rencontrerons un jour à un autre tribunal, vous me reconnaîtrez là bas, c'est là que notre cause sera jugée en dernier ressort. Heureux qui aura eu les bons principes. — Je ne crois pas à Dieu, je suis athée. — Vous ne croyez pas à Dieu parceque vous le craignez. — Je n'y crois et ne le crains pas. — Malheur alors ! tant pis pour vous, votre ruine est d'autant plus certaine. On se tut. En arrivant à Pesth, le député en quittant les Scolastiques : « Monsieur, lui dit-il, vous m'avez parlé comme peu d'hommes jusqu'à présent ; mais je ne vous en veux pas : un Hongrois, quoiqu'il soit, doit savoir affirmer ses convictions. — Si le Landtag vous laisse quelque loisir, je serais heureux, Monsieur, de recevoir votre visite à Kalaza (où le Père se rendait, c'est un collège Hongrois), vous pourriez peut-être perdre là plus d'un préjugé, et vous persuader par vos propres yeux que les Jésuites ne sont pas si ennemis du progrès : Ils se serrèrent la main en se quittant. — Vous voyez, mon R. Père, quels sont les sentiments des libéraux vis-à-vis de la Compagnie, et quelles tendances charitables ils auraient à notre endroit. Ils font bien ce qu'ils peuvent ; et dans notre ville de Presbourg on peut contempler à la porte des débits de tabac une belle gravure richement encadrée qui représente : L'histoire de Barbara Ubrick la nonne enterrée ; de nombreuses représentations de théâtre sur le même sujet, étaient destinées, sans doute, à renseigner la société sur ce grand scandale du 19me siècle. En vain les journaux de Cracovie ont-ils démenti leurs premières assertions ; en vain a-t-on prouvé que le fait était connu de tous les médecins du couvent, et que ce n'était qu'une charité peut-être excessive qui avait déterminé la Supérieure à conserver dans la maison cette pauvre folle, l'occasion était bonne de japper et de mordre ; on s'en est donné à cœur joie. — [Un autre petit fait encore, et aussi gentiment travesti, se passait il y a quelque temps à Vienne. — Vers 10h du soir ou du moins à une heure indue, se présente à un hôpital tenu par les Sœurs de Charité, un homme demandant asile pour la nuit et se disant malade. Il parlait avec peine ; on ne pouvait se rendre compte de son mal. Bref il fut admis et couché dans une des salles. Le lendemain, après avoir ronflé toute la nuit, il se disait guéri, il dut cependant attendre pour se lever, la visite du médecin. Celui-ci accorda aussitôt le permis de sortir, et recommanda comme seul traitement de ne pas tant boire, pour éviter le retour du mal. D'après les règlements, on remit au malade les 50 Kreutzer que reçoit tout malade sortant de l'hôpital, et mon homme partit content. Le traitement était de son goût à ce qu'il paraît, le fait est que quelques jours après mon homme revient à la même heure et dans le même état, et comme on faisait difficulté de le traiter, il se mit à injurier les employés, et fut mis à la porte. De là grande rumeur parmi la juiverie. Les plus violentes invectives contre la prétendue charité des Sœurs dites de la Charité ! Un pauvre malade avait été jeté brutalement sur le pavé, sans secours. Et cette atrocité avait eu lieu à Vienne... Voilà la charité chrétienne ! Vous comprendrez quand je vous dirai que presque tous les journalistes de cette capitale sont 1° Juifs et 2° est-ce ajouter quelque chose de plus en disant : vendus à la franc-maçonnerie. Le résultat de tout cela a été des injures, des mauvais traitements pour des Sœurs de Charité dans plusieurs villes d'Autriche ; à Prague par exemple. Et cela en plein jour et sans répression. Dernièrement encore un Juif émettait devant deux des Nôtres le charitable espoir de voir bientôt l'Autriche débarrassée de ses curés ; sans doute, ajoutait-il, je n'ai rien contre les particuliers, je les crois même assez honnêtes, mais c'est à la Caste que j'en veux. Le convoi qui arrivait à destination ne permit pas au Juif d'expliquer sa pensée, ni à nos Frères de la comprendre. — Mais en voici assez sur le côté moins beau de la médaille ; ces criailleries ne font que peu de chose : certaines mesures sont plus inquiétantes, plusieurs Frères ont été inquiétés à propos du service militaire, et ont dû comparaître ; cependant tous sauf un Frère Coadjuteur novice, se sont tirés d'affaire, même sans le bréviaire. L'un d'entre nous a dû prêter ici le serment de la milice comme agrégé à la Landwehr, moyennant cette formalité il a cependant obtenu de continuer ses études, et le major devant qui il a dû s'obliger, l'a même assuré que même en cas de guerre, il ne serait pas requis. Les jeunes clercs et même les prêtres peuvent cependant en cas de besoin, être requis, non pas il est vrai pour le service actif, mais comme aumôniers, ou dans les hôpitaux militaires. Laval possède un Scolastique de plus, grâce à ces mêmes difficultés en Prusse. Pour lui on a été beaucoup plus loin, il avait été condamné comme déserteur à un an de forteresse et à un ou deux ans de service militaire : son ordination comme sous-diacre ne devait pas le sauver. Il se pourvut en grâce auprès de sa Majesté le Roi de Prusse. Sa demande fut rejetée, il a dû comparaître. Pour éviter de plus grandes difficultés pour la Compagnie, le R. P. Général le délia de ses vœux, en lui promettant de le recevoir de nouveau, s'il parvenait à surmonter cette difficulté. Son avocat ne parvint pas à le faire libérer et il

devait purement et simplement servir pendant un an. En même temps il lui donna le conseil de décamper s'il le pouvait. Ainsi dit, ainsi fait, et après identité du sujet reconnue à Paris, il fut envoyé en philosophie à Laval.

France. — Strasbourg. — Un de nos Pères de la résidence de Strasbourg nous raconte les deux traits suivants.

Il y avait dans le Haut-Rhin deux enfants possédés du démon pour avoir mangé une pomme qu'une vieille femme leur avait donnée ~~à manger~~. L'un d'eux fut amené à Strasbourg (fin de Septembre) et là après que M. le Vicaire général, le Supérieur du Gd Séminaire, le R. P. Eicher eurent constaté la possession, un de nos Pères fut chargé des exorcismes. Le démon déclara qu'ils ne sortiraient qu'au troisième jour, (car ils se disaient deux); mais dès le second jour, le Père au lieu de suivre les exorcismes ordinaires, commença par les litanies de la Ste Vierge: puis arrivent les sommations, mais le diable refusant obstinément de sortir, le R. P. Souquat par une sorte d'inspiration saisit une statue de l'Immaculée-Conception qu'il venait de bénir, et la posant sur la tête de l'enfant: « Souviens-toi, satan, s'écria-t-il, que c'est Celle-ci qui t'a écrasé la tête, et c'est en son nom que je t'ordonne de sortir! Sortiras-tu? — Il faut bien, dit piteusement le démon. Aussitôt les contorsions et convulsions diminuèrent jusqu'à ce que l'enfant tomba dans un paisible sommeil. Bientôt il se réveilla délivré; on lui fit dire ses prières, l'Ave Maria, ce qu'on n'avait jamais pu obtenir de lui, puis on récita le Te Deum et on le remit à sa mère, bien heureuse de ce qui venait de se passer. — Restait le second enfant. Mgr l'Évêque de Strasbourg en chargea le propre Curé de ces malheureux. Là comme à Strasbourg, comme déjà à Notre-Dame des Ermites, les exorcismes ordinaires n'eurent pas d'effet. Alors le Curé suivit la marche du Père: Imperat tibi Virgo Immaculata, s'écria-t-il, et aussitôt le démon fit ses apprêts de départ. Seulement il demanda à entrer dans un troupeau de moutons, puis dans un autre; le bon Curé refusa net, et force fut enfin au misérable de déguerpir sans autre billet de logement. Gloire à Marie!

Voici une autre petite histoire des tromperies du démon, dont le dénouement remonte bien à l'an passé, mais dont je n'ai su tous les détails que depuis peu. — Au commencement du temps pascal 1869, je fus appelé au parloir par une personne en costume de servante, qui m'était inconnue. « Mon Père, me dit-elle, ayez pitié de moi et écoutez-moi avec un peu de patience, vous avez devant vous une personne damnée! — Oh! fis-je, la damnation n'est pas encore si terrible tant que vous êtes ici. — Je sais bien ce que je dis, continua-t-elle, Dieu m'a prédestinée à la damnation éternelle et voilà 8 ans que je vis dans cette conviction, et 5 ans que je ne fréquente plus ni église ni Sacrements de peur d'augmenter mes tourments en enfer. — Dieu, Mademoiselle, ne prédestine personne à l'enfer, et c'est tout simplement une hérésie protestante que vous venez d'énoncer. Vous êtes sous l'influence d'une évidente illusion du démon et il importe d'en sortir en reprenant vos devoirs religieux. — Mais, me sera-t-il permis, mon Père, de me confesser encore? — Non seulement cela vous est permis, vous y êtes obligée sous peine de péché grave! — Eh bien je viendrai dans 8 jours? — Non pas, mais tout de suite, répondis-je, redoutant que pendant ces huit jours le démon ne fît encore des siennes. Elle se confessa le même jour, communia deux jours après, puis encore au bout de 8 jours et depuis ce temps elle use de la Communion très-fréquente avec un bonheur et une paix indicibles. — Voici maintenant son histoire qu'elle m'avait racontée en partie lors de la première entrevue mais qu'elle détailla plus tard. Marie, c'est son nom, naquit en Allemagne d'une famille chrétienne et au dessus de la condition de servante, qu'elle avait maintenant. Dans sa jeunesse elle avait du goût pour les plaisirs mondains, la danse surtout faisait ses délices. Ni exhortations, ni confesseur, ni confession générale ne purent la déterminer à y renoncer, lorsque la maladie et la mort de sa mère produisirent cet effet. Marie avait vu trois fois en songe que sa mère mourrait sans Sacrements; mais ne la voyant pas très-malade, retenue aussi par une sorte de respect humain, elle n'en dit rien. Tout-à-coup sa mère est obligée de se coucher et meurt subitement et avant l'arrivée du prêtre. Le songe s'était réalisé, et Marie au comble du désespoir s'accusait de la perte éternelle de sa mère. C'est alors que pour réparer sa faute elle commença une vie de pénitence et d'abnégation. Elle avait toujours eu une grande répugnance à songer à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle se surmonta, et bientôt cette méditation devint continuelle, même au milieu de ses nombreuses occupations. Alors rien ne lui coûta plus, elle se réjouissait de souffrir afin d'être semblable à Jésus souffrant; son intelligence fut éclairée de vives lumières et son cœur inondé de bonheur. Mais de là même naquit la tentation. Semblable à Lucifer, dit-elle, je me repliai sur moi-même, et me trouvai forte par moi-même, pouvant me passer de Dieu. Aussitôt mon intelligence s'obscurcit, je me dégoûtai peu à peu de méditer sur la Passion; mais je me croyais dévote, me levais à 3h du matin pour prier, jeûnais à maigrir beaucoup, pensant ainsi imiter les Saints. Oui, me dis-je, je veux être une sainte, et je crois

même que je ne le suis déjà pas mal. Mais cette sainteté de fabrique humaine ne fut pas de longue durée. Bientôt les troubles, le soulèvement de toutes les passions, le désespoir surtout pendant ses examens de conscience et ses confessions l'affaiblirent au point qu'elle crût être abandonnée de Dieu, avoir le cœur rempli de démons, être elle-même un démon et vouée à la damnation. Après quelque temps de pareille vie, pendant lequel elle avait abandonné les Sacrements, elle reprit avec un nouveau courage, priant beaucoup et surtout la Ste Vierge pour en obtenir de sortir de cet état, mais en vain. Un jour qu'elle priait avec ferveur, elle crut voir la Ste Vierge dans les airs lui souriant avec bonté et l'assurant de son secours. Cette vision ne disparut plus, Marie la consulta dans tous ses doutes; elle en reçut entre autres réponses, celle de faire par amour pour Dieu les choses douteuses, qui dès lors ne seraient pas péché; et de s'approcher le plus possible de la Ste table, même sans la permission du confesseur; car c'est de là que lui viendrait le salut. Elle obéit, et de fait ne dit rien de tout cela, de peur que son confesseur ne la traitât d'illuminée. Cela dura jusqu'en automne 1864: Elle était moins tourmentée il est vrai, mais dans l'obscurité la plus entière, ne pouvant savoir si elle faisait bien ou mal. A cette époque la vision disparut subitement. Le désespoir revint, et un jour pendant qu'elle priait, elle entendit distinctement le démon se moquer d'elle et lui dire: « tu es trompée, la vision c'était moi, et maintenant tu es certainement damnée, puisque tu m'as écouté et reçu tant de Communions, qui toutes sont indignes.» Qu'on juge de son désespoir, mais ne voulant pas être damnée, elle résolut de faire violence au ciel: elle ne mangea plus pendant quelque temps et se soutint avec un peu d'huile de foie de morue. Un soir elle se dit: je ne me relèverai plus que je sois exaucée, et elle resta en prières jusqu'à deux heures du matin. A ce moment, elle aperçoit une grande main au-dessus d'elle, un rayon d'espérance luit en son Cœur; mais bientôt la main devint grande comme le ciel entier, et elle entendit une voix dure: Cesse de prier, je suis Dieu, et ta prière m'est en abomination; pour toi, plus de secours. Il est vrai que tous les hommes peuvent se sauver, mais toi, tu es tombée comme Lucifer, et quand je voudrais te pardonner, je commettrais une telle injustice, qu'à l'instant je cesserais d'être Dieu. En même temps, elle fut intérieurement comme éclairée et convaincue de la vérité de ces paroles. Mais se rappelant que Satan l'avait déjà trompée une fois, elle demanda ce qu'elle avait à faire, songeant que le démon ne pouvant pas lui donner un Conseil qui fût bon, elle pourrait ainsi le reconnaître. Mais elle comptait sans son hôte. Elle reçut la réponse suivante: Evite toute espèce de péchés, car la punition en surpasserait tout ce que ma toute puissance même pourrait endurer. En même temps elle vit l'enfer dans toute son horreur. La voix continua: tu es maudite comme le démon, et pour cela indigne de toute grâce: tu ne saurais que profaner les choses saintes, tu ne peux pas plus communier, prier, visiter une église que le diable lui-même. Tout ce que tu fais est pour toi péché mortel, toute respiration, toute nourriture, chaque fois que tu foules la terre; car c'est abuser des créatures de Dieu, et tu ne saurais vivre un instant sans commettre de péché. En même temps elle vit comment ses péchés se multiplieraient à l'infini, si elle vivait quelque temps, et comment le mieux serait de mourir tout de suite, pour épargner cette aggravation de l'enfer. Enfin il lui prédit qu'elle n'atteindrait pas un âge très avancé, qu'elle serait encore heureuse avant sa mort, et que c'est alors qu'elle tomberait subitement en enfer. Le plus grand de tous les péchés, ajouta-t-il en terminant serait de révéler à qui que ce soit ce que tu viens de voir et d'entendre. — J'étais tellement abasourdie, dit-elle, que je ne doutais nullement de la vérité de ce qui venait de se passer. Mais je ne pouvais pas me résoudre à être damnée. Je m'adressai à la Ste Vierge. Elle apparut, mais je ne distinguai pas bien sa figure. Elle me repoussa avec horreur, en me disant que c'était un très grand péché pour moi de conserver la moindre espérance. Je ne me tins pas encore pour battue, je m'adressai aux Saints. Aussitôt j'aperçus toute une armée de saints parmi lesquels je reconnus St Louis de Gonzague et mes saints de prédilection. Tous me regardèrent avec beaucoup de pitié, et me dirent: « Très volontiers nous prierions pour toi, s'il était possible que Dieu put te sauver. D'ailleurs, nous tous avons été sauvés par notre humilité (et en même temps ils me montrèrent en leur cœur quelque chose qui signifiait l'humilité) et toi tu l'as perdue et comme elle ne saurait jamais être remplacée, tu es damnée sans ressource. Il était près de 4h du matin. Elle était encore à genoux. Ecrasée par la tristesse et le désespoir elle alla pleurer près de sa sœur, sans oser lui parler de ce qu'elle avait vu. A partir de ce moment sa vie devint intolérable même pour le temps où elle éprouvait un demi soulagement. D'un côté elle craignait le scandale en s'abstenant des pratiques religieuses.

De l'autre c'était un tourment effroyable, un espèce d'enfer d'en accomplir quelques unes : quand par hasard on lui présentait de l'eau bénite elle essuyait ses doigts en secret de peur d'augmenter ses tourments. Son père ne voulut pas la laisser partir, elle fuyait son confesseur, elle appela donc la mort, ses préparatifs de suicide étaient même faits, quand elle fut retenue par la pensée qu'elle ne ferait qu'empirer son mal et qu'en attendant elle souffrirait toujours moins ici qu'après sa mort. C'est cette pensée qui la retint mille fois dans cette tentation de suicide. Tout-à-coup elle profita du mariage de son frère et s'esquiva pour prendre service dans une grande ville. Là elle était inconnue et délivrée de tout acte religieux, ce qui la soulagea un peu. En revanche, la dureté des maîtres et des travaux, lui firent endurer des peines corporelles capables d'épuiser un homme robuste; c'est ainsi qu'elle passa plusieurs années sans feu en hiver, logée dans un galetas ouvert, dont le sol et le lit étaient le soir couverts de neige, n'ayant pour toute nourriture que quelques pommes de terre glaciales, les mains crevassées jusqu'au sang. Toutefois elle montrait extérieurement un courage inébranlable et ne laissait jamais supposer le tourment qu'elle portait en son cœur. Voici venir l'enfer, dit-elle, et ce sera bien autre chose : elle aurait consenti à vivre ainsi toute l'éternité, si cela avait pu se faire. Voyait-elle une fleur, entendait-elle une belle harmonie; ah ! dit-elle, en enfer je n'aurai pourtant rien de tout cela, j'ai perdu mon Dieu et par ma faute. Elle finit par se résigner, et accepter l'enfer parceque Dieu le voulait ainsi. Parfois elle se réjouit de ce que Dieu vivait encore quelque part quoiqu'elle l'eût perdu; ou bien elle disait : « Mon Dieu, vous savez avec quelle ardeur je vous prierais si cela m'était permis ? » De temps en temps elle eut recours à quelque pèlerinage, mais toujours elle se sentit comme repoussée par la Ste Vierge. Cette vie cependant sans prière, sans sacrements, sans mérites, lui causait un vide affreux, et elle aurait vu la mort sans effroi. Enfin le moment de la délivrance approchait. A Strasbourg elle fit la connaissance d'une de nos bonnes congréganistes, et pour ne pas se trahir elle se laissa persuader de l'accompagner deux fois aux instructions de la retraite donnée dans notre chapelle. Les sujets de l'instruction qu'elle entendit étaient : le bonheur que procure une confession sincère et le bonheur que causa le retour du prodigue. « Ah, si ce Père prédicateur savait combien je désire me confesser, pensait-elle ! Mais pour moi plus de confession ! Et pour éluder la pressante invitation du retour à l'exemple de l'enfant prodigue, le diable lui fournissait une explication toute particulière : « Si le prodigue avait perdu l'usage de ses jambes, il n'aurait pas pu retourner malgré sa bonne volonté; voilà mon état, j'aurais bien la volonté mais je n'en ai plus les moyens ? » Quelques semaines plus tard, sa maîtresse l'envoya un soir à la cathédrale. Après une terrible lutte intérieure elle s'y résigna. Ce soir c'était le P. Klingkowstræm prédicateur allemand du carême qui était en chaire et expliquait les conditions exigées pour qu'un péché soit mortel. C'était là que Dieu l'attendait. Cette instruction enleva de ses yeux le fatal bandeau. Mais dit-elle, j'avais donc l'esprit à l'envers, car d'après les paroles du prédicateur, tout ce que j'ai pris pour peché n'était rien du tout. Reste à savoir si la fameuse vision venait de Dieu; demain j'irai trouver le Père que j'ai entendu à la chapelle des Jésuites, s'il me dit que c'était le diable, je l'en croirai et je suis sauvée. Cette lueur d'espérance lui rendit le courage, elle pria ce soir fort tard; malgré plusieurs obstacles que le démon suscita, elle vint me trouver. Après la 1ère séance au confessionnal un gd. combat s'engagea. Elle croyait à la parole du prêtre, cependant elle avait encore comme une montagne qui l'oppressait. Pendant huit jours, dit-elle, le démon me répéta toute la journée que tous mes efforts étaient inutiles, et qu'il saurait bien me faire consentir au péché. — Et je lui répondis : non, non, je n'en ferai rien. — Et il faut que tu m'appartiennes, reprit-il, il le faut, et tu seras damnée. — Non tu ne m'auras pas m'écriai-je en serrant les poings. C'était ainsi une lutte corps-à-corps pour ainsi dire et sans relâche. Je dis plus de dix chapelets par jour tout en travaillant. Ma confiance s'accrut, après 8 jours je retourne au confessionnal, et dès cette seconde absolution la montagne et la lutte disparurent de mon cœur. De temps en temps l'horizon menace de s'assombrir, mais je sais à présent ce que c'est, et ne m'en inquiète plus, je jouis d'un calme tout céleste. » Elle se décida bientôt à se consacrer à Dieu entièrement, et attend le jour où ses affaires de famille étant terminées, elle pourra se rendre définitivement dans une maison religieuse.

Rome. — Extrait d'une lettre du F. Mercier aux Scolastiques de Laval. — (15 Janvier 1870.)

.... La revue du 15 Décembre. — Une revue des troupes pontificales avait été indiquée pour le lendemain de l'ouverture du Concile;

mais le mauvais temps la fit différer de jour en jour jusqu'au 25 Décembre. Une revue des troupes est chose banale, en France surtout, où l'esprit militaire est proverbial ; il faut soixante ou quatre vingt mille hommes manœuvrant dans les plaines de Longchamp sous les yeux d'un roi et de deux empereurs, pour que les Parisiens consentent à honorer cette manifestation de leur présence. A Rome, les 6000 hommes de l'armée pontificale rassemblent autour d'eux l'élite de la socité ; mais aussi c'est que ces hommes ne sont pas que des soldats et pour parler un langage horrible dans sa vérité : ils sont autre chose que de la chair de canon. Ils représentent une idée : la protestation de la justice opprimée, contre la force triomphante. Voilà pourquoi la foule les salue par de chaleureuses acclamations. Mais du reste, à ne considérer que le côté matériel, ils sont capables de susciter le plus vif enthousiasme de la part des spectateurs. Ces jeunes gens ne sont point des victimes de la conscription qui ne portent qu'à regret l'uniforme militaire ; ce sont des volontaires pleins d'ardeur qui ne rêvent que les blessures, la mort et la gloire sur le champ de bataille. Ainsi voyez-les dans ce magnifique parc de la villa Borghèse, comme ils manœuvrent gaiement sous les yeux de vingt mille spectateurs ! La promptitude de leurs mouvements fait oublier quelques inexactitudes de précision et les erreurs d'alignement sont à peine remarquées. Si vous voulez connaître en détail les forces de l'armée pontificale, placez-vous au pied de l'obélisque de la place du peuple. Les troupes vont sortir de la Villa-Borghèse, traverser la place du peuple et s'éloigner par le Corso. La foule se porte sur les deux côtés du Corso pour assister à ce superbe défilé, ou s'échelonne sur les pentes du Pincio. Voici d'abord les Contadini revêtus du pittoresque costume des brigands Calabrais. Ils ne sont que 800 ; mais tous gens de courage et très-redoutés des vrais brigands. Habitants des montagnes, ils sont habitués à la fatigue ; et la connaissance qu'ils ont du pays, leur permet de faire une chasse plus utile aux habitants que celle du chevreuil ou du sanglier. — La ligne les suit. On dirait un de nos régiments français, si parmi ces douces figures italiennes se trouvait quelque vieux grognard fier de ses trois chevrons et de ses galons de sergent. Mais ce type si vulgaire dans les armées de l'empire est inconnu de l'autre côté des Alpes. — Voici les Antibois ! Brillante tenue des officiers, air martial du soldat, commandement du colonel répété à voix distincte dans la profondeur de la colonne, précision des mouvements accentuée par les sons énergiques du clairon : il suffit d'un regard pour reconnaître immédiatement des troupes françaises fidèles aux traditions de leur ancienne discipline. Et puis, c'est l'air du maréchal Bugeaud (as-tu vu la casquette, la casquette etc.) qui anime leur marche et qui leur communique un entrain digne d'éloge. — Après eux viennent les corps d'élite, si toutefois ce nom peut conserver sa signification restreinte appliqué aux troupes pontificales. Vous songez peut-être aux Zouaves ? Pas encore. Chasseurs indigènes et étrangers défilent successivement devant nous, avec une légereté de pas et une liberté d'allures qui rappellent involontairement la souplesse de nos chasseurs de Vincennes dont ils portent le costume. — Enfin les zouaves ! Ici triple salve d'applaudissements sur tout le parcours. Eux, émus de ces témoignages d'affection, restent immobiles dans leurs rangs ; et cependant ils ont reconnu la voix d'un ami, d'un frère, d'une mère peut-être. Celle-ci ne peut retenir une larme de joie et remercie le Ciel en priant pour son fils. Mais le zouave n'écoute que la voix de la conscience et du devoir, et dans son cœur s'affermit la résolution de se dévouer jusqu'à la fin. Croisés des temps modernes, défenseurs de la Papauté et de l'Eglise, courage ! Votre dévouement ne restera pas stérile. Au XIXe siècle, comme aux siècles précédents, Dieu, pour accomplir ses œuvres, veut le concours des fils de la France, gesta Dei per Francos. Grâce à vous ce noble héritage de nos pères ne passera pas en d'autres mains. — Après l'infanterie, la cavalerie. Un petit retard prévu ou imprévu, a laissé un intervalle assez considérable entre les fantassins et les cavaliers. Aussi voyons-nous passer successivement et au trot les dragons, les gendarmes l'artillerie, l'ambulance et le train. La rapidité de leur course ne me permet pas de les décrire. Mais, je trouve dans ce second défilé quelque chose de plus pittoresque que dans le premier ; les chevaux hennissent, les commandements suivent des intonations toutes particulières ; tous les secousses du cheval les bancales et les lattes résonnent d'un bruit de ferraille, les canons suivis de leurs caissons inspirent presque de la frayeur ; on admire les petites pièces de montagne portées à dos de mulet ; l'ambulance parfaitement organisée, ne laisse rien à désirer. Espérons qu'elle restera toujours un objet de luxe sans devenir jamais utile. — Quelqu'un trouvera peut-être singulière l'idée d'exposer ainsi aux yeux du soldat une ambulance et tous ses accessoires.

Un homme de cœur craint plus le bistouri du chirurgien que les balles de l'ennemi. Pour moi, je me suis rappelé les souvenirs des premiers siècles du Christianisme; les Martyrs aimaient à se familiariser avec les instruments de leur supplice. D'ailleurs le soldat pontifical peut dire avec le Grand-prêtre: je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte. Il l'a montré dans la dernière campagne: lion sur le champ de bataille, il devenait doux et patient, comme un agneau sur le lit de douleur. Pendant que je me livrais à ces réflexions, le train a défilé sans que je fisse attention à lui; un flot de peuple m'entraîna dans le Corso et quelques instants après je rentrai au collège Romain.

Un triomphe de Pie IX. — Avant la cérémonie du Te Deum au Gesu, il faut que je vous raconte une heureuse rencontre que je fis le 30 Décembre. A l'heure de la promenade je me dirigeai avec mon compagnon vers les hauteurs du Pincio pour respirer un air pur et surtout éviter la boue du champ de Mars. Nous avancions à pas lents dans la vaste rue des quatre-fontaines, et déjà nous approchions de la Trinité du Mont, lorsque nous aperçûmes une masse très-compacte d'hommes et de femmes qui descendaient de notre côté. Je voulais m'arrêter à la place Barberini, pour mieux jouir du spectacle. Mon compagnon, doué d'une vue perçante, reconnut en avant de la foule l'estafette qui précède ordinairement le souverain Pontife. Plus de doute: Pie IX était là. Nous continuons d'avancer, mais nous ne voyons ni la voiture du Saint-Père, ni les gardes-nobles. Qu'est-ce à dire? Arrivés à quelques pas de la foule nous distinguons le Pape. Il marchait environné de ses camériers, précédé et suivi d'ecclésiastiques, de laïques, de dames, d'enfants, d'étrangers, de soldats, que sais-je? Tomber à genoux et recevoir la bénédiction du Saint Père ne fut que l'affaire d'un moment. Nous pénétrâmes dans les rangs du peuple, mais pas trop loin pour marcher de très-près à la suite de Pie IX. En deux mots, voici l'explication du mystère. Le Pape avait ce jour là dirigé sa promenade vers Monte Pincio. Le ciel était serein et le pavé très sec en cet endroit; Pie IX avait mis pied à terre; les promeneurs s'étaient groupés autour de sa personne; la voiture et les gardes-nobles se tenaient en arrière. Vous savez l'histoire de cette petite pierre détachée de la montagne; la merveilleuse vision se renouvelait sous nos yeux. Plus on avançait, plus le cortège devenait plus nombreux. Il fallait voir l'attitude de tous ces enfants de l'Église, marchant sur les pas de leur Père bien aimé. Aucune parole n'était prononcée; tous les regards se dirigeaient vers l'auguste Vieillard; on admirait la fermeté de sa démarche; on priait le Ciel de prolonger une vie si précieuse. Au bas de la colline, Pie IX s'arrêta. Le peuple avait compris le désir du St. Père; on s'écarta pour laisser approcher la voiture et les gardes. L'enthousiasme que le respect avait comprimé jusque là, éclata au moment du départ. Plus de 500 voix firent retentir dans les airs les acclamations triomphales: Vive Pie IX, vive le Pape Roi, vive le Pape Infaillible; vive le Souverain Pontife et le Concile œcuménique! Ces quatre acclamations sont historiques; je les ai entendues et répétées, et je les rapporte dans leur ordre véritable. Quand le St. Père eut disparu, la foule se dispersa et je bénis la divine Providence de la faveur singulière qu'elle m'avait ménagée. — (Le Te Deum du 31 Décembre.) — Le lendemain, je devais jouir encore d'une faveur bien précieuse, celle de porter un flambeau aux côtés de Pie IX lorsqu'il viendrait au Gesu. Au collège Romain on est rempli de prévenances pour les étrangers. Ce sont toujours eux que l'on met en avant et dans les honneurs. On suppose les Italiens familiarisés avec toutes les cérémonies; toutefois il n'en est rien, aussi se prennent-ils souvent à regretter leur qualité de Romains. Combien, ne connaissent pas et ne connaîtront jamais les choses les plus intéressantes de la Ville éternelle! Mais ils sont Italiens, et par conséquent susceptibles de voir plus tard toutes ces merveilles: cela suffit. Avec le titre d'étranger au contraire, vous pouvez tout voir, tout visiter; car qui sait si plus tard vous devez revenir à Rome? — Je serais trop long s'il me fallait décrire cette belle fête du 31 décembre. Les maisons sur la place de l'église étaient ornées de tapisseries. Deux heures avant la venue du Pape la circulation se trouvait déjà interrompue. Une haie de soldats permettait aux voitures des Cardinaux et des princes d'approcher jusqu'à la porte de la maison. Le T. R. P. Général, les Assistants et plusieurs autres Pères recevaient les invités et les conduisaient aux places réservées. De la sacristie, je vis passer plus de 80 Évêques, l'impératrice d'Autriche, le roi de Naples et plusieurs princes de sa famille, le Duc de Parme, le grand Duc de Toscane, etc. Vers 4 heures, les cris de Viva il Papa! retentirent sur la place. Quelques instants après le Souverain Pontife entrait dans la maison. Il se dirigea droit à l'église, escorté par les gardes-nobles et les porte-flambeaux. Il fut suivi des cardinaux qui l'avaient attendu dans la chapelle de Congrégation près de la porterie. Inutile de signaler les décorations et les illuminations de l'autel. Le Te Deum fut entonné par le St. Père d'une voix forte et vibrante, et continué

par l'orchestre et le peuple avec un entrain indescriptible. Pie IX à genoux sur son prie-Dieu, levait de temps en temps les yeux au ciel; quelques Pères m'ont assuré qu'ils avaient vu briller des larmes sur ses joues. Qu'avait-il aperçu dans le passé et dans l'avenir? Rien sans doute que des sujets de consolation. C'étaient donc des larmes de joie et de reconnaissance. L'année 1869 allait s'évanouir emportant avec elle les dates glorieuses du 11 avril et du 8 décembre. L'année 1870 s'ouvrait sous les plus heureux auspices. Ce Pontife, cette foule, ces chants paraissaient comme un présage du triomphe de l'Eglise.

Extrait d'une lettre du F. Eletti au F. Rappagliosi. — (Aventure d'un prédicateur sur la place publique.)

Le dimanche, 9 janvier, sur la place della Rotonda, se passa un fait capable de faire trembler même l'homme le plus courageux. Il eut pour témoin le F. Frigerio, prédicateur du soir. Il m'en a fait le récit que voici: « C'était, dit-il, le premier dimanche après l'Epiphanie, 9 janvier 1870; je me trouvais au commencement de la nuit sur mon estrade de la place della Rotonda. Au moment où je prononçais ces paroles: « Soyons toujours prêts; car nous ne savons ni le jour ni l'heure où Dieu viendra nous demander compte de notre vie: » je me sens tirer le manteau par derrière d'une manière assez violente, et j'entends pousser de grands cris, sans pouvoir cependant distinguer les paroles. Je crus tout d'abord que c'étaient les collaroni (*) qui ont pris l'habitude d'avertir de la sorte le prédicateur pour le faire cesser. Mais c'était bien autre chose que les Collaroni! C'était un soldat qui, comme on me l'a dit plus tard, s'écriait: « Mon Père, confessez-moi! » Ce pauvre homme, voyant que je ne me retournais pas, sans écouter la foule qui lui disait d'attendre que le sermon fut terminé, le visage effaré et la marche chancelante, monte sur l'estrade. En le voyant, je me sentis saisi de frayeur et mon premier mouvement fut de regarder s'il ne mettait pas la main au sabre: je le croyais ivre; et dans ce cas je me serais enfui en sautant de l'autre côté de l'estrade. Mais le malheureux se jetant dans mes bras: « Père, s'écria-t-il, ils m'ont donné un coup de poignard: une femme m'a assassiné! Père, je me meurs!» Et en parlant ainsi il ouvrit sa tunique, et me montra une blessure d'où s'échappait un ruisseau de sang. C'était une plaie profonde, de forme triangulaire, juste à l'endroit où la carotide s'introduit dans les poumons: « Père, continuait l'infortuné, vite, confessez-moi.» Quelle fut alors ma confusion! moi qui n'étais pas prêtre! je ne saurais vous le bien dire. Je m'adresse à ceux qui m'entouraient (les collaroni) et leur dit d'aller en toute hâte chercher un prêtre pour lui donner l'absolution: en attendant je soutenais le pauvre homme que déjà les forces abandonnaient et qui ne pouvait se tenir debout. Cependant plusieurs prêtres qui avaient assisté à la prédication, me croyant prêtre aussi, ne bougeaient pas et semblaient s'effrayer encore davantage. Je fis alors monter un militaire pour soutenir le moribond; puis descendant de l'estrade, je vais trouver un abbé français. « Je ne suis pas prêtre, lui dis-je en sa langue, allez vite, donnez-lui l'absolution. » En ce moment le blessé s'écriait: « Mon Jésus, miséricorde; très-Sainte Vierge Marie, venez à mon secours". « Je meurs; je meurs!» Alors il reçut l'absolution; je lui donnai le crucifix à baiser; ce qu'il fit à plusieurs reprises et avec beaucoup de dévotion. Enfin je le fais placer dans une petite voiture et conduire à l'hôpital della Consolazione, escorté d'une foule nombreuse de peuple qui à la lueur des torches déjà allumées pour la procession d'usage avait pu de loin contempler ce spectacle navrant, tandis que le malheureux se trouvait sur l'estrade... A peine arrivé à l'hôpital, lorsqu'on le descendait de la voiture, il expira dans les bras de ses camarades qui l'avaient accompagné jusque là... Au milieu de l'atrocité d'un tel fait, je n'ai pu m'empêcher de remarquer avec quelle miséricorde le bon Dieu l'avait ainsi préparé à recevoir l'absolution, et lui avait inspiré d'aussi beaux sentiments d'amour et de sincère contrition." — Ici se termine le récit du F. Frigerio. — Ce brave homme était de Viterbe et appartenait au régiment de ligne. Auprès de ses camarades, ainsi que je le leur ai entendu dire, il jouissait d'une bonne réputation et passait pour un jeune homme honnête et de mœurs réglées. La femme qui l'a tué, femme bien entendu, de mauvaise vie, était fille de la blanchisseuse au service de ce régiment à la caserne Serristori. Cette misérable après l'horrible crime qu'elle avait commis auprès du café (trattoria) della Rosetta, fut aussitôt arrêtée par nos braves gendarmes. Dès qu'ils avaient vu frapper le soldat, ils s'étaient distribués dans les différentes rues qui débouchent sur la place, et après d'actives recherches ils parvinrent à découvrir la malheureuse: elle s'était cachée dans le café. — On ne connait pas bien les raisons qui l'ont déterminée à commettre un crime si atroce. Les uns disent qu'elle cherchait depuis longtemps à tuer un caporal pour

(*) Sorte de congréganistes qui accompagnent le prédicateur.

se venger de je ne sais quels affronts qu'elle prétendait avoir reçus de lui, et que, par erreur, elle s'était jetée sur le Viterbien. D'autres pensent que vu le poignard et l'assurance avec laquelle le coup fut dirigé, cette femme n'était pas autre chose qu'un instrument de la secte, qui voudrait, s'il lui était possible, faire disparaître tous ceux qui se consacrent à défendre par les armes les droits du St Siège.

A. M. D. G.

SOCII
OPERAM ROMÆ NAVANTES
SACROSANCTO CONCILIO ŒCUMENICO VATICANO.

HABENTES IUS SUFFRAGII

Rmus P. Walterus Steins, Archiep. Bostren. in part. inf. prom. die 11. ian. 1867, Vic. Apost. Bengal. Occid. (Calcutta), Sup. Miss. a die 14 April. 1867. — Electus a SS. Conc. inter XXIV. Deput. pro rebus Fidei. — Ex prov. Neerland. in Miss. prov. Belg.

Rmus P. Alexius Canoz, Episcop. Tamassen. in part. inf. prom. die 19. Mai. 1846, Vic. Apost. Maduren., Sup. Miss. a die 8. mai. 1844. Ex prov. Lugdun. in Miss. prov. Tolos.

Rmus P. Joan. Bapt. Miège, Episc. Messenien. in part. inf. prom. 23. Jul. 1850, Vic. Apost. in territ. ad Orient. Mont. Saxos. (Kansas). Ex prov. Lugdun. in Miss. prov. Missour.

Rmus P. Adrianus Languillat, Episc. Sergiopolitan. in part. inf. prom. die 20. mai. 1856, Vic. Apost. Nankinen. (Chang-Hai). Ex prov. Campan. in Miss. Prov. Franc.

Rmus P. Jacobus Etheridge, Episc. Toronen. in part. inf. prom. die 25 Jun. 1858, Vic. Apost. Guian. Angl. (Georgetown), Sup. Miss. a die 25. mart. 1857. Ex prov. Angl.

Rmus P. Eduardus Dubar, Episc. Canathen. in part. inf. prom. die 6. Sept. 1864, Vic. Apost. Pekin. Orient. (Tche-li) — Ex prov. Campan. in Miss. prov. Franc.

Rmus P. Leo Meurin, Episc. Ascalonen. in part. inf. prom. die 27 mart. 1867, Vic. Apost. Bombayen., Sup. Miss. a die 1 ap. 1867. Electus a SS. Concil. inter XXIV. Deput. pro Disc. eccl. — Ex prov. Germ.

Adm. R. P. N. Petrus Beckx Praep. Gen. — Ex prov. Austr.

PROCURATORES RR. DD. EPISCOPORUM

P. Augustinus Delgado pro RR. DD. Petro M. Lagüera y Menezo Episc. Oxomen. in Hispania — Ex prov. Castell.

P. Emmanuel Gil pro RR. DD. Emmanuele Franc. Barrutia y Croquer Episc. Caristhen. in part. inf. auxil. RR. Episc. Guatimalen. — Ex prov. Castell.

P. Henricus Ramière pro Emin. Card. Alexio Billiet Archiep. Camberien. Ex prov. Tolos.

CONCILIARES THEOLOGI PONTIFICII

P. Camillus Tarquini. . . . . . Ex prov. Rom.
P. Clemens Schrader. . . . . . Ex prov. Rom.
P. Firminus Costa . . . . . . Ex prov. Aragon.
P. Joannes Bapt. Franzelin. . . . . Ex prov. Austr.
P. Joannes Bollig. . . . . . Ex prov. Rom.
P. Joannes Martinoff . . . . . Ex prov. Franc.
P. Joannes Perrone . . . . . Ex prov. Rom.
P. Sebastianus Sanguineti . . . . . Ex prov. Taurin.

THEOLOGI RR. DD. EPISCOPORUM.

P. Aemilius Perini Eminentiss. Card. Josephi Berardi. Ex prov. Ven.

P. Aloisius Sica RR. P. Adriani Languillat e Soc. Jesu. Episc. Sergiopol. et Vic. Ap. Nankinen. Ex prov. Neap.

P. Aloisius Tosi Emin. Card. Eustachii Gonella Archiep.-Episc. Viterbien. et Tuscanen (pro parte dogm.) - Ex prov. Rom.

P. Amabilis Du Bourg RR. DD. Ludovici M. Epivent Episc. Aturen (Aire). Ex prov. Tolos.

P. Ambrosius Matignon RR. DD. Ludovici M. Caverot Episc. S. Deodati (S. Diez) Ex prov. Franc.

P. Andreas Steinhuber RR. DD. Alexandri Pauli Spoglia Episc. Comaclen. (Comacchio) Ex prov. Austr.

P. Antonius Ballerini Emin. Card. Eustachii Gonella Archiep. Episc. Viterbien. et Tuscanen (pro parte canon) Ex prov. Rom.

P. Franciscus Ellerbeck RR. DD. Petri M. Vranken Episc. Colophonien. in part. inf. et Vic. Apost. Batav. in Oceania. Ex prov. Neerland.

P. Franciscus Quarella RR. DD. Nicolai Crispigni Episc. Fulginaten (Foligno) Ex prov. Ven.

P. Gabriel Desjardins RR. DD. Juliani Floriani Desprez Arch. Tolos. Ex pr. Tolos.

P. Guillelmus Wilmers RR. P. Leonis Meurin e Soc. Jesu Episc. Ascalonen. et Vic. Apost. Bombayen. Ex prov. Germ.

P. Florent. Dumas RR. DD. Petri Simonis ex Marchion. de Dreux Brézé Episc. Moulinen. et RR. DD. Nicolai Jos. Dabert Episc. Petrocoricen (Perigueux) Ex prov. Lugdun.

P. Henricus Ramière RR. DD. Jos. Armandi Gignoux Episc. Bellovacen (Beauvais) — (Vide inter Proc.) Ex prov. Tolos.

P. Joachimus Torn RR. DD. Josephi Caixal y Estrade Episc. Urgellen in Hispania Ex prov. Aragon.

P. Joannes Martinoff RR. DD. Gregorii Jussef Patriarch. Antiochen Melchitarum. (Vide inter Theol. Pont.) Ex prov. Franc.

P. Josephus Boero RR. P. Joan. Baptistae Miège e Soc. Jesu Episc. Messenien. et Vic. Apost. ad Orient. Mont. Saxos. Ex prov. Taurin.

P. Josephus Kleutgen (Peters) RR. P. Walteri Steins e Soc. Jesu Archiep. Bostren. et Vic. Apost. Bengal. Occid. Ex prov. Germ.

P. Josephus Laurençot RR. P. Eduardi Dubar e Soc. Jesu Episc. Canathen. et Vic. Apost. Pekin. Orient. Ex prov. Lugdun.

P. Josephus Manfredini RR. DD. Felicissimi Salvini Archiep. Camerin. Ex p. Rom.
P. Josephus Saderra RR. DD. Pauli Hindi Episc. Jarizen. (Gesira in Mesop. Ex p. Arag.
P. Leo Wilde RR. P. Jacobi Etheridge e Soc. Jesu Episc. Toronen. et Vic. Apost. Guian Angl. Ex prov. Neerland.
P. Matthaeus Liberatore RR. DD. Henrici Eduardi Manning Archiep. Westmonasterien. Ex prov. Neap.
P. Michaël Tessard RR. DD. Ludovici Theophili Pallu du Parc Episc. Blesen (Blois) Ex prov. Franc.
P. Petrus Ragazzini RR. DD. Francisci Pauli iam Fr. Anselmi e Carm. Discalc. Episc. Grossetan. Ex prov. Rom.
P. Petrus Roh RR. DD. Conradi Martin Episc. Paterbornen. Ex prov. Germ.
P. Raphaël Cercia RR. DD. Raphaëlis Ferrigno Archiep. Brundusin. Ex p. Neap.
P. Robertus Whitty RR. DD. Davidis Moriarty Episc. Kerrien. et Agadonen. in Hibernia. Ex prov. Angl.
P. Salvator Pinelli RR. DD. Antonii Grech Delicata Episc. Gaudisien. (Gozo in Ins. Melit) Ex prov. Sic.
P. Thomas Alois. Gallo RR. P. Alexii Canoz e Soc. Jesu Episc. Tamassen. in part. inf. et Vic. Apost. Maduren. Ex prov. Taurin.
P. Valerianus Cardella RR. DD. Vincentii Bisceglia Episc. Termularum. Ex p. Rom.
P. Victor De Buck Adm. RR. P. Petri Beckx Praep. Gen. Soc. Jesu. Ex prov. Belg.

Habentes ius suffragii	8
Procuratores RR. Episcoporum	3
Conciliares Theologi Pontificii	8
Theologi RR. Episcoporum	31
Universi (duobus omissis qui bis donotati sunt) . . .	48.

Varia. — Calcutta. — Voici encore quelques détails sur la traversée des Pères Belges. — Nous leur laissons la parole: Le capitaine du navire que nous prîmes à Marseille, est un bon catholique et un fort brave homme. Nous avons été quelque temps sans apprécier cette double qualité. Une assez singulière méprise en fut cause voici comment: Il parait qu'à Marseille on nous avait enrégistrés sur le livre de bord comme ministres Calvinistes de Genève. Ces indications avaient été transmises au commandant du Maïnam. Celui-ci, franc et loyal marin, ne comprenait rien à nos manières rapprochées de notre profession présumée. Il nous méprisait dans le fond de son âme et nous avait laissés à table à une des dernières places, à peu près sur le même rang que trois demoiselles protestantes, qui allaient par delà des mers en quête de quelque mari ministre du St. évangile. Dans l'intervalle il nous regardait et et nous observait. « Je suis furieux, disait-il, de ce que ces coquins pour se faire respecter, revêtent une soutane de prêtre catholique ! » Cette comédie dura deux jours. Les deux Pères Français qui se rendaient au Maduré, avaient été recommandés au commandant, et le croyant trop fier, ils n'avaient osé l'aborder : lui non plus ne voulait pas faire les avances ; ils se décident enfin à aller le trouver, et voilà tout notre mystère dévoilé ! Alors il y eut changement de rôle. Le lendemain, grand fut notre étonnement, lorsqu'en entrant au salon pour dîner, il nous fit asseoir à la place d'honneur à côté de lui. « Je veux m'entourer de Jésuites", dit-il, et pour cela il avait bouleversé toutes les places. Vous ne saviez donc pas, ajoutait-il, que je suis le grand ami du collége St. François Xavier ? Il n'y a jamais fête au collége sans moi. Deux jours plus tard, après le dîner, il vint, sur le pont, un garçon l'accompagnait et portait des provisions. « Où sont-ils ces Jésuites, dit-il, que je les régale." Il nous fit verser une excellente goutte d'élixir de Pondichéry. Pendant tout le reste de la traversée, il nous entoura d'égards et de prévenances. Enfin nous arrivâmes à Calcutta le 2 décembre, veille de la fête de St. François Xavier, à 3 heures. Les omnibus du collége vinrent nous prendre et nous conduisirent assez lestement à notre nouvelle demeure. Nous faisons grâce à nos frères d'Europe, des fameuses colonnes et de l'escalier royal de St. Francis-Xavier's College. Ce sont les bagatelles de la porte, elles ne doivent point nous arrêter. Le P. Verlinden en sa qualité d'ancien surveillant de collége en Belgique et de futur préfet du collége Saint François-Xavier aux Indes, admirait surtout l'étendue des deux cours. On dirait de véritables prairies. Il faut que les élèves y courent pour que l'herbe y reste bonne. On en coupe tous les jours une partie pour nourrir nos 13 chevaux. On dit que pendant la saison des pluies, il est impossible de maîtriser l'herbe: en la coupant on doit arracher même les racines. On a ici autant de fleurs qu'on veut: il suffit d'enfoncer un bâton vert dans un endroit un peu ombragé, au bout de quelques jours vous aurez une magnifique bouture. On plante même les haies sans racines. On ne doit pas mettre de fumier dans la terre, tant le terrain est fertile. Nos Pères font un bien réel au milieu des populations Indiennes. Il est vrai, que le bon Dieu bénit et seconde admirablement leurs efforts. En voici deux exemples dont je laisse le recit au F. Koppes. Le village de Manapadan au milieu d'une population païenne ne comptait qu'un tout petit nombre de catholiques confiés aux soins du P. Antoine de Sales. Dieu était honoré et servi fidèlement par ce petit troupeau de justes, et Marie, sa mère, y avait même une modeste chapelle dédiée en son nom. Depuis longtemps, il n'était plus tombé une goutte d'eau de pluie sur tout le territoire de Manapadan. La sécheresse était extrême, et partant les récoltes

grandement compromises. Les Indiens avaient eu recours à toutes leurs superstitions, mais en vain! Le ciel demeurait fermé et la terre stérile. Ils se décidèrent enfin à faire un nouvel assaut à la puissance de leurs dieux. L'embarras était de déterminer à laquelle de leurs divinités ils adresseraient cette fois leurs supplications. Dans le doute, ils eurent recours au sort. Voici comment: ils prirent onze feuilles de palmier et y inscrivirent les noms de leurs principaux dieux. Quelques-uns proposèrent d'ajouter une douzième feuille et d'y inscrire le nom de Marie, divinité des chrétiens, disaient-ils. Ce conseil fut adopté. On alluma alors un grand feu sur la place publique et en présence de tout le peuple on y jeta les douze feuilles de palmier, en déclarant: que la divinité dont le nom serait respecté par les flammes, serait considérée comme étant la plus puissante et celle dont ils devraient invoquer le secours. A peine les feuilles eurent-elles touché les flammes, qu'elles furent dévorées à l'instant et réduites en cendre. Une seule, ô prodige! demeurait intacte au milieu du brasier. C'était celle qui portait le nom de Marie. Plus de doute, c'est la divinité des chrétiens qu'il faut invoquer! Le peuple se précipite en foule vers le petit sanctuaire de Marie, en criant: le Dieu des chrétiens seul est grand et sa Mère est toute puissante! Et chacun d'invoquer Marie à sa manière. Ces hommages intéressés de ces pauvres aveugles ne déplurent pas à la Mère de miséricorde. Ils avaient à peine quitté la chapelle, que des nuages se formèrent au ciel et une pluie abondante vint féconder la terre. Leurs moissons étaient sauvées! Marie fit plus encore, elle fit descendre en même temps la rosée de la grâce sur tant de cœurs stériles. Car un grand nombre de païens frappés du prodige, ouvrirent leurs yeux à la lumière de la foi et se convertirent. La feuille miraculeuse préservée des flammes, fut précieusement conservée dans la chapelle de Marie à Manapadan. Ce fait ainsi que le suivant a été raconté au F. Koppes par le P. de Sales, témoin oculaire de l'un et de l'autre.

Un village, également placé sous la conduite spirituelle de ce Père, était assez fréquemment visité par les tigres du voisinage. Un jour un de ces carnassiers « que la faim en ces lieux attirait » pénétra dans ce village, et se jetant sur un homme, l'entraîna dans la forêt voisine où il l'acheva à son aise. Il revint peu après, et un second Indien fut la victime de la voracité du monstre. Ces malheureux étaient païens l'un et l'autre. Le même jour l'impitoyable tigre revint chercher une troisième proie. Cette fois-ci, ce fut un chrétien qui tomba sous l'attaque de la bête fauve. Terrassé et emporté par elle, il retrouva assez de force pour prononcer à haute voix les SS. Noms de Jésus et de Marie! A l'instant, le tigre, comme s'il eut ressenti l'influence de ces Noms puissants, lâcha sa proie et s'enfuit dans les bois, abandonnant l'Indien sur la voie publique. Celui-ci quoique horriblement blessé se rétablit bien vite et proclama partout qu'il devait son salut à l'invocation des noms de Jésus et de Marie. Cette aventure se répandit bientôt par tout le village et ne contribua pas peu à la propagation de notre religion sainte. — Voici un autre trait que nous raconta le F. Koppes. Ce n'est plus du surnaturel, bien que cela puisse paraître de l'extraordinaire, pour qui ne connaît pas l'esprit, esprit de bête s'entend, qu'on prête généralement à l'éléphant. — Un de nos Pères de Pondichéry était venu comme le F. Koppes rétablir sa santé à la station des monts Nilgrie. Il avait fait la route en compagnie de deux Indiens: un cuisinier et un autre domestique. Une nuit qu'ils prenaient leur repos dans une espèce de hutte abandonnée et presque en ruine, le cuisinier fut tout-à-coup réveillé par un bruit extraordinaire qui se faisait entendre à peu de distance. Ce bruit semblait se rapprocher d'eux et devenait de plus en plus intense. Bientôt un choc assez violent ébranla les murs de la misérable masure. L'Indien effrayé, fut sur pied en un clin d'œil, saisit son coutelas, et sans songer à réveiller ses compagnons, se préparait seul à défendre la place. Un nouveau choc succéda au premier et soudain, l'Indien vit s'allonger au travers d'une des brèches de la muraille une énorme trompe qui décrivait dans le vide, des figures fantastiques et menaçantes! Conclure de la trompe, à l'éléphant qui se trouvait au bout, fut pour notre cuisinier l'affaire d'un moment. Cela ne diminua pas ses craintes. Il comprit que si l'immense bête insistait pour pousser sa visite plus avant, elle finirait inévitablement par renverser le misérable réduit qui les abritait tous. Il prit donc son parti et d'un coup de couteau appliqué avec force il enleva une tranche à cette trompe indiscrète. L'éléphant se sentant blessé retira précipitamment la tête de l'ouverture et s'enfuit en poussant des hurlements épouvantables qui réveillèrent les compagnons du cuisinier. Celui-ci tout fier de son triomphe se hâta de leur raconter ce qui venait de se passer. On rit beaucoup de l'aventure et de grand matin on se remit gaiement en route. Le voyage se faisait sur un char traîné par deux bœufs. Le cuisinier assis près du missionnaire, continuait

à être le héros de la journée. Décidément le succès lui avait tourné la tête. Il défiait maintenant tous les éléphants du monde! Les choses allèrent bien, jusqu'au moment où il fallut passer par un chemin creux, coupé dans la montagne. Ils avançaient péniblement. Soudain, ils entendirent les branches du taillis se briser avec fracas et s'écarter avec violence pour donner passage à un énorme éléphant qui paraissait furieux. L'attelage effrayé s'arrêta tout court. Le cuisinier pâlit à la vue de la bête. D'un coup d'œil il avait remarqué la trompe mutilée de l'éléphant; sa conscience lui disait le reste. Certes, de tous les éléphants du monde c'était celui-là qu'il eut le moins désiré rencontrer sur son passage. Mais que faire? La fuite dans ce chemin encaissé était impossible, et l'animal arrivait sur eux avec fureur. Avait-il reconnu son homme, ou bien, était-ce un pur effet du hasard? Ce serait difficile à dire. Le fait est que l'éléphant saisit le pauvre cuisinier du milieu de ses deux compagnons, l'arracha de dessus le char, et le jetant à terre, l'écrasa sous ses pieds. Cela fait, il s'éloigna, sans faire la moindre attention au Père et à son compagnon, frappés de stupeur l'un et l'autre.

La statistique officielle du collège de St François-Xavier donne les chiffres suivants: « —— Catholiques...268.— Protestants...150.— Hindous..29. — Arméniens...33.— Grecs...8.— Juifs...6.— Mahométans...7.— Parsis...2. —— Total 503 dont 143 sont pensionnaires, et 360 sont externes. Tout ce petit monde vit heureux et content sous la direction paternelle de ses maîtres. La promiscuité des religions ne nuit guères à nos catholiques et profite souvent aux dissidents et aux païens. Il n'est pas rare que nos jeunes protestants envient le bonheur de leurs condisciples catholiques. Dernièrement un de nos FF. coadjuteurs trouva un enfant occupé à pleurer amèrement. Il crut d'abord qu'il avait été taquiné ou malmené par ses petits camarades, et lui demanda la cause de ses pleurs? Au milieu des plus violents sanglots, l'enfant lui avoua qu'il pleurait si fort, parceque ses parents ne lui permettaient pas de devenir catholique! Un autre jour, pendant que nos élèves se préparaient à gagner le Jubilé, un de nos pensionnaires, fils d'un riche Babou indien, se présente en classe. Etonné de la trouver presque deserte, il demande au professeur la cause de ces nombreuses absences? Celui-ci répondit: que tous les catholiques étaient en ce moment au sermon pour satisfaire aux exercices du Jubilé. S'il en est ainsi, dit-il, il faut que moi aussi, je gagne mon Jubilé, et il demanda à son professeur de pouvoir aller rejoindre ses compagnons à la chapelle. Le Père y consentit. Mais quant à gagner le Jubilé, il n'y avait qu'un petit obstacle: c'est que l'enfant était encore païen! —— Nous avons parfaitement célébré la fête de l'Immaculée-Conception et l'ouverture du Concile. Les élèves s'y étaient préparés pendant 8 jours par des prières et des instructions données par le R.P. Recteur, les Pères Lafont, Larcher et Högger. Le jour de la fête, gd congé! Le matin les omnibus conduisirent les élèves catholiques à la paroisse pour assister à la Communion générale. Tous ont communié. Le T.S. Sacrement fut exposé pendant toute la journée. Les Congréganistes vinrent prier à tour de rôle. Le soir, les fanfares du P. de Boeck jouèrent quelques morceaux sur la terrasse. Les élèves avaient organisé une souscription pour faire une magnifique illumination. La maison s'y prête admirablement. Le peuple n'y comprenait rien: on s'arrêtait, on interrogeait notre portier, qui est païen, et qui n'en savait pas davantage! Un Monsieur arrêta un des Pères qui revenait de St Thomas et demanda la cause de cette démonstration. Le Père voulant rire, lui répondit « que c'était un essai pour l'illumination que la ville avait ordonnée à l'occasion de la prochaine arrivée du Duc d'Edimbourgh, fils de la reine Victoria.» — « C'est beau, dit ce Monsieur, j'aime cela, ce sont des idées libérales » — "Monsieur, reprit le Père, la vraie raison est que nous sommes catholiques, et que nous nous réjouissons parceque le S. Père a ouvert aujourd'hui le Concile qui doit éclairer l'univers entier!" —— L'événement le plus remarquable du mois a été la distribution des prix au collège St François-Xavier. Les détails les plus intéressants et à la fois les plus exacts sur cette belle solennité sont tirés de la correspondance du R.P. Recteur. Comme j'ai eu le plaisir de vous l'annoncer dans ma dernière lettre, écrivait-il au R.P. Provincial, nous avons eu à notre distribution des prix des hommes de la plus haute distinction. Fidèle à sa promesse, le très-honorable Lord Napier, Gouverneur de la présidence de Madras entrait en voiture sous le portique du collège le lundi 20 décembre à 5h précises du soir. Son Excellence était escortée de deux gardes à cheval, seulement, et était accompagnée d'un aide-de-camp et de deux autres personnages très distingués: M. Bowring, ancien secretaire de Lord Canning, et maintenant Chief-commissioner du Mysore, et puis le major-général Fytche, Chief-commissioner des provinces anglaises de Burmah.— Sir Richard Temple, ministre des finances, se rendit à notre invitation le second jour. Plus d'une heure avant le temps de la représentation, tous les abords du collège étaient encombrés de voitures et de monde. A peine les portes furent-elles ouvertes, que les flots de peuple se précipitèrent dans la salle et la remplirent en quelques minutes. Malgré cette foule avide de voir et d'entendre, il n'y eut pas le moindre tumulte, pas la moindre confusion. Tout se passa avec un ordre parfait; tous les arrangements qu'on avait faits furent exécutés avec précision. Pour le premier jour on comptait qu'il y avait dans la salle au moins 1200 personnes, et j'oserais

affirmer que le second jour l'auditoire était encore plus compact. Au dessus du théâtre dominait le pavillon anglais et autour de la salle flottaient des drapeaux de différentes nations. On représenta le Faux Duc de Bourgogne. Cette pièce bien connue, avait été transformée et habillée à l'anglaise avec un succès parfaitement inattendu. La musique et les fanfares du collége ont fait merveille. L'aide-de-camp de S. Excellence Lord Napier qui est bon musicien, parait-il, était charmé de l'exécution des différents morceaux, et nous disait "qu'il avait rarement vu un plus beau talent musical que celui de notre jeune élève Carvalho. La réputation du collége se maintient. On parle partout de notre établissement avec admiration, je dirai même avec enthousiasme. — Au moment où je trace ces lignes, on m'annonce le brillant succès qu'ont obtenu nos élèves aux examens de l'université. 14 candidats se sont présentés et 11 ont passé dans l'ordre suivant : — I. Examen pour le grade universitaire – sur 10 candidats 2 ont passé dans la 1re division, 4 dans la 2me, et 1 dans la 3me. — II. Baccalauréat (1st Examination in Arts) Les 4 élèves qui se sont présentés ont tous été admis. Savoir : 2 dans la 2me division, et 2 dans la 3me. Ce double succès de la distribution des prix et des examens universitaires, va retentir dans toute l'Inde et nous amener bon nombre d'élèves.

Chine. — Lettre du P. Leboucq à Mme Dubar à Rome. Hoei-chen, 18 Septembre 1869. — "Depuis 10 jours je suis en fête ! mais quelles fêtes, mon Dieu ! et comme j'en suis fatigué ! Le préfet de Ho-Kien-fou m'a prouvé, en quittant ce poste où depuis 6 ans il nous faisait tant de bien, qu'il était vraiment notre ami. Le jour de son départ je l'ai accompagné en société de tous les mandarins et notables de Ho-Kien-fou jusqu'à Eul-che-li-pou ; nous avons mis 11 grandes heures à parcourir ces 20 lis (2 lieues) ! La route et les rues de la ville étaient encombrées d'une foule immense qui poussait des cris de douleur et faisait des adieux bruyants et par trop prolongés (à mon avis), à ce magistrat qui a gouverné ses onze sous-préfectures avec tant de sagesse et de modération. Ici étaient une centaine de Boutonnés (gradués) à genoux dans la poussière et barrant le passage ; le préfet devait descendre de sa chaise et mettre lui-même un genou en terre pour recevoir leurs pleurs et leur donner les siennes ; puis les prier de le laisser passer. Là s'élevait comme par enchantement une barricade ; il fallait bien s'arrêter et parlementer. Alors les notables servaient un dîner ou un dessert au magistrat, qui bongré, malgré devait manger et boire. Depuis la porte de notre pharmacie jusqu'à l'entrée du faubourg-ouest (moins de 10 minutes de chemin) la procession a mis plus de deux heures à exécuter toutes ces cérémonies qui, bien qu'exagérées, ne laissent pas cependant de témoigner des regrets que notre ami Lin laisse à Ho-Kien. Ce n'était rien encore pourtant. A peine la porte Ouest s'est-elle ouverte pour laisser sortir le noble voyageur qu'une troupe de lettrés en habits de cérémonie se précipite sur la chaise du mandarin, et après avoir chassé les porteurs, dépose le palanquin au milieu d'une foule immense qui se tenait à genoux. Puis, ce coup de main exécuté, nos lettrés se saisirent du magistrat et lui arrachent ses bottes en les remplaçant par d'autres plus neuves et plus belles. Aussitôt vous auriez vu le peuple se lever et courir sus aux lettrés pour leur arracher les bottes ; mais ceux-ci avaient déjà gagné le haut de la tour qui domine la porte, et y suspendaient sur un mai, élevé ad hoc, les bottes du Préfet. (Elles y sont encore aujourd'hui et y resteront jusqu'à ce que la pluie les ait entièrement détruites). La soirée s'est passée pour nous en visites réciproques à Eul-che-li-pou. L'hôtel que j'habitais, avait été préparé aux frais du gouverneur de la ville de Ho-Kien, et c'est également à ses frais que j'ai soupé en compagnie du Préfet, du général du département, du gouverneur de Ho-Kien-Chien, de 5 mandarins surnuméraires, etc. Le lendemain matin nous conduisîmes le voyageur jusqu'à sa chaise, et déjà il y était assis lorsqu'il se ravise, descend précipitamment et me prenant par la main me reconduit à la chambre que nous venions de quitter. Là, il tire de sa poche une petite tabatière d'un grand prix, et me la donne en disant : "Voilà 18 ans qu'elle ne m'a quitté ! acceptez-la et gardez-la comme un souvenir d'un ami qui vous est à jamais dévoué." Les larmes mouillaient ses paupières, et lorsque son plus jeune fils envoyé par sa mère pour me faire ses derniers adieux, vint se jeter à mes genoux dans la salle où nous étions, il se mit à pleurer tout haut ! et je vous avoue qu'il pleura tout de bon, et si bien, que lorsque je le reconduisais à sa chaise, les 800 ou 1000 curieux qui nous entouraient, remarquèrent ses larmes. Mon dernier mot d'adieu pour lui fut celui-ci : " Combien je serais heureux un jour si j'apprenais que vous avez eu le courage d'embrasser la Religion qui seule peut sauver votre âme !" — Le nouveau Préfet instruit par les recommandations de son prédécesseur, m'a témoigné une grande et franche sympathie. Il est venu déjà me voir trois fois à notre pharmacie et j'ai dû accepter une invitation de dîner qu'il m'a faite. Ayant reçu ordre du Vice-roi de se rendre à Chien-Hien pour décapiter 5 brigands arrêtés au mois de Mai dernier sur la route impériale, il m'a témoigné le désir de voir notre église et notre résidence. Je suis donc parti de Ho-Kien-fou en même temps que lui ; et pendant qu'il jugeait une dernière fois les condamnés et les faisait décapiter, je faisais préparer un dîner pour lui et pour le mandarin de Chien-Hien. J'ai bien regretté l'absence du R. P. Supérieur qui était parti pour Wei-Hien deux jours auparavant. Nous sommes toujours bien assis à Ho-Kien-fou,

Heureux si nous pouvons profiter de l'influence que nous donnent ces bons rapports avec les mandarins, pour convertir de plus en plus les précieux Ho-Kien-founois ! La conclusion pratique de cette dernière phrase, ajoute Mgr Dubar, c'est qu'il faut du renfort et nombreux. Dans une lettre précédente, le même P. Leboucq disait que si les choses continuaient, dans son district seul, il lui faudrait 6 prêtres de plus d'ici à deux ans ! Et à Quam-pin-fou ! là aussi il en faudrait après le triomphe que nous avons obtenu grâce à la Légation Française. — Croyez-moi, le moment est venu pour le Tché-li Sud-Est. Ne laissons pas nos ouvriers, le P. Leboucq surtout, succomber sous le poids des travaux. Mgr Languillat me disait ces jours-ci que le Kiang-nan se prépare, mais qu'il est loin d'avoir le champ aussi beau que nous. Ne manquons donc pas le bon moment ; qui sait si Dieu nous donnera les mêmes facilités plus tard ! et que d'âmes à sauver et faciles à sauver !

VARIA - Amérique centrale. Le Président de la République de l'Equateur a demandé au Saint Père avec instance que le P. Joseph Lizarzaburu fût nommé évêque de Guayaquil (titulaire). Il a fallu y consentir ou du moins laisser faire. C'est donc ou ce sera le 8e évêque de la compagnie. On doute qu'il vienne pour le Concile, quoique son nom figure sur la liste des ayant droit de siéger.

Nouvelles d'Australie. Il y a 30 ans et plus, le Saint Siège créait le premier évêque d'Australie ; aujourd'hui on y compte : 200 prêtres, 8 évêques, des écoles, des Couvents de femmes, des refuges, des orphelinats, des ordres religieux. La liberté y est grande ; on y fait solennellement et publiquement la procession du Saint Sacrement ; les Irlandais, qui sont nombreux, se montrent bons catholiques.

Canada. Il y a actuellement 120 internes à Sainte Marie, et à peu près le même nombre d'externes. Les études et la discipline sont les mêmes qu'en France : on pourrait se croire ici dans la mère patrie. S'il y a quelques différences, elles sont, je crois, à l'avantage du Canada. Les canadiens sont restés les bons et gais enfants de la vieille France d'avant 89. Ils ont conservé la simplicité et la foi religieuse de la Bretagne et de la Normandie ; à peine connaît-on aussi, de nom seulement, les libéraux et les libres-penseurs. Il y a un bien immense à faire, en ces Contrées, pour la Compagnie de Jésus. Un bon prédicateur, un homme de talent et de zèle, acquiert tout de suite une influence qu'il lui faudrait obtenir en France, au prix de longues années de travaux et de patience. Personne ne peut rester inactif ici. L'hérésie est là à notre porte, avec tous ses moyens de perversion, son fanatisme et ses richesses ; mais elle a beau multiplier ses temples et ses asiles, les fruits ne répondent guère à ses espérances, grâce à l'énergie et à l'activité des Canadiens-français. Ils s'organisent en sociétés, en unions catholiques, littéraires et nationales ; publient des journaux, des revues ; ont des réunions de lectures, où l'on expose à de nombreux auditoires, les vrais principes catholiques et nationaux ; où l'on attaque sans cesse les fausses doctrines du protestantisme et des gens soi-disant libéraux ou libres-penseurs. — L'on vient de me dire que nous avons 20 novices scolastiques au Sault-au-Récollet.

Etats-Unis. La province de Germanie a envoyé cette année 17 Pères et Frères pour la nouvelle mission à Toledo et Buffalo. Le P. Kanzleiter, qui nous arrivait dernièrement de Toledo, était très-satisfait de sa nouvelle position, et nourrissait les plus belles espérances pour l'avenir de la mission. Toledo est admirablement situé : c'est le point de jonction de plusieurs chemins de fer ; il pense qu'on va bientôt y ouvrir un collège. Nous avons à Toledo une belle et vaste église.

La Havane. Quelques détails sur le collège de Belen. Après les vacances dernières, les cours s'ouvrirent sous de favorables auspices. Dès le premier jour 200 internes se présentèrent. Ils sont, à l'heure qu'il est, plus de 300. Si on y ajoute les 140 externes, cela porte à 430 le nombre total de nos élèves. Il n'y a pas à en douter, la réputation du collège, loin de diminuer, n'a fait que s'accroître dans la ville et dans l'île entière.

Voulez-vous des preuves de l'estime que professent pour notre Compagnie les autorités de l'île? Dernièrement le gouvernement de Madrid s'informait s'il était opportun ou non, de nous conserver dans l'île; les trois membres du Conseil, personnes de la plus haute distinction, répondirent que non-seulement ils nous croyaient fort convenables à l'exercice du saint ministère, et nécessaires à l'éducation, mais qu'ils priaient encore le gouvernement de remettre entre nos mains l'enseignement supérieur de l'île. Quant au capitaine général (la première autorité de l'île) on ne peut douter de ses bonnes dispositions. Il a assisté à notre dernière distribution des prix et nous y a témoigné son contentement. Depuis, il a visité deux fois en détail le collège: le 29 octobre et le 20 décembre. S'étant trouvé empêché, par une indisposition, d'assister à une séance donnée par les rhétoriciens, il envoya sa femme et ses filles pour la présider. L'assistance fut nombreuse, et nos enfants parurent avec éclat. La piété de nos élèves est pour nous un grand sujet de consolation. Ils ont fait cette année la retraite avec une ferveur extraordinaire; les plus grands, en particulier, ont gardé le silence pendant tout le temps de sa durée.

Madagascar – Depuis trois mois on ne parle, on ne s'occupe à Tananarive que de grandes constructions et réparations architecturales. La Reine fait bâtir un magnifique temple protestant, en pierres de taille, dans l'enceinte de son palais. De plus, on agrandit celui-ci, et on en renouvelle toutes les galeries extérieures. Le toit et les colonnes en bois menaçaient ruine, on en reconstruit les trois étages, en belles et solides pierres de taille. Deux ministres protestants Anglais sont à la tête de l'entreprise. Celui qui s'est chargé de la reconstruction du palais, reçoit chaque mois une grosse somme d'argent. Les travaux, s'il faut l'en croire, devront durer 6 à 7 ans. C'est là une perspective fort peu engageante pour les Malgaches qui vont être obligés de fournir pendant tout ce temps, les matériaux et la main-d'œuvre. A l'occasion de la pose de la première pierre du temple, on a fait une grande cérémonie à laquelle tout le peuple a été convoqué. Les prédicants Anglais y ont paru en grande tenue avec leurs femmes, et ç'a été là, il faut le dire, un jour de grand triomphe pour les hérétiques. Nos Pères se sont bien gardés d'y prendre part et d'y paraître; et pourtant tout avait été tenté pour les obliger à le faire. On avait à dessein fixé le même jour et institué la même cérémonie pour la pose des premières pierres du temple et du palais. C'était mettre nos Pères dans l'alternative, ou de figurer au triomphe de leurs ennemis, ou de désobliger la Reine. Fort heureusement le bon Dieu sut tout arranger. On a scellé dans la première pierre un écrit à peu près ainsi conçu: Celui qui détruira ce temple n'est plus digne de régner. Le ministre Anglais qui, paraît-il, s'est chargé gratis de l'entreprise, a été comblé d'éloges sur sa générosité. Le peuple Malgache n'a point fait chorus et pour cause: il sait, en effet, que durant les quatre ans que va durer la construction, toutes sortes de dures corvées vont peser sur ses épaules. Ces pauvres Malgaches commencent à ouvrir les yeux et finissent par s'apercevoir que les Anglais ne sont pas venus chez eux uniquement pour leur distribuer de l'argent. Et cette découverte ne laisse pas que d'avoir son bon côté, elle les rapproche de leurs vrais missionnaires. Madagascar avait, paraît-il, la réputation d'une terre promise parmi les protestants. Une bande de ministres norwégiens anglicans vient tout récemment de s'y abattre. On les appelle ici bischof. Ils ont débuté dans la chaire par les invitations suivantes: « Venez ici vous tous qui êtes dans le besoin, et nous vous donnerons de l'argent et des vêtements. » Quel sermon éloquent et persuasif pour ces pauvres Malgaches,

qui n'ont d'autre désir que de posséder le bien être! – Ces Messieurs ajoutent encore comme par forme de corollaire que leur religion est la véritable. Ils disent la messe, confessent, et administrent tous les Sacrements de l'Eglise; mais ils nient la maternité divine de Marie, et la suprématie du Pape. D'où viennent-ils, et qui les a envoyés? on l'ignore encore. Mais ils paraissent tout à fait d'accord avec les Anglais. Le proverbe des loups est toujours vrai. — PRUSSE. La mission, ou mieux le renouvellement de la mission à Cologne, a produit cette année les plus heureux fruits. Le peuple s'y est porté en masse, surtout les hommes. Les trois jeunes ecclésiastiques qui ont écrit la Petra Romana, ouvrage qui a fait sensation en ces derniers temps, viennent tous trois d'entrer au noviciat d'Allemagne. – Un de nos Pères de Marïendaal écrit: Au commencement du Concile, à l'exemple des évêques catholiques, le roi Guillaume ordonna un jeûne pour les Protestants et s'exprima ainsi: « Il faut nous armer, mes chers frères, contre l'ennemi terrible de notre foi, ennemi qui nous menace plus ouvertement chaque jour. Quand je parle d'ennemis, je ne parle pas des catholiques: ils sont avec nous, ils ont le même ennemi que nous, et c'est contre lui, qu'ils viennent chercher une défense, dans ce concile de l'Univers Catholique. » – En Décembre dernier, on parlait aux chambres Prussiennes des couvents des moines et des religieuses. Les Jésuites surtout, étaient pour les orateurs libéraux, l'objet d'une étrange panique. Ils ne pouvaient voir sans trembler, disaient-ils, les accroissements rapides qu'a pris depuis peu la Compagnie dans leur pays. – Là-dessus, Mr de Bismark se lève et dit: « Les Jésuites, Messieurs, ne doivent pas vous inquiéter; je les ai connus dans la guerre de 1866, et j'ai appris à les estimer. Ce sont des hommes loyaux et dévoués: ils n'ont point pris, contre leur pays, le parti de l'Autriche. D'ailleurs leur vie, leur règle, est basée sur la subordination, l'obéissance et la soumission au pouvoir établi. Donc, bannissons toute crainte de leur côté et laissons-les en paix. — SUISSE. A Fribourg, nos Pères sont bien vus, et on commence à avoir l'espoir fondé qu'une résidence réussira. — FRANCE. Le Père Anizan a été trouvé mort dans son lit, pendant qu'il prêchait le jubilé à Querré; probablement il est mort d'un anévrisme et subitement; de grandes plaques de sang sous la peau, en différentes parties du corps, semblent l'indiquer. Un Père fut envoyé d'Angers pour achever le jubilé: il dut recommencer toutes les Confessions des hommes mais la mission avait si bien réussi, qu'un seul homme semble avoir rejeté la grâce insigne du Jubilé. L'enterrement du Père a été vraiment remarquable; il a été placé dans une petite chapelle du Cimetière de Querré à côté de deux autres confesseurs de la foi: l'un avait été exilé en Espagne; l'autre emprisonné à Blois.

INCENDIE DE VAUGIRARD.

Nos lecteurs auront sans doute appris, par les journaux, l'incendie qui a éclaté dans la soirée du 22 au 23 Janvier dernier, à l'école libre de l'Immaculée Conception de Vaugirard. Voici quelques détails sur cet événement; nous les tirons de plusieurs lettres écrites par des Pères de ce collège. C'est à 6h ¼ que des cris: au feu! au feu! donnèrent la première alarme. Les élèves étaient alors à l'étude, où le P. Préfet venait de donner lecture des notes hebdomadaires, car on était au Samedi. A ces cris répétés on accourt de toutes parts. Une fumée épaisse et des jets de flamme sortaient à la fois de plusieurs fenêtres du 2e étage. La lingerie était en feu; et partant tout le collège, dont elle occupe la partie centrale, pouvait devenir la proie des flammes. Quelle fut l'impression de frayeur que durent ressentir les premiers arrivés sur le théâtre de l'incendie, on le devine facilement! Des échelles sont dressées contre les murs; mais elles sont trop courtes, et ne peuvent atteindre à la hauteur de l'étage enflammé. On amène la pompe du Collège, et un de nos Pères commande lui-même la manœuvre. Mais impossible de retrouver la lance qui sert à diriger l'eau, et tous les efforts restent impuissants. Le feu avait fait les plus rapides progrès, et tout portait à croire qu'il en ferait de plus rapides encore. Cependant

on avait envoyé prévenir les pompiers de Vanves et de Grenelle. 3/4 d'heure s'étaient déjà passés au milieu de ces angoisses. L'incendie gagnait toujours. Six fenêtres étaient tout embrasées. Enfin les pompiers d'Issy arrivèrent, et plus tard ceux de la rue du Vieux Colombier. On vit jusqu'à 5 pompes fonctionner à la fois, et jeter sur les flammes des torrents d'eau. Mais à la vue des progrès du feu, le colonel ne put cacher ses craintes. « Si le feu vient à envahir la charpente, disait-il, il n'y a plus d'espoir, tout le corps de logis est perdu. » Or plusieurs poutres du dernier plafond étaient déjà atteintes. Il n'y avait plus un moment à perdre: on ne pouvait plus suffire à alimenter les pompes. On fit alors venir les trois premières Divisions, qui entendant ces bruits étranges, et voyant du reste les reflets de l'incendie, ne pouvaient plus tenir en place, et ne demandaient qu'à être utiles et à se dévouer pour les Pères. On forma des Chaînes qui apportaient l'eau aux pompes des différents réservoirs. La journée avait été froide. Les bassins étaient gelés. Plusieurs élèves, voyant qu'on ne pouvait en casser la glace, s'élancèrent de tout leur poids sur elles afin de la briser. Ils y réussirent et au bout d'un certain temps, l'eau devenant trop basse, il y en eut qui se jetèrent résolument dans cette eau glaciale, pour la puiser plus rapidement. On n'était cependant pas encore maître du feu. Huit fenêtres du côté du parc, et neuf du côté de la terrasse jetaient continuellement des flammes. Dans cette extrémité, le R.P. Recteur fit un double vœu. Il promit, s'il on pouvait empêcher de plus grands ravages, de faire dire des messes à Notre-Dame de Chartres, et d'élever dans la maison une statue en l'honneur de Saint Joseph. Or il est certain qu'à partir de cet instant les flammes diminuèrent d'intensité, et se ralentirent au point qu'on en devint bientôt le maître. Il était 8h ½. On l'avait difficilement lu sur l'horloge. Elle avait marqué sa dernière heure à 6h 40. Envahie par les flammes, et au beau milieu de l'incendie, elle avait été une de ses premières victimes. N'oublions pas de dire, ce que tout le monde remarqua avec autant de surprise que d'admiration, que la statue de Marie Immaculée, située au centre de la façade principale, et qui, par sa position, semblait destinée à devenir bientôt la proie des flammes, n'en reçut aucune atteinte; autour d'elle, tout était noir et sillonné par le feu, seule, elle était restée immaculée et sans tache! Telle est la partie tragique de l'événement. Mais elle a bien aussi sa partie consolante. Comme on nous l'écrivait: « nous avons vu dans cette circonstance ce qu'étaient nos amis. — Au plus fort de l'incendie tous nos amis se concertaient sur le nombre de lits qu'ils avaient à donner, ou bien se proposaient de conduire les élèves de Paris dans leur famille. Que de traits ne pourrait-on pas raconter de leur sympathie et de leur dévouement? Les élèves ont montré en cette circonstance quel attachement les unissait à nos Pères. Tous ceux qui les virent, admirèrent leur zèle et leur obéissance. Un d'entre eux qui venait de s'entendre lire trois fort mauvaises notes, se signala par son dévouement. Il tenait à montrer aux Pères qu'il ne les en aimait pas moins. On avait fait rester prudemment dans leur quartier, les enfants des dernières divisions. Comme un Père reprochait agréablement à l'un d'eux de n'avoir rien fait tandis que ses camarades étaient à la chaîne, « J'ai récité mon chapelet toute la nuit pour les Pères, répondit-il, et vous appelez cela ne rien faire? Tels sont les principaux détails que nous avons recueillis. Toute la lingerie a été brûlée. La perte s'élève, dit-on, à plus de 100.000 francs. Le lendemain, le R.P. Recteur a dit une messe d'actions de grâces, pour remercier le Ciel de sa visible protection, et un Te Deum solennel a été chanté au Salut.

SOMMAIRE.

Adresse de la Rédaction: Mr. J. de Causans | Maison Saint-Michel — Laval — Mayenne.

A.M.D.G.

Lettres des Scolastiques de Laval.

Avril. N° 2. 1870.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de...........

Nos Révérends Pères et nos très-chers Frères

Pax Christi.

CHINE. Extrait d'une lettre du P. Petitfils. Tchély oriental 20 Septembre 1869.

Le 20 du mois dernier, en disant mon bréviaire, je passais près d'une pagode. Un bonze, qui me reconnut sans doute pour un maître de la doctrine d'Occident, selon l'expression chinoise, vint à moi et m'invita à entrer dans sa maison. Je crus ne pas devoir acquiescer à son invitation et, pour faire agréer mon refus, j'objectai que j'étais en prières. Mais comme il paraissait continuer la conversation avec moi, je crus devoir obtempérer à ce second désir de sa part. D'abord on parla de choses et d'autres; puis, comme nous étions en face de la pagode, et que nous apercevions les têtes de quelques divinités, je fis tomber la conversation sur ces esprits qu'il adorait, ou plutôt qu'il n'adorait point, car écoutez ce qu'il me dit: Après m'avoir dit son âge, 30 et quelques années, il m'apprit que depuis 20 ans il était bonze: mais que depuis 3 ans, il ne croyait point aux divinités, au nombre de dix-huit, renfermées dans la pagode: « Pourquoi, lui dis-je alors, y avez-vous cru pendant 17 ans, et n'y croyez-vous plus maintenant! Et qu'adorez-vous donc? — Moi, me répondit-il, j'adore le Maître du Ciel; puis, me montrant du doigt la pagode, il ajoutait: Quant à ceux-là, ils ne sont que de la terre et du bois, et rien de plus. — Ils ne peuvent donc vous secourir? — Comment le pourraient-ils? puisqu'ils ne sont que de la terre et du bois. — Vous êtes donc plus grand qu'eux? — Oui, fut sa réponse: puis, comme explication de sa pensée, il ajouta: « Je suis plus grand, puisque j'ai une âme, et qu'eux n'en ont point: Ils ne sont que de la terre et du bois, répéta-t-il pour la troisième fois. — Mais enfin, repris-je, vous y avez cru, pourquoi avez-vous donc changé de croyance? — C'est bien simple, tant qu'ils ont été solides, j'ai cru à leur puissance; mais depuis 3 ans,

ils menacent ruine, et il va falloir dépenser un grand nombre de sapèques pour les restaurer. Voilà pourquoi je n'y crois plus. » Ainsi se termina la conversation. Pendant qu'il parlait, mon interlocuteur jetait, de temps en temps, un regard de défiance, du côté d'un vieux bonze placé près de nous, et baissait de temps en temps la voix, comme s'il eût craint d'être entendu de lui. — Ce bonze est-il le seul à penser ainsi? je ne le crois pas. Le R.P. Supérieur me disait, dernièrement, en avoir rencontré de semblables. Mais comment se décider à quitter le service des idoles! Le revenu matériel qu'ils en tirent les fait vivre. La pagode, près de laquelle nous avions cette conversation, le bonze et moi, a été élevée, m'a dit celui-ci, en l'honneur d'un célèbre médecin, mort il y a un peu plus de deux cents ans: on y voit encore son tombeau. En Chine, dès qu'un grand homme meurt, (et on devient et on meurt grand homme à bon marché), on élève une pagode à son esprit: il est toujours ta-jen, (grand homme) même descendu dans la tombe. C'est ce qui explique le grand nombre de pagodes jetées sur toute la surface de la Chine. Nos Chinois sont persuadés, que cet homme peut faire après sa mort, tout le bien ou tout le mal qu'il pouvait leur faire de son vivant. Voilà pourquoi ils cherchent à l'apaiser ou l'invoquent, après que son esprit a quitté son corps..

Dans la chrétienté où j'ai fait la rencontre du bonze dont je vous ai parlé, j'ai reçu, le 28 Août, la visite d'un bachelier païen, qui s'est déclaré catéchumène. Peu auparavant, dans la même chrétienté, un autre bachelier païen vint me dire qu'il voulait se faire chrétien. J'ai donné, à l'un et à l'autre, un livre de doctrine chrétienne, renfermant le catéchisme et les prières. Inutile de dire, que ces deux bacheliers, qui jouissent d'une bonne réputation, d'après les renseignements que j'ai pu prendre, amèneront d'autres païens au Christianisme, à cause de l'influence dont ils jouissent en leur qualité de bacheliers. Déjà, dans la même chrétienté, il y a depuis 3 ans un bachelier chrétien dont la famille se compose de 28 personnes — 17 ont reçu le baptême, grâce à ses soins: j'espère bien qu'il amènera les autres à la foi. Ajoutez que ce bachelier chrétien est médecin, ce qui lui permet de baptiser annuellement un grand nombre de petits enfants païens. Et ce n'est pas seulement depuis sa conversion, que ce bachelier baptise les petits païens; 3 ans avant de recevoir le baptême, il remplissait l'office de baptiseur; car ayant lu, dans les livres écrits en Chinois sur la doctrine, par nos anciens Pères, qu'on pouvait, sans être chrétien, administrer le baptême, pourvu qu'on suivît exactement les règles prescrites par l'Eglise. Il a, (lui-même me l'a assuré) suivi ces règles, et baptisé un très grand nombre de petits païens en danger de mort qui, presque tous, ont quitté la terre pour le Ciel. C'est aussi à un livre Chinois de l'un de nos anciens Pères, que les deux bacheliers, actuellement catéchumènes, doivent leur conversion. Ce livre, écrit dans un très-beau style, attire l'attention des lettrés. C'est le P. Mathieu Ricci qui l'a composé; il est intitulé: Tien-tchou-Che-i-ou (De la véritable idée de Dieu) Ces vénérables Pères, qui nous ont précédés, prêchent ainsi et convertissent après leur mort. Petitfils S.J.

Lettre du P. Bulté au P. Dorr. Zi-ka-wei 28 Décembre 1869. — Les Chinois sont généralement moins capables d'actes héroïques. Le fait suivant prouve toutefois que cette règle n'est pas sans exception. J'ai trouvé un enfant de 19 ans, qui a fait le vœu héroïque pour les âmes du Purgatoire. Effrayé d'abord à la pensée d'abandonner ainsi tous ses mérites, il vint bientôt me demander la permission de faire son offrande. Je le lui permis pour trois mois, et renouvelai plus tard la permission. Il fut fidèle pendant un an, à faire son offrande tous les matins. Enfin, comme il m'avait vu assez disposé à lui permettre le vœu dans toutes les conditions, il crut pouvoir s'engager pour toujours. « Je sentis, dit-il, qu'il n'y avait pas moyen de résister à la grâce qui me pressait. » — Et quel a été ton motif déterminant, lui dis-je? — Pour réjouir le cœur de la Sainte Vierge, me répondit-il les larmes aux yeux. » Depuis il est très-content d'avoir fait ce sacrifice. Je ne doute pas que ce

ne soit pour lui la source d'autres grâces. Il fait déjà ses exercices avec plus de ferveur encore que par le passé, afin de mieux soulager les âmes du Purgatoire. — Notre maison de Zi-ka-wei, avec les établissements qui en dépendent, est souvent visitée par les Européens étrangers, surtout par les personnages un peu importants qui passent à Shang-hai. Mr. Dabry, qui a été 8 mois consul par intérim, aimait beaucoup à venir voir nos élèves et les orphelins. Une fâcheuse discussion (que je n'ai pas soutenue, mais voulu empêcher) sur la question de l'étude du français et de la formation d'interprètes, l'avait bien un peu refroidi, mais quelques explications subséquentes le calmèrent. Les ministres plénipotentiaires, anglais et russe, les écuyers du duc d'Edimbourg, fils de Victoria, ont visité avec beaucoup d'intérêt. Mr. le comte de Rochechouart, qui gère les affaires de la légation française, en l'absence du ministre, et Mr. l'amiral de Cornulier, étant venus dernièrement avec Mr. le Comte de Méjean, nouveau consul général, ont aussi beaucoup loué les œuvres de la mission, même l'œuvre des vierges qu'ils ont pu voir, en qualité de représentants de la France. Les Vicaires Apostoliques qui ont passé par ici en allant au Concile, en ont porté le même témoignage. Mgr. Faurie, du Koueytchéou, évêque distingué et fort capable, a voulu tout voir, dans les plus petits détails, afin d'en tirer son profit pour lui-même: il n'a pas craint de dire que nous avions la première mission de la Chine. — Mgr. Guillemin, qui garde de vous un très doux souvenir et m'a chargé de vous dire bien des choses, a été plus louangeur encore: C'est un véritable ami, qui exalte toujours la Compagnie. Il me dit en causant qu'il avait toujours le regret de ne pas être religieux, je sens, dit-il, qu'il me manque quelque chose. Il est très pieux et d'une grande simplicité. On voyait qu'il était heureux de constater les grands progrès faits depuis 9 ou 10 ans, qu'il avait vu et loué cette mission. Sa Grandeur se rappelle, avec un indicible bonheur, le bon P. Labonde, son directeur de congrégation à Fribourg. « Figurez-vous, dit Monseigneur, que ce bon Père me faisant visiter sa chapelle de congrégation à Nantes (lors d'un voyage en Europe), avait collé, sur le tabernacle, mon billet d'admission dans la congrégation, de sorte qu'arrivé sur le prie-Dieu épiscopal, ce billet fut le premier objet qui frappa mes regards. Puis le bon Père montant sur le marchepied de l'autel, et s'adressant à ses ouvriers, leur dit en me montrant du doigt: « Celui-là, c'est mon fils! » Mgr. était encore touché jusqu'aux larmes en nous racontant ce trait, puis il ajoutait: Il m'a joué ce tour-là; eh bien, si je puis aller au Concile, j'irai le voir, et lui montrant une image qu'il m'a donnée à Fribourg, je lui dirai: Votre image a été en Chine, je l'ai portée jusqu'aux pieds de la grande muraille, où je l'ai considérée avec bonheur etc...» Cette image est toute simple, mais Mgr. y tient beaucoup. — Pendant que Mgr. Guillemin était ici, ayant une réunion de la congrégation (50 élèves environ, soit du collège, soit du petit séminaire), j'invitai Mgr. à venir bénir mes congréganistes, ce qu'il accepta volontiers: Il leur parla en français avec beaucoup de cœur et d'entrain (la langue de Canton est peu comprise ici); je servais d'interprète. Il leur dit que les grandes grâces que Dieu lui avait faites, et celle de sa vocation en particulier, il les devait à la dévotion qu'il avait puisée dans la congrégation à Fribourg. Ce bon évêque voulut aussi visiter notre cimetière, et aller prier pour nos morts, dont il avait connu plusieurs. C'est un véritable ami. — Je ne sais si vous aurez reçu quelques traits sur le bon Père Sentinier qui a été ici bien longtemps. Un jour après s'être confessé (en l'absence du P. Foucault son confesseur ordinaire), il me dit: « Voyez, quand on fait bien son examen, on peut se confesser à toute heure, on est toujours prêt. Je vous demanderai un petit cahier commode, avec des lignes assez espacées, pour que j'y puisse voir bien clair, afin d'y marquer toutes mes fautes; mais absolument conforme au plan donné par St. Ignace. » Je lui fis faire un petit cahier, il m'en témoigna beaucoup de reconnaissance. « Maintenant, ajoutait-il, je ne veux plus m'occuper que de choses pieuses;

je relis les règles, l'institut etc., c'est là qu'on voit clair. » Il voulait, à tout prix, faire chaque chose selon l'esprit de Saint Ignace. C'est dans ces dispositions qu'il fit sa retraite de 8 jours, dans le mois de Juillet, je pense, c'est-à-dire quelques semaines avant de mourir, bien qu'il fût très-faible. C'est une grâce de Saint Ignace.

Lettre du Père Ravary à la Sainte Enfance. Section de Wou-si-Chang-hai, ce 1er Janvier 1870.

Dans notre dernière relation du mois de Juillet dernier, nous étions heureux d'inscrire dans nos régistres et de vous annoncer le chiffre assez consolant de 1596 baptêmes. C'était le double de l'année précédente. Le bon Maître a daigné bénir encore notre bonne volonté et notre ardent désir de lui consacrer, par le Saint baptême, tant d'innocentes créatures. Depuis le mois de Septembre jusqu'au 1er Janvier 1870, nous avons eu la consolation d'offrir à l'Enfant Jésus, juste pour la nouvelle année, 1550 nouveaux petits baptisés: Courage donc et confiance. Le Ciel est avec nous. Qui maintenant nous empêche d'espérer pour le 1er Juillet 1870, le beau chiffre de 3000, ce qui doublerait encore les heureux résultats de l'année passée. — Nous voilà donc enfin installés au Kom-po. Depuis deux ans, nos yeux étaient fixés sans cesse sur ce pays, objet de tant d'espérances, et pour la propagation de l'Evangile, et surtout pour l'œuvre plus facile et si consolante des baptêmes. Voulez-vous savoir comment nos baptiseurs s'acquittent ici de leur emploi? Au mois d'Octobre dernier pour la première fois, deux de nos médecins baptiseurs traversaient le Yang-tsé-Kiang, montés sur deux brouettes qui les portèrent à 2 lieues dans l'intérieur des terres. Ils entrèrent dans une modeste auberge située aux faubourgs de Tchin-Kiang, sous-préfecture de l'endroit. Ils s'installèrent là le moins mal possible, et deux jours ne s'étaient pas écoulés, que la grande pancarte jaune, usitée en telle circonstance, se lisait affichée aux portes du restaurant Chinois. Ils s'y déclaraient docteurs-médecins. L'unique désir de faire du bien, et non de faire fortune, les avait amenés dans cette ville. Envoyés par de nobles et riches personnages, bienfaiteurs de l'humanité souffrante, ils recevraient gratis tous les malades. Le matin, avant midi, consultations, dans la soirée visites à domicile. Les enfants surtout seraient l'objet de leurs soins empressés. Le succès fut complet; l'affluence des visiteurs grandit de jour en jour. En huit jours, la renommée de nos deux médecins s'était tellement étendue, que le peuple accourait de 3, 4, 5 lieues à la ronde, à leur très-modeste hôtel. Je dis très-modeste, car il faut avoir vu de ses yeux une auberge ou un restaurant chinois, pour avoir une idée de la chose, surtout dans les bourgs et dans les villes de peu d'importance. Quelques cures, heureuses et faciles, opérées par la quinine, avaient surtout contribué à leur attirer une telle clientèle. La femme d'un mandarin retraité avait depuis 5 ans la fièvre tierce. En vain avait-on consulté tous les docteurs du pays, en vain toutes les drogues des pharmacies avaient été employées. Après tant de traitements divers plus ou moins bizarres, le plus souvent opposés entre eux, la pauvre patiente ne pouvait trouver qu'une plus grande faiblesse, et son mal gagnait toujours. Le plus âgé de nos docteurs est appelé. Il portait sur lui une petite fiole de quinine, que je lui avais donnée avant son départ pour le Kompo, et dont je lui avais indiqué l'emploi spécifique, dont en Chine nous avons si grand besoin, pour nous-mêmes d'abord, puis pour les personnes attachées à notre service. Notre docteur, confiant en Dieu plutôt qu'en lui-même, se présente donc chez le mandarin, écrit l'indispensable ordonnance, selon l'usage, et toujours de rigueur, sous peine de perdre sa réputation et les 3 ou 400 sapèques (1f ou 2f) prix ordinaire de la visite. Cette fois, notre prudent hippocrate n'écrit qu'une formule insignifiante et bénigne, capable de ne produire du moins aucun mauvais effet, donne une triple dose de quinine et se retire. Grande fut l'admiration, j'allais dire la stupéfaction de la noble famille, en voyant qu'un peu de poudre blanche, inconnue en ces pays, avait su triompher d'une fièvre si tenace. Bientôt toute la ville fut au fait de ce prodige. Le concours alla grossissant tous les jours.

Des enfants en grand nombre étaient apportés à la maison. Bref, pendant les trois semaines de cette première excursion, 188 petits enfants eurent le bonheur de recevoir le baptême! Vers la mi-novembre, nos deux infatigables apôtres venaient me voir à Kiang-ien, et m'y racontaient les consolants détails que vous venez de lire. — Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, dit le proverbe. Les circonstances étaient trop favorables, la position trop bien dessinée, pour ne pas donner de l'avant. Huit jours plus tard, nos deux intrépides baptiseurs, avec mon premier catéchiste, retournaient à leur poste. Cette fois, leur mission était plus délicate. Il fallait tout d'abord trouver à prix modique, une installation moins gênante pour eux-mêmes et pour leurs visiteurs, et louer pour un temps indéterminé, une habitation convenable. Le Kom-po, pour nous, est un pays nouveau. Le nom chrétien y est encore inconnu. Le meilleur moyen de préparer les voies au Christianisme, est d'y faire fleurir l'œuvre des baptêmes. L'un de nos médecins a donc loué pour nous, en leur propre nom, une petite maison de trois chambres avec cour, le tout entouré de murs; elle est à notre disposition. Cette maison se trouve dans la ville près de la porte Est. Elle est louée pour 3 ans, au prix de 1000 sapèques, soit 4f,50 par mois. Nous avons vu en cette circonstance la vérité de cette parole: Aide-toi, le Ciel t'aidera. Le contrat a été signé en bonne et due forme. Et pour le moment nous avons là un bon pied-à-terre, d'où les missionnaires eux-mêmes, pourront bientôt explorer et catéchiser tout le pays. Au commencement de Décembre les nouvelles étaient favorables: 112 nouveaux baptêmes venaient grossir la somme générale. Deux nouveaux excurrents étaient envoyés pour aider les premiers. Ils devaient battre la campagne à 3 ou 4 lieues dans les environs, et revenir après dix jours. Ils sont revenus, fidèles au rendez-vous marqué; mais ils n'avaient pu faire que 72 baptêmes. Moins féconde que les premières, cette troisième excursion avait été plus pénible; nos deux jeunes gens avaient arpenté inutilement bien du terrain. En ce moment il y avait peu de malades. Ces petits hommes du Kom-po, malgré la misère du pays, exhibaient aux yeux de nos deux voyageurs, des figures rubicondes et vermeilles, indiquant ainsi par là qu'ils avaient plus besoin de riz que de médecine ou de pilules. Voilà donc près de 400 baptêmes en deux mois et sur un seul point. Que le nom du Seigneur soit béni! En ce moment, d'après la direction reçue, nos excurrents ne gardent plus le strict incognito des premiers jours. Ils disent toujours qu'ils sont médecins; ils ont ajouté qu'ils sont chrétiens. Tout en travaillant à l'œuvre si consolante de la Sainte Enfance, ils exhortent le peuple, lui parlent de Dieu, de la nécessité de croire etc... Tout nous fait espérer qu'avant peu, quelques braves familles, brisant enfin leurs idoles, diront avec nous, avec vous chers petits associés, de bouche et de cœur: Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre Nom soit sanctifié, béni, en France, en Europe, en Chine, en tous lieux. Sur d'autres points de notre Section, nos vierges chrétiennes continuent de prêter aux missionnaires, un concours intelligent et zélé. Parmi elles, cinq ou six surtout sont au-dessus de tout éloge. Dieu seul connaît la grandeur de leur dévouement. Ces vierges, nous les appelons ici, depuis longues années, les apôtres de Kiang-ien. En novembre dernier, deux de ces vierges, pendant 15 grands jours, ne cessèrent de courir le pays en tous sens, pour y chercher les enfants moribonds. Le matin après la messe et une légère réfection, elles partaient à la garde de Dieu, allant frapper de porte en porte, pour y faire ce que nous appelons ici le saint commerce. Dans ces contrées, elles sont connues des païens mêmes; sauf de rares exceptions, partout elles sont bien reçues. Le soir, ou le lendemain matin, elles venaient saluer le Père: « Le commerce est-il bon? demandais-je alors, souriant de plaisir devant un tel courage. — Oui Père, Dieu merci. Nous avons chaque jour 12, 15, 20, 22 baptêmes. — Combien avez-vous fait de chemin? — Père, aujourd'hui 2 lieues ½. — Mais le chemin n'était pas bon à cause de la pluie. — Père, cela ne fait rien.

Quand le chemin est bourbeux, nous prenons nos souliers ferrés. » Je n'osai pas leur demander où elles avaient dîné. La réponse à une pareille question les eût humiliées, et je la devinai. Je sais que plusieurs fois ces femmes délicates, mais vraiment apôtres, sont revenues le soir, sans avoir pris de nourriture dans le cours de la journée. Avant les fêtes de Noël, trois autres de ces vierges vinrent dans un autre Kom-sou (chapelle) pour se confesser. Elles devaient y passer la nuit et communier le lendemain. Après la sainte messe, pour m'édifier, j'eus la pieuse curiosité de leur demander où et comment elles avaient passé la nuit. Laissez-moi vous traduire mot-à-mot leur belle et héroïque réponse : « Père, pour nous qui sommes des femmes, il faut peu de chose. Pour les hommes, c'est différent. Nous avons couché au fond de la cuisine sur quelques bottes de paille. Nous avions une couverture pour nous trois. Nous avons fort bien dormi ! » Et toutes trois sont de bonnes familles. Elles pourraient, si elles voulaient, vivre en paix dans une tranquille aisance, sans difficultés extérieures, au milieu de leurs frères et de leurs sœurs. Là même, elles pourraient prier plus facilement, fréquenter plus souvent l'église et les Sacrements. Mais non : fidèles à leur mission héroïque, depuis 6, 8, 10 ans et plus, elles travaillent à la plus grande gloire de Dieu, sans bruit, sans éclat, dans l'obscurité. Ces vierges, à 20, 25 ans, ne pouvaient faire ½ kilomètre à pied, sans souffrir. Aujourd'hui à 45, à 50 ans, elles marchent à pied, dans tous les sens, le jour et la nuit, par des sentiers bourbeux, portant à leurs pieds délicats de rudes souliers ferrés, et feront parfois 2, 3, 4 lieues dans ces conditions ingrates. Et pourquoi ? Pour aller baptiser un petit infidèle, pour apprendre à une famille catéchumène et pauvre, le signe de la croix et les premiers mots du catéchisme. Et la nourriture ? Ah ! ne m'en parlez pas, tant cela est grossier et rebutant. Et le logement ? Ici, disons le mot, c'est affreux ! Trois bottes de paille, jetées au hasard, dans un recoin immonde de la chaumine, souvent près de l'étable, près de l'auge ! Et ces femmes vous disent, avec une aimable ingénuité, qu'elles ont fait un bon repas, qu'elles ont fort bien dormi ! Parcequ'elles sont femmes, et que les femmes ont besoin de peu ! Puisse, pour le bonheur de la Chine, le nombre de ces femmes vraiment chrétiennes, de ces vierges intrépides, se multiplier de jour en jour !

Ravary. S.J.

Extrait d'une lettre du Père Bourdilleau. Hai-men, 25 Juillet 1869.

Fête de N. D. des Prodiges à Lü-kao. Le 9 Juillet, cette année, la Sainte Vierge a semblé vouloir nous prouver qu'Elle n'est pas fêtée sans raison, sous ce nom qui lui est cher, de Notre Dame des Prodiges. Le jour même de cette fête, Elle nous a fait cueillir les prémices de notre œuvre si laborieuse de Lü-kao. Permettez-moi de vous envoyer ces quelques détails ; il est si doux de parler de ce que l'on aime. Une famille païenne, du nom de Wam, restée depuis deux ans gardienne de notre maison, se composait de quatre personnes : un vieux chef de 70 ans, retiré des tribunaux depuis un an, et qui avait toute sa vie suivi ses maîtres ; son fils, peu jaloux de suivre les bons exemples de son père : depuis un an, il recevait chez nous, les soins de sa bru, déjà âgée, et qui ne pouvant avoir d'enfants, avait adopté son neveu, et qui, par là-même, était le quatrième membre de cette famille. Quand le bon vieillard eut fait connaissance de notre ardent médecin et apôtre Li, il se laissa tellement toucher par la grâce, qu'il devint un modèle de ferveur, et surtout d'humilité. Eh quoi ! disait-il, il est possible à Dieu de me pardonner tant de péchés ! Mes péchés ! mais comment les compter ! Je ne prétends point au Ciel, j'en suis indigne : mais dis-moi Li, le moyen d'apaiser la colère de Dieu, et d'éviter les éternels tourments de l'Enfer. « Evite tout péché, lui disait Li ; apprends le plus que tu pourras de prières ; jour et nuit dis : Jésus, Marie, sauvez-moi !

Dans les souffrances ne te plains point et dis : Mon Dieu j'obéis ; exhorte au bien ta famille et tes amis." — Notre vieux converti observa de point en point ces prescriptions. Sa mauvaise santé lui ôtait souvent le sommeil, mais sans lui enlever la patience ; c'était édifiant de l'entendre, et le jour et la nuit, répéter ses prières. Quand sa mémoire faisait défaut, il se gourmandait, et demandait avec une charmante naïveté pardon à Notre Seigneur, à la Sainte Vierge, de perdre si facilement mémoire. A l'entendre, dans ses fervents colloques, on eût dit qu'il voyait présents dans sa petite chambre, et Jésus, et Marie, et son Ange gardien, et Saint Joseph. Venu à Tii-kao pour la fête du Patronage de St. Joseph, il me demanda le baptême, je me contentai de lui dire : "Aie bon espoir ; il faut auparavant amener au vrai Dieu, ton fils. Notre Père Ho vint aussi au mois de Juin, même demande, même réponse. Le pauvre père en fut tout contristé. Ce qui acheva de le désoler, c'est le départ de son cher Li, fixé au 10 Juillet. "Comment obéir aux Pères ? disait-il, mon fils est à mille lys d'ici, et je ne sais quand il viendra". Le jour du départ approchait, c'était le 8 juillet, tout était préparé. Heureuse disposition de la Providence ! De grand matin, le fils du vieux Wam arrive, et vient heureusement surprendre sa famille. Grande fut la joie de notre vieillard. — Pas tant de joie, lui dit son fils, je ne suis ici que pour trois jours, mon maître vient de changer et m'attend. — Cela me suffit, ma joie sera sans fin, pourvu que tu me promettes de te faire chrétien. — Hélas ! mes iniquités sont sans nombre, mais je te le promets cependant pour la 8e lune." Tout heureux, le père alla trouver Li : "J'ai vu mon fils, il se fera chrétien ! Je n'ai plus qu'à être baptisé et à mourir." Li, entendant ce dernier mot : "Impertinence, dit-il ; parler ainsi c'est offenser Dieu et ton fils ; il y a péché. — Eh bien ! je ne le dirai plus, mais je mourrai j'en suis sûr." — Le soir même, le vieux Wam, après avoir acheté quelque chose dans la rue, s'enferma dans sa chambre, et commença à réciter avec une ardeur toute particulière les prières qu'il savait, les entremêlant de colloques. Il continua ainsi jusqu'après minuit. Sur les deux heures (le 9.), Li, réveillé par le vacarme des bonzes de la pagode voisine, se leva et voyant de la lumière dans la chambre de Wam, y alla pour allumer son papier à feu. Quelle ne fut pas sa stupéfaction — Wam n'était plus sur son lit mais, à la manière des morts en Chine, couché sur une porte au milieu de sa chambre, revêtu de son chapeau, de ses bottes et de son manteau de cérémonie. "Qu'est-ce que cela" ? dit Li — Ne fais pas de bruit, répond le vieux Wam, me voici tout prêt à mourir, hâte-toi de me baptiser." Li tâte le pouls — plus d'espoir. D'un bond il court éveiller sa famille, et rentre chez lui pour prendre une éponge. Au bout d'un instant, il était revenu près du mourant. Après l'avoir disposé, par de courtes mais ardentes paroles au saint baptême, il le lui donna, lui choisissant pour patron St. Joseph. Ce prédestiné ne survécut qu'une heure à son baptême. Il garda jusqu'à la fin l'usage parfait de sa raison et de sa langue. Avant de mourir, il fit promettre à son fils de l'ensevelir et de l'enterrer à la manière des chrétiens — "Invite peu de monde, lui dit-il, et ne fais que ce que dira Li." — Li récita donc seul toutes les prières d'usage. Le mort fut de suite porté en terre, et sans passer par l'imprescriptible exigence de la superstition : l'examen du lieu. — Ce qui aida nos gens à se tirer de cette difficulté, c'est une récente proclamation du mandarin de Tii-kao, qui prohibait cette superstition. Ce magistrat, ennuyé d'avoir des procès sans fin, à ce sujet, et voyant le peuple réduit à ne plus oser faire une rigole à un chemin ou à un champ, avait pris cette sage et courageuse mesure. Puisse cet exemple encourager nos autres catéchumènes. Toute cette famille Wam est désormais gagnée à Notre Seigneur. La bru du saint défunt, quand les chaleurs seront passées, viendra s'instruire à fond

de la religion, dans notre école de l'orphelinat, et nous amènera son fils adoptif à Mao-Katsen. Grâces éternelles soient donc rendues à Saint Joseph et à Marie sa sainte épouse, si bien nommée Notre Dame des Prodiges.

Amérique septentrionale. Montagnes rocheuses. Deux excursions du Rév. Père de Smet.

Lettre au R. P. Terwecoren, directeur des précis historiques à Bruxelles.

Université de St. Louis, 2 Mars 1870.

Je vous ai parlé, dans une lettre précédente, des chaleurs excessives de nos mois de Juillet et d'Août; j'ai dû payer le tribut ordinaire, à cause de la transition subite d'un climat modéré et froid à un climat chaud et accablant. En automne, le temps se modère, et peu à peu la santé et les forces me sont revenues. On m'a donc permis de faire deux petites excursions, l'une de quatre cents lieues, aller et venir; et l'autre de deux cents lieues. Voici à quelle occasion. I. Les Pères missionnaires des Montagnes-Rocheuses me prièrent avec instance de leur obtenir des religieuses pour l'éducation des demoiselles de Montana, et pour prendre soin, plus tard, des orphelines et des malades. Dans le dessein de commencer ce premier établissement ou pensionnat catholique, les Pères offrirent leur propre maison, située à Helena, capitale du territoire. Avec le consentement de mes Supérieurs, je me suis mis à l'œuvre sans retard, à cause de l'approche de l'hiver et de la grande distance à parcourir. J'obtins une colonie de sœurs de charité, choisies parmi soixante-dix religieuses. Je les accompagnai jusqu'à Omaha, dans le Nébraska. Bien recommandées, elles prirent leurs places sur le chemin de fer du Pacifique, pour faire 1.100 milles et prendre ensuite la diligence à Corinne, dans le territoire d'Utah, diligence à six chevaux, qui fait en trente-six heures le parcours de 500 milles, jusqu'à Helena. J'ai appris, depuis, par des lettres privées et des feuilles publiques, que les bonnes sœurs sont arrivées à leur destination, aux acclamations des citoyens sans distinction de culte. Deo gratias! Aujourd'hui leur premier établissement est en pleine activité. Il est à espérer que, chaque année, d'autres maisons religieuses s'élèveront, selon les besoins des deux vastes régions des Montagnes-Rocheuses, les territoires d'Idaho et de Montana.

II. Depuis peu, j'ai pu entreprendre un second voyage ou visite parmi les Indiens Pottowatomies, dans l'Etat du Kansas. Nous y avons deux écoles, avec environ trois cents élèves. Les garçons sont confiés aux soins de nos Pères, et les filles à ceux des Dames du Sacré-Cœur. Ces deux établissements se maintiennent et prospèrent. Les élèves donnent à leurs maîtres et à leurs maîtresses toute satisfaction; leur zèle, leur piété et leur application sont exemplaires. J'avais un vif désir de revoir les Pottowatomies, dans un moment surtout bien critique et de la plus haute importance pour eux. C'est parmi eux que j'ai commencé ma carrière de missionnaire. Ce sont mes premiers enfants en Jésus-Christ, et tout ce qui les regarde m'intéresse vivement. J'ai baptisé plusieurs centaines de ces chers néophytes. De grands dangers menacent ces Indiens. Je vais vous donner des détails à ce sujet sans le moindre déguisement, et qui montreront les dangers dans lesquels ces bons sauvages se trouvent. L'Etat du Kansas est entré dans l'Union des Etats-Unis en 1861. Ses terres fertiles et sa belle position centrale, entre l'Est et l'Ouest américain, y attirèrent un grand nombre d'émigrants. Il y a déjà plus de 400,000 habitants, et au-delà de 400 villages ou villes y sont en pleine construction et en pleine voie de prospérité. Les missions de Saint François de Hiéronymo, et celles de Sainte Marie parmi les Pottowatomies, sont devenues deux villes: l'une porte le nom de la mission catholique et l'autre celui de Saint-Marys-ville. Les maisons s'y élèvent comme par enchantement, et tout le monde s'écrie: « C'est beau! c'est admirable! » Mais voici le triste revers de cette belle médaille: Je ne vous parlerai que des Pottowatomies, que j'ai visités en dernier lieu, et qui se divisent en deux classes: les citoyens,

et ceux qui ne le sont pas. — III. Les Pottowatomies citoyens, ou ceux de ces Indiens qui sont soumis au gouvernement américain, forment la majeure partie de cette peuplade. Ils passent, en ce moment, par l'épreuve la plus critique, mais qui n'était pas imprévue. Ils ont reçu récemment du gouvernement américain, avec la pleine possession de leurs portions de terre ou fermes, une somme de cinq cents dollars par tête, qui valent plus de 2500 francs. Ce fut le signal de l'entrée d'une cohorte de Blancs, qui, comme une armée de vautours, se sont jetés sur ces sauvages et ont fait des efforts inouïs, pour ruiner et dévorer ces innocentes créatures, jadis si heureuses. La boisson, l'abominable whisky, fut bientôt en grande abondance à Sainte-Marie et parmi toutes les peuplades voisines qui, elles aussi, avaient reçu leurs avances du gouvernement. Un grand nombre de morts subites et imprévues eurent lieu, tristes suites des excès occasionnés par la débauche. Les missionnaires ont eu beaucoup de peine à arrêter le terrible fléau, ce glaive destructeur de la civilisation, que les Blancs, premiers précurseurs de la civilisation ici, introduisent inopinément parmi les néophytes. Malgré tous les efforts de ces suppôts de l'enfer pour abrutir et pervertir les Indiens, les missionnaires n'ont pas été sans consolation. Le plus grand nombre des Pottowatomies sont restés fidèles pendant l'épreuve, et ont édifié leurs prêtres par leur piété et leur amour du travail. Ceux-mêmes qui, pour le moment, se sont abandonnés à la boisson, n'ont pas été affaiblis dans la foi, et se sont aussitôt relevés de leur chute. Tous ont fait des efforts pour sortir de l'abîme où nos civilisateurs cherchaient à les précipiter. D'ailleurs, l'expérience est là pour nous apprendre que la bourse se vide vite dans les orgies; et, lorsque l'argent commence à disparaître, insensiblement la raison reprend son empire dans le cœur de l'Indien dupé. Nos missionnaires restent donc fermes et ne perdent pas courage; ils redoublent même de zèle et d'ardeur, pour arrêter le mal et les offenses que la divine bonté reçoit de ses enfants. Les Indiens sont toujours bien chers à ces cœurs de prêtres, et les travaux apostoliques parmi eux continuent à porter des fruits consolants de salut. Admettons toutefois que la position du missionnaire parmi les Pottowatomies, est aujourd'hui plus difficile qu'auparavant. Il doit lutter contre toutes sortes d'obstacles: contre le whisky, dont les Blancs veulent empoisonner les néophytes; contre les doctrines erronées, que de faux pasteurs sèment à pleines mains; contre les préjugés de races, d'autant plus révoltants qu'ils viennent souvent même de nos frères dans la foi, catholiques faibles qui ne le sont que de nom, et qui nous arrivent de l'Europe par milliers et à pleins bateaux. Le prêtre, en prenant à cœur l'intérêt du pauvre gémissant sous l'oppression que condamne l'auteur de notre salut, est souvent contrarié par ceux-là mêmes qui devraient reconnaître et entretenir son zèle et sa charité. — IV. Les Pottowatomies non-citoyens, ou ceux de ces Indiens qui ne sont pas soumis au gouvernement américain, qui n'ont point divisé leurs terres en fermes, et qui ont fermé l'oreille aux avis de leurs missionnaires, sont loin d'être dans un état florissant. Ils sont à peu près cinq cents. On les appelle les Indiens des prairies. Ils vivent en commun dans une petite réserve, entourés de Blancs, qui ne cessent de les molester de toutes les manières, et qui mettent tout en jeu pour les pervertir. Déjà leur argent a été gaspillé et leurs terres sont perdues. Que leur reste-t-il à faire! On voudrait les faire émigrer au Sud; mais ils refusent absolument de s'y rendre, dans la crainte de ne pouvoir résister aux chaleurs. S'ils veulent se rendre dans les grandes plaines du nord-ouest, les Sioux, les Cheyennes et autres tribus belliqueuses leur en disputeront l'entrée. Il est donc bien triste l'avenir qui se présente à ces malheureux! — Je cite les Pottowatomies. La même chose existe pour un grand nombre d'autres tribus, qui habitent ou qui ont habité le Kansas. On se dit et on se répète: Que vont devenir ces pauvres gens? Hélas! Ils s'en vont et se séparent, soit par petites bandes, soit par familles; ils perdent leur nationalité, disparaissent

insensiblement, sont oubliés et rayés de la carte. — V. Nos missions indiennes, savoir : Saint François de Hieronymo parmi les Osages, Sainte-Marie parmi les Pottowatomies, Saint-Mary parmi les Têtes-Plates, Saint Ignace parmi les Pends-d'Oreilles et les Koetenays, le Saint Cœur de Jésus parmi les Cœurs-d'Alène et les Spokanes, et Sainte Anne à Colville parmi les Schuyelpies et les tribus dispersées sur le fleuve Colombia, ainsi que les nombreuses stations que nos missionnaires visitent, sont aujourd'hui environnées et comme envahies de Blancs. Partout ces aventuriers envahisseurs se servent de tous les moyens pour se défaire des Indiens et les forcer à s'éloigner. Pour que les missions puissent opérer un bien réel parmi les Indiens, dans les circonstances actuelles, il faut une profonde humilité, il faut un zèle véritablement purifié dans le feu de l'amour divin, et surtout un souverain mépris des jugements téméraires des hommes. Je recommande les tribus indiennes à vos pieux souvenirs, et, en union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être..etc... de Smet S.J.

Lettre du R. P. Giorda. Quelques détails sur l'histoire de la mission des Têtes-Plates.

I. Inauguration de la mission de Sainte Marie. Le P. de Smet avait fait une première visite aux Têtes-Plates, et s'en étant retourné à Saint Louis, après avoir enduré Dieu seul sait quelles fatigues, il se mit à l'œuvre et tâcha de réunir quelques missionnaires, pour les envoyer travailler au camp de ces pauvres Sauvages. Mais où trouver des ouvriers à une époque où les simples prêtres étaient presque aussi rares dans les Etats-Unis, que l'y sont aujourd'hui les Evêques. Le P. de Smet écrivit à plusieurs évêques, à ses Supérieurs, à tout ce qu'il avait d'amis en Amérique et en Europe, donnant un récit pathétique de ce qui lui était arrivé aux Montagnes-Rocheuses. La vivacité de son style, un parfum d'onction, de zèle, de piété, que respiraient ses lettres, et surtout l'exemple qu'il avait donné le premier, lancèrent dans toutes les directions comme une étincelle électrique, qui fit tressaillir l'Europe entière. Recueillies et traduites dans presque toutes les langues de cette partie du monde, ses lettres furent lues avec la plus grande avidité, au grand avantages de toutes sortes de personnes, et éveillèrent un nombre très considérable de vocations apostoliques, aussi bien dans les séminaires ecclésiastiques que dans les maisons religieuses, dans le clergé séculier comme dans le clergé régulier. Aussi cet hiver-là même (1840-1841) le P. de Smet put-il organiser une petite expédition de ceux de nos Pères déjà arrivés en Amérique; il sut trouver des aumônes pour la fournir de toutes les provisions nécessaires; et le 10 Mai 1841, tout fut prêt pour le départ. L'expédition se composait du supérieur, le P. de Smet lui-même, Belge; du P. Nicolas Point, Français; du P. Grégoire Mengarini, Romain; du F. Joseph Specht, Westphalien; du F. Guillaume Claessens, Belge; et enfin du F. Charles Huet, Français. Pour se mettre à couvert des attaques qu'ils avaient à redouter de la part des tribus ennemies, au milieu desquelles il fallait passer, ils se joignirent à une grosse caravane d'autres voyageurs qui partaient pour la Californie et l'Orégon, et dont ils se séparèrent ensuite vers le milieu du voyage. Chacun des Pères montait un cheval, et chacun des Frères guidait un chariot attelé de trois mulets. Ils emportaient dans ces chariots les objets nécessaires au culte, quelques livres, leurs malles, et quelques provisions de bouche. Leur voyage fut de six mois entiers, presque toujours à travers des déserts, dont la plupart auparavant n'avaient jamais été foulés par les roues d'une voiture. Et pendant tout ce temps, pas une maison, pas un abri pour se mettre à couvert. Tantôt dans la saison des chaleurs, la journée se passait sans trouver une goutte d'eau; tantôt sans trouver de bois pour faire du feu. Les fatigues, les ennuis, et les privations de ce voyage, paraîtraient incroyables aujourd'hui. Il n'y a que 29 ans, que se faisait ce voyage, mais tout le pays est déjà profondément changé.

Pendant que nos voyageurs supportaient joyeusement ces fatigues pour le salut des Têtes-Plates, ceux-ci de leur côté n'oubliaient pas la Robe-noire. Le retour désiré du prêtre était l'objet de toutes leurs ambitions et de toutes leurs conversations. Et lorsqu'ils jugèrent qu'il devait déjà s'être mis en route, tous allèrent au-devant de lui jusqu'à Fort-Hall, à quatre ou cinq cents milles de leur campement. Là, les vivres vinrent à manquer à plusieurs d'entre eux; il fallut se débander pour aller à la chasse. Les autres demeurèrent jusqu'à l'arrivée de la robenoire. Il y avait parmi eux nombre de vieillards décrépits et aveugles, attendant, comme jadis autour de la piscine probatique, l'ange du Seigneur, chargé de leur ouvrir les portes du Ciel. Plusieurs se trouvèrent même incapables de suivre les autres à cheval, et il fallut les prendre dans les voitures. Nos apostoliques pèlerins arrivèrent donc le premier dimanche d'octobre 1841 dans la vallée des Têtes-Plates. Les blancs lui ont donné le nom de Bitter Root, c'est-à-dire racine amère, mais les missionnaires ont voulu qu'elle s'appelât Sainte Marie. Des exprès partirent aussitôt dans toutes les directions pour rassembler les familles dispersées de la tribu; et dès que celles-ci eurent ramassé quelques provisions, elles s'empressèrent de revenir embrasser leur apôtre et ses confrères. En attendant, le P. de Smet choisit pour l'établissement de la nouvelle mission, le terrain qu'il jugea le plus convenable, et on se mit aussitôt à bâtir quelques petites chaumières pour se défendre des rigueurs de l'hiver. Ils n'avaient d'autres matériaux que du bois vert, de l'herbe sèche et de la boue, et cependant au bout de deux mois de fatigues continuelles, ils eurent enfin deux bâtiments qu'ils appelèrent la maison et la chapelle. Pendant que les Frères étaient occupés à ces travaux, les Pères composaient les prières et le catéchisme, et instruisaient le peuple, au moyen d'interprètes. Qu'on se mette à la place de ces missionnaires, et on imaginera facilement combien ils moissonnèrent là de fatigues et d'ennuis. Mais pour comprendre tout ce qu'ils trouvaient aussi de consolation au milieu de ces misères et de ces privations, il faudrait avoir vu comme eux, la faim, l'avidité, la passion de ces pauvres Sauvages pour apprendre les prières et le catéchisme. Vieillards et jeunes gens, chefs et sujets, chacun rivalisait d'ardeur à dépasser ses compatriotes dans la science de la religion. Vous auriez vu ceux des vieillards les plus avancés en âge, et qui commencent, comme ils disent, à avoir la tête dure, se faire les très-dociles écoliers des petits garçons et des petites filles, et balbutier avec eux le Pater noster, l'Ave Maria etc... En même temps les familles absentes commencèrent à reparaître au campement. Profond était leur étonnement en voyant la ferveur des autres. Un vieux chef des Têtes-Plates, nommé Victor, était de ces derniers; il me raconta la première visite qu'il fit à son retour, au P. de Smet, dans sa chambre. Après une cordiale poignée de main, le P. de Smet lui demandant entre autres choses, à quoi il avait occupé tout le temps de son absence, cette année, Victor répondit en versant des larmes (car les Sauvages aussi savent pleurer de consolation): J'ai pensé tout ce temps à la doctrine que tu nous avais apprise (Le Pape même serait tutoyé par nos Sauvages) Je disais, tous les soirs, en me mettant au lit: Seigneur aie pitié de notre robe-noire, prends soin qu'il échappe aux ennemis, et qu'il ne tombe pas malade; fais qu'il revienne bientôt. Je faisais de même chaque matin en me levant et je disais: Seigneur, voilà que notre robe-noire revient, fais qu'il ne lui arrive aucun malheur. Et maintenant mon cœur est content. Et Victor essuyait ses larmes. Que dis-je, en me racontant tout-à-l'heure ce trait d'il y a trente ans, les larmes lui venaient encore aux yeux. On n'en sera pas surpris, si l'on songe à la rectitude naturelle qui se rencontre fréquemment parmi nos Sauvages. Ce même Victor, avant qu'un prêtre eût jamais mis les pieds dans leur tribu, fut un jour abordé par un Ecossais catholique, dont on ne m'a pas su retrouver le nom, et qui lui parla en ces termes: Mon ami, il y a

deux choses dans lesquelles tu fais mal, et peut-être ne le sais-tu pas : Tu as deux femmes, et tu vas voler les chevaux des Pieds Noirs. Cela n'est pas bien. Le bon Dieu ne te permet pas d'avoir plus d'une femme; ainsi laisse l'autre; et puis ne va plus voler les chevaux de tes ennemis. Tu aurais encore plusieurs autres choses à faire, mais la robe noire viendra et t'apprendra le reste." Ainsi parla l'Ecossais. - La robe noire viendra - Le vieux chef appuya sur ces paroles en me les racontant; c'est que personne dans ces pays, ne songeait encore à la robe-noire; et cependant le vieux chef suivit aussitôt les conseils de ce catholique. Avec d'aussi bonnes dispositions dans nos sauvages, il fut moins difficile de les disposer au saint baptême. Et le jour de St. François-Xavier on put l'administrer à la moitié de la tribu; les autres furent solennellement baptisés à la Noël de la même année. - Par quels moyens surnaturels le Seigneur a-t-il attiré nos Sauvages, et les garde-t-il dans la vraie Foi? - C'est ce que fera voir le chapitre suivant.

II. Faits surnaturels qui précédèrent ou suivirent l'établissement des missions aux Montagnes-Roch.

J'ai déjà fait remarquer avec quelle suavité, la douce Providence avait disposé peu à peu nos sauvages ignorants à recevoir la lumière de l'Evangile; prenant les moyens les plus faibles en apparence, mais en vérité les plus justement adaptés à la portée de leur intelligence. Je veux cependant citer plusieurs petits faits tout-à-fait consolants, qui ont servi, soit à préparer, soit à affermir leur adhésion à la Foi de Jésus-Christ. On comprendra mieux, que leur conversion n'a point été l'œuvre des hommes, mais de Dieu, selon ces paroles : Miserebor cui miserebor et misericordiam præstabo cui miserebor. - Un sauvage, nommé Paul, rapporte qu'avant d'avoir jamais entendu parler de religion, il entendit un jour une voix (dormait-il, veillait-il? c'est ce qu'il ignore) lui déclarer "qu'il fallait laisser là ses sorcelleries et ses amulettes, et prendre la croix. Que la croix serait un jour plantée sur ces montagnes, et qu'on leur enseignerait la vraie prière." - Un autre nommé Joseph raconte ainsi lui-même sa conversion. Il savait déjà qu'il y avait un missionnaire au milieu des Têtes-Plates, et que plusieurs de ses compatriotes étaient allés lui demander le baptême; pour lui, il se tenait à distance, examinant comment réussirait tout ce mouvement. Sur ces entrefaites, Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut en songe. Il venait du Sud, suivi d'une troupe de compagnons d'ailleurs assez peu nombreuse. Tous avaient la croix suspendue à leur cou, et la modestie de leur maintien, tempérant leur jovialité, lui fit comprendre que ces hommes avaient un cœur droit. Le céleste Capitaine les guidait à travers des prairies délicieuses. Cependant du côté du Nord voici venir Lucifer, semblable à un monstre, et avec lui une troupe de prosélytes, de tout sexe et de tout âge. Ils montraient une joie sans pudeur, riant et s'amusant sans mesure, et on voyait que leur cœur n'était pas droit. Ils étaient poussés par Lucifer dans des précipices et des abimes auxquels on allait par des routes horribles. Leur nombre surpassait de beaucoup les disciples de Jésus-Christ. Mais lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, le divin Jésus, avec un signe de sa main, les fit précipiter dans les abimes. - Par ce songe, Joseph, mysterium S. Crucis agnovit; il vint raconter tout au P. Mengarini, Supérieur; et il fut baptisé, sans jamais cependant rien dire de tout ce qu'il avait vu. - Mais le fait suivant est plus merveilleux encore. Un certain Paul, enfant de 10 à 12 ans, (personne, parmi les Sauvages, n'a pu savoir au juste son âge) fils naturel d'un mexicain catholique, n'était pas doué de ce peu de talent et de mémoire nécessaire pour apprendre le catéchisme. Sa mauvaise conduite, du reste était pour quelque chose dans ce résultat. Quoique sa hutte se trouvât tout près de l'église, il n'y venait jamais, craignant les moqueries des autres enfants de son âge. Un jour, au commencement de la mission, tandisque tous étaient à l'église, le petit Paul bien éveillé, tout près de sa petite sœur qui dormait,

voit venir à sa rencontre une belle dame blanche (ils n'avaient jamais vu de dames de cette couleur) qui ne touchait pas la terre, mais s'avançait un peu élevée en l'air. La dame dit à Paul : « Pourquoi ne vas-tu pas à la prière ? – Parceque, répondit l'enfant, je ne puis rien apprendre, et qu'on se moque de moi. – Allons, dis ~~avec~~ moi tes prières ». La dame alors commença, et l'enfant les répétait après elle. Au bout d'un moment, Paul savait parfaitement ses prières et son catéchisme. Alors la dame merveilleuse disparut. L'enfant se hâta d'annoncer tout ce qui lui était arrivé au Père missionnaire (le P. de Smet, ou le P. Point) Le Père lui montra plusieurs images de saintes ; aucune ne ressemblait à la dame qui était apparue à Paul. Enfin une image de la Sainte Vierge fut présentée à l'enfant. « C'est celle-ci, s'écria-t-il, c'est celle-ci même ». Tous les sauvages apprirent de la bouche de l'enfant, la merveilleuse apparition. Et maintenant encore, en 1870, les anciens parmi eux la racontent aux autres ; je l'ai apprise moi-même de leur bouche. Dès le temps de l'apparition, le P. Point fit construire, à l'endroit où la Sainte Vierge apparut, une petite chapelle, et il y érigea une statue. Tous les soirs, après l'office à l'église, le peuple venait s'agenouiller dans le petit oratoire, pour réciter trois Ave Maria. Le P. de Smet fit peindre, en Belgique, des tableaux représentant la scène miraculeuse ; et l'un d'entre eux se voit encore dans l'église de cette mission. Quant à Paul, il commença dès lors à se conduire comme un ange, s'il faut en croire les anciens, et il mourut peu après, dans la même année peut-être. Sa mort a été toujours un mystère. Quelques-uns racontent qu'il fut empoisonné, et il n'en manque pas qui font tomber leurs soupçons sur son père dénaturé. D'autres affirment que l'enfant, scandalisé de la conduite de son père, qui le remplissait de douleur, avait prié la Sainte Vierge de le conduire en Paradis, et qu'il fut exaucé. Le fait est qu'il mourut, sans avoir été malade. – Pour le moment la chapelle que fit construire le P. Point, est en ruine ; mais le lieu précis de l'apparition, est connu par les plus anciens, et s'il plaît à Dieu, il retrouvera bientôt sa première splendeur.

III. *Décadence et ruine de la mission de Sainte Marie.* Le diable n'avait cédé que bien malgré lui à Notre Dame, ce royaume où il régnait très-paisiblement au milieu des Sauvages. En étant donc chassé, il y revint, amenant avec lui sept autres esprits pires que lui, et il y fit de plus grands ravages que par le passé. La guerre commença à propos de la peine du fouet. Il faut savoir que les missionnaires avaient persuadé aux chefs de composer une espèce de code pénal, d'après lequel, selon la gravité des délits, on infligeait un certain nombre de coups de fouet. Ce code, bien entendu, ne pouvait plaire aux coupables, par la très-ancienne raison qu'on n'aura jamais le suffrage des voleurs et des assassins, quand il s'agira d'établir la peine de mort ou celle des galères ; tandis qu'on sera toujours assuré de leur concours, pour abolir la police et les tribunaux comme superflus, dispendieux, incommodes, injustes, tyranniques etc.. etc.. Des blancs, réfugiés parmi les Sauvages, c'est-à-dire l'écume de la société, gibier de potence et de galère, attisèrent le feu. Par malheur, quelques missionnaires voyaient aussi de mauvais œil l'institution de cette loi. Enfin l'usage du fouet cessa et on n'en parla plus. Mais aussitôt ce frein ôté, ceux qui n'avaient pas la crainte de Dieu, se voyant délivrés de la crainte de la verge, ne gardèrent plus aucune mesure. Les chefs des Sauvages n'eurent plus aucun moyen de répression, et partant le missionnaire perdit beaucoup de son autorité, lui qui s'était cru obligé de prêcher le « Qui parcit virgæ odit filium suum », se trouvait en contradiction avec lui-même. De là tous les désordres. Les blancs réfugiés ne voulaient pas épouser les femmes qu'ils entretenaient, ou bien encore le missionnaire ne pouvait pas accéder à leurs désirs, et cependant on accordait les plus larges dispenses pour sauver ces pauvres âmes. Mais la calomnie qui eut le plus de succès contre les Pères, fut à propos de l'intérêt. On criait que les

missionnaires

voulaient se rendre maîtres des terres des Sauvages; que les fruits des champs occupés par les Pères appartenaient de droit aux Sauvages etc. etc... Cette calomnie trouvait d'autant plus de créance, qu'il était malheureusement vrai que partout où les blancs mettaient le pied, les Sauvages perdaient toutes leurs terres. Mais on calomniait les Pères d'autant plus odieusement que les missionnaires ne pouvant vendre leurs fruits, faute d'acheteurs, les distribuaient aux pauvres parmi les Sauvages. Ceux-ci s'en sont bien aperçus, lorsque les Pères durent les quitter. Dernièrement encore, j'ai plusieurs fois entendu dire à ces pauvres Sauvages: "Maintenant nous souffrons de la faim; lorsque les missionnaires étaient ici, on ne connaissait pas cette souffrance"? Ajoutez à cela qu'on était en guerre avec les terribles Pieds-noirs. Ceux-ci venaient faire périodiquement leurs incursions dans notre camp, volant et tuant indistinctement hommes et bêtes. A cause de cela, il fallait être en garde jour et nuit; et lorsque le gros de la population partait pour la chasse, les Pères devaient toujours enrôler à leurs frais un certain nombre de gens et s'en servir pour leur propre défense. Or une fois pendant que les Sauvages étaient dans les dispositions d'âme dont j'ai parlé, le bruit se répand dans le camp que les Pieds-noirs avaient résolu la destruction complète des Têtes-Plates. Aussitôt tout le monde s'enfuit sans rien dire aux Pères, et sans laisser personne pour les défendre. Seule, une vieille femme, qui s'appelait Eugénie, protesta qu'elle voulait vivre et mourir avec les missionnaires; et elle ne céda pas aux conseils qu'on lui donnait de s'enfuir, emportant avec elle ses chevaux. Les événements se chargèrent de justifier sa conduite; car tandis que tous les autres chevaux furent emmenés par les Pieds-Noirs, seuls, les chevaux de la mission, et ceux de la charitable vieille, furent sauvés du pillage. Les Pères se voyant donc abandonnés, et considérant que leur mort inévitable ne serait d'aucune utilité pour le salut de leurs néophytes, durent se résoudre à se retirer – Avec quelle douleur? Ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée qui se sont trouvés dans une semblable nécessité. Au mois de Novembre 1830, neuf ans après l'inauguration de la mission, après tant de peines, et aussi tant de consolations, les Pères se mirent en marche et se retirèrent à 80 milles de là. Les Têtes-Plates, apprenant le départ des Pères, et se voyant orphelins, reconnurent leur faute. Victor leur chef, avec plusieurs familles, alla aussitôt se réunir autour du missionnaire. Il s'efforça de consoler et de tranquilliser les Pères, et demeura tout l'hiver avec eux; mais les missionnaires ne jugèrent pas à propos de revenir sur leur décision, et ils pensèrent que ce châtiment aurait pour effet de faire comprendre aux Sauvages que les missionnaires n'avaient pas besoin d'eux et de leurs terres, mais que c'était bien eux, au contraire, qui avaient besoin des missionnaires. Cependant, les missionnaires de la mission, eurent beaucoup à souffrir et coururent les plus grands dangers dans leur voyage. Ils se virent une fois sur le point d'être submergés, et ne purent se sauver, qu'en jetant à l'eau tout leur bagage. Après ce départ, les Américains se rendirent maîtres de la maison et de l'église, et les détruisirent.

IV. – Rétablissement des missions de Sainte Marie, aux Têtes-Plates. Dieu ne permit point qu'après le départ des missionnaires, les Têtes-Plates vinssent à perdre la Foi, et cependant combien elle était en péril! Ils venaient faire leurs dévotions à la mission de St Ignace, distante d'environ 70 milles. Quelques-uns allaient jusqu'aux Cœurs-d'Alène pour se confesser, et parcouraient pour cela 240 milles. Les missionnaires venaient de temps en temps leur faire quelques visites. Alors la joie était grande au camp des Têtes-Plates, "La Robe-Noire, criaient-ils, avait encore pitié d'eux"; et tout missionnaire faisant cette visite, était ému jusqu'aux larmes, en voyant leur assiduité aux instructions et aux Sacrements. Ils ne cessaient pas de demander qu'on leur rendît les missionnaires. Nous le désirions tous, le R.P. Général nous pressait de le faire. Le P. Giorda avait bien décidé le rétablissement de la mission; mais pendant qu'il était Supérieur général,

il n'avait pu trouver le moyen de réaliser son projet. Le P. Grassi qui lui succéda en qualité de supérieur, fut à peine entré en charge, qu'il envoya le P. Giorda lui-même pour rétablir la mission. Donc à l'automne de l'année 1866, le Père Giorda, et le F. Classens, l'un des anciens frères de la mission, partent pour le camp des Têtes-Plates, avec des provisions pour dix jours, mais sans argent. Le Seigneur toutefois vint à leur aide. On mendiait chez les Sauvages et les Protestants d'alentour, un peu de farine, quelques pommes de terre, de la viande, du bois, etc. etc., et enfin le 28 Novembre 1866, on avait construit une petite église, où l'on pût célébrer la messe. Tout-à-coup le P. Grassi rappela le Père et le Frère, pour les envoyer ailleurs. Mais ayant appris avec quelle ferveur et quelle bonne volonté les Sauvages avaient bâti leur église, il les y renvoya de nouveau, le 13 Décembre de la même année, et ainsi la mission fut définitivement rétablie. Les missionnaires durent passer un hiver très-rude, mendiant çà et là de quoi se soutenir. Le Père tomba malade et dût rester pendant plusieurs mois au lit, c.à.d. sur une table couverte d'une peau. Cependant grande était sa consolation, en voyant les fruits de salut que la mission produisait parmi les Sauvages, et en se voyant l'objet du plus tendre amour, soit de la part des sauvages, soit de la part des protestants eux-mêmes. Là on a pu voir clairement que plus une mission est pauvre, sous le rapport temporel, et plus elle est riche en biens spirituels.

États-Unis. Mission du Nouveau Mexique. Extrait d'une lettre du P. Persone au R.P. Provincial 1870.

Notre paroisse d'Albuquerque, se compose de 19 villages. Nous pouvons les visiter tous chaque mois, à la condition de ne demeurer dans chacun que 2 ou 3 jours, selon l'importance des affaires à y traiter. Dès qu'arrive le missionnaire, la cloche de l'église sonne à toute volée, et le peuple de s'y rendre en grand nombre. On commence par la récitation du chapelet en commun et par le chant de quelques cantiques; puis le sermon d'usage sur quelques paroles de l'Evangile, et les confessions qui suivent. Quand le nombre de ceux qui doivent communier est assez grand, j'ai coutume de disposer, par quelques paroles sur la Sainte Eucharistie, ce peuple naturellement bon, mais ignorant des choses les plus élémentaires de notre sainte religion. Quand j'ai confessé quelque malade, et jugé opportun de lui porter le saint viatique, j'invite d'ordinaire ceux qui se trouvent à l'église, à accompagner le Saint Sacrement. L'affluence ne manque jamais. Pendant la marche de la procession, des hommes et des femmes prosternés jusqu'à terre, jettent sous mes pieds leurs manteaux et leurs cachemires, et cela jusqu'à la maison même du malade. Un peu avant d'y entrer, une ou deux femmes, tenant à la main une cassolette remplie de braise ardente, y jettent de l'encens pour honorer le Saint-Sacrement. Souvent il arrive que le malade, plein de fervents sentiments, élève la voix, et demande humblement à Notre-Seigneur, comme le centurion de l'Evangile, de le rendre moins indigne de le recevoir sous son toit et dans son Cœur. Ceux qui ne peuvent jeter sous les pieds du prêtre, ou leurs manteaux ou leurs cachemires, font en sorte de se placer à genoux le plus près de lui possible, et au moment où passe le Saint Sacrement, étendent à terre une partie de leurs manteaux. D'autres portent des bougies allumées, et s'estiment très-heureux quand ils peuvent marcher ainsi tout près du St-Sacrement. Ici le prêtre est regardé à peu près comme tout-puissant, et il est respecté beaucoup plus que n'importe quelle autorité. La fête des saints patrons qui protègent nos villages, est célébrée, ici surtout, avec une grande solennité. Dès la veille, nous nous rendons au village qui doit fêter son saint protecteur, et les confessions commencent. La grand'messe est suivie du panégyrique du saint. Quelquefois, le soir, on termine la fête par la procession du Saint, suivie d'un nouveau sermon. Dans les jours de joie publique, ces braves gens qui tiennent à montrer aux Pères leur reconnaissance, invitent, au sortir de l'Eglise, le Père célébrant

à un modeste banquet, auquel il se rend, au milieu des fanfares joyeuses. Il n'est pas de marques de respect et d'attachement qu'on ne cherche alors à lui donner. Avant de se séparer, celui-ci est obligé de choisir le député principal pour la fête de l'année suivante. Le choix du reste n'est pas difficile; l'élu est presque toujours sur la liste que les députés actuels ont soin de présenter au Père. C'est vraiment une très-grande consolation, d'avoir affaire à un peuple aussi plein de foi, et si bien disposé. Il m'est arrivé de prêcher plus de 50 fois en 2 mois. J'ai entendu plus de mille confessions. Des réconciliations nombreuses ont aussi eu lieu. Enfin, dans ces contrées aussi, l'œuvre de Dieu se fait!

BRESIL. Ile Ste Catherine. Extrait d'une lettre du P. Cybeo au R.P. Provincial — Desterro 1870.

La paroisse de Canas-Vieiras, située dans la partie Nord de l'île, est très-vaste et compte 3000 âmes. Les habitants sont dispersés dans toute la campagne. Tout le temps que dura le trajet qui nous séparait de la mission, nous avons eu sous les yeux des collines chargées de bois odoriférants, des bosquets en fleur, des haies d'orangers et de café, enfin une vue des plus magnifiques, entre l'Océan et le détroit; mais l'émotion nous permettait à peine de jouir de ce beau spectacle. Le curé nous accueillit avec effusion; il se mit de suite à notre disposition, lui, sa maison, sa paroisse; bien que souffrant, il ne voulut garder, pour se loger, qu'un coin obscur, presque une cave. L'église, dédiée à St François de Paul, est vaste, mais insuffisante pour la population. Dès l'ouverture de la mission, le peuple accourait de toute part, avec un empressement que rien ne ralentit. C'est que depuis 27 ans, il n'y avait pas eu de mission dans cette paroisse. Tous les habitants étaient pour nous. Ceux qui s'étaient d'abord montrés hostiles à la mission, ne tardèrent pas à céder à l'entraînement général. Les dissensions cessèrent tout-à-coup à la grande édification de tout le monde. Le subdélégué, première autorité de l'endroit, nous accompagna partout et nous donna mille marques de bienveillance. Nous avons confessé neuf jours durant sans interruption. Après un léger repas, pris à la vapeur, nous retournions à l'église, c'est-à-dire au confessionnal, pendant des heures entières. C'est ainsi que nous avons passé presque toute la nuit de Noël, au milieu de ce bon peuple, que la grâce remuait si visiblement. Il y a eu des baptêmes administrés, des mariages légitimés, des réconciliations obtenues, et plusieurs communions générales. C'était un spectacle vraiment beau de voir une foule d'hommes entourer le prêtre pour mieux entendre et répéter avec lui les actes de la communion. Des patrons conduisirent eux-mêmes leurs esclaves à l'église et au confessionnal. Un blanc, riche négociant, s'est décidé, pour faire cesser un scandale, à épouser une négresse, chose presque inouïe dans le pays, mais qui a beaucoup édifié. Il n'y a eu, dit-on, que quelques personnes à s'abstenir de la confession. Quelle belle fête de Noël! Comme l'Enfant-Dieu devait sourire à toutes ces âmes, qui revenaient enfin à lui de si grand cœur! Ce qui m'a le plus particulièrement ému dans cette mission, ce sont les malades. J'en ai confessé 70, en parcourant toute la paroisse, pendant deux jours, avec le Saint Sacrement; voici dans quel ordre: Une procession d'hommes à cheval, revêtus de manteaux rouges, ouvraient la marche. En tête, un homme portait la croix, un autre, une lampe et une clochette. Venait en dernier lieu le prêtre, tenant d'une main la bride, de l'autre un baldaquin; le Saint-Sacrement, renfermé dans une bourse, était suspendu à son cou. Plusieurs suivaient à pied, pendant une bonne partie de la route, en chantant. Les chants se continuèrent ainsi, sans interruption, aussi longtemps que dura le trajet, c'est-à-dire jusqu'à 3 heures de l'après-midi; plusieurs étaient encore à jeun. A l'entrée des maisons, on n'entendait que des pleurs, ou plutôt des cris d'émotion; la vive impression que fit sur moi ce spectacle, m'arracha plusieurs fois des larmes. J'en vis qui allaient chercher leurs ennemis, pr se réconcilier publiquement avec eux.

Le cimetière était dans un état affreux. Le P. Berti nomma une commission pour le restaurer. Revêtu de la chappe, et tenant en main une pioche, le Père a béni les nouvelles limites du mur d'enceinte. Le peuple, tout consolé, en fut ému jusqu'aux larmes. Enfin arriva le dernier jour de la mission de Canas-Dicicas. On vit un Seigneur demander publiquement pardon. C'était un jour de travail, mais personne ne travailla. Comme nous faisions la fête des Saints Innocents, nous avons donné la bénédiction solennelle aux enfants. Nous partîmes, embaumés des souvenirs de cette mission, et louant le Seigneur. Une chose qui nous frappait surtout, c'est l'innocence rare et la pureté angélique que nous avons trouvées dans les jeunes gens. O miséricorde du Seigneur, qui savez suppléer à l'absence des pasteurs!

OCEANIE. *Australie Méridionale.* Nos Pères de la mission d'Adélaïde, ont entrepris la construction d'une église à Norwood. Le nouvel édifice servira d'église paroissiale pour les catholiques de Norwood et des environs. A côté de l'église devront se grouper, écoles, presbytère et autres annexes. La charité publique étant la seule ressource, nos Pères ont essayé de la stimuler, au moyen d'une soirée musicale et littéraire. Des amateurs furent trouvés, des dames mêmes prêtèrent le concours de leur talent. Entre les deux parties du concert un professeur fit une lecture sur la colonisation de l'Amérique. La circonstance amenait un éloge des missions de nos anciens Pères. L'orateur n'y manqua pas, et vanta surtout les réductions du Paraguay. L'assemblée, présidée par Sa Grandeur, Mgr. l'évêque d'Adélaïde, fut très-satisfaite de la soirée, et avant de se séparer vota des remerciements à l'orateur, et aux artistes. Quelques semaines plus tard, le 17 octobre 1869, la première pierre fut posée en grande pompe, par le Mr. le Vicaire Général du diocèse. Le discours d'usage fut prononcé par un Père de St François, qui parut devant une foule nombreuse, dans le costume de son ordre. Ce détail fut fort remarqué. A la fin du discours on fit une quête qui rapporta 4250 francs. Mais il fallait à cette œuvre des contradictions. Quatre jours après la pose de la première pierre, un ministre presbytérien faisait une lecture sur «l'origine, les progrès, les règles, et les pratiques des Jésuites.» Tous les crimes, ou à peu près, commis depuis la fondation de la Compagnie, étaient mis à sa charge. Un compte-rendu détaillé de cette lecture fut publié dans les journaux protestants. Les feuilles catholiques relevèrent le gant, réduisirent à néant toutes les accusations du Révérend Ministre, et lui prédirent qu'en dépit de tout, avant 20 ans, les Jésuites compteraient la moitié de la population de Norwood, parmi leurs «sectateurs dévoués».

ALLEMAGNE. Le R. P. de Boylesve a l'obligeance de nous communiquer les extraits suivants d'une lettre du R. P. Bole, à la date du 22 Février 1870. Le Père commence par quelques détails sur notre ambassadeur à Vienne, Mr. de Grammont. «Cet ambassadeur se pose carrément en bon catholique. Sa famille offre un parfait modèle de maison chrétienne. La duchesse, surtout, anglaise convertie, est des plus ferventes. C'est une femme supérieure. Le capitaine Joseph Klinsk, qui connaît à fond cette famille, m'en a fait le plus brillant éloge. Cet éloge du Duc, vous surprendra moins que celui des Jésuites, que j'ai lu dans une lettre de Mgr. Strossmayer. «C'est l'Ordre, dit-il, qui a le mieux mérité de l'Eglise. Aussi le vénère-t-il et l'aime-t-il du fond de ses entrailles, et lui souhaite-t-il, en finissant, toutes les bénédictions du Ciel.» Cette lettre, je l'ai lue, de mes propres yeux, lue tout entière. Elle est signée: addictissimus vester in Xº. — Mais le clergé de ce pays, n'est-il pas Josephiste? L'ancien, oui; le nouveau, non. C'est ce que me traduisait admirablement, en son langage original, une haute et sainte princesse: «Les cheveux blancs m'ont toujours inspiré le respect; mais quand je veux fixer mon estime et ma confiance, sur un prêtre autrichien, je regarde à ses cheveux. S'ils sont blancs! Ah! prenons garde

au bloc enfariné ; ça sent le joséphisme ; s'ils sont noirs, ma peur s'en va et fait place à la confiance." Encore une vingtaine d'années, et la face du pays sera bien changée. Un homme, parfaitement placé pour connaître l'état des choses, sous le rapport religieux, me disait il y a huit jours : "Jusqu'ici, Vienne ne comptait que des clubs maçonniques, socialistes et israélites ; depuis peu, nous avons le bonheur d'en compter de franchement catholiques, bien composés, dont l'initiative aura, nous l'espérons, les plus heureux effets. Quel dommage que l'Autriche n'ait ni savants, ni diplomates ! Un homme, aux convictions profondes, au caractère énergique, à la parole ardente pourrait faire un bien immense. L'attitude de quelques députés tyroliens suffit, pour tenir en échec tout le gouvernement. – Une poignée de braves paysans, voyant qu'on avait destitué leur excellent maire, pour lui en substituer un de nouveau régime, sont allés trouver le nouvel élu, lui conseillant de donner sa démission. Celui-ci refuse net. "Ah ! tu ne veux pas ! Nous t'y forcerons bien !" – Savez-vous ce qu'ils ont fait ? Ils ont tellement isolé le pauvre sire, qu'effrayé de sa solitude, il a dû prier le gouvernement de recevoir sa démission. Même mesure à l'égard d'un inspecteur universitaire, et même résultat. Pendant tout le temps qu'il resta dans le pays, ces braves tyroliens gardèrent leurs enfants à la maison, et l'inspecteur n'eut à visiter que les quatre murs de l'école. Furieux de cet échec, il se retira en disant : "Il n'y a rien à faire avec ces sauvages."

ITALIE. Missions de Toscane. Lettre du P. Marconi (Alexandre) au R. P. Provincial de Rome. (Cette lettre a été communiquée par le R. P. Provincial à l'évêque de Grosseto, qui en a donné lecture au Saint Père.

Tatti, diocèse de Grosseto (Toscane) 17 Janvier 1870.

J'ai terminé hier la mission de Tatti, et je commence jeudi celle de Boccheggiano. Tatti n'avait pas eu de mission, depuis la fin du dernier siècle. Une infime minorité s'y était toujours opposée et avait réussi à l'emporter. Pendant deux ans, le P. Santi fit de vains efforts pour entrer dans ce bourg. Aussi le bruit de mon arrivée s'était à peine répandu, que le parti de l'opposition mit tout en œuvre pour empêcher la mission. Dès que je fus en vue de Tatti, les opposants donnèrent le signal à son de trompe pour provoquer, parmi la population, une démonstration de nature à m'effrayer. Ce fut sans succès : les bons se réunirent pour me défendre. Sur la place principale, je rencontrai des groupes très-rapprochés : c'étaient les représentants des deux partis. Les uns me saluèrent très-courtoisement, les autres m'accueillirent avec des paroles d'injure et de raillerie, mais sans aucune violence. Les opposants étaient outrés de se voir en si petit nombre, et surtout d'être arrêtés par la contenance menaçante de leurs adversaires. Promesses, mensonges, menaces, ils employèrent tout pour faire des recrues, mais ils ne purent réunir que quelques mauvais garnements qui essayèrent, à grand bruit, une démonstration, près de la maison où j'étais logé. Les bons m'envoyèrent offrir leurs services, et me demander ce qu'ils avaient à faire. Je les remerciai et leur dis, "que plein de confiance dans la justice de ma cause, je leur demandais de rester en paix, que tout cesserait bientôt, qu'ils ne pouvaient me causer un plus vif déplaisir que d'échanger, même un seul coup, pour ma défense." Ils le promirent, mais quelques-uns, toutefois, veillèrent toute la nuit pour empêcher le désordre. La violence n'ayant pas réussi, on eut recours à d'autres moyens. On rédigea une supplique au Ministre, et on se remua de mille manières, pour la faire signer à une trentaine d'habitants. J'étais venu, disait-on, pour exciter le peuple à la révolte etc. etc... En voici les premières lignes : "Excellence ! – Au milieu de la paix et de la tranquillité dont jouissait ce pays, un inconnu

s'est introduit furtivement parmi nous, pour apporter la discorde et l'obscurantisme. C'est ce qu'on appelle un missionnaire etc. etc... Le reste était à l'avenant. On expédia en toute hâte ce beau morceau en demandant le secours de la force pour comprimer la guerre civile qui était près d'éclater. Et de fait, avant l'ouverture de la mission, arrive une lettre du maire réclamant l'observation d'une loi qui interdit toute cérémonie religieuse avant le jour et après l'Ave Maria. Le but était presque atteint: Comment en effet, réunir les gens de la campagne ? Mais je repris bientôt courage. Par une heureuse coïncidence, le retour de la nouvelle année me donnait deux jours de fête: Le samedi, 1er Janvier, et le Dimanche, où le peuple était à ma disposition. Depuis le discours d'ouverture auquel assistèrent en foule les bons, les méchants, les indifférents, chacun de mes sermons eut un succès complet et les opposants furent réduits à un très-petit nombre. Profitant de ces bonnes dispositions, je demandai aux habitants le sacrifice de quelques heures de travail, le matin et le soir: cela réussit à merveille, et pendant 15 jours, le peuple accourut en foule. Les opposants perdirent courage, et après quelques représailles ridicules, ils s'avouèrent vaincus et vinrent me rendre visite, assister aux sermons, sauf 4 ou 5 qui se tinrent cois. Je fus aidé dans mes succès par l'arrivée de la force publique et d'un délégué de la police qui venaient, disaient mes adversaires, pour me faire entendre raison. Bien loin de là, ils se mirent eux-mêmes à ma disposition, mais je déclinai leurs offres de service, et au bout de 15 jours, tout était tranquille. Bientôt commencèrent les confessions; il y eut presse pendant 11 jours; je n'avais de libre qu'une demi-heure pour dîner et autant pour souper. Je restais au confessionnal jusqu'à 11 heures du soir, et j'y revenais de grand matin. J'ai préparé 60 enfants à la première communion, et pour ma seule part, j'ai entendu 500 confessions.

Lettre du même à l'Évêque de Grosseto.

Monseigneur J'ai terminé le 14 Février la mission de Boccheggiano, non moins bénie de Dieu que celle de Tatti. Peut-être même le fruit en sera-t-il plus durable, parcequ'il y reste moins d'éléments de désordre, une seule personne, dit-on, ne s'étant pas approchée des Sacrements. A Boccheggiano, aucun obstacle: aussi ai-je déployé toute la pompe des missions: sermons en plein air, processions, etc. Les maisons étaient abandonnées; chaque jour, confessions et communions nombreuses: 450, le jour de la communion générale, première communion des enfants, grand concours des paroisses voisines. Vent violent, neige épaisse, froid excessif, rien n'empêchait même les plus âgés de venir à l'église. Ils s'y rendaient de 3 ou 4 milles à la ronde, et ne rentraient souvent que 2 heures après la tombée de la nuit, au risque de faire de graves maladies, car l'église était si remplie qu'on y suait à grosses gouttes comme en été. Du reste, grâces de choix, conversions nombreuses, abus de toutes sortes déracinés. Mon départ avait été tenu secret; malgré cela plusieurs habitants voulurent m'accompagner l'espace de 12 milles, par des chemins affreux, sous une pluie presque continuelle.

Extrait d'une lettre du F. Pizzicaria à un scolastique de Laval, Rome 19 Mars 1870.

Jeudi dernier (17 Mars) 12 théologiens, (et j'étais du nombre,) sortaient pour faire une bonne promenade. Ils prirent la route de Monte-Mario, poussèrent jusqu'à S. Onofrio, et de là descendirent vers Ponte-molle. Là, quatre d'entre eux se détachèrent pour aller à travers champs; mais ils eurent bien vite à s'en repentir. Tout-à-coup, ... devinez un peu! ... les huit autres aperçoivent le Pape, venant par la route qui conduit à la Porta Angelica, et marchant à pied. L'occasion était trop bonne pour la perdre: ils laissent les quatre prendre leurs ébats et, à peu de distance du Saint Père, ils se mettent à genoux sur le bord de la route

au moment où il arrivait à eux en souriant, et en leur offrant sa main à baiser. Alors les reconnaissant: "Quelle espèce de Jésuites, êtes-vous, dit-il? Philosophes? — Non, très-saint Père, nous sommes Théologiens — Ah! Théologiens! Et pourquoi n'êtes-vous pas en classe? Ah! oui, c'est aujourd'hui Jeudi, et il y a congé, n'est-ce pas? — Oui, Très-Saint Père. — Et vous êtes venu par ici faire une bonne promenade? — Oui, T.S.P., nous sommes venus nous promener sur ces collines — Bravi, très-bien!" Et il leur donna sa main à baiser, ainsi qu'à quelques paysans, auxquels il dit: "Venez, mes braves, baiser aussi la main." Ils le firent avec beaucoup de respect. L'un d'eux cependant ne s'attendait pas à une pareille invitation, et il eut hâte de faire disparaître la pipe qu'il tenait à la bouche. Comme le Saint Père allait partir, un des théologiens (c'était moi), s'enhardissant: "Très-Saint Père, dit-il, nous demandons à Votre Sainteté une bénédiction pour tous nos frères." A ces mots le Saint Père lève la main: "Oui, oui, je les bénis; je bénis les philosophes et je leur envoie la bénédiction par l'entremise de Sainte Catherine, je bénis les théologiens, et je leur envoie la bénédiction, par l'entremise de Saint Thomas d'Aquin." Puis le St Père partit, mais il rencontra bientôt les quatre autres qui, voyant le battistrada (garde à cheval qui précède le St Père), s'étaient hâtés de sortir des prés et de reprendre la route. Il s'arrêta et leur dit: "Pourquoi vous êtes-vous séparés des autres, et n'êtes-vous pas avec eux?" L'un d'entre eux lui ayant répondu d'une manière un peu évasive: "Ah! bien, vous êtes quatre — les quatre vertus cardinales", et il les bénit.

Vous pouvez vous imaginer quelle était notre joie. Je puis vous assurer que le Pape est très-bien portant, et semble plein de jeunesse. Quand il voulut monter en voiture, il se rassembla autour de lui, une foule de femmes et de petits enfants. Le Saint Père prodiguait à ces derniers les plus tendres caresses, les bénissait, leur donnait sa main à baiser, leur imposait les mains. On se rappelait involontairement la scène de l'Evangile où Notre Seigneur impose les mains aux petits enfants et les bénit. Il se trouvait là un évêque français, déjà vieux, et comme il voulait lui offrir le secours de son bras: "Monseigneur, lui dit le Pape, je crois que vous en avez plus besoin que moi." Et c'était vrai; aussi le pauvre évêque dut-il céder cet honneur à un prêtre qui l'accompagnait.

Extrait d'une lettre d'un scolastique du Collège Romain, 26 Février 1870.

Hier, à 3h½, nous avons eu une séance de grammaire: un Cardinal l'a présidée. Douze évêques étaient présents, avec sa Paternité, l'Assistant d'Italie, toutes les autorités du Collège Romain, beaucoup des nôtres, et en particulier le R.P. Fessard, et un auditoire tel, que la grande salle était absolument pleine. Les hommes seuls, bien entendu, étaient admis. Les guerriers appartenaient aux deux classes de grammaire supérieure; ils combattirent, non pas classe contre classe (vous en devinez la raison; certes, l'humiliation inévitable pour l'une des deux classes serait trop grande), mais Romains des deux sections, contre Carthaginois réunis des deux sections, en tout 16 contre 16; de chaque côté deux imperatori couronnés de lauriers, et la poitrine couverte de décorations, deux legati, puis douze soldats; assis au milieu des étendards qui flottaient au-dessus de leurs têtes, portant les initiales, à droite S.P.Q.R., à gauche S.P.Q.C.; en bas, étaient quatre licteurs, portant la hache et les faisceaux. Entre les généraux, à la partie la plus élevée, étaient deux trônes richement ornés; là, après la lutte, devaient s'asseoir les deux généraux vainqueurs; devant le fauteuil du Cardinal, sur une table, les couronnes réservées à tous les vainqueurs.

Enfin de chaque côté les professeurs entre deux secrétaires. Rien que ce premier coup d'œil d'ensemble était beau. Dix de ces enfants étaient revêtus de la soutane ; deux des généraux, de la soutane noire du collège Capranica, les deux autres, de la soutane blanche des petits orphelins de St Ignace. A l'entrée de l'Eminence, l'orchestre, dirigé par le P. di Pietro, joua le morceau d'ouverture, puis la guerre fut déclarée dans un dialogue italien, entre les deux legati. Le premier exercice fut la récitation de la prosodie ; deux émules se levaient tour à tour et, l'un après l'autre : « Dic regulam quæ incipit ... », et à la moindre hésitation l'émule reprenait avec une animation et souvent avec des cris bien amusants. 2d exercice, lecture de vers en les scandant ; 3e exercice récitation latine (tout était tiré de Tibulle, ce me semble) ; 4e exercice, traduction en italien. 5e exercice application des règles de la prosodie, chaque émule demandant la quantité des différentes syllabes de 2 ou 3 mots, ce qui entraînait toujours la récitation de la règle. La lutte était finie ; les secrétaires vinrent présenter les listes au Cardinal, qui déclara les Carthaginois vainqueurs, (vainqueurs, grâce à deux points de plus). Aussitôt le chant du triomphe fut entonné, accompagné d'un bel orchestre ; cependant tous se levèrent et descendirent des estrades ; les vaincus se retirèrent dans un coin, leurs généraux enlevèrent de leurs fronts, les couronnes qu'ils ne méritaient plus de porter, et plusieurs pleurèrent sur leur défaite. Les vainqueurs, au contraire, vinrent tous recevoir la couronne et remontèrent triomphants, et les deux généraux s'assirent sur leurs trônes ; l'un des deux surtout, le Capranica marquis Bonti, d'une modestie incomparable, et portant déjà la tonsure, ainsi que son digne émule. Trois élèves vinrent à leurs pieds, déclamer des hymnes en vers italiens, et le dernier surtout était toute une œuvre. Enfin les musiciens firent de nouveau entendre un dernier et magnifique chant de triomphe. Toutes les poésies sont du Père de Angelis, l'inépuisable professeur de poésie en rhétorique, et la musique du P. di Pietro ; en sorte que rien dans cette séance n'était emprunté à des étrangers. Comme vous le voyez, c'était un véritable exercice de classe, mais magnifiquement relevé par tout l'appareil extérieur. J'oubliais de dire que sur les programmes les noms des deux auteurs se trouvaient en toutes lettres. Tout était fini à 5h ½.

Extrait d'une lettre d'un scolastique du collège Romain à son frère. Visite du Saint Père à l'oratoire du Caravita à l'occasion des Quarante heures.

Le caravita, comme on le sait, est une petite chapelle dédiée à St François-Xavier, où se réunit une Congrégation d'hommes fondée par un de nos Pères. Il faut les voir, le Dimanche, avec le manteau de cérémonie de soie noire et le rabat blanc, s'approcher de la table sainte. Rien n'est beau, rien n'est édifiant comme ce spectacle. La chapelle n'est séparée du Collège Romain que par une rue étroite, qu'on traverse par un pont au 2e étage. Le jour de la visite du Saint Père, nous sommes tous descendus, revêtus du grand manteau, nous ranger dans l'espace à nous réservé, tout près du prie-Dieu préparé pour le Pape. Le reste de l'église était déjà rempli d'une foule serrée, et dans les rues voisines les pieux curieux ne manquaient pas, quoique le temps fût assez triste. Au moment où se fit entendre le bruit des voitures, je fus témoin d'un petit désappointement. Deux abbés français s'étaient précipités bravement au milieu des Jésuites, et se drapant de leur mieux dans leur manteau noir, ils se croyaient déjà maîtres de la position. Mais ils comptaient sans les gendarmes. Ceux-ci, qui ont l'œil fin, n'avaient cédé à cet enthousiasme que pour un moment. A l'arrivée du Pape, les deux abbés furent priés poliment, mais instamment de se retirer vers la porte. Ils se dédommagèrent, en poussant avec tous les autres français un vigoureux : Vive Pie IX ! — En entrant,

le Pape aperçoit encore sur le seuil, plusieurs rabats français. Il devine l'intention de ces prêtres qui veulent l'acclamer encore une fois. Alors Pie IX met le doigt sur sa bouche pour leur imposer silence, et leur montre le Saint Sacrement exposé. Ce trait n'est-il pas charmant ? .. Le Saint Père est resté en adoration à peu près 10 minutes ; puis il s'est rendu à la sacristie, où tous, nous devions être admis au baisement des pieds. C'est alors que tous les assistants ont franchi les barrières, et se sont mêlés à nous pour tâcher de pénétrer jusqu'au Pape. Tout autour de moi on parlait Français. Plusieurs dames anglaises passèrent jusque sous les bras des gendarmes et se lancèrent dans la foule ; mais vains efforts. La porte de la sacristie est étroite, elle était bien gardée. On ne passait qu'en montrant la birette et le manteau de la Compagnie. Je suis donc arrivé à mon tour aux pieds du Saint Père. Si j'avais pu dire deux mots, dans ce bienheureux moment, j'aurais demandé une grande bénédiction pour toute ma famille ; mais impossible. Chacun n'avait que le temps de s'agenouiller et de baiser le pied du Saint Père. La sacristie est si petite, qu'on ne faisait pas même les génuflexions du cérémonial ordinaire. La figure du Saint Père m'a paru, ce jour-là, plus épanouie que jamais. Il souriait, en causant avec ceux qui l'entouraient ; mais je ne sache pas, qu'il ait dit rien de particulier à aucun de nous.

Sommaire.

Extraits des Missions catholiques. —————— Chine - Kiang-nan.

Nos lecteurs se rappellent que les missionnaires du Kiang-nan avaient fini, malgré des difficultés incessantes et après de nombreuses négociations, par s'établir à Ngan-King-fou, capitale du Ngan-hoei, partie occidentale de la province. Les passions paraissaient un peu calmées, et les P.P. Seckinger et Heude résidaient paisiblement, depuis le mois de Septembre dernier, dans la maison reconquise au prix de tant de sacrifices par le R.P. de Carrère, lorsqu'un nouvel orage a éclaté. On va en lire le récit dans la lettre que le P. Seckinger nous adresse de Nan-Kin, le 30 Novembre 1869.

Le mercredi 3 Novembre, le P. Heude était à bord d'une petite barque, attendant le passage d'un steamer pour se rendre à Chang-hai, où le mauvais état de sa santé l'obligeait de retourner. Sur les trois heures du soir, un des catéchistes accourt lui annoncer que plus d'un millier des lettrés, alors réunis dans la ville pour les examens, s'étaient portés sur la résidence; les uns en enfonçaient les portes, tandisque les autres formaient aux alentours un corps d'observation. Le catéchiste finissait à peine de parler, qu'il en arrive un second annonçant le pillage de la résidence. Le Père se met en chemin pour voir par lui-même ce qui se passe. La rue qui conduit de la porte de l'Est à notre maison était pleine de lettrés qui emportaient le mobilier, les portes, les fenêtres, les débris arrachés aux murs. A la vue du missionnaire, ils disparaissent comme par enchantement, laissant la rue jonchée de tous ces objets. Les pillards remplissaient la maison; ils prennent également la fuite à l'arrivée du P. Heude, qui se voit bientôt seul au milieu de nos pauvres chambres dépouillées de tout, même des planchers et des cloisons. Cependant la foule, revenue de sa première surprise, s'était rapprochée; déjà des cris de mort se font entendre, et l'on commence à lancer des briques contre le Père. Celui-ci est assez heureux pour se frayer un passage et pour retrouver son canot qu'il met sous la protection de deux jonques militaires dont les chefs se montrent bienveillants. Quant aux mandarins, ils se sont transportés sur le théâtre du désordre, mais après coup, cela va sans dire. J'étais absent de Ngan-King le jour où s'accomplissait ce brigandage, m'étant mis en marche la veille pour Yu-shan-shien. J'avais fait cinq pénibles journées à travers de hautes montagnes, lorsque je reçus la triste nouvelle. Il me fallait donc revenir sur mes pas. Le long de la route, je ne retrouvai plus les populations animées des mêmes dispositions pacifiques que les jours précédents; à mesure que j'approchais de la ville je pouvais remarquer plus de froideur; plusieurs lettrés ne craignirent même pas de m'insulter publiquement. Dans la journée du 10, je fus averti, par les catéchistes, que le sentiment général dans la ville était une très-vive satisfaction d'être débarrassé de « ces diables d'Europe qui professent et prêchent une religion différente de celle de Confucius.» Ce qui augmentait la joie commune, c'était que les mandarins, pour empêcher notre retour avaient, disait-on, demandé au grand Li-Kom-po ses Canons et ses troupes. Je franchis néanmoins les portes de la ville, et j'allai droit au tribunal du tché-fou, afin de demander des explications, et aussi pour réclamer les clefs de notre maison. On refusa de me recevoir. Je dûs chercher un hôtel pour me loger. On me renvoya impitoyablement du premier où je me présentai, dès qu'on eût aperçu ma figure européenne. Je fus plus heureux à un second hôtel: le maître parut embarrassé, mais il n'osa me faire subir l'affront d'un refus. De là, je me rendis au tribunal du Tao-day, commissaire général de la police. Les employés m'accueillirent par des huées, et ce ne fut qu'après de longs pourparlers que je fus introduit dans la salle d'audience. Le magistrat me parut fort indifférent au pillage dont nous étions victimes. Pour toute réponse il dit « qu'après délibération prise entre les mandarins, les sous-préfets et le préfet de la ville avaient été chargés de faire une enquête.» Il y avait déjà plus d'une semaine que le délit avait eu lieu, mais on n'avait encore rien découvert. Voulant des renseignements plus précis, je me fis annoncer au Fou-tay, gouverneur du Ngan-hoei. Ma chaise fut arrêtée aux barrières extérieures, et je ne fus pas même admis dans la salle d'attente.

II.

Après une demi-heure de va-et-vient des employés du prétoire, le Fou-tay, qui redoutait de se compromettre vis-à-vis des lettrés en me donnant audience, finit par prétexter un mal de dents, et s'excusa. Je n'avais plus qu'à m'éloigner de Ngan-Kin-fou, et dans le plus bref délai, car la position devenait difficile. Prévenus et indignés de mon retour, les lettrés s'étaient précipités à ma suite dans les rues; ils se pressaient et s'agglomeraient autour de ma chaise. "Il est revenu, vociféraient-ils, il est revenu ce missionnaire, ce diable d'Europe. Ne le supportons pas. Tuons-le!" Il me fallut user de toutes sortes de précautions pour les tenir en respect, et trouver la porte la plus rapprochée du port. Je me jetai dans une barque. Le lendemain un steamer américain me conduisit à Shang-hai. Là, conjointement avec le P. Heude, j'ai déposé ma plainte au consulat général de France. A part les habits que nous avions sur nous et le strict nécessaire pour le voyage, tout a été pillé; il ne reste plus de notre résidence elle-même, que les quatre murs et le toit. Ce qui est le plus regrettable, c'est la perte de notes sur différents sujets, recueillies péniblement depuis de longues années. Quant au dommage moral fait à la cause que nous représentons, votre cœur d'apôtre pourra l'apprécier. Affligés par ce revers, mais non découragés, nous faisons de nouveaux préparatifs pour retourner au champ du combat. Permettez-nous, avant notre départ, de recommander spécialement à vos prières, et à celles de tous nos chers associés cette affaire, et les essais que nous allons tenter de rechef, sur cette terre aussi ingrate qu'abandonnée.

La chrétienté de Kien-tee, un peu au-delà et au sud de Ngan-Kin, ne fut pas plus épargnée. Les païens étaient très-montés contre quelques chrétiens qui avaient réuni d'assez nombreux catéchumènes; ils étaient excités par un personnage très-riche et très-influent, et encouragés par l'attitude du tché-chien qui, sondé par quelques meneurs, avait dit: "Ne me parlez pas de ces choses-là; je ne veux rien savoir, faites ce que vous voulez, mais ne me mêlez pas dans l'affaire. Si les chrétiens portent des accusations à mon tribunal, je les refuserai." Le 8 Décembre, la populace envahit les maisons des chrétiens, les livra au pillage et en brûla onze; vingt-deux personnes furent emmenées, et deux petites filles, l'une de six ans et l'autre de deux mois, furent précipitées dans les flammes. Le chrétien qui avait le plus contribué à réunir des catéchumènes fut tué. Prévenu du danger qui le menaçait et pressé de fuir, il avait refusé. Les bourreaux le trouvèrent à genoux; ils voulurent le forcer à brûler des saintes images. "Tu as les tablettes de tes ancêtres, lui dit leur chef, ne peux-tu pas les adorer, plutôt que de suivre une religion apportée par des diables d'Europe! — Non, répliqua le chrétien, pour cela jamais!" Sur un signe du chef, sa tête tomba, et son corps fut jeté dans les flammes qui ne le consumèrent qu'en partie. Plusieurs autres catéchumènes furent blessés, et plus de deux cents s'enfuirent dans la province voisine. La nouvelle de ces tristes événements arrivait à Nankin le 20 Décembre, et trois jours après, la flottille française mouillait à Hia-Kouang. Elle était composée de la Vénus, frégate de 34 canons, commandant Maudest, portant pavillon de l'amiral de Cornulier; du Dupleix, corvette de 14 canons; du Coëtlogon, de 16 canons; et de la canonnière le Scorpion; deux autres canonnières, l'Aspic et la Flamme, étaient attendues du Japon. A bord se trouvait le ministre de France, Mr le Comte de Rochechouart, beau-frère de Monsieur de Montalembert, avec son Secrétaire, Mr de Bacourt, le consul général de France à Chang-hai, Mr de Mégent, et l'interprète Mr Dillon. Nous laissons le P. Pfister raconter le cérémonial suivi aux visites officielles. "Le 24 Décembre, dans l'après-midi, écrit-il, le ministre en tenue civile, l'amiral, son capitaine de pavillon, son chef d'état-major, Mr Le Bris, Mr de Mégent et Mr Dillon, remontaient le canal sur une chaloupe à vapeur avec trente matelots en armes, et allaient ensuite, sans escorte, faire leur visite

au tché-tai. On avait proposé à M. de Rochechouart de loger dans des barques chinoises, mais il refusa et déclara qu'il logerait dans l'intérieur de la ville, au Tien-tchou-tang, et qu'il y recevrait la visite du vice-roi le lendemain dans la soirée. Le lendemain, jour de Noël, nous vîmes successivement arriver des mandarins de rang peu élevé, le Kian-nin-fou, les deux tao-tai, et le nié-tai de Sou-tchéou désigné pour traiter les affaires; puis l'amiral en épaulettes et avec l'épée, accompagné du capitaine de la Vénus, de son chef d'état-major, de l'aumônier de la flotte, du consul général, de M. Dillon et de plusieurs autres officiers. Venait ensuite M. de Rochechouart, vêtu d'une pelisse jaune, couvert d'une toque en fourrure blanche, escorté d'un peloton de soldats chinois, et accompagné de divers mandarins. Comme le vice-roi, il a une chaise à quatre porteurs. Pas un matelot français n'est descendu, parceque les Chinois avaient exprimé le désir que nos matelots ne parussent pas en armes dans la cérémonie. Enfin le tché-tai est annoncé; il vient avec la pompe officielle, et est également escorté d'un peloton de soldats. Il y avait foule dans la cour; tout le monde se rangea aussitôt, et lorsque le vice-roi arriva au bas de l'escalier, il y fut reçu par M. Dillon et par le chef d'état-major; il fut salué au haut de l'escalier par le ministre, et tous deux entrèrent dans le Tin, au milieu de deux rangs de mandarins. La salle de réception n'était point ornée; M. de Rochechouart l'avait expressément défendu. Du reste aucun de nous n'a paru officiellement tout le temps qu'ont duré les négociations. Le Tin fut bientôt rempli par toutes les autorités européennes et chinoises; on causa de banalités pendant cinq ou six minutes, et ce fut fini. Notre thé qui était détestable fit faire la grimace au vice-roi. Le tché-tai fut reconduit comme il avait été reçu, repartit avec la même pompe, et fut suivi par tous les mandarins. M. de Rochechouart, M. de Bacourt et M. Dillon restèrent à la résidence, tandisque l'amiral et le consul général retournaient à bord, afin de partir le lendemain pour Shang-hai. M. de Cornulier, nommé gouverneur de la Cochinchine, se rend à Saïgon et laisse le commandement à M. Maudest. Il n'avait pas voulu quitter la Chine sans s'assurer que nous n'avions rien à craindre, et que les affaires prenaient une bonne tournure. Il faut remarquer que c'est la première fois que le vice-roi rend une visite dans l'intérieur de la ville, et c'est au ministre de France qui n'avait aucun costume officiel et au Tien-tchou-tang. Cela a fait beaucoup d'impression: « Il faut, disait-on, que Lou (M. de Rochechouart) soit un bien grand homme, puisqu'il fait venir de si gros bateaux, que notre tché-tai va le voir et qu'il le reçoit au moins d'égal à égal. » Et indirectement on en concluait quelquechose en faveur du Tien-tchou-tang, résidence du grand homme et de la religion qu'il défendait. » Les missionnaires n'ont eu qu'à se louer des procédés de M. le Comte de Rochechouart pendant son séjour à la résidence, comme du reste de tout le personnel de l'ambassade et de la flotte. Les négociations commencèrent le 26 Xbre; après bien des discussions où parut l'astuce chinoise, on s'était mis d'accord lorsque, dans la minute proposée au ministre de France, on remarqua une phrase supprimée et une autre à double entente. C'était à recommencer, et M. de Rochechouart adressa au vice-roi la lettre suivante: « Le ministre plénipotentiaire de France, Lou, résidant à Pékin et chargé de traiter toutes les causes de ses nationaux, à l'effet de terminer l'affaire du terrain à accorder en réparation dans la ville de Ngan-Kin. Ce terrain doit être celui que les missionnaires, de concert avec les mandarins Tou et Ou ont déterminé; connu sous le nom de Hei-chan-téou et situé dans l'intérieur de la ville, à l'Ouest du tribunal du Tchéfou, il a 30 mow environ de contenance. J'invite l'illustre Tché-tai à écrire au Foutai de Ngan-Kin, afin qu'il ordonne au mandarin de cette ville d'acheter le dit terrain, conjointement avec ses envoyés, et de le remettre aux missionnaires qui en deviendront propriétaires. Les meneurs du complot doivent être poursuivis

avec soin et punis sévèrement suivant les lois; et avant qu'elle soit achevée, je veux connaître la manière dont Son Excellence veut terminer cette affaire. Dans la préfecture de Kien-tee-hien, le peuple s'est soulevé, s'est porté à de graves violences contre les chrétiens, en a tué plusieurs; plus de 200 autres, dont les maisons ont été brûlées, ont disparu, ou ont été entraînés, et on ne sait encore rien sur leur sort. Il faut le plus tôt possible y porter remède. Que l'on recherche avec diligence les objets volés et qu'on les restitue à leurs propriétaires respectifs qui rentreront en possession de leurs biens. Quant aux meurtres et aux blessures, selon les lois du noble Empire de Chine, il faut infliger aux coupables, suivant la gravité de leurs crimes, la peine du talion, vie pour vie, afin d'imprimer une terreur salutaire aux malfaiteurs, de resserrer les liens d'amitié qui nous unissent, et de remplir publiquement les conditions du traité. Je demande d'être informé de l'exécution complète de tout ce qui précède. Je souhaite avoir un exemplaire des lettres que l'illustre vice-roi écrira au Fou-tai de Ngan-Kin, afin d'y avoir recours en cas de nécessité. Encore un mot. En vertu du traité dans cette négociation, j'ai obtenu du vice-roi qu'il publie un édit; il est juste que l'on m'en envoie plusieurs exemplaires. C'est écrit. Que tout se fasse suivant cet écrit."

A la suite de cette lettre, les pourparlers recommencèrent, et le 29 Décembre on était parvenu à s'entendre. Voici d'après le P. Pfister, les points principaux du nouvel accord. "Un Père se rendra à Ngan-Kin pour le 15 de la douzième lune, afin de montrer les limites du terrain à acheter en réparation du mal commis; les magistrats en feront l'achat et le livreront au Père, avant le 28 de la même lune. Les coupables désignés seront privés du droit de passer à l'avenir des examens, et dégradés s'ils ont des boutons. A Kien-tee on punira les trois coupables suivant la loi chinoise, et on recommandera aux mandarins tout ce pauvre peuple chassé et dépouillé de ses biens." La présence de la flottille faisait travailler toutes les imaginations. On se demandait pourquoi la Vénus restait, pourquoi il venait d'autres bâtiments. On parlait d'une armée considérable, et de canons innombrables cachés dans les flancs des navires. Le P. Colombel cite une courte conversation qui eut lieu entre M. Dillon et un petit mandarin, et qui donne une idée de la panique des Chinois. "Mais enfin, disait le mandarin, entre nous, pour moi seulement, dites-moi, tirerez-vous le canon? — Pourquoi tenez-vous tant à le savoir? — Si j'en étais prévenu, je demanderais bien vite un congé, sous prétexte de santé, et j'irais me cacher bien loin." Ce mandarin n'était probablement pas seul de cette opinion, et des ouvriers chinois, engagés pour travailler à des réparations, refusèrent d'aller sur les vaisseaux, tant ils étaient peu rassurés. La proclamation annoncée par le vice-roi, fut soumise à M. de Rochechouart, et corrigée conformément à ses observations. Ordre fut ensuite donné de la publier et de l'afficher dans tous les Fou, Tchéou et Hien des deux Kiang, et un exemplaire, scellé du sceau du vice-roi, fut remis à chacun des missionnaires. Voici cette pièce importante: "Le grand envoyé, surintendant du commerce avec les Européens, vice-roi des deux Kiang, Ma, pour le faire savoir à tous! D'après le treizième article du traité conclu avec la France, la religion du Seigneur du Ciel a pour fondement d'exhorter les hommes à ce qui est bien. Tout chrétien doit obtenir protection et pour sa personne et pour sa famille (c. à d. a le droit de vivre en paix) Ils peuvent se réunir pour adorer Dieu, pour prier etc., comme il leur plaît. Les mandarins des différentes villes doivent traiter avec bienveillance et protéger efficacement les prédicateurs de la religion. Tout Chinois qui veut croire et pratiquer la religion du Seigneur du Ciel et qui observe les lois de l'Empire, ne peut en aucune manière en être empêché, ni pour cela subir des dommages. Tous les édits, qui jusqu'à ce jour ont été publiés, attentatoires à la liberté de la religion, doivent être détruits quelque part qu'ils se trouvent. Dans le sixième paragraphe du second traité, il est déclaré que les missionnaires français peuvent, dans toutes les provinces, louer et acheter des terrains pour y bâtir des églises etc.

V.

Il est prouvé, après d'exactes recherches, que les chrétiens qui suivent la religion du Seigneur du Ciel, demeurent bons citoyens, et la doctrine que cette religion professe enseigne expressément aux hommes à respecter l'Empereur, et à observer les lois. C'est pourquoi il faut aimer et protéger les chrétiens comme les autres sujets de l'empire, et à montrer à tous, les mêmes sentiments d'affection. Déjà le Tsong-li-ya-men avait demandé à l'Empereur d'ordonner à tous les vice-rois et à tous les fou-tai de veiller à ce que tous les mandarins locaux, de leur juridiction, traitassent avec justice, et expédiassent avec promptitude, toutes les causes concernant les chrétiens, leur recommandant bien de ne pas les négliger, ni faire traîner en longueur, dans le but de les opprimer et de leur causer des torts. Tout ceci est connu dans les tribunaux: c'est ainsi que l'on doit régler ces affaires. Mais voilà que depuis quelque temps, des lettrés, les gens du peuple, font parfois opposition ou excitent des troubles, afin d'empêcher les missionnaires de disposer des terrains nécessaires à la construction des temples, etc.; ils soulèvent la multitude et commettent des désordres. Ce sont des faits. Quoique, à plusieurs reprises, les vice-rois et les fou-tai aient sévèrement imposé aux mandarins des villes de faire rechercher, saisir et punir les coupables, on n'a pas toujours pu le faire de la même manière et avec la diligence convenable. C'est ce dont se plaint l'illustre ministre de France Lou, et ce qu'il demande de régler. A l'avenir donc, il faut que chrétiens et païens vivent toujours en bonne intelligence, animés de bons sentiments les uns vis-à-vis des autres. C'est ce que nous notifions à tous, par cet édit. C'est pourquoi, nous ordonnons à tous ceux, quels qu'ils soient, qui sont soumis à notre autorité, militaires ou civils, de ne pas l'oublier. Sachez tous que les traités permettent de propager et d'embrasser la religion du Ciel, et ceux qui ne veulent pas, on ne les force pas. Il est par conséquent absolument défendu d'y mettre obstacle sans raison et d'exciter des troubles. Les missionnaires viennent d'Europe avec la volonté intime d'exhorter les hommes à la vertu: c'est un motif de les recevoir avec une bienveillance d'autant plus grande. A partir de ce présent édit, observez le traité, et n'osez pas, en disant oui extérieurement, dire non en secret. Que si des désordres de ce genre se représentent encore, la sévérité des lois de l'Empire sera appliquée aux transgresseurs qui s'y soustrairont difficilement. Craignez d'en faire l'épreuve! Que tous et chacun obéissent avec respect à cet ordre! Qu'ils le connaissent! — C'est l'édit. La 8ème année de Tong-tse, le 26e jour de la 11e lune —

« Cette proclamation, dit le P. Pfister, est la pièce capitale de toutes ces affaires; elle est claire, elle rappelle en les développant et les expliquant, les principales clauses du traité de 1859-1861. Elle émane d'un homme jouissant d'une grande autorité et vice-roi de trois provinces. Elle constate nettement les droits des missionnaires et des chrétiens, et distingue parfaitement le catholicisme du protestantisme, dont il n'est pas fait mention. Elle rappelle les dernières recommandations favorables du grand tribunal de Pékin, qui, cependant, est opposé de toute manière à la religion et à l'influence européenne. Enfin, elle affirme l'action protectrice de la France et de son représentant en Chine. » Il a été également publié une proclamation du vice-roi de Nankin, et du gouverneur du Ngan-hoei, annonçant la punition des auteurs des troubles de Ngan-kin. En même temps, le gouverneur du Ngan-hoei informait M. de Rochechouart de ce qu'il avait fait contre les coupables de Ngan-kin, et lui disait qu'il le tiendrait au courant de l'instruction commencée pour l'affaire de Kien-tee. « A mon avis, ajoute le P. Pfister, depuis longtemps la France n'avait pas fait si belle et si éloquente manifestation en faveur des missions catholiques dans l'extrême Orient. Il faut remonter à Louis XIV pour trouver quelque chose d'approchant. Un ministre qui parcourt une grande partie de la Chine, uniquement pour régler les affaires des chrétiens,

et protéger les intérêts catholiques, c'est bien beau. Et ce voyage de M. de Rochechouart à travers le Kiang-Sou, le Ngan-hoei, le Kiang-si, le Hou-Kouang, le Su-tchuen, le Kan-sou, le Chan-si, la Mongolie et le Pé-tché-ly, sera une des plus solides gloires de Napoléon III, en même temps qu'un grand honneur pour le chef de notre légation. De fait, cette démarche, appuyée par une flotte sérieuse, peut avoir les plus heureux résultats et produire des fruits considérables, si dans la suite on a soin de la soutenir et de faire observer les conditions du traité. Ce n'est pas seulement le vice-roi des deux Kiang qui donne une proclamation; celui des deux Hou (Hou-pé et Hou-nan) en fait autant, ainsi que celui du Su-tchuen qu'on dit dégradé et remplacé par celui de Canton. Mr de Rochechouart est parti le 31 Décembre avec le Coëtlogon et le Scorpion pour Ngan-Kin, Kiéou-Kiang et Han-Kéou. Après avoir terminé les affaires des provinces voisines, il se rendra au Su-tchuen pour l'affaire autrement grave de l'assassinat de M.M. Mabileau et Rigaud; il remontera ensuite au Kan-sou, et par le Chan-si dans la Mongolie, et sera de retour à Pékin dans deux ou trois mois."

La dépêche suivante, que nous recevons de Shang-hai, en date du 24 Janvier, nous fait craindre que le gouvernement chinois n'exécute peu loyalement les promesses faites à Mr le Comte de Rochechouart.

"L'expédition française du Yang-tse-Kiang, continue sa marche en avant; aujourd'hui elle doit être arrivée à Han-Kéou (Hou-pé). La presse anglaise de Shang-hai célèbre ses triomphes. Effectivement, les Chinois effrayés ont d'abord accordé tout ce que M. de Rochechouart a demandé. Mais, pour qui connaît les Chinois, leur facilité à faire des promesses, et leur mauvais vouloir à les tenir, ces sortes d'arrangements ne sont guère que des solutions illusoires.

C'est ainsi qu'à Ngan-Kin, les RR. PP. Jésuites, qui avaient obtenu un beau terrain pour s'y établir plus solidement, ont subi un refus lorsqu'est venu le moment de livrer le terrain. Les propriétaires a dit le gouverneur, ne veulent pas vendre. Force sera d'accepter en définitive une indemnité pécuniaire. Quant à punir les coupables, quant à prévenir par de salutaires exemples le retour des mêmes difficultés des mêmes tracasseries, des mêmes persécutions ouvertes, jusqu'à présent il n'en est pas question.

Cependant, la nouvelle du voyage de Mr de Rochechouart a fait peur aux mandarins du Su-tchuen. Un des fauteurs du massacre de Yeou-yang-tchéou a été jugé sommairement et décapité. Ce coupable, toutefois, n'est qu'un chef subalterne; le chef principal est toujours en liberté."

SUPPLÉMENT

Chine. — Faits surnaturels et interventions diaboliques. — Extraits de plusieurs lettres (*)

(*) Nous trouvons dans les lettres de nos Missionnaires plusieurs récits qui tiennent plus ou moins du merveilleux et montrent la marche sensible de la Providence à l'égard des âmes simples, et la puissance plus manifeste du démon au sein de la gentilité.

« Avant-hier (écrit le P. Vasseur dans une lettre du mois de Mai 1867) — un Chinois dont la physionomie me frappa, se présente à moi me demandant des Messes pour son fils récemment défunt. Ensuite il se confesse puis communie à ma Messe... Le voilà hier qui reparaît pendant que je dînais en compagnie du P. Sentinier. Il avait l'air grave, pieux, et malgré ses 56 ans il était d'une simplicité presque enfantine. Ses deux mains modestement posées l'une sur l'autre restaient immobiles. Au poignet de sa main gauche était enroulé son chapelet garni d'une grosse médaille ; depuis quelques jours il ne le quitte plus ni de jour ni de nuit, même pendant le travail des champs. — Ayant appris de sa bouche l'histoire que je vais résumer ici, je voulus prendre rapidement le croquis de sa physionomie. Je déposai mes bâtonnets pour prendre mon crayon ; il ne bougea pas et sourit quand je lui montrai sa ressemblance approximative... Voilà brièvement ce qu'il raconta au P. Sentinier et répéta devant moi en partie. J'ai immédiatement pris note exacte de tout. — Il y a peu de semaines, il était encore chrétien insignifiant, suivant son expression ; il s'était même brouillé avec son fils et sa bru. Mais son fils ayant été pris d'une grave maladie, la tendresse paternelle se réveille, il va le soigner. Il était à genoux aux pieds du malade agonisant, tout à coup il tombe dans une profonde léthargie qui dura 3 heures. Le médecin arrive, constate le pouls et la respiration presque imperceptibles. Le Père le plus voisin est appelé, lui donne l'Extrême-Onction, et pendant ce temps le fils du léthargique rend le dernier soupir. Enfin notre homme revient à lui. Il raconte qu'il vient de passer tout ce temps avec la Ste Vierge. Elle s'est présentée à lui éblouissante de beauté. — « Comment, interrompîmes-nous, comment était-elle habillée, quelle était la couleur de son visage ? » — Elle avait la figure d'une extraordinaire blancheur, son habit dont la forme m'échappe, était composé de rouge et de vert (il faut noter que ces couleurs sont très estimées des Chinois). Elle m'a dit qu'elle était la Mère de Dieu et m'invitant à la suivre, elle me prit par la main. Alors je vis aussi mon ange gardien qui me prit par l'autre main. Puis St Joseph vint aussi. St Joseph et l'Ange étaient admirables, mais mille fois moins beaux que la Ste Vierge. Nous marchâmes ensemble l'espace d'environ 5 lis (½ lieue) par un sentier très étroit. Tout à coup une porte s'ouvre et je vois dans un palais d'éblouissante clarté un nombre infini d'anges et de Saints. Au milieu d'eux, je reconnus très distinctement ma mère et ma sœur et enfin mon fils qui venait de mourir, tous les trois très beaux, d'une figure radieuse et d'une extrême blancheur. La plus belle était ma sœur. J'ai vu beaucoup de personnes dans le ciel, mais le plus grand nombre étaient des femmes et des petits enfants. Pas un seul n'avait l'air âgé ; ma mère paraissait aussi jeune que ma sœur qui est morte à 28 ans. J'étais si heureux, si heureux dans cette compagnie que je ne voulais pas en sortir, mais la Ste Vierge me dit que le moment d'y être admis n'était pas arrivé : « Rentré dans la vie, me dit-elle, arrange bien toutes les affaires de ton âme, restitue à ceux auxquels tu dois de l'argent, sois fidèle à bien prier, porte au bras ton chapelet pour m'honorer : dans trois jours je reviendrai te voir. » — « Eh bien, la Ste Vierge est-elle revenue trois jours après ? » — « Oui, je l'ai revue telle que je l'avais vue auparavant. J'oubliais de dire que la 1ère fois, avant de me faire revenir dans la vie, elle m'avait fait voir en bas deux hommes à figure noire et horrible respirant le feu et jetant la flamme par la bouche. « Fais attention, m'a-t-elle dit, si tu offenses Dieu et ne restitues pas, tu seras toujours malheureux comme ces gens là. » — Le troisième jour je revis la Ste Vierge. Aussitôt que je la vis je la suppliai de me rendre mon fils, parceque maintenant je l'aimais beaucoup. — Et moi, répondit la Ste Vierge, je l'aime encore plus que toi. — Alors je vis ma mère et ma sœur se prosterner devant elle lui demandant pour moi de rester encore sur la terre le temps nécessaire pour arranger mes affaires et restituer. — La Ste Vierge répondit qu'elle accordait et me regardant elle ajouta : « Sois fidèle à tes prières, ne pèche plus et je viendrai te chercher un jour. » — Enfin le 9 de la 4me lune jour du patronage de St Joseph, je vis, (cette fois ce n'était pas comme précédemment, mais c'était seulement en songe) ; je vis mon fils et mon petit fils mort à l'âge de 6 mois, tous les deux très-heureux. Mon fils me dit que j'avais tort de m'affliger à l'excès, qu'il fallait arranger mes affaires, aimer la Ste Vierge et

porter toujours mon chapelet au bras.» — «Eh bien, as-tu arrangé tes affaires?» — «Oui, j'ai vendu quelques terres, avec le prix j'ai remboursé l'argent que je devais depuis longtemps, puis j'ai été me confesser au P. Vei (c'est mon nom en Chinois) et ce matin j'ai communié. — Voilà fidèlement le récit entendu de la bouche de ce brave homme, qui certes ne parait pas de taille ni d'humeur à inventer de pareilles choses.

Dans une lettre datée de Haimen, 2 juillet 1867, le P. Bourdilleau raconte ce fait non moins curieux. — «Voici un trait tout récent, dit-il, et quoiqu'il s'agisse d'un enfant de 6 ans, j'ai eu moi-même avant hier, tant de plaisir à l'entendre raconter naïvement par une jeune néophyte sa sœur, que je me laisse aller à la tentation de vous le rapporter tel quel... Revenant du haut du district, je passai par un nouveau centre de chrétiens où je m'arrêtai pour y célébrer la Ste Messe dimanche et lundi derniers. Selon l'usage, les néophytes viennent, après la Messe, me saluer, les hommes et les jeunes garçons d'abord, puis les femmes et les enfants. Une bonne petite néophyte avait les yeux fixés sur moi, et semblait attendre le moment favorable pour dire un mot. La conversation tomba sur le baptême des enfants et des païens mourants. Alors la chère enfant n'y tint plus et elle commença à me parler de son frère de 6 ans. Ce petit frère était païen, ainsi que sa mère, deux de ses sœurs et toute la famille. Fils unique, il était l'espoir de trois familles: du reste j'ai vu peu d'enfants aussi précoces, aussi aimables. A l'instigation de deux autres de ses sœurs baptisées autrefois lorsque leur père vivait et avec sa permission, ce charmant enfant fut envoyé à notre école tenue par un jeune maître chrétien pieux et fervent. Or quelques jours avant la Pentecôte, il fut subitement attaqué d'une maladie violente, qui, dès le début fut déclarée sans remède. Toute la parenté alarmée parla avant tout, d'envoyer chercher les preneurs de diables. Ici nos pauvres gens croient que dans toute maladie, il y a toujours l'action de quelque esprit malfaisant, ou de parents morts mécontents de leurs descendants. Nos deux jeunes néophytes, inspirées par leurs bons anges sans doute, donnent le mot à leur petit frère, qui oubliant ses douleurs, conjure avec larmes, sa bonne maman, de ne point aller chercher les sorciers qui lui font peur, mais des chrétiens qui viendront prier Jésus et Marie pour lui; et disant cela il joignait ses petites mains en s'écriant: «Jésus, Marie sauvez-moi.» Dieu dans cette circonstance, donna une telle grâce à cet enfant que ni caresses, ni menaces ne purent changer sa résolution de mourir chrétien pour aller au Ciel. — Le cœur de la mère fut touché de cette résistance et elle envoya chercher son maître. Celui-ci vint et baptisa son petit élève qui mourut le jour même, montrant une grande paix et une grande joie sur son visage et dans tous les petits mots aimables d'adieu qu'il adressait à sa mère et à ses sœurs. Tous les amis et voisins le voyant mourir, ne manquèrent pas comme d'ordinaire, de dire à la veuve désolée: «Vois-tu, c'est le baptême qui l'a fait mourir, nos sorciers l'eussent délivré des mains des esprits malfaisants.» Déjà nos chères jeunes néophytes avaient fortifié l'esprit de leur mère contre ces mauvaises langues. «Hélas, répondit-elle, mon chagrin est de ne l'avoir pas fait baptiser dès sa naissance comme le voulaient sa sœur et son père, Dieu l'eût béni et me l'aurait conservé.» Les sorciers revinrent à la charge, disant qu'ils l'avaient vu errant, sur les chemins et dans les lieux déserts, mendiant sur le bord des canaux, le corps couvert de plaies, vêtu de haillons et les yeux tout en larmes. C'est le refrain ordinaire des sorciers au sujet des néophytes morts après leur baptême, supercherie qui retient plus d'un païen dans son endurcissement. Admirez la condescendance de Dieu, qui se plie aux exigences de l'esprit encore grossier de nos pauvres gens. Dans la nuit de la Pentecôte, la sœur de notre petit élu eut un songe tout providentiel. Elle se trouva en face d'un jardin plein d'arbres chargés de fruits appelés pi-po (c'est un fruit particulier de ces pays. Le pipotier fleurit 4 fois, garde toujours ses feuilles semblables à celles d'un laurier. La dernière floraison a lieu maintenant et ne produit rien. Les 3 premières floraisons ont lieu au fort de l'hiver et la troisième seule est sûrement fructueuse. C'est le fruit le plus précoce, la récolte est finie déjà depuis près d'un mois (juillet). Ce fruit est excellent, médicinal même.). Donc la sœur de Louis (c'est son nom de baptême) en face de ce jardin, fut frappée de la beauté et du grand nombre des fruits, puis elle aperçut tout près d'elle son petit frère, le visage rayonnant de joie et de santé. «Que fais-tu là, lui dit-elle, comme te voilà beau et joyeux; d'où vient qu'ici les pipotiers sont si chargés de fruits, tandis que cette année partout ailleurs ils n'ont rien produit!» — «Détrompe-toi, répondit le jeune Louis à sa sœur, ici c'est le Ciel, tous ces pi-pos sont pour moi, ceux que tu manges sur la terre sont amers en comparaison de ceux-ci.» — «Sais-tu bien, reprit la sœur, que maman ne pense qu'à toi, elle t'aime tant! elle t'a préparé tant de bonnes choses.» — «Dis à maman que je ne veux rien, j'ai tout ici en abondance, qu'elle soit bien tranquille à mon sujet, je ne puis être plus heureux; vous autres sur la terre, que vous êtes malheureux! Dis à maman de venir au Ciel.» En me rapportant ces mots de son petit frère, le visage de sa sœur s'était animé et la vivacité de son récit fit tant d'impression que plus d'une de nos néophytes se mit à pleurer d'attendrissement. —

Quoiqu'il en soit de la nature de ce songe, l'effet en a été heureux; toute la famille pense à se convertir et les rapports des commères et des sorciers ne trouvent plus de créance dans l'esprit de ces bonnes gens.

Voici deux autres faits racontés par le P. Pouplard. ——— Ecoutez comment Notre-Seigneur s'y est pris pour convertir un vieux païen âgé de 72 ans. Le Père Missionnaire visitait la chrétienté de Siao-vê-Ka-Kiao, notre vieux se présente et demande le baptême. Le Père veut savoir ce qui l'a déterminé à croire en Dieu. Eh bien! dit le vieillard, voici le fait: A la fin de la 6e lune, je fis un songe. Pendant mon sommeil, je vis ma femme revêtue d'habits magnifiques, assise sur un trône, dans une salle des plus splendides. J'étais ébahi, je regardais et je me demandais d'où pouvait venir à ma femme tant de richesses, tant de bonheur. Pendant que je ne me lassais pas de la regarder, voilà ma femme qui me fait signe d'aller à elle. Je n'hésite pas, je veux jouir de son bonheur. Par malheur il y avait un canal à traverser et point de pont dans le voisinage; cependant je m'aventure dans l'eau; mais hélas! j'enfonçai, puis je me suis réveillé tout épouvanté. Ce songe m'a fait comprendre que je devais entrer dans la religion du Père, car ma femme est morte trois mois après avoir reçu le baptême. ——— Je ne puis terminer cette lettre sans vous raconter un trait de la protection de St Joseph. En deux mots voici le fait. Un petit bambin de 3 ans, baptisé depuis un mois et décoré alors du beau nom de Joseph et d'une médaille de la b. S. Vierge, sort un matin de la modeste chapelle improvisée où son père vient de recevoir le baptême. Toute la famille composée de 7 personnes est au pied de l'autel et remercie le bon Dieu et le grand St Joseph, dont on fête le beau mois, c'était le 12 Mars dernier. Un canal large et profond est à quelques pas de la maison. Deux païens passant par aventure, voient une espèce de paquet flotter sur ce canal. Ils s'approchent et regardent. O surprise! une voix enfantine se fait entendre sur l'eau; elle récite l'invocation à la Ste Croix. Nos deux voyageurs s'approchent et voient avec stupéfaction que le susdit paquet n'est autre chose qu'un enfant voguant joyeux sur l'onde, il ne cesse de chanter sa petite prière. Ces païens ne comprennent pas. Vite ils courent à la maison voisine, une foule de païens se transporte sur le bord du canal et contemple avec étonnement cette nacelle d'un nouveau goût. Ils crient au prodige. Pendant ce temps le père du petit Joseph était à prier, on lui dit que son fils est tombé dans le canal; il s'élance avec la crainte de ne plus trouver qu'un cadavre. Il entre dans l'eau, déjà il en a jusqu'à la ceinture. Cependant il peut saisir et ramener le petit bonhomme qui ne semble pas plus effrayé qu'entre les bras de sa mère. Ces païens ouvraient de grands yeux. Les habits par devant, les cheveux, les oreilles de l'enfant, tout était entièrement sec. Nous avons lieu d'espérer que ce prodige ou bienfait de la Providence ouvrira le cœur de ces pauvres païens et que la parole du Missionnaire y fera entrer plus facilement ce grain de la foi destiné à porter des fruits pour toute l'éternité.

Le démon lui aussi signale souvent son zèle infernal par des apparitions. Nous en trouvons deux exemples dans une lettre du P. Bulté (Zo-zè, 9 Mai 1867.) ——— A Kiang-in, ville assez importante, la directrice de l'orphelinat païen, femme d'un esprit droit, après avoir selon les recommandations d'une vierge, fervente chrétienne, procuré le baptême à plusieurs enfants, voulut aussi s'instruire de cette religion qui inspire tant de charité, et promet le ciel à ceux qui la suivent. Le démon, furieux de ces dispositions, lui apparut pendant la nuit et chercha à l'effrayer, et à la détourner par ses menaces. Une fois il en vint jusqu'à la frapper durement, et la saisissant au cou tentait de l'étrangler. Cette femme, loin de céder, lui dit hardiment: « tu as beau faire, je ne veux plus t'écouter; quand la vierge viendra, je lui dirai tes ruses, et je m'instruirai bien de la religion du Seigneur du Ciel; tu ne pourras plus me faire de mal. » Sa constance triompha, elle est aujourd'hui une fervente chrétienne; elle a de plus amené à la religion presque tous les membres de sa famille, avec plusieurs autres voisins ou amis. — Le démon ainsi vaincu par cette femme, et furieux de se voir, par elle, enlever plusieurs âmes, s'en prit encore à l'un de ses fils. On apporta un jour ce jeune homme au P. Royer; il était tellement roué de coups qu'il ne pouvait plus marcher, et il demandait à grands cris le baptême, persuadé qu'il trouverait un remède contre la méchanceté du démon. Le Père ne put lui refuser cette grâce. Après son baptême il resta longtemps dans l'église pour remercier Dieu, puis se sentant mieux, il voulut retourner à pied à sa maison, pour faire voir à tous l'influence du baptême, même sur sa santé. ——— Ces jours derniers, en passant dans une chrétienté, nous vîmes un jeune catéchumène qui avait été aussi amené par le démon à se réfugier chez les chrétiens. Ce pauvre jeune homme, attaqué d'une maladie que les païens eux-mêmes appellent maladie du diable, avait épuisé sa petite fortune pour se débarrasser, à force d'offrandes, et de superstitions, des tracasseries de son cruel ennemi, mais sans pouvoir obtenir le plus léger soulagement. Il vint chez les chrétiens, disant qu'il voulait croire en Dieu et le prier avec eux. Dès lors il fut guéri et délivré. Mais il ne veut plus quitter ce lieu de sûreté jusqu'à ce qu'il ait reçu la grâce du baptême, à laquelle il se

prépare en apprenant la doctrine et les prières. — Encore deux âmes dont le salut sera dû au démon, car ce jeune homme est marié et sa femme imite son exemple.

Un autre trait raconté par le P. Bourdilleau. — Un malheureux jeune homme païen s'étant laissé aller à la passion du jeu en vint à un excès révoltant d'impiété. La nuit il alla dans le champ voisin, fit un trou au cercueil de sa tante, moitié enfoui dans la terre, selon l'usage païen. Son intention était de fouiller avec la main par cette ouverture et retirer de ce cercueil les bracelets et boucles d'oreilles de sa tante. Il enfonce donc le bras jusqu'à l'épaule, remue les ossements et les débris de vêtements, cherche des pieds à la tête au milieu de l'eau qui remplit le cercueil. Vains efforts il ne rencontre rien. Deux et trois fois il recommence sans plus de succès. Voilà que lorsqu'il veut retirer son bras, il se sent saisi par une main de fer qui lui ôte tout mouvement. Force lui fut de rester ainsi prisonnier rivé au cercueil jusqu'au soleil levant. Les gens allant au village voisin pour le marché, l'ayant aperçu, s'approchèrent de lui et cherchèrent à arracher forcément son bras du cercueil. Ils ne purent réussir. En peu de temps, mille personnes et plus se réunirent sur le lieu. L'ouverture du trou était assez grande pour y passer les deux mains. Plusieurs de nos chrétiens accourus avec les païens ont été témoins oculaires. L'administrateur de la chrétienté voisine y alla lui-même, mais n'osa proposer à ce malheureux de se faire chrétien. La mère du coupable jeune homme vint aussi, amenant une sorcière qui ne réussit point d'abord à le délivrer, seulement pour un moment il se sentit libre et retira son bras, mais arrivé au poignet, de nouveau la main invisible le saisit et le tira violemment au fond du cercueil. Quelle bonne occasion! Un chrétien hardi et zélé eût sauvé l'âme et le corps de cet homme. Soit trouble, soit timidité, personne ne dit mot. C'était pitié de voir la mère et le fils gémir, supplier, demander grâce, promettre réparation, faire vœu de papier et d'encens, vœux de pèlerinages et de présents aux pagodes. Enfin la sorcière se fit apporter une grande quantité de papiers, (ces papiers argentés et dorés représentent des lingots d'or et d'argent), qu'elle brûla sur le lieu même, se portant caution pour une autre offrande à faire à la morte, sans faute, si elle pardonnait au coupable et le relâchait. Vous me direz, et pourquoi ne pas briser le cercueil et délivrer ainsi ce pauvre homme? Ce moyen était facile, mais aucun païen n'eût osé l'essayer par la crainte d'avoir un sort pareil. Le démon eut donc tous les honneurs, il relâcha son prisonnier qui fut conduit par le maire dans le village et attaché, pendant trois jours, à un poteau pour servir d'exemple. Ce fait retiendra pour quelque temps en respect les joueurs et violateurs des tombeaux, mais confirmera les païens dans leur culte des tombeaux et des esprits des morts, culte qui est le centre de mille superstitions ou plutôt de tout le paganisme ici. Que c'est bien là le démon, sous quelque apparence de bien, propageant le mensonge, l'erreur et retenant les païens dans leur vie matérielle et sensuelle. Avec leurs papiers, ils croient s'assurer l'impunité de tous les crimes et se dispenser de pratiquer la vertu. Que voulez-vous attendre de pareils gens et d'une si facile religion?

Extrait d'une lettre du P. Ravary. — Shang-hai, 13 juillet 1868. — Je commence par un fait curieux et tout nouveau. Nos chers scolastiques vont trouver là ample matière à discuter. Vous savez d'abord que les cas diaboliques en ces pays païens, mais surtout à Vou-zi et Kiang-yen sont tout à fait à l'ordre du jour. Le P. Clavelin en parle longuement dans ses lettres si intéressantes. C'est une des causes les plus actives de la propagation de la foi. Un membre d'une famille a telle ou telle sorte de maladie diabolique; s'il est guéri en croyant au vrai Dieu, la famille entière et les voisines suivront le même exemple, et se feront chrétiennes. J'étais, je l'avoue simplement, d'une foi un peu difficile sur ce sujet. Avant d'avoir vu, j'avais peine à croire. Depuis une année, j'ai tant vu de mes yeux, j'ai tant entendu, tant examiné, qu'il ne me reste pas le moindre doute sur l'intervention plus ou moins directe du mauvais esprit. Ici je ne veux pas et je ne pourrais pas spécifier quel est ce genre d'intervention maligne. Je laisse cette grave question à la science. Je dis seulement que le mode, les moyens, surtout les effets ne sont pas naturels. Un argument assez puissant est que les païens eux-mêmes, ceux qui ne croient à rien, connaissent la chose, et se servent de la même expression que nous: Kii-pin, maladie du diable. — Entre 15 ou 20 cas dont j'ai été témoin cette année, je choisis le dernier. Le cas est des plus curieux. Il y a 15 jours, le 26 juin dernier, deux chrétiens viennent à . . . me chercher. Ils me prient instamment d'aller à leur église, à 2 lieues de Vou-zi, il y a deux cas de maladie du diable. L'un est plus terrible. Un pauvre garçon de 21 ans, nommé Ou-Kien-Zeu, est depuis 3 jours à l'église dans un état violent. Il est attaqué depuis deux ans par le démon. Amené par son père qui a appris que les chrétiens seuls pouvaient guérir son fils, le jeune veut croire, il veut être baptisé. C'est le seul remède pour le sauver. Il prie jour et nuit, disant sans cesse:

"Jésus, Marie sauvez moi." Il sait déjà le signe de la Croix. Quand il prie il va beaucoup mieux. Mais le diable revient continuellement. — L'autre cas est moins violent. C'est une femme de 32 ans, à une demi-lieue de l'église, malade depuis 3 mois d'une maladie un peu différente. Elle croit, elle prie, elle veut être chrétienne. La famille entière veut croire. Le mari seul s'y oppose. — Je ne suis pas assez curieux pour entrer de gaîté de cœur dans ces sortes d'affaires. Toutefois je cède à tant d'instances. Je pars en barque après dîner. J'arrive à 6 heures. Bientôt le jeune homme en question vient me saluer. Il se met à genoux, fait le signe de la croix et répète à satiété: "Jésus, Marie sauvez-moi." Ce pauvre garçon me plaît beaucoup par sa simplicité. Il est assez intelligent. Il répond avec aisance et propos à mes premières questions. Un peu plus tard je le vois en particulier. Son histoire est intéressante. Depuis trois jours, qu'il est à l'église, qu'il prie, qu'il croit, il se trouve beaucoup mieux. Il peut manger. Dans son enfance jusqu'à 18 ans ½, il n'a jamais été malade. Sa famille vit à l'aise de son petit commerce. Lui-même aidait son père. A 18 ans il est attaqué, il ne sait pourquoi et comment, de cette maladie. Presque chaque nuit des fantômes lui apparaissent. Trois fois un gros serpent se roule autour de son corps. Deux fois une sale statue s'applique sur sa poitrine. Le plus mauvais, ce sont les tristes illusions dont il est l'objet de la part de certains fantômes . A la vue de ces fantômes, il est comme fasciné. Il n'est plus le maître de ses mouvements. Il souffre beaucoup. Un mois se passe. Il est pâle, il est blême, il perd l'appétit, il dépérit sensiblement. Il raconte le tout à son père. Avant il couchait seul; il a peur; il couche alors avec son père. Inutile précaution. L'obsession continue. Le pauvre garçon perd ses forces; il est incapable de travailler. Le père désolé, fervent païen, veut apaiser l'idole. A la maison, à la pagode, il fait sacrifice sur sacrifice. Le bon vieux me disait lui-même le lendemain dans ma chambre qu'il avait dépensé plus de 80 piastres (plus de 400 fr.) en superstitions. Tout est inutile. Les bonzes viennent à leur tour supplier tous leurs gros diablotins. Le jeune homme souffre davantage. Deux fois même, pendant le jour, au milieu de la cérémonie superstitieuse il a vu se glisser par terre et non loin de lui le gros serpent qui lui fait si peur. —— Autre accident. Il a sa vieille grand'mère âgée de 72 ans. La bonne vieille depuis 2 ans ½, s'est retirée dans la petite pagode de la déesse Houé-Feu. Dans 6 mois elle reviendra à la maison. Suivant l'usage plus que bizarre parmi ces vieilles superstitieuses exaltées du pays, elle a voulu faire ses trois ans de dévotion. Elle vit seule à la pagode; elle prie sans cesse. Un jour notre pauvre malade va trouver sa grand'mère. Ils prient ensemble. Ils mangent ensemble. Il couche près de la vieille. Vers le milieu de la nuit, plus oppressé que jamais, il se lève, il ne peut rester davantage. Il veut partir à tout prix. Il peut à peine marcher. Il y a plus d'une lieue de distance de la pagode à la maison. La vieille le conduit, le soutient. Ils avaient fait à peine un quart d'heure de chemin, que le jeune homme se trouvait un peu mieux. La vieille retourna à la pagode et lui rentre à la maison. —— Le 21 ou 22 juin le père rencontrait par hasard une de nos bonnes veuves exhortatrices, et lui exposait l'état du pauvre malade. Cette femme, pleine de foi, lui disait: "Si vous voulez croire au bon Dieu vous et votre fils, le Dieu des chrétiens est tout-puissant, il peut vous sauver. Amenez demain votre enfant à l'église, nous le guérirons." Et l'enfant était amené le 23 à l'église, par son père. Il priait. Il se trouvait beaucoup mieux. —— Moi j'arrivais le 26 au soir. Pour ne pas couper le récit, j'ai tout raconté d'un trait. Ces détails je ne les ai recueillis que successivement de la bouche du père et du jeune homme. Les choses se passaient autrement. Le soir, avant souper, je le disais plus haut, je voyais mon pauvre et cher malade en particulier. Il était joyeux. Il me parlait en toute simplicité. Tout-à-coup, ses yeux s'entr'ouvrent largement; la bouche fait une grimace affreuse, il tombe à la renverse. On accourt de tous côtés. Il pousse des cris indicibles. Il est comme suffoqué. Les chrétiens lui crient: "Jésus, Marie, etc." Je lui passe au cou mon chapelet et une relique. A peine a-t-il pu dire: "Jésus, Marie etc", qu'il se trouve mieux. Il devient joyeux. Il soupe avec appétit. Je l'appelle de nouveau, il est fort bien. Il a soudain une nouvelle attaque. Il dit alors: « Je ne crois plus, vous voulez me tromper etc. » Puis bientôt, il est soulagé. Il veut le baptême. —— Il faut abréger. Me voilà au bout du papier, et non de mon histoire qui est encore bien longue. Tout considéré, à 9 heures du soir, je le baptise devant nombre de chrétiens qui avaient bien peur. Je passe sous silence les crises violentes, surtout au moment des exorcismes. Après le baptême, il eut encore une nouvelle crise. Mais la nuit fut délicieuse. Depuis 2 ans, il n'avait pas reposé de la sorte. Il se disait guéri. L'après-dîner, j'allai voir son père qui est bien joyeux. Le soir, nous rentrions à Dou-zi avec mon nouveau converti qui va passer quelques mois à notre école. Il est là. Il va bien, il est joyeux. Il apprend les prières avec une ardeur qui nous édifie beaucoup. Il y a cinq jours, sa mère venait le voir lui apportant quelques habits et nous donnant 1 piastre (6 fr. 50) pour sa nourriture.

Autre extrait d'une lettre du P. Havary — 3 X.bre 1868. — A Kiang-Yen, on amène devant moi, un pauvre homme de 28 à 30 ans. Il a, me dit-on, la maladie du diable, expression fort usitée ici et parmi les chrétiens et même les païens. C'est le 3me cas dont notre jeune maître est témoin depuis un mois.

Pour moi, depuis un an seulement j'ai rencontré, j'ai vu de mes yeux 20 à 25 cas plus ou moins extraordinaires. Aussi, pour le dire en passant, il m'est impossible de ne pas ajouter foi à une intervention quelconque de l'esprit mauvais. En quoi consiste cette intervention maligne et presque toujours dégoûtante? les limites de cette relation ne me permettent pas de le rapporter ici. —— Ce malheureux est donc là devant moi. Depuis 8 jours il est censé suivre les règles. Sa femme, ses deux enfants ont commencé à prier. On lui crie de me saluer. Il refuse. Il fixe sur moi deux grands yeux hagards. Je veux lui faire le signe de la croix sur le front. Il recule. On l'engage à ne pas craindre: "C'est le Zen-vou, le Père des chrétiens. Le Loia Européen est bon." — Il devient plus traitable. Quelques bonnes chrétiennes lui ont déjà appris à faire le signe de la croix, et à dire: « Jésus, Marie sauvez-moi. Le malade depuis qu'il a commencé à croire et à prier a éprouvé un mieux sensible. La maladie date de 5 à 6 mois. Vainement tous les remèdes ont été épuisés. Vainement on a imploré tous les vilains magots de la pagode et les diablotins domestiques. Ce pauvre homme dépérissait sensiblement. Pour lui comme pour tous les autres que j'ai vus, il n'y a qu'un moyen de salut. Il faut croire et adorer le Dieu du Ciel. —— Signalons toutefois un caractère curieux de cette intervention diabolique. Encore une fois, je raconte le fait. Je m'abstiens pour le moment de toute appréciation ultérieure. Les voisins assurent que pendant 3, 4 jours, il ne prend aucune nourriture. Il dit lui-même qu'il n'a pas faim, parceque le diable, ce sont ses propres expressions, par fois le jour, plus souvent pendant la nuit, le conduit dans de belles maisons, dans des jardins délicieux, où il trouve toujours une table parfaitement servie et des mets succulents. Malheureusement en ces circonstances, il est victime de bien tristes misères.

Lettre du P. Royer. ———— Une des causes premières des conversions des nombreux catéchumènes de Kiang-in, c'est le diable ou dans ses vexations ou dans ses obsessions. —— Voici ce que le R. P. Stanislas Clavelin, missionnaire à Kiang-in, écrivait en 1859. « Je tiens surtout à vous faire connaître les causes des nombreuses conversions qui ont lieu en ce temps-ci, et néanmoins c'est cela même qui m'a fait souvent ajourner le projet de vous écrire. Comment en effet, au temps où nous vivons, oser mêler dans ses récits des faits de possessions diaboliques, de magie, de sorcellerie: n'est-ce pas vouloir s'ôter tout d'abord toute créance dans les esprits, ou au moins ne se faire écouter que d'une oreille distraite. Et cependant comment passer sous silence ces interventions des mauvais esprits, ces maladies du diable, comme on les appelle ici, puisque c'est à elles que nous sommes redevables des 3/4 des conversions de nos catéchumènes; et le nombre de ceux-ci monte déjà à près de 3 000. Mais si cette considération n'est pas d'une nature encourageante, nous y trouvons d'un autre côté la source de la vraie consolation qui soit permise à un Missionnaire; c'est que ces faits tels que je vais vous les raconter, plus ils sont nombreux et semblables à ceux que l'on rencontre à chaque page de l'Evangile, plus notre prédication ressemble à celle de Notre-Seigneur et de ses apôtres, et plus nos relations sont conformes à celles de St. François-Xavier et de nos anciens Missionnaires des Indes, de la Chine et du Japon. —— Sans m'arrêter à discuter le degré de merveilleux inhérents à de tels faits, sans oublier non plus qu'en pareil cas, il peut en être comme au temps d'une épidémie à laquelle on attribue toutes les maladies qui ont cours, je me contente de les constater avec le plus d'exactitude possible et de me réjouir dans le Seigneur des nombreuses conversions qu'elles opèrent. Et cette joie est d'autant mieux fondée que nous savons tous que ces sortes de conversions sont ordinairement les plus solides et les plus durables. Ces libérés de par la grâce de Dieu savent mieux que tout autre combien est tyrannique et honteux le joug du démon, et combien sont redevables au Ciel ceux qui ont vu leurs maisons purifiées de la présence et de la visite de ces esprits immondes qui apportaient le deshonneur dans leur famille et toute une série de fléaux inconnus aux générations chrétiennes. » — En vérité je ne pouvais mieux exprimer ce qui se passe encore dans le district de Kiang-in. Ce que le vénéré P. Clavelin écrivait en 1859 sur ce même district de Kiang-in, est encore vrai en 1866, 67 et 68. Les mêmes faits diaboliques continuent de se produire: depuis deux ans j'en ai constaté 83 cas ... les mêmes effets consolants opérés, c'est-à-dire la conversion d'un grand nombre de païens, témoins des guérisons miraculeuses. Le nombre actuel des catéchumènes est de 2 300, sans compter 800 adultes baptisés durant ces deux années 1867 et 1868. 1er Juillet ... le même mode d'action pour chasser le démon: l'usage de l'eau bénite, le signe de la croix, la présence d'un chrétien, le baptême administré, la promesse de se faire chrétien. Souvent le démon est chassé instantanément: souvent le malade est guéri aussitôt. Voici plusieurs des faits dont j'ai été moi-même le témoin: « Le 12 et 16 Mars 1867 j'ai administré le baptême à 46 adultes, dans notre chapelle centrale dédiée à St. Joseph, située près de Kiang-in même, dans le faubourg du Sud. Cette chrétienté compte 233 néophytes, tous nouveaux chrétiens; il y a encore près de 200 catechumènes. Parmi ces 46 adultes à baptiser, je comptais 5 maladies du diable. Deux de la ville de Kiang-in, la mère de famille et son 4me fils. Cette pauvre femme était obsédée des diables appelés "Ou-Chen", les 5 frères saints, auxquels on élève le petit pagodin haut d'un mètre. Ce sont de saints diables, parconséquent impurs. Au lieu d'un il y

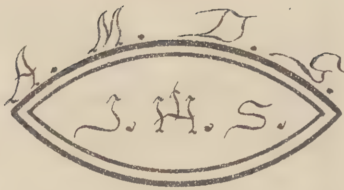
en a 5. Jugez des douleurs, peines, dépérissements de la pauvre victime. Depuis plusieurs années, la pauvre femme avait beau aller dans les pagodes, faire prier les bonzes, dépenser sa fortune, pas moyen de se délivrer. Les médecins se déclarent impuissants : les bonzes eux-mêmes dirent à cette pauvre femme : « il n'y a que les Tien-Tcheou-Kiao-jen (les chrétiens) qui puissent te guérir. » La malade n'hésite pas, elle fait appeler une nouvelle chrétienne qui l'instruit, l'exhorte à croire en Dieu, à renoncer au culte des idoles, et lui promet la guérison. La malade consent à tout, fait le signe de croix qu'on lui enseigne et est guérie instantanément. Son vieux père, âgé de 80 ans, 3 de ses fils, sa fille témoins d'une pareille guérison se déclarent catéchumènes. Son 4me fils et sa bru, seuls de la famille refusent de croire. Le diable chassé du corps de la mère s'empara successivement de la bru et du 4me fils, pour les amener à la foi, malgré eux : le 12 Mars 1867 je baptisai la mère de la famille. Le 4me fils plus obstiné était plus tourmenté encore que sa mère : le diable lui apparaissait et le frappait rudement : il le battit si fort dans la nuit du 15 au 16 Mars 1867 qu'on m'apportât le jeune homme à l'église, me conjurant de lui administrer le St. baptême, et je le baptisai avec 15 autres adultes. Chose étonnante, le corps du malade était gris-noir des coups reçus, il était agonisant. Quand je lui administrai le St. baptême, il était si recueilli qu'on voyait l'action invisible de la grâce se refléter sur ses traits. Quand surtout je commandais au diable de quitter cette âme, selon les belles prières du rituel, je fus vivement ému : « demandez, lui dis-je, avec esprit de foi votre guérison, vous l'obtiendrez ». Sa bonne mère, baptisée depuis 4 jours, elle aussi délivrée du démon, l'encourageait et priait : le baptême administré, le malade se trouva mieux. Je lui donnai un chapelet et une médaille. Il se mit aussitôt à réciter le chapelet avec sa mère et ses trois frères catéchumènes fervents. Une heure après, ils priaient encore dans l'église : « Retournez à la maison leur dis-je, c'est assez de prières » « Oui, Père, dit le malade, je veux y retourner sur mes pieds ». Je les laisse continuer et environ vers 10 heures du matin, il était guéri complètement : le malade retournait à la maison, plein de santé. Toute la famille était gagnée à notre Ste. foi avec quelques familles voisines. La bru seule (femme du 2e fils) s'obstina à honorer le diable, et refuse de croire. La belle-mère l'exhorte à croire, elle refuse. « Prends garde, dit la mère, Dieu te punira. » Huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'on vient me dire : « la bru est possédée... elle croit et elle est guérie... Mais au mois de Septembre 1867, elle commet un acte d'idolâtrie, elle est de nouveau possédée par le diable qui veut la tuer et l'étrangler. Il lui inspire le plus affreux désespoir : « tu as renoncé à la foi, tu iras en enfer, pas de rémission pour ton péché. » On vient m'avertir. Je crains, dis-je, pour le salut de cette obstinée qui est retournée à son vomissement, après tant de faveurs accordées à sa famille. La maladie me force à revenir à Shang-hai. C'est au mois de décembre, pendant mon absence, que le diable redoublant de fureur a étranglé sa victime, au désespoir et criant « le diable m'étrangle, je tombe en enfer. » Et elle est morte dans cet état de désespérée. Grande leçon et terrible exemple pour les apostats. —— Parmi les baptisés du 12 et 16 Mars 1867 se trouvaient 16 adultes, tous du même village, Tchen-Kia-wei, situé au pied de la plus haute colline de Kiang-in. Ces 16 adultes appartenaient à une même famille, convertie six mois auparavant par la guérison subite d'un des membres de la famille, malade de la maladie du diable depuis 6 ans. La pauvre malade, mère de famille n'était plus qu'un squelette vivant, tant le diable la faisait souffrir. On avait dépensé force sapèques dans les pagodes, mais en vain : tous les médecins du pays invoqués avaient déclaré leur impuissance : « les chrétiens seuls ont le pouvoir de guérir de pareilles maladies ». On apprend qu'il y a une vierge chrétienne à un Kilomètre de là, dans une famille de nouveaux chrétiens. On la prie de venir chasser le démon. C'est une de nos vierges vraiment dignes du nom d'apôtres par leur zèle et leur abnégation. Depuis 9 ans elle est occupée à instruire les nouveaux chrétiens de Kiang-in ; ce n'est pas la première fois qu'elle a affaire au diable. Bien joyeuse, elle se rend à Tchen-Kia-wei, auprès de la malade. Là en présence de tout le village, elle instruit la malade, l'invite à croire en Dieu, et si vraiment elle promet de se faire chrétienne, Dieu lui accordera la guérison. Mais auparavant, dit la vierge, il faut jeter au feu toutes les images du diable qui se trouvent dans la maison. On obéit : et la vierge prend alors de l'eau bénite, asperge la malade et la maison, et à l'instant la malade est guérie. Toute la famille se déclare catéchumène avec quelques familles voisines. La vierge se mit aussitôt à instruire et à enseigner ces nouveaux catéchumènes : six mois plus tard, 16 d'entre eux, bien instruits, recevaient le St. baptême, entre autres, la pauvre possédée. J'ai visité depuis, au mois de Mai et au mois de Novembre, cette bonne famille. Ce sont des chrétiens fervents. J'y baptisai encore 14 personnes, ce qui nous donne pour ce centre, 30 nouveaux chrétiens. Il y a encore environ 60 catéchumènes. J'ai consacré cette nouvelle chrétienté à l'Archange St. Michel. Elle n'a pas encore de pied-à-terre ni de chapelle... La Messe se dit dans la maison de la malade guérie. —— Au mois de Mars, le 24, de la même année, j'administrai le St. baptême à 35 adultes et enfants d'adultes, à Ou-Ka-Kao. C'était la première fois que le Missionnaire disait la Messe dans ce nouveau

centre qui comptait près de 200 catéchumènes. Parmi ces adultes était un bonze, la cause involontaire de la conversion de tous ces braves gens. Dans une famille voisine du bonze il y avait un seul chrétien, néophyte fervent, prêchant ses compatriotes : il observait les jours d'abstinence. Le bonze, un jour de vendredi, vint prendre son repas devant la maison du chrétien. Tout en mangeant, il se moquait du chrétien, disant que manger la viande le vendredi, c'était aussi bien que les autres jours. On riait et on se moquait du chrétien. On ne s'en moqua pas impunément, car Dieu le vengea publiquement. Le bonze avale sans s'en apercevoir un os qui lui resta dans le gosier et l'étouffe. Il fait force grimace, des efforts inouis pour avaler ou pour rendre le funeste os, mais en vain. Les spectateurs de dire : « évidemment c'est le Dieu des chrétiens qui te punit ». Pendant trois jours notre bonze souffre horriblement, ne pouvant rien avaler : à peine pouvait-il articuler quelques mots. Notre chrétien charitable voyant que le bonze allait mourir, l'exhorte à mourir en chrétien : le bonze consent à tout : alors le chrétien l'instruit des vérités nécessaires puis lui administre le St. baptême. A peine le baptême est-il administré que le bonze vomit son funeste os et se trouva guéri. Il persévéra, et son exemple gagna à la foi tout son village et bien des familles des environs. Je lui suppléai les cérémonies du baptême le 26 Mars, et j'administrai le St. baptême à 34 autres de ses compatriotes, gagnés par son exemple… Cette année 1868, j'en baptisai encore 30 ce qui nous donne une nouvelle chrétienté de 67. Le nombre des catéchumènes va toujours en augmentant. Il était de 230 au mois de juillet dernier. Là aussi, pas encore de chapelle ni de pied-à-terre. Ce sera la future église de *Mater admirabilis*. — Le 19 Mars, fête de St. Joseph, je récitais mon chapelet devant notre nouvelle église dédiée à ce St. Patriarche. Un païen, ouvrier en cuivre passe devant moi. Il était d'une maigreur effrayante et d'une blancheur cadavéreuse : « Mais qu'avez-vous donc, lui dis-je, d'un ton épouvanté ? » — Ah ! répond-il, en déposant son petit fardeau, je n'en puis plus, je suis harassé, épuisé de forces » — Je le fais asseoir, puis l'interroge sur sa maladie. — Il me demande un remède. — Oh ! lui dis-je en souriant, croyez en Dieu, vous mourrez certainement d'une pareille maladie : songez à vous sauver : ce sera le meilleur remède ». — « Eh ! bien, je crois, reprend-il avec un ton de persuasion, et si Dieu me guérit, moi, ma famille et beaucoup d'autres croiront. Depuis deux ans je suis en but aux tracasseries du Tié-pin, maladie du diable impur. — Je sais ce que vous voulez dire, j'ai vu beaucoup de ces maladies à Kiang-in, et beaucoup de malades ont obtenu la guérison par la foi. Imitez-les. Je l'encourageai, lui donnai le petit livre des prières nécessaires, lui recommandant de prier St. Joseph. Dans cinq jours, venez à Té-Kiao, où nous avons une grande fête le 25 Mars, fête de l'Annonciation, fête patronale de cette chrétienté. — Le 25 Mars, notre brave homme fut fidèle au rendez-vous. Du plus loin qu'il me vit, il me cria : « je suis guéri, depuis 5 jours le diable n'est pas venu." Sa figure était presque rayonnante : je lui donnai quelques livres de religion pour lui et ses enfants. Le 4 Avril je commençai la mission de la chrétienté de Té-Kiao : notre brave homme venait tout joyeux et m'amenait son second fils âgé de 11 ans, sachant lire les prières et le catéchisme. « Oh ! je suis bien content de vous, lui dis-je. » — Si le Père, ajouta-t-il, veut venir chez moi, il y a beaucoup de personnes qui veulent croire en Dieu, à cause de ma guérison. En effet, sa bonne mine témoignait de sa guérison. Je me rendis à ses prières. Je partis immédiatement pour visiter ce nouveau centre de catéchumènes. Je fus ravi des dispositions des païens et de toute la famille. Je baptisai le plus jeune des enfants de notre brave guéri ; et le nommai Joseph, en souvenir de la faveur accordée par ce puissant protecteur des nouveaux chrétiens. C'est le premier baptisé d'une nouvelle chrétienté. Aujourd'hui, plus de vingt familles se sont déclarées catéchumènes, entre autres, le jeune maître d'école. — Au mois d'Octobre 1867, à Cisenti, centre principal de nos néophytes et catéchumènes de Tsin-iang, une bonne païenne fut visitée par le diable : elle l'entendit sans le voir ; elle avertissait son mari du moment de sa venue, et ses parents et voisins m'ont assuré avoir entendu le bruit qu'il faisait lors de sa venue. Mais si on ne le voyait pas des yeux corporels, ses terribles effets étaient là pour constater sa funeste présence. C'est toujours l'ennemi de nos âmes et de nos corps « *inimicus humanæ naturæ* ». Cette pauvre païenne subissait donc les tortures du démon, et cela depuis six mois. A la nouvelle année chinoise, au mois de Février 1868, des parents éloignés viennent leur offrir leurs souhaits de bonne année et prendre part aux réjouissances de famille. Ils trouvent leur parente agonisante et toute la famille plongée dans une morne tristesse : la pauvre femme était toujours agonisante, ne mangeant plus, maigre, décharnée, d'une blancheur cadavéreuse. On ne pouvait la remuer de son lit. Les parents ont bientôt connu la cause de la maladie : ils venaient de se déclarer catéchumènes, et connaissaient déjà la doctrine de l'Eglise. Ils savaient surtout que Notre Seigneur s'était incarné pour détruire la puissance du diable. Ils conseillent donc au mari et à la malade d'appeler un chrétien qui puisse les instruire de ce qu'il faut faire. Celui-ci est appelé : il dit qu'il faut brûler toutes les images du diable, puisque la malade croit en Dieu, désire

le baptême, et certainement Dieu chassera le démon et guérira la malade. Celle-ci déclare hautement vouloir être chrétienne : son mari, ses enfants et les voisins promettent la même chose. Alors notre chrétien arrache l'image du diable de famille, le jette au feu, met l'image de Notre Seigneur dans la chambre de la malade, puis plein de foi, il prend de l'eau bénite, asperge la malade et la chambre, et la malade est délivrée. Le 31 Mars 1868, je me rendais à cette nouvelle chrétienté qui n'a pas encore de chapelle ni de pied-à-terre : j'y baptisais 12 adultes, entre autres notre brave malade guérie. Quelque temps après elle vint remercier St. Joseph dans son église à Kiang-in, à cinq lieues de son village. Un bon nombre des familles païennes de cet endroit ont tenu parole, elles ont embrassé la foi et se font instruire. Leur institutrice est une pauvre veuve, nouvelle chrétienne, ancienne mangeuse d'herbe, et délivrée elle aussi des visites du diable, le 25 Mars 1868. Voici quelques particularités sur cette pauvre veuve, fervente chrétienne, qui s'est consacrée tout entière à l'instruction des nouveaux chrétiens. Le baptême l'avait délivrée du démon. Celui-ci néanmoins ne se tint pas pour battu : il revint obséder sa victime après son baptême. Une chose arrêtait le démon, c'était le Scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception que j'avais donné à cette bonne et fervente nouvelle chrétienne : « Si tu veux enlever ce Scapulaire lui disait le démon, je te donnerai ce sabot : » et il lui présentait un lingot d'argent de la valeur de 2000 francs. — Sur son refus, il lui disait : « au moins jette-le derrière ton dos, je ne puis le voir ». Et notre brave néophyte de saisir de plus en plus dans ses deux mains son Scapulaire, récitant ses invocations à la Ste Vierge. « Au moins, ajoutait-il, ne récite pas cette prière où tu invoques les Noms de Jésus et Marie qui font mon tourment ». – Et elle de réciter plus fort son : « Jésou, Malia, Kieou ouo ». "Jésus, Marie, sauvez-moi." Alors le diable la saisissait par la gorge pour l'étrangler et l'empêcher de proférer ces mots bénits. « Tu auras beau faire, je les prononce de cœur et je ne te crains pas." Alors le diable vaincu s'est retiré. Cette pauvre femme est devenue presque aveugle et sourde par suite des obsessions du diable... Depuis elle va mieux et enseigne les prières et le catéchisme aux nouvelles catéchumènes de Sinenti. —— Sur un si grand nombre de catéchumènes et de néophytes, nous avons à déplorer quelques défections, quelques apostasies. Grâces à Dieu elles sont bien rares, à Kiang-in. Dieu a puni d'une manière si visible deux apostats que c'est une bonne leçon pour affermir nos néophytes dans la foi. Voici le fait. Au mois de décembre 1867, le fils unique, d'une famille néophyte meurt. La mère de l'enfant, bonne et fervente chrétienne, supporte le coup avec une grande douleur et une grande résignation ; mais le chef de famille, grand-père de l'enfant, baptisé par moi en novembre 1866, ne peut supporter le coup fatal. Il évoque l'âme de son petit-fils, lui offre des sacrifices, etc. Pendant l'acte même du sacrifice coupable, Dieu frappe le malheureux vieillard d'une terrible attaque d'apoplexie et l'étend mort aux yeux de tous les nombreux assistants. On vient m'avertir : on ne me trouve pas. Une de nos bonnes vierges qui a instruit cette famille est émue de ce qu'elle apprend : « Au moins il faut que ce malheureux vieillard fasse un acte de contrition ». Elle se rend dans la famille désolée... Le vieillard n'avait plus qu'un souffle de vie, pas moyen de parler ni de remuer... Notre vierge pleine de foi, prend de l'eau bénite, puis elle lui crie de faire à haute voix et bien émue, l'acte de contrition. Puis elle lui fait un signe de croix sur les lèvres. O prodige de miséricorde ! le malade peut parler, à la grande stupéfaction de tous les assistants et dit qu'il a cinq diables qui le tourmentent, qu'il a commis un grand crime de superstition, qu'à cause de cela Dieu l'a frappé... Il encourage les autres néophytes à persévérer, qu'il se repent de ses fautes etc. —— La vierge comme inspirée du bon Dieu, lui dit de demander sa guérison, afin qu'elle soit pour tous une confirmation des fidèles dans la foi. « Dieu vous a rendu la parole, il vous rendra aussi l'usage de vos membres. » – « Dans quelle partie du corps sont ces diables ? — L'un m'empêchait de prier, vous l'avez chassé par l'eau bénite... Deux autres me tiennent les mains pour m'empêcher de faire le signe de la croix, et deux autres les jambes. » — La vierge prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix sur les parties indiquées, et à l'instant le malade peut remuer les bras et les jambes et se lever, il était guéri... Il est venu se confesser et recevoir les Sacrements. Lui-même m'a raconté et confirmé ce que la vierge m'avait déjà dit. ———— Dans un autre village où nous avions plusieurs familles catéchumènes retournées à leur vomissement, Dieu punit d'une manière évidente un de ces catéchumènes... Au mois de Février 1868, une ancienne catéchumène était allée dans la pagode pour adorer les Poussah. Les bonzes étaient réunis...

les cérémonies commencées. Cette malheureuse catéchumène va elle même faire brûler l'encens devant les idoles, puis elle se prosterne pour faire la triple adoration, frappant la terre de son front. Dieu l'attendait là : il la frappe d'apoplexie foudroyante dans l'acte même de l'idolâtrie : elle ne peut plus remuer : elle ne donne plus d'autre signe de vie qu'un râle d'agonisant. Tous les assistants sont frappés de terreur et disent que c'est le Dieu des chrétiens qui se venge. La malade ne meurt point, elle reste dans cet état près de deux mois. Son mari vient enfin à l'église et conjure le Père de lui pardonner son crime... c'était le Jeudi Saint. J'envoie une de nos vierges chrétiennes qui avait enseigné les prières à la malheureuse apostate. La bonne vierge émue de l'état pitoyable de la malade, ne lui parle que de la bonté de Dieu, de sa miséricorde l'excite à la contrition. — La malade semble comprendre, donne un signe de vie : « Demandez, dit la vierge, pardon de vos fautes, je vais vous donner le baptême ». La malade y consent, reçoit le baptême, et avec le baptême, Dieu lui rend l'usage de la langue et de ses membres, à la grande stupéfaction de tous... Le jour du Vendredi Saint, je me rends auprès de la malade : Elle me parle. Plus de 200 païens m'entouraient, criant au miracle. Je profitai de la circonstance pour montrer la puissance du Dieu des chrétiens. Le mari, les enfants et plusieurs autres promettent de se faire chrétiens.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau. —— Voici une singulière superstition, exercée autrefois par un de nos catéchumènes, sorcier lui aussi pour le public : on pourrait l'appeler communion diabolique. —— Voici comment ce catéchumène me dit l'avoir pratiquée. Arrivé chez le malade et l'ayant reconnu plutôt obsédé que malade, bien que souvent les deux existent à la fois, il prenait une tasse vide : sur la tasse il collait une feuille de papier en forme de tambour. Devant lui était une autre tasse pleine d'eau et un batonnet. Après ces préparatifs, il commençait une litanies de longues prières, puis enfin venaient les invocations efficaces : ordinairement c'était la nuit, pour avoir, dit-il, l'esprit plus tranquille. A chaque invocation, ou plutôt évocation de l'esprit, il trempait le batonnet dans la tasse d'eau et la ramenait au dessus de la feuille de papier tendue sur la tasse vide : il continuait ainsi cette opération et ces invocations fort longtemps, quelquefois, jusqu'à ce que les gouttes d'eau tombées du batonnet sur le papier, venant subitement à se congeler en forme d'un petit glaçon mince et rond, lui apprissent la venue de l'esprit. Alors, fort respectueusement, il apportait ce remède magique devant le malade, lui demandant s'il voulait le prendre. En cas d'assentiment, il le lui mettait dans la bouche ; le malade l'ayant avalé, notre sorcier déposait la tasse magique, renversée, sous le lit du malade, défendant d'y toucher trois jours durant. —— Ce secret, me dit-il, m'avait été communiqué par un vieux parent, qui ne me le confia qu'à son lit de mort, me disant : « Avec cela, tu as du riz assuré pour ta vie. » Et de fait, avant de me convertir, je pouvais à peine suffire à toutes les invitations qui m'étaient faites, je faisais bonne chair et ma réputation s'étendait au loin, parceque mon remède, une fois pris, le malade fort souvent pouvait se lever, et, sauf une légère indisposition, il vaquait à ses affaires comme s'il n'avait rien eu. —— Comment cet homme a-t-il renoncé à ce lucratif commerce, me direz-vous ! Voici la cause de sa conversion. Ce sorcier appartient à une famille d'origine chrétienne. Son père, au temps des persécutions, avait apostasié et pris une femme païenne : Sur le point de mourir, ce vieillard apostat, rentra en lui-même, appela les chrétiens et le Missionnaire, demanda pardon de ses longs égarements, et mourut muni des Sacrements avec toutes les marques de prédestination. Avant son dernier soupir, ce bon vieillard, exhorta avec larmes son fils à se convertir, et cela si chaleureusement que celui-ci le lui promit : il tint parole, au moins c'est notre espérance. Depuis la mort de son père, ce cher catéchumène a laissé là ses superstitions : il a commencé un petit commerce qui suffit à peine pour le faire vivre avec sa famille. « Il est juste, me disait-il il y a quelque temps, que je fasse un peu carême après m'être engraissé au service du démon. » —— Plus d'une fois le diable lui a fait peur et a voulu le punir durement d'avoir déserté son drapeau.



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

JUIN — N° 3 — 1870.

Chine. — Kiang-nan. — Evénements qui ont suivi l'expédition de M. de Rochechouart.

Extrait d'une lettre du R. P. Launay. — Chang-hai, 16 Mars 1870.

1° En ce qui regarde la négociation des affaires de Kin-te-hin, c'est-à-dire, du massacre des chrétiens par des païens ; on instruit toujours le procès, les mandarins persistent à considérer les chrétiens comme les auteurs des troubles qui ont éclaté dans cette localité ; on ne permet même pas aux Missionnaires ou on leur permet à grande peine de les voir, et on ne rend pas justice aux pauvres persécutés. On a annoncé hier encore qu'on n'entendait point parler de la solution de cette affaire. — 2° Pour la proclamation, elle est sans doute magnifique et elle ne pourrait manquer de produire le meilleur effet sur la population (être autorisé par le vice-roi de la province à prêcher la religion, à s'établir comme bon semblera dans les villes et les campagnes, que pourrait-on désirer davantage ?) mais on attend encore les 100 copies . . . et cette proclamation n'est pas encore affichée dans les villes. J'entendais dire même il y a plusieurs semaines déjà que l'on ne jugeait pas nécessaire, dans les régions officielles chinoises de publier cette proclamation dans le Kiang-sou, puisque dans cette province les Missionnaires ne sont pas tracassés ; au Ngan-houei ce serait plus urgent ; mais là même, si je ne me trompe, il n'y a encore rien d'affiché : et videbimus infra. — 3° Quant aux affaires de Ngan-Kin . . . il fut déterminé que le P. Seckinger, missionnaire de cette ville, accompagné de deux Wé-yuen (petits mandarins) se rendrait le 15 de la 12e lune à Ngan-Kin même, sur les lieux, qu'il désignerait le terrain qu'il voulait avoir, et que les mandarins eux-mêmes l'achèteraient et le lui donneraient. Le 15 de la 12e lune n'était pas une époque favorable, les tribunaux chinois fermant et toute affaire cessant ; mais il fut expressément stipulé que nonobstant cet obstacle, on traiterait cette affaire. Or, le 15 de la 12e lune arrive, et le voyage ne peut s'effectuer ; ce ne fut qu'une dizaine de jours plus tard que le départ de Nankin pour Ngan-Kin eut lieu. Arrivé dans la ville, le P. Seckinger commença par s'installer dans un logement que lui fournirent les mandarins. Il alla avec eux visiter le terrain appelé Wé-Shan-tou ; mais impossible d'avoir ce terrain : le Fou-tai était à part-lui déterminé à ne pas le donner. On disait d'abord que ce terrain appartenait à quatre propriétaires seulement, mais bientôt il s'en présenta une trentaine vrais ou faux. Comment s'arranger ? De ces propriétaires les uns étaient au nord, les autres au sud, les autres à l'est, les autres à l'ouest, à 100 ou 200 lieues de Ngan-Kin. Comment s'aboucher ? Une vieille veuve vint aussi sur le terrain où était le tombeau de son mari, et déclara ne pouvoir se séparer de son cher époux. —

Donc le tombeau devait rester – impossible d'exproprier cette vieille veuve. C'était une vraie comédie. Le Père alors renonçant à ce terrain, on le conduisit à un autre situé non loin de là, et d'une grandeur convenable. Là encore des difficultés: une poudrière à l'angle N.E. du terrain n'était pas un bon voisinage pour les Missionnaires. A force d'insister les mandarins cédèrent sur ce point, et ils promirent de l'enlever et de la remplacer par un poste de soldats. On fit bien subir encore plusieurs modifications à ce terrain, on le rétrécit dans le sens de la largeur de l'est à l'ouest, on l'allongea du nord au sud; une malheureuse voie mitoyenne fut transportée au nord, et enfin après de nombreux pas et démarches l'affaire a été presque arrangée. C'est hier ou avant hier qu'un membre du tribunal du Taotai de Chang-hai, a été à minuit réveiller M. Dillon, qui depuis le départ de M. de Rochechouart pour Péking est chargé de la négociation de ces affaires, et lui a annoncé que le terrain en question de Ngan-Kin était enfin définitivement accordé aux Missionnaires. Ainsi deux mois presque pour obtenir ce malheureux terrain. Quant à l'argent, il avait été déjà versé au commencement des négociations. (Mais nouveau contretemps! le propriétaire du terrain nous fait un prix trop élevé. L'affaire est donc encore pendante.) Quand tout sera-t-il arrangé? attendons et prions. —— On ne peut nier que l'expédition française jusqu'à Hang-Tcheu ne nous ait fait du bien, et que le prestige de notre nom n'y ait gagné en une certaine mesure. A Hang-Tcheu le vice-consul français ayant visité le gouverneur de la province, a été reçu par la grande porte du milieu, tandis que les vices-consuls d'Angleterre et des Etats-Unis ont dû se contenter d'entrer par la porte de côté; ce qui a été remarqué avec dépit par les Anglais, et ce qui les fait crier contre l'attitude d'indifférence que le gouvernement anglais prend à l'égard des Chinois. A Ngan-Kin même, une autre histoire plaisante est arrivée au ministre protestant Meadows qui avait été lui aussi pillé le même jour que le P. Seckinger. Notre ministre protestant revenu sur le théâtre de sa première déconfiture, veut s'installer de nouveau dans la capitale du Ngan-Hoeï; mais personne ne veut lui louer de maison. Il veut alors réclamer auprès du Taotai, celui des mandarins qui traite les affaires des étrangers. Donc il va (en petite tenue et non en habit de cérémonie) voir son Excellence le Taotai. Arrivé au tribunal il veut entrer, mais toutes les portes lui sont fermées: – il attend jusqu'au soir. Voyant que personne ne se met en devoir de lui ouvrir, il prend une résolution extrême. Non loin de là se trouve une espèce de tambour ou plaque en cuivre sur laquelle on frappe quand on veut demander justice au mandarin, et le mandarin en entendant frapper cette plaque doit se mettre en devoir d'écouter la requête et d'y faire droit, si la justice le demande. Notre ministre recourt à ce moyen extrême et frappe. On accourt, on lui dit: patience, patience le mandarin ne peut maintenant vous voir, attendez. Il attend encore; enfin, il peut voir le mandarin, qui était également en petite tenue: et notre ministre eut beau se plaindre, on lui répondit: "mais, on ne s'oppose pas à ce que vous vous établissiez à Ngan-Kin, louez, si vous voulez." — Mais comme personne ne veut lui louer, il lui est impossible de s'y installer. —— Je ne donnerais pas une idée assez complète de notre situation, ou plutôt ce serait en donner une trop imparfaite, si je ne parlais pas des protestants. Car, comme je l'ai peut-être dit quelquefois, à côté de nous travaillent les ministres protestants. Dernièrement il y a eu contre nous une certaine recrudescence dans les journaux de Chang-hai. Une revue en chinois, publiée par les ministres protestants, a fait contre les missionnaires catholiques un article où ils étaient indignement calomniés. On a voulu répondre à cet article et le publier dans un journal de Chang-hai, (le Daily-news). Le rédacteur en chef a refusé poliment, disant qu'il fallait éviter la discorde. . . et voilà que quelque temps après ce même journal a inséré, « des Lectures des ministres protestants" sur le Christianisme en Chine". Après avoir rapidement parcouru « l'histoire de l'introduction de la religion en Chine par les Nestoriens, il parla aussi de l'arrivée des missionnaires dans le céleste-empire au XVIe siècle; puis le même protestant ou un autre esquissa rapidement les travaux des Missionnaires Jésuites et autres, au commencement de la dynastie actuelle (des Tsing sous Kang-Hi, le Louis XIV de la Chine) Yum-tsen, etc. . . Vincent ensuite les Missions protestantes. . . et alors une longue énumération des nombreuses Bibles distribuées par ces Missionnaires

des milliers de traités, des millions de pages imprimées. — Mais combien de convertis? Peu, bien peu. — Ils étaient forcés de l'avouer; mais disaient-ils, il ne s'agit pas du nombre, et bienque les catholiques Chinois soient très-nombreux (comparativement aux protestants chinois), il y a bien peu de vrai christianisme parmi ces catholiques, ignorants et adonnés à la superstition, etc, etc. Laissons-les dire. On ne peut se dissimuler pourtant que de tels écrits répandus parmi le peuple Chinois font beaucoup de mal. A Yan-tchen, M. Taylor est à la tête de l'entreprise protestante avec d'autres ministres habillés à la chinoise. Ils doivent, dit-on, publier une histoire de Rome. Ils ont pour les aider quelques hommes simples; l'un d'eux en prêchant dit que la Religion catholique est dix fois bonne; que la protestante est seulement sept ou huit fois bonne, mais qu'elle est plus facile que la religion catholique. ——— Samedi dernier il y a eu au Carmel de WanKadam, près de Zi-Ka-Wei une touchante cérémonie: la vêture (ou prise d'habit) d'une Chinoise. C'est peut-être la première fois qu'une jeune fille de l'empire chinois revêt l'habit de Ste Thérèse; puisse-t-elle, avec beaucoup d'autres compagnes retirées dans la solitude du cloître, prier beaucoup Dieu pour les Missionnaires! ——— Aujourd'hui même nous avons reçu la visite de Mgr Ridel, évêque nommé, et Vicaire apostolique de la Mission de Corée. Nous avons recueilli de sa bouche les plus tristes détails sur cette Eglise désolée. La persécution a exercé ses plus affreux ravages. Son auteur, le régent du royaume, a juré d'exterminer la religion chrétienne en 10 ans. Déjà, sur 25000 chrétiens environ 8 ou 10000 ont été victimes. Les chrétiens pour échapper ont été obligés de se disperser, et maintenant la persécution semble assoupie. Aucun missionnaire en Corée: ceux qui doivent évangéliser cette contrée, postés à la frontière, attendent toujours que le moment de la Providence vienne. Il n'est pas arrivé encore. Mgr Ridel voulait pénétrer avec un de ses confrères M. Blanc dans le royaume. Ils montent sur une barque chinoise. Le mot était donné à des chrétiens Coréens de venir, à telle époque, prendre à tel endroit les Missionnaires. Donc nos intrépides missionnaires s'avancent vers le rivage Coréen sur la barque chinoise. Afin de se dérober aux inquisitions qu'on ne pouvait manquer de faire, ils se couchent sous des nattes et des cordages que l'on amoncelle si bien qu'on ne pouvait les découvrir. Ils approchent, une barque coréenne de guerre arrive, les acoste et des hommes du gouvernement montent sur la barque et cherchent de coté et d'autre: ils ne trouvent rien. Ils voient ce tas de nattes et de cordages amassés, et se dirigeant de ce côté, ils se mettent en devoir de fouiller. Quelqu'un qui s'était assis sur ces cordages leur crie qu'il n'y a rien; mais c'est un Chinois, et nos Coréens, partie par défiance, partie ne comprenant pas le langage du céleste empire, veulent, nonobstant l'opposition voir ce qu'il y a dessous. Quelques-uns même crient: « ils sont là, ils sont là! que voulaient-ils dire? les piastres ou les hommes? on ne sait. Toutefois un des perquisiteurs soulève ce tas de nattes et de cordages assez haut pour apercevoir les Missionnaires et pour être vu d'eux. Dire l'impression de ceux-ci serait sans doute impossible; mais la Providence a ses moments: elle se montra visiblement dans cette circonstance: nos hommes qui avaient soulevé les nattes et les cordages les laissèrent retomber sans avoir vu nos missionnaires, et s'en allèrent. Quelques-uns voulaient encore venir fouiller ce fameux endroit, disant: « ils sont là »; mais les autres étaient d'un avis contraire. Ils finirent par quitter la barque chinoise et par s'en aller. Toutefois, ils étaient à peine à quelque distance en mer qu'ils voulurent encore revenir: mais ils prirent définitivement le parti de s'éloigner. — Comme je vous le disais, la persécution a sévi avec fureur. Peut-être me demanderez-vous s'ils n'ont pas peur des Européens. — Oh! non, ils ne les connaissent pas assez. — Si l'expédition malheureuse qui avorta il y a quelques années avait été menée à bonne fin, nul doute que la crainte n'eut rabattu un peu de leur morgue; mais c'est ce qui n'est point arrivé. Donc nos Coréens n'ont point peur des Européens. Il paraîtrait même qu'ils auraient témoigné au gouvernement de Pékin un grand étonnement de la frayeur que celui-ci montre à notre égard, et qu'ils auraient offert de chasser du céleste-empire tous ces étrangers qui viennent s'y installer si audacieusement. Rien d'étonnant en conséquence que le pays de Corée soit inhospitalier. Il l'est même pour les naufragés; et un navire anglais ou américain ayant échoué sur la côte, les Coréens vinrent brûler ce navire, ce qu'ils firent sans façon et les matelots ne purent qu'à grande peine s'échapper dans leur chaloupe. ———

Il ne faut donc point s'étonner des difficultés que notre sainte religion rencontre dans ce petit royaume et des persécutions dont elle est l'objet. Il y a même dans la manière dont on procède quelque chose d'infernal : le fait suivant vous le prouvera. « On avait fait prisonniers plusieurs chrétiens ; on les mit en prison où on les laissa sans nourriture pendant cinq jours. Au bout de ce temps, ils étaient tout exténués ; on les conduisit à une salle où un magnifique repas était servi ; on s'apitoya sur leur sort, et on les engagea à renoncer à leur religion, les assurant qu'on leur donnerait quelques terres à cultiver, qu'ils pourraient avec leurs parents et leurs amis mener une vie agréable. La faim en fit succomber plusieurs, et à peine eurent-ils renoncé au moins de bouche à leur Foi, qu'on les conduisit hors de l'appartement, ils trouvèrent à la porte des bourreaux qui, sans leur donner le temps de se reconnaître, les étranglèrent. — Prions pour ce pauvre pays qui a donné déjà tant de martyrs, trois Vicaires apostoliques et plus de dix prêtres, sans compter de nombreux chrétiens.

Lettre du P. Pfister. — Chang-hai, 3 Février 1870. — (Détails sur le Tchen-Kiang.)

… Laissez-moi vous dire ce que je viens de voir à Tchen-Kiang, où je me suis arrêté trois jours en me rendant de Nankin à Chang-hai pour la retraite annuelle. « La ville de Tchen-Kiang, murée comme les villes chinoises est en partie environnée d'une seconde ville également murée, on l'appelle ville des Rebelles parceque ceux-ci à l'époque de leur domination passagère avaient élevé ces fortifications. Malgré le commerce qui a repris une grande importance, et relevé bien des ruines, il n'en reste encore que trop : car, on ne rencontre que des amas de décombres, beaucoup moins toutefois qu'à Nankin. Le quartier européen est bien situé, mais peu développé : le port n'est pas sûr, et tous les navires mouillent sur l'autre bord du Kiang à Lokeou. C'est là aussi que sont toutes les jonques de commerce, surtout celles chargées de sel venant de Yang-tcheou. Il y a 5 ou 6000 Tartares dans la ville et environ 2000 mahométans qui possèdent 4 mosquées. La première visite que nous avons faite, a été pour l'île d'or. Elle a été ruinée par les rebelles. C'est un roc sortant du Kiang qui le baigne complètement excepté à l'époque des basses eaux, n'ayant de terre végétale que dans les fentes. Les bonzes y avaient fait sept étages successifs à partir du niveau du sol, et où ils avaient superposé soit des pagodes, soit des bâtiments à leur usage. Il y a encore aujourd'hui cinq petites pagodes dans des enfoncements plus considérables et que desservent tour-à-tour les 60 ou 70 habitants de la bonzerie. Au sixième étage est une tour octogonale en briques dont l'escalier intérieur a disparu, ainsi que toutes les corniches et les toits partiels. Les murs sont larges et épais, et forment à l'intérieur des carrés de maçonnerie placés à angles droits les uns sur les autres. Au pied de la pagode est une source d'eau fort renommée, et déclarée la première eau du monde par Kang-Hi. Elle est tempérée en hiver, fraiche en été et sans aucun goût particulier. Le supérieur des bonzes, ainsi que celui de l'île d'argent, relève de celui de Yang-Tcheou, il se distingue des autres par sa barbe et ses cheveux qu'il laisse croître, tandis que tous les inférieurs sont rasés. Tous professent la métempsychose et ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ils honorent aussi quantité d'idoles, sans compter les tablettes en non moins grand nombre. Les principales idoles sont celles de Fo, Amida, Quonang-in, etc. - - les tablettes sont presque toutes de grands personnages, la plupart mandarins militaires, qui ont succombé dans la dernière guerre contre les rebelles et que l'on vénère par reconnaissance. Les bonzes sont vêtus de longues robes jaunes, gris-cendré ou gris-noir, la tête couverte d'un bonnet carré ou de la forme . Ils se lèvent le matin pour prier en commun, le temps que met à se consumer un cierge de cire, c'est-à-dire environ deux heures : ensuite chacun se rend à son office. Quand ils ont fini, ils prient en particulier, assis les jambes croisées et les yeux fermés. Ils se réunissent de nouveau vers 3 heures pour prier encore, et pendant le même laps de temps. Quand il y a de grands travaux, ils sont dispensés de la prière commune qui n'est faite que par 5 ou 6. Ils ne sont pas astreints au silence, mais ne sortent pas de la maison. Ils ont 4 repas par jour, dont un principal. Il y en a de presque toutes les parties du Kiang-nan, ainsi que du Tché-Kiang, du Hou-pé, etc. Ils doivent garder la chasteté, et abandonner leur famille. Ils ont dans une salle spéciale les portraits de leurs abbés ou chefs qui se sont le plus distingués. Une même salle leur sert en même temps de dortoir, et si j'ose dire, de chapelle.

Au centre est la statue du dieu Fô, dans une espèce d'armoire à volets treillisés, et par devant une petite table qui sert à brûler les parfums. Cette salle est fort sombre et éclairée de quelques fenêtres à écailles d'huître. De chaque côté des nattes étendues indiquent les lits des bonzes, deux par natte ; devant ces nattes élevées à un mètre du sol, sont des planches recouvertes d'un coussin où ils s'asseyent à la manière orientale : l'abbé seul a le privilège d'avoir un moustiquaire. Sur le pavé, et disposés avec ordre, sont des paillassons qui leur servent pour leurs génuflexions et leurs prostrations. Ils se tiennent bien en général dans cet endroit : nous les avons trouvés modestes. Nous en avons remarqué un assis et recouvert d'une sorte de sac adhérent au corps et ne bougeant non plus qu'un terme. Était-ce une punition infligée, ou une pénitence volontaire, à laquelle quelques-uns s'astreignent parfois pour se faire remarquer ? Ils sont curieux, assez simples, naïfs, fort ignorants pour la plupart, et avides de voir. Ils nous ont bien reçus et nous ont montré tout ce que nous avons désiré. Ils nous invitaient même à adorer une certaine déesse qu'ils vénèrent beaucoup ! Puis ils nous ont fait des interrogations sans nombre. Quel est ton âge ? Pourquoi n'as-tu pas de barbe . . . puisque ton compagnon en a ? D'où êtes-vous ? — D'Europe. — Est-ce bien loin l'Europe ? — Oui, 60000 lis. — Oh ! Pourrions-nous aller en Europe ? — Certainement, mais cela coûte cher (ici les figures s'allongent). — Faut-il longtemps ? — Avec les bateaux de feu 45 jours, avec les autres plusieurs mois. — Les Européens comment saluent-ils ? Comment sont-ils habillés ? Pourquoi êtes-vous en Chinois. — Parceque nous voulons vivre avec les Chinois. — Oui, reprit un autre : n'êtes-vous pas dans la rue du Tien-tchou-Kiao, où vous avez ouvert une pharmacie ? — Précisément. — C'est une bonne œuvre. Et il se mit à la louer devant tous les autres. — Avez-vous des enfants ? — Non. — Mais en Europe ? — Non plus. — Et des femmes ? — Pas davantage. — Mais puisque vous êtes Chinois, pourquoi ne pas faire comme les Chinois, prendre une femme pour avoir une famille ? — On allait leur répondre par la même question, lorsqu'un autre interrompant. — Est-ce que vous vous perfectionnez dans votre religion ? — Sans doute. — Comment faites-vous ? — Alors on lui expose les 10 commandements de Dieu, arrivé au 6me l'interlocuteur baissa les yeux en rougissant. — Nous aussi, dit un autre, nous nous perfectionnons, nous nous avons le même Dieu que vous, et nous irons au même ciel. — Vous êtes dans l'erreur, vous adorez des Poussahs, ce sont des dieux morts, vous adorez vos ancêtres etc. Nous au contraire nous adorons Celui qui les a créés. — Tien-tchou, se mit-il à dire. — Justement et le P. Ferrand de lui expliquer en quelques mots l'idée de Dieu créateur. — Oui, c'est juste, mais est-ce que les Ya-Sou-Kiao (protestants) ne disent pas comme vous ? — Les protestants reconnaissent un seul Dieu et ont plusieurs points communs avec nous, mais ils diffèrent sur d'autres, par exemple ils disent qu'il n'y a pas de chef, de tête à l'Eglise. — C'est à tort, car à tout corps il faut une tête. — Mais continua un plus jeune, est-ce que nous ne pourrions pas nous faire chrétiens ? — Sans doute (les autres s'étaient peu à peu éloignés quand on entama la question religieuse). — Vous devriez venir nous conduire, vous seriez nos chefs. Ce jeune bonze parait avoir le désir de connaître davantage la religion. Il s'est fait bonze, dit-il, pour devenir parfait. Est-ce vrai ? Toujours est-il que cette conversation et cette visite a été pour eux une occasion de s'instruire qu'ils ont rejetée. Malheureusement plus d'un Européen ici mène une conduite qui leur fait tirer les plus tristes conclusions. Leur grande richesse est le riz. La plupart sont très-pauvres et n'ont que ce moyen pour vivre. — Encore un mot. En dehors du monastère nous entrions dans une jolie maisonnette fort propre, croyant qu'elle servait de logement à quelque bonze et nous sommes fort étonnés de voir en entrant deux chambres, 5 ou 6 degrés, puis un rang de sièges percés, ou plutôt un long banc percé de distance en distance le tout servant de cabinet public et commun à tout le monastère. —— La seconde visite fut à la Tour de Fer, située à l'extrémité opposée de la ville sur le rocher le plus élevé qui borde le Yang-tse-Kiang. De ce roc on jouit d'une vue superbe, en face de soi le fils de la mer, et au milieu de ses flots rapides l'île d'argent, avec ses pagodes, ses arbres séculaires, les seuls épargnés par les rebelles, car alors l'île était au pouvoir des Anglais ; plus loin, des villages sans nombre, des bourgs, des hameaux se succèdent sans interruption jusqu'à l'horizon, où l'on entrevoit les murailles de la ville de Yang-tcheou. De l'autre côté se déroule à vos pieds Tchen-Kiang avec sa double enceinte, et ses monuments encore debout. puis au delà une ligne de collines qui s'étendent au sud et à l'est. A gauche l'ancienne ville de

Koua-tcheou aux 3/4 ensevelie dans les eaux et autrefois populeuse et commerçante, et le grand canal qui se perd dans le lointain et dont on aperçoit longtemps les traces aux nombreuses voiles qui fuient à l'horizon. — Ce roc est à pic de trois côtés: on y arrive par une rampe un peu raide aboutissant à une antique pagode en ruine. C'est près de là qu'est située la Tour de fer. Elle a 8 étages sans compter le piédestal et le sommet, mesure de 12 à 15 mètres de hauteur et peut avoir 2 m. 1/2 ou 3 mètres de diamètre à la base. Le sommet a disparu ainsi qu'une partie du 8me étage. Voici ce que les Chinois en racontent: Lors de la guerre de l'opium en 1842, les Anglais bombardèrent la ville et voulant transporter à Londres cette fameuse tour, attachèrent à son sommet un énorme et immense cable, et l'autre extrémité à leurs vapeurs. Ils eurent beau chauffer et tirer: les esprits protecteurs triomphèrent, et tous les efforts des Anglais n'aboutirent qu'à faire tomber la calotte qui disparut dans la suite, et à faire pencher la tour laquelle en effet n'est plus dans la verticale. Elle est composée de pièces en fer fondu, coulées dans un moule et superposées les unes aux autres. L'intérieur est une maçonnerie compacte en briques placées au fur et à mesure que la tour s'élevait. Ces plaques de fer sont épaisses, en plusieurs endroits, de 3, 4 et même 5 centimètres. Malgré cette épaisseur, l'oxygène les a tellement rongées que l'on aperçoit souvent la maçonnerie intérieure. Aux angles de la tour qui est octogonale, et à chaque étage sont des espèces de gargouilles aussi en fer, et tout autour sur les corniches qui semblent supporter les toits partiels on peut remarquer des figures en relief faisant corps avec les plaques de fer. Que représentent-elles? Elles sont bien usées pour le deviner, et les Chinois ne savent qu'en dire. Elles ne représentent pas trop mal, autant qu'on puisse en juger à quelques anciens Poussahs. Outre ces figures on trouve aussi des animaux également en relief et des dessins assez simples. Ce qui semblerait donner une assez grande antiquité à cette tour, c'est, outre ces figures et ces dessins, et la profonde action de l'oxygène sur ces plaques énormes, la vénération que de temps immémorial les populations des deux bords du Kiang ont pour cette tour. C'est une superstition très commune en Chine que la direction des cours d'eau et des vents exerce une influence considérable sur le commerce, la santé et le bonheur, et le malheur non seulement des individus mais aussi des villes et des provinces, et surtout que des pagodes, des tours, des arbres placés dans certaines dispositions requises, contribuent à rendre cette direction favorable aux intérêts de tous. Or cette tour de fer jouit entre toutes de cette précieuse propriété, d'arrêter les influences contraires, et de les changer en influences salutaires. C'est pourquoi elle est si vénérée dans le pays. Comme les rebelles ont tout détruit, les bonzes avec l'appui de tous les mandarins ont fait une souscription pour rétablir la pagode et restaurer la tour. Des millions de personnes ont voulu contribuer à cette œuvre, et on évalue à plusieurs millions de francs le produit de ces engagements. Malheureusement les livres de souscription ont été volés par un hardi filou. De là désarroi des bonzes, lettres des mandarins, poursuites dans tous les sens et sans succès jusqu'aujourd'hui. On recommence une nouvelle souscription. Réussira-t-elle mieux? Espérons que non. —— Un grand et large cloître conduisait graduellement de la pagode à l'habitation des bonzes en ruine. On voit en outre à un gradin inférieur les restes de deux autres bâtiments aussi détruits, enfin la demeure du seul gardien de ces décombres dans quelques débris encore debout. Il y a là sur marbre noir deux vieilles sculptures en creux dont l'une appartient au temps de Kang-Hi, et l'autre remonte à Van-lie de la dynastie des Ming. Elles paraissent postérieures à la tour et représentent une déesse, peut-être celle de la guerre. — Le soir nous sommes allés visiter une mosquée mahométane. C'est la plus grande de Tchen-Kiang. Elle est composée de cinq chambres successives: la dernière, plus grande que les autres, forme le chœur. Une cour renfermant deux arbres vénérables par leur grosseur et leur vieillesse, précède la mosquée, ainsi qu'un tin qui sert de salon pour les préparatifs de la toilette. C'est là qu'ils se lavent, se rasent, se peignent, et parfois dans un costume un peu plus que léger. Sur le pavé des nattes étaient étendues; au fond trois sièges pour les trois dignitaires une table par devant, sur la table un pot de terre, par derrière en forme d'O renversé (∩) une inscription arabe avec des caractères qui m'ont paru des caractères anciens, et de divers côtés d'autres inscriptions soit chinoises, soit arabes. — C'était jour de prière (un vendredi). Les mahométants au nombre

d'une trentaine environ, tous déchaussés, avaient caché leur queue sous un bonnet ou un turban. Les trois présidents avaient un petit bonnet bleu pointu, recouvert en partie d'un turban blanc dont un bout pendait au milieu du dos. Des chantres venaient tour à tour devant la table, chanter, je crois, des versets du Koran. Ensuite tous portaient les mains aux oreilles, et commençaient les salutations, les inclinations, les prostations et le tout très gravement et avec une certaine majesté chez les plus âgés: chacun pour soi, et n'ayant cure de son voisin. Un chantre tenant en main un long bâton monta ensuite sur un escabeau de trois degrés au côté droit des priants. Il avait devant lui un grand pupitre. Il commença en arabe des espèces de leçons sur un ton lent, grave et assez agréable, qui rappelle ceux des lamentations et de nos leçons ordinaires combinées ensemble. D'une belle voix de baryton et très juste, tantôt il la contenait, tantôt lui donnait de l'ampleur, parfois il coulait sur les notes, d'autres fois il les saccadait, et faisait ressortir les dièses et les bémols. De temps en temp il ralentissait son chant pour faire à droite et à gauche une inclination tenant toujours des deux mains son bâton devant lui. Durant tout ce temps les autres continuaient leurs cérémonies. Il n'y avait aucune femme. Quelques-uns suivaient dans un livre les chants, car dans leurs écoles, les enfants apprennent à lire en arabe presque tous sans en comprendre un mot. — Quand les chants et les prostrations furent terminés, ils se saluèrent à l'orientale, reprirent leurs chaussures et se retirèrent chez eux.

Amérique Septentle — Naufrage du Pereire. — Précis Historiques. — Lettre du P. de Smet.

Université de St Louis, mars 1870. — Je vous envoie le récit, fait par le P. Keller, de son voyage de retour en Amérique, et la triste mort du P. O'Callaghan. Laissons la parole au compagnon de voyage du cher défunt.

En 1868, le P. Joseph O'Callaghan avait été choisi pour représenter la province du Maryland à la congrégation des procureurs à Rome. J'avais été délégué par la province du Missouri à la même congrégation. Désireux de faire le voyage avec lui, je le lui proposai, et mon offre fut acceptée avec joie. Je me rendis à New-York, où je vis notre bon Père pour la première fois. Aussitôt je commençai à l'aimer, à cause de sa bonté naturelle et de sa singulière douceur. Nous nous embarquâmes dans ce port, et, après une traversée favorable, nous arrivâmes en Irlande, en Angleterre, en France, à Rome. — Nos affaires terminées, nous commencions à penser à notre retour en Amérique, quoiqu'il soit dangereux de traverser l'Atlantique au cœur de l'hiver. Ce danger était quelquefois la matière de nos conversations, quoique nous n'en fissions jamais un sujet d'alarme. Notre confiance était en Dieu, avec une pleine soumission à sa sainte volonté, et nous étions disposés à partir, alors même que Dieu voudrait nous engloutir dans les profonds abîmes de la mer. — Nous quittâmes donc Rome, préparés à tout ce qui pourrait nous arriver. Le P. O'Callaghan alla en France pour y faire les préparatifs de notre voyage en Amérique, pendant que moi j'allais en Allemagne pour y terminer quelques affaires. Nous nous revîmes à Paris et nous continuâmes notre route ensemble jusqu'à Brest, où nous nous embarquâmes au bord du Pereire, vaisseau remarquable pour sa grande vitesse, et, en même temps, admirablement à l'épreuve sous tous les rapports pour subir les plus rudes chocs. Nous étions accompagnés d'un Frère napolitain, Salvator Berardi, qui était destiné pour la province du Maryland, où ses services dans le nouveau scolasticat pouvaient être bien précieux. Dieu le voulait autrement. Non seulement ce Frère ne touchera pas le sol du Maryland, mais le P. O'Callaghan lui-même ne reverra plus jamais son pays natal, ni aucun de ceux qui lui étaient chers. Telle était la volonté de Dieu. Il éprouve ceux qu'il aime, et, quoique terrible quelquefois, il ne cesse d'être père et de procurer le salut de ses élus d'une manière étonnante et selon ses desseins secrets. — A peine notre vaisseau a-t-il quitté le port et commencé à fendre les ondes, qu'une violente tempête surgit. Elle soulève les vagues au-dessus de nos têtes et nous entoure de dangers imminents. L'excellent navire semble n'avoir à craindre ni vents, ni vagues: il continue sa route pendant cinq jours, jusqu'à ce qu'enfin, le vent devenant de plus en plus fort et la mer de plus en plus orageuse, nous fûmes obligés de ralentir notre course et de céder à la violence des vagues. C'était le 25 janvier 1869. Nous avions franchi presque la moitié de la distance entre Brest et New-York, et nous étions entrés dans cette partie de l'Atlantique qui s'étend à une distance de près de dix degrés de longitude et qui a été rendue fameuse par le grand nombre des naufrages.

Cette triste expérience a fait de cet endroit un objet de terreur pour les marins. Tout alentour, la mer avait été tellement fouettée par ses vents contraires qu'on ne pouvait voir que de l'écume. Les vagues s'élevaient à une hauteur immense, se heurtaient les unes contre les autres comme des armées en bataille, luttaient avec fureur, s'enflaient dans leur violent assaut, et formaient pour ainsi dire, des murs d'eau, qui semblaient non pas stationnaires, mais dans un mouvement terrible sur la surface de l'abîme. Notre capitaine, voyant le danger, pensa qu'il serait mieux de céder à la tempête. Il donna ordre d'employer seulement autant de vapeur qu'il fallait pour diriger le vaisseau. Sa conduite est éminemment digne d'éloge, car sa prudence, quoiqu'elle ne put garantir le navire de toute perte, l'empêcha de couler. La première victime fut un matelot. Tombant du mât, il se cassa le cou et expira immédiatement. Le P. O'Callaghan, apprenant ce malheur, accourut pour administrer les sacrements au moribond; mais il le trouva mort. Il vint me le dire avec tristesse, et ajouta qu'il lui semblait étrange que le jour de la fête de Ste Agnès fut si différend de l'esprit et du caractère de la sainte; « car elle était tout aimable, douce, tranquille, disait-il, tandis que son jour de fête est rude, menaçant, dangereux. » — Le P. O'Callaghan avait toujours été très-dévot à cette sainte, toujours éloquent lorsqu'il énumérait ses dons et ses vertus, et il tachait de l'imiter. Je me souviens aussi avec quelle joie et quelle dévotion il visitait la chapelle de Ste Agnès pendant que nous étions ensemble à Rome, examinant en détail tout ce qui appartenait à la vie et aux souffrances de la grande sainte, et se réjouissant de ce qu'une martyre qui lui était si chère fut tant honorée à Rome. C'était cette fête, ce jour consacré à sa sainte patronne, qui devait être le dernier jour de sa vie; et le Père devait aller continuer et finir dans le Ciel la célébration de la fête qu'il avait commencée sur la terre. — Le P. O'Callaghan voyageait en seconde classe. Les passagers en première ont échappé au naufrage. Le motif qui le faisait voyager ainsi n'était pas assurément un esprit d'avarice; c'était l'amour de la sainte pauvreté, qu'il s'était engagé à pratiquer par un vœu spécial. — Quelques heures s'étaient passées depuis l'accident. Il était 3 ou 4 heures de l'après-midi. Nous étions assis dans le salon, qui servait à la fois de salle à manger et de lieu de réunion où les passagers passaient leur temps en conversations, en lectures ou en jeux. Le P. O'Callaghan était assis à la table et récitait les vêpres. C'étaient, je crois, celles de sa chère patronne. Je faisais de même, non loin de lui, mais je me tenais dans une position inclinée, me balançant, à cause du roulement du vaisseau, en plaçant mon coude sur le banc. Dix ou douze passagers seulement se trouvaient dans le salon; la plupart étaient descendus, et, comme cela arrive généralement à ceux qui ne sont pas accoutumés à la mer, ils étaient malades dans leurs berths. — Jusqu'ici j'ai raconté ce que je me rappelle. Tout ce qui arriva depuis lors jusqu'au coucher du soleil, je ne le dirai pas d'après mes propres souvenirs: je rapporterai ce que j'ai appris des autres; car j'avais perdu connaissance, et d'une manière si subite que je ne me souviens ni du temps, ni des évènements. Je n'entendais point de fracas, je ne sentais aucun mouvement extraordinaire du vaisseau. Aussi n'avais-je pas de nouvelle appréhension de danger. Ce que je me rappelle, c'est que je disais mon bréviaire et que je me trouvais étendu comme mort. Pour ce qui regarde les évènements qui se succédèrent dans l'intervalle, je n'en sais rien; le changement m'a semblé instantané. C'était comme un coup de foudre qu'on ne sent point et dont on n'a pas de souvenir. Je ne puis me former aucune idée du temps que je demeurai prosterné. Plus tard, lorsque je repassais dans mon esprit ce qui s'était passé, il me semblait que j'avais eu une sorte de rêve avant le coucher du soleil, et c'était là, sans doute, le premier effort de ma raison. — Il me semblait alors que j'étais debout au milieu des débris du vaisseau. Un fragment du pont brisé pendait au dessus de ma tête. Je pouvais voir, par le côté qui avait été enfoncé devant moi, les vagues écumantes. Je voyais des hommes courant çà et là, travaillant pour sauver leur vie, jetant à la mer les fragments du bordage fracassé et étayant le pont au dessus de moi. Tout près de moi, gisait une fille morte, et devant moi un homme grièvement blessé. J'étais surpris et je me demandais ce que cela signifiait? qui étaient ces hommes? ce qu'ils faisaient? où j'étais? comment j'étais arrivé dans cette mer, que je croyais être la Méditerranée? J'avais l'idée cependant qu'il y avait eu une calamité. On me voyait péniblement étendre la main d'un côté et de l'autre, faisant le signe de la croix dans l'air et murmurant les paroles de l'absolution. D'après ce qu'on m'a dit après, je demeurai ainsi debout, comme dans un songe, pendant une heure entière, regardant la mer fixement, et, sauf la répétition du signe de la Croix, parfaitement immobile. — Le P. O'Callaghan, je ne le vis ni ne l'entendis plus. Il était là cependant, comme je l'ai appris plus tard, couché tout près de moi, enseveli sous les débris du pont et les

fragments des tables du salon, au-dessus desquels je faisais continuellement le signe de la croix et je prononçais les paroles de l'absolution. — Épuisé de peines et d'un sentiment indescriptible de fatigue dans tous les membres, je commençai à chercher une place où je pourrais me reposer ; et, portant mes pas défaillants le long du côté du vaisseau, j'arrivai à l'échelle qui mène au franc-tillac. Je m'assis là, et, pendant un temps considérable, je contemplai l'échelle dans ma stupeur, jusqu'à ce qu'enfin l'idée se présenta que le chemin vers mon berth était au bas de l'échelle. Je vins ainsi dans un quartier où peut-être les marins dorment quelquefois, mais où les berths étaient des planches nues. J'étendis mes membres fatigués. Peut-être la mort m'y aurait fermé les yeux, si quelqu'un ne m'eût découvert avant la nuit et ne m'eût porté vers la partie du vaisseau qui avait été érigée en hôpital pour les blessés. Là, assis sur une chaise, sans oreiller ni coussin, mouillé jusqu'aux os, je passai la nuit sans sommeil, mais dans un état d'assoupissement. — Le lendemain, quelques-uns des passagers étant venus à l'hôpital, je leur demandai ce qui était arrivé. Mes premières paroles furent : où est mon compagnon de voyage, le P. O'Callaghan ? : « L'individu à qui je fis cette demande me regarda un moment et me fit cette réponse laconique : « Il est bien. » Il sortit aussitôt, ce qui me fit soupçonner quelque malheur. Un autre, qui vint peu de temps après et auquel je fis la même question, me prit la main, et après m'avoir tâté le pouls, me dit : « Vous êtes maintenant assez fort pour entendre la vérité que nous n'osions vous dire plus tôt. Sachez donc que votre compagnon de voyage a été écrasé au milieu des débris du salon, par cette lame qui est venue crever au-dessus de nous, hier après midi. — Au moins, alors, lui dis-je en fondant en larmes, je vous en prie, demandez au capitaine de garder le corps jusqu'à ce que nous arrivions à la terre ferme. — Hélas, me répondit-il, c'est trop tard : il est déjà enseveli dans la mer ! » Je n'avais plus rien à demander, plus rien à dire, et, couvrant de mes mains mon visage mouillé de larmes, je m'abandonnai à ma douleur. « Seigneur Jésus ! m'écriai-je, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? » Je ne réfléchissais pas que Jésus aussi avait fait la volonté de son Père. Pendant longtemps je refusai toute consolation. Un tel coup me semblait cruel, une telle sépulture trop horrible ! Mais, enfin, étant un peu plus calme, je tâchai de me conformer à la volonté divine, en pensant que bien des fois Dieu a envoyé les afflictions en apparence les plus sévères à ses élus, qu'il mène au port du repos éternel par des sentiers rudes et par un chemin qui, aux hommes, semble ruineux. — Enfin, ayant repris quelque tranquillité, je fus en état de constater et de comprendre ce qui était arrivé. Deux énormes vagues, se brisant l'une contre l'autre et s'élevant ainsi au-dessus de nous comme une haute muraille, étant tombées sur le vaisseau, et, enfonçant par leur poids le pont et le côté du vaisseau, y avaient écrasé les personnes qui s'offraient à leur passage, emporté et noyé trois individus de l'équipage. La jeune fille avait le cou brisé. Le P. O'Callaghan avait la poitrine enfoncée par la table du salon, qui avait été enlevée du plancher et jetée avec une grande violence contre lui, et l'épine dorsale brisée par le poids de l'eau. Il est mort probablement sous le coup, sans connaissance et sans douleur. Nous pouvons espérer qu'il sera allé immédiatement chanter avec les Anges dans le ciel les louanges qu'il récitait au moment où il fut arraché à ses compagnons de voyage. Le Frère Berardi avait la jambe cassée. Il gisait dans notre hôpital improvisé à la hâte. Six autres passagers, parmi lesquels j'étais, avaient tous été blessés plus ou moins grièvement. Mes souffrances provenaient surtout d'une congestion de sang au cerveau. Je souffrais beaucoup de la tête, comme aussi du cou, de l'épaule et du côté. Mon état semblait presque désespéré. — Plus tard, j'appris qu'un jeune homme était mort des suites de ses blessures, qu'il avait expiré pendant la première nuit, dans un coin du vaisseau où il s'était traîné ; et que quatorze autres étaient en traitement dans d'autres parties du vaisseau. On me dit aussi que nous avions été longtemps en danger imminent de couler à fond, à cause de la grande quantité d'eau entrée dans le vaisseau ; et qu'après que la proue eut été fortement endommagée par les vagues, nous avions cessé de lutter contre la mer et les vents, viré de bord et fait voile vers un port de France. En effet, la mer, comme si elle eut été rassasiée par les victimes qu'elle avait englouties, était devenue beaucoup plus calme ; et la tempête, ayant épuisé ses efforts, avait perdu son courroux. Tout alla donc assez bien jusqu'à ce que nous arrivâmes au Havre, le cinquième jour après notre catastrophe. Ce qui suit peut être raconté brièvement. — Mais je ne puis finir cette partie de mon récit sans faire mention de quelques faits qui me touchèrent beaucoup dans la conduite des compagnons de nos périls. — Ce qui me frappa d'abord, c'est la perversité de quelques hommes qui, au milieu des dangers qui nous menaçaient tous, n'hésitaient pas à souiller leurs âmes de nouveaux

méfaits. Ainsi, un individu ne rougit pas de fouiller les poches du Père mort et d'enlever son argent, sa montre, ses papiers et ses clefs. Un autre profita de mon absence pour me voler tout ce qui restait dans ma chambre, et il réussit si bien à cacher son butin, que tous mes efforts pour retrouver mes effets furent inutiles. — Grâces à Dieu, j'ai bien de meilleures choses à dire de la grande majorité des voyageurs qui nous montrèrent une grande affabilité et un charitable désir de nous assister, malades ou blessés. Ils venaient constamment à l'hôpital où j'étais, et tâchaient, par de douces paroles et des services obligeants, d'alléger nos peines et de diminuer l'ennui d'un lit de douleur. Un d'eux, M. Simon Camacho, me procura un soulagement signalé, en échangeant ses bons vêtements, bien secs, contre ceux dans lesquels j'étais étendu tremblant de froid. Ce bon service et ses soins assidus lui ont acquis ma reconnaissance perpétuelle. — La patience héroïque de notre excellent F. Berardi excita l'admiration de tous ceux qui le virent. Il était couché, comme les autres, sans oreiller, sur une table étroite, dans ses habits mouillés. Il avait été si dangereusement blessé, qu'il était impossible de lui ôter ses habits sans danger. Ce que le bon Frère a dû souffrir est connu de Dieu seul, qui, depuis lors, a récompensé d'une couronne de gloire la patience de son serviteur. Je dis récompensé; car quoique le F. Berardi fut porté à l'hôpital et assidûment soigné par les Sœurs de St Thomas de Villeneuve dès que nous fûmes arrivés, les chirurgiens trouvèrent que la mortification avait trop progressé pour rendre l'amputation possible; de sorte que, sa vie et ses souffrances finissant ensemble, il devait aller recevoir sa récompense dans le ciel. — Quant à moi, aussitôt que je me sentis en état de quitter le vaisseau, je dirigeai d'abord mes pas vers une église, puis vers une autre, mais sans trouver de prêtre dans aucune. J'envoyai, par le télégraphe, l'annonce de la mort du P. O'Callaghan à Rouen et à Paris, et puis j'allai à l'hôpital visiter le F. Berardi. Les bonnes Sœurs me reçurent avec une grande cordialité et me donnèrent de meilleurs habits pour échanger contre mes habits déchirés. — Pendant que j'étais assis près du lit de notre cher Frère, lui donnant les consolations qui étaient en mon pouvoir, on vit venir à l'hôpital, — dirai-je par hasard ou par une disposition spéciale de la Providence? — un prêtre, M. l'abbé Duval, aumônier d'un couvent des Ursulines situé non loin de là. Il avait appris le malheur qui nous était arrivé et m'attendait au dehors jusqu'à ma sortie de la chambre du Frère. M'accostant et mettant sa main sur mon épaule, il me dit affectueusement: "Maintenant vous êtes mon prisonnier, et il faut venir avec moi." Jamais je ne pourrai assez louer et remercier cet ami sincère, pour toutes les bontés et tous les soins dont il me combla; jamais je ne cesserai de le regarder comme mon ange gardien et le conservateur de ma vie. — Les Ursulines sont également dignes d'éloge. Pendant les trois jours que je demeurai au Havre, elles me permirent de loger et de dire la Messe dans leur couvent, et de prendre mes repas avec leur aumônier. Elles croyaient ne pouvoir faire assez pour rétablir ma santé et me fortifier le corps et l'âme. Daigne le bon Dieu, qu'elles soignaient, comme il l'a recommandé, dans sa pauvre créature, leur donner une éternelle récompense! — Mes journées au Havre étaient entièrement remplies. J'écrivais partout pour informer les Nôtres de ce grand malheur; je devais attendre continuellement, à la cour du magistrat, pour obtenir les bagages du P. O'Callaghan; et puis, chaque jour, je faisais des visites au F. Berardi. — Le quatrième jour, je m'embarquai triste et solitaire sur un autre vaisseau, pour faire une seconde fois le voyage sur l'Océan. Avant mon départ, un de nos Pères arriva de Rouen pour m'offrir des secours; et un autre de Paris, d'où je reçus plusieurs lettres. Tous les deux me priaient de différer mon voyage et de demeurer encore quelque temps en France. Je me rappellerai toujours cette fraternelle affection et cette tendre sollicitude de nos Pères de France. Mais je croyais de mon devoir de hâter mon départ, pour aller rassurer autant que possible, par la triste histoire de notre terrible calamité, la pénible anxiété qui agitait chacun des Nôtres en Amérique. Si je ne pouvais pas les consoler, au moins je pourrais mêler mes larmes aux leurs pour pleurer l'ami que nous avions perdu. Ayant donc dit adieu, non sans douleur, à tous ceux dont j'avais reçu tant de marques de bienveillance et de bonté, et ayant imploré les bénédictions de Dieu sur tous mes amis, je recommençai mon voyage. — C'était, cette fois, sous de meilleurs auspices. Nonobstant quelques orages et quelques alarmes, après une traversée de 13 jours, nous arrivâmes heureusement à New-York. Le R. P. Provincial du Maryland m'y attendait. Quand j'arrivai au collège, il m'embrassa tendrement et me salua seulement par ses larmes. Plus tard, ayant comprimé sa douleur, il remercia Dieu de m'avoir préservé; et, avec les autres Pères qui s'étaient assemblés autour de moi, il écouta mon triste récit. Oh! que de fois j'ai été obligé de renouveler ma douleur, en répétant ma triste histoire dans les différentes maisons par lesquelles je passai sur ma route vers la province du Maryland! On pouvait

voir combien le P. O'Callaghan avait été estimé, combien il était aimé aimé de ses frères en religion. Tous pleuraient sa mort comme celle d'un père. En effet, le Maryland avait perdu la fleur de sa province; les novices, un guide et un père; tous, un brillant exemple et un maître de toutes les vertus requises dans un religieux; un homme, en un mot, versé dans toutes les branches de la littérature et expérimenté dans le maniement des affaires. Tous les Pères de la province le considéraient avec joie comme devant bientôt être placé à leur tête. L'arrivée de la nouvelle fatale détruisit leurs espérances et changea leur joie en douleur. Mais Dieu qui a voulu récompenser son fidèle serviteur en l'admettant aux joies du paradis, plutôt que de le donner à ses frères laissés sur cette terre pour guide et chef tant désiré, les consolera lui-même; et celui qu'ils ont perdu, enlevé aux vivants, mais plus près de Dieu, n'oubliera pas ses frères; il les aidera d'autant plus efficacement par ses prières et son intercession. —— Le P. O'Callaghan naquit dans l'Etat du Massachussetts, le 18 avril 1824. Il fut admis dans la Compagnie de Jésus, dans la province du Maryland, le 9 avril 1844; fit les quatre vœux, le 15 Août 1861, et mourut le 21 Janvier 1869, dans la 45me année de son âge et la 25me de sa vie religieuse. —— Le F. Berardi, dont j'ai appris depuis mon retour au Missouri la mort dans l'hôpital du Havre, naquit dans le royaume de Naples, le 7 Mars 1824. Il fut admis dans la Compagnie, le 26 Octobre 1850; il fit ses derniers vœux comme coadjuteur temporel, le 15 Août 1861. Lors de la dispersion des Jésuites de la province de Naples, il fut envoyé en Espagne; et, étant chassé de ce pays, avec les autres Jésuites, lors de la dernière révolution, il se rendait en Amérique. Il est mort le 2 Février 1869, à l'âge de 45 ans; il en avait passé 19 dans la Compagnie. —— Que tous les deux reposent en paix et se souviennent de moi devant Dieu! C'est la prière de leur indigne frère en Jésus-Christ.

Voilà, mon révérend Père, le triste récit de ce naufrage et des circonstances de la mort de notre bon P. O'Callaghan, que vous vous souviendrez avoir vu au collège St. Michel à Bruxelles, lors de son départ pour Rome avec le P. Keller. Vous comprenez combien cette mort tragique nous a affectés tous. — Agréez, etc.

Indes. —— Bombay. —— Extrait d'une lettre du P. Esseiva. . . .

Le territoire du vicariat apostolique possède une population catholique d'environ 60 000 âmes; mais le Vicaire apostolique n'en a que 20 000 sous sa juridiction; les 40 000 autres appartiennent au diocèse de Goa. Il en sera ainsi jusqu'en 1871, époque où le concordat passé entre le St. Siège et le gouvernement Portugais doit être mis à exécution, si toutefois le Portugal est disposé à remplir les conditions posées, dispositions dont jusqu'ici il est permis de douter. Le St. Père profitera sans doute de la présence à Rome de presque tous les évêques de ce vaste pays pour régler définitivement la chose. Il faut prier pour que cette question si compliquée de la Mission des Indes trouve enfin une solution digne de la plus grande gloire de Dieu. Jusqu'ici nous subissons les inconvénients d'une double juridiction, qui établit en quelque sorte deux diocèse sur un même territoire. Bombay, par exemple, compte 15 églises publiques et chapelles. Le Vicaire apostolique en possède 9 et l'archevêque de Goa 6. Toutefois il n'existe aucune séparation locale, et les sujets des deux diocèses sont souvent mêlés ensemble. Cet arrangement provisoire qui existe depuis 1862, a amené une paix qui ne repose que sur des fondements peu solides, mais qui est bien préférable à l'état de guerre qui la précédait. Cependant cette double juridiction a beaucoup d'inconvénients. L'unité si nécessaire au progrès de la religion n'existe que bien imparfaitement. Les efforts qu'ont fait nos Pères pour fonder et tenir des écoles catholiques n'ont trouvé qu'un très faible soutien parmi les fidèles qui dépendent plus directement de l'Archevêque de Goa. Ils se tiennent généralement à l'écart. Le nouveau collège qui s'établit avec tant de peine, n'a pu encore gagner leurs sympathies. Ils nous voient à l'œuvre; ils nous regardent faire avec une indifférence vraiment navrante, et se croient dispensés de nous porter secours; et pourtant ils savent bien que ce collège est pour la jeunesse catholique de toute condition. Mais cela les inquiète peu. Ce n'est pas leur œuvre! C'est celle du vicaire apostolique et celle des Jésuites. —— Un autre inconvénient résulte de cette double juridiction. Souvent il y a des abus, des scandales; pour y porter remède et empêcher leur retour, c'est naturellement au vicaire apostolique que l'on s'adresse, comme à l'autorité religieuse la plus voisine. Mais le plus souvent ces abus, ces scandales ont lieu dans des églises soumises à la juridiction spéciale de l'Archevêque de Goa; en sorte que le vicaire apostolique, libre du reste de toute responsabilité, ne peut prendre sur lui de les corriger. En voulez-vous un exemple? A Bandora existe une chapelle dédiée à Marie sous l'invocation de N. D. du Mont, et dont la fête est fixée au jour de la Nativité de la très-sainte Vierge. Cette solennité y attire

généralement une immense multitude d'étrangers. Chrétiens et païens de toute caste affluent de toutes parts. Le malheur est que chaque année voit se renouveler à cette occasion les mêmes désordres, les mêmes excès. La pauvre chapelle devient en ce jour néfaste le théâtre de cérémonies religieuses de toutes espèces, et même de profanations impies, dont il est impossible même d'avoir une idée. De dévotion, vous le comprenez sans peine, il ne saurait en être question. On dirait une véritable foire où se mêlent confusément chrétiens et païens sans distinction de culte ou de religion. Tout le jour une multitude en désordre se presse à la porte du sanctuaire pour entrer ou pour sortir : on se pousse, on se heurte, on parle ; ce ne sont que cris et que hurlements, pareils à ceux d'une place publique. Les offrandes reçues en ce jour passent pour fort considérables. On y vend à 15 ou 20 centimes des cordons de laine, dont la valeur réelle ne dépasse pas 2 ou 3 centimes. Quelle vertu la foule leur attribue-t-elle ? Je l'ignore ; ce que je sais, c'est que l'on en distribue des caisses entières. Cette solennité est une véritable ignominie pour nous autres catholiques. Des personnes de haute considération en sont fort scandalisées ; elles s'étonnent que l'autorité ecclésiastique ne mette pas un terme à un aussi criant abus. Mais ce sanctuaire dépend de la juridiction de l'Archevêque de Goa, et le Vicaire Apostolique n'a rien à y voir. Il lui faut se borner à flétrir de son blâme ces scènes scandaleuses, sans qu'il lui soit permis de rien faire pour y mettre un terme. Ne croyez pas cependant que les prêtres de l'Archevêque de Goa en soient moins bienveillants à notre égard ; nous, de notre côté, nous leur témoignons toute l'affection possible. On voit parmi eux des ecclésiastiques d'une vie fort édifiante, remarquables par leur piété et par l'excellent esprit qui les anime. Sans doute, il y a des exceptions ; mais elles sont beaucoup plus rares que vous ne vous l'imagineriez peut-être. Malheureusement l'enseignement théologique en ce pays n'est pas toujours très-orthodoxe ; il y a même peu de temps on a pris de sortir du séminaire de Goa plusieurs auteurs dont les œuvres sont condamnées par l'Eglise. De là des idées erronées sur l'autorité du Pape, sur les droits réciproques de l'Eglise et du roi de Portugal, etc. Il y a peu de jours nous eûmes la visite d'un chanoine de l'église métropolitaine de Goa. Ce digne prêtre n'a pas peu contribué à la réforme du séminaire diocésain. Il est fort instruit ; entre autres ouvrages français, sa bibliothèque renferme l'histoire complète de la Compagnie, de M. Crétineau-Joly. A son départ de Bombay, il était dans le ravissement au sujet de tout ce qu'il y avait vu, surtout dans nos collèges. Ce vénérable prêtre, frère de l'un des Nôtres, est l'un des trois dignitaires ecclésiastiques à qui l'Archevêque de Goa, au moment de partir pour l'Europe, a confié l'administration de son immense diocèse. Et il fait tout pour s'assurer un succès si désirable, si utile au salut des âmes. — En 1858, nous n'avions d'autres écoles de garçons que l'orphelinat qui comptait à peine 40 enfants et l'école de Mazagon où il y avait près de 50 élèves. Depuis lors, cette école a augmenté d'année en année ; elle est devenue successivement St Mary's High School et plus tard le collège de St François-Xavier qui est affilié à l'université de Bombay. Nos Pères ont gagné du terrain et donné une forte impulsion à l'éducation de la jeunesse catholique. Ce nonobstant ils ont encore à combattre et leur triomphe ne sera complet que quand les enfants catholiques auront entièrement abandonné les écoles protestantes. Cela demandera encore du temps. Le nombre des enfants catholiques qui fréquentent ces écoles est encore assez considérable. On sent encore fortement ici l'inconvénient d'une double juridiction. Si tous les catholiques étaient soumis à la même autorité, les affaires iraient beaucoup mieux, et l'on pourrait employer des moyens efficaces pour éloigner les enfants de ces tristes écoles où leur foi est si fort en péril. — Je viens d'apprendre à l'instant même qu'un riche Parsi Cowage vient de faire à notre collège un don de 18000 fr., dont 12000 destinés à faire bâtir une tour qui portera le nom du bienfaiteur. Le reste de la somme (2500 roupies) sera consacré à la fondation d'une bourse en faveur des élèves pauvres. Les Parsis descendent des Perses qui avaient été chassés de leur pays par les Mahométans. Ils ont conservé jusqu'à nos jours le culte du feu et du soleil ; ils ont à Bombay leur temple consacré au feu. On les voit matin et soir réciter en public leurs prières, le visage tourné vers le soleil ou vers un autre endroit éclairé. Ceux qui se font gloire d'être au sommet de la civilisation, ne connaissent d'autre culte que celui de Mammon. Les Parsis sont très nombreux à Bombay ; ils s'appliquent surtout à l'industrie et au commerce, et ils y déploient une grande habileté. Il y en a parmi eux qui par ce moyen se sont acquis des fortunes princières : notre bienfaiteur est de ce nombre. Que le Seigneur lui rende son bienfait en lui accordant celui de la Foi ; mais hélas ! les pauvres Parsis paraissent encore bien éloignés de la vérité.

Europe. — Allemagne. — Insprucke. — Lettre du F. Müller à un Scolastique de Laval. — 18 avril 1870

... Laissez-moi vous envoyer une petite esquisse historique de notre province. Et d'abord je vous mènerai dans ce vaste royaume transleithanien où nos travaux rencontrent, il est vrai, moins d'opposition, mais où par contre la Compagnie est plus lente à prendre racine et à recruter des enfants parmi la population et le clergé. Le Hongrois, de sa nature, a de l'antipathie pour la pauvreté et l'obéissance; si nous déployions un luxe trop fréquent ici, si nous avions d'immenses possessions comme d'autres en cette contrée, nous aurions sous peu un grand nombre de postulants et de novices. Nous avons là pourtant un noviciat, c'est la maison la plus ancienne que possède la nouvelle Compagnie dans la Hongrie. Thyrnace, autrefois déjà maison de l'ancienne Compagnie, fut cédée dès 1853 par Mgr le Primat de Gran (Strygonie) au R. P. Beckx alors provincial d'Autriche. La maison appartient au gouvernement, mais à titre de bienfonds de l'église; elle a donc été mise à la disposition de l'Archevêque qui s'est empressé de l'offrir aux religieux les plus chers à son cœur. Depuis lors, nous étions tranquilles possesseurs de ces vastes bâtiments et nous desservions l'église y attenant. Cependant l'année dernière, la ville de Thyrnace songeait à créer en son sein un gymnase (lycée). Rien ne parut plus simple aux libéraux et aux calvinistes, nombreux dans ce pays, que de faire servir à cet usage le couvent, bien de l'État, dans lequel étaient enterrés depuis près de 20 ans des moines qui ne rendaient aucun service à la patrie. On signa une adresse au ministère, et la chose parut prendre une mauvaise tournure, quand le primat actuel, Mgr Simor (lisez: Schimour) prit nos intérêts en main. D'abord il nous assura une autre maison de son archidiocèse, en cas que celle de Thyrnace nous fut enlevée; ensuite il plaida lui-même notre cause devant le ministère. On déclara que les biens-fonds de l'église ne peuvent être employés aux usages de l'Instruction publique, que Thyrnace est et restera, conformément aux lois, entre les mains des Jésuites auxquels le gouvernement, sur la demande du primat, l'avait cédé sans conditions. Voilà donc les paisibles habitants de l'endroit tranquillisés de nouveau, et se livrant avec plus d'ardeur que jamais aux pieux exercices de la formation à la vie religieuse. Ils sont, cette année, au nombre de 9, tant Slaves que Hongrois. Illum oportet crescere; priez que le Maître de la vigne y envoie un plus grand nombre encore de bons ouvriers! De Thyrnace, rendons-nous en hâte, à travers les steppes sauvages et brûlantes, entrecoupées d'oasis d'une verdure et d'une fertilité incroyables, par des chemins sablonneux et peu pratiqués, dans un gros village situé vers le centre du royaume. Colocza (lisez: Calotcha) est le siège d'un archevêché très riche, comme presque tous les évêchés de Hongrie, et le collège que nous y possédons jouit de la meilleure renommée dans tout le royaume. En 1860 l'archevêque nous appela à la direction de ce gymnase qu'il venait de retirer aux Pères Piaristes, les instructeurs par excellence de la jeunesse hongroise. Le R. P. Weninger, premier Recteur jésuite du collège, comprit immédiatement l'importance de cette maison et n'épargna rien pour y attirer cette jeunesse, amie du splendide et du grandiose. Au début la maison n'était destinée à peu près qu'à l'éducation des jeunes élèves du sanctuaire, quelques internes seulement trouvaient place dans ses bâtiments mesquins. On augmenta le collège d'année en année, on éleva une grande salle superbe (120 000 fr.); les élèves eurent du succès aux examens publics. Il y a deux ans, l'inspecteur préposé aux examens était un P. Piariste, connu pour ses principes radicaux et démocrates. Il avait écrit des ouvrages où il conseillait d'exclure la religion des écoles, et il ne cachait pas son inimitié envers les Jésuites. Ne vous étonnez pas de trouver de pareils religieux en Hongrie; l'histoire, hélas! révèle des misères plus grandes encore dans ce clergé, riche à l'excès, et aimant la liberté par dessus tout. Notre inspecteur donc arrive, peu disposé à faire passer à nos élèves des examens brillants, comme vous pouvez aisément le supposer. Cependant le R. P. Recteur et les autres Pères lui font la réception la plus courtoise; les élèves donnent une séance académique en son honneur, on lui fait visiter les classes; il interroge, et reçoit les réponses les plus satisfaisantes. Bref, sous peu, toutes ses préventions sont tombées, et la sympathie la plus chaude a pris place en son cœur. Il donne à 12 élèves présentés la note très bien, ce qu'il ne donna à aucun gymnase de sa circonscription, et dans le rapport qu'il adressa au ministère il mit le collège de Colocza au premier rang, au dessus des établissements d'éducation de Pesth, Bude, etc. On le persécuta publiquement, on le traita d'ami des Jésuites; il se disculpa avec force et cita des preuves de la supériorité de notre méthode; en un mot il donna un retentissement extraordinaire à l'éducation des Jésuites, et le R. P. Recteur dut à la rentrée suivante refuser 150 élèves, la maison ne pouvant contenir que 105 tout au plus. On bâtit toujours, et l'on croit pouvoir, à la prochaine rentrée, ouvrir un local assez vaste pour recevoir plus de 300 élèves. Il est bon de noter que ces élèves sont des premières familles du royaume: on compte parmi eux deux pupilles du ministre Deak, un neveu du ministre Andrássy, un neveu du primat, des comtes

de Bethlen, etc. Il y vient aussi des Juifs, des calvinistes, comme externes, et ce ne sont pas ceux qui font le moins d'honneur et qui sont les moins reconnaissants à nos Pères. Voilà donc le Vaugirard de la Hongrie (sauf quelques différences) ; vous voyez que Colocza est dans l'âge de croissance, mais que c'est une jeunesse vigoureuse et promettant le plus bel avenir ; crescat, crescat ! Rendons-nous maintenant à l'extrémité nord-est de la Hongrie, tout près de la Pologne. Là nous trouverons un pensionnat de 56 élèves qui fréquentent les cours du gymnase de la ville. Recevoir l'instruction chez des laïques, l'éducation chez nous, paraîtrait peu utile en France ; il n'en est pas ainsi chez les Hongrois, et si nous avions plus de place, nous aurions encore plus de pensionnaires à Szathmar (lisez : Satmar). Un pensionnat semblable se trouve en Croatie, à Posega (lisez : Pochega). Un ou deux Pères suffisent pour toute la maison. Quelques Pères en résidence travaillent dans le diocèse. Le bien produit par ces pensionnats n'est certes pas à dédaigner. Nous avons parcouru les maisons de la Hongrie, mais nous n'avons pas vu tous les travaux des Nôtres. Beaucoup de missions et de sermons allemands se sont donnés dans ce royaume, car au milieu des villages hongrois sont enclavés des bourgs composés tout entiers d'allemands qui sont avides d'entendre la parole de Dieu prêchée dans leur langue maternelle. Quant aux missions données en langue hongroise, c'est chose inouïe jusqu'à ce jour. Cette année néanmoins trois de nos Pères vont   semer pour la première fois dans les âmes cette semence féconde ; priez qu'elle fructifie et rapporte le centuple en cette terre inculte et si dévastée par le matérialisme. Un Père de Presbourg vient également de donner les Exercices spirituels au grand Séminaire de Gran : c'est la première fois que cela s'est fait en Hongrie ; puisse cet exemple du Primat entraîner à sa suite tous ses suffragants ! Nous avons de plus quelques Prémontrés d'un de ces riches couvents Hongrois dans notre convict à Insprück, et ils ont fini non seulement par se faire à cette vie de privations et de soumission, mais bien plus, ils y ont pris goût, et ils sont attachés de cœur déjà à la règle. Ah ! si tant d'autres couvents voulaient ainsi introduire tout doucement une sage réforme dans leur sein ! Si le clergé, au lieu de regarder comme une honte et une tache ineffaçable de faire une retraite chez nous, venait à accepter les retraites ecclésiastiques diocésaines comme elles se font en France ! Lorsqu'on pèse toutes ces choses, on serait presque tenté de remercier le bon Dieu d'avoir enlevé au Clergé français, par les mains des révolutionnaires du siècle dernier, ces biens dont la possession est si funeste au Clergé de Hongrie. Mais qui sait les desseins cachés de Dieu ? Attendons et prions.

Je craindrais de fatiguer votre attention et d'abuser de votre patience si j'entrais dans les mêmes détails pour les maisons de l'empire cisleithanien. Il en est cependant une que je ne saurais passer sous silence : vous me reprocheriez plus tard cette négligence, et à bon droit, car ces événements ne sont pas de peu d'importance. Je veux parler de la petite persécution ministérielle et antiultramontaine peut-être qu'essuya notre maison d'Insprück ces temps derniers. Vous connaissez le toast magnifique porté par notre R. P. Recteur, en octobre dernier à son Excel. Hasner, ministre de l'instruction publique, lors de l'érection de la faculté de médecine à notre Université. Nous nous croyions acquis sans retour les bonnes grâces de M. Hasner, et quand deux mois après il devint premier ministre nous nous félicitions de son élévation. Hélas ! notre joie devait être de courte durée. Le philosophe hégélien fut plus fort que l'homme privé. Le premier ministre oublia tout ce qui était arrivé au ministre de l'instruction. Déjà l'année passée, la commission du budget nous inspira des inquiétudes assez vives en supprimant les 8000 florins de traitement dus aux professeurs de théologie de l'Université d'Insprück. Cependant la Chambre vota en notre faveur ; les députés tiroliens, et avant tout Mgr Greuter, surent défendre vigoureusement nos intérêts. La discussion du budget s'ouvrant vers la fin de janvier pour cette année-ci, nos soucis commencèrent à prendre l'éveil ; d'autant plus que les députés du Tirol avaient depuis longtemps quitté la Chambre. Le R. P. Provincial qui connaissait nos alarmes, nous écrivit une lettre pleine d'espoir et de confiance. Cependant peu après les journaux nous apprirent que la Commission du budget avait supprimé les 8000 florins de la faculté de théologie d'Insprück et demandé le renvoi des professeurs jésuites. Cette nouvelle retentit comme un coup de tonnerre par tout le Tirol. En un instant des cris d'alarme s'élevèrent de tous côtés. Feuilles publiques, brochures, réunions de comités, adresses au ministère, neuvaines et Stes Messes, tout fut mis en œuvre pour notre cause dans ce pays profondément affligé. De nombreuses démarches, des articles de journaux furent faits en notre faveur : et ils nous vinrent de ceux qui jusque là s'étaient montrés nos plus vifs adversaires. Les gazettes les plus libérales, les présidents de cercles constitutionnels, les professeurs de l'Université, tout jusqu'au Statthalter prit fait et cause pour nous, célébra nos louanges, réclama hautement contre une mesure aussi inique que ruineuse pour Insprück. Les intérêts auxquels tous les cœurs sont le plus sensibles étaient en jeu : les professeurs craignirent de n'avoir plus en des collèges laïques des hommes aussi tolérants, aussi paisibles que les Jésuites ; le gouverneur trouvant fort à son goût notre réserve

et notre conduite régulière vis-à-vis du gouvernement, chose si rare parmi le Clergé du Tirol, disait-il, les liberaux voyaient plusieurs milliers de florins que leur rapportent tous les ans les nombreux élèves étrangers qu'attirent les Jésuites, étrangers qui n'arriveraient plus dans une ville reculée au fond des montagnes, dès que les maîtres de la théologie ne seraient plus des Jésuites ; la Diète du Tirol crut même que leur enlever la faculté de théologie, c'était anéantir l'Université elle-même, cette Université, bijou de leur province, la plus fameuse et la plus fréquentée de toutes les Universités de l'empire ; et l'on cita à l'appui de cette assertion l'état pitoyable de l'Université avant l'érection de la faculté théologique en faveur de nos Pères ; les catholiques enfin, se rappelèrent les paroles énergiques de leur évêque et ils ne purent que prier pour notre conservation. En effet, Mgr de Brixen avait déclaré nettement qu'il se ferait arracher le cœur plutôt que d'envoyer ses élèves séminaristes à Inspruck étudier sous d'autres maîtres que ceux qu'il avait choisis, et que jamais on ne parviendrait à lui arracher la permission canonique en faveur des professeurs séculiers qui succéderaient aux Jésuites : « accepter une pareille succession, s'écriait Sa Grandeur, c'est se rendre complice des persécuteurs injustes de victimes innocentes. » — Que nous avait-on reproché en effet ? Deux choses ; d'abord que nous enseignons Gury où sont renfermés des principes condamnant la Constitution Autrichienne ; ensuite que probablement, notez bien cela, nous accéderions aux décrets du Concile du Vatican et professerions des doctrines semblables à celles du Syllabus. Il nous faut, disait-on, des professeurs patriotes, qui prêtent le serment constitutionnel et soutiennent en fait et en doctrine le gouvernement, (Hégélien sans doute) Cependant les démonstrations énergiques du Tirol ne laissèrent pas que d'inquiéter un peu le pouvoir. On vira de bord et on voulut tromper l'ennemi. On promit que la faculté de théologie resterait, que les élèves demeureraient, on alla même jusqu'à permettre à la faculté de garder la moitié de ses professeurs Jésuites. Mais les Tiroliens ne se laissèrent pas surprendre « tout ou rien » était leur devise. La c. [illegible] traînant en longueur ; nous avions déjà fait, sur la demande du R. P. Provincial une neuvaine au Sacré-Cœur, le T. R. P. Général en ordonna une seconde en l'honneur de St Joseph pour le jour de sa fête. Le 6me jour de cette neuvaine un incident qui se produisit à Inspruck, ne contribua pas peu, je crois, à la solution d'une affaire de cette importance. La Diète du Tirol avait promis à la nouvelle faculté de médecine une maison attenant à l'hôpital pour la Clinique. La construction étant achevée le doyen de la faculté de médecine s'empressa de réclamer la cession. Il eut d'abord une réponse évasive, mais il insista, il pressa vivement, et voici enfin la réponse qu'on lui donna : « Le pays de Tirol a promis beaucoup, mais à une seule condition, c'est que l'Université ne fût pas tronquée. Le pays de Tirol ne donnera rien, pas même une obole, tant qu'il ne sera pas entièrement rassuré sur le sort de la faculté de théologie. » — Voilà donc doyen, professeurs, élèves de médecine à tempêter de leur plus fort, mais peine perdue. Le sénat universitaire se réunit en consultation sur un si grave événement, car enfin l'avenir de la jeune faculté pouvait dépendre de là : le gouvernement est pauvre, et le Tirol refusant ses secours, que restait-il à attendre ? Le télégraphe remplit si bien ses fonctions que le lendemain, au soir, le R. P. Recteur partait pour Vienne où il eut une ou plusieurs entrevues avec le ministre. C'était le 20 Février. Le R. P. Recteur nous revint le 23 et le 25 la Chambre vota, comme l'an passé, que le ministère aurait à pourvoir au plus tôt la faculté de théologie d'Inspruck de professeurs légaux. Il ne s'expliqua pas davantage. Nous fûmes dès lors sans inquiétude. Le ministère de l'an dernier tomba avant d'avoir satisfait à ce pieux désir de la Chambre : le ministère de cette année est déjà enterré maintenant, et nous sommes toujours tranquilles possesseurs de la faculté. Ces bourasques soulevées contre notre maison démontrent incontestablement que nous ne faisons pas l'affaire du Noir, et que nous avons une petite part à certain privilège obtenu par N. St P. Ignace pour ses enfants. Cela doit nous encourager et nous fortifier. En attendant donc nos 200 élèves, venus de tous les points de l'Autriche, de la Prusse, de la Suisse, et même de la France et d'Amérique, continuent à jouir du bienfait multiple de notre direction, et iront, au sortir de chez nous, répandre dans tous ces pays des doctrines saines et des principes sûrs, en un temps où ces deux choses sont si rares et si précieuses. —— La garde d'honneur ne prend pas mal ici : gloire en soit rendue au Sacré-Cœur. Les Allemands sont difficiles à enrôler, mais une fois enrôlés ils tiennent scrupuleusement à toutes leurs pratiques. — Nous avons en ce moment un nouveau ministère, de nouvelles élections, et toute une petite révolution dans le gouvernement, due toute entière à l'initiative de sa Majesté ! D'un autre côté des cercles catholiques naissent en grand nombre en Styrie, en Illirie, dans l'archiduché, dans le Tirol ; c'est un mouvement prononcé de régénération catholique, parti du peuple lui-même afin d'aider la bonne volonté du Souverain. Seulement en Hongrie une menace d'enlever les biens ecclésiastiques, s'oppose à cette régénération ; mais la Hongrie a sa politique séparée de celle de l'Autriche. Le prince impérial a passé dernièrement de brillants examens publics qui lui ont valu les éloges de l'Empereur, son père, et les journaux se sont accordés à taxer ces éloges, non de tendresse paternelle, mais de stricte justice. La famille impériale nous est toujours complètement dévouée ; le petit prince vient de faire sa première

Communion. — Je finis par un trait d'héroïsme que je ne ferai qu'esquisser rapidement vu que les détails vous arriveront ou vous sont arrivés sans doute déjà. Le 10 Mars, le F. de Pegerimhoff se promenait avec deux autres philosophes le long d'une branche du Danube. Soudain ils entendent non loin d'eux un gémissement sorti du fond de l'eau. Ils accourent et voient un homme luttant faiblement contre les vagues glacées. L'intrépide F. de Pegerimhoff de rejeter aussitôt sa soutane et de se jeter à l'eau. En quelques instants l'infortuné est amené aux bords du fleuve; cependant l'endroit était d'un accès difficile, les trois Frères réunissant leurs forces parvinrent néanmoins à arracher la victime aux flots menaçants; c'était un vieillard de 78 ans qui par mégarde s'était laissé choir dans le Danube. Ils le transportèrent, après l'avoir frotté et fait revenir à lui, dans l'habitation de sa fille et de son beau-fils qui les remercièrent à genoux et en fondant en larmes de l'immense service qu'ils venaient de rendre à leur père. Tels sont les détails que je me suis proposé de vous communiquer. Priez pour l'Allemagne pour que rien n'entrave plus l'œuvre de Dieu!

Suisse. — Dans une petite ville du canton de Zug nommée Baar, une Mission avait été commencée par les Pères de la province de Germanie. Tout à coup arrive de Berne l'ordre de cesser la mission. Pourquoi cette mesure? C'est que la mission se terminait le jour où devaient avoir lieu les élections cantonales. Evidemment dans ces circonstances, la mission était une manœuvre électorale. Il fallait donc l'empêcher. On le fit, mais le résultat ne fut pas celui qu'on attendait. La mission jusqu'au jour où elle fut interdite n'avait pas cessé. La population était hostile à son égard, les meilleurs d'entre les habitants imbus de préjugés contre la Compagnie. Personne ou presque personne ne venait aux sermons. Dès que la défense fut connue tout changea d'aspect, chacun voulut se confesser, les Pères furent assiégés, l'un d'eux fut obligé de rester encore après le départ des autres pendant deux jours et demi qu'il passa au confessionnal. En un mot pour la fréquentation des Sacrements le résultat dépassa ce qu'on aurait pu attendre d'une bonne mission. Il en fut de même des élections. Avant la mission le parti conservateur n'avait aucun espoir, les dispositions du peuple changèrent tellement que sur 9 membres du grand conseil, 8 conservateurs furent élus. Ainsi Dieu sait tirer le bien du mal.

École apostolique du Jésus de Poitiers. — Lettre du P. E. Chambellan au R. P. Provincial. — 30 Mai 1870.

... Je crois aller au devant de vos désirs en vous entretenant un peu de votre chère petite École apostolique. Mon R. Père, le bon Dieu nous bénit visiblement. J'avais demandé à St Joseph de me donner pour commencer 12 enfants; avant hier le 12me m'arrivait de Paris; c'est le plus âgé de l'école, il va avoir 18 ans et n'a pas commencé le latin; toutefois il me paraît un excellent sujet et en deux jours il a déjà conquis l'estime et l'affection de ses condisciples. Voici, mon R. Père, sur mes chers enfants quelques détails qui pourront vous intéresser. — Nous avons eu de la peine à former le noyau. Plusieurs n'arrivèrent pas au jour marqué, et même un autre sur lequel je comptais, fut retenu au dernier moment et entra au petit séminaire, de manière que le jour de la rentrée, 6 apostoliques seulement purent suivre les cours du collège. Un 7me élève restait au Jésus, car 3 ou 4 jours après son arrivée il trouvait déjà le niveau trop élevé pour lui et il m'avait demandé à le laisser partir, m'assurant qu'il désirait se faire prêtre, mais qu'il n'avait jamais compris qu'il s'agissait de devenir missionnaire. Six enfants pour commencer l'école, c'était trop peu: je me décidai donc à demander au P. de Foresta de me céder trois de ses jeunes enfants, afin de mettre de l'entrain dans les jeux, chose que je regardais comme un point capital pour empêcher la nostalgie. Il m'accorda ma demande et les 3 apostoliques d'Avignon joints aux nouvelles recrues eurent bientôt formé la douzaine. Aussi joue-t-on à merveille, et personne n'a l'air de s'ennuyer. J'ai d'excellents éléments dans ces enfants venus de tous les coins de la France, car il y en a deux du Finistère, un de Nantes, un du Puy de Dôme, un de Lot, un de la Corrège, un de l'Anjou, un de la Champagne, un de la Hte Loire, un du Doubs, un de Lyon. Les vocations ne manquent pas; j'ai déjà refusé 5 ou 6 demandes; et je prévois qu'aux grandes vacances il y aura une vingtaine d'élèves à l'école; ce sera une belle rentrée pour le mois d'Octobre. Heureusement que nous avons des dortoirs dans le haut de la résidence; car notre vieille maison ne suffirait pas. — Il y a des apostoliques dans toutes les classes depuis la 2de jusqu'à la 7me. Le P. Argant disait l'autre jour devant moi à un père de famille qu'il était enchanté de nos enfants. Ils tiennent en général le haut de la classe. La semaine dernière ils n'étaient que 9 apostoliques à concourir avec les pensionnaires et ils ont emporté une croix et 4 rubans. Cette semaine, dans plusieurs classes il n'y a pas eu composition, et j'ai eu cependant deux croix de diligence, deux places de 3e, deux places de 4e et une de 5e. Nos enfants sont très-bien posés au collège. Dès la première composition, un apostolique ayant été premier, fut applaudi par toute la classe. Ils se firent de suite remarquer par leur régularité: « C'est qu'ils ne disent pas un mot, » disait un élève. —

Et un autre : « Les apostoliques ! c'est si haut qu'on ne peut pas y atteindre. » Le R. P. Recteur est bien content ; il trouve que ce sera un bon ferment pour son collège ; mais aussi qu'il est bon et généreux pour ces enfants ! Non seulement il vient souvent les voir au Jésus, mais il a tenu à les conduire lui-même en classe, et il disait aux élèves qu'il allait leur confier un apostolique, mais à condition qu'ils seraient bien bons pour lui. Aussi partout ont-ils été admirablement accueillis, et nos enfants ne tarissent pas sur la politesse des pensionnaires. Les élèves leur ont en effet envoyé à l'envi des livres, du papier, des plumes. Un autre m'envoyait 5 francs dans un morceau de papier avec ces mots : « Pour les petits bretons. Un enfant me faisait généreusement pour l'école le sacrifice de 10 francs qu'il avait reçus en récompense d'un prix d'examen. Enfin un autre offrait généreusement sa montre à un apostolique qui, bien entendu la refusa, disant qu'il n'en avait pas besoin. — Je suis aussi très-content de l'esprit des enfants. Déjà les pénitences au réfectoire que j'ai fait introduire à Avignon, sont ici en honneur. Bras en croix, baisement de pieds, coulpes, tout cela ne fait pas un pli. Pour la petite table surtout, j'ai de la peine à contenter tout le monde : il faut retenir sa place d'avance, encore est-elle souvent prise. Plusieurs font des actes de mortification plus pénibles encore. Enfin, Monseigneur Baudichon, évêque des Iles Marquises étant venu bénir notre chapelle et ayant consenti à donner la Confirmation à un apostolique et la tonsure au surveillant venu d'Avignon, je voulus préparer les élus par un petit acte d'humilité. On avait besoin de se laver les pieds ; j'annonçai que je profiterais de la circonstance au profit de la mortification : que je laverais les pieds à ceux qui devaient être Confirmé et tonsuré et qu'ils rendraient ensuite le même service aux autres. Cela ne souffrit pas la moindre difficulté. Ils lavèrent et baisèrent les pieds de leurs condisciples qui les admiraient en silence. Je jouissais de cette scène. « Oh ! mon Père, me disait le surveillant après la cérémonie, ce n'est pas grand'chose ; Notre-Seigneur l'a bien fait ! » — Le soir, je fis un exercice de modestie en faveur de nos deux privilégiés. Mais plusieurs jaloux de leurs humiliations me demandèrent à passer aussi sur la sellette ; malheureusement il se faisait tard et je n'accordai cette faveur qu'à un seul qui nous vient de Montgazon (petit séminaire d'Angers) et qui est d'une admirable ferveur. —— Vous le voyez, mon R. Père, le bon Dieu est avec nous ; je vous en conjure, priez bien pour notre petite école. ——

A la date du 8 Juin le même Père écrivait : Mes chers enfants font ma joie et ma consolation. Dans le mois de Mai ils ont obtenu 13 décorations ; pour la première semaine du mois de Juin ils en ont déjà obtenu 4, et cependant il y a en tout au plus 9 apostoliques (quelquefois beaucoup moins) à concourir avec les pensionnaires. Aujourd'hui le nombre de mes enfants dépasse la douzaine. Deux Morbihannais me sont arrivés hier soir et ce matin.

Chine. — Mission du Tchéli Sud-Est. — Extraits de quelques lettres arrivées par le dernier courrier à Mgr. Dubar au Gesu. —— Lettre du P. Leboucq, 14 Janvier 1870. —— Notre retraite annuelle s'est terminée le 11 du courant et j'ai repris la campagne depuis deux jours. Je vais baptiser une centaine de catéchumènes au moins dans le N. E. de Hoei-Tchen avant le 1er de l'an Chinois qui arrive cette année le 31 Janvier ; et après la retraite des Catéchistes et des élèves-catéchistes de Lim-Cham-se, à laquelle Votre Grandeur ne pourra assister cette année, je prendrai la direction du S. E. ; il y a beaucoup de monde par là. —— 24 Janvier. — Je suis à Kiao-ho-Chien et je reçois trois catéchistes revenant de l'Est du canal impérial, des sous-préfectures de Nin-Kim, On-Kiao et Com-Honam, j'étais dans ce pays là, il y a six semaines ; et depuis lors il y a encore 500 personnes qui demandent à se faire chrétiennes et parmi elles six familles qui avaient donné leurs noms aux protestants, et (il faut admirer) deux familles de Mahométans ! Il y a aussi dans le nombre plusieurs bacheliers. Les affaires vont trop vite, Monseigneur ; et après le 1er de l'an chinois j'aurai besoin de six catéchistes de plus que cette année. – Aussi gare le budjet !!!

2 Février — Pour la première fois nous échangeons cette année des Nien-li (souhaits et présents de nouvel an) avec tous les onze Ya-men (mandarinats des préfets et sous préfets), de Ho-Kien-fou, dont les rapports avec nous se sont remarquablement améliorés. Hélas ! que nous apporterez-vous d'Europe ? des objets de 20, 25 francs comme gros présents et d'autres de 2, 3, 4 et 5 francs comme accessoires. Je vous rappelle ; car je me confirme de plus en plus que sans tous ces personnages grands et petits, nous glanerons, mais ne moissonnerons jamais !

Lettre du R. P. Gonnet, 15 Février 1870. —— Dans votre dernière lettre du mois d'Octobre que je viens de recevoir (L'hiver est rude et le retard s'explique facilement), Votre Grandeur demandait des nouvelles de nos amis, les mandarins Lin et Li. Nos missives vous auront déjà mis au courant (voir le N° des Missions Catholiques, Vendredi 6 Mai) — Le nouveau préfet ou E.-hi-fou de Ho-Kien-fou n'est pas moins

intime avec le P. Leboucq que son prédécesseur. C'est un homme ferme, capable, dont les Chinois disent beaucoup de bien. Il est venu dîner à la résidence. Tous les sous-préfets du Fou voyant comment leur chef en agit avec nous, s'efforcent de marcher sur ses traces et ils nous rendent de vrais services. Le P. Leboucq a eu un succès monstre à Ho-Kien-Fou à l'époque du 1er de l'an Chinois. Il a été comblé d'honneurs et de présents par tous les Tche-Chien (sous-préfets) qui venaient faire leur visite de bonne année au Tche-Fou. Les Chinois ouvraient de grands yeux et se disaient à l'oreille: "en voilà un à qui il ne ferait pas bon chercher noise. Mais Votre Grandeur sait, à propos de ces présents mandarinaux que plus on en reçoit et plus il faut en donner, ce qui n'est pas une petite difficulté dans ce pauvre pays du Tché-li. Cette année nous avons dû en fournir à une quinzaine de mandarins et pour chacun 8 espèces d'objets! Nous avons fait de notre mieux, mais ce n'était pas brillant: les chandelles, les mornes, les brosses à dents, les petits couteaux, le papier de tapisserie, le savon odorant... ont joué un grand rôle dans nos actes de libéralité. Assurément on pourrait trouver mieux à Paris, et cela à bon marché. Votre Grandeur ne quittera pas sans doute le beau pays de France sans nous procurer une provision en ce genre. —— Depuis quelques jours on répand les bruits les plus sinistres au sujet des Tcham-mao (Rebelles): au Midi on dit qu'ils sont au Nord, et au Nord on dit qu'ils sont au Midi: au fond, on ne sait même pas s'il y en a dans le pays, et l'hiver paraît vouloir se passer sans encombre, malgré la grande misère qui règne au Nord et au Midi; que Dieu daigne nous accorder cette faveur! Nous avons grand besoin d'avoir la paix pour recueillir l'abondante moisson qui se prépare encore cette année. Sur les 39 sous-préfectures qui composent le Vicariat, 16 n'avaient pas un seul chrétien en 1857, et 12 n'avaient qu'une ou deux chrétientés de 5 ou 6 familles chacune. Or c'est dans ces quartiers-là surtout que les néophytes et catéchumènes sont encore cette année les plus nombreux. Mais qu'il y a, par toutes ces sous-préfectures, de millions de païens à convertir! Sans doute nous avons eu l'an dernier un bien consolant et vraiment beau résultat: 2115 adultes baptisés et cela pour une douzaine seulement de missionnaires! Mais quid hæc inter tantos? Si nous éprouvions moins sérieusement ceux qui demandent à se faire chrétiens, nous pourrions en baptiser dix fois plus; mais ne baptisons pas pour baptiser; ce sont des hommes qu'il faut sauver et pour cela il faut des chrétiens non pas de nom, mais de fait. Avec ces précautions vous le savez, Monseigneur, nos néophytes persévèrent; et la preuve en est que sur les 3 à 400 chrétiens que nous comptons comme ne pratiquant pas ou presque pas, parmi nos 18000 baptisés, il y a beaucoup plus d'anciens chrétiens que de nouveaux. Nous continuerons donc à suivre cette voie; mais il nous faut du renfort, et aussi, Monseigneur, que ne pouvez-vous battre monnaie! Le besoin s'en fait vivement sentir. Avec les conversions, il faut multiplier les œuvres, les écoles surtout. Ici à Tcham-Kia-Tchouam, nous avons, outre les deux professeurs du séminaire, ceux des orphelinats de garçons et de filles, ceux des écoles de garçons et de filles du bourg; c'est-à-dire en tout 6 maîtres et 3 maîtresses d'école. Nous nous efforçons aussi d'augmenter le nombre des écoles de pharmacies dans tous les districts; au Midi il y en aura cette année un bon nombre de nouvelles. La retraite annuelle des catéchistes du Nord va commencer après demain, il y en aura environ une soixantaine, dont 20 encore apprentis. Vous le savez, combien de sapèques il faut pendant toute une année pour acheter du millet pour tout ce monde, qui grâce à Dieu a fort bon appétit. La conclusion de tout ceci, vous la tirez, Monseigneur; je vous promets d'avance que nous ne laisserons pas moisir les écus. J'oubliais de vous dire que nous allons aussi ouvrir une école ou plutôt une petite pension pour un certain nombre d'enfants de néophytes ou de catéchumènes, pension gratuite pour eux bien entendu. — Me voilà à peu près à bout de nouvelles. Les chrétiens me parlent souvent de Votre Grandeur, de Rome, du Concile et du Pape. Que Rome doit être admirable dans ce moment! Quel spectacle!

Lettre du P. Petitfils, 17 Février. — Aujourd'hui j'ai interrompu ma mission de Lim-cham-se à cause de la retraite des catéchistes de ce district. C'est le P. Brueyre qui est le prédicateur, et le P. Leboucq le conférencier. Le P. Ki, (prêtre Chinois) se trouve aussi avec nous; il y a donc 4 prêtres auxquels les retraitants peuvent s'adresser. Samedi le R. P. Supérieur y viendra pour la clôture qui aura lieu dimanche. Parmi ces catéchistes tous ne sont pas d'anciens chrétiens; il y en a un bon nombre de néophytes baptisés il y a quelques années; tous sont lettrés; mais il n'y a entr'eux, je crois, qu'une quinzaine de bacheliers dont la majorité sont néophytes.

(N. B. j'interromps un instant cette lettre pour copier un récit que le P. Brueyre écrit à ce sujet à un Père de la Compagnie):
"Voici quelques détails sur la conversion de l'un de ces catéchistes, autrefois diseur de bonne aventure. Je les ai appris de la bouche même du converti. Ngan-houam-Wen, c'est son nom, se faisait passer depuis longtemps pour un homme qui prédit les événements heureux

ou malheureux qui arrivent aux familles. Il s'était adjoint un autre païen intelligent et parlant avec beaucoup d'aplomb. Ce compère le précédait dans les villages par où il devait passer; s'informait adroitement de tout ce qui regardait les familles qui les habitaient; puis prenant note de ses observations, il les transmettait fidèlement, mais dans le plus grand secret, au principal diseur de bonne aventure, et avait grand soin de ne plus reparaître dans ce village. Le prophète arrivait au bout de quelques jours monté sur un chameau; sur son chameau étaient suspendues quelques cages de moineaux. Cet attirail indiquant son métier, à son entrée dans un village, tout le monde, hommes et femmes, vieillards et enfants, s'accourir pour consulter l'oracle. Lui, interrogeant gravement un des demandeurs: « quel est le nom de ta maison, lui disait-il? et après sa réponse, sur un signal donné à un oiseau bien appris, le volatile de son bec tirait un petit billet d'une boite mystérieuse, et le présentait à la personne qui avait consulté. Elle, ne soupçonnant pas de supercherie, l'ouvrait avec empressement, et y lisait à son grand étonnement l'histoire de ce qui s'était passé dans sa famille; l'entière conformité de ces choses avec la vérité, lui faisait croire que celles qu'on lui annonçait sur ce billet comme devant arriver, ne manqueraient pas d'avoir lieu en leur temps. Cette jonglerie était répétée pour bien d'autres familles. Alors le prétendu diseur de bonne aventure recevait une large rétribution, et allait porter ses tromperies dans d'autres villages préparés aussi par son compagnon d'imposture. — Or il arriva qu'un jour cet habile jongleur agit contre nos chrétiens dans une grosse affaire; il eut peur de nous; et cette peur salutaire lui ayant fait reconnaître sa faute, sur ses instances réitérées, Monseigneur l'admit à l'épreuve: et après 3 ans de catéchuménat il fut admis au baptême. Entièrement changé il travaille à gagner des âmes à Jésus-Christ, son instruction et son savoir-faire aidant, il a converti sa nombreuse famille et beaucoup d'autres soit dans son village, soit dans les autres quartiers où il est envoyé par les Missionnaires. Il est ici maintenant en retraite avec une soixantaine d'autres catéchistes. Oh! n'est-il pas consolant de voir ce pauvre homme faisant sa retraite avec autant de recueillement et de fidélité à toutes les prescriptions de ce pieux exercice, qu'en montrerait un ancien chrétien d'Europe! »

Suite de la lettre du P. Petitfils. — Le P. Ki me disait il y a deux jours, qu'il aura cette année moins de baptêmes d'adultes que l'an dernier; il compte néanmoins en faire près de 500. Les PP. Octave et Stevani ont aussi bon nombre de catéchumènes au Midi du Vicariat. Ainsi l'année présente, je l'espère, ne sera pas moins fertile que la précédente. Pour ma part je n'ai encore que 50 baptêmes sur ma liste, mais au Kim-tcheô j'en ai plus de 100 qui m'attendent et que je vais aller faire prochainement. Avec le grand nombre d'ouvriers apostoliques que vous ne manquerez pas de nous envoyer de France, nous allons doubler nos forces, et le nombre des catéchumènes va aussi, sans doute, augmenter.

Lettre du P. Octave, 1er Février. — La nouvelle année chinoise nous laisse quelques jours de repos; et je suis heureux d'en profiter pour venir donner à Votre Grandeur quelques détails sur l'état du district dont je suis chargé. Je ne parlerai pas des anciens chrétiens qui vous sont assez connus; comme vous le savez aussi, dans le terrain que j'ai à défricher, dans les deux préfectures de Quam-pim-fou et de Tai-min-fou, à part la sous-préfecture de Wei-Chien qui comptait plus de 2000 fidèles, les 17 autres, toutes ensemble, n'avaient pas 300 chrétiens il y a 6 à 7 ans. Or c'est surtout dans ces quartiers neufs que les conversions ont lieu. L'an dernier, lors de votre départ pour Rome, nous comptions déjà 12 chrétientés toutes nouvelles. D'autres en bon nombre se forment comme vous allez le voir. Sans doute nous avons eu longtemps à lutter pour obtenir la liberté de paraître et de prêcher dans ce pays, surtout à Quam-pim-fou; mais enfin nous sommes installés dans la ville même et de là nous pouvons rayonner dans toute la préfecture. Je vous ai déjà écrit et le pillage de notre maison au mois de Mai dernier et la réparation solennelle qui nous a été rendue, grâce à la généreuse et énergique intervention de M. le Comte de Rochechouart, pro-ministre de la Légation française à Pékin. Que Dieu le récompense de la grande bienveillance qu'il exerce envers tous les Missionnaires! Depuis lors cependant les païens n'ont pas manqué de chercher à se venger en affichant dans la ville ou semant sur les routes des feuilles remplies d'injures qu'ils savent si bien écrire. Mais le papier ne fait point fortune: les honnêtes gens savent à quoi s'en tenir; et le nombre des catéchumènes augmente en raison direct des moyens pervers que le démon emploie pour empêcher les conversions. Dans la sous-préfecture dont le siège est la ville même de Quam-pim-fou, dans le Tom-nien-Chien, au gros bourg de Leou-hain, j'ai deux petites écoles, tant pour le village et les petites chrétientés environnantes, que pour les catéchumènes de la contrée. — Dans la sous-préfecture de Han-tan-Chien, et à 12 ly (on sait que 10 ly forment à peu près une lieue) sud de cette ville, sur le bord de la petite rivière qui

va à Quam-pim-fou, 20 familles viennent de se déclarer catéchumènes. J'y ai fait deux voyages, et je crois ces gens là sincères. Nous avons préparé un local où s'apprennent les prières et le catéchisme ; un catéchiste y réside à poste fixe ; et plusieurs personnes, j'espère, seront bientôt dignes de recevoir le baptême, ce sera la première chrétienté du Han-tan-Chien. — Au Fei-chiam-chien deux chrétientés nouvelles se forment, et je pourrais même dire sont déjà formées, l'une à 15 ly, l'autre à 30 ly de la ville de même nom ; et dans cette ville nous comptons deux ou trois familles dont les chefs sont déjà baptisés. — La chrétienté de Léou-niü-Kou que Votre Grandeur connaît, au Quam-pim-chien comptera cette année plus de 100 chrétiens ; et celle de Tcham-tom à 3 ly de distance, dépassera probablement 300. Une troisième petite chrétienté s'ouvre présentement à l'ouest de ces deux villages et compte déjà 8 ou 10 familles. Tcham-tom a deux écoles et Léou-niü-Kou aussi, une pour les garçons et l'autre pour les filles, ou plutôt une pour les hommes et l'autre pour les femmes, car nous avons là des écoliers et des écolières de tout âge ; on se fait enfant à l'école de Notre-Seigneur pour gagner le Ciel. J'ai passé la fête de Noël à Tcham-tom ; nous l'avons célébrée du cœur et de notre mieux, mais sans église bien entendu. Vous savez que ces néophytes, comme ceux de presque toutes nos nouvelles chrétientés du reste, n'ont pour réciter leurs prières qu'une pauvre chambre que l'un d'eux prête pour cet usage. Aussi presque tous les chrétiens étaient agenouillés dans la cour, en pleine heure de minuit ! pour entendre la Ste Messe. Quand pourrons-nous bâtir ? Dieu le sait. Les chrétiens ne pourront ramasser une sapèque cette année ; ce sera tout juste s'ils ne meurent pas de faim : point de pluie depuis plus d'un an ! aussi n'y a-t-il pas eu de récolte, et c'est la plus affreuse disette dans ces trois ou quatre sous-préfectures en particulier. Sous le bras de Dieu qui punit, espérons que nos pauvres Chinois apprendront à reconnaître leur Souverain Maître et se convertiront en plus grand nombre ! — Au Kiüi-Tcheō aussi le nombre des chrétiens augmente. Deux chrétientés nouvelles se forment ; l'une à 20 ly Nord-Ouest de Tcham-tom ; l'autre, qui promet beaucoup, à 15 ly Ouest de Li-iao sur la route de Quam-pim-fou et à 40 ly seulement de cette ville. Ce sont des familles aisées et dont la parenté est nombreuse. Ceux qui sont déjà convertis espèrent arriver bientôt à déterminer leurs amis et connaissances à les imiter. Là aussi nous avons deux écoles ; il en faudrait trois ou quatre. Ce sont des écoles qu'on pourrait bien appeler ambulantes, car elles se tiennent tantôt dans un village, tantôt dans un autre ; on y étudie le catéchisme et les prières ; elles produisent d'heureux fruits ; et il faut bien ménager les sapèques hélas ! — A Quam-pim-fou et à Tai-min-fou nous avons deux pharmaciens-médecins qui distribuent des remèdes et baptisent les petits infidèles moribonds. Deux chrétientés se forment au Nord et à peu de distance de Tai-min-fou. — Enfin, Monseigneur, nous avons pu pousser de nouveau jusqu'à Koë-Tcheō auprès du fleuve Jaune ; le seul point important qui restât à occuper au Midi. J'y ai loué une petite maison, ouvert une pharmacie et un petit catéchuménat. Nous compterons là aussi, au milieu de cet épais paganisme, quelques chrétientés, j'espère, lorsque Votre Grandeur reviendra au milieu de nous. Deo Gratias.

Varia. — Quito. — Trait de mœurs des Jivaros (sorte de sauvages de ce pays)

... Nous avons invité, il y a quelques jours, un de ces Jivaros à dîner avec nous, en compagnie de quelques autres Jivaros qui ont été jusqu'à Abanico pour poser les jalons de la nouvelle route. Mais notre convié, le principal des Jivaros, ne prit pas une bouchée de nourriture. Votre Révérence sait-elle pourquoi ? Parceque depuis plus de deux ans il jeûne en expiation d'un crime dont il s'est rendu coupable en donnant la mort à un de ses ennemis. Ce jeûne doit se prolonger jusqu'à la fête du chef de cet ennemi qu'il tient en son pouvoir. Il consiste à s'abstenir, les six premiers jours, de toute espèce de viande et de tout aliment substantiel. Il est seulement permis ces jours là de prendre un quindé ou oiseau-mouche et un guineo par jour, mais de la manière suivante : Les pénitents doivent eux-mêmes faire cuire le quindé dans une marmite qui contient sept ou huit aiguières d'eau de la grandeur de celles que nous avons à Quito. Quand l'oiseau-mouche est bien cuit, les pénitents ne le mangent pas tout entier dans un repas ; mais la moitié le matin, et l'autre moitié le soir. Le guineo doit être le plus petit possible ; on en prend également une partie le matin et l'autre partie au repas du soir. Après ces quelques jours on peut prendre des aliments plus substantiels et des viandes plus fortifiantes comme celle de poule de cerf, etc. On s'abstient toutefois de la viande de porc jusqu'à la fête du chef qui se célèbre deux ans après l'assassinat. Le jour anniversaire, le vieillard qui remplit parmi eux les fonctions de prêtre, leur présente, sans cérémonie, la viande qu'ils trouvent appétissante par excellence, c'est-à-dire, la viande de porc. Le jour assigné

aux convives, nous avons donc fait assaisonner les mets de viande de porc. Voilà pourquoi notre Charupi, c'est le nom du Jivaro, par respect pour son jeûne, n'a jamais consenti à prendre un morceau, malgré nos instances. Enfin il s'est contenté d'un peu de passaya et de café. Voyez, mon R. Père, s'ils sont dignes de compassion ces pauvres hommes qui font tant de pénitences pour expier leurs péchés.

Espagne. — Extrait d'une lettre du P. Orlandis à un Père de Laval. — Je suppose que vous avez connaissance de notre voyage en Espagne. Le Seigneur a daigné le bénir et le rendre heureux. Nous avons jeté les fondements de six résidences dans des villes différentes: et il s'agit maintenant d'établir deux petits collèges; nous verrons si nous réussirons. Croyez-vous que j'ai éprouvé une grande consolation en voyant ce qui se passe en Espagne? Il en est pourtant ainsi. Il y a beaucoup de foi et on en donne des marques extérieures et publiques plus qu'auparavant. A Palma (île de Majorque) j'ai assisté à une réunion de catholiques qui compte plus de 2000 membres. Là, ainsi qu'à Barcelonne, à Valence et partout, j'ai vu beaucoup de personnes chancelantes et indifférentes autrefois, qui sont maintenant bien affermies et décidées pour la bonne cause. Figurez-vous qu'on compte déjà 5000 Juntas catholico-monarchiques dont la devise est: Religion, Patrie, Roi; en outre, il y a 80 journaux qui soutiennent la même cause qui est avant tout l'unité de la foi. En dehors de cette politique catholique, il y a d'autres associations, dont le but exclusif est de travailler pour le maintien de la religion dans les différentes classes de la société: telles sont par exemple « la Jeunesse catholique » et « l'association catholique ». Les premières sont composées seulement de jeunes gens, — les autres de Messieurs et de dames de tout âge. Toutes ces associations sont très-nombreuses et elles comptent parmi elles des personnes des plus distinguées par leur noblesse, leur rang, leur talent et leur vertu. Elles s'occupent à propager l'instruction publique surtout parmi le bas peuple, forment des écoles gratuites, établissent des chaires, des catéchismes, publient et distribuent des livres, de petites brochures, etc, pour combattre les erreurs des protestants et pour expliquer la doctrine catholique. Enfin le mouvement catholico-monarchique est si grand, si important, si majestueux, qu'il jette l'épouvante parmi les méchants, tandis qu'il ranime l'esprit des honnêtes gens. Pendant la semaine-sainte, les solennités de l'Église se sont faites comme de coutume. Les militaires portaient les armes renversées en signe de deuil: ils firent leurs Pâques et visitèrent les églises tout comme auparavant. Mais une des choses les plus remarquables que j'aie vue, c'est sans contredit la 1re Communion pascale des malades retenus chez eux. Quelle magnificence! quelle profusion de fleurs! quelle manifestation de la foi! quels chants d'allégresse! que de larmes de dévotion! Il faut le voir, mon cher Père, pour le croire. Le carrosse destiné à porter le Saint Sacrement était attelé de 8 superbes chevaux blancs aux panaches et aux brides bleues parsemées d'argent. Ce carrosse est tout doré à l'extérieur et tapissé à l'intérieur: il ne sert que pour porter le St. Sacrement. Je n'ai pas pu compter la multitude de voitures de parade qui suivaient le carrosse: et il faut remarquer que c'était dans une paroisse secondaire que la cérémonie avait lieu. Au moment où le Saint-Sacrement parut sur le seuil de la porte de l'église, la musique d'un régiment fit entendre les accords majestueux de la marche royale, et aussitôt la foule de s'écrier avec un enthousiasme religieux indescriptible: « Vive Jésus dans le Saint-Sacrement! Vive l'Église notre mère, etc. Je fis alors comme tout le monde, je poussai beaucoup de cris, mais je versai encore plus de larmes: et je me sentis fier d'être Espagnol. Il y a une petite place devant cette église dédiée à St. Etienne. Les républicains ont là leur club. Ils furent obligés d'orner de tentures leurs balcons comme tous les autres, car autrement ils auraient couru risque d'être assaillis par le peuple. A Barcelonne il n'y a pas autant de manifestation et de magnificence; mais dans les cérémonies religieuses la foule se presse dans toutes les églises, et il y règne beaucoup de piété.

En voilà assez pour cette fois. Veuillez, etc. . . . . Orlandis S. J.

Chine. — Nankin 8 Mars 1870. — A Yang-Kin-pang, l'hôpital européen tenu par les Sœurs de la Charité fait grand bien. Tous les ans, dit le P. Basnian, il y meurt environ 30 catholiques, pas un seul n'a été privé des Sacrements: sur 50 protestants qui y meurent, 15 environ se convertissent chaque année. La première et principale cause c'est après la grâce, la comparaison et le rapprochement que font les malades entre la conduite des prêtres et celle des ministres; puis la charité et la prudence des Sœurs. Quelques-uns ont été ramenés parcequ'ils ont remarqué qu'à Trinity church, on faisait une distinction entre les pauvres qu'on refusait, et les riches qui venaient étaler leur toilette tapageuse; tandis qu'il n'en est pas de même à

l'église St Joseph. La conduite de la Providence est véritablement admirable à l'égard de ces pauvres gens. La plupart ont mené une vie scandaleuse pendant de longues années, ont commis tous les crimes imaginables, plusieurs n'ont pas fait, ou n'ont fait que la première Communion, et par une série de   et de maladies, ils se voient amenés à l'hôpital de Chang-hai, reviennent au bon Dieu et meurent en vrais prédestinés.

Vousi. — Wei-chan est une montagne en face de la résidence, où les principales familles du pays tiennent à honneur de se faire enterrer. Aussi le flanc des collines est-il couvert de Se-tang (maison des morts). C'est là que Li-hong-tchang, ancien vice-roi des deux Kiang, a relevé un temple qu'il a dédié aux esprits de tous ceux qui sont morts dans la dernière guerre des rebelles. Il est composé de trois bâtiments successifs et en amphithéâtre. Celui du milieu renferme dans cinq chambres les tablettes où sont inscrits les noms des guerriers morts pour la patrie: de chaque côté les soldats, au milieu les chefs. Rien de spécial d'ailleurs; ce sont toujours les mêmes ornements, et néanmoins on voit encore avec plaisir ce temple, même après celui de Confucius.

Le Gauche est la seconde source de l'Empire, la première est à Tchen-Kiang: elle coule à travers des rochers naturels et artificiels. Un kiosque gracieusement découpé est à côté, et par devant un petit bassin avec des poissons rouges. Cette source, il y en a plusieurs autres de la même origine, est la plus célèbre: le peuple y jette par superstition des sapèques, des objets précieux. Dans le village de 2 à 3000 âmes, presque tous les habitants fabriquent avec de l'argile ou vendent des idoles des poussahs, des génies, etc. Une magnifique allée d'arbres plusieurs fois séculaires conduisait au principal Se-tang: il en reste encore quelques-uns, les autres ont été détruits par les Tchang-mao. Sur le sommet de la colline voisine est une tour à 7 étages, et décapitée, au milieu des ruines d'une bonzerie: de loin on croirait apercevoir les reste d'un chateau féodal. On peut voir dans une lettre du P. Fournier écrite avant la guerre, la description de ce qu'il y avait alors. Tout le village comme toute la montagne est couvert de Se-tang, la plupart en ruine, quelques-uns se relèvent; on y voit aussi des espèces d'arcs de triomphe dont les sculptures sur pierre en relief sont assez curieuses. Ce sont des grues, des hérons, des oiseaux aux formes insolites, se repliant sur eux-mêmes, des dragons à cinq pattes avec tête semi-humaine, longue barbe, cornes ou oreilles et une queue dont ils s'entourent. A l'extrémité de cette montagne se trouve le cimetière de nos chrétiens et celui de nos anciens Pères. Outre la tombe du P. Guill. Melon, j'y ai vu une autre tombe qu'avec de la patience on pourrait déchiffrer... Je soupçonne jusqu'à nouvelles preuves que c'est celle du P. Certaud, français.

Le Second de la Vénus, dans un de ses voyages a été au Congo jusque dans nos anciennes Missions, il y a encore quelques ruines, mais les indigènes ont perdu le souvenir de leurs anciens Missionnaires: ils ont plus de mémoire au Mozambique, sur les bords des Amazones au Brésil, me disait le docteur en chef de la flotte, les ruines de vos anciennes Missions sont encore grandioses, vous aviez là des établissements complets et vastes pour l'éducation et la civilisation des sauvages du pays: ce qu'il en reste est magnifique.

Le P. Lelec m'a raconté qu'une femme récemment baptisée à On-ho, en allant travailler, trouva dans les champs un enfant exposé moribond; ne sachant pas la formule du baptême, elle lui verse de l'eau sur la tête, en récitant le Pater et l'Ave. Elle en était fort contente lorsque le même jour après midi, au moment où elle prenait un peu de repos, elle entendit une voix lui dire: « Ce que tu as fait ne peut lui sauver ni le corps ni l'âme. » Surprise elle va à la recherche de cet enfant, elle le porte à l'administrateur qui lui confère le baptême, puis elle le nourrit pendant deux mois, et l'enfant meurt. Elle est convaincue que c'est la Ste Vierge qui l'a ainsi avertie.

Sommaire.



Lettres des Scolastiques de Laval.

Août · N° 4. · 1870.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de......

Nos Révérends Pères et nos Très-Chers Frères

P. C.

Amérique méridionale. Equateur. Lettre du R.P. Louis Pozzi, missionnaire du Maragnon, au P. de Bengy à Laval. (Traduction de l'Italien)

Gualaquiza, 19 avril 1870.

C'est le 19 Mars, fête de Saint Joseph, que m'est parvenue à Gualaquiza, centre de la mission, votre lettre du premier Janvier. A sa réception, j'étais à peine de retour d'une petite excursion militaire, entreprise avec une trentaine d'hommes, moitié blancs et moitié sauvages contre une cinquantaine de payens, ennemis de notre foi. En haine de la religion chrétienne, ces barbares étaient descendus de leurs montagnes avec l'intention de massacrer non-seulement tous les chrétiens quelle que fût leur couleur, mais les sauvages eux-mêmes qui, sans être baptisés, se montraient favorables aux enseignements du christianisme. Au point du jour, ils avaient surpris deux maisons de Givari, (c'est le nom de mes Indiens ou, si mieux vous aimez, de toutes les tribus que je dois évangéliser), ils y avaient massacré cinq de ces pauvres sauvages, dont quatre baptisés et le cinquième encore païen; à trois d'entre eux ils avaient coupé la tête, suivant leur horrible coutume, et s'étaient ensuite retirés avec leur abominable trophée. Avertis du danger qui nous menaçait, nous étions partis en toute hâte et nous étions arrivés à 8 heures du matin sur le théâtre du carnage, après avoir été obligés de traverser deux fois le Bomboisa, fleuve assez considérable qui sépare les habitations des blancs de celles des sauvages. Nos ennemis, comme je viens de l'indiquer, n'étaient point là pour nous attendre; ayant eu soupçon de notre arrivée, ils s'étaient hâtés de prendre la fuite. Sur le lieu du sinistre, nous n'avons trouvé d'autres traces de leur passage qu'une maison incendiée et les cinq cadavres dont je vous ai parlé, mais nous avons eu de plus la douleur d'apprendre qu'ils avaient volé, et emmené de force deux femmes et trois enfants. Les meurtriers n'ont pas été contents de cet exploit; nous savons avec certitude qu'ils ont regagné leurs tribus, celles de Mendez et de Batocuma, avec le dessein de revenir accompagnés d'un plus grand nombre d'Indiens, et de nous surprendre ici même à Gualaquiza. Comme vous le voyez, un grand événement se prépare; aussi, depuis quinze jours sommes-nous continuellement sous les armes, et prêts à nous défendre. Pour moi, supérieur religieux de cette petite mission naissante, et gouverneur civil de la tribu, (pauvre gouverneur qui, outre les sauvages, n'a maintenant à sa disposition qu'un capitaine, un lieutenant et vingt-quatre soldats, envoyés par le gouvernement depuis notre dernier malheur) je suis sans cesse en

mouvement

et j'ai des intérêts bien différents à ménager. Tout en m'efforçant de ne point exciter les agresseurs qui sont nos ennemis sans doute, mais aux yeux desquels cependant j'espère faire briller un jour la lumière de l'Evangile, je dois veiller à ce que les sauvages et les blancs de Gualaquiza ne soient plus exposés à un désastre semblable à celui qui vient de nous atteindre. Par ce simple récit, mon R. Père, vous pourrez comprendre la nature de la mission confiée à mes soins, et vous convaincre de cette vérité que mourir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes peut aisément être le partage d'un apôtre du Maragnon, et plus spécialement encore d'un missionnaire de Gualaquiza. Et maintenant, mon Révérend Père, vous attendez sans doute de moi quelques détails sur mon établissement dans ma nouvelle et chère mission, car lors de ma dernière lettre, je n'avais pas encore quitté la capitale de l'Equateur. Je vais, en peu de mots, m'efforcer de vous satisfaire. Gualaquiza est à quatre journées seulement de la ville de Cuença, mais pour s'y rendre, il faut traverser des montagnes, et les chemins y sont plus affreux qu'on ne saurait le dire, surtout après les pluies qui, dans nos contrées, sont journalières. La boue remplit les routes à une telle profondeur, que les mules, pendant des heures entières, y sont, pour ainsi dire, enterrées jusqu'au poitrail. Il n'est pas rare de voir les pauvres bêtes fatiguées de leur cavalier, le jeter à l'improviste sur cette couche molle et fangeuse. Gualaquiza est situé à 3°,31' de latitude méridionale, et à 0°,28' de longitude orientale (suivant le méridien de Quito) Le climat y est généralement très-sain; les maladies, et plus spécialement les fièvres, y sont très-rares, et grande cependant y est l'humidité. Les raisons de cette humidité sont faciles à comprendre. La partie de la République de l'Equateur où je me trouve en ce moment, longe une immense forêt, qui s'étend du Pacifique à l'Atlantique, et dans laquelle jamais les hommes n'ont pénétré; il en résulte que les pluies sont continuelles comme je vous le disais, et que chaque nuit de toute part et invariablement, un épais brouillard nous environne. Le froid cependant, comme vous allez en juger, est loin de sévir avec intensité. Cette année, pendant les mois de Février et de Mars, mon thermomètre, toujours mis au nord, toujours gardé parfaitement à l'ombre a marqué, un grand nombre de fois 30, et 33 degrés centigrades de chaleur. Exposé au soleil pendant une dizaine de minutes, il montait jusqu'à 55. Il faut dire que pour nous, ces deux mois sont des mois d'été. Ici en effet, cette saison commence au mois de Décembre, pour finir au milieu d'Avril. Les autres mois sont nommés mois d'hiver, parceque les pluies y sont incessantes et que la chaleur ne dépasse pas 22 ou 24 degrés. Aux désagréments causés par la chaleur et par la pluie, s'en joint un autre qui mérite d'être signalé: c'est celui d'avoir sans cesse à se préserver de la cruelle piqûre des moustiques. Je ne dois qu'à la longueur et à l'épaisseur de ma barbe, l'intégrité de ma figure. Il y a environ une quinzaine d'années, des habitants de Cuença vinrent s'établir à Gualaquiza pour y cultiver le coton et les cannes à sucre; ils y construisirent 20 ou 30 maisons de bois, et chassèrent de l'autre côté du fleuve Bomboisa les sauvages qui habitaient la contrée qu'ils venaient d'envahir. Tout d'abord cette injuste expulsion fit naître contre les blancs, dans le cœur des sauvages, une haine violente, et dans plusieurs circonstances, ils ne craignirent pas de les surprendre et de les mettre à mort. Mais depuis, leur soif de vengeance s'est un peu calmée; ils se sont familiarisés avec les blancs et leurs rapports avec eux sont devenus plus sûrs et plus faciles. Cet heureux résultat est dû au zèle d'un excellent prêtre de Cuença, nommé Torres qui, pendant quelques années vint habiter Gualaquiza, et baptisa tous les petits enfants Givari qu'il rencontra sur son passage. Malheureusement, ce bon prêtre ne sachant

point la langue des Sauvages, fut dans l'impossibilité de les instruire; et ces enfants qu'aujourd'hui je rencontre jeunes gens ou hommes formés, n'ont du chrétien que le baptême; ils n'ont pas la moindre idée de Jésus-Christ Notre Seigneur; pas la moindre idée de la Très-Sainte Vierge; ils ne savent pas le premier mot de nos saints mystères, et ne soupçonnent même pas ce qu'est la religion chrétienne. La tribu de Gualaquiza n'est point considérable, et la veille de l'Epiphanie, qui fut le jour de mon arrivée au milieu de mes chers sauvages, je n'ai guère trouvé ici que quatre-vingt Givari, y compris les femmes et les enfants. Les jeunes gens les plus robustes étaient venus à notre rencontre, armés de leurs flèches et revêtus de leurs habits de fête; le reste de la population nous attendait dans la maison du planteur qui devait nous offrir, à notre arrivée, le bienfait de l'hospitalité. Après que chacun nous eut, à tour de rôle, ou pressé ou baisé la main, les femmes nous offrirent des fruits de platane et des racines de fuca. (Ces racines ont la forme d'une grosse betterave allongée, et sont très-farineuses: cuites dans l'eau, elles servent de pain; on n'en connaît point d'autre dans ces contrées; et souvent même, avec les fruits du platane, elles sont l'unique substance, dont il soit aisé de se nourrir. Comme je vous l'ai déjà dit, parmi nos sauvages, il en est une moitié qui a déjà reçu le saint baptême; les autres, c'est-à-dire les vieillards et presque toutes les femmes et les enfants sont encore infidèles. De ma main, j'ai baptisé deux pauvres petites créatures, âgées d'un an ou environ, et cela sur les instances de leurs parents qui cependant n'ont point eu le bonheur de renoncer au paganisme. Les hommes ont ici pour tout costume un morceau de toile, couleur jaune foncé, d'un mètre à peu près de longueur et d'un demi-mètre de largeur dont ils se couvrent le corps depuis les reins jusqu'aux genoux. Pour les femmes, le morceau d'étoffe est plus long: elles le font remonter de manière à se cacher le dos et la poitrine, ne laissant à découvert que les deux bras et l'épaule gauche. Je ne parle pas des petits bambins qui ordinairement sont costumés à la façon de notre premier père. Déjà, grâce à ma grande munificence, un certain nombre d'hommes et d'enfants portent des chemises de couleur, qu'ils ont reçues de ma main avec une extrême satisfaction; les autres voudraient aussi en posséder et me font à cet effet de continuelles instances; mais ma provision est hélas! épuisée, et je ne puis les satisfaire. Si quelques respectables dames pouvaient me faire cadeau de plusieurs chemises en percaline rose, affectant la forme d'une blouse, plutôt que celle d'une chemise ordinaire, longues de 70 ou 80 centimètres, pour les grandes personnes, et un peu plus courtes pr. les enfants, ce serait de leur part un acte de charité que le Ciel, j'en suis sûr, ne laisserait pas sans récompense. Les Givari ont coutume de se peindre la figure et le reste du corps, au moyen d'une graine dont ils extraient une couleur rouge, mais tirant sur le jaune, et de tracer sur ce fond rouge uni quelques longues lignes noires. Ce magnifique accoutrement est surtout de rigueur à l'époque des fêtes solennelles ou lorsqu'ils s'apprêtent à combattre les ennemis de la tribu. Ils laissent pousser leurs cheveux, comme ailleurs les femmes ont coutume de le faire, et ils en forment une seule et longue tresse à laquelle, lorsqu'ils n'ont point à travailler, ils attachent le plumage de plusieurs magnifiques oiseaux, par eux abattus, avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'ils vont en guerre, et quelquefois aussi pendant les fêtes solennelles, ils suspendent à la tresse dont je viens de parler, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leurs mains. Ces têtes, ils savent les dessécher avec un art si merveilleux, ils savent les réduire d'une façon si surprenante, qu'ils leur donnent, le croiriez-vous, les dimensions d'une grosse pomme. Pour obtenir ce résultat, ils enlèvent tous les os de la tête soumise à leurs

opérations,

mais ils n'en laissent pas tomber un seul cheveu, et leur conservent parfaitement leur première physionomie. Une de ces têtes s'est vendue à Paris, il y a une huitaine d'années, au prix de 1500 Frs. Si je puis m'en procurer une, ce qui peut être sera facile maintenant que je travaille à éloigner nos sauvages de ces actes de barbarie, je l'enverrai en cadeau à l'excellent Mr M. xxx, l'insigne bienfaiteur de la mission du Maragnon. Les armes des Givari sont ordinairement de longues lances de fer ou de cionta, bois noir extrêmement dur, et d'autres lances faites avec le même bois, mais beaucoup plus petites qu'ils jettent à une grande distance, avec une merveilleuse dextérité. Quelques-uns d'entre eux portent aussi dans l'intérieur d'un long roseau des flèches empoisonnées, qu'au moyen d'un souffle puissant ils dirigent avec beaucoup d'adresse contre leurs ennemis; ils ont de plus des boucliers de forme ronde, d'un mètre environ de circonférence, et fait avec un bois si dur, qu'une lance en fer, quel que soit l'effort du bras qui la dirige, ne peut les traverser. A la guerre, ils portent sur le front, ou une couronne de peau de singe, ou un diadème fait avec les plumes des plus beaux oiseaux du pays. A leur cou, pendent des chapelets, composés de petites graines blanches mêlées de dents de singes et de tigres. Sur les épaules, depuis le cou jusqu'à la ceinture, ils étalent de très-longues guirlandes de petites graines noires, auxquelles viennent s'enlacer quelques autres chaînes de très-grosses graines blanches et rouges. Leurs oreilles sont percées et de part en part traversées par de petits roseaux, longs d'une vingtaine de centimètres et larges de quatre ou cinq. Ces roseaux, dont la pointe est ornée de différentes plumes d'oiseaux, leur pend sur la figure. La taille des femmes est plutôt petite que moyenne; celle des hommes au contraire dépasse la moyenne. Tous, ils ont une constitution forte et saine, qu'ils conservent admirablement, à ce qu'il paraît, par le moyen que je vais dire. Tous les matins, à leur lever, ils prennent une infusion d'huainsa, herbe célèbre, qui leur fait sans effort rejeter tout ce que, pendant la nuit, il ne leur a pas été possible de digérer. Ils vivent de leur chasse, de leur pêche, et aussi de la chair de porcs, dont ils élèvent de magnifiques troupeaux. La langue des Givari est des plus difficiles, d'abord à cause de la prononciation, où les lettres aspirées jouent un grand rôle, et ensuite et surtout parceque jusqu'à ce jour, elle a été complètement ignorée des hommes civilisés. Personne n'a jamais essayé de la fixer par une grammaire ou par un dictionnaire; elle diffère complètement de la langue Kicina qui est la langue générale de tous les Indiens habitant la partie orientale de l'Equateur. L'enfant Givari apprend la langue de la bouche de son père et de sa mère, et comme ses parents prononcent souvent très-mal, lui aussi il rend d'une façon très-incorrecte, la prononciation des mots dont il se sert; il en résulte que si vous demandez à plusieurs sauvages comment un mot, le mot dormir par exemple, se prononce dans leur langue, le premier vous répondra : Canasta; le second vous dira : canarte, et le troisième : Canastahé, en aspirant fortement l'h.... Ces variantes, comme vous le comprenez, mettent en quelque sorte dans l'impossibilité de savoir, non-seulement quelle est la parole primitive qui, dans la langue des Givari, rend l'idée qu'on cherche à exprimer, mais aussi quelles sont les finales dans la déclinaison ou la conjugaison des noms, des temps et des personnes, quels sont les différents genres, quelles terminaisons distinguent le singulier du pluriel &a &. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, je suis parvenu à recueillir environ deux cents mots. Avec l'aide de Dieu, j'espère surmonter cette difficulté qui est bien certainement une des plus graves qui puisse

se dresser en présence de l'apôtre envoyé pour la première fois au milieu des sauvages. Par bonheur, quelques uns de mes Givari savent quelques mots d'espagnol, et ce léger secours n'est point à dédaigner. L'année dernière, pendant mon séjour à Rome, j'ai lu dans le recueil intitulé : museum des missions catholiques qui s'imprime à Turin, le Pater noster traduit par le P. de Smet, en cinq des différents idiômes en usage parmi les sauvages du nord de l'Amérique; si vous pouviez mettre la main sur ce numéro ou sur quelque journal français dans lequel la traduction du P. de Smet a été reproduite, vous seriez bien aimable de me l'expédier au plus tôt, elle pourrait peut-être m'être d'un grand secours. J'examinerais si la langue de mes sauvages a quelque relation avec ces langues déjà connues, et dans le cas de l'affirmative, je prierais les missionnaires du Nord, de me fournir des renseignements et de m'aider dans l'étude de la langue des Givari. Je vous demanderai aussi de m'envoyer les lettres de Vals et de Laval, par le père procureur des missions espagnoles qui, chaque mois, fait parvenir la Civiltà cattolica au R. P. Franco, Recteur du Collége de Cuenca. Les lettres de nos missionnaires seront pour moi un encouragement, elles me diront de quelle manière je dois m'y prendre pour bien fonder une mission. Quand je suis arrivé à Gualaquiza, nous n'avions ni église, ni demeure; mais en quinze jours de travail sans maçons et sans ouvriers, aidé seulement de divers instruments que m'a procurés à mon départ l'excellent Mr Edouard M6xxx, j'ai pu fabriquer une petite maison de bois qui, pour le moment, sert aussi de chapelle, j'ai déjà préparé une partie du bois qui doit me servir à construire notre église. Cet édifice me coûtera pour le moins 1500 francs; je n'ai point encore cette grosse somme à ma disposition, mais je compte pour la recueillir sur la Providence et sur la charité des habitants de l'Equateur. Si je l'osais, mon Révérend Père, je vous dirais que de la France, toujours si généreuse, j'attends avec l'aide des Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, un ostensoir, une chape, un encensoir, des chandeliers, des étoffes pour orner l'autel, des franges, du papier d'or et d'argent, car ici, grâce à l'humidité, tout vernis et toute fausse dorure se noircissent à l'instant; du papier marbré, des chapelets enfin, mais d'assez grande dimension, parceque nos bons sauvages ont l'habitude de les porter au cou. Tous ces objets ne pourraient s'acheter dans les environs qu'avec une extrême difficulté, et le prix en serait vingt fois plus considérable qu'en France. Vous allez en juger. Un vase de porcelaine des plus communs, si je voulais m'en procurer un pour y mettre des fleurs, me coûterait vingt, trente et même quarante francs. Je vous remercie de la caisse que vous avez eu la charité de m'expédier, bien qu'elle ne soit point encore arrivée jusqu'à moi. Si votre zèle vous inspire de me faire un nouvel envoi, vous pourrez en toute sécurité le faire parvenir à l'adresse suivante: Mr Coronel à Guayaquil, pour le P. Louis Pozzi, missionnaire de Gualaquiza. J'aurais le plus grand désir d'écrire à Mr Edouard M6xxx, mais hélas! j'ai presque entièrement oublié le français; soyez au moins assez bon pour lui communiquer ma lettre; dites lui, dites à sa famille que si dans les forêts du Maragnon, on peut appaiser par l'offrande de l'Agneau immaculé la divine justice dont les insondables conseils avaient jusqu'à ce jour caché la lumière de l'Evangile aux yeux de ces pauvres sauvages; que si les Missionnaires ont une cabane et commencent à bâtir une église, ces heureux résultats sont dus à la générosité avec laquelle il nous ont offert et l'autel portatif et les instruments qui nous faisaient défaut; dites leur que non seulement je ne laisse passer aucun jour sans me rappeler leur souvenir au divin Sacrifice, mais que bien des fois je l'offre à Dieu le Père pour leurs besoins et spirituels et temporels; dites leur enfin que je les prie d'agréer en mon nom et au nom de mon compagnon d'apostolat, le P. Garcia-Rose, Italien comme moi, l'hommage de nos profonds respects et de notre éternelle gratitude. —— Adieu, mon très cher Père.... Croyez, ... etc.....

P. S. Mon harmonium fait merveille auprès des Indiens ; ils viennent m'entendre avec un incroyable empressement. La seule promesse d'un petit air, me fait obtenir ce qui autrement me serait refusé. Je dois le respect dont m'entourent ces pauvres Sauvages d'abord à mon instrument de musique, ensuite aux dimensions de ma taille et enfin aux poils de ma barbe qui comme vous le savez, est blonde et très-épaisse tandis que parmi eux la barbe est rare et presque toujours de couleur noire. —— Dans une prochaine lettre je vous communiquerez les observations qu'une plus longue étude m'aura permis de recueillir. —— Adieu encore, etc.

Chine. —— *Conclusion des affaires de Ngan-Kin.* —— Dans nos Lettres précédentes on a vu que nos Missionnaires, profitant de l'expédition de M. de Rochechouart avaient réclamé aux autorités Ngan-Kinoises des terrains pour bâtir. Les premières démarches furent faites le 10 Février : les Chinois promirent, accordèrent, puis refusèrent et finalement le 19 Mars nos Pères n'avaient encore rien conclu. — A cette date le R. P. Seckinger nous écrit: ...« Notre confiance en St. Joseph à qui forces prières étaient adressées redoublait au milieu de ces embarras. Le jour de la fête de notre St. Protecteur à midi, la corvette française le Coëtlogon commandant M. Regnault de Prémesnil, jetait l'ancre devant Ngan-Kin. Aussitôt nous étions mandés à bord pour donner des informations. La vue de ce navire de guerre intrigua vendeurs et mandarins. A notre retour, chacun de venir auprès de nous et de demander ce que ces Messieurs voulaient avec leurs gros canons. — « Ce que ces Messieurs veulent avec leurs gros canons est bien simple, ils veulent savoir si vous allez « bientôt en finir avec toutes vos tracasseries. Vite déclarez vos derniers prix et que ce soit une affaire réglée. » Nous ne fûmes pas obligés de répéter la motion, le coup avait été porté, les vendeurs se rendaient à des conditions satisfaisantes, les mandarins acceptaient. Le surlendemain le Coëtlogon s'éloignait de nos rives, ô Providence ! —— Le mesurage et la plantation des bornes souleva de nouvelles oppositions. L'absence de tout cadastre et de tout titre ainsi que la rapacité des plus forts ne permit pas de les écarter de prime abord. Il fallut deux fois dissoudre nos réunions sans conclure. Il s'agissait aussi de dresser d'avance la forme du contrat. Les mandarins ne voulaient pas admettre certaines expressions que les leçons du temps passé nous disaient nécessaires. Par exemple ils avaient horreur d'écrire qu'ils vendaient un terrain en ville et le donnaient à un Missionnaire Européen pour y bâtir une église et que ce terrain pourrait être modifié à volonté. Nous tenions trop à ces mots pour lâcher prise, et nous croyions tout achevé quand éclata une bourrasque capable de tout anéantir. On était venu nous annoncer que le Tché-thien avait mis le Tipo en prison, qu'un de nos entremetteurs avait été frappé et que les satellites recherchaient les vendeurs pour leur redemander leurs arrhes. Qu'y avait-il eu ? Nos gens désireux de nous voir une plus belle porte d'entrée et aussi certains murs plus réguliers avaient par l'entremise du Tipo engagé les voisins à nous céder quelques pieds de terre pour régulariser certains points. Le Tché-thien s'y opposa en commentant les actes de violence précités. Nous eûmes beau faire, il fallut renoncer pour le moment à ces idées de régularité et accepter le terrain tel quel ou tout perdre. Le lendemain le calme s'était rétabli et nous pûmes traiter en paix la dernière question de toute la plus délicate : qui paiera le surplus du prix d'achat sur la somme mise en réserve ? Nous avions des raisons si plausibles pour ne pas accepter cette dernière charge au moins avant d'avoir consulté à Chang-hai que les mandarins allèrent en parler au Fou-té. C'est lors que ce noble gouverneur se levant de son siège prononça une décision qui le peint au vif: « Allez, vous êtes tous des imbéciles, dites à cet Européen qu'il n'entend rien à nos usages, dites-lui de ma part qu'il paiera immédiatement sans plus rien objecter. La raison : c'est que je le veux moi Kié-sen-nqué-pa-tou-lo-yn. (C'est son nom tartare). Le maître avait tranché. — Alors le Tao-tai convoqua une dernière fois tous les mandarins de la ville et les délégués du Vice-roi à son tribunal. Nous écrivîmes en français et en chinois les titres du contrat. Quand ils furent signés nous les munîmes de nos sceaux respectifs. Chaque partie en prit une copie et tous me reconduisirent à ma chaise où nous nous saluâmes une dernière fois. C'était le 27 Mars 1870. —— Ainsi donc, grâce après St. Joseph, à l'initiative de son Excellence notre chargé d'affaires à Pékin, puis aussi à l'appui de la marine française toujours si prête à soutenir les bonnes causes, le brigandage dont nous avons été victimes à Ngan-Kin a été noblement réparé.

Lettre du P. Royer au P. Pitot. —— *Tchin.— En barque 5 Mai 1870.* —— Le 29 Avril au matin je quittais ma barque pour franchir les montagnes de Tchin et pénétrer dans le Quanté tchen. Jamais Missionnaire n'y est encore entré. Permettez-moi quelques détails. Ils vous montreront combien le Missionnaire peut jouir ici des délices de la pauvreté Évangélique. Je récitai ce jour là mon itinéraire cette belle pièce qui donne des forces au Missionnaire sans abri et sans ressource. Arrivé à Ngan-Shoné, ma joie fut grande. Avec quelle consolation après

une lieue environ de marche, je m'arrêtai pour considérer le beau pays de Tchin que je quittais. Je me trouvais sur une des hauteurs qui dominent les vallées de Tsan-tsu, bourg assez considérable où j'avais laissé ma barque. Ce bourg de Tsan-tsu se trouvait à mes pieds, entouré d'une enceinte de montagnes et de collines, éloignées d'environ une lieue. Des ruisseaux et des torrents s'échappent des vallées en tous sens et viennent former la belle rivière de Tsan-tsu, la profondeur de cette rivière permet aux barques de remonter jusqu'au bourg même. Des centaines de barques vont et viennent. Un peu plus loin vous apercevez les lacs de Tchin, le Ti-hou et le Ti-Kieu. Tout le long de la route, pavée en pierres-marbre du pays et en cailloux, nous rencontrions des mulets, des ânes, des brouettiers, chargés de batonnets de bambous, de cercles de bambous, de bois précieux et surtout de Tsou-sen. C'est le temps de la récolte de ces asperges de Chine dont une seule pèse 1, 2 et 3 livres. C'était un spectacle des plus curieux de voir tous ces montagnards chargés eux-mêmes de leurs fardeaux, (3 et 4 cents livres) conduire leur brouette à travers ces chemins montueux. A Tsan-tsu nous n'avions pu nous procurer des baudets! Pourquoi cela? demandai-je à mon catéchiste, en voilà par centaines. — Actuellement, me dit-il, impossible de s'en procurer, les baudets, mulets, chevaux doivent transporter les Tso-sen, (asperges, bambous) c'est le temps de la moisson pour les montagnards. Ce qui est vrai: il est défendu pendant tout le temps des Tso-sen de se servir des mules pour transporter les voyageurs. Mais avançons dans la montagne, voyez-vous tous ces pics qui se déroulent devant vous à perte de vue. Oh! que les œuvres du Créateur sont admirables, et que les choses visibles sont capables de vous faire connaître les invisibles. Je n'ai point manqué sur mon chemin de parler de Dieu à ces pauvres gens, et surtout dans certains hôtels où l'on entre pour se rafraîchir et se reposer. Inutile de vous dire que ma vue, ma présence a été tout un événement dans les quatre villages que j'ai traversés, pendant l'espace de 5 lieues: Ces pauvres gens étaient tout ébahis de voir un Européen. Ils sont simples, bons, laborieux comme les gens des montagnes: pauvres, sobres, habitués à la vie solitaire. Quand le soleil se trouvait au-dessus de ma tête, vers l'heure de midi, je me trouvais à mi-route, au beau milieu des plus hautes montagnes, dans une vallée étroite, où il n'y avait que le sentier et le torrent avec une petite vallée d'une centaine de mètres de chaque côté. Puis, à perte de vue, au-dessus de la tête, des montagnes à pic, chargées de bambous, couvertes de forêts de sapins, puis des ruisseaux, des torrents, des rapides, et le bruit des eaux des cascades se mêlant aux chants mélodieux d'oiseaux qui rendent le pays encore plus agréable. Je ne puis trouver de rapprochements avec ce que j'ai vu en France. Un seul endroit approche du panorama que j'avais sous les yeux, c'est, (pardonnez à ce souvenir) la vallée de Valéristal et de Saverne, dans la Lorraine et l'Alsace. Bref, mon estomac m'avertissait qu'il fallait dîner. J'avais acheté quelques pains à Tsan-tsu... Ma table fut bientôt servie. Je m'assis sous l'ombre de grands arbres, les hêtres de ce pays, sur le bord d'un torrent. Que c'était pittoresque! Je n'ai jamais fait pareil festin quoique celui-ci fut bien frugal! de l'eau du torrent et du pain! C'était le dîner de St Hilarion et de St Antoine dans le désert, sans rapprochement aucun. Trois lieues plus loin et nous étions encore dans la province du Kiang-sou. Cependant après environ une demi-lieue, nous arrivions sur une petite hauteur d'où l'on entre dans le Ngan-houei... Les eaux se dirigeaient vers Quanté-tchen. Je fus saisi au fond de l'âme d'un sentiment inexprimable de joie, que je ne pus m'empêcher de témoigner extérieurement. Je m'agenouillai et récitai un Ave Maria, consacrant le Quanté-tchen à ma bonne Mère. La joie me faisait oublier les fatigues: Nous étions dans le Quanté-tchen: mais où aller? Où sont les chrétiens? Où coucherons-nous? Demain où pourrons-nous offrir le St Sacrifice? toutes questions auxquelles il m'était difficile de répondre. Plein de confiance en notre Etoile, la Vierge bénie, nous avancions toujours. Le soir au coucher du soleil, nous avions déjà traversé 2 villages du Quanté-tchen, quand un homme s'approche de nous et vient me faire le salut ordinaire à nos chrétiens, au beau milieu du chemin: il frappe la terre de sa tête: « Ah! le Père, le Père, et des larmes coulaient de ses yeux et des miens. C'était le chef de la famille chrétienne que je venais chercher au Quanté-tchen. Le bon Dieu lui avait inspiré, disait-il, de sortir pour aller se promener: c'était son bon Ange qui l'avait guidé. Nous-mêmes, nous avions bien prié nos bons Anges et tous les Anges gardiens de Quanté-tchen de guider nos pas; et ces bons Anges ne nous ont pas fait défaut. Nous étions à un quart d'heure du village d'Antsen, résidence de notre chrétien. Quelle joie pour la famille, la mère et les enfants. « Le Père, le Père! s'écrie-t-on aussitôt". Le chef de la famille me cède son lit et sa chambre: elle n'avait encore ni porte, ni fenêtre, ni chaise, ni table; car tout est à l'apostolique dans ce pays. Antsen est le premier poste chrétien où le bon Dieu descendra pendant le St Sacrifice, le 30 Avril, fête de Ste Catherine de Sienne. Je disais cette première Messe dans une bien pauvre chapelle, autre crèche! J'avais six chrétiens pour auditoire: c'est le grain de sénevé de l'Evangile: bientôt il deviendra un grand arbre: les dispositions des païens sont bonnes; rarement je les ai trouvés aussi dispos, aussi prêts à écouter la parole de Dieu. Pendant les trois jours que je demeurai à Antsen, ma chambre n'a pas cessé d'avoir des visiteurs.

Quanté-tchen, comme le district de Ning-Koué-fou, est peuplé par les émigrants du Hou-nan, du Hou-pé, du Honan, du Ngan-houei ouest, nord du Kiang-sou et du Tché-Kiang. Presque toute la population indigène a été détruite par les rebelles (Tcham-maos), ou est morte de faim, du temps de la rebellion. Ainsi le bourg d'Antsen, où est notre famille chrétienne, avant les rebelles avait 300 familles, environ un millier de personnes : actuellement il n'y a que dix personnes du pays, une femme et neuf jeunes gens. Les 50 autres familles du village sont toutes des émigrés. Le mandarin de Quanté-tchen vient de publier un Kao-ze (relevé), où il dit : « Dans tout le district de Quanté-tchen actuellement, il n'y a que 4000 indigènes : tous les autres, environ 300 000 habitants viennent des autres provinces. » Nous n'avions aucun chrétien dans le Quanté-tchen. Actuellement nous en avons, à ma connaissance, dans trois endroits : à Antsen, 6 ; à Can-ton-tsen, une lieue plus loin, 2 ; à Chin-Kia-tsen, 4 lieues plus loin, 10. Dans ce dernier endroit, une centaine de chrétiens du Houpé, doivent venir. Voilà donc le bon grain semé. Notre visite a consolé, fortifié nos chrétiens, deux familles se sont déclarées catéchumènes :. Deux petits enfants païens moribonds ont été régénérés ; ce sont les prémices de la Ste Enfance au Quanté-tchen. J'ai pu acquérir une modeste maison de trois chambres à étage : elle n'a que le toit et les trois murs... Il faut donc encore lui donner un mur, des fenêtres, des portes et un lit, une chaise, une table, etc, etc. Je n'ai donné que 20 francs d'arrhes, ce qui me restait dans la bourse : au mois de Septembre, il faut payer le reste. Ô mon bon et Révérend Père, si vous trouviez quelques bonnes âmes qui voulussent contribuer à la fondation de cette nouvelle chrétienté du Quanté-tchen. C'est une petite aumone qui procurerait une bien belle couronne au donateur.

Extrait d'une lettre du P. Lelec au R. P. Olive. —— Ou-Hoo, 4 Avril 1870. —— « Les difficultés que l'on m'a faites à la douane de Ou-Hoo à propos des bois de construction que j'avais emporté avec moi de Nan-Kin et les renseignements qu'on m'a demandés sur le lieu où je comptais les employer et mille petites vexations particulières, me faisaient craindre que cette affaire n'en resterait pas là. C'est ce qui est arrivé. Du reste j'étais sans inquiétudes sérieuses, ayant agi partout avec la plus grande franchise, offrant de payer si on le désirait, faisant seulement observer que partout ailleurs on nous laissait passer gratis, sachant bien que nous ne faisions pas le commerce, mais des bonnes œuvres .... Depuis le 27 Mars, jour de mon arrivée, jusqu'au 1er Avril il n'y eut rien de nouveau. Le soir de ce jour un administrateur de Tchang-Kia-tang vient tout ému me trouver et me dit : « Père, il y a des affaires. » Il me raconte qu'un membre du tribunal est venu à Tchang-Kia-tang demander des nouvelles des bois apportés (c'était le lieu que j'avais indiqué comme le plus connu), qu'un mandarin supérieur de la douane de Ou-Hoo, nommé Ouan, ancien Tao-taï, a porté l'affaire au tribunal de Tché-Chié, et qu'on s'était emporté en invectives contre les chrétiens qui embrassent la religion des diables d'Europe. » Sur l'avis de Li-tchan-Ken et des administrateurs, je renvoie notre homme en lui disant de répondre simplement s'il reçoit encore de pareilles visites que je suis à Tze-Kia-Kiao, et s'ils ont des réclamations à faire de me les conduire poliment jusqu'au lieu de ma résidence. — Le 2, aucune nouvelle. Mes gens pensent que tout est terminé et que le mandarin a voulu simplement s'assurer de la véracité de mes paroles. Pour moi connaissant les dispositions hostiles de ce dernier, je suis convaincu qu'il n'en restera pas là ! —— Le 3, Dimanche de la Passion, jour vraiment bien choisi, deux chrétiens de Tchang-Kia-tang m'arrivent vers 10 heures à moitié morts de peur, et pouvant à peine parler. Ils me racontent que le mandarin en personne suivi d'une vingtaine d'hommes est dans le Kon-sou, que les soldats ont brisé l'autel, que la statue de la Ste Vierge a été emportée par l'ordre du mandarin, et que des chrétiens vont être conduits en prison. Ils ajoutent que le Tché-Chié, comme son Eull-yé, les a vivement repris de s'être faits chrétiens et d'écouter les diables d'Occident .... qui leur font bien quelques aumones pour les attirer à eux, mais qui n'en sont pas plus riches pour cela, comme le prouvent leurs pauvres habits, ils sont en effet presque tous en haillons dans cette chrétienté. Il leur défend de commencer ou de continuer toute construction jusqu'à ce qu'il ait reçu des ordres du Tsey-tay, ou du Fou-tay, ou du Tao-tay. Les administrateurs répondent qu'ils obéiront au Père, en ce moment à Tze-Kia-Kiao... et les messagers m'annoncent que le mandarin ne tardera pas à arriver. —

Vous pouvez facilement juger de l'impression produite par de telles nouvelles sur mes chrétiens. Je réunis mes administrateurs pour prendre conseil sur ce qu'il y a à faire. Tous sont d'avis que je dois attendre la visite et ne pas aller à Tchang-Kia-tang. Tout le monde se met en prières, et moi-même je dis un bon Memorare à la Ste Vierge et à St Joseph, et je me prépare de mon mieux à ce qui peut m'arriver, même au martyre, si Notre Seigneur toutefois m'en juge digne. Li-Tchang-Ken est admirable de calme et de présence d'esprit ; le bon Dieu me fait aussi la grâce de garder mon sang-froid. Les vierges se retirent chez elles. Je confie le Tchang-pou des chrétiens à un administrateur, fais découvrir l'image de St Joseph et le crucifix voilés à cause du

temps de la Passion : car mes visiteurs n'auraient rien compris à cette rubrique. Puis au beau milieu du Kom-sou je fais afficher le Chan-yu de l'empereur (édit impérial). On apporte une table et des chaises, voire même du thé. Car je suis décidé à le recevoir comme si j'ignorais complètement ce qui s'est passé à Tchang-Kia-tang, afin qu'il se compromette de plus en plus, et que l'on sache où sont les torts. Pour la même raison je me mets en grand costume autant que le permet mon modeste trousseau. Vers midi on m'annonce que le grand homme est arrivé. Entré dans le Kom-sou il se dirige vers la chambre de mon Tié-sen où se trouvent les administrateurs et commence à leur parler un langage très-sévère au sujet des pièces de bois en question. J'arrive sur les entrefaites et, lui ayant fait le grand salut d'usage, je l'invite à entrer dans le Kom-sou et à prendre place sur le siège qui lui est préparé. Il accepte sans trop de difficultés la première place, et répond assez froidement à mes politesses. Les chrétiens sont mis brutalement à la porte par les satellites armés de fouets… puis la conversation s'engage. Il me demande mon nom et mon prénom que je lui décline, et me dit que ni le Gney-tay, ni le Fou-tay, ni le Tao-tay ne lui ont annoncé ma venue et mon dessein de bâtir, et que c'est pour cela qu'il est ici. Je lui réponds : « que sa visite ne me surprend pas car il est d'un bon mandarin de voir tout par lui-même, que je n'ai qu'un regret, celui d'avoir été dévancé par lui. Que le sachant très-occupé, je n'avais pas voulu le déranger de ses graves préoccupations. Quant à mon dessein de bâtir, j'ajoutai qu'il avait sans doute reçu du Vice-roi le Ko-che qui nous en donne la permission, et que je le regardais comme averti. Il me dit qu'il n'a rien reçu. Alors tirant de ma manche la copie de ce Ko-che, je la lui remets en le priant d'en prendre connaissance, ce qu'il fait avec la plus grande attention. Après quoi, comme je vois qu'il baisse un peu pavillon et répète qu'il n'a rien reçu, qu'il ne savait pas, etc... je lui dis : « Du reste, je pensais que le Chang-yu (écrit impérial) que le grand homme a sous les yeux, et qu'il connait sans doute, me dispensait de bien des formalités. Alors il se lève, il lit et relit ce Chang-yu. L'effet que j'attendais fut produit ; à partir de ce moment les politesses vont *crescendo* ; il m'interroge sur mon pays, sur la distance qui nous sépare, etc. Apprenant que j'ai fait 9000 lieues pour venir en Chine, il se lève et veut à toute force que je prenne la première place, et ce n'est pas sans peine que j'obtiens qu'il y demeure. Puis la conversation s'engage sur la religion : il me déclare net qu'il adore les Pou-sa (idoles). Je lui en témoigne mon étonnement vu que le grand Confucius le défend formellement. Alors Li-tchang-Ken cite le texte et beaucoup d'autres avec une facilité et un entrain incroyable, dont tout le monde et le mandarin lui-même restent ébahis. Pour moi, je me contente de diriger la conversation de mon mieux. Tout-à-coup, sans que j'y fasse la moindre allusion il donne l'ordre qu'on lui apporte l'image de la Ste Vierge qui est dans sa chaise, et qu'il a prise dit-il, pour m'en demander l'explication. Les explications reçues, il me la remet en disant qu'il n'avait nullement l'intention de l'emporter. Je fis tout ce que je pus pour sauver la *pauvre face* si gravement compromise aux yeux de ses gens, et la conversation continua. Il insista particulièrement sur la pauvreté du pays, désirant plutôt que nous nous établissions dans les grands centres… Je répondis que la pauvreté du pays était pour nous une raison particulière d'y venir soulager les malheureux. Alors je lui parle de l'orphelinat de Yang-tche, de ce que j'ai fait moi-même l'hiver dernier ici par mes remèdes. Puis Li-tchang-Ken appuyant mes paroles fait observer que le Cham-yu ne distingue pas entre les pays et que tout le monde est appelé à se faire chrétien. Comme il revient sur les bâtisses, je lui dis qu'il y a trois mois que j'ai bâti deux chambres à Tcham-Kia-tang au vu et au su de tout le monde, même des gens de son Ya-men qui sont venus sur les lieux pour les impôts… Enfin j'ajoute que le mandarin de Se-Tchem est venu lui-même visiter le Kom-sou de Tchang-Kia-tang, il y a environ six mois ; seulement qu'il n'était suivi que par un Tié-sen. Voilà à peu près, sinon l'ordre et les paroles, du moins le sens de notre conversation qui ne dura pas moins d'une heure. Vous comprenez que le besoin de dîner commençait à se faire sentir surtout du côté du grand homme. Le mot de dîner fut lancé par un des hommes de sa suite ; mais je fis semblant de ne pas comprendre, bien décidé à ne pas l'inviter après une telle échauffourée, et malgré ses dispositions présentes. Le premier administrateur, le père de Che-Fan, qui a un bouton, lui avait fait préparer à dîner et l'invita, mais il n'accepta pas. Je le reconduisis à sa chaise en grande pompe et il partit sans doute "jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus". Sa suite à jeûn comme lui et ayant encore deux bonnes lieues à faire partageait probablement ses sentiments. — Pour moi, je fis un bon dîner, je vous l'assure, au milieu de la joie de mes chrétiens d'autant plus enchantés du résultat de cette visite, qu'ils avaient plus redouté les conséquences. Je les engageai à remercier St Joseph, et je le fis moi-même de grand cœur, reconnaissant qu'avec ma timidité naturelle j'étais bien incapable de jouer un pareil rôle. Après dîner je partis immédiatement pour Tchang-Kia-diao afin d'achever de rassurer les chrétiens et d'y porter moi-même l'image vénérée de la bonne Mère que je fis remettre à son ancienne place. Vous le comprenez, la joie était à son comble. Comme le mandarin ne m'avait nullement parlé d'arrêter les travaux, je donnai l'ordre de continuer… L'affaire est-elle terminée ? Oui, si le Ko-che du vice-roi parait. S'il n'éveille contre nous la susceptibilité maligne et intéressée de ses supérieurs.

Lettre du P. Colombel au P. Dubuisson. — Nan-Kin, vendredi 27 Mai 1870. — Je suis revenu dimanche après midi d'un long voyage au Nord.... Le P. Lelec était à Ou-ho depuis deux mois pour six semaines encore. Notre Père Supérieur de Nan-Kin, malgré ses désirs était retenu par ses infirmités et les difficultés du voyage. C'est pour cela que le RP. Della Corte m'a envoyé visiter le P. Lelec. Ou-ho est à 50 ou 60 lieues au Nord de Nan-Kin. J'ai poussé avec le P. Lelec encore plus au Nord, jusqu'à la préfecture de sa province, puis nous avons été à l'ouest visiter une autre préfecture Fon-iang-fou, autrefois ville impériale, et je suis revenu par une autre route. Cela me fait de 560 à 580 kilomètres à cheval en 15 jours, et Dieu merci je ne suis pas fatigué du tout. Ce serait peu de chose en France qu'un voyage de ce genre. On est de Paris à Brest en un jour. Ici c'est un rude travail, et parmi tous les voyages de la mission, je crois que celui de Ou-ho est le plus pénible. Mon escorte se composait de trois hommes et de trois bêtes. En tête, car on marche toujours à la file, était mon humble personnalité montée sur une mule qui nous appartient. Venait ensuite mon catéchiste, enfant de 18 ou 20 ans. Il était monté sur un âne, que suivait une autre bourrique chargée de nos Pou-Kai. Enfin par derrière, notre guide. Notre guide n'avait jamais passé le Kiang et savait moins le chemin que moi. Mon catéchiste sortait pour la première fois avec un Père et ignorait complètement ces pays. Seule ma mule avait fait jadis le chemin que nous suivions. Malgré cela aucune aventure extraordinaire qui mérite de vous être racontée, et si je vous parle de mon voyage tout prosaïque qu'il soit, c'est pour que les détails de la vie de nos Pères Missionnaires vous soient mieux connus. Ce voyage avait pour moi l'agrément de la nouveauté; mais pour ceux qui ont à le faire plusieurs fois l'année, les épines doivent souvent leur sembler bien dépourvues de fleurs. — Voici l'ordre que je suivais dans mon voyage: Je me levais vers 3h ½ ou 4h et réveillais mes gens. On roulait et ficelait le Pou-Kai et on chargeait la bourrique. Un Pou-Kai c'est une natte en paille, et deux couvertures, l'une sert de matelas, l'autre remplit sa fonction première. Le matin on roule, ficelle et charge sur son âne, le soir on défait l'œuvre du matin, c'est le seul moyen de ne pas coucher sur la paille. Tous les gens qui se respectent portent avec eux leur Pou-Kai. — Vers 5h on était prêt et on se mettait en route. Après 1h ½ ou 2h de marche on s'arrêtait au premier village, on s'asseyait à la table d'une auberge et on demandait à déjeuner. On tombe rarement bien. J'ai déjeuné avec du riz clair et deux gousses d'ail, une autre fois avec une galette de farine sans œufs, ni beurre, ni sucre, et une poignée de vers à soie. En allant je n'ai trouvé qu'une fois de la viande, c'était du buffle, et c'était un vendredi, mais je me suis tenu pour exempté de cette loi du maigre, pour la circonstance. Après le déjeuner on remonte sa bête et on continue sa route jusque vers midi. On dîne comme on a déjeuné. On y joint deux ou trois œufs durs, on dort un peu si le soleil est trop ardent, puis c'est à recommencer pour le souper. L'auberge du soir est la plus chanceuse, surtout quand on veut gagner du temps. Aussi ai-je eu plusieurs nuits à passer dans des écuries, mais on y dort suivant le besoin qu'on en a et on se repose autant qu'à l'hôtel. Tout cela n'est rien en comparaison de ce que l'on a à souffrir de l'importunité des curieux et des visiteurs. Sur la route quelques personnes isolées pouvaient ne pas me reconnaître, alors j'entendais dire "voilà un mandarin qui passe", ou bien "un bachelier qui va passer sa licence; mais dans les villages et les auberges j'étais toujours reconnu comme Européen. Du reste, je m'en cachais peu. A peine étais-je assis que l'auberge, la rue ou la cour étaient pleines. Je leur disais "Vous voulez savoir qui je suis, je suis Missionnaire (en Chinois répandeur de religion) Je viens de France, envoyé par le Pape pour vous enseigner la religion du Seigneur du Ciel". J'ajoutais; je sais peu votre langue, mais mon catéchiste va vous expliquer ce que c'est que le Seigneur du Ciel, Jésus-Christ et le Pape;" et là dessus mon petit compagnon faisait une heure, quelquefois deux heures de sermon. On lui coupait la parole pour savoir si j'étais marié, si j'avais beaucoup d'enfants, pour combien d'argent je fumais d'opium chaque jour. Jamais on ne nous a contredit. On dit, c'est très bien, et on s'en va. Je n'ai rencontré qu'un homme un peu plus sérieux, c'était un lettré qui depuis un an ne mange que du riz et des herbes pour obtenir une longue vie à son père et à sa mère, et il avait fait vœu de continuer ainsi trois ans. Il m'a demandé des livres de religion et m'a promis de revenir nous voir à Nan-Kin. Dans les villes ou les gros bourgs, le mandarin m'envoyait un agent de police pour savoir ce que je voulais. Trois fois même les mandarins m'ont envoyé demander de l'argent, mais je ne leur ai rien donné, pas même de bons mots. En Chine, c'est l'usage entre mandarins de se payer ainsi un droit de passage. Hier nous avons reçu ici un mandarin militaire à bouton rouge, du rang d'un général de brigade à peu près, c'est un vieux chrétien du Ho-nan de 70 ans environ. Il se rendait de Pékin à Canton. Il avait eu l'honneur de tirer de l'arc devant l'Empereur et de mettre trois fois dans le but, sur 5 flèches. Le brave homme nous disait qu'il lui fallait dépenser 1000 piastres en présents aux mandarins des pays par où il passe. Il a dû en donner 400 au mandarin principal du lieu où il était auparavant. Tout cela porte ici le nom de présent, mais me semble assez ressembler à certains impôts de France, v. g. les droits à payer pour entrer en possession d'un héritage. — Un employé du tribunal est venu me saluer en me faisant des signes maçonniques. Comme je les lui reprochais, il m'en fit des excuses, et me dit, "qu'il avait été employé par le Vice-roi dans des affaires avec les Anglais et qu'il les avait vus

faire ainsi. — Nous sommes en général fort détestés. C'est nous qui les forçons à fumer l'opium, nous leur ravissons leur argent, etc... mais ils reconnaissent notre supériorité sur eux. J'ai rencontré des gens qui avaient vu à Nan-Kin nos navires de guerre. Le vice-roi, disaient-ils, ne peut rien contre eux, les Européens sont les maîtres. — Un mot maintenant des pays que j'ai traversés. J'ai visité 5 ou 6 Fous ou Chiens; ce sont toujours des villes murées, à peu près carrées, à 4 ou 6 portes suivant leur noblesse. Mais tout y est ruiné, la plus peuplée n'a pas 5000 habitants. Fou-tcheou surtout devait autrefois être une fort jolie ville, son canal qui la traverse en serpentant dans la ville, ses trois tours de pagodes, ses monuments devaient en faire un bijou. Fou-iang-lun que des Empereurs songeaient à faire capitale devait être grandiose, mais tout cela est en ruine. — De Nan-Kin à Ou-ho le pays est coupé par trois chaînes de montagnes à peu près aussi hautes que le ballon d'Alsace, il y a peu d'arbres, mais d'innombrables rizières s'étagent dans les vallées comme les gradins d'un escalier, j'en ai compté 50 ou 60 à la suite les unes des autres, et n'en pouvais souvent trouver la fin; mais hélas, les bras manquent aujourd'hui pour cultiver tout cela. J'ai suivi en revenant une grande route de 1re classe, peut-être la première de Chine, elle était toute pavée autrefois, mais elle n'est pas entretenue. On n'y a pas touché depuis bien des années. Les ponts se sont écroulés, on ne les relève pas. J'ai rencontré un cultivateur qui avait fait un large fossé au milieu de la route pour arroser son riz, il y avait 8 ou 10 mètres de chemin inondé, personne ne s'en occupe. Cette grande route coupe à pic les trois chaînes de montagnes qui nous séparent de la vaste plaine qui s'étend au Nord de l'empire. Au sommet on trouve toujours les ruines d'une porte monumentale et d'une pagode. Seule la beauté du site n'a pu être changée par les rebelles ou l'incurie du gouvernement. En revenant, quand du sommet de la dernière chaîne, j'eus sous les yeux la vallée du Kiang, sillonnée par cet immense fleuve, quand je vis à 4 ou 5 lieues Nan-Kin, ses murs, ses collines, ses monuments si connus, je me rappelai la vallée du Rhin, que nous avions sous les yeux à Issenheim du sommet du Ballon, ou des hauteurs de Thierenbach. Je me sentais au port, car Nan-Kin pour moi est une seconde patrie, je l'aime autant que la première. De Nan-Kin à Ou-ho le pays est très-accidenté. Il en est tout autrement au Nord de cette dernière ville. Ou-ho veut dire « cinq fleuves », c'est qu'en effet cinq grands cours d'eau viennent s'y croiser et y apporter un commerce considérable. Au delà ce n'est plus qu'une plaine immense qui, je pense, est le commencement de celle du Pé-tché-li. Tout en effet ressemble beaucoup plus à ce que j'ai entendu dire de ce pays, qu'à ce que j'ai vu par ici. Ce sont d'immenses plaines de blé, aussi le pain, un pain excellent, fait-il la base de la nourriture. Les cultivateurs se servent de chars à bœufs, les voyageurs, de chars plus légers traînés au trot par des chevaux. La plaine toujours dépouillée d'arbres, est semée d'une foule de petits villages qu'ombragent de grands et beaux arbres. Mais là encore les bras manquent. On accuse souvent nos anciens Pères d'avoir été trop enthousiastes de la Chine, et d'en avoir exagéré les beautés. En vérité je ne le crois pas. Elle devait, au temps où ils écrivaient, être bien plus belle que l'Europe du temps où ils l'avaient connue. Et si encore actuellement notre pauvre Chine recevait l'influence du christianisme, elle a tout ce qu'il faut pour devenir le plus beau pays du monde. Mais au lieu de cela, le paganisme n'a su faire que des ruines et ne peut les relever. En allant à Ou-ho, après 8 ou 10 h. d'une longue journée par une chaleur de 25 ou 30 degrés, toujours sur des collines désertes, j'arrivai à un gros village. A l'entrée du village avait été un beau sépulcre, des statues de mandarins, des lions, des chevaux, d'animaux fantastiques ornaient la dernière demeure de quelque grande famille sans doute, mais tout cela aujourd'hui est renversé, les mandarins ont la tête cassée et leurs membres sont écrasés sous le poids des lions et des chevaux jetés pêle-mêle sur leurs débris. Dans le village, plus un seul habitant, les murs se dressent, les portes sont sans clôture, les toits sont brûlés, le sol lui-même semble devenir stérile. Entre le village et le tombeau s'élevait un arbre immense, la mort l'a frappé lui aussi, une vingtaine de cigognes se sont emparées de cette solitude, et leurs nids sont pressés dans les branches sèches. C'était vers le coucher du soleil, ce paysage était bien fait pour inspirer la pitié que mérite cette pauvre Chine, il y a là quelque chose d'effrayant. Ma mule elle-même semblait le comprendre. A la vue des cigognes que notre passage alarmait, elle se cabra, refusa d'avancer, renversa en se reculant, mon petit catéchiste, et fit bien des efforts pour me mettre aussi par terre. — Pauvre Chine! comme elle a besoin de puiser un peu de vie à la seule source qui puisse lui en fournir.

Plusieurs faits de mauvaise augure présageaient les événements cruels qui ont si justement révolté partout l'opinion publique. On ne lira pas sans intérêt quelques détails que nous extrayons d'une lettre à la date du mois de Février. Les persécutions déjà sanglantes qu'elle relate annonçaient donc dès cette époque les massacres qui devaient suivre.

Extrait d'une lettre du P. Gemleau au F. du Fort. — Tsoum-iam le 6 Janvier 1870. — Voici ce que je peux vous rapporter des catéchumènes martyrisés à Kien-ti-Chien. Le 25 Janvier dernier, comme nous sortions de Nan-Kin, (il était une heure après midi), nous voyons venir à nous, le visage tout troublé et hors d'haleine, deux catéchumènes du pays de Kien-tes. Nous étions en barque: nous les y faisons monter. Après avoir pris quelque nourriture, ils nous racontèrent les dangers qui nous menaçaient. Le 5 de la lune 11me, des soldats armés entrèrent chez nos catéchumènes, et leur chef leur signifia ainsi ses

ses volontés : « Si vous voulez renoncer à votre religion, vous pouvez rester ici tranquillement : — sinon vos maisons seront brulées, et vous-mêmes, vous mourrez." Mais les catéchumènes répondirent aussitôt d'une commune voix : " nous préférons mourir pour notre sainte Religion. Jamais nous n'y renoncerons." Alors commencèrent à s'exécuter les menaces. On brûla les maisons qu'ils habitaient. On jeta dans les flammes trois catéchumènes, un adulte et deux enfants, et l'on s'empara de beaucoup d'autres que l'on conduisit au temple des ancêtres d'une famille considérable du pays. Là on les a meurtris de coups de fouet et de bâton. On les garda ainsi quelques jours qu'ils passèrent presque sans habit et sans nourriture. Puis, on les renvoya, à l'exception de six. —— Le 10 de la même lune, le chef des persécuteurs escorté de soldats, conduisit ces derniers au tribunal du mandarin. Comme ils étaient tous plus ou moins grièvement blessés, le mandarin n'osa les recevoir qu'après quelques jours de peur qu'ils ne vinssent à mourir chez lui. Il les accusa : 1° d'avoir reçu de leur prêtre l'ordre de se soulever contre le gouvernement : 2° de ne vouloir pas payer leur loyer : 3° d'avoir brûlé les maisons de leurs maîtres. (Disons ici que nos catéchumènes ne sont pas indigènes, mais de pauvres gens de la province de Hou-si). Malgré les efforts qu'on fit pour leur faire avouer qu'ils étaient coupables, nos catéchumènes désavouèrent ouvertement ces trois chefs d'accusation. Aussi sont-ils actuellement enfermés dans la prison du mandarin. Ils y souffrent le froid et la faim. Le chef des persécuteurs a promis 20000 sapèques à quiconque lui livrerait un chrétien ou bien un catéchumène. Ils sont en ce moment dispersés de côté et d'autre dans la province du Kiang-si. Le 18 de la lune 11me, un autre Martyre a eu lieu. Ce jour là nos persécuteurs trouvèrent un mendiant qui eveilla leurs soupçons. C'était sans doute un des chrétiens dispersés. Ils se rendirent dans sa demeure, y trouvèrent un chapelet, et entrant en fureur ils coururent à lui et le laissèrent mort sous leurs coups. De celui-ci seulement je pourrai trouver des reliques : car les corps des trois premiers Martyrs sont en cendres. Toutes ces persécutions font que nos chrétiens ne peuvent plus voyager dans ce pays qu'en grand nombre. autrement on pénétrerait chez eux pendant leur absence et si l'on trouvait quelque signe de la religion chrétienne, on les livrerait aux mains de la justice païenne, afin d'obtenir la récompense promise. Heureusement comme nous avons nos persécuteurs, nous avons aussi nos défenseurs. L'un d'eux, fort riche et très-influent, fit déclarer à ces brigands, qu'attaquer la Religion chrétienne c'était l'attaquer lui-même et se déclarer son propre ennemi. Nos ennemis de Bo-Song ont eu peur, et n'osent plus faire de mal à nos catéchumènes. Priez bien pour ce protecteur si utile, afin qu'il ne nous protège pas seulement, mais qu'il devienne lui-même un bon chrétien. Priez aussi pour nous afin que toutes ces vexations tournent au salut des âmes et à la gloire de Dieu.

Un autre fait raconté par le P. Debrix, missionnaire au Kiang-nan. —— « Un des chrétiens (de Bien-men), mis à la question par ordre d'un juge, refusa de signer une déposition fausse dirigée contre ses coreligionaires. Là-dessus, le juge dressa un nouveau procès-verbal, et le lut au patient. Cette fois, le récit était tout à fait conforme à la vérité ; le chrétien le reconnut, alors le juge le força à signer ; mais comme le néophyte ne savait pas lire, on en profita pour substituer la première déposition à la seconde ; et la pièce fut envoyée au Bo-dé qui la communiqua au Missionnaire. — " Heureusement, des pharmaciens chrétiens purent pénétrer jusqu'aux détenus ; ils reprochèrent au néophyte d'avoir ainsi trahi sa conscience. Celui-ci se mit à pleurer et raconta comment on l'avait trompé. Comme il témoignait le désir de réparer son erreur involontaire, une nouvelle déposition fut écrite sous sa dictée ; les six chrétiens prisonniers la signèrent et elle fut remise au Missionnaire, qui attend que ces détenus aient été délivrés pour en faire usage. »

Monseigneur Guillemin en quittant la Chine a adressé au R. Père Supérieur la lettre suivante. — En voici quelques passages :

8 Février. En mer, direct^{n} de Singapoure. « En m'éloignant des côtes de Chine, permettez-moi de vous offrir un dernier bonjour, témoignage du bon souvenir qu'ont laissé dans mon cœur toutes les bontés et attentions que vous avez bien voulu me témoigner. Chang-hai avec ses Pères et ses établissements sera longtemps présent à ma mémoire, et je serai heureux de dire à nos Pères d'Europe (sic) ce que j'y ai vu de beau et ce qui met cette mission à la tête de toutes nos Missions de Chine. Dieu veuille, mon cher Père, continuer à répandre sur vous ses plus précieuses et abondantes bénédictions ! Je le lui demande de tout mon cœur, et personne, je vous assure, ne s'en réjouira plus grandement et plus sincèrement que moi. —— A ces quelques lignes que je vous écris en courant et en fuyant permettez-moi, mon très-cher Père, d'ajouter une boîte de riz que j'ai recueilli moi-même à San-cian, en un endroit peu éloigné du tombeau du glorieux St François-Xavier. J'ai chargé notre procureur de Hong-Kong de vous l'envoyer au moment où je quittais la Chine . . . Il y en aura quelques grains pour chaque Père et chaque Frère ; et veuillez tous les recevoir comme un témoignage de mon respect et de mes sentiments pleins de reconnaissance et de dévouement que je conserve pour chacun d'eux . . . etc. « Ne pouvant nommer ici tous les Pères de Chang-hai, bien que chacun soit bien présent à la mémoire du cœur, permettez que chacun trouve ici la part du souvenir bien sincère que je lui conserve devant le bon Dieu.

Extrait d'une lettre du P. Palatre à MM. les Directeurs des conseils centraux de la Propagation de la Foi. — Seiang-Sang, 7 Mai 1870. —

Permettez-moi de vous adresser quelques mots sur les funérailles dans nos familles chrétiennes. — Le mercredi 23 Juin 1869, je me trouvais dans la chrétienté de Sang-Kien, lorsque vers 11 h. du matin arrive un courrier qui vient me prier de me rendre à Kou-Ka-wé pour administrer le Sacrement de l'Extrême-Onction à une femme malade. Je lui promis de me rendre en barque, dès que la marée me le permettrait. A midi, arrivée d'un second courrier : « Père, me dit-il, si vous attendez la marée, vous n'arriverez pas à Kou-Ka-wé avant 7 heures, et à 7 heures la malade sera peut-être morte. Elle a une fièvre éruptive, quand l'éruption se fait mal, les hommes en meurent le troisième jour ou le septième ; les femmes, le quatrième ou le septième, et quelque fois même le troisième. C'est aujourd'hui le troisième jour que la malade a été attaquée de cette fièvre ; le médecin vient de dire que désormais, consultations et remèdes, tout est inutile. » — Les Chinois ne se trompent pas dans ces prévisions qui sont le fruit d'une expérience quotidienne. Je montai immédiatement en chaise et me dirigeai vers Kou-Ka-wé après avoir recommandé à mes bateliers et à mon catéchiste de partir en barque dès que la marée le permettrait. Vers 2 h. ½ j'arrivai à la maison de la malade nommée Lucie Kou-lé-ien, jeune femme riche âgée de 20 ans et qui la semaine précédente avait donné le jour à son premier enfant. Une des salles de la maison servait de chapelle à la chrétienté ; j'y entrai pour bénir les chrétiens suivant l'usage. Quelque temps après je me rendis auprès de la malade ; elle jouissait d'une pleine connaissance ; j'entendis sa confession, lui administrai le sacrement d'Extrême-Onction, je l'agrégeai à la Confrérie de l'Annonciation et la revêtis du Scapulaire de N. D. du Mont Carmel, puis je recommandai à ses parents de la laisser reposer, car elle était singulièrement fatiguée. Je suppléai ensuite les cérémonies du baptême et donnai la Confirmation à sa petite fille Agathe dont la vie était en danger. Vers 7 h. ¼ la malade eut une crise : c'était la première et la dernière. On vint en toute hâte me prier de me rendre auprès d'elle. Elle était sans connaissance ; je lui donnai une dernière absolution au milieu des larmes de ses parents. La chambre de la malade qui dans quelques instants allait franchir le seuil de l'éternité offrait alors un spectacle capable de remuer profondément un cœur chrétien. Deux administrateurs agenouillés devant un crucifix récitaient à haute voix les prières de la recommandation de l'âme ; quelques femmes priaient à voix basse dans un coin de la chambre. Kou-gnen-ze, mère de la mourante, la vierge Kou Kiien sa sœur et la vierge Gnen-Ki Kou sa tante, étaient toutes les trois penchées sur son lit et lui suggéraient de pieuses pensées : « Ma chère petite sœur, disait Kou Kien n'oublie pas ton saint nom ; ton nom de baptême c'est Lucie ; dis à Ste Lucie : « Ste Lucie ma patronne, venez à mon secours, et défendez-moi contre les attaques du démon ». « Appelle ton Ange gardien et dis lui : « Mon St Ange, protégez-moi ».. Prends dans tes mains la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dis à Notre-Seigneur : « Seigneur, ayez pitié de moi ».. N'oublie pas la Ste Vierge notre Mère, et dis lui : « Ste Vierge Marie, sauvez-moi ».. Les larmes qui tombaient des yeux de Kou-Kiien révélaient sa douleur ; l'émotion qu'elle ressentait lui rendait parfois toute parole impossible ; elle se cachait alors le visage dans les mains et la tête appuyée sur le lit de sa sœur, elle pleurait ; puis quelques instants après, surmontant sa douleur elle retrouvait de nouvelles paroles pour aider sa sœur à franchir avec confiance ce terrible passage du temps à l'éternité. Kou gnen ze, la mère de Lucie ne la quittait pas ; la mourante, en proie à une crise pénible allongeait les mains à droite et à gauche comme pour chercher ou écarter quelque objet ; puis elle laissait tomber le crucifix sur son lit ; Kou gnen ze le prenait immédiatement, le replaçait dans les mains de sa fille qu'elle tenait serrées dans les siennes ; et quand Kou-Kiien pleurant n'avait plus la force de parler, elle suggérait elle-même à l'agonisante de pieuses pensées, puis l'émotion la dominant, elle donnait un libre cours à ses larmes. Gnen-Ki-Kou et Kou Kiien reprenaient alors tour à tour la parole. Et c'est ainsi que ces trois femmes ont constamment assisté Kou lé ien jusqu'à son dernier soupir. Cette scène n'est point un fait isolé : elle se reproduit dans toutes les familles chrétiennes où la mort se choisit une victime ; et en la décrivant j'ai voulu faire connaître aux chrétiens d'Europe la pieuse sollicitude des Chinois pour leurs parents et amis mourants. — Vers 8 h. Kou li ien rendit son âme à Dieu. Sa mère aussitôt jeta de l'eau bénite sur son corps : Kou Kiien, Gnen Ki Kou et tous les chrétiens suivant son exemple, vinrent tous asperger les dépouilles mortelles de la jeune femme, pendant que deux administrateurs récitaient à genoux des prières pour le repos de son âme. Les prières achevées, tous les chrétiens se retirèrent. Kou gnen ze aidée de sa fille et de sa sœur lava elle-même avec de l'eau chaude le corps de Kou li ien ; puis elle la revêtit d'une robe de soie noire et d'une mante de soie verte ; elle lui mit aux pieds des souliers de soie rose brodés, et lui ceignit la tête d'un bandeau ou diadème de soie noire que portent les femmes depuis l'automne jusqu'au printemps. Cette toilette mortuaire achevée, les chrétiens rentrèrent dans la chambre. Deux hommes saisirent le corps enveloppé dans une natte et le transportèrent dans la salle funèbre au milieu des pleurs et des lamentations générales. La tête de la défunte était soutenue par sa sœur Kou Kiien qui seule devait s'acquitter de cette fonction. Soutenir la tête d'un mort, ce n'est pas un acte que tout le monde en Chine peut exercer indifféremment. Dans ce pays où le peuple est empêtré dans une foule de rites dont le ridicule est souvent le moindre défaut, il y a des règles pour déterminer une affaire d'aussi haute importance. Un supérieur ne doit pas soutenir la tête d'un mort qui lui est inférieur. La tête d'un mort ne peut être soutenue que par son égal ou son inférieur.

C'est pour cela que Kou gnen zé ne pouvait rendre cet office à sa fille Kou lé ien. Quand un homme meurt, s'il a des enfants, c'est l'aîné des enfants mâles qui doit lui soutenir la tête. S'il n'a pas d'enfants mâles c'est à sa fille aînée que revient ce devoir ; s'il n'a pas d'enfants, cest sa femme ; si sa femme est morte, c'est son frère ; s'il n'en a pas, c'est à sa sœur, s'il n'a plus ni sœur ni parents, alors il est véritablement malheureux, car personne ne soutiendra sa tête qui devait reposer entre les mains d'un membre de sa famille. Quand une femme meurt, le droit de lui soutenir la tête subit la même gradation que pour le mari. C'était le mari de Kou lé ien qui devait lui soutenir la tête ; mais il était absent, cet office revenait à Kou Kiien. —— Quand le cortège fut arrivé dans la salle funèbre, le corps de la défunte fut placé sur un sommier recouvert d'une natte, élevé de terre à la hauteur de 50 centimètres et formant une espèce de lit de parade. Kou lé ien revêtue de ses riches habits et le visage découvert resta ainsi exposée pendant deux jours et deux nuits. Vers 9h. 1/2 du soir chacun se retira à ma grande satisfaction, car ma chambre était voisine de la salle funèbre et je me demandais comment je pourrais fermer l'œil si les lamentations des voisins et de la famille devaient encore se prolonger. — Je m'endormis et je ne sais combien de temps dura mon sommeil, lorsque tout-a-coup je fus éveillé par la voix d'une femme. C'était la mère de Kou lé ien qui pleurait près du corps de sa fille. Ses gémissements retentissaient dans toute la maison. Il faudrait un peu plus de rhétorique qu'il ne m'en reste pour décrire cette scène lugubre qui venait troubler le silence de la nuit, et les pénibles impressions que faisaient naître dans l'âme les plaintes douloureuses de cette mère desolée. Après avoir donné un libre cours à sa douleur elle se retira et le calme se rétablit. Il ne dura pas jusqu'au matin et je fus de nouveau éveillé par d'autres gémissements non moins accentués que les premiers. C'étaient ceux de Kou Kiien qui venait à son tour pleurer sa sœur. Le lendemain le soleil se leva comme à l'ordinaire à ma grande satisfaction car j'avais hâte de voir finir cette nuit. Mais hélas, ces faibles lamentations nocturnes n'étaient qu'un faible prélude de celles qui eurent lieu le jeudi et le vendredi. — Le jeudi après le déjeuner les parents de Kou lé ien et les femmes du voisinage assises sur des bancs disposés autour du lit de parade de la défunte pleuraient et gémissaient toutes en même temps. C'était une confusion de cris et une cacophonie que la bonne volonté des pleureuses pouvait seule faire excuser. Sur ces entrefaites un de mes bateliers entra dans ma chambre. « Père, me dit-il, avez-vous dormi cette nuit" ? — "Pas trop, répondis-je ; la mère et la sœur sont venues chacune à leur tour pleurer dans la salle funèbre. Le moyen de dormir avec un pareil bruit !" — "Oh ! reprit-il, cela ne fait que commencer, jusqu'au moment où le corps sera mis dans le cercueil, les pleurs iront toujours en augmentant. Père, est-ce que aux pays d'occident on pleure de la sorte ? — Non, répondis-je. — On a bien raison, reprit mon homme : tout cela c'est de la grimace ; le cœur n'y est pour rien. Les paroles que vous entendez prononcer à ces femmes, on les répète devant tous des morts ; c'est une affaire de coutume. » —— Mon batelier est un peu sévère envers ses compatriotes, et je ne partage pas complètement son avis. J'ai entendu toutes les lamentations de ces femmes, et dire que le cœur n'y est pour rien, c'est outrager la nature. Dieu en créant le Chinois n'a pas oublié de lui donner un cœur. —— Ces lamentations sont de deux sortes, les unes sont spontanées et produites par une vraie douleur. C'est le cri même de la nature blessée dans ses plus chères affections. Les autres sont une ritournelle stéréotypée dans la mémoire de toutes les femmes chinoises, elles le savent comme leur Pater et les défilent indistinctement devant tous les défunts. — *Lamentations spontanées.* — Kou gnen ze près du corps de sa fille : *Mimi ia ! Mimi ia !* (1) Tu me laisses seule sur la terre... Comment as-tu pu mourir ! Sachant la douleur que me causerait ta mort. Comprends-tu ma douleur ? Gno ha ! Gno ha ! (2) Leve-toi et conduis-moi là où tu es... Elle lui présente sa petite fille Agathe, agée seulement de 8 jours : « Voila ta petite fille ... Elle ne t'appellera jamais sa mère !... Ses yeux ne t'ont jamais vue !... *Mimi ia ! Mimi ia !* Ils ne te verront jamais sur cette terre... Ta pauvre petite fille ne vivra pas... Tes mamelles ne l'ont jamais alaitée... Elles ne lui donneront jamais la vie... Ta petite fille va mourir ! *Mimi ia ! Mimi ia !*... Elle refuse déjà le sein de sa nourrice !... Que je suis malheureuse ! Je perds à la fois ma fille et son enfant ! Sur cette terre je ne suis plus mère. *Mimi ia ! Mimi ia !* etc. — Kou Kiien, sœur de Kou lé ien : *Mimi ia ! Mimi ia !*... Tu meurs à 20 ans !... Que je suis malheureuse ! je ne pourrai donc plus jamais t'appeler ma sœur !... Je reste seule avec ma mère sur cette terre ; et toi ma sœur je ne te verrai plus... Hier encore je t'appelais et tu me répondais... Hier encore j'étais penchée sur ton lit !.. *Mimi ia ! Mimi ia !*.. et tu me parlais,.. mes yeux rencontraient les tiens... *Mimi ia ! Mimi ia !*... Aujourd'hui tes yeux me sont fermés pour toujours. Ils ne me verront plus. Hier je serrais tes mains dans les miennes... Aujourd'hui tes mains sont glacées par le froid de la mort... *Mimi ia ! Mimi ia !* Quand le médecin est arrivé de Mao Kiao j'ai pensé qu'il te rendrait la vie... Mais hélas ! mes espérances ont été cruellement déçues.. etc. Gnen Ki Kou, tante maternelle de Kou lé ien : *Mimi ia ! Mimi ia !* Je ne te verrai donc plus ni à Kou-Ka, ni à Gnen Ka, car tu as disparu de cette terre...

---

(1) Ce mot *Mimi* me paraît être le même que l'expression française "Mimi" que les mères ou autres personnes adressent aux petits enfants. La syllabe ia n'a aucun sens, elle ne se trouve là que pour l'euphonie. — (2) Gno signifie ma chair – La syllabe ha n'a aucun sens, elle est purement euphonique.

Que j'étais heureuse lorsque je pouvais passer quelques jours avec toi… nous nous aimions tant !… Hélas !… les jours de bonheur sont passés Mimi ia ! Mimi ia ! Ils ont été bien courts et pour moi et pour toi, car tu meurs dans la fleur de l'âge… Si du moins je pouvais encore t'aimer dans ta petite Agathe… Mais hélas ! ce dernier espoir m'est ravi… Ta pauvre enfant ne vivra pas… Si jamais je la voyais grandir, elle me rappellerait sa mère que j'ai tant aimée… Mimi ia ! Mimi ia ! Dans quelques jours elle mourra comme sa pauvre mère… Je la perdrai comme je t'ai perdue… etc. — Lamentations d'usage — Kou Kiien. — "Pendant ta vie nous ne formions qu'un cœur… nous nous communiquions toutes nos idées. Maintenant que tu es morte, où trouverai-je un cœur comme le tien… Mimi ia ! Mimi ia !… A qui ferai-je part de mes peines et de mes joies !… Pendant ta vie tu m'aidais à mettre l'ordre dans la maison… Tu me remplaçais souvent dans mon travail… Maintenant que tu es morte, qui m'aidera ? Mimi ia ! Mimi ia !… Quen Ki Kou. Mimi ia ! Mimi ia !… Quand tu venais me voir, comme nous étions bien ensemble. Maintenant que tu es morte qui voudra me voir et me parler ! Gno ha ! Gno ha !.. Pendant ta vie, etc. — Les femmes du village. — Mimi ia ! Mimi ia ! Que nous étions bien ensemble pendant ta vie !… Lorsque le temps nous le permettait nous venions nous asseoir et causer avec toi. Maintenant que tu es morte avec qui irons-nous parler ! Mimi ia ! Mimi ia !… Nous aimions à aider ta famille, à aider ta mère, à aider ta sœur, à t'aider toi-même pendant que tu vivais. …En aidant ta mère et ta sœur ton souvenir viendra nous affliger… Nous ne te verrons plus. Mimi ia ! Mimi ia !… etc. Jusqu'au moment où le cadavre a été déposé dans le cercueil ces lamentations ont été répétées maintes et maintes fois dans la salle funèbre, mais par les femmes seules : les hommes ne pleurent jamais.

Le jeudi matin des parents de la défunte se rendirent immédiatement au bourg de Tin lin pour y acheter un cercueil, de la soie et du coton. Le cercueil est ici un meuble de famille, et quelquefois un meuble fort coûteux. Celui de Kou lé ien sans être d'un grand prix coûtait cependant 20 piastres (environ 120 francs de notre monnaie de France) ; il était verni à plusieurs couches et orné de sculpture, mais sans aucune dorure. La soie était destinée à former une partie de la garde-robe mortuaire de la défunte. Un tailleur appelé immédiatement par les parents se mit à découper puis à coudre une robe et une mante de soie rouge. Le coton fut découpé par bandes de 3 ou 4 centimètres de largeur et distribué dans l'espace de quelques heures. Le jeudi soir tout le village était en deuil depuis l'enfant à la mamelle jusqu'aux vieillards, pauvres et riches, tous avaient la tête ceinte d'un long bandeau de coton blanc dont les extrémités leur retombaient sur le cou. La mère de la défunte seule ne portait pas le signe du deuil. C'est que par droit de nature elle commande à sa fille, et en Chine un supérieur ne portera jamais le deuil de son inférieur. Il arrive quelquefois qu'un supérieur pour honorer un inférieur défunt demande le bandeau de toile blanche ; mais on lui refuse en disant que la famille est indigne de recevoir cette politesse. Le mari de Kou lé ien ne portait d'autre signe de deuil que le bandeau de toile blanche. D'après la loi il aurait dû s'astreindre à un deuil de trois mois, mais il ne s'est nullement soumis à cette obligation. L'infériorité sociale de la femme chinoise est telle que la loi ne saurait la détruire ; la religion même comme ce fait le prouve ne peut suppléer à l'impuissance de la loi civile. Quoique le mari soit peu soucieux de porter le deuil de sa femme, la femme ne saurait affecter la même indifférence à l'égard de son mari défunt. La loi pour elle est inviolable. Si son mari meurt sans enfants mâles, elle portera le deuil toute sa vie ; si elle se remarie son deuil cesse immédiatement. Si à la mort de son mari elle a plusieurs enfants mâles elle quittera le deuil le jour où l'un d'entre eux se mariera ; fut-il le plus jeune, si elle n'a qu'un enfant mâle il ne lui est pas permis de déposer ses habits de deuil avant le mariage de ce fils unique, dut-elle attendre 20 ans. — Le vendredi matin vers 5 h. une musique criarde et l'explosion de deux pétards servaient de prélude à cette journée funèbre. Pourquoi deux pétards et non pas trois ? C'est l'usage : deux pétards pour les enterrements et trois pour les noces. Tout ici est réglé. Quand le cercueil vide fut introduit dans la salle mortuaire, l'orchestre fit une nouvelle dépense d'harmonie : il se mit également en frais toutes les fois que des personnes parentes ou amies de la défunte entraient pour pleurer. — Vers 8 h. du matin, après la Messe, eut lieu le premier repas funèbre. Il y en a trois dans la journée ; déjeuner, dîner et souper. Dans les familles riches les trois repas se donnent en l'honneur d'un défunt âgé au moins de 11 ans. Dans les familles pauvres ou de médiocre condition, quand les défunts n'ont pas encore atteint l'âge de 16 ans, les repas funèbres ne sont pas d'usage. Cette règle est la même pour les garçons et les filles. Les personnes seules qui ont donné une aumône à la famille qui a perdu un de ses membres ont le droit de prendre part à ces repas. Les pauvres comme les riches doivent apporter une offrande qui doit atteindre au moins le chiffre de 70 sapèques (environ 35 cent. de notre monnaie), sans cela elle ne serait pas acceptée. Toute famille qui a déboursé cette modique aumône quelque nombreuse qu'elle soit a le droit de prendre part aux trois repas funèbres. La personne qui vient apporter l'offrande doit l'envelopper dans un papier blanc, le blanc étant la couleur du deuil ; puis elle reçoit immédiatement des bandeaux de coton pour tous les membres de sa famille. On inscrit sur un régistre son nom et la somme offerte, et quand quelqu'un de ses parents mourra on lui fera exactement la même offrande. Les parents par alliance outre l'argent peuvent donner des cierges et de l'encens, on en tient compte sur le registre, et lorsque la mort frappera l'un d'entre eux, on lui rendra

exactement la même quantité de cierges et d'encens. — Les parents par consanguinité ne peuvent faire ces offrandes. A Kou Ka Wé l'exiguïté du local ne permettant pas à tous les convives d'assister ensemble aux repas funèbres dans un même lieu, des tables furent placées dans la salle mortuaire autour du lit de parade sur lequel reposait le corps de la défunte, et ce fut là, que les femmes vinrent alternativement pleurer et manger. — Vers 2 h. les musiciens étaient de nouveau à leur poste et l'artificier mettait le feu à deux pétards. C'est qu'il s'agissait de procéder à la toilette de la défunte, car le premier costume dont Kou gneu zé avait revêtu sa fille ne suffisait pas pour former le trousseau d'un enfant de famille qui doit se présenter devant Dieu avec dignité au jour du jugement dernier. Le cercueil fut déposé sur le pavé de la salle, on l'ouvrit; et le couvercle tourné à l'envers fut placé sur des tréteaux. Deux Tou Kongs (1) enlevèrent le corps de Kou lé ien qui reposait encore sur son lit de parade et l'étendirent sur le couvercle du cercueil. Une personne de la famille apporta aussitôt la corbeille funèbre de la défunte elle était composée de sept robes et de sept mantes de soie et de divers ornements de tête, tous en or. Pourquoi 7 habits et non pas 6 ou 8. C'est que le nombre impair est ici le symbole de la peine de la douleur et d'un mal moral. — La condition d'un homme ou d'une femme vivant seuls est considérée comme anormale par le Chinois, parce que l'un et l'autre par le fait même de leur isolement sont privés de tout appui. Ils ne forment alors qu'un nombre impair. Si au contraire ils se marient, ils forment alors un nombre pair, ils vivent dans une position régulière et peuvent se prêter un mutuel soutien. Pendant que l'homme s'occupe aux affaires extérieures, la femme préside à celles de l'intérieur et tout alors est régulier. Le mariage est aux yeux du Chinois, la condition du bien être physique et moral. C'est pour cette raison que pour lui et pour sa femme il achetera des habits toujours en nombre pair. Si la mort vient dissoudre l'union des époux, le nombre impair, détruit autrefois par l'union conjugale, reparait de nouveau et en signe de douleur le Chinois n'achètera pour le défunt que des habits en nombre impair. Pour le mariage habits en nombre pair, pour la sépulture habits en nombre impair. Cette règle est invariable. — Pendant que les Tou Kongs revêtaient Kou lé ien, les femmes montaient sur les chaises et les bancs pour jouir plus à leur aise de ce curieux spectacle; elles rompaient instinctivement le silence et laissaient échapper des paroles d'admiration à la vue des riches costumes que l'on entassait sur le corps de la défunte. — La toilette achevée pendant que Kou lé ien reposait encore sur le couvercle du cercueil, un Ta fou d'une voix nazillarde se mit à raconter en chantant, pendant une demie heure les actions des grands hommes des temps passés en un langage que ni lui ni les assistants ne pouvaient comprendre. Il ne laissa pas d'exciter vivement l'attention des curieux. Un autre Ta fou accompagnait le chanteur en frappant en cadence avec une baguette, une épaisse rondelle de bois recouverte de peau. Le ton de la voix et le son de l'instrument n'étaient pas de nature à charmer une oreille Européenne. — Après ce tribut d'hommages payé pour je ne sais quelle raison aux hommes illustres de l'Empire du milieu, on se décida enfin à mettre dans son cercueil le corps de cette pauvre défunte qui depuis deux jours et deux nuits demandait en vain à y entrer; l'intérieur du cercueil avait été préparé avec un soin qui mérite d'être signalé. 1° Une couche de gros papier en recouvrait le fond; 2° de la chaux éteinte mélangée de sable avait été placée sur cette première couche; sur la chaux on avait de nouveau superposé deux nouvelles couches, l'une de gros papier, l'autre de papier plus fin; 4° une longue pièce de toile blanche recouvrait et dissimulait à l'œil tous ces premiers préparatifs: 5° de longues tresses de moële de jonc étaient allongées avec soin sur cette toile; 6° une couverture de soie rouge complétait tout cet appareil et c'était sur elle que le cadavre de Kou lé ien devait reposer. Deux Tou Kongs le saisirent et l'y placèrent. Il était serré par trois bandages en coton jaune larges de 5 ou 6 centimètres. Le premier serrait la poitrine et les bras un peu au-dessus de l'épaule; le second était noué sur le milieu de l'estomac, le troisième un peu au dessus des genoux. Les bras de Kou lé ien ramenés sur le milieu de la poitrine étaient placés l'un sur l'autre. Son médaillon de congréganiste et son chapelet étaient suspendus à l'un des boutons de sa mante; sa tête reposait sur un oreiller de soie brodée. Les Tou Kongs étendirent sur elle un long voile de soie rouge qui ne laissa plus à découvert que son visage déjà singulièrement défiguré par la mort; puis ils juxtaposèrent horizontalement dans toute la longueur du cercueil une file de planchettes qui ravirent le cadavre à la vue des assistants. Les lamentations des femmes devinrent alors plus bruyantes et plus expressives que jamais. Deux vernisseurs étendirent sur les bords du cercueil encore ouvert, un ciment de farine et de vernis cru mélangés; ils y appliquèrent ensuite le couvercle, puis 4 chevilles et quelques coups de marteau dont le bruit était à peine sensible au milieu des cris des pleureuses, enfermèrent la défunte dans sa dernière demeure. — Voilà bien des rubriques pour enterrer une morte, dira-t-on. Hélas! oui. Et le pire c'est qu'elles ne sont point extraites du Rituel Romain. Bien qu'elles ne soient pas

(1) On appelle Tou Kongs des hommes chargés d'habiller les morts. Les parents d'un défunt ne le revêtent que du premier habit. Le soin de compléter cette toilette est confié aux Tou Kongs, dont la profession est aussi méprisée que celle des Ta fou ou musiciens et des Fang tsong ou artificiers. Il n'est point permis aux chrétiens d'exercer ces professions qui assujétissent ceux qui les embrassent à maintes observances superstitieuses.

superstitieuses elles ont une trop forte teinte du paganisme pour que les Missionnaires puissent les approuver. C'est pour cette raison que Mgr Borgniet, Vicaire Apostolique de Nan-Kin, dans une instruction adressée à tous ses prêtres en date du 25 juin 1858 leur disait « qu'il était singulièrement désirable que les chrétiens du Kiang-nan, renonçant enfin aux coutumes de leur patrie, ne suivissent pour l'inhumation de leurs morts, d'autres rites que ceux de l'Église catholique ». Mais Dieu sait quand ces désirs seront réalisés. — Veuillez agréer, etc.

Persécution de Kien-té-shien (Ngan-hoei) Décembre 1869. — L'an 4 de l'Empereur Ton-che, sur la proposition des Vice-rois Tsen-Ko-fan et Ly-hon-tchang, de nombreuses colonies de cultivateurs venaient de diverses parties du Ngan-hoei et du Hou-pé, s'établir dans la magnifique sous-préfecture de Kien-té où la rébellion avait fait disparaître les deux tiers de la population. Deux de ces colons, originaires du Ngan-hoei, appelés Yu-ven-pin et Yu-yen-shon, avaient sur les entrefaites reçu le baptême à Kieu-Kiang, à l'église de MM. les Lazaristes, missionnaires au Kiang-si. Ces deux chrétiens, fervents prosélytes, eurent en peu de temps la consolation de désabuser certaines familles du voisinage, dont une douzaine du pays même. Ceux-ci envoyèrent différents messages à Mgr Baldus, de sainte mémoire, pour lui demander un Missionnaire. Sa Grandeur, conformément à l'ordre actuellement établi pour les Missions en Chine, n'ayant charge qu'au Kiang-si, les adressa aux Missionnaires du Ngan-hoei. Le manque de Missionnaires et de catéchistes ne nous permit pas de donner à ces catéchumènes tous les soins voulus : pourtant ils avaient beaucoup d'entrain et tout nous laissait entrevoir une abondante moisson. Dès le début les lettrés du pays, appuyés par le Tché-shien, s'opposèrent à ce mouvement. Nos néophytes voyant leurs plaintes rejetées par les mandarins locaux eurent recours à nous. Nous fîmes des visites et écrivîmes à ces magistrats pour les éclairer de ce qui se passait, et les porter à agir afin de détourner de plus grands malheurs : nous parlâmes en vain. L'impunité encourageant leur audace, ils jetèrent le masque et déclarèrent tout haut leur but de faire apostasier nos catéchumènes ou de les exterminer. — Au mois de Septembre 1869, le P. Heude devait aller s'établir au pays de Kien-té pour calmer l'agitation qui y régnait et réconcilier autant que possible les lettrés et leurs partisans. Le Père étant tombé malade, son plan ne put s'exécuter. Le 3 Novembre le pillage dont nous fûmes victimes à Ngan-Kin l'obligea à partir pour Chang-hai où l'appelaient du reste les soins réclamés par sa santé. A la mi-Novembre, dans tout le Kien-té-shien, les lettrés firent courir le bruit du brigandage de Ngan-Kin, des armements faits par le gouverneur de Ngan-hoei pour l'expulsion des Européens et des chrétiens, etc. Nos ennemis aussitôt de préparer leurs armes et de déterminer entre eux le mode et le jour de la mise en exécution de leur noir complot. Le 1er Décembre ils voulurent une dernière fois dissuader nos chrétiens en allant trouver chaque famille et employant promesses et menaces pour les ramener au culte des idoles ; partout ils éprouvèrent le même refus. — C'était le beau jour de l'Immaculée Conception, jour d'immortel souvenir où tous les Évêques du monde catholique réunis à Rome ouvraient, sous la présidence de Pie IX, les grandes assises du Vatican. Dans la matinée, on entendit soudain retentir au fond des vallées et sur le sommet des montagnes les coups redoublés du tamtam mêlés à des cris tumultueux et à des décharges répétées de mousquets. Bientôt on vit surgir de toutes parts des masses de bandits armés, agitant leurs étendards et s'avançant sous le commandement de certains chefs à cheval. En un clin d'œil s'élevèrent dans toutes les directions des tourbillons de fumée. Qu'y avait-il ? Hélas ! l'œuvre d'extermination avait commencé. On pillait, on poursuivait, on tuait nos néophytes ; on détruisait et incendiait leurs maisons : c'est un sauve qui peut général, c'est une confusion indescriptible. Les chiffres suivants indiqueront les effets résultant de cette sauvage attaque. Treize familles incendiées ; 22 personnes, presque toutes jeunes femmes, entraînées on ne sait où ; 2 catéchumènes estropiés ; 6 saisis, battus et garrotés inhumainement au Tse-dan (manoir) de la famille des Wan, les persécuteurs ; 200 personnes ayant à peine assez d'habits pour couvrir leur nudité, expulsées du pays ; 1 chrétien et 2 enfants brûlés vifs ; 2 autres enfants tués, etc. Quelques mots en l'honneur de ces derniers trouvent ici leur place. Yu-yen-shon, quoique n'ayant qu'une éducation ordinaire, était un zélé propagateur de notre foi. A peine les récoltes achevées, il était venu à Ngan-Kin (25 lieues de chez lui), Communier chez nous et solliciter la faveur de nous conduire au Kien-té et So-son-shien (son pays natal) pour aider les païens à se convertir. Après qu'on l'eut saisi, on voulut exiger de lui qu'il foulât à ses pieds une image du Sauveur vénérée chez lui. Pour toute réponse Yu-yen-shon tomba à genoux devant cette image et protesta qu'il mourrait plutôt que de la profaner. Quelques minutes après, il était attaché à un pieu et entouré de paille en flammes à l'intérieur de sa propre maison. Pendant qu'on le liait, il laissait éclater sa joie devant tout le monde, et tandis qu'il brûlait il ne cessa d'invoquer les Saints Noms de Jésus et de Marie. Au moment où il cessa de vivre un tourbillon de flammes s'éleva bien haut vers le Ciel à l'admiration des païens qui s'écriaient : « Voilà qu'il monte au Ciel », et ils faisaient l'apologie de notre religion et de ses martyrs. Je tiens ces détails de plusieurs témoins oculaires. Le premier des enfants brûlés vifs était une petite fille de 7 ans. Comme elle essayait de passer la ligne formée par les émeutiers autour de sa demeure paternelle embrasée elle fut saisie par ceux-ci qui la jetèrent pieds et mains liés, au milieu des flammes.

Le second est un petit garçon de deux mois. Au moment de l'attaque son père était absent et la mère recueillait des légumes dans un champ tout près de la maison. A la vue des flammes, d'un bond elle s'élance auprès de son enfant dormant tranquillement devant la maison. Les persécuteurs arrêtent cette mère éplorée et tandis qu'ils l'entraînent indignement, ils retirent l'enfant du berceau et le précipitent dans les flammes. Le lendemain, les persécuteurs poursuivant leur pillage écrasèrent sous leurs pieds un enfant de 4 ans, sur le seuil de la maison de son père ; quand le tumulte eut disparu on trouva son corps meurtri et défiguré. Un autre âgé de 5 ans fut frappé si cruellement qu'on le crut mort, il revint pourtant à lui et n'expira qu'après trois jours d'angoisse. — Je m'arrête, ma plume se refuse à décrire ces scènes de carnage qui continuèrent jusqu'à ce que l'on fut certain qu'il n'y avait plus de chrétiens dans tout le quartier. Pour empêcher leur retour on établit des postes sur les principales routes et des barricades aux gorges des montagnes. Les soldats et les paysans avaient pour mot d'ordre de tuer tous ceux qu'ils reconnaîtraient pour chrétiens ; des primes étaient promises pour la tête de n'importe lequel. C'est ainsi que le 21 Décembre un des gardes ayant remarqué un chapelet sur un passant qu'il visitait, appela ses compagnons ; après quelques instants notre chrétien expirait sous leurs coups. — Le produit du butin fait sur les chrétiens fut en partie employé à défrayer les orgies quotidiennes de nos persécuteurs exaltés par l'ivresse de leur infernal triomphe. Informés qu'à 35 lys plus loin, direction Est, il y avait un autre centre de catéchumènes, nos persécuteurs y dirigèrent leurs bandes ; mais un bachelier païen, le principal notable du district que nos prévenances l'an passé avaient gagné à notre cause, fit sur le champ une levée de ses paysans et somma les autres de rebrousser chemin s'ils ne voulaient pas entrer en conflit avec eux. L'avis était sérieux, il fut suivi. Ces bandes avides retournées à Kan-tom-po, leur quartier général, se contentèrent de faire la garde dans leur pays sur un rayon d'environ 40 lys.

Janvier 1870. — Son Excellence Monsieur le comte de Rochechouart, Ministre de France à Pékin, venait d'arriver à Nan-Kin pour y traiter l'affaire de Ngan-Kin quand trois chrétiens de Kien-te accoururent nous relater les faits précédents. Monsieur le Ministre accueillit notre rapport avec cette bienveillance qui le caractérise. Il en référa de suite au Vice-roi Ma, qui de son côté chargea le grand juge du Kiang-sen-Tou d'entendre la déposition de nos courriers. Alors le Vice-roi fit des promesses qui dissipèrent un instant nos amertumes… « J'ai ordonné, mandait-il à M. le Ministre, qu'on recherchât les coupables, les prit et les jugeât ; si réellement ils ont tué, ils donneront suivant les lois du pays vie pour vie. Le Tché-shien aura l'ordre d'avoir une commisération toute spéciale envers les victimes et de les protéger afin qu'ils puissent vivre tranquilles et que la concorde soit raffermie. » Le Vice-roi promettait ensuite de faire afficher dans toutes les villes de sa juridiction une publication où il proclamait la liberté de professer notre foi, les droits garantis aux chrétiens, la considération due au Missionnaire et les peines qu'encouraient les réfractaires. — Le gouverneur du Ngan-hoüé yu écrivait dans le même sens à notre chargé d'affaires à la date du 1er Janvier 1870 : « J'ai reçu la communication du Vice-roi et m'empresse d'y adhérer… Pour l'affaire de Kien-te, les coupables en tant qu'assassins doivent conformément à la loi chinoise donner vie pour vie… Cependant à en juger par une supplique que j'ai reçue du magistrat de Kien-te (C'est Wan-pi-Wan, ennemi des chrétiens l'intime ami des persécuteurs) les deux parties intéressées dans l'affaire sont contradictoires. J'enverrai donc un délégué à Kien-te pour faire promptement les recherches nécessaires et si un rapport ne concorde pas encore avec les dépositions des chrétiens, j'appellerai alors l'affaire devant le tribunal du chef-lieu de la province pour qu'ils soient jugés impartialement. Les chrétiens devront nécessairement comparaître dans le procès, mais on ne leur fera aucun mal… Pendant que se fera le jugement j'enverrai des ordres pour qu'on recherche dûment les chrétiens qui auront souffert et on leur viendra en aide avec des égards tout particuliers en compatissant à leurs souffrances, en les rappelant dans leurs habitations et les rétablissant dans leurs anciennes positions. » — Un journal anglais de Chang-hai le North China Heralden reproduisant ces lettres ajoutait que le tout dépendait de la bonne foi de ces mandarins à tenir leurs promesses. En effet, là était tout le nœud de cette affaire. Notre excellent Ministre, sa mission pacifique achevée, emportait les vœux de notre sincère reconnaissance et mettait à la voile pour le Kiang-si, le Hou-pé, le Su-tchuen et le Kouy-tcheou. Son Excellence allait peut-être remonter la rivière et devait retourner à Pékin par la voie de terre ; c'était un voyage, disons mieux, une absence de 3 ou 4 mois. Inutile de dire que le Vice-roi et le gouverneur furent les premiers à s'en féliciter. Ils voulurent donc avant tout reprendre haleine et dissiper dans les joyeuses fêtes de la nouvelle année, les ennuis résultant de leurs débats avec notre Ministre. — Sur ces entrefaites que se passait-il à Kien-te ? Nos 6 catéchumènes enchaînés dans le manoir des Wan inauguraient leur longue captivité par une privation absolue de nourriture pendant cinq jours consécutifs où on ne leur ménagea ni les injures ni les ignominies. Cinq jours plus tard on les conduisit à la prison du Tche-shien distante de 140 lys qu'ils durent faire d'une seule haleine ; les gens de l'escorte se rechangeaient et tenaient continuellement le fouet levé sur ceux qui ne pouvaient plus marcher. On les accusait d'avoir eux-mêmes mis le feu à leurs maisons. Ainsi jadis Néron accusait les chrétiens d'avoir incendié Rome ; encore ne dit-on pas que les chrétiens d'alors

aient été incriminés d'avoir brûlé leurs maisons à eux, leurs effets, leurs frères ni leurs propres enfants. Revenons à Kan-tan-po. Les bandes des frères Wan peu satisfaites de leurs rétributions quotidiennes se mettent à rôder dans le voisinage; elles poussent même leurs rondes jusqu'au Kiang-si. Nos exilés s'étaient retirés sur les limites du Ngan-houé et du Kiang-si où ils attendaient avec anxiété les secours promis par le gouverneur Yu. Les persécuteurs les chassent, les poursuivent et les harcèlent de telle sorte que nul chrétien ne peut plus prudemment passer deux nuits au même endroit. Comme ils n'avaient d'autre asile que chez les chrétiens du Kiang-si qui partageaient avec eux leur riz et leurs demeures, les persécuteurs se mirent à menacer ceux-ci et à les inquiéter vivement. — Le 13 janvier, différents postes sont prévenus au Kien-té qu'un chrétien a trompé leur vigilance. Les patrouilles fonctionnent sans découvrir le lieu de sa retraite. Un catéchumène en effet, Tchen-chen-son est son nom, pressé par la faim était parvenu à se glisser dans le pays où il avait un parent qui lui passait du riz et des sapèques. Il était caché chez ce parent et couchait au grenier quand à minuit environ des cris de mort retentirent autour de la maison. Des forcenés enfoncent la porte, lient et suspendent tous ceux qu'ils rencontrent; une paire de sandales mouillées placées à côté d'une natte déployée au grenier indique la présence du fugitif, que bientôt on retire d'un coin où il s'était blotti. On l'entraîne, qui par les pieds, qui par la tête et par les mains; Wan-Ki-ta, le terrible Wan-Ki-ta, armé de deux grands couteaux a déjà exécuté sa victime. Il lui arrache le cœur, et suivi de ses compagnons chargés des dépouilles de la famille Tchen il se rend au manoir des Wan. Là il allume un grand feu, jette dans les flammes le cœur encore palpitant de Tchen-chen-son et en fait avec ceux qui l'entourent un horrible festin. Encouragé plus que jamais, il fait une levée d'autres bandits et, toujours de nuit, il les conduit au Pen-tse-shien, Kiang-si, au village appelé Wan-cha-Kan où ils tuent Tsou-tien-yu, ses deux fils et ses deux domestiques puis un autre chrétien parce que ceux-ci avaient refusé de leur livrer Yü-ven-pin, frère de Yü-yen-fnon notre martyr (pourquoi lui refuserais-je ce nom qu'il a conquis si glorieusement ?). Des païens du Kiang-si se sont empressé de se joindre à ces bourreaux et environ 80 familles du Kiang-si furent par le fait réduites au même sort que les nôtres. Tous en ce moment s'étaient enfui plus avant dans le Kiang-si, ne sachant plus où se réfugier, s'égarant dans les montagnes où ils erraient à l'aventure incertains de ce qui était survenu à chacun des leurs qu'ils recherchaient inutilement. Les bandits sur leur retour saisirent deux catéchumènes: les jours suivants ils en surprirent d'autres encore: tous eurent la tête tranchée. Dans cette seconde reprise de la persécution il y eut au Ngan-houé 11 nouvelles victimes qui jointes aux 6 du Kiang-si et à nos 6 précédentes portent à 23 le nombre des chrétiens morts pour la foi en cette persécution. Nous apprîmes plus tard qu'une mère de famille, épuisée de fatigues et mourante elle-même eut la douleur de voir expirer son enfant sur son sein desséché. On dit aussi que la femme de Tchen-chen-son est tombée entre les mains des assassins de son mari et que leur petite fille à peine âgée de trois ans est morte abandonnée.

Février. Les fêtes du nouvel an chinois touchent à leur fin; les mandarins assurément vont s'occuper de nos chrétiens. Illusion. — Jusqu'au 9 Février ils n'avaient pas bougé. C'est à cette date que nous arrivâmes à Ngan-Kin accompagnés de quelques fugitifs recueillis en route. D'autres qui nous attendaient à Ngan-Kin se joignirent à eux. Leur groupe s'agrandit encore de deux autres bandes qui nous survinrent à peu près en même temps, l'une de Kiou-Kiang, l'autre de Nan-Kin. C'était le fort de l'hiver ils étaient à peine vêtus, n'avaient ni bas ni lits. Si au moins ils avaient eu du riz et un logement! Monsieur Charles Dillon, qui avait servi d'interprète à M. le Ministre dans ses négociations sur le Yang-tse-Kiang, se trouvait à Ngan-Kin sur les mêmes entrefaites. Il avait vu les mandarins et touché à la vue de ce que souffraient nos chrétiens il leur fit remettre des avis pressants à leur Yamen. Il obtint une fois de plus des promesses qui nous rassurèrent. Comme après son départ rien ne se faisait nous allâmes nous-mêmes aux informations et essayâmes de plaider la cause des innocents, mais infructueusement. Il fallut donc sans plus tarder prendre des arrangements pour leur procurer le nécessaire. Nous en gardâmes une douzaine à Ngan-Kin pour les procédures et fîmes partir les autres avec des secours pour leurs familles. A partir de cette époque chaque marée en amenait d'autres: mais Ngan-Kin alors était si agitée que par prudence nous évitâmes de les agglomérer autour de nous, et dûmes les faire partir au fur et à mesure les munissant chaque fois des soulagements nécessaires. — Pour éviter des détails sans fin, nous ne mentionnerons pas tout ce que depuis lors nous avons fait de visites et de démarches ni tout ce que nous avons écrit de lettres à titre de renseignement de réquisition et de supplique. Les réponses ordinairement se résumaient à celle-ci: « Que le Missionnaire soit sans inquiétude, qu'il ait confiance en nous, nous traiterons tout avec équité, suivant la loi et la vérité... » Ces paroles dans la bouche des mandarins signifient tout autre chose et ne peuvent tromper que les simples. — Voyant donc que nous ne pouvions tout enlever d'un coup, nous prîmes pour tactique de faire sauter une pièce après l'autre; c'était engager une longue polémique; mais il n'y avait pas d'autre issue. L'affaire de Kien-té contenait en germe tout notre avenir au Ngan-houé, il fallait donc vaincre ou mourir. Conformément à ce plan nous adressâmes au Taodé des charges sérieuses sur le Kien-té-Shien

Wan-pi-wan. Des témoignages en mains nous l'accusâmes d'avoir été précédemment le persécuteur des chrétiens de Ou-ho et actuellement l'instigateur de la persécution de Kien-té. Nous savions en plus qu'ayant été chargé par le Fou-té (gouverneur) de faire une enquête à Kan-tem-po, il s'était contenté d'envoyer un exprès chez les Wan leur dire de continuer comme ils avaient commencé, qu'il n'y avait pas lieu de craindre parce qu'on cherchait les chrétiens également dans toute la Chine. Le rapport qu'il dépêcha ensuite au Fou té était si évidemment faux que le grand homme s'indigna et cassa Wan-pi-Wan de sa charge. Un nommé Tchang lui fut donné pour successeur. Celui-ci entrant en charge avait besoin d'argent : nos persécuteurs l'ont deviné, aussi ne pouvons-nous rien espérer de lui. Il a même porté le Tao té à désigner pour juge principal Lon-Kon ex Tche-shien de Kien-té, ami du magistrat destitué et intime de nos persécuteurs. Tous ensemble actuellement se donnent la main : le mensonge, la vénalité, la calomnie et la perfidie tout est mis en œuvre par eux contre nous qui de notre côté n'avons que la vérité, la justice et la sainteté de notre cause pour nous défendre. Disons-le, ces armes sont partout redoutées des méchants, aussi avec elles seules nous nous sentons assez forts pour soutenir une lutte, qui bien qu'inégale, nous espérons mener à bon terme. — Le Tao té, contrairement aux promesses de ses supérieurs, refusant d'envoyer aux informations sur le théâtre même de la persécution, nous l'obligeâmes d'admettre à son audience les chrétiens que nous avions retenus pour le jugement. Le lecteur croira peut-être que, suivant le droit commun, les juges les auront laissés déposer leurs plaintes : qu'il se détrompe. Il y a des chrétiens qui furent appelés à cinq séances consécutives, toujours le juge s'efforçait de vouloir les contraindre d'avouer qu'ils avaient cherché querelle aux Wan, refusé de payer leurs loyers, enfin incendié leurs maisons. Promesses et menaces, tout, sauf les coups, fut employé pour leur arracher ces aveux ; ils ont tous persisté à se tenir sur la négative. L'examen de toutes les circonstances des faits arrivés le 8 décembre, celui des reçus, que par bonheur certains avaient sur eux au jour de l'attaque ; les raisons du bon sens et les témoignages oculaires furent le thème d'une lettre que nous adressâmes au Tao té pour détruire ces calomnieuses accusations. Pendant ces premiers débats, nos détenus de Kien-té-shien étaient transférés à Ngan-Kin. La demande de leur mise en liberté ou au moins la notification des inculpations faites à leur charge fut constamment refusée. Le Tao-té même avait strictement ordonné que personne du dehors ne fut admis à les visiter. Ces pauvres gens ne savaient rien de ce qui se passait. Effrayés par les appareils exposés à leurs regards et débilités par les mauvais traitements, ils s'étaient persuadés qu'ils allaient être mis à mort parce qu'ils s'étaient faits chrétiens. Les juges les entretenaient dans ces craintes et les pressaient d'apostasier. Alors il y en eut quatre qui dirent n'avoir pas reçu la sainte eau (en effet ils n'avaient pas été baptisés). D'autres résistèrent à cette tentation. L'un d'eux raconte des traits charmants, c'est Ou-tsé-yu. Ame candide autant que naïve il assure qu'étant en prières il a vu le bon Dieu : « Il était tout radieux, dit-il, et portait des ailes... Il m'a parlé et encouragé à tout supporter pour sa gloire, et a ajouté que les mandarins ne nous mettraient pas à mort, qu'au contraire ils nous feraient reconduire à Kien-té. » Un autre jour, malgré la défense des satellites, le même Ou-tsé-yu s'était mis à genoux pour prier. Alors les satellites prirent des nerfs de bœufs et le frappèrent violemment. A la stupeur de tous, ce fervent catéchumène continuait sa prière sans donner le moindre signe de douleur. Il déclara alors devant tous que le bon Dieu avait empêché l'effet des coups et lui avait affirmé que sous peu il châtierait lui-même les satellites. Les mesures outrées du Tao-té à l'égard de ces innocents nous firent revenir à la charge. Il dut céder et les portes de la prison s'ouvrirent devant nous. Notre présence et nos paroles relevèrent tous les courages et déposèrent dans le cœur de chacun une lueur d'espérance. Les quatre quasi apostats se rallièrent aux deux autres et réparèrent bientôt noblement leur faute. Les geôliers à partir de ce jour accordèrent un passe-droit à nos catéchistes qui en profitèrent pour aller journellement soigner les plaies de nos confesseurs de la foi et leur donner tous les secours réclamés par leur position. — Dans les jugements et les procédures une chose surtout excitait nos plaintes et nous les faisait renouveler continuellement. Nul des persécuteurs n'était arrêté. — « Je n'y comprends rien, répondait le Tao-té, chaque fois que j'expédie des satellites à leur recherche ils prennent la fuite. » — « Dites plutôt que les satellites vous trompent grâce à l'argent qu'ils reçoivent des Wan. Essayez de punir les satellites s'ils ne ramènent les coupables ainsi que le prescrit la loi, et vous verrez si les Wan s'enfuient. » — « Nous avons deux hommes, mais ce sont de faux inculpés que le principal s'est substitués. — Eh bien, renvoyez-les s'ils ne sont pas coupables, puis réservant le châtiment des vrais coupables, commencez au moins à mettre fin à l'exil de nos chrétiens dont je lui dépeins la misère. — Il dit que tout cela ne le regarde pas et qu'il ne prononcera aucune sentence avant d'avoir saisi tous les inculpés. — C'était prolonger indéfiniment le mal et achever de ruiner tout : . . . . . . J'eus beau réclamer, il fallut s'en tenir là. Dans ce cas, nous repartîmes, que nous allions faire partir tous nos témoins que leurs familles réclamaient. — Comme il plaira au Missionnaire, répondit-il » — Nos témoins en conséquence partirent. Il s'était à peine écoulé une semaine que le Tao té les redemandait et dans une lettre insolente les accusait d'avoir pris la fuite et nous désignait comme leurs complices. Il annonçait en même temps que le principal des 8 accusés à savoir

Wan-tso-sin, apprenant que nous osions le citer au tribunal était accouru lui-même demander vengeance. Le Tao-té en personne nous avait dit précédemment comment il s'était substitué d'autres hommes, et nous savions par des témoins bien renseignés que pour l'arrêter le Tche-shien avait dû prendre une escorte de cent satellites armés, que même il aurait échoué dans ses recherches sans le concours d'une femme qui, hostile à Wan-tso-sin, le tira du réduit où il se tenait caché... et le traîna en présence du Tché-shien. Ces incriminations et ces mensonges ont valu au Tao-té la réponse qu'il méritait, elle fut polie mais franche et ferme. — Mars. — Nos débats au mois de Février ont, ainsi que nous l'avons signalé, amené la destitution du Tche-shien, produit un grand changement dans le moral de nos détenus, et enfin déterminé l'arrestation du principal chef des persécuteurs. Ces succès devaient amener un contre-coup, c'était inévitable. — Le juge Lou dans ses interrogations est surpris d'entendre les quatre prisonniers qu'il avait effrayés ci-devant, déclarer sans façon qu'ils avaient repris leurs pratiques de dévotion. Il les maudit ainsi que les Missionnaires et séance tenante il employa les menaces et les coups pour les contraindre d'apostasier une seconde fois et pour obtenir d'eux les aveux dont nous avons parlé. Il ne parvint pas à les ébranler. Dans son dépit, ce juge fait dresser un écrit au nom du plus décidé d'entre eux appelé Wan-tson-zié dont il exige impérieusement la signature. Wan-tson-zié recule et veut savoir le contenu de l'écrit. Lou-Kon alors faisant semblant de lire disait le contraire de l'écrit. Bien qu'on lui montrât l'instrument de supplice notre catéchumène ne voulut pas apposer son nom. Les assesseurs alors lui prennent violemment la main et lui font presser un ongle sur l'écrit, le juge acheva la croix et remit tout triomphant cet écrit au Tao-té lequel se hâta de nous faire part de ce grand succès. Sur notre demande une copie de cet écrit nous fut accordée. On y faisait dire à Wan-tson-zié que lui présent, le catéchumène Lin-ngan-lo et 7 autres s'étaient battus le 5 de la 11me lune (8 Décembre). La date était certainement contradictoire avec les événements dont nous connaissions tous les détails. Lou-Kon n'eut pas la sagacité de remarquer cette inexactitude; nous la notâmes soigneusement, elle pouvait un jour servir à notre cause. Le Tao-té ignorait que nos catéchistes visitaient journellement nos prisonniers. Le lendemain donc ces catéchistes questionnèrent Wan-tson-zié. Celui-ci se mit à pleurer et raconta ce qui avait eu lieu. Trois jours consécutivement il ne cessa de protester contre cette violence; en conséquence les catéchistes lui proposèrent d'écrire sous sa dictée ce qu'il savait de Lin-ngan-lo et comment Lou-Kon avait abusé de son pouvoir. Wan-tson-zié signa lui-même cette contre-pièce devant cinq témoins lesquels signèrent également. Ce contre-écrit attend dans nos tiroirs l'occasion de produire au jour cette flagrante injustice. — Le Tao-té, dans la même missive où il parlait de l'écrit spontané de Wan-tson-zié, avait rédigé, sans doute sous l'inspiration du principal persécuteur et de son ami le juge Lou, une suite d'incriminations dont plusieurs anciennes et nouvelles... « Toute cette affaire, écrivait-il, n'est nullement une persécution contre les chrétiens. Le catéchumène Lin-ngan-lo a volé les poissons de la famille Wan et lui a cherché querelle. D'autres chrétiens se sont joints à lui et ils ont tué deux païens; rien d'étonnant que les Wan aient usé de représailles. Les Missionnaires ont donc tort de défendre ces mauvais sujets, c'est pourquoi nous les sommons de nous livrer Lin-ngan-lo et ses complices immédiatement: nous voulons aussi tels et tels témoins. Les Missionnaires ne doivent plus songer à les faire retourner au Kien-té-shien ni espérer quelques restitutions. Ces restitutions au reste ne se font que dans le cas où l'on volerait des Européens; si l'on vole des Chinois la loi ne parle pas de restitution." Pour toute réponse nous envoyâmes au Tao-té certaines pièces de conviction et l'indication des articles de la loi parlant de restitutions à faire même aux Chinois. " Quant à Lin-ngan-lo et autres, le grand homme les aura: que comme il le sait déjà nos catéchumènes sont tous prêts à donner leurs têtes si l'on peut les convaincre des crimes allégués " — Toutefois l'accusation de deux païens tués par les chrétiens était trop grave pour n'être pas examinée sérieusement. Le plus louche en tout cela était que depuis trois mois de dénonciations, de recherches et de rapport, d'une nulle pièce ainsi que dans aucun jugement il n'avait été question de deux païens tués par les chrétiens. Nous invitâmes donc le Tao-té en retour de toutes les pièces que nous lui fournissions si libéralement, de nous faire connaître les circonstances de la prétendue bataille, par exemple, en quel endroit elle avait eu lieu, qui étaient les combattants, quand et comment le tout s'était passé?... Nous insistions surtout pour savoir les noms des soi-disant païens tués, celui de leurs parents et de leur domicile, leur profession, le jour le mode du meurtre, etc. — Ces questions si minutieuses étaient à notre point de vue d'une haute importance. Elles embarrassèrent le Tao-té qui répondit par un simple refus. Il nous fallut réclamer, ce qui nous valut la communication officielle du nom de ces deux païens: c'étaient Wan-chang-yeun et Wan-tien-siang. Or on rapportait les témoignages. Ils constataient unanimement: 1° que Wan-chang-yeun était mort de sa belle mort sous l'Empereur Chié-fon, l'an 11 (c.à.d. en 1859) au village de Yeu-po. Sa femme Tchen-zi a été vendue à un païen du Kiang-si. Il n'avait pas d'enfants et exerçait la charge de percepteur! 2° Que Wan-tien-siang avait suivi le précédent de trois ans dans la tombe, laissant sa demeure et ses terres à ses deux fils Ten-hié et Ten-chio, cultivateurs comme lui au village de Tchan-van! Les recherches du deuxième courrier consignaient des témoignages identiques. Le fait de la bataille

que quiconque bien renseigné sur les antécédents des gens en litige aurait a priori déclaré impossible a été partout contredit et si bien contredit que les juges furent obligés d'abandonner cette arme. Il ne reste plus que l'inculpation pesant sur le catéchumène Lin-ngan-lo. Nous l'avons étudiée avec attention et prions chacun de ceux qui liront ou entendront lire ce passage de l'apprécier eux-mêmes. Un des Wan, nommé Kié-tson avait passé la matinée avec ses domestiques à pêcher une pièce d'eau. Quand ils eurent fini, suivant l'usage du pays, de petits paysans, environ quinze, allèrent à la recherche des crevettes et des fretins oubliés. Lin-ngan-lo, voulant aussi avoir une petite friture, s'était joint à eux. Il ne se doutait nullement que ce jour là même (7 décembre) on avait bu le vin à la suite du conciliabule où l'on avait déterminé le plan de l'attaque et désigné le lendemain pour la mise en exécution. Ceux des païens qui étaient au courant profitèrent de son arrivée pour faire leurs premières vêpres. Il fut donc accueilli par une pluie de sarcasmes contre lui et les chrétiens et bientôt on le couvrit de boue et de coups tellement qu'il resta tout hors de lui étendu sur la berge jusqu'à l'entrée de la nuit où son frère et un autre chrétien qui avaient entendu les passants parler de sa mort, vinrent le relever. Le lendemain matin quand on sonnait le tamtam il n'avait pas encore bougé de son lit. Voilà celui que le Tao-té désigne comme l'auteur de tout ce conflit et qu'il voue à la vindicte publique. O justice des hommes! Il va sans dire que le Tao-té a reçu copie de tous les témoignages ci-dessus énumérés. Ont-ils changé ses idées ? Il n'en avait pas besoin. Jamais l'on ne forcera quelqu'un d'avouer qu'il voit le soleil quand il s'obstine à tenir sur ses yeux le bandeau qui l'empêche de voir. — La divine Providence sans doute par la médiation de St Joseph que l'on invoquait de toutes parts à notre intention nous ménageait un nouveau témoignage non moins irrécusable de l'inculpabilité de nos chrétiens. Les 48 notables de toute la sous-préfecture de Kien-té prenant en pitié le sort de nos persécutés députèrent auprès de nous le lettré Hon-Ki-sen. Dans une supplique qu'ils m'adressaient, ils protestaient tous de l'innocence des chrétiens, demandaient eux-mêmes que les assassins fussent punis selon les lois, s'offraient de les livrer à la justice et se chargeaient des arrangements nécessaires pour le retour des chrétiens au Kien-té et la restitution de tous leurs biens. Ils insistaient d'autant plus que la saison d'ensemencer les terres avançait et que par conséquent l'on ne pouvait laisser les champs incultes ni prolonger d'une année la misère des chrétiens. Pouvait-on désirer mieux ? — Le Tao-té à qui nous présentâmes cette supplique avec l'invitation d'accepter l'entremise des notables différa plusieurs fois 24 heures sa réponse qui consistait en une fin de non-recevoir non motivée. Cum in profundum venerit, contemnit. Il fallut donc nous résigner à présenter à ces notables nos regrets, nos remerciements et la prière de patienter quelque temps.

Avril. — Qu'étaient devenus nos exilés pendant ces derniers mois ? Plusieurs avaient tenté de rentrer au Kien-té-shien ; mais à chaque fois ils avaient lieu de s'en repentir. Les listes de proscrits avec le prix offert en récompense à quiconque apporterait leurs têtes étaient toujours là ainsi que les postes de gens armés pour empêcher leur retour. Bon gré mal gré, ils étaient retenus en expectative au Kiang-si, sans qu'aucune amélioration ne fut apportée à leur triste situation. Obligés d'errer sans cesse pour ne pas tomber sous le glaive du persécuteur, ils passaient d'un village à un autre, ici partageant l'hospitalité d'un chrétien compatissant, là mendiant une tasse de riz à la porte d'un païen. A la longue les moyens ne le permettant peut-être plus, la charité publique se refroidissant aussi, les secours diminuèrent ; et cette haine héréditaire des chrétiens chez les païens reprenant son empire, les païens commencèrent à les reconnaître pour tels et se mirent à les repousser durement. En conséquence les pérégrinations à Ngan-Kin devenaient plus fréquentes. Ces pauvres gens y étaient intéressés : ils savaient qu'à Ngan-Kin ils trouvaient un père et ne semblaient pas se douter que la bourse de ce père n'est pas aussi large que son cœur.
A Ngan-Kin nos prisonniers souffraient beaucoup de se voir détenus si longtemps. Les plaies résultant des tourments endurés en décembre du mandarin Wan s'envenimaient toujours davantage et ils dépérissaient de jour en jour. Les juges avaient diminué leur ration déjà si faible. Ajoutez à cela l'exiguïté du local, c'était une chambre étroite ; le nombre de leurs compagnons de chambre, ils étaient 20 ; l'infection et tout cet ensemble de la prison qui se devine sans pouvoir se dire, etc. Rien d'étonnant donc que trois d'entre eux tombèrent malades. L'un d'eux, en peu de jours nous donna de si vives inquiétudes que nous lui accordâmes sur sa demande la grâce du baptême. Depuis ce moment il ne cessa d'offrir sa vie à Dieu et le remercier pour l'insigne faveur qu'il lui accordait de mourir pour sa foi. Ce chrétien s'appelait Ou-tsé-Kou, le 11 avril il était à l'extrémité. Les gardiens de la prison ayant fait leur rapport au Tao-té, celui-ci le fit emporter chez le Ti-po. Le 12, nos catéchistes s'adressèrent à celui-ci pour le voir, ils furent renvoyés brusquement. Nous demandâmes alors au Tao-té l'indication du lieu où il était et le droit de l'y visiter. Notre commissionnaire ne revint que le soir. La lettre du Tao-té portait que ce chrétien était mort, mais qu'on lui avait donné tous les soins possibles. D'après de nouvelles informations il raconte qu'un attaché au Tao-té est allé voir Ou-tsé-Kou à la prison il se serait contenté de dire devant tous : « s'il meurt, c'en est un de moins ; si vous mouriez tous six ce n'en serait que mieux. » Les gardiens de

la prison par suite de leurs idées superstitieuses auraient demandé qu'on ne le laissât pas mourir dans la prison même. Le Ti-po alors reçut [illegible] ailleurs. Ce dernier trouva plus commode de jeter ce mourant dans la cour d'entrée de la pagode Chen-Wan-miao, où il mourut [illegible]. Il laisse une veuve trois enfants et un vieux père âgé de 72 ans. —— Le nouveau Tche-shien de Kien-tè, Tchang-Kong, de son côté, [illegible] des mandarins supérieurs, affichait une publication dont les païens saisirent incontinent la portée. Elle rapportait certains désordres vagues commis [illegible] et autorisait tout indigène qui rencontrerait les perturbateurs de les tuer indistinctement sur place. Elle proscrivait en outre toutes les familles [illegible] terres, que si elles s'y refusaient, on pouvait également les pendre. C'était expulser définitivement les chrétiens désignés comme perturbateurs et donner gain de cause aux ennemis de notre sainte religion. Le Tao-té de par ailleurs ne voulait plus entendre parler de la culpabilité des Wan et par suite refusait de saisir les autres chefs de la persécution. Peu satisfait d'avoir à sa charge la mort de Ou-tsé-Kou, il nous menaçait d'envoyer ses satellites à la recherche des chrétiens demandés au tribunal s'ils n'arrivaient bientôt. Nous les croyions tous au Kiang-si; nos courriers donc nous les amenèrent à l'exception de Lin-ngan-lo qui du Kiang-si était passé au Hou-pé où il avait des parents. C'était à la distance de 500 lys de Ngan-Kin: nous dépêchâmes un nouveau courrier à sa recherche. Après mûre réflexion nous crûmes ne pouvoir pas mieux employer cet intervalle qu'en nous rendant à Chang-hai afin de consulter le R. P. Supérieur de la mission, sur le moyen de conjurer l'orage. Nous prîmes donc passage sur le Kiang-so et arrivâmes à Chang-hai le 15 Avril. Avant tout nous envoyâmes des renseignements précis à l'adresse de notre chargé d'affaires à Pékin pour l'informer de tout ce qui se passait: nous lui devions d'autant plus ces renseignements que son honneur se trouvait engagé dans cette affaire. Nous sollicitâmes ensuite de M. le Comte de Méjan, consul général de France à Chang-hai une dépêche pour le Tao-té de Ngan-Kin. M. le Consul général [illegible] vint notre embarras et écrivit au Tao-té dans le style d'un vrai français revendiquant les droits de ses nationaux et des chrétiens les protégés de la France. Sa dépêche nous fut remise le mardi de Pâques et après deux jours d'une heureuse traversée sur le Kou-Kouang nous la remettions au Tao-té avec l'annonce de notre retour. Elle resta sans réponse et n'eut d'autre effet pour le moment que de prouver aux mandarins que la France n'oublie pas son traité et n'en permet pas la violation; c'était un grand service, il mérite notre vive reconnaissance à M. le Consul général. — A peine étions-nous revenus à Ngan-Kin que nous arrivait Lin-ngan-lo. Sans lui laisser le temps de se remettre de ses marches forcées nous l'annonçâmes au Tao-té qui ne tarda pas à le mander avec les autres qui l'attendaient. A cet appel, chacun d'eux sentant la gravité du jugement qui allait avoir lieu vint nous demander avant de partir notre bénédiction. Nous leur montrâmes la croix disant qu'elle les soutiendrait si les mandarins, contre leur parole, venaient à les maltraiter: qu'en tout cas elle était le gage indubitable de leur prochaine victoire: in hoc signo vincetis. —— La séance au tribunal se prolongea de midi à 8h. du soir. Sur cinq envoyés comme témoins, le Tao-té sans craindre de forfaire à son honneur en retint deux qu'il fit conduire sous escorte en prison. A partir de ce moment les portes furent fermées à nos catéchistes et à nos lettrés, et il ne nous fut plus possible de communiquer avec nos chers détenus. Ce nouveau sequestre était d'autant plus effrayant qu'il provenait d'une malveillance renforcée. Les trois chrétiens qui revinrent paraissaient tout émus de ces procédés inexplicables et aussi des coups que Lou-Kou avait fait donner à nos anciens prisonniers parcequ'ils ne voulaient pas parler dans son sens; enfin émus surtout de insultes que ce juge Lou avait proférées dans tout le cours du jugement à notre adresse. Il nous restait un dernier essai, celui d'une entrevue avec le Gouverneur du Ngan-houé Yn. Les mandarins et le peuple en avaient dit tant de mal: nous-mêmes avions tant de faits en sa défaveur que la gravité des circonstances seule nous fit hasarder cette démarche. Le Tao-té qui fut chargé du message nous fit savoir que le grand homme nous recevrait à son Ya-men le 29 Avril à 10h. Le 29 donc à 9h. ½ du matin le Tche-Fou (préfet) venait nous chercher à notre résidence: A 10h. nous franchissions le seuil de ce tribunal où l'an dernier le 10 Novembre nous avions passé un si mauvais quart d'heure. Le Tche-fou et autres descendirent de chaise en avant la grand'porte. Notre chaise dût passer et s'avancer jusqu'au milieu de la seconde cour où l'on nous invita à descendre pour nous conduire aux salles d'attente. Le Tao-té et autres s'y trouvaient. Nous avions à peine échangé quelques mots que le noble gouverneur nous manda. Il fallait alors passer entre deux rangées de globulés à toutes couleurs alignés depuis les salles d'attente jusqu'à la porte de la salle de réception à l'entrée de laquelle se tenait son Excellence. Après les saluts et cérémonies d'usage, il nous offrit la place d'honneur, nous prîmes la troisième par déférence, il avait lui la deuxième. Après quelques compliments sur sa bonne santé, sur sa belle ville, etc., nous le remerciâmes pour le terrain qu'il avait accordé, la protection dont il nous favorisait, etc. Il paraissait sensible à toutes nos paroles; ses traits cependant et son ton n'avaient rien de fort engageant. Nous abordâmes enfin la question de Kien-tè dont il connaissait toutes les particularités.

Ses réponses en tout ne nous inspirèrent que peu de confiance. Le mot habituel revenait toujours : « Que le missionnaire ait confiance, tout se réglera d'après la loi et les traités. Pour être chrétiens, vos adeptes n'en sont pas moins nos sujets, on n'aura que faire des mandarins quand tous les Chinois seront chrétiens.... Comme il parlait de loi et de traité, nous lui demandâmes en vertu de quelle loi les assassins de nos chrétiens restaient impunis ? Les souffrances qu'endurent nos chrétiens, les rigueurs que l'on exerce envers les innocents, tout cela est contraire à la loi. Que si l'on veut tout régler d'après le traité comment se fait-il que le juge Lou (nous avons évité de parler du tao-té que nous voulions encore ménager) abuse de sa position et profère en plein jugement des malédictions contre la religion et contre nous ? Cette sortie rendit le gouverneur plus souple. Nous fîmes appel une dernière fois à sa justice et à son bon cœur, puis levions la séance. Elle avait durée une heure. — *Mai*. — Nous étions à peine sortis de chez le gouverneur que le grand homme chargea le tao-té de prévenir le juge Lou que nous avions des griefs contre lui. Ces remarques réagirent, on le pense bien, sur Lou-Kon et produisirent la plus forte crise que nous ayons subie dans ce jugement. Ordinairement les crises décident de la vie ou de la mort : celle-ci occasionna notre salut. — Une heure après notre entrevue, les trois témoins de l'avant veille et deux autres nouveaux étaient requis au prétoire. Ils s'y rendirent en tremblant. Lou-Kon dès le début parut emporté. Il se montra violent envers nos témoins et terminait chaque interrogatoire par une sortie contre les diables d'Europe, demandant si notre tête était de fer ou de cuivre, prétendant que nous avions des artifices pour empêcher le couteau de nous percer les entrailles, etc. Il finissait en recommandant à chacun, sous peine d'incarcération, de nous prévenir que nous devions veiller sur nos paroles surtout en visitant le gouverneur si nous tenions à n'être pas égorgés. Un chrétien osa lui dire qu'il ne pouvait pas se charger de cette commission. Lou-Kon le mit aux fers ; les supplications de ses compagnons et la promesse que tous lui obéiraient obtinrent la liberté de ce chrétien. — Ces violences n'étaient que le prélude de la vengeance de Lou-Kon. Il se fait amener le détenu Wan-tson-zié à qui il avait extorqué l'écrit dont nous avons parlé et que personnellement il détestait plus que les autres chrétiens parce qu'il avait été le premier à réparer sa faute d'apostasie. Dès qu'il le vit il l'apostropha en ces termes : « Wan-tson-zié, sois raisonnable ; es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien. — Licteurs, frappez. — Wan-tson-zié, es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien. — Qu'on apporte les pinces de bois et qu'on lui serre les chevilles des pieds. — « Diras-tu toujours que tu es chrétien ? — Quel mal y a-t-il d'être chrétien ! reprit Wan-tson-zié d'une voix plaintive et étouffée par les pleurs : Oui je suis chrétien. — Le juge s'acharne à sa victime qu'il fait étendre sur le chevalet et de temps à autre on lui enfonce dans les narines des mèches allumées, mais il reste inébranlable. Le juge ne consent pas à s'avouer vaincu. On chauffe rouge une chaîne de fer que l'on replie plusieurs fois en face Wan-tson-zié. « — Si tu continues de dire que tu es chrétien, je te ferai étendre sur cette chaîne brulante. » — Le généreux confesseur ne peut plus parler, il fait un signe pour dire qu'il est chrétien : On le pose immédiatement sur la chaîne où il s'évanouit aussitôt. On l'en retire et le laisse étendu sur le pavé en proie aux douleurs de l'agonie. — Les chrétiens rentrés chez nous poussent des gémissements, ils nous prient de leur pardonner s'ils nous rapportent le message dont Lou-Kon les a chargés, puis protestent qu'ils désirent mourir pourvu que nous mettions notre vie en sureté en prenant la fuite. Une mère ne se sent jamais plus forte que lorsqu'elle voit ses enfants en péril, ainsi nous sentions-nous encouragés à ne pas lâcher pied. Le juge Lou avait été trop loin, il devait s'en repentir. — En effet le lendemain à la pointe du jour le tao-té recevait de nous cet avis : « Au nom de la loi et du traité, nous arrêtons les interrogatoires. Nous demandons à te parler en présence de Lou-Kon et des trois autres juges, dis-nous ton heure. » Il nous manda dans l'après diner à 3h. Nos 5 chrétiens nous accompagnèrent au Ya-men où Lou-Kon et les trois autres juges furent nos introducteurs. Le tao-té se tenait à l'écart. Il nous fit prier de communiquer nos déclarations aux juges ses représentants. — « Nous voulons parler en présence du tao-té et des juges réunis et pas autrement ; en conséquence nous prions le grand homme de venir » — Il arrive. — Nous sollicitons l'autorisation d'introduire au salon nos cinq chrétiens. Cette mesure étonne le tao-té, il accède. Nous adressant ensuite à ces chrétiens, nous leur disons : « Puisque le tao-té veut bien vous admettre en sa présence, vous allez le remercier et lui répéter mot pour mot le message dont Lou-Kon vous a chargés hier : puis tournés vers Lou-Kon : « Nous te félicitons et te remercions » ! Enfin regardant les autres juges : « Vous ta-lo-iés, vous avez été témoins de tout ce qui s'est dit et fait à la séance d'hier, au nom de votre Empereur je vous prie de déclarer si le rapport de nos chrétiens est vrai ou faux ». Vous, chrétiens, parlez : » Chacun d'eux alors répète d'une voix timide les paroles de Lou-Kon. Celui-ci ne tenait pas : le tao-té et les autres n'étaient nullement à leur aise. Quand ils eurent fini, Lou-Kon avoua sa faute, mais comme il essayait d'user de représailles, nous l'arrêtâmes en disant que nous avions à lui demander raison d'un autre fait. Il s'agissait du fameux écrit signé Wan-tson-zié dont nous présentons au tao-té l'exemplaire que lui-même nous avait envoyé. Le tao-té le reconnut. Lou-Kon crie et protesta que cette copie était fausse. Alors s'engage une dispute entre le tao-té et Lou-Kon. Celui-ci accuse le tao-té d'avoir faussé cet écrit. Après les avoir laissés s'invectiver quelque temps nous tranchâmes leur différent en leur présentant la contre-pièce que Wan-tson-zié avait donnée à nos catechistes. La stupeur du tao-té, l'exaspération de Lou-Kon étaient indescriptibles. Ils n'en revenaient pas que nous ayons pu communiquer avec nos prisonniers ; nous leur disons alors : « Il ne s'agit pas de savoir comment nous avons eu cette pièce ; vous connaissez la deuxième faute de Lou-Kon,

en voici une troisième : il se fait un grand silence — « Lou-Kon a frappé nos chrétiens, il a torturé si inhumainement Wan-tson-zié que nous ne savons s'il est mort ou vif — Lou-Kon laisse en paix les assassins et châtie les innocents, cela en vertu de quelle loi ! — Du reste nous invitons Lou-Kon à dire pourquoi il a torturé Wan-tson-zié. » — Lou-Kon se tait. — Eh bien ! nous le dirons nous-mêmes. Vous trois La-lo-ié, vous étiez présents, nous faisons appel à votre honneur : Lou-Kon l'a torturé pour lui faire abjurer sa Foi : est-ce vrai ? — Toi Lou-Kon, tu t'en es flatté toi-même hier devant ces chrétiens ici présents et en présence des juges tes compagnons — ose le nier ! » — Lou-Kon de nouveau reconnait sa faute mais il veut l'excuser et se débat avec beaucoup d'agitation ; le bao-té et les autres sont muets de stupéfaction. Alors nous nous levons de notre siège et adressons au bao-té ces dernières paroles : « Nous t'avons fait connaître trois actes de Lou-Kon, à toi de dire s'ils sont conformes à la loi et au traité. Tout hier encore le gouverneur nous a promis qu'il ne dévierait point. Par ordre du gouverneur tu es chargé de traiter les affaires des Européens et celle de Kien-té, par conséquent aujourd'hui je viens te demander justice. Lou-Kon sera déchargé de ce jugement ou bien les interrogatoires resteront suspendus. » A ces mots nous les saluons ainsi que les autres, nos chrétiens se retirent et le bao-té nous reconduit à notre chaise. —— A peine rentrés, nous recevons chez nous un des trois juges. Il vient de la part du bao-té faire des excuses et nous prier de ne pas écrire au gouverneur. — « Que le bao-té se hâte d'agir sinon nous nous adresserons au gouverneur » — Telle fut notre réponse. Le lendemain le bao-té, comme s'il avait oublié les événements précédents, mande tout bonnement nos chrétiens au Ya-men. Nous les refusons. Les satellites reviennent avec une lettre. Pour la première fois le bao-té essaie de nous attendrir en faveur de nos chrétiens. A son langage nous croyons entendre l'*Ave Rabbi* de Judas. Nous lui répondîmes simplement : « Quand Lou-Kon aura été changé, tu auras nos chrétiens, mais pas avant. » Les satellites repartent irrités de ne pouvoir emmener nos chrétiens. Après deux jours de réflexions, le bao-té aux abois nous conjure de permettre à nos catéchistes de se rendre au Ya-men, il a réellement besoin de leur parler. Cette nouvelle supercherie lui vaut un nouveau refus. Nous le prions de se désister s'il ne veut pas nous forcer d'aller chez le gouverneur. Alors il nous envoie une lettre d'excuse. « Les fautes de Lou-Kon sont les siennes, il nous prie de lui pardonner. Tout va être promptement réparé ». La lettre finit par un appel à notre vieille amitié. Alors, en gage de cette vieille amitié, nous lui demandons que Lou-Kon ne juge plus et que nos sept détenus soient mis en liberté. Ce plan de conduite nous était dicté par l'embarras évident du bao-té et de Lou-Kon ; sans abuser de notre position nous savions le droit de notre côté ; lâcher prise eut été tout compromettre. C'était le 5 Mai. C'est en ce moment que le doigt de la divine Providence se manifesta en amenant une circonstance qui trancha le nœud de la difficulté. Hon-Ki-sen, notre ami dévoué, que les notables de Kien-té-shien avaient délégué en Mars auprès de nous, revenait à la charge, toujours au nom de ses collègues. Il était accompagné d'un autre notable appelé Wan-Ké-ta, parent des persécuteurs, mais non leur coopérateur. Ils amenaient le fils aîné du principal persécuteur. Les deux premiers se présentèrent d'abord seuls pour nous parler de leur nouvelle démarche. Nous acceptâmes avec reconnaissance, seulement nous demandions que cette fois ils écrivissent deux exemplaires de leur supplique, l'un pour le bao-té et l'autre pour nous. Cette supplique ne différait en rien de celle du mois de Mars sinon que les notables nous demandaient grâce pour la vie de Wan-tson-sin. Elle nous fut présentée le lendemain par nos deux entremetteurs, suivis cette fois, du fils de ce Wan-tso-sin. Ce jeune homme est un lettré de bonne apparence. Il nous présenta lui-même une autre supplique où il reconnaissait les torts de son père et nous demandait de lui sauver la vie. Il se prosterna devant nous sans vouloir se relever. Notre accueil fut bienveillant, nous l'engageâmes à réparer le plus vite et le mieux possible les dommages causés aux chrétiens. —— Le 7 Mai le bao-té mandait que la sentence allait être prononcée pour la mise en liberté de nos prisonniers, etc. Il nous priait de laisser aller nos chrétiens au Ya-men pour entendre cette sentence. C'est Lou-Kon qui remplit cet office, mais il était gentil au possible. Il déclarait l'innocence complète des chrétiens, délivrait les captifs, chargeait les entremetteurs et le tché-shien d'arranger immédiatement tout le nécessaire pour le retour des chrétiens à Kien-té et la restitution entière de leurs biens. La leçon avait donc profité — Dieu en soit béni. Nos chrétiens éclatant de joie nous présentent nos prisonniers. Quelque défigurés qu'ils fussent, les blessures qu'ils portaient et le courage dont ils avaient fait preuve les ennoblissaient à nos yeux. Leur vue, leur joie, nous rappelait celle des premiers chrétiens et celle des apôtres : *Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro Nomine Jesu contumeliam pati.* — Act. V. 41. Il fallut une semaine pour régler toutes les conditions du retour et de la réparation. Le samedi 15 les mandarins faisaient conduire sous escorte le principal coupable à Kien-té pour hâter lui-même les affaires : en passant devant notre résidence il entra pour nous faire le Ko-tou. Le même jour il frétait de magnifiques barques pour reconduire triomphalement nos chrétiens vers Kien-té. Ces barques étaient surmontées de grands drapeaux tricolores où se dessinait une Croix pour proclamer sur leur passage les victoires de la France et de notre Foi sur le paganisme : . . . *salutem ex inimicis nostris et omnium qui oderunt nos*. Nous espérons recevoir à la mi-juin la nouvelle que St Joseph et la Sainte Vierge ont achevé l'œuvre si bien commencée. Il reste la publication des Kao-che et le châtiment des coupables, nécessaires, croyons-nous, à notre sécurité. Nous attendons encore ce bienfait de la légation. Quant à nous, une tâche bien douce nous est réservée, celle de fermer les plaies ou [illegible] portées par cette terrible persécution. Avant tout ministres de la paix et de la miséricorde, nous n'avons qu'un désir et prions tous ceux qui s'intéressent [illegible] de le demander avec nous [illegible] payens et chrétiens, persécutés et persécuteurs se donnent le baiser de paix au pied de la Croix, que tous ne soient que « *cor unum et anima una* — *per Christum et cum Christo et in Christo cui sit honor et gloria in saecula saeculorum. Amen* . . .

Extrait des Missions Catholiques .... — Mgr Languillat, vicaire apostolique du Kiang-nan, a reçu, par le dernier courrier de Chine, une lettre qui confirme le télégramme, publié dans notre numéro du 22 Juillet, sur les troubles de Nan-Kin. La lettre, écrite par le R. P. Pfister, est du 16 Juin. A cette date, l'orage grondait à Nan-Kin; cinq jours plus tard, il éclatait à Tien-tsin, et l'on sait avec quelle violence. Dans de pareilles coïncidences il n'y a rien de fortuit: le vaste complot que nous avons signalé tant de fois se révèle maintenant au grand jour, et poursuit audacieusement son but, l'extinction du catholicisme dans le sang des Missionnaires. On remarquera la dernière phrase de la lettre du R. P. Pfister, où de nouveaux soulèvements sont annoncés pour les mois d'août et de Septembre. « Au milieu de Mai, écrit le R. P. Pfister, on trouva dans une des rues de Nan-Kin le cadavre d'un jeune homme; les jours suivants plusieurs enfants avaient disparu. Grande émotion parmi le peuple. On fait des recherches, on emprisonne plusieurs individus soupçonnés d'être voleurs d'enfants. Dans l'interrogatoire les prévenus mettent en avant le nom de Tien-tchou-tang (résidence des Missionnaires). On leur demande s'ils sont en relation avec les chrétiens. « — Oui, répondent-ils. Ce sont des Européens qui nous ont envoyés, nous avons des livres de religion, nous connaissons des personnes du Tien-tchou-tang. » Aussitôt la procédure est arrêtée, et les meneurs d'exciter le peuple. Cela dura plusieurs jours. Les esprits s'échauffaient, le peuple irrité voyait en nous des voleurs d'enfants, et des voleurs qu'on laissait impunis. Les mandarins n'étaient pas trop fâchés de nous voir dans l'embarras, probablement même contribuaient-ils à nous y mettre. — Sur ces entrefaites, le Tao-tai nous fait une visite. Il nous instruit confidentiellement des rumeurs qui circulent contre nous et des menaces qui les accompagnent, il nous parle des accusations des prisonniers, etc. Nous répondons: « — Puisque les détenus nous accusent nommément, nous demandons d'être confrontés avec eux; nous les sommons de désigner ceux d'entre nous qu'ils connaissent, de dire quand ils sont venus au Tien-tchou-tang, etc. Si, parmi les prévenus, il se rencontre quelque chrétien coupable, nous ne nous opposons nullement à ce qu'il soit puni comme les autres, suivant la loi. » D'où était venu ce changement subit dans les dispositions des mandarins à notre égard? Voici ce que je crois avoir deviné. Ils ont eu vent d'un projet de révolte dans la ville. Il y a ici en effet beaucoup d'étrangers riches, affiliés à des sociétés secrètes, et qui n'aiment pas les mandarins. Les mandarins ont peur que ces gens-là, saisissant le moment où le peuple excité se jetterait sur nous, n'essaient de les renverser. » — Cependant des croix sont placées dans toutes les rues de la ville, et des hommes apostés pour examiner ceux qui évitent de les fouler aux pieds. Des billets anonymes, portés à domicile, avertissent le peuple de ce qu'il faut faire. Des bruits sinistres nous reviennent de toutes parts: « — Ce soir on viendra vous brûler » — « J'ai entendu dans les rues qu'on doit vous tuer cette nuit. » — Sur une affiche on lit: « Il faut en finir une bonne fois avec ces Européens voleurs d'enfants, etc. » Nous avons su depuis que les menaces étaient sérieuses, et qu'on en serait venu à l'exécution le 10 ou 11 de ce mois, si les mandarins, comme je l'ai dit, n'avaient eu peur pour eux-mêmes, et si nous n'avions, par deux visites au Tao-té et au Kiang-nin-fou, vigoureusement agi pour faire enlever les croix. Néanmoins nos chrétiens des alentours n'osaient venir à la ville, menacés d'être arrêtés ou tués. Un catéchumène, coupable d'avoir défendu les chrétiens, a été rudement battu et condamné à quatre jours de cangue. — L'excitation allait croissant. Ma-tche-tai se décide à mettre la ville comme en état de siége; des postes de soldats sont établis dans toutes les rues, plusieurs exécutions ont lieu, des têtes sont exposées au-dessus des portes. Deux proclamations du vice-roi paraissent pour calmer le peuple. Le Kiang-nin-fou en affiche une autre où il ajoute que les missionnaires et les chrétiens sont complètement innocents de toute espèce de crime. Il réprouve aussi les croix placées dans les rues. — Le lendemain de cette publication, le Tche-fou, les deux Tche-hien, le Tao-té, deux autres mandarins, cinq ou six des principaux notables, viennent, sur notre invitation, visiter notre maison, de la cave au grenier; ils peuvent se convaincre qu'elle ne renferme rien de suspect. Un goûter à l'européenne leur avait été préparé; ils y firent honneur. Pendant ce temps-là, je gardais la porte, et j'empêchais la foule émue de battre notre portier et un de nos domestiques, mais non de briser une porte près de la chapelle. Quoique les mesures militaires et les proclamations eussent ramené un peu d'ordre, l'effervescence n'était pas encore passée. « — Les mandarins, disait-on ont peur des Européens. Ils ont reçu d'eux de l'argent pour les défendre. » — Maintenant le calme reparaît dans la ville, au moins à la surface, grâce aux postes militaires établis dans les rues. Cette tranquillité apparente me donne plus d'inquiétude que les menaces des jours précédents. Nous sommes, me semble-t-il, au premier acte d'un grand drame dont Dieu seul connaît le dénoûment final. Je suis porté à croire qu'il existe un complot, et que nos ennemis voudraient se débarrasser de nous en excitant le peuple à nous chasser. Déjà nous sommes avertis que c'est à recommencer, à la septième lune, puis à la huitième, c'est-à-dire aux mois d'août et Septembre. »

Lettre du R. P. Croullière, 15 Juin 1870. — (Les funérailles d'un Missionnaire dans l'île de Tsong-min.) — ... Au mois de Juillet dernier, j'avais la douleur de vous apprendre la perte que la mission du Kiang-nan venait de faire en la personne du P. Guibout. Quelques semaines après j'adressais à M. le Directeur de l'Œuvre de la Ste Enfance une courte notice biographique du même Missionnaire, dont vous aurez sans doute eu connaissance. J'ai cru aujourd'hui, que quelques détails sur ses obsèques pourraient ne pas vous déplaire. — Lorsqu'on a vécu plusieurs années de la vie de Missionnaire en pays étranger, on finit par se faire tellement aux habitudes de sa patrie adoptive, que tout ce que vous voyez cesse presque absolument d'avoir pour vous, ce piquant

de nouveauté, qui le plus souvent inspire et alimente la correspondance. Il faut avouer cependant que rien ne contraste avec nos usages européens comme les coutumes de l'Extrême Orient, même en ce qui touche la pensée de la mort. — Non seulement le plus beau cadeau qu'un ami puisse ici faire à un ami, est le cadeau du cercueil, mais ce qu'ailleurs on se hâte d'enlever, on le conserve en Chine, le plus précieusement et le plus longtemps possible, les païens pour satisfaire leurs superstitions, les chrétiens pour pouvoir souvent plus à leur aise prier pour leurs défunts, penser plus fréquemment à eux, et jeter de l'eau bénite sur leur dépouille mortelle. — Il n'est pas rare de voir à la fois jusqu'à 3 ou 4 bières déposées dans l'endroit le plus fréquenté de la maison, et les ménagères chinoises filer tranquillement le coton, le dos appuyé contre ces souvenirs de la mort. — Demandez leur ce que contiennent ces cercueils. Elles vous répondront, sans la moindre émotion, tant il leur paraît naturel de garder ainsi au milieu d'elles les cadavres de leurs proches : « Ici est mon mari ; là ma mère, mon fils, etc. Toutefois je dois ajouter que les cercueils sont si bien fermés qu'ils n'exhalent aucune odeur cadavérique. — Inutile de dire que le cercueil du P. Guibout dût subir un peu lui aussi, les exigences de la coutume locale. Il demeura exposé à tous les regards, dans une pièce contiguë à la porte d'entrée de notre église centrale, l'espace de 6 mois, et ce n'est que le 22 Décembre dernier, jour de ses solennelles funérailles que le corps de mon regretté et digne collaborateur, fut définitivement déposé dans le tombeau. — Pendant ces 6 mois néanmoins les chrétiens n'eurent garde d'oublier leur bien aimé missionnaire. Chaque jour dans chacune de nos 60 paroisses, on ne cessa de réciter des prières pour le repos de son âme. Mais la veille des obsèques, la piété comme la reconnaissance de nos bons insulaires se signala d'une manière plus touchante que jamais. — De tous les coins de l'île qui n'a pas moins de 70 lieues de circuit, on accourut par députations nombreuses à notre chrétienté centrale. Les confessionnaux furent assiégés et la nuit du 21 au 22 Décembre les hommes ne cessèrent de se succéder d'heure en heure pour prier autour du cercueil. « Il est mort pour nous, disaient-ils en parlant de notre cher défunt ; il est juste que malgré notre pauvreté, ce soit nous qui fassions les frais de ses funérailles ». Et la plupart de m'offrir leur obole que je fus souvent obligé de refuser, les ressources d'un grand nombre étant loin d'égaler leur générosité. — Dès le point du jour, (22 Décembre) notre église dont l'enceinte peut contenir 800 personnes, était déjà remplie. Un égal nombre pour le moins n'y purent trouver place. Cependant après les deux Messes de requiem célébrées par mes confrères, le canon suppléant aux cloches, s'était fait entendre ; c'était le signal convenu pour le commencement du service funèbre. Aussitôt tous les chemins se couvrent de curieux païens qui affluaient par centaines, voulant voir de leurs propres yeux, disaient-ils, les funérailles d'un Missionnaire. Grâce aux instructions que j'avais données la veille, et aux précautions prises, l'ordre ne fut nullement troublé. Aux abords de l'église, trois étendards dans le goût chinois flottaient arborés au sommet de grands mâts placés là pour la circonstance. Le lieu saint avait revêtu ses habits de deuil. Un superbe catafalque s'élevait dans la nef au milieu d'un somptueux luminaire : et au dessus du cercueil couvert du drap mortuaire apparaissaient quelques-uns des insignes sacerdotaux ayant appartenu au missionnaire défunt. Bientôt un silence profond régna dans toute l'assemblée, la Messe solennelle commençait aux sons de l'orgue que touchait un jeune jésuite indigène, successeur actuel du P. Guibout. Un autre prêtre chinois séculier, m'assistait à l'autel et ce fut lui qui prononça le discours funèbre. Rien d'édifiant comme la vue de cette foule recueillie et de ces 400 chrétiens venant recevoir la Ste Communion pour l'offrir à l'intention de l'âme de celui qu'ils avaient à peine eu le temps de connaître ! Rien de plus nouveau, surtout à Tsong-min que le spectacle d'un millier d'idolâtres ayant à peine proféré un seul mot l'espace d'une heure et demie ! Après le chant du libera, le bruit du canon se fit entendre pour la seconde fois et bientôt commença le défilé du convoi. Chez les Chinois, aux inhumations comme aux noces figure presque toujours une troupe de virtuoses. Nous eûmes donc aussi les nôtres. Ils étaient tous chrétiens. C'étaient eux qui ouvraient la marche précédés de deux joueurs de tam-tam. Après eux s'avançait gravement un porte-bannière qui comme tous ses co-religionnaires, ne voyait dans les plis de son étendard aux trois couleurs mariées à une croix, que le souvenir de la Patrie de ses pères dans la foi. Les infidèles se tenaient respectueux des deux côtés de la voie. Les chrétiens défilaient rangés sur deux lignes à la suite de la croix qu'escortaient selon l'usage, deux céroféraires en surplis. Les hommes étaient au nombre d'environ 800, la plupart vêtus de blanc, le blanc étant en Chine la couleur du deuil. Ils formaient comme le premier chœur de priants. On remarquait parmi eux différents groupes distingués par une bannière particulière. C'était d'abord le commun des fidèles, puis les administrateurs des chrétientés, enfin le corps des lettrés. Ils étaient précédés des élèves de nos écoles externes et internes, dans les rangs desquels on reconnaissait bon nombre d'orphelins tenant à la main une petite oriflamme. Suivait le parasol rouge insigne caractéristique de tout haut personnage en Chine. C'était le parasol même du mandarin local. Après le parasol venaient 8 enfants de chœur portant des cierges allumés, et une quarantaine d'enfants en surplis ; nos catéchistes précédaient les palanquins des trois Missionnaires portés chacun par quatre idolâtres. Puis venait le cercueil du mort : seize de nos bons fidèles avaient tenu à honneur de courber les épaules sous le précieux fardeau. Quatre des plus notables parmi eux tenaient les coins du poêle. La musique chinoise ne cessait d'alterner avec le chant des prières. Les femmes chrétiennes au nombre d'un millier et plus, suivaient le cercueil, rangées sur deux lignes comme les hommes et récitant comme eux les prières des morts. Un bon nombre d'entre elles portait des habits de deuil. Elles se composaient en partie de ces vierges vénérables dont le dévouement héroïque pour l'œuvre de la Ste Enfance est aujourd'hui connu du monde entier. Les païens émerveillés

d'un tel spectacle, si nouveau pour eux, ne pouvaient s'empêcher de [illegible] à demi voix : « Comme c'est beau ! Quelle différence entre les funérailles chrétiennes et les nôtres ! Le Père honoré de telles obsèques a vraiment du bonheur ! Mais pourquoi au lieu de [illegible] prier, ne pas pleurer un peu ! ajoutaient quelques-uns en souriant. » Cette réflexion et le sourire qui l'accompagna est un trait de mœurs. Chez les païens en effet toute la piété envers les défunts consiste dans des démonstrations extérieures. Je voulus aux funérailles de mon regretté confrère quelque chose de plus solide. Au lieu de ces [illegible] payés, qui s'évertuent pour trouver des larmes à l'adresse de ceux dont le trépas les laisse d'ordinaire dans la plus entière indifférence, je voulus surtout des prières. Et je n'eus aucune peine à les obtenir de nos fervents et reconnaissants insulaires. L'espace à parcourir de l'église au lieu fixé pour la sépulture était à peine de 100 mètres. Cependant pour étaler aux yeux de la population Tsong-minoise, si amie des cérémonies funèbres, toute la pompe des funérailles chrétiennes, nous crûmes devoir faire un circuit de plus d'un kilomètre. Les nombreux canaux dont la campagne est sillonnée ne furent qu'un léger obstacle. Quelques ponts improvisés à la hâte nous permirent de nous déployer à notre aise. Je me trompe . . . Les derniers membres du cortège ne paraissaient pas encore que déjà la tête du convoi avait atteint le but déterminé. — Après avoir béni le cercueil et la dernière demeure de celui dont nous déplorions la perte, nous récitâmes encore quelques prières prescrites, et nous nous retirâmes pour faire place à la foule toujours croissante, qui voulant à notre exemple dire un dernier adieu à notre cher défunt en jetant de l'eau bénite sur sa tombe. — Nous regagnâmes l'église en bon ordre et au bruit du canon. Les plus éloignés de nos chrétiens prirent leur part d'un modeste dîner et retournèrent à leurs foyers emportant tous au fond du cœur le souvenir de cette touchante cérémonie qui ne s'effacera de longtemps. — Sa dernière demeure, il est vrai, est moins fastueuse que celle d'un grand de l'Empire que je visitais naguère en compagnie de quelques confrères. Pour y parvenir nous dûmes suivre une longue allée d'arbres séculaires, passer sous un arc de triomphe en pierres de taille habilement travaillées et gravir une vingtaine de degrés. C'est alors seulement que nous aperçûmes un tombeau environné de lions, de chevaux, de tortues, de serpents et de colonnades en granit que l'on avait fait venir à grands frais des provinces éloignées. Le cheval était l'emblème de la promptitude avec laquelle le défunt avait jadis exécuté les ordres de l'Empereur, fils du Ciel. Le lion rappelait sa valeur et son intrépidité dans les combats, la tortue sa maturité, le serpent sa prudence, etc. Au tombeau de l'humble apôtre de Tsong-min, rien de tout cela. On y arrive par une allée d'arbres toujours verts, à l'extrémité de laquelle s'élève un large tertre surmonté d'une croix de fer plaquée en partie de cuivre. Et c'est sous ce tertre à dix pieds de profondeur que se trouve une sorte de maisonnette en briques au toit voûté, renfermant le cercueil de notre cher défunt ; sur une pierre rectangulaire dressée devant le sépulcre et qui en forme comme l'entrée, on a gravé en caractères européens et chinois l'épitaphe de ce regretté missionnaire. Il repose aux côtés d'un autre Père de la Compagnie de Jésus mort au même âge que lui à 17 ans d'intervalle, et dans le cimetière même de la Ste Enfance, au milieu des restes mortels de plusieurs milliers de petits bienheureux. Au mois de septembre 1861, le P. Guibout écrivait, pieux pèlerin de Jérusalem : « En me prosternant devant le St Sépulcre, j'ai senti le besoin de demander une grâce sans laquelle toutes les autres me seraient inutiles, la grâce d'une bonne mort. Je sollicitais cette faveur chaque fois que je faisais une visite au tombeau du Sauveur, ou que j'avais le bonheur d'y offrir le St Sacrifice. Je l'ai demandée avec plus de ferveur que je l'avais probablement jamais fait, pour moi, mes parents et tous ceux qui s'étaient recommandés à mes prières.

Lettre du P. Royer à Mgr Languillat. — T-chin, 26 Mai 1870. — . . . Le 14 Octobre, quoique bien fatigué, je quittai [illegible] pour me rendre dans mon pauvre et désolé district de Ning-Koué-fou. La crue des eaux du Yang-tsé-Kiang a été tellement grande que tout le [illegible]-fou, [illegible]-fou, Tché-tcheou-fou, Ngan-Kin-fou, Wei-tchen, étaient inondés depuis le 9 juillet au [illegible] Décembre . . . [illegible] 12 jours pour remonter le Kiang et la rivière de Ning-Koué-fou, environ 500 lys. Comment vous peindre le [illegible] contrées [illegible] de ces populations réfugiées sur les collines et les montagnes, vivant de racines et de poissons. La Ste Marie traversait le pays en plein champ à travers les villages et les maisons en ruine. La fièvre ne me quittait guère, et ce que je voyais était peu propre à me remettre. Arrivé à Ning-Koué-fou, j'apprends que bon nombre de mes chrétiens nouvellement arrivés du Hou-pé, sont décimés par les fièvres et la dyssenterie. Je les avais quittés le 6 juillet. [illegible] le 28 octobre, 13 de nos chrétiens étaient morts pendant ces trois mois, sans sacrements ; six étaient encore moribonds. J'en administrai trois dès le premier jour de mon arrivée. Du [illegible] janvier au [illegible] février je visitai mon premier district [illegible] anciens et nouveaux chrétiens, avec grande consolation. Depuis 6 ans je ne l'avais pas revu ! Après la retraite, le R. P. Supérieur me renvoya dans [illegible] district de Vou-sie, Kiang-in, Tchin et Tchan-tchen-fou. Le P. Pouplard faisant sa grande retraite et son 3me an, je devais le remplacer jusqu'à son retour. [illegible] jusqu'aujourd'hui je n'ai pas eu un jour de repos. J'ai achevé 7 missions.

Pour la première fois Quanté-tchen a pu voir un missionnaire. Le 1er Mai, beau mois de Marie, j'étais à [illegible] (Quanté-tchen). [illegible] des espérances. Vous pourrez voir, Monseigneur, la relation que j'en ai écrite précédemment. Quel beau pays ! C'est l'Alsace avec ses belles collines, ses forêts et ses vallées. Les principaux païens sont venus me chercher à Vou-si. J'ai passé la belle fête de l'Ascension à Tchin, [illegible] nous y avons un petit [illegible] de [illegible]

74 chrétiens. Ce matin j'avais à la Ste table 40 d'entre eux. Pour la première fois les païens de Tchin sont venus au Kom-sou, voir le Père et les images de [illegible]... Impossible, Monseigneur, de vous dire l'effet que font ces images sur les chrétiens et les païens partout où je vais. Nous avons eu à Tchin plus de 300 baptêmes de petits païens moribonds. J'en compte 1100 dans le district de Vou-si, comprenant Tchan-tchen, Vousi et Tchin... Le jour de Pâques j'étais à Vou-si : près de 3000 chrétiens présents... 610 communions, 2 Messes : l'une chantée à 9h avec sermon... à 2h, congrégation du St Rosaire, 2000 personnes récitant le rosaire, que c'était beau! Suivit une exhortation... à 5h bénédiction du St Sacrement... à 6h 1/2 congrégation des SS. Anges, 100 jeunes gens de 18 à 30 ans... prières du soir. Le jeudi saint il y a eu 160 communions. Dès le jeudi-saint il y a eu au moins 1500 chrétiens présents à chaque exercice de piété de la semaine sainte, même pour la prière du soir. Le jour du vendredi St, presque tous nos chrétiens pêcheurs et terrestres étaient présents. Impossible de se figurer la presse au moment de l'adoration de la Croix. Un Père et moi présentions la Croix à adorer. Nous avons été au moins une heure pour cette seule partie de l'office du Vendredi St. Le soir, chemin de croix... Jamais, me disait le Père qui y présidait, je n'ai eu autant de dévotion à le faire. J'étais ému jusqu'aux larmes d'entendre ces 2 à 3000 voix de chrétiens réciter ces belles prières consacrées par l'Eglise. Le jeudi St nous avions un beau reposoir : chrétiens et chrétiennes, tous ont voulu avoir leur heure d'adoration : il y avait toujours près de 80 à 100 adorateurs récitant leurs prières. La nuit était réservée aux hommes, aux cent membres surtout de la congrégation des SS. Anges. Ils ont tous passé la nuit devant le St Sacrement. Vraiment, j'étais bien édifié de l'empressement de nos chrétiens de Vou-si, pour les offices de la semaine St. Le samedi St nous avons eu tous les offices que prescrivent les rubriques. Il ne restait guère de temps libre pour se reposer : le nombre des 610 communions du jour de Pâques vous le prouvera assez. Alleluia! le jour de Pâques. Depuis longtemps je méditais un jour de fête, passé comme en Europe. Nous étions deux Pères, c'était facile. Dès 5h du matin près de 3000 chrétiens attendaient à la porte de la maison : c'était à qui entrerait le premier. Pour prévenir tout malheur, j'ouvris moi-même la porte, et présidai à l'entrée. Quelle multitude! 3000 chrétiens étaient présents : c'était à qui entrerait le premier pour avoir une place dans notre trop petite chapelle provisoire de Vou-si, qui en 10 minutes fut bientôt remplie. Et cependant le plus grand silence régnait. On récite la prière du matin, puis le P. Vasseur célèbre la Ste Messe et distribue les 610 Communions. O mon Dieu! que c'est peu convenable de voir des chrétiens se passer presque sur les têtes les uns des autres pour s'approcher de la Ste Table! Mais impossible d'avoir de l'ordre à cause de l'absence d'allées des deux côtés et au milieu. La distribution des cendres, l'adoration de la Croix, les Communions des 4 grandes fêtes, ne peuvent décemment se faire à Vou-si. Je supplie Sa Grandeur d'en dire encore un mot à qui de droit. A 9h 1/2 grand'Messe chantée. Nos chrétiens, après la Messe de Communion et l'action de grâces, étaient allés déjeuner. Ils étaient donc joyeux et contents. Il y avait une affluence extraordinaire de tous nos chrétiens et de nombreux païens attirés par la curiosité. Nous avons fait une procession avant la Messe; 30 à 40 enfants portant des drapeaux, 3 bannières et chantant tous le chant de la Résurrection en chinois : c'était bien beau! Le P. Vasseur nous avait fait un grand tableau du ciel, haut de 10 pieds sur 6 de large. Il faisait un effet magique : notre chapelle était ornée comme au jour de la visite de Sa Grandeur ; mais le plus beau était de voir un auditoire de plus de 3000 chrétiens et de plusieurs centaines de païens!

J'arrivai à Tchin pour la fête de l'ascension. Presque tous nos chrétiens terrestres, 50 environ, se sont approchés des Sacrements, suppliant la Ste Vierge d'arranger l'affaire de Lyan. A peine arrivé dans cette ville le 26 au soir, que toute la ville en eut connaissance. De nombreux visiteurs plus ou moins bien disposés venaient entourer ma barque. ! Alors je fis arranger les 18 barques de nos chrétiens de façon à former une chapelle flottante. Nous étions sous les murs de la ville, à 5 li sur la grande route de Lyan à Kin tan et Tchan-tcheou. Aussitôt que les voiles des barques pêcheurs chrétiens furent tendues, je fis exposer les 7 principales images des fins dernières, bonne et mauvaise mort, ciel, enfer, création, Trinité, jugement dernier. Je les exposais pour les expliquer à nos Menzès chrétiens. Mais voilà tout le monde d'accourir, non seulement nos Menzès chrétiens, mais les Menzès païens, et les païens de la ville et des environs. En un jour il est accouru plus de 5000 personnes, tous par curiosité, pour voir le Missionnaire Européen, avec sa grande barbe et surtout les images de l'enfer, de la création, de la mauvaise mort. Quel triomphe pour les images du P. Vasseur. Mon gosier et celui de mes deux siésans n'y suffisaient pas. C'était la première fois que le Père disait la Messe publiquement à Lyan, sous la voûte des cieux, dans le grand temple que Dieu lui-même s'est fait. Que j'étais heureux, Monseigneur, d'annoncer la parole de Dieu à tant de païens, de prêcher un seul Dieu en trois personnes. Comme Notre-Seigneur montant au Ciel, le recommandait à ses apôtres : « Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in Nomine Patris et Filii et Spiritus-Sancti. » Parmi le grand nombre des visiteurs, plusieurs fumeurs d'opium se montrèrent des plus hostiles. Ils menacèrent de venir piller ma barque et de me tuer. Un touze de la ville dit même : « nous voulons chasser toutes les barques chrétiennes qui ont amené le diable européen à Lyan : jamais nous n'aurons ici d'église : si le diable européen en bâtit, nous la brûlerons, etc. » Le diable avait beau remuer la queue, il ne m'effrayera jamais. On me rapporte ces bruits sinistres : « C'est bon signe, dis-je, nous resterons une demi-journée de plus. » Pendant que je recevais ces nombreux visiteurs, je faisais traiter l'affaire des intsens : elle réussit à merveille. Tous les chefs de barques païennes vinrent me voir plusieurs fois, me demandant à se faire chrétiens et promettant que toutes les autres barques les imiteraient. Au moment où j'allais partir, les six principaux chefs vinrent me saluer, m'apportant leurs présents, gateaux, paniers de pipos, canards, œufs et une moitié de porc frais. Je refusai le tout, sauf deux paniers de pipos : je leur recommandai de distribuer le reste des présents entre eux tous. Mais ce que je ne pus refuser, Monseigneur, c'est la promesse des 85 barques de pêcheurs qui demandent à se faire chrétiens. Je promis de les aider le plus tôt possible, pour apprendre les prières. Quelle joie pour mon cœur que la conquête de 85 barques païennes prises d'un seul coup de filet ! —

Amérique Méridionale. — Bresil. — Lettre du R. P. Cybeo. — Ile Ste Catherine - Desterro (Avril 1869.)

Mission à Porto Bello. — Après la mission de Camboria de grandes fatigues et de grandes consolations m'attendaient à Porto Bello, où nonobstant les nombreux et graves obstacles que le démon m'opposa les premiers jours, pendant les derniers le Seigneur repandit abondamment ses plus précieuses bénédictions. Tandis que je prêchais à Camboria, le bruit courut à Porto Bello que la mission se donnait d'une façon ridicule : Le missionnaire, disait-on, était un débauché, s'il prêchait c'était à l'occasion des élections municipales, il excommuniait tous ceux du parti contraire au sien, il enseignait des doctrines fausses et perverses, etc. Cependant le 3 Septembre, veille des élections je fis l'ouverture de la mission : l'église était gardée par un poste de soldats, et les auditeurs n'étaient que peu nombreux. Les électeurs accourus de tous les points de la paroisse pour donner leur voté étaient plus de 300; mais ils n'eurent aucun souci de la mission et le 5me jour arriva sans que le peuple se présentât en masse aux exercices. Le 5me jour donc on sonna la cloche pour le sermon, et voilà que l'église s'emplit tout à coup. Je pris alors pour sujet de mon discours le contraste frappant qu'il y avait entre leur zèle presque fanatique pour les élections et leur indifférence leur insouciance pour la mission. Je leur fis toucher du doigt le déplorable et lamentable état où languissaient leurs âmes. Depuis lors tout changea de face. Jusqu'au 18me jour, plus de 200 personnes assiégèrent continuellement le confessionnal depuis l'aube jusqu'à 10h. 1/2 du soir : mais que pouvait faire un seul missionnaire accablé de tant de fatigues ? Heureusement la Providence a permis que j'aie pu chaque jour passer 12h. au confessionnal outre le catéchisme aux enfants, les sermons et les conférences particulières. Et pourtant toutes les fois que je quittais l'église, j'étais poursuivi d'une foule nombreuse de gens qui se disaient là depuis 3 ou 4 jours sans avoir pu encore se confesser. On vit des mères de famille laissant leurs petits enfants, faire à jeun six heures de chemin, et après être restées six autres heures à l'église, retourner tristement chez elles sans avoir pu se confesser ni faire la Ste Communion. Il y en eut qui attendirent à jeun jusqu'à 5h. du soir afin de pouvoir s'approcher de la Ste Table, parceque, disaient-ils ce sera peut être la dernière fois de notre vie que nous aurons eu l'inestimable bonheur de nous unir corporellement et réellement à Notre-Seigneur au St Sacrement. J'ai entendu les confessions de 935 personnes; s'il se fut trouvé un Père avec moi, plus de 2000 se seraient approchées du tribunal de la pénitence. La mission fut couronnée par un spectacle fort émouvant. A 8h. du matin des Congréganistes à cheval sortirent en procession pour accompagner le St Sacrement porté par le Missionnaire aussi à cheval. La procession était suivie par un grand nombre de dames qui marchaient pieds nus montant et descendant par des sentiers fort mauvais et à peine praticables pour les chevaux. Je leur dis plus d'une fois « que Notre-Seigneur agréait leurs hommages et leur bonne volonté; mais qu'elles en avaient déjà fait assez, peut-être même trop, et qu'elles pouvaient retourner. Toutefois ces pieuses et ferventes dames bien que tout en sueur poursuivirent leur chemin en chantant alternativement avec les Congréganistes des cantiques en l'honneur du St Sacrement. De temps en temps on rencontrait des groupes d'hommes qui s'arrêtaient pour s'agenouiller jusqu'à ce que le St Sacrement fut passé; puis ils se joignaient en pleurant à la procession. Au bout de 2h. de chemin environ, nous atteignîmes la maison des malades qui n'ayant pu se rendre à l'église avaient fait prier le Missionnaire de venir les consoler.

Un soulèvement contre les Jésuites à Pernambuco, (2 Juillet 1869). — Je vous envoie quelques détails sur les fameux événements de Pernambuco. Ils ont été fort graves à la vérité et pourtant, grâces à Dieu, la tempête parait pleinement calmée pour le moment. Le collége de Pernambuco, la seconde ville de l'empire, se trouvait dans un état prospère quand tout à coup vint fondre sur lui une tempête que personne n'avait prévue. Qu'elle en fut la cause? Les uns l'attribuent aux menées occultes et aux intrigues des francs-maçons; les autres au projet de réformes ecclésiastiques inspirées, disait-on par les Jésuites; celui-ci à l'avidité des maîtres de pensions, dévorés de jalousie à la vue de notre collége si prospère; celui-là regarde ces événements comme l'effet de la conséquence du sermon d'un de nos Pères qui avait reproché à la société de Pernambuco de n'être plus, comme autrefois chrétienne et religieuse; beaucoup leurs donnent pour cause le terrible coup porté à l'impiété par Mgr l'Évêque, lequel a refusé constamment (et dit-on à l'instigation des Jésuites) les honneurs de la sépulture ecclésiastique au général mort dans des sentiments évidents d'impénitence et d'hérésie; il y en a enfin qui accusent les exercices spirituels de notre St Père, prêchés par nos Pères sur la recommandation de Mgr à tous les prêtres de la ville et des paroisses environnantes. Quoiqu'il en soit de la cause; voici les événements : On donna au commencement les exercices spirituels dans l'église des Franciscains située au centre de la ville; le concours des ecclésiastiques surpassa notre attente : ils vinrent au nombre de 70 et tout se passa dans le plus grand calme. Évidemment le démon ne pouvait voir cela d'un bon oeil. Le journal annonça que le P. Candiani faisait l'ouverture des exercices et c'est ce qui l'exposa le premier jour à

toutes sortes d'insultes. Le lendemain la cour de l'église était pleine de gens qui voulaient entrer et faisaient du tumulte à la porte ; mais Monseigneur s'étant présenté pour les calmer, on put fermer la porte, et le P. Candiani commença l'instruction. Mais qu'on se figure la situation du pauvre prédicateur obligé de parler au milieu du tumulte de tout un peuple soulevé, battant les portes à coups redoublés et demandant à grands cris qu'elles lui fussent ouvertes. L'instruction se continua pourtant, mais c'est tout ce qu'on put faire ce soir là. Pendant que ces choses se passaient, le second prédicateur le P. Sabbatini ignorant le péril qui le menaçait se rendait à l'église en repassant son sermon, et il n'était déjà plus fort éloigné de l'église quand il apprit l'événement et reçut le conseil de s'en revenir ; mais il poursuivit son chemin. Dès que les émeutiers l'eurent aperçu et reconnu pour un Jésuite ils se précipitèrent à sa rencontre avec des cris et des hurlements ; et là ils rivalisèrent à qui le tourmenterait et l'insulterait le mieux : les uns le faisaient tomber en le poussant ; d'autres le tiraillaient par sa ceinture et par sa soutane, etc. Heureusement un magistrat eut pitié de lui, se mit à ses côtés pour le défendre et aidé par quelques jeunes étudiants de l'Université et par un Franciscain fort vénéré de tous, il put conduire le pauvre Père jusque dans le palais du président ; mais il fut accompagné de la foule qui criait : « Chassez les Jésuites ! » Quant au P. Candiani à qui la prudence et une injonction expresse de Monseigneur défendaient de sortir, il se renferma dans une petite cellule du couvent en compagnie de quelques religieux et universitaires. Ce n'était pas la première fois que le Père était l'objet d'un pareil soulèvement ; aussi, loin d'avoir peur, il s'écriait qu'il était indigne de la grâce du Martyre. La nuit venue la populace se dispersa insensiblement, et à 10$^{h.}$ du soir il n'y avait plus le moindre indice de soulèvement : toutefois quelques individus accompagnèrent Monseigneur jusqu'à son palais en criant : "Vive Monseigneur ! A bas les Jésuites ! Enfin à la faveur des ténèbres de la nuit les Pères Candiani, Sabbatini et un Père Dominicain purent sans être inquiétés regagner leur demeure. Mais les diatribes contre les Jésuites continuèrent dans les journaux, dans le peuple et dans l'assemblée nationale. Au collège, les élèves de l'Université firent une démonstration du même genre ; mais ils furent en petit nombre. L'effet le plus déplorable de ce soulèvement est certainement l'interruption obligée des exercices commencés ; et en effet le moyen de les continuer dans de pareilles circonstances ? L'assemblée provinciale dont les membres appartenaient presque tous au parti qui nous est hostile approuva le bill d'expulsion des Jésuites et des Lazaristes. Il semble toutefois que tout se soit borné là : de fait le 10 Juin, jour où devait se tenir la dernière séance de l'assemblée, cette année, le bill n'avait pas encore été soumis au président, peut-être parceque l'on craignait grandement qu'il ne fut point approuvé. Le peuple aussi paraît s'être calmé ; et de la sorte tout semble promettre à nos Pères la plus grande sécurité. Le journal l'Orient a fait publiquement une magnifique apologie de la Compagnie. Tous les Pères ont reconnu dans les événements qui viennent de se succéder une spéciale protection du bon S$^{t.}$ Joseph qu'on honore et qu'on vénère dans cette maison d'un culte tout particulier.

Autriche. — *Nous recevons les trois lettres suivantes des Scolastiques de la province dispersée de Venise.* — (Eppan près Botzen, 31 Juillet 1870)

Très chers Frères en J. C. — Les Scolastiques de la province de Venise, exilés à Eppan, ont un devoir de reconnaissance à remplir envers leurs très chers Frères de Laval ; je viens m'en acquitter en leur nom. Et d'abord, laissez-nous vous saluer très-affectueusement, bien aimés Frères en Jésus-Christ, et vous remercier de vos intéressantes Lettres que nous recevons régulièrement et que nous lisons avec le plus grand plaisir. Aussi, nous vous promettons de notre côté de recueillir toutes les nouvelles concernant les travaux et les missions de nos Pères en Italie ; vous pourrez en user pour vos lettres, comme bon vous semblera. — Vous n'ignorez pas dans quelle profonde misère et dans quel état lamentable se trouve notre pauvre Italie ; mais ce que vous ne savez peut-être pas assez, c'est la corruption des mœurs et le désordre des idées produit par la révolution. En 10 ans, l'action des sociétés secrètes et des mauvais livres, mais par dessus tout l'influence d'un gouvernement corrompu et corrupteur, ont considérablement changé le caractère de notre peuple. On se sent saisi de crainte à la pensée des nouvelles ruines que nous prépare la jeunesse des deux sexes, élevée sous le despotisme cruel d'un enseignement purement athée. Nous vivons dans un pays où il n'existe d'autre liberté que celle du mal, et où il n'y a de sécurité que pour les malfaiteurs et les séditieux. Heureusement le peuple des campagnes résiste encore aux promesses et aux menaces de la révolution ; et nos Pères dans leurs missions recueillent les fruits les plus consolants. Bien plus, dans les villes mêmes, et spécialement dans celles qui sont le plus travaillées par les francs-maçons, il s'opère un grand bien, et ce bien ira toujours croissant si, comme nous l'espérons, on laisse nos Pères s'établir dans de petites résidences, d'où ils pourront facilement se rendre partout où les Evêques et les Curés les appelleront pour le service des âmes. Plusieurs de ces résidences sont déjà fondées ; d'autres sont en voie de formation. A ce propos je vous dirai que la présence de nos Pères n'est plus un mystère en bien des endroits ; et que dans certaines villes, où naguère encore un Jésuite n'eût pu mettre les pieds sans le plus grand danger, non seulement ils sont maintenant tolérés, mais ils exercent publiquement leur ministère au grand avantage des fidèles. Vous pourrez en juger par le fait suivant, arrivé aux PP. Dionisi et Previti dans la ville de Padoue où ils étaient allés prêcher le Jubilé. Le Curé de l'église de S$^{t.}$ André ne voulait pas que l'on sût qu'ils étaient Jésuites ; mais le P. Previti ne crut pas devoir le cacher, et le jour suivant dans son

sermon, il annonça que les deux prédicateurs étaient deux des fils de cette Compagnie qu'on avait frappée d'exil, et qu'ils venaient sous l'égide de la liberté exercer leur ministère. Cet acte de courage suffit pour rompre la glace : le lendemain l'auditoire était doublé, et les jours suivants il vint une si grande foule de peuple que l'église ne la pouvait plus contenir. Pendant les mois de Novembre, Décembre et Janvier, on donna environ 40 autres missions, toutes dans de grandes villes et dans des églises où, en des temps plus calmes, nos Pères n'avaient jamais prêché. De ce nombre sont plusieurs villes de Toscane, des Romagnes, du territoire Vénitien, de la Lombardie, de la Ligurie, du Modénois et du royaume de Naples. Ces missions ont été très abondantes en fruits de salut. C'est par elles qu'en peu de temps se sont trouvées établies plusieurs pieuses institutions : Cercles de la jeunesse catholique, Confrérie des mères chrétiennes, et autres. Ces missions ont rendu le courage au clergé; les offrandes pour le denier de St Pierre se sont multipliées. La presse catholique en a ressenti l'heureuse influence : dans chacune des grandes villes de la Péninsule, un journal catholique a été fondé au grand avantage surtout de la jeunesse. Outre ces journaux, on s'est activement occupé de la diffusion des bons livres : cette œuvre compte aujourd'hui dix grands centres, Turin, Modène, Bologne, Milan, Florence, Naples, etc. — Après les missions viennent les stations de carême. Dix huit Pères environ occupèrent cette année les principales chaires d'Italie. Florence, par exemple, Milan, Naples, Gênes, Bologne; et pourtant le peuple accourait de préférence aux églises où prêchaient les Jésuites. En certains lieux pourtant, les persécutions et les menaces ne manquèrent point aux bannis de l'Évangile. Mais ces persécutions et ces menaces ne firent qu'accroître l'enthousiasme des populations. A Milan, par exemple, l'église de St. Nazaire où prêchait le P. Gullerani, se trouva certains jours tellement pleine qu'il fallait y aller deux heures d'avance pour avoir une place. A Rimini, le P. Previti, désigné aux colères des magiciens, avait un auditoire de 4 à 5000 personnes; et dans les derniers jours, il fallut, pour le soustraire à la rage des républicains rouges, que le Préfet lui donna une escorte de carabiniers. A Faenza, le Préfet ayant intimé au P. Stocchi l'ordre de cesser ses prédications, le peuple se souleva en masse, et l'autorité craignant une révolution, dut lui permettre de les continuer. Dans ces deux dernières villes le nombre des confessions fut tel, qu'il fallut prolonger jusque bien avant dans la nuit l'exercice du saint ministère. Les demandes de prédicateurs de Carême pour l'année prochaine sont si nombreuses, que le R.P. Assistant d'Italie a dû en refuser jusqu'à 20. Il me faudrait, disait-il à un de nos Pères, 40 prédicateurs, pour satisfaire aux demandes des Évêques de la Péninsule. De là le désir en plusieurs endroits de rétablir nos missions; et si les circonstances et le mauvais gouvernement de l'Italie le permettaient, cela serait fait déjà dans un grand nombre de villes. — Le mois de Marie a été aussi couronné des plus beaux succès : chacun des 26 Pères qui l'ont prêché en divers lieux, nous raconte des choses très consolantes, et qui nous font espérer que la pauvre Italie n'a point perdu l'amour de son antique foi, et qu'elle reviendra bientôt à son premier état. Partout se manifeste un esprit de réaction qui finira par gagner toutes les classes, et par arrêter le torrent de la révolution; mais, pourvu toutefois que de nouveaux troubles politiques ne viennent point en arrêter le développement. Nous avons donc, vous le voyez, grand besoin de prières et nous faisons appel à la charité de nos Frères de France, afin qu'ils recommandent au Seigneur nos bons Pères qui parmi tant de périls et de privations, travaillent sans relâche à la Gloire de Dieu et au salut des âmes ..... En union des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, etc. -

Turquie. — Scutari, Mars 1870. — Lettre du P. Giordano Riva. — Vous savez déjà que tout ce que l'Albanie possède au point de vue littéraire, scientifique et religieux, se trouve réuni dans notre collège de Scutari. Et pour commencer par la littérature, je vous dirai que notre maison, grâce surtout au secours du précédent Consul français, M. Viét, a pu monter une modeste bibliothèque. Le P. Crocciolani augmente son cabinet de physique de nouveaux instruments qu'il a construits lui même avec une merveilleuse industrie. Je dis lui même, car on ne peut trouver à Scutari un seul ouvrier capable de faire une vis ou un robinet. Il fait aussi manœuvrer une petite presse à imprimer. — Le Pacha de Scutari, un des plus hauts dignitaires de l'empire Turc et généralissime de l'armée, fait tous ses efforts pour introduire en ce pays les progrès de la civilisation. Il a fait venir de Constantinople tout ce qu'il faut pour monter une imprimerie, sauf les caractères. Mais quand il fallut ajuster les pièces de la presse, il ne trouva personne capable de le faire dans toute la capitale. Le Pacha consulta le Consul français qui lui répondit : « Il n'y a à Scutari que les Jésuites à pouvoir vous tirer d'embarras. Le P. Crocciolani fut donc mandé. En apprenant de quoi il s'agissait, le Père s'excusa d'abord sur ce qu'il n'avait pas l'agrément de son Supérieur et fit mine de s'en retourner; mais sur les plus vives instances du Pacha, il lui répondit qu'il était retenu au collège par son office de professeur; que d'ailleurs il pensait pouvoir promettre à son Excellence de revenir bientôt avec la permission de son Supérieur pour se mettre entièrement aux ordres de sa Seigneurie. Le lendemain en effet le P. Crocciolani prit avec lui pour l'aider le F. Coaté déjà connu du précédent Pacha qui lui avait demandé de prendre le modèle d'une roue de chariot fabriquée par le Frère. En peu de temps l'affaire fut menée à bonne fin dans le palais même du Pacha où les deux Jésuites étaient traités avec les plus grandes marques d'estime. Le dernier jour, le Pacha voulut leur donner une marque publique de sa haute satisfaction. Il les fit asseoir sur son balcon au milieu de ses officiers et d'un nombreux cortège des principaux Hodja (on nomme ainsi les prêtres mahométans)

afin de les faire assister à une superbe cacophonie exécutée par sa musique militaire. On leur servit des cigarres et du café, accessoires obligés de toute visite en ce pays. —— Je vous ai dit que notre collège est un étalage de toutes les sciences. De fait, outre le musée de physique mécanique, on y voit la pharmacie générale de la ville, et le médecin le plus recherché de tout le royaume. Le P. Neri qui, il y a quelques années a fondé le séminaire et s'y trouve aujourd'hui en qualité de Ministre, s'entend un peu en médecine, et joint la pratique à la théorie en soignant les maladies propres à ces contrées. D'autre part dans tout Scutari il n'y a que deux médecins italiens ; aucun d'eux n'a terminé ses études ; et les eussent-ils achevées, comme ils se font payer et que le P. Neri fait tout pour l'amour et pour la gloire de Dieu, je vous laisse à penser l'affluence des malades. Ceux qui peuvent s'y traîner tout seuls viennent le consulter dans la cour du collège ; ceux qui en sont incapables s'y rendent à cheval de 4 lieues et plus. Catholiques, Turcs, Grecs schismatiques, tous indifféremment et avec une égale confiance accourent à notre maison et s'en retournent satisfaits. Outre ces malades, le bon P. Neri doit toute la journée rayonner autour de la ville pour visiter ceux que la maladie retient au lit ; dans ce cas il se fait toujours accompagner de quelques étudiants en théologie, les plus rapprochés du sacerdoce, non seulement pour avoir en eux des compagnons et des interprètes, mais aussi pour leur enseigner ce mode de pratiquer la charité, et les habituer à sauver ainsi les âmes en même temps que les corps. Il est curieux de rencontrer parfois dans les rues de la ville un *Oggia* (prêtre musulman) entre un séminariste catholique et un Jésuite qu'il a appelé et qu'il conduit dans sa propre maison pour qu'il guérisse sa femme et ses enfants. Il faut dire qu'il court dans la ville et dans les environs un bruit qui va se répétant de bouche en bouche : « C'est que de tous ceux que visite le P. Jésuite ou, comme on dit, le P. médecin — le grand médecin — aucun ne meurt, tous guérissent. Ce bruit sans doute pourrait souffrir quelques démentis ; mais il est généralement exact et n'est pas sans fondement ; car Dieu vient d'une manière surprenante en aide à la charité de ce bon Père et souvent il a donné aux remèdes les plus communs et les plus innocents une efficacité extraordinaire pour guérir des maladies longues et obstinées, voire même mortelles. Faut-il vous parler encore de nos arts et métiers ? Dans notre maison vous voyez des établis et des outils de menuisier, des presses de relieur ; car plusieurs de nos séminaristes se livrent à ces métiers pour leur divertissement et leur instruction. La peinture même n'y est pas tout-à-fait négligée. Tout cela indépendamment des offices des Frères coadjuteurs, communs à toutes nos maisons. Ces différents exercices tendent spécialement à l'instruction de nos séminaristes (et aussi à celle de ce pauvre peuple qui a tant besoin de toute sorte d'instruction!) C'est à cela que se borne la sphère directe de notre ministère. Du reste celui qui se trouve sur les lieux et connaît l'état du pays voit qu'il y a un bien sérieux et considérable à faire ; mais on n'y peut parvenir que par une voie détournée. Les Nôtres en s'occupant du peuple recueillent des fruits consolants de leurs travaux. —— La chapelle extérieure, qui cependant est comprise dans l'enceinte du collège, car les Turcs ne permettent rien de plus aux cultes étrangers au mahométisme, est toujours remplie de monde et les jours de fête la foule encombre même la cour. C'est un spectacle vraiment édifiant de voir ces pauvres gens en plein air, s'exposant aux vents et à la pluie, assister dévotement à la Messe, entendre le sermon que leur fait tous les jours de fête le P. Jungg ou l'un des séminaristes. Les personnages plus considérables se mettent dans la chapelle du collège, comme par exemple le Consul de France qui vient tous les dimanches recevoir la Bénédiction du T. S. Sacrement et tous les mois s'asseoir fidèlement à la Ste Table. La dévotion du mois de Marie se fait dans notre chapelle et de plus dans deux autres églises de la ville. Le P. Jungg est sans cesse au confessionnal et y passe parfois jusqu'à 5 ou 6 heures sans discontinuer ; outre la classe fatiguante qu'il fait aux petits enfants, ses prédications plaisent beaucoup au peuple, parce qu'il possède dans toute sa perfection la prononciation albanaise. —— Une autre dévotion non moins utile à ce pays a pris naissance dans notre collège. C'est celle de l'Enfant Jésus (del Bambino) et de la Ste Crèche, qu'on ne connaissait point ici. La Ste Crèche ne se fait que dans notre maison et dans la porterie même, pour que tous puissent être admis. Cette année notre crèche fut plus belle encore qu'à l'ordinaire ; aussi est-il impossible d'imaginer le concours de la dévotion qu'on mit à l'honorer. Du matin au soir, c'était une procession sans fin de personnes de toute condition, de tout sexe et de tout âge ; les jours de fête la cour était pleine et encombrée de manteaux rouges ou de toute autre couleur, tels qu'en portent les dames de la ville. La dévotion était si grande qu'on embrassait pieusement non seulement le divin Enfant, mais encore les moutons et les autres animaux de toute espèce. Heureux celui qui pouvait emporter un brin de mousse ou quelques petits cailloux des sentiers qui menaient à l'étable : plus heureux celui qui pouvait recueillir dans un flacon l'eau d'une petite source qui, grâce à l'art du P. Crocciolani, jaillissait au milieu de l'étable ! Longtemps encore après l'Epiphanie cette eau passait d'une famille à l'autre, s'envoyait aux parents et aux amis, comme une relique, et l'on en estimait quelques gouttes comme un riche présent. La foi de ce peuple est vraiment grande ! Mais hélas ! C'est une foi un peu à leur manière, je dirais presque bizarre et qui touche de bien près à la superstition !

Quelques détails sur l'origine et le développement du collége de Brixen (Allemagne) dirigé par nos Pères de la Province dispersée de Venise. — (Brixen, Avril 1870.) — L'internat compte aujourd'hui plus de 300 élèves presque tous Italiens, et nous en attendons encore plusieurs autres. C'est ainsi que le bon Dieu qui inspira à nos Supérieurs la pensée d'aggrandir les bâtiments du collége songe maintenant lui-même à en multiplier les habitants. Lorsque nos Pères, il y a 3 ans et demi, pendant que l'Italie retentissait partout du bruit des armes, conduisaient ici loin du tumulte une poignée d'enfants qui devaient être les prémices de ce collége, personne sans doute n'eut osé se flatter de voir ces commencements non seulement se soutenir, mais prendre des développements dont on sera étonné si l'on songe aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvions alors. Mais puisque j'ai résolu de vous entretenir un instant de nos jeunes gens, disons d'abord en deux mots l'origine de ce collége Italien fondé chez les Allemands. C'était au printemps de 1866, le bruit d'une guerre imminente commençait à se répandre, et dès le mois de Mai les faits étant venus lui donner pleine confirmation, personne ne doutait que les Autrichiens, laissant une garnison convenable dans les places fortes de Vénétie, n'abandonnassent les autres à l'ennemi, pour porter ainsi toutes leurs forces sur les frontières de Prusse. Nous avions un internat à Padoue, le collége Pagnani, du nom de son fondateur; quoique assez peu nombreux puisque le nombre des internes ne dépassait pas 150, il donnait cependant depuis quelque temps déjà les plus belles espérances. Que faire en ces conjonctures? Renvoyer nos élèves à leurs familles? Tout le monde y avait songé d'abord. Mais le R. P. Recteur (aujourd'hui Provincial de la province de Rome), et qui était bien alors pour le collége l'homme de la circonstance, jugea d'accord avec le R. P. Provincial qu'il valait mieux donner à nos élèves eux-mêmes le choix de retourner chez leurs parents ou de demeurer avec nous pour quitter l'Italie et gagner le Tyrol Allemand où le P. Provincial avait loué tout exprès une maison dans le voisinage de Brixen. Ils pourraient là non sans quelques incommodités, mais du moins sans danger, poursuivre le cours de leurs études. On vit alors l'affection de ces enfants pour les Pères; elle éclata d'une manière presque incroyable, et personne n'eut espéré d'aussi généreux sentiments de la part de ces jeunes cœurs. A peine leur eut-on communiqué cette proposition que nous fumes assaillis de lettres aux parents, avec prières et supplications pour obtenir la permission de nous suivre partout où nous irions. Presque tous envoyèrent des lettres pour obtenir cette faveur; et on y trouvait de si beaux sentiments, tant de force et d'éloquence, que cela semblait à peine possible pour des enfants de cet âge. Un de nos meilleurs enfants comme de nos plus brillants élèves, ayant su que son père était venu au collége pour le retirer et l'emmener chez lui, se mit à fondre en larmes, au point que tous ceux qui étaient témoins de cette scène furent touchés de compassion; mais il joignit aux larmes des paroles si fermes et si empreintes de bon sens, que le père, homme un peu trop sensible aux menaces et aux criailleries, ne savait comment revenir de son indécision et de sa surprise. « Certainement, disait entre autres choses ce cher élève, certainement mon père, si vous vouliez vous montrer un peu plus ferme, si vous faisiez moins cas de ce que disent les méchants et de leurs menaces; si vous ne perdiez pas de vue que la bonne éducation de vos enfants mérite bien que vous sacrifiiez tout et que vous méprisiez tous les sarcasmes, assurément vous ne voudriez pas m'arracher à ces excellents Pères que j'aime si profondément et qui m'ont comblé de bienfaits impérissables dans mon souvenir. » Ses sanglots et ses larmes ne s'arrêtèrent qu'au moment où on lui eut promis qu'il resterait avec les Pères, du moins tant qu'ils n'auraient pas quitté Padoue. Et quand arriva le jour qui nous enleva enfin ce cher enfant, il est impossible de rendre ses pleurs et ses lamentations. La tristesse dont il était accablé aurait ému un cœur de bronze, elle ne parvint pas à fléchir celui de son père; les larmes de son fils eurent moins de pouvoir sur lui que les menaces des impies. Un autre élève du second cours de philosophie, avait demandé par lettre à ses tuteurs de le laisser terminer ses études avec nous. Mais loin d'écouter sa demande, ceux-ci vinrent eux-mêmes au collége pour le retirer. Il essaya de les fléchir à force de larmes, mais les trouvant obstinément attachés à leur résolution, il leur déclara qu'il ne leur obéirait que sur une injonction formelle des tribunaux. L'affaire fut en effet portée devant la justice. Mais les méchants tuteurs plus actifs que lui, parvinrent, par leurs menées à extorquer aux juges une sentence qui leur fut favorable, et notre jeune homme à sa grande douleur dut céder. Bien d'autres durent nous quitter pour obéir aux ordres formels de leurs parents. Les derniers jours qui précédèrent notre départ il fallait voir tous ces jeunes visages diversement affectés de sentiments de joie ou de douleur. Il y en eut 77 qui nous accompagnèrent, et parmi eux plusieurs qui n'avaient pourtant que quelques mois à passer avec nous, parceque leurs études allaient se terminer. Malgré maintes difficultés et fatigues le voyage fut assez heureux avec l'aide de Dieu. Mais en arrivant au terme, le village de Sarns, à une heure environ de Brixen, ces pauvres jeunes gens trouvèrent une nouvelle occasion de nous témoigner encore plus sûrement leur attachement pour nous. Et d'abord le local se trouva si étroit qu'il fallut en louer un second à 20 minutes environ du premier, pour pouvoir loger à l'étroit les 100 personnes, Pères et élèves, dont se composait la colonie. Notre pauvreté était telle que nous vîmes pendant longtemps tous ces enfants, appartenant aux premières familles de Venise

passer leurs nuits sur un mauvais matelas étendu par terre, et qui replié sur lui-même pendant la journée, leur servait à la fois de siège et de table d'étude. Cependant, je ne puis me souvenir de ces débuts de notre séjour à Barus sans me sentir touché de consolation et de reconnaissance pour la bonté de Dieu; car malgré tout notre dénuement nous voyions briller dans nos enfants une si grande et si constante allégresse, et ils nous montraient à tous tant d'affection, qu'on les eut crus en pleine vacance au milieu d'une agréable et somptueuse villa. — Un tel état de gêne ne pouvait pourtant pas durer. Au bout de quelques mois, le collège fut transféré à Brixen dans un seul local plus vaste que les deux précédents ensemble, mais d'une disposition peu favorable à l'usage que nous voulions en faire. Les Supérieurs s'efforcèrent, il est vrai, dès l'origine de l'accomoder le plus possible aux exigences de notre éducation, mais on ne pouvait faire de grandes dépenses, vu surtout l'extrême pénurie de nos finances et l'instabilité de nos affaires et de nos intérêts. Enfin l'année dernière, sur les instances d'un grand nombre de familles italiennes et autres qui désiraient nous confier leurs enfants, le R. P. Lgano, Recteur, sans autre avance que les trésors de la divine Providence, décida la construction d'un nouvel édifice. Il est déjà presque entièrement habité, et le vieux collège a été presque tout entier réservé aux Nôtres, si pressés eux-mêmes auparavant, qu'il a fallu plusieurs fois laisser jusqu'à 4 Pères vétérans étudier et dormir dans une seule chambre. Quelques Pères Augustiniens qui nous ont vus dans cet état en ont été grandement édifiés. Au milieu de toutes ces misères matérielles, nous recevions du Seigneur toute sorte de faveurs spirituelles. Et d'abord, rien qu'en 1869, six de nos élèves sont passés du collège au Noviciat. Et puis le bon esprit de nos élèves éclate en mille manières; leur docilité surtout s'est montrée telle que pendant plusieurs années on n'a pas eu besoin d'employer une seule punition grave. Ils fréquentent les Sacrements, et aujourd'hui presque tous communient tous les huit jours. On peut dire, grâces à Dieu que le respect humain est inconnu ici: en effet, bien qu'ils couchent tous dans de vastes salles où il n'y a ni rideaux ni alcoves pour les séparer, on voit les plus agés comme les plus jeunes, faire en toute liberté leurs petites dévotions, baiser leurs images, s'agenouiller et réciter quelques prières particulières, etc. En général on peut dire que la piété est ici le mobile ordinaire de toutes les actions. Nos règles leur défendent de se trouver seulement deux ensemble, et lorsqu'ils se trouvent ainsi deux réunis par hasard, il n'est pas rare de les voir eux-mêmes chercher un surveillant qui soit témoin de leur entretien. Pendant certaines neuvaines on place sur l'autel dans chaque division une petite corbeille où chacun dépose la note des petits sacrifices qu'il s'impose chaque jour. C'est ce qu'ils font très sérieusement, et on y trouve souvent des victoires véritablement héroïques. J'en veux rapporter ici quelques-unes pour vous en donner une idée. Le P. ministre avait pensé avoir de solides raisons de croire un de nos élèves coupable d'une faute assez grave, il l'en reprit donc assez vertement. L'élève accepta la réprimande sans s'excuser. Quelques jours après, le même Père assistait à la lecture des sacrifices, car à la fin de la neuvaine il est d'usage d'offrir publiquement ces fleurs comme une guirlande précieuse à la Ste Vierge ou au Saint dont on termine la neuvaine, le P. ministre entendit donc entre autres le sacrifice d'un élève qui, repris sévèrement par le Supérieur d'une faute grave dont il n'avait pas conscience, n'avait pas dit un seul mot pour sa défense. Frappé de cette belle action, et devinant de qui elle pouvait être, le Père fit de plus exactes recherches et finit par s'assurer de l'entière innocence de cet élève. Un autre jeune et vif avait causé à un de ses condisciples je ne sais quelle mortification. Il voulut ensuite lui-même demander pardon publiquement à celui qu'il avait offensé; c'est ce qu'il fit en classe, à genoux, avec des marques évidentes du plus sérieux repentir. Un autre avait montré en classe de l'orgueil et de la vanité, il en voulut aussi demander pardon publiquement à son professeur et à ses condisciples. Dans la seule neuvaine de Noel, il y eut plus de 36000 sacrifices.

Autriche. — Gallicie. — Lettre du P. Holubowicz au P. Pfister. — Tarnopol 6 juillet 1870. — ... Nous aurons bientôt notre Japon bien près de nous, car la Russie supprime peu à peu tout ce qui concerne le culte catholique; nous craignons que la religion catholique ne soit entièrement proscrite de la Pologne. Probablement une mission bien laborieuse nous y attend; il faut être prêt à tout. Notre province prospère, nous avons assez de vocations, mais toujours encore une grande pénurie de prêtres. Nous avons déjà à Cracovie notre maison à nous, on y bâtit maintenant une chapelle, tout cela a coûté bien de l'argent et des efforts; c'est là notre théologat, la philosophie est transférée à Schrim (Duché de Posen en Prusse) où le P. Nagalski a bâti une maison magnifique et bien spacieuse avec des aumônes. Outre cela un riche Seigneur nous a fondé une résidence à Ruda en Silésie, où je ferai mon 3me an cette année. Les scènes scandaleuses de Cracovie par rapport à Barbe Ubryk ont produit de bons résultats. Les bons catholiques se sont aperçus qu'ils ne doivent pas rester spectateurs oisifs en face du libéralisme envahisseur de Vienne. Ils ont organisé une association catholique et fondé un journal pour défendre les droits de l'Eglise. — Notre pensionnat de Tarnopol jouit d'une très-bonne réputation dans notre pays, les enfants surtout de la Russie demandent sans cesse l'admission; mais la place nous fait défaut, il nous faut nécessairement bâtir quelque chose de plus grand; mais les circonstances ne sont pas

encore favorables, et les finances épuisées. Je viens d'une ville où on a célébré avec grande solennité la fête de la B^{se} Vierge du mont Carmel. J'y ai prêché le sermon de fête. Vous seriez surpris de voir un si grand concours de peuple; l'église était comble, et cependant il n'y avait qu'une partie minime à y trouver place; tout le cimetière était encombré; les processions des paroisses voisines, chacune avec leur Curé, arrivaient sans cesse; il fallait voir alors les pauvres confesseurs assiégés dans leurs cofessionaux autour de l'église, encore n'eurent-ils pas la satisfaction de satisfaire la moitié des pénitents. Pour vous faire comprendre l'empressement et la piété de ce peuple je n'ai qu'à vous dire qu'on distribua la Ste Communion plusieurs fois après midi et même le soir à 8^{h} à un grand nombre de personnes qui étaient restées à jeun toute la journée. Je vous dirai encore qu'un de nos Pères, (le P. Morgenbesser,) resta dans son confessionnal depuis 6^{h} du matin jusqu'à 8^{h} du soir sans interruption. Il y avait 13 confesseurs, mais ils auraient été trois fois plus, que cela n'aurait pas encore suffi. Hélas: il faut ajouter aussi, que ce ne sont pour la plupart que de simples paysans qui se présentent; les habitants des villes et la noblesse savent encore se passer du bon Dieu. L'éducation de la jeunesse est pitoyable ici; aussi en voyons-nous les conséquences naturelles: l'indifférentisme et la dépravation des moeurs. Oh! si nous pouvions ouvrir plus de collèges! Le grand Duché de Posen donne à nos Pères le plus vaste champ de travail apostolique: l'Archevêque a donné l'ordre à chaque paroisse de recevoir chaque dix ans, au moins, une mission faite par nos Pères. La chose se fait ainsi: le consistoire désigne à chaque printemps selon l'ordre les paroisses où la mission doit être donnée dans l'espace des six mois d'été; il désigne aussi le temps où cela doit avoir lieu et envoie cette liste à nos Pères avec la prière de s'y conformer. Les Missionnaires se mettent à l'oeuvre et parcourent les paroisses deux à deux. Si quelque Curé trouve un empêchement il doit en référer au consistoire, mais il ne peut de lui-même refuser la mission. De cette manière nos Pères se dépensent avec un fruit abondant au salut des âmes; leurs travaux sont suivis ordinairement de conversions extraordinaires. Ils s'occupent aussi de la retraite des prêtres qui sont obligés de la faire une fois tous les deux ans. C'est notre maison de Schrimm qui les reçoit.

France. — Issenheim. — Juillet 1870. — Extrait d'une relation des Pèlerinages. — (Pèlerinage de N. D. des Ermites en Suisse.) — Le meilleur et le plus agréable souvenir que j'emporterai de la Suisse, après N. D. des Ermites, sera celui des bons RR. PP. Capucins. Nous avons frappé à la porte de 6 de leurs couvents; et partout ces charitables religieux nous ont fait l'accueil le plus prévenant et le plus affectueux. « Nous ne vous recevons pas avec des compliments, nous disait un jour l'un d'entre eux; mais avec un coeur aussi franc et aussi généreux que peut l'être celui d'un Suisse ». Ce n'était pas pour dire, et ce n'était pourtant que l'exacte vérité. Nous étions considérés et traités comme des frères. Nous n'étions pas moins édifiés de la pauvreté et de la simplicité de ces dignes fils de St François que touchés de leur affabilité et de leur bonté pour nous. Plusieurs d'entre eux nous ont fait une impression de sainteté qui ne s'effacera pas de notre mémoire. Ils sont très affectionnés à la Compagnie. A Lucerne c'est un bon Père, connu sous le nom de Saint de Lucerne, qui fait voir à nos Frères la bibliothèque, où il a réuni un grand nombre d'ouvrages faits par les Pères de la Compagnie: ce sont les livres qu'il préfère et qu'il met au dessus de tous les autres. Le R. P. Provincial des Capucins, que nos Frères ont vu à Sursée leur disait avec bonheur qu'il nous ouvrait à deux battants les portes de toutes ses maisons et que nous pouvions sans crainte nous présenter partout. C'est le R. P. Anicet, prédicateur distingué de la Suisse. Il médite un grand projet, que nos Frères ont cru être le rétablissement de la Compagnie en Suisse: il le désire beaucoup, mais il y voit de grands obstacles. Un autre Père leur disait encore: « Les Capucins sans les Jésuites ne font rien en Suisse. » Le Clergé et les ordres religieux ne se recrutent plus que faiblement, à cause de la mauvaise éducation que la jeunesse reçoit dans les collèges de l'Etat. — Cette haute estime et ce profond attachement à la Compagnie, qui étaient pour nos Frères un si précieux souvenir et un si puissant encouragement, ne se retrouvaient pas seulement parmi les religieux Capucins et Bénédictins, mais même parmi les prêtres séculiers et les laïques. Quelques-unes des nombreuses aventures de nos chers pèlerins nous en fournissent la preuve. « Nous avons rencontré à Ober-Egeri, écrit le R. P., non loin de N. D. des Ermites un brave vieillard qui a failli entonner son « Nunc dimittis » en nous voyant. Il a été autrefois domestique dans notre collège de Schwitz, au moment de l'expulsion des Pères. Maintenant il est sacristain de l'église d'Egeri, et son plus grand bonheur est de parler de ses chers Jésuites. Il n'espérait plus le bonheur d'en revoir dans le pays. Il bénissait le Curé de nous avoir donné l'hospitalité: « Certes, lui disait-il, vous êtes heureux, et la bénédiction de Dieu est entrée avec eux dans votre maison. Désormais je vous estimerai davantage parceque vous en serez plus saint. » Vous voyez que le brave homme n'était guère gêné vis-à-vis de son Curé, qu'il aime du reste beaucoup, et dont il est aussi fort aimé. — Ailleurs toute une famille est remplie de joie par l'arrivée de nos chers voyageurs. Ils avaient demandé l'hospitalité à un vénérable prêtre appelé dans le pays Custos: c'est comme le sous doyen d'un chapitre. Le prévôt étant mort, ce bon vieillard tient le premier rang parmi le Clergé de la ville. Une noble dame, qui pourvoit à son entretien, venait de recevoir dans le même temps la visite de sa soeur, mère d'un de nos Pères mort il y a quelques

années dans les missions. Vous devinez combien grande fut la joie quand on reconnut dans les nouveaux venus des novices Jésuites. On les traite comme des enfants qu'on n'avait pas revus depuis bien longtemps. Le frère du Père missionnaire s'était empressé d'accourir prendre part à cette touchante fête de famille. — Un peu plus loin, sur le mont S. Jodoque ou S. Joste, nos voyageurs visitèrent une petite chapelle de notre Dame, confiée aux soins d'un bon vieil ermite. On y vénère une image miraculeuse semblable à celle de N. D. des Ermites. Dans le vestibule qu'il fallut traverser pour entrer dans la chapelle, nos pèlerins aperçurent des bancs et surtout un grand vase d'eau qui ne laissait pas de tenter des voyageurs altérés. Mais, pendant qu'ils présentaient leurs hommages et leurs prières à leur divine Mère, Celle-ci, sans doute n'oublia pas les besoins de ses enfants : quelle ne fut pas leur surprise de trouver, dans le vestibule dont nous avons parlé non plus seulement la cruche d'eau, mais du sucre et un verre préparé pour eux ! Les voyageurs voulurent refuser l'offre qui leur était faite, disant qu'ils n'avaient pas de quoi payer, et le bon ermite de répliquer : « Vous êtes Jésuites, n'est-ce pas ? prenez toujours ! » — La bonne Providence sut ménager à ses enfants plus d'une surprise de ce genre pour les dédommager des fatigues et des privations du voyage. Souvent c'étaient d'anciens élèves de nos Pères qui les reconnaissaient et les pressaient d'entrer chez eux. Un Curé, les apercevant de sa fenêtre prier au pied d'une croix : "Vous êtes des novices Jésuites, n'est-ce pas ? entrez." Et il leur fit accepter quelques rafraichissements, et insista même fortement pour les retenir jusqu'au lendemain. — Une autre fois c'était un chapelain, qui, ayant trouvé nos chers pèlerins chez le Curé de la localité, s'offre à leur faire un pas de conduite et les force auparavant à s'arrêter un instant dans son logis, où il leur montre une salle remplie des portraits de tous nos Saints. — Dans une ville de la Suisse française nos voyageurs rencontrèrent un bon prêtre, ancien élève de nos Pères, qui se fit une fête de les recevoir et de leur montrer des trésors qui lui sont bien chers, mais qui sont plus précieux encore pour un enfant de la Compagnie. Ce Curé possède 1° Une carte de l'ancienne assistance d'Allemagne, divisée en dix provinces, où sont indiqués tous les collèges, résidences, noviciats et autres maisons que la Compagnie y possédait dans la seconde partie du dernier siècle (1766 environ). 2° Les annales de notre ancien collège de Porentruy depuis sa fondation (1588), jusqu'à la suppression : intéressant manuscrit in-folio, qui renferme bien des choses édifiantes, et même des guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de St Louis de Gonzague et de St Stanislas ; et que le digne Curé aime sans cesse à parcourir. Il a laissé à nos Frères, comme souvenir de leur passage, un catalogue de la province de Germanie en 1766 (environ). Nos pèlerins ont visité, à Lucerne, notre ancienne église de St François Xavier. Entre autres richesses d'architecture et de peintures, ils y ont vu des reliques très-nombreuses et très-considérables, en particulier de St Polycarpe, de St Laurent, de St Boniface. On y voit encore les autels de St Ignace, de St Louis de Gonzague et de St Stanislas ; et le maître-autel de St François de X. devant lequel une inscription rapporte qu'on brûlait le jour des morts plus de 2000 cierges en faveur des âmes du purgatoire. — A Bâle, nos Frères ont rencontré un jeune médecin, protestant converti ; quand il apprit qu'ils étaient Jésuites, il se mit à les considérer des pieds à la tête : "Vous êtes Jésuites, Messieurs ? — Oui, Monsieur. — Mais de vrais Jésuites ? — Oui ; nous sommes des Novices de la Compagnie de Jésus." Il voulait par là distinguer les Jésuites des Ligoriens, expulsés aussi de la Suisse comme coupables, entre autres crimes, d'être affiliés aux Jésuites. Et quand nos pèlerins eurent dit à ce jeune converti que la Compagnie comptait au moins 3000 prêtres : « Ah ! s'écria-t-il, je suis content : il y a au monde au moins 3000 bons prêtres." Ce brave homme raconta à nos Frères qu'il était médecin, assiégé d'une nombreuse clientèle, au point que souvent il lui faut prendre bien tard son repos sans avoir eu le temps de réciter un Pater. Aussi pense-t-il, pour vaquer plus facilement à ses devoirs de chrétien, à échanger sa clientèle contre le froc du Capucin. Une chose le retient encore : c'est une sœur dont il est chargé.

(Pèlerinage de Gorheim.) — Les FF. B. et N. forment la 1re bande de nos pèlerins, qui va droit au Rhin, le passe à Huningue, et, à travers le duché de Bade, se dirige vers la principauté de Hohenzollern. Le noviciat de nos Pères d'Allemagne à Gorheim, près Sigmaringen est le terme de leur pèlerinage. Les Badois les prenaient tantôt pour des Bénédictins, tantôt pour des ouvriers, tantôt pour des élèves en théologie ; on alla jusqu'à les appeler des Christ. Ils entendirent pourtant aussi des interpellations moins agréables, comme celle-ci : " prêtraille française !" Mais personne ne put même soupçonner que des Jésuites eussent l'audace de traverser le pays. « Si on le savait, leur disait un Curé, on vous lapiderait dès ce soir et moi avec vous. » Les prêtres nous firent partout, dit un des pèlerins, le plus parfait accueil. Tous ceux que nous avons vus affectionnent sincèrement la Compagnie ; je ne m'attendais pas à voir parmi eux tant d'exemples d'édification ; quelques-uns surtout m'ont paru des hommes d'une haute vertu et vraiment selon le cœur de Dieu. Mais ils ont besoin de prières ; là comme partout, et peut-être plus qu'ailleurs les difficultés ne manquent pas. » C'est qu'en effet le gouvernement Badois persécute les pauvres catholiques, et cela depuis bien des années. Mgr Vicari lui-même est l'objet de mille tracasseries et de procès continuels. Sa Grandeur n'a pas encore pu parvenir à se faire reconnaître par le gouvernement. Aussi Monseigneur ne peut mettre le pied dans le palais archiépiscopal et demeure dans une maison louée d'où il dirige le diocèse. Les monuments eux-mêmes attestent cet état d'hostilité et de persécution. Ainsi nous vîmes, disent nos pèlerins, à St Blaise, un couvent de Bénédictins des plus beaux, transformé en usine. L'église, qu'on a appelée église des Saints à cause du grand nombre de reliques qu'elle possède, est devenue église paroissiale, après avoir été tout d'abord dépouillée de tout ce qu'elle avait de précieux, par ordre du gouvernement. Cette église

est un monument grandiose et très-vaste, surmonté d'une coupole sur le modèle de celle de St. Pierre de Rome. Le cuivre qui la recouvrait a été enlevé et converti en monnaie. Elle n'a été achevée qu'en 1784. Derrière l'autel s'étend le chœur : les murs, les colonnes tout est couvert de marbre. L'orgue, la sonnerie, le banc de Communion, tout ce qu'il y avait de plus précieux en a été enlevé et transporté à Carlsruhe. Le baptistaire même y sert de cuve à bain, pour le grand duc sans doute. — Mais détournons les yeux de ces hideux spectacles de profanation et suivons nos Frères à Sigmaringen. —— Ils aperçoivent à l'entrée de la ville, au moment où ils cherchent la maison des Pères, le chiffre de Marie sur un toit : « Il n'y a que les Jésuites, se disent-ils, qui mettent ces insignes sur leurs maisons. En effet, presqu'au même instant ils virent sortir les novices par bandes, pour la promenade. On eut bientôt fait connaissance, et une des bandes se fit un plaisir de les introduire dans la maison. C'était le vendredi, jour de la fête du Sacré-Cœur. Il serait impossible de dire qui fut plus heureux, ou de nos Frères, qui, après les fatigues d'un pénible voyage, se retrouvaient au milieu d'une famille de frères ; ou de nos Pères et Frères de Gorheim qui, pour la première fois depuis que la maison existe, recevaient des novices étrangers. Aussi ce fut une fête pour toute la maison : c'était de la part de tous des égards, des prévenances, des attentions que la charité la plus délicate peut seule inspirer. Nos Frères purent se convaincre par leur expérience, et en pays étranger, combien est grande la charité de la Compagnie, et combien aussi elle a de tendresse pour ses enfants. Ils sentirent aussi, mieux qu'on ne peut le dire, la vérité du « quam bonum et quam jucundum... Dès leur arrivée, un Frère fut chargé en qualité d'ange-gardien, de prendre grand soin d'eux et de veiller à ce que rien ne leur manquât. Le R. P. Recteur et le P. Maître les voyaient de temps en temps et s'entretenaient avec eux de la manière la plus affable. Plusieurs fois ils furent admis à prendre le café avec les Pères de la résidence et à passer la récréation avec eux. Tous les jours on leur faisait faire quelque nouvelle promenade et visiter ce que la ville et les alentours pouvaient offrir de plus intéressant. Pendant 8 jours que la charité des Supérieurs les retint dans ce séjour, ils furent ainsi l'objet des plus délicates attentions et des soins les plus affectueux : rien ne fut oublié de tout ce qui pouvait leur être agréable. — Vous me permettrez de vous entretenir plus longuement d'une maison où nos Frères ont reçu une hospitalité si cordiale. La maison de Gorheim était primitivement un couvent de religieuses ; elle servit ensuite longtemps de caserne ; puis fut vendue par le prince de Sigmaringen à l'Archevêque de Fribourg, de qui nos Pères, en 1852, en ont reçu le libre usage, moyennant une légère redevance. Elle est située à 1/4 de lieue de la ville de Sigmaringen, et tire son nom de la petite rivière de Gohr, dont la source se trouve dans le jardin du noviciat. C'est une assez vaste propriété dont une partie occupe le flanc d'une montagne (des Alpes) ; l'autre s'étend dans la plaine où elle est traversée par une route près de la petite rivière. Au bord de la route se trouve un premier bâtiment appelé l'économie, ce sont les dépendances : Ateliers des Frères, basse cour, boulangerie, une petite brasserie... De l'autre côté de la route, déjà sur le flanc de la montagne se trouve une maison appelée Manrèze ; c'est le quartier des retraitants. Un peu plus haut sur le versant de la montagne, est situé le bâtiment principal, d'environ 40 mètres de longueur : il ressemble beaucoup au bâtiment principal d'Issenheim. Il a, comme celui-ci, un rez-de-chaussée et 2 étages ; comme il est adossé à la montagne, du second étage, on entre de plein pied dans le jardin. L'église qui occupe l'extrémité du grand bâtiment est fort petite et n'a rien de remarquable ; la tribune est parfois occupée par les étudiants d'un petit gymnase catholique de Sigmaringen. Au rez-de-chaussée et au premier sont les chambres des Pères, le réfectoire et la cuisine ; au second, la chapelle domestique, les chambres communes des novices avec la chambre du P. Maître et celle du P. Socius ; les novices couchent aux mansardes. C'est dans la chapelle domestique que se trouve le trésor le plus précieux que possède Gorheim ; je veux dire l'insigne relique de St. Stanislas ; le chef de notre bien-aimé patron y demeure exposé dans châsse bien modeste. Par une faveur insigne et qu'il leur a recommandé de taire aux novices, le P. Maître a ouvert à nos Frères le précieux reliquaire, et ils ont eu le bonheur de baiser la sainte relique, de la toucher et de la faire toucher à leur chapelet : avec quelle ferveur ils se sont alors souvenus de tous leurs frères ! Sous l'autel, comme à St. Acheul, on admire une belle statue en cire de St. Stanislas, semblable à la magnifique statue de marbre de St. André à Rome. — Les novices de Gorheim honorent d'un culte tout particulier notre cher et aimable patron. Chaque semaine ils récitent en commun un acte de consécration à St. Stanislas ; c'est le jour de la semaine où tombe sa fête. C'est à cette dévotion à St. Stanislas et aux missions que le T. R. P. Général leur a données qu'ils attribuent le grand nombre de leurs novices. Car, pour la dernière fête de notre St. patron, plus de 24 nouveaux Frères étaient déjà entrés au noviciat. Leur nombre total est maintenant de 37 ; ils sont un peu de tout pays : il y en a de la Suisse, de l'Irlande et de différents pays d'Allemagne. Avec tout cela il y a parfaitement le cor unum et anima una. Ils n'ont pas, comme nous, les "Instructions du noviciat" pour les diriger ; ils se servent des Documenta vitæ spir. dont chacun copie les principales parties : c'est ce qu'ils appellent leur diarium. Leur règlement est un peu différent du nôtre : ainsi ils ne font qu'une demi-heure de lecture dans Rodriguez par jour et n'ont jamais de lecture du commentaire. En revanche ils ont une heure de travaux le matin et autant le soir, et le dimanche même ils en font une heure. Plusieurs Frères passent habituellement le temps des travaux à la cuisine et au réfectoire. Ils se font tous les jours entre eux l'aumône spirituelle et s'avertissent de leurs défauts. Le déjeuner est à 7 h., le dîner à 11 h. 1/2, et le souper à 6 h. 3/4. Après le chapelet, ils récitent l'Office de l'Immaculée Conception. C'est le P. Maître lui-même qui donne chaque jour aux novices les points de la méditation du lendemain. Chaque jour aussi ils ont un petit cours de langue anglaise ou française alternativement. La première probation appelée en Allemagne Candidature, ne se fait pas non plus de la même manière qu'en France. Lorsque l'époque de la candidature est arrivée (c'est le mois d'octobre), tous les candidats, ordinairement ajournés jusque là, font

ensemble la première semaine des exercices et leur élection ; puis prennent l'habit religieux et suivent le règlement du noviciat, en faisant toutefois une promenade tous les jours. Après un mois environ de cette probation, ils entrent en communauté, et ne tardent pas à aborder ensuite la grande retraite, qu'ils interrompent plusieurs jours entre chaque semaine. Nos pèlerins ont vu à Gorheim un bon vieux Frère qui fut admis dans la société des Pères de la Foi dès 1807 ; il est bien édifiant, et a vécu quelque temps avec le P. de Mac-Carthy, dont le souvenir lui reste toujours. A 3/4 de lieue de Gorheim se trouve la maison de campagne, Inzigkofen. C'est un ancien couvent d'Augustines que Luther fut sur le point d'entraîner dans l'hérésie. Le Bx P. Canisius l'ayant appris accourut les instruire et les fortifier dans l'amour de la religion. Après le passage de notre Saint, l'hérésiarque n'osa plus se présenter. Ce couvent, bien délabré, est situé au milieu de beaux jardins et de promenades appartenant au prince de Sigmaringen. Ce prince qui aime beaucoup nos Pères, a mis cette maison à leur disposition. C'est le zèle et la sainteté du P. de Ravignan qui a converti au catholicisme l'épouse du prince et ses deux belles-sœurs. Le second de ses fils voulait, dit-on, entrer dans la Compagnie, lorsque la mort le frappa à la bataille de Sadowa. C'est l'aîné qui avait accepté la couronne d'Espagne. Le château habité par les princes est situé sur un rocher immense au pied duquel coule le Danube. Nous avons vu aussi, disent nos Frères, la maison de St Fidèle de Sigmaringen : elle est aujourd'hui appelée le petit séminaire de St Fidèle ; c'est là que les élèves du gymnase catholique prennent leur pension. On y conserve dans une petite chapelle des reliques du Saint et une chapelle dans laquelle il prêchait. Un jour nous avons visité l'église du gymnase qui sert de lieu de sépulture aux princes : on y voit un grand et beau tableau qui représente la vie de St Meinrad, fondateur du pèlerinage de N. D. des Ermites et qui est de la famille des princes de Sigmaringen. — Enfin nos Frères durent se résoudre à quitter une maison qui leur était devenue si chère. Ce n'est pas sans douleur et sans regret qu'ils firent leurs adieux à cette nouvelle famille, à laquelle les unissait des liens si doux, ni qu'ils s'éloignèrent de cette maison, dont ils ont emporté un souvenir ineffaçable d'édification et de charité. Ils revinrent par Fribourg et allèrent demander l'hospitalité à Mgr Kübel, évêque in partibus, à qui nos Pères les avaient adressés. Sa Grandeur se fit un bonheur de les recevoir, comme Elle avait reçu quelque temps auparavant 2 novices de Gorheim en pèlerinage à Issenheim. Elle traita nos pèlerins avec toute la bienveillance et l'affabilité possibles. Mgr daigna les admettre à sa table, et, comme ils cherchaient à décliner un pareil honneur, Mgr leur dit en riant qu'il ne leur arrive pas si souvent de s'asseoir à la table d'un Évêque. Sa Grandeur les entretint avec la plus grande bonté ; Elle leur parla, entre autres choses, de la Compagnie qu'Elle aime beaucoup ; et, quand ils se retirèrent pour gagner leurs chambres, Mgr leur serra cordialement la main à tous deux. Le lendemain Mgr leur accorda encore une audience et leur traça lui-même leur itinéraire, jusque dans les plus petits détails : « Vous passerez chez tel curé ajoutait Sa Grandeur, je le veux ; il est bien bon, et vous lui demanderez quelques rafraîchissements. » Enfin Sa Grandeur les congédia, leur laissant un petit souvenir où Elle écrivit son nom. Et le lendemain soir nous avions le bonheur d'embrasser nos chers pèlerins de Gorheim.

Calcutta. — (Extrait de la relation des Missions Belges.) — Le P. Francotte écrit à ses parents à la date du 20 Mai . . . . : Quand vous recevrez cette lettre, la saison des pluies aura commencé ; alors dit-on, tout moisit. Il serait cependant difficile à nous de moisir avec 3 ou 4 heures de classe par jour. En attendant, depuis le 19 Mai, nous sommes en vacances pour une quinzaine de jours. Nos vacances, nous les passons dans un pays de serpents, à Dum-Dum. La maison de campagne est alternativement habitée par nous et par les Frères (non pas des Frères de la Doctrine chrétienne, ni des Frères Jésuites) mais simplement des serpents. Or, il y a trois ou quatre semaines, un serpent venimeux se trouva dans les plis de la soutane d'un Frère Coadjuteur : il le secoua d'abord sans savoir ce que c'était. Le serpent fut assommé. Il y a 5 ou 6 jours, deux Frères se promenaient au jardin, un troisième les suivait : entre eux se trouvait un cobra-capelle, qui gonflé, se dressait et allait attaquer les deux promeneurs ; le troisième ne lui en laissa pas le temps ; il l'assomma. Ce matin un de nos Frères m'appela : « Prenez votre bâton, dit-il . . un serpent ? » . . Je le suis avec un bon bâton et une grosse pierre. Là près de cette pierre, s'écrie-t-il . . . En effet, mais cette fois le serpent avait déjà été tué : nous n'avons donc pas couru grand danger. Au reste ce serpent-là n'était pas venimeux : c'était ce que les Anglais appellent un Water snake (serpent d'eau) — Que ceci ne vous effraye pas, les serpents attaquent très-rarement l'homme. Les léopards non plus ne semblent pas fort dangereux. Voici un fait arrivé à un de nos élèves, il y a peu de jours. Il retournait chez lui, allant par monts et par vaux un fer de lance à la main. Un léopard se montre. Tous deux s'arrêtent. Le léopard fixe l'enfant ; celui-ci tremblant de peur, se dit : Si je lance le trait, je n'ai plus rien pour me défendre, et il reste immobile. Le léopard réfléchissait sans doute aussi à sa manière. Comme l'enfant, il resta immobile, et bientôt quitta le premier le champ de bataille, au grand étonnement de notre jeune élève. — Le même Père écrivait quelque temps après. — Nous sommes à la saison des pluies depuis 15 jours : du soir au matin les souliers moisissent : ce n'est pas une exagération, c'est un fait vérifié chaque jour. Il ne pleut cependant pas tous les jours, mais tous les jours il fait humide. — Vous me demanderez peut-être combien ce temps va durer ? Probablement encore 3 bons mois. A cette saison on voit apparaître les Adjudants ou Philosophes, oiseaux à longues jambes, à longues ailes, qui peuplent la cour en ce moment. Ces messieurs sont venus prendre possession de leur domaine et l'arpentent en tous sens pour croquer des grenouilles etc. Il y a quelques jours l'un d'eux a même volé un poulet. Monsieur le poulet venait d'avoir la tête tranchée ainsi que plusieurs de ses compagnons.

on devait nous le servir au déjeuner. Près de la cuisine, les corbeaux, les milans et les adjudants s'assemblent : un poulet s'échappe sans tête, une dizaine de corbeaux font cercle, un adjudant vient se planter au milieu d'eux, regarde le poulet, regarde les corbeaux, ne fait ni une ni deux, et le poulet y passe d'un trait, avec plumes et os, au grand étonnement des corbeaux et du Frère qui était là tout saisi de ce spectacle aussi rapide qu'inattendu. Le Frère ajoute que ce poulet était loin d'être petit. Les adjudants dont les corbeaux connaissent le faible (ils ne peuvent voler qu'après avoir rasé la terre assez longtemps), les tourmentent beaucoup ; quelquefois cependant ils périssent victimes de leur témérité. On m'a raconté que l'année dernière un adjudant se trouvait philosophiquement planté au milieu de la cour et qu'une troupe de corbeaux, qui grossissait successivement, voulait s'amuser à ses dépens. Mon adjudant regardait faire, quand tout à coup l'un des corbeaux passant imprudemment trop près du bec de mon individu, fut pris par l'aile. Il la lui brisa sans doute, le jeta en l'air et l'avala d'un trait. Que sont devenues les plumes et les os ? L'adjudant le sait. Les adjudants ont des ailes immenses qu'ils étalent parfois pour les sécher aux rayons du soleil. Quand il pleut, ils restent plus immobiles que jamais, la tête courbée, laissant pleuvoir sur eux aussi longtemps qu'il pleut. Après la pluie, ils se mettent en marche et prennent les vers de terre, à défaut d'autre nourriture. A propos de vers de terre, nous avons aux Indes, et dans Calcutta, et même dans le collège, le serpent le plus venimeux de l'Inde. On l'appelle le serpent minute parcequ'il tue à la minute. Il n'est guère plus long et n'est pas plus gros qu'un ver de terre en Belgique. Il est d'un brun foncé, et ses écailles, qui seules pourraient le faire distinguer, sont microscopiques : je veux dire qu'il faut une loupe pour les distinguer. Et la tête n'indique-t-elle rien ? Non, parceque rien dans cet animal n'indique la tête, encore moins les yeux. La tête et la queue se ressemblent : c'est-à-dire qu'il y a à chaque extrémité du corps quelque apparence qu'on pourrait peut-être prendre pour une espèce de petit renflement. Croiriez-vous qu'à peine ici de un ou deux mois, j'en ai eu un en main, croyant que c'était un ver de terre : tellement ils sont peu reconnaissables. Il y a une quinzaine de jours on en a trouvé un dans la place où les élèves jouent, et cela pendant qu'ils y étaient. Je crois vraiment qu'il y a une Providence spéciale pour les habitants de ce pays. Il y a encore d'autres ennemis. Ce sont les mille pieds ou scolopendres, que les Anglais appellent centipèdes. Ces individus inoffensifs et de petite dimension en Belgique, sont dangereux ici peut-être à l'égal du scorpion, et ont quelquefois plus de 3 decimètres de long. J'en ai déjà plusieurs dans l'eau-de-vie.

France. — Mort du P. Arnold. — Lettre du P. Dorr au R. P. Provincial de Champagne :

— Laon, 10 Septembre 1870. — Mon R. P. Provincial, P. C. — Notre Seigneur vient de nous demander notre part dans la grande expiation qui s'accomplit : Jeudi fête de la Nativité, le P. Arnold alla s'enfermer dans la citadelle de Laon pour faire les fonctions d'aumônier. Le lendemain à une heure de l'après midi, une partie de la forteresse sautait. Notre bon Père fut du nombre des victimes, et lorsque son corps nous fut rapporté, nous pûmes juger par les blessures que sa mort avait été instantanée. Il ne reste qu'à nous résigner, Fiat ! Le Père s'était confessé la veille et avait dit la Messe à 4h du matin, le jour même de sa mort, fête du Bx Pierre Claver. Il succombe à la fin d'un bon 3e an, victime de son zèle.

Lorsque le bon P. Arnold fut frappé, il portait sur lui une lettre cachetée, adressée à la Très Sainte Vierge. Voici les premières lignes : Memorare, ô piissima Virgo Maria, non esse auditum a sæculo quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, esse derelictum ... Ego tali animatus confidentia, ad te venio, ad te curro, coram te gemens peccator assisto. ... Et puis : ... 1° Dirumpar potius quam Societatem Jesu derelinquam."

Le cher Père a été à la lettre mis en pièces, de telle sorte qu'il a fallu le placer dans le cercueil avec les lambeaux de sa soutane et de sa houppelande. — Puis suivaient d'autres demandes. Une de ses dernières préoccupations fut pour le Saint Sacrement ; il m'écrivait de la citadelle : " Faites bonne garde autour du Tabernacle." Ne devons-nous pas avoir la confiance que c'est un protecteur de plus pour nous ?

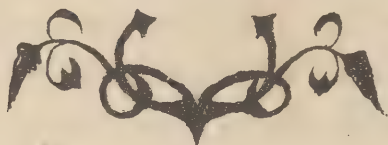
Je suis, etc.

Sommaire





LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL



NOV. 1871.

Europe. — France. — Paris. — *Nos maisons de Paris pendant le blocus.* (Extraits d'un journal.) « Les Jésuites ont établi, dans leurs maisons, des ambulances militaires. Dès le début, à Paris, ils ont reçu 25 blessés dans leur maison de la rue de Sèvres, 300 dans leur école de la rue Lhomond, 400 dans leur établissement de Vangirard, un grand nombre aussi dans l'institut Sainte-Geneviève. Dans ces ambulances, ils mettent un certain nombre de chambres à la disposition des officiers. Ainsi, le Supérieur de Vangirard a offert à l'intendance militaire une ambulance ainsi organisée : — 1° 200 lits dans une salle immense qui réunit toutes les conditions désirables d'aération et de lumière. — 2° 15 chambres pour MM. les officiers. L'établissement possède, en outre, une cuisine, qui suffit à l'alimentation ordinaire de 700 personnes, une pharmacie complète pour les cas ordinaires, un approvisionnement suffisant de linges, bandes et charpie, un jardin spacieux, où pourront se promener les convalescents. Le personnel est prêt : le Docteur Maisonneuve, aidé de ses élèves de la clinique, ainsi que le Docteur Bucquoi, font le service. Le Supérieur se charge de tous les frais, heureux de payer ainsi, en son nom et au nom de tous ses collaborateurs, sa dette à la patrie si cruellement éprouvée. » Presque tous les blessés se sont approchés des Sacrements.

Une division des élèves du collège de Metz, dirigé par la Compagnie de Jésus qui ont dû quitter cet établissement à cause de la guerre, s'est rendue à l'institut Ste. Geneviève et s'y prépare à l'examen d'entrée à l'école militaire de Saint-Cyr. Dans le même institut est établie une ambulance, très-bien montée. En un seul jour, le 25 Août, elle avait 100 nouveaux hôtes, et en congédiait une soixantaine, guéris de leurs blessures, et qui ne demandaient qu'à retourner au feu. Ces braves gens sont soignés par les jeunes Jésuites et les Frères coadjuteurs, qui s'acquittent de leur service à titre d'infirmiers militaires. Tout cela : élèves, frères, soldats, fait bon ménage.

Lettre du R.P. Ducoudray envoyée par ballon au R.P. Provincial, 27 Décembre 1870

Mon Révérend Père Provincial. P. C. —— Un journal prussien trouvé sur le corps d'un soldat tué le 21 au Bourget nous a fait connaître que le Mans était menacé. Voilà tout ce que nous savons de la Province et à quelle source nous puisons nos nouvelles, tellement le blocus est bien fait. Ce petit mot vous arrivera-t-il ? Où vous arrivera-t-il ? Les Prussiens nous accablent de fausses nouvelles. Ils disent aux avants-postes qu'ils sont à Tours et au Mans. Pour être plus sûr de vous rencontrer, j'envoie ce pli à Brest. Le Bon Dieu continue à nous protéger au milieu de toutes nos épreuves. Nous nous tirons d'affaires grâces à des attentions toutes providentielles. Sauf le P. Danet, tous les nôtres vont bien. Le R.P. Olivaint vous a-t-il dit que nos Frères étaient engagés comme infirmiers pour tout le temps de la guerre avec clause expresse d'être retenus au service de nos ambulances ? — Tous nos aumoniers vont bien. Nous les voyons rarement ; car depuis plus d'un mois ils ne quittent plus leurs bataillons. Le P. Chauveau a étendu le cercle de ses opérations apostoliques. Il est maintenant attaché au colonel Dauvergne qui commande un régiment de mobiles composé de 2 bataillons de l'Indre et d'un bataillon du Puy de Dôme. Il fait un bien immense et a entendu 2000 confessions. Le P. Tanguy, le brave des braves, est attaché au colonel Tillet qui commande les trois bataillons des mobiles du Morbihan. Ce bon Père a conquis l'estime et l'admiration de tous dans l'accomplissement de son ministère. A l'affaire du 30 novembre il fut légèrement blessé d'un éclat d'obus à la jambe. A l'affaire du Bourget le 21 décembre une balle lui a effleuré la main, sans faire autre chose que d'ouvrir une plaie. Il n'y a pas de fracture. A cette dernière affaire il se tenait auprès de son colonel qui fut grièvement blessé. Il nous amena ce brave officier que nous soignons de tout notre cœur à notre ambulance. Le P. Forbes suit, avec son ambulance volante, le général Vinoy. Le P. Clair est attaché au premier bataillon du Poitou et le P. de Régnon au troisième bataillon. Je suis devenu l'aumônier de notre ambulance. Après les combats des premiers jours de Décembre et du 21 du même mois, nous avons compté jusqu'à 350 soldats dans les ambulances. A part une quinzaine d'exceptions, tous ces braves enfants se sont confessés et ont communié pour les fêtes de Noël. A Vaugirard où ils étaient les plus nombreux, la cérémonie de la messe de minuit a été bien touchante. Cent soldats assistaient à la Messe ; l'Etat major de l'amiral de Montagnac était présent. La Messe terminée, tous les assistants, un cierge à la main, se sont rendus dans la grande salle pour accompagner le R.P. Recteur portant la Ste Communion aux blessés qui n'avaient pu se rendre à la cérémonie. —— Après le combat du 2 décembre j'ai eu à soigner deux blessés prussiens. L'un étudiant de Leipsig écrivait à sa famille qu'il était étonné des bons soins donnés par les Français en échange de toutes les terreurs dont on l'avait effrayé au camp prussien depuis le commencement de la campagne. On lui avait assuré qu'il serait maltraité, même fusillé s'il tombait entre des mains françaises. — Trois mois et demi d'isolement et peut-être davantage, c'est bien long. Qu'il est dur de ne pas avoir de vos nouvelles. Que devient notre province ? Que nous réserve le bon Dieu pour l'année 1871 ? Nous recevrons de ses mains toutes paternelles tout ce qui lui plaira, bien assurés que "*post tempestatem tranquillum facis, et post lacrymationem et fletum exultationem infundis. Sit nomen tuum Deus, benedictum in sæcula*.

Je ne m'apercevais pas que mon papier s'épuise... il faut s'en tenir au poids réglementaire sous peine de voir ce petit mot rester à Paris. —— A vous, mon plus respectueux et le plus filial attachement : à tous mon plus fraternel souvenir. — En union de vos SS. SS. ... etc.

Lettre du R. P. de Bengy. —— Cette lettre fait partie d'un recueil imprimé et récemment publié ; mais elle nous a paru si intéressante à tout point de vue que nous avons cru devoir en enrichir notre correspondance en faveur de ceux de nos lecteurs qui n'en auraient point eu connaissance.

Paris, 5 Mai 1871. —— Monsieur le Comte de Flavigny, —— Vous m'avez prié de vous adresser quelques courtes observations sur le ministère qu'il m'a été donné d'exercer pendant plus de six mois, au milieu de nos chers blessés militaires ; je me rends avec d'autant plus de plaisir à votre invitation, que, singulièrement consolé de tout ce qu'il m'a été donné de voir et d'entendre, j'éprouve le besoin de le redire et de remercier ceux qui m'ont donné l'occasion de n'être pas complètement inutile, pendant les jours mauvais que nous venons de traverser.

Parti pour les Ardennes avec la huitième ambulance mobile, je me suis, dès les premiers jours, trouvé à même de soigner, de consoler, et de bénir nos pauvres jeunes soldats tombés en défendant l'honneur de la Patrie. Arrêtés dans la petite ville de Raucourt par l'entrée de l'ennemi, nous avions vu passer devant nous tous les aumôniers attachés aux différents corps de l'armée française, mon compagnon et moi, nous étions seuls prêtres, au milieu de l'armée bavaroise, pour donner les secours spirituels aux nombreux soldats recueillis dans les salles de la Mairie, et chez les bonnes religieuses de la localité. Impossible de dépeindre la prostration morales de nos pauvres blessés. Ils avaient supporté avec courage le bruit des canons et de la fusillade retentissant sur les deux montagnes et dans la rue ; ils avaient entendu sans pâlir l'écroulement des maisons et vu sans effroi une balle pénétrer dans l'ambulance et se perdre dans le matelas d'un de leurs camarades ; mais, les sons joyeux des musiques ennemies leur déchiraient le cœur ; notre présence au milieu d'eux, dans cette infirmerie devenue, bientôt, moitié allemande, moitié française, fut le sujet d'une véritable consolation. Tous ceux dont les blessures offraient quelque gravité, voulurent préparer leurs âmes et, lorsque la famine nous chassa de Raucourt, nous eûmes la consolation de nous dire qu'aucun de nos chers blessés n'aurait à paraître devant Dieu sans avoir reçu les secours de la religion. Si jamais l'utilité de la convention de Genève put être constatée au point de vue de l'aumônerie, ce fut assurément dans cette circonstance, puisque, mis à l'ombre du drapeau blanc orné de la croix rouge, seuls nous avions pu demeurer, avec nos soldats, après la triste déroute, fruit amer de la bataille de Beaumont. On comprend, sans peine, combien nous faisaient défaut les choses de première nécessité ; tous n'avaient pas pu être déposés sur des lits ; je marchais dans le sang, j'étais obligé de passer avec précaution au milieu de ces corps couchés par terre en tous sens et parfois, pour entendre la confession d'un moribond, il me fallait, afin d'arriver jusqu'à lui, m'appuyer sur le corps d'un voisin, qui se fermant les oreilles se prêtait, avec respect, à cet acte de charité. C'était à coup sûr un spectacle navrant ; mais combien il eut été plus déchirant, aux yeux de la foi, si les consolations chrétiennes en avaient été bannies. Je dois à la vérité cet aveu, que les prêtres catholiques bavarois ne firent pas, non plus, défaut à leurs compatriotes, et je fus, pour mon compte, extrêmement édifié de l'admirable piété avec laquelle un jeune Bénédictin, à qui j'avais prêté ma petite boîte aux saintes huiles, administra le Sacrement de l'Extrême-Onction à un pauvre chasseur allemand, frappé, la veille, d'une balle dans la tête ; cette triste victime de la guerre avait passé la nuit dans la forêt, et n'avait été amenée, à notre ambulance, qu'entre 6 et 7 heures du matin... Hélas! ces malheurs n'étaient que trop fréquents, malgré le zèle et le bon vouloir des soldats et des infirmiers. Je n'oublierai jamais l'angoisse d'un brave capitaine que je soutenais pendant qu'un de nos docteurs lui enlevait une balle assez profondément enfoncée dans le bras : " Monsieur l'aumônier, me dit-il, et de grosses larmes, de ses yeux, coulaient sur ses joues, Monsieur l'aumônier, ne soyez pas surpris de me voir pleurer. Ce n'est pas sur moi que je verse des larmes, mais sur mon excellent Colonel. Ah! le spectacle était affreux! il a les deux jambes cassées et, peut-être, oublié dans la forêt, il y passera la nuit. Moi je suis obligé de suivre, malgré ma blessure, car l'ennemi n'est pas loin et il me ferait prisonnier ; mais je vous en conjure,

Monsieur l'aumônier, que des recherches minutieuses soient faites, que mon cher pauvre colonel soit ramassé et entouré de bons soins." Le colonel fut en effet ramassé, dans la forêt, par l'ambulance Néerlandaise. Obligé de quitter Raucourt, et de rentrer, au milieu des lignes allemandes, jusqu'à la ville de Rethel, sans entrer à Sedan dont le triste drame se déroulait à quelques pas de nous, j'eus encore, dans ce pénible trajet fait à pied et souvent par une pluie battante, de nombreuses occasions de produire quelque bien et d'exercer quelques œuvres de zèle. Les populations étaient affolées; elles se groupaient autour de nous, dans les villages et dans les villes; il fallait les rassurer, les encourager, et leur donner de bons conseils; les hôpitaux étaient remplis de blessés et de pauvres malades, il fallait leur dire quelque bonne parole, leur faire quelque petit présent, les consoler de leur captivité future, et leur promettre des jours meilleurs; quelques prisonniers bien portants erraient, aussi, dans les villages; sans argent et sans ressources d'aucun genre, il fallait ouvrir sa bourse, et, suivant ses petits moyens, s'efforcer de leur venir en aide... De Rethel à Soissons, de Soissons au camp de Dammartin, du camp de Dammartin à Paris, notre mission de charité fut, à peu près, la même. Le contre-coup de Sedan se faisait déjà cruellement sentir, et relever le moral du soldat n'est pas l'œuvre la moins importante de l'aumônier militaire qui comprend son devoir... Rentrée à Paris à la suite de nos armées, notre ambulance mobile, destinée à suivre une division militaire sur les champs de bataille, n'avait plus de raison d'être au sein même de la capitale, elle ne pouvait rentrer dans l'idée qui avait présidé à sa formation, qu'en habitant les avant-postes, et c'est, vous ne l'ignorez pas, ce qu'elle a fait constamment. Arcueil, Vitry et St Denis furent les divers théâtres où elle put déployer son zèle, je vous donnerai quelques détails, Monsieur le Comte, sur les sujets de consolation qui ont réjoui mon cœur de prêtre, dans ces diverses résidences. Arcueil, où nous fûmes conduits par une suite de circonstances imprévues, était un poste admirable; tous les éléments d'une magnifique ambulance se trouvaient réunis dans le beau collège d'Albert-le-Grand dirigé par les Pères Dominicains du tiers-ordre enseignant, qui voulurent bien nous donner une gracieuse hospitalité, et chose alors difficile à prévoir, la plus grande partie des combats engagés dans les premiers mois du siège devaient se livrer de ce côté des avant-postes. Les batailles de Chevilly, de Bagneux, de Chatillon, de l'Hay, nous fournirent, en effet, un grand nombre de blessés, et la joie de les avoir ramassés, nous-mêmes, sur le champ de bataille, nous donna, pour eux, une plus grande somme de zèle et d'affection. Dans une seule affaire nous avons été assez heureux pour en mettre à l'abri environ 150. Vous dépeindre la fermeté, la résignation, la conformité à la volonté divine, la patience, la gratitude de la plus grande partie de ces pauvres enfants, serait chose impossible.... Un jeune marin me disait, il y a peu de jours: « Presque tous les bons chrétiens sont tombés, les autres avaient bien soin de ne pas s'exposer au péril. » Il exagérait, je le veux bien, mais plus d'une fois, je le confesse, j'ai été tenté de porter le même jugement au lit de douleur de mes jeunes blessés, tenté aussi de me demander à moi-même si, grâce à la grande loi de la réversibilité, la Providence ne s'était pas réservé, pendant la guerre, les victimes les plus innocentes. Mille traits dont j'ai été témoin, viendraient à l'appui de ma thèse, permettez-moi d'en citer quelques uns qui me reviennent à la mémoire, et ont fait sur mon âme une plus profonde impression. Le soir d'une des batailles dont je vous ai parlé, Monsieur le Comte, et lorsque, déjà revenus du combat depuis deux ou trois heures, nous donnions nos soins aux blessés, on m'avertit qu'un tout jeune soldat, rendu par l'ennemi et mortellement frappé, venait d'être déposé dans une salle particulière, et que son état réclamait ma présence; je me hâte d'accourir et je me trouve en face du jeune homme le plus doux et le plus sympathique qu'il soit possible de rencontrer; il me reçoit avec un respect mêlé d'affection, me parle de sa famille, de sa mère, et puis ajoute avec une admirable résignation chrétienne: « Mourir à 20 ans, oh! c'est bien dur; mais enfin il faut s'y soumettre, puisque telle est la volonté de Dieu. »

Voyant que tout espoir était perdu; la moëlle épinière en effet avait été touchée, et une paralysie générale de tout le bas

du corps annonçait les ravages produits par la balle dans ces régions si délicates, je lui parlai de recevoir le pardon de ses fautes... Monsieur l'aumônier, me répondit-il, demain la chose me sera plus facile, et j'ai la certitude de vivre encore demain, toutefois soyez sans inquiétude, si pendant la nuit je sentais mon mal empirer, j'aurais soin de vous faire avertir. Partageant sa conviction, je vais prendre un peu de repos, mais bientôt je suis réveillé par l'infirmier. Notre jeune malade me demandait à l'instant même. Je me rends auprès de lui... Mon Père, je m'étais trompé, je n'irai pas jusqu'à demain matin, il est temps de me préparer à paraître devant Dieu. Je lui administre les derniers Sacrements et me préparais à réciter les prières des agonisants lorsqu'il m'engage avec son ordinaire placidité à prendre de nouveau quelques heures de repos, m'assurant qu'il me fera prévenir lorsque sa mort sera prochaine. Deux heures s'étaient à peine écoulées, que, de nouveau l'infirmier se presente. Vite! vite! Monsieur l'aumônier, votre blessé n'a eu que le temps de crier: le Père! le Père! et il vient d'entrer en agonie. J'arrive, et me mets en prière admirant comment le pauvre enfant avait été fidèle à sa promesse et avait suivi avec exactitude les diverses phases par lesquelles il passait, avant de rendre son âme à Dieu. Avouez, Monsieur le Comte, qu'il est difficile d'être, à la fois, et plus calme et plus doux, en présence de la mort. Cette fin, indice d'une âme si bonne et si pure, produisit sur moi, je l'avoue, une impression profonde, et les termes dont je me servis, en annonçant, sur une carte et par ballon, à la famille de cet admirable soldat la perte cruelle qu'elle venait de faire, dût être pour elle le sujet d'une grande consolation. Je ne connais pas la mère de cet enfant béni, mais je crois pouvoir dire, sans crainte de me tromper, que cette pauvre femme est une sainte. La reconnaissance, qualité si rare, dit-on, dans les cœurs ravagés par les passions mauvaises, m'a semblé être une des vertus les plus caractéristiques de nos blessés de 1870. Que de fois je les ai entendu exprimer leur affectueuse gratitude dans les termes les plus naïfs, et, quelquefois les plus charmants. "Oh! s'écriait, pendant une crise horrible, un pauvre mobile attaqué d'une maladie bien rare, le tétanos spontané, oh! que vous êtes bon pour moi." — Je vous aime, disait un autre avec une admirable ingénuité, je vous aime comme ma mère. — "Mon Père, ajoutait un troisième, je vous en prie, ne vous exposez pas comme vous l'avez fait dans le dernier combat. Oh! je vous en conjure, ne soyez ni tué ni blessé, j'en serais inconsolable." Cette reconnaissance, Monsieur le Comte, que j'avais constatée pendant mon séjour à l'école d'Arcueil, je l'ai retrouvée à Vitry, à St Denis, dans les ambulances de Paris, et spécialement au grand hôtel, au corps législatif, au ministère des affaires étrangères; chaque fois que nos nombreuses occupations des avant-postes nous permettaient de venir faire une courte visite à ceux qui, pendant un espace de temps plus ou moins long, avaient été confiés à notre sollicitude, nous revenions émus de la joie reconnaissante avec laquelle nous étions universellement accueillis. Il fallait être sur ses gardes pour ne pas contrister de pauvres enfants si transformés, souvent, par la souffrance, qu'au premier abord, il était difficile de les bien reconnaître. Pour mon compte, je fus, un jour, vivement impressionné par un très-jeune soldat, presque un enfant, qui, me voyant passer près de son lit sans lui adresser une parole gracieuse, me fait signe d'une main décharnée de m'approcher de sa couche de douleur.

"Monsieur l'aumônier, me dit-il, vous ne me reconnaissez donc pas, et, cependant (à ces mots sa figure décolorée se couvrit d'une subite rougeur), et cependant c'est vous qui m'avez relevé sur le champ de bataille ; vous ne me reconnaissez pas, moi je vous reconnaîtrais entre mille.".. Vous comprenez sans peine, Monsieur le Comte, quels efforts je dus faire pour consoler le pauvre enfant et réparer mon innocent oubli. Au grand hôtel je fus obligé de renoncer à voir fréquemment un pauvre jeune soldat de la ligne grièvement blessé, et près duquel, pendant un assez long temps, j'avais été forcé de remplir les fonctions d'infirmier ; le cher enfant exigeant en quelque sorte de moi tous les services dont il avait besoin ; je fus obligé de renoncer à lui faire de fréquentes visites, dans la crainte d'abréger sa vie. La reconnaissance dont il était pénétré lui donnait des crises de sensibilité nerveuse. Au son de ma voix, il sortait de sa léthargie, se prenait à pleurer, répétait incessamment ces deux seules paroles : « Mon Père ! mon Père ! enlaçait ses bras autour de mon cou et refusait de me laisser aller... Plusieurs fois je fus obligé de travailler à l'endormir pour m'arracher à ses chères étreintes. Naguère encore et pendant l'armistice, je pus constater, dans un de nos blessés d'Arcueil, cette prédisposition à la reconnaissance, qui comme j'ai l'honneur de vous le dire, Monsieur le Comte, a été pour moi, pendant le temps de la guerre, le sujet d'une intéressante admiration. Ce trait sera le dernier, car je comprends qu'il faut me borner, et, reconnaissant moi-même de la reconnaissance de nos chers blessés militaires, je m'étendrais outre mesure, et dépasserais les limites que doit atteindre ma lettre et ce modeste compte-rendu. — Je visitais une ambulance établie dans une des plus célèbres communautés de Paris, et déjà presque tous les blessés ou malades m'avaient été présentés, lorsque survinrent deux jeunes soldats de la ligne ; le premier me salue courtoisement, mais le second, d'ordinaire plus communicatif que son camarade, au lieu de prendre la parole, me regarde en face, pendant que ses traits se colorent, et que ses yeux s'humectent de larmes. « Mais, François, lui dit la Supérieure, qu'avez-vous donc ? – Oh ! ma Mère, c'est lui ! – Comment lui ? Que voulez-vous dire ? – Oh ! ma Mère c'est lui, qui, de suite après ma blessure, m'a ramassé au champ de bataille de Bagneux, » et il pleurait et il me prenait les mains. L'émotion du jeune soldat se communiqua, vous le comprenez sans peine, Monsieur le Comte, à tous les spectateurs de cette scène touchante. Le lendemain, appuyé sur son bâton, car il avait eu la cuisse traversée par une balle, le pauvre François venait me rendre ma visite, et me donner de nouvelles preuves de sa gratitude et de la bonté de son cœur. Je vous ai parlé, Monsieur le Comte, de la douceur en présence de la mort et de la parfaite reconnaissance d'une grande partie de nos blessés, que n'aurais-je pas à vous dire, si j'entreprenais de vous parler plus directement de leur esprit de foi. Là encore, dans l'impossibilité de moissonner, je vais glaner quelques épis. A la dernière affaire de l'Hay, nous étions allés jusqu'aux lignes prussiennes ramasser les morts et les blessés, et par deux fois dans la prairie qui s'étend du moulin de Cachan aux premières maisons du village, nous avons reçu des décharges de fusils à aiguilles, malgré les deux drapeaux blancs à croix rouge dont nous étions précédés. Après cet acte inqualifiable, le commandant ennemi avait fini, cependant, par nous permettre d'approcher ; il m'avait donné 4 hommes pour m'accompagner dans les maisons voisines, et là, j'avais pu accomplir mon ministère de charité.. Revenu près des lignes ennemies et près des excavations réservées

aux sentinelles, j'avais voulu pénétrer dans le village, mais une voix cuivrée avait mis obstacle à mon projet, pendant qu'un jeune lieutenant me promettait que ses soldats allaient m'apporter les français tombés hors de l'enceinte infranchissable. Bientôt, en effet, un tout jeune soldat d'un régiment de ligne, frappé d'une balle en pleine poitrine m'est amené par 4 soldats prussiens qui, en attendant l'arrivée d'un brancard, le déposent à mes pieds sur le bord d'un fossé. Je me mets à genoux auprès du cher enfant et lui fait baiser ma croix... Une galerie de soldats allemands se forme autour de nous, et sans ombre de respect humain, à haute voix, après avoir témoigné la joie de me trouver, après m'avoir assuré que déjà du fond de son cœur il avait demandé à Dieu pardon de ses offenses, mon jeune blessé me fait l'aveu des fautes qu'il se reproche d'avoir commises et me demande les secours de l'Eglise avec empressement; je me rends à son désir, et, je dois le dire ici, pour être véridique; bien que la manière dont j'avais été reçu dans la plaine de Cachan n'ait pas été de nature à me rendre bien indulgent envers nos barbares ennemis, les soldats prussiens, témoins de cette grande et lamentable scène, me paraissaient sérieux, tristes et sympathique. Plusieurs d'entre eux hochaient la tête et semblaient dire : Ah! faut-il que la politique nous force à faire ainsi périr de pauvres jeunes gens qui sont bons et religieux et qui, comme nous, ont été obligés de quitter leur village et leur mère. Le commandant, moins sensible que les soldats rangés sous ses ordres ne tarda pas à me signifier, que depuis trop longtemps, j'étais près de ses lignes, et qu'il me ferait prisonnier, si je ne me hatais de rentrer au moulin; mais j'avais eu le temps de faire l'œuvre de Dieu et je rentrai avec la consolation de penser que la Providence nous avait conservé la vie pour le salut des âmes. — Le ministère était facile, Monsieur le Comte, auprès de nos soldats, lorsque les blessures leur avaient laissé l'usage de leurs facultés intellectuelles, mais dans le cas contraire, il nous fallait un grand travail et une active surveillance. Je vous demande la permission d'appuyer, un peu, sur cette pensée et de la confirmer par un exemple, afin de répondre à certains préjugés qui tendraient à faire admettre que la visite rapide d'un prêtre au lit d'un blessé est tout ce qui peut être réclamé au nom de la justice et de la bonté. Un soldat de la ligne d'une vingtaine d'années ayant été conduit à l'ambulance, les docteurs me déclarèrent, après l'avoir examiné de près, que moi seul je pouvais être utile et qu'ils n'avaient qu'à se retirer à la suite d'un premier pansement. La balle avait, en effet, traversé la tête et formé deux hernies de cervelle. Je m'installe auprès du lit de mon blessé, je m'efforce de lui être utile et agréable, de l'habituer à mes soins, à ma voix, dans l'espérance que si je parvenais à me faire entendre de lui, cette affectueuse assiduité aiderait des communications, et, plus aisément, lui permettrait de me donner des signes de vie morale et de compréhension... Pendant plus de 24 heures, je guettai, vainement, le premier jour, le moindre signe d'intelligence. Sans me décourager, le lendemain je me remis à l'œuvre, et, enfin l'idée me vint de lui adresser ces paroles affectueuses: "Voyons, mon fils, réponds-moi, comment t'appelles-tu? dis-moi ton nom de baptême, j'ai le plus grand désir de le connaître." Silence complet, pendant quelques secondes, mais, bientôt les lèvres du pauvre enfant s'entrouvrent avec effort, et, par trois fois, articulent ce nom : François, François, François; j'étais donc enfin compris, j'étais, grâces à Dieu, arrivé au but que je me proposais. — Très-bien, courage : cher bon François, ajoutai-je, tâche, mon enfant, de me nommer, encore, le pays

où habite ta mère. — Je suis censément de Laval. — Tu me comprends, c'est à merveille, oh! bien maintenant, de tout ton cœur demande au bon Dieu pardon de tes péchés... A l'instant des sons inarticulés, mais évidemment destinés à formuler un acte de repentir, sortirent de la bouche du pauvre et cher François, et leur signification fut si évidente pour tous ses camarades, que leur conversation s'arrêtant à l'instant même, ce fut au milieu du plus profond silence que je prononçai, en étendant mes mains sur ce front ensanglanté, les paroles de l'absolution. — Pendant notre séjour à Arcueil, Monsieur le Comte, nous n'étions pas seulement sur le qui-vive aux jours des grands combats; les alertes de nuit nous tenaient souvent éveillés, et il était bien rare, en effet, qu'à la suite de ces alertes quelque victime ne vint pas réclamer les soins des docteurs et ceux de l'aumônier. De toutes les nuits passées presque sans sommeil, celle qui, dans ma mémoire et dans mon cœur, a laissé les traces les plus profondes est sans contredit la nuit où 4 jeunes Bretons du Finistère plus ou moins grièvement blessés, nous furent, vers 11 h. 1/2 du soir, amenés par leurs camarades... L'un de ces braves jeunes gens, avec une naïveté pleine de courage guerrier, avait dit à ceux qui l'entouraient: « Tirer à travers ces petites ouvertures (il voulait parler des meurtrières établies dans les barricades) c'est chose difficile et qui ne me plait guère; je vais monter sur le mur; j'y serai bien plus à mon aise pour renverser quelque prussien.» Son projet avait été mis à exécution, mais bientôt, servant de point de mire, il était tombé lui-même baigné dans son sang et frappé d'une balle presque au milieu de la poitrine. Non seulement son état était désespéré, mais la mort devait être prochaine et, ne sachant pas la langue bretonne, je me trouvais assez embarrassé pour remplir mon ministère de réconciliation... Une bonne pensée, pour lors, s'offrit à mon esprit... Me tournant vers les jeunes mobiles qui avaient conduit les quatre blessés, je demandai si plusieurs d'entre eux comprenaient les deux langues, et sur leur réponse affirmative, je leur dis, non sans quelque émotion. « Mes amis, j'ai besoin de votre secours, il faut qu'un d'entre vous me serve d'interprète et m'aide à préparer à son dernier passage son infortuné camarade... Aussitôt, un grand et beau jeune homme se détache et, se mettant à genoux à côté du blessé, lui dit, avec cette franchise qui caractérise les hommes de foi, que sa mort est prochaine et puis, se tournant vers moi: « Je viens de lui annoncer qu'il va mourir, Monsieur l'aumônier, et il dit que c'est bien! Que faut-il ajouter? — Il faut l'exciter à la contrition de ses fautes et le préparer à la grâce de l'absolution sacramentelle. — Très-bien, mon Père!» — Voilà que mon jeune soldat, subitement transformé en apôtre, se penche sur le mourant et l'exhorte, à haute voix, dans le langage du pays, avec tant de foi, d'onction et de piété, que, sans comprendre les pensées qu'il exprimait, tous les témoins de cette scène l'écoutaient avec une profonde émotion. L'exhortation terminée, mon pieux interprète m'avertit que je puis lever la main et que son camarade est prêt à recevoir le pardon de ses fautes; je l'absous et prépare les saintes huiles; pendant ce temps, toujours penché sur le pauvre blessé, mon jeune apôtre continuait son œuvre de zèle. Je lui demande, après avoir administré le Sacrement de l'Extrême-Onction, s'il pense que le moribond, dont la respiration est des plus difficiles, pourra sans danger jouir d'une grande et suprême consolation: recevoir le Saint Viatique. « Mon Père, je vais le lui demander à lui-même, je crois qu'il le pourra ». — La réponse du blessé ne se fit pas attendre... « Oui, dit-il, après avoir fait un essai pour voir s'il n'exposerait pas la Sainte Hostie à une

profanation matérielle... Oui, mais que l'aumônier se dépêche! » J'avais sur moi ma petite étole de moire blanche et sur ma poitrine, suspendue par une torsade blanche et rouge, ma petite custode d'argent, je me hâte donc de gravir les degrés qui conduisent à la chapelle intérieure du collège, j'y prends rapidement une Hostie consacrée et me prépare à gagner l'ambulance; mais, voilà qu'au moment où je me retourne, tenant entre mes mains le Viatique du chrétien fidèle, le jeune soldat qui m'avait accompagné, faisant l'office de choriste, élève la voix et, avec une merveilleuse simplicité, s'écrie: "Mais moi aussi, mon Père, pour mieux me battre, je veux me confesser". . Très volontiers, cher enfant, répondis-je, je serai tout entier à ton service dès que j'aurai communié notre pauvre mourant. Ah! mon jeune compagnon comprenait que la foi centuple la valeur. — Ce dialogue entre le prêtre et le soldat dans un moment si solennel, dans cette petite chapelle à peine éclairée par une faible lumière, à l'heure de minuit, au moment où quelques coups de fusil pouvaient donner à craindre qu'une nouvelle alerte ne vînt faire d'autres victimes, ce dialogue, Monsieur le Comte, je ne l'oublierai jamais; il sera pour mon cœur un des meilleurs souvenirs de la rude et pénible campagne de 1870.

Mais, permettez-moi de revenir à l'intrépide soldat breton que j'ai laissé dans l'ambulance, luttant contre la mort; lorsque j'arrivai près de son lit, j'y trouvai de nouveau mon fidèle interprète... À ma vue, le mourant s'était soulevé, et prononçait avec peine, quelques paroles entrecoupées et, de la main, son camarade lui faisait signe de se calmer et de se taire; je remarquai, en même temps, que le missionnaire improvisé, lui-même, faisait le geste de s'éloigner, et semblait refuser d'écouter les paroles qui lui étaient adressées par son compagnon d'armes... Je demandai, avant toute chose, l'explication de cette petite scène, et j'appris, avec admiration, que, n'ayant pas auprès de lui un prêtre capable de l'entendre, le pauvre enfant de la Bretagne avait voulu, dans son incomparable simplicité, imiter, sans le connaître, sans doute, le grand acte de foi de Bayard, confessant ses fautes à son jeune écuyer, et avait voulu faire en présence de son compatriote et dans sa langue maternelle, l'aveu de ses offenses. Il reçut alors la divine hostie, remercia l'hôte auguste qui venait le visiter sur sa couche ensanglantée, et, peu d'instants après, purifié, consolé, enrichi de tous les dons célestes, il rendait sa belle âme au Dieu de toute miséricorde. Quel est le soldat chrétien qui n'envierait pas une mort à la fois si glorieuse et si consolante!... Auprès du lit où venait d'expirer le jeune paysan breton, se trouvait celui d'un autre enfant de la Bretagne moins grièvement atteint: blessé au cou, cependant, de manière à effrayer au premier abord, et à donner, avant l'étude approfondie de la plaie, de sérieuses inquiétudes; je m'approchai de lui et, voulant relever son moral, je lui dis en français, il le comprenait et le parlait même avec facilité: « Sois bien tranquille, cher enfant, je viens de consulter nos docteurs, tous ils sont d'accord pour m'affirmer que ta blessure étant sans gravité, tu es sûr de n'en pas mourir. » À ces mots le jeune campagnard fixa sur moi ses regards avec un sentiment indicible de douceur et de résignation: « Mais je veux bien mourir! » me dit-il. J'admirai une pareille réponse lorsque, hochant la tête, il ajouta: « Mais non, je n'ai pas encore assez souffert pour le mériter. » Cette parole me terrassa, Monsieur le Comte; je le disais le lendemain dans une réunion d'officiers, qui la déclaraient, purement, et simplement sublime. Je le disais, et je vous demande permission de le redire, un pareil mot m'eût été donné comme étant l'expression des sentiments d'un jeune campagnard, j'aurais eu de la peine à le croire, j'aurais eu la tentation d'accuser le narrateur d'un peu d'enthousiasme et d'exagération. N'est-il pas réel, en effet,

que, sortie de la bouche d'un homme habitué aux plus graves méditations, cette parole : Je veux bien mourir, mais non, je n'ai pas encore assez souffert pour le mériter, serait magnifique ; mais que, dite par un villageois, elle mérite d'être reportée à Celui qui est la lumière de tout homme venant en ce monde et qui, seul, peut donner, aux petits et aux simples, de pareilles lumières, seul est capable de leur inspirer d'aussi sublimes pensées, et d'aussi magnifiques sentiments. — Si la foi des soldats fut pour nous, Monsieur le Comte, le sujet d'incessantes consolations, je dois ajouter que celle des officiers avec lesquels la Providence m'a mis en rapport, ne m'a pas moins édifié et consolé dans le Seigneur. On l'a dit mille fois : la Croix et l'épée ont de telles affinités, qu'il est bien rare de voir un homme de cœur frappé par l'épée, refuser d'embrasser la Croix. Je ne m'étendrai pas longuement sur cet article, mais là encore, que de traits édifiants je pourrais raconter.

Il vous souvient, Monsieur le Comte, de la fin si glorieuse et si chrétienne du brave Comte de Dampierre. J'ai conduit son corps à la Madeleine et j'ai été témoin des magnifiques obsèques qui lui ont été décernées par l'admiration des hommes de toutes les croyances et de tous les partis ; mais ces splendeurs n'ont pu me faire oublier le modeste service d'Arcueil, ni le recueillement ni les larmes des mobiles qu'il avait conduits au combat. Monsieur de Dampierre, je l'ai dit et je sens le besoin de le répéter, est mort en véritable et grand chrétien et c'est en toute sincérité que j'ai pu lui adresser à lui-même, en présence de sa dépouille mortelle, ces paroles qui font sa gloire et ont été le sujet d'une grande consolation pour sa noble famille : « Comprenant le point de départ du devoir et son point d'arrivée, vous compreniez aussi, commandant, ce que je pourrais appeler son point d'appui, l'exemple du Dieu fait homme, mort sur un gibet pour le salut du monde, lavant les âmes dans son sang et les réparant par l'aveu dans la douleur et dans le repentir ; vous compreniez l'exemple de la Vierge héroïque qui, debout, se tenait au Calvaire au pied du bois ensanglanté. Sur votre noble poitrine nous avons trouvé, retenue par une chaîne d'or, une image de la Vierge Sainte ; vous portiez aussi ses livrées. Frappé à mort, vous avez, sur le champ de bataille, voulu qu'une main sacerdotale fût levée sur votre front ; vous avez, sur votre couche d'agonie, réclamé des bénédictions nouvelles ; vous avez, avec amour, déposé vos lèvres décolorées sur l'image de Jésus Crucifié. » — Peut-être, Monsieur le Comte, mon appréciation vous paraîtrait suspecte et entachée d'une bienveillance dépassant toutes bornes, si je vous disais que les nombreux blessés qui m'ont passé sous les yeux et, pour ainsi dire, entre les mains, pendant cette triste et longue guerre m'ont, sans presque aucune exception, édifié et réjoui par leur esprit de foi, par leur affection pour le prêtre et par leur gratitude ; et cependant je resterais, je crois, dans la plus stricte exactitude. Nul ne s'est soustrait aux influences de notre zèle, tous ceux que nous avons perdus ont reçu, avec respect, les derniers Sacrements de l'Eglise ; deux ou trois, peut-être, ont accepté, plutôt que souhaité, leur réconciliation : tous les autres, ont témoigné le désir de mourir dans les espérances que fait naître le repentir et dans la paix de Dieu... Notre ministère, à Vitry-sur-Seine, eut un caractère un peu différent de celui que nous avions exercé dans le collége d'Arcueil. A Vitry, les blessés furent moins nombreux, mais nous eûmes à donner les premiers soins à ce nombre presque incalculable de pauvres soldats malades, en même temps que, de concert avec les aumôniers des divers bataillons de mobiles, nous préparions à marcher avec courage nos jeunes soldats bien portants qui, tous les jours, pouvaient aller au feu. Chaque soir, la cloche appelait dans la charmante église de Vitry les

soldats de la ligne, les mobiles et les braves marins ; la prière du soir était récitée, à tour de rôle, nous faisions une courte exhortation, nous entonnions de pieux cantiques, nous donnions, avec profusion, chapelets, scapulaires et manuels du soldat ; nous écoutions ceux qui voulaient s'entretenir, en secret, avec nous et nous avions toujours la consolation de voir nos efforts couronnés de succès, comme il était facile de s'en convaincre en voyant le matin, à la Messe de 5h. 1/4, un certain nombre de nos braves retremper à la Sainte Table leur courage et leur bon vouloir. A certains jours plus solennels, les nefs de l'église n'étaient pas suffisantes pour contenir la foule des officiers et des soldats. Le salut de la fête de Noël, entre autres, fut merveilleux. Morceaux d'ensemble, fanfares militaires, chants religieux exécutés par des officiers de la mobile et de la garde nationale, rien ne manqua pour rendre cette cérémonie vraiment extraordinaire, vu les circonstances dans lesquelles on y procédait, c'est-à-dire aux avants-postes et à quelques pas des armées ennemies. Les vues de Dieu sont admirables et un bon nombre d'âmes, peut-être, devront leur salut éternel à leur séjour au milieu de nos camps. Un seul trait, Monsieur le Comte, à l'appui de cette affirmation. Je vis, un jour, venir à moi un jeune marin, à la figure ouverte et sympathique ; il s'agissait pour lui d'une très-grosse affaire ; embarqué dès l'âge le plus tendre, il n'avait jamais fait sa première Communion et ne voulait pas cependant, me disait-il, aller une troisième ou quatrième fois au feu sans avoir accompli ce grand acte de la vie chrétienne. Comme de lui-même et par suite de grands efforts de bonne volonté, le cher matelot s'était instruit des dogmes catholiques, il ne fut pas difficile d'acquiescer à son désir ; le jour et l'heure de la première Communion furent réglés ; ce devait être de grand matin, pour ne pas nuire au service militaire... Au jour et à l'heure dite, je vis venir mon marin, mais il n'était pas seul. « Monsieur, me dit son compagnon, je suis le matelot du brave jeune homme, que vous avez préparé pour la première Communion ; je ne veux pas que mon matelot aille seul à la Sainte Table, et je viens vous demander d'être assez aimable pour me préparer à communier auprès de lui. » Ce qui fut dit fut fait, et le Ciel, me semble-t-il, dut contempler, avec une grande joie, ces deux hommes de mer agenouillés, avec tant de foi, à la table de vie. A Vitry-sur-Seine, Monsieur le Comte, nous avions un magnifique personnel en postes de mobiles, de nombreux infirmiers militaires, des hommes de train, avec mules et cacolets, mais le matériel laissait nécessairement beaucoup à désirer... Établis dans l'immense château de Madame la Comtesse Dubois, nous eûmes à souffrir des intempéries de la saison ; il nous fallut nous contenter d'une simple paillasse sans draps et sans traversin, notre ravitaillement fut souvent difficile, mais toutes ces privations nous semblaient bien légères auprès de celles de nos pauvres soldats, et nous nous estimions heureux de nous trouver à ce poste d'honneur pour y recevoir, soigner, encourager et consoler les malades ou les blessés, qui, incessamment portés sur des brancards par leurs camarades, venaient nous demander une couche un peu moins dure, des soins un peu plus assidus ou la facilité d'être conduits dans une de ces ambulances de Paris, où la charité publique et privée rivalisaient de zèle pour venir au secours de toutes les misères. Je passe sous silence, pour n'être pas infini, des traits de foi et de reconnaissance semblables à ceux que je vous ai signalés au commencement de cette lettre, qu'il me suffise de vous dire, qu'à Vitry comme à Arcueil, tous ceux que nous avons eu la douleur de perdre ont eu la consolation de recevoir les secours religieux. — Il me reste, Monsieur le Comte, à vous dire quelques mots de mon séjour dans la plaine de St Denis, pendant les derniers jours de la guerre et les premiers jours de l'armistice. Un soir, nous venions de terminer notre modeste repas, de manger notre modeste morceau de cheval, car permettez-moi de vous le dire en souriant, nous avions été réduits à

tuer un de nos coursiers et à le manger depuis la queue jusqu'aux oreilles, une dépêche télégraphique est remise au chef de notre ambulance, et ce télégramme nous dit de nous rendre à St. Denis, dans le plus court délai. Faut-il partir dans la nuit même, faut-il attendre au lendemain ? La dépêche ne le dit pas. L'amiral est consulté, il craint qu'un combat d'infanterie n'ait en lieu, il nous engage à partir immédiatement et nous donne avec un laisser-passer, un lancier à cheval de son escorte, pour nous faire ouvrir plus facilement les portes de Paris... À 11 h., nous nous mettons en marche, précédés de notre lancier et de deux infirmiers armés de falots, nous avançons péniblement au milieu de la boue, nous traversons, après nous en être fait ouvrir deux fois les portes, le pauvre Paris, qui, cette nuit là comme toutes les autres, était cruellement bombardé. La course était longue et fatigante, car, obligés de consacrer notre omnibus aux objets nécessaires aux blessés, nous avions dû la faire à pied. Nous arrivâmes cependant vers 2 heures du matin. Le ciel était en feu, et, pendant la route, l'horizon nous était apparu semblable à celui que souvent, sur le soir d'un jour d'été, le voyageur voit sillonné par un nombre incessant d'éclairs et de lueurs fugitives. Notre présence n'était pas aussi nécessaire que nous l'avions pensé d'abord, mais elle était souverainement utile ; les pauvres victimes de l'affreux bombardement de St. Denis n'ayant pas, et tant s'en faut, tous les secours qu'ils pouvaient réclamer... Rien ne peut s'imaginer de plus disparate et de plus navrant que l'ambulance vers laquelle nous étions envoyés. À côté de nos jeunes soldats, se trouvaient des vieillards atteints par des obus, à côté de nos marins, des jeunes gens de 15 à 16 ans. Dans deux lits voisins l'un de l'autre, gisaient les deux frères, l'un, âgé de 17 ans, avait été blessé au bras et à la tête ; l'autre âgé de 7 ans seulement, avait reçu, à l'occiput, un éclat d'obus, et ses deux yeux, par suite du contre-coup, étaient injectés de sang ; j'ai rarement vu quelque chose d'aussi touchant, que la sollicitude du jeune homme pour son tout petit frère, et sa joie lorsque celui-ci, sortant de son assoupissement, consentit, enfin, à prendre un peu de nourriture. — Ces blessés, sans doute, inspiraient l'intérêt, mais, celui sur lequel se concentraient, en quelque sorte, toutes les pitiés et toutes les affections, était une petite tête blonde, un charmant bébé de 3 ans, auquel, deux éclats de bombe avaient enlevé une partie du mollet et quelque chose de la partie charnue sise au dessous des reins. La même bombe, tombée au milieu de la famille du petit Léon, avait tué son père, blessé grièvement sa mère, et blessé ou tué plusieurs de ses frères ou sœurs. Le bruit avait couru, d'abord, que tous sans exception avaient été victimes du bombardement, mais, un jour, nous vîmes entrer deux enfants dans la salle où était le petit blessé de 3 ans, et, ses cris déchirants nous apprirent qu'il venait de reconnaître sa jeune sœur et son petit frère. À St. Denis, comme à Vitry, comme au collège d'Arcueil, Monsieur le Comte, je trouvai la plus grande facilité à remplir mon ministère de paix et de charité auprès de nos soldats et de nos rudes et fidèles matelots... Hélas ! Il me fallut, bien des fois, prendre le chemin d'un cimetière, abandonné depuis quelques mois, mais, ouvert par un ordre formel de l'amiral ; je n'eus pas seulement à confier à la terre les cadavres des blessés morts entre mes mains, mais aussi, les corps des matelots tombés au fort de l'Est ; un de ces cadavres était horrible à voir, la tête avait été presque entièrement enlevée et séparée du tronc... Les obus arrivaient jusqu'au champ de mort, où nous déposions les victimes de la guerre, et, un jour entre autres, les soldats qui m'assistaient se crurent obligés d'interrompre les prières de l'Eglise. « Arrêtez, Monsieur l'aumônier, me dirent-ils, il faut voir où elle va tomber. » La bombe éclata derrière le mur du cimetière, et nous pûmes continuer en paix la funèbre cérémonie. J'aurais encore bien des faits intéressants à raconter, Monsieur le Comte, j'aurais, entre autres, à vous parler des sentiments héroïques d'un jeune matelot et des admirables paroles qu'il fit entendre à sa dernière heure, mais je m'aperçois qu'entraîné par un sujet si

grandement sympathique, à mon cœur de prêtre, j'abuse de votre bienveillance... Permettez-moi donc de m'arrêter ici, Monsieur le Comte; si ma lettre avait été destinée à la publicité, j'aurais évité, peut-être, quelques détails plus intimes, et me serais effacé davantage, mais, connaissant votre extrême bonté, j'ai voulu laisser courir ma plume et, laissez-moi le dire, écrire avec mon cœur. — En finissant, Monsieur le Comte, je veux vous remercier, vous et le comité que vous présidez, de m'avoir donné l'occasion d'être utile à la cause de Dieu, pendant les tristes jours qui viennent de s'écouler. Jamais je n'oublierai, croyez-le bien, le choix que vous avez fait de moi, pour présider aux soins religieux d'une ambulance destinée à suivre nos soldats sur les champs de bataille... Ancien aumônier de l'armée d'Orient, j'aurais cruellement souffert de me tenir à l'écart pendant la guerre de 1870. S'il m'a été donné de rendre quelques services à la société dont vous êtes le président, Monsieur le Comte, je ne demande qu'une seule récompense, celle de pouvoir, dans le cas probable d'une revanche plus ou moins prochaine, me dévouer encore au salut et au soulagement matériel et spirituel de nos chers blessés militaires des armées de terre et de mer.... Agréez, etc...

Aux détails que renferme sur le blocus de Paris la lettre du R. P. Ducoudray, nous ajouterons les suivants qu'on a bien voulu nous communiquer sur le collége de l'Immaculée-Conception (Vaugirard).

Ouverture de l'externat. — Les communications étant interrompues avec la province depuis le 19 7bre, le R. P. Recteur décida qu'on ouvrirait les cours du collége pour les élèves résidant à Paris. Un prospectus fut donc envoyé aux parents de ces derniers, leur indiquant les heures et les conditions de l'externat, et leur annonçant qu'un service d'omnibus serait organisé pour ceux qui désireraient en profiter. Le premier jour 50 élèves répondirent à l'appel et quelques jours plus tard leur nombre atteignit le chiffre de 80. Vingt élèves environ demandèrent à être transportés par les omnibus: Or voici comment cela se pratiquait. Deux omnibus partaient tous les jours du collége vers 10h. 1/2 l'un se dirigeait vers le boulevard de Sébastopol et ramenaient les élèves qui se trouvaient sur le parcours; l'autre allait dans la direction de la place de la Concorde, de la rue Rivoli, du Pont royal; tous les élèves devaient être de retour au collége pour midi précises, heure à laquelle commençaient les classes. Les élèves étaient répartis comme il suit: — 7 en Rhétorique, — 12 en Seconde, — 15 en troisième, — 14 en Quatrième, — 12 en Cinquième, — et 20 environ en Sixième et Septième. Pendant les trois premiers mois voici quel fut le règlement: De midi à 1h. 1/2, classe; — De 1h. 1/2 à 2h., récréation; — De 2h. à 3h., étude; — De 3h. à 4h. 1/2, classe. Depuis on modifia le règlement de la manière suivante: — De midi à 1h., étude; — De 1h. à 3h., classe; — 3h. à 4h., étude. Le soir après les classes vers 4h. 1/2, les élèves remontaient en omnibus et on les reconduisait dans le même ordre que le matin.

Service d'ambulance sur le champ de bataille. — Aussitôt que le bruit du canon et la voix stridente des mitrailleuses nous avait convaincu qu'une bataille était engagée, on s'empressait d'atteler les chevaux aux omnibus et de courir au secours des blessés dans la direction du lieu de l'engagement, chose qui n'était pas toujours facile, le théâtre du combat ayant quelquefois plusieurs kilomètres d'étendue. C'est ainsi qu'à la bataille de Bagneux, le canon avait commencé à gronder d'une manière formidable dès 7h. du matin, sans que l'on put savoir au juste quel était le lieu de l'action; cependant en entendant tonner les gros canons des forts de Montrouge, Bicêtre et Ivry, et après différents renseignements que l'on nous donna au

sortie de l'enceinte nous sûmes que le lieu du combat était le village de Bagneux, que Français et Prussiens se disputèrent toute la journée. L'omnibus arriva donc vers 10 heures du matin dans le village de Bagneux que les Français venaient d'emporter d'assaut, et il ne fut pas difficile d'exercer son ministère de charité ; les blessés gisaient de tous côtés, et à ce premier voyage on en ramena autant que l'omnibus pouvait en contenir. Vers midi le R. P. Recteur donna l'ordre au P. Drampain de retourner une seconde fois sur le champ de bataille avec le R. P. Alexis Clerc, et cette fois leur mission fut plus difficile qu'au premier voyage, car Français et Prussiens se battaient dans le village de Bagneux ; mais protégés par le signe de la convention de Genève nos Pères purent, au milieu de la mitraille et des balles qui pleuvaient dru comme grêle, ramasser les blessés. Toutefois le P. Drampain revint seul avec l'omnibus. Il lui avait été impossible, disait-il, de joindre le P. Clerc. A cette nouvelle le R. P. Recteur fait encore repartir l'omnibus, et veut cette fois être du voyage, malgré le bruit qui courait que les Prussiens avaient repris Bagneux et que nos troupes battaient en retraite, protégées par les feux des forts. Après avoir cheminé pendant une heure sur cette belle route de Bagneux, nous nous mettons à la recherche du P. Clerc ; au bout d'un quart d'heure, quel ne fut pas notre étonnement de le trouver au lieu même du combat, assis sur une pierre et récitant son bréviaire, aussi tranquillement qu'il l'aurait fait dans sa chambre.

Service d'ambulance au collège. — (Charité des parents de nos élèves). Pendant toute la durée de l'ambulance de l'École libre de l'Immaculée Conception à Vaugirard, le zèle de plusieurs dames de considération et de quelques personnes pieuses ne s'est pas ralenti un seul instant. Tout le monde sait que la première condition pour la salubrité d'une ambulance, est d'abord la propreté en tout ce qui concerne les draps de lits, le linge de corps, et les linges de pansements. Or ces dames s'occupèrent exclusivement de tout ce qui regarde la lingerie et s'en partagèrent entre elles les différents articles. Nous citerons ici en particulier la charité avec laquelle elles s'employèrent à fabriquer avec de la balle nombre de petits coussins pour que nos 200 malades pussent reposer plus commodément leurs membres blessés : or, l'on peut juger du travail que ce simple détail a dû leur donner si l'on pense que ces petits coussins devaient être renouvelés tous les jours. De plus, avec quelle délicate attention, ces âmes généreuses visitaient et consolaient nos pauvres soldats sur leur lit de douleur. Elles ne se contentaient pas de leur parler du bon Dieu, de leur père, de leur mère, de leurs sœurs, elles apportaient aux blessés de petites douceurs et ces soins ingénieux qui font oublier qu'on est loin de sa famille et des êtres qui vous sont chers ; ainsi les cigares, les jeux de dames, les lotos, les dominos, les bons journaux et revues de toutes sortes, rien n'était épargné pour leur faire oublier leurs souffrances et leur montrer qu'on leur portait de l'intérêt. Aussi nos blessés ne tarissaient-ils pas en éloges sur leurs bienfaitrices.

La Messe de minuit à l'ambulance. — Au milieu de la tristesse générale et du danger où nous nous trouvions, la Messe de minuit n'en fut pas moins célébrée au collège de l'Immaculée Conception à Vaugirard avec autant de pompe que les années précédentes ; et elle fut même rehaussée par la présence de nos chers blessés qui ont tenu à honneur d'y figurer. Les élèves du collège furent avertis que ceux d'entre eux qui désiraient assister à la Messe de minuit devaient donner leurs noms au R. P. Recteur pour qu'on leur préparât les lits nécessaires pour se reposer après la Messe. Presque tous au nombre de 30 donnèrent leurs noms ; ils édifièrent par leur bonne tenue, et nos chers blessés furent singulièrement touchés de les

voir tous s'approcher pieusement de la table sainte. La Messe commença donc à minuit, vu les tristes circonstances on s'attendait à une Messe basse sans chants, sans cérémonies, mais grand fut l'étonnement, lorsque en entrant dans l'église, on la trouva illuminée comme aux plus beaux jours. Les sons de l'orgue retentirent bientôt à nos oreilles, accompagnant le chant : Minuit chrétiens, c'est l'heure solennelle ! Pendant l'Offertoire un artiste de Paris chanta l'Ave Maria de Gounod avec accompagnement d'orgue, de flûte et de violoncelle. Après l'Élévation l'Adeste fideles fut chanté par une voix de Soprano. Mais le moment le plus touchant fut sans contredit celui de la Communion. Des yeux attentifs auraient pu voir des larmes d'attendrissement couler des yeux de nos malades. Par un sentiment de délicatesse exquise, qui fut admiré de tout le monde, le R. P. Recteur avait réglé que nos chers blessés approcheraient les premiers de la Sainte Table, avant nos élèves qui s'estimèrent heureux de pouvoir ainsi rendre à ces braves soldats l'honneur que méritait leur sang répandu pour la cause du pays. Ils s'approchèrent donc de la Table Eucharistique, les uns appuyés sur les épaules de leurs camarades, les autres seuls, mais se servant avec peine de leurs membres blessés. Tout le monde remarqua le P. Alexis Clerc s'avançant vers la table sainte au milieu de deux jeunes gens de 18 ans qui s'appuyaient sur ses bras. Mais Notre-Seigneur non content de recevoir avec amour ceux de ces pauvres blessés qui purent venir à lui, vient aller chercher lui-même ceux que des blessures trop graves retiennent sur leur lit. En tête de la procession marchent 40 soldats un cierge à la main, puis viennent les élèves, et enfin le R. P. Recteur portant le Saint-Sacrement. Derrière marchent l'amiral de Montagnac, le fils de l'amiral et plusieurs officiers de l'état major du 4ème Secteur. Arrivé à l'ambulance, où un autel avait été dressé, le R. P. Recteur y déposa le Saint-Sacrement, et bénit tous les assistants, puis il distribua la Ste Communion aux blessés tout radieux de bonheur.

Le dernier jour de l'ambulance au collège de Vaugirard. — Le jour de l'évacuation des blessés, le R. P. Recteur voulut célébrer une Messe solennelle, dans l'ambulance même, pour clore par une cérémonie religieuse, les soins donnés à tous nos malades, pendant la durée du siège. On dressa donc un autel paré et orné avec beaucoup de goût ; on requit la bonne volonté des élèves, déjà rentrés au collège, pour faire l'office d'enfants de chœur. Le moment venu, le R. P. Recteur, précédé de 15 enfants de chœur, traversa la salle des blessés, se rendit à l'autel et y célébra la Ste Messe, pendant laquelle on chanta des cantiques et on exécuta plusieurs morceaux de musique. A la Communion il distribua la Ste Eucharistie aux malades, accompagné des enfants de chœur qui portaient, les uns des flambeaux et les autres la nappe de Communion ; puis la bénédiction du prêtre, reçue par tous avec foi et reconnaissance, vint clore nos rapports avec nos chers blessés.

Nous terminerons ces détails sur nos maisons de Paris pendant le blocus par l'extrait d'une lettre d'un Père de Paris (8 Février 1871). « Dieu nous a visiblement protégés pendant le siège. Je crois que nous avons beaucoup moins souffert que d'autres qui étaient libres. Pourtant le bombardement passait sur nous. Ici, rue de Sèvres, comme à la rue des Postes, à Vaugirard surtout, nous avons eu des obus sur nos maisons ; mais, grâces à Dieu, pas une égratignure. Des multitudes de projectiles tombaient autour de nous. Il y a eu des nuits où c'était un feu roulant continuel. Somme toute, plus de bruit que de mal. Les communautés de la rive gauche, sauf l'accident des Frères, n'ont eu ni tués ni blessés. Vous savez que nous n'avons pas eu de troubles à l'intérieur, ce qui aurait été le plus à craindre. Dans les derniers jours on souffrait un peu au point de vue de

la nourriture ; mais comme on supportait cela volontiers tant qu'il restait de l'espoir ! Le triste dénouement est arrivé. Dieu n'a pas écouté nos prières. Je crois que la France avait besoin de passer par ces humiliations et ces souffrances pour être régénérée. »

II. Nos maisons de Paris sous la Commune.

École préparatoire Ste Geneviève. — (Extraits de plusieurs lettres.) — Les cours venaient d'être transférés à la maison de campagne d'Athis, distante de Paris de 20 kilomètres lorsque se passèrent les faits que nous allons raconter. (Mai 1871.) — Le mardi matin 4 Avril, vers minuit 20 minutes, je fus réveillé en sursaut par une trentaine de coups de feu qui éclatèrent juste sous mes fenêtres. Il était facile à comprendre l'objet et le caractère de la visite ; et je ne fis qu'un bond hors de mon lit. Le Frère portier avait fait de même sans doute ; mais tandis qu'il parlementait et cherchait les clefs, j'étais déjà loin de ma chambre et choisissais un poste d'observation. Mon plan fut bientôt fait. Ces quelques centaines d'hommes du corps d'invasion allaient fouiller tous les coins et recoins. Le plus sûr asile ne serait-il pas le moins suspect et par conséquent le plus découvert pour peu qu'on s'y dérobât sous quelque voile ? Je m'installai donc en plein air et en plein jardin, couché à terre sous les branches touffues d'un petit massif de verdure qui entoure la statue de St Joseph. Le cœur me battait bien un peu, mais pas trop. Si j'étais pris, je ne ferais que partager le sort de mes frères. Ferais-je bien de me livrer moi-même ? J'avais après tout le temps d'y penser et de conclure ensuite mon élection. Moins de 5 minutes après mon installation, la porte du jardin était franchie par une ou deux compagnies d'hommes en armes et je fus alors témoin d'un spectacle étrange. Ils parcoururent tous, à dix pas de moi, l'allée sinueuse du milieu, tenant d'une main leurs fusils, de l'autre un flambeau allumé, et faisant au loin résonner le sol du bruit de leurs pas et de leurs sabres. Du reste aucun autre cri que celui de leurs chefs. C'était vraiment l'image la plus expressive des Juifs entrant au jardin des olives « cum laternis et facibus et armis » ; et j'eus tout le temps d'en faire à mon aise le sujet de deux ou trois heures de méditation. Vous dire à combien de reprises ces bandits passèrent à côté de moi, serait impossible. Une fois même deux d'entre eux s'arrêtèrent si près que je pus me croire découvert, d'autant plus que nous jouissions d'un clair de lune des plus splendides. Mais leurs pensées étaient ailleurs ; et tout ce qui ne restait pas en sentinelle autour du jardin et de la maison, ne songeait qu'à briser les portes, à chercher des trésors ou des armes, et surtout à boire, besogne importante qui se prolongea presque jusqu'à 5 heures. Alors enfin l'on sonna le rappel, et la horde se rassembla dans la cour des parloirs. Il était temps pour moi ; car la lumière pénétrait déjà dans tous les massifs ; et 10 minutes plus tard, sans aucun doute, nul passant n'eût pu ne pas me voir. Dès que le dernier pas eût retenti sur le perron voisin, je m'empressai de le franchir et courus frapper à la porte du R. P. Recteur ; elle était fermée ; celle du P. Billot, fermée aussi. Je compris qu'on les emmenait ; et sans en chercher davantage, après une courte visite à la tribune, je songeai à voir ce que devenait le F. Merlin, alité depuis quinze jours.

Nous donnerons ici la parole au F. Merlin lui-même : « J'étais au lit malade d'un fort catarrhe. En entendant les coups de fusil et le vacarme, je voulus savoir ce qui se passait. Je me lève avec peine et sors de ma cellule ; d'une main m'appuyant sur ma canne et de l'autre me soutenant contre le mur, car mes jambes n'avaient pas la force de me porter. A dix pas de ma chambre se trouve l'escalier ; là, je dis à une sentinelle de m'appeler le capitaine ; quand il fut arrivé : « Mon capitaine, lui dis-je, je suis un pauvre vieux au lit depuis quinze jours, je ne tiens pas sur mes jambes et ne sachant que devenir, je me mets sous votre protection. »

A ce mot de protection, cet homme farouche parut tout autre ; il me dit : « Mais mon brave, vous n'aviez pas à vous lever, allez vous remettre au lit, on vous respectera, il ne vous arrivera aucun mal : "Allons, deux hommes, conduisez le citoyen à sa chambre." J'ignorais que nos Pères, Frères et même domestiques étaient pendant ce temps là enfermés dans un parloir et gardés par des gardes nationaux. A 5 heures ils furent conduits à la préfecture de police, escortés comme des malfaiteurs. Une fois les prisonniers partis, le P. de Guilhermy eut le loisir de sortir du jardin ; sachant que j'étais malade, il vint dans ma chambre. Vous pouvez deviner quelle fut ma joie de me voir en compagnie de ce bon Père. Nous restâmes jusqu'à midi sans rien prendre. Alors n'en pouvant plus, je dis au Père : « Faites ce que vous pourrez, mais j'ai absolument besoin d'un peu de bouillon, seule chose à peu près que je puisse prendre ». Le Père avait peut-être plus besoin que moi ; il descend et demande le capitaine : « Mon Capitaine, dit-il d'un ton assuré, comme si c'était chose convenue qu'il fut le gardien du malade, mon capitaine, vous savez que j'ai un malade, il n'a encore rien pris aujourd'hui : ne pourriez-vous pas me donner deux hommes pour m'escorter dans le voisinage, j'irais demander un peu de bouillon ? » — Certainement, fut-il répondu. « Allons deux hommes, l'arme au bras, suivez le citoyen ». Le Père alla jusqu'au bout de la rue, chez les Sœurs de St Joseph de Cluny, leur exposa mon besoin : « Et vous, mon Père, dirent-elles, avez-vous de quoi manger ? » Le Père fut obligé de leur avouer qu'il était dans le même cas que le malade. Depuis ce moment, ces bonnes dames ont été véritablement pour nous, la Providence de Dieu, car chaque jour nous avons été servis, matin, midi et soir, à heures fixes, comme en communauté ; cela a duré jusqu'au dimanche de la Pentecôte, et encore a-t-il fallu leur dire alors que nous avions un Frère pour nous faire la cuisine. Dans la soirée de ce même jour 4 avril, le F. Morel que la peur avait conduit dans une chambre, vint se réfugier auprès de nous. Nous passâmes donc la nuit ensemble, le Père et le Frère couchés sur une chaise. Le lendemain matin, le Frère infirmier dont nous ne savions rien, vint encore grossir notre nombre. Pensez quelle joie de me voir entouré d'un si bon Frère pour me soigner corporellement, pendant que j'avais un Père pour mes besoins spirituels, dites que ce n'est pas une Providence ! Mais notre Frère portier ne pouvait rien prendre ; le Frère infirmier craignait pour lui une fièvre cérébrale, que faire ? pas de médecin. Hé ! Providence du bon Maître ! M. Moissenet, médecin de notre collège et de l'hôtel-Dieu, pense à son malade qu'il soignait depuis 15 jours ; il m'envoie une lettre, et me dit de me faire porter à l'hopital dans une des salles dont il est chargé. Le P. de Guilhermy, supérieur, rassemble alors ses consulteurs, le F. Margerie et votre serviteur. Dans notre consulte nous décidâmes que ce serait le Frère portier qui serait porté à l'hôtel-Dieu, et non le F. Merlin, parceque son état avait un besoin plus urgent que moi du médecin et que ma maladie étant une affaire de temps, il fallait en profiter pour passer les mauvais jours, rester à la maison, et s'il se pouvait, empêcher quelques désordres. Le P. de Guilhermy brûlait d'envie de dire la Messe le mercredi-Saint ; il va trouver de nouveau notre capitaine et lui demande tout bonnement un homme pour l'escorter, parcequ'il va dire la Messe. La chose lui est accordée de suite, mais à la condition qu'il ne parlera pas latin. — « Soyez tranquille, dit-il, et il alla chez les religieuses au coin de la rue ; il fut ramené de même à la maison. Le jour de Pâques le fameux bataillon, le 151me, fut changé, et nous eûmes un délégué de la commune pour portier. Le saint jour de Pâques donc, le Père descendit de nouveau pour aller dire la Messe, notre délégué l'accompagna, assista à sa Messe, et le ramena à la maison. Depuis, le Père a pu dire sa Messe tous les jours, jusqu'à l'ascension, jour où il ne lui fut pas permis de sortir. Le dimanche, le Père portait la Communion

à son malade. Nous vivions ainsi dans nos chambres, assez tranquilles, ayant deux lits pour trois ; le troisième couchait dans un fauteuil ou sur un matelas par terre. Notre concierge, (le délégué) était un homme tout dévoué à la Commune, mais comme il n'était pas sûr du succès de son gouvernement, il ne nous était pas trop hostile. Tout se faisait dans la maison par ses ordres ; c'était l'homme universel. En ville il présidait aux clubs, visitait les catacombes, faisait la ronde de nuit ; plus tard, il monta, d'après ce qu'on dit, sur les barricades. Dans le corridor de la physique, il avait écrit en grandes lettres : « mort aux voleurs" ; cela ne l'empêchait pas de penser à la Commune et à sa pauvre famille. Deux dortoirs des élèves furent entièrement dévastés ; les alcôves furent démontées ; et toute la literie, avec ses accessoires, conduite dans plusieurs localités de Paris ! La physique, la chimie et la bibliothèque devaient servir à des écoles de sciences, cela a été cause que ces parties ont peu souffert. Tous nos braves gardes-nationaux se soignaient très-bien. Pendant tout le temps qu'ils trouvèrent du vin dans les caves, ils furent presque toujours ivres ; tout ce qui pouvait se mettre dans les poches disparaissait. Tout fut visité ; si les clefs n'étaient pas là, on ouvrait les portes avec les crosses de fusils. Comme ma maladie était un peu longue pour ces Messieurs, notre concierge, à ce que l'on croit, avait dit au citoyen Maire, que ce n'était qu'une feinte. Voici ce qui m'arriva, permettez-moi de le raconter. Un jour je me trouvais hors de mon lit et assis sur une chaise, un bonnet sur ma tête, une barbe comme un jeune sapeur, et enveloppé de couvertures. On frappe tout-à-coup à ma porte. Après avoir dit entrez, je vois apparaître le citoyen Maire, le Commissaire de police et deux délégués, ceux même qui avaient dit que ce n'était qu'une feinte. Je leur souhaite le bonjour, m'excuse de l'accoûtrement dans lequel je les recevais. Le Maire ne me dit pas un mot, mais il ne cessait de me regarder. Le commissaire se montra très-honnête, il me demanda quelle était ma maladie, je lui dis que c'était un catarrhe qui me tenait depuis une quinzaine d'années, et ne faisait qu'augmenter avec l'âge. « Quel âge avez-vous ? Appartenez-vous à l'Ordre ?" Oui, citoyen. — "Les religieuses vous apportent-elles à manger ?" — Oui, citoyen. — " Eh bien, dit-il, continuez comme cela, tout va bien, et quand vous serez mieux, vous n'avez qu'à le faire savoir au citoyen Maire, il vous délivrera tous les papiers nécessaires pour vous mettre en pleine liberté. Après ils sortirent en disant aux deux délégués qui étaient à la porte : Il est réellement malade. Peu après nous eûmes une autre visite d'un membre de la Commune qui venait nous dire qu'il fallait partir, parcequ'on avait besoin de nos deux chambres. — Où aller, dîmes-nous, qui voudra nous recevoir avec une sentinelle à la porte ? — " Le citoyen d'Acosta viendra demain, vous vous entendrez avec lui." Le lendemain ce grand personnage ne vint point, mais nous eûmes la visite d'un autre butor, le colonel Blain, (marchand chiffonnier d'après ce que l'on nous dit) : « Je viens ici pour savoir où sont vos trésors, vos cachettes et vos souterrains ?" — Citoyen, nous ne connaissons pas tout cela. — " Nous savons que cela existe, vous appartenez à une secte bien suspecte, et je vous assure que vous aurez un interrogatoire à subir un peu serré. Il est possible, dit-il en sortant, que vous soyez des honnêtes gens, mais enfin" ! Puis il se retira, et donna l'ordre au concierge de nous surveiller de près, de ne laisser monter personne dans notre chambre, pas même le médecin. Jusqu'à ce jour, on avait pu nous rendre des visites, mais toujours accompagné d'un factionnaire. C'était la veille de l'Ascension, aussi cette visite empêcha-t-elle, comme je vous ai dit plus haut, le P. de Guilhermy de dire la Messe ce jour là.

C'est à notre concierge (délégué) que la maison doit de n'avoir pas été incendiée. On était venu avec du pétrole à la porte du N° 24, pour y mettre le feu. Un autre jour on criait dans la rue, " il y a encore trois Jésuites dans la maison, il nous les faut coûte

que coûte. Là-dessus, ils viennent à la porte, réclamant les trois jésuites; notre concierge répond: "Vous ne les aurez point, ce sont des prisonniers dont je réponds: cela les calma et ils se retirèrent. Enfin les troupes de Versailles s'approchèrent. Notre délégué commença à avoir peur. Il quitta son uniforme et son écharpe rouge et se mit en pékin, (c'est-à-dire qu'il prit les vêtements d'un de nos domestiques qui était en prison. Pendant trois jours il porta dans sa poche le drapeau tricolore, afin de le placer au dessus de sa porte, et d'enlever le drapeau rouge, aussitôt qu'il verrait l'armée de Versailles. Quand les troupes eurent pris le Panthéon et furent maîtresses du quartier, nous fûmes libres, mais il n'en fut pas de même de notre concierge, il fut pris de suite: heureusement pour lui, que le P. de Guilhermy se trouva présent à son arrestation, aussi ne manqua-t-il pas de lui demander sa protection. Le Père y consentit d'autant plus volontiers, que c'était un moyen de lui payer notre dette de reconnaissance pour les services qu'il nous avait rendus; mais au fond c'était un fin renard. Le Père l'accompagna, sous bonne escorte, chez le général; sans lui il aurait été fusillé séance tenante. Enfin il eut la vie sauve, mais il ira probablement à la Nouvelle Calédonie, en attendant il est à Mazas.

Ce serait maintenant le lieu de raconter quel fut le sort de nos Pères arrêtés par les gardes nationaux. Ils furent au nombre de 11 amenés à la préfecture de police où ils eurent à endurer toutes sortes de privations. Le 7 avril, quatre jours après l'arrestation, les Pères de Bengy, Ducoudray et Clerc furent transférés à Mazas. Il ne nous appartient plus de raconter les glorieux combats de ces nobles victimes et de leurs frères de la rue de Sèvres: la relation qui en a été faite par le R.P. de Ponlevoy est aux mains de tout le monde et a été traduite dans toutes les langues. Quant à ceux des Nôtres qui restèrent au dépôt de la préfecture, l'un d'eux va nous raconter lui-même l'histoire de leur élargissement: — Le mercredi, 12 avril, vers 1h. après midi, nous fûmes mis en liberté. Trois des Nôtres et 5 domestiques se rendirent à l'École pour réclamer leurs effets personnels; mais on les y retint prisonniers. Dès que j'en fus informé, malgré mes craintes d'une nouvelle arrestation, je crus qu'il était de mon devoir de venir en aide aux domestiques. Quand j'arrivai, la situation avait été compromise, et comme les autres, je me vis arrêté et menacé. J'obtins enfin du lieutenant la permission de me rendre à la préfecture de police pour exiger une pièce constatant notre mise en liberté. Mais j'avais été devancé par le concierge, délégué de la commune; je le rencontrai au bas de la rue Soufflot, et il dit aux deux gardes nationaux qui m'accompagnaient que toute démarche était inutile, et que le commandant de place ordonnait de nous garder à vue. Tout cela fut dit avec grand luxe d'injures et de menaces. — De retour à la maison, j'obtins du capitaine, qui était rentré, la permission d'aller à la préfecture, accompagné de deux gardes. Malheureusement, il était 6 heures, et je ne pus pas trouver le greffier en chef. A mon retour, on plaça des sentinelles à nos portes; les domestiques furent fouillés, et leur argent fut gardé pour le capitaine, qui le leur rendit le lendemain matin. Ce même jour jeudi 13, vers 9h. du matin, je me rendis de nouveau à la préfecture de police, toujours accompagné, et j'obtins du greffier en chef un certificat constatant notre mise en liberté. De là je fus conduit chez le commandant de place, jeune homme calme et intelligent. Après une assez longue discussion, où je m'aperçus que le comité central, opposé à la commune, avait été furieux de notre mise en liberté, j'obtins enfin les conditions suivantes. Le commandant, malgré les réclamations de ses assesseurs, déclarait par écrit que nous pouvions librement circuler dans la maison, dans les cours et jardins; que chacun d'entre nous pourrait sortir en ville accompagné par un garde sans armes; que nous serions nourris comme les autres gardes nationaux: enfin, que les quatre Belges pouvaient quitter Paris. Ce jour là deux Pères et moi nous usâmes de la permission, et nous

primes faire quelques visites. — Le lendemain, vendredi 14, je pus m'apercevoir qu'une grande agitation régnait parmi nos gardes; les plus mauvais étaient très irrités des concessions qui nous étaient faites. J'allai aux informations, et malgré les réticences, je devinai qu'un ordre sévère était arrivé contre nous. Vers midi une voiture cellulaire s'arrêtait devant la porte. J'allai trouver le capitaine, je lui fis part de mes soupçons, et je demandai à voir l'ordre reçu. Il était assez embarrassé, et il finit enfin par me dire que des dénonciations graves et nombreuses avaient été faites contre nous. J'exigeai alors de lui un certificat, attestant notre bonne conduite durant le séjour forcé que nous avions fait à la maison. Puis, je demandai à être immédiatement conduit à la préfecture de police, accompagné du lieutenant et du délégué de la commune. Introduit dans le cabinet de M. Levrault, chef de division, qui avait signé notre nouvelle arrestation, je n'eus pas de peine à le convaincre de l'illégalité de la mesure qu'il avait prise, et à l'aide du certificat, je prouvai que les rapports faits contre nous étaient mensongers. Après une discussion d'un quart d'heure, j'obtins enfin un ordre d'élargissement, et de plus, la permission pour les domestiques et pour nous d'emporter nos effets personnels. Enfin, nous avons pu vers 5h. du soir quitter avec nos malles notre nouvelle prison. Depuis ce moment, tous ceux qui en ont trouvé le moyen ont quitté Paris.

Les Persécutions dans le midi de la France.

Extraits des Précis historiques. Mélanges littéraires et scientifiques, par le R.P. Terwecoren, de la Compie de Jésus (*)

Marseille. — On lit dans l'Union à la date du 29 septembre. — Samedi dernier, le Cercle religieux était fermé, sans doute au nom de cette liberté d'association que la gauche ne cessait de réclamer sous les anciens régimes. Déjà depuis longtemps

(*) Nous donnons en note le sommaire du dernier numéro de cette Revue. — Craintes, sacrilèges et châtiments à Rome. — I Craintes: que va devenir la Papauté? — II. Sacrilèges et châtiments: la mort du ministre Govone; l'ouvrier abattant le chiffre du Saint Nom de Jésus; l'officier italien montant la santa scala; le colporteur; l'architecte blasphémant; le Saint Viatique outragé; les insultes continuelles à tout ce qu'il y a de saint.

Le curé Deguerry à Mazas. — Lettre de M. de Beauvais, médecin de la prison de Mazas.

La peur des derniers Sacrements. — Introduction. — Les derniers Sacrement ne peuvent nuire à la santé du corps. — Ils lui sont très salutaires.

Sort des ennemis de l'Eglise et de leurs adhérents (suite). — XLI. Valens, persécuteur, an 365 et 378. — XLII. Maxime, philosophe, an 371. — XLIII. Maxime, usurpateur, an 387. — XLIV. Arbogaste, rebelle, an 394. — XLV. Eutrope, ministre persécuteur, an 399. — XLVI. Gaïnas, général rebelle, an 400. — XLVII. Ruffin, rebelle, an 397. — XLVIII. Eudoxie, persécutrice, et Cyrin, an 405. — XLIX. Nestorius, chef de secte, an 432. — L. Jean, usurpateur et persécuteur, an 423. — LI. Isdegerde, persécuteur, an 444. — LII. Attila, fléau de Dieu, an 450. — LIII. Règles de jugements. Barbares de l'an 300 à 600. — LIV. Aétius, rebelle, an 455. — LV. Maxime, usurpateur, an 455. — LVI. Eudoxie, impératrice, an 455. .... LVII. Hunéric, persécuteur, an 484. ...... LVIII. Basilique, usurpateur, an 477. ..... LIX. Le Juif Dounouas, persécuteur, an 522. ...... LX. Gélimer, usurpateur, an 531. ...... LXI. La France de 557 à 613. Frédégonde, etc ...... LXII. Chosroes, parricide, persécuteur, an 590. ...... LXIII. Juifs rebelles, an 610. .... LXIV. Grégoire, rebelle, an 646. .... LXV. Constant, persécuteur, an 661.

L'Age du Pape Pie IX. — Trois pièces authentiques.

Variétés anecdotiques. — L'origine du timbre-poste. — La mystique des nombres. — La mystique du nombre sept. — Les sept à Bruxelles. — Le nombre sept chez les Russes.

Bulletin bibliographique. .... Actes de la Captivité et de la mort des Révérends Pères Olivaint, Ducoudray, Caubert, de Bengy et Clerc, de la Compagnie de Jésus ....

L'organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps. .... Le Pèlerinage d'Assise. Histoire de Saint François, d'après les monuments. .... Phénomènes de l'Histoire universelle (IIIe partie. Phénomène chrétien). ......

La France et son armée en 1870. .... Pascal et les Jésuites. ...... Collection des décrets authentiques des Sacrées Congrégations romaines.

---

un saint religieux, aumônier du cercle, avait été jeté en prison, où il se trouve encore, soumis au secret le plus rigoureux. Quel crime a-t-il commis? On ne le saura jamais sans doute, puisque la justice ne fonctionne plus à Marseille. Les ennemis du cercle religieux ne pouvaient reprocher à cet établissement que son nom. Les 4 ou 500 membres qui le composaient, hommes des plus honorables, vous le savez comme moi, appartenant à toutes les opinions, s'y livraient aux pratiques de la piété et de la charité chrétienne; la politique était sévèrement bannie de leurs réunions: — "Le même jour, au nom de la liberté des cultes, était fermée l'église de la Mission de France, la plus fréquentée des églises de Marseille. Enfin lundi, tous les religieux de cette communauté étaient arrêtés en bloc et jetés en prison, ainsi qu'un Evêque Missionnaire de passage chez eux, sans doute pour rendre hommage en leur personne au principe sacré de la liberté individuelle. — "Une perquisition faite précédemment à leur domicile dans le but d'y trouver des milliers de fusils, n'avait, est-il besoin de le dire? produit aucun résultat. Il est clair que ceux qui accusent aujourd'hui les religieux, les prêtres et jusqu'aux plus humbles Sœurs d'être de connivence avec la Prusse protestante, ne croient pas eux-mêmes à cette allégation stupide.

Un Evêque missionnaire de la Chine a été maltraité à Lyon et à Marseille. C'est Mgr Dubar, évêque de Canathe, qui était de passage à Marseille lors de l'émeute. Il a adressé la lettre suivante à M. le ministre de la justice et des cultes à Tours: "Monsieur le Ministre. Je soussigné, Edouard Dubar, évêque de Canathe, vicaire apostolique du Tché-li sud-est, en Chine, ai l'honneur de vous exposer ce qui suit: — "Après avoir assisté au Concile œcuménique à Rome, j'ai quitté cette ville le 25 septembre 1870, muni d'un passe-port français, visé à la légation de France à Rome, avec destination pour la Chine. "Mon dessein était de me rendre à Marseille, pour m'embarquer sur un vapeur des messageries en partance pour la Chine. Je suis arrivé à Marseille le 25 Septembre, vers 2h ½ du soir, et je suis descendu à la maison des Pères de la Compagnie de Jésus, pour y attendre le jour de mon départ. — "J'étais à peine installé, lorsque vers 4h, les gardes civiques organisés à Marseille ont fait invasion dans la maison des RR. PP. jésuites; et, sans aucun mandat, sans aucun ordre, se sont rués sur moi, ainsi que sur le P. Marchi, sujet italien, mon secrétaire; et nous ont arrêtés, s'emparant de ma valise de voyage contenant mon argent, mes papiers d'évêque et mes lettres; mon secrétaire ainsi que les Pères de la maison subirent le même sort. Les gardes civiques nous ont retenus prisonniers toute la nuit nous accablant des injures les plus grossières, nous faisant subir les plus mauvais traitements, et menaçant de nous égorger. — "Le lendemain, je fus conduit au parquet de M. le procureur de la République qui, sur le vu de mon passe-port, ne voulut pas signer l'ordre de mon arrestation. Conduit alors à la préfecture de Marseille, les autorités administratives hésitèrent un instant à m'incarcérer, et je fus de nouveau ramené chez M. le procureur de la République, qui, avec beaucoup d'énergie, persista dans son refus de me faire emprisonner. — "Je fus donc de nouveau reconduit à la préfecture, entouré d'hommes armés, au milieu d'une populace qui proférait des menaces horribles et d'atroces injures. Arrivé à l'hôtel préfectoral, ma détention fut maintenue, sans que je pusse faire entendre une seule parole pour ma justification. La nuit avançait; je fus jeté, avec les Pères Jésuites et mon secrétaire, dans un cachot humide et sombre; nous fûmes fouillés de la tête aux pieds; on nous enleva nos bréviaires et nos objets de dévotion, nos porte-monnaie, et, ce qui a été extrêmement douloureux pour moi, on m'a arraché mon anneau pastoral, ma croix et ma chaîne d'évêque, insignes de ma dignité. — "Vers une heure du matin, nous fûmes tirés du cachot et conduits avec le même appareil dans la maison d'arrêt de St Pierre. — "Arrivés en prison, on nous enleva nos vêtements ecclésiastiques, on nous

affubla du costume des prisonniers; nous fûmes enfermés dans les cellules séparées et tenus au secret le plus rigoureux, sans pouvoir communiquer entre nous, ni même nous voir de loin. — « Ce ne fut que quelques jours après que le parquet de Marseille voulut bien nous faire rendre nos bréviaires et nos chapelets, et nous autoriser à recevoir de nos amis des vêtements convenables. L'écrou de la prison porte, relativement à notre incarcération, ces mots significatifs : *sans motifs*. En effet, notre arrestation a été injuste, illégale; on ne nous a pas même interrogés, et les règles protectrices de la procédure de l'instruction criminelle ont toutes été indignement violées à notre égard. — « C'est contre ces faits que je viens protester auprès de Votre Excellence, au nom de mes compagnons d'infortune et en mon nom. — « Sans égard pour ma qualité de citoyen français rentrant librement dans la patrie, muni d'un passe-port; sans égard pour ma qualité d'Évêque et de Missionnaire, j'ai été plus indignement traité au milieu d'un peuple civilisé que je ne l'ai jamais été au milieu des persécutions que j'ai subies dans l'extrême-Orient. — « Je n'ai recouvré la liberté que depuis hier, après avoir langui en prison pendant huit jours. Mon secrétaire a été relâché ce matin; les autres Pères Jésuites, au nombre de huit, sont encore en prison et au secret le plus absolu. — « Grâce à la bienveillance du parquet du tribunal de Marseille, j'ai pu retrouver quelques-uns de mes papiers et quelques effets. Les autres ont disparu dans le sac et le pillage de la maison des Pères de Marseille. Une somme de 1,000 francs, que j'avais dans mon sac de voyage, a disparu. — « Les gardiens de la maison d'arrêt de Marseille, plus humains que ceux qui nous ont arrêtés, ont adouci, autant qu'ils ont pu, notre cruelle situation. Pour être juste, je dois porter ce fait à la connaissance de Votre Excellence. — « Je pars demain sur le vapeur le *Tigre*, pour me rendre en Chine, dans ma mission au Tché-li sud-est. — « Votre Excellence n'ignore pas les services que les missionnaires rendent à la religion et à la civilisation. Elle sera, je n'en doute pas, profondément affectée du traitement que nous avons subi à Marseille; mais je n'ai pas hésité à porter ces faits à la connaissance de Votre Excellence, parce qu'il lui importe, dans l'intérêt de la France, notre patrie, d'en prévenir le retour. — « Si je viens protester auprès de Votre Excellence et lui demander justice, je le fais néanmoins sans amertume contre les autorités qui ont permis ou toléré une telle conduite. Je plains ceux qui ont agi contre nous avec tant d'inhumanité, priant Dieu de rendre à la France le calme et la paix. — « Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

+ Edouard Dubar, S. J.

On écrivait de Marseille : « Pendant qu'une troupe armée se ruait sur la maison d'habitation des Jésuites, les traitant comme on sait, une autre cernait la chapelle et y entrait bruyamment, faisant fuir les fidèles qui s'y trouvaient. Au moment de leur irruption, on chantait le salut, et le Saint-Sacrement était exposé. Plusieurs des gardes civiques allèrent s'emparer de l'autel de l'officiant, qu'ils cernèrent; d'autres, qu'avaient suivi des femmes (et quelles femmes!), se mirent à exécuter des danses et des chants obscènes, tandis que l'un d'eux, monté en chaire, parodiait les enseignements de l'Église. Pendant ces saturnales, le Saint-Sacrement est resté exposé sur l'autel. Le lendemain seulement, l'Évêque de Marseille le fit enlever par des membres de son clergé. »

On lit dans la *Semaine liturgique de Marseille* : « D'énergiques protestations se sont élevées contre la détention des Pères Jésuites et l'occupation de leur domicile à Marseille. Grâce à ces efforts dévoués, l'église de la Mission de France a été débarrassée, depuis le vendredi 7 octobre, des gardes civiques qui s'y livraient, dit-on, à de véritables profanations et des parodies sacriléges. Aujourd'hui, le poste est occupé par la garde nationale et la garde mobile. Espérons, comme une feuille locale le laissait entrevoir ces jours-ci, que cette église sera bientôt rouverte aux fidèles et rendue au culte. Nous avons tous hâte d'y rentrer pour offrir à notre divin Maître, dont la présence eucharistique était là si

peu respectée la semaine dernière, l'expiation de nos prières et le témoignage de notre ardent amour, en compensation des irrévérences dont il a été l'objet. Les catholiques de Marseille, et nous sommes sûrs d'interpréter fidèlement leur pensée, le désirent avec toute l'ardeur de leur foi outragée et toute l'énergie de convictions qu'un régime de liberté se doit de respecter jusqu'au scrupule. Ils veulent se prosterner de nouveau devant cette image de la Vierge Immaculée, demeurée trop longtemps déjà privée du culte spécial que la ville de la Bonne Mère se plait à rendre à celle que nos pères regardaient comme la protectrice et la patronne spéciale de la France. — « Il ne nous convient pas de réfuter ici toutes les inventions odieuses auxquelles les faits dont il s'agit ont donné lieu dans des propos publics ou privés, comme dans certaines feuilles plus ouvertement hostiles à notre sainte religion et à ses Ministres; mais notre devoir rigoureux est de prémunir nos lecteurs contre ces calomnieuses imputations qui essaieront vainement de ternir la réputation de religieux bien connus pour leur zèle et leur parfaite régularité de mœurs. De courts extraits de lettres anonymes ont été publiés, mais sans indication de nature à détruire cette forte présomption qu'elles ont été jetées là par une main ennemie, dans un but facile à comprendre. Quant aux mouchoirs artistement brodés, recueillis, disent les mêmes feuilles, dans la sacristie, les agents chargés de l'inventaire n'ont pas vu que c'étaient des corporaux, des purificatoires et des linges sacrés servant au Saint-Sacrifice. — « Nous noterons, pour mémoire, la singulière confusion que l'on a faite à propos des des œuvres pies, additionnées par le directeur de l'archiconfrérie dans l'espace d'un mois, et dont on a formé le total en francs et centimes !!

« Une audience a été sollicitée de M. Esquiros, dit-on, par un bon nombre de notables de la ville, qui désiraient protester contre l'arrestation des Pères Jésuites et la fermeture de leur maison et de leur église. Cette demande, quoiqu'elle ait été réitérée, est restée sans réponse. Les signataires se sont alors décidés à recourir au gouvernement de Tours. — « Les anciens élèves des Jésuites de Marseille ont adressé à M. l'Administrateur supérieur du Département des Bouches-du-Rhône, une protestation qui leur fait honneur. La voici. — « Monsieur l'Administrateur supérieur. Les soussignés, anciens élèves des Jésuites, résidant à Marseille, viennent vous demander un acte de justice. « Des hommes paisibles, un Évêque Missionnaire, des prêtres, parmi lesquels plusieurs sont infirmes et âgés, ont été violemment arrachés de leur domicile par des gens armés, sans qualité et sans mandat; ils ont été entraînés au dépôt de la préfecture, confondus avec les plus ignobles malfaiteurs, puis conduits à la maison d'arrêt de St Pierre, où ils sont encore renfermés en ce moment. En présence d'un attentat aussi grave à la liberté individuelle et à la liberté de conscience, libertés garanties par toutes les constitutions vraiment libérales, c'est un droit pour nous, Français, citoyens de Marseille, de demander justice à l'autorité, alors surtout que des perquisitions minutieuses, opérées à plusieurs reprises, n'ont amené la découverte d'aucun fait reprochable. — « Quelles sont donc les graves accusations qui ont provoqué cette incarcération ? Marseille veut les connaître. — « On accuse, on insulte des hommes privés de liberté avant même qu'aucun grief soit formulé, on livre leur demeure à l'orgie et à une dévastation honteuse ! Quels termes assez énergiques pourraient flétrir de pareilles indignités ? — « Nous qui leur devons les bienfaits de l'éducation, nous croirions manquer aux plus simples notions de l'honneur et du devoir si nous n'élevions pas la voix pour proclamer hautement l'innocence de nos anciens maîtres. — « En face des outrageantes imputations auxquelles ils sont en butte, nous déclarons que l'enseignement que nous avons reçu chez eux a toujours eu pour base la plus pure morale et le dévouement au pays. Dieu et Patrie, c'était leur programme; nous en prenons à témoin les milliers de leurs élèves qui, dans les rangs de notre vaillante armée, offrent héroïquement leur sang pour la défense du pays. — Nos vénérés maîtres nous enseignaient que l'honnêteté et la justice sont des lois suprêmes, qui doivent diriger ceux qui sont gouvernés comme ceux qui

gouvernent; et nous pouvons dire que ces principes nous ont toujours servi de règle dans notre conduite politique. — « Nous l'affirmons sincèrement hautement, nous, élèves des Révérends Pères Jésuites, les leçons que nous avons reçues d'eux sont celles de la plus haute morale, du plus noble et du plus sincère patriotisme; et ces enseignements, c'est autant par l'exemple que par la parole qu'ils nous les ont donnés. — « Voilà les Jésuites tels que nous les avons connus, et les voilà tels qu'ils sont encore. — « Dans la libre Amérique, en Angleterre, en Belgique, partout où la liberté est la base des institutions, les Jésuites ne sont pas exclus du droit commun; et, dans ces Etats, l'acte que nous dénonçons à votre justice et à votre impartialité eût été immédiatement puni comme un attentat des plus graves. — « Nous ne ferons pas à nos vénérés maîtres l'injure de nous arrêter aux honteuses insinuations qui ont été dirigés contre eux, et dont l'indignation publique a déjà fait justice. — « Mais, en ce qui concerne l'accusation politique que l'on cherche vainement à faire peser sur eux, à cause de leur caractère religieux et non à raison de leurs personnes, nous ne craignons pas, sous notre caution personnelle, de demander leur élargissement immédiat. — « Et si, comme nous en avons d'avance la certitude, l'accusation ne se trouve basée que sur des délations de mauvaise foi, si aucune preuve ne vient les justifier, nous crierons partout: *Honte aux calomniateurs!* — « Et vous, haut fonctionnaire de la République, vous voudrez, nous n'en doutons pas, au nom de la dignité du pays et de l'honnêteté publique, au nom des principes qui sont le fondement du gouvernement républicain, vous voudrez avec nous, pour les victimes, une éclatante réparation. — « Nous avons l'honneur d'être avec respect, Monsieur l'Administrateur supérieur, vos très humbles serviteurs.

(*Suivent les signatures.*)

Mgr Guibert, Archevêque de Tours, a écrit à M. le Ministre de l'intérieur au sujet des violences commises à Lyon et à Marseille contre des membres de communautés religieuses. L'archevêque ne connaissait pas encore l'arrêté de M. Esquiros, qui a expulsé de France les Jésuites de Marseille, et mis leurs biens sous séquestre. La situation s'est donc aggravée. Voici la lettre de l'éminent prélat, datée de Tours, le 13 Octobre 1870: — « Monsieur le Ministre. Dans la position qui m'est faite à Tours par les événements, je reçois les vœux et parfois les plaintes de plusieurs de mes vénérables collègues, et je regarde comme un devoir de les transmettre au gouvernement. Qu'il me soit donc permis, Monsieur le Ministre, d'appeler votre attention sur de graves excès qui se sont commis dans le Midi, et que déplorent non seulement les Evêques, mais tous les honnêtes gens. — « Vous ignorez, sans doute, que les prêtres de Lyon, appartenant à divers ordres religieux, ont été, les uns incarcérés, d'autres chassés de leurs demeures; ce qui est apparemment plus facile pour les prétendus patriotes que de chasser les Prussiens. Peut-être aussi ne savez-vous pas que, depuis 17 jours, 10 prêtres et 4 Pères de la Mission de France, à Marseille, sont retenus en prison. — « Ces violences se sont accomplies sous de misérables et absurdes prétextes. Mon patriotisme a besoin d'espérer que nous viendrons à bout de l'invasion; mais, quand j'entends dire que le clergé envoie de l'or et des armes aux Prussiens, quand je vois un peuple assez infirme d'intelligence pour le croire, et des autorités locales assez faibles pour se rendre complices de telles extravagances, je ne puis m'empêcher de trembler pour l'avenir de mon pays. — « Personne, dans les rangs ecclésiastiques, ne songe à mettre obstacle à l'établissement du nouveau gouvernement; mais je doute qu'on fasse les affaires de la République en violant le domicile de citoyens paisibles et en blessant toutes les consciences chrétiennes. — « L'honorable membre du gouvernement que j'ai pour hôte m'a toujours manifesté des pensées de modération et de bienveillance; et j'ai la confiance, Monsieur le Ministre, qu'un esprit aussi honnête et aussi élevé que le vôtre reconnaîtra la nécessité de mettre promptement un terme à de brutales injustices. La détention des prêtres et des Pères de la Mission de France, à Marseille, si elle se prolongeait plus longtemps, serait une tache pour la République naissante, et ne pourrait que faire mal augurer de son avenir. —

Veuillez bien agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération. † J. Hippolyte, archev. de Tours.

P. S. Au moment où j'achève cette lettre, je reçois de Marseille une pétition adressée aux membres du gouvernement de la défense nationale de Tours, et signée par les noms les plus honorables. Cette pétition tend à obtenir la mise en liberté des Pères de la Mission de France, injustement et illégalement emprisonnés; elle est accompagnée d'une demande inutilement adressée à M. l'administrateur supérieur du département des Bouches-du-Rhône, et revêtue de 55 signatures des plus recommandables. On me prie de transmettre ces pièces au gouvernement de Tours, et d'appuyer une démarche inspirée par un sentiment de justice; je les joins à ma lettre; elles en sont comme les pièces justificatives." —— Le jeudi 13 Octobre, Mgr. l'évêque de Marseille, profitant d'une autorisation qu'il sollicitait depuis longtemps, a pu porter à la prison de St-Pierre, où les Pères Jésuites étaient encore incarcérés, les consolations et les encouragements de sa parole. —— Ces religieux sont enfin sortis de leur prison, mais pour être expulsés du territoire français.

Mgr. l'Archevêque de Tours, ayant appris l'arrêt d'exil porté par M. l'administrateur des Bouches-du-Rhône contre les Pères de la Mission de France à Marseille, a adressé à M. le ministre de l'intérieur une seconde lettre; nous sommes en mesure de la faire connaître à nos lecteurs; elle leur offrira autant d'intérêt que la première. —— Monsieur le Ministre, —— Dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser hier, je me plaignais de l'emprisonnement, à Marseille, de 10 Pères et de 4 Frères de la Mission de France, appartenant à la Compagnie de Jésus, et je faisais appel à votre esprit de justice pour obtenir leur mise en liberté. —— Je lis aujourd'hui dans une dépêche de l'agence Havas qu'on les expulse de notre territoire et que leurs biens sont mis sous séquestre. —— Vous avez, Monsieur le Ministre, des préfets qui se croient tout permis, pour lesquels aucune loi n'est sacrée, et qui pensent pouvoir, à leur gré, disposer de la liberté et des biens des citoyens. C'est ainsi qu'on blesse tous les sentiments honnêtes d'un pays; ce n'est pas ainsi que l'on fonde une République. —— Vous pourriez, malgré notre passé, nos mœurs et nos traditions, faire accepter cette forme de gouvernement, en respectant tous les droits et toutes les croyances; mais des actes violents et arbitraires, comme ceux de l'administrateur des Bouches-du-Rhône, ne sont pas faits pour convertir les hommes d'ordre au système républicain, dont on essaie pour la troisième fois. Est-ce qu'il entrerait dans les destinées de notre malheureuse patrie de n'avoir plus que la liberté de changer de despotisme, et devrait-elle, après avoir porté pendant de longues années le poids du pouvoir personnel d'un seul, être condamnée à ployer sous la volonté capricieuse des administrateurs envoyés dans les provinces? —— J'ai la confiance, Monsieur le Ministre, qu'il n'en sera pas ainsi, et que le gouvernement de la défense nationale ne supportera pas que des mesures aussi odieuses s'abritent sous son nom. —— Veuillez bien agréer, etc. † J. Hippolyte archev. de Tours.

Expulsion des Jésuites d'Aix.

On lit dans l'Union, 23 Octobre. —— La maison des Pères jésuites, à Aix, a subi le contre-coup des passions brutales qui ont si durement persécuté les jésuites de Marseille. Cette communauté, qui n'est connue que par ses saintes œuvres, s'est trouvée gravement menacée, et les autorités de la ville d'Aix se montraient impuissantes à la protéger. Le sous-préfet les a invités à quitter l'arrondissement dans les 3 jours, menaçant sans cela d'une émeute. On obtempéra à cet ordre. Tous les Espagnols sont partis pour leur patrie: ils ont trouvé dans leur consul de Marseille toutes les facilités désirables. Les autres se dispersent chacun de son

cité hors de l'arrondissement. C'est un bien triste spectacle : il y a surtout quelques vieillards pour lesquels cet exil est particulièrement cruel. Mercredi matin les scellés doivent être apposés sur tous les immeubles. Naturellement la question légale reste entière : ce n'est qu'à la violence qu'on cède.

Expulsion des Jésuites de Dôle par Garibaldi.

On lit dans l'Union : — Depuis que le chef des chemises rouges a été nommé généralissime des francs-tireurs de l'Est, il agit en maître dans notre pays. On connait l'école libre de Notre-Dame du Mont-Roland, à Dôle, dirigée par les membres de la Société de Jésus. Elle continuait ses bonnes et fortes traditions, lorsque tout à coup sur elle est venue passer la tempête. L'établissement avait fait preuve de patriotisme en logeant, dès le 19 octobre, 800 hommes, gardes-nationaux mobilisés de l'arrondissement de Gray (Haute-Saône) ; ils avaient été reçus dans des casernements préparés à cet effet et indépendants du local réservé aux élèves et aux maîtres. Tous se sont montrés reconnaissants. Mais d'autres visiteurs devaient arriver. — Le dimanche 23 Octobre, à midi et demi, deux membres de la commission municipale de la ville de Dôle, accompagnés d'un peloton de gardes nationaux en armes, se présentèrent à la maison des Jésuites, et leur communiquèrent un arrêté portant expulsion immédiate des Jésuites de Dôle, avec ordre d'exportation à 20 lieues du quartier général. Cet arrêté, signé Bordone, colonel d'état-major, était pris au nom de Garibaldi, avec ces mots : « Pour le général et par son ordre ». On n'avait pas pris la peine de le motiver. — Le R. P. Recteur protesta au nom de la liberté d'enseignement, de la justice et du droit, au nom de toutes les familles dont les enfants lui étaient confiés. Tout ce qu'il put obtenir ce fut un sursis de 24 heures. L'un des membres de la commission municipale, porteur de l'arrêté, sommé de donner les motifs de l'expulsion, répondit au R. P. Recteur : « Monsieur, lorsqu'on m'a envoyé à Cayenne on ne m'a pas donné d'explication. » Le lecteur remarquera la convenance du rapprochement. — Cette offense même a excité l'indignation de la population de Dôle et des gardes nationaux mobilisés logés dans l'établissement. Elle rencontra dans toute la France la réprobation des gens de bien. Reste à savoir si Garibaldi a le pouvoir d'abolir la loi du 15 Mars 1850 en vertu de laquelle les membres des Congrégations religieuses ont le droit d'ouvrir des maisons d'enseignement supérieur, et si cet étranger peut chasser de leurs demeures des citoyens français. — La triste affaire de l'expulsion des Jésuites de Dôle par Garibaldi forme comme un dossier où doivent prendre place tous les documents importants ; à ce titre nous publions les deux lettres suivantes de Mgr l'Évêque de Saint-Claude : elles sont un témoignage de la sollicitude du vénérable prélat. — « Saint-Claude, le 30 Octobre 1870. — « Monsieur le rédacteur. — « Veuillez avoir la bonté d'insérer dans le prochain numéro de votre estimable journal l'article et les pièces ci-jointes. » — « Recevez, etc. Le secrétaire de l'Évêché Joseph Bouvier ch. s.

Saint-Claude, le 27 Octobre 1870. — À MM. les membres du gouvernement de la défense nationale. — Messieurs, Il est douloureux pour un Évêque français, à l'heure des grandes épreuves de la patrie, d'élever la voix et de signaler le danger que font courir à la liberté et aux droits les plus sacrés de ses enfants, ceux mêmes qui la doivent défendre. — « Le général Garibaldi, cet étranger auquel le gouvernement de la défense nationale a fait l'honneur de l'associer à nos généraux et à notre armée, vient de chasser de leur maison et de la ville de Dôle, les RR. PP. Jésuites, mes diocésains, citoyens innocents et paisibles qui, depuis le commencement de la guerre, s'étaient signalés par leur empressement à recevoir nos soldats et nos blessés dans les bâtiments qui leur appartiennent. — Le pays, Messieurs, tourne les yeux vers vous, et, parmi ces douleurs que lui inflige l'invasion ennemie, se joint celle de voir les

droits de tous les français, la liberté et la sécurité personnelles foulées aux pieds par ceux que vous avez investis de l'autorité, il attend avec confiance de vous, réparation, protection, justice ferme et prompte. — « Sauvez la république, Messieurs, en apprenant à tous que vous ne tolérez de la part de personne des attentats qui la feraient haïr ; en montrant que dans ce gouvernement les personnes et les propriétés sont inviolablement respectées ; en rassurant les populations honnêtes, blessées profondément par des mesures qui sont une menace à tous les citoyens. — « Je mets sous vos yeux, Messieurs, la pièce authentique contre laquelle protestent avec moi tous les vrais amis de la liberté, et j'ai trop de confiance en votre haute équité pour ne pas espérer que vous ferez un favorable accueil à ma juste réclamation. — « Agréez, Messieurs, etc. — + Louis Anne, Evêque de Saint Claude.

A M. l'Administrateur du Jura, — Monsieur l'Administrateur, — « Je m'adresse à vous pour protester hautement contre les mesures violentes et arbitraires dont le général Garibaldi vient de se rendre coupable envers les R. R. Pères Jésuites du collège de Dôle. — « Ces religieux inoffensifs, directeurs sous ma responsabilité, d'un collège florissant, viennent d'être expulsés de leur propriété, et atteints dans leur liberté de citoyens français par un ordre d'expulsion signé Bordone, chef d'état major. — « Tous les gens de bien, tous les amis du droit gémiront avec moi de l'entreprise que vient de commettre le général Garibaldi contre des hommes qui ne méritent aucun reproche. — « Si cet étranger peut venir attenter ainsi aux biens et aux personnes des citoyens, et prononcer des décrets de bannissement sans la moindre forme de justice, s'il n'y a point d'appel de ses décisions tyranniques, la liberté et la sécurité ne sont plus que des mots, et la République, qui doit nous les garantir, ne sera plus qu'un mensonge. — « Je mets sous vos yeux, Monsieur l'Administrateur, la pièce inqualifiable que je dénonce par ce courrier au gouvernement de la défense nationale, et je rends trop justice à vos lumières, à l'indépendance de votre caractère et à votre équité, pour ne pas être assuré que vous ferez un favorable accueil à ma réclamation. — Agréez, Monsieur l'Administrateur, etc. + Louis Anne, Evêque de St. Claude.

Lettre du R. P. A. Berger, Recteur du collège de Dôle, au rédacteur du journal l'Impartial des Vosges.

Dôle, 25 Septembre 1871, "Monsieur," — Vous me communiquez un article du journal la Gazette Vosgienne, rapportant le récit du colonel Bordone, au sujet de notre expulsion de Dôle, en octobre 1870, et vous me demandez ce que je pense de ce récit. Je vous dirai qu'il est complètement faux. Voici le véritable exposé des faits, avec la reproduction exacte des pièces authentiques que j'ai entre les mains.

Garibaldi était à Dôle depuis quelques jours, lorsque le mardi, 18 octobre, trois délégués de la commission municipale nous informaient que nous aurions à fournir le logement nécessaire à 500 hommes, y compris le personnel des officiers. Le jeudi 20, ces Messieurs nous envoyaient un total de 8 à 900 hommes, gardes nationaux mobilisés de Gray et de la Haute-Saône en général. Nous n'avons eu qu'à nous louer des bonnes dispositions des soldats et de la complaisance avec laquelle les officiers ont bien voulu se contenter de la modeste réception faite à un personnel aussi nombreux. — Nous avions bien lieu de compter sur une tranquillité relative ; et, au milieu de notre collège transformé en caserne, nous continuions nos classes, ouvertes à nos élèves depuis le 12 Octobre. — Notre confiance s'était accrue à la suite d'une visite qui me fut faite le samedi 22. A 2 heures du matin, deux officiers garibaldiens demandaient à me voir. Je les reçus aussitôt et l'un deux, prenant la parole, me dit : « Nous venons vous trouver de la part du général Garibaldi. Je suis officier français, commandant de place à Dôle ; mon compagnon est capitaine italien, tous les deux nous sommes au service du général. Il y a dans cette ville des citoyens qui vous veulent du mal. Tout à l'heure l'un d'eux s'est présenté à moi et m'a dit qu'il se propose de venir ce matin, accompagné de quelques membres de la

garde nationale, vous signifier l'ordre de quitter la ville. J'ai répondu à cet homme, après lui avoir demandé son nom, que je le ferais mettre en prison si quelque chose était tenté contre vous. J'ai rapporté au général ce qui s'est passé, et le général m'a dit : Allez immédiatement trouver les Jésuites, et dites-leur de ma part que tant que j'aurai à Dôle une chemise rouge, ils n'auront rien à craindre. De plus, envoyez-leur une garde de 4 hommes, dès le matin, avec la consigne de faire feu sur quiconque viendra les molester. » — Ce commandant de place était M. Foulque d'Avignon, capitaine d'état-major. Je lui fis observer que ce renfort me paraissait inutile, eu égard à la nombreuse garnison qui occupait notre maison. Il insista, et j'acceptai. — A 5h. M. Hubert Duplessis, sous-lieutenant dans un bataillon de mobiles des Alpes-Maritimes, arrivait avec le nombre d'hommes indiqué. Il m'apprit qu'il avait réellement reçu l'ordre de faire feu sur tout homme qui essaierait de nous attaquer. — Toutes nos espérances devaient bientôt s'évanouir. — Le lendemain dimanche 23, le citoyen Robert, simple soldat dans la garde nationale sédentaire de Dôle, et non pas capitaine, comme l'affirme le colonel Bordone, se rendait à Mont-Roland, (*) suivi d'un peloton de gardes nationaux. Il était muni d'un ordre du colonel Bordone, dont voici le vrai texte, pris sur la copie laissée par Robert et signée par lui : — Dôle, 23 Octobre 1870. — Citoyen,

Vous vous transporterez immédiatement, avec vos 20 hommes de choix, à Mont-Roland, et vous en ferez partir sans retard aucun tous les anciens habitants, en leur interdisant le séjour du département jusqu'à nouvel ordre. Il leur sera donné une réquisition pour qu'ils se retirent dans les environs de Lyon, de la Savoie ou de la Suisse. — « Pour le général et par son ordre. — Le colonel d'état-major, — Signé : Bordone.

Au citoyen Robert, membre de la ligue de l'Est, à Dôle. — « Pour copie conforme : L. Robert.

Quels sont les griefs qui ont pu motiver cet ordre ? Aucun n'est signalé. Le P. Huguet, vénérable religieux, âgé de 72 ans, et les deux frères coadjuteurs qui résidaient à Mont-Roland pour le service de la chapelle et du pèlerinage, durent céder à la violence et ils descendirent au collége, escortés d'hommes en armes. Ce cortége y arrivait à midi et demi. Le citoyen Robert me demanda, et je me présentai. Le sous-officier commandant le peloton nous fit entourer par ses hommes l'arme au bras, et le citoyen Robert lut aussitôt un second ordre, dont voici le vrai texte, je les transcris sur la copie authentiquée par le citoyen Robert lui-même : — Dôle, le 23 Octobre 1870. — Citoyen, — Immédiatement après votre retour et l'évacuation de Mont-Roland par les Jésuites, vous aurez à vous transporter également dans leur établissement, situé dans la ville de Dôle, et à y procéder à l'évacuation immédiate des lieux dans les mêmes termes que ceux indiqués dans ma première lettre. Il faut que ces deux mesures soient prises presque simultanément, et que, dans tous les cas, elles soient exécutées avant 11 heures du matin. — Pour le général et par son ordre, — Colonel Bordone.

Sous peine des tribunaux militaires, ils doivent se tenir éloignés du quartier général à une distance d'au moins 20 lieues en arrière.

Au citoyen Robert, membre de la ligue de l'Est. — « Pour copie conforme : L. Robert.

Dans cet ordre, comme dans le précédent, dont le texte diffère essentiellement du texte donné par Bordone, aucun grief n'est signalé. — Après la lecture de cette pièce, je protestai contre l'injustice de la sommation qui nous était adressée : Quels reproches avez-vous à nous faire ? — Personnellement, nous ne venons pas vous accuser. Nous remplissons un mandat. — Nous avons des élèves dont nous sommes responsables devant Dieu et devant leurs parents ; nous n'obtempérerons pas à vos ordres. — Le citoyen Robert sortit pour demander, dit-il, un sursis au quartier général. Il revint bientôt après nous annoncer que 24 heures nous étaient accordées, et qu'il passerait au collége dans la soirée,

(*) Mont-Roland est la maison de campagne du collége. Cette maison est située au sommet d'une montagne qui domine Dôle, et son église est le siége d'un pèlerinage très-fréquenté.

afin de me remettre la copie conforme que je lui avais demandée, et de prendre nos noms pour rédiger des passeports. — Aussitôt après le départ du citoyen Robert et de ses hommes, je m'étais empressé de recourir à M. le sous-préfet de Dôle, et d'envoyer quelqu'un chez M. le procureur de la République pour les prier de vouloir bien soutenir ma résistance. Ces Messieurs soumis, eux aussi, à la pression garibaldienne, se déclarèrent impuissants à nous donner un appui. — M. le colonel de la Pommeraye, officier de la Légion d'honneur, bien connu dans notre ville par la droiture et la loyauté de son caractère chevaleresque, nous fit l'amitié de se rendre auprès de Garibaldi, afin de s'assurer que l'arrêt venait de lui, et pour défendre, avec nos intérêts, ceux des familles dont les enfants nous étaient confiés. — A 2 heures, M. de la Pommeraye était au quartier général, et voici, d'après les notes rédigées par lui-même aussitôt après son entretien, le récit de cette visite. — Le colonel, arrivé à la sous-préfecture où résidait le général, lui envoya sa carte portant sa qualité de colonel de la garde de Paris, en retraite. Après une demi-heure d'attente, le général le reçut, debout, couvert et entouré d'une demi-douzaine d'officiers ; et, sans le saluer, lui demanda ce qu'il voulait. Il est facile de comprendre que le colonel fut blessé d'une réception si opposée à nos habitudes de politesse, et aux égards auxquels il croyait avoir droit. Il dut prendre sur lui pour ne pas se couvrir aussi ; mais il ne le fit pas, dans la crainte de nuire à la cause qu'il venait défendre ; et voici à peu près les paroles qui furent échangées : — Général, il existe à Dôle un établissement de jésuites, destiné à l'éducation de la jeunesse, et où sont en grand nombre les enfants des familles les plus honorables de notre province. Vous venez de leur retirer la protection dont vous les aviez entourés à votre arrivée dans notre ville, et vous avez prononcé leur renvoi. Je viens faire appel à votre justice, en vous priant de revenir sur une mesure qui n'a été provoquée par aucun acte coupable de la part des jésuites. — Les jésuites sont exclus de la France par les lois du pays ; je n'ai fait que m'y conformer. — Les lois du pays, général, ne prononcent pas l'expulsion des jésuites, puisque depuis de longues années ils se livrent en sécurité à l'éducation de la jeunesse. Ils sont citoyens au même titre que tous les Français, et comme eux ils ont droit, au contraire, à la protection des lois dans leurs personnes et dans leurs propriétés. — C'est possible, mais les jésuites élèvent mal la jeunesse, et ne méritent pas ma protection. — Je proteste hautement contre cette opinion, général ; car j'ai un fils qui a été élevé par eux, dans la maison de cette ville. Aujourd'hui il combat pour la France. Il est capitaine d'état-major à Metz ; et je sais qu'aujourd'hui comme toujours, il s'y conduit en bon citoyen, en brave soldat, de manière à honorer son pays, son épaulette, et ceux qui l'ont élevé. — Ce peut être votre opinion, mais tout le monde ne pense pas comme vous. — Je le sais, général, mais ceux qui ne pensent pas comme moi forment la minorité des habitants de cette ville ; et je crois être en ce moment l'organe d'une majorité bien au-dessus de cette minorité par le nombre et par la qualité. — N'importe, je n'estime pas les jésuites : je les considère comme des hommes dangereux, que l'intérêt de mes opérations militaires m'ordonne d'éloigner de cette ville. C'est une mesure d'ordre et de précaution. — Général, je suis un vieux soldat. J'ai servi 43 ans mon pays avec honneur ; et je ne serais pas ici pour défendre les intérêts des jésuites, si vos accusations étaient fondées, et permettez-moi de vous le dire, la mesure que vous avez prise est une mesure de désordre et de désunion. — Je ne suis pas seul à l'avoir prise. Ils ont été expulsés de Lyon, de Marseille et d'autres villes. — C'est vrai, mais la commission du gouvernement a jugé ces mesures illégales et les a annulées. — Les jésuites n'en sont pas moins expulsés. Ils ne rentreront pas. — Permettez-moi une dernière observation, général, il y a encore beaucoup d'enfants chez les jésuites, et ils vont être inopinément jetés sur le pavé. — Oh ! cela m'est bien égal. Ils rentreront dans leurs familles, où ils seront mieux que chez les jésuites. — Vous avez aussi prononcé qu'ils eussent à se tenir à 20 lieues de ce pays-ci. Cela leur est bien difficile dans ce temps de trouble, où les communications sont interrompues. —

Oh ! pour cela qu'ils aillent où ils voudront pourvu qu'ils partent. — Alors un officier, qui devait être le chef d'état-major, s'approcha poliment du colonel de la Pommeraye, et lui dit : « Colonel, le général est fermement résolu à faire exécuter sa décision, et je vous prie de ne pas insister. » Là-dessus, le colonel de la Pommeraye salua et se retira, sans que Garibaldi ait encore touché son chapeau ; mais le chef d'état-major conduisit le colonel jusqu'au bas de l'escalier. — Comment expliquer un changement si brusque dans les dispositions de Garibaldi à notre égard ? D'après des renseignements particuliers, que nous croyons exacts, Bordone aurait, pendant que M. de la Pommeraye faisait antichambre, parlé à son général et obtenu de lui l'approbation de l'arrêt qu'il avait porté contre nous, et qui était la contradiction de la communication faite la veille par le capitaine Foulque. — Au reste, nous sommes simples narrateurs et n'avons pas mission pour donner la solution des difficultés que ce changement peut soulever. — Après cette nouvelle démarche, restée infructueuse comme les précédentes, nous crûmes devoir céder momentanément à l'orage. C'était l'avis de toutes les personnes que nous consultâmes, c'était surtout ce que demandait la sécurité de nos élèves. Les insultes et les menaces que nous adressaient dans les rues les soldats garibaldiens, cantonnés dans la ville, étaient significatives. Il est des situations que l'on ne peut bien apprécier que sur place. Les événements qui se passèrent bientôt après à Autun, où les mêmes garibaldiens se livrèrent, dans le petit séminaire et dans d'autres maisons religieuses, aux violences que l'on sait, ont fait voir ce que nous pouvions craindre. — Il est facile de juger, d'après les faits que je viens de raconter et que j'affirme, pièces en main, être l'exacte vérité, de la sincérité du colonel Bordone dans son récit du départ des jésuites de Dôle. — Il est faux qu'il y ait eu « des signaux se faisant chaque nuit entre les habitants de Mont-Roland et le gardien du clocher de l'église de Dôle ». — Cette accusation n'a été formulée ni par M. Foulque, commandant de place, dans sa visite du 22 octobre, ni le 23, par Garibaldi dans son entretien avec M. de la Pommeraye, et les habitants de Dôle seront aussi surpris que nous d'apprendre ce méfait. Mont-Roland était, du reste, occupé en ce moment par des garibaldiens en grand nombre. Ils étaient cantonnés dans l'église et dans les maisons voisines : Menotti Garibaldi y avait lui-même son quartier général. Que faisaient donc les factionnaires ? L'injonction du chef de poste aurait fait cesser les signaux plus vite que les termes diplomatiquement acceptables du colonel. — Il est faux qu'une demande m'ait été adressée de faire disparaître « à Mont-Roland un fanal correspondant avec celui du clocher. » Cette demande n'a jamais été faite, ni en termes inconvenants, ni en « termes plus que convenables. » C'est une pure invention du chef d'état-major. — Quant à cette partie « de la population de Dôle » dont « les sentiments d'hostilité pouvaient se traduire par des actes que Bordone voulait empêcher à tout prix », elle n'était ni considérable ni intrépide. M. Foulque a vu son chef le 22 octobre : ce chef n'avait alors, comme on l'a vu, aucun grief à nous reprocher : une réponse énergique a suffi pour l'arrêter. — Remarquez de plus cette nouvelle façon de protéger. Nous avons été accusés. Soit. Il fallait donc instruire le procès, nous entendre et nous juger. Il a paru plus simple au colonel de nous dire : Ici quelqu'un vous en veut, retirez-vous, et gardez-vous bien de vous plaindre : « Nous aimons à prévenir les fautes pour ne pas avoir à les réprimer. » — Il est faux que nous ayons « remercié le chef d'état-major ». — Nous, remercier Bordone ! et de quoi ? — Il est faux que nous n'ayons pas réclamé. Nous avons réclamé par l'intermédiaire du colonel de la Pommeraye auprès de Garibaldi. Nous avons réclamé personnellement auprès du procureur général de la cour d'appel et auprès du général commandant la division militaire. Nous avons réclamé personnellement auprès de l'administrateur du Jura : et nous n'avons pas hésité à entreprendre des voyages difficiles alors, pour réclamer personnellement encore auprès des différents ministres siégeant à Tours. — De plus,

nos réclamations ont été appuyées par celles de Mgr de Saint-Claude, tous les journaux catholiques ont reproduit les protestations énergiques, adressées à l'administration du département et au ministre de l'intérieur. Et à Tours, Mgr Guibert, aujourd'hui archevêque de Paris, s'est empressé de prêter à nos réclamations le concours de son active et bienveillante intervention. — Bordone répète, après son général, qu'il "n'avait qu'un but" en tout cela : "assurer la sécurité des opérations militaires" — Et lesquelles? — Aurions-nous compromis les exploits du colonel à Châtillon et Pin-l'Emagny. Il y a eu le 23 Octobre, près de ces villages, entre les Français et les Prussiens, un engagement sérieux, où nos troupes étaient commandées par le général Cambriels et où l'avantage nous est resté. Tous les journaux ont parlé de ce fait d'armes. Le lendemain, 24, voici la dépêche qui fut envoyée par le colonel à Avignon, où par ordre du préfet de cette ville, cette dépêche fut imprimée, affichée, vendue dans les rues au prix de 10 centimes. Je la trouve dans le journal l'Etoile de Vaucluse, no du 28 octobre 1870. — Dôle, 24 Octobre 1870 (9h du m.) — Quartier général à préfet à Avignon. — J'ai reçu votre adresse au général Garibaldi, ainsi que son cheval. Je vous envoie, par courrier, remercîments, avec détails et acceptation du titre de citoyen d'Avignon. — Avons fait des prisonniers. — Sans contre marche exigée par situation de Cambriels, nous anéantissions, hier, la droite de l'armée prussienne. Nous les tenons en vue et comptons ne pas en laisser échapper un seul.

Le colonel d'état-major. — Pour copie conforme : — Le Préfet de Vaucluse, Poujade.

Les habitants de Besançon et de Dôle savent très bien que, ni Garibaldi, ni aucun de ses soldats n'a paru sur le champ de bataille et qu'ils en étaient éloignés de huit à dix lieues. Mais peut-être sont-ce les jésuites de Dôle que le colonel a pris pour l'aile droite des Prussiens. Le 23 Octobre, en effet, le colonel a failli nous "anéantir". Il "nous a tenus en vue" le lendemain 24, et "pas un seul n'a échappé" comme il y comptait." — Le journal d'Avignon fait suivre la dépêche des réflexions suivantes : — M. le préfet a oublié de nous dire quel est le colonel d'état-major qui a envoyé une pareille dépêche. Pourquoi taire son nom? Nous le connaissons tous ici à Avignon. — Je me rappelle qu'en 1865, je faisais partie, avec le citoyen Brun, de la commission chargée des inscriptions sur les listes électorales. M. le colonel d'état-major actuel demandait son inscription sur lesdites listes. M. Brun, alors mon collègue, s'opposa à cette demande, en affirmant que M. B... avait eu des malheurs, des malheurs réels avec la justice. La commission se transporta au greffe du tribunal correctionnel et acquit la preuve que M. Brun nous avait dit la vérité. — La demande du sieur B... fut rejetée à l'unanimité ... (L. Guérin.) — Après tout ce qui précède, de quels termes faudrait-il se servir pour qualifier les récits du colonel Bordone? Je vous laisse, Monsieur, le soin de le déterminer. — Agréez, etc. A. Berger, supérieur du collège des jésuites à Dôle.

Expulsion des jésuites de Mongré, (racontée par un Père de cette maison.)

... Le 20 janvier un ordre du préfet de Lyon nous a été intimé pour que nous eussions à abandonner la maison au plus tôt. Quelle justice! Comme ces fiers républicains entendent la liberté! Ce jour même le R. P. Recteur et les autres Pères se sont dispersés. Le Père procureur a fini par obtenir de rester avec son titre d'économe, de représentant des propriétaires ... Et puis il a déclaré que si on l'expulsait, il adresserait au colonel tous les créanciers de la maison, notamment le crédit foncier qui a hypothèques sur Mongré. Alors le colonel, quoique de fort mauvaise grâce, l'a autorisé à rester. Avec lui est le F. Meurier son commis. A la ferme sont restés trois autres Frères. La lingerie est occupée par les soldats, mais heureusement avant qu'ils s'en emparassent, nous avions pu expédier les effets des enfants. Ce même jour 20 janvier, après nous avoir intimé l'ordre du départ, on s'est emparé de l'église pour en faire le dépôt des objets d'équipement

Elle était pleine de mobilier; je fis observer à un commandant que nous ne savions où mettre ce mobilier si considérable : "Eh bien! me répondit ce brutal, déposez-le dans les champs si cela vous plait." Depuis lors ces nouveaux Vandales brisent, volent, pillent comme en pays conquis. Il y a quelques jours ils ont décapité à coups de hache la Vierge du château. C'est tous les jours quelque nouveau dégât. Voulant avoir des chevaux pour la cavalerie et l'artillerie, ils trouvèrent tout simple de les voler. Un lundi jour de marché, ils postèrent de leurs hommes à toutes les avenues de Villefranche. Tout cheval qui paraissait était immédiatement saisi, on ne rendait que les rosses. Ils en ont ainsi volé plus de 200. Tant qu'on n'avait volé que Mongré, les Caladois (habitants de Villefranche; l'unique rue s'appelle Calade) avaient applaudi; mais cette fois ils ont fait la grimace.

Les Prussiens au collége de Dôle. (Lettre d'un Père de cette maison.) Dôle, 21 Février 1871.

Nous n'avons pas eu à souffrir du bombardement de notre petite ville. Les balles, les boulets et les bombes sifflaient dans les cours et le jardin, aucun de nous n'a été atteint et la maison n'a pas été endommagée. — Quelques hommes de peu de valeur ont cru se distinguer en réclamant une défense à outrance, ils ont voulu se battre au nombre de 60 contre une colonne de 3 à 4000 hommes. Ils ont abouti à faire tuer 40 ou 50 personnes (des deux côtés) et à faire piller la ville. Nous étions protégés par le drapeau d'ambulance, notre maison a été préservée. Nous avions offert le collége à l'intendance générale de l'armée de Bourbaki pour y recevoir 300 malades. Nous les avons eus pendant sept ou huit jours. La veille de l'occupation il en restait encore 150. On est venu au milieu de la nuit pour nous annoncer l'arrivée des troupes ennemies et faire partir tous ceux qui pourraient monter en chemin de fer. Il n'en restait que 40 au moment de l'arrivée des Prussiens. Les nombreux amis que nous avions en ville se sont empressés de dire aux médecins Prussiens que notre maison pourrait parfaitement leur servir comme ambulance, nous sommes riches, dit-on, et nous avons tout le matériel nécessaire. Ils voulaient nous vexer et ils s'y sont pris eux-mêmes. Notre maison a parfaitement convenu : on s'est emparé d'abord des classes et du local que nous avions réservé pour nos futurs élèves, puis de tout le reste et on a fait transporter ailleurs nos malades français. Mais le matériel nous ne l'avions pas, il était sauvé depuis notre départ dans toutes les ambulances du voisinage; le linge des élèves était emporté par eux et l'on nous a menacés en vain de nous envoyer en Prusse, nous n'avons pas pu fournir ce que nous n'avions plus. Nos bons amis ont alors été requis de faire laver la maison : Dieu sait combien nous le désirions, et de faire apporter chez nous tout ce qui est nécessaire pour 400 malades. Hier encore ils devaient faire faire des bois de lit... Ces Messieurs ne se refusent rien. Quant à nous, nous ne nous occupons nullement de tous ces détails. Nous avons ici une ambulance badoise parfaitement outillée et nous n'avons rien à faire avec les malades si ce n'est pour les administrer. Encore le chirurgien-major a-t-il déjà reproché deux fois au P. Magoyer de vouloir les confesser. Nous avons en ce moment un très-bon aumônier allemand et cette difficulté va disparaître. Le chirurgien-major qui se dit catholique a voulu nous faire faire tous les enterrements pour catholiques et protestants. Vous devinez nos difficultés et nos refus, etc. Inde iræ. Un aumônier catholique est arrivé avec le quartier général de Manteuffel à son retour d'Arbois, depuis ce jour ces Messieurs enterrent catholiques et protestants avec solennité, côte à côte avec le ministre protestant. Chacun donne sa bénédiction et fait son discours. Ces Messieurs ont sans doute des pouvoirs que nous ne connaissons pas... Ils sont très-larges. — Nouvelle surprise. Ces jours-ci des Diaconesses sont arrivées. On a voulu les loger chez nous, dans nos chambres : deux Pères ont dû leur céder leur logement. Nous avons protesté contre cette violation des lois de l'Eglise et des règles religieuses. Le commandant de place nous a promis que les règles de l'Eglise seraient respectées et

que les femmes ne seraient pas reçues chez nous, au moins dans le même local que nous. Il est revenu à 11 heures du soir pour nous redire la même chose. Werder a approuvé la décision du commandant de place, mais Werder avait aussi donné l'ordre de les faire coucher chez nous à un médecin qui s'obstine à les faire rester. De là difficulté au fond de laquelle il ne faut pas trop descendre ce serait dire une troisième fois au commandant de place qui s'est montré très bon: « Vous ne pouvez pas faire exécuter vos ordres ». C'est délicat. Nous avons fait des démarches auprès de Werder lui-même, nous avons fait tout ce que nous pouvions. Nous subissons les tristes conséquences de la guerre. — Depuis 3 jours nous avons ici 4 novices de Münster. Ils viennent faire leur expérience d'hôpital en soignant leurs malades.

Les prisonniers français à Wittemberg. — Lettres du R.P. de Haza-Radlitz au R.P. de Pontlevoy.

(Wittemberg, le 8 Octobre 1870). Mon Révérend Père Provincial, — P.C. — ..... Il y a dans un camp hors de Wittemberg 4 à 5000 prisonniers. En ville il y a trois hopitaux de blessés français. C'est vous dire que j'ai assez à faire. A peine arrivé, je me suis rendu chez le colonel commandant de Wittemberg. Quoique protestant il m'a reçu avec beaucoup de bienveillance et m'a donné une carte avec laquelle je puis entrer au camp et dans les hôpitaux autant que je voudrai. J'en ai déjà fait le tour, et ce matin j'ai été au camp. Demain dimanche, j'irai dire la Messe et prêcherai au camp, en plein air, en présence de 4000 prisonniers. Il en sera ainsi tous les dimanches, si le temps le permet; sinon, je ferai commander quelques centaines de prisonniers à l'église catholique, qui est très petite. Ici l'aumônier a une liberté d'action complète. Je n'ai qu'à écrire au commandant du camp: envoyez-moi dimanche 200, 300 hommes à telle heure pour la Messe, et il les envoie avec un détachement de soldats prussiens qui les conduit. L'aumônier général des soldats catholiques de Prusse, (appelé Evêque militaire), Mgr Namszanowski, a été autorisé à instituer 10 aumôniers pour les français prisonniers. Tous doivent savoir prêcher en français et auront 50 écus (182 fr.) par mois. Je recevrai dans quelques jours ma nomination qui cependant ne m'engage à rien. Il y a ici un Père de la province d'Allemagne; c'est lui qui m'a fait venir. Les 50 écus de traitement suffiront pour l'entretien de nous deux. Si nous avons besoin de plus, l'ordre des chevaliers de Malte qui dirige les hôpitaux nous le donnera. Je recevrai aussi une carte pour le chemin de fer: avec cette carte je puis voyager partout gratis. J'irai faire des excursions dans les villes voisines (toutes protestantes comme Wittemberg) pour y confesser les français malades."

(Wittemberg, 14 Octobre 1870.) — ... J'ai en moyenne un enterrement par jour, quelques fois deux. Ainsi, hier 1, aujourd'hui 2, demain 1. Ici on n'enterre toujours que le troisième jour après la mort. Chaque mort a sa bière. Le prêtre vient chercher le mort à l'hôpital. Un détachement de soldats prusiens, un piquet d'honneur ouvre la marche avec roulement continu et lugubre du tambour. Puis vient la croix, les enfants de chœur, le prêtre; enfin le mort porté par des soldats français et suivi par un détachement de prisonniers français. Il y a toujours beaucoup de curieux. Je traverse ainsi publiquement la ville de Luther dans laquelle il n'y a que 200 catholiques. Après la bénédiction de la tombe le corps est descendu dans la terre et le détachement prussien tire une triple salve en l'honneur du défunt. Nous avons ici quelques officiers français, je les ai vus hier à l'enterrement d'un sergent fourrier; ils étaient 6, mais je n'ai aucun rapport avec eux. A Magdebourg il est mort un officier très pieux qui a eu un magnifique enterrement et discours prononcé par le Curé. En général les

français sont entourés avec les mêmes honneurs que les prussiens de même grade. Les soldats prussiens qui rencontrent dans la rue un officier français, sont obligés de lui rendre le salut comme à l'officier prussien. Mais quand un officier français rencontre un officier prussien, il doit saluer le premier. Les soldats prussiens et français vivent ensemble amicalement dans la même caserne. Ils s'amusent ensemble comme s'ils étaient d'une même nation.

(Wittemberg le 26 Octobre 1870) . . . Mes soldats se montrent bien à mon égard, ils sont sensibles à l'intérêt qu'on leur témoigne. La mortalité est encore assez grande. Il en meurt en moyenne un tous les deux jours, la proportion est même un peu plus forte. Je n'ai encore éprouvé qu'une fois un refus de Sacrements de la part des malades. Je continue à aller au camp pour y dire la sainte Messe et pour prêcher en plein air, mais bientôt le froid m'en empêchera. On s'attend ici à la reddition prochaine de Metz et l'on prépare déjà des logis pour un certain nombre d'officiers. Parmi les prisonniers de guerre il y a un jeune chasseur, engagé volontaire, âgé de 19 ans, le jeune Comte de Quelen, petit neveu de l'Archevêque de ce nom. Il est bon chrétien. J'ai eu pitié de ce jeune homme qui avec les autres couchait au camp, où d'ailleurs son âme aussi était assez exposée parmi tous ces soldats. Je suis allé voir le colonel commandant de Wittemberg: celui-ci m'a accordé de prendre le jeune de Quelen chez moi, en qualité de secrétaire. Il loge et mange avec moi et m'accompagne dans mes courses. Je suis content d'avoir pu rendre ce service au petit neveu du célèbre et savant Archevêque de Paris.

Varia. — France. — *Conversion obtenue par l'eau bénite de St. Ignace.* — On nous communique la lettre suivante d'un de nos Pères de Nancy. (8 Juin 1871.) — Je croirais manquer de reconnaissance envers la Bonté divine si je négligeais de faire connaître la faveur singulière dont Saint Ignace, pour sauver une âme, a bien voulu tout récemment récompenser notre confiance en lui. — Dans une ville des Vosges, une malheureuse fille, qui depuis nombre d'années vivait dans le désordre le plus scandaleux, avait fini par perdre tout sentiment de foi et de religion. Ses discours habituels étaient des blasphèmes contre Dieu, contre la Sainte Vierge, la religion, le Pape et les prêtres. Vers le milieu du mois de Mars de cette année, tandis que je prêchais dans la paroisse, elle fut subitement frappée des atteintes de la petite vérole, maladie qui faisait alors de grands ravages dans le pays, et, en peu de jours, elle se vit réduite à la dernière extrémité. On appelle auprès d'elle un des Vicaires de la paroisse, mais son ministère est repoussé avec des injures et des imprécations. Le mal cependant, empirant d'heure en heure, amène bientôt le délire et la mort paraît imminente. Le Vicaire qui est de nouveau vivement demandé par les parents de la mourante, a la douleur de voir que sa présence auprès d'elle ne sert qu'à l'irriter davantage, lui faisant proférer, même dans le délire, des blasphèmes plus horribles encore. Tout effrayé d'un pareil spectacle il vint me trouver pour me faire part de son chagrin et de l'impuissance où il était de sauver cette âme infortunée. Je ne sais pourquoi: mais l'idée d'avoir recours à l'eau bénite de Saint Ignace se présenta dès lors à mon esprit. Le pieux Vicaire n'eut pas plutôt entendu parler de ce nouveau moyen de conversion, qu'il l'accepta avec une grande confiance. Sans perdre de temps il retourne auprès de la mourante, muni d'une petite fiole de cette eau privilégiée, et, malgré les imprécations qu'elle ne cesse de vomir contre lui, il l'en asperge le plus qu'il peut, ainsi que son lit, ses effets, toute sa chambre. Puis, avant de se retirer, on était à la fin du jour, il recommande aux personnes de la maison d'en laisser tomber quelques gouttes dans les potions qu'on lui donnerait, et de renouveler de temps en temps pendant la nuit les mêmes aspersions. Ces recommandations furent fidèlement exécutées. Le lendemain matin, la malade qui avait un peu sommeillé durant la nuit, se réveille toute changée. Le délire avait disparu et la grâce

avait touché son cœur : « Oh ! que je suis coupable, » dit-elle en soupirant, « que je suis coupable ! Allez vite me chercher un prêtre, et priez bien pour moi afin que Dieu me pardonne mes péchés. » On s'empresse d'avertir le même Vicaire qui cette fois est reçu comme un ami, un bienfaiteur, le Ministre des Miséricordes Divines. Il entend sa confession, lui donne l'absolution, et sans tarder, va lui chercher le St Viatique et les Stes Huiles. Miracle admirable de la grâce ! Cette pauvre pécheresse qui tout à l'heure encore blasphémait avec fureur, à présent ne trouve pas de termes assez expressifs pour dire tout le bonheur qu'elle éprouve d'être réconciliée avec Dieu et de mourir avec le pardon de ses fautes. Son bonheur se traduit par ces transports de joie qui font verser des larmes d'attendrissement aux personnes qui l'entourent et qui, depuis longtemps, connaissent sa vie impie et scandaleuse. — Le délire cependant, qui, par un effet de la miséricorde divine, semble n'avoir été suspendu que juste pour lui laisser le temps de se convertir et de recevoir les derniers Sacrements, ne tarda pas à la reprendre pour ne la plus quitter qu'avec la vie, car le mal allait toujours croissant. Chose véritablement touchante et qui semble montrer la présence de la grâce dans cette âme convertie, elle a continué même dans son nouveau délire à parler comme auparavant de la miséricorde divine, de sa confiance en Marie, du bonheur d'être dans la paix et l'amitié de Dieu. Ces mêmes paroles et d'autres semblables sont sans cesse revenues sur ses lèvres jusqu'à son dernier moment. Elle mourut dans la journée vers le soir. Son corps toutefois, par suite de l'état de faiblesse et d'épuisement où l'avait réduit toute une vie d'affreux désordres, est entré en décomposition immédiatement après qu'elle eut rendu le dernier soupir, et l'infection a été aussitôt intolérable. C'est pourquoi on fut obligé de la porter en terre dès le lendemain matin le plus promptement possible. — Le Prêtre et les autres personnes qui furent témoins de cette étonnante conversion et de cette mort chrétienne n'hésitèrent pas à attribuer tout l'effet au pieux usage qu'on venait de faire de l'eau bénite de Saint Ignace. Chacun voulut se procurer de cette eau merveilleuse, et je fus obligé d'en bénir à plusieurs reprises.

Guérison obtenue par l'intercession du R. P. Olivaint. — (Lettre d'un médecin à un autre médecin.)

Vous dites, cher collègue, qu'en médecine on ne peut constater un miracle. Vous voulez dire, sans doute, qu'en médecine on ne peut presque jamais faire la part d'un médicament et s'attribuer la guérison d'un malade. Mais affirmer qu'un médecin ne peut constater un miracle, c'est nous mettre au-dessous du vulgaire. Le peuple croit au miracle, et il a raison. Il croit que Celui qui a fait l'homme le connait encore mieux que vous et moi, cher collègue, malgré toutes nos études anatomiques, physiologiques et pathologiques. Par conséquent, refuser à Dieu la science et le pouvoir de guérir, ce serait une absurdité. — Mais vous dites : Quand nous traitons un malade, nous ne savons si la guérison est le résultat du traitement ou de l'intervention divine. Ici deux cas se présentent : — Voilà un malade qui est affecté d'une tumeur blanche au genou. Depuis plusieurs années il est étendu sur son lit, et dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Si vous essayez vous-même d'imprimer un mouvement à l'articulation malade, vous déterminez les douleurs les plus vives. Vous savez quels dégats sont produits dans les parties molles, les cartilages synoviaux et les os même. La plupart du temps, l'ankylose du membre est le résultat le plus favorable que nous puissions espérer après beaucoup de traitements variés et douloureux, qui souvent n'aboutissent qu'à mettre le malade et le médecin au désespoir. — Avez-vous osé quelquefois promettre une guérison radicale à un malade ainsi affecté ? Eh bien ! je vous accorde que par hasard vous arriviez à une guérison complète. Mais dans combien de temps ? Pourriez-vous répondre qu'avant 6 mois ou même un an le malade aura recouvré ses mouvements et ses forces ? Dans ce cas même, mon cher collègue, vous n'auriez pas fait un miracle. — Mais voilà une jeune fille de 24 ans, avec une tumeur blanche au genou,

des tubercules dans le poumon et dans l'abdomen. Il y a 3 ans qu'elle est au lit. Malgré les soins d'habiles médecins de la capitale, le mal a fait de grands progrès. Bien plus, une nouvelle maladie encore plus grave que la première, une péritonite, rend tout espoir de guérison impossible. — Les médecins abandonnent la malade, qui est à l'extrémité. On lui a déjà administré les derniers Sacrements. Tout le monde avait perdu l'espérance, excepté la malade, qui priait avec foi. — Ici les esprits forts se moquent. — Elle s'était recommandée à un mort, au P. Olivaint, de la Compagnie de Jésus, que d'autres esprits forts avaient fusillé pour mieux se moquer de Dieu et de la religion. — On transportait un matin, sans bruit (car les hommes de la commune n'étaient pas tous en prison), le corps du martyr dans la chapelle des Jésuites, rue de Sèvres. Notre malade avait demandé à toucher le cercueil. On avait fait des difficultés pour transporter une mourante dans un fiacre. Enfin, voyant son grand désir et sa foi, on avait cédé à sa dernière volonté. On l'apporte. Elle touche le cercueil et se jette à genoux. La voilà debout et marchant à la suite du cercueil qu'on portait à l'église, et quand tout est fini, elle retourne à pied chez elle, c'est-à-dire jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Champs. Et chaque matin pendant 9 jours, elle revient à pied au même lieu pour remercier son bienfaiteur. — Voilà, cher collègue, une médication à laquelle vous n'aviez pas songé, et qui ne se trouve dans aucun ouvrage de pathologie. — Les matérialistes ne s'occupent ni de l'âme, ni de la prière, ni de Dieu, parce qu'ils ne les ont pas trouvés sous le scalpel ou le microscope. Néanmoins ils peuvent constater la guérison, puisqu'ils la voient de leurs yeux. Cette guérison n'a pas été produite par les médicaments, puisque la science la reconnaissait impossible; elle déroge donc aux lois ordinaires de la nature; et voilà pourquoi c'est un miracle.

(Signé: Docteur Lelièvre, médecin de la faculté ...)

Chine. — Macao. — Expulsion des Jésuites de Macao. — Lettre du R. P. Cahill. (communiquée par le R. P. Pfister.) — Hong-Kong, 19 Août 1871. — Le décret d'expulsion a été enfin mis à exécution : nous avons tous quitté Macao. Les PP. Rondina et Virgili sont partis le 12, ils sont maintenant sur le Pacifique en route pour San-Francisco; le P. Pereira et les 2 Frères partiront pour l'Europe par la malle du 8 Septembre. Moi, je me rendis à Manille aussitôt après leur départ. Mgr Carvalho, le nouvel administrateur du diocèse est arrivé le 19, c'est ce qui a hâté notre départ; je suis parti de Macao le même jour et je l'ai vu à bord du "Sedan" arrivé depuis quelques heures. Ainsi nous ne nous sommes point rencontrés, c'est pour le mieux, étant d'idées et de vues si opposées, une entrevue eût été désagréable pour tous les deux. — La scène qui a eu lieu au moment de notre départ était vraiment déchirante : tous les bons catholiques de la ville étaient venus à bord du vapeur pour nous dire adieu. Que de larmes, que de sanglots et de lamentations! Que nos élèves pleurassent amèrement dans une telle occasion, on ne s'en étonnait pas, à cet âge on est si sensible. Leurs larmes certes nous affectaient et nous attendrissaient. Mais ils n'étaient pas les seuls à pleurer; c'étaient aussi leurs pères, c'étaient des vieillards, c'était le clergé de la ville : nous en conserverons toujours un bien précieux souvenir. — Le jour même de notre départ, un certain nombre de ces âmes d'élite qui conservent encore l'esprit des anciens Portugais, ont commencé à prier Dieu, afin qu'il hâte le jour de notre retour, et elles disent qu'elles ne cesseront de prier et d'importuner le Ciel, jusqu'à ce que leurs prières soient exaucées. Une des raisons de cette affection pour nous est sans doute la mémoire que l'on a conservée de l'ancienne Compagnie. Nous sommes, disent ces bons Macaïstes, les frères de ces hommes qui ont tant fait et tant souffert pour la plus grande Gloire de Dieu. Ils se souviennent bien de l'expulsion de 1762, et en voyant cette nouvelle expulsion de 1871, ils croient voir renaître l'esprit de Pombal et des impies de son temps : et de même que leurs ancêtres détestaient les projets anticatholiques

de ce ministre, le même, qui estime le libéralisme, et par conséquent le nouveau système d'éducation qu'on veut inaugurer parmi eux. Quel contraste entre notre départ et l'entrée du nouvel administrateur ! Quelques officiers de l'armée, presque tous francs-maçons, se sont présentés pour le recevoir : ils lui ont donné l'accolade avec une affection vraiment fraternelle. Tous ceux au contraire qui nous avaient montré tant d'affection quelques heures auparavant, sont restés chez eux. Le nouveau venu s'en est beaucoup étonné ! Il va ouvrir les classes avec grand éclat le 8 septembre. Il a amené avec lui, pour nous succéder, deux minorés et quelques séculiers : il désire avoir des prêtres ; mais il n'a pu en trouver. Un de ses premiers actes a été d'engager un jeune professeur notre ancien, à prendre la soutane pour être ordonné plus tard. Celui-ci, qui est très-bien et très-vertueux, le refusa en disant, que s'il avait quelque idée d'être prêtre, il tâcherait d'entrer dans la Compagnie. Mais il est si loin d'avoir la vocation ecclésiastique, qu'il songe maintenant à son mariage. — Bien des catholiques de la ville avaient dit que comme cet homme était venu pour chasser les jésuites et inaugurer le libéralisme, le ciel ne manquerait pas de maudire son œuvre. Une famille qui, à ce qu'il paraît est très-zélée en sa faveur, voulut être la première à lui confier un enfant. Ce premier disciple du nouveau système antijésuitique, est donc entré avant le temps fixé pour l'ouverture des classes. Or hier, comme je viens de l'apprendre par deux lettres écrites ce matin, il s'amusait dans le jardin. Ayant grimpé sur un arbre, pour dénicher des nids d'oiseaux, il est tombé tout à coup, et est mort quelques heures après. On a commencé à crier : « Voilà la malédiction que nous avions prévue, qui commence déjà : aucun événement semblable n'a eu lieu tout le temps des jésuites. » Bien qu'ils aient tort de juger ainsi, cela montre bien où est leur cœur. — Quelle joie ne serait-ce pas pour eux si un jour nous pouvions revenir. Ils espèrent et ils croient que le bon Dieu aura pitié d'eux : en attendant, le souvenir de leur affection sera toujours une consolation pour nous. — Nous restons ici chez les bons Pères Dominicains espagnols qui nous ont reçus comme des frères, et où nous sommes comme dans une maison de la Compagnie.

Amérique. — Incendie de Chicago. — (Préservation de l'église et du collège des Jésuites.) — On nous communique l'extrait suivant d'une lettre de Chicago, 14 Octobre 1871. — ... Déjà le feu avait consumé une partie de la rue Taylor où se trouve le couvent du Sacré-Cœur, et par une providence que tout le monde regarde comme miraculeuse, le vent changea et les flammes prirent une direction tout opposée. La belle église des Pères Jésuites, leur collège et tous les habitants de leur paroisse furent sauvés ; et ce qui est le plus extraordinaire, un pauvre Bedeau de leur église qui demeurait dans un autre quartier, mit sa maisonnette de bois sous la protection de la Sainte Vierge, et cette pauvre maison resta intacte tandis que toutes celles qui l'entouraient sont devenues la proie du terrible élément. Il est aussi à remarquer que toute la partie de la paroisse qui a été récemment ôtée aux jésuites par Monseigneur, a été brûlée. — On dit qu'il y a eu 20000 bâtiments brûlés, et qu'au commencement 150 000 personnes se trouvaient sans abri et sans nourriture. On croit que 1000 personnes ont péri dans les flammes. Les établissements en pierre et les ponts en fer fondaient comme de la cire ; les palais des riches et les cabanes des pauvres ne formaient plus qu'une ruine : pas un mur, pas même une pierre ou une brique n'indique l'endroit des rues dans la plus grande partie de la ville. Sept églises catholiques, le palais épiscopal, les asiles des orphelines, le couvent des Dames Bénédictines, des Sœurs de la Merci, de Saint Joseph, des Sœurs de la Charité, ainsi que le monastère du Bon Pasteur ont disparu. — Les personnes pieuses croient que le Seigneur a permis la destruction de cette ville à cause de l'orgueil et de l'impiété des habitants. Pendant que les flammes dévastaient tout, quelques pauvres femmes et des enfants sans abri demandèrent à loger dans l'étable d'un riche propriétaire ; ce cruel les renvoya avec des paroles dures et quelques minutes après, sa maison fut consumée. Plus de 2 000 personnes sont logées dans la maison, le collège et les écoles des Pères, où ils reçoivent les provisions envoyées de

St. Louis et de toutes les villes de l'Union. La maison du Sacré-Cœur, qui est le seul couvent épargné, est aussi remplie de religieuses, d'orphelines et d'autres personnes malheureuses ; pour leur venir en aide, les élèves viennent d'offrir à leur Supérieure, 5000 francs et des malles de vêtements pris de leur trousseau.

Canada. — Extrait d'une lettre du R. P. Désy au R. P. Peultier. — Permettez-moi d'abord de vous exprimer m[es] sympathies les plus profondes pour les désastres que vient d'éprouver votre patrie que nous regardons encore comme notre mère patrie. Veuillez croire, mon R. Père, que la Nouvelle France n'est pas restée indifférente aux malheurs de l'ancienne. Outre une procession publique dans les rues de Montréal, présidée par sa Grandeur Mgr Bourget et dans laquelle fut portée la statue de N. D. de Bonsecours, outre de nombreuses et abondantes quêtes faites dans toutes les églises du Canada pour venir au secours des blessés français, il y eut à Montréal, dans l'église de N. Dame, le 14 Mars, une grande démonstration funèbre en l'honneur des Zouaves pontificaux français. Cette démonstration avait été organisée par les Zouaves Canadiens, désireux de donner à leurs frères d'armes ce témoignage de sympathie chrétienne. « On ne peut comparer cette démonstration dit le Nouveau Monde, qu'à celles qui ont vu le départ des zouaves canadiens pour Rome, le 19 février 1868 et leur retour au pays après la prise de la ville éternelle par l'armée du roi-voleur. C'était la même foule qui se pressait dans son enceinte et le même sentiment religieux qui animait les fidèles. Rarement nous avons vu plus belle décoration funèbre. En entrant on était d'abord saisi en apercevant au milieu de la grande allée un magnifique catafalque surmonté d'une haute colonne funéraire. Sur le sommet de la colonne reposait, sur un socle entouré de drapeaux tricolores, la statue de la France en pleurs. Au dessous on lisait l'inscription suivante : "Sa gloire a été changée en deuil et en larmes" ; et plus bas ces mots : « La France au Canada ». Le catafalque était flanqué de 4 autres petites colonnes militaires, sur la base desquelles étaient étalés des faisceaux d'armes et de boulets de canon. Sur la face extérieure de chacune d'elles se lisaient des vers. de[s] saintes écritures appropriés à la circonstance, tels que : " Manu quidem pugnantes, sed Dominum orantes ; Quomodo ceciderunt fortes in praelio", et ceux-ci : " Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut point recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus. Alors il y eut un grand deuil dans Israël et dans tout le pays." De là le regard se portait sur le maître-autel richement tendu de noir ainsi que les autels latéraux et le tour des jubés. En avant du catafalque était une place réservée aux Zouaves Canadiens. Il y en avait près de 150, la plupart en uniforme, venus de toutes les parties de la province pour rendre un dernier hommage à leurs camarades défunts. Autour de la décoration funèbre étaient rangés sur deux haies 30 Zouaves, l'arme au bras et à la tête desquels on remarquait la stature carrée du lieutenant Taillefer qui leur jetait le commandement d'une voix mâle et brève. Ils composaient la garde d'honneur. Au chœur on distinguait au milieu d'un grand nombre de prêtres, NN. SS. les Evêques Bourget, Lynch, et Pinsonnault. Après l'exécution du Dies iræ, du Requiem de Mozart, M. l'abbé Colin, prêtre de St Sulpice, monta en chaire. Il prit pour texte de son oraison funèbre ces paroles tirées du livre de la Sagesse : « Il les a trouvés dignes de lui et il les a reçus en holocauste. » M. l'abbé Colin s'est distingué, comme toujours d'ailleurs, par la force du raisonnement, la clarté des idées et la beauté de la diction. Il a démontré que ces héros dont nous déplorons la perte, se sont couverts de gloire en défendant l'œuvre des siècles, en protestant contre la plus sacrilège des spoliations et en mourant pour la grande cause de la liberté et de la patrie. Son invocation à la France a été surtout remarquable : on voyait frissonner l'immense auditoire sous l'effet de sa parole ardente, et plus d'une larme est tombée des yeux des fidèles émus. — Ainsi, mon R. Père, vous le voyez, [vos] malheurs comme vos gloires sont les nôtres. Voici comment Mgr de Montréal terminait la circulaire par laquelle il sollicitait

aumônes pour la France : « Espérons que Saint Joseph, ce fils de cent de rois de Juda, rétablira la royauté du Vicaire de Jésus-Christ et que le glorieux époux de la Vierge Immaculée, rétablira le royaume de Marie, la France, qui s'est toujours montrée si dévouée pour sa Reine, sa Mère et sa protectrice ? »

Espagne. — Extrait d'une lettre du F. Emmanuel Gil. — A Bilbao nos Pères ont donné, au mois d'octobre 1870 et à l'occasion de la guerre entre la France et la Prusse, un triduum pour implorer la miséricorde de Dieu. Il y eut sermon matin et soir ; grand'Messe le matin pendant laquelle le Saint-Sacrement était exposé, et salut le soir. Le dimanche, 9 octobre, qui suivit le triduum, un Evêque distribua la communion générale qui se monta à 4500 communions.

On nous écrivait le 25 octobre 1870. Un grand nombre de petites écoles fonctionnent en Espagne sous la direction de nos Pères. Il y en a deux à Séville d'une soixantaine d'élèves, une autre à Jerez qui en compte 34, 60 à St Sébastien, 40 à Orduña, etc... Nos Frères théologiens sont tous à Salamanque. Nos Pères donnent des missions comme auparavant.

Extrait d'une lettre du R. P. Marvri au R. P. Felin. (Octobre 1870). — Je vais vous raconter un scandale très-édifiant qui m'a été rapporté tel quel par le recteur de l'hospice où le fait s'est passé. Il y a à peu près un an, nos nouveaux gouvernants renvoyèrent de l'hospice les Filles de la Charité pour leur substituer des personnes de leur choix, sous prétexte que les filles de Charité frappaient les enfants avec des courroies et semblaient ne pas savoir que ces pauvres petits doivent être traités avec douceur. Peu de temps après l'installation des nouvelles maîtresses, celles-ci se mirent aussi parait-il, à employer les courroies, et même les nerfs de bœuf, et ce dernier moyen ne suffisant pas, elles vinrent même à tirer des coups de révolver sur leurs élèves. Ainsi un jour il y eut une vraie décharge de mousqueterie contre les enfants au réfectoire, qui à leur tour accablèrent d'une grêle de pierres leurs douces maîtresses. Celles-ci furent bousculées, maltraitées et meurtries, et ne trouvèrent rien de mieux pour corriger leurs administrés que de les renvoyer tous depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 60. Voilà donc cette multitude de malheureux sans foyer et sans pain. Que faire pour éviter de mourir de faim ? Ils se répandent dans les vignes alors chargées de raisins, pour les dévaster. Ce fut alors qu'on accourut vers les prêtres pour les conjurer d'intervenir, puisqu'ils étaient les seuls disait-on, qui pouvaient apaiser l'émeute et faire rentrer chacun dans son devoir.

France. — Le Mans. — (Collège N. D. de Ste Croix.) — En 1868, le collège de N. D. de Ste Croix, fondé par l'abbé Moreau, était dans une situation précaire et Mgr Fillion, évêque du Mans, avait un grand désir de voir nos Pères s'établir dans sa ville épiscopale et relever le collège. Pendant 2 ans de 1868 à 1870, une active correspondance eut lieu entre Mgr et le R. Père Provincial pour traiter cette grave affaire. Les difficultés étaient considérables. La congrégation de Ste Croix était scindée en deux partis : l'un voulait la vente de Ste Croix et de ses annexes pour liquider les dettes de la congrégation et éviter le scandale d'une banqueroute ; l'autre parti ayant à sa tête l'abbé Moreau, résistait à tout, aux nécessités, aux exigences des circonstances,

et ne voulait pas entendre parler de vente de Ste Croix ni surtout laisser les Jésuites s'y installer. D'autre part, les dettes de Ste Croix étaient trop considérables pour que la Compagnie pût s'en charger ; le manque de sujets pour fonder une nouvelle maison, faisait une troisième difficulté, compliquée encore par la nécessité d'obtenir du gouvernement impérial l'autorisation pour les Jésuites de fonder un nouveau collège. — Mais Mgr Fillion avait pris cette affaire à cœur et il faisait beaucoup

prier dans ses communautés religieuses pour obtenir la bénédiction du Ciel sur ses projets. De plus, beaucoup de personnes honorables et influentes, au Mans et dans les environs, s'intéressaient à cette affaire. Aussi peu à peu la main de Dieu abaissa les différents obstacles. — Bientôt l'Abbé Moreau comprit que dans l'état où se trouvait la Congrégation, le mieux pour lui était de voir nos Pères venir s'établir au Mans. D'ailleurs la décision du chapitre général de sa Congrégation réuni à Rome et les ordres de la cour Romaine ne lui permettaient plus d'hésiter. — 1er Obstacle disparu. — La question pécuniaire était sérieuse. Nos Pères ne pouvaient se charger des dettes de Ste Croix. Mais la société civile de la Congrégation demanda une liquidation judiciaire et la vente de l'immeuble. Le marquis de Nicolaï acheta au mois de décembre 1869, à notre intention, la maison, l'église et le terrain assez vaste annexé au collège. — Pour le personnel, il avait été convenu avec Monseigneur que le collège n'aurait d'abord que les classes inférieures ; 7ème, 6ème, 5ème, 4ème, la première année, et que chaque année on y ajouterait une nouvelle classe. — Ces arrangements ainsi faits, Mgr Fillion avait enfin, à force d'instances, obtenu du T. R. Père Général la promesse de notre établissement au Mans. — Mais restait le gouvernement impérial, duquel, par une interprétation fausse de la loi de 1850, on nous obligeait d'obtenir l'autorisation pour fonder le nouveau collège. Là peut-être fut l'obstacle le plus difficile à vaincre. Après un an de démarches et de sollicitations auprès du ministre M. Baroche, avec le secours des députés du département de la Sarthe et de personnages puissants, l'affaire semblait n'avoir pas avancé d'un pas. Mais les prières demandées de toutes parts par Monseigneur devaient vaincre toutes les oppositions. A la fin du Carême 1869, la réponse de M. Baroche était absolument négative. Au mois de janvier suivant, M. Olivier arrivait au ministère, et on en profitait pour faire de nouvelles démarches. Enfin au mois de Mai 1870, après quelques velléités de résistance, le gouvernement avait cédé et accordé la permission demandée. — Le 11 Avril précédent, avait été déposée, selon l'exigence de la loi, la demande de permission pour l'établissement au Mans d'une école libre. — Aucune opposition n'ayant été faite durant un mois, la maison fut ouverte le 12 Mai. L'hospitalité avait été offerte à nos Pères au palais épiscopal, car la maison de Ste Croix était absolument nue et privée de tout ameublement et de toute espèce de matériel. — Mais des âmes charitables vinrent au secours de nos Pères. Le 13 Mai les Carmélites envoyèrent au collège ce qui était nécessaire pour la nourriture ; le 15, les religieuses de la Visitation prêtèrent différentes choses, et en particulier ce qu'il fallait pour donner la Bénédiction du T. Saint-Sacrement. Des personnes de la ville envoyèrent aussi différents dons. Peu à peu, quelques chambres furent meublées, et on s'occupa d'approprier la maison. — La tâche était grande. La maison était très endommagée, les classes extrêmement petites. On se mit à l'œuvre aussitôt. — Ces différents travaux occupèrent les mois de Juin, Juillet et Août. — Au mois d'Août arriva le R. P. Recteur ; le 5 Septembre, le R. P. Provincial arriva avec le P. Socins, fuyant de Paris dont les communications avec la Province allaient être coupées. — Le 14 Septembre, 550 soldats, formant le dépôt du 90ème de ligne, viennent loger au collège, chassés de St Germain par l'armée des Prussiens sous les murs de Paris. Ils restent ici 10 jours. Plus de 100 bons livres de lecture ont circulé parmi eux ; 52 chapelets, 234 scapulaires, 252 petites croix, 300 médailles, 300 exemplaires du livre Dieu et Patrie leur ont été distribués. Le dimanche qui s'est rencontré pendant leur séjour, presque tous ont assisté à la Messe dite pour eux, et ont écouté avec grande attention la petite instruction qui leur a été faite. — Le 5 Octobre était le jour fixé pour la rentrée des élèves. — Le 6 à 8 heures du matin, Mgr dit la Messe du St Esprit sans grande pompe et sans grand appareil, et fit une exhortation à nos élèves. — Le 7, le 8 et le 11 arrivaient les élèves de la marine, de la rue des Postes, et ils sont

installés au collège où ils suivent leur cours à part. — Le 10 octobre, arrive à Ste Croix le premier bataillon des Zouaves pontificaux, moins les trois premières compagnies détachées contre les Prussiens vers Orléans. Dès le lendemain de leur arrivée, ils se réunirent à l'église le soir après l'appel pour faire la prière en commun et écouter une courte allocution. Plus tard, les zouaves demandèrent que l'allocution fût précédée de la Bénédiction du Saint Sacrement. Ces pieux exercices étaient chaque jour suivis de quelques confessions. Le 14 octobre, 1er Vendredi depuis leur arrivée, ils se consacrèrent au Sacré-Coeur dans notre église, à l'exercice du soir. Tous les dimanches ils assistaient à la Messe dans notre église et entendaient une courte instruction. — Le 17 octobre arrivèrent au Mans les trois compagnies qui à Orléans avaient posé en France la réputation des zouaves pontificaux. — Un des Nôtres publia le 28 octobre, avec approbation de Mgr du Mans, une petite feuille sous ce titre : Triomphe de la France par le Sacré-Coeur de Jésus. Cette feuille fut répandue par milliers par toute la France. — Le jour de la Toussaint, les communions des zouaves pontificaux furent nombreuses. — Dans la nuit du 8 au 9 novembre, le premier bataillon quitta Ste Croix pour marcher à l'ennemi. Le 10 nous commençâmes dans un de nos dortoirs une ambulance qui devait durer jusqu'au 9 Mars, c'est-à-dire pendant 4 mois. Le 23 nov., la ville du Mans était sérieusement menacée par les Prussiens. La ville regorgeait de troupes ; nous en eûmes à loger 1600 en une nuit pour notre part : l'église elle-même dut leur être cédée. — Plus de la moitié de nos élèves se retirèrent dans leur famille ; le 24, les marins se retirèrent à Vannes ; le 25 nov. nous n'avions plus que 30 élèves. — Le 30 le dépôt des zouaves pontificaux quittait le Mans et se rendait à Poitiers. — Le 2 Décembre, le 1er bataillon des zouaves, parti de Ste Croix le 9 nov., déployait dans les champs de Patay l'étendard du Sacré-Coeur, et après des efforts héroïques de courage et d'audace, perdait environ la moitié de ses braves. Le même jour, 1200 soldats de ligne venaient loger à Ste Croix, et recevaient avec plaisir les médailles et les petits livres qui leur étaient offerts. — Cependant notre ambulance, bornée d'abord à 40 lits, renfermait bientôt jusqu'à 150 blessés ou malades, à qui on prodiguait les soins du corps et de l'âme. — La distribution des objets de piété et des livres de lecture était continue. — Le 20 Décembre à 5 h. du matin, le 1er bataillon des Zouaves, revenant de Poitiers où il s'était reformé, entrait à Ste Croix. Aussitôt furent repris pour eux les exercices du soir : Bénédiction du Saint-Sacrement, mot d'exhortation et prière du soir. — Quelques uns de nos Pères allaient visiter les troupes nombreuses campées autour de Sargé, à une lieue du Mans : et toujours les distributions d'objets de piété et du petit livre : Dieu et Patrie, étaient bien reçus. — Le 25 décembre, grande cérémonie dans les trois salles de notre ambulance. Des autels avaient été dressés dans chaque salle et ornés avec des sabres et des bayonnettes. Un de nos Pères, pendant la nuit de Noël, célébra successivement ses trois Messes dans chacune des 3 salles, adressa un mot aux pauvres blessés et donna la Communion à un grand nombre d'entre eux. — A l'église, il y eut aussi une belle communion des zouaves à la Messe de minuit. — Le 1er Janvier qui tombait un dimanche, et le 8, jour de la solennité de l'Epiphanie, il y eut encore un grand nombre de communions à l'ambulance et ce mouvement se soutint jusqu'à la fin. Chaque dimanche, la Messe était célébrée dans les deux principaux dortoirs ; les blessés ou infirmes qui ne pouvaient se lever recevaient la Communion au lit. — Le 8 Janvier, Mgr l'Evêque du Mans célébra la Ste Messe dans notre église, en présence du 1er bataillon des zouaves sous les armes, et, après une courte allocution, il bénit le fanion spécial du bataillon. Ce fanion représentait d'un côté l'Immaculée-Conception, de l'autre St Pierre et St Paul avec cette devise : Estote fortes in Bello. — Le 10, le 11 et le 12 le canon gronda jour et nuit autour du Mans. Beaucoup de Zouaves furent tués ou blessés. Les cadavres de 6 d'entre eux reposent dans le cimetière de Ste Croix. Les cadavres du capitaine Maurice du

Bourg, Bilon, et Henri de Bellevue furent ramenés à Ste Croix ensevelis et gardés dans la chapelle de notre cimetière jusqu'au jour où l'on put les rendre à leur famille. — Le jeudi matin 12, Chanzy, ne pouvant plus empêcher les Prussiens d'entrer au Mans, ordonna la retraite ; et vers 2 heures de l'après midi, l'ennemi entra en ville et jusqu'à 8h du soir, fit retentir une violente fusillade dans nos principales rues. Dès le jeudi matin, tous les blessés de notre ambulance avaient été évacués pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi; dès le soir du même jour, les salles étaient plus que jamais remplies. — Cependant nos ressources, pour faire face à tant de dépenses, n'étaient pas considérables. L'intendance française, ayant suivi Chanzy dans sa retraite, ne pouvait plus rien pour nous. Heureusement quelques âmes charitables vinrent à notre aide; mais il faut mentionner spécialement le Comité anglais de secours aux blessés. Ce comité ne nous donna pas, il nous prodigua les secours en linges, vivres et même argent. — Ste Croix, couvert de son double titre d'école et d'ambulance, n'en fut pas moins occupé par les Prussiens qui logèrent dans les classes et les études d'abord 500 chevaux, puis 250, puis 75, mais chose remarquable, plus le nombre des chevaux diminuait, plus il fallait de place pour les loger. — Les dégâts commis par les Prussiens furent très-grands : ils arrachèrent toutes les ferrures et toutes les pièces de bois dont ils avaient besoin, pillant le foin, le linge, les malles des domestiques, etc. Au milieu de ce désordre de l'invasion, les classes du collège ne furent suspendues qu'un seul jour le vendredi 13; dès le samedi 14, elles reprenaient pour une vingtaine d'externes ; chaque professeur se logea tant bien que mal où il put. — Le 24 janvier, nous recevons 5 Pères allemands (1 prêtre et 4 scolastiques), attachés comme infirmiers à l'ambulance protestante des Chevaliers de Malte. Ces Pères nous ont beaucoup édifiés par leur dévouement. — Le 29, les Prussiens font leur office protestant dans notre église, et l'on remarque surtout leur tenue raide et officielle. — Le 8 Février, meurt le jeune Armand Joquevez, zouave pontifical, blessé le 10 janvier dans l'affaire où son frère fut tué. Ce jeune homme n'a cessé d'édifier tous ceux qui l'ont vu, par sa douce piété et sa aimable résignation. Trois jours après, il fut enseveli avec son frère dans notre cimetière : tous les élèves présents assistèrent à la cérémonie. — La maladie vint nous visiter. Deux de nos Pères furent gravement atteints de la petite vérole qui avait fait au Mans de grands ravages. Car la ville, depuis le mois de Nov., avait été encombrée de soldats; et la grande accumulation de malades qui y avait été faite, avait corrompu l'air. La caserne de la Mission et les deux théâtres renfermèrent pendant deux mois des centaines de varioleux. Plusieurs de nos Pères, appelés de diverses maisons de la province, y firent longtemps un ministère plus fructueux et plus consolant qu'on ne pouvait s'y attendre. Beaucoup de soldats moururent avec toutes les consolations de la religion. Huit ou dix tout au plus refusèrent le secours du prêtre. — Les Prussiens ayant évacué complètement notre collège le 7 Février, on s'était mis à l'œuvre pour réparer les dégâts causés par leur présence, et le 22 Fév., le collège fut ouvert de nouveau aux internes. Leur nombre alla successivement de 1 à 18 jusqu'à Pâques. — Du 10 au 18 Mars, neuvaine de sermons et de salut pour les élèves en l'honneur de St Joseph, récemment proclamé Patron de l'Église universelle. — La station du Carême à la cathédrale du Mans fut prêchée avec beaucoup de fruits par un de nos Pères. Il y eut des retours consolants, et surtout des préjugés contraires à notre Compagnie tombèrent à cette première épreuve. — Le 23 Mars, nos Pères firent procéder à l'exhumation de 9 zouaves pontificaux enterrés sur le penchant du plateau d'Auvours ; et le 4 Avril, à celle de 6 autres zouaves ensevelis à Champagné. Les 15 cadavres furent amenés à notre cimetière de Ste Croix; et le lendemain 5 avril, tous nos élèves assistèrent au service funèbre célébré pour les zouaves pontificaux dans notre chapelle du cimetière. — Le 18 avril eut lieu la rentrée après les vacances de Pâques. Malgré les douloureux événements de Paris et les sourdes menées de l'internationale au Mans, notre collège comptait environ 80 élèves tant internes qu'externes, et reprenait une

marche régulière. — Le premier Dimanche après Pâques, un cours de conférences sur la Religion est ouvert dans notre église et se continue assidûment jusqu'au dernier Dimanche de juillet. L'auditoire, assez faible d'abord, s'est accru constamment, et tout fait espérer que cette œuvre réussira. Dans la semaine de la Pentecôte, nous apprenons au Mans le massacre des otages. Quelques jours après, une Messe fut dite à leur intention : les élèves, beaucoup de personnes du dehors et d'anciens élèves y assistaient, et le R. P. Recteur parla aux élèves du profit qu'ils devaient retirer de l'exemple de nos martyrs. — Le 21 juin, fête de St Louis de Gonzague, la Congrégation de la Ste Vierge eut sa première séance : ses dignitaires furent proclamés, et elle inaugura la charmante chapelle ornée à son intention. — Le 24 juin, deux compagnies du 23me de ligne sont logés dans notre maison. Ces soldats reçoivent avec plaisir et même demandent les objets de piété, tels que livres de prières, chapelets et scapulaires. Le dimanche, à 8^h., il y a Messe pour eux dans notre église, et ils y assistent sans trop se faire presser ; chaque fois, on leur adresse un petit mot d'exhortation. Ils se montrent très avides de livres de lecture. — Le 31 juillet, la fête de notre Bienheureux Père est célébrée fort simplement. Toutes les splendeurs sont réservées pour le soir, à la Bénédiction du T. St Sacrement. Le panégyrique est prononcé par le P. Stanislas, frère Mineur, devant Mgr l'Évêque qui donne la Bénédiction. — Le lendemain, 1er Août, distribution des prix, sans aucune solennité, et départ des élèves pour les vacances.

Tyrol. — Botzen. — La lettre suivante a été adressée aux FF. Scolastiques de Laval, par les FF. Scolastiques de la province dispersée de Venise réfugiés dans le Tyrol : les sentiments qu'elle exprime nous ont profondément touchés et nous sentons le besoin de témoigner ici publiquement notre reconnaissance et de faire partager à nos autres frères de France le plaisir que cette lettre nous a causé.

Eppan près Botzen, 27 Août 1871. — Nos bien chers Frères en J. C. — Quoique la bonté du Seigneur nous conserve sains et saufs loin des révolutions, cachés dans ce petit coin du monde au milieu des montagnes, cependant l'amour que nous vous portons nous faisait ressentir au plus intime de nos âmes les malheurs qu'il ne nous était pas donné de partager avec vous. Qui pourrait dire toute la douleur que nous éprouvons depuis hélas ! trop longtemps ? Que n'avons-nous point souffert en voyant des hommes infâmes tourmenter à la fois et le Souverain Pontife et la nation qui est la fille aînée de notre Mère la Ste Église ? Et puis la révolution forçait nos frères de Rome de quitter ce port tranquille, et pour fuir la tempête de se disperser sur presque toutes les plages de l'Europe : Mais vous surtout, nos bien chers Frères, vous étiez toujours présents à notre souvenir et votre pensée nous remplissait de douleur, car nous vous voyions luttant contre l'orage ; nous étions d'autant plus tristes que nous ne pouvions pas accourir à votre aide ; et l'éloignement avec l'ignorance des détails de vos infortunes nous les rendaient encore plus dures que si nous avions été là pour les souffrir avec vous. Nous n'ignorions pas avec quel courage tous les nôtres supportaient ces malheurs ; mais, à vrai dire, cela ne soulageait point notre tristesse, parceque auprès des vieux soldats il y avait de jeunes recrues peu aguerries encore, et nous savons pour l'avoir éprouvé nous-mêmes, tout ce qu'il y a de pénible dans de semblables douleurs. Pour agir en bons frères, nous avons donc bien des fois résolu de vous écrire ; déjà même tous nos noms étaient réunis au bas d'une lettre et nous allions vous l'envoyer, mais abattus par la nouvelle des nouveaux malheurs qui venaient de tomber sur vous, nous avons préféré, pour le moment, rester dans le silence et attendre des temps meilleurs ; nous pourrions alors, pensions-nous, non seulement vous dire notre amour, mais encore vous envoyer quelques nouvelles. Mais nous attendions déjà depuis longtemps et des nouvelles que nous puissions vous communiquer ne nous venaient pas. Nous nous sommes donc enfin décidés à vous écrire cette lettre pour être tout à la fois le gage de notre amour et de notre commisération : les amis se plaisent à se dire qu'ils ont souffert ensemble, qu'ils s'aimaient alors et qu'ils s'aiment encore ! Oui, bien chers Frères, dans notre amour pour vous, nous vous avons suivis aussi bien que nous le pouvions à travers toutes vos vicissitudes, et secourus selon notre puissance : nous demandions ardemment au Père des Miséricordes la fin d'une si horrible tempête, et nous priions le Cœur de Jésus, qui semble avoir jadis fixé en France comme le trône de sa Clémence, pour qu'il rendît la paix à cette héroïque nation, pour que la concorde réunît toutes les âmes, et que de nouveau les très glorieux soldats de l'Église courussent arracher aux mains des impies

la cité de notre Dieu; enfin pour qu'à la faveur de la tranquillité renaissante nos Pères puissent se consacrer librement aux emplois que réclame notre Institut. Bien que le Seigneur ne nous ait exaucés que tardivement, aujourd'hui cependant les grâces obtenues doivent animer notre courage, et le souvenir des calamités passées exciter notre reconnaissance envers Celui qui châtie, il est vrai, ceux qu'il aime, mais qui, après de courtes souffrances, se plait à consoler ses enfants.

Veuillez, nos bien chers Frères, lorsque vous en trouverez l'occasion, témoigner à tous nos Frères de France notre amour et la part bien sensible que nous avons prise à leurs malheurs. — Nous nous recommandons à leurs prières et aux vôtres, et nous vous embrassons tous affectueusement dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. — (Suivent les Signatures.)

Comme nous savons que les Lettres de Laval sont lues par nos Frères Scolastiques d'Eppan qu'il nous soit permis de les remercier ici publiquement. Oui, bien chers Frères, Dieu seul sait combien votre lettre et votre fraternelle démarche nous ont été au cœur, soyez en bénis mille fois. Ah! fasse le Ciel que notre pauvre France retrouve avec sa foi antique sa splendeur passée! puisse-t-elle bientôt, comme vous le dites, aller rétablir en Italie le Pape sur son trône, l'ordre dans les provinces, et vous permettre ainsi, chers Frères, de sortir de votre exil pour retourner joyeux dans votre belle patrie! C'est le plus cher de nos vœux.

Dernières nouvelles. — Rome. — Le gouvernement Italien a occupé la partie du noviciat de St André qui n'est pas affectée au collège Américain. — Nos Pères ont été expulsés du collège de Ferentino.

Espagne. — Une lettre du R. P. Portes nous apprend que les novices affluent en Espagne d'une manière surprenante: des Supérieurs de grand séminaire, des docteurs, des professeurs de théologie, des licenciés en droit, des avocats, des professeurs de lettres, etc... et parmi tous ces grands personnages quelques enfants de 14 et de 15 ans, qu'on dirait n'avoir pas encore fait leur première Communion.

Amérique Centrale. — Nos Pères ont été chassés de la république de Guatemala. Nicaragua les a accueillis avec des transports de joie, mais il est à craindre que si la révolution parvient à s'affermir à Guatemala, ils soient aussi expulsés de Nicaragua. — A Lima on nous a rendu l'ancien collège de la Compagnie.

SOMMAIRE.

Notre prochain N°, qui paraîtra bientôt contiendra les détails sur Vaugirard, St Acheul, Laval, Vals, Poitiers et sur la Mission belge du Bengale occidental.

Adresse de la Rédaction: M. J. de Causans, Maison St Michel (Mayenne) Laval.

